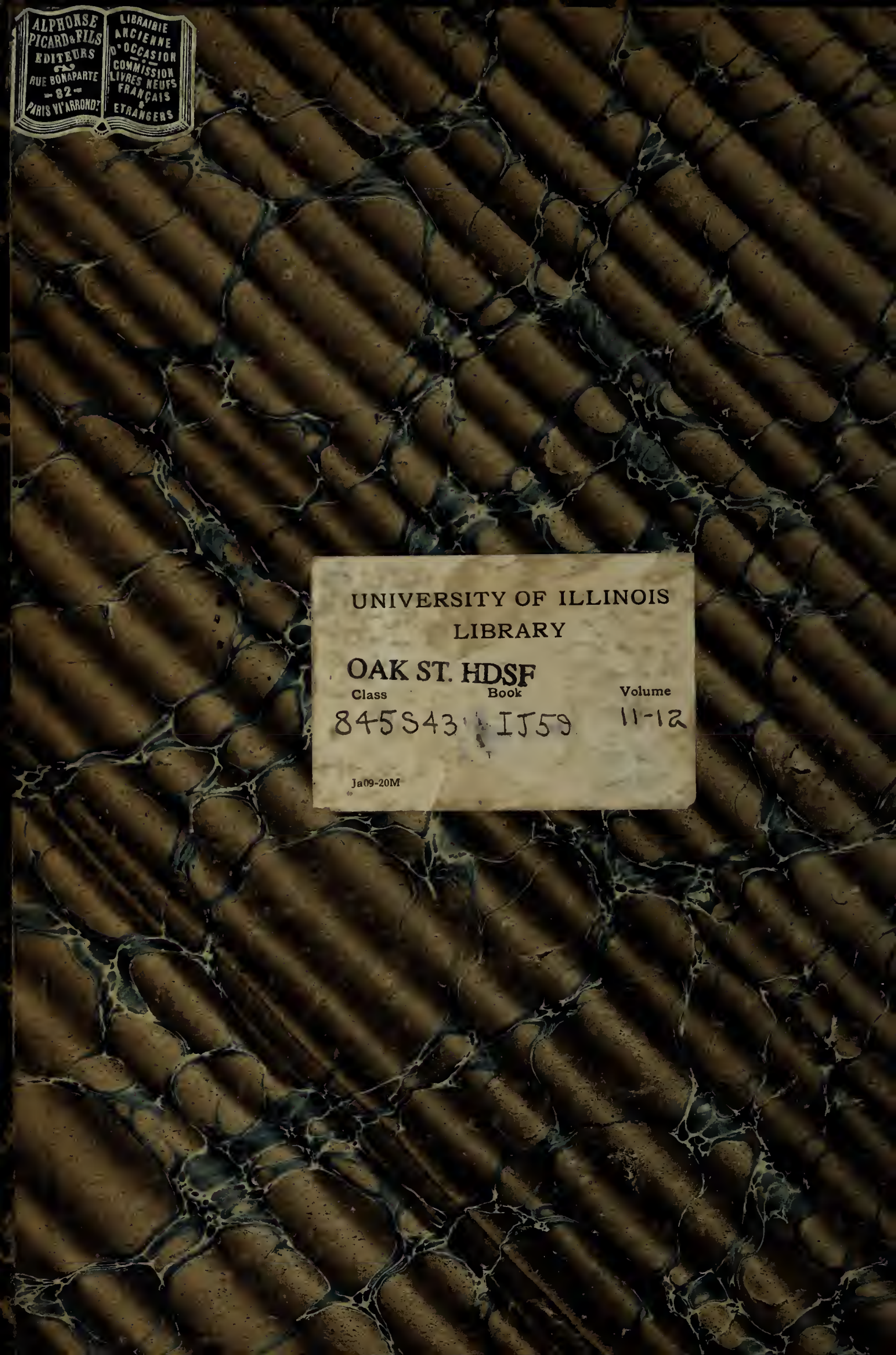


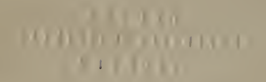

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VI ARROND.T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE



CE VOLUME CONTIENT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESSINS

PAR TONY ET ALFRED JOHANNOT, STAAL ET PAUQUET



VIALAT ET Cie, ÉDITEURS
Lagny (Seine-et-Marne)

1857
PARIS

MARESCQ ET Cie, LIBRAIRES
5, rue du Pont-de-Lodi, 5



MATHANASIUS, *s'inclinant.* Madame! — Acte 1, scène 5,

ZANETTA

OU

JOUER AVEC LE FEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 18 mai 1840.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

CHARLES VI, roi des Deux-Siciles.
NISIDA, princesse de Tarente.
RODOLPHE DE MONTEMAR, favori du roi.
LE BARON MATHANASIUS DE WARENDORF, médecin et conseiller de l'électeur de Bavière.
ZANETTA, jardinière du château royal de Palerme.
DIONIGI, RUGGIERI, } seigneurs de la cour.
TCHIRCOSSHIRE, heiduque du baron.
DAMES DE LA COUR.

La scène se passe en Sicile, à Palerme, de 1740 à 1744.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des jardins élégants dans le château royal de Palerme. — A droite du spectateur, un bosquet; à gauche, une table richement servie.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, MATHANASIUS, DIONIGI, RUGGIERI *et plusieurs* JEUNES SEIGNEURS *achèvent de déjeuner au moment où finit l'ouverture.* TCHIRCOSSHIRE *est debout derrière Mathanasius et lui sert à boire.*

CHŒUR.

A quoi bon s'attrister sur les maux de la vie?
A table, mes amis, gaîment on les oublie...
Et jusqu'au bord quand ma coupe est remplie
Je respire, je bois, et je nargue soudain
Le chagrin!

DIONIGI. Bravo!.. mais assez de musique.

RUGGIERI. C'est juste, on ne s'entend pas; et avec vos tarentelles, vous n'avez pas permis à monsieur le docteur de placer un mot.

MATHANASIUS, *gravement*. Nous autres Allemands, nous pensons beaucoup, mais nous parlons peu, surtout à table. (*Au domestique qui lui verse à boire.*) N'est-ce pas, Tchircosshire?

TCHIRCOSSHIRE. Ia.

RODOLPHE. Et moi, au risque d'être indiscret, je me permettrai d'adresser une question à M. le baron Mathanasius de Warendorf, médecin et conseiller intime de l'électeur de Bavière, ou plutôt de Sa Majesté impériale Charles VII, et je lui demanderai comment il est ici, en Sicile, au moment où son maître se fait proclamer, à Francfort, empereur d'Allemagne?

MATHANASIUS, *froidement*. Je vais vous le dire, Messieurs. J'ai une prétention! c'est qu'en médecine, comme en toute autre chose, je ne me suis jamais trompé. (*Tendant son verre à son domestique*) N'est-ce pas, Tchircosshire?

TCHIRCOSSHIRE. Ia.

RODOLPHE. Vous êtes bien heureux.

MATHANASIUS. Or, il a paru en Espagne et en Sicile une maladie qui, selon moi, menace d'envahir l'Europe... une fièvre...

RODOLPHE. D'ambition?

MATHANASIUS. Non, une autre encore... une espèce de fièvre jaune!

RUGGIERI. La maladetta qui a causé tant de ravages?

MATHANASIUS. Fléau brutal et sans égards, qui n'épargne ni les empereurs, ni les bourgeois! aussi, par ordre supérieur, et dans l'intérêt de la science, je suis venu ici pour étudier et observer.

RODOLPHE. S'il en était ainsi, vous n'auriez pas amené avec vous la jolie Mathilde de Warendorf, votre femme, pour l'exposer de vous-même au danger! Et il faut, monsieur le docteur, que quelque autre motif vous retienne depuis un mois auprès de notre jeune roi Charles VI.

MATHANASIUS. Un grand souverain, Messieurs, jeune, brave et galant! qui a conquis avec son épée le royaume de Naples!.. je bois à sa santé.

RODOLPHE. Monsieur le baron ne répond pas.

MATHANASIUS, *tenant son verre*. Impossible; je bois au roi, Messieurs.

TOUS, *se levant*. Au roi!

RUGGIERI. Et maintenant à nos dames!

MATHANASIUS. C'est trop juste!

RUGGIERI. Que chacun boive à celle dont il est le chevalier.. moi d'abord à la comtesse Bianca!

DIONIGI. A la belle Zagorala... la divine chanteuse!

MATHANASIUS. Moi, Messieurs, je bois à ma femme.

TOUS. C'est de droit.

DIONIGI. Et toi, Rodolphe?

RODOLPHE. Moi, Messieurs, je suis fort embarrassé.

RUGGIERI. En effet, je ne connais à Palerme ni à Naples aucune dame qui reçoive ses hommages.

MATHANASIUS. Me sera-t-il permis d'adresser à mon tour une question à M. le comte Rodolphe de Montemar, et de lui demander comment, lui, jeune, riche, de haute naissance, favori d'un roi, il n'a pas fait un choix parmi nos jeunes Siciliennes.

RODOLPHE. Beautés divines et piquantes.... (*Levant son verre.*) A leurs attraits, Messieurs!

MATHANASIUS. Monsieur le comte ne répond pas.

RODOLPHE, *tenant son verre, et du même ton que le baron*. Impossible; je bois.

RUGGIERI. Et tu nous la feras connaître?

RODOLPHE. Dès qu'elle existera... dès que j'en aurai une.

REPRISE DU CHŒUR.

Buvons donc, mes amis, buvons à l'inconnue!
Qu'un fortuné hasard la présente à nos yeux!
Qu'elle paraisse, et peut-être à sa vue,
(*Montrant Rodolphe.*)
Nous allons comme lui brûler des mêmes feux.

(*Ils sont tous debout et trinquent près de la table. Le roi paraît au fond du théâtre; ils l'aperçoivent et quittent la table.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI, *paraissant au fond du théâtre*.

MATHANASIUS. Le roi, Messieurs!

LE ROI, *gaîment*. Ne vous dérangez pas..... nous ne sommes plus à Naples; et dans cette maison de plaisance, point de cérémonial, point d'étiquette, le roi n'est pas ici... il n'y a que Charles, votre ami et votre camarade, qui regrette de n'être pas arrivé plus tôt pour prendre part à votre toast... Est-il temps encore?

RUGGIERI. Toujours, sire.

LE ROI. Ruggieri, mon échanson, verse donc, et maintenant, Messieurs, à qui buviez-vous?

RUGGIERI. A la passion de Rodolphe.

LE ROI, *posant le verre*. Ah!

MATHANASIUS. A sa passion à venir... à celle qu'il aura.

LE ROI, *avec amertume*. Vraiment! et vous, monsieur le baron, vous avez bu à ces souhaits?

MATHANASIUS. Certainement; oserais-je demander à Votre Majesté pourquoi elle ne nous imite pas?

LE ROI. Cela devient inutile, puisque vous avez déjà porté une pareille santé; je bois alors à la vôtre, monsieur de Warendorf.

MATHANASIUS. C'est bien de l'honneur pour moi.

LE ROI, *buvant*. Je le désire! (*S'adressant aux jeunes gens.*) Messieurs, j'ai pensé à nos plaisirs de la journée. Ce soir, nous avons un bal, et ce matin une expédition navale.

MATHANASIUS. Voilà un prince qui connaît le prix des instants...

LE ROI, *à Ruggieri et aux autres seigneurs*. Je vous ai compris dans la promenade en mer, et la partie de pêche que nous devons faire aujourd'hui avec ma sœur, la princesse de Tarente, et toutes les dames de la cour... Les yachts sont commandés pour midi.

MATHANASIUS. Votre Majesté me permettra-t-elle de l'accompagner?

LE ROI, *d'un air aimable*. Certainement, ainsi que madame la baronne, votre femme.

RODOLPHE. Aurai-je l'honneur de suivre Votre Majesté?

LE ROI, *froidement*. Rien ne vous y oblige; vous avez d'autres occupations, dont je serais désolé de vous distraire. (*Rodolphe salue profondément et sort.*)

DIONIGI, *pendant ce temps et à voix basse*. Mais il est donc en disgrâce?

RUGGIERI, *de même*. En disgrâce complète.

DIONIGI, *de même*. Lui, le favori! (*Au roi, d'un air joyeux.*) Ah! sire, nous ne pouvions le croire.

RUGGIERI, *au roi, du même air*. Il est donc vrai que le comte Rodolphe...

LE ROI. Assez, assez, Messieurs!.. (*Avec dignité.*) Voici le roi qui revient, laissez-nous!.. (*Tous saluent respectueusement et sortent. A Mathanasius, qui veut les suivre.*) Vous, monsieur de Warendorf, demeurez, je vous prie.

SCENE III.

LE ROI, MATHANASIUS.

LE ROI. Monsieur le baron, j'ai entendu dire que vous étiez non-seulement un savant docteur, mais un homme fort plein de tact et de finesse.

MATHANASIUS. Je l'ignore, sire! mais j'ai la prétention de ne m'être jamais trompé.

LE ROI. C'est ce que l'on dit. On assure même que votre maître, l'électeur de Bavière, actuellement le puissant empereur Charles VII, vous emploie souvent dans des affaires importantes, (*Mathanasius s'incline sans répondre.*) dans des négociations délicates et secrètes, où, sans caractère officiel, vous lui rendez plus de services que bien des ambassadeurs reconnus et accrédités. (*Mathanasius s'incline de nouveau.*) J'ai cru même, je l'avouerai, qu'une mission de ce genre vous attirait à ma cour... et que la *maladetta*, cette fièvre terrible et contagieuse, que vous êtes venu observer en Sicile, n'était qu'un prétexte.

MATHANASIUS. C'était l'exacte vérité.

LE ROI. Eh bien! alors. (*Hésitant.*) Mais je crains de vous fâcher.

MATHANASIUS. Un diplomate ne se fâche jamais.

LE ROI. Comment vous, si fin, si adroit, n'avez-vous pas deviné ce que j'ai découvert, moi, qui, par mon état de prince, ne dois jamais rien voir? Comment n'avez-vous pas compris que ce jeune imprudent... ce Rodolphe, au mépris du respect que vous deviez trouver dans ma cour, ose en secret porter ses vues sur une personne dont l'honneur est le vôtre?

MATHANASIUS, *froidement*. Eh qui donc?

LE ROI, *avec impatience*. Votre femme, puisqu'il faut vous avertir du danger... votre femme, la baronne Mathilde, à qui il a fait, dès son arrivée, la cour la plus assidue...

MATHANASIUS. D'accord... mais il a bien vu que cela ne me convenait pas, et il s'est bien gardé de continuer ses poursuites.

LE ROI, *avec chaleur*. Parce qu'ils s'entendent, parce qu'ils sont d'intelligence... et vous n'êtes ni ému, ni troublé?..

MATHANASIUS. Un diplomate ne s'émeut jamais! et si je ne craignais à mon tour de fâcher Votre Majesté...

LE ROI. De ce côté, vous n'avez rien à craindre.

MATHANASIUS. Je lui dirais que je ne conçois pas qu'un prince si habile, si éclairé, n'ait pas déjà deviné ce quo j'ai cru découvrir, moi, étranger à sa cour. (*S'arrêtant.*) Mais, pardon, si j'ose...

LE ROI, *souriant*. Achevez, Monsieur, achevez! je ne crains rien .. pas même la vérité.

MATHANASIUS. C'est comme moi! je la cherche toujours! mon état est de la trouver.

LE ROI. Et le mien de l'entendre... j'ai peu de mérite dans cette occasion... car je ne suis pas comme vous; je n'ai pas de femme!..

MATHANASIUS, *lentement*. Mais vous avez une sœur?

LE ROI, *vivement*. Monsieur...

MATHANASIUS. Je puis me tromper, quoique ce ne soit pas mon habitude... mais ce Rodolphe, qui combattit à vos côtés, ce compagnon d'armes et de plaisirs, admis matin et soir dans l'intérieur du palais et de votre famille, n'aura peut-être pu voir sans danger la princesse de Tarente, dont on vante dans toute l'Europe la beauté, l'esprit, les talents?

LE ROI. Qui vous le fait présumer?

MATHANASIUS. Ce jeune seigneur, si aimable et si brillant, n'adresse ses hommages à personne, et n'a point de passion reconnue... Votre Majesté comprend... ce qui fait supposer quelque sentiment profond et secret, qu'il a grand intérêt à cacher!

LE ROI, *avec hauteur*. Et vous pourriez croire que c'est ma sœur?

MATHANASIUS, *saluant*. Votre Majesté pensait bien que c'était ma femme!

LE ROI. La sœur de son souverain, le sang de Philippe V! non... non... ce n'est pas possible!.. une pareille ingratitude, un pareil crime, n'aurait pas de châtiment assez grand... et vous vous trompez, docteur... vous vous trompez!

MATHANASIUS. Ce serait donc la première fois.

LE ROI. C'est votre femme, vous dis-je! votre femme qu'il aime et dont il est aimé... Silence!.. la princesse vient de ce côté, seule et rêveuse... pas un mot devant elle, et observons...

MATHANASIUS. Je ne demande pas mieux... comme mari et comme diplomate. (*Tous les deux s'éloignent, en se promenant, par le bosquet à droite.*)

SCENE IV.

LA PRINCESSE, *seule*.

AIR.

Plus doucement l'onde fuit et murmure,
Les fleurs semblent s'épanouir!
O verts gazons, doux zéphyrs, onde pure,
Sauriez-vous donc qu'il va venir?
De cette cour qui m'environne
J'ai trompé les yeux surveillants·
Libre des soins de la couronne,
Me voilà seule! et je l'attends!..
Je l'attends!..
Plus doucement, etc.

CAVATINE.

Pauvre princesse,
Dans la tristesse
Il faut sans cesse
Passer ses jours!
Ennui suprême!
Le diadème
Nous défend même
Pensers d'amour.
Dans ces demeures,
Royal séjour,
Toutes les heures
Sont tour à tour
A la fortune,
A la grandeur;
Et jamais une
Pour le bonheur!
Pauvre princesse, etc,

(*Elle reste à gauche assise et absorbée dans ses réflexions.*)

SCENE V.

LA PRINCESSE, *à gauche*; LE ROI, MATHANASIUS, *sortant du bosquet à droite*.

TRIO.

MATHANASIUS, *bas, au roi*.

Oui, si vous daignez m'approuver,
Et croire à mon expérience,
Cette ruse peut vous prouver
Leur mutuelle intelligence.

LE ROI.

Soit, essayons!

LA PRINCESSE, *levant les yeux et les apercevant, à part*.

O fâcheux contre-temps!
Mon frère et ce docteur...
(*Regardant autour d'elle.*)
Lorsqu'ici je l'attends!
Puisse-t-il à présent ne pas venir!

(*Le roi salue sa sœur, et Mathanasius s'incline.*)

MATHANASIUS, *s'inclinant*.

Madame!

(*Tous les deux s'inclinent, et tournent le dos au bosquet, sous lequel Rodolphe paraît.*)

LA PRINCESSE, *à part, avec effroi, apercevant Rodolphe qui se trouve en face d'elle.*

C'est lui!..

(*Elle lui fait signe de la main de s'éloigner. Rodolphe disparaît vivement dans le bosquet.*)

Dérobons-leur le trouble de mon âme!
(*Avec gaieté, à Mathanasius.*)
Salut à vous, savant docteur!
Pourquoi cet air mélancolique
Qui jette un voile de douleur
Sur votre front scientifique?

MATHANASIUS, *bas, au roi.*
Vous allez voir à l'enjouement
Succéder la pâleur mortelle!
(*Haut.*)
Hélas! un horrible accident,
Dont on nous apprend la nouvelle.

LA PRINCESSE.
Qu'est-ce donc?

MATHANASIUS.
Un infortuné,
Victime, hélas! de son audace,
Par un cheval fougueux, renversé, puis traîné...
Il est mort, dit-on, sur la place.

LA PRINCESSE.
Mais c'est horrible!.. et dites-moi, de grâce,
Qui donc?

MATHANASIUS, *bas, au roi.*
Regardez bien!
(*S'adressant à la princesse.*)
Rodolphe!

LA PRINCESSE *tressaille, puis répond froidement:*
Ah! c'est fâcheux.
(*Au roi.*)
Pour vous, sire! un ami! puis mourir à la chasse,
Lui! qui dansait si bien... l'accident est affreux!..

ENSEMBLE.

LE ROI.
Son maintien est le même,
Ni trouble, ni pâleur!
De votre stratagème,
Que dites-vous, docteur?

MATHANASIUS.
Ma surprise est extrême,
Ni trouble, ni pâleur,
Ce n'est pas lui qu'elle aime;
Oui, j'étais dans l'erreur.

LA PRINCESSE.
Ah! c'est un stratagème,
Pour éprouver mon cœur?
Cachons-leur que je l'aime,
Conservons leur erreur.

LA PRINCESSE, *à Mathanasius.*
Et vous l'avez vu?

MATHANASIUS, *troublé.*
Non, vraiment!
On me l'a dit, et l'accident
N'est peut-être pas véritable!

LA PRINCESSE, *froidement.*
Il n'aurait rien d'invraisemblable;
Rodolphe était de son vivant,
Etourdi, léger, imprudent!..

LE ROI, *bas, à Mathanasius.*
Grand diplomate... eh bien! qu'ai-je dit?

MATHANASIUS.
Quel soupçon...

LE ROI.
Vous le voyez, moi seul avais raison!

ENSEMBLE.

MATHANASIUS.
Dupe de ma ruse,
Je suis sans excuse;
Et de moi s'amuse
Un amant heureux.
Dans le fond de l'âme,
Le courroux m'enflamme;
Et c'est de ma femme
Qu'il est amoureux.

LE ROI.
Dupe de sa ruse,
Le docteur s'abuse,
Et de lui s'amuse
Un amant heureux.
Oui, ce trait infâme,
De fureur m'enflamme,
Car c'est de sa femme
Qu'on est amoureux.

LA PRINCESSE.
L'amour qui m'excuse,
Ici, les abuse!
Oui, par cette ruse,
Trompons-les tous deux.
L'honneur le réclame,
Qu'au fond de mon âme,
Imprudente flamme
Se cache à leurs yeux.

LE ROI, *bas, à Mathanasius.*
Ainsi donc, votre expérience,
Savant docteur, vous a trahi!
Cette secrète intelligence,
N'est pas entre ma sœur et lui!

LA PRINCESSE, *à part.*
De le revoir plus d'espérance!
Ils ne s'en iront pas d'ici.

MATHANASIUS, *à part, avec douleur.*
Il est donc vrai, le corps diplomatique,
Jusqu'à ce point peut s'abuser, hélas!

LA PRINCESSE, *à Mathanasius.*
On doit m'attendre au salon de musique,
J'y vais voir votre femme...

MATHANASIUS.
Oserais-je, en ce cas,
De votre altesse, accompagner les pas?

ENSEMBLE.

MATHANASIUS.
Dupe de ma ruse,
Je suis sans excuse, etc.

LE ROI.
Dupe de sa ruse,
Le docteur s'abuse, etc.

LA PRINCESSE.
L'amour qui m'excuse,
Ici, les abuse, etc.

(*Mathanasius a offert sa main à la princesse; tous les deux sortent par la gauche.*)

SCENE VI.

LE ROI, *seul; puis* RODOLPHE.

LE ROI. Oui, oui, ce n'était que trop vrai! je ne m'étais pas abusé! et c'est ce qui double mon dépit... (*Avec froideur.*) Ah! c'est vous, monsieur le comte?..

RODOLPHE. Moi-même, sire, qui viens prendre congé de Votre Majesté... Votre accueil de ce matin me dit assez que j'ai perdu vos bonnes grâces...

LE ROI, *froidement.* Est-ce à tort? et m'accuserez-vous d'injustice, quand notre amitié fut trahie par vous?

RODOLPHE, *à part.* C'est fait de moi! il sait tout!

LE ROI. Depuis l'Espagne, où nous avons été élevés ensemble, mes projets, mes peines, mes chagrins, ne vous ai-je pas tout confié?.. et vous...

RODOLPHE. Grâce, sire, grâce!.. Je veux, je dois tout vous avouer...

LE ROI. Parlez donc!.. Je vous attends.

RODOLPHE, *dans le plus grand trouble.* Eh bien! oui, c'est de la folie, de la démence... une passion absurde, impossible: mais croyez qu'au prix de ma vie... le plus grand mystère... le plus profond secret...

LE ROI. Il est trop tard, Monsieur! J'ai tout découvert... j'ai tout dit.

RODOLPHE. A qui donc?

LE ROI. A son mari.

RODOLPHE, *stupéfait.* Son mari!..

LE ROI. Oui, à lui-même.

RODOLPHE, *à part.* Qu'allais-je faire? nous n'y sommes plus.

LE ROI. C'est moi... votre ami... qui vous ai dénoncé...

qui ai prévenu le baron de Warendorf... qui l'ai mis en garde contre vos projets coupables!

RODOLPHE. Mais, sire.

LE ROI. Que vous ayez adressé vos hommages à toute autre personne, peu m'importait!.. mais séduire la femme d'un ambassadeur, sous mes yeux, à ma cour, malgré l'hospitalité, malgré le droit des gens .. voilà ce que je ne pardonne pas, dans l'intérêt des mœurs et de ma couronne.

RODOLPHE. Et Votre Majesté a raison. Aussi ne lui répondrai-je qu'un seul mot : c'est que je n'aime et n'aimerai jamais la baronne.

LE ROI. Que dis-tu ?

RODOLPHE. Qu'elle m'est tout à fait indifférente.

LE ROI. Tu me trompes!

RODOLPHE. Je le jure par l'honneur... et si je connaissais un ami qui en fût épris, loin de le traiter en rival, j'offrirais de le servir.

LE ROI, *avec empressement.* J'accepte.

RODOLPHE. Vous, sire?..

LE ROI, *gaiement.* Oui, je l'aimais sans le lui dire, et, te croyant préféré, j'étais furieux contre elle, jaloux contre toi... et, dans ma colère, j'ai été injuste... je t'ai trahi.. Pardonne-moi, Rodolphe!

RODOLPHE. Ah! sire...

LE ROI. Non, c'est mal! J'ai fait cause commune avec un mari; ça ne se doit pas, et j'en serai puni... car, maintenant, j'ai éveillé ses soupçons; le voilà sur ses gardes. Il est fin, il est adroit... et réussir sera difficile...

RODOLPHE, *souriant.* Moins que vous ne croyez!..

LE ROI. Ah! s'il était vrai... dès aujourd'hui, je me déclarerais.

RODOLPHE. Je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher... (*Riant.*) à moins que ce ne soit le droit des gens?

LE ROI, *de même.* Tais-toi! tais-toi!.. je te tiendrai au courant. Tu viens d'abord avec nous à cette promenade en mer, à cette partie de pêche...

RODOLPHE. Je n'en suis donc plus exclu?

LE ROI, *avec bonté.* Est-ce que je peux te quitter et me passer de toi?.. Et ta passion, nous en causerons. Un amour, disais-tu, absurde, impossible. En quoi donc?.. cela dépend-il de moi?

RODOLPHE, *avec émotion.* Non, non... de mon père... de ma famille.

LE ROI. Une mésalliance?

RODOLPHE. Oui, justement. J'en ai honte, j'en rougis; n'en parlons jamais... je vous en prie.

LE ROI. Au contraire... et quels que soient les obstacles, Rodolphe, compte sur ton roi... et, mieux encore, sur ton ami. (*Il sort.*)

SCENE VII.

RODOLPHE, *seul.* Ah! c'est indigne à moi! Trahir mon maître, mon bienfaiteur... Hélas! j'avais perdu la raison; tout m'avait enivré : l'amour d'une princesse, l'éclat du rang suprême. Quel autre eût eu le courage de résister à tant de charmes... à tant d'illusions?.. et si je suis coupable... eh bien! il y va de mes jours; le danger ennoblit tout .. et, quoi qu'il arrive maintenant, il n'y a plus à se repentir; le sort en est jeté.

SCENE VIII.

RODOLPHE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *avec agitation.* Vous encore! . vous ici!.. Dieu soit loué!.. Je sors du salon de musique, où mon frère vient d'entrer... et, toujours suivie de ces dames d'honneur, qui ne me quittent jamais, je me promenais dans ces jardins, lorsque j'ai aperçu de loin des fleurs que j'ai désirées... elles sont occupées à les cueillir.

RODOLPHE. Et je puis vous dire toutes mes craintes.

LA PRINCESSE, *lui faisant signe de s'éloigner d'elle.* N'approchez pas! On a des soupçons... le roi lui-même...

RODOLPHE. Il n'en a plus.

LA PRINCESSE. Mais ce docteur, ce baron de Warendorf... il faut, à ses yeux, aux yeux de toute la cour, dissiper jusqu'au moindre doute.

RODOLPHE. Et comment faire?.. Mon Dieu! à peine si mes regards osent de loin rencontrer les vôtres. Et, du reste, dans cette cour nombreuse qui vous entoure, je ne parle à personne.

LA PRINCESSE. C'est là le mal. Cela est remarqué, et, dans notre intérêt même, il faudrait, avec quelque assiduité, s'occuper de toute autre.

RODOLPHE. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Oui, Monsieur... c'est moi qui vous le demande.

RODOLPHE. Jamais...

LA PRINCESSE. Il faut que l'on puisse vous croire amoureux. (*Vivement.*) Qu'il n'en soit rien, je vous en prie; mais qu'on le dise, qu'on le répète, que ce soit reconnu, que ce soit le bruit général... et, alors, nous sommes sauvés!

RODOLPHE. Moi, qui ne pense qu'à vous au monde, comment voulez-vous que j'adresse des hommages à une autre?

LA PRINCESSE. On prend sur soi... on fait son possible.

RODOLPHE. Et qui choisir? mon Dieu?..

LA PRINCESSE. La baronne de Warendorf... vous aviez commencé à vous occuper d'elle.

RODOLPHE. Par votre ordre!

LA PRINCESSE. C'était bien.

RODOLPHE. Vous me l'avez défendu.

LA PRINCESSE. C'est vrai; sa coquetterie m'effrayait..... mais maintenant...

RODOLPHE. Maintenant, impossible... par ordre supérieur... Le roi...

LA PRINCESSE. Comment?

RODOLPHE, *gaiement.* Le roi lui-même en est épris.

LA PRINCESSE, *de même.* Bien, bien; n'en parlons plus... mais, alors, cela vous regarde... qui vous voudrez

RODOLPHE. La duchesse de Buttura?..

LA PRINCESSE. Oh! non .. elle est trop belle!.. Si vous veniez à l'aimer...

RODOLPHE. Eh bien! la comtesse de Velletri?.. une figure si insignifiante...

LA PRINCESSE. Oui... mais elle a tant d'esprit... Elle vous plairait... et, à la cour, il y en a tant d'autres...

RODOLPHE. Eh! mon Dieu! non... je n'y pensais plus. J'ai déjà parlé au roi d'une passion romanesque et impossible... d'une mésalliance... Dans le trouble où j'étais, je ne savais que lui dire.

LA PRINCESSE. Silence!.. on vient.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ZANETTA.

ZANETTA, *tenant une corbeille de fleurs, et faisant la révérence.*

PREMIER COUPLET.

Voici la jardinière,
Qui choisit, pour vous plaire,
Ses plus jolis bouquets!
Ces fleurs, par moi chéries,
Que pour vous j'ai cueillies,
Madame, acceptez-les!
Prenez, noble princesse;
C'est la seule richesse
De l'humble Zanetta!
Son bouquet, le voilà,
Le voilà,
Là!

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez, dans ma corbeille,
Près la rose vermeille,
Le blanc camélia!
Voyez ces fleurs nouvelles,
Qui sont fraîches et belles
Comme vous, signora.
Prenez, noble princesse;
C'est la seule richesse
De l'humble Zanetta!
Son bouquet, le voilà,
Le voilà,
Là!

LA PRINCESSE. Eh mais!.. ce présent est très-gracieux, très-aimable... et vous aussi, ma belle enfant!.. Qui êtes-vous?..

ZANETTA. Zanetta... la jardinière du château. C'est mon père qui est le concierge... Pietro Thomassi... un ancien militaire... un brigadier... un grand seigneur lui a fait avoir cette place, à cause de ses blessures.

LA PRINCESSE. Le grand seigneur a fort bien fait, et je l'approuve.

ZANETTA. J'ai aperçu des dames de votre suite qui, par vos ordres, cueillaient des fleurs. J'en demande pardon à votre altesse, mais toutes grandes dames qu'elles sont, elles ne s'y connaissent pas du tout, . tandis que moi, j'ai choisi tout de suite ce qu'il y avait de mieux.

LA PRINCESSE. Je vous en remercie. (*A Rodolphe.*) Je ne l'avais pas encore vue.

RODOLPHE, *la regardant à peine.* Ni moi non plus.

ZANETTA. Je crois bien!.. quand la cour vient ici, vous ne sortez pas de vos appartements dorés, et vous ne descendez jamais dans nos jardins, qui en valent cependant la peine... je m'en vante!..

LA PRINCESSE. C'est un tort que je réparerai... et, en attendant, ma chère Zanetta, je veux me charger de toi et de ton avenir.

ZANETTA. Ça se pourrait bien!

LA PRINCESSE, *riant.* Comment? cela se pourrait bien!.. je te dis que cela est.

ZANETTA. Eh bien! ça ne m'étonne pas, et je m'y attendais presque.

LA PRINCESSE, *étonnée.* Et pour quelles raisons?

ZANETTA. Je vais vous le dire : il y a, dans les environs de Palerme, une vieille sibylle qui, pour un demi-carolus apprend l'avenir à tout le monde.

LA PRINCESSE. Et tu l'as consultée?

ZANETTA. Pas plus tard qu'hier... et en regardant, avec sa lunette, dans ma main, elle m'a dit : « Voilà une ligne qui indique que vous ferez fortune... que vous aurez un ou deux seigneurs... peut-être plus, qui vous feront la cour... finalement, vous serez une grande dame... » Or, la sorcière dit toujours vrai quand on la paie comptant, et j'ai payé d'avance.

LA PRINCESSE. Alors, il n'y a pas de doutes possibles.

ZANETTA. Aussi, vous voyez... ça commence déjà... voilà votre protection qui arrive, et peut-être d'autres encore...

LA PRINCESSE, *souriant.* En effet, cela ne m'étonnerait pas... Petite, tu viendras tous les matins renouveler les fleurs du pavillon. En attendant, arrange-moi, pour ce matin, un bouquet à la place de celui-ci (*Montrant celui qu'elle détache de sa ceinture.*) et un autre pour le bal de ce soir.

ZANETTA. Votre altesse a raison, cela vaudra toujours mieux (*Montrant le bouquet que la princesse tient à la main.*) que vos fleurs artificielles... quelque belles qu'elles soient... (*Zanetta s'approche du bosquet, à droite, où est une table sur laquelle elle a placé sa corbeille. Elle y prend des fleurs qu'elle assortit, et dont elle forme un bouquet.*)

LA PRINCESSE, *pendant ce temps, prenant Rodolphe à part.* Ecoutez-moi, Rodolphe : Vous voyez cette jeune fille... c'est d'elle dont il faut que vous soyez l'amoureux en titre.

RODOLPHE. Votre altesse n'y pense pas?

LA PRINCESSE. Si vraiment!..

RODOLPHE. Mais, c'est d'une extravagance...

LA PRINCESSE. Tant mieux! on s'en occupera davantage .. plus ce sera absurde et bizarre et plus cela fera de bruit à la cour; c'est justement ce qu'il faut pour détourner de nous l'attention publique.

RODOLPHE. Permettez, cependant...

LA PRINCESSE. N'est ce pas d'ailleurs cette inclination romanesque et impossible, cette mésalliance que vous avez promise à mon frère?.. vous lui tenez parole.

RODOLPHE. Mais quelque envie que j'aie de vous plaire et de vous obéir, je ne pourrai jamais...

LA PRINCESSE, *souriant.* C'est ce que je veux.

RODOLPHE. Il me sera impossible d'être galant et assidu auprès de cette paysanne, de cette petite niaise.

LA PRINCESSE. Vous n'en aurez que plus de mérite. Tout dépend d'ailleurs de l'imagination ; ce que vous lui direz, persuadez-vous que c'est à moi que vous l'adressez.

RODOLPHE. Ah! cruelle!.. vous me raillez encore?

LA PRINCESSE. Non! mais je le veux... je l'exige... ou plutôt, j'ai tort de parler en princesse. (*Lui tendant la main.*) Mon ami, je vous en prie. Et à mon tour, pour reconnaître un si beau dévouement... (*Lui présentant le bouquet de fleurs artificielles qu'elle tenait à la main.*) tenez... gardez ces fleurs, et quelque demande que vous m'adressiez un jour... je jure, ma parole royale, de vous l'accorder sur-le-champ... à la vue seule de ce bouquet...

RODOLPHE, *avec transport.* Ah! Madame!..

LA PRINCESSE, *retirant sa main.* Imprudent!.. (*S'avançant vers Zanetta.*) Eh bien! ce bouquet est-il prêt?

ZANETTA. Oui, Madame... et digne d'une reine, comme probablement vous le serez un jour!

LA PRINCESSE, *vivement.* Non pas .. je l'espère! (*Bas, à Rodolphe.*) Je vous laisse .. faites votre déclaration; mais hâtez-vous, car je vais m'arranger pour vous envoyer des témoins. (*Elle sort en laissant son éventail sur la table du bosquet et en faisant signe à Rodolphe de faire la cour à Zanetta.*)

SCENE X.

RODOLPHE, ZANETTA.

DUO.

RODOLPHE, *à part.*

M'imposer un devoir semblable!
Ah! pour moi, quel mortel ennui!
Et dans le dépit qui m'accable,
Que faire?.. et que lui dire ici?..

ZANETTA, *à part.*

Qu'il est gentil, qu'il est aimable!
Et qu'il me paraît bien ainsi!..
Mais, hélas! quel chagrin l'accable,
Et dans ses traits quel sombre ennui!
Qui peut donc l'attrister ainsi?
(*S'approchant de lui timidement, après une révérence.*)
Je voudrais bien, Monseigneur, mais je n'ose
Vous aborder!..

RODOLPHE.

Pourquoi pas?.. tu le peux?

ZANETTA, *avec compassion.*

Vous avez l'air si malheureux!

RODOLPHE, *vivement.*

Tu dis vrai!

ZANETTA.

C'est bien mal!.. Qui donc ainsi s'expose
A vous fâcher?

RODOLPHE, *à part.*

La pauvre enfant
Me le demande ingénument!
Et ne sait pas, morbleu, qu'elle seule en est cause!
(*Haut.*)
Mais, à mon tour, Zanetta, je voudrais...

ZANETTA, *vivement.*

Quoi donc?

RODOLPHE, *s'approchant d'elle, avec embarras.*

C'est que, vois-tu...
(*A part et s'éloignant d'elle.*)
Je ne pourrai jamais!

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Vous, qui brillez par vos conquêtes,
Apprenez-moi comment vous faites,
Pour exprimer sans embarras
L'amour que vous n'éprouvez pas?
Moi, je le veux... et ne peux pas!
J'essaye en vain, je ne peux pas;
Non, non, je ne peux pas!

ZANETTA.

Quoi détourner ainsi la tête,
Lorsqu'à l'écouter je m'apprête!..
Mais on ne doit peut-être pas
Aux grands seigneurs, parler, hélas!
Je n'ose plus faire un seul pas!
Je n'ose pas!
Non, non, je n'ose pas!

RODOLPHE, *à part, et cherchant à se donner du courage.*

A ma promesse, allons! soyons fidèle...
Mais, avant de tomber aux genoux d'une belle,
Il faut lui dire au moins son nom!
(*Haut.*)
Ma belle enfant.
Savez-vous qui je suis?

ZANETTA.

Depuis longtemps!

RODOLPHE, *étonné.*

Comment?

ZANETTA.

Depuis plus de trois ans!.. c'était lors de la guerre...
Le comte Rodolphe, autrefois,
S'arrêta dans notre chaumière!
Il l'a sans doute oublié?

RODOLPHE.

Non!..
(*A part, riant.*)
Je crois
Que j'y suis enfin!
(*Haut, avec chaleur.*)
Non, ma chère!
J'en ai toujours gardé fidèle souvenir.

ZANETTA.

Serait-il vrai?

RODOLPHE.

Rien n'a pu le bannir!
Et s'il faut que je vous apprenne
Ces noirs chagrins, cette secrète peine,
Sur lesquels votre cœur interrogeait le mien...

ZANETTA, *avec émotion,*

Eh bien! Monseigneur?..

RODOLPHE, *hésitant.*

Eh bien! eh bien!..

ENSEMBLE.

RODOLPHE, *à part, s'éloignant d'elle.*

Ah! dites-moi comment vous faites,
Vous qui brillez par vos conquêtes;
Comment peindre sans embarras
L'amour que l'on n'éprouve pas?
Moi, je le veux... et ne peux pas,
J'essaye en vain, je ne peux pas,
Non, non, je ne peux pas!

ZANETTA.

Quoi! détourner ainsi la tête,
Lorsqu'à l'écouter je m'apprête,
Mais c'est bien étonnant, hélas!
Pourquoi donc ne parle-t-il pas?
Oui... l'on dirait qu'il n'ose pas!
Il n'ose pas.

RODOLPHE, *regardant du côté du bosquet.*

Dieu! le baron qui vient de ce côté!
Et que vers nous sans doute envoya la princesse.
Allons! allons! il le faut.. le temps presse!
Et j'ai déjà trop longtemps hésité!..

(*En ce moment paraît le baron dans le bosquet. Il aperçoit et prend sur la table l'éventail que la princesse y a laissé et qu'elle lui a envoyé chercher. Il va s'éloigner, lorsqu'il aperçoit Rodolphe en tête-à-tête avec Zanetta. Il fait un geste de surprise et de curiosité et se retire dans l'intérieur du bosquet en faisant signe qu'il va écouter.*)

RODOLPHE, *qui, pendant ce temps, a suivi de l'œil le baron, s'adresse à haute voix et avec véhémence à Zanetta..*

Eh bien! à votre cœur, il faut faire connaître
Ce secret dont le mien, enfin n'est plus le maître...

ZANETTA, *étonnée.*

Que dit-il?..

RODOLPHE.

Je voulais et vous fuir et bannir
Un amour dont mon nom m'oblige de rougir;
Mais malgré mes combats, malgré vous et moi-même,
Il le faut... il le faut!.. Zanetta, je vous aime!

(*Zanetta pousse un cri. Le baron avance sa tête dans le bosquet, fait un geste de joie et de surprise, et se retire en indiquant qu'il écoute toujours.*)

STRETTE DU DUO.

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Non... non... non, c'est un songe
Qui se prolonge!
Et plus j'y songe,
Plus j'ai frayeur.
Que soudain cesse
Si douce ivresse,
Et disparaisse
Rêve enchanteur!

RODOLPHE, *à part et riant.*

Ah! l'heureux songe!
L'adroit mensonge!
Qu'amour prolonge
Sa douce erreur!
Feinte tendresse
Qui l'intéresse!
(*Montrant le bosquet.*)
Et dont l'adresse
Trompe un trompeur!

ZANETTA, *vivement et avec joie.*

Quoi! dès longtemps?..

RODOLPHE.

Mon cœur soupire!

ZANETTA.

Et vous m'aimez?

RODOLPHE.

Sans te le dire!
Cherchant de loin à te revoir!

ZANETTA, *ingénument.*

C'est donc ça que parfois, le soir,
Sous ma fenêtre solitaire,
On s'avançait avec mystère.

RODOLPHE, *souriant.*

C'était moi!

ZANETTA.

Puis on fredonnait
Sur la guitare, un air discret...

RODOLPHE, *de même.*

C'était moi!

ZANETTA.

Que j'entends encor!. tra, la, la, la.

RODOLPHE.

Justement! c'est bien celui-là.

ZANETTA, *redisant l'air.*

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

RODOLPHE, *à part, en souriant, et pendant qu'elle chante.*

D'autres, si je crois m'y connaître,
Venaient alors incognito!

ZANETTA, *ingénument.*

Moi, qui n'ouvrais pas ma fenêtre,
Croyant que c'était Gennaro!
Et c'était vous!

RODOLPHE.

C'était moi-même!

ZANETTA, *avec expression.*

Ah! Monseigneur!.. si j'avais su!..

RODOLPHE, *sans l'écouter, avec passion.*
Silence!.. Je t'aime!.. je t'aime!..
(*A part, et regardant du côté du bosquet.*)
J'espère au moins qu'il a tout entendu!
(*A haute voix.*)
Je t'aime!.. je t'aime!..

ENSEMBLE.

ZANETTA.
Non... non... non, c'est un songe
Qui se prolonge,
Et plus j'y songe,
Plus j'ai frayeur!
Que soudain cesse, etc.

RODOLPHE.
Ah! l'heureux songe!
L'adroit mensonge, etc.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

FINAL.

(*A la fin de ce duo, le baron sort du bosquet et s'adresse à Zanetta qu'il salue*)

LE BARON.
A merveille, Mademoiselle!

RODOLPHE, *à part.*
Tout va bien!

ZANETTA, *effrayée et se réfugiant près de Rodolphe.*
O terreur mortelle!

ENSEMBLE.

(*Mystérieusement et à demi-voix.*)
O ciel! il écoutait!
Il sait notre secret!
Que vais-je devenir?
De honte, il faut mourir!

RODOLPHE, *à part, gaiement.*
Vivat!.. il écoutait!
Il sait notre secret!
Et pour mieux nous servir
Il va tout découvrir.

MATHANASIUS, *à part.*
Ce bosquet indiscret
M'a livré leur secret...
Ah! pour moi, quel plaisir!
J'ai su le découvrir.

ZANETTA, *allant au baron, d'un air suppliant.*
Monsieur, vous me promettez bien
D'être discret...

MATHANASIUS.
Ne craignez rien!

ZANETTA.
Vous le jurez?

MATHANASIUS.
Eh! oui! sans doute!
C'est pour me taire que j'écoute!

RODOLPHE, *bas, à Zanetta.*
C'est le roi!.. c'est sa sœur!
(*Zanetta se retire à l'écart.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI, *donnant la main à* LA PRINCESSE.

(*En apercevant la princesse, le baron va au-devant d'elle et lui présente son éventail, en lui indiquant qu'il a eu beaucoup de peine à le retrouver, et qu'il était là, dans le bosquet. Pendant que la princesse et Mathanasius sont à droite du spectateur, et Zanetta un peu au fond du théâtre au milieu, le roi prend Rodolphe à part, à gauche du spectateur.*)

LE ROI, *bas, à Rodolphe, avec joie.*
Je me suis déclaré!

RODOLPHE, *de même,*
Fort bien!

LE ROI.
O sort prospère!
La charmante baronne a reçu sans colère
L'hommage de son prince et l'offre de son cœur!

RODOLPHE, *bas.*
Et son époux, l'habile diplomate?

LE ROI.
Ne sait rien!

MATHANASIUS, *passant mystérieusement près du roi et à voix basse.*)
Je sais tout!
(*Voyant l'étonnement du roi.*)
Ou du moins, je m'en flatte!
Ma femme est innocente, et votre sœur aussi!

LE ROI.
Vraiment!

MATHANASIUS, *montrant Rodolphe.*
Celle qu'il aime en secret.. est ici!

LE ROI.
Eh! qui donc?

MATHANASIUS, *montrant Zanetta qui se tient à l'écart.*
Regardez!

LE ROI, *haussant les épaules.*
Allons donc!

MATHANASIUS.
Vraiment oui!
Je l'ai vu!

LE ROI.
Pas possible!

LA PRINCESSE.
Eh mais! chacun son goût.

LE ROI, *réfléchissant, et prenant à part le baron et la princesse.*
C'est donc ça que tantôt...

ZANETTA, *les voyant tous trois en groupe, s'approche de Rodolphe, et lui dit avec dépit en montrant le baron :)*
Allons, il leur dit tout!

ENSEMBLE.

ZANETTA.
Par lui, chacun connaît
Déjà notre secret!
Que vais-je devenir?
De honte, il faut mourir!

LE ROI, *à Rodolphe.*
Quoi! c'est là ton secret?
(*Regardant Zanetta.*)
C'est fort bien en effet!
Et l'on peut sans rougir,
A ton choix applaudir.

MATHANASIUS.
Ce bosquet indiscret,
M'a livré leur secret!
Ah! pour moi, quel plaisir,
Je l'ai su découvrir!

LA PRINCESSE.
Très-bien! il écoutait!..
Il connaît leur secret,
Et pour mieux nous servir,
Il va le découvrir.

RODOLPHE, *au roi.*
Oui! c'est là mon secret,
Votre cœur le connaît;
Et dussé-je en rougir,
Je prétends la chérir.

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SEIGNEURS ET DAMES *de la cour.*

CHŒUR.

Le temps est beau, la mer est belle,
Entendez-vous les matelots?
La tartane qui nous appelle,
Est prête à sillonner les flots!

RODOLPHE, *pendant ce temps, s'approche de Nisida et lui dit à demi-voix et tendrement.*
A mon serment, je suis fidèle!
D'un pareil dévoûment vous me devez le prix!



Type de Zanetta.

LA PRINCESSE, *à Rodolphe.*
Prenez garde!
(*Lui montrant Zanetta.*)
Restez auprès de votre belle!
(*Souriant.*)
C'est le devoir d'un amant bien épris.

MATHANASIUS, *à Dionigi et à Ruggieri, avec qui il cause.*
Voilà le fait! n'en dites rien!..

RUGGIERI, *qui a causé avec d'autres seigneurs.*
Voilà le fait! n'en dites rien!..
Du roi lui-même, je le tien!
(*Chacun se répète à voix basse la nouvelle qui circule dans tous les groupes en se montrant Zanetta.*)

ZANETTA, *à part, avec douleur, les regardant.*
Encor! encor!

LA PRINCESSE ET RODOLPHE, *à part, les regardant.*
Très-bien!.. très-bien!

ENSEMBLE.

ZANETTA.
De nous ils semblent rire!
Ah! mon cœur se déchire,
On vient de tout leur dire,
C'est affreux! c'est bien mal!
(*Montrant Rodolphe.*)
Il me maudit peut-être?..
(*Montrant le baron.*)
Et c'est lui! c'est ce traître
Qui leur a fait connaître
Ce mystère fatal!

CHŒUR.

C'est charmant! il faut rire
De son tendre martyre!
C'est vraiment du délire,
C'est trop original.
Daphnis va reparaître,
Et cet amour champêtre,
A la cour fait renaître
Le genre pastoral!

RODOLPHE.
Oui, Messieurs, l'on peut rire
De mon tendre délire,
De l'objet qui m'inspire
Un amour sans égal!..

RODOLPHE ET LA PRINCESSE, *montrant le baron.*
Oui, lui-même, ce traître
Ne peut s'y reconnaître;
Le bonheur va renaître!
Je brave un sort fatal.

ZANETTA, *voyant tous les regards tournés vers elle.*
Sur moi s'arrêtent tous les yeux!
Pourquoi?.. pour un seul amoureux!
(*Pleurant.*)
On croirait que les grandes dames,
A la cour n'en ont jamais vu!..

RODOLPHE, *allant à elle en souriant, et cherchant à la consoler.*
Quoi! tu pleures vraiment?

ZANETTA.
Oui, je lis dans leurs âmes,
Ils vont tous m'accabler, et je l'ai bien prévu!
(*Essuyant ses yeux.*)
Avec ces dames si hautaines,
Je ne troquerais pas mon sort!

RODOLPHE.
Et pourquoi?

ZANETTA.
Leurs plaisirs sont moins doux que mes peines!

RODOLPHE, *étonné.*
Que dit-elle?

LE ROI, *prenant amicalement le bras de Rodolphe, qu'il emmène.*
Allons, viens!

RUGGIERI, *voyant Rodolphe à qui le roi donne le bras.*
Il n'est donc pas encor
En disgrâce?

LE ROI.
Partons!..

CHŒUR.

C'est charmant!.. il faut rire
De son tendre martyre!
C'est vraiment du délire,
C'est trop original!
L'âge d'or va paraître,
Et cet amour champêtre,
A la cour fait renaître
Le genre pastoral.

TOUS.
Le temps est beau, la mer est belle!
Voici les cris des matelots!
Partons! le plaisir nous appelle,
Partons! lançons-nous sur les flots!

(*Le baron donne la main à la princesse. Le roi tient Rodolphe sous le bras, et cause avec lui. Le reste de la cour les suit. Zanetta, restée seule, les regarde s'éloigner.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un riche boudoir, dans le cabinet du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHANASIUS, LE ROI.

(*Assis l'un près de l'autre, et causant intimement.*)

LE ROI, *à Mathanasius.* Voilà donc enfin, monsieur le baron, le motif qui vous amenait à ma cour?

MATHANASIUS. J'en conviens!

LE ROI. Et la fièvre épidémique... la maladetta... ce fléau terrible...

MATHANASIUS. Un heureux prétexte dont je me suis servi pour déguiser ma mission.

LE ROI. Et pourquoi, depuis un mois, gardez-vous un silence absolu sur cette mission, et ne m'en parlez-vous qu'aujourd'hui?

MATHANASIUS. Je vais vous l'avouer avec franchise.

LE ROI. Laquelle?

MATHANASIUS. Franchise définitive... la dernière... mon *ultimatum*. L'empereur, un matin que je lui tâtais le pouls, me dit: « Mathanasius, toi qui ne t'es jamais trompé.. j'ai bien envie de t'envoyer à Naples. Il y a là « une princesse belle, spirituelle, savante, distinguée « dans les arts... possédant plusieurs langues; enfin, une « princesse accomplie, comme toutes celles qui sont à « marier.. mais dès qu'il s'agit de mariage, je tiens avant « tout à la pureté, à la rigidité des principes... et ce que « je ne saurais point par un ambassadeur officiel, je puis « l'apprendre par toi... que je charge de tout observer. »

LE ROI. A merveille! inquisition intérieure dans ma famille.. espionnage!..

MATHANASIUS. Honorable... ce que nous appelons diplomatie intime. « Si les renseignements que tu donnes sont « fidèles et satisfaisants, continua l'empereur, ta fortune « est faite, mais si tu me trompes ou te laisses tromper, « je te fais jeter dans une forteresse pour le reste de tes « jours. »

LE ROI. J'en ferais autant à sa place.

MATHANASIUS. Vous comprenez alors avec quelles craintes, avec quelle circonspection je m'avançais! croyant deviner ou pressentir du côté de la princesse une nuance de préférence pour le comte Rodolphe... Je me serais bien gardé d'avouer à Votre Majesté le but de ma mission!.. mais aujourd'hui que j'ai reconnu mon erreur, je puis enfin, comme j'y suis autorisé, remettre à Votre Majesté cette lettre autographe de mon auguste maître... et celle-ci, pour Son Altesse Royale la princesse de Tarente.

LE ROI. Je vais lui en donner communication.

MATHANASIUS. Dès aujourd'hui?

LE ROI. Dès aujourd'hui. Silence, on vient!

MATHANASIUS. Le comte Rodolphe!.. c'est encore un secret pour lui!

LE ROI. Pour tout le monde.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

RODOLPHE, *au roi.* Je viens savoir des nouvelles de Votre Majesté.

MATHANASIUS, *vivement.* C'était aussi l'objet de ma visite.

RODOLPHE, *au roi.* Elle ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin?

LE ROI. Pas le moins du monde.

MATHANASIUS. C'est la faute de ma femme!

LE ROI. C'est la mienne; j'ai voulu retenir le bracelet que madame la baronne laissait tomber à la mer.. un mouvement trop brusque m'a précipité moi-même... et sans ce pauvre Rodolphe.

MATHANASIUS. Qui m'a prévenu et s'est élancé.

LE ROI. Sans savoir nager plus que moi.

RODOLPHE, *souriant.* Nous autres, grands seigneurs, on ne nous apprend rien. Aussi ai-je été bien heureux à mon tour de trouver ce brave marin qui m'a porté au rivage... où il est arrivé évanoui... je l'ai fait transporter dans mon palais, et si vous voulez, monsieur le docteur, me faire le plaisir de le visiter.

MATHANASIUS. C'est un devoir! je m'y rends à l'instant.. et j'irai après rassurer ma femme qui est fort inquiète de Votre Majesté.

LE ROI, *avec joie.* En vérité!.. j'espère que nous la verrons ce soir, au bal de la cour.

MATHANASIUS. J'irai avec elle.

LE ROI. Mais elle viendra auparavant au concert de ma sœur?

MATHANASIUS. Je l'y accompagnerai.

LE ROI, *à part, avec dépit.* Toujours avec elle...

MATHANASIUS. De cette manière, je ne quitterai pas ce soir Votre Majesté; et si elle a besoin de mon zèle et de mes talents...

LE ROI. Mon seul vœu serait de pouvoir les utiliser, car je porte grande envie à votre souverain... qui peut à son gré... à sa volonté.. vous envoyer où il lui plaît.

MATHANASIUS. Votre Majesté est trop bonne, et je ne peux lui prouver ma reconnaissance... que par un attachement de tous les instants. (*Il sort.*)

SCENE III.

LE ROI, RODOLPHE.

LE ROI.

PREMIER COUPLET.

C'est vraiment un homme terrible,
Il ne sait point vous laisser,
On ne peut s'en débarrasser.
Soupçonneux, susceptible,
Il tient à ses droits,
Et se montre à la cour jaloux comme un bourgeois!
C'est vraiment un mari terrible!
A qui donc nous adresser!
Qui pourra m'en débarrasser?
C'est ton seul appui
Qui peut aujourd'hui
M'épargner l'ennui
D'un pareil mari.

RODOLPHE, *riant.*

Pour moi,
Si noble emploi!..
C'est trop d'honneur, mon roi!

LE ROI, *gaiement.*

Ton ami, ton roi
N'espère qu'en toi!
Soyons tous unis
Contre les maris.

DEUXIÈME COUPLET.

Que ce soir ton zèle s'applique
A ne pas t'en séparer;
Dans le parc cherche à l'égarer!
Parle-lui politique
Ou bien gouvernement,
Pendant qu'à sa moitié je parle sentiment,
Oui, pendant que la politique
Du mari va s'emparer,
Les amours vont nous égarer.

REPRISE.

C'est ton seul appui
Qui peut aujourd'hui, etc.

RODOLPHE. Mais la baronne... qui la préviendra?.

LE ROI. C'est déjà fait : une lettre que je lui ai fait remettre, dans un bouquet, par cette petite Zanetta, qui ne s'en doutait pas.

RODOLPHE. Que dites-vous?

LE ROI. Sais-tu, mon cher ami, qu'elle est charmante, délicieuse, originale? Nos jeunes seigneurs, qui se moquaient d'abord de ton choix, te portent tous envie... ils en raffolent.., et c'est à qui te l'enlèvera.

RODOLPHE. En vérité!..

LE ROI. C'est à qui lui fera les offres les plus brillantes et je les conçois... il est certain que c'est bien plus piquant que toutes les beautés de la cour; et moi-même, je te le jure!.. si pour le moment je n'en adorais pas une autre... et puis si ce n'était la maîtresse d'un ami.. (*Apercevant Zanetta qui passe la tête par la porte du fond.*) Mais, tiens... tiens! la voici qui te cherche sans doute. (*A Zanetta.*) N'aie pas peur!.. tu peux entrer. (*A Rodolphe.*) Je ne veux pas... moi, qui lui devrai un tête-à-tête, déranger les tiens... adieu! adieu!.. tu vois que je suis bon prince. (*Il sort en prenant le menton à Zanetta.*)

SCENE IV.

RODOLPHE, ZANETTA.

ZANETTA. Ah! vous voilà, Monsieur!.. on a assez de peine à vous trouver. Je ne vous ai pas revu depuis votre belle promenade en mer.

RODOLPHE. Et tu étais inquiète?

ZANETTA. Du tout... j'ai su ici la première qu'il ne vous était rien arrivé.

RODOLPHE. La première?.. et comment?

ZANETTA. Par quelqu'un qui était. . qui était là grâce au ciel! près de vous... et qui m'a appris que vous étiez sauvé!.. sans cela!..

RODOLPHE, *souriant.* Sans cela! qu'aurais-tu fait?

ZANETTA, *tranquillement.* Tiens!.. c'te demande... il n'y avait plus rien à faire! (*Négligemment.*) La mer est assez grande... il y a place pour tout le monde.

RODOLPHE. Que dis-tu?

ZANETTA. C'est tout naturel. . où vous restez, je reste... où vous allez... j'irai!

RODOLPHE. Toi! Zanetta?

ZANETTA. Ah!.. ce que je dis là... vous n'en auriez jamais rien su.., si je vous en parle aujourd'hui, c'est parce que vous m'avez parlé le premier... parce que vous m'avez avoué ce matin que vous m'aimiez.

RODOLPHE. Et cet amour-là ne t'a pas étonnée?

ZANETTA, *tranquillement.* Mais non!.. moi je vous aimais tant... il se peut bien que ça se gagne!.. et depuis deux ans...

RODOLPHE... *surpris.* Deux ans?..

ZANETTA. Dame!.. vous savez bien... depuis la chaumière.

RODOLPHE, *avec embarras.* Certainement... cette chaumière.

ZANETTA. Quand je vous vis apporter... tout pâle... et sans connaissance.. un grand coup de sabre... là, à la poitrine!.. Ah! la vilaine chose que la guerre!

RODOLPHE. Oui, oui... à la bataille de Bitonto! je crois me rappeler.

ZANETTA. Pardine! un coup de sabre comme celui-là, ça ne s'oublie pas... j'étais aussi pâle que vous... Et mon père qui disait : « Est-elle bête, elle a peur d'un blessé. » Ce n'était pas de la peur que j'avais...

RODOLPHE. Oui... près de mon lit... une jeune fille qui me soignait. . qui tenait ma main!..

ZANETTA. C'était moi... Vous m'avez donc vue?..

RODOLPHE, *vivement et lui serrant la main.* Mais certainement!..

ZANETTA. Je ne le croyais pas... car le lendemain, quand votre père, le général, vint vous chercher... à peine aviez-vous repris connaissance... Mais il ne nous oublia pas... lui... Et cette place de concierge, ici... dans ce château.

RODOLPHE. C'est mon père qui vous l'a fait obtenir... qui s'est chargé d'acquitter ma dette.

ZANETTA. Juste! et le battement de cœur que j'ai eu la première fois que je vous ai aperçu dans les jardins, avec une foule de seigneurs... Ah! je n'en voyais qu'un seul!.. mais je serais morte plutôt que de vous parler... Seulement, une fois... mais ça n'est pas bien... et je ne sais pas si je dois vous le dire...

RODOLPHE. Dis toujours!

ZANETTA.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Dans ces magnifiques jardins,
Où je me tiens sans qu'on me voie,
Un jour s'échappa de vos mains,
Un riche et beau mouchoir de soie;
Je m'approchai, bien lentement...
Je le ramassai doucement,
En tremblant...
Et tout ce qu'en mon trouble extrême,
J'éprouvai dans ce moment-là...
(*Montrant le mouchoir qu'elle porte noué en écharpe autour de son cou.*)
Demandez-lui; (*bis*) mieux que moi-même,
Il vous le dira!

DEUXIÈME COUPLET.

C'était mal! et je sentais bien,
Qu'à ma place, une honnête fille
Eût dû vous rendre votre bien...
Je le cachai sous ma mantille!

Tous les jours je le regardais...
Lui parlais!..
Et tous les soirs, je lui disais
Mes secrets...
(*Elle porte vivement le mouchoir à ses lèvres, sans que le comte la voie.*)
Et tout ce qu'en mon trouble extrême,
J'ai pensé depuis ce jour-là...
(*Détachant son mouchoir et le présentant au comte.*)
Demandez-lui : (*bis*) mieux que moi-même,
Il vous le dira!

RODOLPHE, *prenant le mouchoir*. Merci, Zanetta! merci!.. je le garderai... comme souvenir... de votre amitié... d'une amitié qui me rend plus coupable que je ne croyais.

ZANETTA. En quoi donc?

RODOLPHE. Mais si, par exemple, il m'était impossible de la reconnaître... en ce moment du moins...

ZANETTA. Ah! je ne suis pas pressée... maintenant que vous m'aimez, j'ai de la patience... La sorcière dont je vous parlais ce matin et que j'ai consultée en lui montrant cette écharpe, m'a bien prédit que la personne de qui je la tenais m'aimerait et m'épouserait.

RODOLPHE, *vivement*. Par exemple!

ZANETTA. C'est étonnant, n'est-ce pas? Voilà déjà la moitié de la prédiction accomplie... le plus difficile... (*Négligemment.*) Pour le reste... quand vous le voudrez... (*Geste de Rodolphe.*) Non... j'ai voulu dire : quand vous le pourrez... peut-être jamais!.. Qu'importe!.. je vous attendrai toute ma vie, s'il le faut.

RODOLPHE, *vivement et faisant un geste vers elle*. Zanetta!..

ZANETTA. Qu'avez-vous donc?

RODOLPHE. Je t'ai fait peur!

ZANETTA. Non... mais au geste que vous avez fait, j'ai cru que vous vouliez m'embrasser.

RODOLPHE. Et cela ne te fâchait pas?

ZANETTA. Du tout!.. un fiancé... (*Rodolphe l'embrasse.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, MATHANASIUS.

MATHANASIUS. Pardon, si je vous dérange encore...

ZANETTA. Ah! mon Dieu! c'est comme un fait exprès... celui-là arrive toujours au bon moment.

MATHANASIUS. Je viens de voir, par vos ordres, monsieur le comte, ce brave homme... ce marin à qui vous devez la vie.

RODOLPHE. Eh bien?..

MATHANASIUS. Il était déjà sur pied... ce ne sera rien... et vous-même vous pourrez le remercier au palais, où il demeure.

RODOLPHE. Comment?

MATHANASIUS. C'est le concierge du château.

RODOLPHE, *à Zanetta*. Ton père?..

ZANETTA. Que j'aime encore plus depuis qu'il vous a sauvé...

RODOLPHE. Et tu ne me le disais pas...

ZANETTA. Tiens!.. est-ce que vous parlez jamais des services que vous rendez?..

RODOLPHE, *à part, avec colère*. Son père!.. il est dit que ces gens-là m'accableront de bienfaits... et moi, par reconnaissance, j'ai été justement choisir sa fille pour la tromper, l'abuser indignement... Ah! si je l'avais su.... Mais il en est temps encore... (*Haut.*) Zanetta! je m'acquitterai envers ton père... et dussé-je partager avec lui ma fortune...

ZANETTA. Ah! ce n'est pas ce qu'il demande... il n'y tient pas!. et il y a autre chose qui, j'en suis sûre, lui ferait bien plus de plaisir...

RODOLPHE. Parle, et je te le jure, par tout mon pouvoir, par tout mon crédit près du roi...

ZANETTA. Voici ce que c'est : Mon père est un ancien soldat, qui a reçu trois blessures sur le champ de bataille... Ce n'est pas tout : l'année dernière encore, lorsque la princesse de Tarente fit ce voyage *incognito* dans la Calabre, il faisait partie de l'escorte qui repoussa si vaillamment les brigands... Aujourd'hui, en présence de M. le baron et des autres seigneurs qui étaient dans la chaloupe royale, il vous a sauvé la vie... à vous qui défendiez celle du roi... Et maintenant, Paolo Tomassi, soldat..... voudrait, non de l'or, mais des titres de noblesse.

MATHANASIUS. La noblesse, à lui?

RODOLPHE. Et à qui donc la réservez-vous, si ce n'est aux nobles actions?.. Zanetta, ton père sera noble, je le jure!.. M. le baron et les autres seigneurs ne te refuseront pas une attestation, par écrit, de ce qu'ils ont vu ce matin. Tu demanderas en même temps, à la princesse, un mot de sa main sur ce qui est arrivé en Calabre... Tu m'apporteras tout cela... aujourd'hui... le plus tôt possible; je présenterai la demande et les pièces à l'appui, au roi... à la chancellerie... et dès demain, ce sera une affaire terminée.

ZANETTA. Ah! Monseigneur, quelle reconnaissance. (*Regardant vers la porte du fond.*) Voici le roi.

RODOLPHE, *à Zanetta*. Va vite écrire ta pétition.

ZANETTA. Ce ne sera pas long... et je reviens! (*Elle sort par la porte du fond après avoir fait une révérence au roi et à la princesse qui entrent.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI, *entrant en donnant la main à* LA PRINCESSE.

LE ROI, *à demi-voix*. Oui, ma sœur... ce mariage est glorieux pour notre maison et utile à l'Etat... nous y donnons notre consentement.

LA PRINCESSE. O ciel!

LE ROI. Et nous comptons sur le vôtre... demain, vous partirez avec le baron!

MATHANASIUS, *bas, à la princesse*. En attendant le retour de Sa Majesté, je suis entré dans ce boudoir, où l'on m'avait précédé. (*A demi-voix, en souriant.*) Le comte en perd décidément l'esprit.

LA PRINCESSE, *souriant*. En vérité?

MATHANASIUS. Je l'ai trouvé ici, en tête-à-tête, avec cette jeune fille qu'il embrassait.

LA PRINCESSE, *avec hauteur, se retournant vers Rodolphe, qui est à sa gauche*. Comment?

RODOLPHE, *avec embarras*. Il l'a fallu... il nous regardait.

LA PRINCESSE. N'importe! c'était de trop... (*Rapidement.*) Il faut que je vous parle aujourd'hui.

RODOLPHE, *de même*. Et comment?

LA PRINCESSE. Je vous le dirai...

LE ROI. Venez, mon cher baron, j'ai une réponse à vous rendre.

MATHANASIUS. Réponse que j'attends avec grande impatience.

LA PRINCESSE, *bas, à Rodolphe, avec joie*. Ils s'en vont!..

LE ROI, *à Rodolphe*. Ne nous quittez pas, Rodolphe; j'ai auparavant à vous donner, pour ce soir, des ordres importants... vous savez...

RODOLPHE. Oui, sire; mais...

LE ROI. Venez, vous dis-je.

LA PRINCESSE, *à part*. Allons, impossible de se voir! (*Le roi, Mathanasius et Rodolphe sortent.*)

SCENE VII.

LA PRINCESSE; ZANETTA, *rentrant, un papier à la main.*

DUO.

LA PRINCESSE, *à part, s'asseyant.*

Contre l'hymen qu'ordonne un frère,
Et dont l'aspect me fait trembler,
Seule, en ces lieux, que puis-je faire?
Comment le voir et lui parler?

ZANETTA, *s'approchant de la princesse qui vient de s'asseoir.*

La voilà seule!.. et pour mon père,
C'est le moment de lui parler!
Pourtant, je ne sais comment faire;
Malgré moi, je me sens trembler!
(*S'avançant plus près de la princesse, qui a la tête appuyée sur sa main.*)
Madame!..

LA PRINCESSE.

Que veux-tu?

ZANETTA.

Souvent, vous avez dit,
Qu'en Calabre, autrefois, lors de votre voyage...
Paolo Tomassi...

LA PRINCESSE.

S'est bravement conduit!

ZANETTA, *timidement.*

C'est mon père!

LA PRINCESSE, *avec indifférence.*

Vraiment!

ZANETTA.

Pour ce trait de courage,
Le comte Rodolphe...

LA PRINCESSE, *vivement, et levant la tête.*

Ah!

ZANETTA.

Voulait le présenter
Au roi... Mais il fallait d'abord le témoignage
De votre altesse...

LA PRINCESSE.

Ah! je dois attester...

ZANETTA, *déployant sa pétition.*

Oui, là... sur cet écrit, que je vais lui porter...

LA PRINCESSE, *vivement.*

A Rodolphe?..

ZANETTA.

Oui, vraiment!

LA PRINCESSE, *de même.*

A lui seul?

ZANETTA.

A l'instant.

LA PRINCESSE, *à part.*

O hasard prospère
Qui vient me servir!
Moyen téméraire,
Qui peut réussir!..
De ma messagère,
Empruntant le nom,
Par elle, j'espère
Tromper le soupçon!
(*Elle s'assied près de la table et se dispose à écrire.*)

ZANETTA, *lui indiquant le bas de la page.*

C'est là, Madame... au bas!

LA PRINCESSE, *s'arrêtant.*

Eh! dis-moi, sais-tu lire?

ZANETTA.

J'écris aussi...
(*Montrant le papier.*)
Voyez plutôt; très-couramment.
La langue du pays s'entend!

LA PRINCESSE, *souriant.*

Et l'espagnol? et l'allemand?

ZANETTA.

C'est différent!... mais j'espère m'instruire.

LA PRINCESSE, *ayant achevé d'écrire, plie la pétition en quatre, et la tenant toujours à la main.*

Et tu pourras parler à Rodolphe?

ZANETTA.

Oui, vraiment?

LA PRINCESSE.

Il est avec le roi!

ZANETTA.

C'est égal, en sortant,
Chez lui, m'a-t-il dit, il m'attend!

LA PRINCESSE.

A lui seul?

ZANETTA.

Oui, vraiment!

ENSEMBLE.

A ton secours,
Quand j'ai recours,
Hasard heureux,
Comble mes vœux!
Ta main propice
Et protectrice
Veille toujours
Sur les amours!

ZANETTA, *regardant le papier que vient de lui remettre la princesse.*

Ah! c'est bien écrit de sa main.
C'est drôle, je n'y puis rien li e,
C'est donc du grec ou du latin.
(*Cherchant à lire.*)
Mein lieber, ich muss durchaus,
Sie diesen abend sehen.
Eh quoi, cela veut dire
De protéger mon père?..

LA PRINCESSE.

Eh! oui, vraiment!

ZANETTA.

Maïn lib... ich muss durchaus.

LA PRINCESSE.

Maïn lib...

ZANETTA.

Ah! c'est charmant!

ENSEMBLE.

ZANETTA, *à la princesse.*

Oui, ces mots écrits
De la main d'une altesse,
Vont être remis
A leur adresse!
(*A part.*)
Billet
Discret,
Qui sert ma tendresse,
Et doit ici
Me rapprocher de lui.
O doux espoir! heureux moments!
Il est un dieu pour les amants!
Habile messagère,
Ah! je saurai me taire;
Je comprends
Tout le sens
De ces mots importants,
Et je vais, leste et vive,
Porter cette missive;
Talisman
D'où dépend
Le bonheur qui m'attend.
Oui, ces mots écrits, etc.

LA PRINCESSE.

Que ces mots écrits
De la main d'une altesse,
Soient par toi remis
A leur adresse.
(*A part.*)
Billet
Discret,
Qui sert ma tendresse,
Et doit ici
Me rapprocher de lui!
O doux espoir! heureux moments!
Il est un dieu pour les amants!
Habile messagère,
Il faut surtout se taire!
Tu comprends
Tout le sens

De ces mots importants.
A l'instant, leste et vive,
Porte cette missive;
Talisman
D'où dépend
Le bonheur qui m'attend!
Oui, ces mots écrits, etc.

LA PRINCESSE.

C'est dit, c'est convenu.

ZANETTA.

A Rodolphe, à lui-même!

LA PRINCESSE.

A lui-même!..

ZANETTA.

Je porte cet ordre suprême!

LA PRINCESSE.

A lui-même!..

ZANETTA.

Ne craignez rien... c'est entendu!

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Oui, ces mots écrits
De la main, etc.

LA PRINCESSE.

Oui, ces mots écrits
De la main, etc.
(*La princesse sort par le fond.*)

—

SCENE VIII.

ZANETTA, *seule; puis* MATHANASIUS.

ZANETTA. Voilà une aimable princesse! . Courons vite... Ah! voilà monsieur le baron, ce seigneur allemand... si j'osais, pendant que j'y suis... lui demander aussi une apostille... Mais je n'ose pas, il a l'air si occupé... (*Elle tourne timidement autour de Mathanasius, qui vient de s'avancer au bord du théâtre.*)

MATHANASIUS, *se frottant les mains.* Ma fortune est assurée, car, grâce à moi, cette glorieuse alliance est enfin conclue... Je viens d'en expédier la nouvelle à ma cour, par un vaisseau fin voilier, qui s'éloigne du port à l'instant, et l'empereur, mon auguste maître, va me devoir une épouse jeune, belle, et surtout vertueuse, je m'en vante... Ça m'a donné bien de la peine, mais aussi, je suis sûr de mon fait. (*Se retournant et apercevant Zanetta qui a sa pétition à la main et n'ose l'aborder.*) Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?..

ZANETTA. C'est cette pétition en faveur de mon père... que vous avez promis de signer.

MATHANASIUS, *gaiement.* Très-volontiers, ma chère enfant... j'y suis tout disposé!

ZANETTA. La princesse a déjà daigné y mettre, de sa main, une apostille.

MATHANASIUS. Et je vais faire de même. . trop heureux de placer mon nom à côté de celui de très-noble, très-aute, très-vertueuse princesse. (*Lisant.*) Ah! mon Dieu!

ZANETTA, *à part.* Qu'a-t-il donc?

MATHANASIUS. Ces mots écrits de sa main, et en allemand: (*A part*) « Mon ami... il faut absolument que je « vous voie! Au lieu d'aller au bal, dites-vous malade, et, « ce soir, à dix heures .. au pavillon de Diane... Je vous « attends. »

ZANETTA, *à part.* Eh bien! il hésite!..

MATHANASIUS. Non, non. (*A part.*) « Je vous attends! « au pavillon de Diane. » Ce n'est pas possible, et je ne puis croire que la princesse. .

ZANETTA. Vous en doutez?.. c'est bien d'elle... c'est de sa main... elle l'a écrit tout à l'heure... ici, devant moi.

MATHANASIUS. Celle que j'ai choisie pour impératrice. Ah! si mes dépêches n'étaient pas parties... mais comment rejoindre ce vaisseau, qui est déjà en pleine mer?.. Non, non; c'est ici qu'est le danger, et pour préserver maintenant mon empereur et son auguste tête...

ZANETTA. Eh bien! Monsieur, écrivez donc.

MATHANASIUS, *s'asseyant.* M'y voici. Je vais t'apostiller, te recommander. (*A part.*) Là, avant l'écriture de la princesse... il y a de la place. (*Ecrivant.*) et une ligne seulement. (*Après avoir écrit.*) Tiens, mon enfant... tiens, porte tout cela à celui que l'on t'a dit, que l'on t'a désigné.

ZANETTA. Je n'irai pas loin... le voici.

MATHANASIUS, *à part, avec colère.* Rodolphe!.. Quand je le disais ce matin...

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE, LE ROI, DIONIGI, RUGGIERI *et quelques* COURTISANS.

ZANETTA, *courant à Rodolphe.* Tout va à merveille... ma pétition... vous savez bien... j'ai la signature de la princesse... Tenez, tenez... et la recommandation de M. le baron.

RODOLPHE. C'est bien.

ZANETTA. Lisez tout de suite, et surtout ne me faites pas languir, comme il arrive toujours avec vous autres, messieurs de la cour.

RODOLPHE, *souriant.* Sois tranquille, mon enfant... sois tranquille... (*Zanetta sort.*)

MATHANASIUS. Monsieur le comte a l'air bien joyeux. .

RODOLPHE, *ouvrant la pétition.* Oui, jamais je ne me suis senti plus dispos et mieux portant.

LE ROI, *qui causait bas avec les courtisans, s'avançant au bord du théâtre.* Oui, Messieurs, je vous annoncerai, demain, solennellement et officiellement, une importante nouvelle, qui convient fort à M. le baron.

MATHANASIUS, *à part, faisant la grimace.* Joliment.

RODOLPHE, *qui vient de lire.* O ciel!.. ce soir... à dix heures, feignez d'être malade!

MATHANASIUS, *l'observant.* C'est bien pour lui.

LE ROI. Nouvelle qui vous plaira, j'en suis sûr; car ce sont de nouveaux plaisirs qui nous arrivent... sans compter ceux d'aujourd'hui.

DIONIGI. Le concert sera charmant.

RUGGIERI. Et le bal délicieux!

LE ROI. Quoique ma sœur ne puisse y paraître qu'un instant.

RUGGIERI ET DIONIGI. En vérité!

LE ROI. Elle sera obligée de se retirer de bonne heure.

MATHANASIUS, *à part, avec colère.* C'est bien cela... tout s'accorde!

LE ROI, *bas, à Mathanasius.* A cause du départ de demain et des préparatifs nécessaires... Vous savez?

MATHANASIUS, *à part.* Oui, je ne sais que trop bien.

LE ROI. Mais nous... nous y passerons gaiement toute la nuit... N'est-ce pas, Rodolphe?.. (*Le regardant.*) Ah!.. mon Dieu! qu'as-tu donc?

RODOLPHE. Rien, sire; je ne me sens pas bien... une douleur soudaine et rapide...

MATHANASIUS, *à part.* A merveille!.. cela commence. (*Haut.*) Vous qui, tout à l'heure encore, vous portiez si bien...

RODOLPHE. Oui, c'est inattendu... un frisson... une chaleur intérieure... une fièvre qui n'a rien d'apparent.

LE ROI. Eh mais! voilà monsieur le baron!.. un docteur distingué... qui ne se trompe jamais. Il nous dira ce que c'est ..

RODOLPHE, *à part.* Ah! diable... cela devient plus difficile ..

MATHANASIUS, *lui tâtant le pouls et secouant la tête.* Hum! hum!..

TOUS. Eh bien! eh bien!

MATHANASIUS. C'est grave .. très-grave!..

RODOLPHE, *ne pouvant retenir un éclat de rire.* En vérité!..

MATHANASIUS. Vous riez!.. et vous avez tort; ce n'est pas risible... Vous êtes dans un état qui peut devenir très-dangereux.

RODOLPHE, *à part.* Ah! l'excellent docteur!.. c'est charmant!

MATHANASIUS. Il y va de la vie .. jeune homme!

LE ROI, *vivement.* Serait il possible?

RODOLPHE. Il me seconde à merveille? (*Feignant de souffrir.*) Ah! je crains bien qu'il ne me soit impossible d'aller ce soir à ce concert, à ce bal!

MATHANASIUS. Comme docteur, je le défends!.. Vous resterez ici, de peur d'aggraver le mal, qui n'est déjà que trop considérable; et, si de simples mesures de précaution ne suffisent pas, j'ai, de plus, une ordonnance d'un effet immanquable, que je vais faire préparer... si vous voulez bien me le permettre.

LE ROI Comment donc?..

MATHANASIUS, *faisant signe à son valet, qui est resté au fond, et lui parlant à part.* Tchircosshiro, il me faut trouver trois lazzaronis armés de leur escopette, trois bravis dont tu sois sûr.

TCHIRCOSSHIRE. Ia!

MATHANASIUS. Qu'avant dix heures du soir ils soient en embuscade dans le bosquet qui entoure le pavillon de Diane.

TCHIRCOSSHIRE. Ia!

MATHANASIUS Et s'ils voient un homme vouloir escalader le balcon...

TCHIRCOSSHIRE. Ia!

MATHANASIUS, *faisant le geste de tirer.* Cinquante ducats à chacun!.. cela rentrera dans les fonds secrets de l'ambassade.

TCHIRCOSSHIRE. Ia! (*Il s'éloigne.*)

RODOLPHE, *pendant ce temps et bas, au roi.* Je suis désolé, sire, de ce contre-temps... Vous qui comptiez sur moi pour retenir ce soir le docteur!

LE ROI, *à demi-voix.* Je n'en ai plus besoin; j'ai mieux que cela Tu sauras tout demain matin.

RODOLPHE. Bonne chance à Votre Majesté!

LE ROI, *sortant.* Adieu, Rodolphe... adieu!

RUGGIERI, *s'apprêtant à le suivre.* Adieu, mon cher. Je suis vraiment bien peiné; mais nous viendrons te tenir fidèle compagnie... nous viendrons tour à tour assidûment.

DIONIGI, *bas, à Mathanasius.* Ah çà! docteur, qu'est-ce qu'il a donc, décidément?

MATHANASIUS. Quoi! vous ne l'avez pas deviné?.. Cette maladie terrible... contagieuse... qui ne fait pas de grâce...

RUGGIERI, *s'éloignant de Rodolphe.* O ciel!.. la maladetta!

MATHANASIUS. Précisément... Je lui disais bien que, s'il n'y prenait garde, il y allait de sa vie.

DIONIGI, *s'éloignant de Rodolphe avec frayeur.* Adieu, Rodolphe, adieu!

RUGGIERI, *de même.* Adieu, mon cher, à bientôt!

DIONIGI. Certainement, à bientôt!

RUGGIERI. Adieu, adieu au plaisir! (*Ils sortent tous.*)

SCENE X.

RODOLPHE, *seul et riant.* A merveille! l'effroi va se répandre, ainsi que la nouvelle. Ils s'éloignent rapidement, et j'entends derrière eux se fermer toutes les portes!.. (*Après un moment de silence.*) A dix heures!.. elle va m'attendre! Et, ce matin, elle m'a dit en me donnant ce bouquet, ce ruban: (*Tirant lentement le bouquet de son sein.*) Quelque prière.. quelque demande que vous m'adressiez... (*Souriant.*) C'est clair!.. (*Regardant la pendule.*) Huit heures, à peine... Il y a loin encore, et, d'ici là, je crois que je puis être tranquille pour ma soirée; les visites ne m'importuneront pas, et personne ne se dérangera du bal pour venir ici s'exposer au terrible fléau. C'est une belle invention que la *maladetta!..* admirable épreuve pour connaître et apprécier ses véritables amis! . Moi, qui en ai tant d'ordinaire!.. moi, qui en suis accablé... (*Regardant autour de lui.*) Me voilà seul!.. (*Souriant.*) C'est l'amitié réduite à sa plus simple expression!.. et je peux, sans peine, compter ceux qui m'aiment. (*Il se rassied dans son fauteuil.*)

SCENE XI.

RODOLPHE, ZANETTA.

(*Zanetta s'est avancée doucement au milieu de l'appartement. Elle jette un coup d'œil sur Rodolphe, qui est étendu dans le fauteuil, va tranquillement prendre une chaise et vient s'asseoir à côté de lui, sans rien dire. Après un instant de silence, Rodolphe lève la tête, la regarde et pousse un cri.*)

RODOLPHE. Ah!

ZANETTA, *froidement.* Me voilà!..

RODOLPHE Toi, Zanetta!

ZANETTA, *de même.* Oui, mon ami. Je ne faisais pas de bruit... j'ai cru que vous dormiez!

RODOLPHE, *avec surprise et attendrissement.* Comment!.. tu sais donc? .

ZANETTA. Tous ces jeunes seigneurs, qui étaient ici, nous l'ont dit en s'en allant.

RODOLPHE, *avec admiration.* Et tu viens! .

ZANETTA... Tiens... cette surprise!.. (*D'un ton de reproche.*) Eh bien! par exemple! est-ce que vous ne m'attendiez pas?.. Je suis votre fiancée... votre femme... c'est ici ma place, et m'y voilà!.. (*Négligemment.*) Voyons, Monsieur, comment ça va-t-il?

RODOLPHE, *hors de lui et accablé.* Je n'en sais rien... je ne peux te dire ce que j'éprouve.

ZANETTA. Allons!.. allons, du courage! ce ne sera rien! bien d'autres en sont revenus... Le docteur a-t-il ordonné quelque chose?.. non!.. tant mieux!.. je m'y entends mieux que lui, et je ne vous quitterai pas!.. c'est-à-dire jusqu'à ce soir... parce que mon père ne sait pas que je suis ici.

RODOLPHE. En vérité.

ZANETTA. Il me croit retirée dans ma chambre... il croit que je dors!.. dormir... ah! bien oui!.. Pendant qu'il fait, comme concierge du château, sa ronde ordinaire dans les jardins, je me suis échappée, sans lui en parler. . parce que, quoiqu'il ait confiance en vous... de me voir ainsi venir toute seule .. ici, vous soigner... il n'aurait peut être pas voulu!.. (*Avec fermeté.*) Et moi, je voulais!..

RODOLPHE. Que je te remercie!.

ZANETTA. A condition que je m'en irai de bonne heure.

RODOLPHE. Rassure-toi... je te renverrai avant dix heures.

ZANETTA. Si tôt!.. et pourquoi?..

RODOLPHE. C'est convenable.

ZANETTA. Vous croyez?

RODOLPHE, *rêvant.* Et puis à dix heures.. il faudra...

ZANETTA. Quoi donc?..

RODOLPHE. Rien... rien!.. une autre idée qui m'occupait .. mais nous avons le temps d'ici là... (*Regardant la pendule.*) Une heure, au moins.

ZANETTA. Eh bien! comment vous trouvez-vous?..

RODOLPHE, *la regardant.* Ah!.. bien mieux... depuis que tu es là!

ZANETTA. J'en étais sûre!.. voilà pourquoi je suis venue. (*Lui passant la main sur le front et sur les lèvres.*) La peau est très-bonne... encore un peu sèche... un peu brûlante... (*Retirant vivement sa main que Rodolphe vient d'embrasser.*) Ah çà! Monsieur, voulez-vous être malade?.. oui ou non?..

RODOLPHE. C'est ta faute, Zanetta! tu es une garde-malade si séduisante, si dangereuse... (*La repoussant de la main*) Tiens, Zanetta... laisse-moi... éloigne-toi.

ZANETTA. Est-ce que ça va plus mal?.. est-ce que vous souffrez?..

RODOLPHE. Oui, cela me fait mal... de parler.



ZANETTA. Qu'avait-elle, cette belle? — Acte 2, scène 11.

ZANETTA. Oh! alors, taisez-vous! je ne vous ferai plus causer... Voulez-vous que je vous lise quelque chose?

RODOLPHE. Si tu veux!

ZANETTA. Je ne lis pas trop bien!.. à moins que vous n'aimiez mieux que je chante?

RODOLPHE. Tu chantes donc?..

ZANETTA. Pas trop mal!.. nous autres Siciliennes, nous savons toutes chanter... et puis, si ça vous ennuie... si ça vous endort .. ce sera toujours ça de gagné pour un malade. (*Rodolphe est assis dans un fauteuil sur l'avant-scène, et Zanetta est placée sur un tabouret près de lui.*)

RÉCITATIF.

Écoutez donc sans peur!.. je cesserai
Dès que je vous endormirai!

CANTABILE.

Sur les rivages de Catane,
Et sous les beaux mûriers en fleurs,
Etait gentille paysanne
Aux brunes et fraîches couleurs!
Le rossignol chantait comme elle;
Chacun se disait : Qu'elle est belle!
Chacun lui faisait les yeux doux...

(*S'arrêtant et regardant Rodolphe.*)
Dormez-vous, Monseigneur? dormez-vous?

RODOLPHE.

Je n'ai garde! sais-tu que c'est fort bien chanter!
L'heure est encore loin : j'ai le temps d'écouter.

ZANETTA.

Mais du pays cette merveille
Tout à coup languit dans les pleurs;
Et cette rose si vermeille
Perd son éclat et ses couleurs!
Plaisirs, amours, s'éloignent d'elle;
De cette voix, jadis si belle,
Le rossignol n'est plus jaloux.
(*S'arrêtant.*)
Dormez-vous, Monseigneur? dormez-vous?

RODOLPHE.

Impossible, ma chère!.. en t'écoutant chanter.
(*Regardant la pendule.*)
Plus d'un quart d'heure encor, j'ai le temps d'écouter.

CAVATINE.

Qu'avait-elle,
Cette belle?

Qui causait
Ce regret,



RODOLPHE, *tombant à genoux*. A vos pieds! — Acte 3, scène 7.

Ce chagrin
Si soudain?
Voulait-elle
Ou dentelle,
Ou brillant
Diamant?
Voulait-elle
Un amant?
Non, vraiment!..
Car elle en avait tant...
Et pourtant,
Quand on lui demandait
Les tourments qu'elle avait,
Francesca se taisait,
Soupirait
Et pleurait.
Ah! ah! ah! ah!
Vous ne pouvez croire
Une telle histoire?
Le fait est prouvé,
Il est arrivé!
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens là
Que peut-être encore
Il arrivera!

Car j'ai su,
J'ai connu
Quel était
Son secret!
Elle aimait,
Adorait...
— Eh! qui donc?
Un garçon
Du canton?..
— Mon Dieu! non.
— Ce sergent
Si vaillant?
Ce Beppo
Jeune et beau,
Qui portait
Un plumet
Élégant?
— Non, vraiment!
Elle aimait
En secret...
Le seigneur du pays,
Un séduisant marquis...
Et lui, ne voyait pas
La pauvre fille, hélas!
Qui pour lui languissait

Et pleurait...
Ah! ah! ah! ah!
Vous ne pouvez croire
Une telle histoire?
Le fait est prouvé,
Il est arrivé!
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens là
Que peut-être encore
Il arrivera!

(*A Rodolphe qui se lève.*) Ah! ce n'est pas tout encore!

RODOLPHE. Tant mieux!

ZANETTA. Vous allez voir comment ça finit, et comment lle fut payée de son amour, la pauvre fille!

Un jour le seigneur passe
Pour aller à la chasse;
Seigneurs l'accompagnaient,
Les cors retentissaient!
Sur son chemin, il voi
S'avancer un convoi;
Filles de nos campagnes
Portaient, d'un pas tremblant,
Une de leurs compagnes
Ceinte d'un voile blanc!..
— Ah! dit-il, quelle est-elle?
— C'est Francesca, la belle,
Qui n'a vécu qu'un jour...
Et qui mourut d'amour!..
— Vraiment, dit-il... la pauvre enfant...
Mais à la chasse on nous attend... —
Le cor au loin retentissait...
Et le convoi passait!..
Vous ne pouvez croire
Une telle histoire?
Le fait est prouvé,
Il est arrivé!
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens là
Que peut-être encore
Il arrivera!

RODOLPHE, *très-ému.*
Ta chanson est touchante!..

ZANETTA.
Et véritable, hélas!

RODOLPHE.
Du moins, elle est charmante!
(*Lui prenant la main.*)
Et toi bien plus encore.

ZANETTA, *retirant sa main.*
Y pensez-vous, Monsieur? un malade!

RODOLPHE.
Non pas,
Je suis guéri!..

ZANETTA, *gaiement.*
Alors donc, je m'en vas!

RODOLPHE, *la retenant.*
J'entends toujours ta voix et flexible et sonore!..

ZANETTA, *souriant.*
Dormez, Monsieur, n'écoutez pas!

RODOLPHE.
Je vois toujours ces traits et ces yeux que j'adore!

ZANETTA.
Dormez, et ne regardez pas!

DUO.

RODOLPHE, *la retenant.*
Eh quoi! vouloir sans cesse
Partir!

ZENETTA.
Il faut que je vous laisse
Dormir.

RODOLPHE.
Lorsqu'en mon cœur s'élève
L'espoir!...

ZANETTA.
Bonne nuit et bon rêve!..
Bonsoir!

RODOLPHE.
Un seul instant, ma chère,
Encor!

ZANETTA.
Je vais près de mon père
Qui dort!

RODOLPHE.
Quand mes sens sont par elle
Charmés!..

ZANETTA.
A mes ordres fidèle,
Dormez!

ENSEMBLE.

ZANETTA, *que Rodolphe retient.*
Ne restons pas ensemble,
Il est tard, il me semble!
Je tressaille et je tremble,
Et d'amour et d'effroi!
Rodolphe, ô toi que j'aime!
O toi, mon bien suprême,
De ma tendresse extrême
Sauve-moi! défends-moi!

RODOLPHE.
Restons encore ensemble,
L'heure est loin, il me semble!
Près de moi son cœur tremble,
Et d'amour et d'effroi!
Oui, je vois qu'elle m'aime,
Et la sagesse même,
En ce moment suprême,
Céderait comme moi!

(*Dans ce moment, on entend sonner au loin l'horloge de la ville.*)

RODOLPHE.
C'est dix heures... ô ciel! ah! revenons à nous!

ZANETTA, *regardant la pendule.*
Eh! non; c'en est bien onze!

RODOLPHE.
Onze heures! que dit-elle?

ZANETTA, *lui montrant le cadran.*
Voyez plutôt!
(*Prête à partir.*)
Bonsoir.

RODOLPHE, *qui a été regarder le cadran.*
Grand Dieu! mon rendez-vous!
Il n'est plus temps!.. Quelle excuse?.. laquelle?
On m'attendait!..
(*Haut.*)
Et moi, sans m'être méfié,
Près de toi j'ai tout oublié.

ZANETTA, *s'approchant de Rodolphe, qui vient de se jeter dans un fauteuil.*
Et moi de même; il faut que je vous quitte:
Il se fait tard, bien tard..
(*Gaiement.*)
Et vous êtes guéri!
Mon père doit avoir terminé sa visite,
Et tout serait perdu s'il me trouvait ici.
(*Elle gagne la porte à droite, et prête à sortir lui envoie un baiser.*)
Adieu donc! bonne nuit!..
(*On entend en dehors fermer les verrous de la porte à droite, puis ceux de la porte à gauche.*)
Ah! grand Dieu!

RODOLPHE.
Qu'avez-vous?

ZANETTA.
Mon père, qui faisait sa ronde accoutumée,
De cette porte a tiré les verrous,
Et me voilà .. près de vous enfermée,

RODOLPHE, *gaiement.*
Enfermés tous les deux par lui!
(*A part.*)
Du rendez-vous j'ai passé l'heure,
Et maintenant je vois qu'ici
(*Haut.*)
Il faut bien, Zanetta, qu'avec toi, je demeure!
(*Lui prenant la main.*)
Eh quoi! tu trembles?

ZENETTA.
Oui!
Je ne puis dire, hélas! le trouble extrême
Dont tous mes sens sont agités;

Je crains la nuit, notre amour... et moi-même!
(*Lui montrant la croisée du fond.*)
Si vous m'aimez, Monsieur, partez!

RODOLPHE.

Moi, partir! quand jamais, à mes yeux enchantés,
Tu ne parus plus belle...

ZANETTA.

O trouble extrême!
Si vous m'aimez, partez! partez!..

ENSEMBLE.

A sa voix, il me semble
Que j'hésite, et je tremble;
L'amour, qui nous rassemble,
Me défend malgré moi!

(*Rodolphe serre Zanetta contre son cœur; elle glisse entre ses bras et tombe à ses pieds.*)

RODOLPHE.

Pauvre fille! elle m'aime!
Je dois, ô trouble extrême,
Partir à l'instant même;
L'honneur m'en fait la loi.
Oui, que de l'honneur seul la voix soit écoutée!
Et pour être plus sûr de tenir mes serments,
(*S'approchant du balcon du fond, dont il ouvre la fenêtre.*)
Adieu, je pars!
(*Il s'élance dans les jardins et disparaît.*)

ZANETTA, *seule, à genoux sur le devant du théâtre.*
Et moi!.. moi, qu'il a respectée,
Je l'aime plus encore!
(*On entend dans les jardins plusieurs coups de feu; elle pousse un cri.*)
Ah! qu'est-ce que j'entends?
(*Elle court au balcon du fond, et y tombe évanouie.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un pavillon circulaire à l'italienne. Une coupole soutenue par des colonnes, qui, de tous les côtés, donnent du jour et laissent apercevoir les jardins. — Au fond, un grand escalier de marbre, par lequel on descend dans le parc. — Deux portes latérales donnant dans d'autres appartements. — Dans les entre-deux des croisées, des consoles en marbre sur lesquelles sont des vases de fleurs.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, toutes les dames d'honneur de la princesse sont assises à travailler. La princesse entre lentement sur la ritournelle de l'air qui suit. Les dames se lèvent et la saluent avec respect, puis se rasseoient sur un signe de la princesse.*)

LA PRINCESSE.

RÉCITATIF.

Pendant toute la nuit, mon attente fut vaine!..
Dans mon mortel effroi, je compte les instants.
Il ne vient pas... affront plus cruel que ma peine!..
Moi, fille de roi, je l'aime et je l'attends!..

AIR.

Dans l'âme délaissée,
Que l'amour a blessée,
La douce paix ne renaîtra jamais!
Cette mer irritée,
Que le vent soulevait,
Cesse d'être agitée,
Et le calme renaît.
Mais dans l'âme offensée,
Que l'amour a blessée,
La douce paix ne renaîtra jamais!..

(*La princesse va s'asseoir devant son métier à tapisserie.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; MATHANASIUS, *montant par l'escalier du fond.*

UN PAGE, *annonçant.* M. le baron Mathanasius de Warendorf.

MATHANASIUS, *s'approchant de la princesse et la saluant.* Qui vient faire sa cour à votre altesse et s'informer de son auguste santé... Vous avez hier quitté le bal de bien bonne heure.

LA PRINCESSE. Oui... j'étais indisposée...

MATHANASIUS, *avec intention.* Je l'ai bien vu... Votre altesse semblait absorbée, et, contre son ordinaire, prêtait peu d'attention aux nouvelles que je lui racontais.

LA PRINCESSE. Et que vous aviez peut-être composées exprès pour moi... Je vous en demande pardon, et j'espère que ce matin vous m'en dédommagerez... Qu'y a-t-il de neuf?.. que dit-on à la cour?

MATHANASIUS. Des choses fort extraordinaires... et qui pourront peut-être divertir ces dames.

LA PRINCESSE. Je ne demande pas mieux.

MATHANASIUS. C'est une aventure piquante, mystérieuse et tragique, arrivée cette nuit... une anecdote secrète et inexplicable.

LA PRINCESSE. Un mot seulement... Est-elle vraie?..

MATHANASIUS. Authentique... elle a, du reste, fait déjà assez de bruit... et ces dames ont dû entendre hier, à minuit, dans les jardins, plusieurs coups de feu.

LA PRINCESSE, *avec distraction.* Oui... je crois me rappeler... j'étais déjà renfermée dans mon appartement.

MATHANASIUS. C'était presque sous vos fenêtres... à deux pas...

LA PRINCESSE. J'y ai fait peu d'attention, j'ai cru que c'était le signal d'un feu d'artifice...

MATHANASIUS. C'était mieux que cela... (*L'examinant.*) Un homme, dit-on, descendant d'un balcon... ou essayant d'y monter... c'est ce dont on n'a pu s'assurer... La vérité est que c'était aux environs du pavillon de Diane...

LA PRINCESSE, *à part, avec intention.* O ciel!

MATHANASIUS. Et des gens fidèles... que l'on ne connaît pas, que l'on n'a plus revus... mais que l'on suppose des gardiens du château ou des jardins...

LA PRINCESSE. Eh bien! Monsieur...

MATHANASIUS. Ont fait feu dans l'ombre...

LA PRINCESSE. Mais c'est affreux!.. Sans savoir qui ce pouvait être?..

MATHANASIUS. Un voleur... un malfaiteur... pas autre chose... ou pire encore, un conspirateur...

LA PRINCESSE. Qui vous l'a dit?

MATHANASIUS. Je le présume... malheureusement rien ne le prouve... car le coupable...

LA PRINCESSE, *vivement.* N'a pas été atteint?..

MATHANASIUS. Si vraiment... on a vu ce matin quelques gouttes de sang sur les marches de marbre du pavillon.

LA PRINCESSE, *à part.* Ah! le malheureux... je ne lui en veux plus, je lui pardonne!

MATHANASIUS. Et l'on prétend que le fugitif a été atteint au bras...

LA PRINCESSE, *vivement.* Qu'en savez-vous?

MATHANASIUS. On l'a dit... c'est une rumeur... un bruit... comme tous les bruits qui courent... et il s'en répand souvent de si singuliers... de si absurdes...

LA PRINCESSE. Lesquels?

MATHANASIUS. On prétend... mais c'est de la dernière invraisemblance, qu'un rendez-vous mystérieux... qu'un amant d'une de ces dames... (*Brouhaha parmi les dames d'honneur.*) Je vous ai dit que c'était absurde... Du reste, si quelqu'un de la cour est le héros de cette aventure nocturne, il sera facile de le reconnaître...

LA PRINCESSE, *avec émotion.* Et comment?..

MATHANASIUS. A la blessure qu'il a reçue... Le premier bras en écharpe que nous verrons paraître...

LA PRINCESSE. O ciel!..

MATHANASIUS. A moins que prudemment ce chevalier malencontreux ne reste chez lui et ne s'abstienne de se montrer... ce qui voudra dire exactement la même chose.

LA PRINCESSE, *à part.* Je suis perdue!..

UN PAGE, *annonçant.* M. le oomte Rodolphe do Montemar...

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

(*Rodolphe entre vivement, salue de loin et avec respect la princesse et les dames qui l'entourent.*)

LA PRINCESSE, *avec émotion.* C'est lui!.. (*Tous les regards se tournent vers Rodolphe, qu'on examine curieusement. Rodolphe s'approche de Mathanasius et lui tend la main gauche, que celui-ci secoue vivement.*)

MATHANASIUS, *à part, et regardant le bras de Rodolphe* C'est étonnant...

RODOLPHE, *traversant et s'approchant de la princesse.* Son altesse se porte-t-elle bien?

LA PRINCESSE, *avec émotion.* Et vous, monsieur le comte, on vous disait souffrant...

MATHANASIUS. Oui... hier soir... cette attaque de fièvre si subite... nous avait tous effrayés.

RODOLPHE. Tout cela s'est dissipé... et ce matin, il n'en reste aucune trace...

MATHANASIUS, *vivement, en lui prenant la main droite qu'il secoue plus fortement que l'autre.* J'en suis enchanté... (*A part.*) Rien!.. pas blessé...

LA PRINCESSE, *stupéfaite, à part.* Ah! je reprends ma colère...

MATHANASIUS Que sont-ils donc venus me raconter?..

LA PRINCESSE, *à Rodolphe, lui montrant son métier à tapisserie.* Que pensez-vous de ce dessin, monsieur le comte?..

RODOLPHE, *s'approchant.* Délicieux!

LA PRINCESSE, *à voix basse.* Je vous ai attendu hier.

RODOLPHE, *de même et avec embarras.* Un obstacle terrible, imprévu... (*Haut et ayant l'air d'examiner la tapisserie.*) Ce bouquet me semble nuancé avec une délicatesse admirable...

LA PRINCESSE, *à voix haute.* Vous trouvez?..

RODOLPHE, *à voix basse.* Une affaire diplomatique, dont le roi m'avait chargé. (*Haut.*) Ces couleurs-là sont un peu sombres peut-être...

LA PRINCESSE, *avec intention.* Oui... il faudrait éclaircir, si c'est possible... (*Bas.*) Le roi aurait-il des soupçons?

RODOLPHE. Je le crains... car retenu hier et renfermé par lui... (*Au baron qui s'approche, et lui montrant l'ouvrage de la princesse.*) N'est-ce pas, monsieur le baron... il y a là un peu de confusion?

LA PRINCESSE. Un peu d'obscurité...

MATHANASIUS, *examinant la broderie.* Oui... oui... je suis de l'avis de votre altesse, tout cela me semble fort obscur... (*A part.*) Impossible d'y rien comprendre... et d'autant plus que j'ai vu de mes yeux... des taches de sang... Qui donc alors cela peut-il être?

LE PAGE, *annonçant.* Le roi, Messieurs! (*Tout le monde se lève.*)

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI, *ayant le bras en écharpe.*

LA PRINCESSE, *courant à lui.* Eh! mon Dieu!.. qu'a donc Votre Majesté?..

LE ROI. Rien, ma chère sœur... moins que rien... une égratignure... Hier, en sortant du bal, où il faisait une chaleur étouffante... j'ai voulu prendre l'air... dans les jardins...

LA PRINCESSE. Et vous êtes tombé?..

LE ROI. Non... je me promenais... tranquillement... du côté de l'appartement de ces dames et du vôtre... le pavillon de Diane...

MATHANASIUS, *à part.* Les maladroits!..

LE ROI, *gaiement.* Lorsque tout à coup... j'ignore qui diable s'amuse à chasser dans mon parc à cette heure-là... plusieurs coups de feu partis d'un bosquet...

RODOLPHE ET LA PRINCESSE. Blessé... blessé...

LE ROI. Cela ne vaut pas la peine d'en parler... Mais si je peux découvrir les braconniers à qui je dois cette surprise... je les ferai pendre...

MATHANASIUS, *à part, avec terreur.* Ah! mon Dieu!..

LE ROI. Non pour moi... mais pour ces dames, que cela pouvait effrayer...

RODOLPHE, *bas.* Quelle imprudence, sire!..

LE ROI, *de même.* Que veux-tu?.. j'avais un rendez-vous de la baronne...

RODOLPHE, *bas.* Et tenter de gravir ce balcon...

LE ROI, *de même, en riant.* Du tout, je descendais...

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS; ZANETTA, *tenant une corbeille de fleurs.*

QUINTETTE.

LE ROI, *à Rodolphe.*

Mais, tiens! c'est Zanetta, c'est l'objet de ta flamme!
(*A Zanetta.*)
Que cherches-tu, ma belle? Est-ce lui?

ZANETTA.

Vraiment, non!
Je viens, par l'ordre de Madame,
De fleurs garnir ce pavillon.

LA PRINCESSE, *regardant Zanetta.*

Des larmes dans tes yeux?

ZANETTA, *les essuyant vivement.*

Qui? moi?

LA PRINCESSE.

Je le vois bien!

RODOLPHE, *vivement et se retenant.*

Quoi! tu pleures?

ZANETTA.

Non, ce n'est rien!
(*Se remettant à pleurer.*)

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Si je suis encor tout émue,
C'est que mon père m'a battue,
Et quand il bat, c'est de bon cœur!
Et pourquoi m'a-t-il chapitrée?
Pour avoir passé la soirée,
Hier, auprès de Monseigneur.
(*Elle montre Rodolphe.*)

LA PRINCESSE, *à part.* Avec lui! la soirée!..

ZANETTA, *continuant.*

Et mon cher père que j'honore,
Et que j'ai toujours révéré,
M'a dit : Corbleu! je te battrai
Si jamais ça t'arrive encore!
Et j'ai grand'peur, car, d'après ça,
Il est bien sûr qu'il me battra!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

DEUXIÈME COUPLET.

C'est malgré moi, je vous l'atteste,
Mais où l'on est, il faut qu'on reste,
Quand on se trouve emprisonné;
Il le serait encor, peut-être,
S'il n'eût sauté par la fenêtre,
Alors qu'onze heures ont sonné!

LA PRINCESSE, *à part.* Onze heures!..

ZANETTA, *continuant.*
Et mon cher père que j honore,
Et que j'ai toujours révéré,
M'a dit : Corbleu! je te tûrai
Si jamais tu l'aimes encore!..
Et j'ai grand'peur, car, d'après ça,
Il est bien sûr qu'il me tûra!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, *à part.*
L'on me trompe, l'on m'abuse!
C'est un mensonge, une ruse,
Que bientôt je connaîtrai,
Et qu'ici je déjoûrai;
Je saurai tout... je le saurai!

MATHANASIUS, *à part.*
On nous trompe, on nous abuse!
Tout ceci n'est qu'une ruse,
Que bientôt je connaîtrai,
Et qu'ici je déjoûrai!
Je saurai tout... je le saurai!

ZANETTA.
Lorsque mon père m'accuse,
A ses yeux, jamais d'excuse;
Il l'a dit!.. il l'a juré!
Je te battrai!.. je te battrai,
Je te battrai!.. je te tûrai!

LE ROI, *à part, regardant Mathanasius.*
De son sang-froid je m'amuse;
Grâce au ciel! de notre ruse
Il n'aura rien pénétré;
Notre amour est ignoré,
Oui, notre amour est ignoré!

RODOLPHE, *à part, regardant la princesse.*
Pour qu'à ses yeux je m'excuse,
Comment trouver quelque ruse?
Un moyen désespéré...
Non, jamais, je ne pourrai!
Non, non, jamais je ne pourrai!

LE ROI, *à la princesse, qui voudrait interroger Zanetta.*
Allons, venez, ma sœur;
Vous savez bien qu'avec monsieur l'ambassadeur
Nous devons, ce matin, causer.

LA PRINCESSE, *à Rodolphe.*
Monsieur le comte,
Mon éventail, mes gants?
(*Bas, à Rodolphe, qui les lui présente.*)
Que veut dire ce que j'apprends?

RODOLPHE, *à voix basse et avec embarras.*
Rien de plus simple... et quand vous saurez tout...

LA PRINCESSE, *à voix basse.*
J'y compte!
(*Voyant le roi qui s'approche et lui présente la main, elle dit à voix haute à Rodolphe, qui fait quelques pas pour sortir.*)
J'ai des ordres pour aujourd'hui
A vous donner!..

RODOLPHE, *s'inclinant.*
Je demeure!

LA PRINCESSE.
De chez le roi, quand tout à l'heure
Je sortirai, veuillez m'attendre ici!

MATHANASIUS, *à part.*
Ici!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
L'on me trompe, l'on m'abuse, etc.

LE ROI.
De son sang-froid je m'amuse, etc.

MATHANASIUS.
On nous trompe, on nous abuse, etc.

ZANETTA.
Lorsque mon père m'accuse, etc.

RODOLPHE.
Pour qu'à ses yeux je m'excuse, etc.
(*Le roi, la princesse, Mathanasius, sortent par la porte à gauche, les dames d'honneur par le fond.*)

SCENE VI.

RODOLPHE, *sur le devant de la scène;* ZANETTA, *mettant des fleurs dans les vases du pavillon.*

RODOLPHE. Des ordres!.. des ordres!.. et que lui dire? comment me justifier?.. tromper et mentir encore... rougir à ses yeux!.. ah! quelle honte!.. quel esclavage!.. mieux vaut tout lui avouer... mais c'est exposer à sa colère cette pauvre jeune fille, qui pour moi déjà n'a que trop souffert... et son père, ce brave soldat, qui la croit coupable...

ZANETTA, *avec un soupir de résignation.* C'est là le plus terrible... mais n'importe, c'est pour vous!..

RODOLPHE. Zanetta!

ZANETTA. Vous d'abord! vous toujours!

RODOLPHE. Ah! je suis un indigne!.. je suis un ingrat!.. tant de générosité, tant de dévouement... pour moi qui combats et qui hésite encore... Ecoute, Zanetta, il faut que je te l'avoue, il faut que tu saches la vérité... (*Avec passion.*) Je t'aime!

ZANETTA, *en riant.* Eh bien!.. cette nouvelle!.. je le sais bien, et depuis longtemps.

RODOLPHE, *avec entraînement.* Non, tu ne sais pas ce que j'ai ressenti depuis hier... jamais, jusqu'ici, je n'avais éprouvé d'attachement pareil... d'amour véritable... c'est ce qui fait que maintenant j'essaierais en vain de le cacher; malgré mes efforts, on le verra, on s'en apercevra.

ZANETTA. Pardine! ce n'est pas un secret, tout le monde le sait!.. et voilà pourquoi mon père veut me tuer... parce que je vous ai aimé... « Insensée! m'a-t-il dit, ne vois-tu « pas que ce grand seigneur veut t'abuser et te séduire? » (*Geste de Rodolphe.*) Soyez tranquille, je vous ai défendu!.. Je lui ai dit qu'hier encore vous vouliez m'épouser... que c'est moi qui n'avais pas voulu à cause de votre famille, et du roi, et de la cour.

RODOLPHE, *la regardant avec émotion.* Pauvre fille!

ZANETTA. Mais ces vieux militaires, ça n'entend rien. « Et s'il en est ainsi, a-t-il continué... porte-lui seulement « la promesse que je vais t'écrire... » et moi j'ai refusé! je n'ai pas besoin de promesse, votre parole vaut mieux encore!

RODOLPHE, *troublé.* Ah! Zanetta!

ZANETTA. Mais alors il ne veut pas me laisser près de vous, et nous allons partir aujourd'hui, dans un instant... il prépare la barque qui doit nous emmener.

RODOLPHE, *avec agitation.* Partir!.. tu as raison! c'est ce que je devrais faire!.. oui, je m'expliquerai... je quitterai la cour... je partirai avec toi.

ZANETTA, *vivement.* Ça n'est pas possible, mon père ne voudra jamais... ou il vous parlera encore d'engagement et de promesse.

RODOLPHE, *avec chaleur.* Ah! s'il ne tenait qu'à moi... si j'étais libre!..

ZANETTA. Quoi! vraiment!

RODOLPHE. Je voudrais plus encore.

ZANETTA, *avec joie.* Non, non, pas davantage... Ça suffit pour mon père.

RODOLPHE. Mais écoute-moi, Zanetta, écoute-moi... Dieu! la princesse!..

ZANETTA. Qu'importe?

RODOLPHE, *troublé.* Devant elle, devant le roi, pas un mot, ou tout serait perdu.

ZANETTA. Je n'en parlerai qu'à mon père... car maintenant nous pouvons partir tous les trois... et dès que la barque sera prête, je viendrai vous le dire ici.

RODOLPHE, *très-agité.* Non! qu'on ne te revoie plus.

ZANETTA. Eh bien! alors, je chanterai au pied de ce pavillon... ce sera le signal.

RODOLPHE. Tout ce qu'il te plaira... mais va-t'en, va-t'en vite. (*Il la pousse vivement vers le fond et Zanetta sort.*)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, RODOLPHE, *au fond du théâtre.*

LA PRINCESSE, *entrant avec agitation.* Oui... il n'y a que ce parti... il ne m'en reste pas d'autre... (*Apercevant Rodolphe qui redescend.*) Ah! vous voilà, Monsieur... les instants sont précieux... et d'abord... ces explications que vous me devez...

RODOLPHE, *avec embarras.* Je l'ai dit à votre altesse... une conférence secrète dont le roi m'avait chargé avec l'ambassadeur de France.

LA PRINCESSE. Hier soir!

RODOLPHE. Oui... Madame.

LA PRINCESSE, *avec ironie.* L'ambassadeur était parti hier matin.

RODOLPHE, *à part.* O ciel! (*Haut et vivement.*) Pour tout le monde, mais pas pour nous... et à l'issue de cette conférence, enfermé, comme je vous l'ai dit, prisonnier dans ce pavillon, je serais encore sous les verrous, sans la fille du concierge qui hier soir m'a enfin délivré.

LA PRINCESSE. Comment cela?

RODOLPHE. En m'ouvrant une persienne qui donnait sur les jardins, et par laquelle, pour vous rejoindre, je suis sorti, mais trop tard, d'une prison que je devais, je le crains bien, à la défiance du roi.

LA PRINCESSE, *vivement.* Vous le croyez?

RODOLPHE, *de même.* J'en suis sûr!.. car lui, pendant ce temps, rôdait à ma place, et en sentinelle, sous votre balcon...

LA PRINCESSE. Oui... oui... il avait des soupçons... et d'après ce mariage qu'ils ont résolu.

RODOLPHE. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Eh oui! Monsieur... ce baron Mathanasius, qui nous épiait.. est un envoyé de l'archiduc de Bavière; il venait demander ma main, que mon frère a accordée...

RODOLPHE. Il serait vrai?

LA PRINCESSE. Voilà depuis hier ce que je voulais vous dire... mais ne pouvant ni vous voir, ni m'entendre avec vous... il m'a fallu me confier à l'une de mes dames d'honneur, la comtesse Bianca, pour les préparatifs.

RODOLPHE. Lesquels?

LA PRINCESSE, *avec expression.* Vous me le demandez?

DUO.

A cet hymen pour me soustraire,
Je n'avais plus qu'un seul espoir!
Loin de la cour et de mon frère,
C'est de fuir avec vous, ce soir!
(*A Rodolphe qui tressaille.*)
Quoi! vous tremblez!

RODOLPHE.

Pour vous, Madame!
Sur les desseins par vous formés!
Lorsque le trône vous réclame!..

LA PRINCESSE, *avec amour et exaltation.*

Que m'importe!.. si vous m'aimez!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Oui, le sceptre et l'empire
Ne sont rien pour mon cœur!
Et l'amour qui m'inspire
Suffit à mon bonheur!

RODOLPHE, *à part.*

Que répondre?.. que dire?
Infidèle et trompeur,
Le remords me déchire
Et vient briser mon cœur!

LA PRINCESSE.

Venez! partons!.. voici l'instant!
(*On entend dans la coulisse, à gauche, Zanetta chanter l'air qui sert de signal pour le départ.*)
Tra la, la la, la, la, la, la!

RODOLPHE, *à part et avec trouble.*

Grand Dieu! Zanetta!.. c'est elle!

LA PRINCESSE.

Partons!

RODOLPHE, *montrant la princesse.*

Ici, l'honneur m'appelle.
(*Montrant à gauche Zanetta.*)
Et là... c'est l'amour qui m'attend!

LA PRINCESSE, *au bord du théâtre et à demi-voix, pendant qu'en dehors on entend toujours à haute voix la chanson de Zanetta.*

La route encor nous est ouverte!..

RODOLPHE, *de même.*

Pour moi, je crains peu le danger,
Mais c'est courir à votre perte!

LA PRINCESSE, *de même.*

Non, l'amour doit nous protéger.

RODOLPHE, *de même.*

Ah! pour vous, bravant le supplice,
Je puis accepter le trépas,
Mais non ce noble sacrifice,
Qu'hélas! je ne mérite pas!

LA PRINCESSE, *étonnée et le regardant avec jalousie.*

Que dit-il?..

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, *le regardant.*

Quel trouble l'agite?
Il tremble... il hésite!
Moi-même, interdite,
Je me sens frémir!
Le doute me lasse!
Quel sort nous menace?
Ah! parlez, de grâce!
Dussé-je en mourir.

RODOLPHE.

Je tremble... j'hésite,
Le remords agite
Mon âme interdite...
Ah! que devenir?
Le sort qui m'enlace
Partout me menace!
Tout mon sang se glace,
Je me sens mourir.

ZANETTA, *au dehors.*

Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, etc.

RODOLPHE, *troublé.*

Oui, Madame, ce nom et ce titre d'épouse...

LA PRINCESSE.

Dont vous êtes digne.

RODOLPHE, *hésitant.*

Oui, par mon dévoûment, mais.

LA PRINCESSE, *avec une colère concentrée.*

Rodolphe, écoutez-moi!.. je ne suis pas jalouse,
Si jamais je l'étais...

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, *le regardant.*

Quel trouble l'agite? etc.

RODOLPHE.

Je tremble, j'hésite, etc.

ZANETTA, *au dehors.*

Tra, la, la, la, la, etc.

STRETTE DU MORCEAU.

LA PRINCESSE.

Parlez! . parlez!..

RODOLPHE.

Pitié pour un misérable!

LA PRINCESSE.

Non, non... que ses forfaits par moi soient châtiés.

RODOLPHE.

Grâce pour un coupable!

LA PRINCESSE, *avec colère.*

Mais, enfin, ce coupable,
Où donc est-il?..

RODOLPHE, *tombant à genoux.*

A vos pieds!
Cet amour qui pour nous d'abord ne fut qu'un jeu
Est maintenant plus fort que ma raison.

SCENE VIII.

Les précédents, LE ROI, MATHANASIUS, ZANETTA.

(*Le roi et Mathanasius entrent par le fond, et Zanetta par la porte à gauche. A leur vue Rodolphe se relève vivement, mais le roi l'a aperçu. Tout cela s'est exécuté sur les dernières mesures du morceau précédent*)

LE ROI.

Grand Dieu!

(*A Mathanasius.*)

Punissons qui nous a trahi!

ZANETTA, *avec effroi.*

Le punir... lui!

LE ROI, *à sa sœur, montrant Mathanasius.*

La comtesse Bianca, dont on paya le zèle,
Nous a de vos projets fait un rapport fidèle.

LA PRINCESSE, *à part.*

C'est fait de moi!..

RODOLPHE, *à demi-voix, à la princesse.*

Non, tant que je vivrai!

LE ROI.

Et ces apprêts de départ... cette fuite...
J'en saurai le motif!

ZANETTA.

Ah! je vous le dirai!
Ne punissez que moi... moi seule!

LE ROI.

Parle vite.

(*Sévèrement.*)

Et ne m'abuse pas!.. ou sinon!..

ZANETTA, *tremblante.*

Oui, mon roi!

LE ROI.

Eh bien! ce départ qu'il médite?

ZANETTA.

C'était avec moi!

MATHANASIUS ET LE ROI.

Avec elle!..

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI, *d'un air d'incrédulité.*

Quoi! cet enlèvement, cette fuite?..

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI.

Et ce secret mariage?

ZANETTA.

Avec moi.

LE ROI.

Un mariage!.. avec toi!..

ZANETTA, *timidement.*

Pas encor!.. Mais du moins en voici la promesse,
Qu'il allait me signer!..

(*Elle remet le papier au roi.*)

LA PRINCESSE, *avec colère.*

O ciel!

RODOLPHE, *vivement, au roi, et lui montrant la princesse.*

Oui, son altesse
Daignait nous protéger! et d'un cœur pénétré,
Je l'en remerciais... quand vous êtes entré!

(*Le roi s'est approché de Mathanasius, à qui il a montré ce papier.*)

LE ROI.

Qu'en dites-vous?

MATHANASIUS, *à voix basse.*

Je n'ai rien à répondre!
Mais on nous trompe!..

LE ROI, *de même.*

Eh bien! je saurai les confondre.

(*A voix haute et froidement.*)

A cet hymen je consens de grand cœur!

(*En ce moment, entrent le chancelier et plusieurs seigneurs de la cour, qui se placent à gauche, et des dames d'honneur de la princesse, qui se placent à droite.*)

ZANETTA, *sautant de joie.*

Est-il possible!.. Non, c'est sans doute une erreur!
Moi, sans nom, sans naissance!..

LE ROI.

Eh bien! donc je te donne
Un nom, un titre, un rang!.. Relève-toi, baronne!
Et nous signerons tous! Moi, d'abord, puis ma sœur.

(*Il fait signe au chancelier, qui est à la gauche du théâtre, de s'asseoir à la table, et d'écrire le contrat.*)

LA PRINCESSE, *bas, à Rodolphe.*

Jamais!

RODOLPHE.

Au nom du ciel! pour vous, pour votre honneur!

LA PRINCESSE, *à voix basse.*

Plutôt nous perdre, vous et moi-même!

RODOLPHE, *à part.*

O terreur!

(*Le roi, après avoir donné les ordres au chancelier, qui écrit, passe à droite, entre Rodolphe et sa sœur.*)

ZANETTA, *qui vient de causer avec Mathanasius.*

Moi, baronne et comtesse!

(*Prenant les bouquets qui sont restés dans la corbeille sur la table.*)

Adieu, mes fleurs chéries!
Pour la dernière fois je vous aurai cueillies!
Mais avant d'abdiquer, laissez-moi, grâce à vous,
M'acquitter des bienfaits qu'ici je dois à tous!

(*Présentant un premier bouquet à Mathanasius.*)

PREMIER COUPLET.

A vous, Monseigneur
L'ambassadeur,
La jardinière
Vous offrira
Ce présent-là.
Pour vous, c'est bien peu;
Mais mon seul vœu
Est de vous plaire.
Cette fleur-là
Vous le dira!

(*Passant devant Rodolphe et s'adressant au roi.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Vous, mon roi, dont la puissance
M'a donné rang et naissance,
Et mieux encor, le droit heureux
(*Montrant Rodolphe.*)
De le chérir à tous les yeux.
Quand chacun blâmait
Et proscrivait
Mon mariage,
Cette main-là
Nous protégea!
A vous, dès ce jour,
Et mon amour
Et mon hommage...
(*Tenant un bouquet qu'elle va lui offrir.*)
Cette fleur-là
Vous le dira!

(*En ce moment, le chancelier fait signe au roi que tout est prêt; le roi quitte Zanetta et passe près de la table à gauche.*)

ZANETTA, *qui s'est approchée de la princesse, lui offre son dernier bouquet.*

Vous, fille de roi,
Daignez de moi
Prendre ce gage.

RODOLPHE, *saisissant ce bouquet et lui donnant à la place le bouquet de fleurs artificielles qu'il vient de tirer de son sein. — A demi-voix.*

Non pas!.. mais celui-ci.

ZANETTA, *étonnée et troublée, présente le bouquet à la princesse, en regardant toujours Rodolphe.*

Daignez... recevoir... les fleurs... que voici!

LA PRINCESSE, *apercevant et reconnaissant le bouquet du premier acte, qu'elle a donné à Rodolphe.*

O ciel!.. je me perdais!.. et pour lui!..

LE ROI, *qui, après avoir signé à la table à gauche, passe à droite près de sa sœur.*

Qu'as-tu donc?..

LA PRINCESSE, *avec émotion.*

Rien!.. rien!..

(*Le roi lui fait signe d'aller signer. La princesse traverse le théâtre, s'approche de la table à gauche, hésite un instant, puis signe vivement, et dit avec ironie à Rodolphe et à Zanetta.*)

Noble hymen! hymen auguste!..
Qui nous semble et digne et juste,
Nous l'approuvons de grand cœur.
(*Se retournant vers Mathanasius.*
Partons!. monsieur l'ambassadeur!..
Partons!

ENSEMBLE.

LE ROI, *à Mathanasius, lui montrant sa sœur.*
Emmenez l'épouse chérie,
Pour votre roi, par vous choisie!

LA PRINCESSE.
Oui, ma fierté, par lui trahie,
A retrouvé son énergie.

MATHANASIUS, *tenant la main de la princesse, et se frappant le front.*
C'est une aventure inouïe,
Qui confond ma diplomatie!

RODOLPHE, *à la princesse.*
A vous le sceptre qu'on envie!
(*A part, regardant Zanetta.*)
A moi!.. le bonheur de la vie!..

ZANETTA, *à la princesse.*
A vous le sceptre qu'on envie!
(*A part, regardant Rodolphe.*)
A moi!.. le bonheur de la vie!..

CHŒUR.
C'est une faveur inouïe!
Le roi lui-même les marie!

(*Mathanasius a présenté respectueusement sa main à la princesse, qui s'éloigne en jetant sur Rodolphe et Zanetta un regard de dédain. Les seigneurs et dames de la cour se sont rangés en haie pour les laisser passer. Le roi, en signe de réconciliation, tend la main à sa sœur, tandis que Rodolphe serre tendrement Zanetta contre son cœur. — La toile tombe.*)

FIN DE ZANETTA.

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 31 octobre 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. CASTIL-BLAZE.

MUSIQUE DE MM. AUBER, BATTON, BERTON, BLANGINI, BOIELDIEU, CARAFA, CHÉRUBINI, HÉROLD ET PAER.

L'OUVERTURE EST DE M. CARAFA.

Personnages.

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.
M. DE VERNILLAC, fermier général.
HORTENSE DE MONTMÉLIAN, sa femme.
ARTHUR DE SAINT-BRICE, amant d'Hortense.
MADELON, sœur de lait d'Hortense.
GALIFARD, intendant de la marquise.
M. DE COULANGE.
LE PREMIER DU ROI.
UN VALET DE M. DE VERNILLAC.
UN DOMESTIQUE DE LA MARQUISE.
CONVIVES ET AMIS.
QUATRE EXEMPTS.

Les deux premiers actes se passent à Versailles chez M. de Vernillac; le troisième à Paris, rue Neuve-Saint-Paul, dans l'hôtel de la marquise.

ACTE PREMIER.

Un salon dans une maison particulière à Versailles, au temps de Louis XIV. Des jardins au fond.

—

SCENE PREMIERE.

VERNILLAC, HORTENSE, CONVIVES, MADELON, HOMMES ET FEMMES DE LA MAISON.

(*Au lever du rideau, Vernillac, à gauche, debout, en grand costume, tient Hortense par la main, habillée en mariée. Convives et amis de Vernillac, qui viennent pour son mariage. A droite, Madelon, et plusieurs hommes et femmes de la maison.*)

INTRODUCTION.

(M. Chérubini.)

CHŒUR.
Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux!
Cette heureuse journée
Voit combler tous leurs vœux.

UN DOMESTIQUE *en livrée, annonçant.*
Monsieur le marquis de Coulange,
Monsieur le duc de Villeroi.

VERNILLAC, *allant à eux et saluant.*
C'est pour nous un bonheur étrange...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*
Monsieur le Premier du roi.

VERNILLAC, *avec joie.*
Ils viennent pour mon mariage;
Dieu! quel honneur que celui-là!
Oui, tout Versailles, je le gage,
A mes noces assistera.

CHŒUR.
Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux!
Cette heureuse journée
Voit combler tous leurs vœux.

HORTENSE.
Victime infortunée
D'un devoir rigoureux,
Qu'un pareil hyménée
Pour mon cœur est affreux!

VERNILLAC.
Quelle douce journée!
Que mon cœur est joyeux!
Cet heureux hyménée
Voit combler tous mes vœux.

MADELON.
Dans un jour d'hyménée
Qu'elle a l'air malheureux!
Et, de fleurs couronnée,
Des pleurs sont dans ses yeux.



HORTENSE. Vous, Monsieur, vous dans ces lieux? — Acte 2, scène 2.

UN DES CONVIVES, *bas, à un de ses voisins.*
Sans biens, sans espérance aucune,
Hortense épouse un fermier général.

UN AUTRE CONVIVE.
A la marquise elle doit sa fortune.

UN AUTRE CONVIVE.
Ah! c'est pour elle un bonheur sans égal.

(*Madelon, qui pendant ce temps s'est approchée d'Hortense, lui fait la révérence, en lui présentant un bouquet.*)

MADELON.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Vous, que depuis mon jeune âge
Je chéris du fond du cœur,
J'arrive de not' village
Pour êtr' témoin d' votr' bonheur.
Aux lieux où l'on vous adore,
D' temps en temps, rev'nez encore,
Et parfois pensez à nous,
Qui prîrons toujours pour vous.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand de l'éclat dont il brille
Votr' sort éblouit nos yeux,
Hélas! d'une pauvre fille
Qu'importent les humbles vœux?
Mais au sein de la puissance,
D' la grandeur et de l'opulence,
Quelquefois pensez à nous,
Qui prîrons toujours pour vous.

HORTENSE, *avec émotion et prenant son bouquet.*
Merci, merci, mon cœur est bien heureux;
(*A part.*)
Cachons les pleurs qui coulent de mes yeux.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux!
Cette heureuse journée
Va combler tous leurs vœux.

MADELON.
Dans un jour d'hyménée
Qu'elle a l'air malheureux!
Et, de fleurs couronnée,
Des pleurs sont dans ses yeux.

HORTENSE.
Victime infortunée

D'un devoir rigoureux,
Qu'un pareil hyménée
Pour mon cœur est affreux!

VERNILLAC.

Quelle douce journée!
Que mon cœur est joyeux!
Cet heureux hyménée
Voit combler tous mes vœux.

(*Tous les convives entrent dans le salon à gauche. Vernillac offre la main à Hortense; mais elle lui fait signe qu'elle reste, et qu'elle veut parler à Madelon.*)

SCENE II.

HORTENSE, MADELON.

HORTENSE. Reste, Madelon, il faut que je te remercie de ton bouquet; et c'est bien le moins qu'à toi, ma sœur de lait, je te fasse mon présent de noces. (*Lui présentant une petite boîte.*) Le voici.

MADELON. Un collier, et une croix, et des boucles d'oreilles en or! c'est trop beau, Mademoiselle.

HORTENSE. Et de plus, quand tu te marieras, je me charge de ta dot; choisis seulement quelqu'un que tu aimes, que tu puisses aimer, et sois heureuse. Adieu.

MADELON. Eh bien! vous me quittez ainsi; et vous voilà tout en larmes!

HORTENSE. Ah! je souffre tant! et là, dans ce salon, obligée de se contraindre...

MADELON. Et qui vous chagrine donc? Orpheline, et sans fortune, vous faites un mariage magnifique; vous épousez, dit-on, un fermier général, qui n'est peut-être pas très-beau, mais qui a de l'or à pleines mains, et qui avec son or a tout ce qu'il veut, même de la naissance : car on dit qu'il vient d'en acheter, ainsi qu'une charge à la cour; et quand on est marquise ou duchesse, qu'est-ce qu'on peut désirer?

HORTENSE. Ah! si tu savais ce que je sens là, ce que j'éprouve! sans amis dans ce monde, il n'y a que toi à qui je puisse e dire; et puis, c'est la dernière fois que j'en parlerai.

MADELON. Et de qui donc?

HORTENSE. D'une personne que j'aimais bien, que je ne veux plus aimer; et c'est ce qui me rend si malheureuse. Presque parents, et élevés ensemble, il était sans fortune, moi aussi! Qu'importe? jusqu'à ce jour, je n'y avais jamais pensé. Nous devions être l'un à l'autre, il me l'avait juré du moins; et depuis un an qu'il est parti à Nancy pour rejoindre son régiment, pas une lettre, pas un mot, pas un souvenir; tandis que moi, tu sais, j'ai tenu mes promesses, je lui ai écrit.

MADELON. Quoi! lorsque nous étions ensemble en Touraine, ces lettres que tous les jours je portais à la poste...

HORTENSE. C'était pour lui.

MADELON. M. le comte Arthur de Saint-Brice?

HORTENSE. Ah! tu te rappelles ce nom-là?

MADELON. Je l'ai lu assez de fois.

HORTENSE. Eh bien! pas une seule réponse.

MADELON. Il a été malade, blessé peut-être.

HORTENSE. Je l'ai cru; mais non, je m'abusais : j'ai reçu d'autres nouvelles. Pauvre autrefois, quoique d'une grande famille, il a perdu presque en même temps deux frères aînés, ce qui lui a donné un rang, des titres, une immense fortune; et depuis ce moment, adressant ses vœux à d'autres femmes...

MADELON. En êtes-vous bien sûre?

HORTENSE. On me l'a dit. Et après son silence et son oubli, est-il besoin d'autres preuves?

MADELON. Ah! que c'est mal à lui!

HORTENSE. Oui, n'est-ce pas, c'est bien mal? moi qui l'aimais tant, et me forcer à ne plus l'estimer! c'est là ce qui me fait le plus de chagrin. C'est alors que je suis venue à Versailles avec une de mes tantes; et un jour que dans une société on avait prononcé mon nom, une femme qui était assise à côté de moi ne me quitta plus de la soirée, me prit en amitié, moi que tout le monde délaissait; et je lui en sus d'autant plus de gré, que, veuve riche et brillante, tous les hommages l'entouraient.

MADELON. C'était une brave femme celle-là, et je voudrais la connaître.

HORTENSE. Tu l'as vue, elle était hier avec moi quand tu es arrivée.

MADELON. Cette jolie dame, cette marquise qui a une terre dans les environs, et qui fait, dit-on, tant de bien dans le pays?

HORTENSE. Jamais je n'ai vu de personne plus séduisante. Sans m'interroger sur mes chagrins qu'elle semblait deviner, elle cherchait à m'en consoler, blâmait devant moi la folie d'aimer un infidèle; bien mieux encore, s'occupant de mon avenir, elle ne cessait de me vanter à un de ses amis, M. de Vernillac, un fermier général, à qui elle a fait de moi un tel éloge, qu'il a fini par demander ma main.

MADELON. Est-il possible!

HORTENSE. Ah! si j'avais osé refuser... Je le voulais d'abord; mais ma tante, mais la marquise... mais tout le monde m'a tellement blâmée.

MADELON. Et ils avaient raison; surtout cette marquise, à qui vous devrez votre bonheur, et qui mérite elle-même d'être heureuse. Aussi me voilà fâchée maintenant de ce que j'ai vu ce matin.

HORTENSE. Et quoi donc?

MADELON. Je l'ai rencontrée dans le parc; elle ne me voyait pas; elle se promenait la tête baissée, respirant avec peine, marchant très-vite, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

HORTENSE. O ciel! que me dis-tu là? tais-toi, la voici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE.

HORTENSE, *allant à elle*. C'est vous, Madame, vous qui arrivez la dernière.

LA MARQUISE. Oui, je suis en retard, ma toilette m'a retenue; mais si j'ai été coquette aujourd'hui, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, mon enfant, à qui je dois servir de mère, et j'ai voulu vous faire honneur.

MADELON. C'est trop juste, puisque c'est Madame qui a fait ce mariage.

LA MARQUISE. Mariage dont vous me remercierez un jour, car à présent vous n'en êtes pas ravie.

HORTENSE. Moi, Madame!

LA MARQUISE. Avec moi vous pouvez en convenir : votre tante n'est pas là, ni votre mari non plus; et il y a sans doute à votre froideur, à votre indifférence, des raisons que je ne demande pas à connaître. Vous me les direz plus tard, quand j'aurai votre confiance.

HORTENSE. Et vous la possédez.

LA MARQUISE. Non, car je vois à vos yeux que vous avez pleuré ce matin.

HORTENSE, *avec douceur*. Peut-être ne suis-je pas la seule...

LA MARQUISE. Que dites-vous?

HORTENSE. Que vous aussi, vous, mon amie et ma bienfaitrice... vous avez des chagrins, j'en suis sûre.

LA MARQUISE. Moi! qui vous le fait présumer?

HORTENSE. Quels changements dans vos traits!

LA MARQUISE. Hortense, ne parlons pas de moi, n'en parlons jamais. Dites-vous seulement, quelque malheureuse que vous puissiez vous trouver, qu'il est des gens plus malheureux encore; qu'il est des tourments que votre amitié ne peut calmer, ni concevoir, et que moi-même, il y a quelques années, je n'aurais pu comprendre. Mais il y a une destinée qui est là, qui vous pousse; et quand on

veut regarder en arrière, ou retourner sur ses pas, il n'est plus temps.

HORTENSE. Quelle idée! c'est vous, Madame, qui vous plaignez de votre sort? Ah! si vous pensiez à votre brillante position dans le monde; si vous réfléchissiez...

LA MARQUISE. Réfléchir! jamais; il faut, au contraire, s'oublier et s'étourdir. Parlons de vous et de votre mariage; il fait du bruit dans Versailles. Il en a été question à la cour. M. de Louvois, que j'ai vu hier, à la chapelle, m'a annoncé que le roi vous ferait l'honneur de signer au contrat.

HORTENSE. Madame...

LA MARQUISE. A vous, cela vous est peut-être fort égal. Mais M. de Vernillac y tient beaucoup, car il ne manque pas de vanité; excellent homme du reste, qu'il faudra que je vous fasse connaître, puisqu'il doit être votre mari. Un peu fier, un peu orgueilleux, un peu dur, un peu égoïste; tout cela tient à sa place de fermier général. En revanche, je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'être défiant et jaloux à l'excès. D'après cela, c'est à vous... Eh! mais, le voilà, ce cher Vernillac!

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VERNILLAC.

LA MARQUISE, *continuant*. Hâtez-vous donc d'arriver, car je disais à votre femme bien du mal de vous.

VERNILLAC. Madame de Brinvilliers est trop bonne; et je suis sûr que le portrait était flatté!

LA MARQUISE. Mais non, pas trop, car il était ressemblant. Tout est-il prêt? tout le monde est-il venu?

VERNILLAC. Nous n'attendons que le notaire pour signer le contrat, et il nous arrive un événement fort désagréable.

LA MARQUISE. Et lequel?

VERNILLAC. M. le duc de Villars, qui m'avait fait l'honneur d'accepter mon invitation, et qui même devait danser ce soir le premier menuet avec madame de Vernillac, vient de recevoir l'ordre de se rendre sur-le-champ à Paris.

LA MARQUISE. C'est fâcheux; et pourquoi donc?

VERNILLAC. Il doit présider la Chambre Ardente que le roi vient de créer, et qui s'installe dès aujourd'hui extraordinairement.

HORTENSE. Pour quelle raison?

VERNILLAC. Pour juger les affaires d'empoisonnement qui se multiplient à l'infini, et qui ont jeté la terreur dans toutes les familles.

LA MARQUISE. Vraiment!

MADELON. Oui, Madame, rien n'est plus réel, on ne parle plus que de cela. Ils ont des essences, des poudres mortelles.

VERNILLAC. Qu'en ce pays, où l'on rit de tout, on appelle *poudre de succession*.

MADELON. Et il suffit de respirer un flacon ou un sachet empoisonné pour expirer à l'instant.

LA MARQUISE. Je sais qu'on débite à ce sujet beaucoup de fables.

VERNILLAC. C'est un Italien nommé Exili qui a apporté en France ces dangereux talents auxquels il a initié beaucoup de monde, même beaucoup de personnes de haut rang; et dernièrement, à la cour, la mort subite de Madame Henriette, sœur du roi, n'a donné à ces bruits que trop de consistance.

MADELON. Aussi l'effroi s'est répandu partout.

COUPLETS.

(M. Boïeldieu.)

PREMIER COUPLET.

C'est pire qu'une épidémie
Qui gagne, hélas! les parents trop nombreux,
Et les oncles, sans maladie,
Font sur-le-champ hériter leurs neveux.
Ce fléau, l'on en a des preuves,
Semble surtout s'attaquer aux maris;
Jamais on n'a vu tant de veuves :
Voilà pourquoi l'on tremble dans Paris.
C'est vraiment
Bien effrayant.
Ah! c'est vraiment
Bien effrayant.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, la terreur est générale,
Et cet effroi qui gagn' chaque mari
Est venu de la capitale
Jusqu'en province, où l'on s'en r'ssent aussi.
Craignant quelques funestes trames,
Les jeunes gens, par un commun avis,
Ne veulent plus prendre de femmes :
Voilà pourquoi l'on tremble en ce pays.
Ah! c'est vraiment
Bien effrayant.

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *sortant de l'appartement à gauche.*

LE DOMESTIQUE. M. le notaire vient d'arriver.

VERNILLAC. A merveille, et de suite nous partons pour l'église, où le premier aumônier du roi veut bien officier lui-même. (*A Hortense.*) Venez, ma belle prétendue; car on ne peut se passer de vous, pas plus que du marié : c'est l'acteur nécessaire, indispensable.

LA MARQUISE, *bas, à Vernillac, et souriant.* Ce qui n'empêche pas que quelquefois, par la suite, il n'ait des doubles.

VERNILLAC, *souriant avec confiance.* Pas ici, je m'en flatte. Venez-vous, marquise?

LA MARQUISE. Je vous suis.

LE DOMESTIQUE. Il y a quelqu'un qui arrive de Paris, et qui demande à parler à Madame.

LA MARQUISE. Qu'il attende : nous verrons après la célébration.

LE DOMESTIQUE. Il dit qu'il est au service de Madame, et qu'on le nomme Galifard. (*Le domestique sort.*)

LA MARQUISE. Galifard! ah! oui, un serviteur qui m'est dévoué, et à qui j'ai des ordres à donner. (*A Madelon.*) Dites-lui d'entrer. (*A Vernillac.*) Vous permettez...

VERNILLAC. Je vous en prie, faites comme chez vous. (*Vernillac a pris la main d'Hortense, il entre dans l'appartement à gauche. Madelon est sortie par le fond.*)

—

SCENE VI.

LA MARQUISE, *s'asseyant à droite;* GALIFARD, *entrant un instant après par le fond : il est habillé en noir, s'approche respectueusement, et salue deux ou trois fois.*

LA MARQUISE. Approchez, approchez, mon cher.

GALIFARD. Madame la marquise est seule?

LA MARQUISE. Eh! oui, vous le voyez bien. (*A part.*) Ce pauvre Galifard n'a qu'un défaut, c'est qu'il est horriblement bête.

GALIFARD, *s'approchant.* Plaît-il, madame la marquise?

LA MARQUISE. Je parle d'un défaut que vous avez, et dont vous ne vous corrigerez jamais.

GALIFARD, *naïvement.* C'est peut-être de naissance.

LA MARQUISE. Justement, et vous auriez tort de vous en plaindre; car c'est pour cela que vous êtes à mon service, que vous êtes mon homme de confiance.

GALIFARD. C'est bien de l'honneur pour moi.

LA MARQUISE. Du reste, garçon intelligent et instruit, qui a même des connaissances.

GALIFARD. J'ai été, dans ma jeunesse, chimiste et pharmacien à Vérone.

LA MARQUISE. Ce que nous appelons ici apothicaire.

GALIFARD. On me nommait alors Galifardi : c'est en venant en France que j'ai perdu ma terminaison. C'est mon premier maître qui m'a appelé Galifard. Vous savez bien, M. le chevalier de Sainte-Croix.

LA MARQUISE, *se levant brusquement*. C'est bien, cela suffit.

GALIFARD. Un gentilhomme qui aimait bien Madame : un bon maître, dont le souvenir m'est bien cher.

LA MARQUISE, *brusquement*. Et à moi, il m'est odieux! je l'abhorre: sans lui, sans ses perfides conseils... (*A part.*) Mais jeune, sans expérience, et quand on a une fois manqué à ses devoirs... de là, à enfreindre tous les autres, il n'y a qu'un pas. (*Haut, à Galifard.*) N'en parlons plus. Son sort est accompli, et ce duel où il a succombé...

GALIFARD. Hélas! oui, il est mort.

LA MARQUISE. Il est bien heureux, et je voudrais souvent être comme lui.

GALIFARD. J'oserai dire à Madame que c'est là une idée qui ne mène à rien.

LA MARQUISE. Oui, tu as raison, il vaut mieux vivre. (*A part.*) Pour se repentir, pour tout expier; et puisque, grâce au ciel, nulle preuve, nul témoin, nulles traces ne peuvent plus rappeler le passé, l'avenir du moins m'appartient encore; recommençons ma vie, et cette estime qui m'environne, et que j'ai usurpée, tâchons désormais de la mériter.

GALIFARD. Madame est là, qui parle toute seule : a-t-elle des ordres à me donner?

LA MARQUISE. C'est selon. Quelles nouvelles?

GALIFARD. Des lettres de Paris.

LA MARQUISE, *les ouvrant*. De M. le président de Harlay, de M. le coadjuteur; que de témoignages d'amitié, de considération! (*Prenant d'autres lettres.*) Et celles-ci? des vœux, des hommages. C'est bien : il n'y a pas autre chose?

GALIFARD. Non, Madame. Ah! j'oubliais, une visite; M. le comte Arthur de Saint-Brice.

LA MARQUISE, *vivement*. M. de Saint-Brice.

GALIFARD. Comme Madame est émue!

LA MARQUISE. Moi! du tout... Il est à Paris, tu l'as vu?

GALIFARD. Oui, vraiment. Il était venu à l'hôtel demander Madame qui était absente; alors, il a laissé son nom; et en lisant, *Arthur de Saint-Brice*, je me disais : je connais ce nom; et en effet, c'était celui qui était sur toutes les lettres que nous avons interceptées cette année, et que j'apportais à Madame.

LA MARQUISE, *avec effroi*. Tais-toi, tais-toi, ici surtout. Je t'ai donné de l'or, je t'en donnerai plus encore, mais du silence.

GALIFARD. Madame peut être tranquille; elle est généreuse, elle paie bien; mais ce n'est pas de l'or que je voudrais, c'est la confiance de Madame, et je ne l'ai pas : je ne sais jamais rien que ce que je puis deviner.

LA MARQUISE, *à part*. O ciel! (*Haut.*) Tu as raison, tu es un bon serviteur, pour qui j'aurais tort d'avoir des secrets; d'ailleurs, tu en sais trop maintenant, pour te cacher la vérité. Liée depuis longtemps avec la famille de M. de Saint-Brice, j'avais pour ce jeune homme quelque amitié, quelque affection.

GALIFARD. Ah! mieux que cela; Madame ne pouvait entendre prononcer son nom sans changer de couleur, et souvent, après avoir lu ces lettres dont je parlais tout à l'heure, je voyais Madame au désespoir, et tout en larmes.

LA MARQUISE. Ah! tu m'épiais! Eh bien! oui, le dépit, la jalousie, ont pu me porter à cette action, qui me ferait mourir de honte s'il en était instruit, car son estime avant tout, son estime du moins, à défaut de son amour; car si tu savais ce que j'ai souffert, l'aimer! n'aimer que lui, tout lui sacrifier! et quand j'allais lui offrir ma main et ma fortune, apprendre qu'il en aimait une autre! Ah! il n'y a qu'un cœur de femme qui puisse concevoir de pareils tourments.

GALIFARD. Dans mon pays, une Italienne l'aurait tué.

LA MARQUISE. Cela m'aurait-il empêchée de l'aimer? en aurais-je été moins malheureuse? Non, non, je n'ai point renoncé à l'espoir de le ramener à mes pieds; et par tous les moyens possibles, j'y parviendrai, ou alors, ce n'est pas lui, c'est moi qui mourrai. Maintenant, tu sais tout, tu connais mon secret, et je compte sur ton zèle.

GALIFARD. Certainement. Mais Madame qui a tant d'esprit doit savoir qu'il y a des demi-confidences qui, loin de gagner les gens, leur donnent au contraire des idées.

LA MARQUISE, *étonnée*. Qu'est-ce à dire?

GALIFARD. Des idées de curiosité. Moi, je suis curieux, et je me dis souvent, en pensant à ce que Madame vient de m'apprendre : il y a peut-être d'autres choses encore que Madame devrait me confier, dans son intérêt.

LA MARQUISE, *sévèrement*. Et comment cela?

GALIFARD. Madame me dit : fais ceci, et je le fais; va, et je vais, mais sans savoir pourquoi; si je le savais, cela irait peut-être mieux, pour les desseins de Madame.

LA MARQUISE. Quels desseins?

GALIFARD. Je l'ignore, et c'est pour cela que je le demande. Voilà, par exemple, M. de Saint-Brice que Madame protégeait beaucoup, et à qui, sans qu'il s'en doutât, elle a fait avoir un régiment, ce qui l'a fait partir pour Nancy.

LA MARQUISE. Galifard!

GALIFARD. C'est bien! voilà pour son avancement. Mais ensuite, il était le cadet de sa famille. Il avait deux frères aînés qui possédaient les titres, la fortune, et il s'est trouvé tout à coup héritier de leur rang et de leurs richesses.

LA MARQUISE, *avec angoisse*. Il suffit.

GALIFARD. C'était fort heureux pour lui.

LA MARQUISE, *de même*. Assez, assez, encore une fois.

GALIFARD, *d'un air respectueux* Ce que j'en dis était pour prouver à Madame que je suis la fidélité, la discrétion même.

LA MARQUISE. C'est ce que nous verrons. Demain, à Paris, je vous parlerai.

GALIFARD, *naïvement*. Cela vaudra mieux, car jusque-là je ne suis engagé à rien. Et comme je n'ai pas grand esprit, ce que je vous ai raconté là, je serais capable de le dire de même, et tout bêtement, au premier venu; à M. de Saint-Brice, par exemple.

LA MARQUISE, *avec effroi*. O ciel! (*Se reprenant.*) C'est bien, Galifard, c'est bien. Retournez à Paris, à l'hôtel, sur-le-champ.

GALIFARD. Sur-le-champ! cela plaît à dire à Madame. Je suis parti à jeun, et je ne m'en retournerai pas de même, surtout dans une maison qui doit être bonne; une cuisine de fermier général.

LA MARQUISE. Comme vous voudrez; passez à l'office. Faites-vous bien traiter.

GALIFARD. Je vous promets de me soigner, et cette promesse-là je la tiendrai. Je prie Madame de ne pas oublier les siennes. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LA MARQUISE, *seule*. Moi, qui ne m'en défiais pas! il a des soupçons, cela est certain; peut-être même plus encore. Et avoir un pareil homme pour confident, pour complice, lorsque tout à l'heure encore j'espérais échapper à tous les souvenirs, et sortir enfin de cette atmosphère de crimes qui m'environne! Jamais, jamais je ne pourrai m'y soustraire. Et si près d'y parvenir, c'est un pareil obstacle qui m'arrêterait!.. Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, MADELON.

MADELON. Mademoiselle s'inquiétait de votre absence.

LA MARQUISE. Calmez-la, ce n'est rien. (*Montrant les lettres qu'elle tient à la main.*) Des lettres qui m'arrivent de Paris, et auxquelles je suis obligée de répondre sur-le-champ.

MADELON. Je vais lui dire...

LA MARQUISE. Attendez; un de mes gens est là, à l'office. Il déjeune pendant que je fais mon courrier. Veillez à ce qu'il ne manque de rien.

MADELON. Madame peut être tranquille. Un jour de noce tout le monde est bien traité. Je l'ai vu avec une bouteille de vin de Bordeaux et une aile de poulet; est-ce assez?

LA MARQUISE. C'est bien; joignez-y quelques friandises, quelques biscuits; ceux qui sont chez moi, sur ma cheminée.

MADELON. Oui, Madame... un ou deux.

LA MARQUISE. Comme vous l'entendrez.

MADELON. Madame peut être tranquille. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, *seule.*

AIR.

(M. Paër.)

Oui, mon repos l'exige, et mon cœur qui balance
Ecoute trop longtemps des remords superflus;
Vers l'abîme fatal, où sans effroi j'avance,
Que m'importe un pas de plus?
Bien jeune encore, hélas! de la tendresse,
De la vertu, je connus les douceurs;
Plus tard, j'ai vu se flétrir ma jeunesse
Par les conseils d'infâmes séducteurs.
Jours innocents! jours heureux! jours prospères!
Vous avez fui loin de moi sans retour!
Et maintenant, de mes vertus premières
Je n'ai gardé que mon premier amour.
O fatale ivresse!
O transports brûlants!
C'est vous qui, sans cesse,
Portez dans mes sens
Ce feu qui rallume
Son seul souvenir,
Et qui me consume
Sans m'anéantir.
Bientôt, peut-être, l'heure
Arrivera pour moi;
Je l'attends sans effroi.
Qu'importe que je meure
Pourvu qu'il soit à moi!
O fatale ivresse, etc.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, SAINT-BRICE, *entrant par le fond.*

LA MARQUISE, *l'apercevant.* O ciel! M. de Saint-Brice! Vous, mon ami, vous dans ces lieux! et qui vous amène?

SAINT-BRICE. L'impatience de vous voir. J'ai obtenu un congé; et en arrivant ce matin à Paris, j'ai couru d'abord à votre hôtel, rue Neuve-Saint-Paul. On m'a dit que vous étiez absente pour quelques jours, et que vous demeuriez à Versailles, chez M. de Vernillac, fermier général.

LA MARQUISE, *vivement.* Qui vous a dit cela?

SAINT-BRICE. Une espèce d'intendant à qui j'ai parlé.

LA MARQUISE, *à part.* Galifard! il ne m'en avait pas prévenue, le traître!

SAINT-BRICE. Par malheur, un rendez-vous que j'avais avec le ministre m'a pris une partie de ma matinée; mais libre enfin de tout soin, j'accours auprès de vous, qui êtes ma protectrice et mon amie.

LA MARQUISE. Dites-vous vrai?

SAINT-BRICE. Jamais je n'eus plus besoin de votre amitié et de vos conseils.

LA MARQUISE. Ma fortune, ma vie, tout est à vous. Parlez, de grâce, parlez.

TRIO.

(M. Batton.)

SAINT-BRICE.

J'espérais, hélas! par l'absence
Chasser un cruel souvenir;
Et ni le temps, ni la distance,
De mon cœur n'ont pu le bannir.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Eh quoi! malgré son inconstance,
Vous conservez son souvenir!
(*A part, en le regardant.*)
Ah! ni le temps, ni la distance,
De l'amour ne peuvent guérir.

SAINT-BRICE.

Oui, je l'aime encor, l'infidèle.

LA MARQUISE.

Quel trouble règne dans mes sens!

SAINT-BRICE.

Et je ne puis vivre sans elle.

LA MARQUISE.

Ah! rien n'égale mes tourments!

ENSEMBLE.

SAINT-BRICE, *à part.*

Oui, je rougis de mon délire;
Mais je le sens, et malgré moi,
Je brûle encore, et je soupire
Pour celle qui trahit ma foi.

LA MARQUISE, *à part.*

Cachons ma rage et mon délire.
Moi qui lui consacrais ma foi,
Il est malheureux.... il soupire...
Et pour une autre que pour moi.

SAINT-BRICE.

Je veux une fois dans ma vie
La voir encor.

LA MARQUISE, *effrayée.*

Dieu! quel projet!

SAINT-BRICE.

Lui reprocher sa perfidie,
Et puis m'éloigner pour jamais.

LA MARQUISE.

Croyez-en la voix d'une amie:
Quittez ces lieux, et pour jamais
(*Avec mystère.*)
De l'abandon d'une infidèle
Vous y verriez bientôt, hélas!
La preuve certaine et cruelle...

SAINT-BRICE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Ne m'interrogez pas.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, *à part.*

Cachons ma rage et mon délire;
Moi qui lui consacrais ma foi,
Il est malheureux... il soupire...
Et pour une autre que pour moi.

SAINT-BRICE, *à part.*

Oui, je rougis de mon délire,
Mais je le sens, et malgré moi,
Je brûle encore, et je soupire
Pour celle qui trahit ma foi.

LA MARQUISE.

Pour vous plus d'espérance!
Que l'oubli, que l'absence
Soit la seule vengeance
D'un amant malheureux;
Aux conseils d'une amie,
Dont la voix vous supplie,

Rendez-vous, je vous prie,
Abandonnez ces lieux.

SAINT-BRICE.

Pour moi plus d'espérance
Mais de son inconstance
Je veux avoir vengeance ;
Je suis trop malheureux !
En vain, dans ma folie,
Je voudrais d'une amie
Suivre la voix chérie ;
Hélas ! je ne le peux.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VERNILLAC.

VERNILLAC, *à la marquise.*

Venez, Madame... enfin tout comble mon attente.
Vous seule nous manquez. Venez.

LA MARQUISE.

Oui, me voici.

VERNILLAC, *apercevant Saint-Brice.*

Quel est Monsieur ?

LA MARQUISE.

Souffrez que je vous le présente :
Monsieur de Saint-Brice, un ami.

VERNILLAC.

Il doit alors être le nôtre.
(*Bas.*)
Ne dois-je pas le convier?

LA MARQUISE, *de même.*

Gardez-vous-en... de lui, plus que tout autre,
Il faut vous défier.

VERNILLAC.

Pour quel motif ?

LA MARQUISE.

Plus tard je me ferai comprendre.
(*De l'autre côté, bas, à Saint-Brice.*)
Demain, à mon hôtel...

SAINT-BRICE.

Vous daignerez m'attendre?

LA MARQUISE.

Je l'ai dit... mais partez. A demain.

SAINT-BRICE.

A demain.

LA MARQUISE, *à Vernillac.*

Et vous, mon cher, voici ma main.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, *à part.*

Pour lui plus d'espérance,
Et, servant ma vengeance,
L'objet de sa constance
Va former d'autres vœux.
(*A Saint-Brice.*)
Aux conseils d'une amie,
Dont la voix vous supplie,
Rendez-vous, je vous prie,
Abandonnez ces lieux.

SAINT-BRICE, *à part.*

Pour moi plus d'espérance ;
Mais de son inconstance
Je veux avoir vengeance ;
Je suis trop malheureux!
En vain, dans ma folie,
Je voudrais d'une amie
Suivre la voix chérie ;
Hélas! je ne le peux.

VERNILLAC, *à part.*

Oui, malgré moi, d'avance,
A trembler je commence ;
Cherchons avec prudence
Qui l'amène en ces lieux.
Croyons-en une amie
Qui doit être obéie ;
De lui je me méfie :
Ayons sur lui les yeux.
(*Vernillac sort avec la marquise.*)

SCENE XII.

SAINT-BRICE, MADELON.

SAINT-BRICE. Allons, puisqu'elle le veut absolument, puisque je l'ai promis, attendons à demain, et retournons à Paris. Aussi bien, si j'en juge par les apprêts que je vois, par l'air de fête qui règne en cette maison, il y a sans doute ici quelque grande cérémonie, quelque joyeux événement... Eh ! mais, quel tapage dans la rue ! et quel bruit de voitures!

MADELON, *entrant et regardant.* Les voilà qui partent; quelle file de carrosses! tout cela pour aller à l'église qui est à deux pas. Il n'y a qu'une chose qui me fasse peine, c'est ma pauvre maîtresse, si triste et si pâle, au milieu de tous ces beaux messieurs qui lui adressent des compliments... (*Apercevant Saint-Brice.*) Eh bien! en voilà un qui est en retard. Dépêchez-vous donc, Monsieur, ils sont partis!

SAINT-BRICE. Qui donc?

MADELON. Les mariés. La cérémonie doit déjà être commencée; car il y avait longtemps que M. l'aumônier les attendait.

SAINT-BRICE. Pardon. Il y a donc ici un mariage?

MADELON. Oui, vraiment.

SAINT-BRICE. J'aurais dû m'en douter.

MADELON. Est-ce que Monsieur n'est pas de la noce?

SAINT-BRICE. Non, ma chère.

MADELON. Monsieur voudrait parler à M. de Vernillac?

SAINT-BRICE. Du tout.

MADELON, *un peu déconcertée.* Eh bien! alors, que demandez-vous? et qui êtes-vous donc? car, dans ce temps-ci, on aime à savoir à qui on a affaire.

SAINT-BRICE. N'ayez pas peur ; je suis un ami de la marquise, M. le comte de Saint-Brice.

MADELON, *avec surprise.* Ah! mon Dieu!

SAINT-BRICE. Qu'a-t-elle donc?

MADELON. M. le comte Arthur de Saint-Brice?

SAINT-BRICE. Précisément.

MADELON. Dont le régiment est depuis un an en garnison à Nancy?

SAINT-BRICE. C'est cela même.

MADELON. Et vous arrivez ici aujourd'hui? c'est indigne à vous.

SAINT-BRICE. Et pourquoi donc?

MADELON. Je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais il y a quelqu'un au monde à qui vous pouvez vous vanter d'avoir fait bien du chagrin.

SAINT-BRICE. Moi, mon enfant?

MADELON. Oui, vous. Je ne souhaite de mal à personne, mais si vous êtes jamais aussi malheureux qu'elle, ce sera bien fait; et cela prouvera qu'il y a une justice.

SAINT-BRICE. Et de qui veux-tu donc parler?

MADELON. Pardi! de ma pauvre maîtresse, mademoiselle Hortense de Montmélian.

SAINT-BRICE. Celle qui m'a trahi!

MADELON. C'est bien plutôt vous. Fi! Monsieur ; fi! l'horreur! vous qu'elle aimait tant, ne lui avoir pas écrit une seule fois! avoir laissé toutes ses lettres sans réponse!

SAINT-BRICE. Que me dis-tu là? Je n'ai rien reçu d'elle; je te l'atteste.

MADELON. Ce n'est pas à moi que vous le ferez accroire; moi qui, en Touraine, au château d'Amboise, portais tous les jours moi-même les lettres à la poste.

SAINT-BRICE. O ciel! Et tu dis qu'elle me regrette, qu'elle est malheureuse?

MADELON. Si malheureuse, que c'est malgré elle, que c'est par désespoir qu'elle se marie.

SAINT-BRICE, *hors de lui.* Se marier! et qui donc?

MADELON. Hortense.

SAINT-BRICE. Et à qui?

MADELON. A M. de Vernillac.

SAINT-BRICE. Et quand donc?

MADELON. Maintenant, dans l'instant.
SAINT-BRICE. Ah! ma raison s'égare! courons.

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; VERNILLAC, HORTENSE, LA MARQUISE, CHOEUR DES GENS DE LA NOCE.

FINAL.

(M. Batton.)

CHŒUR.

Ils sont unis... ah! quelle ivresse!
L'hymen couronne leur tendresse :
Amis, célébrons tour à tour
La beauté, l'hymen et l'amour.

HORTENSE, *conduite par son mari, va remercier tous les conviés. Arrivée près de Saint-Brice, elle lève les yeux et le reconnaît.*
Que vois-je? Arthur!

SAINT-BRICE, *à part.*
Ah! c'est bien elle,
(*Avec douleur.*)
C'en est donc fait! mon malheur est comblé.

VERNILLAC, *s'adressant à Hortense.*
Qu'avez-vous donc? quelle pâleur mortelle!
(*Regardant Saint-Brice.*)
Et lui, cet étranger, comme il a l'air troublé!

LA MARQUISE, *bas, à Vernillac.*
Je vous l'avais bien dit : silence!
(*Bas, de l'autre côté, à Saint-Brice.*)
Et vous, en sa présence,
Par prudence, modérez-vous,
(*Montrant Vernillac.*)
Songez que c'est là son époux.

SAINT-BRICE, *avec rage.*
Son époux!

ENSEMBLE.

SAINT-BRICE ET HORTENSE, *à part.*
O destin qui m'accable!
O funeste avenir!
Pour jamais misérable,
Je n'ai plus qu'à mourir.

LA MARQUISE, *à part.*
Cet hymen qui l'accable
Vient de les désunir,
Et le sort favorable
Ne peut plus me trahir.

VERNILLAC, *à part.*
O rencontre incroyable!
Tous deux semblent frémir;
Et d'un trouble semblable
Je ne puis revenir.

CHŒUR.

Près d'une femme aimable
Ses jours vont s'embellir :
Quel destin agréable!
Quel heureux avenir!

LA MARQUISE, *regardant Saint-Brice.*
Je l'emporte; il n'est plus d'obstacle
Pour s'opposer à mes projets.

—

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GALIFARD.

GALIFARD, *entrant par le fond, et s'adressant à Vernillac.*
Monsieur est servi.

LA MARQUISE, *étonnée et à part.*
Quel miracle!
C'est Galifard! j'espérais
(*Haut.*)
En être délivrée. Eh quoi! c'est vous!

GALIFARD, *appuyant sur les mots.*
Moi-même...
Frais. . dispos... et bien portant.

LA MARQUISE, *à part.*
Quand j'y pense, c'est étonnant!

VERNILLAC, *lui frappant sur l'épaule.*
A-t-on eu soin de vous, mon ami?

GALIFARD.
Mais, vraiment,
J'ai bien bu, j'ai mangé de même.
(*A la marquise*)
Et de votre obligeance extrême
Votre humble serviteur sera reconnaissant.

ENSEMBLE.

SAINT-BRICE ET HORTENSE.
O destin qui m'accable!
O funeste avenir!
Pour jamais misérable,
Je n'ai plus qu'à mourir.

VERNILLAC.
O rencontre incroyable!
Tous deux semblent frémir;
Et d'un trouble semblable
Je ne puis revenir.

LA MARQUISE.
O hasard qui m'accable!
Je n'en puis revenir :
Le destin favorable
Voudrait-il me trahir?

GALIFARD.
C'est vraiment fort aimable,
Je dois m'en applaudir;
Et d'un bienfait semblable
Gardons le souvenir.

CHŒUR.

Ils sont unis... ah! quelle ivresse!
L'hymen couronne leur tendresse.
Amis, célébrons tour à tour
La beauté, l'hymen et l'amour.

—

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre à coucher élégante. A droite, une table sur laquelle est déposée la corbeille de la mariée. Deux portes au fond.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-BRICE, *seul.*

CHŒUR, *que l'on entend au dehors.*

(M. Blangini.)

Vive le vin! vive la danse!
A tous les plaisirs livrons-nous;
Buvons à leur douce alliance,
Buvons à ces heureux époux.

SAINT-BRICE, *entrant par la porte du fond à droite.*

RÉCITATIF.

De ces lieux que j'abhorre, en vain j'ai voulu fuir :
Un pouvoir inconnu malgré moi m'y ramène.
(*Regardant autour de lui.*)
Oui, cette chambre est la sienne,
Et nul œil indiscret ne m'y vit parvenir.

AIR.

O Dieu puissant! toi que j'implore,
Toi qui sais mes tourments affreux,
Qu'une fois je la voie encore,
Et ce sont là mes derniers vœux!
Oui, du moins, qu'elle apprenne
Que l'envie et la haine
Ont désuni nos jours;
Et que, toujours fidèle,
Je vais mourir loin d'elle,
En l'adorant toujours.
(*En ce moment le chœur reprend avec plus de force. Il écoute.*)
Mais l'heure s'avance;
Du bal qui commence
L'on entend la danse..
O rage! ô fureur!



LA MARQUISE. Partez, partez sur-le-champ. — Acte 2, scène 5.

Des chants d'allégresse
Et des cris d'ivresse,
Lorsque la tristesse
Règne dans mon cœur!
Dans cette demeure,
Où moi seul je pleure,
Où je maudis l'heure
Qui trompa mes vœux;
Leur destin prospère
Double ma misère,
Et moi seul sur terre
Suis donc malheureux!

CHŒUR, *en dehors.*

Vive le vin! vive la danse!
A tous les plaisirs livrons-nous;
Buvons à leur douce alliance!
Buvons à ces heureux époux!

SAINT-BRICE.

Oui, l'heure s'avance;
Du bal qui commence
L'on entend la danse...
O rage! ô fureur!
Ces chants d'allégresse,
Et ces cris d'ivresse
Que j'entends sans cesse,
Déchirent mon cœur.

SAINT-BRICE. On vient; et si quelqu'un de la maison me découvre ici, dans son appartement! où me cacher! Dieu! c'est elle! et elle est seule. Voilà le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

—

SCENE II.

SAINT-BRICE, HORTENSE, *entrant par une porte du fond, sans voir Arthur.*

HORTENSE, *se jetant sur un fauteuil.* Je n'y tiens plus. Les larmes me suffoquaient. J'ai pu m'échapper. Je peux donc pleurer seule un instant.

SAINT-BRICE, *à part, et s'avançant doucement.* Ah! elle est aussi malheureuse que moi!.. (*A demi-voix.*) Hortense, je vous revois enfin; mais dans quel moment!

HORTENSE, *se levant vivement.* M. de Saint-Brice! (*Avec dignité.*) Vous, Monsieur, vous dans ces lieux! qui vous a donné ce droit?

SAINT-BRICE. Mes droits! je les ai tous perdus; je



VERNILLAC. Hortense, ah! je me meurs! — Acte 2, scène 9.

n'en ai plus d'autres que votre compassion, que votre pitié.

HORTENSE. Laissez-moi ; je ne dois plus vous voir.

DUO.

(M. Blangini.)

SAINT-BRICE, *la retenant par la main.*

Un mot, encore un mot, Madame;
C'est, avant de quitter ces lieux,
La seule faveur que réclame
Des amants le plus malheureux.

HORTENSE, *avec ironie.*

Vous malheureux!
Lorsqu'en vos serments infidèles,
Bravant mon trop juste courroux,
Vous trahissez pour d'autres belles
Un cœur qui ne pensait qu'à vous.

SAINT-BRICE, *vivement.*

Que dites-vous?
Hélas! par une indigne trame,
Tous les deux on nous abusait.
Toujours constant, c'est vous, Madame,
Que mon amour accusait.

ENSEMBLE.

O trahison! ô perfidie!
Et pénétrer de tels secrets,
Lorsque le serment qui { vous / me } lie
Nous sépare, hélas! pour jamais!

SAINT-BRICE.

Comme moi, vous aimiez encore?

HORTENSE.

Oui, pour mon malheur, je le crois,
Car de cet hymen que j'abhorre
Je saurai respecter les droits...
Il faut partir, je vous l'ordonne.

SAINT-BRICE.

Quoi! vous auriez cette rigueur!

HORTENSE.

Arthur! lorsque tout m'abandonne,
Qu'au moins il me reste l'honneur.

SAINT-BRICE.

Vous perdre, c'est perdre la vie.

HORTENSE.

Ah! partez, je vous en supplie.

SAINT-BRICE.

Et vous m'aimez?

HORTENSE.

Plus que jamais!

SAINT-BRICE, *avec joie.*

Je pars, je pars, je le promets.

ENSEMBLE.

Il faut te fuir encore,
O toi, mes seuls amours!
Adieu! toi que j'adore,
Adieu donc, pour toujours!

(*Saint-Brice est hors de lui, baise ses mains, et ne peut se décider à la quitter.*)

HORTENSE. On vient; vous me perdez.

SAINT-BRICE. C'est fait de nous..... Non! grâce au ciel, c'est la marquise.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part*. Ici, ensemble! tous les deux. (*Allant avec colère à Saint-Brice.*) Eh quoi! Arthur, vous osez...

SAINT BRICE. Qu'avez-vous? vous êtes tremblante?

LA MARQUISE, *cherchant à se remettre*. Oui, d'effroi pour vous! imprudent que vous êtes, la compromettre ainsi!

SAINT BRICE. Ah! vous avez raison.

LA MARQUISE. Vernillac a des soupçons, il se doute que vous son rival; on le lui a dit, ou il l'a deviné, je ne sais comment. Mais il cherchait Hortense, il la demandait. Il peut monter en cet appartement.

SAINT-BRICE. Qu'il vienne; c'est à lui de trembler. Qu'il redoute mon désespoir, ma vengeance!

HORTENSE. O ciel!

LA MARQUISE. Arthur, y pensez-vous! songez à sa position, à la vôtre. Soyez prudent. Heureusement, je suis avec vous, et il n'y a plus rien à craindre. Mais tout à l'heure, là, en tête-à-tête... (*A part.*) J'ai peine à me contenir. (*A Saint-Brice.*) Pardon, c'est plus fort que moi; je suis si émue...

SAINT-BRICE. Autant que nous, en effet. (*Lui prenant la main.*) Notre amie!

HORTENSE. Notre seule amie!

LA MARQUISE. Rentrez au salon, où il ne faut pas que votre absence se prolonge plus longtemps.

HORTENSE. Oui, Madame. (*A Saint-Brice.*) Adieu, Arthur, adieu pour jamais.

SAINT-BRICE, *lui baisant la main, qu'il ne peut quitter*. Adieu.

LA MARQUISE, *à part*. Et devant moi! Ah! je me sens mourir. (*A Saint-Brice.*) Eloignez-vous, il le faut.

SAINT-BRICE, *regardant Hortense, qui vient de sortir*. Ah! maintenant je vous le promets.

LA MARQUISE. Et pour en être plus sûre, c'est avec moi que vous partirez. Je vous emmène.

SAINT-BRICE. Vous le voulez, et je vous en remercie. Votre présence, votre amitié peuvent seules adoucir mes peines.

LA MARQUISE. Demandez mes chevaux, ma voiture, et revenez me donner la main.

SAINT-BRICE. Oui, Madame, oui; ah! je suis bien malheureux! (*Il sort.*)

LA MARQUISE. Et moi donc!.. mais, grâce au ciel, mes tourments finiront. (*Avec satisfaction.*) Séparés maintenant, séparés pour jamais! et bientôt peut-être... (*Avec joie.*) Ah! oui. Qui pourrait s'y opposer... (*Se retournant vers le fond.*) Ah! c'est ce Galifard!

—

SCENE IV.

LA MARQUISE, GALIFARD.

GALIFARD. Je vous cherchais; je viens prendre vos ordres, Madame. Madame a-t-elle quelque chose à me commander pour Paris?

LA MARQUISE. C'est inutile, car j'y retourne moi-même, dès ce soir.

GALIFARD, *avec intérêt*. Et Madame y retourne seule, à une pareille heure?

LA MARQUISE. Je vous remercie de vos craintes pour moi... Mais rassurez-vous, M. de Saint-Brice m'accompagnera.

GALIFARD. Quoi! ce jeune homme, avec Madame, dans sa voiture; ça ne se peut pas.

LA MARQUISE. Et pourquoi donc?

GALIFARD, *froidement*. Parce que ce ne serait pas convenable.

LA MARQUISE, *étonnée*. Par exemple!

GALIFARD, *ingénument*. Madame me répondra à cela qu'elle est libre, qu'elle est veuve, et que peut-être même déjà elle le regarde comme un futur époux.

LA MARQUISE. Et quand il serait vrai? je vous trouve bien hardi...

GALIFARD. Ce que j'en dis n'est pas pour moi, à qui cela est parfaitement égal; mais c'est dans l'intérêt de Madame.

LA MARQUISE. Et comment cela?

GALIFARD, *avec ironie*. Un jeune homme qui est la candeur, la douceur, la bonté même, cela ne peut pas convenir à Madame.

LA MARQUISE. Quelle insolence!

GALIFARD, *levant la tête avec fierté*. C'est possible; j'ai changé de défaut. Ce matin, j'avais celui d'être bête; je m'en suis corrigé.

LA MARQUISE. Quel changement! et qui donc êtes-vous?

GALIFARD, *reprenant son air simple*. Je vous l'ai dit: Galifard, un simple garçon pharmacien, élève, comme vous, du chevalier de Sainte-Croix, votre maître, qui a, comme vous, quelques connaissances en chimie, et qui, mettant jusqu'à présent sa science au service de la vôtre, vous a secondée dans toutes vos entreprises, sans rien voir, sans rien dire...

LA MARQUISE, *à part*. O ciel!

GALIFARD. Et qui, content du sort que vous lui faisiez, n'aurait peut-être rien exigé davantage, sans ce déjeuner de ce matin, qui, par une attention délicate, devait être mon dernier repas.

LA MARQUISE. Vous pourriez supposer?..

GALIFARD, *vivement*. Mais, aussi habile que vous, j'avais les moyens de rendre nulle votre générosité. Je vous conseille donc à l'avenir de renoncer à me faire des présents, c'est du bien perdu. Comme cette tabatière en or, dont vous m'avez gratifié en sortant de table. (*La tirant de sa poche.*) Elle contient un macoubac, terrible peut-être pour tout autre amateur, que Dieu bénisse; mais pour moi tout à fait innocent. Ainsi, vous le voyez, nous pouvons nous dire mutuellement ce que disait l'autre jour le chevalier de Grammont à un joueur aussi adroit que lui: « Nous ne nous ferons rien, payons les cartes. »

LA MARQUISE. Monsieur!

GALIFARD. Après cela, vous les paierez peut-être un peu cher; c'est votre faute. Mais voici mes conditions: vous n'épouserez pas M. de Saint-Brice.

LA MARQUISE. Que dites-vous?

GALIFARD. Parce que je vous destine un autre parti.

LA MARQUISE. Quel est-il?

GALIFARD. Moi.

LA MARQUISE. Une telle infamie...

GALIFARD. Ne doit pas vous étonner. Vous avez une immense fortune; je n'ai rien que mes talents, et entre associés...

LA MARQUISE. Jamais, jamais; plutôt mourir. Et quand vous connaissez mon amour; quand vous savez qu'il était le but de toutes mes actions, et le seul espoir de ma vie...

GALIFARD, *souriant*. Oui, cela change un peu vos plans. (*Sévèrement.*) Mais il le faut; je le veux, où j'ai là les moyens de vous perdre. (*Tirant son portefeuille.*) Ces ordres que vous m'avez donnés par écrit, et dont le sens, quoique détourné, serait aisément compris ou expliqué; ces lettres de vous que j'ai gardées...

LA MARQUISE. Ah! traître que tu es! c'est là ce qui fait ta force. Eh bien! livre-moi, tu le peux, tu en es le maître.

GALIFARD, *froidement.* A quoi bon? et qu'y gagnerais-je? vous me supposez des intentions que je n'ai pas. Je ne demande rien, je vous l'ai dit, que ce mariage, secret si vous voulez, qui aura lieu en Italie, en pays étranger, où cela vous conviendra. Mais vous m'appartiendrez, votre fortune du moins. Après cela, et quoique Italien, je ne suis ni exigeant, ni jaloux; et une fois marié, je ne serai pas ridicule; vous n'aurez à craindre de moi ni infidélité, ni indiscrétion; et pour encourager votre confiance, je commencerai, je vous donnerai l'exemple. Je m'en rapporte à votre bonne foi et à votre générosité. (*Lui tendant le portefeuille.*) Voici vos lettres.

LA MARQUISE. Est-il possible!

GALIFARD. Elles y sont toutes; vous pouvez les examiner à loisir. (*Voyant la marquise qui se hâte de serrer le portefeuille.*) Mais pour cela, vous n'en êtes pas moins en mon pouvoir; vous renverrez M. de Saint-Brice; il retournera à Paris, seul et sans vous.

LA MARQUISE. M'imposer de telles conditions!

GALIFARD. Vous les tiendrez, s'il vous est cher; car à la moindre infraction à nos traités, je me venge sur lui par les mêmes moyens que vous m'avez enseignés.

LA MARQUISE, *tremblante et s'appuyant sur un fauteuil.* C'est fait de moi!

GALIFARD, *l'examinant et avec joie.* Ah! vous l'aimez bien! car je vous ai fait trembler; je ne me croyais pas tant de pouvoir. Alors, pensez à lui, car le voici.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-BRICE, MADELON.

MADELON. La voiture de Madame est à ses ordres. (*A Saint-Brice.*) Et puisque vous partez avec elle...

SAINT-BRICE. Oui, je suis prêt à l'accompagner.

LA MARQUISE, *cherchant à cacher son trouble.* C'est bien... pas encore... tout à l'heure... je suis à vous.

GALIFARD, *bas.* Ce n'est pas là ce dont nous sommes convenus.

SAINT-BRICE. Auriez-vous différé votre départ?

LA MARQUISE. Oui, pour quelques instants. (*Galifard tire de sa poche la tabatière d'or et frappe légèrement dessus avant de l'ouvrir; la marquise voit ce geste.*)

LA MARQUISE. O ciel! (*A Saint-Brice.*) Il faut d'abord que je vous voie, que je vous parle.

SAINT-BRICE, *vivement.* Disposez de moi. (*Madelon pendant ce temps, range tout dans l'appartement, prend la corbeille qui est sur une chaise, la met sur la table et regarde ce que contient le bouquet, etc.*)

LA MARQUISE, *le regardant avec crainte et tendresse.* Oui, je reste auprès de vous; je ne vous quitterai pas. Il le faut, je le dois; je dois veiller sur vous.

GALIFARD, *qui a ouvert froidement la tabatière, la présente à Saint-Brice.*) Monsieur le comte veut-il me faire l'honneur... (*Saint-Brice, sans lui répondre, ôte son gant et se dispose à prendre dans la tabatière. Mais avant que ses doigts y aient touché, la marquise se jette entre lui et Galifard.*)

LA MARQUISE, *vivement.* Partez, partez sur-le-champ.

SAINT-BRICE, *étonné.* Comment... et ce que vous me disiez tout à l'heure?

LA MARQUISE, *cherchant à se remettre.* Certainement; moi je reste, j'ai des motifs, qui jusqu'à demain me retiennent ici. Mais vous, c'est différent; vous savez bien, et c'était convenu, qu'il faut vous éloigner à l'instant. Nous nous reverrons plus tard.

GALIFARD, *froidement et jouant toujours avec la boîte.* C'est bien!

LA MARQUISE. Mais il y va de ce que j'ai de plus cher; partez sans moi; je le veux, je l'exige.

SAINT-BRICE. J'obéis; mais auparavant...

LA MARQUISE. Non, sortez de ces lieux, tout de suite; je le demande. Adieu. (*Saint-Brice s'incline.*)

GALIFARD, *remettant la tabatière dans sa poche.*) A la bonne heure! (*La marquise veut encore se rapprocher de Saint-Brice, mais elle rencontre un regard de Galifard qui la force à s'éloigner.*)

SCENE VI.

SAINT-BRICE, MADELON.

MADELON. C'est une véritable amie que vous avez là, et elle a bien raison; il faut partir.

SAINT-BRICE Oui, je le sens comme elle; mais m'éloigner sans apprendre à Hortense les motifs de ce départ!

MADELON, *l'entraînant.* Il le faut.

SAINT-BRICE, *apercevant l'encrier, qui est sur la table à sa droite, y court et s'assied.* Ah!

MADELON. Eh bien! que faites-vous?

SAINT-BRICE. Rien qu'un mot, un seul mot!.. (*Ecrivant.*) Qu'elle sache que c'est pour son repos, pour son honneur que je m'arrache des lieux qu'elle habite!

MADELON, *avec crainte et regardant autour d'elle.* Et si l'on vous surprenait dans cette chambre qui est la sienne?

SAINT-BRICE, *sans regarder.* Non, personne! (*Ecrivant toujours.*) Elle saura que le temps ni l'absence ne peuvent nous désunir; et ce serment que je signe d'être toujours à elle, je le tiendrai jusqu'à la mort! (*Se levant, et à Madelon.*) Tiens, remets-lui ce billet.

MADELON. Y pensez-vous?

SAINT-BRICE. Une lettre tout ouverte! ce sont mes adieux, mes derniers adieux; qu'elle les lise, et je pars moins malheureux. (*La marquise paraît en ce moment à la galerie du fond; elle voudrait parler à Saint-Brice, mais le voyant avec Madelon, elle s'arrête.*)

MADELON. Impossible, aujourd'hui, d'approcher de Madame, Monsieur ne la quitte pas un instant.

SAINT-BRICE. Eh bien! ce soir, demain! je t'en conjure, il y va de ma vie!

MADELON, *prenant la lettre.* Pauvre jeune homme! Mais moi-même je n'oserai jamais. (*Apercevant la corbeille qui est sur la table.*) Ah! une idée. (*Elle va à la corbeille, y prend un bouquet de roses, y cache la lettre et remet le bouquet dans la corbeille.*) Comme cela, cela vaut mieux. J'avertirai Madame de la prendre.

SAINT-BRICE. A merveille!

MADELON. Si toutefois M. de Vernillac me permet de lui parler; car les maris, c'est terrible! surtout les nouveaux. (*Geste de colère de Saint-Brice.*) Mais partez, Monsieur, partez.

SAINT-BRICE. Un instant encore...

MADELON, *le poussant et l'entraînant avec elle.* Non, non, je ne vous quitte pas que je ne vous aie vu dehors. (*Ils sortent par la porte à droite du spectateur; la marquise entre par la porte à gauche.*)

SCENE VII.

LA MARQUISE, *seule, vivement.* Un billet, là, dans cette corbeille, pour Hortense. (*Elle va à la corbeille et prend le bouquet de roses.*) Lisons vite! Quand il y a à peine une heure qu'il l'a quittée. Que peut-il avoir à lui dire? (*Tenant la lettre.*) Ma main tremble malgré moi. (*Lisant avec émotion et dépit.*) Ah! que d'amour! (*Avec douleur.*) Tout ce que j'éprouve, il l'a écrit, et c'est à elle! (*Lisant à haute voix et distinctement la lettre.*) « Oui, « Hortense, je vous ai aimée et vous aimerai toujours! la « trahison a pu nous séparer, mais non nous désunir. Vos « nouveaux serments ne me dégagent pas des miens; j'y « resterai fidèle, je resterai libre; et tant que vous vivrez, « aucune union, aucun hymen n'engagera ma foi; je vous « le jure, et j'en signe la promesse. » Qu'ai-je lu! Ainsi

se dissipe mon seul espoir! (*Elle reploie la lettre qu'elle remet dans le bouquet.*) Après tant d'efforts pour l'unir à moi! après tant d'obstacles détruits, il en reste encore! Ce Galifard! cette Hortense qui est perdue pour lui, et dont le souvenir vient encore se placer entre nous. Ah! que ne puis-je renverser tout ce qui nous sépare! me défaire à la fois de tous mes ennemis! (*Elle se rapproche de la corbeille, reprend le bouquet de roses et la lettre, et joue de l'autre main avec un flacon de cristal attaché à sa ceinture.*) Oui, c'est bien là de l'amour, de l'amour passionné, insurmontable. Tant qu'elle vivra... Et quand je pense qu'une goutte de ce flacon peut me délivrer à jamais de l'ennemie la plus redoutable pour moi! (*S'arrêtant et détournant la tête.*) Ah! une pauvre fille qui ne m'a jamais offensée... (*Reprenant avec colère.*) Jamais offensée! mais il l'aime, il l'aimera toujours! unis ou séparés, il sera toujours à elle; il lui appartiendra, *et tant qu'elle vivra!* (*Avec rage.*) Tant qu'elle vivra!.. (*Par un mouvement convulsif et presque involontaire, elle jette sur le bouquet quelques gouttes du flacon.*) Dieu! l'on vient! (*Elle remet le bouquet dans la corbeille, et s'en éloigne.*)

—

SCENE VIII.

LA MARQUISE, VERNILLAC, HORTENSE, MADELON, HOMMES ET FEMMES DE LA NOCE, *venant assister au coucher de la mariée.*

FINAL.

(M. Carafa.)

CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voici minuit, retirons-nous.

(*Ici l'on entend dans le lointain un air de danse.*)

VERNILLAC.

J'en ai les craintes les plus grandes,
Ce bal-là n'en finira pas;
Entendez-vous encor là-bas
Les menuets, les sarabandes?

LA MARQUISE, *à Vernillac, s'efforçant de sourire.*

Adieu, moi, je retourne à Paris à l'instant.

VERNILLAC, *à la marquise.*

Si les autres, du moins, pouvaient en faire autant!
Moi, que le bal n'amuse guère,
Je voulais m'échapper sans bruit;
Et ces messieurs, avec mystère,
Jusqu'ici m'ont tous reconduit.

CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voici minuit, retirons-nous.

HORTENSE, *à part, à droite du théâtre.*

Que désormais l'honneur seul me conseille!

MADELON, *s'approchant d'Hortense, lui dit à demi-voix.*

Une lettre de lui!

HORTENSE, *vivement.*

Je dois la refuser.

MADELON, *montrant la table à gauche.*

Dans un bouquet de fleurs, là! dans cette corbeille!..

VERNILLAC, *qui les voit causer à voix basse, s'approche et entend ces derniers mots :*

« Là! dans cette corbeille!.. »
(*A part.*)
Que veut dire cela? voudrait-on m'abuser?

CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voici minuit, retirons-nous.

(*Tous les gens de la noce sortent. Vernillac ferme les portes.*)

—

SCENE IX.

HORTENSE, VERNILLAC.

(*Hortense s'est jetée à droite sur un fauteuil, du côté opposé à celui où est la corbeille de noces. Elle reste la tête appuyée sur sa main, et plongée dans ses réflexions. Vernillac, après avoir regardé attentivement autour de lui, s'approche d'elle lentement.*)

VERNILLAC.

Lorsque l'hymen qui nous engage
Tous deux nous enchaîne à jamais,
Dans votre cœur ce mariage
Ne laisse-t-il aucuns regrets?

HORTENSE.

Soumise au nœud qui nous engage,
Et toujours fidèle à l'honneur,
Vous obéir dans mon ménage,
Vous plaire sera mon bonheur.

VERNILLAC, *la regardant avec défiance.*

Ainsi donc, il n'est dans votre âme
Rien dont je puisse être jaloux?
Eh! mais... vous vous taisez, Madame?

HORTENSE, *tremblante et baissant les yeux.*

Je n'aimerai que mon époux.

VERNILLAC, *la regardant.*

Et jamais dans votre pensée
Vous n'aurez de secret pour lui?

HORTENSE, *à part.*

De terreur mon âme est glacée.

VERNILLAC, *insistant d'une voix sévère.*

Jamais de secrets!

HORTENSE, *pouvant à peine parler.*

Oui, jamais!

VERNILLAC, *d'un air menaçant, et montrant la corbeille.*

Pas même ici?
Parmi ces fleurs...
(*A part.*)
O ciel! elle a frémi.

ENSEMBLE.

HORTENSE, *à part.*

La force m'abandonne,
Hélas! et malgré moi,
Dans mon cœur je frissonne
Et de trouble et d'effroi.

VERNILLAC, *à part.*

Malgré moi, je soupçonne
Son trouble et son effroi;
La prudence l'ordonne,
Soyons maître de moi.

VERNILLAC, *à Hortense.*

Ce trouble, je le vois, cache quelque mystère
Que je veux pénétrer...
(*Il s'élance vers la corbeille.*)
Il n'importe à quel prix!

HORTENSE.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

VERNILLAC, *avec colère.*

Vous savez donc...

HORTENSE, *d'un air suppliant.*

Monsieur!

VERNILLAC.

Achevez.

HORTENSE.

Je ne puis.

VERNILLAC, *lui prenant la main.*

Parlez.

HORTENSE, *hors d'elle-même.*

Eh bien, je ne puis m'en défendre :
Là, dans ces fleurs... du moins on vient de me l'apprendre,
Car moi, je l'ignorais...

VERNILLAC, *avec impatience.*

Eh bien?

HORTENSE, *baissant les yeux.*

Est un billet.

VERNILLAC, *avec colère.*

Et de qui?

HORTENSE, *tremblante.*

De quelqu'un qui dès longtemps m'aimait.

VERNILLAC.

O fureur!

HORTENSE, *vivement, et les mains jointes.*
De quelqu'un dont l'image est bannie,
Que je ne verrai plus, que pour jamais j'oublie.
VERNILLAC, *allant à la table.*
Je veux voir cet écrit.
HORTENSE, *le retenant.*
Monsieur, au nom du ciel!
VERNILLAC.
Je veux le voir.
HORTENSE.
Ah! par pitié! par grâce!..
VERNILLAC, *la repoussant.*
Et quoi! votre cœur criminel
De m'implorer a l'audace!
(*Courant à la corbeille, et saisissant le bouquet.*
Non, point de pitié, point de grâce!
(*Il veut regarder le bouquet, en respire la vapeur empoisonnée, et tombe sur le fauteuil qui est près de la table; puis, se soulevant avec peine, il retombe en s'écriant :*)
Hortense! Ah! je me meurs.
HORTENSE.
Monsieur!.. Il n'entend plus; ô comble de terreurs!
(*Lui prenant la main.*)
Quel froid mortel!.. et seule ici... personne!
(*Ecoutant au fond.*)
Personne autour de moi, quand l'air au loin résonne
Du tumulte du bal et de ses sons joyeux.
(*Elle court à plusieurs sonnettes, qu'elle tire avec violence.*)
Au secours! au secours!

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADELON, *entrant la première; puis* PLUSIEURS PERSONNES DE LA NOCE; *les portes du fond restent ouvertes, et l'on entend, pendant la fin de cet acte, un bruit lointain de bal.*

MADELON.
Qu'avez-vous?
(*Apercevant Vernillac.*)
Ah! grands dieux!
(*Les gens de la noce se pressent autour de lui, et cherchent à le faire revenir.*)
ENSEMBLE.
HORTENSE ET MADELON.
La force m'abandonne,
Hélas! c'est fait de moi;
Je tremble, je frissonne
Et d'horreur et d'effroi.
CHŒUR, *autour de Vernillac.*
Le trépas l'environne,
Et qu'est-ce que je voi?
Je tremble, je frissonne
Et d'horreur et d'effroi.
CHŒUR, *à Madelon, à demi-voix.*
Il n'est plus!
MADELON.
Mort!.. mort!.. ah! grands dieux!
HORTENSE, *voulant s'avancer.*
Que dites-vous?
MADELON, *l'empêchant d'approcher.*
Éloignez de ses yeux
Ce spectacle affreux.
CHŒUR.
Sortons, éloignons de ces lieux
Ce spectacle affreux.
(*Les gens du bal ont formé des groupes autour de Vernillac, et masquent sa vue à Hortense, que Madelon entraîne. Pendant ce temps, le bruit du bal continue toujours dans le lointain. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe à Paris, rue Neuve-Saint-Paul, dans l'hôtel de la marquise. Un salon. Porte au fond : deux latérales. A gauche du spectateur, une cheminée.

—

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *assise près de la cheminée, et* DEUX DOMESTIQUES *debout, recevant ses ordres.* Vingt personnes à dîner, vous entendez. A côté de moi M. de Soubise et M. de Dangeau. Nous dînerons tard, très-tard, à deux heures! M. de Dangeau est obligé d'aller ce matin à la cour; et c'est pour se rendre à mon invitation qu'il reviendra exprès de Versailles. (*Réfléchissant.*) De Versailles! il nous en rapportera des nouvelles... (*Aux deux domestiques.*) Je déjeunerai seule, ici, au coin du feu; une tasse de thé, pas autre chose; pour tantôt, que l'on n'épargne rien, et que tout soit convenable. (*Ils vont pour sortir.*) Un mot encore; je ne reçois personne ce matin que M. de Saint-Brice, si par hasard il se présentait, et mon intendant Galifard, qui doit venir. Allez, qu'on me laisse. (*Les domestiques sortent.*)

—

SCENE II.

LA MARQUISE, *seule.* Oh! il viendra! il n'aura garde d'y manquer; il m'a fait demander un moment d'entretien, et lui-même a fixé l'heure. C'est fini, nous traitons d'égal à égal! patience! nous verrons qui des deux l'emportera. Commençons par examiner ces lettres que mon imprudence avait laissées entre ses mains, et qu'il m'a rendues, pour donner, disait-il, l'exemple de la générosité. (*Ouvrant une des lettres.*) Générosité qui lui coûte peu; car ces lettres, il ne pouvait guère en faire usage contre la personne qui les a écrites, sans compromettre celle qui les avait reçues. (*Après avoir lu.*) Oui, voilà quelques phrases douteuses, que l'on pouvait tourner contre moi. (*Prenant d'autres lettres.*) Ces deux autres aussi, (*Réfléchissant.*) surtout à cause des événements qui les ont suivies. (*Parcourant d'autres lettres.*) J'ai eu tort, grand tort. (*Froidement.*) Je n'écrirai plus! Brûlons tout cela. (*Elle jette l'une après l'autre toutes les lettres au feu.*) Me voilà tranquille! Ne reste-t-il plus rien dans ce portefeuille? (*Le secouant.*) Non. (*L'examinant avec attention.*) Cependant, et quoique rien ne soit apparent, il me semble à la forme que ce doit être un de ces portefeuilles à secret, inventés par cet Italien, et je crois me rappeler qu'en pressant un des coins de la monture... (*Elle pousse un ressort.*) Oui, vraiment, c'est bien cela. (*Elle retire quelques papiers qu'elle parcourt.*) Des formules, des recettes; il est vraiment plus habile que je ne pensais, et ce papier rouge plié... (*L'ouvrant.*) Ah! ah! un antidote certain : je comprends maintenant. (*Souriant.*) C'est à l'aide de ce préservatif infaillible qu'il a déjoué hier matin mes combinaisons. (*Elle jette au feu la poudre que renfermait ce papier.*) Ennemi difficile à surprendre! et s'il s'apercevait... (*Avec joie et saisissant une idée qui lui vient.*) Il ne s'en apercevra pas! (*Lentement et réfléchissant.*) Et si l'on remplaçait ce moyen de défense par un autre tout contraire; si plus tard, trahi lui-même par ses propres précautions... (*Sortant brusquement de sa rêverie :*) Qui vient là?

—

SCENE III.

LA MARQUISE, UN DOMESTIQUE, *rentrant.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Galifard, qui demande à parler à madame la marquise.

LA MARQUISE, *se levant.* Galifard! (*Froidement.*) C'est bien; je suis à tui. Faites-le entrer dans ce salon, et qu'il attende : je vais revenir. (*Elle prend le papier rouge et le portefeuille qu'elle emporte, et entre dans l'appartement à gauche.*)

LE DOMESTIQUE, *s'inclinant.* Oui, Madame. (*Allant à la porte du fond, et s'adressant à Galifard, qu'il fait entrer.*) Entrez, entrez, Madame est occupée, et elle ne peut vous donner audience que dans un instant. Attendez là, camarade. (*Il sort.*)

—

SCENE IV.

GALIFARD, *seul, le regardant sortir.* Camarade! En voilà un que je mettrai à la porte, et dès demain. (*Regardant autour de lui.*) C'est agréable d'être chez soi! Bel appartement, bel hôtel! et quand je pense que bientôt, que dès à présent tout cela m'appartient. (*Souriant.*) Mais cela devait finir ainsi : avec de l'ordre et de l'intelligence, on prospère toujours.

COUPLETS.

(M. Bertou.)

Gens sans caractère
Et sans dignité,
Qui, dans la misère
Et la probité,
Végétez sans cesse,
Et qui, mal vêtus,
Vantez la sagesse,
L'honneur, les vertus :
Sots, sots que vous êtes,
Changez tous d'emplois;
Car les plus honnêtes
Sont les plus adroits.
Sans peur, sans reproches,
De gros fournisseurs,
En vidant vos poches,
Remplissent les leurs.
Quand ils ont voiture,
Laquais et bon vin,
La probité pure
A pied meurt de faim....
Sots, sots que vous êtes,
Changez tous d'emplois;
Car les plus honnêtes
Sont les plus adroits.

Ah! (*A part.*) C'est mon épouse!

—

SCENE V.

GALIFARD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *le saluant de la main.* Vous êtes de parole...

GALIFARD. Toujours, madame la marquise.

LA MARQUISE. J'ai trouvé en effet toutes les lettres que vous aviez reçues de moi.

GALIFARD. Le compte y était bien, n'est-il pas vrai? et il n'en manquait aucune?

LA MARQUISE, *lui rendant le portefeuille.* Aucune.

GALIFARD, *examinant le portefeuille et voyant qu'il est intact.* La régularité dans mes comptes, c'est une habitude que j'ai prise dans mon état d'intendant. (*Mettant le portefeuille dans sa poche.*) Et puis, les lettres de Madame m'étaient trop chères pour ne pas les conserver toutes avec soin; trésor précieux, qui maintenant, je m'en doute, n'existe plus.

LA MARQUISE. Je viens de les brûler.

GALIFARD. C'est aussi ce que j'aurais fait à la place de Madame; et maintenant, grâce au ciel, il n'y a plus entre nous d'autres rapports que ceux de la bonne foi, et d'une inclination mutuelle. On ne pourra plus dire que c'est un mariage d'intérêt.

LA MARQUISE, *avec un mouvement de colère qu'elle réprime soudain.* Un mariage? Vous y tenez donc toujours?

GALIFARD. Plus que jamais : c'est une idée fixe.

LA MARQUISE. Et vous n'avez pas pensé à ce qu'on en dirait dans le monde?

GALIFARD. Tant pis pour ceux qui en médiraient. (*Froidement.*) Nous savons, vous et moi, comment les faire taire...

LA MARQUISE, *avec hauteur.* Galifard!

GALIFARD. Après cela, je conviens qu'en France, à Paris, dans vos brillantes sociétés de la place Royale, cela pourrait avoir quelque inconvénient. Mais dans mon pays, en Italie, où je ne suis plus connu, rien ne vous empêche d'épouser le signor Galifardi, ou même le prince Galifardi; car en Italie nous sommes tous princes.

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DEUX DOMESTIQUES, *apportant du thé sur un guéridon qu'ils placent près de la marquise.*

LA MARQUISE. Ah! c'est bien. C'est mon déjeuner. (*Aux domestiques.*) Retirez-vous... (*A Galifard.*) Vous permettez, monsieur Galifard?

GALIFARD. Comment donc, Madame!..

LA MARQUISE. Oserais-je vous offrir une tasse de thé?

GALIFARD. Certainement, Madame. Aux termes où nous en sommes... c'est un honneur que tout autre que moi serait peut-être bien téméraire d'ambitionner. Mais, comme je vous le disais hier, je ne crains rien; j'ai confiance, j'accepte.

LA MARQUISE, *d'un air aimable.* Et vous avez raison. Prenez un siége; mettez-vous là, et parlons d'affaires.

GALIFARD, *s'asseyant.* Parlons-en de bonne amitié.

DUO.

(M. Auber.)

ENSEMBLE.

Douce amitié! par ta puissance
Tout ici-bas est oublié,
Et qu'entre nous règnent d'avance
La confiance et l'amitié.

GALIFARD.

Ainsi donc et pour l'Italie
Tous deux nous partons dès demain.

LA MARQUISE, *faisant le thé.*

Nous partirons pour l'Italie,
Puisque tel est votre dessein.

GALIFARD, *la regardant.*

C'est là que d'une tendre amie
L'amour me destine la main.

LA MARQUISE, *préparant toujours le thé.*

Ah! c'est là qu'une tendre amie
Doit au vôtre unir son destin.

GALIFARD.

Destin glorieux qui m'honore!

LA MARQUISE, *souriant.*

Ah! nous n'y sommes pas encore.

(*Versant du thé, d'abord dans sa tasse, puis ensuite dans celle de Galifard.*)

Déjeunons, mon futur époux.

GALIFARD.

C'est juste.

(*La marquise met du sucre dans sa tasse et boit. Pendant ce temps, Galifard, qui a pris son portefeuille, en ouvre le ressort, prend le papier rouge, et jette dans sa tasse une pincée de la poudre qui s'y trouve renfermée.*)

LA MARQUISE, *le regardant faire.*

Eh! mais, que faites-vous?

GALIFARD, *froidement, et d'un air détaché.*

Rien : c'est mon régime ordinaire!
Une espèce de vulnéraire
Qui rend le thé très-stomacal,
(*Souriant.*)
Et l'empêche de faire mal.

LA MARQUISE, *souriant.*

Une semblable inquiétude
Entre amis!

GALIFARD, *souriant aussi.*

C'est égal,
On peut, sans le vouloir, se tromper... l'habitude ..

LA MARQUISE, *pendant qu'il boit.*

Oh! je ne dis plus rien.
C'est bien.

GALIFARD.

N'est-il pas vrai?

LA MARQUISE.

Très-bien, très-bien, très-bien.

ENSEMBLE.

Douce amitié! par ta puissance
Tout ici-bas est oublié,

Et qu'entre nous règnent d'avance
La confiance et l'amitié.

LA MARQUISE, *avec gaieté.*
Nous partons donc pour l'Italie!
Et nous partirons dès demain?

GALIFARD.
Ah! combien l'hymen qui nous lie
Nous promet un heureux destin!

LA MARQUISE.
Et quel bonheur sera le nôtre!

GALIFARD.
Point de contrainte, de façons.

LA MARQUISE.
Jamais de secrets l'un pour l'autre.

GALIFARD.
Quel bon ménage nous ferons!

ENSEMBLE.
L'hymen qui nous rassemble
N'aura que de beaux jours;
Buvons, buvons ensemble
A l'hymen, aux amours.

GALIFARD, *à part.*
Ah! pour moi quelle ivresse!
J'ai su, par mon adresse,
Partager sa richesse
Et l'engager à moi.
Ah! quel bonheur extrême!
Malgré celui qu'elle aime,
Je la force elle-même
A me donner sa foi.

LA MARQUISE, *à part.*
Ah! pour moi quelle ivresse!
Sa haine vengeresse
D'une telle promesse
A dégagé ma foi.
Oui, par ce stratagème,
C'est son adresse même
Qui vient aujourd'hui même
De le livrer à moi.

ENSEMBLE.
L'hymen qui nous rassemble
N'aura que de beaux jours;
Buvons, buvons ensemble
A l'hymen, aux amours.

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-BRICE, *entrant par la porte à droite, et regardant encore dans l'appartement par lequel il entre.*

GALIFARD. Qui vient nous déranger? On ne peut pas être seul un moment dans son ménage.

LA MARQUISE. Monsieur de Saint-Brice.

SAINT-BRICE, *pâle et agité entrant brusquement.* Ah! Madame! je viens à vous; si vous saviez... (*Apercevant Galifard.*) Mais pardon, vous étiez en affaires; j'attendrai.

LA MARQUISE, *d'un air de prière.* Galifard!

GALIFARD. Je comprends! je m'en vais, mais il ne faut pas qu'il s'y accoutume. Faites-lui vos adieux, et demain en Italie.

LA MARQUISE, *gaiement.* Soit, je m'y résigne; il faut bien se faire une raison, et demain, ce soir même, je l'espère, ces idées-là n'auront plus rien qui m'effraie.

GALIFARD. A la bonne heure; nous serons unis, je le jure. Adieu, signora. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

LA MARQUISE, SAINT-BRICE, *qui s'est jeté dans un fauteuil, et qui y reste la tête appuyée dans les mains.*

LA MARQUISE, *regardant sortir Galifard avec joie.* Adieu, et cette fois, pour jamais; avant une heure je serai sûre de son silence; et libre maintenant de ma main et de mon cœur... (*Elle s'approche de Saint-Brice, qui est toujours assis dans le fauteuil.*) Qu'avez-vous, mon ami? Que vouliez-vous m'apprendre? parlez, vous savez si je vous suis dévouée.

SAINT-BRICE. Je connais votre amitié, et j'en viens réclamer une grande preuve. Un événement horrible est arrivé.

LA MARQUISE, *à part.* Aurait-il appris déjà?..

SAINT-BRICE. Hier soir à Versailles...

LA MARQUISE, *à part.* Il sait tout.

SAINT-BRICE. Concevez-vous un malheur pareil? le soir même de leurs noces, à peine les avions-nous quittés.

LA MARQUISE. Eh bien! achevez.

SAINT-BRICE. Expiré sur-le-champ, comme frappé de la foudre.

LA MARQUISE. O ciel! celle que vous aimiez tant! cette pauvre Hortense!..

SAINT-BRICE, *vivement.* Non, Madame, ce n'est pas elle.

LA MARQUISE, *stupéfaite.* Et qui donc?

SAINT-BRICE, *de même.* Son mari!

LA MARQUISE, *atterrée.* Ah! grand Dieu! mais ce n'est pas possible; c'est épouvantable!

SAINT-BRICE. La nouvelle n'en est que trop certaine; et vous sentez que l'honneur, la délicatesse, me forcent seuls à contraindre des sentiments que maintenant je serais maître de laisser éclater; car enfin elle est libre, moi aussi; nous nous aimons tous deux, et rien ne peut nous empêcher plus tard d'être unis.

LA MARQUISE, *à part.* Tant de périls, tant de crimes, pour en arriver là!

SAINT-BRICE, *continuant avec chaleur.* Mais d'ici à ce qu'il me soit permis de réaliser un tel projet, jusqu'à ce que je puisse lui rendre publiquement mes soins et mes hommages, c'est près de vous que je lui ai conseillé de chercher un asile, près de vous qui seule nous avez témoigné de l'intérêt; et dans ce moment elle doit être ici, chez vous.

LA MARQUISE, *troublée.* Chez moi! je ne puis... craignez de me la confier.

SAINT-BRICE. Et pourquoi?

LA MARQUISE. Je ne sais, mais les convenances et votre présence chez moi...

SAINT-BRICE. Je m'éloignerai. Je sais qu'elle est là; daignez l'accueillir; convenez avec elle du temps, de l'époque où je pourrai me présenter devant elle, je me soumets à tout; et même aujourd'hui, avant mon départ, je ne lui ferai mes adieux qu'autant qu'elle et vous daignerez y consentir.

LA MARQUISE. C'est bien : laissez-nous.

SAINT-BRICE, *lui baisant la main.* Ah! que vous êtes bonne! (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE IX.

LA MARQUISE, HORTENSE.

LA MARQUISE, *à part.* Les laisser se voir, s'aimer! Je ne le pourrais pas! Que faire cependant? elle ne serait plus, qu'il l'aimerait encore; ils s'aimeront donc toujours! oh! non... non. (*Haut, à Hortense qui s'avance lentement et les yeux baissés.*) Approchez, mon enfant.

HORTENSE. M. de Saint-Brice vous quitte?

LA MARQUISE, *d'un air distrait.* Oui; et je suis encore toute tremblante de ce qu'il vient de m'apprendre.

HORTENSE. N'est-ce pas, Madame, et qui m'aurait dit hier... Eh! mais, vous ne m'écoutez pas?

LA MARQUISE. Non, une autre idée m'occupait; pardon.

HORTENSE. Conçoit-on un événement pareil? aussi prompt, aussi effroyable?

LA MARQUISE. Il n'était que trop à craindre : ses menaces d'hier m'avaient fait frémir; et la jeunesse, l'amour, le désespoir...

HORTENSE. Que dites-vous?

LA MARQUISE, *avec égarement et sans l'écouter.* Qui ne l'excuserait? Quand il faut renoncer à ce qu'on aime, et plus encore, la voir dans les bras d'un autre! (*Avec exaltation.*) Ah! je conçois tout, je comprends tout ce que la passion peut faire entreprendre et peut faire oublier.

HORTENSE. Madame, au nom du ciel, vous me glacez de terreur.

LA MARQUISE, *sortant de son égarement.* Qu'ai-je dit? qu'avez-vous entendu?

HORTENSE, *tremblante.* Je ne sais. Mais M. de Saint-Brice, qui à l'instant même vous quittait...

LA MARQUISE, *avec effroi et lui mettant la main devant la bouche.* Taisez-vous, taisez-vous; je ne sais rien, je ne dois rien savoir, ni vous non plus! ce serait nous perdre tous. (*Avec force.*) Voulez-vous le perdre?

HORTENSE, *poussant un cri.* Ah!

LA MARQUISE. Qu'avez-vous, mon enfant?

HORTENSE, *se jetant dans ses bras en sanglotant.* Ah! Madame! ah! ma protectrice!..

LA MARQUISE. Calmez-vous, de grâce.

HORTENSE, *à voix basse.* Qu'il parte à l'instant, qu'il quitte la France! Je ne le verrai plus, ni lui, ni personne; je renonce au monde, et ensevelie dans un couvent...

LA MARQUISE. Silence, on vient. Cachez votre effroi, vos larmes! pour vous, et je n'ose le dire, pour notre ami.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS.

FINAL.

(M. Hérold.)

CHŒUR.

Quand l'amitié nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Certains de trouver près d'elle
Tous les plaisirs à la fois.

LA MARQUISE, *allant à eux.*

Pardon, Messieurs, pardon du trouble où je me voi.
En voulant aujourd'hui vous réunir chez moi,
J'étais loin de m'attendre au coup qui nous accable:
Une fête aujourd'hui serait peu convenable
Quand je viens de perdre un ami,
Vernillac!

CHŒUR.

Ah! grand Dieu!

LA MARQUISE, *montrant Hortense.*

Dont la veuve est ici.

CHŒUR, *regardant Hortense.*

Eh quoi! si jeune encore!
A peine à son aurore
Connaître le malheur!
Respectons sa douleur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE, *à la marquise.*

Eh bien! vous l'avez vue, et puis-je devant elle
Me présenter?

LA MARQUISE.

Pas à présent, plus tard.

SAINT-BRICE, *avec surprise.*

Elle refuse!

LA MARQUISE.

Oui, sa douleur mortelle,
Ainsi que son devoir, veulent votre départ.

SAINT-BRICE, *s'approchant d'Hortense.*

Dois-je le croire? est-ce bien vous, Hortense,
Qui d'un ami redoutez la présence?

HORTENSE, *avec émotion, et baissant les yeux.*

Je ne dois plus, je ne veux plus vous voir.

SAINT-BRICE.

Et pourquoi donc?

HORTENSE.

Vous devez le savoir.

SAINT-BRICE.

Qui, moi?

HORTENSE.

Partez, vous devez me comprendre;
Dans un couvent demain je vais me rendre.

SAINT-BRICE.

Et pour quel temps?

HORTENSE.

Pour toujours.

SAINT-BRICE.

Ah! grands dieux!
Écoutez-moi.

HORTENSE.

Jamais! je ne le peux.

ENSEMBLE.

HORTENSE.

Dans mon âme éperdue,
Je frémis à sa vue;
Une secrète horreur
S'empare de mon cœur.

SAINT-BRICE.

Quelle crainte inconnue
Fait redouter ma vue?
D'une horrible terreur
Je sens battre mon cœur.

CHŒUR, *regardant Hortense.*

Elle tremble à sa vue!
Son âme trop émue
Succombe à son malheur;
Respectons sa douleur.

LA MARQUISE, *à Saint-Brice.*

Venez, fuyez sa vue;
Son âme trop émue
Succombe à son malheur;
Respectez sa douleur.

SAINT-BRICE, *à Hortense.*

Vous le voulez, je me retire!
Mais qu'un seul mot calme mon cœur,
Qu'au moins mon aspect vous inspire
De la pitié!

HORTENSE, *s'éloignant.*

C'est de l'horreur!

SAINT-BRICE.

Ah! c'en est trop! un tel outrage
De l'amitié rompt tous les nœuds.

LA MARQUISE, *l'entraînant.*

Venez, venez, quittons ces lieux.

SAINT-BRICE.

Oui, je veux fuir... oui, j'aurai le courage
De briser des nœuds détestés.

LA MARQUISE, *l'entraînant, et prête à sortir.*

Il est à moi, je triomphe!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GALIFARD, *pâle, mourant, et entouré de gens de justice.*

GALIFARD, *montrant du doigt la marquise, et parlant avec effort.*

Arrêtez!
Cette fois votre adresse a déjoué la mienne,
Mais j'ai pris ma revanche; avant ma fin prochaine,
J'ai tout dit.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! c'est fait de moi!

GALIFARD, *aux gens de justice.*

Saisissez-la, Messieurs, au nom du roi.

SAINT-BRICE, *aux exempts qui s'avancent.*

De quel droit?

GALIFARD, *essayant de sourire.*

Oh! j'ai plus d'une preuve.
(*Montrant Hortense.*)
C'est par elle d'abord que Madame fut veuve.

HORTENSE ET SAINT-BRICE, *se tenant l'un contre l'autre.*

O ciel! est-il possible?

GALIFARD, *souriant avec ironie.*

Et bien d'autres encor.

HORTENSE, *à demi-voix, à Saint-Brice.*

Pardon, pardon! d'horreur, ah! mon âme est glacée.

GALIFARD, *s'approchant de la marquise.*

Je vous l'avais bien dit: nous aurons même sort,
Même destin. Venez, ma noble fiancée,
Vous savez comme moi quel autel nous attend.

ENSEMBLE.

CHŒUR *des exempts.*

Allons, qu'on nous suive à l'instant!
Et sur sa tête criminelle
Qu'enfin la justice éternelle
Fasse tomber le châtiment!

SAINT-BRICE, HORTENSE ET LE CHŒUR.

Dieu tutélaire! ô Dieu puissant!
Gloire à ta justice éternelle
Contre une trame criminelle,
Elle a protégé l'innocent.

(*Saint-Brice et Hortense sont à droite, l'un près de l'autre. Des exempts ont entouré la marquise. Galifard veut les suivre; mais il chancelle et tombe expirant. La marquise, que l'on entraîne, jette sur lui des regards de triomphe et de vengeance.*)

FIN DE LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.

LA VIEILLE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 14 mars 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE,

MUSIQUE DE M. FÉTIS.

Personnages.

LA COMTESSE DE XÉNIA.
EMILE DE VERCIGNY, jeune officier.
LÉONARD, artiste.
PÉTÉROFF, régisseur.

La scène se passe aux environs de Wilna.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, deux latérales. A droite, une table; à gauche une psyché, une toilette, etc.

SCENE PREMIERE.

INTRODUCTION.

(*Péléroff est assis devant une table, et écrit; plusieurs esclaves et paysans russes arrivent par groupes. Ils se consultent entre eux, puis vont s'adresser à Pétéroff qu'ils entourent.*)

CHŒUR.

Voici l'heure de l'ouvrage :
Nous venons, suivant l'usage,
Nous venons prendre humblement
Les ordres de l'intendant.
Parlez, parlez, monsieur l'intendant.

PÉTÉROFF.

Silence! et qu'on me laisse.

CHŒUR.

Taisons-nous, de peur
De fâcher monseigneur,
Monseigneur le régisseur.

UN DES PAYSANS, *s'approchant.*

C'est que madame la comtesse
Nous avait dit...

PÉTÉROFF.

Elle est notre maîtresse,
J'en veux bien convenir; mais vu ses soixante ans,
Elle me fait ici la grâce
De se fier en tout à mes soins prévoyants.
Je me commande alors ce qu'il faut que je fasse,
Et tout n'en va que mieux : car mon raisonnement
Est qu'il faut unité dans le gouvernement.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *en livrée.*

PÉTÉROFF.

Eh mais, qui vient encore?

LE DOMESTIQUE.

Un Français qui demande
Le prisonnier blessé, l'officier étranger
Qui demeure en ces lieux.

PÉTÉROFF.

Au jardin qu'il attende :
Il dort encore, et rien ne doit le déranger :
(*Aux autres esclaves.*) (*Le domestique sort.*)
Partez tous, j'irai moi-même
Vous porter mon ordre suprême.

CHŒUR.

Voici l'heure de l'ouvrage :
Nous allons, suivant l'usage,
Attendre bien humblement
Les ordres de l'intendant.
Honneur, honneur à monsieur l'intendant.
(*Ils sortent.*)

SCENE III.

PÉTÉROFF, *seul, puis* ÉMILE.

PÉTÉROFF. Ah bien oui! réveiller notre jeune officier; ma maîtresse gronderait joliment! un prisonnier blessé, que nous avons reçu avec les égards dus au courage malheureux, parce que le malheur et le courage ont toujours été accueillis dans notre château. Ah! voici monsieur Emile. Bonjour, mon officier; comment vous va ce matin?

ÉMILE. A merveille! je te remercie; ma blessure est presque guérie, et je crois qu'aujourd'hui je pourrai commencer à sortir.

PÉTÉROFF. Et comment avez-vous dormi?

ÉMILE. Fort bien : madame la comtesse avait reçu hier une lettre de l'armée qui m'a fait passer une excellente nuit.

PÉTÉROFF. Il y a donc de bonnes nouvelles?

ÉMILE. Oui, il paraît qu'on a frotté vos Cosaques; ç'a m'a fait plaisir.

PÉTEROFF. Mais pas à eux; et vous m'annoncez cela avec une joie...

ÉMILE. Écoute donc : parce que je suis prisonnier en Russie, crois-tu que je sois devenu Russe? Du reste, tout fait croire à une paix prochaine, et j'en suis enchanté.

PÉTÉROFF. Moi aussi, attendu que les Français n'ont qu'à reprendre Wilna, voilà notre château qui est exposé.

ÉMILE. Ne crains rien, c'est moi qui à mon tour vous protégerai; et plût au ciel que j'en trouvasse jamais l'occasion! car ta maîtresse est si bonne, si généreuse, je dois tant à ses bienfaits!

PÉTÉROFF. Ah! mon Dieu! j'oubliais de vous dire qu'il y a en bas un Français qui demande à vous parler.

ÉMILE. Et l'on ne m'a pas prévenu!

PÉTÉROFF. Ne voulant pas vous réveiller, j'ai pris sur moi de le faire attendre dans le jardin.

ÉMILE. Quelle manie as-tu donc de toujours prendre sur toi?.. Va vite le prévenir.

PÉTÉROFF. Mais, Monsieur, s'il a eu froid, il sera entré dans les appartements.

ÉMILE. Eh! va donc!

PÉTÉROFF. Entrez, entrez, Monsieur, on peut vous recevoir. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD.

ÉMILE.

Que vois-je? mon cher Léonard!

LÉONARD.

Mon cher Émile!
(*Ils courent dans les bras l'un de l'autre.*)

DUO.

ÉMILE ET LÉONARD.

ENSEMBLE.

Doux souvenir de la patrie,
Que ton pouvoir est séduisant!
Oui, tous mes maux, je les oublie,
Je les oublie en ce moment.

LÉONARD.

Dieu! quel bonheur j'éprouve!
Nous voilà réunis!

ÉMILE.
C'est toi que je retrouve
Aussi loin de Paris!
LÉONARD.
Au collége et dès notre aurore
Nous étions déjà bons amis.
ÉMILE.
Tiens, tiens, de grâce, embrassons-nous encore :
Je te revois, je revois mon pays.
ÉMILE ET LEONARD.
ENSEMBLE.
Doux souvenir de la patrie,
Que ton pouvoir est séduisant!
Oui, tous mes maux, je les oublie,
Je les oublie en ce moment.
ÉMILE.
Quel destin, quel dieu tutélaire,
Ici t'envoie à mon secours?
LÉONARD.
Comment aux périls de la guerre
As-tu donc dérobé tes jours?
ÉMILE ET LÉONARD.
ENSEMBLE.
Doux souvenir de la patrie,
Que ton pouvoir est séduisant!
Oui, tous mes maux, je les oublie,
Je les oublie en te voyant.

ÉMILE. Comment, tu es encore en Russie?

LÉONARD. J'y étais, tu le sais, bien longtemps avant la guerre, comme artiste. En France nous avons trop de grands hommes : voilà pourquoi les talents meurent de faim : aussi c'est pour éviter la foule que je suis venu chercher fortune à Saint-Pétersbourg.

ÉMILE. Et tu as trouvé là un peu de différence?

LEONARD. Pas tant que tu crois. Sais-tu que Saint-Pétersbourg est une colonie parisienne? on n'y parle que français; on n'y adopte que les modes de France; on y joue toutes les pièces françaises, drames, opéras-comiques et vaudevilles. Les élégants n'y sont pas plus ridicules, les maris n'y sont pas plus sévères, les femmes n'y sont pas plus froides; on intrigue, on se trompe, on s'amuse tout comme à Paris; on y dîne aussi bien, et les glaces de la Néva valent celles de Tortoni.

ÉMILE. C'est fini, tu n'as plus d'esprit national; tu n'es plus qu'un bourgeois russe et un badaud de Saint-Pétersbourg.

LÉONARD. Tu es dans l'erreur : dans quelques années je compte bien retourner en France; je me ferai annoncer comme premier peintre de l'empereur de Russie : mes compatriotes me prendront pour un étranger, et ma fortune est faite.

ÉMILE. Mais, en attendant, l'as-tu un peu commencée?

LÉONARD. Oui, vraiment, le portrait donne beaucoup, et c'est ce qui rapporte le plus. J'ai peint des grands-ducs, des princes, des chambellans, et surtout beaucoup de jolies femmes; aussi je suis à la mode dans la capitale : mais je n'aurais jamais cru que ma renommée s'étendît jusque dans les provinces de l'empire russe, lorsqu'il y a trois semaines un banquier se présente chez moi : « N'êtes-vous pas M. Léonard, un peintre français, qui avez fait vos classes à Paris, au lycée Charlemagne? — Oui, Monsieur. »

ÉMILE, *à part.* Ah! mon Dieu!

LÉONARD. « Eh bien! continue le banquier, si vous voulez vous rendre sur-le-champ par delà Smolensk et Witepsk, au château de la comtesse de Xénia, pour faire son portrait, voici d'avance quatre mille roubles. »

ÉMILE. J'y suis : c'est moi qui t'ai valu cette bonne aubaine.

LÉONARD. Que dis-tu?

ÉMILE. C'est encore une galanterie de ma vieille comtesse. Je ne peux pas former un souhait que sur-le-champ il ne se trouve réalisé. Il y a quelques jours je lui parlais de toi, et je m'écriais que je donnerais tout au monde pour te revoir et t'embrasser, ce qu'hélas! je croyais impossible, mais, comme une fée bienfaisante, elle a donné un coup de baguette, et te voilà.

LÉONARD. Et quelle est donc cette comtesse de Xénia? Comment as-tu fait sa connaissance?

ÉMILE. De la façon la plus singulière. Lors de notre retraite, et dans un des derniers combats qu'il fallut livrer, nos soldats s'étaient emparés des bagages d'une division ennemie; dans un landau d'assez belle apparence, j'aperçois une femme infirme et âgée : je pensais à ma mère, et quand elle me cria en français : « Monsieur, protégez-moi! » je courus à elle, enchanté de rendre service à une compatriote : « Si c'est à ce titre, me dit-elle, je ne veux pas vous tromper, je suis la veuve d'un officier russe. » Tu devines ma réponse; je regarde alors ma nouvelle conquête. Elle n'était pas jeune, il s'en faut; elle n'était pas jolie, au contraire; et cependant il était facile de voir que jadis elle avait été fort bien. Des manières nobles et distinguées, une conversation charmante; enfin elle avait dû faire les beaux jours de la cour de Catherine II ou de Pierre III, et je me rappelai en effet avoir entendu parler d'une comtesse de Xénia qui avait été la Ninon de ce temps-là, aux mœurs près, s'entend; car la mienne a dû être la vertu et la sagesse même.

LÉONARD. Ah! tu réponds même du passé!

ÉMILE. Oui, sans doute; malgré ses soixante-dix ans, je suis son chevalier, et quand tu la connaîtras, tu verras qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Cependant notre marche continuait; chaque instant voyait tomber un de nos soldats : nous n'étions plus qu'une douzaine autour de la voiture, lorsqu'un hourra nous apprit l'arrivée de l'ennemi : c'était de ces maraudeurs qui n'étaient ni Russes ni Français, et qui suivaient les deux armées, non pour combattre, mais pour piller. « Fuyons, me criaient mes gens, fuyons, mon officier, ils sont vingt contre un : laissez là cette femme : — Mes amis, leur dis-je, je suis son chevalier, et je ne la quitterai pas; vous autres, conservez-vous pour vos jeunes maîtresses, partez si vous voulez. »

LÉONARD. Et ils t'ont laissé?

ÉMILE. Me laisser! nos soldats ne laissent pas leurs officiers dans le danger, et en un instant je les vois tous debout rangés autour de moi. Leurs doigts engourdis ne pouvaient plus armer leurs fusils, et trois fois nous soutînmes à la baïonnette la charge de l'ennemi; mais enfin une balle m'atteignit, et je perdis connaissance. Je tombai sur cette terre étrangère, en pensant à la France et à ma pauvre mère que je ne devais plus revoir!

LÉONARD. Cher Emile!

ÉMILE. Quand je revins à moi, me croyant mort, ils m'avaient tous abandonné, tous, excepté ma pauvre vieille qui ne me quitta pas d'un instant. Par ses soins, je fus amené dans ce château qu'elle venait d'acheter; et tu n'as jamais vu de garde-malade plus active, plus dévouée, plus intelligente : le jour, la nuit, elle était toujours là; et depuis que je suis entré en convalescence, tous les matins elle vient s'établir dans ma chambre, apporte sa tapisserie, cause avec moi ou me fait des lectures. Elle lit si bien! sa voix est encore si douce et si touchante!

LÉONARD. Ah çà, prends garde, tu vas en devenir amoureux.

ÉMILE. Eh! eh! ne plaisante pas, cela m'arrive quelquefois quand je ferme les yeux.

LÉONARD. Cela me rassure.

ÉMILE. Il est de fait que si elle avait seulement quarante ans de moins, je ne répondrais de rien : souvent, quand elle n'était pas là, je me la figurais telle qu'elle devait être à dix-huit ans; je la revoyais jeune; et ravi du portrait que je venais de créer, je l'adorais d'imagination et de souvenir!

LÉONARD. Tu plaisantes?

ÉMILE. Non, vraiment; par exemple, la vue de l'original me rappelait sur-le-champ à des sentiments modérés; mais, tiens, c'est elle, je l'entends; tu vas en juger par toi-même.

LÉONARD. J'avoue que tu as piqué ma curiosité. (*Emile va au-devant de la comtesse et lui donne le bras.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, ÉMILE, LÉONARD.

TRIO.

LÉONARD, *à part.*
Oui, chez elle le poids des ans
A rendu ses pas chancelants;
Mais on voit qu'elle fut jolie.

ÉMILE.
Laissez-moi vous servir d'appui,
Acceptez la main d'un ami.
LA COMTESSE.
Heureux qui, cherchant un appui,
Rencontre la main d'un ami!
(*Apercevant Léonard.*)
Un étranger, c'est là, je le parie,
Votre ami Léonard, cet artiste fameux!
ÉMILE.
Oui! comme par magie il arrive en ces lieux;
Les lois de la nature à vos lois sont soumises.
LA COMTESSE.
J'ai l'esprit romanesque et suis pour les surprises.
De celle-ci que dites-vous?
LÉONARD ET ÉMILE.
De vos bienfaits c'est le plus doux.

COUPLETS.

LA COMTESSE.
O beau pays de France,
Séjour charmant, par les arts embelli,
Tous deux jadis vous passiez votre enfance,
Et j'ai voulu, vous rendant un ami,
Pour un instant vous rendre encore ici
Ce beau pays de France.
ÉMILE, *à la comtesse.*
Au doux pays de France
Tout est soumis aux lois de la beauté;
Mais dans ces lieux et malgré la distance,
Lorsque l'on voit tant d'esprit, de bonté,
Et tant de grâce, on se croit transporté
Au doux pays de France.

LA COMTESSE. Mais voyons; que ferons-nous ce matin pour égayer le convalescent?.. Je vous apportais là un cahier assez curieux; ce sont des aventures et anecdotes sur la dernière campagne de Russie. Tous les événements singuliers dont on m'a fait le récit ou dont j'ai été témoin je les ai consignés dans ce volume, et ce matin je comptais vous les lire.

ÉMILE. Ah! volontiers.

LA COMTESSE. Oui, en tête-à-tête; mais puisque nous avons un ami...

ÉMILE. Ecoutez; Léonard était venu pour faire votre portrait.

LA COMTESSE. Ce n'était là qu'un prétexte pour l'attirer auprès de nous.

ÉMILE. Qu'il le commence dès aujourd'hui; vous me le donnerez, et quand je ne serai plus prisonnier de guerre, quand je retournerai dans mon pays, vous serez encore avec moi; car votre portrait sera comme votre souvenir, il ne me quittera jamais.

LA COMTESSE. Si vous me donnez de pareilles raisons, je n'ai rien à répondre.

ÉMILE. Allons, à l'ouvrage: asseyons-nous. (*A Léonard.*) Prends tes pinceaux. (*A la comtesse.*) Voici votre tapisserie.

LA COMTESSE. Je pourrai travailler?

LÉONARD, *s'asseyant près de la table à droite, et se disposant à peindre.* Sans doute... (*A Emile.*) Et toi?

ÉMILE. Moi, je vous regarderai et je ne ferai rien: c'est le privilége des convalescents.

LA COMTESSE. A merveille! ce sera une matinée d'artistes.

ÉMILE. Vous serez contente de mon ami Léonard; c'est un vrai talent; il fait surtout d'une ressemblance...

LA COMTESSE. Tant pis. A vingt ans on aime qu'un portrait soit exact et fidèle; mais à mon âge on craint les miroirs. (*A Emile.*) Ce qui me rassure, c'est qu'en France, ce portrait-là n'excitera pas la jalousie de vos maîtresses.

ÉMILE. Ce serait difficile, car je n'en ai pas.

LA COMTESSE. Vraiment?

ÉMILE. J'ai tout rompu, j'ai tout cédé à mes amis; quand on part pour la Russie, il faut faire son testament.

LA COMTESSE. Quoi! vous n'avez jamais eu de passion véritable?

ÉMILE. Ma foi, non; j'ai beau chercher... Dis donc, Léonard, te souviens-tu?..

LÉONARD. Dame! vois tes notes; tu me parlais tout à l'heure d'un amour d'imagination.

ÉMILE, *lui faisant signe.* Veux-tu te taire? Pardon, Madame, celui-là ne compte pas.

LA COMTESSE. Quoi! vraiment, jamais! S'il en est ainsi, mon ami, je vous plains; il faut avoir aimé une fois en sa vie, non pour le moment où l'on aime, car on n'éprouve alors que des tourments, des regrets, de la jalousie; mais peu à peu ces tourments-là deviennent des souvenirs qui charment notre arrière-saison. J'ai entendu des gens de mon âge dire, en se rappelant le passé: « Nous étions bien malheureux, c'était là le bon temps, » ces souvenirs-là influent plus qu'on ne croit sur le caractère et adoucissent notre humeur. Ils rendent l'âge mûr plus aimable, le nôtre plus indulgent; et quand vous verrez la vieillesse douce, facile et tolérante, vous pourrez dire comme Fontenelle, votre compatriote: « L'amour a passé par là. »

LÉONARD. Prenez garde, Madame, car vous êtes si bonne et si aimable, que, d'après votre système, nous allons penser...

ÉMILE. Voyez-vous ces artistes, ils ont sur-le-champ des idées... Apprenez, Monsieur, que la comtesse de Xénia a toujours été la femme de la cour la plus sage et la plus raisonnable.

LA COMTESSE, *souriant.* Il y a à la cour bien des réputations usurpées, non pas que je ne mérite la mienne; mais souvent cela dépend de si peu de chose qu'il n'y a pas de quoi s'en vanter. Songez donc que, veuve à dix-huit ans, j'étais maîtresse de ma main et d'une fortune immense, lorsque je rencontrai dans le monde un beau jeune homme...

ÉMILE, *vivement.* Qui vous aima?

LA COMTESSE. Non, au contraire, c'était moi; car lui ne s'en doutait seulement pas.

ÉMILE. Ce n'est pas possible; contez-nous donc cela.

LA COMTESSE. Cela peut-il vous distraire un instant? Aussi bien cela vous tiendra lieu de notre lecture.

ÉMILE, *approchant son fauteuil.* A merveille! Toi surtout, Léonard, ne fais pas de bruit.

LA COMTESSE. Ecoutez-moi bien.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PÉTÉROFF.

QUATUOR.

PÉTÉROFF.
Je viens, Madame, avec prudence,
Et surtout dans l'intérêt...
ÉMILE.
C'est encor lui; j'aurais d'avance
Gagé qu'il nous interromprait.
PÉTÉROFF.
Je vous annonce en confidence...
ÉMILE.
Quelque malheur?
PÉTÉROFF.
Un des plus grands.
ÉMILE.
C'est toujours l'homme aux accidents;
Mais le plus grand, tu peux m'en croire,
C'est d'interrompre ainsi les gens
Lorsqu'ils vont entendre une histoire:
Ainsi, va-t'en.
PÉTÉROFF.
Ce serait mal,
Car c'est pour vous.
ÉONARD ET LA COMTESSE.
O ciel!
ÉMILE.
Ça m'est égal.
LA COMTESSE.
Pour nous ce ne l'est pas.
(*A Pétéroff.*)
Parle vite et sur l'heure.
PÉTÉROFF.
Dans tous les environs et dans cette demeure
On vient de publier un ordre impérial
Pour faire sur-le-champ sortir de la Russie
Tous les prisonniers français,
Lesquels devront, et sans délais,
Etre conduits en Sibérie.
ÉMILE, LÉONARD, LA COMTESSE.
O ciel! en Sibérie!
LA COMTESSE, *regardant Emile.*
Faible et souffrant encor, c'en est fait de sa vie!

ENSEMBLE.

LÉONARD ET LA COMTESSE.

A cet ordre sévère
Rien ne peut le soustraire;
La crainte et la douleur
S'emparent de mon cœur.

ÉMILE.

A cet ordre sévère
Rien ne peut me soustraire;
Mais c'est votre douleur
Qui déchire mon cœur.

PÉTÉROFF.

A cet ordre sévère
Rien ne peut le soustraire;
Non, rien du gouverneur
Ne fléchit la rigueur.

ÉMILE.

Allons, mes amis, du courage;
Puisque le sort le veut ainsi,
Je partirai; mais c'est dommage,
Car on était si bien ici!

LA COMTESSE.

Et ce départ?

PÉTÉROFF.

C'est aujourd'hui;
Et le gouverneur militaire,
Pour faire exécuter cet ordre si sévère,
A l'instant même arrive ici.

LA COMTESSE.

Je le connais, et son cœur inflexible
N'écoutera que la voix du devoir.

LÉONARD.

Eh quoi! vos pleurs ne pourront l'émouvoir?

LA COMTESSE.

N'y comptez pas; mais il serait possible
De le tromper.
(*A Emile.*)
Venez, j'ai bon espoir.
(*A Pétéroff.*)
Vous, suivez-moi.
(*A Léonard.*)
Bientôt nous allons vous revoir.

ENSEMBLE.

LÉONARD.

A cet ordre sévère
Rien ne peut le soustraire,
La crainte et la douleur
S'emparent de mon cœur.

LA COMTESSE.

Tout nous sera prospère;
L'amitié tutélaire
De ce fier gouverneur
Trompera la rigueur.

PÉTEROFF.

A cet ordre sévère
Rien ne peut le soustraire;
Non, rien du gouverneur
Ne fléchit la rigueur.

(*La comtesse sort appuyée sur le bras d'Emile, et Pétéroff les suit à quelque distance.*)

SCENE VII.

LÉONARD, *seul.* Que va-t-elle faire? je l'ignore; mais le gouverneur lui-même, quand il le voudrait, n'est pas le maître d'éluder les ordres qu'il a reçus; et quand je pense que ce pauvre Emile, à peine remis de ses blessures, serait entraîné en Sibérie, seul et à pied; seul, non pas! si je ne puis racheter sa liberté, je partagerai son esclavage, et nous ferons la route ensemble. Je ne le quitterai pas, je le soignerai; un peintre a partout de quoi vivre, partout il trouve des sujets de tableaux; je ferai en Sibérie des effets de neige, et ça deviendra un voyage d'utilité et d'agrément.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, de cette terre sauvage
Je peindrai les affreux déserts:
On aime à retracer l'image
Des malheurs que l'on a soufferts;
Et nous prêtant un mutuel courage,
Nous redirons pendant ce long voyage:
Point de malheur qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

DEUXIÈME COUPLET.

L'artiste se rit des promesses
Que font les amours et Plutus:
Inconstantes sont les richesses,
Les amours le sont encor plus.
Trahi par eux, je reviens avec zèle
A mon pinceau qui m'est resté fidèle.
Point de malheur qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

SCENE VIII.

LÉONARD, PÉTÉROFF.

PÉTÉROFF, *à la cantonade.* C'est bien, je me charge de tout, je prends tout sur moi.

LÉONARD. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

PÉTÉROFF. Ce qu'il y a, Monsieur, ce qu'il y a? l'événement le plus inconcevable, le plus inouï, le plus extraordinaire, et cependant le plus naturel. (*Retournant à la cantonade.*) Vous disposerez tout dans l'oratoire de Madame; car c'est en secret, en petit comité, entendez-vous bien?

LÉONARD. A qui en avez-vous?

PÉTÉROFF. A qui? à tout le monde! car je suis chargé de tout, et une cérémonie comme celle-là, sur-le-champ, à l'improviste, en une heure... je sais bien qu'il n'y a pas de temps à perdre, mais il faut ma tête, ma capacité. (*Se retournant vers deux domestiques qui entrent.*) Ah! vous autres, montez à cheval sur-le-champ, et portez ces invitations à toute la noblesse, à tous les seigneurs des environs. Il n'est pas nécessaire qu'ils assistent à la cérémonie, mais il faut qu'ils soient au repas, entendez-vous? ce sont mes ordres et ceux de Madame. Partez.

LÉONARD. Ah çà! m'expliquerez-vous enfin...

PÉTEROFF. Oui, Monsieur; oui, je suis à vous, car vous entendez bien... (*Regardant un papier qu'il tient à la main.*) Ah! mon Dieu! cet acte que vient de me remettre Madame, ça ne peut pas aller ainsi; mais elle s'avise d'arranger cela elle-même, et sans me consulter! Dieu! si je n'étais pas là pour tout réparer! Pardon, Monsieur, je cours chez notre homme de loi et je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE IX.

LÉONARD; ÉMILE, *en grand uniforme.*

LÉONARD. Eh bien! il s'en va : est-ce qu'ils ont tous perdu la tête?

ÉMILE. A qui en as-tu donc?

LÉONARD, *apercevant Emile.* Ah! te voilà superbe; toi, du moins, tu m'expliqueras ce qui se passe dans ce château?..

ÉMILE. Comment, on ne te l'a pas dit? tu ne le sais pas encore, toi, mon meilleur ami?

LÉONARD. Et qui diable veux-tu qui me l'apprenne?

ÉMILE. C'est vrai, ce pauvre Léonard! Eh bien! mon ami, nous avons réfléchi avec la comtesse, et nous avons vu que ce qui m'envoyait en Sibérie c'était mon titre de prisonnier français; mais qu'en devenant Russe...

LÉONARD. Comment, devenir Russe?

ÉMILE. Eh! oui, par alliance. En épousant quelqu'un du pays, c'est le moyen d'y rester.

LÉONARD. Sans contredit; mais où trouver une femme qui veuille passer pour la tienne?

ÉMILE. C'était là le difficile; mais mon choix est fait, et je deviens seigneur moscovite, c'est un état comme un autre...

LÉONARD. Il serait vrai?

ÉMILE. Certainement; j'étais officier français; je me fais prince russe; moi, je n'ai pas d'ambition. J'épouse pendant trois mois quatre cent mille livres de rente, un château magnifique... Tu peux en juger par toi-même.

LÉONARD. Comment! la comtesse de Xénia...

ÉMILE. Oui, mon ami; cette Russe pouvait seule empêcher mon départ, et jamais je ne pourrai m'acquitter envers cette excellente, cette adorable femme. Voyez, m'a-t-elle dit, si vous aurez le courage de passer pendant quelques jours pour le mari d'une douairière. On va vous accabler de quolibets et de mauvaises plaisanteries, ça n'est pas gai, mais cela vaut peut-être mieux que d'aller en Sibérie.

LÉONARD. Je suis de son avis; mais ce stratagème ne peut-il pas la compromettre? et comment faire accroire au gouverneur, par exemple, que ce prétendu mariage est véritable?

ÉMILE. Rien de plus simple pour ceux qui connaissent les mœurs et les usages de la Pologne russe où nous sommes en ce moment. La comtesse vient de m'expliquer tout cela. Nous croyons, nous autres Français, être la nation la plus inconstante de l'Europe: gloire usurpée! les Polonais l'emportent encore sur nous. Chez eux, le divorce n'est pas permis, ce qui les désespère; mais pour remédier à cet inconvénient, ils ont toujours soin dans tous les actes de mariage de glisser exprès, et du consentement des parties, deux ou trois nullités.

LÉONARD. Je crois avoir lu cela dans Rulhière.

ÉMILE. C'est original, n'est-il pas vrai? et puis c'est commode. Je suis étonné qu'en France on n'y ait pas encore pensé. En attendant, mon excellente comtesse s'est chargée de tout, et dans l'acte de mariage que nous venons de rédiger, elle a placé plusieurs bonnes nullités que j'ai surveillées moi-même, de sorte que dans deux ou trois mois, m'a-t-elle dit, quand la guerre sera terminée, nous romprons cet hymen de circonstance; vous retournerez dans votre pays vous marier réellement. J'aurai été votre femme pour vous sauver la vie, et je cesserai de l'être pour vous rendre au bonheur.

LÉONARD. Tu as raison, c'est bien la plus aimable femme qui existe.

ÉMILE. N'est-ce pas? on dit qu'elle est vieille, je ne sais pas pourquoi : elle n'a jamais eu d'hiver ni d'automne; elle a soixante-dix printemps, et voilà tout; aussi dans mon mariage provisoire je vais être plus heureux qu'une foule de maris perpétuels; j'ai le bonheur en attendant, et le divorce en perspective; mais tais-toi, car cette supercherie est un secret pour tout le monde, même pour monsieur l'intendant.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; PÊTÉROFF.

PÉTÉROFF. Quand Monseigneur voudra, Madame l'attend chez elle.

ÉMILE. C'est bien. (*A Léonard.*) Nous devions d'abord te prendre pour témoin; mais nous avons réfléchi qu'il valait mieux choisir des gens du pays. (*A Pétéroff.*) Est-ce que tout est disposé?

PÉTÉROFF. Non, Monsieur; mais j'ai pris sur moi...

ÉMILE. En voilà un qui, malgré son zèle, n'aurait jamais été soldat.

LÉONARD. Et pourquoi?

ÉMILE. C'est qu'il fait toujours feu avant le commandement.

PÉTÉROFF. C'est-à-dire, j'ai pris sur moi de venir le premier vous féliciter sur un mariage aussi convenable qu'extraordinaire, et qui prouve du reste à tous les yeux le mérite de Monseigneur.

ÉMILE, *à Léonard.* Adieu, mon ami; dans l'instant je viens te prendre et je te présenterai à ma femme, à mes vassaux, à tout le monde; il faut que tu m'aides à supporter mon bonheur. (*Il sort.*)

—

SCENE XI.

LÉONARD, PÉTÉROFF.

LÉONARD. Je n'ai jamais vu de marié plus joyeux que celui-là.

PÉTÉROFF. Vous croyez alors que tantôt Monseigneur sera disposé à accueillir nos petites réclamations?

LÉONARD. Je vois que tu as quelque chose à lui demander.

PÉTÉROFF. Monsieur sait bien que ces jours-là on demande toujours... D'abord je suis serf et vassal de madame la comtesse, et je tiendrais à être libre, non pas que je ne fasse ici tout ce que je veux; mais c'est égal...

LÉONARD. Je comprends, tu as de la fierté.

PÉTÉROFF. Oui, Monsieur, je suis fier.

LÉONARD. Et tu voudrais quitter le service?

PÉTÉROFF. Non pas, car j'y fais de bons profits, et je compte bien rester toujours domestique. On porte la serviette et on est aux ordres des maîtres, mais enfin on se dit : Je suis libre... et cela suffit. Je voulais ensuite parler de la petite gratification d'usage; deux ou trois mille roubles : croyez-vous que je pourrai les demander ce soir à Monseigneur?

LÉONARD. Les demander, tu le peux; mais s'il les donne, ça m'étonnera.

PÉTÉROFF. Non, Monsieur, il n'hésitera pas, surtout quand il saura l'important service que je viens de lui rendre : le voilà dans l'instant seigneur de ce beau domaine; le voilà avec un titre et une grande fortune. Eh bien! sans moi, il n'aurait rien de tout cela; sans moi, Monsieur, il ne serait pas marié...

LÉONARD. Que veux-tu dire?

PÉTÉROFF. Que tantôt, et pour la première fois de sa vie, Madame avait arrangé tout cela elle-même, et sans me consulter; aussi il fallait voir... pour vous en donner un exemple, rien que l'acte de mariage contenait trois ou quatre nullités.

LÉONARD. Hé bien?

PÉTÉROFF. De sorte que demain, après-demain, quand on aurait voulu, on pouvait rompre le mariage; c'était un hymen de comédie.

LÉONARD, *vivement.* Achève.

PÉTÉROFF. Eh bien, Monsieur, j'ai pris sur moi de porter cet acte à notre homme de loi, qui a tout rétabli dans l'ordre légal, et, grâce à mon zèle et à ma prévoyance, Monsieur et Madame vont être mariés indéfiniment.

LÉONARD. Malheureux! qu'as-tu fait?

PÉTÉROFF. Le devoir d'un fidèle serviteur.

LÉONARD, *le prenant au collet.* Tu mériterais d'être assommé; mais courons; car, grâce au ciel, il est temps encore de tout réparer. Dieu! qu'entends-je? (*On entend au dehors des acclamations et le bruit des boîtes et des pétards.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉMILE.

ÉMILE, *à la cantonade.* Merci, merci, mes amis, assez de compliments comme ça. J'ai cru que je n'en sortirais pas : mon ami, tu vois un nouveau marié.

LÉONARD, *à part.* O ciel!

ÉMILE, *à voix basse.* Il a bien fallu avancer la cérémonie : ce maudit gouverneur voulait, dit-on, l'honorer de sa présence; il nous en avait menacés.

LÉONARD. Et tout est terminé?

ÉMILE. En cinq minutes...; ça n'a pas été long : tu viens d'entendre les acclamations de mes vassaux; ils sont là dans la cour cinq à six cents paysans, et les cris de joie, les coups de fusil, les bouquets, les chapeaux en l'air, vive Monseigneur! c'est un coup d'œil admirable.

LÉONARD, *à part.* Pauvre garçon! il me fait mal.

ÉMILE. Pétéroff, fais-leur distribuer des vivres, du vin, de l'hydromel..., ce qu'il y aura dans mon château; va, c'est de la part de leur nouveau seigneur, ou plutôt de la part de Madame, (*A part.*) car j'oublie toujours que je ne suis là que par intérim.

PÉTÉROFF. Oui, Monseigneur.

ÉMILE, *le rappelant.* Ah! Pétéroff, je veux aussi des danses, de la musique; un jour de noce, ça ne fait pas mal, ça étourdit.

LÉONARD, *à part.* Oui, il en aura besoin.

ÉMILE. C'est agréable d'avoir des vassaux, vrai; on s'y habituerait. (*Pétéroff sort.*) Ah! mon Dieu! et ma femme; j'oubliais... (*A Léonard.*) Mon ami, je cours la rejoindre.

LÉONARD, *le retenant.* Et pourquoi donc?

ÉMILE. Parce que toute la noblesse des environs vient d'arriver, et ma femme doit être au milieu des compliments et des félicitations; je vais à son secours.

LÉONARD, *le retenant toujours*. Elle peut bien les recevoir toute seule.

ÉMILE. Non, mon ami, ce ne serait pas juste; tout doit être commun dans un bon ménage, même l'ennui.

LÉONARD. J'ai à te parler.

ÉMILE. C'est différent, j'écoute; voyons, parle vite.

LÉONARD. Je ne sais trop comment te le dire, car c'est une chose qui va vous surprendre tous les deux.

ÉMILE. Une surprise, tant mieux; quelque chose de ta composition?

LÉONARD. Non, mon ami.

ÉMILE. Eh bien! tu m'y fais penser. Si nous lui faisions des couplets, ça lui fera plaisir; des couplets où je lui parlerai de ma reconnaissance, de mon attachement, car plus je connais cette excellente femme et plus je l'aime, et tu vas peut-être te moquer de moi; mais, vois-tu, ce prétendu mariage serait véritable, que maintenant ça me serait égal.

LÉONARD. Vraiment?

ÉMILE. Je crois même que ça me ferait plaisir.

LÉONARD. Parbleu, ça ne pouvait pas mieux se trouver, moi qui cherchais quelque transition pour arriver à ma nouvelle.

ÉMILE, *fronçant le sourcil*. Hein! que veux-tu dire?

LÉONARD. Que tu n'as rien à désirer, et que tous tes vœux sont comblés.

ÉMILE. Qu'est-ce que c'est? pas de mauvaises plaisanteries.

LÉONARD. Plût au ciel que c'en fût une! mais il n'est que trop vrai, tu as contracté un mariage que rien ne peut rompre.

ÉMILE. Ô ciel! tu te trompes; ça n'est pas possible.

LÉONARD. Eh! si vraiment, par l'ineptie de cet imbécile d'intendant, qui, avant la célébration, a porté le contrat à un homme de loi pour en effacer les nullités que la comtesse y avait mises à dessein.

ÉMILE, *accablé*. C'en est fait de moi! je sens une sueur froide qui me saisit; mon ami, soutiens-moi.

LÉONARD. Hé bien! qu'as-tu donc;

ÉMILE. Je n'en sais rien, mais je n'y survivrai pas.

LÉONARD. Y penses-tu? je te croyais plus de courage, plus de philosophie.

ÉMILE. Et où diable veux-tu qu'on en ait contre des coups pareils? Épouser un siècle!

LÉONARD. Et ce que tu me disais tout à l'heure?

ÉMILE. Ah, bien oui! on dit cela quand on croit que ça n'arrivera pas; mais que pensera-t-on de moi en France?

LÉONARD. Et que pourra-t-on en penser, quand je publierai la vérité, quand on saura que c'est malgré toi, que c'est à ton insu...? De ce côté-là je suis tranquille, l'honneur est intact.

ÉMILE, *vivement*. Oui, mais les railleries, les plaisanteries... (*Comme par réflexion.*) Je sais bien que provisoirement je peux toujours assommer ce coquin d'intendant, et lui rompre les os.

LÉONARD, *froidement*. Ça ne rompra pas ton mariage.

ÉMILE. C'est vrai, et dans mon malheur je ne sais à qui m'en prendre. Dieu! c'est la comtesse! Pauvre femme! ce n'est pas sa faute; modérons-nous, si je le peux, pour ne pas l'affliger.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *un peu agitée*. Monsieur Léonard, je vous en prie, laissez-nous... (*Léonard sort. A Emile.*) Monsieur, vous me voyez désolée, et quand vous saurez ce que mon intendant vient de m'apprendre...

ÉMILE. Je le sais, Madame.

LA COMTESSE. O ciel!

ÉMILE. Je sais que c'est lui seul qui, malgré vos ordres, et sans vous en prévenir...

LA COMTESSE. N'importe; je ne me le pardonnerai jamais. Le ciel en est témoin, je ne voulais que vous rendre à la liberté, à vos amis, à votre patrie, et j'ai enchaîné votre sort au mien : j'ai disposé de votre avenir.

ÉMILE. Madame! pouvez-vous penser...

LA COMTESSE. Non, vous ne m'accuserez pas, je le sais; mais si vous me connaissiez bien, si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous verriez que cet événement renverse tous mes projets, toutes mes espérances, et me rend la plus malheureuse des femmes.

ÉMILE, *à part*. Vous allez voir que c'est moi qui serai obligé de la consoler.

LA COMTESSE. Si je n'ai pu ni prévoir ni empêcher un hasard aussi fatal, je veux du moins le réparer autant qu'il est en mon pouvoir, et c'est pour cela que je vous prie de m'écouter. Depuis le jour où je vous ai dû la vie, j'ai cherché les moyens de m'acquitter envers vous.

ÉMILE. Et n'est-ce pas moi qui suis votre débiteur?

LA COMTESSE. Ne m'interrompez pas. J'avais donc formé le dessein de vous assurer un jour une partie de ma fortune; mais je ne comptais pas vous la faire acheter aussi cher. Pour vous forcer à accepter, il fallait un prétexte, il fallait employer la ruse; maintenant je n'en ai plus besoin. A dater d'aujourd'hui, j'ai le droit de vous offrir, et vous n'avez plus celui de me refuser.

ÉMILE. Madame...

LA COMTESSE. Ne m'enviez pas cet avantage, c'est le seul de ma position. Vous avez une mère que vous chérissez, traitez-moi comme elle; cédez-moi une partie de ses droits, je le mérite peut-être par la tendresse que j'ai pour vous; et d'abord, permettez-moi une seule question. Étiez-vous libre?

ÉMILE. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Quoi! vous n'aviez aucune inclination?

ÉMILE. Je vous l'ai déjà dit, non, Madame.

LA COMTESSE. Ah! tant mieux, je respire. Je n'aurai point à me reprocher le malheur d'une autre personne, et vous me pardonnerez plus aisément. Partez donc! le titre de mon époux vous fera obtenir facilement la permission de retourner à Paris. Avec cent ou deux cent mille livres de rente, on dit qu'on y est toujours heureux; vous les aurez, vous y vivrez libre, indépendant, presque garçon, car à six cents lieues de moi, c'est comme si vous n'étiez pas marié : seulement vous m'écrirez, vous me ferez part de vos plaisirs, de votre bonheur, de vos amours. Je n'en dirai rien à votre femme; elle ne sera point jalouse, elle ne l'est que de votre amitié.

ÉMILE. A mesure qu'elle parle, mon illusion revient; l'on serait trop heureux de passer ses jours auprès d'une femme comme celle-là! Pourquoi ne suis-je pas arrivé quarante ans plus tôt?

LA COMTESSE, *souriant*. Ou moi cinquante ans plus tard.

ÉMILE. Dieu! que je vous aurais aimée! tout en vous m'aurait séduit; et maintenant encore, je ne sais quel charme inconnu...

LA COMTESSE. Oui, maintenant mon amitié peut vous suffire; mais plus tard, quand vous rencontrerez dans le monde une femme jeune, jolie, celle enfin que vous devez aimer, vous regretterez alors et votre liberté, et l'hymen qui vous enchaîne; mais ce qui me rassure, mon ami, c'est que, grâce au ciel, je suis bien vieille.

ÉMILE. Ah! Madame, quelle idée! et que je suis coupable si j'ai pu vous faire penser que je désirais la perte de ma bienfaitrice! apprenez que votre présence, que votre amitié, sont nécessaires à mon bonheur; et quoi qu'il arrive, quoi qu'en puisse dire le monde, je ne veux rien, je ne désire rien que de ne pas vous quitter, de rester en ces lieux, comme votre ami et comme votre époux.

LA COMTESSE. Il serait vrai! c'est de vous, Emile, que j'entends un pareil aveu; je ne l'oublierai jamais, et vous me rendez bien heureuse!

ÉMILE. Eh bien, tant mieux, c'est toujours une consolation... Mais qui vient là nous interrompre?

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; PÉTÉROFF, LÉONARD.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

PÉTÉROFF.

Madame et Monseigneur, toute la compagnie
Vient pour prendre congé de vous,
Et faire ses adieux aux deux nouveaux époux.

ÉMILE.

Encore une cérémonie :
Eh! morbleu, qu'ils s'en aillent tous!

CHŒUR.

Dans l'ombre et le mystère
Restez, heureux époux.
Silence, il faut nous taire;
Amis, éloignons-nous.
Que chacun dans sa demeure
Se retire sans bruit :
Voici l'heure,
Voici minuit.

PÉTÉROFF, *bas, aux conviés.*
C'est bien, c'est bien, quittez ces lieux.

ÉMILE, *bas, à Léonard, montrant Pétéroff.*
Je sens, en le voyant paraître,
Comme un besoin impérieux
De le jeter par la fenêtre.

LÉONARD, *bas.*
Quelle idée as-tu là?
Un homme marié!

ÉMILE.
C'est justement pour ça.

PÉTÉROFF.
Les femmes de Madame
Peuvent-elles entrer?

LA COMTESSE.
Eh! oui.

PÉTÉROFF, *à Emile.*
Si Monseigneur
Veut accepter les soins que ce grand jour réclame,
Comme valet de chambre ici j'aurai l'honneur...

ÉMILE.
C'est bon, laissez-moi.

PÉTÉROFF.
Très-bien: je conçoi.

CHŒUR.

Dans l'ombre et le mystère
Restez, heureux époux.
Amis, il faut nous taire,
Silence! éloignons-nous.
Que chacun dans sa demeure
Se retire sans bruit:
Voici l'heure,
Voici minuit.

(*Ils sortent tous.*)

LÉONARD, *restant le dernier, revient sur ses pas, et donnant une poignée de main à Emile.* Adieu, mon pauvre ami! adieu, du courage! (*Il sort; on ferme toutes les portes.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, *près d'une toilette, à gauche du théâtre, et avec deux femmes de chambre;* EMILE, *à droite.*

ÉMILE, *regardant Léonard qui s'en va.* Oui, du courage; je voudrais bien le voir à ma place; je suis sûr qu'il rit en lui-même.

LA COMTESSE. Eh bien! M. Léonard nous laisse?

EMILE. Oui, Madame, il s'en va. (*A part.*) Voilà les amis! ils s'en vont toujours au moment du danger.

LA COMTESSE, *se levant de la toilette, et allant près d'Emile, à voix basse.* Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, (*Montrant l'appartement à gauche.*) que voilà votre appartement, (*Montrant celui à droite.*) et voici le mien.

ÉMILE, *s'inclinant respectueusement.* Oui, Madame. (*A part.*) Allons, décidément, ma femme est une femme charmante. (*Il prend sur la table à droite une bougie, et va pour sortir.*)

LA COMTESSE, *souriant.* Eh bien! où allez-vous? vous pouvez rester encore.

EMILE, *à part, et posant sa bougie sur la table.* C'est juste, devant ses femmes, ça n'était pas convenable. (*Haut.*) Vous me permettez donc d'assister à votre toilette?

LA COMTESSE. Je pense que vous en avez le droit. (*Lui montrant la table à droite.*) Tenez, vous avez là des livres.

ÉMILE. Oui, Madame, je vois ce cahier dont vous me parliez ce matin, ces anecdotes sur la campagne de Russie, recueillies par vous et écrites de votre main. (*La comtesse est à gauche à la toilette; Emile est près de la table à droite.*)

ÉMILE, *lisant.* « On amena à l'hetman Platoff une jeune « vivandière que ses Cosaques avaient faite prisonnière.» Je connais celle-là. (*Tournant le feuillet.*) Ah! ah! anecdote intéressante! voyons celle-ci: « Une jeune orpheline « avait épousé à dix-huit ans un vieux général russe, le « comte X (trois étoiles), qui avait une fortune immense. « Quand la guerre fut déclarée, le général obtint un com- « mandement; mais sa jeune épouse, qui ne voulait point « le quitter, partit avec lui, partagea toutes les fatigues « de cette campagne et tous les périls de la guerre. » (*S'interrompant.*) C'était bien à elle, n'est-ce pas, Madame?

LA COMTESSE, *toujours à sa toilette.* Elle n'est pas la seule.

ÉMILE, *continuant.* « A un combat sanglant où son corps « d'armée avait été mis en déroute, le vieux général russe « fut blessé à mort; sa femme resta auprès de lui, et re- « cueillit son dernier soupir. Mais alors elle se trouva « seule dans un pays immense occupé par l'ennemi; elle « avait trois cents lieues à faire pour regagner le château « de son mari. Elle était jeune, elle était jolie, et dans ce « long trajet elle avait tout à craindre. Que faire alors? « et quel parti prendre ? » (*S'interrompant.*) Ça devient intéressant, n'est-il pas vrai?

LA COMTESSE, *toujours à sa toilette.* Oui, sans doute; continuez.

EMILE. « Elle pensa alors à la grand'mère de son mari, « femme très-aimable et très-respectable, qui portait le « même nom qu'elle, et son plan fut exécuté à l'instant. « Elle courba sa taille, rida ses traits, et se donna toute l'ap- « parence d'une octogénaire, persuadée que son aspect seul « la défendrait mieux que les lances de cent chevaliers « polonais. » Ma foi, le moyen n'était pas mauvais, car il est sûr que rien n'effraie un soldat entreprenant comme la vue d'une vieille fem... (*Regardant la comtesse.*) Pardon, je ne sais pas ce que je dis. (*A part.*) Où diable vais-je m'aviser de faire des réflexions, aujourd'hui surtout que j'ai du malheur!

LA COMTESSE. Eh bien! Monsieur, vous n'achevez pas?

ÉMILE. Si vraiment. (*Regardant la comtesse qui est toujours à sa toilette, et qui lui tourne le dos.*) C'est bien singulier, il me semble que, pour son âge, ma femme se tient encore assez droite. (*Continuant.*) « Tout alla « bien pendant une grande partie de la route; mais for- « cée de voyager en tête-à-tête avec un jeune officier qui « l'avait défendue sans la connaître, on jugera aisément de « son embarras; il fallait s'arrêter dans les mêmes auberges, « souvent dans le même appartement. » Au fait, c'eût été charmant, si cet imbécile d'officier avait pu se douter qu'il avait là auprès de lui... Dieu! si j'avais été à sa place!

LA COMTESSE. Eh bien! Monsieur, vous ne lisez plus?

ÉMILE. Si, Madame; voyons le dénoûment. (*Prenant le livre et regardant la comtesse.*)

DUO.

ÉMILE.
Mais que vois-je ! d'ici la chose est surprenante,
On dirait que ma femme a la taille élégante.
Voyons, voyons cependant;
Avançons un peu; mon trouble
A chaque instant redouble,
Car le plus étonnant,
C'est que ma femme a l'air d'avoir un bras charmant,
Autant qu'on peut juger d'aussi loin.
(*S'approchant.*)
Du courage,
Avançons encore.
(*Dans ce moment, les femmes qui entourent la comtesse ont achevé de lui ôter la robe et la coiffure de vieille qui la déguisaient; elle est en peignoir de mousseline et coiffée en cheveux.*)
Ah! grands dieux!

LA COMTESSE, *se retournant vers lui.*
Qu'avez-vous donc?

ÉMILE.
En croirai-je mes yeux?
C'est la réalité de la charmante image
Dont mon cœur était amoureux.

ENSEMBLE.

ÉMILE.
O surprise! ô prodige!

D'amour et de bonheur !
Cet aimable prestige
Fait palpiter mon cœur.

LA COMTESSE.

Ce n'est point un prodige,
Mais je vois son bonheur,
Et ce nouveau prestige
Fait palpiter mon cœur.

ÉMILE.

Ah ! je suis trop heureux; je devine sans peine...
Ce que je lisais dans l'instant...

LA COMTESSE.

Est votre aventure et la mienne.
Mais maintenant, Monsieur, que rien ne vous retienne,
(*Montrant l'appartement à gauche.*)
Voici votre appartement.

ÉMILE.

Non pas, vraiment.
Mes amis, Léonard! ah! pour moi quelle ivresse!
Venez partager mon bonheur.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LÉONARD, PÉTÉROFF; LES GENS DE LA MAISON.

PÉTÉROFF.

Eh mais, d'où vient cette rumeur!
Qu'arrive-t-il à Monseigneur?

ÉMILE.

Mes chers amis, voici madame la comtesse
Qu'ici je vous présente.

LÉONARD ET PÉTÉROFF.

En croirai-je mes yeux?
Et comment se fait-il?..

ÉMILE.

Vous le saurez tous deux.
(*En riant.*)
C'est un retour de jeunesse.

LA COMTESSE.

Et moi je n'oublierai jamais que dans ce jour,
Malgré mes soixante ans...

ÉMILE.

Je vous aimais d'amour.

LA COMTESSE.

Pour l'avenir, voilà qui me rassure;
Et puisque la vieillesse a pour vous des appas,
Je pourrai donc vieillir sans crainte.

ÉMILE.

Oui, je le jure,
Mais pourtant ne vous pressez pas.

CHŒUR.

L'amitié, la tendresse
Nous rendent nos beaux jours;
Pour rajeunir sans cesse,
Il faut s'aimer toujours.





MADAME BARNEK. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois. — Acte 1, scène 8.

L'AMBASSADRICE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 21 décembre 1838.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE DUC DE VALBERG.
LA COMTESSE AUGUSTA DE FIERSCHEMBERG.
FORTUNATUS, entrepreneur de spectacles.
BÉNÉDICT, premier ténor.
MADAME BARNEK, ancienne duègne, tante d'Henriette.
HENRIETTE, prima donna.
CHARLOTTE.

Le premier acte se passe à Munich, les deux autres à Berlin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre fort simplement meublée, porte au fond, deux portes latérales. Une croisée au second plan, à droite; à gauche, une table et ce qu'il faut pour repasser.

—

SCENE PREMIERE.

MADAME BARNEK, *seule.*

(*Au lever du rideau, elle est assise à droite, regardant plusieurs lettres qu'elle tient à la main.*)

INTRODUCTION.

MADAME BARNEK.

Moi qui surveille de ma nièce
Et les talents et la jeunesse,
A ce beau papier satiné,
Facilement j'ai deviné
Billet d'amour et de tendresse...
En voilà-t-il! Lisons toujours
Et leurs soupirs et leurs amours!
(*Prenant ses lunettes.*)
J'ai peu de lecture et d'étude;
Mais j'ai du moins quelque habitude...
Et de mon temps le sentiment
Se lisait toujours couramment.

(*Elle décachète un billet qu'elle épelle avec peine.*)
O cantatrice enchanteresse!
Fauvette qui nous charme tous!..
(*S'interrompant.*)
C'est bien cela!.. c'est à ma nièce
Que s'adresse ce billet doux.

—

SCENE II.

MADAME BARNEK, *occupée à lire;* HENRIETTE, *entrant par la porte à gauche; portant un réchaud et des fers à repasser.*

HENRIETTE.

CHANSONNETTE.

PREMIER COUPLET

Il était un vieux bonhomme
Aussi vieux que Barrabas,
Avec son habit vert-pomme
Et sa perruque à frimas,
Contant sa flamme amoureuse
A Nancy la repasseuse,
Qui, fredonnant soir et matin,
Lui répétait pour tout refrain :
(*Elle repasse.*)
Repassez demain

MADAME BARNEK.
Que faites-vous donc, Henriette?

HENRIETTE.
Je viens repasser sans façon
Et mon rôle et ma collerette.

MADAME BARNEK.
Cet air n'est pas dans votre rôle?

HENRIETTE.
...Eh non!
C'est une vieille chansonnette!

MADAME BARNEK.
User sa voix à ces bêtises-là,
Lorsque l'on a l'honneur de chanter l'opéra!

HENRIETTE.
Raison de plus... ça me délassera!

DEUXIÈME COUPLET.

Je veux te plaire, et j'y compte;
Ce front qui paraît caduc,
Ma chère, est celui d'un comte...
Eh! fût-il celui d'un duc!
J'admire, mon gentilhomme,
Vous et votre habit vert-pomme;
Mais, hélas! mon cœur inhumain
N'est pas sensible ce matin,
(*Elle repasse.*)
Repassez demain.

MADAME BARNEK, *avec impatience.*
Mais tais-toi donc! tais-toi, tu m'empêches de lire!
(*Lisant.*)
« Belle Henriette! je soupire,
« Je brûle d'un tendre martyre.
« Hélas! quand prendrez-vous enfin
« Pitié de mon cruel destin? »

HENRIETTE, *qui s'est mise devant la table à repasser sa collerette.*
Tra, la, la, la, la, la.
Repassez demain, repassez demain.

MADAME BARNEK, *ouvrant un autre billet.*
« Sans bien et sans richesse,
« Je n'ai que ce cœur qui gémit... »
(*S'interrompant.*)
Mon Dieu! comme c'est mal écrit!
(*Lisant.*)
« Mais je vous offre, ma déesse,
« D'un baron le titre et la main. »

HENRIETTE, *de même.*
Tra, la, la, repassez demain de bon matin,
(*A madame Barnek.*)
Que lisez-vous?

MADAME BARNEK.
Des billets doux.
Écoute bien!

HENRIETTE.
Je les connais d'avance :
Soupirs .. amour... éternelle constance. .
Voilà, voilà, comme ils sont tous!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Aussi, loin de croire
Leur style flatteur,
Mon art fait ma gloire
Et mon seul bonheur!
Travail et folie,
Succès et gaîté,
Voilà de ma vie
La félicité!

MADAME BARNEK.
Hélas! loin de croire
Mon âge et mon cœur,
Une vaine gloire
Fait son seul bonheur!
Misère et folie,
Chansons et gaîté,
Voilà de sa vie
La félicité!

MADAME BARNEK, *qui a parcouru un dernier billet.*
Ecoute, écoute cependant,
Voici quelqu'un de sage et de prudent!
« A vos pieds j'offre, mon enfant,
« Quarante mille écus de rente!
« A votre respectable tante
« Je prétends assurer un sort! »
C'est du vieux comte de Montfort!..

HENRIETTE, *sans lui répondre, et reprenant sa chansonnette.*
Il était un vieux bonhomme,
Aussi vieux que Barrabas,
Avec son habit vert-pomme
Et sa perruque à frimas...

MADAME BARNEK.
Quoi! cette lettre intéressante...

HENRIETTE.
Tra, la, la, la, la...

MADAME BARNEK.
Cette lettre si pressante...

HENRIETTE, *la prenant, ainsi que les autres, et les jetant dans le fourneau.*
Tenez! voilà ce que j'en fais :
Cela ne vaut pas un succès.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Aussi, loin de croire
Leur style flatteur,
Mon art fait ma gloire
Et mon seul bonheur!
Travail et folie,
Succès et gaîté,
Voilà de ma vie
La félicité!

MADAME BARNEK.
Hélas! loin de croire
Mon âge et mon cœur,
Une vaine gloire
Fait son seul bonheur
Misère et folie,
Chansons et gaîté,
Voilà de sa vie
La félicité!

MADAME BARNEK. Avoir brûlé un pareil billet!.. voilà les fruits de l'excellente éducation que je vous ai donnée.

HENRIETTE, *souriant.* Que vous avez tout au plus continuée, ma tante... car sans la mort de ma bonne marraine, cette femme si noble, si distinguée, qui m'a élevée, je ne serais peut-être jamais entrée au théâtre... mais je me trouvai alors sans appui... sans fortune... vous m'avez recueillie!.. (*Lui tendant la main avec affection.*) Et je ne l'oublierai jamais!..

MADAME BARNEK. Ma nièce... vous m'attendrissez!.. mais qui vient là?

—

SCÈNE III.

Les précédents, CHARLOTTE.

HENRIETTE. Ah! c'est Charlotte.

MADAME BARNEK. La jolie chanteuse.

HENRIETTE. Et ma meilleure amie.

MADAME BARNEK. La plus mauvaise langue du foyer.

CHARLOTTE. Bonjour, Henriette, bonjour, madame Barnek... Mon Dieu! qu'elle est grande, cette maudite ville de Munich... je n'en puis plus!.. avec ça que vous demeurez si haut, madame Barnek.

MADAME BARNEK. Un étage de moins que vous, Mademoiselle, pas davantage.

CHARLOTTE. Au fait, c'est possible, je ne compte pas avec mes amis! A propos, Henriette... j'avais à te parler.

HENRIETTE. Sur quoi donc?

CHARLOTTE, *de même*. A toi, à toi seule.

HENRIETTE. Oh! ne te gêne pas avec ma tante, je lui dis tout.

CHARLOTTE. Eh bien! ma chère, comme je suis ton amie, que toutes deux nous tenons à notre réputation, parce que la réputation avant tout! je venais te prévenir qu'il court des bruits sur ton compte.

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'on peut dire?

CHARLOTTE. Ah! d'abord on dit toujours, même quand il n'y a rien... à plus forte raison...

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'il y a donc?

CHARLOTTE. Ce qu'il y a!..

PREMIER COUPLET.

Il est, dit-on, un beau jeune homme
Qui, de très-près, lui fait la cour,
J'ignore comment on le nomme;
Mais pour elle il se meurt d'amour.
Voilà ce qu'on dit,
Ce que l'on dit, car...
Dans tous nos foyers on est si bavard;
Chacun y médit
Du matin au soir
Sur les amoureux que l'on peut avoir.
Là, c'est un amant
Que l'une vous donne;
Là, c'est un amant
Que l'autre vous prend.
Leurs discours méchants n'épargnent personne,
Moi-même j'en suis victime souvent.
Aussi, moi je hais
Les moindres caquets,
Et, je le promets,
Je n'en fais jamais.

DEUXIÈME COUPLET.

Absent sitôt qu'elle est absente,
Pour l'admirer il vient exprès.
Il l'applaudit quand elle chante,
Et lui jette après des bouquets...
Voilà ce qu'on dit,
Ce que l'on dit, car...
Dans tous nos foyers on est si bavard, etc., etc.

MADAME BARNEK. Eh bien! quand ce serait vrai... c'est un homme qui aime la musique... un amateur désintéressé.

CHARLOTTE. Désintéressé?... Hier encore, il a demandé l'adresse d'Henriette à la portière du théâtre.

MADAME BARNEK. Cela prouve qu'il n'est jamais venu ici.

CHARLOTTE. Mais qu'il veut y venir.

HENRIETTE. Où est le mal?.. c'est un ami... il m'applaudit toujours, et cela me fait plaisir.

CHARLOTTE. Voilà comme on se compromet... car depuis hier il n'est question que de cela; d'où vient cet amateur?.. quel est-il? moi, je n'en sais rien... je ne l'ai pas vu... sans cela, je l'aurais signalé... tant il y a, et je dois t'en prévenir, que ce pauvre Bénédict est furieux.

MADAME BARNEK. Bénédict!

CHARLOTTE. Notre jeune premier... notre ténor qui est amoureux d'elle.

MADAME BARNEK. Amoureux!

HENRIETTE. Tais-toi donc.

CHARLOTTE, *à madame Barnek, sans écouter Henriette.* C'est de droit... le ténor est toujours amoureux de la première chanteuse... c'est de l'emploi... et celui-là le remplit en conscience... il en perd le sommeil, il en perd l'esprit, il en perdrait la voix, s'il en avait jamais eu.

HENRIETTE. Est-elle méchante!

CHARLOTTE. Du tout... car je le plains... un gentil garçon, un bon camarade... que nous aimons toutes... et lui qui n'est pas bien avancé, toi qui n'as encore que deux mille florins d'appointements... c'était bien, c'était un mariage sortable... car maintenant dans les arts, on épouse toujours, tant il y a de mœurs... il n'y a même pas que là où l'on en trouve... Aussi, tout le monde approuvait Henriette... et voilà qu'elle va s'amouracher d'un inconnu...

HENRIETTE. Moi!

CHARLOTTE. Laisse donc!

HENRIETTE. Je te l'assure.

CHARLOTTE. Mon Dieu! ma chère, c'est assez visible... je me connais en passion romanesque... moi-même, j'en ai inspiré une terrible.

HENRIETTE. Vraiment?

CHARLOTTE. Oui, un étranger de distinction, que j'ai rencontré quelquefois.

HENRIETTE. Il t'a parlé?

CHARLOTTE. Jamais.. Et ma réputation! mais il me regardait avec des yeux.. ah! ma chère, quels yeux! puis tout à coup, je ne l'ai plus revu... mon indifférence l'aura guéri de son amour... Il en est peut-être mort! Ainsi, tu vois, je suis franche, et tu ferais bien de l'être avec moi qui suis ta meilleure amie.

MADAME BARNEK. Par exemple!

CHARLOTTE. Oui, Madame, oui, je l'aime... quoiqu'elle ait du talent, parce qu'elle n'est ni méchante, ni intrigante comme les autres... et moi, tant qu'on ne m'enlève pas mes adorateurs ou mes rôles, je suis la bonté et la douceur en personne.

HENRIETTE, *souriant*. C'est trop juste.

CHARLOTTE. N'est-il pas vrai?.. et, pour te le prouver... nous avons ce soir, entre amis, entre camarades, une petite fête, une réunion, qui ne peut avoir lieu sans toi... et je viens t'inviter.

HENRIETTE. Ça ne se peut pas... nous donnons une pièce nouvelle.

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? j'ai fait dire à Bénédict d'être enrhumé... il me l'a promis... il est si bon enfant!.. de sorte qu'il y a relâche... et rien ne nous empêchera de nous amuser.

HENRIETTE. C'est très-mal.

CHARLOTTE. Tiens! ce scrupule!

MADAME BARNEK, *écoutant au fond*. Silence! Mesdemoiselles.. j'entends une voiture.. c'est celle de notre directeur, M. Fortunatus, pour le renouvellement de l'engagement d'Henriette.

CHARLOTTE, *à Henriette*. Ah! tu renouvelles?.. à de belles conditions au moins?

HENRIETTE. Je n'en sais rien... je ne me mêle jamais de ça.

MADAME BARNEK, *à Charlotte*. C'est moi que ça regarde, Mademoiselle; les engagements sont de la compétence des grands parents... quant aux conditions, ça sera magnifique, surtout après notre succès d'hier au soir.

CHARLOTTE, *riant*. Ah! oui, les couronnes!.. je les avais vu faire le matin.

MADAME BARNEK, *piquée*. Ça prouve qu'on ne doutait pas du succès du soir.

CHARLOTTE. Comment donc? la veille d'un engagement, est-ce qu'on doute jamais de ça? A propos, madame Barnek, dites donc à votre petit cousin de ne pas redemander Henriette si fort... on n'entendait que lui hier au soir au parterre.

MADAME BARNEK. Mademoiselle, mon cousin fait ce qu'il veut... je ne m'en mêle pas. (*Allant écouter à la fenêtre.*) Voici notre directeur, laissez-nous, Mesdemoiselles, laissez-nous.

HENRIETTE. A la bonne heure... je vais m'occuper de mon costume.

CHARLOTTE. Je t'y aiderai .. tout en causant du bel inconnu, sans oublier ce pauvre Bénédict. (*Elles entrent dans la chambre à droite, sur la ritournelle de l'air suivant.*)

MADAME BARNEK. Voilà M. le directeur... Eh bien! ce réchaud qu'elles ont oublié... de quoi ça a-t-il l'air ici!.. comme c'est rangé!.. ah! et notre engagement? qu'est-ce que j'en ai fait?.. il doit être là-dedans, courons le chercher. (*Elle sort en emportant le réchaud.*)

—

SCENE IV.

FORTUNATUS, *entrant.*

FORTUNATUS.

AIR.

Che gusto! que mon destin est beau!
Oun director comme moi
Est un sultan, est un petit roi
Qui soumet tout à sa loi.
Bravo! son contento!
Richesse, honor,
Voilà le sort
D'un adroit directeur.
Plus d'un seigneur, plus d'une altesse,
En cachette chez moi viendra
Afin de placer sa maitresse
Dans les nymphes de l'Opéra.
Tel ambassadeur m'est propice,
Tel autre me prône toujours,
Afin d'avoir dans la coulisse
Accès auprès de ses amours.
Là, c'est une mère, une tante,
Humble, qui vient se prosterner.
Et là, c'est un vrai dilettante
Qui vient m'inviter à dîner.
Pour débuter, beauté novice
Vient chez moi; quels doux attributs!
C'est toujours à mon bénéfice
Que se font les premiers débuts.
Che gusto! que mon destin est beau!
Oun director, etc., etc.
Il n'est point de chance fâcheuse!
Pour les habiles directors.
Signor, la première chanteuse,
A sa migraine et ses vapors;
Vite j'achète un cachemire,
Ou d'un diamant je fais choix;
Aussitôt la migraine expire,
Armide a retrouvé sa voix.
Chaque matin, chez moi j'ordonne
Les bravos, les vers et les bis,
Et même jusqu'à la couronne
Qui doit tomber du paradis.
J'entoure de mes soins fidèles
Les amateurs influents,
Toutes mes pièces sont belles,
Tous mes acteurs sont excellents,
Che gusto! que mon destin est beau! etc.

—

SCENE V.

MADAME BARNEK, FORTUNATUS.

MADAME BARNEK, *entrant après l'air.* Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre si longtemps, je ne pouvais pas trouver cet engagement. (*A part.*) Il était dans mon carton à bonnets.

FORTUNATUS, *à madame Barnek.* Bonjour, ma zère madame Barnek. . comment va votre charmante nièce?..

MADAME BARNEK. Très-bien, monsieur Fortunatus, nous sommes même très en voix ce matin.

FORTUNATUS. Tant mieux!.. car nous zouons ce soir notre opéra nouveau, le Sultan Mizapouf!.. si Dieu et les rhumes de cerveau le permettent!

MADAME BARNEK. Vous donnez donc tous les jours des nouveautés?

FORTUNATUS. Il le faut bien, nous ne sommes point ici à Munich comme à Paris, où le public italien il est touzours content et crie brava avant que la toile se lève; mais ici... les Allemands sont étonnants... ils n'aiment pas qu'on se moque d'eux! et si ze ne leur donnais pas ce soir le Sultan Mizapouf, qu'ils attendent depuis un mois... ils me zetteraient les contrebasses à la tête.

MADAME BARNEK. Mais cela pourra bien vous arriver... car on dit que Bénédict ne peut pas parler.

FORTUNATUS. Bah! le zèle, il n'est zamais enrhoumé. Ze viens de le voir, ce zer ami, il était chez loui... à dézeuner avec des côtelettes et une bouteille de bordeaux... Z'ai zeté la bouteille par la fenêtre et ze loui ai fait prendre devant moi deux verres de tisane

MADAME BARNEK, *riant, à part.* Pauvre garçon, lui qui se porte à merveille!

FORTUNATUS. Il m'a même promis de venir ici répéter son duo avec votre zère nièce, mia diva, mia carissima prima donna.

MADAME BARNEK. Certainement, ma nièce est tout ça, comme vous dites... elle est même déjà très-*célèbra!* mais voilà son engagement qui expire... heureusement pour nous... Deux mille florins!.. et nous déclarons que nous en voulons huit mille... ou nous allons chanter ailleurs...

FORTUNATUS. Cette bonne madame Barnek, elle a la tête vive .. elle veut me quitter... moi, son ancien ami... car ze souis un ancien ami... vi l'avez oublié, ingrate que vous êtes!..

MADAME BARNEK. Il ne s'agit pas de ça, mais de l'engagement de ma nièce; il nous faut huit mille florins.

FORTUNATUS, *avec terreur.* Huit mille florins!.. allons, allons, ma zère amie, pas d'exagération... il ne s'agit pas ici de folie... ce sont des affaires qu'il faut traiter de sang-froid et avec raison...

MADAME BARNEK. Eh bien! Monsieur, huit mille florins, c'est raisonnable.

FORTUNATUS. Mais sonzez donc qu'elle ne savait pas chanter quand ze l'ai engagée!.. c'est moi qui loui ai fait acquérir son talent... à ce compte-là, c'est elle qui me devrait quelque chose... mais ze souis zénéreux!.. ze ne réclame rien.

MADAME BARNEK. Huit mille florins!.. c'est notre dernier mot, ou nous ne chantons pas ce soir!

FORTUNATUS. Allons, allons, ne nous fâchons pas... ze me résigne. (*A part.*) Elle est insupportable!.. on devrait bien, dans les arts, supprimer les mères... et les tantes!

—

SCENE VI.

FORTUNATUS, *à la table, écrivant;* BÉNÉDICT, *paraissant à la porte du fond, tenant dans ses bras une corbeille de fleurs; à droite,* MADAME BARNEK.

BÉNÉDICT. Me voilà!

MADAME BARNEK. C'est Bénédict.

FORTUNATUS. Il est de parole!

BÉNÉDICT. Moi-même... avec un jardin tout entier; c'est là, j'espère, un joli cadeau.

MADAME BARNEK. Qui vient de vous?..

BÉNÉDICT. Non pas!.. c'était à votre adresse chez la portière... je lui ai proposé de vous le monter... et cela vient sans doute de notre galant directeur...

FORTUNATUS. Moi! du tout!.. c'est de quelque adorateur de la belle Henriette...

MADAME BARNEK, *avec indignation*. Un adorateur!..

BENEDICT, *posant la corbeille sur la table où écrit Fortunatus*. Et moi qui l'ai apportée... qui l'ai montée dans mes bras pendant quatre étages!

MADAME BARNEK, *de même*. Un adorateur!.. je voudrais bien voir cela.

FORTUNATUS. Perdié!.. il ne tient qu'à vous... car ze vois une lettre parmi les roses.

BENEDICT, *avec colère, et voulant la prendre*. Une lettre!..

MADAME BARNEK, *le retenant*. Cela me regarde... à chacun ses attributions.

BÉNÉDICT, *regardant le billet qu'elle ouvre*. Un billet doux!.. et c'est moi qui en étais le facteur.

FORTUNATUS, *continuant à écrire*. Il est touzours bon enfant.

MADAME BARNEK, *lisant avec peine*. « J'ai vu, Madame, « votre charmante nièce... »

BÉNÉDICT. Quelle trahison!

MADAME BARNEK, *lisant*. « Et, chargé par le directeur « de Londres de lui offrir la valeur de quarante mille flo- « rins d'appointements... »

FORTUNATUS, *qui écoute*. Eh bien!

MADAME BARNEK, *continuant à lire*. « Je vous demande « la permission de me présenter aujourd'hui chez vous, « sur les trois heures, pour terminer cette affaire... » Est-il possible!.. Signé : « Sir Blake. »

FORTUNATUS, *se levant et lui présentant un papier à signer*. Z'ai fait tout ce que vi voulez... et vi n'avez plus qu'à signer.

MADAME BARNEK, *avec dédain*. Comment, mon cher, un engagement de huit mille florins!

FORTUNATUS. Et de plus... j'y joindrai pour vous tous les jours deux amphithéâtres des troisièmes; il faut bien s'immoler, perché c'était votre dernier mot.

MADAME BARNEK. Ce ne l'est plus maintenant... Il m'en faut quarante... on me les offre... voyez plutôt.

FORTUNATUS, *avec embarras*. On vi les offre .. en Angleterre... où tout est hors de prix!.. mais ici à Munich.

BÉNÉDICT, *à Fortunatus*. Vous laisseriez partir Henriette!.. mais c'est l'idole du public... c'est elle qui fait la fortune de votre théâtre...

FORTUNATUS. Eh! che diavolo, laissez-moi respirer.

BÉNÉDICT. Non, morbleu!.. vous signerez!

FORTUNATUS. Eh! vous y mettez oune chaleur que vous allez vi érailler la voix et me faire manquer ma représentation de ce soir!

BENÉDICT. C'est ce qui arrivera, si vous ne signez pas!.. je m'enroue par désespoir.

FORTUNATUS, *avec fureur*. Ma ze zouis donc dans oune enfer! c'est donc oune conzuration zénérale contre ma caisse?..

MADAME BARNEK, *à Fortunatus*. Monsieur, votre servante...

FORTUNATUS, *à madame Barnek qui veut sortir*. Eh bien! elle s'en va... Ze vous demande au moins le temps de réfléchir avant de signer ma rouine.

MADAME BARNEK. Je vais chez M. Bloum, notre homme d'affaires, et dans deux heures je vous attends ici! (*Elle sort.*)

FORTUNATUS. O vecchia maladetta!.. zi zamais tu t'engazes pour zouer les douègnes... ze serai sans pitié à mon tour... ze vais voir... examiner... et s'il faut en finir rondement... tâcher encore de marchander. (*A Bénédict.*) Vous, mon zer ami, ze vous laisse... répétez touzours votre duo... songez à moi... et... surtout à notre recette de ce soir... ce zera touzours cela de sauvé. (*Il sort.*)

SCENE VII.

BÉNÉDICT, *puis* HENRIETTE.

BÉNÉDICT. Il a beau dire, nous ne la laisserons pas partir... Je mettrais plutôt le feu au théâtre... Je suis mauvaise tête, moi!.. sans que ça paraisse! ah! c'est elle.

HENRIETTE. Vous voilà, monsieur Bénédict, vous venez pour notre duo?

BÉNÉDICT. Oui, Mademoiselle.

HENRIETTE. Je vais appeler Charlotte qui est là... elle attache quelques pierreries à mon costume!

BÉNÉDICT. C'est inutile... nous n'avons pas besoin d'une troisième personne, puisque c'est un duo.

HENRIETTE. C'est égal... elle nous donnera des conseils. (*Poussant un cri.*) Ah! la jolie corbeille! savez-vous d'où elle vient?

BÉNÉDICT, *timidement*. C'est moi qui l'ai apportée.

HENRIETTE. Elle est charmante, Bénédict, et je vous en remercie.

BÉNÉDICT. Il n'y a pas de quoi.... au reste, c'est à qui cherchera à vous plaire... tout le monde vous admire, tout le monde est à vos pieds! et vous en êtes ravie!

HENRIETTE. C'est vrai!.. je ne croyais pas que les succès, les hommages, cela dût faire autant de plaisir!.. C'est une si douce vie que celle d'artiste... une vie d'émotions auprès de laquelle toute autre existence doit paraître si triste et si monotone...

BÉNÉDICT. Oui, ça serait bien... s'il n'y avait que les couronnes et les bravos qu'on vous prodigue .. mais ça ne s'arrête pas là...

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Ce jeune homme dont on parlait hier au foyer... l'avez-vous remarqué?

HENRIETTE. Oui.

BÉNÉDICT, *tristement*. Je m'en doutais... c'est un milord... un grand seigneur.

HENRIETTE, *gaiement*. Je l'ignore. . je ne me suis jamais fait ces demandes-là.

BÉNÉDICT. Et pourtant vous pensez à lui?

HENRIETTE. Quelquefois.

BÉNÉDICT. Sans le connaître...

HENRIETTE. Écoutez, Bénédict... à vous qui êtes mon ami.... je dirai franchement ce que j'éprouve... malgré moi, le soir, je le cherche des yeux... et quand je ne le vois pas, la salle me semble vide.

BÉNÉDICT. C'est que vous l'aimez.

HENRIETTE. Non... mais c'est que quand il est là, au balcon, il me semble que je chante mieux... et puis, un applaudissement de lui me fait plus de plaisir que tous ceux de la salle entière.

BÉNÉDICT. Ah! c'est de l'amour.

HENRIETTE. Eh bien! je crois que vous vous trompez... je n'ai d'amour ni pour lui...

BÉNÉDICT, *avec joie*. Tant mieux!

HENRIETTE. Ni pour personne.

BÉNÉDICT, *tristement*. Tant pis.

HENRIETTE, *gaiement*. Je n'aime que le théâtre, je n'aime que la musique, le bonheur et les applaudissements qu'elle procure... et pour cela, Monsieur, (*Souriant.*) il faut penser pour ce soir à notre duo, que vous oubliez.

BÉNÉDICT. Vous croyez?..

HENRIETTE. Certainement... vous n'êtes venu ici que pour cela.

BÉNÉDICT. C'est juste... c'est que je ne suis plus en train de chanter.

DUO.

HENRIETTE.

Et pourquoi donc?.. c'est la musique
Qui vous rendra votre enjouement.

BÉNÉDICT, *montrant son papier*.

Joliment!.. un rôle tragique.

HENRIETTE.

Tant mieux! c'est bien plus amusant.
Je suis la malheureuse esclave
Que veut épouser le sultan,
Et vous, officier jeune et brave,
Et vous... vous êtes mon amant!

BÉNÉDICT, *vivement.*
Ah! c'est bien vrai!
HENRIETTE, *souriant.*
Dans le duo...
Allons, commençons le morceau.
(*Prenant son cahier de musique.*)
« Tous deux réduits à l'esclavage,
« Le sort a trahi nos amours.
« Du soudan la jalouse rage
« Veut nous séparer pour toujours. »
BÉNÉDICT, *l'écoutant chanter avec admiration.*
Ah! que c'est bien!..
HENRIETTE.
A vous, Monsieur!
BÉNÉDICT, *prenant son cahier.*
« Quels destins sont les nôtres!
HENRIETTE, *de même.*
« Je le jure ici par l'amour, »
BÉNÉDICT, *l'écoutant.*
Ah! bravo!
HENRIETTE, *de même.*
« Je ne serai jamais à d'autres! »
BÉNÉDICT, *vivement, et s'approchant d'elle.*
Vous ne serez jamais à d'autres!
HENRIETTE, *souriant.*
Mais, Monsieur!
(*Montrant le papier.*)
Que dites-vous là?
Cela n'est pas dans l'opéra!
BÉNÉDICT, *revenant à lui.*
C'est juste!.. où donc ai-je la tête?
HENRIETTE.
Allons, allons, disons la strette.
(*Tous deux prennent leur cahier et chantent sur un mouvement animé.*)

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
« Tyran farouche,
« Quand ton œil louche
« S'adresse à moi,
« La mort cruelle,
« Qu'en vain j'appelle,
« Est bien plus belle
« Encor que toi.
« Monstre terrible!!!
« Monstre d'horreur!!!
« Ta vue horrible
« Glace mon cœur!!!
BÉNÉDICT, *chantant à la fois et parlant a part*
(*Chantant.*)
« O sort funeste!
« O fier sultan,
« Je te déteste
« Comme un tyran!
« Ta vue horrible
« Glace mon cœur,
« Monstre terrible!!!
« Monstre d'horreur!!! »
(*Regardant Henriette.*)
Grâce nouvelle
Orne ses traits;
Oh! qu'elle est belle!
Qu'elle a d'attraits!

HENRIETTE.
Mais, mon Dieu! que dites-vous là?
Tout ça n'est pas dans l'opéra!
BÉNÉDICT.
C'est que je regardais, hélas!
HENRIETTE.
Chantez, Monsieur, et ne regardez pas!
(*Regardant le papier.*)
« Eh bien! que la mort nous rassemble!
BÉNÉDICT, *de même.*
« Que la mort nous rassemble!
HENRIETTE.
« Fuyons ainsi le déshonneur,
« Et si ma main hésite et tremble,
« Que la tienne perce mon cœur! »

BÉNÉDICT, *l'écoutant avec transport, et battant des mains.*
Brava! brava! comme on applaudira!
HENRIETTE, *souriant.*
Si vous applaudissez, Monsieur, qui me tuera?
BÉNÉDICT.
Pardon... pardon, c'est vrai, je suis là pour cela!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
« O sort funeste!
« O fier sultan,
« Je te déteste
« Comme un tyran!
« Ta vue horrible
« Glace mon cœur,
« Monstre terrible!!!
« Monstre d'horreur!!! »
BÉNÉDICT, *à part.*
O bonheur même
Qui me ravit,
Hélas! je l'aime,
J'en perds l'esprit!
Grâce nouvelle
Orne ses traits,
Oh! qu'elle est belle!
Qu'elle a d'attraits!

BÉNÉDICT, *levant le poing.*
« Frappons! frappons!.. »
HENRIETTE, *voyant qu'il reste le bras levé.*
Qui peut arrêter votre bras?
Tuez-moi donc! et surtout en mesure!
BÉNÉDICT.
« Frappons... »
(*S'arrêtant.*)
Eh bien! je ne peux pas,
C'est plus fort que moi, je le jure!
HENRIETTE.
Mais c'est pourtant dans l'opéra.
BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*
C'est vrai!.. mais aussi je vois là
Qu'entre ses bras d'abord elle se jette?
HENRIETTE.
A quoi bon?..
BÉNÉDICT.
Dam'!.. quand on répète
Il faut bien répéter.
HENRIETTE.
On peut passer cela!
BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*
Ah! c'est pourtant dans l'opéra!
HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.*
« Eh bien! donc, cher Oscar!
BÉNÉDICT.
« O ma chère Amanda!

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT.
« Mon cœur bat et palpite;
« Le trouble qui m'agite
« Me ravit à la fois
« Et la force et la voix. »
Ah! ce que je sens là
Est-il dans l'opéra?
« Délire qui m'entraîne,
« Mon cœur y résiste à peine,
« Et, quand la mort est prochaine,
« Pourrais-tu refuser
« Un baiser, un seul baiser?
HENRIETTE.
« Son cœur bat et palpite;
« Le trouble qui l'agite
« Lui ravit à la fois
« Et la force et la voix. »
(*Se dégageant de ses bras.*)
Prenez garde... cela
N'est pas dans l'opéra.
(*Voulant s'éloigner.*)
Monsieur!..
BÉNÉDICT, *la retenant.*
C'est dans l'opéra!

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT ET HENRIETTE.

« Mon } cœur bat et palpite,
« Son }
« Le trouble, etc., etc. »

(*A la fin de cet ensemble, Bénédict embrasse Henriette et tombe à ses genoux.*)

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC, *entrant par la porte du fond avec* MADAME BARNEK.

MADAME BARNEK, *au duc.* Oui, Monsieur, c'est ici... (*Apercevant Bénédict aux pieds d'Henriette.*) Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que je vois?

LE DUC, *s'avançant.* Mademoiselle Henriette?

HENRIETTE, *à part, en l'apercevant.* C'est lui!.. (*Haut.*) Nous étions à répéter notre duo de l'opéra nouveau.

MADAME BARNEK. Oui, Monsieur, le Sultan Mizapouf, que nous donnons aujourd'hui.

BÉNÉDICT. Nous en étions à la scène du désespoir.

LE DUC, *riant.* La situation ne m'a cependant pas semblé des plus désespérées... (*A Henriette.*) et cet amant à vos genoux...

HENRIETTE, *vivement.* C'est dans la scène.

LE DUC. Et ce baiser?

BÉNÉDICT. C'est dans la scène.

MADAME BARNEK. Certainement, Monsieur, c'est dans la scène; nous ne nous permettons jamais de rien ajouter à nos rôles... nous ne sommes pas comme tant d'autres; la scène avant tout.

HENRIETTE. Et celle-ci n'a même pas été trop bien.

BÉNÉDICT, *vivement.* Nous pouvons la recommencer.

MADAME BARNEK. Pas dans ce moment... j'ai rencontré, au troisième, Monsieur qui s'était trompé d'étage, et qui demandait mademoiselle Henriette.

LE DUC. Ou plutôt madame Barnek.

MADAME BARNEK. C'est la même chose, et puisque vous venez, dites-vous, pour affaire....

LE DUC. Oh! une affaire bien importante... pour moi du moins... Vous avez reçu ce matin une lettre où l'on propose à votre charmante nièce un engagement de quarante mille florins pour Londres?

HENRIETTE, *vivement, et avec étonnement.* Quarante mille florins!

MADAME BARNEK. Oui, ma nièce, c'est à moi que vous devez ce bonheur-là.

BÉNÉDICT, *s'efforçant de sourire.* Certainement... c'est heureux... (*A part.*) Maudit homme! de quoi se mêle-t-il?

LE DUC J'ai vu chaque soir mademoiselle Henriette au théâtre... je lui ai même parlé... quelquefois...

MADAME BARNEK. Ah! tu connais Monsieur?

HENRIETTE. Oui, ma tante.

BÉNÉDICT. Vous lui avez parlé?

HENRIETTE. Le matin, en allant à la répétition.

BÉNÉDICT, *avec colère.* Il n'y a rien d'ennuyeux comme les répétitions.

LE DUC, *souriant.* Vous ne disiez pas cela tout à l'heure. (*Haut.*) Mademoiselle était seule...

MADAME BARNEK. Comment, seule?

HENRIETTE, *vivement, à madame Barnek.* C'est pendant la semaine qu'a duré votre indisposition.

LE DUC. Et un jour, j'ai été assez heureux pour la défendre, la protéger contre des indiscrets qui voulaient la suivre... j'ai osé lui offrir mon bras...

HENRIETTE, *vivement.* Avec un empressement... une bonté...

BÉNÉDICT, *à part.* Le grand mérite!

MADAME BARNEK. Ah! c'est ainsi que vous vous êtes connus?

LE DUC. Oui, Madame... et cette heureuse rencontre m'a enhardi à vous écrire ce matin... au nom du directeur de Londres... dont je suis le correspondant.

MADAME BARNEK. Quoi! cette lettre... signée sir Blake?

BÉNÉDICT. Sir Blake?

LE DUC. C'est moi-même.

BÉNÉDICT. Cet inspecteur anglais... cet agent des théâtres?..

LE DUC, *froidement.* Oui, Monsieur...

BÉNÉDICT. Elle est bonne, celle-là!.. moi qui ai vu avant-hier M. Blake.

LE DUC, *à part.* O ciel!

BÉNÉDICT. A telle enseigne qu'il est venu me proposer, pour l'année prochaine, un engagement de trois cents livres sterling. . avec des feux...

MADAME BARNEK ET HENRIETTE. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

BÉNÉDICT. Ça prouve que ce n'est pas Monsieur.

MADAME BARNEK ET HENRIETTE. Est-il possible?

BÉNÉDICT, *avec chaleur.* Qu'il est venu ici sous un faux nom... sous un prétexte... pour parler d'affaires de théâtre, et pour vous séduire... non, nous... je veux dire séduire mademoiselle Henriette... et la preuve... demandez-lui ce qu'il a à répondre.

MADAME BARNEK. Oui, Monsieur, que répondrez-vous?

LE DUC, *froidement.* Rien du tout, Madame; et Monsieur m'a rendu un grand service, en dévoilant lui-même une ruse que j'allais vous avouer.

MADAME BARNEK. Quoi! vous n'êtes pas sir Blake?

LE DUC. Non, Madame.

HENRIETTE, *à part.* Il nous trompait!

MADAME BARNEK. Vous n'êtes point chargé de m'offrir quarante mille florins?

LE DUC. Non, Madame.

MADAME BARNEK, *à part.* Et moi qui ai refusé les huit mille de M. Fortunatus... s'il allait revenir en ce moment... (*Haut.*) Et de quel droit, Monsieur?..

BÉNÉDICT. Oui, Monsieur, de quel droit?

LE DUC. Quant à vous, Monsieur, cela ne vous regarde pas, c'est à Mademoiselle que je veux avouer toute la vérité. . Oui, Henriette, vous le savez... m'enivrant tous les soirs du plaisir de vous admirer...

BÉNÉDICT. Quoi! cet habitué du balcon?..

HENRIETTE, *avec émotion.* C'était lui!

LE DUC. Vous ne pouvez comprendre quel charme vous fascine et vous séduit à jouir du triomphe de ce qu'on aime, à entendre ceux qui vous entourent partager votre admiration, que leurs transports rendent encore plus vive... Loin d'en être jaloux, on en est fier... et dès ce moment j'ai juré que vous seriez à moi, que vous partageriez mon sort.

BÉNÉDICT, *avec colère.* Monsieur!

LE DUC, *avec chaleur.* Pour y parvenir, il n'est point de sacrifices dont je ne sois capable... et quand je devrais vous offrir tout ce que je possède...

MADAME BARNEK. Monsieur, nous ne recevons rien que de la main d'un époux.

HENRIETTE, *d'un ton de reproche.* Ah! ma tante.. Monsieur ne peut avoir d'autres intentions.

LE DUC, *troublé.* Oui, moi?.. non, certainement... et croyez que les motifs les plus nobles, les plus purs...

MADAME BARNEK. Alors, Monsieur, qui êtes-vous?

LE DUC, *avec embarras.* Un ami des arts... un artiste... enthousiaste, comme vous, de la musique... un jeune compositeur peu connu encore.

BÉNÉDICT. Il n'a rien fait.

HENRIETTE. Qu'importe? avec du courage et du talent... on parvient toujours.

BÉNÉDICT. Quand je vous disais que vous l'aimiez!

HENRIETTE. Pourquoi pas? je puis l'avouer en ce moment, puisqu'il n'a rien... puisqu'il est artiste comme nous...

—

SCENE IX.

Les précédents; CHARLOTTE, *sortant de la chambre à gauche.*

QUINTETTE.

CHARLOTTE, *apercevant le duc.*
Grand Dieu! que vois-je?
(*A madame Barnek et à Henriette.*)
Et pour vous quel honneur!
(*Faisant au duc une révérence gracieuse.*)
Vous, dans ces lieux!.. vous, Monseigneur!

MADAME BARNEK, HENRIETTE ET BÉNÉDICT.
Monseigneur!.. que dit-elle?..

LE DUC, *à part.*
O fâcheuse rencontre!

HENRIETTE, *à Charlotte.*
Tu te trompes!

CHARLOTTE.
Non pas; l'aimable conquérant,
Pour les belles toujours sa tendresse se montre;
Il m'avait fait la cour...

HENRIETTE.
O ciel!

CHARLOTTE, *riant.*
Pour un instant...
Moi, je ne donne pas dans la diplomatie.

BÉNÉDICT.
Qui? lui?.. c'est un compositeur...

HENRIETTE.
Un artiste!

CHARLOTTE, *riant.*
Tu crois...
(*Riant.*)
Mais c'est l'ambassadeur
De Prusse.

TOUS.
O ciel!..

CHARLOTTE, *de même.*
Eh! oui, ma chère amie.

LE DUC, *voulant s'approcher d'Henriette.*
Écoutez-moi!

HENRIETTE, *s'éloignant de lui avec mépris.*
Pour vous j'en rougis, Monseigneur!

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *à part.*
Ah! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour!

LE DUC, *à part.*
La pauvre enfant! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour!
Je sens ici que pour la vie
Son cœur obtient tout mon amour!

CHARLOTTE.
Oui, c'est charmant! la perfidie
De Monseigneur va, dans ce jour,
Contre une chanteuse jolie
Voir échouer tout son amour!

BÉNÉDICT.
Que je bénis sa perfidie!
Sans elle, hélas! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie
Pouvait lui donner son amour!

MADAME BARNEK.
Ces grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour;
Mais je serai, nièce chérie,
Ton égide contre l'amour.

LE DUC, *à Henriette.*
Pardonnez-moi cette innocente ruse,
Pour pénétrer dans ce séjour.
Ma faute n'est que de l'amour,
Et vos charmes sont mon excuse.

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

Le ciel nous a placés dans des rangs,
Hélas! différents.
Vous avez pour vous gloire et grandeur...
Moi je n'ai que mon cœur,
Et pour défendre ce cœur
D'un dangereux séducteur...
Adieu vous dis, Monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur.

DEUXIÈME COUPLET.

Jugez donc ce que je deviendrais,
Si je vous aimais!
Peut-être, hélas! j'en étais bien près,
Pour vous quels regrets!
Mais grâce à leurs soins prudents...
Puisqu'il en est encor temps,
Adieu vous dis, Monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur.

LE DUC, *à Henriette.*
Je ne vous verrai plus! pour moi quelle douleur!

HENRIETTE, *avec effort.*
De votre loge, Monseigneur,
Vous pourrez chaque soir éprouver ce bonheur!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Ah! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour.

LE DUC.
La pauvre enfant! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour!
Je sens ici que pour la vie
Son cœur obtient tout mon amour.

CHARLOTTE.
Oui, c'est charmant! la perfidie
De Monseigneur va, dans ce jour,
Contre une chanteuse jolie
Voir échouer tout son amour!

BÉNÉDICT.
Que je bénis sa perfidie!
Sans elle, hélas! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie
Pouvait lui donner son amour!

MADAME BARNEK.
Ces grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour;
Mais je serai, nièce chérie,
Ton égide contre l'amour.

(*Le duc sort, reconduit par Charlotte qui lui fait force révérences en se moquant de lui.*)

SCENE X.

Les précédents, *excepté* LE DUC.

BÉNÉDICT. Vous le renvoyez... vous le congédiez... ah! que c'est bien à vous!

HENRIETTE, *avec douleur.* Un duc, un ambassadeur... qui se serait attendu à cela?

CHARLOTTE. Ils n'en font jamais d'autres, ma chère; fais comme moi... ne t'y fie pas.

MADAME BARNEK, *avec un soupir.* Ah! c'est dommage pourtant.

HENRIETTE, *sévèrement.* Quoi donc?

MADAME BARNEK. Que les principes soient là!.. mais il le faut!.. moi, j'ai toujours été la victime des principes...

BÉNÉDICT. Pourvu que vous n'ayez pas de regrets.

HENRIETTE, *essuyant une larme.* Moi!.. aucuns! (*Prenant la main de Bénédict et de Charlotte.*) L'amitié est là qui me consolera.

BÉNÉDICT. Oui, oui, l'amitié, vous avez raison...

MADAME BARNEK. Et M. Fortunatus... et cet engagement... moi qui ai refusé des conditions superbes!

BÉNÉDICT. Il les offrira toujours.

MADAME BARNEK. Eh! non, vraiment... s'il apprend qu'il n'y a plus concurrence.

HENRIETTE, *avec impatience.* Eh bien! qu'importe?



HENRIETTE. Je prouverai que je suis digne de mon titre. — Acte 2, scène 9.

MADAME BARNEK. Ce qu'il importe?.. tout nous manque à la fois!..

BÉNÉDICT. Je cours chez notre directeur... et s'il ne vous engage pas... je ne joue pas ce soir, ni de toute la semaine!

CHARLOTTE. Et moi, je suis malade pour trois mois!

HENRIETTE, *attendrie.* Mes amis... mes chers amis!..

MADAME BARNEK. Qui vient là? est-ce lui? non, un valet.

CHARLOTTE. La livrée de l'ambassadeur.

UN VALET, *entrant.* Avant de remonter en voiture, Monseigneur a écrit en bas ce billet pour madame de Barnek.

TOUS. De Barnek.

MADAME BARNEK. Je déclare d'avance que mes principes me défendent de rien entendre.

CHARLOTTE. Comment donc! mais on peut toujours lire... quand on peut...

MADAME BARNEK. Si vous le pensez... (*Elle ouvre le billet qu'elle lit, et pousse une exclamation de surprise.*) O mon Dieu! ô mon Dieu! ce n'est pas possible! (*Le valet sort.*)

TOUS. Qu'est-ce donc?

MADAME BARNEK, *à Charlotte et à Bénédict d'un ton de protection.* Laissez-nous, mes amis, laissez-nous.

CHARLOTTE. Expliquez-nous au moins...

MADAME BARNEK, *avec dignité.* Je vous prie, mademoiselle Charlotte, de me laisser.

CHARLOTTE. Eh bien! on vous laissera, et je n'y comprends rien!

BENÉDICT, *à Charlotte.* Eh! oui.. allons chez Fortunatus, pour cet engagement.

MADAME BARNEK, *vivement.* Gardez-vous-en bien!.. n'allez pas nous compromettre à ce point.

CHARLOTTE. Quoi! ces vingt mille florins?

MADAME BARNEK, *d'un air de dédain.* Quand il en donnerait quarante, croyez-vous que je voudrais pour une pareille somme...

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui lui prend donc?

HENRIETTE. Mais, ma tante... ce qu'on vous écrit là...

MADAME BARNEK, *avec fierté.* C'est un secret qui me regarde personnellement.

BÉNÉDICT, *riant.* Vous!

MADAME BARNEK. Moi-même!

BÉNÉDICT, *de même.* Ça me rassure.

CHARLOTTE, *de même.* Une note diplomatique...

MADAME BARNEK. Comme vous dites!.. et je désire être seule pour y répondre.

CHARLOTTE, *à part.* Elle ne sait pas écrire. (*Haut*) On s'en va... on s'en va... on ne demande pas à savoir... (*Bas, à Henriette.*) Tu nous diras ce que c'est.

BÉNÉDICT, *bas, à Henriette.* Prenez bien garde, au moins...

HENRIETTE. Soyez tranquilles, mes amis, rien ne me fera changer. (*Bénédict et Charlotte sortent.*)

—

SCÈNE XI.

HENRIETTE, MADAME BARNEK.

HENRIETTE. Ah çà! ma tante, qu'est-ce que ça signifie? ce mystère avec nos amis, et puis cet air rayonnant que je vous vois.

MADAME BARNEK, *avec transport.* Je n'y tiens plus... j'étouffe de joie et de bonheur. . ma chère nièce, ma chère enfant... embrasse-moi. Je te disais bien qu'avec de l'ordre... de la conduite et une bonne tante... Mon châle, mon chapeau...

HENRIETTE. Qu'avez-vous donc?

MADAME BARNEK. Je reviens, ma chère amie... je reviens dans l'instant... j'ai toujours eu l'idée que ça ne pouvait pas nous manquer, et que je finirais par être quelque chose.

HENRIETTE, *avec impatience.* Mais quoi donc?

MADAME BARNEK. Tiens, tiens... lis... lis cette lettre... quel bruit ça ferait... si on ne nous demandait pas le secret!.. Embrasse-moi encore... car j'en mourrai de joie, et eux tous de dépit. (*Elle sort très-vivement.*)

—

SCENE XII.

HENRIETTE, *seule.* Qu'est-ce que cela signifie?.. (*Lisant.*) « Madame, depuis qu'Henriette m'a banni de sa présence et m'a défendu de la revoir, je sens que je ne puis « vivre sans elle; un seul moyen me reste de ne la quitter « jamais... elle eût accepté la main du pauvre artiste... « refusera-t-elle celle du grand seigneur? » O mon Dieu! « Je connais d'avance les reproches du monde et de ma « famille, et je les brave. Mon souverain pourrait seul « s'opposer à ce mariage... j'espère bien le fléchir; mais « s'il me refusait son consentement... je n'hésiterais point « entre la faveur du prince et le bonheur de ma vie... » (*Parlant.*) Quel sacrifice! « D'ici là cependant que ce pro- « jet soit secret. J'exige de plus qu'Henriette ne signe au- « cun nouvel engagement... qu'elle quitte sur-le-champ « le théâtre... et pour le reste... venez me trouver... je « vous attends. « Le duc de VALBERG. »

RÉCITATIF.

Dieu! que viens-je de lire... en croirai-je mes yeux?
A moi!.. moi, pauvre artiste, un sort si glorieux.

CANTABILE.

Jusqu'à lui son amour m'élève!
Au premier rang je vais briller...
C'est un prestige... c'est un rêve,
Je crains encor de m'éveiller.
(*Regardant la lettre.*)
Mais non... voici les mots tracés par sa tendresse!!!
Etre sa femme! être duchesse!..
Duchesse!.. une prima donna!
Quel triomphe pour l'Opéra!
Jusqu'à lui son amour m'élève,
Au premier rang je vais briller.
Ah! si mon bonheur est un rêve,
Amour! ne viens pas m'éveiller!

CAVATINE.

(*Gaiement.*)
J'aurai des titres, des livrées,
A la cour j'aurai mes entrées,
J'aurai ma loge à l'Opéra,
Où de loin on me lorgnera;
Des diamants, un équipage;
Et la foule, sur mon passage,
En m'apercevant s'écriera :
« Voilà notre prima donna!!! »
Puis l'on dira : « Dieu! quel dommage!
N'entendre plus cette voix-là! »
Ils ont raison, c'est grand dommage,
De renoncer à tant d'éclat!
C'est qu'il était beau mon état!
Là j'étais reine
Et souveraine,
Et sous ma chaîne
Qu'on adorait,
Doux esclavage,
Nouvel hommage,
A chaque ouvrage,
M'environnait.
J'entends encor les transports du théâtre,
J'entends un public idolâtre
S'écrier : Brava!
C'est un moment bien doux que celui-là...
Mais ce bonheur l'amour me le rendra.
Et près de lui,
Près de mon mari...
J'aurai des titres, des livrées, etc., etc.

MADAME BARNEK, *entrant vivement par la porte à gauche.* Allons, ma nièce, allons, il est en bas!.. il nous attend dans une voiture à quatre chevaux...

HENRIETTE. Quatre chevaux!

MADAME BARNEK. Dame!.. pour nous enlever!.. vous et moi... un équipage magnifique!

HENRIETTE. Un équipage!.. (*Madame Barnek l'entraîne par la porte à gauche. Le rideau baisse.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du duc, à Berlin. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, une table; à gauche, un piano. Une vaste fenêtre avec balcon de côté. Un sofa; une table à thé, etc.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *seule, richement habillée, à la fenêtre.* (*On entend rouler, puis s'arrêter une voiture.*)

C'est lui... c'est lui... le voilà... il revient enfin. (*Quittant la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! j'ai cru que j'allais mourir de saisissement, de joie, en le voyant descendre de voiture. (*Gaiement.*) Tâchons de nous calmer .. il faut le punir de ses trois mois d'absence... s'il me voyait ainsi, il serait trop content.

—

SCENE II.

HENRIETTE, LE DUC.

UN VALET, *annonçant.* Monseigneur.

LE DUC, *entrant, et courant à Henriette.* Henriette... ma chère Henriette!

HENRIETTE, *d'un air froid.* Ah! vous voici, monsieur le duc?..

LE DUC, *surpris.* Quel accueil!.. Henriette! ne m'aimez-vous plus?

HENRIETTE, *s'oubliant.* Si, Monsieur... on vous aime... on vous aime toujours. Ah! je n'ai pas le courage de vous cacher mon bonheur.

LE DUC. Ma bonne Henriette... combien ces trois mois d'absence m'ont semblé longs! combien j'ai maudit cette ennuyeuse ambassade qui me retient depuis si longtemps loin de vous!

HENRIETTE. Bien vrai? (*Lui tendant la main.*) Vous le dites si tendrement qu'il faut vous croire..... Et puis,

Monsieur, (*Montrant son cœur.*) il y a quelqu'un qui plaide si bien pour vous.

LE DUC. Pauvre Henriette! à peine vous eus-je conduite ici, à Berlin, dans mon hôtel, il y a trois mois, en quittant Munich, qu'il fallut m'éloigner, me séparer de vous, le lendemain de notre arrivée... un ordre du roi m'envoyait à Vienne, en mission extraordinaire... et dans ma position, je suis tout à Sa Majesté.

HENRIETTE, *souriant.* J'aimerais mieux un mari qui fût tout à sa femme.

LE DUC, *riant.* Que voulez-vous? quand on est ambassadrice!..

HENRIETTE, *avec malice.* Prenez garde, Monsieur... je ne le suis pas encore!

LE DUC. Cela revient au même... je vous ai présentée comme ma femme à toute ma famille; le contrat qui vous assure la moitié de ma fortune est irrévocablement signé... et si notre mariage n'est pas encore célébré, mon voyage seul en est la cause.

HENRIETTE. Et si le roi refuse... car vous m'avez dit que notre mariage ne peut avoir lieu sans son consentement... comme si les rois devaient se mêler de ces choses-là!

LE DUC. J'obtiendrai ce consentement, j'en suis sûr... je l'ai réclamé comme le prix des services que je viens de lui rendre à Vienne... Et demain, aujourd'hui peut-être, il me l'accordera... mais d'ici là, je craindrais, sur la résolution du roi, les reproches et les récriminations de ma famille, de tous ces grands seigneurs d'Allemagne qui ne comprennent pas comme moi que le talent est aussi une noblesse... voilà pourquoi je leur ai caché qui vous êtes; voilà pourquoi, aux yeux de tous, je vous ai fait passer pour une personne de noble extraction... c'est indispensable... il le faut... il y va de mon bonheur et du vôtre.

HENRIETTE. Du mien... ah! mon ami, je l'aurai bien gagné!

LE DUC, *surpris.* Que voulez-vous dire?

HENRIETTE. Si vous saviez comme je me suis ennuyée en votre absence!

LE DUC, *vivement.* Oh! que c'est aimable à vous!

HENRIETTE. Pas tant... et si j'avais pu faire autrement .. mais le moyen... vous me laissez, dans cet hôtel, sous la surveillance et la garde de votre illustre sœur, la comtesse Augusta de Fierschemberg, qui n'est pas si amusante que mon ancienne camarade Charlotte.

LE DUC. Y pensez-vous!.. Ma sœur est une femme distinguée, qui ne voit que des personnes de rang ou de naissance.

HENRIETTE. Eh bien! justement... c'était à périr de naissance et d'ennui! passer la journée entière à recevoir ou à rendre des visites, rester droite et immobile sur un fauteuil doré, moi qui aimais tant à sauter et à courir... ne plus oser parler de mes anciens succès, de mon beau théâtre, que j'oublie quand vous êtes là, mais auquel, malgré moi, je pensais en votre absence... et puis surtout, m'avoir défendu... non... priée en grâce.... c'est la même chose... de m'abstenir ici de toute musique, ma consolation... mon plus vif plaisir.

LE DUC. Vous m'avez mal compris... quand vous êtes seule chez vous, que personne ne peut vous entendre...

HENRIETTE, *riant.* Bien obligée.

LE DUC. Mais vous sentez que devant ma sœur, devant ces dames.., dans un salon nombreux... c'est trop bien... l'étonnement, l'admiration que vous causeriez, feraient bientôt reconnaître l'artiste... le grand talent.

HENRIETTE, *avec malice.* Et le talent est défendu à une duchesse!

LE DUC, *riant.* On n'y est pas habitué, du moins... (*Avec tendresse.*) Aussi, ma bonne Henriette... ma jolie duchesse... je vous demande encore, pendant quelques jours seulement, et jusqu'au consentement du roi, d'éloigner des soupçons ..

HENRIETTE. Que chaque instant peut faire naître. Ma pauvre tante est si heureuse d'avoir un cachemire et des plumes, de s'entendre appeler madame la baronne de Barnek, que si je n'avais pas été là pour la surveiller... et venir à son aide... vingt fois déjà votre sœur aurait découvert la vérité.

LE DUC, *à Henriette.* Silence donc! étourdie... voici la comtesse.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Enfin, monsieur le duc, vous voilà de retour dans votre hôtel?

LE DUC. Oui, ma chère sœur, après trois mois d'absence.

LA COMTESSE. Trois mois! et qu'avez-vous fait pendant ce temps?

HENRIETTE. Oui, Monsieur, vous qui m'interrogez, vous ne m'avez pas rendu compte de votre séjour à Vienne.

LE DUC. Une vie si triste, si monotone... le matin aux affaires..

LA COMTESSE. Et tous les soirs au spectacle.

HENRIETTE, *vivement.* Au spectacle!

LE DUC. Moi!

LA COMTESSE. Vous me l'avez écrit... c'est du reste votre habitude. (*A Henriette.*) Il y a toujours quelque talent lyrique pour lequel il se passionne...

LE DUC. Ma sœur...

LA COMTESSE. Une idée, un caprice qui ne dure qu'une semaine, ou souvent même qu'un jour...

HENRIETTE. Comment, Monsieur, il serait vrai?

LA COMTESSE. Oui, ma chère amie, mon frère est un peu jeune, un peu léger; mais, grâce à vous...

HENRIETTE, *bas, au duc.* Vous ne m'aviez pas dit cela, Monsieur...

LE DUC, *de même.* N'en croyez rien.

LA COMTESSE. Sortez-vous ce matin, monsieur le duc?

HENRIETTE, *vivement.* Je l'espère bien... vous m'emmènerez, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, *sévèrement.* Comment, Mademoiselle?

HENRIETTE, *se reprenant.* Avec ma tante.

LA COMTESSE. A la bonne heure.

HENRIETTE. Où vous voudrez... hors de la ville... à la campagne... (*A demi-voix.*) Pourvu que nous soyons ensemble.

LE DUC, *de même.* Je le désire autant que vous! mais un rapport au roi, que je dois lui donner ce soir.

LA COMTESSE, *à Henriette.* J'ai des projets pour vous et moi, ma chère Henriette... je viens de recevoir une invitation... des billets...

HENRIETTE, *vivement, et avec joie.* Pour un concert?

LA COMTESSE. Non... pour le chapitre noble qui se tient aujourd'hui, et auquel votre naissance vous donne le droit d'assister.

HENRIETTE, *avec terreur.* Le chapitre noble!

LE DUC, *lui prenant la main.* Qu'avez-vous?

HENRIETTE, *bas, au duc.* Ah! je tremble de peur... faites que je n'y aille pas, je vous en prie.

LE DUC, *à sa sœur.* Henriette est un peu souffrante, et je désire qu'elle reste.

LA COMTESSE. A la bonne heure... je ne la quitterai pas.

HENRIETTE, *bas, au duc.* La belle avance! je crois que j'aimerais mieux le chapitre noble.

LE DUC. Il faut chercher ici quelques moyens de la distraire...

LA COMTESSE. Si elle savait la musique, nous pourrions en faire toutes les deux.

HENRIETTE, *riant.* Moi, Madame!.. (*Un geste du duc l'arrête.*) A peine si je sais déchiffrer.

LA COMTESSE. Je m'en doute bien... ce n'est pas dans le fond de la Bavière... dans le château de votre tante,

que l'on aurait pu soigner votre éducation musicale... mais si vous voulez que ce matin je vous donne une leçon...

LE DUC, *avec humeur*. Une belle idée!

HENRIETTE. Moi! Madame, je n'oserais...

LA COMTESSE. Pourquoi pas?.. je serai indulgente... (*Elle sonne, deux domestiques entrent.*) J'ai là des airs nouveaux que l'on m'a envoyés, des airs du Sultan Mizapouf.

HENRIETTE, *vivement*. Du Sultan...

LA COMTESSE. Vous ne connaissez pas cela... un opéra qui vient d'être donné en Allemagne avec quelque succès. (*Aux domestiques.*) Avancez ce piano. (*Se mettant au piano.*) C'est l'air que chante la Parisienne au premier acte.

LE DUC. Mais, ma sœur... c'est trop de complaisance...

LA COMTESSE. Occupez-vous de votre rapport au roi, mon frère... et laissez-nous.

LE DUC, *bas, à Henriette*. Refusez, je vous en supplie!

HENRIETTE. Est-ce possible? (*Riant.*) Elle veut me donner une leçon!

LE DUC, *bas, à Henriette*. Au moins prenez garde, et chantez mal... si ça se peut.

TRIO.

LA COMTESSE, *au piano*.
Ecoutez bien.
(*Chantant.*)
Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *l'imitant avec gaucherie et timidité*.
Tra, la, la, la la, la.
(*Regardant le duc.*)
Etes-vous content?

LE DUC, *l'approuvant*.
C'est cela!

LA COMTESSE.
Non vraiment, ce n'est pas cela!

HENRIETTE, *de même*.
Tra, la, la.

LA COMTESSE, *la reprenant*.
C'est un sol!

HENRIETTE, *lui montrant le papier*.
C'est un la!

LA COMTESSE.
C'est vrai!
(*Chantant.*)
Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *répétant, mais un peu mieux*.
Tra, la, la, la, la, la.

LE DUC, *bas*.
Prenez garde!.. ah! je tremble d'effroi!

LA COMTESSE, *cherchant à déchiffrer avec peine*.
Tra, la, la, la, la, la, la...

HENRIETTE, *avec un air d'admiration*.
Quelle facilité!

LE DUC, *bas, à Henriette*.
Vous nous raillez, traîtresse!

HENRIETTE, *de même*.
Comme vous le disiez, c'est chanter en duchesse!

LA COMTESSE.
Répétez avec moi.
(*Déchiffrant avec peine.*)
Le divin Mahomet,
Pour mieux charmer nos âmes,
Dans les cieux vous promet
Un paradis secret;
Mais il vous trompe, hélas!
Surtout n'y croyez pas,
Aux cieux ne cherchez pas
Ce paradis des femmes;
Car le vrai paradis,
Messieurs, est à Paris.

HENRIETTE, *reprenant l'air qu'elle chante couramment*.
Le divin Mahomet,
Pour mieux charmer nos âmes,
Dans les cieux vous promet
Un paradis secret;
Mais il vous trompe, hélas!
Surtout n'y croyez pas,
Aux cieux ne cherchez pas
Ce paradis des femmes;
Car le vrai paradis,
Messieurs, est à Paris.

LA COMTESSE.
Pas mal pour la première fois.

LE DUC, *à part, et regardant Henriette*.
Ah! je crains qu'elle ne se lance!
(*A la comtesse.*)
Vous feriez mieux d'y renoncer, je crois.

LA COMTESSE.
Non, non, j'ai de la patience,
J'en ferai quelque chose, et nous la formerons
Avec le temps...

HENRIETTE.
Et grâce à vos leçons...

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.
Écoutez... écoutez cela!
Tra, la, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la, la,
Faites bien ce que je fais là!

HENRIETTE.
Brava! brava! c'est bien cela!
Quelle méthode enchanteresse!
C'est chanter comme une duchesse,
Ah! quel talent vous avez là!

LE DUC.
C'est bien, c'est bien, finissons là;
Je cède à la peur qui m'oppresse,
Je crains sa voix enchanteresse
Qui tous les deux nous trahira!

LA COMTESSE.
Continuez.

HENRIETTE.
Voguez, sultan joyeux,
Vers les bords de la Seine,
Là, s'offrent à vos yeux
Les délices des cieux;
Et jour et nuit c'est là
Qu'amour vous sourira.
Là, des jeux et des ris
La troupe vous enchaîne,
Car le vrai paradis
Est à Paris.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.
Ah! c'est bien mieux, bien mieux déjà,
Moi, sa maîtresse... je suis fière
De voir que mon écolière
Fait des progrès comme ceux-là!

HENRIETTE.
Oui, cela va bien mieux déjà,
Et j'en rends grâce à ma maîtresse;
Merci, madame la comtesse,
Merci de cette leçon-là!

LE DUC.
C'est bien, c'est bien, finissons là;
Je cède à la peur qui m'oppresse,
Je crains sa voix enchanteresse
Qui tous les deux nous trahira.

LA COMTESSE, *l'écoutant*.
J'en suis encor toute saisie,
Et ne comprends rien à cela!

LE DUC, *bas, à Henriette*.
Prenez garde, je vous en prie;
En écoutant... je tremble, hélas!

HENRIETTE.
Eh bien! Monsieur, n'écoutez pas!

LA COMTESSE.
Un talent
Aussi grand,
C'est vraiment
Surprenant:
Ah! combien je suis fière!
En un instant, je croi,
Voilà mon écolière
Aussi forte que moi!

HENRIETTE, *s'oubliant*.
Buvons au sultan Mizapouf,
Au descendant du grand Koulouf.

Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat, aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq
Des rois de Maroc.
Versez-lui les vins de France,
Versez le champagne et le médoc,
Buvons tous au sultan Mizapouf,
Au descendant du grand Koulouf.

LE DUC.

Ce talent
La surprend
Et me rend
Tout tremblant!
Ah! la voilà partie,
Comment la retenir?
Arrêtez, je vous prie!
Elle me fait frémir!

ENSEMBLE.

LE DUC, LA COMTESSE, HENRIETTE.

Buvons au sultan Mizapouf, etc.

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BARNEK, *en grand costume, chapeau à plumes.*

MADAME BARNEK, *au fond du théâtre, apercevant sa nièce.* Brava! brava! bravi! bravo!

LE DUC. Allons! la tante!.. pourvu qu'elle ne nous trahisse pas!

LA COMTESSE. Venez donc, madame la baronne, venez recevoir mes compliments... saviez-vous que votre nièce eût de pareilles dispositions?..

HENRIETTE, *bas, au duc, en riant.* Je croyais avoir mieux que ça.

MADAME BARNEK, *se rengorgeant.* Mais, Dieu merci, Madame, c'est assez connu...

LE DUC, *à demi-voix.* Y pensez-vous?

MADAME BARNEK. C'est assez connu dans notre famille... c'est moi qui l'ai élevée.

LA COMTESSE. Et pourquoi ne m'en disiez-vous rien?

MADAME BARNEK, *avec embarras.* Pourquoi?

LE DUC. Madame la baronne est si modeste!..

MADAME BARNEK. Oh! oui... c'est mon défaut... modeste et surtout timide... c'est ce qui m'a nui... j'avais toujours des peurs quand je chantais...

LA COMTESSE. Ah! vous chantiez aussi?

MADAME BARNEK, *avec volubilité.* Les Philis, avec quelque succès!

HENRIETTE, *à part.* Voyez-vous l'amour-propre d'artiste!

LA COMTESSE, *étonnée.* Vous avez joué?

LE DUC, *vivement.* En société, dans son château... madame la baronne est de mon avis... c'est ce qu'on peut faire de mieux à la campagne.

MADAME BARNEK. Certainement, monsieur mon neveu, car ici... à la ville... ce n'est pas moi qui voudrais... au contraire... si vous saviez à présent combien je méprise tout cela!..

LE DUC. C'est bien!

MADAME BARNEK. Parce que notre rang... notre dignité...

LA COMTESSE. Et le décorum.

MADAME BARNEK. Oui, le décor...

LE DUC, *l'interrompant.* C'est bien, vous dis-je... heureusement, voilà le déjeuner, elle ne parlera plus. (*Donnant la main à Henriette.*) Bonne Henriette, vous m'avez fait une peur...

HENRIETTE. Comment! Monsieur?

LE DUC. Je veux dire un plaisir. (*Ils s'asseyent autour de la table à thé; deux domestiques apportent un plateau.*)

MADAME BARNEK. Voici le journal de la cour qui vient d'arriver.

LA COMTESSE. Notre lecture de tous les matins.

HENRIETTE, *à part.* En voilà pour une heure... comme c'est amusant.

LA COMTESSE. Voyons les présentations et les réceptions d'hier... (*Lisant.*) « Ont eu l'honneur d'être reçus par Sa « Majesté, le comte et la comtesse de Stolberg, le baron « de Lieven... » (*Parlant.*) C'est de droit .. Voilà de la haute et véritable noblesse... (*Lisant.*) « La duchesse de « Stillmarcher. » (*Parlant.*) Tenez, continuez, Henriette. (*Elle lui donne le journal.*)

HENRIETTE, *lisant au bas de la page.* Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?

TOUS. Qu'est-ce donc?

HENRIETTE. « Théâtre royal... Notre nouvel impressa- « rio.. le signor Fortunatus, a ouvert la saison par un « opéra nouveau. » Fortunatus est ici, à Berlin...

LE DUC. Oui, ma chère... depuis quatre ou cinq jours...

HENRIETTE, *continuant à lire.* En effet! « Il arrive de « Vienne, où sa troupe a obtenu le plus grand succès... « surtout la prima donna, la signora Charlotte, qui a fait « fureur, qui y était adorée. » (*Au duc.*) Et vous ne m'en disiez rien, Monsieur, vous qui êtes resté trois mois à Vienne.

LE DUC, *avec embarras.* J'ai oublié de vous en parler...

LA COMTESSE, *à Henriette.* Au haut de la page.

HENRIETTE, *lisant au haut de la page.* « Le prince Bu- « kendorf... (*Regardant au bas de la page.*) La signora « Charlotte, première chanteuse, et Bénédict, premier « ténor... »

LA COMTESSE. Une chanteuse, un ténor?

HENRIETTE, *avec joie.* Ce pauvre Bénédict .. vous vous le rappelez, ma tante?

MADAME BARNEK. Certainement...

HENRIETTE. Il a été applaudi... on en dit beaucoup de bien... J'étais sûre qu'il aurait un jour du talent, de la réputation... qu'il ferait son chemin.

LA COMTESSE. Et comment connaissez-vous tous ces gens-là, ma chère belle-sœur?

LE DUC. C'est tout simple... Quand nous étions à Munich, madame la baronne et sa nièce allaient tous les soirs au théâtre.

HENRIETTE, *avec malice.* C'est vrai... monsieur le duc nous y a vues souvent.

LE DUC. Une troupe excellente... des voix admirables...

HENRIETTE, *souriant.* La prima donna surtout... n'est-ce pas, monsieur le duc? (*A la comtesse.*) Nous recevions même quelques artistes.

LA COMTESSE. Qu'entends-je? des comédiens?

MADAME BARNEK. Bien malgré moi, je vous jure... c'est ma nièce qui le voulait.

HENRIETTE. Eh! pourquoi pas? des artistes de mérite... valent bien des comtesses qui n'en ont pas...

LE DUC, *lui faisant signe.* Henriette...

LA COMTESSE. Ah! ma chère, quel langage!

MADAME BARNEK. Ah! ma nièce... quel propos!

LA COMTESSE. C'est du libéralisme tout pur!

MADAME BARNEK, *répétant.* Certainement, c'est du... comme dit Madame... tout pur!..

LE DUC, *avec impatience.* C'en est trop sur ce sujet... qu'il n'en soit plus question, de grâce!

UN VALET, *annonçant.* Un seigneur italien demande à parler à monsieur le duc.

LE DUC. Qu'il entre... qu'il entre!.. (*A part.*) Cela du moins fera diversion.

LE VALET, *qui a fait signe à la cantonade, revient près du duc.* Et voici de la part du roi un message pour Monseigneur.

LE DUC, *prêt à décacheter la lettre.* Qu'est-ce donc? (*Apercevant Fortunatus.*) Dieu! Fortunatus!.. (*Bas, à Henriette.*) Je ne veux pas qu'il vous voie avant que je l'aie prévenu.

HENRIETTE, *bas, au duc.* Comme vous voudrez... je m'éloigne... mais pas pour longtemps. (*Elle sort.*)

—

SCENE V.

LE DUC, FORTUNATUS, LA COMTESSE, MADAME BARNEK.

FORTUNATUS, *se courbant jusqu'à terre et saluant le duc.* Ze zouis le servitor humilissime de Monseigneur.

LE DUC, *à demi-voix.* Pas un mot de tout ce quo vous savez devant ma sœur ou devant d'autres personnes.

FORTUNATUS, *saluant les dames et reconnaissant madame Barnek.* Ah! mon Dieu!

MADAME BARNEK. Bonjour, mon cher Fortunatus, nous parlions de vous tout à l'heure.

FORTUNATUS. Elle a un air de protection aussi étonnant que son costume.

LE DUC. Silence!

MADAME BARNEK. Parlez, mon cher, que voulez-vous? nous aimons à protéger les arts.

FORTUNATUS, *au duc.* Ze venais vous supplier, Monseigneur, de prendre à mon théâtre une loge per la saison... nous en avons de six et de huit personnes.. ma ze l'engazerai à prendre celle de huit per lui et per sa famille, (*Regardant madame Barnek.*) qui tient de la place.

LE DUC. Comme vous voudrez.

FORTUNATUS. Nous avons ce soir oune superbe représentation... la seconde du Sultan Mizapouf, opéra.

LA COMTESSE. Dont nous chantions un air tout à l'heure.

LE DUC. C'est bien, cela suffit.

FORTUNATUS, *se courbant.* Ze remercie infiniment Monseigneur, et ze m'en vas... d'autant que z'ai en bas, dans ma voiture, notre prima donna, la signora Charlotte, qui m'attend... et qui n'est point patiente... (*A demi-voix.*) vi la connaissez!

LE DUC, *vivement.* Hâtez vous, alors.

FORTUNATUS. Monseigneur gardera-t-il aussi la petite loge grillée qui donne sur le théâtre, et que les autres années il avait, dit-on, l'habitude de louer?.. C'est souvent très-commode pour l'incognito.

LE DUC, *avec impatience.* Je la prends aussi... mais l'on vous attend.

FORTUNATUS. Ze vous les enverrai toutes les deux pour ce soir... et il est bien entendu que c'est per tous les jours...

LE DUC. C'est dit.

FORTUNATUS. Excepté per les réprésentations extraordinaires... et celles à bénéfice... et nous en aurons une prochainement... celle de notre premier ténor, le signor Bénédict... qui fait dézà ses visites pour cela.

LE DUC, *sans écouter Fortunatus, a décacheté la dépêche qu'il tenait à la main et y jette les yeux.* Qu'ai-je vu?

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc?

LE DUC, *apercevant Charlotte qui entre, et serrant le papier.* Ah! mon Dieu!

—

SCENE VI.

LE DUC, CHARLOTTE, FORTUNATUS, LA COMTESSE ET MADAME BARNEK, *assises à droite et causant.*

CHARLOTTE. A merveille! c'est aimable... et très-gentil!.. voilà deux heures, monsieur Fortunatus, que vous me faites attendre dans votre voiture... Moi, un premier sujet!

FORTUNATUS. Signora, mille pardons.

CHARLOTTE. C'est moi qui dois en demander à monsieur le duc, de venir ainsi chercher mon directeur jusque dans cet hôtel.

FORTUNATUS. C'est, z'ose le dire, ma zère enfant, oune inconséquence...

CHARLOTTE. Que j'ai faite exprès, et dont je suis enchantée. (*Avec malice.*) J'avais un instant d'audience à demander à Monseigneur...

LE DUC, *troublé, à demi-voix.* Ici!.. Charlotte, y pensez-vous?.. et Henriette?

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? je m'adresserai à elle-même pour faire apostiller ma pétition... il me faut mon audience, Monseigneur.

LE DUC. De grâce... prenez garde!..

CHARLOTTE, *à part, au duc.* Vous me l'accorderez. .

LE DUC, *de même, très-embarrassé.* Oui, Charlotte, oui, mais plus tard.

LA COMTESSE, *se levant.* Eh! quelle est donc cette femme?

MADAME BARNEK. Ne faites pas attention, madame la comtesse, c'est une comédienne.

CHARLOTTE, *se retournant avec fierté.* Une comédienne! (*Apercevant madame Barnek en grande parure avec une toque à plumes, elle part d'un éclat de rire.*)

QUINTETTE.

CHARLOTTE, *riant aux éclats.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
TOUS.
Qu'a-t-elle donc?
CHARLOTTE, *riant plus fort et se soutenant à peine.*
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Je n'en puis plus! un fauteuil... ou j'expire!
FORTUNATUS, *lui apportant un fauteuil.*
Elle se trouve mal!
CHARLOTTE, *se jetant sur le fauteuil et se roulant à force de rire.*
Ah! ah! ah! ah!
Je n'ai rien vu de pareil à cela!
TOUS.
Et qui donc ainsi vous fait rire?
CHARLOTTE, *montrant madame Barnek.*
Madame... avec sa toque à plumes!.. ah! ah! ah!
LA COMTESSE.
Outrager à ce point madame la baronne!..
CHARLOTTE, *riant plus fort.*
Baronne!.. ah! ah!
LE DUC ET FORTUNATUS, *bas, à Charlotte.*
Au nom du ciel! vous tairez-vous?
CHARLOTTE, *se tenant les côtés.*
Que Madame me le pardonne!..
Je ne puis pas!
MADAME BARNEK.
Redoutez mon courroux!
Insolente!
CHARLOTTE, *se levant.*
Ah! vraiment! Madame était moins fière
Lorsque autrefois elle jouait
Les Philis!!!
TOUS.
Les Philis!!!
LE DUC ET FORTUNATUS, *bas, à Charlotte.*
Voulez-vous bien vous taire!..
CHARLOTTE.
Les Philis, et les Dugazons... corset!!!
ENSEMBLE.
LE DUC, FORTUNATUS ET MADAME BARNEK.
Elle ne peut se taire,
Sa langue de vipère
Ici nous désespère
Et va tout découvrir!
Non, non, rien ne l'arrête,
C'est pis qu'une tempête!
N'écoutant que sa tête,
Elle va nous trahir!
CHARLOTTE.
Je ne veux pas me taire.
Lorsqu'avec moi, ma chère,
On veut faire la fière,
On doit s'en repentir!
Non, non, rien ne m'arrête,
Redoutez la tempête!

Je n'en fais qu'à ma tête
Et veux tout découvrir!

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? et quel mystère!
O soudaine lumière!
Qui malgré moi m'éclaire
Et me fait tressaillir!
De surprise muette
Je reste stupéfaite!
(*A Charlotte.*)
Que rien ne vous arrête,
Je veux tout découvrir!

CHARLOTTE.

Eh bien! vous saurez tout, madame la comtesse.
(*Montrant madame Barnek.*)
La noble dame que voilà
Au théâtre a gagné ses quartiers de noblesse!

TOUS.

O ciel!

CHARLOTTE.

Et comme moi sa séduisante nièce,
Avant d'être duchesse, était prima donna!

LA COMTESSE.

Vit-on jamais d'affront pareil à celui-là!
(*Avec force.*)
Un tel hymen est un outrage...
Nous ne pouvons l'accepter sans rougir!
Le roi doit s'opposer à votre mariage!
Nous l'en supplirons tous...

LE DUC, *montrant le papier qu'il tient à la main.*
Il vient d'y consentir!
(*A madame Barnek.*)
Tenez, portez à votre nièce
Cet écrit qui contient sa royale promesse.
(*Souriant.*)
Pour cet hymen je crois qu'il ne manque plus rien!

LA COMTESSE.

Que mon consentement...

CHARLOTTE, *à demi-voix.*
Et peut-être le mien.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais ce mariage
N'aura l'aveu de votre sœur!
Jamais, jamais d'un tel outrage
Je n'oublîrai le déshonneur!

LE DUC.

Pour vous, ce n'est point un outrage.
Calmez, calmez votre fureur;
J'espère qu'à ce mariage
Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS ET MADAME BARNEK, *montrant la comtesse.*
Voyez!.. voyez! quelle est sa rage!
Rien ne saurait fléchir son cœur!
(*Montrant Charlotte.*)
Et c'est pourtant son bavardage
Qui vient d'exciter sa fureur!

CHARLOTTE.

Voyez! voyez quelle est leur rage!
Pour moi, j'en ris au fond du cœur!
De tout ce bruit, de ce tapage,
C'est pourtant moi qui suis l'auteur.

LE DUC, *à la comtesse.*
Cette colère opiniâtre
Se calmera..

MADAME BARNEK, *s'approchant de la comtesse.*
Sans doute.

LA COMTESSE, *avec mépris,*
Éloignez-vous!
Une baronne de théâtre!

CHARLOTTE, *s'approchant de madame Barnek.*
Voyez pourtant ce que c'est que de nous!

MADAME BARNEK, *avec mépris.*
Laissez-moi! laissez-moi! redoutez mon courroux.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais ce mariage
N'aura l'aveu de votre sœur;
Jamais, jamais d'un tel outrage
Je n'oublîrai le déshonneur!

LE DUC.

Pour vous ce n'est point un outrage.
Calmez, calmez votre fureur;
J'espère qu'à ce mariage
Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS ET MADAME BARNEK, *montrant la comtesse.*
Voyez... voyez quelle est sa rage!
Rien ne saurait fléchir son cœur.
(*Montrant Charlotte.*)
Et c'est pourtant son bavardage
Qui vient d'exciter sa fureur.

CHARLOTTE.

Voyez, voyez quelle est leur rage!
Pour moi, j'en ris au fond du cœur!
De tout ce bruit, de ce tapage,
C'est pourtant moi qui suis l'auteur!

(*La comtesse sort par la droite avec le duc qui cherche à l'apaiser; Fortunatus et Charlotte vont pour sortir par le fond au moment où paraît Bénédict.*)

FORTUNATUS. Tou viens, mon pauvre garçon, pour ton bénéfice?

BÉNÉDICT. Oui, pour offrir une loge à monseigneur l'ambassadeur...

CHARLOTTE. Monseigneur est mal disposé... Vous n'aurez pas bon accueil, mon cher Bénédict, mais adressez-vous à sa tante, à madame la baronne

BÉNÉDICT, *s'approchant.* Quoi! madame Barnek.

MADAME BARNEK, *le reconnaissant.* Encore un comédien! mais on ne voit donc que cela aujourd'hui!.. Votre servante, mon cher, je n'ai pas le loisir de vous écouter, et je vous salue. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

CHARLOTTE, *montrant madame Barnek.* La tante est étourdissante de majesté! (*Elle sort en riant, avec Fortunatus, par la porte du fond.*)

—

SCENE VII.

BÉNÉDICT, *seul.* Elle n'a pas le loisir de reconnaître ses anciens amis... et sans doute, tous ceux qui demeurent ici seraient comme elle... Ça m'a fait effet... quand je suis entré dans ce bel hôtel, quand j'ai demandé au suisse : M. l'ambassadeur y est-il? — Oui. Et j'ai hésité, j'ai tremblé de tous mes membres en ajoutant : — Et madame l'ambassadrice?.. — Elle y est; mais elle n'est pas visible. — Et ça m'a donné un peu de cœur.. et je me suis dit : Je ne crains rien, je ne la verrai pas!.. Car si le malheur avait voulu que je l'eusse rencontrée... je ne sais pas ce que je serais devenu... (*Apercevant Henriette.*) Ah! mon Dieu! c'est fait de moi!

—

SCENE VIII.

HENRIETTE, BÉNÉDICT.

HENRIETTE, *entrant avec joie.* Cette permission du roi, que vient de me remettre ma tante, c'est donc vrai!.. il n'y a donc plus d'obstacle!..

BÉNÉDICT, *à part.* Si je pouvais m'en aller sans être vu! (*Il heurte un fauteuil.*)

HENRIETTE, *se retournant et l'apercevant.* Bénédict!!

DUO.

BÉNÉDICT, *timidement.*
Oui... c'est moi qui viens ici,
Madame l'ambassadrice,
Offrir pour mon bénéfice
Une loge que voici.

HENRIETTE.

Ah! si je puis aujourd'hui
Vous servir de protectrice,
Je rends grâce au sort propice,
Qui m'offre un ancien ami.

BÉNÉDICT.

De cet ami, malgré votre opulence,
Le nom n'est donc pas effacé?



Type de Fortunatus le directeur.

HENRIETTE.

Ah! dans ces lieux, votre seule présence
Me rend tout mon bonheur passé!

ENSEMBLE.

De l'aurore de notre vie
Comment perdre les souvenirs?
Je le sens, jamais on n'oublie
Premiers chagrins, premiers plaisirs

HENRIETTE.

Je vois encor l'humble mansarde
Où nous répétions tous les deux!

BÉNÉDICT.

Où parfois, sans y prendre garde,

HENRIETTE.

Nous chantions faux à qui mieux mieux!
Et cette sérénade
Que me donnait un camarade?

BÉNÉDICT.

Quoi! vous n'avez rien oublié?

HENRIETTE.

Non, non, je n'ai rien oublié,
Ni les succès, ni l'amitié.

ENSEMBLE.

De l'aurore de notre vie
Comment perdre les souvenirs?
Je le sens, jamais on n'oublie
Premiers chagrins, premiers plaisirs!

HENRIETTE, *gaiement.*

Et puis, comme aux moindres caprices...

BÉNÉDICT.

On était vite à vos genoux!

HENRIETTE.

Et puis le soir dans les coulisses...

BÉNÉDICT.

Joyeux propos et billets doux.

HENRIETTE.

Sans or et sans richesse aucune...

BÉNÉDICT.

Toujours gais et de bonne humeur!

HENRIETTE.

Tout en attendant la fortune...

BÉNÉDICT.

On avait déjà le bonheur!

ENSEMBLE.

Ah! le bon temps!
Quels doux instants!
Ah! qu'on est bien
Quand on n'a rien!



LE DUC. Henriette, que faites-vous? — Acte 3, scène 5.

Ah! l'heureux temps que celui-là!
Toujours mon cœur s'en souviendra!

BÉNÉDICT.

D'abord comme la salle entière...

HENRIETTE.

En silence nous écoutait!

BÉNÉDICT.

Et quand s'élançait du parterre...

HENRIETTE.

Un bravo qui nous enivrait!

BÉNÉDICT.

Et lorsque pleuvaient sur la scène

HENRIETTE.

Les bouquets aux mille couleurs.

BÉNÉDICT.

Ah! ces jours-là vous étiez reine...

HENRIETTE.

Avec ma couronne de fleurs!

ENSEMBLE.

Ah! le bon temps!
Quels doux instants! etc.

BÉNÉDICT.

Et vous rappelez-vous encore?..
A peine le rideau tombait,
L'écho de la salle sonore,
De votre nom retentissait...
C'est vous... c'est vous qu'on demandait!

HENRIETTE.

C'est vrai!.. c'est vrai!

BÉNÉDICT.

Devant le public idolâtre,
C'est moi... moi qui sur le théâtre
(*Lui prenant la main.*)
Vous ramenais ainsi... je tenais votre main
Que dans mon transport soudain
Malgré moi je serrais... ainsi!

HENRIETTE, *retirant sa main.*

Bénédict!

BÉNÉDICT.

Ah! pardon, j'oubliais qu'aujourd'hui...
(*Reprise de la première phrase du duo.*)
Aujourd'hui, je viens ici,
Madame l'ambassadrice,
Offrir pour mon bénéfice,
La loge que voici...

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT, *la lui donnant.*

La voici, la voici...

HENRIETTE, *avec émotion et prenant le coupon de loge.*

Merci, Bénédict, merci!

Ainsi donc, Bénédict... vous avez un bénéfice?..

BÉNÉDICT. Oui, Madame... qu'on me devait depuis longtemps... depuis Vienne.

HENRIETTE. Où vous avez eu de grands succès?

BÉNÉDICT. A ce qu'ils disent... et alors M. Fortunatus a doublé mes appointements.

HENRIETTE. Ah! tant mieux! vous êtes donc heureux?

BÉNÉDICT. Non, Madame... mais je suis riche.

HENRIETTE. Et nos anciens amis, et Charlotte?

BÉNÉDICT. Ah! celle-là elle est au pinacle!.. elle a eu, à Vienne, un succès de rage!.. Tous les soirs, des vers... des bouquets et des bravos... tous les journaux retentissaient de ses éloges.. il n'était question que d'elle... comme de vous autrefois!

HENRIETTE. Oh! moi... l'on n'en parle plus!

BÉNÉDICT. C'est ce que je me disais : C'est étonnant... on ne parle donc pas des duchesses! tandis que Charlotte la cantatrice... et puis... ce n'est rien encore... Là-bas, à Vienne, elle avait tourné toutes les têtes... c'était à qui lui ferait la cour... M. le duc, votre mari, a dû vous le dire.

HENRIETTE. Non, vraiment, il ne m'a rien dit.

BÉNÉDICT. Ah!.. c'est différent!.. tous les grands seigneurs étaient à ses pieds. . Ces nobles d'Allemagne, si fiers et si hautains, se disputaient à qui serait reçu chez elle... à qui l'entourerait de soins et d'hommages... Enfin, tout comme vous... dans votre temps... avant votre bonheur.

HENRIETTE, *à part.* Oui, vraiment.

BÉNÉDICT. Mais vous avez un si bel emploi maintenant... je veux dire un si bel état! Et puis, tant d'éclat... tant d'estime... tant de considération surtout.

HENRIETTE. Silence!.. c'est la sœur de mon mari.

—

SCENE IX.

BÉNÉDICT, HENRIETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *s'avançant gravement près d'Henriette.* Mademoiselle... vous savez que le roi, par une faiblesse que le respect m'empêche de qualifier, a consenti à approuver une union...

HENRIETTE. J'ai lu la lettre de Sa Majesté.

LA COMTESSE. Ou plutôt une mésalliance dont, pour l'honneur de la famille nous sommes tous indignés?

HENRIETTE. Madame... (*Montrant Bénédict.*) Il y a ici un étranger...

LA COMTESSE. Ce que je dis... je le dirais devant tout le monde... J'avais déclaré à mon frère qu'aucun pouvoir ne me forcerait à vous reconnaître, et je parlais au nom de tous nos parents... qui viennent de protester.

HENRIETTE, *à part.* Qu'entends-je? ah! quelle humiliation! (*Regardant Bénédict.*) et devant lui encore!

LA COMTESSE. Mais, vaincue par les prières et les supplications de M. le duc, qui, après tout, est le chef de la famille, je lui ai promis de venir vous trouver, et voici les concessions que je puis me permettre... Je ne m'oppose plus à ce mariage, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... je consens même à vous voir ici, chez mon frère... ou chez moi, le matin... le matin seulement.

BÉNÉDICT. Eh bien! par exemple!..

HENRIETTE, *lui faisant signe de se taire.* Bénédict...

LA COMTESSE. C'est vous dire assez que le soir, en public, et à l'Opéra, il n'est pas convenable que l'on nous voie ensemble... Voici deux loges que le signor Fortunatus vient d'envoyer... vous êtes ici chez vous... choisissez.

HENRIETTE, *défaisant une des enveloppes.* Le choix sera facile... la belle loge à la grande dame... l'autre à l'humble artiste.

BÉNÉDICT. L'humble artiste!.. elle qui, à Munich, était respectée et honorée... elle!.. que les grandes dames étaient trop heureuses d'avoir dans leurs salons.

HENRIETTE, *voulant l'arrêter.* Silence!

BÉNÉDICT. Elle à qui le roi lui-même est venu faire des compliments, après une pièce nouvelle!

LA COMTESSE, *le toisant de la tête aux pieds.* Quel est cet homme?

BÉNÉDICT, *avec fierté.* Bénédict, premier ténor...

LA COMTESSE. Un chanteur ici!.. sortez!..

HENRIETTE. Bénédict, restez. (*A la comtesse.*) Madame, par égard pour M. le duc de Valberg, que j'aime, et dont je suis tendrement aimée, j'ai dû consentir à cacher la vérité à tout le monde, et à vous-même, jusqu'à l'adhésion du prince à notre mariage; mais maintenant que je n'ai plus de ménagements à garder, je puis avouer avec orgueil ce que j'étais quand votre frère m'a offert sa main.

BÉNÉDICT. Très-bien!

HENRIETTE, *avec hauteur.* Quant aux discours que je viens d'entendre, je ne les supporterai pas davantage... je suis duchesse de Valberg, Madame, femme de l'ambassadeur, votre frère, et je prouverai que je suis digne de mon titre et de mon rang en ne souffrant plus qu'on les oublie devant moi.

LA COMTESSE. C'est d'une audace!

HENRIETTE, *lui faisant une révérence.* Je ne vous retiens plus, Madame. (*La comtesse sort en faisant un signe de colère.*)

—

SCENE X.

BÉNÉDICT, HENRIETTE.

BÉNÉDICT, *regardant sortir la comtesse.* Bravo! c'est bien... aussi bien que si vous le lui aviez dit en musique. (*Voyant qu'Henriette s'est assise et pleure.*) Eh mais! qu'avez-vous donc, vous pleurez?

HENRIETTE, *avec une vive émotion.* Ah! mon Dieu! que cette scène m'a fait mal.

BÉNÉDICT. Moi qui la croyais si heureuse!

HENRIETTE. Est-ce donc là le sort qui m'attend! Est-ce pour de pareils outrages que j'ai échangé mon indépendance, que j'ai renoncé à cet art, à ce talent qui faisaient ma gloire et mon bonheur?

BÉNÉDICT. Vous qui aviez chez nous les honneurs, la fortune et l'amitié, car nous vous aimions tous... je ne parle pas de moi, c'est tout simple... mais les autres... il n'y a pas de jour où l'on ne pense à vous, où l'on ne dise : Cette pauvre Henriette! qu'elle était bonne! qu'elle était aimable! qu'elle avait de talents, avant d'être duchesse.

HENRIETTE. Ah! duchesse... je n'y tiens pas... mais du moins, son amour me reste, et me tiendra lieu de tout... car tant qu'il m'aimera, Bénédict, je ne regretterai rien.

BÉNÉDICT, *secouant la tête.* Certainement, tant qu'il vous aimera... mais ces grands seigneurs, ça aime tous les succès, toutes les renommées.

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Oh! rien. On ne peut pas empêcher les propos, quelque absurdes qu'ils soient... et on a prétendu à Vienne, comme si c'était possible, qu'un instant séduit par les triomphes de Charlotte...

HENRIETTE. Qui! M. le duc!

BÉNÉDICT. Je n'ai pas dit cela.... je ne l'ai pas dit.

HENRIETTE. Et vous avez raison, il ne me tromperait pas, lui... c'est impossible... (*A part.*) et pourtant, cette légèreté dont me parlait sa sœur... son embarras, ce matin, quand on a prononcé le nom de Charlotte... ah! j'irai ce soir au spectacle... le duc y sera aussi. (*Décachetant l'enveloppe de la lettre.*) Si de cette loge... j'examinerai. (*Regardant le papier qui est sous l'enveloppe.*) Ah! mon Dieu! ce n'est point un coupon de loge, c'est une lettre, une lettre de Charlotte! c'est son écriture. « Non, monsieur le duc, vous ne trouverez point ici la loge grillée « que Fortunatus vous envoyait, et que j'ai prise. Je vous

« demandé, ce matin, une audience que vous n'avez pas « voulu m'accorder... il n'en était pas de même à Vienne. »

BÉNÉDICT. C'est assez clair.

HENRIETTE. « J'ai une pétition à vous présenter, et vous « aurez la bonté de me recevoir et de m'écouter dans votre « loge grillée, qui est aujourd'hui la mienne, sinon, c'est « à Henriette que je m'adresserai... et l'explication que « j'aurai avec elle sera moins amusante que celle de ce « matin avec sa respectable tante. » (*Avec douleur.*) Ah! plus de doute maintenant... moi qui avais en lui tant d'amour, tant de confiance! c'est affreux!

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNATUS.

TRIO.

FORTUNATUS.

Ze souis ruiné... ze souis perdu!
Mon savoir faire est confondu!

BÉNÉDICT ET HENRIETTE.

Eh mais! quelle fureur vous guide?

FORTUNATUS.

Ah! ze souis, vi pouvez le voir,
Dans un état de désespoir
Presque voisin du suicide!

BÉNÉDICT ET HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc?

FORTUNATUS.

Je viens pour prévenir
Monsieur l'ambassadeur et sa charmante épouse...
Le spectacle annoncé, ce soir ne peut tenir;
Ze le change.

BÉNÉDICT ET HENRIETTE.

Pourquoi?

FORTUNATUS.

La fortune zalouse
Vient d'envoyer un rhume à ma prima donna!
Elle me le fait dire!

BÉNÉDICT, *bas, à Henriette.*

Ah! je comprends cela!
Et c'est une ruse entre nous,

HENRIETTE, *de même.*

Pour se trouver au rendez-vous.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoucis pour moi ta rigueur,
Et jette un regard secourable
Sur un malheureux directeur!

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur,
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur!

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur;
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

FORTUNATUS, *au désespoir.*

Le Sultan Mizapouf, chef-d'œuvre des plus beaux,
Qui faisait par la foule envahir nos bureaux!
Ne sera pas donné!

BÉNÉDICT.

Calmez-vous, je vous prie!

FORTUNATUS.

M'enlever ma recette!.. ah! c'est m'ôter la vie!

HENRIETTE, *s'asseyant près de la table et remettant la lettre dans la première enveloppe qu'elle recachète.*

Rendons-lui, je le doi,
Ce billet... qui n'est pas pour moi.

FORTUNATUS.

Ze vais changer l'affiche... et de rage ulcéré,
Leur donner du Mozart aux doublures livré!

HENRIETTE, *à un domestique, à qui elle remet la lettre.*

Ce billet pour monseigneur
L'ambassadeur.

FORTUNATUS.

Ah! quel malheur! ah! quelle perte!
Je vois d'ici les bancs de ma salle déserte:
Je compte avec effroi les rares spectateurs,
Bien moins nombreux! hélas! que mes acteurs!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoucis pour moi ta rigueur,
Et jette un regard secourable,
Sur un malheureux directeur.

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur.
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur!

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur,
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

HENRIETTE, *à part, et réfléchissant.*

C'est mon talent qui faisait ma puissance,
En le perdant j'ai perdu tous mes droits.
Et chaque jour il faudrait, je le vois,
Gémir de sa froideur ou de son inconstance.
Non, non, le dessein en est pris,
Je saurai me soustraire à de pareils mépris...

FORTUNATUS, *saluant.*

Adieu donc?

HENRIETTE, *le retenant.*

Arrêtez!

FORTUNATUS.

Que veut son excellence?

HENRIETTE, *lentement et réfléchissant.*

Donnez ce soir votre opéra...

FORTUNATUS.

Par quel moyen?

HENRIETTE.

Le ciel l'inspirera.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Une douce espérance
Fait palpiter mon cœur,
D'une recette immense
J'entrevois le bonheur!
Ah! oui, j'aime à le croire,
O jours tant désirés
De fortune et de gloire,
Pour moi vous reviendrez.

HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur!
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur!
A lui seul je dois croire;
Beaux jours tant désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Pour moi vous reviendrez!

BÉNÉDICT.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur!
Punissez leur offense,
Et vengez votre honneur!
A lui seul il faut croire;
Moments si désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Enfin vous reviendrez!

FORTUNATUS, *à Henriette.*

Quel est votre dessein?

HENRIETTE.

Du secret!
(*A Bénédict.*)
Du silence.

FORTUNATUS.

J'en frémis de bonheur!

BÉNÉDICT.

Je tremble d'espérance!

HENRIETTE.

O vous, mes seuls amis, je me fie à vous deux!..
Venez, venez, sans bruit quittons ces lieux!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur!
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur!
A lui seul je veux croire.
Beaux jours que j'ai perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus!

BÉNÉDICT ET FORTUNATUS.

Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur!
Je tremble d'espérance!
Je tremble de bonheur!
Marchons à la victoire!
Beaux jours qu'elle a perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus!

(*Ils sortent tous trois par la porte du fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge grillée. Petite décoration d'un plan. Au fond, l'ouverture de la loge fermée par des stores. Quand les stores sont levés, on aperçoit, au fond, le haut des décorations du théâtre, que l'on est censé voir de la loge où se passe cet acte. Petites portes latérales : celle de droite donne sur le théâtre, celle de gauche dans la salle.

—

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, *seule, enveloppée d'une mante rabattue sur les yeux, et entrant par la petite porte du théâtre.* Personne ne m'a vue! me voici dans la loge grillée de M. le duc! et m'y voici incognito... non pas que je ne sois rassurée par ma conscience et par le motif qui m'amène; mais on est si méchant au théâtre, et puis ils sont tous si jaloux de moi! parce que j'ai du talent, de la figure... Quels propos on ferait au foyer si l'on me savait ici! « Avez-vous vu Charlotte? — Non. — Elle est dans la « petite loge de l'ambassadeur. — Bah! en tête-à-tête? — « Précisément. — Ah! c'est une inconvenance qui n'est « pas permise... » Avec ça qu'elles ne s'en permettent pas, mes camarades; mais, moi, je suis trop bonne, je vois tout et je ne dis rien, pas même que la seconde chanteuse a deux amants, et que la troisième n'en trouve plus. (*Allant près de la loge grillée du fond.*) Ah! mon Dieu! voilà qu'on arrive dans la salle, on allume les rampes... tout le monde doit être sur le théâtre; heureusement je m'y suis prise de bonne heure; et, sans rencontrer personne, j'ai pu entrer par cette porte dérobée qui donne sur la scène. (*Examinant la loge.*) Quel luxe? quelle élégance! c'est drôle, tout de même .. une loge grillée... vue à l'intérieur!

PREMIER COUPLET.

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets!..
La grille légère
Dérobe avec art
Plus d'un doux mystère,
Plus d'un doux regard!
La pièce commence
On risque un aveu;
Mais l'ouvrage avance,
On s'avance un peu! .
Puis, sans qu'on approuve
Un hardi dessein,
Une main se trouve
Dans une autre main!
Ah! ah! ah!
Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets!

DEUXIÈME COUPLET.

« Ah! de ma tendresse
« Ecoutez les vœux!..
« — J'écoute la pièce,
« Cela vaut bien mieux! »
Mais la mélodie
A tant de douceur!
L'oreille ravie
Est si près du cœur!
La beauté sauvage
S'émeut, et bientôt
L'on maudit l'ouvrage
Qui finit trop tôt!
Ah! ah! ah!
Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets.

—

SCENE II.

CHARLOTTE, LE DUC.

CHARLOTTE. Ah! vous voilà enfin, monsieur le duc!

LE DUC. Oui, Mademoiselle; je suis entré par la porte de la salle. (*A part.*) Où Henriette n'est pas encore arrivée!

CHARLOTTE, *riant.* Quand je vous disais, Monseigneur, que j'aurais mon audience!

LE DUC. Il l'a bien fallu! après ce qui s'est passé ce matin!.. avec une tête comme cela, on est capable de tout!

CHARLOTTE, *riant.* Même de la perdre pour être agréable à Monseigneur... c'est du moins ce que voulait son excellence... il y a un mois, à Vienne!

LE DUC, *contrarié.* Ne parlons plus de cela, Charlotte; je fus un instant bien fou, bien étourdi.

CHARLOTTE. Certainement!.. m'avoir laissé croire que votre amour pour Henriette n'existait plus...

LE DUC. J'eus tort, j'en conviens... je fus entraîné! . charmé, malgré moi, par des talents, des grâces, des succès, qui me rappelaient ceux que j'adorais dans Henriette.

CHARLOTTE. Et Monseigneur voulut me séduire par amour pour une autre.

LE DUC. Pas précisément!..

CHARLOTTE. Tenez, monsieur le duc, je me suis dit souvent que ce que vous aimez en nous, vous autres grands seigneurs, c'est moins la femme que l'actrice... vous adorez chaque soir Ninette, Desdemone; mais, par malheur, votre passion finit souvent avec la pièce, et la plus grande artiste du monde ne sera pas plus aimée qu'une femme ordinaire le jour où, comme Henriette, elle descendra du trône... Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il ne m'écoute pas!

LE DUC, *avec distraction.* Si vraiment, j'admirais votre raison.

CHARLOTTE. Écoutez donc, on ne peut pas toujours être folle, quand ce ne serait que pour changer.

LE DUC. Sans doute, Charlotte; mais l'objet de votre demande... car vous en aviez une à me faire...

CHARLOTTE. Oui, j'ai besoin de votre crédit... vous m'aviez promis, à Vienne, un dévouement éternel...

LE DUC, *embarrassé.* C'est-à-dire, Charlotte...

CHARLOTTE. Comment, Monsieur? est-ce que vous l'auriez oublié?

LE DUC. Non vraiment... mais c'est que...

CHARLOTTE, *avec malice.* C'est qu'on est sujet à manquer de mémoire, parmi nous autres comédiens...

LE DUC, *avec fierté.* Vous parlez de vous ..

CHARLOTTE. De vous aussi, messieurs les diplomates... Le théâtre est plus grand... voilà tout... nous jouons le

soir, et vous toute la journée... voilà la différence... Si bien que vous m'avez dit : Charlotte... disposez de moi .. de mon crédit...

LE DUC. Et je le dis encore...

CHARLOTTE. A la bonne heure... je vous reconnais... Et, comme vous êtes tout-puissant auprès du roi... il s'agit seulement, et à ma recommandation, de faire un colonel.

LE DUC. Y pensez-vous?

CHARLOTTE. Quelqu'un qui a des droits... un jeune homme charmant...

LE DUC. Que vous protégez?

CHARLOTTE, *riant*. Vous le voyez bien.

LE DUC. Que vous aimez, peut-être?..

CHARLOTTE. Et quand il serait vrai... si je veux me marier aussi!.. Fallait-il donc rester insensible, et garder toujours son cœur ici... à Berlin, pour qui? pour le roi de...? Ah! ma foi non... Ainsi, Monsieur, quant à mon protégé... je vais vous conter cela, nous avons le temps!

LE DUC, *avec embarras*. Non, Charlotte, non!.. en restant ici... plus longtemps... je craindrais...

CHARLOTTE. Pour vous... Monseigneur?

LE DUC. Pour vous... Charlotte... le spectacle va commencer, et vous chantez ce soir.

CHARLOTTE. Ne craignez rien, je me suis arrangée... un enrouement tout exprès à votre intention, et ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ait pas encore changé le spectacle... on donne toujours le Sultan Mizapouf... (*Vivement*.) Je vois ce que c'est... pour ne pas perdre la recette, on a laissé l'affiche; on fera une annonce, et ce sera la troisième chanteuse, la petite Angéla, qui dira mon rôle.

LE DUC. Mais cela va causer un tapage!..

CHARLOTTE. Je l'espère bien!.. et nous l'entendrons d'ici, en loge grillée, c'est délicieux! et puis Angéla est une bonne enfant, que j'aime bien... mais elle sera mauvaise! ah! ce sera amusant! vous verrez!

LE DUC, *à part*. C'est singulier... elle ne m'a jamais paru si jolie. (*Haut*.) Il est donc vrai, Charlotte, que vous allez vous marier, sans hésiter, sans réfléchir?

CHARLOTTE. Si on réfléchissait on ne se marierait jamais.

LE DUC, *soupirant*. Ah! il est bien heureux.

CHARLOTTE. Qui? le colonel.

LE DUC. Il ne l'est pas encore.

CHARLOTTE. C'est tout comme, vous l'avez promis.

LE DUC. Je n'ai rien dit.

CHARLOTTE. Oh! c'est convenu, ou sinon...

DUO.

CHARLOTTE.
Je m'en vais
Pour jamais.
A vous fuir je mets ma gloire,
Et je pars : laissez-moi,
Non, je n'ai plus de mémoire.
Voyez pourtant,
Voyez comment
On veut toujours ce qu'on défend.

LE DUC.
Non, vraiment,
Un instant,
A me fuir tu mets ta gloire;
Non, ma foi,
Souviens-toi,
Ah! tu n'as plus de mémoire.
Jamais son œil vif et piquant
N'eut plus d'attraits qu'en ce moment.

CHARLOTTE.
Allons, finissez, ou sinon...

LE DUC.
Crier ainsi...

CHARLOTTE.
Mais il le faut.

LE DUC.
Vit-on jamais crier si haut?

CHARLOTTE.
Finissez, ou sinon
Je m'en vais, etc.

LE DUC.
Il faut franchement qu'on s'explique,
C'est héroïque.
Servir un rival!

CHARLOTTE.
C'est très-bien!

LE DUC.
Mais en ce monde, rien pour rien.

CHARLOTTE.
Monsieur est toujours diplomate?

LE DUC.
Je suis généreux.

CHARLOTTE.
J'entends bien.

LE DUC.
Mais vous...

CHARLOTTE.
Moi, je suis très-ingrate!

LE DUC.
Rien qu'un baiser, je vous prie...

CHARLOTTE.
Non, non, de vous je me défie...
Et puis, le monde en parlera!

LE DUC.
Le monde! eh! qui donc le saura?

CHARLOTTE, *riant*.
Voyez donc comme il s'humanise!

LE DUC, *voulant l'embrasser*.
Je brave tout en cet instant!

CHARLOTTE, *riant*.
Vous ne craignez plus qu'on médise?

LE DUC.
Rien qu'un baiser!

CHARLOTTE.
Non, pas en ce moment.
Monseigneur, votre femme attend!

(*On entend un grand bruit au fond accompagnant le chœur suivant.*)

CHŒUR.

LES SPECTATEURS, *dans la salle*.
La pièce! la pièce!
C'est attendre assez .
La pièce! la pièce!
Allons, qu'on se presse!
Allons, commencez!

CHARLOTTE, *au duc*.
Ecoutez! écoutez! silence!
Nous allons rire, ça commence!

LE DUC.
Rire de quoi?

CHARLOTTE.
Mais du début,
Et de l'annonce qu'on va faire!
De Bénédict c'est l'attribut;
Et le public, qui gronde et menace,
Pauvre garçon! va bien le recevoir,
En apprenant, ce soir,
Quelle est celle qui me remplace.

CHŒUR, *au fond*.
La pièce! la pièce!
Allons, paraissez!
La pièce! la pièce!
Allons, qu'on se presse!
Allons, commencez!

(*Le duc et Charlotte s'approchent du fond pour écouter. Le duc baisse les stores, et l'on voit Bénédict haranguer le public.*)

BÉNÉDICT, *au fond, parlant sur la ritournelle*. « Messieurs, mademoiselle Charlotte se trouvant subitement « indisposée...

PREMIER CHOEUR.
A bas! à bas!

AUTRE CHOEUR.
Ecoutez, silence!

BÉNÉDICT, *de même, parlant*. « On vous prie d'agréer, « pour la remplacer...

PREMIER CHOEUR.
A bas! à bas!
Nous n'en voulons pas!

AUTRE CHOEUR.

Laissez parler! faites silence!

BENÉDICT, *répétant et continuant.* « On vous prie d'a-
« gréer, pour la remplacer...

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!
Nous n'en voulons pas!

AUTRE CHOEUR.

Écoutez, silence! silence!

UN PLAISANT, *du parterre.*

Laissez donc parler l'orateur!

UN PLAISANT, *du paradis.*

Un chanteur n'est pas orateur!

FOULE DE PLAISANTS.

Qu'il parle ou qu'il chante,
Qu'il parle ou qu'il chante!

CHARLOTTE, *au duc.*

Ah! vraiment, la scène est charmante!

BENÉDICT, *répétant et continuant.* « On vous prie d'a-
« gréer, pour la remplacer, une célèbre cantatrice qui
« arrive de Paris. »

CHŒUR GÉNÉRAL.

Bravo! bravo!
C'est du nouveau!

CHARLOTTE ET LE DUC.

Que dit-il? une autre chanteuse!

CHARLOTTE, *furieuse.*

Ah! vraiment, voilà du nouveau!
C'est affreux!.. je suis furieuse!

REPRISE DU CHŒUR, *au fond.*

La pièce! la pièce!
Nous sommes pressés!
La pièce! la pièce!
Allons, qu'on se presse!
Allons, commencez!

(*Le duc relève les stores de la loge.*)

CHARLOTTE. Ah! par exemple! une nouvelle débutante qui arrive de Paris, c'est ce que nous allons voir. Mais par où sortir maintenant? du monde sur le théâtre, le public dans la salle... n'importe, je préfère la salle au théâtre, on y est moins mauvaise langue. (*Elle va pour sortir.*)

LE DUC, *l'arrêtant et se moquant d'elle.* Que faites-vous, Charlotte? Si l'on vous voit sortir de ma loge, que dira-t-on?

CHARLOTTE. On dira tout ce qu'on voudra, Monseigneur, mais je ne laisserai certainement pas débuter dans mon emploi; la nouvelle venue n'aurait qu'à avoir du talent.

LE DUC, *l'arrêtant.* Arrêtez, Charlotte, je vous en prie. (*On frappe à la porte de la loge.*)

CHARLOTTE. On vient.

LE DUC, *très-ému.* J'espère bien qu'on n'ouvrira pas.

CHARLOTTE. Écoutez... on met la clé dans la serrure.

LE DUC. Ah! mon Dieu! la porte s'ouvre!

CHARLOTTE. On entre... c'est madame Barnek.

LE DUC, *avec embarras.* La tante d'Henriette... que lui dire!

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BARNEK, *entrant.*

(*Charlotte, assise au fond, tourne le dos et se tient à l'écart.*)

MADAME BARNEK. C'est moi, Monseigneur, c'est moi; on ne voulait pas m'ouvrir votre loge; on avait même avec moi un petit air de mystère; par bonheur, j'ai rencontré une ouvreuse de loges de Munich, qui m'a reconnue, madame Frédéric, une brave et digne femme, qui a presque fait sa fortune en petits bancs; je lui ai appris que c'était la loge de mon neveu l'ambassadeur. — Est-il possible? — Et j'ai été obligée de lui conter comme quoi j'étais votre tante; je lui ai dit que je la protégerais, que ma porte ne lui serait jamais fermée, ce qui fait qu'elle m'a ouvert celle de cette loge.

LE DUC, *avec embarras.* Fort bien, Madame... et qui vous amène?

MADAME BARNEK. Une nouvelle, Monseigneur, une nouvelle fort extraordinaire : j'ai perdu ma nièce.

LE DUC. Comment? que voulez-vous dire?

MADAME BARNEK, *toujours sans voir Charlotte.* Je veux dire que je ne sais plus ce qu'est devenue cette chère enfant; je l'ai cherchée dans tout l'hôtel; pas plus d'Henriette que si elle avait été enlevée.

LE DUC. Enlevée?

MADAME BARNEK. Alors je suis accourue à votre loge des premières... je me suis trouvée face à face avec madame la comtesse, votre sœur, qui m'a dit d'un air fier : « Elle n'est pas avec moi, je vous prie de le croire; voyez « aux baignoires, loge de l'avant-scène, n° 1; c'est là « qu'elle doit être avec M. le duc; » et elle a dit vrai... (*Apercevant Charlotte qui a le dos tourné.*) La voici, cette chère Henriette.

CHARLOTTE, *se détournant.* Pas précisément, madame Barnek.

MADAME BARNEK. Qu'est-ce que je vois là?.. mademoiselle Charlotte, ici! en tête-à-tête avec monsieur le duc!

CHARLOTTE. Eh bien! où est le mal!

MADAME BARNEK. Je le dirai à ma nièce.

LE DUC, *voulant l'apaiser.* Madame Barnek, y pensez-vous?

MADAME BARNEK. Oui, Monsieur... oui, Mademoiselle... moi, j'ai toujours été pour les principes.

CHARLOTTE. Vous voyez bien qu'elle radote... mais à son âge on n'a plus de mémoire.

MADAME BARNEK, *furieuse.* Mademoiselle, vous oubliez qui je suis!

CHARLOTTE. C'est vrai, vous êtes à présent dans les baronnes.

MADAME BARNEK. Et vous, dans les grandes coquettes, à ce que je vois.

LE PARTERRE. Silence dans la loge!

LE DUC. Mesdames, Mesdames, je vous prie, ne parlez pas si haut, la pièce est commencée depuis longtemps. (*A ce moment, des bravos éclatent dans la salle.*

CHARLOTTE, *avec colère.* C'est la débutante! (*Le duc, madame Barnek et Charlotte s'élancent pour regarder. Le duc baisse un store.*)

LE DUC, *avec fureur.* Qu'ai-je vu?.. c'est Henriette!.. (*Il relève le store.*)

CHARLOTTE ET MADAME BARNEK. Henriette!

MADAME BARNEK, *hors d'elle-même.* Une ambassadrice sur les planches!

FINAL.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Henriette! que faut-il faire?
Quelle honte! quelle douleur!
Ah! la surprise et la colère
Ici se disputent mon cœur!

MADAME BARNEK.

Henriette! que dois-je faire?
Quelle honte! quelle douleur!
Ma nièce, dont j'étais si fière,
Compromettre ainsi son bonheur!

CHARLOTTE.

Henriette! étrange mystère!
La femme d'un ambassadeur!
De son rôle elle était si fière,
Et prend le mien, c'est une horreur!

HENRIETTE, *sur le théâtre, chantant le motif de l'air du trio du second acte.*

C'est en vain que votre puissance
Veut me retenir en ces lieux,
« Vers les rives de la France
« Malgré moi se tournent mes yeux.

« Voguez, sultan joyeux,
« Vers les bords de la Seine.
« Là s'offrent à vos yeux
« Les délices des cieux ;
« Et jour et nuit c'est là
« Qu'amour vous sourira.
« Là, des jeux et des ris
« La troupe vous enchaîne,
« Car le vrai paradis
« Est à Paris. »
Buvons au sultan Mizapouf,
Au descendant du grand Koulouf;
Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq
Des rois de Maroc.
Versez les vins de France,
Versez champagne et médoc,
Buvons tous au sultan Mizapouf!
Tra, la, la, la, etc.
(*On applaudit avec force au fond sur la fin de l'air.*)

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, *entrant*.

LA COMTESSE. Eh bien! monsieur le duc, j'ai tout vu... votre nom, votre rang, applaudis sur la scène...

LE DUC. Ah! c'est indigne!.. et quel talent!.. elle n'a jamais mieux chanté... Ils sont tous ravis, n'est-ce pas?.. ils la trouvent charmante! ils l'adorent...

LA COMTESSE. Et qu'importe!..

LE DUC. Qu'importe? je suis furieux... et si elle était là...

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNATUS, *puis* HENRIETTE ET BÉNÉDICT.

FORTUNATUS. La voilà... la voilà... mia cara diva... mia divinissima prima donna!

LE DUC, *saisissant Fortunatus au collet*. Malheureux! qu'as-tu fait?..

FORTUNATUS, *se débattant*. Permettez, Monseigneur... elle voulait vous voir et vous parler dans l'entr'acte, et je vous l'amène. (*Il montre Henriette, qui entre ramenée par Bénédict. Henriette est habillée en odalisque et Bénédict est en uniforme d'officier.*)

LE DUC, *à Henriette*. C'est vous, Henriette?

HENRIETTE. Point de reproches, Monseigneur; à ce prix, je vous épargne les miens!

LE DUC. Vous sur un théâtre!

HENRIETTE. N'est-ce pas là que vous m'avez aimée? Pour conserver votre amour je n'aurais jamais dû le quitter, peut-être. (*Montrant Charlotte.*) Vous aimez les talents, vous aimez les succès...

LE DUC. Ah! je n'aime que vous! je vous aime plus que jamais, et pour vous encore je suis prêt à tout sacrifier.

HENRIETTE, *avec émotion*. Non, Monseigneur... pour sa gloire et pour son bonheur, la véritable artiste ne doit jamais cesser de l'être... Voici la lettre du roi qui permettait notre mariage .. voici l'acte qui m'assure la moitié de votre fortune. (*Elle les déchire*.)

LE DUC. Henriette, que faites-vous?

FINAL.

HENRIETTE.

Reprise de l'air des couplets du premier acte.

Aux beaux-arts, à mes premiers succès
Fidèle à jamais,
La gloire, préférable aux amours,
Charmera mes jours;
Et pour mieux rendre à mon cœur
Le repos et le bonheur,
Adieu vous dis, Monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur!

CHARLOTTE.

Encore prima donna!

MADAME BARNEK, *à Charlotte*. Vous aviez pris sa place, elle a pris la vôtre!

BÉNÉDICT. Elle ne l'épouse pas du moins, il y a de l'espoir.

HENRIETTE, *à part*. Pauvre Bénédict!.. (*On frappe trois coups.*)

SUITE DU FINAL.

On frappe les trois coups!

FORTUNATUS, *baissant les stores du fond*.

C'est pour le second acte!

HENRIETTE.

On m'appelle, on m'attend, et je dois être exacte!

LE DUC.

Henriette...

HENRIETTE.

Non, laissez-moi!

LE DUC.

Écoutez, écoutez, de grâce!..

HENRIETTE.

Que chacun, Monseigneur, reprenne ici sa place :
Moi sur la scène, et vous dans la loge du roi!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS ET BÉNÉDICT.

Venez, venez, l'on vous attend!
Ah! pour nous quel bonheur suprême!
Le public est impatient,
Venez, venez, l'on vous attend!

HENRIETTE.

Adieu, l'on m'appelle, on m'attend!
Mon amitié sera la même :
De moi vengez-vous noblement,
Vengez-vous en m'applaudissant!

MADAME BARNEK.

Ah! quel dépit! ah! quel tourment!
D'abdiquer la grandeur suprême!
Ah! quel dépit! ah! quel tourment!
D'être bourgeoise comme avant!

LE DUC.

Ah! quels regrets! ah! quel tourment!
Hélas! plus que jamais je l'aime!
Et je la perds, cruel moment!
Quand je l'aimais si tendrement!

CHARLOTTE.

Ah! quel dépit! ah! quel tourment
De partager le diadème!
Ah! quel dépit! ah! quel tourment
De partager le premier rang!

LA COMTESSE.

Ah! je respire maintenant!
Ah! pour nous quel bonheur extrême!
Non, plus d'hymen, ah! c'est charmant!
Chacun enfin reprend son rang!

CHŒUR DU PUBLIC, *en dehors*.

Allons, commencez promptement!

BÉNÉDICT ET FORTUNATUS, *entraînant Henriette*.

Venez, venez, l'on vous attend!..

(*Bénédict et Fortunatus entraînent Henriette qui, de la main, fait un geste d'adieu au duc, qui veut la suivre et que la comtesse retient; madame Barnek est près de s'évanouir dans les bras de Charlotte, qui rit. Le rideau baisse.*)

FIN DE L'AMBASSADRICE.

LE CHEVAL DE BRONZE

OPÉRA-FÉERIE EN TROIS ACTES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 23 mars 1835.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

YANG, prince impérial de la Chine.
TSING-SING, mandarin.
TCHIN-KAO, fermier.
YANKO.
STELLA, princesse du Mogol.
TAO-JIN.
PEKI.
LO-MANGLI, demoiselle d'honneur de la princesse.
FEMMES de la suite de Stella.
SOLDATS ET SEIGNEURS de la suite du Prince.
PAYSANS, PAYSANNES, etc.

La scène se passe dans la province de Chatong, en Chine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site agréable, dans la province de Chatong, en Chine. — A droite, l'entrée de la ferme, de Tchin-Kao. — Au fond, un village chinois. A gauche, l'entrée d'une pagode.

—

SCENE PREMIERE.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs,
Et, suivant l'antique mode,
D'hymen formez les concerts.
Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs!

TCHIN-KAO.

Mon bonheur ne peut se comprendre,
Ma fille épouse un mandarin;
A tous ici, pour mieux l'apprendre,
Sonnez, clochettes... tin! tin! tin!
Je crois des écus de mon gendre
Entendre le son argentin,
Tin! tin! tin! tin! tin!

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs! etc., etc.

TCHIN-KAO, *bas, à sa fille, qui est voilée.*

Allons, ma fille, allons, Peki,
Parlez donc à votre mari!

PEKI, *de même.*

A quoi bon? que puis-je lui dire?

TCHIN-KAO.

Vous, la fille d'un laboureur,
Epouser un grand de l'empire?

TSING-SING.

Le favori de l'empereur,
Le seigneur Tsing-Sing! c'est tout dire.
(*S'approchant de Peki.*)

AIR.

Trésor de jeunesse et d'amour,
Beauté dont mon âme est ravie!
Je t'ai vue. . et pour toi j'oublie
Mon rang, ma noblesse et la cour!
De ma naissance,
De ma puissance,
Un seul coup d'œil
Brise l'orgueil.
Et plein d'extase,
Mon cœur s'embrase,
S'embrase aux feux
De tes beaux yeux.
Trésor de jeunesse et d'amour!
Etc., etc.

On te dira que je suis vieux!
N'en crois rien, l'amour n'a pas d'âge;
Et, pour te séduire, je veux
Que mes trésors soient ton partage,
Et que chacun dise soudain :
« C'est la femme d'un mandarin.
« Dans ses atours quelle élégance!
« Ses pieds ont foulé le satin.
« Perle et rubis ornent son sein.
« Mollement elle se balance,
« Bercée en son beau palanquin. »
Esclaves, servez votre reine,
Esclaves, courbez-vous soudain;
C'est votre maitresse et la mienne,
C'est la femme d'un mandarin...
Quel honneur! quel heureux destin!
D'être femme d'un mandarin!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Quel honneur! quel heureux destin,
D'être femme d'un mandarin!

PEKI.

Soumettons-nous à mon destin,
Je suis femme d'un mandarin!

TCHIN-KAO.

Quel bonheur! quel heureux destin,
D'être femme d'un mandarin!

TCHIN-KAO, *à sa fille et aux paysans.*

Allez! allez veiller aux apprêts du festin.

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs! etc., etc.
(*Ils sortent tous, excepté Tsing-Sing, et Tchin-Kao.*)

—



PEKI. La victoire est à moi. — Acte 3, scène 6.

SCENE II.

TSING-SING, TCHIN-KAO.

TSING-SING. Eh bien! maître Tchin-Kao... qu'en dites-vous?

TCHIN-KAO. Que je ne puis en revenir encore!.. vous, gouverneur de cette province, qui veniez tous les ans au nom de l'empereur, notre gracieux souverain, pour toucher notre argent ou nous donner des coups de bâton; vous qui me faisiez une si grande peur, ainsi qu'à tout le monde, vous voilà mon gendre...

TSING-SING. Oui, maître Tchin-Kao, je vous ai fait cet honneur : j'admets votre fille au nombre de mes femmes...

TCHIN-KAO. Est-ce que vous en avez beaucoup?

TSING-SING. Quatre.

TCHIN-KAO. Est-il possible!

TSING-SING. Objet de luxe! et pas autre chose. Un grand seigneur chinois y est obligé par son rang.

TCHIN-KAO. Ici, au village, nous ne prenons qu'une femme, nous ne pouvons pas en avoir davantage...

TSING-SING. C'est juste! vous n'en avez pas les moyens!.. c'est un luxe qui revient très-cher, attendu qu'à chaque fille qu'on épouse... il faut payer une dot à son père.

TCHIN-KAO. Très-bonne coutume! encouragement moral accordé aux nombreuses familles... Du reste, la dot que j'ai reçue de votre seigneurie était magnifique... Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse...

TSING-SING. Laquelle?

TCHIN-KAO. Ce sont vos quatre femmes.

TSING-SING. Elles ne vous embarrassent pas plus que moi! La première est maussade, la seconde colère, la troisième jalouse; mais celles-là ne diront rien, car elles ne sortent jamais de leur chambre ou de leur palanquin. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est ma quatrième, ma chère Tao-Jin...

TCHIN-KAO. Qui est laide?

TSING-SING. Non, elle est jeune et jolie, mais elle réunit à elle seule les qualités de toutes les autres... sans compter un petit mandarin très-assidu auprès d'elle; et je ne puis la répudier, attendu qu'elle est cousine de l'empereur, au huitième degré.

TCHIN-KAO. Cousine de l'empereur!

TSING-SING. Il en a comme ça deux ou trois mille... C'est égal, cette parenté-là donne à ma doucereuse Tao-Jin le

droit de paraître sans voile, de sortir seule et de me faire enrager toute la journée.

TCHIN-KAO. Elle vous aime donc bien!

TSING-SING. Du tout : elle ne peut pas me souffrir; mais, fière et hautaine, elle me regarde comme son premier esclave... Tu l'as voulu, Tsing-Sing... tu as voulu, parce que tu étais riche, épouser une princesse qui n'avait rien. Aussi, avec elle, il faut que j'obéisse, et c'est pour commander à quelqu'un que j'ai épousé ta fille...

TCHIN-KAO. Je vous remercie bien.

TSING-SING. Mais tout à l'heure, au moment où j'entrais dans la pagode... un exprès m'a appris que ma noble compagne venait d'arriver à mon palais d'été.

TCHIN-KAO. Aux portes de ce village...

TSING-SING. C'est cela qui m'a fait hâter mon mariage avec Peki... car tu sens bien que si Tao-Jin était apparue au milieu de la cérémonie...

TCHIN-KAO. Cela aurait été fort gênant pour ce matin.

TSING-SING. Et ça le serait encore plus pour ce soir .. Ainsi, tu feras préparer le repas et l'appartement nuptial chez toi... dans ta ferme.

TCHIN-KAO. Quel honneur!

TSING-SING. Et d'ici-là, si je puis éviter la quatrième... et ne pas la voir de la journée... (*Apercevant Ta-oJin.*)

—

SCENE III.

TCHIN-KAO, TSING-SING; TAO-JIN, *paraissant au fond du théâtre, dans un palanquin.*

TRIO.

TSING-SING.

Dieu tout-puissant! c'est elle que je voi!

TCHIN-KAO.

A son aspect... comme il tremble d'effroi!
Quel changement soudain!
Lui jadis si hautain,
Qu'il est humble et bénin
Notre grand mandarin!

TSING-SING.

O funeste destin!

TAO-JIN.

Je bénis le destin
Qui, pour moi plus humain,
Me ramène à la fin
Près du grand mandarin!

TSING-SING.

Ah! ce bonheur insigne
A surpris votre époux!
Et votre esclave indigne
S'incline devant vous.
(*Il met un genou en terre.*)

TCHIN-KAO.

Que faites-vous, seigneur?

TAO-JIN, *avec dignité.*

C'est bien!

TSING-SING, *bas, à Tchin-Kao.*

C'est de rigueur;
Ma femme est par malheur
Du sang de l'empereur.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

Quel changement soudain!
Lui jadis si hautain,
Qu'il est humble et bénin
Notre grand mandarin!

TAO-JIN.

Je bénis le destin
Qui, pour moi plus humain,
Me ramène à la fin
Près du grand mandarin.

TSING-SING.

O funeste destin!
Qui vers moi vous conduit?

TAO-JIN.

Une grande nouvelle
Que j'ai reçue ..

TSING-SING.

Et quelle est-elle?

TAO-JIN.

Et pour que vous soyez, dans ce jour de bonheur,
Entouré des objets que chérit votre cœur,
J'ai voulu, réprimant mes tendresses jalouses,
Amener avec moi vos trois autres épouses.

TSING-SING.

C'est fait de moi!

TCHIN-KAO.

Quel contre-temps soudain!

TAO-JIN.

Et les voilà chacune en leur beau palanquin.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

D'un tel esclavage,
Ah! comme il enrage!
Et ce mariage
Qui l'attend ce soir!..
Quel parti va prendre
Mon illustre gendre?
Sinon de se pendre
Dans son désespoir.

TSING-SING.

D'un tel esclavage,
De fureur j'enrage!
Et ce mariage
Qui m'attend ce soir!
Comment se défendre?
Ah! quel parti prendre?
Sinon de me pendre
Dans mon désespoir.

TAO-JIN.

D'avance, je gage,
Rien ne lui présage
Cet heureux message
Qu'il va recevoir
Si mon cœur trop tendre
Vous le fait attendre,
Ce n'est que pour rendre
Plus doux votre espoir.

TSING-SING.

Mais cette maudite nouvelle...
(*Se reprenant.*)
Non, non, cette heureuse nouvelle
Qui vous amène ainsi vers nous,
Dites-la donc!..

TAO-JIN.

Mon cœur fidèle
Vous l'apprendra plus tard.

TSING-SING, *à Tchin-Kao.*

Eloignez-vous.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

D'un tel esclavage,
Ah! comme il enrage! etc.

TAO-JIN.

D'avance, je gage,
Rien ne lui présage, etc.

TSING-SING.

D'un tel esclavage,
De fureur j'enrage, et.
(*Tchin-Kao sort.*)

—

SCENE IV.

TSING-SING, TAO-JIN.

TAO-JIN. Eh bien! seigneur, dites encore qu'il n'y a pas d'avantage à épouser une cousine de l'empereur au huitième degré!.. Enseveli ici dans cette province de Chatoug, dont vous êtes gouverneur, vous ne pouviez vous absenter, ni venir à Pékin, ni paraître à la cour, qui jamais n'a été plus brillante, à ce que m'écrivait dernièrement Nin-Kao... ce jeune mandarin de première classe... et mon cousin au troisième degré...

TSING-SING, *à part*. Celui dont je parlais tout à l'heure.

TAO-JIN. Alors, et dans ma tendresse pour vous, devinez ce que j'ai fait?

TSING-SING. Je ne m'en doute même pas.

TAO-JIN. Le prince impérial, qui voyageait depuis un an, revient enfin dans la capitale...

TSING-SING. Je le sais... Il doit même traverser cette province pour se rendre à Pékin...

TAO-JIN. Où l'on vient de monter sa maison... Eh bien! Monsieur, l'empereur, à ma demande et à ma considération, a daigné vous nommer à la place la plus flatteuse... il vous a donné le titre de tchangi-long ou premier menin de son altesse.

TSING-SING. Est-il possible!.. un tel honneur!

TAO-JIN. C'est à moi que vous le devez : une charge magnifique, qui vous donne le droit de rester toujours auprès du prince, de le suivre partout! pendant que moi, je resterai à la cour!

TSING-SING. Comment! je ne pourrai pas le quitter?

TAO-JIN. D'une seule minute... à moins qu'il ne l'exige... C'est l'étiquette chinoise... et si vous y manquiez, le prince aurait le droit de vous faire trancher la tête.

TSING-SING. Ah! mon Dieu! Par bonheur... je connais le prince, un jeune homme charmant, qui tient beaucoup au plaisir et fort peu à l'étiquette Je suis un des lettrés de l'empire qui dans son enfance lui donnaient des leçons : il ne venait jamais aux miennes... ce qui ne l'a pas empêché d'être prodigieusement instruit.

TAO-JIN. Et c'est en récompense de vos soins que l'empereur vous attache à sa personne, et vous donne une place qui, dès aujourd'hui, vous ramène à la cour.

TSING-SING. Comment! aujourd'hui?..

TAO-JIN. Eh! oui, vos fonctions commencent de ce moment... Nous ne quitterons plus le prince, et comme il va arriver...

TSING-SING. Lui... le prince! (*A part, avec embarras.*) Et ce soir... mon mariage... comment faire?..

TAO-JIN. Tenez... tenez, voyez-vous de loin la bannière impériale... C'est lui... c'est son altesse... Quel bonheur! moi qui ne l'ai jamais vu...

TSING-SING. Vous oseriez vous exposer ainsi à ses yeux?

TAO-JIN. Pourquoi pas?.. comme fils de l'empereur, nous sommes parents : c'est un cousin...

TSING-SING. Elle en a partout... Et cette foule qui l'environne... braverez-vous aussi leurs regards profanes?.. Rentrez, Madame, rentrez...

TAO-JIN. Vous avez raison, et j'attendrai que le prince soit seul avec vous. (*Elle entre dans la pagode à gauche.*)

—

SCENE V.

TSING-SING, LE PRINCE YANG, CHŒUR DE PEUPLE, *qui le précède et le suit.*

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!

TSING-SING.

Ah! comment faire en ma détresse
Pour mettre d'accord en ce jour
Ma dignité nouvelle et mon nouvel amour!

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!
C'est lui! le voilà de retour

LE PRINCE.

PREMIER COUPLET.

J'ai pour guides en voyage
La folie et l'amour,
Je ris lorsque vient l'orage
Et quand vient un beau jour.
Ne jamais voir
Le monde en noir,
Ne blâmer rien,
Trouver tout bien,
C'est le système
Que j'aime,
D'être heureux c'est le moyen.

DEUXIÈME COUPLET.

S'il est des beautés fidèles,
D'autres ne le sont pas;
Qu'importe! je fais comme elles,
Et je me dis tout bas :
Ne jamais voir, etc.

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!
C'est lui! le voilà de retour!

LE PRINCE. Merci, merci, mes bons amis... Nous nous reverrons encore avant mon départ. (*Ils sortent tous.*)

—

SCENE VI.

LE PRINCE, TSING-SING.

LE PRINCE. Vous, Tsing-Sing, demeurez!

TSING-SING. C'est mon devoir, Monseigneur...

LE PRINCE. Oui, j'ai appris par mon père la nouvelle dignité qui vous attachait à moi, et je m'en félicite... Quand vous étiez au nombre de mes maîtres, je me souviens qu'autrefois vous ne me gêniez guère.

TSING-SING. Je continuerai avec le même zèle.

LE PRINCE. J'y compte... et nous partirons dès aujourd'hui...

TSING-SING. Pour la cour?..

LE PRINCE. M'en préserve le ciel! Mon père m'y attend pour me marier... et moi, je ne le veux pas, parce qu'il y a quelqu'un au monde que j'aime, qui occupe toutes mes pensées... et cette personne-là, il ne peut me la donner!..

TSING-SING. Et pourquoi donc?.. rien n'est au-dessus de son pouvoir... et si c'est une princesse... ou une reine...

LE PRINCE C'est bien autre chose.

TSING-SING. Une impératrice...

LE PRINCE. Si ce n'était que cela...

TSING-SING. O ciel! je comprends, une personne d'une condition inférieure... une de vos sujettes...

LE PRINCE. Eh! non... tu vas me regarder comme un insensé .. un extravagant... tu ne reconnaîtras plus ton ancien élève...

TSING-SING. Au contraire... parlez...

LE PRINCE. Eh bien! cette beauté si séduisante... si ravissante, qui a renversé toutes mes idées...

TSING-SING. Quelle est-elle?

LE PRINCE. Je n'en sais rien.

TSING-SING. Dans quels lieux habite-t-elle?

LE PRINCE. Je l'ignore!..

TSING-SING. Et où donc alors l'avez-vous vue?

LE PRINCE. En songe!

AIR.

Le sommeil fermait ma paupière,
La nuit environnait mes yeux;
Soudain un rayon de lumière
M'éblouit et m'ouvre les cieux.
Je vois sur un nuage
Et de pourpre et d'azur
Une céleste image
Au regard doux et pur!
Sur son épaule nue
Tombaient ses blonds cheveux,
Et de sa douce vue
Moi, j'enivrais mes yeux...
Quand d'un air gracieux
Me tendant sa main blanche,
Cette fille des cieux
Près de mon lit se penche,
Disant : Ami, c'est moi
Qui recevrai ta foi;
A toi seul mes amours
Pour toujours...
Et soudain disparut cette jeune immortelle.
Les nuages légers se refermaient sur elle,
Et sa voix murmurait encor... toujours... toujours!
(*Regardant Tsing-Sing qui sourit.*)
Ah! cela vous fait rire,
Et vous ne pouvez croire à ce rêve charmant!
Eh bien! voici qui semble encor plus étonnant!
Quand la nuit sombre
Ramène l'ombre
Et le sommeil,
Rêve pareil
Pour moi prolonge
Ce doux mensonge,
Et près de moi
Je la revoi!
Au rendez-vous fidèle,
Oui, vraiment, c'est bien elle
Qui vient toutes les nuits,
Et dans l'impatience
De sa douce présence,
Tous les jours je me dis :
O nuit, mon bien suprême!
O sommeil enchanteur!
Rendez-moi ce que j'aime!
Rendez-moi le bonheur!
Des heures que le sort, hélas! m'a destinées,
Que ne puis-je à l'instant retrancher les journées?
Oui, je voudrais, c'est là mon seul désir,
Oui, je voudrais toujours dormir!
O nuit, mon bien suprême!
O sommeil enchanteur!
Rendez-moi ce que j'aime,
Rendez-moi le bonheur!

TSING-SING. C'est fort extraordinaire... Vous ne l'avez vue qu'en songe?..

LE PRINCE. Oui, mon ami.

TSING-SING. Et depuis ce temps, elle vous est apparue toutes les nuits?..

LE PRINCE. Sans en manquer une seule... Tu te doutes bien que dans mes voyages j'ai consulté là-dessus tous les astrologues et les savants de la Chine et du Thibet. Les uns ont prétendu que c'était une habitante des étoiles; d'autres, que c'était la fille du Grand-Mogol,.. une princesse charmante, qui depuis son enfance a disparu de la cour de son père, et qu'un enchanteur a transportée l'on ne sait dans quelle planète... mais tous m'assuraient que c'était celle que je devais épouser!..

TSING-SING. Je suis de leur avis.

LE PRINCE. Mais dans quel pays... dans quelle région la rencontrer?

TSING-SING. Je n'en sais rien.

LE PRINCE. Ni moi non plus... mais nous la trouverons... tu m'y aideras, et puisque tu ne dois plus me quitter, nous partirons ensemble dès ce soir.

TSING-SING, *à part*. Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Cela ne vous serait pas égal demain?..

LE PRINCE. Pourquoi cela?

TSING-SING. C'est que je suis marié depuis ce matin.

LE PRINCE. Est-il possible!

TSING-SING. A la fille de Tchin-Kao, un riche fermier.

LE PRINCE. Que ne le disais-tu?.. Reste, alors, c'est trop juste! (*En souriant*) Est-elle jolie?

TSING-SING. Une petite Chinoise charmante!

LE PRINCE. Pourquoi alors ne me l'as-tu pas présentée?.. Ah! mon Dieu!.. quelle idée : tu dis qu'elle est charmante... si c'était celle que j'aime et que je cherche...

TSING-SING. Laissez donc!

LE PRINCE. Pourquoi pas? partout je crois la voir, et si seulement elle lui ressemblait...

TSING-SING, *à part*. Il ne manquerait plus que cela... et s'il lui prend fantaisie de me l'enlever...

LE PRINCE. Qui vient là?

—

SCÈNE VII.

LE PRINCE, TSING-SING, TAO-JIN, *sortant de la pagode.*

TRIO.

TAO-JIN, *voilée, et s'adressant à Tsing-Sing.*
Eh bien!.. eh bien! cher époux!

LE PRINCE.
Que dit-elle?
C'est ta femme!

TSING-SING, *vivement.*
Oui, vraiment!

LE PRINCE, *la regardant avec curiosité.*
Son épouse nouvelle!

TSING-SING, *à part.*
Ah! s'il pouvait me la ravir,
Qu'il me serait doux d'obéir!

ENSEMBLE.

LE PRINCE, *regardant Tao-Jin.*
Que sa démarche est belle!
Que de grâce et d'attrait!
Oui, tout me dit : C'est elle
Que j'adore en secret!

TSING-SING.
L'aventure est nouvelle!
Et du ciel quel bienfait,
Si ma femme était celle
Qu'il adore en secret!

TAO-JIN, *à part, regardant le prince qui la regarde.*
Sans le rempart fidèle
De ce voile discret,
D'une flamme nouvelle
Son cœur s'embraserait.

LE PRINCE, *à Tao-Jin.*
Daignez un instant à mes yeux
Soulever ce voile envieux!

TAO-JIN.
Quoi! vous voulez?

TING-SING.
Eh! oui, ma bonne,
Sitôt que le prince l'ordonne,
C'est votre devoir et le mien
D'obéir...
(*Tao-Jin lève son voile.*)

LE PRINCE.
Ciel ..

TSING-SING, *avec curiosité.*
Eh bien?..

LE PRINCE.
Eh bien!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

O surprise nouvelle !
Ce ne sont point ses traits.
Non, non, ce n'est pas celle
Qu'en secret j'adorais!

TSING-SING, *tristement.*

Espérance infidèle
Dont mon cœur se berçait,
Ma femme n'est pas celle
Que le prince adorait!

TAO-JIN, *regardant le prince.*

Oui, je lui semble belle :
Si mon cœur le voulait,
D'une flamme nouvelle
Le sien s'embraserait!

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TCHIN-KAO, PEKI.

QUINTETTE.

TCHIN-KAO.

Pour vous, nobles seigneurs, le repas est servi!

LE PRINCE.

C'est Tchin-Kao, le fermier!..

TCHIN-KAO.

Oui, mon prince!

LE PRINCE.

Reçois mon compliment! dans toute la province,
(*Lui montrant Tao-Jin.*)
Je n'ai rien vu, je crois d'aussi joli
Que ta fille!

TAO-JIN, *s'éloignant avec indignation.*

Sa fille!..

TCHIN-KAO.

Eh! mais... ce n'est pas elle!

TAO-JIN.

Sa fille!.. quelle horreur!
Moi, cousine de l'empereur!

LE PRINCE, *à Tao-Jin.*

Eh quoi! vous n'êtes pas cette beauté nouvelle,
Que le seigneur Tsing-Sing ce matin épousa?

TAO-JIN.

Qu'il épousa!.. qu'entends-je?
(*A Tsing-Sing.*)
Une nouvelle femme!

TSING-SING, *à demi-voix.*

Taisez-vous donc!.. le prince est là!

TAO-JIN.

Non, je ne puis calmer le courroux qui m'enflamme,
Une cinquième!.. à vous! . vous, Monsieur, qui déjà...

TSING-SING, *de même.*

Taisez-vous donc, le prince est là!

TAO-JIN, *de même.*

Et quelle est-elle?

TCHIN-KAO, *montrant Peki qui arrive voilée.*

La voilà...

TOUS.

La voilà!.. la voilà!

TAO-JIN.

Le perfide me le paiera!

LE PRINCE, *regardant tour à tour Peki et Tsing-Sing.*

Et m'abuser ainsi!.. pauvres princes, voilà
Comme en tout temps on nous trompa!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Que sa démarche est belle!
Que de grâce et d'attrait!
Oui, tout me dit : C'est elle
Que j'adore en secret!

TSING-SING.

O souffrance mortelle!
Ah! de moi c'en est fait!
Mon autre femme est celle
Qu'il adore en secret!

TAO-JIN.

Une flamme nouvelle
En secret l'occupait;
Le traître, l'infidèle
Ainsi donc nous trompait!

PEKI.

Dans ma douleur mortelle,
Hélas! si je l'osais,
D'une chance aussi belle,
Ah! je profiterais!

TCHIN-KAO.

Quelle gloire nouvelle!
Quel triomphe complet,
Si ma fille était celle
Que le prince adorait!

TAO-JIN, *passant près de Peki et soulevant son voile.*

Je connaîtrai du moins ma rivale!

TOUS.

Ah! grands dieux!

LE PRINCE, *regardant Peki.*

Non .. non, ce n'est pas elle!

TSING-SING, *à part.*

Ah! je l'échappe belle.

LE PRINCE, *regardant toujours Peki.*

Mais d'où viennent les pleurs qui coulent de ses yeux?

TSING-SING, *s'approchant.*

Qu'a-t-elle donc?

PEKI.

Ah! je ne puis le dire!

TSING-SING.

A moi votre époux!

PEKI.

Non.

LE PRINCE.

Mais à moi, mon enfant?

PEKI.

Vous, Monseigneur, c'est différent!
Je crois que j'oserai!

LE PRINCE.

C'est bien! qu'on se retire!

TSING SING, *avec effroi*

Qui, moi? . me retirer!

TAO-JIN.

C'est bien fait

LE PRINCE.

C'est charmant!

TAO-JIN.

Cinq femmes!.. ah! cela mérite châtiment!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Ah! d'une telle offense
Je veux avoir vengeance,
Et pareille inconstance
Lui portera malheur!
Oui, pour lui point de grâce,
Je ris de sa disgrâce,
On doit de tant d'audace
Punir un séducteur.

TSING-SING.

J'hésite, je balance;
Je dois obéissance,
Et pourtant la prudence
Me fait craindre un malheur!
O tourment! ô disgrâce!
Que faut-il que je fasse
Pour conserver ma place
Et garder mon honneur?

LE PRINCE.

Il hésite!.. il balance!
Redoute ma puissance!

Tu dois obéissance
A ton maître et seigneur!
Allons, cède la place,
Nul danger ne menace
Tant d'attraits et de grâce,
Je suis son protecteur!

PEKI.

Quelle reconnaissance!
Ah! sa seule présence
Vient calmer la souffrance
Dont gémissait mon cœur!
Du sort qui nous menace,
Oui, la crainte s'efface;
D'avance je rends grâce
A mon doux protecteur!

TCHIN-KAO.

Il hésite!.. il balance!
Ah! d'une telle offense
Sa femme aura vengeance,
Pour lui je crains malheur!
Je prévois la disgrâce
Qui déjà le menace,
Il y va de sa place
Ou bien de son honneur!

LE PRINCE, *se retournant vers Tsing-Sing qui n'est pas encore parti.*

Eh bien!.. eh bien!

TSING-SING.

Pardon, je dois rester :
Ma charge me prescrit de ne point vous quitter!

LE PRINCE.

Hormis quand je l'ordonne!

TSING-SING, *avec crainte et à demi-voix, en montrant Peki.*

Au moins, je l'espère,
Ce n'est pas elle!..

LE PRINCE, *souriant.*

Eh! non, en vérité!
Ne crains rien, j'aime un rêve, une vaine chimère,
Et ta femme est, hélas!

TSING-SING.

Une réalité!
(*A part.*)
Aussi je crains quelques nouvelles trames!

LE PRINCE.

Eh bien! m'entends-tu?..

TSING-SING.

Je m'en vas.

TAO-JIN.

Allons, venez... suivez mes pas!

TSING-SING.

Époux infortuné!.. malheureux par mes femmes,
(*Montrant Peki.*)
Par l'une que je quitte, hélas!
(*Montrant Tao-Jin qui l'entraîne.*)
Et par l'autre qui ne me quitte pas!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Ah! d'une telle offense
Je veux avoir vengeance,
Et pareille inconstance
Lui portera malheur!
Oui, pour lui point de grâce,
Je ris de sa disgrâce,
On doit de tant d'audace
Punir un séducteur.

Allons, quelle lenteur!
D'où vient cet air d'humeur?
Votre maître et seigneur
Veille sur votre honneur.

TSING-SING.

J'hésite, je balance:
Je dois obéissance,
Et pourtant la prudence
Me fait craindre un malheur!
O tourment! ô disgrâce!
Que faut-il que je fasse
Pour conserver ma place
Et garder mon honneur?

Allons, montrons du cœur
Et de la bonne humeur.
J'obéis sans frayeur
A mon maître et seigneur!

LE PRINCE.

Il hésite!.. il balance!
Redoute ma puissance!
Tu dois obéissance
A ton maître et seigneur!
Allons, cède la place,
Nul danger ne menace
Tant d'attraits et de grâce,
Je suis son protecteur!

Allons, quelle lenteur!
D'où vient cet air d'humeur!
Obéis sans frayeur
A ton maître et seigneur!

PEKI.

Quelle reconnaissance!
Ah! sa seule présence
Vient calmer la souffrance
Dont gémissait mon cœur!
Du sort qui nous menace,
Oui, la crainte s'efface;
D'avance je rends grâce
A mon doux protecteur!

Voyez quelle lenteur,
Quelle mauvaise humeur;
On dirait qu'il a peur
D'un pareil protecteur!

TCHIN-KAO.

Il hésite!.. il balance!
Ah! d'une telle offense
Sa femme aura vengeance,
Pour lui je crains malheur,
Je prévois la disgrâce
Qui déjà le menace,
Il y va de sa place
Ou bien de son honneur!

Voyez quelle lenteur,
Quelle mauvaise humeur;
On dirait qu'il a peur
D'un pareil protecteur!

(*Tchin-Kao rentre dans la ferme à droite du spectateur, et Tao-Jin sort en emmenant avec elle Tsing-Sing.*)

SCENE IX.

LE PRINCE, PEKI.

LE PRINCE. Enfin il nous laisse!.. ce n'est pas sans peine! Eh bien! ma belle enfant, qu'aviez-vous à me dire?.. parlez...

PEKI. Je n'ose plus.

LE PRINCE. D'où viennent vos chagrins? Ne venez-vous pas de faire un brillant mariage? n'avez-vous pas un époux qui a du pouvoir, de la richesse... et que sans doute vous aimez?..

PEKI, *baissant les yeux.* Au contraire, Monseigneur, c'est que je ne l'aime pas...

LE PRINCE, *à part, en riant.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Je conçois en effet qu'avec sa figure, ses soixante ans et ses quatre précédents mariages, il ne doit guère inspirer de passion... mais au moins, et c'est beaucoup, vous n'en aimez pas d'autres!..

PEKI, *baissant les yeux.* Je crois que si!

LE PRINCE, *gaiement.* Vraiment!

PEKI. Yanko! un garçon de ferme de mon père, avec qui j'avais été élevée... mais il n'avait rien... que son amour... ce n'était pas assez pour mon père qui voulait une dot. Et tout à l'heure, au moment de mon mariage... Le pauvre garçon... (*Elle s'interrompt pour pleurer.*)

LE PRINCE. Eh bien?

PEKI. Eh bien! dans son désespoir, il a couru au cheval de bronze...

LE PRINCE. Le cheval de bronze... Qu'est-ce que cela?

PEKI. Vous ne le savez pas... et depuis six mois dans le pays il n'est question que de lui...

LE PRINCE. Oui, mais moi qui arrive à l'instant même, et qui voyage depuis un an...

PEKI. C'est juste !.. vous n'étiez pas ici! Eh bien! Monseigneur, apprenez donc qu'il y a six mois à peu près, on a vu tout à coup apparaître, sur un rocher de la montagne qui est en face de notre ferme, un grand cheval de bronze... qui est venu là on ne sait comment... car personne n'aurait pu l'y apporter... et il arrivait sans doute du ciel ou de l'enfer ..

LE PRINCE, *riant*. Ce n'est pas possible!

PEKI. Pas possible!

PREMIER COUPLET.

Là-bas, sur un rocher sauvage,
S'élève ce cheval d'airain!
Sur lui voilà qu'avec courage
S'élance un jeune mandarin.
Soudain au milieu des éclairs
Il part... s'élance dans les airs;
Il s'élève... s'élève encore!
Mais où donc va-t-il?.. on l'ignore!
Gardez-vous, pauvre pèlerin,
De monter le cheval d'airain!

DEUXIÈME COUPLET.

Bientôt sur ce rocher aride
Le coursier était revenu!
Mais de l'écuyer intrépide,
Hélas! on n'a jamais rien su.
Jamais il n'a revu ces lieux!
Perdu dans l'espace des cieux,
Là-haut, là-haut, sur un nuage,
Pour toujours peut-être il voyage...
Gardez-vous, pauvre pèlerin,
De monter le cheval d'airain!

TROISIÈME COUPLET.

Yanko m'aimait dès son jeune âge;
Jugez de son mortel chagrin,
Quand il apprit qu'en mariage
Me demandait un mandarin!
Il s'est élancé d'un air fier
Sur ce noir coursier qui fend l'air,
Et là-bas... là-bas... dans la nue,
Disparaissant à notre vue...
Tout mon bonheur a fui soudain
Ainsi que le cheval d'airain!

LE PRINCE. Ah! que c'est amusant! et que ne suis-je avec lui!..

PEKI. Y pensez-vous?

LE PRINCE. Moi qui aime les aventures et qui allais en chercher si loin... il y en avait une ici que personne ne pouvait soupçonner... ni expliquer...

PEKI. Si vraiment... Il est venu ici de Pékin des savants, des lettrés, des grands mandarins de l'académie impériale, qui ont fait là-dessus un rapport et une dissertation... comme quoi ils ont prouvé... qu'il y avait là un cheval de bronze!

LE PRINCE. La belle avance!.. Et ce cheval de bronze, où est-il?

PEKI. Il n'y est plus... puisque Yanko est monté dessus, et que tout à l'heure tous deux ont disparu .. En attendant me voilà mariée, me voilà la femme d'un mandarin que je n'aime pas... et je n'ai osé le dire ni à lui, ni à mon père, qui me fait peur, et qui m'aurait battue; mais à vous, Monseigneur, qui avez l'air si bon, et qui êtes prince... si vous pouviez me démarier...

LE PRINCE. Hélas!... mon enfant, cela ne dépend pas de moi; il y a des lois à la Chine; il faudrait que le mandarin Tsing-Sing consentît lui-même à te répudier... et il n'y a pas l'air disposé.

PEKI. Lui qui a quatre femmes, et Yanko qui n'en a pas du tout.

LE PRINCE. Je crois qu'il lui céderait plutôt les quatre autres.

PEKI, *pleurant*. Ah! mon Dieu! mon Dieu!.. il faudra le garder pour mari... Que je suis malheureuse!..

LE PRINCE. Allons, console-toi!

PEKI, *pleurant toujours*. Me consoler!. et qu'est-ce que je pourrais faire pour me consoler?

LE PRINCE. A ton âge... il y a bien des moyens... Et puisque enfin celui que tu aimais a disparu... puisqu'il ne doit plus jamais revenir...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, TCHIN-KAO.

TCHIN-KAO. En voici bien d'une autre! et nous ne nous attendions guère à celui-là.

LE PRINCE. Qu'y a-t-il donc?

TCHIN-KAO. Le cheval de bronze est revenu...

LE PRINCE ET PEKI. O ciel!..

TCHIN-KAO. A sa place ordinaire, là-bas sur le rocher!..

PEKI. Et Yanko...

TCHIN-KAO. Avec lui!. (*A sa fille qui fait quelques pas pour sortir.*) Eh bien! où courez-vous?

PEKI. Moi, mon père... c'était par curiosité... c'était pour savoir... pour l'interroger.

LE PRINCE. Ce soin-là me regarde... Je veux lui parler... qu'il vienne...

TCHIN-KAO, *regardant dans la coulisse*. Tenez... tenez, Monseigneur, le voici.

LE PRINCE. Quel air sombre et rêveur!

TCHIN-KAO. Oui... un air comme étonné... comme hébété...

PEKI. Dame! comme quelqu'un qui tombe des nues; le pauvre garçon!..

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS; YANKO, *qui s'avance lentement*.

YANKO, *levant les yeux et apercevant Peki*. Ah! Peki! je vous revois!

PEKI. Oui, Monsieur, et c'est bien mal de donner de pareilles inquiétudes à ses parents... à ses amis... D'où venez-vous, s'il vous plaît?.. et où avez-vous été courir ainsi? répondez...

TCHIN-KAO. Oui, mon garçon, raconte-nous tout ce que tu as vu en route.

YANKO. Impossible, maître Tchin-Kao, cela m'est défendu...

TCHIN-KAO ET PEKI, *étonnés*. Défendu!..

LE PRINCE. Et moi je t'ordonne de parler... moi le fils de ton souverain...

PEKI, *bas, à Yanko*. C'est le prince impérial.

YANKO, *s'inclinant*. Ah! Monseigneur, pardon! mais je serais en présence de l'empereur lui-même, que je n'en dirais pas davantage...

LE PRINCE. Et pourquoi cela?..

YANKO. Parce que si je racontais un seul mot de ce qui m'est arrivé, de ce que j'ai vu... tout serait fini pour moi, je ne verrais plus Peki... je mourrais à l'instant même...

PEKI, *courant à lui et lui mettant la main sur la bouche*. Ah! tais-toi! tais-toi! ne dis rien!

LE PRINCE. Mourir!..

YANKO, *vivement*. Mourir, c'est-à-dire, pis encore...

TCHIN-KAO. Et comment cela?

PEKI, *à son père*. Voulez-vous bien ne pas l'interroger lui surtout qui est bavard... bavard... et qui est capable de causer malgré lui et sans le vouloir... (*Ecoutant.*) Ah!.. mon Dieu!.. quel est ce bruit?



TAO-JIN, *lève son voile.* Le prince! ô ciel!... — Acte 1, scène 7.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, TAO-JIN.

FINAL.

TAO-JIN.

Quel affront! quel outrage infâme
Est fait au sang impérial!
C'est le cortége nuptial
(Montrant Peki.)
Qui du seigneur Tsing-Sing vient emmener la femme!

YANKO.

Et je le souffrirais!

TAO-JIN.

Pour l'honneur de mon rang,
Je le tuerais plutôt!

YANKO ET PEKI, *la regardant avec reconnaissance.*

Ah! l'excellente dame!

LE PRINCE.

C'est à moi de vous rendre
(A Tao-Jin.)
Un époux!
(A Peki.)
Un amant!

TAO-JIN

Non, de me venger il me tarde,
Et c'est moi que cela regarde!

LE PRINCE.

Calmez votre ressentiment.

PEKI ET YANKO.

Que j'aime son ressentiment!

TCHIN-KAO, *à part.*

Ah! quel caractère charmant!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Qu'il craigne ma colère,
Et s'il brave mes lois,
Montrons du caractère
Pour défendre mes droits!

YANKO ET PEKI.

Bien! bien! laissons-la faire;
D'avance, je le vois,
Son courroux tutélaire
Va défendre nos droits.



PEKI, *à genoux*. Il parle encore, il parle bas. — Acte 2, scène 11.

LE PRINCE ET TCHIN-KAO.

Bien! bien! laissons-la faire;
Elle veut, je le vois,
Montrer du caractère,
Et défendre ses droits!

—

SCENE XIII.

LE PRINCE, PEKI, YANKO, TAO-JIN, *qui se retire un instant derrière eux*, TCHIN-KAO, TSING-SING, *précédé et suivi d'un riche cortége et porté en palanquin par deux esclaves.*

TSING-SING, *descendant du palanquin et s'avançant vers Peki.*

Venez, mon heureuse compagne,
Rien ne peut s'opposer au bonheur qui m'attend!

TAO-JIN, *se montrant et se plaçant entre Peki et Tsing-Sing.*

Excepté moi, seigneur!

TSING-SING, *à part.*

O fatal incident!
C'est mon autre!.. je sens que la frayeur me gagne.

TAO-JIN, *d'un ton d'autorité.*

J'ordonne que vos nœuds soient brisés à l'instant!
Par vous-même!..

TSING-SING, *montrant Peki.*

Qui? moi! que je la répudie!

TAO-JIN.

Je le veux! ou sinon, et toute votre vie,
De mon courroux craignez l'effet!

TSING-SING.

C'en est trop! et je brave à la fin sa furie!
Quoi qu'il arrive,
(*Montrant Tao-Jin*)
Ici je la défie...
De me faire enrager plus qu'elle ne l'a fait!

ENSEMBLE.

TSING-SING.

Je brave sa colère,
Je le veux, je le dois;
J'aurai du caractère
Pour la première fois!

TAO-JIN, *stupéfaite.*

Il brave ma colère,
Il méprise mes lois;
Il a du caractère
Pour la première fois!

YANKO ET PEKI.

Ah! le destin contraire
Nous trahit, je le vois;
Il a du caractère
Pour la première fois!

LE PRINCE, TCHIN KAO ET LE CHOEUR.

Oui, sa femme a beau faire,
Il méprise ses lois,
Et brave sa colère
Pour la première fois!

TSING-SING, *prenant la main de Peki.*

Oui, partons!

LE PRINCE, *s'avançant près de Tsing-Sing.*

A mes vœux serez-vous plus propice?

TSING-SING, *un peu troublé.*

Au fils de l'empereur je sais ce que je doi!
(*Se remettant, et avec plus de force.*)
Si mes jours sont à lui, mes femmes sont à moi!

TOUS.

Quelle audace!... Il refuse!

LE PRINCE.

Il dit vrai; c'est la loi!
Je l'invoque à mon tour.
(*A Tsing-Sing.*)
Par ton nouvel emploi,
Tu dois m'accompagner en tous lieux!

TSING-SING.

C'est justice!

LE PRINCE.

Et je t'ordonne ici de me suivre soudain
Dans un voyage où tu m'es nécessaire.

TSING-SING.

En quels lieux, Monseigneur?

LE PRINCE.

Sur le cheval d'airain!

TOUS.

O ciel!

TAO-JIN, *avec joie.*

L'idée est bonne!

PEKI, *avec effroi, au prince.*

Et que voulez-vous faire?

LE PRINCE.

Sur ce hardi coursier m'élancer dans les cieux!
(*A Tsing-Sing.*)
Tu m'y suivras en croupe!
(*A Yanko.*)
On y tient deux,
N'est-il pas vrai?

YANKO.

Sans doute!

LE PRINCE.

Allons, en route!

TSING-SING.

Et si je ne veux pas!

LE PRINCE.

Tu sais ce qu'il en coûte:
Il y va de tes jours! je l'ai dit... je le veux!

ENSEMBLE.

TSING-SING, *regardant tour à tour Peki, le prince et Tao-Jin.*

Mon Dieu! que dois-je faire?
Faut-il braver sa loi?
Je tremble de colère
Encore plus que d'effroi.

LE PRINCE, YANKO, PEKI, TAO-JIN, TCHIN-KAO ET LE CHOEUR, *regardant Tsing-Sing en riant.*

Il ne sait plus que faire;
Il tremble, je le vois!
La peur et la colère
Le troublent à la fois!

TSING-SING, *au prince.*

Exemptez-moi d'un voyage fatal;
Je vais en palanquin, mais jamais à cheval.

TAO-JIN, *d'un air triomphant, et montrant Peki.*

Alors... cédez!

TSING-SING, *avec colère.*

Jamais!

LE PRINCE, *aux gens de sa suite, et montrant Tsing-Sing.*

Préparez son supplice!

TSING SING.

Non... non .. des deux côtés s'il faut que je périsse,
J'aime mieux, puisqu'ici le choix m'est réservé,
Le trépas le plus noble et le plus élevé!

TOUS.

Il va partir!

TSING-SING.

J'en tremble au fond de l'âme,

TAO-JIN, *avec joie.*

Il va partir!

TSING-SING, *regardant Tao-Jin.*

Mais du moins à ma femme
Je n'aurai pas cédé... c'est tout ce que je veux.

LE PRINCE.

Allons! partons, écuyer valeureux!

ENSEMBLE.

LE PRINCE ET TAO-JIN.

Dans le sein des nuages!
Au milieu des orages,
Partons, partons / Partez, partez } tous deux!
La gloire { nous / vous } appelle,
Et la mort même est belle
A qui s'élève aux cieux!

TSING-SING.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Je fermerai les yeux!
Mon courage chancelle,
Et dans ma peur mortelle,
J'implore en vain les cieux!

PEKI ET YANKO, *regardant le prince.*

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Protégez-le, grands dieux!
Et l'amitié fidèle
Qui vers nous le rappelle
Pour lui fera des vœux!

TCHIN-KAO ET LE CHOEUR.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Ah! je tremble pour eux!
La gloire les appelle,
Et la mort même est belle
A qui s'élève aux cieux!

PEKI, *au prince.*

Restez!.. restez! pour vous, je tremble, Monseigneur.

TSING-SING, *à Tao-Jin.*

Et pour moi vous n'avez pas peur,
Epouse impassible et cruelle?

TAO-JIN.

Non, vraiment, car pour vous mon amour est si fort
Que j'aime mieux vous savoir mort
Que de vous savoir infidèle!

TSING-SING.

C'est aussi par trop me chérir!

LE PRINCE.

Allons!.. allons!.. il faut partir!

ENSEMBLE.

LE PRINCE ET TAO-JIN.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Partons, partons / Partez, partez } tous deux! etc.

TSING-SING.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Je fermerai les yeux! etc.

PEKI ET YANKO.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Protégez-le, grands dieux! etc.

TCHIN-KAO ET LE CHOEUR.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Ah! je tremble pour eux! etc.

(*Le prince entraîne par le fond Tsing-Sing qui résiste et finit par le suivre. Pendant que Tao-Jin, Tchin-Kao, Peki, Yanko et le chœur, différemment groupés, les suivent des yeux, la toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la ferme de Tchin-Kao. Portes à droite et à gauche. Au fond, au milieu du théâtre, une grande croisée qui donne sur la campagne.

SCENE PREMIERE.

TCHIN-KAO, *près d'une table à droite, prenant du thé.*

AIR.

TCHIN-KAO.

Mon noble gendre a donc quitté la terre!
Ma fille est libre et rentre sous ma loi,
Et déjà maint amant se dispute sa foi!
Quel doux embarras pour un père!
Ma fille, vrai trésor de jeunesse et d'amour!
Que béni soit l'instant où tu reçus le jour!
Dans ce village obscur où s'écoulait ma vie,
La haine et les chagrins m'accablaient tour à tour;
Mais depuis que Peki se fait grande et jolie,
On m'aime, on me chérit et l'on me fait la cour.

Ma fille, vrai trésor, etc.

Mais de nos lois suivant le sage privilége,
Voilà deux prétendants qui, dans leur tendre ardeur,
A ma fille ont offert leur cœur,
A moi leur dot, et laquelle prendrai-je?

Je suis bon père, aussi je doi
Choisir ici comme pour moi.
Mais de quel gendre dans ce jour
Faut-il donc couronner l'amour?
L'un possède quelques vertus
Et beaucoup d'écus;
Mais l'autre, c'est embarrassant,
En possède autant.
Comment se décider entre eux,
Moi qui les estime tous deux!

Je suis bon père, etc., etc.

SCENE II.

TCHIN-KAO, PEKI.

TCHIN-KAO, *à Peki, qui entre et regarde par la croisée du fond.* Eh bien! tu ne vois rien?

PEKI. Non, mon père... voilà bien en face de notre ferme le rocher de granit où se place d'ordinaire le cheval de bronze... mais il n'y est plus.

TCHIN-KAO. Et là-haut... là-haut, tu ne le vois pas revenir?

PEKI. Non, vraiment! Pauvre prince!

TCHIN-KAO. Et mon gendre!.. (*Buvant.*) je crois bien que c'est fini... et qu'on n'en aura plus de nouvelles.

PEKI. Est-ce terrible, à son âge! si aimable et si gentil!

TCHIN-KAO. Mon gendre!

PEKI. Non, le prince!

TCHIN-KAO. C'est sa faute!.. Ils sont tous comme ça... l'ambition, le désir de s'élever... En attendant, ma fille, il paraît que te voilà veuve...

PEKI. Oui, mon père...

TCHIN-KAO. Ne te désole pas... que veux-tu, mon enfant, nous sommes tous mortels... les mandarins comme les autres.

PEKI. Oui, mon père...

TCHIN-KAO. Il faut se dire qu'il était bien vieux et bien laid ..

PEKI. Et quand il a fallu l'épouser... vous me disiez qu'il était si bien... vous lui trouviez tant de bonnes qualités.

TCHIN-KAO. Il en avait de son vivant .. Cette dot qu'il m'avait donnée en t'épousant... toi, ma fille unique, car je n'ai qu'une fille.. et c'est ce qui me désole... j'aurais voulu en avoir une douzaine, tant mes enfants me sont chers ..

PEKI. Mon bon père...

TCHIN-KAO. Et tu seras satisfaite, je crois, du nouveau choix que j'ai fait...

PEKI, *étonnée.* Comment, un nouveau choix!

TCHIN-KAO. Le seigneur Kaout-Chang, un riche fabricant de porcelaine.

PEKI. Qu'est-ce que vous dites là?

TCHIN-KAO. C'est ce soir qu'il doit venir avec quelques amis... ainsi prépare-nous à souper.

PEKI. Mais ça n'a pas de nom... ce n'est pas possible... sans me consulter... le jour même de mon veuvage...

TCHIN-KAO. Dis donc de tes noces... Ne devais-tu pas te marier aujourd'hui?..

PEKI. Sans doute...

TCHIN-KAO. Eh bien! tu te maries toujours... Rien n'est changé que le mari!..

PEKI. Mais celui-là a soixante-dix ans...

TCHIN-KAO. Je n'aime pas les gendres trop jeunes...

PEKI. Eh bien! moi... je ne pense pas comme vous... j'ai d'autres idées... et si je me marie, si j'épouse quelqu'un, ce sera Yanko...

TCHIN-KAO. Yanko... un garçon de ferme! qui a tous les défauts...

PEKI. Lesquels?..

TCHIN-KAO. Qui a dix-huit ans... qui n'a rien.

PEKI. Je l'aime ainsi... Je suis maîtresse de ma main... je suis veuve...

TCHIN-KAO. Et moi, je vous ordonne...

PEKI. Je n'ai plus d'ordres à recevoir... car, grâce au ciel, je suis libre...

TCHIN-KAO. Ça n'est pas vrai... et je ferai ton bonheur malgré toi... voilà comme je suis... Je vais trouver mon nouveau gendre, pour toucher ta nouvelle dot, et je reviens avec lui... Songe à ce que je t'ai dit, et surtout au souper..

PEKI. Mais, mon père!..

TCHIN-KAO *fait un geste de colère, et lève la main pour la frapper. Elle s'incline devant lui.* A la bonne heure! voilà comme je t'aime!.. (*Il sort et ferme les rideaux de la croisée du fond.*)

SCENE III.

PEKI. Est-ce terrible, une tendresse patenerlle comme celle-là! C'est qu'il le ferait ainsi qu'il le dit... Ce pauvre prince qui est si aimable n'est plus là pour nous protéger, et, sans s'inquiéter de mon consentement, mon pèr serait capable de me marier encore comme la première fois... Oh! non pas... et nous verrons!.. parce qu'une veuve a

une expérience que n'a pas une demoiselle; car... ces pauvres filles...

PREMIER COUPLET.

Quand on est fille,
Hélas! qu'il faut donc souffrir!
Dans sa famille
Il faut toujours obéir.
Sitôt chez nous qu'à bavarder
On voudrait se hasarder,
Mon père dit en courroux :
Taisez-vous.
Les parents, toujours exigeants,
Ne veulent en aucun temps
Laisser parler leurs enfants;
Mais quand on a son mari,
Ce n'est plus ça, Dieu merci!
Attentif et complaisant,
Il écoute galamment:
Quand on est femme
On parle et je parlerai,
Sans que réclame
Yanko, que je charmerai.
Car Yanko n'a pas un défaut;
Loin de commander tout haut,
Il ne dit jamais un mot;
Oui, Yanko n'a pas un défaut,
Loin de commander tout haut,
Il m'obéirait plutôt.
Voilà l'époux qu'il me faut.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand on est fille,
Il faut, au fond de son cœur,
De sa famille,
Hélas! supporter l'humeur.
Je sais que mon père a bon cœur,
Mais dès qu'il entre en fureur,
Gare à qui tombe soudain
Sous sa main;
Et contre moi, sa seule enfant,
Il s'emporte à chaque instant
Et me bat même souvent;
Mais quand on a son mari,
Ce n'est plus ça, Dieu merci!
Yanko, je le dis tout bas,
Yanko ne me battrait pas.
Quand on est femme,
On est seule à commander,
Devant madame
Yanko va toujours céder.
Car Yanko n'a pas un défaut;
Lorsqu'on lui dit un seul mot
Son cœur s'apaise aussitôt;
Oui, Yanko n'a pas un défaut,
Loin de me battre, en un mot,
Moi je le battrais plutôt;
C'est là l'époux qu'il me faut.

(*Regardant à droite.*)

C'est lui... C'est étonnant comme il a l'air triste depuis son voyage en l'air!

SCENE IV.

PEKI, YANKO.

YANKO. Ah! c'est vous, Madame.

PEKI. Madame!.. pourquoi me donnes-tu ce nom-là?

YANKO. Parce qu'il ne peut pas vous échapper... (*Regardant en l'air.*) D'abord un mari qui, à chaque instant, peut nous tomber sur la tête, et puis, comme si ce n'était pas encore assez, votre père vient d'annoncer à toute la maison qu'il attendait un nouveau gendre...

PEKI. Qu'importe, si je refuse?

YANKO. Vous n'oserez pas!.. vous aurez peur.. et vous ferez comme la première fois, vous oublierez Yanko.

PEKI. Et si j'ai un moyen infaillible d'empêcher ce mariage...

YANKO. Lequel?

PEKI. D'en épouser un autre... sur-le-champ... et sans en rien dire à mon père...

YANKO. O ciel!

PEKI. Est-ce là un bon moyen?

YANKO. C'est selon... selon la personne que vous choisiriez!

PEKI. Dame! c'est pour cela que je te demande conseil.

YANKO. Eh bien! Mam'selle, qui prendrez-vous pour mari?

PEKI. Toi! si tu veux.

YANKO, *avec joie.* Ah! ce n'est pas possible!.. vous n'oseriez jamais!

PEKI, *tendrement.* J'oserai... je le jure... (*Vivement.*) Et pourquoi pas! si tu m'aimes.

YANKO, *vivement.* Oh! toujours!

PEKI. Si tu m'es resté fidèle, si tu n'as rien à te reprocher...

YANKO, *secouant la tête.* Oh! pour ce qui est de ça... il est possible qu'il y ait bien des choses à dire...

PEKI, *d'un air de reproche.* Comment, Monsieur, ici, dans ce village?

YANKO. Oh! non jamais... et si j'y étais toujours resté..

PEKI. Mais vous n'en êtes sorti qu'une fois... c'est donc quand vous êtes parti sur ce cheval de bronze? Voyez-vous comme c'est dangereux les voyages?.. Et où avez-vous été? qu'est-ce qu'il vous est arrivé?.. je veux tout savoir.

YANKO. Écoutez, mademoiselle Peki, si vous l'exigez... je vous le dirai, parce qu'avant tout je dois vous obéir... mais si je parle, ce sera mon dernier jour, et nous serons séparés à jamais.

PEKI. Ah! mon Dieu!

YANKO. Après tout .. c'est justice!.. je l'ai mérité, je dois être puni... et pourvu que vous me regrettiez quelquefois... je vais vous dire...

PEKI. Non, Monsieur, non... je ne veux rien apprendre... quoique j'en aie bien grande envie, et à cause de votre repentir et du chagrin où je vous vois... je vous pardonnerais peut-être si je savais seulement jusqu'à quel point vous avez été coupable.

YANCO. Vous savez bien que je ne peux rien dire... et il faut pardonner de confiance...

PEKI. C'est terrible, un secret comme celui-là... Allons, Monsieur, puisqu'il le faut, je pardonne, (*Vivement.*) à condition que cela ne vous arrivera plus.

YANKO, *regardant en l'air.* Oh! non... il n'y a plus moyen.

PEKI. C'est rassurant!..

YANKO. Non, ce n'est pas cela que je veux dire...

PEKI. Eh bien! Monsieur, écoutez-moi: ce soir même, pendant le souper que mon père donne à son gendre, et auquel les femmes n'assistent pas... je sortirai sans bruit par la porte du jardin où tu m'attendras!

YANKO. Et où irons-nous? qui protégera notre fuite?

PEKI. Ne t'inquiète donc pas, une grande dame qui veille sur nous... ma collègue! l'autre femme du seigneur Tsing-Sing.

YANKO. Elle qui est si méchante!

PEKI. Elle ne l'est qu'avec son mari; les grandes dames sont comme cela... Tais-toi, la voici!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, TAO-JIN.

TAO-JIN, *entrant sur la pointe des pieds.* A merveille... je m'attendais à vous rencontrer ensemble.

YANKO, *à Peki.* Vous lui avez donc tout raconté?

PEKI. Eh! mon Dieu oui! quand on a le même mari, on se trouve liée tout de suite.

TAO-JIN, *avec sentiment.* Et puis quand le malheur vous rassemble! quand toutes deux et le même jour on est veuve... (*D'un air indifférent.*) Car décidément je ne crois pas qu'il revienne de si loin... mais enfin, si cela arrivait, je ne veux pas qu'il vous retrouve ici.

PEKI. Non, Madame.

TAO-JIN. Pour que personne ne puisse vous reconnaître ni savoir ce que vous êtes devenue, vous vous procurerez d'ici à ce soir des habillements d'homme...

YANKO. Je m'en charge!

TAO-JIN. Puis, à la nuit close, vous trouverez à la porte du jardin mes gens et mon palanquin, qui vous transporteront au pied de la montagne d'Or, dans un palais qui m'appartient, où un bonze, à qui vous remettrez ces tablettes, vous mariera sur-le-champ.

PEKI. Quel bonheur!.. et vous, Madame?

TAO-JIN. Je retourne dès demain à Pékin, près de quelques amis, pour y passer le temps de mon deuil... (*Gaiement.*) C'est bien triste... mais enfin il faut se faire une raison ..

PEKI. C'est ce que je me dis... et quant à la colère de mon père... une fois le mariage fait...

YANKO. Je n'aurai plus peur de lui! (*On entend Tchin-Kao appeler en dehors.*) Yanko!

YANKO, *effrayé.* Ah! mon Dieu! il appelle! (*Peki sort par la gauche et Yanko par la droite.*)

—

SCENE VI.

TAO-JIN, *seule.*

RÉCITATIF.

Ah! pour un jeune cœur, triste et cruelle épreuve,
Quels tourments que ceux d'une veuve!
Le désespoir dans l'âme et les pleurs dans les yeux,
Plus de bal, plus de fête, ah! son sort est affreux!..
(*Souriant.*)
Et pourtant libre enfin d'un joug que l'on abhorre
On peut déjà penser à celui qu'on adore,
On peut rêver d'avance un plus heureux lien,
Et puis le deuil me va si bien.

O tourments du veuvage,
Je saurai vous subir,
Et j'aurai le courage
De ne pas en mourir.

Allons, prenons patience,
Et les amours
Vont bientôt par leur présence
Charmer mes jours.

O vous que toute ma vie
J'ai révérés,
Plaisirs et coquetterie,
Vous reviendrez.

Je vous revois, beaux jours que je pleurais;
Par vous les fleurs succèdent aux cyprès.
Adieu vous dis, et chagrins et regrets,
Les jours de deuil sont passés pour jamais.

—

SCENE VII.

TAO-JIN, TSING-SING.

(*Pendant la ritournelle de l'air précédent, les rideaux de la croisée du fond se déchirent. — On aperçoit en dehors le cheval de bronze sur le rocher de granit qui touche à la fenêtre. — Tsing-Sing, qui vient de descendre de cheval, s'avance en chancelant comme un homme encore tout étourdi.*)

TAO-JIN, *se retournant et l'apercevant.*
O ciel! en croirais-je mes yeux?
C'est lui! c'est mon mari de retour en ces lieux!

DUO.

TSING-SING, *à part, et s'avançant au bord du théâtre, pendant que Tao-Jin remonte vers le fond.*
Ah! quel voyage téméraire,
Dans les airs prendre ainsi son vol!
Je respire!.. je suis sur terre.
Enfin j'ai donc touché le sol!..
Près d'une beauté que j'adore,
En ces lieux où l'amour m'attend,
(*Se frottant les mains.*)
Je vais...
(*Se retournant et apercevant Tao-Jin, à part.*)
Allons, c'est l'autre encore,
Je la revois pour mon tourment!

TAO-JIN.
Quoi! c'est vous, seigneur!

TSING-SING, *haut.*
Oui, Madame?
Moi qui pour vous descends des cieux!

TAO-JIN.
Et le prince?..

TSING-SING.
Calmez votre âme,
Il est resté...

TAO-JIN.
Pourquoi?..
(*Voyant qu'il garde toujours le silence.*)
Parlez donc!.. je le veux.
Comment, vous gardez le silence?
Répondez-moi!

TSING-SING.
Je ne le peux!

TAO-JIN.
D'où vient donc cette défiance?

TSING-SING.
Je dois me taire et je le veux:
Parler serait trop dangereux!

TAO-JIN, *le cajolant.*
Vous avez donc dans ce voyage
Vu des objets bien merveilleux!

TSING-SING.
Sans doute!

TAO-JIN, *de même.*
Et vous pourriez, je gage,
M'en faire un récit curieux!

TSING-SING.
Certainement!

TAO-JIN, *de même.*
D'avance, moi j'admire.
C'est donc bien beau! bien somptueux!

TSING-SING, *s'oubliant.*
Je crois bien!.. car d'abord...
(*S'arrêtant*)
Mais je ne veux rien dire.
Non... non... je ne veux rien dire!

TAO-JIN, *le suppliant.*
Ah! mon mari,
Mon petit mari,
Si vous voulez que je vous aime,
Parlez, parlez à l'instant même,
Et de moi vous serez chéri!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.
Vous parlerez.

TSING-SING.
Je ne dis mot.

TAO-JIN.
Et pourquoi donc?

TSING-SING.
C'est qu'il le faut.

TAO-JIN.
Vous me direz...

TSING-SING.
Parlez plus bas!

TAO-JIN.
Oui, je le veux.
TSING-SING.
Je ne veux pas.
TAO-JIN, *avec colère.*
Ah! je perds patience
Avec un tel époux!
Gardez donc le silence,
Je ne veux rien de vous!
TSING-SING, *avec humeur.*
Ah! je perds patience!
Ma femme, taisez-vous!
Oui, gardez le silence,
Ou craignez mon courroux.

TSING-SING, *après un instant de silence.*
Ah! quel doux ménage est le nôtre!
En descendant du ciel se trouver en enfer!
(*Regardant autour de lui.*)
Si du moins j'apercevais l'autre!
TAO-JIN, *avec ironie.*
Cette jeune beauté dont l'aspect vous est cher!
(*Se rapprochant de lui et prenant un air de douceur.*)
Eh bien! donc, vous allez connaître
Si je suis bonne et si je vous aimais,
De l'épouser demain je vous laisse le maître!
TSING-SING, *avec joie.*
Vraiment!.. ma chère femme!..
TAO-JIN.
Mais.
Voici la clause que j'y mets!
TSING-SING, *avec chaleur.*
Je m'y soumets d'avance, je l'atteste!
TAO-JIN, *d'un air câlin.*
C'est de m'apprendre les secrets
Que vous avez surpris là-haut!..
TSING-SING.
Un sort funeste
M'en empêche!
TAO-JIN.
Comment cela?
TSING-SING.
D'y penser, j'en frémis déjà!
Si j'osais révéler ce terrible mystère!
Si je le trahissais par un mot... un seul mot,
Prononcé par hasard et même involontaire,
Vous verriez votre époux se changer en magot!
TAO-JIN, *joignant les mains.*
En magot!..
TSING-SING.
En statue ou de bois ou de pierre!
TAO-JIN, *de même.*
En magot!..
TSING-SING.
Si j'osais révéler ce mystère!
TAO-JIN, *d'un air caressant.*
Ah? mon mari!
Mon petit mari!
Si vous voulez que je vous aime,
Parlez! parlez à l'instant même,
Et de moi vous serez chéri!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.
Vous parlerez.
TSING-SING.
Je ne dis mot!
TAO-JIN.
Mais cependant...
TSING-SING.
Non, il le faut.
TAO-JIN.
Si je le veux..
TSING-SING.
Parlez plus bas!
TAO-JIN.
Moi, je le veux!
TSING-SING.
Je ne veux pas!
TAO-JIN, *avec colère.*
Ah! je perds patience
Avec un tel époux!
Gardez donc le silence,
Je ne veux rien de vous!
TSING-SING, *avec colère.*
Ah! je perds patience!
Ma femme, taisez-vous!
Oui, gardez le silence,
Ou craignez mon courroux!
(*A la fin de cet ensemble, Tsing-Sing, impatient, va se jeter dans le fauteuil à gauche.*)

TSING-SING. Qu'il ne soit plus question de cela... et puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, je ne vous répondrai plus!

TAO-JIN. Eh bien! plus qu'un mot... (*S'approchant de lui.*) Quoi vraiment, si, malgré vous et sans le vouloir, ce secret-là vous échappait, vous seriez changé à l'instant même en statue de bois?..

TSING-SING. Oui!

TAO-JIN. En magot?

TSING-SING. Oui!

TAO-JIN. Serait-il comme les autres, peint et colorié?

TSING-SING, *avec colère et se rejetant dans le fauteuil.* C'en est trop!.. et quoi que vous me demandiez, quoique vous puissiez me dire maintenant, je n'ouvrirai plus la bouche!

TAO-JIN, *près du fauteuil.* C'est ce que nous verrons; et pour commencer, je ne consens plus à votre nouveau mariage... (*Geste d'impatience de Tsing-Sing, qui veut parler et qui s'arrête.*) Je ne vous quitterai plus... (*Même jeu.*) Je ne vous laisserai pas seul un instant avec votre nouvelle femme... (*Même jeu.*) Et bien plus, je la ferai disparaître de vos yeux!

TSING-SING, *éclatant et se levant.* Vous oseriez!..

TAO-JIN. Je savais bien que je vous ferais parler... Adieu, adieu! (*A part.*) Courons tout préparer pour le départ de Peki. (*Elle sort.*)

—

SCENE VIII.

TSING-SING, *seul, se rejetant dans le fauteuil.* Elle ne sait qu'inventer pour me faire enrager! Dans ce moment surtout où je n'ai pas même la force de me mettre en colère... car je tombe de faim, de sommeil et de fatigue... Quand on a passé la journée à cheval... non pas que la route soit mauvaise... (*Commençant à s'endormir.*) mais elle est longue... et ce maudit cheval était si dur... surtout en allant, où nous étions deux... et puis, arrivé là-bas, c'était bien autre chose... (*Il s'endort tout à fait.*)

—

SCENE IX.

TSING-SING, *endormi sur le fauteuil à gauche;* TCHIN-KAO ET PEKI, *entrant par la gauche derrière lui.*

TCHIN-KAO. Oui, mon enfant, tous mes convives et mon nouveau gendre seront ici dans un instant...

PEKI, *regardant vers le fond.* Ah! grand Dieu!

TCHIN-KAO, *à Peki.* Qu'as-tu donc?

PEKI. Le cheval de bronze qui est de retour... (*Montrant Tsing-Sing.*) Et lui aussi!

TCHIN-KAO. Le mandarin!

PEKI. Je crois qu'il dort...

TCHIN-KAO. Qui diable le ramène? Il y a des gens qui ne peuvent rester nulle part!

PEKI, *à part*. Et Yanko, qui va venir ici au rendez-vous !

TCHIN-KAO. Et mon second gendre qui va arriver... je n'en serai pas quitte pour une double bastonnade.

PEKI. Ce que c'est aussi que de vous presser...

TCHIN-KAO. Ne te fâche pas... je cours retirer ma parole, et prier Caout-Chang d'attendre... ce qui ne doit pas être bien long... (*Se frappant la tête.*) Ah! mon Dieu!.: et tous mes autres convives que je n'aurai jamais le temps de décommander... Pourquoi les aurais-je invités?..

PEKI. Oui, pourquoi?

TCHIN-KAO. Pour le retour de celui-ci... ce sera toujours pour fêter un gendre... Je reviens avec eux et tous les musiciens du pays... (*Montrant Tsing-Sing.*) Une surprise que je lui réserve... une aubade, une sérénade... en son honneur... Je crois que cela fera bien, et qu'il y sera sensible...

TSING-SING, *dormant*. Ma femme!..

TCHIN-KAO. Il t'appelle!..

PEKI. Eh non! c'est l'autre!

TSING-SING, *de même*. Peki!..

TCHIN-KAO. Tu vois bien!

PEKI. Non... il dort toujours.

TCHIN-KAO, *sortant sur la pointe du pied par la porte du fond*. Adieu!.. Reste là!

—

SCENE X.

TSING-SING, *toujours endormi;* PEKI, *puis* YANKO, *sortant de la porte à droite.*

TRIO.

TSING-SING, *rêvant tout haut.*

Ma femme... ma femme... à souper...
... Il vaut mieux être en son ménage...
Que d'être encore à galoper
A cheval sur un nuage!

PEKI.

Il rêve en dormant!
(*Se retournant et apercevant Yanko qui vient d'entrer, tenant un paquet à la main.*)
Ah! grands dieux!
Yanko qui revient en ces lieux!

YANKO, *apercevant Tsing-Sing.*

Que vois-je!
(*Il laisse tomber sur une chaise le paquet qu'il tenait.*)
C'est lui!

PEKI.

Du silence.

YANKO, *stupéfait.*

Comment, le voilà de retour!

PEKI.

Hélas! oui!

YANKO.

Sa seule présence
Détruit tous mes rêves d'amour!

ENSEMBLE.

TSING-SING, *rêvant.*

L'amour m'attend... douce espérance,
Enfin me voilà de retour!

PEKI ET YANKO.

Pour nous, sa funeste présence
Détruit tous nos rêves d'amour.

TSING-SING, *rêvant.*

Allez, esclaves, qu'on prépare...
Notre appartement nuptial!

YANKO.

Qui moi, souffrir qu'on nous sépare;
Plutôt immoler ce rival!

PEKI, *à voix basse.*

Ecoute-moi!
Je ne puis à présent m'éloigner avec toi,
Mais je partirai seule, et j'irai sans effroi
Aux pieds de l'empereur implorer sa justice,
Pour rompre cet hymen et dégager ma foi!

YANKO.

Tu l'oserais?

PEKI.

Le ciel propice
Protégera ma fuite, et veillera sur moi!

TSING-SING, *rêvant.*

A souper, ma femme... ma femme...

PEKI.

Ah! la frayeur glace mon âme!

ENSEMBLE.

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
J'ai peur qu'il ne s'éveille ici!

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari,
Tu vois bien qu'il est endormi!

TSING-SING, *rêvant.*

Ah! quel bonheur pour un mari,
De reposer enfin chez lui!

YANKO.

Je pars... mais que j'entende encore
Un mot, un dernier mot d'amour!

PEKI.

Yanko, c'est moi qui vous implore,
Eloignez-vous de ce séjour!

YANKO.

Quoi? te quitter à l'instant même...

PEKI.

Eh bien! tu le sais, oui, je t'aime!..
Je t'aime!
Mais...
Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
Je crains qu'il ne te voie ici.

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari,
Tu vois bien qu'il est endormi!

TSING-SING, *rêvant.*

Ah! quel bonheur pour un mari,
De se trouver enfin chez lui!

PEKI, *à Yanko.*

Partez... partez... je vous supplie...

YANKO, *avec chaleur.*

Vous perdre, c'est perdre la vie!

PEKI, *lui imposant silence.*

Pas si haut!.. il me fait trembler!

YANKO, *baissant la voix.*

Eh bien! je me tais... mais par grâce,
Un seul baiser!

PEKI.

Ah! quelle audace!
Le bruit pourrait le réveiller.
Non... non... je défends qu'on m'embrasse!

YANKO.

Il le faut... ou je reste ici!

PEKI.

Alors, dépêchez-vous, de grâce...
(*Yanko l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

PEKI.

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
Je crains qu'il ne te voie ici!

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari,
Tu vois bien qu'il est endormi.

TSING-SING.

Ah! quel bonheur pour un mari
De se trouver enfin chez lui!

—

SCENE XI.

TSING-SING, *endormi;* PEKI, *prenant le paquet apporté par Yanko.*

PEKI.

Dépêchons nous de partir!.. prenons vite
Ces habits d'homme et ce déguisement
Qui doivent assurer ma fuite!
(*Elle va pour sortir par la porte à gauche.*)

TSING-SING, *rêvant tout haut.*

Les beaux jardins!

PEKI, *revenant près de lui.*

Que dit-il?

TSING-SING.

C'est charmant!
Voyez-vous pas ce palais magnifique?..

PEKI.

Écoutons bien!..

TSING-SING, *rêvant.*

Ce bracelet magique...

PEKI.

Un bracelet magique?

TSING-SING, *rêvant.*

Il faut s'en emparer!..
O voluptés!.. qui viennent m'enivrer!

PEKI.

Si je pouvais savoir!..

TSING-SING, *rêvant.*

Oh! oui, belle princesse,
Je me tairai, vous avez ma promesse,
Et j'ai trop peur... non, je ne dirai pas!
(*Sa voix s'est affaiblie peu à peu et il continue.*)

PEKI, *à genoux près du fauteuil et prêtant toujours l'oreille.*

Il parle encore... il parle bas!..
Écoutons bien...
(*Elle écoute.*)
Ciel...
(*Ecoutant encore.*)
O surprise extrême!..
Quoi! c'est là que Yanko... que le prince lui-même...
(*Avec joie.*)
Ce secret qu'il cachait à mes vœux empressés,
Il vient de le trahir malgré lui... je le sais!
Ah! quel bonheur! je le sais!.. je le sais!..
(*Regardant par la porte du fond.*)
C'est mon père!.. partons!
(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCENE XII.

TSING-SING, *sur le fauteuil à gauche,* TCHIN-KAO, *paraissant à la porte du fond;* SES AMIS, ET PLUSIEURS MUSICIENS, *portant des instruments de musique chinois.*

TCHIN-KAO, *au fond.*

En bon ordre avancez!
(*Regardant Tsing-Sing.*)
Il dort encor!.. tant mieux!
(*Aux musiciens et aux chanteurs qu'il a disposés derrière Tsing-Sing, autour du fauteuil.*)
Etes-vous tous placés?
Qu'une aimable harmonie arrive à son oreille!
Et par un bruit flatteur doucement le réveille!
(*Tenant à la main le bâton de mesure.*)
C'est bien!.. c'est bien!.. commencez!

TCHIN-KAO, LE CHOEUR ET LES MUSICIENS, *commençant piano.*

Miroir d'esprit et de science,
O vous que nous admirons tous!
Eveillez-vous!
Astre de gloire et de puissance,
Dont le soleil serait jaloux,
Eveillez-vous!
Pour adorer votre excellence,
Nous venons tous à vos genoux;
Eveillez-vous!
Grand mandarin, éveillez-vous!

TCHIN-KAO.

C'est étonnant!.. il dort encor!
Chantons amis, un peu plus fort!

CHŒUR, *reprenant et allant toujours cresendo.*

Miroir d'esprit et de science,
O vous que nous admirons tous,
Eveillez-vous!

TCHIN-KAO.

Plus fort! plus fort!
Encor
Un peu plus fort!

LE CHŒUR, *augmentant toujours de bruit.*

Astre de gloire et de puissance,
Dont le soleil serait jaloux,
Eveillez-vous!

TCHIN-KAO.

Plus fort! plus fort!
Encor
Plus fort!

LE CHŒUR, *augmentant toujours.*

Pour adorer votre excellence,
Nous venons tous à vos genoux;
Eveillez-vous!

TCHIN-KAO.

Plus fort! plus fort!
Encor
Plus fort!

TOUS, *avec tout le déploiement de l'orchestre.*

Ah! c'est inconcevable!
C'est à faire trembler.
Quoi! ce bruit effroyable
Ne peut le réveiller.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, YANKO, *arrivant tout effrayé par la porte à droite.*

YANKO.

Ah! quel bruit! quel vacarme affreux!
J'accours tremblant... est-ce la foudre
Qui vient de tomber en ces lieux?

TCHIN-KAO.

C'est mon gendre qui dort et ne peut se résoudre
A s'éveiller!

YANKO.

Pas possible!

TCHIN-KAO.

Il est sûr
Qu'il a le sommeil un peu dur!
Car nous avons mis en usage
Toute la musique à tapage
Que la Chine peut employer.
Il nous faudrait pour l'éveiller
Des musiciens de l'Europe!
(*S'aprochant de Tsing-Sing et le prenant respectueusement par le bras.*)
Allons, mon gendre!..
(*Avec effroi.*)
O ciel! je sens là sous mes doigts
Ses membres que durcit une épaisse enveloppe!
Ce n'est plus de la chair!
(*Le tâtant.*)
C'est du marbre ou du bois!
(*Lui frappant sur la tête avec le bâton de mesure qu'il tient à la main.*)
Ce front savant n'est plus qu'une tête de bois!

TOUS.

O miracle! ô prodige!
Je tremble de frayeur!
Et tout mon sang se fige
D'épouvante et d'horreur!



Peki sur le cheval de bronze.

TCHIN-KAO.

Quoi! ce grand mandarin n'est plus qu'une statue!
D'où peut venir un pareil changement?

YANKO, *riant.*

J'y suis... et de moi seul la cause en est connue

(*Se jetant en riant dans le fauteuil à droite.*)

Je n'ai plus de rival!.. ah! ah! ah! c'est charmant!

TCHIN-KAO, *à Yanko.*

Tu sais donc...

YANKO, *riant toujours.*

Ah! ah! ah!

TCHIN-KAO.

D'où vient cet accident?

YANKO, *riant.*

Rien n'est plus simple .. et ce voyage...
Il aura parlé, je le gage. .
Il aura dit...

(*Voyant tous les assistants qui se groupent autour de son fauteuil et écoutent.*)

Sont-ils donc curieux!

(*Tchin-Kao les éloigne et revient se baisser près du fauteuil de Yanko.*)

YANKO, *riant toujours.*

Il aura dit...

TCHIN-KAO.

Quoi donc?

(*Ecoutant Yanko qui lui parle bas à l'oreille.*)

Vraiment!

(*Ecoutant toujours.*)

C'est merveilleux!

Et puis... achève...

(*Regardant Yanko, qui tout à coup reste immobile et dans la position où il était en parlant.*)

Eh bien!.. le voilà qui s'endort!

(*L'appelant.*)

Yanko! Yanko!

TOUS, *l'appelant aussi.*

Yanko! Yanko!

TCHIN-KAO.

Plus fort!

Plus fort!
Plus fort!
Encor
Plus fort!

TOUS.

Ah! c'est inconcevable!
C'est à faire trembler!
Quoi! ce bruit effroyable
Ne peut le réveiller!

TOUS.

Yanko! Yanko! Yanko!

—

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, PEKI, *sortant de la porte à droite, elle a des habits d'homme;* TAO-JIN, *sortant de la porte à gauche un instant après.*

PEKI, *avec effroi.*

Yanko! Yanko! pourquoi l'appelez-vous ainsi?

TCHIN-KAO, *apercevant Peki habillée en homme.*

Peki sous ce costume!..

PEKI, *dans le plus grand trouble.*

Eh! qu'importe, mon père?

TAO-JIN.

Qu'est-il donc arrivé?

PEKI.

Quel bruit a retenti?

TCHIN-KAO, *à Tao-Jin.*

Ce qu'il est arrivé?.. voilà votre mari!
Qu'on a changé... voyez!
(*A Peki.*)
Et ce n'est rien, ma chère;
Yanko de même!..

PEKI ET TAO-JIN, *regardant l'une Yanko, et l'autre Tsing-Sing.*

O ciel! il a parlé!

TCHIN-KAO.

Oui, sans doute il m'a révélé
Que là-haut... (*S'arrêtant.*) Qu'allais-je faire?
Ah! taisons-nous! en voilà deux déjà!
C'est bien assez de magots comme ça!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Oui, sur ce mystère
Il n'a pu se taire,
Le destin sévère
Vient nous séparer!
Destin que j'ignore,
Qui dès mon aurore
Me rend veuve encore!
Dois-je en murmurer?

PEKI.

O Dieu tutélaire
Qui vois ma misère,
Que pourrais-je faire
(*Montrant Yanko.*)
Pour le délivrer?
Pour lui que j'adore,
Amour, je t'implore,
Sois mon guide encore
Et viens m'inspirer!

TCHIN-KAO.

Oui, je veux me taire,
Et de moi, ma chère,
Effroi salutaire
Vient de s'emparer!
Péril qu'on ignore
Est plus graud encore;
Mon Dieu! je t'implore,
Viens nous inspirer!

CHŒUR.

O fatal mystère!
O destin contraire!
Que pourrions-nous faire
Pour les délivrer?
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer!

CHŒUR, *montrant Tsing-Sing et Yanko.*

Qu'en ferons-nous en attendant?

TAO-JIN.

Pour leur trouver un gîte et brillant et commode,
Transportons-les dans la grande pagode,
Dont ils seront le plus bel ornement!

PEKI, *regardant Yanko.*

Ah! pour le rendre à sa forme première,
Si j'employais
Les terribles secrets...
Que j'ai surpris ici...
De mon mari!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Oui, sur ce mystère
Il n'a pu se taire!
Le destin sévère
Vient nous séparer!
Destin que j'ignore,
Qui dès mon aurore
Me rend veuve encore!
Dois-je en murmurer?

PEKI.

O Dieu tutélaire
Qui vois ma misère,
En toi seul j'espère
Pour le délivrer!
Pour lui que j'adore,
Amour, je t'implore!
Sois mon guide encore
Et viens m'inspirer!

TCHIN-KAO.

Oui, je veux me taire,
Et de moi, ma chère,
Effroi salutaire
Vient de s'emparer!
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer!

CHŒUR.

O fatal mystère!
O destin contraire,
Que pourrions-nous faire
Pour les délivrer?
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore;
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer!

PEKI, *à part avec exaltation.*

Oui, j'en crois mon courage et l'ardeur qui m'enflamme!
S'ils ont tous succombé, c'est à moi, faible femme,
Qu'est réservé l'honneur de l'emporter!
Et cette épreuve... eh bien! j'oserai la tenter!
(*Elle s'élance vers la porte à droite qu'elle referme sur elle.*)

TCHIN-KAO, *regardant Peki.*

Eh bien donc! où va-t-elle?
(*On voit, par la fenêtre du fond, Peki s'élancer sur le cheval de bronze qui l'enlève, et elle disparaît.*)

TCHIN-KAO ET LE CHOEUR.

O terreur nouvelle!
Funeste destin!..
(*Regardant dans la coulisse à gauche et en l'air.*)
La voyez-vous là-haut!.. là-haut!.. là-haut!.. c'est elle!
Qui disparaît sur le cheval d'airain!

TOUS, *revenant au bord du théâtre.*

Ah! c'est inconcevable!
C'est à faire frémir!
D'une audace semblable
Je ne puis revenir!

(*La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un palais et des jardins célestes au milieu des nuages. Au lever du rideau, Stella est assise sur de riches coussins. Lo-Mangli, et plusieurs femmes vêtues de robes de gaze, l'entourent et la servent; d'autres jouent du théorbe, de la lyre, etc.

—

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR.

O séduisante ivresse!
O volupté des cieux!
Vous habitez sans cesse
En ce séjour heureux!

AIR.

STELLA.

En vain de mon jeune âge
Leurs soins charmaient le cours
Hélas! dans l'esclavage
Il n'est point de beaux jours!

De ces ruisseaux les ondes jaillissantes,
Tous ces trésors dont l'œil est ébloui,
Ces bois, ces prés, ces nymphes séduisantes,
Ne m'inspiraient qu'un triste et sombre ennui!

En vain de mon jeune âge
Leurs soins charmaient le cours,
Hélas! dans l'esclavage
Il n'est point de beaux jours!

Mais soudain!..

CAVATINE.

De ma délivrance
La douce espérance
Sourit à mon cœur!
Pour moi plus d'alarme.
Ici tout me charme!
Et tout est bonheur!

Tout a changé dans la nature,
L'air est plus doux, l'onde plus pure!
Des oiseaux les chants amoureux
Sont pour moi plus harmonieux!

De ma délivrance
La douce espérance
Sourit à mon cœur!
Pour moi plus d'alarme,
Ici tout me charme
Et tout est bonheur!

(*Sur un geste de la princesse toutes les femmes sortent excepté Lo-Mangli.*)

LO-MANGLI. Oui, quelques heures encore, et vous serez libre, et l'enchantement qui vous retient ici sera rompu, grâce à ce joli petit prince chinois qui nous est arrivé hier!

STELLA. Aura-t-il assez de courage et de sagesse pour mettre à fin une telle entreprise?

LO-MANGLI. Je le crois bien, avec la précaution que vous avez prise, de ne pas rester auprès de lui!

STELLA. Il l'a bien fallu! il était si tendre, si empressé.

LO-MANGLI. Et puis si étourdi.

STELLA. Conviens aussi que notre aventure est bien étonnante.

LO-MANGLI. Pas pour nous qui voyons les choses d'un peu haut! mais sur terre, je suis persuadé qu'il y a des gens qui n'y croiraient pas, qui diraient: c'est invraisemblable!

STELLA. Celle que toutes les nuits il voyait, c'était moi!

LO-MANGLI. Et celui qui vous apparaissait dans tous vos songes...

STELLA. C'était lui! de sorte que quand nous nous sommes vus pour la première fois..

LO-MANGLI. Vous vous êtes reconnus?

STELLA. Qui donc pouvait de si loin nous réunir ainsi?

LO-MANGLI. Quelque enchanteur qui, dès longtemps sans doute, vous destinait l'un à l'autre; celui-là même, peut-être, qui autrefois vous a enlevée de la cour du Grand Mogol votre père, pour vous transporter dans cette planète où il a mis à votre délivrance des conditions...

STELLA. Si bizarres et si difficiles.

LO-MANGLI. Vous trouvez... (*On entend en dehors un appel de trompettes.*) Encore un voyageur que nous amène le cheval de bronze.

STELLA. Ah! quel ennui!

LO-MANGLI. Vous ne disiez pas cela autrefois; cela vous amusait! mais rassurez-vous, je me charge de le recevoir.

STELLA. Et de le faire repartir sur-le-champ!

LO-MANGLI. Dame!.. je tâcherai.

STELLA. Adieu! je vais voir pendant quelques minutes...

LO-MANGLI. Ce pauvre prince qui vous aime tant!

STELLA. Il le dit du moins.

LO-MANGLI. Comme tous les voyageurs qui viennent ici! A beau mentir qui vient de...

STELLA, *vivement.* Que dis-tu?

LO-MANGLI, *de même.* Non! non! je me trompe, celui-là ne ment pas. (*Second appel de trompettes plus fort que le premier. — Stella sort par la gauche, et Peki entre par la droite.*)

—

SCENE II.

LO-MANGLI, PEKI.

PEKI, *se bouchant les oreilles.* C'est assez... c'est assez!.. je l'ai bien entendu... des grandes statues de femmes avec des trompettes... qui me répètent l'une après l'autre: *Si tu racontes ce que tu auras vu ici.. tu seras changé en magot...* Eh! je le savais déjà... je le sais de reste... ce n'est pas là ce qui m'effraie!

LO-MANGLI. Je vois, beau voyageur, que vous êtes brave!

PEKI, *timidement.* Pas beaucoup!.. (*S'enhardissant.*) Mais enfin je suis venu sur le cheval de bronze pour tenter l'épreuve.

LO-MANGLI. Et délivrer la princesse!

PEKI. Oui; en m'emparant de ce bracelet magique qui seul, dit-on, peut rompre tous les enchantements... (*A part.*) Ce qui sera bien utile pour ce pauvre Yanko que j'ai laissé... (*Imitant la position d'un magot.*)

LO-MANGLI. Et vous êtes bien décidé!..

PEKI. Très-décidé. Mais pour devenir maître de ce bracelet, que faut-il faire? . voilà ce que je ne sais pas encore...

LO-MANGLI. Et ce que je dois vous apprendre!.. Il faut dans cette planète!..

PEKI. C'est une planète!..

LO-MANGLI. Celle de Vénus, où il n'y a que des femmes!.. Il faut pendant une journée entière rester au milieu de nous, calme et insensible.

PEKI. Si ce n'est que cela!..

LO-MANGLI. Oui-da!.. et quelles que soient les épreuves auxquelles vous serez exposé, ne pas manquer un instant aux lois de la plus stricte sagesse.

PEKI. J'entends!

LO-MANGLI. Car, à la première faveur que vous demanderez...

PEKI. Vous refuserez!

LO-MANGLI, *d'un air doucereux.* Mon Dieu non!.. il ne tient qu'à vous... on ne vous empêche pas!.. mais au plus petit baiser que vous aurez pris... crac!.. vous redescendrez à l'instant sur la terre, sans pouvoir jamais remonter le cheval de bronze, ni revenir en ces lieux.

PEKI, *étonnée.* Est-il possible!.. (*Vivement.*) Ah! mon Dieu!.. et j'y pense maintenant. (*A Lo-Mangli.*) Quels sont les derniers voyageurs qui sont venus?

LO-MANGLI. D'abord le prince de la Chine, qui est encore dans ces jardins... un concurrent redoutable! car, encore

une heure ou deux, et la journée sera écoulée... jamais aucun voyageur ne nous a fait une aussi longue visite!..

PEKI C'est très-bien à lui!.. et puis?

LO-MANGLI. Le grand mandarin Tsing-Sing... un vieux qui s'est arrêté ici assez longtemps... deux heures!

PEKI Voyez-vous cela! à son âge!.... Mais avant eux!..

LO-MANGLI. Ah! je me le rappelle... un jeune homme nommé Yanko!

PEKI, *vivement.* C'est lui!.. eh bien?..

LO-MANGLI. Il est à peine resté un instant!..

PEKI, *avec colère.* Quelle indignité!

LO-MANGLI. Il est reparti tout de suite... tout de suite!..

PEKI. C'est affreux!.. moi qui l'aimais tant!.. moi qui viens ici pour le retirer de la position où il est... exposez-vous donc pour de pareils magots!.. Je suis d'une colère!.. et si dans ce moment je pouvais me venger... (*S'arrêtant.*) Mais il n'y a ici que des femmes!.. (*A Lo-Mangli.*) Mademoiselle, dites-moi, je vous prie...

LO-MANGLI, *s'approchant vivement.* Tout ce que vous voudrez...

PEKI. Vous êtes certainement bien gentille... bien aimable...

LO-MANGLI, *à part.* Pauvre jeune homme!.. il va s'en aller!.. (*Haut et regardant du côté de la coulisse à gauche.*) Tenez... tenez .. voyez-vous de ce côté .. c'est Stella et le prince!..

PEKI, *à part.* Je ne veux pas qu'il m'aperçoive... (*Entraînant Lo-Mangli par la main du côté à droite.*) Venez... venez...

LO-MANGLI, *en s'en allant.* En voilà un qui ne restera pas longtemps ici... et c'est dommage... car il est gentil!.. (*Elle sort avec Peki par la droite.*)

—

SCENE III.

LE PRINCE, STELLA, *entrant par la gauche en se disputant.*

DUO.

STELLA.
Eh quoi! Monsieur, toujours vous plaindre!
LE PRINCE.
Et n'ai-je pas raison, hélas!
STELLA.
Lorsqu'au terme on est prêt d'atteindre!
LE PRINCE.
Mais ce jour ne finira pas!
STELLA.
C'est peu de patience, ou bien peu de tendresse!
Songez qu'une heure encore!.. une heure de sagesse...
Et je vous appartiens pour jamais!
LE PRINCE.
J'entends bien!
Mais une heure est un siècle!.. une heure de sagesse,
Quand le cœur bat d'amour et d'espoir et d'ivresse,
Car vous ne savez pas quel amour est le mien
(*Se rapprochant très-près d'elle.*)
Et si je vous disais depuis quand je soupire!..
STELLA.
Oui... oui .. mais de plus loin tâchez de me le dire.

ENSEMBLE.

Plus loin, plus loin!.. encor plus loin!
Oui, j'en prends le ciel à témoin,
Votre amour lui-même
Me glace d'effroi!
Et si je vous aime,
Ah! c'est loin de moi.

LE PRINCE, *qui s'est placé à l'autre extrémité du théâtre.*
Eh bien! eh bien! est-ce assez loin?
Sagesse suprême,
J'admire ta loi!
Quoi! son amour même
L'éloigne de moi!
STELLA, *regardant le prince qui lui tourne le dos.*
Quoi! vous êtes fâché! vous boudez?
LE PRINCE.
Oui, vraiment!
STELLA.
D'où vient cette colère extrême?
LE PRINCE.
Me renvoyer!
STELLA.
Parce que je vous aime!
Songez qu'un désir imprudent,
Songez que la faveur même la plus légère...
LE PRINCE.
Quoi! rien qu'un seul baiser!..
STELLA.
Vous renverrait sur terre!
LE PRINCE.
O ciel!
STELLA, *s'approchant plus près encore de lui.*
Et qu'il faudrait renoncer à l'espoir
De s'aimer... et de se revoir!
LE PRINCE, *sans la regarder et l'éloignant de la main.*
Plus loin! plus loin?.. encor plus loin!

ENSEMBLE.

Oui, j'en prends le ciel à témoin!
Votre aspect lui-même
Me glace d'effroi,
Et si je vous aime,
Ah! c'est loin de moi!
STELLA, *à l'autre bout du théâtre, à gauche.*
Eh bien!.. eh bien! suis-je assez loin?
Sagesse suprême,
J'admire ta loi,
Son amour lui-même
L'éloigne de moi!
(*Le prince s'asseoit au bout du théâtre, à droite.*)
LE PRINCE, *assis.*
Allons! sur ce sopha, s'il le faut, je demeure!
STELLA.
C'est plus prudent!
LE PRINCE.
Mais c'est bien ennuyeux!
Nous n'avons plus, je crois, rien qu'une demi-heure!
STELLA.
A peu près!
LE PRINCE.
Et comment l'employer à nous deux?
STELLA.
On peut causer!
LE PRINCE.
Sur quoi voulez-vous que l'on cause?
STELLA.
Ou danser!
LE PRINCE.
Non vraiment!
STELLA.
Monsieur, je le suppose,
Préfère la musique, et cela vaut bien mieux!
Séduisante et folle,
Elle nous console;
Son pouvoir divin
Calme le chagrin.
Le temps qui se traîne
S'écoule sans peine
Et s'enfuit soudain
Au son d'un refrain!
Et je le vois, ce pouvoir-là,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Sur votre cœur a réussi déjà,
Ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

O toi, mon idole,
Mon cœur se console
Au pouvoir divin
De ce gai refrain!
Ta voix qui m'entraîne
Dissipant ma peine,
Loin de moi soudain
Bannit le chagrin!

STELLA.

Séduisante et folle,
Elle nous console;
Son pouvoir divin
Calme le chagrin.
Le temps qui se traîne
S'écoule sans peine
Et s'enfuit soudain
Au son d'un refrain!

LE PRINCE, *courant brusquement à Stella.*
Stella! Stella!

STELLA
Qu'avez-vous donc?

LE PRINCE.
L'heure a sonné!

STELLA.
Vraiment non!

LE PRINCE.
J'en suis sûr et je crois entendre...

STELLA.
Et moi, j'en suis certaine, il faut encore attendre!

LE PRINCE, *avec dépit.*
Attendre est bien facile alors qu'on n'aime rien!

STELLA, *avec douceur.*
Mais je vous aime, et vous le savez bien!

LE PRINCE, *avec chaleur.*
Ah! si vous m'aimiez, inhumaine!
Vous seriez sensible à ma peine!
(*Lui prenant la main.*)
Si vous m'aimiez!

STELLA, *retirant sa main avec effroi.*
Laissez-moi, je le veux!

LE PRINCE, *avec dépit.*
C'en est trop! je rougis de l'amour qui m'enchaîne,
Oui, je sais le moyen de fuir loin de ces lieux!
Et j'y cours!..
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

STELLA.
Partez donc! partez!

LE PRINCE, *revenant.*
Oui, je le veux!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Cédons au dépit qui m'entraîne,
Oui, fuyons loin d'une inhumaine
Dont les regards indifférents
Portent le trouble dans mes sens!

STELLA.

Qu'il cède au dépit qui l'entraîne,
Que rien ici ne le retienne!
Cachons à ses yeux les tourments
Et le trouble que je ressens?

(*Stella va s'asseoir sur le banc à gauche.*)

STELLA, *assise, et regardant le prince qui ne s'en va pas.*
Eh bien?..

LE PRINCE, *revenant près d'elle.*
Oui, vers toi me ramène
Un feu que rien ne peut calmer!
(*Il se met à genoux près de Stella toujours assise.*)

STELLA.
Laissez-moi, je respire à peine!

LE PRINCE.
Ah! si ton cœur savait aimer,
Si le mien pouvait l'animer!..

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Sa main a frémi dans la mienne,
L'amour et m'enivre et m'entraîne,
Je cède aux transports délirants
Qui s'emparent de tous mes sens!

STELLA, *cherchant à se défendre.*
Laissez-moi, je respire à peine...
Sa voix et me trouble et m'entraîne,
Ayez pitié de mes tourments
Et du trouble que je ressens!

(*Stella éperdue, hors d'elle-même, laisse tomber sa tête sur l'épaule de Yang, qui l'embrasse. — Le tonnerre gronde, et Yang, qui était un genou en terre près de la princesse, est soudain englouti et disparaît. Stella pousse un cri d'effroi, et tombe à moitié évanouie dans les bras de Lo-Mangli, qui entre en ce moment.*)

SCENE IV.

STELLA, *puis* LO-MANGLI.

LO-MANGLI. Et lui aussi!.. lorsqu'il ne s'en fallait plus que d'un petit quart d'heure... c'est avoir bien peu de patience!..

STELLA. Ah! rien n'égale mon désespoir. . car je l'aimais, vois-tu bien... j'en étais aimée... et, séparé de moi, que va-t-il devenir? que fera-t-il sur la terre?..

LO-MANGLI. Ce n'est pas difficile à deviner!.. impétueux comme il l'est, il ne pourra jamais se modérer... ni se taire... il parlera de vous à tout le monde... et, à l'heure qu'il est, peut-être déjà est-il changé en magot!

STELLA. O ciel!

LO-MANGLI. Ce qui est bien désagréable pour un aussi joli garçon! lui surtout qui n'aimait pas à rester en place!

STELLA. Ah! je n'y survivrai pas... j'en mourrai!..

LO-MANGLI. Mourir!.. vous savez bien qu'ici on est immortelle.. et qu'on ne peut pas mourir d'amour... sur terre je ne dis pas...

STELLA. Eh bien! alors je garderai éternellement son souvenir... je lui serai fidèle... je n'appartiendrai à personne...

LO-MANGLI. Si vous pouvez... car il y a ici quelqu'un qui m'inquiète pour vous...

STELLA. Que veux-tu dire?..

LO-MANGLI. Ce petit voyageur... que vous m'aviez chargée de renvoyer..

STELLA. Eh bien!..

LO-MANGLI. J'ai cru d'abord qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller...

STELLA. Et il est encore ici!

LO-MANGLI. Ecoutez donc, Madame... ce n'est pas ma faute... Dans ces cas-là... il faut qu'on s'y prête un peu.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Tranquillement il se promène
Sans songer à nous admirer!
Et passant près de la fontaine
Il s'occupait à se mirer!
Pour obéir à vous, ma souveraine,
J'espérais bien le séduire sans peine,
Mais... mais j'ai beau faire, hélas!..
J'ai beau faire... il ne veut pas!
Il ne veut pas!

DEUXIÈME COUPLET.

Et quel dommage quand j'y pense,
Il est si jeune et si gentil!
Jusqu'à son air d'indifférence,
Tout me plaît et me charme en lui!

Pour obéir à votre ordre suprême,
Combien j'aurais voulu qu'il dît... je t'aime!..
Mais... mais j'ai beau faire, hélas!
J'ai beau faire... il ne veut pas!
Il ne veut pas!
Non, non, non, il ne veut pas!

STELLA. C'est bien singulier...

LO-MANGLI. Certainement, ce n'est pas naturel... et si vous n'y prenez garde... il est capable de rester comme cela jusqu'à ce soir...

STELLA. Tu crois...

LO-MANGLI. Alors il deviendrait maître de ce talisman... et de votre personne... il n'y aurait pas à dire.... vous seriez obligée de le suivre...

STELLA. Ah! voilà qui serait le pire de tout.

LO-MANGLI. Pas tant!.. car il est très-agréable... et certainement... si j'avais un mari à choisir... mais ici on ne peut pas...

STELLA. Y pensez-vous?

LO-MANGLI. Tenez... tenez... Madame... voyez plutôt... voilà qu'il vient de ce côté... il n'est pas mal, n'est-ce pas?

STELLA. Cela m'est bien égal... qu'il vienne!.. je m'en vais le traiter avec tout le dédain, tout le mépris...

LO-MANGLI. Mais au contraire!.. ce n'est pas le moyen de vous en défaire...

STELLA. Tu as raison... il faut être aimable, gracieuse... oh! que je le hais... laisse-moi!..

LO-MANGLI. Oui, Madame!.. (*Elle sort en faisant à Peki une révérence dont celle-ci ne s'aperçoit seulement pas... et Lo-Mangli s'éloigne avec dépit.*)

—

SCENE V.

STELLA, PEKI.

DUO.

STELLA.

Quel désir vous conduit vers nous, bel étranger?

PEKI, *froidement.*

Le seul désir de voyager!

STELLA.

Pas autre chose!

PEKI.

Eh mais!... peut-être aussi, Madame,
Le désir de vous voir!

STELLA, *avec coquetterie et baissant les yeux.*

Comment!.. vous m'aimeriez?

PEKI.

Non, vraiment!

STELLA, *étonnée.*

Que dit-il?

PEKI.

Jamais aucune femme
Ne m'a vu tomber à ses pieds.

STELLA, *à part.*

Dieu! quel air suffisant! déjà je le déteste!
(*Haut.*)
Eh quoi! nulle beauté dans ce séjour céleste
De vous charmer n'a le pouvoir!

PEKI, *froidement.*

Aucune!

STELLA.

Aucune! (*A part.*) Ah! c'est ce qu'on va voir!

ENSEMBLE.

STELLA.

De cette âme fière,
Ah! je triompherai,
Car je prétends lui plaire
Et j'y réussirai!
Oui. . oui... je l'ai juré!

PEKI.

Oui... oui... beauté si fière,
Je vous résisterai!
Je ris de sa colère
Et je réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

STELLA, *s'approchant de Peki d'un air caressant.*

On m'avait dit pourtant que j'avais quelques charmes!

PEKI, *d'un air indifférent et sans la regarder.*

Oui! vous n'êtes pas mal!

STELLA, *avec coquetterie.*

Qu'en savez-vous?

PEKI.

Pourquoi?

STELLA.

Vous n'avez pas encor jeté les yeux sur moi!
Craignez-vous de me voir?

PEKI.

Je le puis sans alarmes!
(*La regardant et n'examinant que sa parure.*)
J'aime de ces habits l'élégance et le goût!
Ce riche bracelet...
(*A part.*)
Qui bientôt, je le pense,
Va tomber en ma puissance!
(*Haut.*)
Qu'il est beau! qu'il me plaît!

STELLA, *avec dépit.*

Voilà tout!
Et moi?

PEKI, *la regardant.*

Vous!.. ah! je dois le dire!
Voilà des traits charmants et faits pour tout séduire.
Et ces beaux yeux...

STELLA, *la regardant avec tendresse.*

Ces yeux!.. eh bien!

PEKI.

Eh bien!..
Sur mon cœur ne font rien!

STELLA, *avec dépit.*

Rien!

PEKI, *tranquillement.*

Rien!

ENSEMBLE.

STELLA.

Je suis d'une colère,
Eh quoi? je ne pourrai
Le séduire et lui plaire!
Oh! j'y réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Oui, oui, beauté si fière,
Je vous résisterai.
Je ris de sa colère,
Et je réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Grâce au ciel! la journée avance dans son cours!

STELLA.

C'est fait de moi!.. mon Dieu, venez à mon secours!
(*S'approchant de Peki.*)
Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire,
Pour un autre que vous, mon cœur, hélas, soupire!

PEKI, *gaiement.*

Vous ne m'aimez donc pas!

STELLA.

Non vraiment!

PEKI, *froidement.*

C'est très-bien!

STELLA, *timidement.*

Et voilà pourquoi je désire
Que vous partiez!

PEKI.

Partir d'ici!.. par quel moyen?

STELLA, *avec embarras.*

Oh! le moyen est terrible à vous dire,
Et de moi qu'allez-vous penser?
Il faudrait pour cela... sur-le-champ... m'embrasser!

PEKI.

Qui? moi!.. cela m'est impossible!

STELLA.

Quoi! vous me refusez... vous êtes insensible!
D'autres pourtant à mes genoux
M'ont demandé ce que j'attends de vous

ENSEMBLE.

STELLA.

O mortelle souffrance!
Je suis en sa puissance,
Me voilà sous sa loi!
Pour moi plus d'espérance,
Déjà l'heure s'avance,
Tout est fini pour moi!

PEKI.

Ah! mon bonheur commence,
Elle est en ma puissance,
Je la tiens sous ma loi!
Oui, courage!.. espérance!
Bientôt l'heure s'avance,
La victoire est à moi!

STELLA, *à Peki, d'un air suppliant.*

Ainsi donc l'espoir m'abandonne!
Et sur votre rigueur je ne puis l'emporter!

PEKI, *à part, et la regardant avec malice.*

Si j'étais homme!!!
(*Avec sentiment.*)
Yanko, je te pardonne:
Comment lui résister?

STELLA.

Ce qu'ici je demande
Est-il faveur si grande?
Et si cruel pour vous!
Je suis femme!.. et j'implore!
Et s'il faut plus encore,
Je suis à vos genoux!

(*Elle se met à genoux. Peki fait un pas vers elle pour la relever et puis s'arrête.*)

ENSEMBLE.

STELLA.

O mortelle souffrance!
Déjà l'heure s'avance,
Et je tremble d'effroi!
Pour moi plus d'espérance,
Je suis en sa puissance,
Tout est fini pour moi!

PEKI.

Ah! mon bonheur commence,
Elle est en ma puissance,
Je la tiens sous ma loi!
Oui, courage!.. espérance!..
Bientôt, l'heure s'avance,
La victoire est à moi!

(*La nuit obscurcit le théâtre et des nuages commencent à les environner.*)

STELLA.

Le jour s'enfuit!
Voici la nuit.
Adieu, toi! qui reçus ma foi!
Ce talisman me soumet à sa loi!
Je me meurs! c'est fait de moi!

PEKI.

Le jour s'enfuit!
Voici la nuit.
Il m'appartient! il est à moi!
Le talisman qui la met sous ma loi!..
(*Elle arrache le bracelet que porte Stella.*)
La victoire est à moi!

(*Stella tombe évanouie. — Un coup de tam-tam se fait entendre. — Peki et Stella disparaissent et descendent sur la terre. — Les nuages qui couvraient le théâtre se lèvent peu à peu et l'on aperçoit la grande pagode richement décorée. — Tsing-Sing, toujours en magot, est placé au milieu du théâtre sur un grand piédestal. — A sa droite Yang et à sa gauche Yanko aussi en magots, sur des piédestaux moins élevés.*)

—

SCÈNE VI.

YANG, TSING-SING, YANKO, *sur leurs piédestaux,* TAO-JIN, TCHIN-KAO, *et le peuple prosternés, pendant que des jeunes filles jettent des fleurs et que des bonzes ou prêtres chinois font brûler de l'encens.*

CHŒUR.

Que l'encens et la prière
Vers eux s'élèvent de la terre!
Et révérons ces nouveaux dieux
Qui pour nous descendent des cieux!

TCHIN-KAO, *montrant le prince.*

Encore un dieu dont la puissance brille!
Etre dieu devient bien commun!
(*Montrant Tsing-Sing et Yanko.*)
En voilà deux déjà dans ma famille,
A chaque instant je tremble d'en faire un!

CHŒUR.

Que l'encens et la prière
Vers eux s'élèvent de la terre,
Et révérons ces nouveaux dieux
Qui pour nous descendent des cieux!

(*A la fin de ce chœur on entend une musique céleste.*)

Mais quels accords harmonieux!

(*On voit descendre au milieu d'un nuage et de la voûte de la pagode Peki tenant à la main le bracelet magique et debout, près de Stella qui est toujours évanouie.*)

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PEKI ET STELLA.

TOUS.

Quel prodige nouveau vient éblouir nos yeux!

TCHIN-KAO.

C'est ma fille!.. c'est elle-même
Qu'enfin le ciel rend à mes vœux.

PEKI.

Oui, je reviens délivrer ce que j'aime!
(*Etendant le bracelet du côté de Yanko et de Yang, puis de Stella.*)
Yanko, mon bien-aimé!.. vous, prince généreux!..
Et toi sa maîtresse chérie!..
Mon pouvoir vous rend à la vie!
Renaissez tous pour être heureux!

YANG, STELLA ET YANKO, *revenant à eux par degrés.*

Quel jour radieux m'environne!
Et que vois-je?..

STELLA, *s'élançant vers le prince.*

C'est lui!

LE PRINCE, *courant à elle.*

Stella!

PEKI.

Que j'ai conquise et qu'ici je vous donne!

TCHIN-KAO, *bas, à Peki.*

Et le seigneur Tsing-Sing qui reste là!

TAO-JIN, *à part.*

De quoi se mêle celui-là!

PEKI, *étendant vers lui le bracelet.*

Qu'il reste encor statue ainsi que le voilà,
Mais que sa tête seule et s'anime et réponde !

(S'adressant à Tsing-Sing.)

A me répudier veux-tu bien consentir?

(Tsing-Sing, remuant sa tête à la façon des magots de la Chine, fait signe que non.)

Avec Yanko tu ne veux pas m'unir?

(Tsing-Sing fait encore signe que non.)

Eh bien! demeure ainsi jusqu'à la fin du monde!
Sois l'idole qui dans ces lieux
Des époux bénira les nœuds!

(Tsing-Sing fait en tournant la tête un geste de colère.)

Quoi! cette seule idée excite ta colère!

(Prenant Yanko par la main et s'approchant du piédestal de la statue.)

Vois alors si ton cœur préfère
Nous unir!..

(Tsing-Sing fait signe que oui.)

PEKI.

Il a dit *oui!*
Vous l'entendez!.. il n'est plus mon mari!

(Etendant son bracelet vers Tsing-Sing.)

Qu'il revienne à la vie!..

TSING-SING, *se levant debout sur le piédestal et étendant ses mains pour bénir Yanko et Peki.*

Et vous tous au bonheur!

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs, etc.





LORD FINGAR. En croirai-je mes yeux! mon rival en ces lieux!

LES DEUX NUITS

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 mai 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BOUILLY.

MUSIQUE DE M. BOYELDIEU.

Personnages.

LORD FINGAR, colonel d'un régiment de cavalerie irlandaise.
SIR EDOUARD ACTON, capitaine-major d'un régiment d'infanterie.
MAC-DOWEL, BLACFORT, DUNCAN, FALGAR, DOUGLAS, WALTER, MONTCALME, jeunes officiers.
MALVINA DE MORVEN, orpheline et nièce du duc de Calderhal, gouverneur de Dublin.
STROUNN, ancien marin, concierge du château de Butland.
BETTY, fille de Strounn.
CARILL, jeune montagnard amoureux de Betty.
VICTOR, valet français au service de sir Edouard.
JAKMANN, valet et confident de lord Fingar.
JOBSON, constable.
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS IRLANDAIS.
VALETS DE DIFFÉRENTES LIVRÉES.
HABITANTS DE LA VILLE DE DUBLIN.
AGRICULTEURS DES MONTAGNES DE BUTLAND.

La scène se passe à Dublin pendant le premier acte, et au château de Butland pendant les deux autres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon de la taverne de l'Aigle d'Or, à Dublin. A droite et à gauche, sur un guéridon, des verres à punch. Au fond, une grande croisée donnant sur un balcon; elle est ornée d'une draperie dont les rideaux sont tirés. Sur chaque côté de la coulisse, une porte mène à des pièces adjacentes. Celle à gauche du spectateur conduit dans la salle à manger, où l'on entend,

au lever de la toile, le bruit d'un souper joyeux, et la voix de nombreux convives, répétant en chœur de vieux refrains irlandais. Plusieurs lustres allumés annoncent que la scène se passe pendant la nuit.)

—

SCENE PREMIÈRE.

JAKMANN, DEUX JOCKEYS, *sous la livrée de lord Fingar.* PLUSIEURS VALETS *sous différentes livrées. Peu après,* VICTOR.

INTRODUCTION.

(*Ils entrent tous, la serviette à la main, par la porte à droite du spectateur.*)

LE CHŒUR DES CONVIVES, *dans la coulisse.*

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main!
Bacchus nous invite encore;
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

JAKMANN ET LES VALETS.

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

JAKMANN.

Je reconnais bien là mon maître;
Généreux, aimant à paraître,
Il a voulu réunir à grands frais
Tous les plus fous des seigneurs irlandais.

(*On entend chanter, dans la coulisse, le chœur suivant.*)

LE CHŒUR, *dans la coulisse.*

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main;
Bacchus nous invite encore:
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

LE CHŒUR, *sur la scène.*

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, etc., etc.

VICTOR, *entrant la serviette à la main.*

Quelle abondance!
Quelle élégance!
C'est un souper délicieux.
Que de gaîté! que de propos joyeux!
D'honneur, il me semble être en France!

JAKMANN.

A mon maître, à coup sûr, il en coûtera cher.

VICTOR.

Que de vins délicats! que de bouchons en l'air!
Du vin d'Aï, moi j'aime la folie:
Dans sa fougue charmante on dirait qu'il défie
Le plus intrépide buveur.

(*Imitant le bruit de plusieurs bouchons qui sautent.*)

Pif, paf, paf, pouf! ah! cette artillerie
Vaut bien celle du champ d'honneur.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, *dans la coulisse.*

Amis, demain que l'aurore
Nous retrouve, etc., etc.

VICTOR.

Que j'aime ce vacarme!
Comme eux, buvons, chantons.
Comme eux, jetons l'alarme
Dans tous les environs.

LE CHŒUR, *sur la scène.*

Ah! quel bruit, quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

VICTOR. Allez donc, allez donc, on demande encore du champagne. (*Plusieurs domestiques sortent.*)

JAKMANN. Quel beau souper!

VICTOR. Je m'en vante! un souper que j'ai commandé moi-même à l'Aigle d'Or, la taverne la plus renommée de la ville de Dublin.

JAKMANN. Il me semble seulement, monsieur Victor, que nos maîtres restent bien longtemps à table.

VICTOR. Eh! que vous importe?

JAKMANN. C'est qu'il faut qu'ils aient fini, pour que nous commencions.

VICTOR. Monsieur Jakmann est pressé.

JAKMANN. Toujours; il faut que j'aille vite; c'est mon état... quand on est coureur d'un grand seigneur.

VICTOR. Une belle place, qui peut vous mener loin.

JAKMANN. Trop loin; car, avec lord Fingar mon maître, on n'a pas un moment pour se reposer. Ne me parlez pas de ces jeunes gens à la mode, de ces brillants militaires, qui ont des inclinations dans tous les quartiers de la ville! L'inconstance est une chose terrible pour les coureurs! aussi, quoique je sois bien payé, j'envie quelquefois le sort de Thomas, le cocher.

VICTOR. Je comprends, un poste plus élevé.

JAKMANN. Non; mais c'est qu'il est toujours assis; ça doit être si agréable! Moi, toute mon ambition est de m'asseoir un jour.

VICTOR. Comme nous allons le faire tout à l'heure, devant une bonne table.

JAKMANN. Oui, c'est une retraite... et vous, monsieur Victor?

VICTOR. Moi, je ne suis que trop paisible! Valet de chambre parisien, et ne pouvant rester en place, tour à tour soldat, peintre, musicien, j'ai fait tous les métiers qui ne rapportent rien. J'ai manié le fusil en Belgique, le pinceau en Italie, la guitare en Espagne, et revenant à la livrée, mes premières amours, j'ai quitté de nouveau ma patrie pour suivre sir Édouard Acton, seigneur irlandais, espérant avec lui courir les grandes aventures, et perfectionner ici mon génie naturel. Eh bien! pas du tout, je ne fais rien; je perds mon talent, je me rouille, faute d'exercice.

JAKMANN, *se frottant les jambes.* Ce n'est pas comme moi. Votre maître ne ressemble donc pas au mien? il n'aime pas toutes les belles?

VICTOR. Il n'en aime jamais qu'une à la fois; il a de l'ordre, et encore, dans ce moment-ci, celle qu'il adore, il ne sait pas où elle est; voilà ce qui nous retient dans l'inaction.

JAKMANN. Vraiment!

VICTOR. Eh! oui, une beauté céleste, une jeune Irlandaise, qui, comme lui, voyageait en France. Deux compatriotes qui se rencontrent en pays étranger sont si disposés à s'aimer! l'éloignement nous rapproche. Aussi, il paraît que mon maître, car je n'étais pas encore à son service, était décidément amoureux, et que même cet amour était partagé, lorsqu'une maudite lettre française tombe entre les mains de sa belle compatriote.

JAKMANN. Une lettre?

VICTOR. Oui, une ancienne passion, une inclination antérieure que nous avions oubliée depuis longtemps; mais, sans daigner se plaindre, sans nous adresser un reproche, sans même faire attention à la date, ce qui, en fait de trahison, est bien essentiel, la belle Malvina est partie sur-le-champ, et, contre l'ordinaire des beautés fugitives, qui s'arrangent toujours pour être poursuivies, celle-ci n'a laissé aucun indice, aucune trace de son départ. Est-elle restée sur le continent? est-elle revenue dans les trois royaumes? c'est ce que mon maître n'a pu deviner, et c'est dans cette circonstance qu'il m'a pris à son service; je suis entré dans un interrègne.

JAKMANN. Vous êtes bien heureux, il n'y en a jamais chez nous. Mais quel est ce bruit?

VICTOR. Ce sont nos maîtres qui sortent de table; à notre tour passons à l'office, et reposons-nous des fatigues de la nuit en faisant trinquer ensemble la France et l'Angleterre. (*Il passe le bras sur l'épaule de Jakmann, qui sourit malgré lui.*) Il a ri! j'ai fait rire un Anglais! Allons, grave Jakmann, on fera quelque chose de vous,

et ce premier accès de gaieté doit être inscrit parmi les exploits qui signaleront ma carrière. (*Ils sortent par le fond.*)

—

SCENE II.

LORD FINGAR, SIR ÉDOUARD, DUNCAN, OFFICIERS DE DIFFÉRENTS CORPS, ANGLAIS ET IRLANDAIS.

LORD FINGAR. A merveille! c'est ainsi que j'aime les réconciliations, le verre à la main. (*A deux officiers.*) J'espère, Messieurs, que tout est oublié. (*Les deux officiers se donnent une poignée de main.*) A la bonne heure! deux officiers de mon régiment se battre en l'honneur d'une coquette qui les trahit peut-être pour un troisième! (*Bas, à Edouard.*) j'en sais quelque chose. (*Haut.*) Mes amis, pour conserver la mémoire de ce joyeux souper, jurons ici de ne jamais terminer autrement nos querelles d'amour. Se fâcher pour une infidélité! c'est absurde; c'est vouloir passer sa vie l'épée à la main; aussi, j'ai pris le parti d'en rire; et je vous défie ici, par le vin de Champagne que j'ai bu, d'altérer en rien ma philosophie ou ma joyeuse humeur, dussiez-vous, si vous le pouvez, m'enlever toutes mes maîtresses.

DUNCAN ET LES AUTRES. Accepté.

LORD FINGAR, *vivement.* A charge de revanche.

DUNCAN. C'est juste.

LORD FINGAR. Il n'y a que sir Édouard qui n'est pas du traité; il a déjà peur.

ÉDOUARD. Moi! au contraire, je n'y trouve que trop d'avantage; car n'ayant aucune belle qui s'intéresse à moi, je ne crains pas qu'on me l'enlève.

LORD FINGAR. Vraiment! pauvre garçon! je vous demande pardon de vous avoir accusé. Oui, je vous soupçonnais d'être amoureux; car vous n'êtes pas à la hauteur de nos principes. J'ai remarqué qu'à table vous étiez toujours en arrière de trois ou quatre verres de Champagne.

ÉDOUARD. C'est possible. Vous, colonel, vous êtes toujours en avant.

LORD FINGAR. Un colonel, c'est de droit; mais savez-vous que vous n'êtes plus reconnaissable, depuis votre retour de France? Ici même, dans votre patrie, il semble que vous regrettiez ce pays-là.

ÉDOUARD. Ah! c'est qu'il me rappelle des souvenirs...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Le beau pays de France
Est un séjour favorisé des cieux;
Lui seul produit en abondance
Joyeux refrains et vins délicieux.
Il plaît au cœur, il plaît aux yeux,
Le beau pays de France.

DEUXIÈME COUPLET.

Au beau pays de France
Mille beautés ont droit de nous charmer;
Que de grâces! que d'élégance!
Le plaisir seul y sait tout animer.
C'est en riant qu'on sait aimer
Au beau pays de France.

TROISIÈME COUPLET.

Charmant pays de France,
Tu plais au brave, au galant troubadour;
L'un aux combats pour toi s'élance,
L'autre pour toi redit les chants d'amour.
Pourrai-je encor te voir un jour,
Charmant pays de France.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, JAKMANN.

JAKMANN. Milord, c'est la carte.

LORD FINGAR. C'est juste; moi l'amphitryon, cela me regarde. Deux cents guinées! ce n'est pas cher, pour un dîner qui dure jusqu'au souper; et quel repas! On voit que sir Edouard s'était chargé de le commander.

ÉDOUARD. Ce n'est pas moi, c'est Victor, mon valet de chambre; un sujet admirable.

LORD FINGAR. Ce n'est pas comme ce paresseux de Jakmann, que j'essaye en vain de former et qui n'arrivera jamais.

JAKMANN. Ce n'est pas faute de faire du chemin.

LORD FINGAR, *lui jetant une bourse.* Fais dresser la table de jeu dans la salle à côté, et dis qu'on nous fasse du punch; et puis ne t'éloigne pas, j'aurai plus tard d'autres commissions à te donner.

JAKMANN. Il a déjà peur que je ne me repose. (*Il sort.*)

ÉDOUARD, *regardant Jakmann qui sort lentement.* N'est-ce pas votre coureur?

LORD FINGAR. Oui, un poltron, un imbécile, qui n'a d'esprit que dans les jambes; mais elles sont longues. Il a été autrefois le premier marcheur des trois royaumes. Je lui ai donné par an jusqu'à six mille livres.

ÉDOUARD. Vous qui n'en avez que douze, en donner six à votre coureur!

LORD FINGAR. C'est le moyen d'avoir toujours devant soi la moitié de son revenu; mais maintenant, mes amis, c'est bien changé, et je peux tous les jours, sans me gêner, vous donner des dîners comme celui-ci; car demain, à pareille heure, je serai riche à jamais, et qui plus est marié.

ÉDOUARD. Et vous ne nous en disiez rien?

LORD FINGAR. Ce n'était pas sans motif. J'avais un excellent oncle, le duc de Calderhal, qui adorait le mariage, qui ne vantait que le mariage, et qui pourtant est mort garçon. Du reste, une foule de bonnes qualités et un million de rentes; il est mort, je ne lui en veux pas...

ÉDOUARD. En vous laissant sa fortune...

LORD FINGAR. Au contraire, en la laissant tout entière à une nièce, sa fille adoptive, la plus jolie fille d'Irlande, à la seule condition que, dans les trois mois qui suivront son décès, elle prendra un mari à son choix, n'importe lequel, pourvu que dans les trois mois elle soit mariée.

ÉDOUARD. Et si elle ne l'est pas?

LORD FINGAR. C'est à moi que revient toute la fortune; clause à peu près inutile, et qui me laisserait peu d'espoir, car vous sentez bien qu'en trois mois de temps une jolie fille qui peut apporter en dot un million de rentes...

ÉDOUARD. Doit aisément trouver à se marier.

LORD FINGAR. Il y a tant d'amateurs! aussi ma seule ressource était de me mettre sur les rangs; il était naturel que j'eusse des vues tout comme un autre, moi, surtout, qui, en qualité de plus proche parent, avais été nommé tuteur, et un tuteur de vingt-cinq ans peut bien faire un mari. Mais avoir à lutter contre une foule de rivaux, être obligé surtout à une constance et à une cour assidue; je ne l'aurais jamais pu, même pour un million. Aussi, jugez de ma joie, lorsque ma jolie cousine me demanda à passer les trois mois de deuil dans la solitude la plus absolue! Vous comprenez que je ne suis pas de ces tuteurs jaloux et farouches qui contrarient leur pupille; et pour obéir à la mienne et lui faire plaisir, je l'ai confinée dans un vieux château qui dépend de la succession, et où personne, excepté moi, n'a le droit de la voir. Château féodal, orné de tourelles, pont-levis, bastions, et de tous ses agréments romantiques. C'est là que, sous la garde de fidèles vassaux, et sous la surveillance d'un concierge qui m'est dévoué, ma belle cousine se livre en paix aux beaux-arts et à toutes les jouissances de la mélancolie.

DUNCAN. Je vous avoue, colonel, que je trouve à cette aventure quelque chose de piquant et d'original.

LORD FINGAR. Situation délicieuse! et le meilleur, c'est que tout cela finit la nuit prochaine, à minuit, époque où les trois mois expirent.

DUNCAN. Quoi! demain, à pareille heure, vous serez marié?

LORD FINGAR. Ou millionnaire, l'un ou l'autre, et probablement tous les deux. Aussi, mes amis, je vous invite à ma noce.

DUNCAN. De grand cœur; partons sur-le-champ.

LORD FINGAR. Non, demain soir, pas avant.

DUNCAN. Et pourquoi?

LORD FINGAR, *riant*. Pourquoi? eh! mais, à cause de ce que nous disions tout à l'heure, en sortant de table.

ÉDOUARD, *souriant*. J'entends; c'est vous qui maintenant avez peur.

LORD FINGAR. Non pas; mais je prends mes précautions, je me tiens sur mes gardes. Je permets l'attaque, vous devez me permettre la défense.

DUNCAN. A la bonne heure: vous devez au moins nous indiquer où est située cette forteresse impénétrable.

LORD FINGAR. Mieux que cela; je vous y conduirai moi-même demain soir, au moment du mariage.

DUNCAN. Et le nom de votre jeune pupille, de cette charmante solitaire?

LORD FINGAR. Vous le saurez, quand elle sera ma femme.

DUNCAN. C'est aussi être par trop discret.

LORD FINGAR. C'est le moyen de réussir avec les dames. Moi, d'abord, je suis toujours la discrétion même, avant... après, je ne dis pas. Mais, pour vous consoler et vous faire prendre patience, je puis, sans danger, vous montrer son portrait.

DUNCAN. Ah! voyons.

ÉDOUARD, *à part, et regardant le portrait que Fingar tire de son sein*. Dieu! Malvina.

LORD FINGAR. Eh bien! qu'en dites-vous?

ÉDOUARD, *troublé et cherchant à se remettre*. Je dis... je dis... qu'elle n'est pas mal.

DUNCAN. Vous êtes bien difficile; des traits comme ceux-là, c'est ce que j'ai vu de plus séduisant, de plus ravissant.

LORD FINGAR. Eh bien! eh bien! capitaine, comme vous prenez feu! Je vois que j'ai eu raison de ne pas vous montrer l'original.

DUNCAN. Ah! Milord, vous êtes trop heureux!

LORD FINGAR. Vous croyez? Mais tenez, les tables de jeu sont prêtes; j'ai déjà perdu, avant le souper, quelques centaines de guinées, et sir Edouard me doit une revanche.

ÉDOUARD. Oui, Milord, oui, je vous suis; commencez sans moi.

LORD FINGAR. Voyons donc si la fortune me sera aussi favorable que l'amour! Allons, mes amis, demain le mariage, demain la raison; voici ma dernière nuit de folie, dépêchons-nous. (*Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.*)

SCENE IV.

ÉDOUARD, *seul*. Qu'ai-je appris, grand Dieu! Malvina dont j'ignorais le sort, Malvina qui me fuit, qui me croit infidèle, qui refuse de m'entendre, c'est elle qui, la nuit prochaine, doit épouser lord Fingar!..

SCENE V.

SIR ÉDOUARD, VICTOR.

VICTOR, *à la cantonade*. Je suis à vous dans l'instant; tâchez de vous maintenir à la hauteur de la table; car, du train dont ils y vont, je crains bien de les retrouver... (*Faisant le geste de rouler à terre. A sir Edouard.*) Eh quoi! seul ici, Milord? votre seigneurie me paraît sombre et rêveuse.

ÉDOUARD. Et ce n'est pas sans sujet. Apprends que cette jeune Irlandaise, qui fit en France une si vive impression sur mon cœur, cette Malvina de Morven, que nous cherchons en vain depuis trois mois...

VICTOR, *vivement*. Vous avez de ses nouvelles?

ÉDOUARD. A l'instant même! elle est au pouvoir de lord Fingar, qui la nuit prochaine doit l'épouser!

VICTOR, *vivement*. Tant mieux!

ÉDOUARD, *étonné*. Comment, tant mieux!

VICTOR. Oui, vraiment! si ce n'était qu'une de ces expéditions vulgaires dont on est rebattu, je ne l'entreprendrais pas; non, Milord, je ne l'entreprendrais pas; il me faut à moi de ces positions tout à fait désespérées, de ces coups hardis, étonnants, de ces intrigues bien nouées, bien serrées, en un mot, de quoi développer les moyens que j'ai reçus de la nature, et qu'ont mûris dix années d'expérience. Combien de temps me donnez-vous?

ÉDOUARD. Un jour!

VICTOR. Un jour!

ÉDOUARD. Un seul! car, d'après le testament d'un oncle, demain, à minuit, Malvina doit être mariée, et si elle ne l'est pas, elle perd une fortune considérable qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui rendre.

VICTOR. Bon! cela commence à merveille. Où est-elle?

ÉDOUARD. Je l'ignore!

VICTOR, *étonné*. Vous l'ignorez?

ÉDOUARD, *avec impatience*. Eh oui, sans doute.

VICTOR, *riant*. C'est charmant! Vous n'avez pas le moindre indice sur sa retraite?

ÉDOUARD. Pas le moindre.

VICTOR. C'est divin! Soupçonnez-vous que ce soit dans Dublin?

ÉDOUARD. Je suis sûr, au contraire, que c'est dans un château-fort, au milieu de nos montagnes; mais il y en a tant dans ces environs!

VICTOR. C'est admirable! et la belle est sous la garde...

ÉDOUARD. D'un véritable cerbère qu'on ne peut ni tromper ni séduire.

VICTOR, *gaiement*. Eh bien! voilà qui me transporte, m'enflamme! Parlez-moi d'une pareille expédition; je m'en charge, et je vous réponds du succès.

ÉDOUARD. Mais comment parvenir en si peu de temps?..

VICTOR. C'est là le beau, l'admirable! Si on pouvait attendre, on aurait toujours de l'esprit; le difficile est d'en avoir tout de suite, à volonté. Mais avant tout, Monsieur, une seule question, qui va vous paraître bien commune, bien vulgaire, mais que les héros eux-mêmes sont obligés de faire avant d'entrer en campagne: sommes-nous en fonds?

ÉDOUARD. Plus que jamais; j'ai gagné cette nuit même trois cents guinées au lord Fingar; tu peux en disposer.

VICTOR. Comment! c'est avec l'or de votre rival que nous allons le combattre? Il est mort!

ÉDOUARD. Ah! si tu pouvais réussir!..

VICTOR, *agité, et cherchant dans son imagination*. Si je réussirai! j'imagine déjà... non, je n'imagine rien; mais laissez-moi réfléchir. (*Apercevant Jakmann, qui entre du fond, dans le salon à droite, en portant un plateau de liqueurs.*) Rentrez au salon, où votre absence serait remarquée; retournez près de votre rival, redoublez de folies, et ne craignez rien; je veille sur vous et sur lui. (*Edouard sort par la porte à droite.*)

SCENE VI.

VICTOR, *seul*.

AIR.

Héros fameux de la grande livrée,

Scapin, Frontin, Hector, Sganarelle, Crispin,
J'invoque de vos noms la gloire révérée,
Venez, inspirez-moi de votre esprit malin.
Ils viennent tous: je les vois, je les compte:
C'est Sganarelle et son divin tabac;
Puis c'est Scapin, affublé de ce sac
Où va s'envelopper Géronte.
Plus loin, Hector grondant tout bas,
Un gros Sénèque sous le bras!
A cette mine joyeuse,
A ce noir manteau de velours,
C'est Crispin rêvant toujours
Quelque folie amoureuse.
Mais écoutez.. on rit de toute part;
On chante aussi... c'est Thalie en goguette;
C'est Figaro tenant une lancette,
Et fredonnant un refrain de Mozart.
Ah! ah! ah!
La séance est ouverte... ils sont tous rassemblés.
(*Otant son chapeau.*)
Je vous écoute, ô mes maîtres, parlez.
(*S'asseyant et imitant diverses personnes qui parlent à la fois.*)
Avant tout, il faut plaire
Aux gens de la maison.
— D'un rival ou d'un frère
Il faut prendre le nom.
— Quiproquos et méprise,
Et puis déguisement...
— Et finir l'entreprise
Par un enlèvement.
(*Se bouchant les oreilles.*)
Eh! Messieurs, un moment.
(*Recommençant à parler.*)
— Je prendrais d'un notaire
La robe et le rabat.
— Il faut faire au beau-père
Signer un faux contrat.
— Faire jouer le maître.
— Enivrer le valet.
— Sauter par la fenêtre.
— Mettre en fuite le guet.
(*Leur faisant signe de se taire.*)
Eh! Messieurs, s'il vous plaît...
(*Reprenant.*)
Pour tromper un tuteur faut-il une autre ruse?
(*S'interrompant.*)
— Eh non, l'on ne veut plus de tuteur qu'on abuse.
— Vraiment? — Eh oui: nous en avons assez.
Les maris les ont remplacés.
— Prenez donc mon moyen.
— Eh non! c'est trop ancien.
— Prenez plutôt le mien.
— Le mien. — Le mien. — Le mien.
L'assemblée, où l'on n'entend rien,
Ne s'y reconnait plus... Eh bien!

CAVATINE.

Toi, qu'implore la grisette,
Le prince et l'humble bourgeois,
Toi qui devant une coquette
Fais courber le front des rois;
Toi, qu'implorent les soubrettes
Dans les moments d'embarras,
Toi, qu'invoquent les poëtes
Dans tous les vers d'opéras...
Notre ressource éternelle,
O dieu malin! dieu fripon!
S'il faut enfin qu'on t'appelle,
Qu'on t'appelle par ton nom,
Amour! je reviens encore,
Je reviens à toi,
Ici je t'implore,
Viens, conseille-moi.
En vain l'on critique
Ton carquois gothique,
Et la forme antique
De ton vieux flambeau.
Va, laisse-les faire,
Toujours sûr de plaire,
Toi seul, sur la terre,
Es toujours nouveau.
Tu m'inspires, tu me conseilles,
Et ces maîtres que j'invoquais,
Vont, en admirant tes merveilles,
Applaudir mes premiers essais.
J'entends déjà Scapin, Crispin et Figaro
Me crier : Bravo, bravo!
Il est digne de nous : bravo, bravo, Victor!
— Eh! Messieurs, pas encor.
Dieu d'amour, toi qui me conseilles,
Permets du moins que mes efforts heureux
Me donnent quelque jour une place auprès d'eux.

—

SCENE VII.

VICTOR, JAKMANN.

JAKMANN. C'est fini, je n'en reviendrai jamais; passe pour le jour; mais à cette heure-ci...

VICTOR. Qu'y a-t-il donc, brave Jakmann?

JAKMANN. Il y a, qu'après le petit repas que nous venons de faire, je comptais bien passer dans mon lit le reste de la nuit; pas du tout; Milord, mon maître, qui a achevé ses dépêches, m'a ordonné de me tenir prêt à partir sur-le-champ, et je vais prendre mon costume de voyage.

VICTOR. Pour faire une commission dans la ville?

JAKMANN. Ah! bien oui; il m'envoie dans les montagnes.

VICTOR. Dans les montagnes, dis-tu? (*A part.*) Serions-nous sur la trace? (*Haut.*) Quelque mission d'amour?

JAKMANN. Je n'en sais rien; j'aimerais mieux faire dix lieues en plaine, que trois dans le haut pays; des ravins, des défilés, des précipices, et à chaque rocher qui s'avance je crois voir un voleur.

VICTOR. Tu n'es pas brave.

JAKMANN. Ce n'est pas mon état; je suis payé pour avoir des jambes, et non pour avoir du cœur.

VICTOR. C'est juste. Et l'endroit où il t'envoie, n'est-il pas un château-fort?

JAKMANN. Oui; à trois lieues d'ici; le château de Dombar.

VICTOR *à part.* Je le tiens; nous y voilà, impossible que la veille de ses noces il n'écrive pas à sa belle. (*Haut.*) Et tu vas de ce pas au château de Dombar?

JAKMANN. Oui; et à celui de Blakston, et à celui de Butland, et à Saint-Dunstan.

VICTOR. Ah! mon Dieu! comme en voilà! et comment s'y reconnaître? Répète-moi un peu cela; car ce sont des noms si barbares, que ça fait mal à prononcer.

JAKMANN, *soupirant.* Et à y aller! ça fait bien plus de mal encore! j'en ai une courbature, rien que d'y penser. Songez donc que le château de Dombar est à trois milles d'ici, au nord, Blakston au midi, Butland entre les deux, et Saint-Dunstan encore par-delà; en tout, quinze à dix-huit milles, qu'il faut avoir faits à midi; voilà pourquoi je pars de suite.

VICTOR. Et tu ne cherches pas à deviner, tu ne soupçonnes pas le motif de ces diverses commissions?

JAKMANN. Ah! bien oui; c'est assez de les faire; s'il fallait encore savoir pourquoi, ça serait une fatigue de plus. Moi, on me dit: va, et puis je vais; mais en conscience, je vais trop; et Milord peut se vanter d'avoir trouvé en moi le mouvement perpétuel. Adieu, monsieur Victor. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

VICTOR, *seul.* Bon voyage. Moi, qui m'amuse à interroger cet imbécile, il ne peut me dire que ce qu'il sait, et il ne sait rien. (*Tirant un calepin et écrivant.*) Dombar, Blakston, Butland, Saint-Dunstan! il est sûr que Malvina est enfermée dans un de ces châteaux; mais lequel? et qui pourrait me l'apprendre? il n'y a que lord Fingar... Le voici.

—

SCENE IX.

VICTOR, LORD FINGAR.

LORD FINGAR, *tenant des lettres à la main*. Jakmann! Jakmann!

VICTOR. Il n'est pas là, Milord; mais qu'y a-t-il pour votre service?

LORD FINGAR, *mettant les lettres dans sa poche*. D'abord, le punch que j'ai demandé, et qui n'arrive pas; pour calmer la chaleur du jeu, ces messieurs ont été obligés de revenir au champagne et au madère, ce qui est très-désagréable. Que font donc nos gens?

VICTOR, *avec intention*. Pardon, Milord, ils sont tous à l'office, où notre hôte nous racontait des nouvelles qu'il vient de recevoir; des nouvelles effrayantes, si elles sont vraies.

LORD FINGAR. Qu'est-ce donc?

VICTOR. C'est l'association qui a encore fait des siennes; il paraît que ces brigands, formant une troupe assez nombreuse ont osé attaquer (*Examinant lord Fingar.*) le château de Dombar.

LORD FINGAR, *riant*. Vraiment!

VICTOR, *à part*. Ce n'est pas celui-là.

LORD FINGAR. Ils ont dû trouver à qui parler. Nous avons là justement cinq ou six mauvais sujets de nos amis, que j'invite à mes noces, et qui demain nous raconteront cela en détail.

VICTOR, *examinant toujours lord Fingar*. Aussi, il paraît que, repoussés avec perte, ils se sont rejetés sur Blakston.

LORD FINGAR. Charmant! le baronnet a dû avoir une peur...

VICTOR, *à part*. Ce n'est pas cela. (*Haut.*) Et qu'ils ont même été jusqu'au château de Butlaud.

LORD FINGAR, *avec effroi*. Butland!

VICTOR, *vivement, à part*. C'est là qu'elle est.

LORD FINGAR, *cherchant à se remettre*. Butland, dites-vous?

VICTOR. Non, non, je me trompe; je ne suis pas fort sur les noms; c'est aux environs de Butland, un endroit qu'on nomme Saint... Saint...

LORD FINGAR. Saint-Dunstan?..

VICTOR. Précisément.

LORD FINGAR. On vous a induit en erreur. Le monastère de Saint-Dunstan est trop révéré de nos catholiques irlandais pour qu'ils osent jamais l'attaquer.

VICTOR. Je le crois aussi; et puis, comme Milord le dit très-bien, ce n'est peut-être pas vrai; on fait tant de contes... Mais voici ces messieurs qui rentrent; je vais demander le punch. (*A part.*) Butland... Maintenant que je sais le nom de la forteresse, je saurai bien y pénétrer avant eux.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ÉDOUARD, WALTER, DUNCAN, JEUNES OFFICIERS.

FINAL.

LE CHŒUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir;
Amis joyeux et bonne table,
Chez lui tout est plaisir.

LORD FINGAR, *aux valets*.

Ouvrez vite le grand balcon;
L'air est si pur, si salutaire!

(*Plusieurs valets tirent la draperie de la croisée au fond du théâtre, et l'on découvre un grand balcon donnant sur la principale place de Dublin.*)

LE CHOEUR.

Le jour paraît déjà sur l'horizon,
Le crépuscule nous éclaire.

LORD FINGAR, *excitant la flamme d'un grand vase de cristal rempli de punch, que l'on vient de déposer sur un guéridon*.

La belle flamme! croirait-on
Que, loin d'éclairer la raison,
Elle fait perdre la mémoire?
(*Il sert du punch aux convives.*)

LE CHOEUR.

Quel plaisir de chanter et boire!
D'honneur, le punch est excellent!

VICTOR, *qui était sorti, rentre en ce moment et dit bas à sir Edouard*.

C'est dans le château de Butland
Que votre belle est prisonnière.

SIR ÉDOUARD, *bas, à Victor*.

Qui t'a révélé ce mystère?
Il faut nous y rendre à l'instant.

PLUSIEURS CONVIVES, *le verre en main*.

D'honneur, ce punch est excellent!

LE CHOEUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir.
Punch excellent, vin délectable,
Chez lui tout est plaisir!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN CONSTABLE, GARDES, CITADINS, HABITANTS DE DUBLIN *de tout sexe et de tout âge*.

LE CONSTABLE ET LES HABITANTS.

Quel train! quel bruit épouvantable!
Vous troublez tous les habitants.

LE CHŒUR.

Aimable folie,
Viens nous réunir
Semons sur la vie
Les fleurs du plaisir.

LES CONVIVES, *en gaieté*.

Au diable soit le vieux constable
Qui trouble nos jeux et nos chants.

LORD FINGAR.

Paix, mes amis, soyons prudents,
Laissez-moi parler au constable.
(*Au constable.*)
Demain, je dois me marier,
C'est le dernier jour de ma vie
Que je consacre à la folie;
Je cherche à le bien employer.

LE CONSTABLE ET LES HABITANTS.

Faut-il donc, quand on se marie,
Troubler ainsi tout le quartier?

LORD FINGAR, *du ton le plus aimable*.

Vous troubler, c'est être coupable.
Pour m'excuser envers vous,
Amis, je vous invite tous,
Sous les auspices du constable
A rire, à danser avec nous.

LE CONSTABLE.

Moi danser! quelle irrévérence!
Non, non, redoutez mon courroux.

LE CHŒUR, *composé d'une partie des habitants, et surtout des femmes*.

Il faut de l'indulgence
Pour ces aimables fous.

LE CONSTABLE, *et l'autre partie des habitants*.

Ah! quelle irrévérence!
Redoutez { mon / son } courroux.

LORD FINGAR.

Allons, que la danse commence.

LE CONSTABLE.

Danser! quelle irrévérence!

LORD FINGAR, *lui présentant une rasade*.

Buvez, ce punch est excellent.

LE CONSTABLE.

Boire! ah! c'est bien différent.

LE CHŒUR.

Vraiment, on n'est pas plus galant.

LORD FINGAR, *aux autres.*
Allons, amis, que la danse commence.
LE CONSTABLE, *goûtant le punch.*
Dieu! quelle irrévérence!
LORD FINGAR, *au constable, en lui présentant un deuxième verre.*
Nous, buvons.
LE CONSTABLE.
Ah! c'est bien différent.
Je vois qu'il faut être indulgent.

LE CHŒUR, *pendant qu'il boit.*
Voyez comme il s'apaise;
Il n'est plus en courroux.
LORD FINGAR.
Eh! vite, une danse irlandaise.

(*Plusieurs jeunes lords prennent divers instruments. — Les autres se joignent aux habitants pour faire danser les dames.*)

LE CONSTABLE ET PLUSIEURS VIEUX HABITANTS.
Comment conserver son courroux
Avec tous ces aimables fous?

AIR DE DANSE IRLANDAISE.

(*Pendant ce temps paraît Jakmann en costume de courrier; des guêtres, une ceinture, une petite valise sur les épaules.*)

LORD FINGAR, *le prenant à part, et lui remettant plusieurs lettres et un écrin.*
Le jour commence à paraître;
Il faut porter à l'instant
Ces dépêches de ton maître :
Sois exact et diligent.
VICTOR, *de l'autre côté de la scène, bas, à sir Edouard.*
Je médite un coup de maître,
Au château je vous attends :
Là, je vous ferai connaître
Tous les piéges que je tends.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, *à Jakmann.*
Sois exact et fidèle;
Je me fie à ta foi.
JAKMANN.
Vous connaissez mon zèle,
Reposez-vous sur moi.
SIR ÉDOUARD, *à Victor.*
L'amant le plus fidèle
N'espère plus qu'en toi.
VICTOR, *gaiement.*
Comptez sur tout mon zèle,
Chantez, dansez, reposez-vous sur moi.

(*La danse continue; elle met en train tous les assistants, au point que le constable lui-même, et les plus récalcitrants, se mêlent parmi les danseurs, en répétant le chœur général.*)

BACCHANALE ET DANSE.

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons.

Que l'austère sagesse,
S'envolant dans les cieux,
Pour compagnons nous laisse
Les plaisirs et les jeux.

Au cliquetis du verre,
Au bruit, etc., etc.

Livrons-nous au délire
D'Apollon, de Bacchus :
Un flacon, une lyre,
Que nous faut-il de plus?

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons.

(*La toile tombe dans le moment le plus animé.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la salle d'armes du château de Butland. Au fond, une grande galerie qui tient toute la largeur du théâtre. A droite et à gauche, sur le troisième plan, deux grilles donnant sur des escaliers intérieurs. A droite, une table sur laquelle sont des flambeaux et un grand vase d'albâtre. Du même côté, et sur le premier plan, la porte d'une tour. Au-dessus de la porte, une croisée par laquelle on aperçoit de la lumière. A gauche, sur le premier plan, la porte d'un appartement.

SCENE PREMIERE.

STROUNN, BETTY.

(*Au lever du rideau Strounn est occupé à allumer un candélabre qui est sur la table. Betty, à droite, est à travailler.*)

BETTY. Comment! vous allumez déjà, mon père?

STROUNN. Tu le vois bien.

BETTY. La nuit est à peine venue.

STROUNN. J'aime à y voir clair, moi! Quand on est concierge d'un château aussi important que celui de Butland, quand on a une surveillance comme la mienne!..

BETTY. Surveiller, et qui donc?

STROUNN. Cela ne te regarde pas.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, CARILL, *portant des fleurs qu'il pose sur la table à droite.*

STROUNN, *brusquement.* Qu'est-ce que tu viens faire ici? qui est-ce qui t'a permis d'entrer dans cette salle, où personne ne doit mettre le pied?

CARILL. Votre fille y est bien.

STROUNN. C'est pour cela que je ne veux pas que tu y sois; vous êtes toujours ensemble.

CARILL. Si on peut dire cela!.. après l'absence de trois mois que mademoiselle Betty vient de faire, et qui a été cause que je séchais sur pied. Ce que c'est que l'amour!.. n'est-ce pas, mademoiselle Betty, que vous me trouvez maigri et enlaidi?

BETTY, *tendrement.* C'est vrai; pauvre Carill!

CARILL. Je ne vous ferai pas le même compliment; car vous me semblez encore plus jolie, ce qui est bien mal à vous, et ce qui prouve bien peu d'affection de votre part.

STROUNN. As-tu bientôt fini? au lieu de mettre ces fleurs dans ce vase.

CARILL. M'y voilà, père Strounn : comme jardinier du château, c'est mon ouvrage de tous les soirs.

BETTY, *à son père.* Comment! depuis trois mois que vous m'avez envoyée chez ma tante, on n'a pas manqué un seul jour de remplir ce grand vase de fleurs nouvelles... Et, dites-moi donc, mon père, pourquoi donc ça, pourquoi?..

STROUNN. Voilà déjà tes questions qui recommencent!

BETTY. Depuis trois mois que je ne vous ai rien demandé.

STROUNN. Oui, mais depuis trois jours que tu es revenue, tu t'en es bien dédommagée.

BETTY. Faut bien réparer le temps perdu; faut bien répondre à tous les gens du dehors, qui nous répètent toute la journée : « Mais que se passe-t-il donc au château de « Butland? tous les ponts sont levés; des hommes d'armes « sont postés nuit et jour à chaque entrée! » — Dame! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

CARILL. « Mais quelle est, nous disent les autres, cette

« voix plaintive qu'on entend du haut de la grande tour? « (*Mouvement de Stroun.*) Et pourquoi n'y a-t-il personne au château où l'on s'ennuie à périr? » Dame! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

STROUNN. C'est cela; voilà ce qu'il faut répondre à tous les curieux qui vous interrogent. (*Avec mystère, les amenant sur le devant du théâtre.*) Je vous l'ai déjà dit: c'est l'ombre de cette princesse Irlandaise qui mourut ici l'an dernier, d'une chute de cheval. Dès que la nuit vient, elle erre dans cette vieille tour jusqu'à ce qu'on renouvelle les fleurs que le feu duc, notre ancien maître, ne manquait jamais d'aller, au coucher du soleil, déposer sur sa tombe. (*On entend à l'œil-de-bœuf un prélude de harpe.*)

CARILL, *tremblant.* Voilà déjà son carillon qui commence. Ah! la, la!

BETTY, *feignant d'avoir peur.* Cela me fait toujours frissonner.

CARILL. Et moi, donc!

BETTY, *écoutant.* C'est singulier! on dirait cet air montagnard que nous chantions hier.

CARILL. Faut croire que le revenant aime cet air-là.

BETTY. Répétons-le, pour nous mettre bien avec lui.

AIR *avec accompagnement de harpe.*

CARILL, *tremblant.*
Tra, la, la, la, la...
BETTY, *gaiement.*
Tra, la, la, la, la.
MALVINA, *dans la tour, répétant les dernières notes.*
La, la, la, la.
(*La voix de Carill s'affaiblit par degrés.*)
BETTY.
Qu'as-tu donc? qui trouble tes sens?
CARILL.
C'est elle-même que j'entends.
Ecoutez.
MALVINA, *en dehors, reprenant le motif.*
Tra, la, la, la, la.

ENSEMBLE, *sur le même motif.*

STROUNN, *à part.*
De terreur il frissonne,
Et docile à ma voix,
Des ordres que je donne
Il ne rira plus, je le crois.
CARILL, *tremblant.*
Tra, la, la, la, la.
Je tremble, je frissonne
La force m'abandonne,
Et je n'ai plus de voix.
La, la, la, la.
BETTY, *riant.*
La, la, la, la.
De terreur il frissonne,
J' suis plus brave, je crois.
En mon cœur je soupçonne
D'où provient cette voix.
La, la, la, la, la.

CARILL. C'est fini, je n'approcherai plus de cette tour.

STROUNN, *à part.* C'est ce que je demande.

BETTY. Comment fait donc lord Fingar qui, toutes les semaines, dit-on, vient s'y enfermer pendant une heure?

CARILL. Ces mauvais sujets, ça ne craint rien.

STROUNN. Un mauvais sujet! un noble lord qui a doublé mes gages! Aussi, il aura du zèle, de la loyauté et du dévouement pour son argent.

BETTY. L'argent, l'argent! vous n'avez jamais que ce mot-là à dire.

STROUNN. C'est qu'il n'y a que celui-là qui ait du poids; les autres ne signifient rien. Et, pour que vous connaissiez mes intentions, apprenez que, depuis trois mois, on m'a promis deux cents guinées que j'espère bien toucher ce soir à minuit.

CARILL. Vous auriez deux cents guinées de capital!

STROUNN. Oui, mon garçon. Je n'en suis pas plus fier pour cela; mais, comme je n'aime pas les mésalliances, je ne veux donner ma fille qu'à quelqu'un qui en aura autant. L'égalité avant tout, voilà mes principes.

CARILL Et moi qui n'ai rien!

STROUNN. Ça ne m'empêche pas d'avoir pour toi une estime proportionnée à ta fortune. Tu seras toujours mon ami, sans que ça te coûte rien; mais, pour être mon gendre, tu sais à quel prix, arrange-toi là-dessus; (*Montrant Betty.*) et fais-lui tes adieux, pendant que je me chargerai de ces fleurs que je vais porter ce soir. (*A part.*) pour la dernière fois. (*Il entre par la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de la tour.*)

SCENE III.

BETTY, CARILL.

CARILL. Deux cents guinées! et où veut-il que je les trouve? que le diable l'emporte, lui, et ses... (*Se reprenant.*) Non, non, je ne dis pas ça, parce que, si le diable m'entendait, lui qui est près d'ici...

BETTY. Tu crois ça; mon Dieu, que t'es simple! Sais-tu, Carill, que si on voulait t'en faire accroire?..

CARILL. Dame, tu viens de l'entendre. Il faut que ton père soit bien hardi, lui qui n'a pas la conscience trop nette, de s'exposer ainsi à rencontrer dans la tour ce grand fantôme; il y a de quoi en mourir.

BETTY. Je serais donc morte, moi?

CARILL. Est-ce que tu l'as vu?

BETTY. De mes deux yeux. Depuis trois jours que je suis revenue auprès de mon père, j'ai deviné sans peine, à son embarras, qu'il y avait quelque mystère, et qu'il se jouait de moi. Dame! quand on me trompe, je prends ma revanche; retiens bien ça.

CARILL. C'est bon à savoir; si bien donc...

BETTY. Si bien donc qu'hier, en regardant par hasard (car moi, je regarde toujours), j'ai aperçu qu'on avait laissé une clé, (*Montrant celle à droite de l'acteur.*) et tiens, elle y est encore, crac, je suis entrée.

CARILL. Ah! mon Dieu! et tu as vu...

BETTY. Personne, qu'un grand chevalier armé de pied en cap.

CARILL. Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

BETTY. Rien, attendu que c'était une armure; celle du fameux Robert Bruce. Tout auprès, il y avait sur une table une mandoline, des crayons, des pinceaux, une grande armoire dorée avec des livres. Pendant que j'étais à examiner tout cela, j'entends un léger bruit. Je me blottis dans la cuirasse de Robert; d'une main je prends sa lance, de l'autre sa hache avec laquelle il fendait un homme en deux d'un seul coup, et, baissant la visière de son casque...

CARILL. O ciel!

DUO.

Seule, dans cette armure.
Et tu n'es pas morte de peur?
BETTY.
Pour obliger, je te le jure,
Betty toujours aura du cœur.
CARILL.
Et qu'as-tu vu de cette armure?
BETTY.
Ah! c'était un beau revenant.
CARILL.
Beau!
BETTY.
Charmant.
CARILL.
As-tu remarqué sa figure?
Avait-il l'air bien menaçant?
BETTY.
Non, vraiment, car ce revenant
Est une jeune prisonnière
Qu'à tous les yeux on cache dans la tour,



Type de Malvina.

CARILL.
Mais pourquoi donc un tel mystère!
Dans tout cela j'entrevois de l'amour.
BETTY.
Elle gémit, elle soupire :
Puis elle dit : Édouard! Édouard!
CARILL.
Vraiment!
Edouard, c'est le nom d'un amant.
BETTY.
Si nous pouvions soulager son martyre.
CARILL.
Si nous pouvions apaiser son tourment.
BETTY.
Mais comment?.. Comment?..

ENSEMBLE.

Charmante solitaire,
Parlez, que faut-il faire?
Ah! pour nous quel plaisir
De pouvoir vous servir!
BETTY.
Voyons, cherchons.
CARILL.
Cherchons quelque moyen.

BETTY.
Voyons, cherchons.
CARILL.
Pour moi, je ne vois rien.
BETTY.
Si l'on pouvait...
CARILL.
Par une lettre...
BETTY.
Oui, mais comment?
CARILL.
La lui remettre.
BETTY.
Et ce billet...
CARILL.
Qui le fera?
BETTY.
Il a raison...
CARILL.
Qui l'écrira?
BETTY.
Qui l'écrira?
CARILL.
Ce n'est pas moi,

BETTY.

Tu n'écris pas?

CARILL.

Pas plus que toi.

BETTY.

C'est tout au plus si je sais lire.

ENSEMBLE.

Que ferons-nous? ah! quel martyre!
Quoi! nous ne la servirons pas!
Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras!
Charmante solitaire,
Parlez, que faut-il faire?
Ah! pour nous quel plaisir
De pouvoir vous servir!

CARILL. Eh bien! puisque nous ne trouvons rien, c'est égal. En arrivera ce qu'il pourra, il faut toujours essayer; en avant! (*On entend une grosse cloche, et Carill fait un pas en arrière.*)

BETTY. Eh bien! tu recules déjà?

CARILL. Non, c'est l'habitude. (*Allant près de la porte.*) Père Strounn, on sonne.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, STROUNN.

STROUNN, *sortant de la tour à gauche.* Je l'ai bien entendu; marche devant pour m'éclairer, et surtout n'approche jamais de cette tour, pas plus que Betty, ou sinon... vous m'entendez. (*Il sort, précédé par Carill, qui a pris la lanterne.*)

SCENE V.

BETTY, *seule.* Mon père veut m'effrayer et me donner le change sur la belle inconnue! On la trompe, c'est sûr, on a trompe tout comme moi; nous autres jeunes filles, on ne fait plus que ça; mais heureusement j'ai de la tête, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

« Prends garde à toi, me répète mon père ..
« Tous les amants sont des monstres affreux :
« Fuis leurs discours; aucun d'eux n'est sincère,
« Crains de l'amour le poison dangereux.
« Ah! tu serais perdue à l'instant même,
« S'il t'arrivait d'aimer... » Croyez donc ça. .
J'aime Carill; oui, je l'aime... je l'aime,
Et pourtant me voilà,
Oui, me voilà,
Me voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

« Modeste fleur brillait dans la prairie,
« On admirait sa native blancheur;
« Des papillons les baisers l'ont flétrie,
« Elle a perdu sa beauté, sa fraîcheur...
« Ma fille, hélas! même sort te menace,
« S'il t'arrivait jamais... » Croyez donc ça...
Carill m'embrasse; il m'embrasse, il m'embrasse,
Et pourtant me voilà,
Oui, me voilà,
Me voilà.

SCÈNE VI.

BETTY, STROUNN, CARILL, VICTOR, *habillé en courrier il a de larges favoris et est couvert d'un manteau qu'il dépose en entrant.*

STROUNN. Par ici! par ici! monsieur le messager.

VICTOR. Ouf! je n'en peux plus; je suis bien en retard; j'ai cru que je n'arriverais jamais; je me suis perdu dans vos montagnes... (*A part.*) Maudit pays, pour mener une intrigue!

STROUNN. Oh! l'accès du château n'est pas facile.

VICTOR, *s'essuyant le front.* A qui le dites-vous?

STROUNN. Surtout quand on vient pour la première fois, car je ne vous ai pas encore vu.

VICTOR. Non, ce n'est pas moi qui d'ordinaire porte les messages de Milord; c'est Jakmann, son coureur.

CARILL. Oui, M. Jakmann, un poltron.

STROUNN. Qui est déjà venu une fois.

VICTOR. Et qui n'y reviendra pas une seconde, parce qu'il paraît que dans la dernière expédition dont on l'avait chargé, il a rencontré deux pillards, qui, le pistolet sur la gorge, lui ont pris ses dépêches; ce qui lui a fait plus de peur que de mal; et depuis ce temps, c'est moi qui ai pris sa place. (*Lui donnant une lettre.*) Voilà ce que Milord mon maître m'a ordonné de vous remettre.

STROUNN. C'est bien... y a-t-il réponse?

VICTOR. Je l'ignore; lisez.

STROUNN, *lisant de manière à ce que Victor seul l'entende.* « Brave et honnête concierge, c'est aujourd'hui à « minuit que je me marie, et que tu auras la récompense « promise. » (*S'interrompant.*) Neuf heures viennent de sonner, ainsi ça ne sera pas long. (*Continuant.*) « Afin « que tout soit prêt pour la cérémonie, envoie sur-le- « champ à l'abbaye de Saint-Dunstan; car, d'après le tes- « tament de mon oncle, c'est dans cette chapelle, et non « loin de l'endroit où ses cendres reposent, qu'il veut que « ce mariage soit célébré. » (*S'interrompant.*) A Saint-Dunstan; un quart de lieue d'ici, on y enverra. (*Continuant.*) « Prépare en outre, au château, un excellent sou- « per; » ça, j'y ai déjà songé « car j'attends cette nuit « une vingtaine d'amis intimes que j'ai invités au ban- « quet de mes noces. Qu'ils soient reçus dans le château « de Butland avec tout l'appareil et le cérémonial des an- « ciens seigneurs irlandais. Que tous nos vassaux soient « en costume, et que les ménestrels du pays entonnent « au dessert le chant nuptial. » Des ménestrels! je ne connais dans le canton que Tom et Cuddy, deux ivrognes, des chanteurs excellents, à la voix près. Carill, cours à la chaumière, et amène-les ici, au château, dans leur ancien costume.

BETTY. Comment! vous voulez qu'à une pareille heure, ce pauvre Carill...

VICTOR. Mam'selle Betty s'y intéresse. (*A part.*) C'est bon à savoir.

STROUNN, *à Carill.* Eh bien! tu n'es pas parti?

CARILL. Si vraiment, j'y cours. (*Il sort.*)

SCENE VII.

STROUNN, VICTOR, BETTY, *qui se tient à l'écart.*

VICTOR, *prenant Strounn à part.* Il y a un autre message plus important.

STROUNN. Qu'est-ce donc?

VICTOR. Cet écrin, et ces tablettes, que Milord m'a dit de présenter moi-même à la jeune lady.

STROUNN, *l'entraînant du côté opposé à celui où est Betty.* Silence! ah! il vous a dit... il a donc bien de la confiance en vous?

VICTOR. Si on n'en avait pas en son premier valet de chambre! un valet de chambre est un ami à qui on donne des gages, voilà tout. Daignez donc me conduire auprès de Malvina de Morven.

STROUNN. Impossible dans ce moment.

VICTOR. Et pourquoi?

STROUNN. Il y a aujourd'hui trois mois qu'elle a perdu le duc de Catdheral, son oncle, qu'elle aimait beaucoup, et elle veut passer cette journée dans la solitude et la prière.

VICTOR. Oui, mais moi, c'est différent; elle peut toujours recevoir...

STROUNN. Personne, que les jeunes filles du pays, qui, selon la coutume, et une heure seulement avant le mariage, viendront la prendre pour aller en pèlerinage à Saint-Dunstan.

VICTOR, *à part, avec dépit.* Ce soir à onze heures, il sera bien temps!

STROUNN. Mais donnez toujours, je vais lui remettre de la part de Milord cet écrin.

VICTOR, *vivement.* Et ces tablettes.

STROUNN. Je m'en charge.

VICTOR, *à part.* Allons, elle aura du moins de nos nouvelles. (*Haut.*) Mais, de grâce, ne tardez pas.

STROUNN. Vous êtes bien pressé; on y va, soyez tranquille, on y va. (*Il s'approche de la porte à gauche, qui est celle de la tour. En ce moment on sonne en dehors; il s'arrête.*) Allons, voilà qu'on sonne encore à la grande porte; j'y cours, je ne peux pas être partout. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

VICTOR, BETTY, *ensuite* STROUNN.

VICTOR, *à part.* Qui diable cela peut-il être? (*Courant à Betty qui est assise sur le fauteuil à gauche et qui travaille.*) Ma belle enfant!

BETTY, *effrayée.* Ah! mon Dieu! ce monsieur, qu'est-ce qu'il a donc?

VICTOR. Les moments sont précieux; j'ai un maître qui est jeune, riche, généreux. Il sait que vous aimez Carill...

BETTY. Comment, Monsieur, ça se sait?

VICTOR. Et je vous réponds de votre mariage, si vous voulez l'aider dans le sien, avec la belle Malvina, qui gémit là, dans cette tour.

BETTY. Votre maître! est-ce M. Édouard?

VICTOR. Justement; vous le connaissez?

BETTY. Non; mais l'autre jour la prisonnière a prononcé son nom en soupirant.

VICTOR. Elle pense à nous, et elle soupire; vivat!

BETTY. Elle est donc bien à plaindre?

VICTOR. Autant que possible.

BETTY. Séparée de celui qu'elle aime?

VICTOR. Par un tyran jaloux, c'est toujours comme ça.

BETTY. Là, je m'en doutais. Et même avant de vous avoir vu, nous avions formé, Carill et moi, le projet de les secourir.

VICTOR. Il serait vrai! O généreux enfants! on peut donc se fier à Carill?

BETTY. Comme à moi-même.

VICTOR. Cela suffit, je le verrai... Mais, en attendant, répétez à la belle prisonnière que sir Edouard Acton vient ici pour la délivrer; qu'abusée par des apparences, elle s'est crue trahie; mais que mon maître l'aime toujours, qu'il est toujours fidèle.

BETTY. Est-ce que ça peut être autrement?

VICTOR. Jamais! (*On entend plusieurs sons de cor. Victor, courant à la fenêtre.*) Dieu! c'est lord Fingar, entouré de ses vassaux.

BETTY. C'est lui qui vient d'arriver : il a devancé ses convives.

VICTOR, *reprenant son manteau et voulant sortir par le fond.* S'il me voit, tout est perdu!

BETTY. Pas par là, vous le rencontreriez. (*Lui montrant la grille.*) Cette porte conduit dans la grande cour, de là dans la campagne.

VICTOR. Merci, ma belle enfant. Surtout, prévenez la prisonnière. (*Il sort.*)

BETTY. Je m'en charge. (*Second son de cor.*)

STROUNN, *entrant par le fond.* Eh bien! que fais-tu là?

BETTY, *tout émue.* Mes adieux au valet de chambre de Milord, qui vient de partir.

STROUNN, *la regardant.* Quelle émotion! Vous avez fait bien vite connaissance; que sera-ce donc quand vont arriver tous ces jeunes seigneurs, dont le seul état est de conter fleurette aux jeunes filles! Faites-moi le plaisir d'entrer là, dans cette pièce écartée, dans le salon de Robert Bruce, où personne n'ira vous trouver.

BETTY, *à part.* Et la belle inconnue, comment la prévenir?

STROUNN, *la poussant.* Allons, allons, dépêchons.

BETTY, *entrant dans le cabinet.* Comment, mon père, vous ne vous en rapportez pas à mes principes?

STROUNN, *fermant la porte.* Si, vraiment, des principes et un tour de clé : voilà la sauvegarde de l'innocence et de la vertu; un second tour.

—

SCENE IX.

LORD FINGAR, *précédé de* MONTAGNARDS *jouant de la cornemuse.*

LE CHŒUR.

Gloire au maître de ce domaine!
Honneur au seigneur châtelain!
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

PREMIÈRE FILLE, *présentant des fleurs.*

Qu'il accepte aujourd'hui l'offrande
Et l'hommage de ses vassaux!

DEUXIÈME FILLE.

Que les anciens airs de l'Irlande
Avec nous disent aux échos :

LE CHŒUR.

Gloire au maître de ce domaine!
Honneur au seigneur châtelain!
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

LORD FINGAR. Assez, assez. (*A Strounn.*) Eh bien! mon brave puritain, mon honnête geôlier, tout est-il prêt au château?

STROUNN. Pas encore; ce n'est pas ma faute, mais celle de votre messager, qui vient d'arriver.

LORD FINGAR. Lui que j'avais fait partir au point du jour! ce paresseux de Jakmann!

STROUNN. Mais, ce n'était pas Jakmann.

LORD FINGAR. Et qui donc?

STROUNN. Monseigneur sait bien que c'était son premier valet de chambre.

LORD FINGAR, *étonné.* Mon valet de chambre! fais-le venir, je ne serais pas fâché de le connaître.

STROUNN. Il sort à l'instant même du château. Il voulait absolument parler à Milady.

LORD FINGAR. Et tu l'as souffert?

STROUNN. Non, vraiment. Mais il se disait chargé de votre part de cet écrin et de ces riches tablettes.

LORD FINGAR. Cet écrin, c'est bien le mien. Mais ces tablettes... (*Aux paysans.*) Laissez-nous, mes amis! (*Les paysans sortent.*) Instruis lady Malvina de mon arrivée.

STROUNN. Oui, Milord. (*Il sort.*)

—

SCENE X.

LORD FINGAR, *seul.* Qu'est-ce que cela signifie? quelques mots au crayon. (*Ouvrant les tablettes.*) « Malvina, ce soir, à minuit, vous appartenez à un autre; et cependant celui qu'autrefois vous aimiez vous adore toujours. Daignez le voir, daignez l'entendre : il bravera tout pour arriver jusqu'à vous... » (*S'interrompant.*) C'est ce que nous verrons. (*Continuant.*) « Quelque déguisement qu'il prenne, cette écharpe bleue, qu'autrefois il reçut de vous, saura le faire reconnaître à vos yeux. » Point de signature, et aucun autre indice. Je ne reviens point de ma surprise. J'arrivais pour triompher, et il faudra combattre.

Eh bien! par saint Dunstan, je ne demande pas mieux. Allons, point de bruit, point d'éclat; il ne s'agit que de défendre la place pendant trois heures encore et la victoire est à moi. Mais quel est donc le téméraire qui ose me la disputer? C'est un de nos convives d'hier au soir, j'en suis sûr. C'est un ami, je le reconnais là; mais lequel? j'en ai tant! et moi qui les ai tous invités; eh bien! tant mieux, j'aurai des témoins de mon triomphe... Mais on vient.

—

SCÈNE XI.

LORD FINGAR, MALVINA, *en robe de velours noir et couverte d'un voile.*

MALVINA. Je pensais bien, Milord, que ce soir je recevrais votre visite.

LORD FINGAR. Vous devez, ma belle cousine, vous douter de mon impatience. Eh quoi! même le jour de mon bonheur ne quitterez-vous pas ces habits de deuil?

MALVINA. Demain, Milord, je vous le promets.

LORD FINGAR, *souriant.* Au moins, consentez à lever ce voile que vous vous obstinez à toujours garder.

MALVINA. Milord...

LORD FINGAR. Je sais qu'il vous rappelle les vœux que vous vouliez prononcer; mais comme heureusement vous avez renoncé à de pareilles idées, je demande en grâce qu'aujourd'hui, pour moi seul...

MALVINA, *levant son voile.* Vous le voulez?

LORD FINGAR. Combien vous êtes bonne! (*La regardant.*) Mon admiration vous paiera de votre complaisance; ne rougissez pas, un pareil langage est permis à un amant, à un époux, car dans quelques heures vous allez m'appartenir.

DUO.

LORD FINGAR.

A minuit l'hymen nous engage,
A minuit vous serez à moi.

MALVINA.

A minuit l'hymen qui m'engage
Vous donne et ma main et ma foi.

LORD FINGAR.

Aucun regret, aucun nuage
Ne troublera ce doux lien?

MALVINA.

Mais, Milord, pourquoi ce langage?

LORD FINGAR.

On m'avait dit... je n'en crois rien,
On m'avait dit qu'un autre hommage
Vous fut adressé.

MALVINA.

J'en conviens.
De mon cœur il n'était pas digne;
J'ai dû l'oublier à jamais.

LORD FINGAR.

Ah! pour moi quel bonheur insigne!
A jamais!

MALVINA.

A jamais!
Tels sont les serments que j'ai faits.

ENSEMBLE.

MALVINA, *à part.*

Toi dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
De ma souvenance
Il faut te bannir.
Mon cœur te pardonne;
Mais l'honneur m'ordonne
De fuir à jamais
L'ingrat que j'aimais.

LORD FINGAR.

O douce espérance!
Heureuse inconstance!
Tout semble d'avance
Combler mes désirs.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

LORD FINGAR.

Une grâce, une seule encore.

MALVINA.

De moi qu'exigez-vous?

LORD FINGAR.

Pardon,
De ce rival qui vous adore
Ne puis-je connaître le nom?

MALVINA, *troublée.*

Son nom?..
De mon cœur et de ma pensée
Quand j'ai juré de l'exiler,
Faut-il par vous être forcée,
Hélas! à me le rappeler?

LORD FINGAR.

Non, non, je n'en veux plus parler.

MALVINA, *à part.*

Toi, dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
Je dois te bannir
De mon souvenir.
Mon cœur te pardonne, etc., etc., etc.

LORD FINGAR.

O douce espérance!
De son inconstance,
L'heureux souvenir
Saura me servir.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR.

C'est à minuit
Qu'amour m'appelle;
C'est à minuit
Qu'on nous unit.
Moment charmant!
Voici l'instant.
L'amour, la nuit,
Tout me sourit.

MALVINA.

Mon cœur frémit,
Peine cruelle!
C'est à minuit
Qu'on nous unit.
Ah! quel tourment!
Voici l'instant;
Et de dépit
Mon cœur gémit.

LORD FINGAR, *à part.* Je crois, d'après cet entretien, qu'il reste peu d'espoir au bel inconnu, et je lui défie bien maintenant d'oser rien entreprendre. (*On entend en dehors un prélude de harpe.*)

MALVINA. D'où viennent ces accents qui pénètrent jusqu'ici?

STROUNN, *entrant.* Ce sont les ménestrels que Milord a fait demander pour ce soir, et qu'on a eu assez de peine à trouver. Tom et Cuddy, les deux plus anciens, ont quitté le pays, et Carill n'a pu avoir que ces deux-là qui leur ont succédé, et qui peut-être ne sont pas bien forts. Ils demandent si Milady désirerait les entendre.

MALVINA. Volontiers.

LORD FINGAR, *vivement, à Strounn.* Fais-les entrer. (*A part.*) Allons, allons, c'est un bon signe : sa mélancolie ne demande pas mieux que de s'égayer.

—

SCENE XII.

LORD FINGAR ET MALVINA, *s'asseyant à gauche;* VICTOR ET SIR ÉDOUARD, *habillés en ménestrels, longue barbe grise, et large toque qui leur couvre la moitié du visage : ils sont amenés par* CARILL.

STROUNN. Entrez, entrez.

CARILL. Oui, oui; n'ayez pas peur. (*Apercevant Fingar, et Malvina, qui vient de baisser son voile.*) Qu'est-ce que j'ai vu là?

STROUNN. Silence, écoute sans regarder.

ÉDOUARD, *bas, à Victor.* C'est elle!

VICTOR, *de même.* Prenez garde.

LORD FINGAR, *à Strounn.* Donne-leur cette bourse, et dis-leur de commencer.

STROUNN, *passant entre eux deux et donnant la bourse à Edouard.* Jongleurs, voici Milady et Milord qui vous font l'honneur de vous entendre.

VICTOR, *à part.* Ah! Milord est de trop.

ÉDOUARD, *qui a pris la bourse.* Nous payer pour le tromper! il y a conscience; (*La donnant à Carill.*) tiens, prends encore cela.

CARILL, *à part.* Et de deux! me voilà doté.

MALVINA, *à Edouard.* Quelle est cette ballade dont nous avons entendu le prélude?

EDOUARD, *déguisant sa voix.* C'est un ancien fabliau du temps des croisades. (*Il s'accompagne sur la harpe.*)

ROMANCE.

Dans les beaux vallons de Clarence,
Au fond de son noble castel,
La dame d'un preux ménestrel
Exprimait, hélas! sa souffrance...

VICTOR, *achevant l'air.*

Quand elle entend, près de la tour,
Un ménestrel disant ce chant d'amour:
Pour la patrie
Quitter sa mie,
C'est un devoir;
Mais quel délire,
Quand on peut dire:
Vais la revoir!

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, *se levant, et observant les ménestrels.*

De cet air la douce langueur
Porte le trouble dans son cœur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

ÉDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR.

Pour lui quel moment enchanteur!
Mais cachez bien votre bonheur.

STROUNN.

Il chante bien pour un jongleur;
L'argent leur a donné du cœur.

CARILL, *montrant la bourse.*

Ah! c'est un habile chanteur!
Surtout quand ils chantent en chœur.

DEUXIÈME COUPLET.

ÉDOUARD.

Il est enfin près de sa belle.
Il tremble, il n'ose lui parler...
Mais à ses yeux il fait briller
Ce talisman qu'il reçut d'elle.

(*Il tire de son sein une écharpe bleue, qu'il tâche de faire voir à Malvina. Celle-ci, pensive et rêveuse, la tête appuyée sur sa main, ne jette pas les yeux de ce côté.*)

Gage charmant, gage d'amour,
Que sur son cœur il portait nuit et jour.

LORD FINGAR, *l'apercevant.*

En croirai-je mes yeux!
Mon rival en ces lieux!

VICTOR ET ÉDOUARD.

Pour la patrie
Quitter sa mie,
C'est un devoir;
Mais quel délire,
Quand on peut dire:
Vais la revoir!

ENSEMBLE

LORD FINGAR.

De la prudence... et dans mon cœur
Cachons mon trouble et ma fureur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

ÉDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR, CARILL ET STROUNN, *examinant lord Fingar.*

Quel coup soudain trouble son cœur?
D'où vient sa secrète fureur?
Oui, dans ses yeux est la fureur.

LORD FINGAR. C'est bien. Vous êtes d'habiles ménestrels, qui serez récompensés comme vous le méritez; mais il faut avant tout leur donner quelque repos dont ils ont besoin. (*A part.*) Lequel des deux est mon rival? (*A Strounn, montrant Victor.*) Conduis celui-ci (*Bas.*) dans le caveau de la tour. Mets-le sous les verrous, et reviens aussitôt.

STROUNN. Oui, Milord.

LORD FINGAR, *passant près de Carill et lui montrant Edouard.* Conduis celui-là (*A voix basse.*) dans la prison du château. Enferme-le à double tour, et apporte-moi la clé.

CARILL. Oui, Milord.

LORD FINGAR. Adieu, mes braves gens, au revoir. Milady vous remercie; et moi je vous promets, après la fête, une récompense toute particulière. (*Victor sort par la gauche, emmené par Strounn; et Edouard par la droite, emmené par Carill.*)

SCENE XIII.

LORD FINGAR, MALVINA.

MALVINA. Écoutez ce bruit de chevaux, ces voix confuses.

LORD FINGAR. Ce sont mes amis qui arrivent. (*A part.*) Je suis bien en train de les recevoir! (*Haut.*) De jeunes seigneurs irlandais, qui ont voulu assister à notre bonheur. Restez, je vous en prie.

MALVINA. Daignez m'en dispenser. Je vous laisse avec eux, et vous demande à ne paraître qu'au moment de la cérémonie, quand les jeunes filles du pays viendront me prendre pour aller à Saint-Dunstan. (*Elle ouvre la porte du cabinet à droite et la referme sur elle.*)

SCENE XIV.

LORD FINGAR, STROUNN; *peu après* CARILL.

STROUNN. Notre gaillard est en lieu sûr; une bonne porte doublée en fer, et deux verrous tirés sur lui.

LORD FINGAR. C'est bien.

STROUNN. Nous saurons qui il est.

LORD FINGAR. Plus tard. L'essentiel était de les éloigner de Malvina, de les tenir séparés; car, tout à l'heure, si j'avais éclaté, si je leur avais arraché ce déguisement, ils se reconnaissaient, ils s'expliquaient, et peut-être se raccommodaient.

CARILL, *entrant.* Vos ordres sont exécutés; la prison est bien fermée, et voici la clé.

LORD FINGAR. A merveille. Maintenant, monte à cheval, et ventre à terre jusqu'à Dublin.

STROUNN. Lui?

LORD FINGAR. Non, toi; c'est plus sûr.

STROUNN. Que voulez-vous donc faire?

LORD FINGAR. J'ai ma réputation à soutenir, et aux yeux de mes amis, témoins du combat, il ne s'agit pas seulement de vaincre, il faut vaincre galement. Cours chercher messire Jobson, le constable. Dis-lui que deux voleurs, dont on s'est emparé, ont tenté de s'introduire dans le château; qu'il vienne les saisir, et les conduire, sous bonne escorte, cette nuit même, à Dublin, tandis que nous boirons ici au succès de leur ruse.

STROUNN. Je comprends. Vous aurez ainsi, dans deux heures, la belle milady, l'héritage, et les rieurs de votre côté. (*A part.*) Et moi, mon or.

LORD FINGAR. A merveille. Mais pars vite. (*Il écoute.*) Je les entends. (*Stroùnn sort.*)

LE CHŒUR, *en dehors.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
La belle nuit! la belle fête!
Ne songeons qu'à nous divertir;
La nuit est l'heure du plaisir.

LORD FINGAR.

Je connaîtrai le téméraire
Que je retiens sous les verrous;
S'il en manque un au rendez-vous,
C'est mon rival, la chose est claire,
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

PLUSIEURS CONVIVES, *entrant.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête! etc., etc.

LORD FINGAR, *cherchant.*

Serait-ce Walter ou Falgar?
Eh! non, non, je les vois paraître!
Serait-ce ce fou de Duncar?
Non, le voici... Qui peut-il être?
Ils s'offrent tous à mon regard.

LE CHŒUR.

La belle nuit! la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!

LORD FINGAR, *regardant.*

Je n'aperçois point sir Edouard...
A l'aspect des traits de ma belle,
Moi, je l'ai vu tressaillir,
Malgré lui, se troubler, rougir.
Oui, oui, c'est lui, tout le décèle.
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

SIR ÉDOUARD, PLUSIEURS LORDS, ET VALETS *en différentes livrées.*

(*Ils entrent gaiement et reprennent en chœur.*)

La belle nuit, la belle fête! etc., etc.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête.
Les voilà tous, les voilà tous,
Aucun ne manque au rendez-vous.
(*Moment de silence général.*)

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

La belle nuit, la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
Gaîment célébrons tour à tour
L'amitié, l'hymen et l'amour.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête,
Ils sont tous présents à la fête.
Quel est donc ce héros d'amour
Que je retiens là dans la tour?

CARILL, *à Edouard.*

Il vous croit toujours dans la tour.
Qui ne rirait d'un pareil tour?

LORD FINGAR, *à part.*

Quel que soit cet amant fidèle,
Le constable va le saisir.
(*A ses amis, à demi-voix, et les formant en cercle.*)
Apprenez tous une nouvelle
Qui doit tantôt vous divertir.

TOUS.

Ah! parlez, parlez, quelle est-elle?

LORD FINGAR.

Afin de me ravir ma belle,
Sachez donc qu'un audacieux
S'était introduit dans ces lieux...
Mais ce n'est pas moi qu'on abuse:
Nous avons découvert la ruse.

ÉDOUARD, *à part.*

O ciel!

TOUS.

Ah! le tour est joyeux.

ÉDOUARD, *à lord Fingar, en riant.*

Et comment?

LORD FINGAR.

Ma belle maîtresse,
Qui tout bas se rit de ses feux,
(*Montrant les tablettes qu'il tire de sa poche.*)
M'a prévenu de sa tendresse
Et de ses complots amoureux.

ÉDOUARD, *à part.*

Qu'entends-je! ô perfidie extrême!
(*En riant, à Fingar.*)
Eh quoi! vraiment! c'est elle-même!

LORD FINGAR, *riant.*

J'ai, pour punir les conjurés,
D'autres moyens que vous saurez.
L'intrépide rival s'est enferré lui-même.

DUNCAN.

Mais quels accents ont retenti?

LORD FINGAR.

Ce sont les filles du village
Qui viennent chercher Milady,
Pour un pieux pèlerinage...
Nous les suivrons à Saint-Dunstan.

LE CHŒUR.

Des jeunes filles, c'est charmant!

DUNCAN.

Escorter ainsi l'innocence,
Est-il un plus aimable emploi!

LORD FINGAR, *à demi-voix.*

Soyez sages, de la prudence;
Messieurs, Messieurs, imitez-moi.
Je les entends.
(*Les portes du fond s'ouvrent; paraissent toutes les jeunes filles de la contrée, avec des vêtements, des voiles blancs et des couronnes de roses.*)

LE CHŒUR.

Dans ce riche domaine,
O noble châtelaine,
Vous que l'hymen enchaîne
Par des nœuds solennels,
La cloche solitaire
Résonne au monastère...
L'heure de la prière
Nous appelle aux autels.
(*La porte à droite s'ouvre, et Malvina paraît couverte de son voile.*)

LORD FINGAR.

Voici Malvina qui s'avance.

WALTER.

Dans sa taille quelle élégance!

ÉDOUARD, *à part*

Sachons modérer mon courroux.

DUNCAN.

Pourquoi donc ce voile sévère
Nous cache-t-il ses traits si doux?

LE CHŒUR DE JEUNES FILLES.

(*A Malvina.*)
On nous attend au monastère;
Venez y prier avec nous.

LORD FINGAR, *à Malvina.*

Venez m'y nommer votre époux.

ÉDOUARD, *s'approchant de Malvina et à voix basse.*

Perfide! infidèle!
(*Le voile de Malvina se relève un moment, et l'on aperçoit sous ce vêtement Betty, qui dit vivement à Edouard:*)
Rassurez-vous, ce n'est pas elle.

ÉDOUARD.
Que vois-je! ô surprise nouvelle!
J'en suis muet d'étonnement.
LORD FINGAR.
A Saint-Dunstan l'on nous attend;
Partons, partons en silence,
Respectons son recueillement.
DUNCAN ET LE CHOEUR.
Escorter ainsi l'innocence,
Ah! c'est divin! ah! c'est charmant!
LORD FINGAR ET LE CHOEUR.
Amis, suivons-les en silence.
Respectons son recueillement.
Oui, suivons-les bien doucement,
Faisons silence,
Silence!
Silence!

(Toutes les jeunes filles, Betty en tête, sortent par le fond du théâtre. Édouard, interdit, regarde autour de lui sans pouvoir s'expliquer ce mystère. Lord Fingar lui prend la main et le force à le suivre. Les autres officiers sortent avec eux. Carill, pendant que ce cortége défile, se tient sur le devant de la scène dans un grand recueillement; Betty, en passant auprès de lui, relève son voile un instant, pour s'en faire reconnaître; mais il reste toujours les yeux baissés, et ne peut apercevoir les signes qu'elle lui fait.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour de l'abbaye de Saint-Dunstan. Au fond, vers la gauche, le monastère, dont on n'aperçoit que les deux dernières fenêtres, et qui se termine par une tour assez élevée, au milieu de laquelle est un cadran gothique. Au fond, vers la droite, des ruines entourées d'arbres et de verdure, d'un aspect pittoresque. A gauche, sur le premier plan, une espèce d'oratoire où l'on arrive par un escalier de quelques marches : sur le côté, vis-à-vis, un pilier en ruines. Une croisée gothique fait face au spectateur. Tout ce riche paysage est éclairé par la lune.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul.*

RÉCITATIF.

Voici de Saint-Dunstan l'antique monastère,
Où vient de pénétrer ce cortége pieux.
Que faut-il craindre, hélas! que faut-il que j'espère?
Est-ce un songe, une erreur dont s'abusaient mes yeux?
Ou pour me secourir, un ange tutélaire
Auprès de moi veille-t-il en ces lieux?
(Il regarde autour de lui, écoute quelques instants.)

CANTABILE.

Je n'entends rien que le feuillage
Par le vent du soir agité,
Et des pâtres du voisinage
Les chants par l'écho répétés.
L'astre des nuits sur l'ermitage
Répand une douce lueur;
Tout repose en ce lieu sauvage!
Partout le calme, hors dans mon cœur.
O mortelle souffrance!
Je frémis et j'attends;
Chaque instant qui s'avance
Redouble mes tourments.
(Regardant le cadran de la tour, qui dans ce moment est éclairé par la lune.)

CAVATINE.

Une heure! hélas, une heure encore,
Et je perds celle que j'adore!
Heure fatale à mes amours,
Un seul instant suspends ton cours.
Au gré de mon attente,
Que l'aiguille plus lente
Marche plus doucement!
Un instant, je t'en prie.
Dussé-je, heureux amant,
Payer ce seul instant
Du reste de ma vie.
Heure fatale à mes amours,
Suspends encor, suspends ton cours!

Et Victor dont je n'ai point de nouvelles! et cette jeune fille que je n'ai jamais vue! cette fausse Malvina qui semble me protéger, où est-elle?

SCÈNE II.

ÉDOUARD, BETTY.

BETTY, *ouvrant la fenêtre grillée de l'oratoire qui fait face aux spectateurs.* Près de vous.

ÉDOUARD. Mon ange tutélaire, vous voilà; que se passe-t-il donc?

BETTY. Je venais vous le demander.

ÉDOUARD. A moi?

BETTY. Eh! oui, sans doute; j'ai bien peur! j'ai fait dire à lord Fingar, qui s'imagine toujours que je suis Milady, que jusqu'au moment de la cérémonie je voulais rester seule dans cet oratoire, où je suis renfermée à double tour. On m'a laissé pour m'amuser la harpe de madame la supérieure, à laquelle je me garderai bien de toucher, et pour cause... Ainsi, dépêchez-vous de me délivrer ou tout va se découvrir; je ne compte que sur votre protection.

ÉDOUARD. Et moi qui comptais sur la vôtre! Qui êtes-vous?

BETTY. Betty.

ÉDOUARD. La bonne amie de Carill?

BETTY. Justement. Allez, Milord, votre mariage nous donne assez de mal. D'après les ordres de monsieur votre valet, dont je ne sais pas le nom...

ÉDOUARD. Victor! c'est lui qui a mené tout cela.

BETTY. J'ai prévenu la prisonnière qu'on la trompait, que vous l'aimiez toujours, que vous lui seriez fidèle... c'est vrai, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Je te le jure.

BETTY. A la bonne heure; car je ne voudrais pas mentir, surtout pour un autre; ah! si c'était pour mon compte.

ÉDOUARD. Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

BETTY. Que si on pouvait lui en donner la preuve, peut-être n'épouserait-elle pas lord Fingar.

ÉDOUARD. Et comment lui parler? comment me justifier à ses yeux?

BETTY. C'est pour vous en donner les moyens qu'elle a consenti à changer de costume avec moi.

ÉDOUARD. Et tu ne me l'as pas dit!

BETTY. Est-ce que je le pouvais devant tout ce monde?

ÉDOUARD. Où est-elle?

BETTY. Au château de Butland.

ÉDOUARD. Et Victor?

BETTY. Au château de Butland, sous les verrous.

ÉDOUARD, *regardant le cadran.* Et onze heures ont déjà sonné! N'importe, j'y retourne; un mot encore.

BETTY, *refermant la fenêtre.* On vient; prenez garde.

—

SCÈNE III.

LORD FINGAR ET STROUNN, *venant de la droite;* ÉDOUARD, *se cachant derrière le pilier gothique.*

ÉDOUARD, *à part.* C'est Fingar!

LORD FINGAR, *vivement, à Strounn.* Tu arrives de Butland?

STROUNN. Oui, Milord.

ÉDOUARD. Grand Dieu! écoutons.

LORD FINGAR. Avec le constable?

STROUNN. Oui, Milord.



ÉDOUARD. Dieu! Malvina!

LORD FINGAR. Et vous ramenez les deux prisonniers?

STROUNN. Oui, Milord, jusqu'à un certain point.

LORD FINGAR. Que veux-tu dire?

STROUNN. Que l'un d'eux n'y est plus.

LORD FINGAR. O ciel

STROUNN. Et que l'autre a disparu.

ÉDOUARD, *à part*. Victor est sauvé.

LORD FINGAR, *à Strounn*. Misérable!

STROUNN. Ne vous fâchez pas, ce n'est rien encore; où est lady Malvina?

LORD FINGAR. Elle vient d'arriver avec nous à Saint-Dunstan, et elle est là, dans cet oratoire dont j'ai la clé.

STROUNN. Vous en êtes sûr? (*En ce moment Betty, qui a rouvert la fenêtre, promène son doigt sur la harpe en faisant des gammes du haut en bas.*)

LORD FINGAR. L'entends-tu?

STROUNN. C'est juste, je reconnais sa brillante exécution.

LORD FINGAR. Pourquoi cette demande?

STROUNN. C'est qu'il paraît que cette nuit on enlève tout le monde, jusqu'à ma fille...

LORD FINGAR. Que dis-tu?

STROUNN. Que j'avais aussi enfermée moi-même, à double tour, dans le salon de Robert Bruce, et qui a disparu avec les deux prisonniers.

LORD FINGAR. Pas possible!

STROUNN. Je vous dis qu'au château de Butland la place n'est pas tenable. Nous y serions restés, moi et le constable, qu'on nous aurait enlevés aussi; et le plus étonnant, c'est que Carill, qui était resté au château quelque temps après nous, n'a rien vu ni entendu.

LORD FINGAR. Ce Carill, en es-tu bien sûr?

STROUNN. Parbleu! il aime Betty; il n'aurait pas laissé enlever sa maîtresse.

LORD FINGAR. L'observation est juste; mais qu'est-ce que tout cela signifie?

ÉDOUARD, *à part*. Allons attendre Victor; il ne peut tarder, car il sait que je suis à Saint-Dunstan, et que l'heure approche. (*Il sort par le fond*)

STROUNN. Mais voici M. le constable qui peut nous en apprendre davantage.



Édouard..., vous voilà! que se passe-t-il donc? — Acte 3, scène 2.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; JOBSON, SUITE DU CONSTABLE.

JOBSON. Tenez-les! tenez-les bien! grâce au ciel, il ne sera pas dit que je n'aurai arrêté personne!

LORD FINGAR. Qu'y a-t-il donc, monsieur le constable?

JOBSON. Il y a, Milord, que nous tenons toute l'affaire. Deux personnages mystérieux qui ont passé près de nous sans répondre au qui vive! et mes gens, après les avoir longtemps poursuivis dans ces ruines, sont enfin parvenus à les saisir.

LORD FINGAR. A merveille!

JOBSON. Mais le plus étonnant, c'est que dans les deux fugitifs j'avais vu très-distinctement une femme, et qu'ils ont arrêté deux hommes.

STROUNN. Ceux de Butland, nos deux voleurs.

JOBSON. Je l'espère bien. D'abord il nous en faut deux, et dans ces cas-là on les prend où l'on peut! (*A ses gens.*) Qu'on les amène! nous allons, Milord, les interroger en même temps.

LORD FINGAR. En même temps! y pensez-vous?

JOBSON. C'est juste, (*A ses gens.*) l'un après l'autre, pour qu'ils ne puissent pas s'entendre et répondre de même.

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, JAKMANN, *amené par* PLUSIEURS LAQUAIS.

JOBSON. Voici d'abord le premier voleur. Approchez!

LORD FINGAR. Que vois-je! c'est Jakmann, mon coureur!

JAKMANN. Qui a couru aujourd'hui de fameux dangers. Oui, Milord, je m'étais réfugié dans ces ruines où je me reposais un instant, quand on est venu m'arrêter; car depuis ce matin on ne fait que cela.

JOBSON. Il serait possible!

JAKMANN. Aussi j'ai une fameuse déclaration à vous faire.

JOBSON. Une déclaration!

QUATUOR.

JOBSON.

Parlez, parlez, et sans mystère;
La justice vous entendra.

(*Aux montagnards.*)
Vous, surtout, tâchez de vous taire;
Songez que le constable est là!

ENSEMBLE.

JOBSON.
Ah! je tiens l'affaire,
Elle est nette et claire,
De mon ministère
Je connais les droits.
Je saurai les prendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

JAKMANN.
Oh! c'est une affaire,
Oui, c'est un mystère
Terrible, je crois.
J' n'y peux rien comprendre;
Mais on doit en pendre
Au moins deux ou trois.

FINGAR ET STROUNN.
Pour moi, cette affaire
Me paraît peu claire;
Mais, pour cette fois,
Oui, laissons-le faire,
De son ministère
Respectons les droits.

LE CHŒUR.

Quelle est cette affaire?
Quel est ce mystère, etc., etc.

JAKMANN.
Le jour venait de naître,
Je portais à Butland,
De la part de mon maître,
Un message important.

JOBSON.
Bien, bien.

JAKMANN.
Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON.
Bien, bien.

JAKMANN.
« Si tu ne te dépêches,
« Dit l'un en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »

JOBSON.
Bien, bien.

JAKMANN.
Et prompt à me soumettre,
Soudain je lui remets
Le paquet et la lettre
Qu'à Butland je portais.

JOBSON.
Bien, bien.
Je tiens toute l'affaire.

STROUNN ET LORD FINGAR, *à part.*
Moi, j'y vois du mystère.

JOBSON.
C'était un voleur, c'est très-bon.

JAKMANN.
C'est selon.

JOBSON.
C'est selon!
Quel est donc ce langage?
On est voleur ou non,
C'est l'ordinaire usage.

JAKMANN.
Ici le fait n'est pas certain,
Et je crains de me compromettre.
Quand l'un me prenait cette lettre,
L'autre me glissait dans la main
Sa bourse, où, par un sort propice,
Se trouvaient trente pièces d'or.
Voyez plutôt, voyez, Milord.

JOBSON, *prenant la bourse.*
Donnez, donnez à la justice.
Pour un voleur, c'est étonnant!
Les lois dont je suis l'interprète,
N'ont pas prévu ce cas embarrassant,
D'un voleur qui vous arrête
Pour vous donner de l'argent.

ENSEMBLE.

JOBSON.
Pour moi cette affaire
N'est plus aussi claire.
Ma judiciaire
S'embrouille, je crois.
Tâchons de comprendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

LORD FINGAR.
Pour lui cette affaire
N'est plus aussi claire.
Sa judiciaire
S'embrouille, je crois.
Et pour mieux comprendre,
Il en ferait pendre
Au moins deux ou trois.

JOBSON.
En mon procès-verbal pour ne rien oublier,
Qu'on avertisse mon greffier.
(*Fingar fait signe à Strounn, qui sort par la gauche.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, *amené à la droite par les gens de lord Fingar.*

(*Victor a de larges favoris, des moustaches, un manteau, et le même costume qu'à son entrée du second acte.*)

JOBSON.
Voici l'autre quidam que mes gens ont su prendre.
(*Il fait signe à Fingar de s'asseoir à gauche sur le banc de pierre qui est près de la table, et cause quelques instants à voix basse.*)

VICTOR, *à droite du théâtre, et entouré par les gens du constable.*
O contre-temps fatal! comment faire à présent?
(*Regardant autour de lui.*)
Je ne vois pas mon maître, et ne lui peux apprendre
Que non loin de ces lieux Malvina nous attend.
(*Montrant un billet qu'il tient.*)
Si ces mots, qu'au crayon ma main vient de transcrire,
Pouvaient lui parvenir...
(*Apercevant Jakmann.*)
C'est Jakmann! qu'ai-je vu?

JOBSON, *à Fingar, montrant Victor.*
Celui-là pourra nous instruire.

VICTOR, *à part, montrant Jakmann.*
Bientôt il m'aura reconnu.
Allons, et c'est le seul refuge,
Pour embrouiller l'affaire, embrouillons notre juge!

JOBSON, *allant près de Victor.*
Avancez!
Je vous écoute; commencez!

VICTOR.
Messager ordinaire
Du village voisin,
Pour mes courses à faire
Je partais ce matin.

JOBSON.
Bien, bien, jusqu'ici.
Tout va m'être éclairci.

VICTOR.
Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON, *avec joie.*
(*Montrant Jakmann.*)
Bien, bien, c'est comme lui.

JAKMANN, *qui en ce moment regarde Victor.*
Eh, mais! ne serait-ce pas lui?
VICTOR.
« Si tu ne te dépêches,
« Dit l'un en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »
JOBSON, *de même, se frottant les mains.*
Bien, bien, c'est comme lui.
JAKMANN, *de même.*
Eh, mais! je crois bien que c'est lui!
JOBSON, *à Jakmann et Victor.*
Pourriez-vous reconnaître
Ce voleur si hardi?
VICTOR ET JAKMANN, *se désignant mutuellement.*
Oui, je le vois paraître,
Oui, c'est lui!
Le voici!
JOBSON.
Un incident semblable
Est vraiment étonnant!
VICTOR ET JAKMANN, *se montrant toujours l'un l'autre.*
Moi, je suis innocent,
Mais voici le coupable,
Oui, voici le coupable.
JOBSON.
O bonheur peu commun!
Deux fripons au lieu d'un!

ENSEMBLE.

JOBSON.
Pour moi, cette affaire
N'est plus aussi claire.
Ma judiciaire
S'embrouille, je crois;
Mais pour mieux m'y prendre,
Je les ferai pendre
Tous deux à la fois.
LORD FINGAR.
Pour moi, cette affaire
Me paraît peu claire;
Mais, pour cette fois,
Oui, laissons-le faire;
De son ministère
Respectons les droits.
VICTOR, *montrant Jobson.*
Dieu merci, l'affaire
N'est plus aussi claire.
Sa judiciaire
S'embrouille, je crois.

JOBSON. Qu'on les emmène tous deux! (*Les gens de Fingar saisissent Victor. Les autres saisissent Jakmann, et on va les emmener au moment où paraissent Strounn et le greffier.*)

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; STROUNN, *qui entre à la fin du morceau précédent et qui examine Victor avec attention.*

STROUNN. Arrêtez, Milord; s'il y a quelqu'un à pendre, je réclame la priorité pour celui-ci. (*Montrant Victor.*)

VICTOR, *à part.* Malédiction!.. c'est le concierge de Butland!..

LORD FINGAR, *à Strounn.* Que dis-tu?

STROUNN. Que c'est votre prétendu valet de chambre, celui que vous aviez chargé de m'apporter ces tablettes et cet écrin.

JOBSON, *à ses gens, montrant Victor.* Des tablettes! un écrin! qu'on le fouille à l'instant!

VICTOR, *aux gens du constable qui lui prennent sa boîte.* Mais, monsieur le constable! permettez donc...

LORD FINGAR, *à Strounn, montrant Victor.* Quoi! c'est lui qui voulait absolument parler à Malvina?

STROUNN. Oui, Milord, je le reconnais.

LORD FINGAR. Qu'est-ce que cela signifie?

JOBSON, *qui a ouvert la boîte.* Voici peut-être qui nous l'apprendra : ce papier dont il était porteur...

VICTOR. Maudit concierge! maudit constable!.. au moment où la victoire était à nous!

LORD FINGAR, *qui a parcouru le papier.* Dieu! quel trait de lumière! (*Il examine Victor.*)

VICTOR, *à part.* Il sait tout! et maintenant comment prévenir mon maître?

LORD FINGAR, *à Jobson.* Écoutez. (*Sur la ritournelle du morceau qui reprend, il lui parle bas à l'oreille.*)

VICTOR. N'importe : de l'audace! du courage! tout n'est pas encore désespéré.

JOBSON, *à qui Fingar a parlé à l'oreille.* J'entends! je comprends!

REPRISE DU MORCEAU PRÉCÉDENT.

Je tiens toute l'affaire;
Laissez, laissez-moi faire,
Je sais quels sont mes droits;
Et pour mieux leur apprendre,
Je veux en faire pendre
Au moins deux ou trois.

(*Il sort avec tous ses gens, en emmenant Victor.*)

—

SCENE VIII.

LORD FINGAR, STROUNN, JAKMANN, *à l'écart.*

STROUNN. Qu'y a-t-il donc, Milord? et qu'avez-vous découvert?

LORD FINGAR. Tout s'éclaircit enfin! Je tiens le fil du complot. La lettre était adressée à sir Edouard Acton, un de nos amis.

STROUNN. Par qui?

LORD FINGAR. Ecoute plutôt. (*Lisant.*) « Après votre dé-« part, Milord, j'étais resté à Butland sous les verrous!.. « mais, délivré, comme vous, par les soins de Carill... » Quand je te disais que ce Carill était un traître!

STROUNN. Moi, qui ne me doutais de rien!

LORD FINGAR. Tu aurais mérité d'être constable; aussi, la première place vacante... sois tranquille.

STROUNN, *s'inclinant* Ah! Milord...

LORD FINGAR. Poursuivons. (*Il lit.*) « Je me suis rendu « dans le salon de Robert Bruce, où j'ai trouvé la belle « Malvina, que je ne connaissais pas. »

STROUNN, *montrant l'oratoire.* Que dit-il? puisqu'elle est là!

LORD FINGAR. Attends donc. « Je l'ai amenée dans la cha-« pelle de Saint-Dunstan, où, suivant le testament de lord « Caldheral, le mariage doit être célébré. C'est là qu'elle « vous attend, et je vous cherchais pour vous en prévenir, « lorsque j'ai été arrêté par les gens du constable et de « lord Fingar; mais j'espère vous faire remettre par un « de mes gardiens ce billet que je vous écris à la hâte. Ne « perdez pas de temps et courez à la chapelle.

« *Signé* VICTOR. »

STROUNN. Qu'est-ce que cela veut dire?

LORD FINGAR. Qu'après notre départ et celui de Carill qui est venu nous rejoindre, Victor, demeuré maître de la place, aura enlevé la seule femme qui restait au château.

STROUNN. Il n'y avait que ma fille!

LORD FINGAR. Justement.

STROUNN, *hors de lui.* Que j'avais enfermée moi-même dans la salle de Robert Bruce.

LORD FINGAR. Tu le vois bien. (*A part.*) Et mons Victor qui ne la connaissait point...

STROUNN. Courons vite.

LORD FINGAR. Non pas; j'ai manqué d'être trahi, d'être joué à tous les yeux; et ce sir Edouard, ce rusé Victor, ce traître de Carill, je me vengerai d'eux tous.

STROUNN. Ce sera bien fait.

LORD FINGAR. En faisant ta fortune...

STROUNN. C'est encore mieux.

LORD FINGAR. Et comme Victor, que j'ai mis sous la

garde du constable, ne peut prévenir son maître que la ruse est découverte, il me faudrait pour lui remettre ce billet quelqu'un en qui il eût confiance.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CARILL.

CARILL. Milord, je venais vous dire que voilà vos amis qui vous cherchent.

LORD FINGAR, *à part.* C'est ce coquin de Carill.

CARILL. Je voudrais bien savoir où en sont les affaires.

LORD FINGAR. Approche et écoute. Quand ces messieurs seront réunis, tu remettras devant nous et mystérieusement ce billet à sir Edouard que tu connais.

CARILL. Moi!..

LORD FINGAR. Pas un mot de plus.

STROUNN, *le menaçant.* Ou sinon...

LORD FINGAR, *lui faisant signe de se taire et s'adressant à Carill.* Et voilà pour ta peine.

CARILL. Et de trois! il paraît qu'il y a du profit à se mettre de tous les partis; Milord peut être sûr que mon zele et ma fidélité... (*A part.*) Il y en a un des deux que je trompe, c'est sûr; mais je ne sais pas lequel.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, TOUS LES AMIS DE LORD FINGAR, PAYSANS.

CHŒUR, *désignant Fingar.*

Voici l'heure qui s'avance,
Pour lui quelle heureuse nuit!
Bientôt son bonheur commence,
Bientôt va sonner minuit.

ÉDOUARD, *regardant avec inquiétude autour de lui.*

Ah! quelles craintes mortelles!
C'en est fait, tout me trahit;
De Victor pas de nouvelles,
Bientôt va sonner minuit.

CARILL, *entrant, et lui remettant la lettre.*

Pour Milord cette lettre arrive.

ÉDOUARD, *la prenant vivement, et la lisant.*

A l'espoir enfin je reviens.

LORD FINGAR, *aux autres seigneurs.*

Quelle est cette tendre missive?
Voyez donc quel trouble est le sien.

DUNCAN, *à Fingar.*

C'est quelque rendez-vous.

ÉDOUARD, *tout en lisant.*

Milord doit s'y connaître.

LORD FINGAR.

D'une de vos beautés, peut-être?

ÉDOUARD, *à part.*

Il ne croit pas dire aussi bien...
Elle m'attend à la chapelle.
Partons.

LORD FINGAR, *le retenant.*

Quoi qu'il en soit, que chacun se rappelle
Tous les serments qu'hier nous avons faits.

ÉDOUARD, *gaiement, à lord Fingar.*

Ah! j'y promets d'être fidèle.
(*A part.*)
C'est vraiment comme un fait exprès.

LORD FINGAR.

Oui, le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur.

TOUS.

Quand, par une maîtresse,
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR ET ÉDOUARD, *à part.*

Ah! c'est charmant! comme il est pris!
Jurons, etc., etc.

(*Edouard sort.*)

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ÉDOUARD.

DUNCAN. Où va donc ce galant chevalier?

LORD FINGAR, *riant.* Il court à la chapelle de Saint-Dunstan se faire arrêter par notre ami Jobson le constable.

TOUS. Que dites-vous?

LORD FINGAR. Oui, Messieurs, vous ne savez pas que sir Edouard, avec son air sentimental, se permet aussi d'être mauvais sujet; il va sur nos brisées, et vient, en voulant me ravir ma maîtresse, d'enlever une petite fille charmante!

TOUS. Vraiment!

LORD FINGAR. La fille de Strounn, mon concierge!

CARILL. Ah! mon Dieu!

LORD FINGAR, *riant.* Et comme le père a rendu plainte, il sera forcé d'épouser...

CARILL. Epouser ma maîtresse!

LORD FINGAR. Ou, s'il refuse, comme c'est probable, il sera forcé, d'après la loi, de payer deux mille guinées à Betty.

CARILL. Deux mille guinées; si ce n'est que cela.

LORD FINGAR. Et alors ce sera son complice, Victor, son valet de chambre, que je viens aussi de faire arrêter, qui, n'ayant pas deux mille guinées, sera obligé de payer de sa personne, et d'épouser la petite pour son compte.

CARILL. Pour son compte; cela ne serait pas le mien. Courons vite!

LORD FINGAR, *à ses gens.* Qu'on le retienne! (*A Carill.*) Ah! ah! fidèle serviteur qui mets les gens en liberté! te voilà pris à ton tour.

CARILL. Milord, je vous en supplie...

LORD FINGAR. Je t'apprendrai à servir les projets d'un rival! mais ce rival lui-même, dupe de sa ruse, est pris dans ses propres filets. (*A Strounn.*) Es-tu content? voilà ta fille dotée et mariée!

CARILL. Et moi, que suis-je donc? Si jamais je me mêle des amours des grands seigneurs!.. (*Pendant ce temps on a vu les vitraux du fond s'éclairer, et on entend une musique religieuse.*)

FINAL.

LORD FINGAR.

Entendez-vous dans la chapelle
Cette musique solennelle?
De mon hymen voici l'instant.
(*Il donne à Strounn la clé de l'oratoire. Celui-ci monte l'escalier, ouvre la porte et redescend.*)
O Malvina, vous que mon cœur appelle,
Apparaissez aux yeux de votre amant.
(*Minuit commence à sonner.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BETTY.

(*Betty, sortant de l'oratoire, et s'arrêtant au haut de l'escalier, le visage découvert.*)

LORD FINGAR, *stupéfait.*

Grand Dieu! ce n'est pas elle!

STROUNN.

C'est ma fille!

CARILL.

C'est Betty!
Elle n'est pas Milady.
Dieu soit béni!
Ce n'est pas elle
Qu'on épousait dans la chapelle.

LORD FINGAR, *furieux.*
Et qui serait-ce donc?

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; VICTOR, *sortant de la chapelle dont les portes s'ouvrent.*

VICTOR.
La belle Malvina.

JOBSON.
Il a fallu qu'il l'épousât!
Pour l'y contraindre j'étais là,
Oui, par votre ordre j'étais là.

(*En ce moment paraît Edouard donnant la main à Malvina. Les jeunes filles et les vassaux du domaine les suivent, et descendent du monastère en tenant les unes des rameaux de feuillage et des fleurs, les autres les armes et les écussons seigneuriaux.*)

ENSEMBLE.

STROUNN ET LORD FINGAR.
O maudit stratagème
Qui confond mes projets!
Me voilà pris moi-même.
Dans mes propres filets.

VICTOR, ÉDOUARD ET MALVINA.
Ce joyeux stratagème
A servi nos projets :
Le voilà pris lui-même
Dans ses propres filets.

CARILL ET BETTY.
Ce joyeux stratagème
Me rend ce que j'aimais;
Le voilà pris lui-même
Dans ses propres filets.

CHŒUR DE VASSAUX.
Ah ! quel bonheur extrême,
Que de grâce et d'attraits!
Ici, le ciel lui-même
Les unit à jamais.

LORD FINGAR, *à Edouard.*
Milord, un pareil trait...

ÉDOUARD.
Sans doute est sans excuse;
Mais le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur

LORD FINGAR.
D'accord... mais Malvina qui trahit ma tendresse...

EDOUARD ET LE CHOEUR DES JEUNES SEIGNEURS.
Quand par une maîtresse
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR.
Ah! je l'ai dit, je l'ai promis.
Amis, vous l'emportez, que l'hymen vous engage!
J'abandonne gaîment mes droits à l'héritage.

MALVINA.
Vous en avez encor par mon manque de foi.
Oui, qu'un partage égal au moins vous dédommage
(*Montrant sa main qu'elle donne à Edouard.*)
De la perte d'un bien qui n'était plus à moi!

LORD FINGAR.
A celle qu'il adore,
Allons, qu'il soit uni!
(*A ses amis.*)
Moi, je reste garçon, et veux longtemps encore
Répéter avec vous notre refrain chéri.
Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons!

CHŒUR FINAL.
Au cliquetis du verre, etc., etc., etc.



LÉOCADIE.

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 4 novembre 1824.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

DON CARLOS, colonel d'un régiment d'infanterie.
DON FERNAND D'ALVEYRO, capitaine au même régiment.
PHILIPPE DE LEIRAS, sergent.
CRESPO, alcade.
LÉOCADIE, sœur de Philippe.
SANCHETTE, nièce de Crespo.
OFFICIERS.
SOLDATS.
VILLAGEOIS.
VILLAGEOISES.
BATELEURS.

La scène se passe en Portugal, dans le comté d'Elvas.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne agréable. A droite du spectateur, la maison de Crespo ; à gauche, celle de Philippe, devant laquelle sont une table en pierre et deux chaises. Plus haut, du même côté, une partie du village d'Elvas. A droite, sur le troisième plan, le commencement de l'avenue qui conduit au château.

—

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, *en costume de mariée, et entourée de jeunes filles qui ont l'air d'achever sa toilette : l'une lui donne le bouquet, l'autre attache à son bonnet une branche d'oranger.*

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage ;
Recevez notre compliment.
Dieu ! quel beau jour qu'un jour de mariage !
Ah ! qu'il nous en arrive autant !

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amants.
Ah ! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps !

CRESPO, *sortant de sa maison et allant à Sanchette.*

Eh bien ! est-ce fini, ma chère ?

SANCHETTE.

Mon oncle, suis-je bien ainsi ?
Dites-moi, pourrai-je lui plaire ?

CRESPO.

Tu le veux, je le veux aussi :
Mais pour toi je pouvais, ma chère,
Espérer un meilleur parti.
Toi, toi, la nièce d'un alcade,
Epouser un simple sergent ?

SANCHETTE.

Philippe doit monter en grade ;
Il est tendre, aimable et vaillant.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Philippe est aimable et vaillant.

SANCHETTE, *aux jeunes filles.*

Grâce à vos soins, me voilà prête.
(*Allant parler à chacune.*)
Merci, merci. Mais à présent
Songez vite à votre toilette,
Et revenez bien promptement.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage ;
Recevez notre compliment.
Dieu ! quel beau jour qu'un jour de mariage !
Ah ! qu'il nous en arrive autant !
(*Elles sortent.*)

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui que l'amour nous engage ;
Oui, je reçois vos compliments.
Ah ! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps !

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage ;
Il est vrai qu'ils ont mes serments ;
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus longtemps.

—

SCENE II.

SANCHETTE, CRESPO.

SANCHETTE.

Oui, Philippe, rassurez-vous,
Sera le meilleur des époux ;
Et puis sa sœur Léocadie,
Si bonne et si jolie,
Est ma meilleure amie.

CRESPO.

Mais ce que je ne comprends pas,
D'où vient donc sa mélancolie ?
Qu'a-t-elle donc ?

SANCHETTE.

On n'en sait rien, hélas !
Mais, tenez, vers ces lieux elle porte ses pas !

CRESPO.

Toujours triste et rêveuse !

SANCHETTE.

Ah ! l'on ne croirait pas
Que son frère ici se marie.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS ; LÉOCADIE, *vêtue simplement, et tenant des fleurs à la main.*

LÉOCADIE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour moi, dans la nature,

Tout n'est plus que douleur;
Des eaux le doux murmure
Ne charme plus mon cœur.
L'oiseau de la prairie
Ne sait plus m'attendrir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE.

Elle ne nous voit pas.

CRESPO.

Mais tais-toi donc; parle plus bas!

LÉOCADIE.

DEUXIÈME COUPLET.

La fleur à peine éclose
Me paraît sans fraîcheur;
Le parfum de la rose
A perdu sa douceur.
Le bonheur d'une amie
Ne vient plus m'embellir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE, *allant à elle.*

Je n'y tiens plus : Léocadie!

LÉOCADIE.

Eh quoi! c'est toi, ma sœur?

SANCHETTE.

Mais qu'as-tu donc?

LÉOCADIE, *affectant une grande joie.*

Rien! mon âme est ravie
De ton hymen, de ton bonheur.

ENSEMBLE.

LÉOCADIE.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage:
Soyez heureux, soyez constants.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments!

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amants;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis longtemps.

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes serments :
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus longtemps.

SANCHETTE, *à Léocadie.* Mais, je vous le demande : où est donc M. Philippe, votre frère? moi je suis prête, et c'est le futur qui se fait attendre!

CRESPO. Vous savez bien qu'il a été chercher des papiers nécessaires à son mariage, et sans lesquels moi, alcade de ce village, je n'aurais pu consentir à votre union.

LÉOCADIE. Et puis, ne faut-il pas qu'il aille au château demander la permission de don Carlos, son colonel?

SANCHETTE. La permission! la permission! Cependant ce n'est pas une affaire de discipline, et je vous demande où nous en serons dans notre ménage, s'il faut toujours comme cela demander?

LÉOCADIE, *l'interrompant.* Allons, allons, ne te plains pas, car le voici!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE, *en uniforme de sergent.*

PHILIPPE, *à Crespo.* Bonjour, cher oncle. (*A Léocadie.*) Bonjour, ma sœur.

SANCHETTE. Et à moi, Monsieur, vous ne dites rien... Quelles nouvelles y a-t-il?

PHILIPPE. D'excellentes! mon colonel a tant d'amitié pour moi! « Bien, Philippe, m'a-t-il dit, hâte-toi de te marier « et d'avoir des enfants, il n'y a jamais trop de braves « gens. »

SANCHETTE. Dieu! que Monseigneur est bon!

LÉOCADIE, *à Sanchette.* Je crois alors que je puis aller chercher nos bouquets. (*Elle entre un instant dans la maison de Philippe.*)

PHILIPPE. Oui, sans doute, aujourd'hui la noce. (*A Crespo.*) Et voilà mes papiers que je vous apporte. Vous pouvez être tranquille, ils sont en règle.

CRESPO. Je n'en doute point; mais en ma qualité d'oncle et de magistrat, je dois apporter à leur examen une double attention. Quelle est d'abord cette grande pancarte, dont l'écriture est si belle? J'ai cru, au premier coup d'œil, que c'était gravé.

PHILIPPE. Ce sont mes états de service que ma sœur Léocadie a eu la bonté de copier de sa main.

CRESPO. Je ne lui aurais jamais soupçonné un pareil talent. Moi, qui vous parle, je ne ferais pas mieux.

SANCHETTE. Et mon oncle s'y connaît, lui qui, avant d'être alcade, était magister.

CRESPO. Du tout, Mademoiselle, j'étais gouverneur! gouverneur d'une douzaine d'enfants que l'on m'avait confiés! fonctions honorables qui n'étaient qu'un acheminement à de plus hautes dignités (*Regardant les papiers.*) ÉTATS DE SERVICE. Passons, cela ne me regarde pas! (*Ici Léocadie rentre, tenant à la main une corbeille de fleurs qu'elle pose sur la table de pierre qui est devant la maison.*) Voyons, les papiers civils, les renseignements sur la famille; car vous sentez bien, mon cher ami, que la moindre infraction, ce que nous appelons la plus petite faute d'orthographe, peut porter atteinte au respect et à la considération qui me sont nécessaires.

PHILIPPE. Vous avez raison, l'honneur avant tout; mais rassurez-vous, notre alliance ne vous fera point de tort, et si vous trouvez la moindre tache à notre nom, je vous permets de rompre notre mariage et de m'enlever Sanchette. (*A Léocadie.*) N'est-il pas vrai, ma sœur?

LÉOCADIE, *avec émotion.* Oui, oui, mon ami.

CRESPO, *parcourant les papiers.* Qu'est-ce que je vois donc là dans votre acte de naissance? le .. comte de Dénia.

PHILIPPE, *froidement.* C'était mon grand-père!

CRESPO, *étonné.* Hein?.. et le chevalier de Leiras.

PHILIPPE, *de même.* C'était mon père.

CRESPO, *ôtant son chapeau.* Il serait possible! votre propre père, à vous, Philippe?

PHILIPPE. Et pourquoi pas? Qu'y a-t-il d'étonnant? Dans ces temps de troubles et de révolutions, attaché à un parti malheureux, il est mort dans l'exil et dépouillé de ses biens. Je suis resté, à quinze ans, sans appui, sans ressources, protecteur de ma sœur et d'une vieille tante, notre seule parente; que pouvais-je faire? Mendier des secours en parlant de mes aïeux? Non! mon père m'avait laissé son épée; c'était mon seul héritage; je m'en suis montré digne. Je me suis fait soldat, j'ai servi mon pays : je crois du moins que ce n'est pas déroger.

SANCHETTE, *sautant de joie.* Quoi! vous êtes noble! ah! que je suis contente!

PHILIPPE. Eh! qu'est-ce que cela te fait? Qu'est-ce qu'il t'en reviendra? Quand on est sans fortune, quand on n'a rien pour soutenir son nom, il vaut mieux ne pas s'en parer; et c'est ce que j'ai fait. Nourri dans les camps, élevé au milieu des armes, je ne serai jamais qu'un soldat; c'est mon lot. Eh bien! j'en suis fier et content; je ne demande pas autre chose. Je m'allie à celle que j'aime, à une famille d'honnêtes gens; et pourvu que ma sœur Léocadie soit aussi heureuse que moi, rien ne manquera à mon bonheur.

CRESPO. Mon cher ami! mon cher neveu! Et, dites-moi, Monseigneur en est-il instruit?

PHILIPPE. De ce matin seulement, car il a fallu aussi lui confier une partie de ces papiers, et je ne reviens pas encore de sa surprise et de sa joie. « Quoi! Philippe, s'est-il « écrié, toi et ta sœur vous avez de la naissance! vous « êtes d'une famille noble! si tu savais quel plaisir me fait

« cette nouvelle... » Et en effet, il avait un air rayonnant. Je vous demande ce que ça peut lui faire? car, d'ordinaire, il n'y tient pas. Au régiment, il traite tous ses soldats en camarades; et au feu, il est toujours à côté d'eux, quand toutefois il n'est pas en avant.

CRESPO. C'est égal. Monseigneur a raison; et je suis de son avis. Ce cher Philippe! Je suis ravi de cette alliance. Par exemple, vous me permettrez de mettre dans le contrat Philippe de Leiras, c'est de rigueur; et puis: Philippe de Leiras, neveu d'un alcade; ces deux phrases-là vont bien ensemble!

PHILIPPE. Faites comme vous voudrez, pourvu que vous vous dépêchiez.

CRESPO. Soyez tranquille. Je vais m'occuper du contrat, et dans une heure vous serez mariés. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE V.

LÉOCADIE, PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE. Cet excellent oncle! pourvu qu'il ne perde pas de temps à causer, comme il le fait toujours!

PHILIPPE. C'est pour cela que je n'ai pas voulu, devant lui, vous répéter les nouvelles qu'on m'a apprises au château, parce qu'il aurait fait là-dessus des commentaires à n'en plus finir.

LÉOCADIE. Qu'est-ce donc?

PHILIPPE. En sortant de l'appartement de don Carlos, j'ai vu, dans le château, des gens de pied et des équipages qui arrivaient, et puis un bruit, un tapage... Il se prépare quelque cérémonie; et l'on dit que don Carlos, mon colonel, va se marier.

LÉOCADIE. Lui, se marier!.. vous croyez!

PHILIPPE. Eh bien! qu'as-tu donc?

LÉOCADIE. Moi! rien. En effet, cette nouvelle ne doit pas étonner.

PHILIPPE. Sans doute; il y a longtemps que cela devrait être fait. Un jeune seigneur qui est son maître, qui a une fortune superbe, et qui en outre est le plus joli garçon du pays, ce qui ne gâte rien...

LÉOCADIE, *à Philippe*. Et comment as-tu appris?..

PHILIPPE. C'est mon capitaine que j'ai trouvé là, et qui me l'a dit en confidence.

SANCHETTE. Votre capitaine? don Fernand d'Alveyro?

PHILIPPE. Oui, l'ami de mon colonel, jadis son compagnon d'études et de folies, et maintenant son frère d'armes.

LÉOCADIE, *d'un air de confiance*. Oh! si c'est de lui que tu tiens cette nouvelle, il n'y a encore rien de certain.

SANCHETTE. Sans doute; est-ce qu'il sait jamais ce qu'il fait ou ce qu'il dit! un étourdi, un mauvais sujet, dont le colonel a déjà deux ou trois fois payé les dettes.

PHILIPPE. Eh bien! Monseigneur a bien fait, parce que c'est un brave jeune homme que nous aimons tous au régiment, et qui, malgré son étourderie, est dévoué au colonel.

SANCHETTE. Oui, dévoué, dévoué; il verra, à la fin de l'année, les mémoires de dévouement.

FERNAND, *en dehors*. Allez, dépêchez-vous, et ne perdez pas de temps.

SANCHETTE. C'est lui, je l'entends; ce que c'est que d'en parler!

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND, *sortant de l'allée du château.*

FERNAND, *à la cantonade*. Des danses, des quadrilles et un bel orchestre; je veux aussi des jeux de bague, et même un petit combat de taureaux, si c'est possible. Enfin, qu'on n'épargne rien, c'est moi qui paie.

SANCHETTE. Eh! mon Dieu! monsieur le capitaine, qu'y a-t-il donc?

FERNAND. Vous ne savez pas la grande nouvelle! il n'est question que de cela au village et au château.

PHILIPPE. Comment! il serait vrai? Monseigneur se marie?

FERNAND. Eh non, ce n'est pas lui, mais la comtesse Amélie, sa sœur!

LÉOCADIE, *vivement*. Vous en êtes bien sûr?

SANCHETTE. Et qui épouse-t-elle?

FERNAND. Vous ne devinez pas? regardez-moi donc.

CAVATINE.

C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux!
Voilà quatre ans que je l'adore,
Et personne ne s'en doutait.
Oui, voilà quatre ans qu'en secret
Elle m'a donné son portrait...
Aujourd'hui j'ai bien mieux encore.
C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux?
Je l'aimai longtemps en silence.
N'osant réclamer un tel bien :
Son frère est riche, et je n'ai rien.
Mais aujourd'hui, pour l'opulence,
Qui pourrait s'égaler à moi?
Je suis plus riche que le roi.
C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux!
Je suis son époux!

SANCHETTE. Et comment cela est-il arrivé?

FERNAND. C'est ce matin, don Carlos, mon colonel, mon ami... (*Avec émotion.*) Ah! tu es trop heureux, Philippe, d'avoir manqué te faire tuer pour lui; et tu as reçu là une balle qui m'appartenait de droit. Enfin, ce brave et excellent jeune homme m'apprend qu'il connaît mon amour, qu'il l'approuve, qu'il a fait sortir sa sœur de son couvent, et qu'aujourd'hui même nous serons mariés.

LÉOCADIE. Et qui avait pu l'instruire?

FERNAND. Je n'en sais, ma foi, rien; mais j'ai l'idée que c'est une lettre de moi.

LÉOCADIE. Une lettre!

FERNAND. Oui; un jour que j'écrivais à Amélie et à son frère, je me serai trompé d'adresse, et il aura lu la lettre destinée à sa sœur. Enfin c'est aujourd'hui qu'arrive ma future, et j'accours au-devant d'elle. Vous ne la connaissez pas? Je crois bien, depuis trois ans qu'elle n'est pas sortie de son couvent? (*A Philippe.*) Imagine-toi, mon cher ami, la plus jolie et la plus aimable femme! Je ne sais pas pourquoi elle est riche; car personne mieux qu'elle n'aurait pu s'en passer. Mais c'est encore don Carlos : il donne à sa sœur une partie de sa fortune; il l'a voulu absolument. Moi, je ne pouvais pas le contrarier, un beau-frère à qui je dois tout!

LÉOCADIE. Ah! je le reconnais bien là! Mais puisque la comtesse Amélie doit arriver dans le village, eh vite, Sanchette, viens m'aider à faire des bouquets.

SANCHETTE. Oh! de grand cœur! (*Elles vont toutes deux s'asseoir près de la table.*)

FERNAND. C'est bien, nous en aurons besoin. J'ai rencontré tout à l'heure votre oncle, le seigneur Crespo, que j'ai mis à la tête de mes divertissements champêtres; un alcade, ça fait bien, cela donne tout de suite à une fête un air imposant et municipal; et puis, Philippe, j'ai fait placer la danse et la musique sur la pelouse à côté de ta maison, car nous aurons tout le village. Moi, je n'aime pas à être heureux seul. De plus, je dote six jeunes filles; Sanchette, Léocadie, vous m'indiquerez les plus jolies... je veux dire les plus sages. Et, à propos de cela, dites-moi donc ce que c'est qu'un petit bonhomme de deux ou trois ans qui demeure là, à deux pas, avec la vieille Catherine.

SANCHETTE. Le petit Paul, vous voulez dire?

LÉOCADIE, *laissant tomber son bouquet*. Le petit Paul!



Pauvre Léocadie! te vaudrait mieux mourir. — Acte 1, scène 3.

SANCHETTE, *le ramassant.* Prends donc garde à ce que tu fais.

FERNAND. Il paraît qu'on ne connaît pas ses parents; c'est dommage, il est gentil cet enfant, de petits cheveux blonds, et puis il bavarde...

PHILIPPE. Oui, oui, le petit drôle a de l'esprit; c'est le favori de Léocadie.

FERNAND. Vraiment! je suis enchanté que vous vous y intéressiez; je l'emmène avec moi.

LÉOCADIE, *vivement et se levant.* Vous l'emmenez! Catherine y consent!

FERNAND. C'est arrangé avec la vieille. Autrefois, tous les mois on lui écrivait; mais en voilà six qu'elle n'a reçu de nouvelles; peut-être que les parents de cet enfant n'existent plus. Pour lui rendre service, j'ai proposé de m'en charger; elle a accepté; j'en ferai un page; et s'il a des dispositions, je veux le lancer, et que dans quelques années il soit le plus mauvais sujet du régiment : vous m'en direz des nouvelles. Eh bien! où allez-vous donc, Léocadie?

LÉOCADIE. Pardon, j'ai oublié quelques préparatifs.

FERNAND. Les toilettes, c'est trop juste. Ah çà, vous qui ne voulez jamais danser avec moi, j'espère qu'aujourd'hui...

LÉOCADIE. Je n'ai rien à refuser au beau-frère de Monseigneur. (*Elle fait la révérence et sort.*)

—

SCENE VII.

Les précédents, *hors* LÉOCADIE.

FERNAND. C'est-à-dire que c'est à mon nouveau titre, et non à mon mérite personnel, que je devrai cette faveur. Sais-tu, Philippe, que ta sœur est très-singulière? Sous son costume villageois, elle a un air de dignité qui impose. Don Carlos ne lui parle jamais qu'avec respect; et moi-même je n'ose plaisanter avec elle... comme avec Sanchette, par exemple.

SANCHETTE. Je vous remercie de la préférence.

PHILIPPE. Que voulez-vous? elle a été élevée par une tante qui lui a donné, peut-être à tort, l'éducation et les manières d'une grande dame; vous vous y habituerez. Mais savez-vous que c'est une bonne action que vous avez faite là, mon capitaine? vous charger de ce pauvre petit diable!

FERNAND. Il n'y a pas de mal, mon ami; cela en répare

d'autres qui ne sont pas aussi belles : j'ai encore de la marge pour être au pair!

PHILIPPE. Vous, capitaine!

FERNAND. Oui, oui; il ne faut pas croire, parce que vous me voyez posé et raisonnable, que j'aie toujours été comme cela : je ne parle pas des petites distractions qui arrivaient au régiment, parce que tu sais bien, Philippe, qu'entre militaires...

SANCHETTE, *à Philippe*. Comment, Monsieur...

FERNAND. Hein! qu'est-ce que je fais donc là devant la future? ne parlons pas de cela : ce n'est rien; mais quand j'y pense, et que je me rappelle les aventures de ma vie! nous avons surtout quelques vilains chapitres! Tiens, Philippe, je te raconterai cela quelque jour, quand nous aurons une vingtaine d'années de mariage. Je cours chercher mon jeune page, je veux le faire habiller pour la cérémonie. Dites donc, j'aurais pourtant bien voulu savoir quelle est sa mère; j'ai interrogé la vieille Catherine, parce que je suis assez curieux de ces aventures-là; mais elle ne sait rien...

PHILIPPE. On croit que c'est le fruit de quelque hymen secret.

FERNAND. Ou peut-être... car enfin... c'est possible...

SANCHETTE. Ah! mon Dieu, oui; car, d'après ce qu'on disait hier chez mon oncle...

FERNAND. Comment? il y a des caquets... même chez l'alcade!

SANCHETTE. Je crois bien, c'est là qu'on les fait.

FERNAND. Dites-les-moi vite, je veux tout savoir.

SANCHETTE.

PREMIER COUPLET.

Voilà trois ans qu'en ce village
Nous arriva ce bel enfant;
Et chacun dans le voisinage
Dit qu'il doit être d'un haut rang.
Par sa grâce et son doux sourire
Tous les cœurs sont intéressés;
Mais du reste on n'en peut rien dire;
Et voilà tout ce que je sais!

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais, hélas! jamais sa mère
Près de lui n'a porté ses pas;
Sa nourrice est une étrangère
Qui même ne le connaît pas;
En secret quelquefois encore
Des présents lui sont adressés;
Pour le reste, chacun l'ignore;
Et voilà tout ce que je sais!

TROISIÈME COUPLET.

Matin et soir, dans la prairie,
Nous nous amusons de ses jeux;
Mais c'est moi, c'est Léocadie
Que toujours il aime le mieux.
Qu'il est joli! qu'il est aimable!
Si mes vœux étaient exaucés,
Moi, j'en voudrais un tout semblable;
(*Philippe lui fait signe de se taire, et elle reprend l'air en baissant les yeux.*)
Et voilà tout ce que je sais!

FERNAND. C'est déjà quelque chose, et cela redouble encore ma curiosité. Si vous pouviez, ma petite Sanchette, vous qui avez de l'esprit, découvrir le mot de l'énigme, ou seulement le nom de la mère, tenez, je vous donnerais cette belle chaîne d'or que vous regardiez hier avec tant de plaisir.

SANCHETTE. Vrai?.. oh!.. oui, vous ne me la donneriez pas...

FERNAND. Tu te méfies de moi; (*La lui jetant au cou.*) tiens, la voilà d'avance, tant je suis sûr que tu la gagneras, parce que tu es si adroite et si jolie... C'est que vraiment, Philippe, ta future est charmante; un air malin, un regard... (*Il quitte brusquement sa main qu'il avait prise.*) Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc, moi?.. ces souvenirs de garnison... (*Haut.*) Adieu, ma petite.

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE. Dieu! la belle chaîne d'or! que je suis heureuse! et que le seigneur Fernand est aimable! Certainement, je ne plains pas la comtesse Amélie. (*Rencontrant un regard de Philippe.*) Eh bien! monsieur Philippe, qu'avez-vous donc? et pourquoi me regarder ainsi?

PHILIPPE. Qu'est-ce que c'est que ces coquetteries et ces compliments, et cette chaîne que vous avez acceptée!.. Avisez-vous de la gagner, et je ne vous revois de ma vie.

SANCHETTE. Comment, c'est pour cela!.. Je vous demande un peu si ce n'est pas terrible de n'avoir pas un moment de tranquillité!.. D'abord, monsieur Philippe, je vous en prie, ne me faites pas pleurer; je serai jolie, après cela, pour la noce!.. Vilain caractère!.. est-ce que vous croyez que je m'en soucie de cette chaîne? Et la preuve, c'est que je m'en vais sur-le-champ la rendre au seigneur Fernand.

PHILIPPE, *la retenant*. Non pas, rentrez; plus tard nous parlerons de cela.

SANCHETTE. Fi! le jaloux!

PHILIPPE. Eh bien, Sanchette, je te demande pardon.

SANCHETTE. Vous ne m'en voulez plus? bien sûr?

PHILIPPE, *lui baisant la main*. Je te le promets.

SANCHETTE. Que cela vous arrive encore! (*Elle entre à droite, chez Crespo.*)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, FERNAND, *entrant par la gauche, et* CRESPO *par la droite du spectateur.*

FERNAND. Ah! seigneur alcade, je vous trouve à propos.

PHILIPPE. Que vous est-il donc arrivé, mon capitaine?

FERNAND, *gaiement*. L'aventure la plus piquante! et si je m'en croyais, je serais d'une colère... mais un jour de noce on n'a pas le temps. J'arrive chez cette vieille Catherine, qui, selon sa promesse, devait me remettre mon jeune page : « Ah! Monsieur, me dit-elle, il m'est défendu de vous le confier. — Et par qui? pour quel motif? — Je l'ignore moi-même; je ne puis le dire. » Il y avait là-dessous un mystère qui me déplaisait. « Prenez garde, lui dis-je; car, si par votre faute vous privez ce pauvre enfant de l'état et du sort heureux que je lui destine, c'est vous que l'on accusera. » Alors cette brave femme, tremblante, incertaine... « Tenez, Monsieur, portez au seigneur alcade cette lettre que je viens de recevoir; ne la montrez qu'à lui, et demandez son avis. » Je l'ai prise, je l'apporte, et la voici. (*A Crespo.*) Voyez plutôt. (*La lui lisant.*) « Vous « garderez chez vous et ne remettrez à personne le dépôt « qui vous est confié; bientôt vous aurez de mes nouvelles. « Brûlez cette lettre comme toutes les autres. » (*Donnant la lettre à Crespo.*) Toujours le même mystère!

CRESPO, *tenant la lettre et la regardant*. Ah! mon Dieu, quelle écriture! celle de ce matin!

FERNAND, *vivement*. Eh bien! est-ce que vous seriez au fait?

CRESPO. Non, non; je croyais d'abord... (*A part.*) C'est bien elle : quelle découverte!

FERNAND. C'est égal; si vous savez quelque chose, nous devons partager la nouvelle, et vous devez tout me dire, parce que moi, je suis la discrétion même, c'est connu. Ah, mon Dieu! déjà midi! et ma future qui va arriver! je cours à sa rencontre. (*A Crespo.*) N'oubliez pas le programme de la fête; je vous ai nommé pour aujourd'hui mon intendant des menus plaisirs, et si on ne s'amuse pas, vous êtes responsable. Philippe, viens-tu avec moi? je vais te présenter à ma femme. (*Il sort en courant.*)

PHILIPPE, *prêt à le suivre*. Oui, mon capitaine.

SCENE X.

PHILIPPE, CRESPO.

CRESPO, *retenant Philippe par le bras*. Un moment!

PHILIPPE. Qu'avez-vous donc?

CRESPO. Parle bas.

PHILIPPE, *souriant*. Eh mais, Crespo, qu'est-ce que cela signifie? Comme vous voilà ému!

CRESPO. Oui, car dans le fond je t'estime, je t'aime; mais, comme tu le disais toi-même ce matin, l'honneur de notre famille avant tout.

PHILIPPE. Que voulez-vous dire?

CRESPO. Que tout est rompu.

PHILIPPE. Comment?

CRESPO. Plus de mariage.

PHILIPPE. Quoi! vous osez...

CRESPO. Parle bas, te dis-je, tu as entendu le capitaine... Cette lettre de la mère de Paul... Tiens, connais-tu cette écriture?

PHILIPPE, *frappé*. Dieux! Léocadie! ma sœur!

FINAL.

PHILIPPE.
Qu'ai-je vu?
CRESPO.
Du silence!
PHILIPPE.
O fureur!
CRESPO.
Calme-toi.
PHILIPPE, *avec désordre*.
Je ne puis... ma vengeance
Parlera malgré moi.
CRESPO, *le retenant dans ses bras*.
Allons, est-ce là ton courage?
PHILIPPE.
J'en ai pour souffrir le malheur;
Mais pour dévorer un outrage,
Pour supporter le déshonneur,
Je n'en ai plus!..
CRESPO.
Apaise ta fureur.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce coup a détruit mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!
CRESPO.
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur;
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.
PHILIPPE, *avec désespoir*.
Ah! qu'elle craigne ma fureur!
CRESPO.
Silence, on vient.
PHILIPPE.
Dieux! c'est tout le village:
Où cacher ma honte et ma rage?
CRESPO, *à demi-voix*.
Par égard pour toi, pour ta sœur,
A me taire ici je m'engage.
Ce secret mourra dans mon cœur;
Mais plus de mariage.
PHILIPPE.
Non, non, plus de mariage,
Plus de repos, plus de bonheur.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE DE VILLAGEOIS ET DE JEUNES FILLES PORTANT DES FLEURS, *ensuite* SANCHETTE ET LÉOCADIE.

(*Les villageois et les jeunes filles accourent de tous côtés, et forment des danses au son des castagnettes, pendant le chœur suivant.*)

Venez, jeunes fillettes,
Venez, jeunes garçons,
Au son des castagnettes
Dansons, chantons, dansons.
Le plaisir nous appelle,
Quel jour heureux pour nous!
Nous chantons la plus belle,
Et le plus tendre époux.
Venez, jeunes fillettes, etc.
LES HOMMES, *à Philippe*.
Allons, allons, il faut partir.
PHILIPPE, *à part*.
Ah! quel tourment!
TOUS.
Ah! quel plaisir!

CHŒUR.

Venez, jeunes fillettes, etc.
SANCHETTE, *sortant de la maison de Crespo*.
Me voilà, je suis prête;
Eh bien! partons-nous pour la fête?
PHILIPPE.
Non.
SANCHETTE, *étourdie*.
Non! et pourquoi?
PHILIPPE, *avec colère*.
Pourquoi?.. pourquoi?
Ne m'interrogez pas; laissez-moi, laissez-moi.
LÉOCADIE, *sortant de la maison de Philippe*.
Eh bien! partons-nous pour la fête?
PHILIPPE.
Non.
LÉOCADIE, *étonnée*.
Non! et pourquoi?
PHILIPPE, *avec un mouvement de fureur*.
Pourquoi?.. pourquoi?..
LÉOCADIE.
Mon frère!..
PHILIPPE, *hors de lui*.
Laissez-moi.
LÉOCADIE, *à part*.
Il me glace d'effroi.

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part*.
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!
CRESPO, *bas, à Philippe*.
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur,
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.
LÉOCADIE, SANCHETTE, CHOEUR.
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Je crains de rompre le silence
Et de connaître { mon / son } malheur.
SANCHETTE, *désolée*.
Je n'y tiens plus, c'est une horreur!
Que veut dire un pareil mystère?
PHILIPPE.
Qu'il n'est plus d'hymen entre nous.
SANCHETTE.
Plus d'hymen!
TOUS.
Plus d'hymen!
LÉOCADIE, *courant à son frère*.
Qu'entends-je? eh quoi! mon frère...
PHILIPPE, *la repoussant*.
Laissez-moi; craignez mon courroux!

ENSEMBLE.

PHILIPPE, *à part*.
Plus d'avenir, plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur.
Eh! comment garder le silence,
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, *bas, à Philippe.*
A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur;
Et songe à garder le silence,
Pour sauver l'honneur de ta sœur.
SANCHETTE, *à part.*
Ah ! je perds enfin patience!
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Eh quoi! n'est-il plus d'espérance?
Faut-il renoncer au bonheur?
LÉOCADIE, *à part.*
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Pour lui s'il n'est plus d'espérance,
Ses peines doublent mon malheur.
LE CHŒUR.
Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Pour lui n'est-il plus d'espérance?
Faut-il qu'il renonce au bonheur?

(Philippe, entraîné par Crespo, s'élance dans sa maison; Sanchette se jette dans les bras de Léocadie, tandis que les villageois s'empressent autour d'elle.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Philippe. Porte à droite et à gauche; au fond une porte et trois grandes croisées fermées par des rideaux. A droite, une table et deux chaises.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, Léocadie est assise et plongée dans ses réflexions : on frappe à la porte extérieure, elle se lève et va ouvrir.)

LÉOCADIE, DON CARLOS.

LÉOCADIE. Quoi! Monseigneur, c'est vous que nous recevons dans notre chaumière! Que dira Philippe, quand il saura que son colonel a daigné venir chez lui?

DON CARLOS. Il ne me doit aucune reconnaissance; j'ai besoin de lui parler.

LÉOCADIE. Depuis deux heures il n'est pas rentré, et j'ignore où il est allé ; mais je cours m'informer...

DON CARLOS, *la retenant.* Restez, Léocadie, vous pouvez m'instruire aussi bien que lui de ce que je veux savoir. Est-il vrai que le mariage de votre frère soit rompu?

LÉOCADIE. Oui, Monseigneur.

DON CARLOS. Et pour quelle raison?

LÉOCADIE. Je ne sais; ni lui ni le seigneur Crespo n'ont voulu nous le dire; mais Philippe était dans une fureur que ma vue et mes prières semblaient augmenter encore. Alors je n'ai pas osé insister, et je me suis retirée ici avec Sanchette, que j'essaye en vain de consoler.

DON CARLOS. C'est son oncle, c'est Crespo qui est cause de tout. Depuis qu'il est alcade de ce village, il a pour sa nièce des prétentions et des idées de fortune. . Si ce n'est que cela, j'espère rétablir entre eux la bonne intelligence, et je veux maintenant que ce mariage ait lieu en même temps que celui de ma sœur.

LÉOCADIE. Quoi! Monseigneur, vous daigneriez?.. vous voulez que tout le monde ici vous doive son bonheur!

DON CARLOS. Il n'y a que vous, Léocadie, qui ne vouliez rien me devoir. D'où vient cette tristesse continuelle? quelle est la cause de vos peines? car vous en avez.

LÉOCADIE. Moi, Monseigneur?

DON CARLOS. Oui, et vous craignez de les confier à mon amitié; ne suis-je pas le protecteur de votre frère, le vôtre?

LÉOCADIE. Je connais l'excès de vos bontés, mais elles ne peuvent rien ici.

DON CARLOS, *gaiement.* Peut-être : qu'en savez-vous? tout peut arriver. Il est des idées qu'autrefois je regardais comme impossibles à réaliser; et depuis ce matin je commence à y croire aussi, Léocadie; j'attends ma sœur pour lui faire part...

LÉOCADIE. Et de quoi?

DON CARLOS, *se reprenant.* Rien... nous en parlerons plus tard; mais j'espère qu'aujourd'hui, pour le mariage de ma sœur et de Fernand, nous vous verrons au château.

LÉOCADIE. Non, Monseigneur

DON CARLOS. Que me dites-vous?

DUO.

LÉOCADIE.
Dans une douce ivresse,
Des dons de la richesse
Vos jours vont s'embellir.
Moi, dans cet humble asile,
Vivre obscure et tranquille,
C'est là mon seul désir.
DON CARLOS.
Quoi! tels sont vos souhaits?
LÉOCADIE.
Je n'en forme point d'autres.
DON CARLOS.
Moi, j'ai bien mes projets,
Mais plus doux que les vôtres;
Je les confie à votre foi.
Ecoutez-moi.
(Reprise du premier motif.)
Dans une douce ivresse,
Je veux par la tendresse
Voir mes jours s'embellir!
Près d'une épouse chère
Passer ma vie entière,
C'est là mon seul désir.
LÉOCADIE, *à part, avec émotion.*
Dieu! que dit-il? ô trouble extrême!
DON CARLOS.
Oui, de mes vœux le seul objet
Est de trouver un cœur qui m'aime.
Mais gardez-moi bien le secret.
ENSEMBLE.
DON CARLOS, *à part, la regardant avec tendresse.*
Oui, d'espérance
Et de bonheur
Je sens d'avance
Battre mon cœur.
LÉOCADIE.
Quelle souffrance!
Ah! pour mon cœur,
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!
DON CARLOS, *avec joie.*
Adieu, j'ai bon espoir :
Bientôt je pourrai vous revoir.

ENSEMBLE.

DON CARLOS.
Oui, d'espérance
Et de bonheur
Je sens d'avance
Battre mon cœur.
LÉOCADIE.
Quelle souffrance!
Ah! pour mon cœur,
Plus d'espérance,
Plus de bonheur!
(Don Carlos sort par la porte du fond.)

SCENE II.

LÉOCADIE, *seule, le suivant des yeux.* Qu'ai-je entendu?.. Quand je pense à ses projets, à ses plans de bonheur... il se pourrait!.. lui !.. don Carlos! Non, non, éloignons de pareilles idées. Il est des rêves auxquels il n'est pas même permis de s'arrêter.

SCENE III.

LÉOCADIE, PHILIPPE, *arrivant du côté opposé à la sortie de don Carlos.*

LÉOCADIE. Ah! te voilà, mon frère! tu nous as bien inquiétés : où étais-tu donc?

PHILIPPE. Que t'importe? laisse-moi. (*Il ôte son chapeau et son sabre et les suspend à la muraille.*)

LÉOCADIE. C'est qu'en ton absence Monseigneur est venu; il avait appris la rupture de ton mariage.

PHILIPPE. Ah! il avait appris...

LÉOCADIE. Mon Dieu! ne te fâche pas; il voulait te parler à ce sujet; mais il est allé trouver le seigneur Crespo, l'alcade, et il espère le déterminer...

PHILIPPE, *avec une colère concentrée.* Il n'y réussira pas... Je remercie Monseigneur de me continuer ses bontés; mais Crespo me refuse sa nièce; et il fait bien, il a raison.

LÉOCADIE. Que dis-tu? et pour quel motif?

DUO.

PHILIPPE, *d'un air sombre*
Tu le demandes!.. toi!
LÉOCADIE, *effrayée.*
Mon frère!
Ne me regarde pas ainsi.
PHILIPPE.
Tu le demandes! toi!
LÉOCADIE, *plus effrayée.*
Mon frère!
PHILIPPE.
Toi qui m'as ravi
Le seul bien que laissa mon père!
LÉOCADIE.
Que dis-tu?
PHILIPPE.
Je sais tout!
LÉOCADIE.
O ciel!
Je suis trahie!
PHILIPPE.
Ne tremble pas, ne crains rien pour ta vie;
J'ai fait de l'épargner le serment solennel.
LÉOCADIE.
Ah! par pitié!
PHILIPPE.
Je ne veux rien entendre,
Rien qu'un seul mot; son nom?
LÉOCADIE.
Ah! Philippe...
PHILIPPE.
Son nom?
Je veux l'apprendre.
LÉOCADIE.
Rappelle ta raison.
PHILIPPE.
Ecoute-moi, Léocadie :
Tu m'as frappé d'un coup mortel,
Tu m'as couvert d'un opprobre éternel,
Tu m'as fait détester la vie!
Eh bien! je puis encor t'accorder mon pardon :
J'oublierai tout, dis-moi son nom.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
Oui, parle, et la vengeance
Va conduire mon bras.
LÉOCADIE, *à part.*
Quelle horrible souffrance!
Je n'y survivrai pas.
PHILIPPE.
Eh quoi! tu gardes le silence!
LÉOCADIE.
Rien n'est égal à l'horreur de mon sort.
Mais j'en appelle à toi, mon juge,
Au ciel, mon unique refuge..
Ah! frappez-moi tous deux de mort,
Si la triste Léocadie
A mérité les maux dont elle est poursuivie!
(*La musique cesse peu à peu.*)

PHILIPPE. Parle, je t'écoute...

LÉOCADIE. Oui! toi seul peux m'entendre et nous venger.. Il y a quatre ans, tu partis pour l'armée; tu nous laissas près d'ici, dans le petit village de Riélos, dont le château avait appartenu à nos ancêtres. Un soir, funeste souvenir! c'était la veille du jour où ma tante me fut ravie; tremblante pour elle, privée de tout secours, je ne pensai ni à l'éloignement, ni à l'obscurité de la nuit; je m'enveloppai d'une mante, et seule, à pied, je courus à la ville voisine. Déjà j'en approchais, j'étais dans la grande prairie, auprès de cette chapelle que mon père avait fait élever pour remercier le ciel de notre naissance, lorsque j'entends les pas d'une nombreuse cavalcade : c'étaient de jeunes seigneurs qui sortaient de la ville; leur désordre, leurs bruyants éclats de voix, tout me fit présumer qu'ils n'avaient pas leur raison. Je retournai sur mes pas, afin de les éviter; mais en vain. Ils m'avaient aperçue, car ils s'écrièrent : « C'est elle, c'est la fugitive. » Ils courent sur mes traces, m'entourent; l'un d'eux me saisit, m'enlève dans ses bras...

PHILIPPE. Les lâches!

LÉOCADIE. La frayeur, le désespoir, m'avaient ôté l'usage de mes sens .. mais, prête à quitter la vie, ma dernière pensée fut pour toi, mon frère, que j'appelais à mon secours...

PHILIPPE. O fureur!

LÉOCADIE. Et toi aussi, mon père, j'invoquais ton nom, je te suppliais de me protéger. Hélas! tu ne m'entendis pas! . Et quand je revins à moi, cette nuit qui m'environnait encore, cette maison, cet appartement inconnus, tout m'apprit que la mort était désormais mon seul espoir! A genoux, j'implorais le trépas, lorsque soudain retentit à mon oreille un cri douloureux, un cri déchirant que je crois entendre encore : « Dieu! ce n'est pas elle!.. » et l'on s'élance hors de l'appartement.

PHILIPPE. O ciel! quel est ce nouveau mystère!..

LÉOCADIE. Restée seule et dans l'obscurité, je fais quelques pas, je me trouve près d'une croisée, je l'ouvre, et une faible lueur vient éclairer les lieux où j'étais; je regarde; l'or et la soie étincelaient de toutes parts. Je vois encore ces tableaux, ces tapisseries; oui, je les vois, je les reconnaîtrais. A côté de la cheminée brillait un médaillon attaché à une chaîne d'or; je ne sais quelle idée m'inspire, et me dit qu'un pareil indice peut un jour servir à me venger... Je m'en empare, je le cache dans mon sein, je cours à la croisée; des rideaux que j'y attache m'offrent un moyen de fuite. En ce moment j'entendais les pas de plusieurs personnes, je voyais briller les flambeaux; je m'élance, éperdue, hors de moi, craignant d'être poursuivie; une rue se présente, vingt autres se croisent. Errant, marchant au hasard, sans appui, sans abri, j'ignore ce que je devins dans cette nuit fatale; seulement je me rappelle que de loin j'aperçus le Tage. Enfin, m'écriai-je, voici un asile! et j'y courus. Sans doute mes forces me trahirent; car, au point du jour, je me trouvai hors de la ville, seule, étendue près du fleuve. Maintenant tu sais tout.

REPRISE DU DUO.

PHILIPPE.
Non, non, tu ne fus point coupable!
Pardonne un injuste soupçon;
Mais le sort fatal qui m'accable
Trouble mes sens et ma raison.
LÉOCADIE.
O vous que j'implore à genoux,
Mon Dieu, mon Dieu, protégez-nous!

PHILIPPE, *la soutenant.* Léocadie, ma sœur nous ne nous quitterons plus, je n'existe maintenant que pour la vengeance; je connaîtrai ton ravisseur; quel qu'il soit, je le frapperai.

LÉOCADIE. Philippe! mon frère!

PHILIPPE. Oui, les peines, les fatigues, les dangers, rien

ne me coûtera pour le découvrir, et j'y parviendrai. Le moindre indice nous mène souvent à la vérité; et ce médaillon dont tu parlais tout à l'heure, je veux le voir.

LÉOCADIE, *le défaisant de son cou.* Le voici! Mais hélas! il ne t'apprendra rien.

PHILIPPE. N'importe, donne. (*Ouvrant le médaillon.*) Que vois-je? un portrait de femme!

LÉOCADIE. Oui, une femme jeune et belle.

PHILIPPE. Dont les traits me sont inconnus. Ainsi la fortune trahit encore mon espoir, et dérobe ma victime.

LÉOCADIE. On vient, c'est Monseigneur! (*Elle cache le portrait.*)

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON CARLOS.

DON CARLOS. Ah! te voilà, mon cher Philippe; j'ai bien des nouvelles à t'annoncer, et j'ai voulu te les apprendre moi-même.

PHILIPPE. Je ne sais comment vous remercier de vos bontés, mon colonel; mais vous me connaissez, et vous savez que depuis longtemps ma vie est à vous.

DON CARLOS. Tu me l'as trop bien prouvé, pour que je puisse l'ignorer. J'ai fait venir Crespo, l'alcade, qui a manqué me mettre en colère, quoique je n'en eusse guère envie!.. Croirais-tu qu'il n'a jamais voulu me dire pour quelle raison il te refusait sa nièce?

PHILIPPE. C'est un honnête homme, mon colonel.

DON CARLOS. Oui, mais c'est un obstiné; et il s'adressait mal, car j'avais décidé, moi, qu'il donnerait son consentement. Qui s'oppose à ce mariage? lui ai-je dit; le grade de Philippe? je viens de le faire sous-lieutenant.

PHILIPPE, *avec joie.* Quoi, mon colonel!..

DON CARLOS. Il m'a sauvé la vie, et dès aujourd'hui je me charge de sa fortune. Enfin, d'un air embarrassé, il m'a répondu: Philippe connaissait le motif de mon refus; eh bien! pourvu que tout reste entre nous deux, je donne mon consentement.

PHILIPPE. Comment! il se pourrait!

DON CARLOS. C'est ce soir, à sept heures, que vous serez mariés. En attendant, Fernand, mon beau-frère, nous donne ce matin une fête charmante sur les bords du Tage; le fleuve est couvert de barques et de gondoles préparées par ses ordres; mais il a manqué me chercher querelle quand il a appris que la cérémonie était retardée de quelques heures; il est vrai que j'avais bien mes intentions. Tu ne sais pas... Je vais peut-être aussi me marier.

PHILIPPE. Vous, colonel?

LÉOCADIE, *à part.* O ciel!..

DON CARLOS. Oui; j'ai été de trop bonne heure maître de moi-même et de ma fortune. Dans ma première jeunesse, j'ai été l'esclave d'abord de mes passions, plus tard de celles des autres. Des idées de grandeur ou d'ambition ont occupé tous mes instants. Mais aujourd'hui, désabusé du monde, je ne veux plus vivre que pour moi-même et pour mes amis. Voilà longtemps que je suis riche, je voudrais me retirer au sein de cette retraite, auprès d'une épouse aimable, qui m'apportât en dot non une fortune dont je n'ai que faire, mais des qualités plus nécessaires à mon bonheur. Eh bien! Philippe, cette compagne de mon choix, je l'ai enfin trouvée: douce, bonne, aimante, et de plus d'une noble famille. Ma sœur pouvait seule peut-être blâmer un pareil projet; je lui en ai fait part; et ce n'est pas, m'a-t-elle dit, quand je viens d'assurer son bonheur et celui de Fernand, qu'elle voudrait s'opposer au mien. Je puis donc épouser celle que j'aime.

PHILIPPE. Que dites-vous?

DON CARLOS. Je viens te demander ta sœur en mariage. Veux-tu me la donner?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LÉOCADIE.
Grand Dieu!

PHILIPPE.
Malheureux que je suis!
(*A Carlos.*)
Si vous saviez quel destin est le nôtre?
Accablez-moi de vos mépris...
(*Se jetant à genoux.*)
Mon colonel, je ne le puis!

DON CARLOS.
O ciel!
(*Froidement.*)
Je te comprends, ta sœur en aime un autre!

LÉOCADIE.
Moi! jamais; et pourtant la fortune jalouse
M'interdit pour toujours le nom de votre épouse.

DON CARLOS.
Parlez. Il faut me découvrir
Ce secret, dussé-je en mourir.

LÉOCADIE.
Je ne le puis...

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, SANCHETTE.

SANCHETTE.
Ah! quel dommage!
Ah! quel malheur pour ses parents!

PHILIPPE.
Mais c'est Sanchette que j'entends!

SANCHETTE.
Ça fait un bruit dans le village:
C'est le jour aux événements...

PHILIPPE.
Qu'avez-vous donc?

SANCHETTE.
Au bord du Tage.
Ce petit Paul... ce bel enfant...

LÉOCADIE, *courant à elle et retenue par Philippe, qui est caché entre Sanchette et Léocadie.*
Ah! tu me glaces d'épouvante!
Parle vite, quel accident...

SANCHETTE.
Dans une gondole élégante,
De loin il aperçoit Fernand
Qui lui tendait les bras... Hélas! le pauvre enfant
Vers lui s'élance... et l'onde mugissante
L'engloutit à l'instant.

LÉOCADIE, *poussant un cri.*
Mon fils!..

SANCHETTE ET DON CARLOS.
Dieu! que dit-elle?

PHILIPPE, *la retenant.*
Imprudente!

LÉOCADIE.
Mon fils!.. je veux le voir ou mourir avec lui.
(*Elle sort en courant, Sanchette la suit.*)

—

SCENE VI.

PHILIPPE, DON CARLOS.

DON CARLOS.
Je connais donc ce funeste mystère!

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
La honte, la colère,
Le regret, la douleur,
S'emparent de mon cœur.
Fatale découverte,
Mystère plein d'horreur,
Qui consomme sa perte
Et qui fait mon malheur!

DON CARLOS.
La honte, la colère,
Le regret, la douleur,
S'emparent de mon cœur.
Fatale découverte,
Mystère plein d'horreur,
Qui consomme sa perte
Et qui fait mon malheur!

PHILIPPE.
Vous connaissez ma destinée,
Pour moi plus d'hyménée;
Avec elle, et loin de ces lieux,
Je vais cacher ma honte à tous les yeux.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.
La honte, la colère,
Le regret, la douleur, etc.

DON CARLOS.
La honte, la colère,
Le regret, la douleur, etc.
(*Philippe sort.*)

SCENE VII.

DON CARLOS, *à droite du spectateur, absorbé dans ses réflexions;* FERNAND, DEUX PAYSANS, *puis* CRESPO.

FERNAND, *aux paysans.* C'est bien, mes amis; attendez-moi un instant. (*Apercevant don Carlos.*) Eh bien! Carlos, qu'est-ce que tu fais donc là? on te demande de tous les côtés. (*A Crespo qui entre.*) Seigneur Crespo, je suis à vous; j'ai à vous parler. (*Aux paysans.*) Tenez, voilà pour boire à ma santé, (*A l'un d'eux.*) et de plus, je te promets de te servir le jour de tes noces.

CRESPO. A qui en avez-vous donc?

FERNAND. C'est un de ces villageois qui m'a servi de valet de chambre, et qui m'a aidé à changer d'habit, car j'étais dans un état...

CRESPO. D'où sortez-vous donc?

FERNAND. Parbleu! de la rivière; au moment où j'ai vu tomber ce pauvre petit garçon, je me suis jeté après lui, et je l'ai ramené en un instant.

CRESPO. Il y a donc eu un accident?

FERNAND. Eh oui! Vous ne savez donc rien, vous magistrat chargé de veiller à la sûreté publique? Et ma future, cette chère Amélie, a eu une peur!.. Mais pas le moindre danger; mon jeune page se porte mieux qu'avant, et moi aussi; je suis même charmé d'avoir été faire aux nymphes du Tage ma visite de noce. (*A Carlos.*) Ah çà! mon ami, partons-nous? Tout est prêt pour la cérémonie, et l'on nous attend.

DON CARLOS, *d'un air distrait.* Y penses-tu? il n'est pas encore temps: c'est ce soir à sept heures.

FERNAND. Oui, tu l'avais commandé ainsi; mais j'ai donné contre-ordre. Mon ami, je n'aurais jamais pu attendre jusque-là, c'était impossible. (*L'entraînant.*) Ainsi, viens vite. Eh mais! qu'as-tu donc? tu es pâle, agité; te voilà comme ta sœur était tout à l'heure, au moment de mon expédition navale.

DON CARLOS. Moi! mon ami, non, tu t'abuses.

FERNAND. Si vraiment, tu as quelque chose, Carlos; mon ami, mon frère, est-il quelque chagrin, quelque danger qui te menace? faut-il y courir? faut-il donner mes jours pour toi? réponds, de grâce. (*Voyant qu'il se tait.*) Hein! ce c'est pas assez!.. faut-il plus encore?.. faut-il retarder mon mariage jusqu'à demain?.. parle, je suis capable de tout...

DON CARLOS, *faisant un effort sur lui-même.* Non, mon ami, non: je n'exige rien! Sortons d'ici; allons trouver ma sœur: j'ai besoin d'être auprès de vous, j'ai besoin de voir des gens heureux.

FERNAND. Eh bien! alors tu peux me regarder; je ne cache pas mon bonheur, j'en parle à tout le monde. (*L'emmenant.*) Viens, partons.

CRESPO, *le retenant.* Eh bien! . seigneur Fernand, qu'aviez-vous donc à me dire? moi qui vous attends.

FERNAND. C'est, ma foi, vrai; je l'oubliais. (*A Carlos, qui est sorti par la porte du fond.*) Mon ami, va toujours, je te rejoins dans l'instant. (*A Crespo.*) Vous êtes-vous occupé du bal et du souper?

CRESPO. Oui, sans doute, dans la grande salle du château...

FERNAND. C'est bien; mais ce n'est plus ça: il y a aussi un contre-ordre. Après la cérémonie, nous nous rendons tous à la ville; mais auparavant je veux donner ici, aux jeunes filles du village, la dot que je leur ai promise: les en avez-vous prévenues?

CRESPO. Oui, sans doute. De plus, nous aurons ici, sur la pelouse, les tables et la danse champêtre; et si vous vouliez voir le programme d'aujourd'hui ..

FERNAND, *sans l'écouter.* Demain, demain. Du reste, je m'en rapporte à vous. Adieu, mon ami, je vais me marier. (*Il sort en courant.*)

SCENE VIII.

CRESPO, *puis* PHILIPPE.

CRESPO, *le regardant sortir.* Quelle tête! quelle tête. Il est bien heureux d'être capitaine, car s'il avait fallu qu'il fût alcade... Eh! c'est Philippe; comme il a l'air soucieux!

PHILIPPE, *à part, d'un air rêveur.* Pauvre Léocadie!... en revoyant son enfant, la joie, l'émotion... j'ai cru qu'elle allait s'évanouir; et pendant qu'on s'empressait de lui porter des secours, je me suis hâté de dérober à tous les yeux... (*Montrant le médaillon et la chaîne qu'il tient à la main.*) C'est vous, seigneur Crespo.

CRESPO. Oui, mon cher Philippe; Monseigneur vous a fait part, sans doute, de mes nouvelles intentions...

PHILIPPE, *d'un air triste, et lui donnant la main.* Oui, je vous remercie, Crespo.

CRESPO, *regardant la chaîne que tient Philippe.* Ah! ah! vous avez repris à Sanchette la chaîne d'or que le seigneur Fernand lui avait donnée ce matin. Vous avez bien fait, ce n'était pas convenable.

PHILIPPE. Quelle chaîne d'or?

CRESPO. Celle que vous tenez à la main.

PHILIPPE. Non, celle-ci n'appartient point au seigneur Fernand.

CRESPO. C'est singulier, on dirait qu'elles ont été faites en même temps, car elles se ressemblent exactement.

PHILIPPE. Hein! que dites-vous? (*La regardant.*) Il me semble en effet... Quel étonnant rapport!.. Dites-moi, Crespo, vous qui avez été souvent dans les châteaux voisins, et qui connaissez mieux que moi tous les habitants des environs, auriez-vous quelque idée de cette figure-là, et de la personne à qui ce portrait pourrait appartenir?

CRESPO. Vous l'avez donc trouvé?

PHILIPPE. Oui, précisément.

CRESPO. Attendez, attendez. (*Regardant.*) Eh! parbleu! qu'est-ce que je disais tout à l'heure? cet étourdi-là n'en fait jamais d'autres! (*Lui rendant le portrait.*) C'est au seigneur Fernand.

PHILIPPE. Que dites-vous là?

CRESPO. C'est le portrait de sa future, de la comtesse Amélie.

PHILIPPE, *tremblant de colère.* Vous en êtes bien sûr?

CRESPO. Parbleu! je viens de la voir encore il n'y a qu'une demi-heure. C'est moi qui, à la tête du village, lui ai débité la harangue de rigueur. Et vous pouvez aisément vous convaincre par vous-même; le portrait est fort ressemblant...

PHILIPPE. Ce portrait! Fernand!

CRESPO, *en riant.* Eh!.. sans doute; il y a longtemps



Sans doute mes forces me trahirent... — Acte 2, scène 3.

qu'ils s'aimaient, et la comtesse lui avait donné ce portrait bien avant que leur union fût décidée.

PHILIPPE. En effet, il nous a dit ce matin que la comtesse lui avait donné son portrait il y a quatre ans. (*Avec fureur.*) Quatre ans!.. c'est cela... j'y suis enfin.

CRESPO. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous voilà comme un furieux!

PHILIPPE, *sans l'écouter*. Que je suis heureux! il est temps encore! Oui, c'est ce soir, le colonel me l'a dit, ce soir à sept heures, que leur union doit avoir lieu. Je cours trouver don Carlos, Amélie elle-même; ils jugeront entre nous. Après tout, ma sœur est noble, et d'une naissance égale à la sienne. Allons, calmons ma colère. N'allons pas tout compromettre par un éclat; rien n'est désespéré, tant que Fernand peut épouser ma sœur.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; SANCHETTE.

SANCHETTE, *accourant*. Que c'était beau! la belle cérémonie! ils sont mariés.

FINAL.

PHILIPPE.
Que dit-elle ?.
CRESPO.
D'où viens-tu donc?
SANCHETTE.
De la chapelle,
Où l'on célèbre en ce mom nt
Le mariage de Fernand!
PHILIPPE.
Fernand!
SANCHETTE.
Lui-même!
Il épouse celle qu'il aime!
PHILIPPE.
Ils sont unis!
SANCHETTE.
Et pour jamais.
Quel bonheur brille dans leurs traits!
PHILIPPE, *à part*.
C'en est donc fait, plus d'espérance!
Je n'en ai plus qu'en ma vengeance!
SANCHETTE.
Vous vous plaignez de leur bonheur!



LÉOCADIE. Non, non, éloignez-vous! — Acte 3, scène 2

PHILIPPE.
Oui, oui, l'enfer est dans mon cœur.
SANCHETTE.
Quels sentiments sont donc les vôtres!
Monsieur, si nous ne pouvons pas
Nous marier, faut-il, hélas!
Vouloir en empêcher les autres?
PHILIPPE, *à part, sans l'écouter.*
C'est fini, je ne crains plus rien.
Oui, son trépas ou le mien.
SANCHETTE. *remontant le théâtre.*
Entendez-vous? l'écho répète
Les sons de la musette
Et ceux du violon.
Voyez d'ici sur le gazon
Se former les jeux et la danse;
Hélas! sans moi le bal commence!

(Elle pousse les trois grandes croisées du fond, et l'on aperçoit le tableau d'une fête de village; d'un côté, l'orchestre, les ménétriers et la danse, de l'autre, un jeu de bague, et des tables où plusieurs villageois sont occupés à boire, et portent la santé de Fernand.)

ENSEMBLE.
PHILIPPE, *à part.*
O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur!
Sa mort est la seule espérance
Qui puisse consoler mon cœur.
CHŒUR.
Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur.
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; DON CARLOS, FERNAND.

(Plusieurs personnes de la noce; tous les paysans s'empressent autour d'elle, et agitent en l'air leurs chapeaux)

Vive Fernand!
FERNAND.
Ah! quelle ivresse?

Elle est ma femme, elle est à moi.
(*A don Carlos, lui serrant la main.*)
Carlos, quel bonheur je te doi!
(*Aux paysans qui l'entourent.*)
Redoublez vos chants d'allégresse;
Mes amis, disposez de mon bien!
(*Leur jetant plusieurs bourses.*)
Tenez, prenez, n'épargnez rien :
Il me reste une autre richesse;
Elle est ma femme, elle est à moi.

SANCHETTE, *essuyant une larme, et le regardant en souriant.*
Dans quelle ivresse je le voi!

FERNAND.
Ce soir, amis, vous viendrez à la ville;
Votre présence est fort utile,
Pour le bal et pour le repas.

DON CARLOS.
Comment! c'est à la ville?

FERNAND.
Oh! ne réplique pas,
Car ma femme le veut, et je pars de ce pas.

PHILIPPE, *à part.*
Qu'ai-je entendu? c'est ce soir à la ville!
Il suffit, je suivrai ses pas,
Fernand, tu m'y retrouveras.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, SANCHETTE, CRESPO.
Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur.
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

PHILIPPE.
O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur;
Sa mort est la seule espérance
Qui puisse consoler mon cœur.

DON CARLOS.
Ah! rien n'égale ma souffrance;
Pour moi, non, jamais de bonheur.
(*Montrant Fernand.*)
Qu'il soit heureux! cette espérance
Peut seule consoler mon cœur.

FERNAND.
Ah! quel beau jour pour moi commence!
Ivre d'amour et de bonheur,
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

(*Ils sortent tous; Philippe prend son chapeau et son sabre, qui étaient attachés à la muraille, et sort le dernier.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche appartement de l'hôtel de don Carlos; il est orné de tableaux. A gauche, une cheminée; au fond, des croisées donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE, *seule et parlant à la cantonade.* Non, Monsieur, non, je ne veux pas danser. Ah! mon Dieu! quel bruit, quel tapage! Mon oncle Crespo, qui est le majordome général, ne sait plus lui-même où donner de la tête. Dieu! que c'est beau, une noce de grand seigneur! C'était à qui m'inviterait. Ah bien oui! j'ai bien le cœur à cela! Moi qui devais me marier aujourd'hui, dire que je suis à une noce, et que ce n'est pas la mienne!

COUPLETS.

Je viens de voir notre comtesse
Ouvrant le bal en ce moment;
Dans ses atours que de richesse,
Que son regard est séduisant!
Par le bonheur elle était embellie;
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie,
Mais, mais
Tout bas je me disais :
Voilà pourtant comm' je serais.

DEUXIÈME COUPLET.

La jeune épouse, aimable et belle,
Baissait les yeux en rougissant;
Car son époux, toujours près d'elle,
Serrait ses mains bien tendrement :
Qu'elle semblait et confuse et ravie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais
Tout bas je me disais :
Voilà pourtant comm' je serais.

Mais je ne dois pas y penser; tout est rompu avec Philippe. Il a dit à mon oncle qu'il partirait, qu'il quitterait le pays. Hélas! je sens bien maintenant qu'il le faut; mais n'avoir pas pu lui faire mes adieux, voilà ce qui me désole le plus. (*Elle voit ouvrir la porte à droite.*) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas! c'est lui-même.

SCÈNE II.

SANCHETTE, PHILIPPE.

(*Philippe est en négligé de voyage, le chapeau militaire et sans armes; il regarde de tous côtés d'un air inquiet; sa physionomie est pâle et abattue.*)

SANCHETTE, *courant à lui.* Mon cher Philippe!

PHILIPPE, *surpris.* Ah! c'est vous, Sanchette!

SANCHETTE. Que je suis contente de vous revoir! Qui vous amène ici?

PHILIPPE, *d'un air distrait.* Je pars, je me suis éloigné de ma sœur sans la prévenir; mais avant de quitter le pays, j'ai voulu...

SANCHETTE, *vivement.* Me dire adieu. Ah! que c'est aimable à vous!

PHILIPPE, *de même.* Oui, oui, Sanchette, te dire adieu; et en même temps je voulais... J'ai d'anciens comptes à régler avec mon capitaine. Il est ici, n'est-ce pas!

SANCHETTE. Oui, sans doute.

PHILIPPE. Cet hôtel lui appartient?

SANCHETTE. C'est-à-dire qu'il était à don Carlos, qui en a fait cadeau à sa sœur; et il a aussi bien fait, car il ne l'habitait pas, il n'y venait jamais; il semblait même avoir cette maison en haine. Conçoit-on cela? une habitation magnifique! (*Voyant Philippe qui regarde de tous côtés.*) Eh! mais, que voulez-vous donc?

PHILIPPE. Dites-moi : ne pourrai-je pas lui parler un moment en secret?

SANCHETTE. A qui?

PHILIPPE. Au capitaine.

SANCHETTE. Lui? le marié? impossible. Ils sont à table avec tous leurs amis; et puis il ne quitte pas sa femme d'une minute.

PHILIPPE. Sa femme?

SANCHETTE. Croyez-moi, il vaut mieux attendre à demain...

PHILIPPE, *avec force.* Attendre! pas un jour, pas une heure! Ne faut-il pas que je parte?

SANCHETTE. Allons, Philippe, calmez-vous, et surtout n'ayez pas cet air sombre et malheureux; vous me faites presque peur. Je sais bien que ce n'est pas gai de se quitter ainsi; mais, parce qu'on est triste, ça n'empêche pas d'être aimable avec les gens. Moi, d'abord, je vous promets de ne jamais en épouser un autre, de penser toujours à vous, et... Eh bien! vous ne m'écoutez pas?

PHILIPPE. Si, si fait. Mais puisqu'il est impossible de parler à Fernand, pourriez-vous au moins lui remettre un billet?

SANCHETTE. Pour cela, je le crois.

PHILIPPE, *s'approchant de la table.* Eh bien! attendez. (*On appelle en dehors.*) Sanchette! Sanchette!

SANCHETTE. Eh! mon Dieu! l'on me cherche. Je crois entendre la voix de mon oncle.

PHILIPPE. Allez vite, je ne veux pas qu'il me voie. Où pourrai-je vous retrouver?

SANCHETTE. Dans le jardin, près de la grille.

PHILIPPE. J'y serai dans quelques minutes. (*Sanchette sort par le fond.*)

—

SCENE III.

PHILIPPE, *seul.* Au fait, quelle imprudence j'allais commettre! le défier chez lui, au milieu de sa famille! Et puis, oser provoquer mon supérieur! j'aurais été saisi, arrêté. Ecrivons, cela vaut mieux. Oui, en lui demandant raison d'une insulte mortelle... je le connais, il est brave, il y viendra. Impossible, d'ailleurs, qu'il soupçonne quel est son adversaire. (*Il se met à table et parle en écrivant.*)

RÉCITATIF.

Seul, sans témoins, la nuit,
Dans le bois d'orangers où j'ai caché mes armes.
(*On entend en dehors un air de danse.*)
De l'orchestre et du bal j'entends d'ici le bruit.
Du plaisir ils goûtent les charmes;
Je vais en cris de deuil changer ces chants joyeux.
(*Achevant d'écrire.*)
Oui! oui! la mort de l'un des deux,
La mort!
(*Il se lève.*)

AIR.

Et Carlos est mon bienfaiteur!
Je vais, dans ma rage cruelle,
Lui ravir un ami fidèle,
Lui ravir l'époux de sa sœur,
Non, non, non l'époux de sa sœur,
Mais le ravisseur de la mienne!
Ce mot seul ranime ma haine
Et me rend toute ma fureur.

On vient. Allons retrouver Sanchette, et chargeons-la de remettre ce cartel. (*Il sort par la porte à gauche, sur la ritournelle de l'air de danse que l'on entend toujours.*)

—

SCENE IV.

DON CARLOS, FERNAND, *entrant par le fond.*

FERNAND. Je te trouve enfin; j'ai cru que je ne pourrais jamais te rejoindre, depuis un quart d'heure que je suis à ta poursuite. Le difficile était de se frayer un passage à travers la foule des danseurs ou des convives. Que de saluts, que de compliments! Dieu! qu'on a d'amis quand on se marie! Et des lettres de félicitations! (*En tirant un paquet de sa poche.*) Tiens, rien que d'aujourd'hui. Je n'aurai jamais le temps de lire tout cela. Si tu voulais t'en charger?

DON CARLOS, *prenant les lettres.* Volontiers.

FERNAND, *le retenant.* Oh! je te tiens, tu ne m'échapperas pas; et nous allons avoir une explication sérieuse. Oui, mon ami, je ne suis pas content de toi. Dans un jour de joie et de bonheur, d'où vient ce front soucieux et cet air de mélancolie? enfin, tout à l'heure, quand j'ai chanté mes couplets, moi, je ne peux pas en juger, mais je m'en rapporte à ma femme, elle les trouve charmants; tout le monde les a applaudis, excepté toi. Cependant, si on ne se soutient pas entre parents... Qu'est-ce que c'est donc que cette conduite-là, beau-frère?

DON CARLOS, *d'un air rêveur.* Je ne sais, ma sœur a voulu que sa noce fût célébrée dans ces lieux...

FERNAND. Un séjour magnifique, que nous devons à ta générosité! Mais, dis-moi donc pourquoi tu l'avais abandonné : nous y faisions autrefois des soupers délicieux; et depuis trois ou quatre ans, je n'ai pas idée que tu nous y aies invités une seule fois.

DON CARLOS, *avec trouble.* Fernand!

FERNAND. Oui, vraiment, il y a quatre ans; je me rappelle très-bien la dernière fois que nous y sommes venus; à telles enseignes qu'un de nous était brouillé avec sa maîtresse... Et parbleu, c'était toi! Je vois encore Pédrille, ton valet, qui, au dessert, vient nous annoncer que, dans son désespoir, la signora Bianca était sortie de la ville, seule, à pied, pour aller, disait-elle, se jeter dans le Tage. Quoique persuadé qu'il n'en serait rien : A cheval, m'écriai-je, et courons sur ses traces; car, malgré la nuit qui était noire en diable, c'est moi qui de loin l'ai aperçue le premier.

DON CARLOS, *très-ému.* Fernand, tais-toi; tais-toi, au nom du ciel!

FERNAND, *étonné.* Eh mais! qu'as-tu donc!

DON CARLOS. Rien; n'en parlons plus, je t'en prie; rentre au salon, car je suis sûr que ma sœur est inquiète de ton absence.

FERNAND. Vraiment? pauvre petite femme! C'est bien naturel! C'est comme moi : crois-tu que depuis qu'elle est ma femme, je l'aime dix fois plus qu'auparavant? Je n'y conçois rien, ça dérange tous les systèmes reçus; aussi je vais la retrouver; car, malgré mon mariage, j'ai toujours peur que quelque événement ne nous sépare! Mourir demain, ça me serait égal; mais aujourd'hui, vrai, ce serait désespérant. Hein! que nous veut Sanchette? et à qui en a-t-elle avec ses signes?

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, SANCHETTE.

SANCHETTE, *de loin.* Monsieur! Monsieur!

FERNAND. Eh bien! avance donc.

SANCHETTE, *embarrassée.* C'est que... c'est que madame la comtesse vous demande, pour ce boléro.

FERNAND. Madame la comtesse? ah! ma femme. Dis donc ma femme, si tu veux que je t'entende. (*A Carlos.*) Mon ami, c'est ma femme qui me demande.

SANCHETTE, *le retenant.* Mais, un instant.

FERNAND. Je ne peux pas, puisque ma femme m'attend.

SANCHETTE. Ce sont des lettres que j'ai à vous remettre.

FERNAND. De quelle part?

SANCHETTE. Est-ce que je sais! ce sont des pétitions et réclamations de vos nouveaux fermiers. Et puis il y en a une d'un cavalier, que je ne connais pas, et qui est reparti sur-le-champ. (*Elle sort en courant.*)

FERNAND, *prenant les lettres.* C'est ça, encore des compliments. (*A Carlos.*) Tiens, mon ami. (*Les lui donnant.*) mets ça avec les autres.

DON CARLOS. Donne, je t'épargnerai cet ennui.

FERNAND. Est-on heureux d'avoir un beau-frère! Ne te te gène pas; tantôt, ce soir, avant de te coucher, toi, tu as le temps. Adieu, mon ami, je vais trouver ma femme. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

DON CARLOS, *seul.* Oui, leur bonheur me donnera le courage de supporter la perte de Léocadie, et d'éloigner de mon cœur un autre tourment plus affreux encore. (*Assis près de la table, il ouvre plusieurs lettres.*) Le comte d'Aranza, la duchesse Delmontès... Des compliments de grands seigneurs; rien ne presse. (*Il ouvre un autre billet.*) Qu'ai-je vu! juste ciel! (*Il regarde l'adresse.*) C'est bien pour lui : au capitaine Fernand d'Alveyro! (*Il lit à demi-voix.*) « Si vous n'êtes pas le

« plus lâche des hommes, vous vous rendrez, dans une « demi-heure, à l'entrée du petit bois d'orangers, près « du rempart; vous y trouverez un homme que vous avez « mortellement outragé; je n'ai d'autres armes que mon « sabre. Nous serons sans témoins; c'est vous dire assez « que la mort de l'un de nous peut seule terminer le « combat!.. Je vous attends! » (*Il ferme le billet.*) Point de signature. Fernand aurait un ennemi mortel! il ne m'en a jamais parlé! Et ma sœur, ma pauvre Amélie, qui n'existe, qui ne respire que pour son époux! et je remettrais ce billet! Non, je m'en garderai bien. (*Relisant le billet.*) Seuls, sans témoins, au milieu de l'obscurité. Rien ne peut me trahir; je prendrai la place de Fernand, je m'y rendrai. Aussi bien depuis le jour funeste que ces lieux me rappellent, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Mais le ciel est juste, et je n'échapperai point au châtiment; car, je le sens, dans ce combat c'est moi qui dois succomber. Je le disais tout à l'heure : cette maison me sera fatale.

—

SCENE VII.

DON CARLOS, SANCHETTE.

SANCHETTE. Monseigneur, pardon de vous interrompre; on vient de me dire qu'une jeune fille de notre village était en bas, et demandait à vous parler.

DON CARLOS, *préoccupé et brusquement.* Lui parler! je ne puis, je ne puis dans ce moment : laissez-moi. (*A part.*) L'heure approche, allons, partons; allons prendre mes armes. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCENE VIII.

SANCHETTE, *seule.* Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas, lui qui d'ordinaire accueille tout le monde avec tant de bonté. Allons voir quelle est cette jeune fille. Ciel! c'est Léocadie.

—

SCENE IX.

SANCHETTE, LÉOCADIE, *accourant par la porte à gauche.*

SANCHETTE. Qui vous amène ici?

LÉOCADIE, *hors d'elle-même.* Philippe, où est-il? il y va de ses jours. Il n'est venu en ces lieux que pour se battre.

SANCHETTE. Grand Dieu! qui vous l'a dit?

LÉOCADIE. Un militaire, notre voisin. Philippe lui a confié son dessein, en le priant de veiller sur moi s'il succombait, et j'accours implorer le secours de don Carlos.

SANCHETTE. Il est sorti; il ne peut vous recevoir.

LÉOCADIE. O ciel! que devenir!

SANCHETTE. Attendez, restez ici, je vais chercher mon oncle l'alcade, lui seul peut nous donner un conseil.

LÉOCADIE, *la conduisant jusqu'à la porte du fond.* Va, cours, c'est mon seul espoir; je t'attends. (*Elle se jette sur un fauteuil qui est au fond de l'appartement; peu à peu elle lève les yeux et regarde autour d'elle.*)

AIR.

O ciel! où suis-je ?
(*Elle s'arrête comme stupéfaite et glacée de terreur, porte la main à ses yeux comme pour s'assurer de ce qu'elle a vu, et regarde de nouveau.*)
Je ne m'abuse point! ce n'est pas un prestige!
Qui m'a ramenée en ces lieux ?
Je les revois! je les connais! grands dieux!

—

SCENE X.

LÉOCADIE, DON CARLOS.

DON CARLOS, *sortant du cabinet à droite, tenant à la main un sabre qu'il pose sur la table. A part.*
En croirai-je mes yeux!
Léocadie! et quel trouble l'agite!

LÉOCADIE.
Dans quel piége m'a-t-on conduite?
(*Portant la main à son front.*)
On a juré ma perle, je le voi!
(*Apercevant don Carlos, qui s'est approché; elle pousse un cri de joie et court à lui.*)
Carlos, Carlos! c'est vous, protégez-moi!
Je ne vous quitte pas. Daignez ici, par grâce,
Daignez être mon défenseur!
Guidez mes pas loin de ce lieu d'horreur!

DON CARLOS.
Qu'avez-vous donc? qui vous menace?

LÉOCADIE.
La honte, le déshonneur!

DON CARLOS.
Que dites-vous? quel souvenir funeste?
Ne vous abusez-vous pas?

LÉOCADIE.
Non, non! là, j'invoquai la justice céleste;
Là, j'étais à ses pieds, implorant le trépas!
Et ce seul témoin qui me reste,
Ce médaillon dont ma main s'empara.
(*Montrant la cheminée.*)
Il était là!

DON CARLOS.
Grands dieux! là, il se pourrait? Ah! le remords m'accable.

LÉOCADIE, *éperdue.*
Ne l'entendez-vous pas? fuyons, éloignons-nous,
Et que le ciel vengeur frappe seul le coupable.

DON CARLOS.
Ah! ne le maudis pas! il est à tes genoux.

LÉOCADIE, *avec terreur.*
O ciel! que dites-vous?

DON CARLOS.
Voyez son désespoir extrême;
En horreur à lui-même,
Il attend son arrêt de vous
Désarmez la justice suprême,
En le nommant votre époux.

LÉOCADIE, *voulant fuir.*
Non! non!

DON CARLOS, *la retenant.*
Tu m'entendras!

LÉOCADIE, *avec effroi.*
Non, non, éloignez-vous.

DON CARLOS, *à ses pieds.*
Par mes remords, par ma souffrance,
Que mes forfaits soient expiés!
De ce ciel que j'invoque imite la clémence;
Accorde le pardon que j'implore à tes pieds.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE.
Dieu! que vois-je?

DON CARLOS, *avec désespoir.*
Un coupable!
Que poursuit le remords, que le malheur accable;
Que ton bras doit punir! Frappe!

PHILIPPE, *portant la main à son sabre.*
Que dites-vous?

LÉOCADIE, *courant à son frère.*
O ciel! que vas-tu faire? épargne mon époux!

PHILIPPE ET DON CARLOS.
Lui } son époux!
Moi }

ENSEMBLE.

DON CARLOS ET LÉOCADIE.
Celui } que j'adore
Celle }

Est là contre mon cœur.
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur.

PHILIPPE.

Le ciel que j'implore
Enfin me rend l'honneur.
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur,

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND, SANCHETTE, CRESPO, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

FERNAND.

Que faites-vous ici? c'est la dernière ronde,
Le dernier fandango! car après lui je veux
Renvoyer tout le monde.
Ces bons amis! c'est ennuyeux,
Ils dansent tous avec ma femme.

DON CARLOS.

Ainsi que toi, Fernand, je suis heureux.
Le bonheur et la paix vont rentrer dans mon âme.
(*Lui montrant Léocadie.*)
C'est elle que j'épouse.

FERNAND.

O ciel! il se pourrait!

DON CARLOS.

Demain, ma sœur et toi connaîtrez mon secret.

PHILIPPE, *à Sanchette.*

Nous aussi de l'hymen nous formerons la chaîne.

SANCHETTE.

Nous serons donc unis; ah! ce n'est pas sans peine.

FERNAND.

Ecoute; quel bonheur! ce sont
Nos amis qui s'en vont.

CHŒUR FINAL.

Vous qu'en ce jour l'hymen engage,
Goûtez le destin le plus doux;
Chantons cet heureux mariage,
Célébrons ces heureux époux.

FIN DE LÉOCADIE.

LA MÉDECINE SANS MÉDECIN

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 15 octobre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

MUSIQUE DE M. HÉROLD.

Personnages.

M. DELAROCHE, négociant.
AGATHE, sa fille.
DARMENTIÈRES, médecin.
MISTRESS BERLINGTON.
LORD ARTHUR, son neveu.

La scène se passe à Paris, chez M. Delaroche.

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un magasin de soieries et de nouveautés; un bureau à droite, porte de cabinet du même côté; étalage d'étoffes dans le fond.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, DELAROCHE.

(*Delaroche est à droite à son bureau, et feuillette un registre. Agathe est assise à gauche et travaille à une broderie.*)

INTRODUCTION.

DUO.

DELAROCHE, *avec désespoir, et regardant le registre.*

Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur n'est que trop certain.
(*Montrant Agathe.*)
A ses yeux cachons ma souffrance;
Pour moi seul gardons mon chagrin.

AGATHE, *chantant en travaillant.*

Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine
Pour conduire la chaîne
Que ta voix guidera.
Ah! ah! ah! ah! ah!

A tes sons en cadence,
Va s'animer la danse;
Par ta seule présence
Le plaisir reviendra.
Ah! ah! ah! ah! ah!

DELAROCHE, *de l'autre côté.*

Et je me trouve la victime
De ceux même que j'obligeais.
(*Frappant du poing sur le registre.*)
Ils m'ont entraîné dans l'abîme!

AGATHE, *levant la tête à ce bruit.*

Mon père!..
(*Le regardant.*)
Eh! mais, dans tous vos traits
Quel trouble!..

DELAROCHE, *cherchant à se remettre.*

Moi! je travaillais.
(*A part, la regardant.*)
Ma pauvre fille! ah! quel dommage!
Et moi qui rêvais son bonheur!
Ne lui laisser pour héritage
Que la honte et le déshonneur!

AGATHE, *qui s'est levée et s'est approchée de lui.*

Qu'avez-vous?

DELAROCHE.

Je n'ai rien; va, reprends ton ouvrage
Et ta chanson... tes chants me donnent du courage.

ENSEMBLE.

(*Tout en chantant, Agathe regarde toujours son père avec inquiétude.*)

AGATHE.

Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine, etc.

DELAROCHE, *à part.*

Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur, etc.

AGATHE. Vous avez beau dire, vous souffrez, vous êtes

malade; oh! vous me l'avez avoué hier, et d'ailleurs je le vois bien! Si vous consentiez à voir un médecin... un seul, mon papa.

DELAROCHE. A quoi bon?

AGATHE. Ecoutez donc, un médecin! si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

DELAROCHE. Ah! tu crois?

AGATHE. Dans Paris on peut choisir... il y en a tant!..

DELAROCHE, *souriant*. Il y en a trop.

AGATHE. Et voyons... pour avoir votre confiance... s'il était vieux?

DELAROCHE. Oui, un ami de la routine, un entêté qui aimerait mieux laisser partir son malade que de le sauver par des moyens à la mode!

AGATHE. Vous avez raison; ce n'est pas ce qu'il vous faut: mais un jeune docteur?

DELAROCHE. Encore... quelque étourdi qui se jette à corps perdu sur les pas d'un maître dont il gâte la doctrine en l'exagérant; un ennemi de tout ce qui est vieux, fût-ce le bien! un romantique en médecine!

AGATHE. Eh bien! non; mais on pourrait... en cherchant un peu... Tenez, celui dont je vous parlais hier soir... M. Darmentières!

DELAROCHE. M. Darmentières! par exemple! celui-là moins que tous les autres.

AGATHE. Mais, mon papa...

DELAROCHE. Non... je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas... ne m'en parle jamais. Allons, mon enfant, rassure-toi... ne pleure pas... je suis mieux que tu ne penses... il faut que je passe à ma caisse... adieu... je suis très-bien... adieu. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE II.

AGATHE, *seule*. Oui, très-bien!.. comme si je ne le voyais pas; et maintenant, comment dire cela à M. Darmentières, s'il vient!... et il viendra! Il y a de quoi le mettre en colère, et la colère d'un médecin, ça peut avoir des suites... Ah! mon Dieu! c'est lui!

—

SCENE III.

AGATHE, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES. Pardon... c'est sans doute à mademoiselle Agathe Delaroche que j'ai l'honneur...

AGATHE. Oui, Monsieur.

DARMENTIÈRES. C'est vous, Mademoiselle, qui m'avez fait prier de passer ici... je suis un peu en retard... c'était l'heure de mes consultations...

AGATHE. Gratuites?

DARMENTIÈRES. Oui, à de pauvres diables qui sans cela n'auraient pas le moyen d'être malades. Eh! mais, c'est singulier... non, je ne me trompe pas... je vous connais, je vous ai rencontrée...

AGATHE. Oh! plusieurs fois... et hier encore, chez cette pauvre mère de famille...

DARMENTIÈRES. C'est cela, dans les mansardes, où vous portiez des secours, des bienfaits... Mademoiselle, quand on a l'habitude de se rencontrer dans ces lieux-là, on est déjà d'anciens amis... Voyons, pourquoi m'avez-vous fait appeler? est-ce quelque malheureux à secourir? s'agit-il de nous entendre?.. le malade...

AGATHE. Ah! Monsieur, c'est quelqu'un qui m'est bien cher!

DARMENTIÈRES. Et à moi aussi, par conséquent... Ah! mon Dieu! comme vous paraissez émue!.. cette personne c'est...

AGATHE. C'est mon père.

DARMENTIÈRES. Votre père!.. je conçois... Allons, rassurez-vous; je ne suis pas très-habile, mais je guéris... quelquefois... Je verrai votre père... il aura confiance en moi.

AGATHE. Eh bien! non, Monsieur, voilà ce qui me désole, il n'a pas confiance... et quand je lui ai parlé de vous hier... ce matin...

DARMENTIÈRES. Il vous a répondu... achevez...

AGATHE. C'est que je ne sais comment vous dire qu'il ne veut pas vous recevoir...

DARMENTIÈRES. Eh bien! c'est dit à présent... ça ne doit plus vous embarrasser... et la raison?

AGATHE, *avec embarras*. C'est qu'il ne croit pas à la médecine.

DARMENTIÈRES. N'est-ce que cela? ni moi non plus.

AGATHE. Vous, un médecin?

DARMENTIÈRES. C'est peut-être pour cela; bien plus, je soutiens, c'est là mon système, qu'il n'y a point de maladies; non pas que mes confrères n'en fassent de très-belles et qui sont d'un excellent rapport; mais presque toujours elles ont leur source dans nos chagrins, dans nos passions, dans nos peines secrètes: c'est là que je les attaque pour les guérir, persuadé qu'un médecin qui observe en sait plus que tous les philosophes. Voyez cette jeune femme que la jalousie dévore, cette jeune fille qu'un amour malheureux a flétrie, ce citoyen que le remords accable, ce sybarite que les plaisirs ont usé: ils sont malades, ils le seront demain davantage... mais combattez par la raison, par des bienfaits, par un peu d'espérance le mal qui les déchire, aidez-les à rejeter le poids qui les tue, leurs forces se ranimeront; ils reviendront à la santé, au bonheur, à la vie... Voilà mon système, Mademoiselle; trouvez-vous qu'il soit si mauvais?

AGATHE. Au contraire; et c'est pour cela sans doute qu'hier encore, dans la mansarde où je vous ai rencontré, votre bourse...

DARMENTIÈRES. Chut! c'est mon secret!.. Cette pauvre femme, elle avait plus besoin d'un peu d'argent que de toute la science de nos docteurs; vous aviez commencé le traitement, j'ai doublé la dose, et la voilà guérie.

AGATHE. On ne me trompait pas: vous êtes si bon, si bienfaisant!

DARMENTIÈRES. Allons, allons, ménagez ma modestie... à charge de revanche... Revenons à ce qui vous intéresse, à votre père; vous connaissez mon système à présent.

AGATHE. Oui, Monsieur, mais ce n'est pas ici que vous en ferez l'application; l'estime de tout le monde... une fille qui l'aime...

DARMENTIÈRES. Oh! oui, il est bien heureux, je n'en doute pas; et cependant il souffre, dites-vous?

AGATHE. Oui, souvent, je le vois bien... Ah! mon Dieu! voilà du monde, quelqu'un qui vient pour acheter.

DARMENTIÈRES, *prenant un journal*. Faites vos affaires, j'attendrai; vous savez bien que nous sommes d'anciens amis, et entre amis...

AGATHE. Ah! que vous êtes bon!

—

SCENE IV.

DARMENTIÈRES, MISTRESS BERLINGTON, AGATHE.

MISTRESS BERLINGTON, *à la cantonade*. C'est bien, attendez, on vous appellera. (*A Agathe.*) Ah! ma belle demoiselle, je suis un peu pressée, faites-moi servir sur-le-champ.

AGATHE. Que désire Madame?

MISTRESS BERLINGTON. Des étoffes de soie; une garniture de salon; quelque chose d'élégant... (*Darmentières, qui tient son journal, se retourne et lève la tête.*) Eh! mais, je ne me trompe pas; c'est vous, docteur!

DARMENTIÈRES. Mistress Berlington!

MISTRESS BERLINGTON. J'allais chez vous, en sortant d'ici; c'est pour cela que j'avais gardé mes chevaux, quoique vous m'ayez recommandé l'exercice.. (*A Agathe.*) Ah! Mademoiselle, voilà la note que mon tapissier a faite;

voyez ce qu'il me faut, je vous prie. (*Agathe passe dans le magasin; à Darmentières.*) Vous viendrez avec moi, n'est-il pas vrai? je vous emmène..

DARMENTIÈRES. Non pas, on a besoin de moi ici; tandis que vous...

MISTRESS BERLINGTON. Je ne peux pas m'en passer, docteur, je ne le peux pas; depuis deux jours que je ne vous ai vu, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre Et vous me laissez! vous vous emportez contre moi!

DARMENTIÈRES. Il n'y a peut-être pas de quoi! vous qui, Française et veuve d'un négociant anglais, riche et sans enfants, me refusez cinquante louis pour traiter de pauvres malades qui meurent de faim!

MISTRESS BERLINGTON. Je n'avais pas d'argent.

DARMENTIÈRES. Et aujourd'hui, de nouvelles emplettes...

MISTRESS BERLINGTON. Ne vous fâchez pas; j'ai envoyé ce matin ce que vous exigiez afin que vous reveniez chez moi.

DARMENTIÈRES, *qui jusque-là lui a toujours parlé en lui tournant le dos, se retourne d'un air gracieux.* C'est différent; vous êtes donc bien malade?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Et qu'avez-vous?

MISTRESS BERLINGTON. Je ne sais, mais ce matin je me regardais dans ma glace, et je ne suis pas contente de moi; cela va mal, oh! très-mal!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Doucement je sommeille,
Mes songes sont heureux;
Je déjeune à merveille,
Et je dîne encor mieux;
Et pourtant, moins légère,
Quand je veux m'élancer,
Je ne sais quoi sur terre
Semble, hélas! me fixer.
Ma taille qu'on admire
(*Formant le cercle avec ses dix doigts.*)
Ne tient plus dans cela...
Chaque jour me retire
Ma fraîcheur qui s'en va...
Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DEUXIÈME COUPLET.

De mes grâces parée,
Lorsque dans un salon
Je passe la soirée
A jouer au boston,
Tout ce qui m'environne
A toujours cinquante ans;
Partout je vois l'automne
Et jamais le printemps;
Plus de tendre sourire,
Regards *et cætera.*
Chaque jour me retire
Un galant qui s'en va..
Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DARMENTIÈRES. Je comprends, je comprends... ce que nous appelons une maladie chronique.

MISTRESS BERLINGTON, *effrayée.* Chronique!

DARMENTIÈRES. Oui, qui vient avec le temps.

MISTRESS BERLINGTON. Et ça se passera?

DARMENTIÈRES. Au contraire.

MISTRESS BERLINGTON. Et quel remède y a-t-il?

DARMENTIÈRES. La raison; il faut s'en faire une; il faut savoir vieillir.

MISTRESS BERLINGTON. Qu'est-ce que cela signifie?

DARMENTIÈRES. Nous allons encore nous fâcher, mais peu importe; voilà mon ordonnance : Il faut quitter le rose et les fleurs et les coiffures en cheveux; ne plus danser la galope, se créer des goûts paisibles, un intérieur agréable, se faire des amis, une famille; et, pour commencer, vous raccommoder avec votre neveu, contre qui vous plaidez.

MISTRESS BERLINGTON. Jamais! je ne puis le souffrir.

DARMENTIÈRES. Et moi, je l'aime de tout mon cœur. Un Anglais, cependant, le seul parent de feu votre mari; mais noble, généreux, un cœur d'or, qui, lors de ce duel où je l'ai soigné et où il a manqué mourir, voulait de force et malgré moi, me laisser toute sa fortune. Heureusement qu'en France les médecins n'héritent pas, sans cela je ne sais pas comment j'aurais fait pour m'y soustraire. Voilà ce qui vous convient, ce qui vous tiendra lieu de famille: il faut qu'il devienne votre fils.

MISTRESS BERLINGTON. Mon fils! à moi! à mon âge! je me remarierai plutôt. Savez-vous qu'il vient de gagner contre moi un procès qui lui donne une fortune immense.

DARMENTIÈRES. Vous êtes si riche!

MISTRESS BERLINGTON. On ne l'est jamais assez. Et j'en appelle. Savez-vous en outre qu'il s'est permis, dans un bal où je dansais, de ces railleries qu'on ne pardonne pas? qu'il m'a tournée en ridicule, moi, docteur, moi? vous ne le croirez pas?

DARMENTIÈRES. Si, parbleu!

MISTRESS BERLINGTON. Et loin de me raccommoder avec lui, si je peux trouver quelque moyen de me venger, de l'humilier, de le tenir dans ma dépendance..

DARMENTIÈRES. Et c'est comme cela que vous voulez bien vous porter? De la colère, de l'emportement; voilà comme on se donne le choléra.

MISTRESS BERLINGTON. Le choléra! ah! mon Dieu! moi qui en ai tant peur!

DARMENTIÈRES. Eh bien! il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'avoir de la bonté, de la douceur...

MISTRESS BERLINGTON. J'en aurai.

DARMENTIÈRES. De bannir tout sentiment de haine, tout ce qui excite, tout ce qui irrite.

MISTRESS BERLINGTON. Je verrai; je tâcherai; ce neveu, je le déteste bien, pourtant; mais la santé avant tout.

AGATHE, *rentrant.* On vient de porter à la voiture de Madame tout ce qu'elle avait demandé; et si Madame n'est pas contente, nous changerons les étoffes.

MISTRESS BERLINGTON. C'est bien, mon enfant, c'est bien. — Je vous verrai, docteur, n'est-il pas vrai? Vous m'avez dit tout à l'heure un mot qui me fait trembler; j'ai si peur maintenant de me mettre en colère, que cela me donne une irritation continuelle. Vous viendrez, n'est-ce pas? je ne crains plus rien quand je vous vois.

DARMENTIÈRES. C'est bon, c'est bon; songez à mon ordonnance. (*Mistress Berlington sort.*)

—

SCÈNE V.

DARMENTIÈRES, AGATHE.

DARMENTIÈRES. J'ai cru qu'elle ne s'en irait pas. A nous deux maintenant, mon enfant; revenons à ce qui vous intéresse bien davantage, à votre père : il souffre, dites-vous?

AGATHE. Il dit que non, mais il me trompe; je le vois toujours triste, soucieux...

DARMENTIÈRES. Est-ce que son état l'ennuierait?

AGATHE. Non, Monsieur; il y est si estimé, il y jouit d'une telle considération...

DARMENTIÈRES. C'est égal, on tient à s'élever; le négociant veut devenir banquier, et le banquier ministre : c'est la maladie du siècle.

AGATHE. Mon père m'a toujours dit qu'il voulait vivre et mourir dans son comptoir.

DARMENTIÈRES. Alors ce n'est pas cela; mais s'il n'a pas d'ambition pour lui, peut-être en a-t-il pour vous; peut-être des idées de mariage?

AGATHE. Au contraire, depuis quelque temps il éloigne ces idées-là; et si j'osais vous faire part de la dernière de mes observations, peut-être cela vous mettrait-il sur la voie.

DARMENTIÈRES. Parlez, mon enfant.

AGATHE. Mais c'est que pour cela il faudrait entrer dans des détails qui me concernent.

DARMENTIÈRES. Raison de plus! on doit tout dire à son médecin; achevez, de grâce, achevez!

AGATHE. C'est qu'il y a deux mois, je me rendais à Rouen avec ma tante, en diligence, et voilà que l'essieu se brise; la voiture verse...

DARMENTIÈRES. Jusque-là rien d'extraordinaire; cela arrive tous les jours.

AGATHE. Moi, je n'eus aucun mal, mais ma tante fut assez grièvement blessée.

DARMENTIÈRES. Et je n'étais pas là!

AGATHE. Hélas! non! mais par bonheur, dans ce moment, passait sur la grande route une berline élégante où il n'y avait qu'un seul voyageur, un jeune étranger. Il s'élance de voiture, et avec une bonté, une obligeance que je n'oublierai jamais, il prodigue à ma tante les soins les plus touchants; voyant qu'elle avait besoin d'être transportée...

DARMENTIÈRES. Il offre sa berline.

AGATHE. Oui, Monsieur; il y monte avec nous jusqu'à la ville voisine, et là, loin de nous quitter, il reste auprès d'elle pendant deux jours, il y serait même demeuré bien davantage encore, si son domestique ne lui eût répété toute la journée en mauvais anglais : « Mais, Monsieur, l'ambassadeur vous attendra! » Et, avant son départ, il voulait absolument savoir qui j'étais, mon nom, ma demeure. Moi, j'allais le lui dire; c'est ma tante qui m'en a empêchée, prétendant que ce n'était pas convenable, et cela est cause que je ne l'ai pas revu, et que je ne le reverrai sans doute jamais!

DARMENTIÈRES. Ce qui vous fait de la peine!

AGATHE. Sans doute! ne pouvoir s'acquitter envers lui, et lui témoigner notre reconnaissance...

DARMENTIÈRES. Et puis, qui sait? des idées de jeune fille; un roman qui aurait pu, comme tous les autres, finir par un mariage.

AGATHE. Vous croyez?

DARMENTIÈRES. Dame! ça s'est vu; et qu'en dit votre père?

AGATHE. Mon père! c'est justement là où je voulais en venir, et voilà le plus étonnant.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Lorsque j'en parlais à mon père,
D'un air sombre et douloureux,
Il attachait sur moi les yeux,
Et des pleurs baignaient sa paupière.
ur ce sujet alors supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand pour moi dans le voisinage
D'hymen par hasard on causait,
Soudain mon père soupirait
A ce seul mot de mariage;
Et moi, sur ce sujet, supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DARMENTIÈRES, *réfléchissant.* En effet, il y a dans cette appréhension, dans cet éloignement pour votre établissement, quelque chose qui, comme vous le disiez, peut nous faire arriver à la source du mal, et nous en viendrons à bout, je vous le promets.

AGATHE, *le poussant à gauche.* C'est mon père; le voilà! tenez, tenez, il ne nous aperçoit seulement pas; regardez comme il a l'air sombre et soucieux.

DARMENTIÈRES, *l'examinant d'un air effrayé, et à part.* Ah! mon Dieu! il y a dans ces traits-là du malheur réel. (*Regardant encore.*) Un morne désespoir! c'est plus sérieux que je ne pensais. (*A Agathe, à demi-voix.*) Laissez-nous, mon enfant, laissez-nous; il faut que nous soyons seuls.

AGATHE. Oui, monsieur le docteur. (*Elle sort en faisant des signes à Darmentières.*)

SCENE VI.

DELAROCHE, DARMENTIÈRES.

(*Delaroche est plongé dans ses réflexions; Darmentières, qui s'est assis en face de lui, l'examine toujours avec attention, la main et le menton appuyés sur sa canne.*)

DELAROCHE, *à part.* Cette lettre de change de Londres peut arriver d'un instant à l'autre; dix mille francs à payer aujourd'hui, ce matin! Verdier, mon commis, ne revient pas! Verdier, que j'ai envoyé chez tous mes amis, si toutefois il en reste quand on est dans le malheur... (*Il lève les yeux et aperçoit Darmentières assis vis-à-vis de lui et qui l'examine.*) Ah! que veut Monsieur?

DARMENTIÈRES. Rien; je vous attendais pour vous parler.

DELAROCHE, *avec crainte.* Monsieur est négociant, et vient de Londres peut-être?

DARMENTIÈRES, *à part.* Comme il est troublé!

DELAROCHE, *avec désespoir.* Vous venez de Londres, n'est-il pas vrai?

DARMENTIÈRES. Non, Monsieur... (*Delaroche fait un geste de joie; à part.*) C'est singulier, ce mot seul l'a calmé. (*Haut.*) Je suis de Paris, et, quoique vous ne me connaissiez pas, je suis de vos amis; car, lorsque je me mets une fois à aimer les gens, c'est de tout mon cœur, de toutes mes forces, et c'est ainsi déjà que j'aime votre fille.

DELAROCHE. Ma fille!

DARMENTIÈRES. Rassurez-vous, je ne viens pas vous la demander en mariage, je sais que cela vous déplaît, vous fait de la peine...

DELAROCHE, *avec trouble.* A moi, Monsieur?

DARMENTIÈRES. On me l'avait dit; j'en suis sûr maintenant, et c'est par intérêt, par amitié pour elle que je viens à votre secours.

DELAROCHE, *lui prenant la main.* A mon secours, est-il possible? Ah! Monsieur, vous me rendez la vie!

DARMENTIÈRES. C'est mon devoir.

DELAROCHE. Et qui vous amène vers moi? qui donc êtes-vous?

DARMENTIÈRES, *qui lui a pris le pouls.* Darmentières, médecin.

DELAROCHE, *retirant sa main avec colère.* Un médecin! chez moi!

DARMENTIÈRES. Et pour qui me preniez-vous donc?

DELAROCHE. Un médecin! quand j'ai déclaré que je ne voulais pas en voir, que je n'en avais pas besoin, que je n'étais pas malade.

DARMENTIÈRES. Plus que vous ne croyez; mais rassurez-vous, nous vous guérirons.

DELAROCHE, *avec colère.* Monsieur...

DARMENTIÈRES. Oh! vous ne me connaissez pas! quand j'ai promis de sauver un malade, que cela lui convienne ou non, il faut qu'il en prenne son parti, et malgré la Faculté, malgré vous-même, je vous guérirai; oui, Monsieur, je l'ai promis, je vous guérirai; pour cela, il n'y a qu'une difficulté, c'est de savoir ce que vous avez, et nous le saurons, je suis déjà sur la voie.

DELAROCHE. Silence, Monsieur, silence, on vient.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR.

TRIO.

ARTHUR, *à la cantonade.*
John, avec la voiture attendez à la porte.



AGATHE. Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours! — Scène 5.

DARMENTIÈRES.
Eh! mais... c'est lord Arthur! c'est un de mes clients.
ARTHUR.
Moi-même, cher docteur.
DARMENTIÈRES.
Voyez comme il se porte!
ARTHUR.
Je ne vous ai pas vu, je crois, depuis longtemps.
DARMENTIÈRES, *souriant.*
C'est peut-être pour ça... Vous venez, je suppose,
En ces beaux magasins acheter quelque chose.
(*A Delaroche.*)
Faites-le payer cher.
DELAROCHE, *avec indignation.*
Monsieur...
DARMENTIÈRES.
C'est pour son bien.
Il n'a qu'un seul défaut : il est propriétaire
De quelques millions dont il ne sait que faire.
DELAROCHE, *soupirant.*
Ah! il est bien heureux.
DARMENTIÈRES, *vivement.*
Que dites-vous!
DELAROCHE.
Moi, rien.

DARMENTIÈRES, *l'observant.*
D'où vient qu'il a pâli?

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES, *à part.*
Je n'y suis pas encore;
Mais sachons découvrir
Le mal qui le dévore
Et que je veux guérir.
DELAROCHE, *à part.*
Mon malheur qu'on ignore
Va donc se découvrir!
Quand on se déshonore
On n'a plus qu'à mourir.
ARTHUR, *à Darmentières.*
Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir j'allais partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, *à Arthur.*
A vos ordres, Monsieur, me voilà... quelle étoffe
Voulez-vous qu'on vous montre?
ARTHUR.
Aucune.

DELAROCHE, *étonné.*
Eh quoi! vraiment?
ARTHUR.
Je ne tiens pas au luxe.
DARMENTIÈRES.
Oh! c'est un philosophe.
DELAROCHE.
Qui vous amène alors?
ARTHUR.
Je viens pour un paiement :
Une lettre de change.
DELAROCHE, *troublé.*
O ciel!
DARMENTIÈRES, *l'observant.*
D'où vient son trouble?
ARTHUR.
Dix mille francs!
DELAROCHE, *à part.*
Grand Dieu!
(*Haut.*)
Mon caissier est sorti;
Mais dans quelques instants...
DARMENTIÈRES, *de même.*
Ah! sa pâleur redouble.
DELAROCHE.
Il va rentrer...
ARTHUR, *négligemment.*
Très-bien, j'attendrai.
DELAROCHE.
Je frémi.
DARMENTIÈRES, *l'observant toujours.*
J'y suis, j'y suis... l'infortuné!
(*Montrant la lettre de change.*)
Voilà d'où vient son mal : j'ai trop bien deviné!

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES.
Ce mal qui le dévore,
J'ai su le découvrir.
Ah! je l'espère encore,
Je pourrai le guérir.
ARTHUR, *à Darmentières.*
Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir je dois partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.
DELAROCHE, *à part.*
Une heure, une heure encore!
Tout va se découvrir!
Quand on se déshonore
On n'a plus qu'à mourir. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

ARTHUR, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES, *le regardant sortir.* Pauvre homme! il est bien malade!

ARTHUR, *froidement.* Ah! il a une maladie?

DARMENTIÈRES. Oui. (*A part.*) Maladie d'argent! mal épidémique, et source de tant d'autres. (*Haut.*) Et je vous avoue que je suis inquiet pour lui.

ARTHUR, *froidement.* Moi, je ne le suis pas : il est entre vos mains.

DARMENTIÈRES, *avec embarras.* Vous êtes bien bon; mais j'ai idée que, sans être médecin, vous pourriez m'aider dans le traitement.

ARTHUR, *froidement.* Hier, peut-être; aujourd'hui, impossible; j'ai d'autres idées, je pars!

DARMENTIÈRES. Et pour quel endroit?

ARTHUR. Ça, docteur, c'est mon secret.

DARMENTIÈRES. Et depuis quand en avez-vous pour moi? qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-ce que cela signifie? Si vous avez quelque bonne fièvre, quelque bonne maladie, ça me regarde : je suis votre médecin; et si c'est quelque chagrin, ça me revient encore, ça m'appartient, car je suis votre ami, et tout à l'heure je prenais votre défense auprès de mistress Berlington, votre tante, et je n'ai pas craint, pour vous, de me fâcher avec ma meilleure malade.

ARTHUR. Vous avez raison, docteur, vous êtes mon vrai, mon seul ami, et avant mon départ autant me confier à vous; voilà ma situation.

AIR.

Dans le monde, lorsque je vois
Une femme au joli minois,
Je regarde, et cela m'ennuie;
Lorsqu'à table, dans un festin,
On me verse un nectar divin,
Je bois... et puis cela m'ennuie.
Oui, même au sein de la folie,
Je ris, et puis cela m'ennuie.

Le son du cor retentissant,
Les chiens, les chevaux et la chasse,
Et le champagne pétillant,
Rien ne m'amuse, tout me lasse.
Alors, docteur, alors, ma foi,
Je me suis dit à part moi :
Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
C'est mon envie :
Si tout m'ennuie,
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Oui, dans ma sagesse profonde,
Dès ce soir je serai parti,
Afin de voir dans l'autre monde
Si l'on rit plus qu'en celui-ci.

Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
Rien ne m'y lie,
Et tout m'ennuie :
Quittons la vie
Pour m'amuser.
Tel est donc mon dessein, et sans plus de retards,
Adieu, docteur, adieu; ce soir gaîment je pars.

DARMENTIÈRES. A merveille! le spleen! une maladie, ou plutôt la plus grande extravagance que j'aie jamais rencontrée.

ARTHUR. Extravagance!

DARMENTIÈRES. Oui, Monsieur, et pire encore! ingratitude, manque de procédés. Quand on a un médecin, on ne part pas, comme vous dites, sans sa permission, sans son ordonnance. Que diable! nous n'en refusons pas, et vous me ferez le plaisir de remettre encore de quelques mois...

ARTHUR, *froidement.* Du tout; je partirai aujourd'hui à une heure, je me suis arrangé pour cela.

DARMENTIÈRES. Je vous demande une semaine de réflexion.

ARTHUR, *tenant sa montre.* Je partirai à une heure.

DARMENTIÈRES. Jusqu'à demain seulement.

ARTHUR, *de même.* Je partirai...

DARMENTIÈRES. Allez au diable! et faites comme vous voudrez. Je vous croyais mon ami, et comme tel j'avais un service à vous demander.

ARTHUR, *se levant.* Un service! qu'est-ce que c'est?

DARMENTIÈRES. Je n'en demande pas aux gens qui partent.

ARTHUR. Oh! vous parlerez; allons, voyons! d'ici à une heure nous avons le temps.

DARMENTIÈRES, *à part.* Est-il obstiné! (*Haut.*) Eh bien! cette lettre de change de dix mille francs que vous veniez toucher, en êtes-vous bien pressé?

ARTHUR. Oui; de vieux domestiques qui m'aiment et à qui je voulais laisser cette somme.

DARMENTIÈRES. C'est bien! mais vous n'êtes pas à cela près; et si vous pouvez attendre...

ARTHUR, *froidement.* Je partirai à...

DARMENTIÈRES. Eh! je le sais de reste; mais dans ce cas on retarde un peu; et s'il s'agissait de la vie d'un de

mes malades; si, en accordant un délai, vous sauviez un homme d'honneur, un père de famille...

ARTHUR. Ah! (*Il tire l'effet de sa poche et le déchire en deux.*)

DARMENTIÈRES. Eh bien! que faites-vous?

ARTHUR. J'acquitte.

DARMENTIÈRES. Je ne vous en demandais pas tant, mais c'est égal; et quoique entêté, vous êtes un brave jeune homme que j'aime, que j'estime. Cette action-là me fait du bien, et à vous aussi, j'en suis sûr. Cela va mieux, n'est-ce pas?

ARTHUR. C'est vrai.

DARMENTIÈRES. Vous voyez ce que c'est que d'attendre; demain, peut-être, vous trouveriez aussi une occasion de ce genre-là; après-demain, encore... Allons, laissez-vous fléchir, jusqu'à demain.

ARTHUR. Je ne demanderais pas mieux; mais qu'est-ce que je ferai ce soir?

DARMENTIÈRES. Nous tâcherons de vous égayer, de vous distraire : nous irons au spectacle.

ARTHUR, *tristement.* Des spectacles! oh! oui; des spectacles; j'y ai été hier, pour rire, à une pièce nouvelle, aux Français.

DARMENTIÈRES. Eh bien?

ARTHUR. Eh bien! ça m'a décidé tout à fait.

DARMENTIÈRES. Ils en sont bien capables! Eh bien! nous irons ailleurs, nous ferons autre chose; attendez-moi ici, seulement un quart d'heure, et ne décidez rien avant mon retour; vous me le jurez?

ARTHUR. Je promets.

DARMENTIÈRES. Allons voir mon autre malade, et lui rendre la vie. (*Il sort.*)

SCENE IX.

ARTHUR, *seul.* Il a raison le docteur, cela m'a fait du bien; quant à mes pauvres domestiques, je leur laisserai autre chose; oui, et puisque j'en ai le temps, écrivons, car je n'avais songé à rien et je partais comme un étourdi. Quand on a une fortune, il faut en disposer, et en faveur de qui? ah! je le sais bien, si je le pouvais; mais ne connaissant ni son nom, ni le lieu de sa demeure, il faut bien en revenir... A qui? à ma famille! je n'ai que ma tante qui me déteste, cela nous raccommodera peut-être; je lui abandonne tout, et ma fortune, et le procès que je venais de gagner. Va-t-elle être contente! je voudrais revenir pour voir sa joie. Holà! John! (*Cachetant sa lettre pendant que le domestique qui était au fond s'avance.*) John, porte à l'instant cette lettre à l'hôtel de mistress Berlington, attend sa réponse s'il y en a, et reviens sur-le-champ. (*Le domestique s'incline et sort. Arthur tirant sa montre.*) Ah çà, voilà le quart d'heure expiré, et le docteur ne revient pas; tant pis pour lui : un médecin doit être exact. Moi je suis pressé, et n'ai pas le temps d'attendre; je vais partir. (*Il va pour sortir.*)

SCENE X.

AGATHE, ARTHUR.

ENSEMBLE.

O ciel! ô surprise nouvelle!
Je la / Je le { vois!

AGATHE.

C'est lui!

ARTHUR.

C'est elle!
Ah! pour moi quel destin heureux
Vient encor l'offrir à mes yeux!

ARTHUR.

C'est vous, ma charmante inconnue,
Vous que je retrouve en ces lieux?
Le ciel qui vous rend à ma vue
Enfin a comblé tous mes vœux.

AGATHE.

Comment êtes-vous chez mon père?

ARTHUR.

Votre père?.. Ce lieu par vous est habité.

AGATHE.

Et le docteur que je révère
Vers vous m'envoie...

ARTHUR.

En vérité?
Et pourquoi donc?

AGATHE.

Ah! je l'ignore.
Allez trouver, m'a-t-il dit, à l'instant,
Ce jeune étranger qui m'attend;
Restez près de lui.

ARTHUR, *à part.*

C'est charmant.

AGATHE.

Pour qu'il ne parle pas encore.

ARTHUR.

O ciel!

AGATHE, *naïvement.*

Ainsi, ne partez pas.

ARTHUR, *embarrassé.*

Je le voulais.

AGATHE, *de même.*

Changez d'idée...
Ou bien, vous le voyez, hélas!
C'est moi qui vais être grondée.

ARTHUR, *la regardant avec plaisir.*

Oui, oui, maintenant j'attendrai,
Et mon départ d'un jour peut être différé.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encore, encore un jour de plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Ah! loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!

ARTHUR.

Depuis le jour où le destin jaloux,
Hélas! me sépara de vous,
Loin de vous et sans espérance,
Votre souvenir enchanteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présent à mon cœur.

AGATHE, *à part.*

Est-il possible?..

ARTHUR.

Et vous! ah! quelle différence?

AGATHE.

Et moi, dans ma reconnaissance,
L'image de mon protecteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présente à mon cœur.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encore, encore un jour de plaisir!
Oui, sa voix chérie
Me rend à la vie;

Ah! quelle folie
De vouloir mourir!
Lorsque l'existence
S'embellit d'avance,
Et par l'espérance
Et par le plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Et, loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!
Mon âme attendrie
Renaît à la vie;
Et quelle magie
Vient nous réunir!
Ah! lorsque j'y pense,
Mon cœur bat d'avance :
Est-ce d'espérance,
Est-ce de plaisir?

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DARMENTIÈRES.

AGATHE. C'est le docteur!.. Et mon père, comment va-t-il?..

DARMENTIÈRES. Beaucoup mieux, grâce à la potion calmante que je viens de lui faire prendre, et qu'il refusait d'abord.

AGATHE. Vous savez donc?..

DARMENTIÈRES. Oui, mon enfant, j'ai découvert la cause de son mal; je vous l'avais bien dit, et je vous raconterai plus tard. Allez m'attendre au jardin.

AGATHE, *prête à sortir et revenant.* Est-ce dangereux, monsieur le docteur, et en meurt-on?

DARMENTIÈRES. Presque jamais, et au contraire, il y en a beaucoup qui en vivent. (*Voyant qu'elle fait un geste.*) Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer... j'ai une consultation à donner à un autre malade, (*Montrant Arthur.*) à Monsieur.

AGATHE. Est-il possible! il est souffrant, il est malade?

DARMENTIÈRES. Très-sérieusement.

AGATHE. O ciel!

DARMENTIÈRES. Eh! mais, comme vous voilà troublée! et quel intérêt pouvez-vous y prendre?

AGATHE, *à demi-voix.* Quel intérêt! c'est lui dont je vous parlais ce matin, sur la route de Rouen, ce jeune étranger...

DARMENTIÈRES, *se frappant le front.* La berline, la diligence renversée; je comprends. C'est très-bien, très-bien, mon enfant; alors, comme je vous l'ai dit, laissez-moi et allez vous promener au jardin.

AGATHE. Mais, Monsieur...

DARMENTIÈRES. Et vous aussi, allez-vous résister au docteur?

AGATHE. Non, Monsieur... non, je m'en vais; je vous le recommande. (*Se retournant.*) Pauvre jeune homme! ah! mon Dieu! que c'est dommage! (*Elle sort.*)

—

SCENE XII.

DARMENTIÈRES, ARTHUR.

ARTHUR, *la suivant des yeux.* Elle est charmante. (*Vivement.*) Ah! mon cher docteur!

DARMENTIÈRES, *froidement et lui prenant la main.* Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir tenu parole, d'avoir attendu mon retour; je voulais vous apprendre que votre argent était bien placé, que vous aviez sauvé un honnête homme; et maintenant, que je ne vous retienne plus : ne vous gênez pas, vous êtes libre.

ARTHUR. Certainement, docteur; mais je voulais vous dire ..

DARMENTIÈRES, *l'observant toujours.* Je serais désolé de vous faire attendre plus longtemps, surtout quand on est aussi pressé que vous.

ARTHUR. Je le suis moins en ce moment.

DARMENTIÈRES. Est-ce que tout n'est pas disposé? est-ce qu'il y a quelque obstacle, quelque retard?

ARTHUR. Peut-être bien : car cette jeune fille qui était là, que vous avez vue, occupait depuis longtemps mon cœur et ma pensée; mais je la croyais à jamais perdue pour moi; cette idée me laissait dans un vague, une indifférence, un ennui que sa présence seule vient de dissiper.

DARMENTIÈRES, *lui prenant le pouls.* En effet, cela va mieux; il y a plus de vivacité, plus de chaleur.

ARTHUR. Oui, oui, il me semble qu'à présent j'aurais moins de peine à vivre.

DARMENTIÈRES. C'est possible, et je ne sais cependant si je dois vous conseiller...

ARTHUR. Pourquoi cela?

DARMENTIÈRES. C'est que j'ai aussi reçu les confidences de cette jeune fille; ce matin encore elle me parlait de vous...

ARTHUR. Elle ne m'aime pas?

DARMENTIÈRES. Au contraire, elle ne pensait qu'à vous, elle vous aime...

ARTHUR. Est-il possible?

DARMENTIÈRES. Raison de plus pour ne pas changer d'idées : car c'est une famille d'honnêtes gens, une fille sage, vertueuse, bien élevée; et vous, quoique grand seigneur, riche et puissant, vous ne voudriez pas la tromper, la séduire, en faire votre maîtresse : ce serait mal. Il vaut donc mieux, comme vous le disiez, partir sur-le-champ et sans avoir rien à se reprocher; c'est moi maintenant qui vous y engage.

ARTHUR. Allez au diable! partez si vous voulez; moi, je reste.

DARMENTIÈRES. Que dites-vous?

ARTHUR. Que, puisque je l'aime, que j'en suis aimé, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'épouser.

DARMENTIÈRES. Vous!

ARTHUR. Et pourquoi pas?

DARMENTIÈRES, *vivement et se rapprochant.* C'est différent; restez alors, restez, je vous le permets, car c'est là que je voulais vous amener, c'est le régime que je voulais vous prescrire. Oui, mon jeune ami, le mariage; on vous dira peut-être que c'est encore une folie, c'est possible; mais elle vaut toujours mieux que l'autre; elle est plus gaie; et puis un bon ménage, une jolie femme, des enfants... Je vois que l'ordonnance vous sourit.

ARTHUR. Sans contredit; mais le père voudra-t-il?

DARMENTIÈRES. Cela me regarde, je m'en charge.

ARTHUR. Et ma future! êtes-vous bien sûr de ce que vous m'avez annoncé? ne vous êtes-vous pas trompé? Je ne peux pas vivre dans une telle incertitude; non, docteur, je n'y suis plus, je brûle, je dessèche; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES, *lui tâtant le pouls.* C'est ce que je vois; il vous faut quelque chose qui vous modère, qui vous calme. Allez vous promener.

ARTHUR. Vous moquez-vous de moi?

DARMENTIÈRES. Pendant dix minutes, au jardin.

ARTHUR. Lorsque je souffre! lorsque je suis amoureux!

DARMENTIÈRES. Ah çà, voulez-vous savoir mieux que votre médecin ce qu'il vous faut et ce qui vous convient? J'ai rendu mon ordonnance et n'y change rien; dix minutes au jardin, pas une de plus, pas une de moins, sinon je ne me mêle plus de votre santé.

ARTHUR. J'y vais, docteur, j'y vais.

DARMENTIÈRES. A la bonne heure, et vous vous en trouverez bien.

ARTHUR. Soit! (*Le regardant.*) Est-il original!

DARMENTIÈRES, *le regardant aussi*. C'est ce que j'allais vous dire. (*Arthur sort.*)

—

SCENE XIII.

DARMENTIÈRES, *puis* DELAROCHE.

DARMENTIÈRES. Pauvre garçon! il ne se doute pas de ce qu'il va y rencontrer; et alors, émotion, explication, déclaration, cela les regarde; là finissent les droits de la Faculté... Ah! voilà mon autre malade. (*A Delaroche qui entre.*) Eh bien! comment nous trouvons-nous?

DELAROCHE. Ah! docteur, ah! mon cher ami!..

DARMENTIÈRES. Je savais bien que je vous forcerais à me donner ce nom; et tantôt cependant, si je vous avais laissé faire, vous me mettiez à la porte, vous refusiez mes prescriptions qui ne vous ont pas trop mal réussi. Le teint est meilleur, la poitrine moins oppressée.

DELAROCHE. Oui, je respire, et me voilà, grâce à vous, délivré d'un grand poids pour aujourd'hui; mais après-demain... mais dans quelques jours...

DARMENTIÈRES. Ce que nous appelons des rechutes; ce qui est souvent plus terrible. Il faut alors, en médecin habile, couper le mal dans sa racine.

DELAROCHE. Et le moyen?

DARMENTIÈRES. N'avez-vous pas confiance en moi? et si, dès ce soir, en suivant ma nouvelle ordonnance, vous trouviez le moyen de faire face à vos engagements et de rétablir vos affaires; s'il vous arrivait cent, deux cent mille francs, ce que vous voudrez.

DELAROCHE. Vous riez de moi.

DARMENTIÈRES. La Faculté ne rit jamais, Monsieur.

DELAROCHE. Et comment un tel miracle pourrait-il se faire?

DARMENTIÈRES. Par un seul mot de vous! en disant: Oui, à un de mes malades, à un jeune homme bien portant, riche, aimable, qui aime votre fille, qui en est aimé, et qui vous la demande en mariage.

DELAROCHE, *hors de lui*. Vous ne m'abusez pas? Ma fille, ma chère enfant... Ce mariage... vous en êtes sûr?..

DARMENTIÈRES. Je le crois bien! c'est moi qui l'ai prescrit; et, s'il y avait une justice, la mariée me devrait quelque chose pour mes honoraires.

DELAROCHE. Je ne sais si je veille, et je n'y puis croire.

DARMENTIÈRES. Tenez, tenez, voilà votre fille qui va vous donner de bonnes nouvelles.

—

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, AGATHE, ARTHUR.

AGATHE, *accourant entre eux*. Ah! mon père! ah! monsieur le docteur, si vous saviez; je viens de le voir au jardin, où nous nous sommes rencontrés par hasard.

DARMENTIÈRES. Par hasard. Je crois bien.

AGATHE. Et il m'aime, il m'adore, il veut m'épouser, et il va venir me demander à mon père.

DARMENTIÈRES. Et où est-il donc?

AGATHE. Je l'ai laissé lisant une lettre que son domestique venait de lui apporter; il est dans la joie, dans l'ivresse; il ne se connaît plus... Tenez, c'est lui. (*Arthur paraît triste et rêveur, une lettre à la main.*)

DARMENTIÈRES. Ah! mon Dieu! quel air triste! Eh! venez donc, n'ayez plus peur. Voilà son père qui vous la donne en mariage.

ARTHUR ET AGATHE. Est-il possible!

DELAROCHE. Permettez...

DARMENTIÈRES. C'est convenu.

AGATHE. Ah! mon père, si vous l'avez dit!

DELAROCHE. Mais ma fille n'a rien.

DARMENTIÈRES. Qu'importe! votre gendre a de la fortune.

ARTHUR. Au contraire, c'est que je n'en ai plus.

QUATUOR.

DARMENTIÈRES.

Grands dieux!

TOUS.

Eh! mais, que dit-il donc?

ARTHUR.

Décidé ce matin à sortir de la vie,
De tous mes biens j'avais fait l'abandon
En bonne forme.

DARMENTIÈRES.

O ciel! quelle folie!

ARTHUR.

On m'écrit qu'on accepte...

TOUS.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien!
J'ai tout donné, je n'ai plus rien.

ENSEMBLE.

Le destin qui nous accable
Nous protégeait un instant,
Pour rendre plus misérable
L'avenir qui nous attend.

DARMENTIÈRES, *à Delaroche, à demi-voix*.

Moi qui comptais sur sa fortune
Pour rétablir la vôtre.

DELAROCHE.

Eh bien?

DARMENTIÈRES.

Il n'est plus d'espérance aucune:
Le père et le gendre n'ont rien.

ARTHUR, *avec exaltation, et montrant Agathe*.

Qu'importe, si j'ai sa tendresse!

AGATHE, *de même*.

Qu'importe, si j'ai son amour!

DARMENTIÈRES, *se plaçant entre eux*.

Voilà des phrases de jeunesse;
Mais la raison parle à son tour,
Et nous ne devons plus songer au mariage!

ARTHUR ET AGATHE, *avec effroi*.

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES.

Docteur prudent et sage,
Je l'ordonnais, je le défends.

AGATHE ET ARTHUR.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Selon le mal, selon les accidents,
Il nous faut changer de recettes.

ARTHUR.

La première est la bonne, et moi je m'y connais,
Je la suivrai.

DARMENTIÈRES.

Non pas.

ARTHUR, *passant près d'Agathe*.

Barbare que vous êtes,
Vous changerez d'avis.

DARMENTIÈRES.

Jamais.

TOUS.

Jamais?

DARMENTIÈRES.

Jamais.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Eh bien! malgré la médecine,
Moi, dans mon dessein je m'obstine;
Je brave ici votre courroux,
Et jure d'être son époux!

AGATHE.

Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir il s'obstine;
Lui jadis si bon et si doux!
Allez, je ne crois plus en vous.

DARMENTIÈRES.

Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien! morbleu! moi je m'obstine;

Et si vous déraisonnez tous,
Seul, j'aurai du bon sens pour vous.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine!
Du sort fatal qui me domine
Rien ne peut détourner les coups,
Et je dois braver son courroux!

DELAROCHE, *retenant Arthur.*

Arrêtez! il eut ma promesse!

DARMENTIÈRES.

Quand je croyais à sa richesse;
Mais il la perd en ce moment.

DELAROCHE, *entre eux.*

Raison de plus pour tenir mon serment.

AGATHE ET ARTHUR.

Ah! quel bonheur!

DARMENTIÈRES.

Quelles folies!

DELAROCHE.

L'honneur le veut.

DARMENTIÈRES.

C'est ça, toutes les maladies:
L'amour, l'honneur, la probité!
Qu'un instant je sois écouté!

ARTHUR.

Son père à cet hymen a consenti...

DELAROCHE.

Sans doute.

DARMENTIÈRES.

Et moi je le défends: il ne peut avoir lieu.
(*Bas, à Delaroche.*)
Vous le savez trop bien... ou moi-même...

DELAROCHE.

Grand Dieu!

DARMENTIÈRES, *de même.*

Provoquant un éclat que votre cœur redoute,
Je déclare tout haut que sans honte, son nom
Ne saurait s'allier au vôtre.

DELAROCHE, *à part.*

Il a raison.
Oui, de mon déshonneur quand j'ai la certitude...
(*Haut.*)
Cela n'est plus possible..., il n'est plus d'union!

ARTHUR ET AGATHE, *le menaçant.*

De quoi se mêle-t-il? c'est lui qui sans raison
Met le trouble en cette maison.

DELAROCHE, *avec colère.*

Oui, c'est lui, vous avez raison,
Qui vient troubler cette maison.

DARMENTIÈRES.

Une autre maladie! allons, l'ingratitude!

ARTHUR ET AGATHE, *à Delaroche.*

De grâce, au moins expliquez-nous...

DELAROCHE.

Non, ne me suivez pas... laissez-moi tous.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Oh! oui, malgré la médecine,
Moi, etc.

AGATHE.

Eh quoi? c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir, etc.

DARMENTIÈRES.

Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien! etc.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine!
Du sort, etc.

(*Delaroche sort par la droite.*)

—

SCENE XV.

DARMENTIÈRES, ARTHUR, *assis à gauche du théâtre,* AGATHE, *assise à droite.*

DARMENTIÈRES, *les regardant après un instant de silence.* Les voilà tous malades à présent, et c'est moi, c'est le médecin qu'on accuse; c'est toujours comme ça quand nous ne réussissons pas.

ARTHUR, *se levant.* N'ai-je pas raison? vous m'empêchez de partir, vous me rendez encore plus amoureux que je n'étais.

AGATHE, *se levant.* Et quand mon père a consenti à notre mariage, c'est vous qui l'en dissuadez, qui le faites manquer à sa parole.

DARMENTIÈRES, *entre eux.* Qu'est-ce que je disais? Il n'y a rien d'ingrat comme les malades à qui on a sauvé la vie; car les autres, ils sont bien plus raisonnables, ils ne disent rien. (*A Arthur.*) Est-ce que je pouvais vous laisser contracter une pareille union? (*A Agathe.*) Est-ce que vous-même vous l'auriez voulu, si vous aviez su...

AGATHE ET ARTHUR. Quoi donc?

DARMENTIÈRES. Que demain peut-être, dans cette maison, la ruine, la misère, le déshonneur...

AGATHE. Que dites-vous?

DARMENTIÈRES. Oui, voilà le secret que votre père vous cachait, et que moi seul avais découvert; forcé de déclarer sa honte, de suspendre ses paiements...

AGATHE ET ARTHUR. O ciel!

DARMENTIÈRES. C'est ce mal-là qui le conduisait au tombeau et dont j'espérais le guérir; mais tout est perdu, grâce à Monsieur qui s'en va comme un fou et sans demander conseil, disposer de toute sa fortune. Que diable! Monsieur, quand on est malade, on ne fait rien sans consulter son médecin.

ARTHUR. Eh! morbleu!..

DARMENTIÈRES. Il ne s'agit pas ici de disputer, mais de s'entendre et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

ARTHUR. Il n'y a plus d'espoir. (*Agathe s'éloigne.*)

DARMENTIÈRES. Tant mieux; c'est dans ces cas-là que la médecine triomphe. Voyons un peu; à qui avez-vous légué, donné, abandonné cette fortune?

ARTHUR. A qui? à ma famille; et comme je n'ai qu'une seule parente...

DARMENTIÈRES. Votre tante, mistress Berlington?

ARTHUR. Elle-même.

DARMENTIÈRES. Par Esculape! elle ne rendra rien, car elle aime l'argent autant qu'elle vous déteste.

AGATHE, *qui avait remonté le théâtre et regardé au fond, redescend entre eux.* Ne restez pas en ce magasin; passez là chez mon père, car voici du monde; cette dame qui est venue acheter ce matin ici pendant que vous y étiez.

DARMENTIÈRES. La robe rose?

AGATHE. Oui, j'ai reconnu sa voiture qui s'arrêtait à la porte.

DARMENTIÈRES, *à Arthur.* C'est votre tante.

AGATHE. Je vais la recevoir.

DARMENTIÈRES. Non, non, c'est moi que cela regarde; rentrez, rentrez tous deux; laissez-moi avec elle.

ARTHUR. Et pourquoi?

DARMENTIÈRES. Je ne désespère pas encore, parce que le talent, la science du médecin, et puis la nature, la nature qui vient si souvent à notre aide; enfin, laissez-moi, nous verrons: aux grands maux les grands remèdes. (*Agathe et Arthur sortent par la porte à droite.*)

—

SCENE XVI.

MISTRESS BERLINGTON, DARMENTIÈRES.

MISTRESS BERLINGTON. Eh bien! personne en ce magasin! eh! si vraiment! vous, docteur! vous que j'y retrouve encore! c'est un coup du ciel!

DARMENTIÈRES. Et pourquoi donc?

MISTRESS BERLINGTON. Je n'ai jamais été si contente, si heureuse; depuis que je vous ai vu, il vient de m'arriver une fortune immense, et vous verrez, j'ai déjà une foule d'idées admirables : je change mon coupé et mes chevaux, je renouvelle toutes les tentures de mon hôtel, et vous allez m'aider à choisir des étoffes; je veux ce qu'il y a de plus beau, de plus riche, de plus... Tenez, le ravissement où je suis me produit un tel effet que je ne peux pas parler, ça me coupe la respiration.

DARMENTIÈRES, *froidement*. J'attendrai alors que vous ayez respiré pour savoir d'où vous vient cet accroissement de richesse.

MISTRESS BERLINGTON. De mon neveu, de sir Arthur, qui me donne tous ses biens.

DARMENTIÈRES. Et à quel propos?

MISTRESS BERLINGTON. Je n'en sais rien, mais cela est...

DARMENTIÈRES. Laissez donc! à son âge! une telle donation pourrait bien être révocable.

MISTRESS BERLINGTON. J'en doute; mais ce qui ne peut pas l'être, c'est la renonciation qu'il fait à ses droits dans le procès qu'il avait gagné. Tenez, docteur, tenez, voyez plutôt, je l'ai déjà montrée à mon avoué, qui m'a assuré qu'il n'y avait pas à revenir sur un pareil titre.

DARMENTIÈRES, *prenant le papier, à part*. Diable! si l'avoué y a passé, cela va mal. (*Parcourant la lettre à voix basse.*) Hum, hum, hum, l'imprudent! tous ses biens, tant en France qu'en Angleterre. (*Achevant de lire.*) « Enfin, le domaine de Cerwood, où je suis né, et que je me « reproche de n'avoir presque jamais habité. Aussi, et dans « l'intérêt du pays, je ne mets qu'une condition expresse « et formelle à la présente donation, c'est que ma tante « ira se fixer dans ce château, et y fera tout le bien que « je regrette de n'avoir pu y faire... » Le domaine de Cerwood; j'en ai souvent entendu parler; c'est, je crois, en Écosse.

MISTRESS BERLINGTON. Dans les montagnes et au bord d'un lac; un château admirable par sa situation.

DARMENTIÈRES. En Écosse?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES Dans les montagnes?

MISTRESS BERLINGTON. Oui, docteur.

DARMENTIÈRES. Et au bord d'un lac?

MISTRESS BERLINGTON. Certainement... une vue magnifique!..

DARMENTIÈRES. Et vous irez en jouir?

MISTRESS BERLINGTON. Il le faut bien!

DARMENTIÈRES. Pauvre femme!.. si jeune encore et si fraîche!..

MISTRESS BERLINGTON. Qu'est-ce que signifie?.. expliquez-vous.

DARMENTIÈRES. Rien! mais avant que vous partiez je vous prie de recevoir mes adieux, les adieux d'un ami qui vous était sincèrement attaché.

MISTRESS BERLINGTON. Et à propos de quoi, docteur?

DARMENTIÈRES. Vous me le demandez, lorsque avant un an peut-être...

MISTRESS BERLINGTON. O ciel!

DARMENTIÈRES. Est-ce que je ne vous ai pas envoyée, l'année dernière, en Italie et dans le midi de la France?

MISTRESS BERLINGTON. Eh bien?

DARMENTIÈRES. Eh bien! vous, à qui il faut un pays chaud, un pays sec, vous allez vous ensevelir dans les montagnes d'Écosse, au milieu des vapeurs, des nuages, des brouillards; je ne vous donne pas un an à vivre.

MISTRESS BERLINGTON, *effrayée*. O ciel! (*Vivement.*) Je n'irai pas! docteur, je n'irai pas! je vous le promets.

DARMENTIÈRES. Et alors cette donation est nulle, car elle porte formellement l'obligation d'aller dans ce pays et d'y résider.

MISTRESS BERLINGTON. C'est vrai; eh bien! alors, j'irai, j'irai avec un médecin, un bon médecin; vous viendrez avec moi, docteur, vous ne m'abandonnerez pas.

DARMENTIÈRES. Votre serviteur; pour être médecin, on n'est pas assuré contre une mort certaine.

MISTRESS BERLINGTON, *avec effroi*. Grand Dieu!.. vous croyez?

DARMENTIÈRES. Vous la trouverez là, à poste fixe, au bord du lac; elle n'en bouge pas.

MISTRESS BERLINGTON. Et aller s'exposer ainsi quand on est riche! vous conviendrez, docteur, que je suis bien malheureuse; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES. Cela se pourrait bien, et à qui la faute? à vous qui ne voulez pas bien vous porter.

MISTRESS BERLINGTON. Moi! je ne le veux pas?

DARMENTIÈRES. Oui, morbleu! plus je vous regarde et plus je suis convaincu qu'il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la plus belle santé de France! cela dépend de vous.

MISTRESS BERLINGTON. De moi!

DARMENTIÈRES. N'ayez plus de procès, plus d'ambition, plus de désir de fortune qui vous tourmente et vous empêche de dormir, qui vous brûle le sang; vivant comme vous le faites, seule ou entourée d'indifférents; toujours triste, inquiète, grondant sans cesse, car vous ne faites que cela, à commencer par moi, votre docteur; et n'ayant là, près de vous, rien pour le cœur. Qui diable y résisterait? C'est ainsi qu'on épuise les sources de la vie, qu'on les détruit, qu'on se tue soi-même; c'est ce qui est arrivé à votre neveu.

MISTRESS BERLINGTON. Mon neveu?

DARMENTIÈRES. Oui, seul au monde et fatigué de l'existence, il voulait la quitter; c'est alors qu'il vous a fait cet abandon, cette donation; mais au moment où il allait succomber à son mal, je suis arrivé, je l'ai vu, je l'ai guéri par des moyens infaillibles et semblables à ceux que je vous proposais tout à l'heure; aussi, il ne demande plus qu'à vivre maintenant; il est amoureux, amoureux d'une jeune fille, jolie et bonne, comme vous; (*A part.*) il faut la flatter; (*Haut.*) mais pour l'obtenir il n'a plus de fortune, rendez-lui la sienne.

MISTRESS BERLINGTON. Par exemple! quelle idée!

DARMENTIÈRES. Dans votre intérêt autant que dans le sien? car s'il la redemande aux tribunaux, s'il faut plaider encore... mais vous ne le voudrez pas, c'est un don, un cadeau que vous lui ferez; hier, rien ne vous répondait de son cœur; aujourd'hui, c'est une chaîne qui l'attache à vous! Sa femme et lui, pour prix de leur bonheur, vous entoureront de soins, de caresses; vous verrez naître, croître autour de vous leurs enfants, qui apprendront d'eux à vous aimer, à vous chérir, et que vous gronderez tout à votre aise; mon tour viendra moins souvent. Voilà des amis, une famille pour vos vieux jours; et cette idée seule vous touche, vous émeut!

MISTRESS BERLINGTON. Moi! docteur?

DARMENTIÈRES. Oui, vous êtes émue, je le vois.

MISTRESS BERLINGTON. Mais non!

DARMENTIÈRES. Si fait!..

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR, AGATHE, DELAROCHE.

(*Ils entrent par la porte à droite. Darmentières leur fait signe de la main d'avancer lentement.*)

FINAL.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, les voilà qui s'avancent;

C'est de vous que leur sort dépend.
Allons, qu'à vous chérir dès ce jour ils commencent !
Une bonne action nous rafraîchit le sang.
(*Prenant la lettre.*)
En déchirant cet acte injuste autant qu'indigne...

MISTRESS BERLINGTON, *l'arrêtant.*

Mais, docteur...

DARMENTIÈRES.

Vous vivrez au moins cinq ans de plus.

MISTRESS BERLINGTON.

Cinq ans! serait-il vrai?

DARMENTIÈRES.

S'il le faut, je le signe ;
Et vos jours à venir me sont si bien connus
Que, si vous consentez, je vous assure même
Dix ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES, *faisant toujours le geste de déchirer.*

Quinze ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Grand Dieu !

DARMENTIÈRES.

Vingt ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Vingt ans! ah! déchirez, déchirez, j'y consens.

TOUS.

O bonheur extrême !

DARMENTIÈRES, *déchirant l'acte.*

Tombez à ses pieds !

MISTRESS BERLINGTON.

Non, dans mes bras, mes enfants!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

O moment plein d'ivresse !
Je retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour.

DARMENTIÈRES.

Par moi, par ma sagesse,
Il retrouve en ce jour
Sa tante, sa maîtresse,
Sa fortune et l'amour.

TOUS.

O moment plein d'ivresse!
Il retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour !

DARMENTIÈRES, *à Delaroche.*

De mes talents, mon cher, ce matin vous doutiez ;
Et, grâce à mon système, ici, vous le voyez,
La santé chez vous tous est enfin rétablie,
Sans qu'il en ait coûté rien à la pharmacie.

TOUS.

O moment plein d'ivresse! etc.





ZERLINE. Diavolo! Diavolo!
Diavolo! — Acte 1, scène 5.

FRA-DIAVOLO

OU

L'HOTELLERIE DE TERRACINE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 janvier 1830.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de SAN-MARCO.
LORD COKBOURG, voyageur anglais.
PAMÉLA, sa femme.
LORENZO, brigadier des carabiniers.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie.
ZERLINE, sa fille.
GIACOMO, BEPPO, } compagnons du marquis.
FRANCESCO, prétendu de Zerline, personnage muet.
UN PAYSAN.
CHOEURS D'HABITANTS ET HABITANTES DE TERRACINE.
CARABINIERS.

La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale ; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE CARABINIERS, LORENZO, ZERLINE, *dans un coin.*

INTRODUCTION.

CHŒUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :

Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire.
(*A Lorenzo.*)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin!
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense...

LORENZO.

Vingt mille écus!

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité?

LORENZO.

Tout autant!

TOUS.

Sans compter la gloire!
Allons, notre hôte, allons, à boire!
(*Entre Mathéo qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.*)
Vingt mille écus, nous les aurons!
Et mort ou vif nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons!
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, *s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.*

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHŒUR, *à demi-voix.*

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, *à part.*

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(*Haut.*)
Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, *à part.*

Plutôt perdre la vie!

LE CHŒUR.

Du vin!.. Du vin!

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon!
(*Il sort.*)

ZERLINE, *s'approchant de Lorenzo.*

Lorenzo, vous partez?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr!

ZERLINE.

O ciel!

LORENZO.

D'un autre, hélas! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu! peut-être pour toujours!
(*En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD ET MILADY COKBOURG; UN POSTILLON ET PLUSIEURS LAQUAIS *en livrée, qui les suivent.*

MILORD, MILADY ET LE CHOEUR.

Au secours! au secours!
On en veut à nos jours.
Quel pays effroyable!
Ah! c'est épouvantable!
Au secours! au secours!
On en veut à nos jours.

LORENZO, *s'approchant de Milord.*

Qu'est-ce donc? parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais!
(*Regardant Paméla qui vient de s'asseoir.*)
Une femme jeune et jolie?

MILORD.

J'étais dans la colère!

PAMELA, *soutenue par Zerline.*

Et moi, je me mourais.

MILORD, *allant à elle et lui faisant respirer des sels.*

Milady! Paméla! Ma chère milady!
C'est ma femme, elle était sensible à l'Infini.

PAMÉLA, *se soutenant à peine.*

Ah! quel voyage abominable!
En vérité, c'est effroyable :
Ce monsieur le brigand
S'était conduit vraiment
En gentleman bien peu galant.
Je n'avais plus l'envie
De revoir l'Italie;
Mes chapeaux, mes dentelles,
Mes robes les plus belles,
Répondez, où sont-elles?
Est-il malheur plus grand?
Oui, Milord, cette aventure
Me mettait en courroux;
Je voulais, je le jure,
Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,
Pour longtemps j'en suis revenu;
Si je cours davantage,
Je veux être pendu.

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage,
Depuis quelque temps on l'a vu.
Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,
C'était un point bien résolu.
Malgré tout mon courage,
Que mon cœur est ému!

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage,
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis, du courage!
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru;
Je redoute sa rage;
Que mon cœur est ému!

MILORD, *s'approchant de Lorenzo.* Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO. Je vous écoute, Milord.

MILORD. Je havais l'honneur d'être Anglais; je havais enlevé, selon l'usage, miss Paméla, une riche héritière que je havais épousée par inclination.

PAMÉLA, *soupirant.* Oh oui! à Gretna-Green!

MILORD. Et pour éviter les poursuites, je havais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMÉLA, *soupirant.* Oh! oui.

MILORD. Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMELA. Yes, par des bandits. Oh! Dieu!

LORENZO. De quel côté venaient-ils?

MILORD. Quant ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau, près de Milady...

PAMÉLA. Yes. Maintenant, Milord dormait beaucoup; aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher milord.

LORENZO. Et que vous ont-ils dérobé?

MILORD. Ils avaient fouillé partout, et avaient pris...

PAMÉLA. Tous mes diamants.

MILORD. Ils étaient si beaux!

PAMELA. Et ils allaient si bien à moi!

LORENZO. C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo! De quel côté se sont-ils réfugiés?

MILORD. Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, *à ses soldats.* Allons, Messieurs, en route!.. buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté. (*Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.*)

ZERRINE, *s'approchant de Lorenzo et à demi-voix.* On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur?

LORENZO. Autrefois je pouvais tenir à la vie; mais maintenant...

ZERLINE. Lorenzo!

LORENZO. Demain vous en épouserez un autre; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi, je ne vous en ferai point de reproches. Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE. Vous vivrez, vous vivrez! je ferai des vœux pour vous!

LORENZO. Des vœux! oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE. Que dites-vous?

LORENZO, *essuyant une larme.* Allons! allons! le devoir avant tout. J'espère, Milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline. (*A ses soldats.*) En marche! (*Il sort avec ses soldats.*)

SCENE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD. Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHEO. Vous vous trompez, Lorenzo n'a peur de rien. Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français; c'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut.

PAMELA. Et lequel?

MATHÉO. Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD. Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO. Sans cela je n'aurais pas demandé mieux. (*Regardant sa fille.*) Mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD. Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées! (*S'avançant vers Mathéo.*) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHÉO, *se mettant à table à droite, et écrivant pendant que Milord lui dicte à voix basse.* Volontiers.

PAMÉLA, *observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.* Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin?..

ZERLINE, *essuyant ses yeux.* Moi! Madame, pas du tout.

PAMELA. Yes, je m'y connaissais. La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait : Oh! je vous aime beaucoup!

ZERLINE, *effrayée.* Madame!

PAMÉLA. Ce était bien. Ce était si joli les mariages d'inclination! (*Tendrement.*) N'est-ce pas, Milord? (*Voyant qu'il ne répond pas, et avec colère.*) Milord?

MILORD, *de l'autre côté, occupé avec Mathéo.* Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi. Je faisais la pancarte pour le récompense. (*A Mathéo.*) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMÉLA. Ce était pas assez! mettez dix mille francs. L'écrin il en valait trois cent mille! et s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD. Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA. Je pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD. Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, *avec humeur.* On peut faire le musique?

MILORD. Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA. Moi! le coquetterie!

MILORD. Yes, Milady : je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA. Vous ne voulez pas?

MILORD. C'est-à-dire, je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous! (*Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.*)

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très-aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode,

Comme on en voit tant ici-bas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLET.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Etre sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette
Ne plus dépenser jamais rien;
Je voulais bien, je voulais bien;
Car, par goût et par caractère,
Je suis très-douce d'ordinaire;
Mais dès qu'on dit : *Je veux* .. hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD. Ah! vous voulez pas! il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, *se levant et écoutant*. C'est le bruit d'une voiture!

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *puis* LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, *regardant par la droite*.
Un landau qui s'arrête, ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(*Voyant entrer le marquis.*)
Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.
Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.
C'est monsieur le marquis!

MILORD, *avec fureur*.
Comment! c'est encor lui?

LE MARQUIS.
Comment! c'est Milady!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Que vois-je? c'est elle,
C'est la charmante Milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.
Surprise nouvelle!
Comme il regarde Milady!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

PAMÉLA.
Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

ZERLINE.
C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris!

MATHÉO.
C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris!

MATHÉO, *à ses gens, montrant le marquis*.
Que l'on serve sa seigneurie.

LE MARQUIS.
J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(*Regardant Paméla.*)
Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, *bas, à sa femme*.
Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous, assurément.
Et comme il vous regarde!
Tenez, encore en ce moment!

LE MARQUIS.
La bonne folie!
Mon âme est ravie :
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA.
De moi, bien jolie,
Son âme est ravie;
Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux?

ZERLINE.
Oui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Que vois-je, c'est elle, etc.

MILORD.
Surprise nouvelle! etc.

PAMÉLA.
Surprise nouvelle! etc.

ZERLINE.
C'est elle, c'est elle, etc.

MATHÉO.
C'est elle, c'est elle, etc.

(*A la fin de ce morceau, Milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.*)

—

SCENE V.

LE MARQUIS, *à table;* MATHÉO, ZERLINE,
GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO, *à Zerline*. Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis; j'espère que Monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS. Ah! vous partez?

MATHÉO. Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici, chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, *à part*. Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS. Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHÉO. Vous, Monseigneur, et ceux que vous venez de voir, Milord et Milady.

LE MARQUIS. Pas d'autres? (*Après un instant de réflexion.*) Milady est jolie; mais Milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE. On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, *toujours mangeant*. Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO. Moi j'y crois comme en Dieu, et en Notre-Dame des Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS. Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO. Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS. Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE. Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit.

MATHÉO. Qui est partout.

ZERLINE. Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO. Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS. Voyez-vous cela!

ZERLINE. Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS. Vraiment!

ZERLINE. Oui, Monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS. Il y a une chanson sur lui?

MATHÉO. Une fameuse en son honneur! Vingt-deux couplets! Si, pendant son dîner, Monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS. Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHEO. C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS. A la bonne heure.

MATHEO, *détachant de la muraille une mandoline et la présentant à Zerline.* Tiens, ma fille.

ZERLINE, *la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.* Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUPLET.

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau,
Du velours le plus beau.
Tremblez! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Piétro)
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez! car voyant la fillette,
Tout bas chacun répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, *se levant.*
Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez! cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BEPPO, GIACOMO, *paraissant près des piliers du fond.*

ZERLINE. Ah! mon Dieu, qu'ai-je vu!

MATHÉO, *brusquement.* Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO. L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO. Au nom de Notre-Dame des Rameaux!

MATHEO. On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO. Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE. Mon père, si c'était vrai!

MATHÉO. Sous un pareil costume!

BEPPO. Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO. Et lequel?

GIACOMO. Celui de faire fortune.

MATHÉO. Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, *se levant et ouvrant sa bourse où il prend un peu de monnaie.* Peut-être! tenez, tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO ET GIACOMO. Ah! monsieur le marquis!

MATHÉO, *étonné.* Ils vous connaissent?

LE MARQUIS. Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône. Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO. Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS. Par tête! c'est peut-être plus qu'elles ne valent; n'importe!

MATHÉO, *recevant l'argent.* Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE. Mon père, on va les loger tout là-haut?

MATHEO. Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors. Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (*Aux autres gens de l'auberge.*) Rentrez et préparez le souper de Milord. (*A Zerline.*) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu (*Au marquis.*) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS. Je l'espère aussi, je me lève tard. Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant. (*Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.*)

—

SCENE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(*Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.*)

BEPPO, *redescendant le théâtre et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.* A ta santé!

LE MARQUIS, *se retournant avec hauteur.* Hein!

BEPPO, *de même.* Je dis à ta santé!

LE MARQUIS. Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, *le chapeau bas.* Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (*Bas, à Beppo.*) Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait; mais il sort d'une bonne maison : c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave et à découvert.

LE MARQUIS. Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés! et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (*A Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.*) Verse-moi de l'eau! (*A Beppo, tout en se lavant les mains.*) A la première familiarité, je te fais sauter la cervelle; cela t'apprendra.

BEPPO. Eh bien! par exemple!

GIACOMO. Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, *tremblant.* Hein!

LE MARQUIS Une serviette! (*S'essuyant les mains.*) Qu'y a-t-il de nouveau? et qui vous amène?

BEPPO, *chapeau bas.* L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS Crois-tu que je ne suis pas au fait? je le savais déjà.

GIACOMO. Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes!

LE MARQUIS. Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec Milady. Vous croyez que ce n'est pas fatigant!

GIACOMO. Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS. Milord ne s'est pas défendu, et nous n'avons perdu personne!

GIACOMO. Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS. Est-il entre vos mains?

GIACOMO. Oui.

LE MARQUIS, *se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.* Qu'on le fusille! je n'aime pas l'inconstance : dans notre état, s'entend; près des belles, c'est autre chose; et puisque, grâce à Milord, nous avons des diamants, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protége : j'aime les arts, et surtout la musique.

GIACOMO. Oui, capitaine.

LE MARQUIS. Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO. Non, vraiment, et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS. Comment cela?

GIACOMO. Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que Milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS. Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins Milady me l'avait dit.

GIACOMO. Impossible de les trouver.

LE MARQUIS Imbécile! manquer une si belle opération!

BEPPO. Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS. Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu. Laissez-moi. (*A part.*) Allons, il faudra encore faire de la musique avec Milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (*Regardant par la porte de l'auberge.*) C'est elle! (*Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.*) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis! (*Ils disparaissent par la droite.*)

—

SCENE VIII.

LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, *sortant de l'auberge.*

Oui, je vais commander le punch à vous, Milord.

LE MARQUIS, *s'avançant.*

Charmante Milady!

PAMÉLA, *effrayée.*

Comment! c'est vous encor!
Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo?
(*Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.*)
Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, *regardant à gauche par la porte de l'auberge.*
Ah! je l'entends! c'est lui.

DUO.

LE MARQUIS, *saisissant brusquement la mandoline et en jouant.*

« Le gondolier fidèle
« Brave, pour voir sa belle,
« Les autans ennemis.
(*La regardant.*)
« De loin, s'il obtient d'elle
« Un regard, un souris,
« C'est toujours ça de pris. »

(*Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.*)

Faut-il que votre cœur ignore
Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, *voulant s'éloigner.*

Monsieur, je ne puis écouter.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon âme est ravie
En contemplant ces traits charmants!
Cette robe simple et jolie.
(*Regardant un médaillon qui est à son cou.*)
Ah! grand Dieu! les beaux diamants!

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, *à part.*

Les maladroits! Ah! quel dommage!
(*Haut, à Paméla, d'un ton galant.*)
Pour plaire en avez-vous besoin?
Mais plus je considère
Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,
Car il renferme mon portrait.
(*L'ouvrant et le lui montrant.*)
Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, *affectant un trouble amoureux.*
O ciel! il se pourrait!
(*Le regardant avec ivresse.*)
Voilà ce regard doux et tendre,
Voilà ces traits si gracieux;
Je crois la voir, je crois l'entendre.
(*Avec délire.*)
Mon âme a passé dans mes yeux.
(*Avec rage.*)
Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...
(*Il met le portrait dans sa poche.*)

PAMÉLA.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, *troublée, et voulant le reprendre.*

Monsieur!

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari!

(*Milord sort de l'hôtellerie; et le marquis saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.*)

« Le gondolier fidèle
« Brave sur sa nacelle
« Les jaloux, les maris,
« Quand son cœur de sa belle
« Presse les traits chéris :
« C'est toujours ça de pris. »

—

SCÈNE IX.

Les précédents; MILORD, *passant entre eux deux.*

TRIO.

MILORD.

Bravi! bravi!

PAMÉLA.

Ah! c'était vous?

MILORD.

Oui, Milady.

PAMÉLA.

Nous faisions de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMELA.

Combien moi j'aimais la musique!
Elle me plaisait fort;
Mais je vois, c'est unique,
Qu'elle ennuyait Milord.
Jamais avec Milord,
Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à Milord
Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
Ils sont très-bien d'accord;
Aussi cette musique
A moi me déplaît fort,
Et peut faire du tort
A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA. Nous répétions cette barcarolle...

MILORD. C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch.

LE MARQUIS. Permettez donc, Milord, puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD. Oui, si j'en avais pris! mais je n'en prenais pas, j'attendais.

LE MARQUIS. Que ne le disiez-vous? Holà! quelqu'un!

MILORD. Ce était pas besoin; je avais plus soif, je l'avais perdu le soif.

LE MARQUIS. Depuis la perte de vos diamants!

MILORD. Oui, cela, et puis autre chose encore.

LE MARQUIS. Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne?

MILORD. Je les avais toujours.

LE MARQUIS. Ah! tant mieux! je respire, car si vous les aviez perdus, j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA. Que vous étiez bon!

LE MARQUIS. Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD. Je remerciais vous. (*Tirant son portefeuille.*) Je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS. Et comment cela? comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD. Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS. Vous avez de l'esprit.

MILORD. Je croyais bien.

PAMÉLA. Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, *vivement.* Où cela?

MILORD, *riant.* Devinez.

LE MARQUIS. Moi, je ne devine jamais rien.

MILORD. Dans mon habit, et dans la robe de Milady.

LE MARQUIS. Il serait possible! (*Regardant la robe de Paméla.*) Ce tissu charmant et précieux... (*Se retournant en riant vers Milord.*) C'est impayable.

MILORD, *riant aussi.* Yes, yes, nous étions tout cousus d'or.

LE MARQUIS. C'est bon à savoir. (*En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.*)

FINAL.

MILORD ET PAMÉLA.

Écoutez!

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPPO ET GIACOMO *entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre.*

Un brigadier et des soldats
Qui vers ces lieux portent leurs pas.
Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons, du cœur!

BEPPO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

—

SCÈNE X.

Les précédents; LORENZO, CHŒUR DE SOLDATS, ZERLINE, Gens de l'auberge et du village.

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, *courant à Lorenzo.*

C'est lui que je revois!

MILORD ET PAMÉLA, *à Lorenzo.*

De grâce, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
Suivant leurs pas errants,
Dans un défilé sombre
J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, *à part.* Et je n'étais pas là!

LORENZO.

Longtemps avec audace
Ils se sont comportés;
Vingt d'entre eux sur la place
En braves sont restés!

LE MARQUIS, *à part.* O fureur!

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
Disperse ces bandits,
L'écho de la montagne
A répété ces cris:

LE CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, *à Milord.*

Sur l'un de ces brigands couchés sur la poussière,
J'ai retrouvé, Milord, cet écrin.

MILORD ET PAMÉLA, *s'en emparant.*

C'est le mien!

O sort heureux!

LE MARQUIS, *à part.*

O sort contraire!

(*Montrant Lorenzo.*)

Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras;
Son sang expîra son offense :
Oui, je vous promets son trépas,
Oui, je jure ici son trépas!

ZERLINE, MILORD ET PAMELA.

Honneur à sa vaillanee!
Le ciel a protégé son bras;
Oui, je renais à l'espérance;
Pour moi quel moment plein d'appas!
Oui, quel moment plein d'appas!

LORENZO ET LE CHOEUR.

Vietoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, Milord.

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure!

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi done repartir à cette heure?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper!
Mais je suis sur sa traee, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMÉLA, *le retenant.*

Un instant, je vous prie.
(*A Milord.*)
Le portefeuille à vous?

MILORD, *le tirant avec peine de sa poche.*

Et pourquoi, chère amie?

PAMÉLA, *ouvrant le portefeuille et y prenant des billets de banque, et s'adressant à Lorenzo.*

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
De ees dix mille franes est votre débiteur;
(*Montrant la pancarte au fond.*)
Lisez plutôt.

LORENZO, *repoussant les billets.*

Jamais! quelle idée est la vôtre?

PAMÉLA, *à demi-voix.*

C'est la dot de Zerline; aeceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, *les prenant vivement.*

Moi j'accepte pour lui;
Le voilà riche, Dieu merei!
Autant que son rival.

LORENZO, *avec joie, et vivement.*

Et je puis...

ZERLINE, *de même.*

A mon père...

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère!

ZERLINE.

Heureux destin!

ENSEMBLE.

LORENZO ET ZERLINE.

Ah! je renais à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PAMÉLA.

Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.
(*Regardant l'écrin.*)
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.
Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expîra son offense,
Oui, je jure ici son trépas!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! etc.

(*A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.*)

LE MARQUIS, *bas, à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.*

Tout nous sourit, sachons attendre,
Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.
Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, *au fond.*

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, *à Lorenzo.*

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, *bas, à ses compagnons.*

L'or et les diamants, et la dot de Zerline,
Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.
Demain, demain, nous reviendrons.
Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.
Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Nous les tenons.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expîra son offense,
Et je jure ici son trépas:
Oui, je jure son trépas.

LORENZO ET ZERLINE

Mon cœur renaît à l'espérance;
Demain, demain, tu reviendras;
Oui, demain tu m'appartiendras :
D'aujourd'hui mon bonheur commence.
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PAMÉLA.

Le eiel protége sa vaillance?
Il doit encor guider ses pas.
Cher écrin, ma seule espéranee,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!
Dieu combat pour nous.
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire,
Il va tomber sous nos coups.

(*Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à Milord, qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.*)



ZERLINE. Voilà, pour une servante, une taille qui n'est pas mal. — Acte 2, scène 5.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir ; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, *tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite, qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.*

RÉCITATIF.

Ne craignez rien, Milord! oui, je vais sur-le-champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.

(*Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.*)

On n'entendit jamais de tapage semblable;
J'en perdrai la tête, je crois :
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

AIR.

Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un instant : qu'au moins il soit pour lui!
A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
De peur de l'oublier, je le dis à moi-même.
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oublîra.
(*Montrant son cœur.*)
Son souvenir est là!
Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui!

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà. (*A Milord et à sa femme qui entrent.*) Quand Milord et Milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,
Allons dormir.
Déjà le sommeil me réclame.
Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

PAMÉLA.

Eh quoi! Milord, déjà dormir!
Déjà le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Après un an de mariage,
On querelle donc son mari?
Avec le mien, dans mon ménage,
Il n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage,
Voyez donc l'aimable mari!

MILORD.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage!
Je reconnais plus Milady.

MILORD.

Il est minuit, c'est très-honnête;
Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non, vraiment : je reste à la fête;
(*Montrant Zerline.*)
Sa noce elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.
Ma chère enfant, je veux d'avance
Vous prévenir sur les maris...
Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, *l'interrompant.*

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Eh quoi! Milord, déjà dormir?

ZERLINE.

Milord, Milord aime à dormir?

ZERLINE, *le bougeoir à la main.*

Milord voudrait-il quelque chose?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, *allant en prendre un dans le cabinet à droite.*

C'est là, je crois!

PAMÉLA, *à Zerline.*

Où donc est la soubrette à moi?

ZERLINE.

De moi que Madame dispose.

(*Au moment où ils vont sortir, Milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.*)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,
Du médaillon que d'ordinaire
J'ai l'habitude ici de voir
Attaché par un ruban noir?

PAMÉLA, *un peu troublée.*

Ce portrait?

MILORD.

Oui, ce médaillon?

PAMÉLA, *troublée.*

Il est... il est...

MILORD.

Où donc?

PAMÉLA.

Allons, Milord, allons dormir, etc.

(*Reprise de l'ensemble.*)

(*Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.*)

—

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul, entrant mystérieusement.*

(*Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.*)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grâce au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci? (*Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.*) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux. (*Regardant de l'autre côté.*) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (*Ouvrant la fenêtre du fond.*) Ils devraient déjà être dehors, et je ne les vois pas! la nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (*Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.*) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe? Je ne peux pas dormir, je chante. On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux : et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas,
La nuit cachera tes pas;
Et je suis seule, hélas!
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là-bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas?

(*A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.*)

—

SCENE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS. Entrez sans bruit.

GIACOMO. Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO. Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS. Silence! Milord et Milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO. Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris?

BEPPO. Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés?

LE MARQUIS, *montrant leur appartement.* Sont là, avec eux. (*Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.*) Où allez-vous?

GIACOMO. Reprendre notre bien.

LE MARQUIS. Un instant! ils ne sont pas encore endormis; il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir, cette petite servante.

GIACOMO. Zerline?

BEPPO. Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS. Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien!

ZERLINE, *en dehors de la porte à gauche.* Bonsoir, Milord; il ne vous faut plus rien?

LE MARQUIS. On vient. (*Leur montrant la porte à droite.*) Dans ce cabinet, derrière ces rideaux.

BEPPO, *hésitant.* Ces rideaux!

LE MARQUIS. Eh oui! jusqu'à ce que la petite soit partie! (*Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite, dont ils referment la porte.*)

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, *cachés;* ZERLINE, *tenant un bougeoir.*

(*Le théâtre redevient éclairé.*)

ZERLINE. Bonne nuit, Milord; bonne nuit, Milady. Oh! vous dormirez bien : la maison est très-sûre et très-tranquille. (*Posant son bougeoir sur la table près du lit.*) Grâce au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant, je suis fatiguée de ma journée. Dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (*Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courtepointe.*) Mon lit ne vaut pas celui de Milord, non certainement. (*Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer, elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur; continuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tourne le dos au cabinet.*) Mais c'est égal, j'ai idée que j'y dormirai mieux; je suis heureuse!..

GIACOMO, *paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.* Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, *de même.* Qu'allons-nous faire?

LE MARQUIS, *de même.* Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO. Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE. Demain matin Lorenzo reviendra; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser : car il est riche, il a dix mille francs! (*Les tirant de son corset.*) Les voilà! ils sont à lui! qu'est-ce que je dis? ils sont à nous! Le compte y est-il? oui vraiment! J'ai toujours peur qu'il n'en manque. Qu'ils sont jolis! que je les aime! (*Elle les porte à sa bouche.*) Aussi ils ne me quitteront pas. (*Allant les mettre sous son oreiller.*) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, *à part, dans le cabinet.* Ces coquins de billets!

LE MARQUIS. Te tairas-tu!

BEPPO, *avec mauvaise humeur.* On ne peut plus parler maintenant.

ZERLINE, *va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.* Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre! Je lui parlerai franchement; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo. (*S'arrêtant.*) Sa femme! il est vrai qu'il y a si longtemps que j'y rêve! tous les soirs en me couchant; mais maintenant il n'y a plus à dire! (*Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table, et commence sa toilette de nuit, elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.*)

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon âme est ravie!
C'est demain, c'est demain,
C'est demain!

(*Détachant son fichu.*)

Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette Anglaise et son époux;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux.
Aye, aye, je n'y prends pas garde,
Et je me pique!

(*Elle presse son doigt.*)

BEPPO, *regardant par la porte vitrée.*
Elle est jolie ainsi!

(*Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.*)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, *le repoussant et prenant sa place.*
Va-t'en, c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, *continuant l'air tout en faisant sa toilette.*
Je suis sûre de mon mari;
En sa femme il a confiance;
Aussi pour moi quelle espérance!
C'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main!
Que mon âme est ravie!
C'est demain, c'est demain,
C'est demain!

(*Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset, elle reste le cou et les bras nus et avec une petite robe de dessous.*)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance
Ni les attraits de Milady.
(*Se regardant.*)
Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci!
(*Se retournant pour voir sa taille.*)
Oui, voilà, pour une servante,
Une taille qui n'est pas mal;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal :
Je crois qu'on en voit de plus mal,
(*Avec satisfaction.*)
Oui, oui, j'en suis assez contente.

LE MARQUIS ET LES DEUX AUTRES, *dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.*
Ah! ah! c'est original.

ZERLINE, *effrayée, s'arrêtant.*
Je crois qu'on vient de rire.
(*Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien*.)
Est-ce en la chambre de Milord?
(*Allant écouter.*)
Non, il ne rit jamais; je n'entends rien! il dort.
(*Reprenant, avec gaieté.*)
C'est demain, c'est demain,
Ce jour que je désire;
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main.
Ah! quel bonheur de dire:
C'est demain, c'est demain!
(*Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.*)
Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.
C'est heureux!

ZERLINE.
Lorenzo, que ton doux souvenir
Pour un seul instant m'abandonne!
Laisse-moi prier ma patronne.
(*Se mettant à genoux près du lit.*)
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui! veillez sur moi!
(*Se relevant et s'asseyant sur le lit.*)
Bonsoir, bonsoir, mon ami,
Mon mari.
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Priez pour lui, priez pour m...
(*Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment et sa tête tombe sur son oreiller*.)

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO, *sortant du cabinet.*
Que la prudence
Guide nos pas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

LE MARQUIS, *s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.*
Elle dort!

BEPPO.
Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(*Montrant le cabinet.*)
Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.
Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours!

BEPPO.
Entrons chez Milord!

LE MARQUIS.
Du mystère!

GIACOMO, *montrant son poignard.*
Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.
Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

GIACOMO, *prêt à entrer dans la chambre de Milord.*
Marchons!

BEPPO, *l'arrêtant et lui montrant Zerline.*
Et cette jeune fille,
Que le bruit pourrait éveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.
Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.
Que faire?

BEPPO.
Commençons par elle.

GIACOMO, *au marquis.*
Le veux-tu?

LE MARQUIS.
C'est dommage!

BEPPO.
Qu'ai-je entendu?
Le capitaine y met de la délicatesse!

LE MARQUIS.
Moi, faquin, pour qui me prends-tu?
(*Lui donnant son poignard.*)
Tiens, frappe! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.
Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

(*Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.*)

ZERLINE, *dormant et répétant les derniers mots de sa prière.*
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui, veillez sur moi!
(*Beppo, troublé, hésite.*)

GIACOMO.
N'importe, frappe!

LE MARQUIS, *détournant la tête.*
Allons, n'hésite pas.

(*Beppo lève le bras de nouveau et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.*)
C'est en dehors, c'est à la grande porte!
Que veut dire ce bruit?
(*On frappe plus fort.*)

ZERLINE, *étendant les bras.*
Quoi! déjà m'éveiller! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit?

LE CHŒUR, *en dehors.*
Qu'on se réveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite! qu'on les héberge!
Car ce sont des carabiniers;
Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.
Des carabiniers?
(*Tremblant.*)
Capitaine!

LE MARQUIS, *froidement.*
As-tu donc peur?

BEPPO.
Qui les ramène?

LORENZO, *en dehors.*
Zerline! Zerline! écoute-moi:
C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, *avec joie.*
C'est Lorenzo!

GIACOMO.
Grands dieux!

LE MARQUIS, *avec colère.*
Ah! j'en aurai vengeance!
Mais d'ici là de la prudence!

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, *se retirant vers le cabinet.*
Que la prudence
Guide nos pas!
Faisons silence;
Ne nous montrons pas.

LORENZO ET LES CAVALIERS, *en dehors.*
Qu'on se réveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite qu'on les héberge!
Ce sont les carabiniers.
(*Ils frappent de nouveau à la porte.*)

ZERLINE, *qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.* Mais un instant! un instant! par Notre-Dame! donnez-vous patience. (*Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.*) Est-ce bien vous, Lorenzo?

LORENZO, *en dehors.* Sans doute.

ZERLINE. Vous en êtes bien sûr?

LORENZO. Moi et mes camarades, que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE. Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut. Mais tenez, (*Jetant une clé par la fenêtre.*) vous entrerez par la cuisine, et voici la clé; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (*Elle referme la croisée et revient près du lit achever sa toilette.*) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles; encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires; c'est terrible! (*Le bruit redouble en bas à gauche: en dehors, on entend Milord.*)

MILORD. Calmez-vous, Milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

—

SCÈNE VI.

ZERLINE, LORENZO, *entrant par la porte à droite, puis* MILORD.

ZERLINE, *apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.* Ah! mon Dieu! c'est déjà vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très-mal.

LORENZO. Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, *entrant et apercevant Lorenzo.* C'est vous, la brigadier? D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO. De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE ET MILORD. Vraiment!

LORENZO. Nous avions de mauvais renseignements, et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit: Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE. Il serait possible!

LORENZO. Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter: ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit et meurent de faim.

MILORD. Mourir de faim! c'était un vilain mort.

ZERLINE. Jésus Maria! Et vous, Monsieur?

LORENZO. Et moi aussi! pour être brigadier, cela n'empêche pas.

ZERLINE. Il y a d'autres auberges, où vous auriez depuis longtemps trouvé à souper.

LORENZO. Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE. Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO. Justement; aussi je disais toujours: Cavaliers! en avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE. Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

LORENZO. Non, commencez par mes camarades; eux qui ne sont pas amoureux sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE. Ma Zerline! Il se croit déjà mon mari.

LORENZO, *la serrant dans ses bras.* Pas aujourd'hui; mais demain!

ZERLINE. Finissez, Monsieur! finissez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et tenez! tenez! voilà vos camarades qui s'impatientent. (*On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.*) Holà! la fille! holà! quelqu'un!

ZERLINE, *se dégageant des bras de Lorenzo.* Ils ne sont pas comme vous, ils sont bien sages. — Voilà, voilà. — Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh! mon Dieu! quel tapage! (*Elle sort en courant. — Il est grand jour.*)

—

SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD. Et moi, messié la brigadier, je allais retrouver Milady qui était capable pour mourir de frayeur. J'ai dit: rassurez-vous, je vais aller voir. (*Contrefaisant la voix d'une femme.*) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule! Et elle serrait moi tendrement beaucoup. C'était pas arrivé depuis bien longtemps.

LORENZO, *souriant.* Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD. Yes, c'était bonne pour des femmes. (*Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, il regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.*) Mais pour nous autres, messié la brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes... (*On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.*)

MILORD, *effrayé.* Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, *bas, à Beppo dans le cabinet.* Maladroit!

LORENZO, *froidement.* C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD. Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO. C'est sans doute Milady ou sa femme de chambre.

MILORD. Non elle n'est pas de ce côté: il n'y avait personne.

LORENZO, *toujours assis.* Vous croyez?

MILORD, *inquiet et regardant.* Je en étais persuadé!

BEPPO. Nous sommes perdus!

FINAL.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître
Ce qui se passe là-bas?

LORENZO *se levant.*

On peut voir.

MILORD, *l'engageant à passer.*

Yes, voyez.

BEPPO, *dans le cabinet.*

C'est fait de nous!

LE MARQUIS, *de même.*

Peut-être.
Laissez-moi faire et ne vous montrez pas.

(*Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.*)

—

SCÈNE VIII.

LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO ET MILORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, *le doigt sur la bouche.*

Du silence!

MILORD.

C'est messié le marquis.

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?

MILORD.

Lui-même!

LORENZO, *vivement, et à voix haute.*

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Silence!
J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO ET MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, *feignant l'embarras.*

Je ne puis les dire en ce moment;
Si c'était, par exemple, un rendez-vous galant?

LORENZO ET MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, *passant entre eux deux.*

En votre honneur je mets ma confiance.

LORENZO ET MILORD.

Achevez!

LE MARQUIS.

Eh bien! oui, je l'avoue entre nous.
Soyez discrets, c'est un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!
Si c'était pour ma femme!
Ah! j'en tremble d'effroi!

LORENZO.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'âme
Du trouble où je les voi;
Le courroux qui l'enflamme
Est un plaisir pour moi.

BEPPO ET GIACOMO, *dans le cabinet.*

L'espoir rentre en mon âme;
J'en sortirai, je croi!
Le courroux qui l'enflamme
A banni mon effroi.

MILORD, *au marquis.*

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, *à voix basse, et d'un air menaçant.*

Était-ce pour Zerline?

MILORD, *de même, de l'autre côté.*

Est-ce pour Milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?
De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD ET LORENZO, *chacun à voix basse et aux deux côtés du marquis.*

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, *riant.*

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD ET LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, *à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.*

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!

(*Prenant Milord à part, et à demi-voix.*)

Pour vous-même, Milord, ne faites point de bruit!
De Milady, c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance...

(*Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.*)

MILORD, *furieux.*

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, *froidement, et à voix basse.*

Quand vous voudrez, suffit.

(*Prenant à part Lorenzo, et montrant Milord.*)

Je voulais à ses yeux dérober ton offense,
Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, *montrant le cabinet.*

J'étais là... je venais...
Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!
Courons!

LE MARQUIS, *le retenant par la main.*

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?

LE MARQUIS.

Oui; pour elle, point d'éclat.

LORENZO, *s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.*

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,
Aux Rochers noirs.

LORENZO, *de même.*

C'est dit.

LE MARQUIS, *à part, avec joie.*

Il n'en reviendra pas,
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir!
Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir?
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir!

BEPPO ET GIACOMO.
O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir!
Attendons en silence
Le moment de sortir.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PAMÉLA, *sortant de la chambre à gauche;* ZERLINE, *entrant par la porte à droite.*

PAMÉLA.
Dans cette auberge quel tapage!
(*A son mari.*)
Vous veniez pas me rassurer.
ZERLINE, *allant à Lorenzo.*
Venez, j'ai fait tout préparer.
ZERLINE ET PAMÉLA, *l'une à Lorenzo, l'autre à Milord.*
Pourquoi donc ce sombre visage?
MILORD ET LORENZO, *à part.*
La perfide!
PAMÉLA, *tendrement.*
Mon cher époux!
MILORD.
Laissez-moi! je voulais me séparer de vous.
PAMÉLA.
Pourquoi donc?
MILORD.
Je voulais.
ZERLINE, *de l'autre côté, à Lorenzo.*
Lorenzo, qu'avez-vous?
LORENZO, *froidement et sans la regarder.*
Laissez-moi! laissez-moi!
ZERLINE ET PAMÉLA.
Quel est donc ce mystère!
LORENZO.
Pour vous, pour votre honneur, je consens à me taire.
ZERLINE.
Que dit-il?
LORENZO.
Mais partez!
ZERLINE.
Lorenzo!
LORENZO.
Laissez-moi!
ZERLINE.
Écoutez.
LORENZO.
Je ne puis! je vous rends votre foi!
(*Bas, au marquis.*)
Ce matin aux rochers.
LE MARQUIS, *de même.*
C'est dit : comptez sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, *de même.*
Comptez sur moi!
ZERLINE.
C'est fait de moi!
MILORD, *à sa femme.*
Oui, laissez-moi!
PAMÉLA.
Mais qu'avait-il donc contre moi?
ZERLINE.
Voilà donc sa constance!
Il ose me trahir.
Pour moi plus d'espérance!
Je n'ai plus qu'à mourir.
LORENZO.
O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir.
LE MARQUIS, *qui tient le milieu du théâtre, et qui les regarde tous avec joie.*
O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir;
Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!
PAMÉLA.
Le dépit, la vengeance,
A moi se font sentir;
Milord de son offense
Pourra se repentir!
MILORD.
O fureur, ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir.
BEPPO ET GIACOMO, *dans le cabinet.*
O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir;
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(*Milord veut entrer dans sa chambre; Paméla s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élancer sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres : à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

—

SCENE PREMIERE.

DIAVOLO, *seul, descendant de la montagne.*

RÉCITATIF.

J'ai revu nos amis! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux;
Est-il un destin plus heureux?

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,



MILORD. C'est vous le brigadier? — Acte 2, scène 6.

Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.
On m'amène un banquier : — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un grand seigneur : — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un fournisseur : — Que justice soit faite!
De l'or! de l'or! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pèlerin :
— « Je suis sans or, je suis sans pain! »
— En voici, camarade ; et poursuis ton chemin.
Là c'est une jeune fillette!
Comme elle tremble, la pauvrette!
« Par charité, laissez-moi, je vous prie!
« Ah! ah! ah! ah!
« Par charité, ne m'ôtez pas la vie!
« Ah! ah! ah! ah!
« Grâce, monseigneur le brigand!
« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles :
L'usage est de les épargner;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah! quel plaisir et quel enchantement!
Le bel état que celui de brigand!
Mais, mais, dans cet état charmant...

RONDEAU.

Il faut se hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir!
Le sort, qui nous caresse,
Demain pourra nous trahir.
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesse,
Il faut gaîment tout dépenser.
Ah! le bel état!

Aussi puissant qu'un potentat,
Partout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravis



D AVOLO, seul, descendant de la montagne. — Acte 3, scène 1.

Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit : Monseigneur!
Et l'autre dit : Cher voleur! cher voleur!

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger. Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge; dans une heure j'en serai débarrassé. Il est jaloux, il est brave : il ira au rendez-vous. (*Souriant.*) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain. Moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti .. Oui, si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à Milord, ses bijoux, et jusqu'à Milady... je lui dois cela, je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne. En sera-t-elle fâchée? Elle le dira. (*Avec fatuité.*) Mais je ne le crois pas; il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres. (*Contrefaisant une voix de femme.*) « Ah! ma chère, quelle horreur! j'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux — Vraiment? — Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie. (*Regardant autour de lui.*) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo et celui du détachement. Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge : car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat! qu'on s'est contenté de voler. Voilà une leçon pour l'avenir. (*Ecoutant.*) On vient! (*Tirant des tablettes.*) Ayons recours au messager convenu. (*Montrant un des arbres du bosquet à droite.*) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo, deux mots

qu'eux seuls pourront comprendre. (*Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.*)

—

SCENE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS ET PAYSANNES, *paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.*

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, *descendant de la montagne;* BEPPO ET GIACOMO, *sortant de la gauche, près de l'auberge.*

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine
Nous attendait?
(*S'arrêtant sous le bosquet à gauche.*)
Eh! mais voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh! oui, c'est jour de fête; et, cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau!
Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, *cueillant une branche d'arbre.*
Le ciel m'en garde!
Dès longtemps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage?
(*A Francesco, qui est près de lui, le bouquet au côté.*)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage,
(*Montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.*)
A Notre-Dame des Rameaux
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHŒUR, *se mettant à genoux.*

O sainte Vierge des Rameaux,
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières;
Protége toujours nos travaux!

MATHÉO, *montrant sa maison, où est sa fille.*
Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris!

CHŒUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse!

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris!

CHŒUR GÉNÉRAL.

O sainte Vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protége toujours nos travaux!

(*Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.*)

CHŒUR.

C'est grande fête
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici
Ce jour si joli!

(*Ils sortent tous par la porte à gauche.*)

—

SCENE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO. Ils s'éloignent. (*Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.*) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, *s'asseyant sur le banc à droite.* Non; il est peut-être déjà parti.

GIACOMO. Et que fais-tu là! à quoi t'occupes-tu?

BEPPO. Je m'occupe... à rien faire; c'est si doux de ce beau soleil-là!

GIACOMO. Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, *se retournant et mettant son bras dans l'arbre.* C'est ici; il y a quelque chose, un papier, et de son écriture...

GIACOMO. Lisons.

BEPPO. Lis toi-même.

GIACOMO, *lisant.* « Dès que l'amoureux de la petite sera « parti pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, les « carabiniers pour leur expédition contre nous, et les gens

« de l'auberge pour la noce, vous m'en avertirez en son-
« nant la cloche de l'ermitage. Je viendrai alors avec quel-
« ques braves, et me charge de Milord et de Milady. At-
« tendez-moi. »

BEPPO. C'est clair...

GIACOMO. Clair ou non, dès qu'il le dit, il faut le faire; il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO. Ce ne sera pas long, nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO. Tant mieux...

BEPPO. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. Attaquer ce milord un dimanche! un jour de fête!

GIACOMO. Si c'était un chrétien, mais un Anglais! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPO. Tu as raison; que le ciel nous soit en aide!

GIACOMO. Mais tiens, voici l'amoureux, le brigadier Lorenzo, qui vient de ce côté; il est triste, il soupire.

BEPPO. Il fait bien de se dépêcher : car s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas longtemps à soupirer.

GIACOMO. Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue. (*Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.*)

—

SCENE V.

LORENZO, *sortant de l'auberge, à gauche.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi!
Et déjà la perfide adore
Un autre amant!
Ah! je ne puis le croire encore :
Je l'aimais tant!

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide,
Je veux la fuir!
Je veux oublier la perfide,
Et puis mourir!
Oui, je la hais, oui, je l'abhorre,
Et cependant
Je ne puis l'oublier encore :
Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre, j'ai eu le courage de l'épargner! quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison!.. Qu'ai-je dit?.. moi! déshonorer celle que j'ai aimée! la perdre à jamais! non, qu'elle se marie, qu'elle soit heureuse si elle peut l'être; elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches. Voici bientôt l'heure du rendez-vous; j'irai, j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

—

SCENE VI.

LORENZO, MATHÉO, ZERLINE, *sortant de l'auberge, à gauche.*

MATHÉO. Mettez là une table et du vin! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré! (*Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo qui est dans le coin à droite.*)

ZERLINE, *timidement.* Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO. C'est bien.

ZERLINE. Francesco est avec lui!

LORENZO, *un peu ému.* Francesco!

ZERLINE. Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, *à part.* Tant mieux!

ZERLINE. Dans une heure, je vais être à un autre, si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHEO, *à la table à gauche.* Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, *allant à lui tout en regardant Lorenzo.* Me voici, mon père.

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO ET GIACOMO, *entrant par la droite.*

BEPPO, *s'asseyant près de la table à droite sous la treille.* D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, *qui s'est approchée de Lorenzo.* Lorenzo, dites-moi la vérité; qu'avez-vous contre moi? qu'avez-vous à me reprocher?

BEPPO ET GIACOMO, *frappant sur la table.* Allons, la fille! ici! à boire!

MATHÉO. Eh bien! eh bien! tu n'entends pas qu'on t'appelle?

ZERLINE, *avec impatience.* Tout à l'heure. Il s'agit bien de cela dans ce moment! (*Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo; Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.*)

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHŒUR.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi! déjà vous mettre en campagne!

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Dès longtemps l'aurore a paru :
Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, *à part.*

Qu'ai-je entendu?

(*Aux soldats.*)

Nous partons.

(*A un sous-officier qu'il prend à part.*)

Ecoute : au pied de la montagne
Un quart d'heure tu m'attendras!
Et si je ne reparais pas,
A ma place commande et dirige leur zèle.

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces rochers!

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPO, *à part.*

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir!

ZERLINE, *regardant Lorenzo.*

Je ne puis le laisser partir.
Il faut...

(*Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.*)

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; HABITANTS ET HABITANTES DU VILLAGE, *avec des bouquets;* MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, *unissant Francesco et Zerline.*

Allons, enfants, votre bonheur commence.

(*A Zerline, montrant Francesco.*)

Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini! pour moi plus d'espérance!

(*Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.*)

Ah! Lorenzo, de grâce, écoutez-moi!
Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, *avec une fureur concentrée.*

Perfide!

ZERLINE, *à haute voix.*

Achevez!

LORENZO, *à demi-voix, et lui imposant silence.*

Imprudente!

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu
Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?

De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(*Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.*)

BEPPO, *sur la droite, près de la table, et buvant.*

Partent-ils?

GIACOMO, *de même.*

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal!

BEPPO, *frappant sur la table et appelant.*

Holà! du vin!

(*Se retournant et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.*)

Eh! mais! vois donc, c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite;
Il t'en souvient?

BEPPO.

Oui, c'est original

(*Riant.*)

« Oui, voilà, pour une servante,
« Une taille qui n'est pas mal.

(*Imitant la posture de Zerline devant la glace.*)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ZERLINE, *étonnée.*

Qu'entends-je?

TOUS DEUX.

Ah! ah! ce n'est pas mal :
Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, *cherchant à rappeler ses idées.*

Qu'ont-ils dit? quel est donc ce mytère infernal?

ENSEMBLE.

MATHÉO ET LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle!
Nous saurons courir avec zèle
Au danger ainsi qu'au plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

BEPPO ET GIACOMO.

Bon, bon, bon! il va partir!
C'est à la mort qu'il va courir.
Oui, tout semble nous réussir;
C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir?
Par quel moyen le découvrir?
O mon Dieu! viens me secourir!

(*A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie :*)

Portez armes! en avant! marche!

(*Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main à Zerline et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.*)

ZERLINE. Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

TOUS, *l'entourant.* Qu'a-t-elle donc?

ZERLINE, *regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle.* J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre; (*Avec force, et regardant Lorenzo.*) oui, seule! Je pensais à des personnes qui me sont chères, et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout à l'heure près de moi.

LORENZO. Et qui donc?

ZERLINE, *montrant Beppo et Giacomo.* Ces deux hommes que je ne connais pas. Ils étaient donc près de moi, cette nuit, à mon insu!

LORENZO. Dans quel but? dans quelle intention? il faut le savoir. (*Le morceau de musique reprend.*)

TOUS.

Grands dieux!

LORENZO, *à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.*

Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS ET LE CHOEUR.

Il a raison, le capitaine;
Saisissez-les.
Saisissons-les! saisissons-les!
On connaîtra qui les amène;
Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO ET ZERLINE.

Pour moi quelle lueur soudaine!
Il faut pénétrer leurs secrets;
Du ciel la bonté souveraine
Peut me rendre à ce que j'aimais!

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes?

(*Faisant approcher un paysan.*)

Toi qui connais leur chef et dois nous le livrer,
Regarde bien, et parle sans alarmes :
Est-ce l'un d'eux?

LE PAYSAN, *après les avoir regardés quelque temps.*

Non, non.

BEPPO ET GIACOMO, *à part.*

Nous pouvons respirer.

LORENZO, *les regardant.*

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHEO, *montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.*

Voici des armes,
Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, *le prenant vivement.* Lisons. (*Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.*)

LORENZO, *lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.* « Dès que les carabiniers et les gens « de la noce seront partis, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de l'ermitage; je viendrai alors avec « quelques braves, et me charge de Milord et de Milady. »

TOUS.

Grands dieux!

MILORD ET PAMELA, *tremblants.*

C'est un complot contre nous deux.

(*A Lorenzo.*)

Que veut dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.

(*Il parle bas à un de ses soldats.*)

MILORD.

Je tremble.

(*A Paméla.*)

Pour toi.

PAMELA.

Pour vous!

MILORD.

Non, pour tous deux.
Que l'amour...

PAMELA.

Ou du moins que la peur nous rassemble!

LORENZO, *au soldat à qui il a parlé bas.*

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.

(*A un autre soldat, lui montrant Giacomo.*)

Toi, monte à l'ermitage avec lui; s'il hésite,
Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.

(*Aux gens de la noce.*)

Vous, mes amis, cachez-vous vite
Derrière ces buissons épais.

(*A Beppo.*)

Pour toi, reste seul ici, reste!
Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...

(*Frappant sur sa carabine, et lui montrant le buisson à gauche.*)

Songe que je suis là! tu m'entends?

BEPPO, *tremblant.*

Trop bien!

LORENZO.

Paix!

(*Un soldat est monte avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle; on ne voit, par une des fenêtres du clocher, que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. — Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, Milord, Paméla. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner.*)

ENSEMBLE.

LORENZO ET LE CHŒUR.

Dieu puissant, que j'implore,
Seconde { mon / son } dessein!

BEPPO, *seul au milieu du théâtre, et jetant autour de lui des regards effrayés.*

Dieu puissant, que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEPPO, *à part.*

Puisse-t-il rester en chemin!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MATHÉO, *au fond du théâtre, sur la première élévation.*

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous! du silence!

(*Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.*)

LE MARQUIS, *appelant.*

Beppo!

LORENZO, *caché par le bosquet, et couchant Beppo en joue avec sa carabine.*

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, *toujours au fond, sur la montagne.*

Sommes-nous seuls ici?
Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, *derrière le bosquet, sur le devant du théâtre, et à voix basse, à Beppo, qu'il continue à coucher en joue.*

Réponds : oui!

BEPPO, *tremblant.*

Oui!

LORENZO, *de même.*

Plus haut!

BEPPO, *tournant la tête vers le fond.*

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS, *fait signe à quatre de ses compagnons de descendre, et les précède.*

C'est le plaisir qui me ramène;
C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, *entre ses dents.*

Joliment! joliment!

LE PAYSAN, *qui est dans le bosquet à gauche, près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend la montagne.*

C'est Diavolo!

LORENZO.

Qu'as-tu dit!

LE PAYSAN.

Je l'atteste!

MILORD.

C'est le marquis!

PAMÉLA.

O méprise funeste!
Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant
N'était qu'un brigand!

(*Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne; il avance lentement au milieu du théâtre, en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.*)

LE MARQUIS, *s'appuyant sur l'épaule de Beppo.*

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protége:
Enfin, Milord,
Et sa femme et son or
Sont à nous!

LORENZO, *sortant du bosquet à gauche.*

Pas encore!

(*En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.*)

LE MARQUIS.

Grand Dieu! c'est un piége!

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.
J'ai changé seulement l'endroit...

(*Montrant les soldats.*)

Et les témoins.

(*Faisant signe de l'emmener.*)

Allez!

CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Mes braves compagnons!
Victoire! victoire! victoire!
Ah! pour nous quelle gloire!
Enfin, nous le tenons!

MILORD, *à Paméla.*

D'un mari...

LORENZO, *à Zerline.*

D'un amant pardonne les soupçons!

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(*Reprise de la ronde du premier acte.*)

Grand Dieu! je te rends grâce!
C'est par ton pouvoir protecteur
Que rentrent dans notro cœur
Le paix et le bonheur!
Dès que l'orage passe
Gaîment chante le matelot,
Et se rassurant bientôt,
Chacun dans ce hameau,
Sans crainte en son foyer paisible,
Dira ce nom terrible!
Diavolo! Diavolo

(*En ce moment, Diavolo passe sur la montagne du fond précédé et suivi des carabiniers ; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt.*)

LE CHŒUR, *achevant l'air.*

Diavolo!
Victoire! victoire! victoire!

(*Montrant Lorenzo et Zerline.*)

Combien ils sont heureux!
Victoire! victoire! victoire!
Et l'amour et la gloire
Vont combler tous leurs vœux!



LA FIANCÉE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 janvier 1829.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

M. DE SALDORF, chambellan.
FRÉDÉRIC DE LOWENSTEIN, colonel.
MADAME CHARLOTTE, modiste et marchande lingère.
HENRIETTE, une de ses ouvrières.
MINA, autre ouvrière de madame Charlotte.
FRITZ, marchand tapissier, fiancé d'Henriette.
DEMOISELLES DE COMPTOIR.
SOLDATS de la milice bourgeoise.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES, etc.

La scène se passe à Vienne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres; sur le premier plan, à droite du spectateur, l'hôtel de M. de Saldorf; au-dessus de la porte cochère, une fenêtre avec un balcon; à gauche, la boutique de madame Charlotte; au-dessus de la porte, un auvent en coutil sous lequel travaillent, en plein air, les demoiselles du magasin. Sur le second plan, et toujours à gauche, la façade d'un hôtel avec des colonnes.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, MINA, DEMOISELLES DE BOUTIQUE, *occupées à travailler.*

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles;
Grâce à nos heureux talents,
Les dames sont bien plus belles
Et les messieurs plus galants.

MINA.

C'est en chantant que l'ouvrage s'avance.
Henriette, dis-nous la romance
De Brigitte et de Julien.

TOUTES, *regardant autour d'elles.*

Madame n'est pas là?

TOUTES.

Silence! écoutons bien.

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

« Si je suis infidèle,
« Même après ton trépas,
« Pour me punir, dit-elle,
« Julien, tu reviendras! »
Il partit, et Brigitte
Un grand mois le pleura,
Et puis le mois d'ensuite
Elle se consola.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais alors en Autriche
Était un beau seigneur,
Jeune, amoureux et riche,
Toujours rempli d'ardeur.
Brigitte, toujours constante,
D'abord le repoussa;
Puis la semaine suivante,
Brigitte l'épousa.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

TROISIÈME COUPLET.

On fait le mariage;
Mais voilà que le soir
Un spectre au noir visage
Près du lit vient s'asseoir.

(*Toutes les petites filles se lèvent et se rapprochent d'Henriette.*)

Et ce spectre effroyable,
C'est Julien, le voilà.

(*Le montrant de la main.*)

Et d'effroi la coupable
A sa vue expira!
Dans ce temps-là
C'était toujours comm' ça.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, *suivie d'une* DEMOISELLE DE COMPTOIR, *portant un carton.*

LE CHŒUR.

Mais taisons-nous! c'est Madame! c'est elle!
(*Se rasseyant et se mettant à l'ouvrage.*)
Eh vite! redoublons de travail et de zèle.

MADAME CHARLOTTE.

PREMIER COUPLET

Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on est modiste et couturière!
Aux tendrons de quinze ans,
Et même aux grand'mamans,
A chacune, en un mot, il faut plaire.
« Changez-moi ce bouquet,
« La couleur m'en déplaît! »
— « Reprenez ce bonnet,
« Je le veux plus coquet. »
— « Le tour de ce corset
« Me paraît indiscret. »
Que de goûts différents!
Que de mal, de tourments!
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait des secrets
Pour pouvoir à jamais
Conserver les attraits de ces dames!
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

DEUXIÈME COUPLET.

L'une veut s'embellir,



FRITZ. Comme moi, dans la garde
Il faut vous engager! — Acte 2, scène 1.

L'autre veut rajeunir,
Et chacune a le dessein de plaire
A l'amant, au mari :
Par bonheur celles-ci
Ne sont pas nombreuses d'ordinaire.
« Que ce nœud séducteur
« Me ramène son cœur ! »
— « Avec ces rubans bleus,
« Il me trouvera mieux ! »
— « Le vert lui plaît beaucoup. »
— « Le rose est de son goût. »
Que de mal, de tourments !
Et qu'il faut de talents,
Quand on veut satisfaire les femmes !
Il faudrait pour toujours,
Enchaînant les amours,
Conserver les amants de ces dames !
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a !

(*Elle se retourne, et ses ouvrières, qui s'étaient levées pour l'écouter, se rasseyent vivement.*)

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles, etc.

(*Pendant la reprise de ce chœur, madame Charlotte examine le travail de chacune des ouvrières.*)

MADAME CHARLOTTE. Ah! si on n'était pas là pour surveiller! (*A Mina.*) Qu'est-ce que vous faites là? quel est cet ouvrage?

MINA. C'est pour madame de Saldorf, la femme du chambellan.

MADAME CHARLOTTE. Cette grande dame si vertueuse! si exemplaire! la protectrice d'Henriette! (*S'approchant d'Henriette*) Et vous, Mademoiselle, à quoi vous occupez-vous?

HENRIETTE. C'est pour mon mariage.

MADAME CHARLOTTE. En effet, c'est demain qu'on vous marie. (*Soupirant.*) Pauvre enfant!

MINA. Je ne vois pas qu'elle soit si à plaindre; épouser M. Fritz, un joli garçon et le plus riche tapissier de Vienne! certes, si j'étais à sa place!..

TOUTES. Et moi aussi!..

MADAME CHARLOTTE. Silence! Mesdemoiselles, on ne vous demande pas votre avis! Je conviens que M. Fritz n'est pas mal, et qu'il est changé à son avantage, surtout depuis

quelques mois, depuis la mort de son oncle Dominique, dont il a hérité; mais il est si défiant, si soupçonneux, si jaloux!

HENRIETTE. Lui, Madame!

MADAME CHARLOTTE. Ah! je le connais mieux que vous! car tout le monde sait qu'autrefois il avait eu des intentions, et que certainement il n'aurait pas demandé mieux; mais c'est moi qui ai refusé, parce que, quelque vertu que l'on ait, elle court trop de danger avec un mari jaloux, ne fût-ce que par esprit de contradiction. Du reste, ce que j'en dis, c'est pour vous prévenir et par amitié pour vous, car dès que ce mariage doit se faire, j'aime autant que ce soit demain.

MINA. Vraiment!

MADAME CHARLOTTE. Oui, Mademoiselle! Depuis un mois que M. Fritz vient ici tous les soirs pour vous faire la cour, c'est d'un très-mauvais effet dans une maison telle que la mienne, aux yeux de mes pratiques qui ne sont pas obligées de savoir qu'il s'agit de mariage, sans compter que cela peut donner des idées à ces demoiselles.

TOUTES. Ah! Madame!

MADAME CHARLOTTE. Silence! je dois aussi vous prévenir que la noce se fait demain à l'hôtel et dans les jardins de M. de Saldorf, qui nous a toutes invitées.

TOUTES *quittent leur ouvrage et se lèvent.* Ah! quel bonheur! quel bonheur!

MADAME CHARLOTTE. Et j'espère que, pour la tenue, la mise et la décence, vous ferez honneur à la maison où vous avez l'avantage de travailler; d'ailleurs, je serai là! (*A Henriette.*) Tenez, portez là-haut ces cartons; et vous, Mesdemoiselles, il est temps de rentrer et de fermer le magasin, car voici le soir. (*Regardant à droite du spectateur.*) Dieu! encore M. Fritz que j'aperçois! (*Aux jeunes filles qu'elle fait rentrer.*) Allons, allons, dépêchons! m'avez-vous entendue? (*Elles rentrent toutes dans le magasin, et Mina, qui est restée la dernière, enlève l'auvent et ferme le contrevent de la boutique, tout cela sur la ritournelle de l'air suivant.*)

SCENE III.

FRITZ, *arrivant par la droite.*

CANTABILE.

O jour plein de charmes!
Le cœur rempli d'espoir, j'arrive au rendez-vous.
Plus de craintes, plus d'alarmes!
Enfin, demain je serai son époux!
Qu'elle est jeune et jolie
Celle que j'ai choisie!
D'un tel trésor, d'un bien si doux,
Comment ne pas être jaloux?

CAVATINE.

Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore
Et lorsque l'on attend

Qu'un tel hyménée
A pour moi d'appas!
Mais cette journée
Ne finira pas!

Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore,
Et lorsque l'on attend!

C'est elle! je l'entends! Ah! mon Dieu, madame Charlotte est avec elle et ne la quitte jamais!

SCENE IV.

FRITZ, HENRIETTE, MADAME CHARLOTTE, *sortant du magasin.*

MADAME CHARLOTTE, *à Fritz, qui la regarde d'un air de mauvaise humeur.* Eh bien! monsieur Fritz, qu'avez-vous donc? pour une veille de noce, vous avez l'air bien soucieux.

FRITZ. C'est qu'il y a de quoi, madame Charlotte.

MADAME CHARLOTTE, *vivement.* Est-ce que votre mariage serait contrarié?

FRITZ. Le mariage? non pas; mais c'est le mari qui l'est beaucoup. Je disais à Henriette que je venais de recevoir un billet de garde pour ce soir.

MADAME CHARLOTTE. Vraiment!

FRITZ. Passez donc toute la nuit au corps-de-garde, comme c'est agréable! comme je serai gentil demain pour mon mariage!

MADAME CHARLOTTE. Il faut bien que les honneurs coûtent quelque chose; quand on est, comme vous, caporal dans la Lansturm, dans la milice bourgeoise de Vienne...

FRITZ. Les honneurs, c'est bel et bon; mais je ne suis pas soldat, je suis bourgeois; je paye patente pour être tapissier, et non pas pour être brave; et depuis cette invention de garde urbaine, je ne sais pas si les grands seigneurs dorment mieux dans leur lit; mais nous autres ne sommes jamais sûrs de passer la nuit dans le nôtre; et c'est ça qui me fait trembler pour plus tard, (*Regardant Henriette.*) quand je serai marié.

MADAME CHARLOTTE. Qu'est-ce que je disais tout à l'heure? déjà de la jalousie!

FRITZ. Oh! non; quand elle sera ma femme, quand elle sera chez moi, je n'en aurai plus; mais ici, dans ce magasin de nouveautés, qui est toujours fréquenté par des chambellans, des ducs, des marquis...

MADAME CHARLOTTE. Quand on tient du bon...

FRITZ. Ça leur est bien égal, ils achètent toujours sans regarder; c'est-à-dire, si, ils regardent, mais c'est mademoiselle Henriette qu'ils ne quittent pas des yeux, et qui n'a pas même l'air d'y faire attention. Aussi, (*Regardant madame Charlotte.*) quoi qu'en puisse dire certaine personne, je suis bien tranquille sur son compte; c'est honnête et désintéressé. (*Regardant toujours madame Charlotte.*) Ce n'est pas elle qui m'épouse pour ma fortune, ce n'est pas elle qui a eu des vues sur moi depuis l'héritage de mon oncle Dominique.

MADAME CHARLOTTE, *fièrement.* Qu'est-ce que c'est?

FRITZ. Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à elle. Oui, mademoiselle Henriette, je sais tout ce que vous valez; je suis trop heureux que vous vouliez bien m'aimer, et j'ai en vous autant de confiance que j'ai d'amour et de vénération.

HENRIETTE, *lui tendant la main.* Pauvre Fritz!

MADAME CHARLOTTE. Que je ne vous dérange pas; je m'en vais. Mais j'oubliais, Mademoiselle, de vous remettre une carte qu'on a apportée tantôt pour vous.

HENRIETTE. Une carte pour moi?

MADAME CHARLOTTE. Oui, un colonel, un beau jeune homme.

FRITZ, *vivement.* Un jeune homme.

MADAME CHARLOTTE. Dans un superbe équipage attelé de quatre chevaux gris. Madame, m'a-t-il dit, Henriette Miller est-elle ici?

FRITZ. Comment! Henriette tout court? moi qui vous dis toujours mademoiselle!

MADAME CHARLOTTE. Monsieur, ai-je répondu, elle est ici en face, chez madame de Saldorf, la femme du chambellan. Soudain je l'ai vu pâlir et changer de couleur. Madame, a-t-il repris d'une voix très-émue, dites-lui que c'était un ami qui était venu pour la voir, et qui reviendra demain. Et il est parti en me laissant cette carte.

FRITZ, *la prenant.* Donnez. (*Lisant.*) « Le comte Frédéric de Lowenstein. »

HENRIETTE, *avec joie*. Frédéric!

FRITZ. « Colonel des carabiniers. » Vous connaissez des carabiniers, et vous ne m'en parliez pas! Eh! mais, qu'est-ce que cela veut dire? et d'où vient le trouble où je vous vois?

HENRIETTE. Moi!

MADAME CHARLOTTE. Pardon, ma chère Henriette, d'avoir commis une indiscrétion; si j'avais su... si j'avais pu me douter ..

HENRIETTE. Il n'y a point de mal, Madame; depuis trois ans le comte de Lowenstein était prisonnier en Russie; on l'avait cru mort, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez causé en m'annonçant son arrivée.

FRITZ. Qu'est-ce que cela signifie? Parlez; je veux savoir...

HENRIETTE. C'est ce que je voulais vous apprendre, Monsieur; mais à vous, à vous seul.

MADAME CHARLOTTE. C'est-à-dire que je suis de trop. Je m'en vais, mon voisin; mais quoique vous ayez bien mal interprété jusqu'ici l'amitié que je vous porte, je ne vous donnerai qu'un dernier conseil : prenez garde à vous! (*Elle rentre dans la boutique à gauche.*)

SCENE V.

FRITZ, HENRIETTE.

HENRIETTE, *s'approchant de lui, après un moment de silence*. Fritz! croyez-vous que je vous aime?

FRITZ. Mais... vous me le dites.

HENRIETTE. Et si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à vous le dire? qui m'obligerait à vous épouser?

FRITZ. Personne, je le sais. Aussi, Mademoiselle, je vous écoute, et je vous crois d'avance.

HENRIETTE. Mon père, qui était un simple soldat, eut le bonheur, dans une bataille contre les Français, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein, qui lui fit avoir son congé, le nomma son jardinier en chef et me fit élever au château avec son fils Frédéric, qui avait quelques années de plus que moi.

FRITZ. Celui qui est colonel des carabiniers?

HENRIETTE. Lui-même. Quoique grand seigneur, quoique seul héritier des titres et des richesses de l'une des premières familles de l'Allemagne, Frédéric était si bon qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne et simple jardinière du château. Aussi, touchée de ses bienfaits, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme mon protecteur, comme le fils de mes maîtres.

FRITZ. Pas davantage?

HENRIETTE. Je le croyais, du moins; et cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais lorsqu'il venait au château de belles et nobles demoiselles, avec qui Frédéric était si galant et si empressé! et dans les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éclatantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans les salons, tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre, je ne sais quelle tristesse venait me saisir. Je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée, et le désespoir dans le cœur.

FRITZ. Voyez-vous cela!

HENRIETTE. Enfin, un jour, une jeune et belle héritière, mademoiselle de Rhetal, était au château, et au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric qui lui baisait la main. Ah! je crus que j'allais mourir! Mais que devins-je quand il me dit tout bas : Henriette, va-t'en! Je m'enfuis, je courus dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père, je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien ma douleur. « Tu es de trop basse naissance, me dit-il, pour être sa femme, et tu as le cœur trop fier pour devenir sa maîtresse; il faut t'éloigner, il faut l'oublier, ma fille. » Et c'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rhetal, près de sa fille, qui m'avait prise en amitié.

FRITZ. Et M. Frédéric?

HENRIETTE. Il partit pour son régiment, et plus tard pour la campagne de Russie avec les Français, dont nous étions alors les alliés. Deux ans après, les parents de mademoiselle de Rhetal la marièrent à M. le baron de Saldorf, le chambellan, et ma jeune protectrice me plaça chez madame Charlotte, cette lingère dont le magasin est en face de son hôtel, de sorte que je ne passe pas un jour sans la voir; et si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus! je retrouvai près d'elle l'amour de mes devoirs, le calme, le repos. C'est alors que vous vous êtes présenté, et que, d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée et par vous plaindre.

FRITZ. Serait-il vrai?

HENRIETTE. Vous m'aimiez tant! et il doit être si cruel de ne pas être aimé de ceux qu'on aime! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de madame de Saldorf, ma bienfaitrice. Vous m'avez demandé le mien. J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs; j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie. Ce serment-là, je le tiendrai, monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme.

FRITZ. Cette franchise-là me le prouve, et je suis trop heureux. Oui, mademoiselle Henriette, si vous saviez... si je pouvais vous dire... (*On entend un roulement de tambour lointain, dont le bruit augmente peu à peu.*)

DUO.

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure.
Entendez-vous? c'est le tambour;
Il défend de parler d'amour.

FRITZ.

Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour.
(*Le bruit augmente.*)
Maudit tambour! maudit tambour!

HENRIETTE.

Il faut partir, c'est le signal!

FRITZ.

Et le premier je dois m'y rendre.
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

HENRIETTE, *souriant*.

Loin de sa belle
L'honneur l'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle,
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

HENRIETTE, *lui tendant la main au moment où il va partir*.

Plus de soupçons, plus de colère.

FRITZ.

Non, non, je n'en ai plus, ma chère;
Mais pourtant ce beau militaire,
Qui demain doit venir vous voir?

HENRIETTE.

S'il doit vous donner de l'ombrage,
Dès ce moment je m'engage
A ne plus le recevoir.

FRITZ.

Non, non, plus de défiance,
Car à l'amour, à l'espérance
Mon cœur se livre en ce jour.
(*Le roulement redouble.*)

HENRIETTE.
Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure!
FRITZ.
Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour
(*Même bruit.*)
Maudit tambour! maudit tambour!
On ne peut pas parler d'amour
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle,
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!
FRITZ.
Adieu, ma belle;
L'honneur m'appelle
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, *sortant de son hôtel.*

SALDORF. Eh bien! eh bien! Fritz! qu'est-ce que nous faisons là? Est-ce que tu n'entends pas le rappel? Tu n'as pas encore ton uniforme!

FRITZ. Si, mon commandant; je vais le chercher et me rends à mon poste. Ce soir, mademoiselle Henriette, je ne ferai la patrouille qu'autour de votre maison. (*Il sort en courant.*)

HENRIETTE Comment! monsieur de Saldorf, vous êtes son commandant?

SALDORF. Oui, ma belle enfant; colonel de la milice urbaine, j'y ai consenti; c'est un honneur que nous autres, grands seigneurs, faisons à la bourgeoisie. D'ailleurs, quoique chambellan, j'ai toujours eu des inclinations guerrières.

HENRIETTE. C'est vrai : j'ai entendu parler de plusieurs affaires où vous vous êtes montré.

SALDORF. Il faut cela dans ma position. Il y a une foule de gens qui en veulent aux honneurs et à la richesse, et qui disent : il est millionnaire, donc il est bête. Eh bien! non, et je le prouve l'épée à la main. Pour cela il ne faut que de l'adresse et du courage; on en achète à la salle d'armes; et quand une fois on a tué son homme, on vit là-dessus, et les railleurs vous laissent tranquille; tu comprends?

HENRIETTE. En vérité, monsieur le baron, je vous admire; vous êtes toujours gai et content.

SALDORF. C'est vrai; je suis content... de moi! et tu conviendras que ce n'est pas sans motif. De l'or, de la jeunesse, de la santé, une femme charmante, et baron par-dessus le marché, si avec cela on n'était pas gai, il faudrait être bien misanthrope, et je ne le suis pas; j'aime tout le monde, surtout les jolies femmes. Tu en sais quelque chose.....

HENRIETTE. Moi, Monsieur?

SALDORF. Oh! tu me tiens rigueur; tu fais la cruelle. Je devrais m'en fâcher; eh bien! pas du tout, j'aime cela parce que c'est bizarre... C'est la première! Aussi je suis de moitié avec ma femme pour te protéger, pour te doter. Tu n'as pas oublié que demain la noce se faisait chez moi, à l'hôtel. J'ai permis à Fritz, ton mari, d'inviter tous ses amis, tous ses compatriotes qui se trouvent en cette ville. Nous aurons des chants et des costumes tyroliens : cela fera bien dans mes jardins; et, pour compléter la fête, j'ai invité en masse cette excellente madame Charlotte et toutes ses demoiselles.

HENRIETTE. Je connais, Monsieur, toutes vos bontés.

SALDORF. Oui, moi je suis bon, cela m'amusera, parce que toutes ces petites filles, c'est gentil; et puis, un grand seigneur qui protége la candeur, l'innocence, c'est original. Si j'avais le temps, j'aurais fait des couplets là-dessus.

HENRIETTE. Vous en faites aussi?

SALDORF. Parbleu! on fait de tout quand on est chambellan; mais aujourd'hui je ne serais pas en train; j'ai un chagrin affreux.

HENRIETTE. On ne s'en douterait pas.

SALDORF. Parce que je prends sur moi. Ma femme est malade.

HENRIETTE. O ciel!

SALDORF. Elle dit que non, de peur de me faire de la peine, mais je m'y connais; elle est souffrante, et comme ça m'inquiète beaucoup, je te prierai de passer la nuit auprès d'elle, à l'hôtel, comme cela t'arrive souvent, parce que je suis obligé d'aller au bal.

HENRIETTE. Dans un pareil moment, vous éloigner?

SALDORF. Du tout, c'est à deux pas, là, en face; l'hôtel du comte de Darmstadt, un bal paré et masqué, voilà pourquoi tu me vois en grande tenue. Tu sais que ma femme n'habite plus ce côté du boulevard, et j'ai dit qu'on te préparât la chambre à coucher.

HENRIETTE. Qui est derrière la sienne, (*Montrant le balcon à droite du spectateur.*) qui donne sur ce balcon?

SALDORF. Oui; de sorte que demain, en t'éveillant, tu apercevras le boulevard de ta fenêtre.

HENRIETTE. Je vous remercie, Monsieur, d'avoir pensé à moi.

SALDORF. Oh! moi d'abord, je pense à tout. Adieu, ma toute belle. Adieu, madame Fritz. A demain, bonne nuit. (*Henriette entre dans l'hôtel à droite.*)

—

SCENE VII.

SALDORF, *seul, regardant sortir Henriette.* Elle est charmante, cette femme-là!

RÉCITATIF.

Quel sourire enchanteur! quel séduisant regard!
Que ce Fritz est heureux! Mais nous verrons plus tard.

CANTABILE.

De plaire aux plus rebelles,
Je connais le secret.
On parle de cruelles;
Moi, je n'y crois jamais.
Leur sagesse est un rêve,
Comme on l'a dit déjà :
L'amour nous les enlève,
L'hymen nous les rendra.

RONDEAU.

Oui, l'amour m'est favorable;
De succès il vous accable,
Lorsqu'on est riche, aimable,
Et lorsqu'on est chambellan :
Devant ce talisman,
L'innocence
Se trouve bien souvent
Sans défense,
Et promptement
Elle se rend.
Oui, l'amour m'est favorable, etc.

—

SCENE VIII.

SALDORF, FRÉDÉRIC, *qui entre pendant la ritournelle de l'air précédent.*

SALDORF, *l'apercevant.* Eh! mais, je ne me trompe point; monsieur le comte de Lowenstein!

FRÉDÉRIC. Monsieur de Saldorf!

SALDORF. Je suis enchanté de vous trouver, car j'ai de grands reproches à vous faire. Comment! colonel, depuis votre résurrection, vous vous êtes présenté dans les premières maisons de la capitale, et vous n'êtes pas encore venu chez moi!

FRÉDÉRIC. Je n'aurais pas osé, monsieur le baron, sans votre invitation.

SALDORF. Justement, voilà ce que j'ai dit à madame de Saldorf. Je l'ai grondée, parce qu'elle ne voulait pas vous écrire; mais elle vous écrira, et j'étais d'autant plus fâché contre elle et contre vous... que ce matin j'ai aperçu votre voiture à deux pas d'ici, à la porte du magasin de nouveautés, où vous n'étiez point venu sans quelque dessein.

FRÉDÉRIC. Moi, Monsieur!

SALDORF. Vous êtes comme moi, vous êtes un amateur! et il y a là des petites filles charmantes : c'est peut-être pour l'une d'elles que vous êtes ici en héros espagnol? hein? Mais qu'avez-vous donc, mon cher? d'où vient cet air triste et glacé? est-ce un reste de la Sibérie? Il me semble au contraire que lorsqu'on vient de Russie, lorsque pendant trois ans on a été mort ou à peu près, car nous avons bien cru que vous l'étiez, on doit avoir envie de s'égayer et de vivre pour rattraper le temps perdu. Ne venez-vous pas ce soir au bal du comte de Darmstadt?

FRÉDÉRIC, *vivement*. Vous y allez avec madame de Saldorf?

SALDORF. Non, ma femme est un peu indisposée, et en bon mari, je l'ai engagée à rester chez elle, ce que j'aime autant, parce qu'il y a là de très-jolies femmes, et elle est très-jalouse la chère baronne.

FRÉDÉRIC. Jalouse!

SALDORF. Oui, et moi qui suis volontiers aimable avec tout le monde, je crains toujours qu'elle ne se doute de quelque chose. Elle est triste, mélancolique; quelquefois, quand je rentre, elle a les yeux rouges, elle a pleuré; au point que je lui disais l'autre jour : chère amie, tu as une passion dans le cœur, une passion malheureuse : ce qui est vrai, elle m'aime trop, elle n'est pas raisonnable, mais voici l'heure, je me rends au bal. On vous verra ce soir?

FRÉDÉRIC. Non, monsieur le baron, je n'y vais point.

SALDORF. Je croyais que vous m'aviez dit...

FRÉDÉRIC. Au contraire, je suis attendu ce soir chez le ministre de la guerre, et j'ai laissé mes gens à deux pas d'ici.

SALDORF. Vous avez bien fait, car l'accès de ce boulevard est défendu aux voitures. Désolé de ne point passer la soirée avec vous. Mais je vous préviens, monsieur le comte, que c'est là ma demeure, et nous nous brouillerons si vous ne venez point. Mais qui est-ce qui sort là de chez moi?

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

SALDORF. Wilhem, où allez-vous?

LE DOMESTIQUE. C'est une commission dont Madame m'a chargé, une lettre pour M. le comte de Lowenstein, et je me rends à son hôtel.

SALDORF, *prenant la lettre*. C'est inutile, donnez! (*Le domestique rentre dans l'hôtel.*)

FRÉDÉRIC, *à part*. O ciel!

SALDORF. Vous le voyez, mon cher colonel, je n'ai qu'à parler pour être obéi. J'avais dit à ma femme de vous écrire, et elle n'a pas voulu se coucher avant d'avoir exécuté mes ordres; je vous remets son invitation.

FRÉDÉRIC, *mettant le billet dans sa poche*. En vérité, monsieur le baron...

SALDORF. Que je ne vous gêne pas. Lisez, je vous prie; moi je m'en vais au bal, parce qu'il ne faut jamais qu'un mari prenne connaissance des lettres de sa femme; c'est plus prudent, n'est-il pas vrai? (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCENE X.

FRÉDÉRIC *seul.*

RÉCITATIF.

Je craignais de trahir le secret de mon cœur.
(*Regardant du côté par où Saldorf est sorti.*)
C'est donc lui qui causa le malheur de ma vie!
(*Regardant du côté des fenêtres de madame de Saldorf.*)
Et toi, que j'adorais, toi, qui me fus ravie,
Comme moi, tu gémis en proie à ta douleur!
(*Décachetant la lettre.*)
Ah! depuis que je l'aime, à ses devoirs fidèle,
Ce gage est le premier, qu'hélas! je reçus d'elle.
Lisons: je ne le peux.
Ma main tremble, et les pleurs obscurcissent mes yeux.
(*Il s'arrête, essuie ses yeux, porte la lettre à ses lèvres, puis il lit.*)

« Frédéric, je fais mal en vous écrivant, et pourtant il « le faut, plaignez-moi et ne m'accusez pas! » Moi, accuser la vertu la plus pure! (*Continuant*) « Lorsqu'il y a « trois ans, votre général lui-même nous apprit la nou- « velle de votre mort, je ne vous dirai pas quelle fut ma « douleur; vous la comprendrez sans peine, vous que j'ai- « mais dès l'enfance, vous à qui je devais être unie! Si « j'avais été maîtresse de mon sort, j'aurais voué à votre « souvenir le reste de ma vie; mais mon père ordonnait, « il fallut obéir, il fallut donner à un autre un cœur « qui vous appartenait encore! » (*S'arrêtant et cachant sa tête dans ses mains.*) Ah! malheureux que je suis! (*Continuant.*) « Une seule consolation dans mon infor- « tune, c'est d'avoir rempli mes devoirs; ne m'ôtez pas le « seul bien qui me reste! Aidez-moi vous-même à vous « oublier! Qu'une autre union, qu'un autre hymen nous « sépare encore plus; je le désire, je l'espère. Mais jus- « que-là évitez les occasions de me voir et de me parler; « je vous en supplie, Frédéric. Si vous m'avez jamais aimée, « si vous m'aimez encore, fuyez-moi. »

AIR.

Ah! qu'ai-je lu! . m'éloigner d'elle!..
Cruelle! cruelle!
Donne-moi donc, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.
Toi que mon cœur adore,
Je veux suivre tes lois,
Obéir à ta voix;
Mais une seule fois
Que je te voie encore!
Et donne-moi, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.

Mais qui sort là de chez elle?

—

SCENE XI.

FRÉDERIC, *se tenant à l'écart;* HENRIETTE *sortant de l'hôtel de Saldorf.*

HENRIETTE, *sur le pas de la porte.* Il le faut; Madame est plus tranquille, et veut absolument que je rentre chez moi, que je dorme. Ah! mon Dieu, qui vient là? (*A Frédéric.*) Ah! que j'ai eu peur!

FRÉDÉRIC. O ciel! cette voix que je crois reconnaître, n'est-ce pas Henriette?

HENRIETTE, *courant à lui.* Monsieur Frédéric! Comment! vous trouvez-vous ici à une pareille heure, sur ce boulevard isolé?

FRÉDÉRIC. Mais toi-même...

HENRIETTE. Je rentrais à la maison, un peu tard il est vrai, car j'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade.

FRÉDÉRIC. Et qu'a-t-elle donc?

HENRIETTE. Elle est souffrante. Elle était agitée, elle a eu un peu de fièvre, et cependant elle m'a renvoyée, elle a renvoyé tous ses gens; elle a voulu rester seule.

FRÉDÉRIC, *à part*. Seule! (*Haut*.) Adieu, ma chère Henriette, je ne veux pas t'empêcher de rentrer chez toi; demain nous nous reverrons...

HENRIETTE. Je sais, monsieur le comte, que vous avez eu la bonté de faire ce matin une visite à la fille de votre vieux jardinier.

FRÉDÉRIC. Dis plutôt à une amie d'enfance; oui, je voulais voir une amie, j'en avais besoin, car je suis bien malheureux.

HENRIETTE. Vous! qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique! vous, que chacun envie!

FRÉDÉRIC. Ah! s'ils savaient ce que je souffre!

HENRIETTE. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Demain, ma bonne Henriette, nous causerons: nous parlerons de toi, de ton sort, et si je peux contribuer à l'embellir, tu sais que je suis toujours ton ami, ton frère.

HENRIETTE. Ah! je n'ai rien à désirer! je suis heureuse, calme et tranquille. Mais ce n'est pas là le moment de vous parler de mon bonheur, à vous qui avez du chagrin. A demain, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC. Bonsoir, Henriette, bonsoir.

HENRIETTE, *s'approchant de la maison à gauche*. Ah! mon Dieu! toutes ces demoiselles sont couchées depuis longtemps. Heureusement je demeure du côté de la cour. Tâchons de rentrer sans bruit de peur de les réveiller. (*Elle met la clé dans la serrure, ouvre la porte doucement et entre dans la maison à gauche. Pendant ce temps, Frédéric, qui a eu l'air de remonter le théâtre, s'approche à droite de la porte de l'hôtel de Saldorf, qui est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette, et y entre vivement.*)

—

SCENE XII.

FRITZ, *à la tête d'une* PATROUILLE. *Ils ont tous l'uniforme de la Landwher.*

PREMIER COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence.
Surtout de la prudence,
Sur mes pas marchez tous.
Garde à vous!
Veillez d'un pas docile,
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
Garde à vous!
Nous voici, garde à vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Séducteurs qui, sans crainte,
La nuit, portez atteinte
Au repos des époux,
Garde à vous!
Et vous, jeunes fillettes,
Qui le soir, en cachette,
Donnez des rendez-vous,
Nous voici, garde à vous!

(*Ils chantent en marchant; la ronde continue, et ils sortent par le fond.*)

—

SCENE XIII.

SALDORF, *sortant à gauche de l'hôtel de Darmstadt.*

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Un jeu d'enfer! C'est divin, c'est charmant!
Moi, j'ai déjà perdu tout mon argent.
Contre moi maintenant la veine est déclarée.
Pour ce soir, je le crois, c'est assez de plaisir.
Dansera qui voudra; moi, je m'en vais dormir.
Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

(*Il frappe à la porte de son hôtel. La porte s'ouvre, se referme sur lui, et un instant après, on entend les verrous de la grande porte, que tire le suisse de l'hôtel.*)

—

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, *paraissant sur le balcon à droite.*

Il est rentré! que devenir?
De ces lieux je ne puis sortir.
O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause mon malheur!
(*Regardant dans la rue et au-dessous de lui.*)
Je n'entends rien! personne! Allons, quoi qu'il arrive,
Il s'agit, avant tout, de sauver son honneur.
(*Il attache au balcon sa ceinture d'officier, et s'apprête à descendre.*)

—

SCENE XV.

FRÉDÉRIC, *descendant du balcon;* FRITZ *et sa patrouille paraissant au fond.*

FRITZ.

Doucement, mes amis, et que votre valeur
Soit toujours sur la défensive.
Ah! mon Dieu!

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc?

FRITZ.

J'ai cru voir un voleur
Le long de ce balcon, le voyez-vous? — Qui vive!

FRÉDÉRIC.

O ciel!

CHŒUR.

Qui vive! qui vive!
Il se tait, il a peur.
Arrêtant Frédéric qui vient de sauter à terre.)
Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, *à voix basse.*

Tais-toi! tais-toi! crains ma fureur.

FRITZ ET LE CHOEUR.

Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, *de même.*

Tais-toi! tais-toi! c'est une erreur.

FRITZ ET LE CHOEUR.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur
Quel succès pour nos armes!
Et pour nous quel honneur!

FRÉDÉRIC, *à part.*

O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause son malheur!

FRITZ.

La patrouille, je crois, ce soir s'est bien montrée.
(*A Frédéric.*)
Au corps-de-garde, allons, suivez-nous promptement.

FRÉDÉRIC, *à part.*

O ciel! quand on saura qui je suis!
(*Haut.*)
Un instant.

FRITZ ET LE CHOEUR.
Non, non, suivez-nous sur-le-champ.
(Au moment où ils vont l'entraîner, la porte de l'hôtel de Saldorf s'ouvre ; deux domestiques en sortent au bruit ; puis paraît M. de Saldorf.)

SCÈNE XVI.

Les précédents, SALDORF.

SALDORF.
Quel est ce bruit? la terrible soirée!
Pour reposer on n'a pas un instant.
(Apercevant la patrouille qui entoure Frédéric, et qui va l'emmener.)
Mais c'est Fritz qu'en guerrier je vois ici paraître.
Qu'as-tu donc fait?
FRITZ.
Un coup de maître.
SALDORF.
Et ce caplif?
FRITZ.
C'est un fripon.
SALDORF.
Où l'as-tu pris?
FRITZ.
A la fenêtre.
SALDORF.
D'où venait-il?
FRITZ.
De ce balcon.
SALDORF.
Mais c'est chez moi, c'est ma maison!
Je veux le voir. Qui peut-il être?
(Le regardant.)
C'est Frédéric!
FRÉDÉRIC, *à part.*
Tout est perdu!
Par son mari me voilà reconnu.
SALDORF, *riant.*
Ah! l'aventure est singulière!
(A Fritz.)
Mais je me charge de l'affaire.
(Bas, à Frédéric, qu'il prend à part.)
Je suis au fait. Comment! fripon,
Vous descendiez de ce balcon,
De la chambre où repose une jeune ouvrière!
FRÉDÉRIC, *à part.*
O ciel!
SALDORF.
Qui, je le vois, a déjà su vous plaire.
FRÉDÉRIC, *à part.*
Que dit-il?
SALDORF.
Allons donc, entre nous, sans façon,
Convenez-en.
FRÉDÉRIC, *troublé.*
Moi, je ne dis pas non.
Mais c'était...
SALDORF, *gaiement.*
Oh! c'était à bonne intention!
(A demi-voix.)
Car c'est toujours ainsi. C'est bon! c'est bon!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.
O moment plein de charmes!
Je renais au bonheur.
Pour mon cœur plus d'alarmes,
J'ai sauvé son honneur.
SALDORF.
Dissipez vos alarmes.
Bientôt, heureux vainqueur,
Vous reverrez les charmes
Qui touchent votre cœur.
FRITZ ET LA PATROUILLE.
Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes
Et pour nous quel honneur!

SALDORF, *à Fritz.*
Noble guerrier dont j'aime la vaillance,
De ce voleur je me rends caution.
(Lui donnant la main.)
Je le connais, c'est un ami.
FRITZ, *étonné.*
C'est donc
Un voleur de bonne maison?
SALDORF.
Oui, sans doute.
(A part, regardant Fritz.)
Mais quand j'y pense,
Pauvre garçon! cet ange d'innocence
Est celle que demain il devait épouser!
FRITZ, *le regardant.*
Qu'avez-vous donc?
SALDORF, *gaiement.*
Moi? rien.
(Lui frappant sur l'épaule.)
Tu peux te reposer;
L'aurore, qui bientôt s'avance,
De la retraite a donné le signal;
Chacun se retire du bal.

SCÈNE XVII.

Les précédents; toutes les Personnes du bal, *suivies de* Valets *qui portent des flambeaux.*

LE CHŒUR.
Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Émeut encor mon souvenir.

ENSEMBLE.

SALDORF, *regardant Fritz.*
Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.
FRÉDÉRIC, *regardant le balcon.*
O doux objet de mon hommage!
O mon unique souven'r!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.
FRITZ.
Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.
LA PATROUILLE.
Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir,
Retournons dans notre ménage;
Dépêchons-nous d'aller dormir.
LES OUVRIÈRES, *paraissant à gauche, aux croisées qui donnent sur la rue.*
Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

UN LAQUAIS, *annonçant.*
La voiture
De monsieur le baron.
SALDORF, *à part.*
Cette aventure
Servira dans l'occasion.
UN AUTRE LAQUAIS.
La voiture
De monsieur le marquis.
FRÉDÉRIC, *à part.*
Ah! je le jure,
De frayeur encor j'en frémis!
LE LAQUAIS.
Le tilbury d' monsieur le chevalier.
TOUS.
Ah! quelle nuit heureuse!



FRÉDÉRIC. D m mère reçois ce souvenir chéri. — Acte 2, scène 5.

LA PATROUILLE ET LES OUVRIÈRES.

Ah! quelle nuit affreuse!
Impossible de sommeiller.

LE LAQUAIS.

La dormeuse
De monsieur le conseiller.

CHŒUR GÉNÉRAL.

LES GENS DU BAL.

Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Emeut encor mon souvenir.

FRITZ.

Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.

SALDORF.

Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

FRÉDÉRIC.

O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.

LA PATROUILLE.

Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir.
Retournons dans notre ménage,
Et dépêchons-nous de dormir.

LES OUVRIÈRES, *aux fenêtres.*

Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment, on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les jardins de l'hôtel de Saldorf. A gauche du spectateur, un pavillon qui communique aux appartements; une croisée fermée par une persienne fait face aux spectateurs. Au lever du rideau, et sur le premier plan, des jeunes filles forment plusieurs contredanses, tandis que d'autres, au fond du théâtre, jouent à la balançoire ou à d'autres jeux. A droite, un



FRÉDÉRIC. Tais-toi ! tais-toi ! c'est une erreur. — Acte 1, scène 11

orchestre. Un buffet dressé et couvert de rafraîchissements.

—

SCENE PREMIERE.

MADAME CHARLOTTE, MINA, TOUTES LES JEUNES FILLES DU MAGASIN, *occupées à danser*; FRITZ ET HENRIETTE, *en habits de mariés, le bouquet au côté*; M. DE SALDORF, *parcourant tous les groupes, et parlant à tout le monde.*

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits !

SALDORF.

De ces jeunes fillettes
Que j'aime l'enjouement !
D'honneur, rien n'est charmant
Comme un bal de grisettes !
Dansez donc, mes amours,
Dansez, dansez toujours.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits !

(*A la fin de ce chœur, et pendant que Fritz commence une figure, Henriette fait signe à madame Charlotte de prendre sa place, et entre dans le pavillon à gauche, vers lequel ses yeux se sont souvent tournés avec inquiétude.*)

SALDORF.

Dans mon hôtel, un bal champêtre !
C'est charmant
Pour un chambellan !
Je m'amuse, c'est singulier,
Comme un simple particulier.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage, etc.

MADAME CHARLOTTE, *dansant en face de Fritz qui s'arrête.*

Mais allez donc, vous n'allez pas.

FRITZ.

Je n'en peux plus, hélas !

MADAME CHARLOTTE.

Quoi! le marié se repose!

TOUTES LES PETITES FILLES, *se moquant de lui.*

Le marié qui déjà se repose!

FRITZ.

Oui, oui, Mesdames, et pour cause;
On n'a pas de cœur à danser
Lorsque, hélas! on vient de passer
Sous les armes la nuit tout entière!
(*A madame Charlotte, se tâtant les bras et les jambes.*)
Je suis rompu, brisé, ma chère,
Dans toutes les dimensions.

MADAME CHARLOTTE.

Eh bien! chantez, nous valserons.

FRITZ.

Ah! dès qu'il faut rester sur place,
Je le veux bien.

SALDORF.

Cela délasse.

FRITZ.

Je vais vous dire un air de notre sol,
Une valse du Tyrol.

PREMIER COUPLET.

Montagnard ou berger,
Votre sort peut changer;
Comme moi dans la garde
Il faut vous engager.
Quel état fortuné
Vous sera destiné!
Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.
— Non, non, vraiment! m'engager?
Je crains trop le danger.
Mieux vaut encor vivre et rester berger.
Dans mon hameau restons sans cesse;
Son aspect fait battre mon cœur.
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Loin du danger, loin du combat,
Plus de bonheur et moins d'éclat.
Sachons à la richesse
Préférer notre état.
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur:
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

DEUXIÈME COUPLET.

FRITZ.

Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur.
Là, pour que l'on parvienne,
Il ne faut que du cœur.
On obtient le chevron,
Et de simple dragon
On devient capitaine,
Au doux son du canon.
Non, j'aime peu le fracas;
Le canon peut, hélas!
Me prendre en traître; adieu, jambes et bras.
Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un soldat, franc luron,
Sans chagrin, sans façon,
Est toujours sûr de plaire
Dans chaque garnison.
De séjour en séjour,
Et d'amour en amour,
Toujours un militaire
Est payé de retour.
— Oui, dès qu'il part dans les camps,
Gare les accidents!
On prend sa place, et malheur aux absents!
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur:
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE *sortant du pavillon à gauche.*

HENRIETTE.

Quel bruit! quelle rumeur soudaine!

SALDORF.

Eh! oui, je l'oubliais, ma femme a la migraine;
Taisons-nous.

HENRIETTE.

Non, vraiment;
Madame ne veut pas interrompre la fête;
Mais pour elle du moins chantons plus doucement.

SALDORF.

S'il est ainsi, belle Henriette,
Donnez l'exemple en ce moment.

CANON A TROIS VOIX.

HENRIETTE, FRITZ ET MADAME CHARLOTTE.

Où trouver le bonheur?
Est-ce en la richesse?
Où trouver le bonheur?
Est-ce en la grandeur?
Loin de vous il fuira;
Car ce n'est pas là
Qu'on le trouvera.
D'un objet
Qui nous plaît
Fixer la tendresse:
Ce secret, le voilà,
Le bonheur est là.

SALDORF ET LE CHOEUR, *regardant Henriette.*

Sa grâce enchanteresse
Charme et séduit nos yeux.
Fritz a sa tendresse;
Que Fritz est heureux!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE NOTAIRE.

SALDORF.

Mais qui vient là? c'est monsieur le notaire.

TOUS, *se retournant.*

Le notaire!

SALDORF.

Personnage très-nécessaire,
Mais peu divertissant.
(*Aux jeunes filles et à madame Charlotte.*)
Aussi, mes chers amours,
Dans ces jardins promenez-vous toujours,
Pendant que nous allons parler dot et douaire,
Et dresser le contrat dans la forme ordinaire.
(*Au notaire.*)
Nous passons chez ma femme.
(*Lui montrant la porte du pavillon.*)
Allons, Monsieur, entrons.
Fritz, tu viendras, nous t'attendons.

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

(*Elles sortent toutes en courant et en dansant, et disparaissent dans les bosquets; Saldorf et le notaire entrent dans le pavillon à gauche.*)

SCENE IV.

FRITZ, HENRIETTE, *restant seuls en scène.*

HENRIETTE. Eh bien! monsieur Fritz, vous ne suivez pas M. le baron? vous n'allez pas à ce contrat? c'est vous que cela regarde; car moi je n'y entends rien.

FRITZ. Oui, cela vous ennuierait, nous allons le rédiger, l'écrire; et puis on vous appellera pour la lecture et surtout pour la signature, ce qui ne sera pas long, car tout ce que j'ai je vous le donne; mais auparavant j'étais bien aise de rester un instant avec vous; on ne peut pas s'aimer quand il y a tant de monde. (*Faisant un geste de douleur.*) Aïe! les épaules!

HENRIETTE. Qu'est-ce donc?

FRITZ. Rien! dans une heure nous serons mariés, mariés pour toujours; et puis il faut croire que je ne serai pas de garde tous les jours. (*On appelle du pavillon.*) Monsieur Fritz.

FRITZ. On y va! Adieu, ma petite femme.

HENRIETTE. Adieu, Fritz; adieu, mon ami... (*Le regardant sortir.*) Ah! je m'en veux de ne pas l'aimer encore autant qu'il le mérite.

—

SCENE V.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part.* Oui, je lui ai juré de partir; mais après la scène d'hier, le puis-je sans savoir au moins de ses nouvelles?

HENRIETTE. Monsieur Frédéric!

FRÉDÉRIC. Henriette! c'est le ciel qui me la fait rencontrer.

HENRIETTE. Vous dans ces lieux!

FRÉDÉRIC. Voilà plusieurs fois que M. de Saldorf m'a fait l'honneur de m'inviter, et je venais lui rendre ma visite, ainsi qu'à Madame; est-elle visible?

HENRIETTE. Non, Monsieur, elle est souffrante.

FRÉDÉRIC, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Je ne demande pas à la voir; mais dis-lui que je suis venu m'informer de ses nouvelles, je t'en prie, je t'en supplie.

HENRIETTE. Rassurez-vous, il n'y a pas de danger.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Vraiment! (*A part.*) Je respire. (*Haut.*) C'est égal, vas-y toujours.

HENRIETTE. Tout à l'heure, Monsieur, car, dans ce moment, madame de Saldorf est occupée; elle assiste, ainsi que son mari, à la rédaction d'un contrat.

FRÉDÉRIC. D'un contrat! et lequel?

HENRIETTE. Le mien, Monsieur.

FRÉDÉRIC, *la regardant.* En effet, je n'avais pas encore remarqué ce costume; comment! Henriette, tu te maries?

HENRIETTE. Oui, vraiment. Hier soir vous étiez si pressé, vous aviez tant de chagrins, que je n'ai pas osé vous parler de mon bonheur; mais aujourd'hui, vous voilà, et en l'absence de mon père, qui, faible et souffrant, n'a pu quitter le pays, j'espère bien que vous daignerez assister à mon mariage, que vous me ferez cet honneur?

FRÉDÉRIC. Oui, ma chère enfant, oui, ma bonne Henriette, et de grand cœur. Que je suis coupable de t'avoir négligée à ce point! Pardonne-moi; depuis mon retour j'ai eu tant de tourments! Qui épouses-tu? quel est ton mari?

HENRIETTE. Monsieur Fritz, un tapissier.

FRÉDÉRIC. Un pareil mariage...

HENRIETTE. Eh! que puis-je désirer de mieux?

FRÉDÉRIC. Toi, si jolie, si distinguée, et avec l'éducation, les talents que t'a donnés madame de Saldorf!

HENRIETTE. Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant, et c'est peut-être un tort; car toutes ses bontés n'empêchaient point que je ne fusse la fille d'un simple soldat, et ce que je puis faire de mieux est d'épouser mon égal; mon mari est un excellent homme, qui m'aime beaucoup, que j'aime aussi, qui me rendra heureuse : vous voyez donc bien que c'est un bon mariage! et bientôt, monsieur le comte, j'espère que vous ferez comme nous.

FRÉDÉRIC. Moi!

HENRIETTE. Oui, sans doute, il faut vous marier.

FRÉDÉRIC. Jamais! cela n'est pas possible.

HENRIETTE. Pourquoi donc? J'ignore vos chagrins et ne puis les partager; mais, croyez-moi, il n'est point d'éternelles douleurs; et avec votre nom, vos richesses, qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir?

FRÉDÉRIC. Bonne Henriette, c'est toi qui me consoles; toi, du moins, tu seras toujours mon amie.

HENRIETTE. Dame! je suis la plus ancienne, la première en date! Allons, mon jeune maître, du courage; qui plus que vous mérite d'être heureux?.. (*En souriant.*) Cela viendra. Vous ferez un beau mariage, vous prendrez ici un bel hôtel, et vous donnerez votre pratique à mon mari.

FRÉDÉRIC. Chère Henriette!.. j'espère bien mieux faire que cela pour vous. C'est à moi de te doter.

HENRIETTE. Ma bienfaitrice s'est chargée de ce soin.

FRÉDÉRIC. Je serai de moitié avec elle. Je vais en parler tout à l'heure à M. de Saldorf; mais en attendant...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Aux jours heureux que mon cœur se rappelle,
J'ai vu par toi mon printemps embelli.
O toi, qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
(*Otant une chaîne d'or qui est à son cou.*)
De ma mère reçois ce souvenir chéri!
Je jure ici devant Dieu, devant elle,
D'être toujours ton frère et ton ami.
(*Sur la ritournelle de l'air il passe la chaîne au cou d'Henriette.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Que tous tes jours s'écoulent sans nuage,
Que de ton cœur le chagrin soit banni!
Et si jamais sur toi vient à gronder l'orage,
Près de moi viens chercher un asile, un abri.
(*L'embrassant sur le front.*)
De mes serments reçois ici le gage,
C'est le baiser d'un frère et d'un ami.

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, *qui est sorti du pavillon avant la fin du second couplet.*

SALDORF, *à part.* Frédéric et la mariée! ne les dérangeons pas.

HENRIETTE, *un peu émue.* Je vous laisse; je vais signer le contrat, et en même temps je dirai à madame de Saldorf que vous êtes ici. (*Elle sort.*)

SALDORF, *attend qu'elle soit sortie, et pousse un éclat de rire.* A merveille. J'espère que je suis discret.

FRÉDÉRIC, *à part.* Dieu! M. de Saldorf! (*Haut.*) Vous voyez, Monsieur, que j'ai été sensible à vos reproches, que je me rends à votre invitation.

SALDORF. A d'autres, mon cher ami; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; je sais pour qui vous venez ici.

FRÉDÉRIC. O ciel!

SALDORF. Et ce n'est pas pour moi.

FRÉDÉRIC. Vous pourriez supposer?..

SALDORF. Des suppositions? vous êtes bien bon, je n'en suis plus là, j'ai des preuves.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Et moi je puis vous attester...

SALDORF. N'allez-vous pas dissimuler avec moi? Je vous ai vu tout à l'heure, ici même, embrasser la mariée.

FRÉDÉRIC, *étonné et troublé.* Henriette? eh bien! quel rapport?.. et qu'est-ce que cela fait?

SALDORF. Parbleu, à vous, cela ne fait rien; mais à Fritz, à cet honnête tapissier, qui n'était pas là comme hier pour vous arrêter.

FRÉDÉRIC. Que dites-vous?

SALDORF. Il se fâcherait et il aurait raison, parce qu'il faut des principes.

FRÉDÉRIC. En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas..

SALDORF, *riant.* Admirable! sur ma parole! il a déjà ou-

blié son aventure de cette nuit. Il ne se rappelle plus que la jeune héroïne de chez qui il sortait si mystérieusement, cette beauté si prude et si sévère, c'était la belle Henriette.

FRÉDÉRIC. Qui a osé dire?

SALDORF. Vous-même qui me l'avez avoué.

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!

SALDORF. Est-ce vrai? ou n'est-ce pas vrai? Eh! mais, qu'avez-vous donc? vous voilà tout troublé! Vous y tenez donc beaucoup?

FRÉDÉRIC. Ah! plus que je ne puis vous le dire, et l'idée seule de l'avoir compromise sera pour moi un remords éternel.

SALDORF. Y pensez-vous?

FRÉDÉRIC. C'est à vous que je me confie, Monsieur; je vous le demande, je vous en conjure, au nom du ciel, que ce secret reste à jamais entre nous!

SALDORF. Eh! mais, mon cher, remettez-vous! Je vois en effet que vous êtes bien amoureux, car la tête n'y est plus. Je n'en dirai rien à personne, je vous le jure sur l'honneur.

FRÉDÉRIC. J'y compte, et me voilà plus tranquille.

SALDORF, *à part*. Mais, par exemple, j'en profiterai.

FRÉDÉRIC. Après cela, Monsieur, je puis vous jurer que vous êtes dans l'erreur sur son compte, que l'affection que j'ai pour elle est ce qu'il y a de plus pur au monde.

SALDORF. C'est toujours comme cela.

FRÉDÉRIC. Qu'on n'a rien à lui reprocher.

SALDORF. Cela va sans dire, témoin ce baiser de tout à l'heure. Et tenez, tenez, la voilà encore qui vous cherche et qui voudrait vous parler.

FRÉDÉRIC. Monsieur, je vous jure encore...

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une lettre à la main*. Monsieur Frédéric. (*A part.*) Dieu! M. de Saldorf!

SALDORF, *bas, à Frédéric*. On ne s'attendait pas à me trouver ici, et cette lettre qu'on tenait à la main, et qu'on vient de cacher, vous doutez-vous pour qui elle était destinée?..

FRÉDÉRIC. Monsieur, de grâce... (*A part.*) Ah! que devenir?..

SALDORF. Et puis, c'est singulier; cette chaîne d'or qui brille à son cou ressemble exactement à celle que vous portiez hier; mais ne craignez rien, j'ai promis d'être discret, et je le prouve en m'en allant. Adieu, mon cher Frédéric, à charge de revanche. Une autre fois ne craignez pas d'avoir confiance en vos amis. (*Il rentre dans le pavillon.*)

—

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

HENRIETTE. Eh! mais, monsieur Frédéric, comme vous êtes agité! Votre main est tremblante.

FRÉDÉRIC. Moi! non, vous vous trompez! Que me voulez-vous? Que veniez-vous me dire?

HENRIETTE. Eh! mais, qu'avez-vous donc contre moi?.. vous ne me tutoyez pas?

FRÉDÉRIC, *à part*. Je n'ose plus, je n'ose pas la regarder. Pauvre enfant! (*Haut.*) Henriette, Henriette, ne m'en voulez pas.

HENRIETTE. Et de quoi donc?

FRÉDÉRIC, *revenant à lui*. Rien, pardon. Que venais-tu m'annoncer?

HENRIETTE. J'ai dit à Madame que vous étiez ici; mais ce qui m'effraie, c'est que maintenant elle est beaucoup plus mal que je ne croyais.

FRÉDÉRIC. Grand Dieu!

HENRIETTE. Elle a cependant voulu vous écrire, pour vous demander un service.

FRÉDÉRIC. A moi!

HENRIETTE. Oui, quelqu'un de bien malheureux pour qui elle implore votre pitié à l'insu de M. le baron; car elle m'a dit de vous remettre ce billet, sans lui en parler: le voilà; (*Frédéric le prend vivement.*) il ne contient que quelques lignes, et encore, après les avoir écrites, elle s'est trouvée dans un état affreux.

FRÉDÉRIC. Malheureux que je suis!

HENRIETTE, *regardant du côté du pavillon*. Lisez vite, car j'aperçois M. de Saldorf; il cause avec Fritz mon mari.

FRÉDÉRIC, *lisant le billet pendant qu'Henriette regarde du côté du pavillon*. «Que s'est-il passé cette nuit, après votre départ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler? je veux tout savoir. Si mon nom a été prononcé dans cette affaire, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein.» Et c'est moi, moi qui en serais la cause! « Je ne puis ni ne dois plus vous voir; mais tantôt, à deux heures, je serai dans le pavillon du jardin, derrière la jalousie; jetez-y votre réponse, et après, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais!»

HENRIETTE. Eh bien! la réponse?

FRÉDÉRIC. Je vais la faire, et la lui enverrai. (*A part.*) Oui, à deux heures. (*Montrant la fenêtre du pavillon.*) Elle sera là, j'y viendrai.

HENRIETTE, *regardant toujours à gauche*. Voici M. de Saldorf.

FRÉDÉRIC. Adieu, adieu, Henriette. (*Il s'enfuit par la droite.*)

—

SCENE IX.

HENRIETTE, *puis* FRITZ ET SALDORF.

HENRIETTE. Qu'il a l'air malheureux! et pourquoi donc? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je voie souffrir tous ceux que j'aime?

FRITZ, *entrant et causant avec de Saldorf*. Maintenant que tout est écrit, que tout est signé, je vous demande pourquoi nous ne partons pas pour l'église?

SALDORF. Parce qu'on doit nous avertir quand tout sera prêt. Madame Charlotte et ses demoiselles doivent venir prendre la mariée en grande cérémonie.

FRITZ. Des cérémonies! je trouve qu'il y en a déjà trop comme cela, il n'en faut pas tant.

HENRIETTE. Allons, monsieur Fritz, de la patience.

FRITZ. Ça vous est bien aisé à dire; mais moi, qui me vois au moment d'épouser la plus belle fille de la ville... car, regardez-la donc, monsieur le baron; elle est jolie comme ça, avec cet air modeste et les yeux baissés!

SALDORF, *à part*. Pauvre garçon!

FRITZ. Et puis c'te parure, qui lui va si bien! Qu'est-ce que c'est que cette chaîne d'or que je ne vous connaissais pas?..

HENRIETTE. On vient de me la donner.

FRITZ. Et qui donc?

SALDORF. C'est moi.

HENRIETTE, *étonnée*. Vous, Monsieur!

SALDORF, *à demi-voix*. Taisez-vous donc. (*Vivement et passant près de Fritz.*) Et en outre, j'ai quelque chose à dire à Henriette; ainsi, fais-moi le plaisir d'aller donner le coup d'œil du maître, de voir si rien ne manque au repas de noce...

FRITZ. J'aime mieux qu'il y manque quelque chose, et rester ici.

SALDORF. Et pourquoi?

FRITZ. Parce que je ne serai pas fâché d'entendre ce que vous avez à dire à ma femme en particulier.

SALDORF. C'est elle seule que cela regarde; ce sont des avis, des conseils que ma femme voulait lui donner; et comme elle est malade, c'est moi qui la remplace, c'est moi qu'elle charge de ce soin : ainsi, laisse-nous.

HENRIETTE, *souriant.* Eh! oui, sans doute; n'avez-vous pas confiance?..

FRITZ. Si vraiment, confiance tout entière; aussi, je m'en vais.

SALDORF, *se retournant et l'apercevant.* Où donc?

FRITZ. Savoir des nouvelles de Madame, car ce pavillon mène à ses appartements.

SALDORF. Eh bien! tu n'es pas parti?

FRITZ. Si vraiment, je m'en vais. (*A part*) Je m'en vais écouter. (*Fritz entre dans le pavillon.*)

TRIO.

(*Fritz dans le pavillon. Saldorf et Henriette sur le devant du théâtre.*)

SALDORF.
Près d'entrer en ménage,
Écoutez, mon enfant,
D'un ami tendre et sage
Le conseil bien prudent.

HENRIETTE.
Près d'entrer en ménage,
Mon cœur reconnaissant
D'un ami tendre et sage
Suivra l'avis prudent.

FRITZ, *ouvrant la jalousie du pavillon, et paraissant à la fenêtre qui fait face aux spectateurs.*
D'ici je puis entendre
Ce qu'il lui veut apprendre.

SALDORF.
Il faut aimer votre mari.

FRITZ, *à part.*
C'est bien! c'est très-bien jusqu'ici!

SALDORF.
Mais ses amis doivent aussi,
Mon enfant, devenir les vôtres.

FRITZ, *à part.*
Conseil qui me semble suspect.

HENRIETTE.
J'ai pour eux le plus grand respect.

FRITZ, *à part.*
Très-bien!

SALDORF.
Ils veulent plus encore.

HENRIETTE.
De tout mon cœur je les honore.

SALDORF.
Il m'en faut un gage bien doux;
Et cette main...

HENRIETTE.
Que faites-vous?

FRITZ, *à part.*
Veille sur moi, dieu des époux!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
O ciel! je crains d'entendre,
Et ses regards et ses discours!
Mais de lui comment me défendre?
A quel moyen avoir recours?

SALDORF.
Ne dirait-on pas, à l'entendre,
Qu'elle a toujours fui les amours?
Mais, quoique prude, l'on est tendre.
Allons, continuons toujours.

FRITZ, *à part.*
O ciel! ô ciel! je crains d'entendre
Et ses regards et ses discours;
Mais je suis là pour la défendre
Et pour venir à son secours.

HENRIETTE, *voulant sortir.*
Souffrez, Monsieur, que je vous quitte.

SALDORF, *la retenant.*
Non, vraiment, encore un instant.

FRITZ, *à part.*
Sur sa vertu, sur son mérite,
Je suis bien tranquille à présent.

SALDORF.
Si j'étais moins discret, ma chère,
M'offensant de vos cruautés,
Je dirais... mais je dois me taire...
Que j'en sais qui sont mieux traités.

HENRIETTE, *étonnée.*
Que dites-vous?

FRITZ, *à part.*
Dieu! quel mystère!

SALDORF.
Oui, ce Fritz que vous épousez,
N'est pas celui que votre cœur préfère.

FRITZ, *à part.*
Il est donc vrai!

HENRIETTE.
Quoi! Monsieur, vous osez!..

SALDORF.
Point d'éclat. Je sais tout. Je connais, chère amie,
Ce jeune homme qui, cette nuit,
Près de vous s'est glissé sans bruit.

HENRIETTE.
Quelle indigne calomnie!

FRITZ, *à part.*
Quelle perfidie!

SALDORF.
J'en fus témoin. Oui, j'ai vu l'imprudent,
Ce Frédéric, sortir de votre appartement.

FRITZ. Frédéric! (*Il referme la jalousie, s'élance vers la porte, et au moment où il sort du pavillon pâle et tremblant de colère, il voit, en face de lui, madame Charlotte et tout le chœur qui l'entoure en lui offrant des bouquets.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF, TOUS LES GENS DE LA NOCE, MADAME CHARLOTTE, MINA ET SES JEUNES COMPAGNES, *tenant des bouquets.*

CHŒUR, *entourant Fritz et Henriette.*
Voici l'instant du mariage.
Quel jour heureux! quels doux moments!
Jeunes époux qu'amour engage,
Venez former ces nœuds charmants.

SALDORF.
Enfin, rien ne manque à la fête.

TOUTES LES JEUNES FILLES, *offrant des bouquets à Fritz et à Henriette.*
Partons, la noce est prête.

HENRIETTE, *se retournant et apercevant Fritz.*
Vous voilà! Qu'avez-vous? D'où vient cette pâleur?

MADAME CHARLOTTE.
Est-ce un effet de son bonheur?

FRITZ, *à madame Charlotte.*
On me trahit.

MADAME CHARLOTTE.
Est-ce possible?

FRITZ.
On me trompait.

SALDORF.
Y penses-tu?

FRITZ.
Je sais tout, j'ai tout entendu.

MADAME CHARLOTTE.
Tromper un cœur tendre et sensible!

FRITZ.
Je sais qu'un jeune homme, un amant,
Est sorti cette nuit de son appartement.

(*Les compagnes d'Henriette, qui sont autour d'elle, à la droite des spectateurs, s'éloignent en ce moment, et passent toutes à gauche, du côté du pavillon.*)

ENSEMBLE.

FRITZ.
Après un tel outrage,
De mon aveugle rage
Redoutez les effets.
Non, plus de mariage;
J'y renonce à jamais.

HENRIETTE.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui m'outrage
Suspendez les effets.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Quel malheur! quel dommage!
Il la croyait si sage!
Je vois qu'il est au fait.
C'est quelque bavardage
Qui rompt son mariage.
Je fus pourtant discret!

MADAME CHARLOTTE ET LES OUVRIÈRES.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage
Faire de pareils traits!
Avec cet air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais!

MINA.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui l'outrage
Suspendez les effets.
Si modeste et si sage!
Non, non, à cet outrage
Je ne croirai jamais.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC.

(*En ce moment on entend sonner deux heures à l'horloge de l'hôtel, et les gens de la noce, qui sont tous groupés à gauche, aperçoivent Frédéric que Fritz leur montre, et qui sort du bosquet à droite. A mesure qu'il redescend le théâtre, ils passent derrière lui et l'entourent.*)

FRÉDÉRIC, *à part, se dirigeant du côté du pavillon.*
Voici l'heure du rendez-vous.
Dieu! que de monde!
(*Apercevant Saldorf.*)
O ciel! et son époux...

FRITZ, *montrant Frédéric.*
Oser venir encore! Ah! quelle audace extrême!
Cet amant, ce rival qu'elle aime,
Il est devant vos yeux,
Le voici!

TOUS, *quittant la gauche du théâtre et achevant de passer à droite derrière Frédéric, de manière à laisser la fenêtre du pavillon entièrement en vue aux spectateurs.*
Grands dieux!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Rien n'égale ma rage!
L'auteur de mon outrage,
Enfin je le connais!
Non, plus de mariage;
Au serment qui m'engage
Je renonce à jamais.

HENRIETTE.

Que dit-il? quel langage!
A cet excès d'outrage
Je ne croirai jamais.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Pauvre enfant! quel dommage!
(*Montrant Fritz.*)
Mais aussi quelle rage
A parler l'obligeait?
Rompre son mariage,
Et le nœud qui l'engage,
Malgré moi je l'ai fait!

FRÉDÉRIC.

Que dit-il? quel langage!
Quoi! c'est moi qui l'outrage?
O funeste secret!
Je romps son mariage,
Et le nœud qui l'engage.
Malheureux, qu'ai-je fait?

MADAME CHARLOTTE ET LE CHŒUR.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage,
Faire de pareils traits!
Avec un air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais?

MINA.

Que dit-il? quel langage!
Ah! mon Dieu! quel dommage!
Leurs soupçons étaient vrais;
Elle, autrefois si sage!
Comment d'un tel outrage
Se consoler jamais?

FRÉDÉRIC, *passant près de Saldorf.*
Arrêtez! c'est une imposture!

HENRIETTE ET MINA, *avec joie.*
Vous l'entendez!

FRITZ, *montrant Saldorf.*
Il l'a dit, je le jure.

FRÉDÉRIC.
C'est une erreur; oui, je l'atteste ici.

SALDORF, *quittant sa place qui est à l'extrême droite, et passant devant tout le monde pour aller près de Frédéric.*
Mais alors de chez qui sortiez-vous donc ainsi?

FRÉDÉRIC, *troublé.*
De chez qui?

SALDORF.
Répondez.

FRÉDÉRIC, *à part.*
Juste ciel! que lui dire?

(*En ce moment, la jalousie du pavillon s'entr'ouvre, mais sans qu'on puisse voir la personne qui est derrière. On aperçoit seulement l'extrémité d'une écharpe bleue qui passe par-dessous la croisée. Frédéric, qui regarde de ce côté, aperçoit le mouvement de la jalousie, et croit voir madame de Saldorf.*)

Elle écoute, elle est là. Si je parle, elle expire!

SALDORF, *avec force.*
De quel appartement veniez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *hors de lui, et regardant tour à tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie.*
Eh bien!

TOUS.
Parlez, parlez.

(*En ce moment, la jalousie se referme comme si la personne qui l'entr'ouvrait n'avait plus la force de la tenir et tombait en faiblesse. Frédéric veut s'élancer de ce côté.*)

SALDORF, *avec force.*
De quel appartement?

TOUS, *croyant qu'il veut s'échapper, et le retenant.*
Parlez.

FRÉDÉRIC.
Eh bien! eh bien!

(*Il cache sa tête dans sa main, et étendant l'autre du côté d'Henriette, il dit :*)

C'était du sien!

(*Henriette pousse un cri, et Mina, qui est derrière elle, la reçoit dans ses bras au moment où elle tombe évanouie. Pendant le reste du final, Mina et plusieurs de ses compagnes portent Henriette sur une chaise au milieu du théâtre, sur le second plan. A gauche de ce groupe, les gens de la noce qui sont redescen-*

dus devant la fenêtre du pavillon qu'ils cachent en ce moment. A droite, un autre groupe, formé par Fritz, madame Charlotte et les autres compagnes d'Henriette. Frédéric est sur le premier plan, à droite d'Henriette; Saldorf à sa gauche. Plusieurs des jeunes ouvrières qui entourent Henriette entrent dans le pavillon pour chercher des sels qu'elles lui font respirer; puis, voyant que tous leurs secours sont inutiles, elles vont chercher deux domestiques en livrée qui sortent du pavillon, et qui emportent Henriette dans leurs bras. Tout ce mouvement est fait pendant le commencement du final, et au moment où Henriette disparaît, les trois groupes indiqués ci-dessus se réunissent et n'en forment plus qu'un.)

ENSEMBLE.

MADAME CHARLOTTE, *aux jeunes ouvrières.*

Ah! quelle horreur! ah! quel scandale!
Profitez de cette leçon.
Dieu! quel outrage à la morale!
Et quel affront pour la maison!

FRÉDÉRIC.

C'est fait de moi! Non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.
Secret funeste! erreur fatale!
Pour mes remords point de pardon.

SALDORF.

J'en suis fâché pour la morale,
Et puis pour ce pauvre garçon.
Mais tais-toi donc, point de scandale,
Il faut se faire une raison.

FRITZ.

J'en étais sûr, non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison,
Je maudis sa beauté fatale;
Pour ses forfaits point de pardon.

(*Madame Charlotte entraîne Fritz, et Frédéric reste sur le devant du théâtre, se cachant la tête dans ses mains, et absorbé dans sa douleur.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de modes très-élégant, fermé par des vitrages qui donnent sur la rue. Porte au fond et deux portes latérales; à droite du spectateur, un guéridon en acajou, et dessus, tout ce qu'il faut pour écrire. A droite et à gauche, des comptoirs en acajou et des étoffes déployées, des voiles, des cachemires.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME CHARLOTTE, FRITZ, *assis près du comptoir à droite.*

MADAME CHARLOTTE, *entrant par la porte à gauche.* Quel événement! j'en suis encore indignée! compromettre la réputation, l'honneur de ma maison! car cela se répandra, j'en suis sûre; la vertu des lingères et des modistes a déjà eu tant de peine à s'établir, qu'une pareille aventure n'est pas faite pour augmenter la confiance.

FRITZ, *toujours assis.* Je n'en puis revenir encore.

MADAME CHARLOTTE. Eh bien! mon pauvre monsieur Fritz...

FRITZ. Eh bien! madame Charlotte, qu'en dites-vous?

MADAME CHARLOTTE. Je dis que cela ne m'étonne pas, que je l'avais toujours prévu; mais j'étais dans une si singulière position! Une jeune veuve, votre voisine, maîtresse comme vous de ma liberté, et d'une fortune indépendante, vous auriez pu me supposer des idées! A moi, des idées, grand Dieu! voilà pourquoi je ne vous disais rien de mes soupçons.

FRITZ. Vous m'en parliez toute la journée.

MADAME CHARLOTTE. C'était donc malgré moi, et vous voyez si j'avais tort. Une demoiselle de comptoir, élevée comme une princesse; la lecture, le dessin, la musique; toujours dans l'hôtel de ce chambellan où madame de Saldorf l'avait prise pour demoiselle d'honneur, et je vous demande comme ce titre lui allait bien!

FRITZ. Deux amants à la fois!

MADAME CHARLOTTE. Elevée dans le grand monde, elle en a pris les manières. Il faut dire aussi, pour l'excuser, car moi je ne demanderais pas mieux, qu'il était bien difficile de résister au comte de Lowenstein : un jeune seigneur si brave, si riche, si généreux! car hier, dans un instant qu'il est resté ici, il a acheté pour deux ou trois mille florins de tissus et de cachemires qu'on ne lui a même pas encore envoyés. Et vous pensez bien que ce sont là des moyens de séduction, même auprès de grandes dames qui y sont faites; à plus forte raison avec des vertus qui n'en ont pas l'habitude.

FRITZ. Eh morbleu! qu'importe? il n'en est pas moins vrai qu'avec tout cela je suis abandonné, que je suis!.. Enfin, madame Charlotte, je suis trahi, c'est un fait.

MADAME CHARLOTTE. Je ne dis pas non.

FRITZ. Et ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que cette perfide, je l'aimais autrefois. Eh bien! depuis sa trahison, je crois que je l'aime encore plus!

MADAME CHARLOTTE. Eh mon Dieu! ces pauvres hommes sont toujours comme cela.

FRITZ. C'est comme une fièvre, avec des redoublements de rage; et vous, qui vous y connaissez mieux que moi, qu'est-ce qu'il y a à faire dans ces états-là?

MADAME CHARLOTTE. Il y a bien des partis à prendre.

FRITZ. Mais enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-vous?

MADAME CHARLOTTE. Ce que je ferais?

DUO.

Bannissant la tristesse,
Bannissant les regrets,
J'oublirais ma tendresse,
Et gaîment j'en rirais.

FRITZ.

Vous croyez qu'il faut rire?

MADAME CHARLOTTE

Il faut rire avec nous,
Et puis surtout vous dire...

FRITZ.

Voyons, que diriez-vous?

MADAME CHARLOTTE.

Je me dirais : Lorsque l'on est aimable,
Jeune, riche et galant,
Un accident semblable
N'a rien de désolant.

FRITZ.

Lorsque l'on est aimable, etc.

MADAME CHARLOTTE.

Fuyant une traîtresse
Indigne de mon cœur,
Près d'une autre maîtresse,
Pour trouver le bonheur,
J'offrirais ma tendresse,
Ma fortune et ma main.

FRITZ.

Ma fortune et ma main?

MADAME CHARLOTTE.

Rien qu'à cette nouvelle,
Je vois votre infidèle
Expirer de chagrin!

FRITZ.

Expirer de chagrin!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, cœur volage,
Ce mariage
Où l'on m'engage
Va te punir.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, du courage!
Cette volage
Qui vous outrage,
Il faut la punir.

FRITZ.

Mais où trouver cette autre belle,
Si sage et surtout si fidèle?

MADAME CHARLOTTE.

Oh! c'est facile, en cherchant bien.

FRITZ.

Pour moi, je cherche et ne vois rien.

MADAME CHARLOTTE, *baissant les yeux.*

Il est mainte femme sensible
Qui peut-être, depuis longtemps,
Esclave d'un devoir pénible,
Cache ses secrets sentiments.

FRITZ.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

MADAME CHARLOTTE.

Oui, son âme pudique et fière
Aime mieux souffrir et se taire.

FRITZ.

O comble de vertu!
Mais dans le doute, hélas! encor je flotte,
Et je ne puis croire à tant de bonheur.
Vous m'aimeriez, vous, madame Charlotte?

MADAME CHARLOTTE.

Ah! j'ai trahi le secret de mon cœur!

FRITZ.

Eh bien! tant mieux, l'occasion est belle,
C'est le moyen d'oublier l'infidèle.
Pour la punir, je prétends, devant elle,
Vous épouser, quand j'en devrais mourir,
Oui, oui, oui, quand j'en devrais mourir!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, *pâle et les yeux baissés, entrant par la porte à droite.*

FRITZ. La voici!

MADAME CHARLOTTE. Comment! Mademoiselle, après ce qui s'est passé, vous osez encore vous présenter dans une maison aussi respectable!

HENRIETTE, *relevant la tête avec dignité.* Je n'ai rien fait, Madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi; ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader, c'est monsieur Fritz.

FRITZ. Moi!

HENRIETTE. Je vous jure, Monsieur, par ce qu'il y a de plus saint au monde, que je ne vous ai pas trompé, que je n'ai point trahi mes devoirs.

FRITZ. Eh! comment M. le comte de Lowenstein, que ce matin vous me peigniez si noble et si généreux, pourrait-il vous accuser lui-même?

HENRIETTE. Je l'ai entendu, et je ne puis le croire encore.

MADAME CHARLOTTE. Quand il aurait gardé le silence, il est des faits qui parlent d'eux-mêmes; car enfin cette chaîne d'or que M. Frédéric portait hier, n'est-ce pas lui qui vous l'a donnée?

HENRIETTE. C'est vrai.

FRITZ. Et pourquoi l'avez-vous acceptée? et pourquoi M. de Saldorf soutenait-il qu'elle venait de lui? Vous vous entendiez donc tous pour me tromper, pour me trahir! c'était un complot général!

HENRIETTE. Toutes les apparences sont contre moi, j'en conviens; et Madame et tout le monde ont le droit de m'accuser. Mais vous, peut-être, vous ne le deviez pas.

FRITZ. Et pourquoi cela?

HENRIETTE. Vous m'aimiez, disiez-vous; vous vouliez mériter mon estime, mon amour. Eh bien! tout m'accable, tout m'abandonne; je suis sans protecteur, sans appui; je n'ai pour moi que ma propre conscience, que le témoignage de mon cœur; je n'ai point d'autres preuves à vous donner; êtes-vous assez généreux pour y croire, pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accuse?

FRITZ. Mam'selle Henriette!

HENRIETTE. Vous n'aurez point à vous en repentir, je vous le jure; c'est acquérir à ma reconnaissance des droits éternels, c'est m'enchaîner à vous par un bienfait, que ma vie entière pourrait à peine acquitter. Oui, Fritz, je ne vous ai point trompé, je suis digne de vous, je l'atteste devant Dieu qui m'entend. Me croyez-vous!

FRITZ. Mais, écoutez donc.

MADAME CHARLOTTE, *bas, à Fritz.* Seriez-vous encore sa dupe?

HENRIETTE. Répondez; au fond du cœur, me croyez-vous?

FRITZ, *hésitant et regardant madame Charlotte.* Eh bien! eh bien, non!

HENRIETTE, *froidement.* Il suffit. Il ne m'importe plus maintenant de vous convaincre, et toute affection est éteinte en mon cœur.

FRITZ. Oui, perfide! oui, vous l'avez voulu; je reprends ma foi pour l'offrir à quelqu'un qui en fût plus digne que vous, à madame Charlotte, dont j'ai méconnu la tendresse; c'est elle que j'aime, que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE. Pour vous, Mademoiselle, je vous donne encore jusqu'à ce soir; d'ici là vous pouvez chercher un autre asile, et je m'en vais écrire à votre père pour lui apprendre les motifs de votre départ.

HENRIETTE. Mon père! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

HENRIETTE, *seule.* Mon père! a-t-elle dit.

RÉCITATIF.

De quels nouveaux malheurs vient-on m'épouvanter?
Qu'ai-je fait pour les mériter?

AIR.

Un ciel serein et sans nuage
Ne m'annonçait que d'heureux jours,
Et ma vie, exempte d'orage,
S'écoulait paisible en son cours.

Soudain éclate avec furie
L'orage que j'avais bravé :
L'honneur, le repos de ma vie,
Hélas! ils m'ont tout enlevé!

Je n'ai plus d'amis sur la terre,
Chacun me fuit avec effroi,



HENRIETTE. Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut. — Acte 3, scène 4.

Et peut-être de mon vieux père
Les bras vont se fermer pour moi!

Dieu puissant que j'implore,
Toi qui lis dans mon cœur,
Toi seul me reste encore,
Deviens mon protecteur!

—

SCENE IV.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE, *l'apercevant et jetant un cri.* O ciel! (*Elle s'enfuit à l'autre bout du théâtre.*) Vous, Monsieur! vous l'auteur de tous mes maux! qui vous amène en ces lieux? que vous manque-t-il encore? est ce le spectacle de ma douleur et la vue de mes larmes?

FRÉDÉRIC, *les yeux baissés et parlant lentement et avec peine.* Henriette, je suis un malheureux que le remords accable, qui n'ose lever les yeux sur vous, qui n'ose même implorer à vos pieds une grâce qu'il est indigne d'obtenir. J'ai détruit votre bonheur, celui de Fritz.

HENRIETTE, *de même.* Il m'abandonne aussi! il en épouse une autre; je ne lui en veux pas. Puisqu'il a pu vous croire, il ne me méritait pas, et je ne puis aimer longtemps ceux que je n'estime plus!

FRÉDÉRIC. Ah! vous prononcez mon arrêt! mais vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais ce que je souffre, ni les tourments que j'éprouve.

HENRIETTE. Et quels sont-ils? Pour vous rendre le bonheur, pour adoucir vos chagrins, j'aurais sacrifié ma vie; mais mon honneur, mais celui de mon père! pouvais-je vous les donner?

FRÉDÉRIC Ecoute. (*Regardant autour de lui et à voix basse.*) Telle est l'horreur de mon sort, que je ne puis réparer mon crime sans en commettre un nouveau, sans mériter aux yeux du monde et aux miens les reproches que tu m'adresses.

HENRIETTE. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Que je suis seul coupable, et que c'est à moi de m'en punir. J'irai loin de vous, loin de ma patrie, chercher la mort que j'ai méritée.

HENRIETTE, *avec tendresse.* Frédéric!

FREDERIC. Mais ces lieux que je quitte, tu ne peux y rester après l'éclat d'aujourd'hui! Retourne vers ton vieux

père, qui jadis a sauvé le mien, porte-lui cet écrit, cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur; tu peux encore le retrouver, toi! (*A voix basse.*) tu n'as rien à te reprocher.

HENRIETTE. Cet écrit doit-il au moins me justifier à ses yeux?

FRÉDÉRIC. Cet acte est pour toi seule, il t'appartient. Décidé à mourir, je n'ai plus besoin de rien, et je t'abandonne dès ce moment tous mes biens, tout ce que je possède.

HENRIETTE, *le repoussant.* Et vous pouvez croire?..

FRÉDÉRIC, *d'un air suppliant.* Ah! ne m'accablez pas. Ne me refusez pas le seul moyen que le ciel m'offre encore de réparer mon crime.

HENRIETTE, *avec fierté et jetant l'écrit loin d'elle.* Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut; c'est la vérité, la vérité tout entière, qui seule peut me justifier à tous les yeux! Refuserez-vous une pauvre fille qui vous demande à genoux de lui rendre l'honneur?

DUO.

HENRIETTE.
Au nom du Dieu tout-puissant,
Du Dieu qui nous entend,
Ici je vous implore!

FRÉDÉRIC.
Ah! rien n'égale mon tourment!

HENRIETTE.
Ce matin vous disiez encore :
(*Reprise du motif de la romance du second acte.*)
« Oui, toi qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
« De ma mère reçois ce souvenir chéri! »

FRÉDÉRIC, *troublé.*
O ciel!

HENRIETTE.
« Je jure ici devant Dieu, devant elle,
« D'être toujours ton frère, ton ami! »

FRÉDÉRIC, *cachant sa tête dans ses mains.*
Ah! malheureux!

HENRIETTE, *lui montrant la chaîne qui est à son cou.*
De votre mère
Ce souvenir, le voici.

FRÉDÉRIC, *hors de lui.*
Mon Dieu! que dois-je faire?

HENRIETTE.
Ah! rendez-moi mon frère,
Rendez-moi mon ami.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Il balance, il hésite.
Que la voix de l'honneur
Arrive à votre cœur!

FRÉDÉRIC.
Ah! quel trouble m'agite!
Et l'amour et l'honneur
Se disputent mon cœur.

FRÉDÉRIC, *dans le dernier trouble.*
Je n'y résiste plus. O justice suprême!
S'il faut pour te sauver perdre tout ce que j'aime,
Et moi-même avec elle. Apprends donc, tu le veux,
Apprends donc mon secret.

HENRIETTE.
Achevez!

FRÉDÉRIC, *apercevant Saldorf qui entre.*
Ah! grands dieux!

Saldorf! qu'allais-je faire? (*Bas, à Henriette.*) Je ne puis, ce secret n'est pas le mien; mais je te sauverai, je le jure. Adieu, je reviens. (*Il sort.*)

—

SCENE V.

HENRIETTE, SALDORF, *qui est entré à la fin de la scène précédente.*

SALDORF. M. le comte! mon cher Frédéric! Eh bien! il disparaît sans me parler, sans vouloir m'entendre! il est fâché contre moi, et j'en suis désolé! Aussi je venais me justifier auprès de lui, et auprès de toi, ma chère Henriette.

HENRIETTE. Vous, Monsieur!

SALDORF. Eh! oui, j'avais juré au comte de Lowenstein de ne jamais parler de ce qu'il m'avait confié, et c'était bien mon dessein; mais ce hasard que je ne pouvais prévoir, ce jaloux de Fritz qui nous écoutait... et puis, j'en conviens, j'ai eu tort, j'ai peut-être forcé le comte de Lowestein à parler plus qu'il n'aurait voulu; mais c'est que je suis susceptible en diable sur le point d'honneur, et qu'il m'était venu un instant une idée... si absurde... (*Apercevant le papier qui est à terre.*) Eh! mais, qu'est-ce que je vois là? quel est ce papier? une donation en bonne forme, signée du comte de Lowenstein! (*Lisant.*) Donner à cette petite fille une somme aussi énorme! décidément il en est fou, il en perd la tête. (*A Henriette.*) Tiens, mon enfant, voilà qui est à toi, qui est en ton nom.

HENRIETTE, *le repoussant de la main.* Je le sais, Monsieur, et je l'ai déjà refusé.

SALDORF. Et pourquoi?

HENRIETTE, C'est que l'accepter, serait avouer que je suis coupable, (*Prenant le papier des mains de Saldorf et le déchirant.*) et je vous le répète, Monsieur, je ne le suis pas.

SALDORF, *riant.* C'est très-bien! et je te concevrais, si, ces demoiselles, ou si Fritz était là... (*Regardant autour de lui.*) à moins qu'il ne nous écoute encore! (*A demi-voix.*) Mais entre nous deux, à moi, qui suis au fait, tu peux bien avouer...

HENRIETTE. Et quoi donc?

SALDORF. Avouer ce qui en est. Car enfin, ne nous fâchons pas, j'étais là quand on l'a arrêté au moment où il descendait du balcon.

HENRIETTE, *étonnée.* Quel balcon?

SALDORF. Celui de mon hôtel, le balcon au premier, qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit.

HENRIETTE. Mais je n'ai point passé la nuit à l'hôtel.

SALDORF. Que dis-tu?

HENRIETTE. Madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit. Elle a voulu rester seule : et moi, sans que personne me vît, je suis rentrée à la maison, d'où je ne suis sortie que ce matin.

SALDORF. O ciel! et pour qui donc alors Frédéric allait-il cette nuit dans mon hôtel?

HENRIETTE. Qu'entends-je?

SALDORF. Il n'y avait que ma femme, elle y était seule, elle avait voulu y rester seule! c'était pour le recevoir, elle l'attendait! plus de doute!

HENRIETTE, *à part.* Malheureuse! qu'ai-je fait? (*Allant à Saldorf.*) Monsieur!

SALDORF, *furieux.* Laisse-moi.

DUO.

SALDORF.
Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur;
Je punirai le séducteur.

HENRIETTE, *à part.*
Pour les sauver que puis-je faire?
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment, hélas! toucher son cœur?
Comment désarmer sa fureur?

HENRIETTE, *à part.*
Je connais donc enfin ce funeste mystère!

SALDORF, *qui s'est mis à la table et qui écrit.*
« Je sais tout, mon outrage et votre trahison;
« J'abandonne à jamais une épouse coupable,
« Je brise tous nos nœuds; mais d'un affront semblable
« Votre sang aujourd'hui doit me rendre raison.
« Je vous attends. »
(*Il ferme la lettre.*)

HENRIETTE, *à part.*
Ah! leur perte est jurée!
Ma bienfaitrice, hélas! déshonorée,

Frédéric expirant! O remords superflus!
Et c'est moi qui les ai perdus!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Pour les sauver que puis-je faire!
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment leur rendre le bonheur?
(*Montrant Saldorf.*)
Et comment tromper sa fureur?

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur :
Je punirai le séducteur;
Courons punir le séducteur.

(*Il va pour sortir, et Henriette qui le retient le ramène au bord du théâtre.*)

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, FRITZ, MINA, ET PLUSIEURS DEMOISELLES DU MAGASIN, *sortant de la porte à gauche et s'arrêtant au fond pour écouter.*

MADAME CHARLOTTE.

Eh! mais, quel bruit fait-on chez nous?

FRITZ.

C'est Henriette; taisez-vous.

HENRIETTE, *retenant Saldorf.*

Un seul instant écoutez-moi.

SALDORF.

Non, je cours le punir, l'honneur m'en fait la loi.

HENRIETTE.

Gardez-vous d'écouter l'erreur qui vous abuse.

SALDORF.

Une erreur, dites-vous? quand, d'après vos récits...

HENRIETTE.

Pour me justifier je cherchais une excuse;
Et vous tromper alors pouvait m'être permis.
Mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse
Une autre d'un forfait que moi seule ai commis.

SALDORF, *avec joie.*

Quoi! ma femme?..

HENRIETTE, *à voix basse.*

N'est point coupable.

SALDORF.

Et Frédéric?

HENRIETTE, *de même.*

Il a ma foi.

SALDORF.

Ce rendez-vous?

HENRIETTE, *de même.*

Etait pour moi.

SALDORF.

Et celle qui l'aime?..

HENRIETTE, *de même.*

C'est moi;
C'est moi seule, c'est moi;
Je le confie à votre foi.

FRITZ, MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES, *restées au fond du théâtre, s'avançant en ce moment.*

O trahison épouvantable!
Elle convient de son forfait!

HENRIETTE, *avec effroi.*

O ciel! on m'écoutait!

FRITZ.

Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme,
Craignez le courroux qui m'enflamme!
Elle en convient! ah! quelle horreur!
Non, rien n'égale ma fureur!

MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES.

Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme!
On peut aimer au fond de l'âme;
Mais en convenir, quelle horreur!
Rien n'excuse une telle erreur.

SALDORF, *à part.*

Le calme rentre dans mon âme!
Ai-je pu soupçonner ma femme?
Je ris de ma propre fureur,
Et je reviens de mon erreur.

HENRIETTE, *dans le dernier accablement.*

Grand Dieu! toi qui lis dans mon âme!
C'est ton appui que je réclame;
Car je sens défaillir mon cœur,
Et je succombe à mon malheur!

FRITZ, *à madame Charlotte.*

Ah! je n'ai plus de doute en ma fureur jalouse!
Et c'est vous, à présent, oui, c'est vous que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE.

Mais, après de pareils aveux,
Comment la garder en ces lieux?

ENSEMBLE.

SALDORF.

Ah! que je plains son sort affreux!
C'est un arrêt trop rigoureux.

MADAME CHARLOTTE.

Oui, je l'exige, je le veux;
Sortez à l'instant de ces lieux.

FRITZ ET LE CHOEUR.

Après de semblables aveux,
Sortez à l'instant de ces lieux.

HENRIETTE, *pâle et tremblante.*

Fuyons, fuyons loin de ces lieux;
Cachons ma honte à tous les yeux.

(*On lui ouvre un passage. Elle va pour sortir par la porte du fond, lorsque Frédéric paraît et la ramène par la main.*)

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. La chasser! et pourquoi? Qui l'oserait, quand je prends sa défense?

FRITZ. Sa défense!.. Ah bien! oui, il n'est plus temps, elle a tout avoué.

FRÉDÉRIC, *étonné.* Que dites-vous?

SALDORF, *le prenant à part, et à voix basse.* Oui, mon cher, et ce que vous pouvez faire de mieux maintenant, c'est de vous taire; car la pauvre enfant est convenue de tout, fort heureusement pour moi qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous.

FRÉDÉRIC, *cachant son trouble.* Se peut-il! (*S'approchant d'Henriette avec confusion et respect.*) Comment! Henriette, vous avez dit?..

HENRIETTE, *se levant du fauteuil où elle était tombée et se soutenant à peine.* Oui, Monsieur; qu'importe la perte d'une pauvre fille? Je devais trop à ma bienfaitrice pour la laisser soupçonner; dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés; mais maintenant (*A voix basse et avec une expression douloureuse.*) je crois que nous sommes quittes!

FRÉDÉRIC. Mais moi, Henriette, je ne le suis pas envers vous, et je dois témoignage à la vérité. (*A haute voix.*) Oui, je l'aimais, j'en conviens; mais j'atteste que, toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour qui l'a compromise. (*S'approchant d'elle.*) Ce matin, Henriette, ces richesses, ces trésors que je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussés.

FRITZ ET MADAME CHARLOTTE. Serait-il vrai!

SALDORF. J'en ai été le témoin.

FRÉDÉRIC. Eh bien! je vous les offre encore. Les refuserez-vous de la main d'un époux?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

Grand Dieu! lui, son époux!

HENRIETTE, *éperdue et tombant dans le fauteuil qui est près d'elle.*

Vous, Frédéric! que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

(*Reprise de la romance du deuxième acte.*)

O toi qui fus toujours ma sœur et mon amie,

J'avais juré de protéger ta vie.
Pour protecteur accepte ton époux!

HENRIETTE.

De respect, de reconnaissance,
C'est moi qui tombe à vos genoux.

FRITZ, *à madame Charlotte.*

Avais-je tort d'être jaloux?

MADAME CHARLOTTE.

Former une telle alliance!
Jamais un tel bonheur ne nous arriverait!

FRÉDÉRIC, *à Henriette.*

Ta bienfaitrice approuve mon projet
Que je venais de lui faire connaître.
Partons, elle nous attend.

SALDORF.

La noblesse crira peut-être;
Mais franchement, oui, franchement,
Il ne pouvait faire autrement.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Elle est comtesse! ah! quel honneur!
Chantons, célébrons leur bonheur.



LA NEIGE

OU

LE NOUVEL ÉGINARD

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 9 octobre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE GRAND-DUC DE SOUABE.
LOUISE DE SOUABE, sa fille.
LE PRINCE DE NEUBOURG, prince souverain d'Allemagne.
LE COMTE DE LINSBERG, officier au service du duc.
LE MARQUIS DE VALBORN, chambellan du grand-duc.
MADEMOISELLE DE WEDEL, fille d'honneur de la princesse.
LA COMTESSE DE DRAKENBACK, gouvernante des filles d'honneur.
WILHEM, jardinier du grand-duc.
UN VALET.
PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

La scène se passe en Souabe, dans un des palais de plaisance du grand-duc.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon gothique; porte à droite et à gauche, porte au fond. A gauche du spectateur, une table recouverte d'un tapis, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, la princesse n'est pas visible, elle n'est pas encore remise de sa frayeur; mais, savez-vous que moi qui vous parle, j'ai manqué de mourir de joie et de surprise en vous apercevant? Comment, monsieur le comte, on vous croit à soixante lieues d'ici, occupé à vous battre, et tout à coup vous vous trouvez à nos côtés à cette partie de traîneaux, où sans vous...

M. DE LINSBERG. Rien n'est plus simple à vous expliquer. Arrivé hier à minuit, j'apprends que toute la cour devait se rendre ce matin sur le grand lac, et qu'il y aurait une course de traîneaux. J'étais curieux d'y assister; mais, pour différents motifs, ne voulant pas qu'on fût instruit de mon retour, je m'étais glissé dans la foule, et j'étais placé au premier rang, lorsque j'aperçois le traîneau de la princesse qui était lancé de notre côté et qui se dirigeait vers un endroit où la glace était rompue! Je n'eus que le temps de me précipiter au-devant de son altesse et de l'arrêter. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé. Je crois seulement que la violence du coup m'a renversé, car j'ai entendu en tombant un cri d'effroi, et j'ai cru reconnaître la voix de la princesse et la vôtre, ma chère baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je le crois bien! j'étais derrière; comme fille d'honneur de son altesse, je suis obligée de la suivre partout; et voyez où le devoir de ma charge allait me conduire!.. Eh! mon Dieu! vous revenez de l'armée, et j'oubliais de vous demander des nouvelles. Vous avez battu l'ennemi, n'est-il pas vrai?

M. DE LINSBERG. Oui, certainement.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ah! que vous avez bien fait! Nous nous intéressions tous à vos succès, jusqu'à la princesse elle-même, qui ne s'occupait jamais de géographie, et que j'ai surprise deux ou trois fois suivant sur la carte les mouvements de l'armée. Aussi, dès que j'apprenais quelques nouvelles favorables, je courais vite les lui répéter.

M. DE LINSBERG, *souriant*. Que vous êtes bonne! Ah! je savais bien que je pouvais compter sur l'amitié de mademoiselle de Wedel.

MADEMOISELLE DE WEDEL. N'est-ce pas bien naturel? Il n'y a que vous dans cette cour avec qui je puisse m'entendre. Vous, sans famille, moi, sans fortune; exposés à toutes les attaques, à toutes les railleries, nous nous prêtions un mutuel secours; aussi je vous attendais. Ah!

M. DE LINSBERG. Il y a donc du nouveau!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! beaucoup; je vais vous conter tout cela. D'abord un grand événement: la princesse, qui jusqu'ici paraissait insensible, aime enfin quelqu'un et va se marier.

M. DE LINSBERG, *à part*. Ce qu'on m'avait dit était donc vrai, et mes soupçons n'étaient que trop fondés. (*Haut.*) Quoi! son altesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, son altesse la princesse Louise de Souabe va épouser le prince de Neubourg.

M. DE LINSBERG. Le prince de Neubourg?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Celui qui ce matin conduisait le traîneau de la princesse.

M. DE LINSBERG. Eh bien, je l'aurais parié.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Et moi aussi.

M. DE LINSBERG, *étonné*. Quoi donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Qu'il renverserait son altesse! Le prince de Neubourg est le plus maladroit des hommes. Élevé dans les camps, n'ayant aucun usage de la société, brusque, bizarre, il ne fait rien comme tout le monde, et avec tout cela il est difficile d'être plus aimable.

M. DE LINSBERG. Vous voulez plaisanter?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, il a une franchise, une bonhomie, qui font tout pardonner. Nul ne convient plus gaiement que lui de ses maladresses et ne s'entend mieux à les réparer. Du reste, il est vivement protégé par le grand-duc, par la comtesse de Drakenback, notre gouvernante, et par le chambellan Valborn, qui s'est fait votre ennemi mortel, je ne sais pourquoi, apparemment pour être quelque chose. Il croit que cela lui donne de la consistance.

M. DE LINSBERG. Mon ennemi! il l'a toujours été, sur-

tout depuis que j'ai obtenu cette place de capitaine des gardes, que madame de Drakenback sollicitait pour lui. Mais, dites-moi, la princesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL. D'abord recevait le prince assez mal; mais depuis, grâce à mes soins...

M. DE LINSBERG. Vos soins, baronne?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! c'est charmant! c'est moi qui donne au prince de Neubourg des leçons de galanterie : c'est mon élève.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je suis fière de ses progrès
Pour la grâce et la politesse;
A peine je le reconnais;
Mais il veut plaire à la princesse,
Et je crois qu'il a réussi.
(*Linsberg fait un mouvement.*)
Silence!.. C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMRLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Daignez encor m'entendre.
Ah! ce n'est rien, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Sur l'amour et sur son pouvoir,
Jusqu'ici j'ai peu de science,
A part moi pourtant j'ai cru voir
Qu'on lui donnait de l'espérance!
On aime à causer avec lui.
(*Même mouvement de Linsberg.*)
Silence!.. C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, vous devez m'entendre.
N'en dites rien, vraiment.

M. DE LINSBERG. C'est bien, je vous remercie. Je vais présenter mes hommages à la princesse; il faut que je la voie.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *l'arrêtant.* Eh mais, vous oubliez qu'elle n'est pas visible, et que le ministre vous attend en audience particulière.

M. DE LINSBERG, *d'un air préoccupé.* Oui... oui... j'oubliais... vous avez raison! j'y vais de ce pas! Adieu, baronne. Adieu, Mademoiselle. (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE II.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *seule.* Adieu, Mademoiselle!.. Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas! sombre, inquiet. Le grand-duc avait bien besoin de l'envoyer à l'armée!

—

SCENE III.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, LA COMTESSE DRAKENBACK, *sortant de la porte à gauche du spectateur.*

LA PRINCESSE, *bas, à madame Drakenback.* Eh! de grâce, madame Drakenback, prenez moins d'inquiétude, je me trouve fort bien, et il me semble que je dois en savoir quelque chose. Mais comment vont ces dames?

LA COMTESSE. Elles sont à peine remises de leur frayeur; car, excepté mademoiselle de Wedel, qui a toujours été du plus beau sang-froid, nous avons eu toutes les nerfs dans un état affreux.

MADEMOISELLE DE WEDEL. C'était de rigueur, votre altesse venait de se trouver mal! Mais grâce au ciel, la voilà rétablie, et la santé va redevenir à l'ordre du jour.

LA PRINCESSE. Dites-moi, Mathilde, ma liste est-elle là?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *la prenant sur une table.* Oui, Madame, voici le nom de toutes les personnes qui sont venues s'informer de la santé de votre altesse.

LA PRINCESSE, *prenant la liste et lisant.* Le baron de Waller, M. de Valborn, le comte de Linsberg... Quoi! tout ce monde-là a eu la bonté d'envoyer?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oh! M. de Linsberg est venu lui-même, car je l'ai vu.

LA PRINCESSE, *vivement.* Tu l'as vu, tu lui as parlé? n'avait-il rien? n'était-il pas blessé?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Non, Madame, mais je m'attendais à le voir joyeux et satisfait, et je ne sais d'où vient qu'il avait un air triste et malheureux.

LA PRINCESSE, *avec intérêt.* Malheureux! et pourquoi donc? (*Froidement.*) N'a-t-il pas demandé à me voir?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, mais je lui ai dit que vous n'étiez pas visible.

LA PRINCESSE. Visible!.. non certainement... mais enfin... vous auriez dû penser...

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le comte de Linsberg.

LA PRINCESSE, *faisant un mouvement de joie, et se reprenant sur-le-champ.* Que me veut-il? Dites-lui que je ne peux en ce moment. (*Rappelant le domestique.*) Henri!.. demandez-lui ce qu'il me veut... Non, qu'il entre.

MADAME DRAKENBACK, *à part.* Encore ce M. de Linsberg que je ne puis souffrir!

LA PRINCESSE, *à part.* Mon Ernest! mon époux! je vais donc te revoir. (*Entre le comte de Linsberg; il salue d'abord mademoiselle de Wedel, qui reste dans le fond; s'approchant très-près de la princesse, il la salue respectueusement.*)

LA PRINCESSE, *vivement et à voix basse.* Ah! mon cher comte!

M. DE LINSBERG, *froidement et à voix haute.* Votre altesse me permettra-t-elle de lui adresser mes hommages?

LA PRINCESSE, *à part.* Qu'a-t-il donc? (*Après avoir regardé si mademoiselle de Wedel ne peut l'apercevoir.*) Ernest, est-ce un époux! est-ce vous que j'entends?

LE DOMESTIQUE, *annonçant de nouveau.* Monseigneur le prince de Neubourg, et M. le chambellan de Valborn. (*La princesse s'éloigne précipitamment de Linsberg, et se rapproche de mademoiselle de Wedel. Quelques dames d'honneur entrent en ce moment, et se placent à côté de la princesse.*)

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE DE NEUBOURG, M. DE VALBORN, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, ET QUELQUES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince de Neubourg, qui salue la princesse.*

Un peu plus bas... c'est bien... très-bien comme cela.

M. DE LINSBERG, *à part.*

Le prince de Neubourg!.. que je le hais déjà!

LA PRINCESSE, *le présentant au prince de Neubourg.*
C'est monsieur de Linsberg.

LE PRINCE.
J'en ai l'âme charmée.
Je ne le connaissais que par sa renommée,
Car chacun vante ici, d'une commune voix,
Et son dernier combat, et ses derniers exploits!

AIR.

J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.
Oui, d'être soldat je fais gloire :
Quand pourrons-nous, aux champs de la victoire,
Et frères d'armes et rivaux,
Marcher sous les mêmes drapeaux?
(*Détachant l'ordre de Neubourg.*)
Qu'en attendant ce noble signe
De votre valeur soit le prix :
Aucun plus que vous n'en est digne.
Tous les braves sont mes amis.

(*Il le lui présente, et Linsberg, après avoir hésité un instant, l'accepte en s'inclinant.*)

LE PRINCE DE NEUBOURG.
(*Reprise de l'air.*)
J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
Oh! pour moi quel bonheur extrême!
Voir honorer celui que j'aime!
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Ah! pour moi quel bonheur extrême!
J'en suis plus fière que lui-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

M. DE VALBORN ET MADAME DRAKENBACK.
Ah! pour moi quel dépit extrême!
Il séduit le prince lui-même.
Encor de nouvelles faveurs,
Sans cesse de nouveaux honneurs.

M. DE LINSBERG.
Hélas! mon chagrin est extrême :
C'est en vain qu'il veut que je l'aime.
A celui qui fait mon malheur
Faut-il devoir un tel honneur!

LE PRINCE DE NEUBOURG.
Oui, par cette faveur extrême,
Ici je m'honore moi-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

CHŒUR.

De ce guerrier que chacun aime
Célébrons le bonheur suprême,
Et le grand prince dont le cœur
Sait ainsi payer la valeur.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince de Neubourg.* A merveille!.. Tous les jours de nouveaux progrès; mais vous n'avez pas encore pensé à demander des nouvelles de son altesse.

LE PRINCE, *de même.* Étourdi que je suis! (*Haut, à la princesse.*) Votre altesse ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin?

LA PRINCESSE. Non; j'ai eu plus de peur que de mal. Mais comment tout cela s'est-il passé? et quel est donc mon libérateur?

LE PRINCE. Je voudrais pouvoir dire que c'est moi; mais j'ai, au contraire, une peur horrible que cet accident-là ne soit de ma façon; et j'en suis d'autant plus désolé que j'avais promis à la baronne de Wedel de ne pas faire une seule gaucherie d'aujourd'hui. J'étais penché sur le traîneau de votre altesse que je conduisais; et dans le moment vous m'avez dit : Prince de Neubourg, j'ai besoin de vous voir et de vous parler.

M. DE LINSBERG, *vivement.* Ah!.. son altesse vous disait...

LE PRINCE. Ce sont ses propres paroles, et j'écoutais si attentivement que je n'ai plus pensé au traîneau, qui s'est dirigé tout seul; et, ma foi, sans monsieur de Linsberg... car c'est lui, vous ne vous en doutiez pas, c'est lui qui a encore remporté tout l'honneur de cette expédition navale; ce qui est fort beau, surtout pour un général de cavalerie.

M. DE LINSBERG, *regardant la princesse* Je suis fâché, Monseigneur, que cet accident ait interrompu votre conversation avec son altesse.

LA PRINCESSE. Un pareil entretien n'avait rien de bien intéressant.

LE PRINCE. N'est-ce pas? et puis cela se retrouvera; vous me l'avez promis?

LA PRINCESSE, *embarrassée.* Oh! certainement... il est fort indifférent que ce soit... Mais qu'avez-vous, monsieur de Linsberg? vous paraissez souffrir; peut-être est-ce de ce matin?

M. DE LINSBERG. Votre altesse est trop bonne de daigner s'en apercevoir; qu'importe?

LA PRINCESSE. On ouvre chez le grand-duc. (*A Linsberg, qui fait un mouvement pour sortir.*) Ne venez-vous pas lui faire votre cour?

M. DE LINSBERG. Oui, Madame. (*A part.*) Je veux tout examiner, ne pas les perdre de vue! Fut-il jamais une situation pareille à la mienne! être mari, être jaloux, et ne pouvoir se plaindre!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à qui le prince offre la main.* A quoi pensez-vous donc? La main à son altesse!

LE PRINCE. Dieu! quelle faute!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Et de deux! (*Le prince de Neubourg se précipite vers la princesse, et lui offre sa main; en ce moment, Linsberg, qui présentait la sienne, la retire en s'inclinant respectueusement.*)

M. DE LINSBERG, *à part.* Jusqu'à l'étiquette qui conspire contre moi! (*Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.*)

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *seule, regardant sortir Linsberg.*

RÉCITATIF.

Des succès de Linsberg que mon âme est ravie!
Mais n'a-t-il pas déjà trop de place en mon cœur?
Non, non, je ne serai jamais que son amie :
Ce titre seul suffit à mon bonheur.

AIR.

Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours!
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Combien de fois Linsberg sécha mes larmes,
Dont personne n'avait pitié,
De mes plaisirs il augmentait les charmes,
De mes chagrins il prenait la moitié.
Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours :
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Mais quand j'y pense, cependant,
Si mon ami devenait un amant...
Chassons cette vaine folie,
Reprenons ma gaîté chérie :



LE GRAND-DUC. De Linsberg est mon fils. — Acte 4, scène 11.

Sans lui plus d'un adorateur
Déjà se dispute mon cœur.
Coquette, légère et frivole,
Je veux que Linsberg soit puni;
Tous les amants que je désole
Vont aujourd'hui payer pour lui.

SCENE VII.

MADEMOISELLE DE WEDEL; LINSBERG, *sortant de chez le grand-duc, d'un air agité.*

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh, mon Dieu! qu'avez-vous donc?..

M. DE LINSBERG. Rien. Je vous quitte; je m'éloigne!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Qu'est-il donc arrivé?

M. DE LINSBERG. Je ne sais; mais c'est un parti pris. Le prince de Neubourg ne quitte pas son altesse, il est sans cesse auprès d'elle. (*A part.*) Et ce M. de Valborn, qui semblait prendre plaisir à me le faire remarquer. (*Haut.*) Enfin, dans un moment où de nouveau la princesse lui présentait la main, je l'ai vu distinctement, il a osé la porter à ses lèvres!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Au fait, c'est peu convenable; mais on peut lui pardonner.

M. DE LINSBERG. Lui pardonner! Je me suis élancé vers lui...

MADEMOISELLE DE WEDEL, *vivement.* Hé! pourquoi donc, Monsieur? Qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE LINSBERG. Qui? moi? je l'ignore. Mais enfin dans ce mouvement j'ai heurté par mégarde M. de Valborn qui sans doute s'en est formalisé : je ne sais ce que je lui ai répondu; mais c'est sur lui qu'est retombé mon ressentiment. Je n'étais plus à moi.

MADEMOISELLE DE WEDEL. O ciel! vous l'avez défié?

M. DE LINSBERG. Je le crois...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Devant des femmes! devant la princesse!

M. DE LINSBERG. Devant le monde entier.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Manquer à ce point de respect!

M. DE LINSBERG. Je me suis aperçu de ma faute à l'air sévère du grand-duc, aux murmures des courtisans; mais il était trop tard, la princesse m'avait donné l'ordre de sortir de sa présence.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Pouvait-elle faire autrement?



M. de Linsberg, dans le traîneau. — Acte 3, scène dernière.

M. DE LINSBERG. Je le sais. (*Regardant par le fond.*) C'est M. de Valborn.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Grand Dieu!.. qu'allez-vous faire!..

M. DE LINSBERG. Rien, je vous le promets; m'informer seulement de ce qui s'est passé.

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDNETS; M. DE VALBORN.

M. DE VALBORN. Mademoiselle de Wedel, la princesse va se retirer dans son appartement et vous a fait demander.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je me rends auprès de son altesse. (*Fausse sortie... Elle entre dans l'appartement à gauche, et reparaît de temps en temps.*)

M. DE VALBORN Je suis désolé, monsieur le comte, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Jamais, je crois, le grand-duc, dont vous étiez le favori, ne s'est montré aussi sévère. Mais sans doute la vue de sa fille...

M. DE LINSBERG. Quoi! la princesse...

M. DE VALBORN. Elle était tellement indignée, que j'ai vu des larmes dans ses yeux. Aussi le grand-duc, qui l'adore, a partagé son ressentiment; et, sans les instances de vos amis, peut-être n'eût-il pas borné à six mois d'exil...

M. DE LINSBERG. Je vous entends; mais je m'étonne que ce soit vous, Monsieur, qu'il ait chargé de me l'apprendre.

M. DE VALBORN. Je suis venu de moi-même, Monsieur; nous avions à reprendre une conversation que la présence de son altesse a interrompue, et je suis maintenant aux ordres de monsieur de Linsberg.

M. DE LINSBERG. Je compte ce soir me promener dans le parc; aurai-je l'honneur de vous y rencontrer?

M. DE VALBORN. Ce soir, non; vous savez que c'est la fête de son altesse, et qu'il y a un grand bal. Mon devoir m'oblige d'y paraître, (*Avec intention.*) moi qui n'ai pas la même liberté que vous.

M. DE LINSBERG. Il suffit. A demain donc, le plus tôt possible.

M. DE VALBORN. A demain. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien!..

M. DE LINSBERG. Quoi! vous étiez encore là?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, parlez; que vous a-t-il dit?

M. DE LINSBERG. Pendant six mois l'on m'exile de la cour.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ah! voilà ce que je craignais.

M. DE LINSBERG, *à part*. Elle pleurait; et c'est moi qui l'afflige, qui l'outrage! mais partir sans la voir, sans me justifier! (*Haut.*) Baronne, conduisez-moi vers elle; il faut que je la voie, que je lui parle.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Y pensez-vous? ne vous a-t-on pas donné l'ordre de vous éloigner?

M. DE LINSBERG. Oui, sans doute; aussi je veux lui parler; mais à elle seule.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *d'un air étonné*. Ernest, Ernest, vous n'y êtes plus. Un entretien particulier, quand elle a vous a banni de sa présence!

M. DE LINSBERG. Oui, oui, vous avez raison; je ne sais ce que je veux.

RÉCITATIF.

O ciel! après trois mois d'absence ..
Sans pouvoir lui parler, m'eloigner de ces lieux!
Et dévorer encor mes chagrins en silence!
Ah! plaignez-moi! je suis bien malheureux!

DUO.

Il faut partir,
Partir encore
Hélas! j'ignore
Mon avenir.
(*A part.*)
Mais auprès d'elle
Mon cœur fidèle
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

M. DE LINSBERG.

Quoi! me bannir de sa présence!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Qu'avez-vous fait? quelle imprudence!

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon crime est bien plus grand.
(*A part.*)
O Louise! ô ma noble épouse!
J'ai pu, dans ma fureur jalouse,
Te soupçonner un seul instant;
J'ai mérité mon châtiment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour me defendre,
Reste en ce lieu,
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

(*Linsberg sort par le fond, et mademoiselle de Wedel par la gauche du spectateur.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, GARÇONS JARDINIERS, DOMESTIQUES, HOMMES ET FEMMES *du château, entrant par le fond.*

CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

WILHEM.

Du bal déjà la salle est préparée;
D'arbusles et de fleurs mes soins l'ont décorée.
Que ces grands seigneurs sont heureux!
Tous les plaisirs sont faits pour eux:
C' matin un' cours' magnifique,
Maint'nant des dans's, d' la musique.
(*A voix basse.*)
Mais écoutez-moi bien. Tantôt l'on a laissé
Des traineaux sur le lac glacé,
Et nous pourrions, pendant la fête,
Nous donner en cachette
Un plaisir de grand seigneur.

TOUS.

Un plaisir de grand seigneur!

WILHEM, *à une des jeunes filles.*

De vous conduir' j'aurai l'honneur;
Ne craignez rien, jeune fillette,
Et comme dit la chansonnette...

TOUS.

Voyons, voyons, que dit la chansonnette?

COUPLETS.

WILHEM.

PREMIER COUPLET.

Lorsque l'hiver enchaîne les flots,
Jeunes beautés, avec audace,
Accourez à ces plaisirs nouveaux:
L'Amour peut guider vos traineaux;
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps
Des périls bien plus grands!
Près de vous quand avec grâce
Un danseur vient soudain
Vous présenter la main.
Ma Suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser,
Ne va pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace,
Il est trop dangereux de glisser;
Fillettes, craignez de danser.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand, sur la glace, en traineau brillant,
Gaîment on passe et l'on repasse,
Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement!
Sans danger l'on se ramasse.

Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah! c'est bien différent!
Du faux pas qui la menace,
Une fillette, hélas!
Ne se relève pas.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.

TROISIÈME COUPLET

Sans te troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace :
L'Amour n'est là qu'un enfant transi;
Ailleurs il est plus dégourdi :
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse un' chute en dansant,
Pour l'époux quelle disgrâce!
Car c'est lui, tout à coup,
Qui r'çoit le contre-coup.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.
Mais taisons-nous, faisons silence.
C'est le grand-duc qui s'avance.

CHŒUR.

C'est lui-même! c'est Monseigneur!

WILHEM.

Vite à l'ouvrage, et tous avec ardeur...

REPRISE DU CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons :
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

(*Sur la ritournelle ils saluent le grand-duc qui entre, et qui de la main leur fait signe de se retirer. Ils sortent.*)

—

SCENE II.

LE GRAND-DUC, LE PRINCE DE NEUBOURG, *qui sont entrés ensemble par la gauche du spectateur.*

LE GRAND-DUC. Je vous le répète, prince de Neubourg, c'est contre mon gré; mais puisque vous l'exigez...

LE PRINCE. Oui, sans doute, je me suis déjà brouillé avec la princesse, et je crois, Monseigneur, que j'aurais aussi le courage de me fâcher avec votre altesse, si elle me refusait la grâce que je lui demande.

LE GRAND-DUC, *souriant.* Je vois qu'il est bon d'être de vos amis : Linsberg restera. Qu'il vienne aujourd'hui seulement, quand nous serons tous ici réunis, faire des excuses à ma fille, et que pendant huit ou dix jours il s'abstienne de paraître devant elle.

LE PRINCE. Je vous remercie, Monseigneur, je n'attendais pas moins de votre altesse; et la preuve, c'est que d'avance j'avais fait prévenir M. de Linsberg de se rendre auprès de moi.

LE GRAND-DUC, *souriant.* A la bonne heure! Ce qui m'inquiète maintenant, c'est votre réconciliation avec ma fille : je crois cependant que ce n'est pas impossible, et qu'un simple billet, quelques phrases de galanterie...

LE PRINCE. Des phrases de galanterie! Vous trouvez cela facile?

LE GRAND-DUC. Pour vous, sans doute, qui êtes toujours d'une recherche, d'une attention!.. Je n'en veux d'autres preuves que ce que je vois, (*Regardant autour de lui.*) des fleurs nouvelles dans le mois de janvier! voilà qui est admirable!

LE PRINCE. Vous trouvez... J'en suis enchanté! C'est une idée de mademoiselle de Wedel; car pour moi je ne me serais jamais avisé de dévaster toutes les serres des environs pour offrir à ces dames des roses au milieu de l'hiver. J'avoue que j'aurais eu la patience et la bonhomie d'attendre le printemps.

LE GRAND-DUC. Adieu, prince; à tantôt. Vous viendrez me prendre pour la fête; je vous attendrai. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE III.

LE PRINCE, *seul, s'approchant de la table.* Allons donc, puisqu'il le faut, essayons une épître de réconciliation : j'aimerais autant avoir à faire un traité de paix : il n'y a qu'à signer.

—

SCENE IV.

LE PRINCE, M. DE LINSBERG.

M. DE LINSBERG, *à part dans le fond.* Quel peut être le motif du prince de Neubourg, en me priant de suspendre mon départ? aurait-il quelques soupçons? Eh bien! tant mieux. Je le connais assez brave pour ne s'en rapporter qu'à lui-même du soin de venger une offense; c'est tout ce que je demande.

LE PRINCE, *déchirant une feuille de papier.* Je crois vraiment que je n'en viendrai jamais à bout. (*Se levant et apercevant Linsberg.*) Ah! c'est vous, mon cher comte? venez donc? j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

M. DE LINSBERG. A moi, Monseigneur!

LE PRINCE. Vous ne quittez plus la cour... vous nous restez, on a obtenu votre grâce.

M. DE LINSBERG. Et qui a donc osé la demander?

LE PRINCE. Moi!

M. DE LINSBERG. Vous, mon prince!

LE PRINCE. Oh! ce n'est pas sans peine! J'ai eu une explication très-vive avec le grand-duc, et je suis sérieusement fâché avec la princesse.

M. DE LINSBERG, *avec joie.* Il se pourrait!..

LE PRINCE. C'est comme je vous le dis; mais j'ai déclaré que vous étiez mon ami, mon meilleur ami; que si vous partiez, je vous suivrais; et ma foi, mon cher, c'est arrangé; je reste, et vous aussi.

M. DE LINSBERG. Comment, mon prince, il serait vrai! (*A part.*) Allons, il n'y a pas moyen de chercher querelle à un homme comme celui-là!

LE PRINCE. On exige seulement que vous fassiez tantôt ici de légères excuses à son altesse, et que vous soyez huit ou dix jours sans vous présenter à la cour.

M. DE LINSBERG. Grand Dieu! huit ou dix jours!

LE PRINCE. Oui; ce n'est pas là le plus terrible, parce qu'il paraît que vous êtes comme moi, et que la cour ne vous amuse pas autrement. Ainsi, c'est toujours ça de gagné. Nous irons à la chasse, nous passerons des revues, nous commanderons des manœuvres, enfin, vous ne me quitterez pas d'un moment; en revanche, mon cher ami, il faut que vous me rendiez un service. J'exige votre parole.

M. DE LINSBERG, *vivement.* Je vous la donne, Monseigneur. (*A part.*) Trop heureux de m'acquitter envers lui!

LE PRINCE. Eh bien! mon cher, grâce à vous, me voilà brouillé avec la princesse; il faut qu'à votre tour vous nous raccommodiez.

M. DE LINSBERG. Moi, Monseigneur?

LE PRINCE. Oui; mes conseillers ont pensé pour moi à ce mariage, qui est en effet fort avantageux, puisqu'il réunirait en ma personne la maison de Souabe à celle de Neubourg; mais, par malheur, on ne peut se marier sans faire sa cour... Moi, je n'y entends rien, et, sans la petite baronne de Wedel qui a bien voulu me donner des leçons. .

M. DE LINSBERG. Ah! la baronne de Wedel...

LE PRINCE. Oui, elle me fait répéter; et, si vous voulez que je vous le dise, les répétitions m'amusent beaucoup plus que tout le reste! Mademoiselle de Wedel est peut-être la seule personne de la cour avec qui je sois à mon aise. J'arrive auprès d'elle triste, découragé; quand je la quitte, je suis toujours content de moi. Ses éloges m'enchantent, et j'ai même du plaisir à être grondé par elle... Ah! si c'était là la princesse, je ne serais pas embarrassé, et mon mariage serait déjà fait; mais l'aventure d'aujourd'hui va encore me reculer de quinze jours; et, si vous ne venez pas à mon secours, il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

M. DE LINSBERG. En s'adressant à moi, votre altesse oublie que d'ici à dix jours je ne puis me présenter devant la princesse; qu'il m'est impossible de la voir, de lui parler.

LE PRINCE. Aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. Le grand-duc m'a conseillé d'écrire; mais c'est une chose terrible que cette lettre! Ecoutez; (*En confidence.*) vous êtes un homme d'esprit et un homme d'honneur; on peut se fier à vous, et si vous le voulez, nous allons la composer ensemble.

M. DE LINSBERG, *à part.* En vérité, voilà une amitié désespérante! (*Haut.*) Et d'ailleurs comment faire remettre ce billet à la princesse sans la compromettre?

LE PRINCE. Dès que le grand-duc le permet, vous sentez qu'il y a mille moyens.

M. DE LINSBERG, *inquiet.* Sans doute, par mademoiselle de Wedel?

LE PRINCE. Y pensez-vous? charger cette enfant d'un pareil message! Mettez-vous là et écrivez, c'est tout ce que je demande.

M. DE LINSBERG, *à part.* Comment le refuser? et que dira Louise, en voyant cette écriture qu'elle connaît si bien? (*Il se met à la table.*)

—

SCÈNE V.

LE PRINCE DE NEUBOURG, LINSBERG, *à la table, écrivant,* WILHEM, *entrant par une des portes du fond et tenant une corbeille de fleurs.*

LE PRINCE. Ah! c'est toi, Wilhem; attends-moi. (*Allant à Linsberg.*) Allez toujours, je suis à vous; surtout rien de langoureux, parce que ce n'est pas mon genre.

M. DE LINSBERG. J'aimerais mieux que votre altesse daignât me dicter.

LE PRINCE. Non: j'ai beaucoup plus de confiance dans vos talents que dans les miens. J'oubliais de vous dire que la princesse m'avait demandé ce matin un moment d'entretien.

M. DE LINSBERG. Oui, je le sais.

LE PRINCE. Vous pouvez lui rappeler cela. (*A Wilhem.*) Eh bien! mon garçon, mes ordres sont-ils exécutés?

WILHEM. Vous le voyez, Monseigneur; et certainement des bouquets comme ceux-là dans cette saison, il y a de quoi faire de l'honneur à un jardinier.

LE PRINCE. C'est toi qui es celui du château?

WILHEM. Non, Monseigneur, je ne suis encore que sous-jardinier, et je venons demander à votre altesse s'il n'y a pas moyen de supplanter sti-là qui est en chef et de me mettre à sa place.

LE PRINCE. Ah! tu as de l'ambition?

WILHEM. Oh! une ambition d'enragé! ça, je peux ben m'en vanter; j'en ai comme un chambellan; v'là pas plus de quinze jours que maître Pierre m'a fait entrer dans les potagers de son altesse, et je voudrais déjà me pousser dans les jardins d'agrément, les cascades, les labyrinthes, parce qu'il n'y a que cela pour arriver.

LE PRINCE. Oui, je vois que tu es pour les chemins tortueux; car il me semble que ce maître Pierre qui t'a fait entrer ici est celui que tu voudrais supplanter.

WILHEM. Comme de juste! v'là quinze ans qu'il y est, et moi j'arrivons, c'est à mon tour.

TRIO.

M. DE LINSBERG, *qui pendant ce temps a écrit, se lève et présente la lettre au prince.*

Voici ce que je viens d'écrire;
Monseigneur voudrait-il le lire?

LE PRINCE.

C'est bien; je m'en rapporte à vous:
Ces billets se ressemblent tous.

(*Il prend le papier, et au moment où il va y jeter les yeux, il aperçoit la corbeille de roses que tient Wilhem, et, comme frappé d'une idée soudaine, il dit à M. de Linsberg, en lui montrant les roses.*)

Eh mais!.. voici, pour porter un message,
Un confident et galant et discret!

M. DE LINSBERG.

Eh quoi! votre altesse voudrait...

LE PRINCE, *vivement.*

Ajoutez les phrases d'usage,
Et fermez vite ce billet.

M. DE LINSBERG, *s'approchant de la table, et tournant le dos au prince.*

Ah! grand Dieu! quel projet!

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice!
Protége-moi!

WILHEM, *au prince.*

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je croi.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi!

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi!

(*Après cet ensemble, M. de Linsberg déchire la lettre qu'il vient de faire, et écrit à la hâte quelques lignes sur une feuille de papier qu'il ploie, et à laquelle il met un pain à cacheter.*)

LE PRINCE, *à Wilhem.*

Eh bien! sans déplacer personne,
Je veux, Wilhem, te rendre heureux.

WILHEM.

Si c'est possibl'! J'ai l'âme bonne,
Et je ne demande pas mieux.
Aussi c'est sur vous que je compte;
Parlez, disposez d' mes talents.

(*M. de Linsberg s'approche, et remet la lettre au prince.*)

LE PRINCE.

C'est merveille. Mon cher comte,
Recevez mes remercîments.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG, *avant de sortir et regardant toujours la lettre.*

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice,
Protége-moi!

WILHEM.

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je croi,
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi!

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi!

(*Linsberg sort par le fond.*)

SCENE VI.

LE PRINCE, WILHEM.

LE PRINCE, *à Wilhem.* Écoute ce que je vais te dire : tu remettras à chacune des dames d'honneur de la princesse un de ces bouquets pour le bal de ce soir, et celui-ci, cette touffe de roses, (*Cachant la lettre entre les fleurs.*) sera pour la princesse : tu m'entends bien?

WILHEM. Oui, Monseigneur. Dirai-je de quelle part?

LE PRINCE. Eh non! (*Montrant la lettre en souriant.*) elle le verra bien. D'ailleurs, quel autre que moi oserait...

WILHEM. Et y aura-t-il une réponse?

LE PRINCE. Réponse? je n'en sais rien. Eh mais! je n'y avais pas pensé. Il faut savoir ce que je demande. (*Rouvrant la lettre.*) Voyons. Hum! hum! il me semblait d'abord qu'il y en avait plus long. (*Lisant.*) « Grâce, grâce, « Madame; si vous saviez combien je vous aime, et com- « bien je suis malheureux de vous avoir déplu! » *De vous avoir déplu!* Voilà de ces phrases que je craignais, et dont je lui parlais tout à l'heure; ça ne dit rien, et ça ne va pas au fait. (*Continuant.*) « Si je ne vous suis pas le « plus indifférent des hommes, si notre union ne vous « est pas odieuse, daignez m'accorder, après le bal, un « instant d'entretien. » (*Il s'arrête étonné.*) Hein! moi qui lui reprochais d'être trop respectueux! il me semble, au contraire, qu'il me fait aller un peu vite. (*Continuant.*) « Si vous accueillez ma demande, laissez tomber tantôt « votre bouquet devant moi, et je comprendrai que Louise « me pardonne. » Allons, allons, voilà qui est plus galant; parce qu'au fait, ce bouquet qui servira de réponse... C'est assez hardi, mais ce n'est pas mal, je suis content de mon secrétaire. Après tout, qu'est-ce que je risque? La princesse m'avait demandé un entretien; c'est celui-là que je lui indique; et si on me refuse, si, comme je le crois bien, le bouquet reste en place, nous serons aussi avancés qu'auparavant; nous en serons quittes pour continuer une guerre d'observation. (*Remettant la lettre dans le bouquet et le donnant à Wilhem.*) Le sort en est jeté. Tu attendras ici la princesse sur son passage, et tu lui remettras ce bouquet sans rien dire.

WILHEM. Oui, Monseigneur.

LE PRINCE. Et il n'y a pas de réponse.

WILHEM. Non, Monseigneur. Et tenez, je croyons que v'là son altesse qui veniont de ce côté.

LE PRINCE. Eh, mon Dieu! déjà! Et le grand-duc qui m'attend; courons le rejoindre. (*Il sort par la porte à droite des spectateurs.*)

SCENE VII.

WILHEM, *qui se tient à l'écart;* LA PRINCESSE, *en robe de bal et en grande parure;* LA COMTESSE DE DRAKENBACK, *qui entre derrière la princesse.*

LA PRINCESSE, *à part.* L'ingrat! oser me soupçonner! lorsque j'ai tout sacrifié pour lui; et le plus cruel encore, il me force, moi, à l'éloigner, à le bannir!

WILHEM, *s'avançant.* Je demandons bien des excuses à votre altesse si j'osons l'interrompre. Ce sont des fleurs que je venions lui offrir.

LA COMTESSE. En effet, Madame, des fleurs dans cette saison!

LA PRINCESSE. Oui, elles sont fort belles.

WILHEM. Oh! elles sont encore plus étonnantes que vous ne le croyez.

LA PRINCESSE. Que veut-il dire avec ses signes?

WILHEM. Et v'là un bouquet de roses dont votre altesse me dira des nouvelles.

LA PRINCESSE, *apercevant la lettre qui est dans les roses.* Qu'ai-je vu? (*A part.*) C'est de lui. (*Froidement, et prenant le bouquet.*) C'est bien, je l'accepte et je reconnaîtrai cette attention.

WILHEM. C'est que votre altesse ne se doute pas...

LA PRINCESSE, *l'interrompant.* C'est bon, c'est bon; pose là cette corbeille, et laisse-nous.

LA COMTESSE. Hé bien! n'as-tu pas entendu son altesse?

WILHEM. Il n'y a pas de doute; c'est au contraire son altesse qui ne m'entend pas. (*A part.*) Ça m'est égal; v'là toujours ma commission faite, arrivera ce qu'il pourra. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Voilà un jardinier fort extraordinaire.

LA PRINCESSE. Il s'attendait à quelque récompense, que je lui enverrai plus tard.

LA COMTESSE. Est-ce que votre altesse ne se dispose pas à passer dans la salle du bal?

LA PRINCESSE. J'y vais. Avertissez mademoiselle de Wedel et ces dames.

LA COMTESSE. Elles y sont déjà.

LA PRINCESSE. Ah! c'est bien. Donnez-moi un autre éventail et des gants; ceux-là ne me conviennent pas.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, *seule, prenant la lettre, l'ouvrant vivement, et la parcourant tout bas.* « ... Malheureux de vous avoir déplu... » Il est malheureux, et moi donc! (*Continuant à lire tout bas, et s'interrompant.*) Non, non, certainement, je ne lui accorderai pas; il n'en est pas digne. Mais quelle imprudence! oser confier un pareil secret à ce jardinier! ah! je ne le reconnais pas là. (*Elle cache la lettre dans son sein.*)

SCENE X.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, *rentrant avec des gants et un éventail qu'elle remet à la princesse.*

LA COMTESSE. Votre Altesse est-elle contente de sa toilette?

LA PRINCESSE, *mettant ses gants et arrangeant le bouquet à son côté.* Oui, oui; c'est fort bien.

LA COMTESSE. Votre altesse veut-elle que j'attache ce bouquet?

LA PRINCESSE. Non, c'est inutile. On vient.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC, M. DE VALBORN, LE PRINCE DE NEUBOURG, MADEMOISELLE DE WEDEL, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

CHŒUR.

C'est par vous, aimable princesse,
Que le bonheur règne en ces lieux,
Vous devez à notre tendresse
Et ces hommages et ces vœux.

LE GRAND-DUC, *à la princesse.*

Oui, pour que la fête commence,
On n'attend plus que ta présence.

LA PRINCESSE.

Mon père, je suis vos pas.

(*Regardant autour d'elle avec inquiétude.*)

Non, je ne le vois pas.

(*Avec un mouvement de joie.*)

C'est lui...

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

M. DE VALBORN, *bas, à la comtesse.*

Quoi! dans ces lieux, aux regards de son maître,
Le comte ose reparaître!

LA COMTESSE, *de même.*

Monseigneur l'a voulu... nous allons, sans pitié,
Voir son orgueil humilié.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE GRAND-DUC, *regardant le prince.*

Je tremble... j'espère.
A ma fille s'il peut plaire,
Mon plan a réussi.

VALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère,
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

M. DE LINSBERG, *sur un signe du grand-duc, s'avançant respectueusement près de la princesse.*

D'un insensé, d'un téméraire,
Daignez, princesse, accueillir la prière!
Excusez un instant d'oubli,
Dont son cœur est déjà puni.

(*La princesse reste immobile et sans le regarder.*)

Mais je vois, à votre silence,
Que vous ne sauriez pardonner;
Hélas! et de votre présence
Pour jamais il faut m'éloigner.

(*Il fait un pas pour se retirer... La princesse détache doucement son bouquet avec sa main gauche, et le laisse tomber en ce moment.*)

LE PRINCE, *qui a suivi tous ses mouvements.*

Quel bonheur! elle y consent!
A mes vœux on daigne se rendre

M. DE LINSBERG, *à part.*

Quel bonheur! elle y consent!
Cette nuit elle va m'entendre.

LA COMTESSE, *qui, au moment où le bouquet est tombé, s'est précipitée pour le ramasser, le rend à la princesse.*

Je l'avais dit; mais votre altesse
N'a pas voulu qu'on l'attachât.

LE PRINCE.

Oui, de cette fête, princesse,
Vos attraits vont doubler l'éclat.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS ET LA COMTESSE.

Ah! pour moi je suis d'une ivresse!
On éloigne le favori.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon ivresse!
A me voir elle a consenti.

LE PRINCE.

Ah! rien n'égale mon ivresse!
Notre projet a réussi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je n'ai jamais vu la princesse
Aussi sévère qu'aujourd'hui.

M. DE LINSBERG, *à part.*

Cette nuit!

LE PRINCE, *de même.*

Cette nuit!

LA PRINCESSE, *de même.*

Cette nuit!

LE PRINCE ET M. DE LINSBERG.

Ah! c'est charmant!

LA PRINCESSE.

Ah! mon cœur tremble en y pensant!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je tremble... j'espère.
Mais d'où vient la colère
Qu'elle a contre lui?

LE GRAND-DUC.

Je tremble... j'espère.
A ma fille il doit plaire.
Mon plan a réussi.

LA PRINCESSE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

VALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère,
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

(*Le grand-duc donne la main à la princesse, le prince de Neubourg à mademoiselle de Wedel. Ils entrent tous par la porte à gauche, et M. de Linsberg sort par le fond.*)

—

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la princesse. Le décor est entièrement fermé. Tout le fond du théâtre est occupé par trois grandes croisées à vitraux gothiques. Au second plan, deux portes latérales; et à droite, sur le premier plan, une plus petite porte qui est censée celle d'un cabinet.

—

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, PLUSIEURS FEMMES.

(*La princesse est devant sa toilette, entourée de ses dames d'honneur, qui s'occupent à la déshabiller. La robe de bal que la princesse vient de quitter est étendue sur un fauteuil.*)

LA PRINCESSE. Je vous remercie, Mesdames; que je ne vous retienne pas davantage. Il doit être tard, n'est-il pas vrai?..

LA COMTESSE. Mais non, Madame, minuit vient à peine de sonner.

LA PRINCESSE. Minuit! il n'est que minuit!

LA COMTESSE. Sans doute. A peine le grand-duc était-il rentré dans ses appartements, que votre altesse a quitté la salle du bal... Une fête qui n'était donnée que pour elle!..

LA PRINCESSE. Il suffit, comtesse, il suffit; je ne me sens pas très-bien, et vous me ferez plaisir de vous retirer.

LA COMTESSE. Votre altesse n'y pense pas: mon devoir est de ne point la quitter, et je passerai la nuit auprès d'elle.

LA PRINCESSE. Du tout; je ne le souffrirai pas; et, très-sérieusement, ce serait me contrarier.

LA COMTESSE. Puisque votre altesse l'exige, je rentre dans mon appartement; mais je ne me coucherai pas, et au moindre bruit...

LA PRINCESSE. Mais voilà qui est encore pis, pour vous fatiguer, vous rendre malade; je vous défends de veiller, je veux que vous dormiez, entendez-vous, je le veux.

LA COMTESSE. Dès que votre altesse l'ordonne... (*Bas, aux autres dames.*) C'est égal, j'avertirai la baronne de Wedel, c'est elle qui doit être de service.

LA PRINCESSE. Bonsoir, Mesdames. (*La comtesse et les autres dames font la révérence, et sortent en emportant la robe de la princesse.*)

—

SCENE II.

LA PRINCESSE, *seule, près de la porte.* Bien, elles s'éloignent. J'entends ouvrir leurs appartements; car c'est un fait exprès, ils donnent tous sur le corridor. Allons, elles causent encore! leurs bonsoirs n'en finissent pas. Grâce au ciel, toutes les portes se referment. Ah! mon Dieu! qu'on a de peine à être seule!

ROMANCE.

Dans ce palais on m'entoure, on m'adore :
De tant de soins comment me délivrer?
Le cœur chagrin, il faut sourire encore :
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.

O toi! l'objet d'une ardeur légitime,
Cache-leur bien que tu m'as su charmer :
De mon amour ils te feraient un crime,
Fille de roi n'a pas le droit d'aimer

Il va venir! Mon ami! mon Ernest! je vais donc te voir! mais à quel prix?.. Il m'a fallu trahir mon secret, le confier à quelqu'un, et ce n'était pas à mon père! Pauvre baronne de Wedel! lorsqu'elle a appris que le comte de Linsberg était mon époux, quelle a été sa surprise! Oh! je le vois maintenant, et j'aurais dû m'en douter, elle était bien près de l'aimer. Chère Mathilde! avec quel zèle elle a promis de me servir!.. mais pourra-t-elle rejoindre le comte de Linsberg? pourra-t-elle lui faire parvenir cette clé! et s'il était découvert? si on le voyait entrer et sortir de mon appartement? Quelle imprudence! exposer à la fois mon repos, mon honneur, mon existence!.. Oui, mais je vais le voir! Il me semble qu'on marche dans ce corridor. Écoutons. Ah! comme mon cœur bat!.. c'est lui! c'est Ernest! Courons lui ouvrir. (*Elle ouvre la porte et s'écrie avec expression.*) Ah! mon ami!.. Ciel! mon père!..

—

SCENE III.

LA PRINCESSE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. Je vois ta surprise, tu ne m'attendais pas à une heure semblable; mais j'ai aperçu de la lumière dans ton appartement, et comme je voulais te parler demain matin d'une affaire importante qui nous intéresse tous les deux, je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA PRINCESSE, *à part.* Et lui qui va venir! Je suis perdue!..

LE GRAND-DUC. Prends ce fauteuil... Oui... Comme tu me regardes!... Prends ce fauteuil... et causons de bonne amitié. (*S'asseyant.*) Sais-tu que je suis enchanté de mon idée? c'est une bonne fortune de pouvoir te parler librement et sans témoin; aussi je suis décidé à en profiter, et nous allons avoir une longue conférence... Eh bien! qu'as-tu donc?

LA PRINCESSE, *assise et prêtant l'oreille du côté de la porte à droite.* Rien. J'avais cru entendre...

LE GRAND-DUC. Sois tranquille; qui veux-tu qui vienne ici à cette heure? Tu te doutes bien que je veux te parler du prince de Neubourg : il t'aime beaucoup, tu le sais. Ne serait-il pas convenable d'abréger le temps de son épreuve et de lui déclarer franchement tes sentiments?

LA PRINCESSE, *sans l'écouter, et regardant autour d'elle.* Oui... oui... Certainement je pense comme vous. (*A part.*) Ah! combien je souffre!

LE GRAND-DUC, *souriant.* Comment, il serait vrai! Eh bien! je ne t'aurais pas crue aussi raisonnable, ni aussi disposée à m'obéir.

LA PRINCESSE, *se levant de son fauteuil.* Moi! ah! croyez que désormais rien n'égalera ma soumission, mon obéissance.

LE GRAND-DUC. Eh mais! je n'en ai jamais douté. (*Se levant aussi.*) Je craignais seulement que tu ne voulusses différer, demander du temps; mais puisque tu consens, demain je déclarerai publiquement ton mariage avec le prince de Neubourg.

LA PRINCESSE. O ciel! que dites-vous?

LE GRAND-DUC. Tu viens toi-même de m'y autoriser, et j'ai ta parole.

LA PRINCESSE. Qui? moi! j'ai pu promettre?.. Ah! si votre fille vous est chère, je vous prie, je vous supplie...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(*Léger bruit indiqué par l'orchestre.*)

LA PRINCESSE, *écoutant.*
O ciel!
LE GRAND-DUC.
Quelle frayeur t'agite?
Te voilà tremblante, interdite!
D'où vient le trouble où je te vois?
LA PRINCESSE, *écoutant toujours.*
C'en est fait... oui, oui, cette fois
Je ne me trompe pas, et tout mon sang se glace.
On vient!.. Ah! l'on vient! grâce!
Oui, mon père, quand vous saurez!
LE GRAND-DUC.
Par la terreur vos traits sont altérés.
Parlez!
LA PRINCESSE.
C'est moi, c'est moi, mon père,
Qui mérite votre colère!
LE GRAND-DUC.
Que dites-vous?
(*La porte à droite s'ouvre.*)

LA PRINCESSE.
(*A part.*)
Apprenez... Dieux,
Ce n'est pas lui!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Monseigneur en ces lieux!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.
Quel destin tutélaire
L'envoie auprès de moi?
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Quel est donc ce mystère?
(*A la princesse.*)
Ne craignez rien, c'est moi!
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

LE GRAND-DUC.
Quel est donc ce mystère?
(*Regardant mademoiselle de Wedel.*)
Taisons-nous, je le doi;
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.
(*A mademoiselle de Wedel.*)
Vous, baronne, chez la princesse!
Qui vous amène, à cette heure en ces lieux?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *au grand-duc.*
Nous entendions du bruit chez son altesse.
Craignant pour ses jours précieux,
Notre gouvernante éperdue,
Voulait venir, et je l'ai prévenue;
J'accourais...

LA PRINCESSE, *à mademoiselle de Wedel.*
Ah! quelle reconnaissance!

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Mais, par bonheur, je vois que ma présence
Est inutile, et je sors.

LE GRAND-DUC, *la retenant.*
Demeurez.
Adieu, ma fille, adieu, Louise.
Du trouble où je vous vois demain vous m'instruirez.

LA PRINCESSE.
Que voulez-vous que je vous dise?

LE GRAND-DUC.
Vous m'avez promis un aveu;
Je compte sur votre franchise.

LA PRINCESSE.
Mon père!

LE GRAND-DUC.
Adieu, ma fille, adieu.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.
Quel est donc ce mystère!
Taisons-nous, je le doi.
Mais je saurai j'espère,
D'où venait cet effroi.

LA PRINCESSE.
Un trouble involontaire
Vient s'emparer de moi.
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Quel est donc ce mystère?
Comptez toujours sur moi;
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.
(*Le grand-duc sort.*)

SCENE V.

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *le regardant sortir, et allant fermer la porte.* Il s'éloigne.

LA PRINCESSE, *se jetant dans son fauteuil.* Ah! Mathilde, j'ai cru que j'en mourrais.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Ce n'est rien, Madame: ce n'est rien. Rassurez-vous, l'orage est passé, et le beau temps va venir. Sans doute M. de Linsberg est ici.

LA PRINCESSE. Non vraiment.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Comment, non? Mais il devrait être arrivé depuis longtemps!

LA PRINCESSE. Je n'y conçois rien. Il faut que quelque heureux événement ait retenu ses pas, car sans cela il aurait rencontré mon père. Mais comment as-tu trouvé le moyen de lui faire parvenir cette clé!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Allez, j'étais bien embarrassée! Moi, d'abord, et contre mon habitude, je n'avais pas réfléchi. Je vous avais promis, en vous quittant, de le voir, de lui parler, de lui remettre cette maudite clé; parce que dans ce moment-là je ne pensais à rien qu'à vous rendre service et à lui aussi. Mais comment faire? il était près de minuit, j'étais en costume de bal; le moyen de parvenir jusqu'à M. le comte de Linsberg, qui était sans doute retiré dans son appartement! En conscience, je ne pouvais pas le faire prévenir par son valet de chambre que la première dame d'honneur de son altesse désirait lui parler... Aussi je me désespérais, lorsque j'aperçois sous le vestibule, et près de la porte, Wilhem, ce garçon jardinier, qui aujourd'hui, à ce que vous m'aviez dit, vous avait déjà remis un message. Ecoute, lui dis-je, en lui glissant ma bourse dans la main, il faut ici du zèle et de la discrétion; remets cette clé à la personne qui tantôt t'a chargé de présenter un bouquet à la princesse. Je comprends, a-t-il dit, et il est parti.

LA PRINCESSE. En effet, c'était le meilleur moyen. Ernest maintenant doit l'avoir reçue.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Aussi je pense que M. le comte ne doit pas tarder à venir.

LA PRINCESSE. Pourquoi ne dis-tu plus Linsberg, et ne l'appelles-tu que M. le comte?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *troublée.* Je ne sais. (*En souriant.*) C'est peut-être depuis que votre altesse ne l'appelle plus qu'Ernest. Mais je vous vois troublée, inquiète.

LA PRINCESSE. Oui. Il ne vient pas, et je crains que lui... que mon père... Ah! Mathilde, je suis bien malheureuse!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *avec sentiment.* Malheureuse! pourquoi donc? puisqu'il vous aime? (*Avec gaieté.*) Allons, allons, ne pensons plus à cela, et ne soyons pas généreuse à demi. Je sais le moyen de calmer vos inquiétudes. (*Elle va pour sortir.*)

LA PRINCESSE. Où vas-tu donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Faire un ingrat, car je cours protéger son arrivée et l'amener à vos pieds. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCENE VI.

LA PRINCESSE, *seule, la regardant sortir.* Bonne Mathilde. (*Ecoutant vers le fond.*) Eh mais!.. j'ai cru entendre du bruit; c'est vers ces croisées qui donnent sur le lac glacé. On frappe; qu'est-ce que cela veut dire? (*Avec effroi.*) Et Mathilde qui est partie! qui me laisse seule!

LINSBERG, *en dehors, à voix basse.* Louise! Louise!

LA PRINCESSE. Dieu! c'est sa voix! (*Elle court ouvrir, et Linsbeg paraît enveloppé d'un manteau brun.*)



LA PRINCESSE. Oui, elles sont fort belles. — Acte 2, scène 7.

SCENE VII.

LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE. Quoi! c'est vous, mon ami! Comment arrivez-vous ainsi? On ne vous a pas remis la clé de ce pavillon?

M. DE LINSBERG. Quelle clé?

LA PRINCESSE. Celle que mademoiselle de Wedel vous a envoyée de ma part.

M. DE LINSBERG. Du tout : je n'ai rien reçu, et je ne savais comment parvenir jusqu'à vous, lorsque j'ai pensé que le froid excessif avait dû geler le lac qui s'étend jusque sous vos fenêtres : je me suis hasardé à le traverser, et je suis arrivé jusqu'ici sans accident, et sans que personne m'ait aperçu.

LA PRINCESSE. Voyez donc, mon ami, quelle imprudence! Si la glace avait fléchi sous vos pas, si vous aviez couru le même péril que celui auquel vous m'avez arrachée ce matin! Ernest, promettez-moi de ne plus vous exposer ainsi.

M. DE LINSBERG. Rassurez-vous, aucun danger; mais quand il y en aurait eu, que n'aurais-je pas bravé pour vous voir un seul instant, pour entendre de votre bouche mon pardon!

LA PRINCESSE. Mon ami, que tout cela soit oublié; j'ai tant de choses à vous dire!

M. DE LINSBERG. Oui, n'en parlons plus. Mais, convenez-en vous-même, Louise; ne m'avez-vous pas rendu bien malheureux?

LA PRINCESSE. Et vous, n'avez-vous pas été bien injuste? Abuser de ma situation, me forcer devant toute la cour à vous dire des choses cruelles!.. Oser me soupçonner, et bien plus, me le faire voir à moi qui ne peux me défendre, Ernest, est-ce généreux?

M. DE LINSBERG. Mais encore, pourquoi demander cette entrevue au prince de Neubourg?

LA PRINCESSE. Ne prévoyant aucun moyen d'échapper à cet hymen, je voulais me confier à sa générosité, je voulais tout lui avouer. C'était le seul moyen de nous en faire un protecteur, un ami.

M. DE LINSBERG. Quoi! c'était là votre motif?

LA PRINCESSE. Oui, mais maintenant il n'en est plus

temps : le grand-duc vient de m'annoncer que demain mon mariage serait déclaré publiquement à la cour.

M. DE LINSBERG. Demain! grand Dieu!

LA PRINCESSE. Oui, c'est demain. Quel parti prendre? Abandonner mon père, le priver de sa fille! jamais, Ernest, je ne pourrai m'y résoudre. Mais lui faire un aveu qui doit attirer sur vous sa colère...

M. DE LINSBERG. Ah! s'il n'exposait que moi!

LA PRINCESSE. Silence! Ernest!.. n'entends-tu pas marcher?

M. DE LINSBERG. Oui, j'entends dans le corridor les pas de plusieurs personnes.

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Madame, Madame, voici M. de Linsberg. (*Apercevant Ernest.*) Dieu! c'est lui. J'ai cru qu'il me suivait.

M. DE LINSBERG. Que dites-vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *lui faisant signe de la main.* Calmez-vous : c'est moi, moi seule, qui suis cause de tout! Empêchons du moins qu'on ne nous surprenne. Fermons cette porte. (*Elle va fermer la porte qui est à droite des spectateurs sur le second plan; et, en redescendant le théâtre, elle se trouve entre la princesse et M. de Linsberg.*) Au milieu de l'obscurité, j'avais cru vous reconnaître dans le premier vestibule. Vous paraissiez incertain sur le chemin qu'il fallait prendre, et je vous avais indiqué à voix basse les moyens d'arriver jusqu'ici.

LA PRINCESSE. Taisons-nous, on est près de la porte.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Heureusement on n'entrera pas.

M. DE LINSBERG. Si vraiment; j'entends le bruit d'une clé; quel est le téméraire?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *montrant à la princesse la porte à gauche.* Rentrez, Madame.

M. DE LINSBERG. Oui, je veillerai sur vous.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *le poussant de l'autre côté.* Non pas vous, mais moi. Si son honneur vous est cher, ne vous montrez pas et laissez-moi faire. (*Linsberg entre dans le cabinet à droite, sur le premier plan.*) La porte s'ouvre... Allons, du courage.

—

SCENE IX.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *se jetant dans le fauteuil et prenant un livre sur la toilette;* LE PRINCE DE NEUBOURG, *entrant avec précaution par la porte à droite qui est sur le second plan.*

LE PRINCE. Maudite serrure! J'ai cru qu'elle ne s'ouvrirait jamais.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Que vois-je le prince de Neubourg!

LE PRINCE, *à part.* C'est une singulière chose qu'un rendez-vous! Il me semble presque que j'ai peur. Oui, parbleu, car je tremble! Allons, rassurons-nous et avançons. (*Apercevant mademoiselle de Wedel dans le fauteuil.*) C'est la princesse! cette lecture l'occupe tellement qu'elle ne m'a pas entendu. (*Toussant légèrement.*) Hem!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *affectant la surprise, et laissant tomber son livre à terre.* Ah! mon Dieu! qui va là?

LE PRINCE, *étonné.* Mademoiselle de Wedel!

MADEMOISELLE DE WEDEL. Quoi! c'est vous, Monseigneur; comment vous trouvez-vous ici? chez moi, à une heure pareille!

LE PRINCE. Il se pourrait? je suis chez vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Oui, sans doute; et je vous trouve bien hardi...

LE PRINCE. Ne vous fâchez pas, baronne, je vous en prie

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Il tremble, prenons courage. (*Haut.*) Enfin, je vous le répète, comment vous trouvez-vous dans mon appartement?

LE PRINCE. Tenez, baronne, si vous voulez que je vous le dise, je n'en sais rien. Mais tout ce qui m'arrive aujourd'hui est si extraordinaire que je me crois sous quelque maligne influence. Imaginez-vous qu'un jardinier du château m'apporte, il y a quelques heures, une clé de ce pavillon, de la part d'une dame d'honneur dont il ne peut me dire le nom.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Allons, Wilhem fait bien ses commissions.

LE PRINCE. Oh! ce n'est rien encore, et vous allez voir les malheurs qui me sont arrivés; d'abord je rencontre à la porte extérieure un factionnaire sur lequel je ne comptais pas, et il m'a fallu, par le froid qu'il fait, attendre pendant une heure qu'il voulût bien s'endormir. Enfin, il s'y est décidé.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Voyez un peu comme les dames d'honneur sont gardées!

LE PRINCE. Mais arrivé dans un vaste vestibule où je voyais à peine, deux galeries se présentent; laquelle prendre? J'allais choisir au hasard, lorsque je crois entendre le bruit d'une robe, et une femme, légère comme une sylphide, passe rapidement à côté de moi en me disant à voix basse : « La galerie à gauche, la porte en face. » Et déjà elle était disparue devant moi comme pour m'indiquer le chemin. Mais le plus étonnant, il est vrai que dans ce moment, baronne, je pensais à vous, c'est qu'un instant j'ai cru reconnaître votre voix.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *vivement.* A moi, Monseigneur!

LE PRINCE. Mon Dieu, apaisez-vous! je dis que j'ai cru reconnaître... Comment voulez-vous que j'aille supposer... D'ailleurs la personne était beaucoup plus grande. Je vois que vous riez de mon aventure, mais il n'en est pas moins vrai que c'est d'après les avis de cette dame mystérieuse que je suis arrivé jusqu'ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL. A la bonne heure! Mais tout cela ne m'apprend pas quels étaient vos desseins, et chez qui vous croyiez être dans ce moment.

LE PRINCE. Chez qui? Ah! par exemple, baronne, vous qui souvent me donnez des leçons, vous me permettrez de vous dire que c'est une indiscrétion, à vous, de me faire une pareille demande. (*Prenant un fauteuil et faisant le geste de s'asseoir.*) Non pas que vous n'ayez toute ma confiance; mais vous sentez qu'il est impossible...

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien! n'allez-vous pas vous asseoir, vous établir ici? J'espère, Monseigneur, que vous allez vous retirer, et vous devez vous estimer trop heureux que je ne parle pas à la princesse de vos promenades nocturnes.

LE PRINCE. Oh! vous le pouvez; je crois que cela ne lui fera rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *regardant autour d'elle.* Oui, je le crois aussi.

LE PRINCE, *étonné.* Et pour quelles raisons?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Quelle idée! (*Haut, et d'un air négligent.*) Oh! pour des raisons qui vous fâcheraient peut-être si vous les connaissiez. Et puis ce serait trop long à vous expliquer.

LE PRINCE. Si ce n'est que cela, je ne suis pas pressé. (*S'asseyant tous deux.*) Parlez, je vous en prie; je me trouve si bien ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien donc, depuis quelque temps j'ai fait une découverte fort importante; (*Le prince rapprochant un peu son fauteuil.*) et comme je vous ai promis de vous dire la vérité...

LE PRINCE. Oui, morbleu, et je vous montrerai que je suis digne de l'entendre.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Eh bien! j'ai à peu près acquis la preuve (*Hésitant.*) que la princesse ne vous aime pas.

LE PRINCE. Vous croyez?

MADEMOISELLE DE WEDEL, *d'un air affirmatif.* A n'en pouvoir douter.

LE PRINCE. Eh bien! je l'aurais parié : je me le suis dit vingt fois; mais enfin, mes soins, ma complaisance, l'affection que j'aurai pour elle lui tiendront peut-être lieu de l'amour qu'elle n'a pas pour moi; et qu'importe, après tout, si je fais son bonheur?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Son bonheur! non, car j'ai fait encore une autre observation : (*Le prince rapproche encore son fauteuil, et se trouve tout près d'elle.*) c'est que vous ne l'aimez pas non plus.

LE PRINCE. En êtes-vous bien sûre?

MADEMOISELLE DE WEDEL. Je puis vous le jurer! je vous vois galant auprès d'elle, mais jamais le désir de la voir ne vous a fait manquer une partie de chasse.

LE PRINCE. C'est vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Jamais son arrivée subite ne vous a troublé.

LE PRINCE. C'est encore vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL. Jamais les hommages qu'on lui rendait n'ont excité votre émotion.

LE PRINCE, *avec tendresse.* C'est bien étonnant; tout ce que vous dites là, je le ressens auprès de vous!

RÉCITATIF.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

O ciel! que dites-vous? ma surprise est extrême.

DUO.

LE PRINCE.

Oui! je le vois, oui, je vous aime;
Depuis longtemps je m'en doutais,
Et cependant je n'ai jamais
Osé vous le dire à vous-même!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *souriant.*

D'un tel amour comment avoir pitié
Quand tout à l'heure, et près d'une autre belle,
Ce rendez-vous...

LE PRINCE, *vivement et se frappant le front.*

Ce mot me le rappelle;
(*Tendrement.*)
Auprès de vous je l'avais oublié.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Monseigneur veut rire, je gage.

LE PRINCE.

Quel sacrifice, quel hommage
Pourraient vous prouver mon amour?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul me plairait en ce jour!

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Mais, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien :
Ne concevez nulle espérance,
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Ah! parlez, j'y souscris d'avance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien! si vous alliez vous-même
Au prince déclarer demain
Que vous renoncez à la main
De sa fille...

LE PRINCE.

O bonheur suprême!
Et vous croirez alors que je vous aime?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous l'ai dit; songez bien
Que mon cœur ne promet rien.

LE PRINCE.

N'importe; au moins par mon obéissance
Mes feux vous seront prouvés.
Vous le voulez; je romps cette alliance,
Et puis vous m'aimerez après, si vous pouvez.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

C'est bien.

LE PRINCE.

N'avez-vous pas d'autre ordre à me prescrire?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul.

LE PRINCE.

Et c'est?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

De partir à l'instant.

LE PRINCE.

Je vous entends; je me retire.
Mais vous me promettez pourtant...

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien,
Ne concevez nulle espérance;
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Croyez à ma reconnaissance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.
(*Il sort et on l'entend fermer la porte en dehors.*)

—

SCENE X.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

TRIO.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG, *allant à mademoiselle de Wedel.*

O toi! notre ange tutélaire,
Nous devons tout à tes bienfaits.

M. DE LINSBERG.

Tu me rends celle qui m'est chère.

LA PRINCESSE.

Tu romps un hymen que je hais.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Soyez heureux, je le suis à jamais.

LA PRINCESSE, *à Linsberg.*

Mais craignons, par une imprudence,
De détruire notre espérance.

M. DE LINSBERG.

Quoi! déjà s'éloigner?

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, partez; il le faut.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.

A demain.

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, nous nous verrons bientôt.

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Oui, prenons pour devise :
L'amour et l'amitié.

LA PRINCESSE, *va ouvrir la fenêtre du milieu, mademoiselle de Wedel ouvre en même temps la première fenêtre à gauche. L'on aperçoit les arbres qui sont chargés de neige et le lac qui s'étend à perte de vue.*

Grand Dieu! que le ciel nous protége!
Le jardin et le lac, tout est couvert de neige.

M. DE LINSBERG, *voulant partir.*
Qu'importe?
LA PRINCESSE, *l'arrêtant.*
Eh! vous n'y songez pas!
Mes femmes et moi seule habitons cette enceinte;
Et si on voit demain la trace de vos pas,
Tout est perdu.
M. DE LINSBERG.
Je conçois votre crainte.
Mais que faire? Essayons pourtant.
Je courrai si légèrement!..
MADEMOISELLE DE WEDEL, *mettant son pied à côté de celui de M. de Linsberg.*
Oui, voyez en effet comme on peut s'y méprendre.
(*Allant à la porte par laquelle le prince de Neubourg est sorti.*)
Peut-être ce soldat dort-il encore. O ciel!
Nous sommes enfermés!
TOUS TROIS.
O contre-temps cruel!
LA PRINCESSE.
Que résoudre et quel parti prendre?
Amour, daigne nous seconder :
Toi seul ici peux nous guider.

ENSEMBLE.

Tendre amour, favorise
Notre entreprise;
De nous le sort aura pitié,
Car nous avons pour devise :
L'amour et l'amitié.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *qui a été ouvrir la dernière croisée.*
Que vois-je sous cette fenêtre?
Un traîneau que l'on a laissé :
C'est un de ceux qui, ce matin peut-être,
Sillonnaient le lac glacé.
Quelle idée il m'inspire!
(*A la princesse.*)
Comme moi vous allez souscrire
A ce joli projet.
M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
Mais quel est-il?
MADEMOISELLE DE WEDEL.
C'est mon secret;
Mais à l'espoir mon cœur se livre.
Vite une écharpe.
M. DE LINSBERG, *fouillant dans sa poche, et en tirant un large ruban bleu.*
Non; c'est l'ordre de Neubourg!
MADEMOISELLE DE WEDEL, *prenant une écharpe qui est sur la toilette de la princesse.*
Voilà qui me suffit. Bientôt, par son secours,
D'esclavage je vous délivre...
M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
Mais quels sont vos projets?
MADEMOISELLE DE WEDEL.
Vous le saurez après;
(*Les entraînant.*)
Il faut d'abord me suivre.
Venez, venez!

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Marchons, marchons sous la devise
De l'amour et de l'amitié.

(*Pendant la ritournelle de ce morceau, ils descendent par la porte vitrée du fond, et un instant après, par cette porte et les deux croisées qui sont restées ouvertes, on aperçoit dans le lointain M. de Linsberg enveloppé de son manteau et assis dans un traîneau. Mademoiselle de Wedel est devant qui le traîne par l'écharpe qu'elle y a attachée. La princesse est derrière, appuyée sur le traîneau qu'elle semble pousser. Ils marchent avec précaution et d'un air craintif, pendant que l'orchestre reprend en sourdine le motif de l'air précédent. La toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, *seul.*

RÉCITATIF.

Enfin voici le jour! Grâce à nos soins, j'espère,
Nul témoin indiscret ne m'aura vu sortir.
Mais chez moi, si matin, n'osant pas revenir,
J'errais depuis l'aurore en ce lieu solitaire,
Doucement occupé d'un tendre souvenir.

AIR.

Ce deuil de la nature,
Et ces tristes bosquets,
Ces arbres sans verdure,
Ont pour moi des attraits.
En vain soufflait la bise;
Au milieu des frimas
Je pensais à Louise,
Et me disais tout bas :
Le printemps,
En tout temps,
Aux amants
A su plaire.
Je préfère
Les sombres autans.
Moi, l'hiver
M'est plus cher.
Oui, l'hiver,
Quand on aime,
Vaut lui-même
Le temps
Du printemps.
Cette blanche neige
Me dira toujours
Que le ciel protége
Nos amours!
Le printemps,
En tout temps, etc.

SCÈNE II.

M. DE LINSBERG, WILHEM.

WILHEM, *à part.* Jarni! si je pouvions trouver quelqu'un à qui dégoiser ça! (*Apercevant M. de Linsberg.*) M'est avis que voilà un de nos seigneurs, sti-là même qui est le favori du prince : je ne pouvions pas mieux tomber.

M. DE LINSBERG, *à part.* Eh mais! c'est ce garçon jardinier, le messager du prince, et le mien sans qu'il s'en doute. (*Haut.*) Te voilà, Wilhem? tu es bien matinal, presque autant qu'un amoureux.

WILHEM, *d'un air d'importance.* Dame! quand on n'est encore que premier jardinier adjoint, faut se donner de la peine pour arriver.

M. DE LINSBERG. Ah! tu es le premier jardinier?

WILHEM. D'hier au soir. Il paraît que le prince de Neubourg, qui est un digne seigneur, en a touché deux mots à l'intendant des jardins; car celui-ci m'a annoncé que je partagerions l'emploi en chef avec maître Pierre, qui se fait déjà vieux.

M. DE LINSBERG. De sorte que te voilà bien content?

WILHEM. Au contraire; depuis ce moment-là, ça me tracasse, parce qu'il n'est pas agréable d'être d'eux, et que je voudrions être seul pour avoir mes coudées franches.

M. DE LINSBERG, *à part.* Allons, c'est fini! voilà un pauvre diable à qui l'ambition fera tourner la tête.

WILHEM. Et si vous vouliez tant seulement me faire parler à notre gracieux souverain, j'ai une nouvelle qui vaut son pesant d'or.

M. DE LINSBERG. Toi, maître Wilhem?

WILHEM. Oui; c'est une manigance que j'ai découverte, et qui me fait l'effet d'un complot.

M. DE LINSBERG. Un complot! parle vite...

WILHEM. Non pas, parce que, si je vous l'apprenions, ce serait vot' nouvelle et non pas la mienne.

M. DE LINSBERG, *souriant.* C'est juste; allons, je te ferai parler au prince.

WILHEM. Oui; mais faudrait se dépêcher, parce que si un autre le découvrait avant moi, ou si le guignon voulait que ça n'eût plus lieu, tout serait perdu!

M. DE LINSBERG. Je comprends; et en cas de réussite, quelles sont tes prétentions?

WILHEM. Dame! ce qu'on voudra; moi, je ne demande qu'à aller, le plus haut s'ra le mieux, et pour ça il ne faut qu'une bonne occasion et du tact; car enfin vous, que v'là grand seigneur, on dit que quand vous êtes venu à la cour, on ne savait pas qui vous étiez et d'où vous sortiez.

M. DE LINSBERG, *souriant.* Oui, mais pour parvenir, je tâchais d'éviter les maladresses, et il n'en faudrait qu'une comme celle que tu viens de faire pour ruiner la fortune la mieux établie.

WILHEM. Ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais lâché quelque sottise?

M. DE LINSBERG. A peu près; et avec tout autre que moi...

WILHEM. Eh bien! c'est sans le vouloir; et je suis capable, sans m'en douter, d'en détacher de pareilles devant son altesse!.. Si vous vouliez être assez bon pour m'avertir, ou me faire seulement un signe, parce que, voyez-vous, je ne suis pas bête et je comprends à demi-mot.

M. DE LINSBERG. Eh bien! par exemple! (*A part.*) Au fait, pourquoi le rebuter! je suis si heureux aujourd'hui, il faut que tout le monde le soit. (*A Wilhem.*) Écoute bien! en parlant au prince, tu auras toujours les yeux fixés sur moi, et dès que tu auras commencé une phrase ou un mot peu convenable, je porterai la main à ma collerette; de cette manière-là, comprends-tu?

WILHEM. Pardi! dès que la collerette ira, je m'arrêterai, je prendrons par une autre route.

M. DE LINSBERG. C'est bien; j'entends le prince, tiens-toi à l'écart, je t'appellerai quand il faudra paraître. (*Wilhem sort.*)

—

SCENE III.

M. DE LINSBERG, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC. C'est vous, mon cher Linsberg, je suis enchanté de vous voir.

M. DE LINSBERG. Il est donc vrai que votre altesse a daigné oublier...

LE GRAND-DUC. Sans doute, hier même j'ai peut-être été un peu trop sévère; mais il s'agissait de ma fille, et porter atteinte au respect qu'on lui doit, c'est me blesser dans ce que j'ai de plus cher.

M. DE LINSBERG. Moi, Monseigneur, jamais.

LE GRAND-DUC. J'en suis certain.

M. DE LINSBERG. Votre altesse a-t-elle quelques ordres à me donner pour aujourd'hui?

LE GRAND-DUC. Non, mon cher comte; mais puisque nous sommes seuls, il faut que je vous consulte sur une aventure dont j'ai été le témoin et qui m'intrigue au dernier point. Cette nuit, je venais d'avoir avec ma fille une conversation qui m'avait un peu agité, et je ne pouvais dormir. Je me mis à ma fenêtre, et tout à coup, sur le grand lac, qui était entièrement couvert de neige, je crois apercevoir un homme en traîneau.

M. DE LINSBERG, *à part.* Grand Dieu!

LE GRAND-DUC. Conduit par deux femmes qu'il m'était impossible de reconnaître, mais dont je distinguais la taille élégante, les poses gracieuses et le vêtement blanc. Leur démarche était craintive, elles avançaient lentement et prêtaient l'oreille au moindre bruit. Arrivé à l'autre bord, le cavalier sort légèrement du traîneau, met un genou en terre, embrasse ses deux guides et disparaît.

M. DE LINSBERG. Et vous n'avez point reconnu!.. (*A part.*) Ah! je respire!

LE GRAND-DUC. Mais, je vous le demande, mon cher comte, qu'en pensez-vous?

M. DE LINSBERG. En vérité, Monseigneur, je suis fort embarrassé, et ce sera sans doute quelqu'un de vos pages. .

LE GRAND-DUC. C'est probable; mais comment se fait-il que...

M. DE LINSBERG, *à part.* Changeons la conversation. (*Haut.*) Pendant que j'étais à attendre le lever de votre altesse, un de vos jardiniers m'a demandé la faveur d'être admis en sa présence, et j'ai osé lui promettre.

LE GRAND-DUC. Vous avez bien fait, et je l'écouterai avec plaisir

M. DE LINSBERG, *à part.* Le voici.

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

TRIO.

M. DE LINSBERG.

Entre, Wilhem! parle sans peur.
(*Bas, au grand-duc.*)
D'un complot il veut vous instruire

LE GRAND-DUC, *à Wilhem.*

Eh bien donc! que veux-tu me dire?

WILHEM, *regardant de temps en temps M. de Linsberg et parlant au grand-duc.*

Je disais donc à Monseigneur,
Vrai comm' je suis son serviteur,
Qu' j'étais chez nous la nuit dernière
Sans pouvoir fermer la paupière,
Vu qu', par une faveur singulière,
Je n' dormons plus ni nuit, ni jour,
D'puis que j' suis jardinier d' la cour.
(*Regardant M. de Linsberg, qui reste immobile.*)
C'est bon, c'est bon; g'nia rien encore.

LE GRAND-DUC.

Après, après?

WILHEM, *de même.*

V'là que soudain,
A part moi je me remémore
Que votre altesse, hier matin,
M'ordonna d'attacher d' ma main
Les traîneaux qui restaient encore
Sur le lac et dans le jardin.

LE GRAND-DUC.

Des traîneaux!

WILHEM.

Oui, voilà le fait.
(*Apercevant M. de Linsberg qui fait un léger mouvement.*)
Vot' grâe, c'est-à-dir' vot' altesse,
N' m'en voudra pas si j' lui confesse
Que j' l'avais oublié tout net.
Allons, je m' dis, point de paresse,
Et, tout en soufflant dans mes doigts,
J'en avais déjà fixé trois,
Quand de l'autr' côté du lac je vois
S'ouvrir la f'nêtre d' la princesse.

M. DE LINSBERG, *portant rapidement la main à sa collerette.*

O ciel!

WILHEM, *l'apercevant et se troublant.*

Du tout; c'est une erreur.

LE GRAND-DUC.

Sa fenêtre!

WILHEM.

Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Mais tu disais ..

WILHEM, *regardant M. de Linsberg, qui continue ses signes.*

Non pas, vraiment;
Je me serai trompé, peut-être,
Et quand je dis une fenêtre,
C'était la porte apparemment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien.
De mon secret il va l'instruire :
Comment rompre cet entretien?

WILHEM.

Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire :
Prenons garde, observons-nous bien.

LE GRAND-DUC.

Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM.

Je disais donc à Monseigneur
Que, sans me vanter, j'eus grand'peur.
J' veux d'abord crier : Au voleur!
Mais derrière un traîneau je pense
Qu'il vaut mieux rester, par prudence,
Et j'aperçois distinctement...
J'aperçois d'abord une femme.

LE GRAND-DUC.

Une femme!

WILHEM, *voyant le geste de M. de Linsberg.*

Non, non, vraiment.

LE GRAND-DUC.

Une femme!

WILHEM.

Non, sur mon âme,
Souvent la peur peut nous troubler.
C'est une façon de parler,
Quand j'dis un' femme, c'était un homme.

LE GRAND-DUC.

Un homme qui sortait de cet appartement!

WILHEM, *voyant M. de Linsberg dont les signes redoublent.*

Permettez; je n'en fais pas serment.
Pour la franchise on me renomme,
Et Monseigneur, certainement...

LE GRAND-DUC.

Enfin, réponds : c'était un homme?

WILHEM.

Je n'ai pas dit que c'en fût un;
Mais pour de vrai, c'était un manteau brun.

LE GRAND-DUC.

Réponds, ou bien crains ma fureur.

WILHEM.

Je disais donc à Monseigneur...

LE GRAND-DUC.

C'est un homme?

WILHEM, *regardant toujours de Linsberg.*

Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Une femme?

WILHEM.

Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Un manteau brun?

WILHEM.

Non, Monseigneur,
Je n'ai rien vu, sur mon honneur;
Mais vous sentez bien que mon zèle,
Et ma place de jardinier...
Enfin, v'là le récit fidèle
Que je voulais vous confier.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien,
De mon secret il va l'instruire,
Comment rompre cet entretien?

WILHEM.

Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien:
Mais j'ai peur de ne pas bien dire :
Prenons garde, observons-nous bien.

LE GRAND-DUC.

Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM, *s'essuyant le front.* Ouf! les gouttes d'eau! (*Regardant M. de Linsberg.*) La collerette en est toute chiffonnée. Je n'aurions jamais cru que ce fût aussi fatigant de parler à un seigneur.

LE GRAND-DUC *regarde Wilhem pendant quelque temps, et s'adressant à M. de Linsberg.* Qu'en pensez-vous? Cet homme-là a perdu la tête, ou il a voulu se jouer de moi : vous veillerez sur lui.

WILHEM, *à part.* Ah! mon Dieu! j'aurai lâché quelque sottise, et me v'là coffré. Chienne d'ambition! J'avions bien besoin de nous lancer, nous qui avions déjà une si bonne place!

LE GRAND-DUC. Comte de Linsberg, avertissez l'officier de service de venir s'assurer de lui. Allez, et le plus profond silence sur tout ceci.

M. DE LINSBERG. Oui, Monseigneur. (*A part.*) Grand Dieu, protége-nous! (*Il sort en faisant signe à Wilhem de garder le silence.*)

SCENE V.

WILHEM, LE GRAND-DUC.

WILHEM, *à part.* Nous v'là seuls. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ça va devenir?

LE GRAND-DUC. Approche. La frayeur ou quelque autre considération que je ne puis deviner t'a empêché tout à l'heure de parler; mets-toi dans la tête qu'avec moi l'on ne risque rien en disant la vérité, et tout en me trompant.

WILHEM, *tremblant.* Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. Réponds maintenant. Tu as vu cette nuit un homme en traîneau, conduit par deux femmes, je le sais.

WILHEM. Alors, Monseigneur, si vous le saviez, faites bien attention que ce n'est pas moi qui le dis.

LE GRAND-DUC. Et tu es bien sûr que la fenêtre qui s'est ouverte est celle de l'appartement de ma fille?

WILHEM. Ah! ça, je le jure devant votre altesse!

LE GRAND-DUC. Et quelle a été ton idée?

WILHEM. Que c'était, sauf vot' respect, quelques honnêtes voleurs qui s'entendiont avec quelques femmes de chambre, et qui s'introduisiont la nuit pour voler dans ces riches appartements.

LE GRAND-DUC. C'est aussi la vérité, et tu avais raison.

WILHEM. Comment, j'avions raison! A la bonne heure; au moins avec lui ça va tout seul.

LE GRAND-DUC. Et tu n'as rien entendu?

WILHEM. Si fait!.. Au moment où l'on a passé près de moi, j'ons entendu des phrases que je n'ons pu comprendre.

LE GRAND-DUC. Mais encore?..

WILHEM. L'une des femmes disait à voix basse : *Ah! je ne crains que pour mon époux!*

LE GRAND-DUC, *à part.* Son époux!..

WILHEM. L'autre alors a dit : *Partout on peut nous voir; de quel côté prendrons-nous?* Et la première a répondu : *Par celui-ci, il n'y a que mon père.*

LE GRAND-DUC, *à part.* Grand Dieu!

WILHEM, *continuant. Et il vaut mieux tomber entre les mains de mon père que dans celles des autres.*

LE GRAND-DUC, *avec émotion.* Elle a dit cela?

WILHEM, *tirant de sa poche un ruban bleu.* Oui, Monseigneur; après je n'ai plus rien entendu. Au bout de quelques instants la croisée s'est refermée, et c'est en me relevant que j'ai aperçu sur la neige ce brimborion de ruban dont j'avais envie de ne pas parler, parce que cela ne faisait rien à la chose.

LE GRAND-DUC, *prenant le ruban et le regardant.* Une croix de diamant!.. l'ordre de Neubourg!.. serait-ce le prince! Quelle idée!.. Cependant cet ordre dont il est ordinairement décoré, et que lui seul dans ma cour a le droit de porter...

—

SCÈNE VI.

Les précédents, MADEMOISELLE DE WEDEL.

LE GRAND-DUC. Ah! c'est vous, baronne. (*A Wilhem.*) Retire-toi, et sur ta tête ne parle à personne de ce que tu m'as dit.

WILHEM. Votre altesse peut être tranquille. (*A part.*) Si on m'y rattrape maintenant!.. Je verrais bien emporter le château que je ne dirions rien. (*Il sort.*)

—

SCENE VII.

LE GRAND-DUC, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Linsberg m'a tout confié... Tâchons de savoir si l'on a des soupçons. (*Haut.*) Je venais de la part de la princesse demander des nouvelles de votre altesse.

LE GRAND-DUC. Je vous remercie, j'allais faire prier ma fille de passer chez moi; car j'ai à lui parler, et surtout à vous, baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Grand Dieu! quel ton sévère!

LE GRAND-DUC, *lentement.* Il est un mystère que je n'ai encore pu pénétrer.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part, avec joie.* Il ne sait rien.

LE GRAND-DUC. Et j'attends de vous... Eh mais! qui vient nous interrompre?

—

SCENE VIII.

Les précédents, LE PRINCE DE NEUBOURG.

LE PRINCE. C'est moi, Monseigneur, qui venais demander à votre altesse un moment d'audience. (*Bas, à mademoiselle de Wedel.*) Vous voyez que je tiens ma parole.

LE GRAND-DUC. Je suis prêt à vous entendre. (*Il fait signe à mademoiselle de Wedel de se retirer.*)

LE PRINCE, *la retenant.* Non; mademoiselle de Wedel peut rester.

LE GRAND-DUC. Je crois en effet que sa présence nous sera nécessaire. (*Au prince.*) D'abord je dois vous rendre cette croix de diamant qui vous appartient, et qu'un de mes jardiniers a trouvée ce matin sur le lac glacé. Vous devez me comprendre?

LE PRINCE. Non, cette décoration ne m'appartient pas : c'est celle que j'ai donnée hier à M. de Linsberg.

LE GRAND-DUC, *vivement.* Comment? M. de Linsberg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* L'imprudent!

LE PRINCE. Et aujourd'hui de grand matin je lui en avais envoyé le brevet. Mais M. de Linsberg n'était pas chez lui, et ses gens ont même assuré qu'il n'y avait point passé la nuit.

LE GRAND-DUC, *à part.* Grand Dieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL, *à part.* Tout est perdu.

LE PRINCE, *les regardant d'un air étonné.* Eh bien! qu'est-ce? Qu'y a-t-il donc? ai-je eu tort d'honorer un brave et fidèle serviteur?

LE GRAND-DUC. Vous avez raison; le devoir d'un prince est de récompenser la fidélité, et de punir la trahison. Mais je vous en prie, plus tard nous reprendrons cet entretien. Dans ce moment j'ai besoin d'être seul.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *prête à se retirer, regardant le grand-duc d'un air suppliant.* Ah! Monseigneur!

LE GRAND-DUC. Laissez-moi, baronne, retirez-vous dans cet appartement, et n'en sortez point sans mes ordres.

MADEMOISELLE DE WEDEL. J'obéis. (*A voix basse, au prince.*) Ah! qu'avez-vous fait! (*Elle sort.*)

LE PRINCE, *la regardant avec surprise.* Je n'y conçois rien. Mais je vois que, suivant mon habitude... Allons, suivons mademoiselle de Wedel, et avant de connaître ma faute cherchons du moins les moyens de la réparer. (*Il salue le grand-duc et sort.*)

—

SCENE IX.

LE GRAND-DUC, *seul.* Plus de doute c'est Linsberg, marié secrètement?.. Les ingrats! c'est donc ainsi qu'ils reconnaissent mes bienfaits! (*Avec colère.*) Je me vengerai! (*S'arrêtant avec douleur.*) Mais de qui? et comment? le mal n'est-il pas irréparable? N'importe, leur faute ne restera pas impunie; ils trembleront du moins sur les suites que pouvait avoir leur coupable imprudence! Oui, ma vengeance ne durera qu'un instant, mais elle sera terrible; elle sera égale à leur crime! (*Se retournant et apercevant la princesse.*) C'est ma fille! (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! (*Au domestique.*) Cherchez M. de Linsberg, et qu'il vienne me parler à l'instant.

—

SCENE X.

LE GRAND-DUC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE. Je ne voyais pas revenir mademoiselle de Wedel; et j'étais d'une inquiétude... Votre altesse a-t-elle bien reposé?

LE GRAND-DUC, *sans lui répondre, la prend par la main, et l'amène lentement au bord du théâtre.* J'ai senti, d'après notre conversation d'hier, que j'avais des reproches à me faire.

LA PRINCESSE. Vous, des reproches!

LE GRAND-DUC. De très-grands. Cette nuit tu voulais en vain me le cacher. J'ai vu que, malgré ton obéissance, ton mariage avec le prince de Neubourg te rendrait malheureuse; et tu sais si jamais j'ai voulu ton malheur.

LA PRINCESSE. Ah! mon père!

LE GRAND-DUC. Calme-toi, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Apprends donc que depuis longtemps je te cachais un secret important, un secret d'où dépend mon bonheur. Je vois ton étonnement; c'était mal à moi, je le sens... A qui devais-je ma confiance, si ce n'était à ma fille, à mon amie? (*Apercevant Linsberg qui entre.*) Ah! vous voilà, Ernest! Approchez, vous n'êtes pas étranger à notre conversation.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE. Grand Dieu! que va-t-il me dire?

TRIO.

LE GRAND-DUC, *prenant la main de la princesse.*
Je veux savoir si dans ton cœur
Ernest eut jamais quelque place?

LA PRINCESSE.
Que dites-vous?

M. DE LINSBERG.
Ah! Monseigneur, de grâce...

LE GRAND-DUC.
Réponds.

LA PRINCESSE.
J'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

LE GRAND-DUC, *à M. de Linsberg, lui prenant aussi la main.*
N'avez-vous pas, à votre tour,
Un peu d'amitié pour ma fille?

M. DE LINSBERG.
Ah! pour votre auguste famille
Vous connaissez mon respect, mon amour.

LE GRAND-DUC.
Que je rends grâce au sort prospère!
Tous deux apprenez un mystère
Que personne ne soupçonnait :
Écoutez-moi.

LA PRINCESSE.
Nous écoutons, mon père.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.
Ah! je vois leur trouble secret.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.
Mais quel peut être son secret!

LE GRAND-DUC.
Ernest, je t'ai chéri de l'amour le plus tendre;
Je t'ai comblé de mes faveurs :
Tant de bienfaits et tant d'honneurs
A ton cœur n'ont-ils rien fait comprendre?

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.
Ah! grand Dieu! quel soupçon m'agite malgré moi!
D'où vient qu'en l'écoutant mon cœur frémit d'effroi?

LE GRAND-DUC.
Inconnu dans ma cour, sans parents, sans naissance,
Tous ces soins paternels donnés à ton enfance,
Tout ne vous dit-il pas?..

LA PRINCESSE.
Achevez.

M. DE LINSBERG.
Je frémis.

LE GRAND-DUC.
Que Linsberg m'appartient; que Linsberg est mon fils.

M. DE LINSBERG.
Votre fils!

(*La princesse pousse un cri et se jette aux genoux de son père, M. de Linsberg se cache la tête entre les mains. Le grand-duc les regarde un instant en silence, puis souriant avec bonté il leur prend la main et les relève lentement.*)

LE GRAND-DUC.
D'où vient l'effroi qui vous agite?
Louise, Ernest, mes enfants, levez-vous.

LA PRINCESSE.
Votre fils!

LE GRAND-DUC.
Et pourquoi cette frayeur subite?
Sans doute il est mon fils, puisqu'il est ton époux.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.
O ciel! que dites-vous?
O céleste Providence!
Tu nous rends l'innocence
Ainsi que le bonheur!

LE GRAND-DUC.
Oui, calmez votre frayeur,
Je savais tout le mystère.
Ingrats, vous redoutiez un père
Qui se venge en vous unissant.

ENSEMBLE.
O clémence! ô bonté tutélaire!
Et que notre crime était grand!
Hélas! nous redoutions un père
Qui se venge en nous unissant.

LE GRAND-DUC.
On vient; silence!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARQUIS DE VALBORN, MADEMOISELLE DE WEDEL, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, TOUTE LA COUR.

LE GRAND-DUC. Mes amis, j'ai voulu que vous fussiez les premiers à offrir vos hommages à l'époux de ma fille.

LE MARQUIS. Ce sera pour nous un véritable bonheur. (*Bas, à la comtesse.*) Enfin, voilà le mariage déclaré.

LE GRAND-DUC, *prenant M. de Linsberg par la main.* Vous pouvez donc faire vos compliments à M. le comte de Linsberg, à mon gendre.

LE MARQUIS. O ciel! serait-il possible?

LA COMTESSE. Et que dira le prince de Neubourg?

LE PRINCE, *qui est entré pendant les derniers mots du grand-duc.* Très-bien, Monseigneur; très-bien. Instruit de la vérité par mademoiselle de Wedel, je venais vous rendre votre parole, et solliciter pour eux. La clémence de votre altesse a rendu ma démarche inutile.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *bas, au prince.* C'est égal; je suis très-contente

LE PRINCE, *à M. de Linsberg, en lui tendant la main.* Prince, je vous offre mes félicitations et mon amitié; mais je ne vous prendrai plus pour mon secrétaire.

M. DE LINSBERG. Quoi! Monseigneur, vous saviez...

LE PRINCE. Vous ne pouviez pas faire autrement, c'est moi qui ai eu tort; aller justement m'adresser au mari! Vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai? et, pour me le prouver, vous daignerez travailler à mon mariage, et parler en ma faveur à mademoiselle de Wedel; à moins qu'en vous en priant je ne fasse encore une imprudence.

MADEMOISELLE DE WEDEL, *souriant.* Cela se pourrait bien.

CHŒUR FINAL.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Désormais à la cour
Les plaisirs, la tendresse
Vont fixer leur séjour.

FIN DE LA NEIGE



ROGER, BAPTISTE. Dépêchons, — Travaillons. — Acte 2, scène 6.

LE MAÇON

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 3 mai 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LÉON DE MÉRINVILLE.
IRMA, jeune Grecque.
ROGER, maçon.
BAPTISTE, serrurier.
HENRIETTE, sœur de Baptiste et femme de Roger.
ZOBEIDE, compagne d'Irma.
MADAME BERTRAND leur voisine.
USBECK, RICA, } esclaves turcs de la suite de l'ambassadeur.
UN GARÇON DE NOCE.
ESCLAVES TURCS.
OUVRIERS ET HABITANTS DU FAUBOURG.

La scène se passe à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les environs d'une barrière extérieure de Paris; à gauche, une guinguette; au fond la barrière.

—

SCENE PREMIERE.

BAPTISTE, ROGER, HENRIETTE, MADAME BERTRAND *sortant de la guinguette, à gauche du spectateur, et allant recevoir le chœur d'amis et de parents qui arrivent par la droite.*

INTRODUCTION.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Il faut se divertir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

BAPTISTE.

Ce n'est pas comme chez les grands,
Où l'on se marie

En cérémonie.
Le vrai bonheur, les bons enfants,
Sont aux noces des pauvres gens.

ROGER, *à Henriette.*
Te voilà donc ma femme!

HENRIETTE.
Te voilà mon mari!

ROGER.
Que j'en ai d' joi' dans l'âme!
Enfin tout est fini.

MADAME BERTRAND, *à part.*
Faut-il donc qu'elle soit sa femme!
C' n'est pas ma faute, Dieu merci.

ENSEMBLE.

ROGER ET HENRIETTE.
Quel bonheur! quelle ivresse!
Et quel doux avenir!
Oui, pour nous la richesse
Ne vaut pas le plaisir!

MADAME BERTRAND.
En voyant leur tendresse,
Le dépit vient m' saisir.
Ah! pour eux quelle ivresse!
L'amour vient d' les unir.

BAPTISTE ET LE CHOEUR.
Quel bonheur! quelle ivresse!
Il faut se divertir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

BAPTISTE, *passant entre Roger et Henriette.*
Allons, enfants,
Assez d' caresses,
Assez d' promesses,
Vous v'là mariés, vous aurez l' temps.
Tandis qu'à table,
Les grands parents
Font là-dedans
Un bruit du diable,
Danseurs joyeux,
Viv' la cadence!
En avant deux!

MADAME BERTRAND.
Un' contredanse, c'est ennuyeux,
Un' ronde nous conviendrait mieux :
Et puis, ça plaît à tout le monde.

ROGER.
C'est bon; sans me faire prier,
Moi je vais vous chanter la ronde,
La ronde du bon ouvrier.

RONDE.

PREMIER COUPLET.
Bon ouvrier, voici l'aurore
Qui te rappelle à tes travaux;
Ce matin, travaillons encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage;
Pour l'abréger on le partage.
A ton aide chacun viendra.
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

DEUXIÈME COUPLET.
Bon ouvrier, voici l' dimanche :
Ce jour-là tout est oublié;
Quelle gaîté naïve et franche!
Trinquons ensemble à l'amitié!
M' laisser boir' seul est un outrage,
Mais pour partager mon ouvrage
Et la bouteille que voilà,
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

TROISIÈME COUPLET.
Bon ouvrier, quand la tendresse
De l'hymen te fait une loi;
Lorsqu'à ta gentille maîtresse
Tu donnes ton cœur et ta foi,
Prends garde, ne sois point volage,
Si tu négliges ton ouvrage,
Un autre te remplacera;
Du courage,
En ménage,
Les amis sont toujours là.
(*On danse.*)

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN GARÇON TRAITEUR, *sortant de la maison.*

LE GARÇON.
Messieurs, dans la salle on demande
La mariée.

ROGER.
Ah! qu'on attende!

HENRIETTE.
Non, Roger, j'y cours de ce pas.

ROGER.
Ma p'tit' femm', je ne te quitt' pas.

MADAME BERTRAND.
Ah! quel ennui! toujours ensemble!
De dépit ils me font mourir.

BAPTISTE.
Venez, vous autres; il me semble
Qu'après la dans' faut s' rafraîchir.

ENSEMBLE.
Quel bonheur! quelle ivresse!
Et quel doux avenir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

(*Ils entrent tous dans l'auberge à gauche Madame Bertrand et Baptiste restent seuls en scène.*)

—

SCENE III.

BAPTISTE, MADAME BERTRAND.

BAPTISTE, Eh bien! madame Bertrand, vous ne rentrez pas dans le grand salon?

MADAME BERTRAND. Oui, un grand salon de cent couverts, où, ce matin au déjeuner, nous ne pouvions pas tenir soixante! Ah! quelle réunion! quelle société! Un tapage à ne pas s'y reconnaître! Et puis M. Roger, votre beau-frère, qui est toujours à parler bas à sa femme ou qui cherche à l'embrasser : ah! fi! c'est commun! c'est bourgeois.

BAPTISTE. Vous voilà, madame Bertrand! parce que vous êtes la plus riche marchande de plâtre du quartier, et que vous ne voyez que la haute société du faubourg Saint Antoine, ça vous rend fière et difficile; mais nous autres, nous sommes de simples artisans qui n'y faisons pas tant de façons! je suis un maître serrurier qui n'ai rien; je donne ma sœur Henriette à un brave et honnête maçon qui n'a pas grand'chose; voilà qui est convenable, il n'y a pas de mésalliance. Et puis, dites donc, madame Bertrand, un maçon et un serrurier... nous ferons à nous deux une bonne maison.

MADAME BERTRAND. Voilà encore vos plaisanteries?

BAPTISTE. Ah! dame! pour ce qui est des plaisanteries, on les fait comme on peut. Je n' sommes pas des académiciens; je célèbre la noce de ma sœur hors barrière, parce que le vin coûte moins cher, et que c'est moi qui paie. Nous sommes un peu nombreux, et on était serré à table : il n'y a pas de mal, c'est que nous avons des amis. Et quant à la tenue de Roger avec ma sœur, s'il est amoureux de sa femme, ne voulez-vous pas qu'il prenne quelqu'un pour le lui dire? Je ne sais pas comme ça se pratique dans les noces de grands seigneurs; mais nous autres artisans, nous faisons l'amour nous-mêmes, entendez-vous, madame Bertrand.

MADAME BERTRAND. Eh! mon Dieu! vous me dites cela d'un ton... Croyez-vous, monsieur Baptiste, qu'on soit jalouse du bonheur de votre sœur?

BAPTISTE. Eh mais! qu'y aurait-il d'étonnant? Roger

était votre premier garçon; vous aviez un faible pour lui; et sans l'amour qui le tenait pour Henriette, il serait à l'heure qu'il est propriétaire de votre main et de votre fortune; du moins c'est ce qu'on dit dans le quartier.

MADAME BERTRAND. Voyez-vous les caquets et les mauvaises langues! On pourrait supposer que j'ai eu pour lui des préférences! D'abord, monsieur Baptiste, vous devez vous rappeler que je vous en ai toujours dit du mal.

BAPTISTE. C'est vrai, mais ça ne prouve rien; parce que vous en dites de tout le monde, même de vos amis.

MADAME BERTRAND. Ah! j'en dis de tout le monde! je ne vous ai pourtant pas encore fait part de mes soupçons sur le beau mariage que vous venez de faire. N'avez-vous pas raconté à table, tout à l'heure, que Roger avait apporté en dot une cinquantaine de louis, et que c'était cela qui vous avait décidé à lui donner votre sœur?

BAPTISTE. C'est vrai.

MADAME BERTRAND. Eh bien! vous, monsieur Baptiste, qui êtes d'ordinaire si timide, si défiant, pour ne pas dire si poltron; car, grâce au ciel, vous avez peur de tout, et la crainte de vous compromettre vous ferait faire toutes les sottises du monde.

BAPTISTE. Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc à me dénoncer et à m'attaquer? est-ce que je suis le marié?

MADAME BERTRAND. Savez-vous seulement comment ces cinquante louis sont arrivés à Roger? où les a-t-il acquis? où les a-t-il gagnés? ce n'est pas chez moi; car il y a huit jours, quand il est sorti, il n'avait rien.

BAPTISTE. Au fait, c'est étonnant.

MADAME BERTRAND. Et ça ne vous a pas donné d'inquiétudes?

BAPTISTE. Pas, du moins jusqu'à présent; mais voilà que ça me prend. Ces cinquante louis qui lui sont arrivés tout à coup, sans qu'on sache comment... Et si cette aventure-là vient aux oreilles du prévôt des marchands, ou de M. le lieutenant civil, je puis être compromis, non pas certainement que Roger ne soit un brave garçon, et moi aussi; mais je vous le demande, qu'est-ce que ça signifie de venir me donner ces idées-là, aujourd'hui qu'il est mon beau-frère?

MADAME BERTRAND, *avec volubilité.* Écoutez donc, c'était dans votre intérêt; mais si ça vous contrarie, mettez que je n'ai rien dit, et parlons d'autre chose. Vous n'avez pas oublié que demain, mon voisin, vous venez dîner chez moi, et je vous promets un beau spectacle. Vous savez que ma maison touche à l'hôtel de cet ambassadeur étranger, ce vilain Turc qui, quand il sort, fait courir après sa voiture tous les petits garçons du faubourg; eh bien! on dit que demain il doit partir avec ses mamamouchis. Le cortége sera superbe; et on m'avait déjà proposé de me louer mes fenêtres; mais, Dieu merci, je suis au-dessus de cela; et nous jouirons du coup d'œil, moi et ma société.

BAPTISTE, *à part.* Est-elle bavarde! (*Ils continuent à parler bas.*)

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, *sortant par la gauche, et suivi d'un domestique.*

LÉON. C'est bien, je n'irai pas plus loin.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, faudra-t-il que la voiture vous attende?

LÉON. Non; rentrez sans moi dans Paris. Je donne congé à mes gens pour toute la soirée. (*Regardant sa montre.*) Je suis parti de la campagne à six heures. Dans mon impatience, j'ai pressé mes chevaux, croyant que je n'arriverais jamais, et me voilà une heure au moins en avance.

MADAME BERTRAND, *à Baptiste, regardant dans la coulisse.* Regardez donc cette belle voiture qui s'éloigne.

BAPTISTE. Et quel est ce jeune seigneur qui vient à nous?

MADAME BERTRAND. Je ne le connais pas.

BAPTISTE. Ni moi non plus. Comme il nous regarde! Si c'était quelque observateur, quelque agent de M. Lenoir? Depuis ce que vous m'avez dit, je me défie de tout le monde.

LÉON. Mes amis, quelle est cette barrière?

MADAME BERTRAND. C'est celle de Charenton.

LÉON, *montrant la droite.* Et voilà le chemin le plus court pour me rendre à la porte Saint-Antoine?

BAPTISTE. Oui, Monsieur; tout droit jusqu'à une grande maison en pierre avec des colonnes. C'est celle de ce seigneur turc dont on parle tant dans le quartier, un méchant homme, à ce que l'on dit.

MADAME BERTRAND. Un mécréant qui n'a ni foi ni loi, et qui dernièrement a fait tuer un de ses esclaves, parce qu'il avait cassé une tasse de porcelaine.

LÉON. Ah! ah! c'est par là qu'est son hôtel?

BAPTISTE. Oui, Monsieur; là vous tournerez à main droite, et vous vous trouverez dans la grande rue qui conduit à la Bastille.

LÉON. Je vous remercie, mes amis, et vous demande pardon de vous avoir dérangés.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *sortant de la guinguette.* Eh bien! madame Bertrand, eh bien! mon beau-frère! que faites-vous donc là? on se partage la jarretière de la mariée.

LÉON, *regardant Roger.* Eh mais!... que vois-je?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ROGER.

Quoi! Monsieur, est-ce vous que je rencontre ici?

LÉON, *courant à Roger et l'embrassant.*

Je ne me trompe pas! c'est lui-même; c'est lui!

BAPTISTE.

Ils s'embrassent tous deux!

MADAME BERTRAND.

Quel est donc ce mystère?

ENSEMBLE.

ROGER, LÉON.

O hasard tutélaire!
Quel moment pour mon cœur!
Le ciel qui m'est prospère
Me rend mon bienfaiteur.

MADAME BERTRAND.

Quel est donc ce mystère?
Il connaît ce seigneur,
Tout lui devient prospère,
Tout lui porte bonheur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Quoi! ce jeune seigneur
Embrasse mon beau-frère!
Ah! pour nous quel bonheur!

BAPTISTE.

Mais comment donc se peut-il faire,
Que vous vous connaissiez tous deux?

ROGER, *bas.*

Taisez-vous donc, mon cher beau-frère,
Vous le saurez.

LÉON.

Non pas, je veux
Devant vous proclamer moi-même
Ce que je dois à son secours.

ROGER.

Que dites-vous?

BAPTISTE.

Bonheur extrême!

LÉON.

Oui, c'est lui qui sauva mes jours.

AIR.

Occupé d'une image chère,
Et bercé par un doux espoir,
Non loin de ce lieu solitaire,
En secret j'errais l'autre soir,
Lorsqu'à mes yeux, dans la nuit sombre,
Des meurtriers s'offrent soudain.
Surpris, accablé par le nombre,
Je voulais résister en vain.
Le sort trahissait ma vaillance,
Quand tout à coup, dans le lointain,
Pour ranimer mon espérance,
Je crois entendre ce refrain:

Du courage,
Du courage,

Les amis sont toujours là.
C'était lui ! le voilà!

ROGER.

Je revenais de l'ouvrage,
Et mes armes sur le dos,
Je revenais de l'ouvrage
Pour goûter un doux repos.
Pensant à mon mariage,
Et pour abréger mon voyage,
Je marchais en chantant,
Gaîment,
Tra, la, la, la...
Quand je crois entendre des cris,
Et je vois ce brave jeune homme
Qui se défendait, Dieu sait comme,
Quoiqu'il fût tout seul contre six.

LÉON.

Près de moi soudain il s'élance.

ROGER.

Son exemple me donn' du cœur.

LÉON.

Déconcerté par sa présence,

ROGER.

Intimidé par sa valeur,

LÉON.

L'ennemi s'enfuit en silence.

ROGER.

Nous restons maîtr's du champ d'honneur.

LÉON.

Mais croirez-vous qu'avec mystère,
Mon sauveur s'obstine à me taire
Son nom, son adresse? oui, vraiment!
A peine puis-je, en l'embrassant,
Lui glisser, et sans qu'il s'en doute,
Le peu d'or que j'avais sur moi.
Il s'éloigne, je l'aperçoi
Qui gaîment s'était mis en route;
Et seulement dans le lointain
J'entendais encor ce refrain :
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

BAPTISTE, *à madame Bertrand.*

Pour la famill' quel avantage,
D'avoir un frèr' comm' celui-là!

ENSEMBLE.

ROGER ET LÉON.

O hasard tutélaire!
Quel moment pour mon cœur!
Le ciel qui m'est prospère
Me rend mon bienfaiteur!

MADAME BERTRAND ET BAPTISTE.

Voilà donc ce mystère!
Tout lui porte bonheur;
Par un destin prospère
Il trouve un protecteur!

MADAME BERTRAND, *à Léon qui a eu l'air de l'interroger pendant la ritournelle du morceau.* Oui, Monsieur : Roger, un maçon, faubourg Saint-Antoine. (*Léon tire un calepin de sa poche et écrit. Pendant ce temps madame Bertrand passe de l'autre côté du théâtre, à la droite de Baptiste.*)

BAPTISTE. C'est donc ainsi qu'il s'est trouvé propriétaire de cinquante louis?

ROGER. Oui, sans doute; et c'est à Monsieur que je dois mon mariage; car jusque-là, malgré notre amitié, tu me refusais ta sœur. Mais à la vue de ma nouvelle opulence...

BAPTISTE. Écoute donc, mon ami, c'est tout naturel : tu as changé de fortune, et j'ai changé d'idée; ça arrive tous les jours comme cela. (*Bas, à madame Bertrand.*) Vous voyez bien, madame Bertrand, avec vos conjectures!

MADAME BERTRAND. J'avais peut-être tort : à coup sûr, il y avait quelque chose; et même maintenant encore ça n'est pas clair. Car qu'est-ce que ce monsieur allait faire la nuit le long des boulevards neufs?.. (*On entend un bruit dans l'intérieur de l'auberge.*) A la santé des mariés!

BAPTISTE. Entendez-vous? moi qui suis le beau-frère, il n'est pas convenable que l'on boive sans moi. Venez-vous, madame Bertrand?

MADAME BERTRAND. Oui, sans doute, d'autant plus que ces messieurs ont probablement des secrets à se communiquer. Je suis pour ce que j'en ai dit : il y a là-dessous quelque mystère, et ça n'est pas naturel. (*Elle entre dans l'auberge avec Baptiste.*)

—

SCENE VI.

LÉON, ROGER.

LÉON. Je connais donc maintenant quel est mon bienfaiteur! Grâce au ciel, tu ne peux plus m'échapper; et demain, mon cher Roger, tu auras de mes nouvelles.

ROGER. Je dois tout à vos bontés; Je vous dois ma femme, celle que j'aime; je ne veux rien de plus

LÉON. Non pas, je suis encore ton débiteur; quoique grand seigneur, je tiens à payer mes dettes, et nous nous reverrons.

ROGER. Quoi! vous nous quittez déjà! Si j'osais vous demander une grâce!

LÉON. Qu'est-ce? parle vite.

ROGER. Je sais que vous êtes bien au-dessus de pauvres artisans tels que nous; mais si j'en crois mon cœur, le vôtre doit être bon et généreux : c'est à vous que je dois mon mariage; et si j'osais vous prier de vouloir bien rester ce soir à la noce; c'est la seule faveur que je vous demande, je n'en veux pas d'autres.

LÉON. Que dis-tu?

ROGER. Ça nous portera bonheur à moi et à ma femme; vous verrez comme elle est jolie, et combien je l'aime. Et peut-être vous-même, Monseigneur, trouverez-vous quelque plaisir à voir les heureux que vous avez faits.

LÉON. Tu as raison; une telle soirée m'eût charmé. Mais, mon pauvre garçon, pour la première chose que tu me demandes; je suis obligé de te refuser.

ROGER, *avec douleur.* Je vous demande pardon de mon indiscrétion.

LÉON. Crois-tu que ce soit par fierté? non, mon ami; tu me connais mal. Mais celle que tu vas épouser, tu l'aimais, tu en étais amoureux; alors tu me comprendras sans peine. Apprends donc que, ce soir, dans quelques moments, on m'attend; et pour un tel rendez-vous je sacrifierais ma fortune et ma vie.

ROGER. Que dites-vous! quelque danger menace-t-il vos jours?

LÉON. Non, je ne le pense pas; mais il est des idées, des pressentiments dont on ne peut se rendre compte.

ROGER. O ciel! je devine maintenant; et quand, l'autre semaine, je vous ai rencontré, vous veniez d'un pareil rendez-vous.

LÉON. Peut-être bien.

ROGER. Ces meurtriers étaient des gens de la maison, apostés pour vous attendre.

LÉON, *souriant.* Oui, d'excellents domestiques, qui, quand on leur commande, ne raisonnent jamais; et si tu les connaissais comme moi, tu verrais que ces pauvres diables ne pouvaient faire autrement.

ROGER. Et vous vous exposez encore à un péril semblable?

LÉON. Qu'importe? (*A part, montrant une lettre ployée.*) Abdalla est parti, Irma va m'attendre, et je pourrais hésiter!

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE. Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc? de tous les côtés on demande le marié, on ne sait ce qu'il est devenu, et Monsieur est là à causer bien tranquillement, pendant que j'étais d'une inquiétude...

LÉON. Je devine, c'est là ta femme.

HENRIETTE. Oui, Monsieur; et ce n'est pas bien à vous de venir ainsi déranger mon mari; vous êtes cause que j'ai brouillé deux contredanses, parce que je regardais toujours par la fenêtre si c'était bien avec un monsieur qu'il causait; et quand il faut danser là-bas, et être ici, ça ne va pas du tout.

ROGER. C'est qu' voyez-vous, par caractère, ma femme est un peu jalouse.

HENRIETTE. Oui, Monsieur; je ne m'en défends pas.

LÉON. C'est moi seul qui suis coupable; pardon, Mademoiselle.

HENRIETTE, *d'un air fâché.* Tiens, Mademoiselle!

LÉON, *souriant.* J'ai tort, je devais dire Madame.

HENRIETTE. A la bonne heure! ça n'est pas par fierté, mais ce mot-là me fait tant de plaisir à entendre! il y a si longtemps que je l'attendais! j'avais tant d'envie d'être appelée madame Roger! Madame Roger, c'est un beau nom; n'est-ce pas, Monsieur?

ROGER. Cette chère Henriette!

LEON. Ah! que vous êtes heureux! toi du moins, rien ne s'oppose à ton union; tu peux épouser celle que tu aimes... tu avais raison tout à l'heure; il n'est pas en mon pouvoir de rien ajouter à ton bonheur, mais je veux du moins, avant de vous quitter, faire mon cadeau à la mariée. (*Otant une bague de son doigt.*) Tenez, ma belle enfant.

HENRIETTE, *retirant sa main gauche qu'il veut prendre.* Oh! non, Monsieur, pas à cette main-là, c'est l'anneau que Roger m'a donné. En vous remerciant bien. (*A Roger.*) Vois comme il est brillant; mais c'est égal, j'aime mieux l'autre. (*Regardant son autre main.*) Mais rentrons dans la salle du bal, où l'on doit danser longtemps encore, car il n'est que neuf heures.

LEON, *vivement.* Neuf heures! vous en êtes bien sûre?

ROGER, *soupirant et regardant Henriette.* Oh! oui, Monsieur: il n'est que cela.

LEON. Adieu, mes amis; adieu, comptez sur moi. (*Revenant et leur prenant la main.*) Et si jamais nous étions séparés, si je ne devais plus vous revoir... Mais non, ne pensons pas à cela. Je vous reverrai. Adieu, Henriette; adieu, Roger: bonne nuit. (*Il sort par la droite.*)

—

SCENE VIII.

ROGER, HENRIETTE.

HENRIETTE. Il est gentil, ce seigneur-là!

ROGER. Vous êtes donc racommodée avec lui?

HENRIETTE. Sans doute; il a l'air d'avoir de l'amitié pour vous, ça fait que j'en ai pour lui. Mais où va-t-il donc comme cela?

ROGER. C'est un secret.

HENRIETTE. Ah! c'est un secret, c'est différent. Adieu, Monsieur. (*Elle fait quelques pas pour rentrer dans l'auberge. Roger la retient.*)

DUO.

HENRIETTE.
Je m'en vas!
On nous attend là-bas.

ROGER, *la retenant.*
Tu t'en vas,
Tu ne m'écoutes pas?

HENRIETTE, *restant.*
Que vouliez-vous me dire?

ROGER.
Que pour toi je soupire,
Et que ce nom d'époux
A mon cœur est bien doux!
Oui, pour toujours je t'aime;
Mais dis-le-moi de même.

HENRIETTE.
Laissez-moi! Je m'en vas,
N'arrêtez pas mes pas.

ROGER.
Mais songe que peut-être
J'aurais le droit ici
De te parler en maître,
Car je suis ton mari.

HENRIETTE, *faisant la révérence.*
Aussi je vous honore!

ROGER.
Si de me fuir encore
Tu m'oses menacer,
Je m'en vais t'embrasser.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Je m'en vas!
On nous attend là-bas.

ROGER, *l'embrassant.*
Tu t'en vas,
Tu ne m'écoutes pas.

ROGER, *à voix basse, montrant le salon de l'auberge.*
Ils vont à cette danse
Rester jusqu'à demain;
De ce bal qui commence
Attendrons-nous la fin?

HENRIETTE.
Monsieur, que dites-vous?

ROGER.
Mais, je dis qu'un époux,
Sans redouter le blâme,
Peut enlever sa femme.

HENRIETTE.
Au salon on m'attend,
Et j'y dois reparaître.

ROGER.
Soit, mais pour un instant;
Et puis discrètement
Tu peux bien disparaître.

HENRIETTE.
O ciel! y pensez-vous?
Vous voulez que je sorte ..

ROGER.
Là-bas, par l'autre porte,
Loin des regards jaloux,
Ici je vais t'attendre;
Daigne à mes vœux te rendre.
J'attendrai, n'est-ce pas?

HENRIETTE, *baissant les yeux.*
Je m'en vas!

ROGER, *la retenant.*
Pour m'attendre là-bas...

HENRIETTE.
Je m'en vas!
Ne me retenez pas?

ENSEMBLE.

ROGER.
A sa promesse
J'ajoute foi
Ah! quelle ivresse!
Elle est à moi!

HENRIETTE.
Point de promesse,
Non, laisse-moi,
Non, laisse-moi;
Je meurs d'effroi!

HENRIETTE.
Taisez-vous donc, car on vient, j'imagine.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; DEUX ÉTRANGERS, *enveloppés de manteaux, et sortant de la coulisse à droite.*

ROGER.
Eh oui! deux étrangers d'assez mauvaise mine.

HENRIETTE.
Leur aspect me fait peur!

ROGER.
As-tu peur avec moi?
Ne somm's-nous pas, comme eux, sur le pavé du roi?

PREMIER INCONNU.
Abdalla le commande: obéissons au maître.

DEUXIÈME INCONNU.
Si nous l'interrogions,
Il nous dirait peut-être...

PREMIER INCONNU.
Ce n'est pas ce que nous cherchons.
(*Ils sortent par la coulisse à gauche.*)

HENRIETTE, *se serrant contre Roger.*
Ils s'éloignent... Mais de leur vue
Je suis encore tout émue!

ROGER.
Tant mieux; car la frayeur te rapproche de moi.
Profitons du moment qui te livre à ma foi.

(*Madame Bertrand sort en ce moment de l'auberge, et reste au fond à les écouter.*)

N' rentre pas au salon; restons seuls à nous-mêmes.

HENRIETTE.

Quoi! vous voulez...

ROGER.

Oui, si tu m'aimes.

HENRIETTE.

Ce n'est pas bien de fuir ainsi,
Mais j'obéis à mon mari.

(*Madame Bertrand rentre dans l'auberge pour prévenir les gens de la noce.*)

ENSEMBLE.

Tout nous sourit :
Partons sans bruit,
A l'ombre de la nuit.

(*Roger prend le bras d'Henriette, et il veut sortir par le fond, lorsqu'ils sont arrêtés par les gens de la noce qui sont sortis de l'auberge pendant l'ensemble précédent.*)

—

SCENE X.

ROGER, HENRIETTE, BAPTISTE, MADAME BERTRAND *et toute la noce sortent de l'auberge.*

CHŒUR, *gaiement.*

Arrêtez! arrêtez!.. il enlève sa femme!

BAPTISTE.

Au voleur! au voleur! il enlève sa femme!

MADAME BERTRAND.

Sans moi, Monsieur partait avec Madame;
Mais du complot on s'est douté.

ROGER, *à madame Bertrand, avec humeur.*

Ah! vous avez trop de bonté.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, BAPTISTE, MADAME BERTRAND.

Il s'enfuyait avec Madame :
Que par nous il soit arrêté;
Un époux enlever sa femme!
C'est un scandale, en vérité.

ROGER.

Quoi! je ne puis avec Madame
Me retirer en liberté?
Séparer un époux d' sa femme!
Ah! c'est terrible, en vérité.

HENRIETTE.

Ne peut-on, quand on est Madame
Suivre un époux en liberté?
Séparer un mari d' sa femme,
Ah! c'est terrible, en vérité.

MADAME BERTRAND.

Madam' semble contrariée.

HENRIETTE, *à part.*

De quoi se mêle-t-elle ici?

MADAME BERTRAND.

Il faut, c'est l'usage établi,
Que les parents mèn'nt la mariée.

BAPTISTE.

Et puis après vient le mari.

ROGER.

En attendant que veux-tu que je fasse!

BAPTISTE, *qui a déjà pris la main de sa sœur.*

Tiens, va chez le traiteur pour régler à ma place :
Nous compterons demain.

ROGER.

J'y cours, et je vous suis.
(*Il entre chez le traiteur.*)

BAPTISTE, *aux gens de la noce.*

Des époux gagnons le logis,
Et pour finir gaîment la fête,
Allons, les violons en tête,
En avant, marche, mes amis!

CHŒUR.

Quelle belle journée!
Que votre sort est doux!
Chantons la destinée
De ces heureux époux!

(*Les violons ouvrent la marche, Baptiste donne la main à sa sœur, le premier garçon de la noce à madame Bertrand. Dans ce moment, on voit paraître les deux inconnus, qui se tiennent dans le fond, et suivent des yeux la noce, qui défile et rentre dans Paris.*)

—

SCENE XI.

ROGER; LES DEUX INCONNUS, *l'arrêtant.*

(*Il sort de chez le traiteur, et noue les cordons de sa bourse de cuir. Après la sortie de Roger, le traiteur ferme sa porte et ses volets.*)

ROGER, *à la cantonade.*

C'est bon, c'est bon!
Gardez pour le garçon.
Courons, rejoignons-les sur l'heure.

PREMIER INCONNU, *se mettant devant lui et l'arrêtant.*

Camarade, un seul mot, rien de plus.

ROGER, *serrant sa bourse dans sa poche.*

Encor ces inconnus!

PREMIER INCONNU.

Enseignez-nous le nom et la demeure
D'un habile maçon et d'un bon serrurier.

(*En ce moment, deux autres hommes, enveloppés de larges manteaux, paraissent dans le fond, et se tiennent à portée d'entendre.*)

ROGER.

Un maçon! je le suis, connu dans le quartier.

LES DEUX INCONNUS, *à part.*

Pour nous, ô hasard favorable!

PREMIER INCONNU.

Veux-tu gagner beaucoup?

ROGER.

C'est toujours agréable.

DEUXIÈME INCONNU.

Eh bien! tu vas nous seconder.
(*Lui donnant une bourse.*)
Tiens, voilà de l'argent!

ROGER, *à part, prenant la bourse.*

C'est drôle... à leur figure
Moi j'aurais cru qu'ils allaient m'en d'mander!
(*Haut.*)
Que faut-il faire?

PREMIER INCONNU.

Viens!

ROGER.

A présent?

DEUXIÈME INCONNU.

Sans tarder.

ROGER, *lui rendant la bourse.*

Pour aujourd'hui! non parbleu, je vous jure :
C'est le jour de ma noce, et ma femme m'attend.
Reprenez vos écus; pour un million comptant,
Je n'irais pas dans ce moment!

PREMIER INCONNU.

Au contraire, tu vas nous suivre.

ROGER.

Croyez-vous me faire la loi?

DEUXIÈME INCONNU.

A l'instant même il faut nous suivre.

ROGER, *riant.*

Oh! vous vous trompez, je le voi.

PREMIER INCONNU.

Tu viendras! si tu tiens à vivre!

ROGER.

Je n'irai pas!

DEUXIÈME INCONNU.

Tu nous suivras.

TOUS LES DEUX, *lui prenant la main, et lui montrant un poignard.*

A l'instant même suis nos pas,
Ou bien redoute le trépas!

ENSEMBLE.

ROGER.

O ciel! je suis sans défense!
Rien n'est égal à ma fureur!

Faut-il céder sans résistance,
Quand je m'battrais de si bon cœur!

LES DEUX INCONNUS.

Allons, suis-nous sans résistance,
Et ne redoute aucun malheur;
Du silence, de la prudence,
Et calme une vaine fureur.

(Les deux inconnus entraînent Roger au fond du théâtre, où ils sont rejoints par leurs deux autres camarades. Ils disparaissent tous par la coulisse à gauche.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une grotte élégamment décorée et éclairée par plusieurs candélabres; une entrée au fond; à droite du spectateur, sur le premier plan, un banc de gazon; du même côté, sur le second plan, une ouverture fermée par une grande pierre mobile; à gauche, sur le premier plan, une table couverte de fleurs et de fruits, près d'un pilier en pierre ou en bois qui soutient la grotte.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRMA, ZOBÉIDE, *habillées à l'orientale.*

(Au lever du rideau, elles sont assises près de la table; derrière elles, plusieurs de leurs compagnes tiennent des harpes ou forment des danses.)

CHŒUR.

Un instant, mes sœurs,
Oublions nos peines;
Pour cacher nos chaînes,
Couvrons-les de fleurs.

ZOBÉIDE.

Beau ciel de la France!
Ta douce influence
Fait que l'espérance
Renaît dans nos cœurs.

ENSEMBLE.

Un instant, mes sœurs,
Oublions nos peines, etc.

ZOBÉIDE, *se levant.*

Oui, le repas du soir est pour nous terminé;
Mais l'heure du repos n'a pas encor sonné :
Irma, redis-nous, je t'en prie,
Cet hymne si touchant et ces accents d'amours.
De la Grèce, notre patrie,
Il nous rappelle les beaux jours.

IRMA, *se levant.*

CHANT GREC.

RÉCITATIF.

A sa jeune captive
Un musulman offrait son cœur;
Et Zelmire plaintive
Répondait au vainqueur.

PREMIER COUPLET

« Je suis en ta puissance,
Mais mon cœur est à moi;
Garde ton opulence,
Je garderai ma foi.
Ton or est inutile;
Nadir m'a su charmer!
Mourir m'est plus facile
Que vivre sans l'aimer! »

DEUXIÈME COUPLET.

Dans son fougueux délire,
Le farouche sultan
Vient de frapper Zelmire,
Qui tombe en répétant :
« Toi que mon cœur adore,
Toi qui m'as su charmer,
Mourir vaut mieux encore
Que vivre sans t'aimer! »

ZOBÉIDE.

Mais voici l'heure; il faut se retirer sans bruit;
Demain, notre maître l'a dit,
Demain nous quitterons la France.

TOUTES.

Retirons-nous en silence;
Bonsoir, à demain, bonne nuit.
(Elles sortent par le fond.)

SCENE II.

IRMA, ZOBÉIDE.

ZOBÉIDE. Eh quoi! Irma, tu ne suis point nos compagnes?

IRMA. Non, tu es ma meilleure amie; et avant de te quitter pour jamais, j'ai voulu te faire mes adieux.

ZOBÉIDE. Y penses-tu? lorsque demain au contraire nous allons partir avec l'ambassadeur. Tu ne sais donc pas qu'aujourd'hui même il est allé à Versailles recevoir du roi son audience de congé?

IRMA. Si vraiment, demain vous partirez; vous irez le rejoindre, mais sans moi.

ZOBÉIDE. O ciel!

IRMA. As-tu donc oublié qu'à notre retour l'hymen devait m'unir à Abdalla? Depuis le jour qu'il m'eut annoncé cette funeste nouvelle, un horrible désespoir s'empara de moi; et bientôt le mal qui me consumait m'eût conduite au tombeau; mais, alarmé de l'état où il me voyait, et ne pouvant quitter Paris, Abdalla me fit partir pour une campagne éloignée. Près de là, Zobéide, et dans un superbe château, habitait un jeune seigneur, un Français...

CANTABILE.

AIR.

A chaque instant sur mon passage
Il se trouvait;
Et dans l'absence, son image
Me poursuivait.
En écoutant si doux hommage,
Je soupirais;
Et sans connaître son langage,
Je l'entendais.

CAVATINE.

Si tu savais
Combien il m'aime,
Ah! tu dirais,
Comme moi-même :
Amour pour jamais!
Je perdais, en quittant la France,
Et son amour et l'espérance;
Mais brisant des fers odieux,
Il vient cette nuit en ces lieux.
Si par le sort je suis trahie,
Je sais qu'il y va de ma vie.
Mais...
Si tu savais
Combien il m'aime,
Ah! tu dirais,
Comme moi-même :
Amour pour jamais!

ZOBÉIDE. O ciel! et c'est cette nuit qu'il doit se rendre ici?..

IRMA. Oui, dans une heure : Ibrahim, mon esclave fidèle, l'attendra à la porte du jardin; Rica, un de nos compatriotes, est aussi dans nos intérêts. *(On entend un air de marche.)*

ZOBÉIDE. Ecoute : ce sont nos gardiens qui font leur ronde.

IRMA. Et bientôt après, ils iront se livrer au sommeil. Viens, Zobéide; et puissent mes prières et mon amitié te décider à me suivre! *(Elles sortent par le fond.)*

SCENE III.

USBECK, RICA, *habillés comme au premier acte;* CINQ OU SIX ESCLAVES, *habillés à la turque.*

(*Ils entrent par la droite.*)

USBECK. C'est bien. Tout est tranquille dans l'hôtel. En l'absence du maître, c'est à moi que vous devez obéir. Voici le firman qui vous transmet sa volonté.

RICA. C'est donc par ses ordres que nous avons pris aujourd'hui ces vêtements étrangers?

USBECK. Sans doute, pour n'être pas reconnus. (*Aux autres esclaves.*) Vous, allez revêtir les costumes que j'ai fait préparer; et que mes ordres soient fidèlement exécutés, car Abdalla récompense la fidélité et punit la trahison! Le sort d'Ibrahim doit vous l'apprendre. (*Les esclaves sortent par le fond.*)

—

SCENE IV.

USBECK, RICA.

RICA. Que dis-tu? Ibrahim, cet esclave grec?

USBECK. Il n'est plus.

RICA. O ciel, quel était donc son crime?

USBECK. Le maître l'avait condamné.

RICA. Et moi, Usbeck; moi, ton ami, s'il t'ordonnait ma mort?..

USBECK. J'obéirais.

RICA. Et si quelque jour il te demande ta tête?

USBECK. J'obéirais encore.

RICA. Dans le pays où nous sommes, Usbeck, on aurait peine à comprendre une pareille soumission.

USBECK. Ce sont des infidèles qu'il faut plaindre, car ils ne sont point éclairés par tes lumières du koran; ils ne connaissent point la voix du prophète.

RICA. J'en conviens; mais ils écoutent quelquefois celle de l'amitié.

USBECK. Crois-tu donc que j'y sois insensible? apprends que j'avais aussi des ordres pour toi.

RICA. Grand Dieu! que dis-tu?

USBECK. Irma avait gagné l'esclave Ibrahim; elle l'avait chargé de porter ce matin une lettre à un Français, un jeune seigneur de ce pays; et quand elle lui a remis ce billet, tu étais là, tu l'as vue.

RICA. Moi!

USBECK. Et tu n'en as rien dit!

RICA. Etais-je donc obligé de les trahir, de les dénoncer?..

USBECK. N'était-ce pas ton devoir? n'est-ce pas celui d'un esclave? L'arrêt allait être prononcé; grâce à mes priéres il a été suspendu; et c'est d'après ta maniére dont tu te conduiras aujourd'hui que notre maître te fera éprouver sa justice ou sa clémence.

RICA, *tremblant.* Usbeck, que faut-il faire?

USBECK. Dans quelques instants, et d'après le billet qu'on lui a laissé parvenir, ce jeune Français va se présenter à la porte du jardin.

RICA. Eh bien!

USBECK. Eh bien! tu le feras entrer, tu fermeras la porte sur lui, et alors...

RICA. O ciel! faudrait-il le frapper?

USBECK. Non, mais on vient: j'ai mes instructions, et je te donnerai les tiennes.

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER, ET PLUSIEURS ESCLAVES *en chapeaux à large bord et en manteaux.*

(*Ils entrent par le fond.*)

ROGER, *entrant et tenant un bandeau à la main.* Parlez, où me conduisez-vous?... (*Rica et les esclaves qui viennent d'amener Roger, ressortent par le fond.*)

USBECK. Peu t'importe, pourvu qu'il ne t'arrive rien de fâcheux. Jusqu'à présent ne t'ai-je pas tenu parole?

ROGER. C'est vrai! pendant deux heures, nous avons roulé dans une bonne berline bien suspendue; mais c'est égal, j'aime mieux aller à pied à ma guise que d'aller en voiture malgré moi.

USBECK. Sois tranquille; dans quelques heures on te reconduira de même jusqu'à ta porte.

ROGER. Je l'espère bien; car ma pauvre femme va être d'une inquiétude et d'une surprise... Je vous le demande, qui m'aurait dit ce matin que je passerais la nuit ici, lorsqu'au contraire, et selon toutes les probabilités?.. Enfin, voyons, dépêchons; et que ça finisse le plus tôt possible: qu'est-ce que vous voulez de moi!

USBECK. Tu vas d'abord (*Lui montrant l'ouverture du fond.*) murer l'entrée de cette grotte.

ROGER. Et à quoi bon!..

USBECK. Ça ne te regarde pas.

ROGER. Comme vous voudrez; mais il me faut des matériaux et des outils.

USBECK, *lui montrant le fond.* Tu trouveras là ce qui est nécessaire. Eh bien! que fais-tu là?

ROGER. Des réflexions: est-ce que cela n'est pas permis?

USBECK. Et quelles sont-elles?

ROGER. Que je suis dans un endroit suspect.

USBECK. Mets-toi à l'ouvrage et ne réplique pas.

ROGER. A la bonne heure! s'il y a là-dessous quelque machination, quelque construction diabolique, je suis le maçon, c'est vrai; mais vous êtes l'architecte, et vous répondez de tout. (*On entend en dehors.*) Messieurs, permettez...

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *que* DEUX ESCLAVES *amènent les yeux bandés.*

ROGER. Quelle est cette voix que je crois reconnaître?

BAPTISTE, *à qui on ôte son bandeau.* On m'a promis de ne pas me faire de mal.

ROGER, *à part.* O ciel! Baptiste, mon beau-frére!

USBECK. Rassure-toi, et ne tremble pas ainsi. Tu es serrurier?

BAPTISTE. Oui, sans doute, serrurier de mon état, et timide par caractère.

ROGER, *à part.* Et lui aussi! que veulent-ils faire d'un serrurier?

BAPTISTE. Je vous avoue que je n'ai pas l'habitude d'aller en journée à cette heure-ci. (*Il aperçoit Roger, qui est à l'autre bout du théâtre.*) Ah! mon Dieu! (*Roger lui fait signe de se taire.*)

USBECK. Qu'est-ce donc? d'où vient ce trouble?

BAPTISTE. Qui? moi! je suis dans mon état ordinaire, j'ai peur; et voilà tout.

USBECK, *lui montrant l'ouverture à droite du spectateur.* Tout à l'heure, tu vas préparer, là, en dehors, ce qu'il faut pour sceller cette pierre; tu as là du fer et des outils; mais auparavant (*Montrant le pilier à gauche.*) tu vas river ces chaînes.

BAPTISTE. Oui, Monsieur; ce ne sera pas long; il paraît que c'est une commande qui est pressée?

USBECK. Pas de réflexion.

BAPTISTE. Moi, d'abord, j'ai toujours eu à cœur de contenter mes pratiques, et dès que vous m'honorez de votre confiance...

USBECK. Il suffit: taisez-vous, et travaillez. (*Les esclaves qui avaient amené Baptiste sortent sur un geste d'Usbeck.*)

DUO.

(*Usbeck se promène au fond du théâtre, et de temps en temps reparaît à la porte du milieu. Roger a été prendre une pierre qu'il roule avec peine jusque vers le milieu du théâtre: il se met à la tailler, tandis que, de l'autre côté à gauche, Baptiste est occupé à river les chaines qui sont déjà attachées au pilier.*)

ENSEMBLE.

ROGER ET BAPTISTE.

Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.



HENRIETTE. Je m'en vas, — Ne me retenez pas. — Acte 1, scène 8.

Dépêchons,
Travaillons.
(*Usbeck disparaît un instant par la porte à droite. Ils se rapprochent et parlent à demi-voix.*)

BAPTISTE.
C'est toi que je retrouve!

ROGER.
Je te vois en ces lieux!

BAPTISTE.
Mais l'effroi que j'éprouve...

ROGER.
Peut nous perdre tous deux.

BAPTISTE.
Que crains-tu?

ROGER.
Rien encore.

BAPTISTE.
Moi, j'ai peur!

ROGER.
Je l' vois bien.

BAPTISTE, *montrant le fond.*
Qui sont-ils?

ROGER.
Je l'ignore.

BAPTISTE.
Où sommes-nous?

ROGER.
J' n'en sais rien.
(*Usbeck reparaît à la porte à droite. Ils se quittent et retournent chacun à leur ouvrage, en reprenant vivement.*)

ENSEMBLE.
Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.
Dépêchons,
Travaillons.
(*Usbeck s'éloigne. Ils se rapprochent et se parlent à voix basse, rapidement et presque ensemble.*)

ROGER.
J'étais seul dans la rue.

BAPTISTE.
Je r'venais au logis.

ROGER.
Quand soudain à ma vue...

BAPTISTE.
S' sont offerts deux bandits.
ROGER.
Ils m' demandent l'adresse...
BAPTISTE.
D'un habile ouvrier.
ROGER.
Me faisant la promesse...
BAPTISTE.
De richement m' payer.
ROGER.
Ils m'amènent...
BAPTISTE.
En ces lieux,
ROGER.
Un bandeau...
BAPTISTE.
Sur les yeux.
ROGER.
C'est comm' moi!
BAPTISTE.
C'est comme moi!
ROGER.
Quoi! vraiment...
BAPTISTE, *apercevant Usbeck.*
Mais tais-toi.

ENSEMBLE.
Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.

BAPTISTE, *regardant Usbeck qui s'éloigne.*
Quelle sombre figure!
ROGER.
Observe et ne dis mot;
Car maint'nant, je le jure,
Je crains quelque complot!
BAPTISTE.
Dans ce moment funeste,
Comment agir, morbleu?
ROGER.
En honnête homme, et l' reste,
A la grâce de Dieu.
USBECK, *rentrant en parlant.* Eh bien! avançons-nous?
BAPTISTE ET ROGER.
Dépêchons,
Travaillons, etc.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX ESCLAVES, RICA.

RICA, *rentrant, bas, à Usbeck.* Voici ce jeune Français; je lui ai ouvert la porte du parc; mais il suit mes pas; car il prétend qu'Irma lui a donné rendez-vous dans la grotte du jardin.

USBECK, *à Roger et à Baptiste.* Sortez...

ROGER. Il se pourrait! on va nous ramener chez nous?

USBECK. Non! mais dans un instant, vous achèverez votre ouvrage.

ROGER. Comment! morbleu!... encore attendre?

USBECK, *aux esclaves montrant Roger.* Reconduisez-le dans la salle basse. (*Les deux esclaves et Rica emmènent Roger par le fond et tournent à gauche, en dehors. — Usbeck montrant Baptiste.*) Quant à celui-ci, qui a l'air si docile, je m'en charge. (*A part.*) Je vais lui donner pour prison le pavillon isolé qui donne sur la rue.

BAPTISTE. Je vous ferai observer que je suis un homme établi, et que, si je découche, ça peut me compromettre.

USBECK. N'importe.

BAPTISTE. Me compromettre de toutes les manières; car enfin, de laisser ma maison seule, et ma femme aussi...

USBECK. Obéissez! (*Usbeck et Baptiste sortent par la porte à droite.*)

SCENE VIII.

RICA, *puis* LÉON, *entrant par le fond.*

RICA. Entrez, entrez, seigneur Français, personne ne peut vous voir.

LÉON, *entrant par le fond, mais venant de la droite.* Merci, mon ami. Tiens, prends cette bourse. Eh quoi! tu me refuses?

RICA, *troublé.* Oui, oui, seigneur, je ne l'ai pas mérité. Vous n'êtes pas encore hors de danger.

LÉON, *le forçant d'accepter.* Si ce n'est que cela, ne crains rien. Il ne reste ici, dit-on, que deux ou trois esclaves, et je suis armé... D'ailleurs, tu serais là, tu me défendrais.

RICA, *avec émotion.* Moi!

LÉON. Oui. Tu m'as l'air d'un honnête homme, et tu ne voudrais pas me trahir. Va prévenir ta maîtresse.

RICA, *troublé.* Oui, oui; j'y vais... (*A voix basse.*) Mais ne restez pas en ces lieux et fuyez au plus vite.

SCENE IX.

LÉON, *seul.*

ROMANCE.

Elle va venir!
J'en conçois la douce espérance.
Ce trouble qui vient me saisir,
Et mon cœur qui bat de plaisir,
Tout dans ces lieux me dit d'avance :
Elle va venir!

DEUXIÈME COUPLET.

Elle va venir!
Et si le sort l'avait trahie...
Mais que dis-je, et pourquoi frémir?
Pourquoi voir un sombre avenir?
Peines, dangers, que tout s'oublie :
Elle va venir!

SCENE X.

LÉON, *puis* IRMA, *habillée à la française.*

LÉON, *courant à elle.* Irma, je te revois!

IRMA. J'ai cru que tu ne viendrais jamais.

LÉON. Depuis longtemps j'étais au rendez-vous, lorsqu'un esclave est venu m'ouvrir. Irma, es-tu bien sûre de cet esclave? ne crains-tu pas de lui quelque trahison?

IRMA. Pourquoi?

LÉON. Il avait l'air troublé, embarrassé. Il voulait et n'osait me parler.

IRMA. Ne crains rien. C'est Rica, un de mes compatriotes, un Grec comme moi; il nous est dévoué. Mais tu le vois, d'après tes ordres, et pour n'être pas remarqués dans notre fuite, je me suis mise à la française; je suis mieux ainsi, n'est-il pas vrai?

LÉON. Tous les jours tu me sembles plus jolie; mais viens, partons.

DUO.

LÉON.
Loin de ce lieu terrible
Je guiderai tes pas.
O ciel, est-il possible?
Tu ne me réponds pas?
Quand mon bras te délivre,
D'où vient cette terreur?
Crains-tu donc de me suivre?
IRMA.
Non, si j'en crois mon cœur;
Mais ce cœur qui t'adore
Ne connaît pas vos lois;
Et peut, en écoutant ta voix,
Blesser des devoirs qu'il ignore.
LÉON, *lui prenant la main.*
Par le ciel que j'implore
Et qui veille sur nous,
Je te le jure encore,
Je serai ton époux.

IRMA.

Par le ciel que j'implore,
Par le Dieu des chrétiens,
C'est toi seul que j'implore,
A toi seul j'appartiens.

ENSEMBLE.

LÉON.

O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.

IRMA.

O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments

IRMA.

C'est à celui que j'aime
Que j'engage ma foi :
Je me donne moi-même :
(*S'inclinant devant lui.*)
Ton esclave est à toi!

ENSEMBLE.

LÉON.

Dieu tout-puissant!

IRMA.

Dieu des chrétiens!
O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.

LÉON.

Partons, partons, je guiderai tes pas!
(*Ils vont pour sortir par la porte du fond; Rica, pâle et tremblant, se présente devant eux.*)

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, RICA.

RICA.

Malheureux! arrêtez! vous courez au trépas!

IRMA.

O ciel!

LÉON.

Il se pourrait!

RICA.

Silence! parlez bas!
Il y va de mes jours, mais la pitié l'emporte :
Abdalla savait tout; on vous aura trahis;
Tantôt votre billet en ses mains fut remis,
Et du piége fatal où vous fûtes conduits,
Vous ne sortirez plus.
(*Montrant la porte du fond.*)
Là, près de cette porte,
Vingt esclaves au moins vous attendent.

LÉON.

N'importe!
Je suis armé, marchons!

RICA, *l'arrêtant.*

Vous nous perdez tous trois;
Mais un autre moyen peut vous sauver, je crois.
(*Montrant la porte à droite.*)
Dans ce jardin, en suivant cette issue,
Est un pavillon isolé;
La porte en donne sur la rue;
Partez vite, en voici la clé.

LÉON ET IRMA.

O toi, notre sauveur, que ma reconnaissance...

RICA.

Vous n'avez qu'un instant pour tromper sa vengeance;
Partez, fuyez ces lieux.
(*Ils sortent.*)
O Mahomet! pardonne :
Je brave, je le sais, les ordres qu'on me donne;
Mais peut-on offenser les dieux
En secourant des malheureux!

—

SCENE XII.

RICA, *à gauche, sur le devant du théâtre;* USBECK, *plusieurs* ESCLAVES ET ROGER *entrent par le fond.*

USBECK, *regardant autour de lui.*

Où sont-ils?

RICA, *parlant.* Chez Irma.

USBECK, *à Roger.*

Maintenant achève ton ouvrage.

ROGER.

Dépêchons-nous, c'est le plus sage...
J'espère au moins, qu'après cela,
Au logis on me renverra.
(*Il travaille au fond, mais il est caché par le groupe des esclaves.*)

USBECK, *rassemblant autour de lui les esclaves et leur parlant à voix basse sur le devant du théâtre.*

Vous, d'un maître irrité pour servir la colère,
Emparez-vous du téméraire
(*Montrant à gauche l'appartement d'Irma.*)
Que vous trouverez près d'Irma.
(*Ils font un mouvement pour sortir, et Usbeck les retient.*)
Mais observant toujours les lois qu'on nous dicta,

ENSEMBLE.

USBECK.

Soyez inexorables,
Faites votre devoir;
Punissons les coupables :
Oui, pour eux plus d'espoir.

CHŒUR.

Soyons inexorables,
Faisons notre devoir, etc.

USBECK, *aux esclaves.*

Allez! amenez-les... Mais d'où provient ce bruit?

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, *accourant tout effaré par la porte à droite.*

BAPTISTE.

Au secours! au secours!.. Dieux! où m'a-t-on conduit?

USBECK, *à Baptiste.*

Malheureux! veux-tu bien te taire!

BAPTISTE.

C'est fait de moi!
Je meurs d'effroi!

USBECK.

Réponds, ou bien crains ma colère.

BAPTISTE.

J'étais tout triste et désolé,
Dans ce pavillon isolé
Où vous m'enfermâtes sous clé,
Lorsque j'entends avec fracas
S'ouvrir la porte... et puis, hélas!
Paraît un grand fantôme blanc.
Hors de moi-même et tout tremblant,
A Dieu recommandant mes jours,
Je crie au secours! au secours!
Soudain, ô mortelles alarmes!
On accourt; j'entends l' bruit des armes!

RICA, *à part.*

Malheureux! il les a perdus!

BAPTISTE.

Entendez-vous ces cris confus?

USBECK.

Oui, l'on accourt...

RICA, *à part.*

Il n'est plus d'espérance!

—

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, *que poursuivent plusieurs esclaves, et qui tient dans ses bras Irma évanouie.*

LÉON.

Laissez-moi! laissez-moi!

(*Ils entrent par la porte à droite; et Léon, en entrant, jette une poignée d'épée brisée.*)

LÉON, *à ceux qui le poursuivent.*

Mon glaive, en se brisant, a trahi ma vaillance,
Deux de vos compagnons sont tombés sous mes coups.
Frappez! pourquoi m'épargnez-vous?

(*Epuisé d'efforts et de fatigue, il tombe dans les bras des esclaves qui l'entraînent. Pendant ce temps, une partie des esclaves prépare, à gauche, les chaînes qui vont attacher Léon au pilier; et les autres entourent, à droite, Irma évanouie sur le banc de gazon, et lui mettent des chaînes.*)

LÉON, *au milieu du théâtre, et soutenu par deux esclaves.*

C'en est fait! pour nous plus d'espoir!

ROGER, *travaillant dans le fond, et l'apercevant.*

Ciel! que viens-je de voir!
(*Chantant à haute voix.*)
Du courage!
Du courage!
Les amis sont toujours là!

(*Aux premières mesures de ce refrain, Léon qui, presque anéanti, était tombé un genou en terre, se ranime, se relève et aperçoit Roger qu'il reconnaît.*)

USBECK, *allant à Roger.*

Silence! ou bien mon bras te punira!

(*Il fait signe aux esclaves, qui entraînent Léon vers le pilier où on l'attache.*)

ROGER, *à Usbeck.*

Arrangez-vous, c'est mon usage,
Je ne travaille qu'en chantant.
Du courage!
Du courage!

USBECK, *allant près de Rica.*

Pour toi, tu sais le destin qui t'attend.

(*Rica pousse un cri d'effroi, et est entraîné par les esclaves.*)

USBECK, *aux autres esclaves.*

Sortez! sortez à l'instant!

LÉON.

Barbares! arrêtez! le ciel nous vengera!

(*Usbeck fait sortir tout le monde par la porte à droite, qui est à l'instant fermée par la grande pierre qu'on entend sceller en dehors. Quant au mur du fond, il est presque achevé : Roger vient de placer la dernière pierre. Une obscurité totale couvre la scène. Irma pousse un cri et tombe de nouveau évanouie, et l'on entend en dehors.*)

ROGER, *qui chante encore*

Les amis sont toujours là!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour et un jardin de la maison de Roger; au fond, la rue, et à gauche du spectateur, la porte de la maison.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *en habit de la semaine.* Il est grand jour! neuf heures viennent de sonner à Saint-Paul, et Roger n'est pas encore rentré! Hier, ils sont venus en grande pompe me conduire jusqu'ici, en me disant que le marié allait arriver. Aussi j'étais inquiète et tremblante; au moindre bruit, je craignais que ce fût lui... Ah! bien oui! d'abord j'avais peur; et puis après, je ne sais comment cela s'est fait, à force de s'effrayer pour rien, on s'impatiente; et j'étais d'une humeur, d'une colère... Je l'ai ainsi attendu depuis hier soir, et sans oser fermer l'œil; la belle nuit que j'ai passée!

AIR.

(*Pleurant de temps en temps.*)
Sur notre hymen. . ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira
Comment ça finira?
Puisque déjà... ah! ah!
Voilà... ah! ah!
Comment cela commence.

Hier il me disait : j' t'adore,
Et puis il ajoutait aussi :
Va, ce sera bien mieux encore
Lorsque je serai ton mari!
Brûlant d'une flamme nouvelle,
Je te serai toujours fidèle.
Mais...
(*Pleurant.*)
Sur ses serments, ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira
Comment ça finira?
Puisque déjà... Ah! ah!
Voilà... ah! ah!
Comment cela commence.

Hier il me disait encore :
Il est, par un heureux destin,
Bien des chos's que ton cœur ignore,
Et que tu connaîtras demain.
Ce s'cret dont il faisait merveille
Est un mensonge, car enfin,
Je suis, hélas! au lendemain,
Et j' n'en sais pas plus que la veille.
Pour ce secret, ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira, etc.

Ah! mon Dieu! qui vient là? ce sont toutes nos voisines, les commères du quartier, qui viennent me féliciter, il n'y a pas de quoi.

SCENE II.

HENRIETTE, *puis* MADAME BERTRAND, *qui n'entre que la dernière*, CHOEUR DE VOISINES.

CHŒUR.

Au lever d' la mariée
Nous venons de grand matin.
Pour qu' la fêt' soit égayée,
Faut encore un lendemain.

PREMIÈRE VOISINE.

Nous v'nons, à l'amitié fidèles.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bonnes, vraiment.

SECONDE VOISINE.

Eh bien! ma chèr', quelles nouvelles?

TOUTES.

Recevez notre compliment.

HENRIETTE, *apercevant madame Bertrand.*

Allons, encor madam' Bertrand!
Que j' la déteste! ah! quel tourment!

CHŒUR.

Au lever d' la mariée
Nous venons de grand matin
Pour qu' la fêt' soit égayée,
Faut encore un lendemain.

DUO.

MADAME BERTRAND.

Peut-on vous d'mander, ma voisine,
Comment se port' votre mari?

HENRIETTE.

Mon mari!
Mais pour affaire, j'imagine,
Dès le matin il est sorti.

MADAME BERTRAND.

Il est sorti?
Voyez pourtant la médisance :
Des personnes m'ont assuré
Qu'hier il n'était pas rentré.

HENRIETTE.

Que dites-vous?

MADAME BERTRAND.

Quelle imprudence!
Pardon, car je crois voir
Que j'offens' Madam' sans le vouloir :
Me taire alors est un devoir.

Pardon, car je le voi,
J'offense Madam' malgré moi;
C'est indiscret à moi.

HENRIETTE.

Du tout, car on peut voir
Que Madam' se fait un devoir
D'obliger du matin au soir.
Qui? moi m' fâcher, pourquoi?
C' que dit Madame est, je le voi,
Par intérêt pour moi.

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Voyez c' que c'est qu' d'obliger les gens;
Comme on répond à mes soins obligeants!

HENRIETTE.

Ell' ne se plaît qu'à désoler les gens.

MADAME BERTRAND.

C'est donc, ma chère, une querelle?
Cela se voit souvent, ma belle.

HENRIETTE.

Ça n'est pas chez nous, Dieu merci!

MADAME BERTRAND.

Je l' crois bien, du moins jusqu'ici.

HENRIETTE.

Dieu! que j'ai peine à me contraindre!

MADAME BERTRAND.

On n' peut pas souvent, c'est à craindre,
Trouver un mari de son goût.

HENRIETTE.

Je sais des gens bien plus à plaindre
Qui n'en peuv'nt pas trouver du tout.

MADAME BERTRAND.

Que dites-vous? quelle insolence!

HENRIETTE ET MADAME BERTRAND.

Pardon, car je crois voir, etc.

LES VOISINES.

Eh! Mesdames, que faites-vous?

HENRIETTE.

Grand merci, mes chères amies;
Vous êt's trop bonnes, trop polies,
Mais, de grâce, retirez-vous.

CHŒUR.

S'il est ainsi, rentrons chez nous.
Au lever d' la mariée, etc.

(*Les voisines sortent toutes par la porte qui donne sur la rue.*)

—

SCENE III.

HENRIETTE, MADAME BERTRAND.

HENRIETTE. Dieu merci! elles me laissent seule!.. (*Se retournant et apercevant madame Bertrand.*) Comment, Madame, vous voilà encore!

MADAME BERTRAND. Oui, sans doute; nous venons de nous fâcher pour rien, et nous avions tort, car les femmes doivent s'entendre entre elles, et se prêter secours et protection contre l'ennemi commun, c'est-à-dire contre les maris, et j'en ai appris sur le vôtre.

HENRIETTE. Il se pourrait!

MADAME BERTRAND. Oui, ma chère voisine. J'attendais qu'elles fussent sorties pour vous parler, parce que vous savez bien qu'elles sont si bavardes, qu'il n'y a pas moyen devant elles de leur rien confier : avec elles, un secret fait l'effet d'une proclamation; on aurait du profit à le faire tambouriner.

HENRIETTE. Quoi! vous croyez que mon mari...

MADAME BERTRAND. C'est une horreur, ma chère! et ça n'est pas pardonnable! Après quelques années de mariage, je ne dis pas, on peut avoir des sujets de plaintes. Le chapitre des consolations ou celui des représailles, c'est possible! Mais le jour même de ses noces, c'est une indiguité!

HENRIETTE. N'est-ce pas, Madame? Ah çà, vous savez donc...

MADAME BERTRAND. Est-ce que je ne sais pas tout? Mais j'entends du bruit, peut-être encore quelque commère qui vient nous déranger. Venez chez moi nous serons plus en sûreté pour causer, et je vous conterai tout. N'être pas rentré à une pareille heure! un lendemain de noces!.. ah! quelle horreur d'homme! Venez, ma chère, passons par la petite ruelle, nous serons plus tôt chez moi. En vérité, voilà une pauvre petite femme qui est bien à plaindre. (*Elle entre avec Henriette dans la maison, à gauche du spectateur.*)

—

SCENE IV.

ROGER, *seul, entrant par la porte qui donne sur la rue.*

(*Il est plongé dans ses réflexions, il entre en marchant rapidement, s'arrête au bord du théâtre et se promène lentement.*)

Je m'y perds; je me suis retrouvé ce matin près de la barrière, à la place où l'on m'avait pris hier soir. (*Regardant autour de lui et reconnaissant sa maison.*) Ah! et Henriette! ma pauvre femme! quelle doit être son inquiétude! (*Allant à la porte à gauche et frappant plusieurs fois.*) Henriette! Henriette! Allons, elle est déjà sortie. Je suis seul, tout m'abandonne. Comment les délivrer! comment parvenir jusqu'à eux? J'ai couru chez Baptiste, qui à l'instant venait d'arriver. Mêmes soins, mêmes précautions avaient été employés pour le ramener chez lui. Je l'ai envoyé chez les magistrats faire sa déposition, et j'ai été faire la mienne au lieutenant civil, qui m'a dit de rentrer chez moi et d'y attendre ses ordres. Mais quand il m'interrogera, que lui apprendre? quels indices lui donner? J'ai beau chercher et rappeler mes souvenirs. Ah! Baptiste, te voilà?

—

SCENE V.

ROGER, BAPTISTE.

BAPTISTE, *encore pâle et défait.* Oui, beau-frère; et c'est pour toi que je sors; car je ne me sens pas bien.

ROGER. Qu'as-tu donc?

BAPTISTE. J'ai, depuis hier, un frisson et des tremblements.

ROGER. C'est la peur qui t'a donné la fièvre.

BAPTISTE. C'est peut-être ça; mais, depuis hier, cette fièvre-là ne m'a pas quitté.

ROGER. Tu viens de chez le lieutenant de police? que t'a-t-il dit?

BAPTISTE. Rien, je ne l'ai pas vu.

ROGER. Il se pourrait! N'étions-nous pas convenus que tu courrais chez lui?

BAPTISTE. Oui, sans doute. Aussi j'ai été jusque dans la rue; mais là il m'est arrivé...

ROGER. Quelques événements? quelques nouvelles?

BAPTISTE. Non, des réflexions; des réflexions que j'ai faites. . Vois-tu, Roger; ces superbes voitures qui nous ont conduits, ces deux bourses pleines d'or qu'on nous a données, ces nombreux domestiques qui nous entouraient et qui étaient si insolents, tout cela prouve...

ROGER. Eh bien?

BAPTISTE. Tout cela prouve qu'ils appartiennent à quelque grand seigneur; nous autres gens du peuple nous n'avons pas besoin de nous mêler de tout cela.

ROGER. Y penses-tu?

BAPTISTE. Oui, sans doute. Il vaut mieux rester chez soi et ne pas se compromettre pour les autres. Raisonne un peu, et tu verras qu'un homme riche a toujours raison.

ROGER. Et pourquoi? morbleu!..

BAPTISTE. Pourquoi! pourquoi! D'abord il a raison d'être riche... et toi, c'est un tort que tu as de n'être qu'un imbécile! qui veux te mêler de ce qui ne te regarde pas.

ROGER. Tu veux donc que j'abandonne ce malheureux jeune homme?

BAPTISTE. Sois donc tranquille; je ne suis pas inquiet sur son compte. Autant que j'ai pu voir, c'est quelqu'un de distingué. Nous autres, quand nous sommes dans le danger, nous y restons; mais les gens comme il faut s'en tirent toujours.

ROGER. Et comment veux-tu qu'il se tire de là?

BAPTISTE. Bah! avec des protections... Et puis, apprends que ce matin, avant que j'ôtasse mon bandeau, l'un d'eux

m'a dit à l'oreille : « Garde le silence, ou nous te retrouverons. »

ROGER. Et à moi aussi ou m'en a dit autant, et ça m'est égal.

BAPTISTE. Mais écoute donc. Tout à l'heure, au moment où j'allais entrer chez M. le lieutenant de police, j'ai cru, dans la rue, en reconnaître un qui me suivait.

ROGER. Et tu ne lui as pas sauté au collet! tu ne l'as pas arrêté!

BAPTISTE. Au contraire, c'est ce qui m'a fait sauver.

ROGER. Dieu! si j'avais été là! Vois-tu, Baptiste, je ne peux pas vivre comme ça. Arrivera ce qu'il pourra, à moi ou aux miens, mais je le sauverai.

BAPTISTE. Est-il possible d'être égoïste à ce point-là?

ROGER. Je ne te compromettrai pas, je te le jure : mais cherche dans ta mémoire, cherche bien. N'aurais-tu pas vu ou entendu quelque chose qui pourrait nous mettre sur la voie?

BAPTISTE. Dans le trajet, j'avais comme toi les yeux bandés, et dans cette grotte, lorsque ce diable d'homme nous parlait, j'avais tellement peur que je ne l'entendais pas; mais cependant si j'étais bien sûr de ta discrétion, je pourrais te communiquer une découverte.

ROGER, *lui sautant au cou.* Ah! mon ami! mon sauveur! parle vite.

BAPTISTE. En dehors de cette grotte, où c'était deux fois plus obscur depuis que nous avions muré toutes les portes, j'ai manqué de me laisser choir; et en me relevant à tâtons, j'ai senti sous ma main une espèce de poignard qui appartenait sans doute aux gens de la maison.

ROGER. Aux gens de la maison!

BAPTISTE. Je l'ai glissé sous ma veste, (*A voix basse.*) et je l'ai là.

ROGER. Donne vite. (*Regardant.*) C'est la poignée d'une épée. A quoi peut servir un pareil indice? Que vois-je! un écusson! des armoiries! Je respire. Voici donc une lueur d'espérance.

BAPTISTE. Est-ce que tu sais quelque chose?

ROGER, *sortant.* Pas encore, mais je vais sur-le-champ...

BAPTISTE, *l'arrêtant.* Et M. le lieutenant civil, dont tu dois ici attendre les ordres?

ROGER. C'est vrai. Eh bien! va toi-même, va vite chez un de nos voisins, un graveur qui demeure au coin du faubourg; il saura peut-être à quelle famille, à quel seigneur ces armoiries peuvent appartenir; et en se rendant chez lui, en le faisant arrêter sur-le-champ...

BAPTISTE. Le faire arrêter! y penses-tu?

ROGER. Je m'en charge. Rends-toi seulement chez le graveur, c'est tout ce que je te demande; ça ne peut pas te compromettre.

BAPTISTE. Jusqu'à un certain point; aussi je ne lui dirai pas mon nom.

ROGER, *le poussant.* Fais comme tu voudras, mais va vite et reviens. (*Baptiste sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

ROGER, *seul.*

RÉCITATIF.

Oui, ma tête est brûlante et ma raison s'égare!
Tout me dit qu'ici près ils gémissent tous deux?
Mais quelle enceinte ou quel mur nous sépare?
Comment parvenir auprès d'eux?

AIR.

Dieu de bonté! Dieu tutélaire!
Dévoile à mes regards ce secret plein d'horreur!
Si je t'adresse ma prière,
C'est pour des malheureux! c'est pour mon bienfaiteur!
En moi seul est son espérance!
Hélas! il m'invoque, il m'attend!
Chaque minute, chaque instant
Peut terminer son existence.
Demain! ce soir! ô comble de tourments!
Ce soir peut-être, il ne sera plus temps!
Dieu de bonté! Dieu tutélaire!
Dévoile à mes regards ce secret plein d'horreur!
Si je t'adresse ma prière,
C'est pour des malheureux! c'est pour mon bienfaiteur!

SCENE VII.

ROGER, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, *sortant de la porte de la maison à gauche.* Pauvre petite femme! sa situation et sa conduite seront appréciées par toutes les âmes sensibles. Je l'ai laissée chez moi, et je venais... (*Apercevant Roger qui est plongé dans ses réflexions.*) Ah! vous voilà, mon voisin! vous rentrez, à ce qu'il paraît!

ROGER. Oui, à l'instant. Qui vous amène de si bonne heure?

MADAME BERTRAND. De si bonne heure! c'est selon comme on l'entend; car, pour rentrer chez soi, il y a des gens qui trouvent que c'est un peu tard; et si je n'avais pas fait entendre raison à votre femme...

ROGER, *vivement.* Ma femme!

MADAME BERTRAND. Elle ne voulait plus vous voir ni rentrer chez vous; mais je me suis chargée de vous réconcilier.

ROGER. Quoi! c'est vous qui vous êtes mêlée... c'est fini, nous voilà brouillés! Et où est-elle en ce moment?

MADAME BERTRAND. Chez moi, où je m'efforçais de la consoler.

ROGER. Chez vous? Courons vite. (*Il va pour sortir par la porte du fond et rencontre Baptiste.*)

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *accourant tout essoufflé.*

ROGER. Eh bien! quelles nouvelles!

BAPTISTE. De fameuses; et cette fois, je n'ai pas couru pour rien.

ROGER. Dieu soit loué!.. Parle.

MADAME BERTRAND. Eh oui, sans doute, expliquez-nous vite.

BAPTISTE. J'ai été chez le graveur.

MADAME BERTRAND. Le graveur!

BAPTISTE. Oui, au coin du faubourg; un homme de talent qui demeure au cinquième, un savant distingué qui connaît les armoiries de tous les nobles anciens et nouveaux, attendu qu'il en fait tous les jours; et il m'a dit que les nôtres, celles en question, appartenaient à la famille de Mérinville, dont l'hôtel est près de l'Arsenal.

MADAME BERTRAND. Un hôtel magnifique, des gens immensément riches.

ROGER. C'est cela même; il faut y courir.

BAPTISTE. C'est ce que j'ai fait, mais avec prudence et sans danger; car il y avait tant de monde dans la cour, qu'on n'a pas fait attention à moi. Tous les gens de l'hôtel allaient et venaient; ils parlaient tous de M. le duc Léon de Mérinville, un jeune colonel, riche, généreux, bienfaisant, enfin un maître comme on n'en voit pas, car ses domestiques mêmes en disaient du bien; et tout le monde était dans la désolation, attendu que depuis hier il n'a pas reparu à l'hôtel, et qu'on ne sait pas ce qu'il est devenu.

ROGER. Grands dieux! c'était lui!..

BAPTISTE. C'est ce que je me suis dit. J'ai pensé que l'objet dont il s'agit appartenait à la personne en question; et sans en parler à qui que ce soit, je suis venu te faire part de cette découverte.

ROGER. Malheureux! la belle avance! nous connaissons le nom de la victime; mais celui de son ennemi, mais les lieux où il est retenu, tout est encore un mystère. Cependant, en combinant tous ces renseignements...

MADAME BERTRAND. Oui, sans doute; et si vous me disiez...

ROGER, *se promenant à grands pas.* Laissez-moi, laissez-moi; il s'agit bien de cela!

MADAME BERTRAND. Mais vous, du moins, monsieur Baptiste, expliquez-moi un peu...

BAPTISTE. Comment, est-ce que vous n'êtes pas au fait? Je croyais que vous saviez...

MADAME BERTRAND. Eh non, sans doute.

BAPTISTE. Eh bien! s'il n'y a que moi qui vous l'apprends... Dis-moi donc, Roger...

ROGER. Laisse-moi, te dis-je! Partez tous deux.

MADAME BERTRAND. Mais, monsieur Baptiste, mais, mon voisin, qu'avez-vous donc?

ROGER. Rien!.. rien!.. mais allez-vous-en. Laissez-moi seul!..

MADAME BERTRAND. Ils ont tous deux perdu la tête; mais je vais chez madame Baptiste, chez sa femme : je la connais; et pour peu qu'elle sache quelque chose, je devinerai le reste. (*Elle sort avec Baptiste.*)

—

SCENE IX.

ROGER, *seul, marchant à grands pas.* Que faire? que devenir?.. Qui vient là encore? c'est Henriette! c'est ma femme!

—

SCENE X.

ROGER, HENRIETTE, *sortant par la porte de la maison à gauche.*

HENRIETTE, *froidement.* Vous voilà, Monsieur! Je me doutais bien que la honte, le remords, vous empêcheraient de vous présenter devant moi! Aussi, vous le voyez, je viens vous trouver.

ROGER. Que dis-tu?

HENRIETTE. Vous vous attendez peut-être à des plaintes, à des reproches; je ne vous en ferai aucuns. On n'est jaloux que des gens que l'on aime; et je viens seulement vous prévenir d'une découverte que j'ai faite : c'est que je ne vous aime plus.

ROGER. Et pour quelle raison?

HENRIETTE. Pour quelle raison! vous osez me le demander? (*En pleurant.*) Rappelez-vous seulement ce que vous avez fait cette nuit.

ROGER. Henriette, je peux t'assurer...

HENRIETTE. Oui, vous allez mentir, mais c'est inutile, car on m'a tout raconté. Apprenez, Monsieur, que le petit Félix, le garçon du traiteur, vous a vu passer hier soir avec deux autres messieurs; et où alliez-vous comme cela, s'il vous plaît, avec un air de mystère?

ROGER. Où j'allais! apprends que je n'en sais rien.

HENRIETTE. Oh! vous n'en savez rien! Eh bien, moi, Monsieur, je le sais!

ROGER, *avec joie.* Il serait possible!

HENRIETTE. Oui, certainement; madame Bertrand m'a tout raconté. C'est une femme bien estimable, qui me plaint, qui m'aime; car si vous ne m'aimez pas, il ne faut pas croire que tout le monde soit comme vous. Le petit Félix, qui est venu retrouver la noce, lui a raconté ce qu'il avait vu, et que vous alliez sans doute à quelque rendez-vous, à quelque aventure mystérieuse; et cette pauvre femme en rentrant chez elle, en était tellement occupée qu'elle ne pouvait pas dormir, lorsque près d'une heure après, elle entend dans la rue le roulement d'une voiture, et alors... (*Fondant en larmes.*) Mais c'est plus fort que moi, et je ne pourrai jamais achever.

ROGER. O ciel! Henriette, je t'en prie, je t'en supplie, continue : il y va de mes jours, il y va de mon bonheur.

HENRIETTE. De votre bonheur!.. Eh bien! perfide, puisque vous m'y forcez, c'est vous-même quelle a vu descendre de cette voiture; vous étiez avec les mêmes personnes, et vous êtes entré dans ce grand et superbe hôtel, qui est habité par des étrangers.

ROGER. Qu'entends-je?

HENRIETTE. L'hôtel de ce seigneur turc.

ROGER, *se jetant à genoux.* O mon Dieu! je te bénis.

HENRIETTE. Oui, Monsieur, demandez-moi pardon, vous avez raison.

ROGER, *se relevant.* Ma femme, ma chère amie, si tu savais quel bonheur!.. Mais je n'ai pas le temps... Je t'aime, je t'adore; je m'en vas. (*Rencontrant madame Bertrand, qui entre par le fond.*) Ma voisine, vous voilà; restez avec ma femme, consolez-la, parlez-lui; je reviens dans l'instant. (*Il sort par le fond en courant.*)

—

SCÈNE XI.

HENRIETTE, MADAME BERTRAND, *qui est entrée sur les derniers mots de la scène précédente.*

MADAME BERTRAND. A qui en a-t-il donc? et qu'est-ce que cela veut dire?

HENRIETTE, *pleurant.* Ah! ma pauvre madame Bertrand, je suis bien malheureuse! Mon mari a perdu la tête. Voilà sa raison qui a déménagé.

MADAME BERTRAND. Ecoutez donc, ma chère, c'est peut-être votre faute; cela exigeait des ménagements, et vous lui aurez reproché avec trop de dureté... lui qui est nouvellement en ménage et qui n'a pas encore l'habitude des scènes.

HENRIETTE. Moi, lui faire une scène! au contraire, j'ai été trop bonne : aussi j'en aurai justice. Je m'en vais chez mon frère; je vais tout lui raconter.

MADAME BERTRAND. Votre frère! Ah bien oui! c'est bien pire encore; et celui-là en a fait bien d'autres!

HENRIETTE. Que dites-vous?

MADAME BERTRAND. Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose, et que ce n'était pas naturel. Je viens de chez lui, et sa femme est dans la désolation. Apprenez que M. Baptiste, votre frère, a passé la nuit hors de sa maison.

HENRIETTE. Comment! et lui aussi!

MADAME BERTRAND. Et lui aussi! les deux beaux-frères! Quelle famille! et quel exemple pour le faubourg! Car enfin, jusqu'ici les maris étaient sédentaires, du moins la nuit...

HENRIETTE. Je vais parler à mon frère.

MADAME BERTRAND. Vous avez raison, il faut vous plaindre à lui, à toute la famille; je vous soutiendrai. C'est une affaire qui nous regarde toutes.

HENRIETTE. Mais puisque vous êtes veuve!

MADAME BERTRAND. C'est égal : on ne sait pas ce qui peut arriver. (*Montrant la rue.*) Mais regardez donc; où va tout ce monde qui court ainsi dans le faubourg?

FINAL.

(*On aperçoit dans la rue qui est au fond tout le peuple qui traverse le théâtre en courant.*)

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, *pâle et défait.*

BAPTISTE.
Dans le quartier quelle rumeur!
HENRIETTE ET MADAME BERTRAND. Qu'est-ce donc?
BAPTISTE.
Je n'ai rien vu, mais je tremble de peur.
Chez toi j' viens me cacher, ma sœur.
MADAME BERTRAND, *regardant à gauche.*
La maison est cernée!
HENRIETTE.
La peur commence à me saisir!
BAPTISTE.
Aucun moyen de fuir!
Dieu! quelle destinée!
Nous allons tous périr!

(*Tous les trois se cachent la tête dans leurs mains. On entend de grands cris. Le peuple se précipite dans la rue. On voit paraître Léon et Irma que précède Roger, la pioche à la main. Ils entrent dans le jardin de Roger, et une partie du peuple entre après eux; d'autres montent sur la balustrade en dehors et agitent leurs chapeaux.*)

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON, IRMA, ROGER, FOULE DE PEUPLE, OUVRIERS, *tenant des pioches à la main.*

ENSEMBLE.

CHŒUR.
Les voilà, les voilà, ce sont eux!

Le ciel comble notre espérance;
Ils sont rendus à l'existence;
Ah! quel jour à jamais heureux!

LÉON ET IRMA, *à Roger.*

Oui, c'est à tes soins généreux
Que je dois notre délivrance;
Par toi notre bonheur commence,
Tu nous rends à jamais heureux.

ROGER.

Oui, le ciel a comblé mes vœux.

BAPTISTE.

Moi qui croyais déjà qu'on venait de la sorte
L'arrêter!

LÉON, *montrant Roger.*

L'arrêter! lui, mon libérateur!

ROGER.

Il était temps. Suivis d'une nombreuse escorte,
Nous pénétrons dans ces lieux pleins d'horreur,
L'hôtel était désert; ce matin, en silence,
Tous les gens de l'ambassadeur
Sont sortis de Paris, et bientôt de la France.

LEON, *à Irma.*

Ainsi donc d'Abdalla nous bravons la fureur.
Tandis qu'il croit jouir de sa vengeance,
Jouissons de notre bonheur.

IRMA.

Mais qui donc a pu vous instruire?

ROGER, *montrant Henriette.*

C'est ma femme.

HENRIETTE.

Non, pas du tout;
C'est ma voisin' qu'est venu' m' dire...

MADAME BERTRAND.

C'est vrai! c'est pourtant moi qui suis cause de tout!

ROGER, *à Henriette.*

C'te nuit, de mon absenc' tu m'en voulais beaucoup,
Pour faire leur bonheur j'ai négligé le nôtre.

LÉON.

C'est à nous maintenant à nous charger du vôtre.

IRMA.

Tu vivras près de nous.

LÉON.

Ma main t'enrichira.

LÉON, IRMA, HENRIETTE, ROGER.

Ainsi de l'amitié notre sort est l'ouvrage.

ROGER.

Et désormais mon cœur croira
A ce refrain d'heureux présage:
Du courage! du courage!
Les amis sont toujours là.





ZERBINE, *amenant Pietro*. Venez, vous p uvez entrer. — Acte, 1, scène 4.

FIORELLA

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 novembre 1826.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FIORELLA.
RODOLPHE, jeune officier français.
ALBERT, jeune seigneur napolitain.
ZERBINE, camériste de Fiorella.
PIÉTRO, lazzarone.
ARPAYA, majordome de l'hospice de San-Lorenzo.

La scène se passe dans les environs de Rome.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon. Au fond l'on aperçoit des jardins. Au lever du rideau, Fiorella est assise à table; Albert est à sa gauche; à droite et plus loin, d'autres convives; à gauche, sur le second plan, est un orchestre; des jeunes filles dansent autour de la table, en tenant des guirlandes de fleurs. Tous les convives tiennent à la main des verres remplis de vin de Champagne.

—

SCENE PREMIERE.

FIORELLA, ALBERT, CHOEUR.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Plaisir des dieux, douce ambroisie,
Enivre mon âme ravie!
En ces lieux célébrons tour à tour
La beauté, le champagne et l'amour.

UN CONVIVE.

Fiorella, je bois à la plus belle!

ALBERT, *de même.*

Moi, je bois à la plus cruelle!

FIORELLA, *souriant.*

Vraiment, seigneur, c'est par trop généreux.

ALBERT, *montrant son verre de vin de Champagne.*

Puisse ce vin de France
De ce pays lui donner l'inconstance,
Et combler enfin tous nos vœux!

CHŒUR.

Plaisir des dieux! douce ambroisie, etc.

FIORELLA.

Messieurs... Messieurs, silence.
J'aime à voir par des chants le festin s'égayer.
Chacun à son tour... Albert chantera le premier.

ALBERT.

PREMIER COUPLET.

Heureux climat! beau ciel de l'Italie!
Séjour des arts et de la volupté,
Ton seul aspect séduit l'œil enchanté
Et semble dire à notre âme attendrie :
Au plaisir, à l'amour
Ne soyons plus rebelles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

DEUXIÈME COUPLET.

Peut-être ici, sur la lyre sonore,
Tibulle, Horace, ont chanté leurs amours;
Imitons-les, et répétons toujours
Ce doux refrain que l'écho dit encore :
Au plaisir, à l'amour
Ne soyons plus rebelles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

FIORELLA.

TROISIÈME COUPLET.

Jeunes beautés, aimables et coquettes,
Gardez-vous bien de vous laisser charmer!
Contentez-vous de plaire sans aimer,
Si vous voulez conserver vos conquêtes...
Ils fuiront sans retour
Ces amants infidèles;
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

(*Un domestique entre par la droite du spectateur.*)

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

FIORELLA.

Eh bien! que nous veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Aux portes du palais,
Un malheureux, comme faveur suprême,
Demande à vous parler.

FIORELLA, *se levant de table.*

Qu'il entre à l'instant même,
Que toujours en ces lieux le malheur trouve accès.

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ZERBINE, *entrant par la gauche.*

FIORELLA, *l'aperçoit, se lève de table vivement, et à voix basse.*

C'est toi, Zerbine, te voilà!
Quelles nouvelles?

ZERBINE, *de même.*

Signora,
Discrètement j'ai rempli mon message;
Je l'ai vu!

FIORELLA, *très-émue.*

Tu l'as vu, mon cœur tremble et frémit!

ZERBINE, *toujours à voix basse.*

Il doit au bal masqué se trouver cette nuit.
De sa parole j'ai le gage!
Et l'on apporte dans l'instant
Votre habit.

FIORELLA.

Est-il bien?

ZERBINE.

Rien n'est plus séduisant.

FIORELLA, *vivement.*

Ah! courons vite admirer ma toilette.

ALBERT, *se levant et l'arrêtant.*

Et le pauvre qui vous attend?

FIORELLA, *à Albert.*

Il a raison. Pour acquitter ma dette,
Daignez ici... le recevoir...
(*Aux autres convives*)
Messieurs, Messieurs, à ce soir!
Sur vous je compte pour ma fête.
(*Tous se lèvent et sortent de table*)

ALBERT.

A de tels rendez-vous jamais on n'a manqué!

FIORELLA.

(*Regardant Zerbine.*)
Et puis nous irons tous après .. au bal masqué.

CHŒUR.

(*Reprise du premier chœur.*)

Plaisir des dieux! amour, tendresse,
Sur ses pas nous guident sans cesse.
En ces lieux célébrons tour à tour
La beauté, le plaisir et l'amour.

(*Pendant le chœur précédent, les domestiques ont enlevé les chaises et la table. Fiorella entre dans l'appartement à gauche. Tous les convives sortent par les jardins. Albert reste seul en scène.*)

—

SCENE IV.

ALBERT, *puis* PIÉTRO ET ZERBINE.

ZERBINE, *amenant Piétro.* Venez, vous pouvez entrer.

ALBERT. Voilà une singulière tournure! Qui es-tu?

PIÉTRO. On me nomme Piétro, et je suis Napolitain, autrefois lazzarone et maintenant honnête homme.

ALBERT. Je vois que tu donnes dans les extrêmes; et gagnes-tu beaucoup dans ton dernier métier, celui d'honnête homme?

PIÉTRO. Pas grand'chose, quoique cependant il y ait peu de concurrence : aussi je viens demander ici les moyens de continuer mon nouvel état, sans quoi je serai obligé de revenir à l'autre comme plus lucratif.

ZERBINE. Voilà un coquin original.

PIÉTRO. Coquin! non pas, signora. J'ai déjà dit à Monseigneur que j'avais donné ma démission, et ma démarche va le lui prouver. Voici ce dont il s'agit : hier soir, à trois milles avant d'arriver à Rome, je me suis arrêté à l'hospice San-Lorenzo, où l'on accueille les pèlerins, et j'y ai rencontré un nommé Gennaio, un ancien camarade, un exconfrère.

ALBERT. J'entends, un lazzarone comme toi.

PIÉTRO. Excepté qu'il exerce encore, mais pas pour longtemps, car il est bien malade. Or, vous saurez que Gennaio et moi avons eu autrefois des relations d'affaires, et par suite de ces relations, il a entre les mains des papiers qui peuvent compromettre le duc de Farnèse dans ses biens

et dans sa réputation; mais loin de vouloir faire du tort à une famille honorable, j'ai décidé mon camarade à un arrangement pour lequel j'ai ses pleins pouvoirs. Alors je suis arrivé ce matin au palais Farnèse; et me voilà. Vous comprenez maintenant?

ALBERT. Parfaitement! Mais à qui crois-tu parler?

PIÉTRO. Au fils ou à quelque parent du duc de Farnèse.

ALBERT. Du tout, je suis Albert de Sorrente, Napolitain comme toi.

PIÉTRO. Pardon, Monseigneur, je vous prierai alors de me faire parler au duc de Farnèse.

ALBERT. J'aurais de la peine, attendu que depuis un an le duc n'existe plus.

PIÉTRO. Il serait vrai?

ALBERT. Cela dérange tes projets et ceux de Gennaio ton associé; mais le duc de Farnèse est mort à soixante ans, sans héritiers, laissant son immense fortune à une maîtresse qu'il adorait, la signora Fiorella.

PIÉTRO. Fiorella? je ne la connais pas, mais si elle est héritière de tous ses biens, cela doit la concerner, et nous pouvons faire affaire.

ALBERT. Non pas avec elle, mais avec moi. Combien veux-tu de ces papiers?

PIÉTRO. Deux mille ducats.

ALBERT. Je te les donne, à condition que tu remettras ces papiers pour rien à la signora Fiorella, et sans lui parler de moi.

PIÉTRO. Je comprends, c'est une galanterie de Monseigneur.

ALBERT. Enfin, acceptes-tu?

PIÉTRO. C'est dit. Vous êtes de Naples, je suis de Naples: entre compatriotes on doit s'entendre. Ce soir je retourne à l'hospice San-Lorenzo, je décide Gennaio, et demain j'apporte ces papiers à la signora.

ALBERT, *lui offrant une bourse.* Tiens, veux-tu d'avance?

PIÉTRO, *prenant la bourse.* Du tout, entre honnêtes gens la parole suffit. Je dis honnêtes, quoique ma probité soit encore d'une origine récente, mais la date n'y fait rien. Adieu, excellence. (*A Zerbine.*) Adieu, signora.

—

SCENE V.

ALBERT, ZERBINE.

ZERBINE. Que vous êtes bon et généreux! Quoi! monsieur Albert, vous ne voulez pas que ma maîtresse sache ce que vous faites là pour elle?

ALBERT. Oui, oui, et j'ai du mérite à agir ainsi; car, Zerbine, je suis furieux contre Fiorella.

ZERBINE. Et que vous a-t-elle fait?

ALBERT. Ce qu'elle m'a fait? pourquoi ne veut-elle pas m'aimer?

ZERBINE. Je l'ignore, et je le saurais que peut-être je ne vous le dirais pas. Quoi! vraiment, monsieur Albert, vous en êtes amoureux?

ALBERT. Le moyen de faire autrement? la beauté la plus séduisante et la plus coquette! tous les talents, toutes les grâces réunies; aujourd'hui douce, aimable et sensible; demain vive, légère, capricieuse. Enfin je venais ici à Rome pour un mariage superbe, Célina Manfredi, une riche héritière, une jeune personne dont je suis aimé; hé bien! j'ai vu Fiorella, je l'ai vue pour mon malheur, et depuis ce temps ni les conseils de mon père, ni la colère des deux familles, ni les larmes de ma prétendue, rien n'a pu m'arrêter; je suis comme un insensé à solliciter un regard qu'elle ne m'accorde pas, qu'elle n'accorde à personne; car des princes régnants ne sont pas mieux traités, et j'ai vu dans son palais des altesses faire antichambre. Mais cela du moins, tu peux me l'avouer: pourquoi depuis quelques jours ne vient-elle plus à Rome, et reste-t-elle renfermée dans cette campagne? Pourquoi est-elle triste, rêveuse, préoccupée? elle a quelques chagrins, et la preuve, c'est qu'elle multiplie autour d'elle les plaisirs et les fêtes qu'autrefois elle semblait éviter. Elle cherche, non à s'amuser, mais à s'étourdir. Zerbine, j'en suis certain, j'ai un rival.

ZERBINE. Vous pourriez penser?..

ALBERT. Si je le savais! Ecoute, je suis la douceur et la modération en personne, mais je suis Napolitain, c'est-à-dire jaloux de naissance. Ce n'est pas ma faute, c'est dans le sang! j'ai fait tout au monde pour changer mon caractère: j'ai voyagé en France, j'ai vu des ménages parisiens, des maris philosophes; ça m'a bien fait, ça m'a été utile, car il n'y a vraiment que ce pays-là où l'on puisse se former. Hé bien! malgré mon éducation française, le caractère napolitain reprend de temps en temps, et quand j'apprends une infidélité, mon premier mouvement est de porter la main à mon poignard, le second est d'en rire, mais de mauvaise grâce; il faudra que je fasse un second voyage.

ZERBINE. Vous avez bien raison.

DUO.

Pourquoi des belles
Etre jaloux?
Changer comme elles
Est bien plus doux.

ALBERT.

C'est ma devise,
Et désormais
Je veux qu'on dise:
C'est un Français.

ZERBINE.

C'est sa devise, etc.

ALBERT.

Tu peux donc parler sans mystère.

ZERBINE.

Moi? je n'ai point de secrets.

ALBERT.

N'importe, dis-moi tout, ma chère.

ZERBINE.

Monsieur, l'on prétend qu'un Français
En pareil cas, n'interroge jamais.

ALBERT.

Oui, je comprends, la chose est claire,
Il est un rival qu'on préfère?

ZERBINE, *souriant.*

Un rival!

ALBERT.

Quel est-il? réponds, crains ma colère.

ZERBINE.

Que dites-vous, seigneur Français?

ALBERT.

Non, non, ne crains rien,
Car tu le sais bien:
Pourquoi des belles
Etre jaloux? etc.
Ainsi donc, je puis tout entendre;
Dis-moi, dis-moi si l'on m'a su trahir.

ZERBINE.

Ça vous fera-t-il bien plaisir?

ALBERT.

Mais, oui, je te promets d'apprendre
Gaîment mon sort infortuné.
Tu souris, tu souris.

ZERBINE.

Je n'ai pu m'en défendre.

ALBERT.

S'il est vrai, si l'on me trahit...

ZERBINE.

Y pensez-vous?

ALBERT.

Non, car je te l'ai dit:
Pourquoi des belles
Etre jaloux, etc.

(*Zerbine sort.*)

—

SCENE VI.

ALBERT, RODOLPHE, *vêtu très-simplement.*

RODOLPHE, *se disputant à la porte.* Je ne demande point la signora Fiorella, mais le seigneur Albert de Sorrente, qui doit être ici.

ALBERT. En croirai-je mes yeux? Un Français, le comte Rodolphe dans ce pays et sous un pareil costume!

RODOLPHE. Albert, je vous retrouve enfin! Vous ne m'avez donc point oublié?

ALBERT. Vous oublier! moi qui pendant trois mois fus votre prisonnier, et qui sais par quels procédés généreux..

RODOLPHE. Allons donc, ne rappelons pas le temps où nous étions ennemis. Le hasard m'a appris hier que vous étiez à Rome. J'ai couru à votre hôtel; mais impossible de vous rencontrer; et l'on m'a assuré que je vous trouverais à quelques lieues de Rome, à la villa Farnèse, chez la signora Fiorella. Voilà pourquoi je suis accouru. Mais quelle est cette Fiorella?

ALBERT. Quoi! vous ne la connaissez pas? La femme la plus célèbre de l'Italie, une enchanteresse que j'adore. C'est le vieux duc de Farnèse, riche seigneur et grand amateur du beau sexe, qui l'enleva, dit-on, à l'âge de quinze ans, qui prodigua ses trésors pour l'embellir, pour lui donner tous les talents, et qui, il y a un an, à sa mort, lui laissa tous ses biens.

RODOLPHE. Et depuis on ne lui connaît pas?..

ALBERT. D'autres faiblesses? Hélas! non; elle hésite encore à faire un nouveau choix, car vous sentez bien qu'ayant deux ou trois cent mille ducats de rente, ce n'est point tout à fait la fortune qui la déterminera; ce sont les grâces, l'esprit, l'amabilité, ce qui fait que je ne désespère pas, et que je reste toujours sur les rangs. Mais je vois que vous riez de mon extravagance, et que vous allez me faire de la morale; vous me parlerez raison, je vous parlerai amour, et nous ne nous entendrons plus; causons plutôt de vous et de vos aventures. Comment êtes-vous ici dans les Etats-Romains, quand la guerre continue toujours entre l'Italie et la France? Savez-vous que vous êtes bien imprudent ou bien hardi?

RODOLPHE. Ni l'un ni l'autre; je suis le jouet des événements et je leur obéis. Depuis huit jours j'étais à Rome, ne connaissant personne et cherchant un protecteur. J'ai appris que vous étiez ici, et me voilà tranquille sur mon sort.

ALBERT. Du moins, tout ce que je possède est à vous; en quoi puis-je vous être utile? Parlez, je veux tout savoir.

RODOLPHE. Oh! très-volontiers. Vous vous rappelez que dans le commencement de cette guerre nos troupes restèrent longtemps en garnison à quelques lieues de Naples. Or, que voulez-vous que des Français fassent en garnison?

ALBERT. Je devine; vous devîntes amoureux; c'est de rigueur.

RODOLPHE. A mes yeux du moins, tout justifiait mon choix. Camille avait quatorze ans; c'était la vertu, l'innocence la plus pure; et quant à sa beauté, je ne vous en parle pas; mais votre Fiorella, quels que soient ses attraits, n'approchera jamais de ma jolie villageoise de Portici, lorsqu'avec sa résille et son corset bariolés, elle allait à la ville portant sur sa tête sa corbeille de fruits. Alors la révolte de Naples vint à éclater; laissé pour mort sur le champ de bataille, je fus recueilli, fait prisonnier par les lazzaroni, et pendant trois années enseveli vivant dans un cachot du Château-Neuf; ma foi, préférant la mort à une pareille captivité, je risquai mes jours pour m'échapper, j'y parvins, je courus à Portici, mais je ne retrouvai ni Camille ni son père : les campagnes avaient été ravagées, leur maison incendiée; ils étaient morts sans doute! je ne pensai plus qu'à m'éloigner de ces lieux, je traversai le royaume de Naples à pied, sous ce costume, n'ayant pour toute ressource qu'une guitare, qui me fit vivre tout le long de la route. C'est dans cet état que j'arrivai à Rome il y a huit jours, et c'est ainsi que je fis mon entrée dans l'ancienne capitale du monde.

ALBERT. Sans ressource, sans ami?

RODOLPHE. Il faut cependant que j'en aie d'inconnus, car dès le lendemain de mon arrivée, je me promenais sur les bords du Tibre, lorsque du fond d'une voiture élégante qui passait près de moi j'entends partir un cri de surprise; je m'élance, mais on avait baissé les stores, et la voiture avait disparu; je continuai ma promenade, et, en rentrant dans la misérable auberge qui me servait de réduit, je trouve un inconnu qui dépose devant moi un sac d'argent en me disant : « Voici pour vous trois mille ducats. — De quelle part? — Je ne puis le dire. — Et moi, je ne puis accepter... »

ALBERT. Et vous n'avez pas le moindre soupçon?

RODOLPHE. J'ai bien en France un oncle grand seigneur, à qui j'ai écrit aussitôt ma sortie de prison, en le priant de m'envoyer des fonds à Rome ou à Milan; mais je doute qu'il ait reçu ma lettre.

ALBERT. D'ailleurs, un oncle n'y met pas de mystère; il paie, c'est de droit; (*Déclamant.*) un oncle est un caissier donné par la nature.

RODOLPHE. Oh! ce n'est rien encore; ce matin, une soubrette, enveloppée d'une mante, m'apporte pour ce soir une invitation à un bal masqué.

ALBERT. Et irez-vous?

RODOLPHE. Je le voulais d'abord par curiosité; mais d'après divers renseignements que j'ai recueillis, je dois pour ma sûreté personnelle quitter Rome au plus vite.

ALBERT. Vous avez raison, un Français qui y serait reconnu courrait les plus grands dangers; il faut partir.

RODOLPHE. Pour cela je compte sur vous; car, dans ce moment, comment traverser l'Italie entière sans un sauf-conduit?

ALBERT. C'est juste, vous seriez arrêté avant deux lieues; je vais vous conduire devant le gouverneur de Rome, le baron de Walhen, le commandant autrichien, et quoiqu'il soit sévère en diable, nous le lui demanderons.

RODOLPHE. Y pensez-vous? réclamer un sauf-conduit, moi, un Français, prisonnier de guerre depuis trois ans, et qui viens de m'échapper de la citadelle de Naples!

ALBERT. C'est vrai; il faudrait, pour bien faire, que notre rigide commandant signât un laissez-passer en blanc et sans savoir pour qui il est destiné.

RODOLPHE. Quand vous obtiendrez cela du baron de Walhen!

ALBERT. Attendez, je sais quelqu'un qui aura ce crédit.

RODOLPHE. Et qui donc?

ALBERT. Fiorella. Ses attraits ont triomphé du gouverneur lui-même et de la gravité allemande; la Germanie s'est laissé subjuguer, et apprenez que, si elle le voulait bien, elle n'aurait qu'un mot à dire.

RODOLPHE. Je ne doute point du crédit de Fiorella. Mais comment reconnaître un pareil service?

ALBERT. En venant ce soir la remercier.

RODOLPHE. Y pensez-vous!

ALBERT. Je comprends; c'est votre costume qui vous arrête; j'ai ici mes gens, ma voiture. Holà! quelqu'un! On va vous reconduire à Rome, à mon hôtel. Vous choisirez ce qui pourra vous convenir. Point de refus. Autrefois, il vous en souvient, j'acceptai de vous et sans façon. Dans une heure vous serez de retour, je vous présente à Fiorella, et vous serez bien accueilli; car si je n'obtiens rien de son amour, je peux du moins attendre tout de son amitié.

RODOLPHE. Vous le voulez? je cède, et je m'abandonne à vos soins. (*Il sort avec le domestique.*)

SCENE VII.

ALBERT, *seul.* Allons, je suis content de moi, cela s'annonce bien : un bal, une fête, le bonheur de voir Fiorella, et de plus, le plaisir d'obliger un ami. Voilà une bonne journée; mais on vient, c'est notre Armide. Elle me semble aujourd'hui plus séduisante que jamais! C'est fini, pas un ce soir n'en échappera!

SCENE VIII.

ALBERT, FIORELLA, *en robe de bal.*

FIORELLA, *parlant à un domestique en livrée.* Eh! non vraiment, qu'il ne s'en avise pas! que ferais-je de lui?

ALBERT. A qui en avez-vous donc?

FIORELLA. C'est le baron de Walhen, dont la campagne est voisine de la mienne, et qui me fait demander la permission d'assister à notre soirée.

ALBERT. Vous la lui accordez?

FIORELLA. Non, sans doute; si j'avais voulu qu'il vînt, je l'aurais invité.

ALBERT. Y pensez-vous? le gouverneur militaire!

FIORELLA. Cela peut être fort utile ailleurs que dans un bal; c'est un homme d'une amabilité tranquille, qui dans son genre a de la grâce, de la légèreté... pour un Allemand, mais pas assez pour un danseur.

ALBERT. Oui, mais, je vous en prie, faites-lui politesse; car j'ai grand besoin de lui.

FIORELLA. C'est différent. Que ne parliez-vous? Je l'inviterai. S'il faut même, je le trouverai aimable. Que voulez-vous de plus?

ALBERT. Que vous vous mettiez ici à cette table, et que vous lui demandiez un sauf-conduit en blanc.

FIORELLA, *écrivant.* Pour vous? Est-ce que vous nous quittez?

ALBERT. Non, ce n'est pas pour moi.

FIORELLA. Et s'il demande quelle est la personne?

ALBERT. Comme je ne veux pas qu'il la connaisse, vous chercherez quelque bonne raison.

FIORELLA. C'est bien, je lui dirai que je le veux!

ALBERT. A merveille, il n'y a rien à répondre.

FIORELLA, *elle sonne.* J'y joins une invitation de bal. (*A un domestique qui entre.*) Faites porter cela au baron, et réponse sur-le-champ. (*Se levant.*) Mais moi, du moins, puis-je connaître la personne que j'oblige?

ALBERT. C'est un ami intime que je vous demanderai la permission de vous présenter, car il doit ce soir venir vous remercier.

FIORELLA. A la bonne heure. Mais avant qu'on ne vienne, Albert, j'ai à vous parler d'un objet plus important pour vous.

ALBERT. Il s'agit donc de vous et de mon amour!

FIORELLA. Non; mais d'une personne qui m'accuse, et dont, sans le savoir, je causai le malheur; enfin de Célina.

ALBERT. Grand Dieu!

FIORELLA. Celle qui vous était destinée. Pour vous détacher de moi, pour vous ramener à elle, savez-vous à qui elle s'adresse, à qui elle a recours?

ALBERT. A qui donc?

FIORELLA. A moi, Monsieur, à moi-même. Elle a daigné m'écrire, et je me montrerai digne de sa confiance en plaidant sa cause.

DUO.

Céline est d'illustre origine.
ALBERT.
L'amour consulte-t-il le rang?
FIORELLA.
On vante sa grâce divine.
ALBERT.
Moi, je l'oublie en vous voyant
FIORELLA.
Elle a sur moi cependant un avantage extrême
Qui devrait doubler ses appas.
ALBERT.
Quel est-il?
FIORELLA.
C'est qu'elle vous aime!..
ALBERT.
Eh bien?
FIORELLA.
Et moi, je ne vous aime pas.
ALBERT.
Cruelle! cruelle!
Je ne peux vous fléchir;
L'amour le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.
FIORELLA.
Oui, je suis cruelle,
Et tel est mon plaisir:
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.
ALBERT.
Jamais votre cœur inflexible
D'aimer n'a connu le malheur!
FIORELLA.
Qui vous l'a dit?
ALBERT.
Quoi! vous seriez sensible!
FIORELLA.
Vous dois-je compte de mon cœur
ALBERT.
Si vous partagiez ma tendresse,
Si vous daigniez sourire à mes projets,
Qu'avec ivresse à vos pieds je mettrais
Mon rang, mes honneurs, ma richesse!..
FIORELLA.
Non... les trésors ont pour moi peu d'attraits;
Et tous les miens, je vous les donnerais,
Si... si je vous aimais.
ALBERT
Cruelle! cruelle!
Rien ne peut vous fléchir!
L'amour le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.
FIORELLA.
Oui, je suis cruelle,
Et tel est mon plaisir;
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.
Mais Zerbine revient... modérez ce transport.

—

SCENE IX

LES PRÉCÉDENTS; ZERBINE.

ZERBINE, *tenant à la main une lettre et un papier plié.*
Le baron de Walhen, en esclave fidèle,
S'estime trop heureux de vous prouver son zèle.
FIORELLA.
C'est bien! ce respect me plaît fort!
(*A Albert, lui donnant le paquet.*)
Tenez, lisez.
ALBERT, *lisant.*
« Beauté séduisante et cruelle... »
FIORELLA.
Vous l'entendez, c'est le même refrain.
Voyons pourtant jusqu'à la fin.
ALBERT, *continuant à lire.*
« Beauté séduisante et cruelle,
« Qui des plus tendres feux avez su m'embraser
« Je n'ai, vous le savez, rien à vous refuser;
« Sur ce point seulement prenez-moi pour modèle. »
FIORELLA.
C'est très-bien! c'est charmant!
Rien ne manque à ma gloire!
Je rends tendre et galant
Un baron allemand!
(*A Albert, lui montrant le papier.*)
Ainsi, j'aime à le croire,
Votre ami sera content.
ALBERT.
Mais moi...
FIORELLA.
Pour vous, silence!
Voici la fête qui commence.
ALBERT.
Cruelle! cruelle!
Rien ne peut vous fléchir!
L'amant le plus fidèle
Ne peut vous attendrir.
FIORELLA, *riant.*
Cruelle! cruelle!
Oui, tel est mon plaisir:
L'amant le plus fidèle
Ne saurait m'attendrir.
ZERBINE.
Être belle et cruelle,
C'est vraiment un plaisir:
L'amour le plus fidèle
Ne saurait l'attendrir.

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES PERSONNES INVITÉES POUR LE BAL.

CHŒUR.

Des plaisirs la troupe légère
Nous appelle dans ce séjour:
Nous accourons sous la bannière
De la folie et de l'amour.
ALBERT.
Pour animer leur danse et leurs concerts,
De notre heureux pays dites-nous quelques airs.
FIORELLA.
Zerbine, allons, ma compagne fidèle,
Des chansons du pays, des airs napolitains.
ALBERT.
Cette barcarolle nouvelle;
Nous en redirons les refrains.
Tout le monde s'est assis en cercle.)

FIORELLA, *en s'adressant à Albert, chante et Zerbino l'accompagne sur la mandoline.*

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Pauvre Napolitain,
La mer est belle;
Cherche au pays lointain
Meilleur destin.

ZERBINE

Au bord américain
L'or étincelle,
Et promet au marin
Riche butin.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle;
Partons soudain.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

DEUXIÈME COUPLET.

FIORELLA.

Le Vésuve en son sein
Souvent recèle,
Même en un jour serein
Trépas certain.

ZERBINE.

Si ton regard malin
Lorgne une belle,
Crains le fer inhumain
D'un spadassin.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle.
Partons soudain.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

TROISIÈME COUPLET.

FIORELLA.

Intrépide marin,
Beauté nouvelle
Va t'offrir en chemin
Attrait divin!

ZERBINE

Vers ce pays charmant
Qui te rappelle,
Tu reviendras gaîment,
Riche et content.

ENSEMBLE.

Voilà ma nacelle.
Partons gaîment.

ALBERT ET LE CHOEUR.

Moi, quitter l'Italie
Pour un climat nouveau?
Le ciel de la patrie
Est toujours le plus beau!

TOUS.

Brava! brava!
Signora!

FIORELLA.

Maintenant du bal
Nous pouvons donner le signal.

(*Les portes du fond se sont ouvertes, des lustres sont descendus du plafond; les contredanses se forment; tout présente l'image d'un bal animé. Fiorella parcourt les différents quadrilles et parle à tout le monde; pendant ce temps, et toujours sur le même air de danse, entre Rodolphe, richement habillé; Albert l'aperçoit, va à lui, et l'amène sur le devant du théâtre.*)

ALBERT, *à Rodolphe, à demi-voix.*

Ah! te voilà; tu te fais bien attendre!
Arrive donc, tu vas être enchanté:
(*En confidence.*)
C'est obtenu!

RODOLPHE.

Que viens-tu de m'apprendre?
Je n'y puis croire, en vérité!

ALBERT.

Moi, du succès je n'ai jamais douté!
Les destins sont toujours propices,
Lorsque l'on a pour protectrices
Et les grâces et la beauté.

RODOLPHE.

Ah! de cette femme charmante
Mon cœur se souviendra toujours.

ALBERT.

Viens alors, que je te présente
A la reine des amours!
(*Apercevant Fiorella qui quitte le fond et qui s'avance vers eux.*)
C'est elle! comme elle est belle!
(*S'adressant à Fiorella, et se mettant devant Rodolphe.*)
A vos genoux, Madame, en chevalier fidèle,
Je vous amène ici votre heureux protégé!

FIORELLA.

Heureux... ah! je le suis de l'avoir obligé!
(*Passant près de Rodolphe et lui remettant un papier.*)
Oui, Monsieur, retournez aux rives de la France.

RODOLPHE.

Ah! Madame, comment, dans ma reconnaissance...
(*Levant les yeux et la regardant.*)
O ciel! il se pourrait!

FIORELLA.

Dieu! qu'est-ce que je voi?

RODOLPHE, *à part.*

C'est Camille! c'est elle!

FIORELLA, *cachant sa tête dans ses mains.*

A ses yeux cachez-moi!

ENSEMBLE.

ALBERT, *à Rodolphe.*

O surprise! ô mystère!
Qu'as-tu donc? réponds-moi.
D'où provient ta colère?
(*Montrant Fiorella.*)
Et d'où vient son effroi?

RODOLPHE.

O surprise! ô mystère!
Je ne puis, je le voi,
Réprimer la colère
Qui s'empare de moi.

FIORELLA.

O surprise! ô mystère
Qui me glace d'effroi!
O Dieu tutélaire.
Prenez pitié de moi.

ZERBINE ET LE CHOEUR.

O surprise! ô mystère!
Qui cause un tel émoi?
(*Montrant Rodolphe.*)
D'où vient donc sa colère?
(*Montrant Fiorella.*)
Et d'où vient son effroi?

ZERBINE, *à Fiorella.*

Qu'avez-vous? je vous vois interdite... éperdue...

FIORELLA.

Mon châtiment n'est que trop mérité!
Sa voix m'accable, et son aspect me tue!

RODOLPHE, *regardant autour de lui.*

O comble d'indignité!
Ce luxe... cet éclat... cet or qui l'environne...
Sortons, car, je le sens, la raison m'abandonne.
Mais avant de fuir pour jamais,
(*Voulant donner le sauf-conduit à Fiorella qui refuse de le prendre.*)
Qu'elle reprenne ses bienfaits!

ALBERT.

Rodolphe, y penses-tu? quelle est donc ta folie?

RODOLPHE, *déchirant le papier.*

Plutôt mourir que lui devoir la vie!

ENSEMBLE.

ALBERT.

O surprise! ô mystère!
Qu'as-tu donc? réponds-moi,
D'où vient ta colère?
Et d'où vient son effroi?

FIORELLA.

O surprise; ô mystère
Qui me glace d'effroi!
(*A Zerbine.*)
Éloignons-nous, ma chère;
A ses yeux cache-moi!

RODOLPHE.

O surprise! ô mystère!
Je ne puis, je le voi,
Réprimer la colère
Qui s'empare de moi.

ZERBINE ET LE CHŒUR.

O surprise! ô mystère!
Qui cause cet émoi?
D'où vient donc sa colère?
Et d'où vient son effroi?

(*Le bal est interrompu. — Zerbine entraîne Fiorella. — Albert s'attache à Rodolphe et ne le quitte pas. — Tout le monde sort en désordre. — La toile tombe.*)

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une chambre de l'hospice de San-Lorenzo; à gauche, une large cheminée; à droite, une table; au fond, une porte. Au lever du rideau, plusieurs pèlerins sont près de la cheminée; d'autres, rangés autour de la table, boivent ou se reposent; d'autres sont debout.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, PLUSIEURS PÈLERINS.

CHŒUR DE PÈLERINS.

Dans cet asile solitaire
Nous trouvons un toit protecteur!
Bénissons la main tutélaire
Qui prend soin du voyageur.

RONDE.

PIÉTRO.

PREMIER COUPLET.

Après la richesse,
Joyeux pèlerin,
Moi, je cours sans cesse,
Et je cours en vain.
Quoique la coquette
M'échappe souvent,
Gaîment je répète
En la poursuivant :
Espérance,
Confiance,
C'est le refrain
Du pèlerin.

DEUXIÈME COUPLET.

En route on s'ennuie,
Il faut être deux!
Que fille jolie
Paraisse à mes yeux;
Quoique l' mariage
Ait maint accident,
J' tente le voyage,
En disant gaîment :
Espérance, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Je crois que ma belle,
M'aimant constamment,
Me sera fidèle;
Et, chemin faisant,
Si de bons apôtres
En sont amoureux,
J' dirai comm' tant d'autres,
En fermant les yeux :
Espérance, etc.

CHŒUR.

Mais du silence! attention!
Car c'est monsieur le majordome,
Celui qui de cette maison
Est le concierge et l'économe.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; ARPAYA, *tenant une lampe à la main.*

(*Le théâtre qui jusque-là a été dans l'obscurité, s'éclaire en ce moment.*)

ARPAYA.

Messieurs, Messieurs, dix heures ont sonné;
Suivant la règle et l'ordonnance,
Il est temps que chacun se retire en silence
Dans le réduit qui lui fut assigné.

CHŒUR.

Partons, partons en silence.

ARPAYA.

Allez, et bénissez toujours comme aujourd'hui
San Lorenzo, puis moi, qui vous logeons ici.

CHŒUR.

Dans cet asile solitaire, etc.

SCENE III.

PIÉTRO, ARPAYA.

PIÉTRO. Et moi, seigneur Arpaya, où comptez-vous me loger? car je viens d'arriver.

ARPAYA. Ah! ah! n'est-ce pas toi qui tout à l'heure t'es avisé de sonner par une pluie battante?

PIÉTRO. Où est le mal?

ARPAYA. Le mal est que j'ai été obligé d'aller t'ouvrir et de traverser une cour immense par un temps affreux. Tu ne pouvais peut-être pas attendre, pour sonner que l'orage fût apaisé?

PIÉTRO. C'est ça, gagner une fluxion de poitrine pour le bon plaisir de Monsieur! L'hospice est fondé pour recevoir, héberger et coucher chaque nuit des pèlerins. Je suis pèlerin. Je suis en règle. Vous, votre devoir est de m'accueillir, quelque temps qu'il fasse, et de me faire bonne mine. Or, dans ce moment, vous êtes en contravention; et je me plaindrai au supérieur!

ARPAYA. Par exemple, voilà un gaillard bien hardi. (*Le regardant.*) Eh! mais, si je ne me trompe, tu es déjà venu loger ici hier soir. Tu es donc toujours sur la route de Rome?

PIÉTRO. Puisque je suis un pèlerin! Si tout le monde restait chez soi, vous n'auriez point de pèlerins.

ARPAYA, *entre ses dents.* Ce ne serait pas un mal. Des fainéants! des vagabonds! Enfin, voici une chambre vacante; restes-y, et grand bien te fasse!

PIETRO. Non, elle ne me convient pas.

ARPAYA. Comment? elle ne te convient pas?

PIETRO. Je préfère celle où j'étais hier, et qui est occupée par un pauvre diable, Gennaio, qui, si j'ai bonne mémoire, doit être une ancienne connaissance à vous.

ARPAYA. Une connaissance? c'est-à-dire quand j'étais intendant du duc de Farnèse. Du temps de mes erreurs, ce Gennaio venait souvent dans la maison, et Dieu sait ce que lui et M. le duc ont souvent manigancé ensemble; car, moi, je n'y étais pour rien.

PIÉTRO. Que pour l'exécution.

ARPAYA. J'obéissais à mon maître par devoir et pour mes appointements; mais je le blâmais intérieurement pour ma conscience.

PIETRO. Il ne fallait donc pas rester à son service.

ARPAYA. Il en aurait pris un autre. Autant valait que ce fût quelqu'un qui eût de la moralité ! d'ailleurs, qu'est-ce que tu viens me parler du passé ? Le ciel m'a fait la grâce d'oublier tout cela, et je n'y pense plus. Va retrouver Gennaio, et dépêche-toi, car aussi bien il paraît qu'il ne passera pas la nuit.

PIÉTRO. Vous croyez?

ARPAYA. C'est l'infirmier qui me l'a dit; moi je n'ai pas été le voir, ça me fait mal!

PIÉTRO. Vous êtes si charitable! Adieu, seigneur Arpaya; et nous aurons peut-être quelques comptes à régler ensemble.

—

SCENE IV.

ARPAYA, *seul.* Qu'est-ce qu'il a donc avec son air en dessous? Certainement je suis charitable; je suis payé pour cela. J'espère bien, par exemple, qu'il ne viendra plus personne; car, au lieu de s'apaiser, l'orage redouble, et j'ai chez moi, dans ma chambre, auprès de mon feu, un bon souper qui m'attend, des ravioles et un macaroni au parmesan; *che gusto!*

PREMIER COUPLET.

J'entends et la grêle et la pluie
Qui viennent battre mes vitraux,
Et l'orage, dans sa furie,
Au loin dévaste les hameaux.
Mais sous ce toit qui me protége,
J'ai bon lit et repas choisi;
Qu'ailleurs il pleuve ou bien qu'il neige,
Moi, je suis à l'abri :
Que le ciel soit béni!

DEUXIÈME COUPLET.

Moi, je ne suis pas égoïste,
Et quand les gens sont en danger,
Très-volontiers je les assiste,
S'il ne faut pas me déranger.
Mais, hélas! lorsque l'éclair brille,
Lorsque la foudre a retenti,
Je dis, près d'un feu qui pétille :
On est si bien ici!
Que le ciel soit béni!

(*A la fin du couplet, on entend sonner une cloche.*)

Là! si ce n'est pas comme un fait exprès! un pèlerin qui arrive. Dieu! qu'il en coûte pour être charitable! voyons cependant s'il est encore dans le délai fixé; hélas! oui; il n'est pas encore minuit; sans cela, je jure par san Lorenzo hospitalier qu'il serait resté à la porte. (*Regardant par la fenêtre.*) Quel bonheur! Géronimo, mon filleul, a été ouvrir, il m'a sauvé là un rhume dont je lui tiendrai compte. Mais que vois-je! deux voyageurs : trop heureux encore qu'ils se soient entendus pour arriver ensemble.

—

SCENE V.

ARPAYA, ALBERT, RODOLPHE, *vêtu très-simplement, une guitare derrière le dos, et enveloppé dans un manteau.*

ALBERT, *secouant son manteau.* N'est-ce pas vous qui êtes le majordome?

ARPAYA. Oui, Monsieur; à qui ai-je l'honneur de parler?

ALBERT. Il me semble que vous n'avez pas besoin de savoir qui nous sommes pour nous donner l'hospitalité; en tout cas, je suis le comte Albert de Sorrente.

ARPAYA. Quoi! monsieur le comte nous ferait l'honneur!.. combien je suis flatté de l'occasion...

ALBERT. Il n'y a pas de quoi; car il fait un temps affreux, et nous sommes trempés; tenez, faites sécher nos manteaux; vous avez encore des chambres vacantes?

ARPAYA. Il n'en reste plus que deux : celle où nous sommes, et une autre un peu plus élégante.

RODOLPHE. Celle-ci me suffit.

ARPAYA, *à part, regardant son costume.* Je m'en doute bien, et je vais faire préparer l'autre pour monsieur le comte. Je tâcherai, Messieurs, que vous soyez seuls chez vous, s'il est possible.

RODOLPHE. C'est bien

ARPAYA Je dis : s'il est possible; car si d'ici à minuit il survenait encore quelques voyageurs, comme il y en a déjà deux dans toutes les chambres, il faudrait bien... parce que mon devoir, et la consigue...

ALBERT. C'est trop juste.

ARPAYA. Mais ça n'est pas probable; car onze heures et demie viennent de sonner; en tous cas, on sait les égards et les procédés qu'on doit à monsieur le comte de Sorrente, et l'on agirait en conséquence; je vais préparer la chambre de monsieur le comte, et je reviens. (*Il sort en emportant le manteau d'Albert et celui de Rodolphe.*)

—

SCENE VI.

ALBERT, RODOLPHE.

ALBERT. Vous voyez, mon cher Rodolphe, que votre voyage commence mal, et un ancien Romain aurait trouvé cela de mauvais augure; mais vous, rien n'a pu vous arrêter.

RODOLPHE. Il me tardait de m'éloigner!

ALBERT. Puisque vous étiez retourné à Rome, à mon hôtel, il fallait au moins y passer la nuit, et attendre jusqu'à demain!

RODOLPHE. Attendre! pas une minute.

ALBERT. Aussi quand j'ai appris que vous étiez parti, je suis monté à cheval pour courir après vous; et ma foi, vous alliez bon train, car je ne vous ai rejoint qu'à quelque distance de l'hospice, où ce n'est pas sans peine que je vous ai forcé à demander un asile. Voyons, Rodolphe, expliquons-nous un peu; car, en honneur, je ne puis rien comprendre à votre conduite.

RODOLPHE. Albert, je n'oublierai jamais ce que je dois à votre amitié; mais ne parlons plus de ce qui vient de se passer.

ALBERT. N'en plus parler? cela me serait impossible; demandez-moi toute autre chose, car vous me connaissez mal; ce n'est point par amitié que j'ai suivi vos traces, apprenez que... j'étais curieux... au fait, entre amis, il n'est pas besoin de se gêner, et autant appeler les choses par leur nom... hé bien!.. oui... je suis jaloux.

RODOLPHE. De moi?

ALBERT, *avec fureur.* De vous, de tout le monde; et si je n'avais écouté que mon premier mouvement... (*Se reprenant.*) Mais je suis un insensé, un extravagant. Après tout, de quoi s'agit-il? d'une maîtresse, et je voulais seulement... vous demander quelles relations existaient entre vous et Fiorella, que vous disiez n'avoir jamais vue, et d'où provenait cette reconnaissance pathétique; car vous étiez tous deux admirables, et vous m'amusiez beaucoup!

RODOLPHE. Non, je ne pense pas, et maintenant encore...

ALBERT. C'est vrai, c'est plus fort que moi, je suis au supplice.

RODOLPHE. Hé bien! rassurez-vous! car si je suis parti ainsi, c'est pour l'éviter, c'est pour la fuir à jamais. Sachez donc que cette Fiorella est cette jeune Napolitaine, dont ce matin encore je vous parlais avec tant d'amour!

ALBERT. Il se pourrait! c'est Camille?

RODOLPHE. Ce n'est plus Camille, c'est la maîtresse du duc de Farnèse. Ce mot seul doit vous suffire, et vous apprendre que je la déteste maintenant autant que je l'aimais; et vous-même, Albert, si vous réfléchissiez à votre folle passion...

ALBERT. Vous avez raison, je pense comme vous, c'est indigne; mais c'est égal, je l'aime toujours, et pour mon repos, pour mon bonheur, je vous demande une seule grâce, que je croirai trop peu payer au prix de mon sang. Donnez-moi votre parole que jamais vous ne l'épouserez.

RODOLPHE, *avec indignation.* Albert, y pensez-vous! une pareille supposition...

ALBERT. M'est peut-être permise à moi qui l'aime; car après votre départ, si vous aviez vu cette beauté naguère si fière, si orgueilleuse, pâle, dans les larmes, près d'expirer de douleur... tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'elle a renvoyé tout le monde, s'est renfermée dans son appartement, et j'ignore quel dessein elle médite; mais elle vous aime encore, et c'est pour cela que j'ai besoin d'apprendre que vous la fuyez pour jamais.



RODOLPHE. Calmez un injuste courroux. — Acte 2, scène 11.

RODOLPHE. N'est-ce que cela? je le jure, et si je manque à mon serment, si jamais je la revois, je vous permets, Albert, de me plonger votre poignard dans le cœur.

ALBERT. Voilà qui est parler, et maintenant je suis tranquille; mais vous ne continuerez pas ainsi votre voyage, et de moi, du moins, vous pouvez accepter...

RODOLPHE. Ni de vous, ni de personne. Après ce qui m'est arrivé, on pourrait supposer encore que c'est d'une autre main que de la vôtre que me vient un pareil service, je ne veux rien devoir qu'à moi-même : je suis venu de Naples à Rome à pied, avec cette guitare; grâce à elle, je retournerai dans mon pays.

ALBERT. Y pensez-vous?

RODOLPHE. C'est ma seule ressource; mais je peux du moins l'employer sans rougir, et si elle me manque, si je dois succomber en route, je dirai comme nous disons nous autres Français : adieu tout, hors l'honneur.

ALBERT. Et moi je ne souffrirai pas...

RODOLPHE. Silence, car on vient.

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ARPAYA, *rapportant les manteaux.*

ARPAYA. La chambre de monsieur le comte est prête.

ALBERT. C'est bien, je vous suis.

ARPAYA. Si ces messieurs veulent à souper, je les prierai de le dire; car ici on ne doit que le logement.

RODOLPHE. Je n'ai besoin de rien; d'ailleurs, s'il le faut, j'appellerai.

ARPAYA. Il ne serait plus temps, car la règle de l'hospice veut qu'à minuit précis tous les voyageurs soient renfermés dans leurs chambres, jusqu'au point du jour.

ALBERT. Et pourquoi?

ARPAVA. La sûreté de la maison l'exige : on n'a pas toujours aussi bonne compagnie qu'aujourd'hui, et l'on reçoit souvent, sans le savoir, des bandits de la Romagne, lazzaroni, etc.

RODOLPHE. Cela suffit, je ne veux rien; enfermez-moi dès à présent si vous voulez.

ARPAVA. Non, Monsieur, à minuit seulement, c'est la règle; et la règle avant tout.

RODOLPHE, *à Albert.* Adieu, à demain!

ALBERT. Au point du jour je viendrai vous réveiller.

(*Arpaya prend la lampe qui est sur la table, la donne à Albert en le reconduisant jusqu'à la porte. Le théâtre se trouve de nouveau dans l'obscurité.*)

—

SCENE VIII.

RODOLPHE, ARPAYA.

RODOLPHE. Oui, quand un rival m'offrait une main secourable, j'ai dû le repousser. — Je l'ai dû pour moi-même. (*Montrant sa guitare qui est sur la table.*) Et maintenant voilà mon seul espoir, ma seule ressource.

ARPAYA, *qui a conduit Albert jusqu'à la porte, revient, regarde autour de lui, et dit :* Maintenant que tout est dans l'ordre, je puis, je crois, retourner chez moi et aller retrouver mon souper qui m'attend. (*On sonne.*) Allons, encore du monde qui vient m'interrompre. Il n'y a pas moyen de vivre comme cela! Il semble qu'aujourd'hui ils se soient donné le mot. (*Allant près de la porte qui est restée ouverte.*) Par ici, par ici; Géronimo, fais monter par ici.

RODOLPHE, *qui jusque-là est resté assis et plongé dans ses réflexions.* Qu'est-ce donc?

ARPAYA. Encore un voyageur, à qui je suis obligé de donner la moitié de cette chambre!

RODOLPHE. Tant pis, j'aimais à être seul.

ARPAYA. Je le crois; mais vous sentez bien que je vous dois la préférence, parce que de déranger M. le comte de Sorrente ..

RODOLPHE, *se rasseyant.* Fais comme tu voudras, mais laisse-moi.

ARPAYA. Entrez, seigneur pèlerin. (*Entre un jeune homme habillé en pèlerin.*) Vous avez bien fait d'arriver, car un quart d'heure plus tard, toutes les portes auraient été fermées. (*A part.*) C'est décidé, dès demain je prends une mesure dans l'intérêt général, je ferai avancer l'horloge de l'hospice! (*Il sort.*)

—

SCENE IX.

L'INCONNU, RODOLPHE.

(*L'inconnu s'est approché de la cheminée qui est à droite, tournant le dos à Rodolphe, qui est à gauche, près de la porte.*)

DUO.

RODOLPHE, *assis.*

En vain, j'invoque le repos :
Sommeil, viens fermer ma paupière;
Puisse ton pouvoir tutélaire
M'apporter l'oubli de mes maux!

FIORELLA, *assise de l'autre côté.*

Plus de bonheur, plus de repos;
Toi, qui fuis mes yeux pleins de larmes,
O doux sommeil, viens par tes charmes
M'apporter l'oubli de mes maux.

RODOLPHE, *écoutant à droite.*

C'est quelque malheureux! il se plaint, il me semble.

FIORELLA, *écoutant.*

Auprès de moi n'entends-je pas gémir?
(*Se levant.*)
Puisqu'en ces lieux le malheur nous rassemble...

RODOLPHE.

Dieux! quels accents!

FIORELLA.

Puis-je vous secourir?

RODOLPHE, *se levant de son fauteuil.*

Plus de doute! ô surprise extrême!

FIORELLA.

C'est lui! de terreur je frémis!

RODOLPHE, *prenant son manteau pour partir.*

Oui, c'est elle! c'est elle-même.

FIORELLA.

O Dieu vengeur! tu me poursuis!
(*Allant à Rodolphe.*)
Par pitié, je vous en conjure...

RODOLPHE.

Point de pitié pour la parjure!

FIORELLA.

Écoutez-moi.

RODOLPHE.

Non; plutôt le trépas.

FIORELLA.

Où fuyez-vous?

RODOLPHE.

Partout où vous ne serez pas!
(*Il s'approche de la porte.*)
Fuyons, fuyons ces lieux.

(*En ce moment on entend sonner minuit, et l'on ferme en dehors la porte aux verrous.*)

ENSEMBLE.

FIORELLA.

O contre-temps funeste!
Rien ne peut le fléchir :
C'est lui qui me déteste
Et qui voulait me fuir.

RODOLPHE.

O contre-temps funeste!
Hélas! que devenir!
Il faut qu'ici je reste :
Je ne peux plus la fuir.

FIORELLA.

Daignez croire, Monsieur, du moins je vous l'atteste,
Qu'en ces lieux le hasard seul a conduit mes pas!

RODOLPHE.

Il suffit, je vous crois, oui, je n'en doute pas.
Mais puisqu'il faut ici que malgré moi je reste,
(*Montrant la gauche.*) (*Lui montrant la droite.*)
Ce côté m'appartient; vous, demeurez là-bas.

FIORELLA.

J'obéis : loin de vous, Monsieur je me retire...
Mais, du moins, je voulais vous dire...

RODOLPHE, *avec plus de douceur.*

Non, je ne puis; non, ne me parlez pas!

FIORELLA, *se retirant à droite.*

Taisons-nous; obéissons, hélas!

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Oui, craignons de l'entendre,
Et sachons nous défendre :
Car, malgré ma fureur,
Cette voix que j'adore
Pourrait trouver encore
Le secret de mon cœur.

FIORELLA.

Il ne veut plus m'entendre.
Rien ne peut me défendre,
Et j'ai perdu son cœur!
Daigne, ô Dieu que j'implore,
De celui que j'adore
Adoucir la rigueur.

FIORELLA, *se laissant tomber sur son fauteuil près de la cheminée.* Hélas!

RODOLPHE. Vous souffrez. Qu'avez-vous?

FIORELLA. Rien; j'ai froid.

RODOLPHE. Grand Dieu! (*Allant à elle.*) En effet, ce manteau traversé par l'orage... (*Il l'aide à se débarrasser de son manteau de pèlerin, et Fiorella paraît en robe blanche.*) Ses doigts sont glacés! (*Il lui prend la main pour la réchauffer dans les siennes, et la quitte vivement et avec crainte.*) Si du moins je pouvais ranimer ce feu près de s'éteindre! (*Il va près de la cheminée attiser le feu duquel s'élève une flamme légère. Depuis ce moment on commence peu à peu à éclairer le théâtre.*)

FIORELLA, *qui s'est mise à genoux près de la cheminée pour se réchauffer.* Quoi! Monsieur, vous daignez avoir pitié de moi!

RODOLPHE, *lui offrant son manteau en détournant la tête.* Tenez, prenez encore ce manteau.

FIORELLA. Je vous remercie. Ce feu, quelque faible qu'il soit, a ranimé mes forces. Seule, à pied, une si longue route : j'ai cru que j'en mourrais!

RODOLPHE. Je le crois; vous surtout qui n'avez pas l'habitude de souffrir.

FIORELLA. Rassurez-vous, d'aujourd'hui je commence.

RODOLPHE. Pourquoi, je vous le demande, partir ainsi la nuit et par un temps pareil?

FIORELLA. Je vous le dirai, Monsieur, si vous le voulez.

RODOLPHE. Oui, sans doute, parlez.

FIORELLA. Mais, pour vous expliquer les motifs qui m'ont déterminée à prendre ce parti, il faudrait commencer mon récit de plus loin. Ce serait presque chercher à me justifier à vos yeux, et vous ne voulez point que je me justifie.

RODOLPHE. Moi?

FIORELLA. Oui, puisque vous refusez de m'entendre.

RODOLPHE. Je le devrais peut-être, mais, vous le voyez, je vous écoute.

FIORELLA. Il y a bien longtemps, vous m'aimiez alors, et j'étais digne de vous! lorsque j'appris le combat fatal où vous aviez succombé; je fus bien malheureuse, moins qu'aujourd'hui cependant; car j'avais perdu l'objet de mon amour, mais je n'avais point perdu son estime. Plusieurs mois s'écoulèrent dans les larmes, dans le chagrin, dans la misère. La guerre nous avait tout enlevé. Je voyais mon père expirant de vieillesse et de besoin, lorsqu'un grand seigneur qui voyageait alors, le duc de Farnèse... (*Voyant un geste que fait Rodolphe.*) Que ce nom n'excite point votre colère!

RODOLPHE. Lui? cet indigne ravisseur?

FIORELLA. Monsieur, vous m'aviez promis de m'entendre!

RODOLPHE. Eh bien! continuez.

FIORELLA. Voyant que ses offres étaient repoussées, que son nom, ses trésors étaient inutiles, il m'offrit de m'épouser.

RODOLPHE. O ciel!

FIOLELLA. Pouvais-je ne pas accepter? Non pour lui, non pour moi, mais pour mon père dont je sauvais les jours. Mon cœur était toujours à vous, ma main restait. Je la lui donnai. Oui, je le jure ici, c'est en invoquant le ciel, c'est en présence d'un de ses ministres, que nous fûmes unis; et lorsqu'après la mort de mon père nous quittâmes l'Italie, lorsque je vins en France, c'était comme duchesse de Farnèse, du moins je le croyais. Les arts, le luxe et l'opulence m'environnaient de leur prestige; un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Jeune, sans expérience, j'étais entraînée, éblouie, lorsqu'un jour celui que je croyais mon époux m'apprend enfin la vérité. C'était un faux mariage, de faux témoins; je n'étais point sa femme. Saisie d'indignation, mon premier mouvement fut de briser ces indignes chaînes, de fuir celui qui m'avait trompée, et de m'éloigner à jamais. Mais où aller?.. J'avais perdu mon père : j'étais inconnue, sans asile, dans un pays étranger. Ah! si une main protectrice eût soutenu ma faiblesse, si la voix d'un ami eût ranimé mon courage, je pouvais tout alors; mais sans appui, sans espoir! il fallait seule à pied traverser la France, l'Italie entière. Je n'avais plus l'habitude du malheur, et l'aspect de la misère me glaçait d'effroi. Que vous dirai-je enfin? Ces plaisirs de l'opulence, ces brillants équipages, ces riches parures auxquelles j'étais accoutumée, tout cela peut-être était devenu nécessaire pour moi. Je restai, j'acceptai ma honte. Voilà mon crime, voilà celui que rien ne peut justifier, le seul qui mérite votre colère.

RODOLPHE. Grand Dieu!

FIORELLA. Je quittai le nom de Camille, c'était celui sous lequel vous m'aviez aimée, et je n'étais plus digne de le porter. Mais hier surtout l'horreur que vous inspirait ma présence a fait tomber le voile de mes yeux; j'ai regardé autour de moi avec terreur, et j'ai vu qui j'étais. A l'instant mon dessein a été pris. Certaine que demain on s'opposerait a ma fuite, je suis partie cette nuit sans avertir personne, sans prévenir mes gens; j'espérais demain avant le jour arriver à un saint asile où, ignorée du monde, j'aurais désormais caché mon existence à tous les yeux. Mais ma punition n'eût pas été assez grande, et le ciel a voulu que je vous rencontrasse pour recevoir de vos mépris un nouveau châtiment.

RODOLPHE. Quoi! vous pouvez penser?..

FIORELLA. Maintenant je vous ai tout dit, et ne croyez pas que j'aie l'espérance de vous fléchir. Cet amour que j'ai gardé pour vous, que rien n'a pu détruire, vous ne pouvez plus l'éprouver pour moi, je le sais, et ce n'est point votre tendresse, mais votre pitié que j'implore. Prête à vous quitter pour jamais, je ne vous demande qu'un mot, Rodolphe, dites-moi que vous me pardonnez. Je suis bien coupable sans doute; mais enfin, je suis femme, je pleure, et je suis à vos pieds,

RODOLPHE, *la relevant*. Camille, que faites-vous?

FIORELLA. Camille, avez-vous dit? Vous n'avez donc point oublié ce nom?

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, *en dehors.*

ALBERT, *frappant à la porte.*
Rodolphe, allons, que l'on s'éveille,
Voici déjà venir le jour!

FIORELLA.
Quelle voix frappe mon oreille?

RODOLPHE.
Ah! grand Dieu! c'est Albert! il est en ce séjour!
(*On tire en dehors les verrous, et Albert entre en scène.*)

ALBERT.
Oui, déjà l'aurore vermeille
Dore le sommet de la tour :
Il faut partir, voici le jour.
(*Apercevant Fiorella, qui lui tourne le dos.*)
Mais qu'ai-je vu? gentille pèlerine,
Pardon! pardon! moi, j'étais moins heureux!
Et voilà pourquoi, j'imagine,
Monsieur n'est pas pressé de sortir de ces lieux.

RODOLPHE.
Le hasard le plus grand en est cause...

ALBERT.
Je devine!
Ce sont de ces hasards que l'on arrange exprès;
Mais voyons donc de plus près
Ses attraits!
(*S'avançant et apercevant Fiorella.*)
O ciel!

ENSEMBLE.

ALBERT.
O trahison! ô perfidie!
Redoutez mes transports jaloux.
L'amitié par vous fut trahie,
Je n'écoute que mon courroux.

RODOLPHE.
Ecoutez-moi, je vous en prie,
Réprimez vos transports jaloux.
Notre amitié n'est point trahie :
Calmez un injuste courroux.

FIORELLA.
O ciel! quelle sombre furie
Eclate en ses regards jaloux!
Ecoutez-moi, je vous en prie,
Et modérez votre courroux.

RODOLPHE.
Je n'ai point trompé votre espoir;
Ma promesse fut sacrée!

ALBERT.
Vous ne deviez plus la revoir,
J'en atteste la foi jurée;
Et je vous trouve dans ces lieux
En tête-à-tête tous les deux!

ENSEMBLE.

ALBERT.
O trahison! ô perfidie!
Redoutez mes transports jaloux.
L'amitié par vous fut trahie,
Je n'écoute que mon courroux.

RODOLPHE.
Ecoutez-moi, je vous en prie;
Réprimez vos transports jaloux.
Notre amitié n'est point trahie :
Calmez un injuste courroux.

FIORELLA.
O ciel! quelle sombre furie
Eclate en ses regards jaloux!
Ecoutez-moi, je vous en prie,
Calmez un injuste courroux.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ARPAYA, CHOEUR DE PÈLERINS.

CHŒUR.

Mais quel bruit, quel tapage
Retentit dans le voisinage?

ARPAYA.

Que vois-je? une femme en ces lieux!
C'est un scandale
Que rien n'égale!
San Lorenzo, fermez les yeux!

ALBERT, *s'approchant de Rodolphe et à voix basse.*

« Si je pouvais manquer à ma promesse,
« Me disiez-vous, que ta main vengeresse
« Enfonce un poignard dans mon sein. »
Eh bien! j'ai ce droit sur ta vie :
Je veux punir ta perfidie;
Mais ce sera les armes à la main.
Sortons.

RODOLPHE.

Ah! c'en est trop.

ALBERT.

N'hésite plus; sortons.

RODOLPHE.

Je ne sais point souffrir de tels affronts!

FIORELLA.

Que faites-vous?

RODOLPHE, *à Albert.*

Suis-moi, tu l'as voulu; sortons.

ENSEMBLE.

ALBERT.

O trahison! ô perfidie!
Redoutez mes transports jaloux.
L'amitié par lui fut trahie :
Je n'écoute que mon courroux.

FIORELLA.

O ciel! quelle sombre furie
Eclate en ses regards jaloux!
Hélas! je tremble pour sa vie!
Dieu tout-puissant, protége-nous!

RODOLPHE.

Il faut contenter ton envie;
Je crains peu tes transports jaloux.
Oui, songe à défendre ta vie :
Redoute mon juste courroux.

ARPAYA ET LE CHOEUR.

O ciel! quelle sombre furie
Eclate en leurs regards jaloux!
Messieurs, Messieurs, je vous en prie!
San-Lorenzo, protége-nous.

(*Albert et Rodolphe sortent ensemble; tout le monde les suit en désordre.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un boudoir de Fiorella.

SCENE PREMIERE.

PIÉTRO, ZERBINE.

PIÉTRO. La signora votre maîtresse est-elle visible!

ZERBINE. Non, elle est dans son appartement, où elle a défendu de laisser entrer personne.

PIETRO. Elle repose sans doute?

ZERBINE. Je ne sais, et je n'y puis rien comprendre. Madame est rentrée ce matin pâle, tremblante, égarée, et ni moi, ni aucun de ses gens, ne savions qu'elle était sortie.

PIÉTRO. C'est bien cela. Une jeune et jolie femme, vêtue de blanc, que j'ai vue traverser ce matin les corridors de l'hospice de San-Lorenzo, et l'on m'a dit : Tenez, la voilà, c'est Fiorella!

ZERBINE. Que dites-vous! ma maîtresse à San-Lorenzo! et par quel événement?

PIÉTRO. Cela ne nous regarde pas, je ne me mêle jamais des affaires des autres; j'ai bien assez des miennes. Je voulais voir la signora pour lui remettre ces papiers qu'hier le duc de Soriente m'a payés d'avance.

ZERBINE. Je sais! ces papiers qui pouvaient nuire à la mémoire du vieux duc. J'en ai déjà parlé hier à ma maîtresse, qui ne veut pas que votre zèle soit sans récompense, et outre ce que vous avez reçu du seigneur Albert, elle doit ce matin vous donner trois mille ducats.

PIETRO. Il se pourrait! C'est bien là ce qu'on m'a dit de la signora : la bonté, la générosité même! avec de pareilles gens, il y a du plaisir à être honnête; car ce qui décourage souvent la vertu, c'est le manque de gratification; c'est ce que me disait encore hier ce pauvre Gennaio, en me donnant une poignée de main, et celle-là ç'a été la dernière!

ZERBINE. Il n'est plus!

PIÉTRO. Oui, il a fait son temps; n'en parlons plus, parce que, voyez-vous, ça fait quelque chose de voir un camarade qui part comme ça. Dites-moi à quelle heure je pourrais revenir pour voir la signora, car j'y tiens beaucoup.

ZERBINE. A cause de la gratification!

PIÉTRO. Non, et pour un rien, j'y renoncerais volontiers.

ZERBINE. Ce n'est pas possible.

PIÉTRO. Je vous ai dit que je voulais me retirer des affaires, et depuis que j'ai vu Gennaio, j'y suis tout à fait décidé. Franchement, le camarade a eu peu d'agrément, et j'ai idée qu'il doit y en avoir davantage à mourir en honnête homme. Si votre maîtresse, dont on vante partout la bonté et la générosité, voulait me prendre à son service, moi et mes nouveaux principes, vrai! elle n'en serait pas fâchée.

ZERBINE. J'entends, monsieur Piétro veut devenir mon camarade?

PIÉTRO. Sans doute.

ZERBINE. Et peut-être me faire la cour?

PIÉTRO. Probablement.

RÉCITATIF.

Vous plaire, je l'avoue, est ma seule espérance.

ZERBINE.

N'y pensez plus, et pour bonne raison :
Car, je vous en préviens d'avance,
A mes amants, moi, je dis toujours non!

PIÉTRO.

Toujours non!

ZERBINE.

C'est là mon système.

PIÉTRO.

Et jamais l'amour lui-même
Ne vous a trouvée en défaut?

ZERBINE.

Non, je ne connais pas d'autre mot!

DUO.

PIÉTRO.

Puis-je au moins, et par politique,
Croire à votre protection?

ZERBINE.

Non!

PIÉTRO.

Comment, non?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

C'est unique.
Près de la signora du moins
Vous me serez favorable?
Et je puis compter sur vos soins?

ZERBINE.

Non!

PIÉTRO.

Comment, non?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

C'est aimable!
Vous ne voulez donc pas que dans cette maison
Auprès de vous je reste?

ZERBINE.

Non!

PIÉTRO.

Comment, non, non, encor!
Vouloir me chasser, c'est trop fort!..
Songez donc quel destin pénible...
Il faudra, loin de ce séjour,
Et loin de vous, mourir d'amour.
Allons, allons, c'est impossible.
Vous ne serez pas insensible?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Non? à la bonne heure au moins.
(*A part.*)
Voilà parler, grâce à mes soins.
Je commence enfin à comprendre :
Il ne s'agit que de s'entendre!
(*Haut.*)
Vous ne refusez plus mes vœux?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Loin de me mettre à la porte,
Vous ne voulez plus que je sorte!

ZERBINE.

Non,

ENSEMBLE.

PIÉTRO.

Ah! c'est charmant, c'est admirable!
Un pareil non veut dire oui.
Beauté cruelle, inexorable,
Refusez-moi toujours ainsi.

ZERBINE.

Qu'il est galant! qu'il est aimable!
Il veut me faire dire : oui;
Mais je dois être inexorable,
Car la vertu le veut ainsi.

PIÉTRO.

O doux espoir! ô charme extrême!
Mais on vous mettrait en courroux
Si l'on vous disait qu'on vous aime?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Non?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Que ce mot est doux!
Et si j'en réclamais un gage,
Si j'osais prendre cette main?
Oh! vous vous fâcheriez, je gage?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Vraiment?

ZERBINE.

Non!

PIÉTRO.

Ah! c'est divin!
Mais vous ne pouvez pas, je pense,
D'un baiser vous formaliser?
Un seul! Ah! c'est en conscience!
Vous ne pouvez me refuser?

ZERBINE.

Non.

PIÉTRO.

Non?

ZERBINE.

Non.

ENSEMBLE.

PIÉTRO.

Ah! c'est charmant, etc.

ZERBINE.

Qu'il est galant! etc.

ZERBINE. En attendant votre nouvelle dignité, vous pouvez partir, car je vous répète que dans ce moment ma maîtresse ne recevra personne.

PIÉTRO. N'est-ce que cela? maintenant que je suis de la maison, j'attendrai tant qu'on voudra, deux, trois heures, s'il le faut. (*Lui donnant un paquet cacheté.*) Remettez-lui seulement ces papiers, c'est tout ce que je vous demande, parce que, dès qu'elle les aura lus, elle me fera appeler. Je vais me promener au jardin. Sans adieu, signora.

—

SCENE II.

ZERBINE, *seule*. A-t-on jamais vu un pareil original! Ah! mon Dieu! c'est ma maîtresse; dans quel trouble je la vois!

—

SCENE III.

ZERBINE, FIORELLA.

FIORELLA. Je ne puis résister à mon impatience; le malheur même est moins terrible que l'incertitude. Zerbine, il n'est pas venu?

ZERBINE. Qui, Madame?

FIORELLA. Lui! Rodolphe.

ZERBINE. Non, vraiment!

FIORELLA. Il n'a pas envoyé?

ZERBINE. Non, Madame.

FIORELLA. Il aura été blessé; peut-être même... c'est moi qui serai la cause de sa mort; et point de lettres, point de nouvelles; si j'ai suspendu mes projets, si je suis revenue ici chez moi, c'est que je ne pouvais m'éloigner sans savoir l'issue de ce combat, sans connaître au moins... (*A Zerbine.*) Et Albert n'a-t-il point paru?

ZERBINE. Non, Madame.

FIORELLA, *à part*. Tant mieux, je respire!

ZERBINE. Depuis que Madame est rentrée ce matin, il n'est venu ici...

FIORELLA, *vivement*. Qui donc?

ZERBINE. Que Piétro, ce Napolitain dont je vous ai parlé, et qui m'a remis pour Madame (*Les montrant sur la table.*) ces papiers importants.

FIORELLA. Tais-toi; j'entends une voiture; oui, je ne me trompe pas; elle s'arrête à la porte de l'hôtel.

ZERBINE, *regardant par la fenêtre*. Madame, Madame, réjouissez-vous.

FIORELLA, *avec joie*. Il se pourrait!

ZERBINE. C'est M. Albert lui-même.

FIORELLA, *tombant sur un fauteuil*. Albert! c'est fait de moi! Rodolphe n'est plus!

ZERBINE. Eh bien! Madame, qu'avez-vous donc?

FIORELLA. Rien! laissez-moi. (*Zerbine sort.*)

—

SCENE IV.

ALBERT, FIORELLA.

ALBERT. Je vois à votre trouble que ce n'est pas moi que vous attendiez. (*Gaiement.*) Eh quoi! Madame, est-ce là l'accueil que vous faites à un preux chevalier qui vient de combattre pour vous?

FIORELLA. Monsieur, par pitié ..

ALBERT, *souriant*. Que vous réserviez votre colère pour le vainqueur, rien de mieux; mais on doit des consolations aux vaincus, et je les attendais de votre générosité.

FIORELLA, *vivement et avec joie*. Quoi! Monsieur, il serait vrai?

ALBERT. Ce mot seul nous a raccommodés, et vous ne m'en voulez plus, n'est-il pas vrai? Oui, Madame, j'étais trop en colère pour remporter la victoire : pour bien se battre, il faut être de bonne humeur, et Rodolphe avait un sang-froid qui lui donnait l'avantage, c'était une véritable trahison; aussi après m'avoir désarmé : Maintenant, me dit-il, expliquons-nous; et il m'a raconté toute votre entrevue de la nuit dernière. Ce malheureux-là vous aime autant que moi, mais d'une autre manière; car certainement moi, à sa place, je n'aurais pas été si héroïque. Enfin, nous nous sommes séparés, lui pour continuer sa route, et moi pour accourir près de vous! Tel est, Madame, quoi qu'il en puisse coûter à mon amour-propre, le récit fidèle de notre campagne.

FIORELLA. Quoi! il est parti?

ALBERT. Oui, Madame; du moins je le crois...

FIORELLA, *douloureusement*. Sans me voir! Adieu, Albert, adieu.

ALBERT. Que dites-vous! Ce projet dont il m'a parlé serait-il réel? songeriez-vous encore à l'exécuter?

FIORELLA. Plus que jamais. Je ne serai ni à lui, ni à vous, et si j'ai une dernière grâce à vous demander...

ALBERT. Parlez.

FIORELLA. Réparez vos torts et les miens; retournez près de Céline, près de celle qui vous aime, et que vous avez abandonnée. Ah! je sens là qu'elle doit être bien malheureuse!

ALBERT. Qu'exigez-vous de moi? Je ne serai donc plus rien pour vous?

FIORELLA. Vous serez mon ami, et je vais vous en donner une preuve. Ces biens, ces richesses auxquelles je renonce, c'est à vous que je les confie, c'est vous que je chargerai d'en disposer. De plus, voici des papiers qui compromettaient, dit-on, l'honneur de mon plus cruel ennemi, de celui à qui je dois tous mes maux.

ALBERT. Je sais, c'est un lazzarone qui vous les a remis.

FIORELLA. Gardez-les, examinez-les, ou plutôt, tenez, soyons généreux même pour sa mémoire, et brûlez-les sur-le-champ.

ALBERT. Je vous le promets; aussi bien, et d'après ce qu'on m'a dit, il est une autre personne (*Regardant Fiorellea.*) à qui ils pourraient nuire. Dans un instant ils n'existeront plus, mais Rodolphe ..

FIORELLA. Pour mon bonheur, pour mon repos, je ne désire plus le revoir, je vous le jure; et quand même je le voudrais, vous savez bien qu'il est parti, qu'il s'est éloigné; car vous êtes bien sûr qu'il est parti?

ALBERT. Je lui ai vu prendre la route de France.

FIORELLA. Tant mieux; car il reviendrait maintenant, que j'aurais la force de ne plus le recevoir.

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ZERBINE.

ZERBINE. Madame, il y a là quelqu'un qui vous demande.

FIORELLA. Laissez-moi, je n'y suis pas, je ne suis pas visible...

ZERBINE. Mais, Madame, c'est lui.

FIORELLA. O ciel!

ALBERT, *avec force*. Lui! je comprends. (*Se reprenant.*) Allons! qu'allais-je faire? (*Haut.*) Je ne serai point généreux à demi, (*Montrant les papiers.*) je vais remplir mes serments, et je ne vous forcerai point à tenir les vôtres. Adieu, adieu, je me retire. (*Il sort par le fond.*)

FIORELLA. Va, Zerbine, va vite, fais-le entrer.

—

SCENE VI.

FIORELLA, RODOLPHE.

(*Zerbine l'amène et sort.*)

FIORELLA. Quoi! Monsieur, vous n'avez point voulu partir sans me dire un dernier adieu?

RODOLPHE. Je l'ai voulu, je l'ai essayé du moins; c'est impossible, je suis revenu sur mes pas; car, malgré ma colère, je sens là que j'ai été envers vous injuste et cruel.

FIORELLA. Vous voilà! tout est oublié.

RODOLPHE, *sans l'écouter et avec égarement*. Oui, vous oublier, c'est ce que j'avais dit, je l'avais juré, mais je ne sais plus tenir mes serments. (*Regardant autour de lui pour voir si on ne peut l'entendre.*) Ecoute, Camille, veux-tu renoncer à tes trésors, à ton opulence?

FIORELLA. Je l'ai déjà fait, j'ai remis ma fortune entre les mains d'Albert; moi je ne veux plus rien, et je pars.

RODOLPHE. Oui, tu partiras, il le faut, mais avec moi.

FIORELLA. Que dites-vous? il se pourrait?

RODOLPHE. J'ai lutté en vain, je ne le puis, c'est au-dessus de mes forces, ma raison même y succomberait. Dérobons-nous à tous les regards, renonçons à ma famille, à mes amis; qu'ils oublient qui nous avons été; tâchons surtout de l'oublier nous-mêmes; et loin de notre patrie, loin de l'Europe, cherchons quelque endroit écarté où nous puissions cacher notre amour. (*A voix basse et avec force.*) Viens, je t'épouserai!

FIORELLA, *portant la main à son cœur*. Dieu! (*Avec ivresse.*) Moi, Rodolphe, moi votre femme! et c'est vous qui me le proposez! Ah! je ne croyais pas qu'un si grand bonheur me fût réservé. Oui, mon cœur est heureux et fier d'un pareil sacrifice, mais il n'en serait plus digne s'il pouvait accepter.

RODOLPHE. Qu'osez-vous dire?

FIORELLA. Que mon bonheur, que mon amour même, ne peuvent me faire oublier le soin de votre honneur! Moi vous priver de vos amis, de votre famille, de votre patrie! Non, d'autres destins vous attendent, votre pays vous réclame, la carrière des armes vous est ouverte. C'est là Rodolphe, c'est au champ d'honneur que vous devez m'oublier.

DUO.

Partez, la gloire vous appelle!
Oubliez d'indignes amours!
L'honneur qui vous sera fidèle
Prendra soin d'embellir vos jours.

RODOLPHE.

Ce refus qui me désespère
Vous rendra plus digne de ma foi!

FIORELLA.

Dans ma retraite solitaire
Votre nom viendra jusqu'à moi!
De vos succès je serai fière,
Heureuse de votre bonheur.

RODOLPHE.

Non, non, dans la nature entière,
Plus d'espérance pour mon cœur!
Toi seule m'attaches à la vie.
Et si je ne peux te fléchir,
A tes pieds mes maux vont finir.

FIORELLA.

Ce n'est point à mes pieds, c'est pour votre patrie
Qu'il vous est permis de mourir!

ENSEMBLE.

FIORELLA.

Partez, la gloire vous appelle!
Oubliez d'indignes amours:
L'honneur qui vous sera fidèle
Prendra soin d'embellir vos jours.

RODOLPHE.

Vainement la gloire m'appelle,
Camille est mes seules amours.
Tu le veux... tu le veux, cruelle?
Oui, je m'éloigne et pour toujours.

(*Rodolphe va sortir, lorsqu'on entend en dehors la voix de Piétro, qui se dispute avec Zerbine.*)

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PIÉTRO, ZERBINE.

PIÉTRO. Oui, morbleu! j'entrerai malgré la consigne.

RODOLPHE, *s'arrêtant*. Que veut cet homme?

FIORELLA. Et quel est-il?

PIÉTRO, *saluant*. Piétro, un Napolitain, qui désire humblement être admis devant vous. (*Levant les yeux.*) Quoi! signora, vous ne me remettez pas! Hé bien! ce n'est pas un mal, car, franchement, il n'y avait pas dans ce temps-là de quoi se vanter de ma connaissance. Maintenant, c'est

différent. Mais alors, et quand vous portiez le nom de Camille Paluzzi, j'étais un lazzarone, un mauvais sujet prêt à vendre mes services à celui qui avait dix ducats pour les payer; et comme le duc de Farnèse avait beaucoup de ducats...

FIORELLA. Quel souvenir! J'y suis maintenant; lors de ce faux mariage, tu étais un de nos témoins?

RODOLPHE. Il se pourrait!

PIETRO. J'avais cet honneur, moi et Gennaio.

RODOLPHE. Et tu oses te présenter en ces lieux? Tu ne crains pas de recevoir le juste châtiment?.. .

PIÉTRO. C'est ça, me faire pendre! comme vous y allez? chacun ses affaires, ne vous mêlez pas des miennes. C'est la signora envers laquelle je suis coupable, c'est elle qui seule doit disposer de mon sort.

FIORELLA. Pars, éloigne-toi de mes yeux.

RODOLPHE. Quoi! vous seriez assez bonne...

FIORELLA. Celui que j'avais le plus offensé a daigné me pardonner. J'imiterai son exemple. Va, tâche de vivre en honnête homme, et pour t'y aider, Zerbine va te donner ce que je t'ai promis.

PIÉTRO. Quoi! c'est là votre vengeance? C'est bien, signora, c'est très-bien. Vous ne vous repentirez point de votre générosité. Et quant à ce gentilhomme qui parle si légèrement de pendre les gens, il en aurait été plus fâché que moi, s'il est possible.

RODOLPHE. Que veux-tu dire?

PIÉTRO. Que j'étais ce matin à San-Lorenzo lors de votre aventure, de votre combat; que j'ai appris que vous aimiez Madame, que vous ne pouvez l'épouser. Hé bien! rassurez-vous, il n'y a maintenant qu'une personne au monde qui puisse rendre ce mariage possible, et cette personne-là, c'est moi.

FIORELLA ET RODOLPHE. Il se pourrait?

PIÉTRO. Vous saurez que le feu duc de Farnèse se mariait souvent, car Madame n'est pas la seule qu'il ait épousée; et dans ces prétendus mariages, Arpaya, son intendant, Gennaio et moi, servîmes plus d'une fois de témoins. Un jour (mais je suis loin de m'en vanter, car j'ai fait là une bonne action, j'en suis innocent, et mon seul motif était de tenir le duc lui-même dans notre dépendance), un jour qu'un de ces mariages devait avoir lieu, on m'avait chargé de tout disposer. Je le fis en conscience. J'amenai un véritable prêtre. C'est par lui, c'est en sa présence que cette union fut consacrée, et l'acte de célébration signé de lui resta entre les mains de Gennaio, pour que nous puissions un jour en faire usage si notre protecteur devenait un ingrat. Ainsi donc, et sans qu'il s'en doutât, le duc de Farnèse était réellement marié; les preuves en sont dans les papiers que Zerbine vous a remis ce matin.

FIORELLA. O ciel!

PIETRO. Et sa légitime épouse, la duchesse de Farnèse, est là devant vous.

FINAL.

RODOLPHE ET ZERBINE.

O bonheur!

FIORELLA.

O terreur!

RODOLPHE, ZERBINE ET PIÉTRO.

Mon Dieu, je te remercie!

FIORELLA.

D'effroi mon âme est saisie!

RODOLPHE, ZERBINE ET PIÉTRO.

Qu'avez-vous donc, je vous prie?

FIORELLA.

Je ne méritais point un semblable bonheur.

RODOLPHE.

Achevez, je vous en supplie!

FIORELLA.

Ces papiers, disait-on, compromettaient l'honneur
De ce duc de Farnèse?

PIÉTRO.

Il est vrai!

FIORELLA.

Sans les lire,
Entre les mains d'Albert je les ai tous remis,
Le suppliant de les détruire.

TOUS.

O ciel!

FIORELLA.

Et maintenant ils sont anéantis!

RODOLPHE.

Qu'avez-vous fait? courons, je puis encor peut-être...

FIORELLA.

Restez, c'est lui! Je n'ose, en le voyant paraître,
L'interroger.

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT.

ALBERT, *gaiement, à Fiorella.*

Par moi, votre esclave soumis,
Vos ordres souverains viennent d'être suivis!

TOUS.

Grand Dieu!

FIORELLA.

Quoi! ces papiers que je vous ai remis!..

ALBERT.

Le vent a dispersé leur cendre.
(*La regardant.*)
Mais d'où vient cet effroi dont vous semblez saisis?
Répondez-moi.

FIORELLA, *avec désespoir.*

Comment, ils sont détruits?

ALBERT, *lentement.*

Oui, tous! hormis un seul!

FIORELLA ET RODOLPHE, *vivement.*

Dieu! que viens-je d'entendre?

ALBERT.

Qu'avez-vous donc? il ne vous touche en rien;
Il concerne une pauvre fille
Dont hier encore, si je m'en souviens bien,
Rodolphe me parlait, et qu'on nommait Camille!

RODOLPHE ET FIORELLA.

Achevez; à mon trouble, hélas! rien n'est égal!

ALBERT.

En voyant cet écrit dont le secret fatal
Assurait à jamais le bonheur d'un rival,
J'en conviens, j'ai senti renaître dans mon âme
Le naturel napolitain,
Et deux fois ma tremblante main
Approcha malgré moi cet écrit de la flamme.

FIORELLA.

O ciel!

ALBERT.

Mais de l'honneur n'écoutant que la voix,
Le naturel français a repris tous ses droits!
Oui, me suis-je écrié, qu'ici l'amour se taise,
Et de peur d'un regret j'accours auprès de vous.
(*Leur donnant le papier.*)
Tenez, soyez heureux!
(*A Fiorella.*)
Duchesse de Farnèse,
Vous pouvez à présent l'accepter pour époux!

ENSEMBLE.

RODOLPHE ET FIORELLA.

Ah! quelle reconnaissance
Paira jamais
Tant de bienfaits?
Jouissez pour récompense
Des heureux que vous avez faits!

ALBERT.

Ah! votre reconnaissance
Surpasse encore mes bienfaits;
Et je trouve ma récompense
Dans les heureux que je fais!

ALBERT, *voyant entrer les personnages du premier acte.*
Mais voici venir vos amis,
Qui de votre bonheur par moi furent instruits!
(*Bas, à Fiorella et à Rodolphe.*)
Pour moi, rassurez-vous, j'éponserai Céline.

RODOLPHE.
Et le bonheur que l'hymen vous destine
D'un autre amour vous dédommagera!

FIORELLA.
Notre amitié toujours vous restera.

ALBERT
Son amitié me restera!
Faute de mieux! allons, c'est toujours ça!

CHŒUR.

Heureux amants, goûtez sans cesse
Un bonheur si bien mérité,
Car les honneurs et la richesse
Couronnent ici la beauté.





CÉCILY. Ah! vous croyez. — Acte 1, scène 2.

LEICESTER

OU

LE CHATEAU DE KENILWORTH

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 25 janvier 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
LE COMTE DE LEICESTER, son favori.
SIR WALTER RALEIGH, jeune seigneur et ami de Leicester.
HUGUES ROBSART, vieux gentilhomme.
AMY ROBSART, sa fille, épouse de Leicester.
CICILY, suivante d'Amy Robsart.
LORD SHREWSBURY, LORD HUDSON, LORD STANLEY, } Seigneurs de la cour d'Elisabeth.
DAMES DE LA REINE.
DOBOOBIE, intendant de Leicester.
OFFICIERS, HOMMES D'ARMES.
PAGES, SUITE DE VASSAUX.

Au premier acte, la scène se passe à l'abbaye de Cumnor, et à Kenilworth pendant les deux derniers actes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie gothique avec de larges croisées dans le fond. A droite, une porte très-riche qui conduit aux appartements d'Amy Robsart. A gauche, deux autres portes, dont une très-petite se rapproche du fond. Les meubles qui garnissent l'appartement doivent être de la plus grande magnificence.

—

SCENE PREMIERE.

CICILY, *seule, occupée à travailler.* Dieu! que cette pièce est grande! quand on y est toute seule. Onze heures viennent de sonner à la grande horloge de l'abbaye, et ma maîtresse ne songe pas à se coucher; je gagerais qu'il y a quelqu'un que je ne connais pas qui doit venir ici, ce soir. A la bonne heure! mais moi qui n'attends personne, je m'endormais là sur le vingt-deuxième couplet de ma ballade.

BALLADE.

« Voyez-vous, dit alors la reine,
« Auprès de nous ce bel enfant,
« Aux cheveux plus noirs que l'ébène,
« Au manteau bleu broché d'argent.
« Quel est-il! sa grâce ingénue
« N'a pas encor frappé ma vue,
« — C'est Edouard de Balmonté,
« Page de Votre Majesté. »

Des lampes les clartés pâlissent;
Le bal brillant vient de finir.
Tous les courtisans applaudissent,
En bâillant encor de plaisir.
Et dans cette royale enceinte
Notre page, heureux et sans crainte,
Dort comme on n'a jamais, je croi,
Dormi dans un palais de roi.

Tout à coup auprès de sa couche
Apparaît un fantôme blanc.
Il veut crier, et sur sa bouche
Vient se poser un doigt charmant.
Contraint à garder le silence,
Le beau page prit patience :
Car ce fantôme singulier
Ne défendait que... de crier.

Voilà une histoire qui me fait toujours peur quand je la chante... il me semble que je ne me trompe pas, j'entends marcher de ce côté; ah! mon Dieu!..

—

SCENE II.

CICILY, RALEIGH.

RALEIGH. Enfin voilà de la lumière, une jeune fille, ce n'est pas dangereux.

CICILY. Il me semble que je connais ce seigneur-là; c'est sir Walter Raleigh.

RALEIGH. Eh! mais, ces jolis yeux noirs, cette physionomie piquante; je ne m'attendais pas, en m'engageant dans cette entreprise périlleuse, à me trouver aussitôt en pays de connaissance; tu habites ce vieux manoir?

CICILY. Oui, Milord, depuis cinq jours.

RALEIGH. A merveille! l'année dernière, lorsque je t'ai rencontrée à Dunbilikes, tu étais déjà fort aimable. Tu vas m'apprendre quelle est cette belle inconnue dont on parle dans le canton? Pourquoi la dérobe-t-on à tous les regards? Pourquoi a-t-on changé cette vieille abbaye en une forteresse au dehors, et en un palais au dedans? pourquoi enfin... réponds-moi, réponds vite, je sais d'abord que tu causes avec grâce et surtout avec facilité.

CICILY. Ah! vous croyez.

DUO.

Ce secret-là
Se gardera,
(*Montrant son cœur.*)
Il est là.

RALEIGH.

Ce secret-là
Se trahira,
(*Même geste.*)
S'il est là.
Dis-le-moi donc, de grâce!

CICILY.

Je ne dis jamais rien.

RALEIGH.

Si tu te tais, j'embrasse.

CICILY.

De me faire parler, ce n'est pas le moyen.

RALEIGH.

Ta mine est si jolie!
Ton œil est si fripon!

CICILY.

Oui, de la flatterie
Pour troubler ma raison,
Non, non.

RALEIGH.

Moi troubler ta raison,
Non, non.

ENSEMBLE.

CICILY.

Ce secret-là
Se gardera;
(*Montrant son cœur.*)
Il est là.

RALEIGH.

Ce secret-là
Se trahira,
(*De même.*)
S'il est là.

CICILY.

Mais répondez vous-même.

RALEIGH.

Je ne parle jamais.

CICILY.

Par quelle audace extrême...

RALEIGH.

Comme toi je me tais.

CICILY.

Vous pouvez me le dire;
Dans ce sombre réduit
Pourquoi vous introduire
Au milieu de la nuit?

RALEIGH.

Il faut donc te le dire?

CICILY.

Ah! oui, daignez m'instruire;
De moi ne craignez rien.

RALEIGH.

Eh bien!

CICILY.

Eh bien!

RALEIGH.

Ce secret-là
Se gardera;
(*Montrant son front.*)
Il est là.

CICILY.

Ce secret-là
Se trahira.
(*Même geste que lui.*)
Il est là.

RALEIGH. Allons, puisqu'il faut que ma confidence précède la tienne, imagine-toi, ma toute belle, car tout est inconcevable dans mes aventures, qu'il y a trois mois je devins amoureux fou!

CICILY. Comment! trois mois?

RALEIGH. Oui, c'était depuis toi; une jeune personne charmante, toutes les perfections réunies; je peux même te dire son nom, c'était la jeune Amy Robsart.

CICILY. Amy Robsart!

RALEIGH. Oui, la fille de sir Hugues Robsart, un marin qui, pendant qu'il courait les mers, avait laissé sa fille dans le comté de Devonshire, à la garde d'une tante. Moi je me présentai dans la maison et j'y allai souvent, car on me trouvait fort aimable.

CICILY. Cela ne m'étonne pas.

RALEIGH. Sans doute, ce n'est pas là l'étonnant; mais le

voici : c'est qu'un matin Amy Robsart disparut, et impossible de savoir ce qu'elle est devenue.

CICILY. Fi! l'horreur! vous l'avez enlevée!

RALEIGH. Non, je te jure que ce n'est pas moi, je te le dirais; mais toute sa famille en est persuadée, et son frère, car elle a un frère qui est dans les gardes de la reine, voulait absolument que je lui déclarasse où était sa sœur, ou que je me battisse avec lui.

CICILY. Eh bien?

RALEIGH. Eh bien! il n'y avait pas à hésiter, vu que l'un m'était beaucoup plus facile que l'autre; je me suis battu et l'ai blessé : ce qui ne lui a pas appris où était sa sœur et ce qui m'a mis sur le compte une mauvaise affaire de plus; les Burleigh, les Sussex qui protégent la famille Robsart, m'ont dénoncé à la chambre étoilée comme un ravisseur, comme meurtrier, et j'allais être arrêté, si le noble comte de Leicester, mon ami, mon protecteur, n'eût embrassé ma défense.

CICILY. Oh! si le comte de Leicester est de vos amis... ne dit-on pas qu'il est roi d'Angleterre?

RALEIGH, *souriant.* A peu près; aussi je suis tranquille; cependant on m'a conseillé de m'éloigner jusqu'à ce que fût arrangé.

CICILY. Ce qui est très-désagréable.

RALEIGH. Sans doute! s'éloigner de la cour, même pour un jour, c'est tout perdre; les rivaux sont là sur la même ligne, qui vous pressent, vous coudoient. Fait-on un pas en arrière, on serre les rangs, et la place est prise. Aussi, désolé de mon exil et courtisan en vacances, je voyageais à petites journées, lorsqu'à une lieue d'ici, à l'auberge de l'Ours Noir, où j'étais descendu, j'entends parler d'une dame inconnue, d'une beauté admirable, qu'un geôlier terrible tient renfermée dans un vieux donjon, et mille autres choses plus merveilleuses; ma tête se monte, je laisse à l'auberge mon cheval et mon domestique, j'arrive ici à la nuit pleine, j'escalade un mur délabré, je me trouve dans un parc immense, et vis-à-vis une abbaye gothique, qui semble inhabitée, car tout est exactement fermé, si ce n'est une fenêtre basse qui me livre passage. Je m'avance avec précaution; partout le plus grand silence, une obscurité complète ; et d'appartements en appartements, je suis arrivé jusqu'à celui-ci, sans rencontrer personne, et fort curieux de connaître le propriétaire et les habitants de ce mystérieux séjour.

CICILY. Eh bien! Milord, si vous voulez que ma franchise égale la vôtre, je vous avouerai maintenant qu'on m'a proposé cinquante guinées pour entrer au service d'une jeune dame qui habite la campagne, à la seule condition de ne pas la quitter et de ne jamais sortir; au lieu de cinquante guinées on m'en a compté cent; nous n'avons voyagé que de nuit, nous sommes arrivés ici la nuit, et depuis cinq jours que j'habite ce château, vous êtes la première personne à qui j'aie pu demander des renseignements.

RALEIGH. Par saint George! tu t'adresses bien ; et tu ne connais pas le maître de cette vieille abbaye?

CICILY. Je ne l'ai jamais vu.

RALEIGH. Mais au moins, ta maîtresse?

CICILY. Je ne sais pas son nom.

RALEIGH. D'accord, mais sa personne?

CICILY. La plus jolie et la plus gracieuse que l'on puisse voir! seize à dix-sept ans, si je ne me trompe, et je ne pense pas que, parmi toutes les ladys de la cour d'Élisabeth, il y en ait une seule qu'on puisse lui comparer.

RALEIGH, *avec joie.* Admirable! et la pauvre petite est bien triste, bien affligée?

CICILY. C'est la plus heureuse des femmes, elle est dans une ivresse continuelle, depuis ce matin, surtout; dans ce moment, elle est devant une glace à admirer ses points de Venise et ses diamants!

RALEIGH. Diable! voilà qui confond toutes mes idées, moi qui me figurais et comptais sur une victime; je donnerais tout au monde pour l'entrevoir!

CICILY, *regardant à gauche.* Tenez, tenez, Milord, la voilà qui traverse la grande galerie; et par cette fenêtre, vous pourrez, sans être vu... ne vous montrez pas surtout.

RALEIGH. Mais, en effet... (*Ils regardent tous les deux par la fenêtre.*)

DUO.

CICILY.
La voyez-vous?

RALEIGH.
Taille charmante!

CICILY.
Parlez plus bas.

RALEIGH.
Grâce touchante!

CICILY.
Et cette main?

RALEIGH.
Quelle blancheur!

CICILY.
Dans tous ses traits...

RALEIGH.
Que de fraîcheur!

ENSEMBLE.

Chut! chut! elle s'avance.
Chut! chut! faisons silence.

RALEIGH.
Je la vois mieux. Quel doux regard!
(*A part.*)
Mais, grand Dieu! quelle ressemblance!
C'est elle... c'est Amy Robsart.
(*Il redescend le théâtre très-agité.*)

ENSEMBLE.

RALEIGH, *à part.*
Quelle surprise extrême!
En croirai-je mes yeux?
Ah! pour celui qui l'aime
Quel spectacle fâcheux!

CICILY, *à part.*
Pourquoi ce trouble extrême
Qui se peint dans ses yeux?
Je vois déjà qu'il aime
Cet objet merveilleux.

RALEIGH, *à part.*
M'être battu pour elle,
Tandis que la cruelle...
Ah! le trait est piquant!..
Mais quel est cet amant?
Tant de magnificence
Et ce mystère... et ce silence...
(*Haut, à Cicily.*)
Apprends-moi tout, je suis discret.

CICILY.
Hélas! que puis-je vous apprendre?

RALEIGH.
Près de ta maîtresse en secret
Chaque jour quelqu'un doit se rendre?

CICILY.
Oui, tous les jours quelques courriers,
Sur de magnifiques coursiers...
Viennent pour lui remettre
Des présents, une lettre.

RALEIGH, *vivement.*
Et leur livrée?

CICILY.
Ils n'en ont pas.

RALEIGH.
Tout redouble mon embarras!
D'où viennent-ils?

CICILY.
Mais, je l'ignore.

RALEIGH.
Que disent-ils?

CICILY.
Pas un seul mot.

RALEIGH.
Ils arrivent?..

CICILY.
Avant l'aurore.

RALEIGH.
Et repartent?..

CICILY.
Tout aussitôt.

ENSEMBLE.

(*A part.*)
Je n'y puis rien comprendre!
O mystère maudit...

Mais je veux tout apprendre,
Ou j'en perdrai l'esprit.

RALEIGH.

Allons, allons, ma chère,
Ne sais-tu rien de plus?

CICILY.

Je ne saurais me taire...
Un de ces inconnus
A ma belle maîtresse
Apporta ce matin
Ce coffret, cet écrin.
(*Elle le montre sur un guéridon.*)
Voyez quelle richesse!
Il contenait
Certain billet
Qu'elle lisait
Avec ivresse.

RALEIGH, *sautant sur le coffret.*

Ah! voyons vite...
(*Il l'ouvre.*)
Des brillants!

CICILY.

Des bagues et des diamants!

RALEIGH.

Une couronne de comtesse!

CICILY.

Et des perles!.. quelle richesse!

RALEIGH, *tirant un papier.*

Ce papier... lisons... *A ce soir!*
C'est laconique... à ce soir!

CICILY.

Voilà tout... *A ce soir!*

RALEIGH.

Morbleu! je ne puis rien savoir ..
Eh! mais, pourtant cette écriture...
Elle ressemble... je le jure...
Oui... ces armes sur ce coffret,
Et ce chiffre sur le cachet,
Juste ciel! c'est lui... c'est lui-même.

CICILY.

Vous connaissez celui qu'elle aime?

RALEIGH, *troublé.*

Non, non...

CICILY.

Eh quoi!

RALEIGH, *refermant tout.*

Tais-toi... tais-toi!

CICILY.

Eh! mais, Milord...

RALEIGH.

Silence!
(*A part.*)
Compromettre son nom,
Son rang et sa puissance!

CICILY.

Mais, dites-moi...

RALEIGH, *de même.*

Non, non.
Je ne sais rien... il faut te taire,
Redouble de soins, de mystère,
Ne laisse entrer personne ici.

CICILY.

Allons! lui qui s'en mêle aussi.

RALEIGH.

Je sors, adieu... songe à te taire.

ENSEMBLE.

RALEIGH, *à part.*

O funeste mytère!
Quels coups inattendus!
(*A Cicily.*)
Adieu, songe à te taire,
Ou nous sommes perdus.

CICILY, *à part.*

Oh! le maudit mystère!
Je n'y résiste plus;
Comment! il faut me taire,
Ou nous sommes perdus?
(*Raleigh sort vivement par la droite.*)

—

SCENE III.

CICILY, *seule.* Me taire! me taire! sans doute je me tairai; mais je voudrais au moins avoir quelque mérite à cela; voyez un peu l'ingratitude, c'est moi qui lui ai tout appris, et je ne sais rien; mais cela ne peut pas durer ainsi, et quoique ma condition soit excellente, il faut que je parle à ma maîtresse, j'aime mieux qu'on me diminue mes appointements et qu'on me mette au fait; vrai, ça influe sur ma santé... Ah! mon Dieu! cette porte que je ne connaissais pas et qui vient de s'ouvrir...

—

SCENE IV.

CICILY, LEICESTER, ROBSART.

LEICESTER *est enveloppé d'un grand manteau.* Entrez, Monsieur, et ne craignez rien. (*A Cicily.*) Vous êtes Cicily, cette nouvelle femme de chambre arrivée depuis cinq jours?

CICILY. Oui, Monsieur. (*A part.*) Encore un qui sait tout.

LEICESTER. Prévenez Milady.

CICILY. Comment, Milady...

LEICESTER, *montrant la chambre où est Amy.* Oui, préviens-la de mon arrivée, et dis-lui que je vais me rendre près d'elle; vous ferez aussi préparer un appartement pour Monsieur, dans l'autre corps de bâtiment.

CICILY. Oui, Milord. (*A part.*) C'est égal, c'est un milord! je sais toujours cela!

—

SCENE V.

LEICESTER, ROBSART.

ROBSART. Me sera-t-il permis de connaître enfin mon libérateur, et celui à qui je dois une aussi généreuse hospitalité?

LEICESTER. Qu'importe qui je sois, Monsieur, si j'ai été assez heureux pour vous rendre service. . d'ailleurs vous me devez moins de reconnaissance que vous ne croyez; le domestique qui m'accompagnait n'a pas peu contribué à mettre en fuite les misérables qui en voulaient à votre bourse, et ce château où je vous reçois ne m'appartient pas, il est à un de mes amis qui, j'en suis certain, ne me désavouera pas. La seule grâce que je vous demande, c'est que vous ne cherchiez point à connaître quels peuvent être les habitants de ce château, et que vous ne parliez même pas de l'hospitalité que vous y avez reçue.

ROBSART, *l'observant.* Je vous le jure, foi de gentilhomme! et je vous demande mille pardons de mon indiscrétion; quel que soit le motif qui rassemble en ces lieux tant de nobles seigneurs, je ne peux que former des vœux pour la réussite de leurs projets.

LEICESTER. Qu'osez-vous dire?

ROBSART. Me serais-je trompé? n'importe. il n'est pas un Anglais qui ne pense comme moi; et si je vous nommais tous les ennemis de Leicester..

LEICESTER. Ne les nommez pas, Monsieur, vous les exposeriez peut-être beaucoup.

ROBSART. Vous avez raison; il vaut mieux se taire et attendre, et tel que vous me voyez, j'attends?

LEICESTER, *souriant.* Vous n'avez point à vous louer des faveurs de Leicester?

ROBSART. Non, Milord, quelque aisé qu'il soit d'en obtenir; mais par malheur je demande de lui justice, et c'est plus difficile.

LEICESTER, *regardant la porte de la chambre d'Amy.* Oui, je conçois.

ROBSART. J'ai soixante ans, et presque autant de blessures; et, pendant que je servais Elisabeth, pendant que je soutenais sur toutes les mers la gloire du pavillon anglais, on m'a fait le plus sensible outrage. Enfin, Milord, moi, vieux soldat, qui n'avais pour tout bien que l'honneur de ma famille.. Mais pardon de vous entretenir ainsi de mes affaires. J'allais à Londres réclamer l'appui des lois; le désir que j'avais d'arriver me faisait voyager la nuit, et sans vous, peut-être...

LEICESTER. Oui, c'était fort imprudent, de s'exposer ainsi

à une pareille heure et par un temps affreux..., Mais l'émotion, la fatigue... vous devez avoir besoin de repos, et moi-même je vous demanderai la permission d'en user librement.

ROBSART. Comment donc? c'est trop juste; je pars dans quelques heures, et n'aurai probablement pas le plaisir de vous voir; mais je n'oublierai jamais ce que je vous dois, vous m'entendez; je suis marin, je ne suis point courtisan, et je pense ce que je dis. Je vous souhaite le bonsoir. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

LEICESTER, AMY.

LEICESTER. Grâce au ciel! me voilà seul...

AMY, *sortant de la chambre à droite, et se précipitant dans les bras du comte.* Enfin, je te revois! Vous ne veniez pas, et me voilà; il m'a été impossible d'attendre plus longtemps.

LEICESTER. Ah! mon impatience égalait la tienne.

AMY, *avec joie.* Mais comment se fait-il que vous soyez là près de moi, depuis quinze jours que ce bonheur ne m'était arrivé? Est-ce que vous venez de Londres?

LEICESTER. Non; de douze milles d'ici; de Lemington, où la cour est dans ce moment.

AMY. Serait-il possible?

LEICESTER. Oui, la reine est en voyage et s'arrête chaque soir dans une ville différente. Etre si près de toi, et ne pas te voir! J'ai assisté au cercle de la reine; je me suis retiré dans mon appartement; et lorsque chacun me croyait endormi, j'étais déjà sur la route de Cumnor, suivi d'un seul domestique qui m'est dévoué, et demain matin je serai de retour avant que personne ait pu s'apercevoir de mon absence.

AMY. Douze milles tout d'un trait? ah! mon Dieu! (*Elle s'approche de lui et veut lui ôter son manteau.*)

LEICESTER. Eh bien! Amy, y penses-tu? je ne souffrirai pas...

AMY. Laisse-moi; celle que le noble comte de Leicester a élevée au rang de son épouse n'a point oublié qu'elle n'était que la pauvre Amy Robsart, et elle est trop heureuse de te servir. (*Elle lui ôte le manteau qu'elle place sur un meuble, et en se retournant fait un geste d'étonnement, en voyant le comte en habit de cour très-élégant.*)

LEICESTER. Eh bien! qu'as-tu donc? viens.

AMY. Je ne sais pourquoi; mais je n'ose pas. Ces brillants habits que je ne t'avais pas encore vus... Il me semble que je suis au cercle de la reine.

LEICESTER, *souriant.* Oui, dans mon impatience, je n'ai pas pensé à changer de costume.

AMY. Tant mieux, je n'avais encore vu que mon ami, mon époux, je reçois aujourd'hui le comte de Leicester. Voilà donc comme tu es, lorsque cette cour t'environne de ses hommages, quand tu reçois les hommages et les adorations de cette cour brillante?

LEICESTER. Amy, quel enfantillage! et que penserait-on si l'on vous écoutait?

AMY. Oui, mais l'on n'écoute pas. (*Avec admiration.*) Que ne puis-je à mon tour te rendre ta visite dans un de tes beaux palais, à Kenilworth, par exemple, ce beau château, que l'on dit le plus beau de toute l'Angleterre, et dont j'aperçois d'ici les superbes jardins?

LEICESTER, *doucement.* Amy! y penses-tu?

AMY. Ah! ce serait le bonheur de ma vie! oui, je voudrais briller d'un éclat qui ne vînt que de toi seul, de ton nom!

ROMANCE.

Ces présents, ces biens de la terre
M'ornent d'un éclat imposteur...
Aux yeux de tous je serais fière
D'être l'épouse de ton cœur.
Alors je pourrais, sans murmure,
Renoncer à la vanité. .
Ton amour ferait ma parure,
Mon bonheur ferait ma beauté.

ENSEMBLE.

LEICESTER.

Quel doux regard!.. que d'innocence!
Ah! les vains honneurs de la cour
N'ont rien d'égal à la puissance
De sa candeur, de son amour.

AMY.

Au gré de ma reconnaissance,
Que ne puis-je, loin de la cour,
Te faire oublier ta puissance
Par ton bonheur et mon amour!

DEUXIÈME COUPLET.

AMY.

Près d'un époux, près de mon père,
Qui me maudit peut-être, hélas!
Tous les trésors de l'Angleterre,
Dudley, ne me séduiraient pas.
Entre nous deux, plus de murmure!
J'aimerai la simplicité...
Votre amour fera ma parure,
Mon bonheur fera ma beauté.

ENSEMBLE.

LEICESTER.

Quel doux regard! que d'innocence! etc.

AMY.

Au gré de ma reconnaissance, etc.

LEICESTER, *ému.* Amy, ce jour viendra; mais dans ce moment cela est impossible.

AMY. Et pourquoi? la reine dit-on, ne voit que par vos yeux, n'agit que par vos conseils; eh bien! conseillez-lui de consentir à notre mariage.

LEICESTER. O ciel! que dites-vous?

AMY. Ce que je lui dirais à elle-même; qu'y a-t-il donc de si étonnant? et pourquoi la reine empêcherait-elle ses sujets de se marier?

LEICESTER. Amy, vous parlez de ce que vous ne pouvez comprendre! qu'il vous suffise de savoir que, dans ce moment, déclarer mon mariage serait travailler à ma ruine, et tout serait perdu si l'on pouvait seulement soupçonner...

—

SCENE VII.

LEICESTER, AMY, RALEIGH, *paraissant dans le fond.*

AMY. Quelqu'un vient vers nous.

LEICESTER, *mettant la main sur son épée.* Qui ose nous surprendre?

AMY. Que vois-je! Walter Raleigh!

LEICESTER, *à part, avec colère.* Raleigh! (*Se retournant froidement.*) Ma présence en ces lieux doit étonner sir Raleigh; il ne s'attendait pas sans doute à m'y trouver.

RALEIGH. Au contraire, Milord, je venais vous y chercher.

LEICESTER. C'est être fort habile que d'avoir deviné que la nuit et le mauvais temps me forceraient de demander ici un asile.

RALEIGH. Non, Milord, vous n'êtes point homme à vous arrêter en chemin pour si peu de chose; un hasard; dont moi seul ai connaissance, m'avait fait soupçonner que votre seigneurie devait être ici; (*Regardant Amy.*) et, quelque pénible que fût pour moi une certaine rencontre, en rival dédaigné, mais généreux, j'ai fait taire mon amour-propre pour ne songer qu'à vos intérêts et aux dangers qui vous menacent; dans quelques heures la reine sera dans ces lieux.

LEICESTER. Elisabeth?

RALEIGH. Elle-même! elle doit demain se rendre avec toute sa cour à Kenilworth, ce superbe château qu'elle a donné au comte de Leicester; mais c'est peu de faire un tel honneur à son favori, elle a voulu y joindre le plaisir de la surprise; l'auberge que j'habitais est déjà remplie des officiers de sa maison; un de ces messieurs, qui a daigné me reconnaître, m'a mis au fait de l'itinéraire royal. Comme on a beaucoup vanté à Sa Majesté les ruines et les environs de la vieille abbaye de Cumnor, elle doit demain matin s'y arrêter pour déjeuner.

AMY. Il serait vrai! la reine vient déjeuner ici!..

LEICESTER, *l'interrompant.* C'est bien, c'est bien; je

vous remercie de l'avis important que vous venez de me donner, et j'en profiterai. Amy, je vous rejoins à l'instant, dès que j'aurai causé avec Raleigh sur le parti qu'il faut prendre.

AMY. Quoi! vous voulez lui confier?..

LEICESTER. Il en sait trop pour lui rien cacher; d'ailleurs, de tous mes partisans, Raleigh m'est le plus dévoué, et quoiqu'il me doive tout, je crois qu'au jour de la disgrâce je pourrais compter sur lui.

—

SCENE VIII.

LEICESTER, RALEIGH.

LEICESTER. Quoi! Elisabeth se rend demain à Kenilworth, et aussi publiquement, avec toute sa cour et sans m'en avoir parlé? quel peut être son dessein?

RALEIGH. Je l'ignore; mais vous ne craignez point de fournir des armes à vos ennemis, d'exciter les soupçons d'une reine inquiète et défiante, et pour qui? pour Amy Robsart, pour la fille d'un vieux gentilhomme inconnu. Je sais que vous allez me vanter sa grâce, ses attraits; à Dieu ne plaise que je nie le pouvoir de ses charmes; je l'ai trop bien éprouvé. Je l'aimais, je l'adorais avant vous, Milord; mais quand j'aurais dû être amant aussi heureux que j'en ai été maltraité, jamais l'amour ne m'eût fait dévier de la route que je me suis tracée; de ce sentier que mille obstacles environnent, mais au delà duquel sont la gloire et les honneurs; c'est là que tendent mes vœux et j'y parviendrai avec vous ou sans vous...

LEICESTER. Raleigh!

RALEIGH. Oui, Milord, il faut choisir entre vos amis et une maîtresse: entre Amy Robsart et la couronne d'Angleterre.

LEICESTER. Renoncer! jamais. Amy Robsart a reçu ma foi! elle est comtesse de Leicester.

RALEIGH. O ciel! qu'avez-vous fait? et quelles seront les suites de cette fatale résolution!

LEICESTER. Ma disgrâce et mon bonheur peut-être. (*Montrant les ordres et les chaînes d'or qui sont sur sa poitrine.*) Si vous saviez à quel point ces chaînes me semblent pesantes, et combien de fois j'ai juré de les briser...

RALEIGH. Le bonheur, le repos... vous vous trompez, Milord, il n'en est point pour un courtisan disgracié. Je suppose que votre mariage soit déclaré; je ne vous parle pas du triomphe de vos adversaires, des sarcasmes des courtisans, mais croyez-vous qu'on vous laisse goûter en paix les charmes de cette glorieuse retraite, croyez-vous que le ressentiment d'Elisabeth... elle est fille d'Henri VIII et ne sait point oublier un outrage.

LEICESTER. Eh bien! Raleigh, que feriez-vous à ma place?

RALEIGH. Pourquoi déclarer ce mariage? le secret en a été gardé et peut l'être encore.

LEICESTER. Mais l'arrivée de la reine ..

RALEIGH. Eh bien! il faut éloigner la comtesse.

LEICESTER. Sans doute, il faut qu'elle parte; mais à qui la confier, qui l'accompagnera dans sa fuite?

RALEIGH. Votre seigneurie connaît mon dévouement, et si j'osais me proposer pour être le chevalier de la comtesse...

LEICESTER. Vous, Raleigh? certainement je vous suis obligé; mais je ne sais pourquoi j'aimerais mieux voir ma femme en d'autres mains que les vôtres.

RALEIGH. Milord, vous me faites injure.

LEICESTER. Il me semble, au contraire, que je vous fais honneur, car c'en est un que de vous craindre.

ROBSART, *en dehors.* Puisqu'il n'est pas parti, je veux le voir.

RALEIGH. Quelle est cette voix?

LEICESTER, *vivement.* Celle d'un vieillard, d'un ancien militaire, à qui j'ai donné cette nuit l'hospitalité.... Le voici! silence.

—

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ROBSART.

ROBSART. Daignez, Milord, recevoir mes adieux. (*Montrant Raleigh.*) Ce noble seigneur n'est-il pas le maître du château?

LEICESTER. Lui-même

ROBSART. Je n'ai point voulu me mettre en route, sans vous faire mes remercîments, et plaise au ciel que je sois bientôt à même de vous prouver ma reconnaissance.

LEICESTER, *à Raleigh.* Eh! mais, attendez... Un vieillard plein d'honneur, et qui s'est dévoué... s'il voulait escorter la comtesse?

RALEIGH, *bas.* Vous croyez?

LEICESTER, *bas.* Je ne pouvais mieux choisir; proposez-lui, et en votre nom.

RALEIGH, *haut.* Quel est, Monsieur, le but de votre voyage?

ROBSART. Je me rendais à Londres pour une maudite affaire; mais ce n'est pas le moment de vous en parler.

RALEIGH, *bas, à Leicester.* Londres? cela vous convient-il?

LEICESTER, *bas.* Très-bien.

RALEIGH, *haut.* Ah! vous allez à Londres? c'est une rencontre fort heureuse, et j'accepterai avec plaisir les offres de service que vous faisiez tout à l'heure. Une jeune dame de... (*Bas, à Leicester.*) Quelle qualité?

LEICESTER, *de même.* De vos parentes.

RALEIGH. Une jeune dame de mes parentes était sur le point d'entreprendre ce voyage avec sa femme de chambre; mais vous sentez que deux femmes seules en voiture, tandis que vous qui êtes à cheval, si vous daigniez les escorter...

ROBSART. Disposez de moi: trop heureux de pouvoir m'acquitter envers vous.

RALEIGH. Je vous remercie. (*Bas, à Leicester.*) Il accepte.

LEICESTER, *de même.* A merveille. (*Tirant des tablettes de sa poche.*) Un mot va prévenir Amy de mes intentions.

RALEIGH, *à Robsart pendant que Leicester écrit.* Je vous demande mille pardons; ce sont quelques affaires que nous terminons.

ROBSART, *souriant.* A votre aise, ne vous gênez pas.

LEICESTER, *bas, à Raleigh, en écrivant toujours.* J'aurai ensuite besoin de vous à Kenilworth.

RALEIGH. Y pensez-vous? la cour y sera, et je n'oserai m'y présenter.

LEICESTER. Vous le pouvez. Sussex a entendu raison, et votre affaire est arrangée; la reine n'en a même pas eu connaissance. (*Lui montrant le billet qu'il vient d'écrire.*) Je n'ose voir la comtesse; car elle voudrait me retenir sans doute, et il faut que je parte à l'instant pour Lemington, où je crains d'arriver trop tard. Holà! quelqu'un! Cicily!

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, CICILY.

LEICESTER, *à Cicily.* Ce billet pour votre maîtresse. Conduisez Monsieur.

CICILY, *se retournant.* Comment! encore ici?

RALEIGH, *bas.* Silence!

LEICESTER, *de même.* Silence!

RALEIGH, *à Cicily.* Vous lui remettrez d'abord ce billet, vous l'aiderez à faire les préparatifs de son départ.

CICILY, *étonnée.* De son départ?

RALEIGH. Monsieur voudra bien attendre quelques instants que Milady soit prête. (*Robsart fait un signe d'adhésion. Cicily lui montre le chemin. Elle rencontre un regard de Raleigh.*)

CICILY, *à part.* Allons, et lui qui me commande aussi. (*Leicester serre la main de Raleigh, et sort d'un autre côté.*)

—

SCÈNE XI.

RALEIGH, *seul, regardant sortir Leicester.*

Je sauve Leicester, et grâce à son crédit,
La fortune enfin me sourit.
Fortune, ô ma seule pensée,
Fortune, objet de tous mes vœux,
Quoique femme, je t'ai fixée,
Sois-moi fidèle si tu peux!

D'un favori puissant
Je deviens confident!

CAVATINE.

Destin, je te défie
De me tromper encor;
Au gré de mon envie
Je vais prendre l'essor;
La suprême puissance
Me sourit à mon tour,
Et m'enivre d'avance
Et de gloire et d'amour
Je ne crains plus d'orage, de tempête,
Rien ne peut plus arrêter mon bonheur.
Car la fortune a fixé sur ma tête
Et son éclat et sa faveur.
Destin, je te défie
De me tromper encor, etc., etc.
(*Mouvement très-agité.*)

—

SCENE XII.

RALEIGH, CICILY.

CICILY, *accourant tout effrayée.*
Dieux! Milord, quelle nouvelle!..
RALEIGH.
Qu'est-ce donc qui t'agite ainsi?
CICILY.
Ah! ce vieillard...
RALEIGH.
Eh bien ?
CICILY.
Auprès de Milady,
A peine est-il entré qu'elle pousse un grand cri;
Et lui, courant vers elle,
Quoi! ma fille, a-t-il dit, ma fille dans ces lieux!
RALEIGH, *à part.*
C'est Robsart, justes dieux!
CICILY.
En vain elle implore son père :
Non... nomme-moi ton séducteur.
Viens, viens, ou ma colère,
Sur lui vengera mon honneur!...
RALEIGH, *troublé, à part.*
L'enlever!.. malheureux... que faire?
Et Leicester... comment le prévenir?
Et la reine qui va venir!
(*On entend les trompettes, les acclamations et une marche dans le lointain.*)

RALEIGH, *très-agité.* Comment maintenant la délivrer, et quand j'y parviendrais, pour regagner la route de Londres, il faut absolument traverser les jardins de Kenilworth; en sortant d'ici la reine va s'y rendre; et si nous n'y arrivons pas avant elle ?..

CICILY, *courant à une fenêtre du fond.*
Ecoutez... oui, la reine va venir.

CHŒUR *lointain, et derrière le théâtre.*

Ah! quel honneur pour notre maître!
Pour nos hameaux quel jour heureux!
La reine en ces lieux va paraître,
Et combler enfin tous nos vœux.
CICILY, *avec joie.*
La reine va paraître!
RALEIGH, *préoccupé.*
Oui, oui, la reine va paraître.
(*Pendant que la marche continue.*)
RALEIGH, *à part.*
Et ce Robsart, dans sa colère,
S'il allait révéler...
Rien ne pourra le faire taire,
Rien ne peut le faire trembler!
(*Avec résolution.*)
Ah! c'est en vain que je balance.
Oui, les moments sont précieux,
Un seul moyen... en ma puissance...
Il est terrible, dangereux ..
A Cicily.)
N'importe, viens.
CICILY.
Que faut-il faire?
RALEIGH.
Me suivre, obéir et te taire.
CICILY.
Toujours me taire, oh! c'est fini,
Je ne veux plus rester ici.
(*Le bruit se rapproche.*)

CHŒUR, *derrière le théâtre.*

Ah! quel honneur pour notre maître,
Pour nos hameaux quel jour heureux!
La reine en ces lieux va paraître
Et combler enfin tous nos vœux.
CICILY, *à part.*
Que ne suis-je loin de ces lieux!
RALEIGH, *bas.*
Suis-moi, suis-moi loin de ces lieux.
(*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une partie des jardins du parc de Kenilworth; on aperçoit la façade du château à travers les arbres du fond. Le jardin est orné de vases et de groupes de marbre. A droite, et sur le devant de la scène, l'entrée d'une galerie de marbre, qui est censée conduire à une autre partie des bâtiments. Au lever du rideau, Doboobie est entouré de jeunes filles, de villageois qu'il fait répéter. Les uns exécutent des danses, tandis que d'autres tressent des guirlandes, préparent des fleurs et étudient le compliment qu'ils doivent réciter à la reine.

—

SCENE PREMIERE.

DOBOOBIE, VILLAGEOIS, JEUNES FILLES.

CHŒUR.

Ah! quel honneur pour notre maître!
Pour nos hameaux quel jour heureux!
La reine en ces lieux va paraître,
Et combler enfin tous nos vœux.
DOBOOBIE, *les plaçant.*
Sachons mériter tant de gloire...
(*Aux jeunes filles.*)
Eh bien! comment va la mémoire?

CHŒUR.

Très-bien, très-bien.
DOBOOBIE, *aux danseurs.*
Et vos danses?

CHŒUR.

Très-bien, très-bien.
DOBOOBIE.
Surtout, surtout, n'oubliez rien.
(*A lui-même.*)
Quelle page pour mon histoire!
(*Au chœur.*)
Voyons si tout cela va bien.

CHŒUR, *pendant les danses.*

Des habitants du village
Ne méprisez pas l'hommage...

CHŒUR DE DANSEURS.

Par nos danses et nos chants
Célébrons ces doux instants.
DOBOOBIE, *soufflant.*
Vos attraits .. (*Aux danseurs.*) Quelle tournure!

CHŒUR.

Vos attraits, quelle tournure!
DOBOOBIE, *frappant du pied.*
Taisez-vous donc! (*Aux danseurs*) Doucement!

(*Soufflant.*)
Vos vertus... (*Aux danseurs.*) Légèrement!
Mais suivez donc la mesure.

CHŒUR, *avec impatience.*

Nous savons parfaitement.
(*Ecoutant.*)
Mais quel bruit se fait entendre?
C'est la reine assurément.
Auprès d'elle il faut nous rendre.

DOBOOBIE, *voulant les retenir.*
Mais écoutez... un moment...

CHŒUR, *très-vif.*

Oui, c'est elle, oui, c'est la reine,
Comme chacun est agité!
De notre noble souveraine
Courons admirer la beauté.

(*Ils sortent tous en désordre, et entraînent Doboobie avec eux. Raleigh paraît aussitôt du côté opposé; il fait signe à Amy d'approcher sans crainte.*)

—

SCENE II.

RALEIGH, AMY.

(*Raleigh est vêtu magnifiquement; Amy est en habit de voyage.*)

RALEIGH. Hâtons-nous de traverser cet endroit dangereux, que nous ne pouvions éviter, c'est le seul qui nous conduise directement à la grande route, où des chevaux nous attendent.

AMY. Non, je n'irai pas plus loin; je reste ici.

RALEIGH. Y songez-vous! à Kenilworth, quand nous devrions être déjà sur le chemin de Londres.

AMY. Mais mon père, qu'est-il devenu?

RALEIGH. Vous le saurez, Milady; mais je vous en conjure, éloignez-vous.

AMY. Non, sir Raleigh, vous m'expliquerez ce mystère. J'ai revu mon père; j'ai supporté, sans trahir le secret de Milord, ses reproches et son indignation; mais je ne puis résister aux inquiétudes mortelles que votre silence m'inspire. Qu'est devenu mon père?

RALEIGH. Calmez-vous, il ne court aucun danger; mais il allait vous enlever, vous cacher pour jamais dans le fond du Devonshire, et je répondais de vous au comte sur ma tête. Vous conviendrez que ma position était très-délicate; je n'avais qu'un moyen, violent, à la vérité, mais je n'ai point balancé; j'ai fait arrêter ses pas au nom de Leicester, et par ses hommes d'armes.

AMY. Au nom de Leicester! et je pourrais souffrir... Je cours m'adresser à Milord, pour que mon père soit mis en liberté, et pour qu'il lui soit permis de retourner chez lui, dans son château du Devonshire.

RALEIGH. C'est justement là que je l'ai fait conduire; il y restera libre, tranquille, jusqu'à ce que votre mariage soit reconnu; mais je tremble que la reine... elle est déjà aux portes du château. Venez.

AMY. Je ne sortirai pas d'ici que je n'aie vu le comte.

RALEIGH. Trop de dangers vous y environnent.

AMY. Quoi! la comtesse de Leicester ne trouverait pas d'asile, même dans le château de son époux! que je le voie seulement, et je pars.

RALEIGH. Eh bien! puisque vous l'exigez, attendez un instant dans ce pavillon écarté, et je cours prendre ses ordres; mais il vient sans doute; entendez-vous ce bruit dans les cours du château?

DUO.

Eloignez-vous, quittez ces lieux!

AMY.
Un moment, un moment encore :
De ce spectacle que j'ignore,
Laissez-moi contenter mes yeux!

RALEIGH.
Non, non, il faut quitter ces lieux!
Y rester plus longtemps encore,
Pour nous serait trop dangereux!

AMY, *regardant à sa droite.*
Quelle est cette troupe guerrière
Qui semble marcher au combat?

RALEIGH.
De Leicester c'est la bannière!

AMY.
Quelle richesse! quel éclat!
Et ces pages? ces hommes d'armes?

RALEIGH, *voulant l'entraîner.*
Ce sont les siens, éloignons-nous!

AMY.
Ah! que ce spectacle a de charmes!
Quoi! ces pages, ces hommes d'armes,
Tout appartient à mon époux!

RALEIGH.
Ah! vous redoublez mes alarmes,
Eloignons-nous, quittons ces lieux!

AMY.
Un moment, un moment encore, etc.

RALEIGH.
Entendez-vous ces fanfares brillantes?
Ce cri joyeux, mille fois répété?
Voyez dans l'air ces enseignes flottantes!
La reine vient de ce côté!

AMY.
Quoi! c'est la reine, ô jour d'ivresse!
Parmi la foule qui s'empresse,
Ne puis-je donc, cachée à tous les yeux...

RALEIGH, *effrayé.*
Y pensez-vous?

AMY.
Quel sort heureux!
Mêlant ma voix à leurs chants d'allégresse,
Je m'écrierais d'un air content et fier :
Vive la reine et vive Leicester! »

RALEIGH, *vivement.*
Voulez-vous le perdre, Madame!

AMY.
Le perdre! ô ciel! lui, mon époux!
A ce mot seul je sens glacer mon âme.
(*Reprise.*)

AMY.
Ah! je pars, je quitte ces lieux,
Et puisqu'un seul moment encore
Peut perdre l'époux que j'adore,
D'Amy recevez les adieux.

RALEIGH.
Oui, pour lui, pour vous plus encore,
Cachez-vous bien à tous les yeux.
(*Amy sort par le pavillon à gauche.*)

—

SCENE III.

RALEIGH, *seul.*

(*La marche triomphale continue toujours dans le lointain, et va toujours en augmentant pendant le monologue suivant.*)

Je respire. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu la décider, et le comte qui n'est pas prévenu, qui ne sait pas que, sans moi, la comtesse lui était ravie. Que l'on dise encore qu'il n'y a pas de véritables amis à la cour. Moi, qui me sacrifie pour Leicester, qui m'expose à tout pour sauver du naufrage sa barque, (*Souriant.*) allons, et peut-être la mienne! C'est unique! comme on se fait illusion; j'aurais juré, tout à l'heure, que j'agissais sans intérêt... Chut! le voici avec la reine. (*Fanfares.*)

—

SCENE IV.

ÉLISABETH, LEICESTER, RALEIGH, DOBOOBIE, SUSSEX, DAMES ET OFFICIERS, SUITE.

CHŒUR.

De notre auguste souveraine
La présence comble nos vœux.



La reine Élisabeth.

Vive à jamais le règne glorieux
D'Élisabeth, de notre reine!

ÉLISABETH.

AIR.

Ah! de ces transports éclatants,
J'en conviens, mon âme est charmée.
De mes sujets reconnaissants
Ils prouvent que je suis aimée!
(*A Leicester*.)
Oui, Milord, c'est en ce séjour
Où vous étiez loin de m'attendre,
Que j'ai voulu vous surprendre
Avec toute ma cour!

Au seigneur de ce domaine,
Dont je connais la loyauté,
Elisabeth, votre reine,
Demande l'hospitalité.

CHŒUR.

Au seigneur de ce domaine,
Notre auguste souveraine
Demande l'hospitalité.
Vive Sa Majesté!

ÉLISABETH.

(*Reprise de l'air.*)

Ah! de ces transports éclatants,
J'en conviens, mon âme est charmée.
De mes sujets reconnaissants
Ils prouvent que je suis aimée.

RONDEAU.

Aux soins de notre empire
Dérobons un seul jour,
Et qu'ici tout respire
Le bonheur et l'amour.

Je bannis de cette retraite
Les lois de l'étiquette,
Voulant qu'on ne puisse obéir
Qu'à celles du plaisir!

Aux soins de notre empire
Dérobons un seul jour,
Et qu'ici tout respire
Le bonheur et l'amour.

C'est fort bien, Milord, recevez mes remercîments pour une réception si gracieuse. (*A un officier en montrant*

les vassaux.) Lord Hunsdon, chargez-vous de témoigner ma satisfaction à ces braves gens. (*A un autre.*) Milord, vous me présenterez ce soir toutes les pétitions que j'ai reçues sur mon passage. (*A Doboobie.*) Eh bien! monsieur l'intendant, pourquoi cet air confus? vos danses et vos chants étaient très-bien ordonnés, et votre compliment, quoique vous n'ayez pas pu l'achever, m'a paru fort beau.

DOBOOBIE. Certainement; le trouble, la précipitation; si Votre Majesté me permettait de le recommencer?..

ÉLISABETH, *souriant.* Plus tard, je l'entendrai avec plaisir. (*Apercevant Raleigh.*) Ah! sir Walter Raleigh, je vous en veux beaucoup; comment donc, un mois sans paraître à la cour, dont vous faisiez les délices; c'est très-mal: ces dames se plaignent hautement de votre désertion, et je ne sais plus que faire pour les consoler de votre absence.

RALEIGH, *s'inclinant.* Je suis touché, Madame, d'un reproche si obligeant; mais quand Votre Majesté saura que des affaires sérieuses...

ÉLISABETH, *gaîment.* Vous, Raleigh! des affaires sérieuses, c'est impossible, et nous ne recevons pas vos excuses. Pour prévenir, au surplus, le retour d'un pareil abus, et vous forcer à résidence, nous vous prévenons que ce matin, et sur la proposition de M. le comte de Leicester, nous vous avons nommé chambellan du palais.

RALEIGH, *avec joie.* Quoi! Madame, vous avez daigné...

ÉLISABETH. Ne fût-ce que pour satisfaire au vœu de ces dames. Mais laissons cela; dites-moi, Milord, quel est ce prisonnier que j'ai rencontré tout à l'heure, entouré de gens à vos armes?

LEICESTER, *étonné.* Un prisonnier!..

ÉLISABETH. L'officier, que j'ai interrogé, n'a pu m'apprendre ni son nom, ni son crime; il venait de l'arrêter par votre ordre, et le conduisait dans le Devonshire.

LEICESTER, *plus étonné.* Par mon ordre, dans le Devonshire?

RALEIGH, *à part.* Malédiction! C'est Hugues Robsart, Comment instruire le comte? (*Il lui fait des signes que Leicester n'aperçoit pas.*)

ÉLISABETH. Sans connaître vos motifs, Milord, sans vouloir même porter atteinte aux droits que vous donnent ma confiance et le pouvoir dont vous êtes revêtu, j'avoue que je verrais avec peine mon voyage marqué par des actes de sévérité. J'ai fait reconduire ce prisonnier à Kenilworth, et je désire savoir de vous la cause de son arrestation.

RALEIGH, *à part.* Comment détourner l'orage..

LEICESTER, *très-étonné.* Un prisonnier par mon ordre! je n'y comprends rien, Madame, je vous jure...

ÉLISABETH. Eh quoi! vous ignoriez...

LEICESTER. Je n'ai donné aucun ordre, je l'atteste, et je rends grâce à l'heureux pressentiment de Votre Majesté qui a suspendu l'effet d'une injustice aussi étrange, et sauvé mon nom des reproches dont on l'aurait accablé. Ordonnez, je vous supplie, que ce prisonnier paraisse à l'instant; c'est devant Votre Majesté que je veux me justifier.

ÉLISABETH, *à un officier.* Qu'on le fasse venir. (*L'officier sort.*)

RALEIGH, *à part.* Ah! grand Dieu! on dirait qu'un malin démon le pousse à se perdre lui-même!

LEICESTER, *vivement, à la reine.* Je n'en saurais douter, Madame, on se sera servi de mon nom pour satisfaire une haine personnelle; nous allons connaître la vérité, et c'est moi qui supplie Votre Majesté de m'accorder justice du téméraire qui me livre ainsi au ressentiment des Anglais.

ÉLISABETH. Calmez-vous, Leicester, votre parole suffit pour vous mettre à l'abri de tout soupçon; mais voici ce prisonnier!..

RALEIGH, *à part.* C'est fait de nous! (*Il se met de côté, de manière qu'il est caché par plusieurs courtisans.*)

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, HUGUES ROBSART, OFFICIERS, *qui le conduisent.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LEICESTER, *à part, reconnaissant Robsart.*
Que vois-je! ô ciel! quoi, ce vieillard!

RALEIGH, *bas, à Leicester.*
Silence! sachez vous contraindre!

ÉLISABETH.
Approchez, parlez sans rien craindre;
Votre nom?

ROBSART.
Hugues Robsart.

LEICESTER, *à part.*
Robsart!

ÉLISABETH.
Robsart, l'un de mes défenseurs fidèles,
Celui qui triompha si souvent des rebelles,
Dont le courage et la noble fierté...

ROBSART, *amèrement.*
Oui, oui, voilà la récompense
Qu'on réservait à ma fidélité!
De Leicester quelle est donc la puissance?

ÉLISABETH, *montrant Leicester.*
N'accusez point sa loyauté;
Loin d'attenter à votre liberté,
Il vous défend...

ROBSART, *étonné.*
Eh quoi! Madame,
Quoi! c'est là Leicester? (*A part.*) O ciel!
Quel soupçon pénètre en mon âme?
(*Haut, à Leicester.*)
J'oublie un affront si cruel!
Un devoir plus pressant m'entraîne.
Milord, c'est devant votre reine,
C'est à vous qu'un père offensé
Demande compte de sa fille!

TOUS.
Sa fille!

LEICESTER, *à part.*
Tout mon sang s'est glacé.

ÉLISABETH, *vivement.*
Que dites-vous? Quoi! votre fille...

ROBSART.
On l'a ravie à sa famille!

ÉLISABETH.
Le ravisseur?

ROBSART, *montrant Leicester.*
C'est à Milord
A le nommer!

ÉLISABETH, *troublée.*
Milord!

ROBSART, *avec force.*
Hier il était à Cumnor,
Hier, il s'offrit à ma vue,
Dans la retraite où même encor
Ma fille est retenue!

ÉLISABETH, *regardant Leicester.*
Qu'entends-je?

ENSEMBLE.

ÉLISABETH, *à part.*
Une crainte inconnue
Fait palpiter mon cœur;
De mon âme éperdue
Je sens fuir le bonheur.

LEICESTER, *à part.*
Ah! comment à sa vue
Dérober ma terreur?
De mon âme éperdue
Je sens fuir le bonheur.

RALEIGH, *bas, à Leicester.*
Dans votre âme éperdue
Cachez votre terreur;
N'allez pas, à sa vue,
Dévoiler votre ardeur.

ROBSART.
Pour mon âme éperdue
Il n'est plus de bonheur;
Je veux à votre vue
Punir le séducteur.

CHŒUR, *regardant la reine.*
Elle paraît émue,
Pourquoi cette terreur?
Une crainte inconnue
Fait palpiter mon cœur.

ÉLISABETH, *observant Leicester.*
Eh quoi! de sa fille chérie

Vous connaissez la retraite, Milord!
Elle était chez vous, à Cumnor?
Vous connaissez celui qui l'a ravie :
Nommez-le-moi, nommez le séducteur!
ROBSART, *portant la main sur son épée.*
Oui, nommez-le, ce lâche suborneur!
LEICESTER, *vivement.*
Un lâche suborneur!
Qui vous a dit que votre fille
Eût déshonoré sa famille
Par un choix indigne de vous?
Non, vous pouvez m'en croire,
Amy Robsart est encor la gloire
De son père, de son époux!
ROBSART ET ÉLISABETH.
Son époux!
LEICESTER, *avec feu.*
Oui, par les nœuds de l'hyménée,
Amy Robsart est enchaînée.
Seul, je connais son choix, et ne saurais souffrir
Qu'en ma présence on ose l'avilir!
ROBSART.
Serait-il vrai?
ÉLISABETH *avec défiance, et regardant Leicester.*
Par l'hyménée
Amy Robsart est enchaînée?
(Avec force.)
Qui donc? qui donc est son époux?
LEICESTER, *s'avançant.*
C'est... *(Il s'arrête.)* ô ciel!
ÉLISABETH.
Eh bien?
(Leicester ne peut répondre, Raleigh, qui était parmi les courtisans se présente hardiment.)
RALEIGH.
C'est moi!
ÉLISABETH.
Vous!

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.
Quel est donc ce mystère,
Et qui dois-je accuser?
Malheur au téméraire
Qui voudrait m'abuser!
CHŒUR.
Quel est donc ce mystère?
Qui doit-elle accuser?
Malheur au téméraire
Qui voudrait l'abuser!
LEICESTER.
Grand Dieu! dois-je me taire?
Ou faut-il m'accuser?
Hélas! à sa colère
Je n'ose m'exposer.
ROBSART.
Quel est donc ce mystère,
Et qui dois-je accuser?
Malheur au téméraire
Qui voudrait m'abuser!
RALEIGH.
Ah! puisse-t-il se taire;
Je dois seul m'exposer.
Je crains peu sa colère,
Je saurai l'apaiser.

ÉLISABETH. Vous, Raleigh! l'époux d'Amy Robsart?

RALEIGH, *serrant la main de Leicester.* Oui, Madame : c'est assez, Milord, je ne souffrirai pas que votre amitié vous compromette davantage; quel que soit le destin qui m'attende, je serais coupable si je laissais plus longtemps votre grâce en butte à des soupçons qui peuvent flétrir son honneur!

ROBSART. Walter Raleigh, l'époux de ma fille! vous que j'ai vu hier dans l'abbaye de Cumnor!

RALEIGH. Vous le voyez, Madame, ce mot explique tout le mystère; c'est moi qui, pour échapper aux recherches de celui que vous avez offensé, suis venu, sous un nom emprunté, demander un asile au comte de Leicester; mon amour pour l'aimable Amy Robsart n'est point un secret : tout le Devonshire sait que j'ai longtemps brûlé pour elle; lord Leicester avait seul mon secret, je lui rends grâce de l'avoir gardé avec tant de fidélité; mais du moment qu'il pouvait l'exposer, j'ai dû parler, j'ai dû déclarer toute la vérité... *(S'inclinant.)* Si votre colère veut frapper, je vous livre le coupable!

LEICESTER, *à part.* Juste ciel! et je n'ai pas la force de le démentir!

ÉLISABETH. Mais vous, comte, comment vous trouviez-vous hier soir à Cumnor?

LEICESTER, *encore troublé.* J'ai eu tort sans doute, puisque Votre Majesté me désapprouve; je savais, Madame, que vous deviez honorer Kenilworth de votre visite; au lieu de m'arrêter à Lemington et de me livrer au sommeil, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'assurer votre route, de donner des ordres nécessaires...

ÉLISABETH, *bas, à Raleigh.* Un seul mot, Raleigh, et, sur votre honneur, gardez-vous de me tromper; le comte connaissait-il votre femme? l'avait-il déjà vue?

RALEIGH, *à demi-voix.* Sur mon honneur, Madame, j'atteste que Milord n'a jamais vu ma femme.

ÉLISABETH. Pas même hier?

RALEIGH. Non, Madame, il ne m'a pas demandé à lui être présenté; depuis quelque temps, le noble comte n'est plus reconnaissable; il est pour toutes les beautés de la cour d'une indifférence que ses amis ne peuvent s'expliquer, et qui même...

ÉLISABETH, *souriant.* Fort bien, sir Raleigh, je ne mettrai pas longtemps votre discrétion à l'épreuve. *(A Leicester, avec bonté.)* Venez, Leicester, je vous dois des excuses; je me reprocherai toujours d'avoir pu soupçonner le noble lord Dudley, le plus fidèle de mes serviteurs, capable d'une trahison... *(Elle lui tend la main.)*

LEICESTER, *la baisant.* Ah! Madame, vous me rendez la vie!

ÉLISABETH, *à Robsart.* Allons, sir Robsart, nous vous donnons l'exemple de l'indulgence, imitez-nous; Raleigh fut bien coupable sans doute, mais enfin, il est l'époux de votre fille, il est aimé, pardonnez-lui.

ROBSART. Je ne pardonnerai qu'après avoir vu ma fille, qu'après avoir appris d'elle si c'est librement et de son choix...

ÉLISABETH. C'est une satisfaction que Raleigh ne peut vous refuser; qu'on fasse venir Amy Robsart.

LEICESTER, *à part.* Grands dieux!

RALEIGH. Je suis désolé de ne pouvoir obéir dans ce moment à Votre Majesté; craignant que sir Robsart ne vînt pour m'enlever ma femme, je l'avais fait arrêter lui-même; car c'est encore moi qui suis coupable des ordres donnés au nom du comte de Leicester.

ÉLISABETH. Eh! mais, voilà qui est plus sérieux; faire arrêter votre beau-père! nous ne connaissions pas encore ce moyen d'arranger les affaires de famille.

RALEIGH. Pendant ce temps, je faisais partir ma femme le plus secrètement possible pour la terre de Ludge-Hall, que je possède dans le comté de Berks.

ROBSART, *l'examinant.* Dans le comté de Berks, la terre de Ludge-Hall?

RALEIGH. Oui.

ROBSART. Il n'y a que deux jours de distance?

RALEIGH. Il est vrai.

ROBSART. J'y vais moi-même pour m'assurer de la vérité; Sa Majesté pardonnera bien cet excès de défiance à la sollicitude d'un père?

ÉLISABETH. Allez, sir Robsart, j'y consens, je veux même que Raleigh vous accompagne; il n'est pas juste qu'un nouveau marié soit si longtemps séparé de sa femme!

RALEIGH, *s'inclinant.* Votre Majesté est trop bonne.

LEICESTER, *à part.* Allons, il ne manquait plus que cela.

RALEIGH, *bas, à Leicester.* De grâce, contraignez-vous.

LEICESTER, *de même.* Non, c'en est trop, et je ne souffrirai pas. *(Haut, à Elisabeth.)* Madame, je demanderai à Votre Majesté un moment d'audience.

ÉLISABETH. Nous vous l'accorderons volontiers, Milord, car nous avons à vous consulter sur une dépêche importante; mais je vois votre intendant qui meurt d'envie de me montrer le plan de la fête.

DOBOOBIE. Oui, Madame, c'est, je crois, une idée assez ingénieuse, que je serais trop heureux de soumettre à Votre Majesté. *(Pendant que la reine regarde, Raleigh s'approche vivement de Leicester et lui dit à voix basse :)*

RALEIGH. Que prétendez-vous faire?

LEICESTER. Tout avouer, ma position est trop pénible...

RALEIGH. Y pensez-vous?

LEICESTER. Un aveu peut seul détourner la tempête.

RALEIGH. C'est nous perdre.

LEICESTER. Moi, peut-être! mais ne craignez rien pour vous, je saurai vous mettre à l'abri du ressentiment de la reine! Rendez-moi le dernier service de faire tout disposer pour mon départ, et revenez ici m'avertir; j'aurai tout déclaré à Elisabeth, et lui aurai dit un éternel adieu.

ÉLISABETH, *fermant le papier*. C'est à merveille, et nous ne doutons point que l'exécution n'y réponde. (*Raleigh sort.*) A tantôt, Milord. Nous nous reverrons (*A Doboobie et aux paysans.*) Laissez-nous.

—

SCENE VI.

ÉLISABETH, LEICESTER.

LEICESTER. Nous voilà seuls; quel supplice est le mien! et comment risquer un tel aveu?

ÉLISABETH, *remarquant son trouble*. Qu'avez-vous, Leicester? vous semblez souffrir.

LEICESTER, *troublé*. Il est vrai, Madame, j'attendais avec impatience le moment de vous parler; j'ai une grâce à réclamer de Votre Majesté...

ÉLISABETH. Pouvez-vous craindre que votre reine vous refuse! vous, Dudley... vous me direz tout à l'heure ce que vous désirez; écoutez-moi d'abord. Vous savez quel fut toujours mon éloignement pour un lien que mon peuple brûle de me voir former. Fière d'avoir seule ramené la paix dans mes Etats et raffermi le trône chancelant de Henri VIII, j'avais juré de fuir l'hymen et de ne partager avec personne le trône que jusqu'ici j'ai su défendre! mais le duc d'Anjou et Philippe II prétendent me contraindre par la force des armes à prononcer entre eux...

LEICESTER. Un pareil motif pourrait-il influer sur vos résolutions? le peuple anglais défendrait la liberté de sa souveraine comme il a défendu la sienne. Laissez Philippe II rassembler ses vaisseaux, vous menacer de cette flotte formidable, qui viendra se briser sur nos côtes; je guiderai moi-même vos soldats, toute l'Angleterre à la défense du trône, trop heureux de mourir en faisant respecter vos ordres souverains et l'indépendance d'Elisabeth!

ÉLISABETH, *l'observant*. Ainsi donc, Leicester vous me conseillez de refuser ces deux princes, et de ne pas me donner un maître! j'apprécie la noblesse du sentiment qui vous anime, mais je ne suivrai qu'une partie de votre conseil.

LEICESTER. Comment, Madame ..

ÉLISABETH. Il est temps de calmer les craintes du royaume, de fixer les destins de l'Etat; mais, en choisissant un époux, je ne céderai point aux vœux ambitieux des puissances de l'Europe; je ne donnerai pas à mes fidèles sujets l'humiliation d'obéir à un prince étranger; si je leur donne un roi, c'est dans leur sein que je veux le choisir, parmi ces nobles soutiens de ma gloire, parmi ces braves gentilshommes qui n'ont pas craint d'unir leur fortune à la mienne, qui ont tout souffert, tout bravé pour assurer le triomphe de mes droits. Voilà le seul époux digne d'Elisabeth, celui dont elle pourra s'enorgueillir, celui que l'Angleterre appelle sur le trône; et cet époux, Milord, c'est vous.

LEICESTER, *éperdu*. Moi! grand Dieu!.

DUO.

ÉLISABETH.

Oui, Leicester, oui, c'est vous-même,
Vous, à qui je dois mes succès,
Qui méritez le diadème
Et les hommages des Anglais.

LEICESTER, *troublé*.

Moi! partager le rang suprême?

ÉLISABETH.

Dès ce soir, aux yeux de ma cour,
Et ma main et le diadème
Récompenseront votre amour.

LEICESTER, *à part*.

Ah! malheureux! et la comtesse!

ÉLISABETH.

Déjà, par mon ordre avertis,
Les princes, les pairs, ma noblesse,
Dans ce château sont réunis!
Devant eux nous serons unis,
Et demain, dans ma capitale,
Moi-même je veux ordonner
La pompe triomphale
Qui doit vous couronner.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH, *à part*.

Quel désordre! quel trouble extrême
De plaisir agite son cœur!
Je lis dans ce désordre même,
Et son amour et son bonheur.

LEICESTER, *à part*.

Hélas! je ne sais plus moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur!
Il me faut fuir le rang suprême,
Il faut renoncer au bonheur!

ÉLISABETH, *souriant*.

Je suis encore votre reine;
Mais jusqu'à cet instant si doux
Où vous deviendrez mon époux...
Parlez, de votre souveraine
Quelle grâce attendez-vous

LEICESTER, *troublé*.

Quelle faveur?

ÉLISABETH.

Pouvez-vous craindre
Que je refuse mon époux?

LEICESTER, *à part*.

Juste ciel! comment me contraindre?

ÉLISABETH.

Parlez, parlez, qu'exigez-vous?
Cette grâce...

LEICESTER, *hors de lui*.

Moi! moi . Madame,
J'ai demandé?.. pardon... pardon...
Le trouble de mon âme...
Je ne saurais retrouver ma raison.
(*Se jetant à ses pieds.*)
Mon cœur, séduit de tant de gloire,
Ce choix auquel je n'ose croire...
Dans mes sens, un désordre affreux...
Ah! je voudrais expirer à vos yeux!

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Quel désordre! quel trouble extrême! etc., etc.

LEICESTER.

Hélas! je ne sais plus moi-même, etc., etc.

ÉLISABETH, *émue*. Ce trouble ne peut me déplaire; mais on vient; levez-vous, Milord, et ne confiez à personne un secret que je me réserve d'apprendre à ma cour, quand il en sera temps.

LEICESTER, *à part*. Où me cacher?

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; RALEIGH, DOBOOBIE, SEIGNEURS, DAMES, *et successivement toute la cour*.

DOBOOBIE, *s'inclinant devant la reine à plusieurs reprises*. S'il plaît à Sa Majesté, les tables sont dressées dans la salle du banquet. (*Elisabeth fait un signe, et parle bas à ses dames; pendant ce temps, Raleigh s'approche de Leicester, qui est resté abîmé dans ses réflexions.*)

RALEIGH, *bas*. Tout est prêt pour votre départ, Milord, la comtesse vous attend.

LEICESTER, *sans l'entendre*. Roi d'Angleterre!..

RALEIGH, *bas*. M'entendez-vous, Milord.

LEICESTER, *sortant de sa rêverie*. Ah! c'est vous, Raleigh?..

RALEIGH, *bas*. Vos ordres ont été exécutés; venez, les chevaux nous attendent, et la comtesse...

LEICESTER, *bas, et vivement*. Silence! silence. Je ne pars plus, je ne puis partir en ce moment.

RALEIGH, *avec étonnement*. Comment! il a déjà changé. J'aurais dû m'en douter. Mais qu'est-il donc arrivé? Ce désordre dans vos traits. .

LEICESTER, *bas.* Pas un mot de plus, la reine nous observe.

RALEIGH, *à part.* Dieux! sir Robsart! qui peut le ramener?

—

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HUGUES ROBSART.

FINAL.

ROBSART, *regardant Raleigh.*
Pardon, Madame, si j'implore
De nouveau Votre Majesté ;
Je viens, sur un fait qu'elle ignore,
Lui découvrir la vérité.

LEICESTER.
Grands dieux! que va-t-il dire encore!

RALEIGH.
Quoi! toujours ce maudit vieillard!

ÉLISABETH.
Parlez sans crainte, sir Robsart;
Ici qui vous force à paraître?

ROBSART.
Le soin de démasquer un traître!
Sir Raleigh, est-il bien certain
Que ma fille Amy soit partie?

RALEIGH.
Pourquoi ce doute, je vous prie?

ROBSART.
Vous l'avez juré ce matin,
Et devant votre souveraine ;
Mais on vient de nous assurer
Que vous aviez trompé la reine?

ÉLISABETH, *sévèrement, à Raleigh.*
Est-il vrai?..

RALEIGH.
Je puis vous jurer...

ROBSART.
Épargnez-vous cette peine,
Ma fille est encor dans ces lieux.
C'est ici qu'elle est retenue.

RALEIGH.
Quel est l'imposteur...

ROBSART, *froidement.*
Je l'ai vue!

LEICESTER ET RALEIGH.
Grands dieux!

ROBSART.
A mes yeux
Elle n'a fait qu'apparaître,
Mais mon cœur paternel n'a pu la méconnaître.

ENSEMBLE.

LEICESTER.
O sort affreux! ô trouble extrême!
Oui, c'est fait de nous aujourd'hui,
Et je tombe du rang suprême
Et dans la honte et dans l'oubli.

ROBSART.
O doute affreux! ô doute extrême!
Pour ma fille j'en ai frémi :
Répondez-nous à l'instant même :
Comment est-elle encore ici?

RALEIGH.
O sort affreux! ô trouble extrême!
Je ne sais que répondre ici ;
Adieu pour nous le rang suprême,
Ah! c'est fait de nous aujourd'hui!

ÉLISABETH.
D'où vous vient cette audace extrême?
Votre femme est encore ici?
Répondez-nous à l'instant même :
Pourquoi donc nous tromper ainsi?

RALEIGH.
Eh bien! s'il était vrai, Madame,
Et si, par des motifs secrets,
J'avais voulu cacher ma femme
A tous les regards indiscrets,
De son sort ne suis-je pas maître?
Peut-on me contester mes droits?

ÉLISABETH, *l'observant.*
Eh! mais, le trouble où je vous vois,
Le feu que vous faites paraître...
(*En riant.*)
Mais, vraiment, seriez-vous jaloux?
Je veux, pour vous punir, que dans quelques instans
Vous me présentiez votre femme.

LEICESTER.
Plus d'espoir!

RALEIGH.
Quoi! vous voulez, Madame...

ÉLISABETH.
Oui, c'est ainsi que je l'entends,
Et je l'attache à ma personne.
Vous, veillez, Leicester, aux ordres que je donne.
(*Le prenant à part, et à voix basse.*)
Oui, dans l'instant de mon bonheur,
Je veux être ce soir par elle accompagnée,
Et qu'elle soit, aux autels d'hyménée,
Ma première dame d'honneur.

LEICESTER.
Ah! rien n'égale mon malheur!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LEICESTER.
O sort affreux! ô trouble extrême, etc., etc.

ROBSART.
O doute affreux! ô trouble extrême! etc., etc.

ÉLISABETH.
O sort heureux! ô joie extrême! etc., etc.

(*La reine donne la main à un seigneur qui est près d'elle : toute la cour la suit.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une riche galerie. Le fond est ouvert, et donne sur les jardins. A droite, un trône brillant, entouré de gradins et de fauteuils.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

AMY, *seule, entrant avec précipitation.* Je ne vois personne dans cette galerie, mais j'ignore où elle conduit. De quel côté, maintenant, tourner mes pas? comment regagner ce pavillon, que sir Raleigh m'avait assigné pour asile, et qu'il m'avait suppliée de ne pas quitter? C'est une imprudence que j'ai faite, mais comment résister à mon impatience? Depuis deux heures j'attendais, et pas un mot de lui, pas la moindre nouvelle! Ne pouvait-il s'échapper un instant, et venir me rassurer? Il me semblait qu'en sortant de ce pavillon, je ne pouvais manquer de l'apercevoir, lui, ou sir Raleigh : mais à peine avais-je mis le pied dans le parc, qu'il m'a été impossible de m'y reconnaître ; ces immenses allées, ces massifs, ces labyrinthes, c'est à n'en pas finir. Ah! mon Dieu, que tout cela est grand; et je vous demande à quoi servent des jardins comme ceux-là? Ne vaudrait-il pas mieux en avoir un où l'on fût toujours sûr de se rencontrer? A chaque instant je voyais passer près de moi des pages qui tenaient de riches bannières, des seigneurs en habit de cour, des valets en livrée qui portaient des vases de fleurs, ou des tapis magnifiques; quelquefois je me hasardais, d'une voix tremblante, à leur adresser la parole; ah! bien oui, ils étaient si empressés, si affairés, ils ne m'entendaient pas; et dans ces lieux, où peut-être aurais-je le droit de commander, personne ne daignait me répondre, ou faire attention à moi; personne, excepté ces deux hommes d'armes; j'en tremble encore! oser m'arrêter par la main, moi, la comtesse de Leicester!

AIR.

Mais on vient... ô bonheur! c'est lui, je l'aperçois.
Courons... Mais non, il n'est pas seul, je crois.
Et quelle est cette femme aussi noble que belle?
..... Ses yeux se sont tournés vers elle...
Leicester!.. Ah! grands dieux! il s'éloigne soudain;
Mais sa bouche infidèle a pressé cette main...
D'où vient donc ce soupçon qui m'étonne,
Et se glisse en mon cœur éperdu?

Malgré moi, la force m'abandonne;
C'en est fait... c'était lui... je l'ai vu!
(*Se levant.*)
Non, je ne puis le croire encore;
Quoi! mon époux me trahirait!
C'est faire injure à celui que j'adore,
Et quelque erreur, sans doute, m'abusait.
D'où vient donc cet effroi qui m'étonne,
Et se glisse en mon cœur éperdu?
Malgré moi, la force m'abandonne;
C'en est fait... c'était lui.. je l'ai vu!
(*Elle tombe accablée sur un fauteuil.*)

—

SCENE II.

AMY, ÉLISABETH, *entrant d'un air rêveur.*

AMY, *se levant et allant droit à la reine.* Qui êtes-vous?

ÉLISABETH *s'arrête et regarde Amy d'un air étonné.* Que veut cette jeune fille? et d'où vient son trouble?

AMY. Madame... (*A part.*) Je ne sais pourquoi, malgré mon ressentiment, son regard m'impose une sorte de crainte et de respect.

ÉLISABETH. Approche, ma fille, et ne crains rien; qu'as-tu à me demander? parle.

AMY, *timidement.* Tout à l'heure, Leicester... quel motif si puissant aviez-vous de lui parler?

ÉLISABETH. Qu'entends-je, et d'où vous vient tant d'audace que d'oser épier les actions de votre souveraine?

AMY, *à part.* Grand Dieu! c'est Élisabeth! qu'ai-je fait, malheureuse!.. (*Haut.*) Daignez, Madame, pardonner à une jeune fille sans expérience, qui n'ayant jamais eu le bonheur de voir Votre Majesté...

ÉLISABETH. En effet, des traits tels que les vôtres ne peuvent s'oublier, et je ne me rappelle pas que vous ayez jamais été présentée à la cour; comment et en quelle qualité vous trouvez-vous donc à Kenilworth? est-ce parmi les dames de ma suite?

AMY. Non, Madame.

ÉLISABETH. Vous y êtes venue sans doute avec un père, un mari?

AMY. Non, Madame.

ÉLISABETH, *d'un air de mépris.* J'entends. Qui donc a pu vous donner l'audace d'aborder Élisabeth, et de lui adresser la parole?

AMY. Mes aïeux ont donné un asile à ceux de Votre Majesté; la reine Marie ne l'avait point oublié, et, si elle régnait encore, jamais la fille de sir Hugues Robsart n'eût été chassée de la cour et de la présence de sa souveraine.

ÉLISABETH. Qu'entends-je! fille de sir Hugues? vous êtes Amy Robsart! vous êtes mariée?

AMY. Quoi! Madame...

ÉLISABETH. Oui, c'est pour vous que votre père demandait justice, vous, qu'un séducteur avait enlevée de ses bras... Mais répondez, sir Raleigh, votre mari, est-il instruit?

AMY. Sir Raleigh... mon mari...

DUO.

ÉLISABETH.

D'où vient ce trouble? qu'avez-vous?
Oui, de Raleigh la conduite m'éclaire.
Je conçois ses soupçons jaloux;
Celle qui peut tromper son père
Peut bien trahir son époux.

AMY.

Moi, de Raleigh être la femme!
Jamais... On vous trompe, Madame.

ÉLISABETH, *avec ironie.*

On me trompe... lorsqu'en ces lieux,
Raleigh et Leicester l'ont attesté tous deux.

AMY, *stupéfaite.*

Leicester! Non, quelqu'un le calomnie;
Jamais il n'eût souffert une telle infamie.

ÉLISABETH.

Quoi! votre cœur à présent le défend!
Mais enfin cet amant,
Cet époux, quel qu'il puisse être,
Je veux ici le connaître,
Parlez.

AMY.

Je ne le puis, hélas!

ÉLISABETH.

Vous ne pouvez le dire?

AMY.

Non; souffrez que je me retire.

ÉLISABETH, *la retenant.*

Non, vous ne sortirez pas.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Malheur au téméraire
Qui voudrait me tromper!
A ma juste colère
Il ne peut échapper.

AMY.

Que répondre et que faire?
Rien ne peut la toucher.
Aux traits de sa colère
Qui viendra m'arracher?

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS; LEICESTER, *paraissant dans le fond.*

ÉLISABETH, *allant au-devant de lui.*

Ah! c'est vous, Leicester.

AMY, *à part.*

Il vient me secourir.

ÉLISABETH.

Faites arrêter cette femme
Qui m'ose désobéir.

LEICESTER, *apercevant Amy.*

Qu'ai-je vu?

ÉLISABETH.

Vous semblez frémir!

LEICESTER.

Qui, moi? je suis surpris, Madame,
Que cette jeune fille ait pu vous offenser.
Quel est son crime?

ÉLISABETH.

Il doit vous courroucer,
Car, si je l'en croyais, vous m'auriez donc trahie,
Moi, votre reine et votre amie.
Si vous saviez, en mes esprits troublés,
Quels noirs soupçons elle vient de répandre!
Leicester, mon ami, parlez;
J'ai besoin de vous entendre.

LEICESTER.

Quoi! vous pouvez supposer?...

ÉLISABETH.

Non,
Car ma vengeance eût été trop terrible;
L'auteur de cette trahison
Eût payé de sa vie!..

AMY, *effrayé.*

O ciel! est-il possible?
Je l'exposerais à son courroux!
(*A Elisabeth.*)
Ah! j'embrasse vos genoux;
Croyez que d'un crime semblable
Le noble comte est innocent;
C'est moi seule qui suis coupable.

ÉLISABETH.

Vous l'accusiez pourtant
De trahison, de perfidie,
Et d'une telle calomnie
Je connaîtrai les motifs, répondez!
Raleigh est donc votre époux?

AMY, *troublée, et montrant Leicester.*

Demandez
A Milord, qu'il prononce,
Et je souscris d'avance à sa réponse.

ÉLISABETH.

M'abuser de nouveau!

AMY ET LEICESTER.

Que résoudre et que faire?
Si j'ose la tromper,
A sa juste colère
Je ne puis échapper.

ÉLISABETH.

Frémis! à ma colère
Tu ne peux échapper.
A ma juste colère
Tu ne peux échapper.
(*A Leicester, montrant Amy.*)
Oui, de mon courroux qu'elle affronte,
Servez les transports furieux,
Et qu'on la fasse, avec honte,
Arracher de ces lieux.

LEICESTER. La chasser! c'en est trop, et je rougis enfin de l'avilissement où je suis tombé; (*Montrant Amy.*) d'un côté, tant de générosité et de noblesse, (*Se montrant lui-même.*) et de l'autre, tant de bassesse! Dût la foudre éclater sur ma tête, je ne trahirai pas plus longtemps l'honneur et la vérité. (*Traversant le théâtre, et prenant Amy par la main.*) Viens, toi qui n'a pas craint de te dévouer pour moi; toi, dont l'héroïque constance méritait un autre cœur que celui d'un ambitieux; viens, je suis ton protecteur et ton défenseur. (*A Elisabeth.*) Oui, Madame, Amy Robsart est ici chez elle; elle est ma femme!

ÉLISABETH. Sa femme!

AMY, *transportée de joie.* L'ai-je bien entendu! (*A Elisabeth.*) Ah! Madame, épargnez-le, et que je meure maintenant.

ÉLISABETH, *tremblant de colère.* Sa femme! elle, Amy Robsart! un outrage aussi sanglant! une aussi lâche trahison! Tremble, perfide, et rappelle-toi que ton père a porté sa tête sur un échafaud pour un crime moins grand que le tien.

LEICESTER. Je suis Anglais et citoyen; c'est devant mes pairs que je me défendrai; je cours me jeter aux pieds de sir Hugues Robsart. Venez, comtesse de Leicester. (*Il sort avec Amy.*)

—

SCENE IV.

ÉLISABETH, *seule.*

RÉCITATIF.

Et j'ai pu supporter une telle arrogance
D'un sujet qui me doit ses honneurs, son crédit,
Comblé de mes bienfaits, partageant ma puissance!
Sur qui puis-je compter? Leicester me trahit!
Et seule sur ce trône où je suis exilée,
Quel autre ami me reste? et dans mon abandon,
A qui dire les maux dont je suis accablée,
Et raconter sa trahison?

AIR.

Dans l'exil et les fers
J'ai passé mon jeune âge,
Et j'ai, par mon courage,
Bravé tous les revers;
Mais les soucis du trône,
Les soins de ma couronne,
Ne m'ont point causé de tourments
Pareils à ceux que je ressens.
Il ne m'a donc jamais aimée?
Et quand je lui donnais mon cœur,
De mon pouvoir, de ma grandeur,
Son âme seule était charmée.
Dans l'exil et les fers, etc.
Du moins, qu'il me redoute,
Lui qui put m'outrager :
Des larmes qu'il me coûte
Je saurai me venger.

Comtesse de Leicester! et j'ai pu souffrir une telle arrogance d'un de mes sujets? lui que j'ai comblé de mes bienfaits, lui que je voulais élever jusqu'à moi. Il ne m'a donc jamais aimée, et ce trône où mon amour l'appelait était le seul objet de ses vœux! (*S'essuyant les yeux.*) Allons, que ces pleurs du moins soient ma dernière faiblesse! Holà! quelqu'un! Comte de Shrewsbury.

—

SCENE V.

ÉLISABETH, SHREWSBURY, RALEIGH, PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR.

ÉLISABETH, *apercevant Raleigh.* C'est vous, Raleigh? vous êtes bien hardi de vous présenter devant moi.

RALEIGH. J'ignore en quoi j'ai pu déplaire à Votre Majesté.

ÉLISABETH. Restez, je veux vous parler. Seigneur de Shrewsbury, vous êtes maréchal d'Angleterre. Je vous charge d'attaquer Robert Dudley, comte de Leicester, comme coupable de trahison.

SHREWSBURY. O ciel! serait-il possible?

RALEIGH. Si c'est ce dont je me doute, ce doit être de haute trahison.

ÉLISABETH, *se mettant à la table et écrivant.* Je vais vous donner l'ordre de l'arrêter; allez rassembler tous nos gentilshommes, que mon ordre s'exécute, et qu'on le saisisse sans délai. Quant à sir Walter, celui-ci est aussi votre prisonnier; et vous m'en répondez sur votre tête.

SHREWSBURY, *à Raleigh, pendant que la reine écrit.* Quoi! Milord, seriez-vous complice?

RALEIGH. Il le paraîtrait. Voici mon épée; mais si vous m'en croyez, mon cousin, vous ne vous hâterez point d'exécuter l'ordre de la reine : il y aurait peut-être du danger à arrêter Leicester, et demain on pourrait vous envoyer à la Tour de Londres, pour vous être trop pressé.

SHREWSBURY. Je vous remercie, Milord, je profiterai de vos avis.

RALEIGH. Pour moi, il n'y a pas d'inconvénient, et je suis prêt à vous suivre.

ÉLISABETH, *qui a écrit, se lève, tenant le papier à la main.* Non, Monsieur, je veux auparavant vous parler, et voir comment vous justifierez votre conduite (*Donnant le papier à Shrewsbury.*) Allez et amenez le comte devant moi, dès que ma cour sera rassemblée. (*Shrewsbury sort.*)

—

SCENE VI.

ÉLISABETH, RALEIGH.

RALEIGH, *à part.* Par saint George! je voudrais être loin d'ici.

ÉLISABETH. Avez-vous exécuté, Monsieur, les ordres que je vous avais donnés? Où est votre femme?

RALEIGH, *embarrassé.* Ma femme?

ÉLISABETH. Oui, Amy Robsart, votre femme. Pourquoi ne me l'avez-vous pas présentée?

RALEIGH. J'avouerai à Votre Majesté ce que déjà elle sait, sans doute; je ne suis pas marié; j'ai mérité toute sa colère.

ÉLISABETH. Et en quoi, s'il vous plaît, voulez-vous que cette nouvelle excite ma colère. Depuis quand l'union de sir Walter Raleigh est-elle devenue une affaire d'Etat? et que me fait après tout, que vous ou Robert Dudley, ayez épousé Amy Robsart?

RALEIGH. Je sais, Madame, que tout cela importe fort peu à Votre Majesté. (*A part.*) Je suis sauvé.

ÉLISABETH. Ce qui m'importe, Monsieur, c'est que les lois soient exécutées. De nouveaux renseignements me sont parvenus sur l'affaire de ce matin, et je vous trouve bien hardi d'avoir fait arrêter sir Hugues Robsart, d'avoir osé, sans un ordre de moi ou d'un ministre, attenter à la liberté d'un de mes sujets : voilà le seul crime qui excite ma colère, et pour lequel j'ai ordonné qu'on vous mît en accusation.

RALEIGH, *à part.* J'entends; je suis perdu! mais je n'aurais jamais cru que mon crime me viendrait de là. (*Haut.*) Je ne prétends pas nier ma faute; mais il me semblait que ce matin Votre Majesté avait daigné l'excuser.

ÉLISABETH. Vous aviez eu soin d'en cacher les détails, et c'est de vous que je veux les connaître. Je veux savoir comment tout cela se trouve mêlé au mariage de Robert Dudley. Comment a-t-il connu Amy Robsart? Comment l'a-t-il aimée? car il l'aimait, sans doute, et depuis longtemps? Eh bien! parlerez vous?

RALEIGH. Je suis bien malheureux, Madame, de ne pouvoir donner cette satisfaction à Votre Majesté; je ne connais aucune circonstance de ce mariage; c'est aujourd'hui

que je l'ai appris pour la première fois; et vous jugerez combien cette découverte me fut pénible, quand vous saurez, Madame, que j'adorais Amy Robsart, et que je me voyais trahi par elle. L'amitié que je portais au comte de Leicester, la reconnaissance que je lui devais, ont pu seules me décider à seconder son stratagème.

ÉLISABETH. Quoi! vous aimiez?..

RALEIGH. Je l'aime encore, Madame; et pour vous dire à quel point je suis malheureux, j'ai vu sans effroi la colère de Votre Majesté. Ah! si vous saviez quel chagrin profond, quels regrets déchirants, de voir l'objet que l'on aimait indigne de notre amour!

ÉLISABETH. Ah! que vous devez souffrir! vous aimiez, et vous fûtes trahi! et pour qui, pour Leicester! rassurez-vous, Raleigh, vous serez vengé, et bientôt votre indigne rival, perdant à la fois et l'honneur et la vie...

RALEIGH. O ciel! que dites-vous? je ne puis le croire encore, et ce n'est pas là l'intention de Votre Majesté?

ÉLISABETH. Raleigh!

RALEIGH. Je suis indigne du pardon, je le sais, j'ai déjà mérité votre ressentiment; eh bien! j'oserai encore porter plus loin l'audace, j'oserai donner un conseil à Votre Majesté; oui, Madame, vous ordonnerez de mon sort, mais daignez auparavant écouter la voix d'un sujet fidèle qui ne veut que votre gloire et votre bonheur. Que prouverait le châtiment de Leicester? qu'il était aimé. Ah! ne souffrez pas, Madame, qu'il emporte avec lui un si grand honneur.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Un seul instant, ô ma noble maîtresse,
De ton sujet daigne écouter la voix.
L'Europe entière admirant ta sagesse,
Déjà te place au-dessus de ses rois.
Ah! sois par ta clémence
Digne de ce haut rang.
Un grand roi qu'on offense
Se venge en pardonnant.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

J'hésite, je balance.
Quel trouble agite ma raison!

RALEIGH.

La plus douce vengeance
Est moins douce que le pardon.

RALEIGH.

DEUXIÈME COUPLET.

Ton sceptre seul n'est pas ce qu'on adore;
Et si le ciel t'enlevait tes Etats,
Par ta beauté tu régnerais encore.
Qui l'oublia ne te méritait pas.
Que ton indifférence
Soit son seul châtiment;
L'amour que l'on offense
Se venge en pardonnant.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

J'hésite et je balance;
Quel trouble agite ma raison!

RALEIGH.

La plus douce vengeance
Ne vaut pas un pardon.

ELISABETH. Il suffit Raleigh, restez près de nous. On vient; que l'entretien que nous venons d'avoir demeure à jamais secret.

RALEIGH. Votre Majesté sera obéie.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; SHREWSBURY, LEICESTER, *sans épée*, SIR HUGUES, AMY, DAMES DE LA COUR.

ÉLISABETH, *sans sévérité*. Je vois, milord Shrewsbury, que mes ordres ne sont point encore exécutés.

SHREWSBURY. Le comte de Leicester a demandé lui-même à être conduit devant Votre Majesté, et j'ai pensé, Madame, qu'il était convenable...

ÉLISABETH, *d'un air gracieux*. Vous avez très-bien fait, nous n'avons rien à refuser au comte de Leicester; il y a longtemps que son dévouement, sa loyauté, sa franchise, ont mérité notre royale protection, et c'est devant toute notre cour rassemblée, devant tout ce que l'Angleterre a de plus illustre, que nous voulons lui en donner une nouvelle preuve.

LEICESTER, *à part*. Grand Dieu! quel est son dessein?

ÉLISABETH. Des raisons de politique et de convenance nous avaient obligée jusqu'ici, à tenir secrète une alliance que rien, maintenant, ne nous empêche de faire connaître; nous sommes donc venue avec notre cour à Kenilworth, pour unir nous-même le comte de Leicester à la fille de sir Hugues Robsart.

LEICESTER. Qu'entends-je!

ROBSART. Est-il possible!

AMY. Quoi! Madame, Votre Majesté daignerait...

ÉLISABETH. Relevez-vous, ma fille, relevez-vous, comtesse de Leicester. Eh bien! Milord, tout est-il prêt, et pouvons-nous passer dans la salle du bal?

SHREWSBURY. On n'attend que les ordres de votre Majesté.

ÉLISABETH. Raleigh, vous me donnerez la main. (*Au moment où il la lui présente.*) Eh bien! mon conseiller, êtes-vous content?

RALEIGH. Notre souveraine est encore là sage Elisabeth, ses sujets ne peuvent plus qu'admirer.

ÉLISABETH. Je crois que vous aviez raison; le trouble, l'embarras où je les vois tous, me causent une satisfaction qui fait oublier ma colère; et vous, Raleigh?

RALEIGH. Je ne suis pas aussi généreux que Votre Majesté, (*Froidement.*) je suis toujours furieux.

ÉLISABETH. Vraiment! vous verrez que c'est moi qui, à mon tour, serai obligée de vous donner des conseils; en conscience, je vous les dois, et je vous les promets.

SHREWSBURY, *à Leicester*. Allons, voilà Raleigh en faveur, et il est homme à en profiter.

LEICESTER. Je le pense comme vous, et je l'en félicite.

ÉLISABETH. Allons, Messieurs, partons, et hâtons-nous de profiter des réjouissances de Kenilworth; demain matin, nous retournerons à Londres. Je n'exige point que vous me suiviez, Leicester, il est juste d'accorder quelque chose à un nouveau marié, et nous vous permettons de rester à Kenilworth. Vous, Raleigh, je ne vous y laisserai point; (*Regardant Amy.*) l'air qu'on y respire ne vous vaudrait rien; vous nous servirez à nous et à ces dames. (*Raleigh s'incline, et offre sa main à la reine qui l'accepte et qui sort, ainsi que toute sa suite*.)

AMY. Ah! mon ami, que je suis heureuse! et que de plaisir je me promets à ce bal! venez. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous ne m'entendez pas?

LEICESTER, *qui jusque-là était resté dans une rêverie profonde, revenu à lui-même, présente la main à sa femme. A part, et comme faisant une réflexion.* Roi d'Angleterre!..(*Il donne la main à Amy et toute la cour sort par la galerie du fond, pendant le chœur suivant.*)

CHŒUR.

D'Élisabeth chantons la gloire;
Et nous, ses heureux sujets,
Conservons toujours la mémoire
De ses vertus, de ses bienfaits.

FIN DE LEICESTER.



SUNDERLAND. Vous en êtes bien sûre, ma sœur. — Scène 1.

LA FAVORITE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 mai 1831.

Personnages.

LORD SUNDERLAND.
MISS RÉGINALD, sa sœur.
COVERLY, ancien marin.
SIR ROBERT, propriétaire puritain.
ARTHUR, neveu de Sunderland.
MISS CLARENCE, pupille de sir Robert.
KETTLY, femme de chambre de Clarence.
GENS DU CHATEAU.
DOMESTIQUES.

La scène se passe dans le Cumberland, au château de Sunderland.

Le théâtre représente une alle gothique du château de lord Sunderland. Porte au fond, deux portes latérales. Sur le premier plan, à droite de l'acteur, une grande croisée. Du côté opposé, une table avec écritoire, papier, plumes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD SUNDERLAND, MISS RÉGINALD, ET COVERLY *sont autour d'une petite table ronde ; miss Réginald lit une gazette; lord Sunderland et Coverly fument, et boivent de temps en temps un verre de punch.*

COVERLY. Et toute la cour, qui voyage, est à Carlisle.

SUNDERLAND, *à miss Réginald.* A deux lieues de mon château... Vous en êtes bien sûre, ma sœur.

MISS RÉGINALD. C'est la gazette qui le dit.

PREMIER COUPLET.

AIR : *C'est des bêtis's d'aimer comm' ça* (de M. L'HUILLIER.)

« Hier, la nouvelle est constante,
« On prétend que Sa Majesté

« Donnait une fête charmante,
« Où chacun lui fut présenté. »
Par le journal c'est attesté.
« On a dansé la nuit entière
« Des menuets, des petits pas. »
COVERLY.
Des menuets, des petits pas!
SUNDERLAND.
S'est-on bien amusé, ma chère?
MISS RÉGINALD.
La gazette n'en parle pas.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND, *prenant la gazette et lisant.*
« Miss Arabelle était absente,
« Au bal elle n'a point paru;
« Et notre reine était brillante
« D'attraits, de grâce et de vertu.
« Attentif et galant près d'elle,
« Le prince admirait ses appas. »
COVERLY.
Le prince admirait ses appas!
MISS RÉGINALD.
Mais leur est-il toujours fidèle?
SUNDERLAND.
La gazette n'en parle pas.
Non... elle n'en parle pas.

Mais ce que je vois de certain, c'est qu'ils s'amusent à la cour... ils s'amusent sans nous!

COVERLY. Le roi Jacques si près de ce château! Par saint George! si son mauvais génie pouvait l'y amener!..

MISS RÉGINALD. Il n'aura garde... Quelle différence d'avec feu son auguste frère, S. M. Charles II, qui ne faisait pas un voyage dans le Cumberland sans s'arrêter dans ce château!.. Mais aussi, quelle galanterie! que d'exploits brillants!.. on lui a connu au moins deux cents maîtresses. (*Baissant les yeux.*) Sans compter celles qu'on ne connaissait pas.

SUNDERLAND. Et sous son règne, quels bals! quelles fêtes! quels banquets! c'était là un souverain!.. un cœur... et un estomac vraiment royal!.. Mais sous ce nouveau règne, on ne sait pas vivre.

MISS RÉGINALD. On supprime toutes les places de la cour.

COVERLY. On renvoie tous les gens de tête et de mérite.

SUNDERLAND. On nous destitue, on nous exile dans nos terres; moi, ancien maître des cérémonies!

COVERLY. Moi, ancien soldat parlementaire!

MISS RÉGINALD. Moi, ancienne demoiselle d'honneur!

SUNDERLAND. Cela ne peut pas aller ainsi.

COVERLY. Cela ne peut pas durer.

MISS RÉGINALD. Il nous faut un autre roi. (*Ils se lèvent. Lord Sunderland enlève la table, et la place sur le côté à gauche.*)

COVERLY. A quoi bon? celui-là ou un autre, ce sera toujours la même chose, il y aura toujours des gens plus riches que moi; car je n'ai pas un schelling! Parlez-moi du lord Protecteur, de feu Cromwell...

Air du vaudeville de *l'Ecu de six francs.*

Il n'était pas très-monarchique;
Mais quel honnête homme!
MISS RÉGINALD.
Allez-vous
Nous vanter ce temps anarchique?
COVERLY.
C'était là le bon temps pour nous,
Oui, c'était le bon temps pour nous!
Car les plus riches à la ronde
Etaient ceux qu'on voyait sans bien...
On ne pouvait leur prendre rien,
Ils pouvaient prendre à tout le monde.

Avec ma bonne épée, j'étais reçu et choyé partout; votre beau château de Sunderland m'aurait convenu, je m'y installais, et vous aviez la bonté de vous en aller en criant : *Vive Cromwell!..* et chapeau bas, encore; sinon, je faisais sauter le chapeau, et souvent la tête avec. On était heureux alors! on était libre!

MISS RÉGINALD, *à part.* Dieu! que ces gens-là ont mauvais ton!

COVERLY. Maintenant, des shériffs, des constables, des lois, tout l'attirail de la tyrannie. Pauvre Angleterre! où en es-tu réduite!

MISS RÉGINALD, *mystérieusement.* Cela changera peut-être bientôt.

COVERLY. Vous croyez?

MISS RÉGINALD. Je l'espère; et comme on peut se confier à vous, comme vous êtes un homme de cœur...

SUNDERLAND. Dont nous avons peut-être besoin, je vous ai invité à venir prendre le punch, ce soir, avec nous.

COVERLY. Comme vous voudrez, mon voisin; je ne refuse jamais. Vous êtes riches, vous autres, et nous ne le sommes pas, c'est notre part que vous avez; alors les dîners que vous me donnez souvent, l'argent que vous me prêtez quelquefois, j'accepte sans façon, parce que cela tend à rétablir l'équilibre... (*Lui tendant la main.*) Et l'égalité avant tout : voilà comme je suis.

SUNDERLAND. Vous êtes bien honnête.

COVERLY. Eh bien! vous disiez donc...

SUNDERLAND. Que nous passons ici, entre amis, notre temps à conspirer.

COVERLY. Ça ne peut pas nuire.

MISS RÉGINALD. Et cela occupe. (*On frappe en dehors, à la porte du fond.*)

SUNDERLAND. Ah! mon Dieu! qui peut frapper ainsi?

MISS RÉGINALD. Je suis toute tremblante.

SUNDERLAND. Si c'étaient des émissaires du roi? (*On frappe de nouveau.*)

ROBERT, *en dehors.* Ouvrez-moi donc!

MISS RÉGINALD, *allant ouvrir.* C'est sir Robert, un des nôtres.

COVERLY. Le seigneur du château voisin; ce vieil avare puritain que je ne puis souffrir.

SUNDERLAND. Ni moi non plus!.. nous ne sommes jamais d'accord; mais quand on conspire, ça ne fait rien. (*Pendant ce temps, miss Réginald a été ouvrir la porte du fond, et est entré sir Robert, qui l'a saluée.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ROBERT.

ROBERT. Qu'aviez-vous donc à me faire ainsi attendre?.. savez-vous que ça commençait à me faire peur!

SUNDERLAND. Parbleu! vous nous l'avez bien rendu. Qui vous amène à cette heure?

ROBERT. D'importantes nouvelles, et je venais... (*Apercevant Coverly.*) Que vois-je? le capitaine Coverly! (*Bas.*) Que faites-vous ici de ce vieux soldat de Cromwell?

SUNDERLAND, *bas.* Il est à notre solde, et peut nous servir. (*Haut.*) Et vous pouvez hardiment parler devant lui, c'est un brave.

ROBERT. A la bonne heure. Vous saurez que miss Clarence, ma nièce, était liée autrefois avec mademoi-

selle Hyde, avant qu'elle ne devînt duchesse d'York, et par suite reine d'Angleterre. C'est par elle que j'ai fait adresser mes demandes. (*Coverly est allé s'asseoir auprès de la petite table à gauche.*)

MISS RÉGINALD. A la reine?

ROBERT. A la reine elle-même, qui, par égard pour son amie d'enfance, a daigné y prendre le plus vif intérêt et a parlé de nous au roi.

SUNDERLAND. Quel bonheur!

COVERLY, *de sa place*. Qu'est-ce que cela signifie? (*Il boit et fume.*)

SUNDERLAND. On vous le dira, mon cher ami, vous ne pourriez pas comprendre. (*A sir Robert.*) Eh bien! achevez...

ROBERT. Eh bien!.. le roi avait compris que des mécontents tels que vous pouvaient devenir redoutables, et loin de repousser nos prétentions, il était prêt à rendre à votre sœur sa place de dame d'atours, à vous donner à vous une des charges de sa maison et il allait signer ma nomination de trésorier de sa cassette, lorsque est venue se jeter à la traverse miss Arabelle Churchill.

SUNDERLAND. Miss Arabelle!.. qu'est-ce que c'est?

ROBERT. Vous ne la connaissez pas?

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD. Nullement.

ROBERT. La personne qui, dans ce moment, a le plus de crédit à la cour, la femme la plus jolie, la plus adroite, la plus séduisante, et dont les charmes ont fasciné les yeux du roi, la favorite, en un mot.

MISS RÉGINALD. Il aurait une maîtresse!

ROBERT. Il en a une.

MISS RÉGINALD ET SUNDERLAND. Quelle indignité!

MISS RÉGINALD. Et c'est elle qui l'emporte sur nous!

SUNDERLAND. Et sur la reine!

ROBERT. Sur tout le monde. Vous ne vous imaginez pas jusqu'où va son pouvoir; elle dispose à son gré des honneurs, des titres, des emplois; jusqu'à son frère, le petit Churchill, un simple officier, qu'elle prétend faire nommer duc de Marlborough, et elle en viendra à bout, si elle veut. C'est elle qui a persuadé au roi que nous étions des ambitieux finis, usés, des gens nuls, dont on n'avait rien à craindre.

SUNDERLAND. C'est ce que nous verrons.

ROBERT. Et tant qu'elle sera la maîtresse du roi, tant qu'elle occupera cette place, nous ne pourrons point ravoir les nôtres.

MISS RÉGINALD. Il faut la renverser.

SUNDERLAND. Il le faut; guerre à mort!

TOUS TROIS. Nous le jurons!

SUNDERLAND, *à Coverly*. Et vous, capitaine?

COVERLY, *se levant et prenant place à la gauche de Sunderland*. Je ne comprends pas; mais c'est égal, dès qu'il faut renverser, je suis là, renversons tout.

SUNDERLAND. A la bonne heure. Il s'agit maintenant de savoir comment s'y prendre.

MISS RÉGINALD. Il faudrait de l'adresse.

ROBERT. De l'esprit.

COVERLY. Cela ne me regarde plus.

ROBERT. Nous avons laissé passer le bon moment pour lui nuire; car depuis une semaine elle était en voyage : elle est allée à Keswick visiter ses environs pittoresques et la cataracte de Lowdore.

SUNDERLAND. Vous avez raison; on aurait pu profiter de cette absence.

MISS RÉGINALD. Et quand revient-elle?

ROBERT. Ce soir même, elle est attendue à Carlisle, où elle doit rejoindre le roi.

SUNDERLAND, *réfléchissant*. Venant de Keswick, elle doit passer par ici.

MISS RÉGINALD. Qu'importe?

SUNDERLAND. Si on savait à quelle heure?

ROBERT. A sept heures précises, à ce que m'a dit William, le maître de poste, chez qui les relais sont commandés.

SUNDERLAND, *vivement*. Attendez!

TOUS. Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND, *passant entre sir Robert et miss Réginald*. Un projet, un nouveau projet, qui est d'une force de conception... et si ce n'était la crainte de se compromettre...

MISS RÉGINALD ET ROBERT. Parlez.

SUNDERLAND. Non, décidément, ça me fait peur; c'est trop hardi.

COVERLY, *brusquement*. C'est ce qu'il faut; voilà les expéditions que j'aime.

SUNDERLAND. Il est de fait que nous avons là le capitaine, et que ce n'est pas nous, c'est lui qui se met en avant.

COVERLY. C'est le poste que je préfère. Eh bien! voyons, par saint Cromwell, achevez.

TOUS. Écoutons.

SUNDERLAND, *après avoir regardé autour de lui et fait signe à sir Robert et à miss Réginald d'aller fermer les portes*. Lady Arabelle est notre ennemie... mortelle... déclarée... Il faut donc l'éloigner de la cour... l'en éloigner à jamais.

TOUS. C'est dit.

SUNDERLAND. Elle passera ce soir, à sept heures, en voiture de poste, au pied du château; à sept heures, dans cette saison, la nuit est complète.

TOUS. Eh bien?

SUNDERLAND. Caché par les roches qui bordent la grande route, le capitaine ira l'attendre.

COVERLY. C'est dit : et, fussent-ils une douzaine, je vous réponds que ma bonne épée...

SUNDERLAND, *allant à Coverly*. Lui ôter la vie!

COVERLY, *tranquillement*. Eh bien! est-ce que ce n'est pas vous qui disiez...

SUNDERLAND, *avec effroi*. Eh! non, sans doute, il ne s'agit que de l'enlever.

COVERLY, *froidement*. Comme vous voudrez; comme ça, ou autrement, ça m'est égal.

MISS RÉGINALD, *à demi-voix*. En vérité, cet homme-là me fait peur.

ROBERT, *de même*. Et à moi aussi. (*Haut.*) L'enlever, c'est déjà bien assez; et encore, je me demande : à quoi cela servira-t-il?

MISS RÉGINALD. Oui, mon frère, à quoi?

SUNDERLAND. Vous me le demandez, et vous vous mêlez de conspirer! Vous ne comprenez pas, esprits inférieurs et conjurés subalternes, qu'en la retenant prisonnière ici, dans ce château, sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, sans qu'elle sache elle-même quels sont ses geôliers, nous profitons de son absence à la cour, pour nous avancer et pour lui nuire!

MISS RÉGINALD. Mais que dira le roi de sa disparition?

SUNDERLAND. C'est là le coup de maître; est-il si difficile de faire courir le bruit qu'un noble inconnu, un beau jeune homme l'a enlevée, de son consentement, et que tous les deux sont passés en France ou ailleurs?

MISS RÉGINALD. Il a raison.

SUNDERLAND.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Il faut partout en semer la nouvelle;
Et lorsqu'au roi chacun répétera
Que sa maîtresse est perfide, infidèle,

A le croire il commencera,
Et tout le monde aussitôt le croira.
Car à la cour, où chacun se redoute,
En politique aussi bien qu'en amours,
La trahison, en cas de doute,
Se présume toujours.

MISS RÉGINALD. Il a raison.

SUNDERLAND. Et d'ici à quinze jours, ou trois semaines, que d'événements peuvent arriver! Le roi ne peut-il pas l'oublier... ou choisir une autre maîtresse qui nous sera plus favorable?

MISS RÉGINALD. Quand nous devrions la lui donner nous-mêmes.

ROBERT. A merveille, voilà que cela marche.

SUNDERLAND. Ma sœur et moi, nous attendrons ici la prisonnière et disposerons tout pour la recevoir; vous, sir Robert, vous irez, pendant ce temps, avec le capitaine...

ROBERT. Impossible, il faut que je me rende ce soir à Carlisle, pour mon mariage; car je me marie demain.

SUNDERLAND. Est-il possible!.. et avec qui?

ROBERT. Avec une personne dont je vous parlais tout à l'heure, miss Clarence, ma pupille, que j'ai fait revenir récemment de Londres; car le testament de son père me nomme son époux.

SUNDERLAND. C'est bien le moment de se marier!

ROBERT. C'est toujours le moment de faire une bonne affaire. Trente mille livres sterling de revenu. Il y a là-dedans de quoi payer bien des conspirations.

COVERLY. Maintenant surtout qu'elles sont pour rien.

ROBERT. Et puis ce voyage ne vous sera pas inutile; j'examinerai, j'interrogerai; je saurai ce qui se passe, ce qu'on aura dit à Carlisle de la disparition de la favorite; et dans la nuit, à mon retour, je vous apporterai des nouvelles.

SUNDERLAND. A la bonne heure.

ROBERT, *à part.* Je ne suis pas fâché de m'en aller, parce qu'au moins, si cela ne réussit pas, je n'y suis pour rien, je n'y ai pas assisté. (*Haut.*) Mais vous, capitaine, que je ne vous retienne pas.

COVERLY. C'est dit; deux sons de cor vous apprendront la réussite de l'expédition. Quant au billet de cinquante livres sterling que je vous ai souscrit, nous en allumerons ma pipe.

SUNDERLAND. Comment! cinquante livres sterling...

COVERLY. Et de plus, cinquante autres pour mes peines.

SUNDERLAND. Il lui faut toujours de l'argent.

COVERLY. Comment! est-ce que vous trouvez...

SUNDERLAND. Eh bien! nous verrons, mon cher, nous verrons. (*Aux autres.*) Mais quoi qu'il arrive, mes amis...

MISS RÉGINALD. Fidélité à nos serments.

SUNDERLAND. Ne séparons jamais nos intérêts.

ROBERT. Point d'alliance avec la favorite.

TOUS. Jamais.

MISS RÉGINALD. En la renversant, c'est au prince lui-même que nous rendons service.

ROBERT. Et nos places, que nous retrouvons.

COVERLY. Et les intérêts du pays, corbleu! le pays, Messieurs.

SUNDERLAND. Le pays avant tout.

QUATUOR.

(AIR: *Amour sacré de la patrie* (de LA MUETTE.)

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Viens m'inspirer en ce moment.
Rends-nous l'audace et l'énergie,
Mes places et mon traitement.
(*On entend une cloche en dehors.*)

MISS RÉGINALD.

Mais qui peut venir à cette heure?

ROBERT, *courant à la fenêtre.*

Un officier du roi.

SUNDERLAND.

Chez moi... dans ma demeure?
C'est fait de nous.

MISS RÉGINALD, *à la fenêtre.*

Que vois-je! Arthur, notre neveu!

SUNDERLAND.

(*Aux autres.*)

Qui l'amène? Gardez qu'il vous voie en ce lieu.
Partez, que le ciel vous conduise;
Du succès de notre entreprise
Dépend le salut général.

ROBERT.

Voilà notre fortune faite,
Je reviens au trésor royal.

SUNDERLAND.

Moi, je règle encor l'étiquette.

COVERLY.

Et moi, je suis grand amiral.

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Inspire-nous en ce moment.
Rends-nous l'ardeur et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(*Ils sortent tous par le fond, excepté Sunderland; et au même instant entre, par la droite, Arthur, introduit par un domestique auquel il donne son manteau.*)

—

SCÈNE III.

SUNDERLAND, ARTHUR.

ARTHUR. Eh! bonjour, mon cher oncle.

SUNDERLAND. Arriver à une pareille heure dans mon château, et sans m'en prévenir!

ARTHUR. Est-ce qu'on sait jamais le matin ce qu'on fera le soir? surtout quand on est soldat... état libre et indépendant, où l'on est maître... d'obéir à tout le monde... et notre régiment va prendre garnison à Carlisle.

SUNDERLAND. A Carlisle!..

ARTHUR. Oui, on parle de quelques bruits, de quelques agitations que voudraient faire naître des mécontents. (*Voyant un geste de son oncle.*) N'ayez pas peur, je suis là, et je vous réponds que s'ils bougent... Aussi, passant près de votre château, je me suis dit: Je vais aller rassurer mon oncle, lui demander à souper et à coucher.

SUNDERLAND, *à part.* Quel contre-temps!

ARTHUR. Je ne vous ai pas amené plusieurs de mes amis qui voulaient m'accompagner.

SUNDERLAND, *à part.* Il ne manquait plus que cela. (*Haut.*) Vous avez très-bien fait... comment les recevoir?

ARTHUR. Comment? c'est vous que cela regarde: si un ancien maître des cérémonies ne s'entendait pas en réception!.. Je leur avais vanté les antiquités de ce château; ma tante Réginald, qui régnait sous l'autre règne... et vous surtout, mon cher oncle, philosophe en retraite, qui supportez votre disgrâce avec un courage héroïque, ce qui, du reste, ne m'étonne pas; car vous me disiez toujours autrefois que vous ne teniez pas aux places, aux dignités.

SUNDERLAND. Oui, Monsieur, cela peut être vrai, tant qu'on les occupe, mais dès qu'on ne les a plus, c'est bien différent. Après cela, si je gémis de mon inac-

tion, c'est moins pour moi, dont la fortune est faite, que pour le prince et pour l'Etat. Ce n'est pas en un jour qu'on fait un maître des cérémonies. Savez-vous par combien de travaux j'avais acheté mon expérience et mes talents? Savez-vous à combien de cortéges je me suis trouvé? à combien de grands dîners j'ai assisté, de ma personne?.. Sans compter les travaux de la composition... Cette superbe cantate qu'on a chantée lors du couronnement... de qui était-elle? de moi, paroles et musique. (*Il chante.*)

« D'où partent ces cris d'allégresse?
« Où court ce peuple qui s'empresse? »

ARTHUR. Oui, mais des gens qui ont de la mémoire ont cru remarquer que cette cantate avait déjà servi pour le dernier roi, et même auparavant pour le lord Protecteur.

SUNDERLAND. Est-ce ma faute si je fais des vers qui restent?.. et puis de tout temps il y aura toujours *des cris d'allégresse, et du peuple qui s'empresse.* Et vous, mon neveu, vous devriez être indigné, comme moi, d'une disgrâce qui m'empêche de vous pousser et de vous être utile.

ARTHUR. De ce côté-là, mon cher oncle, je vous rends justice.

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Lorsque la fortune fidèle
Jadis vous plaçait près du roi,
Jamais, mon cœur me le rappelle,
Mon oncle ne fit rien pour moi.
Mais depuis qu'il n'est plus en place,
Il est, mon cœur l'a bien jugé,
Toujours le même... et la disgrâce
Au moins ne vous a pas changé.

SUNDERLAND. Monsieur...

ARTHUR. Je ne vous en fais pas de reproche; je ne vous demande rien qu'à souper, et il semble même que vous ayez bien de la peine à vous y décider.

SUNDERLAND, *troublé.* Moi, du tout... (*A part.*) S'il allait se douter de quelque chose! (*Haut.*) Je ne pourrai peut-être pas te tenir compagnie, mais on te servira, dans ta chambre, un chevreuil excellent et du vin de *Porto*, de plus un bon lit où tu feras bien de te coucher de bonne heure : car tu dois être fatigué et avoir besoin de dormir.

ARTHUR. Du tout, mon oncle, je ne dors plus.

SUNDERLAND, *à part.* Ah! mon Dieu! il nous entendra. (*Haut, à Arthur.*) Et pourquoi ne dormez-vous pas?

ARTHUR. Pourquoi... pourquoi?.. c'est mon secret... c'est qu'il y a quelque chose qui me tourmente, qui m'agite et qui fait que je ne puis demeurer en place, ni rester un instant où je suis.

SUNDERLAND, *à part.* Quel bonheur! s'il pouvait s'en aller. (*Haut.*) C'est tout naturel, à votre âge, le besoin de changer de lieu, le désir de voyager...

ARTHUR, *vivement.* Justement! voyager, mais pour cela, il me faudrait ce que je n'ai pas, parce que la bourse d'un lieutenant...

SUNDERLAND. Quoi! n'est-ce que cela? combien te faut-il?

ARTHUR. Laissez donc... vous voulez rire.

SUNDERLAND. Non vraiment! combien te faut-il?

ARTHUR. Vous m'effrayez, vous êtes indisposé.

SUNDERLAND. Quelle idée! je veux, puisque cela t'est nécessaire, que tu puisses partir dès demain.

ARTHUR. Dès ce soir, après souper.

SUNDERLAND. Et pour cela tu me demandes...

ARTHUR. Cent guinées.

SUNDERLAND, *lui donnant une bourse.* Les voici, et même quelques-unes de plus.

ARTHUR, *comme s'il rêvait.* Est-il possible!.. ah çà, mon oncle, qu'est-ce qu'il vous prend donc? (*Ouvrant la bourse.*) Laissez-moi voir, je vous prie. (*Regardant les pièces d'or.*) Oui, vraiment, c'est de l'or.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien* (DE L'OPÉRA-COMIQUE).

Premier or qu'un oncle chéri
M'ait donné depuis mon enfance,
Combien mon gousset est ravi
De faire votre connaissance!
(*A Sunderland.*)
Que le soin du remboursement
Ne fasse naître aucun nuage;
Car, je vous en fais le serment,
Je vous le rendrai (*bis*) sur votre héritage.

Et après une telle générosité, je serais bien ingrat d'avoir des secrets pour vous. Apprenez donc que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête. Vous me demanderez comment?

SUNDERLAND. Non, mon ami...

ARTHUR. C'est égal, il faut que je vous le dise; j'ai besoin d'en parler, l'amour est bavard, et la joie aussi... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, je me trouvais à Brighton, et me promenais par hasard au bord de la mer. Je crus apercevoir de loin des jeunes filles du pays, qui, bien exactement enveloppées de leurs larges manteaux de laine, prenaient entre elles le plaisir du bain. Discrètement je m'éloignais, non sans avoir envie de retourner quelquefois la tête, lorsque j'entends plusieurs cris... La mer montait alors, et un vent léger qui l'agitait avait sans doute effrayé les jeunes baigneuses; car toutes s'enfuyaient, excepté une seule, qui, tremblante à l'aspect des vagues, restait immobile et courait risque d'être engloutie.

SUNDERLAND. Je devine! le dénoûment de rigueur... tu voles à son secours, tu la ramènes à bord.

ARTHUR. En héros désintéressé; car, seulement alors, je jetai les yeux sur ma jeune Néréide, qui était évanouie dans mes bras... Imaginez-vous, mon oncle, une figure de roman, de ces visages qu'on peut lire quelquefois, mais qu'on ne voit jamais; et quand je l'eus transportée à l'auberge voisine, avec quelle voix enchanteresse elle demanda le nom de son libérateur! J'avais à peine répondu : « Arthur Seymour, « enseigne dans les gardes du roi, » que ses compagnes arrivèrent; il fallut me retirer, et le soir seulement, il me fut permis de m'informer de ses nouvelles, de passer auprès d'elle toute une soirée; mais soit caprice de sa part, soit que le service que j'avais eu le bonheur de lui rendre, la fît rougir de reconnaissance, elle voulut rester inconnue, et elle partit, sans que j'aie pu soupçonner qui elle était.

SUNDERLAND. La belle avance!

ARTHUR. Vous jugez que, de ce moment, je ne pensais plus qu'à elle, et quelques semaines après, j'allais à Oxford rejoindre mon régiment, seul, à pied, sur la grande route... quand je dis seul, toujours avec elle, avec son image, qui ne me quittait pas... quand voici des nuages de poussière, des piqueurs, des jockeys, gare! gare! Je me retourne avec cet air de mauvaise humeur que prennent volontiers les piétons qu'on écrase. C'étaient plusieurs voitures de la cour, et dans l'une d'elles, carrosse à six chevaux, j'aperçois ma jeune dame, qui m'adresse de la main et du regard un salut enchanteur.

SUNDERLAND. Ah! mon Dieu! c'était la reine.

ARTHUR. J'en ai eu peur... heureusement le portrait de Sa Majesté, que j'ai vu depuis, est venu me rassurer; mais le plus singulier, c'est que, depuis ce moment, tout m'a réussi; je me suis distingué, je suis monté en grade; j'ai été nommé lieutenant; vous m'avez prêté de l'argent!.. enfin, une foule d'événements plus extraordinaires les uns que les autres!.. Mais plus de nouvelles de ma belle inconnue, et maintenant que, grâce à vous, me voilà en fonds, je vais parcourir l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, jusqu'à ce que je la retrouve.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Déjà le sort qui me seconde
Deux fois m'offrit ses traits si doux
Sur la terre ainsi que sur l'onde...
Et le troisième rendez-vous
Encor plus incompréhensible,
Peut avoir lieu l'un de ces jours.

SUNDERLAND.

Dans le ciel même ..

ARTHUR.

C'est possible,
Les amoureux y sont toujours.

Et dès demain je vais à Carlisle demander un congé au colonel, ou au général, au roi lui-même, s'il le faut.

SUNDERLAND, *avec intention.* Ou, ce qui vaut encore mieux, à miss Arabelle Churchill, à laquelle on ne peut rien refuser.

ARTHUR. Oui, c'est ce qu'on m'a dit; mais plutôt mourir que de rien devoir à de pareils moyens, et s'il n'y a que moi qui lui demande...

SUNDERLAND. La connaissez-vous, Arthur?.. et estelle réellement aussi bien qu'on le dit?

ARTHUR. Je l'ignore; je suis toujours en garnison, je ne l'ai jamais rencontrée; mais l'empire qu'elle exerce sur notre souverain atteste assez le pouvoir de ses charmes. Il ne pardonne pas la moindre offense contre celle qu'il aime.

SUNDERLAND, *à part.* Ah! mon Dieu!

ARTHUR. Malheur à qui oserait s'attaquer à elle! le ressentiment du roi serait terrible. On me l'a dit, du moins. Du reste, si vous tenez à avoir des détails, vous en aurez demain, par mes amis, qui la connaissent.

SUNDERLAND. Et qui donc?

ARTHUR. Ces jeunes officiers dont je vous parlais... Ne les amenant pas ce soir, je les ai invités pour demain à déjeuner... j'ai pensé que cela vous arrangerait mieux, et puis ils ne sont qu'une douzaine.

SUNDERLAND. Une douzaine!... c'est fait de moi.

ARTHUR. Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND. Rien... (*A part.*) Maudit projet que j'ai eu là... chienne d'expédition!.... si elle pouvait manquer!.. (*On entend en dehors deux sons de cor.*) C'est fait de moi!.. je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IV.

SUNDERLAND, MISS RÉGINALD, ARTHUR.

MISS RÉGINALD, *entrant vivement, et s'approchant de Sunderland, lui dit à demi-voix.* C'est fini, il n'y a plus à reculer.

SUNDERLAND, *à part.* C'est bien ce qui m'effraie.

ARTHUR. Bonsoir, ma chère tante.

MISS RÉGINALD. C'est bon, c'est bon, je suis à vous tout à l'heure. J'ai besoin de m'entendre avec mon frère.

ARTHUR. Si c'est pour mon souper, vous me ferez plaisir; et je vous laisse là-dessus toute liberté. (*Il va regarder les portraits qui décorent l'appartement.*)

MISS RÉGINALD, *pendant ce temps, à demi-voix et vivement à Sunderland.* Tout s'est passé le mieux du monde. Les chevaux étaient conduits par un seul postillon, un jockey qui, tout effrayé, a mis pied à terre, s'est enfui à travers champs, et a laissé la voiture à la disposition du capitaine, qui a tourné bride, et vient d'entrer avec sa capture dans la grande cour, dont les portes se sont refermées.

SUNDERLAND. Bonté de Dieu! qu'allons-nous devenir?

MISS RÉGINALD. D'où vient cet effroi?.. est-ce qu'Arthur la connaîtrait?

SUNDERLAND. En aucune façon; mais une douzaine d'officiers de ses amis, qui arrivent demain, et qui ne connaissent qu'elle. Je ne veux pas la garder un instant de plus.

MISS RÉGINALD. Il fallait penser à cela d'abord.

SUNDERLAND. Je ne pense qu'après.

ARTHUR, *venant à la droite de Sunderland.* Eh bien! eh bien! est-ce que vous vous disputez là, en famille?

SUNDERLAND. Non, du tout. (*A part.*) Et être obligé de se contraindre!.. ne pas oser avoir peur tout à son aise!.. (*Haut.*) Ah! mon neveu, mon cher neveu! (*Bas, à miss Réginald.*) Une autre idée qui me vient. (*Un domestique entre, et range l'appartement.*)

MISS RÉGINALD, *à voix basse.* Prenez garde... pensez d'abord.

SUNDERLAND, *de même.* Je n'en ai pas le temps. (*Haut, à Arthur.*) Es-tu homme à me rendre un service, un éminent service?

ARTHUR. Après votre conduite généreuse, je me ferais tuer pour vous... (*Vivement.*) Mais après souper, parce qu'à jeun, voyez-vous, je ne vaux pas grand'chose.

SUNDERLAND, *au domestique qui est dans l'appartement.* Qu'on serve sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE. Oui, Milord. (*Il sort.*)

SUNDERLAND, *à Arthur.* Tu souperas, mon ami, tu souperas pour deux, car moi, cela me serait impossible.

ARTHUR. Je tâcherai, mon cher oncle. Et pendant que l'on sert, dites-moi toujours ce dont il s'agit.

SUNDERLAND. Tu veux voyager dès demain, dès ce soir: tu me l'as promis.

ARTHUR. Certainement.

SUNDERLAND. Et tu n'as pas d'itinéraire arrêté?

ARTHUR. Aucun... peu importe par où je le commencerai.

SUNDERLAND. A merveille. Maintenant, une autre question... mais réponds-moi franchement. Aimes-tu les jolies femmes?

ARTHUR, *étonné.* Cette question...

MISS RÉGINALD, *bas, à Sunderland.* Y pensez-vous?

SUNDERLAND, *bas.* Ça ne vous regarde pas. (*Haut, à Arthur.*) Tu les aimes, je le vois; j'en suis sûr.

ARTHUR, *avec impatience.* Eh! oui, mon oncle, mais comme je vous le disais, pas à jeun.

SUNDERLAND. Ne t'impatiente pas, on va servir... Et si, par exemple, comme tu n'as pas de compagnon de voyage, je te donnais à conduire une personne charmante dont tu serais le chevalier...

ARTHUR. Moi!

SUNDERLAND. Oui, pendant deux ou trois cents lieues... qu'est-ce que tu en dis?

ARTHUR. Je dis que probablement je lui ferais la cour, et cela ne vous conviendrait peut-être pas.

SUNDERLAND. Du tout, cela me serait égal.

ARTHUR. Vraiment. (*Entre le domestique, qui annonce qu'on a servi.*)

SUNDERLAND. Tu es servi... viens... l'on va tout t'expliquer.. (*Bas, à miss Réginald.*) Vous voyez que, par ce moyen, elle ne reste pas ici, au château, sous notre responsabilité, qu'elle part réellement avec un jeune homme, un beau jeune homme. (*On entend encore le son du cor.*)

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

Écoutons... c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la; prudence et mystère;
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR, *à Sunderland.*

Dépêchons-nous, la faim me le commande...

SUNDERLAND.

Viens, tu seras mon héritier.

ARTHUR.

C'est bien;
Mais je me meurs, et pour peu que j'attende,
C'est vous bientôt qui deviendrez le mien.

ENSEMBLE.

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

Hâtons-nous... c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la; prudence et mystère!
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR.

Hâtons-nous... ô destin prospère!
Ce repas sourit à mes yeux;
Qu'il paraisse, et gaîment, j'espère,
Je m'en vais m'en donner pour deux.

(*Sunderland, Arthur et miss Réginald sortent par la porte à droite, et sur la ritournelle de ce morceau, entrent par le fond, Coverly, deux hommes armés, puis miss Clarence et Kettly.*)

—

SCÈNE V.

COVERLY, MISS CLARENCE, KETTLY, DEUX HOMMES ARMÉS, *qui restent aux deux côtés de la porte.*

COVERLY, *brusquement.* Allons! entrez, et rassurez-vous.

MISS CLARENCE. Où nous conduisez-vous?.. et de quel droit?

COVERLY. Vous le saurez; asseyez-vous. (*Voyant qu'elle reste debout.*) Eh bien! est-ce que je vous fais peur?

MISS CLARENCE, *cherchant à se rassurer.* Oh! non, certainement, je n'ai pas peur...

KETTLY. Mais si on y était sujette, ce serait une belle occasion; rien que la vue de Monsieur... ou la figure de ses compagnons...

COVERLY, *durement.* Silence. (*Aux deux hommes.*) Et vous, sortez, et veillez en dehors.

MISS CLARENCE, *à Kettly.* Tais-toi donc!

COVERLY. Le conseil supérieur a prononcé, et vous connaîtrez tout à l'heure sa déclaration... En attendant, je dois vous séparer de votre compagne.

MISS CLARENCE. M'ôter Kettly, et pour quelle raison?

COVERLY, *avec colère.* Corbleu!.. Milady...

MISS CLARENCE. C'est différent, Milord; je ne savais pas cela, mais que va-t-il nous arriver!.. de quoi suis-je coupable?

COVERLY. Vous le saurez. Il ne sera fait aucun mal à votre fille de chambre.

MISS CLARENCE. Ah! que je vous remercie.

COVERLY. Quant à vous, c'est différent... la position où vous êtes réclame des précautions, dont la rigueur ne doit pas vous étonner.

MISS CLARENCE. Au moins, Monsieur... et par pitié...

COVERLY, *montrant la porte.* Cela ne me regarde pas.

KETTLY, *courant à miss Clarence.* Ah! ma pauvre maîtresse!

MISS CLARENCE, *la rassurant.* Allons, allons, du courage; tu vois bien qu'il en faut.

COVERLY, *lui montrant la porte.* Eh bien! qu'est-ce que j'ai dit?

KETTLY. Voilà, Monsieur, voilà... je me rends à votre invitation. (*Kettly sort la première, Coverly après. On entend fermer les portes du fond, et tirer les verrous.*)

—

SCÈNE VI.

MISS CLARENCE, *seule.* C'est une caverne de brigands! Je ne dis rien : mais je commence à avoir peur. Il est certain que quelque grand danger me menace, qu'on en veut à mes jours!.. mais pourquoi?.. Voyons, raisonnons, et ne nous laissons pas intimider sans motifs. En quelles mains suis-je tombée?.. qui pourrait m'en vouloir, à moi, pauvre fille, qui n'ai jamais offensé personne, excepté sir Robert, mon tuteur, que je n'aime pas, que je ne peux pas aimer? Et, malgré le testament de mon père, qui le nomme mon mari, malgré ses droits, il m'a semblé que j'avais celui d'être libre, de disposer de mon cœur et de ma main... et quand la reine, mon amie, ma compagne d'enfance, est à Carlisle, à cinq lieues de nous, est-ce un crime d'aller réclamer près d'elle asile et protection? (*Joignant les mains et ayant l'air de prier.*) Peut-être aussi, mon Dieu, je dois l'avouer, est-il au fond de mon cœur quelque autre sentiment que, malgré moi... (*S'interrompant.*) Je ne dis pas non; c'est possible... mais ce n'est pas une raison pour me tuer. (*Ecoutant.*) O ciel! on a parlé dans la chambre à-côté... et par cette porte, qui est restée ouverte, si je pouvais... (*Elle s'approche avec précaution de la porte à droite, regarde et s'écrie avec joie.*) Qu'ai-je vu!.. est-il possible!.. non, non, je ne me trompe pas; c'est bien lui... sir Arthur, ce jeune homme, qui déjà m'a sauvé la vie... Ah! je respire... je n'ai plus rien à craindre, il est là.

AIR : *Paris et le village.*

En le sachant dans ce château
Où le hasard seul nous rassemble,
J'éprouve un trouble tout nouveau;
Et de ce moment il me semble
Qu'à mes périls loin de songer,
Je suis... et ne peux le comprendre,
Heureuse, hélas! d'être en danger,
Afin qu'il puisse me défendre...
Je suis heureuse d'un danger
Qui lui permet de me défendre.

Le voilà... C'est singulier, je n'ai plus peur, et je tremble. (*S'asseyant auprès de la table.*) Allons, allons, remettons-nous pour jouir de sa surprise et de sa joie.

—

SCÈNE VII.

MISS CLARENCE, *assise auprès de la table*, ARTHUR, *sortant de la porte à droite.*

ARTHUR, *à part et riant.* Voilà par exemple une singulière commission... mais avant de promettre, je veux toujours voir, cela n'engage à rien. (*Au fond et pendant que miss Clarence lui tourne le dos.*) C'est donc là cette favorite toute-puissante, cette beauté redoutable qui fait tourner la tête à notre pauvre souverain. Sans être roi, je serai plus brave que lui; et je défie miss Arabelle et ses charmes de faire sur moi la moindre impression... (*La regardant.*) Grand Dieu!

MISS CLARENCE, *à part, avec joie.* Il m'a reconnue...

ARTHUR. Quoi! Madame, c'est vous!

MISS CLARENCE, *se levant.* Oui, Monsieur. Je ne puis m'expliquer pourquoi on m'a arrêtée la nuit, sur la grande route, lorsque je me rendais tranquillement à Carlisle... j'ignore pourquoi l'on m'a conduite en ces lieux, et quels périls m'environnent... mais je vous vois; votre vue me rassure... et vous ne me refuserez pas votre protection.

ARTHUR. Madame... (*A part.*) C'en est fait de mes illusions.

MISS CLARENCE. D'où vient votre embarras? ai-je eu tort de compter sur votre secours?

ARTHUR, *avec embarras.* Non certainement; mais il ne dépend pas de moi, je ne suis pas maître en ces lieux.

MISS CLARENCE. Qu'entends-je!

ARTHUR, *avec dépit.* D'ailleurs, que serait ma protection auprès de celle qui vous est acquise? vous trouverez toujours des chevaliers, des courtisans prêts à vous défendre : il n'y a ni mérite ni courage à cela; il y en aurait, au contraire, à braver votre pouvoir, à se ranger au nombre de vos ennemis.

MISS CLARENCE. Et vous aussi; vous, monsieur Arthur! Que vous ai-je fait? pourquoi m'en voulez-vous?

ARTHUR. Je vous en veux de mes rêves de bonheur que vous avez dissipés; je vous en veux de ces charmes que j'admire, et qui excitent ma colère, et qui me rendraient furieux contre moi, contre vous, contre une autre personne encore que je dois respecter, mais que je hais maintenant, que je hais du fond de mon cœur.

MISS CLARENCE. En vérité, vous m'effrayez; et je ne vous comprends pas.

ARTHUR. Oui, une telle franchise doit vous étonner; pardon, Madame, pardon d'avoir osé vous parler ainsi; je reviens à moi-même, à la raison, et dois vous apprendre qu'il est dans ce château des personnes qui vous en veulent, ou qui du moins pensent en avoir le droit.

MISS CLARENCE. Et pourquoi? et quelles sont-elles?

ARTHUR. Je ne puis vous les dénoncer, je leur dois le secret; mais elles voulaient m'associer à leur ressentiment. Je n'ai pas besoin de vous dire que, maintenant plus que jamais, je m'y refuse; et c'est pour y rester tout à fait étranger que je m'éloigne; je pars.

MISS CLARENCE, *à part, avec indignation.* M'abandonner ainsi!.. quelle indignité! (*Haut, à Arthur qui s'éloignait.*) Un mot encore, Monsieur, et je ne vous retiens plus. J'avais compté sur votre générosité, je vous en demande pardon; et dans la crainte de vous compromettre...

ARTHUR, *revenant et vivement.* Oh! si ce n'est que cela...

MISS CLARENCE. Je ne vous demande rien pour moi; mais pour une jeune fille qui m'accompagnait, et dont on m'a séparée : puis-je espérer que par votre protection elle me sera rendue?

ARTHUR. Vous allez la revoir, je vous le promets. Adieu, Madame. (*Il sort par la droite.*)

—

SCÈNE VIII.

MISS CLARENCE, *seule.* Je n'en puis revenir encore!.. et je ne sais si je veille! Il me fuit, il m'abandonne lâchement; lui que tantôt j'implorais tout bas, et qu'au moment du danger j'appelais à mon secours! lui!.. oh! non, ce n'est pas lui, celui que j'avais rêvé si brave, si généreux; c'en est un autre; qu'il parte, qu'il s'éloigne, je ne l'aime plus, et maintenant, quoi qu'il arrive, je n'ai plus rien à craindre. (*Avec dépit.*) Que je retombe entre les mains de sir Robert!.. qu'on me force à mourir ou à l'épouser, tant mieux, ce sera bien fait, c'est comme on voudra, et tout m'est égal. (*La porte du fond s'ouvre.*) C'est Kettly; allons, il faut lui rendre justice, dès qu'il ne s'agit pas de moi, il tient ses promesses.

—

SCÈNE IX.

MISS CLARENCE, KETTLY.

MISS CLARENCE. Te voilà! je te revois! viens à mon aide, je suis bien malheureuse.

KETTLY. Pas tant que vous croyez; d'abord un beau jeune homme, un militaire, a donné ordre à vos gardiens de me laisser passer. Je puis aller et venir en liberté dans tout le château, et j'en profite pour vous apporter des nouvelles, oh! mais des nouvelles incroyables, il n'y a que celles-là de bonnes.

MISS CLARENCE. Dis-les vite.

KETTLY. J'attendais dans la salle d'armes, où j'allais être interrogée par le seigneur châtelain, et puis sa sœur, une grosse châtelaine, lorsque est arrivé le capitaine Coverly, ce gentilhomme de grand chemin, qui a arrêté notre voiture. Et on n'était pas du même avis, et on s'est disputé, et il leur demandait...

MISS CLARENCE. Quoi donc?

KETTLY. De l'argent, beaucoup d'argent, il paraît qu'il y tient. Ils disaient tout cela, à cause de moi, non pas en bon anglais, mais en patois irlandais; et moi, qui justement suis du canton de Donnegal, je n'en ai pas perdu un mot. Il y a donc une grande dame, une dame de la cour, qui est leur ennemie mortelle, et ils vous ont arrêtée à sa place.

MISS CLARENCE. Est-il possible!

KETTLY. Miss Arabelle...

MISS CLARENCE. La favorite, la maîtresse du roi!

KETTLY.

AIR de *Oui et non.*

Est-il possible! et dans ces lieux
Ils osent vous prendre pour elle!
Mais c'est terrible... c'est affreux
Pour une honnête demoiselle.
Et je n' voudrais pas, quant à moi,
Souffrant de telles injustices,
Prendre les charges d'un emploi
Dont une autre a les bénéfices.

(*Pendant ce couplet, miss Clarence est allée au fond du théâtre, et a examiné l'appartement avec atten-*



Miss Réginald.

tion; elle redescend, et se trouve à la fin du couplet à la gauche de Kettly.)

Et vous devez être indignée.

MISS CLARENCE, *avec joie et vivement.* Au contraire; attends, attends; sir Arthur partageait sans doute leur erreur.

KETTLY. Qui, sir Arthur?

MISS CLARENCE, *avec impatience.* Ce jeune homme, ce militaire qui m'a traitée si froidement, qui refusait de me secourir, et presque de m'entendre.

KETTLY. C'est bien mal.

MISS CLARENCE. Non, non; c'est très-bien, et je comprends son dépit, sa colère; il aurait dû me traiter encore plus mal; mais c'était déjà bien ainsi, et je l'en remercie, et je l'en aime davantage.

KETTLY. Qu'avez-vous donc?

MISS CLARENCE. Rien... je suis contente, je le retrouve. Pauvre jeune homme!.. c'est si aimable à lui!.. Imagine-toi qu'il est furieux, et c'est ce qui me rend si heureuse. Mais il ne faut pas que ce bonheur-là dure trop longtemps, et je vais le désabuser, lui dire qui je suis...

KETTLY. Gardez-vous-en bien; car je ne vous ai point tout appris. Nous sommes ici dans le château de lord Sunderland.

MISS CLARENCE. Lord Sunderland, l'ami de sir Robert, mon tuteur!

KETTLY. Celui dont il nous parle sans cesse, et qu'il vient visiter tous les jours. Il paraît même qu'aujourd'hui, et avant de se rendre à Carlisle, sir Robert s'est arrêté ici, et qu'il doit y revenir dans deux heures; on l'attend.

MISS CLARENCE. C'est fait de moi! Nous sommes venues nous livrer entre ses mains, et juste au moment où cet hymen, où cet esclavage me paraît plus horrible que jamais.

KETTLY. Et en quoi donc?

MISS CLARENCE. Et pour retomber au pouvoir de sir Robert!.. Non certainement, je ne dirai pas qui je suis : je m'en garderai bien.

KETTLY. Ils vont alors continuer à vous prendre pour la favorite.

MISS CLARENCE. M'en préserve le ciel!

KETTLY. Il faut cependant choisir; être à leurs yeux miss Arabelle ou miss Clarence. Voyez ce que vous voulez.

MISS CLARENCE, *avec impatience*. Je voudrais... je voudrais n'être ni l'une ni l'autre. Quel embarras! quel tourment! Qu'est-ce que tu me conseilles?

KETTLY. Dame! Mademoiselle, je n'ose pas. L'essentiel, c'est que nous nous remettions en route.

MISS CLARENCE. Plût au ciel! (*Elle s'assied auprès de la table.*)

KETTLY. Et il me semble que, pour commander et vous faire obéir, le nom de la favorite aura toujours plus de crédit que le vôtre.

MISS CLARENCE. Tu crois!

KETTLY. Quand vous devriez leur faire à tous de belles promesses, qu'est-ce que cela coûte? Les tiendra qui pourra. Mais vous ne saurez jamais mentir.

MISS CLARENCE. Mieux que tu ne crois; j'ai été trois mois à la cour.

KETTLY. Ah! c'est vrai.

MISS CLARENCE. Et lorsque j'étais demoiselle d'honneur de la reine, je me rappelle que lord Sunderland et miss Réginald, sa sœur, étaient ce qu'on appelait des mécontents, des amis du bien public, qui demandaient toujours quelque chose pour eux.

KETTLY. Vous voyez bien.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Allons, reprenez confiance.

MISS CLARENCE.

Tu le veux, je suis ton conseil.
Mais c'est bien hardi, quand j'y pense,
D'usurper un poste pareil.

(*Elle écrit.*)

KETTLY.

Rassurez-vous sur ce chapitre.
Comm' tant de gens qu'on voit placer,
De l'emploi vous n'avez que l' titre,
Vous n'êt's pas forcé' d'exercer.

MISS CLARENCE, *se levant et allant à Kettly*. Tiens, puisque, grâce à M. Arthur, tu as la liberté de te promener dans le château, voici d'abord ces deux lignes (*Elle lui donne un papier.*) qu'il faut remettre en secret à miss Réginald... et puis le capitaine Coverly. Je ne connais pas... mais d'après ce que tu m'as dit, on peut toujours... (*Elle tire de son portefeuille un papier qu'elle met dans une lettre.*) Voici pour lui.

KETTLY, *regardant vers le fond, à droite*. C'est lord Sunderland.

MISS CLARENCE. Tu en es sûre? Le plus redoutable de tous. (*A part, et cherchant à se donner du courage.*) Allons, allons; qu'est-ce que c'est donc que de trembler ainsi? Il ne peut rien m'arriver de pire; prenons courage, et un air de dignité: rappelons-nous comment faisait la reine, cela ressemblera peut-être à celle qui la remplace.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; SUNDERLAND, *entrant par la porte à droite*.

SUNDERLAND, *à Kettly*. Jeune fille, laissez-nous. (*Kettly s'approche de miss Clarence, et lui parle bas.*) Laissez-nous. (*Kettly sort. Sunderland s'approche de miss Clarence, qu'il salue plusieurs fois avec respect.*)

MISS CLARENCE, *cherchant à prendre de l'assurance*. De quel droit, Monsieur, s'est-on permis de m'amener en ce château? Et qui êtes-vous?

SUNDERLAND. Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Tout ce que je puis vous apprendre, belle lady, c'est que vous n'êtes pas ici parmi vos meilleurs amis.

AIR du *Baiser au porteur*.

Loin de la cour, où chacun nous réclame,
Inaperçus nous vivons, grâce à vous;
Le roi ne voit que par vos yeux, Madame;
Vos yeux se détournent de nous,
Oui, vos beaux yeux se détournent de nous.
Ils étaient, si j'en crois mon zèle,
Trop dangereux... et sans rien ménager,
De mon prince, en sujet fidèle,
Je dois éloigner le danger.

Aussi le parti en est pris, on vous conduira cette nuit, sous bonne escorte, au port de Whitehaven, de là vous passerez sur le continent, et de là... Mais dans ce moment il est inutile de vous en dire davantage.

MISS CLARENCE. Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND. C'était un parent à moi, un jeune homme, qui devait vous conduire; il refuse.

MISS CLARENCE, *à part*. Le maladroit!

SUNDERLAND. Et j'ai choisi pour chef de l'entreprise un homme incorruptible et sévère que vous essaieriez en vain de séduire.

MISS CLARENCE, *hésitant*. Le capitaine Coverly?

SUNDERLAND, *étonné*. Qui vous l'a dit, et comment savez-vous?

MISS CLARENCE. L'habitude que j'ai de deviner. Croyez-vous franchement que j'ignore où je suis, et que je ne connaisse pas mes ennemis, (*Le regardant fixement.*) à commencer par milord Sunderland?

SUNDERLAND. O ciel! c'est fait de moi.

MISS CLARENCE, *à part, l'observant*. Il tremble, cela me rassure.

SUNDERLAND. Eh bien! oui, Madame; puisque les qualités sont connues, je n'ai plus rien à ménager, et vous savez mieux que personne si, moi, ancien maître des cérémonies, actuellement en retraite, je dois vous en vouloir.

MISS CLARENCE. Et en quoi, s'il vous plaît?

SUNDERLAND. J'ai usé mes jours et mes nuits au service de l'Etat, j'ai passé quarante ans de ma vie au milieu des bals, des concerts, des fêtes de toute espèce; et après une carrière aussi agitée, on me prie de me reposer. C'est indigne!

MISS CLARENCE. Sans doute; mais est-ce une raison pour vous perdre à jamais?

SUNDERLAND. Milady...

MISS CLARENCE. Ecoutez-moi, Milord, les instants sont précieux. Je suis en votre pouvoir, c'est vrai; mais notre jockey, notre postillon, qui vous est échappé, est déjà arrivé au village voisin, où il aura donné l'alarme. Dans ce moment peut-être on est en marche.

SUNDERLAND. O ciel!

MISS CLARENCE. Et vous aurez travaillé, non pour vous, mais pour ceux qui auront l'esprit de me secourir et de me délivrer. Pourquoi voulez-vous leur laisser cet honneur, et leur donner à la reconnaissance du roi des titres qu'il vous est facile d'acquérir vous-même?

SUNDERLAND. Que dites-vous?

MISS CLARENCE. Que je vous parle dans votre inté-

rêt, et dans le mien. Je ne veux pas feindre; j'y mettrai de la franchise. Eh bien! oui, j'ai le plus grand intérêt à arriver ce soir à Carlisle; me retenir, ne servira en rien vos projets, qui finiront toujours par être découverts; et à moi, une heure de retard peut renverser toutes mes espérances.

SUNDERLAND. Qu'entends-je!

MISS CLARENCE. Je vous dis mon secret, j'ai confiance en vous; et si, à l'insu de vos compagnons, vous voulez me permettre de repartir à l'instant-même.....

SUNDERLAND. Après notre serment, une telle idée...

MISS CLARENCE. Est moins dangereuse qu'une conspiration, et vous rapportera davantage : c'est vous qui serez mon chevalier; vous me conduirez, vous ne me quitterez pas, nous arriverons ensemble à Carlisle, au palais; je vous présente à la reine... non, je veux dire au roi, et je lui dis : « Voilà mon défenseur, mon « libérateur, celui qui, cette nuit, a bravé tous les « dangers pour me soustraire aux complots de mes « ennemis. »

SUNDERLAND. Je comprends bien qu'un pareil service... et certainement, si ce n'était...

MISS CLARENCE. Votre serment?

SUNDERLAND. Du tout, ce n'est pas cela; mais...

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

PREMIER COUPLET.

Encor faut-il des garanties!...
Si, par vous, je redevenais
Grand-maître des cérémonies...

MISS CLARENCE.

J'en parlerai... je le promets.

SUNDERLAND.

Un traitement en conséquence,
Un peu plus fort qu'il ne l'était,
Le double de ce qu'il était...

MISS CLARENCE.

Comptez-y... l'on vous le promet.
(*A part.*)
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND.

Pour être sûr qu'on me pardonne,
Je voudrais bien, outre cela,
L'ordre du Bain.

MISS CLARENCE.

Je vous le donne.
Je donne tout ce qu'il voudra...

SUNDERLAND.

De plus... en signe d'alliance,
Et si Milady le permet...
(*Il lui prend la main.*)

MISS CLARENCE, *la retirant d'abord.*

Que faites-vous?
(*A part, et se laissant baiser la main.*)
Mais en effet,
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

(*Haut et vivement.*) Mais partons, de grâce; faites qu'on me rende ma voiture, mes chevaux, ma fille de chambre, et qu'avant une demi-heure, nous soyons tous en route.

SUNDERLAND. C'est tout ce que je demande; mais comment tromper la surveillance des autres personnes qui habitent ce château? et ils ne sont pas les seuls; nous pouvons rencontrer dans notre fuite sir Robert, qui revient ce soir de Carlisle.

MISS CLARENCE, *effrayée.* Sir Robert!

SUNDERLAND. Un de nos voisins, homme dangereux, animé des plus mauvaises intentions, non-seulement contre vous, mais contre le roi lui-même.

MISS CLARENCE. En êtes-vous bien sûr?

SUNDERLAND. Je n'étais pour rien là-dedans; je vous le prouverai par des lettres mêmes qu'il m'écrivait pour me gagner. Silence! c'est miss Réginald, ma sœur; rentrez là, dans cet appartement. (*Lui indiquant la chambre à gauche.*)

MISS CLARENCE. Oui, Monsieur, oui.

SUNDERLAND. Fidélité à toute épreuve; et dès qu'il en sera temps, j'irai vous chercher pour vous conduire moi-même; moi-même, entendez-vous?

MISS CLARENCE, *à part.* Lui-même. Allons, il me semble que ce n'est pas mal, et que la véritable n'aurait pas fait mieux. (*Haut.*) Adieu! (*Elle entre dans la chambre à gauche, en faisant un signe d'intelligence à Sunderland, qui met la main droite sur son cœur, et étend l'autre en guise de serment.*)

SCÈNE XI.

MISS RÉGINALD, *entrant par la porte à droite, en rêvant et tenant un papier, qu'elle cache aussitôt*; SUNDERLAND.

MISS RÉGINALD. Rien que deux lignes, mais elles sont claires et positives : « La place de première dame d'a- « tours, si, d'ici à une heure, et à l'insu de tout « le monde, je suis délivrée par vous. » (*Réfléchissant.*) C'est une femme d'esprit et de tête, qui a calculé sa position, ses adversaires, et qui ne voit, dans ce château, que moi de femme avec qui elle puisse s'entendre. Mais comment?.. (*Apercevant Sunderland.*) Dieu! c'est mon frère!

SUNDERLAND, *à part.* Qu'elle a l'air sombre et rêveur! (*Haut.*) Eh bien! ma sœur, toujours dans vos idées de vengeance?

MISS RÉGINALD. Certainement.

SUNDERLAND, *à part.* Caractère inflexible!.. J'en étais sûr; rien à faire de ce côté, et il faut aviser à d'autres moyens. (*Miss Réginald est à droite du théâtre, Sunderland au milieu, et ils réfléchissent tous les deux séparément et sans se parler.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; COVERLY, *entrant par le fond, à gauche.*

COVERLY, *réfléchissant aussi.* Une place de capitaine, une gratification; et pour commencer, un billet de cent livres sterling; je l'ai vu, il est là. Je ne tiens pas plus à celle-là qu'à une autre, mais les autres promettent, et celle-là paie d'avance; principes qui cadrent avec les miens, et quand on s'entend sur un principe, c'est tout.

SUNDERLAND, *à part.* C'est cet infâme Coverly!

MISS RÉGINALD, *à part.* Cet enragé patriote!

COVERLY. Eh bien! mes voisins, me voici prêt à partir avec notre prisonnière, comme nous en sommes convenus. Où est-elle?

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD. O ciel!

COVERLY. Mais dépêchons; car je suis pressé, et je n'ai pas de temps à perdre.

MISS RÉGINALD, *bas, à son frère.* Ne la laissez pas partir avec cet homme féroce.

SUNDERLAND. C'est bien mon intention.

COVERLY. Eh bien! corbleu! qu'avez-vous à vous

consulter? est-ce que vous hésitez? est-ce que vous reculeriez, par hasard? si je le savais!..

SUNDERLAND. Au contraire, je suis décidé! et plus que jamais invariable dans mon opinion; seulement j'ai changé d'idée.

COVERLY ET MISS RÉGINALD. Comment cela?

SUNDERLAND. C'est une entreprise trop périlleuse et trop importante pour que je ne m'en charge pas moi-même. Je conduirai miss Arabelle, et je supporterai seul les dangers.

COVERLY. C'est-à-dire qu'on se défie de moi!.. du capitaine Coverly!.. J'en suis fâché, corbleu!.. mais c'était une affaire convenue, décidée; et quand je devrais être pendu, je me suis arrangé pour cela, j'y compte; et par ma bonne épée! c'est moi qui emmène la prisonnière.

SUNDERLAND. Du tout, c'est moi.

COVERLY. C'est ce que nous verrons.

SUNDERLAND. C'est moi qui suis le maître.

MISS RÉGINALD, *passant entre eux deux*. Eh! Messieurs, pour vous mettre d'accord, n'est-il pas plus convenable que ce soit moi, une femme, qu parte avec elle? Un domestique armé nous suivra; deux femmes qui voyagent excitent moins de soupçons; et puis les mœurs, la décence...

COVERLY. Est-ce que j'y tiens?

MISS RÉGINALD. Il n'y tient pas!

SUNDERLAND. Eh! ma sœur, il s'agit bien de mœurs dans une conspiration! Il s'agit que c'est à moi de commander, car c'est moi qui paye.

AIR de *Cendrillon*.

Oui du complot je suis le chef réel,
Par mon argent; sinon je le retire.
COVERLY.
Ça m'est égal... moi, gratis je conspire.
MISS RÉGINALD.
Ne prendre rien, ce n'est pas naturel.
SUNDERLAND.
Lui qui vendait ses services si cher!
COVERLY.
Pour conspirer rien ne m'effraie.
Pour conspirer j'irais jusqu'en enfer.
SUNDERLAND, *à part*.
Il faut donc que l'enfer le paie!

ENSEMBLE.
C'est moi, c'est moi, j'en atteste le ciel,
Qui dois ici l'enlever pour mon compte;
Je l'ai juré, je le veux, et j'y compte,
Ou pour moi c'est un affront personnel.

SUNDERLAND. Silence! c'est mon neveu! qu'il ne puisse soupçonner que le désordre est dans nos rangs.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR.

ARTHUR, *vivement*. Mon oncle, j'ai à vous parler.

SUNDERLAND. Parle tout haut, nous n'avons rien de caché les uns pour les autres; la franchise avant tout.

ARTHUR. Eh bien! j'ai refusé d'abord la proposition que vous m'avez faite d'enlever miss Arabelle; mais depuis, j'ai réfléchi, et ne fût-ce que pour me venger d'elle, je suis du complot, je partage votre ressentiment, et je suis prêt à partir à l'instant même. Disposez de moi, me voilà.

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD. Et lui aussi!

COVERLY. C'est comme un fait exprès.

SUNDERLAND. Tout le monde veut l'enlever.

ARTHUR. Vous pouvez vous en rapporter à moi du soin de la surveiller. Je ne la quitte plus, ni le jour, ni la... et l'on m'ôtera plutôt la vie, que de l'arracher de mes mains.

SUNDERLAND, *à part*. Est-ce que mon neveu se douterait de quelque chose, et qu'il voudrait aussi faire son chemin? (*Haut, à Arthur*.) Il suffit, Monsieur, il suffit. (*A part*.) Les jeunes gens sont d'une ambition! (*Haut*.) On n'a pas besoin de votre aide.

MISS RÉGINALD. Ni de vos conseils.

ARTHUR. Que voulez-vous dire?

SUNDERLAND. Que nous avons sur notre prisonnière d'autres idées.

MISS RÉGINALD. Plus certaines.

COVERLY. Plus expéditives; et c'est moi qui me charge de les mettre à exécution.

SUNDERLAND, *lui imposant silence*. Capitaine!

ARTHUR. O ciel! vous voulez attenter à ses jours?

TOUS TROIS. Nous!

ARTHUR, *à Sunderland et à miss Réginald*. Oui, je devine vos intentions, vos projets; mais je vous déclare, moi, quoique je sois celui de tous qui ait le plus à me plaindre d'elle, que je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait le moindre mal, le moindre outrage. Vous m'entendez, capitaine?

COVERLY. Eh! qui vous parle de cela?

SUNDERLAND. De quoi vous inquiétez-vous?

ARTHUR. Eh bien! s'il faut vous le dire...

AIR de *Turenne*.

Eh bien! je l'aime, je l'adore,
Et sans espoir...
SUNDERLAND.
C'est une fausseté,
Car vous avez d'autres projets encore.
ARTHUR.
Que dites-vous?
SUNDERLAND.
La vérité.
(*Passant auprès de miss Réginald*.)
Sans respect pour la royauté,
Pour se pousser, pour se produire,
Il est capable...
ARTHUR.
Etes-vous fou?
SUNDERLAND.
Oui, j'en suis sûr... Voyez jusqu'où
L'ambition peut vous conduire!

Mais, par bonheur, j'ai une idée.

MISS RÉGINALD. J'en ai une.

COVERLY. Moi aussi.

SUNDERLAND. Trois idées qui, en les combinant, pourraient bien n'en faire qu'une. (*A demi-voix aux deux autres, montrant la porte à gauche*.) Miss Arabelle est là.

MISS RÉGINALD ET COVERLY. Elle est là.

SUNDERLAND. Attendez-moi. (*A part, et s'avançant sur le bord du théâtre*.) Mieux vaut partager l'honneur que de le laisser tout entier à un jeune homme, à un étourdi. (*Haut, à Arthur, avec dignité*.) Restez ici, Monsieur, restez, je vous l'ordonne, par toute l'autorité d'un oncle et d'un propriétaire qui veut être maître chez lui. C'est à nous de décider du sort de notre captive... c'est ce que nous allons faire : et après cela, vous recevrez nos ordres. (*Pendant cette dernière phrase, Coverly d'abord, ensuite miss Réginald, sont entrés dans l'appartement à gauche; Sunderland continue à part en regardant Arthur*.) Ah! tu as de l'ambition!.. ah! tu veux te pousser même aux dépens de ton oncle et de ton souverain légitime... Eh bien! je

te pousserai... et de façon à te faire tomber... (*Haut.*) Attends mes ordres, ce ne sera pas long. (*Il entre aussi dans l'appartement à gauche.*)

—

SCENE XIV.

ARTHUR, *seul*. Ses ordres!.. peu m'importe... je n'en recevrai que de moi et de ma conscience... non que je soupçonne mon oncle... il n'est que faible, mais sa faiblesse même le met dans la dépendance de ce Coverly qui est capable de tout. Par bonheur, je suis là, et s'il tente d'exécuter son projet, s'il menace seulement miss Arabelle... une femme sans défense... une femme que j'aime!.. Non, non, je ne veux plus l'aimer, et elle est bien heureuse d'être en danger, sans cela!.. Mais je dois avant tout la défendre, la protéger, la rendre à la liberté... et puis, après cela, je la détesterai à mon aise, et sans crainte; car dans ce moment je tremble pour elle. On parle dans cet appartement... (*Désignant celui où miss Clarence est entrée.*) j'ai cru distinguer sa voix; oui, je la connais trop bien pour m'y tromper. Courons à son secours. (*La porte s'ouvre, miss Clarence paraît.*) Dieu! c'est elle!

—

SCÈNE XV.

ARTHUR, MISS CLARENCE.

MISS CLARENCE, *sortant de l'appartement à gauche.* Je respire, nous sommes tous d'accord, la paix est signée... (*Montrant une lettre qu'elle tient.*) un peu aux dépens de sir Robert, mon tuteur. Malheur aux absents! Et de tout le château, il n'y a plus maintenant que sir Arthur à gagner... (*Elle aperçoit Arthur qui va regarder au fond, et ferme la porte à gauche.*) et je ne crois pas que ce soit bien difficile.

ARTHUR, *revenant près d'elle, et à voix basse*. Ce matin, Madame, quand j'ai refusé de vous servir, j'ignorais les dangers qui vous menaçaient. Je les connais, ils sont très-grands.

MISS CLARENCE, *souriant*. Vous croyez?

ARTHUR. On a juré votre perte, mais vous avez des défenseurs... vous en aurez, du moins, tant que j'existerai... Venez...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Votre aspect double mon courage.
Je réponds de votre destin;
Je saurai m'ouvrir un passage,
Fût-ce les armes à la main.
MISS CLARENCE.
Quoi! braver un péril certain!
ARTHUR.
Qu'importe, si je vous délivre!..
Oui, désormais je dois vous fuir;
Et si pour vous je ne peux vivre,
Pour vous du moins je peux mourir.

MISS CLARENCE. Le ciel m'est témoin que je ne vous en demande pas tant... et vous pouvez compter sur ma reconnaissance, si vous consentez seulement à me ramener à Carlisle.

ARTHUR. Moi! vous y laisser retourner!.. ne l'espérez pas.

MISS CLARENCE. Et pourquoi donc?

ARTHUR. N'est-ce pas là qu'est la cour?.. n'est-ce pas là qu'un rival vous attend?.. Jamais, jamais... vous n'irez pas, je m'y oppose.

MISS CLARENCE. Il est le seul maintenant!.. (*Avec joie, et prête à s'oublier.*) Monsieur Arthur... (*Se reprenant.*) Monsieur, vous êtes un bon et honnête jeune homme. Vous n'êtes pas avide, ambitieux, comme tant d'autres, et c'est rare, je vous en estime davantage; mais je ne perds pas l'espérance de vous ranger de mon parti.

ARTHUR. Je vous le répète, je repousse toutes vos offres.

MISS CLARENCE, *souriant*. Quoi! toutes?

ARTHUR. Oui, Madame.

MISS CLARENCE. J'ai bien envie d'essayer. Et si je vous disais : « Je suis jeune, je suis riche, j'espère bientôt être libre et maîtresse de ma main, la voulez-vous? »

ARTHUR. O ciel!

MISS CLARENCE, *riant*. C'est une supposition; mais si je parlais ainsi, que répondriez-vous?

ARTHUR. Ne me le demandez pas.

MISS CLARENCE. Vous hésitez?

ARTHUR. Non, je n'hésiterais pas un instant... j'en mourrais peut-être, mais je refuserais.

MISS CLARENCE, *avec joie*. Ah! que je vous remercie!

ARTHUR, *étonné*. Que voulez-vous dire?

MISS CLARENCE. Que je ne vous en aurais jamais cru capable... et c'est une action qui me touche, qui m'émeut jusqu'aux larmes. Vous en serez récompensé, je vous le promets, et pour commencer, je veux vous donner un bon conseil. Ne vous mêlez jamais d'aucun complot, surtout avec de vieux courtisans, qui ont conspiré sous tous les régimes.

ARTHUR. Et pourquoi?

MISS CLARENEC. Vous seriez toujours dupe de votre franchise, de votre générosité; et ces dangers que vous aurez cru partager avec eux... ils sauront s'en retirer, en vous y laissant exposé.

ARTHUR, *avec impatience*. Eh! Madame... (*On entend un bruit de musique en dehors.*) Ecoutez... entendez-vous ces pas... ce bruit confus?.. Ils viennent... pour vous immoler peut-être.

MISS CLARENCE, *souriant*. Je ne crois pas.

ARTHUR. Vous avez négligé mes avis, mais je saurai du moins mourir en vous défendant... Venez... venez... (*Il la prend par la main, tire son épée et se met devant elle.*)

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS. *Les trois portes du fond s'ouvrent à la fois, et l'on aperçoit la galerie extérieure richement illuminée. En même temps* SUNDERLAND *entre par la porte du milieu, suivi d'une partie des gens du château,* MISS REGINALD ET KETTLY, *par la droite, suivies de toutes les femmes, et* COVERLY, *par la gauche, avec d'autres hommes. Ils tiennent tous des bouquets à la main.*

CHŒUR.

AIR du *Dieu et la Bayadère.*

Rendons hommage à la plus belle,
Et, soumis à sa loi,
Amis, célébrons celle
Qu'adore notre roi.

(*A un signal donné par Sunderland, on élève une couronne de fleurs sur la tête de miss Clarence. Miss Réginald, à sa gauche, et une jeune fille, à sa droite, lui présentent une corbeille de fleurs, tandis que*

toutes les jeunes filles s'avancent pour lui offrir leurs bouquets.)

MISS CLARENCE, *remerciant tout le monde.* C'est bien, c'est bien... (*A part.*) Mais n'oublions pas le danger qui nous menace, et avant le retour de mon tuteur, hâtons-nous de partir.

SUNDERLAND. Je ne doute pas, belle milady, que le bruit de votre disparition ne soit déjà parvenu jusqu'à la cour; mais quand on saura que nous avons arrêté votre voiture, et dételé vos chevaux... pourquoi?.. pour vous conduire en ce château, où une petite fête impromptue vous était préparée, je ne doute pas que le roi lui-même ne rende justice à l'imagination de son premier maître des cérémonies...

MISS CLARENCE, *voulant partir.* Certainement... mais...

SUNDERLAND, *la retenant.* Et si, avant le repas que nous avons fait préparer, Milady voulait entendre une cantate nouvelle que je viens de composer en son honneur...

MISS CLARENCE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND, *prenant un cahier de musique, et chantant.*

« D'où partent ces cris d'allégresse?..
« Où court ce peuple qui s'empresse?.. »

ARTHUR, *à part.* Encore celle-là... Il n'en sait donc qu'une?

SUNDERLAND, *continuant.*

« Où court ce peuple qui s'empresse?.. »

MISS CLARENCE, *l'interrompant.* Pardon de vous interrompre; mais quelque plaisir que me promette la fête que vous avez bien voulu improviser en mon honneur, il faut que je parte à l'instant.

MISS RÉGINALD ET COVERLY. Quoi! Madame...

MISS CLARENCE. Je vous l'ai dit... Il faut que je sois aujourd'hui même à Carlisle... Les plus grands intérêts m'y appellent.

SUNDERLAND. C'est inutile. J'ai voulu prévenir vos vœux.

MISS CLARENCE. Que dit-il?

SUNDERLAND. Vous vouliez aller retrouver le roi, et c'est lui-même qui viendra.

MISS CLARENCE, KETTLY ET ARTHUR. Grand Dieu!

SUNDERLAND. Un homme à cheval, expédié par moi... doit avoir annoncé à Sa Majesté que la beauté qu'il aime a daigné accepter l'hospitalité dans mon domaine, et je ne doute point que demain, de grand matin, ou peut-être même cette nuit... Et quel honneur pour mon château, si...

MISS CLARENCE, *à Kettly.* C'est fait de nous!

ARTHUR, *passant auprès de Sunderland.* Et vous croyez que je souffrirai...

SUNDERLAND, *à Arthur et à mi-voix.* Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous, et craignez la colère du roi... Oser aimer sa maîtresse!

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Oser attaquer un rival
Qui porte, par droit d'héritage,
Et couronne et bandeau royal!..
Apprenez, Monsieur, c'est l'usage,
Qu'un front qui déjà
Porte tout cela
N'en veut pas avoir davantage,
N'en demande pas davantage.

ARTHUR. Qu'il le veuille ou non, cela m'est bien égal. Je mettrai plutôt le feu au château.

MISS CLARENCE, *vivement, à Arthur.* Rassurez-vous, je pars. (*A Sunderland.*) Oui, Monsieur, partons à l'instant. Je l'exige, je le veux.

SUNDERLAND. C'est différent. (*A part.*) Mais c'est absurde. Ils vont se croiser en route. Tandis que, comme je l'avais arrangé, ils étaient sûrs de se rencontrer. (*Prenant la main de miss Clarence.*) Partons, belle dame, partons. (*Ils vont pour sortir; sir Robert paraît à la porte du fond.*)

MISS CLARENCE, *avec effroi.* Sir Robert, mon tuteur! Il est trop tard. (*Elle revient sur le devant du théâtre.*)

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ROBERT.

ROBERT. Me voici, me voici, mes amis... J'arrive de Carlisle, où j'ai terminé toutes les affaires relatives à mon mariage... Et de plus, je vous apporte des nouvelles, de bonnes nouvelles.

SUNDERLAND. Nous en avons, je crois, de meilleures encore.

ROBERT. J'en doute, car je viens d'apprendre d'une source certaine que notre ennemie mortelle... que la favorite...

TOUS. Eh bien!

ROBERT, *avec joie.* Est décidément disgraciée...

MISS RÉGINALD, COVERLY ET SUNDERLAND, *avec effroi.* O ciel!

ARTHUR, *regardant miss Clarence, qui reste immobile.* C'est étonnant, cela ne lui fait rien.

ROBERT, *continuant avec joie.* C'est la reine, notre auguste reine qui l'emporte... Et miss Arabelle doit avoir en ce moment reçu l'ordre d'exil, qui l'éloigne à jamais de la cour.

MISS RÉGINALD. Quelle indignité!

COVERLY. Quelle injustice!

SUNDERLAND. Quel pouvoir arbitraire! disgracier une femme pareille, une femme charmante!

COVERLY. Toutes les qualités.

MISS RÉGINALD. Toutes les vertus.

SUNDERLAND. Mais la partie n'est pas perdue, nous le jurons.

COVERLY ET MISS RÉGINALD. Nous le jurons tous.

ROBERT. Sont-ils étonnants!.. Et à qui donc?

SUNDERLAND. A miss Arabelle... à la favorite... (*Se reprenant.*) à l'ex-favorite, qui est dans ce château... et que voici là devant vos yeux. (*Lui montrant miss Clarence.*)

ROBERT, *la regardant.* Miss Clarence, ma pupille!

TOUS, *avec étonnement.* Sa pupille!

ARTHUR, *hors de lui.* Serait-il vrai!.. (*A Robert.*) En êtes-vous bien sûr?

ROBERT. Si j'en suis sûr! Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme?.. (*A miss Clarence.*) Et vous, Mademoiselle, que je croyais renfermée dans mon château... où alliez-vous ainsi, à une heure pareille?

MISS CLARENCE, *passant auprès de sir Robert.* Me jeter aux pieds de la reine, mon ancienne compagne, mon amie... et réclamer sa protection contre une tyrannie que je redoutais et que je ne crains plus maintenant: car je suis au fait de la conspiration, j'en étais... et vous aviez, vous particulièrement, mon cher tuteur, des projets que la cour n'approuverait guère, et dont lord Sunderland m'a fourni les preuves.

ROBERT, *à Sunderland.* Vous, mon voisin!

MISS CLARENCE. Rassurez-vous, je ne les garderai pas. (*Les donnant à Arthur.*) Tenez, Arthur, je vous les

confie. Et, en échange, demandez à sir Robert, mon oncle et mon tuteur, ce que vous voudrez... ce qui vous conviendra.

ARTHUR. Quoi! vous daigneriez m'offrir....

MISS CLARENCE. Je n'offre rien, vous me refuseriez... Mais je ne vous empêche pas de demander.

ROBERT, *brusquement.* Est-ce que j'ai jamais eu l'idée de la contraindre? Qu'elle retourne à la cour, près de la reine, sa protectrice. Et puisque maintenant, dit-on, c'est elle qui est toute-puissante... (*Il passe à la gauche de Coverly.*)

SUNDERLAND, *passant entre sir Robert et miss Clarence.* Qu'elle continue auprès de sa souveraine le brillant emploi que nous lui supposions auprès du souverain; cela reviendra exactement au même, si miss Clarence se souvient de ses promesses et n'oublie pas ses amis.

MISS CLARENCE. Je n'oublierai pas que je vous aurai dû ma liberté, mon bonheur... et pour que vous ne conspiriez plus, s'il ne tient qu'à moi, je vous le jure, vous serez nommés, dès demain, (*A Coverly.*) vous, capitaine; (*A miss Réginald.*) vous, dame d'atours; (*A Sunderland.*) vous, grand maître des cérémonies... (*Se retournant vers Arthur.*) Et vous, Monsieur, que vous donnerai-je?

ARTHUR. Ah! je n'ose rien demander.

MISS CLARENCE. Vous êtes le seul, et, comme je vous l'ai dit, cela mérite récompense. (*Lui tendant la main.*) La voulez-vous! (*Arthur, sans lui répondre, tombe à ses genoux, et saisit sa main qu'il presse contre ses lèvres.*)

AIR du *Hussard de Felsheim.*

CHŒUR.

Rendons hommage à la plus belle,
Et que l'hymen, charmant leurs jours,
De ce couple heureux et fidèle
Couronne à la fin les amours.

SUNDERLAND.

D'où partent ces cris d'allégresse
Qui font retentir ce séjour?
Où court ce peuple qui s'empresse?
Il chante l'hymen et l'amour.

MISS CLARENCE, *au public.*

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Dans ce séjour que d'aujourd'hui j'habite,
Une étrangère a besoin de soutien;
S'il ne fallait, pour être favorite,
Former qu'un vœu, je dirais bien le mien.
De ce public, notre suprême arbitre,
Je voudrais l'être, et soumise à ses lois,
Lorsque aujourd'hui je n'en ai que le titre,
Puissé-je un jour en acquérir les droits...
Vous seuls, Messieurs, vous seuls pouvez donner ces droits.





GUIMBARDINI. Ah ! c'en est trop... arrêtez, mon prince. — Scène 17.

LE SOPRANO

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 novembre 1831

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LE CARDINAL DE TRIVOGLIO.
LE PRINCE DE FORLI, son neveu.
GERTRUDE.
GIANINO.
GUIMBARDINI.
UN DOMESTIQUE.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à Rome, dans le palais du cardinal.

Le théâtre représente un superbe appartement orné de peintures, de vases, statues, etc. Sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIMBARDINI, *seul, tirant sa montre.* Le cardinal ne paraît pas, ni personne de sa maison! c'est que je lui prouverais bien qu'un artiste n'est pas fait pour attendre, si ce n'étaient les deux heures un quart d'antichambre que j'ai déjà faites, et qui seraient tout à fait en pure perte. J'ai déjà regardé tous les tableaux,



LE CARDINAL. Ma foi, je n'y ai pas tenu, je lui ai sauté au cou. — Scène 18.

toutes les gravures, et je vais être obligé de recommencer. Quel beau palais!.. quels beaux meubles!.. c'est ici qu'habite la richesse ; et moi, qui depuis si longtemps cours après elle, moi, Guimbardini, musicien distingué, à qui la scélérate tient toujours la dragée si haute, qu'il n'y a pas de gamme ascendante qui y puisse arriver.

Air de *Rien de trop*.

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut...
A chaque air, à chaque sonate,
Je crois enfin toucher au but :
Mais la fortune est une ingrate!
J'ai beau la poursuivre en chantant,
A m'éviter elle s'applique,
Et je crois que décidément
Elle n'aime pas la musique.

Et de toutes mes avances il ne me reste que ma fierté, apanage du véritable artiste qui n'en a pas d'autre. (*Regardant vers la droite.*) Qu'est-ce que je vois là? une femme! (*Saluant plusieurs fois.*) c'est par elles qu'on parvient.

SCÈNE II.

GERTRUDE, GUIMBARDINI.

GERTRUDE. Quel est cet original-là?

GUIMBARDINI. Je vois que Madame est de la maison.

GERTRUDE. Femme de charge de son éminence, rien que cela.

GUIMBARDINI. On disait bien que le cardinal était un homme de goût, et cela me rassure ; qui aime la beauté doit aimer les arts, tout cela se touche, tout cela est de la même famille ; c'est à ce titre que je réclamerai la protection de la signora.

GERTRUDE. Que voulez-vous?

GUIMBARDINI. Une audience que je lui ai demandée déjà plusieurs fois par écrit, et je venais moi-même chercher une réponse.

GERTRUDE. Que vous attendez?..

GUIMBARDINI. Depuis deux heures vingt minutes ; et quoique, par état, j'aie l'habitude de compter les pauses, je trouve la tenue un peu longue.

GERTRUDE. Monsieur est, à ce que je vois...

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 11. —

GUIMBARDINI. Guimbardini, artiste, organiste, et célèbre compositeur, élève de Pergolèse.

GERTRUDE. Vraiment!

GUIMBARDINI. J'ai été élevé, nourri dans sa maison, fils de sa cuisinière, la servante maîtresse, *serva padrona;* j'avais quatre ans quand il est mort, ce grand homme, et chez lui, je tournais déjà la broche en mesure, la mesure à quatre temps. Le sentiment de la musique, tout le monde l'avait dans la maison. Puissant génie! toi qui fus mon maître, d'autres disent davantage, c'est possible! je n'en ai jamais été plus fier, ni ma mère non plus; mais cela expliquerait ce sang musical qui coule dans mes veines, et cette fièvre qui ne me quitte pas, voyez plutôt... (*Il lui prend la main.*)

GERTRUDE, *retirant la sienne.* Monsieur!..

GUIMBARDINI. N'ayez pas peur, cela ne se gagne pas; bien plus, ça ne fait rien gagner, car voilà où j'en suis, musicien jusqu'au bout des doigts, des chants heureux, un orchestre superbe, vingt partitions dans la tête, et pas un sou dans la poche.

GERTRUDE. Et comment cela se fait-il?

GUIMBARDINI. La fatalité! J'ai dix opéras, autant de messes, *Te Deum, de Profundis, et cætera,* je n'ai jamais pu en faire entendre une seule note, jamais!

GERTRUDE. Est-il possible!

GUIMBARDINI, *tristement.* Ils n'ont pas voulu. J'ai mis les opéras en messes, les messes en opéras, et il ne s'est pas rencontré un seul directeur de spectacle assez hardi pour les recevoir et pour les jouer.

AIR du vaudeville du *Baiser au porteur.*

Et cependant quel orchestre magique!
Bassons, clairons, tamtam... et dans les chœurs,
Quel tintamarre! Enfin à ma musique
Rien ne manquait, rien que des auditeurs!
Il ne manquait rien que des auditeurs!
Monde ignorant! insensible aux merveilles!
Je n'ai donc pu, c'est à se dépiter,
Dans ce grand siècle, où l'on voit tant d'oreilles,
En trouver deux pour m'écouter.

GERTRUDE. Est-ce malheureux!

GUIMBARDINI. Pour mon siècle! oui, signora; aussi, emportant ma gloire en portefeuille, et sachant que Monseigneur venait de renvoyer l'organiste attaché à sa maison, j'ose me mettre sur les rangs, en demandant seulement la faveur de vous faire entendre une fugue que j'ai là et que je compte vous dédier.

GERTRUDE. A moi?

GUIMBARDINI. Oui, signora.

GERTRUDE. Au fait, moi qui voulais apprendre le piano, sans que cela me coûtât rien, voilà une occasion.

GUIMBARDINI. Admirable! et si, par votre protection, je puis être admis dans le palais de Monseigneur, comptez que mon zèle, mon dévouement... toujours à vos ordres, toujours prêt à vous accompagner... au piano, comme ailleurs.

GERTRUDE. Je ne dis pas non, nous verrons. J'avais autrefois du pouvoir sur Monseigneur, il ne faisait rien sans me consulter; mais depuis que son neveu, le prince de Forli, est venu s'établir dans ce palais, il ne voit que lui, n'aime que lui: les neveux font toujours du tort aux gouvernantes.

GUIMBARDINI. Surtout dans le clergé.

AIR de *Julie.*

Raison de plus: près de son éminence,
Un homme à vous ferait très-bien;
C'est bon d'avoir, en toute circonstance,
Un allié... fût-ce un musicien!..
Oui, vous verriez, par mes soins bénévoles,
Tous vos discours sont, nus, approuvés...
La musique, vous le savez,
Fait souvent passer les paroles.

GERTRUDE. C'est possible; et si j'étais sûre que vos bonnes mœurs... votre probité...

GUIMBARDINI. Droit comme une gamme naturelle.

GERTRUDE. Où étiez-vous dernièrement?

GUIMBARDINI. A Velletri, organiste de la paroisse; dans la semaine, j'enseignais la musique aux jeunes filles et aux enfants de chœur, et je touchais l'orgue le dimanche.

GERTRUDE. Et pourquoi avez-vous quitté cette ville?

GUIMBARDINI. Pour un motif, un motif musical. Il y avait à Velletri un grand jeune homme, beau brun, un serpent de la paroisse, qui était amoureux d'une de mes élèves, une petite femme charmante que je venais d'épouser!.. Je n'ai jamais aimé les serpents.

GERTRUDE. Comment! vous êtes marié? Vous ne savez donc pas qu'on ne reçoit point de femme au palais-cardinal?

GUIMBARDINI. Rassurez-vous, je l'ai perdue.

GERTRUDE. A la bonne heure.

GUIMBARDINI. Je puis le dire; car je ne sais ce qu'elle est devenue. (*Il chante.*)

« J'ai perdu mon Eurydice,
« Rien n'égale ma douleur.

Mais, si aucune femme n'est admise, comment se fait-il que vous, signora?..

GERTRUDE. Je dis aucune femme, à moins qu'elle ne soit d'un âge... quarante ans pour le moins.

GUIMBARDINI. A ce compte, signora, vous qui me parliez de probité, vous avez trompé son éminence.

GERTRUDE, *souriant.* Vraiment?

GUIMBARDINI. Je m'y connais à la minute, et à l'heure; et vous avancez de dix bonnes années au moins.

GERTRUDE. Il est charmant monsieur l'organiste.

Air: *Quelle aimable et douce folie.*

Mais partez. . car je crois entendre
La voix de Monseigneur. . c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI, *à part.*

L'ouverture n'est pas mauvaise...
Et pourvu, *caro maestro*,
Que l'introduction leur plaise,
Mon succès ira *crescendo.*

ENSEMBLE.

GERTRUDE.

Mais partez... car je crois entendre
La voix de Monseigneur... c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI.

Bientôt ici je vais me rendre,
Vous me présenterez à lui...
(*A part, montrant Gertrude.*)
A quoi ne puis-je pas m'attendre
Avec un si solide appui?

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

LE CARDINAL, GERTRUDE.

LE CARDINAL, *entrant par la droite.* C'est inimaginable, et je ne sais pas comment je vais sortir de là. (*A son domestique, qui le suit.*) Qu'on mette mes chevaux. (*Le domestique sort.*)

GERTRUDE. Il a l'air agité.

LE CARDINAL. Ah! c'est vous, ma chère madame Gertrude?

GERTRUDE. Est-ce que votre éminence va sortir?

LE CARDINAL. Je vais au Vatican.

GERTRUDE. De si bonne heure!

LE CARDINAL. Il le faut bien, les affaires, j'en suis accablé; et puis, cela va mal, je n'ai pas d'appétit.

GERTRUDE. Monseigneur a si bien dîné hier!

LE CARDINAL. Je n'ai pas d'appétit ce matin; et le mouvement, le grand air, me disposeront peut-être à déjeuner. On servira à mon retour.

GERTRUDE. Oui, Monseigneur. Mais votre éminence est dans un état de préoccupation qui m'inquiète.

LE CARDINAL. Oui, oui, c'est vrai; je rêve, je pense; je ne suis pas dans mon état naturel; et moi qui aime à digérer tranquillement, et sans que rien me tourmente, je me trouve, grâce au prince de Forli, mon neveu, dans un embarras dont je ne sais comment me tirer.

GERTRUDE. Et comment cela!

LE CARDINAL. Imaginez-vous... car je vous dis tout, ma bonne madame Gertrude, surtout quand ça va mal... imaginez-vous que j'avais médité pour lui, depuis longtemps, un mariage magnifique, la nièce du cardinal Cagliari, qui est si influent au sacré collége; car moi je ne pense qu'à mon neveu, et à son bonheur. Le cardinal me faisait nommer secrétaire d'Etat, et au prochain conclave, en réunissant nos votes, que Dieu prolonge les jours de notre souverain actuel!.. mais il est bien vieux, bien cassé; on a parlé d'un catarrhe, et même de deux médecins appelés hier près de Sa Sainteté!.. enfin, il y a des espérances.

GERTRUDE, *avec joie et explosion.* Est-il possible!

LE CARDINAL, *la modérant.* Taisez-vous, taisez-vous, mon enfant; il ne faut pas avoir de mauvaises pensées, cela porte malheur. Et pour en revenir à ce mariage, mon neveu m'avait dit : « Faites comme pour vous, « mon oncle, cela m'est égal. » Alors j'avais été en avant, tout avait été conclu hier entre nous; le cardinal, sa nièce, et jusqu'à Sa Sainteté qui a donné son agrément; il ne manque qu'un consentement, un seul, celui de mon neveu, et ce matin il refuse, il ne veut plus entendre parler de mariage.

GERTRUDE. Et qu'est-ce qu'il objecte?

LE CARDINAL. Que la prétendue est laide! c'est possible; je ne demande pas qu'il l'adore, mais qu'il l'épouse.

GERTRUDE. C'est juste, et dès que cela vous rend service... mais ne pourrait-on pas le gagner par la persuasion et la douceur?

LE CARDINAL. Est-ce que je ne fais pas tout pour lui? est-ce que je lui refuse rien? Il a voulu une meute, des chevaux anglais, il n'a eu qu'à parler; il a désiré une *villa*, une maison de campagne, une galerie de tableaux, je les lui ai données : et tout cela, sur les revenus de l'Eglise.

GERTRUDE. Quelle bonté! quelle générosité!

LE CARDINAL. Hier encore, il paraît qu'on a entendu au Vatican, devant le pape, un soprano magnifique, une voix admirable, dont il est revenu ravi, enthousiasmé! Selon lui, il n'y a jamais eu rien de pareil; et dans son amour pour les arts, il m'a persuadé, moi, que je devais les encourager, les protéger, et offrir à ce jeune artiste un logement ici, dans mon propre palais.

GERTRUDE. Et vous y avez consenti?

LE CARDINAL. Il l'a bien fallu. Je fais tout ce qu'il veut, pour être le maître, car je donnerais tout au monde à celui qui le déciderait à ce mariage; mais tout a été inutile, et je ne sais maintenant quel moyen employer.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Un jeune homme qui a reçu une invitation de Monseigneur demande à lui parler, il signor Gianino.

LE CARDINAL. C'est notre soprano. J'ai bien le temps de le recevoir, moi qui vais au Vatican; chargez-vous de ce soin, ma chère madame Gertrude.

GERTRUDE. Moi, Monseigneur? Je ne peux pas souffrir ces gens-là.

LE CARDINAL. D'où vient?

GERTRUDE. Je ne sais... je ne peux pas expliquer à Monseigneur.

LE CARDINAL. Si, si... je vous comprends; mais priez-le seulement de déjeuner ici, avec moi et mon neveu.

GERTRUDE. Si votre éminence l'exige?

LE CARDINAL. Sans doute. (*Au domestique.*) Les chevaux sont mis?

LE DOMESTIQUE. Oui, Monseigneur.

LE CARDINAL. Mes gants violets! (*Le domestique les donne à Gertrude, qui les présente au cardinal.*) Je reviendrai bientôt; un déjeuner léger. (*Il fait un pas pour sortir et revient.*) Ah! je n'y pensais plus, car mon neveu me fait tout oublier : on servira cette truite dont je n'ai mangé hier que la moitié; elle était excellente.

GERTRUDE. Oui, Monseigneur.

LE CARDINAL. Une truite du lac de Genève. Quel dommage que ce soit un canton protestant! De si bon poisson! Adieu, adieu! Ah! ma pauvre Gertrude, je suis bien tourmenté! (*Il va pour sortir. Revenant.*) Sauce genevoise, entendez-vous? (*Il sort par le fond; le domestique le suit.*)

—

SCÈNE V.

GERTRUDE, *seule.* Faire les honneurs du palais au signor Gianino! Encore un qui vient s'établir chez nous, encore un qui voudra s'emparer de l'esprit de Monseigneur, et le gouverner aussi : c'était déjà bien assez de moi et de son majordome. Celui-là est un si honnête homme, qui s'enrichit de son côté, moi du mien; et nous aurions déjà fait une fin, si ce n'était Monseigneur qui ne veut pas qu'on se marie chez lui : il tient tant aux mœurs! Ah! voilà notre nouveau commensal, ce beau chérubin.

—

SCÈNE VI.

GERTRUDE, GIANINO.

GIANINO, *timidement.* On m'a dit, Madame, que monseigneur le cardinal de Trivoglio était sorti.

GERTRUDE, *brusquement.* Oui, signor; il vous prie de l'attendre, et de déjeuner ici avec son neveu. Voilà ma commission faite. Adieu. (*Elle va pour sortir.*)

GIANINO, *timidement.* Un mot, de grâce, signora.

GERTRUDE. Quelle voix douce! Que ces gens-là ont un air câlin!

GIANINO. Je suis si heureux de rencontrer ici une personne telle que vous, une femme!

GERTRUDE. Qu'est-ce que cela lui fait, je vous le demande?

GIANINO, *de même*. Une personne, enfin, de qui je puisse recevoir des renseignements et des conseils.

GERTRUDE, *avec aigreur*. Des conseils! vous n'en avez pas besoin. Protégé par le prince, reçu par son oncle, vous voilà déjà de la maison.

GIANINO. C'est que justement je voudrais ne pas en être.

GERTRUDE. Est-il possible!

GIANINO. Et je ne sais comment refuser.

GERTRUDE, *avec affection*. Parlez, mon enfant, parlez sans crainte: car il est vraiment gentil, ce petit signor; et malgré soi on s'intéresse à lui. Vous disiez donc, mon bel enfant...

GIANINO. Que seul, sans amis, sans protection dans cette ville, je suis trop heureux d'avoir celle du cardinal de Trivoglio, qui m'arrive je ne sais comment, et que je tiendrais beaucoup à conserver. Mais, d'un autre côté, il m'offre dès aujourd'hui un appartement ici, près de lui, dans son palais; et il m'est impossible d'accepter.

GERTRUDE. Et pourquoi donc?

GIANINO. Faut-il tout vous dire?

GERTRUDE. Certainement.

GIANINO. Et vous ne me trahirez pas?.. Ce serait bien mal.

GERTRUDE. Je n'ai jamais trahi personne, je vous prie de le croire.

GIANINO. C'est qu'il y va de mon sort, de mon repos.

GERTRUDE. Soyez tranquille. Eh bien?

GIANINO. Eh bien! signora... c'est que je suis une femme.

GERTRUDE. Bonté de Dieu!

GIANETTA, *à mi-voix*. Silence, je vous prie.

GERTRUDE. Et que signifie un pareil mystère?

GIANETTA. Oh! je vais tout vous raconter. Pauvre villageoise, orpheline, je n'avais de ressource qu'une assez belle voix, à ce que tout le monde disait. Un musicien qui m'avait donné des leçons me proposa de m'épouser; et le matin même de notre mariage, nous quittâmes le pays, et nous partîmes ensemble dans un petit voiturin qu'il avait loué. Nous traversions les campagnes de Naples, le jour tombait, et nous approchions de l'endroit où nous devions coucher; mon mari et le conducteur montaient une côte à pied, et s'entretenaient d'histoires de brigands, lorsque près de nous partent deux coups de fusil: le conducteur se précipite à travers champs; mon mari en fait autant, sans réfléchir, sans penser à moi, qui étais restée dans la voiture!.. et le cheval, effrayé par le bruit et surtout par mes cris, m'emporte au grand galop, et sans s'arrêter, à plus d'une demi-lieue.

GERTRUDE. Dieu! que j'aurais eu peur!

GIANETTA. Pas plus que moi. Et ce qui redoublait encore mon effroi, c'est que j'entendais derrière la voiture les pas de plusieurs personnes qui me poursuivaient, et qui saisirent enfin la bride du cheval; ils étaient deux, à pied, et armés de fusils.

GERTRUDE. Ah! les infâmes brigands!

GIANETTA. Du tout, c'étaient des jeunes gens... de très-jolies figures... des manières très-distinguées; ils furent rejoints un instant après par une meute et par des piqueurs, car c'était en chassant dans la montagne qu'ils avaient tiré ces deux coups de fusil qui avaient fait prendre le mors aux dents à mon cheval.

GERTRUDE. Et à votre mari.

GIANETTA. Précisément! Et jugez de leur surprise, en me voyant la nuit, seule dans cette voiture, et en habit de mariée. A ma prière, on alluma des flambeaux, on parcourut la montagne, on battit les bois dans tous les sens, point de nouvelles de mon mari! impossible de le retrouver; et l'un de ces jeunes gens qu'on appelait monseigneur, et qui avait l'air de commander aux autres, m'offrit de me conduire jusqu'à la prochaine *villa*. Il était minuit, et dans ce bois j'avais froid, j'avais peur, et j'acceptai; nous arrivâmes à une maison de campagne délicieuse, c'était la sienne!

GERTRUDE. Ah! ah!..

GIANETTA. On me donna l'appartement de sa sœur; des tentures, des tableaux magnifiques!.. Moi qui sortais de mon village, je n'avais jamais rien vu de si beau; des femmes s'empressèrent de me servir, de prévenir tous mes vœux; et puis le prince, c'était un prince italien, était pour moi si soumis, si respectueux, que je ne pensais plus à avoir peur, je ne pensais plus à rien.

GERTRUDE. Qu'à votre mari.

GIANETTA. Oh! toujours!.. Mais le prince devenait si aimable, si galant, que je voulus absolument partir; il ne le voulait pas, et il avait un air si malheureux... il me suppliait avec tant d'instance de rester encore un jour, que cela me faisait de la peine; un pauvre jeune homme qui est à vos pieds, et qui pleure!.. si vous saviez comme c'est terrible.

GERTRUDE. Je le sais, signora. (*Se reprenant.*) Je l'ai su, du moins.

GIANETTA. Et ne sachant comment faire pour lui résister, craignant de ne pas en avoir le courage, je m'échappai la nuit, et sans l'en prévenir, par une petite porte du parc dont j'avais pris la clé. Mais, en arrivant à Rome, j'avais épuisé ma dernière pièce de monnaie, et je me trouvai seule, sans ressource, et ne connaissant personne.

GERTRUDE. Pauvre jeune fille!

GIANETTA. L'hôtesse chez laquelle j'étais entrée, sans savoir comment je la paierais, me demanda ce que je comptais faire. Je lui répondis que j'avais une belle voix, que j'étais musicienne, et qu'en m'adressant au maître de chapelle de Sa Sainteté, peut-être m'admettrait-il dans la musique particulière; mais jugez de mon désespoir! elle m'apprit qu'aucune cantatrice ne pouvait se faire entendre devant le pape et les cardinaux.

GERTRUDE. C'est vrai.

GIANETTA. Ce fut alors, et voyant ma misère, qu'il vint une idée à mon hôtesse: elle me conseilla de prendre des habits d'homme, et de me présenter comme soprano. Moi je ne savais pas ce que c'était; et je craignais de ne pas réussir.

GERTRUDE. Rien de plus facile; il n'y a rien à faire qu'à chanter.

GIANETTA. C'est ce qu'elle me dit; et je l'ai bien vu, car hier soir, où j'ai été admise pour la première fois à me faire entendre au Vatican, devant la plus brillante société de Rome, j'ai eu un succès fou, des applaudissements, des transports, un enthousiasme... et j'étais tellement émue, que, voulant les remercier, j'ai manqué faire la révérence.

GERTRUDE. Quelle imprudence!

GIANETTA. Et les directeurs de Rome et de Naples qui m'offraient chacun dix mille écus; enfin, le cardinal de Trivoglio qui se déclare mon patron, mon protecteur, et qui veut, qui exige absolument que j'accepte un appartement dans son palais. Voilà où j'en suis; et maintenant que vous savez tout, qu'est-ce qu'il faut faire?

GERTRUDE. Ce qu'il faut faire? Avant tout, ma chère enfant, gardez avec soin un secret d'où dépend votre fortune, et acceptez d'abord la protection et le déjeuner de Monseigneur: cela n'engage en rien.

GIANETTA. Vous croyez?

GERTRUDE. Pour le reste, cela me regarde; je vais en causer avec le majordome de Monseigneur, le signor Scaramella, qui m'est dévoué.

GIANETTA. Vous êtes bien sûre de lui?

GERTRUDE. Comme de moi-même; et quand tous les deux nous voulons quelque chose, Monseigneur le veut aussi. Nous le ferons renoncer à cette idée de vous loger au palais, d'autant qu'elle ne vient pas de lui. Mais du silence! car s'il y avait le moindre éclat, tout serait perdu, et l'on ne pourrait plus... Voici son éminence et le prince son neveu.

—

SCÈNE VII.

GIANETTA, GERTRUDE, LE CARDINAL, LE PRINCE DE FORLI.

(*Le cardinal et le prince entrent en causant à gauche du théâtre.*)

AIR : *Mais pour qu'enfin l'hymen couronne* (du PHILTRE).

LE CARDINAL, *au prince.*
Pour repousser cette alliance,
Quels sont donc tes motifs secrets?
Dis-m'en un seul.

LE PRINCE, *à son oncle.*
Eh mais!
Ma répugnance.

GIANETTA, *de l'autre côté, apercevant le prince.*
Que vois-je, ô ciel!

GERTRUDE, *bas.*
Quoi donc?

GIANETTA, *de même.*
C'est lui.

GERTRUDE, *bas.*
Comment! le prince de Forli?

GIANETTA, *bas.*
Oui, ce jeune inconnu qui me reçut chez lui.

GERTRUDE, *bas.*
Et qui vous adorait?

GIANETTA.
Sans doute.

GERTRUDE.
Taisez-vous.
Un mot nous perdrait tous.
(*Haut, et s'adressant au cardinal, qui a toujours causé bas avec son neveu.*)
Monseigneur, vous voyez ce jeune soprano
Que vous attendiez.

LE PRINCE, *se retournant vivement.*
Gianino!
C'est lui qu'hier... oui vraiment... c'est bien lui.
A son aspect mon cœur a tressailli.

ENSEMBLE.

GIANETTA, *à part.*
Ah! malgré moi combien sa vue
Vient agiter mon âme émue!
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta.*
Je sens combien, à cette vue,
Votre âme, hélas! doit être émue;
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE, *à part.*
Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon âme émue!
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL, *à part.*
Mais de son trouble, à cette vue,
Vraiment mon âme est confondue;
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

LE CARDINAL, *à son neveu.*
Eh bien! eh bien!
Qu'as-tu donc?

LE PRINCE, *regardant toujours Gianetta.*
Rien.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta.*
Tenez-vous bien.

GIANETTA, *à part.*
Cachons-nous bien.

LE PRINCE, *avec émotion, et regardant toujours Gianetta.*
Je suis ému de souvenir,
Car à l'entendre hier, j'éprouvais un plaisir...

ENSEMBLE.

GIANETTA.
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE.
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE.
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL.
Je n'entends rien, sur mon honneur
A sa surprise, à son bonheur.

(*Pendant la fin de cet ensemble, deux domestiques ont apporté une table servie qu'ils ont placée à droite du théâtre.*)

GIANETTA, *au prince.* Quoi! Monseigneur était hier à mon début?

LE PRINCE, *à part.* Et la voix aussi!.. c'est inconcevable, ou plutôt je cherche moi-même à m'abuser, car je la vois partout. (*Haut, et passant auprès de Gianetta.*) Oui, Gianino, oui, j'étais à votre début, et ce cri involontaire que je n'ai pu retenir à votre première apparition...

GIANETTA. C'était vous?

LE CARDINAL. Avant même qu'il n'eût chanté... Voilà le vrai dilettante!

LE PRINCE. Et si vous saviez, mon oncle, quel talent! quelle expression! quelle voix suave et légère! Il a été sublime. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Gianino, votre main... Vous avez en moi un admirateur, un ami, je vous le jure. Eh mais! vous tremblez!

GIANETTA. Non, mon prince.

LE PRINCE. Quand vous me connaîtrez mieux, vous ne serez pas étonné de l'intérêt que je vous porte... J'aime les arts, comme tout ce que j'aime... et avec ardeur, avec passion... Vous logerez dans ce palais, chez mon oncle...

GIANETTA. Permettez...

LE PRINCE. C'est convenu, vous ne sortirez pas d'ici; et en échange de notre amitié, tout ce que nous vous demandons, c'est une cavatine par jour. Moi, d'abord, je parle de vous à tout le monde, et j'ai déjà arrangé un concert par souscription : dix piastres par tête!.. et on s'arrachera les billets, je m'en charge. Et puis n'oubliez pas qu'aujourd'hui à midi, vous avez répétition du *Stabat*. J'irai, je veux vous entendre.

LE CARDINAL, *à Gertrude.* La musique lui fera perdre la tête, c'est sûr.

GERTRUDE, *à mi-voix.* Laissez-le faire. C'est par le seul Gianino que nous pourrons obtenir son consentement à cette alliance.

LE CARDINAL, *à mi-voix.* Vous croyez? c'est tout ce que je désire. Ça et le déjeuner...

GERTRUDE, *montrant la table qu'on a apportée.* On vient de le servir... (*Un domestique place à gauche une petite table, sur laquelle sont des bouteilles, dans des vases à rafraîchir.*)

LE CARDINAL. Qu'on ne s'occupe plus de rien. Mon neveu, mon neveu, mettons-nous à table. Mon neveu à ma droite; notre jeune virtuose, ici, près de moi.

GERTRUDE. Monseigneur n'a pas sa chancelière?

LE CARDINAL. C'est vrai.

GERTRUDE, *derrière lui et lui plaçant un oreiller sur son fauteuil.* Et Monseigneur est mieux quand il est appuyé.

LE CARDINAL. C'est bien, c'est bien. Cette bonne madame Gertrude pense à tout.

GERTRUDE. Oh! mon Dieu! non, car j'oubliais que j'avais une grâce à vous demander.

LE CARDINAL. Est-elle adroite! elle sait bien qu'il y a des moments où je ne peux rien refuser.

GERTRUDE. C'est un pauvre diable qui demande au palais-cardinal la place d'organiste vacante, et qui, avant tout, prie Monseigneur de vouloir bien l'entendre.

LE CARDINAL. A la bonne heure, cela n'empêche pas de déjeuner. Et puis, en présence du signor et de mon neveu, il sera jugé par des connaisseurs... Fais-le entrer.

GERTRUDE. Oui, éminence... (*Allant auprès du cardinal.*) Je prie seulement Monseigneur de manger lentement, cela lui vaut mieux. (*Elle sort.*)

LE CARDINAL, *à son neveu.* Qu'est-ce qu'il fait celui-là, les yeux et la fourchette en l'air?.. est-ce que c'est là la place d'une fourchette?

LE PRINCE, *regardant toujours Gianetta.* Je n'en reviens pas, Gianino; je ne vous avais vu qu'hier, et de loin, mais maintenant, plus je vous regarde, plus il me semble...

GIANETTA, *à part.* Ah! mon Dieu!.. Veillons sur moi, et que rien ne puisse lui faire soupçonner...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUIMBARDINI, *amené par* GERTRUDE.

(*Le cardinal est au milieu de la table. Gianetta à sa gauche, et tournant le dos à Guimbardini qui entre.*)

GERTRUDE, *à Guimbardini.* Approchez... Monseigneur est bien disposé... et cela durera tant qu'il sera à table.

GUIMBARDINI. Alors j'ai le temps.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta.* Redoublez de prudence, je vais parler à Scaramella et je reviens... (*S'approchant du cardinal et lui présentant Guimbardini.*) Monseigneur, voilà... (*Elle fait signe à Guimbardini de s'approcher, et sort.*)

LE CARDINAL, *à Guimbardini.* Asseyez-vous, signor... là... (*Lui montrant un fauteuil du côté opposé à la table.*) Nous sommes à vous tout à l'heure.

GUIMBARDINI, *s'incline, et va s'asseoir, pendant que les trois autres continuent à manger.* (*A part.*) J'ai cru qu'il allait m'inviter. (*Le regardant.*) Sont-ils heureux, ces gens-là! se voir dans un bon fauteuil près d'une bonne table, toutes les douceurs de la vie; il n'est pas difficile comme cela d'avoir du génie... (*Montrant une bouteille qui est sur la petite table à gauche.*) Je suis sûr qu'il y en a dans cette bouteille de *lacryma-christi!* J'y puiserais deux ou trois cavatines, et autant de *Requiem...* (*Regardant l'autre table.*) Et dans cet immense pâté... que de choses j'y trouverais! Mais le génie qui est à jeun est bientôt à sec. Dieu! comme ils mangent!.. Je crois qu'ils m'ont oublié.

LE CARDINAL, *tendant son verre.* A boire.

GUIMBARDINI, *prenant vivement une bouteille qui est près de lui, va, et verse à boire au cardinal.* Voici.

LE CARDINAL. Quoi! vous-même, maestro!.. c'est trop de bonté. Quel est votre nom?

GUIMBARDINI. Signor Guimbardini. (*Il va remettre la bouteille sur la table.*)

GIANETTA, *à part.* Mon mari! et devant le prince... devant le cardinal... Comment faire?

LE PRINCE. Qu'avez-vous donc?

GIANETTA. Rien... (*A part.*) Attendons, et tâchons de ne pas nous trahir.

LE CARDINAL. Guimbardini... j'ai quelque idée... attendez donc, n'est-ce pas vous qui m'avez présenté plusieurs pétitions?

GUIMBARDINI, *s'inclinant.* Deux par jour, régulièrement, depuis une semaine, éminence.

LE CARDINAL. Belle écriture, une main remarquable.

GUIMBARDINI. Le doigté est assez agréable.

LE CARDINAL. Vous êtes, dites-vous, pianiste, organiste?

LE PRINCE. Et vous avez du talent?

GUIMBARDINI. Du talent, Monseigneur, du talent!.. j'en ai, j'ose le dire, plein mes poches... (*Tirant plusieurs rouleaux de papier.*) car j'ai là des messes, des opéras, qui parlent... qui crient pour moi, et qui ne peuvent pas se faire entendre... le siècle est sourd.

LE PRINCE. Et vous avez quelque antécédent, quelque recommandation?

GUIMBARDINI. Elève de Pergolèse, et je puis dire que Cimarosa m'a dû ses plus beaux ouvrages.

LE PRINCE. Comment cela?

GUIMBARDINI. J'étais son accordeur de piano.

LE CARDINAL. Voilà des titres.

GUIMBARDINI. J'arrivais chez ce grand maître et je lui disais: « Eh bien! mon cher; » car nous nous traitions sans façon... la familiarité du talent, « Eh bien, mon « cher, comment cela va-t-il? — Cela ne va pas... je « n'ai pas de chant... pas d'inspiration. Voilà un air « *del Matrimonio* que je ne peux pas achever... » Je regardais le clavecin... je crois bien... trois cordes cassées... je retroussais mes manches, (*Faisant le geste d'accorder un clavecin.*) la, la, la, — allez, maintenant; il s'y remettait, et trouvait son air... Il en a dix comme cela, qu'il a composés à nous deux, mais j'en ai d'autres à moi tout seul... et si Monseigneur voulait seulement en entendre un petit... un *piccolo.*

LE CARDINAL. Volontiers.

GUIMBARDINI, *tout ému.* Est-il possible! c'est la première fois... (*Cherchant dans ses papiers.*) On va donc enfin me connaître et écouter un de mes airs jusqu'au bout... moi qui n'ai jamais pu en achever un.

LE PRINCE, *tirant sa montre.* Qu'il ne soit pas long, car à midi nous avons une répétition... Du reste, donnez-nous ce que vous avez de mieux.

GUIMBARDINI. Tout ce que j'ai est ce qu'il y a de mieux... Mais j'aurais entre autres un morceau qui, malheureusement, est à deux voix, basse-taille et haute-contre; sans cela... je vous garantis que c'est un morceau délirant!.. c'est à en perdre la tête. Rien que la ritournelle vous met dans un état...

LE PRINCE. N'est-ce que cela?.. Voici un artiste distingué, la plus belle voix d'Italie, notre premier soprano.

GUIMBARDINI. Un soprano! c'est différent. Quel hon-

neur pour moi et pour ma musique!.. c'est un duo de mon opéra d'*Abufar!*

LE PRINCE, *se levant*. Abufar!

GUIMBARDINI. Abufar épris de sa sœur... C'est moi qui fais Abufar...

LE CARDINAL, *mangeant*. Abufar, je connais...

GUIMBARDINI. Et voici la partie du seigneur soprano.

LE PRINCE. Donnez... donnez.

GUIMBARDINI, *chantant la ritournelle*.
La, la, la, la, la, la,

(*Pendant la ritournelle, le cardinal et le prince vont s'asseoir sur le devant du théâtre, tandis que les domestiques enlèvent la table.*)

Ah! quelle douce ivresse!
Quel trouble pour mon cœur!
Objet de ma tendresse,
C'est elle! c'est ma sœur!
(*Levant les yeux sur Gianetta.*)
Que vois-je! ô ciel! est-ce une erreur?

LE PRINCE.
Que dit-il donc?

GUIMBARDINI.
Moi, rien, si fait... c'est-à-dire... pardon...
Ses yeux... sa voix... ses traits... Oh! non!..
C'est ma sœur... c'est ma femme!..
Je ne saurais m'y retrouver!
Encore un morceau, sur mon âme,
Que je ne saurais achever.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL ET LE PRINCE.
Ah! c'est insupportable!
Cette musique est détestable...
Vraiment, vraiment,
Cet homme n'est qu'un ignorant.

GIANETTA, *à part*.
Ah! quel effroi m'accable!
Quelle colère épouvantable!
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI, *à part*.
Ah! c'est épouvantable!
Ce doute n'est pas supportable!
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI. Pardon, Monseigneur, ça me prend à la gorge... je ne puis continuer, à cause de mes moyens, qui sont absents.

LE PRINCE. Nous n'avons pas envie d'attendre qu'ils reviennent; car il faut nous rendre à la répétition, voici l'heure.

GIANETTA, *troublée, et regardant Guimbardini*. Oui; mais je voudrais auparavant... (*A part.*) Impossible de lui expliquer...

LE PRINCE. Allons, allons, ma voiture est en bas... il faut de l'exactitude... le maestro se fâcherait...

GUIMBARDINI, *étourdi*. Le maestro... la répétition... est-ce que, sans le savoir, j'aurais épousé un soprano?.. c'est impossible .. il y a là-dessous quelque machination diabolique... (*Haut, et s'approchant du cardinal.*) Je demande à Monseigneur un instant d'audience particulière... (*A mi-voix.*) pour lui révéler un mystère .. un ténébreux mystère.

GIANETTA, *à part*. O ciel!.. tout est perdu!

LE CARDINAL, *à Guimbardini*. Je suis à vous.

LE PRINCE. C'est bien, nous vous laissons... Venez, mon cher Gianino, j'ai besoin d'entendre de bonne musique, pour me dédommager de Monsieur.

GUIMBARDINI, *à part*. Merci.

GIANETTA, *qui a fait inutilement des signes à Guimbardini*. Il ne me comprend pas. Courons vite à cette répétition, et revenons tout lui avouer. (*Elle sort avec le prince, en faisant toujours des signes à Guimbardini.*)

SCÈNE IX.

LE CARDINAL, GUIMBARDINI.

GUIMBARDINI, *à part*. Il me fait des signes... décidément, c'est bien elle. Arrivera ce qu'il pourra! je ne puis pas digérer un pareil affront. Mari d'un soprano! c'est déshonorant! je vais déclarer que c'est ma femme.

LE CARDINAL. Eh bien! signor, que me voulez-vous?

GUIMBARDINI, *avec mystère*. Pardon, éminence... Nous sommes seuls?

LE CARDINAL. Vous le voyez.

GUIMBARDINI, *regardant la porte*. Personne ne peut nous entendre?

LE CARDINAL. Eh! bon Dieu! que de précautions!

GUIMBARDINI. C'est qu'effectivement on ne peut en trop prendre pour une chose aussi délicate. (*Baissant la voix.*) Vous connaissez parfaitement ce jeune soprano?

LE CARDINAL. C'est-à-dire je le connais... je sais qu'il s'est fait entendre hier avec un grand succès, et qu'il doit avoir du talent, car on lui offre un traitement de dix mille écus.

GUIMBARDINI. Hein! . dix mille écus!.. comme soprano!..

LE CARDINAL. Comme soprano... Je crois qu'il doit signer aujourd'hui.

GUIMBARDINI, *à part*. *Santa Maria!..* quelle fortune pour le ménage!.. nous n'aurons jamais été si riches... quelle bêtise j'allais faire!

LE CARDINAL. Eh bien! qu'aviez-vous à me dire?

GUIMBARDINI. Moi, Monseigneur?.. rien...

LE CARDINAL. Comment?

GUIMBARDINI. Rien absolument... si ce n'est qu'on vous a dit l'exacte vérité sur ce jeune virtuose... personne plus que lui ne mérite la protection et les bienfaits de votre éminence... c'est un grand et magnifique soprano.

LE CARDINAL. Vrai?

GUIMBARDINI. C'est-à-dire que c'est le premier soprano de l'Italie... je dirai même le plus extraordinaire.

LE CARDINAL. Vous l'avez donc entendu?

GUIMBARDINI. Plus de cent fois. A Velletri, on ne parlait que d'elle.

LE CARDINAL. D'elle!

GUIMBARDINI, *se reprenant*. De sa voix... oui, Monseigneur... et je puis vous certifier...

LE CARDINAL. C'est bien. Mais ce n'est pas cela que vous vouliez m'apprendre....

GUIMBARDINI, *embarrassé*. Ah! je m'en vais vous dire... et ça vous expliquera son trouble et le mien, car vous avez dû vous apercevoir qu'en nous reconnaissant, nous avons eu un moment de... Voilà ce que c'est, Monseigneur... il devait jouer dans un opéra de moi, *il Matrimonio interrotto*, le Mariage interrompu... un ouvrage sur lequel je comptais... et il s'en est allé... Il est parti le jour de la première représentation.

LE CARDINAL. C'était désagréable pour vous.

GUIMBARDINI. Très-désagréable. Alors il croit peut-être que je lui en veux; il se trompe, mon Dieu!.. entre artistes, il faut se passer tant de choses...

LE CARDINAL, *impatienté*. Tout cela est fort bien; mais ça ne m'apprend pas ce que vous me vouliez.

GUIMBARDINI. Ce que je voulais à Monseigneur .. si fait... c'est tout simple, c'est que votre éminence daigne nous raccommoder, qu'elle daigne lui dire que tout ce qu'il a fait est bien fait, que ça me convient,

que ça m'arrange; que je ne suis pas fâché... au contraire, je suis content que ce jeune homme ait un traitement de dix mille écus, et que tout ce que je demande, c'est que désormais nous vivions en bonne intelligence.

LE CARDINAL, *souriant.* Et qu'il reprenne votre opéra.

GUIMBARDINI. Le Mariage interrompu!.. Mais je compte bien qu'il y aura une reprise, surtout si Monseigneur daigne m'attacher à sa maison.

LE CARDINAL. Oh! cela c'est différent! d'après l'échantillon que vous nous avez donné... Vous n'avez pas pu seulement achever ce morceau.

GUIMBARDINI. Cela tient à la fatalité qui ne me permet jamais de rien achever... mais je m'en rapporte au soprano lui-même.

LE CARDINAL, *avec bonhomie.* Nous verrons: si effectivement il répond de vous, et que cela convienne à mon neveu et à madame Gertrude...

GUIMBARDINI. Vivat! me voilà en pied.

LE PRINCE, *en dehors.* Eh non, non ce sera très-bien.

GUIMBARDINI. Chut! c'est le prince, cet aimable protecteur des arts.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE.

LE PRINCE, *à la cantonade.* Eh non! vous dis-je, ce sera très-bien ainsi.

LE CARDINAL. A qui en as-tu donc, mon neveu?

LE PRINCE. A madame Gertrude, qui se fait des monstres de tout. Je ne sais comment elle s'est arrangée; mais l'appartement que vous destiniez à Gianino n'est pas même prêt, et si le hasard ne m'avait fait quitter la répétition, on parlait déjà de renvoyer le pauvre garçon à sa mauvaise petite auberge.

LE CARDINAL. Mais dame! si on ne peut pas le loger.

GUIMBARDINI, *d'un air dégagé.* Ça doit être facile dans un palais aussi vaste.

LE PRINCE. C'est déjà fait, j'ai donné ordre à mon valet de chambre de le mettre à côté de moi, dans mon appartement.

GUIMBARDINI, *à part.* Hein!.. qu'est-ce que c'est!.. dans son appartement?

LE CARDINAL. Mais ça te gênera.

LE PRINCE. C'est ce que madame Gertrude prétendait; car elle trouve des difficultés à tout. Enfin, j'ai été obligé de lui dire que je le voulais.

GUIMBARDINI, *à part.* Oui, mais je ne le veux pas, moi! Ma femme près d'un jeune homme aussi vif, aussi impétueux... Cet aimable protecteur des arts n'aurait qu'à avoir quelque soupçon.

LE PRINCE. C'est charmant! nous ferons de la musique dès le matin; et il sera tout porté pour me donner ma leçon de chant.

GUIMBARDINI, *à part.* Par exemple!

LE CARDINAL, *impatienté.* Eh bon Dieu! quelle rage de musique! et surtout quel engouement, quel enthousiasme pour ce cher Gianino!.. (*A Guimbardini.*) Imaginez-vous qu'il ne peut pas en être séparé un instant.

GUIMBARDINI, *inquiet.* Vraiment!

LE PRINCE. Vous êtes étonné?.. Vous le seriez bien plus encore, si vous saviez que ce n'est pas pour lui que je l'aime.

GUIMBARDINI. Pour son talent?

LE PRINCE. Du tout... Vous allez me trouver romanesque, bizarre, ridicule... mais apprenez que mon amitié pour Gianino vient d'une ressemblance si extraordinaire...

TOUS DEUX. Une ressemblance!..

LE PRINCE. Oui, ce sont les mêmes traits, la même physionomie que celle d'une petite femme charmante que je rencontrai seule, un soir, dans la forêt près de ma villa.

LE CARDINAL. Seule!

LE PRINCE. Une nouvelle mariée qui venait de perdre son mari.

GUIMBARDINI, *à part.* Ah! mon Dieu!

LE CARDINAL. Une veuve?

LE PRINCE. A peu près.

GUIMBARDINI, *à part.* C'était ma femme.

LE PRINCE. Elle pleurait, elle était sans guide, sans appui, et avec cela, si jolie...

AIR de *Partie et Revanche.*

Fleur ravissante, enchanteresse,
Il me semble que je la vois;
Malheur au voyageur qui laisse
Une rose au milieu des bois!
Ah! c'est une imprudence extrême!
Et la sauvant d'un funeste destin,
Aujourd'hui cueillons-la nous-même,
D'autres la cueilleront demain.

GUIMBARDINI, *à part.* C'est comme à Velletri... Encore un serpent... (*Au prince.*) Quoi! vous auriez osé?..

LE PRINCE. Lui offrir un asile! Je la conduisis chez moi... elle y resta trois jours.

GUIMBARDINI, *à part.* Trois jours!.. je suis perdu.

LE PRINCE. Je n'ai pas besoin de vous dire que je la respectai comme ma sœur.

GUIMBARDINI, *involontairement.* Ça n'est pas vrai.

LE PRINCE. Hein?

GUIMBARDINI, *d'un air agréable et contraint.* Je dis, Monseigneur, que vous faites le modeste, parce qu'il est impossible qu'un prince aussi aimable...

LE PRINCE. Non, vrai... je te le dirais. Entre nous, seulement le troisième jour...

GUIMBARDINI. Voyez-vous?

LE PRINCE. Emporté par une passion... je ne dis pas...

GUIMBARDINI. Ouf!

LE CARDINAL, *avec pudeur.* Mon neveu, je vous prie de gazer.

LE PRINCE. Oh! ne craignez rien, mon oncle; elle s'était échappée, et, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu la revoir.

GUIMBARDINI, *à part.* Je respire!.. (*Levant les yeux au ciel.*) Digne émule de Lucrèce, va, dernier reste des vertus antiques, et de la pudeur romaine!

LE PRINCE. Mais, jugez de mon bonheur, de mon émotion, en retrouvant dans les traits de Gianino ceux de mon inconnue.

LE CARDINAL. Vraiment!

LE PRINCE. Oh mais! c'est à un point... sa voix surtout, sa voix me la rappelle... Aussi je le ferai chanter toute la journée.

LE CARDINAL. Et c'est pour un pareil roman que tu refuses des avantages réels.

GUIMBARDINI, *au prince.* Oh! oui, vous aviez bien tort de refuser des avantages...

LE CARDINAL. Une femme qu'il ne reverra jamais.

LE PRINCE, *vivement.* Si, mon oncle, je la retrouverai, mon cœur me le dit, et rien ne pourra plus m'en séparer.

LE CARDINAL, *étourdi*. A-t-on jamais vu...

GUIMBARDINI, *s'excitant*. Permettez, il peut y avoir des empêchements.

LE CARDINAL. C'est vrai, il peut y avoir des empêchements.

LE PRINCE. Aucun.

GUIMBARDINI. Vous avez parlé d'un mari.

LE PRINCE. Oh! il est mort.

GUIMBARDINI. Peut-être que non.

LE PRINCE. Alors, c'est tout comme... car, si je le rencontre, je le tue. Elle sera veuve, et je l'épouse.

GUIMBARDINI, *à part*. Je ne peux pas rester dans cette maison.

LE CARDINAL. L'épouser! et tu crois que je souffrirais...

LE PRINCE. Oui, mon oncle; je vous déclare que je n'en veux pas d'autre. Et tenez, en entrant, je viens de voir, dans le premier salon, le notaire du cardinal Cagliari qui vous attendait, un contrat à la main.

LE CARDINAL, *à part*. Ah! mon Dieu! c'est vrai, pour arrêter les articles... (*Haut.*) Est-ce que tu lui aurais dit?..

LE PRINCE. Rien, car cela ne me regarde pas, c'est votre affaire. Mais je vous préviens que je n'ai pas changé d'avis.

AIR du *Valet de Chambre*.

LE CARDINAL.

Allons, allons, point de colère,
Et calme ces transports bouillants;
Je vais parler à ce notaire,
(*A part.*)
Et tâcher de gagner du temps.

LE PRINCE.

Et moi de ce pas je surveille
Le logement de notre ami :
Je veux qu'il s'y trouve à merveille,
Et qu'il ne sorte pas d'ici.

GUIMBARDINI.

Comment prévenir la tempête?
Des deux côtés s'offre un affront;
Et je ne puis sauver ma tête,
Hélas! qu'aux dépens de mon front.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL, *à part*.

Je crois que j'en perdrai la tête,
Comment finira tout ceci?

LE PRINCE.

D'honneur, je me fais une fête
D'être toujours auprès de lui.

GUIMBARDINI.

Je crois que j'en perdrai la tête.
Comment finira tout ceci?

(*Le cardinal sort d'un côté et le prince de l'autre.*)

—

SCÈNE XI.

GUIMBARDINI, *seul*. Et moi je ne sais plus ce que j'ai à faire. Mes idées se brouillent! ma tête est en feu. J'étais à cent lieues de me douter... D'après ce que j'ai entendu, je crois que je puis être tranquille pour le passé. (*S'essuyant le front.*) Mais l'avenir est gros de catastrophes. Pauvre femme! Aussi, je me disais : Ce n'est pas naturel qu'un prince aime la musique à ce point-là... Et l'on croit que je resterai les bras croisés!.. Un élève de Pergolèse... Du tout; je tiens à la fortune; mais l'honneur avant tout, si ça se peut. Je crierai, je ferai du bruit. Je ne suis pas musicien pour rien.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

La jalousie, en sa fureur,
Forme un *crescendo* dans mon âme;
Et si notre prince amateur
Se mêle d'enlever ma femme...
D'autres s'en mêleront, hélas!
Et l'hymen, à ce qu'il me semble,
Est un duo qui ne doit pas
Finir par un morceau d'ensemble.

(*Avec colère.*)

Aussi nous verrons... (*Se radoucissant.*) C'est-à-dire, nous verrons... allons doucement, et mettons des sourdines. Le neveu a une tête romaine, un vrai César. Il vaut mieux avertir le cardinal. C'est cela... un acte de courage... un billet anonyme... (*Il va à la table à gauche, et écrit très-vite, sans s'asseoir.*) « Prenez garde, Monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. » (*Pliant le papier.*) Comme cela, je le défie de la garder ici, et le prince ne la voyant plus... Mais comment faire parvenir...

GERTRUDE, *en dehors*. Le bréviaire de Monseigneur? Son bréviaire? il doit être au salon.

GUIMBARDINI. Son bréviaire! O idée lumineuse! (*Il glisse le papier dans le bréviaire qui est sur la table.*) Il le lit donc quelquefois!

—

SCENE XII.

GUIMBARDINI, GERTRUDE, UN VALET.

GERTRUDE, *au valet*. Je vous dis que je l'ai vu. Eh! tenez, sur cette table. (*Elle prend le bréviaire et le donne au valet.*) Portez-le vite. (*Le valet sort avec le bréviaire.*)

GUIMBARDINI, *à part*. Le voilà parti... ce n'est pas maladroit. (*Haut.*) Eh mais! madame Gertrude, comme vous paraissez agitée!

GERTRUDE. Ah! ce n'est pas sans raison, monsieur l'organiste. Ce pauvre Gianino...

GUIMBARDINI. Que lui est-il arrivé? Est-ce qu'on aurait découvert la vérité?

GERTRUDE. Comment, vous savez donc?

GUIMBARDINI. Il m'a tout avoué, c'est une femme.

GERTRUDE, *effrayée*. Silence!.. Bonté divine!.. que Monseigneur, que personne au monde ne puisse soupçonner un pareil secret.

GUIMBARDINI, *intrigué*. Pourquoi donc?

GERTRUDE. Au fait, puisque vous avez sa confiance... Imaginez-vous, je quitte le signor Scaramella, le majordome de Monseigneur, que je voulais consulter là-dessus, parce que je le consulte sur tout. « Sur votre « tête, m'a-t-il dit, dame Gertrude, ne vous mêlez « pas de ça; pareille affaire est arrivée, il y a quelques « années. Une cantatrice avait paru devant le saint-« père et les cardinaux, sous des habits d'homme; « on le sut. Elle et son mari, qui avait été son com-« plice, furent jetés dans le château Saint-Ange, « (*Baissant la voix.*) et on n'est pas sûr qu'ils en soient « jamais sortis. »

GUIMBARDINI, *tremblant*. Au... au château Saint-Ange... et le... mari aussi?

GERTRUDE. Oh! lui... il était plus coupable d'avoir encouragé...

GUIMBARDINI, *à part*. Miséricorde! me voilà bien!.. Et moi qui ai attesté au cardinal que c'était... Heureusement qu'on ne sait pas que je suis le mari, et que rien ne peut me découvrir.

—

SCÈNE XIII.

Les précédents, GIANETTA.

GIANETTA, *avec empressement*. Ah! mon ami, je vous revois! Vous avez dû comprendre ma position; je ne pouvais, devant le cardinal et son neveu, vous expliquer...

GUIMBARDINI, *lui faisant signe de se taire*. Hum! brrrr...

GIANETTA. Mais enfin, je suis libre... et puisque le hasard vous rend à ma tendresse...

GERTRUDE, *étonnée*. Comment?

GIANETTA. Eh! sans doute... c'est lui... c'est mon mari.

GUIMBARDINI, *à part*. Voilà le coup d'archet parti! diables de femmes!

GERTRUDE. Votre mari?

GUIMBARDINI, *d'un air froid*. Qu'est-ce que c'est? Permettez, mon cher monsieur, c'est-à-dire signora, vous me prenez pour un autre, je ne vous connais pas.

GIANETTA. Comment?

GUIMBARDINI, *bas, à sa femme*. Ne dites rien, vous saurez pourquoi, chère amie.

GERTRUDE. Vous ne le connaissez pas, et vous venez de m'assurer...

GUIMBARDINI, *embarrassé*. Oui, que l'on m'avait confié, c'est vrai; mais personnellement, je n'y suis pour rien.

GIANETTA, *émue*. Comment! Monsieur, vous n'êtes pas mon mari?

GUIMBARDINI. Je ne l'ai jamais été, je puis le jurer... (*Bas, à Gianetta et passant à sa droite.*) Calme-toi; je suis forcé devant le monde... Femme adorée, je t'aime plus que jamais.

Air des *Amazones*.

(*A part.*)

C'est fait de moi! quel embarras j'éprouve!
Beauté fatale, et source de mes pleurs...
Que je la perde ou que je la retrouve,
L'hymen pour moi n'offre que des malheurs;
J'ai débuté d'abord par des voleurs...
Je la revois... encor nouvel orage!
De la prison me voilà menacé...
Comment doit donc finir ce mariage? } (*bis.*)
Moi qui n'ai pas encore commencé. }
Je n'ai pas, je n'ai pas commencé. (*bis*)

Aussi, il n'y a qu'un moyen de sortir de là... Je m'en vas... (*Il fait quelques pas vers la porte.*)

GIANETTA, *les larmes aux yeux*. Quelle indignité! m'abandonner une seconde fois quand j'ai tant besoin de conseil... quand le prince... encore tout à l'heure...

GUIMBARDINI, *qui s'éloignait, revient promptement, et se place entre Gianetta et Gertrude*. Hein! le prince!.. Qu'est-ce qu'il y a?

GIANETTA, *avec dépit*. C'est inutile, puisque vous n'êtes pas mon mari!

GUIMBARDINI. Si fait... je veux savoir...

GERTRUDE. Vous voulez?.. Mais alors, vous avez donc des droits?

GUIMBARDINI. Aucun, c'est-à-dire que dans son intérêt... (*Bas, à Gianetta.*) Chère amie, de la mesure, de la mesure, je t'en supplie. (*Haut.*) Parce que moi d'abord... c'est tout simple... une jeune femme... l'humanité... la sensibilité... le château Saint-Ange... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

GERTRUDE. C'est Monseigneur.

SCÈNE XIV.

GIANETTA, LE CARDINAL, GERTRUDE, GUIMBARDINI.

LE CARDINAL. Par le Vatican! il faut qu'il y ait des gens bien pervers et bien audacieux.

GERTRUDE. Qu'est-ce donc, Monseigneur?

LE CARDINAL. Une infamie dont je suis révolté... un billet anonyme.

GUIMBARDINI, *à part*. Imbécile! c'est le mien.. heureusement qu'on ne peut deviner...

LE CARDINAL, *lisant*. « Prenez garde, Monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. »

GERTRUDE. O ciel!

GIANETTA, *à part*. Je suis perdue...

LE CARDINAL. Soyez tranquille, je n'en crois pas un mot. J'ai des yeux, Dieu merci, et il faut que l'on compte étrangement sur ma crédulité. Mais je saurai quel motif a eu l'insolent...

GERTRUDE. Vous savez qui c'est?

LE CARDINAL, *jetant un regard sur Guimbardini*. Oui, je le connais...

GUIMBARDINI, *à part. Oimé!*

LE CARDINAL. Et voyez l'ingratitude!.. c'est un homme qu'à votre considération seule, je venais d'accueillir, de placer... Par bonheur j'avais reçu de lui plusieurs pétitions. J'en avais encore une sur moi, et en comparant l'écriture...

GUIMBARDINI, *à part*. Oh! maladroit!

LE CARDINAL, *le montrant*. En un mot, c'est Monsieur.

LES DEUX FEMMES. Lui?

GIANETTA. Quoi! c'est lui qui m'accuse?

GERTRUDE. L'organiste!.. il est donc ici pour brouiller tout le monde...

LE CARDINAL, *passant auprès de Guimbardini*. Répondez, malheureux.

GUIMBARDINI. Monseigneur...

LE CARDINAL. Répondez... Comment avez-vous écrit ces deux lignes?

GUIMBARDINI, *troublé*. Je ne sais, Monseigneur... Machinalement... pour essayer une plume que je venais de tailler.

TOUS, *se récriant*. Ah!

LE CARDINAL. Il faut cependant qu'il y ait eu un motif.

GUIMBARDINI. Aucun.

LE CARDINAL. Alors, vous êtes un calomniateur.

GUIMBARDINI. Du tout.

LE CARDINAL. Alors, prouvez ce que vous avancez.

GUIMBARDINI, *effrayé*. Comment?

LE CARDINAL. Sinon, je vous fais appréhender au corps.

LES DEUX FEMMES. Monseigneur...

LE CARDINAL. La dignité de ma maison l'exige... En prison, s'il ne parle pas.

GUIMBARDINI, *à part*. Et au château Saint-Ange, si je parle!.. Il est impossible de se trouver dans une plus fausse position!

SCÈNE XV.

Les précédents, UN VALET.

LE VALET, *tenant un papier*. Monseigneur, le notaire du cardinal Cagliari vous rapporte le contrat. Il dit qu'on a passé par tout ce que vous vouliez, et qu'il n'y manque plus que votre signature et celle du prince.

LE CARDINAL, *prenant le contrat qu'il froisse avec co-*

lère. Voilà pour m'achever... Moi qui espérais que cela traînerait en longueur... et l'autre qui ne veut pas : tout se réunit contre moi.

GERTRUDE. Monseigneur en fera une maladie.

LE CARDINAL. Ça m'est égal... je le déshériterai. Mais en attendant, je me vengerai sur quelqu'un. (*Montrant Guimbardini.*) Celui-là sera pendu. Qu'on avertisse le barigel.

GIANETTA, *passant auprès du cardinal.* Arrêtez, Monseigneur... Vous ne savez pas tout encore.

LE CARDINAL. Quelque nouveau méfait dont il s'est rendu coupable?

GIANETTA. Justement.

GUIMBARDINI, *à part.* O vengeance d'une femme!

LE CARDINAL. Parle vite.

GIANETTA. Je le voudrais aussi... mais je ne puis vous en faire l'aveu, que si vous m'accordez une grâce.

LE CARDINAL, *avec colère.* La sienne, peut-être?

GIANETTA. Du tout... celle d'un autre.

LE CARDINAL. Celle de personne. Je suis trop en colère... on n'obtiendra rien de moi.

GIANETTA. Pas même si je décidais votre neveu à vous obéir, à signer ce contrat?

LE CARDINAL. Ce contrat! ah! si tu y parvenais, Gianino... tout ce que tu voudras... tout ce que tu exigeras, je te l'accorde d'avance.

GIANETTA. Donnez-moi ce papier.

LE CARDINAL, *lui donnant le contrat.* Comment t'y prendras-tu?

GIANETTA. Cela me regarde.

GUIMBARDINI, *à part.* Ah! mon Dieu! j'ai bien peur que cela ne me regarde aussi.

GIANETTA.

AIR : *Enfin c'est à mon tour* (du PHILTRE).

Reposez-vous sur moi,
Car j'entends le prince qui s'avance;
Il va céder... oui, je le croi,
Mais qu'on le laisse seul avec moi.

GUIMBARDINI.

Seuls! ah! je me meurs d'effroi.

GERTRUDE, *bas, à Gianetta.*

Se peut-il?

GIANETTA, *bas.*

Comptez sur ma prudence.

LE CARDINAL.

Laissons-les... venez, suivez-moi.

GUIMBARDINI, *tout troublé.*

Mais un moment, ah! quel supplice!
Pauvre Orphée! où te pendre, hélas?
Comment sauver ton Eurydice?
Ma chère, ne plaisantons pas.

LE CARDINAL, *à son neveu qui paraît, et lui montrant Gianetta.*

Ingrat, puisque ton cœur hésite,
Je te laisse, reste avec lui,
Suis ses conseils, suis-les bien vite,
Ou ne reparais plus ici.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, *étonné.*

Mais quel trouble en leurs yeux!
Qu'ont-ils donc, et quel est ce mystère?
Puisqu'il le faut, seuls dans ces lieux,
J'y consens, demeurons tous les deux.
(*Regardant son oncle.*)
Mais je lis dans ses yeux,
C'est en vain qu'en ce jour il espère
De mon cœur apaiser les feux.

GIANETTA, *à part.*

Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère;
Oui, d'un époux très-soupçonneux
Je saurai punir les torts affreux.

Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère;
(*Regardant le prince avec un soupir.*)
Que lui, du moins, il soit heureux!

GUIMBARDINI, *hors de lui.*

Laissez-moi donc... fatal mystère!
Vous espérez que sous mes yeux...
Morbleu! j'étouffe de colère,
Et ne veux plus quitter ces lieux.

LE CARDINAL ET GERTRUDE, *à part.*

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais un espoir brille à mes yeux..,
Ne disons rien, laissons- { le / la } faire,
Et sur-le-champ quittons ces lieux.

(*Le cardinal et Gertrude sortent, et entraînent Guimbardini, qui résiste.*)

—

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, GIANETTA.

LE PRINCE, *après un moment de silence.* Eh! bon Dieu! qu'est-ce que cela signifie, et de quoi dois-tu donc me parler?

GIANETTA, *timidement.* Ne le devinez-vous pas, Monseigneur? Ce mariage auquel vous avez consenti hier, et que vous refusez aujourd'hui.

LE PRINCE. C'est vrai, hier, cela m'était égal... mais, je te l'ai dit ce matin, depuis que ta vue a rappelé en moi des souvenirs...

GIANETTA. Une femme que vous avez à peine vue, que vous ne reverrez jamais.

LE PRINCE. Et c'est ce qui me désole. Sans cela, je ne dis pas. Mais, en attendant, j'aime à retrouver ces pensées, ces illusions qui m'occupaient près d'elle. J'aime surtout à me rappeler ce jour où pressant sur mes lèvres sa main qu'elle m'avait abandonnée...

GIANETTA, *vivement.* Que vous aviez prise, Monseigneur.

LE PRINCE, *étonné.* O ciel! qui vous a dit?.. je n'ai pourtant confié à personne...

GIANETTA, *embarrassée.* Eh mais! qui voulez-vous qui m'en ait instruit, si ce n'est elle-même?

LE PRINCE. Elle! vous l'avez donc vue?.. vous la connaissez donc?

GIANETTA, *hésitant.* Puisqu'il n'est plus possible de vous cacher la vérité, puisqu'il faut avouer... eh bien! Monseigneur, cette ressemblance qui vous a tant frappé, ne vous a-t-elle pas appris?..

LE PRINCE, *vivement.* Quoi donc?

GIANETTA. Que c'était ma sœur.

LE PRINCE. Ta sœur!.. il serait vrai!.. oui, oui, j'aurais dû le deviner, et je m'étonne maintenant d'avoir attribué au hasard... (*Avec joie.*) Ta sœur!.. ah! Gianino! que je suis heureux de pouvoir enfin parler d'elle! Dis-moi quel est son sort? quand la verrai-je? qu'est-elle devenue?.. sait-elle que, depuis notre séparation, je n'ai pas cessé de penser à elle, que je ne puis l'oublier?

GIANETTA. Il le faut, cependant.

LE PRINCE. L'oublier!.. moi?..

GIANETTA. C'est elle qui vous en supplie, pour son repos, pour sa tranquillité. Quel espoir pouvez-vous encore conserver?.. songez qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime, qu'elle chérit.

LE PRINCE. Oh! pour cela, c'est ce qui te trompe, elle ne l'aime pas; je l'ai vu aisément dans le peu d'instants que j'ai passés près d'elle.

GIANETTA, *vivement.* Si Monsieur, son mari mérite son estime, son affection.

LE PRINCE, *d'un ton de reproche.* Ah! Gianino! c'est mal; tu es plus pour ton beau-frère que pour moi.

GIANETTA, *involontairement.* Oh! non, je vous jure.

LE PRINCE, *à demi-voix.* Eh bien! alors, dis-moi où elle est.

GIANETTA. Je ne le puis, elle me l'a défendu.

LE PRINCE, *très-pressant.* Je t'en conjure, je te le demande à genoux; si tu as quelque affection pour moi. Je ne veux rien qui puisse l'affliger, lui déplaire; mais quand elle saura combien je l'aime, combien j'ai souffert loin d'elle, il est impossible qu'elle me refuse quelque pitié.

GIANETTA. Monseigneur...

LE PRINCE. S'il faut renoncer à elle, si elle me l'ordonne, eh bien! j'y souscrirai; mais au moins, que je l'entende, que je la voie...

GIANETTA. Eh quoi! pour la revoir un seul instant?..

LE PRINCE. Je donnerais ma fortune, ma vie...

GIANETTA. Nous n'en demandons pas tant. Consentez à ce que votre oncle souhaite, signez ce contrat, et je vous promets que vous la reverrez.

LE PRINCE. Je la reverrai? tu me le promets.

GIANETTA. Je vous le jure.

LE PRINCE. Et bientôt.

GIANETTA. Dès demain.

LE PRINCE, *vivement.* Donne-moi ce contrat. (*Il le prend et court vivement à la table.*)

GIANETTA. Il serait vrai?

LE PRINCE.

AIR du *Matelot* (de MADAME DUCHAMBGE).

Oui, ce mot seul m'a donné du courage,
Et tu le vois, je signe aveuglément;
En d'autres nœuds pour jamais je m'engage,
Mais songe bien à tenir ton serment.
Que je la voie, et pour moi tout s'oublie,
Que je la voie!.. et dis bien à ta sœur,
Que mon espoir, ma liberté, ma vie,
J'ai tout donné pour un jour de bonheur!

GIANETTA, *essuyant une larme.* Elle le saura, Monseigneur.

LE PRINCE, *la voyant essuyer une larme.* Eh mais! comme tu es ému!.. qu'as-tu donc!

GIANETTA, *se remettant.* Rien, je pensais à ma sœur! oui, vous méritez son amitié, la mienne; elle doit être touchée d'un amour si noble, si généreux; et vous en serez récompensé. (*Lui tendant la main.*) Vous la verrez dès aujourd'hui.

LE PRINCE, *transporté.* Aujourd'hui!.. (*Lui sautant au cou et l'embrassant.*) Ah! mon ami, mon cher ami!

GIANETTA, *se débattant.* Eh bien! Monseigneur...

GUIMBARDINI, *au fond.* Oh! quelle dissonance!

LE PRINCE, *enchanté.* Je n'ai plus rien à désirer. (*Gianetta sort.*)

—

SCÈNE XVII.

GUIMBARDINI, LE PRINCE.

GUIMBARDINI, *au fond.* Je n'ai plus rien à désirer... je crois que c'est assez clair.

LE PRINCE, *voulant suivre Gianetta.* Mais pourquoi t'échapper?

GUIMBARDINI, *s'élançant pour l'arrêter.* Ah! c'en est trop, arrêtez, mon prince.

LE PRINCE, *voulant s'en débarrasser.* De quoi se mêle-t-il, celui-là? Veux-tu bien me laisser?

GUIMBARDINI, *hors de lui.* Du tout, je m'attache à vos pas, dût-on m'emprisonner, me torturer... dût-on ne jamais représenter un opéra de moi, je ne souffrirai pas que vous suiviez ma femme.

LE PRINCE. Ta femme!

GUIMBARDINI. Ou le soprano, comme vous voudrez.

LE PRINCE. Que dis-tu?.. quoi! Gianino...

GUIMBARDINI. Est une femme.

LE PRINCE, *frappé.* Une femme!..

GUIMBARDINI. C'est ça, faites donc l'étonné! comme si vous ne le saviez pas.

LE PRINCE. Non, je te jure. Comment! malheureux, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt.

GUIMBARDINI. Est-ce que je le savais? est-ce que j'en suis sûr encore? est-ce que je sais moi-même qui je suis? musicien et mari sans pouvoir être ni l'un ni l'autre, ayant à la fois deux états sans en exercer aucun, épris de la gloire, amant de ma femme; et en hymen comme en musique, forcé de garder l'anonyme.

LE PRINCE. Maladroit que tu es! pourquoi d'abord ne pas te faire connaître à moi, à moi seul!

GUIMBARDINI. A vous, qui menaciez de tuer le mari de Gianetta, s'il se présentait à vos yeux.

LE PRINCE. Quelle folie! et à quoi bon? maintenant surtout que je suis lié, enchaîné à jamais... Apprends que Gianetta, par ruse, par adresse, ou plutôt par vertu, vient de me marier à une autre.

GUIMBARDINI, *avec joie.* Marié! vous, mon prince! vous êtes des nôtres... que je sois le premier à vous féliciter... à féliciter un confrère... un illustre confrère!..

LE PRINCE. Il ne manquait plus que cela. Il va me faire des compliments.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE CARDINAL.

LE CARDINAL, *avec joie.* Mon neveu, mon cher neveu, que je t'embrasse! je ne me sens pas de joie, je viens de recevoir le contrat, signé de toi. Le cardinal Cagliari était justement dans mon cabinet, il l'a emporté... tout est fini; et ce soir je vous donnerai moi-même la bénédiction nuptiale.

LE PRINCE. Et Gianino?

LE CARDINAL, *attendri.* Ah! le pauvre enfant! quel bon naturel! Il était si touché de mon bonheur, qu'il en avait les larmes aux yeux... ma foi! je n'y ai pas tenu, je lui ai sauté au cou.

GUIMBARDINI. Comment! lui aussi!

LE CARDINAL. Je lui devais bien ça.

GUIMBARDINI. Je vous dis que quand l'étoile s'en mêle...

LE PRINCE. Mais où est-il? qu'est-il devenu?

LE CARDINAL. Il m'a laissé pour s'acquitter envers toi, pour tenir, m'a-t-il dit, une promesse qu'il t'a faite. Je croyais le trouver ici.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; GIANETTA, *en femme, précédée de* GERTRUDE.

LE CARDINAL. Que vois-je? une femme!

LE PRINCE, *vivement.* C'est elle, c'est mon inconnue.

GIANETTA, *montrant Guimbardini.* Ou plutôt la femme de Monsieur.

GUIMBARDINI, *regardant le cardinal.* C'est-à-dire... c'est selon... je ne suis plus complice.

GIANETTA, *souriant.* Ne craignez rien, il n'y a plus de danger, car nous partons à l'instant pour Naples.

LE PRINCE. Pour Naples?

GIANETTA. Où j'ai un engagement encore plus beau que celui que l'on m'offrait ici.

GUIMBARDINI. Encore plus beau! Femme adorée, je te retrouve enfin, ce n'est pas sans peine et sans peur!

LE CARDINAL, *un peu confus.* C'était une femme!.. et moi, qui dans ma joie... (*Les yeux au ciel.*) Ce que c'est que de nous!

GIANETTA, *s'approchant timidement du cardinal.* Monseigneur, j'ai causé bien du trouble dans cette maison; mais si j'ai été assez heureuse pour seconder vos desseins, pour toute grâce, je vous demande votre protection. Si mon secret était découvert, daignez étouffer les poursuites.

LE CARDINAL. J'y suis trop intéressé moi-même. Vous entendez, Gertrude, le plus grand silence.

GERTRUDE. Est-ce que je parle jamais, Monseigneur?

GIANETTA, *émue, et regardant le prince à la dérobée.* Du reste, je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé chez Monseigneur, et l'amitié qu'on m'y a témoignée.

GUIMBARDINI. Certainement, nous n'oublierons jamais ses bontés, moi particulièrement.

LE PRINCE, *regardant Gianetta.* Comment donc, un homme de talent! car il paraît décidément qu'il en a beaucoup, et qu'on ne lui rend pas justice... Oubliez ce que je vous ai dit, mon cher ami, je n'y pense plus.

GUIMBARDINI. A la bonne heure.

LE PRINCE. Ne voyez en moi qu'un patron, un protecteur; on aura soin de vous, on vous poussera, on vous fera faire des opéras, on les fera représenter.

GUIMBARDINI, *avec joie.* Je serai donc joué!.. Au moins, il sait réparer ses torts.

LE PRINCE. Quant à moi, cher oncle, vous m'avez promis que, dès que je vous aurais obéi, je pourrais entreprendre mes voyages.

LE CARDINAL. C'est juste, mon ami, te voilà marié, tu es parfaitement libre.

LE PRINCE. C'est bien, je pars demain, et je commence par Naples.

GERTRUDE. Par Naples?

LE PRINCE. Je veux assister aux débuts de Gianetta, aux triomphes de son mari.

GUIMBARDINI. Quelle bonté!

LE PRINCE. Les arts consolent de tout, et font tout oublier... Je ne suis plus qu'artiste.

GUIMBARDINI, *montrant sa femme.* Nous aussi... nous serons deux.

LE PRINCE, *lui tendant la main.* Nous serons trois.

GUIMBARDINI, *la lui serrant.* Quel bonheur!

AIR : *Accourez tous, venez m'entendre* (du PHILTRE).

GUIMBARDINI.

Vous viendrez tous, ma réussite
De vous seuls, Messieurs, dépendra;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opéra.
Vous m'entendrez; mon orchestre en vaut mille;
Flûtes, bassons, clairons, tambours, serpents,
J'ai de tout;
(*Au public.*)
Il est inutile
(*Faisant le geste du sifflet.*)
D'apporter d'autres instruments.
Accourez tous; ma réussite
De vous seuls, Messieurs, dépendra;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opéra.

TOUS.

Ah! quel honneur! il nous invite
A sa noce, à son opéra.



LE CHAPERON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 6 février 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PAUL DUPORT.

Personnages.

DE PRESLE, colonel.
ANTÉNOR JOUSSE.
MADAME DE TRENEUIL, jeune veuve.
DELPHINE, sa sœur.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez madame de Treneuil.

Le théâtre représente un salon. Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'intérieur, la porte à gauche celle de l'appartement de madame de Treneuil; une table auprès de cette porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE TRENEUIL, *puis* DELPHINE.

MADAME DE TRENEUIL, *devant la table, et écrivant.* Oui, je l'ai juré, oui, je l'ai signé, cette lettre partira aujourd'hui; ensuite, et aussitôt après le mariage de ma sœur...

DELPHINE, *entrant, à la cantonade.* Courez, dépêchez-vous... d'autres fleurs... on arrivera déjà, que je n'aurai pas achevé ma toilette...

MADAME DE TRENEUIL, *se levant.* Quoi donc, Delphine?

DELPHINE. Ah! ma sœur, une contrariété affreuse : j'en ai presque pleuré. Si l'on savait ce que parfois le plaisir nous coûte de peine! Figure-toi les fleurs de ma coiffure qui n'allaient pas avec les bouquets de ma robe... aussi c'est ta faute, quand tu m'abandonnes à moi-même, je ne fais que des étourderies... Ah çà!.. mais toi aussi, en voilà une. (*Regardant madame de Treneuil, qui est en demi-deuil.*)

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Pourquoi donc être ainsi parée?
Ce costume ne convient plus,
Lorsque chez toi ce bal, cette journée,
Rassemble tous mes prétendus;
Quand mon choix, par cette alliance,
Va couronner tous leurs désirs,
Te mettre ainsi, c'est paraître d'avance
Porter le deuil de mes plaisirs.

MADAME DE TRENEUIL. Non vraiment; mais tous ces jeunes gens qui te font la cour se croiraient peut-être obligés à inviter la maîtresse de la maison; au lieu que mon costume les en dispense; c'est comme si je portais écrit : « Messieurs, ne faites pas attention à moi; allez tout droit à ma sœur. »

DELPHINE. Que je te plains d'être si raisonnable! se priver d'une contredanse... une contredanse!.. Oh! pour moi, je n'imagine pas de bonheur plus parfait, c'est si vif, si animé! la pensée va deux fois plus vite : légère comme nos pas, et c'est si amusant! surtout quand on est, comme moi, une demoiselle à marier... n'y eût-il que cette réflexion qui se présente involontairement; la main qui presse la mienne avec tant de douceur est celle peut-être qui doit me conduire à l'autel; ce cavalier si aimable, si attentif, toujours penché vers mon oreille, pour m'adresser de jolis riens, voilà, peut-être, celui que j'aimerai!.. et dire cela à chaque fois qu'on change de danseur, vois-tu, ça produit une variété d'émotions dont on ne pourrait jamais se lasser.

MADAME DE TRENEUIL. Qu'entends-je? et que signifient de pareilles idées? vous, de la coquetterie, Delphine?

DELPHINE. Comment! ce serait là de la coquetterie? alors voilà deux mois que je suis coquette sans le savoir, et à présent que j'en ai pris l'habitude, comment donc faire?

MADAME DE TRENEUIL. Se hâter de faire un choix : car moi qui suis ta sœur aînée, ta tutrice; moi qui ai promis à mon père mourant de te servir de mère et de te marier, je suis obligée de te conduire dans des bals, dans des assemblées qui m'ennuient à la mort, et toujours auprès de toi, obligée d'écouter tous les hommages, compliments et déclarations qui te sont adressés.

DELPHINE. C'est tout naturel, vous êtes mon chaperon.

MADAME DE TRENEUIL, *souriant.* Oui, l'on appelle ainsi dans le monde celles qui, comme moi, ont une jeune fille sous leur garde.

DELPHINE. Un drôle de nom qui me fait toujours penser au Petit Chaperon Rouge.

MADAME DE TRENEUIL.

AIR du vaudeville du *Baiser au Porteur.*

Oui, de la ruse et de la médisance
Du méchant, du loup ravisseur,
Savoir préserver l'innocence,
D'un chaperon c'est l'emploi protecteur;
Tel est le mien... je veille sur ma sœur.
Garder autrui! dangereux privilége!
Souvent moi-même, en dépit de ce nom,
J'aurais besoin, lorsque je te protége,
Qu'on protégeât le chaperon.

DELPHINE. Oh! je sais pourquoi tu dis cela.

MADAME DE TRENEUIL. Comment?

DELPHINE. Mon Dieu! oui, l'autre jour, au bal, chez M. Dorvilé, ce jeune homme qui te poursuivait si vivement, et qui s'est emparé, malgré toi, de ton bouquet, que tu avais laissé tomber, qu'il a bien fallu lui laisser.

MADAME DE TRENEUIL. Sans doute, et sous peine de faire scandale, car tous les yeux étaient fixés sur nous; et avec un fat, un présomptueux comme celui-là, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire... Tiens, tu ne peux pas t'imaginer ce que ma position a de faux et de pénible, et il me tarde que tu te sois décidée, pour quitter Paris et rentrer dans la retraite.

DELPHINE. Eh bien! ma sœur, je ne voulais pas en

convenir, mais voilà peut-être encore un des motifs qui retarderont mon choix, parce que je me dis : Une fois mariée, établie dans le monde, je n'y aurai plus besoin de chaperon, et ma sœur le quittera. Oh! tu ne te trompais pas, c'est mon plaisir que j'y cherche, et voilà pourquoi je t'y retiens.

MADAME DE TRENEUIL, *avec amitié.* Voilà de tes mots quand je veux te faire des reproches. Mais voyons, parlons raison, car c'est elle, et non pas moi, qui te fait un devoir de te prononcer; il me semblait que parmi tous tes adorateurs tu avais distingué M. Anténor.

DELPHINE. Oh! je les distingue tous; mais celui-là a l'air de m'aimer davantage.

MADAME DE TRENEUIL. Et tu l'aimes aussi, je l'ai vu, j'en suis sûre... sage, modeste, d'un excellent naturel.

DELPHINE. N'est-ce pas? avec lui, une femme serait maîtresse absolue.

MADAME DE TRENEUIL. Il a peu de fortune, mais des espérances... attaché à une des premières maisons de banque de Paris, héritier d'un oncle très-riche, un des hauts dignitaires du clergé; et puisqu'il t'aime beaucoup, et que tu l'aimes un peu...

DELPHINE. Mon Dieu! ce n'est pas une raison, parce qu'enfin je n'aurais qu'à le prendre aujourd'hui, et qu'il s'en présentât demain un plus aimable, vois où j'en serais.

MADAME DE TRENEUIL. Delphine, y penses-tu?

DELPHINE. Mais, toi qui parles... toi, qui n'as que vingt ans, et qui es veuve...

AIR du *Piége.*

Toi, si jolie, et qu'entre nous,
Avec amour en tous lieux on contemple,
Pourquoi ne pas choisir un autre époux
Et me donner le bon exemple?
Puisqu'en effet, si je t'en crois,
Se marier est si bien dans le monde,
Ce qui fut bien une première fois,
Ne peut être mal la seconde.

MADAME DE TRENEUIL. Ne parlons pas de cela. (*Montrant la table.*) Je m'occupais là d'un autre projet, qui doit assurer mon repos et mon bonheur.

DELPHINE. Comme tu me dis cela! est-ce que tu ne serais pas heureuse? Ah! ne parle pas ainsi, car cette idée-là va me faire pleurer, et j'aurais toute la soirée les yeux rouges; juge pour un bal!.. tous mes prétendus me trouveraient laide, et ça n'avancerait pas mon mariage : car, vois-tu, à cause de toi, et pour me punir, je veux me marier tout de suite; pas plus tard que ce soir, mon choix sera fait; je vais le p ser mûrement pendant les contredanses! et le te promets d'être invariablement fixée, quand on commencera la galope.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Delphine.* Les fleurs que Mademoiselle a envoyé prendre chez Batton sont dans sa chambre.

DELPHINE. J'y cours bien vite.

LE DOMESTIQUE, *à madame de Treneuil.* Il y a en bas quelqu'un qui demande si Madame peut le recevoir : M. de Presle.

MADAME DE TRENEUIL. M. de Presle, celui à qui ma famille a eu tant d'obligations! (*Au domestique.*) Fait s monter. (*Le domestique sort. Madame de Treneuil passe à droite.*)

DELPHINE. Ce nom-là!.. ah! j'y suis, un jeune homme qui, avant-hier, s'était assis près de moi, chez madame Dorvilé; tu sais, cette soirée où est arrivée l'histoire du bouquet.

MADAME DE TRENEUIL. C'est vrai; il en a été témoin.

DELPHINE. Et puis il a disparu tout d'un coup, et on ne l'a plus revu de la soirée; j'en ai été fâchée.

MADAME DE TRENEUIL. Est-ce que tu avais des vues sur lui?

DELPHINE. Pour la concurrence, c'était un de plus, et d'après tout le bien que j'ai entendu dire de lui : un officier brave, spirituel, riche, qui a refusé la fille d'un pair de France avant *la loi.* Toutes ces demoiselles di aient tout haut qu'il a une passion dans le cœur; et chacune m'a dit ensuite tout bas que c'était pour elle. Comme il t'a parlé longtemps, et avec un air d'intérêt!

MADAME DE TRENEUIL. Oui, nous nous étions vus souvent avant mon mariage, et il y a tant de charme dans ces souvenirs de la première jeunesse...

DELPHINE. Oh! je ne te questionne pas : est-ce que tu devines ce qui l'amène?

MADAME DE TRENEUIL. Moi? non.

DELPHINE. Enfin, on le saura, puisqu'il vient de lui-même, il te dira pourquoi; il ne partira pas sans s'expliquer.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur de Presle. (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

DE PRESLE. Pardon, Madame, je crains bien d'être doublement indiscret; car vous n'êtes pas seule.

MADAME DE TRENEUIL. C'est ma sœur.

DE PRESLE. Ah! oui, je me rappelle... c'est Mademoiselle que vous m'avez montrée avant-hier, à cette soirée, et qui éclipsait par sa grâce toutes ses jeunes compagnes.

DELPHINE, *à part.* Il m'a remarquée; j'en étais sûre.

MADAME DE TRENEUIL. Sans votre disparition subite, Monsieur, j'aurais satisfait à votre demande, en lui présentant le fils d'un ancien ami de notre famille.

DE PRESLE. Une circonstance imprévue que j'ai vivement regrettée... Trop heureux s'il m'est permis de réparer ma perte.

DELPHINE, *à part.* Nous y voilà.

LE DOMESTIQUE, *rentrant, à Delphine.* Le commis de Batton a dit qu'il était pressé, et si Mademoiselle veut choisir les fleurs pour ce soir...

DELPHINE. Oui, je vais y aller... (*A part.*) Quel ennui! je serais peut-être mieux en cheveux; mais non... de jolies fleurs; et puis, il vient de me voir ainsi; cela me changera. (*Lui faisant la révérence.*) Monsieur... (*A part.*) Il est fâché que je parte. (*Elle sort.*)

DE PRESLE, *à part.* Je suis enchanté que la petite sœur nous laisse.

MADAME DE TRENEUIL, *au domestique.* Dès qu'on arrivera, faites entrer dans le grand salon, et avertissez-moi : allez. (*Le domestique sort.*)

—



Delphine.

SCÈNE IV.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

DE PRESLE. J'ai mal pris mon temps, Madame; à ces ordres, à ces apprêts, je vois que vous attendez du monde.

MADAME DE TRENEUIL. Quelques amis, une réunion bien modeste : une soirée de veuve, on dansera au piano; et si vous n'êtes pas effrayé...

DE PRESLE. De rester auprès de vous? j'accepte avec empressement, et néanmoins avec un peu de regret, Madame.

MADAME DE TRENEUIL. Comment?

DE PRESLE. Me voilà forcé d'ajourner ce que j'avais à vous dire; car il s'agit d'un sujet trop important pour en parler au milieu d'un bal.

MADAME DE TRENEUIL. Savez-vous que vous excitez mon intérêt? et puisqu'on n'arrive pas encore, voyons, deux mots seulement; eh bien, Monsieur?

DE PRESLE. Eh! quoi! Madame, à mon embarras, vous n'avez pas deviné que je viens mettre entre vos mains le sort de ma vie entière.

MADAME DE TRENEUIL, *à part.* Encore un parti pour ma sœur; elle s'en doutait, la coquette; écoutons; c'est mon état; eh bien?

DE PRESLE. Avant d'entrer ici, tout me semblait facile, et maintenant tout m'alarme; comment réussir à vous intéresser en ma faveur?.. Les paroles, les phrases d'usage, expriment si mal un sentiment vrai; du moins vous me saurez gré, je l'espère, de n'avoir recouru à aucune médiation... Madame Dorvilé, d'autres amies, ne m'auraient pas refusé la leur; eh bien! je n'en ai pas voulu, Madame, c'est à vous seule que je m'adresse; ma cause ne sera plaidée que devant vous, et que par moi; si je m'y prends mal, n'importe... dans ma gaucherie même, vous verrez l'émotion d'un cœur bien épris, et vous en serez peut-être attendrie.

MADAME DE TRENEUIL, *avec un sourire bienveillant.* Le fait est que, depuis deux mois, voilà bien des déclarations que j'entends.



MADAME DE TRENEUIL. Ah ! gardez-le ! — Scène 17.

DE PRESLE. Ciel!

MADAME DE TRENEUIL. Mais il y a dans la vôtre un naturel, un abandon qui persuadent.

DE PRESLE. Ah! vous me rendez le courage; et quand je pense que même avant votre mariage... que depuis trois ans, sans avoir osé vous le dire, je vous aimais...

MADAME DE TRENEUIL. Moi, Monsieur! comment! c'est à moi que vous vous adressiez?

DE PRESLE.

AIR du *Matelot* (de MADAME DUCHAMBGE).

Eh quoi! cet aveu vous étonne?

MADAME DE TRENEUIL.

De l'attendre j'étais si loin...
Vous ne m'aviez nommé personne.

DE PRESLE.

J'ai cru n'en avoir pas besoin.
Me parlant sans cesse à moi-même
D'un sentiment et si vif et si doux,
Il me semblait que dire : *J'aime*,
Suffisait pour dire : C'est vous.

MADAME DE TRENEUIL. J'ai cru qu'il s'agissait de ma sœur.

DE PRESLE. Et vous m'approuviez?

MADAME DE TRENEUIL. J'étais flattée pour Delphine d'une recherche aussi honorable, d'un parti aussi brillant.

DE PRESLE. Et ces vœux ne vous semblent plus ni honorables, ni désirables, depuis que vous savez que c'est à vous qu'ils s'adressent?

MADAME DE TRENEUIL. Je ne dis pas cela.

DE PRESLE. Vous le pensez, du moins; d'autres hommages ont prévenu le mien : je suis puni du respect que m'inspiraient vos vertus, de ce respect qui, pendant que vous étiez liée à un autre, m'a condamné au silence, m'a forcé à fuir votre vue. Mais enfin, et bien loin d'ici, du fond de l'Allemagne, j'apprends que vous êtes libre; j'accours, et j'hésitais encore à me déclarer; mais, par bonheur, on prétend que des revers, des malheurs, ont presque anéanti la fortune de M. de Treneuil et la vôtre : j'ai été plus brave alors; et je venais vous offrir des richesses que, pour la première fois, je me sentais heureux de posséder, et votre refus renverse tous mes projets, toutes mes espérances.

MADAME DE TRENEUIL. Calmez-vous, de grâce...

DE PRESLE. Non, Madame; non, je vois que vous en aimez un autre... Son nom, de grâce, dites-moi son nom.

MADAME DE TRENEUIL.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Personne!.. je n'aime personne,
Je l'atteste, je le promets!

DE PRESLE.

Ah! grand Dieu! que vous êtes bonne!
Insensé!.. je vous accusais,
Déjà je me désespérais.
Mais non; j'avais tort de me plaindre;
De qui pourrais-je être jaloux,
Si pour rivaux je ne dois craindre
Que ceux qui sont dignes de vous?

MADAME DE TRENEUIL. Nul autre, Monsieur, ne le serait sans doute que vous, sans la résolution que j'ai prise de ne point me remarier... résolution que rien ne peut changer.

DE PRESLE. Et moi j'espère que le temps, que mes soins, que mon amour...

MADAME DE TRENEUIL, *froidement.* Ne le croyez pas, Monsieur : vous êtes trop galant homme, vous avez trop de droits à mon estime, pour que je veuille vous abuser; et à vous seul, et sous le sceau du secret, je veux bien confier ma situation... Pendant trois ans qu'a duré mon mariage, j'ai été la plus malheureuse des femmes, non pas que M. de Treneuil ne m'aimât beaucoup; mais une jalousie aveugle, effrénée, dont lui-même gémissait, a empoisonné tous les instants de sa vie; elle lui a fait négliger le soin de ses affaires et de sa fortune; elle a hâté ses derniers moments, et lui a même survécu.

DE PRESLE. Que dites-vous?

MADAME DE TRENEUIL. Prêt à mourir, il m'a fait jurer qu'après lui je ne serais jamais à un autre; et il est mort en emportant ce serment.

DE PRESLE. Quelle horreur!

MADAME DE TRENEUIL. Eh! pourquoi donc?.. si cette dernière marque d'amour lui a prouvé la sincérité de ma tendresse, l'injustice de ses soupçons, si elle a adouci ses derniers moments, je n'ai fait que mon devoir, et je m'en félicite.

DE PRESLE. Abuser de la foi du serment, pour enchaîner votre avenir!

MADAME DE TRENEUIL. Enchaîner!.. il le serait sans cela : car j'aime peu le monde, où je n'ai trouvé que des chagrins; et je suis décidée à le quitter.

DE PRESLE. Est-il possible!

MADAME DE TRENEUIL. Le repos et la solitude conviennent seuls à mes goûts, à mon caractère, à mes serments; et aussitôt après le mariage de ma sœur, je compte me retirer à l'abbaye de Miremont.

DE PRESLE. Vous n'exécuterez pas un semblable projet.

MADAME DE TRENEUIL. C'est déjà fait à moitié, car voici la lettre que j'écrivais ce matin à la supérieure, en lui annonçant ma prochaine arrivée.

DE PRESLE. Ce n'est pas possible, vous réfléchirez; vous déchirerez cette lettre.

MADAME DE TRENEUIL. Vous ne me connaissez pas, Monsieur. (*Appelant.*) André.

DE PRESLE. Que voulez-vous faire?

MADAME DE TRENEUIL. Vous prouver que quand j'ai pris une résolution que je crois sage et raisonnable, rien ne m'empêche de l'exécuter. (*Au domestique qui entre.*) Portez cette lettre à l'instant même à la poste. (*Le domestique sort.*)

DE PRESLE, *avec colère.* Madame, voilà qui est affreux!

MADAME DE TRENEUIL, *offensée.* Monsieur!

DE PRESLE. Oui, sans doute, et puisque vous me réduisez au désespoir, je dois vous sauver d'une résolution que vous regretteriez plus tard; je m'attache à vous, je ne vous quitte pas... à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la persévérance. Vous verrez sans cesse celui que vous rendez si malheureux; il sera là, devant vos yeux, comme un reproche continuel.

MADAME DE TRENEUIL. Monsieur!..

DE PRESLE. Et si cet amour dont je vous poursuis vous déplaît, vous gêne, vous contrarie... Eh bien! tant mieux, je ne serai pas le seul à souffrir, vous serez comme moi, vous ne pourrez vous en défaire, vous y serez condamnée.

MADAME DE TRENEUIL. C'en est trop...

DE PRESLE. Eh quoi! Madame...

MADAME DE TRENEUIL. Oui, Monsieur; et puisque la voix de l'amitié, puisque celle de la raison ne peuvent rien sur vous, il faut se résoudre à se séparer, à ne plus se voir, à se priver même de vos visites.

DE PRESLE. O ciel! vous me renvoyez, vous me chassez.

MADAME DE TRENEUIL. Non, sans doute; mais c'est vous qui m'obligez à ne plus vous recevoir. Adieu, Monsieur. (*Elle lui fait la révérence, et entre dans son appartement.*)

—

SCÈNE V.

DE PRESLE, *seul.* Oui, sans doute, je partirai, je m'éloignerai, à l'instant même, pour me venger, pour la forcer à me céder; mon honneur y est engagé. Mais comment y parvenir? ce qu'elle m'a appris est terrible, car je la connais; et avec ses principes, un tel serment est un obstacle invincible. C'est-à-dire, invincible, tout peut se vaincre, tout peut s'oublier, quand on aime, mais c'est qu'elle ne m'aime pas encore : il faut donc, avant tout, se faire aimer, à force de soins et de tendresse, d'assiduité. (*Avec dépit.*) De l'assiduité!.. et je ne peux plus même la voir, elle ne me recevra plus; sa porte m'est défendue! c'est une gaucherie que j'ai faite là... Quitter la partie, c'est la perdre; et à quelque prix que ce soit, il faut trouver moyen de m'introduire de nouveau chez elle, d'y être admis, de m'y installer... oui, sans doute... mais si je sais comment m'y prendre...

—

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, DE PRESLE.

ANTÉNOR, *à la cantonade.* Non, non, ne dérangez pas ces dames, j'attendrai... c'est une des prérogatives de mon état de prétendu... Eh mais! n'est-ce pas M. le comte de Presle?

DE PRESLE. Anténor Jousse! mon ancien camarade de collége, que depuis quatre ans je n'avais pas rencontré une seule fois dans le monde.

ANTÉNOR. C'est que pendant ce temps, mon cher ami, j'en ai été tout à fait retranché et séquestré : j'étais entré au grand séminaire.

DE PRESLE. C'est donc vrai? je croyais qu'on le disait pour se moquer de toi.

ANTÉNOR. Non vraiment; moi, je n'ai jamais eu d'ambition; mais ma mère en avait, et comme c'était alors le seul moyen de parvenir...

AIR : *Du partage de la richesse.*

Sous l'empire, où régnait la gloire,
Dans les dragons je dus être englobé;
Quand régna la soutane noire,
Elle voulut de moi faire un abbé.

DE PRESLE.

Et maintenant, où quiconque pérore,
Monte sans peine aux grandeurs de l'Etat,
Si ta mère vivait encore,
Infortuné, tu serais avocat,
Mon pauvre ami, tu serais avocat.

ANTÉNOR. C'est probable : je n'aurais pas pu échapper les robes noires; mais alors, mon oncle, qui est évêque, devait me pousser et me protéger; j'aurais fait mon chemin, c'est-à-dire, non, parce que je n'avais pas de vocation : dans mes rêves, et même tout éveillé, je pensais toujours à un bon ménage, à une femme, à des enfants; c'était mal! cela m'aurait perdu... et à la mort de ma pauvre mère, j'ai quitté la soutane et je suis entré chez un agent de change pour faire mon salut.

DE PRESLE. Est-il possible!

ANTÉNOR. Oui, mon ami; il vaut mieux être un bon négociant qu'un mauvais...

DE PRESLE. Tu as raison; quelque état que l'on choisisse, l'essentiel est de l'exercer en honnête homme...

ANTÉNOR. Mon patron m'a pris en affection; il voulait même me donner un intérêt dans sa charge, et alors ma fortune serait faite; mais pour cela il faudrait cent mille écus, et tout mon patrimoine réuni fait à peine le tiers de cette somme.

DE PRESLE. N'as-tu pas des amis qui seront trop heureux de venir à ton secours?

ANTÉNOR. Est-il possible!

DE PRESLE. Moi, tout le premier : j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut, et si cela peut t'obliger, je te prête les deux cent mille francs qui te manquent.

ANTÉNOR. Ah! mon ami! mon cher ami! c'est étonnant, on nous enseignait là-bas que la société était perfide, le monde corrompu... Moi, depuis que j'y suis, je ne trouve que loyauté, générosité, desintéressement, parmi les hommes.

DE PRESLE. Fasse le ciel que tes illusions continuent! Tu acceptes donc?

ANTÉNOR. C'est-à-dire, je ne refuse pas; mais, vois-tu, j'ai écrit à mon oncle l'évêque, qui est fort riche, comme tu sais, pour le prier de m'avancer cette somme; je n'ai pas encore reçu sa réponse, qui, j'en suis sûr, sera favorable; et il aurait droit de se fâcher, ce bon oncle, si d'ici là je m'adressais à d'autres qu'à lui.

DE PRESLE. C'est juste.

ANTÉNOR. Mais je t'en garde la même reconnaissance; et je proclamerai partout ton amitié, ta générosité.

DE PRESLE. Du tout : tu me feras le plaisir de n'en rien dire; ou nous nous fâcherons. Mais tu aurais un autre moyen de me rendre service.

ANTÉNOR. Lequel, mon ami!

DE PRESLE. Apprends-moi comment tu es reçu dans cette maison, et sur quel pied tu y viens?

ANTÉNOR. J'y viens dans un but légitime; mes idées de mariage me tiennent toujours, surtout depuis que j'ai vu mademoiselle Delphine, la sœur de madame de Treneuil, une jeune personne charmante.

DE PRESLE. C'est possible, je n'ai pas remarqué.

ANTÉNOR. Ne me dis pas cela, cela me ferait de la peine pour toi; moi, je n'en dors pas, j'ai des vertiges, des extases, j'en perds la tête, je m'embrouille dans mes *reports* et dans mes *fin courant;* et je ne conçois au monde de félicité que par elle.

DE PRESLE. Pauvre garçon! et tes vœux sont-ils bien accueillis? te voit-elle avec plaisir?

ANTÉNOR. Je n'en sais rien, mais elle rit quand elle me voit, c'est toujours cela... elle est si bonne!

AIR d'*Aristippe.*

Je suis toujours des traits de sa folie
Dédommagé par son bon cœur;
A la moindre plaisanterie
Toujours succède une faveur;
Un mot piquant me vaut une douceur.
Chacun me plaint d'un bonheur qu'on ignore...
Je laisse dire... et de moi, Dieu merci!
Pour peu qu'elle se moque encore,
Je suis sûr d'être son mari.

DE PRESLE. Je comprends.

ANTÉNOR. C'est pour elle que j'ai appris la musique, pour elle que j'ai appris la valse et la galope; et depuis ce temps-là elle m'a donné de l'espoir.

DE PRESLE. Je t'en fais compliment.

ANTÉNOR. Oui, mais nous sommes tant de danseurs, c'est-à-dire tant de concurrents...

DE PRESLE. Comment cela?

ANTÉNOR. Madame de Treneuil, pour laisser à sa sœur toute liberté dans son choix, s'est fait une loi et un devoir de recevoir chez elle tous ceux qui s'annoncent comme prétendants.

DE PRESLE. Est-il possible?

ANTENOR. Oui, mon ami; d'ici à ce que sa sœur se décide, tous sont admis; il y a de quoi faire une contredanse à seize.

DE PRESLE, *vivement.* Dieu! que c'est heureux!

ANTÉNOR. Et pourquoi?

DE PRESLE. Parce que plus il y aura de concurrents, et plus tu auras de gloire à l'emporter.

ANTÉNOR. Je ne tiens pas à la gloire.

DE PRESLE. Tu as tort; et je ne sais comment te remercier de l'idée... non, de la nouvelle que tu viens de me donner. Tu es un brave et honnête garçon qui en tout temps, peux compter sur moi.

ANTÉNOR, *le serrant dans ses bras.* J'y compte, mon ami, j'y compte; et, entre nous, c'est à la vie et à la mort.

DE PRESLE. Tais-toi donc, voilà ces dames.

ANTÉNOR. C'est vrai.

DE PRESLE. Présente-moi à elles, je t'en prie.

ANTÉNOR. De tout mon cœur.

—

SCÈNE VII.

DE PRESLE, ANTÉNOR; DELPHINE, *en parure de bal;* MADAME DE TRENEUIL.

MADAME DE TRENEUIL, *à part, apercevant de Presle.* Comment! encore ici, après un congé aussi formel! je ne le reconnais pas là. (*Anténor et de Presle s'inclinent.*)

ANTÉNOR, *prenant de Presle par la main.* Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Presle; mon ancien camarade, un militaire des plus distingués.

DE PRESLE, *passant entre Anténor et Delphine.* Mon ami Anténor est trop bon : il ne fallait pas moins que son patronage et sa recommandation pour oser vous adresser une demande qui me semble, à moi, toute naturelle, et que vous trouverez peut-être bien téméraire.

DELPHINE. Et laquelle, Monsieur?

DE PRESLE. Je sais que de nombreux prétendants as-

pirent à la main de Mademoiselle; et, sans aucun droit, je dirai même plus, sans aucun espoir, je viens cependant me mettre sur les rangs.

DELPHINE ET MADAME DE TRENEUIL. Est-il possible!

ANTÉNOR, *s'éloignant de de Presle.* Quelle trahison!

DELPHINE. Et c'est M. Anténor qui nous le présente! voilà, par exemple, une confiance...

ANTÉNOR. Du tout, Mademoiselle.

DE PRESLE. Je m'attendais bien à l'accueil peu favorable qué je reçois.

DELPHINE. Vous auriez tort, Monsieur, d'interpréter en mauvaise part la surprise que me cause votre recherche, trop honorable, du reste, pour qu'on puisse s'en formaliser.

ANTÉNOR. Encore un qu'on admet! et être trompé ainsi par un ami de collége!

DE PRESLE. Ecoute donc, on est rivaux en amour... et cela n'empêche pas l'amitié. (*Il lui tend la main.*)

ANTÉNOR. Laissez-moi, je ne veux plus rien de vous, et je ne croirai plus désormais à l'amitié des hommes. (*Regardant madame de Treneuil.*) Je ne croirai qu'à celle des femmes. (*Il remonte vers le haut du théâtre.*)

MADAME DE TRENEUIL, *passant entre Delphine et de Presle.* Si quelqu'un ici a le droit de s'étonner d'une pareille démarche, il me semble, Monsieur, que c'est moi.

DE PRESLE. Du tout, Madame, car c'est vous qui en êtes cause: ce sont vos avis, vos conseils, qui m'y ont déterminé.

ANTÉNOR, *venant entre madame de Treneuil et Delphine. A madame de Treneuil.* Et vous aussi, Madame, vous qui sembliez me porter quelque intérêt!

DE PRESLE, *à madame de Treneuil.* J'ai écouté la voix de la raison, la vôtre, Madame.

ANTÉNOR, *à Delphine.* Et c'est par raison qu'il vous aime?

DE PRESLE. Oui, mon ami, une raison impérieuse.

MADAME DE TRENEUIL. La seconde fois que vous voyez ma sœur.

DE PRESLE, *galamment.* Eh mais! une seule aurait suffi.

MADAME DE TRENEUIL. Mais songez donc, Monsieur...

DE PRESLE. Que vous laissez, m'a-t-on dit, la concurrence libre à tout le monde, et que j'aurais lieu, Madame, de vous supposer (*En appuyant.*) des raisons toutes personnelles, si vous m'accordiez le privilége de l'exclusion.

MADAME DE TRENEUIL, *à part.* C'est-à-dire qu'il va me croire jalouse. (*Haut.*) Je ne dis plus rien, Monsieur; que ma sœur prononce, mais qu'elle prononce sur-le-champ.

DE PRESLE. Ce n'est ni juste ni raisonnable; je n'ai pas, (*Regardant Anténor.*) comme bien des gens, un mérite évident, et qui saute aux yeux; le mien, si toutefois j'en ai, est difficile à découvrir; il lui faut le temps de se faire connaître, et il faut au moins que Mademoiselle me permette comme aux autres de lui faire ma cour.

DELPHINE, *passant auprès de sa sœur.* Il me semble, ma sœur, qu'on ne peut pas empêcher...

ANTÉNOR. Eh bien! qu'il se dépêche, et que cela finisse.

DE PRESLE, *froidement.* Je commencerai dès que mon rival ne sera plus là; on ne peut pas exiger que je fasse ma déclaration devant témoin.

DELPHINE. C'est juste.

MADAME DE TRENEUIL. C'est-à-dire que nous sommes de trop.

DE PRESLE, *la retenant.* Non, Madame, je connais trop les convenances; votre présence est de droit et de rigueur: vous êtes la tutrice, le chaperon de Mademoiselle; et, à ce titre, vous ne pouvez pas faire autrement que d'écouter ma déclaration d'amour.

ANTÉNOR, *à madame de Treneuil, qui fait un geste d'impatience.* Oui, Madame, j'aime mieux que vous soyez là... Je serai plus tranquille, et puisqu'il faut que je m'en aille...

DE PRESLE. Sans rancune, mon ami Anténor.

ANTÉNOR. Si, Monsieur: car moi je ne suis pas comme vous, je ne vous prends pas en traître; et je vous déclare que si je peux trouver quelque bon moyen de vous nuire...

DE PRESLE. C'est toujours comme cela entre amis.

ANTÉNOR, *hésitant à s'en aller.* Sans adieu, Madame; et vous, Mademoiselle, je me recommande à vous, il va vous parler mieux que moi.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Je sais qu'il est plus éloquent,
Il sait mieux plaire et mieux séduire;
Il a plus d'esprit, de talent.

DE PRESLE, *à part, et riant.*

Si c'est ainsi qu'il croit me nuire...

ANTÉNOR.

Il va, comme futur mari,
Vanter son amour, sa constance;
Mais tout ce qu'il va dire ici,
Songez que c'est moi qui le pense.

(*A de Presle, avec fierté, en sortant.*)

Adieu, Monsieur. (*Il entre chez madame de Treneuil.*)

SCÈNE VIII.

DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL, DELPHINE.

DELPHINE. Ce pauvre Anténor! il me fait de la peine, mais ce n'est pas un mal qu'il ait quelque inquiétude: sans cela, il serait trop tranquille et trop sûr de son fait.

MADAME DE TRENEUIL. Maintenant, Monsieur, vous êtes satisfait; j'espère qu'au moins vous ne me retiendrez pas plus longtemps.

DE PRESLE. Je tâcherai, Madame, sans toutefois en répondre; car vous sentez que l'exposé d'une passion, ça demande toujours quelques développements. Je sais bien que ces sortes de choses ne sont guère amusantes, quand on ne les écoute pas pour son compte; mais lorsque c'est par état, et qu'il y a nécessité...

MADAME DE TRENEUIL. Oh! peu m'importe, je n'ai pas besoin d'entendre, et j'ai là mon ouvrage. (*Elle va s'asseoir auprès de la table.*)

DE PRESLE. Votre ouvrage! à merveille, Madame, je n'y pensais pas; mais cela me mettra tout à fait à mon aise.

DELPHINE, *à part, pendant que madame de Treneuil s'assied.* Je suis curieuse de voir comment il va me faire la cour; un militaire dont on vante l'esprit, ça doit être amusant. (*Elle s'assied à côté de sa sœur, et les yeux baissés.*)

DE PRESLE, *s'assied auprès de Delphine, et après quelques instants de silence.* Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire est bien simple: je désire être admis au nombre de vos prétendants.

DELPHINE, *après un silence.* (*A part.*) Comment! voilà tout... les autres qui me faisaient de si jolies phrases. (*Haut.*) Monsieur, est-ce là le seul motif?

DE PRESLE. Une telle question prouve la candeur et l'ingénuité de votre âme; car de la manière dont je me présente, ma réponse ne peut pas être douteuse. Je suis amoureux, Mademoiselle : dans ma position, c'est de rigueur.

DELPHINE. Amoureux?

DE PRESLE, *avec expression*. Ah! oui, l'on peut m'en croire; et je ne serais pas ici, je le jure, si je n'y avais été entraîné par un penchant irrésistible.

DELPHINE, *à part*. Allons, c'est un peu mieux. (*Haut.*) Mais ce penchant a été bien prompt, car vous me connaissez à peine; et si j'étais sûre que vous fussiez sincère...

DE PRESLE. Je m'y engage.

DELPHINE. Je vous demanderais à quelle circonstance je dois attribuer votre amour pour moi.

MADAME DE TRENEUIL, *bas*. Delphine...

DELPHINE, *bas*. Mais dame, ma sœur, il faut bien prendre des informations: c'est un soin qui vous regardait. Je fais là votre ouvrage.

DE PRESLE. Un autre, Mademoiselle, vous parlerait de ces coups soudains de la sympathie, si familiers dans les romans et au théâtre; mais ce sont là des moyens tellement prodigués, qu'on n'y croit plus guère aujourd'hui. Moi, c'est différent : cet amour que je vous témoigne, Mademoiselle, l'idée m'en est venue en pensant à madame votre sœur.

DELPHINE. A ma sœur...

MADAME DE TRENEUIL, *se levant*. Monsieur, que voulez-vous dire? oubliez-vous?..

DE PRESLE, *se levant*. Pardon, Madame. N'oubliez pas vous-même, de grâce, que vous n'êtes ici qu'un témoin impartial et désintéressé. Comme chaperon, vous regardez, vous écoutez; mais voilà tout. Je suis seul juge des moyens que j'emploie pour faire la cour à Mademoiselle; et celui-là n'est peut-être pas le moins naturel et le moins persuasif. (*Il se rassied.*) Oui, Mademoiselle, je me suis dit : Une jeune personne élevée sous l'influence d'un pareil exemple, formée à l'école de tant de vertus et de qualités, recevant à chaque instant du jour ces impressions dont il est impossible de se défendre... mais ce doit être un modèle de raison, d'amabilité, de grâce; ce doit être la perfection même! je ne me suis pas trompé, Mademoiselle; et vous concevez maintenant que j'ai d'excellentes raisons pour me dire amoureux de vous.

DELPHINE, *bas, à madame de Treneuil*. Ma sœur, remerciez-le donc, il me semble que ça vous regarde plus que moi.

DE PRESLE, *regardant avec passion madame de Treneuil qui baisse les yeux*. Oui, Mademoiselle, car jamais je n'ai aimé comme aujourd'hui.

DELPHINE. Comment! Monsieur, vous avez aimé déjà?

DE PRESLE. Oui, Mademoiselle.

DELPHINE. Par exemple.

MADAME DE TRENEUIL, *se levant*. Monsieur, une telle confidence, à ma sœur?

DE PRESLE. Et pourquoi non, Madame? Oui, Mademoiselle, c'est par ma franchise que je veux vous intéresser à moi, et en ce moment surtout, j'en ai besoin plus que vous ne pouvez le croire; écoutez-moi d'abord, vous jugerez après. Une jeune personne : je ne vous dirai rien de ses qualités, de ses grâces, vous l'auriez trop vite nommée...

DELPHINE. Je la connais donc?

DE PRESLE. Vous devez la connaître.

DELPHINE, *à part*. Ah! voyons si je devinerai.

DE PRESLE. Depuis longtemps je l'adorais, et c'était pour la mériter que j'étais parti pour l'armée; nous étions à la veille d'un combat décisif, et je me disais : « Demain, je serai mort, ou digne d'elle. » Comprenez mon désespoir : une lettre fatale m'informe de son prochain mariage! Eperdu, hors de moi, je voulais partir, déserter mon poste. Ce sang que je devais à mes frères d'armes, c'est pour elle, c'est pour la disputer à un rival, que j'aurais voulu le verser; mais l'honneur, le devoir! hélas!.. Quelques jours après, j'avais revu mon pays, je volais auprès d'elle; il était trop tard.

DELPHINE. Trop tard! elle était mariée... et vous l'aimiez?

DE PRESLE. Oui, Mademoiselle, autant que possible; je le croyais du moins. Eh bien! je vous dirai avec la même franchise, et vous devez me croire, que l'amour que j'éprouvais alors n'était rien... (*Regardant madame de Treneuil.*) auprès de celui que j'éprouve aujourd'hui.

DELPHINE. Est-il possible!

DE PRESLE. Quelle différence! il fallait rougir autrefois de ma passion, il fallait la cacher à tous les yeux; mais maintenant celle que j'aime est libre; je puis avouer un amour dont je suis fier; et quels que soient les moyens que j'emploie pour l'obtenir, ils ont un but trop pur et trop légitime pour qu'elle puisse m'en vouloir.

DELPHINE. Non certainement, Monsieur, je ne vous en veux point de chercher à me faire la cour... (*On se lève.*) et tout ce que vous me dites là... est tout à fait bien, pour les paroles. (*A part.*) Il n'y a que les gestes et les regards. C'est singulier, il n'a pas l'air de tourner les yeux vers moi.

DE PRESLE. Eh bien! Mademoiselle?

DELPHINE. Tenez, Monsieur, il y a dans vos discours quelque chose qui a l'air d'être vrai, et qui intéresse; qui fait qu'on voudrait vous savoir heureux, qu'on se reprocherait de vous laisser dans l'incertitude, et voilà pourquoi, quoique cela me fasse de la peine, je vous avouerai tout de suite... que quant à moi...

DE PRESLE. Ah! Mademoiselle, si c'est un refus que vous me réservez, daignez le suspendre encore. Je sais bien qu'on ne peut pas aimer en un jour, et à la première vue. Ainsi, je ne vous presse pas, prenez du temps, tout le temps qu'il faudra.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je ne veux que soupirer,
Et longtemps, amant sensible...
Oh! le plus longtemps possible,
Permettez-moi d'espérer.
C'est par le temps, la constance,
Les épreuves, la souffrance,
Qu'on peut, du moins je le pense,
Mériter le nom d'époux!..
Laissez-moi donc, je vous prie,
Vous aimer toute la vie,
Pour être digne de vous.

DELPHINE. Toute la vie... c'est un peu long.

DE PRESLE. Ça m'est égal... la seule faveur que je réclame, c'est la liberté de revenir, de vous voir quelquefois, tous les jours, le matin, le soir, à votre convenance et de ne vous parler que devant votre sœur, toujours devant elle.

MADAME DE TRENEUIL. Monsieur...

DE PRESLE, *à genoux, à Delphine*. Accordez-moi cette permission; et en revanche, je m'engage à ne rien vous demander de plus.

DELPHINE. Mais relevez-vous, Monsieur, relevez-vous.

DE PRESLE. Vous consentez?.. Ah! que je suis heureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTÉNOR.

ANTÉNOR. Dieu! que vois-je! et qu'entends-je!

DE PRESLE. On me permet d'espérer... voilà tout. C'est là ce qui te fâche?

ANTÉNOR. D'abord, Monsieur, je vous prierai de supprimer ces familiarités-là, parce qu'enfin comme je ne vous tutoie plus...

DE PRESLE. C'est juste.

ANTÉNOR. Et en outre, je vous préviens que je vais parler contre vous, et pour faire connaître à Mademoiselle la personne à qui elle permet d'espérer, je ne dirai qu'une seule chose, mais horrible, mais épouvantable... que je viens d'apprendre à l'instant.

MADAME DE TRENEUIL, *avec émotion*. Qu'entends je!

DE PRESLE. J'allais partir... mais je reste... je ne serai pas fâché d'avoir quelques renseignements sur mon compte.

ANTÉNOR. Comme ce n'est pas pour vous que je les ai pris, je ne suis pas obligé de vous les donner.

DE PRESLE. Il me semble cependant que quand on accuse, ce doit être en face.

DELPHINE. C'est juste!

DE PRESLE. Quant à moi, je m'engage envers mon adversaire à ne pas l'interrompre; qu'il lance contre moi son réquisitoire, je m'assieds là, muet, immobile, et fort de mon innocence. (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

DELPHINE, *à part*. Par exemple, voilà qui excite ma curiosité. (*Haut, à Anténor.*) Allons, parlez donc.

MADAME DE TRENEUIL. Parlez, Anténor.

ANTÉNOR. A cet empressement, je vois bien qu'on est maintenant pour lui: vous aussi, madame de Treneuil! Il vous a séduite, mais cela ne durera pas, quand je vous dirai que lui, qui recherche Mademoiselle en mariage, il aime une autre femme.

DELPHINE. Est-il possible!

ANTÉNOR. Et qu'il s'est battu pour elle, la semaine dernière, à la suite d'un bal; on vient de le dire dans le salon; et s'il ose le nier, j'ai un moyen de le confondre, en vous montrant la blessure qu'il a reçue.

MADAME DE TRENEUIL, *avec émotion*. O ciel! une blessure!

ANTÉNOR. Vous voilà, comme moi, Madame, effrayée d'abord, parce qu'on a beau haïr ses amis, le premier mouvement est pour eux; mais rassurez-vous, presque rien, une égratignure à la main droite: c'est une permission du ciel, tout juste ce qu'il fallait pour rendre témoignage à la vérité.

DELPHINE. Moi, qui m'étais attendrie, qui le croyais la franchise même. (*Anténor et Delphine remontent jusqu'au haut du théâtre.*)

MADAME DE TRENEUIL, *à de Presle*. Vous avez entendu, Monsieur?

DE PRESLE, *se levant avec le plus grand sang-froid*. Parfaitement, Madame.

MADAME DE TRENEUIL. Quant à moi, tout cela me serait bien indifférent; mais, comme tutrice de ma sœur, comme obligée de veiller à son avenir, je ne puis me dispenser de vous interroger; qu'avez-vous à répondre?

DE PRESLE. Que dans le récit d'Anténor, de M. Anténor, il entre beaucoup d'exagération; des faits mal présentés, plus mal interprétés encore; et qu'après tout, j'espère être jugé sur ma conduite ultérieure, et non pas sur les rapports toujours suspects d'un rival, qui ne cherche à me perdre dans votre esprit que pour diminuer la concurrence. (*Il se rassied.*)

ANTÉNOR. Voilà ce qui vous trompe, Monsieur. Je n'ai agi que pour le bonheur de mademoiselle Delphine, son bonheur à venir; car moi je n'ai plus de prétentions, je me retire.

MADAME DE TRENEUIL. Que dites-vous?

ANTÉNOR. Qu'en me mettant sur les rangs pour épouser Mademoiselle, qui a cent mille écus de dot, j'espérais lui apporter une fortune égale à la sienne; mais je comptais pour cela sur mon bon oncle l'évêque, à qui j'avais demandé deux cent mille francs; et je reçois de lui, à l'instant...

MADAME DE TRENEUIL. Cette somme?

ANTÉNOR. Non, une lettre, où il refuse de m'envoyer cet argent.

MADAME DE TRENEUIL. Est-il possible!

ANTÉNOR. Du reste, il m'envoie sa bénédiction; mais vous sentez que cela ne suffit pas pour épouser celle qu'on aime.

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Ainsi, je pars, Mademoiselle;
Recevez mes derniers adieux;
Puisqu'un autre hymen vous appelle,
Puissiez-vous faire un choix heureux!
Par les grands airs craignez d'être éblouie,
Cherchez surtout candeur et bonne foi;
Enfin, prenez un mari comme moi,
Afin d'être toujours chérie.

DELPHINE, *le retenant*. Monsieur Anténor, vous qui êtes si bon, vous seriez malheureux! Oh! non, j'ai pu être légère, frivole; maintenant je me le reprocherais; et quoique vous soyez presque sans fortune, si ma sœur y consent, il me semble que c'est vous que je préfère.

ANTÉNOR, *hors de lui*. Est-il possible!

DE PRESLE, *passant entre Delphine et Anténor*. Permettez, permettez; vous n'en êtes pas encore sûre.

ANTÉNOR. Comment cela?

DE PRESLE. Mademoiselle a dit: *il me semble...* expression pleine de tact, de prudence et de raison.

ANTÉNOR. Il ne s'agit pas de raison, puisqu'elle me préfère...

DE PRESLE. Pour le moment!.. premier moment d'enthousiasme et de sensibilité, qui ne prouve rien; il faut attendre le temps et la réflexion.

MADAME DE TRENEUIL. Mais il me semble, à moi, que ma sœur vous a dit assez nettement...

DELPHINE. Oui, Monsieur.

DE PRESLE. Non, Mademoiselle.

DELPHINE, *avec impatience*. Et je vous répète encore...

DE PRESLE. Vous n'en savez rien vous-même.

ANTÉNOR. Est-il obstiné!

DELPHINE. Il ne me croira pas.

DE PRESLE. Non, sans doute, tant que votre sœur sera là. (*A madame de Treneuil.*) Oui, Madame, vous exercez sur votre sœur une influence à laquelle Mademoiselle cède sans le savoir; votre présence lui dicte ce qu'il faut dire.

ANTÉNOR. Je vous dis que non.

DE PRESLE. Je vous dis que si.

SCÈNE X.

Les précédents, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Voici des dames qui arrivent au salon.

MADAME DE TRENEUIL. Je vais les recevoir. Anténor, Delphine, vous me suivrez. (*Elle sort.*)

DE PRESLE, *continuant toujours.* Et je suis bien sûr que si je restais seulement cinq minutes avec Mademoiselle, je la ferais changer d'idée.

DELPHINE. Est-il possible!

ANTÉNOR, *vivement, à Delphine.* Mademoiselle veut-elle me permettre de lui offrir la main?

DELPHINE. Vous avez peur?

ANTÉNOR. Moi! après ce que je vous ai dit de lui, après ce que vous avez fait pour moi... oh! non, plus de défiance.

DE PRESLE. Eh bien! alors...

ANTÉNOR. Eh bien!..

DE PRESLE, *lui faisant signe de partir.* Eh bien!..

ANTÉNOR. Eh bien! oui, et pour humilier son amour-propre, pour qu'il soit bien persuadé de votre indifférence, j'accorde les cinq minutes, ne fût-ce que pour lui prouver qu'on ne le craint pas; et puis je serai là, et les portes du salon seront ouvertes.

DELPHINE. Puisque vous le voulez, et pour vous faire plaisir, j'accepte. (*A part.*) Que peut-il avoir à me dire? (*Haut, à Anténor.*) Mais vous n'oubliez pas que nous ouvrons le bal ensemble.

ANTÉNOR.

Air du *Premier Prix.*

Oh! je reviendrai tout de suite,
Au premier coup d'archet.

DELPHINE.

C'est bien.

ANTÉNOR, *à de Presle.*

Vous le voyez, moi je vous quitte.

DELPHINE.

Mais allez donc...

ANTÉNOR.

Je ne crains rien!
Oui, quoiqu'à mon apprentissage,
Je veux me montrer désormais
Digne d'entrer en mariage;
Et pour le prouver je m'en vais.

—

SCÈNE XI.

DELPHINE, DE PRESLE.

DE PRESLE, *regardant autour de lui si personne ne peut l'entendre.* Personne...

DELPHINE. Non, Monsieur, et maintenant que ma sœur n'est plus là, et que je ne suis plus, comme vous le disiez, sous son influence, je vous répète de moi-même...

DE PRESLE, *gaiement.* Que vous ne m'aimez pas.

DELPHINE. Oui, Monsieur; qu'avez-vous à dire à cela?

DE PRESLE. Que je le savais, et que j'en suis enchanté.

DELPHINE. Eh bien! par exemple...

DE PRESLE. Et maintenant que je n'ai plus d'espoir, je déclare à vous, mais à vous seule, qu'Anténor peut disposer de ma fortune; moi qui ne suis pas son oncle, mais qui suis son ami, je l'établirai, je lui prêterai tout ce qu'il faut.

DELPHINE. Et tout cela en ma faveur: c'est de l'héroïsme. Pauvre jeune homme! vous êtes donc bien amoureux de moi?

DE PRESLE. Pas du tout...

DELPHINE. Qu'entends-je!

DE PRESLE. Eh quoi! à travers l'ambiguïté obligée de mes paroles, était-il donc si difficile de voir à qui elles s'adressaient?

DELPHINE. A ma sœur. Eh bien! vrai, je m'en suis doutée un moment; et si vous l'épousiez, que je serais heureuse!

DE PRESLE. Il y a tant d'obstacles.

DELPHINE. Je le sais bien.

DE PRESLE. Vous seule pouvez m'aider à les vaincre.

DELPHINE. Parlez, disposez de moi; je serai si contente de faire votre bonheur, celui de ma sœur!

DE PRESLE. Et celui d'Anténor...

DELPHINE. Les deux noces à la fois!.. Que faut-il faire?

DE PRESLE. Déclarer tout haut, et sans hésitation, que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour mari.

DELPHINE. A la bonne heure... Je préviendrai Anténor.

DE PRESLE. Du tout, je m'y oppose.

DELPHINE. Mais songez donc... Le tourmenter encore...

DE PRESLE. Tant mieux. J'ai besoin de sa rage et de ses fureurs; ça entre dans mon plan d'attaque.

DELPHINE. Je lui dirai de gémir... de s'emporter.

DE PRESLE. Il n'a pas assez de sang-froid pour cela; et à la gaucherie de sa colère, votre sœur devinerait... Enfin je ne veux que vous pour auxiliaire.

DELPHINE. Pauvre Anténor! je ne pourrai jamais lui faire un pareil chagrin.

DE PRESLE. Alors, c'est que vous ne l'aimez pas, puisque c'est le seul moyen d'assurer son mariage et sa fortune.

DELPHINE. J'entends bien. Au moins, sera-ce long?

DE PRESLE. Le moins que je pourrai; et si vous me secondez bien...

DELPHINE, *avec effort.* Me voilà prête.

DE PRESLE. Bien vrai, ma jolie belle-sœur?

DELPHINE. Oui.

DE PRESLE. Point de faiblesse!

DELPHINE. Non.

Air de *Renaud de Montauban.*

DE PRESLE.

Commençons donc; je les entends.

DELPHINE.

Je tremble!..

DE PRESLE.

Quel enfantillage!

DELPHINE.

Vous le voulez?

DE PRESLE.

Il le faut.

DELPHINE.

J'y consens.
De le tromper ayons donc le courage!
Et puis, au fait, c'est pour son bien.

DE PRESLE.

C'est trop juste, et combien de belles
A leurs amants sont infidèles,
Sans que ça leur rapporte rien,
Sans que cela rapporte rien.

—

SCÈNE XII.

ANTENOR, DELPHINE, DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL.

ANTÉNOR, *à Delphine, allant auprès d'elle.* Mademoiselle, voici bientôt la première contredanse, je venais vous en avertir.

MADAME DE TRENEUIL, *à Delphine.* Et moi, je viens te chercher; on te demande de tous côtés, et je ne m'attendais pas à te trouver seule ici avec Monsieur.

ANTÉNOR. Ne la grondez pas, de grâce, c'est moi qui en suis cause.

MADAME DE TRENEUIL. Vous, Anténor?

DE PRESLE. Oui, Madame; et je dois remercier ce cher ami du service qu'il vient de me rendre : il m'a permis d'éclairer Mademoiselle sur ses véritables sentiments.

ANTÉNOR. Que dit-il?

DE PRESLE. J'étais bien sûr qu'un mouvement de sensibilité spontanée avait seul dicté son premier choix; mais la réflexion devait m'être favorable.

ANTÉNOR. Qu'est-ce que j'apprends là?.. Mais non, ce n'est pas possible!

MADAME DE TRENEUIL. Delphine, serait-il vrai?

DELPHINE, *baissant les yeux et hésitant.* Ma sœur...

DE PRESLE, *bas.* Songez à votre promesse.

MADAME DE TRENEUIL. Eh bien?

DE PRESLE, *poussant Delphine.* Allons donc...

DELPHINE. Eh bien! je croyais que d'abord... J'en conviens... Mais ce que Monsieur vient de me dire m'a décidée en sa faveur.

ANTÉNOR ET MADAME DE TRENEUIL. Ciel!

DE PRESLE, *à madame de Treneuil.* Vous voyez, je ne lui fais pas dire.

ANTÉNOR, *allant à de Presle.* Monsieur, cela ne se passera pas ainsi, et nous verrons.

LES DAMES. Monsieur Anténor...

ANTÉNOR. Non, non, il ne faut pas croire qu'à cause de mon ancien état...

DE PRESLE. Plaire à coups de pistolet, joli système.

ANTÉNOR. Il a raison!.. et moi qui les ai laissés ensemble cinq minutes! cinq minutes, pas davantage. (*Regardant alternativement Delphine et de Presle qui se font des signes.*) Et des signes d'intelligence... Je suis anéanti... et c'est d'autant plus mal à vous, Mademoiselle, que si vous m'aviez dit cela seulement il y a un quart d'heure, je ne m'étais pas encore arrangé pour être heureux, il n'y aurait pas eu de contre-coup, et peut-être plus tard, l'absence, la résignation, et de bonnes lectures... Mais à présent!.. Ah! j'en mourrai.

DELPHINE, *à part.* Là! juste ce que j'avais prévu!

MADAME DE TRENEUIL. Anténor, mon ami. (*De Presle passe à la droite de Delphine.*)

ANTÉNOR. Non, Madame, pourquoi vous attendrir sur mes infortunes? Ne prenez pas cette peine-là; je commence à m'y faire : dans la même journée, un ami d'abord; ensuite un oncle, et puis une amante. Il n'y a que vous, Madame, vous seule qui ne changiez pas, qui ne changerez jamais, et que rien ne pourra séduire. Aussi, dorénavant, amitié, parenté, amour, je ne croirai plus à rien, qu'à votre bonté, qu'à votre générosité. Je vais chercher mon chapeau.

DELPHINE, *à part.* Dieu!... (*Haut et vivement.*) Anténor!...

DE PRESLE, *bas.* Imprudente!

ANTÉNOR, *se retournant.* Vous me rappelez, Mademoiselle?

DELPHINE. Moi? non. (*Prélude dans la coulisse par la porte qui est restée ouverte.*) Ah! si fait, le prélude de la contredanse... (*Bas, à Presle, d'une voix suppliante.*) Rien que cela. (*Il lui fait un léger signe de consentement, et lui rappelle ensuite qu'elle doit se taire, par un geste rapide, auquel elle répond par un clin' dœil.*)

ANTÉNOR. Quoi! vous exigez encore?...

DELPHINE.
Air de la *Galope*.

Oui, si je ne m'abuse,
Voici le premier air;
Allons, s'il me refuse,
Il me le paira cher.

ANTÉNOR.

A souffrir cet outrage
Je saurai m'efforcer :
Oui, j'aurai du courage,
Et je m'en vais danser.

ENSEMBLE.

DELPHINE.

Oui, de la contredanse
Voici le gai refrain;
Et je crois que la danse
Bannira son chagrin.

MADAME DE TRENEUIL

Il me brave, il m'offense;
Je l'éloignais en vain;
Croit-il, par sa présence,
Détruire mon dessein?

DE PRESLE.

Son cœur, de résistance,
Contre moi s'arme en vain,
Et ma persévérance
Changera son dessein.

ANTÉNOR.

Pour moi, plus d'espérance,
Mon malheur est certain;
Et cette contredanse
Est un nouveau chagrin.

(*Anténor donne la main à Delphine, et sort avec elle; la porte se referme, et on cesse d'entendre la musique.*)

—

SCÈNE XIII.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

(*De Presle a suivi Anténor et Delphine, et au moment d'entrer dans le salon, il s'arrête, et, s'inclinant, il dit à madame de Treneuil :*)

DE PRESLE. Vous me permettrez, Madame, de les suivre... dans mon intérêt...

MADAME DE TRENEUIL. Un mot, de grâce, Monsieur.

DE PRESLE, *à part et revenant.* On ne me renvoie plus, on me retient.

MADAME DE TRENEUIL. J'ai une explication à vous demander sur votre conduite, qui, d'un bout à l'autre, me paraît une énigme inexplicable.

DE PRESLE, *froidement.* Rien de plus simple, Madame. Repoussé par vous, je me suis adressé à votre sœur. Je lui ai fait la cour, et je suis décidé à l'épouser.

MADAME DE TRENEUIL. A l'épouser! Et si je l'instruis des aveux que vous m'avez faits aujourd'hui même?

DE PRESLE. Vous le pouvez, Madame; cette menace m'alarme peu. Si j'ai su prendre quelque ascendant sur elle, vous ne le détruirez pas par là. On se fie à ceux qu'on aime; on n'a pas de peine à s'en croire véritablement aimé, et alors (*Avec expression.*) on ne leur oppose plus une longue résistance.

MADAME DE TRENEUIL. Eh quoi! tirer avantage de la crédulité d'une jeune fille!

DE PRESLE. Et à qui la faute, si ce n'est à vous qui m'y forcez?

MADAME DE TRENEUIL. Ah! vous en convenez. Vous l'avez trompée.

DE PRESLE. Madame...

MADAME DE TRENEUIL. Et puis-je savoir par quelle magie, quel pouvoir merveilleux vous avez acquis ce prompt ascendant dont vous êtes si fier?

DE PRESLE. Une magie toute simple, l'accent de la vérité.



MADAME DE TRENEUIL. Adieu, Monsieur. — Scène 4.

MADAME DE TRENEUIL. De la vérité?

DE PRESLE. Oui, Madame, en suppliant votre sœur. Comme votre image est toujours présente à ma pensée, je me suis involontairement figuré que c'était à vous que je m'adressais; et, une fois que j'ai eu fait ce premier effort d'imagination, le reste m'a été facile. J'ai mis tant de feu dans l'expression de mes sentiments, je lui ai peint avec des couleurs si vives le désespoir qui m'attendait, s'il fallait vivre loin de vous... je veux dire loin d'elle... que cette jeune personne n'a pas pu s'empêcher d'être attendrie, en se voyant aimée à ce point-là.

MADAME DE TRENEUIL. Aimée! à merveille, Monsieur, par ce récit vous essayez encore de me faire croire à une passion impérieuse, irrésistible: cela est bon pour ma sœur... mais, pour moi, je n'ignore pas que cette prétendue passion vous laisse quelques intervalles de loisir. Car j'hésitais à vous en reparler, attendu que, quant à moi, je vous le répète, rien ne m'est plus indifférent. Mais enfin, une intrigue amoureuse, un duel l'autre semaine... (*De Presle, sans lui répondre, tire un bouquet fané de son sein, et l'y replace aussitôt.*) Que vois-je? Ah! de Presle! (*Elle se cache la tête dans les mains. Il l'observe. Un silence. Elle reprend avec beaucoup d'émotion:*) Quoi! c'est pour ravoir ce bouquet, dont un fat s'était emparé, que vous avez exposé vos jours?

AIR : *Simple soldat.*

Quelle folie! ô ciel! si javais su...
Mais j'en vois une encor bien plus à craindre
Dans le projet que vous avez conçu,
Par un dépit que le temps peut éteindre...
Vous de ma sœur vouloir être l'époux!
C'est aux regrets vouer votre existence;
Et maintenant ce n'est plus par courroux
Que je persiste à parler contre vous,
Monsieur, c'est par reconnaissance.

DE PRESLE. Vous êtes bien bonne, Madame, de vous intéresser à mon sort: ce n'est pas votre habitude.

MADAME DE TRENEUIL. Eh! Monsieur, si ce n'est pour vous, c'est pour le bonheur de Delphine, auquel vous ne pensez pas.

DE PRESLE. Eh mais! je vous ferai le même reproche, et avec plus juste raison; car c'est vous que cela regarde plus que moi. Comme sa tutrice, vous êtes responsable; et son malheur, puisque c'en est un de m'appartenir, vous ne devez l'attribuer qu'à vous seule, à vous qui, d'un mot, pouviez l'empêcher.

MADAME DE TRENEUIL. Moi! et comment?...

DE PRESLE. En vous dévouant pour elle.

MADAME DE TRENEUIL. Monsieur!...

DE PRESLE. Je sais ce qu'un tel parti a de pénible pour vous; mais sans cela, où serait le mérite? où serait le sacrifice?... Je vous l'ai dit, Madame : ou votre mari, ou votre beau-frère; ou le malheur de votre sœur, ou le vôtre; choisissez.

MADAME DE TRENEUIL. Ni l'un, ni l'autre; car ma sœur ne peut se marier sans mon consentement, et je le refuse.

DE PRESLE. Contraindre son penchant!

MADAME DE TRENEUIL. J'aime mieux sa douleur aujourd'hui que ses reproches plus tard. Et comme sœur, comme tutrice, je l'obligerai bien à m'obéir.

DE PRESLE. De la tyrannie!... Cela porte malheur, Madame; et dès que vous sortez de l'ordre légal, dès que vous tombez dans le despotisme, je sais les moyens qui me restent, et j'y aurai recours. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE XIV.

MADAME DE TRENEUIL, *seule.*

Peut-on pousser plus loin l'audace! me braver à ce point! Il s'en repentira! Il ne sait pas le service qu'il vient de me rendre. Oui, ce n'est plus par un scrupule exagéré peut-être, c'est pour lui... pour lui seul que je refuse... et cela vaut mieux. Je pourrais me croire dégagée d'un serment arraché à la faiblesse ou à la crainte, je pourrais oublier toutes mes résolutions, je serais prête à me remarier, que tout autre aurait sur lui la préférence... Je le dis sans dépit, sans colère, car je n'en ai plus; je suis tranquille; et si ce n'étaient les craintes que m'inspire l'avenir de ma sœur... Est-ce qu'en réalité elle l'aimerait à ce point-là? Au fait, c'est possible : une jeune personne à qui on répète qu'on l'aime éperdument, ne peut s'empêcher d'être émue. Moi-même, tout à l'heure, je ne sais ce que j'éprouvais; et s'il faut qu'il ait produit le même effet sur Delphine, comment m'y prendrai-je pour la détacher de lui? Voilà surtout ce qui est affreux de sa part! c'est ce calcul de me réduire au rôle d'esclave avec lui, ou de tyran avec ma sœur! Cela est indigne! cela révolte! Et il y a des moments où l'on pleurerait d'être isolée, sans défense, où l'on voudrait à tout prix avoir un appui, un vengeur. Ah! il était le mien auparavant; au lieu de m'outrager, il me protégeait. Et cette blessure, ce duel, ce bouquet!... Allons, allons, ne pensons plus à cela; car je dois le haïr, et peut-être n'en aurai-je plus le courage...

SCÈNE XV.

MADAME DE TRENEUIL, ANTÉNOR.

ANTÉNOR. Ah! Madame, si vous saviez, quel complot! quel tissu d'horreurs!

MADAME DE TRENEUIL. Qu'avez-vous donc?

ANTÉNOR. Je viens de les voir tous les deux... Ils dansaient.

MADAME DE TRENEUIL. N'est-ce que cela?

ANTÉNOR. Oh! vous n'y êtes pas. Je me suis glissé doucement derrière eux. J'ai cru d'abord que M. de Presle m'avait vu; mais non, grâce au ciel! et la preuve, c'est qu'il continuait à lui parler avec feu; il lui disait : « Oui, votre sœur s'oppose formellement à « notre union. »

MADAME DE TRENEUIL. C'est vrai.

ANTÉNOR. Ah! je vous remercie! Non, au contraire, c'est cela qui sera cause de tout, car M. de Presle ajoutait : « Il ne nous reste plus d'autre moyen qu'un « enlèvement, et ce soir, après le bal... »

MADAME DE TRENEUIL. Et qu'a répondu Delphine?

ANTÉNOR. Elle a répondu... je ne puis le croire encore, elle a répondu : « J'allais vous le proposer. » En ce moment, elle se retournait pour balancer, elle m'a aperçu; elle a achevé tranquillement sa figure; et moi, ne sachant plus celle que j'avais à faire, j'accours, me voilà : je ne sais où donner de la tête; je ferai quelque malheur, c'est sûr, car je ne laisserai pas enlever mademoiselle Delphine.

MADAME DE TRENEUIL. Elle vient de ce côté, c'est elle.

ANTÉNOR. Ah! mon Dieu! Madame, soutenez-moi. Voilà la fièvre qui me prend. J'ai froid.

MADAME DE TRENEUIL. Laissez-moi l'interroger par degrés, avec ménagement. Vous, surtout, pas un mot.

ANTÉNOR. Ah! je voudrais parler, que je ne pourrais pas. (*Il va s'asseoir auprès du guéridon.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, DELPHINE.

DELPHINE, *à part.* Les voilà... à présent, je suis au fait de mon rôle, et bien aguerrie contre ses reproches et sa colère.

MADAME DE TRENEUIL. Tu viens de danser, Delphine?

DELPHINE. Oui, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL. Et avec qui, ma chère enfant?

DELPHINE. Mais...

MADAME DE TRENEUIL. Tu hésites... tu te caches de moi, ta meilleure amie.

DELPHINE, *à part.* Ah! si elle y met cette douceur-là.

MADAME DE TRENEUIL. Eh bien! réponds.

ANTÉNOR. Ah! mon Dieu! Mademoiselle, pourquoi ne pas le nommer? on sait bien que c'est lui, M. de Presle; il ne vous quitte plus, il est toujours là.

MADAME DE TRENEUIL. Anténor!..

ANTÉNOR, *se levant.* Oui, Madame, oui, je vous ai promis de me taire; aussi je ne dirai rien, ça ne me regarde pas : qu'il propose à Mademoiselle de l'enlever, qu'elle y consente, ça m'est bien égal; quand on n'aime plus les personnes...

MADAME DE TRENEUIL. Il se pourrait! tu aurais eu la faiblesse?..

DELPHINE. Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai tort; mais tant qu'il me parlera, qu'il me pressera, je ne pourrai pas lui résister : c'est plus fort que moi, tous les raisonnements n'y pourraient rien. (*Affectant de pleurer.*) Ça ne servirait qu'à me faire pleurer davantage. (*Elle cherche des yeux son mouchoir, qu'elle a laissé sur le guéridon; Anténor le saisit avec empressement et le lui présente.*)

ANTÉNOR. Le voilà, Mademoiselle. (*A part.*) J'en aurais plus besoin qu'elle.

MADAME DE TRENEUIL. Malheureuse enfant! mais comment a-t-il pris cet empire sur toi?

DELPHINE, *avec intention.* Eh! le moyen de ne pas être sensible à son hommage: n'est-il pas brave, aimable, spirituel? (*En ce moment Anténor passe à la droite de madame de Treneuil.*)

MADAME DE TRENEUIL. Je ne dis pas non; mais. .

DELPHINE. Je ne vous parle pas de son rang et de sa fortune; mais n'a-t-il pas un mérite éclatant, l'estime et les suffrages de tout le monde?

MADAME DE TRENEUIL. Je ne dis pas non; mais...

ANTÉNOR, *bas, à madame de Treneuil.* Mais pourquoi en convenir?

DELPHINE. Vous avouez donc, avec moi, que jamais personne n'a été plus digne d'être aimé, n'est-ce pas, ma sœur?

AIR : *Que d'embellissements nouveaux.*

Et voir un amant sans défaut,
Qui devant vous pleure, soupire,
Et ne demande qu'un seul mot
Afin d'apaiser son martyre...
Dites-moi donc par quel moyen
Refuser sans être inhumaine...
Ce mot qui fera tant de bien,
Et qui coûte si peu de peine?

Dame! il m'aime tant!

MADAME DE TRENEUIL. Eh! c'est là que je t'arrête; s'il t'avait trompée?

DELPHINE. Oh! non, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL. S'il ne t'épousait que par dépit?.. s'il en aimait une autre?..

DELPHINE. Lui! je ne le croirai jamais.

ANTÉNOR. Quel aveuglement!

MADAME DE TRENEUIL. Si on te le prouvait?

DELPHINE. Ce n'est pas possible.

MADAME DE TRENEUIL. Si, moi qui te parle, je n'avais qu'un mot à dire pour le détacher de toi, pour l'amener à mes pieds?

DELPHINE. Vous, ma sœur! Ah! je voudrais bien voir cela.

MADAME DE TRENEUIL. Eh bien! tu le verras, pour un moment seulement, et pour te préserver du danger que tu cours.

ANTÉNOR. Oui, Madame, c'est un devoir...

DELPHINE. Oh! je ne crains rien, et je vous en défie...

MADAME DE TRENEUIL. Ah! tu m'en défies... c'est bien malgré moi que j'aurai recours à la ruse, à la tromperie; mais ton intérêt le veut... Le voici... Je suis d'une colère... vous allez voir, Mademoiselle.

ANTÉNOR. Oui, Mademoiselle, vous allez voir.

DELPHINE, *à part.* Je ne puis pas le prévenir; mais n'importe, une fois qu'il l'aura prise au mot...

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE.

MADAME DE TRENEUIL. Venez, venez, Monsieur, nous connaissons vos projets.

ANTÉNOR. On les connaît.

DE PRESLE. Ce n'est pas difficile, Madame; je ne les cache à personne.

MADAME DE TRENEUIL. Ne cherchez pas de détours. Vous l'emportez, Monsieur, je dois m'avouer vaincue; j'avais promis à mon père d'assurer l'avenir de sa seconde fille, de tout sacrifier pour elle, jusqu'aux promesses qui m'étaient les plus chères, jusqu'à mon propre bonheur; grâce à vous, il ne me reste plus que ce moyen-là de tenir ma parole! eh bien! puisqu'on m'y force; puisque pour l'arracher à la séduction, je dois m'immoler moi-même, je me rappelle ce que vous m'avez dit tout à l'heure : voilà ma main. (*Elle la lui présente.*)

DE PRESLE. Je ne l'accepte pas, Madame.

MADAME DE TRENEUIL. Comment?

ANTÉNOR. Encore cela?

DELPHINE, *à part.* Ah! mon Dieu! à force de feindre de l'amour pour moi, est-ce que ça serait devenu vrai? Pauvre Anténor!

MADAME DE TRENEUIL, *se remettant à peine de son trouble.* Quoi! Monsieur... (*Avec dépit.*) un refus! après tant d'instances? Ainsi, vous m'avez trompée, moi... nous tous!.. et dans quel but?

ANTÉNOR. Le plaisir de faire de la peine... Il n'en a pas d'autre.

MADAME DE TRENEUIL. Répondez donc, Monsieur.

DE PRESLE. Et que vous dirai-je, quand je me vois si mal jugé par vous? Pouviez-vous croire que je voudrais d'une main que le cœur ne suivrait pas... que je me contenterais de ne lire dans vos yeux que la haine en échange de ma tendresse; d'enchaîner à mon sort une victime au lieu d'une amie; de savoir enfin que je vous ai vouée pour jamais au malheur?.. (*Vivement.*) Oh! vous venez de le dire, et par là vous avez presque fait en un moment ce que n'avaient pu faire ni le temps, ni la séparation, ni la perte de toute espérance. Ah! si je vous avais obtenue de vous-même, si mon amour pour vous avait triomphé d'un vain scrupule, d'un serment nul aux yeux de Dieu et des hommes; si un seul mot échappé du cœur, un geste, un regard, m'avait appris que je ne vous suis pas indifférent; ah! Julie! c'est alors qu'à l'ivresse, au délire de ma joie, vous auriez connu tout votre empire. Tantôt même, en venant à vous à quelles illusions je me livrais! Ce bouquet, ce gage que j'ai payé de mon sang... Je me disais : Qu'elle ne le voie pas, qu'elle ignore tout; et si mes vœux sont exaucés, le jour de notre union, comme je jouirai de sa surprise, en lui offrant cette preuve de mon dévouement, cet emblème plus beau, plus digne d'elle que tous les bouquets de mariée. Ce jour-là, elle le portera pour moi, et ensuite il ne me quittera plus. Vain espoir! maintenant je vous le rends; reprenez-le, il ne peut plus rester sur mon sein : car, pour l'y placer encore, il faudrait l'avoir reçu des mains de l'amour; tenez, Madame... (*Il le lui présente.*)

MADAME DE TRENEUIL, *après avoir hésité un instant.* Ah! gardez-le!

DE PRESLE, *tombant à ses pieds.* Qu'entends-je?

DELPHINE. Ma sœur!

ANTÉNOR, *passant auprès de Delphine et à sa gauche.* Ah! c'est bien fait, Mademoiselle, vous aussi, on vous trahit!.. ça vous apprendra.

DELPHINE, *sautant de joie.* Que je suis contente!.. mon petit Anténor, vous voilà agent de change; voilà votre fortune faite. Remerciez votre beau-frère; car il l'est... ce n'est pas sans peine...

ANTÉNOR. Plaît-il? Qu'est-ce qu'il lui prend? Oh! mon Dieu! il l'a tant séduite, que de désespoir elle en perd la raison.

DELPHINE. Du tout, ni la raison, ni mon amitié pour vous, car je n'ai pas changé un seul instant.

ANTÉNOR. Qu'entends-je? quoi! de Presle!.. Ah! je devine, et à présent je crois aux amis, aux femmes, à tout.

MADAME DE TRENEUIL, *à Delphine.* Tu étais donc du complot?

DELPHINE. Dame! vous deviez faire mon mariage; eh bien! c'est moi qui fais le vôtre. (*On entend la musique.*)

DELPHINE, *à Anténor*. La musique; vite, vite, Anténor, et vos gants!

MADAME DE TRENEUIL.

Air de *la Galope*.

D'un premier mariage
Oubliant les tourments,
De nouveau je m'engage,
Malgré tous mes serments;
J'attends votre suffrage;
Ah! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux!

ENSEMBLE.

MADAME DE TRENEUIL.

J'attends votre suffrage:
Ah! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux!

DELPHINE ET LES AUTRES.

Ah! par votre suffrage,
Puisse, au gré de ses vœux,
Son second mariage
Avoir un sort heureux!

FIN DE LE CHAPERON.

LA FAMILLE RIQUEBOURG

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 janvier 1831.

Personnages.

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (HORTENSE), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ELISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Riquebourg.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, *auprès de la table*; RIQUEBOURG, *debout, donnant des billets de banque à un domestique.*

RIQUEBOURG. Cent, et deux cents, en bons sur le trésor... (*A Lapierre.*) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier: ce sont les premiers fonds pour son voyage. (*Lapierre sort.*)

ÉLISE. Il part donc toujours? un jeune marié!

RIQUEBOURG. Oui, mam'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes; et de là à la Havane: roule cocher. Eh! eh! c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois?

ÉLISE. Non, vraiment.

RIQUEBOURG. Qu'est-ce que tu fais là?

ÉLISE. J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG. D' l'italien, quelle bêtise? du français, je ne dis pas; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du temps, je m'en passe. (*Elise quitte la table et vient auprès de son oncle.*) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune; au contraire.

Air du vaudeville de *l'Intérieur d'une Etude*.

On dit qu'autrefois d' la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse:
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau:
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE. Une fortune si extraordinaire! et dire qu'autrefois vous n'aviez rien!

RIQUEBOURG. C'était là le bon temps! je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du Midi: il y faisait chaud, je m'en vante, et tellement chaud, que dans ce temps-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE. Oh! vous avez toujours été mauvaise tête.

RIQUEBOURG. C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes: et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par-ci, M. Riquebourg par-là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte; et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit, par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon, et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

Air du vaudeville de *Turenne*.

Avec quelqu's millions dans mes poches;
Et je m' suis dit, les voyant s'amasser:
J' les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproche;
Tâchons d' même d' les dépenser.

ÉLISE.

Qui mieux que vous, sut jamais les placer?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE. Et toute votre famille que vous avez prise avec vous!

RIQUEBOURG. Par malheur il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas longtemps; je n'avais plus d'autres parents que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois; et tout le monde me disait : « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans : n'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne; ah! dame, celle-là, je me dis sur-le-champ : « Voilà! c'est là le numéro qu'il me faut; je n'en veux pas d'autre. » Mais, par malheur, c'était une comtesse! une famille qui n'en finissait plus; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier dans le grand faubourg.

ÉLISE. C'était désolant.

RIQUEBOURG. Je crois bien; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution! à la première... et ça me rendit courage; je me dis: Les millions en avant. (*Souriant.*) Ils ne furent point repoussés par la famille; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble, et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse, et regardant avec orgueil mon or et mes billets de banque, je me dis: « Il y a donc du merite là-dedans, puisque je leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris.

ÉLISE. C'est bien vrai.

RIQUEBOURG. N'est-ce pas? que de vertus! que d'esprit! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'a d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du temps et de l'habitude! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde! car enfin, c'est moi qui parle : je les mets où je veux, je suis chez moi d'ailleurs; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu!..

ÉLISE. Mon oncle!

RIQUEBOURG. N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là! et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE. Il y en a cependant qui sont si bien, et si aimables.

RIQUEBOURG Tu en connais?

ÉLISE. Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG. C'est possible: tu as, comme je le disais tout à l'heure, des connaissances que je n'ai pas; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce coté-là.

ÉLISE. Que dites-vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LAPIERRE, *sortant de l'appartement de madame Riquebourg.*

LAPIERRE. Madame fait dire à Mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE. Et moi, qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG. Qu'est-ce que ça fait! reste encore.

ÉLISE. Je le voudrais; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi : j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute!

RIQUEBOURG. Voilà comme je t'aimais! nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE. Oui; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre, et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG. Laisse-moi donc tranquille; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

A quoi bon app'ler à ton aide
Et la science et son fatras?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n' manqu'ras pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs... et ça, mon enfant,
Ce n'est pas un cont', c'est de l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (*Elise va s'asseoir devant la table.*) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE. Comment, Monsieur?

RIQUEBOUG. Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (*Sur un signe d'Elise, Lapierre hésite.*) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas? (*Lapierre sort.*)

ÉLISE, *qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.* Y pensez-vous mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG. Bah! Est-ce que je crois à tout cela!

ÉLISE. Il a pourtant bien dit...

RIQUEBOURG. Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

AIR du *Baiser au Porteur.*

Tu vois donc bien qu' c'est une duperie,
Pendant qu' j'y suis, je veux vivre avant tout.
(*Lapierre rentre avec un porte-liqueurs qu'il pose sur la table.*)
Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l' jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu' jamais l'autre ait pu m'enivrer.
(*On entend sonner au dehors.*)

Tiens, voilà que l'on sonne chez ta tante.

ÉLISE. J'y vais. (*Elle va pour entrer dans la chambre à droite.*)

RIGUEBOURG, *à Elise qui est sur le seuil de la porte.* Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effraierait.

ÉLISE. Oui, mon oncle. (*Elle entre dans la chambre à droite.*)

RIQUEBOURG. Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (*A Lapierre.*) Verse tout plein, attendu que la vie passe (*L'avalant.*) comme un petit verre.

LAPIERRE. C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG. De la philosophie au rhum! Voilà comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela? (*Lui montrant son verre.*)

LAPIERRE, *passant sa langue sur ses lèvres.* Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG. Eh bien! imbécile, prends-en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, *honteux.* Ah! notre maître!

RIQUEBOURG. Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (*Lapierre prend un verre et l'emplit.*) A ta santé.

LAPIERRE. A la vôtre. (*A part.*) V'là-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE D'HEREMBERG, *puis* GEORGE.

LE VICOMTE, *parlant au fond.* Eh bien! viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, *achevant son verre.* Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, *à Riquebourg.* Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG. Ma maîtresse!

LE VICOMTE. Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, *furieux.* Vous annoncer!

GEORGE, *entrant.* Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, *à part, avec étonnement.* Son oncle! qu'est-ce que j'ai fait là!

GEORGE, *présentant son oncle au vicomte.* Monsieur Riquebourg. (*A son oncle.*) Monsieur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG. Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE. Il s'est trouvé, la saison dernière, avec ma tante et ma cousine aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE. Où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à ces dames.

RIQUEBOURG. C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE. Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG. Dès que cela plaît à ma femme. (*A George.*) Dis-moi, George, où diable as-tu fait cette connaissance-là?

GEORGE. C'est un ancien ami, un camarade d'études: nous étions ensemble à l'Ecole polytechnique.

RIQUEBOURG. Vraiment! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe; il ne faut pas avoir de préjugés, (*Il passe entre George et le vicomte.*) et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bienvenu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, *à part, riant.* Le petit verre est admirable.

GEORGE, *bas, à Riquebourg.* Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, *bas, à George.* Tu crois, c'est possible: car ce monsieur a un air... (*Haut, à Lapierre.*) Ote-moi tout ça. (*Lapierre sort avec le porte-liqueurs. Au vicomte.*) Pardon, Monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse avec mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils de la maison; c'est notre enfant.

GEORGE. Mon cher oncle!

RIQUEBOURG. C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis: « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec?

GEORGE. Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG. A la bonne heure, aussi quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps, tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE. Vraiment!

RIQUEBOURG. Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, *s'efforçant de rire.* Non, mon oncle.

RIQUEBOURG. C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas!

LE VICOMTE. Monsieur a raison, et hier, à l'Opéra, tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade; qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce qui te tourmente?

GEORGE. J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG. Voilà le mal, il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (*A George.*) Veux-tu des chevaux, des jockeys? Si tu n'as pas d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête: je suis là.

GEORGE. La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, *secouant la tête.* Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur; est-ce que par hasard de ce côté-là?.. Hein? dame! mon garçon, c'est cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

AIR des *Frères de lait.*

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras; on n'en convient jamais.
Je sais c' que c'est que les foli's d' jeunesse;
Tout comme un autre autrefois j' m'en donnais:
J' n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.
Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m' persuad'rai que j' les ai fait's moi-même,
Et qu' mon bon temps est revenu.

GEORGE. Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG. Enfin, ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque temps, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur. (*Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.*)

—

SCENE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge?

GEORGE. Oui, certes, c'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE. Je le sais, car je me rappelle l'affaire que tu as eue pour lui avec ce monsieur qui riait à ses

dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGE. Ce sont là ses moindres qualités, et il est impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison! Mariée par l'ordre de ses parents, dont cette union assurait la fortune, à un homme dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher; et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE. Vraiment!

GEORGE. Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

AIR du *Piége.*

Dans le monde il en est ainsi :
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE. Elle l'aime donc?

GEORGE. Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE. Et tu crois qu'elle est heureuse?

GEORGE. Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est, parfois, brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout à fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme; il a tant d'amour pour elle! Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE. A qui le dis-tu? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue, la tête m'en a tourné.

GEORGE. Il serait possible!

LE VICOMTE. Eh bien! qu'est-ce qui te prend? Ne veux-tu pas empêcher qu'on adore ta tante? Tu aurais du mal: car je n'étais pas le seul. Tout ce qu'il y avait aux eaux d'aimable et de brillant n'a pas cessé de lui faire une cour assidue. Quant à moi, plus sage qu'eux tous, j'ai vu, dès les premiers jours, que je perdrais mon temps, qu'il n'y avait rien à faire, et prudemment je me suis retiré.

GEORGE, *lui prenant la main.* Ce cher Léon.

LE VICOMTE, *riant.* Tu as l'air de m'en remercier, et je n'y ai pas de mérite. D'abord elle m'en a su gré : j'ai gagné quelque chose dans son estime, ce qui était déjà me payer, et au delà, et puis ensuite, au lieu d'une passion insensée qui m'aurait rendu coupable ou malheureux, j'ai trouvé près d'une autre cet amour pur et véritable que nul remords ne trouble, que nulle crainte n'empoisonne, et qui, désormais, fera le charme et le bonheur de ma vie; en un mot, je veux me marier.

GEORGE. Toi, mon ami? je t'en fais compliment, et plus encore à celle que tu as choisie.

LE VICOMTE. Eh mais! tu la connais.

GEORGE. Moi?

LE VICOMTE. Oui, et peut-être n'est-ce pas sans intérêt personnel que je te raconte tout cela. Il y a deux ans, j'avais rencontré dans quelques salons une jeune personne charmante, mais sans éducation, sans tournure, tout à fait étrangère aux manières du monde, où, s'il faut le dire, elle était même un objet ridicule; car j'étais le seul qui, plusieurs fois, eût pris sa défense; et depuis, j'ignorais ce qu'elle était devenue, lorsque, cette année, aux eaux d'Aix, je la retrouve; et imagine-toi, mon ami, de la grâce, de l'aisance, une tenue parfaite, et, sans avoir rien perdu de sa naïveté première, l'esprit le plus fin et le plus délicat. Deux années de soins et d'études avaient opéré cette métamorphose; et ce qui m'a touché jusqu'au fond du cœur, c'est qu'il m'a été facile de voir que le désir de me plaire avait été la cause d'un tel changement.

GEORGE. Il serait vrai?

LE VICOMTE. Oui; cela et l'exemple, l'amitié et les soins de ta tante.

GEORGE. Comment! ce serait Elise, ma cousine?

LE VICOMTE. Oui, mon ami, c'est elle.

GEORGE. Et tu songerais à l'épouser! toi, jeune, riche, et d'une illustre naissance?

LE VICOMTE. Et pourquoi pas?

GEORGE. Ah! c'est mille fois trop d'honneur pour nous! et jamais je n'aurais osé rêver pour ma cousine, pour ma sœur, une alliance pareille. Mais il faut que tu saches que mon oncle, que le travail, l'industrie, ont conduit à une immense fortune, mon oncle, qui est maintenant un des premiers négociants de Paris, a été autrefois, à Marseille, simple commis, simple garçon de magasin.

LE VICOMTE. Je ne le savais pas, et je me reproche d'avoir ri tout à l'heure à ses dépens : partir de si bas pour arriver si haut, il faut du mérite pour ça. Pardon, mon ami, je le respecterai maintenant.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Gloire à celui qui doit tout à lui-même,
Et qui se fait et son sort et sa part;
Pour bien juger les gens, c'est un système,
On pense au but, moi je pense au départ.
Du grand Condé j'admire le courage;
Mais il était né prince et général...
Vaut-il celui qui, quittant son village,
S'en va soldat et revient maréchal?
Vaut-il celui qui, loin de son village,
S'en va soldat et revient maréchal?

GEORGE. Quoi! cela ne te fait pas changer de sentiment?

LE VICOMTE. Plaisantes-tu? Ne sommes-nous pas camarades? n'avons-nous pas étudié ensemble?

GEORGE. Mais ta famille?...

LE VICOMTE. Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance : le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera? qui commandera demain? Toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes; car les talents, l'instruction, fixent seuls les rangs; et maintenant il n'y a que deux classes dans la société : ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas. C'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là; et j'arrive avec ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE. Ah! mon ami, que de reconnaissance!

LE VICOMTE. J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'ab-



RIQUEBOURG. A ta santé !
LAPIERRE. A la vôtre. — Scène 3.

sorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GEORGE, *soupirant*. Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible; il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE. Et pourquoi donc?

GEORGE. Ah! si tu savais, si je pouvais t'avouer!.. Tais-toi. (*Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg.*) Voilà ma famille; je te laisse avec elle.

—

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE. Mille pardons, monsieur le vicomte, de vous avoir fait attendre; je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE. En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE. Moi, je vous dois des remercîments; c'est nous traiter en amis.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari qui pense comme nous,
Me le disait tout à l'heure à moi-même.
LE VICOMTE, *à Riquebourg.*
Serait-il vrai?.. que c'est aimable à vous!
RIQUEBOURG, *avec embarras.*
Vous êt's bien bon...
(*A part, montrant sa femme.*)
En vérité, j' l'admire;
Car, pour mon compte, elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l' plaisir de dire
Sans avoir eu la peine d' les penser.

HORTENSE, *apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.* Bonjour, George; nous vous avons attendu hier à diner, vous n'êtes pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE. Ah! ma tante!

RIQUEBOURG, *à George*. Quand je te disais : tu lui as fait de la peine; et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal en tête-à-tête.



GEORGES. Mouillé de nos larmes, il ne me quittera plus. — Scène 17.

GEORGE. Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG. Laisse-moi donc; au moment où je donnais la main à ma femme, qui était superbe, j'ai aperçu Monsieur, debout dans la rue, qui regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi? pour aller avec Monsieur (*Montrant le vicomte.*) soupirer à l'Opéra.

GEORGE. Ne le croyez pas.

HORTENSE, *s'efforçant de sourire.* Et quand ce serait vrai, où est le mal? Vous me croyez donc bien sévère! Ecoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien, (*Montrant le vicomte.*) cela regarde Monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame; c'est moi qui dois être votre confidente; c'est le privilége des tantes : elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE. Ah! Madame.

RIQUEBOURG. Voilà parler; et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme... ce n'est pas ma faute...

HORTENSE. Monsieur...

RIQUEBOURG. Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, *s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte.* Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE. Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG. Nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE. Pourquoi le gêner? Il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE. Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE. C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG. Non pas à moi.

AIR de *Calpigi.*

Dès que j'arrive, il faut qu' j'y dorme;
J' n'y vais qu' pour vous et pour la forme;
(*A Hortense.*)
Mais j' veux m'amuser aujourd'hui,
Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;

Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n' sommeille.

LE VICOMTE.

A cause du mérite?

RIQUEBOURG.

Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE. Soit, comme vous voudrez, Monsieur; ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE. J'irai moi-même, si vous le voulez.

LE VICOMTE. J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, *bas, au vicomte*. Et ta demande?

LE VICOMTE, *de même*. Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, *de même*. Allons donc.

LE VICOMTE, *à Hortense*. N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, Madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG. Comment?

LE VICOMTE. Ainsi qu'à vous, Monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG. Une demande, à moi?

LE VICOMTE. Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir, (*Lui donnant la lettre*.) je la remets entre vos mains, et tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (*A George*.) Partons, mon ami.

AIR du *Siège de Corinthe*.

Ce jour doit m'être favorable,
Pour moi tout semble réuni:
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

HORTENSE.

Oh! du spectacle, ici, je vous délivre,
N'ayez pas peur; car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.

LE VICOMTE.

Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.

LE VICOMTE ET GEORGE, *en sortant*.

Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,
Pour { moi / toi } tout semble réuni,
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

—

SCENE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, *regardant la lettre*. Qu'est-ce que cela veut dire?

RIQUEBOURG, *la lui donnant*. C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, *avec joie*. O ciel! qui se serait douté?.. c'est notre nièce Elise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, *avec humeur*. Eh bien! par exemple...

HORTENSE, *étonnée*. Eh quoi! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable?

RIQUEBOURG. Du tout.

HORTENSE. Et pourquoi?

RIQUEBOURG. Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise; parce qu'enfin un homme en vaut un autre: il y a de braves gens partout, et celui-là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis longtemps j'ai mis de côté; et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE. Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG. Lui ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux que ce que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille, c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront, et je ne connais qu'un mari qui convienne à Elise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE. Que dites-vous?

RIQUEBOURG. Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais vu comme moi, sous le feu du canon!

HORTENSE. Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG. Pardon, je ne voulais pas te le dire, mais, en ton absence, lors de ces derniers événements, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit: « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil, car je ne suis pas fort sur la tactique, lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres; je regarde, c'était George, que je croyais renfermé à l'Ecole. C'était mon neveu qui criait: *En avant! marche!..* Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE. Si, mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG. Cependant... cependant .. il n'y a pas d'objection qui tienne, ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, depuis longtemps, j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE. Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG. Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien, mon appui, c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais

HORTENSE Que dites-vous?

RIQUEBOURG. Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas, il faudrait être comme moi; tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE. Moi!

RIQUEBOURG. Je t'en donnerai des preuves. Par exemple: restant à Paris, pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage, tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maîtresse; mais cela m'a fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE. Vous croyez?..

RIQUEBOURG. Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là; il ne dit rien; mais il agit; et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le temps que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison; et, quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait mieux que si j'y avais été; car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts... Et pour toi, est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours

à tes ordres; il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout à fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, *troublée*. Moi!

RIQUEBOURG. Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, *de même*. Je l'essaierai du moins.

RIQUEBOURG. Il le faut, ou je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte que tu protéges.

HORTENSE. Vous pourriez croire?..

RIQUEBOURG. Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité, c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE. Mon ami!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; GEORGE, *qui entre tout rêveur et reste au fond*.

RIQUEBOURG. Tiens! le voilà, toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (*L'appelant.*) George!..

GEORGE, *sortant de sa rêverie*. Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG. Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, *vivement*. Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, *souriant*. Ah! ça l'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE. Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG. Oui, mon garçon.

GEORGE. Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réussir.

RIQUEBOURG. Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle. (*Il rentre dans ses bureaux.*)

—

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, *étonné, et regardant sortir son oncle*. Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE. Ce qu'il a, George? il veut vous marier.

GEORGE. Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE. Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, *avec amertume*. Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot: c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse, je n'en veux pas. Point d'amour, point de mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE. Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE. Moi!.. Je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, *vivement*. Et pourquoi?

GEORGE. Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir, cette vie que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE. Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE. De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? A qui les offrir? Qui s'intéresse à moi?

HORTENSE. Et nous, Monsieur, nous, vos amis et vos parents?

GEORGE. Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE. Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE. Eh bien! oui, votre confiance attire la mienne, vous seule connaîtrez le fardeau qui me pèse; j'aime, sans espoir d'être aimé! bien mieux, sans vouloir jamais l'être; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE. Insensé! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable!

GEORGE. Coupable! qui vous l'a dit?

HORTENSE. Les tourments que vous souffrez; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même: où un pareil amour peut-il vous conduire?

GEORGE. Ah! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande; où il peut me conduire? à aimer, à souffrir; et ces tourments-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire, et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, *avec émotion*. Ah! c'est là qu'elle habite?

GEORGE. Oui, Madame, bien loin d'ici.

HORTENSE. Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable?

GEORGE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ah! si jamais je le croyais, Madame,
Si cet amour si cruel et si doux
Pouvait troubler le repos de son âme...
C'est impossible .. ainsi rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE. Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir ou de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute! mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentiments pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE. Parlez.

HORTENSE. Votre oncle voulait vous faire épouser Elise

GEORGE. Elise! ma cousine? c'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Herembert, mon ami.

HORTENSE.

AIR de *Téniers*.

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.

Je lui dirai.

HORTENSE.

Et puis, il est d'autres partis peut-être...

GEORGE.

Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours, en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des serments qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE. Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE. Me priver de sa présence, de mon bonheur! et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE. Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien!

GEORGE. Y renoncer, jamais!

HORTENSE. Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (*George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.*) Ah! que c'est mal à lui!

—

SCÈNE IX.

HORTENSE, *seule*.

AIR : *O mon ange! veille sur moi.*

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète?
Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...
(*Elle s'assied près de la table.*)
Présent, je le redoute; absent, je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quelle est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même! protége-moi.

(*Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains et plongée dans ses réflexions.*)

—

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, *sortant de la chambre à gauche, à la cantonade*. Allons donc, qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage?

HORTENSE, *l'entendant*. Mon mari.

RIQUEBOURG, *se parlant à lui-même*. Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE. Qu'y a-t-il?

RIQUEBOURG. C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE. Et pourquoi?

RIQUEBOURG. Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant qu'il va quitter. Que diable! il faut être à ce qu'on fait; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau! Aussi, maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien! tu as vu George: à quand la noce? Est-il décidé?

HORTENSE, *troublée*. Pas encore tout à fait... mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, *gaiement*. A la bonne heure, pourvu que ça vienne; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE. Comment?

RIQUEBOURG. Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage, et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui, à son âge, ne fait rien.

HORTENSE, *à part*. O ciel!

RIQUEBOURG. Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, *à part*. C'est fait de moi! (*Haut.*) Et vous croyez qu'il acceptera?

RIQUEBOURG. J'en suis sûr; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instants; en mon absence au moins, tu ne seras plus seule; ça te dissipera, ça t'égaiera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE. J'en conviens; et je crois que je le serais moins, si vous aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, *étonné*. Comment, ce dont tu me parlais encore l'autre jour?

HORTENSE. Eh bien! oui; permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville, que nous n'avons pas vue depuis longtemps.

RIQUEBOURG. Quelle diable d'idée! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux, au mois de décembre.

HORTENSE. Que m'importe? Je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG. Et moi, j'y tiens; est-ce que je peux ainsi, toute l'année, me séparer de toi? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir; cette maison est si grande, quand tu n'y es pas! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, *avec tendresse*. Eh bien! venez avec moi.

RIQUEBOURG. Avec toi! certainement que j'irais, si ça se pouvait; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE. Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG. Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas; mais les docteurs s'y opposent, ils disent que ça te tuera.

HORTENSE. N'importe, laissez-moi partir.

RIQUEBOURG. Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE. Il le faut.

RIQUEBOURG. Et pourquoi?

HORTENSE. N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou néescsaire?

RIQUEBOURG. Si vraiment.

HORTENSE. Eh bien! alors, ne me demandez rien; fiez-vous à moi et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG. Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaîtrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE. Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG. Eh bien! je n'accorde rien; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, *dans le plus grand trouble.* O mon Dieu! il n'est donc pas d'autre moyen; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG. Que dites-vous?

HORTENSE. Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de votre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde; car lorsqu'on commence à les craindre... elles existent déjà.

RIQUEBOURG. Comment!

HORTENSE. Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé de vous appartenir; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance; et grâce au ciel, je suis digne de vous; je n'ai aucun reproche à me faire, mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes chimériques peut-être! mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG. Que viens-je d'entendre! Il est quelqu'un que vous aimeriez?

HORTENSE, *baissant les yeux.* Non, mais je le crains peut-être! (*Vivement.*) Il ne le sait pas, il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG. Ce quelqu'un, quel est-il?

HORTENSE. Que vous importe?

RIQUEBOURG. Et pourquoi l'aimez-vous?

HORTENSE. Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, *hors de lui.* Et moi, j'en suis sûr; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE. L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG. C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!.. contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE. Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG. Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... c'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? nommez-le-moi, je suis sûr que je le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, *annonçant.* Monsieur le vicomte d'Heremberg.

HORTENSE. Le vicomte! Ah! mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG. Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE. Une pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (*A Lapierre.*) Priez-le de m'attendre au salon! où tout à l'heure j'irai le rejoindre... dites-lui que des occupations... que ma toilette...

LAPIERRE. Oui, Madame. (*Il sort.*)

RIQUEBOURG. Voilà bien des façons, pour un vicomte! (*A part.*) Ah! mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr, maintenant.

HORTENSE. Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG. Rien... je n'ai rien... laissez-moi... Rentrez. (*Hortense va pour sortir par la porte du fond. Riquebourg lui montrant celle de son appartement à droite.*) Là, dans votre appartement.

HORTENSE. Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, *modérant sa colère.* Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE. Ah! vous m'effrayez; j'obéis, Monsieur, j'obéis. (*Elle entre dans son appartement.*)

—

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, *seul.* Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut, je lui demanderai pourquoi il aime ma femme; pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons. (*Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.*)

—

SCÈNE XIII.

GEORGE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG. Ah! George, te voilà!

GEORGE. Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG. Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE. Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG. Je vais me venger.

GEORGE. Et de qui? au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG. Je le voudrais; mais je ne le puis, je ne l'ose; et pourtant, morbleu! à qui demander conseil? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami?

GEORGE. Des chagrins! Et qui peut les causer!

RIQUEBOURG. Celle que j'aime le plus au monde, ma femme! Tu sais si j'en suis épris! Eh bien! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait, je n'osais l'aimer; et pour comble de maux, malgré ses

soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse; que, dans le monde, elle rougissait de moi.

GEORGE. Qu'osez-vous dire?

RIQUEBOURG. Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer que je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée? J'aurais pris pour compagne une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE. Ah! quelle idée!

RIQUEBOURG. Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE. Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie? Pouvez-vous douter de son affection?

RIQUEBOURG. Eh bien, oui! aujourd'hui j'en doute; et maintenant j'y pense, comment en serait-il autrement? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talents? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi?

GEORGE. Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même, voudrait vous tromper?

RIQUEBOURG. Me tromper! Non, ce n'est pas cela que je veux dire; au contraire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (*A demi-voix.*) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, *avec colère, et hors de lui.* Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOURG. Eh bien! tu vois, toi qui, tout à l'heure, me recommandais la modération.

GEORGE. C'est que ce n'est pas à vous, c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, *le retenant.* George, mon ami!

GEORGE. Laissez-moi, je suis furieux!

RIQUEBOURG. Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE. Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG. Eh bien! voilà justement ce que je ne sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Heremberg.

GEORGE. Lui!

RIQUEBOURG. Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE. Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres idées, d'autres vues... je le crois du moins. Et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner?..

RIQUEBOURG. Ecoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement. Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé ces sentiments dans son cœur, et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE. O ciel!

RIQUEBOURG. Est-ce que tu saurais?..

GEORGE. Non, non.

RIQUEBOURG. Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE. De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG. Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi. Il faut que tu lui parles.

GEORGE. Moi!

RIQUEBOURG. Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire. Si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend. Enfin, mon garçon, je me fie à toi; arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu! (*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE XIV.

GEORGE, *seul.* Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur; une idée qui, de tous les hommes, me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être!.. Non, non, ce n'est pas possible! Je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

AIR *d'Aristippe.*

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc?.. en quoi suis-je coupable?
Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet amour n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(*Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense qui sort de son appartement.*)

C'est elle!

—

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE. Je meurs d'inquiétude... Mon mari... Il faut que je le voie... O ciel! c'est George! (*Tombant sur un fauteuil près de la table.*) Mon Dieu! que devenir!

GEORGE, *courant à elle.* Ma tante! qu'avez-vous?

HORTENSE. Rien, Monsieur; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE. Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois?

HORTENSE, *s'efforçant de sourire.* Rassurez-vous, je ne souffre pas. Je venais d'avoir avec votre oncle une explication, où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE. Je ne pense pas.

HORTENSE, *étonnée.* Et qui vous l'a dit?

GEORGE. Lui-même, qui me confiait tout à l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE. A vous?.. O mon Dieu! (*Se reprenant, et cherchant à cacher son trouble.*) J'espère, George, que, connaissant comme moi le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE. Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE. Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE. Et mille fois plus encore.

HORTENSE. Et d'où le savez-vous?

GEORGE. Tout le dit, tout me le prouve; et, bien différent de ce que j'étais ce matin, je tenterai désormais, non de vous égaler, c'est impossible, mais du moins de vous suivre et de vous imiter.

HORTENSE. Que dites-vous?

GEORGE. Que je puis mourir maintenant. J'ai épuisé en un instant tout le bonheur que je pouvais éprouver sur terre. Je n'ai plus rien à envier, rien à désirer. Dites-moi seulement que mon cœur a deviné le vôtre.

HORTENSE, *effrayée, se levant.* Ah! je me serai trahie!

GEORGE. Non, votre secret est à vous; il vous appartient; vous n'avez rien dit, je ne sais rien, et j'ai pu m'abuser sans doute encore, tant que votre bouche n'a pas détruit ou confirmé mes soupçons. Mais quoi que vous prononciez, j'oublierai tout, je vous le jure, tout, excepté l'honneur et la reconnaissance.

HORTENSE. Eh bien! prouvez-le-moi.

GEORGE. Soumis à vos ordres, je les attends.

HORTENSE. Vous me disiez ce matin : « Si j'étais aimé, je fuirais à l'autre bout du monde. »

GEORGE. Je l'ai dit, c'est vrai.

HORTENSE. Eh bien! partez.

GEORGE, *voulant se précipiter vers elle.* Ah! qu'ai-je entendu!

HORTENSE, *l'arrêtant de loin.* Pas un mot de plus. Je connais mes devoirs, vous connaissez les vôtres; quoi que j'ordonne, vous m'avez promis d'obéir; et si vous hésitiez un instant, vous ne seriez plus à craindre pour moi.

GEORGE. J'obéirai. Il n'est point de sort si rigoureux que je n'affronte. J'ai maintenant du bonheur pour toute ma vie. C'est mon oncle!

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, *à George.* Eh bien! lui as-tu parlé? L'as-tu déterminée enfin à tout m'apprendre, à ne plus avoir de secrets pour moi?

HORTENSE. Oui, j'y suis decidée, je dirai tout.

RIQUEBOURG. Ah! mon cher George! que je te remercie! (*Passant entre George et Hortense. A Hortense.*) En revanche, je te promets tout ce que tu voudras; parle, impose tes conditions; pourvu que je sache son nom, je consens à tout. Eh bien?

HORTENSE. Eh bien, vos soupçons s'étaient portés tout à l'heure sur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG. C'est vrai, et je le crois encore.

HORTENSE. Silence! c'est lui. (*En ce moment entre le vicomte donnant la main à Elise.*)

HORTENSE, *continuant.* Pour vous prouver à quel point vous vous abusiez, et pour bannir à jamais de votre esprit de semblables idées, j'exige d'abord que vous consentiez à son mariage avec Elise, qu'il aime, et dont il est aimé.

RIQUEBOURG. Moi! y consentir...

HORTENSE. Manquez-vous déjà à votre parole?

RIQUEBOURG. Non. Mais cela regarde mon neveu, à qui je la destine, et qui, j'espère, ne souffrira pas... (*Le vicomte regarde George, qui lui prend la main et le tranquillise.*)

HORTENSE. George m'a donné son aveu. Demandez-lui.

RIQUEBOURG. Est-il vrai?

GEORGE. Oui, mon oncle. (*Bas, au vicomte.*) Je te l'avais bien dit.

LE VICOMTE, *à George.* Ah! mon ami!

ÉLISE. Ah! mon cousin!

RIQUEBOURG, *à George.* Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin, puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole...

GEORGE. Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, *à George.* Qu'ils le soient, s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (*A Hortense.*) Est-ce tout?

HORTENSE. Non. Elise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG. Et que ne parle-t-il lui-même?

HORTENSE. Il n'ose pas, et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, *étonné.* Est-ce possible! et qu'est-ce donc?

HORTENSE. Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès longtemps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, *avec colère.* Des voyages! qu'est-ce que cela signifie?

HORTENSE. Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher, et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente, qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE. Oui, mon oncle, il le faut, et si vous me refusez...

RIQUEBOURG. Tu oserais partir malgré moi! (*A demi-voix.*) Comment! George, tu veux me quitter? C'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée! et qu'est-ce que je deviendrai? (*Regardant Hortense.*) A qui confierai-je mes chagrins? qui m'aidera à me consoler? Et toi-même, qu'est-ce que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici? Est-ce que moi et ta tante ne te rendons pas heureux?.. Eh bien! nous redoublerons de soins, de tendresse, je ne te demande en échange que toi, que ta présence; reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE. Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG. Il cède, il est attendri... (*Au vicomte, à Elise.*) Mes amis, aidez-moi... (*A Hortense.*) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien; il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors!

GEORGE. N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG. Que dis-tu?

GEORGE. Par là, du moins, je puis m'acquitter envers vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE ET ÉLISE. Ciel!

RIQUEBOURG. Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE. Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG. Et les dangers de la traversée! et ceux du climat! si tu étais malade, si...

GEORGE, *à part, avec joie.* Qu'importe? Je suis aimé.

RIQUEBOURG. Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE. Que dites-vous?

RIQUEBOURG. C'est possible, il me l'a dit; et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE. Mon oncle!

—

SCÈNE XVII.

Les précédents, LAPIERRE.

LAPIERRE, *à Riquebourg*. Monsieur, M. Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, *à Lapierre*. Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE. En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, *à part*. Encore un heureux que je ferai! (*A Lapierre*.) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place.

LAPIERRE. Vous, Monsieur!

GEORGE. Va vite. (*Lapierre sort*.)

RIQUEBOURG. Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, *leur tendant la main à tous*. Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui m'est cher.

HORTENSE. George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG. Parbleu! qui est-ce qui en doute? (*Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne*.) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, *à Riquebourg*. Adieu, mon oncle, mon père!

RIQUEBOURG. Ah! l'ingrat... (*Il détourne la tête du côté d'Elise et du vicomte, et remonte la scène avec eux, pendant que George s'approche d'Hortense*.)

GEORGE, *à Hortense*. Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE. Oui. (*Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Elise, auprès de lui, cherchent à le consoler*.)

GEORGE, *avec joie*. Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets. (*Hortense, sans lui rien dire, lui tend la main*.)

GEORGE, *lui baisant la main*. Ah! (*Prenant le mouchoir qu'elle tenait*.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (*Hortense lui abandonne le mouchoir, George le met dans son sein, et courant vers le fond*.) Adieu, pensez à moi, soyez heureux. (*Il sort, Elise et le vicomte sortent après lui*.)

RIQUEBOURG, *lui tendant les bras*. George! mon ami! (*Musique. — Resté seul avec Hortense, après un moment de silence, il se lève et s'approche d'elle*.) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (*Avec une colère concentrée*.) Celui que vous aimez, quel est-il? (*On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur*.) Parlez, où est-il?

HORTENSE, *étendant le bras du côté de la voiture*. Il est parti. (*Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains*.)

FIN DE LA FAMILLE RIQUEBOURG.

LE COMTE ORY

ANECDOTE DU XIe SIÈCLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 décembre 1816.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

PRÉFACE.

Le comte Ory était fameux dans le moyen âge. On voit encore en Touraine et sur les bords de la Loire les ruines de ce couvent de Formoustiers qui fut, dit-on, le théâtre de ses galantes entreprises. Du reste, on ne connaît point l'époque précise où vécut le comte Ory; son historien n'a parlé que de ses exploits consignés dans cette ancienne légende que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, et qui a fourni le sujet de la pièce que l'on va lire.

LE COMTE ORY.

BALLADE.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la chasse n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaîté.

Le comte Ory disait, pour s'égayer,
Qu'il voulait prendre le couvent de Formoustiers
Pour plaire aux nonnes et pour se désennuyer.

— Holà! mon page, venez me conseiller :
Que faut-il faire pour dans ce couvent entrer?
L'amour me berce, et je n'en puis sommeiller.

— Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et puis en nonnes il vous les faut habiller,
Puis à nuit close au couvent il faut aller.

Holà! qui frappe? qui mène si grand bruit?
— Ce sont des nonnes qui ne marchent que de nuit.
Tant sont en crainte de ce maudit comte Ory.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis :
Soyez, Mesdames, bienvenues en ce logis;
Mais comment faire pour trouver quatorze lits?

Chaque nonette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères offre la moitié du sien;
Soit, dit l'abbesse, sœur Colette aura le mien.

Or, sœur Colette, c'était le comte Ory
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraîche et dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pied d'enfant,
La gente abbesse ne comptait pas vingt printemps.

Tous deux ensemble dans le lit bien pressés,
— Ciel! dit l'abbesse... Ah! comme vous m'embrassez!
— Vrai Dieu! Madame peut-on vous aimer assez?

— Holà! mes nonnes, venez me secourir,
Croix et bannière, eau bénite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit comte Ory.

Cessez, Madame, cessez donc de crier;
Laissez en place eau bénite et bénitier,
Toutes vos nonnes ont chacune un chevalier.

Neuf mois ensuite, vers le mois de janvier,
L'histoire ajoute comme un fait très-singulier,
Que chaque nonne eut un petit chevalier.

Personnages.

ALOISE, comtesse de Formoustiers, jeune veuve.
URSULE, demoiselle d'honneur d'Aloïse.
RAGONDE, dame d'atours d'Aloïse.
LE COMTE ORY, seigneur châtelain.
ISOLIER, page du comte.
CLAIRE ET AUTRES DAMES DE LA SUITE D'ALOÏSE.
CHEVALIERS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le château de Formoustiers.

Le théâtre représente un salon gothique avec trois portes de fond et deux latérales. Sur le premier plan à droite, une cheminée sur laquelle brûle une lampe; sur le premier à gauche, un balcon saillant donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, URSULE, DAME RAGONDE, *dames d'honneur de la comtesse.*

(*Au lever du rideau, toutes les dames, différemment groupées, et travaillant à divers ouvrages d'aiguille, écoutent dame Ragonde, qui achève une histoire.*)

RAGONDE.

AIR de *M. Guénée* (de l'Académie royale de musique).

« Quoi! répond-elle à l'ermite,
« Dans vos pieux séjours,
« Par vos soins on guérit vite
« Du mal que l'on nomme amour?
« — Ma fille, venez, courage! »
Alors, le cœur plein d'émoi,
Lise entre dans l'ermitage;
Mais jugez de son effroi :
Ce saint anachorète,
Ce dévot, ce prophète,
C'était lui, c'est encor lui, } (*Bis.*)
C'est le comte Ory. }

TOUTES LES DAMES.

Eh quoi! Mesdames, c'était lui,
C'était ce méchant comte Ory?

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

DEUXIÈME COUPLET.

Fier d'une brillante écharpe,
Si voyez beau damoisel;
Si voyez avec sa harpe
Accourir gai ménestrel;
Si voyez berger fidèle,
Ou bien chevalier galant,
Qui dit que vous êtes belle
Et jure d'être constant :
Fuyez, fuyez, pauvrettes.
N'écoutez ces fleurettes :
Car c'est lui, c'est encor lui, } (*Bis.*)
C'est le comte Ory. }

TOUTES LES DAMES.

Le ciel nous préserve de lui.
Fuyons ce méchant comte Ory.

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

URSULE. Ah! mon Dieu, le vilain homme que ce comte Ory! Pourtant on dit qu'il est charmant.

RAGONDE. Voyez le grand mérite! Il est charmant, sans doute il est charmant; c'est le seigneur le plus élégant, toujours brillant, toujours paré : il n'a que cela à faire.

URSULE, *à la comtesse.* Mais, Madame, comment n'a-t-il pas suivi son père et tous les autres seigneurs de la province, qui combattent maintenant les Sarrasins?

LA COMTESSE. On dit que lors de leur départ, retenu par une fièvre ardente, qui faisait craindre pour ses jours...

RAGONDE. Bah! est-ce que ces mauvais sujets-là meurent jamais? Voyez-les à nos genoux; à les en croire, ils expirent toujours, et ils ne s'en portent que mieux; c'est comme nous quand nous nous trouvons mal.

URSULE. Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien le voir une fois dans ma vie, ce comte Ory.

CLAIRE. Et moi aussi.

RAGONDE. Miséricorde! et votre serment? N'avons-nous pas juré à nos maris de vivre toutes renfermées dans le château de Formoustiers, jusqu'à l'époque de leur retour?

URSULE. Moi l'oublier! eh, mon Dieu! je me le répète tous les jours!

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Ils partirent, quelles douleurs!
Nous restâmes dans ces tourelles.

CLAIRE.

Ils promirent d'être vainqueurs;
Nous jurâmes d'être fidèles

LA COMTESSE.

Leur valeur et notre vertu
Seront dignes l'une de l'autre...

RAGONDE, *soupirant.*

Oui; mais leur serment n'a pas dû
Leur coûter autant que le nôtre.

CLAIRE. Depuis trois ans, n'avoir pas seulement vu l'ombre d'un homme!

RAGONDE. Il est vrai qu'aucun ne pénètre ici; et l'on se croirait dans un monastère, sans les caquets de ces dames, la médisance et les romans.

TOUTES. Comment donc, dame Ragonde?

LA COMTESSE, *se levant.* Eh bien! Mesdames, je crains qu'en devisant ainsi, vous n'ayez oublié l'heure du souper. La nuit est close depuis longtemps.

RAGONDE. Madame la comtesse a raison. Allons, Mesdames, descendons au réfectoire.

TOUTES EN CHOEUR.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Toi qui vois notre souffrance,
Juste ciel que je bénis,
Donne-nous la patience
D'attendre encor nos maris!
Viens, soutiens notre constance,
D'elle dépend la vertu.
Dès qu'on perd la patience
Le reste est bientôt perdu.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, URSULE.

LA COMTESSE. Eh bien! Ursule, vous ne les suivez pas?

URSULE. Oh! non, Madame; je n'ai point d'appétit depuis qu'on m'a dit que la guerre était finie, et que nos maris pouvaient arriver d'un jour à l'autre.

LA COMTESSE. Eh! qui vous a dit cela?

URSULE, *baissant les yeux.* Oh! je le sais de bonne part... c'est-à-dire, je présume.

LA COMTESSE. Voilà pourtant trois mois que je n'ai reçu de nouvelles du comte de Formoustiers, mon frère.

URSULE. Ni moi de Gombaud, mon fiancé; mais tant mieux. Je parierais qu'ils veulent nous surprendre. Pauvre Gombaud!

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Quittant l'objet de ses amours,
Que son adieu fut doux et tendre!
Hélas! je crois encore entendre
Les premiers mots de son discours!
Le clairon sonna : quel martyre!
Il se tut; et je crois pourtant
Que ce qui lui restait à dire
Était le plus intéressant.

LA COMTESSE. Plains-toi donc, l'espoir au moins te reste, mais moi! veuve à mon âge!.. et de quel époux!

AIR : *Rions, chantons, aimons, buvons.*

Sur ton sort je t'entends gémir.
Entre nous quelle différence!
Le veuvage est le souvenir...
L'amour est plus; c'est l'espérance

URSULE.

L'état de veuve a son plaisir,
Si j'en crois votre expérience,
Lorsqu'on garde le souvenir,
Et qu'on ne perd pas l'espérance.

LA COMTESSE. Que veux-tu dire, l'espérance?

URSULE. Oui, Madame, votre petit cousin Isolier, le page de ce terrible comte Ory.

LA COMTESSE. Bon! Isolier, un enfant! D'ailleurs c'était le parent, le pupille de mon mari, qui l'aimait beaucoup! Et si j'ai consenti à le revoir, c'était par égard pour la mémoire du défunt! Tu sais, du reste, combien il me respecte.

URSULE. Comment donc, Madame, il me disait encore hier : « Ma chère Ursule, tu ne sais pas... vous « ne savez pas; » car il me respecte aussi beaucoup, Madame, « combien j'idolâtre ma belle cousine! »

LA COMTESSE, *vivement*. Il a dit cela? (*Se reprenant.*) Eh bien! il n'aurait jamais osé m'en dire autant.

URSULE. Écoutez donc, Madame, il est en bien mauvaise école auprès de ce comte Ory; et il faut qu'il possède un bien bon naturel pour n'être pas plus mauvais sujet qu'il n'est.

LA COMTESSE. Oh! voilà qui est décidé; ces dames d'ailleurs se croiraient autorisées par mon exemple; et je ne le recevrai plus; je le lui ai même déjà signifié, et s'il osait jamais... (*On entend frapper en dehors.*)

URSULE. Madame! on frappe à la petite porte de la tourelle; si c'était lui!.. (*Ouvrant la croisée du balcon.*) Ah! quel temps affreux!

ISOLIER, *en dehors*. Ursule, est-ce toi?

URSULE. Oui, c'est moi. (*A la comtesse.*) Madame, que faut-il faire? il a déjà attaché son cheval sous un arbre.

LA COMTESSE. Dis-lui que je ne puis...

URSULE. Ah! Madame, il a l'air d'avoir bien froid.

LA COMTESSE, *vivement*. Il a bien froid. Mais aussi quelle audace! malgré ma défense! faites-le monter, Ursule; je vais lui parler. Tiens, descends par le petit escalier. Voici la clé.

URSULE. J'y vais, Madame.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *seule*. Ursule a raison, la pluie tombe par torrents; et en conscience, on ne peut pas le laisser dehors ce pauvre enfant.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Il me souvient qu'inflexible et sévère,
En m'enfermant dans ce séjour,
Je fis le serment téméraire
De n'y laisser jamais entrer l'amour.
Oui, je jurai, redoutant ses outrages,
De lui fermer mon cœur et mon castel;
Mais en faisant ce serment solennel,
Je ne songeais pas aux orages.

Mon Dieu! qu'Ursule est lente! (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! elle lui ouvre. Eh! mais je crois qu'il l'embrasse. Ne vous gênez pas, Monsieur; je me repens maintenant de lui avoir ouvert : oh! oui, je m'en repens. Le voici; il n'est plus temps.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, URSULE, ISOLIER.

ISOLIER, *mettant un genou en terre*. Bonjour, ma belle, ma bonne, ma divine cousine!

LA COMTESSE. Votre cousine est très en colère contre vous, Monsieur; j'ai à vous gronder. Mon Dieu! comme il a froid? Chauffez-vous, Monsieur, chauffez-vous. Je vous trouve bien hardi! comment! malgré ma défense?.. Dis donc, Ursule, il a peut-être faim? N'est-ce pas, Monsieur, que vous avez faim? Eh! vite, Ursule! ces conserves qui sont sur mon oratoire. (*Ursule sort.*)

ISOLIER. Ma bonne cousine!

LA COMTESSE. Oui, Monsieur, je vous enverrai Ursule pour vous ouvrir désormais. La pauvre petite!

ISOLIER. Comment, vous avez vu?

LA COMTESSE. Oui, j'ai vu qu'avec votre apparente timidité, vous étiez le digne élève de votre maître.

URSULE, *rentrant*. Tenez, beau chevalier! (*Isolier se met à table; la comtesse est à côté de lui, le sert et le regarde manger. — Ursule debout lui verse à boire.*)

LA COMTESSE. Aussi, a-t-on jamais vu courir les grands chemins à cette heure-ci?

ISOLIER, *la bouche pleine*. C'est un message important dont j'étais chargé.

LA COMTESSE. Encore quelque nouveau tour de ce méchant comte?

ISOLIER. Oh! non, c'est au contraire une lettre pour lui, et qui pourra bien... (*A part.*) Diable! taisons-nous. (*Haut.*) C'était le plus long de passer par ici, (*Regardant la comtesse.*) mais c'était le plus beau!

URSULE. Oui, le plus beau, de la pluie à verse.

ISOLIER. Bah! en venant on ne la sent pas; c'est quand je m'en irai!..

LA COMTESSE, *le contrefaisant*. Quand je m'en irai... Avec cet air câlin, qui ne le prendrait pour l'ingénuité même? Eh bien! c'est là le digne conseiller et souvent le compagnon des tours félons que le perfide comte joua aux femmes.

ISOLIER. Vous le savez, c'est mon père qui m'a placé, en partant, auprès du jeune comte; et si ce n'était ses déloyautés en amour, il ne pouvait me choisir plus noble seigneur.

AIR de la romance du *Comte Ory*.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la gloire, n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaieté.

D'ailleurs,

AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Brave, généreux et galant,
Preux chevalier et noble prince,
On craint ses exploits... et pourtant
On le chérit dans la province.
Il voudrait, il le dit tout haut,
Voir chacun heureux à la ronde;
Et même, hélas! son seul défaut
Est de vouloir se mêler trop
Du bonheur de tout le monde.

(*En confidence.*) Mais vous ne savez pas? aujourd'hui je le crois amoureux.

LA COMTESSE. Amoureux? Est-ce qu'il est jamais autrement?

ISOLIER. Oh! cette fois, c'est sérieusement. Imaginez-vous que ce matin il me fait appeler.

AIR du *Pot de Fleurs.*

« Holà! dit-il, holà! mon page,
« Ici venez me conseiller;
« A mon cœur rendez le courage,
« Amour me berce, et ne puis sommeiller.
« — Hélas! seigneur, vos tourments sont les nôtres,
« Et l'amour, sensible à nos maux,
« Vous prive à la fin du repos
« Dont vous avez privé les autres? »

J'ignore le nom de sa belle, car, pour la première fois, il a été discret : mais il paraît qu'elle est surveillée par un jaloux ou renfermée dans quelque moutier, car ce pauvre comte ne savait comment pénétrer près d'elle, et c'est sur cela qu'il me consultait.

LA COMTESSE. Comment, Monsieur?..

ISOLIER. Oh! je lui ai donné une idée; je suis sûr qu'elle vous divertira. Sire, lui ai-je dit, il faut prendre...

LA COMTESSE. C'est bon, c'est bon; je vous dispense des détails : encore quelque perfidie...

URSULE, *à part.* Ah! quel dommage!

LA COMTESSE. Ecoutez donc! j'entends du bruit dans les corridors.

URSULE. Ce sont ces dames qui rentrent après le souper.

LA COMTESSE. Comment! il est déjà si tard? Allons, allons, Monsieur, vite, il faut vous retirer.

ISOLIER. Comment, ma belle cousine?..

LA COMTESSE. Vous devriez être déjà bien loin. Tenez, prenez ces fruits, prenez encore ces gâteaux. Bonsoir, encore une fois, bonsoir. Ursule, ouvre-lui la porte, et viens me rejoindre aussitôt. (*Elle sort par une des portes latérales.*)

—

SCENE V.

ISOLIER, URSULE.

URSULE. Vous vous en allez donc, monsieur Isolier?

ISOLIER. Il le faut bien.

URSULE, *à voix basse.* Bah! puisque vous voilà, quelques minutes de plus ou de moins... Si vous m'acheviez cette histoire du comte Ory, que tout à l'heure vous aviez commencée, que je la sache seulement.

ISOLIER. Oui, pour aller la redire.

URSULE. Non; je l'oublierai tout de suite.

ISOLIER. Imagine-toi que je lui conseillai, pour entrer dans ce moutier, de prendre parmi ses chevaliers... (*On entend frapper à coups précipités.*) Qui peut, à pareille heure, venir vous rendre visite? (*Le bruit redouble.*)

URSULE. C'est à la grande porte du château; je cours voir ce que c'est. Mon Dieu! que je suis malheureuse! Je ne saurai encore rien. Tenez, Monsieur, descendez vite par cet escalier; surtout tirez la porte sur vous, et qu'on ne vous revoie plus. Demain vous m'achèverez l'histoire, n'est-ce pas? Allons, partez, et ne revenez jamais. (*Elle sort par la porte du fond. On continue de frapper.*)

—

SCENE VI.

ISOLIER, *seul.* Voilà qui est singulier! Ceci se rapporterait-il aux dépêches dont je suis chargé? Oh! non; il est impossible qu'avant minuit... (*Il regarde à la fenêtre à droite.*) Que de lumières dans la cour! Toutes ces dames se serrent l'une contre l'autre; elles n'osent ouvrir. Si je descendais... non, craignons de compromettre ma belle cousine! Mais si c'était quelque aventure? si ma cousine était menacée? si on attaquait le château? oh! non, je ne suis pas assez heureux pour cela. J'entends monter; c'est Ursule.

—

SCENE VII.

ISOLIER, URSULE, *entrant précipitamment.*

URSULE. Comment! encore ici, Monsieur?

ISOLIER. Pouvais-je partir sans savoir la cause de tout ce bruit? tu vas m'expliquer...

URSULE. Non, Monsieur. Hâtez-vous de vous retirer, et laissez-moi entrer chez Madame.

ISOLIER. Bah! quand on y est, quelques minutes de plus ou de moins...

URSULE. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, c'est encore un nouveau tour de votre maître : de malheureuses pèlerines qu'il poursuit, et qui nous demandent l'hospitalité.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Je viens en bas de les trouver :
Si vous voyiez leur contenance!
Elles me priaient de sauver
Leur honneur et leur innocence.
De frayeur mon cœur hésitait,
Mais la pitié fut la plus forte :
On ne peut, par le temps qu'il fait,
Laisser l'innocence à la porte.

ISOLIER. Et combien sont-elles?

URSULE. Quatorze; je les ai comptées.

ISOLIER, *étonné.* Quatorze! et tu les as fait entrer?

URSULE. Sans doute; elles sont en bas, dans le parloir.

ISOLIER. Ici, dans le château?

URSULE. Oui; elles attendent ce que Madame va décider de leur sort. Allons, vous voilà instruit, laissez-moi entrer, et hâtez-vous de vous retirer. Surtout, fermez les deux portes sur vous. (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCENE VIII.

ISOLIER, *seul.* Me retirer! il s'agit bien de cela maintenant. Ah! malheureux! qu'ai-je fait? Oui, tout me le dit, voilà l'effet de mes conseils. Ce déguisement, c'est moi qui en ai donné l'idée. Le comte et ses dévoués serviteurs sont maintenant dans cette enceinte, dans le castel de ma belle cousine. Je ne me doutais pas, il est vrai, que ce fût là cette beauté dont il était amoureux. Grands dieux! que faire? Infortuné! et pourquoi me plaindre? je suis trop heureux, au contraire, de ne pas être parti; peut-être trouverai-je le moyen de déjouer les projets du comte, d'empêcher l'entrevue qu'il désire avec tant d'ardeur; car s'il la voit, qui sait? Ma cousine m'aime, mais elle est femme : le rang du comte, l'offre de sa main, peuvent l'éblouir!.. Non, veillons sur ma belle cousine, sur mon seigneur, et montrons-nous le digne page du comte Ory! On vient. Prévenir ma cousine ne servirait à rien. Le comte n'est pas homme à s'éloigner si la ruse ne l'y force. Cachons-nous sur ce balcon; et tenons-nous prêt à tout événement. (*Il entre sur le balcon et referme la croisée.*)

—

SCENE IX.

URSULE, *sortant de l'appartement de la comtesse.* LA COMTESSE.

URSULE. Oui, Madame, on va leur offrir le meilleur repas possible.

—

SCENE X.

Les précédents, DAME RAGONDE.

URSULE. Eh bien! dame Ragonde, que font nos pèlerines?

RAGONDE. Ah! ma chère! elles avaient grand besoin du bon feu que je leur ai fait allumer dans le parloir. Il fait un temps affreux.

LA COMTESSE, *à part*. Pauvre Isolier!

RAGONDE. Je crois que la frayeur les a rendues muettes, car elles ne disent pas un mot.

LA COMTESSE. Quatorze femmes! Et leurs figures? car je n'ai pas eu le temps de les examiner.

RAGONDE. Leurs figures? figures extrêmement respectables, regards pleins d'expression.

URSULE. Allons, ne perdons pas de temps; je vais sur-le-champ leur faire servir à souper: après tant de fatigues, elles doivent en avoir bon besoin.

—

SCENE XI.

RAGONDE, *seule*. Mais voyez pourtant quel malheur d'être femme, d'être belle, à quoi nous sommes exposées! Ah! perfide comte Ory!.. si je te rencontrais... si nous nous voyions face à face, tu passerais un mauvais moment: comme je te traiterais!.. (*Faisant un geste pour imposer respect.*) Monsieur!..

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

Mainte beauté que je voi
Demande, au siècle où nous sommes,
Comment éloigner les hommes...
Hé! mon Dieu! regardez-moi :
Pour n'être point méconnue,
Il me suffit à leur vue
D'une certaine tenue,
D'un certain je ne sais quoi.
Aussi je ne les crains guères :
Toujours les plus téméraires
Ont reculé devant moi.

—

SCENE XII.

RAGONDE, LE COMTE ORY; *il porte une robe de pèlerine et s'appuie sur un bourdon.*

RAGONDE. Ah! voici une de nos pèlerines; celle qui regarde avec tant d'expression.

LE COMTE. Pardon, ma belle demoiselle, d'oser m'adresser à vous aussi librement.

RAGONDE, *à part*. Ma belle demoiselle! Qu'elle est aimable!

LE COMTE. N'êtes-vous point la maîtresse de ce château?

RAGONDE. Vous êtes trop bonne: dame d'honneur, tout au plus. Mon nom est Ragonde.

LE COMTE. Hé bien! vertueuse Ragonde, pourriez-vous me faire parler à votre maîtresse?

RAGONDE. Impossible, ma belle dame; la comtesse ne peut voir personne.

LE COMTE, *à part*. Ah diable!.. (*Haut.*) Dites-lui que ce sont des pèlerines qui reviennent de la Terre-Sainte.

RAGONDE. De la Terre-Sainte! sauriez-vous, par hasard, des nouvelles de nos maris?

LE COMTE. De vos maris?.. justement; ce sont de leurs nouvelles que j'apporte.

RAGONDE. Ah! je cours sur-le-champ; je le dis à madame la comtesse, à tout le monde. De nos maris! quel bonheur! Madame, un peu de patience; la joie, l'émotion... Je reviens à l'instant.

—

SCENE XIII.

LE COMTE, *seul*. Je vais donc la voir cette superbe dame! cette belle cousine dont Isolier m'a tant de fois parlé! Pauvre Isolier! il était loin de se douter que son conseil extravagant me conduirait en ces lieux. C'est que toutes ces petites femmes sont charmantes. J'étais venu ici avec les intentions les plus raisonnables, et je ne sais déjà quelles idées... J'ai laissé mes compagnons, ou plutôt mes compagnes, dans le parloir; et j'accours ici savoir quel destin me prépare l'Amour, prêt à profiter de toutes les chances qu'il me présentera pour toucher le cœur de cette fière comtesse, et pour l'obliger enfin à me pardonner la ruse qui m'a conduit à ses pieds. Encore cette folie; dans peu de jours le retour de mon père peut me forcer à la sagesse.

Air de la cavatine de *don Juan* (Mozart).

Vive la folie
Par qui ma vie
Fut embellie,
Entends mes vœux.
Si mon délire
Ici m'attire,
C'est pour te dire
Derniers adieux.
J'en fais promesse,
Belle comtesse,
Sage maîtresse
De ce séjour;
Quand ma tendresse
A toi s'adresse,
Vers la sagesse
C'est un retour.
Vive la folie
Par qui ma vie, etc.

Mais quel bruit! Dieu me pardonne, ce sont ces dames qui parlent toutes ensemble.

—

SCENE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, RAGONDE; toutes les Dames, *excepté* URSULE.

Air : *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

CHŒUR.

Quoi! vous apportez ici,
Noble et gentille pèlerine,
Quoi! vous apportez ici
Des nouvelles de mon mari!

PREMIÈRE DAME.

Revient-il près de sa belle?

RAGONDE.

Est-il frais et bien portant?

DEUXIÈME DAME.

A-t-il battu l'infidèle?

CLAIRE, *à voix basse.*

Est-il constant?

TOUTES.

Vous que le ciel guide ici,
Parlez, gentille pèlerine,
Parlez, donnez-nous ici
Des nouvelles de mon mari.

LE COMTE, *regardant la comtesse*. Isolier avait raison, elle est charmante.

LA COMTESSE. Est-il vrai, Madame, que la guerre soit terminée, et que les seigneurs de cette province se disposent à revenir en France?

LE COMTE. La guerre est terminée, Mesdames, mais non les exploits de vos maris; il leur reste encore trop à faire pour que vous puissiez compter sur leur prompt retour. Si cela continue, ils convertiront toute l'Asie.

RAGONDE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

AIR : *Les fillettes au village* (de M. HIP. DE LA MARRE).

Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Pour leur croyance divine
Les belles n'ont plus d'effroi.
Et sultane et pèlerine,
Ils soumettront tout, je croi... (*Bis.*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Du grand soudan de Syrie
Ils ont pris tout le sérail...
Voulant par une œuvre pie
Le convertir en détail.
Ils y restent, j'imagine,
Par zèle pour notre loi... (*Bis*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

TOUTES.

AIR du vaudeville de l'*Ecu de six francs*.

Quoi! nos maris, est-il possible?
Voyez, les traîtres, les ingrats!

PREMIÈRE DAME.

Le mien pour une autre est sensible.

RAGONDE.

Eh quoi! le mien ne revient pas?

CLAIRE, *à une autre dame.*

Toi qui depuis longtemps soupires...

RAGONDE.

Hélas! nos époux, je le voi,
Seront les soutiens de la foi,
Et nous en sommes les martyres.

LA COMTESSE. Nous comptions sur leur retour pour nous soustraire aux poursuites de ce terrible comte Ory.

RAGONDE, *au comte.* Terrible, c'est le mot, vous le savez par expérience.

LE COMTE. Oui, je sais plus que personne de quoi il est capable. (*A la comtesse.*) Mais qu'avons-nous besoin de protecteurs, Mesdames; notre sexe ne peut-il se défendre par lui-même?

AIR : *Restez, restez, troupe jolie* (de DOCHE).

Formons une étroite alliance;
Liguons-nous toutes contre lui,
Et pour punir son arrogance,
Abaissons ce fier ennemi.
Oui, de vous seule il peut dépendre
Que tous ses torts soient expiés,
Et si nous pouvions nous entendre,
Il serait bien vite à vos pieds.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; URSULE, *puis les autres* DAMES.

LA COMTESSE, *à Ursule.* Eh bien! mes ordres ont-ils été exécutés?

URSULE. Oui, Madame : quand toutes nos pèlerines ont été bien réchauffées, on les a fait passer dans le réfectoire; nous les examinions à travers les vitraux. Grands dieux! quel appétit! les pauvres femmes, elles dévorent!

LE COMTE, *à part.* Les traîtres! ils vont me trahir.

URSULE. Elles sont tellement reconnaissantes de notre accueil, qu'au moment où je suis entrée, elles voulaient toutes m'embrasser.

LE COMTE, *à part.* Je l'aurais parié, morbleu!

LA COMTESSE. Mais vous, Madame, vous ne partagez point leur repas?

LE COMTE. La crainte et l'émotion m'ont ôté l'appétit.

LA COMTESSE. Votre situation me fait faire une réflexion qui m'embarrasse.

LE COMTE. Laquelle?

LA COMTESSE. Comptez-vous sur-le-champ vous remettre en route?

LE COMTE. Mais, Madame, à moins de risquer de retomber entre les mains du méchant comte, nous ne pouvons...

LA COMTESSE. Je le sens bien, mais comment faire pour loger ainsi tant de monde?

URSULE. Mais, Madame, nul inconvénient : nous veillerons avec ces dames; elles doivent savoir de belles histoires, et cela est si divertissant!

LE COMTE, *à part.* C'est charmant.

AIR : *Beaux Damoiseaux et Demoiselles* (du *Prince troubadour*, de MÉHUL.)

Oui, noble dame et bachelettes,
Vous dirai mieux qu'un ménestrel
Tençons et récits d'amourettes,
Car j'en sais beaucoup, grâce au ciel!
Vous conterai récits de guerre,
Vous conterai joyeux refrain...
Enfin, si Dieu m'aide, j'espère
Vous en conter jusqu'à demain.

TOUTES.

Nous en conter jusqu'à demain!

LE COMTE. Mais dans ce moment, je ne vous cache pas que je suis un peu fatigué, et qu'un instant de repos...

RAGONDE. Chacune de nous peut offrir l'hospitalité à ces dames, moi d'abord, si Madame veut accepter.

LE COMTE, *à part.* Je suis perdu!..

LA COMTESSE, *à part.* Non, je veux être pour ma part dans cette bonne action; et puisque Madame a besoin de repos, (*Prenant une lampe des mains d'une dame, et la présentant au comte.*) suivez ce corridor, au bout duquel se trouve un cabinet attenant à mon appartement. Dame Ragonde, indiquez à cette aimable personne.

RAGONDE. Volontiers; venez, Madame.

LE COMTE.

AIR : *Un moment de gêne* (des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.)

Bonsoir, noble dame;
Croyez qu'en mon âme
N'oublierai jamais
D'aussi doux bienfaits.
Et bientôt peut-être
Avec loyauté
Saurai reconnaître
L'hospitalité.

CHŒUR.

Oui, le ciel peut-être,
Dans sa bonté,
Saura reconnaître
L'hospitalité.

(*Le comte sort avec Ragonde par la porte à gauche.*)

—

SCENE XVI.

LA COMTESSE, URSULE; TOUTES LES DAMES.

URSULE. C'est bien la personne la plus douce, la plus aimable!..

LA COMTESSE. Avec toute son amabilité, je lui trouve une figure singulière!

URSULE. Il est vrai qu'elle n'est point de la première jeunesse.

LA COMTESSE. Non, je veux dire dans ses manières.

URSULE. Ecoutez donc, ces pauvres femmes...

AIR du *Verre*.

A leur âge c'est naturel!
Si d'abord vous les aviez vues;
A peine d'un effroi mortel

Sont-elles encore revenues.
La poursuite de tels amants
Doit donner de l'inquiétude,
Surtout lorsque depuis longtemps
On en a perdu l'habitude!

LA COMTESSE. De là vient sans doute cet air contraint et ce maintien embarrassé que j'avais remarqués d'abord. (*Ragonde entre.*)

URSULE. Et si vous voyiez les autres, Madame, c'est bien pire encore. Ce comte Ory ne doute de rien.

RAGONDE. Quel homme!

LA COMTESSE. Heureusement, nous n'en avons rien à craindre.

URSULE. D'ailleurs nous venons de faire une bonne action, et cela doit porter bonheur.

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

Prenons confiance,
Car, dans sa bonté,
Le ciel récompense
L'hospitalité.
Rentrons en silence, etc.
(*Elles sortent.*)

—

SCENE XVII.

LA COMTESSE, URSULE.

URSULE, *sur le point de partir*. Madame veut-elle accepter mes services? (*Allant chercher une robe dans le fond.*) Comme Madame est bien ainsi! Ah! pauvre Isolier! où es-tu?

ISOLIER, *entr'ouvrant la fenêtre du balcon*. On s'occupe de moi!

LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?

URSULE. Je dis qu'il donnerait bien des choses pour être à ma place.

LA COMTESSE. Quelle folie!

URSULE. Lui, Madame, il serait trop heureux; et je suis sûre qu'au prix de tout son sang...

LA COMTESSE. C'est bon, retirez-vous.

URSULE. Je me retire. (*Revenant sur ses pas.*) Madame, vous avez reçu des nouvelles de l'armée! Est-ce qu'on ne sait pas quand reviennent nos maris?

LA COMTESSE. Mon Dieu non. Tous les soirs vous me faites la même demande.

URSULE, *tristement*. Bonsoir, Madame.

—

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, ISOLIER, *caché*.

LA COMTESSE. Enfin me voilà seule, et je puis donc m'occuper de lui. Ce pauvre Isolier! dans quel état il doit être arrivé au château! Qu'il m'en a coûté de le renvoyer par un temps aussi affreux!

ISOLIER. Bonne cousine!

LA COMTESSE. Aussi, que mon frère revienne, et j'espère bien qu'il ne s'en ira plus. Comme il m'aime! comme il braverait tout pour moi!.. jusqu'à la colère de son maître!

ISOLIER. C'est ce que je fais. (*Sortant du balcon.*)

LA COMTESSE. Ce n'est pas lui qui serait jamais audacieux ni mauvais sujet. Jamais il ne voudrait compromettre... (*L'apercevant et jetant un cri.*) Ah! qu'ai-je vu?

ISOLIER, *mystérieusement*. Chut! c'est moi.

LA COMTESSE. Malheureux! vous ici! Que venez-vous faire? me perdre?..

ISOLIER. Vous sauver!

LA COMTESSE. Ingrat! dans quel embarras vous me mettez!..

ISOLIER. Je viens vous en tirer.

LA COMTESSE. Vous! comment?

ISOLIER. Chut! parlons bas. (*Il va écouter à la porte du corridor.*) Je n'entends rien.

LA COMTESSE. Que signifie?..

ISOLIER. Savez-vous à qui vous avez donné l'hospitalité?

LA COMTESSE. A des pèlerines infortunées, poursuivies par le comte Ory.

ISOLIER. Non, au comte Ory lui-même.

LA COMTESSE. O ciel! quel affreux danger!

ISOLIER. Ne nous alarmons pas, et voyons avant tout...

LA COMTESSE. Il faut fermer cette porte.

ISOLIER. Faible obstacle pour lui.

LA COMTESSE. Grands dieux! j'entends marcher dans le corridor.

ISOLIER. Si nous pouvions seulement gagner du temps, jusqu'à minuit... Nous sommes sauvés!

LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?

ISOLIER. Je n'ai ni le temps ni le pouvoir de m'expliquer. On vient. (*Il souffle la lampe.*)

LA COMTESSE. Que faites-vous?

ISOLIER. Je vous sauve. (*Il s'empare de la mantille que vient de quitter la comtesse.*) Moi, sur ce fauteuil; vous derrière : chargez-vous seulement des réponses.

—

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, *en habit de chevalier.*

LE COMTE. Me voici dans l'appartement de la comtesse. Quelle obscurité!

AIR : *Che zoave zefiretto* (MOZART).

Approchons-nous en silence.
ISOLIER, *à la comtesse.*
Silence!..
LA COMTESSE.
Silence!
LE COMTE.
Mon projet réussira. (*Bis.*)
ISOLIER.
Mon projet réussira...
LE COMTE.
De l'adresse et de la prudence.
ISOLIER, *à la comtesse.*
Prudence!..
LA COMTESSE.
Prudence!
ISOLIER.
L'Amour nous protégera.
LE COMTE.
L'Amour me protégera.
(*Isolier fait signe à la comtesse de parler.*)

LA COMTESSE. Qui va là?

LE COMTE. Comme sa voix est émue! C'est moi, cette pauvre pèlerine à qui vous avez donné l'hospitalité.

LA COMTESSE. Vous m'avez fait une frayeur! j'en tremble encore.

LE COMTE. Pas plus que moi, je vous jure : c'est même cela qui m'amène. Je n'ai pu rester dans mon appartement. Il semble qu'à deux on ait moins peur.

ISOLIER, *à part*. Oui, quand on est deux.

LE COMTE. Et j'ai même besoin de savoir que vous êtes là, auprès de moi. (*Rencontrant Isolier.*)

AIR : *Sans être belle on est aimable* (d'AMBROISE).

Est-ce bien vous?
LA COMTESSE, *répondant.*
Oui, c'est moi-même.
LE COMTE.
Hélas! ma frayeur est extrême...
(*Prenant la main d'Isolier.*)
Elle se dissipe soudain...
Depuis que je sens cette main.
LA COMTESSE, *à part.*
Eh! mais, il croit tenir ma main.

LE COMTE.
Mon cœur à se calmer commence.
LA COMTESSE, *à part.*
La frayeur fait battre le mien.
LE COMTE, *serrant sur son cœur la main d'Isolier.*
Enfin, elle est en ma puissance.
ISOLIER, *à part.*
Comme il me tient!
LE COMTE, *à part.*
Ah! je la tien.
LA COMTESSE, *à part.*
Je puis la lui laisser, je pense;
Son bonheur ne me coûte rien.
TOUS TROIS.
Ah! je la / le } tien.

LA COMTESSE. Maintenant, n'est-ce pas, vous pouvez rentrer dans votre appartement!

LE COMTE. Non, cela me serait impossible; je ne sais quel charme me retient en ces lieux.

LA COMTESSE. Que dites-vous?

LE COMTE. Oui, je vous abusais : vous voyez en moi le plus tendre et le plus fidèle des amants.

LA COMTESSE. Grands dieux!

LE COMTE, *retenant Isolier dans le fauteuil.* Ne cherchez point à vous éloigner. Pouvez-vous douter de mon respect, de ma soumission? Je vous ai vue ce matin, et votre aspect seul a décidé de mon retour à la vertu.

LA COMTESSE. A la vertu!

LE COMTE. Oui, tout m'est possible si vous me permettez de vous revoir.

LA COMTESSE. Me revoir!

LE COMTE. On le peut sans danger, sans indiscrétion. J'ai déjà remarqué au bout de ce corridor une secrète issue.

ISOLIER, *à part.* Il n'a pas perdu de temps.

LA COMTESSE. Et qui vous a donné le droit de vous introduire avec cette audace?

LE COMTE. Mon amour, vos cruautés. Mais, je vous l'avoue, l'idée d'une pareille ruse ne me serait jamais venue; c'est un de mes conseillers, un page, un mauvais sujet...

LA COMTESSE, *à Isolier.* Comment, Monsieur?

ISOLIER. Ce n'est pas vrai. (*La comtesse lui ferme la bouche avec la main.*)

LE COMTE. Pourriez-vous m'en croire capable? moi! le comte Ory?

AIR de la romance du *Comte Ory.*
Ah! de mon âme
A la fin connaissez
La vive flamme.
(*Il baise la main d'Isolier, qui, dans le même moment, baise celle de la comtesse.*)
LA COMTESSE.
Ah! comme vous me pressez!
LE COMTE, *avec expression.*
Vrai Dieu! Madame,
Peut-on vous aimer assez?..
(*On entend un grand bruit au dehors.*)

Qu'entends-je? (*Le comte rentre dans le corridor et Isolier sur le balcon.*)

—

SCENE XX.

LE COMTE, ISOLIER, *cachés;* RAGONDE, URSULE, LES AUTRES DAMES, *arrivant par le fond avec des flambeaux.*

AIR : *Ah! quel scandale!*
CHŒUR.
Ah! quel scandale abominable!
Ah! quelle horrible trahison!
Vit-on jamais rien de semblable?
LA COMTESSE.
Répondez-moi, qu'avez-vous donc?

RAGONDE. Madame, ces pèlerines...

LA COMTESSE. Eh bien! où sont-elles?

RAGONDE. Elles sortent de table; mais qui s'en serait jamais douté?

AIR du *Calife de Bagdad.*
Ah! qui jamais pourrait le croire?
Quelle honte pour ce saint lieu!
En passant près du réfectoire,
J'entends : *Morbleu, sanbleu, parbleu!*
Lors je m'approche avec mystère :
Ces dames buvaient à plein verre,
En criant : Guerre à la beauté,
Vivent l'amour et la gaîté!

LA COMTESSE. Guerre à la beauté!

RAGONDE. J'ai compris quel danger me menaçait; j'ai été sur-le-champ prévenir ces dames, et nous accourons toutes. Tenez, ne les entendez-vous pas? (*On entend en dehors.*)

Chantons le vin et la beauté;
Vivent l'amour et la gaîté!

—

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; CHEVALIERS DE LA SUITE DU COMTE ORY, *paraissant à la porte du fond. Leur robe de pèlerine est entr'ouverte et laisse voir leurs habits de chevaliers.*

CHŒUR DE FEMMES, *se pressant autour de la comtesse.*
Grands dieux! hélas! protégez-nous.
CHŒUR DES HOMMES.
Belles, pourquoi nous fuyez-vous?
Vous nous voyez à vos genoux.
(*Ils font un pas vers elles. L'horloge du château annonce minuit, et l'on entend sonner le beffroi. Ils s'arrêtent tous étonnés.*)

—

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, *sortant du corridor.*

LE COMTE. D'où vient ce bruit? Serions-nous menacés?

ISOLIER, *sortant du balcon en face.* C'est minuit, et nous sommes sauvés!

LE COMTE. Que vois-je? Isolier en ces lieux!

ISOLIER. Vous y êtes bien, Monseigneur; il faut venir vous y chercher : c'est une lettre que, depuis plusieurs heures, je suis chargé de vous remettre.

LE COMTE. Mais, Dieu me pardonne, tu es arrivé par la fenêtre!

ISOLIER. On doit tout braver, Monseigneur, pour le service de son prince!

LE COMTE. Fripon! Voyons de qui est cette lettre.

ISOLIER. De monseigneur votre auguste père.

LE COMTE. De mon père! (*Lisant.*) « Mon cher comte, « je serai au château cette nuit même. (*A part.*) Cette « nuit! Tous les gentilshommes de mon vasselage et « le brave comte de Formoustiers arriveront à mi- « nuit dans leurs castels, dans le dessein de causer à « leurs nobles dames une douce surprise. »

TOUTES LES DAMES. A minuit! Ce sont eux!

URSULE, *sautant de joie.* C'est mon mari!

LE COMTE, *poursuivant.* « Quant à moi, qui n'ai pas « les mêmes motifs pour me cacher, je t'envoie par « Isolier la nouvelle de mon arrivée. » Grands dieux! que pensera-t-il en ne me trouvant pas au château?

ISOLIER. Mon prince, voulez-vous que je vous donne un conseil?

LE COMTE. C'est ton habitude.

ISOLIER. Vous avez déjà eu l'adresse de remarquer au fond de ce corrider une secrète issue...

LE COMTE. Comment?

ISOLIER. Elle donne sur la campagne.

LE COMTE. Ah! traître, tu sais...

ISOLIER. Entendez-vous le beffroi? Laissez les maris faire leur entrée triomphale, et donnez à votre compagnie l'exemple d'une sage retraite.

LE COMTE. Tu pourrais avoir raison, et tu vas nous guider.

ISOLIER. Mon prince, j'aurai soin de fermer la porte sur vous. Le comte Formoustiers est mon cousin, et je dois rester pour le recevoir.

LE COMTE. Je devine une partie de la vérité. Allons, Mesdames, au revoir; adieu, charmante comtesse : nous n'aimons pas plus à rencontrer des frères que des maris. Mais je n'oublierai point certain baiser...

ISOLIER. Las! Monseigneur! je n'étais pas digne de cette précieuse faveur.

LE COMTE. Comment! c'était toi? Ah! pauvre comte! à qui t'es-tu joué? (*A voix basse.*) Mesdames, je vous demande le secret, et promets de le garder.

AIR du vaudeville du *Mameluk.*

Oui, sans bruit et sans escorte,
Pendant que chaque mari
Entrera par cette porte,
Nous, sortons par celle-ci...
Ne bougez, troupe craintive,
Nous sommes faits à cela.
Sitôt que l'Hymen arrive,
Prudemment l'Amour s'en va.

AIR de *la Sorbonne.*

Vous pourtant,
Croyez-m'en,
Ayez la prudence
De ne point en faire part;
Gardez le silence,
Car
Que chez lui
Un mari
Trouve un téméraire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix!

URSULE.

Quel bonheur!
Ouvrons-leur;
Vite, ouvrons, Madame.
Pourtant quand on vient si tard
On prévient sa femme,
Car
On peut voir
Tout en noir...

RAGONDE.

En France, ma chère,
Un époux arrive... mais
Sait toujours se taire.
Paix!

LA COMTESSE.

Quand pour nous
Nos époux
Sont si débonnaires,
N'allez pas à notre égard
Etre plus sévères,
Car :
Que l'auteur
Par malheur
N'ait pas su vous plaire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix.



ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M

EUGÈNE SCRIBE

CE VOLUME CONTIENT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESSINS

PAR TONY ET ALFRED JOHANNOT, STAAL ET PAUQUET



VIALAT ET CIE, ÉDITEURS
Lagny (Seine-et-Marne)

1857
PARIS

MARESCQ ET CIE, LIBRAIRES
5, rue du Pont-de-Lodi, 5



ATALMUC. Art divin qui faisait ma gloire,
En vain j'implore ton secours!... — Acte 1, scène 1.

LA FÉE AUX ROSES

OPÉRA-COMIQUE FÉERIE EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 1er octobre 1849.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY.

Personnages.

ATALAMUC, magicien. . . . . . . M. Bataille.
NÉRILHA, son esclave. . . . . . Mme Ugalde.
XAILOUN, maraîcher. . . . . . . M. Jourdan.
CADIGE, voisine et amie de Nérilha. Mlles Meyer.
GULNARE, *idem*. . . . . Lemercier.

LE PRINCE BADEL-BOUDOUR, sultan des Indes. . . . . MM. Audran.
ABOULFARIS, son premier visir. . Sainte-Foy.
Dames et Seigneurs de la cour, Peuple, Soldats, Bayadères, Esclaves noirs.

La scène se passe dans la province et près de la ville de Candahar, dans le royaume de Caboul.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le laboratoire d'Atalmuc le magicien; à gauche du spectateur, des fourneaux, un alambic, des fioles de toutes sortes; à droite, une table sur laquelle est un grimoire; au fond, un grand buffet, des chaises, plusieurs ustensiles de ménage, comme balais, vases, etc.

—

SCENE PREMIERE.

ATALMUC, *seul, à droite du théâtre, lisant tour à tour son grimoire et surveillant une préparation magique qu'il compose.*

AIR.

Art divin qui faisais ma gloire,
En vain j'implore ton secours!
O ma baguette, ô mon grimoire,
Soyez maudits et pour toujours!

Oui, je saurai trouver ces philtres
Et ces breuvages tout puissants
Par lesquels, amour, tu t'infiltres
Et te glisses dans tous nos sens!

Art divin qui faisais ma gloire,
En vain j'implore ton secours!
O ma baguette, ô mon grimoire,
Soyez maudits et pour toujours!

Allons, allons, obéissez!
Démons, vous qui me connaissez!
Métaux subtils, accourez tous!
Venins, serpents, unissez-vous!

Mon cœur est plein d'espoir, et mon âme s'élance
Vers le bonheur qu'ici-bas je rêvais!
(*Regardant du côté de son fourneau.*)
Philtre amoureux! ta magique puissance
Va, d'être aimé, me livrer les secrets!
(*Le vase contenant la préparation magique éclate et se brise.*)
Tout est perdu!
Brama! tu l'as voulu!
Eh bien, eh bien, inutiles secrets,
A vous ici je renonce à jamais!
Esprits trompeurs, ô puissance fatale!
Allez, allez dans la nuit infernale!..
O funestes secrets!
A vous tous, sans regrets,
Je renonce à jamais!

(*Dans sa colère il brise les vases qui étaient placés sur le fourneau. Au bruit arrive Nérilha effrayée.*)

—

SCENE II.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA. Eh bien! eh bien! mon doux maître, qu'est-ce que je viens d'entendre?

ATALMUC, *brusquement.* De quoi te mêles-tu? Que viens-tu faire ici?

NÉRILHA. Savoir qui s'amuse à briser votre vaisselle. Dès que c'est vous, rien de mieux! Vous êtes le maître, et si vous voulez que je vous aide...

ATALMUC, *avec impatience.* Tais-toi!

NÉRILHA. Mais si c'eût été moi, Nérilha, la pauvre esclave...

ATALMUC. Laisse-moi! va-t'en!

NÉRILHA. C'est dit! on s'en va!

ATALMUC. Où vas-tu?

NÉRILHA. Faire votre souper... ces tartelettes à la moëlle de paon... que vous m'avez commandées... et que vous aimez tant... (*A part.*) Ah!.. cela a l'air de le radoucir... c'est étonnant comme il est gourmand, pour un sorcier!

ATALMUC. Écoute ici!

NÉRILHA. Me voici, maître!.. mais votre souper...

ATALMUC. N'importe!

NÉRILHA. Il est sur le feu... et va brûler...

ATALMUC, *étendant la main.* J'ordonne qu'il se conserve... juste à point... jusqu'à ce soir...

NÉRILHA. C'est admirable!.. Dieu! que c'est beau d'être savant à ce point-là!.. Et on dit que vous n'avez étudié, pour cela, que deux ou trois cents ans, ce n'est vraiment pas trop!

ATALMUC, *avec impatience.* Je t'ordonne de m'écouter... (*Nérilha baisse la tête et se tait.*)

ATALMUC. Tu n'étais qu'une pauvre enfant... une esclave mise en vente sur la grande place de Candahar, et comme j'allais au marché ce jour-là... je t'ai achetée pour trois sequins!..

NÉRILHA. Ça n'est pas cher!

ATALMUC. Trop, mille fois!.. Si j'avais pu prévoir ce que tu me coûterais, un jour, de chagrins, d'inquiétudes... de tourments... je n'y ai pas pensé...

NÉRILHA. Vous?.. un sorcier!

ATALMUC. On ne pense pas à tout... Il y a six ans de cela.. tu es devenue gracieuse, charmante, enfin... et pour mon malheur, je me suis mis à t'aimer!.

NÉRILHA. Oui, vous m'avez souvent dit ce mot-là, que je n'ai jamais pu comprendre! vous êtes toujours, avec moi, bourru, fâché et de mauvaise humeur!

ATALMUC. C'est de l'amour!

NÉRILHA. Vous me tenez toujours renfermée et ne me laissez voir... que vous...

ATALMUC. C'est de l'amour... cet amour qui fait mon tourment!

NÉRILHA. Cela vous tourmente...

ATALMUC. Oui, sans doute.

NÉRILHA. Et moi, donc!

ATALMUC, *avec colère et la menaçant.* Ah! traîtresse!

NÉRILHA. N'allez-vous pas me battre, maintenant?

ATALMUC. C'est plus fort que moi, te dis-je... et quand on a de l'amour...

NÉRILHA. Ah! si vous pouviez ne plus en avoir! tâchez donc! ce serait si agréable pour nous deux!

ATALMUC. Impossible!

NÉRILHA. Vous?.. un magicien!

ATALMUC. Mais tu ne sais donc pas... tu ne comprends donc pas ce que c'est?..

NÉRILHA. Pas le moins du monde...

ATALMUC. Ah! c'est que tu n'aimes rien ..

NÉRILHA. Si, vraiment!.. J'aime les belles roses qui sont là, dans ce vase, et auxquelles il m'est défendu de toucher!.. Quant à les admirer dans les jardins, où l'on dit qu'elles habitent ., il n'y a pas même à y songer... et c'est bien singulier, j'y pense sans cesse... sans pouvoir m'en empêcher! C'est mon amour à moi!

ATALMUC. Comme tu es le mien!

NÉRILHA. Parce que je n'en vois jamais!

ATALMUC. Parce que je te vois tous les jours!

NÉRILHA. Alors, c'est tout le contraire!

ATALMUC. Et cependant c'est la même chose!.. Et tu n'aimes rien... rien autre?..

NÉRILHA. Mon Dieu si... Vous savez bien mes deux jeunes voisines, Cadige, la petite marchande d'ananas, et Gulnare, la belle lavandière?..

ATALMUC. Eh bien?..

NÉRILHA. Eh bien!.. j'aime quand elles sont là, et que vous n'y êtes pas...

ATALMUC. Oui dà!..

NÉRILHA. Gulnare me donne des conseils, et Cadige me donne des fleurs qu'elle a cueillies en cachette, et qui me rendent toute joyeuse... Et puis, à mesure qu'elles se fanent, ma joie et mon bonheur s'en vont!.. Pauvres fleurs!.. Afin que vous ne les voyiez pas... je les cache là... (*Montrant son corset.*)

ATALMUC. En vérité!

NÉRILHA. Et comme moi, en prison, elle ne durent pas longtemps!

ATALMUC. Ah! si tu voulais!.. tu serais riche et heureuse... tu aurais de l'air... de la liberté, de beaux jardins émaillés de roses.

NÉRILHA, *avec admiration.* Ah! mon Dieu!.. et pour cela que faudrait-il faire?

ATALMUC. M'aimer!

NÉRILHA. Ah! si je pouvais en venir à bout!.. Mon Dieu, mon Dieu, que je le voudrais!

ATALMUC. A la bonne heure, au moins, voilà une bonne parole, et en feuilletant de nouveau ce grimoire... (*Se retournant avec humeur.*) Qui vient là?

NÉRILHA. Xaïloun, le pourvoyeur... qui vient apporter les fruits et les légumes...

ATALMUC. A quoi bon?

NÉRILHA. Dame!.. vous ne voulez pas que j'aille moi-même au marché.

ATALMUC. C'est trop dangereux pour les jeunes filles... mais ce Xaïloun me déplaît!

NÉRILHA. Lui? le plus beau garçon du pays!

ATALMUC. C'est pour cela... Allons, hâtez-vous de faire votre provision, et surtout ne me dérangez pas!

—

SCENE III.

XAILOUN, *entrant et déposant les deux corbeilles de fruits qu'il porte avec un bambou sur son épaule,* NERILHA, ATALMUC.

TRIO.

(*Xaïloun, près de Nérilha, à gauche; Atalmuc, assis à droite et feuilletant son grimoire.*)

XAÏLOUN, *à voix haute.*
Voici, voici, la belle fille,
Des dattes et de la vanille!
Des pêches, des cédrats exquis!
Voyez parmi mes plus beaux fruits!

ATALMUC, *parlé, avec impatience.* Tais-toi! Silence!

NÉRILHA.
Et ne savez-vous pas qu'il faut
Chez un sorcier, parler moins haut!
XAÏLOUN, *plus bas.*
Écoutez-moi, ma belle fille,
Vous si naïve et si gentille!
Cadige et Gulnare, en ces lieux,
En secret viendront toutes deux,
Vous prendre, ce soir, pour la fête!
NÉRILHA, *bas.*
Ah! quel plaisir!
XAÏLOUN, *de même.*
Tenez-vous prête!
NÉRILHA, *de même.*
Mais pour sortir...
XAÏLOUN, *de même.*
Un seul moyen.
NÉRILHA.
Lequel?
ATALMUC, *qui est resté assis devant son grimoire, se lève en ce moment.*
Que dites-vous?
XAÏLOUN.
Moi, rien!
XAÏLOUN ET NÉRILHA.

ENSEMBLE.

Je lui disais / Il me disait } la jeune fille,
Voici, voici de la vanille!
Des pêches, des cédrats exquis!
Voyez, parmi mes plus beaux fruits,
Voyez, prenez. . les plus exquis!

ATALMUC, *avec colère.*
Croyez-vous donc qu'on m'en impose?..
Non... non... vous disiez autre chose...
XAÏLOUN.
Qui? moi? seigneur! Moi, des secrets!
ATALMUC.
A voix basse tu lui disais:
Ecoutez-moi, la belle fille,
Vous si naïve et si gentille,
Cadige et Gulnare, en ces lieux,
Viendront vous prendre toutes deux.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
J'en suis stupéfaite!
Quoi, de sa baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

ATALMUC.
Oui, je le répète,
Oui, de ma baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Et plus d'artifice,
Sinon ma justice
Va vous foudroyer!
XAÏLOUN.
Son regard me guette,
Et de sa baguette
La vertu secrète
Peut m'expédier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice
(*Montrant Nérilha.*)
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

XAÏLOUN, *bas à Nérilha, pendant qu'Atalmuc retourne à son grimoire.*
Pour vous soustraire à ce tyran,
Avec nous, partez, croyez-m'en!
NÉRILHA, *étonnée.*
Eh quoi! partir!
XAÏLOUN.
Eh! oui vraiment!
NÉRILHA.
Quitter ces lieux?..
XAÏLOUN.
Et ce tyran!
NÉRILHA.
Parlons plus bas!
XAÏLOUN.
Parlons plus bas!
Cette fois il n'entendra pas!
ATALMUC, *s'approchant d'eux avec colère.*
Ah! vous croyez!..
XAÏLOUN, *effrayé.*
Je suis perdu!
NÉRILHA, *de même.*
Il a tout entendu!
ATALMUC.
Oui, j'ai tout entendu.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
J'en suis stupéfaite!
Quoi! de sa baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice,
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!
ATALMUC.
Oui, je le répète,
Oui, de ma baguette
La vertu serète
Peut tout défier!
Que l'on m'obéisse!
Et plus d'artifice!
Sinon ma justice
Va vous foudroyer!
XAÏLOUN.
Son regard me guette!
Et de sa baguette
La vertu secrète
Peut m'escofier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice!
(*Montrant Nérilha.*)
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

NÉRILHA.
Ah! qu'il a l'air méchant!
Par son art tout puissant,
Il nous voit, nous entend,
De lui, mon sort dépend!
(*A Xaïloun.*)
N'ajoutez pas un mot,

Et partez au plus tôt,
Ou vous allez, dans peu,
Rôtir à petit feu!

ATALMUC.

Sors de ces lieux, va-t'en!
D'ici, pars à l'instant!
De moi, ton sort dépend,
Je te change en serpent!
(*Lui montrant la cheminée.*)
Ou, si tu dis un mot,
Remplaçant ce fagot,
Tu vas, j'en fais le vœu,
Rôtir à petit feu!

XAÏLOUN.

Ah! qu'il a l'air méchant!
D'effroi j'en suis tremblant!
De lui, mon sort dépend...
Me changer en serpent!
(*Gagnant la porte.*)
Je ne dis plus un mot,
Et je pars au plus tôt...
Je ne veux pas, mon Dieu!
Rôtir à petit feu!
(*Xaïloun s'enfuit effrayé.*)

—

SCENE IV.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA, *regardant Xaïloun qui s'enfuit.* Comme il s'enfuit à toutes jambes!.. Et vous, seigneur Atalmuc, comme vous voilà rouge de colère... et pourquoi, je vous le demande?..

ATALMUC. Pourquoi?.. Quand ce Xaïloun, ce traître de pourvoyeur, vient ici pour te faire la cour!

NÉRILHA, *avec étonnement.* Ah! ça s'appelle... faire la cour?

ATALMUC, *avec colère.* Certainement!..

NÉRILHA. Eh bien!.. c'était gentil, et ça m'amusait.

ATALMUC. Ah! cela t'amusait... un séducteur, déjà aimé par une de tes amies, la petite Cadige, la marchande d'ananas!

NÉRILHA. En vérité!

ATALMUC. Elle en est folle... elle en est jalouse...

NÉRILHA. Elle ne m'en a jamais rien dit.

ATALMUC. Et moi je le sais... je viens de le lire... là... dans ce livre magique, qui m'apprend tout... et s'il t'arrivait seulement de penser à Xaïloun...

NÉRILHA. Comme si on pouvait empêcher ça...

ATALMUC, *avec jalousie.* Tu l'aimes donc?.. Tu l'aimes?..

NÉRILHA, *haussant les épaules.* Est-ce que cela me regarde... Voyez plutôt, voyez vous-même, puisque vous pouvez tout voir, (*Montrant son cœur.*) tout lire, là...

ATALMUC, *la regardant attentivement.* C'est vrai... c'est vrai... (*Avec douleur.*) Elle n'aime personne... personne!.. pas même moi!..

NÉRILHA, *vivement.* Ça, je vous en réponds! (*Montrant son cœur.*) Et c'est plus certain, là, que dans votre grimoire.

ATALMUC, *de même.* Tais-toi! tais-toi!.. Ne me le dis pas... essaie au moins de m'abuser...

NÉRILHA. A quoi bon? puisqu'il n'y a pas moyen.

ATALMUC. Elle a raison! (*Avec douleur.*) Ne pouvoir même pas être trompé!

NÉRILHA, *le regardant avec compassion.* Pauvre homme! (*Allant à lui d'un air de bonté.*) Consolez-vous, maître, peut-être que cela viendra.

ATALMUC. Pour cela, il faudrait ne pas savoir... tout ce que j'ai appris... tant de secrets... tant de sciences...

NÉRILHA. Oubliez-les!.. et vous vous trouverez aussi avancé que moi... qui ne sais rien.

ATALMUC. Ah! si je t'en croyais!.. (*Une divinité indienne frappe sur son ventre, et un bruit de tam-tam retentit.*) C'est aujourd'hui le premier jour de la lune... ce signal m'avertit qu'on m'attend à une assemblée de sorciers, où je ne peux pas manquer... Ne sors pas d'ici avant mon retour... et comme ce n'est qu'à douze cents lieues... je serai revenu dans une heure... pour souper... Que tout soit prêt... tu m'entends... Adieu! (*Il disparaît vivement par le fond, à droite.*)

—

SCENE V.

NÉRILHA, *seule.* Bon voyage!.. Mais s'il croit qu'en son absence je vais rester ici... ah bien, oui!.. Il ne se rappelle plus qu'il a ordonné lui-même au souper de se maintenir cuit à point... Xaïloun m'a dit que mes deux voisines, Cadige et Gulnare, allaient ce soir à une fête... et qu'elles comptaient sur moi.. Allons les retrouver... quand je ne resterais avec elles qu'une heure... une heure de plaisir et de liberté... c'est si doux!.. Mais ma toilette, rien que ma robe de tous les jours... tandis que ces demoiselles vont avoir des étoffes élégantes... des parures pour les aider à être belles... Bah! je le serai toute seule! N'y pensons plus! (*Apercevant une rose dans un vase.*) Ah! cette fleur... le maître n'est pas là... il ne me voit pas... (*Elle prend la rose.*) Là, dans mes cheveux... non, ici plutôt! je la verrai... (*Elle la place en bouquet à son corset.*) Cela vous donne tout de suite un air de fête, et il me semble que je suis superbe!.. Courons, maintenant!.. (*Elle s'élance vers le fond du théâtre et s'arrête.*) O ciel! Il y a comme un réseau invisible qui retient mes pas et m'empêche d'aller plus loin... Ah! le malin magicien... ah! le mauvais maître... me retenir à la maison, même en son absence! (*Avec un soupir.*) Allons, me voilà revenue de la danse! J'en serai pour mes frais de toilette... (*Regardant la rose, qu'elle détache de sa ceinture.*) et pour me tenir compagnie, il ne me reste plus que toi... ma gentille rose!..

AIR.

PREMIER COUPLET.

Près de toi, je crois revivre!
Sur tes feuilles tombent mes pleurs!
Oui, ta douce odeur m'enivre,
Et je souris à tes couleurs!
Dans la prison où je m'ennuie,
Où rien ne vient charmer ma vie,
Mes seules compagnes, mes sœurs,
Ce sont les fleurs!
Doux parfums de la vie,
Les fleurs!.. les fleurs!
Rien que les fleurs!

DEUXIÈME COUPLET.

La beauté que l'on adore,
Comme la rose, brille un jour!
Un seul jour, dit-on, voit éclore,
Et bien souvent, mourir l'amour!
Puisque tout s'effeuille en la vie,
Puisque tout se fane et s'oublie,
Autant vaut n'aimer que les fleurs
Et leurs fraîches couleurs!
Les fleurs!.. les fleurs!
Doux parfums de la vie,
Rien que les fleurs!

—

SCENE VI.

NÉRILA, CADIGE ET GULNARE, *entrant par le fond.*

NÉRILHA, *étonnée, et à part.* Cadige!.. Gulnare!.. Elles sont entrées... et moi, je ne peux pas sortir!..

GULNARE, *à Nérilha*. Eh bien! nous voilà.

CADIGE, *de même*. Nous venons te chercher... Est-ce que Xaïloun ne t'a pas prévenue de notre part?

NÉRILHA, *avec embarras*. Si, vraiment... (*A part*.) Mais leur avouer que je suis retenue ici prisonnière... quelle humiliation!

CADIGE. Ce sera si amusant!

GULNARE, *avec protection*. C'est pour cela que nous avons pensé à toi... parce que, ma pauvre Nérilha, quoique tu ne sois qu'une esclave, nous ne sommes pas fières, nous autres!..

NÉRILHA. Je vous remercie bien... mais je ne peux pas... ne connaissant pas les personnes...

GULNARE. Dès que tu es avec nous, cela suffit!

CADIGE. C'est un grand seigneur, qui nous donne chez lui, ce soir, une collation... des sorbets et de la musique, dans un pavillon environné de roses...

NÉRILHA, *avec joie*. Des roses!..

CADIGE. Toute une prairie!

NÉRILHA. Ah! que vous êtes heureuses!.. Et comment connaisez-vous ce seigneur-là?..

CADIGE. Ce n'est pas moi, c'est Gulnare.

GULNARE, *d'un air de suffisance*. Oui, ma chère... un seigneur étranger qui voyageait incognito... et qui ne voyage plus depuis qu'il m'a vue... Il vient pour moi depuis huit jours, tous les matins, à la fontaine des Palmiers!

CADIGE. Où elle travaille comme lavandière.

GULNARE, *vivement*. Ce à quoi il ne voulait pas croire. Il me prenait pour une houri déguisée... il me l'a dit... et avant son départ... il veut m'épouser... il me l'a promis... Tu vois donc que tu peux venir avec nous à ce pavillon... j'y suis comme chez moi!

NERILHA. Impossible! je suis retenue ici prisonnière!

CADIGE. Toutes les portes sont ouvertes.

NÉRILHA. C'est égal! Le seigneur Atalmuc, mon maître, qui est sorcier de son état, a trouvé un moyen de me retenir en plein air... un filet invisible, qui arrête mes pas et m'empêche d'aller plus loin!

GULNARE. Voilà une indignité!

CADIGE. Voilà un abus!

GULNARE, *avec exaltation*. Dieu! si l'on m'enfermait!

NERILHA. Et tout cela, sous prétexte qu'il m'aime!

GULNARE. Il t'aime?.. Ah bien! alors, à ta place, moi, je lui apprendrais...

NÉRILHA. Lui en apprendre, à lui! Et comment cela?

CADIGE. En prenant un amoureux.

NÉRILHA, *naïvement*. Un amoureux?

GULNARE. Pour le moins!

CADIGE. Tout le monde en a, excepté toi.

GULNARE, *à Nérilha*. Et s'il ne faut que t'en prêter...

NÉRILHA. Je ne demande pas mieux... car, sans cela, où voulez-vous que j'en trouve?.. Je ne vois jamais personne... Ah! si, Xaïloun!..

CADIGE, *vivement*. Un instant... il m'appartient... je l'ai retenu... et quoiqu'il soit bien un peu volage, mon rêve, à moi, c'est que je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer... et puis, quand on y est, il n'en coûte rien de former des souhaits... et j'imagine quelquefois qu'un prince, ou une princesse, me prendra en affection, me donnera pour Xaïloun la place d'intendant général des jardins, et que je la lui offrirai en dot?

GULNARE, *d'un air dédaigneux*. Que cela?

CADIGE. Avec ma main.

GULNARE, *de même*. Ah! c'est trop peu de chose!.. Mes souhaits, à moi, sont plus élevés... je me persuade parfois que je suis une princesse inconnue, dont la naissance cachée finit par se découvrir ..

CADIGE. Très-bien!

GULNARE. J'épouse le sultan des Indes, qui me fait partager son empire. J'entre avec lui dans ma capitale, au son des trompettes, des cris de joie et d'amour, dans un palanquin cramoisi, brodé en perles... une couronne d'or sur la tête... des babouches en diamants, et deux petits nègres ornés d'éventails, pour me chasser les mouches... Voilà, mes amies, comment je compte entrer dans mon palais!..

CADIGE. Cela se trouve à merveille!.. Tu m'y donneras une place à moi et à Xaïloun...

GULNARE. Voilà déjà les solliciteurs et les courtisans!

CADIGE. Oh! tu me la donneras, n'est-ce pas?..

GULNARE. Sois donc tranquille... je ne suis pas fière... je ne t'oublierai pas!

NÉRILHA. Eh bien! moi, mes amies... je forme des souhaits plus doux encore... Je rêve souvent que je suis transportée dans un séjour ravissant... où de toutes parts les yeux charmés n'aperçoivent que des roses... des roses toujours fraîches... qui ne se fanent jamais!

GULNARE ET CADIGE. Et puis?

NÉRILHA. Un royaume de roses, dont je suis la reine!

GULNARE ET CADIGE. Et puis?

NÉRILHA. Et puis... voilà tout!

GULNARE. Obligée d'admirer tes fleurs?

CADIGE. Toute seule?..

NÉRILHA. Pourquoi pas?..

CADIGE. De les cueillir?..

GULNARE. Toute seule?..

CADIGE. J'aime mieux mon rêve.

GULNARE. Moi, le mien... il ne lui manque rien!

NÉRILHA. Que la réalité!

CADIGE, *soupirant*. C'est vrai! Et dire que nous sommes ici, dans la maison d'un magicien... qu'il ne faudrait peut-être, pour accomplir nos souhaits, qu'un mot, un coup de baguette!

GULNARE. Et ce magicien est absent!..

NERILHA. Et voici son grimoire!

CADIGE, *s'approchant de la table*. Et voici sa baguette!

GULNARE ET NÉRILHA. O ciel!

TRIO.

ENSEMBLE.

Désir de fille,
Feu qui pétille,
Esprit malin et curieux,
Désir ardent, impérieux,
Hasard, magie,
Sorcellerie,
Venez et secondez nos vœux!

GULNARE, *à Nérilha, lui donnant le livre*.
C'est devant toi qu'il exerce et pratique,
Regarde!

NÉRILHA.
A peine, hélas! je m'y connais!

GULNARE.
Et pourtant ce livre magique
Doit renfermer tous ses secrets!

NÉRILHA, *parcourant plusieurs feuillets*.
Ah! j'ai cru lire...

GULNARE ET CADIGE,
Eh bien? eh bien?

NÉRILHA, *donnant le livre à Gulnare*.
Non, vraiment, je n'y comprends rien!

ENSEMBLE.

Désir de fille,
Feu qui pétille,
Esprit malin et curieux,
Hasard, magie,
Sorcellerie,
Venez et secondez nos vœux!

NERILHA, *qui a repris le livre*.
Attendez donc!
(*Lisant*.)
« D'après Ménassès l'hébraique,
« Magicien très-estimé,

« Formule cabalistique
« Qui fait mouvoir tout être animé,
« Et lui donne la vie !.. »

CADIGE.

O ciel! c'est diabolique!..
Il faut en faire ici l'essai.

NÉRILHA.

Eh! qui donc animer?

GULNARE, *gaiement.*

Qui?
(*Montrant un balai qui est dans un coin.*)
Ce manche à balai!

CADIGE, *riant.*

Oui, faisons-le danser.
(*A Gulnare.*)
Voyons, lis ta recette!

NÉRILHA, *lisant dans le livre.*

« Prendre en ses deux doigts la baguette! »

CADIGE.

La voici, je la tiens!

NÉRILHA, *lisant.*

« Et puis vers l'Orient
« L'élever! »

CADIGE, *agitant la baguette.*

Bien! C'est fait!

NÉRILHA, *lisant toujours.*

« En répétant
« Deux fois ces mots: *Omidara!*
« *Myriack, Karaïba!* »

GULNARE, *répétant le mot.*

Omidara!

CADIGE, *de même.*

Myriack!

LES TROIS JEUNES FILLES.

Karaïba!

(*Le balai se met à se mouvoir, et à s'avancer au milieu du théâtre. — Les jeunes filles poussent un cri de surprise.*)

Ah!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique,
Effet diabolique!
Balai fantastique,
Léger dans ses goûts,
Qui, de la cadence
Sentant la puissance,
Hardiment s'élance,
Et danse avec nous!
Tra la, la, la, la, la, la!

(*Elles se prennent toutes trois par la main, et dansent autour du balai en chantant.*)

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la!

CADIGE.

C'est charmant! c'est original!

NÉRILHA, *montrant le balai.*

Mais à danser seul il s'ennuie!

GULNARE.

Et pour lui tenir compagnie...
(*A Nérilha.*)
De ton maître moi je convie
Tout le mobilier à ce bal.

(*Elle agite la baguette, et tous les meubles de l'appartement, chaises, tables, et jusqu'à un grand buffet chargé d'assiettes, qui est au fond du théâtre, se mettent successivement à se mouvoir.*)

Ah! ah! déjà les voyez-vous?
A ma voix ils répondent tous!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique!
Effet diabolique!
Ce bal fantastique
Les réunit tous!..
Oui, de la cadence,
Suprême puissance,
La nature danse,
Danse comme nous!

(*Les jeunes filles et tout le mobilier d'Atalmuc dansent ensemble.*)

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la!

(*Au moment où le bal, qui va crescendo, devient le plus animé, on entend, à droite, la voix d'Atalmuc dans la coulisse.*)

ATALMUC, *en dehors.*

Nérilha! Nérilha! mon souper!

NÉRILHA, *effrayée.*

C'est mon maître!
Le voilà de retour!
(*Se tournant vers les meubles, qui dansent toujours.*)
Cessez vite, cessez,
Le bal est terminé.
(*Regardant vers la droite.*)
Dieu! s'il allait paraître!
(*Se retournant, et voyant la danse mobilière qui continue.*)
Eh bien! m'entendez-vous?
(*Criant.*)
On vous dit: Finissez!
J'ai beau leur commander...
(*Se frappant le front.*)
J'oubliais dans mon trouble
La formule...
(*Courant au livre.*)
Omidara!
Myriack! Karaïba!

TOUTES TROIS.

Karaïba! Karaïba!

NÉRILHA, *stupéfaite.*

Ils n'en dansent que mieux!.. et leur ardeur redouble!

CADIGE.

C'est juste!.. nous savons l'art de les animer,
Mais nous ne savons pas celui de les calmer!

ENSEMBLE.

(*Strette du morceau sur un galop infernal.*)

De ce bal
Infernal,
O signal
Trop fatal!
Triste sort,
Notre effort
Double encor
Leur essor!
Fol espoir,
De vouloir
Défier
Un sorcier!..
Oui, c'est clair,
C'est l'enfer
Qui bondit
Et mugit!

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ATALMUC, *paraissant à la porte, à droite.*

ATALMUC.

O ciel! en croirai-je mes yeux!
Que l'ordre renaisse en ces lieux!..
Je le veux! je le veux!

GULNARE, CADIGE, NÉRILHA.

C'est lui! Quels regards furieux!
Fuyons, fuyons loin de ces lieux!..
Fuyons loin de ces lieux!

(*Les trois jeunes filles s'élancent vers la porte du fond. Gulnare et Cadige disparaissent. Quant à Nérilha, arrêtée par le réseau invisible, elle est obligée de rester. Atalmuc étend la main, et tous les meubles redeviennent immobiles.*)

—

SCENE VIII.

ATALMUC, NÉRILHA, *qui vient de s'asseoir, se cachant la tête dans ses mains.*

ATALMUC. Qu'est-ce que cela signifie? Je m'absente à peine une heure, et je trouve ici un désordre pareil!

NERILHA, *tremblante.* Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un peu de désordre... mais quand, dans une maison, il y a eu un bal... (*Vivement.*) Eh bien! oui, un bal... ce n'est pas ma faute à moi!

ATALMUC. A qui donc?

NERILHA. A ce grimoire que vous aviez laissé ouvert... et où j'ai lu, par hasard, deux lignes que je ne comprenais pas... aussitôt tout s'est mis à danser autour de moi... sans qu'il y eût moyen de l'empêcher...

ATALMUC. Parce que tu ne savais que la moitié de mon secret!..

NÉRILHA. Eh! mon Dieu .. on ne veut pas vous l'enlever... gardez-le... et puisque vous pouvez tout, changez-moi, pour vous venger, en ce que vous voudrez... tuez-moi même, si ça vous fait plaisir... je l'aime mieux... tuez-moi!

ATALMUC. Tu sais bien, perfide, que je ne le veux pas! que je t'aime trop pour cela!

NÉRILHA. Bel amoureux vraiment! bourru et colère... heureusement, il y en a d'autres... d'autres plus aimables!..

ATALMUC. Qui te l'a dit?

NERILHA. Cadige et Gulnare, mes jeunes amies... qui en ont chacune un, qu'elles adorent!

ATALMUC. Je ne les laisserai plus venir ici!

NÉRILHA. Comme vous voudrez... je vous en aimerai un peu moins, voilà tout!

ATALMUC. Est-il possible!

NERILHA. Ah! cela commence déjà! Et puisque votre art (vous me le disiez ce matin) ne peut pas commander à l'amour... si j'étais de vous, j'en demanderais le moyen à d'autres...

ATALMUC. Et quel est ce moyen... quel est-il?

NÉRILHA. Dame! s'il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne...

ATALMUC. Achève!..

NÉRILHA. Je ne sais pas au juste!.. Mais si j'avais un amoureux qui fût riche ou pauvre, je voudrais partager sa fortune, ou sa misère... par ainsi...

ATALMUC. Eh bien?..

NERILHA. Si un magicien voulait être aimé de moi, il faudrait qu'il me donnât la moitié de sa magie...

ATALMUC. En vérité!

NÉRILHA. Qu'il m'expliquât les secrets de son grimoire ou de sa baguette.. voilà!..

ATALMUC. Et tu l'aimerais?..

NÉRILHA. Je ne dis pas cela!.. mais ce serait peut-être un moyen de me gagner le cœur!.. Qui sait?.. Essayez?

ATALMUC, *avec amour.* Ah! perfide!.. Tout me dit que tu veux me tromper... et cependant je ne puis m'empêcher de saisir cette lueur d'espoir...

NÉRILHA. Voilà déjà un bon sentiment dont je vous sais gré!

ATALMUC. Est-il possible?..

NÉRILHA. C'est la première fois que je me sens pour vous comme quelque chose... qui n'est pas de l'antipathie!.. (*Geste d'Atalmuc.*) Lisez plutôt... vous qui savez lire... (*Montrant son cœur.*) Là!..

ATALMUC, *la regardant avec attention et émotion.* C'est vrai! c'est vrai!

DUO.

Si tu pouvais devenir plus traitable,
Ah! combien je te chérirais!

NÉRILHA.
Si vous pouviez devenir plus aimable,
Ah! combien je vous aimerais!

ATALMUC.
Vraiment?..

NÉRILHA.
Vraiment!

ATALMUC, *la regardant avec amour.*
O prestige! ô délire!
Je le sens, je le vois,
Tu veux, par ton empire,
Usurper tous mes droits!..
Et l'amour te protége!..
Et, prête à succomber,
Ma raison voit le piége
Où mon cœur va tomber!
(*Lui présentant une rose métallique, qu'il tire de son sein.*)
Tiens, tu vois ici cette rose,
Qui te soustrait, hélas! à mon pouvoir;
Si tu désires quelque chose,
Pour l'obtenir, tu n'auras qu'à vouloir!
(*Il lui fait le geste d'agiter la rose.*)

NÉRILHA, *avec impatience, et voulant prendre la rose des mains d'Atalmuc.*
Donne!

ATALMUC, *avec défiance.*
Et si pour engager à quelqu'autre ta foi,
(*Lui montrant la rose.*)
Tu voulais t'en servir...

NÉRILHA, *étendant la main.*
Jamais!

ATALMUC.
Ecoute-moi!
Si ton âme, sortant de son indifférence,
Aimait jamais quelqu'un; si tu le lui disais...
Soudain ce talisman tomberait sans puissance!

NÉRILHA.
Je comprends!

ATALMUC.
Sous ma loi, soudain tu reviendrais!

NÉRILHA.
J'y consens.

ATALMUC.
Tu perdrais ta beauté, ta jeunesse!..

NÉRILHA.
D'accord!

ATALMUC.
Et sous tes cheveux blancs,
Tu n'inspirerais plus de tendresse
A personne... qu'à moi!

NÉRILHA, *lui arrachant la rose des mains.*
Donnez donc?.. j'y consens!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!
Par cette rose,
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.
Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Il faut me taire
Et t'obéir!
De cette rose,
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

NÉRILHA.
O Cadige! ô Gulnare! ô mes jeunes amies!
(*Agitant sa rose.*)
Que vos vœux soient par moi remplis en même temps!
(*On entend un coup de tam-tam, et l'on aperçoit au fond, dans un tableau magique, Gulnare en princesse, et Cadige et Xaïloun à ses pieds.*)

Et vous, mes seuls amours, venez, mes fleurs chéries,
M'entourer de bouquets aux parfums enivrants!

(*Un second coup de tam-tam se fait entendre; Nérilha se trouve au milieu d'une corbeille de fleurs, qui sort de terre.*)

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!..
Par cette rose,
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Je veux me taire
Et te servir!
De cette rose,
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

(*Nérilha agite sa rose; la corbeille de fleurs dans laquelle elle s'est couchée commence à s'élever de terre. Atalmuc, effrayé, veut s'élancer pour la retenir. Sur un second geste d'elle, Atalmuc ne peut faire un pas de plus, tandis que Nérilha disparaît dans les airs.*)

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe dans la vallée de Cachemire, au milieu de jardins enchantés, où de tous côtés s'offrent des massifs de fleurs.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND VISIR, ABOULFARIS, QUELQUES SEIGNEURS DE SA SUITE, ET DES PETITS NÈGRES.

ABOULFARIS. Que la caravane s'arrête!.. J'accorde à mes gens une heure de repos... moi, pendant ce temps, je visiterai seul ces jardins merveilleux que je ne connais pas... nous repartirons après pour Delhy, où le sultan des Indes, notre gracieux souverain, nous attend avec impatience... Allez!.. (*Les seigneurs se retirent, ainsi que les deux petits nègres.*) Quant à moi, rien ne me presse. La mission difficile dont le sultan m'avait chargé, ayant complétement échouée, il sera toujours temps de lui en raconter les glorieux détails... mon seul regret est d'avoir quitté cette délicieuse ville de Candahar, où j'avais fait une passion... et presque deux... ces jeunes filles du peuple... Eh bien! oui, du peuple... cela me changeait... ces jeunes filles que j'invitais à prendre des sorbets dans mon pavillon... et l'une d'elles, la belle Gulnare, avait pour les grands seigneurs en général... et pour moi en particulier, une préférence, une estime auxquelles, du reste, je suis habitué...

SCENE II.

ABOULFARIS, LE PRINCE BADEL-BOUDOUR, *sortant d'une allée, à gauche.*

ABOULFARIS, *étonné.* Que vois-je? le prince!..

LE PRINCE, *de même.* Que vois-je? Aboulfaris, mon grand visir!

ABOULFARIS. Oui, mon prince... c'est moi, qui retournais en grande hâte vers la capitale!

LE PRINCE. Et moi, je l'avais quittée pour venir au devant de ma jeune cousine, la céleste Bedy-el-Jamal!

ABOULFARIS, *à part.* J'en étais sûr... l'impatience!.. (*Haut.*) Aussi, pour rendre compte à Votre Hautesse de mon ambassade... des soins et de l'habileté que j'y ai déployés .. je ne sais par où commencer...

LE PRINCE. Commence... par le commencement!

ABOULFARIS. C'est une idée!.. une grande idée!..

LE PRINCE, *regardant autour de lui avec inquiétude.* Et dépêche-toi!

ABOULFARIS. M'y voici, mon prince... m'y voici... Votre auguste père vous avait ordonné, en mourant, d'épouser, dans la première année de votre règne, votre jeune cousine Bedy-el-Jamal, fille de son frère.

LE PRINCE. Je sais cela!

ABOULFARIS. Certainement! . Le difficile était d'abord de la retrouver, attendu que, lors de l'incendie du palais par les Tartares, elle avait été enlevée au berceau, et qu'on ne savait plus ce qu'elle était devenue...

LE PRINCE, *avec impatience.* Je sais tout cela!

ABOULFARIS. Certainement!.. certainement! Mais Votre Hautesse m'ayant dit de prendre par le commencement...

LE PRINCE, *avec impatience.* J'ai eu tort... prends par la fin!

ABOULFARIS. M'y voici!.. Vous m'avez chargé alors, moi, Aboulfaris, votre grand visir, et la lumière de votre conseil, de faire des recherches... j'ai fait des recherches! Et dans l'Indostan, dans le royaume de Caboul, rien!.. Dans la Perse, rien!

LE PRINCE, *de même.* En vérité!

ABOULFARIS. Et pourtant, je me suis arrêté tout un mois à Ispahan... plusieurs jours à Candahar...

LE PRINCE, *vivement.* A Candahar!.. Et vous n'avez rien découvert de plus... ni à Candahar... ni dans ses environs?..

ABOULFARIS. Non, mon prince!

LE PRINCE. Eh bien! j'en suis fâché pour la lumière de mon conseil... mais un savant nécromancien, que j'ai fait venir à ma cour... m'a donné la preuve certaine que la nièce de mon père... celle que j'ai juré d'épouser... la princesse Bedy-el-Jamal, était, depuis son enfance, cachée près de la ville de Candahar...

ABOULFARIS. Est-il possible!

LE PRINCE. Où, s'ignorant elle-même, elle exerçait, sous le nom de Gulnare...

ABOULFARIS. Ciel!..

LE PRINCE. La profession obscure de lavandière!

ABOULFARIS, *à part.* Gulnare!..

LE PRINCE. Qu'as-tu donc?.. D'où vient ce trouble?

ABOULFARIS. L'étonnement... la stupéfaction... d'une rencontre... je veux dire... d'un coup du sort... aussi... foudroyant.

LE PRINCE. Tu as bien raison, car ce n'est rien encore!.. Je lui avais à l'instant envoyé une escorte magnifique et nombreuse, et, résolu d'aller moi-même à sa rencontre, j'étais déjà à deux marches de Delhy, ma capitale, lorsqu'en traversant la vallée de Cachemire, que j'ai parcourue vingt fois, j'aperçois une pagode et des jardins délicieux, qui jamais n'avaient frappé mes regards!..

ABOULFARIS. Ceux-ci!.. des massifs... des forêts de fleurs... c'est merveilleux!

LE PRINCE. Moins encore que la reine de ces fleurs!.. la fée qui habite ces jardins magnifiques!.. Et si tu savais dans quelle situation je me trouve...

ABOULFARIS. Parlez! Votre Hautesse n'a-t-elle pas en moi, auprès d'elle, son conseil tout entier?

LE PRINCE. J'avais fait remettre à la princesse, ma cousine, mon portrait... dont la vue seule, le croirais-tu... a fait naître une passion...

ABOULFARIS, *à part.* La perfide!



NÉRILHA. Ils s'éloignent!... grâce au ciel!,...— Scène , acte 2.

LE PRINCE. Qui ne finira qu'avec elle... elle me l'a écrit!

ABOULFARIS, *à part*. Juste ce qu'elle me disait de vive voix!

LE PRINCE. Et lorsque, me conformant aux ordres de mon père, je lui ai offert ma main, lorsque j'ai déjà fait publier ce mariage par tout le royaume... voilà que cette jeune fille, que j'ai aperçue dans ces bosquets de fleurs, me retient comme fasciné par sa vue!

ABOULFARIS. En vérité!

LE PRINCE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, chaque jour je viens l'attendre
En ce séjour délicieux!
Mais quand son cœur semble se rendre,
Elle m'échappe, hélas! et fuit loin de mes yeux!
Reine des fleurs, fraîche comme elles,
Ange du ciel, apaise-toi!
Ah! ne va pas ouvrir tes ailes,
Reste encor, reste auprès de moi!

DEUXIÈME COUPLET.

A ses genoux, hier encore,
Avec amour je l'implorais!
Quand sa voix, sa voix que j'adore,
M'a banni de sa vue; et moi je lui disais:
Reine des fleurs, fraîche comme elles,
Ange du ciel, apaise-toi!
Ah! ne va pas ouvrir tes ailes;
Reste encor, reste auprès de moi!

J'ignore donc si j'ai pu toucher son cœur... mais moi, c'est de l'amour, c'est du délire!.. Tandis que pour ma cousine, pour la sultane, je ne ressens là qu'une complète indifférence!

ABOULFARIS. Elle n'est pourtant pas mal!

LE PRINCE. Qui te l'a dit?

ABOULFARIS, *tremblant*. Vous-même, tout à l'heure, magnanime sultan...

LE PRINCE, *d'un air distrait*. Je ne le croyais pas... et j'ai promis, j'ai engagé ma foi royale. Ah! si mon auguste fiancée pouvait ne pas m'aimer!

ABOULFARIS. C'est impossible!..

LE PRINCE. Je serais trop heureux! car, d'après une clause du testament de mon père... s'il m'est prouvé qu'elle aime ou qu'elle a aimé quelqu'un... je ne suis plus obligé à rien!.. Et si tu pouvais me trouver cet autre... cet amant heureux...

ABOULFARIS, *avec joie.* Qu'en feriez-vous?

LE PRINCE. Je le ferais empaler à l'instant, et je me regarderais comme libre.

ABOULFARIS, *avec effroi.* O ciel!

LE PRINCE. Tu comprends quel bonheur pour moi!

ABOULFARIS. Mais pas pour lui!

LE PRINCE. Tais-toi!...

ABOULFARIS. Qu'est-ce donc?

LE PRINCE. Voici l'heure où elle descend dans ses jardins!

ABOULFARIS. De quel côté?

LE PRINCE. Je ne sais... on la voit tout à coup sortir d'un buisson de roses...

ABOULFARIS, *troublé.* Vous permettez, Monseigneur!..

LE PRINCE. Je te permets de t'en aller... voilà tout... et même je te l'ordonne! *(Aboulfaris sort par la droite, et le prince par la gauche du spectateur.)*

—

SCENE III.

(Le fond s'ouvre; on aperçoit Nérilha au milieu de jeunes nymphes groupées autour d'elle, et lui présentant des roses; elle leur fait signe de s'éloigner, et redescend le théâtre; le prince, caché dans le bosquet, à gauche, dont il écarte les branches, regarde pendant quelques instants Nérilha, puis il referme doucement les branches.)

NÉRILHA.

RÉCITATIF.

Des roses, partout des roses!
Sur les gazons naissants des fleurs fraîches écloses,
Et je ne sais... mais, maintenant je crois
Les voir, les admirer pour la première fois!

AIR.

O suave et douce merveille!
Par qui mon cœur est transformé,
Mon cœur bat, mon âme s'éveille,
Tout mon être s'est animé!
Dans un long sommeil engourdie,
A la nuit succède le jour!
C'est l'existence, c'est la vie!
C'est la lumière, c'est l'amour!
La rose nouvelle,
Plus fraîche et plus belle,
Répand autour d'elle
Parfums plus doux encor!
Et cette onde si pure,
Avec son vif murmure,
Dans ces bosquets prend son essor.
A toi, je m'abandonne,
Bonheur qui m'environne!
Mon cœur déjà rayonne
D'un pur et tendre amour!
Un pouvoir tutélaire
Sur la nature entière
Répand un nouveau jour!

—

SCENE IV.

NÉRILHA, LE PRINCE.

NÉRILHA. O ciel! c'est lui!

LE PRINCE. Oui, c'est moi, qui malgré votre défense viens encore vous implorer!.. rien qu'un instant... laissez-moi vous dire que depuis le premier jour où je vous ai vue, ce que je ressens là, c'est de l'amour!

NÉRILHA, *effrayée.* Est-il possible! De l'amour! Ce mot si terrible... qu'il m'est bien défendu de prononcer... *(A part.)* Mais non pas de...

LE PRINCE. Eh! que craignez-vous de moi?.. En vous est ma vie!.. je voudrais la passer dans ce royaume de fleurs, qui ferait oublier tous les autres!

NÉRILHA, *troublée.* Seigneur!..

LE PRINCE. Près de vous, qui ne m'aimez pas, je le sais... qui jamais ne pourrez éprouver ce que j'éprouve pour vous!..

NÉRILHA, *à part.* Je n'en voudrais pas répondre.

LE PRINCE. Mais, dites-moi seulement, dites-moi qu'un jour peut-être...

NÉRILHA. Jamais!.. jamais!.. et si vous ne voulez pas, comme hier, me forcer à vous fuir... il faut me promettre de ne jamais rien demander... rien exiger...

LE PRINCE. Je le jure!

NÉRILHA. Soumission absolue à tous mes ordres...

LE PRINCE. Je le jure!

NÉRILHA. Ah! maintenant, me voilà bien tranquille! *(On entend un air de marche; regardant au fond du théâtre.)* Eh! mon Dieu!.. qui vient là!.. De grâce, éloignez-vous!

LE PRINCE. Oui, je vous obéis... bientôt je reviendrai! *(Il s'éloigne par la gauche du spectateur.)*

—

SCENE V.

NÉRILHA, CADIGE ET XAILOUN, *entrant par le fond du théâtre. Ils regardent autour d'eux avec étonnement ces jardins inconnus. Puis ils poussent un cri de surprise en voyant Nérilha.*

NÉRILHA, *se retournant.* Que vois-je!.. Xaïloun!.. Cadige! Comment vous trouvez-vous chez moi?..

CADIGE. Avec Gulnare, l'ancienne lavandière, qui est passée princesse! *(La musique commence.)*

XAÏLOUN. Voici son cortége... entendez-vous?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah! j'entends retentir et tambour et cimbale!

CADIGE.

De Gulnare voici la marche triomphale!

—

SCENE VI.

NÉRILHA, CADIGE, XAILOUN, GULNARE, *portée sur un riche palanquin.* CHOEURS D'ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, *puis* LE PRINCE.

CHŒUR.

Plaisirs, ivresse et fête!
Que le divin prophète,
De l'hymen qui s'apprête,
Protége la splendeur!
Et vous, en qui rayonne
L'éclat de la couronne,
Ah! que Brama vous donne
Gloire, amour et bonheur!
Quel beau jour! quelle fête!
O triomphe! ô grandeur!
De l'hymen qui s'apprête,
O sublime splendeur!
Grand sultan, la gloire environne
Ta sublime couronne!
A jamais, que Brama te donne
Gloire, amour et bonheur!

GULNARE, *qui est descendue de son palanquin.*

AIR.

Je commande, je suis la reine!
Vous, qu'ici le respect enchaîne,

A l'aspect d'une souveraine,
Au nom de mon royal époux,
Esclaves, prosternez-vous!

CHŒUR.

Brama! Brama!
Puissant Brama!

GULNARE.

Le bonheur règne d'avance
En ce séjour!
Je ne veux pour récompense
Que votre amour!
Soyez heureux,
Soyez joyeux,
Car je le veux!
Livrez-vous aux plaisirs les plus doux,
Ou sinon malheur à vous!
Le bonheur règne d'avance
En ce séjour!
Je ne veux pour récompense
Que votre amour!

CHŒUR.

O Brama! Brama!
Puissant Brama!

GULNARE, *se retournant et apercevant Cadige et Nérilha.*

Bonjour Cadige, et toi petite Nérilha!
(*La prenant à part, et à voix basse.*)
Comme nous, je le vois, le destin t'exauça!
(*Haut.*)
Mon pouvoir vous protégera!

CADIGE ET NÉRILHA, *s'inclinant.*

Que de bontés!

(*En ce moment, le prince sortant de l'allée, à gauche, où il s'était réfugié, se trouve en face de Gulnare, qui remontait le théâtre.*)

GULNARE, *apercevant le prince.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GULNARE, *s'approchant du prince.*

L'amour en traits de flamme,
Avait trop bien gravé son portrait dans mon âme,
Pour n'avoir pas à l'instant reconnu
Le sultan, mon époux!

TOUS, *étonnés, regardant le prince et se prosternant.*

Le sultan!

NÉRILHA, *à part, avec douleur.*

Son époux!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Dieu puissant, que dit-elle, est-ce un rêve?
Quoi! c'est lui... qui serait son époux?
Le dépit en mon âme s'élève,
Je ne puis contenir mon courroux!

ATALMUC, *regardant Nérilha.*

Quel soupçon dans mon âme s'élève!
Elle tremble à ce nom seul d'époux!
C'en est fait! non, ce n'est plus un rêve,
Tout me dit que son cœur est jaloux!

LE PRINCE.

Quel tourment dans mon âme s'élève!
Il faut perdre un espoir aussi doux!
Adieu donc, mon bonheur et mon rêve,
C'en est fait! me voilà son époux!

GULNARE.

Jusqu'à lui, sur le trône, il m'élève,
Et chacun de mon sort est jaloux!
Dans ma main j'ai le sceptre et le glaive,
Devant moi, tombez tous à genoux!

XAÏLOUN ET CADIGE.

Jusqu'au trône la gloire l'élève,
Et chacun de son sort est jaloux!
Dans sa main sont le sceptre et le glaive
Qu'elle tient du sultan son époux!

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ABOULFARIS ET PLUSIEURS SEIGNEURS *entrent dans ce moment.*

LE PRINCE, *s'adressant à Gulnare.*

Noble et vertueuse princesse,
Que je présente à Votre Altesse
Les premiers de ma cour!
(*Prenant Aboulfaris par la main.*)
D'abord mon grand visir!

GULNARE ET ABOULFARIS *se regardant l'un et l'autre avec effroi.*

O ciel! ô ciel! je me sens défaillir!

ENSEMBLE.

GULNARE.

O fatale présence!
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prête à tomber!
Si ce fatal mystère
Venait à voir le jour,
Dans son cœur, la colère
Remplacerait l'amour!

LE PRINCE, *regardant Nérilha.*

A sa douce présence
Il faut me dérober!
Pour moi quelle souffrance!
Je crains d'y succomber!
Dans ma douleur amère,
Il faut fuir sans retour.
Adieu! toi qui m'es chère,
Adieu! mon seul amour!

NÉRILHA.

Sortons, à sa présence
Il faut me dérober!
Pour moi, quelle souffrance!
Je crains d'y succomber!
Le dépit, la colère,
M'agitent tour à tour.
Rien ne peut plus me plaire
En ce triste séjour.

ATALMUC.

Je comprends sa souffrance,
Et, prête à succomber,
Bientôt en ma puissance
Elle va retomber!
Oui, je tremble et j'espère,
Et frémis tour à tour
De plaisir, de colère,
De fureur et d'amour!

ABOULFARIS, *regardant Gulnare.*

O fatale présence!
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prêt à tomber!
Cachons bien ce mystère,
Ou mon maître en ce jour,
Pourrait, dans sa colère,
Châtier notre amour!

XAÏLOUN.

Quelle douce espérance
Vient déjà m'absorber!
A ce bonheur, d'avance,
Je crains de succomber!
Ma belle ménagère
M'a payé de retour!
C'est moi qu'elle préfère,
Je suis son seul amour!

CADIGE.

Quelle douce espérance
Vient soudain m'absorber!
A ce bonheur, d'avance,
Je crains de succomber!
Oui, son ardeur sincère
Me paya de retour!
Oui, c'est moi qu'il préfère,
Je suis son seul amour!

(*Gulnare présente sa main au prince, qui la porte à

ses lèvres, et s'éloigne avec elle, ainsi que sa suite, au milieu de laquelle disparaissent Aboulfaris, Xaïloun et Atalmuc.)

—

SCENE VIII.

NÉRILHA, *seule.* Ils s'éloignent!.. Grâce au ciel!.. Je ne sais ce que je serais devenue... ce qui allait arriver!.. Je sentais là comme un fer aigu qui me déchirait et me faisait froid... et cette douleur... (*Portant vivement la main à son cœur.*) Mais je l'éprouve encore... rien ne peut me l'ôter... (*Agitant sa rose.*) Pas même ce talisman magique auquel rien ne résistait!.. O Atalmuc... Atalmuc!.. que n'es-tu là... près de moi?..

—

SCENE IX.

NÉRILHA, ATALMUC, *sortant de dessous terre.*

ATALMUC. Me voici!.. autrefois ton maître, à présent ton esclave! Que me veux-tu?

NÉRILHA. Ah! si tu savais!

ATALMUC. Je sais tout!

NÉRILHA. C'est affreux!.. n'est-ce pas!.. c'est indigne!.. Ce prince, venir ici sous un déguisement et par une tromperie!.. Pourquoi ne m'a-t-il pas dit tout d'abord... Je suis le sultan... l'époux de Gulnare... (*Avec dédain.*) Mon Dieu, il en est bien le maître... et à coup sûr ce n'est pas moi qui veux l'empêcher!..

ATALMUC, *froidement.* Tu veux donc qu'il l'épouse?

NÉRILHA, *vivement.* Non, non, au contraire!.. Venge-moi? Punis-le?

ATALMUC. C'est facile!.. Je n'ai qu'un mot à dire pour que les plus grands dangers le menacent!

NÉRILHA, *avec effroi.* Lui!.. Des dangers!.. Lesquels?.. (*Agitant sa rose.*) Je le défends! je le protége!..

ATALMUC, *avec fureur.* Malheureuse!..

NÉRILHA. Oui, bien malheureuse!.. (*Portant la main à son cœur.*) Je ressens là... des tourments...

ATALMUC. Que j'éprouvais pour toi... et que j'éprouve encore...

NÉRILHA, *lui prenant la main.* Mon pauvre maître!..

ATALMUC. Mon art ne peut rien pour moi-même, ni pour toi! Mais cet amour que tu ne crains pas de m'avouer, me rend à la fois content et furieux!.. Celui que tu aimes, je le maudis, et le remercie, car bientôt, grâce à lui, tu vas retomber en ma puissance!

NÉRILHA. Moi!

ATALMUC. Tu sais nos conventions! Et si tu lui avoues cet amour, si tu lui en donnes la moindre preuve...

NÉRILHA. De ce côté-là, rassure-toi! Ce que j'éprouve là... c'est du ressentiment... de la colère... de la haine... oui, de la haine!.. Et tout à l'heure... tiens... lorsque Gulnare lui a présenté sa main, qu'il a portée à ses lèvres... Pourquoi? Qu'avait-il besoin de lui baiser la main... elle n'est pas déjà si belle!.. Eh bien!.. dans ce moment... tout prince qu'il est... si j'avais pu le frapper... et elle aussi!..

ATALMUC, *avec colère.* Mais tu ne veux donc pas me laisser le moindre doute?.. Jalouse!.. Tu es jalouse!

NÉRILHA. Moi!.. Grand Dieu!..

ATALMUC. Cette jalousie que tu me reprochais... que tu ne comprenais pas...

NÉRILHA. Ah! je la comprends!.. Et tout à l'heure, quand il l'a embrassée... (*S'arrêtant, et avec dépit.*) Ah ça!.. est-ce qu'il l'embrassera toujours ainsi?..

ATALMUC, *froidement.* C'est son mari!

NÉRILHA. Son mari... son mari!.. Ah! voilà à quoi je n'avais jamais songé... et rien que cette idée...

ATALMUC. Modère-toi!.. Gulnare vient de ce côté...

NÉRILHA. Et pourquoi y vient-elle?

ATALMUC, *froidement.* Sans doute pour attendre le prince!.. son amant... son époux!..

NÉRILHA. Ah! tu es méchant! Tu me dis ce mot-là .. exprès pour me torturer...

ATALMUC. Non! mais pour t'épargner une nouvelle douleur, celle d'être témoin de leur entrevue...

NÉRILHA. C'est-à-dire que si je m'éloigne... si je les laisse ensemble... il va encore lui baiser la main!..

ATALMUC, *avec impatience.* Eh! qu'importe après tout!

NÉRILHA. Ce qu'il importe!.. Tu me le demandes! (*Elevant sa rose magique.*) Pour qu'il ne s'avise plus d'y songer... je veux, quand on donnera à Gulnare le moindre baiser, qu'on reçoive à l'instant un bon soufflet, bien ferme, bien appliqué! (*Avec dépit.*) Oui... oui... là!.. ça lui apprendra!

ATALMUC. Tu le vois bien!.. te voilà comme moi, méchante, extravagante et colère ..

NÉRILHA. Moi! colère!.. Si on peut dire cela!.. Quand c'est lui qui en est la cause!.. (*Avec emportement.*) Va-t'en!.. va-t'en! . méchant serviteur... et ne reviens plus!..

ATALMUC, *sortant par la droite.* Soit! Je vais t'attendre!

NÉRILHA Et quant à Gulnare... je l'ai dit, ce sera... Qu'on y vienne maintenant... qu'on y vienne!.. Et gare aux soufflets. (*Elle disparaît par les bosquets, à droite, pendant que Gulnare entre pensive par une allée, à gauche.*)

—

SCENE X.

GULNARE, *seule.* Oui... c'est une fatale rencontre!.. Retrouver dans le grand visir Aboulfaris, ce seigneur qui me faisait la cour à Candahar... qui venait tous les matins soupirer près de moi, à la fontaine des Palmiers... quoique, après tout, ces entrevues fussent bien innocentes, mais enfin, et quoique homme d'État, s'il est indiscret... s'il parle... s'il raconte au sultan ce que... (*S'interrompant.*) je suis perdue!. Il faut donc, en bonne politique, perdre moi-même le grand visir... le perdre, ou le gagner!.. Le gagner sera plus facile... je lui ai fait entendre que je voulais, avant notre départ, lui parler un instant dans ces jardins... il m'a comprise... car le voici!..

—

SCENE XI.

ABOULFARIS, *entrant par l'allée à gauche,* GULNARE, *assise à droite.*

ABOULFARIS, *entrant en rêvant.* Je ne sais pourquoi je m'effrayais de cette rencontre!.. Les hommes d'esprit... (*Se reprenant.*) Non, je veux dire les hommes d'État, sont stupides!.. C'est au contraire ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; tenant la sultane dans ma dépendance, et m'entendant avec elle, ma fortune est assurée. . j'arrive à la plus haute faveur... je gouverne l'État... dont mon maître n'est plus que le sultan... honoraire! . Tandis que moi... (*Levant les yeux.*) C'est elle! c'est la belle Gulnare... que dis-je? la céleste princesse Bedy-el-Jamal, reine de tous les cœurs! à commencer par le mien!

DUO.

GULNARE, *se levant, et d'un geste impérieux lui ordonnant de s'avancer.*

Si votre langue peu discrète
Cesse un instant d'être muette!

ABOULFARIS, *à part.*
J'entends parfaitement!
GULNARE.
C'est fait de vous! Car à l'instant
Vous êtes mort, j'en fais serment!
ABOULFARIS.
J'entends parfaitement!
GULNARE.
Mais si vous gardez le silence,
A vous, la gloire et la puissance!
ABOULFARIS.
J'entends parfaitement!
GULNARE.
Vous serez du roi, mon mari,
Le premier visir...
ABOULFARIS.
Et l'ami!
J'ai compris, Dieu merci!
GULNARE ET ABOULFARIS.
Sur ce traité, qui m'intéresse!
Le secret doit être sacré!
ABOULFARIS.
Je l'ai promis!
GULNARE.
Je l'ai juré!
(*Lui tendant la main.*)
Recevez-en le gage!
ABOULFARIS, *prenant sa main.*
Ah! quelle ivresse!..
(*La portant à ses lèvres, et recevant un soufflet invisible, dont on entend le bruit.*)
Ah! quel soufflet!
Quel soufflet!!
Quel soufflet!!!
J'en reste stupéfait!
Et sa main nous enseigne,
Que sous ce nouveau règne,
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets!
GULNARE, *à part.*
Ah! j'ai bien fait,
J'ai bien fait,
Le voilà satisfait!
Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et qu'on me craigne...
Ainsi je le promets,
Comptez sur mes bienfaits!
Or donc, et maintenant
Que vous voilà content...
ABOULFARIS, *se frottant la joue.*
Pas trop!
GULNARE, *le regardant avec surprise.*
D'où vient cette grimace?
ABOULFARIS.
Eh! mais franchement... à ma place...
Vous trouveriez, entre nous deux...
Que je méritais un peu mieux!
GULNARE, *baissant les yeux et minaudant.*
Vraiment... c'est bien de l'exigence!
Mais vous le voulez, grand visir!
Allons pour vous faire plaisir,
(*Lui tendant la joue.*)
Faisons la paix.
ABOULFARIS, *s'approchant avec transport.*
Quelle reconnaissance!
(*Même jeu.*)

ENSEMBLE.

ABOULFARIS.
Ah! quel soufflet!
Quel soufflet!
Quel soufflet!
J'en reste stupéfait!
Et sa main nous enseigne,
Que sous ce nouveau règne,
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets!
GULNARE.
Ah! j'ai bien fait,
J'ai bien fait,
Le voilà satisfait!
Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et qu'on me craigne...
Ainsi, je le promets,
Comptez sur mes bienfaits!

—

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, XAILOUN.

ABOULFARIS, *à lui-même.* Deux soufflets!

XAÏLOUN, *accourant.* Monseigneur...

ABOULFARIS, *s'avançant vers Xaïloun.* Que veux-tu?

XAÏLOUN. Je venais demander à Son Altesse...

ABOULFARIS, *à part.* Deux soufflets!

XAÏLOUN. L'ordre du départ...

ABOULFARIS, *lui donnant un soufflet.* Le voilà!.. (*A part.*) Reste un... (*Il offre sa main à Gulnare, et sort en se tenant en garde contre elle de l'autre main.*)

—

SCENE XIII.

XAILOUN, *puis* NÉRILHA.

XAÏLOUN, *se frottant la joue.* Par exemple!.. C'est reconnaître le dévouement d'une manière trop chaude...

NÉRILHA, *qui est entrée par l'allée à droite.* Qu'y a-t-il donc?

XAÏLOUN. Ce qu'il y a?.. C'est le grand visir qui m'a chargé pour notre auguste sultan, d'un message...

NÉRILHA. Que tu vas lui rendre!..

XAÏLOUN. Oh! non... je n'oserai pas!.. Je me contenterai de lui annoncer que tout est prêt pour le départ.

NÉRILHA, *à part.* O ciel!

XAÏLOUN. Et que la princesse, sa fiancée, l'attend. . Seulement, dans ces immenses jardins, que je ne connais pas, je ne sais comment trouver le prince...

NÉRILHA, *regardant vers la gauche du spectateur, et à part.* Le prince?.. (*Haut, à Xaïloun, lui montrant le fond du théâtre à droite.*) Le prince! je viens de le voir dans le pavillon des Camélias!..

XAÏLOUN. Oui... mais ce pavillon...

NÉRILHA, *lui montrant toujours le fond, à droite.* De ce côté, la première allée à droite, puis la cinquième à gauche...

XAÏLOUN. Je comprends!

NÉRILHA, *le poussant.* Alors... va donc vite!.. (*Xaïloun sort par la droite.*)

—

SCENE XIV.

LE PRINCE, *entrant par la droite,* NÉRILHA, *cachée près d'un bosquet, à droite.*

DUO.

LE PRINCE, *entrant en rêvant.*
N'y pensons plus!.. il faut la fuir!
NÉRILHA, *à part, écoutant.*
O ciel!
LE PRINCE.
La voix de la sagesse
M'ordonne à l'instant de partir!..
(*Il fait quelques pas près du bosquet, à gauche.*)
Allons retrouver la princesse.
NÉRILHA, *avec jalousie.*
Non... près d'elle tu n'iras pas!
(*Agitant sa rose métallique.*)
Que pour mieux enchaîner ses pas,
Le sommeil ferme sa paupière!
(*Le prince qui était près d'un banc de verdure, s'arrête et tombe sur le banc.*

Oui, grâce à toi, cher talisman,
Il m'obéit, ce fier sultan!
(*Regardant le prince avec émotion.*)
Il dort!.. Avançons-nous...
(*S'arrêtant avec crainte.*)
Que fais-tu, téméraire?
Ne sens-tu pas trembler la terre? .
(*Elle s'approche de lui et penche la tête.*)
Il parle bas!..
(*Ecoutant.*)
Quels mots vient-il de prononcer?
(*Poussant un cri.*)
Ah! mon nom sur sa bouche est venu se placer!

LE PRINCE, *rêvant.*
Nérilha!.. Nérilha!..

NÉRILHA.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

En dormant, en dormant,
C'est à moi, délice suprême,
C'est à moi qu'il s'en va rêvant;
C'est moi qu'il appelle et qu'il aime...
En dormant, en dormant!..
(*Elle s'approche encore plus près du prince, qui semble lui prendre la main et la presser contre son cœur.*)

DEUXIÈME COUPLET.

En dormant, en dormant.
(*Se baissant vers lui et écoutant.*)
Dans ses bras voilà qu'il m'enlace!
Il me dit qu'il sera constant ..
(*Voyant le prince, qui de la main lui envoie un baiser.*)
Et je crois même qu'il m'embrasse,
En dormant, en dormant.

(*Vivement.*)
Je ne sais quel pouvoir m'entraine malgré moi!
(*Avec exaltation.*)
Et dût ce fatal délire,
A ma perte me conduire,
(*S'approchant du prince et lui parlant.*)
Que je t'entende encore!..
(*S'adressant au prince.*)
Eveille-toi!..

LE PRINCE, *s'éveillant.*
Nérilha, Nérilha!
C'est bien toi!.. Te voilà!..

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
Eh quoi! ce doux songe,
Où l'amour me plonge,
N'est point un mensonge!
Et dans ce moment,
O réelle ivresse,
Fée enchanteresse,
C'est toi que je presse
Sur mon cœur brûlant!

NÉRILHA.
Non, non, ce doux songe,
Où l'amour le plonge
N'est point un mensonge!
Et mon cœur tremblant,
Craint de sa tendresse,
La fatale ivresse!
(*Au prince.*)
Ah! pour ma faiblesse,
Grâce en ce moment!
(*Cherchant à se dégager de ses bras.*)
Laisse-moi, laisse-moi, prends pitié de moi-même!

LE PRINCE, *avec chaleur.*
Les serments que j'ai faits, et l'hymen qui m'attend,
Je briserais tout à l'instant,
Si tu m'aimais!

NÉRILHA, *hors d'elle-même.*
Je t'aime!..

(*Le prince la reçoit dans ses bras et l'embrasse. A ce mot, l'orage qui grondait sourdement, éclate dans toute sa fureur; des cris infernaux se font entendre. Le prince, comme frappé de la foudre, tombe sans connaissance sur le banc, à droite. Toutes les fleurs du jardin sont soudain flétries et fanées. A un ciel d'été, succède l'hiver et ses frimats. Nérilha, effrayée, chancelle et tombe dans les bras d'Atalmuc, qui paraît derrière elle.*)

ATALMUC.
Tu m'appartiens!.. Souviens-toi de nos lois!
Les enfers et l'amour m'ont rendu tous mes droits!

(*Nérilha est tout à coup changée en une vieille petite femme, couverte de rides; sa robe même se trouve d'une étoffe et d'une forme antiques. Nérilha pousse un cri et s'abîme sous terre avec Atalmuc, qui la tient toujours dans ses bras. Presque aussitôt, le prince se réveille en sursaut, et saisi de stupéfaction en voyant le changement subit qui vient de s'opérer, s'écrie avec désespoir :* Nérilha!.. Nérilha!. *puis il retombe accablé sur un banc*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une grotte sous-marine, comme la grotte d'Azur, en Sicile.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALMUC, *en robe et en bonnet de magicien,* NÉRILHA, *en vieille.*

NÉRILHA, *qu'Atalmuc entraîne par la main.* Seigneur Atalmuc, où me conduisez-vous!

ATALMUC. Que t'importe? Où j'irai désormais, tu iras!

NÉRILHA. Comment, ce n'est pas assez de m'avoir rendue vieille et laide, il faudra encore que je vous suive partout?

ATALMUC. Oui; je ne veux plus te quitter un instant!

NÉRILHA. Cela va être bien ennuyeux... pour vous. (*Vivement.*) Je ne vous parle pas de moi... (*Regardant autour d'elle.*) Et où sommes-nous ici?

ATALMUC. A deux mille pieds sous la mer!

NÉRILHA. J'aimerais autant être ailleurs... et si vous ne venez ici que pour mon plaisir...

ATALMUC. Aujourd'hui, je me rends au conseil des magiciens, présidé par le roi du Ginistan, et qui se tient dans un volcan... près d'ici... (*Lui montrant une ouverture de rocher.*)

NÉRILHA. Dans un volcan!.. Et vous allez y descendre?

ATALMUC. Aussitôt que Sathaniel, notre maître, m'appellera de sa voix d'airain.

NÉRILHA. Et il faudra que je vous y suive?..

AMALMUC. Non! Aucun être humain n'y peut pénétrer sans être consumé!.. Tu resteras à m'attendre dans cette grotte, d'où je ne crains pas que tu puisses t'échapper!

NÉRILHA. Je le crois bien! Deux mille pieds d'eau au-dessus de ma tête, et la flamme sous mes pieds... (*Regardant vers l'ouverture du rocher, à droite.*) O ciel!.. Et vous, Seigneur, vous allez vous plonger dans cette lave enflammée?..

ATALMUC, *vivement.* Cela t'effraie pour moi!

NÉRILHA. Dame!.. je ne vous veux pas de mal... Vous avez été un bon maître... et si vous n'aviez pas tant d'affection pour moi... je finirais peut-être par en avoir pour vous.

ATALMUC, *avec chaleur.* Dis-tu vrai?.. Rassure-toi donc!.. Avant d'entrer dans la salle du conseil, je quitte ma dépouille mortelle, et le rayon céleste qui anime mon être, l'âme va seule rejoindre son maître dans cette région de feu!

NÉRILHA. Ah! c'est votre âme seule qui s'en va?.. C'est singulier!.. Et est-elle longtemps absente, votre âme?..

ATALMUC. Quand la séance est tranquille, et qu'on ne

s'y échauffe pas trop... un quart-d'heure, tout au plus, et je viendrai te rejoindre...

NÉRILHA, *vivement*. Et nous remonterons sur terre?..

ATALMUC. A l'instant! Mais je lis dans ta pensée... renonce à l'espoir de jamais te faire reconnaître par le jeune sultan des Indes, ou par aucun de tes anciens amis!..

NÉRILHA. Pardi! ils me prendraient tous pour ma grand'mère!..

ATALMUC. Et si tu t'avisais do vouloir leur raconler tes aventures, ou de leur dire qui tu es...

NÉRILHA. Eh bien?..

ATALMUC. A l'instant tu devlendrais muette!..

NÉRILHA, *avec colère*. C'est trop fort!.. Vous avez pu m'enlever ma jeunesse et ma beauté, mais m'empêcher de parler... je vous en défie!.. Et dût-on ne pas me croire et me traiter d'insensée, je dirai à tout le monde... Je suis... (*Atalmuc étend la main vers elle. — A l'instant Nérilha s'arrête et fait de vains efforts pour continuer.*)

ATALMUC. Eh bien! je t'en avais prevenue!.. Te voilà muette... muette à tout jamais!.. Oui, oui, tu me promets de garder dorénavant le silence sur un sujet dont tu connais maintenant les dangers... tu me supplies de te rendre la parole... eh bien! soit, j'y consens! (*Etendant la main vers elle.*) Qu'as-tu à me dire?..

NÉRILHA, *avec volubilité et colère*. Que je vous hais! que je vous déteste! que je vous abhorre!..

ATALMUC. Si c'est pour cela que je t'ai rendu la parole, ce n'était pas la peine!.

NÉRILHA, *vivement*. Non!.. c'est pour une autre raison... pour une autre prière... ne soyez pas généreux à demi... (*D'un air câlin.*) Si vous m'aimez, si vous m'adorez, comme vous le dites, il doit vous être bien désagréable d'avoir une maîtresse si laide et si vieille... et si j'étais à votre place... ne fût-ce que par amour-propre.

ATALMUC. Je comprends!..

NÉRILHA, *vivement*. Eh bien! non, par amour, je m'empresserais de lui rendre sa forme première!..

ATALMUC. Te rendre jeune et belle pour un autre... non.

AIR.

Non!.. ne crains pas que je te cède
Aux regards d'un rival heureux!
Non!.. j'aime mieux que tu sois laide!
Pour moi, pour moi seul, pour mes yeux,
Pour moi, ces vains déguisements
Ne cachent rien à ma tendresse!
Je vois les fleurs de ton printemps
Sous les rides de ta vieillesse!
Je vois ce front si blanc, si pur!
De tes yeux j'admire l'azur...
Seul je te vois... seul te possède!..
Ne crois pas qu'à tes vœux je cède!
Te rendre belle à d'autres yeux?
Non, j'aime mieux que tu sois laide,
Pour moi, pour moi seul je te veux!

(*On entend plusieurs sons de trompettes infernales.*)

Qu'entends-je! (*A Nérilha.*) Adieu! pour un instant, adieu!
O maître tout-puissant, c'est ta voix qui m'appelle.

(*Tombant sur un banc de rocher, à droite.*)

Que mon âme, quittant sa dépouille mortelle,
Se rende au pied de ton trône de feu!
Adieu!.. Adieu!..

(*Atalmuc tombe inanimé sur le banc, à droite. Une flamme légère, qui semble sortir de son corps, s'élève, voltige un instant, et disparaît par l'ouverture du rocher, à droite*)

—

SCENE II.

NÉRILHA, *seule, appelant à haute voix*. Seigneur Atalmuc! Seigneur Atalmuc! Mon maître!.. Il ne m'entend plus, il ne me voit plus. Oui, comme il me l'avait annoncé, son âme l'a quitté et vient de disparaître ; il ne reste plus là que le corps d'un magicien, sa robe, son turban constellé!.. (*Posant la main sur son cœur.*) Et son grimoire, qu'il porte toujours avec lui depuis le jour où je m'en suis servi si gauchement, ce jour où j'ai donné un bal sans le vouloir..... Si, aujourd'hui, et pendant que son esprit voyage... j'y mettais plus d'adresse... voyons... je le tiens!.. (*S'avançant au bord du théâtre avec le grimoire qu'elle tient et qu'elle ouvre.*) *Chapitre VI, Moyens de former les enchantements les plus compliqués*. Ce n'est pas cela qu'il me faudrait, au contraire... (*Retournant le feuillet.*) Ah! le revers de la page... (*Lisant.*) *Moyens de détruire les divers enchantements*. C'est mon chapitre. . Ah! le cœur me bat... lisons!.. (*Regardant autour d'elle, et parcourant plusieurs pages du grimoire. — Poussant un cri.*) Ah!.. (*Lisant.*) *Devenue tout à coup vieille et laide*... M'y voici. (*Continuant.*) *Un baiser a causé sa métamorphose, un baiser peut la détruire; et si elle rencontre quelqu'un qui consente à l'embrasser*... (*S'interrompant.*) Si ce n'est que cela! je sais bien qu'à mon âge, et avec ma figure, ça n'est pas aisé... mais ça n'est pourtant pas impossible... achevons... (*Lisant.*) *Mais qu'elle choisisse bien celui de qui elle recevra ce baiser, car, à l'instant même, et pour toujours, elle lui appartiendra corps et âme!* (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!.. c'est donc pour cela qu'Atalmuc voulait toujours m'embrasser!.. Ah! que j'ai eu raison de le refuser!.. changer à ce prix-là... changer pour lui appartenir à toujours!.. voilà un désenchantement!.. autant garder mes rides et mes années... ce n'est pas pour lui que je voudrais les perdre... Mais celui-là, un prince, si jeune et si beau, voudra-t-il jamais?.. Enfin, s'il était là... on verrait, on tâcherait... Si je pouvais aller à lui... cherchons. (*Feuilletant le grimoire.*) *Moyen d'être transporté à l'instant où l'on veut*. (*Avec amour.*) Ah! près de lui... près du prince... dans son palais!.. (*Lisant le grimoire.*) *Elever ce livre magique vers le ciel, en répétant trois fois le nom du dieu de l'Indoustan*. (*Avec exaltation.*) Brama!.. Brama!.. Brama!.. (*Le grimoire lui tombe des mains; le théâtre change à vue; elle se trouve transportée sur la grande place de Delhy A gauche, l'entrée d'une mosquée; à droite, la façade du palais.*)

—

SCENE III.

HABITANTS DU PALAIS ET DE LA VILLE DE DELHY, ABOUL-FARIS, ET GULNARE, *assise sur un trône magnifique.*)

CHŒUR, *pendant lequel s'exécutent des danses gracieuses.*

Accourez tous, venez!
Habitants fortunés
De ce riant pays,
Doux paradis!
Accourez près de nous,
Les plaisirs les plus doux
Embelliront vos jours
Remplis d'amours!
De Téhéran et d'Ispahan,
Du beau pays de Cachemire,
On vient ici,
Et c'est Delhy
Que l'étranger toujours admire!
De tous côtés,
Jeunes beautés,



NÉRILHA. . . . . . Il ne reste plus là que le corps d'un magicien. — Acte 3, scène 2.

A l'œil brillant plein d'étincelle !
Garde ton cœur,
O voyageur,
Du doux éclat de leur prunelle !
Accourez tous, venez !
Habitants, etc...

Voyez la jeune bayadère,
Rapide et fière,
Elle bondit !
Bientôt, bientôt, elle a su plaire,
Mais plus légère,
Elle s'enfuit !

De Téhéran et d'Ispahan,
Du beau pays de Cachemire,
Etc., etc...

(*Nérilha a disparu au commencement de ce chœur.*)

ABOULFARIS, *tenant respectueusement la main de la princesse, à distance, et s'adressant au peuple.* Bien, mes amis ! La princesse est sensible... et moi aussi... aux hommages de ses futurs sujets...

GULNARE, *avec impatience.* Mais il suffit !.. assez d'enthousiasme et de transport !

ABOUFLARIS, *d'un air de flatterie.* Que voulez-vous ? l'amour du peuple...

GULNARE. C'est à vous étourdir ! depuis trois jours, ils ne font que crier...

ABOULFARIS, *à voix basse.* C'est commandé !

GULNARE, *au peuple.* Je vous donne congé ! reposez-vous !

ABOULFARIS, *s'inclinant.* Que de bonté !

GULNARE, *au peuple, d'un ton impérieux.* Et surtout, laissez-nous ! laissez-nous !

REPRISE DU CHŒUR.

(*Le peuple se retire.*)

GULNARE. Encore des cris... Depuis que je suis dans ma capitale, tout me déplaît, me choque et me contrarie ! d'abord le prince, mon futur époux, que je ne vois jamais !..

ABOULFARIS. C'est l'étiquette !

GULNARE. Et vous ! que je vois toujours !

ABOULFARIS. C'est l'étiquette ! Premier de l'empire, après lui, c'est moi, son grand visir, qui dois le remplacer



ATALMUC. Qu'est-ce que cela signifie? — Acte 1, scène 8.

dans toutes les affaires importantes! (*Souriant.*) Il a confiance! Il n'est pas jaloux!

GULNARE. Pas assez! Mais en revanche, toujours sombre et rêveur!..

ABOULFARIS, *galamment.* Il rêve à vous!

GULNARE, *avec impatience.* Qu'il le dise alors!

ABOULFARIS. Il m'en a chargé!

GULNARE. Vous?..

ABOULFARIS. C'est aujourd'hui le jour de votre mariage!

GULNARE. Enfin!..

ABOULFARIS. Tout s'apprête déjà pour cela à la grande mosquée, et voici le programme de la journée : tous les grands de la cour doivent venir vous offrir leurs hommages! Il y aura présentation, réception, baise-main, *et cætera!*

GULNARE. Quel ennui!

ABOULFARIS. C'est pour cela qu'il faut avant tout vous occuper de votre toilette.

GULNARE, *souriant.* A la bonne heure!.

ABOULFARIS Voici déjà vos femmes, et la petite Cadige (*A demi-voix.*), votre ancienne compagne..:

GULNARE, *relevant la tête avec fierté.* Qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, *s'inclinant vivement.* Jamais!.. jamais!.. je me trompe!.. je voulais dire votre esclave, la jardinière du palais.. qui vient vous offrir les plus belles fleurs de vos jardins!

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JEUNES ESCLAVES *apportant des coffres remplis d'étoffes précieuses;* CADIGE *portant une corbeille de fleurs.*

GULNARE, *à Cadige.* Que m'apportes-tu là?

CADIGE. Le bouquet de la mariée!.. ce qu'il y a de mieux! des roses et des camélias blancs!

GULNARE, *d'un air de dédain.* Des fleurs qui croissent pour tout le monde!

CADIGE. Et qui n'en vont pas plus mal... (*Montrant sa couronne.*) Voyez plutôt...

GULNARE. C'est pour cela que je n'en veux pas! je veux des fleurs que personne n'a jamais portées! des fleurs in-

connues, des fleurs impossibles!... voilà ce qu'il me faut à moi, princesse! Et dis à Xaïloun, ton futur mari, qu'il s'arrange pour en avoir!.. (*Se retournant vers les autres esclaves femmes, qui s'approchent.*) Et vous, qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, *montrant les coffres qu'on lui présente.* Les étoffes de Perse les plus précieuses.. une centaine de robes que l'on offre au choix de Votre Hautesse!

GULNARE. Voilà qui est insupportable... Grand visir, prononcez vous-même... car c'est un ennui mortel d'avoir à choisir au milieu d'une centaine de robes!

CADIGE, *bas, à Gulnare en souriant.* Vous n'éprouviez pas cet ennui-là... quand vous n'en aviez qu'une!

GULNARE, *se retournant vivement.* Insolente!

CADIGE, *à part.* Qu'est-ce qui lui prend donc?

GULNARE. Sortez de ma présence!

ABOULFARIS, *bas, à Gulnare.* Princesse!.. Princesse! Quelle imprudence!.. quelle faute en diplomatie! maltraiter quelqu'un qui possède notre secret!..

GULNARE, *bas, à Aboulfaris.* Pour la première fois, visir, vous avez raison!.. (*Haut, à Cadige qui s'éloigne lentement.*) Eh! là... là, reviens petite!.. un moment d'impatience et d'humeur... quand on est princesse...

ABOULFARIS, *s'inclinant.* C'est tout naturel!

GULNARE, *à Cadige.* Je te pardonne!..

CADIGE. A la bonne heure!..

GULNARE, *lui tendant la main.* Oublions tout, et faisons la paix!

CADIGE, *qui a mis un genou en terre, porte à ses lèvres la main que Gulnare vient de lui tendre et reçoit un soufflet.* O ciel!

GULNARE, *à Aboulfaris.* Et nous, visir, hâtons-nous?

ABOULFARIS. Oui, sans doute! car tous les grands de l'empire vous attendent pour le baisse-main général. (*Il sort avec Gulnare par la gauche.*)

SCENE V.

CADIGE, *seule, puis* XAILOUN ET NÉRILHA.

CADIGE, *tâtant sa joue.* Je n'y ai vu que du feu!.. Et de la main d'une amie encore!.. Si ce sont là les faveurs des princes... Je ne suis pas méchante... mais à la première occasion... où je pourrai me venger. (*Regardant vers la droite.*) C'est Xaïloun... Qu'a t-il donc à causer avec cette petite vieille?

XAÏLOUN, *entrant avec Nérilha.* Oui, ma bonne femme, vous êtes à Delhy.

NÉRILHA, *avec émotion.* A Delhy?..

XAÏLOUN. Chez notre jeune prince, le sultan des Indes!

NÉRILHA, *à part.* C'est bien cela! (*Apercevant Cadige.*) O ciel! Cadige!.. (*Elle court près d'elle.*)

CADIGE. Que me voulez-vous?.. Qui êtes-vous?

NÉRILHA. Qui je suis? (*A part.*) J'allais parler et devenir muette! (*Haut.*) Qui je suis?.. une pauvre femme qui vient de bien loin!..

CADIGE. Pour admirer ce palais... ces jardins, dont Xaïloun est le jardinier en chef.

XAÏLOUN. Par la protection de la sultane, qui a étendu sur nous sa puissante main!..

CADIGE, *se touchant la joue* Oh! oui.

XAÏLOUN. La belle Gulnare...

NÉRILHA, *vivement.* Je la connais!.. je la connais depuis son enfance!..

XAÏLOUN, *à Cadige, à demi-voix.* Dis donc, c'est peut-être sa nourrice.

NÉRILHA. Elle se marie?

CADIGE. Aujourd'hui... dans une heure...

XAÏLOUN. Avec notre auguste sultan.

NÉRILHA, *chancelant.* O ciel!

XAÏLOUN. Qu'a-t-elle donc, la vieille?.. elle se trouve mal?

NÉRILHA, *vivement.* Non... non... achevez, de grâce... donnez-moi tous les détails sur ce mariage.

PREMIER COUPLET.

XAÏLOUN.

Du sultan l'hymen se prépare,
Et moi, je me marie aussi!
Il choisit la fière Gulnare,
Et moi Cadige, que voici!
Lui, c'est par l'ordre de son père,
Moi, c'est par le vœu de mon cœur.
Mais le sultan, sombre et sévère,
Semble triste de son bonheur!
(*Avec amour.*)
Tandis que nous...
(*Rencontrant un regard de Cadige.*)
Je me tais!..
Mais... mais... mais...
Le sultan est, je croi,
Bien moins heureux que moi!

DEUXIÈME COUPLET.

CADIGE.

Hier je le voyais près d'elle,
Comme un prince, il bâillait, hélas!
Chez nous parfois on se querelle,
Mais du moins on n'y bâille pas!
Ah! je n'envirais pas sa place,
Il ne parle jamais d'amour!
Jamais enfin il ne l'embrasse,
Elle s'en plaignait l'autre jour!..
Tandis que nous...
(*Xaïloun lui fait signe de se taire.*)
Je me tais!

TOUS DEUX.

Mais... mais... mais...
Ces augustes époux
Sont moins heureux que nous!..

NÉRILHA. Ainsi, vous dites que le prince est toujours triste?

XAÏLOUN. Comme un cyprès, ou un saule pleureur.

NÉRILHA. Et on ne connait pas la cause de cette tristesse?

XAÏLOUN. Sur ce chapitre-là, Cadige en sait plus long que moi...

CADIGE, *à demi-voix et mystérieusement.* Oui, j'avais une autre amie, bien meilleure que Gulnare.. une jeune fille, fraîche et jolie...

NÉRILHA, *soupirant.* Ça n'est plus comme moi!

XAÏLOUN. Ah! dame!.. vous, ma brave femme, vous avez eu votre temps!

NÉRILHA, *regardant autour d'elle.* Ça reviendra peut-être...

CADIGE. Comment, ça reviendra?

XAÏLOUN, *riant.* Elle est bonne, la vieille!

NÉRILHA, *vivement.* Enfin, achevez... le prince?..

XAÏLOUN. A vu pendant quelques jours cette petite Nérilha.

NÉRILHA, *avec émotion.* Nérilha!

CADIGE, *avec naïveté.* C'est comme ça qu'on l'appelait, et j'ai idée qu'il pense à elle... qu'il l'aime!

NÉRILHA. Tu en es sûre?

CADIGE. Dame!.. quand il me rencontre dans les jardins, il me parle toujours d'elle.

XAÏLOUN. Et un prince qui cause de cela avec une jardinière... vous conviendrez qu'il y a quelque chose!..

NÉRILHA. Certainement!.. Et que dit-il?

CADIGE. Qu'il donnerait tout au monde, pour savoir ce qu'elle est devenue...

NÉRILHA. Et en attendant, son mariage a lieu aujourd'hui?

XAÏLOUN. Tout est prêt à la mosquée, et je crois même que le prince y est déjà en prières.

NÉRILHA, *seule, à droite, à part.* Ah! je n'y résiste plus... et à tout prix, je veux le voir, lui parler!.. (*Elle s'élance vers la mosquée.*)

XAÏLOUN, *apercevant, à gauche, la corbeille de fleurs que Gulnare a jetée à terre, à la scène précédente, court la ramasser.* Tiens! mes plus belles fleurs... qui les a arrangées ainsi?.. (*Cadige lui explique à voix basse ce qui est arrivé, et lui montre du doigt la joue qui a reçu le soufflet.*)

—

SCENE VI.

LES MÊMES, ATALMUC, *paraissant sur les marches de la mosquée au moment où Nérilha se prépare à les franchir.*

ATALMUC. Où vas-tu?

NÉRILHA, *prête à se trouver mal.* C'est fait de moi!

ATALMUC. Tu croyais en vain m'échapper... (*Etendant la main sur elle.*) Je te défends de faire un pas! (*Nérilha tombe comme accablée sur un banc, à droite, près de la mosquée.*)

CADIGE, *à gauche, à Xaïloun.* Tiens! regarde donc! (*Lui montrant Atalmuc.*) notre ancienne connaissance.

XAÏLOUN. Le seigneur Atalmuc!..

ATALMUC, *s'avançant vers lui.* Qui, invité par le sultan des Indes, vient assister à son mariage avec la belle Gulnare!

NÉRILHA, *à part.* O ciel!

XAÏLOUN, *montrant Cadige.* Et vous assisterez aussi au mien!.. si toutefois vous ne m'en voulez plus! comme le jour... vous savez... où vous vouliez me changer en serpent!

ATALMUC, *avec ironie.* Moi! t'en vouloir... au contraire, et pour te le prouver, je veux te faire mon cadeau de noces.

XAÏLOUN, *avec joie.* Est-il possible?..

ATALMUC. Tiens!.. (*Tirant un bouquet de son sein.*) prends ce bouquet de camélias, dont les feuilles sont d'argent. Si Cadige n'a jamais aimé que toi... il conservera sa blancheur; mais si elle en a aimé d'autres, ou si elle te trahit jamais... ces feuilles si blanches deviendront tout à coup d'un pourpre éclatant.

XAÏLOUN, *vivement.* Quel bonheur!

NÉRILHA, *à droite, à part.* Ah! le sorcier lui en veut toujours.

XAÏLOUN, *à Cadige.* Tiens, mets-le vite à ton côté...

CADIGE. A quoi bon?..

XAÏLOUN. Pour voir!

CADIGE. C'est inutile!

XAÏLOUN. C'est égal... ça rassure toujours!..

CADIGE. Vous n'avez pas besoin d'être rassuré... aussi je ne veux pas...

XAÏLOUN. Et moi, je le veux, ou sinon... je vais croire...

CADIGE. Quoi!.. Qu'osez-vous dire?.. tenez... tenez... regardez plutôt!..

XAÏLOUN. A la bonne heure... (*Regardant.*) Toujours aussi blanc!.. Ma bonne petite Cadige... je n'ai plus de soupçons! me voilà tranquille... mais tu le mettras tous les jours...

CADIGE. Par exemple!.. Voilà un présent qui nous brouillera!..

ATALMUC, *à part.* Je l'espère bien... (*Cadige et Xaïloun sortent en se disputant sur la ritournelle du duo suivant.*)

—

SCENE VII.

ATALMUC, NÉRILHA.

DUO.

ATALMUC, *amenant au bord du théâtre Nérilha, qui baisse les yeux.*
Ainsi ta haine qui me brave,
Espérait encor me tromper!

NÉRILHA.
C'était mon droit! La pauvre esclave
A son tyran peut échapper!

ATALMUC, *avec colère.*
(*A part.*)
Ah! traîtresse!.. Qu'allais-je faire?
D'elle on n'a rien par la colère,
Et je sais un meilleur moyen.
(*Haut, et s'approchant de Nérilha.*)
Je devrais te punir... eh bien!
Vois sur moi quelle est ta puissance!
Je pardonne encor cette fois!

NÉRILHA, *à part, le regardant avec pitié.*
Ah! je le plains, et sa vengeance
Me ferait moins de mal, je crois!

ATALMUC.
Mon courroux vient de disparaître!
(*Lui tendant la main.*)
Et toi... m'en veux-tu?

NÉRILHA, *lui tendant la main.*
Non, mon maître!

ATALMUC.
Donne-m'en la preuve?

NÉRILHA.
Et comment?

ATALMUC, *souriant.*
Comment?.. en m'embrassant!

NÉRILHA, *à part.*
O ciel!

ATALMUC.
Un seul baiser...

NERILHA, *à part.*
Je vois sa trahison!

ATALMUC.
Qui nous réconcilie...

NÉRILHA, *s'éloignant de lui.*
Oh! non, vraiment, non! non!
Car je sais tout... ce baiser peut me rendre
Ma jeunesse...

ATALMUC, *étonné.*
O ciel!..

NÉRILHA.
Et mes traits;
Mais ce baiser me livre pour jamais
A celui qui me le donne!

ATALMUC.
C'est vrai! c'est vrai!.. Du destin qui l'ordonne,
Permets à mon amour d'accomplir les décrets?..

AIR.

De toi, de ta clémence,
J'implore un bien si doux,
J'abjure ma puissance,
Et tombe à tes genoux!
Que l'amour qui m'enivre
Touche à la fin ton cœur,
C'est moi, moi, qui me livre
A ton charme vainqueur!

NÉRILHA, *le regardant avec pitié.* Pauvre homme!

ATALMUC, *reprenant avec amour.*
De toi, de ta clémence,
J'implore un bien si doux,
J'abjure ma puissance,
Et tombe à tes genoux!

NÉRILHA, *attendrie et essuyant une larme.*
Ah! vrai! je le voudrais!

ATALMUC.
Eh bien!
Prononce donc mon bonheur et le tien!

Les trésors, les plaisirs embelliraient ta vie!
Plus que jamais tu deviendrais jolie!..
Ou plutôt il suffit que tu sois à jamais
Ce que tu fus jadis... Tiens, regarde ces traits
Que j'adore!..

(*Atalmuc étend la main vers un pan de mur de la mosquée, qui s'ouvre, et laisse voir Nérilha comme elle était au premier acte.*)

NÉRILHA, *poussant un cri.*
... C'est moi, moi!.. telle que j'étais!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
Ah! que j'étais jolie!
Si je pouvais encor
De ma beauté flétrie
Retrouver le trésor!
O séduisante ivresse!
O charme tentateur!
Des rêves de jeunesse
Vous enivrez mon cœur!

ATALMUC.
Toujours jeune et jolie,
Oui, tu pourrais encor
De ta grâce flétrie
Retrouver le trésor!
O séduisante ivresse!
O démon tentateur!
O rêves de jeunesse,
Venez charmer son cœur!

ATALMUC.
Ah! crois-en ma promesse,
Je te rends tes attraits!.

NÉRILHA.
Rendez-moi ma jeunesse,
Et nous verrons après.

ATALMUC.
Réponds!. réponds!

NÉRILHA, *avec résolution.*
Non, je t'appartiendrais!

ATALMUC.
Eh bien donc! malheur à jamais!..
Ah! je cède à ma rage,
Et vais, pour ton malheur,
Hâter ce mariage
Qui déchire ton cœur!

ENSEMBLE.

NÉRILHA, *avec douleur.*
Bonheur d'être jolie!
O précieux trésor!
Adieu donc pour la vie,
Vous perdre, c'est la mort!
Adieu, douce espérance,
Coulez, coulez mes pleurs,
Toujours même souffrance,
Toujours mêmes douleurs!

ATALMUC, *à Nérilha.*
Cesser d'être jolie,
Oui, tel sera ton sort;
Tu perdras pour la vie,
Ce précieux trésor!
Pour toi plus d'espérance,
Laisse couler tes pleurs,
Toujours même souffrance,
Toujours mêmes douleurs!

(*Atalmuc sort vivement par la gauche, tandis que Cadige entre par la droite.*)

—

SCENE VIII.

CADIGE, NÉRILHA.

NÉRILHA, *pleurant.* Plus d'espoir! Tout est fini!

CADIGE, *entrant par la droite.* Ah! mon Dieu!.. la pauvre vieille qui pleure!.. Qu'avez-vous donc?

NÉRILHA. Bien du chagrin!

CADIGE. Et moi aussi!

NÉRILHA, *vivement.* Et lequel?

CADIGE. La défiance de Xaïloun... Il n'est occupé que de ce bouquet... ce n'est plus moi qu'il regarde... c'est lui... ça m'est égal... parce que je l'aime bien... Mais s'il était toujours comme ça... défiant et jaloux... on ne sait pas ce qui peut arriver... et alors, voyez donc comme c'est dangereux... ce bouquet blanc qui devient tout à coup pourpre!.. Mais, je vous le demande... quel parti prendre?..

NÉRILHA. Dans l'intérêt même de Xaïloun, vous défaire de ce bouquet!

CADIGE. Oh! je ne demande pas mieux. (*Remontant le théâtre.*) Que je voie seulement s'il n'est pas là... Mais ne restons pas ici... car je viens d'apercevoir le prince, qui se dirige de ce côté...

NÉRILHA. O ciel!

CADIGE. Comme vous voilà tremblante, ma bonne vieille!.. C'est qu'elle est toute tremblante cette pauvre vieille!..

—

SCENE IX.

NÉRILHA, CADIGE, *à gauche;* LE PRINCE, *venant de la gauche, en rêvant, et allant vers la droite.*

LE PRINCE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

O toi, qui peut-être,
Ris de mon tourment,
Pourquoi m'apparaître,
Et pour un moment?
Beauté que j'adore,
Devrais-tu me fuir?
Viens, je veux encore
Te voir et mourir!

NÉRILHA, *qui a regardé le prince avec emotion.* Ah! quelle idée!.. (*A Cadige.*) Voulez-vous, pour quelques instants, me prêter ce bouquet?

CADIGE. Vous le prêter!.. Je vous le donne de grand cœur, et pour toujours!..

NÉRILHA. Merci...

LE PRINCE.

DEUXIÈME COUPLET.

O fleurs! son image,
Qui charmez mes yeux!
Vous, léger nuage,
Portez-lui mes vœux!
Dites à cette belle,
Objet de mes amours,
Que je pleure et l'appelle,
Que je l'attends toujours!

—

SCENE X.

Les Précédents, ABOULFARIS.

ABOULFARIS, *s'adressant au prince.* Mon prince, la sultane, qui s'inquiète, vous attend pour la cérémonie du baise-main!

NÉRILHA, *à part.* Oh! il n'y a pas de temps à perdre. (*S'approchant du prince, qui est plongé dans ses rêveries.*) Mon prince... mon prince!..

LE PRINCE. Que veut cette femme?

NÉRILHA. La belle Gulnare se plaignait ce matin de ne pas avoir de bouquet de noces digne d'elle!..

ABOULFARIS. J'en suis témoin!..

NÉRILHA. Et je viens vous offrir pour elle celui-ci!

LE PRINCE. Qui est magnifique.

ABOULFARIS. Au fait! je ne pense pas qu'il en croisse de pareils dans vos jardins!

LE PRINCE. C'est vrai!.. Tenez, visir, offrez-le de ma part à la princesse... (*Aboulfaris s'incline, et sort par la gauche; le prince, toujours plongé dans ses rêveries, s'apprête à le suivre.*)

CADIGE, *avec effroi, et voyant le visir qui s'éloigne.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!..

LE PRINCE, *revenant près d'elle.* Qu'as-tu donc?..

CADIGE. Ce que j'ai!.. C'est un bouquet magique, dont la vertu est telle, que ses feuilles d'argent deviennent pourpres, quand celle qui les porte a déjà aimé...

LE PRINCE. Eh bien! est-ce que cela t'effraie pour ma fiancée?..

CADIGE. Du tout... du tout... (*A part.*) Ma foi! tant pis!.. pourquoi donne-t-elle des soufflets?..

LE PRINCE. Par malheur pour moi, la sultane peut, sans danger, se parer de ces fleurs!..

NERILHA, *s'approchant du prince, qui remonte le théâtre pour sortir.* Pardon, mon prince, mais je n'ai pas entendu faire à Votre Hautesse un cadeau si précieux, pour rien!..

LE PRINCE. C'est juste!.. Eh bien! quel prix en demandes-tu?.. Te faut-il de l'or... des diamants?..

NÉRILHA. Bien plus encore!

LE PRINCE et CADIGE. Comment?..

NÉRILHA, *à Cadige.* Laissez-nous!..

CADIGE, *à part, en sortant.* Tiens! qu'est-ce qu'elle va donc faire, la petite vieille?..

—

SCENE XI.

NÉRILHA, LE PRINCE.

DUO.

NÉRILHA.

Ah! Monseigneur, à la vieillesse
On ne saurait rien refuser...
Je voudrais que Votre Hautesse
M'accordât...

LE PRINCE.

Quoi donc?

NÉRILHA.

Un baiser!
Au temps de la jeunesse,
On comprend la tendresse;
Au matin des beaux jours,
Conviennent les amours...
Et pourtant, pauvre vieille,
Je veux faveur pareille.
Un baiser, Monseigneur!
Un seul, mon doux seigneur...
Ah! daignez par faveur,
M'accorder cet honneur?

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse,
On comprend la tendresse;
Au matin des beaux jours
Conviennent les amours!
Obtenir d'une vieille
Une faveur pareille,
Chacun, sur mon honneur,
Rirait de trop bon cœur.

NÉRILHA.

Ah! malgré vos refus rigides,
Vous devez... il faut me payer!

LE PRINCE, *riant.*

Quel créancier!

NERILHA.

Voyez mes rides,
D'attendre je n'ai pas le temps,
Voyez mes cheveux blancs!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse,
On comprend, etc.

NÉRILHA.

Au temps de la jeunesse,
On comprend, etc.

LE PRINCE, *souriant.*

Au fait!
(*S'approchant d'elle.*)
Allons! quoi qu'il m'en coûte...

NÉRILHA, *regardant autour d'elle.*

On ne le saura pas!
(*Tendant sa joue au prince.*)
O moment désiré!

LE PRINCE, *qui s'est approché d'elle, va l'embrasser, puis s'éloigne tout à coup*

Non... non... qu'allais-je faire?

NÉRILHA.

Eh! qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

Écoute!..
Il est une beauté dont je suis séparé,
Que j'aime, que je pleure... et je me suis juré
Depuis le seul baiser, qu'hélas! j'ai reçu d'elle,
Que nulle autre de moi n'en recevrait...

NÉRILHA, *avec douleur, à part.*

Eh quoi!
C'est pour me demeurer fidèle,
Qu'il refuse ici d'être à moi!

ENSEMBLE.

NERILHA.

Dieu d'amour, viens à mon aide;
Amour, sois mon appui!
A mes vœux fais qu'il cède,
Et que je sois à lui!

LE PRINCE.

Un amour me possède,
Et je vivrai pour lui!
En vain elle intercède...
Amour, sois mon appui!

—

SCENE XII.

FINAL.

LES PRÉCÉDENTS, XAILOUN ET CADIGE, *sortant de la mosquée, à gauche, puis* GULNARE, ABOULFARIS; LES SEIGNEURS DE LA COUR, LE PEUPLE, *ensuite* ATALMUC.

CADIGE, *à Nérilha.* Eh bien! vous ne venez pas à la mosquée? Voilà tous les grands de l'empire qui sortent du baise-main général.

GULNARE, *tenant à la main le bouquet aux feuilles d'argent, et s'adressant à Cadige.*

De ce royal présent, oui, je suis satisfaite.
D'où vous vient-il?

NERILHA, *s'avançant.*

De votre humble sujette!

LE PRINCE.

D'elle, je l'acceptai pour vous l'offrir!

GULNARE.

C'est bon!

NÉRILHA, *à la prinsesse.*

Mais vous ne croiriez pas que le prince refuse
De m'en payer le prix que je veux!

GULNARE, *haussant les épaules.*

Allons donc!
Cela n'est pas! cette femme m'abuse!

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh! non!.. mais c'est un prix...

GULNARE, *avec dédain.*

Un prince, marchander!
Et dans un jour de noce, encore! allons, vous dis-je,
Finissons-en... il lui faut accorder
Tout ce qu'elle voudra...

NÉRILHA, *au prince, avec malice.*
Votre femme l'exige!
LE PRINCE, *riant.*
C'est différent... payons.

(*Il s'approche de Nérilha, qu'il embrasse. A l'instant, un coup de tonnerre se fait entendre; Atalmuc accourt du palais, à droite; Xaïloun, effrayé, sort de la mosquée, à gauche, avec la foule du peuple. Les vieux vêtements et les cheveux blancs de Nérilha disparaissent. On la revoit jeune et fraîche comme elle était au second acte.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

O prodige!
LE PRINCE, *poussant un cri.*
Trésor que je revois, vous m'êtes donc rendu!
Et je tombe à vos pieds, de bonheur éperdu!
ATALMUC, *s'approchant de lui.*
Prince, que faites-vous? L'ordre de votre père!..
LE PRINCE, *prenant la main de Nérilha.*
De celle qui m'est chère,
Rien ne peut plus me séparer!
GULNARE, *qui s'est élancée du groupe des femmes où elle était, s'avance, parée du bouquet blanc, qu'elle vient de mettre à sa ceinture.*
Et la foi qu'aux autels vous deviez me jurer?
LE PRINCE, *regardant le bouquet blanc, qui vient de se changer en fleurs rouges.*
Et celle que de vous j'avais déjà reçue?..
De ces magiques fleurs la blancheur disparue,
Prouve qu'un autre amant a su vous attendrir!
Et ce rival heureux...
XAÏLOUN ET CADIGE.
Etait le grand visir!!!
ABOULFARIS, *se mettant à genoux.*
C'est fait de moi!.. Le sultan me condamne...
LE PRINCE, *lui montrant Gulnare.*
A devenir l'époux de la sultane!
ABOULFARIS, *se relevant.*
Quelle faveur!
NÉRILHA, *apercevant Atalmuc, qui détourne la tête et essuie une larme.*
Et vous dont j'ai pitié...
Pour guérir tant d'amour...
ATALMUC.
Vaine fut ma science!
Il n'est pas de moyen!..
NÉRILHA.
Il en est un, je pense,
Que notre cœur vous offre!..
ATALMUC.
Et lequel?
NÉRILHA, *lui tendant la main.*
L'amitié!

Magicien, sorcellerie,
Votre art succombe dans ce jour!
Et le pouvoir de la magie
Ne vaut pas celui de l'amour!

CHŒUR FINAL.

Magicien, sorcellerie, etc., etc.



LA CHARBONNIÈRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 13 octobre 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE MÉLESVILLE.

MUSIQUE DE M. MONTFORT.

Personnages.

LE DUC DE CHAMPCARVILLE, grand seigneur émigré.	M. CHAIX.
AGATHE, sa fille.	Mlle DUVAL.
CHARLES D'ASPREMONT, colonel au service de l'empereur.	M. AUDRAN.
MADAME BERTRAND, charbonnière.	Mlle PRÉVOST.
JÉROME, son commis.	MM. RICQUIER.
M. RIGOBERT, intendant d'une grande maison.	GRIGNON.
GERVAIS DIT BRINDAMOUR, soldat.	MOCKER.
FLATMANN, aubergiste.	GARCIM.
Valets, Paysans, Paysannes, Soldats.	

La scène se passe dans le domaine de Reichenback, en Westphalie, vers la fin de l'année 1814.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village; à gauche, une auberge; à droite, la grille d'un château.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, Brindamour est au milieu du théâtre, assis à une table et entouré de paysans westphaliens et de soldats qui boivent avec lui; à droite, au bord du théâtre, Jérôme devant une petite table et déjeunant seul. Flatmann, l'aubergiste, allant et venant de la table à sa maison.*)

BRINDAMOUR.

Buvons, chantons tour à tour!
Et que rien ne vous effraie!
Mes amis, c'est moi qui paie,
Moi, Gervais dit Brindamour!
Moi, soldat français, qu'on oublie,
Au fin fond de la Westphalie!
Je n'ai su faire, dans ma vie,
Que deux choses passablement:
Primo, de me battre avec gloire;
Secundo, de chanter et boire!..
Or, mes amis, j'aime à le croire,
Je ne me bats pas à présent!
Donc... suivez le raisonnement.

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR.

Chantons, buvons tour à tour,
Et que rien ne vous effraie,
Mes amis, c'est moi qui paie!..
Vivent le vin et l'amour!

LE CHŒUR.

Chantons, buvons tour à tour,
Et que rien ne nous effraie...
Mes amis, c'est lui qui paie!
Vivent le vin et l'amour!

JÉRÔME, *devant sa petite table.*

Tudieu! quel joyeux caractère!

BRINDAMOUR, *à Jérôme.*

Toi, qui là bas, tout seul, bois de la bière,
Viens avec nous boire du vin!

(*Jérôme se lève et s'approche de la table en tendant son verre.*)

C'est moi qui paie... Allons, le verre plein!

JÉRÔME, *à part, en buvant.*

C'est un soldat millionnaire!

FLATMANN, *à Brindamour.*

Permettez un peu, compagnon!
Vous régalez tout le canton?
Voici la vingtième bouteille!

BRINDAMOUR.

Dix-huit...

FLATMANN.

Non pas!.. vingt!

BRINDAMOUR.

A merveille!..
Apportez-en d'autres encor...
C'est moi qui régale..

FLATMANN.

D'accord!..
Mais vous versez toujours, et vous ne payez guère!
Liquidons le passé... puis après l'on verra!

BRINDAMOUR.

Bien dit...
(*Fouillant dans plusieurs de ses poches.*)
C'est étonnant comme l'argent s'en va!..
Car je suis sûr que j'en avais naguère.
(*A Jérôme.*)
En as-tu!

JÉRÔME, *d'un air fier.*

Certe!..

BRINDAMOUR, *à Flatmann.*

Alors, passez-lui le total.

JÉRÔME, *repoussant Flatmann, qui lui présente la note, et lui montrant Brindamour.*

C'est lui!

BRINDAMOUR, *se versant un dernier verre.*

Toi! moi! Pourvu qu'on boive, c'est égal!

ENSEMBLE.

FLATMANN.

Ah! pas de semblables tours!
Ne croyez pas qu'on m'effraie:
J'entends ici qu'on me paie
Ou bien j'appelle au secours!

BRINDAMOUR ET LE CHOEUR.

Chantons, buvons tour à tour!
Et que rien ne nous effraie:
(*Montrant Jérôme.*)
Mes amis, c'est lui qui paie?
Vivent le vin et l'amour!

JÉRÔME.

Ah! pas de semblables tours!
Ne croyez pas qu'on m'effraie!
Je bois, mais jamais ne paie!
A d'autres ayez recours!

BRINDAMOUR.

Ah! quel heureux hasard!.. Calmez votre épouvante!
Gargotier timide et tremblant!
Il me reste encor ma toquante.

JÉRÔME, *à Flatmann.*

Sa montre!..

BRINDAMOUR.

Toquante d'argent!
(*La regardant.*)
Souvenir de famille!.. Ah! c'est vraiment dommage,
De te remettre en gage!..
Mais... mais, ce n'est pas la première fois...
Tu connais le chemin, je crois!..

PREMIER COUPLET.

(*Approchant la montre de son oreille.*)
Tic toc! quand m'appelait la table,
Tic toc! ou bien fillette aimable!
A mon désir impatient,
Tu disais... voici le moment!
Adieu donc, ma toquante,
Toi qui si vigilante
Venais nous avertir
Des heures du plaisir!
C'est l'heure du départ qu'ici tu dois tinter.
Tic toc, tic toc, tic, toc... nous allons nous quitter...
Adieu bijou, nous allons nous quitter ..

DEUXIÈME COUPLET.

(*Portant ses mains à son estomac.*)
Tic toc, mon estomac avide...
Tic toc, mon cœur que l'amour guide,
(*Imitant les battements du cœur.*)
Sans toi pourront bien, entre nous,
(*Regardant la montre.*)
Sonner l'instant du rendez-vous!
Adieu donc, ma toquante,
Je m'en vais, dans l'attente,
Avancer à loisir
Les heures du plaisir!
Sonne donc le départ... Oui, tu peux le tinter...
Tic toc, tic toc, tic toc! nous pouvons nous quitter!
(*La remettant à Flatmann.*)
Oui, sans regret, nous pouvons nous quitter.

FLATMANN, *la regardant.*

Elle vaut bien cinq écus!..

BRINDAMOUR.

Au moins dix!
Et pour retrouver, mes amis.
L'appétit qui me tient rancune,
Je vous invite tous à la chasse avec moi!
Dans ces belles forêts que d'ici j'aperçoi..

FLATMANN.

Mais elles sont à la commune!

BRINDAMOUR.

La commune... c'est nous, c'est lui... c'est vous... c'est [moi!

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR ET LE CHOEUR.

Place! place!
Pour la chasse.
Sur ma/sa trace,
Venez/Courons tous!
Alouettes!
Et feuillettes!
Et fillettes
Sont à nous!

(*Brindamour, les paysans et les soldats sortent; Flatmann rentre dans son auberge.*)

—

SCENE II.

JÉROME, *puis* MADAME BERTRAND.

JÉRÔME, *regardant Brindamour qui vient de sortir.* Dieu! ce jeune Français est-il mauvais sujet! Ça fait plaisir de rencontrer un compatriote, en pays étranger! (*Otant son chapeau.*) Ah! c'est madame Bertrand! est-elle bien avec ce costume allemand!..

MADAME BERTRAND, *sortant de l'auberge.* C'est bon!.. c'est bon!.. Le reste est pour la fille et les garçons!.. Qu'est-ce que tu fais là, paresseux?..

JÉRÔME. Je viens de déjeuner, c'est utile!

MADAME BERTRAND. C'est juste!

JÉRÔME. Et puis, je vous regarde... c'est agréable... (*Madame Bertrand hausse les épaules.*) Dame! pour une charbonnière, vous n'avez pas trop la couleur de l'état!.. et c'te fraîcheur... cette santé!..

MADAME BERTRAND. Il s'agit bien de ça! Tout est-il prêt pour notre départ?

JÉRÔME. Toujours partir! toujours en route! Levée dès le matin! travailler toute la journée!.. Est-ce que vous n'en avez pas assez gagné, pour vous reposer?.. Est-ce qu'il y a à Hambourg... à Copenhague, et dans toute la Suède, une maison de commerce qui égale la vôtre?..

MADAME BERTRAND. Allons donc!

JÉRÔME. N'êtes-vous pas riche à plusieurs millions?

MADAME BERTRAND. Ce n'est pas vrai!..

JÉRÔME. Ce n'est pas vrai? Me dire cela, à moi, Jérôme, votre premier commis, votre intendant, votre factotum!.. qui sais toutes vos affaires... qui sais...

MADAME BERTRAND. Qui sait... qu'il faut te taire!.. et n'en parler à personne.

JÉRÔME. Sans doute... mais à vous!..

MADAME BERTRAND. Il suffit! as-tu pris des renseignements sur M. de Champcarville?..

JÉRÔME. Certainement... vous me l'aviez dit! Grand seigneur émigré, qui depuis longtemps habite l'Allemagne, là, dans ce beau château de Reichenback, qu'il a loué.

MADAME BERTRAND, *avec impatience.* Après?..

JÉRÔME. Et qui, ces jours-ci, va rentrer en France, à la suite du roi.

MADAME BERTRAND. Peu importe!.. Est-il vrai, comme on me l'a assuré, qu'il connaisse M. le marquis d'Aspremont?

JÉRÔME. Je crois bien! Ils disent tous, à l'auberge, que ça doit être son gendre...

MADAME BERTRAND. Et le marquis d'Aspremont, quel est-il?

JÉRÔME. Mon Dieu! que de questions! M. d'Aspremont est colonel d'un régiment français, resté ici en garnison!

MADAME BERTRAND. Très-bien! je vais lui parler...

JÉRÔME. Une minute! Le régiment est en Westphalie... il y a même un poste (*Montrant l'auberge.*), là, à l'*Aigle-Blanc*... mais le colonel a été appelé à Paris, où il est depuis quelques mois...

MADAME BERTRAND. Je pars...

JÉRÔME. Et pourquoi?

MADAME BERTRAND. Ça ne te regarde pas!

JÉRÔME. Vous me dites ça, à moi, qui vous suis dévoué!

MADAME BERTRAND. Va mettre le cheval à la carriole!

JÉRÔME, *souriant.* La carriole! toujours la carriole d'osier!.. vous qui pourriez aller en berline de poste, à quatre chevaux... deux postillons... « Ohé! ohé!.. qui « est-ce qui passe-là? Madame Bertrand, négociante, et « Jérôme son commis. Terteiffe! est-elle bien cette femme-« là! est-elle... et lui aussi! » On s'arrête, on regarde... ça fait de l'effet... sans compter la poussière.

MADAME BERTRAND. Non, non. Je ne dépense pas mon argent en poussière... j'en veux faire un meilleur usage, car j'en dois compte...

JÉRÔME. A qui donc?.. Veuve, et sans enfants!.. (*A part, regardant madame Bertrand, qui lève les yeux au ciel, sans lui répondre.*) Il me semble qu'elle a soupiré... et que voilà une occasion... il y a si longtemps que je l'attends... l'occasion! (*Haut.*) Tenez, madame Bertrand...

MADAME BERTRAND, *sortant de sa rêverie.* Comment! tu n'es pas parti?..



M. D'Aspremont.

JÉRÔME. C'est que j'allais faire. (*A part.*) Je ferai mieux d'attendre pour parler!

MADAME BERTRAND, *réfléchissant toujours.* Un instant! un instant!

JÉRÔME, *revenant.* Ah!.. c'est vous qui me retenez!..

MADAME BERTRAND. Puisqu'il y a ici des soldats, fais-les causer, avant de partir... sur ce M. d'Aspremont, leur colonel... ce n'est pas difficile...

JÉRÔME. Non, par Dieu! car tout à l'heure encore je viens de déjeuner avec un d'entre eux... un jeune militaire...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Ah! il est jeune!

JÉRÔME, *étonné.* Qu'est-ce que ça vous fait?

MADAME BERTRAND. Quel âge a-t-il?

JÉRÔME. De vingt à vingt-deux ans!.. mais, c'est singulier, madame Bertrand, comme vous vous intéressez à la jeunesse!.. vous qui, du reste, êtes une femme raisonnable... dès qu'on parle devant vous d'un jeune homme... c'est toujours des questions!.. mais celui-là, je vous en préviens, est un mauvais sujet de premier numéro... à telles enseignes qu'il vient de mettre sa montre en gage, pour payer l'aubergiste.

MADAME BERTRAND. Qu'il y a-t-il d'étonnant à ça?.. un pauvre garçon, en pays étranger... loin de sa famille et de sa mère, qui peut-être ne sait pas ce qu'il est devenu... (*Vivement.*) Tu rachèteras sa montre et tu la lui rendras.

JÉRÔME. V'là une idée!

MADAME BERTRAND. Prends ma bourse et va vite.

JÉRÔME. C'est plus qu'il ne faut...

MADAME BERTRAND. Tu lui donneras le reste.

JÉRÔME. Il le boira.

MADAME BERTRAND. Tant mieux! pourvu qu'il boive à la France, à sa famille... à sa mère!.. tu le lui ordonneras de ma part.

JÉRÔME. Oh! celui-là, il n'y a pas besoin de lui ordonner de boire!.. Tenez, tenez... voilà M. de Champcarville et mademoiselle Agathe, sa fille, qui sortent du château...

MADAME BERTRAND. Bien! laisse-moi avec eux! exécute mes ordres et reviens.

JÉRÔME. Oui, ma'me Bertrand. (*Il rentre à l'auberge.*)

—

SCENE III.

MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, AGATHE, UN DOMESTIQUE *en livrée, derrière eux.*

AGATHE. Comment, mon père, sortir avant midi... et à pied?..

LE DUC. Je suis depuis ce matin assis devant mon secrétaire, où j'ai écrit tant de notes et de dépêches, que j'ai besoin de prendre quelque exercice. Je vais au château voisin... à peine une demi-lieue...

AGATHE. Et vous ne m'emmenez pas?..

LE DUC, *à demi-voix.* Impossible, ma chère Agathe... des affaires graves... affaires d'Etat...

AGATHE. Une entrevue secrète?

LE DUC, *d'un ton important.* Oui... un déjeuner... secret... où l'on doit me remettre les ordres du roi pour notre départ et notre retour en France!.. et puis, nous avons à parler confidentiellement de cette place de grand-maître de la vénerie... Adieu, adieu, mon enfant!

AGATHE, *le retenant.* Mais avant de partir, voyez au moins ce pauvre homme qui vous demande audience...

LE DUC, *froidement.* Non.

AGATHE. Il est là depuis ce matin, à cette auberge, attendant votre réponse.

LE DUC, *montrant une lettre.* Je n'en ai point à faire à un billet pareil... « Rigobert salue M. Champcarville... »

AGATHE. Il y a *De.*

LE DUC. Il n'y est pas....

AGATHE. C'est mal écrit... (*Lisant.*) « Rigobert salue « M. de Champcarville et lui demande un instant d'au- « dience. Il attend sa réponse à l'auberge de l'*Aigle-* « *Blanc.* »

LE DUC, *reprenant la lettre.* C'est sans façon! un M. Rigobert... traiter d'égal à égal! Mon Dieu! je fais la part du temps... je sais que nous sommes en 1814, et je ferais bon marché de tous mes titres, prérogatives et privilèges.. ce que je veux seulement, c'est qu'on me les rende, et après nous verrons!.. (*Au domestique.*) Offrez à M. Rigobert mes civilités et dites-lui qu'il m'est impossible d'avoir l'honneur de le recevoir. (*Le domestique entre dans l'auberge à gauche, et le duc fait quelques pas pour sortir. Madame Bertrand, qui jusque là s'est tenue à l'écart, se présente devant lui.*)

MADAME BERTRAND. Pardon, Monseigneur!

LE DUC. Qu'est-ce encore? qu'y a-t-il?

MADAME BERTRAND, *avec un peu de trouble.* Il y a d'abord, monsieur le duc, qu'autrefois, dans mon commerce, car je suis dans le commerce... madame Bertrand, marchande de charbons .. j'ai connu un monsieur Rigobert... un fort honnête homme... j'ignore si c'est celui-là... mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit... c'est de moi. .

LE DUC. Vous voulez la fourniture de l'hôtel?.. rien de mieux... Eh bien! vous verrez ça avec mon intendant... à Paris, dès que nous y serons de retour...

MADAME BERTRAND. Je ne refuse pas, Monseigneur!.. mais je viens pour autre chose encore... pour vous demander où je pourrais rencontrer à Paris une personne que j'ai grand intérêt à rejoindre... M. le colonel d'Aspremont!

AGATHE, *vivement, à part.* Le marquis!..

LE DUC, *avec hauteur.* A moi, de pareils renseignements!

MADAME BERTRAND. C'est tout naturel .. comme on dit que M. le marquis doit être votre gendre...

LE DUC, *avec colère.* Mon gendre?.. Qui a dit cela?

MADAME BERTRAND, *troublée et voyant les signes d'Agathe.* On avait assuré, du moins, là, à l'auberge, que M. le marquis recherchait mademoiselle votre fille en mariage... et ..

LE DUC. Cette nouvelle ne m'avait pas encore été notifiée... (*A Agathe.*) Vous la connaissiez sans doute, Mademoiselle?

AGATHE, *timidement.* Non, mon père... mais depuis plusieurs mois, M. le marquis est dans ce pays avec les troupes qu'il commande, et ses visites au château... ont pu faire penser...

LE DUC. Je suis très-flatté qu'à l'auberge de l'*Aigle-Blanc* on daigne s'occuper de l'établissement d'une Champcarville avec un colonel de Bonaparte!.. et puisqu'on y est si bien instruit, c'est là, madame Bertrand, qu'il faut vous procurer les renseignements dont vous avez besoin.

MADAME BERTRAND, *le suivant, d'un air suppliant.* Monsieur le duc!.. monsieur le duc!..

LE DUC, *lui faisant un salut de la main.* Votre serviteur, de tout mon cœur. (*Il sort par le fond à gauche.*)

—

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, AGATHE, *qui a fait quelques pas pour rentrer par la grille du château.*

MADAME BERTRAND, *se désolant.* Mais il faut pourtant que je parle à M. d'Aspremont; il y va de ce que j'ai de plus cher...

AGATHE, *revenant vivement près d'elle, et à voix basse.* Vous lui parlerez... ici même... je m'en charge...

MADAME BERTRAND. Est-il possible, ma bonne demoiselle? et comment cela?

AGATHE. Un ordre du ministre de la guerre l'avait appelé à Paris... Il revient aujourd'hui, pour ramener en France son régiment qui servait dans l'armée westphalienne... mais personne ne le sait encore... ainsi...

MADAME BERTRAND. Je me tairai... je me tairai... je suis si désolée de vous avoir causé un grand chagrin peut-être par mon indiscrétion?

AGATHE, *à demi-voix.* Oui... il valait mieux ne pas parler de cela...

MADAME BERTRAND. Ça ne m'arrivera plus... (*A demi-voix, et en confidence.*) Votre père ne veut donc pas?..

AGATHE. Silence!

MADAME BERTRAND. Il est fier... je l'ai bien vu. Mais il me semble que les d'Aspremont sont aussi une haute et noble famille... celui-là surtout... seul et dernier de sa race...

AGATHE, *à mi-voix.* Oui, sans doute... mais on trouve ici qu'il y a une tache à son blason. Il s'est battu pour la France... il a servi l'Empereur... nommé colonel par lui, blessé à la bataille de Dresde... voilà des torts que mon père ne pardonne pas.

MADAME BERTRAND, *souriant.* Je comprends... lui qui est toujours resté pur, fidèle... et à ne rien faire!..

—

SCENE V.

LES MÊMES, RIGOBERT.

RIGOBERT, *sortant de l'auberge avec le domestique.* M. le duc ne peut pas me recevoir ce matin? Dites-lui que ce sera pour ce soir... j'attendrai... j'en ai l'habitude... je ne fais que cela depuis vingt ans!.. (*Le domestique rentre au château.*)

RÉCITATIF.

MADAME BERTRAND, *poussant un cri.*

C'est monsieur Rigobert!..

RIGOBERT, *de même.*

C'est madame Bertrand!
Mon bon ange! et mon talisman!

(*Déclamant les vers de Racine,*)

« Oui, puisque je retrouve un cœur aussi fidèle,
« Ma fortune va prendre une face nouvelle! »

MADAME BERTRAND, *bas à Agathe.*
Joliment!

AGATHE.
Quel est donc ce franc original?

MADAME BERTRAND.
Je ne l'ai jamais su!

AGATHE.
Quoi, vraiment?

MADAME BERTRAND.
C'est égal!

PREMIER COUPLET.

Le faste l'importune,
Il va toujours à pié;
Fidèle à l'infortune,
Fidèle à l'amitié!..
Il est aujourd'hui, comme
On le voyait hier,
C'est un singulier homme
Que M. Rigobert!

RIGOBERT.

DEUXIÈME COUPLET.

Toujours content, sur terre,
Des hommes et du temps,
Quand le sort m'est contraire,
Sans me plaindre... j'attends!..
Que le sort me sourie,
Je n'en suis pas plus fier...
C'est la philosophie
Du pauvre Rigobert.

ENSEMBLE.

LES DEUX FEMMES.
Discret, sage, économe,
Heureux et jamais fier,
Ah! le singulier homme
Que M. Rigobert!

RIGOBERT.
Il est aujourd'hui, comme
On le voyait hier...
C'est un singulier homme,
Que M. Rigobert!

AGATHE. Vous vous connaissez donc depuis longtemps?

RIGOBERT. Si je la connais, ma belle demoiselle!.. je crois, parbleu! que j'en ai été amoureux... d'abord par reconnaissance... Imaginez-vous...

MADAME BERTRAND, *l'interrompant.* C'est bon, monsieur Rigobert, on n'a pas besoin de dire ces choses-là.

RIGOBERT, *passant entre elles.* Vous, peut-être... mais moi... j'ai besoin de les répéter et de proclamer mes dettes... jusqu'ici, d'ailleurs, je n'ai pas encore eu d'autre moyen de les payer. Figurez-vous, mademoiselle, qu'il y a une vingtaine d'années, moi, Allemand, et jeune alors, j'étais venu pour mon plaisir à Paris... ville charmante et folle, qui avait alors une folie furieuse... la moitié de la nation tuait ou emprisonnait l'autre! Je fus de l'autre moitié... quoique étranger, on me traita en compatriote! Je comprenais peu le français d'alors... mais il me semblait absurde d'être prisonnier sous le règne de la liberté! je trouvai bon de m'évader... on le trouva mauvais... et l'on me poursuivait, le sabre au poing, de rue en rue, lorsqu'une boutique basse et enfumée s'offrit à moi... c'était celle d'une charbonnière...

AGATHE, *montrant madame Bertrand.* La sienne?

MADAME BERTRAND. Ça suffit!

RIGOBERT. Non... ça ne suffit pas... elle me sauva, elle me cacha pendant six semaines... moi, qu'elle ne connaissait pas... exposant sa vie... et celle de son mari...

MADAME BERTRAND. Un brave homme, celui-là...

RIGOBERT. Parbleu!.. sans cela, je vous aurais adorée, mère Bertrand... ou du moins, je vous l'aurais dit. (*A Agathe.*) Et ce n'est rien encore... six ans après... en Allemagne, où j'avais eu autrefois beaucoup d'amis... pas un seul ne voulait me prêter un millier de florins, dont j'avais besoin... quand je rencontre, moi, à pied, sur la grande route, madame Bertrand et son mari, dans leur petite carriole d'osier.

MADAME BERTRAND. Où nous vous offrîmes une place... le beau mérite!

RIGOBERT. Et, dans un vieux portefeuille de cuir rouge, que j'ai gardé, quatre mille livres...

MADAME BERTRAND. Que, par votre travail, vous nous avez rendues, en deux ans.

RIGOBERT. Et qu'est-ce que ça fait? croyez-vous pour ça que nous soyons quittes?.. non, vraiment! Je vous déclare ici que je n'entends pas mourir insolvable... et que si jamais... Tenez... tenez..: qu'est-ce que veut ce brave homme, qui vous fait des signes?.. (*Voyant Jérôme sur la porte de l'auberge.*)

MADAME BERTRAND. C'est Jérôme, mon premier commis!

AGATHE. Adieu, madame Bertrand, ce que je viens d'apprendre redouble mon estime pour vous!.. vous verrez M. d'Aspremont... et quoi que vous ayez à lui dire, demandez sans crainte, il vous l'accordera .. je vous le promets. (*Elle rentre par la grille du parc en saluant Rigobert.*)

SCENE VI.

MADAME BERTRAND, RIGOBERT, JÉROME.

MADAME BERTRAND. Ah! la brave et noble demoiselle... qu'à défaut de son père, Dieu lui donne le mari qu'elle désire... et si ça ne dépendait que de moi... (*A Jérôme qui s'approche.*) Que viens-tu m'annoncer?..

JÉRÔME. Que la carriole est prête.

RIGOBERT. La carriole d'osier?

MADAME BERTRAND. Toujours la même! (*A Jérôme.*) Je ne pars que demain; va remiser...

JÉRÔME, *d'un air découragé.* Je le veux bien... mais, vrai, madame Bertrand, ça m'effraie! à chaque instant, une nouvelle idée! Quant à celle de tout à l'heure, elle est là... (*Montrant son gousset.*)

MADAME BERTRAND. C'est bon!

JÉRÔME. Je l'ai rachetée... mais je n'ai pu la remettre au propriétaire... attendu que, pour avoir chassé dans les bois communaux, les gendarmes...

MADAME BERTRAND. Il y en a ici?

RIGOBERT. Il y en a partout... le progrès de la civilisation.

JÉRÔME. Les gendarmes l'ont mis lui-même en gage chez le bourguemestre... (*Lui rendant la montre.*) Voilà l'objet en question... montre d'argent... guillochée, avec un chiffre!.. bassinoire de la plus haute antiquité!

MADAME BERTRAND, *qui a regardé la montre avec la plus grande émotion et portant la main à son cœur.* Ah! mon Dieu!..

JÉRÔME. Qu'avez-vous donc?..

MADAME BERTRAND. C'est bien à ce jeune soldat?

JÉRÔME. Souvenir de famille, à ce qu'il dit!

MADAME BERTRAND. Je veux le voir... je veux lui parler à l'instant!

JÉRÔME. Il est en prison!

MADAME BERTRAND. N'importe!

JÉRÔME. Pour une amende!

MADAME BERTRAND. Paie-la..

JÉRÔME. Il s'agit de cent écus!

MADAME BERTRAND. Fût-ce du double... paie-la vite... et reviens... m'as-tu entendu?..

JÉRÔME, *plus étonné.* Tenez... Madame Bertrand, ça ne peut pas durer comme ça... vous que j'ai toujours vue raisonnable jusqu'ici... ça me change toutes mes habitudes!..

MADAME BERTRAND, *hors d'elle-même.* Ah! tu me fais mourir d'impatience... ne sais-tu plus m'obéir?

JÉRÔME. Toujours... toujours... et j'y cours!.. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MADAME BERTRAND, RIGOBERT.

RIGOBERT. Il a raison, ce garçon... vous que rien ne troublait, vous que j'ai vue de sangfroid, au milieu des plus grands dangers... je ne vous reconnais plus... on dirait que vous vous trouvez mal... (*Lui frappant dans les mains.*) Eh bien! madame Bertrand... qu'est-ce que c'est donc que ça?..

MADAME BERTRAND. Pardon! pardon! je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement... moi qui avais résisté à tant de douleurs, j'ai manqué me laisser vaincre par la joie. Me voilà, mon ami, me voilà... je reviens à moi... prête à tout supporter avec calme... même la perte de mes illusions!

RIGOBERT. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME BERTRAND. Ah! je puis vous dire, à vous, toutes mes craintes et mes souffrances!..

RIGOBERT. Je l'espère bien... votre fortune est à vous; mais vos chagrins, nous partagerons, s'il vous plaît.

MADAME BERTRAND. J'accepte, monsieur Rigobert, j'accepte... et pour remonter à des temps très-éloignés, je ne vous ai jamais dit que quelques jours après votre départ... mon pauvre mari fut dénoncé et accusé...

RIGOBERT. De m'avoir sauvé!

MADAME BERTRAND. C'est possible!.. Il fallut fuir avec notre enfant, et chercher un asile dans notre pays... la Bretagne, occupée alors par l'armée royaliste... Bertrand prit un fusil et marcha avec les Vendéens... je les suivis, ainsi que bien des grandes dames, qui ne voulaient pas plus que moi quitter leurs frères ou leurs maris. Un jour, c'était aux environs de Clisson, arriva un grand désastre! Ecrasés par le nombre, les Vendéens furent dispersés et poursuivis dans tous les sens... Portant mon enfant d'un bras, et de l'autre soutenant mon mari, dangereusement blessé, je voyais notre perte inévitable... Nous allions être massacrés tous les trois... Mon Dieu! mon Dieu! disais-je à part moi, je mourrai avec mon mari... mais sauvez mon fils!.. Dieu m'entendit, car à l'instant je vis venir à nous, sur la grande route, une calèche qui fuyait au grand galop... Je glisse dans les langes de mon enfant ma bourse, ma montre et ma croix d'or... puis m'écriant : Sauvez-le! je le jette dans la calèche qui disparaît emportant mon trésor!.. un autre me restait!.. Demeurée seule avec Bertrand, je pansai à la hâte ses blessures, et ranimé par mes soins, il eut la force de gagner un marais voisin où nous restâmes cachés toute la nuit!

RIGOBERT. Et vous pensiez alors?..

MADAME BERTRAND. A mon fils!.. Au point du jour, la cavalerie républicaine avait disparu!.. « Courage, mon homme, dis-je à Bertrand, courage! nous en reviendrons encore! Nous allons gagner la côte et nous trouverons bien quelque pêcheur qui nous prêtera sa barque. » Tout cela arriva comme je l'avais espéré... et le lendemain, nous avions quitté la France où il ne nous était plus permis de revenir.

RIGOBERT. Pauvre femme!

MADAME BERTRAND. Je ne vous raconterai pas notre existence en pays étranger... Actifs, intelligents... nous recommençâmes une petite fortune... De sorte que quand je suis devenue veuve, j'étais déjà riche... et je continuai à travailler pour mon fils... quand je le retrouverais!.. Mais comment le retrouver... je ne pouvais rentrer en France...

RIGOBERT. Sans vous exposer à la mort!

MADAME BERTRAND. Et je ne voulais pas mourir sans embrasser mon fils!.. Enfin, après de longues années, de nouvelles révolutions ouvrirent aux exilés la route du pays. Mais alors de quel côté diriger mes recherches!.. Tout ce que je me rappelais, c'est que cette calèche était jaune... avec des armoiries dont je n'avais rien distingué, sinon une bande rouge en travers!.. Me voilà donc à Paris, interrogeant tous les blasons... Oh! que de vaines tentatives!.. que d'espérances déçues... Aussi, renfermant mon secret en moi-même, et ne parlant à personne d'un fol espoir qui aurait excité le rire et la pitié... j'allais, j'écoutais, je cherchais toujours! Une mère, voyez-vous, ça ne se décourage jamais! Un jour, enfin, chez un vieux marchand de tableaux, que je fournissais autrefois de bois et de charbon, j'aperçois un paysage fort insignifiant du reste... mais au bas du tableau étaient de riches armoiries, portant la bande rouge!.. Qu'est ceci, lui dis-je avec émotion?.. — La vue du château d'Aspremont, en Lorraine. — Les d'Aspremont... où sont-ils? — Je ne sais... un marquis d'Aspremont a commandé en 93, dans la Vendée... et le dernier rejeton de cette famille sert dans un régiment de la garde impériale! — Et ce régiment est ici en Westphalie!

RIGOBERT. Je comprends... vous avez vu le marquis, et il vous a donné sur votre fils des renseignements...

MADAME BERTRAND, *avec joie*. Dont je n'ai plus besoin... j'ai tout découvert sans lui! Cette montre, qui appartient à un jeune soldat de son régiment, est celle de mon mari... son chiffre et le mien... voyez plutôt! je l'avais donnée à mon enfant, avec ma bourse, ma croix d'or... tout ce qu'alors je possédais... et mon enfant, je vais le voir... il est ici, près de moi!..

RIGOBERT. Est-il possible?..

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, JÈROME, *puis* BRINDAMOUR.

JÉRÔME. Le voici! le voici!

RIGOBERT, *à madame Bertrand, qui veut s'élancer, et la retenant par la main.* Silence! vous pouvez encore vous abuser!

MADAME BERTRAND. Non, non, j'en suis sûre... mais... mais...

RIGOBERT, *voyant son embarras*. Mais... je vous gêne... je vous empêche d'être tout à lui... il fallait donc le dire... je vous laisse.

MADAME BERTRAND, *à voix basse, et lui serrant la main.* Merci!

RIGOBERT, *s'en allant*. Et de la prudence! (*Il sort par le fond à gauche après avoir jeté un coup d'œil du côté par où arrive Brindamour.*)

TRIO.

JÉRÔME, *qui, pendant ce temps, regarde à droite, se rapproche de madame Bertrand, au moment où Rigobert s'éloigne.*

C'est trois cents francs, hélas! qu'il nous coûte!

MADAME BERTRAND.

C'est bon!

JÉRÔME.

Et, de plus, il veut voir celle qui le délivre.

MADAME BERTRAND.

Pauvre garçon! Pourquoi tarde-t-il donc!..

JÉRÔME.

Il avait grand'peine à me suivre...
Attendu que, dans sa prison,
Pour se désennuyer, il buvait en luron...

MADAME BERTRAND.

C'est faux!..

JÉRÔME.

A preuve qu'il est ivre!
Voyez plutôt...

MADAME BERTRAND.

C'est lui...

(*Elle va pour se jeter dans ses bras et s'arrête, en voyant qu'il se soutient à peine.*)

BRINDAMOUR, *ivre et entrant par la droite.*

Vive le vin du Rhin!
Plus vif et plus malin,
Que le Suresne même!
Guilleret et piquant,

C'est en fait d'Allemand,
Le seul luron que j'aime!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.
Quoi! c'est lui! Le voilà!
Voilà le fils que j'aime!
Ah! je ne sais moi-même
Ce que j'éprouve là!

BRINDAMOUR.
Vive le vin du Rhin! etc , etc.

JÉRÔME, *examinant madame Bertrand.*
Devant ce luron-là,
D'où vient ce trouble extrême!
Je n'entends rien moi-même
Au trouble où la voilà!

MADAME BERTRAND, *voulant l'interroger.*
Il va nous expliquer...

BRINDAMOUR, *se soutenant à peine.*
Oui, j'aime qu'on s'explique!

MADAME BERTRAND, *de même.*
Savez-vous!..

BRINDAMOUR.
Oui, je sais que le vin germanique
Vous altère sensiblement!
J'ai soif!..

JÉRÔME.
Le malheureux!

BRINDAMOUR, *allant à la table à gauche et frappant dessus.*
A boire sur-le-champ!
Pour me désaltérer!..

FLATMANN, *paraissant.*
Terteiff... toutes nos caves...
Y passeront!

BRINDAMOUR.
Versez...

FLATMANN.
Non!..

BRINDAMOUR, *avec colère.*
Non!..
(*Apercevant quelques soldats de son régiment qui sortent du cabaret.*)
A moi, mes braves.
(*Montrant Flatmann.*)
Il veut, par uu complot,
(*Chancelant d'un air aviné.*)
Dont on voit les effets,
Faire mourir de soif tous les soldats français!

BRINDAMOUR.
Loin que j'endure
Pareille injure,
Ici, je jure
Son châtiment!
C'est une offense
Faite à la France,
J'en veux vengeance
Et vivement!

MADAME BERTRAND, *à part.*
O voix si pure
De la nature!
Douce imposture,
Rêves charmants!
Ah! sa présence
Change en souffrance
Douce espérance,
Qu'hélas! j'attends!

JÉRÔME ET LE CHOEUR.
Loin qu'il endure
Pareille injure,
D'avance il jure
Son châtimeut!
C'est une offense
Faite à la France!
Il veut vengeance,
Et vivement!

BRINDAMOUR.
Allons, dépêchons-nous, gargotiers allemands!
A boire! Je le veux!

—

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *sortant de la grille à droite. Il est en chapeau rond, habit noir, et porte seulement un petit ruban rouge à sa boutonnière.*
Et moi, je le défends.

BRINDAMOUR, *sans le voir.*
Qui parle ainsi! quel est le téméraire?..

LES SOLDATS, *près de lui, à voix basse.*
Tais-toi... tais-toi!..

BRINDAMOUR, *entouré et se débattant.*
Je ne veux pas me taire!

CHARLES, *aux soldats.*
Emmenez-le...

BRINDAMOUR, *criant.*
Je resterai...
J'ai le droit de parler, de boire... et je boirai!

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR, *menaçant Charles de loin.*
Loin que j'endure
Pareille injure,
Ici je jure
Son châtiment.
C'est une offense
Faite à la France!
J'en veux vengeance,
Et vivement!

MADAME BERTRAND, *à part, avec douleur.*
O voix si pure
De la nature!
Douce imposture,
Rêves charmants!
Ah! sa présence
Change en souffrance
Douce espérance,
Qu'en vain j'attends!

CHARLES, *à part, souriant.*
Loin qu'il endure
Pareille injure,
D'avauce il jure
Mon châtiment!
C'est une offense
Faite à la France!
Il veut vengeance.
Ah! c'est charmant!

CHOEUR ET JÉRÔME.
Loin qu'il endure
Nouvelle injure,
D'avance il jure
Son châtiment!
C'est une offense
Faite à la France!
Il veut vengeance,
Ah! c'est charmant!

(*A la fin de cet ensemble, Brindamour, dont la colère a toujours été en augmentant, prend le sabre d'un de ses camarades, le lève, et s'élance en chancelant sur Charles. Madame Bertrand jette un cri et s'élance entre eux avec effroi.*)

TOUS LES SOLDATS, *bas, à Brindamour, le désarmant.*
Y penses-tu : c'est notre commandant!

BRINDAMOUR.
Lui! pas possible! Il n'a pas l'épaulette!

LES SOLDATS, *de même.*
Sur lui lever le sabre! Il y va de la tête!

MADAME BERTRAND, *effrayée, courant à Brindamour.*
Ah! malheureux!..

BRINDAMOUR, *s'avançant sur Charles qu'il regarde attentivement, et le reconnaissant.*
C'est lui! c'est vrai!.. C'est différent!

JÉRÔME, *le regardant.*
Ah! cela le dégrise!..

CHARLES, *aux soldats.*
Allez... et qu'on l'arrête!

JÉRÔME, *soutenant madame Bertrand, qui est près de se trouver mal.*
Eh bien!.. c'est elle...

MADAME BERTRAND.
O ciel!..

JÉRÔME.

Qui chancelle à présent!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Oh! nouveaux tourments que j'éprouve
A mon aide ici qui viendra?.,
A peine, hélas! je le retrouve,
Et pour lui, je tremble déjà!

BRINDAMOUR, *se dégrisant peu à peu.*

Il me semble que je retrouve
Mon jugement... qui s'en alla ..
Je ne sais pas ce que j'éprouve;
La faute en est à ce vin-là!

CHARLES, JÉRÔME, LE CHOEUR.

Sa raison déjà se retrouve
Et bientôt elle reviendra;
Mais qu'à son réveil il éprouve,
La rigueur des lois qu'il brava!

(*A la fin de ce morceau qui se termine smorzando, les soldats emmènent Brindamour à gauche, Jérôme les suit. Tout le monde se retire. Madame Bertrand reste seule en scène avec Charles.*)

—

SCENE X.

MADAME BERTRAND, CHARLES.

MADAME BERTRAND, *retenant Charles qui veut s'éloigner.* Monsieur, Monsieur! vous êtes son colonel... M. d'Aspremont!

CHARLES. Oui, ma brave femme!

MADAME BERTRAND, *hors d'elle.* Et moi, je suis bien malheureuse... Je suis madame Bertrand! Ah! mon Dieu! vous n'avez pas vu mademoiselle Agathe de Champcarville, qui devait me protéger?..

CHARLES. Si vraiment! car j'arrive du château... Mais vous souffrez. . vous êtes malheureuse... il n'y a pas besoin auprès de moi d'autre protection... Parlez, Madame, parlez... que puis-je faire pour vous?..

MADAME BERTRAND. Ah! que de bontés! Ce malheureux, ce jeune soldat, il ne me connaît pas.., mais moi... (*Avec émotion.*) par des raisons... des raisons de famille trop longues à vous expliquer... enfin, je m'y intéresse beaucoup.

CHARLES, *lui prenant ses mains tremblantes.* Je le vois.

MADAME BERTRAND. Et ce que ses compagnons disaient tout à l'heure... serait-il vrai que pour avoir levé le sabre sur vous?..

CHARLES, *secouant la tête.* Mais, oui... la loi est là.

MADAME BERTRAND. Mais, Monsieur, il n'avait pas sa tête... il était gris...

CHARLES. La loi ne le permet pas!..

MADAME BERTRAND, *tremblante.* Et vous ferez exécuter la loi?

CHARLES. Le roi lui-même ne pourrait faire autrement!.. mais rassurez-vous... moi aussi, j'aime ce pauvre garçon!

MADAME BERTRAND, *avec contentement.* Oh! vous l'aimez!.. un bon enfant, n'est-ce pas?.. un bon soldat?

CHARLES, *souriant.* Au contraire... un fort mauvais sujet!

MADAME BERTRAND, *avec douleur.* Ah! mon Dieu!

CHARLES. Toujours à la salle de discipline!.. mais je le connais d'enfance... j'ai été presque élevé avec lui...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Dans votre pays... en Vendée!..

CHARLES. Oui, Madame... Je l'avais pris dans mon régiment pour me charger de son sort... l'élever en grade... et je n'ai jamais pu lui faire passer celui de soldat... Il faut donc qu'il prenne un autre état!

MADAME BERTRAND. Vous avez bien raison... mais si on le fusille aujourd'hui, pour avoir levé la main sur son colonel, il lui sera difficile...

CHARLES, *à mi-voix.* Et si le congé que je vais lui donner, est daté d'hier?

MADAME BERTRAND, *avec joie.* Est-il possible!

CHARLES. Silence! que cela reste entre nous!.. car ce que je fais là n'est pas permis..,

MADAME BERTRAND. Permis ou non, c'est bien... c'est très-bien, monsieur le colonel... vous êtes un brave jeune homme... (*Se frappant le cœur.*) un homme qui a de ça, voyez-vous... ça se voit tout de suite.

CHARLES, *voulant la contenir.* Madame!

MADAME BERTRAND. Ah! vous ne me connaissez pas!. un trait pareil me gagne le cœur... Et si jamais... je ne fais pas de phrases... mais madame Bertrand, charbonnière, agit mieux qu'elle ne parle... et vous pouvez compter sur elle!

CHARLES, *lui serrant la main.* Merci! merci, ma nouvelle amie!.. Et pardon si je vous quitte... je vais délivrer le prisonnier... je vous l'envoie, et puis...

MADAME BERTRAND, *d'un air d'intelligence.* Et puis... mademoiselle Agathe vous attend... Allez, allez... c'est trop juste...

CHARLES. Quoi! vous savez?..

MADAME BERTRAND. Que vous méritez tous deux tous les bonheurs du monde, et que si je pouvais y contribuer... (*Le regardant.*) Oh! rien ne me coûterait...

CHARLES, *touché.* Que vous êtes bonne! (*Prêt à sortir, il s'arrête en voyant les yeux de madame Bertrand qui restent fixés sur lui, et revient près d'elle.*) Qu'avez-vous donc?.. à quoi pensez-vous?.

MADAME BERTRAND. A votre mère... qui doit être bien heureuse!..

CHARLES, *avec un soupir.* Je ne l'ai jamais vue!..

MADAME BERTRAND. Ah!.. Quel malheur pour vous!.. et surtout pour elle! Adieu! Monsieur... adieu! (*Charles sort par la gauche, du côté où l'on a emmené Brindamour.*)

—

SCENE XI.

MADAME BERTRAND, *seule.* Qu'il est bien! quel air distingué. Ah! voilà le fils que j'avais rêvé... et dire que le mien... (*Avec un soupir.*) Allons, c'est égal... ce pauvre garçon! ce n'est pas sa faute... ni la mienne! mais, avant tout, il faut que je le voie.... que je lui parle... enfin que je fasse sa connaissance... car jusqu'ici... C'est lui... le voilà...

—

SCENE XII.

MADAME BERTRAND, BRINDAMOUR, *entrant par la gauche.*

BRINDAMOUR, *la pipe à la main. Il n'est plus gris, mais il a un reste de pesanteur dans la tête. A la cantonade.* En vous remerciant, mon colonel, en vous remerciant!.. Au diable la giberne, et vivent les pékins! j'en suis!.. j'ai mon congé... (*Saluant madame Bertrand.*) Ah! voilà une figure de connaissance... mais quand je l'ai vue, je ne sais pas trop dans quel pays j'étais.

MADAME BERTRAND, *d'un ton de reproche.* Dans un pays où l'on se grise!

BRINDAMOUR, *allumant sa pipe.* C'est possible... j'y vais quelquefois.

MADAME BERTRAND. Et maintenant que vous avez votre congé, que prétendez-vous faire?

BRINDAMOUR. Quand on a toujours été dans la cavalerie, il est humiliant de se trouver à pied... et j'ai une idée qui me sourit. Il y a ici une poste à vendre... et maître de poste, ça me va... ça tient le milieu entre le civil et le militaire.

MADAME BERTRAND. Mais une poste, c'est cher?..

BRINDAMOUR. Celle-ci est pour rien... Vingt mille florins à réunir!..

MADAME BERTRAND. Et vous les avez?..

BRINDAMOUR. Pas un au rendez-vous!.. mais j'ai deux moyens : le premier c'est d'épouser la veuve, madame Clakmann, la maîtresse de poste... qui, depuis trois mois que je suis ici, en garnison... m'a distingué... et de reste!

MADAME BERTRAND. Vous la trouvez jolie?

BRINDAMOUR. Quand je bois!

MADAME BERTRAND, *souriant.* C'est-à-dire qu'habituellement... elle vous semble charmante... et que vous l'aimez?..

BRINDAMOUR, *fumant.* Comme la retraite de Moscou.

MADAME BERTRAND. Et vous voulez l'épouser? C'est mal! c'est très-mal...

BRINDAMOUR. Vous croyez?.. le fait est qu'elle n'est pas très-bien!.. vous aimeriez mieux mon autre moyen... et moi aussi.

MADAME BERTRAND. Lequel?

BRINDAMOUR. D'emprunter à mon colonel!

MADAME BERTRAND. M. le marquis d'Aspremont?

BRINDAMOUR. Lui-même.

MADAME BERTRAND. A qui vous devez déjà la vie... et votre congé?..

BRINDAMOUR, *fumant toujours.* Tiens! il me doit bien ça!..

MADAME BERTRAND. Et pourquoi?

BRINDAMOUR. Parce que nous sommes frères de lait... parce que nous avons grandi ensemble... parce que mon père... le père Gervais, tonnelier à Clisson, dans la Vendée, a recueilli chez lui M. le marquis, le jour où pas plus haut que ça, il est arrivé dans sa caléche...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Une calèche?.. un enfant?.. Que dites-vous?..

BRINDAMOUR. Qu'est-ce qu'elle a donc, cette femme?

MADAME BERTRAND. Parlez... parlez... ce n'était pas vous qui étiez dans cette voiture?

BRINDAMOUR. Au contraire... j'étais à jouer au milieu des copeaux, dans la boutique paternelle, quand les chevaux, couverts de sueur, se sont arrêtés d'eux-mêmes...

MADAME BERTRAND. Mais cette montre que vous portiez... et que j'ai rachetée ce matin?

BRINDAMOUR, *la prenant.* Tiens! ma montre! bien obligé... elle était sur le petit marquis avec une bourse et une croix d'or!.. et naturellement mon père a partagé ça en famille... la bourse pour lui... la montre pour moi.

MADAME BERTRAND. Mais les deux personnes qui étaient dans la calèche?

BRINDAMOUR, *écoutant sa montre.* M. le marquis et madame la marquise d'Aspremont... (*A lui-même.*) Elle va toujours! Leur compte était fini... on avait tiré sur eux de la grande route... feu de file... et les chevaux avaient pris le mort aux dents, emportant jusqu'à la boutique du père Gervais la calèche et le petit marmot... qui n'avait rien, absolument rien, et restait seul vivant de toute la famille.

MADAME GERVAIS, *avec explosion.* Ah! que je suis heureuse! (*A part.*) Ce n'est pas lui! mon cœur l'avait deviné!.. mon fils! mon fils! je vais te revoir et t'embrasser.

BRINDAMOUR. Ah çà! mais elle est folle, c'te femme.

—

SCENE XIII.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, *accourant.* Ah! madame, vous qui êtes si bonne et qui partagiez ma peine... apprenez ma joie... il vient d'arriver.

MADAME BERTRAND, *émue.* Je le sais... où est-il?

AGATHE. Avec mon père... à qui il va remettre une lettre du roi .. où il est dit que l'intérêt de la dynastie est de rallier à elle tous les anciens nobles... ceux même qui servent dans les armées impériales, et surtout qui y commandent des régiments!.. enfin une lettre superbe de raisonnement et de politique qui se termine par l'ordre formel de marier mademoiselle de Champearville à M. le marquis d'Aspremont.

MADAME BERTRAND, *avec joie.* Et votre père ne pourra résister à la volonté du roi?..

AGATHE. Il en aurait peut-être bien envie... et le pauvre Charles en mourrait de douleur!.. mais aucun prétexte... la famille du marquis est ce qu'il y a de plus noble.... sa naissance est égale à la nôtre!.. sans cela... (*Elle secoue la tête.*)

MADAME BERTRAND. O ciel!

AGATHE. Qu'avez-vous?

MADAME BERTRAND. Moi? rien?

AGATHE. Les voilà, les voilà!

—

SCENE XIV.

BRINDAMOUR, AGATHE, MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, CHARLES.

FINALE.

(*Madame Bertrand s'élance les bras ouverts pour courir au-devant de Charles, puis elle s'arrête et redescend sur le bord du théâtre, pendant qu'Agathe remonte vers son père.*)

MADAME BERTRAND.

L'embrasser! l'embrasser! et le nommer mon fils!..
Qu'allais-je faire? O ciel!.. mais je les désunis!..
Je détruis son bonheur... Je romps leur mariage ..
Non, non... je me tairai... j'en aurai le courage!

LE DUC, *redescendant le théâtre entre Agathe et Charles.*

Oui, l'on doit obéir aux ordres de son roi!
Sa majesté le veut...
(*A Charles lui montrant Agathe*)
Recevez donc sa foi!..

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND, *à part.*

Mon fils! mon fils! ô douce et chère image,
Qui doit tout effacer!
Je t'aime tant que j'aurai le courage
De ne pas t'embrasser!..

CHARLES, AGATHE.

O jour d'ivresse! ô jour qu'aucun nuage
Ne saurait traverser!
Rêves d'amour, cet heureux mariage
Vient de vous exaucer!

LE DUC.

Le roi le veut : j'obéis au message
Que sa main a tracé,
Et de grand cœur je cède au mariage
Auquel je suis forcé!

BRINDAMOUR.

Maître de poste! ah! quel heureux partage!
Mes vœux sont exaucés.
Clic! clac! clic! clac! du bruit et du tapage...
Pour mon cœur, c'est assez.

MADAME BERTRAND, *à part, regardant Charles.*

Oui, c'est mon fils, c'est le mien!
Ah! qu'il est beau! qu'il est bien!

AGATHE, *à madame Bertrand.*

Le destin heureux qui me flatte,
Pour vous ne me rend point ingrate;
Au colonel vous désirez parler?..

MADAME BERTRAND.

Qui, moi, mademoiselle?..

AGATHE, *lui prenant la main.*

Il ne faut pas trembler.
(*Se retournant vers Charles.*)
Oui, c'est moi qui la recommande,
Monsieur le marquis, à vos soins!



Rigobert. — Acte 2, scène 3.

(*A madame Bertrand en consultant son père du regard, qui approuve après un moment d'hésitation.*)
Vous dînez avec nous, afin qu'il vous entende
Plus à loisir...

MADAME BERTRAND, *à part, avec joie.*
Merci!.. je le verrai du moins!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND, *à part.*
Mon fils! mon fils! ô douce et chère image,
Qui doit tout effacer!
Je t'aime tant que j'aurai le courage
De ne pas t'embrasser.

LE DUC.
Le roi le veut : j'obéis au message
Que sa main a tracé,
Et de grand cœur je cède au mariage
Auquel je suis forcé!

CHARLES, AGATHE.
O jour heureux! ô jour qu'aucun nuage
Ne saurait traverser!
Vœux de mon cœur, cet heureux mariage
Vient de vous exaucer!

BRINDAMOUR.
Maître de poste!.. ah! quel heureux partage!
Mes vœux sont exaucés!
Clic, clac! clic, clac! du bruit et du tapage,
Pour mon cœur, c'est assez!

(*Charles donne la main à Agathe, et entre dans le château avec le duc; madame Bertrand les suit, et Brindamour rentre aussitôt dans l'auberge à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de château.

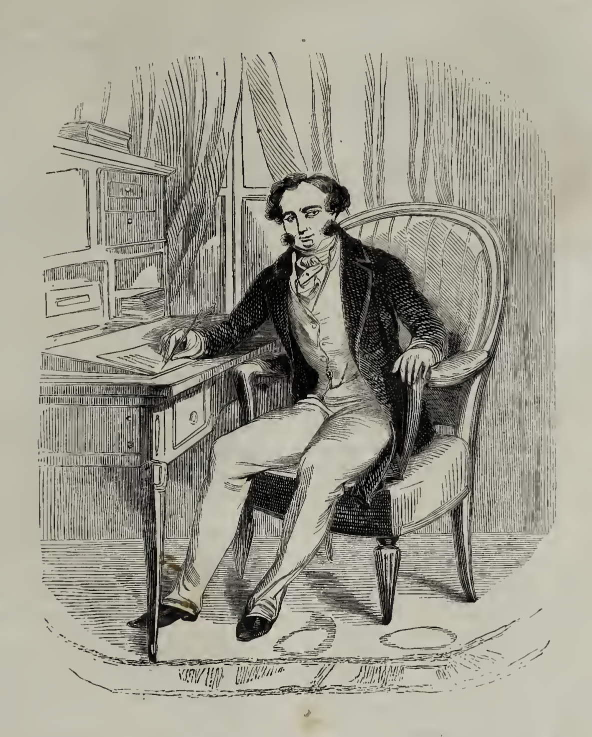
SCENE PREMIERE.

CHARLES, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, AGATHE, MADAME BERTRAND.

(*Ils sont assis à une table élégamment servie; derrière eux, des domestiques qui viennent de placer le dessert, et qui se retirent sur un geste du duc.*)

CHARLES ET AGATHE.

PREMIER COUPLET, *à deux voix.*
Table patriarcale,



Le duc de Champcarville.

Où s'installe
La loyauté!
Doux repas de famille,
Chez qui brille
Franche gaîté!
Les soins dont s'inquiète
L'étiquette
Doivent s'enfuir!..
Et chez vous il n'arrive
Pour convive
Que le plaisir!

TOUS.

Qu'aujourd'hui brille
Refrain joyeux!
C'est en famille,
Qu'on est heureux!

MADAME BERTRAND, *à part, avec émotion, regardant Charles.*

C'est en famille
Qu'on est heureux!

TOUS.

C'est en famille...
Qu'on est heureux!

DEUXIÈME COUPLET.

CHARLES ET AGATHE.

Coutumes de nos pères,
Lois si chères
Au bon vieux temps!
Que votre foi native
Se ravive
Chez nos enfants!
Des plaisirs qui m'enchantent
Qu'ils ressentent
Les doux effets!
Que l'amitié les guide,
Et préside
A nos banquets!

TOUS.

Qu'aujourd'hui brille
Refrain joyeux!
C'est en famille
Qu'on est heureux!

(*On se lève.*)

—

SCENE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant avec un paquet de lettres et des journaux, et pendant que d'autres valets enlèvent la table.* Quelqu'un qui attend depuis longtemps dans l'antichambre, demande une audience à M. le duc, quand il sortira de table.

LE DUC, *brusquement, et prenant les papiers que lui présente le domestique.* Je ne donne pas d'audience après mon dîner... Demain... après demain. . qu'il attende...

CHARLES, *timidement.* Et si lui-même attendait cette audience...

MADAME BERTRAND. Pour dîner?..

CHARLES. C'est possible!.. (*Au domestique.*) Quel air a-t-il?

LE DOMESTIQUE. Un air... assez modeste!

CHARLES. Et nous qui sommes si heureux dans ce moment...

AGATHE. Oui, mon père, recevez-le, je vous en prie...

CHARLES. Et accordez-lui sa demande quelle qu'elle soit...

AGATHE. Pour mon présent de noces...

MADAME BERTRAND, *à part, les regardant.* Sont-ils gentils!

LE DUC, *avec impatience et parcourant les papiers qu'on lui a remis.* Je le voudrais, que cela me serait impossible, en ce moment du moins... car voici des journaux, des lettres de France qui m'arrivent... (*En présentant quelques-unes à Charles.*) Pour vous aussi, mon gendre!

AGATHE, *répétant avec joie.* Mon gendre!

CHARLES, *voulant mettre les lettres dans sa poche.* Moi, j'ai le temps! je dois d'abord causer avec cette brave femme, qui a des renseignements à me demander ..

MADAME BERTRAND. Vos affaires avant tout... rien ne presse!.. (*A part.*) Je resterai ici plus longtemps. (*Haut.*) Allez, allez... je vous en prie... (*Regardant le duc et lui montrant la porte.*) Et pourvu qu'on reçoive aussi ce pauvre diable qui attend...

AGATHE, *au duc, d'un ton caressant.* Oui, mon père, après vos journaux... je vais vous les lire. (*Bas, à madame Bertrand.*) Et le plus vite possible!

LE DUC, *faisant signe au domestique.* Eh bien! soit! qu'il entre! nous le verrons plus tard...

AGATHE. Que de bonté! (*A madame Bertrand.*) Adieu, Madame! (*Faisant une révérence à Charles, qui entre par la porte à gauche.*) Adieu, monsieur Charles. (*Elle sort avec son père par la droite.*)

CHARLES, *à madame Bertrand, en sortant.* A bientôt.

MADAME BERTRAND. Ne vous pressez pas; lisez... lisez... des lettres de France!..

SCENE III.

MADAME BERTRAND, LE DOMESTIQUE, RIGOBERT.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Rigobert! (*Il sort.*)

MADAME BERTRAND. Ah! c'est vous!..

RIGOBERT, *froidement.* Oui, morbleu! toujours moi... Je sais que, de sa nature, un grand seigneur doit être un peu impertinent... c'est de droit, c'est de naissance!.. mais celui-ci use trop de ses priviléges!..

MADAME BERTRAND. Il faut l'excuser... sa fortune qu'il retrouve... un mariage qui va se faire... voilà bien des embarras!.. et sans son gendre, (*Avec exaltation.*) car c'est ce bon, cet excellent jeune homme qui l'a forcé à vous recevoir, et à m'inviter à dîner... (*Avec joie.*) J'ai dîné avec eux!

RIGOBERT. En vérité?.. c'est bien! et ça lui comptera... mais ça n'empêche pas que M. le duc n'ait besoin d'une leçon de politesse, et je vais la lui donner...

MADAME BERTRAND. Vous?.. et comment cela?..

RIGOBERT. Cela me regarde.

MADAME BERTRAND. Faire un esclandre, le jour où il marie sa fille!.. car il la marie à quelqu'un qui est si aimable!..

RIGOBERT, *brusquement.* Ce mariage ne se fera pas...

MADAME BERTRAND, *effrayée.* Comment, il ne se fera pas!.. et qui l'empêchera, je vous prie?

RIGOBERT, *froidement.* Moi!

MADAME BERTRAND. Vous, monsieur Rigobert!..

RIGOBERT, *de même.* Je viens pour ruiner le duc!

MADAME BERTRAND. Le ruiner!

RIGOBERT. De fond en comble!

MADAME BERTRAND. Et comment?

RIGOBERT. C'est mon secret. Si M. de Champcarville avait été bon .. affable, j'aurais peut-être hésité... mais puisqu'il ne fait pas un meilleur usage de la position que le ciel vient de lui rendre, je la lui ôte de nouveau; et pour supprimer la fortune et la dot de sa fille, je n'ai qu'un mot à dire.

MADAME BERTRAND. Et ce mot, vous le direz?..

RIGOBERT. Oui, parbleu!

MADAME BERTRAND. Sans regret?

RIGOBERT. Avec un pareil comte de Tufière!.. Je crois bien! (*Regardant madame Bertrand qui se trouble.*) Eh! mais... qu'avez-vous donc?..

MADAME BERTRAND. Ecoutez-moi, mon bon monsieur Rigobert... vous êtes un digne, un honnête homme, qui m'avez dit souvent... Mère Bertrand, je vous dois la vie... et n'importe le jour, n'importe l'heure, quand vous aurez besoin de moi, parlez, demandez hardiment, je ferai pour vous tout ce que vous voudrez...

RIGOBERT, *vivement.* Et je le dis encore, morbleu!

MADAME BERTRAND, *lui serrant la main.* Eh bien! je vous prends au mot... ne ruinez pas le duc!

RIGOBERT, *étonné.* Pourquoi?

MADAME BERTRAND. Je vous en prie!

RIGOBERT. Mais quel intérêt pouvez-vous porter à un insolent, un orgueilleux?

MADAME BERTRAND, *vivement.* Mon bonheur et ma vie en dépendent!

RIGOBERT. Votre vie!.. Comment cela?

MADAME BERTRAND, *souriant.* Ah! dame! vous avez vos secrets .. j'ai les miens!

RIGOBERT. C'est juste... à la bonne heure!.. vous le voulez? je n'ai qu'une parole... je ne verrai pas le duc... je ne dirai rien.

MADAME BERTRAND, *avec élan.* Ah! mon ami!..

RIGOBERT. Il faut que ce soit vous, au moins. J'avais une revanche à reprendre... et j'étais enchanté!.. Mais, après tout, il n'y aurait pas de plaisir à obliger ses amis, si cela ne coûtait rien! Et pour être plus sûr de moi, je m'en vais, je pars à l'instant pour Andernack, où j'ai quelques signatures à donner à la Chancellerie... Demain, je vous ferai mes adieux en repassant... et...

MADAME BERTRAND, *l'accompagnant.* Non... après le mariage, nous partirons ensemble.

RIGOBERT. Avec votre fils, ce soldat, ce luron toujours si altéré?

MADAME BERTRAND, *avec embarras.* Non!.. sans lui!.. Et si vous voulez me faire plaisir, n'en parlons plus!

RIGOBERT. Je le conçois. Ce n'est pas là ce que vous espériez... et ce que vous méritiez...

MADAME BERTRAND, *avec joie.* Ah! je ne me plains pas!

RIGOBERT, *secouant la tête.* N'importe... si je peux lui être utile... lui avoir quelque place!

MADAME BERTRAND. Comme vous voudrez... mais en fait de place, vous savez que j'en ai toujours une pour vous, dans ma carriole d'osier.

RIGOBERT, *avec une arrière-pensée.* J'accepte... A de-

main! et... (*La regardant.*) C'est égal... vous êtes une drôle de femme!

MADAME BERTRAND, *avec âme.* Et vous un bien brave homme! (*Rigobert sort.*)

—

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, *puis* JÉROME.

MADAME BERTRAND, *à elle-même.* Empêcher le mariage de mon fils... quand je suis là! ah! bien! oui... pauvres enfants! ce serait les tuer! (*Apercevant Jérôme qui entre l'air sombre et mécontent.*) Ah! c'est toi, Jérôme... Eh bon Dieu! quelle figure chagrine et refrognée! tu n'as pas l'air content!

JÉRÔME, *d'un ton composé.* Je le suis médiocrement!.. j'étouffe.

MADAME BERTRAND. Bon!

JÉRÔME. Tenez, madame Bertrand, il faut que je vous parle. Il faut que vous écoutiez les remontrances d'un ami!

MADAME BERTRAND. Qu'est-ce encore?

JÉRÔME. Je sais tout... Il y a quelques heures, vous avez rencontré à l'*Aigle-Blanc* Samuel Dietrick, le plus riche joaillier de la ville de Cassel... qui y retournait ..

MADAME BERTRAND. C'est vrai... je n'y pensais plus!

JÉRÔME. Vous lui avez commandé, pour ce soir même, soixante mille florins de diamants, et une riche corbeille de noce... (*Voyant que madame Bertrand va parler.*) Il m'a tout raconté... à moi qu'il croit toujours votre homme de confiance!..

MADAME BERTRAND, *avec vivacité.* Eh bien! est-ce arrivé à l'auberge?

JÉRÔME, *avec colère.* Non... cent fois non...

MADAME BERTRAND, *vivement et regardant la pendule.* Et cela devrait l'être... Il n'y a qu'une heure de chemin d'ici à Cassel... Il faut y courir... Prends un cheval et une voiture.

JÉRÔME, *avec fureur.* Jamais! jamais!.. plutôt mourir! car je vous ai devinée. . c'est une noce qui se prépare...

MADAME BERTRAND, *inquiète.* Comment?

JÉRÔME. C'est la vôtre... vous voulez vous marier.

MADAME BERTRAND. Moi?

JÉRÔME. Oui, oui... n'essayez pas de le nier. Je vous ai observée. Je conçois qu'à votre âge on s'ennuie d'être seule... mon Dieu! je ne suis pas ridicule... mais alors, on prend quelqu'un de sage, de convenable... ça peut se trouver!.. (*Avec un air de dédain.*) Et non pas...

MADAME BERTRAND, *avec impatience.* Qui donc?

JÉRÔME. Vous le savez mieux que moi .. et je ne me suis pas gêné pour lui dire à lui-même... ma façon de penser. C'est qu'il ne me fait pas peur, au moins! quoiqu'il parle de tuer tout le monde...

MADAME BERTRAND, *avec impatience.* Mais qui?.. qui donc?..

JÉRÔME, *prêt à parler.* Qui? (*Voyant Brindamour qui paraît au fond.*) Je ne vous le dirai pas!..

MADAME BERTRAND, *lui tournant le dos.* Eh bien! va te promener. Je suis bien bonne d'écouter tes sottises, quand j'ai autre chose en tête. (*A part, regardant la pendule.*) Et puisque tu refuses de partir!.. qui donc envoyer?.. (*Elle réfléchit.*)

—

SCENE V.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, *tenue militaire soignée, ton sage et composé.*

BRINDAMOUR, *au fond, s'adressant à Jérôme.* Vrai! je n'y songeais pas... et, sans vous, camarade, je ne m'en serais jamais douté.

JÉRÔME, *à part.* Maladroit que je suis.

BRINDAMOUR, *regardant madame Bertrand.* Elle est encore très-bien, cette femme! Et puisque vous m'assurez qu'elle a des intentions... (*Portant la main à son sabre.*) Ne l'influencez pas, ou sinon... (*S'approchant d'un air galant de madame Bertrand, qui s'est assise à la table à droite, pour écrire.*)

TRIO.

BRINDAMOUR.

Souffrez que la reconnaissance
Me retienne ici de planton.

MADAME BERTRAND, *distraite et le regardant.*

Ah! c'est toi, mon pauvre garçon!

JÉRÔME, *à part.*

Voyez-vous comme, en sa présence,
Elle adoucit soudain le ton!

ENSEMBLE, *à part.*

BRINDAMOUR.

Quelle aventure!
C'est ma tournure
Qui, je le jure,
Me vaut son cœur!
Le militaire
Sait toujours plaire :
Belle, on va faire
Votre bonheur!

JÉRÔME.

Quelle aventure!
C'est sa figure
Qui, je le jure,
Séduit son cœur!
Mais ma colère,
Il faut la taire :
Le militaire
Est ferrailleur!

MADAME BERTRAND, *à part, se levant.*

Riche parure
Pour sa future,
Va, je le jure,
Charmer son cœur.
Et moi, sa mère,
L'aimer, lui plaire,
L'aimer, lui plaire
C'est mon bonheur!

MADAME BERTRAND, *regardant la pendule, puis Brindamour.*

C'est là ce qu'il me faut!..

(*Elle retourne à la table et écrit.*)

JÉRÔME, *avec effroi.*

O ciel!

BRINDAMOUR.

Pour être honnête,
Avec la Clakmann j'ai rrrompu...
(*D'un air fat.*)
C'était vraiment une conquête
Que j'avais faite... à mon insu...
(*Appuyant.*)
J'ai rrrompu!..

MADAME BERTRAND, *écrivant, sans l'écouter.*

C'est bien!..

BRINDAMOUR, *à part.*

Ça la flatte.

JÉRÔME, *à part.*

Oh! l'enjôleur!..

BRINDAMOUR.

Et quant... à la poste aux chevaux,
Pour consoler la veuve de ses maux,
Comme j'ai l'âme délicate,
Je l'achète, à crédit, s'entend!

JÉRÔME, *à part, regardant madame Bertrand.*

C'est-à-dire, avec son argent!

BRINDAMOUR, *à madame Bertrand, d'un air agréable.*

Si toutefois ça doit vous plaire...
Car avant tout, mon général,
(*Portant la main à son front, en souriant.*)
A vos ordres... sur l'eau, sur terre,
A vous à pied, comme à cheval!

MADAME BERTRAND, *levant la tête.*

Oui, je le sais... tu montes à cheval?..

BRINDAMOUR.
Comme un chasseur...
MADAME BERTRAND.
C'est ce qu'il faut.
JÉRÔME, *frappant du pied.*
Morbleu!..
BRINDAMOUR, *à part.*
Je la mène au galop!

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR.
Quelle aventure! etc.
JÉRÔME.
Quelle aventure! etc.
MADAME BERTRAND.
Riche parure, etc.
(*Mouvement plus vif.*)
MADAME BERTRAND, *à Brindamour en se levant.*
Un service à me rendre?..
BRINDAMOUR.
Plutôt deux... Je suis prêt!
MADAME BERTRAND.
Un cheval. .
BRINDAMOUR.
J'en vais prendre
Plutôt deux... Je suis prêt!..
MADAME BERTRAND.
A Cassel... ventre à terre. .
BRINDAMOUR.
Ventre à terre... C'est fait!
MADAME BERTRAND, *montrant sa lettre.*
Pour porter ce billet.
BRINDAMOUR.
Un billet!..
JÉRÔME.
Un billet!..
BRINDAMOUR, *à part.*
C'est déjà le notaire!
MADAME BERTRAND.
A Dietrick... bijoutier!..
BRINDAMOUR.
Je comprends...
(*A part.*)
C'est pour moi!.. des présents!
MADAME BERTRAND.
Puis, toujours ventre à terre...
BRINDAMOUR.
Et toujours ventre à terre...
MADAME BERTRAND.
Tu me rapporteras
Ce que tu recevras...
BRINDAMOUR, *amoureusement.*
On n'y manquera pas!
MADAME BERTRAND.
Ne dis rien à personne!
JÉRÔME.
A personne...
BRINDAMOUR.
A personne!
MADAME BERTRAND.
Soit discret... Je l'ordonne...
Porte tout... à l'hôtel.
BRINDAMOUR.
Suffit, mon colonel...
JÉRÔME, *n'y tenant plus.*
Mais pourtant?..
MADAME BERTRAND.
Laisse-moi!..
JÉRÔME.
Mais enfin...
MADAME BERTRAND.
Ah! tais-toi!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.
Allons, pars au galop
Et reviens aussitôt.
Silence et prudence!
Et la récompense
Te suivra bientôt!
Allons, pars au galop,
Au galop, au galop.

BRINDAMOUR.
Oui, je pars au galop,
Et reviens aussitôt!
Pour moi quelle chance!
L'amour, je le pense,
Mènera bientôt
Ses écus au galop,
Au galop, au galop! (*Il sort.*)
JÉRÔME.
Son cœur part au galop,
Et s'enflamme aussitôt!
Ah! quelle imprudence!
L'ivrogne, je pense,
Mènera bientôt
Ses écus au galop,
Au galop, au galop!

—

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, JÉROME.

JÉRÔME, *suffoquant de colère.* Ah! c'est trop fort... et puisqu'il n'est plus là, je parlerai.

MADAME BERTRAND, *étonnée.* Comment?..

JÉRÔME. Il m'a dit qu'il me tuerait, si je vous influençais... mais ça m'est égal!.. j'aime encore mieux qu'il me tue, que de vous laisser faire une pareille extravagance.

MADAME BERTRAND. Ah çà, as-tu perdu la tête? es-tu fou?

JÉRÔME. C'est possible; mais du moins je ne suis pas aveugle... et tout ce que vous avez fait pour lui... cette montre, ces trois cents francs... fi! madame Bertrand! une femme raisonnable... et jusqu'à votre émotion, tantôt, en lui parlant!.. tout cela est clair comme le jour... tout cela indique...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Quoi?

JÉRÔME, *éclatant.* Que vous en êtes éprise... que vous voulez l'épouser...

MADAME BERTRAND. Qui?

JÉRÔME. Ce chenapan!

MADAME BERTRAND, *riant.* Brindamour? ah! ah! ah! (*Elle se renverse dans un fauteuil en riant comme une folle.*) Ah! ah! ah! ah!

JÉRÔME, *stupéfait.* Tiens! elle rit toujours...

MADAME BERTRAND, *riant toujours.* Imbécile!

JÉRÔME. Imbécile!.. ah! ce mot-là me fait du bien... vous n'y pensiez donc pas?

MADAME BERTRAND, *se remettant.* Jamais... par exemple!

JÉRÔME, *respirant.* Mais cette commission que vous venez de lui donner?..

MADAME BERTRAND. Je la lui paierai.. un bon pourboire! et tout sera dit. Eh bien! es-tu rassuré?..

JÉRÔME, *avec hésitation.* Non, parce que ce trouble, cette agitation où je vous vois depuis ce matin... cette corbeille de noce... Bien sûr, madame Bertrand, (*Mettant la main sur son cœur.*) vous avez là quelque chose d'incohérent... (*La voyant regarder de côté et d'autre.*) Vous ne tenez pas en place... chaque porte qui s'ouvre... chaque personne qui entre, ça vous fait faire un saut sur votre chaise.

MADAME BERTRAND, *se levant brusquement et courant regarder à la porte de gauche qui est restée entr'ouverte.* C'est lui... je le vois d'ici...

JÉRÔME, *la voyant en se retournant.* Bon! encore!.. qu'est-ce qu'elle a? qu'est-ce qui lui prend?..

MADAME BERTRAND, *à elle-même, admirant son fils.* Quel air noble et distingué!

JÉRÔME, *lui voyant faire des gestes d'admiration.* Voilà la tête qui part... mais qui donc?.. (*Il remonte pour regarder.*)

MADAME BERTRAND, *essuyant une larme.* Ah! que je suis heureuse!..

JÉRÔME, *à part.* Le jeune marquis! (*Avec effroi.*) Ah!

mon Dieu! étais-je bête! ce n'était pas l'autre! c'est celui-là!

MADAME BERTRAND. Le voilà!.. viens... non... va-t'en... laisse-moi!..

JÉRÔME. Seule avec lui!..

MADAME BERTRAND. Retourne à l'*Aigle-Blanc*, et dès que Brindamour sera revenu... dis à Louisa, la fille d'auberge, de faire ce que je lui ai recommandé... Mais va-t'en donc... c'est lui, te dis-je!

JÉRÔME, *fâché*. On y va! on y va! Elle ne sait plus ce qu'elle veut, elle en est folle!.. une si bonne tête!.. pour le commerce! (*Montrant son cœur.*) Ça me fait de la peine... non... c'est de la rage. (*Rencontrant un regard de madame Bertrand.*) Je m'en vas...

(*Sur la ritournelle des couplets suivants, Jérôme sort par le fond, et Charles entre, rêvant, par la porte à gauche.*)

—

SCENE VII.

MADAME BERTRAND, CHARLES. *Il entre vivement, tenant une lettre à la main, et s'arrête au moment d'entrer chez le duc.*

MADAME BERTRAND, *parlant sur la ritournelle.* Qu'a-t-il donc? cette lettre? serait-ce celle qui lui est arrivée de France!

CHARLES.

PREMIER COUPLET.

O loi sévère! arrêt terrible
Contre lequel je lutte en vain :
Non, cet hymen n'est plus possible
Et je dois subir mon destin!
Hélas! tout espoir m'abandonne,
Car si j'interroge mon cœur,
Il me répond : l'honneur l'ordonne,
Il faut renoncer au bonheur!

MADAME BERTRAND, *à part, en l'observant.* Il est triste... il soupire.

CHARLES.

O doux projets, qu'en mon ivresse
J'avais formés pour l'avenir!
Songe heureux! rêves de tendresse
Pour jamais je dois vous bannir!
Adieu : tout espoir m'abandonne
Et fuit déjà loin de mon cœur!
L'honneur le veut, l'honneur l'ordonne,
Il faut renoncer au bonheur!

MADAME BERTRAND, *le voyant essuyer une larme.* Il pleure!.. ah! je n'y tiens plus! (*Courant à lui.*) Qu'est-ce que tu as donc, mon garç... (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur le marquis?

CHARLES. Ah! madame Bertrand!

MADAME BERTRAND. Vous que je croyais si content, si joyeux! vous auriez du chagrin?..

CHARLES. Oui, oui... je l'avoue!.. mais cela ne peut vous intéresser, parlons de vous.. de ce qui vous amène... de ce que vous avez à me demander...

MADAME BERTRAND. Du tout! du tout... à mon âge, on sait souffrir... on y est habitué... mais au vôtre!.. Pardon de me mêler de ce qui ne me regarde pas... mais je suis comme ça... voyez-vous! une bonne femme! toute simple, toute franche... et quand je vois un jeune homme tourmenté, malheureux.. je n'y tiens pas... il faut que je sache ce qu'il a et que je tâche de le consoler.

CHARLES, *lui serrant les mains.* Merci!.. merci... car je n'ai personne, hélas! pas même une famille, à qui confier mes peines...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Eh bien! me voilà, moi, monsieur Charles... contez-moi cela! quoique charbonnière, on peut donner un bon conseil... (*Baissant la voix d'un air de bonhomie.*) Voyons... est-ce que ce mariage ne vous rend pas aussi heureux...

CHARLES. Ah! c'était toute ma joie... toute mon existence!.. mais me voilà obligé de le refuser...

MADAME BERTRAND. Comment cela?

CHARLES. M. de Champcarville est riche... on lui rend tous ses biens qui avaient été réunis au domaine de l'État. . et nous espérions que ma fortune aussi me serait restituée... Point du tout... les propriétés de la famille d'Aspremont ont été vendues dans les temps et achetées par d'autres personnes qui les ont bien payées... c'est trop juste!.. une lettre que je reçois de Paris (*La tirant de sa poche.*) me l'apprend, et l'on ne peut revenir là dessus...

MADAME BERTRAND, *à part, avec joie, pendant que Charles lit tout bas.* Tant mieux!.. il ne devra aux d'Aspremont... rien, que son nom... c'est déjà trop!..

CHARLES, *froissant la lettre dans ses mains.* Et alors, comment puis-je, sans fortune, aspirer à la main d'une aussi riche héritière!

MADAME BERTRAND. Vous n'avez donc rien... vous en êtes sûr?..

CHARLES. Rien .. qu'une dotation de l'Empereur... mille écus en mauvais bois, situés à Kalitz, sur les frontières de la Pologne.

MADAME BERTRAND. A Kalitz?..

CHARLES. Cinq cents arpents, dit-on... un pays sauvage... des routes impraticables... si je parviens à les vendre, ce qui n'est pas facile, je n'en trouverai jamais plus d'une cinquantaine de mille francs... et avec cette misérable somme, comment oser réclamer la parole que M. de Champcarville m'a donnée?.. non, non, je dois la lui rendre... et je vais de ce pas... (*Il passe à droite.*)

MADAME BERTRAND, *vivement.* Ne vous en avisez pas... il la reprendrait!.. Mais à quoi bon vous presser? On ne sait pas ce qui peut arriver... il y a des fortunes qui tombent du ciel.

CHARLES, *secouant la tête avec tristesse.* Pas pour moi!

MADAME BERTRAND. Et pourquoi n'auriez vous pas crédit en ce pays-là? vous qui avez tant d'honneur et de délicatesse!.. (*Comme frappée d'une idée subite.*) Attendez donc!.. (*A part.*) Oh! quelle idée! (*Haut.*) Vous avez, dites-vous, des bois à vendre? c'est ma partie à moi... je m'y connais... et je sais qu'en Pologne il y a des côtés excellents... essence de chêne... et purs châtaigniers!.. ça fait du charbon délicieux!..

CHARLES. Et comment voulez-vous qu'à une pareille distance on puisse négocier... traiter?..

MADAME BERTRAND. Ça me regarde... je m'en charge... je vous trouverai ça... (*Se frappant le front.*) Eh! je n'y pensais pas... il y a justement à l'*Aigle-Blanc* un gros négociant de ma connaissance qui en achète tous les jours... jusqu'en Suède, jusqu'en Russie... je cours vous le chercher... et je vous l'amène...

CHARLES. Vous n'y songez pas!

MADAME BERTRAND. Et ne vous laissez pas attraper au moins... ces gaillards-là vous entortillent!

CHARLES, *étonné.* En vérité, je n'en reviens pas... cette obligeance active, inépuisable!.. qui donc peut me valoir tant de preuves d'intérêt?..

MADAME BERTRAND, *le regardant avec tendresse.* Ça vous étonne?.. vous qui êtes si serviable pour les autres! Est-ce que les braves gens ne se devinent pas au premier coup d'œil, et ne sentent pas le besoin de se tendre la main?

CHARLES, *ému et lui tendant la main.* Oh! merci... merci, ma bonne mère!..

MADAME BERTRAND, *avec un cri de joie.* Ah!.. comment avez-vous dit?..

CHARLES, *étonné.* J'ai dit, ma bonne mère!., ma brave femme!

MADAME BERTRAND, *à elle-même, la main sur son cœur.* Ah! c'est égal... ça fait du bien!..

CHARLES, *lui prenant la main avec affection.* Ce que vous voulez tenter pour moi n'empêchera pas mon mariage d'être rompu... N'importe, je n'oublierai jamais vos soins généreux.. et je vais tout dire à Agathe et à son père!..

MADAME BERTRAND, *voulant le retenir.* Monsieur Charles! . un moment!.. (*Charles entre dans la chambre à droite.*)

—

SCENE VIII.

MADAME BERTRAND, *puis* JÉROME.

MADAME BERTRAND, *suivant Charles des yeux.* Il a bien fait de s'en aller... j'aurais fini par lui sauter au cou... (*Lui parlant de loin à mi-voix.*) Rompre ton mariage, quand je suis là... oh! non... je ne partirai que lorsque tu seras riche... heureux... (*Lui envoyant des baisers de loin avec passion, au moment où Jérôme paraît et la contemple les bras croisés.*) Toi qui es mon Dieu, mon bonheur sur la terre, mon seul amour!..

JÉRÔME, *à part.* Lui envoyer des baisers... à son âge... ô Dieu! quand la passion les emporte... (*Voyant madame Bertrand s'essuyer les yeux.*) La tête n'y est plus... c'est clair... pauvre femme! il faut être indulgent et ne pas la gronder...

MADAME BERTRAND, *se retournant.* Ah! Jérôme... tu reviens à propos... j'allais te chercher...

JÉRÔME, *d'un ton froid.* J'ai fait votre commission auprès de la fille d'auberge.

MADAME BERTRAND, *vivement.* Il ne s'agit pas de cela... écoute .. tu as été à Kalitz?

JÉRÔME. Oui...

MADAME BERTRAND. Tu connais les forêts?

JÉRÔME. Il n'y a que de ça... un pays de loups!..

MADAME BERTRAND. De quelle qualité les bois?

JÉRÔME. De la drogue.

MADAME BERTRAND, *vivement.* Du tout! ils sont excellents...

JÉRÔME. Allons donc!.. du bouleau, du sapin!.. des bruyères... je vous dis que c'est de la drogue.

MADAME BERTRAND. Et moi, je veux qu'ils soient excellents.

JÉRÔME, *la regardant d'un air ébahi.* Ah!..

MADAME BERTRAND. Qu'est-ce que ça vaut l'arpent?

JÉRÔME, *avec humeur.* Cinquante francs... bien payé!..

MADAME BERTRAND. M. le marquis d'Aspremont en a cinq cents arpents...

JÉRÔME, *de même.* Eh bien! ça fait vingt-cinq mille francs.

MADAME BERTRAND. Du tout... j'en donne cent mille écus. Tu vas les lui acheter à ton nom... à ce prix-là...

JÉRÔME, *pétrifié.* Allons donc!..

MADAME BERTRAND. Je le veux...

JÉRÔME. Pardon, madame Bertrand, de vous dire des choses aussi dures!.. mais vous avez donc perdu toute raison, tout esprit... même celui du commerce... cent mille écus!,. de vrais échalas...

MADAME BERTRAND. Je le veux, te dis-je.

JÉRÔME, *éclatant avec colère.* Et moi, je ne peux pas vous laisser vous ruiner, pour gorger d'or ce jeune homme, pour une fantaisie, un caprice...

MADAME BERTRAND. Un caprice!.. ah! si tu savais ce que j'éprouve pour lui... ce que je donnerais...

JÉRÔME, *exaspéré.* Pardi! cela ne se voit que trop... vous en avez la tête à l'envers... mais encore une fois, je suis votre homme de confiance... c'est moi qui fais tous vos marchés, et jamais je ne prêterai les mains...

MADAME BERTRAND, *sévèrement.* Qu'est-ce à dire, monsieur Jérôme?.. à la fin de ça, suis-je maîtresse ou non de mon bien?.. avez-vous oublié que je veux-être obéie à la minute?.. Ne me forcez pas de m'en souvenir, jour de Dieu! car, sans respect pour vos longs services, pour votre attachement, je vous chasse!..

JÉRÔME, *les larmes aux yeux, et après un silence.* Vous!.. vous auriez le cœur de me renvoyer!.. vous!.. allons donc! le plus souvent que je m'en irais!..

MADAME BERTRAND, *émue et lui prenant les mains avec amitié.* Non, non, tu as raison, mon bon Jérôme!.. tu me connais mieux que moi-même... je sais que tu m'es dévoué, et tu sais bien aussi que tu ne dois jamais me quitter!.. mais n'en abuse pas... tu m'as entendue... fais ce que je te dis... je le veux. . je t'en prie!..

JÉRÔME, *résigné et en soupirant.* Soit; mais c'est bien dur de voir une si belle fortune... de si belles mines de charbon, s'en aller en fumée...

MADAME BERTRAND. C'est une spéculation... que je t'expliquerai...

JÉRÔME. Elle est jolie!..

MADAME BERTRAND. Va toujours ton train... on ne te connaît pas, au château... présente-toi comme un riche marchand... voici mon portefeuille... ne laisse pas soupçonner que j'y suis pour quelque chose... et achète les bois cent mille écus comptant!

JÉRÔME. Mais s'ils ont pour deux sous de conscience, ils ne voudront jamais...

MADAME BERTRAND. C'est ton affaire... ça te regarde... et songe à bien jouer ton rôle... le duc et le marquis ne sont pas faciles à tromper...

JÉRÔME. Ah! pardine! à ce prix-là, il y a plaisir à se laisser attraper...

MADAME BERTRAND. Je les entends... (*A mi-voix.*) Cent mille écus!.. pas un centime de moins... ou je ne te revois de ma vie...

—

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, *sortant de la chambre à droite.*

QUATUOR.

LE DUC, *entrant en causant avec Charles.*
Peut-être de valeur ces bois ont-ils doublé!

MADAME BERTRAND, *présentant Jérôme à Charles.*
L'habile commerçant dont je vous ai parlé!

JÉRÔME, *à part, avec colère.*
Habile! J'en rougis pour elle de vergogne.

MADAME BERTRAND, *continuant.*
Lequel éprouve, en ce moment,
Le besoin d'acquérir des forêts en Pologne!
(*Bas à Jérôme, et passant à sa droite.*)
Tiens-toi droit! de l'aplomb et parle rondement!

JÉRÔME, *cherchant à se donner de l'aisance.*
Ce sont des bois que monsieur voudrait vendre,
A Kalitz?..

CHARLES.
Oui, monsieur... De vous sont-ils connus?..

JÉRÔME.
Parfaitement! ils sont très-mal tenus...

MADAME BERTRAND, *avec colère, et bas.*
Très-mal?..

JÉRÔME, *à part.*
Ah! maladroit! (*Haut.*) Il s'agit de s'entendre...
Quand je dis mal tenus... ce sont, en général,
De très-beaux bois!.. malgré ça, c'est égal,
Ça se vend peu...

MADAME BERTRAND, *repassant près de Charles.*
Beaucoup...

JÉRÔME, *à part.*
Je n'y prends jamais garde...

CHARLES.
Votre prix?..

JÉRÔME, *hésitant, et regardant madame Bertrand.*
Je ne sais s'il faut que j'y hasarde
Soixante mille francs!..

CHARLES, *naïvement.*
Ça m'étonne...
MADAME BERTRAND.
Non pas!
(*Regardant Jérôme.*)
C'est, selon moi, beaucoup trop bas!
JÉRÔME.
Soixante-cinq!..
CHARLES, *avec joie.*
Vraiment?
MADAME BERTRAND.
N'acceptez pas!..
JÉRÔME.
Soixante-dix!
CHARLES, *avec joie.*
O ciel!..
MADAME BERTRAND, *bas, à Charles.*
N'acceptez pas!..

ENSEMBLE.

JÉRÔME.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Que j'en rougis de honte!
Mais je suis loin du compte,
Malheureux acquéreur!
Que de peine pour faire,
Une mauvaise affaire!
Cela me désespère
Et me met en fureur!
MADAME BERTRAND.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Mais il est loin du compte.
Offrir, c'est une honte,
Le quart de la valeur!
Que votre cœur espère!
Pour vous longtemps sévère,
La fortune prospère
Vous devait ce bonheur!
CHARLES.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Ah! j'étais loin du compte,
Et fortune aussi prompte
Me prouve mon erreur!
Mais gaîment laissons faire
Le sort, longtemps contraire,
Qui redevient prospère
Et me rend le bonheur!
LE DUC.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Vous étiez loin du compte,
Et fortune aussi prompte
Vous prouve votre erreur!
Mais gaîment laissez faire,
Le sort, longtemps contraire,
Vous redevient prospère
Et vous rend le bonheur!

MADAME BERTRAND, *à Jérôme.*
Vous ne nous dites pas que ces bois qu'on vous livre
Renferment un trésor bien grand?
Des mines de fer et de cuivre.
JÉRÔME, *naïvement.*
Est-il possible!..
MADAME BERTRAND.
Allons! faites donc l'ignorant!
Chacun le dit, dans le pays...
CHARLES ET LE DUC.
Vraiment?
JÉRÔME, *d'un air triste.*
Alors, pour les mines de cuivre
Cent mille francs!..
CHARLES.
Admirable!..
MADAME BERTRAND.
Un moment!..
(*A mi-voix, au duc et à Charles.*)
On a parlé d'une mine d'argent
Qu'on pourrait y trouver...
JÉRÔME, *à part.*
Eh! mais cela commence,
Dès à présent...

MADAME BERTRAND, *regardant Jérôme.*
Cela vaut qu'on y pense!
Eh bien?..
JÉRÔME, *hésitant encore.*
Eh bien?..
MADAME BERTRAND.
Allons, encore un pas!
JÉRÔME.
Deux cent mille francs!
CHARLES, *poussant un cri et courant à lui.*
Dieu! c'est superbe!..
MADAME BERTRAND, *l'arrêtant.*
Non pas!
N'acceptez pas...
LE DUC.
N'acceptez pas!

ENSEMBLE.

JÉRÔME.
Ça monte, ça monte.
MADAME BERTRAND.
Ça monte, etc.
CHARLES.
Ça monte, etc.
LE DUC.
Ça monte, etc.

LE DUC, *à Jérôme d'un air important et passant près de lui.*
Vous voyez bien, mon cher, que ça vaut davantage!
JÉRÔME, *avec fureur.*
C'est trop fort... et dût-on m'enterrer tout vivant,
Jamais d'aller plus loin je n'aurai le courage.
LE DUC.
Nous nous en rapportons à madame Bertrand.
JÉRÔME, *vivement.*
Et j'y consens aussi!.. (*A part.*) Qu'elle se suicide:
Je l'aime mieux...
CHARLES ET LE DUC.
Parlez...
MADAME BERTRAND.
Eh bien donc, je décide
(*Lentement, et regardant Charles.*)
Que ça vaut, pour quelqu'un qui sait bien ce qu'il fait,
Ça vaut cent mille écus!
JÉRÔME, *poussant un cri.*
C'est un meurtre! un forfait!
MADAME BERTRAND, *froidement.*
Je les prends à ce prix...
JÉRÔME, *à part.*
Quelle fureur la guide!
LE DUC, *à Jérôme*
Vous l'entendez?
JÉRÔME, *accablé.*
Je cède... et pour cent mille écus...
(*A part, s'essuyant le front.*)
Mais c'est fini... je n'en puis plus!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.
Jour de plaisir, jour de bonheur!
Oh! l'excellente affaire,
Pour une tendre mère,
Quel moment enchanteur!
CHARLES ET LE DUC.
Heureux destin! jour enchanteur!
Grâce à la charbonnière
Cette excellente affaire
Assure mon bonheur!
JÉRÔME, *à part.*
Ah! quel tourment! je suis vainqueur.
Voyez la belle affaire;
Mais pour la charbonnière,
J'enrage de bon cœur!
LE DUC.
Allons préparer l'acte...
MADAME BERTRAND.
Il faut que rien n'y manque!
(*A Charles.*)
Et surtout exigez qu'on vous solde comptant!
CHARLES.
C'est le gêner...

MADAME BERTRAND.

Non pas, vraiment.
Il est toujours doublé de bons billets de banque.

JÉRÔME, *tirant son portefeuille.*

Soit... On vous donnera cent mille écus comptant.

CHARLES, *au duc, d'un air triomphant.*

Eh bien! qu'en dites-vous, beau-père?

LE DUC.

Que vous êtes dupé!..

CHARLES ET MADAME BERTRAND, *étonnés.*

Comment?

LE DUC.

La chose est claire...
Il en aurait donné quatre cent mille francs!

CHARLES.

N'importe!

ENSEMBLE.

JÉRÔME.

Ah! quel tourment! etc.

CHARLES, LE DUC.

Heureux destin! etc.

MADAME BERTRAND.

Jour de plaisir! etc.

(*Le duc, Jérôme et madame Bertrand sortent par la première porte à droite.*)

—

SCENE X.

CHARLES, AGATHE.

CHARLES, *à madame Bertrand, qui s'éloigne avec le duc.* Je suis à vous dans l'instant... je veux voir Agathe... je veux lui apprendre... (*A lui-même.*) Je n'en puis revenir encore! Madame Bertrand avait raison, et cette excellente femme est mon bon génie! mon ange gardien! (*Apercevant Agathe qui entre par la seconde porte à droite.*) Ah! ma chère Agathe, venez, venez partager ma surprise.

AGATHE. Elle n'égale pas la mienne! Et c'est très-mal... me dire que vous êtes ruiné! et ces diamants magnifiques qui m'arrivent de votre part?..

CHARLES. Qu'est-ce que cela signifie?

AGATHE. Cette corbeille éblouissante de dentelles et de cachemires que l'on vient de m'apporter... de votre part!..

CHARLES. De ma part!..

AGATHE. Oui, Monsieur... et si je n'étais pas si contente, je serais furieuse contre vous!..

CHARLES. Ecoutez, Agathe, il y a quelque chose ici que je ne comprends pas... je ne vous ai rien envoyé... rien donné...

AGATHE, *étonnée.* Que dites-vous?

CHARLES. Je ne le pouvais pas... car je ne suis riche que depuis un quart d'heure... mais nous saurons... nous découvrirons...

—

SCENE XI.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, *les jambes un peu avinées.*

BRINDAMOUR, *entrant par le fond.* J'ai bien fait de me rafraîchir... après une course pareille! Madame Bertrand elle-même me l'aurait conseillé.

CHARLES, *l'apercevant.* Toi ici!.. que viens-tu faire?

BRINDAMOUR. Pardon, mon colonel! quand je dis mon colonel... c'est l'habitude... car ce n'est plus vous qui me commandez... c'est madame Bertrand... à qui je rapporte ces chiffons de papier qu'ils nomment des quittances... pour des brimborions de noces... des corbeilles... (*Il remet les quittances à Charles.*)

CHARLES, *prenant plusieurs papiers qu'il parcourt.* O ciel! reçu de madame Bertrand, pour bijoux et parures, (*Prenant d'autres quittances.*) pour dentelles et cachemires...

BRINDAMOUR. Oui!.. oui!..

AGATHE. Est-il possible!

BRINDAMOUR, *levant les yeux vers la porte à droite.* Oui! Eh, tenez... c'est elle... en personne!

—

SCENE XII.

LES MÊMES, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, *sur le pas de la porte à droite.* Mon messager!.. tout est perdu!..

BRINDAMOUR, *allant à elle.* Non, rien n'est perdu... j'ai tout apporté... rien n'y manque!

MADAME BERTRAND, *bas.* Il suffit!

BRINDAMOUR, *montrant les quittances que tient Charles.* Témoin cette feuille de route, qui est là pour le dire...

CHARLES. Quoi! madame Bertrand...

MADAME BERTRAND, *à Brindamour.* Laisse-nous... va-t'en!

BRINDAMOUR, *voulant s'expliquer.* Permettez...

MADAME BERTRAND, *brusquement.* Je t'ai dit de t'en aller... je n'aime pas qu'on me réplique.

BRINDAMOUR. Ne vous fâchez pas... on obéit... (*Chancelant.*) Tudieu! je n'aurais jamais cru ça possible... cette femme-là me fera... marcher droit. (*A madame Bertrand qui, de sa main, lui fait signe de sortir.*) Je m'en vas, petite mère, je m'en vas... (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE XIII.

AGATHE, MADAME BERTRAND, CHARLES.

AGATHE. Qu'est-ce que cela signifie? ces riches présents de noce, que je viens de recevoir, et qui, dit-on, viennent de vous, madame Bertrand?

MADAME BERTRAND, *avec émotion et souriant.* De moi? Oh! non, Mademoiselle... ce n'est point madame Bertrand qui vous les envoie...

AGATHE. Comment?

MADAME BERTRAND, *de même.* C'est quelqu'un qui a le droit de vous les offrir, et de qui vous pouvez les accepter sans crainte.

AGATHE. Vous connaissez donc cette personne?..

CHARLES. Quelle est-elle? parlez!

MADAME BERTRAND, *hésitant.* Je ne puis le dire qu'à vous... à vous seul, Monsieur...

AGATHE. J'entends!.. Je me retire.

CHARLES. Pardon, chère Agathe, pardon! (*Agathe sort par la droite, conduite par Charles et en lui faisant des signes d'intelligence.*)

—

SCENE XIV.

MADAME BERTRAND, CHARLES.

CHARLES, *après un silence.* Nous sommes seuls... ne craignez rien...

MADAME BERTRAND, *à part.* Oh! je ne crains que de me trahir.

CHARLES. A qui devons-nous ces richesses?

MADAME BERTRAND, *d'un air naturel.* A qui, monsieur le marquis? eh mais... à votre mère!

CHARLES, *vivement.* Ma mère... est-il possible!.. mais on m'avait assuré... Comment... elle existerait?.. elle existe encore! vous la connaissez? vous l'avez vue? où est-elle?

MADAME BERTRAND, *à part.* Ah! que de questions! Te-



Agathe.

nons-nous ferme. (*Haut.*) Oui, oui, c'est elle qui m'envoie... parce qu'elle ne peut pas venir.

CHARLES. Elle est malade... elle est souffrante! elle est malheureuse?..

MADAME BERTRAND, *émue.* Non, non, elle est bien heureuse à présent!.. autrefois, je ne dis pas... elle a bien souffert... je le sais, je l'ai rencontrée... en exil... en pays étranger...

CHARLES. Et pourquoi ne pas m'écrire?.. ne pas m'appeler près d'elle? Ah! j'aurais tout quitté...

MADAME BERTRAND, *à part.* Je ne m'en tirerai jamais... j'aurais mieux fait de m'en aller... (*Haut, et retenue par Charles.*) Ecoutez, monsieur Charles, il y a des choses qu'elle m'a permis de vous dire et d'autres sur lesquelles je ne puis vous répondre, sans lui faire de la peine. Et vous ne le voudriez pas!..

CHARLES, *vivement.* Jamais!.. Et je consens, s'il le faut, à ne rien vous demander... mais je veux voir ma mère... je veux l'embrasser.

MADAME BERTRAND, *faisant un mouvement et s'arrêtant.* Ah! elle ne demande pas mieux... mais elle dit que çà ne se peut pas... dans votre intérêt!

CHARLES. Dans mon intérêt!

MADAME BERTRAND. Sans doute! si sa présence devait changer votre position, vous apporter la douleur au lieu de la joie!.. son devoir ne serait-il pas de rester dans son exil, d'y prier pour vous, et de vous aimer toute seule et de loin?

CHARLES, *avec âme.* Et comment saura-t-elle que, moi aussi, je l'aime, je la respecte?

MADAME BERTRAND, *vivement.* Oh! elle le saura, je le lui dirai...

CHARLES. Cela ne me suffit pas... Quand elle me comble de ses bienfaits; quand, pour m'enrichir, elle s'impose des sacrifices, des privations peut-être!.. car je ne suis plus votre dupe, madame Bertrand... le marché de tout à l'heure, ce négociant polonais qui s'est trouvé là... si à point, pour m'offrir un prix exorbitant... il était envoyé par ma mère, par elle, n'est-il pas vrai?..

MADAME BERTRAND. Eh bien! quand ce serait, y aurait-il de quoi s'étonner? Est-ce que ce n'est pas le premier, le plus doux des plaisirs, de donner à son enfant?

CHARLES. Et cette riche corbeille, ces diamants!

MADAME BERTRAND. Ah! ça, c'était pour sa bru... ça lui est permis. Elle me l'avait tant recommandé...

CHARLES, *hors de lui*. Tout ce que j'entends n'est pas possible!

MADAME BERTRAND, *gaiement*. Si vraiment... Comme je passais par ici, elle m'a chargée de vous remettre tout ça... parce que. . Ah! dame! c'est qu'elle a confiance en moi!.. je n'en ai pas abusé, au moins! D'ailleurs, je rendrai mes comptes...

CHARLES, *se promenant vivement*. Je vous crois, je vous crois... mais ce mariage est impossible.

MADAME BERTRAND. Que voulez-vous dire!

CHARLES. Il ne se fera pas... si ma mère n'est pas là, près de moi, à l'autel.

MADAME BERTRAND, *vivement, et avec dignité*. Voilà ce qu'elle ne veut pas... Elle vous défend même d'en avoir la pensée... Elle vous le défend!.. Et votre mère, je la connais... est une femme qui a ses volontés.

CHARLES, *tristement*. Je les respecterai, quelque rigoureuses qu'elles soient!.. mais à une condition, c'est que vous, son amie, vous, madame Bertrand, vous la remplacerez. .

MADAME BERTRAND, *avec joie*. La remplacer!..

CHARLES Et que vous resterez à ma noce, à mes côtés, à la place d'honneur!

MADAME BERTRAND, *combattue*. Moi! une femme du peuple! avec mes habits! au milieu de ce beau monde!

CHARLES, *avec noblesse*. Vous représentez ma mère... et tout ce monde-là vous respectera.

MADAME BERTRAND, *à elle-même*. Ah! c'est bien tentant. (*Haut.*) Mais je ne puis rester une heure de plus... Il faut que je parte... Elle m'attend...

CHARLES. Alors, je pars avec vous et ne vous quitte plus...

MADAME BERTRAND, *à part*. Bonté divine! où me suis-je fourrée!..

CHARLES. Si elle ne peut pas venir ici, j'irai la trouver... car je ne me marierai pas sans demander à ma mère son consentement.

MADAME BERTRAND, *émue*. Elle m'a chargé de vous le donner!..

CHARLES, *étonné*. Elle connaissait donc mon mariage?

MADAME BERTRAND, *troublée*. Oui, oui, avant mon départ... elle avait appris, elle avait prévu... car elle m'avait dit: Tu lui donneras ma bénédiction... (*Etendant les mains avec dignité et émotion.*) Et je vous la donne, Charles, je vous la donne!.. (*A Charles qui courbe la tête:*) Soyez heureux... mon enfant, soyez heureux! c'est tout ce que votre mère vous demande. (*Essuyant une larme à la dérobée.*) Et maintenant, adieu! (*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

CHARLES, *lui tendant les bras*. Quoi! rien de plus!.. quoi! elle ne vous a pas encore chargée d'autre chose?

MADAME BERTRAND, *s'arrêtant*. Si vraiment!.. (*Avec trouble et timidité.*) Elle m'a chargée, je crois... de vous embrasser!

CHARLES, *ouvrant ses bras*. Eh bien! donc!

MADAME BERTRAND, *poussant un cri*. Ah! (*Elle s'y précipite en pleurant et le serre dans ses bras, contre son cœur.*)

CHARLES, *avec bonheur*. Ma mère!.. ma mère!

MADAME BERTRAND, *vivement*. Ah! tais-toi! tais-toi! ne prononce pas ce nom...

—

SCENE XV.

LES MÊMES, JÈROME, BRINDAMOUR.

(*Ils paraissent, l'un à la porte du fond, l'autre à droite, poussant un cri de surprise, en voyant madame Bertrand dans les bras de Charles.*)

JÉRÔME. Oh!..

BRINDAMOUR. Ah!..

JÉRÔME, *à mi-voix, s'approchant de madame Bertrand*. Prenez donc garde, madame Bertrand, prenez-donc garde... je suis là... et tout ce monde qui arrive!..

MADAME BERTRAND, *à Charles, et sur la ritournelle du morceau suivant, à voix basse*. Silence! une erreur t'avait fait prendre pour le fils du marquis d'Aspremont... erreur qu'il ne faut jamais détruire!

CHARLES, *à part*. Moi! les tromper!

MADAME BERTRAND. C'est pour cela que je m'en vais! Adieu pour toujours!

CHARLES, *la retenant par la main*. Non, vous resterez... vous ne me quitterez plus!

—

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, AGATHE; OFFICIERS ET DAMES, DOMESTIQUES.

(*Agathe est en grande toilette; les domestiques en grande livrée.*)

FINALE.

CHŒUR.

Amour, plaisir, joyeuse ivresse!
Venez, venez charmer ces lieux!
L'hymen couronne leur tendresse,
Leur bonheur comblera nos vœux!

LE DUC, *tenant la main d'Agathe*.
Venez, mon gendre, et marchons à l'autel!

AGATHE.
Mon père m'y conduit!..

CHARLES, *prenant la main de madame Bertrand*.
Et moi, moi, grâce au ciel,
Je n'y marche pas seul!..

MADAME BERTRAND, *à demi-voix*.
Ah! tais-toi!..

CHARLES.
Moi, me taire!
Moi, rougir de vous?.. Non!..
(*Présentant madame Bertrand à toute l'assemblée*)
Messieurs, voici ma mère!..

TOUS.
Sa mère!..

CHARLES, *avec noblesse, au duc*.
Qui m'apprend, et je dois vous en faire l'aveu,
Que je ne suis point fils des d'Aspremont...

TOUS.
Grand Dieu!..

ENSEMBLE.

LE DUC.
La surprise et la colère
Couvrent mon front de rougeur!
C'est sa mère! c'est sa mère,
Pour mon nom, quel déshonneur!

MADAME BERTRAND.
Ah! quelle douleur amère!
Quels regrets brisent mon cœur!
Hélas! c'est moi, c'est sa mère,
Qui détruit tout leur bonheur!

CHARLES.
Cet aveu, j'ai dû le faire.
Il y va de mon honneur!
C'est ma mère! c'est ma mère!
C'est ma gloire et mon bonheur!

JÉRÔME ET BRINDAMOUR.
Je devine le mystère:
Ah! quelle était notre erreur!
C'est sa mère! c'est sa mère!
L'espoir renaît en mon cœur.

AGATHE.
Cet aveu qu'il devait faire
Le rend digne de mon cœur.
C'est sa mère! Mais sa mère,
Détruira notre bonheur!

LE CHŒUR.
L'aventure est singulière!
Et le duc est en fureur!

C'est sa mère! c'est sa mère!
C'en est fait de leur bonheur!

MADAME BERTRAND.

Qu'as-tu fait!

CHARLES.

Mon devoir!..

MADAME BERTRAND.

Mais un pareil éclat!

CHARLES.

Me cause moins d'effroi que de paraître ingrat!

AGATHE, *regardant Charles.*

Ah! mon cœur, s'il se peut, le chérit plus encore!
(*Au duc.*)
Car un semblable trait à tous les yeux l'honore!

LE DUC.

Sans doute... mais l'honneur d'une noble maison
De nous, ma fille, exige un cruel sacrifice.
J'avais promis au roi, qui veut qu'on vous unisse,
De marier ma fille avec un d'Aspremont...
Mais non avec le fils de madame Bertrand.

MADAME BERTRAND.

Quoi! Monsieur!..

LE DUC.

On se doit à son nom, à son rang!

ENSEMBLE.

LE DUC.

Non, plus d'alliance,
Plus d'hymen pour eux!
Ici, l'opulence
N'est rien à mes yeux!
Ni pitié ni grâce,
Tel est mon vouloir :
L'honneur de ma race
M'en fait un devoir!

CHARLES, AGATHE.

Non, plus d'alliance!
Plus de jours heureux!
La seule naissance
Est tout à ses yeux!
Oui, pour nous s'efface
Jusqu'au moindre espoir!
Et l'honneur me trace
Hélas! mon devoir!

MADAME BERTRAND ET LE CHOEUR.

Ah! plus d'espérance!
Plus de jours heureux!
C'est par la naissance
Qu'on brille à ses yeux!
L'éclat de sa race
Peut seul l'émouvoir;
Sur ce cœur de glace
Rien n'a de pouvoir!

JÉRÔME, BRINDAMOUR.

Non, plus d'espérance!
Plus d'hymen pour eux!
C'est par la naissance
Qu'on brille à ses yeux!
C'est un cœur de glace,
C'est un éteignoir,
Qui d'être tenace
Se fait un devoir!

MADAME BERTRAND, *au duc.*

Ah! daignez, Monseigneur, écouter ma prière!
Qu'exigez-vous? J'obéirai!..
Et pour qu'ils soient heureux, bien loin je m'en irai!

CHARLES.

Qu'osez-vous dire? vous, ma mère!
Partout je vous suivrai... ma place est près de vous!

LE DUC, *entraînant Agathe.*

Venez, ma fille... allons, éloignons-nous!..

ENSEMBLE.

LE DUC.

Non, plus d'alliance,
Plus d'hymen pour eux! etc.

CHARLES ET AGATHE.

Quoi! plus d'espérance,
Plus de jours heureux! etc.

MADAME BERTRAND ET LE CHOEUR.

Ah! plus d'espérance,
Plus de jours heureux! etc.

BRINDAMOUR ET JÉRÔME.

Non, plus d'espérance,
Plus d'hymen pour eux! etc.

(*Le duc entraîne sa fille d'un côté; Charles et sa mère sortent par le fond. Brindamour et les autres personnages les suivent en désordre. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au deuxième acte; une table à gauche du public, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Jour d'espoir et d'ivresse!
Nous allions être unis!
Nos rêves de tendresse
Sont à jamais détruits!
O vous, dont la colère
Ne peut se désarmer,
Apprenez-moi, mon père,
Comment ne plus l'aimer!

DEUXIÈME COUPLET.

Le rang et la naissance
Séparent pour toujours,
Ceux que dès leur enfance
Unissaient les amours.
A votre arrêt sévère
Je dois me conformer ..
Mais dites-moi, mon père,
Comment ne plus l'aimer!

SCENE II.

RIGOBERT, AGATHE.

AGATHE, *entendant quelqu'un entrer et s'essuyant les yeux.* Ah! c'est ce monsieur... l'ami de madame Bertrand.

RIGOBERT. Pardon, Mademoiselle... absent depuis hier, j'arrive d'Andernack; je venais chercher madame Bertrand pour partir avec elle, et comme je supposais qu'elle était ici...

AGATHE, *avec un soupir.* Oui... elle y est encore, Monsieur... et je vais la faire prévenir. (*Elle salue Rigobert et sort par la porte à droite.*)

SCENE III.

RIGOBERT, *la regardant sortir; puis* BRINDAMOUR.

RIGOBERT, *seul.* Pauvre jeune fille! elle a beau faire, je l'ai vue essuyer des larmes... c'est la faute de son père, j'en suis sûr, et j'ai eu tort de lui pardonner... à celui-là! mais madame Bertrand l'a voulu... et dès que je peux lui épargner un chagrin... (*Apercevant Brindamour à la porte du fond.*) Ah! en voilà un qui lui arrive... son fils! (*Haut, à Brindamour.*) Que viens-tu faire ici, mon garçon?..

BRINDAMOUR. Parler à madame Bertrand.

RIGOBERT. Qui s'intéresse à toi, je le sais... et que tu connais...

BRINDAMOUR. Pour une excellente femme!

RIGOBERT, *à part.* Il ne sait encore rien!

BRINDAMOUR. C'est elle qui m'a sauvé du conseil de guerre, qui m'a donné ma montre... et bien d'autres

choses encore!.. c'est pour cela que je veux lui parler pour une difficulté. . où je me trouve.

RIGOBERT. C'est inutile .. je suis là, moi... (*A lui-même.*) Si je puis lui sauver quelque nouvel embarras... (*Haut.*) Voyons... que veux-tu? qu'est-ce qui te manque?

BRINDAMOUR. Ce qui me manque?.. ô naïveté de l'âge d'or! Tenez, patriarche!.. (*Frappant sur son gousset.*) Ça parle de soi-même.

RIGOBERT, *à part.* Pauvre madame Bertrand!.. (*Haut.*) Si ce n'est que cela...

BRINDAMOUR. Que cela? excusez, fantassin!

RIGOBERT. Sois tranquille, ta fortune est assurée.

BRINDAMOUR. Qu'est-ce que vous me dites-là?

RIGOBERT. Ce qu'il te faut dans ce moment, c'est une position... une place... et je m'en charge.

BRINDAMOUR, *plus étonné.* Homme étonnant! votre adresse, s'il vous plaît?.. (*Avec joie.*) Une place! à moi!..

RIGOBERT. Oui... que désires-tu? que veux-tu faire?

BRINDAMOUR. Dame! j'aimerais assez ne rien faire...

RIGOBERT, *à part.* Pauvre madame Bertrand! (*Haut.*) C'est possible... il y a des places dans ce genre-là... et peut-être même, qu'après l'avoir exercée quelque temps, tu pourras obtenir quelque titre.

BRINDAMOUR. A moi!..

RIGOBERT. Quelque cordon... comme tant d'autres!..

BRINDAMOUR. A moi!..

RIGOBERT, *se mettant à la table à gauche et écrivant.* Tu connais le chemin de Cassel?

BRINDAMOUR. Je crois bien...

RIGOBERT. Tu vas y aller...

BRINDAMOUR, *à part.* Encore! ah çà... je ne fais que cela depuis hier. .

RIGOBERT. A l'hôtel de M. de Romberg!

BRINDAMOUR. M. de Romberg! l'intendant général?..

RIGOBERT. Par intérim...

BRINDAMOUR. De cette province!

RIGOBERT. Je lui ai rendu quelques services... et il ne me refusera pas... je lui écris de te donnner sur-le-champ la première place vacante qu'il aura... en attendant mieux...

BRINDAMOUR. A moi?.. je ne sais plus où j'en suis... et il me semble que je sors du cabaret... tant les jambes me vacillent.

SCENE IV.

BRINDAMOUR, *debout au milieu du théâtre,* RIGOBERT, *assis près de la table, à gauche,* JÉROME.

JÉRÔME, *entrant vivement par la porte du fond.* Ah! monsieur Rigobert... je viens de chez vous... de votre hôtel, où madame Bertrand m'avait envoyé... je vous y attends depuis une heure...

BRINDAMOUR. Je crois bien!.. puisqu'il était là avec moi!..

JÉRÔME. Et je venais vous dire, de sa part... car elle est bien désolée, cette pauvre femme... et moi aussi!

BRINDAMOUR, *le faisant passer à droite.* Ne le dérangez pas... Il est là qui m'écrit ma fortune... une fortune assurée!

JÉRÔME, *surpris.* A vous?..

BRINDAMOUR. Une position... comme il dit... une place!.. des titres et des cordons!.. Je vais chercher tout ça à Cassel, d'où je l'en rapporterai clic, clac!.. ventre à terre! et je ne serais pas surpris, à mon retour, de me trouver électeur... ou archiduc!..

JÉRÔME, *froidement.* Voyez-vous, chasseur, si vous aviez bu, je concevrais la chose...

BRINDAMOUR. Du tout... je suis à jeun!..

JÉRÔME. Voilà l'invraisemblable... avec une soif comme la vôtre...

RIGOBERT, *donnant à Brindamour la lettre qu'il vient d'écrire.* Tiens, mon garçon...

BRINDAMOUR. La position, la fortune, la place, tout est là-dedans!..

RIGOBERT. Oui, pars!..

BRINDAMOUR, *bas à Jérôme.* Qu'avez-vous à dire à cela?..

JÉRÔME, *froidement.* Que ce n'est pas vous, chasseur... c'est lui qui a bu!..

BRINDAMOUR. Je ne crois pas, mais il en serait digne. (*Brindamour sort en courant.*)

SCENE V.

JÉROME, RIGOBERT, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, *sortant de la gauche, à la cantonade.* Oui, oui, cher enfant... nous allons partir; je te le promets... mais attends-moi là : je l'exige... (*A elle-même.*) Que je tente ce dernier effort. (*A Rigobert.*) Ah! pardon, monsieur Rigobert, de vous avoir fait attendre... j'étais là avec mon fils, qui se désespérait!

RIGOBERT. Votre fils!..

MADAME BERTRAND. Et je ne pouvais pas le quitter dans ce moment-là... ce pauvre garçon! c'est tout naturel!

RIGOBERT. Votre fils!

MADAME BERTRAND. Eh! oui... vous ne savez pas... celui qu'ils appelaient tous ici le colonel... le marquis d'Aspremont!..

RIGOBERT, *étonné.* Comment! c'est lui... (*Souriant.*) Et l'autre à qui je viens...

MADAME BERTRAND. Quoi donc!..

RIGOBERT. Rien, rien! (*Regardant par la porte du fond.*) Selon votre habitude, madame Bertrand, vous lui aurez porté bonheur, comme à tout le monde!.. Mais Jérôme m'a dit que vous aviez à me parler?

MADAME BERTRAND. C'est vrai!.. c'est vrai!.. vous seul pouvez me sauver...

RIGOBERT. Me voilà!

MADAME BERTRAND, *se retournant vers Jérôme qui essuie ses yeux.* Qu'est-ce que tu fais là?..

JÉRÔME. Pardi! vous le voyez bien! j'ai du chagrin.

MADAME BERTRAND. Et pourquoi?..

JÉRÔME. Parce que vous en avez!

MADAME BERTRAND, *bas.* Jérôme!

RIGOBERT, *la regardant avec intérêt.* Ce garçon vous est dévoué?

MADAME BERTRAND. Oh! (*Jérôme, sans répondre, essuie toujours ses yeux et tend sa main en signe de serment.*)

RIGOBERT. Voulez-vous me permettre de lui donner un ordre? (*Il passe devant madame Bertrand, s'approche de Jérôme et lui parle à l'oreille.*)

JÉRÔME *l'écoute d'abord avec surprise, essuie ses larmes, puis finit par rire.* Ah! bah! tiens! vraiment.

MADAME BERTRAND, *étonnée.* Eh bien! le voilà qui rit à présent.

JÉRÔME, *se dirigeant vers la porte du fond, et causant avec Rigobert, à demi-voix et gaiement.* C'est dit! clic! clac! et dès qu'il arrivera.

RIGOBERT. Oui.. dès qu'il arrivera.

JÉRÔME. J'y cours! (*Il sort par la porte du fond.*)

RIGOBERT, *à madame Bertrand.* Maintenant, je suis à vous!

SCENE VI.

RIGOBERT, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND. Monsieur Rigobert... vous êtes mon ami...

RIGOBERT. Je m'en vante, car je vous dois...

MADAME BERTRAND. Fort peu de chose!..

RIGOBERT. Ma tête... D'importe! Les petits présents, comme on dit, entretiennent l'amitié... et la mienne vous est dévouée.

MADAME BERTRAND. Vous me l'avez prouvé, hier, en ne ruinant pas M. le duc!

RIGOBERT. Dame! vous me l'aviez demandé!

MADAME BERTRAND. Eh bien! aujourd'hui, mon bon Rigobert, puisque ça dépend de vous, je vous supplie .. de le ruiner...

RIGOBERT. Ah!

MADAME BERTRAND. De fond en comble... si vous m'aimez!

RIGOBERT, *vivement*. C'est dit!

MADAME BERTRAND. Qu'il ne lui reste pas une obole...

RIGOBERT, *de même*. C'est fait.

MADAME BERTRAND. Il y va de mon bonheur, et plus encore, de celui de mon fils!

RIGOBERT. Vous serez contente!

MADAME BERTRAND. Le voici!

—

SCENE VII.

RIGOBERT, MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE.

LE DUC, *à part*. Ah! encore ici!.. (*Haut.*) Madame, ma fille qui, du reste, était certaine de mon approbation, a voulu, hier soir, vous garder au château... et mon désir serait de vous y retenir plus longtemps... mais dans la position où nous nous trouvons tous...

MADAME BERTRAND. Vous me conseillez de m'éloigner?.. et j'aurais prévenu votre avis, monsieur le duc, si M. Rigobert, avec qui je dois partir, n'avait eu un moment d'entretien à vous demander...

LE DUC, *à part*. Encore ce M. Rigobert!.. (*Haut.*) Depuis deux jours, Monsieur, vous me persécutez pour une audience...

RIGOBERT. Qui paraît vous coûter beaucoup... et c'est pour cela, monsieur le duc, que je vous ai fait crédit...

LE DUC. J'en suis fâché, Monsieur... mais je ne suis pas à vos ordres!.. je vous l'avais accordée hier; pourquoi n'en avez-vous pas profité?

RIGOBERT. Dans votre intérêt plus que dans le mien... on ne s'empresse jamais d'annoncer aux gens une mauvaise nouvelle... et celle que je vous apporte...

LE DUC, *avec impatience*. Eh bien! Monsieur?..

RIGOBERT. Remonte un peu haut... et demande deux lignes de préface... Rassurez-vous... je ne les aime pas... et ne la ferai pas longue. M. le duc de Champcarville, votre frère aîné, est mort pendant l'émigration, et comme il n'avait aucun héritier direct, c'est à vous que sont revenus et ses biens et son titre. Les titres, je n'y ai aucun droit; les biens, c'est différent!.. Votre frère, qui était un intrépide et zélé royaliste, commandait un régiment dans l'armée de Condé... mais ce régiment, il fallait le payer... et M. le duc n'avait d'autres ressources que ses biens laissés en France, et qui, déjà confisqués, ne pouvaient lui être rendus qu'après la victoire!.. N'importe... un grand seigneur... un prince d'Allemagne, dont je suis l'intendant, ne s'effraya pas d'une hypothèque aussi incertaine, et prêta bravement à M. votre frère un million qui ne lui fut jamais rendu.

LE DUC. Qu'entends-je?

RIGOBERT, *montrant un papier et un bordereau*. En voici l'acte, portant la date du mois de mars 1793... ainsi que tous les comptes...

LE DUC, *avec fierté*. Hein! un million!.. Qu'est-ce que c'est?

RIGOBERT. Nous n'avons pas voulu, jusqu'à présent, vous importuner d'une réclamation parfaitement inutile; mais ayant appris qu'à la rentrée du roi, vos biens allaient vous être rendus...

LE DUC, *avec impatience*. Assez! assez!

RIGOBERT. Cependant?..

LE DUC, *avec colère, arrachant le borderau des mains de Rigobert*. Assez, Monsieur!.. je pense qu'on m'accordera bien quelque délai...

RIGOBERT. Des délais!.. oh! sans doute... (*Froidement*) Je reviendrai dans une demi-heure!

LE DUC, *effrayé*. Une demi-heure! (*Se laissant tomber sur un fauteuil, près de la table à droite, il dit à part:*) Maudit homme! maudite nouvelle! Si je sais comment m'en tirer!.. (*Examinant le papier avec colère.*) Mais je suis ruiné... ruiné sans ressources!

RIGOBERT, *s'approchant de madame Betrand et à voix basse*. Êtes-vous contente?..

MADAME BERTRAND, *de même*. Enchantée! (*Lui serrant la main à la dérobée.*) Vous êtes quitte envers moi.

RIGOBERT, *à part, avec un regard expressif*. Pas tout-à-fait... mais... mais bientôt je l'espère!.. (*Bas à madame Bertrand.*) Maintenant que voulez-vous? et que faut-il encore?

MADAME BERTRAND, *de même*. Nous laisser!

RIGOBERT. C'est dit!.. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCENE VIII.

MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE.

MADAME BERTRAND, *timidement, s'approchant du duc, qui reste toujours à parcourir les papiers avec inquiétude*. Monsieur... monsieur le duc?..

LE DUC, *avec colère*. Qu'est-ce! Vous êtes encore là?.. pour vous complaire dans ma ruine, et jouir de mon désespoir!... mais vous n'aurez point cette satisfaction... grâce au ciel! d'autres ressources!.. Il m'en reste encore...

MADAME BERTRAND. Aucune!.. aussi, je vous en apporte!.. Vous devez une somme énorme... Eh bien! je vendrai tout ce que j'ai... je paierai...

LE DUC, *se levant*. Vous?..

MADAME BERTRAND. Ce sera la dot de mon fils...

LE DUC, *étonné*. Comment! vous!.. vous! madame Bertrand!

MADAME BERTRAND. Qu'y a-t-il d'étonnant? J'ai de l'argent à placer... De l'argent que j'ai gagné par vingt ans de travail... Je l'emploie au bonheur de mon enfant et du vôtre! Si vous connaissez un meilleur placement... parlez!..

LE DUC, *avec embarras*. Certainement, madame Bertrand... vous êtes une brave femme. . il y a du bon en vous... il y a de la noblesse!..

MADAME BERTRAND. Au contraire, je n'en ai pas... voilà pourquoi j'en achète!.. Et comme je suis ronde en affaires, voyez... ça vous va-t-il? Est-ce conclu?..

LE DUC, *combattu*. Je le voudrais, Madame... je le désirerais autant que vous.. parce qu'avant tout, le bonheur de ma fille!.. mais vous comprenez... que l'on ne change pas ainsi de principes...

MADAME BERTRAND. A ce prix-là. . il y en a tant d'autres qui changent tous les jours et à meilleur marché!

LE DUC. Des gens du nouveau régime, c'est possible... mais un Champcarville!.. (*Avec hauteur.*) Un Champcarville ne peut pas donner sa fille à M. Bertrand!

MADAME BERTRAND, *piquée*. Alors, M. Bertrand gardera sa fortune et M. de Champcarville perdra la sienne... je vous laisse y réfléchir... Adieu!..

LE DUC, *la retenant*. Madame Bertrand!.. (*A part.*) Je sais bien qu'avec le temps, les idées se modifient... ce serait de la philosophie et du libéralisme... Il y a des grands seigneurs libéraux!.. mais moi qui ai toujours été leur ennemi déclaré... je ne peux pas aux yeux du roi et de toute la cour... aussi brusquement et sans transition... (*Passant à gauche et s'asseyant près de la table.*)

DUO.

LE DUC, *avec force.*
Non, non, non, c'est impossible!

ENSEMBLE.

LE DUC.
Non, non, c'est impossible!
Ombre de mes aïeux,
A cet affront terrible
Vous détournez les yeux!

MADAME BERTRAND.
Soyez moins inflexible
Que vos nobles aïeux.
Est-il donc si terrible
De faire des heureux!

MADAME BERTRAND, *sur un nouveau geste de refus du duc.*
Trouvez donc de l'argent... je pars...

LE DUC, *la retenant.*
Un mot encore!

MADAME BERTRAND.
Qu'est-ce, monsieur le duc?

LE DUC, *avec impatience.*
J'y mets du mien, morbleu!
Vous, mettez-y du vôtre... aidez-moi quelque peu!

MADAME BERTRAND, *étonnée.*
Comment?..

LE DUC.
Il est possible... et parfois on l'ignore...
Qu'on soit plus qu'on ne croit, ou qu'on tienne à quelqu'un
Qui, de près ou de loin, vous tire du commun?
(*Madame Bertrand s'assied avec empressement près de lui.*)

ENSEMBLE.

Cherchons tous deux, cherchons bien!
Nous trouverons un moyen!
N'est-il pas, dans la famille,
Quelque astre inconnu qui brille?
Cherchons, cherchons, cherchons bien!

MADAME BERTRAND.
Moi, je cherche...

LE DUC.
Eh bien! eh bien?..

MADAME BERTRAND.
Et je ne trouve rien...

LE DUC.
Rien!

ENSEMBLE.
Rien! rien!

LE DUC.
Un des vôtres, jadis, à la cour, près du roi,
Aurait-il, par hasard, acheté quelque emploi?

MADAME BERTRAND.
Non pas!

LE DUC, *avec impatience.*
On en vendait pourtant à tout le monde!

MADAME BERTRAND.
Ça doit nous distinguer, car nous n'en avions pas!..

LE DUC.
Quel était votre père?..

MADAME BERTRAND.
Il roulait, ici bas,
Voiture...

LE DUC, *avec joie.*
Quoi! vraiment!

MADAME BERTRAND.
Il vendait à la ronde,
Du charbon et du bois!..

LE DUC.
Mais, ses parents, à lui?..
Ses parents éloignés?.. Rappelez-vous ici?

ENSEMBLE, *se levant.*

Cherchons tous deux, cherchons bien!
Nous trouverons un moyen!
N'est-il pas dans la famille,
Quelque astre inconnu qui brille?
Cherchons, cherchons, cherchons bien!
Eh! quoi, vous ne trouvez rien?
Eh! non, je ne trouve rien!
Rien! Rien! Rien!

LE DUC, *vivement.*
Votre grand-père?..

MADAME BERTRAND.
Ah! je m'en souviens fort...
Il était, j'imagine,
Comme ouvrier, sur le port!

LE DUC, *avec impatience.*
Marin?..

MADAME BERTRAND.
Non pas?..

LE DUC, *insistant.*
Officier de marine?

MADAME BERTRAND.
Non pas... je le dirais... car c'est l'essentiel...
Je ne veux pas, Monsieur, vous tromper...

LE DUC, *à part.*
Plût au ciel!

ENSEMBLE.

LE DUC.
Ah! j'ai beau faire, elle n'est rien!
J'ai beau chercher... aucun moyen...
Rien! rien! rien!

MADAME BERTRAND.
J'ai beau chercher, je le vois bien,
Nous n'avons jamais été rien,
Rien! rien! rien!

SCENE IX.

LES MÊMES, RIGOBERT.

RIGOBERT. Me voilà, monsieur le duc!..

LE DUC, *avec humeur.* Encore vous!..

RIGOBERT, *froidement.* La demi-heure est expirée... (*Saluant.*) et j'aurais cru manquer à mon devoir...

LE DUC, *avec plus d'humeur.* Eh! Monsieur... dans un autre moment... quand j'aurai vu, quand j'aurai vérifié...

RIGOBERT. Tout est vérifié, Monsieur... les comptes sont parfaitement exacts... il ne s'agit que de les solder...

MADAME BERTRAND, *bas.* Tenez ferme!

LE DUC, *s'emportant.* Eh! corbleu! après tout... c'est à votre maître que j'ai affaire, Monsieur, et non à vous...

RIGOBERT, *plus froidement.* C'est absolument la même chose!

LE DUC. Je verrai Son Altesse!..

RIGOBERT, *de même.* J'ai ses pouvoirs!..

LE DUC. Je suis sûr qu'elle m'accordera...

RIGOBERT, *de même.* Pas une minute de plus!.. que moi!..

MADAME BERTRAND, *bas.* Très-bien!

LE DUC, *hors de lui.* Tant d'insolence! et de la part d'un faquin d'intendant! (*Regardant Rigobert.*) Savez-vous bien, Monsieur, que les intendants... autrefois, nous les faisions sauter par la fenêtre!..

RIGOBERT. Autrefois... c'est possible!.. mais ils se rattrapaient... sur autre chose.

LE DUC, *s'échauffant.* Et même encore à présent.

RIGOBERT, *avec ironie.* Oh!.. à présent, ils ne sont plus si maniables...

LE DUC, *de même.* Vous croyez?

RIGOBERT, *de même.* J'en suis sûr!

LE DUC, *furieux.* C'est ce que nous allons voir!

MADAME BERTRAND, *voulant l'arrêter.* Monsieur le duc!..

LE DUC, *appelant.* Holà! quelqu'un! à moi mes gens!.. (*Il prend une sonnette sur la table à gauche et l'agite violemment.*)

MADAME BERTRAND. Quel est votre dessein?

LE DUC. De faire jeter monsieur hors de chez moi...

RIGOBERT, *s'asseyant de l'autre côté.* Très-bien, monsieur le duc, si vous étiez chez vous... mais vous êtes... chez madame Bertrand.

LE DUC, *étonné.* Chez madame Bertrand?

MADAME BERTRAND, *à Rigobert.* Chez moi... chez moi!.. Y pensez-vous?

LE DUC, *à Rigobert.* Si vous pouvez me prouver cela...

RIGOBERT. Très-facilement... (*Voyant s'ouvrir la porte du fond et paraître des paysans et des jeunes filles qui portent des bouquets, ayant Jérôme à leur tête.*) Regardez plutôt!

—

SCENE X.

LES MÊMES, JÉROME, PAYSANS ET PAYSANNES; CHARLES, *sortant de la porte à gauche et* AGATHE *de celle de droite.*

JÉRÔME, *annonçant à haute voix.* Les vassaux de madame la comtesse!

CHŒUR.

(*S'adressant à madame Bertrand et lui présentant des fleurs.*)

Vive la noble comtesse,
Qui vient régner en ces lieux!
Vive la bonne maîtresse,
Qui nous rendra tous heureux!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Moi, madame la comtesse!
C'est absurde et merveilleux,
Je n'en puis croire mes yeux!

CHARLES ET AGATHE.

Vous, madame la comtesse!
Je n'en puis croire mes yeux,
Près de ma mère on s'empresse :
Elle commande en ces lieux!
(*La musique cesse.*)

CHARLES ET AGATHE, *étonnés.* Pourquoi tout ce monde? ces bouquets?

JÉRÔME. Pour madame la comtesse!

MADAME BERTRAND, *haussant les épaules et à Rigobert.* Allons donc! est-ce que c'est possible?

RIGOBERT, *la saluant.* Oui, madame la comtesse.

MADAME BERTRAND. Lui aussi! mais comment!

BRINDAMOUR, *en dehors et criant.* Place! place!

MADAME BERTRAND, *à Rigobert.* Mais quelles preuves, quels titres!

RIGOBERT, *voyant entrer Brindamour.* Les voici!

—

SCENE XI.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, *un fouet à la main, en costume de courrier de cabinet, la plaque armoriée sur la manche.*

BRINDAMOUR, *un paquet cacheté à la main, à Rigobert.* Courrier du cabinet... nommé sur votre demande .. et déjà en fonctions... j'apporte un message...

LE DUC, *vivement.* Pour moi?

BRINDAMOUR. Non pas... pour madame Bertrand!

TOUS. Comment!..

MADAME BERTRAND, *prenant le paquet cacheté et lisant l'adresse.* « A madame Bertrand, comtesse de... » (*A elle-même.*) Ah çà... est-ce que sans m'en douter...

JÉRÔME, *avec joie, au duc.* Oui, nous sommes comtesse... et pourquoi pas?

MADAME BERTRAND. Je crois qu'ils finiront par me le persuader.

CHARLES, *vivement.* Mais lisez donc, ma mère.

TOUT LE MONDE. Lisez donc... lisez!

MADAME BERTRAND, *troublée.* Voilà... voilà... je suis toute tremblante!.. « Madame, c'est un débiteur qui vient bien « tard s'acquitter envers vous!. l'acte qui est joint à cette « lettre était destiné à votre mari, qui fut, comme vous, « mon bienfaiteur et mon sauveur, il ne vous a pas été « expédié plus tôt par ma chancellerie, par la raison infiniment simple que je n'avais plus moi-même ni chancellerie ni principauté. La mienne supprimée un matin, « par décret du *Moniteur*, vient de m'être rendue par « le congrès de Vienne, et je vous prie de vouloir bien accepter pour vous et les vôtres, la terre et le comté de « Reichenbach. »

LE DUC, *vivement et prenant la main de Charles.* Le titre de comte!

MADAME BERTRAND, *continuant.* « Votre affectionné « Signé : Le prince régnant, FRÉDÉRIC. »

RIGOBERT, *à madame Bertrand, avec élan.* Et toujours votre ami Rigobert!.. (*La musique reprend. Pendant la lecture de la lettre, Rigobert a seulement entr'ouvert son habit, qui laisse voir dessous un large ruban en sautoir.*)

MADAME BERTRAND.

Ah! je ne puis... je n'ose y croire encor!
(*Courant à lui et à demi-voix.*)
Qui? vous! Rigobert! en altesse!

RIGOBERT, *de même.*

Ainsi que vous, en comtesse!

MADAME BERTRAND.

Pour de vrai?..

RIGOBERT.

Pour de vrai!

MADAME BERTRAND, *à Charles, qui est dans ses bras.*

Mon fils, mon seul trésor!
Tu seras donc heureux!..

CHARLES.

Et je le suis par vous!

JÉRÔME, *à part, soupirant et regardant madame Bertrand.*

Hélas! hélas!..
Décidément je ne parlerai pas!

RIGOBERT, *bas, au duc.*

Nous nous arrangerons!..

LE DUC.

En m'acquittant...

RIGOBERT.

Sans frais...
Un prince, Monseigneur, ne prend pas d'intérêts!
(*Haut, à Brindamour.*)
Quant à toi, dont le cœur d'ambition pétille,
Sois courrier du prince!..

BRINDAMOUR, *avec joie et comme faisant claquer son fouet.*

Clic!.. clac!

LE DUC, *à haute voix, et tenant la main de sa fille.*

Et moi, j'annonce à tous l'union de ma fille
Avec le colonel comte de Reichenbach!

CHŒUR.

Vive la noble comtesse
Qui vient régner en ces lieux!
Vive la bonne maîtresse
Qui nous rendra tous heureux!

FIN DE LA CHARBONNIÈRE.



GERTRUDE, *versant à boire à Albert.* Buvez, alors! — Acte 1, scène 4.

LA NUIT DE NOËL

OU

L'ANNIVERSAIRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 9 février 1848.

MUSIQUE DE M. REBER.

Personnages.

Personnage	Interprète
ALBERT, garde-chasse du château de Lowembourg	M. Mocker.
HENRIETTE, sa femme	Mlle Darcier.
GERTRUDE, cousine d'Henriette	Mlle Lemercier.
LE BARON DE LOWEMBOURG	M. Ch. Ponchard.
LÉONARD, recteur de la Maison des Orphelins	M. Bussine.
POTTINBERG, maître d'école du village	M. Ricquier.

La scène se passe dans les environs de la ville de Brême.

ACTE PREMIER.

Une salle basse dans le château de Lowembourg.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *seule, assise et travaillant.*

PREMIER COUPLET.

Il disait : Jamais volage,
Ni colère, ni jaloux!
Je serai, dans mon ménage
Le modele des époux!..

Et voilà qu'un an s'achève!
Je n'ai rien vu de pareil...
Ah! l'amour est un beau rêve
Dont l'hymen est le réveil!

DEUXIÈME COUPLET.

Fleur d'amour, rose fanée!
Tendre ivresse qui n'est plus!
Jours d'avant notre hyménée
Ah! qu'êtes-vous devenus?
La guerre sans paix ni trêve,
Et la nuit, plus de sommeil!..
Ah! l'amour est un beau rêve
Dont l'hymen est le réveil!

—

SCENE II.

HENRIETTE, GERTRUDE, *entrant gaiement par le fond.*

GERTRUDE. Eh bien! cousine, que faisons-nous donc, toute seule à rêver?..

HENRIETTE. Ah! les hommes! les hommes!

GERTRUDE. Les maris surtout!.. Et dire qu'on ne peut pas les supprimer. Aussi, cousine, tu as voulu cette année, et malgré mes conseils, epouser Albert le garde-chasse... qui n'avait rien.. ni toi non plus.

HENRIETTE. Dame! je l'aimais. Il était si gentil .. et si amoureux!

GERTRUDE, *avec dépit.* En vérité!

HENRIETTE. Et mes parents qui s'opposaient à ce mariage.

GERTRUDE. Raison de plus pour le désirer.

HENRIETTE. Les parents sont si maladroits! Et puis, pendant les premiers temps j'ai été si heureuse! Les privations, la peine... tout nous semblait bien... tout était plaisir... Nous étions toujours du même avis.

GERTRUDE. Et depuis quand cela a-t-il cessé?

HENRIETTE. Depuis trois mois à peu près... Tiens, cousine, à l'époque où tu es venue demeurer avec nous! Albert, qui était si complaisant et si soumis... est devenu tout à coup contrariant... taquin... exigeant.

GERTRUDE. C'est son caractère.

HENRIETTE. Voulant toujours commander.

GERTRUDE. Ce qu'il ne fallait pas souffrir.

HENRIETTE. Ah! bien oui!.. Aussi j'ai suivi tes conseils...

GERTRUDE. Moi qui suis veuve, je m'y connais. Il ne faut jamais céder.

HENRIETTE. Surtout dans les commencements.

GERTRUDE. Et continuer de même.

HENRIETTE. C'est ce que j'ai fait! Naturellement, et de naissance, ma mère m'a toujours dit que j'étais obstinée.

GERTRUDE. Et, en exerçant, ça s'est développé.

HENRIETTE. Aussi, depuis deux jours...

GERTRUDE. Cela va mieux dans ton ménage...

HENRIETTE. Un mieux. . qui va plus mal... Nous ne nous parlons plus... Il sort dès le matin... il rentre tard... il est toute la journée dans la forêt... ou à boire avec les gardes-chasse ses amis.

GERTRUDE. Ça te donne de la liberté.

HENRIETTE. C'est vrai... mais cette liberté-là... je n'en sais que faire. Et puis, voilà une quinzaine que nous avons deux chambres séparées... l'une à droite, l'autre à gauche, toujours d'après tes avis!

GERTRUDE. Une bonne idée, n'est-ce pas?

HENRIETTE, *soupirant.* Oh! mon Dieu, oui.

GERTRUDE. De cette manière-là, vous ne vous disputez que le jour! . témoin avant-hier.

HENRIETTE. Pour cette robe de soie...

GERTRUDE. Quelle horreur!

HENRIETTE. N'est-ce pas?.. M'empêcher d'acheter une robe nouvelle pour la fête du pays...

GERTRUDE. Il a même dit avec colère : « Je te le défends! »

HENRIETTE. C'est la première fois!.. Aussi, je l'ai achetée ce matin.

GERTRUDE. C'est bien!.. Empêcher une femme de se parer!

HENRIETTE. C'est de la tyrannie... de l'arbitraire.

GERTRUDE. C'est attenter à nos droits; et dès qu'on les laisse usurper...

HENRIETTE, *avec énergie.* Jamais! j'y suis décidée... Mais il va être furieux!

GERTRUDE. Qu'est-ce que ça te fait, puisque tu ne l'aimes plus.

HENRIETTE. Mais si! je l'aime toujours... c'est plus fort que moi.

GERTRUDE. Alors, si tu conviens de ça .. tu es perdue... Il n'y a plus rien à faire.

HENRIETTE. Mais sois donc tranquille... je n'en conviendrai jamais. . Je suis trop fière!.. Plutôt mourir!

GERTRUDE. A la bonne heure.

HENRIETTE. Ce n'est pas à moi, c'est à lui de revenir. (*On entend en dehors* ALBERT *qui crie :*) Henriette! Ma femme!

HENRIETTE, *avec joie.* Écoute donc?.. c'est lui!

GERTRUDE. Eh bien?

HENRIETTE. Eh bien! il m'appelle.

GERTRUDE, *avec ironie.* Et avant qu'il n'ait parlé, tu cours lui demander pardon!.. Le moyen que tu ne sois pas toujours tyrannisée!

HENRIETTE. C'est vrai! c'est vrai! c'est à celui qui a tort à faire les premiers pas .. Je m'en vais.

GERTRUDE. Et il ira te chercher, sois-en sûre.

HENRIETTE, *vivement.* Tu crois?.. Ah! que je suis heureuse de t'avoir.

GERTRUDE Dame! si on ne se soutenait pas entre femmes... entre cousines! Le voici.

HENRIETTE, *s'élançant par la porte à gauche.* Adieu!

—

SCENE III.

GERTRUDE, ALBERT.

ALBERT, *entrant en appelant.* Henriette!.. Henriette!.. Ah! c'est la cousine Gertrude. (*A part, avec douleur.*) Ah! autrefois c'était ma femme qui venait au-devant de moi!. (*Haut.*) Comme c'est agréable!.. Sortez donc dès grand matin pour les affaires de la maison .. et au retour, rien de prêt.. pas même à déjeuner quand on meurt de faim... (*Apercevant Gertrude.*) C'est vous, cousine?

GERTRUDE. D'où venez-vous donc ainsi?

ALBERT De la ville, où j'ai fait des démarches. La place de forestier général est vacante, et je me mets sur les rangs.

GERTRUDE. Une belle position!

ALBERT. Je crois bien .. huit cents écus! Je serai riche à jamais!

GERTRUDE. Et de qui dépend cette place?

ALBERT. De la ville de Brême .. Et le père Léonard, le vieux recteur qui m'a élevé, connaît le bourguemestre... Mais on ne nomme que sur la présentation du baron de Lowembourg... C'est un droit, un privilége seigneurial attenant à ce fief... (*Secouant la tête.*) et le baron de Lowembourg...

GERTRUDE. Eh bien?

ALBERT. D'abord... il n'est pas dans le pays... il voyage en France...

GERTRUDE. On l'attend d'un jour à l'autre.

ALBERT. Oui... mais il serait ici... que je n'aurais pas grand espoir. .

GERTRUDE. Et pourquoi?

ALBERT. Je ne sais... mais, lors de mon mariage, je lui ai présenté ma femme... il ne m'a pas trop bien reçu. Et, si ce n'était la comtesse sa mère qui nous protége. . je crois qu'il m'ôterait la petite place qui seule nous fait

vivre... et le logement que nous occupons ici, dans le vieux château.

GERTRUDE. Ça n'est pas possible.

ALBERT. Ça ne m'étonnerait pas... rien ne me réussit... ni au dehors... ni chez moi...

GERTRUDE. Allons! allons, vous voilà encore aigri... irrité contre votre femme.

ALBERT. J'ai peut-être tort... une indifférente... une ingrate!.. et si je ne vous avais pas, cousine, pour m'aider et me consoler... si vos conseils et votre amitié... Mais aussi comment soupçonner que cette femme, si douce et si bonne, deviendrait tout à coup d'un entêtement et d'une obstination que rien ne peut vaincre. Si je veux blanc, elle veut noir... c'est un esprit de contradiction de tous les instants.

GERTRUDE. Défaut que vous partagez... car, vous aussi... vous êtes obstiné.

ALBERT. Parbleu! on le deviendrait... La patience vous échappe... on se fâche... on s'emporte; puis on est furieux... de s'être mis en colère... Enfin c'est un enfer que notre ménage... Et si elle le voulait... je céderais tout de suite.

GERTRUDE. Et vous auriez tort! parce que, enfin, on est homme; on doit défendre sa dignité. (*A voix basse.*) Et j'ai essayé tout à l'heure de la faire revenir... sur votre discussion... vous savez?..

ALBERT. Laquelle?.. car nous en avons chaque jour une nouvelle!

GERTRUDE. De la faire renoncer... à cette robe de soie qu'elle voulait se donner pour la fête du village.

ALBERT. Oui.. nous n'avions pas de quoi la payer; mais rassurez-vous... je viens de la ville... où j'ai vendu mon beau fusil... et ce qu'elle désirait tant...

GERTRUDE. Cette robe... Eh bien!..

ALBERT. Je la lui rapporte... je l'ai achetée.

GERTRUDE. Dépense inutile... car, de son côté, elle avait eu la même idée.

ALBERT. Quoi! malgré ma défense...

GERTRUDE. L'acquisition est faite.

ALBERT. Ah! c'est indigne... et je vais...

GERTRUDE. Vous fâcher encore... faire du bruit devant vos amis... que j'entends!

ALBERT. C'est vrai!..

GERTRUDE. Vous voyez bien que si je n'étais pas là pour empêcher les scènes...

ALBERT, *lui serrant la main.* Ah! vous avez raison!..

—

SCENE IV

GERTRUDE, ALBERT, POTTINBERG, GARDES-CHASSE.

CHŒUR.

Quand les frimas couvrent la terre,
Quand la neige blanchit nos champs,
Quel plaisir de boire à plein verre
A l'abri des sombres autans!

ALBERT.

Quoi! vous venez, amis...

POTTINBERG.

Te prendre pour la chasse;
Mais déjeuner auparavant chez toi!

ALBERT.

Rien n'est prêt!..
(*Voulant appeler.*)
Henriette!

GERTRUDE

Oh! je vais à sa place
(*Aux autres gardes-chasse*)
Tout disposer! Allons donc!.. aidez moi?

(*Pendant que Gertrude et les gardes-chasse dressent la table et la couvrent de ce qui est dans le buffet.*)

POTTINBERG, *prenant Albert à part, au bord du théâtre, lui dit à voix basse.*

J'ai voulu, comme ami, te rendre un bon office.
Quand on a du chagrin en ménage, en amour,
Il faut boire et chasser!..

ALBERT, *soupirant.*

Nous buvons tous les jours!

POTTINBERG.

Et tu me trouveras toujours à ton service
(*A part.*)
Quand tu paîras!
(*Haut et se retournant vers la table qui est mise.*)
Fêtons d'abord ce jambon d'ours!

CHŒUR, *s'asseyant à la table, excepté Gertrude.*

Quand les frimas couvrent la terre,
Quand la neige blanchit nos champs,
Quel plaisir de boire à plein verre
A l'abri des sombres autans!

ALBERT, *s'animant.*

Oui, du vin la vapeur enivrante
Fait oublier la tristesse!

POTTINBERG.

Et le froid!

GERTRUDE, *versant à boire à Albert.*

Buvez alors!

ALBERT.

Ah! vous êtes charmante!

GERTRUDE, *à part.*

Enfin donc il s'en aperçoit!

ALBERT, *toujours s'adressant à Gertrude.*

C'est le beau temps après l'orage.

GERTRUDE.

Vraiment!..

ALBERT.

C'est le bonheur qui semble revenir.

GERTRUDE, *à part.*

On ne peut empêcher, hélas! leur mariage;
Mais on peut les brouiller... ça fait toujours plaisir!

CHŒUR.

Quand les frimas couvrent la terre,
Quand la neige blanchit nos champs,
Quel plaisir de boire à plein verre
A l'abri des sombres autans!

POTTINBERG. Certainement, ce vin-là n'est pas mal... il se laisse boire... mais je me rappelle en avoir dégusté chez toi de bien meilleur... une certaine bouteille de tokai... tu n'en as plus?

ALBERT. Si vraiment!.. mais c'est que ce n'est pas moi... c'est ma femme qui a les clefs de la cave.

POTTINBERG. Eh bien!.. demande-les.

ALBERT. C'est facile... mais...

POTTINBERG. Il n'ose pas!.. il a peur de sa femme!

ALBERT. Moi?..

POTTINBERG. Il en a peur!.. les maris sont si faibles!..

ALBERT. Ce n'est pas moi, du moins.

POTTINBERG. Toi comme les autres; et la preuve, c'est que tu n'oses pas nous donner de ce vin de tokai... sans la permission!

ALBERT. C'est ce que nous allons voir!.. (*Appelant.*) Henriette! Henriette!..

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, *sortant de la porte à gauche.*

HENRIETTE, *avec émotion.* Il m'appelle!.. O ciel!.. il est à table... et moi qui l'attendais là... et le cœur me battait d'impatience...

GERTRUDE, *à voix basse.* Ne laisse voir aucun dépit.

HENRIETTE, *de même.* Sois tranquille.

ALBERT. Ces messieurs, pour boire à ta santé, voudraient une bouteille de bon vin... tu sais... ce vin dont le recteur nous a fait cadeau l'année dernière?

HENRIETTE. Oui, lors de notre mariage.

ALBERT. Il y en avait six bouteilles, je crois?

HENRIETTE. Il n'en reste plus qu'une.

ALBERT. Eh bien, veux-tu nous la monter, ma chère femme?

HENRIETTE. Dès que cela vous est agréable... à l'instant même.

DUO.

ALBERT, *à ses convives.*

Nous n'en avons qu'une bouteille,
Mais c'est d'une fameuse treille!
C'est du tokai! ce mot suffit!

HENRIETTE, *qui a allumé le bougeoir et qui est prête à partir.*

Du sauterne... vous voulez dire?

ALBERT.

Non, je sais ce que je veux dire,
Dans ma mémoire c'est écrit :
Bouteille antique et surannée!

HENRIETTE.

Le recteur, qui vous l'a donnée,
M'a dit sauterne!

ALBERT.

Oui, par erreur.
Je m'y connais!

HENRIETTE.

Mais le recteur
Encor plus que vous est habile,
C'est du sauterne!

ALBERT.

On verra bien,
Et j'en ai un très-bon moyen.
Va le chercher...

HENRIETTE, *posant le bougeoir sur la table.*

C'est inutile.
C'est du sauterne!

ALBERT.

Du tokai!

HENRIETTE.

Vin de France!

ALBERT.

Vin de Hongrie!

HENRIETTE.

J'en suis sûre!

ALBERT.

Je le parie!

HENRIETTE.

Du sauterne!

ALBERT.

Du tokai!

HENRIETTE.

Sauterne!

ALBERT.

Tokai!
(*S'échauffant.*)
Tokai! tokai! tokai!

HENRIETTE.

Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

TOUS LES CONVIVES.

Voyons! voyons! nous en ferons l'essai!

ENSEMBLE.

ALBERT.

Voyez! voyez! quel caractère!
On ne saurait la faire taire.
Ah! quel tourment pour un époux!
Tais-toi! redoute mon courroux!

HENRIETTE.

Voyez! voyez! quel caractère!
Il veut en vain me faire taire.
Faut-il que ce soit mon époux!
Ah! rien n'égale mon courroux!

GERTRUDE, *prenant le bougeoir.*

Eh bien! j'y vais...

POTTINBERG.

C'est juste... allons chercher ce vin.

ALBERT.

Du tokai!

HENRIETTE, *vivement.*

Du sauterne!

ALBERT, *avec impatience.*

Enfin!
Celui que le recteur m'a donné pour ma fête.
Rien que pour lui prouver...
(*Gertrude sort avec Pottinberg.*)

HENRIETTE.

Tout comme vous voudrez...
Qu'on l'apporte... mais vous verrez :
C'est du sauterne...

ALBERT.

Quelle tête!
(*Avec colère.*)
Je te ferai baisser le ton... tu le verras.

HENRIETTE.

Je le veux bien, mais je dirai tout bas :
C'est du sauterne! du sauterne!

ALBERT.

Silence! c'est moi seul qui commande et gouverne!

HENRIETTE.

Je me tairai! mais ça n'empêche pas
Ce vin-là d'être du sauterne.

ENSEMBLE.

D'honneur, c'est à n'y pas tenir.
De la / De le } confondre ici je me fais un plaisir.
(*Apercevant Pottinberg qui arrive.*)

LE CHŒUR.

Enfin .. enfin... voilà cette bouteille!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE, POTTINBERG, *tenant une bouteille qu'il porte en courant.*

POTTINBERG.

Voilà! voilà! nous verrons à merveille...
(*Il fait un faux pas, en courant, et, voulant se retenir à la table, il heurte la bouteille, qui tombe en éclats.*)

TOUS.

Grand Dieu! quel accident fatal!
La bouteille est brisée...

ALBERT ET HENRIETTE, *à Pottinberg.*

Ah! quelle maladresse!

POTTINBERG.

Écoutez donc! quand on vous presse.

HENRIETTE.

C'est un malheur! mais c'est égal,
C'était bien du sauterne!

ALBERT.

Et moi je te répète
Que c'était du tokai!

HENRIETTE.

Du sauterne!

ALBERT.

Du tokai!

ENSEMBLE.

ALBERT.

J'en jure sur ma tête.

HENRIETTE.

Du sauterne.

ALBERT.

Du tokai.

HENRIETTE.

Sauterne.

ALBERT.

Tokai.
Tokai! tokai! tokai!

HENRIETTE.

Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

POTTINBERG ET LE CHOEUR, *avec douleur.*

Nous ne pouvons plus en faire l'essai.

ENSEMBLE.

ALBERT.

Voyez! voyez! quel caractère!
On ne pourra la faire taire!

Ah! quel tourment pour un époux!
Tais-toi! redoute mon courroux!

HENRIETTE.

Voyez! voyez! quel caractère!
Il veut en vain me faire taire!
Faut-il que ce soit mon époux!
Ah! rien n'égale mon courroux.

POTTINBERG ET LE CHOEUR.

Voyez! voyez! quel caractère!
Il ne pourra la faire taire!
Quel naturel aimable et doux!
Quel bonheur d'être son époux!

(*A la fin de ce morceau on entend en dehors le fouet des postillons, et Gertrude, qui est sortie un instant sur la ritournelle de l'ensemble, rentre en ce moment.*)

GERTRUDE. Eh bien! n'entendez-vous pas!

POTTINBERG. Parbleu! avec un bruit pareil!..

GERTRUDE. Le fouet des postillons .. le galop des chevaux... c'est notre maître qui arrive...

POTTINBERG. Le baron de Lowenbourg?

GERTRUDE. En personne... Ah! quel beau gentilhomme! il a un air de joie et de contentement...

ALBERT. De lui-même ..

GERTRUDE. Depuis un an, il parcourait l'Europe pour achever son éducation...

ALBERT. Qui n'est pas commencée.

GERTRUDE. Et il revient, c'est un de ses piqueurs qui me l'a dit, avec de jeunes seigneurs de ses amis... pour revoir sa mère, madame la comtesse... et puis passer ici les fêtes de Noël... à danser et boire au château, ou à chasser dans nos campagnes.

TOUS. Vive monseigneur!

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, ET PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS *en habit de voyage*, PIQUEURS, POSTILLONS, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE BARON.

RÉCITATIF.

Je me revois sur le sol germanique,
Voilà mes paysans, mes gardes, mes vassaux!
(*D'un air protecteur.*)
Bonjour, mes chers!.. de ce manoir antique
Qu'avec plaisir j'ai revu les créneaux!

AIR.

Que les voyages sont utiles!
En poste on s'élance gaiement;
On roule de villes en villes,
Et l'on s'instruit en s'amusant!

Oui, c'est ainsi, sans aucuns doutes,
Qu'on acquiert des trésors nouveaux!
Je connais de toutes les routes
Les postillons et les chevaux.
Mon esprit qui se développe,
Des vins, peut citer les premiers.
Je dirais même de l'Europe
Quels sont les plus grands cuisiniers!

Que les voyages sont utiles!
En poste on s'élance gaiement;
On roule de villes en villes
Et l'on s'instruit en s'amusant!

A voyager comme l'on gagne :
Avant de quitter l'Allemagne,
J'étais épais, j'étais pesant,
J'étais un baron allemand!
Mais des beautés parisiennes
Depuis que j'ai porté les chaînes,
Je reviens vif et sémillant,
Et je me retrouve à présent
Léger d'esprit... léger d'argent!..

Que les voyages sont utiles!
En poste on s'élance gaiement;
On roule de villes en villes,
Et l'on s'instruit en s'amusant!
(*Aux seigneurs qui l'accompagnent.*)
Mais aujourd'hui, dans ce domaine,
C'est le plaisir qui nous ramène;
Pour nous l'hiver et les frimas
Nous rendent nos joyeux ébats.
(*Aux piqueurs.*)
Halali! halali! saint Hubert nous protége!
Chassons dans les bois, sur la neige,
Et poursuivons de toutes parts
Les sangliers et les renards!
En amour, à la chasse, à la guerre
Je dois revenir triomphant!
Maintenant je sais vaincre et plaire
En français comme en allemand.
(*Avec le chœur.*)
Halali! halali! saint Hubert nous protége!
Chassons, dans les bois, sur la neige,
Et forçons jusqu'en leurs remparts
Les sangliers et les renards.
(*Aux paysans et aux gardes.*)
Qu'au retour le foyer pétille;
Que dans les flacons le vin brille,
Et près de nous que jeune fille
Préside à nos joyeux festins
Et répète nos gais refrains.
(*Avec le chœur.*)
Halali! halali! saint Hubert nous protége!
Chassons, poursuivons sur la neige,
Et forçons jusqu'en leurs remparts
Les sangliers et les renards.

LE BARON, *regardant autour de lui.* Eh! c'est la gentille veuve, madame Gertrude!

GERTRUDE, *faisant la révérence.* Oui, Monseigneur.

LE BARON. Et sa cousine Henriette... (*Elle salue aussi.*) Plus jolie que jamais... mariée avant mon départ... à je ne sais quel... (*Voyant Albert qui salue.*) Ah!.. oui... Albert, un de mes gardes-chasse... que protégeait, je crois...

ALBERT. Le père Léonard.

LE BARON. Vieillard respectable... fondateur de l'hospice des orphelins... le Vincent de Paule du pays!.. (*Aux seigneurs.*) Il parcourt depuis trois mois l'électorat de Brunswik et de Hanovre... demandant à tous les ducs et princes pour ses pauvres qui bientôt seront plus riches que nous... (*A Albert.*) Et il n'est pas encore de retour?..

ALBERT. Non, Monseigneur.

LE BARON, *bas aux seigneurs.* Tant mieux... il ne nous demandera rien... et puis une pareille vertu dans mes domaines... c'est gênant... ça tient trop de place... il n'y en a plus pour les plaisirs... et je veux, dès ce soir, pour mon arrivée... donner un bal au nouveau château.

GERTRUDE, *aux paysans.* Qu'est-ce que je disais!.. (*Au baron.*) Un bal de grandes dames?

LE BARON. Du tout... ces Messieurs ne sont pas fiers... nous invitons toutes les personnes de mes domaines... pourvu qu'elles soient jolies... ce sont les seuls titres de noblesse qu'on exige.

POTTINBERG, *présentant une chaise.* Monseigneur veut-il s'asseoir?

LE BARON. Ah! Pottinberg... le maître d'école... je l'invite aussi... ainsi que les frères... et les maris. Accompagnement indispensable qui contribuera, par le contraste, à l'ornement de notre bal... bal champêtre... dans la grande salle du nouveau château...

POTTINBERG, *effrayé.* La grande salle du nouveau château!

LE BARON. Sans doute!.. on ne peut pas, la veille de Noël, donner à danser en plein air.

POTTINBERG, *de même.* C'est à cause de cela... la veille de Noël!.. et puis les fenêtres... de la grande salle... qui donnent justement sur le cimetière du village...

LE BARON. Eh bien!..

HENRIETTE. Eh bien!.. monseigneur a donc oublié ce qu'on dit dans le pays... sur la veille de Noël.

LE BARON, *souriant.* Oui... oui... il y a en effet quelque chose que je ne me rappelle pas bien exactement... et que tu peux nous redire. (*Montrant les seigneurs qui l'entourent.*) Ne fût-ce que pour ces Messieurs, qui sont étrangers!

LÉGENDE.

PREMIER COUPLET.

HENRIETTE.

Quand Noël ramène l'orage
Et blanchit le toit du clocher,
Du cimetière du village
Amis, gardez-vous d'approcher!
De minuit quand l'heure est sonnée,
On voit apparaître soudain
L'ombre de ceux qui dans l'année
Doivent mourir!.. ah! c'est certain,
C'est dans un gros livre latin!!!
(*Avec force.*)
C'est Noël!!!
(*A demi-voix.*)
Et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

CHŒUR, *avec force.*

C'est Noël!!!
(*A demi-voix.*)
Et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

DEUXIÈME COUPLET.

ALBERT.

Berthe, si dévote et si sage,
La nuit, dans un fantôme blanc,
Avait cru voir sa propre image...
Ah! grand Dieu! mourir dans un an!
Dès ce jour, et pour faire usage
D'un temps si court, si précieux,
Berthe, jusque-là si sauvage,
Prit sur-le-champ un amoureux,
Et même on dit qu'elle en prit deux:
C'est Noël!!! et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

CHŒUR.

Tremblez!!! et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

TROISIÈME COUPLET.

ALBERT ET HENRIETTE, *disant alternativement un vers. C'est Albert qui commence.*

Notre hôtesse avait pris pour maître
Un vieux jaloux qui la battait!
Elle voulut du moins connaître
Quand son veuvage arriverait!
La nuit de Noël... en cachette,
Ell' vit l'ombre de son mari!..
Soudain et d'espoir stupéfaite,
Elle en eut le cœur si ravi
Qu'ell' mourut de joie avant lui!
C'est Noël!!! et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

LE BARON, *gaiement.* C'est effrayant! c'est juste comme en France... la tradition si authentique de treize à table! signe de mort dans l'année!

POTTINBERG. Bien plus...

LE BARON, *riant.* Comment!.. ce n'est pas tout!

POTTINBERG, *d'un ton solennel.* Si l'ombre apparaît dans la première heure de la nuit... c'est signe qu'on n'a plus que vingt-quatre heures à vivre et qu'on mourra dès le lendemain.

LE BARON. En vérité!..

POTTINBERG, *avec persuasion.* C'est connu!.. témoin Barnek, le forestier général, qui l'année dernière est mort le jour de Noël... preuve que son ombre avait apparu la veille.

LE BARON. C'est évident!..

POTTINBERG. Pauvre Barnck!.. vous le connaissiez?

LE BARON. Cela t'a affligé!..

POTTINBERG. Jusqu'à un certain point.. car j'avais depuis longtemps envie de sa place... qui dépend de vous et que je demande aujourd'hui.

ALBERT, *à Pottinberg, à demi-voix.* Et moi qui suis sur les rangs.

POTTINBERG, *lui serrant la main avec affection.* Entre amis... chacun pour soi et Dieu pour tous, comme on dit, et puis Monseigneur m'avait donné en partant...

LE BARON, *regardant Henriette.* Des instructions.

POTTINBERG, *de même.* Que j'ai remplies.

LE BARON, *avec joie.* En vérité!..

POTTINBERG. Ça mérite récompense.

LE BARON. Je ne dis pas le contraire... nous verrons, nous examinerons... dans notre justice... et dans notre sagesse... Je vais voir la comtesse ma mère, (*Bas à Pottinberg.*) puis je t'attends au nouveau château. (*Aux paysans et aux paysannes.*) Vous, mes amis, à ce soir!

CHŒURS.

Halali, halali, saint Hubert nous protége, etc.

(*Le baron sort avec ses amis; les paysans le reconduisent, ainsi qu'Albert et Henriette, jusqu'au dehors de la chambre.*)

—

SCENE VIII.

GERTRUDE, POTTINBERG.

GERTRUDE, *à Pottinberg, qui veut les suivre.* Un instant, monsieur Pottinberg... ne peut-on savoir pourquoi monseigneur vous a donné tout à l'heure rendez-vous au château que la comtesse, sa mère, vient de faire bâtir?

POTTINBERG. Monseigneur aime à s'instruire... et moi, maître d'école, qui suis au fait de tout ce qui se passe dans les familles... il m'avait chargé de le tenir au courant à propos d'Albert et de sa femme.

GERTRUDE. J'y suis! c'est vous qui êtes cause de leur mauvais ménage... c'est indigne!

POTTINBERG, *riant.* Elle devine tout!.. eh bien! oui... c'est l'intention qui fait mon excuse. Vous ne le croirez pas, madame Gertrude, je vous aime!..

GERTRUDE. Vous!.. Pottinberg!

POTTINBERG. A en perdre la tête!.. Il y en a qui disent: Cette petite veuve, elle est mauvaise langue, elle est pie-grièche, elle est bigote... je réponds: C'est vrai!

GERTRUDE, *avec colère.* Par exemple!..

POTTINBERG. Voilà où est l'amour! Je vous aime tant que j'aime vos défauts; ils font une partie de vous-même, la meilleure partie... et j'y tiens!

GERTRUDE. Comme aux quatre cents écus de rente que je possède...

POTTINBERG. Eux aussi!.. tout ça est à vous! et si vous vouliez de moi pour mari...

GERTRUDE. Il y a deux ans, je ne dis pas... vous aviez un patrimoine honnête... une fortune présentable.

POTTINBERG. Je crois bien!.. j'étais le plus riche du village.

GERTRUDE. Mais quand on est dissipateur...

POTTINBERG. Au contraire... je serais volontiers économe!.. et même quelque chose de plus, mais voici l'affaire... je ne la confie qu'à vous. Il y a deux ans, à pareil jour, la veille de Noël, en sortant de souper chez mon compère Barnek, j'avais tellement fait honneur à son vin, que j'y voyais trouble, et comme je traversais le cimetière pour rentrer chez moi, voilà que tout à coup j'aperçois dans le bas... à droite... mon ombre... à moi!

GERTRUDE. A vous!

POTTINBERG. A moi-même! une figure toute renversée... la tête en bas... les pieds en l'air... mais c'était bien moi!.. et je me dis en tremblant : C'est fini! je dois mourir dans l'année... je ne peux pas en réchapper... et alors dans ma fureur, dans mon désespoir... pour ne rien laisser à mes héritiers... je me suis hâté...

GERTRUDE. De manger tout votre bien.

POTTINBERG. J'en ai bu une partie... mais tout y a passé; et voilà le plus étonnant, c'est qu'à Noël dernier. . je vivais encore!

GERTRUDE. Pas possible!..

POTTINBERG. Vous voyez... et cela me paraissait comme à vous, si invraisemblable, que je retournai au même endroit du cimetière... même effet!.. je me revois la tête en bas, les pieds en l'air... mais cette fois je n'avais pas bu, et je reconnus distinctement que j'étais au bord de la petite pièce d'eau.

GERTRUDE. Qui réfléchissait votre image.

POTTINBERG. Justement! Je n'avais pas réfléchi à cela! et menacé ainsi de durer encore longtemps, je n'ai plus qu'une idée, celle de refaire ma fortune. Je suis en train, et si ça vous va, madame Gertrude, monseigneur m'a promis une dot de deux cents florins et la place de forestier général.

GERTRUDE. A vous! (*Le regardant.*) Il n'est pas si mal!..

POTTINBERG. Il me l'a dit l'année dernière... si je parviens à troubler le ménage d'Henriette et d'Albert.

GERTRUDE, *l'interrompant.* C'est indigne! Apprenez, Monsieur, qu'Henriette est ma cousine et mon amie... que je ne veux ni ne dois entrer dans de pareils complots.

POTTINBERG. O ciel!

GERTRUDE. Et tout ce que je peux faire pour vous... c'est de garder le silence et de rester neutre.

POTTINBERG. C'est tout ce que je demande... je n'ai pas grand mal; car je ne sais pas comment ça se fait, mais ça va tout seul et sans que je m'en mêle. (*Bruit au dehors.*) Ah! tenez, il y a du plaisir à les entendre... (*A Gertrude.*) Eh bien! voyons, convenons-en... (*Elle fait un signe d'assentiment.*) Oui... oui... est-elle gentille... nous sommes parfaitement assortis... Adieu, madame Gertrude, je cours rejoindre monseigneur. (*Il sort par le fond.*

—

SCENE IX.

GERTRUDE, ALBERT ET HENRIETTE, *sortant de la porte à gauche.*

ALBERT. Tu n'iras pas!

HENRIETTE. J'irai!..

ALBERT. C'est ce que nous verrons!

HENRIETTE. Ah! tu le verras!

GERTRUDE, *passant entre eux deux.* Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc, mes amis? qu'y a-t-il?

HENRIETTE. Il y a... qu'il veut m'empêcher d'aller ce soir au bal que donne monseigneur.

ALBERT. Oui; la coquette n'y va que pour danser avec M. le baron, pour se laisser faire la cour aussi elle n'ira pas, je le défends.

HENRIETTE. Défense absurde à laquelle je ne suis pas obligée d'obéir...

GERTRUDE, *entre eux deux.* Allons, allons, mes amis! il est vraiment heureux pour vous que je sois là...

ALBERT. C'est qu'il n'y a pas moyen de vivre ainsi.

HENRIETTE. C'est insupportable!..

ALBERT, *montrant Gertrude.* Je m'en rapporte à elle.

HENRIETTE. Moi de même.

ALBERT. Lequel de nous deux a tort?

HENRIETTE. Qu'elle réponde!

ALBERT. Qu'elle prononce!

HENRIETTE. J'y consens.

ALBERT. C'est tout ce que je demande.

TOUS DEUX ENSEMBLE, *à Gertrude.* Voyons! parle... parle donc?

GERTRUDE, *à part.* Quel embarras... (*Haut.*) A quoi bon m'interroger : vous savez bien, l'un et l'autre, ce que je pense de vos débats.

HENRIETTE. C'est pour cela...

ALBERT. Parlez tout haut!

HENRIETTE. Franchement!

ALBERT. Il faut que cela finisse!

GERTRUDE. Eh bien! c'est justement là mon idée : quand on ne peut pas vivre ensemble, quand la vie est intolérable, il faut se séparer.

TOUS DEUX, *à part, avec émotion.* Comment!..

GERTRUDE. Sur-le-champ.

ALBERT, *avec dépit.* A coup sûr, je ne demanderais pas mieux.

HENRIETTE, *de même.* Et moi, ce serait mon plus grand désir.

ALBERT. Mais, par malheur, il n'y a pas moyen.

HENRIETTE, *avec un soupir.* Hélas! oui... c'est impossible!

GERTRUDE. Mais du tout... mariée, l'année dernière, sans le consentement de vos parents, le mariage est nul.

HENRIETTE ET ALBERT. En vérité!..

GERTRUDE. Et vous pourrez, quand vous voudrez, le rompre à l'amiable, et comme les meilleurs amis du monde.

ALBERT. Quant à moi, je ne demande pas mieux que de lui donner cette preuve d'amitié.

HENRIETTE. Et moi je ne vous contrarierai pas!

ALBERT. Ce sera donc la première fois.

HENRIETTE. Je serai donc enfin heureuse!

ALBERT. Je serai donc enfin libre!..

GERTRUDE. Vous voyez donc bien que, grâce à moi, vous voilà enfin d'accord... et non sans peine...

HENRIETTE ET ALBERT. Cette bonne cousine!

GERTRUDE, *à part.* Enfin je l'emporte!

—

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD, *paraissant au fond du théâtre. Il a des cheveux blancs, s'appuie sur un bâton, et s'avance lentement.*

HENRIETTE ET ALBERT.
O ciel! que vois-je?

GERTRUDE, *à part.*
Ah! quel fâcheux hasard.

LÉONARD.
Oui, mes enfants, c'est moi... votre ami Léonard!

CANTABILE.

Village! objet de ma tendresse,
Village où j'ai reçu le jour,
Que dans ton sein règnent sans cesse
La paix, le bonheur et l'amour!
Puissé-je y voir régner sans cesse
La paix, le bonheur et l'amour!

CAVATINE.

Oui, me voici, mes enfants, me voici!
Près de vous revient un ami!
Si le chagrin, si la misère
Franchit le seuil de la chaumière :
Me voici! me voici!
Si la haine, si la colère
Arme un frère contre son frère :
Me voici! me voici!
Et si parfois quelque nuage,
Entre époux, survient en ménage :
Ah! me voici! mes enfants, me voici!
Ecoutez la voix d'un ami.
Venez tous, venez tous! hâtez-vous d'accourir!
Je veux, je dois vous secourir,
Et je veux surtout vous chérir.

(*Henriette et Albert s'avancent timidement près de Léonard, pendant que Gertrude se tient à l'écart.*)

HENRIETTE ET ALBERT, *à Léonard.*
Vous voilà donc auprès de nous!

LÉONARD, *entre les deux jeunes gens, et les regardant en souriant.*
Toujours heureux!

HENRIETTE ET ALBERT, *baissant les yeux.*
Oui! oui, mon père!

LÉONARD, *de même.*
D'une bonne nouvelle on m'a chargé pour vous;
Je l'apporte aujourd'hui... car c'est l'anniversaire
De votre mariage!

HENRIETTE ET ALBERT, *à part.*
O ciel!

LÉONARD.
Ce jour si doux,
Comme vous, mes enfants, je crois le voir encore!
(*A Albert.*)
Je jure, disais-tu, devant Dieu que j'implore,
De protéger et de chérir toujours
Henriette, mes seuls amours!

ENSEMBLE.

ALBERT, *à part.*
C'est vrai! c'est vrai! je me rappelle
Le bonheur qui me souriait!
Les vœux que mon cœur proférait.

GERTRUDE, *à part.*
Maudit vieillard, qui, dans son zèle,
Arrive ici détruire exprès
Le bonheur que j'espérais.

LÉONARD, *à Henriette.*
Et toi, mon cœur me le rappelle,
Tu me disais : Je lui serai fidèle;
J'obéirai, devant Dieu qui m'entend,
A mon époux, à mon amant.

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *à part.*
C'est vrai! c'est vrai! je me rappelle
Les vœux que mon cœur proférait,
Le bonheur qui me souriait.

GERTRUDE.
Maudit vieillard, qui, par son zèle,
Arrive ici, etc.

(*Léonard, qui était entre les deux jeunes gens, les quitte en ce moment et va s'asseoir sur un fauteuil que Gertrude vient de lui offrir. Pendant ce temps, Henriette et Albert se rapprochent peu à peu l'un de l'autre.*)

ALBERT, *à demi-voix, et baissant les yeux.*
Eh! mais...

HENRIETTE, *de même.*
Albert!

ALBERT, *de même.*
C'est vrai!

HENRIETTE.
C'est vrai!

TOUS DEUX ENSEMBLE.
Te souviens-tu?

GERTRUDE, *à part, les regardant.*
C'est fait de nous! tout est perdu!

(*Albert et Henriette, qui se sont rapprochés, vont presque se donner la main, lorsque la porte s'ouvre, et paraît Pottinberg. Tous deux s'éloignent aux premiers mots de la scène suivante.*)

—

SCENE XI.

ALBERT, HENRIETTE, POTTINBERG, LÉONARD, *assis dans le fauteuil à gauche;* GERTRUDE, *debout devant lui, lui parlant bas et l'empêchant de voir ce qui se passe sur le devant du théâtre.*

FINALE.

POTTINBERG, *portant un gros bouquet.*
On nous attend. Au bal il faut partir!

HENRIETTE, *avec joie et vivement.*
Au bal!

ALBERT, *avec colère.*
Au bal!

POTTINBERG.
Voici l'heure qui sonne,
Et monseigneur le baron, en personne,
A la belle Henriette, ici m'envoie offrir
Ce superbe bouquet, le plus beau de sa serre...

GERTRUDE, *bas, à Albert.*
Prenez bien garde! il a des desseins!

ALBERT, *de même.*
Je comprends.

POTTINBERG, *à Henriette, qui admire le bouquet.*
Fleurs rares! quand la neige au loin couvre la terre!

ALBERT, *bas, à Henriette.*
De l'accepter je te défends!

HENRIETTE, *prenant le bouquet des mains de Pottinberg.*
S'il en est ainsi, je le prends!

ALBERT, *de même.*
En vain tu me braves tout bas,
Car à ce bal tu n'iras pas.

HENRIETTE, *à voix basse, mais s'animant peu à peu.*
J'irai! j'irai!

ALBERT, *de même.*
Tu n'iras pas!

HENRIETTE, *de même.*
Moi, je le veux!

ALBERT, *de même.*
Je ne veux pas!

HENRIETTE, *parlant plus haut.*
J'irai! j'irai!

ALBERT, *effrayé, et voulant la faire taire.*
Tais-toi!

HENRIETTE, *de même.*
Je ne veux pas plier!

ALBERT.
Mais devant Léonard!..

HENRIETTE, *éclatant.*
Devant le monde entier!

(*Léonard a écarté Gertrude qui l'empêchait de voir et d'entendre, il s'est levé du fauteuil où il était assis et vient se placer entre Albert et Henriette.*)

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *avec force.*
Ah! j'ai du caractère!
Et bien loin de me taire,
Devant la terre entière
Je dirai : Je le veux!
Oui, c'est insupportable!
Je suis trop misérable;
Et du joug qui m'accable
Je briserai les nœuds.

ALBERT, *hors de lui.*
Voyez quel caractère!
Comment la faire taire?
Redoute ma colère,
Car je suis furieux!
Oui, c'est insupportable!
Je suis trop misérable;
Et du joug qui m'accable
Je briserai les nœuds.

LÉONARD, *stupéfait.*
D'où vient cette colère?
Que prétendez-vous faire?



ALBERT. Ah! l'ombre de ma femme. — Acte 2, scène 9.

Ecoutez ma prière,
Ecoutez mes seuls vœux!
Changement incroyable!
Qui de douleur m'accable!
D'un joug insupportable
Vouloir briser les nœuds!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *à part.*

Quelle union prospère!
Quel joli caractère!
Tous deux laissons-les faire;
On ne ferait pas mieux!
(*Haut.*)
Ah! c'est insupportable!
Dans un malheur semblable,
Du joug qui vous accable
Il faut briser les nœuds!

LÉONARD.

Qu'est-ce donc, mes enfants?

GERTRUDE, *à Léonard.*

Ils n'osaient l'avouer... pour finir leurs tourments
Ils voulaient divorcer!

LÉONARD, *levant les mains au ciel.*

Grand Dieu!

GERTRUDE.

Leur mariage
Fut contracté sans l'aveu des parents;
Et grâce au ciel, il est nul!

POTTINBERG.

Nul!

LÉONARD.

Non, mes enfants!
Cette bonne nouvelle, et cet heureux message,
Que j'apportais fier et content...
C'est que j'avais fléchi leur cœur inexorable.

HENRIETTE ET ALBERT.

Qu'entends-je?

LÉONARD.

Oui, mes enfants, votre hymen est valable.
(*Montrant Henriette.*)
Ses parents ont signé, j'ai leur consentement.

GERTRUDE.

Qu'avez-vous fait?

ALBERT.

Quel enfer!

HENRIETTE.

Quel tourment!

TOUS.

Enchaînés pour jamais!

HENRIETTE ET ALBERT, *avec désespoir.*

Pour jamais! pour jamais!

Ah! c'en est fait, je sens qu'à présent je te hais!
Je te hais! je te hais!

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET ALBERT.
O comble de misère!
Hélas! que vais-je faire?
Quoi! pour la vie entière
Enchaînés tous les deux!
Supplice insupportable!
Le sort inexorable
Du joug qui nous accable
Ne peut briser les nœuds.

LÉONARD.
Du Dieu qui nous éclaire,
De ce juge sévère
Désarmez la colère,
Ou tremblez tous les deux!
Craignez qu'inexorable,
Son pouvoir redoutable
Ne frappe le coupable,
Et n'exauce ses vœux!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *à part.*
Quelle union prospère!
Quel joli caractère!
Tous deux laissons-les faire;
On ne ferait pas mieux!
Ménage insupportable!
Dont l'aspect favorable
D'un séducteur aimable
Doit combler tous les vœux!

GERTRUDE ET POTTINBERG.
Partons! partons!

HENRIETTE, *hors d'elle-même.*
Ah! je suivrai vos pas.

ALBERT, *la retenant fortement par le bras.*
Non! non! je suis le maître!.. ici tu resteras.

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET ALBERT.
O comble de misère!
Hélas! que vais-je faire?
Quoi! pour la vie entière,
Enchaînés tous les deux!
Supplice insupportable!
Le sort inexorable
Du joug qui nous accable
Ne peut briser les nœuds.

LÉONARD.
Du Dieu qui vous éclaire,
De ce juge sévère
Désarmez la colère,
Ou tremblez tous les deux!
Craignez qu'inexorable
Son pouvoir redoutable
Ne frappe le coupable,
Et n'exauce ses vœux!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *à part.*
Quelle union prospère!
Quel joli caractère!
Tous deux laissons-les faire,
On ne ferait pas mieux!
Ménage insupportable,
Dont l'aspect favorable
D'un séducteur aimable
Doit combler tous les vœux!

(*Albert entraîne presque de force Henriette dans l'appartement à gauche. Gertrude et Pottinberg sortent par la porte du fond, et regardent un instant les deux jeunes gens avec un air de joie et de triomphe. Léonard, debout au milieu du théâtre, aperçoit le mouvement de Gertrude et de son compagnon, lève les yeux au ciel, et fait un geste d'espoir.*)

ACTE DEUXIÈME.

A gauche du spectateur on aperçoit une aile du château dont les croisées sont illuminées. Au dessous des croisées, une porte. A la suite de la porte plusieurs piliers ou contreforts qui soutiennent les murs du château. A droite du spectateur, sur le premier plan, la tourelle d'un clocher dont la porte est ouverte. Du même côté, sur le second plan, un bosquet de cyprès. Au fond du théâtre, et se perdant dans le lointain, un cimetière de village couvert de neige et semé de distance en distance de bouquets d'arbres verts. La lune éclaire une moitié de la décoration et laisse l'autre dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, on entend dans le château, à gauche, un air de valse.*)

CHŒUR, *en dehors.*
La valse légère
Aux amours doit plaire,
Et l'hiver préfère
Ce doux passe-temps!
Bonheur de la danse,
Que chacun s'élance
Et brave en cadence
Les sombres autans!

(*Gertrude et Pottinberg paraissent au fond du théâtre; venant de la droite, ils sont censés avoir traversé le cimetière et se dirigent vers le château.*)

GERTRUDE.
Pour traverser dans les ténèbres
Ces lieux sinistres et funèbres,
Il faut vraiment du cœur!

POTTINBERG.
En sortant du hameau,
C'est le plus court chemin pour aller au château!
(*Lui montrant les croisées illuminées.*)
Quelle lumière étincelante
Brille dans la salle du bal!

GERTRUDE, *s'approchant.*
Et puis cette valse enivrante
Ne nous dit rien de bien fatal...
Écoutons!

CHŒUR, *en dehors, répété par Gertrude et Pottinberg.*
La valse légère
Doit plaire aux amants,
Et l'hiver préfère
Ce doux passe-temps!
Bonheur de la danse,
A tes doux accents
On brave en cadence
Les sombres autans!
Entrons!

(*Ils vont pour entrer dans le château au moment où sort le baron.*)

SCENE II.

LE BARON, GERTRUDE, POTTINBERG.

LE BARON. Ah! c'est vous, mes amis!.. Eh bien? Henriette?..

POTTINBERG. Elle ne viendra pas...

LE BARON. Est-il possible! Tu ne lui a donc pas porté mon bouquet?

POTTINBERG. Si vraiment... C'est lui qui a fait tout le mal... Gertrude vous le dira.

LE BARON. Son mari a donc lu la lettre que j'y avais glissée?

POTTINBERG. Il y en avait une?

LE BARON. Oui, sans doute... dans le bouquet.

POTTINBERG. Ah bien! il l'aura sentie... ou devinée, car il était furieux .. Une scène de ménage... Il a dit à la pauvre Henriette : Tu n'iras pas à ce bal.

GERTRUDE. Elle a répondu comme de raison : J'irai.

LE BARON. Je crois bien... je l'attendais... Je le lui avais dit.

POTTINBERG. Et alors, sans égard pour le père Léonard, et nous, qui étions là, il l'a emmenée de force dans sa chambre...

GERTRUDE. Où il l'a enfermée... seule!

LE BARON. Enfermée!

POTTINBERG. A double tour.

LE BARON. Tout est perdu... c'est désolant!

GERTRUDE, *froidement*. Au contraire, c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux.

LE BARON. Comment cela?

GERTRUDE. Dieu! si l'on m'enfermait!

POTTINBERG, *à part, regardant Gertrude*. Diable!.. je ne l'enfermerai pas!

LE BARON. Tu crois!.. Au fait, cela double mes chances! (*Ayant l'air de chercher dans sa mémoire.*) Attendez donc... La chambre d'Henriette n'est-elle pas une chambre basse?

POTTINBERG. Oui, Monseigneur.

LE BARON. Avec une grande fenêtre?..

GERTRUDE, *vivement*. Grillée!

LE BARON. Dont la grille s'ouvre sur les jardins?

POTTINBERG. Et dont Albert, le concierge du château, doit avoir seul la clef!

LE BARON, *à demi-voix, gaiement*. Non pas! dans un cabinet attenant à ma chambre seigneuriale, il y a le double de toutes les clef du nouveau et de l'ancien château, bien en ordre, bien étiquetées! Celle-là doit s'y trouver.

POTTINBERG. De sorte qu'Albert aura enfermé sa femme à votre bénéfice!

LE BARON. C'est admirable! je cours auprès d'elle!

GERTRUDE, *lui montrant laporte à gauche*. Et ce bal?

LE BARON. Je n'y rentrerai pas!

GERTRUDE. Et que dira-t-on?

LE BARON. Peu m'importe?.. une affaire imprévue... des lettres à écrire!

POTTINBERG, *vivement*. A la ville de Brême!

LE BARON. C'est juste!

POTTINBERG, *de même*. Pour ma présentation comme forestier général... vous me l'avez promis, si vous étiez vainqueur... et c'est tout comme!

LE BARON. C'est vrai!

POTTINBERG, *à demi-voix*. Or, de cette place dépend mon mariage avec Gertrude... ici présente... elle ne veut pas à moins!

LE BARON, *regardant Gertrude*. En vérité!..

POTTINBERG, *de même*. Parce que Gertrude, que j'aime... l'amour avant tout, a quatre cents écus de rente... ça vaut mieux que moi... qui n'ai rien; mais forestier général, j'en aurais huit cents et je vaudrais mieux! (*Geste d'impatience de Gertrude.*) Mais l'amour ne calcule pas!.. et puis ça fera douze cents...

LE BARON. Sans compter que Gertrude est charmante! mais charmante... autant pour le moins qu'Henriette...

POTTINBERG. N'est-ce pas?

GERTRUDE, *baissant les yeux, en minaudant*. C'est ce que je me suis dit quelquefois!

LE BARON, *avec chaleur*. Et moi de même!.. (*A Pottinberg et regardant toujours Gertrude.*) Tu auras la place de forestier général... et je veux que votre mariage soit célébré dès demain...

GERTRUDE, *jouant la pudeur*. Dès demain... si promptement!

POTTINBERG. Le plus tôt vaut le mieux!.. quand on s'aime!.. (*Au baron.*) A demain donc... de bon matin.

LE BARON. Je veux de plus y assister... moi-même!

POTTINBERG. Dieu! quel honneur!

LE BARON, *avec fatuité*. Mais cependant ne m'attendez pas... il est possible que je sois retenu...

POTTINBERG. Je comprends!

LE BARON, *leur montrant la porte à gauche*. Allez toujours à ce bal!

POTTINBERG. Qui sera, comme qui dirait celui de nos noces... et demain... la noce... la vraie noce... cela me convient, ma petite femme...

GERTRUDE, *avec fierté et retirant sa main que Pottinberg veut prendre*. Monsieur Pottinberg!

POTTINBERG, *s'excusant*. Je dis seulement... ça me convient. (*Pottinberg entre avec Gertrude dans le château à gauche.*)

—

SCENE III.

LE BARON, *seul*. Et à moi aussi!.. parce qu'après tout Henriette ne m'enchaînera pas éternellement, et alors cette petite Gertrude pourrait bien plus tard... et même dès à présent!.. pourquoi pas?

PREMIER COUPLET.

Nargue de ces amants fidèles
Dont le cœur n'a qu'un sentiment!
Adorer à la fois deux belles
Est bien plus doux et plus prudent!
Des caprices de la fortune
On défie ainsi les rigueurs!
Et si l'on est quitté par l'une,
L'autre est là pour sécher vos pleurs.
Allons, tout me l'ordonne,
Que l'amour et l'honneur
D'une double couronne
Ceignent mon front vainqueur!

DEUXIÈME COUPLET.

Le timide soldat qui tremble
Se demande : Combien sont-ils?
Moi, sans compter, j'affronte ensemble
Tous les amours, tous les périls!
Tel jadis dans notre Allemagne
A brillé Frédéric-le-Grand!
Comme lui, dans cette campagne,
Je dirai, nouveau conquérant :
Allons, tout me l'ordonne,
Que l'amour et l'honneur
D'une noble couronne
Ceignent mon front vainqueur!

Et pour commencer, courons consoler ma belle captive.

—

SCENE IV.

LE BARON, HENRIETTE.

LE BARON, *qui a fait quelques pas pour sortir, s'arrête*. Que vois-je?.. eh non... je ne me trompe pas... celle que j'allais chercher... Henriette s'offre elle-même à mes yeux...

HENRIETTE. Ah! c'est vous, Monseigneur...

LE BARON. On me disait que vous étiez enfermée?

HENRIETTE. Oui... dans ma chambre...

LE BARON. Dont la fenêtre avait une grille...

HENRIETTE. Quelle indignité!

LE BARON. Et cette grille, votre mari en avait la clef?

HENRIETTE. Mais je savais où il la cachait... Je l'ai prise... j'ai ouvert et je suis partie!

LE BARON. Pour venir à ce bal?

HENRIETTE. Du tout... mais pour aller demander conseil...

LE BARON. A qui donc?

HENRIETTE, *montrant le côté droit*. Là... à la chapelle!..

LE BARON. Et que voulez-vous faire?

HENRIETTE. Je n'en sais rien encore... mais ça ne peut pas se passer comme ça...

DUO, *agité.*

HENRIETTE.
Il m'a battue!.. il m'a battue!!!
A ce point, oser m'outrager!
J'en suis encore tout émue,
Et je jure de me venger!

LE BARON, *à demi-voix.*
C'est très-bien... mais modérez-vous!

HENRIETTE, *sans l'écouter.*
Il m'a battue! il m'a battue!!!

LE BARON, *de même.*
Dissimulez votre courroux

HENRIETTE, *de même, avec une colère concentrée.*
Il m'a battue! il m'a battue!!!
Je ne puis plus souffrir sa vue!
Et ne pouvoir nous séparer!

LE BARON, *à demi-voix.*
Près de lui pourquoi demeurer?

HENRIETTE.
Oui, oui, pour punir le perfide,
Vous dites vrai, je veux le fuir!

LE BARON.
Dès ce soir même il faut partir,
C'est moi qui serai votre guide!

HENRIETTE.
Vous, Monseigneur, être mon guide?

LE BARON.
Sans intérêts, je le promets!

HENRIETTE.
Tous mes devoirs je les connais,
Et j'y serai fidèle... mais...
Il m'a battue! il m'a battue!!!
A ce point, oser m'outrager!
J'en suis encore tout émue!
Et je jure de me venger!

LE BARON, *avec joie, à part.*
De quel courroux elle est émue!
C'est à moi de l'encourager!
(*Haut.*)
Quand un mari vous a battue
Tout est permis pour se venger!

HENRIETTE.
Oui, je veux quitter le village!

LE BARON.
Vous dites vrai, l'honneur vous ordonne de fuir!
Eh bien!.. je vous emmène et dans mon équipage...

HENRIETTE.
Où donc?

LE BARON.
Dans un séjour qu'on ne peut découvrir!
Et chez une parente âgée et respectable!

HENRIETTE, *hésitant.*
Oui... mais...

LE BARON.
De vous venger, vous vous croyez capable!
Et vous hésitez encor...

HENRIETTE.
Moi!

LE BARON.
Et déjà vous tremblez d'effroi!..

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Il m'a battue! il m'a battue!!!
C'en est fait, c'est trop m'outrager!
J'en suis encore tout émue!
Et je jure de me venger!

LE BARON, *à part.*
De quel courroux elle est émue!
C'est à moi de l'encourager!
(*Haut.*)
Quand un mari vous a battue
Tout est permis pour se venger!

—

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS; LÉONARD, *sortant du château à gauche, aperçoit Henriette et le baron, s'arrête près d'un des piliers ou contreforts qui le cachent et écoute.*)

STRETTE DU DUO.

ENSEMBLE.
Eh bien! dans { mon / son } dépit
C'est convenu, c'est dit;
Dans l'ombre de la nuit
Tous deux, partons sans bruit!

LE BARON.
Oui, nous partons dans un instant!

HENRIETTE.
Dans un instant!

LE BARON.
Eh! oui, vraiment!
Il faut d'abord et prudemment
S'occuper du départ, commander ma voiture!

HENRIETTE.
Est-ce bien long?

LE BARON.
Non je vous jure!
Dans une demi-heure ici... je reviendrai!

HENRIETTE.
Que faire? jusque-là...

LE BARON, *avec embarras.*
C'est juste!

HENRIETTE, *montrant la droite.*
Je prierai.
Dans la chapelle...

LE BARON.
Bien!

ENSEMBLE.

LE BARON.
Oui, l'amour nous conduit:
C'est convenu, c'est dit!
Dans l'ombre de la nuit
Nous partirons sans bruit.

HENRIETTE.
Oui, le ciel me conduit:
C'est convenu, c'est dit!
Dans l'ombre de la nuit
Nous partirons sans bruit.

(*A la fin de ce duo, et pendant que le baron et Henriette disparaissent dans le bosquet de cyprès à droite, Léonard s'avance au milieu du théâtre.*)

LÉONARD. Qu'ai-je entendu?..

HENRIETTE, *poussant un cri.* Ah! l'on a marché!.. (*Au baron.*) Restez! restez... qu'on ne nous voie pas ensemble... (*Elle s'élance dans la chapelle au fond, à droite, et disparaît.*)

LE BARON, *dans le bosquet de cyprès, redescendant le théâtre et regardant à travers les arbres.* Le père Léonard qui sort du château... évitons sa rencontre...

LEONARD, *qui a remonté le théâtre, et qui semble suivre Henriette des yeux.* Elle entre dans la chapelle!

LE BARON, *indiquant Léonard.* Attendons qu'il soit parti... (*Montrant la tourelle à droite qui est sur le premier plan.*) Ah! là... dans la tourelle du clocher! (*Il sort vivement.*)

—

SCENE VI.

LE BARON, *dans la tourelle à droite,* LÉONARD, *puis* ALBERT.

LÉONARD, *redescendant le théâtre et montrant la tourelle vers laquelle il se dirige.* C'est là que s'est réfugié l'ennemi... et Henriette!.. (*Entendant marcher et

se retournant.) Son mari!.. (*Allant à lui.*) Albert en ces lieux!..

ALBERT. Ah! c'est vous, monsieur Léonard?..

LÉONARD. Où vas-tu?..

ALBERT. Vous le voyez bien... à ce bal où je suis invité.

LÉONARD. Il me semble cependant que tu avais défendu à ta femme d'y aller?

ALBERT. Et j'avais bien raison.

LÉONARD. Pourquoi alors... y vas-tu seul... sans elle?.. il me semble que ce n'était pas ainsi... autrefois!

ALBERT. Ah! c'est qu'autrefois... ma femme m'aimait... et qu'à présent... elle en aime un autre... elle est infidèle.

LÉONARD. Non! non!..

ALBERT. J'en ai l'aveu... d'elle-même.

LE BARON, *entr'ouvrant la porte et apercevant Léonard qui cause avec Albert.* Encore là!..

ALBERT. Sans cela!.. est-ce que j'aurais pu le croire... Mais ce cadeau si élégant... ce bouquet si rare... envoyé par le baron...

LÉONARD. Ne renfermait qu'une idée de galanterie.

ALBERT. Il renfermait autre chose... un billet dont je ne me serais jamais douté... C'est elle qui l'a vu, qui l'a pris avec joie, et qui me l'a fait lire... « Il m'aime, vois-tu « bien .. il me l'écrit... Et moi aussi, a-t-elle continué, je « l'aime .. je l'adore... et depuis longtemps! »

LE BARON, *à part, entr'ouvrant toujours la porte.* Quel bonheur!.. d'apprendre cela du mari lui-même.

ALBERT. Dans ce moment-là, ça a été plus fort que moi... je n'ai pu maintenir ma colère... j'ai levé la main sur elle.

LÉONARD. Toi!

ALBERT. Oui... oui... c'est mal... Je le sais... c'est indigne... Jamais je ne me le pardonnerai!.. Mais ce n'est pas sur elle que devait tomber ma colère... Je l'ai laissée enfermée à la maison.

LÉONARD. Ah! elle y est encore!

ALBERT. Oui... enfermée dans sa chambre, pendant qu'elle me croit endormi dans la mienne... C'était nécessaire... parce que moi... comme je vous l'ai dit, j'avais pris le parti de venir à ce bal... où est M. le baron... et j'y vais.

LÉONARD. Et que veux-tu lui dire?

ALBERT. Rien!.. je veux le tuer!

LE BARON, *refermant brusquement la porte de la tourelle.* Ah! mon Dieu!

ALBERT. Et puis... on n'entendra plus parler de moi... je ne reverrai plus jamais ni Henriette, ni le village.

LÉONARD. Et moi... moi donc...

ALBERT. Ah! vous avez raison!.. je suis un ingrat!

LÉONARD. Non... mais un insensé!... Rien ne me prouve encore qu'Henriette soit coupable! (*Geste d'impatience d'Albert.*) Si elle l'était, elle ne s'accuserait pas ainsi elle-même!

ALBERT, *vivement.* Vous croyez?

LEONARD. Il n'y a là que du dépit... de la colère!

ALBERT, *de même.* Ah! s'il était vrai!..

LEONARD. Et avant de t'en assurer, tu aurais commencé par déshonorer et perdre aux yeux de tous celle que tu devrais protéger et défendre!

ALBERT. Que faire alors?

LÉONARD. M'obéir... comme autrefois! Écoute-moi.. Pour faire taire la médisance, tu vas paraître à ce bal.. quelques instants seulement... et demain, je te parlerai à toi et à ta femme... Va! va!

ALBERT. J'obéis, mon père, j'obéis... vous le voyez. (*Il entre dans la salle du château à gauche, sur la ritournelle du morceau suivant.*)

—

SCENE VII.

LÉONARD, *seul.*

RÉCITATIF.

Couple aveugle, imprudent, qui, dans sa frénésie,
Va courir à sa perte et qu'il faut arrêter,
Surtout lorsque je vois qu'une main ennemie
Sème entre eux la discorde afin d'en profiter!
(*Il va à la tourelle, en ferme la porte, et retire la clef qu'il garde.*)

AIR.

Du danger qui les environne
Sauvons-les, mon cœur me l'ordonne...
Et Dieu me dit du haut des cieux :
Protége-les... veille sur eux...
(*En ce moment le baron frappe en dedans à la porte de la tourelle.*)

LÉONARD.

Bon, bon, bon, bon,
Que m'importe ce carillon...
Vous aurez beau frapper, je vous tiens en prison.
Vous passerez cette nuit en prison,
Monsieur le baron...

CAVATINE.

Conquérant invincible,
Dormez, dormez paisible,
Rêvez, s'il est possible,
Un triomphe éclatant!
Vous qui tournez les têtes,
Séducteur que vous êtes...
Vous n'aurez de conquêtes,
Cette nuit, qu'en dormant...
Monsieur le conquérant,
Reposez-vous, grand conquérant...
(*Ecoutant.*)
Le voilà plus calme, et j'espère
Qu'il se résigne à sa prison!
C'est bon... c'est bon... demain avec sa mere
Nous traiterons du prix de sa rançon...
Conquérant invincible,
Dormez, dormez paisible,
Rêvez, s'il est possible,
Un triomphe éclatant!
Vous qui tournez les têtes,
Séducteur que vous êtes...
Vous n'aurez de conquêtes,
Cette nuit qu'en dormant...
Monsieur le conquérant.
Reposez-vous, grand conquérant...

(*Il regarde en souriant la clef de la tourelle qu'il tire de sa poche, et disparaît par le fond du théâtre à gauche, pendant qu'Henriette, sortant de la chapelle qui est au fond à droite, s'avance sur la pointe du pied et avec précaution jusqu'au milieu du théâtre.*)

—

SCENE VIII.

HENRIETTE, *seule, regardant autour d'elle.*

AIR.

Ah! qu'il fait froid... ah! qu'il fait froid...
Mon trouble à chaque instant s'accroît...
Je meurs de peur... je meurs de froid ..
(*Grelottant et soufflant dans ses doigts.*)
Ah! ah! ah! ah! qu'il fait froid...
(*Regardant du côté de la chapelle.*)
J'ai dû quitter cette sainte demeure...
(*Regardant de l'autre côté.*)
Il avait dit : Dans une demi-heure..
Elle est passée... et depuis bien longtemps!
Et je suis seule... et j'attends... oui, j'attends!
D'un grand seigneur est-ce l'usage?
Ah! c'est bien mal... lui qui devrait

Le bon exemple... Ah! si c'était
Un simple amoureux de village,
Depuis longtemps il m'attendrait...
Ah! qu'il fait froid... ah! qu'il fait froid...
Mon trouble à chaque instant s'accroît...
Je meurs de peur... je meurs de froid...

(*Regardant autour d'elle avec terreur.*)

Et seule dans ce lieu sauvage...
Lorsque vient de sonner minuit...
Si j'allais voir, comme on le dit,
L'ombre de quelqu'un du village.

(*S'éloignant avec crainte et s'avançant au bord du théâtre.*)

Ah! mon trouble s'accroît,
Ça commence... il me semble.
Car d'avance je tremble...
Oui, je tremble... je tremble...
Et ce n'est plus de froid...

(*Elle remonte de quelques pas et s'aperçoit que la neige tombe de nouveau.*)

Sur moi je sens tomber la neige...

(*Regardant vers le fond si le baron arrive.*)

S'il ne vient pas, comment donc partirai-je?
Pour l'attendre promenons-nous.
Allons, promenons-nous.
Ah! qu'il est doux... ah! qu'il est doux
De donner des rendez-vous...

(*Elle a disparu dans le fond vers la gauche, en allant au-devant du baron.*)

—

SCENE IX.

ALBERT, *sortant de la porte du château à gauche.*

Sortons de ce château, j'y suis assez resté!
De ma promesse je suis quitte!

(*Regardant autour de lui.*)

Retournons au logis... traversons au plus vite
Ce lieu sinistre et redouté!

DUO.

Sous ce feuillage funéraire,
Malgré moi j'avance en tremblant;
Je crains que du sein de la terre
N'apparaisse un fantôme blanc!
A chaque tombe, à chaque pierre,
Je crois voir un fantôme blanc!

(*Il passe à droite sous le bosquet de cyprès qu'il traverse et se dirige vers le fond du théâtre, pendant qu'Henriette, sortant de la gauche, se dirige aussi en ce moment vers le fond; tous deux se rencontrent au milieu de la scène. Ils sont vêtus de blanc, couverts de neige, la lune éclaire leurs visages pâles. Tous les deux poussent un cri et ferment les yeux.*)

ALBERT.

Ah! l'ombre de ma femme...

HENRIETTE.

L'ombre de mon mari...

(*Tous deux redescendent rapidement le théâtre; Albert rentre dans le bosquet de cyprès, à droite, et Henriette s'est rapprochée de la porte du château à gauche.*)

HENRIETTE, *tombant sur le banc de pierre près le pilier ou contrefort qui la cache.*

L'effroi glace mon âme...

ALBERT.

Je reste anéanti...

ENSEMBLE, *tombant à genoux.*

De terreur je frissonne,
La force m'abandonne,
Que le ciel me pardonne,
Je l'implore à genoux...

(*En ce moment le vent souffle avec violence.*)

Ah! j'entends la tourmente
Qui souffle menaçante...
Ombre qui m'épouvante,
Désarme ton courroux...

(*Albert, se hasarde à retourner la tête et à s'avancer vers le fond du théâtre.*)

HENRIETTE, *toujours assise près du pilier à gauche qui la cache.*

Son ombre menaçante a fui loin de ma vue!
Courons à la chapelle!..

(*Elle quitte le pilier à gauche, traverse le théâtre et va se réfugier sous le bosquet à droite, où elle s'arrête un instant en s'appuyant contre la porte du clocher.*)

ALBERT, *qui est redescendu du fond à gauche vers le pilier sur le devant du théâtre à gauche.*

Mais c'était son image... ah! je l'ai reconnue...

HENRIETTE.

C'était bien son fantôme, et j'en frémis, grands dieux!
Tant il avait, hélas! l'air pâle et malheureux...

ENSEMBLE, *et toujours immobiles à la même place.*

De terreur je frissonne,
La force m'abandonne,
Que le ciel me pardonne,
Je l'implore à genoux!
Ah! j'entends la tourmente
Qui souffle menaçante...
Ombre qui m'épouvante,
Désarme ton courroux...

(*On entend en ce moment le baron qui sonne dans l'intérieur du clocher.*)

HENRIETTE ET ALBERT, *écoutant.*

Dieu! qu'entends-je? ô terreur extrême...
La cloche sonne d'elle-même...

HENRIETTE, *à part.*

Miracle effrayant et nouveau!

ALBERT, *à part.*

Je n'oserai plus, je l'atteste,
Retraverser ce lieu funeste...
Sortons, sortons par le château!

(*L'orage et le son des cloches redoublent.*)

ENSEMBLE, *dans le plus grand effroi.*

Oui, oui, la cloche sonne,
L'éclair au loin sillonne,
Le ciel qui gronde et tonne...
Mon Dieu, pardonnez-nous!
Ah! ma frayeur augmente...
Vision menaçante,
Ombre qui m'épouvante,
Désarme ton courroux!

(*Albert épouvanté se précipite à gauche dans le château. Henriette, dans le bosquet de cyprès, chancelle et tombe évanouie sur les marches du clocher. La toile tombe.*)

—

ACTE TROISIÈME.

Une salle basse, porte au fond. Une horloge en bois attachée à l'un des panneaux du fond. Porte à gauche et à droite. Au fond, au-dessous de l'horloge un buffet; à gauche, une table, des fauteuils.

—

SCENE PREMIERE.

POTTINBERG, GERTRUDE, *en habits de mariés.*

POTTINBERG, *en entrant.* Personne chez Albert... Nous voilà donc mariés! vous voilà donc madame Pottinberg!

GERTRUDE. Oui, monsieur Pottinberg!.. depuis ce matin!.. (*Avec un soupir.*) Il n'y a pas à s'en dédire...

POTTINBERG. Vous me dites cela d'un air...

GERTRUDE. Grave!.. Le mariage donne des idées graves, et je ne conçois pas que monseigneur, qui nous avait promis de nous honorer de sa présence... (*Vivement et d'un air dédaigneux.*) Non pas que j'y tienne!.. mais cela aurait fait enrager tant de gens dans le village!..

POTTINBERG. Permets donc!.. il t'avait dit ..

GERTRUDE, *avec aigreur*. Je vous prie de ne pas me tutoyer...

POTTINBERG. Le matin de notre mariage!

GERTRUDE. C'est justement pour cela!.. C'est d'une inconvenance!..

POTTINBERG. Je comprends!.. c'est trop tôt!..

PREMIER COUPLET.

GERTRUDE.

Dans mon mari, quoi qu'il arrive,
Je veux des égards, du respect;
Que jamais sa gaieté trop vive
Ne se permette un mot suspect.
Ce mot *toi* me semble une injure,
Même de la part d'un époux;
Et je ne connais, je vous jure,
Que *toi* d'aussi hardi que vous,
Entendez-vous?
Monsieur, m'entendze-vous?

DEUXIÈME COUPLET.

POTTINBERG.

Je sais, dans le fond de mon âme,
Tout le respect que je vous dois,
Mais pourtant vos attraits, Madame,
Sur mon cœur ont aussi des droits!
Ce mot *toi*, loin d'être une injure,
En ce jour me semble bien doux,
Et je ne connais, je le jure,
Que *toi* d'aussi joli que vous!
Entendez-vous?
Madame, entendez-vous?

(*Gravement*.) Enfin, je vous disais donc, madame Pottinberg, que Monseigneur avait ajouté : « Si je ne suis pas retenu!.. »

GERTRUDE, *sèchement*. Il suffit!

POTTINBERG, *d'un air malin*. Il paraîtrait alors qu'il l'a été...

GERTRUDE, *de même*. Cela suffit, vous dis-je; je n'ai pas besoin de vos observations!

POTTINBERG. Je les garde alors, et c'est dommage! car j'en avais une extrêmement piquante.

GERTRUDE. Laquelle?

POTTINBERG. C'est qu'Albert et Henriette, que j'avais fait prévenir de notre mariage, n'y ont pas assisté non plus.

GERTRUDE. Croyez-vous que je ne l'aie pas vu! Vous avez voulu leur faire notre visite de noce .. sans doute pour les remercier de cette impolitesse!

POTTINBERG, *à voix basse et avec curiosité*. Non!.. mais pour savoir...

GERTRUDE. Quoi?

POTTINBERG. Ce qui est arrivé!.. car il a dû arriver quelque chose... par suite de l'entrevue de Monseigneur... et d'Henriette... (*Prêtant l'oreille*.) Écoutez-donc! est-ce qu'on ne se dispute pas?

GERTRUDE Non!

POTTINBERG. Quel calme!

GERTRUDE. Quel silence!

POTTINBERG. Ça n'est pas naturel... Qu'est-ce que je vous disais? le ménage se dérange... cela va mal... Il s'est passé cette nuit, dans le village, quelque chose d'extraordinaire, de fantastique et d'inconcevable! D'abord la cloche du presbytère a sonné toute la nuit...

GERTRUDE. Je l'ai entendue.

POTTINBERG. Je le tiens de Péters, qui est à la fois le bedeau et le sonneur, qui n'a pas bougé de son lit, la cloche a sonné d'elle-même, ce qui est, dit-on dans le pays, un signe de malheur.

GERTRUDE. Vous croyez!

POTTINBERG. La preuve, c'est que M. le baron n'était pas encore ce matin rentré au château... où tout le monde est dans l'inquiétude...

GERTRUDE. Oh! je saurai ce que cela signifie! (*Montrant la porte à droite du spectateur*.) De ce côté est la chambre d'Albert. (*Montrant la porte à gauche*.) Par ici celle de sa femme. . (*Regardant par la porte qu'elle vient d'ouvrir*.) Eh mais, personne!..

POTTINBERG. C'est bien la chambre à coucher d'Henriette

GERTRUDE. Sans doute!

POTTINBERG. Donnant sur le jardin?

GERTRUDE, *avec impatience*. Eh oui!

POTTINBERG. Par cette fenêtre grillée...

GERTRUDE, *regardant toujours*. Je la vois d'ici...

POTTINBERG, *souriant avec malice*. Dont Monseigneur a la clef, c'est par là qu'il s'est introduit... et qu'il l'aura enlevée... c'est évident!

GERTRUDE, *avec dépit*. Ah! c'est scandaleux!.. Une femme mariée se laisser enlever!!

POTTINBERG. Cela s'est vu! Après cela... on peut toujours en répandre le bruit... dans le village! si ça ne fait pas de bien...

GERTRUDE. Ça ne peut pas faire de mal!

POTTINBERG. Au contraire! cela peut leur en donner l'idée... à tous deux!.. j'ai vu des choses qui n'étaient pas et qui sont arrivées... parce que je les avais dites .. témoin la femme du percepteur... qui, l'année dernière, n'avait pas un amant... pas un seul!.. Et maintenant... vous voyez!

GERTRUDE. C'est vrai!

POTTINBERG. Mais ici, tout porte à croire que Monseigneur court réellement sur la grande route, en chaise de poste.

GERTRUDE, *poussant un cri*. Ah! mon Dieu!

POTTINBERG, *étonné*. C'est lui!

SCENE II.

GERTRUDE, LE BARON, POTTINBERG.

TRIO.

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Quoi! c'est vous!

LE BARON.

Oui, c'est moi; silence, je vous prie!

GERTRUDE.

D'où vient donc votre Seigneurie?

LE BARON.

Je viens de ce clocher maudit
Où j'ai passé toute la nuit!
Et c'est devant tout le village,
Qu'à l'instant même Léonard
M'est venu tirer d'esclavage!
Maudit vieillard! maudit hasard!

ENSEMBLE.

LE BARON.

Nuit terrible! nuit fatale!
De cette cloche infernale
Je crois entendre le son,
Qui me donne le frisson!
Dig don! dig don! dig don!
Oui, de fatigue et de rage,
J'en suis encor tout en nage;
Quel métier pour un seigneur
Que le métier de sonneur!
Dig don! dig don! dig don!
C'est à perdre la raison!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Nuit terrible! nuit fatale!
De cette cloche infernale
Il croit entendre le son,
Qui lui donne le frisson!
Dig don! dig don! dig don!
Oui, de fatigue et de rage,
Il est encor tout en nage!
Quel métier pour un seigneur
Que le métier de sonneur!



LE BARON. Oui, nous partons dans un instant. — Acte 2, scène 5.

Dig don! dig don! dig don!
Il en perdra la raison!

GERTRUDE ET POTTINBERG.
Comment ça s'est-il fait?

LE BARON, *avec embarras.*
Par une circonstance
Inutile à vous dire!.. Enfin et malgré moi,
J'ai dû de Léonard acheter le silence!
Et payer ma rançon en subissant sa loi.
Je prendrai ma revanche!.. Et d'abord dites-moi,
Henriette?

GERTRUDE.
On ne sait ce qu'elle est devenue!

POTTINBERG.
Je croyais qu'avec vous elle était disparue!

LE BARON, *à demi-voix, en confidence.*
Oui vraiment! son mari d'abord l'avait battue!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *avec joie.*
Quoi! battue!

LE BARON.
Oui, battue!!

GERTRUDE, *levant le poing au ciel.*
Ah! si l'on me battait!!

LE BARON.
Et, chose convenue,
Je devais l'enlever!

POTTINBERG, *à Gertrude.*
Je vous l'avais bien dit!

LE BARON.
Mais lasse de m'attendre au rendez-vous... la nuit...
Elle sera partie!

POTTINBERG.
Où donc?

LE BARON.
Dans le village
Elle a trouvé moyen de se cacher...
(*A Pottinberg.*)
Et toi,
Il faut me la trouver... lui donner un message...
(*Il se met à table et écrit.*)
Au plus tôt... car hier... la nuit... dans son effroi,
La pauvre enfant attendait!.. comme moi!..
(*Cachetant la lettre qu'il vient d'écrire.*)
Pour ce soir... à minuit un nouveau rendez-vous!
(*Tirant une autre lettre de sa poche.*)
Et j'ai là le moyen d'éloigner son époux!
(*A Pottinberg, lui remettant le billet.*)
Cette lettre à la femme!..



LE BARON. Eh bien! je vous enmène dans mon équipage. — Acte 2, scène 4.

(*Remettant un papier sous enveloppe à Gertrude.*)
Et quant à celle-ci...
(*A part, avec colère.*)
Bien malgré moi...

GERTRUDE.
Pour qui?

LE BARON.
Pour son mari!

ENSEMBLE.

LE BARON, *avec colère.*
Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir mon cœur!
J'attends sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à mes armes
Rendre enfin l'honneur!

GERTRUDE ET POTTINBERG.
Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir son cœur!
Il voit sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à ses armes
Rendre enfin l'honneur!

POTTINBERG.
Mais à moi, Monseigneur...

LE BARON.
Quant à toi, je t'accorde
(*Regardant Gertrude.*)
Ma plus haute faveur! mais continue ainsi...

POTTINBERG.
Je le jure!..

LE BARON.
A semer entre eux la deux discorde!
(*A part.*)
Et ce qu'il fait pour eux... je le ferai pour lui!

ENSEMBLE.

LE BARON.
Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir mon cœur!
J'attends sans alarmes
L'instant plein de charmes

Qui doit à mes armes
Rendre enfin l'honneur!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir son cœur!
Il voit sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à ses armes
Rendre enfin l'honneur!

(*Le baron sort par la porte du fond.*)

—

SCENE III.

GERTRUDE, POTTINBERG.

POTTINBERG. Vous avez entendu!.. il m'accorde sa plus haute faveur...

GERTRUDE, *rêveuse.* Oui!.. j'ai cru comprendre!..

POTTINBERG. A condition de continuer à attiser le feu... moi qui le ferais pour rien... et en amateur! Il s'agit pour cela...

GERTRUDE, *retournant la lettre qu'elle tient.* De remettre ceci... à Albert... un grand cachet rouge... Cette grande lettre... (*Montrant le papier que tient Pottinberg.*) ce petit billet... qu'est-ce que cela signifie?

POTTINBERG, *de même, retournant sa lettre.* Ça... Monseigneur nous l'a dit.. (*A demi-voix, à sa femme.*) Un rendez-vous qu'il lui demande! pour ce soir... à minuit.

GERTRUDE, *vivement.* Très-bien... c'est-à-dire, très-bien... Et vous lui remettrez cette lettre... à elle!

POTTINBERG. Si je le peux!.. car le difficile maintenant, c'est de retrouver Henriette! Chez qui se sera-t-elle réfugiée dans le village? qui aura osé lui donner asile? Parce qu'enfin, qu'elle ne soit pas enlevée... je le veux bien... mais quitter le toit conjugal... c'est grave... (*Voyant la porte à droite qui s'ouvre et Henriette qui paraît.*) O ciel!

—

SCENE IV.

GERTRUDE, POTTINBERG, *se tenant à l'écart;* HENRIETTE.

HENRIETTE, *s'avançant, en rêvant, au bord du théâtre.* Je ne puis revenir encore de cette terrible apparition!.. Je n'en ai parlé à personne qu'au père Léonard!.. Et quand je pense que mon mari... que ce pauvre Albert n'a plus que cette journée à passer auprès de moi... cette seule journée, qui est déjà bien avancée!.. Ah! je n'ai plus la force de me rappeler qu'il m'a battue! je ne me rappelle plus rien que mes torts à moi... (*Hésitant.*) Car je crois que j'en avais... (*Vivement.*) Moins que lui! bien moins!.. Mais j'en avais!.. et depuis ce matin, comme par un fait exprès... il est si prévenant... si aimable... si tendre... Ah! s'il avait toujours été comme ça. (*Essuyant une larme et se retournant.*) O ciel!.. vous étiez là, mes bons amis... Pardon de n'avoir pu assister ce matin à votre bonheur.

GERTRUDE. Cela m'a fait de la peine... parce que, de tout le village, toi seule y manquais...

POTTINBERG. Et qu'on l'a remarqué!..

HENRIETTE. Albert était souffrant, et je suis restée dans sa chambre... près de lui, à travailler...

POTTINBERG. Toute la matinée!

HENRIETTE. Il m'en avait priée!

POTTINBERG. Quelle tyrannie!.. et vous avez eu la faiblesse de le regarder... de lui parler!..

HENRIETTE, *comme pour se justifier.* C'est vrai!.. mais... je ne l'ai pas tutoyé...

POTTINBERG. Comme dans notre ménage... Allez, vous êtes trop bonne... lui qui s'est conduit d'une manière si indigne... lui qui vous a battue, nous le savons... tout le monde le sait.

HENRIETTE, *vivement.* Non, non, ça n'est pas vrai.

POTTINBERG. Eh bien! soit, je le veux bien, mais ça peut venir, il est même probable que... enfin... Heureusement, il vous reste encore des amis! (*A demi-voix.*) Tenez... prenez cette lettre... c'est de Monseigneur!

GERTRUDE, *vivement et comme malgré elle.* Prenez garde!..

POTTINBERG, *étonné* Qu'est-ce donc?..

GERTRUDE, *cherchant à se remettre.* Eh mais! (*Apercevant Albert qui sort de la chambre.*) Albert! qui sort de sa chambre...

POTTINBERG, *bas, à Gertrude.* Dieu!.. c'est vrai! Heureusement il ne m'a pas vu!.. (*Souriant.*) Les maris ne voient rien! (*Henriette a pris la lettre d'un air indifférent et l'a mise dans sa poche.*)

—

SCENE V.

ALBERT, GERTRUDE, POTTINBERG, HENRIETTE.

ALBERT *entre en rêvant et redescend au bord du théâtre, à gauche.* Je n'ai confié l'aventure de cette nuit à personne qu'à Léonard!.. et Henriette!.. Ah! malgré sa trahison... que je veux .. que je m'efforce d'oublier .. tâchons qu'elle ne se doute de rien... Car à son trouble .. à sa pâleur... je craignais ce matin qu'elle ne soupçonnât... (*Levant les yeux.*) Ah! c'est vous... Henriette... je vous cherchais... Il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue...

POTTINBERG, *à part.* O ciel!

HENRIETTE, *qui est à l'extrémité droite.* Me voici... Monsieur. . Et nos amis les nouveaux mariés qui viennent nous faire leur visite de noce...

ALBERT. Je les en remercie... je suis pour eux... (*A Gertrude.*) pour vous, cousine .. bien content... bien heureux. (*Regardant Henriette, à part.*) Ah! mon Dieu! comme elle est pâle!..

HENRIETTE, *le regardant avec douleur.* Comme le mal fait des progrès!..

POTINTBERG, *à Albert.* Ça me fait plaisir... de te voir gai et dispos... parce que nous soupons ce soir, chez moi, en famille; et n'ayant pu venir ce matin à l'église.

GERTRUDE. J'espère qu'Henriette nous fera l'honneur d'assister à notre souper de noces.

POTTINBERG. Ah! dame! nous ne vous donnerons pas de si bon vin que le tien... ce vin de Tokai que tu nous as offert hier... car il paraît décidé (*Regardant Henriette.*) que c'était du tokai.

GERTRUDE, *regardant Albert.* Ou du Sauterne...

POTTINBERG, *appuyant.* Tokai!

GERTRUDE, *de même.* Sauterne!

ALBERT. Qu'est-ce que cela fait?

HENRIETTE. C'est vrai, c'était de si peu d'importance!

POTTINBERG, *bas, à Gertrude.* Diable! . cela ne leur fait rien! il faut alors frapper les grands coups! (*Haut, à Albert.*) Gertrude... (*Se reprenant respectueusement.*) je veux dire madame Pottinberg avait à te remettre, de la part de Monseigneur, une lettre...

GERTRUDE. C'est vrai... la voici!

POTTINBERG, *d'un air curieux.* Avec un grand cachet... sais-tu ce que ce peut être?..

ALBERT, *d'un air indifférent.* Des ordres, sans doute, pour le concierge du château.

POTTINBERG. Et tu ne regardes pas?

ALBERT, *jetant la lettre sur la table à gauche.* Rien ne presse!.. je verrai plus tard!.. Et quant au joyeux repas où vous veniez nous inviter... je t'avoue que je suis souffrant...

HENRIETTE, *courant à lui avec effroi* En vérité! (*A part et toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!..

ALBERT, *regardant Henriette avec inquiétude*. Henriette aussi!.. à ce qu'il me semble du moins! et si elle y consentait...

HENRIETTE, *avec tendresse*. Qu'est-ce, Monsieur?

ALBERT. J'aimerais mieux... rester ici... à souper avec elle... en tête-à-tête!

HENRIETTE, *vivement*. Et moi aussi... bien volontiers...

POTTINBERG. Et quand vous êtes souffrants... vous croyez que nous vous laisserons seuls!.. (*Prenant une chaise et s'asseyant.*) Ah! bien oui!..

GERTRUDE, *prenant aussi une chaise*. Vous laisser seuls!.. ah! par exemple, non!..

ALBERT, *à part, avec impatience*. Est-ce qu'ils vont s'établir ici?

HENRIETTE, *de même*. Est-ce qu'ils ne s'en iront pas?

ALBERT, *à Pottinberg et à Gertrude*. Vous êtes attendus chez vous, par vos parents, par vos amis...

HENRIETTE, *de même, avec impatience*. Et il se fait tard!..

POTTINBERG. Il n'est encore que onze heures.

HENRIETTE ET ALBERT, *à part*. O ciel!..

GERTRUDE. Elles viennent de sonner!

HENRIETTE ET ALBERT, *vivement, et regardant l'horloge qui est au fond du théâtre*. Déjà!

GERTRUDE, *à part*. Qu'ont-ils donc tous les deux à regarder cette horloge!..

POTTINBERG, *continuant*. Et selon l'usage, les invités ne viendront pas chez les mariés avant le coup de minuit!

ALBERT, *avec effroi*. Minuit!..

HENRIETTE, *de même*. Minuit! grand Dieu!..

POTTINBERG, *à part, les regardant*. Décidément, il y a quelque chose...

GERTRUDE, *à part*. C'est à cette heure-là que le baron doit venir. (*Haut et vivement.*) D'ici là nous ne vous quitterons pas!

POTTINBERG. Nous vous tiendrons compagnie pendant que vous souperez...

GERTRUDE. Pour commencer, je vais aider Henriette à mettre son couvert.

POTTINBERG. S'il ne tient qu'à cela, je lui en éviterai la peine... et à nous deux. (*Voulant aider Gertrude qui déjà a placé la table, et met le couvert.*)

ALBERT, *retenant Pottinberg*. Mais non, mes amis, c'est inutile...

HENRIETTE. Ne vous donnez pas cette peine.

GERTRUDE, *mettant le couvert*. Laisse donc, c'est l'affaire d'un instant...

HENRIETTE. Je n'ai pas besoin de toi pour mettre mon couvert!..

POTTINBERG. Ça sera plus tôt fait... (*A Albert.*) Et comme ça, vois-tu bien, nous resterons plus longtemps ensemble...

ALBERT. Je désire rester seul avec ma femme!

POTTINBERG. Parbleu! tu as le temps!..

ALBERT, *avec colère*. Non, je ne l'ai pas! et je te prie de nous laisser... je le veux...

POTTINBERG, *feignant de s'attendrir*. C'est à moi que tu dis cela... à un ami!..

GERTRUDE, *mettant toujours le couvert*. Eh oui, sans doute!.. vous voyez bien que cela les gêne, les contrarie! Il y a en ménage des choses qu'on ne peut pas dire devant vous autres... hommes; (*Remontant avec lui le théâtre.*) ainsi, rentrez, rentrez, pour recevoir vos convives... (*A voix basse, au fond du théâtre.*) et ne craignez rien... je resterai... (*Redescendant vivement près de la table à gauche.*) Cette pauvre Henriette... ma place est là... entre eux deux...

ALBERT. Non, cousine... non... c'est inutile!

GERTRUDE. Comment non? encore quelque dispute, quelque scène qui se prépare..... je le devine, rien qu'à votre air... et bien certainement je ne m'en irai pas.

ALBERT, *cédant à son impatience*. Et moi!.. moi... je le veux.

GERTRUDE. Voilà déjà que ça commence!.. mais vous n'êtes pas seul maître à la maison... votre femme a aussi sa volonté... et à son tour elle dira. .

HENRIETTE, *de même*. Je le veux!..

GERTRUDE, *stupéfaite, et à part*. O ciel!.. (*Haut.*) A merveille! sacrifiez-vous pour vos amis!

POTTINBERG. Dévouez-vous pour eux?

GERTRUDE. Voilà comme on vous récompense! (*Pleurant.*) C'est bien cruel!..

POTTINBERG. C'est bien dur!..

ALBERT, *cherchant à calmer Gertrude*. Il ne s'agit pas de pleurer, cousine... mais de nous laisser... je le veux... (*Avec plus de force, à Pottinberg.*) Je le veux!..

HENRIETTE, *de même*. Puisqu'il vous le dit!..

POTTINBERG, *à part*. Dès qu'il n'y a plus qu'une volonté... c'est fini! (*Haut.*) On s'en va... on s'en va!

GERTRUDE. Adieu, ingrats! (*Albert s'est jeté dans un fauteuil à droite. Henriette est à gauche près de la table. Pottinberg et Gertrude se retirent lentement vers le fond.*)

POTTINBERG. Adieu, mauvais cœurs! (*Bas, à Gertrude.*) Qu'est-ce que ça peut être! je reviendrai le savoir à minuit...

GERTRUDE, *regardant la porte à gauche qui est restée ouverte*. Je le saurai avant... (*Indiquant la chambre.*) Je ne bouge pas de là...

POTTINBERG, *à demi-voix*. Bravo!.. je peux m'en aller, elle est là. (*Gertrude entre dans la chambre à gauche. Pottinberg sort par le fond en fermant la porte avec force.*)

SCENE VI.

ALBERT, HENRIETTE, *retournant la tête au bruit de la porte qui se referme.*

ALBERT, *assis à gauche*. Enfin, nous voilà seuls.

HENRIETTE, *à droite*. Ce n'est pas sans peine!

ALBERT. On ne peut pas être un instant à son ménage ou à ses affaires!

HENRIETTE. C'est vrai!.. (*Après un instant de silence et d'embarras, regardant la lettre cachetée qui est près d'elle, sur la table à gauche.*) Et cette lettre que Gertrude vous a apportée...

ALBERT. Elle est de Monseigneur!.. lisez-la, Henriette, mes secrets sont les vôtres!..

HENRIETTE. Ah! mon Dieu!.. j'oubliais celle que Pottinberg m'a remise!.. elle est aussi de Monseigneur!.. (*La lui présentant.*) Lisez-la, Monsieur!

ALBERT, *la regardant*. Elle est encore cachetée!

HENRIETTE. Qu'importe!.. comme vous le disiez, mes secrets sont les vôtres!

ALBERT. Que dites-vous?

HENRIETTE. Ne vous gênez pas!.. je vous donne l'exemple! (*Ouvrant la lettre au grand cachet, et lisant.*) « Monsieur Albert, je vous préviens qu'à la recomman- « dation du respectable Léonard, à qui je ne peux rien « refuser... je vous ai proposé comme forestier général « à MM. les bourguemestre et conseillers de la ville de « Brême... »

ALBERT. Moi!.. qu'entends-je?

HENRIETTE, *continuant*. « Auxquels il faut qu'à l'ins- « tant même vous portiez cette lettre!.. » (*A part, avec douleur.*) Pauvre Albert! cette place qui lui donnait la richesse et la considération... il n'en jouira pas!

ALBERT, *à part, avec douleur*. Pauvre Henriette!.. elle ne sera pas témoin... (*Tous deux restent un instant plongés dans leurs réflexions.*)

HENRIETTE, *rompant le silence, avec émotion*. Mais,

d'après cette lettre... il vous faudrait partir ce soir pour Brême, sous peine de ne pas obtenir cette place...

ALBERT. Eh! qu'importe! moi vous quitter! quand j'ai tant besoin de vous voir!

HENRIETTE. Et moi donc!..

ALBERT. Quand j'ai tant de choses à vous dire!

HENRIETTE. Lesquelles?

ALBERT. Henriette!.. je vous demande pardon!

HENRIETTE. Et de quoi, mon Dieu!

ALBERT. De ma conduite d'hier... d'avoir osé dans ma colère... dans ma jalousie...

HENRIETTE. Ah! je l'avais oublié!.. c'était ma faute d'ailleurs. (*S'avançant vers lui en baissant les yeux.*) Et moi aussi... je viens vous demander pardon... de vous avoir trompé!..

ALBERT, *avec douleur.* O ciel!..

HENRIETTE. Je vous ai dit que j'aimais le baron... que je l'adorais!.. ce n'était pas vrai!.. je crois même que c'était le contraire!

ALBERT, *avec joie.* Qu'entends-je!

HENRIETTE. La preuve, c'est que je vous ai remis sans les lire ses deux lettres dont vous ne vous doutiez même pas... celle d'hier et celle d'aujourd'hui!.. Voyez plutôt?

ALBERT, *ouvrant la lettre qu'Henriette lui a remise.* C'est vrai!.. c'est vrai! (*La parcourant.*) Le fat! (*Lisant à demi-voix.*) « Je veux vous délivrer d'escla-« vage... et ce soir à minuit, pendant que votre mari sera « à Brême... j'entrerai chez vous par la fenêtre grillée « dont j'ai la clef... » (*D'un air de mépris, et déchirant la lettre.*) Qu'il vienne!.. je serai là!

HENRIETTE, *se rapprochant.* Qu'est-ce donc?

ALBERT. Rien... et puisque vous ne l'aimiez pas... expliquez-moi comment...

HENRIETTE, *avec embarras.* Cela avait l'air de vous faire de la peine... je l'espérais du moins... et voilà pourquoi... C'est bien mal, n'est-ce pas?.. mais Gertrude me disait qu'il ne fallait jamais céder.

ALBERT, *avec indignation.* Gertrude!.. et c'est elle qui m'exhortait sans cesse à résister à vos caprices...

HENRIETTE. Quelle trahison! Et vous l'écoutiez?

ALBERT. Et vous pouviez la croire?

HENRIETTE. Dame! . depuis trois mois... elle venait toujours, comme tout à l'heure, se placer entre nous deux!

ALBERT. Car avant cela personne ne nous séparait.

HENRIETTE. Et c'est aujourd'hui... c'est dans ce moment...

ALBERT. Que nous voyons la vérité... (*A part, et regardant Henriette.*) quand son arrêt est prononcé...

HENRIETTE, *à part, et regardant Albert.* Quand il n'a plus que quelques instants à vivre...

DUO.

HENRIETTE, *s'approchant de lui.*
O mon ami!
ALBERT, *de même.*
Mon Henriette!
TOUS DEUX, *se tendant la main.*
Que tous nos maux soient oubliés!
HENRIETTE.
C'est dit!
ALBERT.
C'est dit!

ENSEMBLE.

La paix est faite.
Nous voilà réconciliés!

HENRIETTE.
Et pour toujours!..
ALBERT, *troublé.*
Toujours!
ENSEMBLE, *et se détournant pour essuyer une larme.*
O désespoir extrême!
ALBERT, *la regardant.*
Eh quoi! tu pleures?
HENRIETTE.
Toi de même!
ALBERT.
Moi? c'est de joie!
HENRIETTE.
Et moi de même!
TOUS DEUX, *cherchant à cacher leur douleur.*
Allons, allons... soyons gais et rions!
ALBERT, *essuyant une larme.*
Oui, soyons heureux... et rions!
HENRIETTE, *se retournant.*
Et le souper, qu'ici nous oublions!
ALBERT, *s'efforçant de rire.*
C'est ma foi vrai... nous l'oublions!
Allons! allons!

ENSEMBLE.

Quel bonheur de passer sa vie
Avec sa femme et son amie!
Ah! quel repas délicieux,
Et combien nous sommes heureux!
(*Chacun d'eux à part, et se détournant pour ne pas regarder l'autre.*)
Cachons mes larmes à ses yeux.

ALBERT, *regardant Henriette, qui est immobile.*
Tu ne manges pas?
HENRIETTE, *vivement.*
Mon Dieu! si!
C'est toi, bien plutôt, mon ami!
ALBERT, *saisissant vivement la bouteille.*
Moi! du tout!.. je remplis ton verre!
HENRIETTE.
Oui, buvons à l'anniversaire
De notre hymen... de nos beaux jours!
ALBERT.
Je bois à toi, mes seuls amours!

ENSEMBLE.

Oui, pour toi, mes premiers et mes derniers amours!
Quel bonheur de passer sa vie
Avec sa femme et son amie!
Ah! quel repas délicieux!
Et combien nous sommes heureux!
(*A part.*)
Cachons mes larmes à ses yeux.
(*Haut.*)
Ah! quel repas délicieux!
Et combien nous sommes heureux!

(*En ce moment on entend sonner la demie de onze heures.*)

ALBERT, *se levant de table.*
Qu'as-tu donc?
HENRIETTE, *se levant aussi.*
Et toi-même?
ALBERT.
Hélas! ma force expire!
S'il faut te l'avouer!
HENRIETTE.
Oui, tu dois tout me dire!
ALBERT.
Je ne sais quel pressentiment
Vient corrompre ma joie en un pareil moment!
J'ai rêvé cette nuit... sombre et vaine chimère!
Que je ne devais plus te revoir...
HENRIETTE, *à part.*
Ah! grands dieux!
(*Haut.*)
Moi de même!
ALBERT, *à part.*
Est-ce, hélas! le destin qui l'éclaire?
HENRIETTE, *à part.*
Sur son malheur... est-ce un avis des cieux?

ENSEMBLE, *chacun à part, et priant.*

HENRIETTE.
Encore une heure!.. une heure!
Encore un seul instant!
Hélas! s'il faut qu'il meure,
Entends-moi, Dieu puissant!

Qu'un même arrêt rassemble
Et nos cœurs et nos jours!
Que nous mourions ensemble,
En nous aimant toujours!

ALBERT.

Encore une heure! une heure!
Encore un seul instant!
Et s'il faut qu'elle meure,
Entends-moi, Dieu puissant!
Qu'un même arrêt rassemble
Et nos cœurs et nos jours!
Que nous mourions ensemble,
En nous aimant toujours!

ALBERT, *avec douleur.*

De mille fleurs parée, à nous s'ouvrait la vie!

HENRIETTE.

Jeunesse, amour, bonheur! tout nous était offert!

ALBERT, *avec amour.*

Oui, jamais à mes yeux tu ne fus plus jolie!

HENRIETTE, *de même.*

Oui, jamais à mon cœur tu ne fus aussi cher!

ENSEMBLE, *chacun à part, et priant.*

HENRIETTE.

Encore une heure! une heure!
Encore un seul instant!
Et s'il faut qu'elle meure,
Entends-moi, Dieu puissant!
Qu'un même arrêt rassemble
Et nos cœurs et nos jours!
Que nous mourions ensemble,
En nous aimant toujours!

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD, *paraissant à la porte du fond.*

TRIO.

HENRIETTE ET ALBERT, *courant à lui.*

Ah! venez! mon père, mon père!
Venez en aide à ma misère!
Dans un instant, et pour jamais,
Je vais perdre ce que j'aimais!

LÉONARD.

Insensés que vous êtes!
Du Ciel, si bon pour vous,
Vous avez sur vos têtes
Attiré le courroux!
Et votre cœur coupable
Ne saurait plus fléchir
Ce juge redoutable
Qui vient pour vous punir!
Les anges et l'amour vous couvraient de leurs ailes!

HENRIETTE ET ALBERT, *baissant la tête.*

C'est vrai! c'est vrai!

LÉONARD.

Dieu même avait comblé vos vœux!

HENRIETTE ET ALBERT, *de même.*

C'est vrai!

LÉONARD.

Vous dépensiez dans de vaines querelles...

HENRIETTE ET ALBERT, *de même.*

C'est vrai!

LÉONARD.

Des jours si courts qu'il fallait rendre heureux!

ENSEMBLE.

LÉONARD.

Insensés que vous êtes!
Du Ciel, si bon pour vous,
Vous avez sur vos têtes
Attiré le courroux!
Et votre cœur coupable
Ne saurait plus fléchir
Ce juge redoutable
Qui vient pour vous punir!

HENRIETTE ET ALBERT.

Qu'à votre voix s'arrête
Le céleste courroux...
(*Se montrant l'un et l'autre mutuellement.*)
Du ciel, loin de sa tête
Ah! détournez les coups!
Oui, notre cœur coupable
Ne saurait-il fléchir
Ce juge redoutable
Qui vient pour nous punir!

HENRIETTE ET ALBERT, *regardant l'horloge avec effroi.*

Ah! voici l'heure!

LÉONARD, *avec force.*

A genoux! A genoux!
Et du ciel irrité désarmez le courroux!

(*Les deux jeunes gens tombent à genoux; et Léonard, debout entre les deux, élève la main et les yeux vers le ciel.*)

ENSEMBLE.

ALBERT ET HENRIETTE.

O mon Dieu! vois mon repentir!
Pour elle laisse-moi mourir!

LÉONARD.

O Dieu que j'implore!
Entends leurs serments!
Viens bénir encore
Ces cœurs imprudents!
(*Minuit commence à sonner; les deux jeunes gens poussent un cri, et comptent les heures en tremblant.*)
Oui, que ta clémence
Prenne pitié d'eux!
Rends-leur l'existence,
Et leurs jours heureux!

HENRIETTE ET ALBERT.

Ah! mon cœur en frémit!
C'est minuit!!

HENRIETTE ET ALBERT, *se relevant vivement et avec joie.*

Quoi! nous vivons encor!.. nous vivons tous les deux!

LÉONARD.

Oui, vivez mes enfants!.. Vivez pour être heureux!

(*Henriette et Albert viennent de se jeter dans les bras l'un de l'autre, et se tiennent étroitement embrassés.*)

ENSEMBLE.

Le ciel dans sa clémence,
Pardonne à { notre / votre } erreur;
Il { nous / vous } rend l'existence,
Il { nous / vous } rend le bonheur.

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, POTTINBERG, PAYSANS, PAYSANNES.

POTTINBERG, *au fond du théâtre, aux paysans et paysannes qu'il amène.*

Venez... je vous promets du piquant... du scandale!
(*Se retournant.*)
Le père Léonard!..
(*Faisant un pas en avant et apercevant Albert et Henriette qui se donnent la main.*)
Surprise sans égale!
Que vois-je?

LÉONARD, *montrant les deux jeunes gens.*

Un bon ménage! Et vous veniez, je croi,
Pour le féliciter!

POTTINBERG, *troublé.*

Oui, vraiment... mais sur quoi?

LÉONARD.

Sur la nouvelle place à son mérite acquise :
Forestier général...

POTTINBERG, *avec dépit.*

On me l'avait promise!

LÉONARD.

Et c'est lui qui l'obtient...

CHŒUR, *entourant Albert et Henriette.*

Ah! pour eux quel bonheur!

POTTINBERG.

Quoi! c'est lui qui l'emporte... et que dira ma femme?
(Montrant la porte à gauche.)
Car elle est là...
(Appelant.)
Gertrude!
(La porte s'ouvre, le baron paraît.)
Ah! grand Dieu... Monseigneur!

LE BARON, *lui faisant signe de se taire.*

Silence... Elle est charmante!

POTTINBERG, *interdit.*

Eh! qui donc sur mon âme?

LE BARON, *de même et gaiement.*

Henriette!
(Apercevant Henriette en face de lui et poussant un cri.)
C'est elle... elle encor!

POTTINBERG.

O fureur!
Quelle est donc l'autre, alors?
(Gertrude paraît à la porte à gauche.)

TOUS, *avec stupeur.*

La nouvelle épousée. .
(Gaiement et avec bavardage.)
Cachée, en tête-à-tête, avec un beau seigneur.

POTTINBERG, *courant à eux.*

Messieurs, c'est un hasard...

GERTRUDE, *de même.*

Messieurs, c'est une erreur...
(A Pottinberg et au baron.)
Vous le savez vous-même...

LE BARON.

Oui, vraiment sur l'honneur,
Je l'atteste...

POTTINBERG.

C'est bien... mais la foule abusée...
Et puis la médisance...

LEONARD, *sévèrement.*

Il n'en est plus chez nous,
Je n'y vois que d'heureux époux...

POTTINBERG, *au baron, à voix basse, et lui montrant Albert.*

Il a la place... et moi, pour consolation,
Qu'aurai-je alors?..

LE BARON.

Ta femme... et ma protection...

HENRIETTE, LÉONARD ET ALBERT.

Le ciel dans sa clémence
Pardonne à { votre / notre } erreur,
Il { vous / nous } rend l'existence,
Il { vous / nous } rend le bonheur.

(Albert, qui a pris le bras de sa femme, se dirige vers la porte à droite pendant que Pottinberg emmène Gertrude par le fond. Léonard, au milieu du théâtre, adresse sa bénédiction au premier couple, pendant que les gens du village entraînent le second.)



LA CHANTEUSE VOILÉE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 26 novembre 1850

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE LEUVEN.

MUSIQUE DE M. VICTOR MASSÉ.

Personnages.

VELASQUEZ, peintre. . . . . . . M. AUDRAN.
PERDICAN, son ami, alguazil. . . . M. BUSSINE.
PALOMITA, servante de Velasquez. Mlle LEFEBVRE.
SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.

La scène se passe 1620.

L'atelier de Velasquez, à gauche la chambre de Palomita; à droite un escalier conduisant à d'autres étages. — Du même côté au premier plan, un chevalet portant un tableau commencé. — Du côté opposé, une estrade où se placent les modèles. — Au fond, une porte donnant sur la grande place.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERDICAN, *puis* PALOMITA.

PERDICAN, *à la porte du fond.* Bourgeois de Séville, rentrez chez vous! n'obstruez pas ainsi la voie publique, et ne me forcez pas, moi Perdican, votre voisin et votre ami, à exercer contre vous mes rigoureuses fonctions d'alguazil... Bien... bien, ils obéissent... ils se séparent... ils rentrent dans leurs boutiques. Ils font bien... car sans cela...

PALOMITA, *entrant.* Eh mon Dieu! qu'est-ce donc, seigneur Perdican? qu'y a-t-il?

PERDICAN. Vous ne savez pas la nouvelle?..

PALOMITA. Je ne sors jamais... je garde la maison du seigneur Velasquez mon maître, qui est toujours dehors, et qui n'a que moi de servante.

PERDICAN. Eh bien! hier soir, un jeune seigneur, qui sortait sans doute d'un joyeux souper, traversait la grande place au moment où la foule assistait à la sérénade, et piqué par une curiosité que je comprends très-bien, il a essayé de soulever le voile blanc dont Lazarilla, la chanteuse, couvre toujours ses traits. Celle-ci, indignée, s'est enfuie... et ce matin, grande rumeur dans le quartier... Des groupes se sont formés sur la place... et l'on craint généralement que Lazarilla ne revienne pas ce soir...

PALOMITA. Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cette Lazarilla... cette chanteuse?..

PERDICAN. L'idole du peuple et aussi des grands seigneurs : les uns viennent à pied et les autres en équipage pour l'entendre.

PREMIER COUPLET.

Tous les soirs sur la grande place
On voit la foule qui s'amasse!
Soudain au loin et dans la nuit,
Une guitare retentit.
Alors, la gitana s'avance;
Sa taille est pleine d'élégance;
Mais les longs plis d'un voile épais
A tous les yeux cachent ses traits!
La foule heureuse
Et radieuse
Dit : La voilà!
C'est notre infante,
C'est la charmante
Lazarilla.
Elle commence,
Dieu! quel silence!
Tra, la, la, la, la!

PALOMITA.

Quoi! dans la foule
Elle roucoule
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

PERDICAN.

Oui, dans la foule
Elle roucoule
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

Et puis s'élance
Un bruit immense :
Brava, brava,
Lazarilla!

PERDICAN.

TROISIÈME COUPLET.

Lazarilla vers tout le monde
Va, tour à tour, faisant sa ronde,
Présenter de sa blanche main
Sa riche bourse de satin.
Pour obtenir de la quêteuse
La révérence gracieuse,
Les grands seigneurs et les bourgeois
Soudain lui donnent à la fois;
Car pêle-mêle,
Comme la grêle,
Tombent, morbleu!
Doublon, pistole,
Et puis, l'idole,
Pour seul adieu,
Gaîment s'empare
De sa guitare.
Tra, la, la, la, la!
Et puis s'esquive
Aux cris de : Vivo
Lazarilla!
Brava, brava,
Lazarilla!

PALOMITA.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

PERDICAN.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

Et puis s'esquive
Aux cris de : Vive
Lazarilla!

PALOMITA. J'ai idée maintenant que tous les soirs mon maître va entendre la cantatrice en plein air! Voilà pourquoi hier il est rentré si tard... à telles enseignes qu'il n'est pas encore levé.

PERDICAN. A dix heures du matin!.. un peintre qui devrait être à l'ouvrage au lever de l'aurore... ne fût-ce que pour la peindre!

PALOMITA. Il ne travaille plus .. il ne fait rien!

PERDICAN. Un jeune artiste d'un si grand talent... que j'ai toujours aimé... vous le savez!.. Pendant toute une année qu'a duré l'héritage de son père... je ne l'ai pas quitté d'un instant. Que de plaisirs!.. que de folies! je soupais tous les soirs avec lui... malheureusement je n'étais pas le seul...

PALOMITA. Tous les mauvais sujets de Séville!.. qui, lorsque la fortune a disparu, ont fait comme elle, et il ne lui est resté que des dettes...

PERDICAN. Autre chose encore... Palomita, sa gentille servante, qui est demeurée fidèle au malheur...

PALOMITA. Et puis, vous, monsieur Perdican, qui ne l'avez jamais abandonné...

PERDICAN. C'est vrai!.. je lui prêtais gratis ma figure toutes les fois qu'il avait à peindre une tête de caractère! Je ne suis pas riche .. mais je suis sensible, et la sensibilité d'un alguazil est une chose si rare... que si on pouvait la montrer pour de l'argent...

PALOMITA. Votre fortune serait faite...

PERDICAN. Bien loin de là!... cette sensibilité a été souvent mise à de rudes épreuves... Croiriez-vous que, cinq ou six fois, dernièrement, des créanciers se sont adressés à moi pour l'appréhender au corps... lui, mon pauvre Velasquez!

PALOMITA. Vous avez refusé?..

PERDICAN. Un autre s'en serait chargé; et il vaut mieux être arrêté dans la rue par un ami... que par un étranger... Je m'étais donc fait une raison, mais chaque fois qu'Oreste se disposait à verbaliser contre Pilade, le ciel, qui protége l'amitié et les arts, me venait en aide, et je recevais le montant de la somme exigible...

PALOMITA. En vérité!..

PERDICAN. Par un avis mystérieux qui me défendait sur ma tête de parler à Velasquez de ce secours inconnu, et m'ordonnait de lui laisser croire qu'il venait de moi, de sorte que mon pauvre ami est prêt, dans sa reconnaissance, à se jeter au feu pour moi, et, le cas échéant, ma position est telle que je ne pourrais pas l'en empêcher...

PALOMITA. Il n'y pas de mal, monsieur Perdican, cela le forcera à travailler, ne fût-ce que pour s'acquitter avec vous... Mais depuis quelque temps, je vous l'ai dit... il s'est fait en lui un changement inexplicable... Il n'a plus de cœur à rien... il passe ses journées entières immobile... taciturne... et dans une tristesse...

PERDICAN. Dont je me suis aperçu... Un alguazil doit tout voir, tout savoir par état... je le soupçonne amoureux.

PALOMITA, *vivement*. Vous croyez?..

PERDICAN. D'une grande dame!.. la marquise de Villaréal qui est venue dans son atelier... pour ce portrait qu'il n'a pas encore achevé.

PALOMITA. Ah! vous pensez.

PERDICAN. Qu'un fol amour lui trouble l'esprit... car il comprend la distance qui le sépare de celle qu'il aime... de là son découragement.

PALOMITA. Oui! mais sa mauvaise humeur, sa colère contre moi, car depuis sa dernière maladie...

PERDICAN. Où vos soins lui ont sauvé la vie...

PALOMITA. Il m'a prise en grippe... Il me déteste...

PERDICAN. Vous, senorita, ça n'est pas possible. . Vous qui toucheriez tous les cœurs... même ceux des alguazils... Car j'ai pour vous une affection...

PALOMITA. Que je vous rends bien, monsieur Perdican.

PERDICAN, *avec joie*. Vraiment!

PALOMITA. Parce que vous êtes bon, obligeant, dévoué... Mais, lui, il me rudoie... il me gronde sans cesse...

VELASQUEZ, *en dehors, appelant*. Palomita! Palomita!

PALOMITA. Tenez! tenez! l'entendez-vous?

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, VELASQUEZ.

VELASQUEZ. Voyez si elle viendra!.. Où est-elle?.. J'en étais sûr... à perdre son temps.

PERDICAN Au contraire, elle causait avec moi.

VELASQUEZ. Ah! bonjour, Perdican... Vous causez souvent ensemble?

PERDICAN. Et vois comme tu es injuste... nous causions de toi.

VELASQUEZ. Ce n'est pas de son maître, mais de son ouvrage, qu'elle doit s'occuper... de cet atelier qu'elle devra t ranger...

PALOMITA. Tout est en ordre.

PERDICAN, *à Velasquez*. Il est rangé, ton atelier!

VELASQUEZ Enfin, de mon déjeuner que j'attends... car il est midi pour le moins... et je me sens là un appétit...

PALOMITA. Le déjeuner est prêt, mon maître...

PERDICAN, *de même*. Il est prêt, ton déjeuner.

PALOMITA. Et je vais vous le servir.

VELASQUEZ, *brusquement*. C'est inutile... je n'ai plus faim... Laisse-moi!.. Tu viendras ici... à deux heures... j'ai à te parler.

PALOMITA. Mais il faut pourtant que vous preniez quelque chose.

VELASQUEZ. Je n'ai besoin de rien... que de mes pinceaux... de ma palette, et elle n'est pas prête.

PALOMITA, *la lui présentant*. La voici.

VELASQUEZ, *déconcerté, et regardant autour de lui*. Ah!.. Eh bien!.. Alors...

PERDICAN. Il ne sait plus que dire!

PALOMITA, *voyant qu'il cherche autour de lui*. Que voulez-vous?

VELASQUEZ. Que tu t'en ailles!

PALOMITA. J'obéis, maître, j'obéis... je reviendrai à deux heures. (*Velasquez s'est placé devant un chevalet et essaie de travailler; pendant ce temps Palomita s'est approchée de Perdican.*)

PALOMITA, *à Perdican, à demi-voix*.

PREMIER COUPLET.

Quel bruit!.. vous venez de l'entendre,
Pour son repas!
Et, quand il n'a plus qu'à le prendre,
Il n'en veut pas!
Comment jamais le satisfaire?
(*Velasquez a quitté son chevalet, s'approche d'eux et écoute.*)
Il est méchant!.. il est colère!..
(*Velasquez fait un geste de menace.*)

PALOMITA, *s'adressant vivement à Velasquez d'un air suppliant*.

Non, non, pardon!..
Vous êtes bon,
Bien bon,
Très-bon...
Ne vous mettez pas en fureur,



VELASQUEZ. Non, esclave, à genoux, à genoux! — Scène 5.

(*A mains jointes.*)
Mon doux seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

(*A Velasquez.*)
S'il faut de chez vous que je sorte,
Je m'en irai.
(*A Perdican.*)
Voilà de nouveau qu'il s'emporte!
(*A Velasquez.*)
Je resterai!
(*A Perdican.*)
Ce mot redouble sa colère!
Mais voyez donc quel caractère!
(*A Velasquez qui fait un geste de colère.*)
Non, non, pardon,
Vous êtes bon,
Bien bon
Très-bon...
(*Geste de colèrede Valasquez.*)
Ne vous mettez pas en fureur,
Mon doux seigneur!
Oui, je m'en vais, mon doux seigneur!
(*Elle sort par la porte à gauche qui mène à sa chambre.*)

SCENE III.

VELASQUEZ, PERDICAN.

PERDICAN, *à part.* Pauvre fille!.. Qu'est-ce qu'il peut avoir contre elle?

VELASQUEZ. Tu as bien fait de venir ce matin, Perdican. J'avais à te parler.

PERDICAN. Moi aussi... d'une importante affaire... qui peut rétablir les tiennes...

VELASQUEZ. C'est difficile. Je suis ruiné et j'ai des dettes.

PERDICAN. Qui maintenant sont presque toutes payées.

VELASQUEZ. Grâce à toi, Perdican, mon excellent, mon généreux ami!

PERDICAN. Ne parlons pas de cela!

VELASQUEZ. Au contraire... car ma seule pensée est de m'acquitter envers toi... Sans cela, je crois que je me serais déjà tué.

PERDICAN, *vivement.* Ne t'acquitte jamais! je te ferai crédit indéfiniment.

VELASQUEZ. C'est justement ce que je ne veux pas.

PERDICAN. Alors, travaille!

VELASQUEZ. Il faut en avoir la force, et le courage...

PERDICAN, *regardant avec intention le tableau qui est sur le chevalet.* Je sais, en effet, que tu n'as pas le courage d'achever ce portrait... celui de la marquise de Villaréal...

VELASQUEZ *d'un air distrait et s'asseyant devant son chevalet.* C'est vrai!.. elle est trop belle!.. Je suis si peu en verve que je gâterais cette froide et majestueuse figure de déesse!

PERDICAN. Eh bien! le duc d'Olozoga... ce grand seigneur qui veut absolument que tu fasses le portrait de sa femme...

VELASQUEZ. Ah! celle-là est trop laide... la plus laide duchesse d'Espagne peut-être!.

PERDICAN. Raison de plus... tu ne gâteras pas ses traits... Au contraire... tu ne risques rien que de l'embellir...

VELASQUEZ. Oui... mais la duchesse témoigne une telle ardeur d'avoir ce portrait... et de commencer nos séances!.. Elle m'a parlé de sa protection en des termes qui me déplaisent souverainement... jusqu'à me proposer de m'avancer sur ce tableau qui n'est pas encore commencé, toutes les sommes dont j'aurais besoin. (*Ouvrant sa boîte à couleur.*) Que vois-je! une bourse pleine d'or!..

PERDICAN. Est-il possible!..

VELASQUEZ. La duchesse... qui, malgré mes refus... aura exécuté sa proposition... ou plutôt sa menace...

PERDICAN, *poussant un cri.* Ah! je devine le mystère! Je comprends tout...

VELASQUEZ, *le prenant par le bras.* Quoi donc... que comprends-tu?

PERDICAN. Que cette grande dame... a un faible pour toi... c'est-à-dire pour les arts... et qu'alors... moi... qui suis son ami...

VELALQUEZ. Eh bien?

PERDICAN. Eh bien.. je ne t'en dirai pas davantage... parce que le duc d'Olozoga, ce puissant seigneur qui m'a fait avoir ma charge d'alguazil... pourrait me l'ôter... et qu'il vaut mieux se taire.

VELASQUEZ. Eh! qui songe à parler de cela... tu reporteras toi-même aujourd'hui au duc... ou à la duchesse... cet or... en les remerciant pour moi.

PERDICAN. De leur protection éclairée pour les arts.

VELASQUEZ. Mais tu ajouteras que je vais quitter l'Espagne.

PERDICAN. Une excuse...

VELASQUEZ. Non, je veux partir pour un long voyage.

PERDICAN. Allons donc!

VELASQUEZ. Voyage nécessaire... qui me distraira... qui me guérira de tout ce que je souffre.

PERDICAN. C'est différent!

VELASQUEZ. Et je serais déjà parti... si, comme je te le disais tout à l'heure... j'avais pu m'acquitter envers toi... et gagner...

PERDICAN. Les frais du voyage...

VELASQUEZ, *lui serrant la main.* Oui...

PERDICAN. Eh bien!.. tout cela est possible... grâce à l'affaire que je viens te proposer.

VELASQUEZ. Alors, parle donc vite!

PERDICAN. Tu sais le bruit que la chanteuse Lazarilla fait dans Séville.

VELASQUEZ. Je sais du moins le bruit qu'elle occasionne tous les soirs sur la grande place à notre porte... c'est insupportable... et si la police était mieux faite...

PERDICAN. Ne vas-tu pas attaquer la police dont je fais partie.

VELASQUEZ. Justement... c'est vous autres alguazils qui devriez veiller à cela... et empêcher le désordre...

PERDICAN. Et s'il y a des gens influents... de hauts personnages qui protégent le désordre.

VELASQUEZ. Que veux-tu dire?

PERDICAN. Que tous nos jeunes seigneurs raffolent de Lazarilla, d'abord parce qu'elle a une jolie voix, une jolie taille et surtout un voile épais qui cache exactement ses traits... ce qui stimule et aiguillonne la curiosité à un point qu'on ne parle que d'elle dans la ville, et que de graves, de pieux personnages sont, comme les autres, tourmentés du désir, de la fièvre de la voir et de la connaître.

VELASQUEZ. En vérité!

PERDICAN. Témoin son excellence don Rodrigo de Cardona.

VELASQUEZ. Le gouverneur de Séville.

PERDICAN.

RÉCITATIF.

Il m'a fait appeler ce matin et m'a dit:
« Je veux savoir qu'elle est cette belle inconnue
« Dont notre ville entière s'est émue
« Et dont les chants divins nous charment chaque nuit!

CANTABILE.

« Ce soir, et lorsque la nuit sombre
« Sur Séville étendra son ombre,
« Sous le prétexte très-prudent
« D'empêcher tout rassemblement,
« Alguazil discret et fidèle,
« Vous arrêterez cette belle
« Et vous la conduirez chez moi! »
— Oui, Monseigneur! — « De par le roi,
« Discrètement, chez moi, de par le roi! »
— Oui, Monseigneur!

CAVATINE.

Brave alguazil,
Aucun péril
Ne m'effraie ou ne m'étonne;
J'arrêterais,
Je saisirais
Jusqu'à Lucifer en personne!
Oui, j'en ai l'espoir,
Dès ce soir,
La fortune m'arrive,
Car Lazarilla
Deviendra,
Dès ce soir, ma captive!
Pour obéir à monseigneur,
Je me ris du peuple en fureur;
Contre moi, contre ma cohorte,
Qu'il s'emporte
Ou non, peu m'importe!
Pour moi la consigne d'abord!
Pour elle, impassible recor,
Je braverai les coups du sort!
(*Faisant le geste du bâton.*)
Et d'autres bien plus durs encor!
Brave alguazil,
Aucun péril, etc.

VELASQUEZ. Tout cela est très-bien... Mais tu ne m'as pas encore dit en quoi cette expédition pouvait me servir?

PERDICAN. Comment, tu n'as pas compris, qu'enlevant, par ordre supérieur et par mesure de sûreté publique, cette beauté inconnue... je l'amène d'abord ici... dans ton atelier, où en quelques minutes tu auras tracé de ses traits un dessin, une esquisse, dont maître Zuniga, le riche marchand de tableaux, te donne d'abord trois mille ducats.

VELASQUEZ. C'est trop!

PERDICAN. Et qui, multiplié par la gravure, peut, vu la curiosité publique, se vendre par milliers dans Séville, et rapporter aux deux associés un immense bénéfice.

VELASQUEZ. Ah! que je puisse m'acquitter envers toi... payer toutes mes dettes... et m'éloigner... (*Vivement.*) J'accepte... mais reporte d'abord cette bourse à l'hôtel d'Olozoga.

PERDICAN. J'y vais de ce pas... mais toi, je te le de-

mande en grâce... ne sois pas si sévère pour cette pauvre Palomita.

VELASQUEZ. Qu'est-ce que cela te fait?

PERDICAN, *avec embarras*. Cela me fait, que c'est une brave et honnête fille que tu grondes toujours... ça lui fait de la peine, et à moi aussi.

VELASQUEZ. C'est bon!

PERDICAN. Ainsi, tu la traiteras plus doucement?

VELASQUEZ, *avec impatience*. Eh! oui. Mais va vite!

PERDICAN. Tu ne te mettras plus en colère?

VELASQUEZ, *s'emportant et le poussant dehors*. Eh! non, te dis-je... Mais va donc! (*Perdican sort par la porte du fond.*)

—

SCENE IV.

VELASQUEZ, *seul*. Il la défend contre moi... Ah! il ne sait pas, ni elle non plus, ce qui se passe là... Il ne sait pas que, malgré moi, tout m'entraîne vers elle... Hier encore, hier, le soir, quand le hasard me fit entrer dans sa chambre... elle dormait!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

D'une lampe mourante
L'incertaine lueur
De sa tête charmante
Révélait la candeur;
Près d'elle je tremblais de honte et de bonheur.
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir!

DEUXIÈME COUPLET.

Ah! dans l'ardente fièvre
Qui me vint maîtriser,
Pardonne... si ma lèvre
T'effleura d'un baiser!
Baiser doux et fatal, si prompt à m'embraser!
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir!

Oui! c'est le seul parti qu'il faut prendre..... car Perdican a raison... Furieux de ma propre faiblesse... je ne m'aperçois pas que chaque jour je deviens plus injuste et plus cruel.. Pauvre fille! je la maltraite... je la rudoie... je la déteste... oui, je la déteste... et je l'aime... La voilà! c'est elle!..

—

SCENE V.

VELASQUEZ, PALOMITA, *entrant*.

VELASQUEZ, *d'un air brusque*.
Qui t'amène? que viens-tu faire?
PALOMITA, *à part*.
Ah! mon Dieu! qu'il a l'air bourru!
C'est maintenant son ordinaire!
VELASQUEZ, *avec impatience*.
Qui t'amène?.. répondras-tu?
PALOMITA, *avec naïveté et douceur*.
Vous m'aviez ordonné, mon maître,
(Vous l'avez oublié peut-être,)
De venir ce matin... je vien!
VELASQUEZ.
C'est vrai!
PALOMITA.
Pourquoi?.. je n'en sais rien!
VELASQUEZ, *brusquement et sans la regarder*.
Pour ce tableau qu'il faut terminer aujourd'hui,
J'ai besoin de tes traits!
PALOMITA, *vivement*.
De mes traits?.. me voici!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, *à part*.
Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue
Je sens en moi naître les feux.
Tourments nouveaux!.. honte nouvelle,
Je tremble, hélas! et devant elle
Je n'ose plus lever les yeux.
PALOMITA, *à part*.
Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue
Une ivresse en mon âme émue
Vient porter son trouble joyeux;
Tout s'embellit, se renouvelle,
Le soleil plus pur étincelle
Et pour moi s'entr'ouvrent les cieux!

VELASQUEZ, *se retournant vers Palomita qui, immobile, le regarde*.
Eh bien! que fais-tu là? monte sur cette estrade?
PALOMITA, *montant sur l'estrade à gauche*.
Debout?
VELASQUEZ, *sans la regarder*.
Non!.. non, le corps penché vers moi.
PALOMITA, *souriant*.
Humble servante, ici je monte en grade
En vous servant de modèle...
VELASQUEZ, *avec impatience*.
Tais-toi!..
Ton parler me distrait... me trouble... me dérange!
PALOMITA, *d'un air soumis*.
Je me tais!
VELASQUEZ, *levant les yeux sur elle*.
Cette pose... eh! mais non! pas ainsi...
(*S'approchant d'elle et tendrement.*)
Ce regard doux et pur, comme celui d'un ange,
(*Lui élevant le bras.*)
Et tes bras vers le ciel!..
(*A part, et s'éloignant vivement.*)
Ah! ma main a frémi
En rencontrant la sienne!..
PALOMITA, *levant les yeux et les bras vers le ciel*.
Est-ce bien ainsi, maître?
VELASQUEZ, *à part, à gauche, près de son tableau*.
O pouvoir infernal, qui dompte tout mon être!
(*Avec exaltation et à voix haute, sans s'adresser à Palomita.*)
Non! esclave, à genoux!.. à genoux!
PALOMITA, *s'y mettant*.
M'y voici!
VELASQUEZ, *se retournant avec étonnement*.
Que fais-tu?
(*La regardant, à part, et avec admiration.*)
Qu'elle est belle!
(*A part.*)
Ah! reste... reste ainsi!
Que vers moi, seulement, ta paupière baissée
Se lève lentement, ainsi que tes beaux bras.
(*Palomita, à genoux sur l'estrade, tourne vers lui ses yeux et ses bras suppliants.*)
Que ton regard exprime une tendre pensée...
Plus tendre encor!..
(*Palomita le regarde avec amour.*)
Non! non! ne me regarde pas!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, *à part*.
Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue.
Etc., etc.
PALOMITA, *à part*.
Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue
Une ivresse en mon âme émue,
Etc., etc.

VELASQUEZ, *debout devant son tableau.*
J'essaie en vain de peindre! une vapeur obscure
Et m'entoure et couvre mes yeux!
(*Allant brusquement à Palomita qui est toujours à genoux.*)
C'est ta faute!.. Pourquoi cette absurde coiffure
Qui me cache tes longs cheveux?
(*Elle ôte la résille qu'elle a sur la tête, et ses cheveux tombent sur ses épaules.*)
Pourquoi, surtout, cette écharpe importune,
Ce voile qui m'est odieux?
(*Il lui arrache l'écharpe qu'elle a sur les épaules.*)
PALOMITA, *croisant ses mains sur son col.*
Seigneur! seigneur!.. Eh! quoi! sans crainte aucune
Vous voulez...
VELASQUEZ, *la regardant et poussant un cri.*
Ah! grands dieux!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, *à part.*
Eh quoi! toujours, là, dans mon âme,
Au seul aspect de cette femme,
Je sens glisser un trait de flamme
Qui brûle et glace au même instant.
(*Avec colère.*)
Femme ou démon! ange peut-être!
Dont le regard brave ton maître,
Garde-toi bien de reparaître,
Éloigne-toi! va-t'en! va-t'en!
Va-t'en! va-t'en! va-t'en!
PALOMITA, *à part.*
Ah! quel courroux soudain l'enflamme!
Quoi, c'est toujours moi, pauvre femme,
Moi qu'il accuse, et moi qu'il blâme!
Mon Dieu! mon Dieu! qu'il est méchant!
Je cherche en vain d'où ça peut naître;
C'est quelque sort, cela doit être!
(*A Velasquez.*)
Apaisez-vous, ô mon doux maître,
Je vais partir et sur-le-champ!

PALOMITA.
Ah! quel caractère irascible!
Me renvoyer?.. pourquoi?..
VELASQUEZ.
N'as-tu donc pas compris
Que travailler m'est impossible?
Tu le vois bien... je ne le puis!
Je souffre trop!
PALOMITA, *effrayée.*
Ah! c'est terrible!
(*Se rapprochant de Velasquez.*)
Je reste alors! je reste auprès de vous!
VELASQUEZ, *à part, avec impatience, se modérant à peine.*
Encore!.. encore!... Ah! ce parler si doux,
Ces soins si séduisants redoublent mon courroux!

ENSEMBLE.

(*Mouvement plus animé.*)
VELASQUEZ, *avec fureur.*
Eh! quoi! toujours là, dans mon âme,
Etc.
PALOMITA, *à part.*
Ah! quel courroux soudain l'enflamme!
Etc...
(*Palomita recule effrayée.*)

—

SCENE VI.

VELASQUEZ, PERDICAN, PALOMITA.

PALOMITA, *courant à Perdican.* Ah! seigneur Perdican, si vous saviez... il n'y a plus moyen d'y tenir... il est plus méchant que jamais!

PERDICAN, *avec colère.* Il a raison!

PALOMITA, *avec douleur.* Et vous aussi... vous qui m'abandonnez...

PERDICAN, *de même.* Oui, je l'approuve... et si j'avais su ce que je sais maintenant...

VELASQUEZ. Quoi donc?..

PERDICAN. Que Palomita... pour qui je me serais jeté au feu... que Palomita que j'estimais... et que j'aimais... comme toi... de tout mon cœur...

VELASQUEZ, *avec impatience.* Eh bien! finiras tu?

PERDICAN. Eh bien! Palomita... n'est pas une brave fille.. une honnête fille! (*Palomita pousse un cri d'indignation.*)

VELASQUEZ, *courant à Perdican qu'il prend au collet.* Tu en as menti!

PERDICAN. Moi! un homme d'épée!..

VELASQUEZ. Toi et tous ceux qui répéteront une pareille infamie!

PALOMITA, *avec joie.* Ah! il me défend!

PERDICAN. Mais si je te disais...

VELASQUEZ. Peu m'importe?.. ça n'est pas vrai!

PERDICAN. Mais si tu savais...

VELASQUEZ. Je sais que ça ne se peut pas!

PERDICAN. Mais si du moins tu me laissais parler...

VELASQUEZ. Non... je ne le souffrirai pas...

PALOMITA. Et moi... je le veux...

PERDICAN, *à Palomita.* Comment! vous osez?..

PALOMITA. Je vous le demande en grâce!

PERDICAN. Eh bien donc .. je revenais, comme tu m'en avais prié, de l'hôtel d'Olozoga... où ni le duc, ni la duchesse ne savent ce que tu veux dire... Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit... c'est de Palomita. Imaginez-vous qu'en revenant j'entre chez Mariquita l'épicière... pour me rafraîchir d'un verre de Xérès... Mariquita votre voisine... dont la boutique est située de ce côté... (*Montrant la gauche.*) dans la petite rue... Mariquita enfin dont la fenêtre est juste en face de la vôtre...

VELASQUEZ ET PALOMITA. Eh bien?

PERDICAN. Eh bien! Mariquita... a vu pas plus tard qu'hier... dans la nuit... à travers le rideau blanc et à la lueur de la lampe... l'ombre... la silhouette d'un homme dans sa chambre...

VELASQUEZ, *à part.* O ciel... c'était moi...

PALOMITA Quelle horreur!

PERDICAN. Et Mariquita est une sainte et digne femme qui ne manque ni un office ni un sermon, et elle m'a juré... qu'elle avait vu...

PALOMITA. C'est une calomnie!

PERDICAN. Et ça m'a déchiré le cœur... parce qu'on a un cœur quoique alguazil... et un cœur qui vous était dévoué... Mais comment ne pas croire après tous les détails où elle est entrée...

PALOMITA. Détails qui sont faux...

VELASQUEZ. Non... qui sont vrais... mais qui ne prouvent rien contre vous, Palomita; car cet homme, c'était moi!

PERDICAN ET PALOMITA. Lui!..

VELASQUEZ. Moi-même... Je revenais hier par la rue qui donne de ce côté... et craignant de trouver encore la place envahie par la foule, j'eus l'idée de rentrer chez moi par la petite porte secrète dont seul j'ai la clef... porte qui donne sur la chambre de Palomita, ma servante... Je croyais la trouver encore éveillée... Point du tout... elle était déjà couchée... elle dormait!

PALOMITA, *avec émotion.* Vous, Monsieur, à cette heure... dans ma chambre...

VELASQUEZ. Moi-même!.. (*A Perdican.*) Es-tu convaincu, maintenant?

PERDICAN. Non! Et ce devait être un autre que toi!

PALOMITA ET VELASQUEZ. Par exemple!..

PERDICAN. Car Mariquita... a vu distinctement à travers le rideau... l'ombre se pencher vers le lit de Palomita... et l'embrasser...

PALOMITA, *vivement.* Ça n'est pas... je l'aurais senti, peut-être!

VELASQUEZ. Eh oui! c'est absurde!.. et Mariquita n'a

pas le sens commun. Après avoir fermé le plus doucement possible la porte de la rue, je me suis penché vers ma pauvre servante pour voir si je ne l'avais pas éveillée... Mais, comme je te l'ai déjà dit, elle dormait du plus pur et du plus profond sommeil... et, marchant sur la pointe du pied, je me suis éloigné d'elle...

PERDICAN, *qui vient de tomber à deux genoux près de Palomita.* Senorita, pardonnez-moi! . J'étais un indigne.. un misérable... ou plutôt j'étais un furieux... un jaloux... parce que depuis longtemps, et sans en parler à personne, je vous aime, à part moi...

VELASQUEZ. Toi...

PERDICAN. Comme un enragé... et je n'en disais rien, pas même à toi, mon meilleur ami et mon obligé...

VELASQUEZ, *à part.* Ah! sans ce mot-là... je l'aurais déjà assommé!

PERDICAN. Parce que j'espérais toujours de l'avancement que je vais enfin obtenir... Le gouverneur Don Rodrigo de Cardona me l'a promis ce matin (*A Velasquez.*) à propos de l'affaire dont je t'ai parlé... (*A Palomita.*) Je suis un brave garçon... vous êtes une honnête fille... Une servante peut sans déroger épouser un alguazil... un homme d'épée... Je mets la mienne à vos pieds... ainsi que ma main et mon sort, et le pauvre Balthazar-Inigo Perdican attend votre réponse.

PALOMITA, *avec embarras et regardant Velasquez.* Cela ne dépend pas de moi... monsieur Perdican... demandez à mon maître... Je veux lui obéir en tout, et s'il l'ordonne...

VELASQUEZ, *hésitant.* Moi...

PERDICAN, *brusquement.* Eh oui!.. prononce!.. J'ai assez fait pour toi... pour que tu fasses quelque chose pour moi...

VELASQUEZ, *de même.* Je ne demande pas mieux... mais il faut savoir avant tout... si elle n'en aime pas d'autre.

PERDICAN. Pour cela, j'en réponds!

VELASQUEZ. Et enfin, si elle t'aime ..

PERDICAN. Elle m'a avoué ce matin qu'elle avait pour moi une affection, (*A Palomita.*) n'est-ce pas?

VELASQUEZ, *à Palomita.* Est-ce vrai?

PALOMITA. Oui, Monsieur...

VELASQUEZ, *avec dépit.* Eh bien, alors... puisque vous vous aimez, que vous vous adorez... vous n'avez pas besoin de moi, ni de mon consentement... épousez-vous, mes enfants, et le plus tôt possible... J'en suis ravi, enchanté... et c'est moi, mon bon et cher Perdican, qui veux être votre témoin.

PALOMITA. Ah!.. il me déteste et il lui tarde de se débarrasser de moi...

PERDICAN. Écoutez... entendez-vous ce bruit... c'est la foule qui commence à se rassembler sur la place... Je vais songer à nos affaires... et puis à mon mariage... Adieu, Palomita... Demain, vous ne serez plus ici... demain, je vous emmène... Adieu, ma fiancée, adieu, mes amours! (*Sur la ritournelle du morceau suivant, Perdican embrasse Palomita, qui, pensive, le laisse faire et regarde Velasquez. Perdican sort par le fond, Palomita par la gauche, et Velasquez se laisse tomber anéanti dans un fauteuil.*)

SCENE VII.

VELASQUEZ, *seul.*

RÉCITATIF.

Il l'aimait!.. il l'aimait! et loin de ma demeure
Il l'emmène... il l'épouse... et moi je l'ai permis!
O printemps qui s'éloigne! ô beau ciel que je pleure!
O mes rêves d'amour, soyez anéantis!

CANTABILE.

Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse;
Adieu bonheur, et sans retour!
Te perdre à jamais, ma belle maîtresse,
C'est perdre, hélas! plus que le jour!
A mon talent, à mes pinceaux
Elle seule me faisait croire...
Sa vue inspirait mes travaux,
Et son amour c'était la gloire!
Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse, etc., etc.

RÉCITATIF AGITATO.

Eh! pourquoi donc, pourquoi, l'orage en mon cœur gronde.
Me laisser enlever ce trésor à mes yeux?
Ma servante!.. eh! qu'importe?.. ô préjugé du monde,
Je vous brave et j'aurai l'audace d'être heureux!
(*Avec exaltation.*)
Oui... oui... courage! ayons l'audace d'être heureux!

CAVATINE.

Trésor de jeunesse,
Gentille maîtresse,
Qui n'as pour richesse
Que tes seuls appas!
Fleur nouvelle,
Fraîche et belle,
Tu m'appartiendras!
Oui, toi que j'adore,
Rose à ton aurore,
Fleur qui viens d'éclore,
Tu m'appartiendras!

(*A la fin de cet air le jour a baissé, et l'on entend au dehors un bruit qui va toujours en crescendo et éclate au moment où Perdican paraît à la porte du fond, entraînant par la main une femme voilée.*)

SCENE VIII.

VELASQUEZ, PERDICAN, LAZARILLA.

VELASQUEZ. Que vois-je! Perdican! et cette femme voilée!..

PERDICAN. Tais-toi! tais-toi! On nous poursuit... le peuple est sur nos traces! (*L'orchestre, qui avait éclaté avec force, s'apaise en ce moment et continue à jouer pianissimo, pendant la petite scène suivante, et le crescendo ne recommence qu'à la fin de la scène pour éclater de nouveau à la scène IX, à l'entrée du peuple.*)

PERDICAN, *montrant Lazarilla.* Où cacher la senora?..

VELASQUEZ, *indiquant la chambre à gauche à Lazarilla.* Là... chez Palomita, ma servante... Entrez, entrez, vous y serez en sûreté... (*Refermant vivement la porte.*) Enfermez-vous... et au verrou.. (*Parlant à Palomita à travers la porte.*) Palomita!

PALOMITA, *en dehors et répondant.* Qu'y a-t-il, maître... et quelle est cette dame?

VELASQUEZ. Veille sur elle! cache-la bien!

PALOMITA, *en dehors.* Oui, maître. . Soyez tranquille...

SCENE IX.

VELASQUEZ, PERDICAN, SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.

CHŒUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende!
Malheur à qui la retiendra!
C'est le peuple qui la demande.
TOUS, *appelant.*
Lazarilla! Lazarilla!

(*Quelques seigneurs vont frapper à la porte de la chambre de Palomita, à gauche. Palomita ouvre et fait*

signe qu'ils peuvent entrer, puis elle s'approche de Velasquez et de Perdican et semble leur dire en pantomine : Ne craignez rien! — Les seigneurs sortent presque aussitôt de la chambre en indiquant qu'ils n'ont pas trouvé la chanteuse. — Alors, tous disparaissent par la porte à droite et sont censés monter dans les étages supérieurs, car, après leur sortie, on entend encore, mais moins fort, le cri de :

Lazarilla!
Lazarilla!

—

SCENE X.

VELASQUEZ, PALOMITA, PERDICAN.

TRIO.

PERDICAN, *à demi-voix, à Palomita, après que le peuple est sorti.*

Où l'as-tu cachée?

PALOMITA.

Eh! qu'importe?

PERDICAN.

J'y suis... c'est dans le grand bahut!

PALOMITA.

Justement!

VELASQUEZ.

Il faut qu'elle sorte!
Il y va de notre salut!
(*Il entre dans la chambre à gauche.*)

PERDICAN, *à Palomita.*

Tu l'as vue!.. est-elle jolie?

PALOMITA, *d'un air indifférent.*

Pas mal.

PERDICAN.

Nous allons à l'instant
En juger!..

VELASQUEZ, *sortant de la chambre à gauche.*

Partie! elle est partie!

PERDICAN.

Et par où?

VELASQUEZ, *à demi-voix.*

Mais vraiment,
Par la petite porte basse!

PERDICAN.

Qui donne sur la vieille place!

VELASQUEZ.

Et dont moi seul avais la clef!

PERDICAN, *répétant.*

La porte basse!

VELASQUEZ.

Eh! oui, certe,
C'est par là qu'on s'en est allé!..
Par quelle main fut-elle ouverte?

PERDICAN.

En effet.

VELASQUEZ, *à Palomita.*

Oui, par qui?

PALOMITA.

Je l'ignore!

VELASQUEZ.

Et pourtant,
Toi seule en ce moment
Étais dans cet appartement!

ENSEMBLE.

PALOMITA.

C'est moi, pauvre servante
Active et diligente,
Que toujours on tourmente;
Je ne fais rien de bien.
Vainement je m'empresse,
On me gronde sans cesse.
Ah! quel sort est le mien!
Ah! ah! ah! ah! ah!

VELASQUEZ, *avec humeur.*

Inutile servante!
Maladroite! indolente!
Qui se mire ou se vante
Et ne me sert à rien!
Se croit dame et maîtresse
Et qui, par sa paresse,
Me laisserait sans cesse
Dérober tout mon bien!

PERDICAN.

Oui, c'est une servante
Active et diligente;
A tort on la tourmente:
Quel esprit est le tien!
Avec cette rudesse
Qui l'offense et la blesse
Pourquoi gronder sans cesse,
Puisqu'elle ne sait rien!

(*Palomita, qui s'est mise à pleurer à la fin de cet ensemble, tire un mouchoir de sa poche pour essuyer ses yeux, et laisse tomber à terre une clef.*)

VELASQUEZ, *la ramassant vivement.*

Une clef de sa poche est tombée!

PALOMITA, *voulant la lui reprendre des mains.*

Ah! de grâce!..

VELASQUEZ, *la regardant.*

Et pareille à la mienne!

PALOMITA, *à part.*

O ciel!

VELASQUEZ.

Eh! oui, vraiment!
(*Comparant les deux clefs.*)
C'est celle de la porte basse...

PERDICAN, *vivement.*

Qui donne sur la vieille place...

VELASQUEZ.

Et par laquelle on entre en son appartement.
(*Se retournant vers Palomita d'un air menaçant.*)
Et cette clef?..

PALOMITA, *tremblante.*

Mon maître!

PERDICAN, *avec colère.*

Ah! tu la possédais!

PALOMITA, *de même.*

Par hasard.

VELASQUEZ.

Et je l'ignorais!

PERDICAN.

Tout ce qu'on racontait n'est donc pas calomnie!

PALOMITA, *avec indignation.*

Qu'osez-vous dire?

VELASQUEZ, *avec jalousie.*

O comble d'infamie!

PERDICAN, *de même.*

Cet homme qui, la nuit, chez vous s'introduisait...

TOUS DEUX.

C'était par là!

PALOMITA.

Messieurs!..
(*A part.*)
Ah! de moi c'en est fait!

PERDICAN, *avec indignation.*

Et moi, moi qui voulais l'épouser... en personne...

VELASQUEZ, *de même.*

Moi, qui l'idolâtrais ainsi qu'une madone,
Et qui, las de combattre un ascendant vainqueur,
Voulais, dans mon amour...

PALOMITA, *poussant un cri de joie.*

Qu'entends-je!

VELASQUEZ.

Ou ma folie,
Lui donner et ma main, et mon cœur et ma vie!

PALOMITA, *à part.*

Ah! je me sens mourir de joie et de bonheur!
(*Elle fait un pas vers Velasquez, qui s'éloigne d'elle ainsi que Perdican.*)

ENSEMBLE.

PALOMITA, *à part, gaiement.*

O fureur qui m'enchante!
O colère enivrante!
Trop heureuse servante,
Le ciel comble mes vœux!
Doux rêve, dont l'ivresse
Me charmera sans cesse,
Comme dame et maîtresse,
Je reste dans ces lieux!

VELASQUEZ.
Infidèle servante,
Et perfide et méchante !
Et dont l'audace augmente
Mes transports furieux,
De ma lâche faiblesse,
Tu te jouais sans cesse !
Plus d'amour, de tendresse :
Va-t'en ! sors de ces lieux !

PERDICAN.
O perfide servante,
Que j'ai crue innocente !
Ah ! cette idée augmente
Mes transports furieux !
Un autre a sa tendresse,
Ah ! c'est trop de faiblesse,
Je sors de mon ivresse,
Va-t'en ! sors de ces lieux !

(*Palomita, poursuivie par les menaces de Velasquez et de Perdican, s'élance dans la chambre à gauche, au moment où l'on entend de nouveau gronder les cris et la colère du peuple.*)

—

SCENE XI.

VELASQUEZ, PERDICAN, *à droite.* LE PEUPLE *et* LES SEIGNEURS *rentrent en foule sur le théâtre par la porte du fond et par la porte à droite.*)

CHŒUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende !
En vain on la cache à nos yeux !
(*S'adressant à Velasquez et à Perdican.*)
Oui, qu'on la voie et qu'on l'entende,
Ou nous vous immolons tous deux !

LE PEUPLE, *entourant Velasquez et Perdican.*
Oui ! oui ! qu'ils meurent tous les deux !

(*On lève sur eux des bâtons et des poignards et l'on va les frapper, lorsqu'on entend de la porte au fond un prélude de guitare. Tout le monde s'arrête et écoute.*)

—

SCENE XII.

(*Sur la ritournelle qu'on vient d'entendre, la porte s'est ouverte et l'on voit paraître une femme couverte d'un long voile blanc, tenant à la main une guitare et portant une bourse de velours attachée à son côté par des cordons dorés.*)

TOUS.
C'est elle !.. c'est Lazarilla !

PLUSIEURS SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE, *entre eux et à voix basse.*
Est-ce bien elle ?
S'adressant à Lazarilla.)
Chante !

TOUS.
Oui, chante !
(*Lazarilla prélude sur sa guitare.*)
Ecoutons-la !

(*Lazarilla s'avance au bord du théâtre ; Velasquez, Perdican et le peuple, ainsi que les seigneurs, restent quelques pas en arrière et indifféremment groupés.*)

LAZARILLA.

PREMIER COUPLET.

L'air au loin retentit
Du son des castagnettes !
A ce bruit
Qui séduit,
Accourez, jeunes fillettes ;
A quinze ans, sous l'ormeau,
Danser c'est être sage !
Bolero,
Fandango
Ne conviennent qu'à cet âge.
L'amour va quelque jour
Troubler votre innocence.
Qui sent tourment d'amour
N'a plus cœur à la danse !
Désir, tendre soupir,
Regrets, peines secrètes
Ne sauraient s'étourdir
Au son des castagnettes !
On gémit en silence
Et dans l'absence
Et puis l'on pense,
A lui... d'abord !!!
Mais vous, jeunes beautés, qui n'aimez pas encor,
Dépêchez-vous !.. ah ! ah ! voici la danse !
Elle commence ;
Usez du temps,
Usez de vos quinze ans ;
Belle jeunesse,
Le temps vous presse,
Pour bien danser il n'est que le printemps !

CHŒUR.

C'est elle ! c'est la chanteuse
Brillante et mystérieuse !
Charmant nos cœurs amoureux
Et se cachant à nos yeux !

PALOMITA.
Pour vos pistoles, vos cruzades,
Messeigneurs, on vous donnera
Des traits brillants et des roulades,
Si vous les aimez... en voilà !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah !

DEUXIÈME COUPLET.

Dansez, bientôt pour vous
Viendra nouvelle chaîne.
Votre époux
Est jaloux,
Il touche à la cinquantaine !
Au logis, le brutal
Tient sa femme captive,
Car le bal
Lui fait mal,
Il faudra qu'elle s'en prive !
Il meurt... mais de vos jours
Quand la fleur est fanée,
Des plaisirs, des amours
On est abandonnée.
Pour vous plus de danseur.
Arrive la vieillesse !
On prend un directeur !
Au sermon l'on s'empresse :
Adieu ! fraîches toilettes.
Danses et fêtes
Et castagnettes,
Vous aurez tort.
Mais vous, jeunes beautés, vous qui riez encor,
Dépêchez-vous !.. ah ! ah ! voici la danse !
Elle commence, etc.

(*A la fin de cet air, Lazarilla fait le tour de la foule, présentant sa bourse à chaque auditeur, qui y dépose une pièce de monnaie, et les seigneurs des poignées d'or. A chaque don, Lazarilla fait une gracieuse révérence.*)

CHŒUR, *à demi-voix.*

Brava ! brava !
Lazarilla !

LAZARILLA, *faisant la révérence à chacun.*
Merci, mes beaux seigneurs !

(*Elle s'arrête devant Velasquez, qui, plongé dans ses réflexions, est allé à la droite du théâtre devant son chevalet et son tableau commencé. Elle lui présente la bourse qui est pleine d'or, en lui faisant une révérence.*)

VELASQUEZ.
A cette riche offrande
Que pourrais-je ajouter ?

LAZARILLA.
Une encor bien plus grande!
VELASQUEZ.
Moi, pauvre artiste!
LAZARILLA,
Justement.
Au peintre Velasquez... Lazarilla demande
Une œuvre de sa main... mon portrait!
TOUS, *avec joie.*
C'est charmant!
(*A Velasquez.*)
Disposez vos pinceaux et préparez-vous, maître!
(*Tous, à demi-voix et pendant que Lazarilla monte sur l'estrade à droite.*)
Nous allons donc enfin la voir et la connaître!

(*Velasquez, debout à gauche, a pris ses pinceaux et regarde Lazarilla. Celle-ci commence à soulever lentement son voile. Mouvement de curiosité dans la foule qui se groupe autour de l'estrade. Enfin Lazarilla a retiré tout à fait son voile; Velasquez tressaille et chancelle; Perdican pousse un cri de surprise.*)

VELASQUEZ, *stupéfait, parlé.* Palomita!
PERDICAN, *de même.* Palomita!

VELASQUEZ.
Ah! qu'ai-je vu?
PALOMITA.
Votre esclave toujours!

VELASQUEZ, *avec transport.*
Non! ma compagne et mes amours,
Ma femme bien-aimée!
PERDICAN, *essuyant une larme.*
Ami, tu devais être
Mon témoin... je m'en souviens bien!
(*Lui tendant la main.*)
Et c'est moi qui vais être le tien!
LAZARILLA, *aux seigneurs qui l'entourent.*
Avant qu'en mon ménage
L'amour m'engage
A l'objet de mes vœux,
Mon cœur, qui vous honore,
Vous doit encore
Un dernier chant d'adieux!
O vous dont l'indulgence
Fit ma science,
Messieurs, adieu vous di!
Je pars, reconnaissante,
Mais je ne chante
Plus que pour mon mari!

CHŒUR.

Avant qu'en son ménage
L'amour l'engage,
Qu'ils soient tous deux
Heureux!
Son cœur, qui nous honore,
Nous dit encore
Un dernier chant d'adieux.

FIN DE LA CHANTEUSE VOILÉE.



LE ROI, *s'approchant.* Que de grâces! que de charmes! — Acte 2, scène 10.

LE PUITS D'AMOUR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 avril 1843.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE LEUVEN.

MUSIQUE DE M. BALFE.

Personnages.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre. . MM. CHOLLET.
LE COMTE ARTHUR DE SALISBURY, son favori. . . . . AUDRAN.
FULBY, page et fauconnier du roi. Mlle DARCIER.
BOLBURY, shérif. . . . . MM. HENRI
LORD NOTTINGHAM. . . . . . . DAUDÉ.
LA PRINCESSE PHILIPPINE DE HAINAUT, fiancée du roi. . . . . . Mmes MÉLOTTE.
GERALDINE, cousine de Bolbury. THILLON.
LE CONSTABLE MAKINSON, personnage muet.
FAVORIS DU ROI.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. — CONSTABLES, ETC.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place (*square*), avec quelques arbres de chaque côté. A gauche, la maison du shérif Bolbury. A droite, la façade d'une prison. Au milieu de la place, un puits à demi ruiné avec la margelle et les accessoires gothiques. A gauche, un banc de pierre. Au fond, différentes rues aboutissant à la place.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SHÉRIF BOLBURY, CONSTABLES, POLICEMEN

(*Au lever du rideau, Bolbury tient à la main des rapports qu'il parcourt; il est entouré de quelques-uns de ses subordonnés. Bientôt des constables et des hommes de police arrivent de différents côtés et se pressent autour de lui.*)

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Agents
Diligents,
Nous, par qui la ville
Est tranquille,
Nous accourons tous,
Maître, nous entendre avec vous!
Parlez
Et réglez
Le service
De la police!
Par nous vos avis
Seront respectés et suivis!

BOLBURY, *avec importance, se promenant au milieu d'eux.*
Pour bien remplir mon ministère,
Mon Dieu! quel travail est le mien!
Qu'il faut d'esprit, de caractère!
Sans moi dans Londres on ne fait rien!
Ici, sans moi rien n'irait bien!

—

SCENE II.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY, *présentant une dépêche à Bolbury.*
Pour monsieur le shérif, un important message!

BOLBURY, *avec joie.*
De la cour?

FULBY.
De la cour!

BOLBURY, *avec orgueil.*
Ah! pour moi quel honneur!
(*Saluant Fulby.*)
Mais veuillez donc, monsieur le page,
Entrer chez votre serviteur!

FULBY, *à part.*
Avec plaisir... Là, sans qu'on me soupçonne,
J'attendrai le signal que la beauté me donne;
Et la fin de ce jour
Sera tout à l'amour!

BOLBURY.
Entrez, entrez dans ma demeure:
Le devoir me retient ici;
Mais je vous rejoins tout à l'heure.

FULBY, *entrant.*
Ne vous pressez pas, grand merci!

(*Bolbury revient en scène, et il est entouré de nouveau par ses constables.*)

CHŒUR.
Agents
Diligents,
Nous, par qui la ville, etc.

BOLBURY, *qui a lu la dépêche.*
Ah! qu'ai-je lu! Pour moi, quel avantage!
Je pourrai donc enfin me signaler..
Oui, mes amis, grâce à votre courage,
De moi bientôt l'on va parler!

TOUS.
Expliquez-vous!

BOLBURY.
Ecoutez tous!
(*Lisant.*)
« Le faux prince Édouard est, dit-on, dans la ville,
« Et de ses partisans il cherche à s'entourer! »
Par une surveillance habile,
De sa personne il faut nous assurer!

TOUS.
De sa personne il faut nous emparer!

BOLBURY.
Allons, troupe fidèle,
Montrez du cœur, du zèle,
Par ce coup décisif
Illustrez un shérif!

CHŒUR.
Allons, troupe fidèle,
Montrons du cœur, du zèle,
Par ce coup décisif
Illustrons un shérif!

BOLBURY.
Faveurs et récompenses
Sur moi pleuvront, je pense,
Et tout cet honneur-là
Sur vous rejaillira!

CHŒUR.
Faveurs et récompense,
Sur lui pleuvront, je pense,
Et tout cet honneur-là
Sur nous rejaillira!

ENSEMBLE.

BOLBURY.
Partez, troupe fidèle,
Montrez du cœur, etc.

TOUS.
Allons, troupe fidèle,
Montrons du cœur, etc.

(*Ils se dispersent de différents côtés.*)

—

SCENE III.

BOLBURY, *puis* GÉRALDINE.

BOLBURY, *seul.* Grâce au ciel! le temps est à l'orage!.. c'est le beau temps pour la police... On s'agite, on conspire contre notre gracieux monarque Edouard! (*Relisant la lettre qu'il a reçue.*) « Un intrigant, un scélérat, profitant de quelque ressemblance avec le roi, se « donne pour le frère aîné de Sa Majesté, dont la mort « a été révoquée en doute par quelques séditieux... Sous « prétexte qu'il a les traits de notre souverain, il veut « avoir sa couronne et chercher à fomenter des troubles, « même dans la capitale... » (*S'arrêtant.*) Je remplirai la mission qu'on me donne... je le prendrai, je le saisirai. J'ai des agents pour cela, et s'ils le découvrent, il y a une récompense... pour moi, qui suis leur chef... C'est toujours ainsi en bonne administration... et cela viendra à merveille avec les idées que j'ai... (*Apercevant Géraldine qui sort de la maison et se dirigeant vers le fond.*) Ah! Géraldine... Géraldine! où donc allez-vous ainsi?.. quand j'ai à vous parler... (*L'amenant par la main.*) Il ne faut pas avoir peur, mon enfant.. avec moi, votre cousin... Causons un peu des fêtes, des passes d'armes qui vont avoir lieu à l'occasion du mariage de notre féal monarque avec la princesse de Hainaut.

GÉRALDINE. Quand donc?

BOLBURY. Demain, à ce qu'on dit... La princesse a déjà été épousée à Arras, et au nom du roi, par le comte de Salisbury... Elle est arrivée hier... mais c'est demain, en grande cérémonie, et dans sa bonne ville de Londres, que le roi lui-même... Ah! mon Dieu! à propos du roi, cet envoyé de la cour, ce jeune homme que j'ai fait entrer là, chez moi, vous l'avez vu?

GÉRALDINE. Je lui ai fait une belle révérence; il ne s'en est même pas aperçu... tant il était occupé.

BOLBURY. Occupé!.. Et à quoi, s'il vous plaît!

GÉRALDINE. Debout devant les vitraux de la fenêtre, les yeux continuellement fixés sur la croisée ici en face!.. (*Elle désigne la prison.*)

BOLBURY. Celle de mistriss Makinson, la jolie petite femme de maître Makinson, un de mes constables... un gaillard bien fin et bien adroit.

GÉRALDINE. Je ne sais pas ce que ce petit jeune homme peut avoir à faire dans la maison du constable, mais hier, à la tombée de la nuit, je l'ai vu descendre mystérieusement de cette croisée, au risque de se tuer!

BOLBURY. Vraiment!.. (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

GÉRALDINE. Cela vous fait rire!.. Moi, j'ai tremblé pour lui!

BOLBURY. Ah! ah! ah! (*A part.*) Brave Makinson!..

GÉRALDINE, *naïvement*. Mais ce pauvre jeune homme, en descendant ainsi de cette croisée, je vous dis qu'il peut se tuer. . Il vaudrait bien mieux lui ouvrir la porte...

BOLBURY. Vraiment! vous croyez!.. Ah! Géraldine! Géraldine, mon enfant, vous êtes un trésor de candeur et d'innocence... et ceci nous amène tout naturellement à l'importante question que je voulais traiter... En vous faisant quitter l'Irlande, et en vous envoyant ici à Londres, pour les fêtes du mariage, chez votre cousin Bolbury le shérif, notre vieille tante Déborah ne vous a rien dit?

GÉRALDINE. Elle m'a dit que je m'amuserais... et je m'ennuie...

BOLBURY. Je m'en suis aperçu... Depuis huit jours que vous êtes ici... vous êtes triste!

GERALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. Vous soupirez!

GERALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. Vous pleurez même!

GÉRALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. Cela ne m'étonne pas... jeune colombe irlandaise, dont le cœur se prend aisément, vous aimez?

GÉRALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. J'en étais sûr... Et s'il ne tenait qu'à vous d'épouser celui que vous aimez...

GERALDINE, *vivement, avec transport*. Ah! ne me dites pas cela!

BOLBURY. Pourquoi?

GÉRALDINE. J'en mourrais de joie!

BOLBURY. Diable! il faut prendre garde!.. Vous l'aimez donc bien?..

GÉRALDINE. Ah! cela ne vous étonnerait pas si vous le connaissiez!

BOLBURY, *avec orgueil*. Je le connais!

GÉRALDINE. En vérité!.. Parlez, alors, parlez... Qu'est-il devenu?.. où est-il?

BOLBURY. Qui donc?

GÉRALDINE. Tony... si bon, si aimable, si gentil... vous savez bien?

BOLBURY, *avec dépit*. Eh! non... je ne sais pas... je vous parlais d'un autre.

GÉRALDINE. Et moi, je ne parle que de lui!

BOLBURY. Et quel est donc ce Tony?

GÉRALDINE. Un matelot.

BOLBURY. Un matelot!

GÉRALDINE. Qui tous les soirs venait chez ma tante Déborah...

BOLBURY. Il est riche?

GÉRALDINE. Il n'a rien!

BOLBURY, *à part*. Je respire! (*Haut*.) Et où est-il maintenant?

GÉRALDINE. Je l'ignore... Parti sur son vaisseau qui allait remettre à la voile... je lui ai dit de m'écrire ici, à Londres..... tous les jours je vais à la maison de poste... j'y vais encore de ce pas...

BOLBURY, *avec joie*. Et point de lettres?..

GERALDINE. Aucune!

BOLBURY, *de même*. Je comprends!..

GÉRALDINE. Et, cependant, Meg la devineresse m'a dit que nous nous reverrions... Mais, ce qui m'inquiète, c'est que voilà deux nuits de suite que je vois Tony avec une plume noire à son chapeau... C'est signe de maladie ou de danger...

BOLBURY. Vous croyez cela?

GÉRALDINE. C'est connu!.. Tout le monde vous le dira, en Irlande...

BOLBURY. C'est juste!.. (*A part*.) Ces pauvres Irlandaises sont d'une crédulité... (*Haut*.) Et dites-moi, Géraldine, il n'a rien reçu de vous?

GÉRALDINE. Si vraiment!

BOLBURY. O ciel!..

GERALDINE. Tout ce que je pouvais lui donner de plus sacré... l'anneau de ma mère...

BOLBURY, *à part*. Passe encore!

GÉRALDINE. Vous n'êtes pas trop fâché, cousin?

BOLBURY. Dame! je pourrais l'être plus... Et encore une question, cousine... Si Tony le matelot était mort?..

GÉRALDINE, *vivement*. Je le suivrais!.. Oh! la vieille Meg me l'a bien dit aussi : « Quand on s'est aimé fidèlement dans ce monde, on se retrouve dans un autre pour être riches, heureux!.. »

BOLBURY. Est-elle superstitieuse!.. Et si tout bonnement, tout uniment, il était infidèle comme tout le monde?

GÉRALDINE. Ce n'est pas possible!

DUO.

BOLBURY.

Compter sur la constance
D'un matelot!
Ah! c'est trop d'innocence!
Vraiment, bientôt,
D'une telle folie,
Oui, vous rirez!
Et vite, je parie,
Vous guérirez!

GÉRALDINE, *avec sentiment*.

J'ai foi dans la constance
Du matelot!
Je crois, douce espérance,
Le voir bientôt!
Si c'est une folie,
Un vain désir,
Laissez-moi, je vous prie,
N'en pas guérir!

BOLBURY.

Et moi, pour vous, j'avais une autre envie...
Oui, vous pouviez aspirer à ma main!

GÉRALDINE.

C'est trop d'honneur! et je vous remercie!
Mais je préfère un plus obscur destin...
Je l'aime tant!..

BOLBURY.

Non, de votre âme
Vous bannirez un amour fugitif...

GÉRALDINE.

Je l'aime tant!..

BOLBURY.

Vous deviendrez la femme,
La femme d'un puissant shérif...
Voilà le vrai, le beau, le positif...
Mais...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Compter sur la constance, etc.

GÉRALDINE.

J'ai foi dans la constance, etc.

BOLBURY.

De ce Tony déjà le cœur est infidèle!

GÉRALDINE.

Lui, me trahir, après tant de serments!

BOLBURY.

Tous ces marins, je les connais, ma belle;
Comme les flots ils sont changeants!

GÉRALDINE.

M'oublier, lui,
Mon cher Tony!
Mon doux ami!
Non, non, jamais!
A ce malheur, si je croyais,
Ah! j'en mourrais!
Tout me dit qu'en ce jour j'aurai de ses nouvelles!
Cousin, pardonnez-moi
D'avoir donné ma foi!

BOLBURY.

J'ai soumis des cœurs plus rebelles;
De l'hymen avec moi
Vous chérirez la loi...
Du cher Tony je n'ai pas peur!
Dans votre innocent petit cœur
Je remplacerai le trompeur!

ENSEMBLE.

GÉRALDINE.

L'oublier, lui!
Mon cher Tony! etc.

BOLBURY.

Du cher Tony, je n'ai pas peur!
Dans votre, etc.

(*Géraldine sort par le fond à gauche.*)

SCENE IV.

BOLBURY, *seul.* C'est qu'elle est charmante!.. j'en suis affolé!.. L'aveu qu'elle vient de me faire est une nouvelle preuve de la pureté de son âme... Et cette blanche fleur d'Irlande serait la proie d'un Tony, d'un matelot? Non, par saint Georges! non! Il ne viendra plus... ou s'il osait reparaître à Londres... il y aurait bien quelque moyen de l'éloigner... la loi doit en avoir... sans cela ce ne serait pas la peine d'être shérif... et il serait pardieu plaisant que ma police servît au repos de tout le monde, excepté au mien!.. moi qui sais tout ce qui se passe... (*En ce moment, on entend une vive rumeur au fond, et l'on voit Fulby sortir de la maison du shérif et courir sur le lieu du tumulte.*) Oh! mon Dieu! quel est ce bruit?.. que se passe-t-il par là?.. (*Il court regarder par la gauche.*) Une litière brisée!.. une dame qui en descend... Mais elle vient de ce côté... La voici!..

SCENE V.

BOLBURY, LA PRINCESSE DE HAINAUT, LE COMTE DE SALISBURY, FULBY, DEUX DAMES, DEUX SEIGNEURS DE LA SUITE.

LE COMTE, *à la princesse.* Ah! Madame, quel événement!

FULBY. Si Madame voulait prendre quelque repos dans la maison de M. le shérif?

BOLBURY. Ma maison et le peu que je possède sont au service de Madame!

LA PRINCESSE. Je vous remercie, monsieur le shérif... je viens d'envoyer au palais.

BOLBURY, *à part.* Au palais!

LA PRINCESSE. Et dans un instant tout sera réparé.

BOLBURY, *à part.* C'est quelque dame de la suite de la princesse...

LE COMTE. Si le roi savait que sa noble fiancée a couru ce danger!..

BOLBURY, *à part.* C'est la princesse elle-même!

LE COMTE. Quels seraient son chagrin et son inquiétude!

LA PRINCESSE. Aussi ai-je défendu qu'on le lui dise, car, en vérité, cela n'en vaut pas la peine... et notre royal époux a d'autres motifs plus sérieux d'inquiétudes et de craintes... Ces troubles aux portes de Londres... ce faux prince Édouard!

LE COMTE. Rassurez-vous... des ordres sont donnés partout... on est sur les traces de ce misérable. . et bientôt...

BOLBURY, *s'avançant.* Il sera notre prisonnier... j'en réponds!.. Son Altesse peut compter sur mon zèle, mon activité, mon énergie, mon courage!

LA PRINCESSE, *regardant autour d'elle.* J'y compte, Monsieur!.. mais où sommes-nous ici?.. moi qui arrive et qui ne connais point la belle ville de Londres... Quelle est cette place?

LE COMTE. Celle du Puits-d'Amour!

LA PRINCESSE. Voilà un joli nom!

BOLBURY. Trop joli pour un endroit sinistre!.. Ce maudit puits est l'épouvantail de tout le quartier... Depuis longtemps nos habitants demandent qu'il soit comblé... mais le feu roi et notre nouveau souverain lui-même, à ce qu'on dit, n'ont jamais voulu permettre...

LA PRINCESSE. Et pourquoi cela?

LE COMTE, *vivement.* Sans doute parce que c'est un débris curieux d'antiquité, auquel se rattachent de vieilles traditions!

LA PRINCESSE, *souriant.* Mais qu'a fait ce pauvre puits pour exciter tant de haine et de colère?

BOLBURY. D'abord, on assure que, la nuit, on a vu souvent sortir de là de grands fantômes qui se répandaient par milliers dans la ville!

LA PRINCESSE, *riant.* De grands fantômes!.. Cela devient fort amusant...

FULBY, *riant.* Comment, monsieur le shérif, vous pouvez croire...

BOLBURY. Oh! moi, je ne crois pas aux fantômes... je suis un esprit fort... c'est connu!

LA PRINCESSE, *le regardant en souriant.* Ah!

BOLBURY. Mais je puis affirmer à Son Altesse, qu'un soir, il y a un mois à peine, j'ai entendu là des bruits souterrains et d'horribles éclats de rire qui semblaient partir de l'enfer!

LA PRINCESSE, *souriant.* S'il en est ainsi, pourquoi donc ce nom de puits d'Amour?

FULBY. Parce qu'autrefois, dans un désespoir amoureux, une jeune fille s'y est, dit-on, précipitée... C'est une ancienne légende!

LA PRINCESSE. Que monsieur Fulby, le fauconnier, connait sans doute?

FULBY. Comme tout le monde!

LA PRINCESSE. Excepté moi, qui ne suis à Londres que depuis hier...

FULBY. Je crains que Votre Altesse ne regrette sa curiosité; mais je suis à ses ordres!

LÉGENDE.

Nelly, la jeune fille,
S'en venait chaque jour,
Leste, accorte et gentille,
Emplir sa cruche au puits du carrefour!
Un soir, il arriva
Qu'elle rencontra
Là
Le jeune et brave Edgard,
Archer du roi Richard.
Le bel archer l'aida,
On causa,
Devisa,
Et chaque soir, oui-dà,
On se retrouva
Là.
Que de sermens d'amour!
Jusqu'à son dernier jour.
Tout ce qu'elle jura,
Oui, Nelly le tiendra!
Mais un serment
D'amant
S'envole avec le vent!
Un triste soir, hélas!
Edgard ne revint pas!
Nelly, dans sa douleur,
Attendait le trompeur,
Qu'elle croyait toujours
Fidèle à ses amours!
Elle se plaçait là,
Disant : « Il reviendra... »
Mais tout à coup voilà
Qu'un cortége passa. .
Un brillant officier,
Au corsage d'acier,
Allait, devant l'autel,
Former nœud solennel!..
Ah! chacun a frémi :
Un cri
A retenti!
C'est la pauvre Nelly,
Au front pâli,

Donnant à son Edgard
Triste et dernier regard!
Elle s'élança
Là,
Et dans l'abîme se jeta!
Ah!!!
Depuis ce moment-là,
Dans le puits que voilà
Nul ne puisa!
Le puits d'Amour on l'appela,
Et la légende finit là!

Mais l'auteur ajoute cela :
Si, pour serments faits et trahis,
On se jetait au fond d'un puits,
Mes bons amis,
Je vous le dis,
Nos puits seraient bientôt remplis!

CHŒUR.

Si pour serments faits et trahis, etc...

LA PRINCESSE, *à Fulby.* Merci, Monsieur, grand merci!

BOLBURY, *qui est remonté vers le fond, redescendant.* Une nouvelle litière arrive du palais... Son Altesse veut-elle qu'on la fasse avancer?

LA PRINCESSE. Non... nous allons à sa rencontre... Je vous suis obligé, monsieur le shérif... Votre nom?

FULBY. Maître Bolbury!

LE COMTE, *vivement et à demi-voix au shérif.* Bolbury! Vous vous nommez Bolbury?

BOLBURY. Oui, Monseigneur!

LE COMTE. Vous êtes le cousin d'une jeune Irlandaise arrivée récemment à Londres?

BOLBURY. Miss Géraldine... et pourquoi?..

LE COMTE. Oh! rien... Hier on parlait d'elle à la cour, de sa beauté... de...

LA PRINCESSE, *se retournant.* Monsieur le comte!

LE COMTE. Me voici, me voici, Madame!

BOLBURY, *à part.* On parle déjà de ma future à la cour! Me voilà lancé!.. je serai grand shérif... (*Il suit la princesse et le comte qui disparaissent par le fond à droite : la nuit commence à venir.*)

FULBY, *qui a regardé la croisée de la maison à droite.* Rien encore!.. qui peut l'empêcher?.. (*En ce moment un vase de fleurs est placé sur l'appui de la fenêtre.*) Ah! enfin, voici le signal... (*Il observe s'il ne peut être vu, ouvre la porte et se glisse rapidement dans la maison : au même instant paraît par la gauche un homme enveloppé d'un grand manteau et qui semble examiner les localités.*)

—

SCENE VI.

LE ROI, *seul.*

RÉCITATIF.

C'est bien ici qu'hier j'aperçus cette belle!
Et peut-être à mes yeux viendra-t-elle s'offrir?
Promenons-nous!.. Un roi peut faire sentinelle
Quand la consigne est amour et plaisir!

CAVATINE.

O passe-temps enchanteur!
Sous ce manteau protecteur
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre!
Déguisements,
Accidents
Et dénouements
Très-piquants,
Vous seuls savez, en tous les temps,
Me plaire!

Qu'entends-je ici, la nuit?
Un malheureux gémit,
Au désespoir il est réduit...
Il va finir son sort...
Quand une bourse d'or
Soudain
Tombe en sa main!
Comme à sa détresse
Succède l'ivresse!
Trésor et richesse,
Puissé-je sans cesse
Vous placer ainsi!..

Doux passe-temps pour mon cœur,
Des rois plaisir enchanteur,
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre!
Pour la puissance et la grandeur
Voilà le vrai bonheur!

Ici, je vois
Des grivois,
Fêtant Bacchus et ses lois...
Bravo! je suis
De votre avis,
Mes frères!
— Vive le roi! — Doux aspect!
— A sa santé buvons sec!
— Mon verre alors se choque avec
Leurs verres!..
Sous ce balcon, j'entends
Causer ces deux amants!
« Il faut, hélas! cruels parents,
« Pour obtenir ta foi,
« Etre officier du roi! »
Sois donc nommé par moi!
Par moi,
Le roi!
Douce jouissance!
Aussi ma puissance,
De la Providence
Usurpe en silence
Les secrets
Décrets!

O passe-temps enchanteur!
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre!
Oui, pour vous, prince ou grand seigneur,
C'est là le vrai bonheur!

(*Il examine la maison du shérif*)

—

SCENE VII.

LE ROI, LE COMTE, *revenant sans voir Edouard.*

LE COMTE. La princesse est partie!.. j'ai trouvé un prétexte pour ne pas la suivre... Me voilà seul... Géraldine, chère Géraldine!.. Elle est là, je vais enfin la revoir!.. (*Il fait quelques pas vers la maison du shérif et aperçoit le roi qui cherche à regarder par les vitraux.*) Quel est cet homme? (*Haut.*) Que cherchez-vous, mon ami?..

LE ROI, *brusquement.* Peu vous importe! Passez votre chemin!

LE COMTE, *s'avançant.* Vous le prenez bien haut, mon maître!

LE ROI. Comme il me convient, brave homme! (*Ils se trouvent face à face.*) Salisbury!

LE COMTE. Le roi!

LE ROI. Que diable faites-vous ici à cette heure, cher comte?..

LE COMTE. Quelques ordres à donner au shérif pour la cérémonie de demain... Et me sera-t-il permis d'adresser la même question à Votre Majesté?

LE ROI. Oh! moi, je me promène... incognito!

LE COMTE. Comme le sultan *Haroun al Raschild*, pour connaître par vous-même!..

LE ROI. La manière dont se fait la police... Pour surveiller nos shérifs et nos constables!

LE COMTE. Ou plutôt, pour leur donner de l'occupation... Ce manteau de couleur sombre m'annonce que Votre Majesté est ce soir en expédition!

LE ROI. Quelle idée!

LE COMTE. Ce ne serait pas la première fois!.. Du vivant de votre auguste père, j'ai eu souvent, ainsi que nos joyeux compagnons, l'honneur d'escorter le prince royal dans des aventures nocturnes, dont le dénouement...

LE ROI. N'était pas toujours agréable... témoin cette fois où nous voulions enlever, le jour de sa noce, cette jolie pâtissière...

LE COMTE. Et tout le quartier ameuté contre nous!

LE ROI. Et les cris, les menaces!

LE COMTE. Mieux encore... dont nous avons été assaillis...

LE ROI, *vivement*. Incognito!.. l'honneur est sauvé... la postérité n'en dira rien...

LE COMTE. Mais vous étiez garçon, alors... tandis que, demain, votre mariage avec la princesse de Hainaut... princesse accomplie...

LE ROI. Eh! je ne le sais que de reste!.. c'est à qui m'accablera de ses vertus... c'est presqu'une épigramme... et c'est absurde! Car, en ménage comme ailleurs, on ne brille...

LE COMTE. Que par les contrastes!

LE ROI, *riant*. Comme tu dis!.. Et si par hasard, je me trouve à pied dans ce quartier... c'est que dernièrement j'ai aperçu là, dans cette maison...

LE COMTE, *à part*. Celle de Bolbury!

LE ROI. Une jeune fille ravissante... des cheveux blonds, des yeux bleus... dont je vous parlais hier...

LE COMTE, *à part*. C'est Géraldine!

LE ROI. Une tête d'ange ou de madone, comme ils disent en Italie... Et, aujourd'hui, presque sans le vouloir, j'ai dirigé ma promenade de ce côté pour la revoir et l'admirer... comme objet d'art... voilà tout... Y a-t-il de quoi me gronder?

LE COMTE. Peut-être!

LE ROI. Du reste, et pour mettre un terme à tes sermons, j'ai un moyen que je te dirai ce soir à notre dernière nuit de garçon... Car, vous le savez, nous nous réunissons à minuit, au rendez-vous ordinaire... Tous nos initiés sont prévenus... joyeux souper, vins exquis! fête enivrante! Nous attendons même un nouvel adepte, lord Clarendon... Mais, tout brave qu'il se dit, il n'osera pas, j'en suis sûr, tenter la fatale épreuve.

LE COMTE. Et c'est ainsi que Votre Majesté renonce à ses folies de jeunesse?

LE ROI. Je t'ai déjà dit que c'était la dernière.. il faut bien qu'il y en ait une... Après cela, nous serons tous sages, tous mariés...

LE COMTE, *vivement*. Parlez pour vous, Sire!

LE ROI. Non pas... qui m'aime me suive!.. et c'est là le projet que j'ai sur vous!

LE COMTE. Quoi! Votre Majesté y pense encore?

LE ROI. Plus que jamais!.. C'est une riche et belle héritière du pays de Galles, miss Oventry, que je te destine... Elle arrivera dans quelques jours... la reine, qui est prévenue, la nomme d'avance sa première dame d'honneur, et toi, grand-maître du palais...

LE COMTE. Mais, Sire...

LE ROI. Point d'objections! nous le voulons... Ah! mon bel ami, vous ririez trop de nous, si vous restiez libre... Vous vous moqueriez de votre pauvre maître enchaîné au joug de l'hymen... Non, non, vrai Dieu!.. Devenu mari, je veux que tous mes favoris le deviennent à leur tour... C'est exemplaire et moral!

LE COMTE. Cependant, Sire...

LE ROI. Ma faveur est à ce prix!.. Je n'accorde plus rien aux célibataires...

LE COMTE. Votre Majesté me permettra bien un jour de réflexions... En attendant, je dois la prévenir que, quelques instants plus tôt, elle se serait trouvée ici avec son auguste fiancée, la princesse de Hainaut... Un accident arrivé à sa voiture...

LE ROI. Point de dangers?

LE COMTE. Non sans doute... mais son fiancé ferait peut-être bien d'aller au palais, s'informer de sa santé...

LE ROI. J'y cours!.. D'autant plus que ce soir je ne compte pas paraître à son cercle!

LE COMTE. Où les ambassadeurs du Hainaut viennent prendre congé!

LE ROI. Justement!.. La Flandre et le Hainaut sont ennuyeux à périr... Tu les recevras pour moi... et tu bâilleras pour notre compte, toi qui as déjà épousé ma femme par procuration!

LE COMTE. Mais comment justifier votre absence!

LE ROI. Des affaires d'Etat... On en a toujours à volonté! Pendant ce temps, je serai avec nos convives, au lieu de nos réunions, où tu viendras nous rejoindre après le départ de l'ambassade. (*En ce moment on voit le constable Makinson se diriger vers sa maison et rentrer par la porte où s'est glissé Fulby.*) Silence! voici quelqu'un... Ah! c'est un constable qui rentre tranquillement chez lui... Adieu, je retourne au palais... A ce soir, mon fidèle compagnon... N'oublie pas que tu dois partager toutes les folies de ton maître, y compris même le mariage! (*Il disparaît par le fond.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul*. Me marier! me marier!.. Il dit vrai... ma fortune, ma grandeur à venir en dépendent. D'ailleurs, et quelque amour qu'elle m'inspire, je ne puis jamais penser à épouser Géraldine... ce serait me perdre... et la tromper. La séduire... elle si dévouée, si vertueuse!.. plutôt renoncer à elle et lui rendre ses serments... Oui, oui, j'agirai en honnête homme... je ne la reverrai plus! (*A ce moment, Fulby sort par une fenêtre de la maison du constable, saute à terre et tombe presque aux pieds du comte.*)

SCENE IX.

FULBY, LE COMTE.

LE COMTE, *stupéfait*. Fulby!

FULBY. Moi-même, monsieur le comte... Pardon de ma brusque arrivée... mais ce damné constable, on dirait qu'il le fait exprès... C'est la seconde fois qu'il m'oblige à sauter ainsi depuis hier...

LE COMTE. Et d'où sors-tu, malheureux?..

FULBY. Dame! Monseigneur, quand l'hymen entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre.

LE COMTE. Mauvais sujet!

FULBY. Ah! ne me grondez pas!.. J'ai tort, je le sens bien... moi qui, par votre protection, ai été nommé fauconnier du roi, et d'aujourd'hui son échanson... moi qui, grâce à vos bontés, me trouve placé à la brillante cour d'Edouard, je devrais n'adresser mes hommages qu'à des ladies, à des comtesses, à des duchesses... je me devrais cela à moi-même, et à vous surtout, mon protecteur, qui répondez de moi... Mais, que voulez-vous! elle est si jeune, si jolie et si aimable!..

LE COMTE. Eh! qui donc?

FULBY. Je n'ose pas vous le dire... la femme d'un constable...

LE COMTE. Il serait possible!

FULBY. Oui, Milord!.. son mari n'est que constable... j'en rougis pour lui!.. mais peut-être un jour pourra-t-il être mieux que cela?..

LE COMTE, *souriant*. Cela commence déjà!

FULBY. En attendant, il est défiant, et surtout jaloux... il revient toujours au moment où on ne l'attend pas... Aussi, nous avons pris pour l'avenir des précautions...

LE COMTE. C'est bon!

FULBY. Cette pauvre Betzy m'a fait faire une seconde clef d'une porte secrète... parce que, de sauter, comme tout à l'heure par la fenêtre, ou de courir comme l'autre jour sur les toits, il y a de quoi se tuer... sans compter que j'ai été vu par une voisine en face, la cousine du shérif!

LE COMTE. Géraldine?

FULBY. Ah! vous savez son nom?.. Une jolie fille aussi... elles sont toutes jolies dans ce quartier-là.

LE COMTE. Tais-toi!

FULBY. Vous la connaissez?

LE COMTE. Oui, oui... Tu peux même me rendre un très-grand service!

FULBY. Parlez, Milord... je serai trop heureux.

LE COMTE. Au fait, puisque tu m'as confié tes amours, je puis te dire les miennes!

FULBY. C'est bien de l'honneur pour moi!..

LE COMTE. Il y a trois mois, en Irlande, où j'étais allé recueillir la succession de lord O'Donnel, mon oncle... tous les jours je la voyais, sans lui dire qui j'étais... Elle eût repoussé les hommages du grand seigneur... mais elle accueillit Tony le matelot avec tant de confiance et d'amour... et lorsque, rappelé par le roi, pour son mariage, il me fallut revenir à Londres, je lui dis que je partais... que j'allais en mer!

FULBY. Et aujourd'hui vous voulez la voir?..

LE COMTE. Non!.. ce serait la tromper!.. car je vais me marier... Il le faut!.. le roi le veut... le roi, dont je suis le favori, parce que j'ai partagé jusqu'ici toutes ses extravagances!

FULBY. Ce qui ne vous déplaisait pas trop!..

LE COMTE. Eh! si vraiment!.. Édouard aime les scènes d'orgie et de débauche!.. et mon goût, à moi, me portait vers les plaisirs purs et tranquilles; mais il fallait plaire au maître!..

FULBY. Et vertueux par penchant, vous vous êtes fait mauvais sujet...

LE COMTE. Par flatterie... C'est bien mal, n'est-ce pas? Mais méditer de sang-froid la ruine et le déshonneur d'une pauvre fille, qui m'aime et qui croit en moi... étouffer dans les plaisirs la voix du remords... j'ai eu beau faire... je n'en suis pas encore arrivé là... je n'en ai pas le courage... et je veux rendre à Géraldine le repos et la liberté!..

FULBY. Ah! c'est bien, Milord, c'est bien!.. Voilà une conduite loyale et digne d'un vrai gentilhomme...

LE COMTE. Mais pour achever mon ouvrage, Fulby, j'ai besoin de toi!

FULBY. Comment cela?

LE COMTE. Je ne dois pas... je ne peux pas revoir Géraldine... toutes mes résolutions, pour son repos et son bonheur, faibliraient devant un de ses regards... Mais voilà un anneau qu'elle avait donné à Tony le matelot, et que je devais garder tant que je l'aimerais... c'est-à-dire, jusqu'à la mort... Tu le lui remettras demain...

FULBY. J'entends... en lui disant qu'elle est libre .. et qu'une autre femme, un autre amour...

LE COMTE. Oh! non!.. Geraldine me croire infidèle!.. Je veux qu'elle garde de Tony un tendre et pieux souvenir!

FULBY. Je lui dirai qu'il n'est plus!

LE COMTE. Oui... (*Hésitant.*) Mais si cependant sa douleur, son désespoir!..

FULBY. Rassurez-vous, Milord... elle se calmera... Croyez-moi... une femme aime mieux savoir son amant mort qu'infidèle!

LE COMTE. Chère Géraldine!.. J'ai foi dans ton zèle, dans ton amitié!..

FINALE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

J'aurais voulu rester pour elle
Toujours Tony... vœux superflus!
Il faut la fuir! peine cruelle!
Dis-lui que son Tony n'est plus!
Par l'amour qu'elle avait fait naître
Tony ne doit plus s'animer...
Mais dis-lui qu'il a cessé d'être
Sans jamais cesser de l'aimer!

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'elle m'oublie et qu'elle espère
Un avenir consolateur!
Ange laissé sur cette terre,
Qu'elle y connaisse le bonheur!
Par l'amour qu'elle avait fait naître
Tony ne doit plus s'animer...
Mais dis-lui qu'il a cessé d'être
Sans jamais cesser de l'aimer!

(*Il remet un anneau à Fulby, en lui faisant encore des recommandations à voix basse. Fulby le reconduit jusqu'au fond à gauche. Le comte sort. Pendant ce temps, Géraldine a paru au fond à droite.*)

—

SCENE X.

GÉRALDINE, FULBY.

GÉRALDINE, *entrant tristement.*
De mon Tony pas de nouvelle!
FULBY, *revenant, à part.*
Que vois-je! c'est elle! c'est elle!
GÉRALDINE, *à part.*
Il me faut attendre à demain!
FULBY, *à part.*
Qu'elle est jolie! oui, ce serait dommage
De la tromper... de flétrir son destin!
GÉRALDINE, *à part.*
Mais je ne sais... un sinistre présage
En cet instant augmente mon chagrin!
FULBY, *à part.*
La voilà seule... A remplir mon message
Je puis songer... sans remettre à demain!

ENSEMBLE.

GÉRALDINE, *à part.*
Oui, malgré moi, de sinistres présages
Viennent, hélas! augmenter mon chagrin!
Pour lui je crains les flots et les orages!
Mon Dieu! mon Dieu! veillez sur son destin!
FULBY, *à part.*
J'hésite encore... allons, prenons courage!
Un noble but doit m'inspirer soudain...
C'est pour sauver son honneur du naufrage,
Qu'il faut, hélas! lui causer du chagrin!

FULBY, *arrêtant Géraldine qui va pour entrer dans la maison de Bolbury.*
Un mot, ma chère enfant!
GÉRALDINE, *avec quelque effroi.*
C'est vous, monsieur le page!
Si tard, que cherchez-vous ici?
FULBY.
Vous!
GERALDINE.
Moi!
FULBY.
Je viens vous parler d'un ami!
GERALDINE, *avec surprise.*
D'un ami?..
FULBY.
De Tony!
GÉRALDINE, *vivement.*
Il se pourrait... vous connaissez Tony?

FULBY.
Avant d'être à la cour, avec lui j'ai servi!
Nous étions du même équipage!
GERALDINE, *vivement.*
Reviendra-t-il bientôt de son lointain voyage?
FULBY, *hésitant et avec précaution.*
De sa part... tout à l'heure, on m'a remis ce gage,
Pour vous!
(*Il lui présente la bague.*)
GERALDINE, *la prenant avec angoisse.*
Dieu! mon anneau! mon espoir est trahi!
Tony, ne m'aime plus!
(*Elle s'assied sur le banc.*)
FULBY, *lui prenant la main.*
Ayez force et courage!
Et ne doutez jamais de lui!

REPRISE DU MOTIF DE LA ROMANCE.

« Par l'amour qu'il vous fit connaître
« Tony ne doit plus s'animer...
« Apprenez qu'il a cessé d'être,
« Mais sans jamais cesser de vous aimer! »
GERALDINE, *atterrée et d'une voix étouffée, à part.*
Tony! Tony! pauvre Tony!
Pour moi, pour moi, tout est fini!
FULBY, *s'approchant d'elle.*
Si je pouvais calmer le trouble où je nous voi!
GERALDINE.
Non, non, c'est inutile;
Je suis calme, tranquille...
Laissez-moi! laissez-moi!
FULBY, *à part.*
Et moi qui m'attendais à des cris, à des larmes!
Je me rassure et vois déjà
Que la jeune beauté, bannissant ses alarmes,
Bientôt se consolera.
Comme tant d'autres, oui, elle se calmera!
(*Il sort en souriant.*)

—

SCENE XI.

GÉRALDINE, *seule, assise sur le banc de pierre.*

Tony! Tony!
C'est son anneau! c'est lui!

(*Elle porte l'anneau à ses lèvres, met sa tête dans ses mains, fond en larmes, et la musique exprime le passage de la douleur à l'égarement; elle se lève.*)

AIR.

Ma tête s'égare!
Et de moi s'empare
Affreux désespoir!..
Ne plus le revoir!..
Non, c'est impossible!
Un sort invincible
Veut, dans ses rigueurs,
Séparer nos cœurs!
L'amour qui m'enivre
Saura nous unir!..
Oui, je le veux suivre
Et pour lui mourir!
Sur cette terre, en mes douleurs cruelles,
Hélas! que ferai-je sans lui?
Tony, Tony, tu m'appelles!
Mon bien aimé, me voici!
Me voici!
Ma tête s'égare!
Et de moi s'empare
Affreux désespoir, etc.
Tony! Tony!
Me voici!
Mon bien aimé, me voici!

(*Elle s'élance sur la margelle du puits et se précipite dans l'abîme.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

Une salle souterraine. A gauche, sur le premier plan, une porte recouverte d'une riche portière. Sur le deuxième plan, une autre porte. A droite, au premier plan et vis-à-vis du public, une statue qui tourne sur son piédestal et laisse voir un escalier taillé dans le roc. Une autre porte. A droite, un divan. Au fond, un dressoir chargé de coupes et d'argenterie. Tables, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE SALISBURY, FULBY.

(*Au lever du rideau, la statue à droite s'écarte, et l'on aperçoit le comte de Salisbury et Fulby descendant l'escalier.*)

LE COMTE, *descendant l'escalier.* Avance!.. avance!.. et n'aie pas peur!

FULBY, *descendant derrière le comte.* Quarante-deux marches depuis le cabinet du roi... (*Regardant autour de lui avec étonnement.*) Où sommes-nous maintenant?

LE COMTE. Attends que j'aie fermé cette issue... la seule qui conduise au palais... (*Il touche un ressort, la statue se replace devant l'escalier qu'elle referme.*)

FULBY. Il me semble être dans un conte de fées, et je me demande à quoi peut servir cette pièce si richement décorée?

LE COMTE. C'est un des appartements de ce palais souterrain... et tu ne vois rien encore. (*Montrant la droite.*) De ce côté sont des salons magnifiques, des boudoirs élégants et mystérieux, que tu connaîtras plus tard... Cette pièce est pour toi la principale, celle où tu dois exercer tes nouvelles fonctions d'échanson.

FULBY. La salle à manger?..

LE COMTE. Tu l'as dit... et je n'ai pas besoin de te recommander une inviolable discrétion... Etre admis dans les plaisirs d'un roi, c'est une faveur souvent fatale... Il y va de la fortune ou de la tête...

FULBY. Je tâcherai que l'une ne me fasse pas perdre l'autre... Mais vous, Milord, qui êtes mon protecteur et mon maître, daignez me dire ce que j'aurai à faire...

LE COMTE. Rien de plus simple... Une vingtaine de jeunes seigneurs vont venir jouer, souper et s'enivrer... C'est toi qui leur verseras à boire.

FULBY. J'aurai de l'ouvrage!

LE COMTE. Mais oui... Aujourd'hui surtout... car il y a réception d'un nouvel initié, d'un nouveau favori, lord Clarendon... si toutefois il a le courage de tenter l'épreuve ordinaire.

FULBY. Laquelle?..

LE COMTE. Silence!.. Il faut tout voir, tout entendre et n'interroger personne.

FULBY. C'est pour cela, Milord, que si vous vouliez d'abord tout me dire, je n'aurais plus rien à demander...

LE COMTE, *souriant.* C'est juste... Eh bien donc, notre nouvel échanson, tu as pu entendre dire que le feu roi, qui avait passé sa vie à tyranniser ses sujets, avait trouvé en eux une affection...

FULBY. Egale à ses bienfaits!..

LE COMTE. Sa popularité était devenue telle, qu'il redoutait, à chaque instant, quelque visite imprévue et tumultueuse, et, pour échapper aux surprises nocturnes, il avait fait pratiquer dans son palais diverses issues secrètes... (*Montrant la statue à droite.*) entre autres celle-ci... cet escalier...

FULBY. Que nous venons de parcourir...

LE COMTE. Qui conduisait de son cabinet dans cette salle souterraine... ensuite (*Montrant la première porte à gauche.*) dans une chambre voisine, où un puits à moitié



La princesse de Hainaut.

ruiné donnait sortie sur une place de Londres, vis-à-vis la maison de Bolbury.

FULBY. Le puits d'Amour!..

LE COMTE. Justement... Après la mort du roi, le prince Edouard, qui lui ressemble peu, et qui ne craint rien, que de ne pas s'amuser, a fait servir tout ceci à ses plaisirs secrets... Dans ces salons, témoins de banquets et de bals des plus joyeux, sont entassés les plus riches ou les plus bizarres costumes; c'est de là que le prince, qu'on croit souvent livré à de graves travaux, s'échappe, la nuit, pour aller, avec ses favoris, courir les rues de Londres; c'est par là qu'après de joyeuses orgies, il se dérobe souvent aux poursuites des constables, tout étonnés d'avoir perdu ses traces... Bien plus encore... une des chimères du prince est de ne vouloir auprès de lui que des amis véritables; et, pour s'assurer du dévouement de ceux qu'il admet dans son intimité, voici des épreuves auxquelles il les soumet : il leur demande par exemple : — « M'aimez-vous autant que vous-mêmes? » Et tous les courtisans de répondre : — « Ah! Sire, cent fois plus encore! » — « Exposeriez-vous vos jours pour moi? « — « Trop heureux d'un pareil sacrifice..... mon sang!.. ma vie!.. à l'instant même! » — « S'il en est ainsi, ce soir, je vous ordonne, au risque de ce qui pourra en arriver, de vous précipiter dans le puits du carrefour. »

FULBY. Eh bien?

LE COMTE. Eh bien, de deux ou trois cents amis dévoués, quelques-uns seulement eurent ce courage... Je fus de ce nombre, et voici tout le danger que l'on a à courir; grâce à un mécanisme ingénieux, ouvrage du Vénitien Vazzanina, celui qui, intrépidement, se lance dans le précipice, est à peine descendu à quelques pieds, qu'il tombe sur de beaux coussins de velours, et descend doucement (*Montrant la première porte à gauche.*) dans la chambre voisine, où le prince, après lui avoir donné l'accolade, l'amène ici prendre place à ses côtés à quelque banquet mythologique, où, sous des habits de caractère, tous les convives s'enivrent jusqu'au jour.

FULBY. C'est ce qui va arriver ce soir à lord Clarendon... le nouvel adepte?

LE COMTE. S'il ose s'exposer au prétendu danger, dont le mécanisme préservateur est déjà préparé.

FULBY. Il ne l'est donc pas toujours?

LE COMTE. Non, sans doute... seulement les jours d'é-

preuves ou lo jours de nos réunions... afin que, sans se présenter au palais, nos fidèles puissent secrètement entrer ou sortir par cette issue...

FULBY. Et vous allez ainsi passer une joyeuse soirée?..

LE COMTE. Moi!.. Oh! non du tout... car j'ai promis au roi, qui doit se dire malade, de remonter au palais, et de tenir sa place dans la salle de réception jusqu'au départ des ambassadeurs... Mais, si je ne te revoyais pas, n'oublie pas, demain, le message dont je t'ai parlé pour cette pauvre Géraldine.

FULBY. Si ce n'est que cela, soyez tranquille... c'est déjà fait...

LE COMTE, *revenant vivement.* Et tu ne m'en parlais pas?

FULBY. Non vraiment, attendu qu'il n'y a pas de quoi se presser...

LE COMTE. Eh! pourquoi cela?

FULBY. C'est que vous sembliez craindre, Milord, un amour et un désespoir... qui ont été des plus raisonnables...

LE COMTE, *avec chagrin* Est-il possible!

FULBY. Je vous promets que ça ne durera pas, et que celle-là sera bien vite consolée, si elle ne l'était pas déjà d'avance.

LE COMTE. Ah! c'est indigne!.. Non... non... de quoi vais-je me fâcher?.. Je le voulais... je le désirais... je dois me réjouir : et, puisque celle-là n'aimait pas... me voilà guéri de ma constance et de ma loyauté... J'y renonce pour jamais.

FULBY, *gaiement.* Et vous faites bien, Milord ; ici, à la cour, c'est du luxe...

PREMIER COUPLET.

Le temps emporte sur ses ailes
Les chagrins prompts à s'envoler!
Et de l'oubli des infidèles
Il faut gaîment se consoler.
Oui, séchons des larmes cruelles,
Car il n'est pas juste, ici-bas,
Que les douleurs soient éternelles,
Quand les amours ne le sont pas!

LE COMTE, *écoutant du côté de la première chambre à gauche.*

Tais-toi!.. N'entends-tu pas dans la chambre voisine?..
Quelqu'un gémit!..

FULBY, *écoutant.*

Oui... c'est de ce côté...

LE COMTE.

Bravant la peur, qui, dit-on, le domine,
Lord Clarendon s'est-il précipité?

FULBY. J'y cours! (*Il s'élance par la première porte à gauche, et disparaît*)

LE COMTE, *affectant une grande gaieté.*

DEUXIÈME COUPLET.

Je veux au plaisir qui m'appelle,
Désormais, consacrer mes jours,
Et des mépris d'une infidèle
Me venger par d'autres amours!
Je veux courir de belle en belles ;
Ce serait folie, ici-bas,
De garder larmes éternelles
Aux amours qui ne le sont pas!..

—

SCENE II.

LE COMTE, FULBY, *sortant de la chambre à gauche.*

FULBY, *à demi-voix, vivement.* Milord!.. Milord!..

LE COMTE. Eh bien!.. lord Clarendon?

FULBY. Ce n'est pas lui... une jeune fille évanouie, qui revient à elle... A quelques mots qu'elle a prononcés, j'ai compris qu'elle s'était jetée dans le puits par désespoir amoureux...

LE COMTE. Allons donc!

FULBY. Et, m'avançant alors, j'ai reconnu...

LE COMTE. Qui donc?

FULBY. Géraldine!

LE COMTE, *vivement.* Géraldine!!!

FULBY, *le retenant.* En ce moment, elle se croit morte et dans un autre monde.

LE COMTE. Ah! courons! (*S'arrêtant.*) Grand Dieu!.. si nous étions surpris!.. si le roi ou ses amis venaient en ce moment!..

FULBY. Ne craignez rien, je veillerai. (*Conduit par le comte, il remonte l'escalier à droite, dont la statue se referme sur lui.*)

—

SCENE III.

GÉRALDINE, LE COMTE, *se tenant d'abord à l'écart.*

DUO.

GÉRALDINE, *à peine revenue à elle, et s'avançant sur le théâtre.*

Oui, j'ai juré de le suivre,
De revoir mon doux ami!
Là-haut je ne pouvais vivre,
Mon cœur était avec lui!

(*Elle se retourne, aperçoit le comte, pousse un cri et court dans ses bras.*)

C'est lui!.. c'est lui!.. le ciel exauce ma prière!

LE COMTE, *la regardant avec amour.*

Pour moi, ma bien-aimée a donc quitté la terre?

GÉRALDINE.

La vie était, sans toi plus triste que la mort,
Et je viens de mourir pour partager ton sort.

LE COMTE, *à part.*

Ah! que sa douce erreur pour mon cœur a de charmes!

GÉRALDINE.

Quoi! tu pleures!.. doit-on connaître ici les larmes?..

LE COMTE.

Des larmes de bonheur!

GÉRALDINE, *regardant le comte qui est couvert de riches habits.*

Mais quel air radieux!
Tony le matelot, si pauvre encor naguère!

LE COMTE, *la serrant dans ses bras.*

Est heureux maintenant.

GÉRALDINE.

Oui, qui souffre sur terre,
En est récompensé, je le vois, dans les cieux!

ENSEMBLE.

GÉRALDINE, *en extase.*

O vue enchanteresse!
C'est ici le séjour
De l'éternelle ivresse,
De l'éternel amour!
O volupté suprême!
O volupté des dieux!
Je revois ce que j'aime;
Pour moi s'ouvrent les cieux!

LE COMTE.

O vue enchanteresse!
C'est ici le séjour
De l'éternelle ivresse,
De l'éternel amour!
O volupté suprême!
O volupté des dieux!
Oui, pour celui qui t'aime
Le ciel est dans tes yeux!

LE COMTE, *à Géraldine dont les genoux fléchissent.*

Quoi! tu chancelles!

GÉRALDINE.

Oui, tant de bonheur m'oppresse...
Et près de toi, mon seul trésor,
Je mourrais de joie et d'ivresse,
Si je pouvais mourir encor!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉRALDINE.
O vue enchanteresse! etc.
LE COMTE.
O vue enchanteresse! etc.

—

SCENE IV.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY, *redescendant vivement l'escalier à droite et s'approchant du comte, lui dit à voix basse.* Milord, Milord! le roi s'apprête à sortir de son cabinet.

LE COMTE, *regardant Géraldine.* Ah! qu'il ne la voie pas! (*Avec impatience.*) Et la quitter en ce moment... pour aller recevoir les envoyés du Hainaut!..

FULBY. Ne craignez rien, je serai près d'elle...

LE COMTE. Reconduis-la vite... là-haut... chez elle... sans lui rien dire... Plus tard je lui expliquerai...

GÉRALDINE, *revenant sur le bord du théâtre et voyant Fulby vêtu de riches habits.* Et lui aussi, le pauvre enfant!.. mort!.. mort comme moi...

FULBY, *souriant.* Oui, exactement comme vous.

GÉRALDINE. Je disais bien qu'il se tuerait à courir ainsi sur les toits!.. (*Avec naïveté.*) Est-ce comme ça que ça vous est arrivé?..

LE COMTE. Partez, Géraldine, partez!

GÉRALDINE. Partir!

LE COMTE. Oui, dans ce moment, il le faut... Encore quelques instants de séparation, et après... réunis pour ne plus nous quitter... Adieu! (*Au moment où Géraldine tourne la tête, il s'élance par l'escalier, et disparaît; la statue se replace et ferme l'issue.*)

GERALDINE, *se retournant, et avec stupéfaction.* Disparu!.. et avant de nous revoir, séparés encore!.. Pourquoi?..

FULBY. Pourquoi!.. parce qu'il y a des dangers que vous ne pouvez comprendre et qui vous menacent.

GERALDINE. Ici!.. des dangers!..

FULBY, *vivement.* Oui, vraiment... et si vous êtes docile, si vous me suivez sans rien demander... plus rien à craindre pour vous et pour lui!..

GÉRALDINE, *vivement.* Pour lui?.. Me voilà... me voilà! Partons!..

FULBY, *l'entraînant vers la porte à gauche.* Venez... (*Ils vont pour entrer par la première porte à gauche, un grand bruit et des éclats de rire se font entendre. La musique commence.*)

FULBY, *s'arrêtant et écoutant.* Non... attendez... (*A part.*) Nos jeunes seigneurs qui arrivent...

GÉRALDINE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! on dirait un rire de démons...

FULBY. C'est cela même!.. vous l'avez dit... Il faut les éviter!.. Là, de ce côté... dans cette pièce que je regardais tout à l'heure... (*Lui montrant la deuxième porte à gauche.*) Et surtout ne sortez pas que je ne vienne vous chercher...

GÉRALDINE. Oui... oui, Monsieur... (*Elle entre dans la seconde chambre à gauche. Fulby referme vivement la porte, dont il prend la clef.*)

—

SCENE V.

FULBY, NOTTINGHAM, QUELQUES AMIS DU PRINCE *sortent de la première porte à gauche, en riant aux éclats,* LE ROI *paraît ensuite par l'escalier, suivi* D'AUTRES SEIGNEURS.

NOTTINGHAM, *annonçant.* Le roi! Messieurs. (*Tous s'inclinent avec respect.*)

LE ROI, *riant.*
Lord Clarendon, malgré son courage invincible,
N'a pas osé tenter cette épreuve terrible.
Il faudra nous passer de lui ..
Que ferons-nous ce soir...
TOUS.
Parlez!
LE ROI.
Non, Dieu merci...
C'est à vous de chercher.

CHŒUR.
Cherchons donc, mes amis!
Cherchons, cherchons donc, mes amis!
Hors la raison, tout est permis,
Et les refrains les plus hardis,
Et les plus piquantes houris;
Un jeu d'enfer, des vins exquis...
Que leurs flots coulent!
Que les dés roulent!
Cherchons bien, cherchons, mes amis,
Hors la raison, tout est permis!

(*Tout à coup la voix de Géraldine se fait entendre. Tous s'arrêtent avec étonnement.*)

GÉRALDINE, *dans la deuxième chambre à gauche.*
Dieu tutélaire,
En toi j'espère!
Que ma prière
Monte vers toi!
Ma voix t'implore!
Lui que j'adore,
Qu'il vienne encore
Auprès de moi!
TOUS, *écoutant.*
Une femme en ces lieux!
NOTTINGHAM.
Une voix inconnue!
LE ROI.
Par qui donc le secret a-t-il été trahi?
FULBY, *à part.*
Ah! c'en est fait! l'imprudente est perdue!
NOTTINGHAM, *montrant la deuxième porte à gauche.*
C'est par ici!..
TOUS.
C'est par ici!

(*A la fin du morceau, le roi s'élance vers la porte à gauche.*)

LE ROI. Mais je ne puis ouvrir cette porte... Qui de vous en a la clef?.. Nottingham?.. Fulby?..

NOTTINGHAM. Ce n'est pas moi...

FULBY, *avec embarras.* Ni moi, Sire... je vous assure...

LE ROI. Eh bien! brisons la porte...

TOUS, *excepté Fulby.* Oui... oui... brisons la porte!.. (*Ils s'élancent.*)

FULBY, *se jetant à genoux devant le roi.* Non, Sire, non... je vous en supplie!

LE ROI, *revenant sur le devant de la scène.* Connaîtrais-tu la dame mystérieuse?..

FULBY. Oui, Sire...

LE ROI. C'est peut-être lui qui a eu l'audace de l'amener?..

FULBY, *très-troublé.* Moi!.. c'est-à-dire...

NOTTINGHAM, *sévèrement.* Voilà le coupable!..

FULBY, *s'inclinant.* Pardon, Sire...

LE ROI, *sévèrement.* Il ne s'agit pas de cela... (*Le faisant relever.*) Est-elle jolie?..

FULBY. Charmante... hélas!..

LE ROI. Il n'y a que cela qui t'excuse... Est-ce ta maîtresse?

FULBY, *hésitant.* Mais... c'est possible...

LE ROI. Voyez-vous, déjà... (*D'un ton de reproche.*) Libertin!.. (*Se retournant vers Nottingham, à voix basse.*) Le comte de Salisbury avait raison de me le recommander pour échanson... Il a des dispositions...

NOTTINGHAM, *s'inclinant.* Oui, Sire... Et puis, il est à

bonne école!.. A force de nous verser à boire, il apprendra...

LE ROI. Comment le roi boit! (*Se tournant vers Fulby.*) Fulby, nous vous pardonnons. . à vous!.. (*Avec solennité.*) Mais les lois avant tout... celles du fisc sont sévères et inflexibles, tout ce qui entre ici en fraude est confisqué à notre profit...

FULBY, *effrayé*. O ciel!

LE ROI. Je l'ai dit...

TOUS. Le roi l'a dit!...

LE ROI, *se dirigeant vers l'appartement à gauche*. Et je vais à l'instant même...

FULBY, *l'arrêtant*. Non, Sire! que Votre Majesté prenne bien garde! la jeune fille qui est là ne m'appartient pas; elle n'a pas été amenée, ni cachée par moi... elle y est venue toute seule et d'elle-même...

LE ROI. Et d'où est-elle venue?

FULBY. De là-haut! par le puits...

LE ROI. Par le puits!

FULBY. Dans un désespoir d'amour, elle s'est précipitée...

LE ROI. Pas possible!

FULBY. Et ce qui vous paraîtra plus extraordinaire encore, c'est que, depuis quelques instants qu'elle est ici... elle pense avoir perdu la vie et se croit dans les régions infernales...

LE ROI. Admirable!.. Que rien ne détruise son erreur!.. au contraire... Habitants de l'autre monde, que chacun soit à son rôle et à sa réplique... Entourons la nouvelle venue de tant d'hommages et de plaisirs, que, s'il faut plus tard qu'elle revoie le jour et retourne sur terre, elle y regrette toute sa vie le temps de son trépas.

NOTTINGHAM. Je comprends... (*Il parle bas à plusieurs seigneurs, qui sortent par le fond.*) Allez, mes amis, allez!..

LE ROI. Ici, la salle du banquet; et quand ses lèvres auront effleuré ce nectar... (*A Nottingham.*) tu sais... qui procure si douce ivresse, et surtout si doux sommeil... (*A Fulby.*) C'est toi qui verseras...

FULBY, *à part*. O ciel!.. (*Haut.*) Qui, moi?..

LE ROI. Toi-même, et à coupe pleine... (*A Nottingham.*) Elle croira, en revenant à la vie et en voyant son maître à ses genoux, avoir quitté les enfers pour l'Olympe.

FULBY, *à part*. Passe pour l'enfer, mais l'Olympe... c'est trop fort!.. Je ne puis, je ne dois pas souffrir...

LE ROI. Qu'as-tu donc? puisque ce n'est pas toi qu'elle aime et dont elle est aimée!..

FULBY. Non... non, sans doute .. Mais, s'il faut tout vous avouer... celui qui l'adore est un noble seigneur, qui m'avait chargé de la conduire chez elle... un des favoris, un des amis de Votre Majesté...

LE ROI. Et qui donc?

FULBY. Le comte de Salisbury.

LE ROI. Salisbury!

CHANT.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE ROI ET NOTTINGHAM.

Trahison! trahison!
Pareille défiance
Est pour nous une offense
Indigne de pardon.
Non, non, point de pardon!

NOTTINGHAM.

Nous cacher son amour!

LE ROI.

Plus encor!.. sa maîtresse!

NOTTINGHAM.

Lorsque, d'après nos lois, et d'après nos statuts,
Tous les secrets d'amour doivent être connus!

LE ROI.

Moi, qui lui disais tout, ou fillette ou princesse!

NOTTINGHAM.

C'est manquer à son prince, ainsi qu'à l'amitié.

FULBY, *timidement*.

Mais, Messieurs, cependant...

NOTTINGHAM.

Une action si noire
De nous ne doit attendre excuse ni pitié!

LE ROI.

Et lui ravir sa belle est œuvre méritoire.

NOTTINGHAM.

Le roi l'a dit!

LE ROI.

Je l'ai dit.

(*En ce moment les favoris du roi rentrent en scène, revêtus de costumes diaboliques: Nottingham, à voix basse, les a mis au fait de ce qui se passe*)

CHŒUR.

Trahison!
Courons à la vengeance!
Pour une telle offense,
Ni grâce, ni pardon.
Non, non, point de pardon!

(*Fulby, sur un geste d'autorité du roi, lui a remis la clef de la chambre où est enfermée Géraldine. Le roi passe cette clef à Nottingham, puis il sort par le fond pour aller revêtir un costume. Nottingham, qui a jeté à la hâte sur ses épaules une espèce de dalmatique infernale, se précipite, suivi des seigneurs, dans la deuxième chambre à gauche, d'où ils ressortent aussitôt, en entraînant Géraldine, qui, saisie d'effroi, se cache la tête dans ses mains.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, GÉRALDINE, FULBY, *sur le devant du théâtre, à droite.*

GÉRALDINE, *au comble de la frayeur.*

Ah! messieurs les démons, prenez pitié de moi!
(*Elle aperçoit Fulby, pousse un cri, et court se réfugier près de lui.*)
Fulby!
(*Lui montrant les seigneurs déguisés.*)
Rien qu'en voyant ces vilaines figures...

FULBY, *aux seigneurs.*

C'est aimable pour vous!

GÉRALDINE.

Je tressaille d'effroi;
Et de l'enfer, déjà, je prévois les tortures!

FULBY.

Ne craignez rien ..

GÉRALDINE, *se cachant les yeux avec la main.*

Je n'ose ouvrir les yeux!
C'est l'enfer, n'est-ce pas?
(*Dans ce moment on apporte de grands bols de punch enflammés, et Géraldine, entr'ouvant les yeux et regardant entre ses doigts, s'écrie :*)
J'en vois aussi les feux!!!

CHŒUR, *vif et bruyant.*

De ce punch qui fume,
La rougeâtre écume,
En mes sens allume
Le feu du désir!
Sa lave brûlante
M'enivre et m'enchante.
Je ris et je chante...
Délire et plaisir!

(*Les uns se versent des verres de punch, ou avec des cuillers agitent la flamme des bols, tandis que les autres entourent Géraldine qui fuit épouvantée.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE ROI, *en riche costume de divinité infernale, une couronne sur la tête.*

GÉRALDINE, *courant au roi.*

Ah! Monseigneur, protégez-moi!

LE ROI, *la regardant.*

O ciel!

NOTTINGHAM, *la regardant aussi.*

Elle est ma foi jolie!

LE ROI.

C'est elle qu'ici je revoi!

NOTTINGHAM.

Qu'est-ce donc?

LE ROI, *à voix basse.*

La beauté qu'hier j'avais suivie!

GÉRALDINE, *examinant le roi, à Fulby.*

Quel est donc ce nouveau démon
Qui me regarde ainsi?

FULBY, *lui faisant signe de se taire.*

C'est monseigneur Pluton,
Roi de ces lieux... Voyez sa brillante couronne!

GÉRALDINE, *interdite.*

Un roi!

LE ROI.

Qui veut sur vous régner par le plaisir.
Quant à mon sceptre, je le donne
A la beauté... C'est vous l'offrir!..

REPRISE DU CHŒUR.

De ce punch qui fume,
La rougeâtre écume,
En mes sens allume
Le feu du désir!
Sa lave brûlante
M'enivre et m'enchante.
Je ris et je chante...
Délire et plaisir!

GÉRALDINE, *regardant avec inquiétude autour d'elle.*

Mais je ne le vois pas!

LE ROI.

Qui donc?

GÉRALDINE.

Pardon, monseigneur Pluton!
Reverrai-je bientôt ici...

LE ROI.

Le brillant Salisbury?..

GERALDINE, *étonnée.*

Non pas! mais Tony, mon ami...

LE ROI, *bas, à Fulby, en riant.*

Pauvre Salisbury!..
(*Haut, à Géraldine.*)
C'en est un autre! Et quel est ce Tony?

GÉRALDINE.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Tony le matelot m'a prise pour maîtresse.

CHŒUR DES DÉMONS, *avec un rire infernal.*

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.

Et moi j'avais juré de le chérir sans cesse...

CHŒUR DES DÉMONS.

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.

Mais il est mort, mon doux ami,
Et j'ai voulu mourir aussi.
Pour guérir d'amour... Ah! bien oui!
Quoiqu'on soit morte,
Ça n'y fait rien,
L'amour l'emporte,
Et je sens bien
Que je vais toujours y rêvant
Comme de mon vivant.

CHŒUR, *riant.*

La pauvre fille,
Qu'elle est gentille!
A ses amours buvons!
Buvons!

GÉRALDINE, *leur faisant la révérence.*

Messieurs les démons,
Vous êtes bien bons!

(*En ce moment, le roi fait signe à Fulby de remplir une coupe avec un flacon que Nottingham lui passe. Fulby hésite, mais obéit. Le roi présente la coupe à Géraldine qui boit.*)

GÉRALDINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Tony le matelot, toujours fidèle et tendre...

CHŒUR, *riant.*

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.

M'a dit qu'il reviendrait, et je suis à l'attendre...

CHŒUR.

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE, *au roi et aux autres convives.*

Dites-moi, si je dois bientôt
Revoir Tony le matelot,
Oui, Messieurs, Messieurs... il le faut!..
Quoiqu'on soit morte,
Ça n'y fait rien,
L'amour l'emporte,
Et je sens bien
Que mon cœur va toujours battant,
Toujours, comme de mon vivant!

CHŒUR.

La pauvre fille,
Qu'elle est gentille!
(*Levant leurs verres pour trinquer.*)
A ses amours buvons!
Buvons!

GÉRALDINE, *faisant la révérence.*

Messieurs les démons
Vous êtes bien bons!

LE ROI, *s'approchant de Géraldine dont il prend la main.*

Cet amant si tendre,
On peut te le rendre.

GÉRALDINE, *dont la tête est déjà appesantie.*

Monseigneur Pluton,
Vous êtes bien bon!

LE ROI.

Un autre lui-même
Te dira : Je t'aime.
Viens, viens dans les cieux
Recevoir ses vœux!

GÉRALDINE, *chancelant et portant la main à son front.*

Un voile mystérieux
S'étend soudain sur mes yeux.

ENSEMBLE.

Est-ce lui, qui déjà m'appelle dans les cieux?

LE ROI ET LE CHOEUR.

Oui, c'est lui qui déjà t'appelle dans les cieux!

FULBY, *à part.*

O perfides complots! ô breuvage odieux!
Déjà vont s'égarer et ses sens et ses yeux!

(*Le roi soutient Géraldine, qui va en chancelant s'asseoir sur le divan à droite, où elle s'endort bientôt. Nottingham, qui, quelques instants, a écouté à la porte de l'escalier secret, s'approche précipitamment du roi.*)

—

SCENE VIII.

GÉRALDINE, *assise à droite et sommeillant;* NOTTINGHAM, *près d'elle;* LE ROI, LE COMTE DE SALISBURY, *descendant de l'escalier à droite.*

LE ROI, *allant vers la porte secrète qui s'est ouverte.* Salisbury, est-ce vous?..

LE COMTE, *entrant.* Oui, Sire; mais comment se fait-il?.. Quelle obscurité?..

LE ROI. Nous sortons de table, et nos convives sont dans les salons voisins à boire les vins d'Espagne...

LE COMTE. Les envoyés du Hainaut sont partis, la princesse est rentrée dans ses appartements, et je viens re-

joindre Votre Majesté, que je ne veux pas plus abandonner dans ses plaisirs que dans ses dangers...

LE ROI. Ah! quoique absent, tu étais ici... par la pensée... Je ne t'attendais pas, et cependant je m'occupais de toi.

LE COMTE. En vérité!

LE ROI. Oui; remonte dans mon cabinet où j'ai à te parler... un conseil à te demander...

LE COMTE. Et pourquoi pas ici?

LE ROI, *à voix basse.* Parce qu'il s'agit de Nottingham, qui ne t'aime guère... (*Nottingham s'approche dans l'obscurité.*)

LE COMTE. J'en conviens.

LE ROI, *de même.* Et qui n'a jamais manqué de le desservir... (*En riant.*) Nous tramons, dans ce moment, contre lui un complot délicieux.

LE COMTE. Je me récuse!

LE ROI. Aussi, je ne te demande que ton avis... Une maîtresse charmante... une grande dame... passion mystérieuse qu'il a voulu nous cacher...

LE COMTE, *riant.* Est-il possible?

LE ROI. Et comme, d'après nos règlements, art. 1er, en fait de bonnes fortunes on doit tout se dire...

LE COMTE, *de même.* Plus que moins!

LE ROI. J'ai, dans ce moment, le moyen le plus piquant de le punir et de nous venger, en lui enlevant sa maîtresse... Ce moyen, faut-il en profiter?..

LE COMTE. Certainement, c'est de bonne guerre!

FULBY, *à part.* Le malheureux!

LE ROI. Ainsi donc, ton avis?..

LE COMTE. Est celui de Votre Majesté...

FULBY, *à part, avec douleur.* Ce que c'est que d'être courtisan!

LE ROI. Alors, pour bien combiner nos mesures, et surtout pour que rien ne nous dérange, va-t'en!.. Va m'attendre dans mon cabinet où je ne tarderai point à te rejoindre, car j'entends que tu sois du complot.

LE COMTE. Mais, Sire...

LE ROI. Oh! que tu le veuilles, ou non, tu en seras.

LE COMTE, *s'inclinant.* C'est trop de bontés...

FULBY, *à part.* C'est trop de perfidie!.. Et quoi qu'il doive m'en coûter... (*Il se glisse sur l'escalier.*)

LE ROI, *serrant la main du comte.* Au revoir, comte, à bientôt!.. (*Le roi se retourne vers Nottingham; pendant ce temps, le comte fait quelques pas sur l'escalier et y trouve Fulby qui l'attend.*)

FULBY, *à voix basse.* Un grand danger vous menace... Venez!.. hâtez-vous de le prévenir. (*L'escalier se referme.*)

—

SCENE IX.

GÉRALDINE, *endormie,* NOTTINGHAM, LE ROI, LES SEIGNEURS, *qui reviennent avec des flambeaux*

FINALE.

LE ROI ET LE CHOEUR, *à demi-voix.*

Voici l'heure de la vengeance,
Plaisir des rois! plaisir des dieux!
Retirez-vous, } l'heure s'avance;
Retirons-nous, }
Sans bruit, Messieurs, quittez ces lieux;
Le roi l'a dit, quittons ces lieux ..

LE ROI, *aux courtisans.*

Pas de bruit dans la ville, où déjà l'on sommeille,
Redoutez le shérif et les rondes de nuit...
(*A Nottingham, montrant la chambre à gauche.*)
Toi, Nottingham, là, reste seul et veille,
Et préviens-nous au moindre bruit.
(*Nottingham entre dans la première chambre à gauche.*)

TOUS, *sortant.*

Voici l'heure de la vengeance,
Plaisir des rois! plaisir des dieux,
Retirons-nous, l'heure s'avance;
Sans bruit, Messieurs, quittons ces lieux.

—

SCENE X.

GÉRALDINE, *endormie sur le divan à droite;* LE ROI.

LE ROI, *s'approchant de Géraldine qu'il regarde.*

AIR.

Que de grâces! que de charmes!
Par les amours enviés.
Les dieux te rendraient les armes,
Et les rois sont à tes piés.
Et notre favori, qui jaloux dissimule,
Et veut à nos regards cacher tant de trésors,
Lui ravir ce qu'il aime!.. Est-ce bien?..
(*Il s'arrête et reprend vivement.*)
Vain scrupule!..
En la voyant si belle, il n'est plus de remords!
Que de grâces! que de charmes!
Par les amours enviés.
Les dieux te rendraient les armes,
Et les rois sont à tes piés.
(*Géraldine fait un mouvement, le roi tressaille.*)
Elle s'éveille!.. Non!.. elle lutte en rêvant
Contre l'effet de ce philtre puissant!

DUO.

GÉRALDINE, *à moitié endormie.*

Je crois le voir! je crois l'entendre!
Par lui je sors du noir séjour!
Le ciel pardonne et vient me rendre
Et sa présence et son amour!
Tony! Tony!

LE ROI, *l'écoutant.*

Que dit-elle?
C'est toujours ce Tony qu'elle aime, qu'elle appelle;
Ce n'est donc pas Salisbury!

GÉRALDINE, *continuant toujours son rêve.*

Je te revois! l'enfer en ciel se change!

LE ROI.

Et loin de trahir un ami,
C'est au contraire ici moi qui le venge!

GÉRALDINE, *qui s'est levée, s'avance comme en extase.*

Tony! Tony!

LE ROI, *lui tendant la main.*

Me voici!

GÉRALDINE.

C'est bien toi... n'est-ce pas?

LE ROI.

Plus d'absence!

GÉRALDINE.

Plus de trépas!

ENSEMBLE.

Délices étranges!
Et dont la douceur
Du bonheur des anges
Enivre { mon / son } cœur!
Oui, { mon / son } œil découvre
Célestes lambris!
C'est le ciel qui s'ouvre,
C'est le paradis!

LE ROI, *tombant à ses pieds.*

Oui, c'est ton amant, c'est ton roi,
Qui ne veut vivre que pour toi!

ENSEMBLE.

Délices étranges,
Et dont la douceur
Du bonheur des anges
Enivre mon cœur!
Mon œil vous découvre,
Célestes lambris!
C'est le ciel qui s'ouvre,
C'est le paradis!

(*Après cet ensemble, Géraldine, soutenue par le roi, revient s'asseoir sur le divan où elle se rendort.*)

—

SCÈNE XI.

LES MÊMES, NOTTINGHAM.

(*La musique continue pendant le rapide dialogue qui suit.*)

NOTTINGHAM, *entrant vivement par la première porte à gauche.* Sire!.. Sire!.. fuyez!.. nous sommes découverts!.. le shérif et ses constables sont descendus par le puits ..

LE ROI. S'ils trouvaient le roi ici!.. que penseraient-ils? Vite, retirons-nous... Mais cette jeune fille?..

NOTTINGHAM. Je m'en charge!.. Fuyez, Sire, fuyez!

LE ROI, *allant à la porte de l'escalier à droite qu'il essaie d'ouvrir.* Fermée... fermée en dehors!..

—

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SHÉRIF BOLBURY, CONSTABLES, *se précipitant par la première porte à gauche.*

LE CHŒUR, *montrant le roi et Nottingham.*

En prison il faut les conduire,
Ces bandits que le crime attire;
Leur forfait, amis, dès demain,
Recevra châtiment certain.

(*Les constables, sur l'ordre du shérif, entourent le roi, que Nottingham défend. Tout à coup, Bolbury aperçoit Géraldine.*)

BOLBURY.
Dieu! qu'ai-je vu?.. ma fiancée!
Que, tantôt, chez moi j'ai laissée!..

LE ROI.
Je comprends... Vous êtes Tony?

BOLBURY, *furieux.*
Eh! non! je suis le shérif Bolbury.

LE ROI.
Bolbury!
Encore un!.. moi compris!.. Pauvre Salisbury!

NOTTINGHAM, *à demi-voix au shérif, montrant le roi.*
Vous ignorez le nom de Milord que voici?

BOLBURY, *montrant un papier qu'il tient.*
C'est le faux Edouard... j'ai la preuve certaine...

LE ROI ET NOTTINGHAM.
Écoutez!..

BOLBURY.
C'est assez!.. Allons qu'on les entraîne!

CHŒUR.

En prison il faut les conduire,
Ces brigands que le crime attire!
Leur forfait, amis, dès demain,
Recevra châtiment certain!

(*Un des constables prend les flambeaux et passe devant le roi et Nottingham, qu'on va faire remonter par le puits. Le shérif les suit en donnant encore des instructions à ses agents. Le théâtre est devenu obscur. Salisbury, qui a entr'ouvert la porte de l'escalier secret et guetté le moment, s'avance alors, prend Géraldine dans ses bras, l'enlève et l'emporte par l'escalier dont la porte se referme vivement. Quelques constables reviennent alors avec les flambeaux; le théâtre s'éclaire.*)

BOLBURY, *désignant le divan où était Géraldine.*
Que par nous, maintenant, elle soit secourue!
(*S'approchant.*)
Disparue!!!

TOUS.
Disparue!!!

(*Ils restent stupéfaits et regardent de tous côtés, en se frottant les yeux. Bolbury, atterré, chancelle et tombe sur le divan.*)

ACTE TROISIÈME.

Le palais du roi. — Un riche appartement. Portes au fond et latérales. Tables, fauteuils, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE SALISBURY, GÉRALDINE.

GÉRALDINE, *naïvement.* Ainsi donc, j'existe encore?

LE COMTE. Oui, Géraldine!..

GÉRALDINE. Vous en êtes bien sûr?

LE COMTE. Je te le promets!

GÉRALDINE. Et vous aussi?

LE COMTE, *lui serrant la main contre son cœur.* Vois plutôt!

GÉRALDINE. Dame! ça en a bien l'air!..

LE COMTE, *voulant l'embrasser.* Et si tu doutes encore?..

GÉRALDINE, *vivement.* Non, Monsieur... non... je vous crois... (*Regardant autour d'elle.*) Mais dire que nous sommes ici dans un palais... le palais du roi... Il ne voudra jamais qu'une pauvre fille telle que moi épouse un grand seigneur tel que vous!

LE COMTE. Non... car il me destine une noble et riche héritière, miss Oventry, que l'on attend aujourd'hui... Mais, dussé-je perdre la faveur du maître, dussé-je m'exposer à toute sa colère... je te l'ai dit... mon sort sera uni au tien!..

GÉRALDINE, *tristement.* Ah! j'en étais bien plus sûre dans l'autre monde que dans celui-ci!

LE COMTE. L'important, dans ce moment, c'est qu'on ne te voie pas... Nous ne pouvons retourner par où nous sommes venus... il y aurait trop de dangers. . mais le jour a paru... les portes du palais doivent être ouvertes, je vais voir si nous pouvons sortir. . Attends-moi là, et n'aie pas peur! (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE II.

GÉRALDINE, *seule.*

RÉCITATIF.

Il s'éloigne, et pourtant je reste sans effroi,
Car son doux souvenir est toujours avec moi!

AIR.

Rêves d'amour, rêves de gloire,
Douce voix qui guidez mes pas,
A mon bonheur laissez-moi croire,
Cette fois ne m'éveillez pas!
Moi, sa femme! il l'a dit... Unis devant l'autel...
A lui, toujours à lui... sur terre et dans le ciel!
Rêves d'amour, rêves de gloire,
Douce voix, etc.

—

SCÈNE III.

LE COMTE, GÉRALDINE.

LE COMTE, *rentrant.* Viens, suis-moi, point de dangers... et si nous rencontrions quelqu'un... dis comme moi, et ne t'avise pas de me démentir...

GÉRALDINE. Cela me fait peur!..

LE COMTE, *l'embrassant.* Allons donc... confiance et courage!

GÉRALDINE, *apercevant la princesse, qui entre suivie de deux dames d'honneur.* Quelle est cette belle dame?..

LE COMTE. La princesse de Hainaut, celle que le roi doit épouser aujourd'hui.

—



GÉRALDINE Mon bien-aimé, me voici! — Acte 1, scène 11.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, LE COMTE, GÉRALDINE.

LA PRINCESSE Le comte de Salisbury!.. dans cet appartement... avec une jeune fille... Quelle est-elle?

LE COMTE, *avec trouble.* Ma fiancée... et bientôt ma femme...

LA PRINCESSE, *vivement.* Miss Oventry? .

LE COMTE Oui... oui .. princesse.

GÉRALDINE, *à demi-voix.* Que dites-vous?

LE COMTE, *de même.* Silence!..

LA PRINCESSE, *riant.* Miss Oventry, sous ce costume... Qu'est-ce que cela signifie!

LE COMTE, *avec embarras.* Oh!.. cela signifie... que ce costume... ce costume...

LA PRINCESSE. Est un déguisement... je le vois bien! qui lui va à merveille... Mais pourquoi?

LE COMTE. Déguisement nécessaire... maintenant du moins . à ceux qui voyagent!

LA PRINCESSE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Les bandes de révoltés ou plutôt de brigands, qui se sont soulevés au nom du faux Édouard, attaquent de préférence les dames ou les seigneurs qu'ils supposent attachés à la cour, tandis qu'une jeune fille du pays de Galles n'éveille aucun soupçon.

LA PRINCESSE. Je comprends ..

LE COMTE. Et c'est ainsi que miss Oventry et sa suite ont échappé aux dangers... et sont arrivés...

LA PRINCESSE. Jusqu'en ce palais... où je suis ravie de la voir .. car je la trouve charmante.

GÉRALDINE, *faisant la révérence.* Madame!..

LA PRINCESSE. Et elle ne me quittera plus.

GÉRALDINE, *à part.* O ciel!..

LA PRINCESSE. Elle sera dès aujourd'hui ma première dame d'honneur. .

GÉRALDINE, *vivement.* Oh! ce n'est pas possible!..

LA PRINCESSE. Et pourquoi?..

LE COMTE. Une voyageuse... une étrangère qui n'est pas encore au fait des modes de la cour...

LA PRINCESSE. Nous y suppléerons... cela me regarde... Et, dès aujourd'hui, comtesse de Salisbury, vous entrez en fonctions! Vous serez à côté de moi pendant la cérémonie du mariage... car déjà tout se dispose, et je suis étonnée de n'avoir pas encore vu paraître le roi...



LE ROI. Elle s'éveille! non! elle lutte en dormant... — Acte 2, scène 10.

LE COMTE, *à part.* Je le crois bien!.. depuis hier en prison!..

LA PRINCESSE. Qui peut le retenir? Vous en doutez-vous?

LE COMTE. Oui, Madame... des affaires imprévues... des importuns dont il ne peut se défaire...

LA PRINCESSE. Les souverains ont si peu de liberté!..

LE COMTE. Celui-là surtout!..

LA PRINCESSE. Mais l'heure nous presse... (*Aux dames d'honneur qui sont au fond.*) Mesdames, pour l'auguste fête qui se prépare et où cette charmante miss paraîtra à mes côtés, disposez à l'instant sa toilette...

LE COMTE. Quoi, Madame!..

LA PRINCESSE. Allez!.. (*Les dames d'honneur emmènent Géraldine par la gauche.*)

—

SCENE V.

LE COMTE, LA PRINCESSE, FULBY, *entrant par la porte à droite.*

LA PRINCESSE. C'est vous, mon gentil Fulby?.. Qu'y a-t-il!..

FULBY. Le shérif Bolbury demande à parler au roi pour affaires d'État... un complot... un crime de haute trahison... Depuis le matin il sollicite audience.

LA PRINCESSE. Eh bien! qu'on l'introduise auprès de Sa Majesté!..

FULBY, *hésitant.* Sans doute... mais c'est que Sa Majesté...

LA PRINCESSE. Achevez!..

FULBY. N'a pas passé la nuit au palais...

LA PRINCESSE. Grand Dieu! je frémis... Cette absence et ce complot... Si le roi. .

LE COMTE. Rassurez-vous, Madame!..

LA PRINCESSE. Ah! ce shérif qui, disiez-vous, désirait parler au roi... Je vais l'interroger.

LE COMTE, *vivement et voulant la retenir.* Nous nous chargerons de ce soin, et c'est à nous, Madame...

LA PRINCESSE. Non, non, il s'agit peut-être du salut d'Édouard... et c'est à moi, à moi seule!.. (*Au comte qui veut encore la retenir.*) Je le dois.. Je le veux!.. (*Elle s'élance par la porte du fond et disparaît.*)

—

SCENE VI.

LE COMTE, FULBY.

LE COMTE Ah! Fulby! Fulby!.. qu'as-tu fait?.. Ce shérif Bolbury, tout à l'heure, il s'est déjà adressé à moi pour parvenir jusqu'au roi, prétendant qu'il attendait depuis quatre ou cinq heures... et s'il n'avait tenu qu'à moi, il attendrait encore!..

FULBY. Pourquoi donc?

LE COMTE. Tu me le demandes!.. Il vient annoncer à la reine que, par son zèle et son courage, le faux Édouard est arrêté.

FULBY. Tant mieux!..

LE COMTE. Mais ce faux Édouard!.. c'est le roi lui-même...

FULBY, *riant*. Est-il possible!.. Et qui donc a été assez audacieux...

LE COMTE. Le shérif... ou plutôt moi!.. Profitant de l'avis qu hier tu venais de me donner...

FULBY. Qu'avez-vous fait?..

LE COMTE. Il n'y avait que ce moyen de sauver Géraldine .. Un billet tracé par moi a appris à Bolbury les moyens de descendre dans le puits qui touche à sa maison.. le prévenant que ce puits servait de retraite au faux Édouard.

FULBY, *riant*. C'est donc cela que le roi ne paraît pas... Et toutes les cloches de la ville qui sonnent déjà le mariage du royal fiancé...

LE COMTE. Tu oses rire?..

FULBY. En pensant que de sa prison il doit les entendre...

LE COMTE. Mais cette prison.. il faudra bien qu'il en sorte... et gare les explications. Il ne pardonnera jamais à celui qui l'aura fait rougir aux yeux de sa fiancée.

FULBY. C'est vrai.

LE COMTE. A celui qui l'aura rendu la fable de la ville et de la cour.

FULBY. C'est vrai... Je ne ris plus.

LE COMTE. Et s'il vient à découvrir que ce sont mes avis...

FULBY. Que ce sont les miens...

LE COMTE. Non, non, ne crains rien... je n'exposerai jamais que moi.

FULBY. Raison de plus... pour vous sauver...

LE COMTE. Et comment?..

FULBY. Le shérif est-il encore là?

LE COMTE, *écoutant à la porte à droite* Oui vraiment; il raconte sans doute à la princesse tout ce qu'il m'a raconté à moi-même.. qu'il n'a pas voulu transférer son prisonnier à la Tour, avant que le roi ait interrogé en personne le faux Édouard... qu'en attendant il l'a renfermé lui-même en face de sa maison chez le constable Makinson, dans une salle basse, espèce de cachot.

FULBY, *avec joie*. Une tourelle?

LE COMTE. Oui.

FULBY, *de même*. Une seule fenêtre grillée, à ne pas y passer la main?

LE COMTE. Oui.

FULBY. Une seule porte en fer... que vingt haches d'armes ne pourraient briser...

LE COMTE. Oui.

FULBY, *lui sautant au cou*. Mon maître... mon maître, mon maître, réjouissez-vous! Loin d'avoir le moindre soupçon, le roi ne songera qu'à vous combler de récompenses... vous son sauveur, son libérateur.

LE COMTE. Que veux-tu dire?

FULBY. Je cours de votre part lui rendre la liberté et, dans quelques minutes, l'amener dans ce palais.

LE COMTE. Et ces barreaux, cette porte en fer?..

FULBY. Qu'importe!.. Pauvre Betzy!..

LE COMTE. La femme du constable!..

FULBY. Ce n'est pas pour cela qu'elle m'en avait donné la clef...

LE COMTE. Est il possible!..

FULBY. Vous allez encore me gronder... m'appeler mauvais sujet...

LE COMTE, *vivement*. Non... non!..

FULBY. Il n'y a que ceux-là qui servent... vous le voyez.. Adieu... adieu... gardez mon secret comme je garderai le vôtre!.. (*Il sort en courant par le fond.*)

—

SCENE VII.

LE COMTE, *seul*. Que de dévouement! que de reconnaissance! Pauvre Fulby!.. Il n'y a pas longtemps, on le voit bien, qu'il habite la cour... Et si, avant le retour du shérif, le roi est mis en liberté!.. il ne se doutera de rien.. (*S'arrêtant en voyant entrer Géraldine.*) Ah! Géraldine sous ces riches habits!.. Qu'elle est jolie!..

—

SCENE VIII.

GÉRALDINE, LE COMTE.

GÉRALDINE. Vous trouvez!.. Pas moi... je suis tout effrayée de me voir si belle.

LE COMTE. Il n'y a que vous que cela effraiera!..

GÉRALDINE. Et puis, je ne conçois rien à ce qui m'arrive... Un petit page, à l'air éveillé, s'approche de moi et me dit: « C'est à la charmante miss Oventry que je présente mes hommages. » J'allais répondre non... mais je me suis rappelé vos recommandations... et je me suis contentée de faire la révérence.

LE COMTE. Ce n'était pas mentir.

GÉRALDINE. Un mensonge muet.. Et le petit page continuant, a dit: « Je guettais votre arrivée pour vous remettre cette boîte et ce billet qui viennent d'une auguste main... » Et, avant que j'aie pu m'en défendre, il les avait glissés dans la mienne... « Monsieur le page... Monsieur... Monsieur!.. » Ah bien! oui... il était déjà loin .. La boîte renfermait cette riche agrafe en diamants... et, quant à la lettre... je ne l'ai pas lue.

LE COMTE, *prenant la lettre*. L'écriture du roi!.. Ah! voyons... (*Lisant.*) O ciel!

GÉRALDINE. Qu'est-ce donc?..

LE COMTE. La lettre est adressée par Sa Majesté à miss Oventry, ma fiancée... celle que mon gracieux souverain veut me faire épouser...

GÉRALDINE, *avec inquiétude*. Et qui est jolie... qui est aimable? .

LE COMTE, *fronçant le sourcil*. Je l'ignore... Mais cette lettre prouverait que Sa Majesté le sait mieux que moi... Il paraît que, dans ses excursions au pays de Galles, le roi était fort bien accueilli au château de miss Oventry... souvenirs qu'il lui rappelle, et dont il réclame la continuation... ici, à la cour, quand elle sera comtesse de Salisbury.

GÉRALDINE. Ce n'est pas possible! vous qui êtes son ami...

LE COMTE, *avec dépit*. Justement! le prince me traite trop en ami... moi et tous les miens!.. Je vois maintenant pourquoi cette union lui souriait, et pourquoi il la pressait avec tant d'ardeur... Croyez donc à l'amitié des rois!.. Non pas que je tienne à mis Oventry, ma fiancée... peu m'importe. (*Regardant Géraldine.*) Mais il en est une autre peut-être...

GÉRALDINE. Que dites-vous?

LE COMTE. Il n'y est déjà que trop disposé... (*Poussant un cri.*) Et moi qui, pour l'y aider... vais justement briser ses chaînes, le faire sortir d'esclavage..

GERALDINE, *étonnée*. Que dites-vous?

LE COMTE. Ah! puisse-t-il y rester toujours!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY. Victoire!.. il est libre!.. Le voici!

GÉRALDINE. Qui donc?

FULBY. Le roi!.. J'ai doucement ouvert la porte de sa prison... « Venez... Sire... venez... c'est le comte de Salisbury, votre fidèle et dévoué serviteur, qui m'envoie vous délivrer. » Sans que personne l'ait reconnu, nous sommes rentrés au palais par les petits escaliers... et je m'avance pour examiner le terrain et savoir si le roi peut paraître... sans danger... Il est là!..

LE COMTE, *à Géraldine*. Partez! partez! qu'il ne vous voie pas...

GÉRALDINE. Que faut-il faire?

LE COMTE. M'attendre! et ne pas quitter la reine... c'est là notre salut. (*Géraldine sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE X.

LE COMTE, LE ROI, *entrant par la porte à droite*, FULBY.

LE ROI, *avec colère*. Ah! l'horrible nuit, et l'infernal boudoir que la salle basse de monsieur le constable... Par saint Georges!.. je ne me doutais pas qu'il y eût si peu d'agrément à être prisonnier d'État.

FULBY. La justice est aveugle!..

LE ROI. Et sourde!.. J'avais beau crier et répéter que j'étais le roi... ce maudit Bolbury n'écoutait rien et venait seulement de temps en temps entr'ouvrir un guichet.

FULBY. Pour s'assurer que vous étiez là... (*Regardant les habits du roi.*) Ah! mon Dieu! Et ce costume qui se ressent des fatigues de la nuit. (*Il entre par la porte à gauche.*)

LE ROI. Et il me lançait à travers les barreaux quelques railleries de geôlier... que je n'oublierai jamais. (*Toujours avec colère.*) Ah! si celui-là n'est pas pendu!..

LE COMTE. Pour avoir servi Votre Majesté...

LE ROI. Ah! tu appelles cela un service... M'avoir fait passer toute une nuit dans les angoisses et l'appréhension d'un scandale que je regardais comme inévitable... Traîné en justice le jour de mon mariage... Et, sans toi, mon cher comte, dont je ne sais comment récompenser le dévouement...

LE COMTE. Je connais les bontés de Votre Majesté et l'intérêt quelle prend à tout ce qui me touche!..

LE ROI. Oui, parbleu!.. toi... c'est moi!.. nous ne faisons qu'un.

LE COMTE. Je le sais!.. (*Fulby revient par la gauche, portant un riche manteau qu'il veut placer sur les épaules du roi.*)

LE ROI, *repoussant le manteau*. C'est bon, c'est bon... (*Au comte.*) Dis-moi d'abord comment tu as découvert que le roi d'Angleterre était tombé au pouvoir des constables.. et comment surtout, tu as trouvé moyen d'ouvrir sans bruit les portes de mon cachot.

LE COMTE. Nous vous le dirons plus tard... (*Montrant la princesse qui entre.*) C'est la princesse... inquiète de votre absence... Dans un pareil moment... (*Fulby jette le manteau sur le fauteuil à gauche.*)

—

SCÈNE XI.

LE COMTE, LA PRINCESSE, LE ROI, FULBY.

LA PRINCESSE. Ah! Sire... Sire, c'est vous!.. Quelles craintes vous m'avez causées!.. Passer cette nuit hors du palais...

LE ROI, *avec embarras*. J'en suis désolé... et s'il n'avait tenu qu'à moi... je serais ici depuis longtemps... ces Messieurs vous le diront... Mais un roi n'est pas maître de ses moments...

LE COMTE. Ni souvent de sa personne!

LE ROI. Et je vous le confie à vous, Madame, il s'agissait d'une conspiration à déjouer... et au moment de réussir...

LE COMTE. Votre Majesté à été arrêtée?

LE ROI, *riant*. Oui... arrêtée... dans mes projets... sans avoir pu découvrir le fil et les auteurs de ce complot...

LA PRINCESSE. Que je connais...

LE ROI, LE COMTE ET FULBY, *vivement*. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Je sais tout...

LE ROI, *avec embarras*. Et comment?

LA PRINCESSE. Par un magistrat fort habile, un shérif très-dévoué, maître Bolbury, pour qui je vous demanderai une récompense qu'il mérite bien...

LE ROI, *avec colère*. Certainement...

LA PRINCESSE. Car il est venu m'apprendre qu'il avait saisi, cette nuit, et tenait enfermé chez lui, sous les verroux, notre ennemi le plus redoutable, ce fourbe, cet imposteur, ce faux Édouard...

LE ROI. En êtes-vous bien sûre?..

LA PRINCESSE. Il m'a proposé de le conduire sous bonne escorte, ici, au palais... et, en votre absence, Sire, j'avais donné ordre à un détachement de vos gardes de prêter main-forte au shérif, qui va amener devant vous ce prisonnier pour que vous l'interrogiez...

LE ROI. Devant moi?.. Eh bien! ce sera curieux!..

LA PRINCESSE. N'est-ce pas?.. Je serai charmée, pour ma part, de juger de la ressemblance... que l'on prétend prodigieuse... Nous en causions, tout à l'heure encore, avec miss Oventry, qui ne voulait pas me croire...

LE ROI, *vivement*. Miss Oventry est arrivée!..

LA PRINCESSE. Oui, Sire, depuis ce matin...

LE ROI. Ah! j'en suis charmé!.. (*Se reprenant et à Salisbury.*) pour vous, comte, à qui j'en fais compliment...

LE COMTE. Votre Majesté est bien bonne...

LE ROI. J'ai eu le plaisir de l'apercevoir quelquefois... de loin... il est vrai... de très-loin!.. Mais, autant que j'ai pu en juger, c'est une ravissante personne... la brune la plus piquante...

LA PRINCESSE. Non... non... elle est blonde.

LE ROI. Allons donc!

LA PRINCESSE. Je vous l'atteste...

LE ROI. Cela irait fort mal avec sa taille haute et imposante...

LA PRINCESSE. C'est qu'au contraire... elle est petite et toute gracieuse...

LE ROI. Ce n'est pas possible...

LE COMTE. Elle sera peut-être changée...

LA PRINCESSE. Et puis, comme Votre Majesté nous le disait tout à l'heure... elle l'a vue de si loin qu'elle aura pu se tromper...

LE ROI. De si loin... de si loin... Enfin, je serai charmé de reconnaître mon erreur... (*A la princesse.*) Et puisque miss Oventry est dans votre appartement... je vais avec vous, princesse...

UN HUISSIER *de la cour, entrant et annonçant*. Le shérif Bolbury demande à parler à Leurs Majestés...

LE ROI, *avec impatience*. Le shérif... (*A part.*) Qu'il aille au diable!

LA PRINCESSE. Faites entrer!.. Il nous amène son prisonnier, le faux Edouard, que vous devez interroger...

LE ROI. Plus tard...

LA PRINCESSE. Et pourquoi?

LE ROI, *avec impatience et embarras*. Pourquoi?.. pourquoi?.. Parce que, dans ce moment, il me serait très-difficile de le voir... je dirai même impossible... car miss Oventry et toute la cour nous attendent...

LA PRINCESSE. Je vais les faire prévenir... Mais les af-

faires d'Etat avant tout... (*Sur la ritournelle du morceau, et avant l'entrée de Bolbury, Fulby reprend le manteau sur le fauteuil à gauche et le jette vivement sur les épaules du roi, qui s'enveloppe et cherche à se dérober aux regards du shérif.*)

—

SCENE XII.

FULBY, LE COMTE, *debout;* BOLBURY, LE ROI ET LA PRINCESSE, *assis.*

QUINTETTE.

BOLBURY, *s'adressant à la princesse.*
Madame... Madame... je vien...
LA PRINCESSE.
Parlez au roi! c'est lui!..
BOLBURY, *saluant et avec embarras.*
Je le vois bien,
Car les traits gracieux de notre auguste maître
Ne ressemblent que trop à ceux de ce brigand...
Autant qu'un front royal peut décemment
Ressembler à celui d'un traître...
LA PRINCESSE.
Qui sera puni!
BOLBURY, *se troublant.*
Certes, il l'a bien mérité...
Et plus qu'on ne le croit, tant son adresse est grande!
Mais, dans mon intérêt, avant tout... je demande
A raconter les faits... dans toute leur clarté!
LE ROI.
Vous le pouvez!..
BOLBURY.
Je le peux? je commence :
Cette nuit, dans un lieu de suspecte apparence,
(*Chacun répète après lui le signalement suivant.*)
Un gaillard... fort bien mis... taille haute et l'air fier,
Chapeau noir... manteau brun... chaîne d'or... pourpoint [vert...
(*Le roi referme avec soin le manteau qui le couvre.*)
BOLBURY, *continuant.*
Se disant Edouard, notre roi!.. quelle audace!
Fut arrêté par nous, mis dans la salle basse...
(*Chacun répète après lui.*)
Porte en fer... bons verroux... poings liés... bien gardé...
Eh bien!.. le scélérat!.. s'est soudain évadé!..
TOUS.
Evadé!
BOLBURY.
Evadé!

ENSEMBLE.

BOLBURY, *à part.*
Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir et tout savoir!
On va me croire son complice;
Rien n'égale mon désespoir!
LE ROI ET LA PRINCESSE.
Ainsi le chef de la police,
Qui doit tout voir et tout savoir,
De ce traître devient complice;
Le punir est notre devoir!
FULBY ET LE COMTE, *à part.*
Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir et tout savoir!
De tout il faut qu'on l'avertisse...
Ah! je ris de son désespoir!
LE ROI, *avec sévérité.*

Vous le voyez, Monsieur!
(*A part.*)
Ah! shérif incivil!
Dont je me vengerai!..
(*Haut.*)
L'État est en péril
Par votre maladresse et votre négligence!
BOLBURY.
Je l'avais cependant solidement lié...
De ma main!.

LE ROI, *à part, avec colère.*
Il a peur que je l'aie oublié!
(*Haut*)
Et si vous n'avez pas... écoutez ma sentence,
(*Bolbury et les autres répètent après le roi.*)
Retrouvé... le captif .. qui, par vous... fut perdu!
Vous irez... dès ce soir... en prison... et pendu!
TOUS.
Pendu!
LE ROI.
Pendu!
ENSEMBLE.
BOLBURY.
Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir, etc.
FULBY ET SALISBURY.
Ah! quel affront pour la police, etc.
LE ROI ET LA PRINCESSE.
C'est à vous, chef de la police,
A tout prévoir, à tout savoir!
Oui! vous méritez ce supplice,
Et vous punir est { mon / son } devoir!
LE ROI, *à part.*
Tout va bien! tout va bien!
La princesse ne saura rien!
FULBY ET LE COMTE, *à part.*
Tout va bien! tout va bien!
Le roi ne se doute de rien!

(*Ils s'avancent tous au bord du théâtre et chantent, chacun à part et avec un air de mystère :*)

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*
Le destin sur moi veille.
Ressemblance pareille
(*Regardant Bolbury.*)
En son esprit n'éveille
Aucun soupçon d'erreur!
Gaîment, par cette ruse,
C'est lui que l'on accuse,
Et tout bas je m'amuse
En voyant sa frayeur!
LA REINE, *à part.*
Sur le roi que Dieu veille!
Que le ciel nous conseille!
Une audace pareille
A fait frémir mon cœur!
Viens punir cette ruse,
Grand Dieu! toi que j'accuse,
Fais qu'ici je m'abuse,
Et calme ma terreur!
LE COMTE ET FULBY, *regardant le roi, et à part.*
O bonheur! ô merveille!
Aventure pareille
En son esprit n'éveille
Ni soupçon ni fureur!
Oui, le roi qui s'abuse,
Est dupe de la ruse,
Et tout bas je m'amuse
De sa royale erreur!
BOLBURY, *à part.*
Moi, qui sans cesse veille
Et qui toujours surveille,
Pour misère pareille
Pendu! c'est une horreur!
Du traître qui m'abuse
Et qu'aujourd'hui j'accuse,
Je déjoûrai la ruse,
Qu'il craigne ma fureur!

(*A la fin de cet ensemble, Bolbury fait quelques pas pour sortir.*)

FULBY, *bas, au comte.* Nous sommes sauvés! (*Bolbury se rapproche du roi.*)

LE ROI, *à Bolbury.* Eh bien! tu n'es pas encore parti?

BOLBURY, *timidement.* Pardon, Sire... mais retrouver le fugitif ou être pendu... c'est d'autant plus gênant et embarrassant, que plusieurs de mes affidés, à qui je don-

nais son signalement... prétendent l'avoir vu, ce matin, se glisser au palais!..

LA PRINCESSE, *avec effroi*. O ciel! pour attenter aux jours de Votre Majesté!..

BOLBURY. Dans l'enceinte des résidenees royales je n'ai pas le droit de juridiction...

LA PRINCESSE, *vivement*. Je vous le donne... Vous et vos gens, parcourez le palais... et partout où vous trouverez le coupable, arrêtez-le sur-le-champ!

BOLBURY, *s'inclinant pour prendre congé*. Alors... je vais essayer de le déeouvrir une seconde fois...

LE ROI, *l'arrêtant du geste*. Un mot encore... Comment donc l'aviez-vous découvert la première?.. (*Anxiété du comte et de Fulby.*)

BOLBURY, *tirant un papier de sa poche*. Par un avis anonyme!

LE COMTE, *à part, avec crainte*. O ciel!

BOLBURY. Où l'on m'enseignait les moyens de pénétrer dans ce puits mystérieux et d'appréhender au corps l'imposteur...

LE ROI, *avec impatience*. Donne... (*Fulby et le comte font signe à Bolbury de ne rien donner. Il hésite.*) Donne donc!

BOLBURY, *donnant l'écrit*. C'est ainsi que je l'ai arrêté!..

LE ROI, *jetant les yeux sur l'écrit, à part*. Ce n'est pas possible... la main de Salisbury!.. (*Il examine de nouveau.*)

BOLBURY, *continuant*. J'en ai même arrêté deux!.. Ma fiancée que j'ai saisie... c'est-à-dire... non... qui s'est échappée... car tout m'échappe aujourd'hui... (*Il se retourne, aperçoit Géraldine qui vient d'entrer par la gauche, vêtue de riches habits, et s'est arretée un peu au fond. Il pousse un cri.*) Ah!..

LE ROI, *avec impatience, se retournant au cri de Bolbury qu'il regarde*. Eh bien! n'as-tu pas entendu mes ordres?.. Va-t'en!

BOLBURY, *regardant toujours Géraldine et s'en allant en tremblant*. Oui, Sire... mais, c'est que... là-bas, et ici... la tête n'y est plus... C'est à donner sa démission!..

—

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté* BOLBURY.

LA PRINCESSE, *riant*. Qu'a-t-il donc, M. le shérif?.. il a l'air tout troublé... (*Regardant Fulby et le comte qui, tout décontenancés, font signe à Géraldine de ne pas avancer.*) Ah! mon Dieu! et ces messieurs de même!..

LE ROI, *avec une colère concentrée, à part*. Je le crois bien... parce que... (*Il se retourne, et aperçoit Géraldine qui s'avance timidement; il pousse un cri de surprise.*) Ah!..

LA PRINCESSE, *riant de l'émotion du roi*. Et Dieu me pardonne, Votre Majesté aussi?..

LE ROI, *troublé*. Moi! du tout... Mais c'est que... cette jeune fille...

LA PRINCESSE, *gaiement*. C'est miss Oventry!

LE ROI, *stupéfait, les regardant tous*. Miss Oventry!

LA PRINCESSE, *de même*. Que maintenant vous devez reconnaître...

LE ROI, *vivement*. Maintenant!.. Oui, sans doute... je la reconnais parfaitement... (*Il fait un geste de colère et s'arrête en voyant la reine; il se retourne vers Salisbury et lui dit froidement.*) Comte de Salisbury, je vous prie d'aller m'attendre dans mon eabinet... (*Salisbury s'incline et s'apprête à sortir.*)

LA PRINCESSE. Miss Oventry vient probablement nous annoncer que toute la eour est impatiente de vous présenter ses hommages...

LE ROI, *d'un air gracieux, à la princesse*. Daignez me précéder... Je vous rejoins... J'ai deux mots à dire à miss Oventry... sur sa famille qu'elle vient de quitter... et sur son mariage avec M. le comte de Salisbury...

GÉRALDINE, *à part, avec joie*. Ah! s'il était possible!

LE ROI, *au comte qui, avant de sortir, fait encore quelques signes à Géraldine*. Eh bien! eomte... (*Le comte s'incline et sort dans le plus grand trouble avec Fulby par la droite, et la reine par la gauche.*)

—

SCENE XIV.

GÉRALDINE, LE ROI, *jetant sur le fauteuil à gauche le manteau qui le couvre.*

LE ROI, *à part*. Qu'un roi s'égaie aux dépens de ses sujets... cela peut être permis!.. mais le contraire ne l'est pas!.. Approchez, miss Oventry. (*A part, la regardant.*) C'est décidément la jolie fille d'hier... celle qui se croyait morte... et que Salisbury veut faire revivre à son profit... Mais il oublie nos droits... (*Haut.*) Approchez donc, charmante miss...

GÉRALDINE, *timidement*. Oui... Sire. (*A part.*) Qu'est-ce que cela va devenir?..

LE ROI. Depuis mon dernier voyage au château d'Oventry .. je vous trouve tellement changée...

GÉRALDINE, *très-troublée et balbutiant*. Oui... Sire...

LE ROI. A votre avantage.

GÉRALDINE. Oui... Sire...

LE ROI. Que je ne vous reconnaissais pas d'abord.

GÉRALDINE, *à part*. Serait-il possible?

LE ROI. Mais c'est vous... c'est bien vous... Et puis-je espérer encore que vous n'avez pas perdu tout souvenir de mon séjour au château d'Oventry...

GÉRALDINE. Oh! non, Sire?..

LE ROI. De ces lettres délicieuses où éclataient votre fidélité et votre dévouement pour votre roi!..

GÉRALDINE, *vivement et joignant les mains*. Oh! non, Sire...

LE ROI. Et surtout de ees douces promenades .. où ma main pressait la vôtre...

GÉRALDINE. Comment! Sire...

LE ROI. Sur mon eœur... et parfois même sur mes lèvres... (*Il porte à sa bouche la main de Géraldine.*)

GÉRALDINE, *retirant sa main*. Mais du tout, Sire!..

LE ROI, *souriant*. Permettez... permettez... j'ai mes preuves!..

FINALE.

DUETTO.

LE ROI, *tirant de sa poche un billet.*
N'est-ce pas là votre écriture?..
N'est-ce pas votre nom ehéri,
Miss Oventry?

GÉRALDINE, *à part.*
Grand Dieu!

LE ROI.
Miss Oventry...

GÉRALDINE, *troublée.*
C'est bien possible... Mais... j'ignore, je vous jure...

LE ROI.
Les mots tracés par vous, et dont je vous parlais?

GÉRALDINE.
Je ne m'en souviens plus!

LE ROI.
Déjà?..
(*Lui présentant la lettre.*)
Relisez-les.
Oui, Milady, relisez-les!

GÉRALDINE, *lisant en tremblant.*
« Sujette fidèle...
« Je jure à mon roi...
« Constanee éternelle...
« Eternelle foi!..
« Dévoûment suprême,
« Heureux souvenir...

« Que l'hymen lui-même
« Ne peut lui ravir... »

LE ROI, *reprenant la lettre.*

« Que l'hymen lui-même
« Ne peut lui ravir... »
Ainsi, vous le voyez, ce cœur nous est donné.

GÉRALDINE, *vivement.*

Jamais... jamais!..

LE ROI, *souriant.*

C'est écrit. . c'est signé!

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*

Ah! perfide, ah! traître!
Toi, qui de ton maître
Osas méconnaître
Le sceptre et les droits!
Bonheur sans mélange,
Par un doux échange,
Sur elle je venge
La cause des rois!

GÉRALDINE, *à part.*

Coupable peut-être,
Comment méconnaître
D'un terrible maître
Le sceptre et les droits?
Quel destin étrange
Sous sa loi me range?
O toi, mon bon ange,
Viens, entends ma voix!

GÉRALDINE, *montrant la lettre.*

Non, non, ceci n'est pas de moi.

LE ROI.

Prenez bien garde.
S'il en est ainsi...
Vous ne seriez donc pas miss Oventry?
L'on m'aurait abusé...

GÉRALDINE.

Grand Dieu...

LE ROI.

Qui s'y hasarde
Et qui trompe son roi, mérite le trépas,
Salisbury... d'abord!..

GÉRALDINE, *vivement.*

Non pas! non pas!

LE ROI, *tendrement.*

Vous êtes donc miss Oventry?

GÉRALDINE, *troublée et baissant les yeux.*

Mais, Sire...

LE ROI.

C'est donc vrai?..

GERALDINE, *vivement.*

(Se reprenant.)
Non!.. si... je crois que oui.

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*

Ah! perfide, ah! traître!
Toi qui de ton maître
Oses méconnaître
Le sceptre et les droits!
Reçois mes louanges!
O bonheur des anges,
Amour, toi qui venges
La cause des rois!
(S'approchant de Géraldine qu'il presse dans ses bras.)
L'amour te range sous ma loi,
Viens! obéis! cède à ton roi.

GÉRALDINE, *tremblante, à part.*

Coupable peut-être,
Comment méconnaître
D'un terrible maître
Le sceptre et les droits
Quel destin étrange
Sous sa loi me range?
Viens, ô mon bon ange!
Viens, entends ma voix!
(Se débattant et cherchant à s'arracher des bras du roi.)
Mon Dieu! prenez pitié de moi,
Défendez-moi contre mon roi!
(Au moment où le roi presse Géraldine dans ses bras et va pour l'embrasser, paraît Bolbury, suivi de plusieurs de ses constables.)

—

SCENE XV.

LES MÊMES, BOLBURY, CONSTABLES.

BOLBURY, *apercevant le roi vêtu comme il l'était à la fin du deuxième acte.*

C'est lui!.. c'est lui!.. je le reconnais bien!
(Saisissant le roi.)
Main-forte, mes amis!.. je le tiens, je le tien.

LE ROI, *se débattant.*

Téméraire! téméraire!

GÉRALDINE.

Messieurs, messieurs, qu'osez-vous faire?

BOLBURY ET LES CONSTABLES.

Ah! je me ris de sa colère!
Quel bonheur pour vous et pour moi.
(Au roi.)
Allons! marchons! au nom du roi!

—

SCENE XVI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, LE COMTE, FULBY, GRANDS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, *accourant au bruit.*

TOUS, *à Bolbury.*

Que faites-vous?

BOLBURY, *tenant toujours le roi.*

Cette fois, je l'espère,
Il n'échappera pas!

TOUS.

Malheureux! c'est le roi!

BOLBURY, *atterré.*

C'est le roi!..

LA PRINCESSE, LE COMTE, FULBY.

C'est le roi!

TOUS.

C'est le roi!

BOLBURY ET LES CONSTABLES.

Ah! je cède à mon juste effroi,
Mes genoux fléchissent sous moi.
Le roi! le roi!! le roi!!!

TOUS.

Il osait arrêter le roi.
Ah! le voilà glacé d'effroi.

LE ROI, *à Bolbury, avec sévérité.*

Oui, Monsieur, votre roi!

BOLBURY, *tremblant.*

Comment s'y reconnaître?
Voilà les mêmes traits et les mêmes habits...

LA PRINCESSE, *étonnée.*

Quoi! les mêmes habits?..

BOLBURY.

Qu'hier portait ce traître,
Au moment où je l'ai surpris!

LA PRINCESSE, *à Géraldine.*

Rencontre inexplicable!..

LE ROI, *regardant le comte.*

Et que Milord peut-être
Pourrait nous expliquer.

LE COMTE, *s'inclinant.*

D'un seul mot, ô mon maître,
(S'avançant au bord du théâtre, et à voix basse.)
A notre souverain, si j'ai pour un instant
Osé donner des fers, c'était, sujet prudent,
Pour le sauver d'une autre chaîne
Plus dangereuse encor, si j'en crois ce billet,
Qu'à notre fiancée ici même adressait
Votre Majesté...

LE ROI, *à part.*

Ciel!

LE COMTE, *s'avançant.*

J'en fais juge la reine...

LE ROI, *le retenant.*

Eh! non... non, ce n'est pas la peine...

LE COMTE, *rendant le billet au roi, et à demi-voix.*
Notre sang, ô mon prince, et nos biens sont à vous,
Mais que du moins nos femmes soient à nous!
LA PRINCESSE, *s'avançant à la droite du roi.*
Pardonnez au coupable!
GÉRALDINE, *s'avançant de l'autre côté, timidement.*
Et que Dieu vous le rende!
LE ROI, *regardant Géraldine, le comte et Bolbury.*
Si leurs crimes sont grands, ma clémence est plus grande,
(*Regardant Géraldine.*)
Et par égard pour tant d'attraits,
Nous pardonnons... d'abord...
(*A part.*)
Mais nous verrons après...

(*Bolbury s'incline pour remercier le roi, et en relevant la tête, il aperçoit encore Géraldine, à qui Salisbury vient de donner la main. — Il regarde tout ce qui se passe avec stupéfaction, pendant qu'au dehors sonnent toutes les cloches de la ville.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jour d'hymen et de bonheur,
Doux instants pour notre cœur!
A la grâce, à la beauté,
Amour et fidélité!
Ecoutez ce bruit flatteur,
Signal de leur bonheur,
L'airain sonne,
Et résonne
Et proclame leur bonheur!

FIN DE LE PUITS D'AMOUR.

LES SURPRISES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 31 juillet 1844.

Personnages.

M. DE GOURNAY.	MM. NUMA.	MATHILDE, sa petite-fille.	Mmes DESIREE.
GASTON, jeune artiste. . .	JULIEN DESCHAMPS.	JULIE, sa femme de chambre.	FERNAND.
Mme DE SALBRIS.	Mme LAMBQUIN.		

La scène se passe au château de madame de Salbris.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins. — Deux portes latérales. — Une croisée avec balcon au fond. — A droite et à gauche de la croisée, une porte. — A gauche, sur un guéridon, une guitare. — A droite, sur le premier plan, une table.

SCENE PREMIERE.

M. DE GOURNAY, JULIE.

(*M. de Gournay paraît à la porte du fond et avance seulement sa tête dans l'appartement, au moment où Julie sort, sur la pointe du pied, de la chambre à droite, dont elle referme tout doucement la porte.*)

M. DE GOURNAY. Eh bien! quelles nouvelles?..

JULIE. Ma jeune maîtresse dormait encore.

M. DE GOURNAY. Et mes ordres?..

JULIE. Ont été exécutés. Il y a de quoi lui faire perdre la tête, et, cette fois, elle va croire à la magie!..

M. DE GOURNAY. Tu crois?..

JULIE. Il n'y a pas moyen de s'en rendre compte autrement. Nous avons bien quelques personnes dans ce château, quelques amis qui viennent y passer la belle saison; vous, par exemple; mais enfin Mademoiselle était seule hier avec sa grand'mère quand elle lui parlait des superbes points de vue que l'on découvre de sa chambre à coucher, et elle disait : « Ce matin, j'avais envie de me « mettre à ma fenêtre et de peindre, mais je n'ai rien ici : « ni toile, ni pinceaux, ni palette... » Et aujourd'hui en s'éveillant, elle va trouver au pied de son lit une superbe boîte à couleurs en vermeil!.. tout cela d'un goût exquis! C'est à confondre! et moi-même qui suis dans le secret, je suis tentée de vous croire un peu sorcier.

M. DE GOURNAY, *froidement.* Peut-être bien!

JULIE. C'est hier soir seulement que je vous ai rendu compte de la conversation que je venais d'entendre du cabinet de toilette de Mademoiselle... et comment se peut-il qu'en quelques heures?..

M. DE GOURNAY, *froidement.* C'est grâce à un talisman que j'ai.

JULIE, *avec curiosité.* Vous avez un talisman?

M. DE GOURNAY. Que je porte toujours sur moi, renfermé dans un petit filet de soie.

JULIE. En vérité!

M. DE GOURNAY, *le lui donnant.* Vois plutôt...

JULIE. Ah!.. une bourse... de l'or...

M. DE GOURNAY. Muni d'un talisman semblable, Picard, mon valet de chambre, garçon intelligent et discret, est parti hier soir en poste. Il faut trois heures et demie pour aller de Meaux à Paris... rue du Coq-Saint-Honoré, chez Alphonse Giroux... autant pour revenir... et de grand matin, la voiture était sous la remise, Picard dans son lit, et notre présent dans la chambre de ta maîtresse..... Voilà toute ma sorcellerie.

JULIE, *lui rendant la bourse.* Je comprends...

M. DE GOURNAY. Non... garde le talisman, pour que tu puisses juger par toi-même de sa vertu.

JULIE. Cette vertu-là me fait trembler pour la mienne... Mais enfin, Monsieur, à quoi bon vous donner tant de peines? Vous êtes libre, garçon... vous avez... (*Regardant la bourse.*) d'excellentes qualités et des biens immenses...

M. DE GOURNAY. Ancien administrateur des Messageries, c'est tout dire!

JULIE. Eh bien! Monsieur, quand on a été administrateur des Messageries, on va plus vite que cela! on va au fait et l'on dit : *Je vous aime, voici ma main et ma fortune; acceptez-vous?* Et si j'étais de ma maîtresse, j'accepterais tout de suite.

M. DE GOURNAY. Toi, peut-être... parce que tu es une fille de sens et de jugement.

JULIE. Monsieur est bien bon.

M. DE GOURNAY. Mais mademoiselle Mathilde, ta maîtresse, est une fille qui ne ressemble à aucune autre. Elle est riche et ne dépend que de sa grand'mère, ou plutôt elle ne dépend que d'elle-même, attendu qu'elle aura bientôt vingt et un ans, et, malgré cela, elle n'est pas encore mariée... elle refuse tous les partis.

JULIE. Cela doit vous donner de l'espoir.

M. DE GOURNAY. C'est selon... Elle a une tête vive, ar-

dente et romanesque qui la jette toujours dans le monde idéal et lui fait détester le monde réel et positif. Or, il n'y a rien de plus positif au monde que mes quarante ans. Je les ai!

JULIE. On disait trente-neuf.

M. DE GOURNAY. Des flatteurs!.. Picard, mon valet de chambre, qui, au jour de l'an, me rajeunit toujours pour avoir ses étrennes... Enfin, à la rigueur, on peut cacher son âge, mais on ne cache pas sa figure; elle est là!..

JULIE. Et elle est bien!

M. DE GOURNAY. Certainement... pour toi et pour moi, pour ce que j'en fais... Mais pour ta maîtresse, c'est différent... Elle m'a souvent confié, car elle m'aime beaucoup, que, dans ses idées de jeune fille, elle rêvait toujours un ange gardien qui sans cesse veillait sur elle... un être invisible... aérien... une espèce de sylphe... Tu comprends alors qu'en me proposant pour mari... je n'étais pas en harmonie avec ses illusions. C'était tout perdre!.. Il fallait, par des transitions adroites, arriver peu à peu à son cœur en parlant à son imagination; et en l'entourant chaque jour de mystérieuses et galantes surprises, je lui donne l'envie de voir et de connaître cet amant anonyme...

JULIE. Dont elle s'occupe sans cesse.

M. DE GOURNAY. Tant mieux! pendant ce temps-là, elle ne s'occupe pas d'un autre! (*A demi-voix.*) C'est là ce qui lui a fait refuser jusqu'ici tous les prétendants. L'inconnu les tient tous en échec, et quand le moment sera venu...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Quand elle saura que c'est moi
Qui, depuis une année entière,
M'impose ainsi l'unique loi
De la servir et de lui plaire,
Son cœur noble et reconnaissant,
Touché d'une flamme aussi pure,
En pensant à mon dévoûment,
Peut-être oublîra ma figure.

JULIE, *avec émotion.* Oui... Monsieur... oui, vous êtes un aimable homme... qui méritez d'être aimé. Mais, en attendant, cela vous donne bien du mal.

M. DE GOURNAY. Du tout! j'adore les surprises. J'ai passé ma vie à en faire; j'aime à jouir de la curiosité ou de l'étonnement général. Il y a une espèce de supériorité qui vous flatte, à posséder seul le mot d'une énigme ou d'un secret, à diriger à volonté les événements, pour arriver tout à coup à un dénoûment à effet... C'est mon bonheur, c'est ma passion, et ça m'a toujours réussi... excepté une fois... Il y a un an. Imagine-toi, qu'en ma qualité de vieux garçon, j'ai des parents qui m'adorent, et, pendant mon dernier voyage aux Pyrénées, voilà qu'un beau matin...

AIR de *Ma Tante Aurore.*

Tous les journaux viennent m'apprendre
Que depuis huit jours je suis mort!
Je me tais! heureux de surprendre
De bons parents qui m'aiment fort.
Je pars!.. j'arrive à ma campagne,
Et je trouve ces chers amis
Qui, gaîment, sablaient mon champagne;
De douleur, ils étaient tous gris...
Et c'est moi... moi, qui fus surpris,
Oui, c'est moi qui fus bien surpris,
Oui, je fus surpris.

JULIE. Je le crois bien...

M. DE GOURNAY. C'est même là .. ce qui m'a décidé à me marier, et m'a fait penser à mademoiselle Mathilde, que j'espère bien, grâce à toi, enlever à tous mes rivaux! Qu'y a-t-il de nouveau pour aujourd'hui?

JULIE. Que Mademoiselle est désolée! Vous savez que nous devions avoir tantôt un concert...

M. DE GOURNAY, *soupirant.* Oui, vraiment!.. des dilettanti, des cantatrices de salon!..

JULIE. Ah! ce n'est pas le plus terrible... ce qui manque à ces dames, et ce qu'on a cherché vainement, c'est un accompagnateur pour tenir le piano.

M. DE GOURNAY. Comment! dans le département de Seine-et-Marne, il n'y a pas...

JULIE. Non, Monsieur, et Mademoiselle disait : — Ah! si mon inconnu était là... il viendrait à mon aide!

M. DE GOURNAY. Diable! diable! voilà qui est difficile!.. (*On entend le bruit d'une sonnette.*)

JULIE. On sonne chez Mademoiselle.

M. DE GOURNAY, *avec joie.* C'est l'effet qui commence... va vite!.. (*Julie sort.*)

GASTON, *à part, en entrant.* On m'a dit que je la trouverais ici...

M. DE GOURNAY, *regardant vers le fond.* Qui vient là? quel est ce jeune homme? Eh mais!.. en croirai-je mes yeux?

—

SCENE II.

M. DE GOURNAY, GASTON.

GASTON, *poussant un cri de surprise.* Ah! monsieur de Gournay... c'est vous que je cherchais.

M. DE GOURNAY. Mon cher ami, mon cher Gaston, sois le bienvenu! Par quel bon hasard es-tu venu me relancer jusqu'ici?

GASTON. Deux fois, je me suis présenté à votre hôtel, à Paris; on ignorait où vous étiez.

M. DE GOURNAY, *d'un air mystérieux.* Je ne dis jamais ce que je fais, ni ce que je deviens!

GASTON. Je ne savais où vous rejoindre, lorsqu'hier soir, très-tard, passant près du Louvre, j'aperçois votre valet de chambre qui sortait de chez Alphonse Giroux.

M. DE GOURNAY. Veux-tu te taire!.. Ne parle pas de cela ici!

GASTON, *vivement.* Je n'en dirai pas un mot! mais je l'ai tant supplié, qu'il m'a avoué que vous étiez à quelques lieues de Meaux, au château de Salbris.

M. DE GOURNAY. Chez une vieille dame de mes amies qui est ici avec sa petite-fille... une charmante personne... Mais toi, mon garçon, pourquoi désirais-tu me voir?

GASTON. Pour vous faire mes adieux.

M. DE GOURNAY. Tu quittes Paris? toi, un peintre, un artiste?

GASTON. Oui, Monsieur.

M. DE GOURNAY. Quand déjà tu étais lancé?

GASTON. Grâce à vous... à votre amitié!.. mais je sens que maintenant je ne ferais plus rien.

M. DE GOURNAY. Et pourquoi cela?

GASTON. J'aimerais mieux ne pas vous le dire.

M. DE GOURNAY, *vivement.* Allons donc!

GASTON. Eh bien! Monsieur, eh bien! mon cher bienfaiteur, je ne peux pas y tenir... j'en perds la tête, je suis amoureux...

M. DE GOURNAY. Il n'y a pas de mal! tu n'es pas le seul... Nous pourrons arranger cela! T'es-tu déclaré?

GASTON. A peine si j'ai osé lui parler... car je n'ai dansé qu'une fois avec elle...

M. DE GOURNAY. Qu'une fois!.. c'est bien peu...

GASTON, *timidement.* Oui... mais c'était la polka.

M. DE GOURNAY. C'est différent... cela compte double.

GASTON. Aussi, depuis... je l'ai suivie au bal, au spectacle... j'ai passé des heures entières à la regarder, et puis quand l'hiver a été passé, ne la rencontrant plus à Paris, et ne sachant où la retrouver, le désespoir et le découragement se sont emparés de moi... je voulais me tuer...

M. DE GOURNAY, *avec colère.* Il ne manquait plus que cela!

GASTON. Mais j'ai pensé à vous, Monsieur, à vous à qui je devais tant... votre souvenir m'a arrêté...

M. DE GOURNAY. Voilà qui est mieux!

GASTON. Je me suis dit : Je m'en irai; je quitterai la France.

M. DE GOURNAY. Je t'en empêcherai bien.

GASTON. Impossible, Monsieur, impossible... Songez donc qu'elle a de la fortune, un nom, de la naissance... et moi rien!..

M. DE GOURNAY. Écoute-moi : te rappelles-tu, il y a deux ans, à Enghien, cette fête sur l'eau, ces barques pavoisées, cette surprise que je voulais faire à des dames où je manquai de me noyer?.. C'était une affaire faite, moi et ma fortune, nous allions au fond sans toi... oui, morbleu! toi qui étais là à dessiner en artiste... toi qui ne me connaissais pas, toi qui ne savais pas même nager...

GASTON. Permettez...

M. DE GOURNAY. Pas mieux que moi... car tu étais sans connaissance quand je t'ai fait transporter dans la maison de mon fermier.

GASTON. Et ce qui est arrivé depuis, croyez-vous que je l'aie oublié?.. Quel cœur généreux et bizarre!.. ne pas me dire qui vous étiez... vivre avec moi en ami, en camarade, en artiste... et un jour, au bord du lac...

M. DE GOURNAY. A l'endroit même où tu m'avais sauvé!

GASTON. Cette jolie maison où nous entrons et que j'admirais!.. A qui est-elle?.. A toi, m'avez-vous dit... Et, à l'instant, mes amis qui m'entourent... un dîner qui nous attendait, un orchestre dans les jardins... c'était féerique, c'était magique... c'était un conte des *Mille et une Nuits*.

M. DE GOURNAY, *se frottant les mains*. N'est-il pas vrai!.. le sultan Haroun-al-Raschild! Eh bien! Monsieur, eh bien! ingrat que vous êtes, pourquoi désespérer du ciel et ne pas attendre de lui un nouveau miracle? Moi, d'abord, si je peux trouver, pour t'unir à ta passion, quelque coup imprévu, quelque dénoûment qui tombe des nues, je suis là!

GASTON. Ah! c'est trop de bontés!

M. DE GOURNAY. Ce n'est pas pour toi... c'est pour moi... pour mon agrément personnel et pour ma santé... ça m'est nécessaire... Quant à ta fortune, je m'en charge, parce que tu es un brave garçon que j'estime et dont je suis sûr.... Je n'en dirais pas autant de tous mes amis!.. j'en ai beaucoup... qui ne m'aiment guère... et j'ai de plus beaucoup de parents qui ne m'aiment pas... ils n'aiment que mon vin de Champagne... Aussi, les gaillards, je vais leur donner l'occasion d'en boire... j'ai l'idée de me marier!

GASTON, *souriant*. Vraiment!

M. DE GOURNAY. Première surprise. . tu vois... toi-même!.. J'aurai ensuite trois, quatre, cinq enfants. . autant de surprises que je leur ménage... Et comme je ne veux pas en avoir le démenti, si ce mariage n'a pas lieu... je t'adopte!

GASTON. Moi!..

M. DE GOURNAY.

AIR d'*Aristippe*.

Pour te laisser après moi l'opulence,
C'est le moyen de tout régler.
GASTON.
Y pensez-vous?
M. DE GOURNAY.
Ah! c'est une imprudence!
J'aurais dû ne pas t'en parler,
Pour te causer encore une surprise...
Mais celle-là... j'espère, est encor loin...
Et le seul point dont je me formalise,
C'est de ne pas en être le témoin...
De ne pouvoir en être le témoin!

GASTON. Ah! Monsieur...

M. DE GOURNAY. Ainsi, tu ne pars pas... j'ai besoin de toi et de tes talents... Tu excelles dans tous les arts... tu es bien heureux! Peintre et musicien!

GASTON. Musicien!.. qui est-ce qui ne l'est pas maintenant?

M. DE GOURNAY. Moi, d'abord! mais, grâce à toi, nous allons produire à nous deux des effets étonnants... Tu me feras des dessins, des transparents, des devises... Et puis, je t'ai entendu accompagner sur le piano à livre ouvert.

GASTON. Des romances... des cavatines...

M. DE GOURNAY. C'est ce qu'il nous faut. Écoute-moi bien, tu vas te présenter à ces dames comme un accompagnateur qui arrive de Paris... envoyé...

GASTON. Par qui?

M. DE GOURNAY. Par un inconnu.

GASTON. Un inconnu! J'entends... Fidèle à votre habitude... encore quelque surprise que vous préparez à ces dames.

M. DE GOURNAY. Oui, mon garçon! cela ne t'oblige à rien qu'à voir de jolies femmes et à passer une soirée agréable. A propos, tu n'as pas rencontré en route un feu d'artifice que je fais venir de Paris?

GASTON. Non, Monsieur!

M. DE GOURNAY. Ce sera pour ce soir... dans ces bosquets... Pif! paf! des fusées, des pétards...

AIR : *L'amour emporte sur ses ailes*. (Puits d'Amour.)

Si je n'inventai pas la poudre,
Du moins je sais bien m'en servir;
D'autres lancent avec la foudre
Le trépas .. et moi le plaisir!
Dans l'air je veux qu'elle jaillisse
Pour charmer et tromper les yeux!
GASTON, *souriant*.
Et vous n'employez l'artifice
Que pour rendre les gens heureux!

ENSEMBLE.

On peut employer l'artifice...
Quand c'est pour faire des heureux.

M. DE GOURNAY. Chut! on vient... Entre dans ce salon et amuse-toi à lire ou à dessiner... jusqu'au moment où l'on te dira de paraître; et surtout n'aie pas l'air de me connaître.

SCÈNE III.

M. DE GOURNAY, *puis* MADAME DE SALBRIS ET MATHILDE.

M. DE GOURNAY, *à part*. Ce sont ces dames. (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

MATHILDE. Oui, ma bonne-maman, c'est vous! j'en suis sûre.

MADAME DE SALBRIS. Tu n'as pas le sens commun.

MATHILDE. C'est à vous seule que j'ai parlé de cette boîte de peinture... Nous étions en tête-à-tête... et à moins que vous n'ayez raconté notre conversation à quelqu'un...

MADAME DE SALBRIS. A personne au monde!

MATHILDE. Alors c'est vous... c'est évident!

MADAME DE SALBRIS. Non, cent fois non... pour mille raisons! D'abord, je suis une femme d'ordre et d'économie, qui entends mieux l'emploi de mon argent... et puis, nous vivons dans un siècle positif et réel, qui n'a rien de romanesque... et je suis comme mon siècle!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n'ai jamais eu grande estime
Pour les héros mystérieux.
Et pour ce Monsieur anonyme,
Qui se dérobe à tous les yeux,
Qu'il dise son nom, qu'on le sache,
Sinon je m'en vais augurer
Qu'une figure qui se cache
A des raisons pour ne pas se montrer.

M. DE GOURNAY. C'est agréable!.. (*S'avançant.*) Hum! hum!..

MATHILDE. Ah! Monsieur, vous étiez là?

M. DE GOURNAY. Et je n'osais vous interrompre... vous voyant si animée...

MATHILDE, *vivement*. On le serait à moins!.. Encore une surprise, et celle-là est si étonnante... si jolie... vous la verrez .. Et ce qui confond ma raison, c'est que je trouve cela ce matin auprès de mon lit, en m'éveillant... et que ma femme de chambre, que j'ai interrogée, n'a vu entrer personne.

M. DE GOURNAY. C'est bien singulier!

MATHILDE. Eh bien inquiétant!.. On peut donc s'introduire la nuit dans ma chambre... sans que je m'en aperçoive... sans que je le sache!.. et je vais toujours être dans des transes mortelles... On se croit seule... on ne l'est pas... Cela fait trembler!

M. DE GOURNAY, *gravement*. Il y a de quoi... et à votre place, je ne serais pas rassurée.

MADAME DE SALBRIS. Aussi, dorénavant, je ne vous laisserai plus seule dans votre chambre...

MATHILDE, *vivement*. Oh! non, ma bonne-maman... oh! non.

MADAME DE SALBRIS. Et pourquoi cela?

MATHILDE. Si ça allait l'empêcher...

MADAME DE SALBRIS, *sévèrement*. Mathilde, y pensez-vous?..

MATHILDE. Eh! oui vraiment... j'ai idée que c'est un sylphe, ou une sylphide... car jusqu'à présent... rien ne nous dit positivement... (*Souriant*.) Cependant je crois que ce n'est pas une sylphide.

M. DE GOURNAY. Et je pense comme vous!..

MATHILDE. N'est-ce pas?.. Une femme n'y mettrait pas cette persévérance... et cette discrétion...

MADAME DE SALBRIS. Ma fille!..

MATHILDE. Oui, ma bonne-maman, oui... (*A M. de Gournay*.) Songez donc que voilà près d'un an... Oui, mon ami, depuis l'autre hiver... Vous n'étiez pas à Paris lorsque cela a commencé... et si je vous racontais tout ce qu'il y avait d'ingénieux, de délicat... de mystérieux dans ces surprises... Il n'y a qu'une chose qui m'étonne... il ne m'a jamais fait de vers...

M. DE GOURNAY. Ah! mon Dieu!

MATHILDE. Et, en conscience... il devrait bien... (*Elevant la voix*.) Je les aime beaucoup!

M. DE GOURNAY, *à part*. Moi qui n'ai jamais fait que de la prose... J'en commanderai à Gaston.

MATHILDE. A cela près, il semble deviner mes désirs et lire dans ma pensée... et dès que je suis seule... je tressaille... j'ai peur... espérant toujours le voir paraître.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Dans le moindre souffle du vent
Je crois toujours sentir sa trace,
Et je crois même que souvent
Le soir je lui parle à voix basse :
Hier encor je le suppliais
De se faire connaître.

M. DE GOURNAY.

Et lui, vous répond-il?

MATHILDE.

Jamais,
Mais il m'entend peut-être.
Non, vraiment, il ne répond jamais,
Mais il m'entend peut-être.

MADAME DE SALBRIS, *à M. de Gournay*. Elle est folle!.. (*A Mathilde*.) Oui, vous êtes folle! et celui qui s'amuse ainsi à vos dépens, connaissait bien sans doute votre tête exaltée et romanesque, car depuis un an, elle n'a plus qu'une occupation, qu'une idée... elle ne rêve qu'à cet inconnu... Hier soir encore, ce rhume de cerveau que nous avons... que j'ai gagné dans le parc... c'était pour penser à lui par un ciel orageux... car elle y pense le jour, elle y pense la nuit... et je le dis à vous qui êtes notre ancien ami, je crois en vérité qu'elle l'aime.

M. DE GOURNAY, *avec joie*. Est-il possible?.. (*A part*.) C'est ce que je voulais!

MATHILDE, *vivement*. Oh! non... non, ma mère... on ne peut pas dire cela, mais cela pique si vivement ma curiosité... que souvent je n'en dors pas... et à force de chercher qui cela peut-être... j'en ai la fièvre. . (*S'animant*.) J'en ai mal à la tête... car il n'y a pas d'exemple d'une obstination pareille. Je n'ai jamais été au bal de l'Opéra...

MADAME DE SALBRIS. Je le crois bien!..

MATHILDE. Mais on dit qu'après y avoir intrigué les gens, on finit par se montrer ou par décliner son nom.

M. DE GOURNAY, *riant*. On dit « : Je suis Oreste... ou bien Agamemnon... »

MATHILDE. Vous riez!

M. DE GOURNAY. C'est que vous êtes très-amusante.

MATHILDE. Ah! vous ne savez pas ce qu'est chez nous un désir curieux, un désir de savoir ce qu'on ignore... Moi, d'abord, je le dis franchement... je ne sais pas ce que je donnerais pour connaître cet inconnu... pour le voir un instant...

M. DE GOURNAY. Cela viendra... j'en suis persuadé!

MATHILDE. Vous croyez?

MADAME DE SALBRIS. Plus tôt que tu ne crois!.. et je te dirai son nom si tu veux, car je sais qui.

M. DE GOURNAY, *effrayé et à part*. Ah! mon Dieu!

MATHILDE, *vivement*. Est-il possible... Ah! ma bonne-maman, si vous saviez combien je vous aimerais... Parlez vite!

MADAME DE SALBRIS. Te souviens-tu que, l'automne dernier, M. de Bonneval, qui venait d'acheter une terre voisine, me fit, par un de ses parents, demander ma petite-fille en mariage?

MATHILDE. C'est vrai!

MADAME DE SALBRIS. Un parti sortable... Trois fermes, deux mille arpens de bois qui sont contigus avec les miens, cela convenait fort...

MATHILDE. A vous... mais pas à moi qui ne voulais pas me marier!

MADAME DE SALBRIS. Cela n'empêchait pas les égards et les procédés; on en doit toujours aux gens qui vous demandent en mariage...

M. DE GOURNAY, *souriant*. Et qui ont deux mille arpens de bois.

MADAME DE SALBRIS. Ce n'est pas l'avis de Mademoiselle; car elle ne voulut pas même le voir, et le pauvre jeune homme ne put pas obtenir d'elle d'être reçu chez nous pour faire sa cour.

MATHILDE, *avec impatience*. Eh bien! ma mère?..

MADAME DE SALBRIS. Eh bien, ma fille... je suis persuadée que c'est lui...

MATHILDE. Est-il possible!..

MADAME DE SALBRIS. Qui, d'après votre défense, n'osant se présenter ouvertement, cherche tous les moyens de parler à votre cœur ou à votre imagination... moyens qui, tout indirects qu'ils sont... finissent toujours par compromettre une jeune personne.

MATHILDE. M. de Bonneval?.. on m'avait dit qu'il était avare.

M. DE GOURNAY. Et à moi qu'il était très-laid...

MADAME DE SALBRIS. Je ne le connais pas.

M. DE GOURNAY. Et que c'était un sot...

MADAME DE SALBRIS. On fait toujours cette réputation-là aux gens riches.

MATHILDE. Il est de fait qu'il ne la mérite pas si c'est lui...

M. DE GOURNAY. Oui... si c'est lui... mais j'en doute!..

MADAME DE SALBRIS. Et moi, j'en suis certaine... Aussi il est temps que cela finisse.. Je trouverai bien moyen de le voir et de lui dire nettement qu'il ait à cesser de pareilles manières d'agir...

M. DE GOURNAY. Et vous ferez fort bien! (*A part*.) La scène sera gaie.

MATHILDE. Oui, ma bonne-maman... Mais cependant... si ce n'était pas lui?..

MADAME DE SALBRIS. Alors... alors...

AIR : *Des maris ont tort.*

Comme il vous obéit sans cesse,
Il faut répéter hautement
Que ceci vous déplaît, vous blesse...
Il n'y viendra plus!

MATHILDE.

Si vraiment!
Contre sa magique science,
A quoi servent ces vains détours?
(*A part.*)
S'il devine ce que je pense,
Il est sûr qu'il viendra toujours!

(*On entend dans le salon à gauche un prélude de piano.*)

Écoutez donc?..

M. DE GOURNAY. On touche du piano au salon!..

MATHILDE. Et fort bien!..

SCENE IV.

LES MÊMES, JULIE, *sortant du salon à gauche, et retournant la tête.*

MADAME DE SALBRIS, *à Julie.* Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle?

JULIE. Ma foi, Madame, vous devez le savoir mieux que moi!.. Je viens, en traversant le salon, d'apercevoir un beau jeune homme qui n'était jamais venu ici, et qui arrive, dit-il, de Paris à l'instant même... pour tenir le piano!..

MATHILDE, *poussant un cri.* Ah!.. je comprends!..

MADAME DE SALBRIS. Vous êtes bien habile...

MATHILDE. Ne vous rappelez-vous pas que ce matin je me désolais de ce que notre concert de ce soir ne pouvait avoir lieu... faute d'un accompagnateur?..

M. DE GOURNAY. Eh bien?..

MATHILDE. Eh bien!.. il m'aura entendue... ou devinée. .

MADAME DE SALBRIS. Qui!..

MATHILDE. Lui!... ma grand'mère... lui!.. qui est toujours là, près de moi... le plus aimable des sylphes... (*M. de Gournay se retourne pour se frotter les mains avec satisfaction.*)

MADAME DE SALBRIS. Elle en perdra la tête! (*A Julie.*) Qui nous a envoyé ce jeune homme? qui lui a dit de venir?..

JULIE. Un inconnu... à ce qu'il prétend...

MATHILDE. Quand je vous le disais!.. Vous le voyez bien!..

M. DE GOURNAY, *riant* Décidément c'est Ilbondocani!..

MATHILDE, *riant.* Oui... oui... Et ma bonne-maman est Lémaïde, la mère du calife, qui n'y comprend rien...

JULIE, *bas, à M. de Gournay.* Ni moi non plus... car il n'y a pas une heure que je vous ai dit...

M. DE GOURNAY. Écoute donc... il faut bien aussi pour toi quelques surprises...

MATHILDE, *gaiement.* Nous aurons donc un concert magique... aérien... Il faut prévenir ces dames que rien n'est décommandé .. et, de plus, envoyer des invitations à tous les châteaux voisins!..

M. DE GOURNAY. Si je puis vous aider comme secrétaire...

MATHILDE. J'y compte bien... (*Vivement.*) Ah!.. mon Dieu!.. si, à la faveur de cette fête... il allait s'introduire auprès de nous...

M. DE GOURNAY, *à part.* Oh! quelle idée!.. (*Haut.*) Cela vous effraie?

MATHILDE. Sans doute... j'en suis toute tremblante .. Pas de robe nouvelle, pas de fleurs, pas de garniture à la mode... Il va me trouver affreuse! . (*Se dirigeant vers sa chambre, qui est à droite.*) Et impossible, d'ici à ce soir... d'improviser une parure...

M. DE GOURNAY, *d'un air railleur.* Peut-être à la ville de Meaux... on pourrait...

JULIE. Ou bien, en arrangeant votre garniture de camélias...

MATHILDE. Non, Mademoiselle, ça ne se peut pas... (*Elle se dirige vers sa chambre, qu'elle ouvre; elle pousse un cri et reste immobile sur le seuil de la porte.*) Ah!

MADAME DE SALBRIS. Qu'est-ce donc?..

MATHILDE, *montrant de la main dans la chambre.* Là... là... sur mon divan... cette délicieuse toilette... cette garniture de marguerites... Venez donc voir!

M. DE GOURNAY ET JULIE. C'est ma foi vrai!..

AIR *nouveau de M. Hormille.*

ENSEMBLE.

MADAME DE SALBRIS.

O mystère étonnant
Qui double ma colère;
C'est affreux, révoltant,
Et même inconvenant!

MATHILDE.

O mystère étonnant
Qui fâche ma grand'mère;
O mystère étonnant
Que je trouve charmant!

M. DE GOURNAY ET JULIE.

O mystère étonnant
Qui trouble la grand-mère;
O mystère étonnant
(*Montrant Mathilde.*)
Qu'elle trouve charmant!

MADAME DE SALBRIS.

C'est d'une inconvenance extrême!..

MATHILDE.

Mais on peut toujours l'admirer...
Moi, je me risque...
(*Elle va à la porte.*)

JULIE.

Moi, de même...

MATHILDE.

Et ne pas vouloir se montrer!..

M. DE GOURNAY.

Oui, de son devoir il s'écarte
En n'osant à vos yeux s'offrir!

JULIE.

Mais on peut bien ne pas venir,
(*Montrant le présent qui est dans la chambre à droite.*)
Lorsqu'on envoie ainsi sa carte!..

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Après le morceau, Mathilde, M. de Gournay et Julie entrent à gauche, dans la chambre où sont les parures.*)

SCENE V.

MADAME DE SALBRIS, *seule.* On dira ce qu'on voudra, je suis toujours pour mon opinion première, c'est M. de Bonneval, parce que, nous autres, nous avons un tact... que n'ont point ces jeunes têtes... Aussi je ne leur ai point parlé de l'idée que j'ai eue ce matin, mais il faut absolument que nous fassions connaissance et qu'il se présente par la grande porte... parce que les amours à deux battants ne sont point dangereux! (*S'approchant de la porte à gauche qui est celle du salon.*) Ah! c'est notre jeune musicien... Il tire un album de sa poche... Il va dessiner... (*A haute voix.*) Monsieur. . Monsieur! pourrais-

je vous parler? Très-bien... il pose son album sur la table... il vient! .

—

SCENE VI.

GASTON, *sortant de la porte à gauche;* MADAME DE SALBRIS, *descendant au bord du théâtre;* MATHILDE, *sortant de la porte à droite.*

MATHILDE, *entrant.* C'est d'un goût exquis!

GASTON, *entrant de l'autre côté.* Me voici à vos ordres, Madame. (*Apercevant Mathilde, il pousse un cri.*) Ah!

MATHILDE. Qu'est-ce donc?

GASTON, *à part.* C'est elle... je la retrouve!

MADAME DE SALBRIS, *à Mathilde.* C'est ce jeune homme... ce musicien qui vient pour le concert de ce soir.

GASTON, *à part, avec joie.* Ah! M. de Gournay n'a que de bonnes idées! (*Haut, en cherchant à cacher son émotion.*) Certainement... j'étais loin de m'attendre... c'est-à-dire... je savais bien... (*A part.*) Remettons-nous.

MADAME DE SALBRIS, *bas, à Mathilde.* Il paraît troublé à votre aspect... regardez-le donc!

MATHILDE, *de même.* C'est vrai!

MADAME DE SALBRIS, *de même.* Ce n'est pas un musicien.

MATHILDE, *de même.* Vous croyez?..

MADAME DE SALBRIS, *de même.* C'est mieux que cela!

MATHILDE, *de même.* Eh! qui donc?..

MADAME DE SALBRIS, *de même.* Je m'en doute... mais nous le saurons.

MATHILDE, *haut, après avoir regardé Gaston.* Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de voir Monsieur... Au bal... cet hiver...

GASTON, *vivement.* Chez madame de Simiane.

MATHILDE. Ailleurs encore.

GASTON. Quoi! Mademoiselle ne l'a pas oublié...

MADAME DE SALBRIS. Et vous ignoriez que vous deviez rencontrer ici ma petite-fille?

GASTON. Oui, Madame... l'on m'avait dit au château de Salbris... et j'étais loin de me douter que mademoiselle habitât près de vous.

MATHILDE, *d'un air railleur.* Ce qui me paraît fort extraordinaire, c'est qu'un homme que vous ne connaissez pas... car vous ne le connaissez pas...

GASTON. Non, Mademoiselle.

MATHILDE, *de même.* Vous ait ainsi envoyé vers nous et que vous ayez accepté.

GASTON. Pourquoi pas?.. on m'a dit : Vous verrez un château superbe, une société très-aimable, des femmes charmantes... et jusqu'ici je dois convenir que cet inconnu est un honnête homme qui ne m'a pas trompé... et puis il s'agissait d'un concert où il fallait faire une partie... et moi, artiste, moi qui adore la musique...

MATHILDE. Ah! Monsieur est artiste?

GASTON. Oui, Mademoiselle...

MADAME DE SALBRIS, *bas, à sa nièce.* Ce n'est pas vrai!

MATHILDE, *à Gaston.* Artiste amateur, à ce que je suppose, et fort riche?..

GASTON. Non, Mademoiselle, je n'ai presque rien; mais je ne me plains pas... je suis heureux... (*Regardant Mathilde.*) aujourd'hui du moins...

MADAME DE SALBRIS, *bas, à Mathilde.* Comprends-tu?

MATHILDE, *de même.* Oui, je crois qu'il y a quelque chose! (*Haut.*) Oserais-je, Monsieur, vous demander quel est votre nom?..

GASTON. Gaston!..

MADAME DE SALBRIS, *bas, à Mathilde.* Un nom supposé.

MATHILDE. Il y a un jeune peintre de ce nom... un peintre distingué... qui commence une belle réputation.

GASTON, *troublé.* C'est... c'est moi, Mademoiselle.

MATHILDE, *souriant.* En vérité!

MADAME DE SALBRIS, *bas, à sa nièce.* Il ment très-bien!

MATHILDE, *souriant.* Vous disiez d'abord que vous étiez musicien?

GASTON. Cela n'empêche pas... j'ai toujours cultivé et aimé la musique... dans ce moment, plus que jamais... puisque je puis être utile à ces dames... et si elles veulent que nous répétions les morceaux de ce soir ..

MATHILDE. Je craindrais d'abuser de votre complaisance ..

GASTON, *vivement.* Ordonnez de moi! commandez! je serais si reconnaissant de vous obéir!

MATHILDE. Tenez, Monsieur; regardez-moi bien en face et dites-moi franchement... Etes-vous bien sûr d'être un peintre, un musicien?..

GASTON. Mais oui, Mademoiselle!.. Il y a un piano au salon... A moins que vous ne préfériez cette guitare...

MATHILDE. Monsieur accompagne aussi sur la guitare?

GASTON. Oui, Mademoiselle.

MADAME DE SALBRIS, *bas, à sa nièce.* C'est ça!.. en héros espagnol!.. Je n'en crois pas un mot.

MATHILDE. Ni moi non plus... (*A part.*) ou du moins ce serait dommage!

—

SCENE VII.

MATHILDE ET MADAME DE SALBRIS, *à droite;* M. DE GOURNAY, *entrant par le fond;* GASTON, *à gauche, accordant la guitare.*

M. DE GOURNAY. Toutes vos invitations sont parties, deux jockeis à cheval... .

MATHILDE, *à voix basse.* Silence!.. Nous sommes sur la trace...

M. DE GOURNAY. En vérité?

MADAME DE SALBRIS. C'est moi qui ai tout découvert.

M. DE GOURNAY. Vous êtes si adroite!

MATHILDE. Tenez, regardez ce jeune homme qui accorde cette guitare... ma grand'mère a idée que c'est l'inconnu.

M. DE GOURNAY, *riant.* Bravo!.. Ce n'est donc plus M. de Bonneval?..

MADAME DE SALBRIS. Cela n'empêche pas!.. C'est peut-être lui aussi.

M. DE GOURNAY. Ce monsieur que votre petite-fille ne peut pas souffrir?

MADAME DE SALBRIS. Lui-même!

M. DE GOURNAY, *à part.* Très-bien!.. (*Haut.*) Eh bien! Madame, je serais assez de votre avis. Qu'est-ce qu'il dit?

MATHILDE. Qu'on le nomme Gaston...

MADAME DE SALBRIS. Il dit qu'il est musicien et peintre... mais ce n'est pas vrai. (*Gaston fait résonner la guitare qu'il accorde.*)

M. DE GOURNAY. C'est faux!.. c'est faux... et je pense comme vous : il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Je vais causer un peu avec lui, et je suis sûr qu'il se coupera... Laissez-moi faire... (*Les dames s'éloignent un instant et remontent le théâtre en se promenant; M. de Gournay s'approche de Gaston, qui s'occupe toujours de la guitare.*)

GASTON, *levant les yeux et apercevant M. de Gournay.* Ah! Monsieur, si vous saviez...

M. DE GOURNAY. Je sais tout... On te prend pour un imbécile des environs.

GASTON. Est-il possible!..

M. DE GOURNAY. C'est bien plus drôle... Un monsieur de Bonneval, un voisin, affreux, à ce qu'il paraît, et qu'on déteste.

GASTON. O ciel!

M. DE GOURNAY. Sois tranquille... ça ne durera pas. Il me faut des vers... des vers où tu diras que l'inconnu n'est pas M. de Bonneval... Alors, nouveau désappointement, nouvelle surprise... C'est charmant!

GASTON. Des vers...

M. DE GOURNAY. Oui, c'est une commande qu'on m'a faite.

GASTON. Des vers... Et dans quel genre?

M. DE GOURNAY. Dans le genre amoureux, passionnés, brûlants; c'est pour celle que j'aime, mademoiselle Mathilde.

GASTON, *à part*. Grand Dieu!

M. DE GOURNAY. Celle que j'épouse... Tu ne l'as pas deviné?

GASTON, *troublé*. Quoi! la petie-fille de madame de...

M. DE GOURNAY. Certainement... Tu croyais peut-être que c'était la grand'mère!.. Aurai-je mes vers?..

GASTON, *pouvant se soutenir à peine*. Oui, Monsieur. (*A part.*) Ah! c'est fait de moi... Par bonheur je n'ai rien dit, et il ne saura jamais rien! (*M. de Gournay remonte vers les dames.*)

MATHILDE. Eh bien?

M. DE GOURNAY. Eh bien! je ne sais pas si c'est l'inconnu, mais je partage l'idée de Madame. (*Montrant madame de Salbris.*) Je suis sûr que c'est M. de Bonneval, quoiqu'il n'en convienne pas.

MATHILDE. Ah! que c'est impatientant!

M. DE GOURNAY. Quoiqu'il soutienne toujours qu'il est artiste... qu'il est peintre...

MADAME DE SALBRIS. Lui!.. un peintre!..

M. DE GOURNAY. Il ne l'est pas plus que moi!..

MATHILDE. Ah! j'imagine un moyen... qui le forcera bien à avouer sa ruse... (*Traversant le théâtre et s'approchant de Gaston, qui est plongé dans ses réflexions et qui ne la voit pas.*) Monsieur Gaston... (*Gaston ne l'entend pas et ne répond pas. Se retournant du côté de madame de Salbris.*) C'est étonnant, par exemple... qu'on ne réponde pas à son nom... Il l'aura déjà oublié... (*Parlant plus haut.*) Monsieur Gaston...

GASTON, *tressaillant*. Qu'est-ce, Mademoiselle?

MATHILDE. Vous qui êtes peintre et peintre distingué... on n'a jamais fait mon portrait... et si vous vouliez..

GASTON, *troublé*. Moi!..

MATHILDE. Le mien ou celui de ma grand'mère... à votre choix... Mais je tiendrais à ce que ce fût ici même... à l'instant. (*A Julie, qui entre à gauche.*) Julie, apportenous un livret, un album, il y en a là, dans le salon... (*Julie sort.*)

M. DE GOURNAY, *à part*. Cela va l'empêcher de faire mes vers!

MATHILDE, *bas, à sa tante*. Quel changement dans ses traits!..

MADAME DE SALBRIS. Je le vois bien!

GASTON. Je craindrais d'abuser de vos moments.

MATHILDE. Du tout... une esquisse au crayon. (*Allant à Julie, qui rentre, lui prenant l'album qu'elle tient dans les mains, et s'approchant de Gaston.*) Tenez, Monsieur.

GASTON, *à part*. Mon album!..

MATHILDE, *ouvrant l'album et indiquant une page du doigt*. Là à cet endroit.. mon portrait... Ah! mon Dieu!

TOUS. Quoi donc?

MATHILDE. Il y est déjà!

MADAME DE SALBRIS. Et parfaitement ressemblant...

MATHILDE, *regardant une autre feuille*. Et là encore... coiffée en fleurs .. et plus loin... cet autre en robe de bal... partout moi!

M. DE GOURNAY. Est-il possible!.. (*A Gaston, à demi-voix.*) Sais-tu ce que cela signifie?

GASTON, *de même*. Non, Monsieur!

M. DE GOURNAY. Ce n'est pas toi!..

GASTON, *de même, en cherchant à cacher son trouble*. Arrivé depuis une demi-heure, je n'aurais jamais eu le temps...

M. DE GOURNAY. C'est juste! Qui diable ça peut-il être?

JULIE, *bas, à M. de Gournay*. C'est vous, Monsieur?

M. DE GOURNAY. Du tout.

JULIE, *de même*. Encore une surprise.

M. DE GOURNAY. Laisse-moi donc... (*A part.*) Ah çà! moi qui en faisais à tout le monde.

AIR : *Vive la magie*. (Cagliostro, premier acte.)

M. DE GOURNAY.

Nouvelle surprise
Qui me scandalise.
Qui donc s'en avise,
Et prend mon emploi?
Je saurai connaître
L'amant ou le traître
Qui se permet d'être
Plus adroit que moi!

MATHILDE.

Nouvelle surprise!
Que, dans ma franchise,
Gaîment j'autorise.
(*Regardant le portrait.*)
C'est moi! c'est bien moi!
Mais qui peut-il être?
J'aurais peur, peut-être,
S'il allait paraître
Soudain devant moi!

MADAME DE SALBRIS.

Nouvelle surprise
Qui me scandalise.
Ah! s'il se déguise,
Je saurai pourquoi.
Par un coup de maître,
Je saurai peut-être
Le faire apparaître
Ici devant moi!

JULIE, *bas, à M. de Gournay.*

Nouvelle surprise.
Tout vous favorise,
Tout à votre guise
Réussit, je croi!
C'est un coup de maître,
Faites-vous connaître,
Et demain peut-être,
Vous aurez sa foi.

GASTON.

Que Dieu me conduise!
Que sa main maîtrise
Ce feu qui s'attise
Et qui brûle en moi!
Je ne puis, sans être
Un ingrat, un traître,
Le laisser paraître!..
Mon Dieu! soutiens-moi!

JULIE, *à Mathilde.*

Et votre toilette?..

MATHILDE, *feuilletant toujours l'album.*

Ah! c'est vrai, je l'oubliais.
Dieu! qu'ai-je vu!.. des vers!

M. DE GOURNAY, *stupéfait.*

Des vers!

MATHILDE.

J'en demandais!
L'inconnu m'obéit...

M. DE GOURNAY.

Quoi! de la poésie!
Voyons...

GASTON, *à part.*

Je suis perdu!

M. DE GOURNAY.

Voyons?..

MATHILDE, *fermant l'album.*

Je ne puis les montrer. . du moins par modestie

TOUS, *excepté Gaston.*

Ah! c'est inconcevable... et pour bonnes raisons,
Il faut tout observer.

MADAME DE SALBRIS, *à part.*

Nous verrons!

M. DE GOURNAY.

Nous verrons!

ENSEMBLE.

Nouvelle surprise, etc.

(*Mathilde entre avec Julie dans l'appartement à gau-*

che. — *M. de Gournay sort par le fond. — Gaston veut le suivre; — Madame de Salbris le retient par la main*)

SCENE VIII.

MADAME DE SALBRIS, GASTON.

MADAME DE SALBRIS. Un instant, mon beau Monsieur, vous ne nous quitterez pas ainsi. Je n'ai pas voulu, devant ma petite-fille, devant sa femme de chambre, devant tout le monde enfin, amener une reconnaissance... Je ne suis pas pour les dénouements devant témoins... je tiens à ce que tout se passe en famille... et il n'est plus temps de feindre... je vous ai reconnu.

GASTON. Moi, Madame!

MADAME DE SALBRIS. Cet album est à vous.

GASTON, *avec effroi.* O ciel!..

MADAME DE SALBRIS. Je vous ai vu là, dans ce salon... le sortir de votre poche.

GASTON, *avec effroi.* Taisez-vous! (*A part.*) Que dirait mon bienfaiteur? (*Haut.*) De grâce, taisez-vous!

MADAME DE SALBRIS. C'est donc vrai?

GASTON. Eh bien! oui... mais si vous en parlez... je me brûle la cervelle.

MADAME DE SALBRIS, *avec effroi.* Malheureux jeune homme! (*Avec bonté.*) Vous êtes donc bien amoureux?.. Ecoutez-moi, mon cher Bonneval.

GASTON, *vivement.* Permettez... je ne le suis pas.

MADAME DE SALBRIS, *à voix haute.* Alors .. je vais tout dire.

GASTON. Je le suis... je le suis!.. (*A part.*) O mon Dieu!.. comment sortir de là?

MADAME DE SALBRIS. Vous êtes un extravagant, qui vous êtes donné bien de la peine pour rien. Si vous vous étiez entendu avec moi, ce mariage serait déjà fait.

GASTON. Ce mariage...

MADAME DE SALBRIS. Me convient sous tous les rapports... et depuis que Mathilde vous a vu, j'ai idée qu'elle est de mon avis.

GASTON, *vivement.* Est-il possible?.. quel bonheur! (*Se reprenant.*) Non... non... je suis le plus malheureux des hommes... être obligé de fuir, de me cacher!..

MADAME DE SALBRIS. Et pourquoi donc? tous ces mystères-là n'ont déjà duré que trop longtemps... Aussi l'invitation que vous avez reçue ce matin, à votre château, venait de moi, parce que je veux avant tout qu'on s'explique et qu'on se déclare.

GASTON. Jamais!

MADAME DE SALBRIS. Quelle obstination... (*Lui prenant la main.*) Non! quelle timidité... car il tremble, ce pauvre jeune homme... (*A demi-voix.*) Faut-il donc vous répéter... que j'ai lu dans son cœur, et que sans se l'avouer à elle-même... Mathilde vous aime déjà?

GASTON, *poussant un cri de joie.* Ah! c'en est trop!.. (*Revenant à lui.*) C'est fini... je m'en vais.

MADAME DE SALBRIS, *le retenant.* Pour revenir! Songez-y bien, dans une demi-heure, vous vous présenterez ici sous votre vrai nom...

GASTON, *avec impatience.* Eh! Madame!..

MADAME DE SALBRIS, *vivement.* Jusque-là je vous promets de garder encore le silence... mais pas plus tard, dans une demi-heure, ou sinon je vous dénonce!

GASTON, *à part.* Ah! dans une demi-heure, je serai loin de ces lieux, où l'honneur me défend de rester! Courons prévenir M. de Gournay et partons... (*Regardant par la porte du fond à droite.*) C'est lui... non... impossible... il est avec elle!.. Ah! je le verrai plus tard.

MADAME DE SALBRIS. Monsieur... Monsieur...

GASTON. J'obéis, Madame, il le faut!.. (*Il sort vivement par la gauche.*)

SCENE IX.

MADAME DE SALBRIS, MATHILDE et M. DE GOURNAY, *entrant par le fond à droite.*

MADAME DE SALBRIS, *regardant sortir Gaston.* En voilà un qui est bien amoureux, car il en perd la tête!

MATHILDE, *causant avec M. de Gournay.* Ainsi, Monsieur, vous avez donc des renseignements!

M. DE GOURNAY. Oui, sans doute!.. des ouvriers, que j'ai interrogés, prétendent avoir vu ce matin un homme... un jeune homme...

MATHILDE, *vivement.* Un jeune homme!..

M. DE GOURNAY. Rôder autour des murs du parc!.. Dans quelles intentions?... c'est parbleu ce que je saurai!

MADAME DE SALBRIS, *gravement.* Et ce que sais... car je l'ai vu... je lui ai parlé.

MATHILDE. A l'inconnu?

MADAME DE SALBRIS. A lui-même!

M. DE GOURNAY. Il y en a donc un?

MATHILDE. Est-ce que vous en doutiez?

M. DE GOURNAY. Un autre encore?..

MATHILDE. Eh! non; c'est le même... toujours le même.

MADAME DE SALBRIS. Celui qui accablait Mathilde de surprises .. qui, ce matin, lui a envoyé ce chevalet, et tout à l'heure encore cette robe de bal.

M. DE GOURNAY. Quoi! c'est lui... il vous l'a dit?

MADAME DE SALBRIS. Il est convenu de tout... il a tout avoué...

M. DE GOURNAY. Voilà qui est fort... et je ne m'attendais pas à celle-là!

MATHILDE. Quel est son nom?

MADAME DE SALBRIS, *gravement.* Je ne peux encore vous le dire. (*Geste d'impatience de Mathilde et de M. de Gournay.*) Permettez donc... j'ai aussi mes mystères... chacun son tour! J'ai juré de garder le silence et de lui laisser le plaisir de se faire connaître.

MATHILDE. Alors qu'il ne tarde pas... Je n'ai plus de patience...

M. DE GOURNAY. Ni moi non plus, car, en fait de surprises, en voilà une!..

MATHILDE, *à M. de Gournay.* N'est-ce pas?.. on n'y tient plus... c'est agaçant... ça vous donne la fièvre.

M. DE GOURNAY. La fièvre chaude!..

MATHILDE. A la bonne heure!.. vous voilà comme moi! vous qui vous moquiez toujours de mes colères et de mes impatiences. (*A madame de Salbris*) Et sera-ce bien long?

MADAME DE SALBRIS. Il viendra aujourd'hui même...

MATHILDE. Aujourd'hui?..

MADAME DE SALBRIS. Ce soir.

M. DE GOURNAY, *avec colère.* Ce soir?

MADAME DE SALBRIS. Il me l'a promis.

MATHILDE. Ah! voilà le cœur qui me bat!.. et je crois que j'aimerais mieux ne pas le voir!.. (*A madame de Salbris.*) Est-il bien? A-t-il bonne façon? Moi j'ai là d'avance une idée... et je voudrais savoir... s'il y ressemble...

MADAME DE SALBRIS. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est très-aimable, très-riche, et surtout amoureux à faire pitié...

MATHILDE, *à part.* Pauvre jeune homme!

MADAME DE SALBRIS. Ou à faire plaisir... comme vous voudrez!.. Ne m'en demandez pas davantage.

MATHILDE. Ah! que c'est contrariant!.. Voyez-vous, ma mère, j'aurais mieux aimé que vous ne disiez rien... ou bien dites-moi tout... ma bonne petite maman... je vous en prie... Comment doit-il venir ici? par quel coup de théâtre, quel effet magique, sous quelle forme?.. J'aurai moins peur si je suis prévenue!

MADAME DE SALBRIS, *gravement.* Il se présentera sous la forme de quelqu'un que j'ai invité à passer la soirée.

M. DE GOURNAY. Il a reçu une invitation?

MADAME DE SALBRIS. Ecrite de ma main! Et quant à la magie qu'il emploiera... la voici... — On entendra tout à coup... tenez... comme dans ce moment... une voiture entrer dans la cour.

MATHILDE, *écoutant.* Ah! mon Dieu! serait-ce lui?

M. DE GOURNAY, *à part.* S'il monte... je le fais sauter par la fenêtre.

MADAME DE SALBRIS, *continuant.* Les portes du salon s'ouvriront, et un de nos gens viendra tout uniment annoncer...

SCENE X.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE. Madame... Madame... quelqu'un que vous n'attendiez pas, et qui n'est jamais venu ici.

TOUS. Qui donc?

JULIE. M. de Bonneval! (*Elle entre dans le salon à gauche.*)

MATHILDE, *qui a couru à la fenêtre pour le voir, pousse un cri.* Voyons... Ah!..

MADAME DE SALBRIS. Qu'a-t-elle donc?

MATHILDE, *hors d'elle-même et tombant sur un fauteuil.* Il est là... il traverse la cour...

MADAME DE SALBRIS, *courant à la fenêtre, regarde, pousse aussi un cri et tombe sur un autre fauteuil.* Ah!..

M. DE GOURNAY. Et elle aussi... De plus fort en plus fort...

MADAME DE SALBRIS, *à part.* Ce n'est pas lui!.. Qu'est-ce que ça veut dire?.. qu'est-ce que ça signifie?.. Et moi qui l'ai invité... Que va-t-il penser?.. (*A sa fille.*) Ce que c'est aussi que vos mystères, vos surprises; si je m'en mêle jamais...

JULIE, *rentrant avec une bougie qu'elle pose sur la table.* Mais, Madame... le voilà qui entre au salon.

MADAME DE SALBRIS. Ah! courons le recevoir! (*Elle se précipite dans l'appartement à gauche, et, au moment où se referme la porte, on l'entend dire* :) Enchantée, Monsieur, de l'honneur que vous nous faites, etc.

SCENE XI.

MATHILDE, *toujours assise*, JULIE, M. DE GOURNAY.

JULIE, *s'approchant de Mathilde.* Est-ce que Mademoiselle ne va pas aussi au salon?

MATHILDE, *sèchement.* Non, Mademoiselle.

JULIE. Toutes ces dames y sont déjà descendues.

MATHILDE, *de même.* Peu m'importe!

JULIE. C'est étonnant que Mademoiselle n'ait pas envie de voir M. de Bonneval.

MATHILDE. Ah!.. je l'ai vu... et de reste... Il est affreux!

M. DE GOURNAY. Je respire. (*Bas, à Julie.*) J'ai eu peur un moment. Ce M. de Bonneval, qui est un fat, s'était laissé attribuer tout ce que nous avons fait.

JULIE, *à voix basse.* En vérité!

M. DE GOURNAY, *de même.* Il l'avait pris sur son compte.

JULIE, *de même.* Par bonheur, il n'est pas redoutable.

M. DE GOURNAY. Et je crois le moment excellent pour amener une reconnaissance définitive.

JULIE. Je le crois aussi.

M. DE GOURNAY. On ne vaut que par la comparaison... Tiens... (*Lui donnant un billet.*) voici qui préparera mon entrée, remets-lui ce billet. (*Julie fait un mouvement pour donner le billet à Mathilde.*) Non... pas ainsi, pas tout bonnement comme un facteur.

JULIE. Et... comment?

M. DE GOURNAY. Cherche un moyen... un moyen... Hum! (*Ne trouvant pas de terme assez extraordinaire, il fait un geste qui signifie* : enlevé!) Je serai là quand il le faudra.

JULIE. C'est bien!

M. DE GOURNAY. Je vais prévenir mes gens... qui sont arrivés, et au signal que je donnerai... (*Faisant le geste de frapper des mains.*) Le feu d'artifice, le bouquet final et le dénouement à effet! (*Il sort sur la pointe des pieds.*)

(*Toute la fin de cette scène s'est dite à voix basse et près des portes du fond, pendant que Mathilde est assise sur le devant du théâtre dans un fauteuil, et la tête appuyée sur sa main.*)

SCENE XII.

MATHILDE, *assise à droite du théâtre, près de la table;* JULIE, *s'approchant d'elle doucement.*

JULIE. Mademoiselle... Mademoiselle!

MATHILDE. Quoi donc?

JULIE, *tenant à la main la lettre qu'elle cache.* Que dira-t-on, si vous restez ici?

MATHILDE. On dira que je souffre, que je suis malade, et c'est la vérité. (*Portant la main à son cœur.*) Oui... oui... je souffre beaucoup.. Je rentre dans ma chambre et n'en sortirai pas.

JULIE. Quel dommage! Mademoiselle était si jolie avec ces fleurs.

MATHILDE. Elles viennent de M. de Bonneval, je n'en veux plus.

JULIE. Puisque vous les aviez acceptées...

MATHILDE. Quand elles venaient... d'un inconnu. (*Cherchant à détacher son bouquet.*) Parce que... un inconnu... c'est... c'est tout ce qu'on voudra... mais maintenant qu'il s'est fait connaître...

JULIE. Bien maladroitement.

MATHILDE. A coup sûr!

JULIE. Il y avait si longtemps qu'il se cachait.

MATHILDE, *lui donnant son bouquet.* Il fallait continuer! Il y a des gens qui commencent bien et qui finissent mal.

JULIE, *tirant de sa poche une petite lettre et poussant un cri.* Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?

MATHILDE. Quoi donc?

JULIE. Dans ce bouquet... une lettre.

MATHILDE, *avec colère.* Quelle inconvenance!.. Tant mieux... tant mieux. Une occasion de se fâcher et de renvoyer ce M. de Bonneval. (*Prenant la lettre et lisant.*) « On vous abuse, Mademoiselle, je vous jure que je ne « suis pas M. de Bonneval. » (*Poussant un cri.*) Ah!

JULIE. Qu'est-ce que cela?

MATHILDE. Rien... rien! (*A part.*) J'en étais sûre? (*Continuant.*) « Si vous tenez à me connaître, je serai ce « soir à huit heures dans le petit salon. » C'est ici! (*Reprenant.*) « Mais je ne puis paraître que dans la solitude « et l'obscurité... Eloignez donc tous les indiscrets, car « la vue seule d'un étranger me ferait fuir... et, si vous « consentez à me recevoir, daignez porter à votre côté ce « bouquet. » (*Poussant un cri et reprenant le bouquet que Julie venait de jeter sur la table à droite.*) Ah! (*Elle l'attache vivement à son côté.*)

JULIE. Mademoiselle connaît-elle enfin? (*On entend dans le salon à gauche un air de danse; l'air du* Code noir *au second acte.*)

MATHILDE, *vivement.* Non!.. non!.. Ecoute donc... Qu'est-ce que c'est?

JULIE. Ce sont ces dames qui dansent avant le concert, et en vous attendant...

MATHILDE, *passant à gauche du théâtre à côté du salon.* Oui... tu as raison... mon absence serait remarquée... Rentre... toi, ma bonne Julie... On aura besoin de toi làbas... Va-t'en! Va-t'en!..

AIR du *Code noir.*

MATHILDE.

Oui... là-bas on te désire...

JULIE, *à part, à droite du théâtre.*

A notre sylphe allons dire
Qu'il ne peut plus différer!..

MATHILDE, *relisant le billet, à gauche du théâtre.*

Enfin, il va se montrer!

JULIE.

Et qu'avec impatience
On l'attend en ce moment!
Si toutefois, quand j'y pense,
C'est bien lui que l'on attend!

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il va venir,
Je sens mon cœur d'avance tressaillir!
Encore un peu,
Et l'inconnu va paraître en ce lieu!
Adieu!

JULIE.

Il va venir,
Et son roman, grâce au ciel, va finir;
Encore un peu,
Et son amour enfin aura beau jeu!
Adieu!

(*Sur l'air de contredanse qui reprend, Julie sort par le fond, et Mathilde, qui avait fait quelques pas jusqu'à la porte du salon, revient au bord du théâtre.*)

SCENE XIII.

MATHILDE, *seule, portant la main à son cœur et regardant autour d'elle.* J'ai peur!.. Oh! oui... oui... j'ai beau faire... je le sens là... et, je puis le dire ici... car il ne m'entendra pas... (*A voix basse.*) Je l'aime!.. (*Se

retournant avec frayeur.) Est-ce lui?.. non... il ne vient pas... *Eloignez tous les indiscrets...* Je l'ai fait. . me voilà seule.. et puisqu'il aime la *solitude...* Il est vrai qu'il a dit aussi et l'*obscurité...* (*Montrant la bougie qui est sur la table.*) Mais... je n'ose pas! Oh! non.

SCENE XIV.

MATHILDE, *sur le devant du théâtre*, M. DE GOURNAY, *entrant par la porte du fond, sur la pointe du pied.*

M. DE GOURNAY. Elle m'attend, à ce que m'a dit Julie .. Voici le moment décisif... avançons!

MATHILDE. Je l'entends... on marche... c'est lui, sans doute... (*A part.*) Eh non!.. c'est M. de Gournay... quel contre-temps... que vient-il faire ici? et l'autre qui va venir, ça l'empêchera...

M. DE GOURNAY. Qu'avez-vous donc, ma chère Mathilde? Quel trouble... quelle agitation...

MATHILDE. C'est vrai!.. et j'aime mieux tout vous confier, à vous qui êtes notre ami, notre meilleur ami... Aussi bien, il m'est impossible de cacher mon émotion et ma joie... (*En confidence.*) Il va venir!..

M. DE GOURNAY. Qui donc?

MATHILDE. L'inconnu... ici... ce soir, à huit heures.

M. DE GOURNAY, *avec malice.* Peut-être est-il déjà arrivé?

MATHILDE. Oh! non!.. Il veut qu'il n'y ait personne, et tant que vous serez-là, il ne viendra pas!

M. DE GOURNAY. Vous croyez?

MATHILDE. Oui, vraiment!.. (*Lui faisant signe de s'éloigner.*) Ainsi ..

M. DE GOURNAY. Oui, mais, dites-moi : est-ce que vous ne soupçonnez pas un peu?..

MATHILDE, *en confidence.* Si !.. j'ai une idée! et si je me trompais, je crois que j'en mourrais... (*A demi-voix.*) Un beau jeune homme, tout jeune...

M. DE GOURNAY, *à part.* Ah! mon Dieu!

MATHILDE. Des yeux mélancoliques... des cheveux noirs.

M. DE GOURNAY, *portant la main à sa chevelure qui commence à grisonner.* Par exemple!..

MATHILDE. Taisez-vous!.. on a marché... c'est lui, sans doute!.. Partez, mon ami! partez vite... Il faut que personne ne l'aperçoive.

M. DE GOURNAY, *à part.* Je serais pourtant curieux de le voir. (*Mathilde, qui est près de la table, souffle vivement la bougie.*) Eh bien!.. obscurité complète?.. c'est juste!.. je le lui avais demandé dans ma lettre... mais, du moins, je pourrai l'entendre... (*Bas, à Mathilde.*) Adieu... adieu... je m'en vais.

MATHILDE, *lui serrant la main avec reconnaissance.* Merci!..

M. DE GOURNAY, *à part.* Il n'y a pas de quoi!

SCENE XV.

Il fait une nuit complète. — M. DE GOURNAY, *qui a fait quelques pas pour s'éloigner, revient et reste près de la table, à droite.* — MATHILDE *est debout, de l'autre côté de la table.* — GASTON *entre par le fond.* — *L'orchestre joue en sourdine l'air du* Comte Ory, *de Rossini :*

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur!

GASTON, *à part.* Point de lumière!.. C'est dans cet appartement cependant qu'on m'a dit avoir vu entrer tout à l'heure M. de Gournay, que je cherche...

MATHILDE, *à part et tremblante.* Ah! le cœur me bat... d'une force... (*Gaston s'avance à tâtons, rencontre Mathilde, qui tressaille.*) Ah! mon Dieu!

GASTON, *à part.* Qui est là?.. (*Lui prenant la main.*) Cette main... (*A voix haute et avec surprise.*) Celle d'une femme!

MATHILDE, *poussant un cri.* C'est lui!.. (*Elle chancelle, prête à perdre connaissance.*)

GASTON, *la soutenant.* O ciel... Mathilde! Mathilde!

M. DE GOURNAY, *à part.* La voix de Gaston!.. Ah! traître!.. tu me le paieras!

GASTON. Là!.. dans mes bras... sur mon cœur. . tout ce que j'aime!.. Elle se trouve mal!.. Quelqu'un!.. du secours!..

MATHILDE, *revenant à elle.* Non!.. non!.. Tout ce que vous aimez... dites-vous?

GASTON. Ah! mon trouble et ma frayeur m'ont trahi... Pardon, Mademoiselle, pardon... je ne suis pas ce que vous croyez... je n'ai pas le rang, la fortune qu'on me suppose...

MATHILDE. Eh! qui donc êtes-vous?

GASTON. Quelqu'un qui ne peut vous aimer... et qui ne peut vous le dire... sous peine d'être un ingrat.

MATHILDE. Mais vous le serez encore plus, Monsieur, si vous ne m'aimez pas!

GASTON, *tombant à ses pieds.* Ah! c'est trop de bonheur pour un coupable. (*Se relevant brusquement.*) Adieu... adieu!..

MATHILDE. Ah!..

GASTON, *avec désespoir.* Il le faut... car je ne puis rester sans trahir mon ami, mon bienfaiteur... le meilleur des hommes.

M. DE GOURNAY, *à part.* C'est mieux!.. c'est mieux!..

GASTON. Et votre main, pour laquelle je donnerais ma vie, me serait offerte en ce moment... que je vous dirais : Ce n'est pas moi... c'est lui qui en est digne.

M. DE GOURNAY, *à part, et essuyant une larme.* Mieux... mieux encore! et cela mérite récompense! (*Il frappe dans ses mains.*) Partez! (*On entend dans le jardin une détonation d'artifice. On aperçoit, par la croisée du fond, les jardins qui sont tout à coup illuminés, et un orchestre bruyant se fait entendre.*)

CHŒUR, *en dehors.*

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Vivent! vivent les surprises,
C'est le bonheur ici-bas;
Les faveurs les plus exquises
Sont celles qu'on n'attend pas!

MATHILDE ET GASTON, *effrayés.* Ah! qu'entends-je?

SCENE XVI.

MATHILDE, GASTON, M. DE GOURNAY, *paraissant au milieu du théâtre;* MADAME DE SALBRIS ET JULIE, *accourant par la porte à droite, avec de la lumière.*

MADAME DE SALBRIS ET JULIE. Qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?..

M. DE GOURNAY. Mademoiselle Mathilde, votre petite-fille, qui épouse Gaston, mon ami, et mon fils d'adoption...

GASTON, *hors de lui.* O ciel!.. est-il possible?

M. DE GOURNAY, *lui frappant sur l'épaule.* Une surprise à laquelle tu ne t'attendais pas... mon gaillard!

MADAME DE SALBRIS. Vous le connaissez donc?

MATHILDE. Il était donc venu ici de votre aveu?

M. DE GOURNAY. Par mon ordre.

GASTON. Et cet amour que je voulais vous cacher, vous l'avez deviné?

M. DE GOURNAY. Depuis long-temps... Aussi personne ici, je m'en flatte, ne s'attendait à ce qui arrive. (*A part.*) Pas même moi! (*Haut.*) Mais, tu le sais, de l'étonnant, de l'imprévu... voilà ce que je veux... voilà ce que j'aime!

JULIE. Comment! Monsieur, et à moi-même qui étais votre confidente, c'était donc aussi une surprise que vous vouliez me faire?

M. DE GOURNAY. Oui, mon enfant! (*A part.*) Mais ce sera la dernière.

CHŒUR.

Vivent! vivent les surprises,
C'est le bonheur ici-bas;
Les faveurs les plus exquises
Sont celles qu'on n'attend pas!

MATHILDE, *au public.*

AIR : *Il m'en souvient, longtemps ce jour.*

Des jours qui nous sont réservés
De vous dépend la destinée;
Naguère encore, vous le savez,
De notre salle abandonnée
Les échos, hélas! étaient sourds,
Les places n'étaient jamais prises!
Messieurs, venez-nous tous les jours...
Nous vous permettons les *surprises*,
Oui, Messieurs, venez tous les jours,
Et nous bénirons les surprises.

FIN DE LES SURPRISES.



MONTMORIN. Continuez vos calculs, mon cher Didier. — Acte 1, scène 1.

DIDIER L'HONNÊTE HOMME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 19 novembre 1842.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MICHEL MASSON.

Personnages.

DIDIER, armateur.	MM. FERVILLE.
MONTMORIN, notaire	LANDROL.
CHARLES DAUBRAY, capitaine de corvette.	DESCHAMPS.
CHARLOT CANIGOU, au service de Didier	GEOFFROY.
BLANCHE, fille de Didier . . .	Mme MELCY.

L'action se passe à Cherbourg.

ACTE PREMIER.

Un salon chez Didier. — Porte au fond, portes latérales.

—

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

(*Au lever du rideau, Didier est devant une table à droite du spectateur et écrit, Blanche est assise à gauche, lisant un journal; Montmorin, qui tient une chaise à la main, va se placer près de Blanche.*)

MONTMORIN, *à Didier*. Continuez vos calculs, mon cher Didier, vous me donnerez audience quand vous aurez fini... je vais pendant ce temps faire ma cour à mademoiselle Blanche, votre fille... (*A Blanche qui recule sa chaise et pose son journal sur la table.*) Rassurez-vous, un notaire n'est pas dangereux !.. Et puis ce n'est pas pour mon compte... c'est pour celui de mon fils... à moins que je ne vous dérange... car vous lisiez.

BLANCHE. Je parcourais les nouvelles maritimes.

MONTMORIN. Ce qui est moins attrayant pour vous que l'article *modes* de Paris.

BLANCHE. Vous vous trompez.

AIR d'*Yelva*.

Rien ne m'intéresse, au contraire,
Ni ne m'occupe plus ici...
L'Océan, c'est, après mon père,
Mon plus ancien, mon plus fidèle ami!..
Puis, je lui dois de la reconnaissance...
Comblant mes vœux, couronnant nos efforts,
On lui confie une espérance
Il nous rapporte des trésors.

DIDIER, *à droite, écrivant*. Il en garde bien quelquefois sa part.

MONTMORIN, *montrant Didier*. Ah! il nous écoute malgré ses additions... En tous cas... ce n'est pas à lui à se plaindre; tout le favorise ce cher ami! vingt maisons craquent autour de lui, la sienne n'en est pas même ébranlée, elle reste sur sa base aussi solide que mon étude de notaire!

BLANCHE, *à demi-voix*. Mais aussi que d'activité!.. et surtout quelle loyauté! on ne l'appelle dans Cherbourg que *Didier l'honnête homme*... et quand mon père a donné sa parole...

MONTMORIN. C'est comme si tous les notaires y avaient passé... (*Baissant la voix.*) Ce qui m'étonne, c'est qu'avec une probité si rigide .. il ait pu faire une si belle fortune.

BLANCHE, *étonnée*. Comment, monsieur de Montmorin?..

MONTMORIN. Je veux dire c'est extraordinaire... et surtout de nos jours!.. aussi beaucoup de gens trouvent cela invraisemblable.

BLANCHE, *toujours à demi-voix*. Et moi, je vais vous l'expliquer!.. c'est que depuis vingt ans, il est dans sa maison le premier levé et le dernier couché; c'est qu'il voit tout par lui-même... jamais un moment de perdu... jamais rien d'employé inutilement.

AIR du *Piège*.

Pour s'enrichir voilà tous ses secrets...
Aucun luxe chez lui ne brille...
Il n'en met que dans ses bienfaits,
Et dans ses cadeaux à sa fille.

MONTMORIN.

Eh! quoi, vraiment, tel est l'emploi
Qu'il réserve à son opulence?

BLANCHE.

Eh! oui, Monsieur, les malheureux et moi,
Nous sommes sa seule dépense.

MONTMORIN. Un homme de l'âge d'or... un cœur et une caisse *idem*... (*A part.*) On aime à s'allier à des êtres de ce métal-là...

SCENE II.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, *paraissant à la porte du fond*. Pardon, excuse, monsieur Didier, je voudrais vous parler... sans vous déranger... mais si ça vous dérange...

DIDIER, *avec impatience*. Eh! tu le vois bien!..

CANIGOU. Alors, j'attendrai!.. (*Il vient se placer près de Didier.*)

MONTMORIN, *à Blanche*. Qu'est-ce que c'est que celui-là?

BLANCHE. Charlot Canigou... un original qui a une idée fixe.

MONTMORIN. Et laquelle?

BLANCHE. De s'enrichir sans rien faire!.. Mon père l'a recueilli et pris chez lui, sans en avoir besoin... parce qu'il était le fils du jardinier d'un de ses anciens amis... il ne voulait rien, disait-il. . que le nécessaire, le strict nécessaire... et plus on lui donne, plus il demande, il n'est jamais content.

MONTMORIN. Didier est trop bon!

BLANCHE, *souriant*. On l'a employé tour à tour, comme jardinier, comme domestique, comme garçon de caisse... il n'estime dans ces places-là que ses gages .. mais pour le reste... il n'y tient pas!.. et préfère passer sa journée, tenez, comme dans ce moment, les bras croisés... c'est sa position habituelle et favorite.

CANIGOU, *qui pendant la conversation précédente est toujours resté debout à côté de Didier qui écrit*. Ça vous gêne peut-être que je sois là... et si ça vous dérange?

DIDIER. Eh! oui, sans doute; j'achève un relevé de caisse... essentiel, et tu vois que M. de Montmorin lui-même, mon ami et mon notaire, attend que j'aie fini.

CANIGOU. C'est que j'aurais besoin de vous parler.

DIDIER. Et lui aussi .. et je lui dois la préférence.

CANIGOU. C'est tout simple!.. parce qu'il est riche, parce que c'est le premier notaire de Cherbourg, parce qu'il gagne des mille... et des mille... mais comment? voilà ce qu'on se demande.

MONTMORIN. Eh bien! par exemple...

DIDIER. Veux-tu bien te taire et sortir.

CANIGOU. C'est ça! les riches se soutiennent entre eux, tandis que nous autres...

DIDIER. Je t'ai dit de sortir.

CANIGOU. Alors comme ça, je reviendrai... quand il sera parti... (*A Montmorin*) Tâchez de vous dépêcher. . si ça ne vous dérange pas... (*Voyant Didier qui fait un geste d'impatience.*) C'est dit. . c'est dit... je reviendrai, le plus tôt possible. (*Il sort par le fond.*)

SCENE III.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

DIDIER, *à Montmorin*. Alors venez donc, mon cher, pour ne pas faire attendre M. Canigou... aussi bien j'ai à peu près fini.

BLANCHE, *qui pendant ce temps a repris le journal*. Que vois-je! est-il possible!

MONTMORIN, *qui se dirigeait vers Didier, s'arrêtant*. Qu'est-ce donc?

BLANCHE. En rade, *le Saint-Nazaire*, arrivant de Saint-Jean-d'Ulloa.

MONTMORIN. Il faut bien qu'il en revienne, puisqu'il y a été.

BLANCHE. Mais *le Saint-Nazaire*... c'est ce vaisseau de l'État qui m'a ramenée de New-York, où j'étais allée voir ma tante, il y a trois ans!.. Quel plaisir de le savoir si près de nous... Vous comprendriez cela, monsieur de Montmorin, si, comme moi, vous aviez navigué deux grands mois!

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Car le navire où l'on fut passager
Est une seconde patrie;
A son destin on n'est plus étranger;
Pour lui sans cesse on tremble, on prie.
A l'horizon s'il vient se révéler,
Alors se ravivent, sur terre,
Tous les plaisirs dont on aime à parler
(*A part.*)
Et les souvenirs qu'il faut taire.

(*Elle reste pensive, les yeux attachés sur le journal, pendant ce temps Montmorin et Didier ont commencé à causer, à droite du théâtre*)

MONTMORIN, *à Didier*. Eh bien! oui, il faut en finir .. et pour commencer, fixer le jour du contrat.

BLANCHE, *à part, à gauche*. Ah! mon Dieu!..

DIDIER. Cela m'est impossible!..

BLANCHE, *à part.* A la bonne heure!

MONTMORIN. Et pourquoi?..

DIDIER. Nous sommes dans une crise commerciale si forte, que chaque matin j'attends le courrier en tremblant; tel hier se croyait riche, qui, entraîné dans un désastre imprévu, apprend aujourd'hui sa ruine... Et ne pouvant me rendre compte à moi-même de ma position, je ne saurais, en ce moment, fixer de dot à ma fille.

MONTMORIN. Quelle qu'elle soit, mon fils et moi nous l'acceptons.

DIDIER. Et moi je ne veux promettre que ce que je puis tenir.

BLANCHE, *vivement.* Mon père a raison... la crise commerciale...

MONTMORIN. Ne nous effraye pas!.. M. Didier est un si honnête homme.

DIDIER. Eh! mon Dieu!.. il est aisé de l'être, mes amis, quand la fortune et le bonheur vous ont toujours souri! Pour mériter réellement ce titre, il faut avoir connu les mauvais jours, avoir lutté contre le malheur, et ses mauvais conseils... contre les tentations de la misère; et c'est quand on a traversé pur et intact l'adversité, qu'on peut seulement se dire : Je suis un honnête homme.

BLANCHE. Mais vous, mon père?

DIDIER. Moi?

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Avec honneur de cette épreuve
Je sortirais, j'en ai l'espoir;
Et par là, j'obtiendrais la preuve
De ma force et de mon pouvoir.
Jusque-là le doute est possible...
On a beau croire à sa vertu...
Comment peut-on se prétendre invincible
Quand on n'a pas encore combattu?

(*Voyant Canigou qui reparaît à gauche.*) Encore toi? Qu'est-ce que c'est?

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CANIGOU.

CANIGOU. Du monde qui vous demande dans votre cabinet.

MONTMORIN. Je vous laisse, mon cher Didier, le moment est mal choisi... mais nous dînons ce soir chez vous!

DIDIER. Nous reparlerons de cette affaire.

MONTMORIN, *lui tendant la main.* Ainsi donc... à ce soir!

DIDIER, *à Montmorin qui sort.* A ce soir!.. (*A Canigou.*) Le courrier de neuf heures est-il arrivé?

CANIGOU. Non, Monsieur.

DIDIER, *avec impatience.* Pas encore!.. (*A Blanche.*) J'attends une lettre de Marseille.

BLANCHE. Une lettre de M. Raymond?

DIDIER. Mon plus ancien... et mon meilleur ami... il est impossible que je n'aie pas aujourd'hui une réponse... (*A Canigou.*) Tu dis qu'il y a du monde dans mon cabinet?

CANIGOU. Deux négociants de Cherbourg... (*Suivant Didier qui fait quelques pas pour sortir.*) qui viennent vous demander de l'argent... j'en suis sûr... moi, je ne vous demande qu'un conseil... c'est meilleur marché... et puis je suis avant eux.

DIDIER. Que veux-tu donc?.. dépêche-toi.

CANIGOU. Monsieur, vous savez que j' suis pas ambitieux, je ne demande que le nécessaire.

DIDIER. Je t'avais donné six cents francs de gages ... qui ne te suffisaient pas, j'ai ajouté que tu serais logé, chauffé, nourri...

CANIGOU. Nourri!.. vous ne pouvez pas dire que ce soit du superflu.

DIDIER. De plus... habillé!

CANIGOU. C'est encore nécessaire!.. ne fût-ce que par décence!.. mais ce qui est indispensable, c'est que je sois heureux... or, je m'ennuie tout seul, il faut donc que je me marie.

DIDIER. Eh bien! je ne t'empêche pas... choisis une femme et laisse-moi tranquille!

CANIGOU. J'en ai choisi deux!

BLANCHE, *riant.* En vérité, Canigou!

CANIGOU. Oui, Mademoiselle!.. et c'est là le terrible!

AIR : Vaudeville de l'*Avare.*

C'est entre deux partis extrêmes
Qu' ma main se donne et se reprend.
Si les avantag's sont les mêmes,
Le physique est bien différent;
Aussi mon embarras est grand.
Je n' voudrais, en fait d' ménagère,
Rien d' trop mesquin, rien d' trop joufflu...
Mais l'une a plus que l' superflu,
Et l'autre n'a pas l' nécessaire.

J' crois cependant que je me déciderai pour celle-ci!

BLANCHE. Vu le caractère?

CANIGOU. Et mille francs de dot... La difficulté... c'est qu'elle veut que son mari lui en apporte autant.

DIDIER. Eh bien! tu as déjà cinq cents francs que tu as placés chez moi... car lui qui se plaint toujours fait des économies... il a un capital de cinq cents francs.

CANIGOU. Auprès de vous et de tant d'autres... qui en avez mille fois plus!.. voilà où le ciel n'est pas juste!..

DIDIER, *avec impatience.* Eh bien?..

BLANCHE. Eh bien! mon père, vous ne devinez pas?.. Canigou veut que vous lui donniez les cinq cents francs qui lui manquent et qui lui sont nécessaires...

CANIGOU. Je ne dis pas non! ça m'en fera quinze cents... car j'en ai déjà mille.

DIDIER, *avec colère.* Tu les as?

CANIGOU. Oui, Monsieur.

DIDIER. Eh bien! alors, que viens-tu me demander?

CANIGOU. Je vous l'ai dit, Monsieur, un bon conseil, c'est là que je veux arriver.

DIDIER. Tu peux te vanter d'avoir pris le plus long.

CANIGOU. Ça m'a déjà réussi... car c'est justement en revenant à la maison par la grande promenade... que j'ai vu sous mes pas... ce petit portefeuille vert qui ne contenait rien qu'un chiffon de papier de la banque, et comme c'est moi tout seul qui l'ai trouvé, je viens vous demander si je peux le garder.

DIDIER. Garder le bien d'autrui!

CANIGOU. Il n'a plus de propriétaire... il lui en faut un, autant que ce soit moi!.. à moins que ça ne me procure du désagrément, voilà pourquoi je viens vous consulter.

DIDIER. Est-ce là seulement ce qui t'effraie?.. tu priverais un pauvre diable de tout son avoir peut-être, sans en éprouver des regrets, sans en avoir des remords!..

CANIGOU, *un peu troublé.* Si vraiment... j'en aurais... Pour cinq cents francs!.. il y en a de plus heureux qui en ont pour bien davantage.

DIDIER. La somme n'y fait rien!.. Un million ou cinq cents francs qu'on a dérobés pèsent autant sur la conscience!.. il n'y a pas de bonheur possible avec une méchante action, tu te la reprocherais sans cesse, tu serais malheureux, et dans ton intérêt même, crois-moi, reste honnête homme.

CANIGOU. Je ne demanderais pas mieux, si j'avais de quoi!.. Mais cet argent-là m'est nécessaire pour mon mariage.

DIDIER, *qui pendant ce temps a ouvert son bureau et y prend un billet de banque.* Tiens donc!.. le voilà!..

CANIGOU. Est-il possible?..

DIDIER. Garde celui-ci sans remords!.. (*Lui arrachant le portefeuille des mains.*) Quant à l'autre... j'écrirai... je

m'entendrai avec Montmorin pour découvrir le propriétaire.

CANIGOU. Merci, Monsieur, je n'ai plus rien à désirer.

BLANCHE. C'est bien heureux!

DIDIER, *consultant sa montre.* Neuf heures, le courrier doit être arrivé, et ces messieurs qui m'attendent, je vais les rejoindre... (*A Canigou.*) Toi, apporte-moi mes lettres dans mon cabinet.

CANIGOU. Oui, Monsieur!.. (*Il sort par le fond, et Didier par la porte de gauche.*)

—

SCENE V.

BLANCHE. O mon bon père!.. il ne lui suffit pas d'être honnête homme, il paie encore de sa bourse pour que les autres le soient!.. C'est une belle action, et pour l'en récompenser... tantôt, quand ses affaires seront terminées... je le prierai de faire avec moi une promenade en canot jusqu'à la rade pour rendre visite au *Saint-Nazaire...* Depuis trois ans, il y a sans doute bien du changement dans l'équipage .. Qui sait?.. j'y trouverai peut-être encore quelqu'un de connaissance.

—

SCENE VI.

BLANCHE, DAUBRAY.

DAUBRAY, *à la cantonade.* Si M. Didier n'est pas visible... ne le dérangez pas, j'attendrai!.

BLANCHE. O ciel!.. cette voix?.. M. Daubray!..

DAUBRAY. Mademoiselle Blanche!..

BLANCHE. Ce jeune lieutenant!..

DAUBRAY. Capitaine, Mademoiselle, capitaine de corvette.

BLANCHE. Vous vous rappeliez mon nom?

DAUBRAY. C'est tout simple... mais vous, Mademoiselle, m'avoir reconnu...

BLANCHE. Tout de suite... Ah! vous êtes capitaine.

DAUBRAY. Comme bien d'autres, Mademoiselle.

BLANCHE. Mais, Monsieur, tout le monde n'est pas capitaine à votre âge!.. et vous commandez?

DAUBRAY. Le *Saint-Nazaire!..*

BLANCHE. C'est encore mieux!.. moi qui justement me promettais d'aller aujourd'hui même revoir notre ancien navire!

DAUBRAY, *avec émotion.* Le nôtre, dites-vous?.. depuis trois ans vous ne l'avez donc pas oublié?..

BLANCHE. Moi?.. songez donc que ce voyage est la grande histoire de ma vie... deux mois de navigation!.. c'est là ce qui me distingue des autres demoiselles de la ville qui n'ont jamais vu la mer que par leur fenêtre, ou tout au plus jusqu'aux limites de la rade!.. Moi, j'ai traversé l'Océan!.. je sais ce que c'est qu'une tempête... et n'ai pas oublié combien je tremblais... Vous en savez quelque chose, vous, mon protecteur... mais ne le dites à personne, car on me croit très-brave ici!

DAUBRAY. Je serai discret... je garderai pour moi...

BLANCHE. Mes craintes...

DAUBRAY. Et mon bonheur!..

BLANCHE. Je me vois toujours assise près de ce mât où j'étais restée malgré la défense du capitaine.

DAUBRAY. Vous vouliez absolument voir un orage!.. et celui-là était si beau!..

BLANCHE. C'est-à-dire effroyable!.. la vague balayait le pont... les éclairs sillonnaient le ciel qui se fondait en eau... et j'étais là, abritée sous votre manteau, me cramponnant plus fort à votre bras à chaque secousse du vaisseau, qui semblait prêt à s'entr'ouvrir?

DAUBRAY. Oui!.. mourante de terreur!.. mais vous obstinant à rester!

BLANCHE. Il faut être juste, vous ne m'engagiez pas beaucoup à descendre dans la cabine... et, égoïste que j'étais... je ne m'apercevais pas que pour me servir d'abri vous vous laissiez inonder.

DAUBRAY. Ah! je voudrais être encore à ce jour-là!

BLANCHE. Ce spectacle n'avait cependant pas pour vous le mérite de la nouveauté, monsieur le capitaine.

DAUBRAY, *avec chaleur.* N'importe!.. au prix de mon grade, au prix de ma vie... je voudrais y être encore!..

BLANCHE. Eh! mon Dieu! comme vous me dites cela?..

DAUBRAY. Comme un bon marin doit le faire!.. Pendant deux mois, Mademoiselle, je me suis trouvé auprès de vous, entre le ciel et l'eau... à bord de ce navire qui était notre horizon, notre monde et tout notre univers... L'obligation de se rencontrer à chaque instant du jour, dans cet étroit espace, fait qu'on se devient mutuellement nécessaire; elle établit une intimité discrète... qui ne cesse pas d'être du respect... mais qui devient presque de l'amitié! Grâce à cette vie en commun si uniforme et qui pourtant n'est pas monotone, on s'apprécie mieux, en quelques jours, que dans les salons du monde en beaucoup d'années!.. Nous avons navigué ensemble de New-York à Cherbourg, ne vous étonnez donc pas, Mademoiselle, si je vous aime.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Je puis un jour être vice-amiral,
On me l'a prédit, je l'espère.
Aussi, je viens franchement, c'est loyal,
Vous dire à vous et devant votre père :
Au premier rang où j'aspire à monter,
Pour qu'à vous je puisse prétendre,
Non, rien ne pourra me coûter;
Je promets de vous mériter;
Vous, promettez-moi de m'attendre.

BLANCHE. Que me demandez-vous là, Monsieur?

DAUBRAY. Un tel aveu vous a surprise...

BLANCHE. Pas autant que vous le pensez... mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt?

DAUBRAY. Moi!.. alors simple lieutenant de marine... moi, qui n'avais rien... qui n'osais espérer un avancement si rapide! Et même maintenant, que je me suis battu à Saint-Jean-d'Ulloa!.. que j'ai eu le bonheur d'être blessé à côté de notre jeune prince! maintenant que j'ai l'honneur d'être capitaine... c'est tout au plus si j'ose élever les yeux jusqu'à vous, dont le père est si honoré, si considéré, et si riche surtout!

BLANCHE, *avec regret.* Que trop!.. et mon père, qui n'a jamais manqué a sa parole, a donné la sienne au fils d'un ami!

DAUBRAY, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Et vous l'aimez?

BLANCHE. Je ne dis pas cela!.. quoiqu'il n'y ait rien à objecter contre lui... car les convenances d'état, de position et de fortune... tout s'accorde à merveille dans ce malheureux mariage!

DAUBRAY, *vivement.* Vous le trouvez malheureux?

BLANCHE. Silence!.. on vient!.. c'est mon père, sans doute!..

DAUBRAY. Et moi qui voulais vous dire... à vous, à vous seule... mais je reviendrai...

BLANCHE. Oh! non, Monsieur!..

DAUBRAY. J'ai ici... un effet... une traite à toucher.

BLANCHE. C'est différent... cela ne me regarde pas!..

DAUBRAY. Adieu, Mademoiselle, adieu! (*Il sort un instant après que Didier est entré*)

—

SCENE VII.

BLANCHE, DIDIER, *qui entre d'un air rêveur.*

BLANCHE. Pourvu que mon père ne l'ait pas vu!.. (*Le regardant.*) Non... il ne voit rien!.. pas même moi!.. *A demi-voix.*) Mon père!..

DIDIER. Ah! c'est toi!.. (*Il la presse vivement contre son cœur.*)

BLANCHE. Qu'avez-vous?..... Pourquoi m'embrasser ainsi?

DIDIER. Mon vrai bien... mon trésor!.. ma fille bien-aimée!..

BLANCHE. Qu'est-ce donc?.. Quelque événement, quelque malheur!..

DIDIER. Non, tu le vois, je suis calme et tranquille... et pourtant pas encore de nouvelles de Raymond... un compagnon d'enfance... un frère!.. j'en suis d'autant plus étonné que je lui demandais un service.

BLANCHE. Et pas de réponse?

DIDIER, *vivement*. Il est malade ou absent... j'en suis certain!.. sans cela il aurait tout quitté pour venir près de moi... mais te voilà... ma fille... et comme je n'ai pas au monde de meilleur ami que toi.

BLANCHE. Non sans doute.

DIDIER. Il faut bien que je te confie notre situation... et pour mieux te la faire comprendre, laisse-moi te dire jusqu'à quel point je suis en droit de compter sur Raymond... Lui et moi, sortis de notre village en besace, en sabots, n'ayant pour tout bien que l'amitié et le travail, nous arrivâmes ensemble à Marseille; il entra chez un fournisseur, moi chez un brave négociant qui, dix ans plus tard, m'associait à son commerce que j'avais fait prospérer, et me donnait sa fille en mariage! Quant à Raymond, il était aussi devenu très-riche... Mais, moins heureux, il ne s'était pas marié, il n'avait pas, comme moi, une femme et une fille... les anges gardiens de la maison! en revanche, il avait les intrigues et les chagrins intérieurs auxquels se condamne volontairement un vieux garçon... Il me racontait ses peines... celles qu'il osait m'avouer... les autres, je les devinais!.. Et lui à Marseille, moi à Cherbourg, nous n'avons jamais cessé de nous aimer et de nous entendre; l'amitié rapprochait les distances...

BLANCHE. Achevez, mon père, achevez de grâce!

DIDIER. Du vivant de ta mère, et même après elle, tu sais que notre maison a prospéré et que la fortune n'a jamais cessé de nous sourire... Mais tout a un terme! Il y a deux ans, Raymond avait éprouvé des pertes, et, juge de mon bonheur, j'ai pu rétablir ses affaires, grâce à une partie de mes capitaux qui lui sont venus en aide... et que depuis il m'a rendus... Mais pendant quelque temps cela m'a gêné moi-même... L'année dernière a été plus fatale encore, des faillites successives et nombreuses sont venues m'ébranler... J'ai résisté... Mais cette année, depuis trois mois surtout, des malheurs que la prudence humaine ne peut prévoir!.. Trois vaisseaux naufragés! de riches cargaisons englouties et les maisons les plus solides s'écroulant autour de moi... Que te dirai-je! obligé pour cette semaine à des paiements auxquels je ne pouvais faire face... j'ai poussé un cri de détresse et d'amitié... Raymond! Raymond! viens à moi!

BLANCHE, *d'un ton de reproche*. Et il n'a pas répondu?

DIDIER. En attendant, les traites et les lettres de change arrivent de tous côtés; hier, cette nuit et ce matin, mon caissier et moi avons dressé l'état de notre avoir et de nos paiements; tout compensé, il me faut encore quinze cent mille francs!

BLANCHE. Quinze cent mille francs?

DIDIER. Ne t'effraie pas!.. Je les trouverai!.. Cent mille écus que me devait la maison Dordrecht et compagnie... J'ai leurs billets en caisse... De plus, douze cent mille francs de biens fonds... (*Avec émotion.*) ta dot et ton patrimoine, ma fille.

BLANCHE, *vivement*. Qu'importe!..

DIDIER, *lui pressant la main*. C'est bien! (*Avec chaleur.*) Nous vendrons tout!

BLANCHE, *de même*. Oui, mon père!..

DIDIER, *de même*. Et nous paierons tout!

BLANCHE, *de même*. Oui, mon père!

DIDIER. Nous n'aurons plus rien!.. mais nous marcherons le front levé, sans rougir!..

BLANCHE. Et l'on dira toujours : Didier l'honnête homme!

DIDIER. Tu as raison!.. (*Voyant Blanche qui détache son collier.*) Que fais-tu donc?

BLANCHE. Je commence... ce collier, ces bijoux et les diamants de ma mère, rien ne m'appartient plus.

AIR : *Si vous avez aimé jamais.*

Assez longtemps votre amour généreux
A, par ses dons, pu me voir embellie ;
Ils m'allaient bien, j'en conviens; mais sans eux
Je dois encor vous sembler plus jolie.
J'oublie enfin qu'ils m'étaient destinés,
Et sans envie, ici, je les regarde;
Car je n'ai rien perdu, puisque je garde
L'amour qui me les a donnés.

DIDIER. Chère enfant, y renoncer!..

BLANCHE, *vivement*. Sans regrets, (*Avec inquiétude et tendresse.*) et pourvu que vous ne soyez pas malheureux...

DIDIER. Moi?.. non!.. franchement je ne le suis pas!.. je ne sais si, dans cette lutte contre la fortune, dans la satisfaction d'en sortir triomphant... il n'entre pas un peu de vanité ou d'orgueil.

BLANCHE. Un noble orgueil! mon père!

DIDIER. Mais vrai!.. je ne me sens pas malheureux!.. je ne le serais que pour toi, ma fille... et je te vois si courageuse et si forte!..

BLANCHE. Je le serai, je vous le jure!..

DIDIER. Ton front me semble si calme et si radieux.

BLANCHE. Vous me donnez l'exemple... mon Dieu! qu'a-t-on besoin d'une maison si opulente et du luxe qui nous entoure, vous n'en jouissiez jamais!.. ce n'était que pour moi... et je n'y tiens pas!.. vos affaires vous éloignaient de moi toute la journée!.. vous ne me quitterez plus... Voyez quel avantage!

DIDIER. Tu vas me faire bénir ma ruine... Mais il y a un chagrin dont rien ne me consolera... Tu n'as plus de dot... Tu ne te marieras pas!

BLANCHE, *souriant*. Si, mon père!.. cela n'empêchera pas!.. j'en ai idée!

DIDIER. Tu crois!..

BLANCHE. C'est peut-être comme vous, de l'orgueil...

DIDIER. Un orgueil légitime!

BLANCHE, *gaiement*. Et il y a de quoi!.. car, enfin, si on m'épouse maintenant, ce ne sera plus pour ma fortune. (*Vivement et d'un ton plus grave.*) Par exemple, il faut écrire à M. de Montmorin que le mariage entre son fils et moi ne peut plus avoir lieu!

DIDIER. C'est ton avis?

BLANCHE. Ce ne serait pas délicat!

DIDIER. A la bonne heure!.. je vais écrire.

BLANCHE, *conduisant son père vers la table*. Tout de suite... tout de suite... et après...

DIDIER. Que ferons-nous?

BLANCHE. Nous irons à Marseille, chez notre ami Raymond; ne vous a-t-il pas dit cent fois :

AIR : *O toi, dont l'œil rayonne!* (De la Barcarolle.)

Que l'adversité vienne;
Didier, souviens-t'en bien,
Ma fortune est la tienne,
Mon toit sera le tien!

DIDIER.

Oui, sa porte hospitalière
Doit s'ouvrir, en lui j'ai foi,
Quand je lui dirai : Frère,
C'est moi! c'est moi! c'est moi!

(*Il se met à la table et écrit.*)

—

SCENE VIII.

DIDIER, *écrivant ;* BLANCHE, *au milieu du théâtre ;* CANIGOU, *entrant par le fond.*

CANIGOU. Monsieur... Monsieur... le courrier de trois heures vient d'arriver... votre caissier vous demande... eh ! vite! eh! vite!.. pour une affaire qui a l'air très-pressée!

DIDIER. C'est bon!.. Tu me laisseras bien achever cette lettre...

CANIGOU. Mais non... Hâtez-vous... car il court dans les bureaux de mauvais bruits... Les commis ont un air triste et désolé... ils disent, les larmes aux yeux, que vous allez suspendre vos paiements!

DIDIER. Ah! ce sont de braves gens... je le savais bien... et toi aussi, Canigou, je te trouve une physionomie toute renversée.

CANIGOU. Dame! ça me touche de près.

DIDIER. L'intérêt que tu nous portes !..

CANIGOU. Oh! oui!.. et puis les fonds que j'ai placés chez vous!

DIDIER, *riant.* Ah! voilà une sensibilité...

CANIGOU. Heureusement, vous avez un air riant qui me rassure!

DIDIER, *de même.* Ne te désespère pas... pour nous!..

AIR de *Julie.*

Tu ne perdras rien pour attendre...
(*Lui donnant la lettre.*)
A Montmorin, tiens, ce billet... va... cours...
(*Canigou sort.*)
Mais mon caissier ne sait auquel entendre.
(*A Blanche.*)
Courage... espoir! je vole à son secours.
Les créanciers, quand la maison s'écroule,
Sont bien plus sûrs que les amis...
Ceux-ci, déjà, se sont enfuis,
Les autres arrivent en foule...
Laissons s'éloigner les amis
Et courons recevoir la foule.

(*Didier sort par la droite.*)

—

SCENE IX.

BLANCHE, DAUBRAY.

BLANCHE. Du courage!.. a-t-il dit!.. (*Apercevant Daubray qui se présente à la porte du fond.*) M. Daubray. (*A part.*) Oh! oui, j'en aurai!..

DAUBRAY. Pardonnez-moi, Mademoiselle, si presque contre votre gré je me présente de nouveau à vos yeux.

BLANCHE. Si c'est pour affaire commerciale... je n'ai rien à dire...

DAUBRAY. Non, c'est pour vous voir encore une fois... C'est pour vous dire un dernier adieu!..

BLANCHE. Certainement, Monsieur, je n'ai ni la volonté... ni le droit de vous empêcher de partir... Vous êtes libre..., Mais l'intérêt... l'affection que vous m'avez témoignée...

DAUBRAY. Dites l'amour le plus vrai!..

BLANCHE. Le nom n'y fait rien... Tout me fait un devoir... de vous confier un secret que je ne dirais à personne.

DAUBRAY. Est-il possible!.. et ce secret?..

BLANCHE. Consiste en deux mots que vous garderez pour vous seul.

DAUBRAY. Lesquels!.. parlez?..

BLANCHE, *lentement et à demi-voix.* Mon père est ruiné!..

DAUBRAY, *poussant un cri.* Ah! je reste!..

BLANCHE, *lui tendant la main.* J'y comptais!..

DAUBRAY. Dieu! que je suis heureux!..

BLANCHE. Comment, Monsieur!

DAUBRAY, *se reprenant.* Non, je suis désolé qu'un si brave homme... si honnête homme... Je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

BLANCHE. Je comprends!.. c'est comme moi!..

DAUBRAY. Mais cette traite que je ne venais toucher... je ne la présenterai pas... plutôt la déchirer!..

BLANCHE.

AIR de *la Sentinelle.*

Gardez-vous-en... songez que le malheur
A sa fierté, qu'il faut qu'on lui pardonne...
Et ce serait blesser mon père au cœur!..
Exigez tout, Monsieur, je vous l'ordonne.
(*Mettant la main sur ses bijoux placés sur la table à gauche.*)
Car nous pouvons tout payer, Dieu merci!
(*A part.*)
Oui, fiancée, ah! sur eux quand je veille,
Il me semble donner ici,
Pour mon père et pour mon mari,
Les diamants de ma corbeille.

—

SCENE X.

LES MÊMES, DIDIER, *entrant vivement par la porte à droite.*

DIDIER, *pâle et en désordre.* Ma fille! ma fille!

BLANCHE, *allant au devant de lui.* Cette pâleur!.. ce désordre en vos traits... Qu'y a-t-il donc de nouveau?

DIDIER, *avec désespoir.* Ce qu'il y a?.. (*Apercevant Daubray, et s'efforçant de reprendre un air calme.*) Quel est ce Monsieur?

BLANCHE. M. Daubray, mon père, le capitaine du *Saint-Nazaire*... cette corvette sur laquelle je suis revenue des États-Unis. (*Didier salue Daubray sans parler, et se soutenant à peine.*)

BLANCHE, *regardant toujours son père avec inquiétude.* Il venait pour toucher une traite de six mille francs... (*Vivement.*) Vous tressaillez mon père!..

DIDIER. Moi, nullement!.. (*Montrant à Daubray la porte à gauche.*) Les bureaux et la caisse sont de ce côté, hâtez-vous, Monsieur.

DAUBRAY. Et pourquoi donc, Monsieur?.. rien ne presse!..

DIDIER, *appuyant avec force.* Hatez-vous!.. je vous en prie!..

DAUBRAY. J'obéis... Monsieur!.. (*Regardant Didier qui vient de tomber sur un fauteuil et cache sa tête dans ses mains.*) Pauvre homme!.. (*Bas, à Blanche.*) Ah! si je l'osais, je me jetterais à ses genoux... pour vous demander à lui!

BLANCHE. Partez, de grâce!.. (*Daubray sort.*)

—

SCENE XI.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, *allant à son père qui est assis.* Se hâter, dites-vous?.. et pour quelle raison?

DIDIER. C'est que tout est perdu!.. C'est que la maison Dordrecht ne paie pas.

BLANCHE. O ciel!..

DIDIER. Elle fait faillite... et moi... ma fille... et moi qui croyais ne rien devoir à personne... voilà cent mille écus que je ne puis acquitter... La misère, je l'accepterai; mais le déshonneur!..

BLANCHE. Courage!.. me disiez-vous; courage, mon père!.. il y a peut-être encore quelque espoir?

DIDIER. Je n'en ai plus... Il est des jours de fatalité, où le sort semble réunir tous les malheurs sur la tête d'un seul homme... comme pour l'accabler... le coup le plus cruel vient de me frapper au cœur.

BLANCHE. Encore!.. mon Dieu!.. Et qu'est-ce donc?

DIDIER. Le seul coup... contre lequel je me trouve désarmé et sans force... Je te disais bien que si mon frère, si mon ami Raymond ne me répondait pas...

BLANCHE. C'est qu'il était malade!..

DIDIER. Raymond est mort!..

BLANCHE, *poussant un cri.* Ah!..

DIDIER, *d'une voix entrecoupée.* Tiens!.. tiens, voici la lettre que je reçois d'Antoine, son premier commis. (*Il donne la lettre à sa fille, appuie ses coudes sur la table et cache sa tête dans ses mains.*) Raymond!.. Raymond, je t'ai perdu!..

BLANCHE, *pendant ce temps, lisant la lettre avec émotion.* « Monsieur, depuis plusieurs jours, mon honoré pa-« tron était en proie à une agitation fébrile qui nous alar-« mait : le mardi 19 courant, M. Raymond a été frappé « d'un coup de sang... On s'est empressé de le saigner... « Ces secours l'ont ranimé, mais la soirée fut mauvaise... « Le lendemain, le mal empira et le repos le plus absolu « lui fut commandé... Néanmoins, et malgré nous, il a « voulu se lever pour écrire à son ami Didier... »

DIDIER. A moi!.. tu entends?..

BLANCHE, *continuant.* « Pour lui faire ses derniers « adieux... A peine avait-il eu la force d'achever et de « cacheter sa lettre qu'il fut pris d'une seconde attaque « qui l'emporta. (*Elle s'arrête, essuie une larme sans « que son père la voie et continue.*) Si ma présence « n'était pas nécessaire aux intérêts de la maison, j'aurais « été moi-même vous annoncer cette triste nouvelle et « vous porter la lettre qu'il m'avait recommandé de ne « remettre qu'en vos mains... Mon frère, que j'ai chargé « de ce soin, est parti ce matin et vous donnera de vive « voix tous les détails, etc., etc. »

DIDIER, *toujours assis près de la table et dans le dernier accablement.* Oui, son dernier souvenir a été pour moi!.. il est mort me croyant heureux... et estimé... il n'a pas su... il ne saura pas que le déshonneur était réservé à mes derniers jours!

BLANCHE. Que dites-vous, mon père?

DIDIER, *se levant.* La vérité!.. oui!.. ces gens du peuple, ces matelots, ces ouvriers qui croyaient en moi comme en Dieu, qui avaient placé dans ma maison leurs économies... l'avenir de leurs enfants... il faudra donc leur dire... Ce que vous m'avez confié, je ne puis vous le rendre!..

BLANCHE. Quand ils sauront notre malheur.

DIDIER. Et s'ils n'y croyaient pas... s'ils pensaient que comme tant d'autres... je m'enrichis de leurs pertes!

BLANCHE. Ah! quelle idée!..

DIDIER. Canigou le croira!.. et me vois-tu rougir devant lui... vois-tu, quand nous passerons dans la rue, chacun me montrer du doigt et murmurer à voix basse : Voilà ce Didier qu'on appelait l'honnête homme... Ah! je conçois que l'on se tue!..

BLANCHE Qu'osez-vous dire!..

DIDIER. Pardon, mon enfant... pardon... il y a des moments où le cœur le plus pur peut avoir une mauvaise pensée... j'ai blasphémé!.. j'ai accusé le ciel... qui m'a laissé ma fille... le ciel... qui pendant si longtemps m'a rendu constamment heureux... le ciel enfin qui m'envoie aujourd'hui l'adversité... mais chacun en ce monde doit en avoir sa part... C'est mon tour! Dieu m'éprouve!.. qu'il me donne seulement la force de lutter et de combattre... c'est tout ce que je lui demande.

BLANCHE. Et il vous la donnera... (*Montmorin entre par le fond.*) Monsieur Montmorin!.. je vous laisse avec lui... Mon père... il faut tout lui dire... (*Elle salue Montmorin. A part.*) Mon pauvre père!.. (*Elle sort à droite.*)

SCENE XII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN. Nous voilà seuls, expliquons-nous; et quelle est cette lettre que Canigou vient de m'apporter de votre part!

DIDIER. Ah! vous l'avez reçue?

MONTMORIN. Oui, morbleu!.. et j'accours pour m'en expliquer avec vous!.. il y a des gens, je le sais, qui s'écrieront : Montmorin, le notaire, est un homme avide, qui ne veut que s'enrichir, n'importe à quel prix... moi, qui vous parle, je l'ai entendu dire... je l'ai entendu!.. Certainement je tiens à l'argent... c'est utile à tant de choses... mais je tiens encore plus à ma parole... et quand vous parlez de rompre ce mariage...

DIDIER. Que dites vous?

MONTMORIN. Je me fâche... je suis furieux... et je me dis : Ce ne sera pas!.. voilà comme je suis...

DIDIER. Quand je vous ai écrit cette lettre, mon cher ami... j'étais ruiné...

MONTMORIN, *vivement.* Qu'importe!..

DIDIER. Laissez-moi achever!.. A présent c'est bien plus terrible encore... j'ai moins que rien!.. Je dois cent mille écus!..

MONTMORIN. Eh! qu'importe! vous dis-je!..

DIDIER. Enfin, Monsieur, s'il faut tout avouer... le seul espoir de salut qui me restait... mon ami Raymond vient de m'être enlevé!.. il n'est plus... on vient de me l'écrire.

MONTMORIN. Est-il possible!.. (*A part.*) la nouvelle était vraie! (*Haut.*) Un si brave homme... (*Lui donnant une poignée de main.*) que vous et moi connaissions depuis plus de vingt ans .. il avait été témoin de mon mariage... témoin du côté de madame Montmorin... un ami véritable... un homme qui vous estimait et qui vous aimait plus encore que vous ne pouvez vous l'imaginer. . car il y a deux ans, lors du service que vous lui avez rendu... quand il est venu à Cherbourg, pour s'entendre avec vous sur ces capitaux que vous lui prêtiez si généreusement .. il a passé deux heures à mon étude...

DIDIER. Il ne m'en avait rien dit... ni vous non plus.

MONTMORIN. Il m'avait recommandé le silence... et le devoir du notaire est la discrétion... « Mon cher Montmorin, me dit-il, avec la franchise et la bonhomie que vous lui connaissiez... moi, vieux garçon, j'ai passé ma vie à être le jouet et la dupe des femmes... j'ai eu beau changer, cela n'y faisait rien; les grisettes, les bourgeoises, les grandes dames; toutes m'ont trompé... je renonce à l'amour... je ne crois plus qu'à l'amitié, il n'y a qu'un seul être au monde sur lequel je puisse compter, c'est mon ami Didier, et comme je n'entends rien aux articles du Code civil, ayez la bonté d'arranger les choses de manière que tout ce que je possède et posséderai au jour de ma mort, revienne à lui... à lui seul! »

DIDIER. Que dites-vous?

MONTMORIN. J'ai arrangé les choses comme il me le demandait... et par un bon testament bien en règle... qu'il a signé avant son départ... vous êtes depuis deux ans légataire universel de deux millions de biens qu'il possédait alors.

DIDIER, *levant les yeux et les mains au ciel.* Raymond! Raymond, mon bienfaiteur!..

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE.

BLANCHE, *timidement et cachant une lettre.* Mon père, le caissier m'envoie vous dire qu'il n'a plus rien... rien!.. et ils arrivent toujours pour être payés!

MONTMORIN, *à demi-voix.* N'est-ce que cela : j'ai chez

moi cinq cent mille francs que Raymond destinait à l'achat d'une terre en ce pays, je vais vous les envoyer.

DIDIER, *haut*. Cent mille écus suffiront.

MONTMORIN. Ils seront remis à votre caisse dans un instant.

BLANCHE, *étonnée*. Qu'est-ce que cela signifie?

DIDIER. Tu le sauras.

BLANCHE, *avec émotion*. Et puis, mon père?

DIDIER. Quoi donc?

BLANCHE. Le frère de M. Antoine...

DIDIER. Le premier commis de Raymond.

BLANCHE. Il vient d'arriver...

DIDIER. De Marseille?..

BLANCHE. Harassé de fatigue... il a voyagé nuit et jour, je l'ai reçu de mon mieux... je l'ai engagé à se reposer... et il m'a remis pour vous...

DIDIER, *prenant la lettre qu'elle lui présente*. La lettre de Raymond... laisse-moi, ma fille... (*A Montmorin.*) laissez-moi, mon ami, je veux... j'ai besoin d'être seul. (*Sortie.*)

ENSEMBLE.

AIR de *Strauss*.

BLANCHE, MONTMORIN.

Respectons la douleur
Qui déchire son cœur.
Qu'il reste seul ici,
Seul, avec son ami.

DIDIER.

En proie à la douleur
Qui déchire mon cœur,
Laissez-moi seul ici,
Seul, avec mon ami.

SCENE XIV.

DIDIER, *seul*. Oui, pour lire cette précieuse lettre avec le recueillement dû à une sainte chose... il faut être seul! O Raymond, ton amitié, compagne de ma vie, ne m'a jamais fait défaut, et elle te survit encore!.. du fond de ta tombe tu me tends la main pour m'aider, me soutenir et m'arracher au déshonneur!.. (*Regardant la lettre.*) « A mon meilleur ami... à Didier, pour lui seul. » C'est bien son écriture!.. (*Ouvrant la lettre.*) Là dedans est tout son cœur... là dedans sa dernière pensée!.. et elle a été pour moi!.. pour moi!.. (*Il porte la lettre à ses lèvres; puis il s'assied et lit lentement.*) « Didier, je n'ai eu après toi « qu'une affection dans ma vie... une jeune femme... on « m'a juré qu'elle me trompait... je n'ai plus voulu la re- « voir, ni elle... ni son fils, qui pourtant était le mien... « Aujourd'hui, mais trop tard... j'ai des doutes... tout me « porte à croire que des parents éloignés... des parents « avides... avaient intérêt à m'abuser... Si je reviens à la « santé... si je retrouve la mère de mon fils... je réparerai « mes torts, mais d'ici là... je suis tourmenté... j'ai des re- « mords!.. Par un testament que j'ai confié à Montmorin, « j'ai légué tous mes biens à toi, mon meilleur ami, à toi « qui es plus riche que moi et qui n'en as pas besoin... « Plus tard, car je me sens bien fatigué... je te donnerai « tous les renseignements nécessaires, et si je n'ai pas la « force de refaire mon testament, je m'en fie à ton hon- « neur!.. je te charge de remettre mes biens à Charles « mon fils, qui est aussi mon filleul... » — O ciel! et cet argent que Montmorin doit avoir envoyé!.. moi!.. disposer de ce bien qui ne m'appartient pas!.. ah! courons!..

SCENE XV.

DIDIER, CANIGOU.

CANIGOU, *joyeux et un billet de banque à la main*. Monsieur, tout le monde est payé et moi aussi!..

DIDIER. Ah! trop tard!.. (*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon.

SCENE PREMIERE.

DAUBRAY, *seul*. Personne non plus dans ce salon... Au fait, le vide... la solitude, ce sont les conséquences d'une catastrophe... elle chasse les indifférents... mais aussi elle ramène les amis véritables, et à ce titre ma place est ici... Mademoiselle Blanche avait raison! Tantôt dans le premier moment... je ne pouvais demander la main à son père... mon avenir était trop incertain... Mais maintenant!.. celui avec qui j'ai combattu à Saint-Jean-d'Ulloa... notre jeune prince, qui m'a reconnu tout à l'heure, et qui m'a offert, de lui-même... il m'a offert d'être son officier d'ordonnance! une pareille position!.. c'est une fortune qui me tombe des nues!.. mais tout me réussit aujourd'hui.

AIR du *Cabaret*.

Désir d'illustrer ma mémoire,
Tu ne m'as pas en vain charmé,
Car maintenant, avec la gloire,
J'ai le bonheur... je suis aimé!
Pour qu'ici le destin lui-même
Par mes efforts soit désarmé,
Tout mon secret le voilà : j'aime!
Je suis aimé!

SCENE II.

DAUBRAY, CANIGOU.

CANIGOU, *à la cantonade*. C'est bon! c'est bon! Si ça vous dérange...

DAUBRAY. Ah! quelqu'un de la maison... M. Didier?..

CANIGOU. Pas possible de le voir, encore moins de lui parler..

DAUBRAY. Il ne reçoit pas?

CANIGOU. Si... il m'a reçu, moi... mais très-mal... Il m'a envoyé au diable, et pourtant je suis de la maison... Ainsi, jugez, vous, un inconnu!.. je ne sais pas où il vous enverrait, mais ça pourrait vous mener loin.

DAUBRAY. S'il savait quel intérêt m'amène!..

CANIGOU. L'intérêt?.. je devine... Monsieur est créancier... je peux vous rassurer... (*A demi-voix.*) Vous toucherez... je viens de toucher... il y a des fonds à remuer à la pelle... nous avons fait une succession! et pour moi et mes sacoches, qui venons d'en porter une partie...

DAUBRAY, *à part*. O ciel!

CANIGOU.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J' réponds qu'elle n'est pas légère,
Ce sont des millions d'écus!
Par le maître et propriétaire
Je comprends qu'ils sont bien reçus!
Mais, moi, je les trouve moins drôles,
Et c'est ennuyeux en effet,
D'en avoir tant sur les épaules,
Et pas un seul dans son gousset.

DAUBRAY. Des millions, dit-il?..

CANIGOU, *riant*. Oui, des millions!.. j'aime à répéter ce mot-là, il me réjouit... il m'égaye... Il paraît que ce n'est pas comme ça pour vous... Quelle figure sombre et renversée!



BLANCHE. Partez, de grâce! — Acte 1, scène 10.

DAUBRAY, *à part*. Adieu tout mon espoir... (*Haut.*) M. Didier est riche... (*Avec émotion.*) Alors... je n'ai plus rien à lui dire.

CANIGOU. Ça se trouve bien... car à peine s'il vous écouterait... Il a un air rêveur et préoccupé!.. il ne parle à personne... pas même à sa fille!

DAUBRAY. En vérité!..

CANIGOU. Il a un très-mauvais caractère, le bourgeois... quand il hérite! et il paraît que les millions produisent sur lui... le même effet que sur vous... cela le fâche.

DAUBRAY. Allons donc!

CANIGOU. Enfin... voilà une demi-heure à peine qu'il a touché le premier à-compte... cent mille écus!.. moi! ça m'aurait rendu aimable et gracieux...

DAUBRAY. Eh bien?

CANIGOU. Eh bien! lui, qui d'ordinaire est le meilleur des maîtres, est devenu insupportable, bourru, emporté... il fronce le sourcil... il se promène en grognant... la tête courbée... enfin, un dernier trait qui vous fera juger... je ne suis pas avide... et ne demande jamais que le strict nécessaire... mais il est de nécessité absolue que j'aie cinq mille francs pour m'établir... un fonds de merceries qui en vaut le double... alors, croyant le moment favorable... j'ai hasardé ma requête... savez-vous ce qu'il m'a répondu...

DAUBRAY, *sans l'écouter*. Non!..

CANIGOU. Je vous l'ai dit tout à l'heure : *Va-t'en au diable... je n'ai rien... je ne possède rien!..* lui qui possède des millions . hein?.. Monsieur, comme la fortune change le caractère...

DAUBRAY, *rêvant*. C'est étrange!..

CANIGOU. Tenez... tenez... voilà mam'selle...

AIR de *la valse de Giselle.*

La voyez-vous, elle qui d'ordinaire,
Vous a toujours un air si gracieux,
La v'là maintenant triste comme son père,
Et comme lui sombre et baissant les yeux.

—

SCENE III.

LES PRECEDENTS, BLANCHE.

BLANCHE, *levant les yeux, aperçoit Daubray, fait un geste de joie, puis apercevant Canigou.*
Que fais-tu là?

CANIGOU.
Pour vous servir, je reste.

BLANCHE.
Va-t'en!
(*Avec impatience.*)
Va-t'en!

CANIGOU, *bas à Daubray.*
N'avais-je pas raison?
Décidément l' honheur a, je l'atteste,
Porte malheur à toute la maison!

ENSEMBLE.

CANIGOU.
Vous l'entendez, elle, qui d'ordinaire, etc., etc.

DAUBRAY.
Il a raison! elle avait, d'ordinaire,
Un front si pur, un air si radieux,
Et la voilà triste comme son père,
Sombre, et n'osant sur moi lever les yeux.

BLANCHE.
A mes regards s'offrait un sort prospère;
Pour moi brillait un ciel si radieux!
Tout change, hélas! la fortune contraire,
En un instant, a renversé mes vœux.

(*Canigou sort sur un second geste de Blanche.*)

BLANCHE, *le regardant s'éloigner.* Ah! monsieur Daubray, si vous saviez?..

DAUBRAY. Je sais tout... j'ai appris la fortune qui de nouveau nous sépare... mon rêve n'aura pas duré longtemps!.. n'importe!.. il vous assure ma reconnaissance éternelle, puisqu'il n'a pas dépendu de vous d'en faire une réalité!..

BLANCHE. Et maintenant encore, si je le pouvais...

DAUBRAY. O ciel!

BLANCHE. Mais c'est impossible... apprenez qu'à l'instant même où nous étions ruinés, M. de Montmorin, dont je devais épouser le fils, est venu réclamer notre alliance et la foi promise... et aujourd'hui que la fortune nous est revenue... comment rompre ce mariage?.. mon père n'a jamais manqué à sa parole, et maintenant surtout, il se croirait déshonoré, s'il en avait seulement la pensée... comment alors l'y décider? comment oser même le lui proposer.

DAUBRAY. Vous avez raison, c'est impossible.

BLANCHE. Je l'ai tenté pourtant!

DAUBRAY. Vous?..

BLANCHE. Oui, moi!.. je ne sais comment je vous raconte tout cela... je ne le devrais pas peut-être... mais enfin ..

DAUBRAY. Achevez!.. achevez, de grâce!..

BLANCHE. Deux fois j'ai voulu lui parler de vous. . mais mon embarras... et puis l'air sombre et sévère... qu'il n'avait peut-être pas, et que je croyais lui voir... tout a retenu sur mes lèvres l'aveu que j'allais lui faire... j'ai eu peur! alors j'ai pensé qu'il valait mieux lui écrire... et j'ai glissé sur son bureau... sous sa main... une petite lettre dont je ne me rappelle pas les phrases... « mais malgré sa parole donnée, je le suppliais de trouver quelque « moyen de se dégager... car tout en rendant justice à « mon fiancé... je ne croyais pas l'aimer... que bien au « contraire, j'étais sûre d'en aimer un autre... »

DAUBRAY. Oh! bonheur!

BLANCHE, *vivement.* Ce n'est pas à vous que je disais cela, Monsieur, c'est à mon père!

DAUBRAY. Eh bien!

BLANCHE. Il entrait en ce moment, rêveur et les yeux baissés, dans son cabinet... Je me suis retirée en silence... sur la pointe du pied, et à l'instant où je fermais la porte... il venait, sans m'avoir vue, de se jeter dans son fauteuil, juste en face de mon petit billet.

DAUBRAY. De sorte que vous ne savez pas encore?..

BLANCHE. Eh! mon Dieu! si!.. je crains de savoir... Je m'étais éloignée; l'inquiétude m'a ramenée près de cette porte... où le cœur me battait de crainte, et où, l'oreille attentive, j'écoutai longtemps sans rien entendre... Il me semblait que mon père s'était levé... puis il marchait à grands pas... puis son agitation devenait telle qu'il prononçait tout haut des mots entrecoupés... qui tous n'arrivaient pas jusqu'à moi!.. Mais tout me prouvait que, dans le cœur de mon pauvre père, il se livrait comme une lutte, comme un combat... *Moi, hésiter!* disait-il... *hésiter... oser seulement m'arrêter à cette pensée... Non, non, jamais!* Après quelques instants de silence, et comme changeant de ton, il a dit: *Ah! ce n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, ma pauvre enfant... car enfin après tout...* Puis il a poussé un cri: *Ah! c'est indigne!..* Et d'une voix forte, il s'est écrié: *Non, je ne céderai pas!.. je ne céderai pas!..*

DAUBRAY. Il a raison... un honnête homme tel que lui ne peut manquer à sa parole.

AIR: *Qu'il tienne sa promesse* (du Serment).

Qu'il tienne la promesse
Qu'il fit à ses amis!
Mais moi, moi que l'on blesse,
Moi, je n'ai rien promis;
Je sais ce qu'il me reste à faire,
Adieu!

BLANCHE.
Vous me quittez, hélas!

DAUBRAY, *à part.*
Mais du sort un marin jamais ne désespère,
Tant qu'il lui reste encor son épée et son bras.

ENSEMBLE.

DAUBRAY.
Qu'il tienne sa promesse, etc., etc.

BLANCHE.
O fatale promesse!
Rêve qui m'a souri;
O bonheur! ô tendresse!
Tout s'éloigne avec lui!
(*Daubray sort.*)

—

SCENE IV.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, *le regardant sortir.* Où va-t-il donc? O ciel! (*Apercevant son père qui entre par la gauche.*) Mon père! comme il est pâle! agité! (*Didier entre d'un air pensif et sans voir sa fille; il se dirige vers la porte du fond comme s'il se disposait à sortir, puis il se ravise et vient s'asseoir près d'une table sur laquelle il s'accoude, se tenant le front à deux mains. Tout à coup il relève la tête avec résolution, prend une plume et griffonne.*)

DIDIER. Voyons, voyons donc!.. car après tout, le mal n'est peut-être pas si grand... et avec mon travail... et mes seules ressources. Nous disons cent cinq mille... Oui... quarante-neuf mille... Quarante-neuf plus cent quarante-six mille, cela fait?.. (*Cherchant à additionner les chiffres qu'il vient d'écrire.*) Eh bien! cela fait?.. (*Pendant ce temps, Blanche, qui a suivi avec intérêt tous les mouvements de son père, est venue en hésitant se pencher sur le fauteuil où Didier est assis.*)

BLANCHE, *timidement.* Trois cent mille francs, mon père!

DIDIER *lève vivement la tête, puis il reste un moment étonné et regarde Blanche.* Mais, que fais-tu là, Blanche? J'avais dit à tout le monde que je voulais être seul.

BLANCHE, *désignant la droite.* Oui, là, seulement... dans votre cabinet.

DIDIER. Ah! c'est vrai! *(A part.)* Je m'y croyais encore! *(Se levant et marchant avec agitation.)* Ainsi, je suis venu là sans m'en apercevoir... Je ne sais plus maintenant si je marche ou si je reste en place!.. C'est affreux!..

BLANCHE, *s'approchant timidement.* Vous êtes fâché contre moi, mon père?..

DIDIER. Moi?.. non... du tout!..

BLANCHE. Oh! si fait... je le vois bien... et vous ne voulez rien me dire .. Voyez donc quelle différence!.. ce matin, nous étions ruinés et cependant heureux... nous nous entendions si bien... ce soir, nous sommes plus riches que nous ne l'avons jamais été et je souffre... et vous gardez le silence!.. Eh bien! fût-ce pour me gronder, j'aime mieux que vous me parliez!..

DIDIER, *qui l'a à peine écoutée.* Moi?..

BLANCHE. Oui, vous m'en voulez à cause de ce billet que tout à l'heure je vous ai écrit.

DIDIER. Quel billet?

BLANCHE. Celui qui était sur votre bureau... devant vous!

DIDIER, *montrant un papier qu'il tient froissé dans sa main.* C'est vrai, je l'ai pris... je ne l'ai pas lu.

BLANCHE, *étonnée.* Vous ne l'avez pas lu?

DIDIER. Pas encore!.. laisse-moi!

BLANCHE, *à part.* Quest-ce que cela signifie?.. *(Haut et voyant le geste d'impatience de Didier.)* Mon père, je m'éloigne, dès que vous m'aurez embrassée.

DIDIER. Non, je ne veux pas! *(A lui-même.)* je ne peux pas!..

BLANCHE, *à part.* Refuser de m'embrasser.

AIR : *Taisez-vous* (de d'Aranda).

Il faut alors qu'il soit bien en colère;
Il a, bien sûr, vu ce que j'écrivais.
(Geste d'impatience de Didier.)
Ah! calmez-vous! Pour ne pas vous déplaire,
Je m'en vais,
Mon père,
Je m'en vais.
(Elle sort.)

SCENE V.

DIDIER, *seul et jetant sur la table la lettre froissée qu'il tenait à la main.* Mon Dieu!.. quand, sans le vouloir... quand, malgré soi... on a arrêté un seul instant son esprit sur une idée... mauvaise... qu'on a donc de peine à l'éloigner... à la chasser!.. par les efforts même que l'on fait pour la bannir... elle revient sans cesse!.. *(Portant la main à son front.)* Mais je serai plus fort qu'elle!.. va-t'en, va-t'en!.. je t'y forcerai bien... Voyons, pensons à autre chose... occupons-nous de nos affaires... cette somme que je dois, n'importe à qui?.. il faut que je la rende... à coup sûr si Raymond existait encore... s'il avait pu prévoir ma ruine... il me l'eût apportée lui-même... il m'eût forcé de l'accepter... mais il a un héritier... un fils... c'est autre chose... *(Avec explosion.)* Pourquoi n'est-il pas là?.. Pourquoi ne se présente-t-il pas?.. je lui dirais : Tenez! voilà l'héritage de votre père... cet héritage qui me pèse, prenez-le... hâtez-vous!.. m'en croyant le maître, j'ai disposé de cent mille écus... donnez-moi du temps pour m'acquitter... Il ne peut pas me le refuser... Il s'agit seulement de découvrir ce fils, ce filleul... que l'on me charge de trouver... j'y emploierai tous mes soins... mais chacun ses affaires... et ce n'est pas dans ce moment que je puis le chercher!

SCENE VI.

CANIGOU, DIDIER.

CANIGOU. Ne vous dérangez pas, c'est moi!

DIDIER. En voilà un!.. je ne sais pas comment il s'y prend, mais il arrive toujours quand je suis en colère!

CANIGOU. C'est que vous vous mettez toujours en colère quand j'arrive... Aussi, je ne viens plus vous parler de mes cinq mille francs... quoiqu'ils me soient bien utiles, et qu'ils ne vous servent à rien...

DIDIER. Encore!

CANIGOU. Je viens seulement d'apprendre par mademoiselle Blanche que la personne dont vous avez hérité, il y a trois quarts d'heure, était ce bon M. Raymond de Marseille.

DIDIER, *brusquement.* Qu'est-ce que ça te fait?

CANIGOU. Tiens! est-ce que mon père, Sébastien Canigou, n'était pas jardinier chez lui?.. C'est à cause de cela que vous m'avez pris chez vous!

DIDIER. Eh bien?

CANIGOU. Eh bien! quand ça devrait me coûter un peu cher, je viens vous demander s'il faut que je prenne le deuil? l'habit noir?

DIDIER. Toi?

CANIGOU. Il est vrai que cet habit-là pourra aussi me servir pour mon mariage.

DIDIER. Toi, le deuil!.. et à quoi bon?

CANIGOU. Parce que M. Raymond était mon parrain.

DIDIER, *stupéfait.* Son parrain!

CANIGOU.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Mon vrai parrain! et pour lui que j'honore,
J' veux prendr' le deuil!.. avant tout cependant
Instruisez-moi d'un détail que j'ignore,
Si mon parrain, dedans son testament,
Ne laisse rien à son filleul qui l'aime,
Il n'est pas just' que je le pleure ici.
J'ai bien assez d' m'affliger pour moi-même,
Sans êtr' forcé de m'affliger pour lui.

DIDIER, *le prenant par la main.* Es-tu bien sûr de ce que tu me dis là?

CANIGOU. Certainement!

DIDIER. Tu es le filleul de Raymond?

CANIGOU. Et depuis longtemps! *(A demi-voix.)* Est-ce qu'il y a quelque chose pour moi?

DIDIER. Quelle preuve en as-tu?

CANIGOU. D'abord, son nom qu'il m'a donné... rien que cela! *(A demi-voix.)* Combien y a-t-il?

DIDIER. Tu te nommes Charles?

CANIGOU. Charles Canigou, dit Charlot... mais sur mon extrait de baptême il y a Charles, vous le verrez!

DIDIER. Mais alors ta mère était...

CANIGOU. Certainement... sa jardinière; Jacqueline, la jolie jardinière, comme on disait alors; une beauté dans son temps, parce qu'à présent... *(A demi-voix.)* Est-ce qu'il y aurait aussi quelque chose pour elle?.. Ça serait juste! vu qu'il a eu des torts à son égard.

DIDIER. Des torts?

CANIGOU. Je m'en souviens!.. moi qui suis venu au monde dans la maison!.. même que j'y ai été élevé jusqu'à l'âge de trois ans. D'abord, il nous aimait bien, mon parrain... moi et maman la belle Jacqueline!.. pour le papa Canigou, il ne pouvait pas le sentir; et puis un jour voilà qu'il nous met tous à la porte... Ce n'était pas bien... mais s'il se repent, s'il répare cela aujourd'hui... A combien que ça se monte, son repentir?

DIDIER, *avec émotion.* Je te le dirai; va seulement me chercher ton extrait de baptême!

CANIGOU. Je l'ai là-haut avec mon livret... et mes autres papiers... Tout ce que je demande seulement, je ne suis

pas exigeant, c'est que ça aille à cinq mille francs... vous savez pourquoi?

DIDIER, *de même.* Si tu es ce que je crois, ce sera plus encore!

CANIGOU. Quinze?

DIDIER Sois tranquille.

CANIGOU. Ou bien trente!..

DIDIER, *avec impatience.* Comme tu voudras!

CANIGOU. C'est qu'alors j'en voudrais soixante... je l'aimerais mieux!..

DIDIER, *de même.* Qu'à cela ne tienne... ce que je t'ai dit doit te suffire.

CANIGOU. Non pas!.. parce que vous comprenez bien que si ça peut s'élever jusqu'à la centaine... Cent, voyez-vous, c'est un compte rond!

DIDIER, *avec colère.* Je ne te dis pas non... Va me chercher ce que je te demande... et nous verrons.

CANIGOU, *hors de lui.* J'y vas... je reviens!.. Cent mille francs... est-il possible... c'est là ce qu'il me fallait!.. J'ai donc enfin le nécessaire!..

CANIGOU.

AIR : *Pardon, car je crois voir.*

Ah! quel événement!
C'est donc pour moi le testament;
Le ciel me devait ce présent!
Si longtemps indigent,
C'est donc mon tour! j'ai de l'argent,
Je suis riche à présent.
Je puis comme eux, je puis être insolent;
J'ai des écus, je suis riche à présent:
Saluez-moi, j'ai de l'argent!

DIDIER, *à part.*

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant,
Vous changez tout en un instant!
O pouvoir de l'argent!
Pour sa raison je crains vraiment,
Tant son bonheur est grand!
Allons, modère un tel enivrement.
Pour sa raison, je tremble en ce moment.

CANIGOU, *à Montmorin qui entre.*

Vous m'aid'rez, M'sieur le notaire,
A placer mes fonds... Ah! grands dieux!
Je n' peux plus épouser la mercière,
Il me faut quelque chose de mieux.

MONTMORIN.

Qu'a-t-il donc?

CANIGOU.

Ce que j'ai?

ENSEMBLE.

Ah! quel événement, etc.

DIDIER.

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant.

MONTMORIN.

Dieu! quel extravagant!
Que rêve-t-il en ce moment?
Que parle-t-il de testament?
En lui quel changement!
Non, je ne conçois rien, vraiment,
A son air insolent!
Pour sa raison je crains en ce moment.
Réponds! réponds! d'où vient ce changement.

(*Canigou sort.*)

—

SCENE VII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN, *regardant sortir Canigou.* Qu'est-ce qu'il dit?.. qu'est-ce qu'il dit... lui compris dans le testament... Mais ce testament que voici... que je vous apporte, je l'ai assez étudié, Dieu merci!.. c'est moi qui l'ai fait... qui l'ai écrit sous la dictée de Raymond, et vous verrez qu'il n'y est pas même question de M. Canigou ni de sa famille.

DIDIER. En vérité?

MONTMORIN. Ce qui était juste!.. Des ingrats!.. des fainéants qui ont tous mal tourné, à commencer par celui-ci qui ferait le plus mauvais usage de sa fortune.

DIDIER. Vous croyez?

MONTMORIN. Et Raymond, qui le connaissait, était bien décidé à ne lui rien laisser... c'était son intention

DIDIER, *vivement.* Il vous l'a dit?

MONTMORIN. Je vous le jure!

DIDIER, *avec un mouvement de joie.* Ah!.. (*Se reprenant.*) Il me semble cependant... qu'il ne pouvait pas... que l'on ne peut pas se dispenser de faire quelque chose pour lui... ne fût-ce qu'à cause...

MONTMORIN. De quoi?

DIDIER. De son titre!.. Il paraît qu'il est filleul de Raymond.

MOMTMORIN. Belle raison!.. il n'est pas le seul!..

DIDIER, *vivement.* Vous en connaissez d'autres?

MONTMORIN. Certainement!..

DIDIER. Et lesquels?

MONTMORIN. Mon fils d'abord!..

DIDIER. Votre fils?.. à vous?

MONTMORIN. Mais oui... à moi!.. puisque je vous dis mon fils.

DIDIER. J'ai cru qu'il se nommait Étienne, comme vous?

MONTMORIN. Charles-Étienne, s'il vous plaît?

DIDIER. Charles!..

MONTMORIN. Comme son parrain, dont j'étais, vous le savez, le compatriote et l'ami... Raymond avait été le témoin de notre mariage, et ma femme, madame de Montmorin, voulut absolument qu'il fût le parrain de notre premier... ce à quoi il se prêta de fort bonne grâce!.. Tant que nous demeurâmes à Marseille... il fut constamment l'intime de la maison... nous ne nous quittions pas... C'est lui qui m'a prêté les fonds nécessaires pour acheter une charge superbe, ici... à Cherbourg... sans cela, nous ne nous serions jamais séparés!

DIDIER, *troublé et regardant Montmorin.* Comment! ce serait?..

MONTMORIN. L'exacte vérité.... et ce qui nous a même étonnés... madame de Montmorin et moi... c'est qu'il n'ait rien laissé à Charles, notre fils, qu'il aimait beaucoup... mais beaucoup... car j'ai une vingtaine de lettres... où il ne l'appelle... que son bien-aimé filleul... son cher enfant!..

DIDIER, *dont l'émotion va toujours en augmentant, s'écrie tout à coup.* Eh bien!.. donc, s'il faut vous l'avouer...

MONTMORIN. Quoi? qu'avez-vous?

DIDIER, *s'arrêtant.* Rien!

MONTMORIN. Que vouliez-vous m'avouer?

DIDIER, *cherchant à déguiser son trouble.* Que j'aurais grand désir de voir ces lettres, si bonnes et si affectueuses... de mon ami Raymond... et dès que vous pourrez me les remettre... me les confier...

MONTMORIN. Parbleu! dès aujourd'hui! J'étais venu vous communiquer ce testament en allant à la chambre des notaires... où nous avons aujourd'hui des élections... ça ne sera pas long... j'aurai encore le temps de passer chez moi et de vous apporter, en venant dîner, ces lettres intimes.

DIDIER, *lui serrant la main.* C'est bien! c'est bien! adieu!

—

SCENE VIII.

DIDIER, *seul.* Qu'allais-je faire?.. Tout lui dire!.. Car c'est lui!.. je n'en doute plus... et je ne sais comment j'ai pu un instant penser à Canigou! Ce filleul... ce fils... c'est Charles de Montmorin. . et j'allais, sans réfléchir, l'avouer à celui qui se croit son père! En ai-je le droit? et cela

m'est-il permis? Quand, heureux et confiant, il croit à la fidélité de sa femme... irai-je faire tomber le voile qui couvre ses yeux... lui prouver que depuis vingt-cinq ans il est trahi..., arracher de son cœur son amour pour son fils... ou plutôt lui ravir son enfant?.. Et pourquoi?.. pour ajouter à ses richesses... lui qui est déjà si riche!.. Pour lui faire acheter au prix de son honneur... une fortune que je ne peux... que je ne dois pas lui rendre... (*Se levant avec explosion et comme à lui-même.*) Non! dis plutôt la vérité... Dis que tu veux la garder!.. Ne cherche plus à te mentir à toi-même, avoue que tous ces raisonnements que tu te plais à entasser, ces vaines subtilités auxquelles tu ne crois pas, sont autant d'armes que tu essaies à te forger contre ta conscience qui s'indigne et se révolte!.. (*Avec force et conviction.*) Eh bien, oui, fût-on le plus honnête homme du monde, on ne peut pas empêcher une mauvaise pensée de se présenter... mais on la repousse, on lutte, on combat! et l'on triomphe!.. (*Il tombe comme épuisé sur le fauteuil qui est devant la table et trouve sous sa main le portefeuille vert que Canigou lui a remis dans le premier acte et qu'il soulève lentement.*) Quand je disais ce matin qu'une mauvaise action est le plus lourd des fardeaux. Voilà une heure à peine que j'ai reçu cet héritage, et depuis une heure j'ai éprouvé plus de tourments et d'angoisses, plus de malheurs réels que dans ma vie entière... Je suis devenu cruel et méchant!.. j'ai repoussé ma fille dont la présence me faisait rougir... et pourtant je n'étais coupable encore que par la pensée... Que serait-ce donc, mon Dieu!.. (*Se levant, avec calme et fermeté.*) Oui, ma résolution est prise. Déchoir de sa position et l'avouer à tous les yeux, devoir cent mille écus et ne pouvoir les payer, perdre enfin ses rêves de bonheur et d'avenir est bien terrible, mais perdre sa propre estime est plus terrible encore, et le plus grand des malheurs, c'est d'être malhonnête homme.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Arrière donc, crainte inutile
Que je ne dois plus écouter;
Arrière, sophisme futile...
Que l'intérêt me faisait adopter.
Oui, quoi qu'il doive m'en coûter!..
Que mon dessein me soit ou non funeste,
L'honneur me dit : La route est là!
Quoi qu'il advienne, suivons-la,
Et Dieu se chargera du reste.

—

SCENE IX.

DIDIER, DAUBRAY.

DAUBRAY. Pardon! Monsieur!

DIDIER, *naturellement.* Qui êtes-vous, Monsieur, et que me voulez-vous?

DAUBRAY. C'est moi qui me suis présenté ce matin pour toucher une traite de six mille francs...

DIDIER, *avec bonté.* Ah! c'est juste... je vous reconnais maintenant... le compagnon de voyage de ma fille?.. mais cette traite, on vous l'a payée.

DAUBRAY. Aussi n'est-ce pas une réclamation que je vous adresse, mais un service que je viens vous demander...

DIDIER. Un service?.. parlez, Monsieur, parlez.

DAUBRAY. Je vous avouerai franchement ma position comme j'en parlerais à mon père... dans quelques instants je dois me battre... j'ai une affaire d'honneur!

DIDIER. Un duel?..

DAUBRAY. Oui... Il s'agit d'une personne que j'aime.. on me la dispute... je suis marin... j'ai provoqué mon rival... il m'attend.

DIDIER. Mais que puis-je faire pour vous?

DAUBRAY. Recevoir en dépôt la somme que j'ai touchée ici ce matin.

DIDIER, *avec joie.* Et c'est à moi que vous venez confier...

DAUBRAY. Ce modique capital qui est toute ma fortune et dont la destination est sacrée... aussi regarderais-je comme une inappréciable faveur de pouvoir le placer sous la sauve-garde de votre probité... Si l'on avait pu me citer un nom plus honorable que le vôtre, ce n'est pas vous que j'aurais importuné.

DIDIER, *toujours plus ému.* Vous!.. importun?.. non vous ne l'êtes pas... j'accepte votre dépôt, Monsieur, et je vous remercie de votre confiance!

DAUBRAY. Voici les six mille francs... si le sort des armes m'est favorable... ce que je ne souhaite pas... je viendrai vous les réclamer... si je suis tué, vous voudrez bien les envoyer à cette adresse, celle de ma mère!..

DIDIER. Vous avez une mère?.. et vous allez vous battre; voyons, jeune homme, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cela?

DAUBRAY. Non, Monsieur.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Le sentiment qui vous inspire
Fait l'éloge de votre cœur;
Mais je n'ai qu'un mot à vous dire,
Monsieur, il y va de l'honneur,
L'honneur dont vous êtes l'apôtre!..
Et comme chacun tient au sien,
Quand vous gardez si bien le vôtre,
Laissez-moi défendre le mien.

DIDIER. Je n'ai plus rien à objecter... je vais vous donner un reçu.

DAUBRAY. Un reçu?.. de vous... Monsieur, de vous... Didier l'honnête homme... ah! je croirais vous faire injure... je ne l'accepte pas, Monsieur!

DIDIER. Mais, Monsieur...

DAUBRAY. Non! non! je ne l'accepte pas!.. (*Il sort.*)

—

SCENE X.

DIDIER, *avec joie.* Ma parole vaut un reçu, dit-il. Quoi! l'on aurait pour moi une telle considération... une telle confiance... (*Levant les yeux au ciel.*) Ah! la récompense ne s'est pas fait attendre. Merci! mon Dieu!

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Et j'aurais pu contre de l'or
Echanger la publique estime!
Non, non, c'est là mon vrai trésor,
Cherchons l'héritier légitime!
En ces lieux rien ne m'appartient,
Mais on m'y respecte, on m'honore...

(*Apercevant Blanche.*) Ma fille!..

Ma fille qui vers moi revient,
Une autre récompense encore!

—

SCENE XI.

DIDIER, BLANCHE.

DIDIER, *à Blanche.* Ah! viens, mon enfant, viens donc auprès de moi.

BLANCHE, *le regardant avec surprise.* Quel air de joie et de contentement!.. et cette physionomie si heureuse... Quelle différence d'avec tout à l'heure!

DIDIER, *souriant.* C'est vrai, je t'ai repoussée!

BLANCHE. Et vous m'appelez maintenant.

DIDIER. Oui, j'ai besoin de te voir... Si tu savais tout ce que j'ai souffert pendant une heure.

BLANCHE. Je l'ai bien vu... et je me taisais, car je savais pour quelle raison.

DIDIER, *avec effroi.* Toi!.. grand Dieu!

BLANCHE. Oui, c'était à cause de moi... à cause de cette lettre que je vous ai écrite.

DIDIER, *vivement*. C'est cela même! tu l'as dit!

BLANCHE. Vous ne m'en voulez donc plus?

DIDIER, *avec tendresse*. Non, mon enfant!

BLANCHE. Et ce que je vous demandais pour mon bonheur?..

DIDIER, *de même*. Je te l'accorde!..

BLANCHE. Vous consentez?..

DIDIER. A tout ce que tu voudras... pourvu que tu m'embrasses.

BLANCHE, *courant dans ses bras*. Ah! vous ne me repoussez plus maintenant... et puis je le vois, vous avez arrangé tout cela pour le mieux... ah! que c'est bien!.. que c'est beau à vous... d'autant que cela a dû vous coûter... (*A part.*) Mais ma lettre était si tendre et si pressante... qu'il n'a pu y résister... j'en était sûre!..

DIDIER, *qui pendant ce temps s'est approché de la table en tournant le dos à Blanche*. Lisons donc cette lettre, et voyons ce que cela peut être. (*Il la décachette sans que Blanche le voie.*)

—

SCENE II.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, *s'adressant à Didier qui lit la lettre de sa fille*. Ah! ce n'est pas sans peine!.. ah! j'ai eu une peur!.. j'avais beau chercher... je ne trouvais pas ce maudit chiffon de papier... je croyais l'avoir perdu!..

DIDIER, *parcourant la lettre*. Ah! mon Dieu! .

CANIGOU. C'est ce que j'ai dit : ah! mon Dieu!.. mais enfin.... je l'ai retrouvé... et puis ce qui m'a encore retardé... j'ai couru chez la mercière...

BLANCHE Ta fiancée?

CANIGOU. Pour lui dire franchement...

BLANCHE. Que tu l'épouses?

CANIGOU. Au contraire, que nous ne pouvons plus nous convenir, parce qu'il faut des époux assortis, et vu que j'ai cent mille francs!..

BLANCHE. Lui?

—

SCENE XIII.

LES MÊMES, MONTMORIN, *qui est entré pendant les dernières paroles de Canigou.*

MONTMORIN, *riant*. Il y tient donc toujours?

CANIGOU, *avec insistance*. Si j'y tiens!.. ça n'est pas déjà trop de cent mille francs pour un homme seul... c'est le strict nécessaire!.. à plus forte raison pour deux!

DIDIER, *se retournant*. En vérité!

CANIGOU. Je ne peux donc épouser qu'une personne qui en aurait autant... pour le moins!

DIDIER, *avec force*. C'est donc deux cent mille francs qu'il te faut maintenant?

CANIGOU. Oui, sans doute!

DIDIER. Tu t'abuses... ce ne serait bientôt pas assez!

CANIGOU. C'est possible! et si vous avez mieux...

DIDIER, *lui montrant sur la table le testament*. Tiens! voilà deux millions!

TOUS. Deux millions!..

MONTMORIN. A lui?

DIDIER. Oui, à lui! ou à vous!

MONTMORIN, *stupéfait*. Plaît-il?

DIDIER. Mon ami Raymond m'avait nommé son légataire universel, vous le saviez tous... (*Tirant une lettre de sa poche.*) Mais par une lettre... celle-ci, qui n'était adressée qu'à moi, qui n'est connue que de moi... il me prie de chercher... de découvrir quelqu'un qui le touche de très-près... et de remettre ses biens à cette personne, qui est à la fois son filleul...

MONTMORIN ET CANIGOU, *s'avançant en même temps*. Son filleul!

DIDIER. Et son fils?

MONTMORIN ET CANIGOU, *reculant*. Son fils?

DIDIER, *avec chaleur*. Prenez, arrangez-vous!.. de plus, cent mille écus que je vous dois. . Je travaillerai! je m'acquitterai!.. Mais, en attendant, gardez cet héritage qui ne m'appartient pas... je le livre en vos mains. A présent les miennes sont pures!..

BLANCHE. Ah! c'est beau!.. c'est digne de vous, mon père!.. vous êtes bien *Didier l'honnête homme!*

DIDIER, *à part, avec satisfaction*. Oui, oui... maintenant!.. (*Il remonte vers le fond avec Blanche, Canigou et Montmorin sont restés tous les deux immobiles et muets de surprise.*)

CANIGOU, *à part, après un instant de silence*. Comment!.. il serait possible!..

MONTMORIN, *à part*. Quoi... serait-ce vrai!..

CANIGOU, *à part*. Et ça ne m'était pas venu à l'idée!

MONTMORIN, *à part*. Et je ne m'en étais jamais douté!

CANIGOU, *à part*. Mais c'est évident!..

MONTMORIN. Mais j'y vois clair maintenant!

CANIGOU. C'est sûr! c'est bien moi!

MONTMORIN, *vivement*. Qu'en savez-vous, Monsieur?

ENSEMBLE.

AIR : *Cœur infidèle, cœur volage.* (Blaise et Babet.)

CANIGOU.

C'est indigne!..

MONTMORIN.

C'est infâme!..

Pour sa mère!..

CANIGOU.

Pour sa femme!

TOUS DEUX.

Il réclame!.. (*bis.*)

(*Le morceau s'interrompt.*)

DIDIER, *qui pendant l'ensemble s'est mis à relire la lettre de Raymond qu'il tenait toujours à la main.* Arrêtez, Messieurs!.. et calmez-vous!.. (*S'avançant.*) Plus je relis cette lettre... et plus il me semble que le malheur que vous ambitionnez si ardemment n'appartient ni à l'un ni à l'autre!

MONTMORIN, *vivement*. Qu'osez-vous dire?

CANIGOU, *d'un air fâché*. Par exemple, je voudrais bien voir...

DIDIER. « Si je reviens à la santé, » m'écrit Raymond, « et si je retrouve la mère de mon fils... je l'épouserai... »

CANIGOU ET MONTMORIN. Est-il possible?..

DIDIER, *frappant sur la lettre*. C'est écrit... (*S'adressant à Canigou.*) Or, il ne pouvait avoir l'idée d'épouser ta mère, qui est mariée!.. (*A Montmorin.*) ni votre femme qui l'est aussi!..

MONTMORIN, *à demi-voix et d'un air de regret*. C'est vrai!..

DIDIER. Il faut donc qu'il y en ait quelqu'autre?..

CANIGOU. Qu'un seul! qui a été tué à la guerre, même qu'il en est mort!.. le fils de cette Maria.

MONTMORIN. Sa dernière maîtresse? Maria la Génoise!.. une intrigante!..

—

SCENE XIV.

LES MÊMES, DAUBRAY, *qui est entré sur ces derniers mots.*

DAUBRAY, *s'avançant rapidement*. Qui ose insulter ma mère?

TOUS. Sa mère!..

DIDIER, *courant à la table et prenant la lettre que Daubray lui avait donnée et jetant les yeux sur l'adresse*. Oui... Maria Daubray, à Gênes... (*A Daubray.*)

Monsieur voici le dépôt que vous m'aviez confié... et de plus ce qui vous appartient, l'héritage de Charles Raymond, votre père!..

DAUBRAY, *avec émotion et levant les yeux au ciel.* A moi!.. ô ma mère! (*Regardant Montmorin.*) Mais il semblerait que j'eusse deviné l'insulte qu'on voulait lui faire ici... (*S'avançant vers Montmorin.*) Monsieur, je viens de me battre avec votre fils!

MONTMORIN. Mon Charles!.. (*Se reprenant.*) Non, mon Étienne!

DAUBRAY. Rassurez-vous!.. il existe!.. et s'est dignement conduit... C'est un noble jeune homme; car c'est de lui-même, et après le combat, qu'il m'a cédé ce qu'il ne pouvait m'accorder auparavant!.. (*Faisant un pas vers Didier.*) Monsieur Didier, je suis sans famille... je n'ai pas d'autres parents que ma mère... mais je suis officier de marine et je suis riche, dites-vous... je vous demande la main de votre fille.

DIDIER, *étonné.* Vous, Monsieur?.. une demande si brusque, si inattendue...

BLANCHE, *bas, à son père.* Pas tant!. c'était celui dont je vous parlais dans ma lettre.

DIDIER, *souriant.* C'est différent!.. (*A Daubray.*) Je vois, Monsieur, que vous étiez accepté d'avance.

CANIGOU. Ah çà, et moi?.. qu'est-ce qu'il me reste?

DIDIER. Les mille francs que tu demandais ce matin pour être heureux!..

CANIGOU, *avec désespoir.* Ah! quel malheur! . (*Avec colère.*) Voilà une injustice du sort!.. en voilà une!.. avoir possédé deux millions, et n'avoir plus rien!.. pas même le nécessaire.

CHŒUR FINAL.

AIR :

On a mieux que l'opulence,
Tant que le cœur reste pur;
La paix de la conscience
Est le trésor le plus sûr.

FIN DE DIDIER L'HONNÊTE HOMME.

MAITRE JEAN

OU

LA COMÉDIE A LA COUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 14 janvier 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. HENRI DUPIN.

Personnages.

CHARLES AUGUSTE, prince héréditaire de Saxe-Weymar. . . . . MM. TISSERANT.
LE COMTE DE STEINBERG, ministre. . . . . KLEIN.
MULDORF, surintendant des finances du duché de Saxe-Weymar. . . . . LANDROL.
LA DUCHESSE DE STADION. . . Mlle SAUVAGE.
GŒTHE, jeune poëte. . . . . . MM. DESCAMPS.
JEAN WOLFGAND, aubergiste, son grand-père. . . . . NUMA.
MARGUERITE, demoiselle de compagnie de la duchesse. . . . . Mlle MELCY.

La scène se passe au château de Tierfurth dans le duché de Weymar.

ACTE PREMIER.

Un salon ouvert sur un jardin dans le palais de Thierfurth, aux environs de Weymar.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, *près d'une table, écrivant des lettres,* GŒTHE.

UN HUISSIER, *précédant Gœthe.* Monsieur Wolf Gœthe.

LA DUCHESSE. Très-bien... je suis à lui. (*Achevant d'écrire et se levant.*) Je vous ai écrit, Monsieur...

GOETHE. C'est à madame la duchesse de Stadion que j'ai l'honneur d'être présenté?..

LA DUCHESSE. Moi-même, première dame d'honneur de la duchesse de Saxe-Weymar; et c'est en son nom, ou plutôt en celui de son neveu Charles-Auguste, le prince héréditaire, que je vous ai prié de vouloir bien vous rendre au château de Tierfuth.

GOETHE. Me voici aux ordres de Son Altesse, et aux vôtres, Madame.

LA DUCHESSE. Monsieur Gœthe, ici, à la cour de Weymar, nous aimons beaucoup les arts, la littérature... surtout la littérature dramatique; nous avons lu comme toute l'Allemagne, Gœthe de Berlichingen, que vous avez composé pour la lecture, plutôt que pour le théâtre.

GOETHE. C'est vrai, Madame.

LA DUCHESSE. Eh bien! Monsieur, le prince héréditaire qui s'est passionné pour cet ouvrage, a le vif désir de le voir représenter... Est-ce possible?

GOETHE. Oui, Madame, en supprimant quelques développements.. et puis cela dépendra des acteurs.

LA DUCHESSE. Ah! pour cela, ne vous inquiétez pas, nous en avons d'excellents, le prince lui-même, moi, le chambellan mon mari, jusqu'au surintendant des finances, M. de Muldorf, qui apporte une lettre... et puis, toutes les plus jolies femmes de la cour pour actrices... Vous distribuerez vous-même les rôles.

GOETHE. Le difficile sera de choisir.

LA DUCHESSE. Ainsi, vous acceptez l'offre de Son Altesse?

GOETHE. Pour un pauvre jeune homme à peine connu... c'est un grand honneur!

LA DUCHESSE. Et peut-être une source de fortune... Le prince héréditaire veut créer, je le sais, une place de directeur des spectacles de la cour... cela vous revient de droit, à vous, qui aurez dirigé nos premières répétitions... Je vais donc lui annoncer votre arrivée... il est ce matin très-occupé...

GOETHE. En vérité!



MARGUERITE, *stupéfaite.* D'un tel accueil je reste immobile et glacée. — Acte 1, scène 12.

LA DUCHESSE. De notre concert de ce soir, et de notre représentation de demain. . Nous donnons un ouvrage de vous : *les Caprices d'un Amant,* votre premier ouvrage, je crois!

GOETHE. Oui, Madame ; et, malgré mon père qui en a été furieux, je l'ai fait jouer, il y a quelques mois, à Francfort.

LA DUCHESSE. Et puis, une petite pièce où il y a un rôle d'ingénue... Le prince s'intéresse beaucoup à ce rôle... Je vous expliquerai cela... je vous dirai ses idées, à lui... et les miennes, à moi... vous n'aurez qu'à vous laisser guider... Du reste, je vous l'ai dit, vous êtes entièrement libre... je tiens seulement à ce que votre principal rôle soit bien joué... c'est l'essentiel!

GOETHE. Vous êtes trop bonne...

LA DUCHESSE. Voilà pourquoi je vous le demanderai.

ENSEMBLE.

AIR : *Bon voyageur* (du Serment d'Auber).

GOETHE, *s'inclinant.*

En vérité, c'est trop d'honneur!
(*A part.*)
Sur l'avenir qui m'inquiète,
Vous avez rassuré mon cœur,
Et désormais je n'ai plus peur.

LA DUCHESSE.

Comptez toujours sur ma faveur.
Dans ce rôle, je suis parfaite!
J'aime les arts avec ardeur,
Et les servir est mon bonheur!
Je vois le prince et reviens à l'instant.
(*A part.*)
De ce monsieur je suis fort satisfaite.
(*Haut.*)
Moi, j'ai toujours protégé le talent.
(*A part.*)
Il n'est vraiment pas mal... pour un poëte.

REPRISE.

Comptez toujours, etc.

(*Elle sort par la gauche.*)

GOETHE.

En vérité, etc.



JEAN. Suis-je heureux de te rencontrer! — Acte 1, scène 3.

SCENE II.

GŒTHE, *seul.* Moi, appelé par le prince! moi installé à la cour... est-ce une illusion... ou plutôt mes rêves de jeunesse et de poésies, ces rêves inspirés par Marguerite, commenceraient-ils donc à se réaliser?.. O mon ange gardien!.. ô mon seul guide! Marguerite, c'est toi qui as décidé de mon sort, et quand mon esprit hésitait incertain sur vingt sentiers différents où allaient s'égarer mes pas... un seul de tes regards a illuminé la route, et m'a montré celle qu'il fallait prendre... Poëte!.. m'as-tu dit, lève-toi et marche!.. Oui, tu m'as fait poëte... car ton image, toujours présente à mes yeux et à mon cœur, anime tous les tableaux que crée mon imagination... oui, dans ces ouvrages que j'ai là... (*Portant la main à son front.*) que je vois... qui existent... c'est toi, Marguerite... toujours toi.

AIR : *Un jeune Grec.*

Portrait divin, ô doux reflet des cieux,
Toi que je trace en traits de flamme
Pour t'admirer... chacun aura mes yeux,
Et pour t'aimer, ils auront tous mon âme!
Oui, Marguerite, oui bientôt contemplant
Tant de beauté, d'amour et d'innocence,
Ils s'écrîront : Ah! quel tableau charmant,
Ah! quel chef-d'œuvre!.. et moi, te regardant,
Je dirai : Quelle ressemblance!

—

SCENE III.

GŒTHE, JEAN.

JEAN, *parlant à un huissier qui veut l'empêcher d'entrer.* Vous voyez bien, mon cher ami... la signature... le caissier de la cour... qui m'invite à venir toucher à la caisse.

GOETHE, *sortant de sa rêverie.* Cette voix...

JEAN. Et si vous m'empêchez de passer... comment voulez-vous que je touche?

GOETHE. Maître Jean!.. mon grand-père!..

JEAN. Wolf... mon garçon!..

GOETHE, *à l'huissier.* Laissez passer ce bon vieillard, Monsieur.

JEAN. Suis-je heureux de te rencontrer!.. Moi, ça me faisait peur de venir ici... parce que j'ai toujours entendu dire que la cour était un endroit terrible. . un endroit de perdition... mais quand on a un bon sur le trésor... Est-ce que tu as aussi un bon sur le trésor?

GOETHE. Non, mon grand-père... pas encore.

JEAN. Alors, comment te trouves-tu donc à Weymar? Ton père m'avait écrit que tu faisais ton droit... Bon, que j'ai dit, cela mène à la fortune, témoin mon fils aîné, ton cher père, que j'ai fait étudier, et qui est devenu docteur et conseiller honoraire à Francfort-sur-le-Mein... tandis que mon père, à moi, qui n'était qu'un maréchal-ferrant, qui ne m'a rien appris... rien de rien .. ce qui fait que je suis resté la moitié de ma vie les bras... ou plutôt les jambes croisées... tailleur... j'ai été tailleur; et au bout de quarante ans, j'en avais assez.

GOETHE. Je crois bien, mon grand-père... vous étiez fatigué.

JEAN. D'être assis... et pour me dégourdir les jambes, je viens de prendre un état qui demande de l'activité... toujours sur pied... toujours monter et descendre... je viens de me faire aubergiste... j'ai trouvé à trois lieues de Weymar, près de la grande route, et sur la lisière du bois, une hôtellerie bien achalandée... « *Au docteur Faust!* » Une belle enseigne, grande comme ça. ... le docteur Faust et le diable qui l'emporte... tu sais... cette histoire de marionnettes que je te racontais quand tu étais petit!

GOETHE. Oui, mon grand-père... et j'y ai bien pensé depuis.

JEAN. La maison n'était pas chère .. j'avais des économies... une fortune honnête... quoique tailleur...

GOETHE. Je le sais, mon grand-père... vous êtes d'une probité sévère. . irréprochable...

JEAN. J'ai acheté l'hôtellerie... je bois avec l'un, je bois avec l'autre... je cause avec tout le monde, et mes affaires iraient rondement et loyalement. . si ce n'étaient les crédits...

GOETHE. Qui vous ruinent...

JEAN. Au contraire... qui m'enrichissent d'une manière étonnante et suspecte... dont je tiens à avoir le cœur net.

GOETHE. Qu'est-ce que vous me dites donc là?

JEAN. Imagine-toi que l'avant-dernière semaine, le lundi... non... le mardi... si, c'était le lundi... le jour où il y avait une chasse dans la forêt...

GOETHE. Peu importe, mon grand-père, allez toujours. .

JEAN. Voilà trois jeunes gens... ou trois pandours... je ne sais lesquels... non pas qu'ils n'eussent bonne mine .. un surtout... mais la mine et le physique ne sont rien pour un hôtelier... l'essentiel... c'est le moral.

GOETHE. Les florins... et les leurs n'étaient pas nombreux...

JEAN. Pas un seul!.. à eux trois!.. de sorte qu'après avoir causé avec moi... mangé comme des affamés, bu à ma santé et à celle de mes deux servantes, qui sont gentilles... mais honnêtes... parce que chez moi, la vertu d'abord...

GOETHE Oui, mon grand-père...

JEAN. Qu'est-ce que je te disais donc?.. Ah! je disais que mes trois gaillards sont partis d'un éclat de rire... en s'écriant : Maître Jean, avez-vous confiance?.. voulez-vous nous faire crédit?.. Franchement, je n'en avais guère envie... tant ils avaient l'air mauvais sujets, mais j'ai pensé à toi...

GOETHE. Comment, mon grand-père?..

JEAN. Ça m'a attendri... Je me suis dit : mon pauvre Wolf... qui est étudiant, et qui a plus de science que d'écus .. peut se trouver dans une position pareille... et je les ai laissés partir avec un mémoire de vingt florins... Bien, m'a dit l'un, je te les rendrai, et de plus je te rendrai à dîner, je te le promets. Et hier seulement, j'ai reçu un bon de cent florins, payable chez le caissier de la cour; voilà la chose, et je veux savoir d'où cela vient.

GOETHE. De quelque grand seigneur, sans doute.

JEAN. Tout grand seigneur qu'ils sont, je ne reçois que ce qui m'est dû...

Vaudeville de Turenne.

Je n'entends pas fair' des prêts usuraires.
Je fus tailleur! c'est vrai, mais rien de plus;
Et mes ciseaux intègres et sévères
Du bien d'autrui s' sont toujours abstenus,
Et que de fats, à crédit j'ai vêtus!
Si tant d' faquins qui vous en font accroire,
N'ont ici-bas d'esprit que par l'habit,
Combien de gens me doivent leur esprit
Et n'ont pas payé le mémoire!

Mais toi, j'espère que tu paies les tiens?

GOETHE. Oui, mon grand-père...

JEAN. Dis-moi alors pourquoi tu as été si longtemps sans nous donner de tes nouvelles... J'ai su que tu avais commencé ton droit à Leipsik, et que tu l'avais quitté pour te mettre graveur à Dresde, et qu'au même moment où tu commençais à gagner quelque chose, tu avais abandonné la gravure pour reprendre ton droit et l'achever à Strasbourg... est-ce vrai?

GOETHE. Oui, mon grand-père ..

JEAN. Tant pis!.. tant pis!.. pierre qui roule n'amasse pas de mousse... Regarde moi, moi, qui pendant quarante ans... (*S'interrompant.*) Enfin, tu as bien fait d'obéir à ton père... Il commençait à se fâcher... et c'est pour lui que tu t'es remis à ton droit?..

GOETHE Non, mon grand-père ..

JEAN. Ce n'est pas pour lui que tu as passé toute une année à Strasbourg?

GOETHE. Du tout!

JEAN. Et pourquoi donc?

GOETHE. Parce que Marguerite y était!..

JEAN. Marguerite?.. Qu'est-ce que c'est que cela?

GOETHE. La plus jolie fille d'Allemagne... et la plus vertueuse... la plus sage!

JEAN. A la bonne heure!.. ah çà! c'est pour le mariage. (*Gœthe fait un signe affirmatif.*) Alors ça regarde les grands parents!

GOETHE. Mais vous êtes fatigué... asseyez-vous donc...

JEAN. Là-dessus... j'ose pas...

GOETHE. Allons... allons...

JEAN, *s'asseyant.* Tu disais donc que c'était pour le mariage...

GOETHE. A Strasbourg, où j'étais venu vendre des gravures pour le compte de mon patron de Dresde, il y avait à la fenêtre en face de la mienne... une jeune fille assise à côté de sa grand'mère... elle était toute la journée occupée de son aiguille, et quand par hasard elle quittait un instant son ouvrage et levait les yeux, elle apercevait les miens attachés sur elle...

JEAN. Ça ne devait pas avancer la gravure.

GOETHE. Je n'y pensais déjà plus, je ne pensais qu'à Marguerite... que vous dirais-je... pendant une année entière, je m'enivrais du bonheur de l'aimer!..

JEAN. Pour l'épouser?

GOETHE. Mais pour l'épouser, elle qui n'avait rien... il fallait au moins quelque fortune, que de longtemps encore, je ne pouvais espérer dans ma carrière d'étudiant... j'en choisis une autre plus incertaine, mais plus prompte. Je partis pour Francfort; j'avais en portefeuille deux comédies, deux pièces de théâtre.

JEAN, *avec bonhomie.* Qu'est-ce que c'est que ça?

GOETHE. Comment, vous ne savez pas ce que c'est que le théâtre!

JEAN. J'en ai entendu parler, mais je n'y suis jamais allé.

GOETHE. Eh! bien, mon grand-père, j'aurai plutôt fait de ne pas vous l'expliquer : qu'il vous suffise de savoir que j'ai obtenu un succès qui m'a donné audace et cou-

rage, et Gœthe de Berlichingen, un autre ouvrage de moi.

JEAN. Une comédie...

GOETHE. Non, un drame... tableau horrible et fidèle des temps féodaux...

JEAN. Un drame?

GOETHE. Oui, mon grand-père... oui, ne vous fatiguez pas à comprendre... Un drame qui s'est répandu dans toute l'Allemagne!.. il est tombé entre les mains de mon père, qui en le lisant s'est écrié : Je lui pardonne, qu'il fasse ce qu'il voudra... Mais une chose m'inquiète! trois fois j'ai ecrit à Strasbourg, et pas de réponse... Je me suis adressé à un ancien ami, à un étudiant qui m'a répondu que la grand'mère de Marguerite était morte et que Marguerite avait quitté la ville.

JEAN. Sans te donner de ses nouvelles, c'est bien étonnant.

GOETHE. Silence! c'est la duchesse.

—

SCENE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Monsieur Gœthe, (*Gœthe s'approchant d'elle.*) Son Altesse vous attend... dans son cabinet. L'ordre est donné de ne laisser entrer que vous... vous seul... (*A Gœthe qui fait un pas pour sortir.*) Permettez : je dois vous prévenir... moi qui vous protége, qu'il s'agit, de faire répéter à Son Altesse quelques-uns des rôles qu'il doit jouer...

GOETHE. Je ferai de mon mieux... Madame... Adieu, mon grand-père.

LA DUCHESSE. Son grand-père!.. Est-ce qu'il serait venu à la cour en famille.

JEAN. Eh bien! tu me laisses, moi, qui dois aller chez le trésorier.

GOETHE. Venez, je vais vous y conduire. (*Ils sortent tous deux par la droite.*)

—

SCENE V.

LA DUCHESSE, STEINBERG.

LA DUCHESSE. Eh bien! cher comte, quelles nouvelles?

STEINBERG. Je ne sais plus où donner de la tête...

LA DUCHESSE. Quoi, vraiment... le vieux grand-duc persiste...

STEINBERG. Il veut toujours marier son neveu; c'est son idée fixe : or, le prince héréditaire qui, jusqu'ici, jusqu'à trente ans, ne s'est guère occupé que de plaisir, était facilement gouverné par nous...

LA DUCHESSE. Et maintenant ce ne sera plus que par sa femme.

STEINBERG. Le moyen de l'empêcher?

LA DUCHESSE. Silence! M. Muldorf.

STEINBERG. Le surintendant des finances.

LA DUCHESSE. Maintenant notre seul espoir.

STEINBERG. Comment cela?

LA DUCHESSE. Vous le saurez...

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MULDORF.

STEINBERG. Arrivez donc, mon cher... je parlais de vous...

LA DUCHESSE. Comme tout le monde!

MULDORF. C'est vrai... c'est vrai... je fais un peu parler de moi... j'ose le dire... c'est le privilége de la richesse...

AIR : *de Marianne.*

De notre prince l'on s'apprête
A charmer encor les loisirs.
Eh bien! comment va notre fête?
Eh bien! comment vont les plaisirs?
La comédie
Qu'on étudie...

LA DUCHESSE.

Celle qui va servir à vos débuts.

MULDORF.

Rien qu'une lettre
Qu'il faut remettre...
J'en suis vraiment révolté... quel abus!
Qu'un riche banquier se dérange
Pour apporter, comme un valet,
Une lettre!.. encor si c'était
Une lettre de change.

LA DUCHESSE. Rassurez-vous!.. il y a une autre comédie... une seconde où vous jouerez le principal rôle.

MULDORF. Et c'est?...

LA DUCHESSE. Un à-propos, une pièce de circonstance... Et pour commencer, dites-nous, vous qui arrivez de la cour de Darmstad, ce que vous pensez de la princesse, notre future souveraine?

MULDORF. Je l'ai vue pendant un mois entier, et c'est la plus aimable, la plus gracieuse, la plus charmante princesse...

STEINBERG. O ciel!

MULDORF. Et des talents... de l'esprit...

LA DUCHESSE. C'est fait de nous...

MULDORF. J'en suis ravi... cela va produire à la cour du mouvement... du changement.

LA DUCHESSE. Comme vous dites... de grands changements se préparent... le vieux duc, qui, à propos de ce mariage, s'est épris de réformes et d'économies, a ordonné devant moi de réviser tous les comptes.

MULDORF, *effrayé.* Qu'est-ce que c'est?..

LA DUCHESSE. Attendu que les finances vont être organisées dans le grand-duché de Weymar, sur un nouveau plan proposé par M. de Krudener, banquier de la cour de Hesse...

MULDORF. Mon ennemi mortel, avec qui je viens d'avoir ce procès... Et ce mariage se ferait, et vous y consentiriez?..

LA DUCHESSE. Eh! non, sans doute... c'est pour contrecarrer cette union, résultat d'une intrigue, que nous en combinions une autre, où nous vous destinons un rôle.

MULDORF. Lequel?

LA DUCHESSE. Emploi d'une grande utilité... vous avancez deux cent mille florins dont nous avons besoin...

MULDORF. Moi, par exemple...

LA DUCHESSE. A moins que vous n'aimiez mieux que M. Krudener réussisse...

MULDORF. Non... non... vous dis-je... j'accepte mon rôle.

LA DUCHESSE. A merveille! Commencez d'abord par prévenir adroitement le prince, que sa fiancée est sans grâce, sans esprit... qu'elle est affreuse...

MULDORF. C'est juste!..

STEINBERG. Et son portrait... que le vieux grand-duc a fait faire en secret, et qu'un courrier de cabinet doit lui apporter aujourd'hui...

LA DUCHESSE. Il ne parviendra pas... ou bien, l'on trouvera moyen d'y faire d'heureux changements...

STEINBERG. Et comment?

LA DUCHESSE. Je l'ignore... mais M. de Muldorf paie, et avec son argent... courriers et peintres seront à nos ordres... l'essentiel est de surveiller notre acteur principal.

STEINBERG. Lequel?

LA DUCHESSE. Le prince! Ce mariage échouera s'il a le courage de refuser...

STEINBERG. L'aura-t-il?

LA DUCHESSE. Peut-être... cela commence déjà.

STEINBERG. Que dites-vous?

LA DUCHESSE. Le prince est amoureux, la tête est partie, la raison aussi. Vous rappelez-vous, monsieur le comte

mon dernier voyage en France et mon passage à Strasbourg?

STEINBERG. L'anecdote si touchante que vous m'avez racontée... cette jeune fille... cette Allemande...

LA DUCHESSE. Dont l'aïeule venait de mourir.

STEINBERG. Et qui se trouvait, à dix-sept ans... sans appui sur la terre étrangère!.. noble et généreuse action...

LA DUCHESSE. J'étais seule... je m'ennuyais à périr... et il me sembla qu'une demoiselle de compagnie... c'était bien... non pas qu'à ma place une autre eût hésité, car cette petite était charmante...

STEINBERG. Mais vous, Madame, vous pouviez braver la comparaison...

LA DUCHESSE, *souriant avec ironie.* Vous croyez... C'est donc cela que dès la première visite que me fit Son Altesse, ses regards ne quittèrent point Marguerite, et que depuis, presque tous les jours... le prince m'honore de sa présence, et, en vérité, tout semble augmenter la passion de Son Altesse... le mystère même qui l'entoure, et la naïveté, l'innocence de cette jeune fille, qui ne se doute ni de son pouvoir ni de l'amour qu'elle lui inspire... C'est pour elle que le prince donne toutes ces fêtes... c'est pour elle qu'il s'est tout à coup trouvé ce grand amour de comédie... parce que dans toutes les pièces il joue le rôle d'amoureux et elle celui d'amoureuse... et que les répétitions surtout le ravissent et l'enchantent... Voilà, Messieurs, ce qui me fait espérer que ce mariage ne se fera pas.

MULDORF. C'est évident! c'est certain!

LA DUCHESSE. Pas encore... mais, nous aidant, c'est probable! D'abord, il est utile que cette passion ait un peu plus de retentissement...

MULDORF. Je dirai ce secret à tout le monde.

STEINBERG. Je n'appellerai plus votre demoiselle de compagnie que la favorite.

MULDORF. La maîtresse du prince.

TOUS TROIS. Bravo!

LA DUCHESSE.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

On habitue ainsi la foule oisive
Aux doux projets qu'on se plaît à rêver,
Et proclamer que telle chose arrive,
C'est le moyen de la faire arriver.
Que d'accidents dont j'ai tenu registre
Prouvent qu'ainsi nous pouvons réussir.

STEINBERG.

En répétant que je serais ministre,
Moi, j'ai fini par le devenir :

LA DUCHESSE. Silence! on vient!..

—

SCENE VII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *entrant d'un air attendri.* C'est touchant! c'est admirable! j'en suis encore tout ému! (*Il essuie une larme.*)

LA DUCHESSE. C'est le grand-père de M. Gœthe, qui vient de chez le trésorier.

MULDORF, *étonné.* Et il pleure!

JEAN. Imaginez-vous que c'était le prince... le prince lui-même, qui pour un dîner qu'il avait fait incognito dans mon auberge... le jour de la chasse... m'avait envoyé ce bon de cent florins... et ce n'était rien...

MULDORF. Vous trouvez... (*A part.*) Il faut que ce soit un aubergiste millionnaire...

JEAN. Il avait ajouté ce bon prince... quand le père Jean viendra toucher, dites-lui que je veux le voir... et lui parler, ce qui fait qu'on m'a conduit vers lui...

LA DUCHESSE. Et il vous a reçu!

JEAN. Non... l'on m'a fait attendre dans son antichambre, parce qu'il était occupé... et en effet... malgré moi et sans vouloir écouter... je l'entendais qui parlait à voix haute dans son cabinet.

LA DUCHESSE, *bas, à Steinberg.* C'est vrai... je l'ai laissé répétant son rôle.

JEAN. Et ici, messeigneurs et madame, il faut que je vous avoue à quel point j'étais coupable... j'avais toujours cru, parce qu'on me l'avait appris d'enfance, que la cour était un endroit de perdition.

STEINBERG, *se récriant.* Par exemple!

JEAN, *de même.* Je croyais ça tout bonnement... bien plus... on disait que la vertu et les mœurs... y étaient tournées en ridicule.

LA DUCHESSE, *riant.* Voyez-vous la calomnie...

JEAN, *avec chaleur.* Oui, Madame, une indigne calomnie : jusqu'au prince, notre futur souverain qu'on accusait d'être un mauvais sujet!.. un libertin qui, au lieu de s'occuper des affaires, ne songeait qu'aux amours et aux plaisirs... aussi je n'en revenais pas de surprise et d'admiration .. j'ai entendu Son Altesse s'écrier ces propres paroles... je ne les oublierai jamais : je ne sais pas s'il parlait de moi, mais voilà ce qu'il disait :

Ce n'est qu'un paysan! mais fût-il moins encore,
Dès qu'il est honnête homme, il suffit : je l'honore!
Et qu'il soit riche ou pauvre, ou bien ou mal *habillé,*
Il brille de l'éclat qu'il doit à sa vertu.

LA DUCHESSE, *retenant un éclat de rire et faisant signe à Steinberg de se taire.* Vous avez retenu cela?

JEAN. Je crois bien, il l'a dit deux fois... et une voix a répondu : bravo, mon prince... très-bien, très-bien... et cette voix, vous ne le croiriez jamais... c'était celle de Gœthe... mon petit-fils, à qui le prince disait tout cela en particulier... et en confidence....

STEINBERG, *riant.* C'est charmant!

MULDORF, *de même* C'est admirable!

LA DUCHESSE. Monsieur Jean, vous êtes un homme précieux...

JEAN. Vous êtes bien bonne, Madame.

LA DUCHESSE. Et n'avez-vous rien entendu de plus!

JEAN. Une foule d'autres choses que je ne peux pas vous dire... mais c'était si bien... si pur, si honnête... enfin c'était le prince lui-même qui faisait la morale à mon fils.

LA DUCHESSE, *s'efforçant de cacher son envie de rire.* Ah! c'est trop fort!

JEAN. Oui, c'est trop fort, n'est-ce pas... et ça vous fait rire... moi ça ma touché... que j'en avais les larmes aux yeux... surtout vers la fin de leur conversation, quand Gœthe, quand ce brave garçon... ah! j'en aurais bien fait autant que lui... s'est écrié avec chaleur :

Par vos nobles conseils mon cœur purifié
Ne désire qu'un bien... un seul, votre amitié!

STEINBERG. Il a dit cela...

JEAN. Mot pour mot, je l'ai bien entendu, et le prince a répondu :

Mon amitié... c'est moi qui demande la tienne!
Que mon cœur tout entier désormais t'appartienne,
Ainsi, nous n'aurons plus qu'un seul et même sort,
Et c'est entre nous deux : à la vie, à la mort.

LA DUCHESSE, *craignant d'éclater.* Assez... assez... je suis comme vous dans le ravissement...

JEAN. Le prince s'est arrêté et a dit : Ici, je crois... que nous nous embrassons... Mon fils a dit : Oui, mon prince...

STEINBERG, *gaiement.* Et ils se sont embrassés?..

JEAN. Je présume que oui... Mon fils alors a dit d'un air attendri : Mon prince, nous allons recommencer tout cela...

STEINBERG. Et il a recommencé?

JEAN. Et il a recommencé... Ma foi, je n'ai pas pu y tenir... j'ai frappé en m'écriant : Ouvrez... ouvrez... c'est

moi... c'est le père Jean... la porte s'est ouverte après quelques instants...

MULDORF. Et vous êtes entré?

JEAN. Non, c'est un page qui est sorti et m'a dit : Maître Jean... Son Altesse, retenue par une importante affaire, est très-contrariée de ne pas vous recevoir en ce moment... elle vous prie de vouloir bien, tantôt sur les trois heures, venir faire la collation avec elle en tête-à-tête... C'est vrai, il me l'avait promis.

STEINBERG. Un pareil honneur!

MULDORF, *bas, à la duchesse, avec indignation.* A ce manant... je ne ris plus...

LA DUCHESSE, *bas et souriant.* C'est être bien égoïste! pourquoi vouloir priver le prince du plaisir que nous venons d'avoir. (*Haut.*) Je suis fâchée, maître Jean... de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous... des affaires graves me réclament.

STEINBERG, *riant.* Et moi désolé... c'est un véritable sacrifice.

LA DUCHESSE, *à Muldorf et à Steinberg.* Et nous aussi, Messieurs, nous aurons besoin de nous concerter.

MULDORF, *riant.* Et de répéter nos rôles...

LA DUCHESSE. Pour notre drame sérieux!.. A deux heures, à l'orangerie...

STEINBERG. L'orangerie... soit... à deux heures... je n'y manquerai pas.

MULDORF. Ni moi non plus. (*A part.*) Adieu, monsieur Jean.

STEINBERG. Mes compliments à M. Gœthe, votre petit-fils.

MULDORF. Le nouveau favori...

LA DUCHESSE. Je me charge de raconter au prince... qui en sera très-flatté, votre émotion et votre attendrissement, que je voudrais partager, (*Riant aux éclats.*) mais ça m'est impossible.

STEINBERG ET MULDORF, *riant plus fort.* Ah! ah! ah! ah! (*Ils sortent tous par la porte à gauche en riant aux éclats et en saluant Jean.*)

—

SCENE VIII.

JEAN, *seul.* A qui en ont-ils donc? Est-ce que c'est honnête de rire ainsi au nez des personnes? et si ce n'était la collation de Son Altesse, que j'ai acceptée... je m'en irais.

—

SCENE IX.

JEAN, GŒTHE, *sortant de la porte à droite.*

GOETHE, *qui est entré en rêvant, aperçoit Jean et court à lui.* Ah! c'est vous, mon grand-père!..

JEAN. Moi-même, qui ne suis qu'à moitié satisfait de la cour.

GOETHE. Et moi j'en suis ravi... enchanté!..

JEAN. Je crois bien...

GOETHE. J'étais avec le prince dans son cabinet.

JEAN, *souriant avec satisfaction.* Je le sais, mon garçon!

GOETHE. Quand vous avez frappé à sa porte, j'ai tremblé un moment qu'on ne vous fît jeter dehors...

JEAN, *naïvement.* J'y étais!

GOETHE. En dehors du palais... ce qui n'aurait pas manqué avec un autre prince qui aurait pris cela au sérieux... mais le nôtre est si gai et si aimable...

JEAN. Ne pas vouloir me laisser partir... sans me voir... m'inviter à la collation avec lui... c'est bien... c'est paternel...

GOETHE. Oui... cette idée-là l'amuse beaucoup, il en a ri aux éclats...

JEAN. Et lui aussi!.. tout le monde ici aime à rire... c'est une cour très-gaie!..

GOETHE. Infiniment gaie... je vous le disais... Et puis un secret que j'ai cru découvrir ou plutôt deviner... je crois que le prince est amoureux!

JEAN. Et tu ne lui as pas demandé?..

GOETHE. Y pensez-vous... une telle indiscrétion...

JEAN, *levant les épaules.* Allons donc... je sais tout .. et il pouvait bien te confier ce secret-là... puisque son cœur tout entier t'appartient désormais...

GOETHE. Qu'est-ce que vous dites donc?..

JEAN. J'ai tout entendu moi-même... entendu de la bouche de Son Altesse que vous n'aviez plus qu'un seul et même sort... et qu'entre vous c'était à la vie, à la mort.

GOETHE, *qui l'a écouté avec étonnement, part d'un éclat de rire.* Ah! ah!

JEAN. Et l'émotion que j'ai eue quand il t'a embrassé.

GOETHE. Ah! ah! ah! pardon, mon grand-père.

JEAN, *s'arrêtant étonné.* Comment! et lui aussi... lui comme les autres... je ne peux pas leur dire mon émotion sans que cela les fasse rire!..

GOETHE. Non, non... ne vous fâchez pas... cela a été plus fort que moi et vous ne m'en voudrez plus... quand vous saurez, mon pauvre grand-père, que ce qui vous a ému et attendri n'était qu'une comédie que l'on joue demain... que nous n'en pensions pas un mot.

JEAN. Comment, Son Altesse elle-même se permettrait de mentir à ce point-là?

GOETHE. Mais non, grand-père!

JEAN. Alors c'était donc vrai... et tous ces sentiments d'honneur et de vertu qui m'avaient charmé...

GOETHE. Ils existent, mon grand-père, dans le cœur du poëte qui les a créés, non dans la bouche de celui qui les récite; mais qu'importe s'ils passionnent, s'ils corrigent, s'ils émeuvent ceux qui les écoutent... et vous voyez bien que vous-même cela vous a touché. Eh bien! mon grand-père, vous me demandiez mon état, le voilà! je n'en ai pas d'autre.

JEAN. Ton état!..

GOETHE.

AIR du *Baiser au Porteur.*

Flétrir le vice, ou bien élever l'âme,
Corriger l'homme et le rendre meilleur,
Et l'animer aux rayons de la flamme
Dont le principe est dans son cœur!
Tel est le but, le devoir de l'auteur.
Soudain la foule attentive, oppressée,
Ecoute, admire, applaudit la leçon,
Et bien souvent une noble pensée
A fait éclore une noble action!

Et pour vous réconcilier avec la comédie, il y aura peut-être un moyen, tantôt, de vous faire assister, sans qu'on vous voie, à une répétition.

JEAN. Qu'est-ce que ça?

GOETHE. Ce que déjà vous avez entendu ce matin, entre le prince et moi...

JEAN. Des gens qui causent entre eux d'affaires qui n'existent pas.

GOETHE. Précisément... ils essaient le matin ce qu'ils doivent réciter et faire le soir.

JEAN. Juste ce que disait tout à l'heure cette grande dame... cette duchesse qui en est aussi...

GOETHE. Oui... mon grand-père... elle joue dans cette comédie, elle y a un rôle...

JEAN. C'est cela même, répéter son rôle et se concerter pour le drame dont il s'agit, ils ont parlé de cela!..

GOETHE. Or, il n'est permis à personne d'étranger de paraître à une répétition... mais en vous tenant bien caché...

JEAN. A la bonne heure.

GOETHE. Surtout n'allez pas vous montrer ou parler et faire des réflexions tout haut, parce qu'on vous renverrait.

JEAN. Sois donc tranquille.

GOETHE. Mais je ne sais encore ni à quelle heure, ni dans quel lieu elle se fera.

JEAN. Eh bien! moi, je le sais... à deux heures...

GOETHE. Vraiment?

JEAN. Dans l'orangerie...

GOETHE. On ne m'a pas prévenu encore... Et d'où êtes-vous si savant?

JEAN. C'est cette grande dame qui l'a dit tantôt devant moi... à deux seigneurs... Tiens, les voilà!

GOETHE, *à part, voyant Steinberg.* Le ministre... alors c'est officiel... il n'y a plus à en douter...

—

SCENE X.

Les mêmes, STEINBERG et MULDORF.

STEINBERG, *à Muldorf, en entrant.* Vous êtes un homme de parole... et grâce à vos subsides...

MULDORF, *riant.* Je paie la guerre à bureau ouvert...

STEINBERG, *à Gœthe, qui remonte la scène.* Eh bien! monsieur Gœthe, où allez-vous?

GOETHE. Exécuter les ordres du prince... je suis déjà en retard... Son Altesse m'a prié de m'entendre avec l'intendant du mobilier de la couronne, pour les décors.

STEINBERG. Eh! mais vous n'avez pas de temps à perdre.

GOETHE, *se disposant à sortir.* C'est ce que je vois.

JEAN, *le suivant.* Eh bien!.. pour que tu puisses me conduire, où te trouverai-je?

GOETHE, *qui s'est approché de la coulisse à gauche pendant que Steinberg et Muldorf ont gagné la droite en entrant.* O ciel!..

JEAN. Où faut-il que j'attende?

GOETHE, *troublé, regardant à gauche.* Ce n'est pas possible... mais si, vraiment, mes yeux ne me trompent pas, c'est elle... c'est bien elle!..

JEAN, *à Gœthe.* Mais réponds-moi donc... où me prendras-tu?

GOETHE, *dans le plus grand trouble.* Ici... là-bas .. (*Montrant le fond.*) Où vous voudrez,..

JEAN. Dans la grande allée de marronniers.

GOETHE, *vivement.* Précisément... je vous y rejoins... (*Montrant Steinberg et Muldorf.*) Deux mots à dire à ces messieurs...

JEAN. Pour la répétition générale... Je t'ai dit à deux heures dans l'orangerie. (*Le regardant.*) A-t-il un air agité... (*A Gœthe.*) Ah çà! dis-moi... ça ne commence pas déjà?

GOETHE, *avec impatience.* Eh! non, mon père.

JEAN. Ne commencez pas sans moi, au moins. (*Voyant le geste d'impatience de Gœthe.*) Je m'en vas... je m'en vas... (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE XI.

GŒTHE, STEINBERG, MULDORF.

GOETHE, *s'approchant de Steinberg, tout en regardant toujours à gauche.* Pardon, Monseigneur; quelles sont ces deux dames qui se promènent près du bassin octogone?

STEINBERG. Eh! mais je croyais que vous aviez déjà vu ce matin la belle duchesse de Stadiou, la première dame du palais.

GOETHE. Oui, sans doute... mais cette jeune fille, si fraîche et si jolie qui est près d'elle?

STEINBERG. Ah! vous la trouvez jolie?

MULDORF. Monsieur Gœthe est un homme de goût.

STEINBERG. Et un homme habile... qui, comme bien d'autres, adore le soleil levant.

GOETHE. Que voulez-vous dire?

STEINBERG. Que je vous conseille, en ami, de vous mettre bien avec cette jeune fille.

MULDORF. Et de vous soumettre, pour tous ses rôles, à toutes ses exigences... à tous ses caprices.

GOETHE. Pourquoi?

STEINBERG. Votre fortune à la cour... en dépend.

GOETHE. Comment cela?

STEINBERG. C'est la favorite!

MULDORF. La maîtresse du prince!

GOETHE. Sa maîtresse! c'est impossible!

MULDORF. Tout le monde vous le dira...

—

SCENE XII.

LA DUCHESSE, MARGUERITE, *entrant par la gauche,* GŒTHE, *puis* STEINBERG et MULDORF *à droite.*

Air *nouveau de M. Couder.*

LA DUCHESSE, *à Marguerite.*

Oui, voici l'heure, il faut nous rendre
Chez le prince qui nous attend.

GOETHE, *à part.*

Ah! grand dieu! que viens-je d'entendre!
Et comment douter à présent!

MARGUERITE, *à la duchesse.*

Hâtons-nous donc.

GOETHE, *à part.*

Ah! l'infidèle!

MARGUERITE, *faisant un pas, aperçoit Gœthe et jette un cri de surprise.*

Monsieur Gœthe!
(*Allant à lui.*)
Je vous revois...

LA DUCHESSE, STEINBERG, MULDORF, *étonnés.*

Vous connaissez mademoiselle?

GOETHE.

Oui, je crois bien l'avoir vue autrefois;
Mais dans un temps si loin de ma pensée,
Et c'est d'ailleurs un si grand changement.

MARGUERITE, *stupéfaite.*

D'un tel accueil je reste immobile et glacée.

GOETHE, *la saluant de nouveau.*

Pardon, le prince vous attend.

ENSEMBLE.

GOETHE.

Méprisons celle qui m'outrage :
L'aimer encore, c'est m'avilir;
Et mon cœur aura le courage
De l'oublier et de la fuir.

MARGUERITE.

C'est lui qui m'insulte et m'outrage,
Et qui s'empresse de me fuir;
Par dépit j'aurai du courage;
Gardons-nous bien de nous trahir.

LA DUCHESSE.

Pourquoi ce trouble et ce langage?
Je les ai vus tous deux frémir,
J'en conçois un mauvais présage;
Observons tout sans nous trahir.

STEINBERG ET MULDORF.

Oui, de l'audace et du courage;
Gardons-nous bien de nous trahir!
Par elle plus de mariage;
Notre complot doit réussir.

(*La musique continue et le rideau se relève un instant après.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un des appartements du prince héréditaire; porte au fond, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *assis dans un fauteuil à droite et rêvant;* STEINBERG, *sortant de l'appartement de gauche.*

LE PRINCE, *se levant au bruit des pas.* Oui, oui, mon cher comte, vous me voyez dans une agitation...

STEINBERG. C'est tout simple! j'ai deviné l'inquiétude... je veux dire la contrariété de Votre Altesse.

LE PRINCE. Vous?

STEINBERG. Certainement... la répétition devait avoir lieu ce matin chez votre auguste tante qui se trouve avoir la migraine.

LE PRINCE. C'est jouer de malheur, elle n'en a jamais.

STEINBERG, *avec chaleur.* C'est une princesse si extraordinaire et si remarquable!.. tellement en dehors de son sexe...

LE PRINCE. Je le sais... je le sais... mais c'est souverainement ennuyeux... décommander une répétition quand nous étions tous réunis chez Son Altesse, vous, Muldorf, la duchesse et cette jeune fille...

STEINBERG. La belle Marguerite d'Heineberg!..

LE PRINCE. Qui venait d'arriver... et que ce contre-ordre avait l'air de contrarier...

STEINBERG. C'est vrai... elle en était toute triste et pensive.

LE PRINCE, *vivement.* Ah! vous l'avez remarqué comme moi!

STEINBERG. C'était si évident... aussi j'ai pris sur moi d'arranger cette affaire... je suis convenu de tout à voix basse avec la duchesse, qui prolonge en ce moment sa visite... Mais en sortant de l'auguste migraine... je veux dire de la migraine sérénissime... elle viendra ici avec sa demoiselle de compagnie.

LE PRINCE. Marguerite... ici!.. chez moi!

STEINBERG. Où nous serons bien mieux... où nous pourrons répéter aussi longtemps que nous le voudrons... et sans crainte d'être dérangés... c'est ce que je leur ai fait comprendre...

LE PRINCE. Ah! Steinberg... ah! mon cher comte, je conçois que mon oncle apprécie ton habileté et tes talents!

STEINBERG, *s'inclinant.* Mon prince!..

LE PRINCE. Et qu'il ne puisse se passer d'un ministre tel que toi... il me le disait encore hier... c'est son opinion!

STEINBERG. Puissiez-vous la partager!.. et puisse surtout ce mariage qui se prépare...

LE PRINCE. Ce mariage, vois-tu bien, me désespère...

STEINBERG. Est-il possible?.. et pourquoi?

LE PRINCE. D'abord, parce qu'on me l'ordonne, parce qu'on me l'impose. Plus le grand-duc, mon oncle, avance en âge et plus il devient jaloux de son autorité; il ne m'en laisse aucune, et moi qui dois lui succéder, je n'ai en vérité rien à faire... qu'à attendre!.. je ne m'en plaignais pas...

STEINBERG. C'est déjà beaucoup!..

LE PRINCE. Je m'y résignais, parce que cette inaction forcée ne m'obligeait après tout qu'à m'amuser; mais aujourd'hui qu'il s'agit de me marier... ce n'est plus cela...

STEINBERG. Raisonnement plein de justesse et de vérité.

LE PRINCE. Eh bien! puisque tu es de mon avis... trouve les moyens d'ajourner indéfiniment ce mariage...

STEINBERG. Cela dépend de vous... (*Bas.*) En vous prononçant avec énergie, en refusant positivement...

LE PRINCE. Tu crois?

STEINBERG. Ne dites pas surtout que c'est moi qui ai eu l'audace de vous donner ce conseil bien simple!..

LE PRINCE. Sans doute! je suis toujours maître de ne pas me marier; mais mon grand-oncle est aussi le maître de se fâcher... sérieusement...

STEINBERG. Il n'oserait! il vous a désigué pour son héritier présomptif.

LE PRINCE. Je ne suis pas son seul neveu... j'ai un cousin...

STEINBERG. Qui est si loin d'avoir votre mérite...

LE PRINCE. C'est possible! mais s'il avait ma place, cela lui en donnerait beaucoup!.. Du reste, nous avons du temps devant nous, on ne peut pas songer à ce mariage avant deux ou trois mois, et d'ici là, livrons-nous à toutes les joies... à tous les plaisirs, et comme dirait M. de Muldorf, notre estimable banquier, escomptons le bonheur...

STEINBERG. Votre Altesse a raison...

LE PRINCE. A commencer par cette répétition de ce matin... dont je me fais une idée ravissante... car vous ne croiriez pas, mon cher comte, qu'il y a une personne au monde à qui je brûle de dire : je vous aime... vous m'aimerez, vous serez à moi... Eh! bien, moi qui du reste suis assez conquérant, assez mauvais sujet...

STEINBERG. Toutes les qualités d'un grand prince...

LE PRINCE. Je n'ai pas encore osé!.. Hein! qui vient là?

—

SCENE II.

LES MÊMES, UN HUISSIER DU PALAIS, *entrant par la porte de droite.*

L'HUISSIER. Son Altesse sérénissime, le grand-duc, fait prier Monseigneur de vouloir bien passer à l'instant même dans son cabinet, où il l'attend.

LE PRINCE, *avec dépit.* Mon oncle!

STEINBERG, *regardant vers la gauche, bas, au prince.* Et ces dames qui vont arriver...

LE PRINCE, *avec colère.* Quand je te le disais... c'est comme une gageure... Excusez-moi auprès de ces dames... je serai de retour dans un instant... Ah! je suis d'une humeur, d'une colère...

STEINBERG. Raison de plus pour refuser... de vous-même.

AIR des *Souvenirs de Bade.*

LE PRINCE.

Je suivrai, si je puis...
Ton avis.
Pas un mot :
Ce complot
Doit se taire!
Un propos indiscret
Nous perdrait,
Et sur notre projet
Sois muet.

STEINBERG.

Je jure, dussé-je en trembler,
De ne rien dire en cette affaire;
Ayez l'audace de parler,
Moi, j'aurai celle de me taire!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je suivrai, si je puis, etc.

STEINBERG.

Que, par vous, mes avis
Soient suivis! etc.

(*Le prince s'élance avec l'huisier par la porte à droite, au moment où la duchesse et Marguerite entrent par la porte à gauche.*)

—

SCENE III.

MARGUERITE, LA DUCHESSE, STEINBERG.

LA DUCHESSE. Nous voici exactes au rendez-vous.

STEINBERG. Son Altesse, qui vient d'être appelée chez le grand-duc, ne tardera pas à nous rejoindre...

MARGUERITE. Bon! je vais repasser mon rôle.

STEINBERG, *bas, à la duchesse.* Il est dans les dispositions les plus heureuses.

LA DUCHESSE, *de même, pendant que Marguerite a été s'asseoir à gauche.* En vérité!

STEINBERG, *de même.* Furieux contre son mariage et contre son oncle. .

LA DUCHESSE, *de même.* C'est bien! veillez seulement à l'exécution du plan...

STEINBERG. Dont nous sommes convenus tantôt à l'orangerie!

LA DUCHESSE. C'est l'essentiel!

STEINBERG. C'est déjà commencé... tout marche! (*Haut.*) Je vais prévenir M. de Muldorf que la répétition a lieu ici... chez le prince, et je reviens avec lui!

LA DUCHESSE. Bien... hâtez-vous!.. (*Steinberg sort.*)

—

SCENE IV.

MARGUERITE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Eh bien! Marguerite, savez-vous votre rôle?

MARGUERITE. Oui, madame la duchesse, je l'ai répété ce matin sans me tromper d'une parole.

LA DUCHESSE. Ah! ce n'est pas la mémoire qui m'inquiète... c'est l'âme, c'est l'expression... Il y a des phrases qui devraient être à effet, et qui n'en produiront aucun.

MARGUERITE. Vous trouvez?

LA DUCHESSE. Parce que c'est froid... parce que vous n'y mettez pas de chaleur.

MARGUERITE. Je fais comme je peux.

LA DUCHESSE. Cet endroit surtout : « Ah! si vous pou- « viez lire au fond de mon cœur, vous verriez que vous « êtes bien injuste et que je n'aime que vous..... que vous! » Vous dites cela en baissant les yeux...

MARGUERITE. Il faut donc les lever?

LA DUCHESSE. Mais sans doute... vers celui à qui l'on parle... et d'un air ému... un peu de tremblement dans la voix... et puis de l'agitation...

MARGUERITE. C'est trop de choses à la fois, c'est trop difficile!

LA DUCHESSE. Mais vous n'avez donc jamais aimé?..

MARGUERITE. Oh! si, Madame!

LA DUCHESSE. Comment, si?..

MARGUERITE. Oui...

LA DUCHESSE, *riant.* Qu'est-ce que vous dites donc là! et vous ne m'en avez jamais parlé!

MARGUERITE. Pour rien au monde je n'aurais osé... car je sentais bien que c'était mal... très-mal...

LA DUCHESSE, *avec bonté.* Et pourquoi donc, quand on est aimée... adorée...

MARGUERITE. Et quand on ne l'est pas... quand tout vous sépare à jamais!..

LA DUCHESSE. Peut-être est-ce une erreur... Voyons, mon enfant, racontez-moi cela... c'est depuis peu... très-peu, sans doute?

MARGUERITE. Non, Madame, il y a bien longtemps... c'était l'autre année...

LA DUCHESSE, *avec effroi.* Comment! avant notre arrivée à la cour?

MARGUERITE, *naïvement.* Oh! bien avant!

LA DUCHESSE. Qu'est-ce que j'apprends là!.. et vous avez osé...

MARGUERITE. Vous disiez que ce n'était pas un mal...

LA DUCHESSE, *troublée.* Je n'ai pas dit cela... j'ai dit que si quelqu'un vous aimait avec ardeur... avec passion...

MARGUERITE, *pleurant.* C'est que dans ce temps-là... il m'aimait comme cela... lui... tandis que maintenant...

LA DUCHESSE. Lui! et qui donc...

MARGUERITE, *vivement.* M. Wolf... ce jeune homme que nous avons rencontré ce matin ici dans le palais.

LA DUCHESSE, *avec dépit.* M. Gœthe... que j'ai fait venir ici... à la cour!..

MARGUERITE, *avec chaleur.* Et vous avez vu avec quelle froideur, avec quel dédain il m'a accueillie... vous en avez été témoin... et quand il ose dire, Madame, qu'il me connaît très-peu, que c'est à peine s'il se rappelle mon souvenir... ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible... lui qui, pendant une année entière, me disait : Je vous aime! et moi aussi...

LA DUCHESSE. Grand Dieu!..

MARGUERITE. Oui, Madame .. je ne m'en cache pas... je le dirais à vous... à tout le monde...

LA DUCHESSE, *vivement.* Gardez-vous-en bien!..

MARGUERITE. Car c'est pour m'épouser qu'il était parti, qu'il voulait faire fortune... et quand, orpheline et sans appui, vous m'avez emmenée avec vous, je me suis empressée de lui écrire à Francfort, chez son père... où il devait être... Tous les jours je lui écrivais... sans vous le dire... je m'en accuse... cela n'était pas bien... mais ce qui est beaucoup plus mal encore... il ne m'a pas répondu une seule fois... pas une seule... et je comprends maintenant pourquoi.

LA DUCHESSE. C'est évident!..

MARGUERITE. Il m'a oubliée, il en aime d'autres!..

LA DUCHESSE. C'est possible!.. c'est probable!..

MARGUERITE. C'est sûr! l'infidèle, et moi, Madame... je l'aime toujours!..

LA DUCHESSE. Allons donc!..

MARGUERITE. Plus que jamais!

LA DUCHESSE. Je ne peux pas le croire... et si j'étais à votre place, par fierté... par honneur... je mourrais plutôt que de laisser voir de pareils sentiments.

MARGUERITE. Vous avez bien raison!..

LA DUCHESSE. Je les oublierais!..

MARGUERITE. Oh! certainement!..

LA DUCHESSE. Et même, pour me venger, j'en aimerais un autre...

MARGUERITE, *en pleurant.* J'y pensais et à coup sûr... si je le peux...

LA DUCHESSE. On essaie toujours!..

MARGUERITE. Comme vous dites, j'essaierai!..

LA DUCHESSE. Silence! c'est le prince!..

—

SCENE V.

MARGUERITE, LA DUCHESSE, LE PRINCE, *sortant de l'appartement à gauche.*

LE PRINCE, *apercevant les deux dames qui le salue et jetant sur la table à droite une boîte à portrait qu'il tenait à la main.* Pardon, Mesdames, de vous avoir fait attendre. (*A la duchesse.*) Je suis heureux de vous voir, duchesse.

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il donc?

LE PRINCE, *à demi-voix.* Je quitte mon oncle, plus inflexible, plus absolu que jamais... il veut que ce mariage ait lieu... non pas dans trois mois, comme je l'espérais, mais cette semaine...

LA DUCHESSE. Ce n'est pas possible!

LE PRINCE. C'est ainsi!.. un courrier de cabinet vient de lui apporter le portrait de la princesse Christine, ma



GOETHE. A Strasbourg, il y avait à la fenêtre, en face de la mienne, etc. — Acte 1, sc. 3.

prétendue, qu'il m'a remis. (*Montrant la boîte qu'il a jetée sur la table.*)

LA DUCHESSE. Et vous ne le regardez pas!

LE PRINCE. Rien ne presse... j'ai le temps... mais si vous et M. de Steinberg ne venez pas à mon aide, duchesse, ce mariage... ce maudit mariage...

LA DUCHESSE, *à voix basse.* N'en parlez pas devant Marguerite...

LE PRINCE, *de même.* Et pourquoi donc?

LA DUCHESSE, *de même.* Je lui en ai dit deux mots tout à l'heure, et depuis ce moment elle est toute pensive, préoccupée...

LE PRINCE, *vivement.* En vérité!

LA DUCHESSE, *souriant.* Je ne serais pas étonnée que son rôle n'allât tout de travers...

LE PRINCE, *de même.* Ah! dans mon bonheur... dans ma reconnaissance, que pourrais-je donc faire pour elle?

LA DUCHESSE. Rompre cette union... C'est, j'en suis sûre, tout ce qu'elle désire... elle ne vous le dira pas; mais c'est à vous de le deviner.

LE PRINCE. Ah! si vous dites vrai... s'il en est ainsi... un seul de ses regards...

LA DUCHESSE. Prenez donc garde.

LE PRINCE, *apercevant Steinberg et Muldorf.* Voici ces messieurs.

—

SCENE VI.

MULDORF, STEINBERG, MARGUERITE, LA DUCHESSE, LE PRINCE.

CHŒUR.

AIR : *Signora Amalia* (la Part du diable).

On sait son rôle à ravir :
Pour s'amuser, se divertir,
Nous arrivons,
Nous accourons.
Mes chers amis, vive Thalie!
Sa gaîté, son entrain,
Ses mots joyeux et sa folie
Éloignent soudain,
De cette vie,
Et les ennuis et le chagrin.

LE PRINCE, *à l'huissier.* Maintenant, Herman, et sous aucun prétexte, vous ne laisserez entrer personne.

L'HUISSIER, *avec embarras.* Mais...

LE PRINCE. Personne au monde... excepté M. Gœthe...

LA DUCHESSE ET MARGUERITE, *faisant un mouvement.* Comment?

LE PRINCE. Je l'ai fait prévenir... ses conseils peuvent nous être utiles... surtout pour la seconde pièce... qui est de lui... *les Caprices d'un Amant,* dont il m'a offert ce matin un exemplaire, une seconde édition avec de nombreux changements.., nous les verrons en répétant... (*A l'huissier.*) Vous m'avez compris...

L'HUISSIER. Parfaitement, Altesse; mais la personne qui s'était déjà présentée ce matin... maître Jean...

LE PRINCE, *se frappant le front.* Ah! mon Dieu!

L'HUISSIER. Que Monseigneur avait invité à prendre la collation à trois heures... il est là qui demande à entrer...

LE PRINCE. Le pauvre homme .. je l'avais oublié! Aussitôt la répétition finie, tu feras entrer...

L'HUISSIER. Oui, Monseigneur... (*Il s'incline et sort.*)

LA DUCHESSE. Je promets alors du plaisir à Votre Altesse...

STEINBERG. Ce sera la petite pièce après la grande.

LE PRINCE. Comment cela?

MULDORF. De l'antichambre voisine il avait ce matin entendu répéter Votre Altesse...

STEINBERG. Et il avait pris au sérieux... les phrases d'honneur... de probité... que vous récitiez...

LA DUCHESSE. Quel noble... quel excellent prince! disait-il...

STEINBERG. Comment ne pas aimer... admirer tant de vertus!

MULDORF. C'était à mourir de rire!..

STEINBERG, *riant.* Et de souvenir, encore... Ah! ah! ah!

LA DUCHESSE, *de même.* Ah! ah! ah!

MULDORF. Son erreur et sa bonhomie étaient du dernier comique.

LE PRINCE, *embarrassé.* Assez, Messieurs, assez... je ne trouve pas cela si ridicule... Ce brave homme a droit à vos égards et à ma reconnaissance; il honore le prince par les vertus qu'il lui suppose, et quant aux paroles de mon rôle, ces paroles de bienfaisance et de bonté...

AIR de *la Sentinelle.*

Puisqu'il suffit pour me faire bénir
Qu'un seul instant on me les attribue,
Au fond du cœur je veux les retenir
Pour que plus tard mon rôle continue.
Si je régnais... ces mots si généreux...
Je voudrais, en cette province,
Les dire à tous les malheureux...

MARGUERITE, *qui a écouté, avec émotion.*

Le public serait plus nombreux,
Et le succès, digne d'un prince...

LE PRINCE, *vivement.* Vous croyez, Marguerite?

MARGUERITE. Oui, Monseigneur, chacun vous bénira et vous aimera.

LA DUCHESSE, *bas, au prince.* Vous l'entendez?..

LE PRINCE. Quoi!

LA DUCHESSE, *à voix haute.* Eh bien! puisque nous voilà tous réunis... si nous répétions?

TOUS. Oui, répétons...

LE PRINCE. Et M. Gœthe?

LA DUCHESSE. On commencera sans lui la première pièce.

LE PRINCE. A la bonne heure!

STEINBERG. Son Altesse a raison... commençons toujours la première scène, c'est à moi.

LA DUCHESSE. Et la seconde est à nous deux... elles sont sues et parfaitement...

STEINBERG. Oui, sans doute... mais...

LA DUCHESSE, *à voix basse.* Hâtons-nous... je vous dirai pourquoi...

MULDORF, *vivement.* Alors, c'est à moi... la lettre que j'apporte... (*Cherchant sur la table.*) Où y a-t-il une lettre...

LA DUCHESSE. Eh! non, pas encore!

MULDORF, *prenant un livre.* Alors, je soufflerai en attendant.

LA DUCHESSE. C'est Albert et Louise qui entrent ensemble... la scène essentielle.

LE PRINCE, *à Marguerite.* Je suis à vos ordres, Mademoiselle...

MARGUERITE. C'est moi qui suis aux vôtres, Monseigneur. (*La duchesse et Steinberg s'assoient à droite, Muldorf à gauche, tenant un livre et soufflant le Prince et Marguerite qui remontent la scène et simulent une entrée.*)

LE PRINCE. Pouvons-nous commencer?

TOUS. Oui, oui.

LE PRINCE. « Oui, je suis le plus heureux des hommes...

MULDORF, *soufflant.* « Le plus malheureux...

LE PRINCE. « Oui, je suis le plus malheureux des hommes...

MARGUERITE. « En vérité, monsieur Albert, on ne s'en
« douterait pas.., vous le fils d'un riche fermier, proprié-
« taire un jour de cette belle métairie... et mieux encore...

LE PRINCE. « Que signifie ce sourire?

MARGUERITE. « Ne dit-on pas que M. Joseph Saldorf, le
« meunier, vous destine sa fille Marianne?..

LE PRINCE. « Voilà ce qui me désespère!..

MARGUERITE. « Pourquoi donc? une si jolie blonde... la
« beauté du village!.. ne vous en êtes-vous pas aperçu...
« vous n'avez donc pas d'yeux, monsieur Albert?

LE PRINCE. « C'est vous, Louise, qui n'en avez pas...

LA DUCHESSE, *avec approbation.* Très-bien!

LE PRINCE. « Ne voyez-vous pas que je vous aime, que
« c'est là mon unique pensée, ma vie entière, et que de
« tous les tourments qui m'accablent, le plus cruel pour
« moi, c'est votre indifférence ..

MARGUERITE. « Moi indifférente... monsieur Albert... qui
« vous a dit cela?

STEINBERG, *avec approbation.* Bravo! bravo!..

LE PRINCE. « Ce qui me l'a dit?.. vos yeux qui sans cesse
« se détournent des miens... votre calme, votre sang-
« froid... ce sourire même qui, dans ce moment, semble
« errer sur vos lèvres...

MARGUERITE. « Ingrat!

LA DUCHESSE. Très-bien!.. elle a dit ingrat à merveille.

MULDORF. C'est senti!

STEINBERG. Cela part du fond de l'âme.

MARGUERITE. « Dans cette ferme où je ne suis qu'une
« humble et pauvre servante... que puis-je faire de mieux
« que d'éviter vos regards... que de cacher au fond de
« mon cœur les sentiments que j'éprouve... mais si vous
« pouviez y lire au fond de ce cœur...

LA DUCHESSE. Plus haut!

MARGUERITE. « Vous verriez, monsieur Albert... que vous
« êtes bien injuste, (*Baissant les yeux et la voix.*) et que
« je n'aime que vous... (*Avec crainte et regardant au-*
« *tour d'elle.*) que vous!..

LE PRINCE. « Ah! Louise... Louise!.. »

LA DUCHESSE. Je crois qu'il doit se jeter à ses pieds.

LE PRINCE, *s'y jetant.* C'est juste!..

STEINBERG. Il prend sa main qu'il couvre de baisers.

LE PRINCE. Sans contredit...

MARGUERITE, *voulant retirer sa main.* Mon prince... Monseigneur... il me semble que ce n'est pas nécessaire...

LE PRINCE. C'est dans le rôle.

TOUS. C'est dans le rôle.

LE PRINCE. C'est l'intention de l'auteur.

SCENE VII.

LA DUCHESSE ET MULDORF, *assis à droite du théâtre;* STEINBERG, *assis à gauche du théâtre;* MARGUERITE, *debout, au milieu de la scène;* LE PRINCE *à ses genoux, couvrant sa main de baisers;* GŒTHE, *entrant par la porte à droite, précédé d'un huissier qui se retire.*

GOETHE, *apercevant le prince aux pieds de Marguerite, et à part.* O ciel! qu'ai-je vu!

LE PRINCE, *gaiement.* Vous arrivez à propos, monsieur Gœthe, nous répétons; et si vous voulez bien nous mettre en scène...

GOETHE, *troublé.* Eh! mais... Monseigneur... il me semble que l'on ne peut y être ni mieux, ni plus naturellement que Votre Altesse...

LE PRINCE. N'est-ce pas? c'est ce que je disais... il faut que je me jette à ses pieds et que je baise sa main... vous le voyez, Mademoiselle, M. Gœthe en convient lui-même.

MARGUERITE, *avec dépit.* Et je n'ai rien à répondre... M. Gœthe doit s'y connaître mieux que personne...

STEINBERG. Quant à moi, je trouve que c'était divin, délicieux!

MULDORF. C'est un tableau charmant et la scène est parfaitement rendue!..

LA DUCHESSE. Moi, je suis plus difficile, et je trouve que la scène n'a pas été assez montée... que les dernières lignes ont été débitées avec trop de froideur... il n'y a pas d'entraînement.

STEINBERG. C'est ce que je pensais...

MULDORF. J'allais le dire...

LE PRINCE. Eh! mon Dieu, ces dernières lignes, nous pouvons les recommencer... nous ne sommes ici que pour ça...

MARGUERITE. Je crains que cela ne fatigue Votre Altesse.

LE PRINCE, *gaiement et galamment.* Nullement!.. je passerais ma vie à vos genoux... comme bien d'autres; du reste, et puisque M. Gœthe n'a pas entendu cette dernière phrase... nous pouvons la recommencer devant lui... il nous dira franchement son avis... je le lui demande, dût-il nous trouver détestables. (*Lui donnant le livre que tenait Muldorf.*) Tenez, c'est là... si vous voulez suivre.

LA DUCHESSE, *bas, à Marguerite.* C'est l'instant de vous venger : de la fierté et du courage...

LE PRINCE. Permettez-moi de vous donner la réplique; qu'est-ce que je disais donc... « Votre calme, votre sang-« froid... ce sourire même qui dans ce moment semble « errer sur vos lèvres...

MARGUERITE, *avec bien plus d'expression que la première fois.* « Dans cette ferme où je ne suis qu'une « humble et pauvre servante, que puis-je faire de mieux « que d'éviter vos regards, que de cacher au fond de mon « cœur les sentiments que j'éprouve... mais si vous pou-« viez lire au fond de ce cœur... (*Avec une chaleur tou-« jours croissante.*) vous y verriez, monsieur Albert, que « vous êtes bien injuste, et que je n'aime que vous... « (*Avec passion.*) que vous!.. »

LE PRINCE, *hors de lui, se jetant à ses genoux, pendant que la duchesse, Steinberg et Muldorf applaudissent de toute leur force en criant bravo.* Ah! Louise... Louise... ou plutôt... Marguerite...

GOETHE, *jetant le livre et s'élançant vers le prince qui presse la main de Marguerite sur son cœur.* Arrêtez!..

LE PRINCE, LA DUCHESSE, STEINBERG, MULDORF. Qu'est-ce que c'est?

GOETHE, *à part.* Qu'allais-je faire? me perdre de ridicule, et pour qui...

LE PRINCE, *toujours à genoux et tournant la tête en riant.* Est-ce que ce n'est pas ça .. Parlez! parlez! et quoique vous soyez à la cour... nous voulons avant tout de la franchise, vous nous l'avez promis...

GOETHE, *avec beaucoup d'émotion, cherchant à cacher son dépit.* Très-bien... mon prince... à merveille... je trouve que Votre Altesse est parfaitement dans son rôle... mais avec tout le respect que je dois à Mademoiselle, et au risque de paraître bien sévère... je dirai...

LA DUCHESSE, STEINBERG ET MULDORF. Par exemple!

LE PRINCE. Laissez dire.

STEINBERG. Je trouve que c'est parfait...

LA DUCHESSE. Bien mieux que la première fois.

MULDORF. Et que si nous recommencions une troisième, je ne sais pas où ça irait.

LE PRINCE, *lui faisant signe de se taire.* Ecoutons-le, Messieurs, écoutons-le... moi, je ne me fâche pas de sa franchise.

MULDORF. Son Altesse est trop bonne.

LE PRINCE. Parlez!

GOETHE. Je comprends qu'aimée, adorée par une personne au dessus d'elle, une jeune fille se laisse facilement enivrer... que l'éclat de la fortune l'éblouisse... que sa raison s'égare... Mais dans cet égarement même, il me semble que cette jeune fille, naguère encore si humble... si modeste, si innocente... ne doit pas, en un instant, abdiquer tout son passé... qu'elle doit au moins laisser deviner quelques traces, quelques souvenirs de sa pureté primitive.

MARGUERITE, *avec dépit.* Et moi, Monsieur, je vous dirai...

GOETHE, *avec chaleur.* Vous me direz qu'on peut oublier, dans l'excès de sa passion.... les égards... la retenue... les convenances; mais je ne pense pas que Mademoiselle recherche de tels modèles ou ambitionne de pareils succès.

STEINBERG. Eh! mais, monsieur Gœthe, vous y mettez une chaleur...

LE PRINCE, *gaiement.* Permise à un poëte... Les opinions sont libres... on s'éclaire en discutant.

MARGUERITE. Chacun s'exprime d'après sa manière de sentir, et si monsieur Gœthe ne comprend pas un amour vrai et durable...

GOETHE. Et moi, je crois, Mademoiselle, puisque Son Altesse laisse à chacun ici le droit de dire ce qu'il pense... je crois que ce genre de rôle vous convient moins bien... que tout autre que je pourrais citer.

MARGUERITE. Monsieur me trouverait peut-être mieux dans l'autre pièce qui est de lui, je crois : *les Caprices d'un Amant!*

GOETHE, *avec chaleur.* A coup sûr... il y a là une scène... celle de l'infidélité et des reproches... que vous rendriez à merveille?

LE PRINCE, *vivement.* La scène troisième?..

GOETHE. Oui, mon prince... Mademoiselle doit la connaître...

MARGUERITE. Je la relisais encore tout à l'heure...

LE PRINCE. Eh bien! monsieur Gœthe, si vous voulez lui donner la réplique... je serais curieux de l'entendre.

MARGUERITE. Ah! bien volontiers.

LE PRINCE. D'autant plus que c'est moi qui, demain, dois remplir votre rôle. (*Cherchant sur la table.*) J'ai là le volume que vous m'avez offert ce matin, la dernière édition corrigée par vous... C'est ça... n'est-ce pas?..

MARGUERITE. Je vous attends, Monsieur.

GOETHE. Me voici, Mademoiselle.

MARGUERITE, *commençant vivement et avec chaleur.* « Je ne peux revenir, Monsieur, de votre air... de votre « ton, de vos manières...

GOETHE, *de même.* « Ils vous étonnent, Mademoiselle?»

LE PRINCE, *prenant sur la table le volume, qu'il se met à feuilleter.* Eh bien! vous commencez déjà... Attendez donc... que je puisse vous suivre.

MARGUERITE, *continuant.* « Dans ce salon, aux yeux de

« tous, un pareil emportement qui ne tendait à rien « moins qu'à me compromettre...

GOETHE, *de même*. « Ah! c'était là votre seule crainte... « vous n'éprouviez pas d'autres sentiments. »

LE PRINCE, *feuilletant toujours.* Vous dites la scène troisième... (*Répétant les dernières paroles de Gœthe.*) « Pas d'autres sentiments... »

MARGUERITE. « Si Monsieur... il y en avait un autre, ce- « lui de la pitié... jaloux par amour-propre... jaloux sans « amour... et les reproches vous vont bien... à vous qui « le premier avez trahi vos serments. »

GOETHE. Moi!

MARGUERITE. Oui, vous!

MULDORF. Bravo!.. il y a une chaleur... un entrain.

STEINBERG. Tout naturels!.. quand c'est l'auteur lui-même.

LE PRINCE, *qui a feuilleté.* Ah! m'y voilà... «Trahi vos « serments!..

GOETHE. « Moi, infidèle... quand je n'ai pas cessé un « instant de vous aimer, de penser à vous... de vous « écrire... »

MARGUERITE, *oubliant son rôle.* M'écrire... si on peut dire une chose pareille? Quand c'est moi qui, chaque jour... je vous le jure, Monsieur!

GOETHE, *de même.* Espérez-vous qu'un tel mensonge puisse vous justifier, lorsque tout vous accable et vous accuse?

LE PRINCE, *à la duchesse.* Ah çà!.. il y a donc des changements?

MARGUERITE. Et qui pourrait m'accuser?..

GOETHE. Le lieu même où vous êtes... la faveur et l'éclat qui vous entourent...

MARGUERITE. Expliquez-vous, de grâce... que voulez-vous dire?.. parlez...

LE PRINCE. J'aurai sauté une page... car je ne me retrouve pas...

GOETHE, *à demi-voix.* Eclat dont je rougis pour vous... car ils sont la preuve non de l'honneur, mais de l'infamie.

MARGUERITE, *hors d'elle-même.* Ah! c'est trop fort... écoutez-moi, Monsieur.

MULDORF, *écoutant de bonne foi.* Bravo!..

LA DUCHESSE, *bas, à Steinberg.* Elle nous perd!

MARGUERITE. Après un mot pareil... tout est fini entre nous... mais vous saurez auparavant que je vous aimais...

GOETHE. Mensonge et trahison!

MARGUERITE. Je l'atteste devant Son Altesse elle-même.

LE PRINCE, *se levant ainsi que tous excepté Muldorf.* Qu'est-ce à dire?

GOETHE. Oui, mon prince, ce fut mon premier, mon seul amour, et trahi par elle... je l'aime encore...

MARGUERITE, *poussant un cri et courant à lui.* Ah! s'il était vrai!

MULDORF. Bravo!

LE PRINCE, *en colère.* Assez... assez.

ENSEMBLE.

AIR : *Final de Sémiramis.*

Non, non, non,
Pour une telle audace,
Non point de grâce,
Point de pardon.
En ces lieux,
Ah! quel délire!
S'aimer, se le dire,
Tu trahis mes feux!..

LES AUTRES.

Non, non, non,
Pour une telle audace,
Non point de grâce,
Point de pardon.
Sous { mes / ses } yeux,
Ah! quel délire!
S'aimer, se le dire!
Il est / Je suis } furieux!

MARGUERITE.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Laissez-moi!

GOETHE.

Elle a trahi sa foi

LE PRINCE.

Sortez tous, oui, sortez...
Et vous, Steinberg, restez.
La répétition est finie.

CHŒUR.

Non, non, non,
Pour une telle audace, etc...

(*Gœthe et Muldorf sortent par le fond, la duchesse et Marguerite par la porte à droite; l'huissier vient de la gauche.*)

L'HUISSIER. Monsieur Jean, aubergiste.

SCENE VIII.

JEAN, *en arrière;* L'HUISSIER, *s'approchant du prince;* LE PRINCE, STEINBERG.

LE PRINCE, *à part, en colère.* Au diable la visite!

L'HUISSIER. Il vient pour cette collation.

LE PRINCE, *bas, à l'huissier.* Qu'est-ce que tu as fait là?

L'HUISSIER. Votre Altesse m'avait dit après la répétition.

LE PRINCE. C'est juste... donne des ordres!..

L'HUISSIER, *à voix haute.* De plus, pour Votre Altesse, une lettre de l'envoyé de Hesse-Darmstad.

LE PRINCE. Il suffit. (*L'huissier sort.*) Pardon, monsieur Jean, de vous faire encore attendre.

JEAN. Ne vous inquiétez pas, mon prince... je sais ce que c'est... depuis ce matin, je ne fais que cela.

LE PRINCE. Asseyez-vous, monsieur Jean... asseyez-vous. (*Jean s'asseoit au fond; le prince prend la boîte qu'il a jetée en entrant, et fait signe à Steinberg d'approcher.*) Dans mon dépit, dans ma fureur... je suis capable de tout... je me marierai!

STEINBERG, *à part.* Nous sommes perdus!

LE PRINCE, *ouvrant le médaillon.* Et après tout, puisqu'on dit la princesse Christine si jolie... (*Regardant le portrait.*) O ciel! des traits pareils...

STEINBERG. Et ce nez!...

LE PRINCE. Il n'y a pas moyen de se venger à ce prix-là.

STEINBERG, *à part.* Nous sommes sauvés!

LE PRINCE, *ouvrant la lettre.*) Je verrai ce soir au concert l'envoyé de Hesse qui m'écrit, et je lui dirai à lui-même... (*Jetant les yeux sur la lettre.*) Allons, il n'y viendra pas... une indisposition grave le retiendra au lit pendant quelques jours...

STEINBERG, *à part.* Bravo!.. Si Votre Altesse, décidée à rompre, n'ose l'avouer au grand-duc, son oncle... il y a

un moyen bien simple... c'est d'écrire en secret à la princesse elle-même.

LE PRINCE. Tu as raison .. de loin... c'est moins effrayant... compose toi-même cette lettre et apporte-la moi.

STEINBERG. Oui, mon prince.

LE PRINCE, *toujours bas.* Que Gœthe ne quitte pas ce palais avant que je ne l'aie vu... Quant à Marguerite, auprès de qui je n'étais que trop timide, maintenant, je le jure... pas un mot sur ce qui vient de se passer... que rien ne soit décommandé et qu'on soit gai... très-gai... je l'ordonne...

STEINBERG. Tous vos ordres seront exécutés! (*A part.*) Courons dire à la duchesse que, malgré la tempête, notre vaisseau est arrivé au port!

SCENE IX.

JEAN, LE PRINCE.

LE PRINCE, *affectant un air joyeux et dégagé.* Eh bien! monsieur Jean, vous avez donc bien voulu accepter la collation que je vous offrais?..

JEAN, *avec embarras.* Certainement... mon prince... c'était trop juste!..

LE PRINCE. En effet, j'ai dîné chez vous... vous m'avez reçu... c'est à mon tour.

JEAN. Ce qui est cause... que depuis ce matin, et pour faire honneur à Monseigneur, je n'ai rien pris... rien du tout...

LE PRINCE. Pauvre homme!.. (*A part, regardant la table servie.*) Je n'ai pas appétit; mais ce n'est pas une raison pour qu'il meure de faim. (*Haut.*) Asseyons-nous, monsieur Jean, et dites-moi, car on m'a déjà parlé de vous, s'il est vrai que, ce matin, vous ayez entendu, de la porte de mon cabinet, une répétition?

JEAN. Que j'ai eu la simplicité de prendre pour une chose véritable... Oui, mon prince, quand on est tout neuf à la cour... quand on ne sait rien de rien... mais cela ne m'arrivera plus maintenant...

LE PRINCE. Eh bien! pour vous dédommager, je vous garde jusqu'à demain, et veux vous faire assister à la comédie.

JEAN. Oh! non, mon prince!.. le ciel m'en préserve.

LE PRINCE. Et pourquoi donc... je veux que vous soyez non loin de moi... cela m'amusera...

JEAN. Votre Altesse est trop bonne. . mais avec tout le respect que je lui dois... je lui avouerais... si je l'osais...

LE PRINCE. Parle toujours...

JEAN. Que j'ai assez de comédie comme ça; j'en sors...

LE PRINCE. Toi?

JEAN. C'est-à-dire il y a trois quarts d'heure à peu près.

LE PRINCE. Et où donc?

JEAN. Dans l'orangerie où je m'étais caché.

LE PRINCE. Dans l'orangerie... qu'est-ce à dire?..

JEAN, *lui faisant signe de se taire.* Il ne faut pas en parler, Monseigneur, car Gœthe qui est mon petit-fils...

LE PRINCE, *fronçant le sourcil.* Gœthe le poëte!

JEAN. Lui-même!.. m'avait prévenu qu'on me renverrait de la répétition générale, si on me voyait ou si je prononçais le moindre mot... aussi et bien avant deux heures, qui était l'heure fixée, je me suis glissé dans l'orangerie.

Vaudeville de l'Apothicaire.

Discrètement je me blottis
Derrière un massif de feuillage
Et de fleurs de tous les pays
Qui me prêtaient un doux ombrage;
Respirant un parfum charmant,
A mon plaisir rêvant d'avance,
Et n'entendant rien, c' fut l' moment
L' plus agréabl' de la séance.

LE PRINCE. Je t'avoue, maître Jean, que tu piques ma curiosité... à un point!..

JEAN. Il n'y a pas de quoi... allez, Monseigneur! J'ai attendu d'abord quelques instants, et le spectacle ne commençait pas, ce qui m'impatientait, lorsqu'enfin ils sont arrivés... C'était d'abord un gros monsieur et une dame... qui, ce matin, se sont moqués de moi!

LE PRINCE. M. de Muldorf et la duchesse?

JEAN. Et puis ce grand avec qui Votre Altesse causait tout à l'heure... qui faisait dans la pièce un rôle de ministre...

LE PRINCE, *étonné.* En vérité!..

JEAN. La dame jouait une dame du palais, une dame d'honneur, et le gros un surintendant des finances!

LE PRINCE, *riant.* Voilà qui est amusant!

JEAN. Pas trop... ils se sont mis à parler comme des gens qui causent naturellement; mais pour moi qui ne suis plus aussi simple que ce matin, et qui suis au fait maintenant... il était bien aisé de voir que c'était un jeu, un semblant, enfin que ce n'était pas là une dame d'honneur et un ministre pour de vrai...

LE PRINCE, *riant.* Et qui t'a fait si bien deviner?

JEAN. Dame! tout ce qu'ils disaient... et d'abord le sujet de la pièce... un prince dont ils se moquaient, un prince, leur souverain...

LE PRINCE, *à part, avec colère.* Par exemple!.. (*Reprenant son calme et essayant de sourire.*) Raconte-moi tout ce que tu as entendu... je veux dire le sujet de la pièce... cela me divertira infiniment.

JEAN. Ma foi non... ce n'est pas divertissant du tout... au contraire...

LE PRINCE. C'est égal... va toujours...

JEAN. Voici donc la chose... C'est d'abord un prince que tout le monde mène... comme qui dirait par le bout du nez....

LE PRINCE. Hein?

JEAN, *vivement.* Comme si c'était possible... comme si un prince n'était pas maître chez lui... et n'avait pas sa volonté... que tout le monde doit respecter...

LE PRINCE. Après... après?

JEAN. Après, il s'agissait d'un mariage que ce prince doit faire et qui contrariait les autres, parce qu'on veut lui faire épouser une femme qui a de l'esprit et de la tête... et qui ferait voir clair à son mari; alors, et pour empêcher ce mariage, voilà ce qu'on imagine...

LE PRINCE. C'est là l'intrigue...

JEAN. Oui... vous allez voir, la dame d'honneur veut rendre le prince amoureux d'une jeune fille... qui ne pense même pas à lui... je vous demande si c'est là une chose convenable et décente; et pendant ce temps, le surintendant, qui a gagné des millions, on ne sait pas comment, et qui a peur qu'on ne revise ses comptes...

LE PRINCE, *vivement.* Le surintendant?

JEAN. Oui, le financier a prêté de l'argent, et voilà comme on l'emploie : il y a un courrier de cabinet, comme ils ont

dit, qui doit apporter à la cour le portrait de la princesse, laquelle est belle et charmante comme les amours; moyennant trente mille florins, le courrier qu'on a gagné confie le portrait à la grande dame pour une heure.

LE PRINCE, *à part.* O ciel!..

JEAN. Et un peintre de la cour a pendant ce temps et pour le prix de mille florins... changé le joli nez aquilin de la princesse contre un nez camard.

LE PRINCE. Il serait possible!

JEAN. C'est la seule chose qui m'ait amusé un peu... parce qu'une princesse avec un nez camard... et le prince qui croit ça...

Vaudeville de Fanchon.

Ce nez de la princesse,
Ce nez camard le blesse,
Et son cœur indigné
Rompt cet hymen funeste!
Et quand l'ouvrage est terminé,
C'est le prince qui reste
Avec un pied de né!

C'est là la morale de la pièce!

LE PRINCE, *éclatant.* C'est une indignité!

JEAN. N'est-ce pas? c'est pitoyable! (*Se frappant le front.*) Ah! j'oubliais!

LE PRINCE. Comment, encore!

JEAN. Il y a un ambassadeur qui doit le soir venir à la cour, au concert, et qui pourrait découvrir la ruse du portrait...

LE PRINCE. Eh bien?

JEAN. Eh bien! cet ambassadeur, qui se croit toujours malade, ne voyage jamais sans son médecin, et moyennant cinquante mille florins donnés à celui-ci, il fait accroire à l'autre qu'il ne peut sans danger sortir de huit jours...

LE PRINCE, *se levant.* Ah! c'en est trop!..

JEAN, *achevant son verre.* J'étais bien sûr que ça ne vous amuserait pas... ni moi non plus .. et si c'est là ce qu'on appelle de la comédie, (*Se levant.*) je ne conçois pas qu'il y ait des gens comme il faut qui choisissent et jouent de pareils rôles...

LE PRINCE, *se promenant agité.* Tu as raison...

JEAN. N'est-ce pas?.. Une grande dame qui trafique de l'honneur d'une jeune fille; un financier qui vole l'État... et un ministre qui pour garder le pouvoir trahit son maître... est-ce que cela s'est jamais vu... et je me demandais comment vous, Monseigneur, qui êtes un bon et noble prince, vous laissiez représenter à votre cour des pareilles choses...

LE PRINCE. C'est vrai.

JEAN. C'est... c'est d'un mauvais exemple!

LE PRINCE. C'est vrai...

JEAN. Et si cela allait donner à quelqu'un l'idée de prendre cela au sérieux... voyez quel danger...

LE PRINCE, *lui prenant la main.* Maître Jean, vous êtes un honnête homme.

JEAN. Certainement, je n'entends rien aux comédies, quoique j'aie un garçon qui en fait son état... mais ce n'est pas ainsi que j'aurais arrangé celle-là!

LE PRINCE. Et comment auriez-vous fait?..

JEAN. J'aurais fait... que le prince... je ne sais pas comment, aurait découvert tout cela!

LE PRINCE, *vivement.* Eh bien... soit, le prince a découvert, il sait tout!

JEAN. Qu'il aurait mis tout le monde à la porte!.. donné la jeune fille à quelqu'e amant de son choix... et qu'il aurait gardé pour lui la gentille princesse au nez aquilin, une femme d'esprit qui l'aurait rendu heureux... comme un bourgeois!.. et qui l'aurait aidé à être prince!..

LE PRINCE. Très-bien!

JEAN. C'est peut-être uni comme bonjour, mais au moins c'est moral... ça fait plaisir à voir, et tous les honnêtes gens crieraient bravo!..

LE PRINCE. Maître Jean, voilà des idées qui ne sont pas à dédaigner... restez ici une heure encore... ne fût-ce que pour voir la fin de la comédie que vous m'avez racontée...

JEAN. Je vous avouerai, Monseigneur, que pour mon goût et mon agrément particulier, j'aimerais autant...

LE PRINCE. Ne pas la revoir... mais je vous en prie...

JEAN. Votre Altesse connaît mon dévouement...

LE PRINCE. Je vous accorderai en revanche ce que vous voudrez...

JEAN. Franchement, ça vaut bien cela...

LE PRINCE. Et chaque fois que vos affaires vous appelleront à Weymar... vous viendrez me voir... je le veux.

JEAN. A condition que quand Votre Altesse passera devant l'auberge du *Docteur Faust,* elle s'y arrêtera...

LE PRINCE, *lui tendant la main.* C'est dit... touchez là!..

JEAN, *lui secouant la main.* Ah! vous n'êtes pas fier, et ce que je disais ce matin avant de vous connaître... je le répète maintenant, vous êtes un bon prince! un vrai prince!

LE PRINCE. Pas encore, mais bientôt peut-être. (*Il sort par la droite.*)

SCENE X.

JEAN, *puis* GŒTHE.

JEAN. Allons, Gœthe avait raison... Il y a du bon à la cour, je commence comme lui à m'y faire, et à m'y trouver bien.

GOETHE, *entrant vivement par le fond.* Me retenir dans ce palais... ah! cela n'a pas de nom... c'est indigne!

JEAN, *avec bonhomie.* Quoi donc! quoi donc!..

GOETHE. Vous disiez vrai, mon grand-père! c'est ici un endroit de perdition... un séjour funeste où rien n'est respecté...

JEAN. Dans tes comédies, je ne dis pas... mais ici à la cour... c'est différent... et le prince surtout...

GOETHE. Le prince!.. mais c'est lui... lui que j'accuse...

JEAN. Et moi je le défends... Voyons! que lui reproches-tu?

GOETHE. Ce que je lui reproche... je ne le dirai ni à vous ni à personne; mais Marguerite est perdue pour moi, c'est sur le prince que je dois me venger...

JEAN. Le prince...

GOETHE. Qui prétend me retenir dans ce palais.

JEAN. Ce n'est pas vrai!

GOETHE. C'est en son nom qu'on attente à ma liberté!

JEAN. Ce n'est pas vrai!..

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

AIR : *Il faut quitter Golconde.*

Ah! grand dieu! que viens-je d'apprendre!
(*A Gœthe.*)
Je n'ai que vous pour me défendre.
On me retient dans ce palais :
Du prince tel est l'ordre exprès.

GOETHE, *à part.*

Eh bien, devant de pareils faits,
Que dites-vous...

JEAN.

Qu'ils n' sont pas vrais!

GOETHE.

Vous ne l'aimiez donc pas?

MARGUERITE.

Jamais.

MARGUERITE. Et ces lettres que je vous écrivais à Francfort, chez votre père...

GOETHE. Chez mon père... ah!.. retenues, interceptées par lui...

—

SCENE XII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, MULDORF.

ENSEMBLE.

Eh! mon dieu! que viens-je d'apprendre!
Dans ce salon, il faut nous rendre ;
Du prince tel est l'ordre exprès :
(*A Steinberg, qui entre par la droite.*)
Savez-vous quels sont ses projets?

STEINBERG.

Rassurez-vous! je les connais
Et je vous réponds du succès.

TOUS. Le voici...

Nous allons savoir ses projets.

—

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE PRINCE, *tenant plusieurs papiers à la main.*

LE PRINCE. Ah! je vous vois tous réunis comme pour une répétition... cela se rencontre à merveille, car depuis ce matin je me suis occupé de notre représentation (*Souriant.*) qui n'allait pas très-bien ; mais j'ai consulté... j'ai recueilli des avis sévères et judicieux... (*Jean s'incline.*) et je me suis décidé à faire quelques changements à notre comédie...

LA DUCHESSE. Laquelle?

JEAN, *naïvement.* Eh! mais... celle que je vous ai entendus répéter tantôt dans l'orangerie.

MULDORF. Comment?

STEINBERG, *riant.* Il a encore pris cela pour une répétition.

MULDORF. L'imbécile!

LE PRINCE, *sévèrement.* Quoi donc! est-ce que ce n'était pas une comédie, Messieurs?

STEINBERG. Pardonnez-moi, mon prince... c'était en secret... entre nous...

LA DUCHESSE. Un petit à propos, une surprise que nous vous ménagions, et dont le sujet...

LE PRINCE. Je le connais... monsieur Jean m'a donné l'analyse de la pièce!

JEAN. Le plus exactement que j'ai pu...

LA DUCHESSE, *à part.* C'est fait de nous...

LE PRINCE. J'ai trouvé cela... entre autres, l'incident du portrait un peu hardi... mais fort original, fort bien joué surtout... et cela marchait à merveille, sauf, comme je vous l'ai dit, le dénouement que je viens de changer : (*Sévèrement.*) Le prince se marie!

TOUS. O ciel!

JEAN. Bravo! voilà ce que j'appelle une fin, et tout le monde approuvera.

LE PRINCE. Mais ce changement-là a nécessité dans tous les rôles... ce que nous appelons en style de théâtre, des corrections... n'est-ce pas, Gœthe?

MULDORF, *bas, à Steinberg.* Je ne suis pas à mon aise!

STEINBERG. Ni moi non plus.

LE PRINCE. Du reste, me défiant de moi-même, j'ai consulté le grand-duc mon oncle...

STEINBERG, *à part.* C'est encore pis!..

LE PRINCE. Qui est encore, malgré son âge, de fort bon conseil... et qui a même écrit quelques notes de sa main. (*Parcourant les papiers.*) Le rôle de la dame d'honneur.

JEAN, *montrant la duchesse.* C'est Madame!

LE PRINCE, *lui remettant un papier.* Voici... Puis le rôle du ministre...

JEAN, *montrant Steinberg.* Monsieur qui est là-bas... (*Le prince lui remet un papier.*)

LA DUCHESSE, *lisant le papier.* Exilée dans mes terres!

JEAN, *au prince.* C'est mieux!

STEINBERG, *lisant.* La démission de tous mes emplois!

JEAN, *au prince.* Il n'y a pas de comparaison... c'est bien plus moral!.. (*A Steinberg.*) Et plus satisfaisant, n'est-ce pas?

LE PRINCE. Quant au financier...

JEAN, *à M. de Muldorf.* C'est vous que cela regarde...

LE PRINCE, *lui donnant un papier.* Il n'y a rien de changé!.. dans le rôle du financier... il est seulement obligé de verser au trésor deux ou trois millions... fruit de ses premières dilapidations...

MULDORF. Deux millions!

JEAN, *à Muldorf, en riant.* Ou trois... eh bien! c'est juste, et en même temps c'est drôle!

LE PRINCE. Si mieux il n'aime qu'on revise ses comptes.

MULDORF, *vivement.* Non, Monseigneur, je préfère la première manière. (*A part.*) J'y gagne encore...

JEAN. Et la jeune fille... Monseigneur...

LE PRINCE. Le prince signera son contrat de mariage avec celui qu'elle aime ; mais pour cette dernière scène, je demanderai les avis de M. Gœthe... qui plus tard, je l'espère... après mon mariage, viendra se fixer à la cour de Weymar... près de moi, comme secrétaire... et surtout comme ami... nous ferons ensemble de la politique et des drames...

GOETHE. Jamais d'aussi noble que eclui d'aujourd'hui, mon prince...

LE PRINCE. Il n'est pas de moi, mais de M. Jean... demandez-lui plutôt.

GOETHE. Comment... mon grand-père, vous qui ne saviez pas ce matin ee que c'était qu'une comédie... vous en faites maintenant?

JEAN. Que veux-tu... il parait que c'est dans le sang.

CHŒUR.

AIR : *Parmi ces guerriers* (Mousquetaires).

Ne méprisons pas
Les nobles ébats
Offerts par Thalie;
Car la eomédie
Flatte notre goût,
Se donne partout,
Et, sages et fous,
Nous la jouons tous.





Le Juif Errant. — Acte 5, tableau 2.

LE JUIF ERRANT

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 23 avril 1852.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY.

Personnages.

ASHVÉRUS (*le Juif Errant*) . . . . MM.	MASSOL.
NICÉPHORE, empereur d'Orient. .	ORIN.
LÉON, descendant d'Ashvérus. . .	ROGER.
L'ANGE EXTERMINATEUR. . . .	CHAPUIS.
LUDGERS, chef de bandits.	DÉPASSIO.
MANOEL, premier bandit.	CANAPLE.
ANDRONIC, deuxième bandit. . .	GUIGNEAU.
JEAN, troisième bandit.	NOIR.
ARBAS, quatrième bandit.	GOYON.
LE GUETTEUR DE NUIT.	MERLY.
UN OFFICIER DU PALAIS. . . .	LYON.
UN SEIGNEUR.	MOLINIER.
UN AUTRE SEIGNEUR.	DONZEL.
THÉODORA, batelière sur l'Escaut, sœur de Léon. . . . . Mme	TEDESCO.
IRÈNE, fille de Baudoin, comte de Flandre, descendante aussi d'Ashvérus. . . . . Mlles	EMMY LAGRUA.
UNE DAME D'HONNEUR. . . .	PETIT-BRIÈRE.

Seigneurs et dames de la ville d'Anvers. — Peuple de la ville d'Anvers. — Malandrins et Mauvais Garçons. — Marchands et Marchandes brabançons. — Seigneurs et Dames de l'empereur Nicéphore. — Peuple de Thessalonique. — Peuple de Constantinople. — Muets. — Almées. — Esclaves, — Gardes de l'Empereur. — Dame de l'Impératrice Irène. — Anges. — Démons. — Élus. — Damnés, etc., etc.

La scène se passe en 1190.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un faubourg de la ville d'Anvers en 1190. Au fond, à droite, les bords de l'Escaut couverts de vaisseaux dont on aperçoit les mâts. A droite et à gauche, sur les premiers plans, des boutiques de différents métiers. Au fond, les portes de la ville et les remparts. Au dehors, la campagne bordée de quelques falaises.

C'est un jour de kermesse : Paysans flamands et Paysannes des environs; Seigneurs, Grandes dames, Bourgeois et Bourgeoises de la ville, en habits de fête, couvrent la place et encombrent les boutiques. A gauche, la foule est arrêtée devant une estrade de bateleurs, ayant pour enseigne un tableau du Juif Errant. Des Bohémiens et des Bohémiennes dansent sur la place.

—

SCENE PREMIERE.

CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,
C'est de la kermesse
Le plus beau moment!
La fête nouvelle,
Où l'on vous appelle,
Sera la plus belle
De tout le Brabant!

UNE MARCHANDE, *aux chalands.*

Nobles dames et bourgeois,
Venez; faites votre choix.

DEUXIÈME MARCHANDE.

J'ai toujours l'honneur de vendre
A la comtesse de Flandre!

TROISIÈME MARCHANDE.

Achetez pour vos amours,
Des bijoux, de beaux atours!

TOUTES TROIS, *ensemble.*

Achetez, pour vos amours,
Des bijoux, de beaux atours!

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,
C'est de la kermesse
Le plus beau moment! etc., etc.

(*En ce moment, Théodora et son frère Léon, enfant de dix ans, sortent de leur maison. Tous les deux se tiennent debout, chacun appuyé sur une rame. Des Seigneurs aperçoivent Théodora, et se la montrent les uns aux autres.*)

TROIS SEIGNEURS, *regardant Théodora.*

De la ville d'Anvers c'est la belle passeuse!
Elle et son jeune frère, empressés au travail!

THÉODORA, *aux seigneurs.*

C'est moi qui tiens la rame, et lui le gouvernail;
Et je serais, Messeigneurs, trop heureuse,
Si ma barque pouvait vous passer sur l'Escaut.

LES TROIS SEIGNEURS.

Non pas en ce moment, mais ce soir!..

THÉODORA, *leur faisant la révérence.*

A tantôt!

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; *un groupe de matelots, venant de débarquer, s'élance joyeux du quai sur la place.*

CHŒUR DE MATELOTS.

Après combats et travaux,
Sur les flots,
Vive pour les matelots
Le repos!
Envoyons aux noirs requins
Les chagrins!
Changeons de vins et d'amours
Tous les jours!

THÉODORA, *à Léon.*

C'est moi qui dois veiller, mon frère, sur ta vie,
Et t'assurer des jours heureux!
Va goûter le repos, va; ta tâche est finie :
Je travaillerai pour tous deux!

LES MATELOTS, *admirant Théodora.*

La batelière est accorte et jolie!

LES SEIGNEURS.

Nous raffolons de ses beaux yeux!

REPRISE GÉNÉRALE DU PREMIER CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse, etc., etc.

UN SEIGNEUR, *regardant à gauche le grand tableau qui est devant la porte des bateleurs.*

Mais quel est ce beau cadre?.. et cet homme au maintien
Triste et fatal!.. qui sait le nom de ce chrétien?

THÉODORA.

C'est un Juif!..

SEIGNEURS, *répétant.*

C'est un Juif?..

LES MATELOTS, *à Théodora, l'interrogeant.*

Dont tu connais l'histoire?

THÉODORA.

Qui ne connaît le Juif Errant?
Mon aïeul en avait conservé la mémoire,
Et nous en parlait bien souvent!

LES MATELOTS, *se groupant autour d'elle.*

En vérité?..

THÉODORA, *cherchant à rappeler ses souvenirs.*

Bien plus... au sein de ma famille,
On disait que depuis mille ans,
Nous étions tous ses descendants,
Par Noéma sa fille!

TOUS LES MATELOTS, *avec curiosité et intérêt.*

Parle! Voilà pour nous des récits amusants!
Des matelots, à bord, c'est le seul passe-temps!

THÉODORA.

BALLADE.

PREMIER COUPLET.

Pour expier envers lui ses outrages,
Dieu le condamne à ne pouvoir mourir!..
Jusqu'à la fin des mondes et des âges,
Dieu le condamne à vivre pour souffrir.
Pendant un quart d'heure,
C'est l'arrêt de Dieu,
A peine il demeure
Dans le même lieu!
Un ange invisible,
L'ange du Très-Haut,
D'une voix terrible
Lui crie aussitôt :
Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!..
Marche! marche, marche toujours!..

CHŒUR, *répétant.*

Marche! marche!.. etc., etc.

THÉODORA.

DEUXIÈME COUPLET.

Toujours errant, quand le soleil se lève,
Errant encor, lorsque fuit le soleil,

Point de bonheur pour lui!.. pas même en rêve!..
Jamais ses yeux n'ont connu le sommeil!
Oui, tout passe et tombe,
Chaumière et palais,
Et pour lui la tombe
Ne s'ouvre jamais!
Un ange invisible,
L'ange du Seigneur,
D'une voix terrible
Répète au pécheur :
Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!
Marche! marche! marche toujours!

CHŒUR, *répétant.*

Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!
Marche! marche! marche toujours!!!

—

SCENE III.

(*La nuit est venue par degré, pendant la ballade. Une escouade de la garde urbaine, commandée par un officier, s'avance sur la place, tandis que l'on entend sonner au loin le couvre-feu.*)

L'OFFICIER, *à la foule qui l'entoure.*

De par le bourguemestre,
De par nos échevins,
Fermez porte et fenestre!
Que les feux soient éteints!
C'est l'heure du repos,
C'est l'heure du huis clos!

CHŒUR DE FEMMES.

De par le bourguemestre,
De par nos échevins,
Fermons porte et fenestre,
Que les feux soient éteints!

L'OFFICIER.

Aux pieds seuls de la Vierge,
Nous permettons un cierge,
Dans l'ombre de la nuit!
Boutiques et tavernes,
Eteignez vos lanternes!
Point de chant! point de bruit!

CHŒUR GÉNÉRAL, *à voix basse.*

De par le bourguemestre,
De par les échevins,
Fermez porte et fenestre,
Que les feux soient éteints!
C'est l'heure du repos!
C'est l'heure du huis clos!
Chez nous, ô bons bourgeois, chez nous, tenons-nous clos!
(*La foule se retire silencieusement, en répétant le refrain du couvre-feu, qui se perd dans le lointain.*)

—

SCENE IV.

(*A ce moment, l'orage gronde, et au milieu d'une obscurité profonde une lueur fantastique brille sur les remparts de la ville.. et l'on voit Ashvérus, marchant appuyé sur son bâton. Il traverse lentement les remparts, et disparaît.*)

—

SCENE V.

(*Après le départ d'Ashvérus, une bande de Malandrins, de Routiers et de mauvais Garçons, s'élance de tous côtés sur la plane déserte de la ville, et un groupe s'empare du milieu de la place, tandis que d'autres Malandrins en gardent les issues.*)

CHŒUR DE MALANDRINS ET DE MAUVAIS GARÇONS.

Au loin, tremblez tous!
La rue est à nous!
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit;
Sitôt qu'elle vient,
Tout nous appartient!
La Justice dort!
L'honnête homme a tort!
Nous sommes chez vous!
La rue est à nous!
(*Trois autres Malandrins accourent; l'un d'eux tient à la main une épée nue, l'autre un coffret sous son bras, et le troisième un jeune enfant caché sous son manteau.*)

ENSEMBLE, *tous trois.*

Dames en litière,
Ou seigneurs à pié,
A vous tous, la guerre!
Guerre sans pitié!
Beaux joueurs de dés,
Bourgeois attardés,
Ni paix, ni merci,
Nous voici!

CHŒUR GÉNÉRAL.

La ville est à nous!
Au loin tremblez tous! etc., etc.

(*Tous les Malandrins ont entouré les trois derniers venus, et les interrogent sur leur expédition.*)

—

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LUDGERS, *paraissant au fond.*

TOUS, *se retournant vers lui.*

C'est Ludgers, notre chef!..

LUDGERS, *d'un air agité.*

...Notre perte est jurée!..
(*S'adressant aux trois derniers arrivés.*)
Cette dame en litière... et par vous massacrée...

LES TROIS, *d'un air farouche.*

Tant pis pour elle!..

LUDGERS.

...Eh! non!.. tant pis pour nous!.. C'était
La comtesse de Flandre!...

TOUS.

...O ciel!..

LUDGERS.

...Elle partait
Pour rejoindre Baudoin, son époux, notre maitre,
Empereur d'Orient!...
(*Montrant le coffret.*)
Ces titres, ces bijoux,
Sont les siens!..
(*Montrant l'enfant qu'un des bandits vient de poser sur une pierre, et qui s'est endormi.*)
...Cet enfant, c'est sa fille!..

LES TROIS MALANDRINS.

...Par nous,
Et pour notre salut, il faut qu'elle périsse!

CHŒUR.

Une future impératrice!

LES TROIS MALANDRINS.

Bah! qu'importe!.. A nous l'or!.. et l'enfant
A Satan!!

REPRISE DU CHŒUR.

La ville est à nous!
Au loin tremblez tous!
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit! etc., etc.

(*Pendant le chœur tous les bandits se disputent le coffret. Ils ont mis l'épée ou le poignard à la main, et vont se battre entre eux. Le tonnerre gronde et les éclairs brillent.*)

LUDGERS, *levant sa hache.*

C'est à moi, votre chef!.. à moi seul ce coffret!

PREMIER BANDIT.

C'est à moi!..

LUDGERS.

...De quel droit?..

PREMIER BANDIT.

...Du droit de mon forfait!
J'ai frappé sans miséricorde
La comtesse!..

LUDGERS, *montrant l'enfant.*

...Eh! bien, je t'accorde
Le droit de frapper son enfant!

PREMIER BANDIT.

Grand merci d'un pareil présent!
Mais je le cède, en ma reconnaissance,
A qui voudra le prendre!..

—

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ASHVÉRUS, *paraissant par la gauche, au bruit du tonnerre, et à la lueur des éclairs qui redoublent.*

ASHVÉRUS, *se plaçant entre les bandits et l'enfant et étendant la main sur lui.*

...Je le prends!!

CHŒUR DES BANDITS.

D'épier nos secrets qui donc a l'imprudence?
A lui la mort!.. la mort pour récompense!

ASHVÉRUS.

Ah! plût au ciel!..

CHŒUR.

... Sous nos poignards sanglants
Qu'il tombe!..

(*Les bandits se précipitent sur lui, le frappent, et s'arrêtent stupéfaits.*)

...Dans nos mains la lame s'est brisée!

ASHVÉRUS, *avec douleur.*

Le ciel qui me châtie est plus cruel que vous!

LUDGERS.

Nous verrons s'il saura résister à mes coups!..
Et ma hache, par moi fraîchement aiguisée...

(*Il lève sa hache sur le Juif, et la hache se brise en éclats.*)

TOUS *poussent un cri d'effroi et le regardent en tremblant.*

Qui donc es-tu?..

(*Ashvérus, sans leur répondre, découvre sa tête et leur montre le signe sanglant dont est marqué son front.*)

LUDGERS.

...Ce signe!.. O ciel!.. Le Juif Errant!!!

ENSEMBLE.

ASHVÉRUS, *aux bandits.*

Du Dieu, dont la colère
Réduit tout en poussière,
Redoutez la fureur!..
Il punit qui blasphème...
Voyez-le par moi-même...
Malheur sur moi, malheur!

CHŒUR, *avec effroi.*

Je sens trembler la terre
Sous la sainte colère!
C'est le Juif!.. O terreur!
Du terrible anathème
Dieu punit le blasphème
Malheur sur lui, malheur!

(*Sur un geste d'Ashvérus, ils s'enfuient tous épouvantés. La place est déserte. Ashvérus se trouve seul près de la pierre où repose l'enfant.*)

—

SCENE VIII.

ASHVÉRUS, *seul, les regardant fuir.*

RÉCITATIF.

Ils partent, frappés de terreur!
Comme moi, poursuivis du bras d'un Dieu vengeur!..
Ils partent!..

(*Montrant la jeune fille qui dort.*)

Oubliant jusqu'à ce trésor même...
Indifférent pour eux, mais non pas pour mon cœur!

(*Regardant alternativement l'enfant qui est couché à gauche, sur la pierre, et la maison de Théodora, qui est placée à droite du théâtre sur le premier plan.*)

Derniers restes d'un sang proscrit par l'anathème!
D'un sang qui fut le mien, du sang de Noéma,
Quel arrêt de Dieu même ici vous rassembla?
Deux filles!.. qu'au malheur voua la destinée!..

(*Regardant la maison de Théodora.*)

L'une au travail...

(*Regardant l'enfant.*)

Et l'autre au trône condamnée!

(*S'approchant de l'enfant.*)

AIR.

Ah! sur ton front de rose,
Mon pauvre et bel enfant,
Que mon œil se repose,
Hélas! un seul instant!
De la fille que j'aime
Cher et doux souvenir,
Que l'éternité même
Ne pourra pas bannir!

(*Regardant la jeune fille avec tendresse.*)

Ta vue est pour mon cœur
La source désirée
Dont ma bouche altérée
Implore la fraîcheur!
Ah! sur ton front de rose,
Mon pauvre et bel enfant,
Que mon œil se repose,
Helas! un seul instant!

—

SCENE IX.

ASHÉVRUS, *à gauche;* THÉODORA, *venant du port, et se dirigeant vers sa maison, à droite.*

ASHVÉRUS, *poussant un cri de joie.*

Théodora!.. qu'ici le ciel m'envoie!.

(*Faisant quelques pas vers elle, et se soutenant à peine.*)

Ah! malgré moi, je cède... à mon trouble... à ma joie!

DUO.

THÉODORA, *l'apercevant.*

Un pauvre voyageur!..

ASHVÉRUS.

Errant et misérable!..

THÉODORA, *le regardant.*

Que brise la fatigue...

ASHVÉRUS.

...Et que la soif accable!

(Théodora entre un instant dans sa maison, et en ressort tenant un verre d'eau qu'elle offre à Ashvérus.)

THÉODORA.

Tenez!.. tenez!.. buvez!..

ASHVÉRUS, *à part.*

... O remords!.. ô douleur!
Cette eau!.. par moi, jadis, refusée au Sauveur!

(A part, et jetant le verre d'eau sans que Théodora le voie.)

Non, je ne boirai pas!..

(Rendant le verre à Théodora.)

... Merci, merci, ma fille!

(La regardant, ainsi que l'enfant.)

O mon seul bien sur terre!.. ô ma seule famille!

THÉODORA, *lui montrant la maison.*

Entrez en mon logis...

ASHVÉRUS.

... Je ne puis m'arrêter!
Un seul quart d'heure, à peine, ici je puis rester!

THEODORA, *le regardant avec émotion.*

Qu'ai-je entendu?..

ENSEMBLE.

ASHVÉRUS.

Rien ne suspend des heures
L'impitoyable cours!
Heureuse, tu demeures!
Moi, je marche toujours!
La voix que je redoute
Bientôt va retentir,
Me traçant une route
Qui ne doit pas finir!

THÉODORA, *le regardant toujours.*

Eh! quoi... pour lui... des heures
Rien ne suspend le cours!
Et loin de nos demeures
Il doit marcher toujours!
Aveu que je redoute,
Et qui me fait frémir...
C'est lui... c'est lui sans doute!
Il vient de se trahir!

THÉODORA, *étendant les bras vers lui.*

Mon père!..

ASHVERUS.

... C'est toi qui l'as dit!
Oui, ce chef de ta race... un proscrit!.. un maudit!
A qui, depuis mille ans, la colère céleste
N'a permis qu'un bonheur... celui de t'embrasser!

THÉODORA, *courant dans ses bras.*

Mon père!..

ASHVÉRUS.

... Le temps vole, et je dois me presser!

(Remettant l'enfant dans les bras de Théodora.)

D'un sang royal voici le dernier reste!
Cet enfant... je le livre à tes soins, à ta foi!
Veille sur lui... je veillerai sur toi!..
Adieu!..

THÉODORA.

... Restez encor!.. restez auprès de moi!

(On entend dans les cieux une musique d'un caractère imposant et terrible.)

ASHVERUS.

Eh! ne l'entends-tu pas,
Cette voix terrible et fatale?..
Ah! que ne puis-je encor, vous pressant dans mes bras,

(Lui montrant l'enfant.)

Vous bénir toutes deux!..

(Se sentant repousser loin de Théodora par une force invisible.)

. . Mais Dieu ne le veut pas!
De ce noir tourbillon l'invincible raffale
Emporte loin d'ici ma douleur et mes pas!

ENSEMBLE, *au milieu de la foudre et des éclairs.*

ASHVÉRUS.

L'éclair rayonne!
La foudre tonne
En longs éclats!
Ma force est vaine,
Le vent entraîne
Au loin mes pas!
Fille chérie,
Tu m'es ravie!
Il faut partir!
O loi cruelle!
Peine éternelle!
Toujours souffrir!
Jamais mourir!

THÉODORA.

L'éclair rayonne!
La foudre tonne
En longs éclats!
Sa force est vaine,
Le vent entraîne
Au loin ses pas!

(Prenant l'enfant.)

Fille chérie,
A toi ma vie,
Mon avenir!

(A Ashvérus.)

Veille sur elle...
Ma voix t'appelle,
Pourquoi partir
Sans nous bénir

(Le ciel est en feu. — La foudre éclate. — La trompette céleste retentit. — Ashvérus s'enfuit, repoussé par la puissance invisible qui l'éloigne de Théodora.)

ACTE DEUXIÈME.

Dans la Bulgarie, au pied du mont Hémus.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un site agreste attenant à la demeure de Théodora.

IRÈNE, *la jeune fille de Baudoin, que l'on a vue enfant au premier acte,* ET LÉON, *tous deux assis sur un banc rustique, lisent ensemble dans le même livre;* THÉODORA *entre par le fond.*

THÉODORA, *s'arrêtant, et désignant Irène et Léon, qui ne la voient pas.*

RÉCITATIF.

Douze ans sont écoulés depuis que ma tendresse
Les conduisit tous deux sur ces bords étrangers.
Frère et sœur, l'un pour l'autre... Ah! puissent-ils sans cesse
Vivre ainsi loin du monde, hélas! et des dangers!..

(S'approchant d'Irène et de Léon, et leur adressant la parole.)

Vous lisez, je le vois, les saintes Écritures?

IRÈNE.

Où j'apprends chaque jour à vous chérir tous deux,
O ma sœur!.. ô mon frère!..

LÉON, *se levant, et s'éloignant d'Irène.*

Ah! cachons à leurs yeux
De mon cœur ulcéré les mortelles blessures!

TRIO.

ENSEMBLE.

IRÈNE, *à Théodora.*

Dans ce riant asile
S'écoulent mes beaux jours;

J'y veux vivre tranquille
En vous aimant toujours!

LÉON, *à part.*

Affreux tourments, remords stérile!
Qui me poursuit la nuit, le jour!
Hélas! ma force est inutile
Pour vaincre un trop coupable amour!

THÉODORA.

Puissé-je, en cet asile
Témoin de vos beaux jours,
Calme, heureuse et tranquille,
Vous conserver toujours!

LÉON, *à Théodora.*

Des rives de l'Escaut, où le ciel nous fit naître,
Ma sœur, sommes-nous donc éloignés pour toujours?

THÉODORA.

Baudoin, comte de Flandre, était notre seul maître,
Quand Dieu permit qu'il fût empereur d'Orient.
Je voulus le rejoindre, et j'allais à Byzance
Le revoir, le servir...
(*A part, et regardant Irène.*)
Lui rendre son enfant!
(*Haut.*)
Lorsqu'en route, j'appris ses revers, sa souffrance
Et sa mort. En ces lieux, au pied du mont Hémus,
Je vins cacher vos jours, élever votre enfance,
Attendant du Très-Haut les décrets inconnus!

ENSEMBLE.

IRÈNE, *à Théodora.*

Dans ce riant asile, etc., etc.

LÉON, *à part.*

Affreux tourments, remords stérile, etc., etc.

THEODORA.

Puissé-je, en cet asile, etc., etc.

ENSEMBLE

LÉON, *à part, regardant Irène avec amour.*

Cruels remords!
O vains efforts!
Oui, près de moi
Quand je la voi,
Mon cœur succombe,
Et dans la tombe
Il faut la fuir:
Il faut mourir...
Dieu tout-puissant,
Juste et clément,
Cache-leur
Ma douleur
Et l'ardeur
Dont mon cœur
Et rougit,
Et frémit!

IRÈNE ET THEODORA, *examinant Leon.*

Mon Dieu, quelle douleur soudaine
Eclate en son cœur en ce jour!
Je voudrais partager la peine
Qu'il veut cacher à notre amour!

IRÈNE, *s'élançant près de Léon.*

O mon frère!.. mon frère!..

THÉODORA, *la retenant.*

Silence!
(*Se tournant vers la porte du fond.*
Des étrangers en ce logis!

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; LUDGERS, *en costume oriental;* JEAN, MANOEL ET ANDRONIC.

LUDGERS, JEAN, MANOEL, ANDRONIC, *ensemble.*

Pauvres marchands, nous allions à Byzance,
Mes compagnons et moi; mais, par la nuit surpris,
Nous vous demandons un asile
Sous ce toit hospitalier.

THÉODORA.

Entrez, reposez-vous à notre humble foyer.
(*A Ludgers.*)
A byzance la grande ville,
Qui vous conduit?..

LUDGERS.

On doit y couronner, dit-on,
Après douze ans de discorde et de guerre,
Des princes grecs le dernier rejeton,
Le prince Nicéphore!..

THÉODORA, *avec douleur.*

O ciel!.. douleur amère!..
(*A Ludgers.*)
Mais l'empereur Baudoin?

LUDGERS.

Il n'est plus, dès longtemps!

THÉODORA.

Mais les siens... mais ses descendants?..
Leurs titres et leurs droits?..

LUDGERS.

Qu'importe!

THÉODORA.

On prétend qu'il avait une fille?..

LUDGERS.

Elle est morte!..
Mais c'est trop discourir, et souper vaudrait mieux...

THÉODORA.

On va tout préparer...
(*Elle fait signe à ses enfants de la suivre.*)

LÉON, *emmenant Irène, que Ludgers regarde avec intention.*

Comme il la suit des yeux!..

(*Théodora, Irène et Léon sortent par la porte du fond.*

—

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté Irène, Théodora et Léon.*

LUDGERS, *seul, regardant sortir Irène.*

On m'a dit vrai... Jamais plus charmante beauté
N'avait frappé mes yeux, depuis que j'ai quitté
Mon état de bandit, mon commerce de braves,
Pour un autre plus doux, le commerce d'esclaves,
Qui vaut mieux... La bravoure est fatale aux héros,
Qu'elle conduit souvent à la potence!
Le négoce est plus sûr: ses utiles travaux
Donnent aux gens adroits l'estime et l'opulence!

QUATUOR.

LUDGERS, ANDRONIC, JEAN ET MANOEL, *ensemble.*

Moi, j'ai parcouru l'Asie,
Exploité la Géorgie,
Dépeuplé la Circassie!
Nous tenons, à juste prix,
Esclaves jeunes et belles,
Esclaves toujours nouvelles,
Et même esclaves fidèles!
Toujours je les garantis,
Pourvu qu'on double le prix.

LUDGERS, *seul.*

Or, le prince Nicéphore,
Qu'on va nommer empereur,
Est un prince connaisseur,
Qui m'estime et qui m'honore...
(*A demi-voix.*)
Il me veut du bien,
Car il sait très-bien...

ENSEMBLE, *à quatre.*

Que je vends à juste prix
Esclaves jeunes et belles,
Et même esclaves fidèles!
Que toujours je garantis,
Pourvu qu'on double le prix.

LUDGERS, *à ses compagnons.*

Notre fortune serait faite
S'il voyait ces attraits, ce front candide et pur...
Mais comment tenter sa conquête?
L'acheter?

LES AUTRES.

C'est trop cher!

LUDGERS.

L'enlever!

LES AUTRES.

C'est plus sûr.

TOUS.

Enlevons, enlevons!
Alerte, compagnons!
Pendant la nuit,
Dans ce réduit
Tout me sourit,
Tout est profit.
Par ce moyen,
Sans donner rien,
Ce trésor-là
M'appartiendra!

LUDGERS, *à ses compagnons, indiquant la sortie d'Irène.*

Cavaliers intrépides,
Par nos coursiers numides,
Plus que le vent rapides,
Ces déserts sont franchis.
Sans que rien ne vous touche,
Qu'un voile sur la bouche
De la beauté farouche
Vienne étouffer les cris!

TOUS.

Enlevons, enlevons!
Alerte, compagnons!

ENSEMBLE.

Rappelons-nous tous nos exploits,
Et tous nos beaux jours d'autrefois!
Tout ira bien; je le sens-là,
Notre projet réussira!..
Pendant la nuit,
Dans ce réduit, etc., etc.

SCENE IV.

LUDGERS, IRÈNE ET LÉON, *entrant ensemble par le fond.*

IRÈNE, *à Ludgers.*

Un modeste repas, préparé par nos mains,
Vous attend.

LUDGERS ET LES AUTRES.

Grand merci, ma jeune et belle hôtesse.
(*Ils sortent par le fond.*)

IRÈNE, *s'adressant à Léon, qui se tient à l'écart, soucieux et rêveur.*

Nous sommes seuls, tu peux me dire tes chagrins,
A moi, mon frère...

LÉON.

Non! je n'ai rien...

IRÈNE.

Ta tristesse
Se dissipait, autrefois, par mes soins!

LÉON.

Laisse-moi!..

IRÈNE, *tristement.*

Je m'en vais!..
(*Revenant près de lui.*)
Embrasse-moi, du moins?
(*Léon, après avoir hésité un instant, la repousse vivement.*)

IRÈNE, *étonnée.*

Qu'est-ce?

LÉON, *avec colère.*

Va-t'en!..
(*Irène, effrayée, s'en va par la porte à droite.*)

LÉON, *seul.*

Sa voix, sa vue enchanteresse,
Redoublent un tourment...
(*Regardant du côté par où Irène vient de sortir.*)
à son cœur inconnu!

SCENE V.

LÉON, THÉODORA, *entrant doucement par la porte du fond.*

LÉON, *se croyant toujours seul.*

Tout m'abandonne, alors!..

THÉODORA, *appuyant doucement sa main sur l'épaule de Léon.*

Non, pas moi!

LÉON, *se retournant.*

Qu'ai-je vu?

DUO.

THÉODORA.

A moi, ta sœur et ton amie,
Dis-moi qui trouble ton repos?
Laisse-moi consoler ta vie,
Laisse-moi partager tes maux.

LÉON.

Qu'exiges-tu d'un misérable?
Si je n'étais que malheureux,
Tu lirais dans mon cœur!..

THÉODORA.

Mon frère est donc coupable?

LÉON.

Oui! coupable envers vous envers vous et les cieux!
En proie à mon délire,
En détestant le jour,
J'aime, et je ne peux dire
L'objet de mon amour!

THÉODORA, *tremblante.*

Ah! j'ose y croire à peine!..
Est-il possible?..

LÉON, *tombant à ses pieds, et courbant la tête.*

Irène!..
Ah! ne me maudis pas!

THÉODORA, *posant sa main sur la tête de son frère.*

Elle n'est pas ta sœur!

LÉON, *relevant vivement la tête.*

Ne m'abuses-tu pas?.. n'est-ce pas une erreur?..

THÉODORA.

J'en atteste le ciel!.. elle n'est pas ta sœur!!

LÉON, *avec transport.*

O mon Dieu! n'est-ce pas un songe,
Un séduisant mensonge,
Qui vient ravir mon cœur?
Elle n'est pas ma sœur!!!

ENSEMBLE.

LÉON.

O clémence suprême!
O céleste faveur!

C'est la voix de Dieu même
Qui me rend au bonheur!

THÉODORA.

Inutile clémence!
Douce et vaine faveur,
Qui lui rend l'espérauce,
Mais non pas le bonheur!

LEON, *dans l'ivresse de la joie.*

Ma bien-aimée! ô mon Irène!
Déjà mes jours étaient à toi!..
Je veux qu'une éternelle chaîne,
Dès demain t'engage ma foi!

THEODORA, *avec fermeté.*

Jamais!..

LEON, *étonné.*

Quoi! refuser Irène à mon amour?

THÉODORA.

Il le faut!.. Je serais criminelle à mon tour,
Si, pour toi trahissant une mission sainte,
Je souffrais cet hymen!..

LÉON.

Quelle est donc cette crainte?

THEODORA.

Un jour tu le sauras... tu sauras que les cieux,
Le devoir et l'honneur vous séparaient tous deux!

LÉON.

Non, je n'écoute rien!.. non, non, c'est impossible!

THÉODORA.

Mon frère... écoute-moi... ne sois pas inflexible!

LEON.

Irène recevra ma foi!

THÉODORA.

Irène, hélas! ne saurait être à toi!

LÉON, *avec tendresse.*

Irène sur ton cœur aura plus de puissance,
Et pour te désarmer, je l'amène à tes pieds!
(*Il s'élance par la droite.*)

THÉODORA, *seule un instant.*

Insensé! qui du Ciel excite la vengeance!
Puissent nos torts, par lui, n'être pas expiés!

LEON, *rentrant, pâle, hors de lui et se soutenant à peine.*

Graud Dieu!

THEODORA, *courant à lui.*

Quelle pâleur soudaine?
Et qu'as-tu done?

LÉON, *avec égarement.*

Irène!..

THÉODORA.

Irène!..

LEON.

Disparue!.. enlevée!..

THÉODORA, *poussant un cri de désespoir.*

Ah!..

LÉON.

Par cet étranger!

THEODORA.

Grand Dieu!..

LÉON.

Ma sœur, il faut mourir, ou nous venger!

THÉODORA.

Mon frère, il faut mourir! ou savoir nous venger!

ENSEMBLE.

LEON, *à Théodora, avec énergie.*

Viens! suis mes pas!
Pour nous conduire
Ma rage ici devra suffire!
Il faut à mon délire
Irène ou le trépas!
Partons! partons! Viens, suis mes pas!
Irène ou le trépas!

THÉODORA.

Je suis tes pas; pour nous conduire,
Ton bras ici devra suffire!
Le ciel ici m'inspire!
Il doit guider nos pas,
Partons! je suis tes pas!
Grand Dieu! guidez nos pas!

(*Ils sortent tous deux dans le plus grand désordre.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente la grande place de Thessalonique. Une large rue montueuse conduit à un vaste pont qui domine la ville. La rue et le pont sont couverts d'hommes, de femmes et d'enfants, portant, les uns des flambeaux, les autres des fagots, pour en faire un feu de joie en l'honneur de la Saint Jean.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR.

Saint Jean! saint Jean! saint Jean! saint Jean!
Pour toi, qu'en nos mains étincelle
Ce feu divin, ce feu brûlant!
Saint Jean! saint Jean! saint Jean!
Emblème d'un amour ardent,
Qu'il éclaire notre saint zèle,
Saint Jean! saint Jean! saint Jean! saint Jean!

TROIS VOIX.

Disposez ces bûchers! que leur flamme pétille,
Et s'élève en son honneur!
A lui, qui dans les cieux, comme une étoile, brille
A la droite du Seigneur!

CHŒUR.

Saint Jean! saint Jean! saint Jean! saint Jean!
Pour toi, qu'en nos mains étincelle
Ce feu divin, ce feu brûlant!
Qu'il éclaire notre saint zèle,
Saint Jean! saint Jeau! saint Jean!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; NICÉPHORE, *entrant avec quelques seigneurs, suivi de* LUDGERS, *qui lui parle avec chaleur.*

LUDGERS.

Oui! depuis Ispaham jusqu'à Jérusalen,
Des plus rares trésors recrutant mon harem,
Je ramène avec moi des beautés sans pareilles,
Dignes d'un roi! bien plus, d'un empereur!

NICÉPHORE, *souriant.*

Voyons donc, s'il le faut, ces nouvelles merveilles?

LUDGERS, *s'inclinant.*

Pour elles et pour moi, prince, c'est trop d'honneur!

(*Sur l'ordre de Ludgers, une troupe de belles esclaves sort d'un bazar, et s'élance en dansant sur la place, devant l'empereur et sa suite.*)

DIVERTISSEMENT.

LES ESCLAVES.

Divertissement dansé par mesdemoiselles PIERRON, NATHAN, MARQUET ET MATHILDE.

NICÉPHORE, *se levant après le divertissement.*

Toutes ces beautés de l'Asie
N'ont pas de pouvoir sur mon cœur!



Irène.

Plus d'amour éphémère, et plus de fantaisie;
Je suis las du plaisir, et voudrais le bonheur!

(*Apercevant Irène, que Ludgers vient de faire amener devant lui.*)

Ah! qu'ai-je vu? grands dieux! et quelle grâce insigne.
Quel air de naïve candeur!

LUDGERS, *à Nicéphore.*

Je savais bien qu'elle était digne
De notre futur empereur!

NICÉPHORE, *à Ludgers, montrant Irène.*

Ton esclave me plaît! ton esclave est à moi!
Fixe le prix toi-même!..

LUDGERS, *s'inclinant.*

Ah! c'est parler en roi!

IRÈNE, *s'éloignant avec terreur de Nicéphore.*

Laissez-moi! laissez-moi!

LUDGERS.

Cédez à votre roi!

IRÈNE, *s'arrachant des bras de Nicéphore et tombant à genoux.*

O vous, mes seuls appuis! ô ma sœur! ô mon frere!

ENSEMBLE.

LUDGERS.

A tes prières il sont sourds!

NICÉPHORE.

Tu m'appartiens, ô mes amours!

(*Le ciel s'obscurcit; le vent s'élève; le tonnerre gronde dans le lointain, et le bruit de l'ouragan va toujours en augmentant.*)

IRÈNE, *que des muets de la garde de l'empereur entraînent, et qui résiste en vain.*

Tout m'abandonne, hélas!.. Personne sur la terre
Ne viendra-t-il à mon secours?

—

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ASHVERUS *paraissant au milieu de la place.*

ASHVERUS.

Moi, moi seul!..

(*A Nicéphore et à Ludgers.*)
Arrêtez!.. peuple, écoutez ma voix!
Souffrirez-vous que, captive, on entraîne
L'héritière du trône, et le sang de vos rois?
La fille de Baudoin!.. et votre souveraine!

TOUS.
Quel est cet homme?..

NICÉPHORE, *avec mépris.*
Un fourbe, ou bien un insensé!
De ces murs, à l'instant, gardes, qu'il soit chassé!

ASHVÉRUS, *s'adressant au peuple.*
J'ai dit la vérité!.. C'est votre impératrice!

NICÉPHORE.
Qui nous le prouvera?..

ASHVÉRUS.
Qui? Dieu lui-même!..

NICÉPHORE, *souriant.*
Dieu?
Je l'accepte pour juge, et j'en crois sa justice!
Devant tous j'en appelle à l'épreuve du feu!..
Qu'on saisisse à l'instant même
Cet obscur profanateur!
Dont l'audace ici blasphème
Et le ciel et l'empereur!
(*Au Juif.*)
Oui, bientôt ta folle audace
Recevra son châtiment!
Et tu peux, sur cette place,
Voir le bûcher qui t'attend!

LE PEUPLE, *menaçant le Juif.*
Oui, bientôt ta folle audace
Recevra son châtiment!
Et tu peux, sur cette place,
Voir le bûcher qui t'attend!

(*Les gardes entraînent Ashvérus et le précipitent dans le bûcher, auquel on met le feu.*)

ASHVÉRUS, *du haut du bûcher, et au milieu des flammes qui s'élèvent.*
Du temps, du fer, et de la flamme,
La vérité triomphe, ô peuple! et je l'ai dit:
(*Montrant Irène.*)
C'est la fille des rois!..
(*Montrant Ludgers.*)
Qu'enleva ce bandit!
Que ce bûcher l'atteste, et que Dieu le proclame!
(*Soudain toutes les flammes s'éteignent.*)

LE PEUPLE, *effrayé.*
O miracle!.. ô terreur!..
Ah! c'est l'arrêt de Dieu! c'est la voix du Seigneur!

ASHVÉRUS, *descendant du bûcher, et s'avançant sur la place en montrant Irène.*
A genoux! C'est Dieu lui-même
Qui proclame ici ses droits,
Et qui rend le diadème
A la fille de nos rois!
(*Regardant Nicéphore et les seigneurs.*)
Que l'orgueil tombe et fléchisse!
(*Au peuple.*)
Que vos fronts s'inclinent tous!
A genoux!.. peuple... à genoux!
Devant votre impératrice!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

NICÉPHORE, LUDGERS ET LES SEIGNEURS, *à part.*
En cet instant suprême,
Dieu proclame ses droits!
Et rend le diadème
A la fille des rois!

PEUPLE.
C'est la voix de Dieu même
Qui proclame ses droits,
Et rend le diadème
A la fille des rois!

IRÈNE.
Seigneur, est-ce toi-même,
Qui proclames mes droits,
Et rends le diadème
A la fille des rois?

CHŒUR DU PEUPLE, *entourant Irène.*
Que l'orgueil tombe et fléchisse!
Que les fronts s'inclinent tous!
A genoux! peuple, à genoux!
Car c'est là l'impératrice!
Vive l'impératrice!
Vive l'impératrice!

(*Le peuple entoure Irène. Tous sont prosternés devant elle. — Nicéphore, seul, à l'écart, est abandonné des seigneurs de sa cour. La foule immense qui couvre le pont et la place, fait retentir l'air de ses cris de joie, tandis qu'Ashvérus, du haut du pont qui domine la place, étend les mains sur Irène, en signe de protection.*)

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe à Constantinople, dans le palais des empereurs d'Orient. — Le théâtre représente une vaste salle dans le style byzantin, au milieu de jardins magnifiques. — Au fond, une terrasse donnant sur le Bosphore.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, des jeunes filles préludent, en dansant, à la fête qui va se donner pour l'avènement de l'impératrice Irène. Les dames de sa cour descendent les degrés de la terrasse, précédant leur jeune souveraine.*)

IRÈNE, *sortant de ses appartements.*

RECITATIF.
O merveille! ô prodige! auquel je crois à peine!
O mystérieux changement!
Est-ce moi? Vierge sainte! est-ce la pauvre Irène,
Dans le palais des princes d'Orient!

CHŒUR DE PEUPLE, *en dehors et sous les murs du palais.*
Vive l'impératrice!..

CHŒUR DE JEUNES DAMES.
Ecoutez ce transport!
Pour vous bénir, leurs voix et leurs cœurs sont d'accord!

IRÈNE.
Oui, de ce peuple fanatique,
Qui des murs de Thessalonique
M'a conduite en triomphe au palais paternel,
J'entends encor les cris qui s'élèvent au ciel!

AIR.
O ma sœur chérie!
Frère bien-aimé!
Le charme de ma vie
En vous est renfermé!
De ce titre de reine
Mon cœur n'est pas jaloux!
Et j'aime mieux la peine,
Que le plaisir sans vous!

CAVATINE.
Grandeur et puissance,
Je dois vous bénir!..
Les maux de l'absence
Par vous vont finir!..

O triste souffrance,
Fuyez loin de nous!
Jours de notre enfance
Renaissez plus doux!
Sous la couronne
Que dieu me donne,
Mon front rayonne
Brillant d'espoir!
Bonheur extrême!
Tous ceux que j'aime,
En ce lieu même,
Je vais les voir!

—

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE GRAND MAITRE *du palais, puis* LÉON ET THÉODORA.

LE GRAND MAITRE, *à l'impératrice.*
Au milieu des apprêts de la fête brillante
Qui va se donner sous vos yeux,
Un jeune homme... une femme accablée et tremblante,
Se sont introduits en ces lieux!
(Irène, reconnaissant Léon et Théodora, retient un cri de joie, et ramène son voile sur ses traits, en faisant signe aux dames de sa cour de s'éloigner.)

LÉON.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Une sœur, une amie,
Ange de la maison!
Vient de m'être ravie
Par une trahison!
Loin d'elle, de mon âme
Tout bonheur est absent!
Rendez-la-moi, Madame,
Je l'aimais tant!

THÉODORA ET LÉON.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, depuis son aurore
Elle avait nos amours!
Pour la revoir encore
Je donnerais mes jours!
Car elle est de { son / mon } âme
La joie et le tourment!
Rendez-la-moi, Madame,
Je l'aime tant!

IRÈNE, *qui jusque-là s'est efforcée de cacher son émotion, leur tend la main et leur dit :*
J'ordonne donc qu'elle vous soit rendue!

LÉON, *levant les yeux.*
O miracle!.. c'est elle!..

THÉODORA, *de même.*
En croirai-je ma vue!

LÉON.
Ma sœur! ma sœur!..

THÉODORA.
C'est elle!..

LÉON, *avec douleur.*
Et sur le trône!.. ô ciel!

THÉODORA, *à voix basse, à son frère.*
Oui, tel est l'obstacle éternel
Qui devait faire ton supplice,
Et que je te cachais!

LÉON, *avec désespoir.*
Irène impératrice!
Séparés tous les deux! séparés pour jamais!

THÉODORA.
Que nos voix vers le ciel montent pour le bénir!
Vos décrets, ô mon Dieu! j'ai donc pu les servir!
A la fille des rois vous rendez la couronne!
Le monde est à ses pieds! la gloire l'environne!
Mes yeux en sont témoins! Mon Dieu! je puis mourir!

IRÈNE, *avec tendresse, à Théodora.*
Viens dans mes bras, ma sœur! et vous, Léon, mon frère!

LÉON, *tristement.*
Nous n'avons pas de droits à ces titres si doux,
Et nous ne pouvons plus les recevoir de vous!

IRÈNE.
Grand Dieu!..

THÉODORA.
Vous seule, Irène,
Êtes du sang des rois!..

LÉON.
Adieu, ma souveraine!
Du plus affreux tourment mon cœur est oppressé!
Priez! priez le ciel pour un pauvre insensé!
Adieu donc pour jamais!..

IRÈNE.
Ma force m'abandonne!..
Mais le trône sans vous, c'est l'exil! le malheur!
Restez, restez!.. je vous l'ordonne!
Irène vous en prie!..

LÉON, *à Théodora.*
Obéissons, ma sœur!

—

SCENE III.

LES MÊMES; UNE DAME DU PALAIS.

LA DAME, *à Irène.*
Des danseurs étrangers, pour fêter notre reine,
Ici, vont reproduire une naïve scène,
Qui se passa, dit-on, jadis, près de ces lieux;
Le pasteur Aristée, en ces temps de merveilles,
Attirant et charmant tout un essaim d'abeilles,
Par ses accords harmonieux!
(Irène, suivie de Léon et de Théodora, va s'asseoir sur le trône, entourée de toutes ses dames d'honneur. Léon et Théodora se placent près d'elle.)

BALLET

LE BERGER ARISTÉE ET LES ABEILLES.

SCÈNE CHORÉGRAPHIQUE.

Dynaté : Mademoiselle Taglioni. — Béroé : Mademoiselle Bagdanoff. — Spio : Mademoiselle Legrain. — Phyllodocé : Mademoiselle Queniaux. — Le berger Aristée : M. Mérante.

(Après le ballet, des fanfares se font entendre, et le grand-maître du palais s'approche du trône.)

—

SCENE IV.

LES MÊMES, LE GRAND-MAITRE DU PALAIS, *suivi de hérauts d'armes.*

LE GRAND-MAITRE, *à l'impératrice.*
Tous les grands de l'empire à notre souveraine
Vont venir présenter leurs respects et leurs vœux!

IRÈNE.
Je les attends!

LÉON, *à part.*
... Ce n'est plus mon Irène!
De son auguste front je détourne les yeux!
(Une grande marche solennelle commence. Tous les

grands de l'empire viennent saluer l'impératrice, précédés de la garde des immortels, et suivis par la garde varengienne. Le sénat paraît ensuite, servant de cortége à l'empereur Nicéphore.)

—

SCENE V.

Les précédents, NICÉPHORE, *et tout le sénat. Deux sénateurs portent, sur un coussin de velours, le sceptre et la couronne impériale.*

NICÉPHORE, *s'adressant à Irène.*
Tous vos droits, le sénat aime à les reconnaître!
Et pour que dans l'État,
Après douze ans de guerre et d'un sanglant débat,
La concorde et la paix puissent enfin renaître,
Il veut, par un hymen, que nos droits soient unis!
Le sceptre qu'il nous offre...
IRÈNE, *inquiète.*
... Eh bien!..
NICÉPHORE.
... Est à ce prix!
IRÈNE.
Non, non!.. je ne le puis!
Je veux quitter ces lieux!..
THÉODORA.
... Irène! quel délire!
IRÈNE.
Non, la couronne auguste et le sceptre sacré,
Ne sont pas faits pour moi! Je renonce à l'empire!

ENSEMBLE.

LÉON.
Ah! c'est Dieu qui l'inspire!
THÉODORA.
Irène! quel délire!

THÉODORA.
O fille de Baudoin, un père révéré
Vous contemple, et vous dit : « Du trône et de l'empire
« Tu ne peux nous déshériter!
« Le sang de tes aïeux t'ordonne d'accepter!
« Dieu le veut! »
TOUS, *entourant Irène.*
... Dieu le veut!..
IRÈNE.
... Ah! que le ciel m'inspire!

ENSEMBLE.

IRÈNE.
Pour la grandeur suprême,
Et ma main, et mon cœur!
Et pour un diadème,
Renoncer au bonheur!
A jamais sur la terre,
Cet horrible tourment!
O mânes de mon père,
Protégez votre enfant!
LÉON.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Je verrais ce que j'aime
Aux bras d'un ravisseur!
Ah! c'est pour ma misère
Un supplice trop grand!
La mort me serait chère
Plutôt qu'un tel tourment!

THÉODORA.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Oui, c'est la grandeur même,
Qui fait notre malheur!
(*A Léon.*)
Ah! cache ta colère.
Crains leur ressentiment!
Laisse-moi, sur la terre,
Mon seul bien à présent!
LÉON, *bas à Irène.*
Il faut que je vous parle... ou je meurs!..
IRÈNE, *de même.*
A ce soir!
Ce soir, dans ce palais, je t'attendrai... mon frère!
LÉON, *à part.*
Seule, un instant, je pourrai donc la voir,
Lui dire mes tourments, et ma douleur amère!
Et puis mourir après!.. Voilà mon seul espoir!!

(Nicéphore fait signe aux sénateurs qui portent la couronne d'approcher; il la prend et la présente à Irène. Celle-ci, par une inspiration soudaine, la saisit et se la place elle-même sur la tête, en regardant Léon.)

NICÉPHORE.
Vive l'impératrice!..
LE CHOEUR.
Et vive l'empereur!!

ENSEMBLE.

IRÈNE.
Pour la grandeur suprême,
Et ma main, et mon cœur!
Et pour un diadème
Renoncer au bonheur!
Ah! jamais sur la terre
Cet horrible tourment!
O mânes de mon père,
Protégez votre enfant!
THÉODORA.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Oui, c'est la grandeur même,
Qui fait notre malheur!
(*A Léon.*)
Ah! cache ta colère.
Crains leur ressentiment!
Laisse-moi, sur la terre,
Mon seul bien, à présent!
LÉON.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Je verrais ce que j'aime
Aux bras d'un ravisseur!
Ah! c'est pour ma misère
Un supplice trop grand!
La mort me serait chère,
Plutôt qu'un tel tourment!
NICÉPHORE.
J'obtiens ce diadème,
Seul rêve de mon cœur,
J'obtiens celle que j'aime,
O comble de bonheur!
(*A Irène.*)
Pour terminer la guerre,
Et tous nos différends,
En vous le peuple espère,
Et j'attends vos serments!

CHŒUR.

Oui, ce décret suprême,
Consacrant leur bonheur,
De l'empire lui-même
Assure la splendeur!
Désormais plus de guerre,
Ni de débats sanglants!
De cet hymen prospère
Dieu bénit les serments!

(Toutes les épées se tirent. Tous les drapeaux s'agitent. Léon tombe, à moitié évanoui, dans les bras de sa sœur, qui le presse contre son cœur. Un riche palanquin est apporté par la garde varengienne. Nicé-

phore y fait monter la jeune impératrice, qui sort triomphalement, entourée de toute sa cour.)

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

L'oratoire de l'impératrice. Portes latérales à droite et à gauche. Porte au fond, cachée sous une vaste draperie.

SCENE PREMIERE.

LÉON *est introduit par une femme de l'impératrice.*

LÉON.

RÉCITATIF.

A ce palais, dont la magnificence
Brille à mes yeux, de toutes parts,
Combien je préférais le toit de mon enfance,
Irène!.. et l'un de tes regards!

CAVATINE.

Vous n'êtes plus! jours d'innocence
Écoulés sous un ciel d'azur!
Où nos deux cœurs, sans défiance,
Aimaient d'un amour doux et pur!
Où sa douce voix disait : Frère...
Où je lui répondais : Ma sœur...
Où la nature tout entière
Fêtait notre chaste bonheur!
Mais je viens ici, pour te dire
Mon amour immense, éternel!
Dans tes regards mon cœur va lire,
Irène, l'Enfer où le Ciel!..

STRETTA.

Viens briller pour elle,
Ardente étincelle,
Souvenir fidèle,
Pur comme un beau jour!
Que ma vive flamme,
Que mon tendre amour,
Ravisse son âme
Au divin séjour!

SCENE II.

IRÈNE, LÉON.

DUO.

IRÈNE.

Je t'attendais, mon frère, dans ces lieux!

LÉON.

Ce nom, dans votre bouche! ô vous, ma souveraine!

IRÈNE.

Que t'importe mon rang, si toujours ton Irène
T'aime du même cœur, te voit des mêmes yeux!

LEON, *avec transport.*

Il se pourrait!..

IRÈNE.

... En douter est un crime!
Et dois-tu me rendre victime
D'un sort fatal à tous deux?

ENSEMBLE.

LÉON.

O ciel! est-ce un rêve
Qui vient m'éblouir?
Quel jour pur se lève
Sur mon avenir!
Est-ce l'espérance
Qui parle à mon cœur?
Et faut-il d'avance
Croire à mon bonheur?

IRÈNE.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient t'éblouir;
Le jour qui se lève
Promet l'avenir!..
La douce espérance
Qui parle à mon cœur
Me promet d'avance
Le plus doux bonheur!

LÉON.

Ah! si j'osais, Irène, interroger ton cœur!

IRÈNE.

Parle sans crainte... Je t'écoute.

LÉON.

En apprenant que tu n'es pas ma sœur,
Ton cœur s'est-il troublé?..

IRÈNE.

... Sans doute!

LÉON.

Et tant qu'a duré ce sommeil
Où dormaient nos âmes... ton âme
N'éprouvait-elle pas une secrète flamme,
Impatiente du réveil?..

IRÈNE.

Je m'en souviens; et pendant ton absence,
Je me sentais mourir dans l'ombre et le silence,
Comme la fleur loin du soleil!

LÉON.

Et quand ma main pressait la tienne?

IRÈNE.

Je tremblais...

LÉON, *avec transport.*

Tu m'aimais! Irène!!..
Et quand mes regards sur tes traits
S'arrêtaient tout émus?..

IRÈNE.

Je tremblais!

LÉON.

Tu m'aimais!!..
Et quand sous le baiser d'un frère,
Se trahissait ma vive ardeur?..

IRÈNE.

Je tremblais!..

LÉON, *avec passion.*

Tu m'aimais!!.. Près de toi tout m'éclaire!
Ton cœur se révèle à mon cœur!!!

ENSEMBLE.

LÉON.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient m'éblouir!..
Quel jour pur se lève
Sur mon avenir! Etc.

IRÈNE.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient t'éblouir!
Le jour qui se lève
Promet l'avenir!.. Etc.

LÉON.

Tu m'aimes!.. et pourtant, demain
A Nicéphore, hélas! tu vas donner ta main!

IRÈNE.

Jamais! jamais!.. je m'ignorais moi-même!..
Mais maintenant, je sais, oui, je sais que je t'aime,
Et dût périr mon trône même,
Rien ne peut m'enlever à toi!

LÉON.

O Dieu puissant! seconde-moi!

ENSEMBLE.

IRÈNE.

Du ciel, délice suprême!
Je sais que je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments, mes jours sont à toi!

LÉON.

Du ciel, délice suprême!
A jamais, je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments, mes jours sont à toi!

LÉON.

Du peuple, en ce pays, la voix est souveraine!
Et lui seul, aujourd'hui, peut briser cette chaîne!
J'irai, le soulevant contre un joug détesté,
Lui demander pour toi bonheur et liberté!
Il entendra ma voix, Irène!
L'espoir de l'empereur, par notre amour trahi!..

IRÈNE.

La vie est avec toi!.. le trépas avec lui!

ENSEMBLE.

IRÈNE.

Du ciel, délice suprême!
Je sais que je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments! mes jours sont à toi!

LÉON.

Du ciel, délice suprême!
A jamais, je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments! mes jours sont à toi!

(*Léon et Irène sortent vivement de chaque côté. La portière du fond se soulève, et laisse voir Nicéphore et Ludgers cachés.*)

—

SCENE III.

NICÉPHORE, LUDGERS.

NICÉPHORE, *à Ludgers.*

Tu viens de les entendre!.. ils ont dicté leur sort!
La honte à cette femme!.. à cet homme, la mort!!
(*La draperie retombe sur eux. Le théâtre change.*)

—

DEUXIÈME TABLEAU.

Un site pittoresque, vue de nuit. Des ruines sur la rive du Bosphore

—

SCENE PREMIERE.

ASHVÉRUS, *seul, descendant au milieu des ruines.*

ASHVÉRUS.

RÉCITATIF.

De Dieu l'éternelle clémence
Prend-elle enfin pitié des maux que j'ai soufferts?
Quel bruit terrible... immense,
A retenti dans l'univers?
Leurs prêtres disent tous : « Bientôt va sonner l'heure
« Où les mondes détruits rentrent dans le chaos!.. »
Est-ce bien vrai, mon Dieu? Se peut-il que l'on meure?
La fin de l'univers est la fin de mes maux!..
Pour eux tous, c'est la mort! pour moi, c'est le repos!

AIR:

Exauce enfin, mon Dieu, ma fervente prière!
Jette un œil de pardon sur ma longue misère!
Du pécheur repentant viens fermer la paupière!
Jamais comme aujourd'hui ma voix n'a supplié!
Mon crime fut bien grand!.. il n'est point expié!
Mais aux trésors des cieux n'est-il plus de pitié?
Autour de moi tout passe!
Et parcourant l'espace
Des mondes disparus,
Moi seul connais la trace
Et retrouve la place
Des temps qui ne sont plus!
Jamais la prière
Ne vient adoucir
La douleur amère
Qu'il me faut subir!
Jamais sur ma vie
Un œil n'a versé
Une larme amie!..
Partout repoussé!..
Tout meurt et tout tombe,
Moi seul je vivrai!..
(*Avec désespoir.*)
Jamais dans la tombe
Je ne descendrai!!!
Mon Dieu! mon Dieu! pendant une heure entière,
Laisse-moi sentir le bonheur,
Le bonheur si doux d'être père!..
D'une éternité de misère
Tu peux après frapper mon cœur!!!
(*Il rentre dans les ruines en voyant venir les bandits.*)

—

SCENE II.

UNE TROUPE DE BANDITS, *commandés par* LUDGERS.

CHŒUR DE BANDITS, *pendant lequel paraît au fond Ashvérus, qui les écoute avec effroi.*)

La nuit est sombre,
Et voici l'ombre
Qui nous sourit,
Et nous conduit!
De la vengeance
L'heure s'avance,
Obéissons!
Amis, frappons!..
O mer profonde!
Ouvre ton onde!
Cache sans bruit
L'œuvre de la nuit!
Il va passer ici, pour gagner sa demeure,
Celui que nous cherchons, amis, il faut qu'il meure!
Nicéphore l'a dit!
Séparons-nous sans bruit!..
Et cachons nos poignards dans l'ombre de la nuit!!!
(*Les bandits se cachent sous les rochers.*)

—

SCENE VIII.

LES BANDITS, *cachés*; LÉON, *entrant, soutenant* THÉODORA.

FINAL.

LÉON, *à sa sœur.*

Oui, ma sœur, à ma voix, le peuple se soulève!
Mon bonheur est certain!..

ASHVÉRUS, *paraissant.*

Ton bonheur est un rêve!
Et la mort te menace!..

THÉODORA, *poussant un cri.*
Ashvérus!..
ASHVÉRUS, *à Théodora.*
Ne crains rien!
Ce sang qu'on veut verser, mes enfants, c'est le mien!
LÉON.
Non, non! je ne veux pas de ton secours terrible!
C'est toi qui sur nos fronts appelles le malheur!..
Va-t'en!..
THÉODORA, *à Léon.*
A sa douleur ne sois pas insensible!
ASHVÉRUS, *avec désespoir.*
O décret inflexible!!!
LÉON, *au Juif.*
Ton nom, ton nom maudit me glace de terreur!
Partout marche avec toi la colère céleste!
J'aime mieux le trépas que ton appui funeste!
Va-t'en!.. A ton aspect se révolte mon cœur!!!
ASHVÉRUS.
Mon fils!.. mon fils!..
THÉODORA.
Pardon!..
LÉON, *au Juif.*
Va-t'en! N'approche pas!
Le malheur et la mort accompagnent tes pas!
(*Les bandits se rapprochent de Léon.*)
LUDGERS, *à ses compagnons désignant Léon.*
Voici celui qu'à l'instant même
Il faut frapper! il faut punir!..
Pas de pitié!..
(*A Léon.*)
... L'heure suprême
Sonne pour toi!.. tu vas mourir!
ASHVÉRUS, *à Léon.*
Reste là! reste là! mon corps est un rempart
Que ne franchit pas le poignard!
LÉON.
Laissez-moi! laissez-moi! Je brave leur furie!
THEODORA, *à Léon.*
Reste là, près de lui!.. son corps est un rempart
Que ne franchit pas le poignard!..
Mon frère!.. au nom du ciel!.. n'expose pas ta vie.
ASHVÉRUS, *à Ludgers.*
Ludgers! je te connais!.. Me connais-tu?..
LES BANDITS, *avec terreur, en reconnaissant le Juif.*
... C'est lui!
ASHVÉRUS, *à Ludgers.*
M'as-tu donc oublié!..
(*Les bandits s'éloignent avec terreur, à la vue du Juif.*)
THÉODORA.
... Mon Dieu! soyez béni!
(*A ce moment, la trompette de l'Ange vengeur éclate dans le ciel, et la voix divine retentit.*)
ASHVÉRUS.
Qu'entends-je! ô Dieu!.. signal terrible!
Ange vengeur! ange inflexible!..
VOIX DE L'ANGE.
Marche! marche toujours!!!
THÉODORA, *au Juif, avec désespoir, lui montrant Léon entouré de bandits.*
Eh! quoi! l'abandonner!.. au milieu des périls!
ASHVÉRUS, *à l'Ange invisible et reculant malgré lui.*
Pitié! non pas pour moi, mais pitié pour mon fils!
VOIX DE L'ANGE.
Marche! marche toujours!!!
THÉODORA, *au Juif, indiquant Léon qu'on entraîne.*
Ils vont l'assassiner! barbare!.. et tu t'enfuis!
Mais c'est le dernier de ta race!..
Mais tu l'as dit : mon frère, c'est ton fils!
ASHVÉRUS, *à Théodora, avec désespoir.*
Et ne vois-tu donc pas le vengeur qui me chasse!
Et qui livre ses jours au fer de ces bandits!

LUDGERS ET SES COMPAGNONS.
Désarmons-le!..
LÉON, *à Ludgers.*
Lâche assassin!..
Détourne leurs poignards, Dieu puissant, de mon sein!

ENSEMBLE.

THÉODORA.
Douleur horrible!
Vengeance terrible!
Mortel effroi!
Épargne mon frère!
Dieu, dans ta colère,
Ne frappe que moi!
ASHVÉRUS.
Douleur horrible!
Vengeance terrible!
Cruelle loi!
Double ma misère!
Dieu, dans ta colère,
Ne frappe que moi!

LES BANDITS, *à Léon.*
Malheur à toi!..
LÉON, *avec désespoir, invoquant Ashvérus.*
... Personne à mon secours
Ne viendra-t-il?..
ASHVÉRUS, *s'élançant vers lui, par un effort suprême.*
... J'y cours!..
(*Il se précipite au milieu des ruines, et vers la mer, où l'on entraîne son fils... lorsque tout à coup paraît l'Ange exterminateur, son épée flamboyante à la main, qui repousse le Juif, et le force à marcher devant lui, au moment où les bandits vont précipiter Léon dans les flots.*)
ASHVÉRUS, *marchant devant l'Ange et tendant les bras à Léon.*
Mon fils! mon fils!
THÉODORA, *à genoux, les bras étendus vers Léon.*
Mon frère bien-aimé!.. Toi l'âme de ma vie!..
LÉON, *sur le rocher.*
Adieu! ma sœur chérie!
Irène, mes amours!..
Adieu!.....
ASHVÉRUS, *avec désespoir.*
... Mon fils!.. mon fils!..
L'ANGE.
Marche! marche toujours!!!

CHŒUR D'ANGES, *dans le ciel.*

Marche toujours!
Marche toujours!

(*La foudre éclate au fond, et l'on voit, à sa lueur, Ludgers donnant à Léon un coup de poignard et le précipitant dans la mer. Théodora pousse un cri de douleur, et tombe anéantie. Le Juif s'éloigne avec désespoir, poursuivi par l'Ange vengeur, éclairé dans sa marche par son épée de feu.*)

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une vaste étendue de mer, venant mourir sur une grève aride et sauvage.

ASHVÉRUS *est debout sur la grève, entouré d'*IRÈNE, *de* LÉON *et de* THÉODORA.

LÉON, *au Juif.*
De la fureur des eaux tu m'as sauvé, mon père!..



Le Juif Errant.

ASHVÈRUS, *à Léon.*

Le Ciel, enfin, touché de ma misère,
A permis que le flot t'amenât dans mes bras,
Sur cette rive solitaire
Où l'ange avait conduit mes pas!..

IRÈNE ET THÉODORA, *à Ashvérus.*

ENSEMBLE.

Pour un tel bienfait, sois béni!

ASHVÈRUS, *avec effroi.*

Non, non, ne parlez pas ainsi!..

LÉON.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Quand chacun fuyait ici-bas,
Le proscrit du ciel, de la terre,
Dieu m'avait placé sur tes pas
Afin d'adoucir ta misère,
Et moi je t'ai maudit, hélas! .
Pardonne-moi, mon père!..

DEUXIÈME COUPLET.

LÉON, IRÈNE, THÉODORA, *à Ashvérus.*

ENSEMBL.E

Il est un refuge à tes maux,
Que Dieu t'a donné sur la terre,
Pour y trouver des jours plus beaux,
Pour calmer ta douleur amère!
Viens-y goûter un doux repos,
Viens dans nos bras, mon père!..

ASHVÈRUS, *à part.*

Le Ciel prend-il pitié des tourments que j'endure?..
Je sens couler mes pleurs pour la première fois!..

IRÈNE, THÉODORA, LÉON, *désignant Ashvérus.*

O triomphe de la nature,
Il pleure en écoutant nos voix!

ASHVÈRUS, *d'un air inspiré à ses enfants*

Partez, ô mes enfants!.. A mes yeux se révèle
Le destin éclatant qui vous attend tous deux!
Nicéphore est tombé!..
(*A Irène.*)
Tout un peuple t'appelle...
Monte au trône de tes aïeux!..



IRÈNE. Est-ce moi? vierge sainte! est-ce la pauvre Irène. — Acte 3, scène 1.

LÉON, IRÈNE, THÉODORA, *au Juif.*
Nous ne vous quittons plus!..

ASHVÉRUS.
Mon sort, douleur amère!
Par chacun est d'être quitté...
Allez!.. éloignez-vous!.. je le veux!...

LÉON, IRÈNE, THÉODORA.
O mon père!..

ASHVÉRUS.
Allez pour moi du Ciel implorer la bonté!
Puisse-t-il fermer ma paupière,
Enfants, jusqu'à l'éternité!

IRÈNE, THÉODORA, LÉON, *s'éloignant sur l'ordre du Juif.*

ENSEMBLE.
Allons, pour lui, du Ciel implorer la bonté!
Puisse-t-il fermer sa paupière,
Hélas! jusqu'à l'éternité!

ASHVÉRUS, *écoutant les voix de ses enfants, qui se perdent au loin.*
Mon Dieu! mon Dieu! fais que je meure
A cette place... Hélas! j'ai tant marché!
Ah! fais sonner ma dernière heure!..
(*Montrant la grève.*)
De mes maux, Seigneur, sois touché!..
Mais, ô Ciel! quel prodige étrange
Éprouvé-je dans tous mes sens?..
Tout en moi se confond et change...
Oui, c'est la mort!.. oui, je la sens!..
C'est le repos!.. la fin de mes tourments!..

(*Il chancelle, et finit par tomber mourant sur un rocher de la plage.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Des vapeurs s'élèvent sur la mer. — Des nuages épais descendent des cieux. — De pâles éclairs sillonnent les nuages, au milieu desquels on voit traverser l'ANGE EXTERMINATEUR faisant retentir la trompette du jugement dernier.

Les nuages se dissipent, et l'on aperçoit l'immense vallée de Josaphat.

Au milieu de cette solitude, des anges, placés aux quatre

points cardinaux, appellent tous les morts au jugement dernier.

A ces appels sinistres, les tombeaux s'ouvrent, et tous les trépassés de l'univers s'avancent devant leur souverain juge, en chantant le chœur suivant.

CHŒUR DES MORTS.

Qui vient donc, sous leur froide tombe,
Agiter les morts d'ici-bas?..
Au sommeil glacé qui succombe,
Hélas! ne se réveille pas!

L'ANGE EXTERMINATEUR, *paraissant au fond de la vallée.*

La voix du Seigneur vous appelle,
Morts, levez-vous!
Devant la puissance éternelle
Paraissez tous!..

CHŒUR DES MORTS.

La voix du Seigneur nous appelle,
Morts, levons-nous!
Devant sa puissance éternelle
Accourons tous!

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Le voilà, ce jour redoutable,
Où le pécheur ne pèche plus!
Où, dans sa justice équitable,
Dieu fera la part des élus.

CHŒUR GÉNÉRAL, *tendant les bras vers le Ciel.*

Seigneur, prends-nous pour les élus.

(*Sur un signe de l'ange, la vallée de Josaphat disparaît, et l'on aperçoit le gouffre béant de l'enfer, d'où s'élance une bande de démons, au milieu de torrents de flammes, saisissant les pécheurs que leur désigne l'épée de l'ange, et les entraînant dans le gouffre.*)

CHŒUR DE DÉMONS.

Maudits, damnés, plus de prières!
A nous, à nous tous les pécheurs!
Ils vont souffrir de nos misères!..
Ils vont tous pleurer de nos pleurs!..

L'ANGE, *désignant un autre groupe.*

Et vous, heureux élus, le Seigneur vous accorde
Son séjour éternel, saint objet de nos vœux!

CHŒUR D'ANGES, *au Ciel.*

Venez, venez, vous les hôtes des cieux!

CHŒUR DE MAUDITS, *implorant Dieu.*

Seigneur! Seigneur! miséricorde!..
L'enfer! l'enfer!.. c'est trop cruel!..

CHŒUR DE BIENHEUREUX.

Merci, Seigneur, qui nous accorde
Désormais le bonheur au Ciel!

CHŒUR DE DÉMONS.

Non, non, pas de miséricorde
Au pécheur indigne du Ciel!!

—

LE JUGEMENT DERNIER.

Le ciel rayonne de feux divins. Il s'ouvre, et l'on voit les Trônes, les Séraphins, les Anges, les Dominations, recevant les âmes des bienheureux que leur envoie l'Ange de justice, tandis que du milieu des flammes qui sortent de terre, on aperçoit les Démons attirant à eux les damnés.

Puis les nuages s'amoncellent de nouveau. Tout redevient obscur... Le chaos nébuleux recommence; et quand il se dissipe, on retrouve la plage déserte, le Juif, couché sur la grève, et se réveillant au jour naissant, sous l'épée de l'Ange vengeur debout près de lui.

ASHVÉRUS, *s'agitant sur la roche où il est tombé; puis regardant autour de lui, aperçoit l'Ange, et s'écrie avec désespoir.*

Ah! mon sort n'est pas achevé!..
J'ai cru voir terminer ma vie!..
J'ai cru ma misère finie!
J'ai cru mourir!! . et j'ai rêvé!

L'ANGE, *au Juif.*

Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!..
Marche! marche! marche toujours!
Toujours!!!

(*On entend la trompette céleste; et le pauvre Juif, reprenant son bâton, se remet péniblement en marche, et fuit devant l'Ange qui le poursuit.*)

FIN DE LE JUIF ERRANT.

DOM SÉBASTIEN ROI DE PORTUGAL

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 13 novembre 1843.

MUSIQUE DE M. G. DONIZETTI.

Personnages.

DOM SÉBASTIEN, roi de Portugal.	MM. DUPREZ.
DOM ANTONIO, son oncle, régent du royaume en son absence	OCTAVE.
JUAM DE SYLVA, grand inquisiteur.	LEVASSEUR.
LE CAMOENS, soldat et poète.	BAROILHET.
DOM HENRIQUE, lieutenant de Dom Sébastien	FERD. PRÉVOST.
BEN-SELIM, gouverneur de Fez . .	MM. BRÉMONT.
ABAYALDOS, chef des tribus arabes, fiancé de Zayda	MASSOL.
ZAYDA, fille de Ben-Selim.	Mme STOLTZ.

SEIGNEURS ET DAMES de la cour de Portugal.
SOLDATS ET MATELOTS portugais.
SOLDATS ET FEMMES arabes.
MEMBRES DE L'INQUISITION.
HOMMES ET FEMMES du peuple.

ACTE PREMIER.

La vue du port de Lisbonne. A droite, sur le premier plan, le palais du roi, d'où l'on descend par plusieurs marches. Au fond la mer est la flotte prête à mettre à la voile. Tout se prépare pour l'embarquement. On transporte à bord du vaisseau amiral des armes et des provisions. A gauche, des soldats et des matelots boivent et chantent; d'autres font leurs adieux à leurs femmes et à leur famille. On voit circuler des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et des grandes dames que la curiosité attire.

—

SCENE PREMIERE.

SOLDATS, MATELOTS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SEIGNEURS ET GRANDES DAMES, *puis* DOM ANTONIO ET JUAM DE SYLVA.

CHŒUR.

Nautonnier, déployez la voile!
Élancez-vous, hardi marin!
Le roi commande, et son étoile
Nous guide au rivage africain!

(*Dom Antonio et Juam de Sylva sortent en ce moment du palais du roi et descendent les marches en causant.*)

DOM ANTONIO.

Ainsi nous l'emportons, et le destin entraîne
L'imprudent Sébastien sur la rive africaine!

JUAM DE SYLVA.

Mais, prêt à s'éloigner, votre royal parent,
O dom Antonio, vous remet la régence...

DOM ANTONIO.

Que je dois à vos soins, vous, ministre prudent,
Vous, grand inquisiteur!.. Et pendant son absence,
Je prétends avec vous partager la puissance...

JUAM DE SYLVA, *à part, et pendant que plusieurs seigneurs abordent et saluent dom Antonio.*

Que ta débile main ne gardera qu'un jour!
L'adroit Philippe Deux, que la gloire accompagne,
Couve depuis longtemps, d'un regard de vautour,
Le riche Portugal, trop voisin de l'Espagne;
Et me promet, à moi, si je suis son soutien...
(*Regardant dom Antonio.*)
Un pouvoir plus durable et plus sûr que le tien.

CHŒUR.

Nautonnier, déployez la voile!
Élancez-vous, hardi marin!
Le roi commande, et son étoile
Nous guide au rivage africain!

—

SCENE II.

LES MÊMES, UN SOLDAT, *s'approchant de dom Antonio, à qui il présente un placet.*

DOM ANTONIO.

Encore ce soldat, qui me poursuit sans cesse
(*Au soldat.*)
D'un placet importun!.. Tes titres?..

LE SOLDAT.

Ma détresse!

DOM ANTONIO.

Eh! que veux-tu?

LE SOLDAT.

Parler au roi!

DOM ANTONIO.

Crois-tu donc, jusqu'à toi, que sa grandeur s'abaisse?

JUAM DE SYLVA.

Arrière, misérable!

DOM ANTONIO, *avec impatience.*

Oui! va-t'en!

—

SCENE III.

LES MÊMES, DOM SÉBASTIEN, *descendant les marches du palais.*

SÉBASTIEN.

Eh! pourquoi
Empêcher mes soldats d'arriver jusqu'à moi?

(*Au soldat, et lui faisant signe d'avancer.*)
Qui donc es-tu?

LE SOLDAT.

AIR.

Soldat, j'ai cherché la victoire,
Et matelot, des bords lointains;
Poëte, j'ai rêvé la gloire...
Et n'ai trouvé que des dédains!
Au loin, ur des mers inconnues,
J'ai suivi Vasco de Gama!
Et des merveilles que j'ai vues
Ma verve ardente s'enflamma!
O Lusiade!.. enfant de ma lyre chérie!
Toi qui dois illustrer mon ingrate patrie,
Pour toi j'ai combattu l'Océan courroucé!
Oui, nageant d'une main, je criais aux orages:
Perdez-moi!.. mais portez mes vers jusqu'aux rivages...
Pour la première fois, les dieux m'ont exaucé!
Poëte, j'ai rêvé la gloire,
Et n'ai trouvé que le malheur!
Qu'auprès du fils de la victoire,
Aujourd'hui, je trouve l'honneur!

SEBASTIEN, *au soldat.*

Ton nom?

LE SOLDAT.

Le Camoens!

SÉBASTIEN, *se découvrant avec respect.*

Poëte,
Je te salue!
(*A dom Antonio et à Juam qui haussent les épaules avec mépris.*)
Oui, dans ses yeux
Du génie incompris j'ai vu briller les feux!
Du pays dédaigneux, dont l'oubli le rejette,
(*Tendant la main au Camoens.*)
Son nom sera l'orgueil! Je suis ton protecteur;
Réponds-moi? Que veux-tu?

CAMOENS.

L'honneur
De te suivre, ô mon roi, sur la rive du Maure
Pour partager et chanter tes exploits.

SEBASTIEN.

Sois donc prêt à partir!

CAMOENS.

Une faveur encore!

LE ROI.

Et laquelle?

CAMOENS, *lui montrant le fond du théâtre.*

Regarde!

LE ROI.

Ah! qu'est-ce que je vois?
(*On aperçoit un noir cortége qui traverse le théâtre avec une bannière : c'est celle de l'Inquisition. — Des familiers du Saint-Office conduisent une jeune fille, couverte du san-benito, vêtement des condamnés.*)

—

SCENE IV.

LES MÊMES, ZAYDA ET LES FAMILLIERS DE L'INQUISITION.
CHŒUR ET MARCHE.

Céleste justice,
Tu veux son supplice,
Et le Saint-Office
Punit les pervers.
Sauvons ces infâmes!
Qu'ici-bas les flammes
Préservent leurs âmes
Du feu des enfers.

LE ROI.

Où la conduisez-vous?

JUAM DE SYLVA.

Au bûcher!

LE ROI.

Quelle est-elle?

JUAM DE SYLVA.

Zayda l'Africaine, hérétique, infidèle!
Aux rives de Tunis prise par nos vaisseaux,
Elle avait, abjurant des dieux trompeurs et faux,
Reçu l'eau du baptême...

ZAYDA.

Oui, tremblante de crainte,
J'avais de Mahomet renié la foi sainte!

JUAM DE SYLVA, *au roi.*

Vous l'entendez!

ZAYDA.

Et dans mon repeutir,
D'un odieux couvent, hier, je voulais fuir...

LE ROI.

Et pourquoi?

ZAYDA.

Pour revoir l'Afrique, ma patrie,
Et mon vieux père, hélas! qui me pleure et m'attend!

LE ROI, *vivement.*

Ah! tu ne mourras pas!

JUAM DE SYLVA, *s'avançant.*

Notre roi tout puissant
Ne saurait au bûcher arracher cette impie,
Ni du saint tribunal annuler les arrêts!

LE ROI.

Mais je puis commuer sa peine!.. et pour jamais,
Et sous peine de mort, j'exile l'étrangère.

JUAM DE SYLVA.

En quels lieux?

LE ROI.

En Afrique, et près de son vieux père!
(*Zayda pousse un cri et tombe aux genoux de dom Sébastien.*)

CAMOENS.

Vive le roi!

JUAM DE SYLVA ET LES INQUISITEURS.

Ah! l'impie,
Il nous défie,
Il outrage la foi!

ZAYDA, *aux pieds du roi.*

AIR.

O toi qui me pardonne,
O le meilleur des rois!
Pour jamais je te donne
Les jours que je te dois!
Que les dieux protégent ta vie,
De gloire et d'honneurs sois comblé!
Et du beau ciel de ta patrie
Ah! ne sois jamais exilé!

ENSEMBLE.

JUAM ET LES INQUISITEURS.

Notre sainte colère
N'épargne pas les rois.
Malheur au téméraire
Qui méconnaît nos lois.

ZAYDA.

O mon Dieu! sur la terre,
Mon appui tutélaire,
O le meilleur des rois!
A toi qui me pardonne,
Je consacre et je donne
Les jours que je te dois!

LE ROI.

O charmante étrangère,
Doux attraits, douce voix!

Le cœur le plus sévère
Reconnaîtrait tes lois!

(*A la fin de cet air, accompagné par les chœurs, on entend un appel de trompettes qui commence le finale.*)

LE ROI.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète?
Pour nous la palme s'apprête,
Marchons, nobles Portugais!
Conquérans du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde!
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès!
(*Au Camoens.*)
Toi, dis-nous le chant du départ,
Et s'il est vrai que le poëte
Soit inspiré du ciel, dis-nous, divin prophète,
Quel sort attend notre étendart?

CAMOENS, *avec enthousiasme.*

Oui, le ciel m'enflamme et m'inspire!
Voyez-vous l'horizon serein?..
Voyez-vous le royal navire
Aborder le sol africain?..
Le vent du désert nous apporte
Le cri du guerrier frémissant!
Combien sont-ils?.. que nous importe?
En avant, chrétiens, en avant!

CHŒUR DE SOLDATS, *s'animant.*

En avant, soldats de la foi,
En avant! Gloire à notre roi!

CAMOENS.

Quelle masse épaisse, innombrable,
Se renouvelle sous nos coups?
Comme des tourbillons de sable,
Ils s'étendent autour de nous!

(*En ce moment, le théâtre s'obscurcit, la mer devient agitée, et l'on entend au loin gronder le tonnerre.*)

Sous nos pas a frémi la terre,
Sur nos fronts mugit le tonnerre.
(*Avec égarement.*)
Soldats! défendez votre roi,
Soldats! sauvez notre bannière...
Je la vois encor... je la voi...
Mais sanglante et dans la poussière...
(*Avec le chœur.*)
En avant... en avant, et mourons pour le roi!..

LE ROI, *s'élançant au milieu d'eux.*

Que dites-vous, amis?

CAMOENS, *revenant à lui.*

Oui... oui... pardonnez-moi!
Les éclats de la foudre et ces épais nuages
N'apportaient à mes sens que de sombres présages!
(*En ce moment les nuages se dissipent, la mer redevient calme et le soleil brille.*)
Mais le soleil revient!.. Soleil, qui des héros
Doit aux champs africains éclairer la vaillance,
Que devant tes rayons s'inclinent nos drapeaux!
(*Tous les drapeaux s'inclinent.*)

LE ROI.

Seigneur, bénissez-les!

JUAM DE SYLVA, *étendant les mains.*

Oui, que la Providence
Daigne exaucer nos vœux!
(*A part.*)
Et monarque et soldats,
Des sables africains vous ne sortirez pas!..

ENSEMBLE.

JUAM, ANTONIO ET LES INQUISITEURS.

Anathème à l'hérésie!
Anathème sur l'impie
Qui nous brave et nous défie,
Et méconnaît nos décrets.
Que sur son front le ciel gronde,
Que sous lui s'entr'ouvre l'onde,
Que l'enfer seul lui réponde,
Et l'engloutisse à jamais...

LE ROI, CAMOENS ET LES SOLDATS.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète?
Pour nous la palme s'apprête,
Partons, nobles Portugais!
Conquérans du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde!
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès!

ZAYDA

De la fureur de l'impie
Il a préservé ma vie;
Mahomet, je t'en supplie,
Récompense ses bienfaits!
O puissant maître du monde,
Qu'à mes vœux son sort réponde,
Que la justice confonde
Les méchants et leurs projets!

ZAYDA, *à genoux.*

O Mahomet! sauve sa vie!

LE PEUPLE.

Dieu des chrétiens! sauve le roi!

LE ROI.

Adieu! Lisbonne!..

CAMOENS.

Adieu, patrie!

LE ROI.

Nous reviendrons dignes de toi!

ENSEMBLE.

ZAYDA.

De la fureur de l'impie
Il a préservé ma vie, etc.

JUAM ET LES INQUISITEURS.

Anathème à l'hérésie!
Anathème sur l'impie! etc.

LE ROI, CAMOENS ET LES SOLDATS.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète? etc.

LE PEUPLE.

Pour la gloire et la patrie
Quand il expose sa vie, etc.

(*Dom Antonio et Juam laissent éclater la joie que leur cause le départ de Sébastien. — Le peuple entoure le roi de ses transports. — Zayda lui baise la main. — Le roi, Camoëns et les officiers montent sur le vaisseau amiral, et l'on aperçoit en pleine mer, à l'horizon, toute la flotte portugaise à la voile.*)

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe en Afrique. Le théâtre représente l'habitation de Ben-Selim, dans les environs de Fez.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYDA, *entourée de ses compagnes.*

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Les délices de nos campagnes,
La rose des déserts,
La plus belle de nos compagnes,
Gémissait dans les fers!
Le ciel a de nos voix plaintives
Entendu les soupirs!

Elle revient!... et sur nos rives
Reviennent les plaisirs.

(Zayda fait signe qu'elle désire rester seule. Les jeunes filles s'éloignent.)

—

SCENE II.

ZAYDA, *seule.*

Depuis que sa main protectrice
A défendu mes tristes jours,
Pour mon malheur, pour mon supplice,
Je l'entends, je le vois toujours!
Hélas! le doux ciel de mes pères
N'a pu consoler mon ennui;
Mon âme, aux rives étrangères
Est demeurée auprès de lui!

—

SCENE III.

ZAYDA, BEN-SELIM.

BEN-SELIM, *s'approchant de sa fille.*
Pourquoi, le front toujours voilé par un nuage,
Du brave Abayaldos repousses-tu l'amour?
(Zayda fait signe qu'elle ne peut le lui dire.)
Ma fille, accueille au moins l'hommage
De l'amitié qui vient célébrer ton retour.

(On danse. Divertissement composé de plusieurs pas de caractère. A la fin du divertissement, on entend un bruit de trompettes. Paraît Abayaldos armé en guerre et à la tête de sa tribu.)

—

SCENE IV.

LES MÊMES; ABAYALDOS *et les* ARABES *sous ses ordres.*

ABAYALDOS.
Eh quoi! des danses et des fêtes!..
Des cris joyeux frappent les airs!
Lorsque la foudre est sur vos têtes
Et lorsque l'infidèle envahit nos déserts?
TOUS, *poussant un cri.*
Les chrétiens!

ABAYALDOS.

AIR

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
A vos jeux faites trève!
Aux armes! Africains!
Oui, saisissez le glaive,
Aux armes!.. Africains!

Sébastien, ce prince infidèle,
Est venu pour nous asservir!
Il nous défie et nous appelle
Aux plaines d'Alcazar-Kebir!

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
Plus de paix, plus de trève!
Aux armes! Africains!

(S'adressant à Zayda.)

La guerre sainte est déclarée
Et nous courons au champ d'honneur!
Ta foi, si longtemps espérée,
Doit être le prix du vainqueur!

(Zayda lui fait signe qu'elle ne veut rien promettre. Abayaldos la regarde quelques instants avec jalousie et colère, puis se retournant vers ses compagnons.)

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
Plus de paix! plus de trève!
Aux armes! Africains!

CHŒUR DES FEMMES, *à genoux.*

O Dieu! qui tiens le glaive
Et la mort dans tes mains,
Vers toi ma voix s'élève,
Protége leurs destins!

CHŒUR DES HOMMES.

Levons-nous! Que le glaive
Etincelle en nos mains!
Plus de paix! plus de trève!
Aux armes! Africains!

ZAYDA.
Dieu! détourne le glaive
Qui brille dans leurs mains!

(Ils sortent tous en désordre. On entend pendant quelques instants encore le bruit de la musique guerrière et des cris tumultueux qui s'éloignent. Le théâtre change.)

—

SCENE V.

(La plaine d'Alcazar-Kebir après la bataille. — A gauche, un rocher. — Au fond, on voit étendus sur le sable les corps des chrétiens et des musulmans, des armes, des débris, etc.)

DOM SÉBASTIEN, *entouré de quelques* OFFICIERS PORTUGAIS, *blessés comme lui. Epuisé par la perte de son sang, il est soutenu par* DOM HENRIQUE *et tient encore à la main une poignée de sabre brisé.*

DOM SÉBASTIEN.
Une épée! une épée!..
DOM HENRIQUE.
Hélas! tout est perdu!
DOM SÉBASTIEN, *avec égarement.*
Sauvons le Camoëns, sur le sable étendu.
DOM HENRIQUE.
Ne songez qu'à vous, Sire!
(Aux autres seigneurs portugais.)
A leur rage inhumaine
Dérobez notre roi que je soutiens à peine!
DOM SÉBASTIEN, *tombant presque évanoui au pied du rocher.*
Ah! laissez-moi... Fuyez!
DOM HENRIQUE, *entendant les Arabes qui s'avancent.*
Ils viennent! les voici!
(Faisant signe aux officiers de déposer le roi au pied du rocher.)
Là!.. près de cette roche!.. Et nous, mourons ici!

—

SCENE VI.

LES MÊMES; ABAYALDOS *et les* ARABES.

ENSEMBLE.

CHŒUR DES ARABES.

Victoire! victoire! victoire!
Allah, du haut du ciel,
A proclamé la gloire
Des enfants d'Ismael!

Ni pitié, ni clémence!..
Que le fer menaçant
Serve notre vengeance,
Et s'abreuve de sang!

CHŒUR DES PORTUGAIS.

Trahis par la victoire,
Dans notre sort cruel,
Il nous reste la gloire
De mourir pour le ciel!
Oui, contre leur vengeance,
Soutiens-nous, Dieu puissant!
Céleste récompense
Près de toi nous attend!

ABAYALDOS.

Des ennemis vaincus les corps jonchent la plaine,
Le roi, qui, sous nos coups, sanglant était tombé,
Au destin qui l'attend s'est ici dérobé!
Sébastien est à nous, c'est Dieu qui nous l'amène!

CHŒUR DES ARABES.

Au nom d'Abayaldos, défenseur de la foi,
Que des derniers chrétiens disparaisse la trace!
Frappons-les!

SÉBASTIEN, *se soulevant.*

Moi, d'abord!

ABAYALDOS, *aux Portugais.*

Oui, pour vous point de grâce,
Si vous ne me nommez à l'instant votre roi.
Parlez? Lequel de vous est Sébastien?

(Sébastien fait un mouvement.)

DOM HENRIQUE *le prévient et dit à voix haute :*

C'est moi!

(A voix basse et serrant la main de Sébastien qui veut parler.)

Vivez pour eux!.. Je meurs!

(Il tombe à terre et rend le dernier soupir.)

ABAYALDOS, *debout et le contemplant.*

Gisant dans la poussière,
Le voilà donc ce roi!.. ce héros téméraire,
Qui rêvait en Afrique un empire nouveau!
Il n'y sera venu conquérir qu'un tombeau!
Même après son trépas, esclave en cette terre,
Sa cendre, parmi nous, restera prisonnière!

(Aux seigneurs portugais.)

Vous, pourtant, j'y consens, jusqu'au dernier séjour
Accompagnez le prince objet de votre amour!..

(On emporte le corps de dom Henrique, et sur un geste d'Abayaldos, les seigneurs portugais le suivent.)

CHŒUR D'ARABES.

Victoire! victoire! victoire! etc.

(Ils sortent tous.)

SCENE VII.

DON SÉBASTIEN, *évanoui au pied du rocher,* ZAYDA.

ZAYDA *entre mystérieusement, elle examine avec effroi plusieurs cadavres de soldats et d'officiers portugais qui gisent au fond du théâtre.*

Il est tombé!.. Parmi ces cadavres sanglants,
D'interroger la mort... oui... j'aurai le courage...

(S'avançant vers le rocher.)

De le sauver blessé... captif... s'il n'est plus temps,
A ses restes du moins j'épargnerai l'outrage!..
Vers lui, Dieu de bonté, guide mes pas tremblants!

(Elle s'asseoit un instant sur le rocher.)

DOM SEBASTIEN, *toujours sans connaissance.*

Henrique!.. Camoens!.. Vaincu!

ZAYDA.

Grands Dieux!.. qu'ai-je entendu?

(Le reconnaissant.)

C'est lui!..

(Zayda fait respirer au roi des sels qui le raniment.)

DUO.

ZAYDA, *déchirant son voile pour panser ses blessures.*

Mon Dieu!.. sa misère est si grande
Qu'elle doit m'absoudre à tes yeux!
Et ta loi même nous commande
De secourir les malheureux!

SÉBASTIEN, *qui peu à peu est revenu à lui.*

La lumière m'était ravie!..
La mort allait fermer mes yeux...
Qui donc me rappelle à la vie
Et me rend la clarté des cieux?..

ZAYDA, *rappelant le motif de son air du premier acte.*

Quand le sort t'abandonne,
O le meilleur des rois!..
Pour jamais je te donne
Les jours que je te dois!

SÉBASTIEN, *se levant et la regardant.*

Lorsque tout m'abandonne...
C'est toi... je te revois!..
L'espoir pour moi rayonne
Aux accents de sa voix!

(La repoussant doucement de la main.)

Vouloir sauver mes jours, c'est exposer les tiens;
Va, laisse-moi périr!

ZAYDA, *avec énergie.*

Par le Dieu des chrétiens!
Vous vivrez, Sire! ou nous mourrons ensemble,

SEBASTIEN, *étonné.*

Qu'entends-je?

ZAYDA, *de même.*

Roi puissant, je ne t'aurais rien dit!
Mais malheureux, mais errant et proscrit..
Tu sauras tout!.. Je t'aime! et pour toi seul je tremble!

SEBASTIEN.

Je n'ai que mon malheur désormais à t'offrir!

ZAYDA.

Qu'importe?.. si pour toi je puis encor mourir!
Si ton sort est le mien!..

SÉBASTIEN.

Oui, Dieu, qui nous rassemble,
Ne voudra plus nous désunir!

ZAYDA.

Courage!.. ô mon roi! courage!
L'amour inspire ma voix!
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

SÉBASTIEN.

Oui! courage! courage!
Le mien renaît à sa voix;
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

ZAYDA.

Le ciel doit mettre un terme à vos misères;
Bientôt pour vous les beaux jours renaîtront!
Vous reverrez le palais de vos pères,
Et la couronne ornera votre front!

SÉBASTIEN.

Ange du ciel!.. mon ange tutélaire,
Par toi bientôt mes beaux jours reviendront;
Oui, oui, je veux voir à tes pieds la terre,
Et la couronne éclater sur ton front!

ENSEMBLE.

ZAYDA.

Courage! ô mon roi! courage!
L'amour inspire ma voix!
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

SÉBASTIEN.

Oui! courage!.. courage!
Le mien renaît à sa voix;
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

(*On entend au dehors un grand tumulte.*)

—

SCÈNE VIII.

Les mêmes, CHŒUR D'ARABES, *la hache à la main, et apercevant Sébastien.*

CHŒUR.

Du sang! du sang!.. c'est l'ordre du prophète!
Frappons! frappons! pour obéir au ciel.
Allah! Allah nous demande sa tête!
Du sang! du sang!.. aux enfants d'Ismaël!

ZAYDA, *s'élançant au devant d'Abayaldos et de Ben-Selim, qui viennent d'entrer, et leur montrant Sébastien.*)

Non! vous épargnerez celui que je protége!
Si vous m'aimez, sauvez un malheureux!..
(*A Abayaldos, avec force et fierté.*)
Je le demande!.. je le veux!

ABAYALDOS.

Et pourquoi vous obéirais-je,
A vous qui repoussez et ma main et mes vœux?

CHŒUR, *entourant Sébastien.*

Du sang! du sang!.. c'est la loi du prophète!
Frappons! frappons! pour obéir au ciel.
Allah! Allah nous demande sa tête!
Du sang! du sang!.. aux enfants d'Ismaël!

(*Ils ont entouré Sébastien: le fer est levé sur sa tête; on va le frapper. Zayda pousse un cri, s'élance devant lui, et lui fait un rempart de son corps.*)

ZAYDA, *tremblante d'effroi, et s'adressant à Abayaldos.*

Eh bien donc!.. ordonnez qu'on épargne sa vie!..
Qu'il puisse encor revoir le ciel de sa patrie!..
(*Montrant son père et elle.*)
A nos soins confié, qu'il soit libre par vous,
Et je le jure ici, vous serez mon époux!

ABAYALDOS, *étonné.*

Quel intérêt si grand?..

ZAYDA.

Sur la rive lointaine,
Je mourais... un chrétien osa briser ma chaîne.
Libre, j'ai fait serment de sauver un chrétien!..
Ce vœu, vous m'aiderez à l'accomplir!..

ABAYALDOS, *au roi.*

Eh bien!
Sois libre!.. va bénir au sein de ta patrie,
Le nom sacré de celle à qui tu dois la vie!

ZAYDA, *à voix basse, au roi, qui fait le geste de refuser.*

Sire, pour vous sauver j'avais promis mes jours:
Je donne plus encore, et, si je vous suis chère,
Partez, Sire, partez!.. Sur la rive étrangère,
Mon cœur est avec vous et vous suivra toujours!

ABAYALDOS ET LE CHŒUR DES ARABES, *à dom Sébastien.*

Partez! partez!.. c'est l'ordre du prophète!
(*Aux esclaves et aux femmes, qui s'avancent avec des guirlandes et des corbeilles de fleurs.*)
Marchons!.. marchons! des combats à l'autel!
De notre chef que le bonheur s'apprête.
Amour et gloire aux enfants d'Ismaël!

ZAYDA.

Pour le sauver, quand mon malheur s'apprête,
Sur lui, mon Dieu, veillez du haut du ciel!

(*Abayaldos a pris la main de Zayda, qui, pâle et tremblante, le suit en se soutenant à peine. — Le cortége s'éloigne avec eux.*)

SÉBASTIEN, *seul, sur le banc où il est tombé anéanti, regardant autour de lui.*)

CAVATINE.

Seul sur la terre,
Dans ma misère,
Je n'ai plus rien!
Amour céleste,
Qui seul me reste,
Est mon soutien!
Oui, lui seul ranime mon âme;
Dans le destin qui m'accable et m'abat,
Il ne me reste rien que l'amour d'une femme,
(*Avec énergie.*)
Et le cœur d'un soldat!

(*Faible et chancelant encore, il s'éloigne. — La toile tombe.*)

—•—

ACTE TROISIÈME.

Le palais du roi à Lisbonne. Sur les premiers plans, la salle du trône. Au fond, une galerie extérieure donnant sur des jardins.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM ANTONIO, *couvert de son manteau royal, la couronne en tête et appuyé sur sa main de la justice, est debout sur une riche estrade, élevée de plusieurs degrés, et reçoit les serments de tous les* GRANDS DU ROYAUME. — *A droite et à gauche, des* DAMES DE LA COUR *en brillants costumes. — Au fond, des* HUISSIERS, *des* PAGES; *et, dans la galerie extérieure, des flots de* PEUPLE, *que des* GARDES *empêchent d'entrer.*

DOM JUAM DE SYLVA, *s'adressant à Dom Antonio.*

RÉCITATIF.

Pour éteindre une guerre aux deux pays cruelle,
L'illustre Abayaldos, de Sébastien vainqueur,
Envoyé par son roi, vient en ambassadeur
Proposer un traité d'alliance éternelle!

(*Sur une marche brillante, paraissent Abayaldos et toute la suite de l'ambassade.—Des esclaves portent des présents qu'ils déposent au pied du trône. — A côté d'Abayaldos, des seigneurs arabes, des guerriers musulmans, des esclaves et quelques femmes voilées. — Abayaldos s'avance vers dom Antonio et lui remet ses lettres de créance.*)

ABAYALDOS.

Nous apportons ces présents et nos vœux
Au nouveau roi de la Lusitanie;
Puissent, par lui, briller sur sa patrie
Un ciel plus pur et des jours plus heureux!

DOM ANTONIO.

Puissions-nous du passé faire oublier les fautes!
Vous, cependant, soyez mes amis et mes hôtes!
Et jusqu'au jour heureux qui nous promet la paix,
Daignez pour votre asile accepter mon palais!

(*Abayaldos s'incline en signe d'acceptation. — Dom Antonio descend de son trône et s'éloigne avec Dom Juam et les seigneurs qui l'entourent.*)

—



DON SÉBASTIEN. Le voilà donc ce roi, ce héros téméraire. — Acte 2, scène 2.

SCENE II.

(*Toute la cour s'est retirée. — Abayaldos, resté avec quelques esclaves, leur fait signe de s'éloigner et retient par la main une femme qui allait les suivre.*)

ABAYALDOS, ZAYDA.

ABAYALDOS, *regardant autour de lui.*
Nous sommes seuls!

ZAYDA, *levant son voile.*
Hélas! sur la terre africaine,
Seigneur, que ne me laissiez-vous?
Pourquoi sur cette rive étrangère et lointaine
M'avoir forcée à suivre mon époux?

ABAYALDOS, *avec une fureur concentrée.*

DUO.

C'est qu'en tous lieux, comme une esclave,
Nuit et jour tu suivras mes pas!
Ce cœur perfide qui me brave,
Ainsi ne me trahira pas!

ZAYDA.
D'où viennent ces transports et cette frénésie,
Quand je vous ai donné ma main, mon cœur, ma vie?..

ABAYALDOS.
Oui, j'ai reçu ta main, oui, j'ai reçu ta foi!
Mais ton cœur, Zayda, ne fut jamais à moi!

ENSEMBLE.

En tous lieux et comme une esclave,
Nuit et jour tu suivras mes pas!
Ce cœur perfide qui me brave,
Ainsi ne me trahira pas!

ZAYDA.
Frappez donc, la mort que je brave,
Moins que vous est cruelle, hélas!
Prenez pitié de votre esclave,
Qui vous demande le trépas!

ABAYALDOS.
Les larmes qu'en secret sans cesse tu répands...

ZAYDA.
Attestent la douleur! non le crime...

ABAYALDOS.
Tu mens!

Une nuit, Zayda, près de toi qui m'es chère,
Pensif, je veillais!.. Toi, dans un rêve adultère,
Tu murmurais un nom... qui n'était pas le mien!

ZAYDA.

Moi! grand Dieu!

ABAVALDOS.

Ce chrétien!.. C'en est un...
(*Avec rage.*)
Ce chrétien,
Je l'atteindrai!.. fût-ce au bout de la terre!

ZAYDA, *vivement.*

Et s'il n'est plus!

ABAYALDOS.

Mon amour offensé,
Même après le trépas, est jaloux du passé!
Mais non... non!..

ENSEMBLE.

ABAYALDOS

En vain pour le soustraire
A ma juste colère,
Ton cœur perfide espère
Me tromper, me fléchir...
Oui... je veux, par vengeance,
Croire à son existence...
Rien qu'à cette espérance
Mon cœur bat de plaisir.

ZAYDA, *à part.*

Dieu seul en qui j'espère,
Dieu si longtemps sévère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir!
Et si c'est une offense
D'avoir, dans ma souffrance,
Gardé sa souvenance...
C'est moi qu'il faut punir!
(*Haut, élevant la main vers le ciel.*)
Ah! croyez-en du moins à ce serment suprême...

ABAYALDOS.

Non! vos serments ne sauraient m'attendrir,
Je n'ai plus confiance à présent qu'en moi-même!
A ces yeux, pour tout voir...
(*Montrant son poignard.*)
A ce fer... pour punir!

ENSEMBLE.

ABAYALDOS.

Ne crois pas le soustraire,
A ma juste colère;
En vain ton cœur espère,
Me vaincre ou me fléchir!
Je veux, dans ma vengeance,
Croire à son existence...
Et ma seule espérance,
Sera de le punir!

ZAYDA, *à part.*

Dieu seul en qui j'espère,
Dieu! si longtemps sévère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir!
Et si c'est une offense
D'avoir, dans ma souffrance,
Gardé sa souvenance...
C'est moi qu'il faut punir!

(*Des seigneurs du palais entrent et montrent à Abayaldos les appartements à droite, qui sont les siens. — Il y entre avec Zayda.*)

—

SCENE III.

(*Le théâtre change et représente la principale place de Lisbonne, en 1577. A gauche, la façade de la cathédrale. Au fond et à droite, plusieurs rues qui aboutissent à la place. Il fait nuit. Un soldat blessé et marchant avec peine, sort d'une des rues à droite, et s'avance lentement sur la place publique dont il regarde en silence les principaux édifices.*)

CAMOENS, *seul.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

O ma patrie!
Un de tes fils, pauvre et sanglant,
Touche enfin ta rive chérie!..
Et tous les malheurs de ma vie,
Je les oublie en te voyant,
O ma patrie!..

DEUXIÈME COUPLET.

De ma patrie
L'aspect touchant et solennel
Ranime mon âme affaiblie;
Et si je dois perdre la vie,
Je mourrai du moins sous le ciel
De ma patrie!

—

SCENE IV.

CAMOENS, UNE RONDE DE SOLDATS, *traversant la rue.*

SOLDATS.

Qui vive!..

CAMOENS, *avec joie.*

Un exilé qui revoit sa patrie!
Un soldat qui revient d'Afrique...

UN DES SOLDATS, *à demi-voix.*

Sur ta vie,
Tais-toi, mon camarade, et disparais soudain.
Notre nouveau monarque a peu de sympathie
Pour tout ce qui revient du rivage africain!

—

SCENE V.

CAMOENS, *seul.*

O noble Sébastien! généreuse victime,
Après toi, pensais-tu que ton vil successeur
De notre sang versé nous ferait même un crime!
(*Regardant autour de lui.*)
Rien!.. et blessé!.. que faire?
(*Après un instant de silence et avec désespoir.*)
O honte!.. ô déshonneur!
Il faut donc que ce bras, qui sut porter le glaive,
Vers la richesse altière en suppliant se lève!..
Camoëns mendiant!.. Allons...
(*Portant la main sur sa poitrine.*)
Tais-toi, mon cœur!
(*Regardant au ciel.*)
Et vous, nuit, de mon front dérobez la rougeur!

—

SCENE VI.

(*En ce moment, paraît un homme enveloppé d'un manteau, il s'avance vers la place — Camoëns l'aperçoit malgré l'obscurité, s'approche de lui, défait son casque et le lui présente.*)

DUO.

CAMOENS, *tendant son casque.*

C'est un soldat qui revient de la guerre;
La main qu'il tend fut blessée au combat!

Il vous demande, ainsi que Bélisaire!..
Riche, donnez l'obole au vieux soldat?

DOM SÉBASTIEN.

Ainsi que toi, je reviens de la guerre,
Ainsi que toi, blessé dans le combat,
J'ai rapporté la gloire et la misère,
Le seul partage, hélas! du vieux soldat!

ENSEMBLE.

Oui, comme toi, frère, je suis soldat!

CAMOENS, *lui prenant la main.*

Ta main! ta main dans celle du soldat!
(*Tous les deux se pressent la main, et s'asseyent sur le banc de pierre à droite.*)

CAMOENS, *interrogeant avec intérêt.*

Tu fus blessé?..

DOM SÉBASTIEN.

Dans les champs d'Alcazar!

CAMOENS, *de même.*

Tu combattais?..

DOM SÉBASTIEN.

Près de notre étendart!

CAMOENS, *de même.*

Auprès du roi?..

DOM SÉBASTIEN.

Je ne l'ai point quitté!

CAMOENS.

Ni moi non plus!..
(*Se levant et s'animant.*)
Debout à son côté,
Frappé!.. laissé pour mort!.. O fatale défaite!

DOM SÉBASTIEN, *s'animant aussi, et l'écoutant avec intérêt.*

Qui donc es-tu?

CAMOENS.

Son ami! son poëte,
Qui voudrait vivre encor pour chanter ses exploits
Et les rendre immortels!

DOM SÉBASTIEN, *poussant un cri.*

Camoëns!

CAMOENS, *ému.*

Cette voix!..
Non... non... c'est une erreur...
(*Cherchant à le reconnaître dans l'ombre.*)
Du roi que je regrette,
Ce ne sont point les traits...

DOM SÉBASTIEN.

Changés par le malheur...
(*Lui ouvrant les bras.*)
Mais là, du moins... là, c'est toujours son cœur.

ENSEMBLE.

CAMOENS, *se jetant dans ses bras.*

O jour de joie! ô jour d'ivresse!
C'est lui... que sur mon cœur je presse.
Vers toi, mon Dieu! rappelle-moi!
Je puis mourir! j'ai vu mon roi!
(*Criant à voix haute.*)
Vive le roi!..

DOM SÉBASTIEN.

Dernier jour de joie et d'ivresse!
Seul ami que le ciel me laisse!
Je retrouve, moi qui fus roi,
Un cœur qui bat encor pour moi!
(*Lui imposant silence.*)
Tais-toi! tais-toi!

(*A demi-voix.*)
Un oncle ambitieux, avide du pouvoir,
Sur mon trône vacant s'est hâté de s'asseoir.
Il compte sur ma mort et la rendrait réelle
S'il en pouvait douter...

CAMOENS.

Mais tous vos courtisans?..

DOM SÉBASTIEN.

La fortune me fuit... ils feront tous comme elle!

CAMOENS.

Dans vos soldats du moins...

DOM SÉBASTIEN.

Sont mes seuls partisans!
Par eux d'abord il faut me faire reconnaître.

CAMOENS.

Ils vous reconnaîtront!. croyez-en mes serments.
Je leur crîrai : C'est notre maître!
C'est lui! c'est lui!.. mes amis, croyez-moi!

ENSEMBLE.

CAMOENS.

O jour de joie! ô jour d'ivresse!
Retentissez, chants d'allégresse!
O mon pays! relève-toi,
Dieu te rend ta gloire et ton roi.
Vive le roi!
O jour de joie! etc.

DOM SÉBASTIEN.

Dernier jour de joie et d'ivresse!
Seul ami que le ciel me laisse,
Je retrouve, moi qui fus roi,
Un cœur qui bat encor pour moi!
Tais-toi! tais-toi!
Dernier jour, etc.

(*On entend dans le lointain les sons d'une musique funèbre. — Sébastien, le Camoëns s'arrêtent étonnés.*)

CAMOENS.

Quels sont ces sinistres accents?

DOM SÉBASTIEN.

Les funèbres honneurs, qu'en son deuil hypocrite,
Le nouveau roi vient rendre au roi dont il hérite.

CAMOENS, *regardant vers la droite.*

Oui, Dom Antonio, suivi de tous les grands!

—

SCENE VII.

DOM SÉBASTIEN, CAMOENS, *à droite, enveloppés de leurs manteaux. — Marche, cortége funèbre aux flambeaux. — Paraissent des compagnies de soldats et de marins, puis des magistrats, des inquisiteurs, des seigneurs, des dames de la cour. — Le char, couvert d'insignes royaux, des armes de Portugal et d'ornements funéraires, le cheval de bataille de Dom Sébastien. — Puis paraissent* DOM ANTONIO ET DOM JUAM DE SYLVA, *au milieu de toute la cour, portant des manteaux de deuil. — Des valets de pied les escortent avec d'innombrables flambeaux. — Le peuple arrive par toutes les rues qui donnent sur la place, et se presse autour du convoi.*

CHŒUR ET MARCHE.

Sonnez, clairons funèbres,
Roulez, sombres tambours!
Évoquez des ténèbres
L'ange des derniers jours!
Du Dieu qui tient la foudre,
Qu'il proclame les lois,
Lui qui réduit en poudre
La majesté des rois!
Sonnez clairons funèbres,
Roulez, sombres tambours!
Évoquez des ténèbres
L'ange des derniers jours!

(*Le char s'est arrêté au milieu du théâtre. — Dom Juam de Sylva, dom Antonio et tous les grands de la cour sont entrés dans la cathédrale.*)

TROIS INQUISITEURS, *se tournant vers le peuple.*

Au nom d'un Dieu vengeur, peuples, écoutez-moi!
(*Montrant le catafalque.*)
D'un monarque imprudent déplorons la folie;
Courbons-nous sous la main du Dieu qui le châtie.

CAMOENS.

Je ne souffrirai pas qu'on outrage mon roi!

AIR.

Venez défendre sa mémoire,
Malheureux dont il fut l'appui:
Soldats, ses compagnons de gloire,
Venez tous, et pleurez sur lui!
Le sort a trahi sa vaillance;
Il est tombé, mais en héros.
Du pays pleurons l'espérance,
Pleurons l'honneur de nos drapeaux.

CHŒUR.

Du pays pleurons l'espérance,
Pleurons l'honneur de nos drapeaux!

(Don Juam, Dom Antonio sortent de l'église à gauche, au moment où Abayaldos et la suite de l'ambassade entrent par la droite.)

DON JUAM.

Qui trouble de ce jour la pompe solennelle?

CAMOENS.

Un soldat, un poëte, un Portugais fidèle,
Esclave de sa foi, sans peur et sans espoir,
Qui chante le malheur et non pas le pouvoir!

DOM JUAM.

Parmi nous qui t'amène,
Pour fomenter encor la discorde et la haine?
(Aux soldats.)
Entraînez-le malgré ses amis imprudents.
(Montrant Dom Antonio.)
Allez, le roi l'ordonne!

DOM SÉBASTIEN, *s'avançant.*

Et moi je le défends!

TOUS, *avec étonnement.*

Le roi!

CAMOENS, *avec force.*

Votre vrai roi!

ABAYALDOS, *à part, regardant dom Sébastien.*

Lui!.. le roi!.. quel mystère?..
Celui que Zayda ravit à ma colère!..

DOM SÉBASTIEN, *s'avançant au milieu du théâtre.*

Mes amis, mes sujets... c'est moi,
C'est votre roi!
Oui, oui! malgré ses traits changés par la souffrance,
C'est votre roi, de qui la Providence,
Après tant de malheurs, a permis le retour!

LE PEUPLE.

Vive le roi! notre orgueil, notre amour!

ABAYALDOS, *s'avançant au milieu du théâtre.*

Et moi, j'ai de mes mains, peuple, je vous le jure,
A votre roi vaincu, donné la sépulture.
Dans les champs d'Alcazar ont fini ses destins,
Et sa cendre repose aux sables africains!
(Les officiers de sa suite étendent la main, et font le même serment. —Montrant Dom Sébastien.)
Mais celui-ci, qui veut passer pour votre maître,
Sauvé par ma pitié, par trahison peut-être,
N'est qu'un fourbe!

DOM JUAM ET ANTONIO.

Qui veut en vain vous abuser!

DOM SÉBASTIEN.

D'une indigne imposture avant de m'accuser,
(A l'inquisiteur.)
Regardez-moi, Dom Juam!
(A Antonio.)
Regardez-moi bien, Sire!

DOM ANTONIO, *aux inquisiteurs.*

A vous de châtier son criminel délire,
Faites votre devoir!

DOM JUAM.

Peuple!.. n'en doutez pas!
Ce musulman l'a dit! c'est un infâme, un traître!

CAMOENS.

Ah! ses soldats du moins sauront le reconnaître!

ABAYALDOS, *à part.*

Et toi qui prétendais l'arracher au trépas!
Zayda, j'épîrai tes desseins et tes pas!

CHŒUR DES INQUISITEURS.

Il faut qu'il périsse!
Qu'un juste supplice,
A jamais flétrisse
(Montrant Dom Sébastien et ses partisans.)
Le crime et l'erreur!
Et toi, Dieu suprême,
Que sa voix blasphème,
Lance l'anathème
Sur cet imposteur!

CAMOENS, *excitant le peuple.*

Aux armes!.. De ses jours c'est à nous de répondre!

DOM SÉBASTIEN.

Point de sang, mes amis! je saurai les confondre!

DOM JUAM.

Arrêtez, imprudents! Ce n'est pas en ce lieu
Que peut absoudre ou punir la justice.
L'accusé, désormais, est sous la main de Dieu,
Et nous le réclamons au nom du Saint-Office!

REPRISE DU CHŒUR.

Il faut qu'il périsse!
Qu'un juste supplice,
A jamais flétrisse
Ce vil imposteur! etc.

(Le convoi se remet en marche. On entraîne Dom Sébastien par la droite, et Camoïns, épuisé par ses efforts, tombe sans connaissance dans le bras de ceux qui le retiennent.)

ACTE QUATRIEME.

Une salle de l'Inquisition, à Lisbonne.

—

SCENE PREMIERE.

Les Inquisiteurs *entrent lentement et de différents côtés. — Ils sont tous masqués. — A gauche, en forme circulaire, faisant presque face au spectateur, une estrade surmontée d'un dais et élevée de quelques degrés où sont les siéges du tribunal. — Au fond, sur une table, des instruments de torture, des brasiers que l'on allume et près desquels se tiennent debout les* Tortionnaires, *vêtus de rouge et les bras nus. — A droite, des* Membres du Saint-Office *également masqués et assis dans des stalles de chêne. — Debout derrière eux, et tout autour de la salle, des* Familiers *et des* Gardes du Saint-Office.

CHŒUR.

O voûtes souterraines!
Sombre séjour des peines,
Cachez le bruit des chaînes,
Et le glaive sanglant!
Que rien ne retentisse
En ce saint édifice,
Que la voix du supplice,
Et le cri du mourant!

DOM JUAM DE SYLVA, *suivi des principaux inquisiteurs.*

Membres du Saint-Office,
Qu'au gré de son caprice,
Notre loi vous choisisse
Pour juges ou bourreaux,
Adorant sa justice,

Que chacun obéisse,
Et que nul ne trahisse
Le secret des cachots!

TOUS, *étendant la main.*

Nous le jurons!

CHŒUR.

O voûtes souterraines!
Sombre séjour des peines,
Cachez le bruit des chaînes,
Et le glaive sanglant!
Que rien ne retentisse
En ce saint édifice,
Que la voix du supplice,
Et le cri du mourant!

—

SCENE II.

(*En ce moment paraissent plusieurs familiers du Saint-Office, tous vêtus de noir et masqués; l'un d'eux, qui regarde avec étonnement et curiosité autour de lui, remet une bourse pleine d'or à l'un de ses compagnons. — Celui-ci se hâte de la cacher en recommandant à l'inconnu de ne pas le trahir. — L'inconnu se tient debout, à gauche, au milieu d'un groupe de familiers, pendant que d'autres officiers du Saint-Office amènent par la droite dom Sébastien.*)

LES MÊMES, DOM SÉBASTIEN.

DOM JUAM DE SYLVA, *lui adressant la parole.*

Toi qui, par un mensonge impie et téméraire,
Venais semer chez nous la discorde et la guerre,
Quel est ton nom?

SÉBASTIEN, *se couvrant.*

Avant de répondre, dis-moi
Qui t'a permis d'interroger ton roi!
(*Se tournant avec noblesse vers l'assemblée.*)
Je le suis!.. je l'atteste! et ne peux reconnaître
A vous, sujets, le droit de juger votre maître!

DOM JUAM DE SYLVA.

Réponds!

SÉBASTIEN.

Permis à vous, qui m'osez enchaîner,

DOM JUAM DE SYLVA.

De te condamner...

SÉBASTIEN.

Non! mais de m'assasiner...

DOM JUAM.

C'est s'avouer coupable!

SÉBASTIEN, *se levant.*

Et ton orgueil m'enseigne,
Qu'en effet je le fus et d'un crime bien grand,
C'est d'avoir, sous mon règne,
Laissé vivre un seul jour ce tribunal de sang!
(*Se rasseyant.*)
Je ne répondrai plus!

DOM JUAM.

Le cours de la justice,
Au gré de l'accusé serait-il suspendu?
Un témoin se présente et doit être entendu!
(*Montrant Dom Sébastien.*)
Il prétend démasquer la ruse et l'artifice,
Qu'il vienne!

—

SCENE III.

LES MÊMES, ZAYDA, *à qui Dom Juam fait signe de lever son voile.*

DOM SÉBASTIEN

Zayda!.. Grands dieux!

TOUS.

Une femme!..

DOM JUAM, *la regardant.*

Oui, ces traits ont déjà, je crois, frappé mes yeux!

TOUS.

Une femme en ces lieux!

ZAYDA.

Qu'importe! si, par cette femme,
La sainte vérité pénètre dans votre âme?
Vous fûtes abusés!.. Celui qu'Abayaldos
A vu tomber sur le sable d'Afrique
Était le noble Dom Henrique,
Pour son maître mort en héros!

L'INCONNU, *à droite et d'une voix sourde.*

C'est une imposture!

ZAYDA, *se retournant.*

Quelle voix retentit sous cette voûte obscure?

DOM JUAM, *à Zayda.*

Si tu dis vrai, d'où vient cette terreur?

ZAYDA, *se retournant vers le tribunal.*

Votre roi fut sauvé!.. sauvé par une femme
Qui l'aimait!..

DOM SÉBASTIEN, *avec émotion.*

Noble cœur!
(*Voulant l'interrompre.*)
Zayda!..

DOM JUAM.

Contre nous c'est une indigne trame.

L'INCONNU.

C'est un mensonge!

ZAYDA, *avec chaleur.*

Eh bien! j'en jure par mon âme!
Cette étrangère, cette femme,
Qui du trépas a sauvé votre roi,
C'est moi!.. je l'atteste! c'est moi.

ENSEMBLE.

TOUS, *se levant.*

O ciel!

L'INCONNU.

O fureur!

DOM JUAM.

O blasphème!
(*Se levant et descendant vers les autres inquisiteurs qui semblent ébranlés.*)
Arrêtez?.. Des serments que le ciel a maudits
Par les fils du vrai Dieu ne sauraient être admis!
Oui, reconnaissez-la, seigneurs, c'est elle-même
Qui reçut dans ces lieux l'eau sainte du baptême!
Oui, ce cœur apostat, qui renia son Dieu,
A renié le nôtre, et condamnée au feu...

ZAYDA.

Le roi me pardonna!

DOM JUAM.

Notre ancien roi, par grâce,
L'exila de nos murs, sous la peine de mort...
Elle y rentre aujourd'hui; décidez de son sort;
Jugez quel châtiment mérite son audace!..

CHŒUR D'INQUISITEURS, *au fond du théâtre.*

Je la condamne au feu
Comme maudite au ciel et maudite sur terre,
Comme impie et relapse!

L'INCONNU, *sur le devant du théâtre, se démasquant.*

Et moi, comme adultère!

ZAYDA ET LE CHOEUR.

Grand Dieu!

ABAYALDOS.

Par ton esclave instruit de tes projets,
J'ai voulu de ta bouche entendre tes forfaits.
(*Il veut la frapper de son poignard, les familiers du Saint-Office le lui arrachent et l'entourent.*)

QUATUOR.

ABAYALDOS.

Va, parjure! épouse impie,
Toi, l'opprobre de ma vie,
Au supplice, à l'infamie
Je te livre sans regrets!
Qu'ils prononcent ta sentence,
Qu'ils punissent mon offense!
Le mépris est ma vengence;
Sois maudite pour jamais!
Sous le fer musulman, indigne de périr,
Je laisse à ces chrétiens le soin de te punir!

DOM JUAM.

Adultère et sacrilége,
Pour frapper qu'attendez-vous?
Nul ici la protége,
Ni son Dieu, ni son époux!

DOM SÉBASTIEN.

Ah! n'immolez que moi! Pitié! pitié pour elle!

ZAYDA.

A Dieu seul j'en appelle,
Que Dieu juge entre nous.

ENSEMBLE.

Va, parjure!.. épouse impie! etc.

ZAYDA, *s'élançant au milieu d'eux.*

Eh bien! et devant vous puisqu'un époux lui-même
M'abandonne à la mort et dégage ma foi,
(*Montrant le roi.*)
Eh bien! oui, je l'aime, je l'aime,
Lui! le roi Sébastien!..
(*Aux inquisiteurs.*)
Car c'est bien votre roi!
Et lorsqu'en face de Dieu même
Je brave ici pour lui la mort et l'anathème,
Parlez .. de mensonge et d'erreur
Qui pourrait accuser mon cœur?

ABAYALDOS.

Imposture!.. Elle veut donner un diadème
Non pas à Sébastien, mais à celui qu'elle aime!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Que le bûcher s'élève,
Que leur destin s'achève,
Par la flamme et le glaive
Punissons-les tous deux!
Que Dieu dans sa colère
Les réduise en poussière!
Qu'ils soient maudits sur terre
Et maudits dans les cieux!

ZAYDA ET DOM SEBASTIEN.

Par la flamme et le glaive
Que mon destin s'achève!
Vers toi, mon Dieu, j'élève
Et mon cœur et mes vœux!
Pour braver leur colère,
En ta bonté j'espère!
La vengeance est sur terre,
La clémence est aux cieux!

DOM SÉBASTIEN.

Et vous ne craignez pas le jour de la vengeance!
Le peuple entier se lève!.. il m'appelle... Écoutez!

DOM JUAM.

Vain espoir! Les bourreaux châtîront l'insolence
Des chrétiens contre nous... contre Dieu révoltés!

ENSEMBLE.

DOM JUAM, ABAYALDOS ET LE CHOEUR.

Que le bûcher s'élève, etc.

ZAYDA ET DOM SÉBASTIEN.

Par la flamme ou le glaive, etc.

(*On entraîne Zayda et le roi, chacun d'un côté différent.*)

ACTE CINQUIÈME.

Une tour attenant aux prisons de l'Inquisition, — Porte au fond et à droite. — A gauche, une croisée avec un balcon. — A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCENE PREMIERE.

DOM JUAM DE SYLVA, DOM LUIS, *envoyé d'Espagne.*

DOM JUAM, *assis près de la table à droite.*

Ainsi les Espagnols s'avancent?

DOM LUIS, *debout près de lui.*

Dès ce soir
Le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne.

DOM JUAM.

Et ton maître m'assure en ces lieux le pouvoir?

DOM LUIS.

Si vous... vous assurez sur son front la couronne!

DOM JUAM.

Dis à Philippe Deux qu'il compte sur ma foi,
Il sera dans ces murs ce soir proclamé roi!

DOM LUIS.

Mais pour régner sans obstacle et sans crime,
Il lui faudrait, aux yeux des Portugais,
L'apparence du moins d'un titre légitime.

DOM JUAM.

Il l'obtiendra. Je réponds du succès!
(*Dom Luis sort.*)

—

SCENE II.

DOM JUAM, ZAYDA.

(*Sur un geste de Dom Juam, Zayda est amenée de la porte à droite par des gardes qui se retirent.*)

DOM JUAM.

Tes jours et ceux de ton complice
Sont en mes mains!

ZAYDA.

Ordonne mon supplice!

DOM JUAM, *froidement.*

Et si je consentais à ton pardon?..

ZAYDA.

De toi,
Je le refuserais!

DOM JUAM, *de même.*

Si je sauvais la vie
De celui-là que tu nommais : le roi?..

ZAYDA, *vivement.*

Le sauver!.. lui! Parle? je t'en supplie,
Que faire?

DOM JUAM, *prenant sur la table et lui remettant un rouleau cacheté.*

L'engager à signer cet écrit.

ZAYDA, *étonnée.*

Cet écrit!

DOM JUAM.

Qu'il le signe... et moi-même,
Bravant du nouveau roi l'autorité suprême,
Je sauverai ses jours, sinon...

ZAYDA, *l'interrompant.*

Donne, il suffit!

DOM JUAM, *d'un air menaçant.*

A dix heures... ta mort!..
(*Dom Juam sort.*)

—

SCENE III.

ZAYDA, *seule.*

Quel espoir vient s'offrir!
Moi, le sauver... le sauver, ou mourir...

AIR.

Mourir pour ce qu'on aime,
Ah! c'est un bien suprême!
Mais sauver ses jours précieux,
C'est le bonheur des dieux!
O moment plein de charmes,
Désormais plus d'alarmes!
Le bonheur fait couler les larmes
Qui tombent de mes yeux!

SCENE IV.

ZAYDA, DOM SÉBASTIEN.

ZAYDA.

Le voici!

DOM SEBASTIEN, *courant à elle.*

Zayda!

DUO.

Comment dans ma misère
Ai-je pu te revoir?
Quel ange de lumière
Vient me rendre l'espoir?

ENSEMBLE.

ZAYDA.

Pour finir sa misère
Je puis enfin le voir, etc.

DOM SÉBASTIEN.

Dans la fureur qui les anime,
Quel bonheur peut nous rassembler?

ZAYDA.

Vos ennemis, devant leur propre crime,
S'arrêtent, Sire, et paraissent trembler!
Oui, prêts à briser votre chaîne,
Ils vont tomber aux genoux du proscrit,
Si de votre main souveraine
Vous daignez signer cet écrit.
Lisez!

DOM SÉBASTIEN, *qui a brisé le cachet.*

Grands dieux! on veut me rendre indigne
De ma race et de sa splendeur...
De ma main l'on veut que je signe
Mon opprobre et mon déshonneur!

ZAYDA.

Qu'entends-je?

DOM SÉBASTIEN.

Zayda, sais-tu ce qu'on ordonne?
(*Avec ironie.*)
On consent à me délivrer...

ZAYDA

Eh bien?

DOM SÉBASTIEN.

Pourvu que j'abandonne
Au roi Philippe Deux mes droits et ma couronne!

ZAYDA.

Non, non! mieux vaut mourir que se déshonorer!

ENSEMBLE

DOM SÉBASTIEN.

Son âme noble et fière
A compris ma fureur.
Vainement on espère
Insulter mon malheur!
On pourra par le crime
Me ravir mes sujets,
Écraser la victime,
Mais l'avilir... jamais!

ZAYDA.

Son âme noble et fière
Sait comprendre mon cœur.
Vainement on espère
Insulter au malheur!
On pourra par le crime
Lui ravir ses sujets,
Écraser la victime,
Mais l'avilir... jamais!
(*Dix heures sonnent. — On entend à la porte du fond des voix en dehors.*)
Zayda! Zayda! voici la dixième heure!

ZAYDA, *poussant un cri.*

(*Au roi.*)
Déjà! Partons... Adieu!

DOM SÉBASTIEN, *voulant la suivre.*

Ciel!.. où vas-tu?

ZAYDA, *le repoussant.*

Demeure!

DOM SÉBASTIEN.

Où vas-tu? quel bruit sous mes pas!
(*Regardant par la porte du fond.*)
Que vois-je! les bourreaux!.. Quelle horrible lumière!
Ah! dans leur fureur sanguinaire,
De mon refus, c'est toi qu'ils vont punir!

ZAYDA.

Qu'importe! Il est un Dieu qui doit nous réunir!

DOM SÉBASTIEN.

Tu ne sortiras pas!.. Il a trouvé, l'infâme!
Le moyen de briser mon âme.
Moi! souscrire à ta mort!
Vain espoir, vain effort,
Tu dois vivre!
Ou, quel que soit ton sort,
Je veux le suivre!
(*Il court à la table et veut signer.*)

ZAYDA, *se jetant au devant de lui.*

Eh bien! si mes prières,
Si la voix du devoir,
Si le nom de vos pères,
Sont sur vous sans pouvoir,
Accomplissez ce sacrifice
Et signez ce pacte infamant!
Mais je n'en serai pas complice,
Et dans les flots je m'élance à l'instant!

DOM SÉBASTIEN, *la retenant.*

Zayda!..

ENSEMBLE.

Vain espoir, vain effort, etc.
(*A la fin de ce morceau, la portière du fond s'ouvre, et l'on aperçoit les Inquisiteurs qui viennent chercher Zayda. Celle-ci s'élance au devant d'eux. Pendant ce temps, le roi, qui est près de la table, signe le papier et le présente aux Inquisiteurs. La portière se referme. Zayda, désespérée, veut s'élancer par la fenêtre de la tour. On entend au dehors un air de barcarolle.*)

DOM SÉBASTIEN, *retenant Zayda.*

Ecoutez!

CAMOENS, *en dehors.*

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Pêcheur de la rive,
La nuit
Te sourit;
La brise est captive,
Tout dort
Dans le port.
Et pleins d'espérance,
Courbés sur les flots,
Ramez en silence,
Braves matelots!

DOM SÉBASTIEN.

C'est Camoens!

CAMOENS, *en dehors.*

DEUXIÈME COUPLET.

Pêcheur intrépide,
Au pied de ce mur
La vague est limpide,
Le succès est sûr!

Qu'un chant d'espérance
Monte à ces créneaux...
Ramez en silence,
Braves matelots!

ZAYDA.

O fidèle sujet!

DOM SÉBASTIEN.

Camoens!

SCENE V.

LES MÊMES, CAMOENS, *paraissant à la fenêtre à droite.*

CAMOENS.

Du silence!
Les destins sont changés; renais à l'espérance,
O mon maître!.. A ma voix, tout un peuple indigné,
Pour délivrer son roi vers ces remparts s'élance!

ZAYDA.

Et ce titre... il l'abdique... oui, sa main l'a signé...
Pour préserver mes jours!..

CAMOENS, *avec indignation.*

Ah! promesse usurpée!..
Qu'arrache la contrainte et que brise l'épée!
(*Au roi.*)
De garde à cette tour, un de tes vieux soldats
T'offre, pour te sauver, et son cœur et son bras.

ZAYDA.

Oui, la victoire ou le trépas.

ENSEMBLE, *à demi-voix.*

De la prudence et du mystère,
Du sort nous braverons les coups;
Car Dieu nous guide et nous éclaire,
Et l'amitié veille sur nous!

CAMOENS.

A ce balcon, une échelle attachée...
Et du pied de la tour une barque approchée,
Vont nous conduire à l'autre bord,
Auprès de nos amis!.. Partons!

ZAYDA, *les retenant.*

Non, pas encor!

CAMOENS.

Qu'avez-vous?

ZAYDA, *écoutant.*

Du silence... Il me semblait...

CAMOENS.

Eh bien?

ZAYDA, *montrant la porte à gauche.*

Que l'on marchait de ce côté.

CAMOENS.

Non... Rien!

ENSEMBLE.

De la prudence et du mystère,
Du sort nous braverons les coups;
Car Dieu nous guide et nous éclaire,
Et l'amitié veille sur nous!

(*Ils disparaissent par le balcon à droite. — Le théâtre change. — Une vue de Lisbonne; en face du spectateur un large bastion, derrière lequel la mer s'étend à l'immensité. — A droite, une tour élevée; au haut de la tour, un balcon auquel est attachée une échelle de corde. Cette échelle descend depuis le haut de la tour jusqu'à la mer, en longeant le bastion. — A gauche, sur le premier plan, un édifice sur lequel est écrit : Hôpital de la Marine. — A droite, l'entrée de la tour. — Il fait nuit, mais la lune éclaire le théâtre.*)

SCENE VI.

ZAYDA *et* CAMOENS, *qui viennent de descendre par l'échelle de corde, se sont arrêtés sur le bastion et attendent le roi, qui descend après eux. — La barque qui doit les recevoir est au pied de la tour, mais on n'en voit que le mât au dessus du bastion.*

CAMOENS, *au roi qui vient de sauter à côté d'eux.*

A moitié du chemin ces remparts sont placés...
Continuons!
(*Zayda met de nouveau le pied sur les échelons, Camoens l'arrête.*)
Non pas!..
(*Au roi et lui montrant, du haut du bastion, dom Antonio et Abayaldos qui sortent en ce moment par la porte qui est au pied de la tour.*)
Je crois qu'on marche, Sire.
(*Dom Antonio et Abayaldos entrent ensemble sur le théâtre.*)

ABAYALDOS, *à Antonio avec chaleur.*

Oui! pour les délivrer, on s'agite, on conspire!

DOM ANTONIO, *froidement.*

Le grand inquisiteur vient de nous en instruire!

ABAYALDOS, *vivement.*

Et Camoens est leur chef!

DOM ANTONIO, *de même.*

Je le sais!

ABAYALDOS.

Des soldats de la tour se sont laissé séduire.

DOM ANTONIO, *de même.*

Je le sais!

ABAYALDOS, *avec impatience.*

Mais tous deux vont fuir?

DOM ANTONIO.

Je le désire!

ABAYALDOS.

Et pourquoi?

DOM ANTONIO, *lui faisant lever les yeux vers le bastion.*

Regardez!..
(*Après avoir écouté un instant, Camoens a fait signe au roi qu'il n'y a pas de danger et qu'ils peuvent continuer leur route. Zayda et le roi se sont remis à descendre.*)

ABAYALDOS, *les apercevant.*

Ce sont eux!

ANTONIO.

C'est leur mort!

CAMOENS, *qui les a regardés descendre quelques échelons, s'apprête à les suivre en disant :*

Sauvés!

DOM ANTONIO, *à part.*

Perdus!
(*En ce moment des soldats paraissent au balcon qui est au haut de la tour; d'un coup de hache ils frappent l'échelle de corde qui se détache, emportant dom Sébastien et Zayda qui roulent dans la mer.*)

CAMOENS, *du haut du bastion, poussant un cri.*

O ciel!
(*Il s'élance dans la mer au moment où dom Juam de Sylva et les Inquisiteurs sortent de la porte à gauche, et le peuple se précipite sur le théâtre par la droite.*)

DOM ANTONIO.

Je suis roi!

DOM JUAM.

Pas encor!
Dom Sébastien, par cet acte suprême,
A l'Espagne, après lui, cède son diadème.

DOM ANTONIO, *avec rage.*

Ah! traître!..

DOM JUAM, *voyant un groupe de matelots qui rapportent Camoens mourant.*

O ciel! qui vient s'offrir
A nos yeux?

LES MATELOTS.

Camoens, qu'à son heure dernière
(*Montrant l'hôpital de la Marine.*)
Nous conduisons là pour mourir!

DOM JUAM.

Du duc d'Albe déjà s'avance la bannière,
Des droits de notre maître il sera le soutien!
Gloire à Philippe Deux!

CAMOENS, *se soulevant sur son lit de mort.*

Gloire à dom Sébastien!

(*La flotte de Philippe II et le pavillon espagnol paraissent au loin en mer. — Dom Juam et les Inquisiteurs le montrent au peuple. — Dom Antonio consterné baisse la tête. — On emporte Camoens expirant. — La toile tombe.*)

FIN DE DOM SÉBASTIEN.



CLÉLIA. Qu'entends-je! — Acte 2, scène 4.

LA BARCAROLLE

OU

L'AMOUR ET LA MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 22 mars 1845.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE MARQUIS DE FELINO, premier ministre.	MM. CHAIX.
CAFARINI, organiste. . . .	HERMANN LÉON.
FABIO, musicien.	ROGER.
LE COMTE DE FIESQUE. .	GASSIER.
CLÉLIA, fille du marquis de Felino.	Mlles RÉVILLY.
GINA, nièce de Cafarini, couturière.	DELILLE.

La scène se passe dans la ville de Parme.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde dans la maison de Cafarini. — Porte à droite et à gauche. — Porte au fond et une croisée. — A droite, au premier plan, un clavecin ouvert, et sur le pupitre un livre de musique. — A gauche, une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *entrant par la porte à droite; puis* GINA.

LE COMTE. Vivent les ménages d'artistes!.. Un peu haut... six étages à monter... Mais que d'avantages!.. pas de domestiques curieux et bavards!.. On prend la clé chez le portier, on s'annonce soi-même, et l'on ne fait pas antichambre... car je crois que mon pauvre Fabio n'a pas d'autres pièces que celle-ci... En bon air, du reste; une

vue superbe... toute la ville de Parme dans ses sommités!.. Rien que des toits!.. Je pourrais même, je crois, apercevoir d'ici celui de mon palais... Pauvre garçon! (*S'asseyant devant le clavecin*.) C'est ici, c'est à ce clavecin, qu'il travaille nuit et jour, sans relâche, sans distractions, sans un instant de plaisir! . (*Il voit la porte du fond s'ouvrir et Gina s'avancer mystérieusement.*) Du tout!.. je me trompais... Le plaisir habite aussi les mansardes, il y vient même de bonne heure, et sur la pointe du pied... (*Caché par le livre de musique ouvert sur le clavecin.*) Une jeune ouvrière... (*Gina entr'ouvre la porte à gauche, pour s'assurer que personne ne peut la surprendre.*) Et moi qui calomniais l'appartement!.. Allons, allons, il y a une seconde pièce que je ne connaissais pas... (*Souriant.*) mais que d'autres connaissent... (*Sur la ritournelle de l'air suivant, Gina s'est approchée de la table à gauche, et y dépose un petit paquet sur lequel elle écrit deux mots.*)

RÉCITATIF.

GINA.

Personne ici ne m'aura vue,
Partons!

(*Elle va pour sortir, et aperçoit le comte qui a quitté le clavecin et qui est debout devant la porte du fond.*)

Grand Dieu! je suis perdue!

AIR.

Ne dites rien! ne dites rien!
Ah! c'est le secret de ma vie
Qu'ici, Monsieur, je vous confie;
C'est mon honneur, c'est mon seul bien!
Ne dites rien! ne dites rien!

N'en parlez jamais à personne,
A personne... pas même à lui!
Et que jamais il ne soupçonne
Que vous m'avez trouvée ici!

Vous le jurez!.. ça me rassure;
Vous le jurez!.. songez-y bien...
Rien qu'à votre air, j'en étais sûre,
Vous êtes un homme de bien!
Aussi, ma franchise est entière:
Je suis Gina la couturière,
Et mon logis est près du sien.
Je vous dis tout, vous voyez bien...

Mais vous... mais vous...

Ne dites rien! ne dites rien!
Ah! c'est le secret de ma vie
Qu'ici, Monsieur, je vous confie...
Ne dites rien! ne dites rien!

UNE VOIX, *en dehors*. Gina! Gina!

GINA, *avec effroi*. C'est mon oncle! (*Au comte, à mi-voix.*)

Ne dites rien! ne dites rien!
Rien! rien!
(*Elle sort par la porte du fond.*)

—

SCENE II.

LE COMTE, *seul*. Pauvre enfant! Oui, je garderai son secret, je l'ai juré, et quoique j'en veuille à Fabio de me faire attendre, je protégerai leurs amours, pour que le ciel protége les miennes, qui en ont grand besoin... Quelle folie!.. aimer la plus belle personne de la cour, et la fille de mon ennemi mortel... du ministre qui a juré ma perte... Qu'importe! s'il me permettait d'aimer sa fille et de le lui dire .. Mais ne la voir que de loin... à la cour... Heureux lorsque je puis lui serrer la main dans un bal, ou lui adresser, dans un concert, quelque romance ou quelque ariette, dont elle seule peut deviner le sens!.. Aussi, poète et musicien amateur, je me surprends à composer partout où je suis... Et si la mansarde de Fabio, et surtout son génie, pouvaient m'inspirer la fin de cette barcarolle... (*Il tire un papier de sa poche. — On entend une ritournelle vive et animée.*) Hein? qui vient là?.. Fabio!..

—

SCENE III.

LE COMTE, *au clavecin*; FABIO, *entrant par le fond.*

DUO.

FABIO.

Vive la musique!
Vivent les amours!
Leur pouvoir magique
Embellit nos jours.
Soin mélancolique,
Fuyez pour toujours,
Avec la musique,
Avec les amours!

LE COMTE, *allant à Fabio.*

Bravo! toujours de bonne humeur!

FABIO.

Lorsque je vous vois, Monseigneur!

LE COMTE, *d'un air fâché.*

Monseigneur!.. un tel nom entre nous!

FABIO.

Ah! je n'ose
Prononcer l'autre.

LE COMTE.

Et pourtant, je suppose,
Tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit?

FABIO.

Non!
(*Montrant son cœur.*)
C'est là... Moi, Fabio, moi, bâtard et sans nom!
Dont chacun se détourne, et que Dieu seul regarde,
Je vois entrer hier, dans mon humble mansarde...

LE COMTE.

Que j'ai longtemps cherchée...

FABIO.

Un seigneur en crédit...
Le beau comte de Fiesque!.. Il s'avance et me dit...

LE COMTE.

Nous sommes fils tous deux du même père;
Un vain orgueil avait flétri tes jours...
Depuis un an, je te cherche, mon frère,
Et nous voici réunis pour toujours!
Mon frère! mon frère!
Réunis pour toujours!

FABIO.

En t'écoutant, se mouillait ma paupière;
Un rayon pur embellissait mes jours!
Et, pour ce mot, pour ce mot seul de frère,
A toi ma vie et mon cœur pour toujours!
Mon frère! mon frère!
Réunis pour toujours!

ENSEMBLE.

Nous sommes fils tous deux du même père;
Que l'amitié vienne embellir nos jours.
Plus de distance, et désormais, mon frère,
Unis tous deux, unis, et pour toujours!
(*Tous deux se donnent la main.*)
Ta main, ton cœur, et frères pour toujours!

LE COMTE.

Maintenant, que veux-tu? de l'or?

FABIO, *tâtant son gousset.*

Je n'en ai guère!

LE COMTE.

Et moi, j'en ai beaucoup!

FABIO.

Mais je sais m'en passer,
Cela revient au même!

LE COMTE.

Aimerais-tu mieux, frère,
Une place, un emploi?

FABIO.

Ça doit embarrasser!

LE COMTE.

Un grade, une épaulette?..

FABIO.

Oh! non!

LE COMTE.

Fais-moi connaître,
Pour être heureux, ce que tu voudrais être...

FABIO.

Ce que je suis... artiste! et, du soir au matin,
Répéter mes chansons et mon joyeux refrain :
Vive la musique!
Vivent les amours! etc.

LE COMTE.

Vive la musique!
Vivent les amours! etc.

FABIO.

Mon bonheur, Monseigneur... je veux dire mon frère,
N'est pas, hélas! en ton pouvoir...
Car je suis amoureux!..

LE COMTE.

Amoureux?

FABIO.

Sans espoir!
Celle que j'aime est noble, illustre et fière!

LE COMTE, *à part, avec chagrin.*

Et la pauvre Gina, Gina la couturière?..
Ça se complique...

FABIO.

Un nom... Fabio le bâtard
N'en peut jamais avoir... même par ta puissance;
Mais le compositeur Fabio peut, je pense,
Se faire un nom lui-même, en dépit du hasard.
Voilà pourquoi je dis :
Vive la musique!
Vivent les amours!
Leur pouvoir magique
Embellit nos jours.
Soin mélancolique,
Fuyez pour toujours,
Avec la musique,
Avec les amours!

LE COMTE.

Vive la musique!
Vivent les amours! etc.

LE COMTE. Explique-moi donc ça... Amoureux d'une dame du haut parage... Et quelle est-elle?

FABIO. Pardon, frère... Je peux tout te dire... excepté son nom... parce qu'une indiscrétion... une trahison pareille... plutôt mourir!.. Tu ris?

LE COMTE, *souriant.* Non, non... c'est d'un honnête homme et d'un amoureux... deux spécialités bien rares qu'il faut encourager... Achève, je t'écoute.

FABIO. Eh bien! l'été dernier, par un soleil superbe, imagine-toi une belle voiture, entraînée par des chevaux fougueux... Les stores étaient baissés, vu la chaleur... mais des cris d'effroi, des cris de femme se faisaient entendre...

LE COMTE. Tu as arrêté les chevaux?

FABIO. Impossible!.. Mais je les avais détournés du précipice où ils couraient... mais ils avaient continué leur route, me laissant renversé, évanoui... Qu'importe! elle était sauvée!

LE COMTE. Et c'est d'elle que tu es amoureux?

FABIO. Oui, depuis ce jour-là...

LE COMTE. Sans l'avoir vue? sans la connaître?..

FABIO. Ah! tu ne sais pas ce que c'est qu'une imagination d'artiste!.. Brune ou blonde, je ne pensais qu'à elle... je la retrouvais, je me faisais aimer... et mille châteaux en Espagne...

LE COMTE. Rêves d'amoureux!

FABIO. Rêves de bonheur... qui bientôt allaient se réaliser...

LE COMTE. En vérité?

FABIO. Un soir, jour de grande représentation à l'Opéra... deux cents équipages étaient rangés devant le théâtre... et j'aperçois ma voiture... c'est-à-dire la sienne, ses gens, sa livrée... Je demandai en tremblant son nom. Et tu te doutes bien qu'à la fin du spectacle j'étais là, à l'attendre, à la voir... Et elle, enveloppée dans sa mante...

LE COMTE. T'avait-elle reconnu?

FABIO. Tu vas en juger! .. Je sentais bien que j'avais quelque talent, que j'étais né pour la musique, mais je sentais en même temps que je n'étais qu'un ignorant... qu'il me fallait apprendre la composition, le contre-point... que sais-je?.. Et je m'étais adressé au maestro Cafarini, organiste de la cathédrale, pour lui demander, non le génie, il n'en vendait pas... mais la science, qui, souvent, en tient lieu.

LE COMTE. Eh bien?

FABIO. Eh bien! il la vendait si cher, qu'après avoir longtemps marchandé, je me retirais désolé et décidé à me jeter à l'eau, lorsqu'en sortant de chez lui je fouille dans ma poche... Qu'est-ce que j'y trouve?.. Un petit paquet, sur lequel étaient écrits ces mots : « Courage! Travail « et discrétion! on se fera connaître quand vous en serez « digne!.. » Le papier renfermait vingt ducats en or.

LE COMTE. Est-il possible!

FABIO. Et qui pouvait me venir en aide?.. Car alors, frère, je ne te connaissais pas... Il y avait donc au monde quelqu'un qui veillait sur moi, qui me criait : Courage!.. et qui, en même temps, me disait : Sois discret!.. Ah! c'était une femme... c'était elle!.. l'objet de mes rêves et de mes pensées!.. Aussi, fidèle à ses ordres, je ne courus pas à son palais pour la remercier, pour la compromettre peut-être... mais je courus chez le maestro. Cette mansarde était vacante dans sa maison... je m'y établis, et, pendant six mois, je travaillai jour et nuit avec tant d'ardeur que j'en eus une fièvre cérébrale... Ils me crurent fou d'amour et de musique... ils le croient encore... car je leur parlais sans cesse d'une femme voilée qui apparaissait, matin et soir, au chevet de mon lit... Oh! je l'ai vue, j'en suis sûr!.. c'était elle!.. toujours elle!.. Aussi, à peine rétabli, je me remis à l'ouvrage... et si bien, que, maintenant, j'en sais autant que le maestro, qui me déteste, moi, son élève!

LE COMTE. Quelle indignité!

FABIO. Ne te fâche pas... c'est bon signe. Il n'a jamais pu faire que de la musique d'église... et moi, j'ai fait un opéra... *l'Ange gardien!*

LE COMTE. Toi?..

FABIO. Il est là... Tu l'entendras!.. Par ton amitié, par ton crédit, tu le feras jouer... Voilà tout ce que je te demande... Et si je réussis!..

LE COMTE. Tu réussiras!.. tu arriveras à la gloire, à la fortune, à celle que tu aimes!.. (*A part.*) Quoique tu me fasses de la peine pour la pauvre Gina la couturière!

FABIO. Que dis-tu?

LE COMTE. Je dis... je dis que je parlerai de toi à notre souveraine, à toutes les beautés de la cour... et déjà j'ai commencé, sans leur dire les raisons que j'ai de t'aimer, ce qui aurait rendu mon admiration suspecte... et toutes ces dames veulent te connaître...

FABIO. Moi, pauvre artiste sans réputation!

LE COMTE. Nous t'en ferons une... On t'invitera dans les premiers salons... on t'applaudira, et, malgré les cabales et les ennemis... car tu en auras, il faut l'espérer... tu as assez de mérite pour cela... moi, grand-maître du palais... je serai là pour te soutenir et te protéger!

FABIO. Ah! tu es le plus généreux, le meilleur des frères... Et si jamais le pauvre musicien peut se faire tuer pour toi... Mais je ne suis pas assez heureux pour ça... Je n'aurai jamais la chance de t'être utile!..

LE COMTE. Qu'en sais-tu?.. Qui te dit que je n'ai pas un service à te demander?

FABIO. Vraiment?.. Parle vite!

LE COMTE. Notre cour est la plus musicale de l'Italie...

Elle retentit toute la journée du bruit des guitares ou des mandolines... Pour plaire à nos grandes dames, il faut qu'une déclaration emprunte la forme d'une romance ou d'un boléro!.. et j'ai là une barcarolle bien médiocre... composée pour une personne...

FABIO, *vivement*. Dont tu es amoureux.

LE COMTE, *souriant*. C'est possible!.. Écoute donc, il n'y a pas que toi...

FABIO, *avec joie*. Bravo! bravo! Et tu es aimé, adoré.. Qu'est-ce qui ne t'aimerait pas!..

LE COMTE. Tu comprends alors pourquoi j'ai besoin de tes conseils...

FABIO. Quel bonheur! Je t'écoute!

LE COMTE. Paroles et musique de grand seigneur... c'est tout dire! (*Lui montrant un papier.*) Les paroles, les voici!..

FABIO. Et la musique?

LE COMTE, *se frappant le front*. La musique est encore là!...

PREMIER COUPLET.

« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs,
« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs!
« Oui, je t'aime sans le dire;
« Mais écoute autour de toi,
« Et si quelqu'un soupire,
« C'est moi! c'est moi! »

FABIO.

Bravo! mon frère et mon seigneur!
C'est très-bien pour un amateur!

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET.

« Dans la foule légère
« Qui cherche à te charmer,
« Tant d'autres savent plaire;
« Moi, je ne sais qu'aimer!
« Oui, je t'aime sans le dire...
« Oui, cruelle, et près de toi,
« D'amour si l'on expire,
« C'est moi! c'est moi! »

ENSEMBLE.

FABIO.

Très-bien!

LE COMTE.

Vraiment?

FABIO.

Quelques fautes peut-être...
Une phrase incorrecte et facile à changer!

LE COMTE.

C'est pour la corriger que je m'adresse au maître.
Et puis l'orchestre à faire...

FABIO.

Heureux de m'en charger.

LE COMTE.

Je vais te copier la musique...

FABIO.

Inutile!
J'ai retenu cet air, sans être bien habile.
(*Il chante.*)
Tra, la, la, la, la, la.

LE COMTE, *gaiement*.

C'est cela!

FABIO.

Tout sera terminé dès ce soir!

LE COMTE.

Dès ce soir?

FABIO.

Je réponds du succès!

LE COMTE.

Et si j'en puis avoir,
Je vais dire à mon tour :
Vive la musique!
Vivent les amours!
Leur pouvoir magique
Embellit nos jours!

ENSEMBLE, *en se tenant la main.*

Vive la musique! etc.

(*Le comte sort par la porte du fond.*)

—

SCENE IV.

FABIO, *seul, et le regardant sortir*. Adieu, adieu, frère... Ce nom, que tu ne rougis pas de me donner, restera là... (*Montrant son cœur.*) Entre nous... je ne veux pas qu'une telle parenté fasse tort au noble comte de Fiesque!.. Car voilà un seigneur! en voilà un!.. De l'esprit, du cœur et du talent... (*Montrant le papier qu'il tient.*) Jamais mon professeur de contre-point, le signor Cafarini, n'en ferait autant... Car, malgré sa modestie, ces paroles-là ne sont pas plus mauvaises que d'autres... et son motif est très-bien... pour un grand seigneur! surtout quand je lui aurai fait un accompagnement à orchestre, pour qu'à son prochain concert nous exécutions cela en présence de cette belle dame, sa passion... Car, par une sympathie que j'admire, il est comme moi... il est amoureux... L'amour et la musique, il n'y a que cela de bon au monde!.. (*Vivement.*) Et mon opéra à moi que ça me fait oublier! Allons, au travail... et pour que personne ne vienne me déranger...

(*Il va fermer la porte du fond, puis il place devant le pupitre la feuille de papier où sont écrites les paroles.*)

Vite à l'ouvrage! et du courage!
A moi trombone, à moi clairon!
Avec du bruit et du tapage,
On peut, dit-on, se faire un nom!
Ici je mets des clarinettes
Que je soutiens par le basson.
Pon! pon! pon! pon!
Et puis l'appel de la trompette,
Tron! tron! tron! tron!
C'est magnifique! Allons, courage!
Ah! quel orchestre! Ah! quel tapage!
Ah! la belle partition!
Pon! pon! pon! pon!

—

SCENE V.

FABIO, *assis devant le piano;* CAFARINI, *frappant au dehors, à la porte du fond.*

CAFARINI, *frappant.*

Monsieur! Monsieur!.. Pan! pan! pan! pan! pan!

FABIO, *toujours travaillant.*

Eh! qui donc frappe de la sorte?

CAFARINI, *en dehors.*

Pan! pan! pan! pan! pan! pan!
Ouvrez, ou j'enfonce la porte!

FABIO, *se levant avec impatience.*

Ah! c'est à briser le tympan!

(*Ouvrant la porte à Cafarini, qui paraît tenant à la main une plume et un papier de musique.*)

Quoi! ne pas frapper en mesure,
Signor Cafarini, mon savant professeur!

CAFARINI.

Je ne puis plus tenir aux tourments que j'endure.
C'est indigne! c'est une horreur!

FABIO, *froidement*. Qu'avez-vous donc?

CAFARINI, *avec colère.*

Je commençais avec courage
Un vrai chef-d'œuvre, mon *Stabat*.
Comment finir un tel ouvrage,
Au milieu d'un pareil sabbat!
J'entends au dessus de ma tête
La clarinette et le basson.
Pon! pon! pon! pon!

Et puis l'appel de la trompette,
Tron! tron! tron! tron!
C'est à vous ôter le courage...
Comment, avec un tel tapage,
Finir cette partition?
Je ne le puis! non! non! non! non!

FABIO.

C'est vous qui blâmez le tapage,
Quand vous m'en prescrivez l'usage!..

CAFARINI.

Qui! moi?

FABIO.

Vous, dans chaque leçon!

CAFARINI.

Mais non pas avec le clairon!
Fi donc! fi donc!
Pour accompagner le plain-chant,
Parlez-moi du grave serpent.
(*Imitant le serpent.*)
Pon! pon! pon! pon! pon!

FABIO.

Fi donc! fi donc!

ENSEMBLE.

CAFARINI.

Vive le serpent!
Pon! pon! pon!
Pon! pon! pon!

FABIO.

Vive le clairon!
Tron! tron! tron!
Tron! tron! tron!

CAFARINI, *le faisant taire.*

Assez! car en dépit du travail le plus rude...
(*Montrant son papier de musique.*)
Rien ne me vient, pas un chant, un motif...
Je n'ai rien pu trouver...

FABIO, *à part.*

Selon son habitude.

CAFARINI.

Aussi, Monsieur, j'ai pris un parti décisif...

FABIO.

Lequel?

CAFARINI.

Vous me devez un terme,
Non... vous m'en devez deux!

FABIO.

C'est juste!

CAFARINI, *à part.*

En parlant ferme,
Il va payer, se taire, ou s'en aller!

FABIO, *à part.*

Et mon bon frère à qui j'oubliai d'en parler!

ENSEMBLE.

CAFARINI.

Heureuse menace
Qui d'ici le chasse,
Et me débarrasse
D'un voisin gênant,
Qu'au diable je donne
Et que j'abandonne,
Car je le soupçonne
D'avoir du talent!

FABIO, *souriant.*

Terrible menace
Qui d'ici me chasse!
Viens à moi, de grâce,
Mon ange charmant!
Ma belle patronne,
Dont l'âme si bonne
Jamais n'abandonne
L'artiste indigent!

CAFARINI.

Allons, Signor, il faut ou sortir, ou payer.

FABIO, *tâtant son gousset.*

Pas d'argent! S'il en veut sur-le-champ, comment faire?

CAFARINI, *à part, avec joie.*

Pas d'argent!

FABIO, *qui s'est approché de la table à gauche pour chercher.*

Dieu! que vois-je écrit sur ce papier?
(*Lisant.*)
« Loyer de Fabio. »
(*Ouvrant le petit paquet cacheté sur la table.*)
Doux et nouveau mystère!
Encore elle!..
(*A Cafarini, lui remettant l'or que contient le papier.*)
Tenez, prenez... soyez content!

CAFARINI.

O ciel! de l'or...

FABIO.

De l'or!

CAFARINI, *à part.*

Lui qui n'a pas d'argent!

ENSEMBLE.

FABIO, *riant.*

Avide et rapace,
En vain il menace.
Ah! je te rends grâce,
Mon ange charmant!
Ma belle patronne,
Dont la main si bonne
Jamais n'abandonne
L'artiste indigent!

CAFARINI.

Fatale disgrâce!
En vain je menace
Ce monsieur tenace,
Ce voisin gênant
Qu'au diable je donne
Et que j'abandonne,
Car je le soupçonne
D'avoir du talent!

SCENE VI.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE, *en grande livrée, paraissant à la porte du fond.*

FABIO, *à part, avec surprise.* Dieu! ses gens... sa livrée... ici, chez moi!

CAFARINI. La livrée du ministre! (*Au domestique qui tient une lettre.*) C'est pour moi, sans doute?

LE DOMESTIQUE. Au seigneur Fabio!

FABIO, *prenant vivement la lettre.* Donnez! donnez!

LE DOMESTIQUE. De la part de ma maîtresse... mademoiselle de Felino.

CAFARINI, *à part.* La fille du ministre!

FABIO, *lisant, à part.* « Prie M. Fabio de vouloir bien, « dans l'après-midi, passer à son hôtel. » (*A part, avec joie.*) Enfin, elle me juge digne de sa présence... elle, la noble dame... (*Au domestique.*) C'est bien! c'est bien!.. (*Tâtant son gousset.*) Et rien... Quel dommage d'avoir payé mon terme... je lui aurais tout donné... (*Le domestique sort.*)

CAFARINI, *s'approchant de Fabio.* Pourrais-je savoir, mon locataire et mon élève, comment vous recevez de pareils messages, et ce que vous veut la jeune marquise?

FABIO, *cherchant à cacher son trouble.* Moi, j'ignore... je ne sais... le hasard peut-être. (*A part.*) Elle va m'attendre cette après-midi... et nous sommes encore au matin... Encore deux ou trois heures... Dieu! que c'est long... Non, c'est juste ce qu'il faut pour ma toilette...

CAFARINI, *le regardant avec étonnement.* Qu'a-t-il donc?

FABIO, *à part.* Car je ne peux pas me présenter ainsi chez elle!.. Il me faut un habit... un habit de cour... (*Faisant un pas pour sortir.*) Je vais en acheter un tout fait et superbe... (*S'arrêtant.*) Oui, mais comment?.. (*Vivement.*) Eh! parbleu! à crédit.. Mon frère le paiera, ça lui fera plaisir, j'en suis sûr... et à moi aussi... Un bel habit vous relève un artiste et lui donne un air de grand seigneur... Si je pouvais me rappeler comment était mon frère tout à l'heure, ses manières, sa tournure... (*A Ca-*

farini.) Pardon, maestro, je vous quitte... Quelques emplettes à faire... un habit brodé...

CAFARINI. A vous! et pourquoi?

FABIO, *avec enthousiasme.* Pourquoi? pourquoi?.. (*S'arrêtant.*) Vous ne le saurez pas!.. (*A part.*) Moi, Fabio, un rendez-vous, le premier de ma vie!.. et avec une grande dame encore... (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu! et les manchettes, et le jabot, et l'épée... Ah! mon pauvre frère, je te plains!.. Ça va nous coûter cher!.. (*Haut, à Cafarini.*) Adieu! adieu, maestro! je vous laisse... Faites comme chez vous... (*Il sort.*)

—

SCENE VII.

CAFARINI, *seul.* Comme chez moi, dit-il... J'y suis, parbleu! bien... Mais, pour lui, la raison... (*Montrant sa tête.*) absente du logis!.. Décidément, il est timbré... et il y aurait du danger à le garder ici plus longtemps... J'aurais déjà dû, il y a six mois, dès son premier accès de folie, le mettre à la porte de chez moi... C'est Gina, ma nièce, qui m'en a empêché... et cela m'est suspect... Pourquoi préfère-t-elle l'état de couturière au sort brillant que je lui propose?.. la main de son oncle et son tuteur, la main du signor Cafarini, organiste, compositeur religieux et moral... Et me refuser, sous prétexte qu'elle ne m'aime pas... Ce n'est pas naturel... Il y a quelque chose entre elle et ce Fabio... mon élève, cet ingrat qui me doit tout... ce serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, à deux piastres le cachet... Je le saurai... Qu'est-ce qu'il fait là?.. (*S'approchant du clavecin.*) De la musique profane, sans doute, au lieu de composer, comme moi, quelque bon *Requiem* ou quelque *Dies iræ*... (*Prenant le papier qui est sur le clavecin et le lisant.*)

« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs,
« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs!.. »

(*Achevant, à voix basse.*) Des vers, une déclaration... (*Remettant le papier sur le pupitre.*) Des déclarations dans une mansarde... Et pour qui? je vous le demande... A moins que ce ne soit pour...

—

SCENE VIII.

CAFARINI, GINA.

GINA, *accourant par la porte du fond.* Mon oncle! mon oncle!

CAFARINI, *à part.* Encore elle!.. (*Haut.*) Qu'est-ce que tu viens faire ici?

GINA. Vous chercher... Il y a quelqu'un chez vous qui vous demande et qui attend.

CAFARINI. Il attendra... J'ai à vous parler!..

GINA. Je ne peux pas... Un des gens de la marquise sort de la maison.

CAFARINI. Je le sais!

GINA. Elle m'attend chez elle!

CAFARINI. Tu n'iras pas!

GINA. La fille du ministre!..

CAFARINI. Eh! qu'importe!.. Tu ne peux pas aller ainsi à l'autre bout de la ville, seule et à pied!

GINA, *étourdiment.* Ah! la Signora voulait m'envoyer encore sa voiture, comme autrefois... mais j'ai refusé...

CAFARINI. Et pourquoi?

GINA. Dame! ses chevaux sont si fougueux!

CAFARINI. Allons donc!

GINA. Ils n'auraient qu'à s'emporter!..

CAFARINI. Impossible!

GINA, *à part, secouant la tête.* Oui, impossible!.. Si je lui avais dit... Mais je n'ai eu garde.

CAFARINI. C'est moi qui te conduirai chez elle!..

GINA. Puisqu'on vous attend en bas!..

CAFARINI. Qu'on aille à tous les diables!

GINA. Parler ainsi!.. vous, mon oncle... vous qui êtes un saint homme!

CAFARINI. En musique!.. mais non pas en paroles... Et je t'ai dit que j'avais des comptes à te demander, comme ton tuteur...

GINA. Il me semble, dans ce cas-là, que ce serait plutôt à moi...

CAFARINI. Du tout!.. Qu'est-ce que tu fais de ton argent?.. Tu n'en as jamais... et tu travailles jour et nuit pour les plus riches dames de la cour...

GINA. Justement! ce sont celles-là qui ne paient pas...

CAFARINI. C'est faux!.. Le dernier mémoire de la marquise Clélia se montait à vingt-cinq ducats, qu'elle t'a payés il y a un an... Tu lui as demandé avant-hier de t'avancer, sur son nouveau mémoire, soixante piastres... je le sais... Qu'en as-tu fait?

GINA. Je me suis acheté une robe!

CAFARINI, *se récriant.* Soixante piastres!..

GINA. Et la façon?.. Les couturières sont si chères!..

CAFARINI, *de même.* Soixante piastres!.. Il t'en reste... il me les faut... je les veux!

GINA. Ça suffit! (*Voyant Cafarini prendre sur le clavecin l'or que lui a donné Fabio.*) C'est comme si vous les aviez... Ah! ce Monsieur que j'oubliais... ce Monsieur qui attend toujours et qui a l'air de quelqu'un comme il faut!

CAFARINI. Qu'il soit ce qu'il voudra... qu'est-ce que cela me fait, à moi, artiste indépendant et libre par caractère!

—

SCENE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à la porte du fond.* Eh bien! caro maestro?

CAFARINI, *s'inclinant.* Dieu! le premier ministre!.. Monseigneur le marquis de Felino!

GINA, *le regardant et à part.* Quoi! c'est là le ministre!..

LE MARQUIS, *à Cafarini.* A qui tu fais faire antichambre!

GINA, *à part.* Et qui le rendra à bien d'autres!

LE MARQUIS. Laissez-nous, jeune fille!

CAFARINI. Oui, laisse-nous... Mais ne pars pas sans moi, je te le défends bien!

GINA. Oui, mon oncle! (*Elle sort par le fond.*)

—

SCENE X.

CAFARINI, LE MARQUIS.

CAFARINI. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir forcé Votre Excellence à monter jusqu'ici!

LE MARQUIS, *d'un air profond.* Je ne déteste pas monter... Ce qui me plairait moins...

CAFARINI. Ce serait le contraire!.. Mais Votre Excellence a trop de talent et de génie pour que jamais... Je lui proposerai cependant de descendre chez moi...

LE MARQUIS. Où sommes-nous ici?..

CAFARINI. Dans une mansarde que je sous-loue à un de mes élèves qui vient de sortir.

LE MARQUIS. De sorte que nous sommes encore chez toi sans y être!.. J'aime mieux cela!.. Il est inutile que l'on connaisse ma visite, et tu défendras même à ta nièce...

CAFARINI. Oui, Excellence... Elle, moi, toute ma famille, nous vous sommes dévoués!

LE MARQUIS. Et tu fais bien! C'est par là que tu as obtenu cette place d'organiste qui me répond de ton zèle et de ta fidélité.

CAFARINI. Monseigneur a raison... Une place est une garantie... Et si Votre Excellence se défie de moi et veut augmenter encore ses garanties...

LE MARQUIS. Celle-là me suffit... quant à présent... Car au moindre mécontentement...

CAFARINI, *souriant*. J'entends... j'entends... et reconnais l'adroite et profonde politique du premier homme d'État de l'Italie!

LE MARQUIS. Que veux-tu... Appelé à porter le fardeau le plus pesant, à gouverner à la fois Parme, Plaisance, Guastalla et Bussetto... soixante lieues de territoire, sous un souverain qui, par son caractère indécis, sauvage et jaloux, me rappelait le roi de France Louis XIII... je me suis dit : Il faut être Richelieu... C'est le programme que je me suis tracé... et je ne crois pas m'en être écarté!..

CAFARINI. Au contraire... vous avez été plus loin!

LE MARQUIS. En certains points, je ne dis pas!.. Le cardinal gouvernait son maître... le mien ne pense que par moi ou plutôt il ne pense pas... Le cardinal s'était fait détester de toute la cour... je crois y avoir réussi... Le cardinal faisait des vers... et je m'en tire assez bien!

CAFARINI. Des vers délicieux!

LE MARQUIS. J'ai, de plus, ce qu'il n'avait pas... quelque goût pour la musique.

CAFARINI. Dites une vocation décidée... une facilité et une imagination... Vous auriez fait des chefs-d'œuvre...

LE MARQUIS. Certainement!.. Mais je n'ai jamais le temps... accablé comme je le suis par les affaires d'État... Et voilà, mon cher, pourquoi je viens te trouver... Il y a demain, au palais du grand-duc, un concert, où toutes nos beautés et nos jeunes seigneurs comptent se distinguer... Toute la guitarerie de la cour est déjà en émoi... Et pour leur montrer que je suis leur maître à tous, j'ai esquissé ce matin les paroles et la musique d'un morceau vigoureusement travaillé et instrumenté... qui exciterait, je crois, quelque enthousiasme, si j'avais le loisir de l'achever... Mais, pas un instant à moi!.. et dans ce moment encore on m'attend au conseil... et j'ai voulu auparavant, et sous le sceau du secret, te donner cela à terminer...

CAFARINI. Comment donc, Monseigneur! trop heureux d'une pareille confiance... Donnez-moi... donnez vite...

LE MARQUIS. Je n'ai encore rien d'écrit... mais je vais te l'expliquer si clairement que tu comprendras tout de suite... D'abord, quant aux paroles, c'est un projet... un projet de canevas... pour une espèce de... de...

CAFARINI. De romance?

LE MARQUIS. Juste!.. Ce mot-là te traduit toute ma pensée... Ce sont d'abord, comme dans toutes les romances, des plaintes, des soupirs, du langoureux... Tu entends?

CAFARINI. Oui, Monseigneur!

LE MARQUIS. Une espèce de déclaration... déclaration élevée... comme pour une... grande dame... Ça te dit tout...

CAFARINI. Oui... si je sais le nom de la dame.

LE MARQUIS. Au contraire!.. c'est du mystère qu'il nous faut... L'amour et le mystère... le mystère et l'amour... du gracieux, et en même temps du trait, du brillant, du scintillant... Que diable! c'est tout fait... Je te donne les idées... Arrange cela maintenant... je reviendrai.

CAFARINI. Mais un instant, Monseigneur... Je voulais vous demander...

LE MARQUIS. Que veux-tu de plus?.. A moins que je ne fasse tout moi-même.

CAFARINI. Ça n'en vaudrait que mieux... Et si vous vouliez seulement m'aider un peu.

LE MARQUIS. Au fait, j'ai encore un quart d'heure d'ici au conseil... soit! Nous allons composer cela à nous deux!..

DUO.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Viens, que par toi nos muses soient guidées!
Dieu des beaux-arts...
(*Regardant Cafarini.*)
Dis-lui tout bas
Par quel moyen on trouve des idées,
Quand par hasard on n'en a pas!

CAFARINI.

Viens, que par toi nos muses soient guidées!
Dieu des beaux-arts, dis-nous tout bas
Par quel moyen on trouve des idées,
Quand par hasard on n'en a pas!

LE MARQUIS, *allant s'asseoir à la table à gauche et se frottant la tête en cherchant.*

Voyons! voyons! « O toi!.. » Hum! hum! « O toi!.. »

CAFARINI, *cherchant de même, à droite, près du clavecin.*

« O toi!.. »
(*A part, et regardant le papier qu'il a remis sur le clavecin.*)
Dieu! qu'est-ce que je voi!
Ah! pour nous l'idée en est bonne!
(*Lisant deux vers, et s'avançant vers le marquis qui est toujours assis.*)
« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs... »

LE MARQUIS, *écrivant.*

C'est ce que je disais... du trait, du scintillant...
Du brillant... « Rayonne!.. rayonne! »
(*Regardant ce qu'il vient d'écrire.*)
De rayonne... je suis content,
Ce vers me semble heureux.

CAFARINI, *feignant de composer en se promenant, et lisant deux autres vers sur le papier qu'il tient à la main.*

« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs! »

LE MARQUIS, *vivement.*

Du tout! du tout!.. Voyez, si je n'étais pas là
Pour lui corriger tout cela!
(*Ecrivant à part, et répétant à voix basse.*)
« Même sans ta couronne,
« Tu règnes sur les cœurs! »
(*Se frottant le front et cherchant.*)
Tu règnes sur les cœurs... Hum! hum! oui, sur les cœurs!

CAFARINI, *même jeu, revenant près du marquis.*

« Oui, je t'aime sans le dire!

LE MARQUIS, *vivement.*

Juste le vers que je dictais,
Quand à l'instant je te disais :
De l'amour! du mystère...

CAFARINI.

Oui, vraiment, c'est parfait.

LE MARQUIS.

L'amour et le mystère... c'est
« Oui, je t'aime sans le dire! »

CAFARINI, *au marquis, pendant qu'il écrit.*

« Ecoute... écoute autour de toi,
« Et si quelqu'un soupire... »

LE MARQUIS, *d'un air d'inspiration.*

Attends! attends. . je changerais...

CAFARINI.

Pourquoi?

LE MARQUIS, *brusquement.*

J'en suis bien le maître!..

CAFARINI.

Oh! vous l'êtes...
Car ces vers, c'est vous qui les faites...

LE MARQUIS.

Et je les tiens... je croi!
(*Ecrivant, à voix basse.*)
« Princesse! écoute autour de toi,
(*Haut.*)
« Et si quelqu'un soupire... »

CAFARINI, *même jeu, et répétant.*

« Et si quelqu'un soupire...
« C'est moi! c'est moi! »

LE MARQUIS, *vivement.*
C'est moi!.. J'allais le dire!
C'est moi!.. Je l'écrivais...
(*Lui montrant le papier.*)
Vois plutôt... car jamais
Je n'eus d'autre pensée.
(*Relisant son papier.*)
Oui, l'amour y circule,
(*Corrigeant avec sa plume.*)
Et si quelqu'un soupire... virgule!
C'est moi!

CAFARINI.
Quel vers charmant!

LE MARQUIS.
Avec un point,
Point d'admiration!

CAFARINI.
Qu'il mérite en tout point!

ENSEMBLE.

CAFARINI, *à voix haute.*
L'idée est excellente,
La romance est charmante...
(*A part.*)
Monseigneur, je m'en vante,
Trouve des vers parfaits.
(*Haut.*)
Ah! quelle grâce exquise!
Et surtout à sa guise,
Comme il les improvise...
(*A part.*)
Quand ils sont déjà faits!

LE MARQUIS.
L'idée est excellente,
La romance est charmante,
Et la fin, je m'en vante,
Produira quelque effet!
Je ris de la surprise
Et je veux que l'on dise :
C'est une grâce exquise!
C'est divin! c'est parfait!

(*Le marquis se lève et plie le papier sur lequel il vient d'écrire.*)

CAFARINI.
Monseigneur en fait-il encore un?

LE MARQUIS.
Non vraiment!
Ce couplet me suffit... il dit tout... A présent,
Composons la musique...

CAFARINI, *à part.*
Ah! c'est embarrassant.

ENSEMBLE.

Viens, que par toi nos muses soient guidées!
Dieu des beaux-arts, etc.

LE MARQUIS, *avec inspiration.*
Ecoute bien!

CAFARINI, *s'approchant vivement.*
J'écoute!

LE MARQUIS.
Il me faudrait d'abord
Comme un son prolongé de hautbois ou de cor...
Quelque chose de doux, de tendre, de suave!..
Tu comprends?..

CAFARINI.
A merveille... et je voudrais pourtant...

LE MARQUIS.
Ecoute bien!

CAFARINI.
J'écoute!

LE MARQUIS.
Il me faudrait un chant
A la fois distingué... mystérieux et grave...
Tu me comprends?..

CAFARINI.
Parfaitement!

LE MARQUIS, *lui remettant la feuille de papier.*
Voilà le thème... et tu peux maintenant
L'arranger à ton gré...

CAFARINI.
Permettez, Excellence!

LE MARQUIS.
Mais surtout ne va pas, ce système est le tien,
Me gâter, par trop de science,
Le motif que j'ai dit, et qui me paraît bien...

CAFARINI.
Très-bien!

LE MARQUIS.
N'est-il pas vrai?

CAFARINI.
Très-bien! très-bien!

ENSEMBLE.

CAFARINI.
L'idée en est chantante,
La musique excellente,
Et Monseigneur n'invente
Que des motifs parfaits!
(*A part.*)
Ah! maudite entreprise!
Que Satan l'exorcise!
Les airs qu'il improvise
Ne sont pas encor faits!..

LE MARQUIS.
L'idée en est chantante,
Ma romance est charmante;
Le motif, je m'en vante,
Produira quelque effet!
Je ris de leur surprise!..
Et je veux que l'on dise :
C'est une grâce exquise!
C'est divin! c'est parfait!

—

SCENE XI.

LES MÊMES, FABIO, *portant un paquet.*

FABIO, *entrant vivement par la porte du fond.* Maintenant... à ma toilette!.. (*Apercevant Cafarini.*) Encore ici, maestro!.. C'est bien! c'est bien!. que je ne vous gêne pas, ainsi que Monsieur... (*A part.*) Quelque organiste de sa connaissance et de sa force... Pardon!.. je suis pressé!.. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

LE MARQUIS, *à Cafarini.* N'est-ce pas là l'élève dont tu me parlais?.. Je l'ai deviné tout de suite... (*Prêt à partir.*) Adieu... adieu... Ne perds pas de temps... il me faut cela pour ce soir.

CAFARINI, *qui a regardé le papier de musique que lui a remis le marquis.* Mais, un instant, Monseigneur... un instant... je crains que, dans la chaleur de la composition, Votre Excellence ne se soit trompée!

LE MARQUIS. Qu'est-ce que c'est?

CAFARINI. Je vois là... (*Lisant.*)

« Même sans ta couronne.
« Tu règnes sur les cœurs! »

LE MARQUIS. Silence!

CAFARINI, *continuant.*
« Je t'aime sans le dire,
« Princesse... »

LE MARQUIS. Silence! te dis-je... C'est parce que je compte sur ton dévouement, que tu ne dois rien voir et rien entendre... C'est ce qu'il faut pour le confident d'un ministre... aveugle et sourd...

CAFARINI. Oui, mais pour un compositeur...

LE MARQUIS, *à demi-voix.* Eh bien! donc, si tu ne l'as pas deviné... notre souverain ne voit que par mes yeux... mais la grande-duchesse, sa femme, est mon ennemie et, ne pouvant la vaincre, il faut la gagner... Elle a été autrefois jolie et coquette... Et la coquetterie, c'est comme l'ambition... des qualités durables qui ne vous quittent pas... Et puis, le cardinal de Richelieu aimait Anne d'Autriche... C'est ce qui m'a décidé...



GINA. La jupe, pas trop longue, n'est-ce pas? — Acte 2, scène 7.

CAFARINI. C'est juste... cela vous revient de droit...

LE MARQUIS. On recevra cette déclaration... sans savoir d'abord de qui elle vient... Et, d'après l'effet que j'étudierai, nous continuerons notre correspondance musicale chaque jour... Ce qui nous sera aisé, vu notre facilité!..

CAFARINI, *à part.* O ciel!..

LE MARQUIS. Par là, j'éveille son imagination, sa curiosité... peut-être même d'autres idées... Enfin, chaque jour nous demandons une réponse... Et si on nous en envoie une... ne fût-ce qu'en musique... je tiens à mon tour notre souveraine... Elle craint son mari qui est jaloux... jaloux de tout le monde...

CAFARINI. En vérité?

LE MARQUIS. Je ne lui laisse que cela à faire... Je forcerai bien alors notre grande-duchesse à renvoyer tous ceux qui ont voulu me renverser... Primo, ce comte de Fiesque... d'autant plus mon ennemi mortel, qu'il a une place superbe... grand-maître du palais... Je le destitue... je l'exile... peut-être mieux... Je ferai ce que je pourrai!

CAFARINI. C'est trop juste!.. (*D'un air câlin.*) Et, comme vous pouvez me donner la place de maître de chapelle de la cour...

LE MARQUIS. C'est ce que nous verrons... si tu me sers avec zèle, intelligence et surtout discrétion... Sinon, à l'instant même à la Bastille!.. (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je dis?.. la citadelle de Parme!..

CAFARINI, *s'inclinant en riant.* Monseigneur est toujours dans son rôle!..

LE MARQUIS. Et toi, n'oublie pas le tien!.. Il faut que, ce soir, cette romance soit mise au net, paroles et musique... le tout, recopié de ta main... Entends-tu bien?

CAFARINI. Oui, Monseigneur.

LE MARQUIS. Et tu conserveras précieusement mon premier jet... mon brouillon, l'original... que tu me remettras...

CAFARINI. Oui, Monseigneur.

LE MARQUIS. Et maintenant, je vais au conseil... Adieu! adieu! (*Il sort par la porte du fond.*)

CAFARINI, *après avoir reconduit le marquis, revient sur le devant du théâtre.*

FINALE.

Ah! ma fortune est faite, et j'en rends grâce à Dieu!
Moi, nouveau confident d'un nouveau Richelieu!

(*Montrant le papier où est écrite la romance.*)
Je tiens là, dans mes mains, habile politique,
Le secret de l'État, que je mets en musique!..

CAVATINE.

Douce espérance!
Honneurs! crédit! puissance!
Je les vois tous
A mes genoux
Courtisans complaisants,
Et charmants!
Je les vois tous me supplier,
Et s'écrier :
Votre Excellence!
Votre Eminence!
Votre Insolence!
Ah! d'avance,
Quand j'y pense
Quel beau métier!
Quel agrément!
Ah! c'est charmant,
D'être puissant,
D'être insolent,
Ah! c'est charmant!

Mais... le temps presse... il faut se dépêcher!
Où trouver du nouveau?.. Je vais aller chercher
Dans mes vieux *Requiem*... J'en avais de fort drôles!
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)
Mais ces airs-là jamais n'iront sur ces paroles...
C'est fort embarrassant!
(*Entendant, dans la chambre à gauche, Fabio qui chante.*)
Ah! c'est lui! toujours lui!
(*Regardant par le trou de la serrure.*)
Il s'habille en chantant... je l'aperçois d'ici!
Et comme il se fait beau!
FABIO, *en dehors, chantant à pleine voix.*
Tra, la, la, la, la!
« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs!.. »
CAFARINI, *écoutant.*
Qu'entends-je?.. ô hasard qui m'étonne!
Eh! oui, vraiment... c'est bien cela!
(*Il prend vivement un papier rayé et écrit, près de la porte, sur la table à gauche.*)
FABIO, *en dehors.*
« O toi, dont l'œil rayonne... »
CAFARINI, *répétant en chantant, et écrivant.*
« O toi, dont l'œil rayonne... »
FABIO, *de même.*
« De mille traits vainqueurs!.. »
CAFARINI, *de même.*
« De mille traits vainqueurs!.. »
FABIO, *de même.*
Tra, la, la, la, la, la, la!
CAFARINI, *de même, répétant la phrase musicale.*
Tra, la, la, la, la, la, la!
FABIO, *de même.*
Tra, la, la, la, la, la, la!
CAFARINI, *de même.*
Tra, la, la, la, la, la, la!
FABIO, *en dehors.*
« Oui, je t'aime sans le dire! »
CAFARINI, *de même.*
« Oui, je t'aime sans le dire! »
FABIO.
Tra, la, la, la, la, la!
« Et si quelqu'un soupire... »
CAFARINI.
« Et si quelqu'un soupire... »
FABIO.
« C'est moi! »
CAFARINI.
« C'est moi »

ENSEMBLE.

« C'est moi! c'est moi! »

CAFARINI, *seul.*
Oui, le voilà, je tiens mon air!
Oui, je le tiens, et j'en suis fier!
GINA, *en dehors, appelant.*
Mais, mon oncle! mon oncle!
CAFARINI.
A l'autre, maintenant!
GINA, *en dehors.*
C'est l'heure de partir!
CAFARINI, *à la porte du fond, qui est restée ouverte.*
Je descends à l'instant!

(*Fabio sort de la chambre à gauche, à moitié habillé et coiffé, et n'ayant pas encore son habit; il entre sans voir Cafarini, qui est au fond du théâtre, sur le seuil de la porte. Il prend une petite glace qui est sur la table, et se regarde.*)

ENSEMBLE.

FABIO, *devant la glace.*
Oui, vraiment, d'un tel air
On pourrait être fier!
Pas mal, pas mal, oui-dà!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
CAFARINI, *au fond du théâtre.*
Moi, j'ai trouvé mon air,
Je le tiens!.. j'en suis fier!

(*La toile tombe au moment où Cafarini sort par la porte du fond, qu'il referme, pendant que Fabio, debout devant la glace, continue sa toilette en chantant.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un boudoir dans le palais du ministre. — Porte au fond, deux portes latérales. — A gauche, une table sur laquelle est une guitare. — A droite, un canapé, et une console où se trouvent une pendule et des vases de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

GINA, *entrant par la porte du fond, et ayant l'air de parler à un domestique.*

RÉCITATIF.

La Signora, dit-on, près de moi va se rendre.
Rien ne presse... à loisir ici je puis attendre...
Je rêve à Fabio... Fabio, mon ami!
Et le temps est moins long lorsque je pense à lui!

AIR.

Je sais bien qu'il m'adore.
Pourtant il n'ose encore
Du feu qui le dévore
Me faire enfin l'aveu!
Il veut se taire,
Il a beau faire,
Tout me dit là
Qu'il parlera...
J'approuve son silence,
Et je le conçois bien :
Mon oncle a l'opulence,
Et Fabio n'a rien!
Mais je sais bien qu'il m'adore, etc.

RÉCITATIF.

Puis, enfin, on est pauvre à présent... mais n'importe!
Quand on a du talent... et je sais qu'il en a...
La fortune un beau jour arrive à votre porte!
Et Fabio parviendra...
Son opéra réussira!

CAVATINE.

O rêve doux et tendre,
Dont mon cœur est ravi!
Ah! quel plaisir d'entendre
Applaudir son mari!
Et, l'ivresse dans l'âme,
Pendant qu'on dit : Bravo!
De dire : Je suis femme
De ce grand maestro!
C'est moi qui suis la femme
De ce grand maestro!

Ces cavatines qu'il compose,
Sa femme avec lui les dira :
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Oui, sa femme les chantera,
Car c'est elle, je le suppose,
Qui les inspirera!..

O rêve doux et tendre, etc.

Quel bruit a retenti soudain?
C'est l'ouvrier, soir et matin,
Fredonnant un joyeux refrain...
Il chante, en revenant chez lui,
Il chante un air de mon mari :
Tra, la, la, la, tra, la, la!

Voyez ce bal si gracieux,
Et dont l'éclat charme les yeux...
L'orchestre, aux sons harmonieux,
Redit les airs de mon mari,
Pendant que je danse avec lui...
Et quand je sors, m'appuyant sur son bras.
C'est son nom qu'en passant on murmure tout bas.
Peut-être il n'entend pas;
Mais moi... quel bonheur!..

O rêve doux et tendre, etc.
(*Regardant vers le fond.*)
C'est mon oncle et le ministre!..

—

SCENE II.

GINA, LE MARQUIS, CAFARINI.

LE MARQUIS, *d'un air joyeux.* Oui, mon cher, j'ai à te parler... (*Apercevant Gina.*) Laissez-nous, ma chère enfant... Ma fille, qui, en sa qualité de première demoiselle d'honneur, est en ce moment près de sa souveraine, ne peut tarder à rentrer... (*Sur un geste du marquis, Gina entre dans la chambre à droite.*)

CAFARINI, *d'un air de triomphe.* Eh bien! Monseigneur, êtes-vous content de votre ouvrage?

LE MARQUIS. Là, toi-même, sans me flatter... qu'en dis-tu?

CAFARINI. C'est délicieux!.. paroles et musique!

LE MARQUIS. Cela me semble, en effet, pas mal... D'abord, ce qui est bon signe... tu l'as vu... ça n'est pas cherché, tourmenté... ça m'est venu tout seul...

CAFARINI. Et sans peine!

LE MARQUIS. Et puis, c'est tout uniment ce que je voulais... une bluette sans conséquence, que répéteront demain tous les clavecins et toutes les guitares... Quant à toi, Cafarini... il faut te rendre justice... tu as bien arrangé cela!..

CAFARINI, *s'inclinant.* Monseigneur!

LE MARQUIS. Tu as saisi mes intentions avec goût, avec adresse... C'était une romance... et tu en as fait une barcarolle charmante!..

CAFARINI, *de même.* Ah! Monseigneur!.. Et puis, vous avez vu comme c'est écrit... comme c'est moulé, gravé, recopié en entier, par moi, sur un petit carré de papier grand comme la main.

LE MARQUIS. Ce qui m'a été fort utile... car, sans que personne m'ait vu, j'ai pénétré dans le boudoir de la princesse, qui se promenait alors dans ses jardins... j'ai glissé notre déclaration dans sa corbeille à ouvrage... Et, comme elle brode en ce moment des armes, une couronne, pour le grand-duc, son époux... il est impossible que notre missive n'arrive pas promptement à son adresse.

CAFARINI. Faire servir une galante intrigue à vos desseins politiques... c'est admirable!

LE MARQUIS, *avec modestie.* C'est du Richelieu!..

CAFARINI. Tout pur!.. Aussi, rien qu'à vous regarder, on prendrait du génie!

LE MARQUIS. Prends, mon cher, prends... je ne t'en empêche pas... Tâche de te former... et je pourrai faire de toi...

CAFARINI, *avec humilité.* Le nouveau père Joseph du grand cardinal?

LE MARQUIS. C'est une idee qui compléterait l'ensemble... Et, au fait, plus je te regarde... tu en as un peu l'air... et les paroles... Silence! c'est ma fille...

CAFARINI. Et ma nièce...

—

SCENE III.

LES MÊMES, CLÉLIA, GINA, *sortant toutes deux de la porte à droite.*

CLÉLIA. Que je te demande pardon, ma pauvre Gina... voilà deux heures que je te fais attendre... (*Apercevant le marquis.*) Vous ici, Monseigneur, dans mon appartement?..

LE MARQUIS. Oui, ma fille, je venais vous voir.

CLÉLIA. Et vous faites bien... On ne se voit plus... on n'a plus de famille, quand on a un père ministre et qu'on est première demoiselle d'honneur au palais.

LE MARQUIS. C'est à moi que vous devez ce brillant avantage...

CLÉLIA. Et cet ennui.

LE MARQUIS, *avec sévérité.* Ma fille, l'homme d'État et tous les siens doivent savoir s'ennuyer... c'est une science...

CLÉLIA. Que j'ai possédée tout de suite, et qu'il n'y a pas besoin de me faire étudier tous les jours... Ce matin au palais, près de la grande-duchesse... y retourner tout à l'heure pour la réception... et ce soir encore... Pas un moment pour les occupations utiles ou les affaires sérieuses... (*A Gina.*) Cette robe de bal dont nous devons parler... et pour laquelle je t'ai fait demander...

LE MARQUIS, *avec gravité.* C'est important cependant.

CLÉLIA. Aussi, Gina me reste... (*A Cafarini.*) Vous ne me l'emmenez pas, maestro... je la garde ici deux ou trois jours... (*Montrant la chambre à droite.*) Sa chambre est là, près de la mienne.

CAFARINI. Permettez, Signora...

CLÉLIA. Il s'agit d'un bal masqué, d'un costume vénitien, dont nous étudierons ensemble le dessin, et qu'elle exécutera sous mes yeux...

LE MARQUIS. Ma fille a raison... il le faut!

CAFARINI. J'obéis, Monseigneur.

LE MARQUIS. Car ce bal... qui a l'air d'un bal... est d'une importance dont personne ne se doute.... personne au monde.

CLÉLIA. Excepté moi, mon père... et je me hâte de vous prévenir que ce bal ne sera qu'un bal... et que le marquis de Bussetto, qui doit s'y trouver en doge de Venise, perdra son costume et ses pas...

LE MARQUIS. Et pourquoi, s'il vous plaît?

CLÉLIA. Pour des raisons... (*Regardant Cafarini et Gina qui se retirent de quelques pas en arrière.*) que vous auriez dû deviner. Mais, tout entier aux affaires de l'État, vous savez ce qui se fait à l'étranger... et ignorez ce qui se passe dans votre maison ou dans le cœur de votre fille.

LE MARQUIS. Je le connaîtrai, Signora.

CLÉLIA. Bien aisément... car je vais vous le dire... Ne me contraignez pas d'épouser le marquis de Bussetto... et, soumise à vos volontés, je ne penserai, si je le puis, à aucun autre... quoiqu'il y ait quelqu'un qui, par son rang, sa fortune, et surtout son amour...

LE MARQUIS. Quelqu'un qui vous aime?

CLÉLIA. Pourquoi pas?.. Il y a bien quelques personnes qui n'aiment pas les ministres... mais cela ne s'étend pas jusqu'à leurs filles... au contraire... On devrait même, par esprit de justice et d'indemnité...

LE MARQUIS. Ma fille!

CLÉLIA, *baissant les yeux.* Et c'est peut-être pour cela que cette personne m'aime éperdument...

LE MARQUIS, *sévèrement.* Clélia, voulez-vous me fâcher?

CLÉLIA. M'en préserve le ciel!.. (*A Gina.*) Tu trouveras ce dessin dont nous parlions tout à l'heure... (*Lui montrant la porte à droite.*) là... dans la pièce à côté. (*Se retournant; au marquis, pendant que Gina sort.*) Pour dissiper ce léger nuage... et vous rendre votre belle humeur... je veux vous raconter ce qui vient d'arriver tout à l'heure dans le boudoir de la princesse... où j'étais avec elle...

LE MARQUIS, *vivement.* Qu'est-ce que c'est?

CLÉLIA. Un grand secret... (*A Cafarini qui veut s'éloigner.*) qui, ce soir, sera connu de toute la cour... Ainsi, il n'y a pas de danger... Je lisais des vers de l'Arioste à Son Altesse, qui venait de reprendre son éternelle broderie, et se disposait à travailler... quand tout à coup...

LE MARQUIS, *bas, à Cafarini.* Bravo!

CLÉLIA. Paraît le grand-duc, son mari!

CAFARINI, *bas, au marquis.* O ciel!

LE MARQUIS, *lui serrant la main.* Du sang-froid!

CLÉLIA. Il entre d'un air préoccupé... comme quelqu'un qui penserait... Il calculait de tête le nombre de girandoles nécessaires pour la salle du bal... « Un crayon, me dit-il, un crayon, Signora... » Et comme je n'en avais pas, il s'élance vers la corbeille à ouvrage de la princesse... et, en la bouleversant, il trouve une petite feuille de musique d'une superbe écriture...

LE MARQUIS, *bas, à Cafarini.* La tienne!..

CLÉLIA. Une barcarolle charmante, contenant une déclaration d'amour...

CAFARINI, *bas, au marquis.* La vôtre!

CLÉLIA. « Je vous aime, princesse, et n'ose vous le « dire... » Fureur du grand-duc!.. étonnement de sa femme, plus curieuse encore qu'irritée, car ces vers mêmes attestaient son innocence... Et me voyez-vous, obligée par le prince, qui voulait tout connaître, de lui jouer et de lui chanter cet air, pendant que, pâle de colère, il répétait : « C'est un crime de haute trahison... Je saurai qui a écrit cette déclaration!.. »

CAFARINI, *à part.* Ah! mon Dieu!

CLÉLIA, *continuant.* « Qui a tramé ce complot musical contre notre honneur!.. »

LE MARQUIS, *à part.* C'est fait de moi!

CLÉLIA, *de même.* « Et quel qu'il soit, je le fais pendre à l'instant... à huis clos... et sans bruit!.. » Tout cela en m'accompagnant de la main, et en battant la mesure à faux sur le clavecin... c'était admirable... Eh! vraiment! il me semble que vous n'en riez pas assez!..

LE MARQUIS, *s'efforçant de rire.* Si, ma fille... si... j'en meurs d'envie!

CAFARINI, *de même.* Et moi aussi, j'en meurs... (*A part.*) de peur!

LE MARQUIS. Mais tu comprends l'importance de l'anecdote... et si on nous voyait... si on nous entendait rire...

CLÉLIA. Encore un autre ennui de notre position... On ne peut plus rire maintenant... Ah! ah! ah! (*Rencontrant un regard du marquis.*) Je me tais, mon père... je me tais, mon père... je me tais... (*Voyant Gina qui sort de la porte à droite, un dessin à la main.*) Je vais m'occuper avec Gina de notre bal..... (*Prenant le papier des mains de Gina.*) Voici donc le dessin du costume?

CAFARINI, *qui est à gauche du théâtre avec le marquis, lui dit à demi-voix.* Eh bien! Excellence, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS, *de même et avec impatience.* Je dis... je dis que ça ne me regarde pas... Je te donne, au hasard... une idée... une première idée!

CAFARINI, *de même.* C'est tout!.. c'est la vôtre!

LE MARQUIS. Non pas... tu as arrangé mes vers à ta manière... Une romance, dont tu me fais une barcarolle... et tu as tellement chargé ça d'accompagnements... que je ne reconnais plus le motif... ce n'est pas le mien!

CAFARINI. C'est bien de vous!

LE MARQUIS. C'est de toi... et si cela se découvre... je te plains... parce qu'après tout... les preuves sont là... entièrement écrites de ta main...

CAFARINI. Oui... mais j'ai conservé le brouillon, l'original écrit de la vôtre... Je l'ai là, je vous l'apportais...

LE MARQUIS, *s'échauffant.* Et tu vas me le rendre!

CAFARINI, *de même.* Permettez, Monseigneur!..

CLÉLIA, *se retournant au bruit.* Qu'y a-t-il donc?

LE MARQUIS, *regardant vers la porte du fond.* Quelqu'un qui arrive!.. Qu'est-ce?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *puis* FABIO.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Le signor Fabio, qui se dit musicien...

GINA, *à part.* C'est lui!

LE DOMESTIQUE. Il prétend qu'il est attendu par madame la marquise.

CLÉLIA. C'est vrai!.. c'est vrai!.. Qu'il entre! (*Le domestique sort en faisant signe à Fabio d'entrer.*)

QUINTETTE.

FABIO, *à part.*

Comme le cœur me bat... à peine je respire!

CLÉLIA.

Approchez, Fabio!

GINA, *regardant Fabio qui est habillé avec élégance.*

Comme il est bien ainsi!

FABIO, *levant les yeux, après avoir salué, à part.*

Dieux! elle n'est pas seule... et que faire, et que dire?

CLÉLIA, *au marquis.*

Mon père!

FABIO, *à part, avec crainte.*

C'est son père!

CLÉLIA.

On m'avait aujourd'hui
Recommandé Monsieur!

LE MARQUIS.

Eh! qui donc?

CLÉLIA, *avec un peu d'hésitation.*

Une amie
Que j'estime beaucoup!

FABIO, *à part.*

C'est adroit!

CLÉLIA.

On nous prie
D'aider, de protéger ses essais...

CAFARINI, *à part, avec humeur.*

Pourquoi donc?

CLÉLIA.

C'est un maître déjà fort habile, dit-on...

CAFARINI, *bas, au marquis.*

C'est faux! c'est mon élève!

CLÉLIA, *s'adressant à Fabio.*

Et Monsieur, je l'espère,
Daignera consentir à me donner leçon,
Chaque jour...

FABIO, *à part.*

O destin enivrant et prospère!
(*Haut, avec trouble.*)
Toujours... quand vous voudrez!

CLÉLIA, *souriant.*
Eh bien! donc, à l'instant!
FABIO.
A l'instant!
GINA, *à part, avec joie.*
On va voir comme il a du talent!
(*Elle va chercher sur la table, à gauche, une guitare, qu'elle présente à Fabio.*)
CAFARINI, *à part.*
Maudit élève!
(*Bas, au marquis, à gauche du théâtre.*)
Je vous jure...
Vous ne me croirez pas... que lui seul est l'auteur
Et des vers et du chant qu'à nous deux, Monseigneur,
Nous avons composés...
LE MARQUIS, *levant les épaules.*
Allons! quelle imposture!
CAFARINI, *de même.*
Je le lui ferai dire à lui-même...
LE MARQUIS.
A lui!
CAFARINI.
Lui!
FABIO, *à part, regardant Clélia.*
O bonheur inouï!
GINA, *à part, regardant Fabio.*
O bonheur inouï!

ENSEMBLE.

CLÉLIA, *à Fabio.*
De vous l'on dit merveille,
D'après un connaisseur;
Ainsi, je vous conseille
De chanter sans frayeur.
LE MARQUIS.
Je ne sais si je veille...
Pour ces vers enchanteurs,
Surprise sans pareille,
Nous sommes trois auteurs...
FABIO, *à part.*
Surprise sans pareille;
A moi tant de bonheur!
Je ne sais si je veille,
Je redoute une erreur.
GINA, *regardant Fabio.*
Ivresse sans pareille,
Mais d'où vient sa frayeur?
Sur lui mon amour veille
Et rêve son bonheur!
CAFARINI, *au marquis.*
Oui, je vous le conseille,
N'ayez plus de terreur.
Je le sais à merveille,
Lui seul en est l'auteur!
CLÉLIA, *à Fabio.*
Qu'allez-vous nous chanter?
FABIO, *tirant de sa poche un morceau de musique.*
Voulez-vous un morceau
Que l'on vient d'orchestrer?
CLÉLIA.
C'est inédit?
FABIO.
Sans doute,
Et nul ne le connaît!
CLÉLIA.
Très-volontiers... J'écoute!
FABIO.
Son mérite du moins sera d'être nouveau!
(*Chantant en s'accompagnant sur la guitare.*)
« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs,
« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs!
« Oui, je t'aime sans le dire...
« Mais écoute autour de toi,
« Et si quelqu'un soupire,
« C'est moi! c'est moi! »

ENSEMBLE.

CLÉLIA, *étonnée.*
Qu'entends-je!.. Sous ses doigts résonne
Cet air que j'entendis ailleurs!
GINA.
De lui déjà chacun s'étonne...
Ils seront tous ses protecteurs!
LE MARQUIS, *surpris.*
En effet, sous ses doigts résonne
L'air dont nous sommes les auteurs!
CAFARINI.
C'est bien de lui... Mieux que personne
J'en suis certain... Plus de frayeurs!
FABIO, *d'un air content.*
Que dites-vous de cet air-là?
CLÉLIA, LE MARQUIS ET CAFARINI.
Je reconnais bien cet air-là!
GINA.
Ah! j'aime beaucoup cet air-là!
CLÉLIA, *à Fabio.*
Certes, Monsieur, vous êtes très-habile...
Mais je suis curieuse, et veux savoir ici
Qui composa cet air?..
CAFARINI.
Vous le dire est facile!..
Paroles et musique, à coup sûr, sont de lui!
FABIO, *vivement.*
Non, non... je ne veux pas me parer d'un mérite
Qui ne m'appartient pas... car c'est d'un grand seigneur!
LE MARQUIS, *avec effroi.*
O ciel!
FABIO.
Homme d'esprit!
LE MARQUIS.
D'effroi mon cœur palpite...
FABIO, *avec chaleur.*
Élevé par son rang, et surtout par son cœur!
Et pour vous le prouver en un mot, c'est...
LE MARQUIS, *l'empêchant de continuer.*
Jeune homme!
FABIO.
Le comte de Fiesque!
TOUS, *poussant un cri dans un sentiment différent.*
Ah!
FABIO.
C'est ainsi qu'on le nomme;
Et vous le connaissez!..
CLÉLIA, *avec colère,* LE MARQUIS, *avec joie.*
Ah! c'est de lui!
FABIO.
De lui...
Je vous l'atteste ici!

ENSEMBLE.

CLÉLIA, *à part.*
O rage! ô colère!
Soudaine lumière
Qui brille et m'éclaire
D'un funeste jour!
Pour sa souveraine
Quand l'amour l'enchaîne,
Qu'en mon cœur la haine
Succède à l'amour!
LE MARQUIS ET CAFARINI.
Hasard tutélaire
Qui soudain m'éclaire,
Et dont la lumière
M'embrouille à mon tour!
Mais quoi qu'il advienne,
Au gré de { ma / sa } haine
Je pourrai / Il pourra } sans peine
Le perdre à la cour!
FABIO, *à part.*
Ah! je dois leur taire
Ce doux nom de frère;
Un pareil mystère
Doit fuir le grand jour!
Mais quoi qu'il advienne,
L'amitié m'enchaîne,
Ma vie est la sienne...
A lui mon amour!
GINA, *à part.*
De lui je suis fière,
Mais je dois le taire;

Un pareil mystère
Doit fuir le grand jour!
Mais quoi qu'il advienne,
A lui tout m'enchaîne,
Ma vie est la sienne...
A lui mon amour!

CLÉLIA, *à part, avec colère.*

Le comte!.. le perfide... il aime la princesse...
(*Avec mépris.*)
Et par ambition!

LE MARQUIS, *bas, à Cafarini.*

Conçois-tu mon ivresse?..

CAFARINI, *de même.*

Je n'y conçois plus rien!

LE MARQUIS, *de même.*

Qu'importe!.. un sort heureux
Me sauve de l'abîme... et par un trait d'audace
J'y pousse un ennemi... je le perds à ma place!..
J'y cours... et Richelieu, je crois, n'eût pas fait mieux!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CLÉLIA.

O rage! ô colère! etc.

LE MARQUIS ET CAFARINI.

Hasard tutélaire, etc.

FABIO.

Ah! je dois leur taire, etc.

GINA.

De lui je suis fière, etc.

(*Le marquis, après avoir rappelé à Clélia l'heure de la réception, sort par la gauche avec Cafarini.*)

CLÉLIA, *à part, regardant la pendule.* Oui, oui, voici l'heure... (*A Gina.*) Mes gants, mon mantelet... (*Gina entre dans la chambre à droite.*)

—

SCENE V.

FABIO, CLÉLIA.

FABIO, *à part.* Enfin, nous voilà seuls... J'avais tant de choses à lui dire... et je tremble, car elle me regarde...

CLÉLIA, *assise sur le canapé, réfléchissant à part, et regardant de temps en temps Fabio.* Cette déclaration adressée à la princesse... cet air qu'il chantait tout à l'heure, est du comte de Fiesque!.. du comte qui m'avait recommandé si vivement ce jeune homme!.. Ils sont donc liés ensemble... intimement peut-être...

FABIO, *à part, regardant Clélia.* Oh! comme elle est émue!

CLÉLIA. Et je saurai par lui... (*Haut, d'un air gracieux.*) Approchez, Fabio!

FABIO, *à part.* O bonheur!

CLÉLIA. J'ai, avant tout, une question à vous adresser... et je réclame votre franchise...

FABIO. Parlez... disposez de moi .. Trop heureux, au prix de ma vie, de vous prouver ma reconnaissance...

CLÉLIA, *avec émotion.* Eh bien! si vous dites vrai... si vous m'êtes dévoué... (*Se retournant vivement.*) Qu'est-ce?

—

SCENE VI.

LES MÊMES, GINA, *rentrant avec les gants et le mantelet de Clélia.*

FABIO, *à part.* C'est Gina... quel contre-temps!

CLÉLIA. Que voulez-vous?

GINA. J'apportais ce que m'a demandé la Signora... et je venais la remercier de ma chambre qui est charmante... et puis, si elle le permet, prendre mesure pour cette robe de bal que je dois commencer.

CLÉLIA, *vivement.* Pas dans ce moment... dans un autre!

GINA, *lui montrant la pendule.* Mais il se fait tard... voyez plutôt!..

CLÉLIA. O ciel! c'est vrai!.. l'heure de la réception... à peine quelques minutes... et il faut que je sois là... sinon... (*A part.*) on penserait que la douleur ou le dépit... Non, non, j'irai... (*A demi-voix.*) Fabio!..

FABIO, *s'approchant.* Madame?

CLÉLIA, *à demi-voix, pendant que Gina est assise un instant sur le canapé à droite, pour arranger ses mesures.* J'avais à vous parler... mais, vous le voyez... pas un moment à moi .. il faut que je parte... c'est mon devoir... mais après le cercle de la princesse, à neuf heures... je serai seule.

FABIO, *à part.* O ciel!

CLÉLIA. Venez.

FABIO, *à demi-voix, et avec expression.* A moins que je ne sois mort!

CLÉLIA, *vivement, en lui serrant la main.* C'est bien... Ici... à ce soir! (*Fabio porte à ses lèvres son gant, que Clélia vient de toucher; puis voyant Gina qui se retourne, il salue respectueusement la marquise, et sort par la porte du fond.*)

—

SCENE VII.

CLÉLIA, GINA.

GINA, *de loin.* Adieu, monsieur Fabio!

CLÉLIA, *tout en prenant son mantelet et ses gants.* Vous connaissez M. Fabio?

GINA. Beaucoup!.. c'est-à-dire, à peine... Il demeure dans la maison de mon oncle... (*Lui montrant la mesure de papier qu'elle tient.*) Si la Signora voulait me laisser lui prendre mesure... ce ne serait qu'un instant... Pendant qu'elle met ses gants et son mantelet... je lui jure qu'elle aura le temps!

CLÉLIA. Dépêche-toi... (*Pendant que Gina lui prend mesure.*) Et c'est un honnête jeune homme?

GINA. Je le crois bien... et si laborieux, qu'il a manqué mourir de travail ou en devenir fou!

CLÉLIA. Tu m'effraies!

GINA, *prenant toujours mesure.* Oh! il est guéri... quoique ça lui reprenne encore de temps en temps... quand il parle de musique... Si la Signora voulait lever le bras... Du reste, un homme de mérite... et un cœur...

CLÉLIA. Auquel on peut se fier?

GINA, *se baissant pour mesurer la jupe.* Moi, d'abord, j'aurais toute confiance en lui...

CLÉLIA, *souriant.* C'est ce que je vois!

GINA. La jupe pas trop longue, n'est-ce pas?.. Et si vous daignez le protéger... (*Passant sa mesure autour de la taille de Clélia.*) C'est si bien... si délicat... si distingué...

CLÉLIA, *secouant la tête.* Vraiment!..

GINA, *se reprenant, avec embarras.* Je veux parler de la taille de la Signora... Impossible avec cela de manquer une robe...

CLÉLIA, *avec un soupir.* J'entends... tu aimes Fabio?

GINA. Moi, Signora!

CLÉLIA, *de même.* Et... tu en es aimée?

GINA. Il ne me l'a jamais dit... mais ça viendra peut-être!.. (*Entendant du bruit à la porte du fond qui est restée ouverte.*) Qui va là?

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE, *entrant vivement par la porte du fond.*

GINA, *à part.* Ah! le Monsieur de ce matin, chez Fabio!

CLÉLIA, *apercevant le comte.* C'est lui... (*Haut.*) Votre visite à pareille heure, monsieur le comte!..

GINA, *à part.* Un comte!

RÉCITATIF.

LE COMTE.

Je reçois à l'instant, sans pouvoir les comprendre,
Ces mots que l'amitié vient pour moi de dicter :
« De loin vous pourrez vous défendre ;
« Mais partez à l'instant... On doit vous arrêter! »

CLÉLIA.

De qui vient cet avis?

LE COMTE.

La nouvelle est certaine...
(*A voix basse.*)
J'ai reconnu la main de votre souveraine...

CLÉLIA, *à part.*

Perfide!.. plus de doute!
(*Haut, avec ironie.*)
Eh bien! il faut partir!
A votre souveraine il vous faut obéir!

LE COMTE.

Le puis-je, sans vous voir.., sans vous dire ma peine!

CLÉLIA, *avec ironie.*

Impossible à présent... on m'attend au palais...
(*Faisant une révérence au comte qui veut la retenir.*)
Vous savez, comme moi, ce qu'à sa souveraine
On doit de dévoûment...
(*Avec colère.*)
Adieu donc pour jamais!

(*Elle sort vivement par la porte à gauche, en défendant au comte de la suivre.*)

—

SCENE IX.

LE COMTE, *assis sur un fauteuil près de la table à gauche;* GINA, *à droite.*

GINA, *regardant le comte avec intérêt.* Oh! comme il a l'air malheureux!

LE COMTE, *à lui-même, avec agitation.* Clélia m'abandonner... quand la fortune m'abandonne... Non! non!.. ce n'est pas possible... On m'aura accusé, calomnié auprès d'elle... et obligé de fuir à l'instant même... comment me justifier... et que faire, mon Dieu?

GINA, *s'approchant du comte.* Monsieur!..

LE COMTE, *se levant.* Qu'est-ce?

GINA. Vous ne me reconnaissez pas! C'est moi, Gina... la couturière!

LE COMTE. Cette jeune fille de ce matin!

GINA. Pour qui vous avez été si indulgent et si bon... et qui, dans ce moment, demeure ici, près de madame la marquise!

LE COMTE. Ah! c'est le ciel qui t'envoie!

GINA. Eh! mais, ça se peut bien!.. Parlez!..

LE COMTE. Je suis banni, proscrit .. En restant ici, je risque d'être arrêté!

GINA, *vivement.* Aussi, vous partez!..

LE COMTE. Non... je reste... Il faut que je voie ta maîtresse... que je lui parle encore... dussé-je en mourir... Car s'il faut te l'avouer... je l'aime!

GINA, *avec sentiment.* Allez!.. je connais ça!

LE COMTE. Je ne le dis qu'à toi... à toi seule...

GINA. Soyez tranquille... vous avez gardé mon secret .. je garderai le vôtre, je vous le jure... Mais la signora est au cercle de la cour!

LE COMTE. Et n'en reviendra que dans une heure... D'ici là, tout le monde en ce palais peut me voir et me reconnaître... où l'attendre... où me cacher?..

GINA, *vivement.* Ah! dans ma chambre... j'en ai une ici!

LE COMTE, *avec joie.* Est-il possible?

GINA. Venez!.. (*Hésitant.*) Mais vous êtes un honnête homme au moins!

LE COMTE, *avec loyauté.* Le comte de Fiesque!

GINA. Oui, oui... Fabio dit toujours ce nom-là avec admiration et respect... Ainsi, c'est convenu, vous vous tiendrez bien caché!.. là, de ce côté...

LE COMTE. Et dès que Clelia sera rentrée!..

GINA. Dès qu'elle sera seule...

LE COMTE. Comment le saurai-je?

GINA. Eh! mais je jouerai sur cette guitare. . un air... le vôtre!

LE COMTE, *étonné.* Comment! qui te l'a appris?

GINA. Fabio, qui nous l'a chanté deux fois

LE COMTE. C'est juste... tout ce que sait Fabio, tu dois le savoir...

GINA. Mais lui... mais personne au monde ne saura vos secrets... je vous le jure!

LE COMTE. Ah! tu es charmante!

GINA, *prenant un flambeau qui est sur la console à droite.* Venez... suivez-moi... (*Elle sort avec le comte par la porte à droite. — Le théâtre est dans l'obscurité.*)

—

SCENE X.

FABIO, *entrant par la porte du fond.*

CANTABILE.

Asile où règne le silence,
Sombre et mystérieux réduit,
En tremblant, vers toi je m'avance,
Et de mes pas je crains le bruit.
O nuit! des amants protectrice,
O nuit! viens rassurer mon cœur;
Viens!.. et de ton ombre propice
Cache mon trouble et mon bonheur!

CAVATINE.

Heure charmante
Du rendez-vous,
Moment d'attente
Cruel et doux,
Tu fais d'avance
Battre mon cœur
D'impatience
Et de bonheur!

Toi que j'attends,
Toi que j'appelle,
Viens donc! viens donc!
Ah! je l'entends... c'est elle!..
Non! non!..

Heure charmante
Du rendez-vous,
Moment d'attente
Cruel et doux,
Tu fais d'avance
Battre mon cœur
D'impatience
Et de bonheur!

—

SCENE XI.

FABIO, *à gauche du théâtre;* GINA, *sortant de la porte à droite.*

DUO.

GINA, *regardant du côté de la porte à droite.*

Par moi caché dans cette humble retraite,
Il attend mon signal pour revoir ses amours.
Pauvre jeune homme! hélas! pour lui je m'inquiète;
S'il était découvert... il y va de ses jours!

ENSEMBLE.

GINA.

Veillons sur leur bonheur.
Pour eux, mon Dieu! j'ai peur!



FABIO, *devant la glace.* Oui, vraiment, d'un tel air,
On pourrait être fier! — Acte 1, scène 11.

Je sens battre mon cœur
D'espoir et de frayeur!
Pour eux, hélas!
Prions tout bas.
Fais venir promptement
La beauté qu'il attend.
Amour, toi qui m'entends,
Tu dois veiller sur des amants!..

FABIO.

C'est elle... ah! quel bonheur!
D'où vient qu'ainsi j'ai peur?
Je sens battre mon cœur
D'amour, d'espoir et de frayeur!
Je n'ose, hélas!
Faire un seul pas.
Allons, voici l'instant,
Disons-lui mon tourment.
Amour, toi qui m'entends,
Tu dois veiller sur des amants!..

GINA.

Mais quelle obscurité profonde,
Et je n'ose appeler du monde.
(*Entendant Fabio s'approcher.*)
Qui va là?

FABIO.

C'est moi... me voici...
Moi, Fabio!..

GINA, *à part.*

C'est lui!

ENSEMBLE.

GINA.

O rencontre imprévue!
Mon cœur en a frémi.
Tremblante et l'ame émue,
Je suis seule avec lui.
Ah! j'aurais, je l'atteste,
Dû m'éloigner déjà,
Et cependant je reste,
Et je suis encor là!

FABIO.

Ah! mon âme éperdue
De surprise a frémi.
Quelle ivresse inconnue
Et quel trouble inouï!
O volupté céleste,
Enfin donc la voilà!
Que m'importe le reste?
Tout mon bonheur est là!



CAFARINI, *entrant et causant avec Gina.* C'est par mon crédit que vous entrez au palais du roi.
— Acte 3, scène 2.

FABIO.
O vous, dont la main généreuse
A depuis si longtemps daigné me secourir...

GINA, *à part.* (*Parlé.*) Il sait tout!

FABIO.
Ma voix respectueuse
Bénissait vos bienfaits et n'osait les trahir.

GINA, *de même.* (*Parlé.*) Il sait tout!

FABIO.
Oui, je vous ai devinée,
Ange gardien de mes jours,
Et ma vie est enchaînée
A vous seule et pour toujours.
Oui, c'est vous, c'est vous que j'aime,
Et dussiez-vous me punir...
Ah! de cet amour extrême
Rien ne saurait me guérir :
Plutôt mourir que guérir!
(*Retenant par la main Gina qui veut s'éloigner.*)
Ah! n'espérez pas me fuir!

ENSEMBLE.

GINA.
D'une ivresse inconnue
Tout mon cœur a frémi.
Tremblante et l'âme émue,
Je suis seule avec lui.
Hélas! j'aurais, sans doute,
Dû m'éloigner déjà.
Et cependant j'écoute,
Et je suis encor là!

FABIO.
Quelle ivresse inconnue!
Quel bonheur inouï!
Oui, son âme est émue
Et sa main a frémi.
Ah! pour moi plus de doute,
Près de moi la voilà,
Et son cœur qui m'écoute
Me pardonne déjà!

(*Fabio est aux genoux de Gina, et presse sa main avec transport. — La porte à gauche s'ouvre. — Paraît Clélia tenant un flambeau. — Le théâtre redevient éclairé. — Tous trois poussent un cri.*)

—

SCENE XII.

CLÉLIA, GINA, FABIO.

CLÉLIA, *souriant.* Qu'ai-je vu?

FABIO, *à Clélia, vivement.* O ciel! ne croyez pas, Madame... j'étais là, persuadé que...

CLÉLIA. Quoi donc?

FABIO, *s'arrêtant et à part, en regardant Gina.* Qu'allais-je faire?.. la compromettre aux yeux de cette jeune fille...

CLÉLIA, *souriant.* Vous étiez là, aux genoux de Gina... que vous aimez... n'est-il pas vrai?..

FABIO, *à part.* Ah! sauvons-la!.. (*Haut et balbutiant.*) Oui... oui, Signora... c'est la vérité... et mon trouble...

CLÉLIA, *montrant Gina.* Egale le sien... c'est tout naturel... Je suis charmée, Fabio, que vous aimiez ma gentille couturière... c'est une bonne idée que vous avez là...

FABIO, *se remettant.* N'est-ce pas?.. Et si Madame m'approuve... et si elle est contente...

CLÉLIA. Sans doute!.. (*Avec bonté, en lui faisant signe de s'éloigner un instant.*) C'est bien... c'est bien. . je suis à vous... (*A Gina, à demi-voix, pendant que Fabio se tient à l'écart au fond du théâtre.*) Tu ne t'attendais pas à trouver ici Fabio?

GINA. Non, sans doute.

CLÉLIA. C'est moi qui l'ai fait venir... j'avais à lui parler, à l'interroger sur quelqu'un...

GINA, *bas, à Clélia.* Sur M. le comte de Fiesque...

CLÉLIA, *vivement et à demi-voix.* Tu le sais?

GINA, *de même.* Je sais tout... il me l'a dit.

CLÉLIA, *de même.* Eh bien! dans sa réponse à notre souveraine... et elle vient de me la montrer... il ne lui parle que de son amour pour moi et de notre mariage. . qu'il la supplie de protéger.

GINA, *de même.* J'en étais sûre!

CLÉLIA, *de même.* Et tout cependant se réunit pour l'accuser... la princesse n'ose le défendre de peur de le compromettre encore plus... et moi, qui l'ai repoussé, je donnerais ma vie pour le revoir, ne fût-ce qu'une minute... Mais il n'est plus temps!

GINA, *à demi-voix.* Si, Madame.

CLÉLIA, *de même.* Que dis-tu?

GINA, *de même.* Il n'est pas parti.

CLÉLIA, *de même.* Est-il possible?

GINA, *de même.* Il est là... caché dans ma chambre.

CLÉLIA. O Gina! Gina! comment te remercier?

GINA. En l'aimant bien, Signora .. et en protégeant Fabio...

CLÉLIA. Mais c'est mon père qui le poursuit... et s'il était vu, s'il était reconnu... c'en est fait de sa liberté... de ses jours peut-être!

GINA. Mais on ne le verra pas... D'abord, vous renverrez tout le monde.

CLÉLIA. A commencer par Fabio.

GINA. Soyez tranquille... je m'en charge.

(*Pendant toute la scène précédente, qui s'est dite vivement et à demi-voix, sur le bord de la scène à gauche, Fabio s'est tenu au fond du théâtre, à droite. — Dans ce moment seulement, Gina lui fait signe d'approcher et va à lui, pendant que Clélia s'assied à gauche, près de la table.*)

FINALE.

GINA, *à Fabio.*

Beau Fabio, votre fortune est faite!..
La Signora vous aime et vous protége!

FABIO.

Moi?

GINA, *gaiement.*

Mais, je viens de sa part, en discrète soubrette,
Vous dire : Allez-vous-en au plus vite. .

FABIO, *étonné.*

Pourquoi?

GINA, *souriant.*

Vous qui parlez si bien de votre amour extrême...
Vous comprendrez cela...
(*A demi-voix.*)
Madame attend ici,
Motus au moins... un beau seigneur... qu'elle aime!

FABIO, *tressaillant, à part.*

O ciel!
(*Cherchant à se contenir.*)
Il va venir!

GINA.

Un proscrit... un banni!
Que poursuit le ministre, et qu'il voudrait bien prendre!

FABIO, *avec jalousie.*

Il va venir!

GINA.

Quand vous serez parti!

FABIO, *à part.*

C'est ce que nous verrons!

GINA, *gaiement.*

Je n'ai qu'à faire entendre
L'air que vous chantiez ce matin,
L'amoureux paraîtra soudain.
Partez donc!

FABIO, *avec fureur.*

Moi, partir!..

ENSEMBLE.

FABIO.

Je sens gronder l'orage
Et croître ma fureur;
Le désespoir, la rage,
S'emparent de mon cœur.
Moi, déjà l'on m'oublie;
Pauvre, obscur et sans nom,
Et tant de perfidie
Egare ma raison.

CLÉLIA ET GINA, *le regardant avec étonnement.*

D'où vient de son visage
Le trouble et la pâleur?
Il semble que l'orage
Gronde au fond de son cœur!
Ah! quelle frénésie!
On dirait, voyez donc,
Qu'un accès de folie
Egare sa raison!

FABIO, *cherchant à se contenir, et allant à Clélia.*

Est-il vrai, Signora?.. de vous je veux l'apprendre,
Que quelqu'un qui vous aime... en ce lieu va se rendre?

CLÉLIA, *avec fierté.*

Monsieur!

GINA, *à Fabio, le faisant taire.*

Que dites-vous?

FABIO, *cherchant toujours à se contenir.*

Je dis... Vous savez bien
Que ça ne se peut pas!

GINA, *se jetant entre lui et Clélia.*

Ah! je n'y conçois rien...
C'est quelque accès nouveau qui vient de le reprendre...
Et sa raison s'égare!

FABIO, *avec colère.*

A moi!

GINA, *à Clélia.*

Grâce pour lui... mais je tremble d'effroi!

(*Clélia, effrayée, prend la sonnette qui est sur la table et sonne avec force.*)

—

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, CAFARINI, ET TOUS LES GENS DE LA MAISON, *accourant au bruit.*

ENSEMBLE.

FABIO.

Je sens gronder l'orage
Et croître ma fureur;

Le désespoir, la rage,
S'emparent de mon cœur.
Oui, déjà l'on m'oublie,
Pauvre, obscur et sans nom!
De tant de perfidie
S'égare ma raison.

GINA ET CLÉLIA.

Voyez de son visage
Le trouble et la pâleur;
Quelque terrible orage
Gronde au fond de son cœur.
Calmez-le, je vous prie,
Car j'en ai le frisson,
Un accès de folie
Egare sa raison.

LE MARQUIS, CAFARINI ET LE CHOEUR.

D'où vient donc ce tapage?
Pourquoi cette rumeur?
J'entends ici l'orage
Qui gronde avec fureur.
Un accès de folie?
Qu'on l'emmène en prison!
Qu'à l'instant on le lie,
Car il perd la raison.

LE MARQUIS.

Qu'on l'emmène à l'instant, je l'ordonne!

FABIO, *qu'on entraîne, à part et avec rage.*

Partir!
Et, pendant mon absence, un rival va venir!..
La mort est préférable aux tourments que j'éprouve.
(*S'échappant des mains de ceux qui l'entraînent.*)
Laissez-moi!

LE MARQUIS, CAFARINI ET LE CHOEUR.

C'est un fou!

FABIO, *à demi-voix, au marquis, et avec colère.*

Si, cependant, je prouve
Que je ne le suis pas!.. Et, si vous en doutez...
Vous cherchez un coupable... et moi, je le retrouve...
Je le montre à vos yeux!

LE MARQUIS, *étonné.*

Que dit-il?

FABIO, *saisissant la guitare qui est sur la table.*

Ecoutez!

(*Après avoir pris la guitare sur la table, il joue, sans paroles et sans chanter, l'air qu'on a déjà entendu au premier et au deuxième acte.*)

TOUS, *avec étonnement et le regardant comme un fou.*

Que veut-il faire, grands dieux!

(*Au bout de quelques mesures et au milieu du silence profond qui s'est établi, la porte à droite s'ouvre, et paraît le comte de Fiesque, qui entre vivement; à sa vue, Clélia pousse un cri d'effroi.*)

TOUS, *avec un sentiment différent.*

C'est le comte en ces lieux!

FABIO, *stupéfait et poussant un cri.* Mon frère!

ENSEMBLE.

FABIO.

Qu'ai-je fait, lâche et perfide!
Mon frère! je t'ai trahi!
Hélas! ma main fratricide
Te livre à ton ennemi!

CLÉLIA, GINA ET LE CHOEUR, *regardant Fabio.*

Plus insensé que perfide,
Il le trahit malgré lui;
Le délire qui le guide
Vient servir un ennemi!

LE COMTE, *qui est près de Fabio.*

Contre moi le sort décide,
Et peu m'importe, aujourd'hui...
(*Serrant la main de Fabio.*)
Si la fortune perfide
Me laisse encore un ami!

LE MARQUIS ET CAFARINI.

Pour moi / Pour lui } le sort se décide,
Nous l'emportons aujourd'hui;
La fortune qui nous guide
Me / Lui } livre { mon / son } ennemi!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Bon! bon! tout va bien... et j'estime
Que mon rival est perdu pour jamais!
Oui, du pouvoir je veux toucher la cime
Et, s'il se peut, monter encore après!

CAFARINI.

Bravo! bravo! tout va bien, et j'estime
Que ma fortune est faite pour jamais!
Et du pouvoir, s'il touche enfin la cime,
Derrière lui, je veux grimper après!

CLÉLIA, *regardant le comte.*

D'un sort fatal, dont il est la victime,
Je suis la cause .. Amour, vois mes regrets;
Amour, rends-moi son cœur et son estime.
Qu'il me pardonne, et que je meure après!

FABIO.

Allons! du cœur!.. Regagnons leur estime,
Et réparons tous les maux que j'ai faits!
Sainte amitié, viens réparer mon crime!
(*Regardant son frère.*)
Qu'il soit heureux... et que je meure après!

LE COMTE.

Allons, courage! et si je suis victime
D'un sort fatal, dont je brave les traits,
(*Regardant Clélia.*)
Amour, rends-moi son cœur et son estime:
Fais qu'elle m'aime... et que je meure après.

GINA, *regardant Fabio.*

D'un sort fatal quand il est la victime,
(*A Clélia.*)
Pardonnez-lui tous les maux qu'il a faits,
Pauvre insensé! sa folie est son crime,
Plaignons d'abord... et fâchons-nous après!

LE CHŒUR, *regardant le comte.*

Il est perdu... mais quel est donc son crime?
Son nom, son rang... voilà tous ses forfaits!
De leurs complots il sera la victime,
Et son rival l'emporte pour jamais!

LE MARQUIS, *à des soldats qui viennent d'entrer, leur montrant le comte.*

Emparez-vous de lui!

CLÉLIA, *d'un geste suppliant, au marquis.*

Mon père!

FABIO, *la regardant.*

Elle a raison...
(*Montrant le comte.*)
C'est lui qu'elle préfère.
(*A part.*)
Fatal amour! je t'oublirai!
(*Bas, au comte.*)
Et toi, mon seul ami, mon frère!
Par moi tu seras délivré,
Je te le jure... ou je mourrai!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Bon! bon! tout va bien... et j'estime, etc.

CAFARINI.

Bravo! bravo! tout va bien, et j'estime, etc.

CLÉLIA.

D'un sort fatal, dont il est la victime, etc.

FABIO.

Allons! du cœur!.. Regagnons leur estime, etc.

LE COMTE.

Allons, courage! et si je suis victime, etc.

GINA.

D'un sort fatal quand il est la victime, etc.

LE CHŒUR.

Il est perdu... mais quel est donc son crime? etc.

(*Des soldats emmènent le comte de Fiesque. — Clélia tombe dans un fauteuil à gauche. — Le marquis et Cafarini se frottent les mains, et Fabio étend la sienne vers son frère comme pour lui dire: « Je te sauverai! » La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Les jardins du palais ducal. — A gauche, un escalier de marbre conduisant au palais, dont la terrasse occupe tout le fond. — A droite, des bosquets.

—

SCENE PREMIERE.

FABIO, *entrant par la droite avec précaution, comme s'il craignait d'être aperçu.* Leurs sentinelles avaient beau me défendre les portes du palais... je suis entré... La marquise a refusé de me voir et de m'entendre... Je le conçois... elle me regarde comme un traître qui a dénoncé celui qu'elle aime... Mais ici, dans la demeure de notre souverain... il y a, dit-on, une fête, un concert... Elle y viendra... je lui parlerai... à elle, au ministre... à tout le monde... Il faut que je sauve mon frère... il le faut... car ils disent tous qu'il est condamné, dépouillé de ses biens... jeté dans un cachot... Et pour quel crime?.. Comment le savoir... à moins de le demander au prince lui-même!.. (*Ecoutant.*) On vient de ce côté... et si l'on m'aperçoit, on me chassera de ce palais où je n'ai pas le droit de pénétrer... Battu... tué même!.. ce ne serait rien... mais ne pas voir mon frère... mais ne pas le sauver!.. Mais en attendant, où me cacher!.. Ah! là... (*Il se cache à gauche, au premier plan, sur l'escalier qui conduit à la terrasse, de manière cependant à être vu du public.*)

—

SCENE II.

FABIO, *caché;* CAFARINI, GINA, *entrant par les bosquets de droite.*

CAFARINI, *entrant et causant avec Gina.* Oui, Signorina, c'est par moi, par mon crédit, que vous entrez au palais ducal... et que vous vous promenez dans ces beaux jardins... Mais il n'est pas encore l'heure et nous pouvons nous asseoir... (*Ils s'asseyent tous deux sur un banc à gauche, au dessous de l'escalier où est Fabio.*) Sans moi, vous n'auriez pas ce billet qui vous permet d'assister à la fête et au concert...

GINA. Ça m'est bien égal!..

CAFARINI. Ah! d'entendre ma musique... ça vous est égal... Tout le monde ne dirait pas cela! .

GINA. Ne vous fâchez pas, mon oncle... Je veux dire seulement que je n'y suis guère disposée... Avoir vu arrêter ce pauvre jeune homme... ce comte de Fiesque... ça m'a fait une peine...

FABIO, *à part, se montrant un instant sans être vu de Cafarini ni de Gina.* Ah! c'est une brave fille!..

GINA, *à Cafarini.* Et qu'est-ce qu'il a fait?.. le savez-vous?..

CAFARINI. Oui!

FABIO, *de même.* Je vais donc l'apprendre!

CAFARINI, *mystérieusement.* Imagine-toi... (*S'arrêtant.*) Je ne peux pas te le dire... c'est un secret d'Etat!

GINA. Mais, au moins, on ne le condamnera pas sans l'entendre!

CAFARINI, *de même.* Au contraire! C'est l'avantage d'un secret d'État... L'affaire ne sera jamais discutée et il ne sera question de rien... Le prince le veut ainsi... pour des raisons à lui connues... et qui ne te regardent pas... Ce qui nous regarde, c'est que demain, aujourd'hui peut-être, je serai nommé maître de chapelle de la cour... avec le ruban de Saint-Michel, le ruban noir... etc. etc.

GINA, *avec étonnement.* Vous!..

CAFARINI. Moi!.. Tout ce que je demanderai, je suis sûr de l'obtenir... Et ces honneurs, cette richesse... sais-tu à qui je les offre?

GINA. Non!

CAFARINI. A toi!

GINA. A moi!.. C'est comme la musique. . ça m'est bien égal!..

CAFARINI. Et pourquoi, s'il vous plaît?

GINA. Dame! j'aurais préféré vous le cacher toujours, ainsi qu'à moi-même... mais puisque vous m'y forcez, il faut bien vous avouer qu'il y a quelqu'un que j'aime!

CAFARINI, *avec colère.* Comment?

GINA, *avec résolution.* Eh bien! oui .. Un jour, dans la voiture de la marquise, j'allais être tuée, sans un brave jeune homme qui m'a sauvé la vie, et qui, depuis, est venu demeurer près de nous...

CAFARINI, *vivement et se levant.* Fabio!

GINA, *se levant aussi.* Eh bien! oui, mon oncle!

FABIO, *à part.* O ciel!

TRIO EN CANON.

GINA.

Le matin j'y rêve,
J'y rêve le soir!
Jamais ne s'élève
Plus loin mon espoir!
Cet aveu sincère
Est mal, je le voi ..
Hélas! j'ai beau faire,
C'est plus fort que moi!
Mais toujours de même
Pour lui mon cœur bat;
C'est lui seul que j'aime
Dût-il être ingrat!

FABIO, *à part, toujours sur l'escalier.*

N'est-ce pas un rêve
Qui vient m'émouvoir!
En mon cœur s'élève
Sombre désespoir!
Quel remords extrême
M'accable et m'abat!
J'accuse, et, moi-même,
Je suis un ingrat!

CAFARINI.

C'est un mauvais rêve!
Je crains de trop voir...
Faut-il donc qu'il m'enlève
Ce cœur, mon seul espoir!
Quoi! c'est lui qu'on aime
Et, dans mon état,
J'élevai moi-même
Ce rival ingrat!

GINA.

Oui, sur lui je veille
Et préviens ses vœux,
Pendant qu'il sommeille,
Travaillant pour deux,
J'amasse en silence;
O sort fortuné!
Pour lui je dépense
L'or que j'ai gagné;
A lui, je le donne,
A lui, mon ami;
Si j'avais un trône,
Il l'aurait aussi!
Grisette ou duchesse,
Pour lui mon cœur bat...
A lui ma tendresse,
Dût-il être ingrat!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FABIO.

N'est-ce pas un rêve, etc.

CAFARINI.

C'est un mauvais rêve, etc.

CAFARINI.

Moi, j'ai de la richesse!

GINA.

Pour d'autres gardez-la!

CAFARINI.
De l'or, de la noblesse!
GINA.
On est heureux sans ça!
CAFARINI.
Mais lui n'a rien encore!
GINA.
J'aime sans intérêt.
CAFARINI.
Sa naissance, on l'ignore!
GINA.
Tel qu'il est, il me plaît!
CAFARINI.
Sa raison déménage,
Il est fou furieux!
GINA, *avec sentiment.*
Je l'aime davantage
Puisqu'il est malheureux!

ENSEMBLE.

FABIO.
Remords qui m'oppresse!
J'ai trahi sans cesse
Si noble tendresse,
Si doux sentiments!
Pour une inhumaine
Qui, fière et hautaine,
Se rit de ma peine
Et de mes tourments!
CAFARINI.
C'est trop de faiblesse!
Fureur vengeresse,
Viens guider sans cesse
Mes ressentiments!
Redoute ma haine
Toi, belle inhumaine,
Qui ris de ma peine
Et de mes tourments!
GINA.
A lui ma jeunesse!
A lui ma tendresse!
Oui, j'aurai sans eesse
Mêmes sentiments!
Acceptant vos ehaînes,
D'autres, plus humaines,
Calmeront vos peines
Et tous vos tourments!

CAFARINI, *hors de lui.*
Si je me fâche, en ma fureur jalouse'
GINA.
N'en faites rien, je l'aimerais encor!
CAFARINI.
Et si pourtant, enfin, je vous épouse?
GINA.
Je l'aimerais encore!
CAFARINI.
Ah! c'est trop fort!

ENSEMBLE.

FABIO.
Remords qui m'oppresse, etc.
CAFARINI.
C'est trop de faiblesse, etc.
GINA.
A lui ma jeunesse, ete.

CAFARINI, *à part.* C'est bon à savoir! et désormais je les surveillerai!.. (*Apercevant le marquis descendant l'escalier de la terrasse.*) Dieu! le ministre!

FABIO, *à part, sur l'escalier.* Et ne pouvoir sort r!.. ne pouvoir la rejoindre!..

CAFARINI, *à Gina, lui montrant la droite.* Allez m'attendre au bout de cette allée... et ne vous éloignez pas! (*Gina sort.*)

—

SCENE III.

FABIO, *toujours caché sur l'escalier;* LE MARQUIS, CAFARINI.

LE MARQUIS, *descendant en rêvant.* Tout va bien! tout va très-bien!

CAFARINI, *à part.* Pour lui.... mais pour moi?

LE MARQUIS, *l'apercevant.* Ah! c'est toi, Cafarini?.. Quelles nouvelles?

CAFARINI. C'est à Votre Excellence que j'en demanderai... Le eomte de Fiesque?..

LE MARQUIS, *avec joie.* Perdu, mon cher! perdu!..

FABIO, *à part.* O eiel!

LE MARQUIS. Le prince ne veut plus eutendre parler de lui... ni surtout d'un crime qui a fait trembler la couronne ducale sur son front!

FABIO, *à part.* Qu'est-ce que ça peut être?..

LE MARQUIS. Le eoupable est remis à ma discrétion... et enfermé iei même dans une salle basse du palais!

CAFARINI. Et qu'en voulez-vous faire?

LE MARQUIS. La marehe est toute tracée... Tu ne te rappelles pas Riehelieu, mon modèle, et le favori Cinq-Mars?..

CAFARINI, *à part.* O eiel! la parodie... (*Se reprenant.*) l'imitation irait jusque-là!..

LE MARQUIS. C'est de la haute politique... politique transcendante.. qui tranche toutes les explieations et toutes les questions... Je ne pourrai jamais faire de toi un élève qui comprenne le rouage politique!

CAFARINI. Si, Monseigneur... et j'aurais aussi une question à trancher!

LE MARQUIS. A la bonne heure!

CAFARINI. Il y a quelqu'un qui gène les rouages de mon administration... C'est Fabio, mon élève!

LE MARQUIS. Celui qui nous a rendu le service de faire arrêter le eomte?

FABIO, *à part, avec indignation.* Damnation!

LE MARQUIS. Il lui faut une récompense!

CAFARINI. Au eontraire!.. C'est lui que vous avez vu hier matin dans ma maison... au moment où...

LE MARQUIS. Silenee! Est-ce que tu crois qu'il se doute de quelque chose?

CAFARINI, *vivement.* Oui, oui... je le parierais!

LE MARQUIS. Oh! si je le savais!

CAFARINI. J'en suis eertain!

LE MARQUIS. Alors, on peut l'envoyer pour le reste de ses jours à la eitadelle de Parme... c'est prudent!

CAFARINI. C'est bien!

LE MARQUIS. Quitte à faire mieux, s'il le faut!.. Je vais en parler au priuee... (*Il va pour sortir.*)

FABIO, *à part.* Impossible d'y rien comprendre... si ee n'est que mon frère et moi...

CAFARINI, *qui a retenu le marquis.* Permettez, Monseigneur!.. ce n'est pas la seule ehose que j'aie à demander à Votre Excellence!..

LE MARQUIS. En ce cas, dépêche-toi... car je suis pressé!

DUO.

CAFARINI.
Cette place...
LE MARQUIS.
Laquelle?
CAFARINI.
De maître de chapelle,
Qui, pour bonne raison,
Me fut promise...
LE MARQUIS.
Non!
CAFARINI, *étonné.*
Non!
LE MARQUIS.
Non!

CAFARINI.

Non!

Et pourquoi... pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Parce que j'ai dit : Non!

CAFARINI.

Non!

LE MARQUIS.

Non!

CAFARINI.

Et la faveur?

LE MARQUIS.

Laquelle?

CAFARINI.

Cette faveur si belle...
L'honorable cordon
De Saint-Michel?

LE MARQUIS.

Non!

CAFARINI.

Non?

LE MARQUIS.

Non!

CAFARINI.

Non!

Et pourquoi... pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Parce que j'ai dit : Non!

CAFARINI.

Non!

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Non! non! non! non! non!

ENSEMBLE.

CAFARINI, *à part.*

Servez donc,
Flattez donc
Les gens de bonne maison!
Monseigneur!
Quel honneur!
D'être votre serviteur!
Morbleu! l'on doit se pendre
Après de semblables traits!
C'est vraiment à vous rendre
Philosophe pour jamais!

LE MARQUIS, *à part.*

Servez donc,
Placez donc
Tous ces quêteurs de cordon!
Et leur cœur,
Plein d'ardeur,
Se moque de Monseigneur!
Non, ils doivent dépendre
De nous seuls à tout jamais,
Seul moyen de les rendre,
Soumis à tous nos projets!

CAFARINI.

Quel motif?

LE MARQUIS.

Motif politique,
Qui d'un mot aisément s'explique...
Te combler ainsi de mes dons,
C'est faire naître des soupçons!
Il vaut bien mieux, mon cher, attendre en homme habile.

CAFARINI, *à part.*

Pour me trouver toujours et soumis et docile!

LE MARQUIS.

Sur tous les autres points je t'accorde raison.
Fabio, dès ce soir, sera mis en prison!

CAFARINI, *s'inclinant.*

Quoi! vraiment?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment!

CAFARINI, *de même.*

Ah! vous êtes trop bon!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, *à part.*

Servez donc,
Placez donc, etc.

CAFARINI, *avec fureur.*

Servez donc,
Flattez donc, etc.

LE MARQUIS, *prêt à partir, revenant sur ses pas.*

A propos, tu devais me rendre...
(*A part.*)
Un papier précieux...

CAFARINI.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mon original... mon brouillon!
Tu sais?

CAFARINI.

Oui, je crois vous comprendre...
Je l'ai là... mais, sur mon honneur...

LE MARQUIS, *vivement.*

Donne!

CAFARINI.

Impossible, Monseigneur!

LE MARQUIS, *étonné.*

Quel motif?

CAFARINI.

Motif politique,
Qui d'un mot aisément s'explique!
Perdre une telle caution...
Ce serait perdre la raison!
Il vaut mieux le garder... pour que Votre Excellence,
En y songeant parfois, songe à ma récompense!

LE MARQUIS, *à part, se contenant.*

Rusé musicien!

CAFARINI.

L'élève, Monseigneur,
Au ministre, son maître, a voulu faire honneur.
(*D'un air calme.*)
Ainsi cette place?

LE MARQUIS, *d'un air distrait.*

Laquelle?..

CAFARINI.

Cette place si belle
De maître de chapelle
Qui, par un noble ami,
Me fut promise...

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Eh! oui!

CAFARINI, *d'un air goguenard.*

Oui!

LE MARQUIS, *de même.*

Oui!

CAFARINI, *de même.*

Oui!

Je l'obtiendrai de lui?

LE MARQUIS, *de même.*

Puisque je t'ai dit : Oui!

CAFARINI.

Oui!

LE MARQUIS.

Oui!

CAFARINI.

Et la faveur?..

LE MARQUIS.

Laquelle?

CAFARINI.

Cette faveur si belle,
Le cordon si joli
De Saint-Michel...

LE MARQUIS.

Oui!

CAFARINI, *gaiement.*

Oui!

LE MARQUIS.

Oui!

CAFARINI.

Oui!..

Je l'obtiens donc aussi?

LE MARQUIS.

Puisque je t'ai dit : Oui!

CAFARINI.

Oui!

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Oui! oui! oui! oui! oui!

ENSEMBLE.

CAFARINI, *à part, gaiement.*

Fin politique,
Dont la tactique
Use et trafique
De tous les biens!
J'ai, sans esclandre,
De quoi te prendre
Et me défendre.
Tu m'appartiens,
Et je te tiens.
Ah! je te tiens! oui, je te tiens!

LE MARQUIS, *à part.*

Fin politique,
J'ai ma tactique,
Tout se complique...
Ne disons rien!
Oui, sans esclandre;
Sachons attendre
Et le surprendre
Par un moyen
Pareil au sien.
Oui, cherchons bien quelque moyen!

LE MARQUIS, *à demi-voix, à Cafarini.*

Mais que cet air, cause de l'anecdote,
Cet air maudit, objet de mon effroi,
Ne soit jamais répété devant moi!

CAFARINI.

Jamais! jamais! pas une seule note!

LE MARQUIS, *tendant la main.*

C'est bien!.. et ce papier...

CAFARINI, *d'un air goguenard.*

Sans lui, sans son secours,
Monseigneur oubliait jusqu'à ma récompense.
Je lui dois vos bontés... et par reconnaissance,
Sur mon cœur j'ai juré de le garder toujours!

(*Le marquis fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.*)

LE MARQUIS, *souriant.*

Se défier encor de moi... c'est sans raison!
A ce soir ton brevet!..

CAFARINI, *de même*

A ce soir le brouillon!

ENSEMBLE.

CAFARINI.

Fin politique,
Dont la tactique, etc.

LE MARQUIS.

Fin politique,
J'ai ma tactique, etc.

(*Le marquis sort avec Cafarini par les jardins, à droite.*)

—

SCENE IV.

FABIO, *descendant avec précaution les marches de l'escalier à gauche, où il était caché.* Depuis une heure j'écoute sans perdre une syllabe... J'ai tout entendu et n'ai pu rien comprendre... Est-ce qu'ils ont raison?.. est-ce que je deviendrais fou?.. Mon frère condamné à mort... et moi à la prison... Pourquoi?.. Et ce ministre, d'abord si hautain, qui se trouve en ce moment dans la dépendance du maestro Cafarini... Pourquoi? Quel est ce papier... ce brouillon qui fait trembler Son Excellence... et qu'à tout prix il voudrait avoir?.. Oh! c'est à perdre la tête... Et cependant, il faut sauver mon frère .. car une fois plongé dans le cachot qui m'attend... et ça ne peut pas me manquer si on m'aperçoit... On vient! Ah! pour mon bonheur.. pour mon malheur peut-être... c'est elle... c'est Clélia!

—

SCENE V.

FABIO, CLÉLIA, *entrant par la droite.*

CLÉLIA, *apercevant Fabio et faisant un geste d'effroi.* Vous ici, Monsieur!

FABIO. Ah! ne me fuyez pas, de grâce... et n'ayez pas peur de moi... j'ai toute ma raison... je ne l'ai jamais perdue... je vous le jure!

CLÉLIA. Ah! c'était la votre seule excuse... Dénoncer votre ami, votre bienfaiteur!

FABIO, *à part.* Elle dit vrai!

CLÉLIA. Car c'est parce qu'il m'avait priée de vous protéger... que je vous avais fait venir chez moi!

FABIO, *à part.* Oui, oui, c'est cela... je comprends maintenant... (*Haut, avec chaleur.*) Et moi aussi, je l'aime... car il m'avait appelé son frère... je le suis... Nous sommes nés du même sang!

CLÉLIA, *étonnée.* Vous?..

FABIO. Moi, qui donnerais ma vie pour lui!

CLÉLIA, *de même.* Et comment, alors?..

FABIO. Ah! ce n'est pas facile à vous expliquer... Je savais qu'il vous aimait, qu'il était aimé de vous... Et ce cavalier, ce seigneur que vous attendiez, et dont j'ignorais le nom... j'ai cru que c'était un rival .. (*S'oubliant.*) J'étais furieux... j'étais jaloux... (*Se reprenant.*) pour mon frère, pour lui, Signora... que j'aimais... que j'aime... plus que vous peut-être... C'était mon devoir.. ce devoir, je le remplirai désormais.... Et, fût-ce au prix de mes jours... je le sauverai!

CLÉLIA, *lui prenant les mains.* Bien, Fabio, bien!.. Ce mot seul vous rend mon estime et mon amitié!

FABIO, *dégageant ses mains de celles de Clélia.* Merci, Madame... merci!.. (*Essuyant une larme.*) Je suis bien heureux... Et maintenant, s'il se peut... je tâcherai de ne plus faire de sottises... Pour cela, il faut nous concerter... car tout à l'heure, j'ai entendu ici un indigne, un infâme... (*A part.*) Oh! qu'ai-je dit!.. c'est son père!

CLÉLIA, *l'interrogeant du geste.* Eh bien?..

FABIO, *cherchant à se remettre.* Eh bien! il s'agit de sauver le comte... mais comment?

CLÉLIA, *regardant autour d'elle.* La princesse vient de me confier cette maudite barcarolle... Tenez... regardez... est-ce bien de lui?

FABIO, *regardant le papier de musique que lui remet Clélia.* Eh! oui, vraiment... l'air qu'il a composé pour vous...

CLÉLIA, *avec joie et surprise.* Pour moi!.. En êtes-vous bien sûr?

FABIO, *indiquant sa poche.* Il me l'a donné... Je l'ai là... orchestré de ma main... Mais les paroles ne sont pas tout à fait les mêmes... et cette écriture, surtout, n'est pas la sienne!

CLÉLIA. Eh! qu'importe?

FABIO. Il importe... que, tout à l'heure, ce que j'ai entendu... si c'était... si ça avait rapport...

CLÉLIA. Avec quoi?

FABIO. Avec des phrases que je ne comprends pas encore...

CLÉLIA. Eh bien! dites-les donc!

FABIO. Impossible!.. à cause du coquin qui les a prononcées...

CLÉLIA. Et qu'il faut démasquer!

FABIO, *avec effroi.* Devant vous!.. non! non!

CLÉLIA. Et pourquoi? (*On entend au dehors un prélude d'orchestre.*) C'est la fête qui commence... Leurs Altesses ont déjà pris place... et la mienne est auprès d'elles... (*Voyant le marquis sortir des bosquets à droite, suivi de plusieurs seigneurs et dames qui se rendent au concert.*) Et voici mon père qui vient me le rappeler. (*Vivement, à Fabio qui se cache derrière un grand vase, sur le premier plan à droite.*) Adieu!.. à tantôt!.. (*Lui montrant le papier qu'elle vient de lui remettre.*) Et ce papier?

FABIO. Laissez-le-moi... je vous le rendrai! (*Le marquis donne la main à Clélia; et, suivis des seigneurs et des dames, ils montent l'escalier de marbre conduisant au palais, et disparaissent.*)

SCENE VI.

FABIO, *seul, avec agitation.*

(*Deux sentinelles sont en faction sur le haut de la terrasse.*)

Ce papier!.. Eh! parbleu! c'est l'écriture du maestro Cafarini, mon professeur... Je la connais trop bien pour m'y méprendre... Comment cet air se trouve-t-il copié de sa main?.. Je l'ignore... mais il y a là-dessous un complot ou une erreur... Et, sans y rien comprendre encore... ce que j'ai entendu tout à l'heure doit y avoir rapport... Cet air, cause de l'anecdote... cet air qui inspire tant d'effroi au ministre, qu'il ne veut plus en entendre une seule note!.. Pourquoi?.. Ça ne me regarde pas... Mais il est sûr que ce papier, auquel il attachait tant de prix... ce papier qu'il désirait, et que Cafarini lui refusait... c'est celui-ci... Et, en le lui montrant, je ferai comme le maestro... j'aurai ce que je voudrai... non pas des places ou des cordons... mais la grâce de mon frère!.. C'est ça!.. je cours me jeter à ses pieds... (*Il monte vivement l'escalier.*)

UN FACTIONNAIRE, *l'arrêtant au haut des marches.* On ne passe pas!

FABIO. Il faut que je parle au ministre!

LE FACTIONNAIRE. On ne lui parle pas!

FABIO. Que je le voie, au moins!

LE FACTIONNAIRE. On ne le voit pas!

FABIO. Mais il est là, à cette fête!

LE FACTIONNAIRE. Raison de plus!.. on ne doit pas le déranger!

FABIO, *insistant.* Mais, cependant...

LE FACTIONNAIRE, *présentant la baïonnette.* Arrière! ou sinon...

FABIO, *redescendant.* On se ferait tuer... qu'on ne lui parlerait pas!.. et cependant le temps presse... Impossible de pénétrer jusqu'au ministre, qui est là... dans ce pavillon! et comment l'en faire sortir... à moins d'y mettre le feu?... C'est une idée!.. (*Se retournant vers la droite.*) Hein! que vois-je à travers le feuillage?.. Des gens armés... qui déjà viennent m'arrêter!.. Non! des flûtes et des clarinettes... troupe inoffensive que je connais!

SCENE VII.

FABIO, CHŒUR DE MUSICIENS ET DE CHORISTES, HOMMES ET DAMES.

CHŒUR.

Le maestro Cafarini
Est, dit-on, notre chef... et nous venons à lui...
De ces bosquets nous devons faire entendre
Des chants dont les accords parviendront jusqu'ici...
Et nous voulons savoir quel air il a choisi.

FABIO, *à part.*

O ciel!
(*Haut.*)
Vous demandez quel air il vous faut prendre?..
Le maestro Cafarini,
Dont je suis l'élève et l'ami,
M'a remis pour vous celui-ci...
(*Tirant de sa poche un rouleau de musique.*)
Tenez donc...
(*Il leur distribue des parties, en les divisant en trois groupes, qui se dispersent dans les jardins. — A lui-même.*)
Il a dit qu'il ne pouvait l'entendre...
Air charmant, par la peur que tu sais inspirer,
Puisses-tu, malgré lui, dans ces lieux l'attirer.
(*On entend, de loin, l'air que l'on joue en harmonie dans les bosquets à droite.*
Bien! bien! très-bien! courage!
(*Il les encourage de loin et du geste, en leur battant la mesure.*)

SCENE VIII.

FABIO, *à l'entrée d'un bosquet à droite;* LE MARQUIS, *sortant du palais et redescendant l'escalier de marbre.*

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Ah! juste ciel! qu'entends-je!
(*Criant à tue-tête.*)
Taisez-vous! taisez-vous!.. C'est incroyable... étrange!
Rien qu'aux premiers accords de cet air infernal,
La duchesse se trouve mal...
Ma fille aussi... le prince est pâle de colère...
Et chacun en désordre, interdit et tremblant...
(*Criant au fond, à droite, où l'air se fait entendre.*)
Taisez-vous! taisez-vous!. l'on vous dit de vous taire!
(*On entend l'air, au premier plan, à gauche.*)
Allons, à d'autres maintenant!
Cernez de tous côtés!..
(*A des domestiques qui sont derrière lui, et à qui il a fait signe de descendre.*)
Courez donc à l'instant!
(*Les domestiques sortent de différents côtés.*)

ENSEMBLE, *sur le motif de l'air qu'on entend en harmonie au dehors, et qui diminue peu à peu.*

LE MARQUIS, *sans voir Fabio.*

Sur eux tous, anathème!
Ah! c'est pour en mourir!
Ah! je me sens moi-même
Prêt à m'évanouir!
Je ne sais si je veille...
Comme un son sépulcral,
Toujours à mon oreille
J'entends cet air fatal!
Mais je respire à l'aise...
Je renais.... je revien ..
Enfin le bruit s'apaise
Et je n'entends plus rien,
Rien! rien!

FABIO, *à part, près de l'escalier.*

Grâce à mon stratagème,
Qui vient de réussir,
Je l'ai forcé lui-même,
Oui, lui-même à venir!
Ah! par quelle merveille
Cet air original
A-t-il sur son oreille
Un pouvoir si fatal!..
Mais il respire à l'aise!..
Quel bonheur est le sien!
Enfin le bruit s'apaise
Et l'on n'entend plus rien,
Rien! rien!

LE MARQUIS, *hors de lui.* Qui diable, aussi, a pu leur dire de jouer cet air révolutionnaire?.. cet air de lèse-majesté!..

FABIO, *s'avançant.* Moi, Monseigneur!

LE MARQUIS, *étonné.* Vous, Monsieur!.. Qu'est-ce que cela signifie?

FABIO, *à part.* C'est ce que j'allais lui demander!.. car plus je vais... moins je comprends... Mais, à tout prix, je saurai ce qui en est!

LE MARQUIS, *avec colère.* Me répondrez-vous, Monsieur?.. Qui vous a rendu aussi hardi?

FABIO. Le temps, qui nous presse... car, ce soir, vous devez me faire arrêter et jeter dans la citadelle de Parme... Je le sais... je sais tout... et la preuve... (*Montrant le papier que lui a remis Clélia.*) Connaissez-vous ce papier?..

LE MARQUIS, *à part.* O ciel! celui que j'ai glissé dans la corbeille à ouvrage de la princesse... (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, parlez... expliquez-vous!

FABIO. Il n'y a pas d'explications!.. Je vous répèterai seulement... et je ne sors pas de là .. que je sais tout!

LE MARQUIS, *à part.* Cafarini m'avait bien dit qu'il se



Gina.

doutait de... (*Haut.*) Je comprends, Monsieur... je comprends!..

FABIO, *à part*. Il est bien heureux!..

LE MARQUIS. Vous avez entendu hier?..

FABIO, *avec fermeté*. Oui, tout entendu!

LE MARQUIS, *avec effroi*. Silence!.. silence!.. Nous pouvons alors, et cela vaudra mieux... nous entendre... sans bruit et sans éclat...

FABIO. Oui, Monseigneur... entendons-nous!

LE MARQUIS. Entendons-nous!.. D'abord, je n'ai encore rien dit au prince... ni rien fait signer... Ainsi, vous ne serez pas arrêté.

FABIO. C'est toujours ça!.. Ensuite?

LE MARQUIS. Ensuite... vous faut-il de l'or?.. des titres?.. des places?..

FABIO, *à part, en cherchant*. Qu'est-ce que ça peut être?

LE MARQUIS. Vous faut-il celle de Cafarini... agent subalterne qu'on peut éloigner?..

FABIO. Non... je ne veux rien de tout cela... Je n'en ai pas besoin!

LE MARQUIS, *effrayé, à part*. Diable! c'est un intrigant... en grand... quelque ambitieux... (*Haut.*) Eh bien! Monsieur... que voulez-vous?..

FABIO. Je veux... la grâce pleine et entière du comte de Fiesque.

LE MARQUIS. O ciel!

FABIO, *vivement*. Qui est innocent... complètement innocent!

LE MARQUIS. Eh parbleu! je le sais de reste... je le sais aussi bien que vous!

FABIO. Il faut alors qu'il soit libre à l'instant même..

LE MARQUIS. Je ne demanderais pas mieux... Mais vous, qui savez ce qui en est... vous savez comme moi qu'il faut un coupable!

FABIO, *à part*. Qu'est-ce que ça peut être?

LE MARQUIS. Si nous le déclarons innocent... il en faut un autre...

FABIO. Certainement!

LE MARQUIS. Un autre qui prenne sa place... Car, pour satisfaire le prince, il faut que quelqu'un soit puni... Il faut, en un mot, une réparation... un châtiment... une tête qui tombe... Où la trouver?

FABIO. N'est-ce que cela?.. Voici la mienne!

LE MARQUIS. Allons donc! vous voulez rire!

FABIO. Nullement!.. Ça me convient... ça me plaît... C'est tout ce que je demande!

LE MARQUIS. Permettez donc... S'il en est ainsi... cela peut s'arranger... C'est donc vous... vous qui êtes le seul coupable?

FABIO. Oui!

LE MARQUIS. Vous en convenez?

FABIO. Oui!

LE MARQUIS. Et vous le direz... vous le soutiendrez devant le prince?..

FABIO. Devant tout le monde... si le comte est libre à l'instant!..

LE MARQUIS. Il va l'être!

FABIO. A l'instant même!

LE MARQUIS. Soyez tranquille!.. (*Parlant bas à un officier qui vient de descendre de l'escalier à gauche, et qui sort ensuite par la droite. — A Fabio.*) Et quant à vous, mon cher ami, croyez que, du reste, et d'ici là... tout ce que je pourrai faire pour adoucir et pour atténuer les choses... Mais vous tiendrez nos conventions... vous me le jurez?

FABIO. Devant Dieu! et sur l'honneur!

LE MARQUIS, *à part.* Il est fou!.. Mais si on n'employait en politique que des gens raisonnables... on deviendrait soi-même... absurde!.. (*Haut.*) Adieu, adieu, mon cher!.. C'est dit... ce ne sera pas long!.. (*Il sort par la gauche.*)

—

SCENE IX.

FABIO, *avec exaltation.* Dieu soit loué!.. ma faute est réparée. . ma tâche est remplie! mon frère est sauvé!.. Et moi?.. Eh bien! moi, je mourrai à sa place.. je l'ai promis... Et Gina, ma seule bienfaitrice et mon ange gardien... Gina, qui m'aimait... et que j'aime... Oui, oui... je l'aime!.. Et mourir... quand j'aurais pu l'épouser... quand le bonheur était là. . Ah! je n'en étais pas digne...

—

SCENE X.

FABIO, CLÉLIA, LE COMTE, GINA, *entrant par la droite; puis* CAFARINI ET DES SOLDATS.

CLÉLIA ET GINA. Sauvé! sauvé!..

CLÉLIA, *au comte.* Votre innocence est reconnue... On vous rend à la liberté!

LE COMTE, *se jetant dans les bras de Fabio.* Fabio! mon frère!.. (*Ils s'embrassent.*)

GINA, *avec étonnement.* Son frère!

CLÉLIA. Eh oui!.. je le savais!

FABIO, *à Clélia.* Tenez, Signora, je vous rends ce papier que vous m'aviez confié... Le comte est libre!

CLÉLIA. Et plus que jamais en faveur... On lui rend son pouvoir et ses titres...

GINA. Et comment un tel changement est-il arrivé?..

CAFARINI, *qui vient d'entrer avec des soldats.* On connaît enfin le vrai coupable!..

CLÉLIA, GINA ET LE COMTE. Et quel est-il?

CAFARINI, *montrant Fabio.* Il a tout avoué... tout déclaré lui-même!

TOUS, *avec surprise.* Lui!..

FABIO, *vivement.* C'est la vérité!

CAFARINI. Vous l'entendez!

FABIO, *à l'officier des gardes.* Monsieur, je suis à vos ordres!

LE COMTE, *aux soldats, les arrêtant du geste.* Un instant... (*A Cafarini.*) Et qu'a-t-il fait?.. Je veux le savoir!

CAFARINI. Ce qu'il a fait?.. C'est lui qui a composé et remis à notre souveraine cette barcarolle, cette déclaration...

CLÉLIA, GINA ET LE COMTE. Lui!.. Ce n'est pas possible!

FABIO, *vivement.* Si vraiment... c'est moi!

CLÉLIA, *regardant le papier de musique que lui a rendu Fabio.* Et ceci est de votre écriture?..

FABIO, *de même.* Oui, oui... je l'atteste... c'est de moi!

GINA, *qui a jeté les yeux sur le papier.* Ce n'est pas vrai!.. C'est l'écriture de mon oncle...

CAFARINI, *voulant faire emmener Fabio par les soldats et sortir avec eux.* Allons-nous-en!..

LE COMTE, *aux soldats, leur montrant Cafarini.* Soldats... arrêtez Monsieur!

CAFARINI, *avec aplomb.* Et de quel droit?

LE COMTE. Je n'en dois compte à personne qu'au prince... car mon grade m'est rendu... et je commande seul en ce palais.. Cette barcarolle, qui est de moi...

FABIO, *vivement et l'arrêtant.* Frère!..

LE COMTE, *continuant, avec force.* De moi!.. et dont on a changé le sens, a été remise à notre souveraine... (*A Cafarini.*) écrite de votre main!..

CAFARINI, *effrayé.* Ce n'est qu'une copie... je vous l'atteste!

LE COMTE. Et moi, j'atteste qu'aucun pouvoir ne vous sauvera...

CAFARINI. Mais le ministre...

LE COMTE. Pas même lui!.. Et si l'original de cet écrit ne m'est pas remis à l'instant même... vous serez pendu! (*Il fait signe à l'officier de s'éloigner avec ses soldats; ils sortent par la droite.*)

FINALE.

CAFARINI.

O ciel!
(*Après avoir hésité.*)
Tenez!..
(*Il donne le papier au comte, qui le lit.*)

CLÉLIA, *le regardant.*

Grand Dieu! c'est de mon père!
(*Au comte.*)
D'un sort fatal daignez le préserver!

LE COMTE.

Je ferai mon devoir...
(*A Fabio.*)
Frère...
C'est à moi, maintenant... à moi de te sauver!..
(*Le comte sort par la gauche.*)

—

SCENE XI.

CLÉLIA, FABIO, GINA, CAFARINI.

ENSEMBLE.

CLÉLIA.

Quel est le dessein qu'il médite?
De crainte, hélas! mon cœur hésite!
Me faut-il trembler en ce jour
Pour mon père ou pour mon amour?..

CAFARINI.

Quel est le dessein qu'il médite?
Pour ma tête j'en crains la suite!
Et mon premier jour à la cour
Doit-il être mon dernier jour?

GINA.

Quel est le dessein qu'il médite?
Hélas! quelle en sera la suite?
Il me faut trembler en ce jour
(*Regardant Cafarini et Fabio.*)
Pour ma famille ou mon amour!

FABIO.

Quel est le dessein qu'il médite?
Je dois mourir... je le mérite!
Mon seul regret est, dans ce jour,
De renoncer à tant d'amour!

—

SCENE XII.

LES MÊMES, LE MARQUIS ET LE COMTE, *sortant du palais, et descendant gravement l'escalier de marbre;* PLUSIEURS SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR *les suivent. — Un grand silence s'établit.*

LE MARQUIS.

Écoutez tous !
(*D'un ton solennel, s'adressant à sa fille et lui montrant le comte de Fiesque.*)
Voici l'époux que je vous donne !

CLÉLIA, *poussant un cri de joie.*

O ciel !

LE MARQUIS, *sévèrement.*

Qu'on veuille ou non... je le veux! je l'ordonne!
Telle est ma loi !

CLÉLIA, *s'inclinant, avec joie.*

Je m'y soumets !

LE MARQUIS, *continuant, avec gravité.*

Quant au coupable... enfin son crime est éclairci !
On le connaît !

CLÉLIA, *vivement, montrant Cafarini.*

C'est lui !

LE MARQUIS, *froidement.*

Non pas !
(*Montrant Fabio.*)
C'est celui-ci!

GINA, *poussant un cri, et près de s'évanouir.*

Grand Dieu!

CAFARINI, *la soutenant dans ses bras.*

Rassure-toi, ma chère...
Je suis sauvé!

LE MARQUIS, *continuant.*

Mais nous savons aussi...
Et le prince est par nous instruit de ce mystère...
Que la musique a troublé sa raison. .
Et qu'il est fou parfois!

FABIO, *se récriant.*

Moi !

LE COMTE, *lui serrant la main, et à demi-voix.*

Tais-toi donc!
Arrange-toi pour l'être!

LE MARQUIS, *continuant.*

En un mot, Son Altesse
Vient d'accorder sa grâce à la grande-duchesse...

LE COMTE.

Qui veut faire à la cour jouer son opéra !

FABIO, *poussant un cri.*

Ah! c'est vrai... je suis fou... de surprise et d'ivresse!

CAFARINI, *haussant les épaules.*

Pauvre insensé... de lui qui maintenant voudra?

GINA.

Moi! toujours moi!

FABIO, *courant à elle, et l'embrassant.*

Gina! Gina!
(*Se retournant vers le comte, le marquis et Cafarini.*)
Et sans peur maintenant chacun de nous dira :

REPRISE DE L'AIR.

LE COMTE, CLÉLIA, FABIO ET GINA.

Vous, qu'amour environne
Et comble de faveurs,
Ni sceptre, ni couronne,
Ne valent ses douceurs!
Oui, de celle qui m'est chère
J'obtiens donc enfin la foi...
Le plus heureux sur terre,
C'est moi ! c'est moi ! c'est moi!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oui, la fortune et la grandeur
Ne donnent pas un tel bonheur.
Plaisirs des dieux, plaisirs des rois,
L'amour les range sous ses lois!

FIN DE LA BARCAROLLE.

CAGLIOSTRO

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 février 1844.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. AD. ADAM.

Personnages.

LE COMTE DE CAGLIOSTRO. M. CHOLLET.
LA MARQUISE DOUAIRIÈRE DE VOLMERANGE. . . . . . . Mmes BOULANGER.
CÉCILE, sa petite-fille. . . . . HENRI POTIER.
LE CHEVALIER DE SAINT-LUC, neveu de la marquise. . M. MOCKER.
LA CORILLA, cantatrice. . . Mme ANNA THILLON.
TOMASSI, paysan calabrais, sous le nom de CARACOLI. MM. HENRI.
LE PRINCE DE VOLBERG. . GRIGNON.

La scène se passe, aux premier et troisième actes, à Versailles, dans les salons de la marquise; et au deuxième acte, à Paris, chez le comte de Cagliostro.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Il y a une matinée chez la marquise de Volmérange. Elle tient une gazette à la main. Cécile, sa petite-fille, est assise auprès d'elle. Le prince tient un écheveau de soie qu'elle dévide. D'autres Dames et Seigneurs de la cour sont groupés çà et là dans le salon.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CÉCILE, LE PRINCE, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

LA MARQUISE, *lisant la gazette.*

« Un nouveau miracle authentique,
« Une guérison magnifique
« Du célèbre Cagliostro!
« Grâce au fluide magnétique
« Un commandeur paralytique
« Vient de danser le fandango! »

PLUSIEURS PERSONNES, *entre elles, à gauche.*

C'est absurde!

LA MARQUISE.

C'est admirable!

LE PRINCE.

C'est un grand homme!

PLUSIEURS PERSONNES, *à gauche.*

Un charlatan!

LE PRINCE.

De tout au monde il est capable.

CÉCILE, *à la marquise.*

Ah! le prince est son courtisan!

LA MARQUISE.
Comme lui, je suis fanatique.
LE PRINCE, *à ceux qui l'entourent.*
Et de son art presque magique
Votre esprit serait convaincu,
Si comme moi vous l'aviez vu!

PREMIER COUPLET.

Rien ne résiste à son génie;
Il sait guérir de tous les maux,
Par les plantes, les minéraux,
Le magnétisme et l'alchimie!
Par un art plus profond encor,
En se jouant, il fait de l'or!
Mais dans sa bienfaisance,
Gardant l'incognito,
A sa voix la souffrance
Disparaît subito.
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!
TOUS.
A sa voix la souffrance
Disparaît subito,
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

DEUXIÈME COUPLET.

LE PRINCE.
Les philtres que son art compose
Conservent la force à nos jours,
La même constance aux amours,
La même fraîcheur à la rose!
(*A la marquise.*)
Je lui connais un élixir
Qui tout à coup fait rajeunir!
Et cette eau de Jouvence
Du premier numéro
Vous ramène en enfance
Lorsqu'on en boit trop...
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!
TOUS.
On revient en enfance
Lorsque l'on en boit trop...
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

—

SCENE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE SAINT-LUC, *entrant en riant.*

LE CHEVALIER.
Ah! l'aventure est trop plaisante!
LA MARQUISE.
C'est mon neveu le chevalier...
Qu'a-t-il donc?
LE CHEVALIER.
Laissez-moi, ma tante,
Rire d'un trait si singulier!..
Ce grand Cagliostro, qui fit votre conquête...
LE PRINCE, *vivement et se levant.*
Le chevalier, esprit fort et railleur,
Est connu pour son détracteur!
LE CHEVALIER.
Et vous pour son séide!.. Eh bien! donc, ce prophète,
Ce grand lama, ce dieu qui donne des trésors,
Je l'ai vu de mes yeux saisi par des recors!
LA MARQUISE.
Impossible!
LE CHEVALIER.
Arrêté pour dettes,
Comme un simple particulier.
LE PRINCE.
Lui, des dettes!
LE CHEVALIER.
Qu'il avait faites,
Et qu'il ne pouvait pas payer!
LA MARQUISE.
Vous n'y pensez pas, chevalier!
LE CHEVALIER.
Je l'ai vu! je l'ai vu!

TROISIÈME COUPLET.

C'est un docteur des plus habiles!
Qui sur nous levant des impôts,
Fabrique de l'or pour les sots,
Avec l'argent des imbéciles!..
Oui, chez lui les trésors viendront
Tant que les autres en auront!
La fourbe et l'ignorance
Lui serviront d'écho!
Mais, au fond, sa puissance
Se réduit à zéro!
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!
TOUS.
Quoi! voilà la science
Du grand Cagliostro!
LA MARQUISE ET LE PRINCE.
L'aventure est étrange.
LE CHEVALIER.
C'est lui, votre héros,
Qu'une lettre de change
Retient sous les barreaux.
LA MARQUISE ET LE PRINCE.
Non, non, c'est une erreur, je pense!
LE CHEVALIER.
Que des huissiers il brave la puissance,
Et je vais, subito,
Proclamer la science
Du grand Cagliostro!

—

SCENE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE; *puis* LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte du fond et annonçant à haute voix.* Le comte de Cagliostro! (*Cagliostro salue la marquise et toutes les dames.*)

LE PRINCE. C'est vous, monsieur le comte! (*Regardant le chevalier.*) On prétendait que vous veniez d'être arrêté!

CAGLIOSTRO, *gaiement.* C'est vrai! par une armée de recors! Comment l'avez-vous deviné?

LA MARQUISE. Mon neveu le chevalier vous avait vu...

CAGLIOSTRO. Et s'est empressé de vous apprendre les bonnes nouvelles... Celle-ci est en effet assez originale... Il paraît que j'ai une ressemblance malheureuse avec un de mes compatriotes, un nommé Joseph Balzamo, pauvre diable criblé de dettes... Un de ses créanciers, actuellement en France, avait cru le reconnaître en moi, au moment où je sortais du pied-à-terre que j'ai ici, à Versailles... Accident d'autant plus fâcheux qu'il peut se renouveler... Vous me direz à cela que je pourrais changer de figure... il ne serait pas en effet difficile de trouver mieux, surtout ici, Messieurs... mais je tiens à celle-ci... j'y suis habitué... J'ai donc réclamé, me disant le comte de Cagliostro, ce qu'ont attesté le marquis de Sénanges et quelques autres seigneurs que j'ai aperçus dans la foule... Déclarant, du reste, qu'on pouvait se présenter demain ou après, à mon hôtel, rue Saint-Claude, à Paris, où j'acquitterai les dettes de Joseph Balzamo!

LE CHEVALIER. Cela vous est si facile!

CAGLIOSTRO. Vous croyez, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER. Ne dit-on pas que vous avez trouvé le grand œuvre?

CAGLIOSTRO. Et quand ce serait... ce dont je ne conviens pas... vous tomberiez d'accord avec moi que c'est une découverte bien frivole en elle-même, et qu'on peut en faire de plus utiles pour l'humanité!

LE CHEVALIER, *avec ironie.* Celle, par exemple, de vivre un ou deux siècles.

CAGLIOSTRO Eh! mais, ce n'est peut-être pas impos-

sible!.. grâce à une recette à laquelle monsieur le chevalier ne croit pas.

LE CHEVALIER. Quelle est cette recette!

CAGLIOSTRO, *souriant*. La tempérance et la sagesse!

LA MARQUISE, *vivement*. Non, non... il y a d'autres secrets encore... car, quoique jeune en apparence, on prétend que vous avez vécu dans des temps fort éloignés!

CAGLIOSTRO. Moi! qui a dit cela, Madame?

LA MARQUISE. On a parlé d'une conversation que vous avez eue avec Anne d'Autriche!

CAGLIOSTRO, *vivement*. Jamais, Madame, jamais!.. Sa Majesté connaissait trop bien les convenances... (*Se reprenant.*) ou plutôt je veux dire qu'une pareille idée est si extravagante!..

LE CHEVALIER. Moins peut-être que vous ne voudriez le faire supposer... Mais, franchement, vous n'en croyez pas un mot?

CAGLIOSTRO. C'est ce qui vous trompe, monsieur le chevalier... loin de vous ressembler, moi je crois à tout.

LE CHEVALIER. Même en vous?

LA MARQUISE, *d'un ton sévère*. Mon neveu!

LE CHEVALIER, *d'un ton ironique*. Même à la magie... à la sorcellerie?

CAGLIOSTRO. Pourquoi pas?.. il ne s'agit que de s'entendre sur les mots... Je crois tout possible à l'esprit humain... je crois que la nature n'a pas de secrets qui ne puissent être découverts par le génie et par la science... Seulement, ceux qui faisaient jadis de pareilles découvertes, nos pères les appelaient sorciers et les brûlaient .. aujourd'hui, on se contente de les tourner en ridicule... dans quelques années peut-être, on trouvera juste de les honorer!

LE PRINCE, *lui prenant la main*. On commence déjà, monsieur le comte... Et vous pensez donc que ces grands secrets de la nature...

CAGLIOSTRO. Finiront tous par être connus!.. Oui, dans le suc des plantes ou dans la fusion des métaux, Dieu a placé les principes réparateurs ou vivifiants... (*S'arrêtant en souriant.*) Mais, pardon, Mesdames, pardon... j'oubliais que j'étais dans un salon et me croyais dans mon laboratoire!

LE PRINCE. Plût au ciel que nous y fussions avec vous!

LA MARQUISE. Cela nous arrivera... vous nous l'avez promis... (*Avec curiosité.*) Vous dites donc, monsieur le comte, qu'il y aurait par exemple des secrets pour rajeunir?..

CAGLIOSTRO. Je ne dis pas non!

LE PRINCE, *avec curiosité*. Des plantes ou des philtres pour se faire aimer?..

CAGLIOSTRO. Ce n'est pas impossible!

CÉCILE, *vivement*. Il y en aurait?

CAGLIOSTRO. Oui, sans doute!.. (*Galamment.*) Mais, vous, Mademoiselle, à quoi bon vous en informer?

LE CHEVALIER, *d'un air railleur*. Et ces secrets, vous les possédez?..

CAGLIOSTRO. Je ne m'en vante pas! mais je suis sûr qu'ils existent!

LE CHEVALIER, *haussant les épaules*. Allons donc! c'est impossible!

CAGLIOSTRO. Eh! mon Dieu, oui, impossible!.. c'est ce que tout le monde dit!.. Avant qu'on eût découvert le secret de diriger la foudre ou de s'élever dans les airs... vous auriez, comme aujourd'hui, crié à l'impossible... car on appelle impossible tout ce qui est inconnu... et ce que vous ne connaissez pas, Monsieur, je le connais. Le magnétisme, que vous méprisez, me donne parfois le don de seconde vue... Il me permet de traverser les plis de cette étoffe, et de voir là, dans la poche de votre habit, une lettre qui ne doit pas y avoir été placée depuis longtemps... car elle vient d'être décachetée... l'écriture me ferait même supposer qu'elle vient de la main d'une femme... si la signature ne me l'attestait pas!

LE CHEVALIER. Monsieur!

CAGLIOSTRO. Ne craignez rien!.. je ne regarde plus... Ce serait une indiscrétion dont je suis incapable.

CÉCILE, *avec émotion*. Comment! il serait vrai?

CAGLIOSTRO. Monsieur le chevalier n'a qu'à vous montrer si je me trompe!

CÉCILE. Voyons, mon cousin, voyons!

LE PRINCE. Oui, chevalier... vous ne pouvez nous refuser cette satisfaction.

LE CHEVALIER, *à Cécile qui le presse*. Eh! non, ma cousine... la lettre la plus insignifiante...

CÉCILE. Enfin, il y en a une! (*On entend au dehors un grand bruit. Tout le monde court aux fenêtres.*)

LE PRINCE, *après avoir regardé par la fenêtre*. Un carrosse versé à la porte de l'hôtel... un cocher maladroit!

LE CHEVALIER, *de même*. Une personne blessée!

CÉCILE. Ah! mon Dieu! tuée, peut-être?..

LA MARQUISE. Courez, mon neveu! offrez ma maison, ainsi que nos soins et nos secours! (*Le chevalier et le prince sortent.*)

LA MARQUISE, *à Cagliostro*. Nous comptons toujours demain soir sur monsieur le comte et sur la séance de somnambulisme qu'il nous a promise.

CAGLIOSTRO. Je n'ai garde d'y manquer!

LA MARQUISE. Vous aurez une royale assemblée... car toutes les personnes de la cour me demandent des invitations... et mon salon ne pourra contenir la foule de vos admirateurs... (*Regardant vers le fond.*) Qu'ai-je vu!

—

SCENE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE CARACOLI, *blessé, ramené par* LE CHEVALIER *et par* LE PRINCE, *qui le soutiennent.*

TOUS.
Ah! quelle pâleur est la sienne!
Hélas! il se soutient à peine

LE PRINCE.
Grâce au ciel! il respire encor!

CARACOLI.
Ah! ze souis fini!.. ze souis mort!

LA MARQUISE, *au chevalier*.
Quel est-il? répondez, de grâce?

LE CHEVALIER.
Un étranger de noble race.

LE PRINCE.
Le marquis de Caracoli!

CARACOLI.
Ah! ze souis mort!.. ze souis fini!

LA MARQUISE.
Où Son Altesse souffre-t-elle?

CARACOLI.
Z'ai le pied brisé.

CAGLIOSTRO, *à la marquise*.
Ce n'est rien!

CARACOLI.
Le bras fracassé.

CAGLIOSTRO, *de même*.
Ce n'est rien.

CARACOLI, *portant la main à sa tête*.
Ze sens se troubler ma cervelle!

CAGLIOSTRO, *de même*.
C'est plus grave .. Je le vois bien!
Car la commotion fut telle
Que l'épanchement au cerveau
Est immanquable!..

CÉCILE.
Ah! quel malheur nouveau!

LE MARQUIS, *bas, à Cagliostro*.
Sa perte alors...

CAGLIOSTRO.
Est imminente!

LA MARQUISE, *à un de ses gens.*
Hé! vite! hé! vite! un médecin!
Courez!

LE CHEVALIER.
Y pensez-vous, ma tante?
Quand vous avez là, sous la main,
Celui qui sauverait d'un mot le genre humain!

CAGLIOSTRO.
Moi!

LE CHEVALIER.
Vous!
(*Avec ironie.*)
Allons! allons!
Avec deux ou trois mots,
Vous guérirez ses maux!
C'est un heureux hasard!
Déployez tout votre art...
Chacun, de vous attend
Un miracle éclatant;
Allons! allons!
Nous attendons ..

TOUS, *à Cagliostro.*
Allons! allons!

CAGLIOSTRO, *avec embarras.*
Mais, pris à l'improviste...
Sans être préparé...

LE CHEVALIER, *avec ironie.*
Quoi! devant le péril,
Ce grand docteur, ce savant alchimiste,
De son talent douterait-il?

LE MARQUIS, LE PRINCE ET LE CHOEUR.
O ciel! hésiterait-il!

CAGLIOSTRO, *à Caracoli, lui présentant une petite boîte.*
Si Monseigneur pourtant veut se résoudre
A respirer un peu de cette poudre...
(*Montrant Caracoli.*)
Voyez comme soudain ses effets sont puissants:
La vie et la chaleur vont ranimer ses sens!

CARACOLI.
O ciel!

CAGLIOSTRO, *le magnétisant toujours.*
Silence!

TOUS, *avec anxiété.*
Eh bien?

CARACOLI.
Mon cerveau se dégage.
Ze renais!..
(*Remuant la main, puis le bras.*)
De mon bras ze retrouve l'usage!
(*Se frottant la poitrine.*)
D'un bien-être inconnu mon cœur est rézoui!

CAGLIOSTRO, *avec enthousiasme.*
Levez-vous, Monseigneur, car vous êtes guéri!
(*Caracoli se lève vivement et tout le monde pousse un cri.*)

TOUS.
Honneur! honneur au savant Cagliostro!

CARACOLI, *étonné.*
Que dites-vous? le comte de Cagliostro!
Mais c'est un ange, un dio bieu piu tosto!
Ah! zour heureux! ô vue enchanteresse,
Ah! sur mon cœur souffrez que ze vous presse,
Et de ce bras reconnaissant
Que ze dois à votre talent!

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Grâce, je vous prie,
Pour ma modestie!
Mon humble génie
Est vraiment honteux.
Mais à votre vue,
L'envie est vaincue,
Et mon âme émue
En rend grâce aux dieux!

CARACOLI ET LE CHOEUR.
Vive la magie!
Vive l'alchimie!
Honneur au génie
Inspiré des dieux!
Pour lui, dans nos rues,
Dressons des statues,
Et portons aux nues
Son nom glorieux!

LE CHEVALIER.
Malgré sa magie
Et son alchimie,
Pour moi son génie
Est encor douteux.
Je veux qu'à leur vue,
Par moi soit vaincue
La fourbe inconnue
Qui trompe leurs yeux!

CAGLIOSTRO, *bas, à la marquise, montrant Caracoli.*
A sortir loin qu'il se hasarde,
Qu'il reste en votre hôtel...

LA MARQUISE.
Oui, certes, je le garde
Jusqu'à ce soir...

CARACOLI.
Et même ze le sens,
Quelques vins généreux, quelques mets succulents,
Ne me déplairaient pas...
(*Geste de colère de Cagliostro.*)
Si telle est l'ordonnance...

LE PRINCE, *à Cagliostro.*
Il faut que je vous parle ici quelques instants!

CÉCILE, *bas, à Cagliostro.*
Ah! daignez m'accorder un instant d'audience...
Tout à l'heure au jardin!

LA MARQUISE, *bas, à Cagliostro.*
Tout à l'heure au salon!

CAGLIOSTRO, *à part, les regardant tous trois.*
Tout le monde à la fois!.. C'est bon! c'est bon! c'est bon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Grâce, je vous prie,
Pour ma modestie, etc.

TOUS.
Vive la magie!
Vive l'alchimie! etc.

LE CHEVALIER.
Malgré sa magie
Et son alchimie, etc.

—

SCENE V.

CAGLIOSTRO, CARACOLI, *se carrant dans un fauteuil d'un air triomphant.*

CARACOLI. Eh bien! mio maestro?

CAGLIOSTRO, *regardant si tout le monde est sorti.* Silence!

CARACOLI. Êtes-vi content?

CAGLIOSTRO, *vivement et à voix basse.* Oui, excepté les vins généreux et les mets succulents qui étaient superflus.

CARACOLI. Ze les trouve, moi, très-nécessaires.

CAGLIOSTRO. Silence, te dis-je!.. Je t'ai fait rester jusqu'à ce soir dans la maison, pour que tu puisses tout voir et entendre... Il y a ici une dot d'un million à toucher.

CARACOLI. Capisco!.. ma la grand'mère?

CAGLIOSTRO. Est déjà gagnée.

CARACOLI. Et la zeune personne?

CAGLIOSTRO. Je n'en désespère pas.

CARACOLI. Si vi y parvenez... ze me prosterne, ô maestro!..

CAGLIOSTRO. Nous n'avons à craindre que le chevalier de Saint-Luc, son cousin, jeune seigneur riche et maître de sa fortune... Il adore sa cousine.

CARACOLI. C'est fâcheux per vi... per un mari!

CAGLIOSTRO. Peu m'importe!.. mais il me déteste et peut me perdre... Il faut le prévenir.

CARACOLI. Et comment?

CAGLIOSTRO. Il y a quelque intrigue sous jeu... Une lettre qu'on lui remettait avec mystère au moment où il entrait à l'hôtel... Je l'ai vue... une lettre qu'il a refusé de montrer.

CARACOLI. A quel sujet?

CAGLIOSTRO. C'est à toi de le savoir... en observant.

CARACOLI. C'est-à-dire en regardant et en écoutant.

CAGLIOSTRO. Tu n'es ici que pour cela... On vient.

CARACOLI. Est-ce lui?

CAGLIOSTRO. Non! le prince bavarois, grand seigneur millionnaire, qui se jetterait pour moi dans le feu.

CARACOLI. Si vi pouviez l'y faire fondre en lingot d'or per nos créanciers qui commencent à se montrer.

CAGLIOSTRO. Qui te dit que je n'y ai pas déjà pensé?

CARACOLI, *à voix haute.* O grand homme!

—

SCENE VI.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE. Oui, grand homme!.. Et d'après ce que j'ai vu, tout lui est possible!

CAGLIOSTRO. Vous vous exagérez quelques résultats, dus au hasard plus qu'à la science!

LE PRINCE. Je peux parler sans crainte devant Monsieur qui vous doit la vie... et moi, je viens vous demander bien plus encore... oui... plus que la vie!

CARACOLI. Vi m'étonnez!.. car ze connais peu de choses più indispensables et più utiles per vivre.

LE PRINCE. J'ai un nom, de la naissance... je ne suis pas mal...

CARACOLI. Vi êtes très-bien!

LE PRINCE. Je suis un des plus riches seigneurs de la Bavière, et, de plus, amoureux à en perdre la tête, d'une personne qui ne m'aime pas et se moque de moi!

CAGLIOSTRO. Ce n'est pas naturel!

CARACOLI. Il y a un sort!

LE PRINCE. C'est ce qui me semble!.. Et ne pourrait-on pas combattre ce sort?

CAGLIOSTRO. Je vous ai dit que tout était possible.

LE PRINCE, *avec transport.* Ah! tout ce que je possède est à vous!

CAGLIOSTRO. Quelle est cette personne?

LE PRINCE, *vivement.* Ce qu'elle est!.. charmante, adorable!.. Rien que d'en parler, le cœur me bat, et la fièvre me prend... Voyez plutôt...

CARACOLI. Pauvre prince!

CAGLIOSTRO. Je vous demande qui elle est?

LE PRINCE. Une fée, une magicienne, une sorcière!..

CAGLIOSTRO. Mais son rang?.. une comtesse, une marquise?

LE PRINCE. Si ce n'était que cela, je n'aurais pas besoin de vous.

CAGLIOSTRO. O ciel! une princesse?

LE PRINCE. Bien plus encore!.. une reine, une déesse... la diva Corilla, la première cantatrice de l'Italie!

CAGLIOSTRO. Pardon! pardon... absent du pays depuis cinq ans, je ne connais pas...

CARACOLI. Ze connais pas davantage!

LE PRINCE. Vous ne connaissez pas la Corilla?.. la prima donna de San Carlo!.. c'est là où je l'ai vue et entendue pour la première fois... Depuis, elle a été à Venise et à Milan... je l'y ai suivie et admirée de loin, et toujours aux premières loges... Elle est depuis quelques jours à Paris... voilà pourquoi je suis venu en France... et comme elle doit bientôt partir pour Vienne, je m'apprête à voyager en Allemagne... C'est ainsi que j'aurai fait mon tour d'Europe.

CAGLIOSTRO. Et elle ne vous aime pas?

LE PRINCE. Non, monsieur le comte!

CARACOLI. Elle veut que vi l'épousiez!

LE PRINCE. Je le lui ai proposé... et elle refuse!

CAGLIOSTRO, *étonné.* Votre main et votre fortune?

LE PRINCE. Oui, Monsieur!

CAGLIOSTRO. Oh! ce n'est pas une cantatrice comme une autre.

LE PRINCE. Je le crois bien... Une froideur, une indifférence!.. Voilà pourquoi ce n'est pas trop de vos philtres les plus rares, les plus précieux... N'épargnez rien... Si, avec ma fortune, dont je ne sais que faire, j'achète le bonheur qui me manque, c'est tout bénéfice... (*Se mettant à table.*) Et un mot de moi sur mon banquier... Que vous faut-il? dix, vingt mille livres?

CAGLIOSTRO. C'est trop! c'est trop... la moitié suffira... d'abord... plus tard, nous verrons!

LE PRINCE, *avec ivresse.* Elle m'aimera donc! elle m'aimera donc bien?

CAGLIOSTRO. Pas tout de suite... ni trop vivement... Il ne faut jamais de doses trop fortes, surtout en amour, qui demande au contraire à être pris peu et souvent.

LE PRINCE. Qu'elle commence par ne plus me haïr et par me supporter... voilà tout ce que je demande.

CAGLIOSTRO. Nous y arriverons... Vous me présenterez à elle...

LE PRINCE. Elle passe toute la journée à Paris... elle me l'a dit, et ne veut recevoir personne... C'est pour cela que je suis venu à Versailles, faire ma cour au roi et au cardinal de Rohan, à qui j'ai un service à demander!

CAGLIOSTRO. Pour vous?

LE PRINCE. Non, pour elle! toujours pour elle!..

CAGLIOSTRO. C'est bien... A demain donc!.. et bientôt, je l'espère, je vous remettrai cette fiole! Silence! (*Un domestique entre par la porte à gauche, et s'adresse à Caracoli.*)

LE DOMESTIQUE. Madame a fait préparer pour monsieur le marquis une collation dans la pièce à côté.

CARACOLI, *vivement.* Z'y vais!

CAGLIOSTRO, *bas.* Et observe toujours!

CARACOLI, *bas.* A zeun, ze souis mauvais observateur... ma, dès que z'aurai manzé...

LE DOMESTIQUE, *à Cagliostro.* Madame la marquise prie monsieur le comte de l'attendre ici, dans une demi-heure. (*Le domestique sort.*)

CAGLIOSTRO. Oui, certes! (*A part.*) Et sa petite-fille qui m'attend au jardin... j'y cours... Il faut de l'ordre dans ses rendez-vous... (*Au prince.*) Adieu, Monseigneur, dès demain... dès aujourd'hui même, cela ira mieux, je vous le promets... (*Il sort par la porte du fond, et Caracoli par la porte à gauche.*)

—

SCENE VII.

LE PRINCE, *seul.* Cela ira mieux, dit-il... Je n'ose y croire encore... et cependant, il est si habile, il produit des effets si étonnants, que s'il veut employer en ma faveur cette puissance sympathique et attractive dont il parlait...

—

SCENE VIII.

LE PRINCE, CORILLA, *entrant par la porte à gauche.*

LE PRINCE, *poussant un cri.* Dieu! c'est elle! c'est Corilla!

CORILLA, *étonnée.* Le prince!

LE PRINCE. Vous! qui d'aujourd'hui ne deviez pas quitter Versailles...

CORILLA. Vous l'avez dit.

LE PRINCE. Ici, dans l'hôtel de la marquise de Volmérange, où vous veniez pour moi?

CORILLA, *souriant.* Vous vous trompez!

LE PRINCE. Allons donc!.. qui pourrait vous amener chez la marquise, que vous ne connaissez pas!

CORILLA. C'est mon secret!.. Je déteste les gens curieux... et vous êtes toujours là, devant moi, comme un point d'interrogation!

LE PRINCE, *galamment.* Vous voulez dire d'admiration!

CORILLA. C'est mieux!.. Eh bien! Monsieur, je venais étudier les modes de la cour, moi, étrangère, qui n'ai encore pris ni la poudre, ni les mouches... Mais vous-même, pourquoi me surprendre à Versailles? Qu'y venez-vous faire?

LE PRINCE. Solliciter pour vous et appuyer de nouveau auprès du cardinal de Rohan la demande que vous avez adressée à la cour de Rome... Vous, Corilla, avoir des affaires avec le Saint-Siége... qu'est-ce que ce peut être?

CORILLA, *sévèrement.* C'est mon secret!

LE PRINCE. C'est juste, c'est juste... je me tais. . Plus qu'un mot seulement... sur une affaire personnelle...

CORILLA. Soit! si vous vous dépêchez.

LE PRINCE. Dites-moi... si aujourd'hui, dans ce moment, ma présence vous impatiente comme à l'ordinaire.

CORILLA. Pas autant!

LE PRINCE. Bravo! ça commence!.. Et si malgré vous, bientôt peut-être, vous alliez m'aimer... Hein? vous en seriez bien étonnée...

CORILLA, *gaiement.* Moi! ma foi, non!

CAVATINE.

C'est un caprice
Qui rend propice
La cantatrice
Au cœur changeant!
Sachez attendre
Un aveu tendre
Qui peut dépendre
D'un seul instant!
Vous êtes le plus estimable
De tous les princes bavarois;
Je devrais vous trouver aimable,
Et je le voudrais quelquefois...
Oui, oui, je le voudrais...
Mais... mais..
C'est un caprice
Qui rend propice, etc.

Maintenant, partez, laissez-moi
Seule en ces lieux! je le désire...
Comment! vous hésitez, je croi!
Vous osez demander pourquoi?
Pourquoi? pourquoi?..
(*Le prince salue et s'éloigne.*)
C'est bien! c'est bien! vous comprenez!
(*A part, le regardant s'éloigner.*)
Ah! vraiment, tant d'obéissance
Me touche le cœur!..
(*Haut.*)
Revenez!
(*Le prince accourt auprès d'elle.*)
Je vous dois une récompense.
(*Lui tendant sa main à baiser.*)
Tenez! Monsieur, tenez! tenez!
(*Le prince porte vivement la main de Corilla à ses lèvres.*)
Vous le voyez!
C'est un caprice
Qui rend propice
La cantatrice
Au cœur changeant!
Et maintenant
Partez... oui, partez sur-le-champ!
(*Le prince sort par le fond.*)

—

SCENE IX.

CORILLA, *seule; puis* LE CHEVALIER.

CORILLA. Oui, certes, il mériterait d'être aimé, si la raison pouvait compter pour quelque chose en amour! (*Apercevant le chevalier qui entre par la porte à droite.*) Ah! vous voilà, chevalier!

LE CHEVALIER, *d'un air effrayé.* Corilla!

CORILLA. Après la lettre qui vous prévenait de ma visite, il me semble qu'elle ne devrait pas vous étonner...

LE CHEVALIER. Si vraiment... car je vous avais répondu sur-le-champ, à l'hôtel où vous deviez descendre... que c'était moi qui, ce soir, irais vous trouver.

CORILLA. Et pourquoi?

—

SCENE X.

LES MÊMES, CARACOLI, *ouvrant la porte à gauche.*

CARACOLI, *apercevant le chevalier.* Ah! notre chevalier en tête-à-tête avec une zolie dame qui n'est pas sa cousine... Ascoltiamo! (*Il rentre dans le cabinet.*)

CORILLA, *continuant de causer avec le chevalier.* Eh oui! sans doute, Monsieur, pourquoi?

LE CHEVALIER. Parce que dans cet hôtel, où je demeure avec ma tante, ma grand'tante, la douairière de Volmérange ..

CORILLA, *riant.* Celle qui eut autrefois à la cour une si grande réputation de beauté et de coquetterie... Elle ne saurait être l'ennemie des amours... et ne peut vous blâmer d'employer votre jeunesse comme elle a employé la sienne.

LE CHEVALIER, *avec embarras.* Mais, au contraire... elle est sévère maintenant pour tout le temps...

CORILLA, *riant.* Où elle ne l'a pas été... Cela fait bien de l'arriéré... Mais peu vous importe, à vous, que votre fortune et votre position rendent indépendant... Et puis, il faudra bien qu'un jour ou l'autre, vous me présentiez à ma nouvelle famille.

LE CHEVALIER. O ciel! que voulez-vous dire?

CORILLA. Que bientôt, je l'espère, il n'y aura plus d'obstacle... Oui, Monsieur, lorsque votre père vous a envoyé en Italie, pour former votre jeunesse... et que vous avez commencé par vous jeter dans le Tibre, pour me sauver, moi, pauvre fille, qui allais me noyer par désespoir... quand vous vous êtes mis, après cela, à m'adorer et à vouloir m'épouser...

LE CHEVALIER. Corilla!

CORILLA. Ah! je n'ai rien oublié... ni vos serments, ni les miens... ceux de nous aimer toujours... dans la misère comme dans la fortune... malgré le temps, malgré l'absence, malgré les séductions... et elles ne m'ont pas manqué, je vous prie de le croire!.. Mes succès m'ont entourée d'adorateurs que j'ai tous repoussés... tous, je te le jure... Tu étais mon premier amour, et j'y suis restée fidèle... Moi, d'abord, j'ai toujours été bizarre et originale... Vous le savez mieux que personne, Monsieur, puisque, malgré vos instances, j'ai refusé votre main, tant qu'a vécu votre père.

LE CHEVALIER. C'est vrai!

CORILLA. C'était là un obstacle... de votre côté... et peut-être du mien y en avait-il aussi!

LE CHEVALIER. Et lesquels?

CORILLA. Je ne vous en ai jamais parlé... parce qu'alors ils étaient invincibles... mais bientôt, je l'espère, ils n'existeront plus... Demain, après-demain peut-être, j'en aurai l'assurance!

LE CHEVALIER. En vérité, Corilla, je ne vous comprends pas ..

CORILLA. Et vous n'avez besoin de rien comprendre... sinon que je vous aime .. et que je suis venue en France, non pour y briller, comme vos journaux le supposent... mais pour vous revoir et pour vous dire: Tu m'aimais quand je n'avais rien... et maintenant que j'ai gloire, fortune et renommée, je te les dois et je te les apporte!

LE CHEVALIER, *avec embarras.* Ah! que de reconnaissance!.. et comment m'acquitter... Mais il faut que je vous voie, que je vous parle sur de nouveaux embarras, bien légers sans doute, suscités par...

CORILLA. Par qui? par votre grand'tante?.. Vous ne lui devez rien, que des respects et des petits-neveux... et si vous n'osez lui avouer la vérité... je m'en charge... J'ai là vos lettres, vos bagues, vos cheveux, votre promesse du mariage... J'ai tout gardé, jusqu'au poignard que vous m'avez permis de vous plonger dans le cœur, si vous m'étiez infidèle... J'expliquerai à madame la marquise la valeur de tous ces gages... Elle la comprendra, j'en suis sûre... ne fût-ce que de souvenir... et je vous apporte son consentement.

LE CHEVALIER. Oui, oui! mais pas aujourd'hui. . car il faut éviter le bruit et le scandale... et elle a chez elle une nombreuse réunion qui doit ignorer nos affaires de famille...

CORILLA. C'est juste, et quand on me donne de bonnes raisons...

LE CHEVALIER. Demain donc, demain, j'irai vous retrouver à Paris... et d'ici là, je me serai décidé à avoir du caractère, et à prendre un parti.

CORILLA. A merveille!.. je retourne à mon hôtel, aux *Armes de France*, reprendre ma voiture.

LE CHEVALIER. Oui, oui, partez!

CORILLA. Eh bien! Monsieur, vous ne m'embrassez pas?

LE CHEVALIER. Si, vraiment!.. (*Il l'embrasse et s'arrête.*) Dieu! j'avais cru entendre...

CORILLA. Votre grand'tante!.. Prenez garde, chevalier... (*D'un ton tragique.*) je vais devenir jalouse... et me servir contre elle du poignard qui vous était destiné... (*Gaiement.*) Adieu, mon ami, à demain! (*Elle sort par le fond.*)

—

SCENE XI.

LE CHEVALIER, *seul.* Grâce au ciel! elle s'éloigne!.. Plus aimable et plus jolie, s'il est possible... qu'au temps où je l'aimais... Oui, quand je l'aimais... car je suis encore



LE PRINCE, *poussant un cri.* Dieu! c'est elle! — Acte 1, scène 8.

à m'expliquer comment il s'est fait que peu à peu, depuis trois ans, je ne l'aime plus.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je dit! quel blasphème! ah! je l'aime toujours!
Mais il en est une autre, hélas! qui m'est plus chère.
Un amour pur, véritable, sincère,
Et pour lequel je donnerais mes jours!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Léger par goût et par système,
D'amour chaque jour je changeais;
Mon cœur séduit n'est plus le même...
Cécile, je t'ai vue... et j'aime
Pour jamais!
Oui, pour jamais!

DEUXIÈME COUPLET.

Adieu, beautés au cœur volage!
Adieu, j'ai brisé vos filets!
Grâce à l'amour, je deviens sage;
J'aime Cécile et je m'engage
Pour jamais,
Oui, pour jamais!

Ah! c'est ma tante! Allons! pas de temps à perdre pour faire ma demande...

—

SCENE XII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *sortant de la porte à droite, et à la cantonade.* Je n'y suis pour personne... (*Se retournant avec impatience.*) Ah! c'est vous, chevalier!

LE CHEVALIER. Je vous retiendrai à peine quelques minutes... Je ne vous dirai pas qu'une alliance entre ma cousine et moi réunirait les biens de nos deux maisons; que la volonté de mon père, que les convenances, que tout s'accorde en faveur de ce mariage .. mais je vous avouerai que j'aime Cécile, que je ne puis vivre sans elle... et je viens, madame la marquise, vous demander de vouloir bien m'accorder la main de votre petite-fille!

LA MARQUISE. Je ne puis répondre à ce brusque aveu, sans avoir consulté Cécile... et je vous demande...

LE CHEVALIER. Ah! tout le temps que vous voudrez... mais ce soir, ma tante, ce soir, je vous en supplie...

LA MARQUISE. Soit!

LE CHEVALIER. Vous me permettrez donc de revenir

vous présenter mes hommages? (*Il lui baise la main, et sort par la droite.*)

—

SCENE XIII.

LA MARQUISE, CAGLIOSTRO, *entrant par la porte du fond.*

CAGLIOSTRO. Enfin, me voici libre et tout à vous, Madame!

LA MARQUISE, *indiquant la porte à gauche.* Silence! Voyez à cette porte! (*Elle va, pendant ce temps, regarder à la porte à droite.*)

CAGLIOSTRO, *entr'ouvrant la porte à gauche, et apercevant Caracoli, lui dit à demi-voix:* Ah! tu es toujours là?

CARACOLI, *de même.* Le rival a fait sa demande officielle.. Je l'ai entendu et bien d'autres choses encore!

CAGLIOSTRO, *vivement, poussant la porte.* C'est bien; écoute et sois à ta réplique.

LA MARQUISE, *revenant.* Nous sommes seuls!.. Personne..

CAGLIOSTRO. Personne!..

LA MARQUISE. Ne peut venir nous interrompre?

CAGLIOSTRO, *à part.* Per Dio! qu'est-ce que cela signifie?

LA MARQUISE. Veuillez vous asseoir près de moi... plus près...

CAGLIOSTRO, *s'asseyant, à part.* Est-ce que je serais voué aux grandes aventures!

LA MARQUISE. Monsieur le comte, vos talents et votre mérite...

CAGLIOSTRO, *à part.* Je crains d'en avoir trop!

LA MARQUISE. M'ont inspiré une confiance dont je vais vous donner la plus grande de toutes les preuves.

CAGLIOSTRO, *à part.* Ceci devient effrayant!

LA MARQUISE. Le rang et la fortune que je possède, ma position à la cour, ne m'empêchent pas d'être la plus malheureuse des femmes.., et je donnerais à l'instant tout ce que j'ai... pour ce que je n'ai plus...

CAGLIOSTRO. Que voulez-vous dire, Madame?

LA MARQUISE. Telle que vous me voyez, monsieur le comte, j'ai été adorée, courtisée; le feu roi lui-même et toute sa cour ont été à mes pieds... Enfin, j'ai eu la jeunesse la plus brillante, la plus folle, la plus enivrante... et cette jeunesse je l'ai fait durer, je puis le dire, aussi longtemps que possible... Mais enfin, l'on a beau faire... il vient un moment où l'on est obligé de l'abandonner... c'est celui où décidément...

CAGLIOSTRO. Elle vous abandonne!

LA MARQUISE. Vous l'avez dit... C'est elle qui a commencé... et depuis, je ne l'ai jamais revue... mais jamais aussi je n'ai cessé d'y penser et de la regretter... Il n'y a pas de nuit où je ne me retrouve, en rêve, devant une glace... avec mes attraits et ma fraîcheur de dix-huit ans... ou bien, je me vois entrer dans les salons de Versailles... dans un bal à la cour!..

CAGLIOSTRO. En grande toilette?

LA MARQUISE. Au contraire!.. en robe de gaze... les bras nus et une rose dans les cheveux... et de tous les coins de la salle s'élèvent des exclamations de surprise, d'amour, d'envie... murmures enivrants qui, par malheur! me réveillent et me désespèrent... Eh bien! monsieur le comte, eh bien! dites-moi... n'y aurait-il pas moyen de faire de mon rêve une réalité?

CAGLIOSTRO. Quoi! c'est cela que vous me demandez?

LA MARQUISE. Répondez-moi, de grâce!

CAGLIOSTRO, *à part.* Ma foi, il faut tout risquer!

LA MARQUISE. Cela est-il possible?

CAGLIOSTRO, *avec aplomb.* Oui, Madame!

LA MARQUISE, *poussant un cri.* Ah! je vous crois!.. car le cœur me bat déjà comme à quinze ans! il les a...

CAGLIOSTRO. Le difficile maintenant est que tout le reste revienne au même âge... et pour y parvenir...

LA MARQUISE. Vous avez dit que cela était possible!

CAGLIOSTRO. Eh! sans doute!.. mais je dois vous parler avec franchise...

LA MARQUISE. Il le faut!

CAGLIOSTRO. Si je tente une pareille entreprise...

LA MARQUISE. Eh bien!

CAGLIOSTRO. Quel en sera le prix?

LA MARQUISE. Je vous l'ai dit... tout ce que je possède... toute ma fortune!

CAGLIOSTRO. La fortune, j'y tiens peu!.. car je puis, si j'en prends la peine, éclipser tous vos fermiers généraux.

LA MARQUISE. C'est vrai!

CAGLIOSTRO. Quant aux titres et aux honneurs, croyez-vous que roi ou ministre les refuse à celui qui peut prolonger leurs jours et leur pouvoir?

LA MARQUISE. C'est vrai! Que puis-je donc pour vous?

CAGLIOSTRO. Je vais vous le dire... J'ai vu mademoiselle Cécile, votre petite-fille... Elle a seize ans... elle est charmante, elle ressemble à ce que vous étiez autrefois... ou plutôt à ce que vous allez être... c'est vous dire, madame la marquise, que je n'ai pu la voir sans l'aimer!

LA MARQUISE. O ciel!

CAGLIOSTRO. Nommez-moi votre gendre... et je fais pour vous, ma belle-mère, ce que je ne ferais pour personne au monde... et je vous donne à la fois la plus grande preuve de mon amour et de mon désintéressement... Car vous faire rétrograder jusqu'à seize ans... c'est vous dire assez que je ne compte pas sur votre succession!

LA MARQUISE. Oui, oui, vous avez raison... mais mon neveu qui à l'instant même vient de me demander sa cousine en mariage...

CAGLIOSTRO. Et vous avez promis?

LA MARQUISE. Rien encore... mais ce soir, il doit venir chercher ma réponse.

CAGLIOSTRO. Je me retire, Madame.

LA MARQUISE. Non, non... restez!

CAGLIOSTRO, *avec ironie.* Si votre neveu vous aime assez peu pour immoler vos beaux jours aux siens...

LA MARQUISE, *vivement.* Ah! vous dites vrai... je ne me laisserai pas sacrifier par ma famille!

CAGLIOSTRO, *à part.* Je l'emporte!

LA MARQUISE. A une condition... c'est que vous me donnerez à l'instant cette eau merveilleuse!

CAGLIOSTRO, *à part.* Diavolo! (*Haut.*) A l'instant, ce serait difficile... car il faut composer cet élixir... et je ne l'obtiens qu'avec le suc des plantes rares cueillies par moi-même, au péril de ma vie, sur la cime des plus hautes montagnes du globe... Hier encore j'en avais sur moi un flacon..

LA MARQUISE, *avec impatience.* Eh bien?

CAGLIOSTRO. J'en ai disposé en faveur d'un vieil ami de quatre-vingt-dix-huit ans... un enfant que j'ai vu naître... un fou, un étourdi, qui a vidé d'un seul trait le flacon que j'ai là!..

LA MARQUISE. Vous l'avez encore?

CAGLIOSTRO, *tirant un flacon de sa poche.* Oui, Madame, il l'a bu jusqu'à la dernière goutte... (*Le regardant.*) Non, il en reste encore une ou deux.

LA MARQUISE. Ah! donnez-les-moi, de grâce!

CAGLIOSTRO. A quoi bon?.. Il y aurait là à peine de quoi vous rajeunir pendant dix minutes ou un quart d'heure.

LA MARQUISE. C'est toujours un à-compte!

CAGLIOSTRO. Ou plutôt un regret... Les roses revenues un instant sur votre visage ne tarderaient pas à disparaître... J'aime mieux vous distiller à loisir pour un siècle de fraîcheur et de beauté... Cela est plus durable!

LA MARQUISE. Sans contredit... Mais cela n'empêche pas... Je vous en prie, je vous en supplie... Laissez-moi tenter cette épreuve... Je n'en veux pas d'autre... Après, je consens à tout!

CAGLIOSTRO, *souriant.* C'est de la folie! c'est de l'enfance!

LA MARQUISE. C'est possible!.. Mais quand on est si près d'y revenir...

CAGLIOSTRO. C'est juste, et je me rends... Voyez seulement si personne ne peut nous surprendre! (*La marquise va regarder en dehors, à la porte à droite et à la porte du fond, elle les ferme en dedans au verrou. Cagliostro, pendant ce temps, s'est approché de la porte à gauche que Caracoli vient d'entr'ouvrir.*)

DUO.

CAGLIOSTRO, *bas, à Caracoli.*

Tu nous entends?

CARACOLI, *à voix basse.*

Si, Signor.

CAGLIOSTRO, *de même.*

Eh bien, donc!

Attention!

(Regardant autour de lui, pendant que Caracoli ferme la porte.)
Dans ce salon
Point de trumeau, point de perf de glace...
(Apercevant un petit miroir sur la table à droite.)
Si vraiment, ce miroir...
(Il ouvre la fenêtre à gauche, et le jette.)
LA MARQUISE, *revenant, à Cagliostro.*
Que faites-vous, de grâce?
CAGLIOSTRO.
Je regardais... Personne à moi ne vient s'offrir!
Nul indiscret ne peut à présent nous trahir?
LA MARQUISE.
Non, non, personne, et prudemment sur nous,
(Allant fermer la porte à gauche.)
Fermons ces derniers verrous!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, *avec émotion.*
D'espoir et de surprise
Je tressaille, et j'ai peur
Qu'en mes mains ne se brise
Co cristal enchanteur!
O liqueur douce et bonne,
Quoi! pour quelques instants,
Tu vas rendre à l'automne,
Les roses du printemps!
CAGLIOSTRO.
D'espoir et de surprise
Elle tremble, elle a peur
Qu'en ses mains ne se brise
Ce cristal enchanteur...
Oui, oui, je vous le donne,
Et pour quelques instants,
Il va rendre à l'automne
Les roses du printemps.

LA MARQUISE, *à Cagliostro d'une voix tremblante.*
Donnez! donnez!
CAGLIOSTRO, *lui remettant le flacon.*
Le voici!
(La marquise avale les dernières gouttes du flacon.
CAGLIOSTRO, *d'un air satisfait.*
Eh bien? eh bien?
LA MARQUISE.
Un miroir! un miroir!
Donnez, je veux me voir!
Je veux me reconnaître!
(Cherchant sur la table.)
Mon miroir! mon miroir!
Eh bien! où peut-il être?
Mon miroir! mon miroir!
CAGLIOSTRO, *cherchant à la calmer.*
Silence! on peut nous entendre!
LA MARQUISE.
Qu'importe!
CARACOLI, *frappant à la porte en dehors.*
Ouvrez, de grâce!
LA MARQUISE.
Eh! mais, on frappe à cette porte!
CARACOLI.
C'est moi... moi!
LA MARQUISE.
Le marquis!
CARACOLI, *entrant et régardant la marquise.*
O ciel! que vois-je là!
Quelle est cette jeune fille?
LA MARQUISE, *poussant un cri de joie.*
Ah!
CARACOLI.
Mais, qui donc êtes-vous?
LA MARQUISE, *riant.*
Monseigneur, qui m'admire...
CAGLIOSTRO.
Ne vous reconnaît pas!
LA MARQUISE, *avec joie.*
Oui, vraiment, je le voi...
CAGLIOSTRO, *en riant, à Caracoli.*
C'est la marquise!
CARACOLI.
Allons, vous voulez rire!

LA MARQUISE.
C'est bien moi!
(Avec exaltation.)
C'est moi! c'est moi!
ENSEMBLE.
LA MARQUISE.
Mon sang s'agite
Et court plus vite;
Flamme subite
Brûle mes sens!
Ah! quelle ivresse
Enchanteresse!
C'est la jeunesse,
C'est le printemps!

Plaisirs et fêtes,
Riches toilettes,
Douces conquêtes,
Tendres amants!
Que sous ma chaîne
Vite on revienne,
Car je suis reine;
Oui, j'ai quinze ans!
CAGLIOSTRO ET CARACOLI.
Son cœur palpite
Et bat plus vite;
Flamme subite
Brûle ses sens!
Ah! quelle ivresse
Enchanteresse!
C'est la jeunesse,
C'est le printemps!

Plaisirs et fêtes,
Riches toilettes,
Douces conquêtes,
Tendres amants!
Que sous sa chaîne
Vite on revienne,
Car elle est reine;
Elle a quinze ans!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE PRINCE.

(On frappe à la porte.)

LA MARQUISE.
On a frappé!
CARACOLI, *allant ouvrir au prince qui paraît.*
Venez partager ma surprise!
(Montrant Cagliostro.)
Son art a razeuni madame la marquise,
Vous ne la reconnaîtrez pas!
Elle est superbe!
(S'avançant avec le prince vers la marquise, assise dans un fauteuil et qui s'évente avec grâce.)
O ciel! ô nouvelle surprise!
CAGLIOSTRO, *à la marquise en tirant sa montre.*
Ah! le quart d'heure expire, hélas!
CARACOLI, *consterné.*
Ce n'est plus elle!
LE PRINCE, *avec bonhomie.*
Elle est toujours la même!
LA MARQUISE, *avec douleur.*
Déjà! déjà!
CARACOLI, *au prince.*
Pourtant, j'ai vu...
LA MARQUISE, *au prince.*
Lui-même a vu...
CARACOLI.
Son printemps fugitif un instant revenu!
LE PRINCE.
O miracle! et j'arrive, hélas! à l'instant même
Où ce nouveau printemps vient de s'évanouir!
CAGLIOSTRO, *à la marquise, à mi-voix.*
Mais bientôt il peut revenir!
LE PRINCE, *montrant Cagliostro.*
Oui, grâce à son talent suprême...
CARACOLI.
Vous pourrez le revoir!

LA MARQUISE, *avec exaltation.*
Je pourrai le revoir,
Ah! rien qu'à cet espoir. .

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Mon sang s'agite
Et court plus vite, etc.

CARACOLI, LE PRINCE ET CAGLIOSTRO.
Son cœur palpite
Et bat plus vite, etc.

(*La marquise va pour sortir, au moment où paraît le chevalier, qui s'avance vers elle pour lui demander sa réponse; la marquise fait signe à Cagliostro de compter sur sa promesse, et s'éloigne en entraînant le chevalier, tandis que le prince regarde avec admiration Cagliostro qui fait signe à Caracoli de sortir avec lui.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le laboratoire de Cagliostro, à Paris. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite et à gauche, des instruments de physique et d'alchimie, des alambics, des cornues.

SCENE PREMIERE.

CARACOLI, *sortant de la porte à gauche et parlant à la cantonade.* Si, maestro, si... je vais tout préparer dans votre laboratoire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Là, des machines pneumatiques
Vous ravissent le souffle et l'air...
Là, des appareils électriques
Font jaillir la foudre et l'éclair!
Là, c'est un tabac narcotique
Qui m'endormit encore hier!
Et ze suis, en bon catholique,
Tenté de dire mon *Pater!*
Car cet endroit, qu'en son grimoire,
Il nomme son laboratoire,
Me semble à moi, le fait est clair,
Une antichambre de l'enfer!

DEUXIÈME COUPLET.

Z'estime beaucoup la science,
Les alambics et les fourneaux...
Mais seul, ze n'ose, par prudence,
Rester dans ces lieux infernaux!
Partout des piéges et des trappes
Vous descendent chez Lucifer...
Et ze suis, craignant leurs soupapes,
Tenté de dire mon *Pater!*
Car cet endroit, qu'en son grimoire,
Il nomme son laboratoire,
Me semble à moi, le fait est clair,
Une antichambre de l'enfer!

SCENE II.

CARACOLI, CAGLIOSTRO, *entrant par la gauche.*

CAGLIOSTRO, *tenant des papiers à la main, apercevant Caracoli.* Ah! c'est toi!.. Tiens, voilà mes instructions pour aujourd'hui... et, de peur de gaucherie, tout y est indiqué et tracé heure par heure...

CARACOLI. Siete sicuro!.. ma, quand ferons-nous de l'or?

CAGLIOSTRO. Est-ce que ça ne commence pas?.. est-ce que déjà nous n'avons pas battu monnaie?.. Un bon de dix mille livres, payable ici, à Paris, sur le banquier du prince bavarois... un million de dot à toucher ce soir... et, mieux que tout cela, une réputation et un crédit assurés... n'est-ce pas là de l'or en barre?

CARACOLI. Per vous! ma, per moi!..

CAGLIOSTRO. Je te trouve plaisant!.. Comment! paysan calabrais et barbier de village, je t'admets, vu ton intelligence, à l'insigne honneur de m'accommoder... je te confie cette tête savante qui renferme tant de trésors...

CARACOLI. E vero!

CAGLIOSTRO. Trésors que chaque jour je remets entre tes mains!

CARACOLI. Et qu'est-ce qui m'en reste?.. qu'est-ce que z'y gagne?

CAGLIOSTRO. Ce que tu y gagnes, ingrat! Hier déjà, ne t'ai-je pas créé marquis de Caracoli.. et fait reconnaître pour tel par la plus brillante société de Versailles?.. Te voilà un rang... un titre...

CARACOLI. E vero! ma, le solide?

CAGLIOSTRO. Ne t'ai-je pas donné, pour remplir ce rôle, un costume élégant et complet... que je dois... et qui t'appartient?.. des bagues en diamants?

CARACOLI. Qui sont faux!

CAGLIOSTRO. Et pour jouer le marquis, l'homme comme il faut, qui nécesssairement doit avoir la vue basse... ce lorgnon en or, cette chaîne en or... véritable?

CARACOLI. Ça, ze ne dis pas non!.. C'est la seule gratification que z'aie reçue de vous.

CAGLIOSTRO, *avec indignation.* Une gratification!.. tu veux dire un à-compte... un faible à-compte sur l'immense fortune qui m'attend, et que je partagerai, dès qu'elle sera faite, avec mon ami le Calabrais, Tomasso Caracoli... s'il me sert fidèlement... car s'il me trahissait, je lui ai prouvé que j'ai le moyen de le punir.

CARACOLI. Si, si, maestro... vi êtes puissant, ze le sais... vi avez des secrets terribles... Ze vous ai vu... (*Montrant une machine pneumatique.*) tuer un oiseau et le rendre à la vie... (*Montrant une pile de Volta.*) avec celle-ci, faire s'agiter et danser des morts... et moi-même, avec d'excellent tabac d'Espagne, m'endormir jusqu'au lendemain, sans me dire : Dieu vous bénisse!

CAGLIOSTRO. Sommeil qu'il m'eût été facile de faire durer...

CARACOLI. Ad æternum!.. Aussi, z'ai touzours peur dans ce séjour de sorcellerie!

CAGLIOSTRO. J'y attends ce matin madame la marquise, sa petite-fille et le prince bavarois!.. Ah! dis-moi, tu as rempli mon message auprès de la Corilla?

CARACOLI. Si, Signor!.. Elle ne voulait pas croire que son amant le chevalier loui fût infidèle, et voulût en épouser une autre!.. Povera! elle a été comme une lionne, quand ze loui ai dit : Si vous en voulez la preuve, trouvez-vous à deux heures, à Paris, rue Saint-Claude, chez le comte de Cagliostro... entrez par l'escalier dérobé... que ze loui ai désigné... et dès que vi serez dans la première pièce... (*Montrant la porte à gauche.*) celle-ci, vi frapperez trois coups et attendrez!

CAGLIOSTRO. A merveille!.. elle viendra ici?

CARACOLI. A deux heures!

CAGLIOSTRO. Et dès qu'elle sera dans cette pièce, elle frappera...

CARACOLI. Trois coups... per annoncer sa présence!

CAGLIOSTRO. Le reste me regarde!.. Va à tes courses... en commençant par notre somnambule, qui nous est indispensable pour la séance de ce soir!

CARACOLI, *montrant le papier qu'il tient.* C'est sur la note, et ze la préviendrai!

CAGLIOSTRO. Ah! étourdi que j'étais!.. et ce bon qu'il faut toucher avant tout, chez le banquier du prince, place Royale... C'est à deux pas d'ici... va et reviens avec cette somme en or... Entends-tu? en or.

CARACOLI. Oui, maestro... avant une demi-heure, ze serai revenu! (*Il sort par le fond.*)

SCENE III.

CAGLIOSTRO, *seul.*

CANTABILE.

Fortune inconstante et légère,
Dont les pas semblaient fuir les miens,
Coquette, vous avez beau faire,
J'ai su vous saisir... je vous tiens!
Je vous tiens!
Je vous tiens!

A Londre on siffle la magie ;
A Madrid j'ai dû me cacher !
Et j'ai vu même, en Italie,
Briller les flammes du bûcher !
Mais à Paris...
Fortune inconstante et légère,
Dont les pas semblaient fuir les miens,
Coquette, vous avez beau faire,
J'ai su vous saisir... je vous tiens!
Je vous tiens !
Je vous tiens !

CAVATINE.

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instants...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
O terre classique,
Reçois mon encens !

Charlatans, mes confrères,
S'il vous faut des compères
Parmi les beaux esprits,
En rabats, comme en jupes,
Si vous voulez des dupes,
Venez tous à Paris !

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instants...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
O terre classique,
Reçois mon encens !

Femmes jeunes et belles,
Pour tromper un jaloux,
Gentilles demoiselles,
Pour avoir un époux !
Accourez ! accourez !
Entrez !

Coquettes surannées,
Vieux fats à recrépir,
Qui voulez des années,
De l'or et du plaisir !
Vous voulez de l'or,
Donnez-en d'abord !
A ce prix, entrez ! entrez !
Accourez !

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instants...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
Reçois mon encens !
Oui, de toi je raffole !
La Seine est le Pactole
Pour tous les charlatans !

—

SCENE IV.

CAGLIOSTRO, LA MARQUISE, CÉCILE, LE PRINCE.

CAGLIOSTRO. Venez donc, mon prince... venez, madame la marquise... je pensais à vous à l'instant même !

LE PRINCE. Je vous en remercie !

CAGLIOSTRO. Votre Altesse est trop bonne... (*Bas, à la marquise.*) Avez-vous dit à la charmante Cécile ?..

LA MARQUISE, *bas.* Pas encore !

CAGLIOSTRO, *de même.* Et le chevalier ?

LA MARQUISE, *de même.* Lui seul est prévenu !.. (*Haut et regardant autour d'elle.*) C'est donc ici votre laboratoire !

CECILE. On éprouve en entrant une émotion...

LE PRINCE. Ou plutôt on y respire un air scientifique...

LA MARQUISE. Dont le seul contact vous rendrait savante... il me semble que je le suis déjà... Qu'est-ce que c'est que ce rouet, ce tourniquet ?

CAGLIOSTRO. Une machine électrique !

LA MARQUISE. Et ces globes, ces théières, ces verroteries ?

CAGLIOSTRO. Des alambics, des cornues, des instruments de chimie !

LA MARQUISE. Vous nous ferez jouer tout cela... vous nous l'avez promis... en commençant par nous faire de l'or !

LE PRINCE. Là ! devant nous !

LA MARQUISE. C'est à quoi je tiens le plus... je donnerais mille pistoles pour voir faire un grain d'or !

CAGLIOSTRO. Qu'à cela ne tienne... (*A part.*) Et ce Caracoli qui doit m'en apporter et qui ne revient pas !

LA MARQUISE. Commençons ! commençons !

CAGLIOSTRO. A l'instant même... Mais je dois d'abord remettre à Monseigneur une fiole qu'il m'a demandée.

LA MARQUISE. Un instant... (*A demi-voix.*) et la mienne ?

CAGLIOSTRO. Je m'en occupe... et ce sera mon présent de noce.

LE PRINCE, *à qui Cagliostro a donné une fiole.* Quoi ! vraiment ? ce philtre, cet élixir... (*A voix basse.*) Et pour me faire aimer ?..

CAGLIOSTRO, *bas.* Il suffira de quelques gouttes chaque jour !.. (*Regardant le prince qui a vidé le flacon.*) Eh bien ! que faites-vous ?..

LE PRINCE. Je veux que l'on m'adore !

LA MARQUISE, *apercevant Caracoli qui entre par la porte du fond.* M. le marquis Caracoli...

CAGLIOSTRO, *à part.* Enfin !

LE PRINCE. Arrive bien à point pour la séance !

CAGLIOSTRO. Oui, Mesdames... car nous allons commencer !

—

SCENE V.

LES MÊMES, CARACOLI.

(*Sur la ritournelle du morceau suivant, Cagliostro s'approche de la table à gauche et tire un ressort, une trappe s'ouvre à quelques pas de la table, et l'on voit s'élever de dessous terre un fourneau où du feu est déjà allumé. Cagliostro, aidé de Caracoli, apporte ce fourneau sur le devant du théâtre, à gauche et près d'une autre table où sont des fioles et des instruments de physique ; puis il prend un soufflet et active le feu. Tout cela s'est fait sur la ritournelle du morceau de musique.*)

QUINTETTE.

CAGLIOSTRO.
O flamme qu'Epicure
Adorait comme un dieu,
Car tout dans la nature
Est créé par le feu !

TOUS.
Quoi ! tout dans la nature
Est créé par le feu ?

CAGLIOSTRO.
D'un volcan sans cratère
Les immenses fourneaux
Dans le sein de la terre
Enfantent les métaux !

TOUS.
Dans le sein de la terre
Enfantent les métaux !

LE PRINCE, *regardant dans le fourneau.*
Je ne vois encor rien paraître.

CAGLIOSTRO.
Il faut bien que l'œuvre ait son cours.
(*Lui remettant le soufflet.*)
Soufflez, prince, soufflez toujours !

LA MARQUISE ET CECILE.
Oui, soufflez donc ! soufflez toujours !

(*Les deux femmes sont à droite près du fourneau qu'elles regardent, et le prince continue à souffler. Pendant ce temps, Cagliostro est passé à gauche et prend à part Caracoli.*)

CAGLIOSTRO, *bas, à Caracoli.*
Ce bon ?

CARACOLI, *de même.*
Chez le banquier je l'ai touché, mon maître !

CAGLIOSTRO, *de même.*

Donne!

CARACOLI, *fouillant dans sa poche.*

Avec l'escompte et l'appoint,
Je vous l'apporte, et rien n'y manque!
(*Il lui glisse dans la main un portefeuille.*)

CAGLIOSTRO, *avec impatience.*

Et de l'or?

CARACOLI.

Il n'en avait point!
(*Naïvement.*)
Mais c'est eu bons billets de banque
C'est tout comme...

CAGLIOSTRO, *à part, avec colère.*

Tout est perdu!

CARACOLI, *montrant les deux dames et le prince qui sont près du fourneau.*

Eh! mais, que font-ils donc?..

LA MARQUISE, *avec emphase.*

De l'or?

CARACOLI.

De l'or!
(*A voix basse, à Cagliostro.*)
Tant mieux, vous en aurez!
(*Il court auprès d'eux.*)

LA MARQUISE ET CÉCILE, *regardant.*

Non! non!

ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE.

A mes yeux avides
Rien ne s'offre encor...
Souffleurs intrépides,
Redoublons d'effort!
Quel secret prospère
Pour tous les états,
Si chacun peut faire
De l'or ici-bas!

CAGLIOSTRO, *avec impatience.*

A leurs yeux avides
Rien ne s'offre encor...
Badauds intrépides,
Il leur faut de l'or!
Quelle est ma misère
Et mon embarras!
Et comment en faire
Quand on n'en a pas!

LA MARQUISE, *à Caracoli, montrant Cagliostro.*

Oui, vraiment, ce grand alchimiste
Va faire l'épreuve à nos yeux!

CARACOLI, *allant à Cagliostro.*

Ainsi donc le secret existe?
De le voir ze souis curieux.

LE PRINCE, *à droite, poussant un cri.*

Grand Dieu!

LES DEUX FEMMES, *vivement.*

Quoi donc?

LE PRINCE.

J'aperçois quelque chose!

LES DEUX FEMMES, *s'approchant.*

Ciel!

CARACOLI, *de même.*

Déjà!

CAGLIOSTRO, *avec sang-froid.*

Ce doit être à bien petite dose!

CÉCILE, *regardant.*

Moi, je ne vois que du charbon!

CARACOLI, *regardant avec son lorgnon qu'il tient à la main.*

Moi de même!

LA MARQUISE, LE PRINCE ET CÉCILE.

Non! non! non!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE, *à droite.*

A mes yeux avides
Rien ne s'offre encor, etc.

CAGLIOSTRO, *seul, à gauche.*

A leurs yeux avides
Rien ne s'offre encor, etc.

(*Caracoli pose sur la table à gauche, et pour prendre un soufflet, le lorgnon et la chaîne qu'il tenait à la main. Pendant qu'il souffle, Cagliostro, qui était seul à gauche, s'approche de la table; il aperçoit le lorgnon et la chaîne laissés par Caracoli, il les saisit vivement sans être vu des autres, qui sont à l'extrême droite du théâtre.*)

CAGLIOSTRO, *jetant le lorgnon et la chaîne dans le fourneau.*

Soudaine et dernière espérance
Qu'à mes yeux le sort vient offrir!

LA MARQUISE, *s'approchant de Cagliostro, qui est devant le fourneau et qui a repris le soufflet.*

Ah! faites que cela commence;
D'honneur, je n'y puis plus tenir!

LE PRINCE.

Ni moi non plus!

CAGLIOSTRO.

Ah! patience!
Il faut bien que l'œuvre ait son cours!
(*Lui remettant le soufflet.*)
Soufflez, prince, soufflez toujours!

LE PRINCE.

Maintenant cette flamme ardente
Ferait dissoudre en un instant
Le cuivre et le fer...

CAGLIOSTRO, *avec joie.*

Vraiment!
L'œuvre s'avance alors!
(*Il jette une pincée de colophane qui fait jaillir la flamme.*)
Cette poudre puissante
Doit l'achever!

LE PRINCE, *s'approchant du fourneau.*

Ah! cette fois, voyez,
Sur ces charbons torréfiés,
Briller ce métal jaune!..

LA MARQUISE, *voulant y porter la main.*

Est-il vrai?

CAGLIOSTRO.

Prenez garde!
Ce métal est brûlant!

LA MARQUISE.

Grands dieux!
(*Cagliostro a pris, avec de petites pinces d'acier, un morceau d'or qu'il lui présente.*)
Donnez! donnez!

CÉCILE ET CARACOLI, *auprès de la marquise.*

Ah! que je le regarde!

CAGLIOSTRO, *avec d'autres pinces, présentant au prince un autre fragment d'or.*

Examinez ce métal précieux!

TOUS.

O miracle!
O spectacle
Dont mon œil doute encor!
O prestige!
O prodige!
C'est de l'or! oui, de l'or!
O magie!
O génie!
Devant des succès tels
Tout s'efface,
Et sa place
N'est plus chez les mortels!

LE PRINCE.

Ah! c'est vraiment sublime...
(*A Caracoli, qui regarde autour de lui.*)
Eh! mais, qu'avez-vous donc?

CARACOLI.

Pour mieux examiner, ze cherche mon lorgnon...
Et ze ne le vois pas... Il était là...

CAGLIOSTRO, *passant près lui et lui prenant la main.*

Silence!

LE PRINCE, *qui l'entend.*

Comment! que dites-vous?

CAGLIOSTRO.

Je dis
Qu'une semblable expérience
Ne peut se faire qu'entre amis...
Je réclame avant tout, Mesdames, du silence!

LA MARQUISE.

Sans doute!.. Mais...

(*A part.*)
J'en veux instruire tout Paris.
LE PRINCE, *de même.*
Moi, j'en veux, pour ma part, instruire tout Paris.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

O miracle!
O spectacle
Dont mon œil doute encor! etc.

—

SCENE VI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *paraissant à la porte du fond.*

LE PRINCE. Monsieur le chevalier en ces lieux!

LE CHEVALIER, *à Cagliostro.* Je ne m'attendais pas à vous trouver en si nombreuse compagnie... mais peu importe!.. Vous qui savez tout, Monsieur, vous connaissez sans doute le motif qui m'a fait quitter Versailles et qui m'amène ici, à Paris... chez vous!..

CAGLIOSTRO. Je crois le deviner.

LE CHEVALIER. Eh bien?

CAGLIOSTRO. Dès que vous le voudrez, monsieur le chevalier, je serai à vos ordres.

LA MARQUISE, *vivement.* Mon neveu!.. Messieurs, je ne le souffrirai pas!

CÉCILE. Mais qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER. Eh quoi! ma cousine, ignorez-vous donc qu'on vous sacrifie, que votre main est promise à Monsieur!

CÉCILE, *avec effroi.* Ma main! jamais!

LA MARQUISE. Comment! quand je le veux!.

CÉCILE. Mais quand vous savez que j'aime le chevalier!

LE CHEVALIER, *à Cagliostro.* Vous entendez, Monsieur!

CAGLIOSTRO, *avec sang-froid.* Parfaitement!.. mais si Mademoiselle se trompait... (*Mouvement de Cécile.*) Eh! mon Dieu! nos sentiments d'hier sont-ils toujours ceux d'aujourd'hui? et si vous changiez d'idée!..

CÉCILE, *avec fierté.* Monsieur!..

CAGLIOSTRO. Si demain, si dans un instant vous cessiez d'aimer votre cousin?

CÉCILE, *vivement.* Jamais! jamais! (*En ce moment on frappe trois coups dans la main, à la porte à droite.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Écoutez!
LA MARQUISE.
Qu'est-ce donc?
LE PRINCE.
Quel nouvel incident?
CAGLIOSTRO, *à Cécile.*
Nous vous protégeons tous, et rien ne vous menace!
Eh bien! daignez entrer dans cet appartement,
Cinq minutes...
CÉCILE, *étonnée.*
Comment!
CAGLIOSTRO.
Il ne m'en faut pas tant
Pour que de votre cœur un vain amour s'efface.
LE CHEVALIER.
Quoi! Cécile!
CÉCILE, *au chevalier.*
Ne craignez rien...
Pour le confondre enfin...
(*Haut.*)
J'accepte et je revien.
(*Elle entre dans la chambre à droite.*)
LE CHEVALIER.
Ah! grand Dieu! je n'y comprends rien!

—

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté Cécile.*

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE, CARACOLI.
Cette fois, à sa science
Je n'oserais me fier,
Et je crains pour la puissance
De son démon familier.
Il ne peut rien sur les âmes,
Et ne peut faire en un cœur
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur!
LE CHEVALIER.
Quelle est donc cette puissance
Dont il croit nous effrayer?
Moi, je ris de la science
De ce prétendu sorcier;
Et pourtant, au fond de l'âme,
Je ne sais quelle terreur
M'avertit de quelque trame
Qui menace mon bonheur.
CAGLIOSTRO, *montrant le chevalier.*
Il doutait de ma science!
Il osait me défier!
Il connaîtra la puissance
De mon démon familier...
Car il règne sur les âmes;
Et vous verrez dans son cœur
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur.

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, CÉCILE, *sortant de la porte à droite, pâle et se soutenant à peine.*

LE CHEVALIER.
Grand Dieu! dans tous ses traits quel changement soudain!
(*Courant à elle.*)
Cécile!
CÉCILE, *froidement.*
Laissez-moi!
(*Se retournant vers Cagliostro.*)
Monsieur, voici ma main!
TOUS.
O ciel!

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE, CARACOLI.
Quelle est donc cette puissance
Qui soumet le monde entier?
Devant pareille science
Il faut bien s'humilier!
(*Montrant Cécile.*)
De l'amour la vive flamme
S'est éteinte dans son cœur,
Et fait place dans son âme
Aux dédains, à la froideur!
CÉCILE.
Je croyais à sa constance,
Et pouvais tout défier;
Il me trahit et m'offense:
J'ai juré de l'oublier!
C'en est fait, indigne flamme!
Soyez éteinte en mon cœur...
Et faites place en mon âme
Au mépris, à la froideur!
LE CHEVALIER.
Je croyais à sa constance,
Et pouvais tout défier!
Adieu, trompeuse espérance!
Adieu, mon espoir dernier!
De l'amour la douce flamme
S'est éteinte dans son cœur,
Et fait place dans son âme
Aux dédains, à la froideur!
CAGLIOSTRO.
On doutait de ma science,
On osait me défier!
Vous voyez que ma puissance
S'étend sur le monde entier!
Oui, je règne sur les âmes,
Et fais, dans un tendre cœur,
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur!

(*Cécile accepte la main que lui offre Cagliostro, et sort avec lui par la porte à gauche, suivie du prince et de*

la marquise. Caracoli, à qui Cagliostro a fait signe, sort par la porte à droite. Le chevalier reste seul en scène.)

—

SCENE IX.

LE CHEVALIER, *seul.* Je ne puis en revenir, et demeure anéanti sous ce coup imprévu, que ma raison ne peut expliquer ni comprendre... Croirais-je, comme eux, aux philtres et à la magie?.. Allons donc, c'est impossible! (*S'élançant avec colère vers le cabinet à gauche.*) et, quel que soit le danger, je connaîtrai le démon familier de cet homme!.. Dieu! Corilla!

—

SCENE X.

LE CHEVALIER, CORILLA.

CORILLA, *s'avançant vers le chevalier.* Elle-même, perfide!... Et les seuls talismans dont je me suis servie sont les bagues, boucles de cheveux, lettres d'amour et promesse de mariage que je lui ai montrées!..

LE CHEVALIER. C'est fait de moi! je suis perdu!

CORILLA. J'y compte bien!.. mais cela ne suffit pas à ma vengeance... Et ce poignard qu'à la première trahison tu m'as permis de te plonger dans le cœur...

LE CHEVALIER. Je te le permets encore!.. je te le demande!

CORILLA. Que veux-tu dire?

LE CHEVALIER. Que c'est maintenant mon seul vœu, mon seul désir...

CORILLA. O traître! s'il en est ainsi, je m'en garderai bien!

LE CHEVALIER. Frappe, te dis-je... je l'ai mérité... car je l'aime comme je t'ai aimée, Corilla... c'est tout dire!

CORILLA. Tais-toi!

LE CHEVALIER. Avec passion! avec folie!.. et dans ces moments-là, sans hésiter, sans réfléchir, on donnerait pour celle qu'on aime son sang, sa vie!.. Tu t'en souviens!

CORILLA, *détournant la tête.* Tais-toi! tais-toi!

LE CHEVALIER. Non, je ne me tairai pas!.. parce que je suis coupable... parce que l'amour que je t'avais juré, et que tu méritais si bien, malgré moi et sans le vouloir, je l'ai éprouvé pour une autre.

CORILLA. Eh bien! Monsieur, voilà ce qu'il fallait m'avouer ce matin, franchement, loyalement!.. On ne trompe pas les gens... on leur dit en ami : — Ecoute, je t'ai aimée, je t'ai adorée; je ne t'aime plus!.. et toi? — Moi!.. dame! pas encore!.. mais je tâcherai... je verrai; et ne fût-ce que par dépit... je jure bien que... Enfin, c'est mon affaire, ça me regarde!.. Mais voilà comme on se conduit, quand on a du cœur et des sentiments!

LE CHEVALIER, *avec attendrissement.* Et le moyen?.. car lorsque je t'entends parler ainsi, l'émotion, le remords, le souvenir... Il me semble que je t'aime encore!

CORILLA. Ah! je suis désarmée!.. et voilà toute ma colère qui s'en va!

LE CHEVALIER, *avec passion.* Oui, Corilla, je te le jure!

CORILLA, *lui faisant signe de la main.* Assez! assez!.. n'allons pas de nouveau nous tromper!.. nous ne pourrions plus nous y reconnaître... Adieu, Monsieur!

LE CHEVALIER. Corilla!

CORILLA. Vous avez été bien cruel pour moi.. mais il y a entre nous un lien que rien ne peut rompre... Vous m'avez sauvé la vie... et cela je ne l'oublierai jamais. . Je ne serai donc plus que votre amie, amie dévouée!

LE CHEVALIER. Qui viens de renverser toutes mes espérances!

CORILLA. C'est vrai!

LE CHEVALIER. De livrer Cécile à mon rival!

CORILLA. C'est vrai! Mais tous mes torts, je veux les réparer!

LE CHEVALIER. Et comment cela?.. quand nous avons affaire au plus savant, au plus habile des charlatans... au comte Cagliostro... L'avez-vous vu? le connaissez-vous?..

CORILLA. Non; mais il a ses prôneurs, ses alliés... nous aurons les nôtres... Il faudrait d'abord circonvenir un certain marquis de Caracoli, son ami, son confident intime!

LE CHEVALIER. Le marquis!.. du tout... Cagliostro ne le connaît que depuis hier!

CORILLA. Depuis hier!.. détrompez-vous!.. j'ai la preuve du contraire... C'est lui que le comte m'a envoyé secrètement hier pour me prévenir et m'amener ici!

LE CHEVALIER. Serait il possible?

CORILLA. Vous concevez qu'on ne charge pas un inconnu d'une mission aussi délicate.

LE CHEVALIER. C'est clair! ils sont d'intelligence! Nous voilà sur la trace... Ah! ma chère Corilla! (*Il lui baise les mains avec transport.*)

CORILLA, *vivement.* Ne vous occupez donc pas de mes mains, Monsieur, ce sont des détails inutiles!.. Il s'agit de retrouver cet homme et de le forcer à parler!.. (*On frappe à la porte à droite.*) Silence! on frappe à cette porte!

—

SCENE XI.

LES MÊMES, CARACOLI.

CARACOLI, *en dehors.* Puis-je entrer?

LE CHEVALIER, *à demi-voix.* C'est lui!

CORILLA. Entrez!.. (*Au chevalier, lui indiquant le fond du théâtre et lui faisant signe de se placer derrière la machine électrique.*) Placez-vous là et laissez-moi faire!

CARACOLI, *entrant.* Pardon, Signora! j'ai aperçu en bas votre voiture... et ne vi trouvant pas dans cette pièce... ze venais...

CORILLA. J'attendais ici, comme nous en sommes convenus, le comte Cagliostro qui ne vient pas... mais vous qui êtes son ami, son ancien ami... vous me l'avez dit, je crois?

CARACOLI. J'ai cet insigne honneur!.. ami d'enfance!

LE CHEVALIER, *passant près de Caracoli.* Un ami d'enfance!

CARACOLI, *effrayé.* Le chevalier!

LE CHEVALIER. Un ami d'enfance... qu'hier, chez ma tante, vous ne connaissiez pas!

CARACOLI, *à part.* Diavolo!

LE CHEVALIER. Et cette guérison miraculeuse pourrait faire supposer que vous étiez le compère d'un fourbe, d'un intrigant, dont la justice aura bientôt raison...

CARACOLI, *troublé.* Comment?

CORILLA, *montrant Caracoli.* Oui, si j'ai bonne mémoire.. j'ai vu cette figure-là à Florence ou à Naples...

CARACOLI, *de même.* Chez qui?

CORILLA. Derrière une voiture... Et prendre un faux titre est chose grave en ce pays!

LE CHEVALIER. Il n'en faudrait pas tant pour être pendu!

CARACOLI, *effrayé.* Pendu!

CORILLA, *d'un ton railleur.* Ce serait désagréable!.. et tout bien considéré, je crois que monsieur le marquis aimera mieux être des nôtres.

CARACOLI. Vi croyez, Signora?.. Eh bien! moi aussi, ze commence à penser comme vous.

LE CHEVALIER. Eh bien! donc, voici mes conditions... J'avais sur moi, en cas de duel et de fuite à l'étranger. . cinq cents louis...

CARACOLI, *vivement.* En or?..

LE CHEVALIER. En or!.. Choisis de les prendre... ou bien...

CARACOLI, *à part.* Cinq cents louis!.. Mon maître il n'en a jamais fait autant!.. (*Au chevalier.*) Ze les prends! ze les prendrai... ma que me demandez-vous?

LE CHEVALIER. La preuve que Cagliostro, dont tu sais tous les secrets, n'est qu'un fourbe et un misérable!

CARACOLI. Rien n'est plus facile!.. z'ai sur moi des instructions écrites de sa main... (*Montrant la porte à droite.*) et dans ce cabinet, d'autres preuves encore...

LE CHEVALIER. Donne toujours! (*Il prend vivement à Caracoli les papiers qu'il vient de tirer de sa poche.*)

CARACOLI. Si, Signor!.. ma les cinq cents louis... Vi êtes trop galant homme...

LE CHEVALIER, *lui remettant une bourse.* Les voici!.. (*A Corilla.*) Maintenant, je me charge de Cagliostro... et je réponds qu'il n'ira pas ce soir à Versailles!.. (*A Caracoli.*) Toi, tu t'y rendras pour attester au besoin les fourberies de ton maître...

CARACOLI. Si, Signor!

CORILLA, *au chevalier*, Cagliostro peut revenir... emmenez cet homme!

LE CHEVALIER, *à Caracoli, l'entraînant vers le cabinet à droite.* Viens! viens! (*A Corilla.*) A ce soir, à Versailles!

CARACOLI, *en sortant avec le chevalier.* A la grazia di Dio!

—

SCENE XII.

CORILLA, *seule.*

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Victoire! victoire! victoire!
J'aurai fait son bonheur!
Oui, j'aurai cette gloire...
Mais un autre a son cœur!
Contre sa perfidie
Qui me poursuit toujours,
Amour, coquetterie,
Venez à mon secours!

DEUXIÈME COUPLET.

Victoire! victoire! victoire!
Je me sens déjà mieux!
Bannissons sa mémoire,
Si du moins je le peux...
Oui, pour qu'enfin j'oublie
D'infidèles amours,
Douce coquetterie,
Venez à mon secours!

—

SCENE XIII.

CORILLA, LE PRINCE, *entrant par le fond.*

LE PRINCE. Corilla!

CORILLA. Le prince!

LE PRINCE. Vous ne vous attendiez pas à me voir!

CORILLA. Non... mais j'en suis charmée... car justement je pensais à vous.

LE PRINCE. Vous pensiez à moi?

CORILLA, *souriant.* Cela vous étonne?

LE PRINCE, *avec émotion.* Non... car ce n'est pas votre faute... Et maintenant, vous voudriez faire autrement, vous ne pourriez pas!

CORILLA. Et comment cela, s'il vous plaît?

LE PRINCE. Je vais vous le dire!.. Désespérant d'obtenir votre amour, je me suis adressé à un homme de génie, au comte de Cagliostro, qui m'a donné un élixir...

CORILLA. Pour vous faire aimer?

LE PRINCE, *naïvement.* Oui; ça doit être encore bien peu de chose... car je n'ai acheté qu'un seul flacon!

CORILLA. Combien?

LE PRINCE. Presque rien... dix mille livres!.. Mais, si ça ne suffit pas, demain, après-demain... tous les jours...

CORILLA. Mais vous vous ruinerez!

LE PRINCE. Qu'importe!.. j'y gagne encore, si vous m'aimez!

CORILLA, *le regardant tendrement.* Pauvre prince!

LE PRINCE. Que dites-vous?

CORILLA. Rien! . Mais il y a dans son absurdité quelque chose qui m'émeut, qui me touche!

LE PRINCE, *vivement.* Ça commence, vous le voyez...

CORILLA. Non! mais ça ne me semble plus impossible!

LE PRINCE. Quand je vous le disais!.. Vous accepteriez donc maintenant ma fortune et ma main?

CORILLA. Ah! pour ça, non!

LE PRINCE, *étonné.* Comment! non?

CORILLA. Non! (*Le prince va pour sortir.*) Où allez-vous?

LE PRINCE. Acheter un autre flacon!

CORILLA, *vivement.* Je vous le défends! je vous le défends!

LE PRINCE. Je reste, je reste... puisque vous le voulez .. mais c'est de la tyrannie!.. Quand on refuse les gens, on leur dit au moins pourquoi?

CORILLA. C'est vrai!.. Vous voulez des raisons?.. eh bien! mon ami, je vais vous en donner!.. Ce que je sollicite en ce moment à la cour de Rome... et ce que j'espère obtenir par le crédit du cardinal de Rohan, c'est la rupture d'un mariage contracté en Italie, par moi!

LE PRINCE. Vous, mariée!

CORILLA. A seize ans!.. avec un homme qui me rendit si malheureuse, que je me précipitai dans le Tibre, dont les flots m'emportèrent... Mon mari me crut morte, et je fus sauvée comme par miracle... (*Baissant les yeux avec embarras.*) par quelqu'un...

LE PRINCE, *vivement.* Ah! si je le connaissais!

CORILLA. Eh bien! que feriez-vous?

LE PRINCE. Je lui donnerais la moitié de ma fortune pour le récompenser!

CORILLA. Rassurez-vous!.. (*Avec un soupir.*) Il a été récompensé!

LE PRINCE. Ah! ce mariage sera rompu, je vous le jure.. et alors, plus d'obstacles... vous serez à moi?

CORILLA. Peut-être!.. mais à une condition!

LE PRINCE, *vivement.* Parlez?

CORILLA. C'est que vous m'aiderez, dans l'intérêt d'un ami, à démasquer un fourbe et un imposteur...

LE PRINCE. Eh! qui donc?

CORILLA. Cagliostro!

LE PRINCE. Lui! un imposteur!.. Vous ne le connaissez pas!

CORILLA. Non! mais s'il était là... si je le voyais...

LE PRINCE. Vous seriez à l'instant, et comme tous ses ennemis, saisie de respect et d'admiration... Eh! tenez, il est là... je vais vous présenter...

CORILLA, *s'approchant de la porte à gauche, qui est restée ouverte.* Tant mieux! car je veux devant vous... (*L'apercevant de loin et poussant un cri.*) Ah!

LE PRINCE. Eh bien! rien qu'à sa vue, vous voilà interdite et tremblante... Je vous le disais bien!

CORILLA, *au prince.* Mon ami! mon ami! votre fortune, votre réputation... Tremblez et prenez bien garde à vous... car, malgré moi, je vous aime!.. (*Le prince pousse un cri. Cagliostro paraît à la porte à gauche, avec la marquise et Cécile. Corilla s'enfuit par la porte du fond.*)

—

SCENE XIV.

LE PRINCE, CAGLIOSTRO, LA MARQUISE, CÉCILE.

LE PRINCE, *à Cagliostro, avec transport.* Elle m'aime! elle m'aime!.. Ah! mon ami! mon sauveur! C est inouï! c'est admirable!

LA MARQUISE. Vous parlez de toutes les merveilles que vous venez de voir dans ses appartements?

LE PRINCE. Eh non!.. je parle de ce qui m'arrive. (*A demi-voix à Cagliostro.*) Cette femme, si fière, si indifférente... qui ne pouvait pas me souffrir .. elle m'aime!.. elle vient de me le dire...

CAGLIOSTRO. Qui? la Corilla?

LE PRINCE. Et rien qu'un seul flacon!

CAGLIOSTRO. Déjà!.. (*A part.*) Diable! c'est trop vite... et pour ma fortune, elle n'a pas assez résisté!

LA MARQUISE. Allons, allons, ma fille... en admirant de si belles choses, nous nous sommes oubliées... Il se fait tard... retournons à Versailles... (*A Cagliostro.*) Adieu, monsieur le comte; à ce soir, dans mon hôtel, nous signons le contrat... et après, le mariage...

CÉCILE. Le mariage!

LA MARQUISE. Eh oui! sans doute... le mariage!.. (*La porte de droite s'ouvre et le chevalier paraît.*)

—

SCENE XV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Ce mariage est impossible! (*Montrant Cagliostro.*) Monsieur est un fourbe, un imposteur!

CAGLIOSTRO ET LE PRINCE. Monsieur!

LE CHEVALIER. Pas de bruit, pas d'éclat... surtout pour ces dames... car si ma tante et ma famille n'étaient pas mêlées à tout cela, c'est à la justice que je me serais d'abord adressé.

CAGLIOSTRO ET LE PRINCE. La justice!

LE CHEVALIER. Oui, j'ai des preuves... plus que suffisantes... Laissez-moi seul avec Monsieur!.. et si dans une heure je ne vous apporte pas sa renonciation à la main de ma cousine, je vous permets, Cécile, de l'épouser.

LA MARQUISE. Mais, mon neveu!.. (*A Cagliostro.*) Mais, Monsieur...

CAGLIOSTRO. Ce n'est rien, madame la marquise... une erreur, un malentendu! (*A part.*) Que diable ça veut-il dire?.. Je me sens une sueur froide!..

LE CHEVALIER, *à la marquise.* Vous saurez tout, ma tante .. (*Au prince.*) Monseigneur, veuillez accompagner ces dames. (*Le prince offre la main à la marquise et à Cécile, et sort avec elles par la porte du fond qui se referme.*)

—

SCENE XVI.

CAGLIOSTRO, LE CHEVALIER.

DUO.

ENSEMBLE.

(*A voix basse, et se regardant l'un l'autre.*)

LE CHEVALIER.

Le voilà donc en ma puissance!
A son tour, confus et surpris,
Malgré sa magique science,
Dans ses filets le voilà pris!

CAGLIOSTRO, *à part.*

D'où lui vient donc tant d'insolence,
Et quel secret a-t-il surpris?
Allons, allons, de l'assurance!
Et reprenons tous nos esprits.

CAGLIOSTRO, *fièrement et relevant la tête.*

J'attends avec impatience
L'objet d'un pareil entretien.

LE CHEVALIER, *le raillant.*

Et vous tremblez un peu, je pense!

CAGLIOSTRO.

Un honnête homme ne craint rien!

LE CHEVALIER.

Un honnête homme! vous!.. C'est le seul personnage
Que vous ne puissiez pas remplir!

CAGLIOSTRO, *avec colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

A la colère à quoi bon recourir?
(*Sévèrement.*)
J'ai le droit avec vous de tenir ce langage.
Ce prince italien, marquis Caracoli,
Qu'avec tant de succès, hier, vous avez guéri...
Il est votre valet!.. Je viens de tout apprendre
Par lui, qui, moyennant cinq cents louis comptants,
M'a livré vos papiers, vos projets et vos plans!

CAGLIOSTRO, *troublé.*

Eh quoi!

LE CHEVALIER.

Commencez-vous enfin à me comprendre?
Messire Cagliostro! le roi des charlatans!..
(*Nouveau trouble de Cagliostro.*)
Eh bien! donc, si j'allais remettre à la justice
(*Tirant des papiers de sa poche.*)
Ces papiers que votre complice
M'a vendus?..

CAGLIOSTRO, *à part.*

Ah! grand Dieu!

LE CHEVALIER, *raillant.*

Vous comprenez?

CAGLIOSTRO.

Très-bien!..
Ce sont les sots qui ne comprennent rien!

LE CHEVALIER.

Mais par clémence ou par scrupule...
Et pour ne pas livrer ma tante au ridicule,
Je consens à ne pas vous perdre!

CAGLIOSTRO, *avec joie.*

En vérité!..

LE CHEVALIER.

Je garderai pour moi, pour ma sécurité,
Ces écrits précieux... et pardonne au coupable.

CAGLIOSTRO, *de même.*

Est-il possible?

LE CHEVALIER.

A la condition
Qu'à l'instant vous allez écrire, à cette table,
Ce que je vais dicter... Vous hésitez?..

CAGLIOSTRO.

Non! non!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Satan, qui le possède
Et qu'il implore en vain,
Ne lui peut être en aide,
Ni changer son destin!
Ruse et sorcellerie,
Venez à son secours.
Je ris de la magie
Et de ses vains détours!

CAGLIOSTRO.

Satan, viens à mon aide!
Tire-moi de ses mains!
Veux-tu donc que je cède
Des triomphes certains?..
Démons de la magie
Et des adroits détours,
Ruse, sorcellerie,
Venez à mon secours!

LE CHEVALIER, *le faisant passer près de la table a gauche, où est un fauteuil.*

Asseyez-vous donc...

CAGLIOSTRO, *d'un air humble et sournois.*

Oui, monsieur le chevalier.
(*Tirant près de lui un autre fauteuil.*)
Mais vous-même, je vous prie...

LE CHEVALIER, *d'un air protecteur.*

C'est bien!

CAGLIOSTRO.

Non, après vous.

LE CHEVALIER.

Point de cérémonie!
(*Lui montrant la table.*)
Vous avez là de l'encre et du papier...
Commençons!

CAGLIOSTRO.

Oui, monsieur le chevalier.

(*Prenant une des tabatières qui sont sur la table, il l'ouvre, va prendre une prise, s'arrête, et se tournant vers le chevalier, il lui dit gracieusement :*)

En usez-vous?

LE CHEVALIER, *prenant une prise et le remerciant.*

Trop bon!
(*Dictant.*)
« Madame la marquise...

CAGLIOSTRO, *écrivant.*

« Madame la marquise...

LE CHEVALIER, *dictant.*

« Madame la marquise,
« Je renonce à jamais à l'union promise.

CAGLIOSTRO, *répétant en écrivant.*

« Je renonce à jamais à l'union promise.

LE CHEVALIER, *de même.*

« Je vous rends...

CAGLIOSTRO, *répétant.*

« Je vous rends...

LE CHEVALIER, *de même.*

« Votre parole!
(*Voyant Cagliostro qui s'arrête et jette un regard sur lui.*)
Eh bien!
Qu'est-ce donc?

CAGLIOSTRO.

Ce n'est rien...
La plume va mal!

LE CHEVALIER.

Oui, c'est assez difficile
A tracer!

CAGLIOSTRO, *même phrase sournoise, lui présentant de nouveau la tabatière.*

Nullement, monsieur le chevalier!
Vous offrirai-je encor?

LE CHEVALIER, *prenant une seconde prise.*

De votre main civile,
J'accepte ! Terminons.
(*Achevant de dicter sans s'arrêter.*)
« Et je viens vous prier
« De marier la charmante Cécile
« A son cousin le chevalier!

CAGLIOSTRO.

Pas si vite... de grâce!
(*Répétant ce que vient de lui dicter le chevalier comme s'il se le rappelait mal.*)
« Et je viens vous prier...

LE CHEVALIER, *dont les yeux commencent à s'appesantir.*

« Et je viens vous prier...

CAGLIOSTRO.

« De marier...

LE CHEVALIER, *de même.*

« De marier...

CAGLIOSTRO.

« La charmante Cécile...

LE CHEVALIER, *de même.*

« La charmante Cécile...

CAGLIOSTRO.

« A son cousin.

LE CHEVALIER, *laissant tomber sa tête sur sa poitrine.*

« Le chevalier! »

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER, *luttant contre le sommeil qui le gagne.*

Satan, qui le possède
Et qu'il implore en vain,
Ne lui peut être en aide,
Ni changer son destin...
Mon adresse infinie
Déjoûra ses détours.
Ruse, sorcellerie,
Je me ris de vos tours!

CAGLIOSTRO, *le regardant.*

Satan, viens à mon aide!
Mon triomphe est certain:
Son œil se ferme; il cède...
Et veut lutter en vain!
Démon de la magie
Et des excellents tours,
Je veux toute ma vie
Implorer ton secours!

LE CHEVALIER, *à moitié endormi.*

Signez! signez!

CAGLIOSTRO.

Très-volontiers.

LE CHEVALIER.

Donnez donc!
(*Il ouvre la main et laisse tomber les papiers qu'il tenait.*)

CAGLIOSTRO, *les ramassant.*

A moi ces papiers!..
(*Regardant le chevalier qui est profondément endormi.*)
Désormais soyez plus sage...
Dormez, monsieur le chevalier.
(*Il tire le ressort adapté à la table, la trappe s'ébranle et descend lentement.*)
Rêvez à votre mariage,
Vous n'irez pas vous marier!
Bonne nuit et bon voyage:
Pour vous je vais me marier!

(*La trappe se referme. Cagliostro prend sur la table à droite son chapeau qu'il agite d'un air de triomphe, et sort par la porte du fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de la marquise, à Versailles.

—

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, DES PARENTS *et* LE NOTAIRE, *assis à gauche, autour d'une table, et écoutant la lecture d'un contrat; à droite,* CÉCILE *et* DES JEUNES FILLES; CAGLIOSTRO, *au milieu du théâtre, allant de l'un à l'autre groupe.*

CHŒUR.

LA MARQUISE ET CAGLIOSTRO.

Ah! qu'elle est belle
Celle
Qui va charmer { ses / mes } jours!
Vermeille rose,
Eclose
De la main des amours!

CAGLIOSTRO.

Oui, j'ai su rendre
Tendre
Cette jeune beauté,
Et j'enflamme
Son âme
Par mon art enchanté.

CHŒUR.

Ah! qu'elle est belle
Celle, etc.

LA MARQUISE, *se levant, à Cécile.*

Voici tous nos parents et toutes tes amies.

CÉCILE, *qui a regardé autour d'elle.*

Mais je n'aperçois pas mon cousin...

LA MARQUISE.

Mon neveu!

CAGLIOSTRO, *froidement.*

Le chevalier ne viendra pas!

CÉCILE, *à part.*

Grand Dieu!

LA MARQUISE.

Que s'est-il donc passé?

CAGLIOSTRO.

D'absurdes calomnies
L'abusaient... et d'un mot, sans bruit et sans éclat,
J'ai détruit une erreur qu'il reconnaît lui-même.
Il s'excuse et s'éloigne... et, pour grâce suprême,
Il demande à ne point signer à ce contrat!

LA MARQUISE.

Je comprends... Il fait bien ...
(*Se tournant vers la table.*)
Vous, monsieur le notaire,
Achevons cet écrit...

CAGLIOSTRO, *avec joie.*

Qui m'engage sa foi!

CÉCILE, *à part, avec douleur.*

Allons, allons, tout est fini pour moi!

ROMANCE.

Oui, je l'aimais... et le perfide
Trahit l'amour qu'il m'a juré...
Que son exemple enfin me guide!
Je l'ai juré... je l'oublîrai!
Et vous, magique science,
Sur moi redoublez d'effort,
Car, malgré votre puissance,
Je crains de l'aimer encor!
(*A Cagliostro qui s'est approché d'elle.*)
Mais qu'alors votre magie,
Monsieur, redouble d'effort;
Car, malgré sa perfidie,
Je crains de l'aimer encor!

CAGLIOSTRO.

En vous voyant si jolie,
Pour vous redoublant d'effort,
Les amours et la magie,
Vont embellir votre sort!

(*La marquise vient chercher Cagliostro et Cécile, en leur présentant la plume pour signer.*

CHŒUR.

Ah! qu'elle est belle,
Celle
Qui va charmer ses jours!
Vermeille rose,
Eclose
De la main des amours!

(*Pendant ce chœur, Cécile s'est approchée de la table et, après un moment d'hésitation, elle signe : Cagliostro prend la plume et va en faire autant, au moment où entre Caracoli.*)

—

SCENE II.

LES MÊMES, CARACOLI, *paraissant à la porte du fond.*

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le marquis Caracoli!

CARACOLI, *qui s'est avancé en saluant à droite et à gauche, aperçoit Cagliostro, et dit à part :* O ciel! c'est lui que je croyais perdu... et il signe!.. Et le chevalier... (*Regardant autour de lui.*) où est-il donc?

CAGLIOSTRO, *l'apercevant et se dirigeant vers lui.* Monseigneur Caracoli! (*Pendant que les parents et amis entourent la table à gauche pour signer au contrat, Cagliostro se trouve seul à droite du théâtre, à côté de Caracoli.*)

CARACOLI, *interdit, à Cagliostro.* Daignez recevoir les compliments d'un ami!

CAGLIOSTRO, *à demi-voix.* D'un traître!

CARACOLI, *jouant la surprise.* Moi!

CAGLIOSTRO, *de même.* Tu ne sais donc pas qu'un pouvoir occulte m'avertit à l'instant de la moindre trahison... Et mes papiers que tu as livrés?

CARACOLI, *étendant la main.* Ce n'est pas vrai!

CAGLIOSTRO, *les tirant de sa poche, et les lui montrant.* Les voici!.. Et ces cinq cents louis en or que tu as reçus?

CARACOLI, *portant une main sur son gousset, et faisant serment de l'autre.* Ce n'est pas vrai!

CAGLIOSTRO, *montrant le gousset de Caracoli.* Ils sont là! . Et quand je peux d'un mot te faire tomber mort...

CARACOLI, *tremblant.* Ze le sais!

CAGLIOSTRO, *tournant la tête vers des fournisseurs qui viennent d'entrer.* Qu'est-ce?

CARACOLI, *voulant distraire l'attention de Cagliostro.* La corbeille de noce!..

CAGLIOSTRO. Qu'on la porte au salon. (*A Caracoli.*) Et toi... (*Tendant la main.*) ce prix de ta trahison?

CARACOLI, *interdit.* Comment?

CAGLIOSTRO, *d'un air menaçant.* Allons, ou sinon!.. (*Caracoli lui remet en tremblant la bourse, que Cagliostro jette aux fournisseurs.*) Tenez... c'est un à-compte. (*La marquise fait porter la corbeille dans le salon à droite, y entre un instant, et en ressort presque aussitôt.*)

CARACOLI, *à part.* Per Dio! payer sa corbeille de noce avec l'argent d'un rival... O grand homme!

LA MARQUISE, *sortant du salon à droite.* Quoi! monsieur le comte, une corbeille magnifique!

CARACOLI, *à part.* Et pas chère...

CAGLIOSTRO. Mais à vous, madame la marquise, je ne vous ai point encore offert mon présent de noce... (*A demi-voix.*) Cette fiole que vous m'avez demandée...

LA MARQUISE, *vivement.* Vous l'avez là, sur vous?

CAGLIOSTRO. La voici.

LA MARQUISE, *voulant déboucher le flacon.* O précieuse liqueur!..

CAGLIOSTRO, *l'arrêtant du geste.* Qui, comme toutes les liqueurs précieuses, a besoin de quelques mois de bouteille pour arriver à sa perfection.

LA MARQUISE. Est-il possible?

CAGLIOSTRO. Plus vous attendrez, plus l'effet sera prompt.

LA MARQUISE, *vivement.* J'attendrai!.. mais encore, combien?

CAGLIOSTRO. Deux ou trois mois seulement!..

LA MARQUISE. Silence! (*Apercevant le notaire qui s'approche d'elle, le contrat ployé à la main et présentant à la marquise un portefeuille qu'elle prend, et s'adressant à Cagliostro.*) A mon tour, monsieur le comte, j'ai à vous remettre ce portefeuille qui contient la dot de Cécile.

CARACOLI, *à voix basse, à Cagliostro.* Le million?

CAGLIOSTRO, *avec indifférence.* Lui-même.

CARACOLI, *avec enthousiasme, à part.* O génie! comment ai-ze pu te méconnaître!..

CAGLIOSTRO, *à la marquise.* Et à quelle heure la célébration du mariage?

LA MARQUISE. Nous n'attendons que M. le cardinal de Rohan; il vient de me faire dire qu'une affaire importante le retient... mais qu'il sera ici à minuit... D'ici là, nous avons, pour occuper tout notre monde, la séance de somnambulisme que vous nous avez promise.

CAGLIOSTRO. Dès que notre somnambule arrivera...

LA MARQUISE. On l'introduira dans mon boudoir... Je vais en donner l'ordre.

CAGLIOSTRO, *bas, à Caracoli.* Toi, va l'attendre, et recommande-lui de nouveau ce qu'elle doit dire et faire!

CARACOLI, *bas.* Z'y vais... et ze réponds de tout sur ma tête... Ce n'est pas moi maintenant qui voudrais vi tromper!..

LA MARQUISE, *à Cagliostro.* Ne voulez-vous pas d'abord que je vous présente à toutes les personnes de la cour qui sont là, impatientes de vous voir! (*Elle désigne le salon à droite.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! qu'elle est belle,
Celle, etc.

(*Tout le monde entre dans le salon à droite, excepté Caracoli qui sort par le fond; Cécile reste seule en scène.*)

—

SCENE III.

CÉCILE, *seule; puis* CORILLA.

CÉCILE. Allons, il n'y a plus d'espérance!.. Malgré moi pourtant, j'attends encore... j'attends toujours que quelque fée secourable vienne à mon aide... (*Apercevant Corilla qui entre par la porte du fond.*) Que vois-je! celle qui a causé tous mes maux...

CORILLA. Et qui vient les réparer.

CÉCILE, *étonnée.* Vous, Madame?

CORILLA. Vous avez vu le chevalier?

CÉCILE, *avec émotion.* Moi!.. du tout!

CORILLA. Comment ne s'est-il pas présenté ici?

CÉCILE, *affectant la fierté.* Je ne l'aurais pas reçu!

CORILLA. Pour rompre votre mariage?

CÉCILE. Le rompre!.. De quel droit?.. Certainement je n'y consentirais pas!.. Et d'ailleurs, c'est impossible! car dans quelques instants, à minuit, il doit se célébrer dans la chapelle du château!..

CORILLA. Mais vous ne savez donc pas que le chevalier vous aime?

CÉCILE. Lui!.. Après les lettres que vous m'avez montrées... après l'amour qu'il a eu pour vous?..

CORILLA. Et qu'il n'a plus!

CÉCILE. C'est égal... Est-ce qu'on peut aimer deux fois?

CORILLA. Je l'espère bien... pour moi du moins, qu'il a abandonnée, trahie... car c'est moi qu'il trahit pour vous.

CÉCILE. C'est vrai!

CORILLA. Et je lui pardonne...

CÉCILE. C'est vrai!

CORRILLA. Et vous êtes inexorable!.. Et vous voulez sa perte... car il se tuera!

CÉCILE, *effrayée.* O ciel! vous le croyez?..

CORILLA. C'est peut-être déjà fait... sinon, il serait ici!

CÉCILE, *de même.* Se tuer, dites-vous?

CORILLA. Et s'il faut ainsi tuer tous les infidèles... qu'est-ce qu'il nous restera?

CÉCILE, *apercevant le chevalier qui entre par la porte du fond.* C'est lui!

—

SCENE IV.

CÉCILE, CORILLA, LE CHEVALIER.

TRIO.

CORILLA, *courant au chevalier.*
Enfin, je vous revois!.. Qu'êtes-vous devenu?

LE CHEVALIER, *avec égarement.*
Ce traître, ce perfide était en ma puissance,
Quand sur nous un nuage est soudain descendu..
Je voulais le poursuivre... il avait disparu...
Et contre un rêve affreux... contre un spectre terrible,
Je luttai vainement... un pouvoir invincible
Par des liens de fer me tenait torturé;
J'ignore quel temps cette fièvre a duré...
Enfin, je m'élançai...

CÉCILE.
Je frémis d'épouvante!

LE CHEVALIER, *se rappelant ce qu'il a vu.*
Une grotte, un jardin... des murs... je les franchis...

CORILLA, *à part.*
O ciel!

LE CHEVALIER.
Une voiture à mes yeux se présente!
A Versailles! criai-je... à Versailles!.. J'ignore
Comment j'ai fait la route... et je doutais encore
De moi, de ma raison... A présent seul j'y crois,
Car je suis près de vous... Cécile, je vous vois!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.
Oui, cette douce vue,
Emblème du pardon,
Rend à mon âme émue
L'espoir et la raison!

CORILLA.
Oui, cette douce vue,
Emblème du pardon,
Rend à son âme émue
L'espoir et la raison!

CÉCILE.
Eh quoi! ma seule vue,
Emblème du pardon,
Rend à son âme émue
L'espoir et la raison!

CORILLA, *vivement, à Cécile.*
Oui, oui, vous accordez le pardon qu'il réclame.
(*Bas, au chevalier.*) (*Haut.*)
J'avais parlé pour vous... Eh! vite, ces écrits,
Ces papiers, qui sauront prouver à tout Paris
Que le grand Cagliostro n'est qu'un fourbe, un infâme!

LE CHEVALIER.
C'est juste!..
(*Cherchant sur lui.*)
Ces papiers...

CORILLA.
Eh bien! vous les avez?

LE CHEVALIER, *avec désespoir.*
Non! je ne les ai plus... disparus! enlevés!

CORILLA ET CÉCILE.
Disparus! enlevés!

ENSEMBLE.

CORILLA.
Fortune impitoyable
Qui les sépare encor!
Talisman favorable
D'où dépendait leur sort!

LE CHEVALIER ET CÉCILE.
Fortune impitoyable
Qui nous sépare encor!
Talisman secourable
D'où dépend notre sort!

CORILLA, *vivement, à Cécile.*
Eh bien! dans ce salon, et devant votre mère,
D'une voix intrépide et d'un front assuré,
Refusez hautement...

CÉCILE, *tremblante.*
Jamais je n'oserai!

CORILLA, *à part, avec indignation.*
Et cela croit aimer!

CÉCILE.
Mais ce que je puis faire,
C'est de mourir!

LE CHEVALIER.
O ciel!

CÉCILE.
Et pour vous je mourrai!

CORILLA.
Dénoûment détestable!

ENSEMBLE.

CORILLA.
Fortune impitoyable
Qui les sépare encor!
Talisman secourable
D'où dépendait leur sort!

LE CHEVALIER ET CÉCILE.
Fortune impitoyable
Qui nous sépare encor!
Talisman secourable
D'où dépend notre sort!

CORILLA, *au chevalier et à Cécile.*
Je puis vous en répondre,
Je comblerai vos vœux,
Et je saurai confondre
Ce fourbe audacieux!

LE CHEVALIER.
Mais nous pouvons confondre
Ce fourbe audacieux,
Si ton cœur sait répondre
A mon cœur amoureux!

CÉCILE.
La mort saura confondre
Leurs projets odieux;
L'honneur doit t'en répondre...
A toi mes derniers vœux!

(*A la fin du trio, on entend Caracoli parler par la porte à droite.*)

CÉCILE, *poussant un cri.* Ah! l'on vient! (*Elle s'arrache des bras du chevalier.*) Adieu! adieu! (*Elle s'élance dans le grand salon à gauche.*)

CORILLA, *qui a été regarder dans la chambre à droite, au chevalier.* N'ayez pas peur! il y a là quelqu'un qui pourra nous servir!

LE CHEVALIER. Qui donc?

—

SCENE V.

CORILLA, LE CHEVALIER, CARACOLI.

CARACOLI, *à la porte à droite.* Oui, Mademigelle, ze vais leur dire que la sonnanbula, elle est prête!..

LE CHEVALIER, *apercevant Caracoli.* Ah! le ciel nous l'envoie!

CARACOLI, *effrayé.* Le chevalier!..

LE CHEVALIER. Et, à défaut d'écrits, son témoignage aidera à démasquer Cagliostro!

CARACOLI, *vivement,* Moi?.. Ne comptez pas là-dessus... Ze parlerai plutôt contre vous!

LE CHEVALIER. Quand tu nous as avoué?..

CARACOLI, *de même.* Ze n'ai rien dit... ze nierai tout!

LE CHEVALIER. Qu'est-ce que cela signifie?

CARACOLI, *à demi-voix.* Les papiers que ze vous avais livrés sont revenus d'eux-mêmes entre ses mains... L'or que vi m'aviez donné est passé dans les siennes... Il a, en enfer, des espions de police qui lui disent tout!

LE CHEVALIER ET CORILLA. Allons donc!

CARACOLI. Et même, dans ce moment, s'il devine que ze cause avec vous, c'est fait de moi!

LE CHEVALIER. Ecoute-nous, au moins!

CARACOLI. Non!.. et ze n'ai rien qu'un mot à vous dire... un dernier... Partez au pion vite, ou craignez, comme moi, le grand Cagliostro! (*Il s'élance dans un salon à gauche.*)

—

SCENE VI.

CORILLA, LE CHEVALIER.

CORILLA. Eh bien! vit-on jamais une crédulité, une terreur pareilles!..

LE CHEVALIER. Il les a tous ensorcelés!

CORILLA. Et si vous osiez, à présent, attaquer leur idole, c'est sur vous que tomberait l'indignation publique...

LE CHEVALIER. N'importe! (*Il va pour sortir par la porte du fond.*)

CORILLA. Où allez-vous?

LE CHEVALIER. Le tuer, et me tuer après!

CORILLA, *effrayée*. O ciel! vous tuer!.. (*D'un ton de reproche.*) Vous n'auriez pas fait cela pour moi, ingrat!

LE CHEVALIER. Pardon! mais dans mon désespoir...

CORILLA. Et penser que, d'un mot, je peux les sauver et les rendre tous heureux!

LE CHEVALIER. Eh bien! ce mot, pourquoi ne pas le dire?

CORILLA. Pourquoi?.. parce que, moi, il me rend à jamais esclave... parce qu'il me remet aux mains d'un tyran... N'importe!.. je vous aime encore plus que je ne pensais... Et si je vous prouvais que ce prétendu comte Cagliostro n'est autre que Joseph Balzamo!.. si je vous prouvais qu'il est marié!..

LE CHEVALIER, *avec joie*. Nous sommes sauvés!..

CORILLA. Et que sa femme est ici!..

LE CHEVALIER, *stupéfait*. Comment! vous?..

CORILLA, *voyant ouvrir la porte à gauche*. Silence!

—

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PRINCE, *sortant du salon*.

LE PRINCE, *apercevant Corilla*. Je courais vous écrire... Vous avez deviné que j'avais des nouvelles... (*Se retournant.*) Le chevalier!.. D'où diable sort-il?.. de l'autre monde!..

LE CHEVALIER. Vous l'avez dit!

CORILLA. Exprès pour confondre Cagliostro!

LE PRINCE, *au chevalier*. Je ne vous conseille pas de l'essayer!.. Ceux qui lui en veulent ne réussissent pas... vous l'avez vu... tandis que tout nous sourit, à nous autres qui sommes ses amis!.. Voici d'abord, et, grâce à lui, la belle Corilla qui, jusqu'alors insensible, m'aime enfin, et n'a jamais aimé que moi!..

LE CHEVALIER. Comment?..

LE PRINCE. Il me l'a dit! . (*A Corilla.*) Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, M. le cardinal de Rohan vient de m'envoyer pour vous ce paquet qu'il reçoit à l'instant de la cour de Rome.

CORILLA. Ah! mon Dieu!

LE PRINCE, *d'un air joyeux*. Lisez! lisez!

CORILLA, *lisant*. Oui, oui, c'est bien cela... un bref du saint-père, qui annule et brise mon mariage avec Joseph Balzamo!

LE CHEVALIER. O ciel!.. il est libre!.. (*Tombant sur un fauteuil.*) Libre!..

LE PRINCE, *à Corilla*. Et vous aussi!.. fidèle à votre promesse, vous ne pouvez plus refuser ma fortune et ma main... Parlez... ordonnez .. faites vos conditions!..

CORILLA. Eh bien! je n'en mets qu'une... (*Lui montrant le papier qu'il tient.*) Silence absolu, silence avec tous... sinon, rien de fait!..

LE PRINCE. Je suis muet...

CORILLA. Maintenant, et sans rentrer au salon... partez!

LE PRINCE. Quand je peux passer ma soirée avec vous, et assister au triomphe de Cagliostro!..

CORILLA. J'ai dit : Partez!

LE PRINCE. C'est juste!.. mais pourquoi?.. Qu'aurai-je à faire?..

CORILLA. Tout disposer pour quitter Versailles.

LE PRINCE, *consterné*. Quitter Versailles!.. Et comment?

CORILLA. Avec moi!

LE PRINCE, *poussant un cri et tombant à genoux*. Ah! (*Elle lui fait signe de se relever. Il sort par la porte du fond.*)

—

SCENE VIII.

CORILLA, LE PRINCE.

LE CHEVALIER, *avec désespoir*. Adieu! adieu!.. Tout est fini pour moi!.. Partez avec lui!..

CORILLA, *avec sentiment*. Oui, je partirai... mais quand vous serez heureux, quand je vous aurai sauvé!.. Venez! entrons dans cet appartement. (*Elle désigne la chambre à droite.*)

LE CHEVALIER. Mais nous y trouverons cette somnambule...

CORILLA. C'est égal... Venez, vous dis-je!... (*Ils sortent vivement par la porte à droite.*)

—

SCENE IX.

LA MARQUISE, CAGLIOSTRO, CÉCILE, CARACOLI, SEIGNEURS ET DAMES DE LA SOCIÉTÉ DE LA MARQUISE.

FINALE.

CHŒUR.

O brillante alliance!
Jour de félicité!
Honneur à la science,
Amour à la beauté!

CAGLIOSTRO, *donnant la main à Cécile*.
Enfin, voici l'instant si cher à ma tendresse.

CÉCILE, *à part, regardant autour d'elle*.
Ah! je ne les vois pas... Plus d'amis! plus d'espoir!

LA MARQUISE, *à Cagliostro*.
Près d'elle, n'allez pas oublier la promesse
Que vous nous avez faite...

CAGLIOSTRO, *se tournant vers l'assemblée*.
Oui, nous devons, ce soir,
Ici vous présenter une devineresse
Qui lit au fond des cœurs, sans trouble et sans effort,
Et dit la vérité sitôt qu'elle s'endort!

TOUS.
Où donc est-elle?..

CARACOLI, *montrant la porte à droite*.
Là... car ze l'ai dézà vue;
Éveillée elle est bien... ma...

CAGLIOSTRO, *à voix basse*.
Tu l'as prévenue?

CARACOLI, *de même*.
Et demande, et réponse, elle sait tout par cœur!

LA MARQUISE, *à Cécile, montrant Cagliostro*.
Et voilà ton époux... Comprends-tu ton bonheur!..

CHŒUR.

O brillante alliance!
Jour de félicité!
Honneur à la science,
Amour à la beauté!

(*La porte de droite s'ouvre, et paraît la somnambule; elle est en blanc, couverte d'un voile épais, une couronne de laurier sur le front, une branche de verveine à la main.*)

CHŒUR, *à demi-voix*.

Mais c'est elle... Du silence!
Lentement elle s'avance,
Et déjà règne en mon cœur
Une sainte terreur!

(*Caracoli apporte un fauteuil au milieu du théâtre; Cagliostro fait asseoir la somnambule et se tient debout auprès d'elle. A droite, la marquise et Cécile sont assises; à côté d'elles se place Caracoli. Au milieu, un second groupe de femmes; à droite, un peu vers le fond, un troisième groupe de femmes, elles sont assises. Les hommes sont debout derrière elles. Les domestiques, en riches livrées, se tiennent au fond du théâtre, derrière tout le monde.*)

CAGLIOSTRO, *magnétisant la somnambule qui vient de s'asseoir*.
O pouvoir magnétique!
Fluide sympathique,
Du monde léthargique
Ouvre-lui les trésors.
A ma voix qui commande,
Que le sommeil descende,

Que l'esclave m'entende!
Dors! je le veux!.. dors!
La somnambule renverse sa tête et paraît plongée dans le sommeil.)

CHŒUR.

Elle dort! Quelle puissance!
Ecoutons! faisons silence!

CAGLIOSTRO, *soulevant le voile de la somnambule.* Et maintenant, parlez! (*Il jette les yeux sur elle et pousse un cri d'effroi.*) Ah! (*Caracoli accourt à ce cri, aperçoit Corilla, pousse un second cri et reste immobile ainsi que Cagliostro, pendant que Corilla se lève lentement.*)

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO, *dans le plus grand trouble, à part.*
Ah! quelle image fantastique
S'est offerte à mes yeux troublés!
Ma femme!.. O pouvoir diabolique,
Est-ce ma mort que vous voulez?
LA MARQUISE, *regardant Cagliostro.*
Sous l'influence magnétique
Tous ses traits semblent renversés,
Et comme la sibylle antique,
Ses cheveux se sont hérissés!
CARACOLI, *à part.*
Ce n'est pas elle! C'est unique...
D'effroi tout mon corps a tremblé!
Et malgré son pouvoir magique,
Mon maître en paraît tout troublé.

CHŒUR.

Sous l'influence magnétique
Ses yeux sont ternes et glacés,
Et comme la sibylle antique,
Tous ses traits semblent renversés!
CORILLA, *d'une voix lente et solennelle.*
Tu commandes, ô maître... et je cède à tes lois...
Je vais parler.
CAGLIOSTRO, *à part.*
C'est elle! c'est sa voix...
(*S'approchant d'elle et à voix basse.*)
Tu reviens du tombeau pour me perdre!
CORILLA, *à voix basse.*
Au contraire!
(*A voix haute, vers l'assemblée.*)
Écoutez! écoutez... la vérité m'éclaire...
CÉCILE, *qui jusque-là n'a pris aucune part à cette scène, lève les yeux et reconnaît Corilla.*
O ciel!
LA MARQUISE, *étonnée.*
Qu'as-tu?
CÉCILE.
Rien! rien!
CORILLA, *d'un air inspiré.*
Je lis que le savant
Cagliostro ne peut plus se marier...
TOUS, *avec surprise.*
Comment!
CORILLA, *de même.*
Je lis, je vois que de sa fiancée
Un autre amour occupe la pensée...
Décidée à mourir...
CÉCILE, *se levant avec exaltation.*
Oui, c'est vrai!
LA MARQUISE.
J'ai frémi!
CORILLA, *de même.*
Si sa main n'appartient à son cousin qu'elle aime!
LA MARQUISE.
Il a fui loin de nous!
CORILLA.
Oui, mais à l'instant même
Il revient! il accourt!
LA MARQUISE.
Impossible!
CORILLA, *étendant la main vers la porte du fond.*
C'est lui!
Il accourt! le voici! le voici!
(*Le chevalier paraît, tout le monde pousse un cri.*)

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO ET CARACOLI.
Ah! quelle image fantastique
S'est offerte à mes yeux troublés!
Démons et pouvoir diabolique,
Est-ce ma mort que vous voulez?
LE CHEVALIER ET CÉCILE.
Oui, par le pouvoir magnétique.
Tous deux nous voilà rassemblés.
A sa voix divine, magique,
Nos cœurs sont déjà consolés!
LA MARQUISE ET LE CHOEUR.
Pouvoir terrible et sympathique
Dont chacun de nous est troublé,
Sous le fluide magnétique
Lui-même paraît accablé!
CORILLA.
Oui, grâce au pouvoir magnétique,
Tous les secrets sont révélés;
Et tous, à ma voix prophétique,
Obéissez... ou bien tremblez!

CORILLA.
Ecoutez! écoutez... ô dévoûment suprême!..
Je vois que, toujours grand, sublime et généreux,
Cagliostro ne veut pas leur malheur à tous deux;
A la main de Cécile il renonce lui-même.
Je le vois! je le vois!.
CAGLIOSTRO, *bas, à Cécile.*
Non! je n'en ferai rien!
CORILLA, *à demi-voix, à Cagliostro.*
Je le veux! je le veux!
CAGLIOSTRO, *à part, avec colère.*
Il le faut, parbleu, bien! Soyons donc généreux!
(*Haut, avec effort, s'avançant près de la marquise.*)
Oui, oui, qu'ils soient heureux!
CORILLA.
Ah! ce n'est rien encor!
CAGLIOSTRO, *à part, avec inquiétude.*
Que veut-elle de plus?
CORILLA.
Aussi riche qu'habile,
Le fameux Cagliostro ne peut tenir à l'or,
Il en fait quand il veut... et la dot de Cécile,
Qu'il vient de recevoir... est, je le vois, par lui
Rendue au chevalier!
CAGLIOSTRO, *à part, avec colère.*
Ah! c'est un peu trop fort!
CORILLA, *bas, à Cagliostro.*
Balzamo, je le veux!
LE CHEVALIER, *s'inclinant d'un air railleur, à Cagliostro.*
Vraiment, monsieur le comte?
CAGLIOSTRO, *balbutiant.*
Oui!
(*A part.*)
Il le faut, morbleu, bien!
(*Haut, et tirant noblement le portefeuille de sa poche.*)
La voici! la voici!

CHŒUR.

O vertu sublime!
Mortel généreux!
Que la terre estime
A l'égal des dieux!
CORILLA.
Écoutez! écoutez! ce n'est rien!..
CAGLIOSTRO, *avec impatience.*
C'en est trop!
CORILLA, *avec emphase.*
Le grand, le vertueux, le divin Cagliostro!..
CAGLIOSTRO, *vivement.*
Ah! ma modestie est trop grande
Pour en écouter plus... Assez, je le commande!
(*La magnétisant pour l'éveiller.*)
Assez! assez!
(*A part.*)
Satan femelle!
(*Haut.*)
Éveille-toi!
Je te l'ordonne!..

CORILLA, *ouvrant les yeux avec peine, comme quelqu'un qui a longtemps dormi, et affectant une grande surprise.*

Où suis-je! et qu'est-ce que je voi?

CÉCILE ET LE CHEVALIER, *à sa gauche.*

Ceux qui vont, grâce à vous, s'adorer sans entrave...

CAGLIOSTRO, *à sa droite, bas.*

Et ton maître irrité qui reprend son esclave!

CORILLA, *de même.*

C'est ce que nous verrons!..

—

SCENE X.

LES MÊMES, LE PRINCE, *entrant par la porte du fond, et passant entre Cagliostro et Corilla.*

LE PRINCE.

La voiture est en bas!

CAGLIOSTRO, *étonné.*

Comment?

LE PRINCE, *à Cagliostro, à demi-voix.*

Je vous la dois, et ne m'en cache pas!
C'est Corilla, c'est elle que j'enlève!

CAGLIOSTRO, *vivement.*

Mais elle est mariée!

LE PRINCE, *de même.*

Elle avait pour mari
Un Joseph Balzamo, scélérat accompli!..
Mais le pape a brisé leur hymen...

CAGLIOSTRO.

Est-ce un rêve?

CORILLA, *montrant le bref qu'elle tire de sa poche.*

C'est signé!

CAGLIOSTRO, *à part, avec rage.*

J'étais libre...
(*Montrant Cécile.*)
Et pouvais l'épouser!

CORILLA, *à demi-voix.*

Toi, qui les trompes tous, on peut bien t'abuser!
(*Elle va rejoindre le prince à gauche, pendant que la marquise, Cécile et le chevalier sont à droite.*)

CARACOLI, *s'approchant de Cagliostro, qui est seul sur le devant du théâtre.*

Et qu'avons-nous gagné, maître?

CAGLIOSTRO.

Un crédit immense!
De tout oser, morbleu! j'ai maintenant les droits!

LA MARQUISE, *regardant Cagliostro.*

Tant de vertus méritent récompense...
(*S'approchant de lui, et à voix basse.*)
Un seul mot!

CAGLIOSTRO.

Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, *lui montrant la fiole qu'elle tire de sa poche.*

Revenez dans trois mois!

CHŒUR.

Ah! son mérite immense
Va toujours crescendo!
Bravo, Signor! bravo!
Il donne l'opulence,
Il guérit subito,
Le tout incognito!
Et voilà la science
Du divin Cagliostro!

FIN DE CAGLIOSTRO.



MARIA. Quand je vous quittai, j'allais retrouver mon père en Espagne. — Acte 1, scène 1.

D'ARANDA

OU

LES GRANDES PASSIONS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 6 avril 1847.

Personnages.

HORTENSE, MARIA, HENRIETTE, amies de pension. . . Mlles MELCY, SAUVAGE, DÉSIRÉE.
LE COMTE DE VOLBERG, mari d'Hortense. . . . . M. BRESSANT.
GABRIEL DE BLINVAL, avocat, mari d'Henriette. . . . . M. NUMA.
LOUISE, domestique d'Hortense. . . . Mlle KOELER.

ACTE PREMIER.

Un salon à l'Abbaye-aux-Bois, portes au fond. Deux portes latérales, celle de droite conduit à l'appartement d'Hortense, celle de gauche à la bibliothèque; à droite, au premier plan, une table; à gauche, une petite table à ouvrage; fauteuils, chaises, etc. — Au fond, dans l'angle gauche, une croisée.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, HORTENSE, MARIA.

HENRIETTE, *entrant avec ses amies*. Et qu'on dise que le hasard n'est pas un bon génie!

MARIA, *à Hortense*. Nous retrouver à l'Abbaye-aux-Bois, toi la jeune mariée!

HORTENSE, *à Maria*. Toi, la veuve de vingt-deux ans...

HENRIETTE. Et notre amitié n'a pas perdu un jour pour se renouer, de mes fenêtres qui sont en face, je t'ai vue arriver ce matin.

HORTENSE. Et nous voilà réunies toutes trois, chez moi, comme il y a trois ans au couvent des Filles-du-Calvaire.

MARIA. C'est vrai!.. c'est vrai! on nous appelait les trois inséparables, et vous souvenez-vous, quand aux heures de loisir, nous allions au fond du jardin...

HORTENSE. (*Henriette va au guéridon à gauche, et se met à tricoter.*) Pour jouer la comédie... (*A Maria.*) Tu voulais toujours les rôles terribles, les rôles de jalousie : Hermione et Roxane!

MARIA. Toi les amoureuses romanesques, Chimène et Aménaïde.

HORTENSE. Oui, les passions malheureuses... c'était mon bonheur! être aimée ou mourir!.. Mais Henriette, qu'est-ce qu'elle faisait donc?

HENRIETTE. Moi, je tricotais.

MARIA. Comme maintenant!.. (*Riant.*) Bonne Henriette, toujours la même!

HORTENSE. Elle avait tous les prix de sagesse... (*A Maria.*) Et nos songes de bonheur... le beau jeune homme qui devait nous aimer...

MARIA, *à Hortense.* A toi, il devait te dire, je t'aime, au milieu d'un orage et à la lueur des éclairs.

HORTENSE, *à Maria.* Et à toi, en te sacrifiant une rivale.

HENRIETTE. Et moi devant mon père, ma mère, mes sœurs et toute ma famille.

MARIA.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Oui, je voyais dès lors en perspective
Un chevalier, des belles favori...
HORTENSE.
Moi, je rêvais la flamme la plus vive!
HENRIETTE.
Moi, je rêvais un bon mari!
MARIA.
Et ce bonheur, promis à mon jeune âge,
Je l'ai cherché bien loin, sous un ciel bleu!
HORTENSE.
Moi, je le vois toujours dans un nuage!
HENRIETTE.
Moi, je l'attends au coin du feu!

HORTENSE. Eh bien! mes amies, depuis trois ans, depuis le temps où nous nous racontions ainsi nos espérances et nos rêves, nous avons fait toutes trois dans la vie le seul pas que fasse une femme nous nous sommes mariées!.. Eh bien!.. racontons-nous...

HENRIETTE. *Elle se lève, toutes trois prennent des siéges; Henriette apporte la petite table à ouvrage et s'assied auprès.* Oh! la bonne idée!.. Toi, Maria, qui es née en Andalousie, toi qui as vu l'Italie et l'Espagne...

HORTENSE. Toi qui es veuve... tu dois être la plus riche d'événements, à toi de commencer.

MARIA. Oh! non... non, mes amies...

HORTENSE. Si tu refuses... c'est que tu as quelque chose à dire... des aventures bien tendres, bien romanesques...

HENRIETTE. Et moi qui n'ai jamais lu de romans!..

MARIA. Ah! si vous saviez où ma pauvre tête m'a conduite... je suis là bien heureuse, et trouvant la vie bien douce, et cependant, de moi-même, j'ai été bien près de la quitter...

HENRIETTE. Tu as voulu te tuer?

HORTENSE. Par amour?

MARIA. Oui!..

HENRIETTE, *laissant tomber son tricot.* Jésus mon Dieu!

HORTENSE. Dis-nous bien vite...

MARIA. Quand je quittai le couvent, quand je vous quittai, j'allais retrouver mon père en Espagne... au bout de trois semaines j'étais mariée, au bout de trois mois, j'étais veuve... jeune et riche, chacun m'entourait d'adorations auxquelles j'étais fort peu sensible... mais la seconde année de mon veuvage je rencontrai à Madrid... monsieur... plus tard peut-être je vous dirai son nom...

HENRIETTE, *tricotant.* Eh bien... Don Alvarez!

MARIA. Soit! appelons-le don Alvarez. Il était jeune, brillant; il ressemblait à l'inconnu que nous rêvions!.. Recherché, admiré de tous... je l'aimai!.. mais en même temps que l'amour, une passion affreuse... dévorante, entra dans mon cœur!.. C'était par pressentiment que je jouais toujours les rôles de Roxane! Je devins jalouse! jalouse presque jusqu'à la folie!.. Il était si beau qu'il me semblait que tout le monde devait l'aimer et qu'il devait aimer tout le monde... Chacune de ses paroles me paraissait une trahison, chaque femme une ennemie... Vingt fois j'avais promis à lui et à moi-même de me corriger d'un défaut qui devait faire notre malheur à tous deux... je commençais à y réussir... mais un soir, à Madrid, chez l'ambassadeur de France... à un bal masqué où il avait dansé plusieurs fois avec la même personne... le voyant s'approcher d'elle encore et lui parler tout bas en riant, ma tête se perdit, et au milieu de la fête j'insultai cette jeune dame, je lui arrachai son masque! C'était sa sœur!.. Lui, orgueilleux comme un Castillan, rompit pour toujours avec moi!.. Vous dire mon désespoir... c'est impossible! Si j'avais eu une rivale, je l'aurais tuée, mais je ne pouvais accuser et punir que moi... je me jetai dans le Guadalquivir.

HORTENSE ET HENRIETTE. O ciel!

MARIA. Le bonheur ou le malheur voulut qu'on me sauvât. Mon père, chargé d'affaires à Paris, m'emmena avec lui, il m'a conduite jusqu'ici où votre vue, mes amies, m'a fait un moment oublier le passé, et où le récit de votre vie me consolera de la mienne!

HENRIETTE. Pauvre Maria!

HORTENSE. Comment, tu la plains!.. (*A Maria.*) Tu le plains! voilà du mouvement... de la vie!..

MARIA. Mais il m'abandonne .. moi qui me suis à jamais compromise par un tel éclat.

HORTENSE N'aie-donc pas peur! quand son premier ressentiment se sera passé.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il reviendra, plus tendre et plus fidèle,
Il reviendra, te rendant ses amours,
A tes genoux te redemander celle
Qui pour lui seul sacrifia ses jours!
Par lui bientôt tu seras consolée
Et tu joindras, quel heureux sort!
Au bonheur de t'être immolée...
HENRIETTE.
L'avantage de vivre encor!

HORTENSE. Et tous tes rêves de jeune fille, tes rêves de jalousie, de grande passion... seront réalisés en bonheur, au lieu que pour moi!..

MARIA. Eh bien!..

HORTENSE. Eh bien, pour moi rien, pas même de rêves! jugez-en. Mon beau-père, comme vous le savez, était munitionnaire des armées républicaines et impériales : il ne voyait dans la gloire que des fournitures; il estimait Marengo ou Austerlitz par livres, sols et deniers! Une victoire était pour lui un million de remporté, et à force de gagner... des batailles, il excita l'humeur de Napoléon.

HENRIETTE, *tricotant toujours.* Jalousie de métier!

HORTENSE. Sa Majesté se fâcha; et mon père fit comme tous les souverains de l'Europe... il eut peur et se soumit bravement à toutes les conditions..— Vous avez une belle fille! — Oui, Sire. — Votre seule héritière? — Oui, Sire. — Vous la marierez au fils d'un brave général tué sur le champ de bataille, au jeune Volberg, mon ancien page, qui vient de sortir de Fontainebleau comme sous-lieutenant; et comme il n'a rien, vous donnerez deux millions de dot. — Oui, Sire... accepté! — C'est ainsi

que mon mariage fut décidé, malgré mes réclamations.

MARIA. Est-il possible?

HORTENSE. Mon père qui tremblait fut inflexible; mais ce n'est rien encore! je ne connaissais pas monsieur de Volberg. Pendant qu'on négociait pour lui, il se battait à Dresde, et on venait de le transporter à Paris, dangereusement blessé, avec le titre de capitaine. Vous croyez que cet incident suspendit le mariage... nullement! on n'attendit même pas le retour de ma mère, malade aux eaux des Pyrénées. Notre première entrevue eut lieu en présence de M. Dupuytren, dans la chambre du blessé!

MARIA. Vraiment!.. Était-il beau?

HORTENSE. Il aurait pu l'être; mais un grand coup de sabre sur la figure...

MARIA. C'était intéressant!

HORTENSE. C'était affreux! des bandages, la tête enveloppée, on ne lui voyait qu'un œil, l'œil gauche; je ne pensai qu'à ne pas le regarder; le lendemain, nous fûmes mariés avec le même cérémonial, le maire, à cause de l'état du futur, s'étant transporté à domicile.. et depuis...

MARIA. Depuis?..

HORTENSE. Je ne l'ai jamais revu!..

MARIA ET HENRIETTE. Comment?

HORTENSE. Le soir même de mon mariage, une lettre de Bagnères m'apprit que ma mère était au plus mal. Je courus en poste près de ma pauvre malade dont ma tendresse et mes soins prolongèrent l'existence pendant plus de deux mois... mais je ne pus la sauver, et quand je revins à Paris dans le désespoir... mon mari était parti!

MARIA. En vérité!

HORTENSE. Parti pour l'Espagne, où l'appelait une expédition hasardeuse. Pendant deux mois des lettres assez affectueuses et fréquentes adoucirent son absence et me firent désirer son retour; mais depuis six mois, il ne m'a pas écrit une seule ligne; il vit, le ministre m'en a donné l'assurance, et l'on m'annonce tous les jours son arrivée, mais il n'arrive pas; et moi je languis ici avec ma vieille tante, seule, mariée à un homme qui me dédaigne et que je ne connais pas... je me trompe, je le connais, je le vois d'ici, un traîneur de sabre qui fume, boit, jure... ah! mes pauvres rêves, que sont-ils devenus?

MARIA. Ne pas connaître son mari!

HENRIETTE, *gaiement*. De sorte que nous voilà trois dames. . dont une demoiselle...

HORTENSE. Henriette, Henriette, une telle remarque...

HENRIETTE, *pliant son ouvrage*. Est toute naturelle... puisqu'on dit tout! Quant à moi, mes amies, si j'avais parlé la première, mon récit n'eût rien offert de bien piquant; mais venant après les vôtres, il avait son prix. (*Elle se lève.*) Je me suis mariée en plein jour, à Paris, devant un maire qui m'a embrassée, avec un homme de mon âge; mon père à droite, ma mère à gauche, et une foule de petits cousins. Nous avons déjeuné ensemble, nous avons dîné ensemble... et le soir... le soir, mon mari n'est pas parti pour l'Espagne. (*Elle reporte le guéridon.*) Au bout d'un an, j'avais une fille, au bout de deux ans, un garçon. Mon mari veut que nous en ayons douze. (*Hortense et Maria se lèvent.*) Il n'avait pas de fortune, mais il a du talent, il est avocat; il plaide tous les jours, et si vous saviez l'estime et la réputation dont il jouit déjà!..

MARIA. Est-il beau?

HENRIETTE. Dame!.. un homme n'est jamais laid, et un mari qu'on aime est toujours beau; enfin... je ne trouve rien de charmant comme lui... il ne trouve rien d'aimable comme moi; nous nous le disons toute la journée, et nous la trouvons trop courte... et pendant que vous parliez toutes deux, je me disais : quel bonheur! je vais revoir Gabriel dans une demi-heure!

HORTENSE. Et tu te trouves heureuse?

HENRIETTE. Si je me trouve heureuse! . mais je ne comprends pas qu'on puisse l'être davantage! je n'ai rien à désirer. Hier ressemblait à aujourd'hui qui ressemblera à demain.

HORTENSE. C'est bien monotone.

HENRIETTE, *remontant*. Heureusement!

HORTENSE.

AIR : *Vaudeville du Carlin de la marquise.*

La même chose tous les jours!
Tous les jours le calme suprême,
C'est ennuyeux!.. le mot *toujours*
Ferait bâiller dans le ciel même!
Oui, sans tourments et sans désirs,
Sans passions, comme sans haines,
Une éternité de plaisirs
Est une éternité de peines!

MARIA, *à Hortense*. Tu as raison!..

HORTENSE. N'est-ce pas?.. et dans ce moment, que veux-tu faire? qu'espères-tu?

MARIA. Je n'espère pas; mais j'attends!

HORTENSE. Je parierais qu'il est désolé et qu'il te regrette.

MARIA. Si je le savais!

HENRIETTE, *redescendant*. Eh bien! mes bonnes amies, je le saurai peut-être!..

MARIA ET HORTENSE. Toi! et comment?

HENRIETTE. Par mon mari, Gabriel Blinval.

MARIA. Blinval... l'avocat! mais je l'ai vu souvent chez mon père!

HENRIETTE, *vivement*. Ah! tant mieux!.. eh bien, est-ce que je n'ai pas raison? est-ce qu'il n'est pas bon, spirituel... aimable...

MARIA. Sans doute, et comme tu le disais, un des premiers talents du barreau... mais quel rapport y a-t-il entre ton mari et la personne dont nous parlons?..

HENRIETTE. Je m'en vais te le dire : Gabriel a, dans ses clients, un grand d'Espagne qui doit prochainement arriver à Paris... pour un procès... le comte d'Aranda!

MARIA, *vivement et avec émotion*. D'Aranda!

HORTENSE. Tu le connais?

MARIA, *cherchant à se remettre*. Qui ne connaît pas à Madrid le comte d'Aranda.

HORTENSE. Alors.. il doit connaître tout le monde... (*A Henriette.*) Tu le verras .. tu lui parleras...

HENRIETTE. Mon mari, à la bonne heure... mais pas moi!

HORTENSE. Et pourquoi donc?

HENRIETTE. C'est que le comte d'Aranda... Gabriel qui me l'a raconté... est un homme terrible... d'abord il est superbe, il est jeune, il est riche... et dès qu'il voit une femme, il en tombe amoureux...

HORTENSE. En vérité!

HENRIETTE. Et dès qu'il est amoureux, la tête n'y est plus .. la femme qu'il aime le trouve partout... même chez elle... il lui remet des billets devant son mari; il entre par la fenêtre, par les panneaux, il séduit les domestiques... on doit mourir de peur quand on est aimé par cet homme-là.

HORTENSE. Mourir ainsi, c'est vivre!

HENRIETTE. Enfin un jour, il a mis, dit-on, le feu à un pavillon pour enlever une femme veuve qu'il aimait.

HORTENSE. Est-il possible!

MARIA, *avec émotion*. Oui... c'est vrai... c'est vrai!

HORTENSE, *avec exaltation*. C'est sublime!

HENRIETTE. C'est absurde! il a dû causer une frayeur horrible à cette dame.

MARIA, *avec chaleur*. Oui, mais il pouvait mourir, lui aussi, ou plutôt il serait mort mille fois avant de la laisser dans le péril! il est si brave, si beau! il y a tant de sincérité dans son exaltation, tant de bonne foi dans ce que tu appelles sa folie, que les hommes ne peuvent se défendre de l'aimer... toutes les femmes se le disputent.

HENRIETTE. Elles sont bien bonnes!

MARIA. Tu as raison... car cet homme, à qui la passion a fait commettre tant d'extravagances, ne les pardonne pas, ne les excuse pas dans les autres.

HENRIETTE. C'est toujours comme cela... on sent qu'on a besoin d'indulgence, et alors le peu qu'on en a, on le garde pour soi.

—

SCENE II.

Les Précédents, LOUISE.

LOUISE, *entrant par le fond.* Un monsieur demande à parler à Madame.

HORTENSE, *vivement.* Pour la guirlande de fleurs et le bouquet que j'ai commandés. (*A ses deux amies.*) Une garniture charmante .. qu'on doit m'apporter ce matin.

LOUISE. Non, Madame, c'est un étranger qui n'a pas voulu me dire son nom, et que je n'ai pas encore vu ici... il est vrai que nous arrivons d'aujourd'hui...

HORTENSE, *l'interrompant.* Il suffit. Priez-le d'attendre... nous sommes occupées d'affaires importantes... (*Louise sort par le fond.*) Vous dînez avec moi, n'est-ce pas? nous ne nous quittons pas de la journée.

HENRIETTE. Si vraiment... à deux heures!.. c'est le moment où Gabriel revient du Palais... mais nous avons le temps, il n'est qu'une heure.

MARIA. Ah! mon Dieu!.. et mon père qui m'attend à midi.

HORTENSE. Eh bien!.. fais-le prévenir.

MARIA. Non, non... il doit recevoir ce matin des nouvelles de l'ambassade d'Espagne, et s'il y avait... une lettre de lui!

HENRIETTE, *riant.* Du bel inconnu?

HORTENSE. C'est juste... c'est sacré... je ne te retiens plus. Mais avant de nous séparer, mes amies, que ce jour qui nous réunit, consacre de nouveau notre ancienne amitié.

TOUTES TROIS.

Air *nouveau de M. Couder.*

Oui, jurons-nous, par des serments suprêmes,
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons, jurons que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir!

HORTENSE.

De la douce paix où nous sommes
Eux seuls pourraient troubler le cours!

MARIA.

Elle a raison, et sans les hommes
Les femmes s'aimeraient toujours!

ENSEMBLE.

Jurons, jurons par des serments suprêmes
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons! jurons! que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir!

(*Maria sort par le fond.*)

HORTENSE, *à Maria.* A tantôt.

—

SCENE III.

HENRIETTE, HORTENSE.

HORTENSE. Je suis contente que tu restes.

HENRIETTE, *s'asseyant près du guéridon, et tricotant.* Pourquoi?

HORTENSE. Pour causer!

HENRIETTE. Causons. (*Hortense garde un instant le silence.*) Eh bien! tu gardes le silence, à quoi penses-tu donc?

HORTENSE. Je ne pense pas, je rêve!

HENRIETTE, *se levant.* A quoi donc?

HORTENSE. Si je pouvais le dire, ce ne serait plus rêver. Ces récits, ces causeries ont éveillé mon imagination romanesque, et en écoutant Maria et toi, je me disais : Quel bonheur d'être aimée!

HENRIETTE. Par son mari.

HORTENSE. Sans doute, mais ce n'est pas à un mari que je pensais.

HENRIETTE. Tiens! à qui donc?

HORTENSE. A personne... mais n'est-ce pas charmant, dis-moi, de trouver toujours, comme cette veuve dont tu nous parlais, quelque brillant jeune homme attaché à vos pas, de savoir qu'il brave tout pour vous rencontrer un instant, de le voir vous remettre, au péril de sa vie, un billet... qu'on refuse, et cependant de trembler qu'*on* ne l'ait vu, qu'*on* ne vous accuse...

HENRIETTE. Qui!.. *on*, le mari?

HORTENSE. Je ne sais pas, le danger, le tyran, celui qui vous fait mourir de peur.

HENRIETTE. Mais c'est un supplice.

HORTENSE. Délicieux.

HENRIETTE. En théorie.

HORTENSE. En réalité. Te l'avouerai-je? oui, je le puis, à toi, ma meilleure amie. Il a passé la plus folle idée dans ma folle tête... que veux-tu? je m'ennuie tant! Eh bien! ce monsieur d'Aranda si exalté, si chevaleresque, si imprudent... je sens...

HENRIETTE. Que tu l'aimes!

HORTENSE. Oh! non, non... mais j'aurais bien peur d'aimer quelqu'un qui lui ressemblerait.

HENRIETTE. Y compris l'incendie.

HORTENSE, *riant.* A cause de l'incendie. Traverser les flammes en pressant celle qu'il aime sur son cœur.

Air : *Vaudeville de Oui et Non.*

Au milieu du feu, je le voi
Avec elle... c'est admirable!

HENRIETTE.

C'est très-mal!.. et j'aurais dit, moi,
A ce monsieur trop inflammable :
« Chacun son goût, Monsieur, le mien
« Ne saurait ressembler aux vôtres!
« On peut se brûler... c'est très-bien;
« Mais on ne brûle pas les autres! »

HORTENSE. Ah! tu ne peux pas me comprendre! tu ne comprendras jamais ce qu'il y a d'enivrant dans cette vie d'émotions et d'agitations!

HENRIETTE. Cette vie-là me ferait mourir de peur... et puis il y a toujours là-dessous quelqu'un qui est trompé : ce pauvre... *on* à qui tu ne penses pas; et toi si franche! si sincère! est-ce que tu pourrais feindre?

HORTENSE, *gaiement.* En y travaillant bien.

HENRIETTE. Et les rivales?

HORTENSE. Plaisir de plus!..

HENRIETTE. Leur jalousie?

HORTENSE. Bah!..

HENRIETTE. Leur vengeance?

HORTENSE. Bah!..

HENRIETTE. Leur jalousie? leur vengeance? non, non. Parlez-moi d'un bon mari à vous, à vous toute seule, qui vous appartienne en pleine propriété; à la bonne heure, c'est du légitime, cela, et hors du légitime, pas de salut.

HORTENSE. C'est très-bien pour toi qui as un mari; mais moi ..

HENRIETTE. Monsieur de Volberg reviendra.

HORTENSE. Quand j'aurai quarante ans...

HENRIETTE. Ne t'a-t-on pas dit hier au ministère de la guerre qu'on l'attendait de jour en jour?

HORTENSE. On me l'a dit vingt fois déjà... (*Riant.*) Et quel mal, qu'en attendant, je me figure que quelque beau cavalier espagnol...

HENRIETTE. Tais-toi, tu vas me nommer M. d'Aranda.

HORTENSE, *riant toujours*. Pourquoi pas? je ne le verrai jamais, je puis bien m'imaginer...

HENRIETTE. Je ne te laisserai pas achever.

HORTENSE. Est-ce que tu crois qu'il entend ce qu'on dit de lui. . à quatre cents lieues de distance?..

HENRIETTE. Le diable est si malin.

HORTENSE. Bonne Henriette! (*On entend un meuble tomber dans la bibliothèque.*) Écoute-donc, quel est ce bruit?

HENRIETTE. Un meuble qu'on a renversé.

HORTENSE. Y aurait-il quelqu'un dans cette pièce?

HENRIETTE. Oui, j'ai entendu des pas.

HORTENSE. C'est Louise sans doute.

—

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LOUISE *paraît, tenant un portefeuille à la main.*

HORTENSE, *allant à Louise qui sort de la bibliothèque*. Louise, est-ce vous qui étiez dans cette bibliothèque?

LOUISE. Oui, Madame.

HORTENSE. C'est vous qui avez renversé ce meuble?

LOUISE. Non, Madame; c'est la personne que Madame m'avait dit de faire attendre.

HORTENSE, *vivement*. Et vous l'avez fait attendre dans cette pièce?

LOUISE. Oui, Madame.

HORTENSE. Dans cette pièce d'où l'on entend tout ce qui se dit ici. Vous êtes d'une maladresse...

HENRIETTE, *à Hortense*. On entend tout! vois-tu? vois-tu?

HORTENSE, *très-agitée*. Et ce monsieur est encore là?..

LOUISE. Non, Madame, il vient de sortir.

HORTENSE. C'est bien heureux!.. mais qui était-il? que voulait-il?

LOUISE. Il semblait tenir beaucoup à parler à Madame; mais comme Madame ne le recevait pas, il a cherché s'il n'aurait pas une carte dans son portefeuille, et n'en trouvant pas, il a écrit son nom.

HORTENSE. Donnez donc?.. (*Elle lit.*) Ciel! qu'ai-je lu?

HENRIETTE. Qu'as-tu donc?

HORTENSE, *se parlant à elle-même*. C'est impossible! et cependant... je ne me trompe pas... c'est bien...

HENRIETTE. Mais qu'as-tu? parle, tu m'effraies.

HORTENSE, *lui donnant le papier*. Lis!

HENRIETTE. Le comte d'Aranda!.. d'Aranda! Eh bien, quand je te le disais, le diable...

HORTENSE. C'est impossible, te dis-je... le comte d'Aranda, un Espagnol...

HENRIETTE. Lis. « Le comte d'Aranda, colonel au ser-
« vice de Sa Majesté le Roi d'Espagne... pour madame de
« Volberg. »

HORTENSE. Ma tête s'y perd... je tremble... (*Appelant.*) Louise!

LOUISE, *qui s'était retirée au fond, s'approchant*. Madame.

HORTENSE. Vous ne connaissez pas ce Monsieur?

LOUISE. Non, Madame.

HORTENSE. Comment est-il?

LOUISE. Madame sait bien que je ne regarde jamais!.. mais à la tournure, il m'a paru un fort beau cavalier.

HENRIETTE, *à part*. J'en étais sûre.

HORTENSE. Je ne vous demande pas cela, que m'importe? je vous demande s'il semblait avoir une affaire très-pressée à me communiquer, ce qu'il a dit...

LOUISE. Il a dit qu'il reviendrait à deux heures, et semblait fort agité...

HENRIETTE. Agité?.. (*A part.*) Il a tout entendu.

HORTENSE. Vous êtes sûre, qu'il était...

LOUISE. Fort agité, oui, Madame, et fort troublé, tellement qu'il a même oublié ce petit portefeuille en velours, qu'il avait tiré pour y prendre sa carte... le voici!.. (*Elle donne le portefeuille.*)

HORTENSE. C'est bien, donnez?

LOUISE. Madame y sera-t-elle, ou n'y sera-t-elle pas quand ce monsieur reviendra à deux heures?.. et faut-il le laisser entrer?

HENRIETTE, *vivement*. Non pas!

LOUISE. Mais... je demandais à Madame...

HENRIETTE. Mais non!.. Allez... allez donc?... (*Louise sort par le fond.*)

—

SCENE V.

HORTENSE, HENRIETTE, *se regardant toutes les deux.*

HORTENSE. Eh bien!

HENRIETTE. Eh bien!

HORTENSE. Quelle aventure!

HENRIETTE. Toi qui en voulais? en voilà une!.. chapitre premier!

HORTENSE. Monsieur d'Aranda!

HENRIETTE. J'espère bien que tu ne le recevras pas.

HORTENSE. Oh non, sans doute! maintenant surtout après ce qu'il peut avoir entendu!.. mais cependant...

HENRIETTE. Eh bien?

HORTENSE. Ce portefeuille... qui est là entre nos mains, je ne peux pas le garder.

HENRIETTE. Non certainement.

HORTENSE. Et comment le lui rendre?

HENRIETTE. Lorsque tantôt il reviendra... s'il revient.

HORTENSE. Ah! il n'y manquera pas... j'en ai bien peur!

HENRIETTE, *montrant le portefeuille*. Louise le lui remettra!

HORTENSE. C'est juste!.. c'est une idée... mais il y en a une autre qui m'inquiète et me tourmente bien encore.

HENRIETTE. Laquelle!

HORTENSE. C'est de savoir s'il nous a entendues, c'est si essentiel! si important... et nous ne pouvons nous en assurer que par lui.

HENRIETTE, *vivement*. C'est un prétexte... pour le voir.

HORTENSE, *se récriant*. Par exemple!

HENRIETTE. Tu en as envie!

HORTENSE. Eh bien! c'est vrai. Comment est-il à Paris? Pourquoi vient-il chez moi? quelle fatalité l'amène là, au moment même où... Il y a dans cette rencontre quelque chose de romanesque, d'impossible, qui pique malgré moi ma curiosité... je suis fille d'Eve...

HENRIETTE. Prends garde! prends garde!

HORTENSE. D'ailleurs, sois sans crainte, ce qui est inconnu est seul redoutable pour moi, et quand j'aurai vu ce conquérant invincible... (*Poussant un cri.*) Ah!

HENRIETTE. Qu'as-tu?

HORTENSE. C'est étrange. En tenant ce portefeuille, j'ai, sans le vouloir, pressé un ressort, le portefeuille s'est ouvert, et un médaillon...

HENRIETTE. Un portrait!..

HORTENSE. Je ne sais, le médaillon s'est retourné.

HENRIETTE. Un portrait de femme, je suis sûre, une de ses passions; eh bien, es-tu encore tentée de le recevoir? (*Elle fait un pas vers le fond.*)

HORTENSE. Oh! non, mais j'ai bien envie de regarder ce portrait... est-ce mal?

HENRIETTE, *revenant en scène*. Mal, au contraire... cela te guérira!

HORTENSE, *souriant*. Tu as aussi envie de le voir.

HENRIETTE. C'est possible!

HORTENSE. D'ailleurs l'original est sans doute à Madrid, je ne le compromets pas. (*Elle retourne le médaillon.*)

TOUTES DEUX, *ensemble*. Ciel!

HORTENSE. Mon portrait!.. mon portrait!

HENRIETTE. Ton portrait! chapitre deux C'est de la magie!

HORTENSE. Pour le moins! car je n'ai jamais fait faire mon portrait.

HENRIETTE. N'importe, il existe... c'est bien toi... tes yeux, ta bouche, tout, jusqu'à ce petit signe que tu as près du cou.

HORTENSE. Mais je n'ai jamais posé.

HENRIETTE. Quand je te dis qu'il y a de la sorcellerie.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Pour nous déjà j'ai peur, à juste titre,
Ce chapitre deux, franchement
Me fait trembler pour le dernier chapitre;
Dans les romans, c'est, dit-on, l'effrayant!

HORTENSE, *regardant toujours le portrait.*
Nous en sommes loin!

HENRIETTE.
Mais pas tant!
Car le premier, auquel on s'accoutume
Conduit à l'autre... et l'autre... au dénoûment!
Il eût été, je le crois, plus prudent
De ne pas ouvrir le volume!

(*Deux heures sonnent.*) Ah! mon Dieu!

HORTENSE, *effrayée du cri d'Henriette.* Encore quelque chose!

HENRIETTE. Eh non!... deux heures sonnent, et Gabriel qui m'attend!

HORTENSE Tu me quittes! tu t'en vas déjà?

HENRIETTE. Déjà! mais il y a plus de deux heures que je suis ici, et que nous causons.

HORTENSE. Tu crois!.. c'est si amusant! reste encore?

HENRIETTE. Je ne peux pas! Gabriel m'a bien recommandé d'être près de lui à la sortie de l'audience. Il a plaidé ce matin une affaire très-importante, il sera en nage, je ne veux pas qu'il s'enrhume. (*Henriette va prendre son châle et son chapeau sur un fauteuil, au fond.*)

HORTENSE. Cela regarde son valet de chambre.

HENRIETTE. Du tout, cela me regarde. Il a besoin de moi, il a besoin de m'embrasser pour le consoler, s'il a perdu, ou pour se réjouir avec moi s'il a gagné... Oh! il aura gagné, j'en suis sûre!..

HORTENSE. Et tu me laisses ainsi dans la position la plus difficile... ce comte d'Aranda qui va revenir.

HENRIETTE, *s'ajustant toujours.* Louise ne le laissera pas entrer.

HORTENSE. Et s'il force la consigne... il est si hardi... si téméraire... songe à l'incendie de ce pavillon...

HENRIETTE. Je ne serai pas longtemps, je te le promets. Il n'y a que la rue à traverser, et je reviens tout de suite à ton secours. Jusque-là ferme bien les portes et les fenêtres; et puis ici ce n'est pas comme à Madrid. . on crie au feu, et on a les pompiers. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCENE VI.

HORTENSE, *seule.* A-t-on jamais vu une rencontre, un hasard pareil! c'està confondre!.. Comment se fait-il?.. non! non!.. je ferai mieux de ne pas chercher à comprendre... car, en cherchant, je pense à lui, et à force d'y penser... (*Elle s'assied.*) Heureusement il n'en saura jamais rien, et ne pourra se douter que son secret me soit connu... cachons vite ce portrait... eh bien!.. eh bien!.. comment donc est ce ressort? je l'ai ouvert... et ne peux plus le refermer. (*Se levant.*)

AIR : *J'ai cent écus d'argent blanc.*

Ah! j'en perdrai la raison!
Que faire?.. ô trouble extrême!
Maudit portrait, rentre donc,
Rentre dans ta prison!
C'est qu'il a l'air, voyez donc,
Oui, l'air de me narguer moi-même!
Et pour qu'il rentre en prison
Aucun moyen!.. non... non... non.
(*Retournant le portefeuille dans tous les sens.*)
Secret infernal... dont mes doigts
Sont à plus d'une lieue!
Et qui me rappelle, je crois
La clef de Barbe-Bleue!
Plus que lui, ce d'Aranda
J'en suis certaine, immola
Et filles et femmes!
Et comme ces dames,
Sur son agenda
En peinture, je suis déjà!
En peinture!
En peinture!..
Oui! j'y suis, j'y suis déjà!
Ah! j'en perdrai la raison!
Que faire? ô trouble extrême,
Maudit portrait, rentre donc
Rentre dans ta prison!
C'est qu'il a l'air, voyez donc,
De me narguer moi-même!
Et pour qu'il rentre en prison
Aucun moyen!.. non... non... non.

—

SCENE VII.

LOUISE, HORTENSE.

LOUISE, *entrant vivement par la gauche.* Madame!.. Madame... monsieur d'Aranda!..

HORTENSE. Je n'y suis pas... je te l'ai dit.

LOUISE. C'est aussi ce que j'ai répété à ce Monsieur...

HORTENSE, *regardant Louise avec anxiété.* Eh bien... il est parti!

LOUISE, *froidement.* Ah! bien oui! il est toujours là.

HORTENSE, *troublée.* Et pourquoi?.. que veut-il?

LOUISE. Dame! il redemande le petit portefeuille en velours qu'il a laissé dans la bibliothèque.

HORTENSE. O ciel!

LOUISE. Et qui contient, dit-il, des valeurs... considérables.

HORTENSE, *à part.* Impossible de le garder... mais d'un autre côté... comment le lui rendre... sans qu'il s'aperçoive... que j'ai vu... que j'ai regardé ce portrait?.. n'importe! (*Refermant le portefeuille.*) Tiens... tu lui diras... que c'est toi... qui a trouvé... et gardé ce portefeuille.

LOUISE, *le prenant.* Soyez tranquille! je l'ai déjà rassuré, je lui ai attesté que personne...

HORTENSE. A la bonne heure!

LOUISE. Personne... que Madame ne l'avait eu entre les mains.

HORTENSE. Comment... vous auriez eu l'imprudence!..

LOUISE, *naïvement.* De quoi? est-ce qu'il y en aurait? C'est la faute de Madame qui ne m'a pas prévenue... Madame ne me dit jamais rien... et quand les maîtres n'ont pas de confiance...

HORTENSE, *cherchant à se modérer.* C'est très-bien! va-t'en. (*A part, pendant que Louise entre dans la bibliothèque.*) Celle-là aussi, qui va faire des suppositions!.. mais voyez donc, comme... (*Henriette entre par le fond.*) Ah! c'est toi... Henriette... viens... viens, je t'attendais avec une impatience...

—

SCENE VIII.

HENRIETTE, HORTENSE.

HENRIETTE, *quittant son chapeau.* Je n'ai pourtant pas été longtemps! Gabriel me fait dire qu'il ne sait pas à quelle heure il rentrera. Une affaire importante... une se-

conde affaire en cour royale... c'est bien ennuyeux. Il va être enroué et fatigué... j'ai fait un bon feu dans son cabinet... préparé du linge blanc, un bouillon bien chaud... et j'allais venir te retrouver lorsqu'est arrivé... chez moi... un inconnu... un beau cavalier.

HORTENSE. Monsieur d'Aranda?

HENRIETTE. Tu ne penses qu'à lui!

HORTENSE. Non... mais je le vois partout.

HENRIETTE. Bien mieux que cela. Un jeune militaire, une jolie moustache, une belle rosette à sa boutonnière... un air si aimable et si distingué... enfin, il est charmant!

HORTENSE. Et qui donc?

HENRIETTE. Monsieur de Volberg, ton mari.

HORTENSE. Mon mari, grand Dieu!

HENRIETTE. Je ne connais que Gabriel qui soit mieux que lui.

HORTENSE, *avec effroi*. Mon mari!.. il est à Paris.

HENRIETTE. Lui-même en personne, et comme il connaît à peine sa femme... il avait écrit d'avance à Gabriel, son ami d'enfance et son conseil, de te prévenir, de te préparer à son arrivée... de peur du saisissement.

HORTENSE, *tout émue*. Il avait bien raison!

HENRIETTE. Mais Gabriel, qui a aujourd'hui deux causes à plaider, est depuis ce matin au Palais... et ce pauvre jeune homme... monsieur de Volberg venait savoir...

HORTENSE. Quoi donc?

HENRIETTE. Si tu consentais à le recevoir...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qui, moi! paraître en sa présence?
Oh! non! jamais!

HENRIETTE.

Moi, j'ai dit : Oui.

HORTENSE.

Ah! qu'as-tu fait? quelle imprudence!

HENRIETTE.

Ecoute-donc!.. c'est ton mari!
Quand un mari demande grâce
Ou demande permission...
On doit l'accorder... ou sinon
On s'expose à ce qu'il s'en passe!

Et puis celui-ci m'a touchée... il avait peur... il tremblait... lui, un militaire! il n'osait se présenter seul... et alors... moi je lui ai dit...

HORTENSE. Achève?

HENRIETTE. Que je serais ici à trois heures, et que je me chargeais de le protéger...

HORTENSE. Ah! mon Dieu!

HENRIETTE. Et dans sa joie... il m'a sauté au cou...

HORTENSE, *avec frayeur*. Qu'as-tu fait là?

HENRIETTE. Bah!.. un ami de Gabriel... un ami intime!... et puis, ce n'est pas moi qu'il embrassait... j'en suis bien sûre!

HORTENSE. Eh! qui donc?

HENRIETTE. C'était toi!.. il ne parlait que d'Hortense... de sa femme. . et profitant de ce que tu n'étais pas là, il te disait des choses si gracieuses et si tendres... c'est là un vrai mari. . un bon mari... Enfin, je croyais entendre Gabriel... et tu vas en juger par toi-même!

HORTENSE. Comment, il va venir!

HENRIETTE. Dans une demi-heure! le temps seulement de s'habiller.

HORTENSE. Je ne veux pas le voir!.. je ne le peux pas! Monsieur d'Aranda qui est encore ici...

HENRIETTE. Lui qui était parti.

HORTENSE. Il est revenu.

HENRIETTE. Il faut le renvoyer.

HORTENSE. Je ne fais que cela, et si tu crois que c'est facile...

—

SCENE IX.

HENRIETTE, HORTENSE, LOUISE,

LOUISE, *entrant par le fond*. Madame, le monsieur à qui vous m'avez ordonné de rendre le portefeuille...

HORTENSE. Eh bien!

LOUISE. Vient de s'éloigner...

HORTENSE, *à part* Je respire.

HENRIETTE. A la bonne heure! quand le mari arrive... c'est le moins que l'autre... (*Elle fait le geste de s'en aller.*) Mais il a mis le temps à s'y décider.

LOUISE. Le temps d'écrire une lettre... de trois pages... pour Madame.

HORTENSE, *avec indignation*. Pour moi!.. par exemple! et qu'en as-tu fait?

LOUISE, *à voix basse*. Il m'avait ordonné...

HORTENSE, *avec impatience*. Parle tout haut!

LOUISE. Il m'avait ordonné de ne remettre ce billet qu'à Madame... à elle seule...

HENRIETTE, *vivement*. Ne le reçois pas...

HORTENSE. Si j'étais seule... non certainement... mais puisque tu es là...

HENRIETTE. Eh bien?..

HORTENSE, *prenant la lettre et la passant à Henriette*. Vois toi-même ce qu'il veut, ce qui l'amène (*A demi-voix*); car enfin, pour se défendre, il faut connaître le danger! (*Louise remonte au fond.*)

HENRIETTE. C'est juste! (*Prenant la lettre des mains de Louise.*)

LOUISE, *à part*. Je saurai ce que cela veut dire! c'est à nous que reviennent de droit tous les mystères!

HENRIETTE, *à Louise*. Laissez-nous.

LOUISE, *à part, et avec dépit, continue en montrant Henriette*. Et si les amies de Madame viennent nous enlever nos profits!..

HORTENSE, *à Louise*. On t'a dit de nous laisser.

LOUISE, *d'un air doucereux*. Oui, Madame. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCENE X.

HORTENSE, HENRIETTE, *tenant la lettre à distance, et la regardant sans oser l'ouvrir.*

HENRIETTE. Vois-tu déjà, à propos de cette lettre, les regards malins et peut-être les observations de ta femme de chambre!..

HORTENSE. Que m'importe... si tu savais ce que j'éprouve...

HENRIETTE. Je crois bien... le cœur me bat... d'émotion...

HORTENSE. Et moi donc!.. et cependant cela n'est pas sans charme.

HENRIETTE. Un charme qui fait peur... il vaudrait peut-être mieux ne pas lire.

HORTENSE. Non... non... il faut tout savoir!

HENRIETTE. C'est toi qui le veux?

HORTENSE, *avec résolution*. Oui... brise ce cachet.

HENRIETTE. C'est fait!.. une singuliere écriture... toute renversée.

HORTENSE, *avec impatience*. Une écriture espagnole!

HENRIETTE. C'est juste!.. (*Lisant.*) « Vous savez tout, « Madame... vous connaissez la passion qui me brûle, « qui m'enivre, qui égare ma raison... » (*S'arrêtant.*) Je n'ose pas achever... car si cela commence ainsi...

HORTENSE, *lui arrachant la lettre*. Eh! donne donc? (*Lisant.*) « Je voulais mourir avec mon secret, c'est vous « qui l'avez découvert... Ce portrait sur lequel se sont « arrêtés vos yeux... »

HENRIETTE. Comment... il saurait déjà que nous avons regardé...

HORTENSE. Eh oui!.. je n'ai jamais pu refermer le ressort.

HENRIETTE. Vois-tu, comme on se trouve compromise!

HORTENSE. Tu as raison .. mais c'est incompréhensible! (*Parcourant la lettre des yeux.*) Comment, surtout, ce portrait se trouve-t-il entre ses mains?.. (*Montrant la lettre.*) Ah! il me l'explique .. (*Lisant.*) « A Madrid, « dans une réunion de jeunes gens, chacun vantait la « beauté de nos dames espagnoles, hors un seul de nos « convives, un jeune officier français, qui murmura en « souriant : Je connais mieux!.. Et comme on le défiait « d'en donner la preuve, J'ai là, répondit-il, une minia- « ture... une copie bien imparfaite... car elle a été esquis- « sée par moi... et seulement de souvenir... Il nous fit « voir alors une figure divine... enchanteresse... en nous « disant : C'est ma femme, Messieurs! »

HENRIETTE, *poussant un cri.* Monsieur de Volberg!

HORTENSE. Mon mari!..

HENRIETTE. Comment, c'est lui qui, de souvenir... avait...

HORTENSE, *continuant à lire plus rapidement.* « Dès « ce moment, j'étais devenu amoureux de cette image ou « plutôt de vous. »

HENRIETTE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

HORTENSE, *continuant de lire.* « D'abord, il me fallait « ce portrait que monsieur de Volberg portait toujours « sur son cœur. Je gagnai à prix d'or d'adroits picaros « qui, au risque de se faire pendre, dérobèrent ce tré- « sor... »

HENRIETTE. Ah! c'est bien mal!.. bien vilain!.. et cela prouve...

HORTENSE. Qu'il est capable de tout. (*Achevant de lire.*) « Il y a quelques jours, apprenant que monsieur de « Volberg, votre mari, allait retourner en France, je « n'ai plus écouté que ma jalousie. Je l'ai devancé, j'ac- « cours près de vous, je demande à vous voir, on me re- « fuse votre porte, et de l'appartement où l'on me faisait « attendre... »

HENRIETTE. Hein!!!

HORTENSE. « J'entends une voix, ce devait être la vôtre... « elle prononçait mon nom. Vous le voyez, Madame, il y « a des destinées qui sont écrites dans le ciel... je vous « aime... vous m'aimez! » Mais pas du tout. « Il faut que je vous voie ou que j'expire... »

HENRIETTE. Il ne fait que cela.

HORTENSE, *achevant de lire.* « Je serai toute la jour- « née, toute la nuit sous votre balcon; si votre fenêtre « s'ouvre... c'est que vous consentez à me recevoir. »

HENRIETTE. Par exemple!

HORTENSE. « C'est que je puis sans danger aller mourir « de joie... à vos pieds. »

HENRIETTE. Encore! voilà qui est trop fort!

HORTENSE. Une audace pareille! heureusement la croisée restera fermée.

HENRIETTE, *allant s'assurer que la fenêtre est fermée.* Plutôt la faire condamner.

HORTENSE. Et si dans son dépit... dans sa fureur... il va trouver monsieur de Volberg...

HENRIETTE. Tant mieux!.. il trouvera à qui parler... ah! monsieur de Volberg ne le craint pas.

HORTENSE. Mais moi!.. je crains un duel... un éclat...

HENRIETTE. C'est vrai!.. eh bien? qu'est-ce que je te disais? l'inconvénient des grandes passions, et il y en a encore bien d'autres!

HORTENSE. Lesquels?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIA.

HENRIETTE, *poussant un cri.* Ah! Maria!.. viens nous aider... nous donner un bon conseil!

MARIA. Moi, mes amies... quand je ne sais moi-même quel parti prendre!.. je suis au désespoir!

HENRIETTE. Et pourquoi donc?

MARIA, *à Henriette.* Tu disais vrai... j'ai des nouvelles... par ton mari, M. Gabriel, que je viens de rencontrer.

HENRIETTE. Il sortait du Palais... est-il bien fatigué? a-t-il gagné?

MARIA. Tout ce que j'ai appris de lui..... c'est que M. d'Aranda, son client, est à Paris.

HORTENSE, *à part.* Elle croit nous l'apprendre! (*Haut.*) Eh bien! que t'importe?

MARIA. Ce qu'il m'importe!.. mais monsieur d'Aranda est celui que j'aime!

HORTENSE ET HENRIETTE, *poussant un cri.* Ah! (*Puis se rapprochant l'une de l'autre, elles se serrent la main en tremblant comme pour se recommander mutuellement le silence.*)

MARIA. Qu'avez-vous donc? comme vous voilà troublées toutes deux!

HORTENSE. Pour toi... pour toi seule! la surprise! l'émotion!..

HENRIETTE. Ce... ce... d'Alvarez dont tu nous parlais ce matin...

MARIA, *passant près d'Hortense.* C'était lui!

HORTENSE. Quoi! cet amant qui s'est précipité au milieu des flammes...

MARIA. C'était lui!.. et pour moi! pour moi qu'il aimait alors! qu'il aimait plus que la vie!.. qu'il devait aimer toujours!

HORTENSE, *à part.* Toujours!..

MARIA. Et il m'abandonne... il me trahit... il en aime une autre!

HENRIETTE. En es-tu bien sûre?

MARIA, *à Henriette.* Il l'a avoué lui-même à Gabriel... à ton mari.

HORTENSE. O ciel!

MARIA. Sans vouloir la lui nommer, par malheur!..

HORTENSE, *à part.* Je respire!

MARIA, *avec rage.* Il en aime une autre!.. et quand son service près du roi aurait dû le retenir à Madrid... c'est pour elle qu'il vient à Paris, et sans doute il l'a déjà vue!

HORTENSE, *vivement.* Oh! non... ce n'est pas vrai!

MARIA. Qu'en sais-tu?

HORTENSE. Puisqu'il arrive... à peine...

MARIA. Enfin... il cherchera à la voir... j'épierai ses pas... je le ferai suivre... et cette rivale... quelle qu'elle soit...

HORTENSE. Peut-être est-elle innocente?

MARIA. Tu la défends!

HORTENSE. Moi!.. par exemple!.. mais enfin, si c'était malgré elle.. qu'elle fût aimée...

MARIA, *avec colère.*

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Elle est aimée!.. ah! c'en est trop!
Elle est aimée!.. elle est coupable!
Ou du moins le sera bientôt;
Et pour punir un trait semblable,
Moi, j'irai trouver son mari.

HORTENSE, *effrayée.*

C'est l'imprudence la plus haute!

MARIA.

Je lui dirai qu'il est trahi!

HENRIETTE, *joignant les mains.*

Ah! grâce au moins pour le mari,
Celui-là... ce n'est pas sa faute!

HORTENSE. C'est vrai... et cette pauvre femme...

MARIA, *avec indignation.* Cette pauvre femme!

HORTENSE, *vivement.* Non! cette coupable femme!

MARIA. A la bonne heure!.. tu m'aideras à la découvrir!



Le comte de Volberg.

HORTENSE, *effrayée.* Moi!..

MARIA, *descendant à droite.* Ou plutôt je m'en rapporte à l'amour de M. d'Aranda pour me la désigner. Il ne la quittera plus... obstacles, refus, défenses, rien ne l'arrêtera; il pénétrera dans sa maison... malgré elle!.. (*Elle s'assied près de la table.*)

HORTENSE, *bas, à Henriette.* Je suis prête à me trouver mal.

HENRIETTE, *de même.* Et moi aussi...

HORTENSE, *de même.* Ne t'en avise pas!..

MARIA. Mais dussé-je les poignarder tous les deux de ma main... (*Regardant sur la table*) O ciel!.. cette carte... c'est la sienne... c'est son nom! d'Aranda! (*Au moment où Maria a saisi la carte, Henriette est tombée sans connaissance dans le fauteuil.*) Qu'est-ce que cela signifie... répondez-moi? (*Elle se lève.*)

HORTENSE. Est-ce que je le peux!.. Henriette qui se trouve mal... vite des sels... un flacon!.. (*Se fouillant.*) Ah! j'ai le mien!

MARIA, *avec impatience.* Eh non... non .. tout uniment de l'air. (*Elle va ouvrir la fenêtre; Hortense, debout près du fauteuil d'Henriette, lui prodigue ses soins.*)

HORTENSE. Elle revient... elle revient...

HENRIETTE, *revenant à elle, et d'une voix languissante.* T'a-t-elle poignardée!

HORTENSE, *lui mettant la main sur la bouche.* Non!.. non!.. tais-toi!.. (*Se retournant vers Maria, qui s'approche d'elle.*) Un spasme, une palpitation... c'est facile à comprendre...

MARIA, *gravement, et s'échauffant par degré.* Ce qui l'est moins, c'est cette carte. . comment est-elle là sur cette table... Vous me trompiez donc toutes deux?.. vous connaissez monsieur d'Aranda... il est venu ici... vous l'avez vu! .

HORTENSE. Eh bien! puisqu'il faut te dire la vérité... car avec toi... à peine ose-t-on l'avouer!.. oui... il est venu ici... tantôt, lorsque toi-même tu étais avec nous... mais nous ne l'avons pas reçu... tu le sais... nous ne l'avons pas vu... et la preuve, c'est que voilà sa carte... aurait-il laissé son nom, s'il était entré?

MARIA. C'est vrai... c'est vrai!..

HENRIETTE, *à part.* Ah! comme elle ment déjà!

MARIA, *avec abandon.* Eh bien! voyez, mes amies, comme ma pauvre tête est facile!.. sur la simple vue de cette

carte je me croyais déjà trahie... trahie par vous que j'aime tant... pardon, pardon.

HENRIETTE, *à part.* Pauvre Maria!

MARIA. Mais dès que tu me promets... de ne pas le recevoir...

HORTENSE. Je te le jure... et si je manque à ce serment... Ah!.. (*Apercevant la fenêtre qui est restée ouverte, elle pousse un cri et tombe évanouie sur le fauteuil à droite.*)

MARIA, *étonnée.* Comment, et elle aussi!

HENRIETTE, *courant à Hortense.* Ah! mon Dieu! elle se trouve mal!.. Hortense... qu'as-tu?.. Ah! je crois bien... cette fenêtre ouverte... qu'il faut fermer. (*Elle va pour y courir.*)

MARIA, *la retenant par la main.* Mais au contraire... pourquoi trembles-tu ainsi?

HENRIETTE, *à part.* Je n'y vois plus rien... il arrivera quelque malheur!

—

SCENE XII.

MARIA, HENRIETTE, LOUISE, *accourant avec empressement*, HORTENSE, *sur le fauteuil à droite, et revenant peu à peu à elle.*

LOUISE, *vivement.* Madame, Madame, M. le comte de Volberg! (*Elle remonte au fond.*)

HORTENSE, *se levant.* O ciel!

MARIA. Qu'est-ce que cela veut dire?

HENRIETTE, *vivement et à voix basse.* Ce que nous n'avons pas eu le temps de t'expliquer... son mari est de retour de Madrid... c'est là sans doute ce que monsieur d'Aranda venait nous annoncer... ce mari qu'elle connait à peine... et qu'elle tremble de voir...

MARIA. Est-il possible!

HENRIETTE. Voilà d'où vient le trouble... la frayeur où nous étions... où nous sommes encore. (*A part.*) Ah! mon Dieu! comme je mens aussi!.. c'est effrayant!..

MARIA. Mes pauvres amies...

HENRIETTE. Mais dans ce moment... dans l'état où elle est... une première entrevue est impossible...

MARIA. Tu as raison! je reconduis Hortense dans sa chambre!.. mais son mari...

HENRIETTE. Moi qui le connais, je vais le recevoir, ou plutôt le renvoyer par quelque moyen innocent!.. je mentirai...

MARIA. C'est bien!.. (*A Louise.*) Allez!.. (*Louise entre à droite. — A Hortense, qui est restée immobile et accablée dans son fauteuil.*) Viens!.. je ne te quitte plus!

HENRIETTE, *à part.* Ah! mon Dieu! et l'autre qui va venir! (*Fermant la croisée.*) Au moins il n'entrera pas par là!..

ENSEMBLE.

AIR : *Garde à vous! garde à vous!*

Sauve-nous, sauve-nous,
Dieu protecteur des femmes!
Dis-nous comment ces dames
Eloignent les jaloux.
Sauve-nous! sauve-nous!
O toi, qui toujours veilles
Pour fermer les oreilles
Et les yeux des époux,
Sauve-nous!
Ah! prends pitié de nous,
Sauve-nous!

(*Maria reconduit Hortense à droite tandis qu'Henriette sort par le fond.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

Un salon dans la maison de Gabriel Blinval; au fond une cheminée. — A gauche, au premier plan, porte de l'extérieur. — Au deuxième plan, une petite porte conduisant à l'intérieur de l'appartement; à droite, au premier plan, porte du cabinet de Gabriel; au deuxième plan, une fenêtre. — A droite, une petite table avec écritoire; à gauche, une autre petite table.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *assise près de la cheminée, et brodant au coin de son feu.* Après une matinée comme celle d'aujourd'hui, quel bonheur d'être seule, chez soi, dans son ménage et au coin de son feu!

PREMIER COUPLET.

AIR : du *Premier pas.*

Au coin du feu
Où l'amour le réclame,
Il va venir et c'est là mon seul vœu;
Se réchauffant à notre douce flamme,
Il va trouver le bonheur et sa femme
Au coin du feu!

DEUXIÈME COUPLET.

(*Se levant.*)

Au coin du feu
Gaîment le temps se passe
Quand on travaille... et quand on rêve un peu!
(*Montrant le fauteuil qui est près de la cheminée.*)
Il n'est pas là... mais c'est là qu'est sa place,
Et bien souvent c'est là... là qu'il m'embrasse
Au coin du feu!

—

SCENE II.

HENRIETTE, GABRIEL, *sortant de la porte à droite.*

GABRIEL. Attends-moi là... te dis-je!

HENRIETTE. Ah! Gabriel! mon mari! tu es rentré?

GABRIEL. Oui, par mon cabinet, où j'étais avec un ami, et je te cherchais...

HENRIETTE. Je crois bien! il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! Embrasse-moi donc!

GABRIEL. Ma chère petite femme!

HENRIETTE. As-tu bien plaidé? as-tu gagné tes deux procès?

GABRIEL. Certainement.

HENRIETTE. Et depuis quand es-tu revenu?

GABRIEL. Depuis une heure au moins!

HENRIETTE. Et je n'étais pas là!

GABRIEL. J'ai trouvé, grâce à tes soins, tout ce qu'il me fallait.

HENRIETTE. Excepté moi! Je t'en demande bien pardon! j'étais près d'ici, à l'Abbaye-aux-Bois, chez une amie de pension que j'ai retrouvée! qu'est-ce que je dis! deux amies qui y demeurent. Je te raconterai cela; Maria d'Escalonne, que tu connais, et Hortense de Volberg, que tu ne connais pas encore; mais si tu le veux, je vais te présenter à elle... Je prends mon châle et mon chapeau et nous irons tous deux bras dessus, bras dessous, cela te fera plaisir, n'est-ce pas?

GABRIEL. Sans doute! mais plus tard... je t'ai à peine vue!

HENRIETTE. C'est vrai! mais je tiens à ce qu'elle te connaisse. Je lui ai dit tant de bien de toi...

GABRIEL. Que tu m'auras fait du tort, à moi qui n'ai d'autre mérite que d'être un bon mari... et je ne suis pas le seul. Il y en a un ici qui ne demande qu'à se montrer et que tu as congédié.

HENRIETTE. Moi!

GABRIEL. Tu l'as renvoyé à demain, en lui disant que sa femme avait la migraine, une migraine affreuse.

HENRIETTE. Ce pauvre Volberg.

GABRIEL. Et il est venu chez moi me confier ses peines. Il a eu raison, c'est à moi de le protéger, de le servir, de plaider pour lui... c'est mon état d'abord... et mon devoir! Sais-tu que je serais resté dans mon village... paysan toute ma vie... sans son père, le général Volberg...

AIR : de *Taconnet*.

C'était un bon et loyal militaire
Dont on a fait plus tard un sénateur!
Pendant vingt ans et plus, l'Europe entière
Comme soldat admira sa valeur. (*Bis.*)
Mais sénateur, jamais à la tribune
Sa voix muette, hélas! n'a retenti :
Mais sous l'Empire il en était ainsi.
En se taisant, on faisait sa fortune...
C'est en parlant qu'on la fait aujourd'hui!

Eh bien! c'est lui, c'est ce brave homme qui, me devinant quelques dispositions, m'a fait sortir de mon village, m'a obtenu une bourse au Lycée impérial et m'a fait élever avec son fils, devenu mon camarade et mon ami; c'est à eux que je dois mon état... et bien plus encore, ma bonne petite femme... mon Henriette!.. car, malgré mon amour... si je n'avais pas eu quelques talents, quelques succès au barreau, ton père ne m'aurait jamais choisi pour gendre.

HENRIETTE. Et il aurait eu bien grand tort, Gabriel.

GABRIEL. N'est-ce pas?

HENRIETTE. C'aurait été bien dommage! nous sommes si heureux!

GABRIEL. Eh bien!.. ce bonheur-là, il faut, par reconnaissance, le rendre à Volberg... il faut le réunir à sa femme.

HENRIETTE. Je ne demande que cela. Mais c'est que... tiens... je ne dois rien dire!.. aussi ne m'interroge pas...

GABRIEL. Je n'en ai pas besoin... j'ai tout deviné!

HENRIETTE, *vivement*. Vrai!.. eh bien, tant mieux... car cela me faisait trop de peine de te cacher quelque chose. C'était la première fois... mon Dieu, que cela doit être difficile de tromper son mari.

GABRIEL. Pas tant!

HENRIETTE. Toi, d'abord, tu le verrais tout de suite! ce serait du moins un avantage.

GABRIEL. Avantage dont je ne veux pas!.. mais pour en revenir à Hortense... (*A voix basse.*) il y a donc quelque obstacle...

HENRIETTE, *à demi-voix*. Ce grand d'Espagne... ton client...

GABRIEL, *souriant*. Monsieur d'Aranda!.. un sentiment...

HENRIETTE. Du tout!... des idées romanesques...

GABRIEL. Dont il faut la dégoûter.

HENRIETTE. Cela commence déjà!

GABRIEL. Bravo! c'est à nous d'achever...

HENRIETTE. Et comment... par quels moyens?

GABRIEL. Par des moyens... que nous autres avocats nous avons toujours en réserve... des moyens oratoires qui font triomphier les bonnes causes et quelquefois même les .. Mais pour cela, il faut que ces moyens-là, personne ne les connaisse... ou ne les prévoie.

HENRIETTE. Sans doute. Mais à moi, c'est différent! tu peux bien m'expliquer...

GABRIEL. Moins qu'à tout autre... tu es si bonne, mon Henriette, si franche et si naïve... que tu laisserais peut-être voir, malgré toi, ce qu'il importe de cacher à tout le monde!

HENRIETTE. Je ne comprends pas!..

GABRIEL. C'est inutile, nous ne faisons qu'un à nous deux...

HENRIETTE. Oui...

GABRIEL Eh bien!.. dès qu'il y en a un qui comprend...

HENRIETTE. C'est juste!.. qu'est-ce qu'il faut faire?

GABRIEL, *avec admiration*. Elle n'en demande pas davantage! et elle a confiance!.. voilà une femme!.. Vois-tu bien... chère amie... Volberg (*Montrant le cabinet à droite.*) qui est là, ne doit rien savoir... nous autres maris nous sommes jaloux de tout... même du passé... même d'un rêve!

HENRIETTE. Je vais prendre garde alors à ce que je rêverai.

GABRIEL, *la serrant dans ses bras*. O ma gentille Henriette!..

HENRIETTE. Eh bien, achève donc! (*Il l'embrasse.*) Non, pas ça... ton récit...

GABRIEL. Tu m'as dit que les songes d'Hortense commençaient à se rembrunir; or, suis bien mon raisonnement: comme ce sont les ombres qui font ressortir un tableau, il faut que le tableau paraisse. L'instant est favorable, et au lieu de remettre l'entrevue à demain... il faut que M. de Volberg se montre aujourd'hui...

HENRIETTE. C'est bien... je cours parler à Henriette.

GABRIEL. Et moi, à M. d'Aranda!

HENRIETTE. Quel bonheur, nous voilà ligués ensemble, pour faire triomphier la bonne cause!..

GABRIEL. Celle des maris!

HENRIETTE. Voilà un procès que j'aime!

GABRIEL.

AIR : *Des Scythes et des Amazones*.

Ah! vous devez les aimer tous, ma femme!
Sinon par goût, du moins pour notre état;
Moi j'en gémis, comme homme, et je les blâme;
J'en profite comme avocat.
Oui, je contemple en philosophe, en sage,
Tous les débats, les guerres, les procès!
Nous en vivons dans notre heureux ménage,
Mais, grâce au ciel, nous n'en usons jamais,
Non, jamais! nous n'en usons jamais.

HENRIETTE. Et si nous gagnons ce procès à nous deux, qu'est-ce que j'aurai pour ma part?

GABRIEL. Je t'embrasserai bien... pour tes honoraires!

HENRIETTE. Monsieur ne paie rien d'avance?

GABRIEL, *l'embrassant vivement*. Si vraiment!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VOLBERG.

DE VOLBERG, *paraissant à la porte du fond*. A merveille!

HENRIETTE, *se retirant confuse*. Dieu! Monsieur de Volberg!

VOLBERG, *à Gabriel*. Je suis là... je sèche d'impatience, et tu m'oublies!

HENRIETTE, *vivement*. Oh! non, Monsieur... (*Baissant les yeux.*) Nous nous occupions de vous!

VOLBERG, *souriant*. Tout à l'heure?

HENRIETTE. Oui, sans doute... je pensais que je voudrais bien vous voir près de votre femme...

VOLBERG. Comme Gabriel près de la sienne.. c'est là le plus cher, le plus doux de mes rêves.

GABRIEL, *passant à la table à droite*. Et il ne tardera pas à se réaliser, car Henriette est pour toi!

VOLBERG. Je le sais! c'est elle, c'est son gracieux accueil qui ce matin m'a rendu le courage!

HENRIETTE. C'est tout simple, les amis de mon mari sont les miens. Mais vous en direz bien plus que moi... par votre seule présence.

VOLBERG. Vous croyez?

GABRIEL. C'est le meilleur argument!

HENRIETTE, *souriant.* Oui, sans doute... et quand on a d'aussi bonnes raisons à présenter... on a tort de le faire aussi tard!

VOLBERG. J'étais retenu en pays étranger... en Espagne.

HENRIETTE, *vivement.* On écrit du moins!

GABRIEL, *assis, parcourant des papiers.* Il était prisonnier... à Cadix... sur des pontons anglais.

VOLBERG. Et à peine libre... à peine arrivé à Madrid, j'ai écrit à Gabriel pour lui demander ce que faisait ma femme... ce qu'elle pensait! et à qui elle pensait... car vous me parliez de mes torts, Madame; le plus grand de tous pour un mari... c'est l'absence. Aussi je ne viens ni pour me plaindre... ni pour accuser... mais si j'apprenais qu'une autre pensée... un autre sentiment... règne dans son cœur...

HENRIETTE, *avec effroi.* Eh bien?..

VOLBERG. Je romprais des nœuds devenus pour elle insupportables... je partirais...

HENRIETTE, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Non... Monsieur, non, vous ne partirez pas... Hortense ne pense à personne... qu'à vous... qui êtes révéré... et estimé d'elle... (*Timidement.*) Elle n'en est encore qu'à l'estime... mais bientôt...

VOLBERG. Ah! c'est tout ce que je demande! il me siérait mal d'être exigeant, et pourvu que j'entende de sa bouche... ce que vous venez de me dire...

HENRIETTE. Vous l'entendrez... je vous en réponds...

AIR : *Je veux vous avoir pour compagne.*

Sur nous que votre espoir se fonde,
Et dans ce moment décisif
Formons un accord défensif!
VOLBERG, *vivement.*
Contre qui?
HENRIETTE.
Contre tout le monde!
Et d'abord, calmant votre effroi,
Vous allez, à mes lois fidèle,
Me donner le bras!
VOLBERG.
Et pourquoi?
GABRIEL, *se levant.*
Que t'importe?.. fais comme moi,
Et laisse-toi mener par elle!
VOLBERG.
Trop heureux!.. je fais comme toi :
Je me laisse mener par elle.

HENRIETTE, *à Volberg.* Venez... allons chez Hortense.

HORTENSE, *en dehors.* Mais oui, Monsieur... il faut que je parle à madame de Blinval... il le faut!

HENRIETTE, *à Volberg.* C'est sa voix! c'est elle!

GABRIEL. Dieu! je m'en vais... (*Il se sauve dans son cabinet, à droite.*)

VOLBERG. Eh bien!.. où va-t-il?..

HENRIETTE. Où il va?.. ah!.. je sais... je sais... (*A part.*) Chez M. d'Aranda, sans doute, il ne faut pas dire!..

—

SCENE IV.

HORTENSE, HENRIETTE, VOLBERG.

HORTENSE, *entrant par le fond, s'adressant à Henriette sans voir Volberg, qui est un peu à l'écart.* Ah! te voilà! Maria doit venir tantôt chez toi, et j'ai voulu, avant sa visite, te voir et te parler... Si tu savais tout ce qui m'est arrivé depuis une heure!..

HENRIETTE, *lui faisant signe de se taire.* Rien de comparable, sans doute, à ce qui t'arrive en ce moment... une personne que je me suis chargée de te présenter... (*Prenant par la main Volberg, qui s'avance timidement derrière elle.*)

HORTENSE, *poussant un cri.* Mon mari!.. (*Regardant avec émotion et surprise Volberg, qui s'incline devant elle.*) O ciel!.. bien sûr?

VOLBERG. Oui, Madame... par malheur, peut-être... car le trouble où je vous vois...

HORTENSE. Vient de ma surprise, Monsieur; je ne vous aurais pas reconnu!..

VOLBERG. Je n'en puis dire autant... C'est bien vous... telle que vous étiez... telle que je vous ai vue... je me trompe! plus belle encore... mais ces changements-là...

HENRIETTE. N'empêchent pas de reconnaître.

VOLBERG. C'est ce que je voulais dire, Madame.

HORTENSE. Et moi... Monsieur...

HENRIETTE. Qu'est-ce que ces mots-là... *Monsieur... Madame...* et puis ce ton et ces airs de cérémonie... une scène de ménage en gants blancs! (*A Hortense.*) Apprends d'abord, ma chère Hortense, qu'il t'aime depuis deux ans, qu'il n'a jamais aimé que toi... qu'il ne t'a pas écrit, parce qu'il était prisonnier. Et maintenant que vous vous êtes expliqués et entendus, que vous vous connaissez parfaitement .. commencez par vous embrasser. (*Elle fait passer Hortense. — Voyant Volberg et Hortense qui restent interdits.*)

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Eh quoi! vous hésitez encore!
D'où vient cet effroi mutuel?
(*Bas à Hortense.*)
Il est jeune, aimable, il t'adore,
Il est comme était Gabriel!
VOLBERG, *à Hortense.*
Que le calme rentre en votre âme!
Oui, quoique vous soyez ma femme,
Je fais le serment solennel (*bis*)
De ne rien exiger, Madame!
HENRIETTE, *à part.*
Ce n'est plus comme Gabriel!
Oui, je l'atteste sur mon âme
Ce n'est plus comme Gabriel!
VOLBERG.
Pour vous rien à craindre, Madame,
Je l'atteste devant le ciel!
HORTENSE.
Le calme rentre dans mon âme!
Oui, je respire, grâce au ciel.

VOLBERG. Bien des hommes s'imaginent que la femme, que l'esclave qui porte leur nom leur appartient et leur est donnée de par la loi! il faut les plaindre... ils n'ont jamais aimé. Celui qui aime réellement est trop ambitieux de tendresse pour en appeler jamais à l'autorité, et il n'attend rien que de son amour; oui, mes droits je les abdique, et c'est de vous-même, Hortense, que je veux les obtenir. Je viendrai à votre appel, je m'éloignerai à votre ordre! je ne suis pas un mari, je suis un amant, un prétendu, et je viens vous faire la cour.

HENRIETTE. Ah! Monsieur, tant de délicatesse... (*A part.*) Quelle différence!

HENRIETTE, *bas, à Volberg.* Elle est touchée! cela va bien! (*Haut.*) Commencez donc tout de suite à faire votre cour... Nous sommes en nombre : la fiancée, le prétendu, moi je serai la mère!..

HORTENSE. Toi?..

VOLBERG. J'accepte!..

HENRIETTE.

AIR : *Du ciel pour nous la bonté favorable.*
(De la Dame Blanche.)

(*A Volberg.*)
Vous, écoutez...
(*A Hortense.*)
Et vous, tâchez de plaire,
Chacun son rôle, et pour moi, je crains bien
De mal remplir celui de votre mère,
Car, je le sens, je n'empêcherai rien!
J'entendrai tout et ne défendrai rien!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Allons, ma fille, allons, écoutez bien?

HORTENSE, *à part.*

Il va parler! ah! quel trouble est le mien!

VOLBERG.

Ah! quel bonheur! ah! quel trouble est le mien!

HENRIETTE, *s'asseyant près de la table.* C'est ça!... Hortense entre nous deux! (*Hortense s'assied près d'elle; Volberg prend un siége et se place au milieu du théâtre.*)

VOLBERG, *s'adressant à Hortense.* Vous rappelez-vous, Madame, dans les derniers temps de l'Empire... les belles parades qui avaient lieu dans la cour du Carrousel... quand nous défilions sous le balcon de l'Horloge. Sur ce balcon se tenaient d'ordinaire les plus jolies femmes de la cour impériale... il y avait surtout... une jeune fille... que nous autres officiers ou pages de l'empereur nous admirions... tandis qu'elle ne faisait pas même attention à nous... c'était tout simple... tout naturel... plusieurs fois, aux fêtes des Tuileries, au bal de la cour je l'aperçus... belle et radieuse... environnée d'hommages, et je ne pouvais lui parler, je ne pouvais même danser avec elle, mon service et mes fonctions me retenaient près du maître... une fois seulement elle laissa tomber en dansant un bracelet, je me précipitai pour le ramasser... mais l'empereur qui, ce soir-là, par hasard, se mêlait d'être galant, me le prit des mains... et je n'eus pas même le bonheur de le lui rendre à elle-même...

HORTENSE, *souriant.* C'est vrai...

HENRIETTE, *avec finesse.* Ah! tu étais à ce bal?

HORTENSE. Oui... je me rappelle l'aventure du bracelet... mais quant au jeune officier qui l'avait ramassé... j'avoue ne pas l'avoir remarqué.

VOLBERG. C'était déjà... comme plus tard! c'était dans ma destinée.

HORTENSE. Non, Monsieur, mais il est tout simple que dans la foule...

VOLBERG. Ah! c'est qu'il y avait toujours foule autour de cette personne-là, et quoique sans espoir... car sa fortune nous séparait, je me disais cependant : Je n'aimerai jamais d'autre femme. Jugez de mon ivresse, quand ma mère, ma mère qui l'avait vue et à qui j'avais tout confié, m'écrivit : L'empereur te donne la main de mademoiselle de Conrville! Aussi, ni blessure, ni danger ne m'arrêtèrent; presque mourant, je voulus qu'on me transportât à Paris, près d'elle, afin d'expirer du moins la main dans sa main. Je n'eus pas de chance, Madame, ce coup de sabre... qui m'avait défiguré... ces bandages sanglants qui m'entouraient, lui inspiraient moins d'intérêt que de répulsion... j'arrivais pour mourir et je ne parvins qu'à me faire détester.

HORTENSE, *avec émotion.* Ah! Monsieur...

VOLBERG, *gaiement.* C'était ma faute! . il y a des gens malheureux ou plutôt maladroits à qui rien ne réussit... j'étais de ceux-là... Obligé de partir de nouveau avec notre empereur (la fortune l'abandonnait, ce n'était pas le moment de le quitter), j'eus encore la gaucherie de rester pour mort sur le champ de bataille et de tomber prisonnier entre les mains de nos ennemis.

HORTENSE, *avec intérêt.* En vérité!

VOLBERG, *gaiement.* Ce sont deux années bien mal employées, n'est-ce pas? et je vous avoue... qu'à mon retour j'espérais réparer le temps perdu et je me voyais déjà si heureux au sein de mon ménage!.. mon ménage!.. ce mot seul faisait bondir mon cœur de joie.

HENRIETTE. Je le crois bien!

VOLBERG. Car pour moi il voulait dire : Amour et sécurité! confiance et bonheur! il me montrait en perspective une compagne, une amie de tous les instants; volontiers un bon militaire est bon mari, et je me disais : Mon unique soin sera de complaire à ma femme et de lui être fidèle, je la suivrai comme je suivais mon drapeau, je l'aimerai... comme j'aimais mon empereur... Tels étaient mes rêves dans ma prison! (*Souriant*) Je me rappelle même avoir composé alors un nouveau code du mariage...

HENRIETTE. Vraiment!

VOLBERG. Malheureusement, il n'y a qu'un article de rédigé.

HENRIETTE. Voyons toujours?

VOLBERG. Charte de ménage : Article premier. La femme ne doit pas obéissance à son mari.

HENRIETTE. Très-bien! j'approuve le législateur.

HORTENSE, *avec un demi-sourire.* Mais il n'y aura donc pas de maître dans votre maison?

VOLBERG. Au contraire!.. il y en aura deux!

HENRIETTE. Juste comme chez nous! La belle charte! quel dommage qu'il n'y ait qu'un article!

VOLBERG. Il y en a bien d'autres là! Et d'abord, quoique mariés... à nous tous les plaisirs de la jeunesse : cinq mois de l'année à Paris, cinq mois à la campagne et deux mois de voyage.

HENRIETTE. J'approuve. (*Volberg passe entre les deux dames, et s'appuie sur le dos du fauteuil d'Henriette*)

VOLBERG. Avec vous, chère belle-mère, nous vous emmenons, ainsi que Gabriel!

HENRIETTE. Pendant les vacances! c'est charmant! voilà le roman que j'aime!.. le roman conjugal!

VOLBERG. Lequel, grâce à Dieu, a plus d'un volume! La belle vie que la vie de Paris, quand on est jeune, quand on est riche, et quand on s'aime. Quel plaisir de prodiguer à sa femme toutes les jouissances du luxe, de la mode et des arts, de parer son idole, de la voir briller dans toutes les fêtes, de s'enivrer de ses triomphes, de sentir le cœur qui vous bat d'orgueil et d'amour quand on entend murmurer autour de soi : Ah! qu'elle est belle!.. et le soir en rentrant, quel bonheur de se dire : Celle que chacun admire, celle que chacun m'envie, elle est à moi... c'est mon bien, mon trésor, c'est ma femme!

HENRIETTE, *regardant Hortense.* Très-bien... très-bien, mon gendre!

VOLBERG. Puis, quand revient la belle saison, vous courez vous ensevelir tous deux à la campagne pour savourer ces souvenirs et jouir de vous... une campagne fraîche et riante comme vos pensées, de belles eaux, de beaux ombrages... et tous deux, dès le matin, parcourant les bois, vous éprouvez cette joie indicible de vous appartenir à vous seuls et de sentir dans cet éloignement de toutes choses, que rien ne vous manque. Puis, au retour, on passe par son village, on s'arrête ensemble à la chaumière de quelques pauvres gens... quand on est heureux, on a besoin que tout le monde le soit; des secours intelligents et non comptés, de bonnes paroles qui portent fruit... vous font pardonner, par le pauvre lui-même, votre fortune et votre bonheur!

HORTENSE, *à part.* Ah! qu'est-ce que j'éprouve...

VOLBERG.

AIR : *d'Aristippe.*

Mais du repos a sonné l'heure,
Il faut rentrer, ne tardons pas,
Nous regagnons notre demeure
Et ma compagne, à chaque pas,
Tout en causant se penche sur mon bras.
Pendant ce temps, la joie au fond de l'âme,
Pour nous, le soir, le pauvre a prié Dieu!
Lui demandant mon bonheur... et ma femme
Se charge d'accomplir son vœu!

HORTENSE, *avec émotion.* Ah!.. Monsieur... (*Se retournant, avec impatience.*) Ah! mon Dieu! qui vient là!..

LOUISE, *en dehors.* Madame doit être là!..

HORTENSE, *avec humeur.* Nous déranger!..

HENRIETTE, *vivement*. Nous déranger! (*A Volberg.*) Voilà un mot de bon augure!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, *entrant à gauche, tenant un carton à la main.*

LOUISE, *à Hortense*. C'est moi, Madame. La fleuriste vient d'apporter à la maison le bouquet et la guirlande qu'on lui avait commandés, et que Madame attendait avec tant d'impatience.

HORTENSE, *avec impatience*. Eh bien!.. qu'importe?

LOUISE. Elle voulait absolument avoir l'avis de Madame. C'était, disait-elle, important et pressé. (*D'un air d'intelligence.*) Madame le verra bien, et comme Madame était ici... je me suis permis...

HORTENSE. Posez cela sur cette table. Nous verrons cela plus tard avec Henriette. (*Se tournant d'un air gracieux vers M. de Volberg.*) Vous disiez donc... Monsieur. (*Henriette va au guéridon, à gauche, sur lequel Louise a posé le carton.*)

VOLBERG. Je disais, Madame, que les affaires sérieuses doivent passer avant tout... et si ma présence vous empêche de regarder ces fleurs, je n'oserai rester.

HORTENSE, *vivement*. J'obéis, Monsieur. (*Ouvrant le carton.*) Oui, cette guirlande n'est pas mal! (*Au domestique.*) Répondez que je la garde. (*Elle présente la guirlande à Henriette.*) Qu'en dis-tu?

HENRIETTE, *l'essayant sur son front*. Je demanderai l'avis de Monsieur le comte?

VOLBERG, *la regardant*. Elle me paraît charmante.

LOUISE, *haut*. Madame n'a pas autre chose à me dire?..

HORTENSE. Non!.. (*Louise sort par la gauche.*)

HENRIETTE. Et le bouquet?..

HORTENSE, *allant au carton*. Ah!.. le bouquet... (*L'ouvrant.*) O ciel! encore une lettre.. une lettre de d'Aranda... cette fatale écriture...

HENRIETTE, *essayant toujours la guirlande*. Est-il bien?

HORTENSE, *fermant vivement le carton*. Très-bien.

HENRIETTE. Voyons-le?

HORTENSE. C'est inutile!.. ce sont les mêmes fleurs!

HENRIETTE. Mais cependant...

HORTENSE, *vivement*. Cela suffit, te dis-je!.. (*A part.*) Quelle audace!.. devant mon mari... j'en suis toute tremblante! (*Henriette remonte devant la cheminée.*)

VOLBERG. Est-ce dans un bal que doit briller cette parure?

HORTENSE, *troublée*. Un bal... je ne le pense pas... je veux dire que j'ignore... encore!

VOLBERG. Ah! vous ne savez pas?

HORTENSE, *vivement*. Non certainement, Monsieur, je ne me doutais même pas... je vous le jure... sans cela...

HENRIETTE, *à part, avec étonnement*. Qu'est-ce qui lui prend?

HORTENSE, *troublée*. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien m'excuser..: je ne sais pas vraiment ce que j'éprouve... c'est ma migraine!

VOLBERG. Celle de tout à l'heure?

HORTENSE, *vivement*. Oui, Monsieur... la même qui vient de me reprendre!

HENRIETTE, *à part*. Cette migraine qu'elle n'a jamais eue.

HORTENSE. Je vous demande la permission de vous quitter...

VOLBERG, *s'inclinant*. C'est à moi de me retirer, Madame. Vous veniez pour parler à Madame de Blinval... je m'en vais!

HENRIETTE, *à demi-voix*. Où donc?

VOLBERG. Ici au-dessous, chez M. Dubanton, le notaire de mon père... et puis de là... chez moi, rue de Provence.

HENRIETTE. Rue de Provence... c'est bien loin de l'Abbaye-aux-Bois... et il me semble que quand on est marié...

VOLBERG, *souriant*. Oui... mais commme je vous l'ai dit, je ne le suis pas, je ne suis qu'un prétendu. (*Il remonte prendre son chapeau, sur un fauteuil au fond.*)

HENRIETTE, *bas, à Hortense, et d'un air suppliant.* Comment, il s'en ira... même sans t'embrasser... (*Haut, à Hortense.*) Ah! tu as beau hocher la tête, ce sont mes principes. Un mari et une femme qui s'embrassent, c'est de la morale en action. (*A Volberg.*) Votre belle-mère vous l'ordonne!

ENSEMBLE.

AIR : Des Diamants de la Couronne. (*Si j'osais, allons du courage et du cœur.*)

Ah! si j'osais!
Déjà comme je lui dirais,
Restez, Monsieur, restez je le permets!
J'aurais voulu leur dire dès longtemps,
Soyez unis par moi, mes chers enfants!

VOLBERG.

Ah! si j'osais!
Près d'elle encor je resterais!
Oui, tant d'attraits,
Redoublent mes regrets!
Mais son époux n'est ici qu'un amant.
Oui, j'obéis, je m'éloigne à l'instant!

HORTENSE.

Ah! si j'osais!
C'est moi, c'est moi qui leur dirais
Et ma frayeur, hélas! et mes regrets!
Délivrez-moi, mon Dieu, de cet amant
Qui semble exprès créé pour mon tourment!

Motif nouveau de M. Couder.

VOLBERG.

Je vois qu'il faut encore attendre
Pour mériter tant de bonheur!

HENRIETTE.

Eh quoi! ce qu'elle vient d'entendre
Ne saurait fléchir sa rigueur!

VOLBERG.

A cette loi, juste quoique sévère,
Vous le voulez, je dois me conformer;
Il faut du temps, bien du temps pour vous plaire
Il n'en faut pas pour vous aimer.
(*Reprise ensemble de l'air précédent.*)
Ah! si j'osais! etc.

(*Volberg salue respectueusement et sort par la porte du fond.*)

SCENE VI.

HENRIETTE, HORTENSE.

HENRIETTE, *venant vivement près d'Hortense*. En vérité, Hortense, je ne te conçois pas!

HORTENSE. C'est que tu ne sais pas... pendant ton absence ce qui est arrivé... ce qui arrive encore...

HENRIETTE. Du d'*Aranda!*

HORTENSE. Toujours lui!.. cette maudite fenêtre qui lui donnait juste le signal qu'il demandait.

HENRIETTE. C'est Maria qui l'a ouverte... c'est sa faute!

HORTENSE. Oh! oui, c'est sa faute... elle est cause de tout! car pendant que nous étions toutes deux dans ma chambre, je la vois se lever brusquement et s'écrier : « Je veux écrire à monsieur d'Aranda!.. » Et moi, enchantée de me débarrasser d'elle .. je lui dis : Là, dans mon cabinet de travail... la pièce à côté... Elle s'y élance et je respire!

HENRIETTE. Te voilà seule!

HORTENSE. Oh! bien oui, seule. Je vois tout à coup apparaître... venant du jardin... monsieur d'Aranda...

HENRIETTE. Et tu l'as reçu?

HORTENSE. Reçu!.. on dirait qu'il m'a demandé ma permission.

HENRIETTE. Mais cependant nous avions défendu ta porte!

HORTENSE. Est-ce que ces hommes-là entrent par la porte... il est arrivé par les murs du jardin... par la fenêtre... je ne sais par où .. mais je l'ai trouvé devant moi, presque à mes pieds.

HENRIETTE, *montrant la porte.* Et tu ne lui as pas dit : Monsieur...

HORTENSE. Certainement... mais tout bas... Maria était là... à côté... pouvant nous entendre!

HENRIETTE. Et tu n'as pas sonné?

HORTENSE. Il m'avait pris la main!

HENRIETTE. Et tu ne l'as pas puni comme il le méritait!

HORTENSE. Cela aurait fait du bruit... je ne pouvais que lui répéter : Partez de grâce... partez... partez... et pour qu'il s'éloignât au plus vite, je répondais à toutes ses paroles : Oui, Monsieur... oui, Monsieur! si bien qu'il s'est élancé hors de la chambre en s'écriant : Ah! je suis le plus heureux des hommes!

HENRIETTE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! que lui as-tu dit? que lui as-tu promis?

HORTENSE. Est-ce que je sais? est-ce que tu crois qu'on a sa tête à soi, dans une pareille situation? Et ce n'est pas tout encore!

HENRIETTE. Encore! cela continue!..

HORTENSE. Pendant que M. de Volberg était ici... et qu'il me parlait... ce pauvre jeune homme... de son avenir... de ses projets... on m'apportait ici .. chez toi .. au milieu de ces fleurs .. une nouvelle épître de M. d'Aranda...

HENRIETTE, *courant ouvrir le carton.* Est-il possible!.. Il aura donc gagné ta femme de chambre... ou cette fleuriste... Et ce nouveau message... le voilà!.. pas même cacheté ..

HORTENSE. Quelle imprudence... et que veut-il donc, mon Dieu!.. que veut-il de plus?

HENRIETTE. Il paraît qu'ils veulent toujours... (*Lisant : Ange des cieux, tu l'as dit!*)

HORTENSE, *arrachant la lettre.* Comment il ose me tutoyer! mais c'est une horreur!.. et si M. de Volberg avait vu ce papier... il n'en faudrait pas davantage...

HENRIETTE. Pour faire croire!.. Gabriel lui-même le croirait... va donc vite...

HORTENSE. Je ne répéterai jamais cette ligne-là.

HENRIETTE. Eh bien, prends-en une autre?..

HORTENSE. « Tu m'aimes, mon Hortense adorée! (*S'arrêtant.*) Mais c'est encore pis! (*Lisant.*) Tu m'aimes, « et le tyran qui t'opprime, ton mari, vient, dit-on, d'ar« river... » (*Avec frayeur.*) Ah! mon Dieu!

HENRIETTE. Mais le tyran... c'est lui!

HORTENSE. « On ne meurt pas de rage, puisque j'existe « encore... ange de ma vie... »

HENRIETTE, *à Hortense, qui tressaille.* Ne fais pas attention... on s'y habitue...

HORTENSE, *lisant.* « Écris-moi que tu ne le recevras pas « et que tu m'aimes .. écris-le moi de ton sang... sinon « j'ai là deux pistolets, un pour lui... l'autre pour moi... » (*Poussant un cri.*) Tuer mon mari... je ne le veux pas!

HENRIETTE. Mais on ne peut pas vivre comme ça! c'est un amour féroce, cannibale!

HORTENSE. C'est un homme affreux!

HENRIETTE. Et lui écrire qu'on l'aime... le lui écrire avec son sang.

HORTENSE. Plutôt mourir!

HENRIETTE. Qu'il se tue tout seul si cela lui fait plaisir. Chacun pour soi... mais en attendant, que faire...

HORTENSE, *courant à la table.* Ah! sois tranquille... cela ne sera pas long... et dans ma colère...

HENRIETTE Tu lui écris...

HORTENSE. Oui sans doute...

HENRIETTE, *prenant une petite bouteille sur la table.* Attends! attends!.. tiens!.. voilà de l'encre rouge... cela reviendra au même!

HORTENSE. C'est inutile... (*Écrivant.*) « Je vous dé« teste... Je vous maudis . J'aime bien mieux mon mari. »

HENRIETTE. Mais tu vas lui faire brûler la cervelle... à ton mari!

HORTENSE, *s'arrêtant, et déchirant la lettre.* Ah! c'est vrai!

HENRIETTE. Il ne faut pas exaspérer un caractère pareil.

HORTENSE. Tu as raison.

HENRIETTE. Il faut, au contraire, pour s'en débarrasser, le traiter avec ménagement, avec douceur. .

HORTENSE. Alors, dicte toi-même...

HENRIETTE. Est-ce que j'entends rien à ces lettres-là, moi qui n'écris qu'à Gabriel.

HORTENSE. N'importe, dicte toujours...

HENRIETTE. Eh bien, je dirais : « Monsieur, si vous vou« lez bien vous éloigner, et ne plus jamais me revoir... « peut-être que je vous aimerai un peu... »

HORTENSE, *s'arrêtant.* Par exemple!

HENRIETTE. « Très-peu! »

HORTENSE, *déchirant de nouveau la lettre.* Non!.. je n'écrirai jamais cela... Mais quel parti prendre... Ne vois-tu donc aucun moyen?

HENRIETTE. Si vraiment. Quand je suis embarrassée... quand j'ai une peine ou une inquiétude...

HORTENSE, *vivement.* Eh bien, que fais-tu?..

HENRIETTE, *naïvement.* Je vais tout raconter à mon mari... et le consulter... il nous conseillera, il nous défendra, j'en suis sûre... et si tu veux, je vais...

HORTENSE. Oh! non! ne lui dis rien .. rougir à ses yeux! lui que je ne connais pas... que je n'ai jamais vu!..

HENRIETTE. Eh bien! alors, adresse-toi tout bonnement à M. de Volberg...

HORTENSE, *avec frayeur.* Mon mari!..

HENRIETTE. Dame!.. tu le connais, lui!..

HORTENSE. C'est plus terrible encore!

HENRIETTE. En quoi donc?.. quand il saura la vérité dans tous ses détails.

HORTENSE, *effrayée.* Tous!.. Qu'est-ce que M. de Volberg va penser!..

HENRIETTE. Il pensera qu'il a ton estime et ton affection, puisque tu le prends pour guide et pour conseil!.. Il nous a dit qu'avant de partir, il passerait ici en bas... chez son notaire!.. j'y vais, et s'il y est encore, je te l'envoie...

HORTENSE. Mais...

HENRIETTE. Allons! allons, courage! (*Elle sort par la porte, à gauche.*)

SCÈNE VII.

HORTENSE. Ah! si je peux sortir de ce danger-là... je réponds bien de ne jamais m'y exposer! (*Elle tombe sur le fauteuil, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, *assise*, GABRIEL, *ouvrant la porte à gauche, au deuxième plan, affublé d'un manteau, qu'il drape à l'espagnole.*

GABRIEL, *à part.* Ma bonne petite femme n'est plus là! madame de Volberg est seule... Allons, dans l'intérêt d'un ami, achevons notre ouvrage, et portons les derniers coups... ce que nous autres orateurs, nous appelons la péroraison! (*Il traverse doucement le théâtre, va ouvrir*



HORTENSE. — Mon mari! — Acte 2, scène 4.

la croisée; puis fait un grand bruit, comme s'il avait *sauté, pour entrer par la fenêtre.*)

HORTENSE *se retourne, aperçoit Gabriel, pousse un cri et s'écrie en tremblant.* Vous encore! vous ici, monsieur d'Aranda!.. mais vous êtes donc partout! (*Tremblante.*) Que me voulez-vous?

GABRIEL, *à genoux.* Je vous l'ai dit... je vous l'ai écrit... mourir à vos pieds.

HORTENSE. Eh! Monsieur...

GABRIEL, *se relevant.* Vous ne me connaissez pas! Ce n'est pas du sang qui coule dans mes veines, c'est du bitume, c'est de l'asphalte, et voyant que vous ne me répondiez pas... je suis venu moi-même chercher la réponse ..

HORTENSE. La réponse... c'est que je voulais d'abord vous renvoyer... votre lettre...

GABRIEL. Et grâce au ciel... vous ne l'avez pas fait!

HORTENSE. Je ne l'ai pas pu!

GABRIEL, *vivement.* Merci!.. merci d'un tel aveu! il me suffit!

HORTENSE, *vivement.* Mais, Monsieur...

GABRIEL. C'eût été dire à mon cœur de ne plus battre, à ma vie de s'arrêter... car je n'existe... moi, que par mon amour... cet amour dévorant que vous partagez!

HORTENSE, *vivement.* Mais du tout.

GABRIEL. Vous me l'avez dit.

HORTENSE. Ce n'est pas vrai...

GABRIEL. Vous l'avez dit...

HORTENSE. Eh bien! Monsieur... je me suis trompée!..

AIR : *Comme il m'aimait.*

Ne m'aimez plus! (*bis.*)
Faites qu'une autre me remplace,
Ne m'aimez plus!

GABRIEL.

D'amour mes sens sont éperdus...

HORTENSE.

Eh bien... dans l'effroi qui me glace...
Si vous m'aimez... un peu... de grâce...
Ne m'aimez plus!

GABRIEL, *parlant.* Eh bien!

HORTENSE, *achevant l'air.*

Ne m'aimez plus!

GABRIEL, *avec un geste de fureur.* Comment! que je...



LOUISE. Un monsieur demande à parler à Madame. — Acte 1, scène 2.

HORTENSE, *vivement.* Ne vous fâchez pas, Monsieur, et écoutez-moi! Je m'abusais moi-même quand je me croyais faite pour les grands sentiments... les grandes passions... je ne suis qu'une pauvre honnête femme qui tient à ses devoirs, à sa réputation... à tout ce qu'il y a de plus... prosaïque au monde... vous voyez donc bien... que je ne vous aime pas... mais pas du tout...

GABRIEL. Sacrifice que vous voulez faire à la vertu!

HORTENSE. Ah! que c'est impatientant! Eh bien, Monsieur, s'il faut avouer la vérité... je vous hais.. je vous déteste!

GABRIEL. Toutes les grandes passions se tiennent! J'aime mieux votre haine que votre indifférence!

HORTENSE. Alors, Monsieur, vous m'êtes le plus indifférent de tous les hommes... Là!..

GABRIEL. Vous ne me le prouverez jamais avec ce tremblement nerveux... avec cette exaltation qui m'enivre... (*Se jetant à ses genoux*) O Hortense, que tu es belle ainsi... cherchant à me cacher le sentiment délirant que trahissent tes regards...

HORTENSE, *hors d'elle-même.* Vous ne comprenez donc pas, monsieur d'Aranda? ce que je voulais éviter de vous dire... c'est que je trouve mon mari plus galant homme, plus généreux, plus aimable, plus beau que vous!

GABRIEL, *se levant avec fureur.* Plus beau!.. Comment... encore plus beau que moi!.. Un tel affront!..

HORTENSE. Que je l'aime, Monsieur.

GABRIEL. Vous l'aimez... lui. . (*Avec mépris.*) Un mari! voilà ce que je n'ai jamais entendu... voilà ce que je suis bien aise d'entendre!

HORTENSE. Oui, Monsieur, je l'aime...

GABRIEL, *avec indignation.* Et vous osez me faire un tel aveu... à moi... dont vous connaissez la jalousie incendiaire et frénétique...

HORTENSE, *tremblante.* Mon Dieu... mon Dieu... je crois l'entendre!

GABRIEL. Qu'il vienne donc... je suis armé...

HORTENSE. Au nom du ciel, Monsieur... qu'il ne vous voie pas... éloignez-vous!

GABRIEL. A votre tour alors ne me réduisez pas au désespoir... (*Montrant la porte à droite.*) Je serai là .. dans cet appartement d'où l'on peut tout entendre! et si devant moi... en ma présence... vous accordez à ce... mari !.. la moindre marque d'amour... la moindre faveur...

HORTENSE. Eh bien?..

GABRIEL. Vous aurez son trépas à vous reprocher... car à l'instant même... je vous le jure... je le tue!

HORTENSE. Ah! mon Dieu!

GABRIEL. Et moi-même après! faites-y bien attention... c'est vous maintenant que cela regarde! (*Il se jette dans le cabinet.*)

—

SCENE IX.

VOLBERG, HORTENSE.

HORTENSE. Tuer mon mari... par exemple!.. passe encore si c'était moi, ce serait juste... mais lui!.. ah! le voici!.. (*Elle tombe assise sur le fauteuil, près de la table à droite.*)

VOLBERG, *entrant par la gauche*. Henriette, votre amie... vient de me dire, Madame, que vous me demandiez; que vous désiriez me voir; et je suis accouru, me voici... parlez... parlez, de grâce...

HORTENSE. Je le voudrais... et je n'ose...

VOLBERG. Qui peut vous en empêcher?

HORTENSE. Ce qui m'en empêche, Monsieur... (*A part.*) Dieu! que c'est gênant qu'il soit là.

VOLBERG. J'étais décidé, si ma présence devait vous imposer la moindre contrainte... à m'éloigner pour toujours... (*Hortense tourne vers lui un regard tendre et suppliant.*) Votre bonté me rassure... votre regard me rappelle!.. je crois le voir du moins; et après m'avoir donné un tel espoir, vous ne voudriez pas me l'enlever...

HORTENSE. Oh! non, Monsieur...

VOLBERG. Je reste donc... et je peux vous ce dire que ce matin je n'osais vous exprimer même devant Henriette, votre amie... car c'est une position si embarrassante de ne pas être seuls.

HORTENSE, *regardant la porte à droite*. Oh! oui, sans doute.

VOLBERG, *avec joie*. N'est-ce pas? En vous trouvant si belle, j'éprouvais une admiration mêlée de bonheur... et de crainte. Il me semblait qu'un si grand bien, un tel trésor ne pouvait jamais m'appartenir! Aussi, je ne vous demande pas de m'aimer comme je vous aime... je n'exige pas l'impossible... dites-moi seulement que cet amour ne vous déplait pas, que vous pourrez vous y habituer, et que vous consentez à m'écouter, dussiez-vous, comme en ce moment, ne pas me répondre.

HORTENSE, *à part, se levant*. Dieu! que c'est gênant qu'il soit là.

VOLBERG. Vous baissez les yeux... vous vous taisez... prenez garde, je suis capable, si vous ne me démentez pas, d'interpréter ce silence en ma faveur. Je vais croire... qu'un amour si pur, si vrai, si respectueux... a fini par vous toucher... (*Voyant qu'elle se tait.*) par vous inspirer quelque pitié... peut-être même quelque reconnaissance.

AIR : *Taisez-vous, amants, taisez-vous!*

PREMIER COUPLET.

En vous parlant de mes vœux, je redoute
L'indifférence et même le courroux!
Vous taire ainsi, c'est me dire : j'écoute!
Taisez-vous encor!.. taisez-vous,
Taisez-vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Silence heureux!.. consentement suprême!
Aveu muet qui ferait des jaloux!
En vous taisant, c'est me dire : je t'aime :
Taisez-vous toujours!.. taisez-vous,
Taisez-vous!

(*S'élançant vers elle.*) Hortense! Hortense!..

HORTENSE, *se dégageant de ses bras, et toute tremblante passant de l'autre côté du théâtre*. Eh bien... oui, Monsieur... je crois que... (*A voix basse.*) je vous aime...

VOLBERG, *à voix haute*. Vous m'aimez!

HORTENSE, *avec frayeur*. Ah! mon Dieu! (*Haut.*) A votre tour... je vous en supplie... taisez-vous...

VOLBERG, *avec transport*. Eh! que me faut-il de plus! Hortense, tu es ma femme...

HORTENSE, *à voix basse*. Oui, Monsieur.

VOLBERG, *de même*. Tu es mon bien... mon trésor..

HORTENSE, *de même*. Oui, Monsieur... (*A part.*) Mon Dieu, comme il parle haut!

VOLBERG. Rien ne peut plus nous séparer... tu es à moi... et cette main qui m'appartient, que je presse...

HORTENSE. Ah! mon Dieu! (*A part.*) A la moindre faveur, a-t-il dit...

ENSEMBLE.

AIR de *M. Ormille*. (Loi salique.)

VOLBERG.

Toi, qui vois mon ivresse!
Peux-tu me refuser?..
Accorde à ma tendresse
Un seul, un seul baiser!

HORTENSE, *à part*.

La frayeur, qui m'oppresse,
M'oblige à refuser.
Redoutons ma faiblesse
Si j'accorde un baiser.

(*Il embrasse Hortense. On entend de l'appartement un coup de pistolet. Hortense jette un cri d'effroi, se jette au-devant de son mari comme pour le préserver. (Musique en sourdine à l'orchestre.)*)

HORTENSE, *hors d'elle-même*. Blessé!.. blessé!..

VOLBERG. Eh non vraiment! qu'avez-vous, de grâce?..

HORTENSE. Alors, c'est l'autre... qui lui-même se sera tué!

VOLBERG, *s'élançant vers la porte à droite*. Qu'est-ce que cela signifie?

—

SCENE X.

HORTENSE, *puis* HENRIETTE ET MARIA.

HORTENSE, *tremblante*. Un homme tué pour moi! . je suis perdue de réputation. (*Apercevant Henriette qui entre avec Maria.*) Ah! mes amies... si vous saviez!..

HENRIETTE. Je sais tout...

HORTENSE. C'est horrible!

MARIA. C'est inconcevable!..

HENRIETTE. Je crois bien! mon mari qui n'a pas été ce matin au Palais!

MARIA. Eh! non!.. M. d'Aranda...

HENRIETTE. On te le rend... on n'en veut plus... reprends-le.

MARIA. Il n'est pas à Paris... il n'y est jamais venu!..

HENRIETTE, HORTENSE. Allons donc!

MARIA. Mon père vient de recevoir une lettre de lui... où il lui demande ma main... il ne veut plus vivre que pour moi!...

HORTENSE. Lui!.. et là, tout à l'heure... d'un coup de pistolet, il s'est tué!..

MARIA, HENRIETTE. Ah!..

MARIA. Courons!.. (*Elle se dirige vers la porte à droite qui s'ouvre; Volberg et Gabriel paraissent.*)

TOUTES TROIS. Qu'ai-je vu!..

—

SCENE XI.

HORTENSE, HENRIETTE, MARIA, VOLBERG, GABRIEL.

HORTENSE, *se cachant la tête dans ses mains.* Ah! toujours lui!.. toujours d'Aranda.

HENRIETTE ET MARIA. Où donc?

HORTENSE, *bas à Henriette, se cachant toujours la tête dans ses mains.* Là... là.. près de mon mari... (*Fin de la musique.*)

HENRIETTE, *courant à Gabriel.* C'est le mien... c'est Gabriel!

HORTENSE, *levant la tête.* Ton mari! Gabriel! tu ne te trompes pas?

HENRIETTE, *l'embrassant.* Tiens!.. la preuve...

MARIA ET HORTENSE. Qu'est-ce que ça signifie?

VOLBERG, *souriant.* Moi, je ne sais rien et ne veux rien savoir.

GABRIEL. Et moi, je sais seulement que, venu ce matin pour annoncer la visite d'un mari, on m'a fait attendre dans une bibliothèque, d'où j'ai entendu une conversation étrange et originale...

MARIA. La nôtre!

GABRIEL. Entre trois jeunes dames... dont l'une ne se doutait guère des embarras et des ennuis d'une grande passion.

HENRIETTE, *passant près d'Hortense.* C'est près d'elle que tu as plaidé?..

GABRIEL. Oui.

HENRIETTE. Et tu as gagné ta cause!.. (*A Hortense.*) Car M. de Volberg ne retournera pas ce soir chez lui, n'est-ce pas?.. (*Hortense baisse les yeux.*)

VOLBERG, *à Hortense.* Je vais l'espérer... si, comme tout à l'heure, vous êtes assez bonne pour continuer à vous taire!.. (*Hortense presse la main d'Henriette.*)

HENRIETTE. Bravo! il reste!.. (*Hortense, sans dire un mot, donne la main à son mari.*)

VOLBERG. O pouvoir du silence!

GABRIEL. Pouvoir inconnu... aux avocats!

CHŒUR.

AIR de *M. Couder.*

Jurons, jurons, par des serments suprêmes,
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons, jurons que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir.
(*Les trois dames s'avancent.*)

HORTENSE, *au public.*

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Lorsque la morale en chanson
Chez nous, ce soir, tâche d'instruire
A fuir les grandes passions...

MARIA.

Tous les amants vont nous maudire!

HENRIETTE.

Vous, du moins, Messieurs les époux
Soyez nos défenseurs fidèles!..

HORTENSE.

Envoyez vos femmes chez nous.

HENRIETTE.

Et surtout venez avec elles.

TOUTES LES TROIS.

Et surtout venez avec elles.

REPRISE DU CHŒUR.



L'IMAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique le 17 avril 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. T. SAUVAGE.

Personnages.

LE BARON DE KÉRANDAL, banquier	MM. KLEIN.
LÉOPOLD, jeune peintre	MONTDIDIER.
PIERRE MAUCLERC, paysan breton	M. GEOFFROY.
MADELEINE, paysanne	Mme DOCHE.

En Bretagne, dans le château de Kérandal, non loin de la mer.

Une salle basse d'un vieux château. — Porte au fond. — Portes latérales. — Grandes croisées donnant sur des bouquets de bois, au travers desquels on aperçoit la mer, dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *en costume de chasse ;* LÉOPOLD, *un album à la main ; ils entrent par le fond.*

LE BARON. C'est vous, Léopold!.. vous, que je retrouve au fond de la Bretagne!..

LÉOPOLD. Moi-même, mon cher baron... car je crois que vous êtes baron?

LE BARON. Comme tout le monde!.. pour mon plaisir et pour mon argent! Banquier, voilà le solide, le nécessaire! Baron...

LÉOPOLD. Le superflu.

LE BARON. La baronnie de Kérandal... une propriété superbe! . J'ai lu ça, un matin, dans mon journal, au coin de mon feu, à Paris... située en Bretagne, au bord de la mer... douze cents arpents!..

LÉOPOLD. Une vue superbe.

LE BARON. Trois mille francs d'impositions; j'ai acheté! Et j'y viens...

LÉOPOLD. Pour la chasse.

LE BARON. Et pour les élections... Ils n'ont rien dans ce pays... pas de députés!

LÉOPOLD. Et vous vous mettez sur les rangs?

LE BARON. Vous l'avez dit... De malheureux paysans, sans moyens, sans éducation, sans esprit, et que je tiens...

LÉOPOLD. A représenter... à la Chambre.

LE BARON. Je m'en crois digne!.. Tout le monde me l'assure; et j'allais ce matin, mon fusil sur l'épaule, cherchant des perdreaux et des phrases à effet pour mon premier discours... quand, tout à coup... ô rencontre imprévue et pittoresque!.. j'aperçois, sur la pointe d'un rocher, un peintre, son album à la main, dessinant un de mes points de vue...

LÉOPOLD. Sans votre permission... C'était moi.

LE BARON. Ce jeune artiste que m'avait recommandé la petite marquise de Brevannes, ma parente... Et, je dois en convenir :

AIR : de *Voltaire chez Ninon.*

Vous avez fait, moi, je suis franc,
Un portrait charmant de ma femme.

LÉOPOLD, *modestement.*

Monsieur... il était ressemblant!

LE BARON.

Mais, et c'est là que je vous blâme,
Sombre, misanthrope et bourru,
De visites vous êtes chiche!
Et l'on ne vous a plus revu...
Vous êtes donc devenu riche!
Seriez-vous donc devenu riche?

LÉOPOLD. Au contraire!.. Mes capitaux se composent de deux billets de cinq cents francs; c'est tout ce que j'ai pour visiter l'Europe, en commençant par la Bretagne.

LE BARON. Pourquoi donc alors me négligiez-vous? Que diable! je vous l'ai dit... je suis baron, je suis banquier... je suis bon enfant... En fréquentant les gens riches, on a l'air de l'être, et souvent ça vous aide à le devenir! La baronne, ma femme, qui vous estime beaucoup, vous a envoyé cet hiver plusieurs invitations...

LÉOPOLD. Je l'en remercie... et vous aussi.

LE BARON. Ça m'aurait fait plaisir de vous avoir... parce qu'un peintre... un artiste... ça fait bien dans un salon... Les arts... et la banque, vous comprenez... Mais il paraît que vous n'allez nulle part.

LÉOPOLD. C'est vrai!

LE BARON. Et je ne vous ai vu à Paris que dans une seule maison... Il y a près de deux ans... ma foi!.. C'était au faubourg Saint-Germain, chez cette petite marquise de Brevannes, une femme délicieuse, ravissante... (*A Léopold, qui tressaille.*) Qu'avez-vous donc?

LÉOPOLD. Rien, Monsieur, rien... (*Avec intérêt.*) Vous la connaissiez beaucoup?

LE BARON. Nous étions alliés... parents éloignés, par ma femme... Et, dans le peu que je l'ai vue... il est vrai que je suis un amateur... je me rappelle lui avoir fait une déclaration...

LÉOPOLD. Vous, Monsieur!

LE BARON. Qui l'a fait éclater de rire... parole d'honneur!.. Tout le monde l'adorait, excepté son mari... Un sabreur, un libertin, un joueur! qui aurait mangé, à lui seul, toute son immense fortune... Il avait commencé... Et l'on dit même que, lorsqu'elle refusait de signer et de s'engager pour lui, il levait la cravache sur elle.

LÉOPOLD. Et vous l'avez souffert!.. vous, ses parents, ses amis! (*A part.*) Ah! si je l'avais su! ah! si j'avais été alors à Paris... (*Haut, avec colère.*) Son mari, voyez-vous, son mari...

LE BARON. Eh bien?

LÉOPOLD. En arrivant de Rome... j'ai couru à son hôtel.. Il n'y était plus... Parti!..

LE BARON. A Calcutta, rien que cela! Et que lui vouliez-vous, mon cher?

LÉOPOLD, *avec rage*. Le tuer... (*Se reprenant.*) Pour des raisons personnelles... et particulières...

LE BARON. C'est différent.

LÉOPOLD. Mais, patience... il reviendra! et je le tuerai, vous dis-je!

LE BARON. Je vous en défie.

LÉOPOLD. Moi!..

LE BARON. Je vous en défie!

LÉOPOLD. Et pourquoi?

LE BARON. Parce qu'il est mort... en duel... On a été sur vos brisées!

LÉOPOLD, *stupéfait*. Mort! lui!.. le marquis!..

LE BARON. Il n'y a pas à en douter... C'est son adversaire, dont je suis le banquier, son adversaire lui-même qui me l'a écrit... J'ai reçu la lettre hier, et le journal de ce matin publie la nouvelle... Voyez plutôt. (*Lui remettant le journal et lui indiquant le passage qu'il lit avec lui.*) « A Calcutta, où il était allé pour refaire sa « fortune... Tué en duel... depuis plus d'un an... à la « suite d'une scène de jeu!.. »

LÉOPOLD, *lui rendant le journal, que le baron jette sur la table, à droite*. C'est vrai... c'est vrai... Il aura donc impunément outragé et torturé sa pauvre femme!..

LE BARON. Ah çà! mon cher... c'est donc pour la marquise... une reconnaissance?..

LÉOPOLD. Qui ne finira qu'avec moi. Je lui dois tout! Pauvre et inconnu... sans appui... sans protecteurs... je mourais de faim dans mon sixième étage...

LE BARON. Parbleu! il fallait bien vous faire connaître.

LÉOPOLD. Et comment? On avait refusé à l'exposition mon premier ouvrage... J'avais la fièvre, le délire... et, dans ma fureur, j'avais déchiré la toile de mon tableau avec un couteau que j'allais tourner contre moi-même... lorsqu'on frappe à ma porte... et je vois une jeune dame suivie d'un domestique en livrée!.. De la mansarde voisine, où elle venait de porter des secours, elle m'avait entendu, sans doute; car, d'une voix douce et bienveillante, elle me dit : « Vous êtes peintre, Monsieur? — Oui, Madame. — Je viens vous commander un tableau. Courage! allons, du courage! » Je ne sais ce que je devins, ni ce que je lui répondis... Je crois seulement que, de surprise, je tombai à ses pieds. — Mais, le lendemain, je courus à son hôtel, où ce luxe qui l'environnait, ces glaces, ces peintures, ces riches étoffes d'or et de soie, frappèrent à peine mes yeux; je ne voyais qu'elle... Ange pour la bonté, elle l'était encore par les traits... ces traits qu'on eût adorés seulement comme peintre... et je l'étais... Ah! mieux encore déjà!

AIR : de *Lantara*.

Dans ces lieux, à sa voix fidèles,
Tous les talents venaient se rassembler;
Et contre ses peines cruelles,
On la voyait auprès d'elle appeler,
Pour oublier et pour se consoler,
Les arts, dont l'ascendant suprême
Ou dont le pouvoir enchanteur
Ajoute encore un charme au bonheur même,
Dérobe une larme au malheur.

LE BARON. Et votre tableau... celui qu'elle vous avait commandé?

LÉOPOLD. Il fut reçu... celui-là; il eut les honneurs de l'exposition... Tout le monde en fit l'éloge... Peu m'importait... Mais elle! elle le trouva bien... Elle le plaça dans son boudoir... sous ses yeux! Ah! ce jour-là fut le plus heureux de ma vie! Ce fut le seul... Je sentais bien que j'avais besoin de voir l'Italie et d'étudier les grands maîtres... Mais un tel voyage... m'était impossible... Elle m'avait deviné sans doute... car je reçus d'elle une lettre, c'est la seule que je possède... « Voici, me disait-elle, de « quoi faire un voyage de deux ans en Italie... On se dis« putera un jour vos tableaux... Moi, qui spécule, je m'y « prends d'avance et vous achète les deux premiers Cou« rage, Léopold!.. Ce nom-là porte bonheur en peinture. « Vous partez pauvre et inconnu comme Léopold Robert! « vous reviendrez comme lui. » Ah! elle avait raison de me le citer... Je n'avais pas son génie; mais, comme lui, j'avais dans le cœur une de ces passions dont on ne guérit pas; comme lui, mes regards s'étaient élevés trop haut, et, en proie à un amour insensé, je me disais comme lui : La gloire expiera tout! Aussi je travaillais avec ardeur, avec succès... avec quelque talent... Oui, oui, j'en aurais eu... ils le disaient tous... Et moi, je sentais que, pour éclore, ce talent n'avait besoin que de son regard... Je revenais à Paris, heureux de la revoir... et le coup le plus imprévu, le plus fatal!.. J'apprends que, depuis plusieurs mois... tant de jeunesse... de fraîcheur... de beauté... Ah! Monsieur... c'est horrible!

LE BARON. Eh! oui... sans doute... en 1832... ce fléau qui ne respectait rien!.. Et subitement... en quelques heures... avant qu'on ait eu le temps de nous écrire... car aucun de ses parents n'était à Paris... pas même son mari... qui, alors, buvait et chassait dans ses terres!

LÉOPOLD. Et ce mari!.. ce mari! Ah! pour ma vengeance... il devait mourir plus tard.

LE BARON. Ou plus tôt... avant sa femme, par exemple... pour la laisser libre et heureuse... Mais il y a des gens qui ne savent rien faire à propos! Et la marquise savait-elle au moins à quel point vous l'aimiez?

LÉOPOLD. Elle ne s'en doutait même pas! Jamais je n'aurais osé le dire, ni à elle... ni à personne au monde. Et si, aujourd'hui, je vous fais un tel aveu, c'est qu'elle n'est plus... c'est que parler d'elle est le seul bonheur que j'éprouve Je n'en ai pas d'autre... Il ne me reste rien... pas même son image!

AIR d'*Aristippe*.

Quand, sur ma toile et d'une main craintive,
Je veux tracer ses traits... de souvenir...
Son ombre, hélas! m'échappe... fugitive,
Et je ne puis la retenir...
Sous mes pinceaux je ne puis la saisir.
Portrait chéri, muet et doux langage,
Souvenir d'elle, espoir de ma douleur,
Je vous demande en vain... et son image
N'existe plus que dans mon cœur!

LE BARON. N'est-ce que cela, mon pauvre garçon?.. Eh bien! si je vous donnais le plaisir de la voir encore...

LÉOPOLD. Vous... monsieur le baron!

LE BARON. Et non pas en peinture!

LÉOPOLD. Vous voulez rire de moi!

LE BARON. Nullement! Je suis ici depuis deux jours, et hier matin, j'ai aperçu une jeune fille du village, Madeleine, une espèce de petite niaise, une vachère, une laitière, dont la ressemblance avec la marquise est prodigieuse.

LÉOPOLD. Ce n'est pas possible!

LE BARON. Non pas que ce soit absolument la même chose... mais, dans l'air... dans l'ensemble de la figure... il y a tant d'analogie, qu'en l'apercevant je n'ai pu m'empêcher de dire : Ah! mon Dieu!.. Je l'ai dit trois fois.

LÉOPOLD. Et comment expliquer une telle bizarrerie... un tel jeu du hasard?..

LE BARON. D'une manière très-naturelle, et sans être un savant... je ne suis pas de l'Académie des sciences, Dieu merci!.. mais je me suis rappelé que le vicomte d'Auray, père de la marquise, avait fait, en 1815, la guerre de la Vendée, et que, pendant près de trois mois, il avait habité ce pays... Or, le vicomte, royaliste pur et galant che-

valier, aimait toutes les Vendéennes, surtout quand elles étaient jeunes et gentilles, et la mère de Madeleine était, dit-on, fort jolie... ce qui fait que Madeleine et la marquise pourraient bien être parentes de très-près.

LÉOPOLD. Je comprends; et cette idée seule me cause une émotion que je ne puis vous rendre... Où est Madeleine?.. où pourrai-je la voir?

LE BARON. Ici même... car elle apporte, tous les matins, le lait pour la consommation du château... Et, tenez... je l'entends...

LÉOPOLD, *portant la main à son cœur.* Ah!.. mon Dieu!..

—

SCENE II.

MADELEINE, *portant un pot de lait à la main et un autre sur sa tête, entre en chantant;* LE BARON, LÉOPOLD.

LÉOPOLD *pousse un cri à la vue de Madeleine.* Ah!..

MADELEINE, *entrant.*

AIR d'une *Ronde normande.*

Les filles de Bretagne
Ont des cœurs de rocher; (*bis.*)
Mais quand l'amour les gagne
Et vient les ébrécher,
Ah! vertinguè!
Ah! sus ma fè!
Ah! youp! et youp! et youp! et youp! ma fè!
Ça n'en finit jamè!
Youp! et youp! et youp! et youp! et youp! (*bis.*)
Ah! youp!

LÉOPOLD, *regardant toujours Madeleine.* C'est à confondre!

MADELEINE, *après avoir posé ses pots à terre.*

(*Même air.*)

C'est le fils à Jean-Pierre
Qui me fait les doux yeux!
Il n'a ni château ni terre,
Mais il est amoureux...
Ah! vertinguè! etc.
Que ça n' finira jamè!

LÉOPOLD, *qui pendant ce temps l'a toujours contemplée avec une expression de surprise et de douleur.* Les mêmes traits!.. les mêmes yeux!.. Je crois la voir! (*S'avançant vers elle avec égarement.*) Non, il est impossible que ce ne soit pas!..

MADELEINE, *lui faisant une révérence.* Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau Monsieur?

LÉOPOLD. Pas la moindre surprise... pas la moindre émotion à ma vue!.. Et moi, je suis tremblant et me soutiens à peine...

LE BARON, *lutinant Madeleine.* Eh bien! Madeleine... c'est donc le lait que tu apportes?

MADELEINE. Laissez donc... et à bas les mains! Vous êtes un enjoleux et un gouailleux.

LÉOPOLD, *qui est retombé sur le fauteuil.* Ah! ce n'est plus elle! pourquoi a-t-elle parlé!

LE BARON. Moi! un... comme tu disais tout à l'heure?

MADELEINE. Oui, et à mes dépens, encore... parce que, pendant que vous m'en contiez hier... je me suis trompée de deux ou trois mesures de lait...

LE BARON, *riant.* Vraiment?

MADELEINE. Sans compter ce que j'ai renversé... à cause de vos gestes... Tout ça c'est à mes frais... je le paierai!

LE BARON. Laisse donc!

MADELEINE, *pleurant.* Ah! que oui... je le paierai... ma tante me l'a dit... et ça n'est pas juste, car c'est vot' faute... mon bon Dieu!

LE BARON. Eh bien! voyons, ne pleure pas. Qu'est-ce qu'il te faut?

MADELEINE, *essuyant ses yeux.* Vingt sous, mon doux seigneur, et je vous aimerons bien...

LE BARON, *riant.* Vingt sous!.. Est-elle juive, la petite Bretonne!.. Pour ce prix-là, dans le pays, on aurait trois ou quatre jattes de lait...

MADELEINE. Dame! quand c'est un grand seigneur qui cause le dommage, c'est plus cher...

LE BARON. Il y a un tarif? Eh bien, soit!.. à condition...

MADELEINE. Pas de conditions... Je veux mes vingt sous!

LE BARON, *cherchant à lui prendre la main.* A condition que tu m'écouteras... et que tu seras moins effarouchée. Que diable! on paiera le dommage, s'il y en a.

MADELEINE. Je n'écoute rien. Mes vingt sous! il me les faut!..

LÉOPOLD, *se levant, avec impatience.* Tes vingt sous... Tiens! tiens!.. et tais-toi!

MADELEINE, *regardant ce que lui a donné Léopold.* Vingt sous en or!.. mon beau seigneur... un jaunet! Que vous faut-il pour cela?

LÉOPOLD, *brusquement.* Rien que ton silence... Taistoi... ne parle pas!.. (*Musique. — Madeleine se tient debout et tout étonnée. — Le baron reste un peu à l'écart. — Léopold contemple quelques instants la jeune fille avec émotion et douleur, fait un pas vers elle en lui tendant les bras, et va pour lui parler; mais il s'arrête, cache sa tête dans ses mains, fond en larmes et s'enfuit.*)

—

SCENE III.

MADELEINE, LE BARON.

LE BARON, *à part, regardant sortir Léopold.* Ah! c'est à ce point-là!..

MADELEINE. Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme? est-ce que je lui faisons peur?

LE BARON. Au contraire, tu lui causes trop d'émotion.

MADELEINE. Moi! à cause?..

LE BARON. A cause que tu ressembles exactement à une grande dame... une marquise dont il est amoureux.

MADELEINE. C'est drôle!

LE BARON. Le plus drôle... c'est qu'il a adoré cette grande dame... sans avoir jamais osé le lui dire...

MADELEINE. Et pourquoi qu'il n'y dit pas maintenant?

LE BARON. Parce qu'elle est morte.

MADELEINE. Ah! vous me faites peur! Je ressemble donc à une morte?

LE BARON. Eh non! c'est de son vivant qu'il l'adorait... et, maintenant, c'est encore plus fort, ce qui est absurde... parce que enfin il n'y a pas d'éternelles amours, et, quand les gens n'y sont plus, on pense à d'autres. Mais lui, rien ne peut le consoler.

MADELEINE. Pauvre jeune homme!

LE BARON. Ah! vois-tu, c'est un peintre, un artiste; ce n'est pas comme nous autres, cela vous a une tête exaltée... de l'imagination...

MADELEINE. Ah! vous n'en avez pas, vous?

LE BARON. Je suis banquier... c'est-à-dire raisonnable...

MADELEINE. Et cette grande dame?..

LE BARON. Ah! tu es curieuse... et ça t'intéresse?

MADELEINE. J' voulions seulement vous demander... si elle était jolie...

LE BARON, *galamment.* Puisqu'elle te ressemble.

MADELEINE, *après un moment d'hésitation.* Ah! oui, je comprends, c'est un compliment que vous me faites...

LE BARON, *à part.* Est-elle bête, celle-là... Mais ça n'en

vaut que mieux. (*Haut.*) C'est une qualité à ajouter à toutes les autres... car tu en as beaucoup... Tu es jolie, Madeleine, et, vrai, ça serait du bien perdu ici, en Bretagne.

MADELEINE. Quoi que vous voulez dire? je comprends pas... (*Elle range ses pots, met du lait dans un vase à crème*, etc.)

LE BARON. Tant mieux! c'est bon signe... (*A part.*) Tandis qu'à Paris... en prenant la peine de la former... avec de belles robes et quelques parures, ça me ferait de l'honneur... Il est vrai que ma femme, madame la baronne... Il n'y a que cela de gênant... mais on pourrait trouver quelques moyens... (*A Madeleine.*) Où demeure ta tante?

MADELEINE, *revenant vers lui.* A l'entrée du parc, dans la maison du garde... c'est la mère à Pierre Mauclerc... vot' garde...

LE BARON. C'est juste! un imbécile...

MADELEINE. Non, Monsieur... c'est mon cousin.

LE BARON. C'est cela même. (*A part.*) C'est dans le sang.

MADELEINE.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est mon cousin! (*bis.*)
Il est méchant, il est sauvage,
Il est colère, il est taquin
Et détesté dans tout l' village.

LE BARON, *parlant.* Et puis?

MADELEINE.
Mais, j' n'en peux pas dir' davantage...
C'est mon cousin.

LE BARON. C'est juste!.. tu dois le défendre. Mais c'est lui que j'entends!

—

SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRE, *en garde champêtre.*

PIERRE, *entrant par le fond et parlant au dehors.* Ah! tu fais le fier?.. tu ne veux rien donner?.. Tu seras couché sur mon procès-verbal!

LE BARON. Qu'est-ce, Pierre?

PIERRE, *l'apercevant.* Dieu! monsieur le baron! (*Haut.*) C'est rien, Monseigneur, c'est un délinquant. On ne voit que ça... Ils vont dans la forêt faire du bois mort... avec du bois vert... et alors faut m'entendre crier... Parce que les intérêts de Monseigneur avant tout, et je mets sur le procès-verbal tous ceux...

LE BARON. Qui ne te donnent pas pour boire!

PIERRE, *regardant Madeleine.* Qui a dit cela?.. des envieux, des mauvaises langues... La preuve que je n'épargne personne... pas même ma famille, c'est que j'ai dénoncé hier ma cousine Madeleine, ici présente... pour avoir laissé aller ses vaches dans le pré de Monseigneur, et que, compris mes déboursés et mes honoraires, il y a amende de trois écus...

MADELEINE. A moi?..

PIERRE. A toi... délinquante!

MADELEINE, *pleurant.* Et des injures encore par-dessus le marché... sans compter les frais. Mon Dieu! mon Dieu! comment que je pourrai jamais payer tout cela?..

LE BARON. Allons, ne te désole pas... C'est grave! très-grave!.. mais on verra à arranger cette affaire-là.

PIERRE. C'est ça... toujours des protections...

LE BARON. Dénoncer ta cousine!.. Tu es aussi un fonctionnaire trop intègre.

PIERRE. Le paysan breton est comme ça... Quand il s'obstine une fois à quelque chose... et moi, je suis obstiné à l'honneur... à la probité .. et à ma rancune contre celle-ci... Car je la hais, c'te fille-là... Dieu! je la haïs-t-y!

MADELEINE. Et pourquoi, mauvais cœur?

LE BARON. Oui, pourquoi?

PIERRE. Qu'est-ce qu'elle avait besoin de quitter nos parents, chez qui elle était, à Paimpol, pour venir habiter ici... chcux nous.. chez ma mère... qui me choyait autrefois, et qui, depuis ce temps-là, me rudoie toujours?.. Toutes les préférences sont pour elle... Quand je reviens à la maison, il n'y a plus de lard salé, plus de soupe aux choux... Faut que je la fasse moi-même... que je la mange, moi... C'est moi qui fais tout dans la maison!

MADELEINE. Dame! je suis dehors... je suis à mes bêtes...

PIERRE. C'est à moi que tu dois être... à moi, qui ai tout le mal... car j'en ai, que ça me casse bras et jambes. Aussi, quand je vois les laquais de Monseigneur, bien habillés, bien nourris, bien chauffés... et rien à faire!.. voilà un noble état, que je me dis. Et il me passe par la tête, à moi paysan, des idées de grandeur et d'ambition.. que ça me vient par bouffées et m'empêche de dormir!..

LE BARON. Quoi! vraiment, tu aspires?..

PIERRE. A être laquais!.. C'est mon idée... c'est mon rêve...

LE BARON. Troquer contre une livrée ta fierté et ton indépendance!

PIERRE. Au contraire! c'est pour être indépendant!.. Quand on se sert et qu'on se nourrit soi-même, on meurt de faim; mais quand on sert les autres, disait ce matin votre valet de chambre, on n'en prend qu'à son aise, et on est son maître.

LE BARON, *à part.* C'est bon à savoir.

PIERRE. Et si Monseigneur voulait m'emmener avec lui, à Paris... quand il y retournera... et me donner une place... independante... à son service...

LE BARON. J'entends!.. Ce n'est pas impossible... (*Regardant Madeleine.*) Nous combinerons cela... en famille... Viens m'en reparler tantôt... quand j'y aurai réfléchi... (*A Madeleine, qui a pris un de ses pots à lait.*) Eh bien! Madeleine, où vas-tu?

MADELEINE. Porter mon lait à l'office.

LE BARON, *lui montrant l'autre pot au lait.* Et le reste?..

MADELEINE. Pour faire le beurre et les fromages... Ma tante va venir m'aider...

PIERRE. C'est ça! et, pendant ce temps-là, ma soupe se fera toute seule.

LE BARON. Et qui t'empêche d'aller déjeuner à l'office?

PIERRE, *avec joie.* Comme surnuméraire?.. C'est dit...

AIR d'*Adam.*

Ou d' la brod'rie, ou des cordons,
Ou bien de la livrée,
De tout c' qui brille, or ou galons,
Mon âme est enivrée.
Je m'installe auprès
De vos laquais
Et, m'attablant sans honte,
Sur ma futur' dignité, j' vais
Prendre un fameux à-compte.

ENSEMBLE.

Ou d' la brod'rie, ou des cordons, etc.

LE BARON ET MADELEINE.
Oui, telle est son ambition,
Qu'il aime la livrée.
De ce qui brille, or ou galon,
Son âme est enivrée.

(*Madeleine sort par la porte à gauche, et Pierre par le fond.*)

—

SCENE V.

LE BARON, *puis* LÉOPOLD.

LE BARON, *réfléchissant*. Oui!.. c'est une combinaison à méditer... eombiuaison d'autant plus ingénieuse... que ce ne serait pas moi... ce serait ma femme elle-même... qui la ferait venir près d'elle. (*Se retournant vers le fond et apercevant Léopold qui entre en rêvant.*) Ah! c'est notre amoureux romanesque. Toujours dans les ombres et les nuages! (*Haut.*) Eh bien! mon pauvre Léopold!

LÉOPOLD, *sortant de sa rêverie*. Ah! je suis plus malheureux qu'auparavant, et cette fatale ressemblance, loin de consoler ma douleur, ne fait que l'irriter encore!.. Ce sont ses traits, c'est son image! Image vivante, qui ne dit rien à mon cœur... Portrait exact et pourtant infidèle, car je n'y retrouve ni son expression, ni sa pensée, ni son âme... C'est toujours l'absence, ou plutôt ce n'est qu'un marbre... une statue...

LE BARON. Soit! mais c'est une jolie statue!

LÉOPOLD. Eh! qu'importe l'extérieur ou l'enveloppe... Ce qui est tout pour moi, e'est le sentiment, c'est le feu qui l'anime.

LE BARON. Comme vous voudrez, mon cher; moi, je tiens à l'enveloppe! Et, vous-même, vous avez beau dire, vous vous y laisseriez prendre.

LÉOPOLD. Moi?

LE BARON. Je le parierais!

LÉOPOLD. Moi, oublier la marquise! moi, lui eomparer uue autre femme!.. ou avoir, en ce monde, une seule pensée qui ne soit pas pour elle!.. Je le voudrais, que je ne pourrais pas; je vous le répète, eette vue m'est pénible et me rend malheureux.

LE BARON. Taut pis; car j'avais, à ee sujet même, un serviee à vous demander.

LÉOPOLD. Un service?

LE BARON. Pour moi et pour madame la baronne.

LÉOPOLD. Parlez, Monsieur.

LE BARON. Ma femme n'a pas de portrait de la marquise... qu'elle regrette et qui était sa parente; ce portrait, à Paris, en face du sien, ferait un admirable effet... Il vous suffit pour cela de quelques séanees...

LÉOPOLD, *vivement*. Oui! vous avez raison... C'est le seul moyen qu'elle nous soit rendue.

LE BARON. Allons, venez...

LÉOPOLD. Oui, je vous suis... (*Ils font une fausse sortie, Madeleine paraît; Léopold s'arrête tout à coup.*) Ah! mon Dieu!

LE BARON, *venant à lui*. Qu'avez-vous? (*Léopold lui montre Madeleine qui vient d'entrer par la gauche. — Les deux hommes sont en ce moment au fond du théâtre. — Madeleine apporte une baratte à battre le beurre.*)

LE BARON, *serrant la main de Léopold*. Comme vous tremblez!

LÉOPOLD. Oui... cette vue me eause uue émotion dont je ne suis pas maître... Que vient-elle faire ici?..

LE BARON. Battre du beurre.

LÉOPOLD. Ah! taisez-vous!

LE BARON. Je comprends, ça n'est ni poétique ni sentimental; mais c'est comme ça... Maintenant... (*Montrant son costume de chasse.*) je vais m'habiller; j'agis sans façon, faites-en autant, et à tantôt à dîner... Adieu, mon cher, adieu... (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE VI.

MADELEINE, *sur le devant du théâtre. — Pendant la fin de la scène précédente, elle a versé dans la baratte le lait qui était dans l'un de ses pots; elle s'est assise et se met à battre le beurre.* — LÉOPOLD, *du fond du théâtre, la regarde quelques instants en silence; puis il s'approche, prend une chaise, et vient s'asseoir auprès d'elle. — Madeleine se retourne vivement.*

MADELEINE. Quoi! e'est vous, Monsieur... vous v'là?..

LÉOPOLD. Oui, Madeleine.

MADELEINE. On m'a appris que ça vous faisait mal de me voir.

LÉOPOLD. Ah! on te l'a dit... Eh bien! oui... dans le premier moment, c'était une sensation pénible... et douloureuse...

MADELEINE.

AIR : *Voltigez, hirondelles.* (De Félicien David.)

Que faut-il que je fasse?..
Dam'! vous m'intimidez!
D'effroi, mon sang se glace...
(*Se détournant de lui.*)
D'un autr' côté, de grâce,
Regardez! regardez! regardez!

LÉOPOLD.

Même air.

Non; ma douleur s'apaise...
Mes yeux, vers toi guidés,
Ne trouvent rien qui ne leur plaise...
MADELEINE, *se retournant vers lui.*
Alors, tout à votre aise,
Regardez! regardez! regardez!

LÉOPOLD, *sur la ritournelle de l'air précédent, regarde quelques instants Madeleine avec émotion, avec amour; puis, cédant au délire qu'il éprouve, il s'écrie, hors de lui :* Louise!

MADELEINE. Ce n'est pas mon nom, Monsieur!

LÉOPOLD. Je le sais... mais, plus je te regarde, plus il me semble que c'est elle! (*Il s'éloigne avec une sorte d'effroi, puis se calmant.*) Et pourquoi, dans ma douleur, renoncer à l'instant d'illusion et d'ivresse que m'offre le hasard, ou plutôt le ciel?.. A ceux que le malheur aeeable, Dieu daigne envoyer des rêves consolateurs... Au pauvre, il donne la richesse... au condamné, il aceorde sa grâce... à la mère qui a perdu son enfant, il lui rend ses caresses... à moi, il me rend celle que j'aime; et plus heureux qu'eux tous, je ne dors pas, je veille... c'est elle que je revois... Et, ce que, de son vivant, le respect m'eût empêché de lui dire, Dieu me permet de l'adresser à son ombre... à son image... (*Revenant à Madeleine, avec exaltation.*) Louise, si tu savais combien je t'ai aimée! Louise, mon seul bonheur... toi que j'appelle et que je pleure... (*Regardant Madeleine.*) Dieu! des larmes dans ses yeux!

MADELEINE. Dame! Monsieur, de vous voir dans cet état-là...

LÉOPOLD. Et ton eœur bat!.. ta main tremble!..

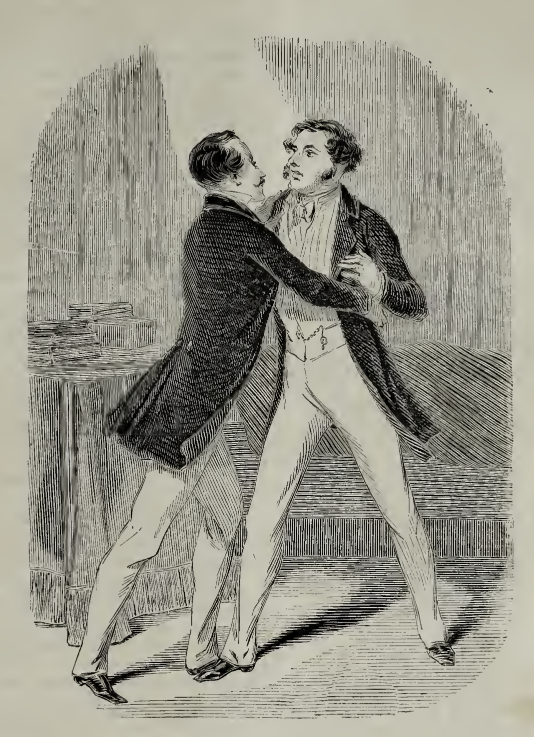
MADELEINE. C'est que vous me dites là des choses... qu'il me semble... qu'une honnête fille ne doit pas entendre.

LÉOPOLD. Ah! pardonne à mon égarement, à mon délire, et rassure-toi, de grâce!.. ce n'est pas à toi que je les ai adressées...

MADELEINE.

AIR : *Je sais attacher les rubans.*

Je l' vois bien! mais, j'en fais l'aveu,
Moi, qu' sans esprit le ciel fit naître,
Je crains de m'embrouiller un peu,
Je crains de ne pas m'y r'connaître.
Et c'est bien difficile enfin,
Quand ma main est là dans la vôtre,



LE BARON. C'est vous, Léopold. — Scène 1.

De s' persuader que cette main
Est, en c' moment, celle d'une autre.
Oui, quand vous tenez là ma main,
Faut s' dire qu' c'est celle d'une autre!

LÉOPOLD, *la regardant avec étonnement.* Quoi! vraiment?.. tu as fait attention à cela! Ce marbre renferme donc quelque étincelle?..

MADELEINE. Je ne comprends pas trop ce que vous me dites là, Monsieur... Ça n'est pas étonnant .. nous autres filles de Bretagne, nous ne savons que ce qu'on nous apprend... et on ne nous apprend rien!

LÉOPOLD. Elle a raison, ce n'est pas sa faute; et moi qui, ce matin, l'injuriais au lieu de la plaindre et de lui venir en aide!.. Pourquoi ne pas cultiver et développer son intelligence?.. Ce sera Louise elle-même et non plus seulement son image... Oui, oui, c'est Louise qui m'inspire un tel dessein! et, si je réussis, ce sera mon œuvre à moi, et ma création!.. (*Allant vivement à Madeleine.*) Mon enfant, je ne vous quitte plus...

MADELEINE. Comment! Monsieur... et ma tante?

LÉOPOLD. Ça n'empêche pas... C'est un ami qui veille sur vous et vous protége! Je travaillerai, je ferai des tableaux pour vous gagner une dot. Ce que Louise a fait pour moi... je le ferai pour son image... Votre fortune... votre bonheur...

MADELEINE. A moi! mon beau Monsieur... Tant de bontés... Qu'ai-je fait pour cela?

LÉOPOLD. Vous lui ressemblez, ça me suffit. (*Lui prenant la main.*) Voyons, parlez-moi franchement... Avez-vous un amoureux?

MADELEINE, *baissant les yeux.* Faut-il dire?..

LÉOPOLD. Sans doute.

MADELEINE. Eh bien! pas encore.

LÉOPOLD. A votre âge?

MADELEINE. Dame! dans ce pays, on est si arriéré... ou plutôt je croyais ne pas en avoir!.. Mais là, tout à l'heure, pendant que vous serriez ma main... Oh! excusez... je veux dire la sienne...

LEOPOLD. Eh bien?

MADELEINE. Eh bien!

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

Tout à l'heure, en vous entendant
La voix et l'âme émues,

Me dir' pour ell' votre tourment...
Puis des phras' inconnues...
Et puis cet amour si brûlant...
(*Portant la main à son cœur.*)
Qu' ça vous fait chaud... en l'écoutant.
Oui, ça vous brûle en l'écoutant!
C' que vous éprouviez pour c'te dame,
Il me semblait, au fond de l'âme,
Que je pourrais bien, (*ter.*) Dieu merci!
A mon tour l'éprouver aussi!

LÉOPOLD, *étonné.* Ah! vraiment! Et, quand ces idées-là te sont venues, tu pensais sans doute à quelqu'un?

MADELEINE, *soupirant.* Pardi!..

LÉOPOLD. Quelqu'un du pays?

MADELEINE. Oui... quelqu'un d'ici...

LÉOPOLD. Eh bien! si c'est un brave et honnête garçon, qui mérite ton affection, il faut l'épouser; nomme-le-moi...

MADELEINE, *vivement.* Ah ben! non..,

LÉOPOLD. Et pourquoi?

MADELEINE. D'abord, parce que je ne suis pas assez sûre de ce qui se passe là... Écoutez donc, on peut ben se tromper; et puis, j'avons idée qu'il ne voudrait pas de moi...

LÉOPOLD. Lui! Il serait bien difficile!.. Tu es si jolie, si naïve et si franche!.. Voyons, Madeleine, à moi, ton ami... dis-moi tout.

UNE VOIX, *au dehors.* Madeleine! Madeleine!

MADELEINE. C'est ma tante qui m'appelle...

LÉOPOLD, *avec impatience.* Elle vient bien mal à propos!

MADELEINE. Les tantes arrivent toujours comme ça! Mais elle me gronderait, si je la faisais attendre.

LA VOIX, *au dehors.* Madeleine! Allons donc!

LÉOPOLD. Tu me diras son nom plus tard?..

MADELEINE. Oui... Monsieur... plus tard... peut-être... Adieu, Monsieur...

LÉOPOLD. Adieu, Madeleine... adieu!

—

SCENE VII.

LÉOPOLD, *la suivant des yeux.* Oui, pauvre fille, je me charge de ton bonheur; c'est un devoir maintenant, car je l'ai promis à Louise... Et puis, qui sait, comme le disait le baron, c'est peut-être sa sœur! Aussi, dès que je connaîtrai celui qu'elle préfère... je m'entendrai avec le baron... (*S'approchant de la table, à droite.*) Et quand je devrais faire et lui vendre tous les tableaux dont (*Ouvrant son album.*) j'ai là les projets ou les esquisses... (*Il s'est assis et se met à dessiner.*) C'est lui que j'entends...

—

SCENE VIII.

LE BARON ET PIERRE, *entrant par le fond;* LÉOPOLD, *à droite et toujours à dessiner.*

LE BARON, *tenant des papiers à la main et parlant à Pierre.* Et moi, je te dis que j'en suis sûr et que j'en réponds.

PIERRE. Allons donc!

LE BARON. Je te dis qu'elle t'aime.

PIERRE. Elle, Madeleine?.. ma cousine!..

LÉOPOLD, *se levant vivement, à part.* O ciel! ce serait lui!..

LE BARON, *à Léopold.* Vous êtes à travailler, ne vous dérangez pas, mon cher; nous traitons là une affaire qui vous intéresserait peu...

LÉOPOLD, *à part.* Si vraiment... A ma gentille Madeleine... un mari comme celui-là!.. (*Il se rassied et les écoute en ayant l'air de travailler.*)

PIERRE, *au baron.* Après tout, quand j'y pense, vous pourriez bien avoir raison! car je me rappelle maintenant bien des petites choses... Souvent elle pleurait toute seule... et, surtout, depuis que j'ai fait la cour à la grande Marianne... la fille du cabaretier...

LE BARON. Tu vois bien!.. Et, ce matin, quand tu la maltraitais devant moi... elle ne s'en plaignait pas... et elle avait même commencé par prendre ta défense...

PIERRE. Mon Dieu! je ne dis pas non; c'est possible... Et quoique je ne l'aime pas, c'te fille... il se peut bien qu'elle m'aime, qu'elle en brûle, qu'elle en dessèche.. Ça n' serait pas la première au village...

LÉOPOLD, *à part.* Dieu me pardonne! c'est un fat!

PIERRE. Mais quand ça serait, où ça nous mènerait-il?

LE BARON. Je m'en vais te le dire : tu voulais, ce matin, entrer chez moi comme laquais...

PIERRE, *s'essuyant la bouche.* Je le veux, et bien plus encore depuis que je sors de l'office!

LE BARON. Mais pour entrer chez moi, qui suis un homme rangé... un homme marié, il ne s'agit pas de rester garçon.

PIERRE. Ça se trouve à merveille : j'ai demandé ce matin en mariage la grande Marianne, la fille du cabaretier, qui a cent bons écus de dot.

LE BARON. C'est possible... mais la grande Marianne ne me convient pas; elle est laide, elle est rousse; je n'aime pas les rousses...

PIERRE. Ni moi non plus... mais elle a cent écus.

LE BARON. Ça annonce un mauvais caractère, et elle en a un...

PIERRE. Oui; mais elle a cent écus...

LE BARON. Et comme ta femme viendrait avec toi, à Paris, dans mon hôtel, où tout est élégant et distingué, je ne veux pas une femme de chambre qui dépare... Voilà pourquoi je tiens à Madeleine... Ainsi, qu'elle te convienne ou non... tu n'entreras pas chez moi, si tu ne l'épouses pas...

PIERRE, *se promenant vers le côté où est Léopold.* V'là qui mérite réflexion... parce qu'enfin, Madeleine n'est pas mal; elle m'aime d'abord, c'te pauvre fille; elle n'est pas rousse, c'est vrai; mais elle a bien des qualités, que n'a pas la grande Marianne.

LÉOPOLD, *bas, à Pierre.* Si tu épouses la grande Marianne, je te promets, moi, cinq cents francs.

PIERRE. Comptant?

LÉOPOLD, *tirant un billet de sa poche et le lui donnant.* Les voilà!

PIERRE. C'est différent! (*Se frottant l'oreille et marchant vers le baron qui, pendant ce temps, a feuilleté ses papiers.*) Écoutez donc, Monseigneur...

LE BARON. Eh bien?.. voyons, dépêche-toi, car il y a des électeurs du pays qui m'attendent dans ma salle à manger... Es-tu décidé?

PIERRE. Oui, sans doute; parce que, nous autres paysans, nous n'avons rien que notre parole...

LE BARON, *brusquement.* J'entends, vous n'avez rien. Eh bien?

PIERRE. Eh bien! ma parole, je l'ai donnée à la grande Marianne et à son père qui lui baille cent écus en mariage; et une autre personne, qui s'intéresse à elle, lui donne de plus cinq cents francs...

LÉOPOLD, *à part.* Je suis tranquille maintenant! (*Il se remet à dessiner.*)

PIERRE. Ça fait huit, c'est une somme! c'est quelque chose, surtout quand on tient à sa parole.

LE BARON, *avec colère.* Et Madeleine?..

PIERRE. Madeleine n'a rien...

LE BARON. Et ma place?

PIERRE. C'est à vous... c'est pas à elle.

LE BARON, *à voix basse, et l'amenant par la main au*

bord du théâtre. Eh bien! pour en finir, car je suis pressé, j'ajoute, à la place, mille francs de dot.

PIERRE. Ah! mon Dieu!

LE BARON, *lui imposant silence en regardant Léopold.* A la condition que tu épouseras Madeleine... sinon, pas de place ni de dot.., Je vais retrouver mes électeurs. (*Apercevant Madeleine qui entre.*) Voici Madeleine, fais ta demande; et que, ce soir, tout soit terminé et conclu. (*Il sort par le fond.*)

—

SCENE IX.

MADELEINE, PIERRE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *à part, et dessinant.* Je l'aurai du moins sauvée, malgré le baron, malgré elle-même, d'un homme qui ne méritait pas son affection, et qui l'aurait rendue malheureuse.

PIERRE. C'est moi que vous cherchiez, cousine?

MADELEINE, *se dirigeant vers la porte à droite, qu'elle ouvre.* Non, Pierre; j'vas chez madame Léonard, la femme de charge, qui m'a fait demander...

PIERRE, *la tirant par le bras.* A d'autres!.. Vous v'là toute troublée et toute honteuse; j'savons ce que ça veut dire, et je vais droit au fait, parce que, nous autres paysans, nous ne connaissons pas les façons et les semblants : la franchise avant tout!.. Voilà assez longtemps, Madeleine, que vous êtes malheureuse et que vous souffrez en secret... Eh bien! moi aussi, je vous aime.

MADELEINE, *étonnée.* Quoi que vous me dites là?

PIERRE. Pour le bon motif... A preuve que je viens vous demander en mariage.

LÉOPOLD, *qui s'est levé avec indignation.* Vous, Pierre? lorsque vous avez promis d'épouser la grande Marianne, et quand vous avez reçu pour cela...

PIERRE. Cinq cents livres! Les voilà... je vous les rends, parce que le paysan est honnête avant tout. Je n'aime que ma petite Madeleine, et je lui offre ma personne et une belle place et mille francs de dot.

LEOPOLD. Ce n'est pas vrai, Madeleine.

PIERRE. C'est vrai; car c'est M. le baron qui me les a promis, et il est plus riche et plus généreux que vous, qui n'en donniez que la moitié... Aussi, il entend et il veut que ce mariage se fasse...

MADELEINE. Et moi, je ne le veux pas...

PIERRE.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Est-il possibl'... vous refusez!
Mill' francs!.. un' fortune aussi grande?
MADELEINE.
C'est les mill' francs q' vous épousez;
Je n'entends pas qu'on me marchande.
Par Monseigneur soyez donc marié,
Son argent, vous pouvez le prendre,
Moi, je garde mon amitié...
Mon amitié n'est pas à vendre!
PIERRE
Quoi! vous gardez votre amitié?..
MADELEINE.
Mon amitié n'est pas à vendre!

LÉOPOLD, *avec enthousiasme.* Madeleine! (*Lui prenant la main.*) Voilà du cœur et de nobles sentiments... C'est bien... très-bien...

PIERRE. Et moi, je dis que c'est mal; c'est très-mal... C'est une volerie, parce qu'elle n'a pas le droit de m'enlever ainsi une belle place et une fortune; mais elle aura beau faire, ça sera...

MADELEINE. Ça ne sera pas...

PIERRE. Et pourquoi?

MADELEINE. Parce que je ne t'aime pas.

PIERRE, *haussant les épaules.* Allons donc!

MADELEINE. Parce que tu ne me plais pas.

PIERRE, *de même.* Allons donc! vous ne ferez accroire ça à personne.., Dites plutôt qu'il y en a d'autres qui, maintenant, vous plaisent mieux... des nouveaux venus, des étrangers... Monsieur, que voilà.

MADELEINE. Par exemple!

LÉOPOLD. Moi! qu'elle a vu, aujourd'hui, pour la première fois...

PIERRE. Ce n'est pas la première fois.

MADELEINE. Voulez-vous bien vous taire!

PIERRE. Je l'ai aperçue, hier, dans les grands aliziers, où elle était blottie; elle entr'ouvrait les branches comme ça, et, pendant que vous dessiniez en face d'elle sur un rocher... elle vous regardait avec une attention et une émotion...

MADELEINE. Ça n'est pas vrai!

PIERRE. Et, quand je lui ai dit : Quoi que tu fais là? elle en a été toute rouge et toute honteuse.

MADELEINE. Ce n'est pas vrai! je venais d'arriver...

PIERRE. Elle y était depuis longtemps, et tellement qu'elle en avait laissé échapper ses vaches, qui étaient à un quart de lieue de là, dans les prés de Monseigneur, dont j'ai dressé procès-verbal.

MADELEINE. Ça n'est pas vrai!.

PIERRE. Elles sont là pour le dire! et, si tu ne m'épouses pas, je publie ton inconduite.

MADELEINE. Par exemple!

PIERRE. Vue et légalisée par les autorités locales...

LÉOPOLD. Comment! malheureux, tu oserais?..

PIERRE. Et elle est perdue de réputation dans le pays!

AIR : *O miracle!*
O spectacle! (Cagliostro.)

Oui, je compte
Sur sa honte
Pour en avoir raison!
C'te vachère
Fait la fière;
Mais c'est bon... oui, c'est bon!
Tu t' crois forte,
Il n'importe,
Bientôt tu me le pairas.
Oui, ma chère,
T'as beau faire,
C'est moi q' t'épouseras.
MADELEINE.
Mais écout'-moi!..
PIERRE.
C'est inutile!
LÉOPOLD.
Tu ne crains pas!..
PIERRE.
J' suis aguerri.
MADELEINE.
C'est un méchant!
LÉOPOLD.
Un imbécile!
PIERRE.
Ça n'empêche pas d'être un mari.
ENSEMBLE.
MADELEINE.
Pareil conte
Sur mon compte
Est une trahison!
Je n' crains guère
Ta colère...
Va, c'est bon... oui, c'est bon!
J' suis pas forte,
Mais n'importe,
Bientôt tu m' le pairas.
T'as beau faire,
Je l'espère,
Jamais tu n' m'épouseras.

LÉOPOLD.

Pareil conte
Sur son compte
Est une trahison!
Je modère
Ma colère;
Mais c'est bon... oui, c'est bon!
Faible ou forte,
Il n'importe,
Tant que mon cœur battra,
La vachère,
Je l'espère,
Jamais ne t'épousera.

PIERRE.

Oui, je compte
Sur sa honte, etc.

—

SCENE X.

MADELEINE, LÉOPOLD.

MADELEINE, *assise à droite et pleurant.* Ah! mon Dieu! mon bon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

LÉOPOLD. Rassure-toi, Madeleine; on ne le croira pas...

MADELEINE. Mais, vous le croirez, vous, Monsieur! et c'est là le plus terrible... vous allez supposer des choses...

LÉOPOLD. Moi! nullement, je le jure...

MADELEINE. Si fait, si fait, je le vois bien : vous vous imaginerez, comme il le dit... que j'étais, hier, à vous regarder en cachette ..

LÉOPOLD. Ce n'est pas vrai?

MADELEINE, *se levant.* Si; mais tout simplement et sans mauvaise intention. Je me disais tout ébahie : « Qu'est-ce que c'est donc que ce beau monsieur, qui n'est pas du pays, et qui est là en plein soleil, sur un rocher, à tirer des lignes sur du papier? Est-ce que ça serait l'ingénieux du département?.. » Voilà, Monsieur; pas autre chose!..

LÉOPOLD. C'est tout naturel, et je te crois.

MADELEINE. Je l'espérons bien... Faudrait avoir bien peu de cœur pour songer à quelqu'un qui n'est jamais à ce qu'il fait, qui vous regarde sans vous voir... et vous dit : Je vous aime, en pensant à une autre; car c'est une autre que vous aimez!..

LÉOPOLD. Oui, et je l'ai perdue!.. et elle n'est plus!

MADELEINE, *soupirant.* C'est encore pis!.. La beauté, ça se fane, ça vieillit; mais un souvenir, c'est toujours jeune.

LÉOPOLD, *étonné.* Que dis-tu? Voilà une pensée et une expression...

MADELEINE. Dame! je vous donne ça comme ça m'est venu.

LÉOPOLD. Et c'est très-bien... Car, tu ne sais pas, Madeleine, non-seulement tu es jolie, mais tu es aussi très-aimable!

MADELEINE. En vérité! Dame! en vous écoutant, peut-être que ça se gagne.

LÉOPOLD. Quelques mois de soins et d'études te donneront une autre existence et une forme nouvelle. Alors rien ne te manquera, alors tu seras aussi charmante, aussi séduisante...

MADELEINE. Que la marquise?..

LÉOPOLD, *embarrassé.* Eh! mais... d'une autre manière...

MADELEINE, *avec regret.* Ah! c'est celle-là, c'est la sienne que je voudrais; mais c'est impossible aux filles d' cheux nous... Elle était donc... bien belle?..

LÉOPOLD. Ravissante... adorable!..

MADELEINE. Et vous disiez pourtant que je lui ressemblais; vous mentiez donc, Monsieur?

LÉOPOLD, *la regardant.* Non! Elle avait ce que tu n'as pas... la distinction et l'élégance; mais tu as plus de naïveté et d'abandon... (*Regardant Madeleine.*) Quant à ses yeux, ils étaient...

MADELEINE. Plus beaux?

LÉOPOLD. C'est possible! Mais ils respiraient la fierté ou bien la froideur et l'indifférence... tandis que les tiens ont une expression de reconnaissance, d'amitié, presque de tendresse...

MADELEINE. Vous trouvez?

LÉOPOLD. Ensuite... s'il faut te le dire... toi, Madeleine, tu n'as rien; et la marquise avait un nom, de la naissance, une immense fortune...

MADELEINE, *secouant la tête.* Ce qui est un grand avantage pour elle!

LÉOPOLD, *vivement.* Non! pour toi; à mes yeux du moins; car, en aimant une personne riche, on a l'air d'aimer sa richesse... Aussi, dans son salon, je me tenais à l'écart... muet et réservé, je l'adorais de loin, et jamais je n'ai osé lui dire : Je vous aime.

MADELEINE, *avec joie.* Jamais, Monsieur!

LÉOPOLD. Jamais! Tandis qu'auprès de toi, je l'ai osé tout de suite.

MADELEINE. La belle avance, ça n'était pas pour mon compte!

LÉOPOLD. En partie du moins!.. Car mon seul vœu, Madeleine, le vœu d'un ami, c'est de te voir heureuse; c'est de te trouver, si je le puis, quelqu'un digne de toi.

MADELEINE. Je vous remercions, moi, Monsieur; ce n'est pas la peine.

LÉOPOLD. Et pourquoi?

MADELEINE. Parce que je voulons rester comme je suis.

LÉOPOLD. Ne pas te marier?

MADELEINE. Jamais... j'y suis décidée.

LÉOPOLD. Et quelles raisons?

MADELEINE. Chacun a les siennes; et je vous prions de ne pas me les demander. Mais vous, Monsieur?..

LÉOPOLD. Moi!.. grand Dieu! peux-tu le penser?.. Fidèle à celle que j'aime, rien ne me la fera oublier; maintenant surtout, que son souvenir est là, près de moi, souvenir vivant qui semble renaître en toi, Madeleine, et réunir les deux sentiments les plus doux de la vie, l'amour et l'amitié... Aussi, désormais, ta présence m'est nécessaire, je ne pourrais plus m'en passer, et tous mes jours, tous mes instants s'écouleront près de toi.

MADELEINE. Ah! je le voudrions comme vous, Monsieur; mais je sentons bien que ça ne se peut pas.

LÉOPOLD. Que veux-tu dire?

MADELEINE. Que c'est, pour vous, un amusement... un jeu qui trompe votre douleur... Mais, pour moi, pauvre fille, qui n'ai pas l'habitude d'être aimée, le semblant a trop l'air d'une réalité... c'est trop difficile à distinguer, et si j'allais confondre et me méprendre?.. C'est peut-être déjà fait!

LÉOPOLD. O ciel! que dis-tu?

MADELEINE. Aussi, Monsieur, s'il est vrai que vous avez quelque amitié pour la pauvre Madeleine... j'ai une grâce à vous demander.

LÉOPOLD. Laquelle?

MADELEINE. Vous ne me refuserez pas, n'est-il pas vrai?

LÉOPOLD. Quelle qu'elle soit, je te le jure.

MADELEINE. Au nom de la marquise... pour elle!

LÉOPOLD. Pour elle... et pour toi!..

MADELEINE. Eh bien! Monsieur, c'est de quitter ce pays, de partir aujourd'hui même, et de ne plus me revoir.

LÉOPOLD. Quoi! Madeleine, renoncer à mon bonheur?

MADELEINE. Moi, votre bonheur?.. je n'en suis que l'image!

LÉOPOLD. Qu'importe! si elle me rattache à la vie... si elle me console... si elle me fait du bien!

MADELEINE. Et si ça me fait du mal... à moi! Oui... je ne sais ce que j'éprouve... (*Montrant sa tête.*) là,

(*Montrant son cœur*) et puis là... Par ainsi, m'est avis que si vous restiez davantage, ça finirait mal.. il arriverait pour moi des malheurs.

LÉOPOLD. Tu le crois?

MADELEINE. J'en suis sûre...

AIR : *Ah! Lulli.* (De Reber.)

Un' pauvre fille vous implore,
Vous la sauverez du danger;
Vous seul pouvez me protéger...
Moi, qui tout bas m' disais encore :
C'est lui, c'est lui,
Qui s'ra mon frère et mon ami!

LÉOPOLD.

Même air.

Tu le veux, et, malgré ma peine,
Pour jamais je quitte ce lieu...
Un baiser... le baiser d'adieu!..
(*Madeleine s'éloigne.*)
Tu me refuses, Madeleine?
MADELEINE, *se rapprochant.*
Nenni! nenni!
C'est pour mon frère et mou ami!
(*Il l'embrasse.*

—

SCENE XI.

LES MÊMES, PIERRE, *puis* LE BARON, *paraissant à la porte du fond.*

PIERRE. Ah! qu'est-ce que je vois là? (*Madeleine s'enfuit par la porte à droite, qui est restée ouverte, et qu'elle referme après elle.*)

LE BARON, *entrant après Pierre.* Qu'y a-t-il donc?

PIERRE. Madeleine, ma fiancée, celle que vous voulez absolument me faire épouser pour mille livres...

LE BARON, *avec impatience.* Eh bien?

PIERRE. Ce Monsieur l'embrassait!

LE BARON, *avec colère.* Lui?.. Léopold!..

PIERRE. Lui-même ; je l'ai vu.

LE BARON, *bas, à Pierre, le calmant.* Allons, tais-toi... je te donne quinze cents francs.

PIERRE. Ah!.. A la bonne heure!

LE BARON, *à Léopold.* Ah çà! mon cher ami, tendre Céladon, beau ténébreux, qui deviez éternellement pleurer votre bergère... il me semble que les nôtres vous ont bien vite consolé, et que, malgré votre douleur, vous vous permettez...

LÉOPOLD. Épargnez-moi, monsieur le baron, des railleries qui ne peuvent m'atteindre, et qui seraient sans but. Je ne nie point l'émotion que j'ai éprouvée à la vue de cette jeune fille .. Vous-même en connaissez la cause... Mais, quel que soit l'intérêt que je lui porte ou l'affection qu'elle m'inspire, cela ne me fera pas rester un jour de plus dans ce pays; et, décidé à partir, je faisais mes adieux à Madeleine... avec sa permission.

PIERRE. Ah! dame! si c'étaient des adieux... c'est différent, parce que les adieux... ce sont des circonstances...

LE BARON. Atténuantes... tu le vois bien.

PIERRE, *à Léopold.* Alors, excusez, Monsieur...

LE BARON, *à Léopold.* Oui, mon cher, pardonnez-nous d'avoir eu, un instant, des idées... et de vous avoir supposé des intentions... Cela arrive à tout le monde...

LEOPOLD. Je n'en ai pas d'autres que de continuer ma route...

LE BARON. Aujourd'hui?

LÉOPOLD. A l'instant même!

LE BARON. Permettez... permettez! j'ai votre parole, et j'y tiens beaucoup, pour moi et pour ma femme, que j'attends demain ou après. Vous m'avez promis un portrait de la marquise, et nous ne trouverons jamais une pareille occasion.

LÉOPOLD. C'est possible; mais, je vous l'avoue, ce projet, qui m'avait charmé ce matin, me sourit beaucoup moins maintenant... et j'y suis peu disposé.

LE BARON. Cela vous viendra! il ne s'agit que de commencer...

LÉOPOLD. Et puis, je n'ai rien de ce qu'il me faut... rien pour peindre... J'ai laissé ma boîte à couleurs à l'auberge où je suis descendu, à la *Pomme de pin.*

LE BARON. Chez le père de la grande Marianne... On va vous l'aller chercher. (*A Pierre.*) Pierre, cela te regarde... va vite et reviens.

PIERRE. Oui, Monseigneur, ce ne sera pas long. (*Il sort.*)

—

SCENE XII.

LE BARON, LÉOPOLD.

LE BARON. Vous partirez après, mon cher, si cela vous convient; vous en êtes le maître, et je ne vous retiens plus; mais je ne veux pas que mes frais de toilette soient perdus...

LEOPOLD. Que voulez-vous dire?

LE BARON. Qu'il m'est venu une idée.

LÉOPOLD. Ah!

LE BARON. Oui, vraiment; en Bretagne, on n'a que cela à faire ; en voilà deux ou trois qui m'arrivent depuis ce matin, et celle-ci est au sujet de ce portrait... J'ai donné mes ordres à madame Léonard, ma vieille gouvernante. Elle a cherché ce qu'il y avait de plus frais et de plus élégant dans les robes et les atours de madame la baronne, ma femme, et elle va habiller Madeleine en grande dame, en marquise, pour rendre la ressemblance encore plus frappante.

LEOPOLD, *vivement.* En vérité?

LE BARON. Et pour qu'elle vous serve ainsi de modèle.

LÉOPOLD. Oui... oui... je comprends!

LE BARON. Ah! mon gaillard! l'idée vous plait, et, dès qu'on vous rappelle la marquise, voilà sur-le-champ votre tête qui se monte... Vous ne refusez plus, maintenant?

LÉOPOLD, *rêvant.* Mais comment? sous quel aspect?..

LE BARON, *comme inspiré.* Attendez!.. avec une corbeille de fleurs!

LEOPOLD, *rêvant, sans l'écouter.* Oui... elle les aimait.

LE BARON.

AIR : *Contredanse de Cendrillon.*

Vous approuvez, je le vois, mon dessein,
L'idée en est poétique et nouvelle.
En bon parent, je vais ici, pour elle,
En un instant dévaster mon jardin.
Dans ce tableau, je veux partout des fleurs;
Je veux que ma cousine brille
Au milieu des roses, ses sœurs...
C'est presque un tableau de famille!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Il a raison; j'approuve son dessein :
Dans ce tableau, dont elle est le modèle,
Il faut des fleurs fraîches comme elle,
Et qui n'auront, comme elle, qu'un matin.

LE BARON.

Vous approuvez, je le vois, mon dessein, etc.

(*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCENE XIII.

LÉOPOLD, *seul.* Oui... oui... je le lui avais promis, et il faut bien tenir ma parole, d'autant plus qu'elle est antérieure à celle donnée à Madeleine... Mais aussitôt le portrait fini, je partirai... je le dois. (*Regardant vers la droite.*)

—

SCENE XIV.

LÉOPOLD, MADELEINE, *habillée en grande dame, sort de la porte à droite.*

(Musique. — Air de Félicien David : *Mon bien-aimé d'amour s'enivre.*)

LÉOPOLD, *reculant étonné.* Ah! qu'ai-je vu?.. Mes yeux ou mon cœur ne me trompent-ils pas?.. Cette fois, c'est à en perdre la raison!.. Louise! Louise!.. est-ce vous?.. (*Madeleine lui fait, de la tête, un signe négatif. — Soupirant.*) Non!.. ce n'est que toi!

MADELEINE. Que l'on vient d'habiller ainsi. Qu'est-ce que ça veut dire, Monsieur? et qu'est-ce qu'on va faire de moi?

LÉOPOLD. Ton portrait... qu'on m'avait demandé... et que je leur avais promis... Moi, retracer ton image pour eux, pour la leur livrer... Non... ils ne l'auront pas!.. Ça m'est impossible maintenant!.. (*Regardant autour de lui.*) Mais, avant qu'on vienne, laisse-moi prendre de toi, dans ce costume, une simple esquisse au crayon, pour moi, pour moi seul!..

MADELEINE, *troublée.* Mais je croyais, Monsieur, que vous m'aviez promis de quitter ce château!

LÉOPOLD. Raison de plus pour emporter avec moi et mon bonheur et cette image que j'ai tant désirée... Je partirai après... je te le jure!

MADELEINE. Alors... dépêchez-vous donc!

LÉOPOLD, *courant prendre son album.* M'y voici! C'est l'affaire d'un instant, et, quand je t'aurai quittée, il me rappellera sans cesse cette journée, et toutes les émotions si cruelles et si douces que j'ai éprouvées auprès de toi... Ne t'impatiente pas, je me dépêche. (*Musique. — Il s'est assis près de la table à droite et a ouvert son album. Voyant Madeleine qui s'est placée derrière le fauteuil.*) Non... ne te place pas ainsi, derrière ce meuble... je ne puis te voir...

MADELEINE *change d'attitude, et se place à côté du siége.* Comme ça... c'est-y mieux?.. ou bien comme ça?.. (*Elle appuie son coude sur le dos du fauteuil, et pose sa tête sur sa main.*)

LÉOPOLD, *la contemplant.* Ah! qu'elle est belle!

MADELEINE. Eh bien! Monsieur, vous ne dessinez pas?

LÉOPOLD. Pardon... je n'y pensais plus...

MADELEINE. Dame! c'est que c'est fatigant de rester comme ça tout debout...

LÉOPOLD. Tu as raison. (*Lui indiquant le fauteuil.*) Assieds-toi dans ce fauteuil, en face de moi. (*Elle est assise.*) Bien! (*Il dessine.*) Deux minutes seulement. (*Il s'arrête.*) Tes yeux... non pas fixés sur la terre... je ne puis les voir... Lève-les... vers moi.

MADELEINE. Est-ce bien, Monsieur?

LÉOPOLD, *dessinant.* Oui... regarde-moi... toujours...

MADELEINE. Est-ce bien?

LÉOPOLD, *avec émotion.* Non... ne me regarde pas, ça m'empêche de travailler.

MADELEINE. Dame! Monsieur, arrangez-vous; il faut pourtant avoir les yeux levés ou baissés.

LÉOPOLD. Ni l'un... ni l'autre... Attends... Sais-tu lire?

MADELEINE. Non, Monsieur; c'est bien malheureux pour moi.

LÉOPOLD. C'est égal... tu feras comme si tu lisais... (*Il prend le journal qui est sur la table, et le lui donne.*) Tiens... prends ce journal... (*Il va reprendre son album et se met à dessiner; puis, s'adressant à Madeleine qui a l'air de lire le journal.*) Bien!.. ne remue pas, reste immobile... (*L'orchestre redit en sourdine l'air qui commence cette scène.*) Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle donc? Elle paraît troublée... ses mains tremblent!.. elle laisse échapper ce papier... Elle se trouve mal! (*Courant à elle, et se jetant à genoux.*) Madeleine... Madeleine! reviens à toi!..

—

SCENE XV.

LÉOPOLD, *à gauche, à genoux devant Madeleine, lui faisant respirer des sels;* LE BARON, *sortant de la porte à gauche, avec une corbeille de fleurs;* PIERRE, *au fond, tenant la boîte à couleurs à la main.*

PIERRE, *poussant un grand cri et laissant tomber la boîte à couleurs.* En voici bien d'une autre!

LE BARON, *courant à lui.* Veux-tu te taire!

PIERRE. Me taire! quand ce Monsieur est là, à genoux devant ma prétendue!.. devant celle que vous voulez me faire épouser pour quinze cents francs!

LE BARON, *lui serrant la main.* Je t'en donne deux mille!

PIERRE. Ah!.. A la bonne heure!

LE BARON, *à Pierre.* Tu vois bien que c'est un jeu.

LÉOPOLD, *toujours à genoux, se retournant vers le baron.* Venez donc! elle se trouve mal!

LE BARON, *à Pierre.* Vite chez moi... des sels... mon flacon...

PIERRE. Ou un verre d'eau fraîche... J'y vais!.. Mais veillez sur eux.,. pour empêcher le dommage... Il y en a déjà assez comme ça... (*Il sort.*)

—

SCENE XVI.

LE BARON, *près de la porte à droite, renvoyant Pierre; sur le devant à gauche,* MADELEINE, *assise dans le fauteuil, et* LÉOPOLD, *toujours auprès d'elle.*

LÉOPOLD. Non... non... elle revient!.. (*A demi-voix, avec tendresse.*) Adieu, Madeleine!.. adieu, je pars!

MADELEINE, *le retenant et à voix basse.* Non! restez maintenant!

LÉOPOLD, *étonné.* Que dit-elle?

LE BARON, *revenant.* Eh bien?

MADELEINE, *apercevant le baron revenu près d'elle.* Ce n'est rien... rien, Monseigneur... la fatigue, la chaleur... et l'étonnement...

LE BARON. De te trouver si belle... n'est-ce pas? Mais puisque vous étiez déjà en séance... que je ne vous dérange pas... Continuez... (*Regardant Madeleine.*) Ah! comme tu te tiens!.. C'est la tenue qui fait la grande dame... La taille droite... comme moi... (*Elle se lève.*) Pas mal!.. La démarche aisée... comme moi... (*Elle fait quelques pas.*) Pas mal du tout, pour une paysanne... Le regard coquet et railleur!.. (*Elle le regarde en souriant.*) Très-bien, ma foi!.. véritable grande dame! (*D'un ton ironique.*) Eh bien! quelles nouvelles, chère marquise?

MADELEINE, *l'imitant, en jouant de l'éventail.* De très-curieuses, mon cher baron!

LE BARON, *riant, et s'adressant à Léopold.* Bravo! c'est cela!

MADELEINE, *de même.* On prétend que, pour se sous-

traire à d'indignes traitements, la petite marquise de Brevannes a fait courir le bruit de sa mort. (*Musique.*)

LÉOPOLD, *avec étonnement.* Grand Dieu!..

LE BARON, *riant.* Qu'est-ce qu'elle dit?.. qu'est-ce qu'elle dit?..

MADELEINE, *d'un ton plus grave.* Que, pendant ce temps, elle se tenait cachée chez sa vieille nourrice, au fond de la Bretagne...

LÉOPOLD, *dont le trouble augmente.* O ciel!

LE BARON, *de même.* Comment!

MADELEINE. Décidée à y rester toujours... si la mort de M. de Brevannes, qu'elle vient d'apprendre, ne l'avait rendue à la vie et (*Tendant la main à Léopold.*) à la liberté!

LÉOPOLD, *hors de lui et tombant à genoux.* C'est elle! Louise!..

LE BARON, *de l'autre côté, en faisant autant.* Ah! pardon! pardon, Madame!

—

SCENE XVII.

LES MÊMES, PIERRE, *apportant un verre d'eau sur une assiette. Il aperçoit Madeleine debout entre les deux hommes à ses genoux. Il pousse un cri et laisse tomber l'assiette.*

PIERRE. Deux, maintenant!.. deux!.. à la fois!.. Et vous aussi, monsieur le baron!..

LE BARON. Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

PIERRE. Une prétendue... que vous vouliez me faire épouser pour deux mille francs!..

LE BARON. Va te promener!

PIERRE. Je ne fais que ça!

LE BARON. Que diable! tu es trop susceptible, tu finirais par me ruiner!

LÉOPOLD, *à la marquise.* Quoi! c'est donc bien vrai!.. La marquise, que j'aimais tant...

LA MARQUISE. C'était moi!

LÉOPOLD. Et... Madeleine, dont j'étais aimé...

LA MARQUISE. C'est moi!

PIERRE. Et moi?.. il ne me reste donc rien que la grande Marianne et les cinq cents francs que Monsieur m'a promis, ce qui, joint aux deux mille francs de Monsieur...

LE BARON. Du tout! Je ne donne rien!..

LA MARQUISE. Je les donnerai, moi.

PIERRE. Quel bonheur!.. j'ai deux mille cinq cents francs!..

LA MARQUISE. Et tu ne m'épouses pas! nous y aurons tous gagné!.. (*A Léopold.*) Et vous, Léopold, mon véritable ami, parlez-moi franchement : de la marquise ou de... c'te pauvre Madeleine... laquelle aimez-vous le mieux?

LÉOPOLD. Ne me le demandez pas!

AIR : du *Baiser au porteur.*

De choisir, hélas! il me coûte...
Je le voudrais... et ne le peux!

LA MARQUISE.

Il faut alors, et dans le doute,
Vous les donner toutes les deux. (*bis.*)

LÉOPOLD.

Dieu puissant! j'ai donc en partage
Et le ciel même et sa félicité!
Votre vue en était l'image,
Mais votre amour est la réalité!

LA MARQUISE, *au public.*

Même air.

Lorsque, voyageuse étrangère,
J'arrive en de nouveaux climats,
Un seul espoir, peut-être téméraire,
En ces lieux a guidé mes pas,
Près de vous a guidé mes pas :
J'avais rêvé votre suffrage
Et les bravos de l'hospitalité...
Messieurs, applaudissez l'*Image*,
Et je vais croire à la réalité.

FIN DE L'IMAGE.



DONA MANUELA. Je ne souffrirai pas que vous preniez la peine de me reconduire. — Acte 1, scène 7.

LE GUITARRERO

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 21 janvier 1841.

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY.

Personnages.

FRA LORENZO	MM. MOREAU-SAINTI.	FABIUS	MM. EMON.
RICCARDO	ROGER.	OTTAVIO	DAUDE.
MARTIN DE XIMENA	GRIGNON.	MANUELA	Mmes BOULANGER.
DON ALVAR DE ZUNIGA	BOTELLI.	ZARAH	CAPDEVILLE.

La scène se passe à Santarem, château royal de l'Estramadure, à une douzaine de lieues de Lisbonne. — En 1660.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la principale place de Santarem. Dans le lointain, le château royal de Santarem. A gauche, l'hôtel de Villaréal; à droite, l'hôtel du *Soleil d'or*, principale hôtellerie de la ville. On y arrive par quelques marches, et les fenêtres sont préservées de la chaleur par un auvent ou une tente qui fait saillie sur la rue.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ALVAR DE ZUNIGA, *venant de la promenade à droite, au fond du théâtre, s'arrête un instant sous les fenêtres à gauche de l'hôtel de Villaréal qu'il regarde avec colère; au même moment,* FABIUS *et* OTTAVIO *sortent de l'hôtellerie à droite et aperçoivent Alvar.*

FABIUS. Eh! c'est notre ami Alvar de Zuniga!

OTTAVIO. Tous nos convives sont déjà arrivés, et toi, notre amphitryon, te voilà le dernier au rendez-vous!

FABIUS. Le repas n'est pas encore commandé?

ZUNIGA, *se frappant le front*. C'est vrai; je vous ai invités chez le maître Nunnez Mugnoz, qui n'a pas son pareil pour les olla-podrida à la reine... Holà, seigneur hôtelier! (*A l'hôtelier qui paraît et salue*) Je paie double!... que dans un quart d'heure tout soit prêt; et songe bien qu'il ne s'agit pas ici de traiter des hobereaux portugais, tes compatriotes, mais des officiers du régiment de la reine .. des Espagnols, vos vainqueurs et vos maîtres. Allez... (*L'hôtelier s'incline et sort.*) Pardon, mes amis, j'arrivais ne rêvant que la joie et le plaisir, mes regards se sont tournés de ce côté... (*Montrant l'hôtel à gauche.*) et d'autres projets, d'autres idées...

FABIUS. Ah! ah! l'hôtel de Villaréal...

OTTAVIO Il a pensé comme nous à la belle Zarah.

FABIUS. Qu'il adore.

ZUNIGA. Que je déteste!

FABIUS. Allons donc!

ZUNIGA. Je la déteste! vous dis-je... et pour nous autres gentilshommes de Séville ou de Cordoue, qui avons du sang africain dans les veines, triompher d'une maîtresse est moins doux que de s'en venger quand elle nous a outragés dans notre honneur.

OTTAVIO. Allons donc!. . de quoi as-tu à te plaindre?

ZUNIGA. Ce que j'ai?...

OTTAVIO. Elle est fière, orgueilleuse, et ne peut souffrir les Espagnols, qui règnent en maîtres dans son pays... Que nous importe?

ZUNIGA Ah! si ce n'était que cela!..

OTTAVIO. Eh bien! voyons, soyons francs... elle a refusé tes hommages et ta main?

ZUNIGA. Oui, par Notre-Dame del Pilar!... elle m'a refusé.

OTTAVIO. Eh bien! moi aussi.

FABIUS. Et moi de même.

OTTAVIO. Aussi quand elle sera mariée, nous verrons... jusque-là je lui pardonne.

FABIUS. Moi, je ne lui pardonne pas, car la dot était magnifique, et à chaque pas je rencontre des gens furieux contre elle.

OTTAVIO. Ta famille?

FABIUS. Non... mes créanciers.

ZUNIGA, *avec colère*. Ils ne perdent que de l'argent!

FABIUS. Et toi une maîtresse.

ZUNIGA. Si ce n'était que cela, vous dis-je!... D'abord, il suffit qu'une femme me dédaigne pour que je la déteste...

OTTAVIO. Moi, je la plains, voilà tout.

ZUNIGA. Mais elle a osé plus encore... l'affront le plus cruel... le plus sanglant que puisse recevoir un noble Espagnol... cette nuit, au bal, chez dona Manuela, sa tante; vous n'y étiez pas?

OTTAVIO. Nous étions de service au château.

ZUNIGA. Elle avait laissé tomber un riche pendant d'oreille en diamants... plusieurs Portugais se précipitèrent pour le ramasser, et entre autres un négociant de Lisbonne, Martin de Ximena, à qui je l'arrachai des mains, et qui, prudemment, vous vous en doutez bien, garda le silence... Présentant alors ma conquête à la belle Zarah, je lui demandai la permission de replacer moi-même ce brillant trophée... elle allait refuser, elle en faisait le geste, lorsque dona Manuela, sa tante, Portugaise de naissance, mais femme supérieure et distinguée...

OTTAVIO. Qui adore les Espagnols et la cour de Madrid.

ZUNIGA. Dona Manuela lui ordonna d'accorder cette récompense à un preux chevalier qui venait de la mériter... Alors, n'osant attirer plus longtemps les regards de l'assemblée, qui déjà étaient fixés sur nous, la rebelle, l'orgueilleuse Zarah fut obligée de se soumettre, et pendant que je rattachais ce diamant à son oreille, pendant que sa joue était là, près de moi, j'osai, aux yeux de tous, y porter mes lèvres... Alors, la fière beauté se relevant avec indignation et tournant vers moi ses yeux noirs qui lançaient des éclairs : Vous n'êtes point un gentilhomme! s'écria-t-elle. Et de son gant elle me frappa au visage, devant toute l'assemblée, devant tous ces Portugais... moi Espagnol, moi Alvar de Zuniga!

FABIUS. Et tu l'as supporté?

ZUNIGA. Ah! c'est ce qui me met la rage dans le cœur! Que faire? .. qu'auriez-vous fait à ma place? Comment se venger d'un tel outrage?... sur une femme!... une femme, entendez-vous?... Croyez-vous encore que je l'aime?... et comprenez-vous la honte et la colère qu'il m'a fallu dévorer lorsque, affectant un air riant et enjoué, j'ai dit à sa tante, qui m'adressait des excuses, qu'une si douce punition était encore une faveur, et qu'une si belle main ne déshonorait pas?... Mort-Dieu! par Philippe, notre roi, j'ai juré tout haut la paix, mais tout bas la vengeance... et je l'obtiendrai.. Je vous perdrai, ma belle Zarah! ou j'y perdrai mon nom!

FABIUS. Et comment feras-tu?

ZUNIGA. Je l'ignore.. mais il faudra bien un jour qu'elle choisisse... qu'elle aime quelqu'un...

OTTAVIO. Elle refuse tous les partis!

ZUNIGA. On a parlé de don Juan de Guimarens, que lui destine la cour de Lisbonne... et quoique ce soit un de mes amis...

FABIUS. Si elle ne l'aime pas, tu la débarrasseras d'un prétendant qui l'ennuie.

ZUNIGA. Tu as raison... cette vengeance-là ne suffit pas; il en faut une qui puisse l'humilier, elle... personnellement, et lui rendre affront pour affront.

VOIX *dans l'intérieur de l'hôtellerie*. A table! à table!

FABIUS. Voici nos amis qui s'impatientent.

OTTAVIO, *qui a remonté le théâtre, pendant que plusieurs jeunes seigneurs sortent de l'hôtellerie à droite*. Silence!.. silence!.. je vois de loin quelqu'un qui s'avance mystérieusement sous ses fenêtres.

ZUNIGA. Un jeune seigneur... lequel?

OTTAVIO, *regardant toujours vers la gauche*. Attends donc!

ZUNIGA. Un riche cavalier?..

OTTAVIO. Eh non! un homme du peuple couvert d'un mauvais manteau.

ZUNIGA. C'est un amant déguisé... un rival...

FABIUS, *regardant*. C'est possible, car il porte une guitare.

—

SCENE II.

LES MÊMES, RICCARDO.

(*On entend dans la coulisse à gauche un prélude de guitare, et l'on ne voit pas encore la personne qui joue. Zuniga veut s'élancer de ce côté; les jeunes officiers et seigneurs ses amis, qui viennent de sortir de l'hôtellerie, le retiennent, et le morceau commence à demi-voix sur le motif de l'air qu'on exécute dans la coulisse.*)

LES JEUNES SEIGNEURS, *montrant Zuniga*.
D'un rival imaginaire
Le voilà soudain jaloux...
(*A Zuniga, qu'ils retiennent.*)
Modérez votre colère,
Ecoutez!.. ainsi que nous!

ZUNIGA.
Ah! malheur au téméraire!
Qu'il redoute mon courroux!
(*A ses amis.*)
Mais je calme ma colère,
Et j'écoute, ainsi que vous.

FABIUS.
Comme nous, près de l'inhumaine

Il perdra son temps et sa peine!
Mais il s'avance... taisons-nous!

(Les jeunes gens se retirent sous l'auvent de l'hôtellerie à droite, et Riccardo s'avance sous le balcon de l'hôtel de Villaréal, à gauche.)

AIR.

RICCARDO, *s'accompagnant sur la guitare, et tournant le dos aux jeunes gens qui l'écoutent.*

N'entends-tu pas, ô maîtresse chérie!
Ces accents
Et ces chants
Qui disent mes tourments?
Ne vois-tu pas que mon âme et ma vie
Sont en toi?
Et sans toi
Le jour n'est rien pour moi!
Tant que les flots heureux du Tage
Caresseront son doux rivage,
Partout je te suivrai
Et je dirai :
O maîtresse chérie,
A toi mes seuls amours!
A toi, toujours
Le destin de ma vie!
Tra, la, la, la, la, la, la, la.

OTTAVIO, *à ses amis, à voix basse.*

Comme nous, près de l'inhumaine
Il n'aura pas perdu sa peine!
La fenêtre s'entr'ouvre...

(On voit s'ouvrir la persienne; mais Riccardo, qui est sous le balcon, ne voit pas et n'est pas vu. Zuniga s'élance du côté à droite; au bruit qu'il fait, la persienne se referme sur-le-champ.)

Eh bien! je connaîtrai
Quel est ce rival préféré!
Et des craintes que j'ai conçues
Je veux me délivrer!..

(Regardant Riccardo, qu'il a saisi par le bras, et qu'il amène sur le devant du théâtre.

Grand Dieu!
C'est un guitarrero!.. c'est un chanteur des rues!

RICCARDO, *timidement et baissant la tête.*

Oui, Messeigneurs!

ZUNIGA.

Approche un peu!
Je le connais... et plus je le regarde...
Il habite une humble mansarde
Vis-à-vis mon hôtel!

RICCARDO, *de même.*

C'est vrai!

ZUNIGA, *s'adoucissant et avec bonté.*

Tiens, mon garçon!
(Lui donnant quelques pièces d'or.)
Sur ta guitare achève ta chanson.

(Riccardo hésite un moment; puis, sur un geste impératif de Zuniga, il prend sa guitare et joue sans chanter le motif qu'on a déjà entendu.)

ENSEMBLE.

REPRISE DU PREMIER CHŒUR.

ZUNIGA, *à part.*

Ah! je ris de ma colère!
Quoi! de lui j'étais jaloux!
(Écoutant Riccardo.)
A sa main vive et légère
J'applaudis, ainsi que vous.

LES SEIGNEURS, *riant.*

Voilà donc le téméraire
Dont son cœur était jaloux!
(Montrant Zuniga, qui écoute et applaudit.)
Il abjure sa colère,
Il écoute, ainsi que nous.

(Le morceau finit par une ritournelle brillante, exécutée par Riccardo.)

ZUNIGA ET SES AMIS, *applaudissant.*

Mais c'est un vrai talent qu'il faut encourager.

OTTAVIO.

Nous autres grands seigneurs, nous devons protéger
Les artistes!

FABIUS.

Demain, viens passer la soirée
A mon hôtel... l'hôtel de Médina-Cœli.

OTTAVIO.

Moi, pour après-demain, je te retiens aussi!

FABIUS.

Moi, pour l'autre semaine!... et par nous célébrée,
Ta réputation va s'accroître!

ZUNIGA, *le regardant.*

Pour moi,
Je lui destine un autre emploi!
Par un air distingué sous ses haillons il brille!
Es-tu de Santarem?

RICCARDO.

Non pas; j'arrive, hélas!
Et n'y connais personne...

ZUNIGA, *vivement.*

On ne t'y connaît pas?

RICCARDO.

Sans un ami...

ZUNIGA.

C'est bien!

RICCARDO.

Sans parents, sans famille...

ZUNIGA.

Encore mieux!..

FABIUS, *qui était entré un instant dans l'hôtellerie, en sort en disant à haute voix.*

Le dîner nous attend!

TOUS.

C'est charmant...
Nouvelle agréable!
Les amours au diable!
Conspirons à table
Contre la beauté!
Que des vins d'Espagne
L'ivresse nous gagne!
Pour seule compagne
Prenons la gaîté!

Pendant que les jeunes gens entrent dans l'hôtellerie,

ZUNIGA, *s'approchant de Riccardo.*

Attends-moi dans une heure ici!
Ici... tu comprends?

RICCARDO.

A merveille!

FABIUS, *et les jeunes seigneurs, revenant sur leurs pas.*

Eh bien! que fais-tu donc? ce mot à ton oreille,
Ce mot si doux n'a-t-il pas retenti :
Le repas est servi?

TOUS.

Le repas est servi!!!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Nouvelle agréable!
Les amours au diable!
Conspirons à table
Contre la beauté!
Que des vins d'Espagne
L'ivresse nous gagne!
Pour seule compagne
Prenons la gaîté!
Vive la gaîté!

RICCARDO.

Et moi, misérable,
Que le sort accable,
Sous un joug semblable
Courbons ma fierté!
La peine accompagne
Le pain que je gagne;
Pour seule compagne
J'ai la pauvreté!

(Ils entrent tous dans l'hôtellerie; Riccardo reste seul en scène.)

—

SCÈNE III.

RICCARDO, *seul et s'asseyant sur un banc où il rêve.*

L'attendre... je ne le crois pas... mais ils sont généreux...

ils ont promis de me faire gagner de l'or... bien plus! ils m'en ont donné! (*Regardant la bourse que lui a jetée Zuniga.*) Oui, en voilà beaucoup... jamais, moi, pauvre diable, je n'en ai vu autant... Cela se rencontre mal, car aujourd'hui cela ne me servira plus à rien... et si avant de partir je pouvais faire un heureux, ce serait toujours ça de gagné, et le premier bonheur qui me serait arrivé dans ma vie! (*On entend dans l'hôtellerie et de loin le motif du dernier chœur.*)

—

SCENE IV.

RICCARDO; MARTIN, *enveloppé d'un manteau brun fort simple et coiffé d'un mauvais chapeau noir, s'avance au bord du théâtre en rêvant.*

RICCARDO, *écoutant les chants qui partent de l'hôtellerie, et qui continuent toujours en diminuant.* Ah! ce sont nos jeunes seigneurs; ils rient, ils s'amusent... Ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser. (*Se retournant et apercevant Martin.*) Voici peut-être ce que je cherche... oui, ce mauvais chapeau noir... ce manteau râpé... c'est Dieu qui me l'envoie. (*Se levant, et allant à lui*) Camarade... (*Il lui frappe sur l'épaule; Martin, étonné, se retourne. La musique cesse en ce moment de se faire entendre.*) avez-vous besoin d'argent?

MARTIN, *étonné.* Cette demande...

RICCARDO. Vous en faut-il?.. vous faut-il de l'or?

MARTIN, *vivement.* Oui, certes! (*Lui prenant la main.*) et maintenant surtout.

RICCARDO. Tenez, voici tout ce que je possède... prenez! vous serez mon héritier.

MARTIN. Moi, jeune homme? et que vous donnerai-je pour cela?

RICCARDO. Donnez-moi votre main, pour qu'avant de mourir, j'aie serré la main d'un ami... et maintenant, adieu, camarade! adieu!

MARTIN, *le retenant avec force au moment où il veut s'enfuir.* Qu'est-ce que c'est!.. qu'est-ce que c'est, jeune homme!.. vous voulez vous tuer?..

RICCARDO. Vous tenterez en vain de vous y opposer...

MARTIN. Eh! qui vous dit qu'on veuille vous empêcher?.. vous avez peut-être raison, et alors je serai le premier à vous dire : Partez, mon garçon, que rien ne vous arrête! permis à vous de vous tuer... c'est la seule liberté qu'on ait maintenant en Portugal, et il faut bien qu'on en profite... Mais peut-être avez-vous tort de commencer par ce parti-là... peut-être auparavant y en a-t-il encore quelques autres... On essaie... on demande conseil... j'en ai quelquefois donné de bons à mes amis... on vous le dira... Martin de Ximena...

RICCARDO. Vous! ce riche négociant?

MARTIN. Il n'y paraît pas, n'est-il pas vrai? ils me disent tous avare, et mon extérieur leur donne raison... mais j'ai quelques amis, voyez-vous... quelques amis qui souffrent, et j'économise pour eux jusqu'au dernier maravédis... ce qui n'empêche pas que ma bourse ne soit à votre service.

RICCARDO. Monsieur...

MARTIN. J'ai bien reçu la vôtre... vous ne serez pas plus fier que moi, je l'espère.

RICCARDO. Je ne tiens pas à la fortune; je me trouve assez riche... et je n'ai rien.

MARTIN. Diable! vous êtes plus philosophe que moi, qui croyais l'être... Pourquoi alors renoncer à la vie?.. qui vous la rend intolérable? quelque passion déçue?.. l'ambition?

RICCARDO. Non, Monsieur.

MARTIN. C'est juste! à votre âge, on n'a pas le temps... Il s'agit donc d'un désespoir amoureux? (*Riccardo fait un mouvement, Martin lui saisit vivement la main.*) J'ai dit vrai!

RICCARDO. Eh bien! oui, Monsieur... j'aime sans espérance.

MARTIN. Il y en a toujours!

RICCARDO. Celle que j'aime est une grande dame... la première famille de ce pays.

MARTIN. Ce n'est pas une raison pour se tuer... au contraire : avec de la patience on arrive aux richesses, avec du courage on arrive aux honneurs.

RICCARDO. Mais je n'arriverai jamais à avoir deux ou trois cents ans de noblesse... il faut cela pour lui plaire, pour aspirer à sa main, et je ne suis rien qu'un chanteur des rues, un joueur de guitare, le fils d'un soldat!

MARTIN. Et tu n'as pas suivi l'état de ton père?

RICCARDO. Il ne l'a pas voulu... il m'a défendu de servir l'Espagnol, et m'a dit en mourant : Tiens, mon enfant, garde mon épée, non pour nos oppresseurs, mais contre eux!

MARTIN, *poussant un cri.* Ah!

RICCARDO, *vivement.* Qu'est-ce donc?

MARTIN, *froidement.* Rien... Il faut toujours obéir à son père... mon garçon, et faire exactement ce qu'il t'a dit.

RICCARDO. Aussi ai-je suivi ses ordres... et puisqu'il fallait vivre, je pris sous mon bras, non une épée, mais une guitare... j'allais chantant nos vieux airs portugais... la romance du roi Sébastien; et quand je disais son cri de guerre : « Enfants de la Lusitanie, aux armes! » les Espagnols me menaçaient et me faisaient taire... mais tous les habitants des campagnes vidaient leur escarcelle dans la mienne... et j'arrivai ainsi à Lisbonne, riche et content... La fortune peut-être m'y attendait... Mais voilà qu'un jour, à la porte de la cathédrale, s'arrête une riche voiture... j'en vis descendre une jeune dame, qui ne fit pas seulement attention à moi, pauvre misérable perdu dans la foule... Mais moi... je ne la quittai pas des yeux... je la suivis dans l'église, ce jour-là, et le lendemain, et tous les jours... Que vous dirai-je? je m'enivrais du plaisir de la voir... en secret et me cachant d'elle, car il me semblait que si un de ses regards tombait sur moi, ce ne pouvait être qu'un regard de mépris... et je l'aimais déjà trop pour en être méprisé... La nuit seulement, ne craignant plus d'être vu, j'allais sous ses fenêtres... j'osais, comme un noble cavalier, lui chanter des romances d'amour, les plus belles que j'avais apprises, ou que parfois même je composais... une surtout qui semblait lui plaire... dans le pavillon où elle s'arrêtait, sur la terrasse où elle prenait l'air... dans la barque qui l'emportait sur le Tage... Partout ce chant arrivait jusqu'à elle, et j'étais le plus heureux des hommes... Je ne demandais pas d'autre bonheur... Hélas! il ne devait pas durer!

MARTIN. Pauvre garçon!

RICCARDO. Un matin, ses fenêtres étaient fermées, et impossible de savoir ce qu'elle était devenue!.. J'allais dans tous les lieux de réunion... dans les églises, dans les promenades... je ne la voyais plus, elle avait quitté Lisbonne... Un soir, enfin, il y a trois jours, j'entendis prononcer son nom... vous jugez si j'écoutais!.. « Oui, disait-on, don Juan de Guimarens doit l'épouser; c'est un mariage arrangé par la vice-reine... Débarqué aujourd'hui à Lisbonne, don Juan doit dans trois ou quatre jours la rejoindre à Santarem... » Un quart d'heure après, j'étais en marche... faible, souffrant, tombant de fatigue et de besoin... et pour vivre, pour achever ma route, obligé de chanter... chanter, la mort dans le cœur... Enfin, je suis arrivé... je me suis traîné jusqu'ici...

MARTIN. Et quel était ton espoir?

RICCARDO. De la revoir encore une fois avant qu'elle appartînt à un autre... et ce matin... de loin, derrière sa jalousie... je l'ai aperçue!.. Protégé par son balcon, qui me défendait contre ses regards, je lui ai fait mes adieux... mes derniers adieux... et j'allais... j'allais ne plus souffrir, quand vous m'avez arrêté.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.* Je comprends!

(*Lentement.*) Je ne te traiterai pas d'insensé... je te plaindrai, car, pour la première fois, j'ai rencontré un amour vrai et désintéressé!

RICCARDO. Vous voyez donc bien qu'il faut que je meure, car jamais il n'y a eu au monde de malheur pareil au mien...

MARTIN, *froidement et secouant la tête.* Peut-être!

RICCARDO. En connaissez-vous?

MARTIN, *de même.* Oui... mais tu ne les comprendrais pas... Aussi, à Dieu ne plaise que je m'oppose à ton dessein... Je te demande seulement un service...

RICCARDO. Ah! je suis à vous, sur l'honneur!

MARTIN. Et par ton vieux père le soldat...

RICCARDO. Je le jure, pourvu que vous ne me forciez pas de vivre!

MARTIN. Sois tranquille... je te prie seulement de m'attendre huit jours!

RICCARDO, *étonné.* Que voulez-vous dire?

MARTIN, *froidement.* Si d'ici là ton sort n'a point changé, si la Providence, que tu accuses, n'est pas venue à ton secours, si enfin tu veux toujours partir... eh bien! mon garçon, viens me trouver, et il est possible que nous partions ensemble.

RICCARDO. Vous, grand Dieu!

MARTIN. Pourquoi pas? me refuses-tu pour compagnon de voyage?

RICCARDO. Non, sans doute.

MARTIN. Et tu as raison... Même en renonçant à la vie, il y a encore manière de l'employer, et puisque tu n'en veux plus, puisque tu n'en fais rien, je la prends, et j'en ferai bon usage.

RICCARDO. Comment cela?

MARTIN. Ne t'en inquiète pas! j'arrangerai cela comme pour moi... D'ici là cependant, et comme devant faire route ensemble, compte sur mon aide, sur mon secours... Dès que tu auras besoin de moi, je serai là.

RICCARDO. Ah! Monsieur!

MARTIN, *lui serrant la main.* Adieu donc, et à bientôt! (*Il sort.*)

—

SCENE V.

RICCARDO, *seul, le regardant s'éloigner.* Je ne sais... mais depuis que j'ai un protecteur, un ami pareil, je reprends courage et confiance; il me semble que tout n'est pas encore désespéré. Attendons, je le lui ai juré!

—

SCENE VI.

RICCARDO, ZUNIGA.

ZUNIGA, *sortant de l'hôtellerie à droite.* Ah! te voilà exact au rendez-vous!

RICCARDO. C'est vrai... mais j'y ai peu de mérite, je l'avais oublié.

ZUNIGA. Tu avais tort, car je viens ici pour t'enrichir.

RICCARDO. Moi, Monseigneur?

ZUNIGA. Toi-même!

RICCARDO, *à part.* Ah! Martin de Ximena avait raison... c'est quand on s'en va que la fortune arrive, et j'avais tort de partir si vite. (*Haut et souriant.*) Par malheur, Monseigneur, ma fortune à moi n'est pas facile; il y a trop à faire.

ZUNIGA, *à demi-voix.* Il n'y a rien d'impossible, rien où tu ne puisses aspirer.

RICCARDO. Que dites-vous?

ZUNIGA, *de même.* Quels que soient tes désirs ou tes vœux, je peux encore aller plus loin. Tu ne sais donc pas que tu m'as rendu un immense service dont il me tarde de m'acquitter?

RICCARDO. Comment cela?

ZUNIGA, *après un instant d'hésitation.* Où étais-tu hier au soir?

RICCARDO. J'errais... dans les rues... assez tard... jusqu'à minuit.

ZUNIGA, *avec embarras.* Je le sais bien... Mais à onze heures... onze heures et demie... peut-être plus tard... où passais-tu?

RICCARDO. Derrière le couvent de l'Assomption; et seul, assis sur une pierre, je jouais de ma guitare.

ZUNIGA. C'est bien cela. As-tu entendu des pas et un cliquetis d'épées dans une des rues voisines?

RICCARDO. Tout était désert et tranquille.

ZUNIGA. Le bruit de ta guitare t'empêchait d'entendre... mais moi, que ces trois spadassins avaient attaqué avec une rage mystérieuse et silencieuse, j'allais succomber sous leurs coups, lorsqu'aux premiers sons de ta guitare ils se sont enfuis d'un côté, moi de l'autre, cherchant pour l'honneur de ma belle à disparaître au plus vite, et sans oser même, ce que je me reprochais, courir te remercier.

RICCARDO, *étonné.* Il serait possible!.. Et tout à l'heure, avec vos amis, quand vous m'avez reconnu, pourquoi ne pas m'avoir parlé de cette aventure?

ZUNIGA, *avec embarras.* Ah! pourquoi? j'avais mes raisons.

RICCARDO. Et lesquelles?

ZUNIGA. Silence!.. (*A demi-voix.*) La belle dame de chez qui je sortais est une parente, une sœur de l'un d'entre eux, et tu comprends que, pour tout le monde, c'est un grand mystère... mais la reconnaissance est là... (*Montrant son cœur.*)

DUO.

ZUNIGA.

Entre nous, fidèle alliance,
Et qu'ici tout soit de moitié!
Reçois de ma reconnaissance
Mes trésors et mon amitié!

RICCARDO.

A le croire encor je balance!
Du sort je m'étais défié:
Et le sort m'offre la puissance,
Et la fortune et l'amitié!

ZUNIGA.

Tu n'habiteras plus une obscure mansarde:
Dans mon riche palais, près de moi, je te garde.

RICCARDO.

Ah! Monseigneur!.. c'est trop, vraiment!

ZUNIGA.

Habillé comme un gentilhomme,
Te voilà mon ami, mon frère, mon parent!

RICCARDO.

Ah! Monseigneur!...

ZUNIGA.

Te voilà de mon sang,
Et pour noble l'on te renomme!
Aux plus riches partis tu pourras t'allier!

RICCARDO.

Jamais!

ZUNIGA.

Et pourquoi donc?.. Je veux te marier!

RICCARDO.

Et moi je ne veux pas!

ZUNIGA, *avec effroi, et à part.*

O ciel!

RICCARDO.

Le mariage
A pour moi peu d'appas:
Son esclavage
Ne me séduirait pas!
Beauté trop fière
Craindrait ma pauvreté,
Et je préfère
Misère et liberté!

ZUNIGA.

Le mariage
A pour lui peu d'appas:

Son esclavage
Ne le séduirait pas! etc.
C'est fâcheux! je t'aurais donné des équipages,
De somptueux habits, des valets et des pages?
De l'or, des titres même... et, mieux que tout cela
J'avais jeté les yeux sur la belle Zarah!

RICCARDO, *poussant un cri d'étonnement.*
Que dites-vous?..

ZUNIGA.
Je le voulais!
Mais... mais...
Le mariage
A pour toi peu d'appas :
Son esclavage
Ne te séduirait pas;
Beauté sévère
Révolte ta fierté;
Ton cœur préfère
Misère et liberté!..

RICCARDO, *hors de lui.*
Ah! taisez-vous... car je tremble et je n'ose...
Non,.. non... c'est se jouer de moi... de ma raison!

ZUNIGA.
Je n'ai qu'un seul moyen d'éloigner ce soupçon :
Je réponds de l'hymen qu'ici je te propose;
Acceptes-tu?..

RICCARDO, *se soutenant à peine.*
Qui?.. moi!.. grands dieux!

ZUNIGA.
Le veux-tu?

RICCARDO.
Si je le veux!
O bonheur! ô délire!
A peine je respire...
Quel espoir vient luire
A mon cœur, à mes yeux?
Je jure obéissance!
Et surtout du silence!
A vous mon existence
Pour un seul jour heureux!

ZUNIGA, *à part.*
Oui, j'ai su le séduire...
Oui, je vois son délire!
Et l'espoir vient sourire
A mon cœur furieux!
(*A Riccardo.*)
Du sang-froid, du silence!
Surtout de la prudence!
(*A part.*)
Grâce à lui, la vengeance
Brille enfin à mes yeux!

RICCARDO.
Mais comment réussir en de pareils projets?

ZUNIGA.
Tu le sauras... espoir et confiance!
Réponds-moi seulement de ton obéissance,
Mon amitié te répond du succès!

ENSEMBLE.

RICCARDO.
O bonheur! ô délire!
A peine je respire!
Quel espoir vient sourire
A mon cœur, à mes yeux!
Je jure obéissance!
Et surtout du silence!
A vous mon existence
Pour un seul jour heureux!

ZUNIGA.
Oui, j'ai su le séduire,
Oui, je vois son délire!
Et l'espoir vient sourire
A mon cœur furieux!
Du sang-froid, du silence!
Surtout de la prudence!
(*A part.*)
Grâce à lui, la vengeance
Enfin brille à mes yeux!

(*Il l'entraîne et sort avec lui. Ils s'éloignent par le fond, en entendant dona Manuela et Lorenzo qui sortent de l'hôtel de Villaréal, à gauche.*)

SCENE VII.

DONA MANUELA, FRA LORENZO DE VASCONCELLOS.

FRA LORENZO, *tenant un bouquet de roses à la main.* Non, dona Manuela, je ne souffrirai pas que vous preniez la peine de me reconduire.

MANUELA. Je sortais, Monseigneur, avec Zarah, ma nièce, qui va me rejoindre; nous allons promener ce soir sur la terrasse du château royal.

FRA LORENZO. C'est là que se réunit tout le beau monde, le monde élégant, et sans les dépêches que je reçois de Lisbonne, je vous aurais offert mon bras.

MANUELA. Ah! c'est trop d'honneur!.. Votre Excellence daigne nous servir de cavalier!

FRA LORENZO. Et pourquoi pas?.. Lorsque mon oncle Vasconcellos, secrétaire d'État, pour ne pas dire premier ministre à Lisbonne, m'envoya ici, à Santarem, comme intendant de la province, vous avez été tous effrayés, n'est-il pas vrai?.. vous avez dit : Un inquisiteur qui arrive... l'inquisiteur de Coimbre!.. Il vous semblait voir d'avance des chaînes, des tortures, des cachots... Pas du tout : au lieu d'un juge terrible et sévère... un homme aimable, un homme du monde...

MANUELA. La galanterie même... un inquisiteur charmant!

FRA LORENZO. C'est ce que disent les dames, et c'est le but où j'aspire... Je voudrais faire aimer par moi-même la domination espagnole... Mon oncle Vasconcellos n'y entend rien; il est fastidieux avec ses rigueurs... et mieux que ça, il est presque ridicule... A quoi bon se fâcher?.. Moi, je commande tout avec grâce, avec bon ton, avec douceur... même la torture... si j'y étais obligé... ce serait avec les égards et la politesse que l'on se doit... entre gens comme il faut... Mais rassurez-vous, ce n'est pas mon système.

MANUELA. En vérité?

FRA LORENZO. J'en ai un autre beaucoup plus simple, et dont l'emploi est extrêmement facile quand on connaît le cœur humain .. aussi c'est le seul mode de gouvernement que j'emploie.

MANUELA. Et quel est-il?

FRA LORENZO. Le voici : je dis: *Combien?..* Tout est dans ce mot!.. S'il s'agit de quelques mécontents attachés à l'ancien ordre de choses, et que rien ne pourra gagner ou convertir... je leur demande : *Combien?* Comprenez-vous?

MANUELA. Oui, Monseigneur!

FRA LORENZO. A-t-on à craindre quelque brouillon, quelque écrivain, dont on vante le patriotisme et l'indépendance?.. Je dis tout uniment : *Combien?..* Le lendemain, c'est un homme à nous qui crie : Vive l'absolutisme!.. pour nos doublons, ou plutôt pour ceux des Portugais... qui paient toujours, de sorte qu'on achète leurs consciences avec leur argent... ça ne sort pas du pays.

MANUELA. C'est admirable!.. Et vous espérez par ce moyen maintenir la tranquillité?

FRA LORENZO. Oui, Senora, je réponds de tout.

MANUELA. Dieu soit loué! car, quoique Portugaise, ce que je déteste le plus, ce sont les révoltes et les séditions; cela dérange toutes mes habitudes, toutes mes heures... celles de la messe, de la sieste et de la promenade... Aussi je dis sans cesse à mes compatriotes : Vous avez, comme autrefois, des bals, des fêtes, une cour à Lisbonne, une vice-reine qui vient de me nommer cameriera-mayor, qui me laisse mes titres, mes dignités et ma fortune... Qu'est-ce qu'il vous manque?.. Il vous faut absolument des maîtres... eh bien! vous avez un gouvernement espagnol, des ministres espagnols, une garnison espagnole... tenez-vous donc tranquilles... Eh bien! non... ils ne sont pas contents!

FRA LORENZO. Ils ne sont pas raisonnables.

MANUELA. A commencer par ma nièce Zarah!

FRA LORENZO. Qui a parfois des idées assez exaltées...

Mais dans la conférence qu'avec votre permission nous venons d'avoir ensemble, j'en ai été assez content... je lui ai dit les intentions de la vice-reine; je lui ai fait comprendre que Zarah de Villaréal était, par son immense fortune, un parti trop considérable pour qu'on lui laissât épouser un Portugais...; que l'intention de la vice-reine et du ministre Vasconcellos, mon oncle, était qu'elle fît un choix parmi nos jeunes seigneurs espagnols, et que, sans lui désigner positivement don Juan de Guimarens... on lui verrait avec plaisir donner la préférence à un personnage aussi distingué... Tout cela présenté avec douceur et adresse.

MANUELA. Eh! qu'a-t-elle répondu?

FRA LORENZO. Elle a répondu non.

MANUELA. Ah! mon Dieu!

FRA LORENZO. Les femmes répondent toujours non, vous le savez; mais elle y viendra.

MANUELA. Vous ne connaissez pas ma nièce!

FRA LORENZO. Je connais le cœur humain, et dès qu'elle aura vu don Juan, elle sera de mon avis... d'abord on dit que c'est un charmant cavalier, qui, déjà riche, revient du Mexique avec une immense fortune... Parlez-eu à Martin de Ximena, votre banquier et l'ami de votre famille, qui le connaît parfaitement; et dès demain...

MANUELA. C'est donc demain qu'il arrive?

FRA LORENZO. On le prétend, et parmi les lettres que je reçois de Lisbonne, en voici une de don Juan de Guimarens lui-même, pour un seigneur de cette ville... Alvar de Zuniga, son ami, à qui il annonce, sans doute, le jour de son arrivée. Je vais faire remettre ce message à l'hôtel de Zuniga... (*Apercevant Zarah.*) et présente mes hommages à la Senora, ainsi qu'à sa fière et superbe nièce, qui bientôt, je l'espere, fera alliance avec l'Espagne. (*Il sort.*)

—

SCENE VIII.

ZARAH, MANUELA.

MANUELA. Serait-il vrai, Zarah?.. et cette aversion que tu as montrée jusqu'ici contre le mariage...

ZARAH, *souriant.* Je n'en ai aucune... j'en ai seulement contre les maris que vous m'avez présentés, le comte de Médina et ses amis, qui m'acceptaient pour payer leurs dettes... le marquis Alvar de Zuniga, surtout... ce seigneur insolent qui me regardait comme un tribut appartenant au vainqueur!

MANUELA. N'en dis pas de mal, il a oublié ton insulte.

ZARAH. Je n'ai pas oublié la sienne... et si, au lieu d'un éventail, ma main eût porté une épée... Mais nous ne sommes que des femmes, on peut nous offenser sans courage et sans crainte.

MANUELA. Raison de plus pour choisir un défenseur.

ZARAH. Je ne dis pas non.

MANUELA. Don Juan de Guimarens, dont on fait tant d'éloges?

ZARAH. Permis à lui de se présenter.

MANUELA. Et tu accueilleras ses hommages?

ZARAH. A une condition... c'est qu'il me plaira... je ne l'en empêche pas...

MANUELA. Et déjà tu es prévenue contre lui.

ZARAH, *secouant la tête.* Ah! si ce n'était que cela!

MANUELA. O ciel! tu es prévenue pour un autre?

ZARAH, *souriant.* C'est possible.

MANUELA. Et quel est-il?

ZARAH. Cela va vous étonner... je n'en sais rien, je ne le connais pas.

MANUELA. Eh! par Notre-Dame del Pilar, où l'as-tu vu?

ZARAH. Je ne l'ai jamais vu... et cela n'empêche pas...

MANUELA. Miséricorde!.. dona Zarah, ma nièce, a perdu la raison.

ZARAH, *souriant.* Je n'en voudrais pas répondre.

AIR.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant;
A mes yeux toujours invisible,
Et près de moi toujours présent!
Tremblez!.. peut-être il nous entend!
Quand frémit le feuillage,
C'est lui!
Lorsque gronde l'orage,
C'est lui!
Dans cette fleur que j'aime,
C'est lui!
Et jusqu'en mon cœur même...
C'est lui!
Toujours lui!
Oui,
Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant, etc.
Oui, je le crains, et pourtant je l'attends!
Et lorsque loin de lui, je compte les instants...
Soudain...

(*L'orchestre fait entendre le motif du premier air de Riccardo.*)

CAVATINE.

Je crois entendre
Sa voix si tendre
Qui vient me rendre
Le trouble au cœur!
Et ce doux rêve
Qu'amour achève,
Soudain fait trève
A ma douleur!
A mes regards sans jamais apparaître,
Il me suit... il m'appelle... et s'envole soudain!
Sous mon balcon, sous ma fenêtre,
Ce matin encor! . ce matin!..
Je crus entendre
Sa voix si tendre, etc.
Oui! oui, voilà le secret de mon cœur!
Voilà d'où vient mon trouble et mon bonheur!

MANUELA. Taisez-vous! taisez-vous, ma nièce... Si l'on pouvait soupçonner une pareille extravagance, que diraient les nobles seigneurs que voici et que vous avez tous dédaignés?

—

SCENE IX.

MANUELA, ZARAH, *sur le devant du théâtre;* FRA LORENZO, ZUNIGA, *entrant par le fond;* OTTAVIO ET FABIUS, *sortant de l'hôtellerie, et prenant le café sous la tente de l'hôtellerie.*

ZUNIGA, *entrant en causant avec Lorenzo.* Je vous remercie, Monseigneur, de la lettre que vous venez d'envoyer à mon hôtel.

FRA LORENZO. Elle était de don Juan de Guimarens?

ZUNIGA. De lui-même.

FRA LORENZO. Je m'en doutais...

ZUNIGA. Mais, dans son impatience, il l'avait précédée...

FRA LORENZO. Le jeune don Juan est ici?

ZUNIGA. Descendu à mon hôtel, où je viens de l'embrasser et de lui offrir l'hospitalité. C'est chez moi qu'il logera. Il s'habille pour se rendre à la promenade du château, où il espère rencontrer ces dames.

FRA LORENZO, *aux deux dames à gauche.* Que vous disais-je?.. Je ne vous quitte pas, car je veux être témoin de l'entrevue! (*Il continue à parler bas avec les deux dames, et remonte avec elles le théâtre en se promenant.*)

OTTAVIO, *à droite du théâtre.* Ah! Guimarens est ici!

ZUNIGA, *s'approchant et à demi-voix.* Au contraire. . cette lettre m'apprend qu'en ce moment peut-être il n'existe plus!.. Un duel politique que l'on tient secret et pour cause...

FABIUS. Un duel!

ZUNIGA. Avec un Portugais... le jeune duc de Bragance, qui lui a donné un coup d'épée et qui a disparu... On est à sa poursuite... et ce pauvre Guimarens...

FABIUS. Ne viendra pas!

ZUNIGA. Un autre prendra son nom et sa place, et si vous me secondez...

FABIUS. Quel est ton dessein?

ZUNIGA. D'aller dans ma vengeance aussi loin que possible!.. N'importe à quel moment la ruse se découvre... il y aura dans cette aventure assez de scandale pour faire oublier la scène du soufflet... Silence! à vos rôles!

—

SCENE X.

A gauche du théâtre, MANUELA, ZARAH, LORENZO DE VASCONCELLOS, *causant ensemble. A droite,* ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO ET QUELQUES JEUNES SEIGNEURS, *occupés sous l'auvent de l'hôtellerie à prendre du café. Par le fond, précédé de* PAGES *et d'une escorte brillante, paraît* RICCARDO; DES DAMES ET DES BOURGEOIS DE LA VILLE, *qui se rendaient à la promenade du château, s'arrêtent et regardent son arrivée.*

FINALE.

ZUNIGA, *à demi-voix, aux dames.*

Voici ses valets et ses pages.

FABIUS ET OTTAVIO, *apercevant Riccardo qui entre, vont au devant de lui, et lui tendent la main.*

C'est bien lui, je le reconnais!

ZUNIGA, *s'approchant de Fra Lorenzo et lui montrant Riccardo.*

Sa longue absence et les voyages
N'ont point du tout changé ses traits.
Ne trouvez-vous pas?

FRA LORENZO, *naïvement*

C'est possible!
Mais moi qui ne l'ai jamais vu...

ZUNIGA, *à Fra Lorenzo.*

C'est juste!

RICCARDO, *troublé, et rendant les saluts à Ottavio et aux jeunes seigneurs.*

A votre accueil... Messieurs... je suis sensible!..

ZUNIGA, *bas, à Riccardo.*

Allons, du cœur!.. te voilà trop ému!

RICCARDO, *à demi-voix et tremblant.*

C'est un mensonge!..

ZUNIGA, *de même.*

Eh non!.. une innocente ruse
Qu'on pardonne à l'amour, et que l'amour excuse!
Fais-toi d'abord aimer, je réponds du pardon!

RICCARDO, *de même.*

Ah! s'il était vrai!

ZUNIGA, *de même.*

Pourquoi non?
(*A haute voix.*)
Je veux te présenter!

FRA LORENZO, *passant et le prenant par la main pour le conduire à Zarah.*

Honneur que je réclame!

ZUNIGA, *bas, en riant, à ses amis.*

C'est bien plus gai!..

FRA LORENZO, *présentant Riccardo à Zarah.*

Voici, Madame,
Juan de Guimarens, issu du sang royal,
Beau cavalier!
(*A demi-voix.*)
Comment le trouvez-vous?

ZARAH, *d'un air indifférent.*

Pas mal!
Comme les autres du reste!
(*Le regardant plus attentivement.*)
Non!.. il est mieux cependant.

ZUNIGA, *s'avançant près d'elle, d'un air railleur.*

Et pourquoi?

ZARAH, *le regardant avec dédain.*

Il a l'air plus modeste!

OTTAVIO, *bas à Zuniga.*

As-tu compris?

ZUNIGA, *de même.*

Très-bien!.. cela s'adresse à moi!

ZUNIGA ET SES AMIS, *à demi-voix.*

C'est lui que nous préfère
Cette beauté si fière;
Tout va bien! tout va bien!
Quel bonheur est le mien!
Sa grâce et son maintien
Ne font soupçonner rien.
Tout va bien! tout va bien!

MANUELA ET FRA LORENZO.

Cette beauté si fière
Est pour lui moins sévère;
Tout va bien! tout va bien!
Quel bonheur est le mien!
Son air et son maintien,
Son aimable entretien,
Tout me paraît très-bien!

ZUNIGA, *à Riccardo, lui faisant signe d'avancer.*

Va donc!..

RICCARDO, *passant près de Zarah.*

(*Motif de la romance du premier morceau.*)
Où trouverai-je, ô belle et noble dame!
Des accents
Et des chants
Pour vous assez touchants?

ZARAH, *à part, avec émotion, regardant Riccardo.*

Qu'entends-je!

RICCARDO, *continuant.*

Oui, désormais, et ma vie et mon âme
Sont à vous,
Et par vous
Feraient bien des jaloux!

ENSEMBLE.

ZARAH, *troublée et le regardant toujours.*

Oui, j'ai cru reconnaître
Cette voix... ces accents!..
Et soudain je sens naître
Le trouble en tous mes sens.

RICCARDO, *à part, examinant son émotion.*

Elle a cru reconnaître
Cette voix... ces accents...
Et son trouble fait naître
Le trouble en tous mes sens.

ZUNIGA ET TOUS SES AMIS.

C'est lui que nous préfère
Cette beauté si fière, etc.

FRA LORENZO ET MANUELA.

Cette beauté si fière
Est déjà moins sévère, etc.

—

SCENE XI.

LES MÊMES, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO, *l'apercevant de loin, et allant au devant de lui.*

Martin de Ximena!... venez, accourez donc!

MARTIN.

Et pourquoi, Monseigneur?

FRA LORENZO.

Il nous vient du Mexique
Un seigneur dont vingt fois vous m'avez dit le nom.
Juan de Guimarens!

MARTIN, *se frottant les mains.*

Excellente pratique!
Qui me devait beaucoup!...

ZUNIGA ET SES AMIS, *à demi-voix, pendant que Martin s'avance.*

Tout va mal! tout va mal
O hasard infernal!
Mon complot conjugal
Va, par un sort fatal,
Mal!
Tout va mal!.. tout va mal!

MARTIN, *à Lorenzo, et cherchant des yeux.*

Où donc est-il? qu'enfin je le revoie!..



Le jeune duc de Bragance lui a donné un coup d'épée. — Acte 1, scène 9.

FRA LORENZO, *prenant par la main Riccardo, qui détourne la tête.*

Je vous le présente!

MARTIN, *le regardant, fait un geste de surprise.*

Ah!...

Puis il s'incline avec respect, et dit froidement :

Combien je suis content
D'offrir mon humble hommage et d'exprimer ma joie
Au noble Guimarens sur l'heureux changement...

RICCARDO, *d'un air suppliant.*

Monsieur!. .

MARTIN, *continuant avec le même sang-froid.*

De sa santé!

FRA LORENZO, *étonné.*

Comment!..

MARTIN, *regardant Riccardo en souriant.*

Il allait mal, et va bien maintenant!

ENSEMBLE.

ZUNIGA ET SES AMIS.

O bonheur! ô surprise nouvelle!
Le hasard a servi nos desseins.
O beauté dédaigneuse et rebelle,
Je tiens donc tes destins dans mes mains!
Je punis ta fierté qui m'offense,
Et gaîment te soumets à mes lois.
Et folie, et plaisir, et vengeance,
En un jour tous les biens à la fois!

RICCARDO.

O bonheur! ô surprise nouvelle!
Il tenait mon destin en ses mains!
Et sa voix indulgente et fidèle
A servi, protégé mes desseins!
Mon bonheur a passé ma croyance!
La voilà! je l'entends! je la vois!
Les amours, les honneurs, l'opulence,
En un jour tous les biens à la fois!

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, oui, c'est elle
Dont la nuit m'apportait les refrains!
D'un amant si discret, si fidèle,
Quels étaient les désirs, les desseins?
Même encor, redoutant ma présence,
Il hésite, il frémit, je le vois!
Son amour, son effroi, son silence,
Tout me charme et me trouble à la fois!

MARTIN.

Je conçois sa surprise nouvelle :
Je tenais dans mes mains ses destins;
Mais ma voix indulgente et fidèle

A servi, protégé ses desseins.
Il commence à chérir l'existence,
Et du ciel ne maudit plus les lois!
Les amours, les honneurs, l'opulence,
En un jour tous les biens à la fois!

MANUELA.

O bonheur! ô surprise nouvelle!
D'où vient donc ce caprice soudain?
Quoi! ce cœur à l'hymen si rebelle
Tout à coup a changé de dessein!
Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
Lui devaient mériter un tel choix!
Les amours, la beauté, l'opulence,
C'est avoir tous les biens à la fois!

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur si rebelle
Tout à coup a changé de dessein!
Je l'ai dit, à mes ordres fidèle,
Tout s'empresse et tout cède soudain!
Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
Lui devaient mériter un tel choix!
Ses amours, la beauté, l'opulence,
C'est avoir tous les biens à la fois!

ZUNIGA, *bas à Riccardo, lui montrant Martin.*
Tu le connaissais donc?

RICCARDO, *troublé.*
Oui, sans doute... un ami
Qui me connaît à peine... et me protége aussi!

MARTIN, *bas, à Riccardo.*
Je te l'avais promis... tu vois que je commence!

ZUNIGA, *bas, à Martin.*
Vous voilà du complot!

MARTIN, *naïvement.*
Tous ceux que l'on voudra!
Ça vous arrange!... moi de même... touchez là!

RICCARDO, *à voix basse, à Martin.*
Croyez, Monsieur, qu'en ma reconnaissance
Tous mes jours sont à vous!

MARTIN, *de même.*
J'y compte bien, oui-dà!
Et les réclamerai quand le moment viendra!

ENSEMBLE.

ZUNIGA ET SES AMIS.
O bonheur! ô surprise! etc.

MARTIN.
Je conçois sa surprise, etc.

ZARAH.
C'est bien lui! c'est sa voix, etc.

MANUELA.
O bonheur! ô surprise! etc.

RICCARDO.
O bonheur! ô surprise! etc.

FRA LORENZO.
Vous voyez que ce cœur, etc.

(*Zuniga et Martin font signe à Riccardo d'offrir sa main à Zarah; elle l'accepte. Manuela prend le bras de Lorenzo, et ils se dirigent vers la promenade, suivis de Zuniga et des jeunes seigneurs. — La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un riche salon de l'hôtel de Villaréal, avec une galerie au fond.

SCENE PREMIERE.

DONA MANUELA, FRA LORENZO, *tous deux assis et prenant du chocolat.*

FRA LORENZO. Eh bien! Senora, que vous avais-je annoncé?

MANUELA. Je n'en puis revenir encore, et Votre Excellence est un grand politique.

FRA LORENZO. L'usage des affaires, l'habitude du cœur humain, voilà tout. Don Juan de Guimarens est à peine ici depuis huit jours! et déjà... (*Avançant sa tasse.*) Je vous demanderai une seconde tasse. Croyez donc, après cela, aux protestations des jeunes filles : *Je n'en veux pas... je n'en voudrai jamais!*

MANUELA. Ce n'était pas ainsi de mon temps... quand on disait non, c'était non!

FRA LORENZO, *souriant avec malice.* Mais on ne le disait pas.

MANUELA. Monseigneur...

FRA LORENZO. Vous avez là du chocolat admirable!

MANUELA. Trop heureuse que Votre Excellence ait bien voulu l'accepter.

FRA LORENZO. Vous disiez donc que la belle Zarah ne s'oppose plus à ce mariage.

MANUELA. Mieux que cela! elle a pour son fiancé une préférence qu'elle ne cherche plus à cacher. . surtout depuis l'événement d'hier...

FRA LORENZO, *se levant.* Qui m'a fait un mal affreux!... Quand on est venu me dire : Le feu est à l'hôtel Villaréal, j'allais me mettre à table... j'ai dit : Que l'on sonne les cloches, qu'on récite des neuvaines... et j'ai prié moi-même... en dînant!

MANUELA. Que de bontés!

FRA LORENZO. Aussi vous voyez, cela n'a pas eu de suites.

MANUELA. Pas d'autres que l'incendie du pavillon où était ma nièce... les flammes avaient déjà tellement gagné, qu'aucun de vos soldats n'osait se hasarder... lorsque don Juan...

FRA LORENZO, *buvant son chocolat.* C'est superbe! c'est espagnol!.. enlever sa maîtresse au milieu des flammes... il y a de quoi se faire adorer. (*Tous deux se lèvent; Manuela sonne, et un valet emporte la table sur laquelle ils déjeunaient.*)

MANUELA. Aussi je crois que cela commence... et lorsque Alvar de Zuniga et ses amis, qui étaient accourus au bruit, se sont écriés : Pourquoi différer encore? demain le mariage! demain la noce!.. Zarah n'a rien répondu.

FRA LORENZO, *souriant.* Qui ne dit mot...

MANUELA. Et c'est aujourd'hui, dans la cathédrale de Santarem... Alvar est le témoin de son ami... il y a mis un dévouement, une activité... c'est lui qui s'est chargé de tous les détails; l'acte de mariage a été dressé par ses soins... et la bénédiction nuptiale sera donnée par Francesco d'Iriarte, son chapelain.

FRA LORENZO. A quelle heure?

MANUELA. A deux heures.

FRA LORENZO. Je ferai mon possible pour y assister.

MANUELA. Quel honneur pour nous!

FRA LORENZO. Cela dépend du courrier que j'attends de Lisbonne... Voilà huit jours que je n'en ai reçu.

MANUELA. Serait-ce inquiétant?

FRA LORENZO. Au contraire! pas de nouvelles, bonnes nouvelles!.. Il circulait il y a huit jours des bruits si absurdes... on parlait de menées et d'intrigues en faveur de la famille de Bragance... Les Bragance! je vous demande qu'est-ce qui les connaît? Mon oncle Vasconcellos mettait déjà sur pied ses affidés et ceux du saint-office... et moi, je haussais les épaules. (*Riant.*) Les Portugais se révolter!.. c'est impayable!.. Je dis impayable, car ils n'ont pas d'argent... ils n'en ont pas... et nous en avons... alors mettez dans la balance, et voyez!

MANUELA. C'est juste!

FRA LORENZO. Pour soulever les gens il faut quelque chose, et ils n'ont rien. Ainsi rassurez-vous, noble Senora, et que rien ne trouble les fêtes de ce jour.

MANUELA, *regardant du côté de l'appartement à droite.* Voici le marié, tout entier à ses rêves de bonheur, et déjà prêt pour la cérémonie. Je cours à ma toilette.

FRA LORENZO. Moi, je passe au palais, à l'intendance, et je reviens présenter à la belle mariée mes compliments

et mes bouquets. (*Dona Manuela fait une révérence à Fra Lorenzo, qui sort par le fond. Elle sort par la porte à gauche, au moment où Riccardo entre par la droite en rêvant.*)

—

SCENE II.

RICCARDO, *richement habillé, entre en rêvant sur la ritournelle de l'air suivant.*

CANTABILE.

D'un rêve heureux goûtant les charmes,
Longtemps je croyais sommeiller!
Longtemps en proie à mes alarmes,
Je redoutais de m'éveiller!
(*Regardant autour de lui et touchant ses habits.*)
Mais non, ce n'est point un rêve
Que la nuit avait formé!..
Voici le jour qui se lève!..
J'existe!.. Je suis aimé!
Aimé d'elle!.. aimé!

CAVATINE.

Amour, qui vois mon délire,
Amour, qui lis dans mon cœur,
Ne permets pas que j'expire
Et de joie et de bonheur!
Une heure!.. une heure encore!
Et celle que j'adore
Va recevoir ma foi!..
Une heure!.. encore une heure!
Fais, avant que je meure,
Que Zarah soit à moi!
Amour, qui vois mon délire,
Amour, etc.

—

SCENE III.

RICCARDO, MARTIN DE XIMENA.

MARTIN, *entrant lentement et lui frappant sur l'épaule.* Il y a aujourd'hui huit jours!

RICCARDO. O ciel! déjà!

MARTIN. Partons-nous?.. je viens te chercher.

RICCARDO, *avec embarras et souriant.* Mais... je ne sais comment vous dire...

MARTIN. Que tu n'en as plus guère envie... je m'en doutais... et cependant, il y a huit jours, si je t'avais laissé faire... tu vois donc bien qu'il ne faut jamais se presser... et qu'il y a toujours de la ressource... Touche là et sois heureux!.. je te rends ta parole... je partirai seul.

RICCARDO. Ce n'est pas possible!.. je ne le souffrirai pas...

MARTIN. Et pourquoi donc?

RICCARDO. Je vous dirai ce que vous disiez vous-même... il ne faut jamais se presser.

MARTIN. Aussi... et à cause de ta noce, j'attendrai jusqu'à demain.

RICCARDO. Vous voyez par moi-même qu'il peut toujours arriver quelques chances favorables... dans le commerce, surtout.

MARTIN. C'est selon... Mes affaires à moi sont bien embrouillées... Demain, du reste, je saurai à quoi m'en tenir... et si je joue ma vie... c'est que la partie en vaudra la peine... Mais quoi?.. est-ce un jour de noces qu'il faut s'occuper de pareilles idées! Ne pensons qu'à toi et à ton bonheur... Depuis huit jours que je t'ai quitté... pour mon commerce... tu as fait bien du chemin!

RICCARDO. C'est un bonheur auquel je ne peux croire... tout m'a réussi... tout m'a secondé... vous d'abord...

MARTIN. Oui, je ne t'ai pas trahi... ça ne me regarde pas... j'ai assez de mes affaires sans me mêler des leurs... et puis tu aimais réellement... et Zarah de Villaréal, toute grande dame qu'elle est, pouvait plus mal choisir. Si elle eût été ma fille, je te l'aurais donnée, parce qu'avant tout je veux qu'on ait de ça... Mais il ne s'agit pas de moi, je ne suis qu'un négociant... il s'agit de toi : tout ceci me paraît suspect, et je crains que quelque complot ne te menace.

RICCARDO. Qui pourrait m'en vouloir? je n'ai pas d'ennemis.

MARTIN. Non, mais tu as des amis, ce qui souvent revient au même.

RICCARDO. Ils ont été au devant de mes vœux, ils ont fait de moi un grand seigneur, et dans leur générosité... chevaux, valets, bijoux, riches habits... ils m'ont tout prodigué, tout prêté, jusqu'à de l'or.

MARTIN, *secouant la tête.* Des Espagnols... eux qui l'aiment tant!..

RICCARDO. Ce n'est rien encore; vous ne savez pas tout ce qu'ils ont fait pour moi... Craignant qu'il n'arrivât de Lisbonne, au gouverneur de cette ville, à l'inquisiteur, des nouvelles du véritable Guimarens. . ils ont arrêté le courrier.

MARTIN, *vivement.* Le courrier du ministre?

RICCARDO. Précisément, et bien leur en a pris; de sorte que depuis huit jours, le seigneur inquisiteur...

MARTIN, *de même.* Ne sait pas ce qui se passe à Lisbonne...

RICCARDO. Il ne s'en doute pas... Voilà ce qu'ils ont fait pour moi et pour faire réussir mon mariage... douterez-vous encore de leur amitié?

MARTIN. Non, sans doute, et je désire me tromper... Bonne chance alors à don Juan de Guimarens.

RICCARDO. Ah! ce mot seul détruit tout mon bonheur... car ce bonheur, je ne le dois qu'à un mensonge, et je veux tout avouer à Zarah!

MARTIN. En vérité?

RICCARDO. J'y suis décidé...

MARTIN. C'est d'un brave jeune homme; c'est bien! c'est très-bien... Dieu sait ce qui en arrivera...

RICCARDO. N'importe... dussé-je perdre son amour, je ne veux pas le devoir à une trahison.

MARTIN. Justement la voici... je vous laisse... Allons, ne tremble pas ainsi.

RICCARDO. Ah! c'est qu'elle est si belle!.. N'importe! j'aurai le courage... j'aurai l'amour de tout lui dire. (*Martin lui donne une poignée de main, et sort.*)

—

SCENE IV.

RICCARDO, ZARAH.

DUO.

RICCARDO, *à part, avec douleur, et regardant Zarah qui s'avance.*

Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour!
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour!

ZARAH, *s'approchant de lui.*

O vous, qui semblez être
Si grave dans ce jour,
Quel orage fait naître
Ces noirs pensers d'amour?
(*Lui tendant la main.*)
Ne pourrait-on connaître
Ces noirs pensers d'amour?

RICCARDO, *vivement, et la prenant dans les siennes.*

Ah! cette main, je ne veux qu'elle!
(*Lui montrant les bijoux dont elle est parée.*)
Et je la trouve bien plus belle,
Elle a plus de charme et de prix
Sans ces brillants, sans ces rubis.

ZARAH, *souriant.*

Je promets désormais, en épouse fidèle,
Don Juan, de ne porter que votre noble anneau!

RICCARDO.
Ah! qu'entre nous, du moins, Zarah, rien ne rappelle
Ce titre qui pour moi n'est qu'un brillant fardeau!

ZARAH.
Et pourquoi donc? Parlez...

RICCARDO, *hésitant.*
Pourquoi?..

ZARAH.
Vous tremblez devant moi, qui vous aime!..

RICCARDO, *à part, avec douleur.*
Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour!
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour!

ZARAH, *souriant.*
Mon seigneur et mon maître,
Parlez! et dans ce jour
Faites-nous mieux connaître
Tous vos pensers d'amour.

RICCARDO.
Pour vous, puissante et noble dame,
Le rang, les titres, les aïeux,
Sont les biens qui touchent votre âme;
Le reste n'est rien à vos yeux!

ZARAH.
Oui, mon âme orgueilleuse et fière
De mes aïeux chérit l'honneur!
Mais à leurs titres je préfère
La noblesse qui vient du cœur!

ENSEMBLE.

RICCARDO.
De trouble et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance;
Et pourtant je balance,
Et je me sens trembler!
Par une indigne ruse,
Trop longtemps je l'abuse;
Et l'honneur, qui m'accuse,
M'ordonne de parler!

ZARAH, *à part, le regardant.*
Il hésite, il balance;
Mais, j'en ai l'espérance,
Bientôt sa confiance
Saura se dévoiler.
(*A Riccardo.*)
Non, plus de vaine excuse
Qui diffère et m'abuse!
L'amour, qui vous accuse,
Vous prescrit de parler!
Quand le sort généreux voulut vous dispenser
Et la naissance et la fortune ensemble,
Il eut tort, il me semble;
Car vous pouviez vous en passer!

RICCARDO.
Que dites-vous?

ZARAH.
Que, quand on aime,
Par le rang ou l'éclat le cœur n'est plus séduit.
Et vous seriez errant, malheureux et proscrit...

RICCARDO, *vivement.*
Que votre amour serait le même?

ZARAH.
Plus grand encore!..

RICCARDO.
Eh bien! sachez donc...
(*Il va parler, et aperçoit les femmes de Zarah qui sortent de la porte à gauche avec la toilette de la mariée; il s'arrête.*)
Ah! grand Dieu!

ZARAH.
Plus tard... plus tard... Adieu!

ENSEMBLE.

RICCARDO.
De joie et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance.
Injuste défiance,
Cessez de m'accabler!
Par une, etc.

ZARAH.
De joie et d'espérance
Son cœur bat et s'élance.
A moi sa confiance
Saura se révéler.
Oui, plus de vaine excuse
Qui me trompe et m'abuse.
L'amour, etc.

(*Zarah sort par la porte à gauche, avec ses femmes.*)

SCENE V.

RICCARDO, ZUNIGA.

RICCARDO, *regardant sortir Zarah par la porte à gauche.* Et j'hésiterais encore après un tel aveu!.. non, non, elle saura tout! et si je ne peux le lui dire, écrivons... (*Il se dirige vers la table à droite, et rencontre au milieu du théâtre Zuniga qui vient d'entrer par la porte du fond.*) Ah! mon ami!.. ah! si vous saviez... si vous connaissiez mon bonheur et tout ce que je vous dois... Elle m'aime!

ZUNIGA. En vérité?.. parbleu, j'en suis ravi! et il me tarde de voir ce mariage achevé.

RICCARDO. Et moi donc!

ZUNIGA. Je viens vous parler à ce sujet... Comme votre témoin, j'ai tout disposé. Mon chapelain, qui vous marie, a reçu mes ordres; et quant à l'acte de célébration, je l'ai fait dresser moi-même.

RICCARDO. Quoi! sous le nom de don Juan de Guimarens?

ZUNIGA. Allons donc! le mariage serait nul; et vous et moi tenons à ce qu'il soit valable. J'ai mis votre véritable nom : José Riccardo, et vos titres : guitariste en plein vent.

RICCARDO. Monsieur!..

ZUNIGA. Je ne vous en connais pas d'autres! et il faut bien que les qualités soient connues après le mariage.

RICCARDO, *se mettant à table et écrivant.* Non pas après! mais avant!

ZUNIGA, *à part.* C'est fait de nous!.. Et comment le détourner de son dessein?.. (*S'approchant de Riccardo, qui écrit à la table à gauche.*) Quoi! en conscience, tu voudrais ..

RICCARDO. Lui apprendre la vérité... tout lui dire... c'est ce que je viens de faire.

ZUNIGA, *avec effroi.* O ciel!

RICCARDO, *écrivant et parlant très-haut.* « Oui, Madame... si vous me repoussez, je subirai mon sort sans « vous accuser et sans me plaindre... mais si, après avoir « lu cette lettre, vous pardonnez à un coupable... si vous « daignez lui tendre la main, je tâcherai de ne pas « mourir de joie! »

ZUNIGA, *debout derrière son fauteuil.* En effet, c'est plus noble, plus généreux! et je me charge de lui remettre ce billet.

RICCARDO, *voyant entrer Manuela et Lorenzo.* Merci, Monseigneur. Voici sa tante!

ZUNIGA, *à part.* Tout est perdu!

SCENE VI.

LORENZO *et* MANUELA, *sortant de la porte à gauche;* RICCARDO, ZUNIGA.

MANUELA. Allons donc, mon cher neveu, n'avez-vous pas entendu? les grands parents viennent d'arriver! c'est à vous de les recevoir et de leur donner la main!

LORENZO. C'est dans les convenances!

RICCARDO, *avec émotion.* J'y vais, et je reviens... Mais voici un billet que je vous prie de remettre vous-même et à l'instant.

MANUELA, *prenant le billet.* A qui?

RICCARDO. À Zarah! à elle seule! (*Il sort vivement par la porte à droite.*)

—

SCENE VII.

ZUNIGA, MANUELA ET LORENZO.

MANUELA, *étonnée et le regardant sortir.* Qu'a-t-il donc?.. et quel est ce papier?

ZUNIGA. Un billet qu'il vient de tracer devant moi.. (*Souriant.*) Vous vous doutez de ce qu'il contient, des phrases brûlantes, passionnées... J'avais beau lui dire : On n'écrit pas ainsi à une jeune personne... même à sa fiancée.

LORENZO, *gravement.* Ce n'est pas dans les convenances!

ZUNIGA, *vivement.* N'est-ce pas?

MANUÉLA. Certainement! les convenances, la règle, l'étiquette!

LORENZO. Quand ils seront mariés...

MANUELA. Je ne dis pas.

ZUNIGA. C'est juste, Monseigneur! C'est juste, Madame! (*Serrant la main de Manuela, et lui prenant la lettre qu'elle tient.*) Pardon pour mon ami! (*S'inclinant.*) Je vous demande pardon pour lui.

LORENZO, *d'un air approbatif.* C'est bien.

MANUELA. Voici ma nièce!

—

SCENE VIII.

ZARAH, *entrant avec* MARTIN DE XIMENA, *qui lui donne la main;* FRA LORENZO, MANUELA, ZUNIGA.

QUINTETTE, *qui finit en sextuor.*

C'est l'instant du mariage.
Nous venons, / Vous venez, } témoins heureux,
Au ciel offrir { notre / votre } hommage,
Aux époux offrir { nos / vos } vœux!

FRA LORENZO, *à dona Manuela.*
J'arrivais de l'intendance.

MANUELA.
Eh bien?

FRA LORENZO.
Point de messager!
Dormons en pleine assurance :
Tout va bien, point de danger!

ENSEMBLE.

ZUNIGA, FRA LORENZO, ZARAH ET MANUELA.
Nous venons, / Vous venez, } témoins heureux,
Au ciel offrir { notre / votre } hommage,
Aux époux offrir { nos / vos } vœux!

—

SCENE IX.

LES MÊMES, RICCARDO, *sortant de la porte à droite.*

FRA LORENZO.
Il ne nous manque rien... que l'époux.

MANUELA, *l'apercevant.*
Le voici!

RICCARDO, *se soutenant à peine, et s'appuyant sur un fauteuil à droite.*
Ah! je me sens mourir!
(*Il s'avance en tremblant et les yeux baissés, n'osant regarder Zarah; enfin, il se hasarde à jeter les yeux sur elle. Zarah regarde son trouble avec un sourire aimable, et lui dit en lui tendant la main:*)

ZARAH.
Venez donc, mon ami!

RICCARDO *pousse un cri, tressaille et tombe presque un genou en terre.*
O ciel!

ZUNIGA, *à demi-voix, et le relevant.*
Allons!.. tâche de te remettre!

RICCARDO, *à demi-voix et avec joie.*
O bonheur!.. Elle a lu ma lettre?..

ZUNIGA, *de même.*
A l'instant, devant nous!..

RICCARDO, *de même.*
Sans colère?..

ZUNIGA, *de même.*
Ou du moins
Sans en montrer... de crainte de la tante...
Qui regarde!.. Silence! attention constante!
(*Montrant Manuela.*)
Et jusqu'après l'hymen prodigue-lui tes soins.

ENSEMBLE.

RICCARDO, *regardant Zarah.*
Quoi! sans colère
Son cœur apprend
Pareil mystère,
Forfait si grand!
Et son silence
Annonce donc
Et sa clémence
Et mon pardon!

ZUNIGA.
Beauté si fière,
Orgueil si grand!
De ma colere
Voici l'instant!
De son offense
J'aurai raison.
Dans ma vengeance
Point de pardon!

MARTIN, *regardant Riccardo.*
Il faut lui faire
Son compliment!
Beauté si fière
L'aime vraiment!
Et son silence
Annonce donc
Pour son offense
Grâce et pardon!

ZARAH, *à Manuela, montrant Riccardo en riant.*
Il veut nous taire,
Discret amant,
Quelque mystère
Tendre et galant!
Avec prudence,
Et pour raison,
Pour son silence
Grâce et pardon!

FRA LORENZO.
Partons!

ZARAH.
Un instant, je vous prie!

ZUNIGA ET MARTIN, *à part.*
Quel est donc son dessein?

RICCARDO, *à part.*
Ah! je frémis, grand Dieu!

ZARAH.
Dans ce jour, d'où dépend le bonheur de ma vie,
De mes torts, avant tout, je dois faire l'aveu!
(*S'avançant vers Zuniga.*)
Envers vous, don Alvar, mon offense fut grande,
Daignez me pardonner!

ZUNIGA, *troublé.*
Moi!

ZARAH, *lui tendant la main.*
Je vous le demande!
Et j'en veux une preuve...

ZUNIGA, *s'inclinant.*
Ah! j'en suis trop flatté!

ZARAH.
Je veux par vous être à l'autel conduite!

ZUNIGA, *à part.*
Je ne sais quel remords et me trouble et m'agite...
Non... non .. il est trop tard, le sort en est jeté...
(*Il présente sa main à Zarah. Ils vont pour sortir; paraît un courrier qui s'adresse à Fra Lorenzo, et lui remet des dépêches.*)

FRA LORENZO.
Ah! ah!.. de la cour de Lisbonne!..
Oui, c'est le courrier que j'attends...
(*A Manuela et aux mariés.*)
Partez sans moi, je le veux! je l'ordonne!
Je vous rejoins dans peu d'instants!

ENSEMBLE.

ZUNIGA.
Beauté si fière,
Orgueil si grand, etc.

MARTIN.
Il faut lui faire
Son compliment, etc.

RICCARDO.
Quoi! sans colère
Son cœur apprend, etc.

ZARAH.
O jour prospère!
Heureux instant! etc.

(*Zuniga a offert sa main à Zarah, et Riccardo à Manuela. Ils sortent précipitamment. Pendant la fin de cet ensemble, Fra Lorenzo a décacheté ses dépêches; il a parcouru un des papiers, et au moment où, sur la ritournelle, Martin veut sortir et accompagner Riccardo, Fra Lorenzo le retient par la main.*)

SCENE X.

FRA LORENZO, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO. Un instant, seigneur de Ximena...

MARTIN. Le mariage va se célébrer sans nous.

FRA LORENZO. Il ne s'agit pas de mariage, mais de nouvelles que je reçois de Lisbonne, et qui vous concernent.

MARTIN. Moi!.. Martin de Ximena, négociant?

FRA LORENZO. Vous-même.

MARTIN, *froidement.* Cela m'étonne... mais dès que vous me le dites...

FRA LORENZO. Ce qu'il y a de singulier, c'est que mon oncle Vasconcellos, qui est d'ordinaire si clair dans ses dépêches... me semble dans celle-ci d'une obscurité...

MARTIN. Vous avez tant de lumières...

FRA LORENZO. Enfin nous verrons bien; écoutez seulement... (*Lisant.*) « Depuis le dernier duel dont je vous « ai parlé, depuis l'affaire de Guimarens... » Je n'en connais pas d'autre que celle de son mariage... « vous avez « dû exécuter les ordres en chiffres que je vous ai don- « nés... » Je ne sais pas où ils sont!

MARTIN, *à part.* Dans le dernier courrier intercepté.

FRA LORENZO, *continuant.* « J'en attends les résultats « naturels... » D'autant plus naturels qu'ils viendront d'eux-mêmes. (*Continuant de lire.*) « C'est un nommé Pinto « qui est l'âme du complot, et celui qui s'est chargé de « l'exécution est le fils du duc, le jeune Emmanuel de « Bragance, caché depuis son duel à Santarem. » Je n'en ai pas la moindre idée.

MARTIN, *froidement.* Ni moi non plus... et je ne vois pas en quoi tout cela me regarde.

FRA LORENZO. Attendez donc. (*Continuant de lire.*) « Un négociant de cette ville, qui est maintenant dans la « vôtre, Martin de Ximena, est le banquier de la conspi- « ration... » Comprenez-vous?

MARTIN, *froidement.* Pas plus que Votre Excellence.

FRA LORENZO. C'est ce que nous allons voir... (*Continuant.*) Hum! hum!.. « De la conspiration; qui n'est pas « riche, et qui a grand besoin d'argent... C'est chez lui, « ou chez quelqu'un des siens, que doit être caché le jeune « duc... Il faut donc à tout prix, par ruse, par adresse, « et, s'il y a lieu, par la torture, forcer Ximena à vous le « livrer... Une heure après, vous aurez pour agréable de « lui faire trancher la tête, etc. » Des détails d'intérieur... « Quant à Ximena, sa grâce s'il parle... sinon, etc. » Comprenez-vous enfin?

MARTIN, *froidement.* Cela devient plus clair!.. Mais quand par événement, quand par hasard le ministre aurait dit vrai, je suis d'un naturel taciturne et ne parle jamais... Votre Excellence peut compter là-dessus et agir en conséquence.

FRA LORENZO. Et si je te fais trancher la tête, mon cher!

MARTIN, *avec sang-froid.* C'est un moyen, mais un des moins heureux qui existent pour me faire parler.

FRA LORENZO. C'est juste! Nous aurions alors la torture, que l'on me propose, et qui a bien ses avantages... mais ça n'est pas dans mon caractère.

MARTIN. Je m'en doute bien... un homme d'esprit tel que vous a une autre manière d'interroger.

FRA LORENZO, *souriant.* Je vois que nous pourrons nous entendre... Écoute : je n'ai pas de temps à perdre; le ministre compte sur moi, et à tout prix, comme il le dit, il faut réussir... Je connais le cœur humain, et j'ai un système jusqu'à présent infaillible... Voyons... (*Lentement et le regardant en face.*) Combien?

MARTIN, *avec indignation.* Me supposer de pareils sentiments!.. pour qui me prenez-vous?

FRA LORENZO. Je te prends pour moi, à mes gages, à mon compte... toi et tes sentiments... Combien?

MARTIN. Je n'ai rien à vous répondre.

FRA LORENZO. Tu ne veux pas y mettre le prix... je le fixerai... soixante mille piastres.

MARTIN. Pour livrer le duc de Bragance!.. moi! Portugais!

FRA LORENZO. Cent mille.

MARTIN. Moi, homme d'honneur!..

FRA LORENZO. Deux cent mille.

MARTIN. Deux cent mille!.. Vous pourriez supposer...

FRA LORENZO. Que tu es plus cher que les autres; voilà tout ce que cela me prouve. Il paraît, seigneur de Ximena, que votre vertu est d'un prix élevé... eh bien! il faut en finir .. d'ailleurs ce sont vos Portugais qui paieront. Ecoute-moi bien, et décide-toi, car c'est mon dernier mot... (*Le regardant en face et lentement.*) Trois cent mille piastres!

MARTIN *fait à part un geste de joie, puis se retournant vers Lorenzo, lui dit vivement.* Je demande si Votre Excellence les donne sur-le-champ?

FRA LORENZO, *riant.* Allons donc!.. nous voilà enfin!.. Quand je te disais que je connaissais le cœur humain...

MARTIN, *appuyant toujours.* Comptant?

FRA LORENZO. Pourquoi cela?

MARTIN. C'est qu'aujourd'hui il faut que j'aie cette somme, ou que je me brûle la cervelle.

FRA LORENZO. Garde-t'en bien!

MARTIN. Je conçois que cela romprait nos relations; mais je vous le dis à vous en confidence, j'étais obligé de suspendre mes paiements. Ainsi voyez si vous voulez me sauver la vie.

FRA LORENZO, *réfléchissant.* Soit... Aujourd'hui les trois cent mille piastres... mais ce soir tu me livres le jeune duc!

MARTIN, *réfléchissant aussi.* Ce soir... non pas... mais demain!

FRA LORENZO. Et pourquoi?

MARTIN. Le temps de le dépister, de m'en emparer, et de vous le faire saisir sans danger... au milieu de ses nombreux amis.

FRA LORENZO. Ils sont donc beaucoup?

MARTIN. Cinq ou six cents... qui depuis huit jours se rassemblent et se cachent dans ces murs, prêts à marcher sur Lisbonne pour y soulever le peuple.

FRA LORENZO, *naïvement.* Et je ne m'en doutais pas!

MARTIN, *froidement*. Bah!.. ce n'est rien.

FRA LORENZO. Comment! ce n'est rien?

MARTIN, *de même*. Bien d'autres choses encore que je vous apprendrais... Mais tenez-vous coi... ne bougez pas, que rien ne leur donne l'éveil! que rien surtout ne fasse soupçonner notre intelligence.

FRA LORENZO. Et si tu me manques de parole?

MARTIN. Ma tête est à vous!

FRA LORENZO. Permets donc!.. elle ne vaut pas trois cent mille piastres.

MARTIN. Pour vous... mais pour moi!..

FRA LORENZO. C'est juste!

MARTIN. Vous ne donneriez pas la vôtre pour ce prix-là, ni pour le double!

FRA LORENZO. Non certes! Va, va, ne perds pas de temps... pendant que moi j'achève mes dépêches...

MARTIN, *revenant sur ses pas*. Bien entendu que d'ici à demain vos affidés ne me perdront pas de vue, et que vous me ferez consigner aux portes de la ville.

FRA LORENZO, *d'un air profond*. J'y pensais!..

MARTIN. Et tenez... tenez... comme je vous le disais, le mariage s'est célébré sans nous!.. entendez-vous les cloches?.. Adieu, Monseigneur!

FRA LORENZO. Adieu! (*Martin sort par la porte à droite.*)

—

SCENE XI.

FRA LORENZO, *à la table à droite, achevant de lire ses lettres;* MANUELA, ZUNIGA; *puis après* RICCARDO *et* ZARAH.

FINAL.

CHŒUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs!
Des anges qui les unissent
Empruntons les saints concerts!
Des anges qui les unissent
Sonnons, sonnons les pieux concerts!

MANUELA ET ZUNIGA.

Ils sont unis!

FRA LORENZO, *achevant de lire une lettre.*

O ciel! ô nouvelle terrible!..

MANUELA, *courant à lui.*

Qu'avez-vous donc?

FRA LORENZO.

Non .. ce n'est pas possible!..
Quoi! d'après un message à l'instant envoyé,
Guimarens serait mort!

MANUELA, *étonnée, et* ZUNIGA, *riant, lui montrant Riccardo qui entre dans ce moment, tenant Zarah par la main.*

Le voilà marié!

CHŒUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs! etc.

FRA LORENZO, *lisant toujours ses dépêches.*

Non, non, et le fait se complique.
Le ministre prétend nous avoir annoncé...
Et je n'en ai rien su... qu'arrivant du Mexique...
Don Juan de Guimarens... mortellement blessé,
L'autre semaine est mort!.. C'est authentique!
(*Donnant la lettre à Riccardo.*)
Lisez vous-même!

TOUS.

O ciel!

ENSEMBLE.

ZARAH, MANUELA ET LE CHOEUR.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés.
D'où vient cette méprise?
(*S'adressant à Riccardo.*)
Répondez... prononcez!

ZUNIGA.

Le sort nous favorise;
Mes vœux sont exaucés.
Je vois à sa surprise
(*Montrant Riccardo.*)
Tous ses plans renversés.

FRA LORENZO.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés...
Et le Ciel et l'Eglise
Sont-ils donc courroucés?

RICCARDO.

De crainte et de surprise
Tous mes sens sont glacés.
Je vois par sa méprise
Nos projets renversés!

MANUELA, *à Zuniga, lui montrant Riccardo.*

Mais cet époux... qui peut-il être?

ZUNIGA.

Voici probablement qui le fera connaître!
(*Montrant un page qui entre.*)
C'est le page de Médina!

LE PAGE, *s'inclinant.*

A dona Manuela,
De la part de mon maître.

MANUELA, *lisant à haute voix.*

« Pardonnez, Senora, si déjà je sépare
« Les deux nobles époux que vos mains ont unis!
« Votre illustre neveu, l'autre jour, m'a promis
« De venir aujourd'hui jouer de la guitare
« Dans mon hôtel!.. J'y compte, et mon page est chargé
« De lui payer d'avance son salaire! »
(*Le page présente une bourse pleine d'or à Riccardo, qui détourne la tête.*)

MANUELA, *stupéfaite.*

O ciel! de l'or!

ZARAH, *à part, de même.*

Et ce mystère...
Cette lettre!..

MANUELA.

Mon nom, mon honneur outragé!

TOUS, *s'adressant à Riccardo.*

Répondez!

ZUNIGA.

Oui, vraiment, puisqu'on sait tout... je blâme
Une feinte inutile!.. A nos nobles amis
Renvoyez les valets et les riches habits
Qu'ils vous avaient prêtés pour séduire Madame!

MANUELA, *furieuse.*

Qu'entends-je!.. ô ciel!

ZARAH, *près de se trouver mal*

Ah! je frémis!

ZUNIGA.

Illustre et noble artiste,
Reprenez la livrée et l'art du guitariste.

(*Les personnes qui sont près de la table à droite s'écartent, et l'on voit sur une chaise le manteau noir déchiré et la guitare que Riccardo portait au premier acte, et que des pages viennent d'apporter. Zarah pousse un cri et tombe sans connaissance sur un fauteuil à gauche.*)

ENSEMBLE.

MANUELA.

O jour d'opprobre et d'infamie!
Honteux hymen! Ignominie
Par qui ma race est avilie
Et notre nom déshonoré!
Malheur à lui! mort à l'infâme!
Le feu céleste le réclame!
A nous son sang! à Dieu son âme!
Et qu'au supplice il soit livré!

ZUNIGA.

O jour heureux! joie infinie!
Notre vengeance est accomplie!
L'affront dont on blessa ma vie
Par son affront est réparé!
Oui, c'est indigne! c'est infâme!
Mais, après tout, elle est sa femme!
Et l'orgueilleuse et noble dame
Se soumettra, bon gré, mal gré!



Riccardo le guitarrero.

FRA LORENZO ET LE CHOEUR.

O jour d'opprobre et d'infamie!
Honte sur vous... Ignominie!
Votre famille est avilie
Et votre nom déshonoré!
Malheur à lui! mort à l'infâme!
Notre vengeance le réclame!
A nous son sang! à Dieu son âme!
Et qu'au supplice il soit livré!

(*Riccardo, que tout le monde repousse, est près de franchir la porte du fond; il revient vivement vers le groupe où Zarah est assise évanouie. Lorenzo l'empêche d'approcher.*)

RICCARDO, *de loin, étendant ses mains suppliantes vers Zarah qu'il ne voit pas.*

O vous qui lisez dans mon âme,
Daignez me défendre à leurs yeux!
Rappelez-vous, ô noble dame!
Mon repentir et mes aveux.
(*Se mettant à genoux.*)
Grâce pour ma raison!
Pour un égarement dont je ne fus pas maître!..

ZARAH, *revenant à elle, et voyant Riccardo à ses genoux.*

Mon pardon!.. dit-il... un pardon!
Il en est pour l'amour peut-être!..
Jamais pour l'imposture et pour la trahison...
(*Elle s'éloigne sans le regarder, et rentre avec sa tante dans l'appartement à gauche.*)

RICCARDO, *stupéfait.*

Moi... parjure... et traître!..
Quand j'ai tout dit!.. quand tout lui fut connu...
Et ce billet...

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Elle ne l'a pas lu!
(*Le montrant et le déchirant.*)
Le voici!
(*Riccardo, furieux, tire son épée et s'élance sur Zuniga; il est désarmé par les autres seigneurs.*)

ENSEMBLE.

RICCARDO, *accablé.*

Ah! c'en est fait! que sur ma vie
Tombent l'opprobre et l'infamie!
Plus d'existence! . elle est flétrie!
Tout est pour moi désespéré!
Coupable d'une indigne trame,
A ses yeux je suis un infâme!
Je suis maudit, et dans son âme
Mon nom par elle est abhorré!..



Zarah.

LE CHOEUR.
O jour de honte et d'infamie!
Par cet indigne être trahie!
Donner sa main!.. etc.

ZUNIGA, *riant.*
O jour heureux! joie infinie!
Notre vengeance est accomplie!
L'affront, etc.

FRA LORENZO.
O jour de honte et d'infamie! etc.

(*Ils sortent tous en désordre, en laissant Riccardo abîmé dans sa douleur.*)

ACTE TROISIÈME.

Un appartement à l'hôtel de Villaréal.

SCENE PREMIERE.

RICCARDO, *sortant de l'appartement à gauche.* Chassé! chassé!.. A ma vue elle s'est éloignée... sans vouloir m'entendre... elle m'a défendu de la suivre, et avec quel mépris! pas une parole... pas un regard!.. Je n'en suis pas digne... et à qui demander raison de tant d'outrages?.. Ces jeunes seigneurs ont accueilli mon défi avec des éclats de rire... don Alvar surtout!.. Ils sont, disent-ils, trop nobles et de trop bonne maison pour se battre avec moi, qui suis sans toit et sans asile... moi, chanteur des rues!.. mon sang ne vaut pas la peine qu'on le répande... Ah! c'est là le comble de la honte... ne trouver personne qui veuille même de ma vie!

SCENE II.

RICCARDO, MARTIN, *qui est entré pendant la scène précédente.*

MARTIN, *froidement.* Je la prends!..

RICCARDO, *se retournant et poussant un cri de joie.* Martin de Ximena!

MARTIN. Qui vient réclamer ta promesse.

RICCARDO. Je la tiendrai... Tu es mon sauveur, mon seul

ami... viens, partons... il me tarde de quitter ce monde, où tout m'accable... Ces grands seigneurs, dont tu me disais avec raison de me défier... ils m'ont couvert de honte, et maintenant ils refusent de me tuer!

MARTIN. Je sais... je sais... j'ai vu Zuniga qui, dans la joie du triomphe, m'a tout raconté... ta lettre, ton mariage, ton affront!

RICCARDO, *avec douleur*. Eh bien! ce n'est rien encore... elle refuse de me voir... elle me repousse avec mépris.

MARTIN. Zarah!.. ta femme?..

RICCARDO. Ah! ne dis plus ce mot-là.

MARTIN. Comment alors es-tu ici?

RICCARDO. Sa tante m'a écrit la lettre la plus méprisante, la plus injurieuse, pour me dire que ce mariage était nul... que la famille en demandait la rupture, et qu'elle m'attendrait, moi et mes gens de loi... Je suis venu seul, sans un ami, sans un conseil.

MARTIN. Je serai le tien... je te défendrai.

RICCARDO. C'est inutile... je ne venais pas pour me défendre, mais pour la voir... la voir encore une fois... et puisqu'il faut renoncer à cette dernière espérance, je suis à toi, je t'appartiens!

MARTIN. Tu es donc bien décidé à m'obéir?

RICCARDO. Oui.

MARTIN. A me suivre partout où j'irai?

RICCARDO. Je le jure!

MARTIN. C'est qu'il y a à parier que j'irai me faire tuer.

RICCARDO. Tant mieux! c'est ce que je veux... Dispose de mes jours, je te les donne.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule*. Et moi, mon brave, je te promets d'en faire un noble et généreux usage... Prends ces papiers... garde-les précieusement, et, quoi qu'il arrive, ne démens rien de ce qui s'y trouve écrit.

RICCARDO. Je te le promets, dût-il m'en coûter la tête.

MARTIN. C'est ce qui pourra bien arriver, ainsi qu'à la mienne, qui du reste est déjà promise, pour aujourd'hui, au seigneur gouverneur. Mais n'importe, je comprends que tu dois avoir envie de quitter enfin la guitare.

RICCARDO. De la briser!

MARTIN. Eh bien! c'est l'instant d'obéir à ton père, c'est l'instant de reprendre l'épée du soldat, non pour nos oppresseurs, mais contre eux!

RICCARDO. Commande, je suis prêt; je ne demande qu'une grâce, c'est qu'avant ma mort, ou après, je sois justifié aux yeux de Zarah!.. qu'elle sache du moins que je ne l'ai pas trompée.

MARTIN. Elle le saura, je te le promets... Voici ces dames.

—

SCENE III.

ZARAH, MANUELA, MARTIN, RICCARDO.

MANUELA. Vous comprenez bien, Monsieur, que, malgré ma répugnance et celle de ma nièce à nous trouver encore avec vous, un devoir indispensable nous y oblige. Cette affaire n'a déjà eu que trop de retentissement, et c'est pour éviter un nouveau scandale que nous vous proposons de rompre sans bruit et entre nous cet acte, qui devant les tribunaux est nul de plein droit, et de toute nullité.

MARTIN. En quoi donc, Madame?

MANUELA, *le lui donnant*. Vous pouvez le lire vous-même, car je n'en ai pas le courage... mais une imposture pareille!.. un nom supposé, emprunter celui d'un noble seigneur... lui!

MARTIN, *qui a parcouru l'acte*. Je ne vois pas cela; je lis, au contraire, que l'époux de Zarah de Villaréal est José Riccardo, de son état guitarrero.

MANUELA. O ciel!

MARTIN. Pour sa naissance... fils du soldat Luis Pacheco... Lisez, Madame. . c'est en toutes lettres.

MANUELA. Je ne puis le croire.

MARTIN. Don Alvar de Zuniga, par les soins de qui ce contrat a été dressé, avait trop d'intérêt à n'y laisser aucune nullité.

MANUELA, *avec désespoir*. C'est vrai... ce n'est que trop vrai .. ma nièce unie à tout jamais à un guitariste... à cet homme!

MARTIN. Qu'importe... si cet homme est un homme d'honneur, s'il a agi de bonne foi, s'il ne vous a pas trompée?

ZARAH. Lui!..

MARTIN. Il aurait donné pour vous son sang et sa vie... et malgré son amour, décidé à vous perdre, plutôt que de vous devoir à une trahison... il vous avait prévenue de tout dans une lettre qu'il a remise à votre tante avant de marcher à l'autel!

MANUELA. C'est vrai!

MARTIN. Pour vous la donner, à vous, sa fiancée!

MANUELA. C'est vrai!

ZARAH, *à Manuela*. Et qui vous en a empêchée?

MANUELA. Encore cet Alvar de Zuniga!

MARTIN, *frappant sur l'épaule de Riccardo*. Qui est un fourbe... Mais celui-ci, je le jure... celui-ci, en vous épousant, croyait que son secret vous était connu, et que vous pardonniez son audace à un amour malheureux et insensé...

RICCARDO. Qui fut mon seul crime! . le seul dont je doive être puni!

ZARAH, *avec émotion*. S'il a dit vrai, Monsieur... et je le crois...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

De cet hymen fatal, qui tous deux nous enchaîne,
Les nœuds par moi seront à jamais respectés!...
Mais l'honneur nous sépare... et du moins sans ma haine
Partez, Monsieur, partez;
L'honneur le veut... partez!

DEUXIÈME COUPLET.

Loin de moi, loin des lieux qui vous avaient vu naître,
Vont s'écouler vos jours par l'exil attristés!..
Mais avec mon pardon... et mon bonheur... peut-être...
Partez, Monsieur, partez;
L'honneur le veut... partez!

MARTIN. C'est bien, Senora, ce que vous venez de dire!.. c'est très-bien, et vous en serez récompensée, car bientôt celui-ci ne sera plus José Riccardo.

RICCARDO ET LES DEUX FEMMES. Que dites-vous?

MARTIN. Que ce mariage qui blessait tant votre noble famille...

MANUELA, *vivement*. Sera rompu...

MARTIN. Oui, probablement il ne durera pas longtemps; car aujourd'hui même, la Senora court grand risque d'être veuve!

ZARAH. O ciel! .

MANUELA. Qu'est-ce que cela veut dire?

MARTIN. Silence... vous allez le savoir.

—

SCENE IV.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO, SOLDATS ET GENS DE JUSTICE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FRA LORENZO, *s'approchant respectueusement de Riccardo et le saluant*.
Monseigneur!

ZUNIGA, *de même*.
Monseigneur!

FABIUS, OTTAVIO ET LES AUTRES, *de même*.
Monseigneur!

MANUELA, ZARAH ET RICCARDO, *étonnés*.
Que disent-ils?

MARTIN, *à demi-voix, à Riccardo.*
L'heure est venue!
De l'audace et du cœur!
FRA LORENZO, *à Riccardo.*
La vérité nous est enfin connue,
Et c'est avec regret... avec douleur...
(*Saluant.*)
Que nous venons arrêter Monseigneur!
ZUNIGA, *et les autres, de même.*
Monseigneur!
MANUELA ET ZARAH, *étonnées.*
Monseigneur!
FRA LORENZO, *s'adressant à Riccardo et regardant Martin.*
Vos complices, auxquels j'ai promis le silence,
Vous ont découvert et trahi!
MARTIN, *bas, à Riccardo.*
Ce complice... c'est moi!..
FRA LORENZO, *montrant Riccardo.*
Qu'on s'assure de lui!
ZUNIGA, *à Manuela.*
Sous ces grossiers habits, sous cette humble apparence,
Qui nous-mêmes nous abusa,
Il cachait ses complots!..
(*Les gardes qui ont entouré Riccardo l'ont fouillé, et présentent à Fra Lorenzo les papiers qu'ils viennent de trouver sur lui.*)
FRA LORENZO, *en lisant l'adresse.*
Eh oui!.. c'est bien cela!
(*Lisant.*)
« *Don Emmanuel de Bragance.* »
TOUS, *à demi-voix.*
Le fils du duc de Bragance!
MARTIN, *bas, à Riccardo.*
Ton serment!..
RICCARDO, *de même.*
Comptez sur ma foi!
(*A haute voix, et se tournant vers Fra Lorenzo.*)
Puisque vous savez tout... c'est moi!
TOUS.
Grand Dieu!
RICCARDO.
C'est moi!

ENSEMBLE.

ZARAH.
Tremblante, j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux;
Celui qu'accablait tant de haine,
C'est lui!.. c'est ce nom glorieux!
FRA LORENZO.
Oui, c'est bien lui, j'en crois à peine
Et cet écrit et ses aveux;
Par mon adresse, enfin, j'enchaîne
Ce chef terrible et dangereux!
MANUELA.
Tremblante... j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux!
C'est à lui que l'hymen l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux!
RICCARDO.
Je l'ai juré! l'honneur m'enchaîne!
La mort est l'objet de mes vœux;
Je leur abandonne sans peine
Des jours, hélas! si malheureux!
ZUNIGA ET SES AMIS, *regardant Zarah.*
Le hasard a trompé ma haine;
J'ai cru l'avilir à nos yeux;
Et c'est à toi que je l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux!
MARTIN, *regardant Riccardo.*
Fidèle à l'honneur qui l'enchaîne,
J'admire son cœur généreux!
Que son devoûment nous obtienne
La liberté, prix de nos vœux!
FRA LORENZO, *qui vient de parcourir l'écrit qu'on lui a donné.*
La lettre est d'un nommé Pinto, le secrétaire
Du duc... un intrigant!
MARTIN, *à part.*
Un brave Portugais!
FRA LORENZO, *lisant.*
« Tout va mal! et je doute à présent du succès;
« Le duc refuse!.. il faut proclamer votre père
« Roi, malgré lui!.. Venez... si vous étiez
« A Lisbonne!.. »
MARTIN, *à part.*
Il y doit être à présent... j'espère!
FRA LORENZO, *lisant.*
« De plus, si vous nous apportiez
« Deux cent mille ducats... »
MARTIN, *à part.*
Il en a trois cent mille!.. grâce
(*Montrant Lorenzo.*)
A Monseigneur!
FRA LORENZO, *achevant de lire.*
« Nous pourrions dès demain
« Donner au Portugal un nouveau souverain! »
(*Se tournant vers Zuniga et ses amis.*)
Vous voyez, Messieurs, quelle audace!
(*Montrant Riccardo.*)
Mais nous tenons le chef!.. du complot c'en est fait!
A l'instant dans ces lieux Vasconcellos m'ordonne
De le faire juger, condamner!.. Ce serait
Un peu vif... Moi, qui tiens aux égards, je lui donne...
MARTIN, *vivement.*
Combien?
FRA LORENZO.
Une heure!..
RICCARDO, *froidement.*
Je suis prêt!

ENSEMBLE.

MARTIN, *à part.*
O cœur magnanime!
Courage sublime!
De l'honneur victime,
Il meurt en héros!
Toi que je supplie,
Dieu de la patrie,
Arrache sa vie
Au fer des bourreaux!
RICCARDO, *à Martin.*
O cœur magnanime!
A toi mon estime!
J'aurais par un crime
Terminé mes maux!
Et pour ma patrie,
D'une âme ravie,
Je livre ma vie
Au fer des bourreaux!
ZARAH ET MANUELA.
O cœur magnanime!
Courage sublime!
Qui, pour nous victime,
Se livre aux bourreaux!
Toi que je supplie,
Dieu de la patrie,
Protége sa vie,
Et sauve un héros!
FRA LORENZO ET LE CHOEUR.
Quant à moi, j'estime,
Qu'un semblable crime
Veut une victime
Pour notre repos!
Audace inouïe,
Qu'il faut qu'il expie!
Nous devons sa vie
Au fer des bourreaux.

FRA LORENZO.
Le tribunal s'assemble auprès de cette enceinte,
Je vais le présider!
(*A Zuniga, lui montrant Riccardo.*)
Veillez sur Monseigneur.
Je vous remets sa garde!
RICCARDO, *montrant Martin.*
A ce vieux serviteur
Pourrai-je dire adieu?
FRA LORENZO, *à Zuniga.*
Permettons-le sans crainte.
(*Montrant Martin.*)
Il nous redira tout!

(*A Riccardo, montrant Martin.*)
Parlez-lui, Monseigneur!

RICCARDO, *à Martin, qui s'avance avec lui au bord du théâtre.*

As-tu quelque ordre encore à me donner?

MARTIN, *à demi-voix.*

Silence!..
Pour tout le monde, et même pour Zarah,
Sois toujours le duc de Bragance!

RICCARDO, *de même.*

Je le promets!..

MARTIN, *de même.*

Tout le succès est là!
De Lisbonne en ces lieux, vingt milles de distance!..
Notre sort se décide, ami, dans ce moment!
Si le duc est triomphant,
Nous pouvons être encor sauvés! mais s'il succombe...
(*Secouant la tête.*)
Toi... puis moi...

RICCARDO.

Je comprends! nous aurons même tombe!
Je t'ai promis mes jours!

MARTIN.

J'avais promis aussi
D'en faire bon usage!.. ai-je dit vrai?

RICCARDO, *lui serrant la main.*

Merci!

ENSEMBLE.

MARTIN.

O cœur magnanime! etc.

RICCARDO.

O cœur magnanime! etc.

ZARAH.

O cœur magnanime! etc.

FRA LORENZO, ZUNIGA ET LE CHOEUR.

Quant à moi, j'estime, etc.

(*Fra Lorenzo fait signe à tout le monde de sortir.*)

—

SCENE V.

MANUELA, ZARAH, RICCARDO, LORENZO, MARTIN.

LORENZO, *à Martin.* J'ai dit : Sortez tous! (*Se retournant avec respect vers Manuela et Zarah.*) Oui, tous!

ZARAH, *avec dignité.* Excepté moi, Monseigneur, moi qui suis sa femme.

LORENZO, *s'inclinant.* C'est juste, les égards... les convenances... (*Manuela et Martin sortent par la porte du fond; Lorenzo par la porte à droite.*)

—

SCENE VI.

RICCARDO ET ZARAH.

DUO.

ZARAH, *s'approchant avec exaltation de Riccardo, qui est assis et plongé dans ses pensées.*

Oui, dès ce moment, je réclame
Le droit de partager ton sort!
Je suis à toi! je suis ta femme!
Avec toi je marche à la mort!

RICCARDO, *hors de lui et se levant.*

Dieu tout-puissant, qu'entends-je?

ZARAH.

Ecoute-moi!
Dans mon cœur tu n'avais pu lire
Que le mépris, ou bien l'effroi...
Mais à présent je peux tout dire...
(*Avec amour.*)
Car je vais mourir avec toi!

PREMIER COUPLET.

Alors que ta misère
Excitait mon dédain,
Quand, orgueilleuse et fière,
Je repoussais ta main,
Et de honte et de blâme
Lorsque je t'accablais...
Eh bien! au fond de l'âme...
(*Avec exaltation.*)
Malgré moi je t'aimais!
Je t'aimais!

RICCARDO, *à part, cherchant à contenir sa joie.*

Ah! je vous rends grâces,
Moment enchanteur!
Mort qui me menaces,
Et fais mon bonheur!
Que rien n'apparaisse
Pour me secourir,
Avec sa tendresse
Laissez-moi mourir!

DEUXIÈME COUPLET.

ZARAH.

Pour punir ton offense,
Quand au fond de mon cœur
J'implorais la vengeance,
Le devoir et l'honneur!
Tout à l'heure... ici même...
Quand je te bannissais,
Eh bien!.. ô honte extrême!
Malgré moi... je t'aimais!
Je t'aimais!
Je t'aime et pour jamais!

RICCARDO, *à part.*

Ah! je vous rends grâces,
Moment enchanteur!
Mort qui me menaces, etc.
(*On entend un grand bruit au dehors.*)

ZARAH, *effrayée.*

Écoutez! écoutez!

RICCARDO, *tranquillement.*

C'est l'heure du supplice!

ZARAH, *de même.*

Oui!.. j'entends les bourreaux venir.

RICCARDO.

Qu'ils viennent!.. ô destin propice!..
Sans que mon beau rêve finisse,
Aimé d'elle, je vais mourir...

ENSEMBLE.

ZARAH, *avec enthousiasme.*

Allons! marchons!.. mon cœur réclame
Le droit de partager ton sort;
L'amour et m'anime et m'enflamme;
Avec toi je marche à la mort!

RICCARDO.

Espoir qui m'anime et m'enflamme,
Elle veut partager mon sort!
C'est trop de bonheur pour mon âme;
Sans regret je marche à la mort!

—

SCENE VII.

LES MÊMES, DONA MANUELA.

MANUELA. Qu'est-ce qu'ils font?.. qu'est-ce qu'ils font, je vous le demande? Moi qui déteste les séditions, une à à Lisbonne!.. une ici!.. le peuple soulevé, le conseil en fuite... ainsi que Monseigneur! Ils crient tous : Vive Bragance! (*A ce mot, Riccardo fait un geste d'effroi, Zarah un geste de joie, et court à la fenêtre à gauche. Manuela continuant.*) C'est ce Martin de Ximena qui les excite et marche à leur tête!

ZARAH, *courant à Riccardo et lui prenant la main.* Oui... oui... j'entends les cris du peuple soulevé! Courage!.. vous pouvez encore être sauvé!

RICCARDO, *avec douleur.*

C'est fait de moi! j'ai tout perdu!

MANUELA, *étonnée.*

Que dit-il? quand avec la vie,
Pouvoir, honneurs... tout lui serait rendu?

RICCARDO.

Mes jours seront sauvés!.. sa tendresse ravie...
Le rêve se dissipe!.. hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH.
Quand la gloire vous environne...
RICCARDO.
J'ai tout perdu!
ZARAH.
Quand pour vous brille la couronne!..
RICCARDO.
Ah! plaignez-moi!.. j'ai tout perdu!

REPRISE ENSEMBLE.

RICCARDO.
Amour, bonheur, hélas! j'ai tout perdu!
ZARAH ET MANUELA.
Quel trouble règne en son cœur éperdu!

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO.

TOUS QUATRE, *accourant avec effroi.*
Protégez-nous!.. Le peuple furieux
Nous poursuit jusque dans ces lieux!
Que votre bras puissant nous sauve et nous assiste!
Protégez-nous, prince, protégez-nous!
RICCARDO.
Que vois-je?.. à mes genoux!
(*A part, avec tristesse.*)
Tous!.. aux genoux du pauvre guitariste!
(*A voix haute.*)
Relevez-vous!..

—

SCENE IX.

LES MÊMES, TOUT LE PEUPLE *accourant, et avec eux* MARTIN DE XIMENA.

CHŒUR.
Vive à jamais, vive Bragance!
A bas un pouvoir détesté!
Le ciel nous rend, dans sa puissance,
La victoire et la liberté!
Vive Bragance!
Vive la liberté!

MARTIN, *à Fra Lorenzo et aux Espagnols.* Oui, Messieurs, le Portugal est libre; Vasconcellos est en fuite... mais vous n'avez rien à craindre, le duc de Bragance est roi! la nouvelle nous en est apportée par son fils lui-même, don Emmanuel, qui dans ce moment fait son entrée dans la ville de Santarem.

FRA LORENZO, *étonné et regardant Riccardo.* Et celui-ci?

MARTIN. Celui que vous venez d'implorer à genoux est un brave et loyal Portugais, qui par un dévouement sublime avait pris la place du prince, non pour régner, mais pour mourir. (*A Zarah.*) Oui, Madame, pour mériter vos regrets et votre estime, pour être aimé de vous pendant une heure, il allait se faire tuer!.. cela mérite récompense!

ZARAH, *tendant la main à Riccardo.* La voici!

MARTIN. Et une autre encore! (*A Riccardo.*) Don Emmanuel te nomme comte de Santarem, et tu deviens son frère.

RICCARDO. Moi!

MARTIN. C'est trop juste! quand personne n'eût osé être de la famille, tu as été le fils du roi... Et maintenant, allié du sang royal, noble comte de Santarem, pour la dernière fois reprends ta guitare, et dis-nous un air de victoire.

CHŒUR.
Vive à jamais, vive Bragance!
A bas un pouvoir détesté!
Le ciel nous rend, en sa clémence,
La victoire et la liberté!
Vive Bragance!
Vive la liberté!

FIN DE LE GUITARRERO.

BABIOLE ET JOBLOT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique le 11 octobre 1844.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. XAVIER.

Personnages.

MARCEL, tapissier. . . . . . . MM. LANDROL.	LE COMTE ERNEST, son parent. M. RHOZEVIL.
JOBLOT, son garçon. . . . . . . ACHARD.	CÉLINE D'AUBERIVE. . . . . Mlles FARGUEIL.
LE VICOMTE DE LAVARENNE, vieux dandy. . . . . KLEIN.	BABIOLE, ouvrière, filleule de Marcel. . . . . DESIRÉE.

La scène est à Paris, chez Marcel, au premier acte. — A l'hôtel d'Auberive, au deuxième acte.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un magasin de tapissier. — Porte au fond. — Portes latérales.

—

SCENE PREMIERE.

MARCEL, BABIOLE.

(*Babiole est debout, occupée à auner du galon. — Marcel est devant une table, la plume à la main et n'écrivant pas.*)

MARCEL. Je le répète! il n'est bon à rien!

BABIOLE. Cependant, mon parrain, soyez juste: M. Joblot est bon ouvrier, bon dessinateur, et je vous ai entendu dire à vous-même que pour ce qui est du goût et de l'arrangement, il n'a peut-être pas son pareil dans tout Paris.

MARCEL. J'ai dit ça... j'ai dit ça autrefois! et aujourd'hui je dis autrement...

BABIOLE. Alors... ce n'est pas lui... c'est vous qui êtes changé...

MARCEL. Ah çà! je crois, mademoiselle Babiole, que vous me tenez tête! Qui vous a chargée de prendre sa défense?

BABIOLE. Il n'est pas là!

MARCEL. Parbleu! il n'y est jamais à présent.

BABIOLE. Mais...

MARCEL Taisez-vous!.. (*Regardant ...*

une année où les recettes ont baissé... C'est étonnant comme le bon goût s'en va... et les pratiques aussi!.. Où vont-elles donc? Où va la tapisserie moderne, je vous le demande?.. Moi, un des premiers tapissiers-ébénistes de l'Empire!.. Moi qui ai résisté encore sous la Restauration, je me vois débordé par le rococo, le Louis XIV et le Pompadour!

BABIOLE. Dame! le siècle marche et vous restez en place...

MARCEL. Oui, je tiens à mes fauteuils... à mes anciens fauteuils, moi! Je leur ai prouvé que quand je voulais... je faisais aussi du Boule... et des incrustations. Témoin le secrétaire que j'ai vendu, dans le temps, à feu le général Balthasar Lavarenne... une de mes dernières pratiques impériales... Un chef-d'œuvre de style et de combinaison... un morceau d'étude qui suffirait à élever la réputation d'un tapissier!

BABIOLE, *à part.* Et qui n'a pas empêché la sienne de descendre!..

MARCEL. J'avais espéré, en prenant avec moi ce Joblot... qui est jeune... intelligent et actif... que cela relèverait un peu ma maison... et, pendant quelque temps, en effet... ça allait déjà mieux.

BABIOLE. Vous voyez bien!

MARCEL. Mais, depuis que j'ai eu la faiblesse d'augmenter ses gages de cinquante francs, M. Joblot se croit un grand personnage... Il ne traverserait plus la rue en costume d'ouvrier!

AIR : *De sommeiller encore.*

Il ne songe qu'à sa toilette;
Il abdique, le renégat!
Le tablier et la casquette,
Les insignes de son état.
Oui, monsieur se donne des grâces,
Et, toujours à se mignarder,
Je suis sûr qu'il use mes glaces
A force de s'y regarder!

Je crois, ma parole d'honneur, qu'il a des idées d'amour!

BABIOLE, *à part, avec joie.* Je le crois aussi!

MARCEL. Ou de mariage!

BABIOLE, *de même.* Je l'espère bien!..

MARCEL. Ah! mon Dieu!.. est-on passé chez M. le vicomte de Lavarenne?

BABIOLE. Je n'en sais rien!.. M. Joblot est sorti pour cela, peut-être...

MARCEL. Comment, peut-être?.. Mais M. Anatole de Lavarenne, seul héritier du général Balthasar, son parent... est actuellement notre meilleur client... un client pour lequel j'ai meublé deux ou trois boudoirs, rue Notre-Dame-de-Lorette... client d'autant plus précieux, qu'il change souvent de... mobilier... Il est venu avant-hier... je ne sais pas pourquoi, et hier encore, demander qu'on lui portât aujourd'hui des étoffes choisies... un nouveau boudoir peut-être... qui est pressé... ça l'est toujours... Et si on le fait attendre... il se pourvoira ailleurs .. Voilà comme ma maison s'en va chez les voisins... par la faute de Joblot, de ce misérable Joblot!

BABIOLE. Eh! ne criez pas tant, mon parrain... Voici M. le vicomte en personne.

SCENE II.

LES MÊMES, LE VICOMTE, *la cravache à la main.*

MARCEL. Monsieur le vicomte... qui vient chez moi... qui daigne y venir lui-même... Joblot, mon garçon, est passé chez vous?

LE VICOMTE. Non vraiment!

BABIOLE. Ah bien! Monsieur.. il y est en ce moment. Vous vous serez croisés.

MARCEL, *bas, à Babiole, avec un geste de tête approbatif.* C'est comme ça qu'il faut dire!.. (*Haut.*) Babiole... un siége... (*A Babiole qui prend une chaise.*) un fauteuil à Monseigneur!..

LE VICOMTE. Mademoiselle Babiole est charmante... aussi gentille que son nom!..

BABIOLE, *faisant la révérence.* Babiole est comme son nom... elle ne vaut pas grand'chose...

LE VICOMTE. Si vraiment... pour ceux qui s'y connaisssent!

MARCEL, *s'approchant du vicomte, qui est assis, et tournant le dos à Babiole, qui a pris son panier à ouvrage, travaille et n'entend pas la conversation suivante.* C'est encore un temple que nous allons meubler?

LE VICOMTE, *se balançant sur son fauteuil, pour essayer de voir Babiole que lui cache Marcel.* Je crois, mon cher... que j'y renonce. Je commence à me lasser des passions dont il faut payer les mémoires.

MARCEL. Passions de grands seigneurs... Ce sont les bonnes!

LE VICOMTE. Oui!.. pour les tapissiers...

MARCEL. Vous êtes si riche! surtout depuis l'héritage du général... Dépenser, c'est amusant!

LE VICOMTE. Dépenser... pour soi... je ne dis pas; mais pour d'autres... c'est ennuyeux!.. Tu sais bien, notre joli appartement au second?

MARCEL. Le boudoir jaune?

LE VICOMTE. Oui... j'ai trouvé ces jours-ci la porte fermée...

MARCEL. Ça ne regarde plus le tapissier... c'est le serrurier!..

LE VICOMTE. Mais l'autre... le dernier...

MARCEL. Le boudoir bleu?

LE VICOMTE. Oui... j'ai trouvé la porte ouverte... et plus personne... Un engagement pour la Russie .. Elles y sont toutes!..

AIR de *l'Incognito.*

L'autocrate qui les entraîne
Fait un appel, et l'on y va!
Toutes nos nymphes de la Seine
Prennent leur vol vers la Néva.
Pauvres amours! vous devez, je présume,
Arriver là tout grelottants?
Amours transis... dont le feu se rallume
Au feu des diamants.

Oui, mon cher, on est parti... sans m'en prévenir.

MARCEL. En vérité!..

LE VICOMTE. A telles enseignes qu'il y a aujourd'hui, pour cause de départ... une vente superbe, où doit se rendre la meilleure société de Paris... et ce sont nos meubles...

MARCEL. Des meubles tout neufs!

LE VICOMTE. Que l'on va mettre aux enchères.

MARCEL. Si vous les rachetiez?

LE VICOMTE. Allons donc!

MARCEL. Vous les auriez à bon compte, et ça peut resservir...

LE VICOMTE. Veux-tu te taire!.. J'ai dit que je renonçais à tout cela... Mes amis politiques et autres veulent absolument me marier... une bonne famille... une jeune personne extrêmement riche qui ne dépend que de sa graud'mère... à qui même j'ai parlé de toi.

MARCEL. Est-il possible?

LE VICOMTE, *se levant.* Madame la marquise d'Auberive, rue de Grenelle-Saint-Germain, 58; elle était mécontente de son tapissier... je lui ai enseigné le mien.

MARCEL, *qui a été à son bureau inscrire l'adresse.* Une nouvelle pratique!

LE VICOMTE. Il faudra demain passer chez elle... elle attendra vos ouvriers.

MARCEL. On n'y manquera pas... Et c'est de ce côté que monsieur le vicomte prendrait femme?

LE VICOMTE. Je ne suis pas encore décidé... car je n'ai que trente-cinq ans... je puis attendre...

MARCEL. Sans contredit.

LE VICOMTE. Et si, d'ici là... je rencontre... non plus quelque sylphide... c'est trop brillant... c'est trop en vue... (*Regardant Babiole.*) mais quelque beauté modeste... et ignorée... une figure naïve et un cœur idem...

BABIOLE, *qui s'est levée depuis quelques instants, s'approche du vicomte, et lui présente des échantillons.* Monsieur le vicomte a demandé des échantillons... Voici, je crois, des couleurs qui vous iraient : grenat ou scabieuse.

LE VICOMTE. Ah! ce sont des couleurs d'automne.

BABIOLE, *avec naïveté.* Et vous trouvez que c'est trop jeune?..

LE VICOMTE. Du tout... j'adore la jeunesse... et ce que je voudrais...

MARCEL. Je vais vous chercher d'autres nuances.

LE VICOMTE, *à Babiole, pendant que Marcel cherche des échantillons.* Ce que je voudrais... je suis venu déjà deux ou trois fois pour te le dire... mais il y avait là du monde.

BABIOLE. Qu'est-ce que ça fait?

LE VICOMTE. Ce Joblot... le garçon tapissier...

BABIOLE. Il vous aurait compris mieux que moi!

MARCEL, *lui présentant des étoffes.* Voilà du damas de soie.

LE VICOMTE. Non!

MARCEL. De la brocatelle...

LE VICOMTE. Non! un autre... (*A Babiole.*)

AIR du *Luth galant.*

Voyons, choisis celles que tu voudras.

BABIOLE.

Ça vous regarde!.. ou satin ou damas,
Mon parrain en aura pour vous et par douzaines!
(*Lui montrant des échantillons.*)
Ces couleurs à la mode...

LE VICOMTE.

Elles sont trop anciennes!

BABIOLE.

Bah!

LE VICOMTE.

Je veux des couleurs roses comme les tiennes...

BABIOLE.

Mon parrain n'en tient pas. (*bis*)

BABIOLE, *à Marcel.* Est-ce que vous en tenez, mon parrain?..

LE VICOMTE. Non... non... rien!.. ne vous dérangez pas... Du reste, voici ma commande. (*Il laisse tomber une lettre dans le panier à ouvrage de Babiole.*)

ENSEMBLE.

MARCEL.

Mon magasin est assez assorti!..
Pour un boudoir, voyez la belle affaire!
Claude Marcel est connu, Dieu merci!
Vous reviendrez, Monseigneur, je l'espère.

BABIOLE, *à part.*

Tiens, ce sournois! qu'a-t-il?.. ce papier-ci
A mon parrain s'adresse, je l'espère.
Mais pourquoi donc me le remettre ainsi?
Une factur' n'est jamais un mystère!

LE VICOMTE.

Vous n'êtes pas assez bien assorti;
Je reviendrai, vous dis-je... A cette affaire
Je tiens beaucoup, beaucoup! Puissé-je ici,
En revenant, trouver ce que j'espère!

(*Marcel accompagne le vicomte, qui sort par le fond. Marcel sort par la gauche.*)

—

SCENE III.

BABIOLE, *seule.* Qu'est-ce que ça signifie?.. Voilà déjà plusieurs fois qu'il me regarde d'une manière... et puis c'te commande qu'il me donne au lieu de la remettre à mon parrain... Tiens! elle est cachetée!.. Ah çà! est-ce qu'il voudrait me commander des meubles... pour moi-même?.. Non pas... non pas! il n'y a pas moyen, car j'en aime un autre : mon bon petit Joblot, si gai, si bon enfant... et qui m'aime aussi, j'en suis sûre; mais il n'ose pas me le dire, et c'est là ce qui le tourmente et lui donne parfois un air malheureux... Hein? ose donc, je t'ai deviné, va!..

AIR : *On n'offense point une belle.*

Au soin que tu prends pour me plaire
En te parant de mieux en mieux,
Et puis à certaine lumière
Que je vois briller dans tes yeux,
Oui, dans ton âme ainsi que dans la mienne,
Mon cher Joblot, je puis lire sans peine.
Est-il donc besoin de discours? (*bis*)
Oui, tu m'aimes, j'en suis certaine...
Mais c'est égal, dis-le toujours.

Mais pourquoi n'est-il pas encore de retour?.. M. Marcel a raison, c'est mal à lui de s'absenter si longtemps du magasin... (*Elle va vers la porte du magasin et regarde dans la rue.*) Mais le voilà! qu'est-ce qu'il fait encore à regarder dans ce beau landau? (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! deux voitures qui se croisent... Il va être pris entre les deux! Joblot... Joblot, prenez donc garde! (*On entend un grand bruit de voitures et des cris perçants. Babiole, effrayée, tombe sur une chaise placée près de la porte de la boutique.*)

JOBLOT, *en dehors.* Gare! gare que je passe!..

—

SCENE IV.

BABIOLE, JOBLOT.

JOBLOT, *entrant.* Filé entre les quatre roues!.. il n'y a pas de mal... (*Descendant la scène et à part.*) Si, il y en a, car je me suis trompé! ce n'était pas elle!.. mais je crois la voir partout!..

BABIOLE, *descendant.* Ah! je l'ai cru écrasé!..

JOBLOT, *vivement et gaiement.* Ecrasé, qui?

BABIOLE, *toute tremblante.* Cette voiture!..

JOBLOT. Comment, cette voiture? Elle craint que je n'écrase les voitures!

BABIOLE. Ah! que vous devez avoir eu peur...

JOBLOT, *se rapprochant d'elle et la prenant sous le bras.* Alors, ma petite Babiole, faites-moi un grand verre d'eau... sans sucre... et vous le boirez, car vous voilà encore toute tremblante.

BABIOLE. Vous plaisantez; mais le bourgeois ne plaisantait pas tout à l'heure!

JOBLOT. Bah?

BABIOLE. Non, Monsieur!.. Oh! il est furieux contre vous.

JOBLOT. Pourquoi?

BABIOLE. Parce que vous êtes trop longtemps dehors.

JOBLOT. Eh bien! me v'là! (*Mettant son tablier.*) Et à la besogne!

BABIOLE. Il a dit que vous étiez un paresseux!

JOBLOT. Il a dit ça? Ça m'est égal, excessivement égal, prodigieusement égal... ah! grand Dieu! que ça m'est égal! (*A part.*) Ce matin, je l'ai aperçue à la fenêtre de son hôtel! voilà du bonheur pour toute ma journée! Où est mon roman?

BABIOLE. Comment, vous allez lire?

JOBLOT. Qu'est-ce que ça vous fait? (*Il prend un petit tabouret, qu'il est en train de confectionner, et y met

quelques clous d'épingle qu'il tire d'une pelote rouge attachée à son habit par un cordon de même couleur.)

BABIOLE. A-t-il mauvaise tête aujourd'hui! Mais, pendant votre absence, il peut se passer bien des choses ici.

JOBLOT. Ça m'est égal!

BABIOLE. D'abord, les pratiques s'en vont mécontentes, car elles ne veulent avoir affaire qu'à vous.

JOBLOT. Ça m'est égal!

BABIOLE. Puis, on m'écrit des lettres... et ça m'a bien l'air de lettres d'amour.

JOBLOT, *quittant son travail.* Vrai? une lettre d'amour... qui donc?

BABIOLE, *à part.* Ah! ça ne lui est plus égal. (*Haut.*) Un grand seigneur! rien que ça!

JOBLOT. Ah!.. et vous dites qu'il s'appelle?

BABIOLE. Vous êtes bien curieux! Cependant, je n'ai rien de caché pour vous... Mais vous ne vous mettrez pas en colère?

JOBLOT. Moi?

BABIOLE. C'est M. de Lavarenne!

JOBLOT. Le vieux?

BABIOLE. Tiens, le vieux! il n'a que trente-cinq ans.

JOBLOT. A ce qu'il dit!.. Un galantin... un séducteur... qui est aimé de toutes les demoiselles d'Opéra... à ce qu'il dit, comme MM. les lions, ses amis! Ils adorent tous des demoiselles d'Opéra!.. Pas possible... il n'y en aurait pas assez!.. (*Retournant à sa besogne, et feuilletant son livre au lieu de travailler.*) Voyez-vous, Babiole, je vous le dis en ami... cet homme-là vous rendra malheureuse.

BABIOLE. Mais puisque je vous dis que je ne l'aime pas!

JOBLOT. Ah! si c'était M. Ernest de Lavarenne, son cousin, qui est aussi de nos pratiques... à la bonne heure!

BABIOLE. Bien obligée.

JOBLOT. Mais l'autre! Ah! Babiole... je vous plains!

BABIOLE. Mais puisque je vous dis...

JOBLOT. Je sais d'abord par ses gens qu'il est prodigue envers eux de coups de cravache!.. On dit même qu'un jour avec sa danseuse... Cet homme-là vous battra, Babiole.

BABIOLE. Est-il ennuyeux!.. Quand je vous répète...

JOBLOT, *changeant de ton et l'interrompant.* Voyons donc sa lettre; je ne serais pas fâché...

BABIOLE. Tiens!.. Mais je ne l'ai pas lue moi-même.

JOBLOT, *se levant.* Pas possible!..

BABIOLE, *la lui montrant.* Voyez plutôt, vilain soupçonneur... elle est encore cachetée.

JOBLOT, *la lui enlevant des mains.* Merci!

BABIOLE, *à part.* Est-il jaloux!

JOBLOT, *à demi-voix,* J'ai besoin de savoir comment ça se tourne, une déclaration d'amour.

BABIOLE. Est-ce que vous en avez une à faire?

JOBLOT. Peut-être.

BABIOLE. Eh bien! Joblot, je ne m'y connais pas, moi! mais il me semble qu'au lieu de faire des phrases d'écriture... il vaut mieux dire tout uniment la chose...

JOBLOT. Vous croyez ça, vous!.. On voit bien que vous n'êtes pas à ma place... sans ça, vous verriez qu'il n'est pas facile de dire aux gens en face... (*Lisant.*) « Gentille Babiole... je vous aime... »

BABIOLE. Vraiment?

JOBLOT. C'est le vicomte qui dit ça...

BABIOLE, *avec désappointement.* Ah! Et vous, monsieur Joblot... qu'est-ce que vous dites?

JOBLOT, *avec colère.* Je dis que c'est une indignité... Il prétend qu'il a un boudoir Pompadour... à décorer dans son hôtel... et il compte sur vous... et il ose vous demander une réponse...

BABIOLE. Là... j'étais sûre qu'il allait s'emporter...

JOBLOT. Et vous recevez des lettres comme ça?... Après tout... ça vous regarde.. je vous ai avertie... vous ferez ce que vous voudrez. (*Voulant lui rendre la lettre.*)

BABIOLE. Gardez-la.

JOBLOT. Au fait... je suis bien aise d'avoir un modèle... ça n'est pas mal tourné... (*Il s'assied et reprend son ouvrage.*)

BABIOLE. Le v'là fâché, à présent!.. Mais réfléchissez donc, monsieur Joblot, que si j'aimais ce vilain seigneur... je ne vous aurais pas montré sa lettre... Et vous me soupçonnez .. moi qui ne pense qu'à vous!..

JOBLOT, *vivement.* Quoi! vous... (*Se reprenant.*) Ne dites pas ça, mamselle Babiole... ne dites pas ça! (*A part, en se levant.*) V'là qu'elle me fait une déclaration à présent!.. Mais tout le monde sait donc en faire... excepté moi! (*Haut.*) Moi aussi, ma bonne petite Babiole. . ah! j'ai bien de l'amitié pour vous!

BABIOLE. De l'amitié?

JOBLOT. Oui, parce que vous êtes une bonne et brave fille! Mais si vous saviez... il y a comme ça des circonstances où on se dit : La femme qu'il me faudrait pour être heureux... la v'là!..

BABIOLE, *avec joie.* Nous nous comprenons donc, à la fin...

JOBLOT. Eh bien, non! nous ne nous comprenons pas du tout!

BABIOLE. Et pourquoi ça?

JOBLOT. Parce que...

BABIOLE. Parce que vous êtes un jaloux! voilà le mot...

JOBLOT. Moi? moi?.. Ah!

BABIOLE. Oui, vous! (*Apercevant Ernest, qui vient d'entrer sur les dernières paroles.*) Quelqu'un!

SCENE V.

LES MÊMES, ERNEST.

JOBLOT. Ah! c'est monsieur Ernest? (*A part.*) Bon enfant, celui-là!..

ERNEST. Allons! je vois que j'arrive au milieu d'une querelle d'amoureux...

BABIOLE. Nous ne nous querellions pas...

JOBLOT. Non, nous causions politique... et quand on parle politique... on a toujours l'air...

ERNEST. Mademoiselle, voulez-vous prier M. Marcel de régler mon compte... Je viens le solder.

JOBLOT, *qui s'est remis à travailler.* Tiens! déjà?.. A peine si la fourniture est livrée.

ERNEST. Je vais quitter Paris, et je tiens à mettre de l'ordre dans mes affaires.

JOBLOT. C'est bien, ça... monsieur Ernest. (*A part.*) J'aimerais assez à mettre aussi de l'ordre dans mes affaires. (*Brusquement, à Babiole.*) Eh bien! avez-vous entendu?

BABIOLE. On y va! (*A part.*) Oh! comme il est méchant... J'ai eu tort de lui montrer la lettre... ça ne m'arrivera plus... Je croyais bien faire.

JOBLOT, *lui secouant le bras.* Mais allez donc... Monsieur attend!

BABIOLE, *parlant toujours à part.* Et ça l'a rendu furieux... et ça va nous reculer encore. (*A Ernest, lui faisant la révérence.*) Monsieur, je vous salue bien...

SCENE VI.

ERNEST, JOBLOT.

JOBLOT, *montrant Babiole qui s'en va.* C'est une bonne fille... mais quand elle y est, elle en dit! (*A part, avec un soupir.*) Elle en dit trop... (*Haut.*) Et vous, monsieur Ernest, vous allez donc nous quitter?..

ERNEST. Oui... je pars... dès aujourd'hui... pour l'Afrique...



Babiole.

JOBLOT. Et qu'allez-vous y faire?

ERNEST, *avec agitation, à lui-même.* Me faire tuer... si je puis...

JOBLOT. Est-il possible?

ERNEST, *se reprenant.* Je veux dire... me battre... faire mon chemin et devenir général. . comme mon oncle Balthasar...

JOBLOT. A la bonne heure... ça vaut mieux... car c'était un brave homme que votre oncle Balthasar...

ERNEST. Tu dis vrai.

JOBLOT. Une de nos pratiques... et je me souviens toujours de la dernière facture que je lui ai portée à son hôtel. (*Rêvant.*) C'était, je crois, après... non... qu'est-ce que je dis?.. c'était avant le coup de sang dont il est mort!.. Ce qui me fit plaisir, je l'avoue, c'est que pour la facture qui était de quatre cent cinquante francs .. il me donna un billet de cinq cents francs, en me disant : Garde le reste pour toi!.. Je n'y suis retourné qu'une seule fois depuis, poser des stores... le lendemain, il était parti.. il n'y était plus!

ERNEST. Pour mon malheur! Aussi, je quitte Paris... (*Portant la main à son cœur.*) J'en ai besoin!

JOBLOT. Je comprends... quelque amour... que vous avez là...

ERNEST. Oui!.. un amour impossible!

JOBLOT. Connu!.. je sais ce que c'est! Et moi aussi, je devrais partir pour l'Afrique... ça vaudrait mieux que de tomber ici entre les mains des arabes qui me menacent de la rue de Clichy!

ERNEST. Quoi! tu as des dettes?.. tu es malheureux?..

JOBLOT. Par amour...

ERNEST. Pour cette jeune fille...

JOBLOT. Ah bah!

ERNEST. Qui est charmante, et qui a l'air de t'aimer.

JOBLOT. Il ne me manquait plus que ce malheur-là! Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

ERNEST. Qu'est-ce donc?.. Parle!.. je ne suis pas bien riche... mais si, pour t'aider... Est-ce l'argent qui te manque?

JOBLOT. L'argent... je m'en moque bien! c'est-à-dire non, je ne m'en moque pas! mais ça n'est rien que ça.

ERNEST. Serait-elle mariée?

JOBLOT. Ça ne serait encore rien... parce que j'aurais une chance... elle pourrait devenir veuve! Et je n'en ai

pas, de chance... ou bien peu.. parce que c'est une grande dame, et que les grandes dames, veuves ou non, n'épousent pas des garçons tapissiers.

ERNEST. Ah! aussi, pourquoi as-tu été t'amouracher d'une grande dame?..

JOBLOT. Eh! parbleu!.. si je pouvais faire autrement.. Est-ce que c'est de ma faute?

ERNEST, *à part.* Il a raison!

JOBLOT. C'est de la sienne... ou plutôt c'est de la faute des bains de Dieppe... Aussi, les bains de Dieppe.. je voudrais que le diable... Non! les bains de Dieppe, je les aime... c'est là que je l'ai vue pour la première fois! Je ne sais pas si vous êtes bête comme moi... pardon... mais cet amour-là a beau me rendre malheureux; on me dirait: Joblot, tu vas être nommé ministre des finances, qui est une belle place, bien supérieure à celle de garçon tapissier; mais tu ne la verras plus... Oh! oui, oui, j'aime les bains de Dieppe! si jamais je fais un coup de désespoir, c'est là que j'irai me noyer; il me semble que ça me sera plus agréable qu'autre part! Elle aussi a failli s'y noyer! Pauvre jeune fille! à dix-huit ans, Monsieur, hein?

ERNEST. Puisque tu as commencé ton histoire... achève donc... parle!

JOBLOT. Justement, c'est que j'ai besoin d'en parler... Donc, alors, j'étais à Dieppe, de la part de M. Marcel, pour meubler à neuf l'hôtel de la sous-préfecture, qui en a besoin... Voici qu'un jour je vois descendre d'une berline.. Ah! monsieur Ernest... c'était elle!.. Non, jamais, au grand jamais, je n'ai vu une figure, une tournure, des cheveux, des yeux!.. Il n'y a qu'elle! Pour vous en donner une idée... connaissez-vous, au Musée, la première salle à droite, en entrant, un ange qui tient les mains comme ça?..

ERNEST. Oui, oui, je crois me rappeler...

JOBLOT. Eh bien... Mais non, ça ne lui ressemble pas... du tout, du tout. Je la vois encore descendre de sa berline!.. j'en suis resté de là!.. la bouche ouverte... pendant deux heures. Le lendemain, comme j'avais eu une nuit agitée et que ça me brûlait en dedans, je vas, pour me rafraîchir, me baigner à la mer; et comme je faisais ma coupe, au large, en grand nageur.. caleçon rouge... j'entends des cris du côté du bain des femmes: Au secours! au secours! Dans un endroit superbe où on avait pied, quelqu'un se noyait... Quel bonheur!.. c'était elle!..

ERNEST. Et tu l'as sauvée?

JOBLOT. Je crois bien, ramenée au rivage, à moitié évanouie... Et comme elle me demandait mon nom et mon rang, qu'on ne pouvait pas deviner à mon costume... je n'osai jamais dire: *Joblot, garçon tapissier*... ça me fut impossible... et je balbutiai le nom de Saint-Aubin!..

ERNEST. Quelle bêtise! Saint-Aubin!..

JOBLOT. Un nom de baigneur... et un saint comme un autre. Tous les noms distingués commencent par des saints... comme dans le calendrier... Et quelques jours après... ici, à Paris, sur le boulevard Italien... ce jour-là, par bonheur, j'avais un habit...

ERNEST. Comment?

JOBLOT. J'aurais pu être en veste!.. mais il y a un Dieu pour les amoureux... Je m'entends appeler par mon nom... Monsieur *de Saint-Aubin!* je me retourne, et, dans un joli coupé, je vois deux vieilles marquises, dont une jeune!.. C'était elle, qui me dit qu'elle sera charmée de me recevoir à son hôtel pour me remercier... Vous comprenez bien que cet hôtel, je n'ai jamais osé y entrer... mais je m'y promène... en dehors... quand je peux... pour l'apercevoir... J'en arrive! Et le soir, quand j'ai congé ou que je peux m'échapper... je vais à l'Opéra... et je suis là comme tout le monde... je m'ennuie et ça me coûte cher... mais je la vois! Sans compter que je mets des gants jaunes... et que je me fais beau... ce qui me ruine... Mais dès qu'elle m'aperçoit... elle me salue... et souvent même, à la sortie du spectacle... elle me dit quelques mots... des mots tendres... affectueux: «Bonsoir, Monsieur...» Ça me suffit... et depuis ce moment-là... j'en perds la tête! voilà!

ERNEST. Pauvre garçon!.. et tu ne fais rien pour te guérir?

JOBLOT. Si, Monsieur... je m'instruis... je lis beaucoup... l'ouvrage va comme elle peut... mais je lis des romans... des bons romans... qui me donnent de la patience et de l'espoir... un surtout, celui-ci... (*Il tire un volume de sa poche.*) Deux garçons menuisiers... qui font leur tour de France, et qui, chemin faisant, sont adorés par des filles de duc et pair...

ERNEST. Est-ce que c'est possible?

JOBLOT. Certainement! La personne qui l'a écrit a tant de talent, de style et de génie... si ça n'était pas... elle ne le dirait pas... Ça se voit tous les jours dans la bonne société.

ERNEST. Allons donc!

JOBLOT. Ce qui est bien consolant et encourageant pour moi... parce qu'enfin, un menuisier... fi donc!.. Je suis bien au dessus de cela...

ERNEST. Toi?

JOBLOT. A coup sûr... notre état est bien plus noble... tapissier!.. ça touche au salon... Et les salons les plus beaux... les plus élevés... tous ceux même du faubourg Saint-Germain, n'existeraient pas sans nous!.. Ainsi, il ne faut pas qu'ils fassent les fiers!

ERNEST, *souriant.* C'est juste! Et avec ces illusions-là... où en es-tu?

JOBLOT. J'en suis!.. j'en suis que mes dépenses ont excédé mes revenus... J'ai une lettre de change, et...

ERNEST. Pauvre garçon!

JOBLOT. Ce n'est pas que l'hôtel de Clichy me fasse peur; on y est bien, à ce qu'il paraît... Mais ce qui me fait peur... c'est de ne plus la voir!..

ERNEST. Combien dois-tu?

JOBLOT. En tout... quatre cent soixante-dix-sept francs cinquante centimes... juste!

ERNEST. Quatre cent soixante-dix-sept francs?

JOBLOT. Cinquante centimes!.. Pour les cinquante centimes, je ne suis pas embarrassé.

ERNEST, *lui donnant un billet.* Tiens, voici de quoi te tirer d'affaire.

JOBLOT, *hésitant.* Laissez donc... Ça n'est pas possible... Non pas que je refuse... Mais vous?..

ERNEST. Tu me le rendras à mon retour d'Afrique... si j'en reviens; sinon, c'est à toi!

JOBLOT. Juste comme votre oncle, le général Balthasar... Voilà une famille!.. Ils ont tous des sentiments... et des billets de cinq cents francs... (*Lui serrant la main.*) Monsieur Ernest... c'est maintenant entre nous à la vie, à la mort!

—

SCENE VII.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL. Monsieur Ernest, soyez le bienvenu, comme tous ceux qui m'apportent des fonds... Voici le mémoire des meubles fournis pour votre petit appartement de garçon... J'y ai porté les à-compte déjà reçus...

ERNEST. Mon mémoire? (*A part.*) Ah! diable, je n'y avais plus pensé. (*Haut.*) C'est que je n'ai plus d'argent.

MARCEL. Pardon! c'est Babiole qui m'avait dit...

JOBLOT, *bas, à Ernest, lui présentant le billet.* Payez! payez!

ERNEST, *bas.* Non! (*Haut.*) Et pour terminer ce compte, je vais écrire un mot à mon banquier.

MARCEL. Très-bien!

JOBLOT, *à part.* Oh! s'il a un banquier...

ERNEST. Vous le ferez porter.

MARCEL. Il suffit! entrez là... (*Il lui désigne une porte à droite.*) Vous y trouverez du papier, une plume...

JOBLOT, *qui a ouvert la porte.* Il y a même deux plumes!..

MARCEL. Mais auparavant, je vous prie d'examiner en détail mon mémoire!.. quoique ce soit un peu long!

ERNEST, *troublé.* N'importe... je vais lire... examiner... (*A part.*) Et en même temps, un dernier adieu... Non... non, je partirai sans la voir et sans lui écrire. (*Il entre dans le cabinet à droite.*)

SCENE VIII.

MARCEL, JOBLOT.

JOBLOT, *à part.* Quel brave garçon!

MARCEL. Te voilà, paresseux! encore les bras croisés?

JOBLOT. C'est bien le plaisir de dire! je les avais en l'air, au contraire, les bras; je disais : Quel brave garçon! comme ça... C'est vous qui avez les bras croisés!..

MARCEL. Il ne s'agit pas de tout ça!.. Où as-tu été ce matin?.. Je t'avais dit de passer chez M. le vicomte de Lavarenne... pour des échantillons...

JOBLOT. Justement, j'y suis allé...

MARCEL. Ce n'est pas vrai... Il sort d'ici!

JOBLOT. Preuve de plus! S'il était ici, il ne pouvait pas savoir si j'étais là-bas...

MARCEL. Mais, oui... c'est juste...

JOBLOT, *à part.* Il n'est pas fort, le bourgeois... Et voilà nos tyrans!.. (*Haut.*) Et après?

MARCEL. Après... Ecoute ici!.. Il y a aujourd'hui une vente... à l'hôtel des commissaires-priseurs... près de la Bourse... Une vente superbe... et à bon compte... tu iras.

JOBLOT. Moi?

MARCEL. Oui, toi!.. Pour racheter... en conscience et au meilleur marché possible, une partie du mobilier... de la dernière passion du vicomte.

JOBLOT. Mademoiselle Mimi Sandwich?..

MARCEL. Oui, Sandwitz!..

JOBLOT. Sandwich!

MARCEL. Un drôle de nom... Une étrangère, sans doute?

JOBLOT. Une Française! ainsi nommée à cause de son goût pour ce genre de comestible... Ça se sert comme les glaces... dans les bals.

MARCEL. Oui!..

JOBLOT. Une tartine de jambon... C'est rafraîchissant... c'est léger...

MARCEL, *s'impatientant.* Oui!

JOBLOT. Ça convient à une danseuse...

MARCEL. Ça suffit!

JOBLOT. Elles n'en ont que plus de mérite à danser après cela!..

MARCEL. Je te dis qu'en voilà assez!

JOBLOT. Jamais on n'en a assez!

MARCEL. Ce n'est pas tout... Tu iras demain...

JOBLOT. Vous avez dit aujourd'hui.

MARCEL. C'est autre chose!... une autre commande... Il ne s'agit plus de mademoiselle Mimi Sandwitz...

JOBLOT. Sandwich!

MARCEL. Oui... mais d'une marquise... Nous avons une nouvelle et illustre pratique... chez laquelle nous allons demain travailler... Tu y porteras nos échelles et nos outils, etc. etc.

JOBLOT. Comme c'est agréable... l'échelle sur le dos... et où ça?

MARCEL, *allant consulter son registre.* Rue de Grenelle-Saint-Germain.

JOBLOT. Rue de Grenelle?

MARCEL. Numéro cinquante-huit.

JOBLOT, *stupéfait.* Comment?.. cinquante-huit.. cinquante-huit... Qu'entendez-vous par là? Ce n'est pas possible!.. vous embrouillez les chiffres... c'est quatre-vingt-cinq que vous voulez dire?

MARCEL, *avec impatience.* Tu vas te rendre rue de Grenelle...

JOBLOT, *avec affirmation.* Quatre-vingt-cinq.

MARCEL, Cinquante-huit, je te dis!

JOBLOT. Quarante-huit, peut-être... ou soixante-huit... je ne dis pas; mais cinquante-huit, c'est absurde! (*A part.*) C'est son hôtel! c'est chez elle!

MARCEL. Madame la marquise d'Auberive...

JOBLOT, *poussant un cri.* Ah! plus de doute... (*A part.*) Et j'irais là, sous ses yeux... en tablier... (*Haut, à Marcel.*) Je n'irai pas!

MARCEL. Comment! tu n'iras pas?

JOBLOT, *à part.* Avec les clous à tête d'épingle et les marteaux, placer des draperies... ou des bâtons dorés... (*Haut.*) Je n'irai pas!

MARCEL. Qu'est-ce que ça signifie?.

JOBLOT. Plutôt mourir, que de subir un pareil affront!.. plutôt être percé de mille flèches, que d'en poser une seule... Je n'irai pas!

MARCEL. Et moi, Monsieur, ancien tapissier de l'Empire, je ne souffrirai pas une pareille infraction à la discipline... Je vous l'ordonne comme votre bourgeois... Vous irez!

JOBLOT. Ça m'est égal!

MARCEL. Comme votre ancien et votre chef...

JOBLOT. Ça n'y fait rien!

MARCEL. Et si la révolte éclate dans ma boutique?..

JOBLOT. Ça vous regarde.

MARCEL. Si elle me fait perdre mes meilleures pratiques?..

JOBLOT. C'est votre affaire!

MARCEL. Si ma dignité est méconnue?..

JOBLOT. Je m'en moque!

ENSEMBLE.

AIR : *Noble état, dont je suis fier.* (SIRÈNE.)

MARCEL.

Sors d'ici, sors, Lucifer!
Puisqu'il a l'air
De faire ainsi le fier...
Je te chasse, ton compte est clair,
Car ma maison deviendrait un enfer!

JOBLOT.

Oui, je sors, vieux Lucifer!
Puisqu'il a l'air
De faire ainsi le fier!
Oui, je sors... le fait est clair,
Cette maison pour moi s'rait un enfer!

SCENE IX.

LES MÊMES, BABIOLE, *accourant.*

BABIOLE.

Chassé! qui donc?

MARCEL.

Ce garnement!
Qu'il m'obéisse, ou qu'il sorte à l'instant!

JOBLOT.

C'est dit, je pars!..

BABIOLE, *se trouvant mal.*

O ciel!

JOBLOT, *la recevant dans ses bras.*

Dieu! Babiole!

MARCEL.

A l'autre! Bon! sur ma parole,
C'est à perdre la tête! Et j'oublie à présent
Ce monsieur Ernest qui m'attend!

(*Parlé.*) Ah! j'en perdrai l'esprit!

JOBLOT. C'est fait!.. fait... ah! fait!.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARCEL.

Sors d'ici, etc.

JOBLOT.
Oui, je sors, etc.
(*Marcel sort par la droite.*

—

SCENE X.

JOBLOT, BABIOLE.

JOBLOT, *qui a reçu Babiole dans ses bras.* C'est donc bien vrai! elle m'aime, cette pauvre fille!.. Ah! je suis un misérable... c'est elle que je devrais aimer... elle seule! (*Changeant de ton.*) Elle n'est pas mal lourde comme ça, à la longue. (*L'appelant pour la faire revenir.*) Babiole! Babiole! ma chère petite Babiole!.. (*Avec impatience.*) Oui, je t'aime! je t'adore!.. Elle n'entend rien... (*A part.*) Je n'en suis pas fâché.

BABIOLE, *se relevant et à demi-voix.* Si, j'ai entendu...

JOBLOT, *à part.* Ah!.. ça m'est égal.

CÉLINE, *au fond, dans la rue, à la cantonade.* Non, ce n'est pas la peine.

JOBLOT, *regardant à la porte du fond et apercevant mademoiselle d'Auberive.* Dieu! que vois-je? Tout me tombe à la fois sur la tête... (*Regardant Babiole.*) et sur les bras! (*Montrant le fond.*) Ma grande dame qui arrive... (*Montrant Babiole.*) et celle-ci qui n'est pas encore revenue... (*Il traîne Babiole jusqu'à un fauteuil, à droite, où il la place; puis il dénoue et jette à la hâte son tablier, se passe les mains dans les cheveux, et cherche à se donner une contenance. Tout cela se fait pendant les premières lignes de la scène suivante.*)

—

SCENE XI.

CÉLINE, JOBLOT, BABIOLE, *dans le fauteuil.*

CÉLINE, *sur le pas de la porte, et se retournant vers la rue où se tient un domestique en livrée.* Puisque la voiture ne peut pas approcher davantage, veillez sur ma grand'mère; empêchez-la de descendre : je vais parler pour elle à son nouveau tapissier, et je remonte... (*Faisant quelques pas dans le magasin et apercevant Joblot.*) Ah! quelle bonne rencontre... c'est monsieur de Saint-Aubin.

JOBLOT, *embarrassé.* Mademoiselle, enchanté... (*A part.*) Ah! grand Dieu! non, je ne le suis pas... enchanté. (*Croisant son habit pour cacher sa pelote.*) Diable de pelote! (*Un bout du ruban de la pelote se montre à la boutonnière de Joblot, qui semble être décoré du ruban de la Légion d'honneur.*)

CÉLINE. Par quel hasard ici?

JOBLOT, *déconcerté.* Oh! oh! ce n'est pas précisément un hasard .. ou, du moins, c'est un hasard heureux. (*A part.*) Oh! non, il n'est pas heureux... le hasard.

CÉLINE. Est-ce que vous auriez le même tapissier que nous?

JOBLOT, *de même.* Oui, oui, je suis ici pour des meubles... à faire. C'est un article...

CÉLINE. Bien dispendieux.

JOBLOT, *cherchant à se donner de l'assurance.* Oui, pour les pratiques... pour ceux qui les paient.

CÉLINE. Est-ce que vous ne payez pas votre tapissier, monsieur de Saint-Aubin?

JOBLOT. Moi! au contraire; c'est lui... (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que j'allais dire? Ah! je suis bien mal à mon aise!..

CÉLINE, *regardant vers le fond.* C'est singulier, je ne vois personne dans ce magasin.. (*A Joblot.*) Voulez-vous avoir la bonté d'appeler...

JOBLOT, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Volontiers... (*Appelant à demi-voix.*) Holà! quelqu'un!

CÉLINE. Ils ne vous entendront pas ainsi.

JOBLOT, *de même.* Holà! quelqu'un!.. C'est que probablement il n'y a personne!.. personne, que cette jeune fille qui dort...

BABIOLE, *qui peu à peu est revenue à elle.* Je ne dors pas, monsieur Joblot...

JOBLOT, *à part.* Aïe!..

CÉLINE. Vous vous nommez Joblot?..

JOBLOT. Joblot de Saint-Aubin... Oui... oui... (*Il fait des signes à Babiole.*)

BABIOLE, *à part.* Tiens! (*Bas, à Joblot.*) Est-ce que c'est vrai?

JOBLOT, *de même.* Oui... oui... (*Se tournant, tout troublé, vers Céline.*) Oui...

CÉLINE, *passant près de Babiole, à droite.* Mademoiselle... voulez-vous dire à M. Marcel, votre maître... que je désire lui parler... de la part de ma grand'mère... qui est là dans sa voiture... madame la marquise d'Auberive.

BABIOLE. Ça suffit, Mademoiselle. (*A part, s'en allant.*) Quel bonheur!.. je m'appellerai madame de Saint-Aubin! (*Joblot, pendant ce qui précède, a aperçu le chapeau et les gants blancs qu'Ernest a laissés sur la table à gauche; il s'en empare vivement et essaie de mettre les gants.*)

JOBLOT. Trop étroits!.. je ne peux pas les mettre!

CÉLINE, *d'un air aimable.* Quoi! Monsieur... vous partez déjà?

JOBLOT. Mais je vous avoue que ce Marcel... ce tapissier n'arrivant pas...

CÉLINE. Mais il va venir, sans doute...

JOBLOT, *à part.* C'est bien pour cela!

—

SCENE XII.

LES MÊMES, ERNEST, *sortant du cabinet à droite.*

ERNEST, *à la cantonade.* Ainsi, monsieur Marcel... billets et mémoires, tout est réglé entre nous?.. (*Se retournant.*) Dieu! Céline!

CÉLINE, *de même, avec émotion.* Monsieur Ernest...

JOBLOT, *essayant d'ôter les gants.* Trop étroits!.. je ne peux pas les ôter!

ERNEST, *il fait un pas vers elle.* Mademoiselle... (*Puis il salue froidement, et dit avec émotion.*) Ah! partons! (*A demi-voix, à Joblot qui met le chapeau derrière son dos.*) Adieu, Joblot! (*Se retournant vers la table à gauche, il veut prendre son chapeau qu'il ne trouve pas, et le cherche au fond du théâtre. — Pendant ce temps, Céline s'approche vivement de Joblot qui est sur le devant.*)

JOBLOT, *à part.* Il cherche son chapeau; si je pouvais, sans être vu...

CÉLINE, *à mi-voix.* Quoi! Monsieur, vous connaissez M. Ernest de Lavarenne?..

JOBLOT. Intimement! (*A part.*) Ça me remonte! (*Haut.*) Il venait me faire ses adieux avant son départ pour l'Afrique.

CÉLINE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Il part?..

JOBLOT. Aujourd'hui même!

CÉLINE, *de même.* Sans nous voir!.. sans nous parler... (*Bas, à Joblot.*) Et c'est un ami... à vous?..

JOBLOT. Deux amis!.. deux camarades... deux têtes dans...

ERNEST, *s'approchant de lui.* Mon chapeau?

JOBLOT, *le lui remettant, ainsi que les gants.* Pardon!.. une distraction... Je croyais que c'était... ma casquette. (*Ernest salue de nouveau Céline, s'éloigne et sort.*)

CÉLINE *fait une révérence, elle le suit du regard avec inquiétude; puis regardant Joblot avec hésitation, elle dit à part.* Ah!.. si j'osais!.. mais non... c'est impossible!

JOBLOT, *qui a accompagné Ernest jusqu'à la porte, dit, quand il est hors de vue.* Adieu, Ernest!.. adieu, mon cher!..

—

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARCEL, *entrant;* BABIOLE.

MARCEL, *avec empressement et saluant, à Cécile.* Pardon, Mademoiselle, de vous avoir fait attendre...

CÉLINE. Du tout... nous nous rendons à une vente qui ne commence que dans une heure... Ma grand'mère vous verra demain, monsieur Marcel. (*Joblot s'éloigne et tâche de gagner la porte du fond, à gauche; mais Babiole, qui arrive de ce côté, lui barre le passage et le ramène.*) Mais, comme nous avons tantôt une grande soirée, elle voudrait que vous vinssiez aujourd'hui décorer nos salons...

MARCEL. Comment donc... on s'y rendra dès ce matin... (*Appelant.*) Joblot!

JOBLOT, *s'oubliant.* Voilà!.. Oh!..

CÉLINE. Qu'est-ce donc?..

JOBLOT, *à part.* Il ne mourra que de ma main!

MARCEL. J'appelle Joblot... mon premier garçon...

CÉLINE, *regardant Joblot avec étonnement.* Comment... c'est là?..

BABIOLE, *avec joie.* Monsieur Joblot de Saint-Aubin!

JOBLOT. Et elle aussi!..

CÉLINE, *causant avec Marcel et Babiole, en souriant.* En vérité?..

JOBLOT, *à part, avec rage.* C'est ça... c'est ça... voilà qu'on lui dit tout...

AIR : *O Dieu des flibustiers!* (SIRÈNE.)

O Dieu des tapissiers!
O Dieu de la moquette!
Ah! ma honte est complète;
Je m' tûrais volontiers!

CÉLINE, *passant près de lui.*

Quoi, vraiment?

JOBLOT, *baissant les yeux,*

Oui, mamselle!

CÉLINE, *à voix basse.*

C'est bien!..

JOBLOT, *étonné.*

Ah! que dit-elle?

CÉLINE, *de même.*

Quoi! garçon tapissier?..

JOBLOT, *avec humilité.*

C'est là mon seul métier!

CÉLINE, *à voix basse.*

Je le préfère... tant mieux!

JOBLOT.

Ah! qu'entends-je, grands dieux!
O Dieu des tapissiers!
Mon ivresse est complète...
Comme de la moquette
On nous foulait aux pieds :
Je raccommod' par ton secours
Et les tapis et les amours!

CÉLINE, *bas, à Joblot.*

Il faut que je vous parle! à vous... vous seul!..

JOBLOT.

O ciel!

CÉLINE.

A deux heures... tantôt...

JOBLOT.

Moi?

CÉLINE.

Tantôt, à l'hôtel!..
(*Haut, à Marcel.*)
Je pars!..

JOBLOT.

O bonheur qui m'enivre!
Car à présent qu'elle sait mon métier,
Elle m'aime pour moi!.. C'est comme dans mon livre,
Du garçon menuisier.

ENSEMBLE.

O Dieu des tapissiers!
Mon ivresse est complète...
Maintenant je rejette
Des amours roturiers!
O Dieu des tapissiers!
Mon ivresse est complète... } *bis*
Maintenant je rejette
Des amours roturiers,
O Dieu de la moquette!
O Dieu des tapissiers!

MARCEL.

O Dieu des tapissiers!
O Dieu de la moquette!
Ma clientelle est faite
Dans les hôtels princiers.
Maintenant je rejette
Les clients roturiers,
O Dieu de la moquette!
O Dieu des tapissiers!

—

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel d'Auberive. — Une échelle à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BABIOLE, *occupée à travailler; puis* LE VICOMTE, *qui entre par le fond.*

BABIOLE. Le bourgeois l'a chassé!.. mais l'instant d'après il n'y pensait plus!.. il ne peut pas se passer de lui... Aussi je lui ai apporté sa veste et son tablier de travail, car il est parti en beau monsieur et sans rien me dire... il se tait toujours!.. Il ne me dit : Je vous aime, que quand je me trouve mal! et quelque plaisir que ça me fasse... je ne peux pas à chaque instant... (*S'interrompant et changeant de ton.*) C'est l'inégalité des conditions qui l'empêche de parler... c'est sûr!.. Il me croit plus riche que lui... il croit que mon parrain me donnera une dot .. Il ne connaît pas mon parrain... Tout ce que je puis espérer de ce côté-là, c'est sa bénédiction, et à condition encore que ça n'entrera pas dans la communauté... car toute la journée il est à maudire ce pauvre Joblot.. Hein! qui vient là? M. le vicomte...

LE VICOMTE. Ma gentille ouvrière dans l'hôtel d'Auberive!..

BABIOLE. Je suis à coudre des rideaux (*Montrant l'échelle et le tablier de tapissier qui sont à gauche.*) que mon parrain, M. Marcel, va revenir poser dans ce salon.

LE VICOMTE. C'est juste, il y a grand monde ce soir... Et quand penseras-tu à moi? à mon boudoir?.. Car tu sais que je t'attends...

BABIOLE. Vous n'attendrez pas longtemps.

LE VICOMTE. En vérité?

BABIOLE. Mon parrain ira. . dès demain!..

LE VICOMTE. Et toi?

BABIOLE, *avec fierté.* Moi... Monsieur?..

LE VICOMTE, *vivement.* Ne me réponds pas... tu dois refuser.

BABIOLE, *de même.* Oui, sans doute!

LE VICOMTE. Ça commence toujours comme ça... Aussi, ma chère, il faut bien se défier des premiers mouvements...

BABIOLE. Comment?..

LE VICOMTE, *à part.* Parce que presque toujours ils sont bons!.. Heureusement, les seconds nous viennent en aide...

BABIOLE, *avec force.* Apprenez que j'aime Joblot, le premier garçon de mon parrain. . et que je veux l'épouser...

LE VICOMTE. A merveille... je ne m'y oppose pas... je ne demande pas mieux que de faire sa fortune... car je

ne suis pas l'ennemi de Joblot, ni du mariage... au contraire...

BABIOLE. Qu'est-ce qu'il dit donc?

LE VICOMTE. Moi qui te parle, on veut me donner, ici, une jeune héritière... charmante... Je ne dis pas oui!.. je ne dis pas non... Rien ne presse!.. je n'ai que trente-cinq ans... j'attendrai! Tu réfléchiras... et tu répondras à ma lettre!

BABIOLE, *qui s'est remise à coudre.* Impossible!

LE VICOMTE, *secouant la tête.* Oh! impossible!

BABIOLE, *appuyant.* Impossible!..

LE VICOMTE, *à part.* Au fait! elle ne sait peut-être pas écrire... et, dans ce cas-là, il faut ménager la pudeur... (*Haut.*) Écoute... je vais faire visite à madame d'Aubérive, la douairière, et à mademoiselle Céline, sa petite-fille... Si avant mon départ tu avais changé d'idée... Tiens, vois-tu cette rose?.. (*Détachant une rose de sa boutonnière.*) Joblot te dirait que c'est ton portrait... point du tout... (*Montrant la fleur.*) ce serait trop d'honneur pour la rose... (*La posant sur la table où travaille Babiole.*) Si tu me la renvoies... je t'attendrai!

BABIOLE, *avec indignation.* Jamais! jamais!

LE VICOMTE.

AIR : Vaudeville de *l'Homme vert.*

Des grisettes c'est le système,
Et leur premier mot est : Jamais!
De leur rigueur je vois l'emblème
Dans la rose que je t'offrais!
Oui, pareille est leur destinée...
(*A part.*)
Car leur vertu, j'ai cru le voir,
Brille toute une matinée
Et se meurt dès que vient le soir!
Elle expire quand vient le soir!

Adieu, adieu, à ce soir! (*Il entre par la porte placée à la droite du spectateur.*)

BABIOLE, *jetant avec colère la rose par terre.* A-t-on jamais vu!.. parce qu'on est dans la couture, ces grands seigneurs croient qu'on peut tout nous dire!.. Quelle différence avec Joblot! il ne dit jamais rien, celui-là!.. (*Elle se remet à travailler en poussant un soupir.*)

—

SCENE II.

BABIOLE, JOBLOT, *entrant par la porte du fond.*

JOBLOT, *réfléchissant.* Je suis sorti de ta boutique sans parler à personne!.. car elle a dit : à deux heures dans son hôtel... Les tapissiers ne sont jamais exacts.. mais les amants... c'est autre chose... (*Apercevant Babiole qui lui tourne le dos.*) C'est une de ses femmes... une fille de chambre, sans doute! elle va m'annoncer... (*S'avançant.*) Mademoiselle...

BABIOLE. Ah! mon Dieu!..

JOBLOT. C'est Babiole!..

BABIOLE. C'est lui!

JOBLOT, *à part.* Encore elle!.. (*Haut.*) Qu'est-ce que vous faites donc ici?

BABIOLE. Vous le savez bien... Nous y travaillons, parce que madame d'Aubérive, la grand'mère, a du monde ce soir!

JOBLOT, *à part.* Et sa petite-fille en attend ce matin... C'est gênant!

BABIOLE. Vous êtes bien gentil...

JOBLOT, *appliquant ces mots à sa toilette.* Je le pense!..

BABIOLE. D'être venu nous aider, et d'avoir oublié votre dispute avec le bourgeois... Il est là, dans l'autre pièce...

JOBLOT. Et lui aussi!..

BABIOLE. Oui, j'ai apporté votre veste et votre tablier!

JOBLOT. Allons! je suis comme le colimaçon, je traîne ma boutique après moi; ce n'était pas la peine de la quitter!

BABIOLE, *lui montrant l'échelle à gauche et le tablier de Marcel, qui est resté sur un des échelons.* Otez donc votre habit... pour travailler...

JOBLOT, *à lui-même.* Joli négligé pour un rendez-vous avec une grande dame. (*Regardant la rose qui est à ses pieds.*) Qu'est-ce que je vois là?.. Vous foulez les roses aux pieds...

BABIOLE. Justement... Ce grand seigneur... ce vicomte de Lavarenne veut toujours...

JOBLOT. Que vous alliez décorer son boudoir... Je crois bien! un ornement comme celui-là...

BABIOLE. Et il ose demander, pour réponse, que je lui renvoie cette rose...

JOBLOT. C'est galant!.. c'est vicomte!.. c'est Pompadour... comme nos fauteuils à médaillon!.. Et vous qui êtes simple et naïve, vous pourriez donner là dedans! Croyez-moi, Babiole...

AIR : *Faut l'oublier.*

Que chacun s' mesure à son aune;
Ne consultez que la raison,
Et fuyez la séduction
Et du gant blanc et du gant jaune!
Choisissez, dans votre intérêt,
Un mari d'un bon caractère;
Qu'il soit confiant, bon sujet,
Et même un peu jobard... ma chère!
BABIOLE, *le regardant avec tendresse.*
Vous l' savez bien... mon choix est fait,
Il n'en est qu'un qui puiss' me plaire,
Mon choix est fait! (*bis*)

JOBLOT. Ah! j'oubliais!.. c'est vrai, Babiole; mais c'est impossible... et vous ne savez pas...

BABIOLE. Si, Monsieur! je sais bien la peine que ça vous fait... et à moi aussi... Ça n'est pas possible maintenant puisque vous n'avez rien... et moi autant... Ça n'est pas assez pour s'établir!.. Mais j'attendrai... j'ai de la patience... Et quand ça ne devrait arriver que dans vingt ans... ça m'est égal... pourvu que ça arrive!

JOBLOT. Babiole!.. ma chère Babiole!

BABIOLE. Après ça... de rester vieille fille, ça vous enlaidit, ça vous maigrit... je le sais bien... Mais vous direz: C'est pour moi qu'elle est comme ça... Vous me pardonnerez de ne pas être belle, et même ça vous fera plaisir... n'est-ce pas?

JOBLOT, *avec un mouvement négatif.* Hi! hi!

BABIOLE. Moi, d'abord... ça me produit cet effet-là... Je vous aime mieux quand vous êtes laid... et mon amour augmente tous les jours...

JOBLOT. Tenez, Babiole, quand vous me parlez comme ça... je ne sais ce que j'éprouve... C'est comme un regret... et en même temps un plaisir qui fait que... (*A part.*) Et l'autre grande dame qui m'attend... Quel malheur, mon Dieu, d'être lancé dans les grandeurs... sans cela, ma parole d'honneur!..

BABIOLE. Quoi donc?..

JOBLOT. Plus je vous regarde... et plus il me semble que si je pouvais, là... vous épouser comme un simple particulier...

BABIOLE, *faisant un mouvement vers lui.* Dame!.. voyez!

JOBLOT. Non, non, ça ne se peut point!..

MARCEL, *en dehors.* Babiole!

JOBLOT, *à part.* Je ne m'appartiens plus!

MARCEL, *en dehors.* Babiole!

JOBLOT. Voilà M. Marcel... votre bourgeois et le mien, qui vous appelle dans l'autre salon...

BABIOLE. J'y vais... j'y vais... Adieu, monsieur Joblot... et du courage... Moi d'abord, vous savez... je vous ..

JOBLOT. Eh oui!.. c'est connu!..

—

SCENE III.

JOBLOT, *seul.* Elle fait bien de s'en aller... L'autre qui va venir! Et seul en tête-à-tête, qu'est-ce que je vais lui dire?.. surtout, si c'est moi qui commence. . Cherchons quelques phrases de circonstance. (*Tirant le livre de sa poche et lisant.*) « A travers les marais Pontins... » Non... (*Lisant un autre passage.*) « Guirlande de roses et de chèvrefeuille... » Ça ne peut pas commencer par là... Il faut encore amener ça... Dieu! que c'est gênant le style de boudoir. . Tandis qu'avec Babiole... je suis à mon aise... ça va tout seul... C'est toujours elle qui parle... (*Avec frayeur.*) On vient!.. (*Avec satisfaction.*) Non, pas encore... grâce au ciel!

AIR : *O bonheur des cieux.* (DUC D'OLONNE, 2e acte.)

O jour de bonheur!
Je tremble de peur...
J' l'aime tant,
Que vraiment,
Si j'osais,
J' m'en irais!
O jour de bonheur,
Moment enchanteur!
Je m' sens frémir
Et de frayeur et de plaisir!
Mes jamb's, raid's comm' des tringles,
Ne peuvent faire un pas,
Et mille clous d'épingles
Me piqu'nt du haut en bas.
O jour de bonheur! etc.

CÉLINE, *en dehors.* C'est bien!. Placez-le là, dans ma chambre, il sera à merveille... Là... près de la cheminée...

JOBLOT. Cette fois, c'est elle! la voici! (*Il s'appuie sur un fauteuil.*)

—

SCENE IV.

JOBLOT, CÉLINE, *entrant par la porte à gauche du spectateur.*

CÉLINE, *entrant.* Il faut que je remercie ma grand'mère de son cadeau... (*Apercevant Joblot.*) Ah! c'est vous, Monsieur... Je vous sais gré de votre exactitude...

JOBLOT, *avec embarras.* Vous êtes bien bonne, mamselle, et il n'y a pas de quoi ..

CÉLINE. Si vraiment... Il s'agit de mon avenir et de mon bonheur, monsieur Joblot. . Car, malgré votre autre nom qui m'effrayait...

JOBLOT. En vérité?

CÉLINE. Et malgré vos relations... avec des gens du monde, vous êtes bien monsieur Joblot... un garçon tapissier?

JOBLOT. Pas autre chose...

CÉLINE. J'en suis ravie!

JOBLOT, *à part.* Ce n'est pas moi qui la blâmerai. (*Haut.*) Oui, Mamselle... simple garçon tapissier... Mais ça n'empêche pas les sentiments... pas plus que l'estime des gens comme il faut...

CÉLINE. Oui... je vous ai vu dans votre boutique... avec le jeune comte Ernest de Lavarenne, que vous connaissez...

JOBLOT. Intimement .. un ami... C'est donc pour vous dire, mamselle, que je vous connais aussi... que je vous ai devinée...

CÉLINE. Devinée?.. Eh bien! oui... je n'ai pas besoin alors de vous en apprendre davantage. . Parlez, monsieur Joblot, parlez... je vous écoute...

JOBLOT, *à part.* Quel embarras... faut que je commence. (*Haut.*) D'abord, mamselle... parce que je veux être franc avec vous .. et ne pas vous abuser sur ma position sociale... Mon père... je ne l'ai jamais connu...

CELINE. Peu m'importe... votre père, votre famille!..

JOBLOT, *à part.* Quel bonheur! ça ne lui fait rien! (*Haut.*) Mais j'ai deux oncles maternels, du côté de ma mère... des hommes... bien! Deux oncles, ça vaut un père! L'un est fermier, il est riche!.. l'autre est professeur de clarinette... il est moins riche... parce que les artistes... la clarinette surtout... vous savez... ou plutôt... (*Se troublant.*) Allons, bon!.. je ne sais plus où je voulais en venir!..

CÉLINE. Remettez-vous, monsieur Joblot! Moi-même, je suis troublée aussi... je l'avoue!..

JOBLOT. Vrai? (*A part.*) Oh! je la trouble... (*Haut.*) Eh bien! voyons... remettons-nous, remettons-nous! (*Comme se rappelant.*) Ah! c'était pour vous dire, mamselle, que si je suis ouvrier, c'est que, d'après le système de l'*Emile*... encore un garçon menuisier... Vous connaissez l'*Emile?*

CÉLINE. Non.

JOBLOT. Ah! l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau... citoyen de *Gênes*... et puis un autre... *Jean*, de M. Paul de Kock... Connaissez-vous *Jean*, mamselle?

CÉLINE. Non!

JOBLOT. C'est bien étonnant. (*A part.*) Elle n'a donc rien lu!.. (*Haut.*) Il faut lire *Jean*, mamselle; c'est bien! c'est moral! ça a eu le prix de vertu à l'Académie royale de musique... Jean a sauvé la vie à une jeune dame...

CÉLINE, *avec impatience.* Monsieur Joblot, je n'ai pas besoin que vous me rappeliez le service que vous m'avez rendu.

JOBLOT. Ce n'est pas de ça que je parle.

CÉLINE. Et moi, je veux vous en parler... j'aurais dû commencer par là... D'abord, vous pouvez être sûr que je n'aurai jamais d'autre tapissier que vous, et que pour votre établissement...

JOBLOT, *stupéfait.* Moi... tapissier!.. C'est pour cela que vous m'avez fait venir?..

CÉLINE. Non, pas pour cela seulement...

JOBLOT, *à part.* J'ai eu peur!..

CÉLINE. Car j'ai confiance en vous... en votre honneur!

JOBLOT. Et vous avez raison, mamselle... Pour vous, je me jetterais au feu comme je me suis jeté à l'eau... Oh! oui... avec plaisir... avec bonheur!

CÉLINE. Eh bien! puisque vous m'avez devinée, je le dis à vous, à vous seul... J'aime quelqu'un!

JOBLOT Je m'en doutais...

CÉLINE. Quelqu'un que vous connaissez...

JOBLOT. Oui... oui... je le connais... Et il vous aime bien aussi, celui-là!

CÉLINE. En êtes-vous sûr?

JOBLOT. Je vous le jure!..

CELINE. Ah! que vous me rendez heureuse.

JOBLOT, *à part.* Et s'entendre dire cela...

CÉLINE, *vivement.* Pourquoi alors s'est-il éloigné de nous?.. Pourquoi ne revient-il plus chez ma grand'mère? voilà ce que je veux savoir.

JOBLOT, *étonné.* Ah! mon Dieu!

CÉLINE. Il est déshérité, je le sais. . et on veut me marier à un autre! mais nous avons été élevés ensemble .. mais sa naissance est égale à la mienne...

JOBLOT, *à part.* Je ne vois plus clair...

CÉLINE. Et me fuir!.. c'était me dire qu'il ne m'aimait plus... qu'il est infidèle... Mais puisque vous me rassurez .. puisqu'il m'aime encore... Dites-lui, vous qui le connaissez intimement, dites à Ernest...

JOBLOT, *stupéfait.* Ernest!..

CÉLINE, *vivement.* Eh oui! Ernest de Lavarenne...

JOBLOT, *poussant un grand cri.* Ah!..

CÉLINE. Voulez-vous ne pas crier ainsi... Ma grand'mère vous entendrait... Dites à Ernest qu'il vienne ce soir, nous avons beaucoup de monde... Tant mieux... je pourrai lui parler... et c'est essentiel... car on veut me faire épouser le vicomte de Lavarenne, son parent.

JOBLOT, *poussant un cri.* Ah!..

CÉLINE. Taisez-vous donc! . Adieu... adieu!..



Marcel le tapissier.

SCENE V.

JOBLOT, *qui vient de tomber dans un fauteuil.* J'ai donné bien des coups de marteau dans ma vie, mais jamais un pareil à celui que je viens de recevoir... M. Ernest!

AIR de *M. d'Hormille.*

Lui que j' croyais de mes amis!
Mon protecteur! fiez-vous donc aux hommes!
Mais les femmes, c'est encor pis!
Ah! qu'est-ce donc que la terre où nous sommes!
Un repair' dont je veux sortir!
Autour de moi déjà s'étend un crêpe!
Je sens le besoin de mourir,
Je vais faire un voyage à Dieppe.
Ah! oui! oh! oui! je veux mourir!

J' vas m' dépêcher d' courir bien vite pour r'tenir ma place pour Dieppe!

SCENE VI.

JOBLOT, BABIOLE.

JOBLOT, *anéanti.* Ah!.. je défaille! je flageole!..

BABIOLE, *accourant et essayant de le soutenir.* Qu'a-t-il donc?.. Est-ce que c'est lui qui va se trouver mal à présent! Monsieur Joblot!.. monsieur Joblot! Ah! mon Dieu!.. il ne m'entend pas!..

JOBLOT. Si.. j'ai entendu... mais attendez un instant...

BABIOLE. Mais qu'est-ce qu'il a donc?..

JOBLOT, *se redressant tout à coup.* Ce que j'ai!.. Elle me demande ce que j'ai! ce n'est donc pas une indignité? une sournoiserie? prendre ainsi les gens au traquenard!

BABIOLE. Quelqu'un vous a pris au traquenard, monsieur Joblot?

JOBLOT. Cette grande dame qui aime un comte, un grand seigneur!

BABIOLE. Eh bien?..

JOBLOT. Ah! pitié! et elle dédaigne un pauvre ouvrier!

BABIOLE. C'est tout naturel... une grande dame...

JOBLOT. Un jeune homme laborieux!



JOBLOT. Je me promène à la porte de son hôtel. — Acte 1, scène 6.

BABIOLE. Si elle n'a pas d'ouvrage à lui donner!

JOBLOT. Vous n'y entendez rien, Babiole... Mais si cet ouvrier l'avait tirée du sein des flots?..

BABIOLE. Au péril de sa vie?..

JOBLOT. Non, il sait nager!.. Mais c'est égal... quand on est amoureux... comme un insensé... comme une bête... Vous le voyez!

BABIOLE, *effrayée*. Je le vois?.. Et de qui donc parlez-vous?..

JOBLOT, *troublé et se reprenant*. De qui?.. de qui?.. Je dis, vous le voyez... là... dans ce livre... (*Le tirant de sa poche.*) dans ce roman que je parcours.

BABIOLE, *riant et respirant*. Ah! c'est dans un livre!.. Contez-moi donc ça... (*Lui prenant le bras.*) Vous dites donc qu'il l'a sauvée?

JOBLOT. Oui... du sein des flots.

BABIOLE. Et puis?

JOBLOT. C'est tout!.. Elle repousse son amour...

BABIOLE. Dame!.. si toutes celles qu'on sauve de l'eau devenaient amoureuses de vous, les mariniers ne sauraient à laquelle entendre! Tenez, votre ouvrier n'a pas le sens commun!

JOBLOT. Comment?

BABIOLE. C'est la grande dame qui eût été folle, d'être folle de lui! C'est comme moi si j'épousais un duc et pair! Quand l'éducation n'est pas la même... quand les habitudes ne vont pas ensemble... tout va mal; il rougirait bien vite de moi, comme votre grande dame aurait rougi de son galant en tablier!..

JOBLOT, *avec indignation*. Hein!..

BABIOLE. Les grands avec les grands! les petits avec les petits! et les Joblot avec les Babiole... (*Elle lui prend le bras.*)

JOBLOT, *à part, immobile*. Qu'est-ce qu'elle dit là?.. (*On appelle en dehors :* Babiole!)

BABIOLE. Voilà! voilà, mon parrain! Ce sont les ciseaux qu'il demande. (*Les prenant sur la table et sortant.*) On ne peut pas parler un seul instant raison!

—

SCENE VII.

JOBLOT, *seul et resté immobile*. Est-ce qu'elle aurait dit vrai?.. Est-ce que je serais un imbécile?.. Tout me

porte à le croire! Voilà ce que c'est que de lire des romans!.. On pense en être quitte pour du temps perdu et quatre sous par volume. On se dit : Ça m'intéresse, ça m'amuse!.. On finit par croire que le monde est fait comme ça... et quand on se réveille, on trouve devant soi une mademoiselle d'Auberive qui vous dit : Oui, j'aime quelqu'un... mais ça n'est pas vous!.. C'est bien fait!.. car c't amour-là m'a rendu ingrat envers cette pauvre Babiole... une honnête fille qui vaut mieux que moi!.. C't amour-là m'a rendu méchant... car j'étais presque content tout à l'heure... Ça me vexait, mais ça me vengeait d'apprendre que ce vieux vicomte, ce vieux pannat, ce grand trumeau allait épouser mademoiselle d'Auberive. (*Avec colère.*) Non! non! ça ne sera pas!..

Air de *Renaud de Montauban*.

J' dois avant tout enfoncer c' vieux Judas,
Un tel mari la rendrait malheureuse,
Car il serait capable... et pourquoi pas?
Il a bien battu sa danseuse!
Un autre seul pourrait f ir' son bonheur;
Mais celui-là, c'est mon rival, ell' l'aime!
Eh bien! Joblot, poursuis ta rout' tout d' même,
Car cet autre est ton bienfaiteur.
Ton rival, c'est ton bienfaiteur!

Bien dit, Joblot, te voilà redevenu honnête homme!.. tu me fais plaisir... tu me plais comme ça... Embrasse-moi, mon garçon... Ah! je deviens fou!.. Mais que faire? que faire? Abdiquer d'abord... (*Il ôte son habit.*) et reprendre le tablier. (*Il prend le tablier qui est sur un des bâtons de l'échelle, à gauche.*)

—

SCÈNE VIII.

JOBLOT, ERNEST.

JOBLOT. Dieu! que vois-je?.. C'est lui!.. M. Ernest!..

ERNEST. Joblot! dans cet hôtel!

JOBLOT. Oui... oui... je travaille de mon état... Mais vous qui n'y venez jamais...

ERNEST. Aussi je tiens à ne pas être vu! je veux seulement parler à M. le vicomte de Lavarenne, mon parent, qui n'est pas chez lui. L'on m'a assuré que je le trouverais ici, et comme j'ai quelques papiers à lui remettre avant mon départ.

JOBLOT. Ah!.. vous voulez toujours partir?

ERNEST. Oui, puisque je suis seul au monde et sans amis...

JOBLOT. Sans amis!.. et moi donc! moi qui tout à l'heure encore... Enfin, suffit!.. Moi que vous avez obligé!.. Un ami qui porte le marteau et le tablier... mais qui a de ça! (*Se frappant le cœur.*) Et vous n'avez pas confiance en moi!.. ça n'est pas bien! Vous ne m'avez pas tout dit... vous ne m'avez pas dit que vous aimiez une personne...

ERNEST. Qui ne m'aime pas!

JOBLOT, *avec émotion*. Ça n'est pas vrai!

ERNEST. Qui m'a trahi!..

JOBLOT, *de même*. Ça n'est pas vrai!..

ERNEST. Abandonné en même temps que la fortune...

JOBLOT, *avec désespoir*. Ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai!

ERNEST. Qui te l'a dit? qu'en sais-tu?

JOBLOT, *lui montrant Céline qui vient d'entrer*. Demandez-lui plutôt!

CÉLINE, *entrant par la porte à gauche, et apercevant Ernest*. Dieu! c'est lui!.. Merci, Joblot!

ERNEST. Céline!

JOBLOT. Qui vous aime! qui vous a toujours aimé... (*A part.*) pour mon malheur!

—

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CÉLINE.

AIR des *Diamants de la Couronne*.

CÉLINE ET ERNEST.

Ah! je {la / le} retrouve
Et je {la / le} revoi!
Quel bonheur j'éprouve;
Mais répondez-moi!..

JOBLOT, *remontant sur son échelle*.

Malgré moi j' m'afflige
De leur contentement!
Grand Dieu! que n' suis-je
Aveugle en ce moment!..

ERNEST.

Oui, mon cœur plus tendre...

ERNEST ET CÉLINE, *à Joblot, qui frappe avec son marteau*.

Tais-toi donc, / Taisez-vous, } Joblot!
On ne peut s'entendre!

JOBLOT, *à part*.

Je n'entends que trop!
Pan! pan! pan! pan!

ERNEST ET CÉLINE.

Toujours
Mêmes amours!..
Oui, croyez, au lieu de serment,
Mon cœur qui bat en ce moment.

JOBLOT.

Ah! les cruels! ah! les ingrats!
C'est comm' si je n'existais pas.
Pan! pan! pan! pan!

ERNEST. Tais-toi donc, Joblot!.. (*A Céline.*) L'explication de ma conduite, la voici... (*Il lui remet une lettre.*)

CÉLINE. Une lettre de ma grand'mère! (*La parcourant.*) Elle vous invite à suspendre vos visites, attendu qu'il se présente un parti qui lui convient ainsi qu'à moi... Ce n'est pas vrai, Ernest! ce n'est pas vrai! je n'aime que vous... (*Joblot, qui est en ce moment sur son échelle, pousse un grand soupir.*) et je repousserai tous les prétendants, même votre cousin le vicomte, qui se met sur les rangs...

ERNEST. Mais voyez plutôt.. elle ne consentira jamais à notre union, parce que je suis sans fortune, parce que mon oncle m'a déshérité!

CÉLINE. Déshérité! Quoi! toute la fortune du général...

ERNEST. Appartient au vicomte de Lavarenne, à qui il avait fait, il y a trois ans, une donation de tous ses biens.

CÉLINE. Et pourquoi?..

ERNEST. Parce qu'alors, brouillé avec mon père, le général avait longtemps refusé de me voir! mais, depuis, il m'avait rendu son affection. Il m'avait présenté partout comme son fils et son héritier; par malheur, mon pauvre oncle est mort subitement, sans avoir pu faire de testament.

JOBLOT, *qui est descendu de son échelle, et qui depuis quelque temps est sur le devant du théâtre à gauche, à reployer une portière*. Un testament?..

ERNEST. Oui, il n'en a pas fait.

JOBLOT. Je crois que si.

ERNEST. Mais non!

JOBLOT. Mais je vous dis que si!.. Je ne sais pas si c'est pour vous, mais il en a fait un, j'en suis sûr.

ERNEST. Qu'en sais-tu?

CÉLINE. Qui te l'a dit?

JOBLOT. Personne... que moi. Oui, moi! J'ai mes idées. Je me rappelle, la dernière fois que j'ai vu le général, la veille de sa mort... j'étais dans son boudoir, sur une échelle, à travailler. Il entre : « Qu'est-ce que tu fais là? — Je pose des stores. — Va-t'en! laisse-moi. » — Et, peu-

dant que je range mes outils, il sonne; on ne vient pas; il resonne et casse la sonnette. — « Allons, tous sortis! va m'allumer une bougie, toi. — En plein jour? que je lui dis. — Eh oui! » qu'il me répond, en levant sa canne qui m'en aurait fait voir des trente-six chandelles, en plein midi!..

ERNEST ET CÉLINE. Eh bien?

JOBLOT. Eh bien! je reviens avec de la lumière; je le trouve devant son secrétaire, façon Boule, incrustations en cuivre, — c'est nous qui l'avions fourni, — achevant de parapher et de signer un papier; ça fini, il le ploie, lui met une housse... une enveloppe c'est-à-dire; puis, avec de la cire noire, il y pose un cachet : et d'un! J'étais toujours là, tenant la bougie... puis un second cachet : et de deux! un autre encore : et de trois! comme ça jusqu'à cinq. — « Ah ben! excusez! que je lui dis, en voila une lettre chargée! — Oui, me réplique le général en clignant de l'œil d'une façon toute particulière, chargée de mes dernières volontés!.. »

ERNEST. Quoi!..

CÉLINE. Serait-il vrai?..

JOBLOT. Vous voyez donc bien qu'il y a un testament!.. il y en a un!

CÉLINE. Mais alors...

ERNEST. Tu t'es trompé, ce testament n'existe pas, ou aura été détruit, car on n'a rien trouvé, rien!

JOBLOT. C'est qu'on aura mal cherché.

ERNEST. Non, Céline, il ne me reste qu'un seul moyen de faire fortune, c'est de rejoindre l'armée.

JOBLOT. Pour qu'en votre absence un autre épouse mademoiselle Céline! pour que moi, Joblot, j'arrange l'hôtel et l'appartement de noces! Non... (*Avec jalousie.*) je ne le pourrais pas! je ne le souffrirais pas!.. (*A Céline.*) Je ne vous permets d'épouser que lui!

ERNEST. Mon bon Joblot!

JOBLOT, *à part.* C'est déjà bien assez comme ça! (*Haut.*) Mais pour partir, il ne partira pas!

ERNEST. Eh! que veux-tu faire?

JOBLOT. Ce que je veux... ce que je veux...

AIR : *Les chagrins, arrière!* (SIRÈNE, 3e acte, scène 1re.)

Ayez confiance,
Ayez esperance,
J' veux un dénoûment
Dans mon genre et mon élément.
L'amitié m'inspire,
Et vous fera dire :
L' garçon tapissier
Connaît vraiment bien son métier.

ENSEMBLE.

CÉLINE ET ERNEST.

Ayons confiance!
J'ignore la chance
Que son dévoûment
Rêve en ce moment
L'amitié l'inspire,
Et me fera dire
Que le tapissier
Connaît son métier.

JOBLOT.

Ayez confiance,
Ayez espérance,
J' veux un dénoûment
Dans mon élément.
L'amitié m'inspire,
Et vous fera dire :
L' garçon tapissier
Connaît son métier.

(*Ernest et Céline sortent par la porte à droite.*)

—

SCENE X.

JOBLOT, *se frottant toujours le front en se promenant avec agitation.* Oui, j'ai là mon idée... c'en est une. Le général n'en aura pas changé du jour au lendemain. J'aime mieux croire (ça me fait plaisir) que les hommes d'affaires sont des imbéciles qui n'ont pas su découvrir toutes les cachettes de ce secrétaire. Il devait y en avoir, c'était le chef-d'œuvre du père Marcel, c'était son Cid! il n'a jamais fait que ça... et s'est croisé les bras dans sa gloire! et si on peut les connaître par lui... (*Apercevant Marcel qui paraît à la porte du fond, tenant à la main une housse de fauteuil.*) Le voilà! il n'y a pas de temps à perdre. (*S'adressant à la porte à droite qui est restée ouverte, et par laquelle Céline et Ernest viennent de sortir.*) Oui! voilà du beau... du merveilleux!.. et si le père Marcel, mon bourgeois, avait voulu...

—

SCENE XI.

MARCEL, JOBLOT.

MARCEL, *regardant Joblot.* A qui en a-t-il donc, celui-là?..

JOBLOT. A qui j'en ai? à vous... Je me disais là ; Est-il possible que le père Marcel, qui a eu du talent dans son temps; le père Marcel, une des gloires de l'Empire... C'est la vérité, vous avez été, comme l'Empereur, le premier dans votre genre. (*Marcel se croise les bras derrière le dos, et prend un air d'importance.*)

AIR de *Madame Favard.*

Tous deux fameux par divers priviléges,
Tous deux alors puissants par votre bras,
Vous vous chargiez, vous, de faire les siéges,
Il s' chargeait, lui, de livrer les combats.
Il fabriquait de nouvelles couronnes
Pour tous ces rois, sur lui parodiés;
Mais il n'est point de rois sans trônes...
Et les trônes, vous les faisiez!
C'est lui qui distribuait les trônes,
Et c'est vous, vous qui les faisiez!

MARCEL. Je m'en vante! avec du velours, et des clous dorés!..

JOBLOT. Eh bien! est-il possible, Monsieur, je vous le demande, que le même homme qui avait dans la tête une foule de meubles plus nouveaux les uns que les autres, des commodes, des secrétaires, des lavabos... Eh bien non! déménagé!.. plus rien!.. rien!..

MARCEL. Qu'est-ce qu'il a donc, avec ses déménagements, ses lavabos?..

JOBLOT, *se retournant.* Hein?..

MARCEL. Et à qui diable disais-tu tout cela?

JOBLOT. A M. Ernest, qui me parlait tout à l'heure de meubles pour l'Exposition... l'Exposition des produits de l'industrie, à laquelle vous n'avez seulement pas pensé... et si vous aviez eu un peu de ce chic...

MARCEL. Ce chic?

JOBLOT. Ce truc...

MARCEL. Ce truc?

JOBLOT. Je veux dire ce fion qui, dans les arts, fait le génie, vous auriez quelque morceau d'apparat; mais... jamais... jamais!..

MARCEL. Jamais! et mon secrétaire pour le général Balthasar!

JOBLOT, *à part.* Nous y voilà!

MARCEL. Mon secrétaire, façon Boule!

JOBLOT. Ne parlez donc pas de votre Boule! c'est vieux! rococo!.. Ce n'est plus ça!.. on ne veut plus de Louis XV. Ce qu'il faut maintenant, ce sont des secrétaires Louis XI, avec des secrets, des ressorts, des trappes mystérieuses...

MARCEL. Et j'en avais, moi, que personne n'aurait jamais devinés!..

JOBLOT. Laissez donc!..

MARCEL. Si je te disais qu'il y avait d'abord...

JOBLOT. Quoi donc? eh bien, voyons!.. quoi donc?

MARCEL, *voyant entrer Babiole.* Oh!. Babiole!..

JOBLOT. Dites-le donc!..

MARCEL. Non... devant Babiole...

JOBLOT. Oh! parce qu'il n'y a rien!..

MARCEL. Eh bien!.. (*Il lui parle à l'oreille.*)

JOBLOT. Ah bah!..

MARCEL. Puis ensuite... (*Même jeu.*)

JOBLOT. C'est connu ça...

MARCEL, *même jeu.* Et enfin... on poussait, le ressort partait... et crac!.. (*Il finit la démonstration par un coup de pied qu'il frappe sur celui de Joblot.*)

JOBLOT, *poussant un cri.* Aïe!.. (*A part, avec joie.*) J'ai mon affaire!

MARCEL. Et si je voulais exposer mon secrétaire, il serait encore temps!..

JOBLOT. Si vous le pouviez... Mais où le trouver?..

MARCEL. Il doit toujours être dans le boudoir...

JOBLOT. Quel boudoir?

MARCEL. De l'hôtel...

JOBLOT. Quel hôtel?..

MARCEL. Du général.

JOBLOT. Quel général?

MARCEL. Balthasar!..

MARCEL ET JOBLOT, *ensemble.* Dans le boudoir de l'hôtel du général, dont le vicomte a hérité!

BABIOLE. Mon parrain! mon parrain!..

MARCEL. Qu'est-ce que c'est?..

BABIOLE. Je ne peux pas attacher toute seule les tringles du haut, ni monter à l'échelle, vous comprenez...

MARCEL. On y va! on y va! (*A Joblot.*) J'y songerai! (*A Babiole.*) Apporte-moi ce fauteuil là dedans!..

BABIOLE. Oui, mon parrain.

MARCEL. J'y songerai! (*Il sort à droite.*)

SCENE XII.

BABIOLE, JOBLOT.

(*Babiole s'approche du fauteuil que lui a désigné Marcel; c'est celui sur lequel Joblot a déposé, à la fin de la scène V, son habit et son chapeau. — Babiole prend ces deux objets, qu'elle porte dans la chambre à gauche; puis elle rentre.*)

JOBLOT, *pendant ce temps, se promenant avec agitation sur le devant du théâtre.* Oui, c'est dans ce meuble, dont je possède maintenant le secret... Mais comment, sans la permission du vicomte, pénétrer dans son hôtel et dans son boudoir... (*Se frottant le front.*) Quel moyen?.. quel moyen? (*Levant les yeux et apercevant Babiole qui revient de porter l'habit dans la chambre à gauche.*) Ah!.. Babiole... c'est le ciel qui me l'envoie.

BABIOLE, *étonnée.* Qu'avez-vous donc encore?..

JOBLOT, *la regardant avec plaisir.* Rien... rien... Si bonne, si gentille, si dévouée!.. jamais sa vue ne m'a produit un effet pareil... mais ne songeons pas à ça!

BABIOLE. Au contraire, il faut y songer.

JOBLOT. Il s'agit d'un autre sujet!.. Babiole, m'aimez-vous?

BABIOLE. Il me semble que c'est toujours le même sujet.

JOBLOT. Une fois! deux fois! trois fois! Babiole m'aimez-vous?

BABIOLE. Eh! là, vous le savez bien... je vous l'ai assez dit...

JOBLOT. Ça ne suffit pas, il me faut des preuves.

BABIOLE, *baissant les yeux.* Des preuves!.. et lesquelles, s'il vous plaît?.. Voilà que vous m'effrayez...

JOBLOT. M. de Lavarenne vous a dit qu'il vous attendait tantôt dans son boudoir...

BABIOLE. Soyez tranquille! je n'irai pas!..

JOBLOT. Il ne s'agit pas de ça... il vous a dit... qu'en lui remettant cette rose... ça serait signe...

BABIOLE. Que j'y consentais... mais rassurez-vous, monsieur Joblot, j'aimerais mieux mourir que de jamais... O Dieu de Dieu!.. vous que je dois épouser...

JOBLOT. Il ne s'agit pas de ça. (*Prenant la rose qui est restée sur un guéridon.*) Il s'agit de remettre cette rose à M. de Lavarenne...

BABIOLE. Moi!.. par exemple!.. mais réfléchissez donc!..

JOBLOT. Babiole!.. l'amour ne réfléchit pas!

BABIOLE. Et c'est vous, monsieur Joblot, qui me demandez...

JOBLOT. Vous m'avez dit, Babiole, que vous m'aimiez...

BABIOLE. Et c'est justement pour ça... Vouloir que j'aille dans ce boudoir avec lui...

JOBLOT, *vivement.* Avec lui! Plutôt l'étrangler et vous aussi!

BABIOLE. Moi!..

JOBLOT. Oui! vous!

BABIOLE, *avec joie.* A la bonne heure!.. voilà de l'amour!

JOBLOT, *avec chaleur.* Lui livrer mon bien, mon trésor! la seule personne qui m'aime!.. Non! je serai là, avec vous; je vous accompagnerai, je ne vous quitterai pas...

BABIOLE. Ce sera alors un tête-à-tête...

JOBLOT. A trois!

BABIOLE. A trois... Ça vaut mieux! mais pourtant...

JOBLOT. Il n'y a pas de pourtant!.. vous arriverez, vous fermerez sur-le-champ la porte au verrou... aux deux verrous... et vous ouvrirez la fenêtre qui donne sur le jardin... Je la connais... j'y ai posé autrefois des stores... Je monte par le treillage... Vous comprenez?..

BABIOLE. Oui; c'est-à-dire... non... je n'y comprends rien...

JOBLOT. Ça revient au même! il n'y a pas nécessité que vous compreniez... c'est un mystère!..

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Quoi qu'il arriv', je prends sur moi le blâme.
BABIOLE, *baissant les yeux.*
Monsieur Joblot, vous serez obéi!
JOBLOT, *d'un air sévère.*
Vous faites bien! morbleu! car une femme
Doit obéir à son mari!
BABIOLE, *avec joie.*
Ah! quel bonheur d'être grondée ainsi!
Tout c' que j'y vois... vous m'aimez.
JOBLOT, *avec chaleur.*
Je t'adore!
BABIOLE, *poussant un cri de joie.*
Ah! c' mot-là seul me ferait consentir;
Et je suis prête à faire plus encore
Si ça vous fait plaisir!

JOBLOT. Non, non... c'est assez. Voici le père Marcel et le vicomte lui-même, attention!..

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE VICOMTE, MARCEL, *sortant de la porte à droite.*

MARCEL, *au vicomte.* Un mot... rien qu'un mot, monsieur le vicomte; c'est pour vous demander...

LE VICOMTE. Je n'ai rien à te refuser. (*Apercevant Babiole.*) Dès que j'aperçois ta vertueuse filleule... la Pénélope de la couture...

JOBLOT, *bas, à Babiole.* Allez donc... c'est le moment...

BABIOLE, *à Joblot.* Vous croyez? C'est pour vous au moins. (*S'approchant du vicomte, les yeux baissés.*) Monsieur le vicomte, voici... une rose... que tantôt vous avez oubliée ici!..

LE VICOMTE, *souriant, à part.* Qu'est-ce que je disais!.. elle y vient...

BABIOLE, *regardant Joblot.* Et qu'on m'a dit de vous remettre...

LE VICOMTE, *à part.* C'est charmant!

JOBLOT, *à Babiole.* C'est bien... partez... Je vous rejoins...

LE VICOMTE, *bas, à Babiole.* Partez! je vous rejoins...

BABIOLE, *étonnée, et regardant Joblot et le vicomte.* C'est drôle!.. (*Elle va prendre son mantelet, Joblot l'aide à s'ajuster.*)

LE VICOMTE, *en riant, à Marcel.* Eh bien! mon cher, que voulez-vous de moi?..

MARCEL. Ce beau meuble, façon Boule, qui est dans votre hôtel... l'acajou est à vous, mais la gloire en est à moi... et je vous demande la permission de l'exposer... à l'admiration de mes concitoyens.

LE VICOMTE, *faisant des signes à Babiole qu'il voit prête à sortir.* Désolé... mon cher... mais ce meuble n'est plus chez moi...

JOBLOT, *avec effroi.* O ciel!

BABIOLE, *qui vient de mettre son mantelet, passe près de Joblot et lui dit tout bas.* J'y vais!..

JOBLOT, *la retenant vivement par la main.* Non pas! restez... restez!..

BABIOLE, *à voix basse.* Vous qui me disiez...

JOBLOT, *de même.* Je vous le défends!.. ne me quittez pas... (*S'approchant du vicomte qui fait toujours signe à Babiole de s'en aller.*) Pardon, monsieur le vicomte, pourrait-on savoir où est ce meuble?

LE VICOMTE, *avec humeur.* Vous êtes bien curieux... Que vous importe?..

JOBLOT. Ce n'est pas pour moi... (*Montrant Marcel.* mais pour un homme de talent...

MARCEL. Oui.

JOBLOT. Un homme vénérable...

MARCEL. Oui.

JOBLOT. A qui vous enlevez peut-être la petite ou la grande médaille...

MARCEL. Oui.

JOBLOT, *bas, à Babiole.* Otez votre mantelet!

MARCEL. Pauvre Joblot... comme il prend mes intérêts...

LE VICOMTE, *avec impatience, et voyant Babiole qui ôte son mantelet.* J'en suis fâché pour lui... mais je ne puis vous le dire... Vous ne le saurez pas.

JOBLOT, *s'échauffant.* Je le saurai!..

LE VICOMTE, *avec hauteur.* Qu'est-ce à dire?..

JOBLOT. Je le saurai!..

BABIOLE, *le calmant.* Monsieur Joblot... je vous en prie.

MARCEL, *de loin, cherchant à le modérer.* Joblot... Joblot... c'est trop fort!

LE VICOMTE. Voilà une audace!..

JOBLOT, *a demi-voix, sur le devant du théâtre, pendant que Babiole et Marcel sont au fond.* Vous me le direz, ou je dis au père Marcel que vous attendez mademoiselle Babiole, sa fillenle, dans votre boudoir.

LE VICOMTE. Veux-tu bien te taire!..

BABIOLE, *qui a redescendu le théâtre, et qui s'est approchée d'eux.* Comment?..

JOBLOT. Et que le signal du rendez-vous est cette rose que vous avez là, et qu'elle vient de vous remettre... (*Se retournant vers Babiole.*) Fi! Mademoiselle!.. fi!..

BABIOLE. Mais, c'est vous!..

JOBLOT, *à Babiole.* Silence!..

BABIOLE, *pleurant.* O mon Dieu! il ne va plus m'aimer!

JOBLOT, *bas,* Toujours! toujours!..

BABIOLE, *lui souriant aussitôt avec joie.* Ah!.. ah!..

JOBLOT, *au vicomte.* Je le dirai devant mademoiselle d'Auberive, votre prétendue.

LE VICOMTE. On ne te croira pas.

JOBLOT, *lui montrant une lettre.* Vous croira-t-on, vous, monsieur le vicomte?

LE VICOMTE. Ma lettre à Babiole!.. Qu'est-ce que tu veux?.. qu'est-ce qu'il te faut?..

JOBLOT. Le nom de la personne à qui vous avez vendu votre secrétaire!

LE VICOMTE, *voyant Céline et Ernest qui entrent par la droite. — Céline s'assied sur un fauteuil à droite, et Ernest se tient debout près d'elle. — A part* Dieu! Céline!.. (*Bas, à Joblot.*) Une jeune danseuse de l'Opéra qui m'adorait, moi et les meubles Louis XV, mademoiselle Mimi Sandwich.

JOBLOT. O ciel! Mimi Sandwich qui est partie pour la Russie, et dont on vend les meubles aujourd'hui... Courons...

ERNEST, *qui est debout près de Céline.* Où vas-tu donc?

JOBLOT. Ne craignez rien, monsieur Ernest, j'ai toujours mon idée... Il sera encore temps. (*Cherchant autour de lui.*) Et mon habit pour sortir, et mon chapeau... ils étaient là!

MARCEL. Son habit... son chapeau!..

BABIOLE. Je viens de les porter dans la chambre à côté.

CELINE. Dans la mienne...

JOBLOT. Il faut qu'elle touche à tout... moi qui suis si pressé...

MARCEL. Il faut qu'elle touche à tout! lui qui est si...

BABIOLE. Eh! qui vous presse tant?..

JOBLOT. Il faut que je coure après le chef-d'œuvre de votre parrain... que je trouverai à la vente de mademoiselle Mimi Sandwich. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

—

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* JOBLOT.

MARCEL. C'est pourtant pour moi et ma réputation qu'il se donne tout ce mal-là!

ERNEST. C'est vrai!

CÉLINE, *qui vient de s'asseoir.* Et bien inutilement, j'en ai peur... Car la vente est finie depuis longtemps.

MARCEL. Est-il possible, Mademoiselle, et comment le savez-vous?

CELINE. C'est cette vente où nous allions ce matin avec ma grand'mère, et quand nous sommes arrivées, il n'y avait plus rien, tout avait été enlevé, excepté un meuble de Boule... dont personne n'avait voulu.

MARCEL. Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça!.. Un chef-d'œuvre pareil!..

CELINE. Un secrétaire dont ma grand'mère a voulu me faire cadeau, et qu'elle a fait porter tantôt... là, dans ma chambre... (*L'orchestre exécute un air en sourdine; on entend en dehors un grand cri, et Joblot s'élance pâle et tenant un papier cacheté à la main.*)

—

SCENE XV.

LES MÊMES, JOBLOT.

JOBLOT. Monsieur Ernest!.. tenez!.. tenez!..

ERNEST, *prenant le paquet cacheté que lui tend Joblot.* Que vois-je!.. « A mon neveu, Ernest de Lavarenne. »

JOBLOT. Je vous avais bien dit que, grâce au garçon tapissier...

LE VICOMTE. Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

JOBLOT. Vous le saurez!.. ne vous pressez pas .. (*A Babiole et à Marcel.*) Il a le temps d'attendre, il n'a que trente-cinq ans!

MARCEL, *à Joblot.* Mais ma réputation, ma gloire, mon meuble!..

JOBLOT. Tout est retrouvé!

MARCEL. Ah! mon ami! (*Il se jette à son cou.*)

BABIOLE. Qu'est-ce qu'ils ont donc?

ERNEST, *qui a ouvert le paquet et parcouru le papier.* Joblot! mon ami! mon sauveur! (*Il l'embrasse vivement.*)

BABIOLE. Et lui aussi!.. Ils vont me l'étouffer!

ERNEST, *à Joblot*. Tout ce que je possède, je te le dois... (*L'amenant au bord du théâtre, à voix basse.*) Et cette passion dont tu me parlais ce matin... cette grande...

JOBLOT, *l'arrêtant et regardant Babiole.* Halte-là! comme l'a dit un philosophe que je connais : « Les grands « avec les grands, les petits avec les petits, et les Jo- « blot...

BABIOLE, *lui prenant le bras.* « Avec les Babiole! »

JOBLOT. Tapissier! pas autre chose!

CÉLINE. Je leur promets alors la plus belle boutique du faubourg Saint-Antoine!

JOBLOT. C'est différent, rien ne vous en empêche. (*A Céline, avec un reste d'émotion.*) Votre pratique, madame la comtesse! (*A Ernest.*) Votre amitié, monsiour Ernest! (*Regardant Babiole.*) Et à moi le bonheur... voilà ma femme!

BABIOLE. Ah! enfin!

JOBLOT. Maintenant, du travail, de l'écouomie, plus de gants jaunes!.. ça ne me convient pas.

ERNEST C'est juste.

JOBLOT. Trop juste!

CHŒUR.

AIR : *Les chagrins, arrière!*

O douce espérance!
Une heureuse chance
Vient en même temps
Unir quatre amants!
Chacun, dans sa sphère,
Peut, à sa manière,
Trouver en tous lieux
L'art de vivre heureux!

JOBLOT, *au public.*

AIR d'*Yelva.*

Au premier pas qu'il fait dans sa boutique,
Voici la peur qui prend le tapissier.
Malgré l'aplomb dont parfois il se pique,
Auprès de vous, il n'est qu'un écolier!
Montrez son art au nouveau qui s'installe,
Car vous pouvez, daignant vous en mêler,
Bien mieux que lui décorer notre salle,
Si vous venez chaque soir la meublor!
Pour décorer, pour orner notre salle,
Venez, chaqu' soir, Mesdames, la meubler.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN DE BABILE ET JOBLOT.

REBECCA

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique le 2 décembre 1844.

Personnages.

FÉDÉRIC, marquis de Palavicini. M. J. DESCHAMPS.
ASCANIO DEL DONGO. . . . Mlle FERNAND.
PEPITO, porte-clés dans la citadelle. . . . . M. GEOFFROY.
REBECCA, fille d'un orfévre de la ville de Parme. . . . . Mmes ROSE CHÉRI.
GIANINA, nièce du concierge de la citadelle. . . . . . . DÉSIRÉE.

La scène se passe dans la ville de Parme. — Dans la citadelle au premier acte.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la plate-forme d'un donjon où les prisonniers prennent l'air. — Le fond du théâtre, coupé en forme circulaire, offre des embrasures et des créneaux, par lesquels on peut voir du haut de la tour dans la ville. — Sur les deux premiers plans, à droite et à gauche, des chambres de prisonniers, avec des barreaux au dessus de la porte. — A droite, un corridor qui conduit à d'autres chambres. — A gauche, un escalier par lequel on descend aux étages inférieurs. — A droite, une niche où est une petite statue de pierre.

—

SCENE PREMIERE.

LES PRISONNIERS, ASCANIO; *puis* FÉDÉRIC.

(*Au lever du rideau, plusieurs prisonniers se promènent sur la plate-forme ou regardent par dessus les créneaux du fond; quelques-uns lisent. Ascanio, sur le premier plan, joue aux échecs sur le coin d'une table avec un prisonnier, tandis qu'un autre dessine sur l'autre bout de la table.*)

CHŒUR.

AIR : *Les chagrins, arrière!* (SIRÈNE.)

Vive, en cette vie,
La philosophie!
Par elle, en tous lieux,
On sait être heureux!
Son pouvoir suprême
Fait, en prison même,
Trouver la gaîté
Et rêver la liberté!

ASCANIO. Échec à la dame!.. je suis vainqueur!

LE PRISONNIER. Pas encore, seigneur Ascanio; je pare l'échec... en prenant la tour!

ASCANIO. Parbleu. prenez-la, si vous voulez!.. et celle-ci avec... j'ai assez de tours comme ça... Dieu, que c'est ennuyeux une prison!

LE PRISONNIER. Vous ne faites que d'arriver.

ASCANIO. C'est egal... il y a toujours longtemps qu'on y est. (*Apercevant Fédéric qui vient de sortir de la chambre à droite, n° 1, il se lève brusquement.*) Ah! le jeune marquis de Palavicini!

LE PRISONNIER. Et notre partie?

ASCANIO. Je vous la donne gagnée! (*Il serre la main de Féderic*)

FEDÉRIC. Ascanio del Dongo!.. le fils du grand-veneur!.. le cousin du premier ministre .. vous aussi en prison!

ASCANIO. Tout le monde y est... c'est bon genre... Quel bonheur de se rencontrer!

FÉDÉRIC. J'aimerais mieux pour vous que ce fût ailleurs... Y a-t-il longtemps que vous êtes des nôtres?

ASCANIO. Depuis huit jours!.. J'étais d'abord dans un autre donjon... j'ai obtenu par protection d'être transféré dans la tourelle des prisonniers d'Etat... Pour moi, qui ne suis qu'un étudiant... c'est bien de l'honneur!

FÉDÉRIC, *souriant*. Dites-nous ce qui se passe dans notre duché de Parme et de Plaisance... car ici nous ne recevons pas de journaux.

ASCANIO. Voici les nouvelles les plus fraîches... celles de la semaine dernière. . Notre nouveau duc, le prince régnant, voit toujours des libéraux et des carbonari... partout .. jusque dans sa chambre à coucher .. et l'on dit que tous les soirs le ministre de la police fait, en personne, une visite officielle sous le lit de Son Altesse.

FÉDÉRIC.

AIR de *Favart*.

Ces princes-là sont fort habiles,
De père en fils, tous gens d'esprit!
Mais ils veulent dormir tranquilles.
Voilà comment, au moindre bruit,
De leur main, qu'à peine ils soulèvent,
Ils signent l'exil... souvent mieux!
Puis... ils se rendorment!.. et rêvent
Que leurs sujets vivent heureux!

ASCANIO. C'est ainsi que sous le règne précédent, votre père, le seul homme d'Etat que nous ayons jamais eu...

FEDÉRIC. A été condamné comme libéral!

ASCANIO. Ainsi que vous... Et sans votre jeunesse qui vous a valu un sursis...

FEDÉRIC. Oui... ce n'est que différé!

ASCANIO. Allons donc!

FÉDÉRIC. Peu m'importe, je vous le jure... car je tiens peu à la vie.

ASCANIO. Bah! à vingt-cinq ans!.. Vous ne serez pas toujours en prison... et la vie est belle!

FEDÉRIC. Pour vous, Ascanio; pas pour moi, qui n'ai déjà plus d'illusions et ne crois plus à rien!.. Songez

donc à ce que j'ai déjà vu... à la position où je me suis trouvé!..

ASCANIO. Oui... joli cavalier, jeune, riche et fils d'un ministre!.. tout le monde vous faisait la cour... même les dames... vous ne voyiez autour de vous que des amis.

FEDÉRIC. Oui; mais mon père est tombé... tout le monde nous a oubliés... ou trahis!.. Moi, c'est tout simple, je ne méritais ni un souvenir ni un regret... mais mon père, le marquis de Palavicini, qui n'avait fait que du bien au pays, qui avait défendu jusqu'au dernier moment ses droits et ses libertés... s'est vu, au jour du danger, abandonné de tous... et il a marché au supplice sans qu'un bras s'élevât pour le défendre ou une voix pour le plaindre! . Ah! pardon!.. je sais qu'au milieu de la foule silencieuse un cri s'est fait entendre : Vive Palavicini!.. C'était vous, Ascanio, et je ne l'oublierai jamais.

ASCANIO. Oui, je m'étais peut-être mis là un peu trop en avant; mais, grâce à ma famille dont les opinions rétrogrades sont connues, on m'a traité comme un étourdi... un écolier sans conséquence!

FEDÉRIC. Ce n'est donc point les suites de cette affaire qui vous amènent à la citadelle de Parme?

ASCANIO. Non vraiment.

FEDÉRIC. Ah! tant mieux!

ASCANIO. C'est un débat intérieur... une affaire de famille... Pour laisser à mon frère aîné les titres et la fortune de la maison del Dongo, on avait décidé que je renoncerais au monde... Moi, j'avais décidé le contraire... et je vais vous dire pourquoi... (*A demi-voix.*) c'est que je suis amoureux!

FEDÉRIC. Un premier amour?

ASCANIO. Non, le second. . au moins; car, en sortant de l'Université, j'avais adoré... la comtesse de Lipari... une coquette qui s'est moquée de moi... vous en savez quelque chose... ce qui m'a guéri sur-le-champ... Je ne comprends pas les passions malheureuses... je ne peux aimer que quand on m'aime! et cette fois...

FEDERIC, *souriant.* Vous êtes bien amoureux!

ASCANIO, *gaiement.* Je m'en vante... C'est-à-dire non .. je ne m'en vante pas... mais c'est comme je vous le dis.

FÉDERIC. Une autre grande dame?

ASCANIO. Du tout!.. une beauté bien plus piquante et mille fois plus précieuse que l'or et les diamants dont elle est entourée... d'habitude... C'est la fille d'un orfévre... la fille unique de maître Issachar.

FÉDÉRIC. Issachar... à la place Maggiore... C'était notre joaillier, et je connais sa fille, la petite Rebecca, à qui j'achetais de temps en temps.

ASCANIO. C'est vrai! c'est vrai! car à son comptoir où j'allais tous les jours, nous parlions souvent de vous... comme de la pluie et du beau temps!

FEDERIC, *souriant.* Vous êtes bien bon!.. Et vous vous étiez déclaré?..

ASCANIO. Pas encore!.. parce que son père avait des idées singulières... Ces juifs sont si bizarres!.. Il avait deviné mon amour et m'avait fermé sa porte, en me déclarant qu'on n'entrait chez lui que par le mariage.

FEDERIC. Ce qui vous rappela à la raison?

ASCANIO. Au contraire... ça me la fit perdre totalement... et j'osai, dans ma folie, parler à la famille del Dongo des prétentions de la famille Issachar... A l'idée seule du moindre contact entre les deux maisons... indignation de la mienne, refus... de vingt-cinq pieds de haut... et défense de penser désormais à la belle juive... Ce qui fit que, dès le soir même, je lui écrivis en toutes lettres mon amour... lui offrant moi, le chevalier Ascanio del Dongo, cadet de bonne maison, mon nom, ma légitime et un mariage secret, le soir, à neuf heures, à l'église Notre-Dame del Bambino.

FEDÉRIC. Quoi! sérieusement?..

ASCANIO. Ce fut mon gouverneur, le vénérable Golgotha, un homme sûr, qui remit lui-même ce billet à Rebecca... et me rapporta sa réponse... que voici; je l'ai toujours là... Tenez, lisez!

FÉDERIC, *lisant.* « Je devrais vous refuser si je n'écou-« tais que la raison, mais raisonne-t-on quand on aime?.. « A ce soir... à neuf heures! »

ASCANIO, *avec enthousiasme.* C'est divin!.. c'est délicieux!..

FÉDÉRIC, *froidement.* C'est un billet qui ressemble à tous les autres... comparez-le à ceux que vous avez reçus...

ASCANIO, *naïvement.* C'est le premier!

FÉDÉRIC. Ah! je ne m'étonne plus... et ne vous demande pas si vous fûtes exact au rendez-vous.

ASCANIO. J'y étais à huit heures... et je me promenais depuis un siècle sous le portail de l'église, enveloppé dans mon manteau... quand, au lieu de Rebecca que j'attendais... je me vois entouré par une troupe de spadassins que je n'attendais pas... et sans me faire aucun mal...

AIR de *Marianne.*

D'un voile on me couvre la tête :
« En avant!.. partez, postillon! »
La voiture roule et s'arrête
Sous la voûte de ce donjon.
O destinée!
Quand l'hyménée
Va nous lier,
Etre fait prisonnier!

FÉDÉRIC, *souriant.*
Prison nouvelle!

ASCANIO.
J'aimais mieux celle
Dont Rebecca devait être geôlier!
Mais, par cette mesure atroce,
Mes parents se vengeaient, je croi,
De n'avoir pas été par moi
Invités à ma noce!

Aussi, maintenant, c'est entre nous un défi... une guerre à mort... J'ai juré, déclaré, signifié aux del Dongo que j'épouserais Rebecca... et son père et toute la synagogue... ou que je me tuerais...

FÉDERIC. Vous voulez rire?

ASCANIO. Non... je me tuerai... pour leur apprendre!.. Car je ne vous ai pas dit qu'afin de punir Issachar, mon futur beau-père, de l'appui qu'il était censé avoir prêté à nos amours... on l'a fait passer pour un carbonaro... pour un libéral!

FÉDÉRIC. Est-ce que vraiment?..

ASCANIO. Du tout!.. c'est un orfévre!.. pas autre chose... Mais, en attendant .. il est ici... sous clé, à la citadelle... et je cherche encore qui a conduit tout cela.

FÉDÉRIC. Je vous le dirai, si vous voulez... c'est votre gouverneur, le vénérable Golgotha.

ASCANIO. Mon professeur!.. un ami qui m'est tout dévoué!..

FÉDÉRIC. On m'a assuré que c'était un homme capable de tout... pour de l'argent.

ASCANIO. Je n'en avais pas et n'en ai jamais eu... Ainsi vous voyez bien!.. (*Bruit au dehors.*) Ah! voilà déjà l'heure de la promenade qui est terminée.

FEDÉRIC. C'est notre geôlier.

SCENE II.

LES MÊMES, PEPITO.

PEPITO. Non, Messieurs... Le père Gennaro, le geôlier en chef, a la goutte, et c'est moi, Pepito, le premier porte-clés, qui suis admis par intérim à l'honneur..

ASCANIO. De nous enfermer.



Rebecca.

PEPITO. Vous excuserez si je ne m'y prends pas trop bien... quand on n'a pas l'habitude... mais avec le temps...

FEDÉRIC, *riant*. C'est agréable!

PEPITO. Enfin, je ferai de mon mieux!.. et, Dieu aidant, nous tâcherons... (*Leur montrant le corridor à gauche.*) Si ces Messieurs veulent se donner la peine d'entrer!.. voici l'heure.

ASCANIO. Déjà!

PEPITO. C'est la consigne... une demi-heure le matin... et tantôt, pour le repas, les prisonniers peuvent se promener sur cette terrasse, et communiquer ensemble pendant une heure et demie, total : deux heures par jour de grand air.

FÉDÉRIC. On nous le mesure.

ASCANIO. Tu ne pourrais pas doubler la dose?.. Que diable! le grand air... ça ne coûte rien à l'administration...

PEPITO, *avec effroi*.

AIR du *Verre*.

O ciel! taisez-vous, Monseigneur!

ASCANIO.

Quel vertige vient de te prendre?

PEPITO.

Ah! pour vous je tremble de peur,
Car si l'on allait vous entendre!..

ASCANIO.

Ne crains rien!.. pour bonne raison,
Ma langue peut être indiscrète:
Ayant l'honneur d'être en prison,
Je n'ai pas peur que l'on m'y mette.

PEPITO. Allons, Messieurs, allons, rentrons.

ASCANIO. A tantôt, mon cher marquis!

CHŒUR.

Vive, en cette vie,
La philosophie!
Par elle, en tous lieux,
On sait être heureux!
Son pouvoir suprême
Fait, en prison même,
Trouver la gaîté
Et rêver la liberté!

(*Ils descendent tous par l'escalier à gauche, Fédéric, qui est resté le dernier, est encore en scène.*)

PEPITO, *fermant la porte du corridor à gauche.* Ah! mon Dieu! et mademoiselle Rebecca... à laquelle je ne songeais plus... elle a une permission pour venir voir son père. . qui est là, dans ce corridor.

FÉDÉRIC. La fille d'Issachar?

PEPITO. Oui, Monseigneur.

FÉDÉRIC. Il fallait donc la faire entrer plus tôt... ce pauvre Ascanio aurait été enchanté. (*Pepito a été, pendant ce temps, ouvrir la porte du corridor de droite.*)

—

SCÈNE III.

PEPITO, GIANINA, REBECCA, FÉDÉRIC.

GIANINA. Suivez-moi, Signora... ces corridors-là me connaissent... je suis de la maison.

FÉDÉRIC. La nièce du geôlier...

GIANINA. Hélas! oui... et c'est surtout depuis que mon oncle vous a pour locataire, que je suis désolée qu'il ait cette vilaine place-là.

FÉDÉRIC. Vous êtes bien bonne!.. (*S'adressant à Rebecca qu'il salue avec bonté.*) Mademoiselle vient pour voir son père?

REBECCA, *troublée.* Oui... oui, Monseigneur...

GIANINA. Qu'ils lui ont enlevé!(*Bas, à Fédéric.*) Heureusement que tout va mal... ça ne peut pas durer... On parle d'émeute... de renversement... (*Pepito, qui, depuis le commencement de la scène, est resté immobile à regarder Gianina, laisse tomber en ce moment son trousseau de clés, et sort de sa rêverie.*)

GIANINA, *effrayée.* Ah! mon Dieu!.. est-ce que ça commence?

PEPITO. C'est moi... qui étais là à vous regarder, que j'en oubliais... mes clés et mes prisonniers.

FÉDÉRIC, *à Pepito.* Rassure-toi... je rentre.

REBECCA, *vivement.* Déjà... (*Elle s'arrête et baisse les yeux.*)

FÉDÉRIC. Adieu, Mademoiselle. Croyez, quel que soit mon sort, que votre père et vous, avez en moi un véritable ami.

REBECCA, *troublée et le suivant des yeux.* Oui... oui, Monseigneur...

PEPITO, *refermant la porte de la chambre n° 1, où vient d'entrer Fédéric.* Ah! et le permis de Mademoiselle? (*Il laisse à la serrure son trousseau de clés, et va à Rebecca, qui tire de sa poche un papier et le présente à Pepito, sans cesser de regarder la porte n° 1.*)

PEPITO. Je vais le faire viser... je le rapporte, et vous conduis près de votre père. (*Il fait quelques pas pour sortir.*) Et mon trousseau que j'oubliais! (*Il va reprendre son trousseau de clés à la porte de la prison de Féderic.*)

GIANINA. Qu'est-ce qu'il fait? qu'est-ce qu'il fait?..

PEPITO. Tenez, Gianina, vous ne devriez jamais vous présenter à moi quand je suis dans l'exercice de mes fonctions... aujourd'hui surtout que je commande en chef... Ça me trouble... je ne sais plus ce que je fais!

AIR : *Je voulais bien.* (FRA DIAVOLO.)

Je suis plus malheureux que ceux
Que je tiens ici sous ma chaîne!
Leur peine est moindre que la mienne
Je suis pris et pincé mieux qu'eux!
J'suis amoureux! j'suis amoureux!
Oui, je le suis de telle sorte,
Que quelquefois j'ouvre la porte
Au lieu de la fermer sur eux!
Qu' les prisonniers sont donc heureux
Quand les geôliers sont amoureux!
Que les prisonniers sont heureux
Quand les geôliers sont amoureux!..

(*On entend du bruit du côté du corridor à gauche. — Pepito crie* :)

J'y vais!
(*Se retournant vers Gianina.*)
J' suis amoureux!

(*Il s'élance par le corridor à gauche et disparaît.*)

—

SCÈNE IV.

GIANINA, REBECCA.

(*Rebecca, pendant la scène précédente, est toujours restée immobile, les yeux fixés du côté de la chambre n° 1.*)

GIANINA. Eh bien! pas un mot... Il a été pour vous... bon et affectueux... et vous n'avez trouvé à lui dire que... « Oui... oui... Monseigneur... »

REBECCA. Tu as raison... Il va me prendre pour une sotte... une idiote... ou, ce qui est plus terrible encore, pour une ingrate!.. Mais, que veux-tu, rien qu'à sa vue, à sa voix, mes yeux se troublent, ma tête se perd, le cœur me manque! Tiens, tu le vois bien, je ne sais plus où j'en suis...

GIANINA. Mamselle! Mamselle! remettez-vous... si on venait à se douter...

REBECCA. Il n'y a que toi au monde... toi seule, Gianina... à qui je l'ai dit, et encore, parce que tu t'en es aperçue!

GIANINA. Je vous aurais bien défiée de me le cacher... moi qui vous connais... moi qui, pendant cinq années, ne vous ai pas quittée... Oui, je serais morte alors de faim et de misère... si vous n'aviez recueilli dans votre boutique une pauvre fille de votre âge dont vous avez fait votre amie! Et depuis deux ans que mon oncle a ici une place et m'a prise avec lui, je n'ai pas encore pu m'acquitter envers vous!..

REBECCA. Y penses-tu?

GIANINA. Vous me permettrez bien alors de vous payer en amitié et en dévouement... car moi, c'est vous! c'est une sœur!

REBECCA. Je le sais... je le sais...

GIANINA. Aussi, à votre trouble... à votre embarras... je l'ai vu tout de suite :

AIR : *Ses yeux disent tout le contraire.*

Votre père n'est pas, hélas!
Le seul ici qui vous amène!
Pour un père on n'hésite pas
A montrer sa crainte ou sa peine!
L' seul avantage, en pareil cas,
C'est qu'au moins tout haut l'on soupire;
Mais le plus grand chagrin, n'est-c' pas?
C'est celui qu'on n'ose pas dire!

REBECCA. C'est vrai!.. c'est vrai...

GIANINA. Eh bien! alors... dites-moi tout... et apprenez-moi comment cet amour-là est arrivé?

REBECCA. Je ne l'ai jamais su... car, lorsque je m'en suis aperçue... c'était déjà fait!.. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'un dimanche, pendant que nos ouvriers travaillaient, le peuple s'était amassé devant la boutique en criant : A bas les juifs!.. Un jeune homme, qui passait par là, voulut calmer les furieux, et quoique atteint assez grièvement d'une pierre... là, à l'épaule, il finit par leur faire entendre raison, et mon père supplia notre défenseur, qui était blessé, d'entrer un instant dans notre boutique... Il avait un air si simple, si doux et si distingué... il recevait nos soins avec tant de reconnaissance, qu'on aurait dit que c'était lui qui était l'obligé... On pansa sa blessure... ce fut moi!.. et ma main tremblait... tremblait... Enfin, sans nous dire son nom... il partit... Ce fut fini... il n'en fut plus question...

GIANINA. En vérité?

REBECCA. C'est-à-dire... et je ne sais pourquoi, j'avais idée, à la manière dont il nous avait parlé de commerce, que c'était le fils d'un négociant ou d'un banquier, et je me disais: Un négociant et un orfévre... il n'est pas impossible que... ça s'est vu... c'est convenable... Enfin, je pensais à cela tous les jours... lorsque, à la fin de la semaine, mon père reçut une commande d'orfévrerie et de bijoux pour le premier ministre d'alors, le marquis de Palavicini... et nous nous rendîmes à son hôtel. Oh! que c'était beau et majestueux!.. les riches appartements... quel nombreux domestique!.. et puis deux ou trois antichambres qu'il nous fallut traverser... des habits dorés, chamarrés, je croyais que c'était encore de la livrée... c'étaient des courtisans... Enfin, nous entrâmes dans un petit boudoir... Ah! je crois le voir encore, et je me le rappellerai toujours!.. Une porte s'ouvrit... et je vis paraître le marquis de Palavicini... le ministre!

GIANINA. Qui était, dit-on, superbe!

REBECCA. Oh! je ne le vis pas... je ne vis rien!.. parce qu'à côté de lui était un beau jeune homme à qui il disait: Mon fils!.. C'était lui... notre inconnu... notre défenseur!.. Je sentis un nuage obscurcir mes yeux, et mes genoux fléchir... C'en était fait de tous mes rêves!..

GIANINA. Eh bien?..

REBECCA. Eh bien, depuis ce jour, mon père eut la pratique du ministre... et de plusieurs autres riches maisons de la cour... Fédéric... M. Fédéric venait lui-même assez souvent chez nous... acheter des bijoux... c'était toujours à moi qu'il s'adressait.

GIANINA. Et cela vous faisait plaisir?..

REBECCA, *avec dépit*. Au contraire!.. Il achetait toujours des colliers... des bracelets... des parures de femme... Et un soir que j'étais avec mon père au spectacle, à une place bien modeste... et cachée dans la foule, je vois, dans une belle première loge, celle du ministre, la plus jolie femme de la cour, la plus élégante et en même temps la plus coquette, la comtesse de Lipari... Il était là, auprès d'elle... la regardant avec une expression d'orgueil... de bonheur... de tendresse!.. et elle portait une rivière en diamants, que M. Fédéric m'avait achetée quelques jours auparavant... Depuis ce soir-là, je le détestai... je ne le regardais plus... je lui parlais à peine et je tâchais de n'y plus penser...

GIANINA. Ah!

REBECCA. Seulement, il y avait un petit jeune homme de grande maison, le jeune Ascanio del Dongo, qui venait aussi acheter... à crédit... Il était lié avec le fils du ministre... et, malgré moi... je le faisais parler sur M. Fédéric... et sur la comtesse de Lipari... que lui, Ascanio, ne pouvait pas souffrir! C'était un bon jeune homme, qui me racontait des choses qui me faisaient bien du chagrin! C'est égal!.. j'avais du plaisir à avoir de la peine! Ça m'aidait à l'oublier, et voilà, puisque tu veux le savoir, comment cet amour-là est venu et comment il est parti.

GIANINA. Oh! parti!.. Mais, dites-moi, Mademoiselle, quand le marquis de Palavicini et son fils furent condamnés?..

REBECCA. Oh! quelle indignité!.. trahis, abandonnés de tous, même de cette comtesse de Lipari... Oh! alors, j'oubliai tout... mon amour revint... Mais c'était bien!.. c'était juste... il était malheureux! Si j'avais été homme, j'aurais voulu conspirer... j'aurais voulu une émeute... un soulèvement pour le délivrer... enfin, vois-tu...

GIANINA. Est-il possible! vous, Mamselle, d'ordinaire si timide et si calme?

REBECCA. Oh! dès qu'il s'agit de lui!.. Ecoute ce que j'ai appris hier, d'une de nos pratiques qui est membre du conseil... Mon père, pour qui je l'implorais, ne court, m'a-t-il dit, aucun danger... Arrêté comme carbonaro, aucune charge ne s'élève contre lui, et sous quelques jours il sera mis en liberté... D'ici là, je pourrai le voir, aujourd'hui, demain, tous les jours!

GIANINA. Quel bonheur!

REBECCA. Oui... Mais quant au jeune marquis de Palavicini... la mort de son père l'a rendu l'idole du peuple et le point de ralliement des libéraux... C'est, malgré sa jeunesse, un chef de parti dangereux... On regrette de l'avoir épargné... et, pour ôter tout prétexte aux émeutes et aux complots... on est décidé à un exemple...

GIANINA. On n'osera pas!

REBECCA. Ils oseront tout... Ils ont si peur!

GIANINA. Et vous?...

REBECCA. Je ne le parle pas de moi... je ne lui survivrai pas...

GIANINA. Que dites-vous?

REBECCA. Ne t'effraie pas! je suis calme... j'ai du sang-froid... Il y avait dans notre caisse dix mille ducats... j'en ai pris cinq mille... je les ai là, en billets de banque... J'en puis disposer: la moitié de notre fortune vient de ma mère... et m'appartient.

GIANINA. Quoi! Mamselle, vous oseriez?..

REBECCA, *avec exaltation*. Ah! ce n'est rien que cela, et pour lui j'ai fait bien plus encore.

GIANINA. Plus encore?

REBECCA. Ni lui ni mon père n'en sauront jamais rien... Dieu seul...

GIANINA. Ah!.. Qu'est-ce que c'est donc?

REBECCA. Tais-toi... tais-toi!.. Où en étais-je?.. Ah!.. Je me suis dit: J'irai trouver Gianina, ma sœur, mon amie; avec cet argent, elle gagnera quelque garde, quelque geôlier qui, aujourd'hui ou demain, fera évader Fédéric... Voilà mon espoir, je n'en ai pas d'autre... Me suis-je trompée? (*Elle lui remet une bourse.*)

GIANINA. Non... non... Et pour moi du moins... je suis trop heureuse... car voilà l'occasion que je demandais... de m'acquitter envers vous. Aujourd'hui, justement, mon oncle Gennaro a remis ses clés et sa surveillance à quelqu'un...

REBECCA, *vivement*. Quelqu'un?..

GIANINA, *baissant les yeux*. Sur qui j'aurais bien quelque pouvoir.

AIR de *Voltaire chez Ninon*:

Je crois bien qu'il m'obéirait
Si je voulais être obéie!
Pour ça...

REBECCA.

Que faut-il?

GIANINA.

Il faudrait
L'aimer un peu!

REBECCA.

Je t'en supplie!
Fais, pour moi, qu'il soit adoré.

GIANINA.

Qui, moi! Mamselle... que je l'aime?

REBECCA.

Aime-le... je te le rendrai!..

GIANINA.

Il me le rendra bien lui-même!

Silence! c'est lui...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PEPITO, *sortant du corridor à gauche*.

PEPITO, *à Rebecca*. Tout est en ordre... et vous pouvez, Signora, vous rendre près de votre père... (*Montrant la gauche.*) Là... dans ce corridor... (*Criant près de la porte.*) Pietro, conduisez la Signora au nº 17. (*Rebecca sort par la porte à gauche, après avoir serré la main de Gianina.*)

GIANINA. Pourquoi ne la conduis-tu pas toi-même?

PEPITO. Vous me le demandez?.. Pour rester un instant avec vous... Vous comprendriez ça, Mamselle, si vous m'aimiez seulement un peu... Mais vous ne pouvez pas, ça vous est impossible!

GIANINA. Qui sait?

PEPITO, *avec joie*. Qu'est-ce que vous me dites là?

GIANINA. Que tu es un brave et honnête garçon... qui n'as qu'un défaut...

PEPITO. Que ça?..

GIANINA. C'est d'avoir peur... toujours... et de tout.

PEPITO, *avec tendresse*. Ça n'est pas un mal, Mamselle. Si j'ai peur de tout... j'aurai peur de déplaire à ma femme!..

GIANINA, *désarmée*. C'est mieux, ce que tu dis là! Et, vrai, Pepito, si mon oncle voulait...

PEPITO. Mais vous savez bien qu'il ne veut pas! attendu que je n'ai rien... et qu'il lui faut, avant tout, un neveu qui ait de la fortune! Aussi, pour en trouver une, je me jetterais du haut en bas de la citadelle...

GIANINA. Bien vrai?..

PEPITO. Ah! vrai! vrai! car je vous aime, voyez-vous, plus que ma vie!

GIANINA. C'est bien, c'est comme ça qu'il faut aimer... Et s'il ne tenait qu'à toi de m'épouser, en gagnant à l'instant un capital de cinq mille ducats?

PEPITO. Ah!..

GIANINA. Chut!..

PEPITO. Et pour cela que faut-il faire?

GIANINA. Une bonne action! sauver un innocent... un homme d'honneur!..

PEPITO. C'est dit!

GIANINA. Le jeune marquis de Palavicini...

PEPITO, *à part*. O ciel! (*Haut et tremblant.*) Chut!

GIANINA. Eh bien?

PEPITO. Eh bien!.. et si on était découvert?

GIANINA. On ne te découvrira pas... Tu as les clés de toutes les portes... c'est toi qui surveilles les autres surveillants... C'est toi qui, le soir, fais la dernière ronde...

PEPITO. Je sais bien... mais c'est égal!.. On risque beaucoup, on risque tout...

GIANINA. Eh bien! et toi qui voulais mourir pour moi... toi qui m'aimes plus que ta vie... Tu me l'as dit?

PEPITO. C'est vrai!.. c'est vrai!.. on dit ça!.. Mais c'est que de quitter la vie...

GIANINA. Ça t'effraie?

PEPITO. Du tout... ça m'est bien égal!.. Et si ce n'était que cela... Mais ça m'empêchera de vous épouser.

GIANINA. Mais si tu réussis... ce qui est certain, songes-y donc, Pepito, une bonne action dont la récompense est là... (*Montrant son gousset.*) et là... (*Montrant son cœur.*) Et si un jour le marquis de Palavicini revient au pouvoir... voilà notre fortune assurée... des honneurs... des places... Et puis... et puis... (*Avec coquetterie.*) je t'aimerai!

PEPITO, *avec transport*. C'est vrai! c'est vrai... une dot aujourd'hui, vous ensuite... vous surtout...

GIANINA. Eh bien?..

PEPITO. Eh bien! Mamselle... eh bien! ma chère Gianina...

GIANINA, *vivement*. Eh bien?

PEPITO. Eh bien!.. (*On entend un son de cloche. — Avec effroi.*) Qu'est-ce que c'est que ça!.. Le tocsin d'alarme!.. Est-ce qu'on aurait déjà découvert quelque chose?..

GIANINA. Eh non! c'est le premier coup pour le déjeuner des prisonniers .. Je vais m'en occuper... Dépêche-toi... il n'y a pas de temps à perdre! (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCENE VI.

PEPITO, *seul*. Ah! ce n'est pas le temps que je crains de perdre!.. (*Se frottant la tête.*) c'est autre chose... Mais elle a raison... hâtons-nous, sans raisonner et sans réfléchir... car si on réfléchissait... (*Regardant sur la table à gauche le papier et le crayon laissés par le prisonnier qui dessinait.*) Ah! ce crayon du prisonnier qui dessinait. (*Ecrivant en tremblant.*) « Un ami inconnu... » (*Parlant.*) Inconnu!.. c'est adroit... J'aime mieux que lui-même ne sache pas quel est son sauveur... Si ça tournait mal, il ne pourrait rien dire... Quitte à se faire connaître plus tard... si ça tourne bien... (*Achevant d'écrire.*) « Exposé pour vous ses jours... Ce soir, à huit « heures, tenez-vous prêt... Si vous êtes décidé... mettez, « pendant la promenade du déjeuner, votre réponse der- « rière la petite statue de pierre. » (*Il roule le papier autour du crayon et le jette entre les barreaux qui sont au-dessus du n° 1.*) Je lui jette ce crayon... pour qu'il puisse me répondre... (*Poussant un cri d'effroi en entendant encore sonner la cloche.*) Ah! non.. c'est le second coup... Cette cloche-là me fera mourir .. et d'ici à ce soir, Dieu sait ce qui peut arriver... Ce n'est pas vivre que d'être d'un complot... (*Bruit au dehors.*) et si c'était à recommencer... Et mes prisonniers que j'oublie... (*Il va ouvrir la porte du corridor à gauche, puis celle à droite. — Ascanio et plusieurs prisonniers entrent en scène.*)

CHŒUR.

AIR : *Des jours de la jeunesse.* (PART DU DIABLE.)

Profitons de la vie,
Sans croire au lendemain.
Au présent je me fie,
Car lui seul est certain!

(*Pendant ce chœur, Ascanio et les prisonniers s'asseyent autour de différentes tables. Des valets de la prison apportent des tasses et du pain qu'ils placent sur les tables. Paraît, par la porte à droite, Gianina tenant à la main une grande cafetière et un pot au lait. C'est quand tout le monde est placé que Pepito va, en tremblant, ouvrir la porte n° 1.*)

SCENE VII.

PEPITO, ASCANIO, FÉDÉRIC, GIANINA.

(*Fédéric va se placer près d'Ascanio; il a son chapeau sur la tête et il est prêt à s'asseoir à la table. Il va déposer son chapeau près de la niche de la petite statue de pierre à droite; et, tournant le dos à ses compagnons, il cache derrière la Madone un papier qu'il a tiré de son gousset. — Tout cela s'est exécuté sur le chœur précédent. — Pepito, qui est à l'autre extrémité du théâtre, à gauche, l'examine avec inquiétude.*)

PEPITO, *qui a suivi de l'œil tous les mouvements de Fédéric*. C'est sa réponse! (*Il s'approche de la statue de pierre et, au moment où personne ne le regarde, il saisit le papier.*) Je la tiens!

ASCANIO, *à gauche, à Gianina qui lui verse du café*. Merci, ma gentille Hébé!

GIANINA. On voit bien que ce sont des prisonniers d'État, et des gens riches! tous les matins du café!..

ASCANIO. Oh! du café! tu le vantes!.. (*Gianina, tenant toujours sa cafetière à la main, s'approche de Pepito.*)

GIANINA, *à voix basse*. Eh bien!.. tout est-il disposé?..

PEPITO, *de même, vivement et avec terreur*. C'est fait!.. c'est fait!.. mais ne me parlez pas... ne me regardez pas... On pourrait se douter... de quelque chose.

GIANINA, *à demi-voix.* C'est qu'il y a du bruit dans la ville... On bat le rappel... (*Se retournant vers les prisonniers à qui elle va verser.*) Voilà, Messieurs, de la crème excellente.

PEPITO, *effrayé et à part.* Ah! mon Dieu! ça n'est pas au moment où l'on va redoubler de surveillance que l'on peut tenter une entreprise pareille!.. et pour ma part je... (*Jetant les yeux sur le papier qu'il vient de dérouler d'une main.*) Que vois-je?.. (*Lisant.*) « Ma vie, telle « qu'elle est désormais, ne vaut pas la peine que, pour « la sauver, j'expose celle d'un ami... Je le remercie et « refuse, résigné à la mort que j'attends... » Est-il possible!.. il refuse... il refuse pour ne pas m'exposer... Ah! l'honnête homme! le brave homme!.. je donnerais pour lui ma vie .. (*Se reprenant vivement.*) Non... mais tout, excepté cela! (*Il serre le papier dans sa poche. Apercevant un soldat qui entre.*) Dieu! un soldat!.. (*A part.*) Il m'a fait une peur!.. (*Le soldat lui présente une lettre.*) Une lettre pour un prisonnier... qui est bien protégé, celui-là!..

TOUS, *avec empressement.* Pour moi?

PEPITO. Non, non... pour le seigneur Ascanio del Dongo.

ASCANIO, *qui s'est levé de table et qui a couru près de Pepito.* L'écriture de ma mère!

PEPITO. C'est égal!.. je dois voir, avant tout, si elle ne renferme rien de contraire à la sûreté de l'État.

ASCANIO, *avec colère.* Par exemple!

PEPITO. C'est la consigne... Sinon, je serai obligé de la renvoyer cachetée!

ASCANIO. Allons donc, et puisqu'il le faut... lis!

PEPITO, *lisant.* « Mon cher enfant, je n'existe plus de- « puis que vous êtes en prison... J'ai déjà obtenu de votre « père qu'on vous laisserait prendre l'uniforme... »

ASCANIO. Ah! mon excellente mère...

PEPITO. « Quant à votre désir insensé de vous marier, « on y accéderait encore, malgré votre jeunesse, s'il y « avait possibilité ou même prétexte à notre consentement. « Mais réfléchissez!.. Quelles que soient les qualités que « je me plais à lui reconnaître, une jeune fille qui n'a ni « naissance, ni titres, ni fortune, ne peut épouser un del « Dongo! (*S'attendrissant en lisant.*) Et si vous m'aimez, « mon fils, autant que je vous aime, faites-moi ce sacrifice.»

ASCANIO. Ah! ma mère!

PEPITO, *avec attendrissement.* Faites-lui ce sacrifice, Monsieur...

ASCANIO, *à Pepito.* Achève donc.

PEPITO. « J'attends avec impatience votre réponse, que « mon messager me rapportera. »

ASCANIO. J'y cours.

PEPITO. « Les choses sont ici, du reste, dans un tel état « d'exaspération, que le ministre a dû conseiller au prince « un dernier et terrible exemple!.. Il a signé ce matin... » Ah! mon Dieu!..

ASCANIO, *qui est revenu sur ses pas et qui veut prendre la lettre.* Qu'est-ce donc?..

PEPITO, *troublé.* Rien... rien... ce n'est pas lisible...

FÉDÉRIC, *qui est toujours assis près de la table, lui arrachant la lettre.* Allons donc! (*Achevant de lire.*) « Il a signé ce matin l'arrêt de mort du jeune marquis de « Palavicini... qui sera exécuté ce soir, à dix heures... » (*Lui rendant la lettre.*) L'écriture est superbe!.. (*A Ascanio, lui présentant sa tasse.*) Je vous demanderai une seconde tasse de café. (*Tous les prisonniers font un mouvement. Pepito leur fait signe de ne pas avancer et de laisser seuls les deux jeunes gens; tous se retirent. Gianina est sortie par la porte à gauche, après l'entrée du soldat, emportant dans un panier les tasses des prisonniers qui se sont levés de table. Pepito sort par la porte à droite, et les deux jeunes gens restent seuls, Ascanio debout et tenant encore la lettre qu'il froisse entre ses mains, et Fédéric achevant tranquillement son déjeuner.*)

SCENE VIII.

ASCANIO, FÉDÉRIC.

ASCANIO, *avec désespoir.* Ah! c'est une horreur!.. Et ne pouvoir le sauver... (*Levant les yeux vers Fédéric.*) Mais j'admire votre tranquillité et votre sang-froid... En vérité, on ne croirait jamais que c'est de vous qu'il s'agit!

FÉDÉRIC. Que voulez-vous, Ascanio... Si j'étais comme vous plein d'illusions et d'espérance, si j'aimais... si j'étais aimé surtout!.. j'aurais peut-être quelques regrets... mais depuis la mort de mon père, je ne tiens plus à la vie, je ne tiens plus à rien... Ce n'est pas de la philosophie... c'est de l'ennui!..

ASCANIO. Ah! vous avez beau dire, je ne m'en consolerai jamais!

FÉDÉRIC. Vous avez tort! il ne tenait qu'à moi de me sauver...

ASCANIO, *vivement.* Que dites-vous?

FÉDÉRIC. J'ignore d'où me vient cette offre généreuse. . mais on m'a proposé ce matin de favoriser mon évasion... Je n'ai pas voulu!..

ASCANIO. Quoi! vous pouviez vivre encore!..

FÉDÉRIC. A quoi bon?.. Si près de finir, ça ne vaut pas la peine de recommencer... J'ai refusé, vous dis-je! (*Geste d'Ascanio.*) Et, n'insistez pas, chevalier! c'est fini maintenant! Heureux, au moment du départ, de serrer la main d'un ami...

ASCANIO, *avec désespoir.* Vous ne partirez pas seul!

FÉDÉRIC. Allons donc!

ASCANIO. Je vous accompagnerai... j'y suis décidé! Car, d'après cette lettre, vous le voyez, ils conviennent tous qu'elle est charmante, qu'elle a tous les talents, toutes les vertus... mais elle n'a ni titres ni naissance, aucun prétexte, comme ils disent, pour consentir à ce mariage!

FÉDÉRIC. Vraiment?.. Et si, moi qui n'ai ni parent ni ami... je vous laisse toute ma fortune?..

ASCANIO, *lui sautant au cou.* Ah!.. (*S'arrachant de ses bras.*) Eh bien!.. non! c'est inutile... La fortune que vous me donneriez ne lui donnerait, à elle, ni titres, ni noblesse... ce serait toujours Rebecca, la fille de l'orfévre... Et mes nobles aïeux...

FÉDÉRIC, *souriant.* Diable!.. Savez-vous que vous êtes difficile à marier...

ASCANIO. Ah!.. je le sais bien!

FÉDÉRIC, *vivement.* Et nous n'avons pas de temps à perdre!.. Il faudrait se hâter... Il faut... Ah! tenez!..

ASCANIO. Quoi donc?..

FÉDÉRIC. Si, dans une heure, par exemple, si, dans l'instant, j'offre à la fille d'Issachar ma main, mon nom et mon titre?..

ASCANIO, *étonné.* Que dites-vous?

FÉDÉRIC, *gaiement.* Je dis qu'avant ce soir elle sera veuve... et que, demain, la jeune marquise de Palavicini, héritière d'un nom superbe et d'un million de rente, pourra, sans trop blesser la susceptibilité posthume de vos aïeux, épouser un del Dongo... ou, du moins, ce sera, et au delà, le prétexte que demandait votre mère..

ASCANIO. Non, non!.. je ne puis accepter ainsi le prix de votre sang!

FÉDÉRIC. Vain scrupule!.. Vous accepterez, non pas pour vous, mais pour elle, qui vous aime! pour son père, que vous avez fait mettre sous les verrous, et que vous rendrez à la liberté...

ASCANIO. Mais... Monsieur...

FÉDÉRIC. Et silence avec tous!.. Mari pour quelques heures et par intérim, je prêterais au ridicule, et quand on va mourir et que chacun vous regarde... il faut tâcher de jouer son rôle avec noblesse!

ASCANIO.

AIR de *Téniers.*

A cette idée... ah! je ne puis me faire!
Non, je ne puis y consentir...

FÉDÉRIC.

Eh bien,
Allez répondre à votre mère ;
Je ne vous demande plus rien :
L'amitié, qui n'est pas suspecte,
Veille sur vous... Oui, je le veux ainsi !
Et vous savez que toujours on respecte
Les volontés dernières d'un ami!
Oui, le dernier vœu d'un ami...

(*Sur la ritournelle de l'air, Ascanio sort par la porte à droite, pendant que Gianina et Rebecca entrent par la porte à gauche.*)

—

SCENE IX.

GIANINA, REBECCA, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC. Allons, et quoi qu'il en dise...

REBECCA, *causant avec Gianina.* Il sera sauvé, tu me le promets?..

GIANINA. Pepito s'en charge... et dès ce soir...

REBECCA. Ah! c'est tout ce que je demande au ciel! Tais-toi... c'est lui!.. (*Avec joie et le lui montrant.*) C'est lui!..

FÉDÉRIC. Mademoiselle... j'aurais à vous parler...

REBECCA. A moi?..

FÉDÉRIC. D'une importante affaire... qui peut-être va vous rendre bien malheureuse... Mais le malheur, je l'espère, sera de peu de durée...

REBECCA. Je m'y résignerai sans me plaindre, Monsieur, s'il ne doit pas atteindre ceux que j'aime... s'il épargne mon père.

FÉDÉRIC. C'est un moyen de le sauver... de le rendre à la liberté...

REBECCA. On m'avait assuré qu'aucun danger ne le menaçait... Il y en a donc que j'ignorais?.. et de plus grands encore!.. Parlez, Monsieur, parlez! que faut-il faire?.. J'ai de la force... du courage... rien ne m'effraiera... Tous les sacrifices, tous les tourments qui me seront imposés, je m'y soumets... j'y consens d'avance...

FÉDÉRIC. Eh bien donc... Mais, quelque inattendue... quelque terrible que soit ma proposition, promettez-moi de ne pas m'en demander les motifs... Vous ne pouvez les connaître aujourd'hui... Demain... peut-être... et d'ici-là, croyez seulement qu'il faut des raisons bien graves pour que je vienne ainsi, contre toutes les convenances, vous faire une offre pareille.

REBECCA. Vous m'effrayez beaucoup, Monsieur... Qu'est-ce donc?..

FÉDÉRIC. C'est de m'épouser...

REBECCA, *pousse un cri et tombe à moitié évanouie dans les bras de Gianina.* Ah!

GIANINA. Mamselle!.. mamselle... revenez à vous!..

FÉDÉRIC, *à part, la regardant.* J'en étais sûr!.. Ascanio a raison... il est aimé!.. et l'idée seule d'une autre union...

REBECCA. Vous, Monseigneur!.. vous... le marquis de Palavicini... Ce n'est pas possible... je ne suis qu'une fille du peuple...

FÉDÉRIC. Peu m'importe!..

REBECCA. La fille d'un orfèvre... et, plus encore, songez-y bien, Monseigneur... la fille d'un juif... Issachar, mon père, est un juif.

FÉDÉRIC, *à part et la regardant.* Ah! si Ascanio était là. . il serait content!.. La pauvre fille fait tout ce qu'elle peut pour se défendre... (*Haut, avec bonté.*) Je sais tout cela, mon enfant, et cela ne m'empêche pas de vous dire : Voulez-vous m'épouser... à l'instant?

REBECCA. A l'instant!..

FÉDÉRIC. Oui vraiment.

REBECCA. Moi?..

FÉDÉRIC. Oui, sans doute... A moins... que, de votre part, un obstacle invincible...

REBECCA, *vivement.* Non, Monseigneur, non!.. Mon père avant tout!.. et dès qu'il s'agit de le sauver...

FÉDÉRIC, *lui prenant la main.* Ah!.. c'est bien, mon enfant, c'est bien! vous avez là un noble et généreux sentiment dont vous serez récompensée...

REBECCA, *avec émotion.* Ah! je le suis déjà... Comment, Monsieur...

FÉDÉRIC. Adieu!.. Pendant près d'une heure encore les prisonniers peuvent communiquer entre eux. Je vais parler à votre père... (*Il la salue et sort.*) Adieu!

—

SCENE X.

GIANINA, REBECCA.

REBECCA. Ah! je suis folle... ce n'est pas possible... c'est un rêve... et je crains de m'éveiller... Ta main, Gianina! ta main... (*Elle la lui serre.*) Non, je ne dors pas... c'est bien lui qui était là... qui vient de me parler...

GIANINA. Eh oui! c'était lui... dont vous aviez l'air de ne pas vouloir...

REBECCA. Ah! je te jure que si!..

AIR : *Que peut-on demander de plus.* (Vaudeville de OUI ET NON.)

Mais juge de mon embarras!
D'où vient ce bonheur?.. je l'ignore.
D'abord... je ne comprenais pas...
Et je ne comprends pas encore!

GIANINA.

Ce sera tout c' que vous voudrez.
Pour ma part je suis moins craintive ;
Quand l' bonheur frappe, on dit : Entrez!
Sans d'mander comment il arrive!

Moi, d'abord, je lui aurais sauté au cou... je lui aurais dit : Je vous aime, je vous ai toujours aimé!

REBECCA. Y penses-tu?..

GIANINA. Tiens! ça valait mieux que de rester immobile et muette comme vous l'avez fait.

REBECCA. Je ne voyais rien... je n'entendais rien! le sang me portait à la tête, avec des battements... (*Portant la main à son cœur.*) et là surtout!.. Mais rassure-toi... dès que je ne suis pas morte de joie sur le coup, il n'y a plus de danger! Et conçois-tu mon bonheur?.. quand il était riche et puissant... je ne pouvais rien lui donner... il n'avait pas besoin de moi!.. Mais ici, dans la prison, ou dans l'exil... je peux l'entourer de mon amour et de mes soins!.. C'est ma dot, à moi!.. Et ce soir... cette évasion... je partirai avec lui... les dangers qu'il court ne m'effraient plus... je les partagerai!

GIANINA, *la contrefaisant.* Ta, ta, ta, ta! Ah! vous partez maintenant... et pour tout le temps perdu... ça va bien! nous v'là au pair!

—

SCENE XI.

LES MÊMES, PEPITO, *sortant du corridor à gauche.*

PEPITO. Mamselle!.. mamselle!.. votre père vous demande..

REBECCA, *tremblante.* Ah!

PEPITO. Il a avec lui M. le marquis... lequel a l'air joliment pressé... Je ne sais pas de quoi...

GIANINA, *souriant.* Vraiment! (*Regardant Rebecca qui s'appuie sur elle avec émotion.*) Eh bien! est-ce que ça va vous reprendre?

REBECCA. Non... non... j'y vais... Adieu! (*Gianina conduit Rebecca jusqu'au corridor à gauche et revient vers Pepito.*)

GIANINA. Quel bonheur!

PEPITO. Vous avez l'air bien joyeux, Mamselle!

GIANINA. Et toi, bien triste!...

PEPITO. C'est que ce pauvre jeune homme, M. le marquis, m'a prié de lui envoyer sur-le-champ... l'aumônier de la prison... ce que j'ai fait... parce qu'il y a ordre d'envoyer l'aumônier aux prisonniers dès qu'ils le demandent... Ça vous fait rire, Mamselle!

GIANINA. Eh oui!... car c'est pour se marier...

PEPITO. Lui?

GIANINA. Oui, dans un instant il va être marié!

PEPITO. Ça n'est pas possible... puisqu'on assure qu'il va mourir.

GIANINA. Qui te l'a dit?

PEPITO. C'est certain!.. le prince a signé! Et ce soir, à dix heures...

GIANINA. A cette heure-là, grâce au ciel... il sera parti...

PEPITO. Comment, parti?..

GIANINA. Tu as tout préparé pour sa fuite?..

PEPITO. Certainement! et quelque danger qu'il y eût pour moi... les clés... le petit escalier dans le roc que seul je connais... tout était préparé...

GIANINA, *avec joie.* Très-bien! tu es un brave garçon que j'aime...

PEPITO. Mais c'est que...

GIANINA. Quoi donc?

PEPITO. Il ne veut pas!

GIANINA. Comment! il ne veut pas?

PEPITO. Chut!.. écoutez...

—

SCENE XII.

LES MÊMES, ASCANIO.

ASCANIO, *entrant vivement.* Vous n'entendez pas... ce bruit au dehors?..

PEPITO, *écoutant.* Eh! si vraiment... le bruit du tambour. (*Bas, à Gianina.*) C'est quelque émeute, et dans un moment pareil, impossible de songer à une évasion.

GIANINA. Qu'importe! ou essaie toujours.

ASCANIO, *qui a été regarder au fond.* Du haut de la tour, on remarque dans la ville un mouvement inusité...

GIANINA. Des troupes sous les armes... Du peuple qui court dans les rues.

ASCANIO. Des groupes qui se forment autour de la citadelle...

GIANINA, *à Pepito.* Toi qui peux sortir... vois donc ce que c'est...

PEPITO. Pardi! on craint quelque soulèvement et on aura avancé l'heure...

GIANINA, *le poussant vers la porte.* N'importe!.. va donc!.. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCENE XIII.

FÉDÉRIC, *sortant du corridor à gauche, pendant ces derniers mots*; ASCANIO, GIANINA.

GIANINA. Avancer l'heure!.. Ah! ce n'est pas possible!

FÉDERIC. Si, mes amis!.. c'est probable, par prudence. (*Gaiement et bas à Ascanio.*) Et vous voyez que j'ai bien fait de ne pas vous écouter, et de me presser...

ASCANIO. Comment, Monsieur?..

FÉDERIC. Tout est terminé... un bon mariage bien en règle... et tous mes biens et titres assurés, après moi, à la marquise de Palavicini.

ASCANIO, *avec désespoir.* Ah! Monsieur... Monsieur!..

FÉDERIC, *lui serrant la main.* Silence!

GIANINA. Comment, Monsieur...

FÉDERIC, *se retournant vers Gianina, qui a passé de l'autre côté.* Tiens, ma bonne Gianina, garde cette bague... elle te vient d'un ami, et tu la porteras le jour de ton mariage... (*S'approchant d'Ascanio, et à demi-voix, pendant que Gianina a été s'asseoir près de la table, à gauche, en cachant ses yeux dans son mouchoir.*) Quant à vous, Ascanio, je ne vous donne rien... je vous laisse tout ce qui peut vous rendre heureux! C'est une digne et noble fille qui vous aime... et, pour la décider à m'épouser... il n'a pas fallu moins que le salut de son père... Vous lui demanderez pardon pour moi de la peur que je lui ai faite et des chagrins que je lui aurai causés en ménage... Grâce au ciel, ils n'auront pas été longs!.. (*Se retournant.*) Eh bien! Gianina, tu pleures!.. et vous aussi, Ascanio... Allons, mes amis, du courage, et félicitez-moi, au contraire...

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudente.*

Oui, voyageur impatient,
Ce départ va bientôt me rendre
Mon père qui, parti devant,
Là-haut dès longtemps doit m'attendre.
Je vais, loin d'un joug détesté,
Près de vous trouver, ô mon père!
Le bonheur et la liberté
Que je n'ai pu trouver sur terre!

GIANINA ET ASCANIO, *écoutant.* Le bruit redouble!

—

SCENE XIV.

LES MÊMES, PEPITO, *entrant tout essoufflé.*

ASCANIO, *à Pepito.* Qu'est-ce que cela signifie?

GIANINA. Parle donc! parle!.. Qu'est-ce que cela veut dire?

PEPITO, *reprenant haleine.* Ça veut dire que... depuis ce matin... tout est en combustion... tout se dispose pour... une émeute...

TOUS. O ciel!

PEPITO. De sorte que, dans la rue, j'ai trouvé tout le monde qui courait... s'embrassait et se félicitait.

TOUS. Qu'y a-t-il donc?

PEPITO. C'est justement ce que j'ai demandé à un vieux monsieur en noir... un magistrat que j'ai arrêté par son habit... Il y a, m'a-t-il dit, il y a que l'on finit par où l'on aurait dû commencer... Notre prince, qui avait suivi jusqu'ici le système de son père... voyant que ça ne produisait que des révoltes, veut essayer un peu du système opposé.

TOUS. Est-il possible?

PEPITO. Il paraît que tout est changé, a-t-il continué, et l'on met à la tête du gouvernement ceux qu'on proscrivait hier... à commencer par le marquis de Palavicini.

TOUS, *poussant un cri.* Ah!

PEPITO ET GIANINA. Il vivra!

ASCANIO, *sautant au cou de Fédéric.* Sauvé! sauvé!.. mon ami!.. mon frère!.. (*S'arrachant de ses bras.*) Ah! mon Dieu!.. (*L'amenant au bord du théâtre, pendant que Pepito et Gianina vont, au fond, au devant des prisonniers qui entrent en foule.*) Et ma femme!.. qui est maintenant la vôtre...

FÉDÉRIC, *avec effroi.* O ciel! c'est vrai!..

ASCANIO, *frappant du pied.* Suis-je assez malheureux!

FÉDERIC, *avec impatience.* Et moi, donc! qui pour obliger un ami... Mais vous comprenez bien que je ne resterai pas dans une position pareille!

ASCANIO. Mais que pouvons-nous faire?

FÉDÉRIC. Eh! parbleu! demander dès demain la rupture de ce mariage! et il faudra bien que je l'obtienne... ou sinon?..

ASCANIO. Je respire! Mais d'ici là. .

FÉDERIC. D'ici là, Rebecca ne sera pour moi que la femme d'un ami...



GIANINA. Aussi, à votre trouble, à votre embarras, je l'ai vu tout de suite. — Scène 4.

GIANINA, *qui, pendant ce temps, a causé bas avec les prisonniers qui sont au fond du théâtre.* Eh oui! vraiment... il revient au pouvoir...

TOUS. Est-ce possible?..

PEPITO. C'est sûr! (*Montrant un officier qui vient d'entrer et auquel il a été parler.*) Voilà un officier du prince qui lui apporte sa mise en liberté... et l'invitation de se rendre à l'instant, avec lui, au palais.

FÉDÉRIC, *à l'officier, après avoir lu le papier.* Je vous suis, Monsieur.

GIANINA, *qui a été regarder du haut de la tour.* Et tout le peuple qui l'attend en bas... avec des bannières et des cris de joie... Les entendez-vous?

AIR : *La trompette guerrière.* (ROBERT.)

Quelle double victoire,
Et pour lui quel beau jour!
La puissance et la gloire,
Le bonheur et l'amour!

FÉDERIC, *à Ascanio.*

Ce soir vous serez libre, ainsi que mon beau-père.
(*A Gianina.*)
Dis-lui qu'à mon hôtel il suive Rebecca;
Moi, je vais au palais.

GIANINA.

La chose est singulière,
Quel drôle de mari... sans sa femme il s'en va!

ENSEMBLE.

PEPITO ET GIANINA.

Quelle double victoire,
Et pour lui quel beau jour!
La puissance et la gloire,
Le bonheur et l'amour!

ASCANIO.

Ah! pour lui quelle gloire!
Pour moi quel triste jour!
(*Regardant Fédéric.*)
Mais en lui je veux croire...
Ainsi qu'en son amour!

FÉDERIC, *regardant Ascanio.*

C'est œuvre méritoire
De combler son amour,
Et c'est la seule gloire
Que je veux en ce jour!

(*Fédéric sort par la porte à droite. — On entend, au*



Pepito, le porte-clés.

dehors, des hourras et des acclamations. — Ascanio, Gianina, Pepito et les prisonniers saluent Fédéric, qui s'éloigne.)

ACTE DEUXIÈME.

Un riche boudoir dans l'hôtel Palavicini. — Porte au fond, deux latérales. — A gauche, un guéridon et un rouet.

SCENE PREMIERE.

REBECCA *est seule, assise dans un grand fauteuil; deux bougies à moitié brûlées sont placées sur une table à droite.* A lui!.. pour toujours!.. et depuis hier soir me voilà dans son palais... dans ce boudoir!.. Oh! je l'ai reconnu tout de suite : oui, c'est celui où je suis venue pour la première fois il y a un an avec mon père, le marchand joaillier qui venait pour vendre au riche seigneur... et moi, m'avançant derrière lui en baissant les yeux, j'osais à peine entrer dans ce lieu dont aujourd'hui je suis la maîtresse... Car je suis chez moi... (*Avec joie et à demi-voix.*) et, mieux encore! chez lui!.. Et, lorsque hier ses gens, sa livrée... tout ce monde me saluait en m'appelant : Madame la marquise, j'étais si heureuse, qu'ils m'ont peut-être crue fière... Ils se trompaient... C'est que : Madame la marquise... (*Avec joie.*) Madame la marquise!.. ça veut dire sa femme! Comment ça s'est-il fait?.. je n'en sais rien encore... il m'avait défendu de le lui demander... Et puis, à peine si je l'ai vu depuis qu'il est mon mari! car mon mari... j'aime ce mot-là... mon mari était au palais, près du grand-duc, et il est rentré me dire que le Conseil le retiendrait dehors une partie de la nuit. (*S'approchant de la table à gauche et s'asseyant.*)

Air : *Ne nous trahissez pas tous deux.* (Lestocq.)

Mais la nuit s'avance déjà!
On va le retenir jusqu'à
L'aurore!
Les ministres, ça fait frémir,
Ne peuvent donc pas à loisir
Dormir!

Mais leurs femmes... c'est différent...
Je sens que le sommeil me prend...
Je vois ses traits... chers à mon cœur...
Rêver à lui... c'est le bonheur...
Encore!
O doux sommeil.. merci... merci...
Absent... tu me rends un mari
Chéri!

—

SCENE II.

FÉDÉRIC, *sortant de la porte à gauche;* REBECCA, *endormie.*

FÉDÉRIC. Jamais nuit ne m'a paru aussi longue! Et tant d'événements m'ont agité depuis hier, qu'il m'est impossible de... (*Apercevant Rebecca.*) Ah! mon Dieu! Rebecca! ici, dans ce fauteuil! Elle n'est donc pas rentrée dans son appartement...

REBECCA, *dormant.* Je t'aime!

FÉDÉRIC, *écoutant.* Elle parle en dormant!

REBECCA, *de même.* Je t'aime!.. et depuis si longtemps...

FÉDÉRIC. Elle rêve à Ascanio!.. Pauvre enfant!.. J'ai déjà, hier soir, adressé ma demande en nullité au souverain Chapitre et au cardinal-légat qui en est le président... Il m'a assuré que la décision ne pouvait être douteuse! Et, en effet, union entre un catholique et une juive, il n'en faut pas davantage aux yeux du Saint-Siége. Et si je ne puis plus, comme je le voulais, faire épouser ma veuve à Ascanio, je la lui rendrai du moins libre et pure!.. je l'ai juré!..

REBECCA, *dormant.* Fédéric!..

FÉDÉRIC. Mon nom!

REBECCA, *de même.* Fédéric!.. à lui!.. toujours à lui!..

FÉDÉRIC, *vivement.* Toujours! Non, non, qu'elle se rassure!.. ce ne sera pas pour longtemps; demain, je l'espère bien... Et, d'ici là... quelque ennuyeux que ce soit, je vais tout lui dire. . (*Il fait quelques pas et s'arrête près du fauteuil.*) Elle dort si bien!.. et la réveiller pour lui donner des explications qui, après tout, ne sont pour moi ni faciles, ni agréables!.. Ascanio s'en chargera, c'est bien le moins!.. Je veux seulement qu'à son réveil, elle trouve le bonheur .. là! (*Montrant la table à droite.*) Je vais lui écrire tout uniment la vérité... Que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimée... et que, ce matin, dans quelques heures, tous nos liens seront rompus! (*Il se met à la table à droite et écrit.*)

REBECCA, *à gauche.* Fédéric!.. (*S'éveillant et regardant autour d'elle.*) Ah! c'est lui!..

FÉDÉRIC, *à la table.* La voilà réveillée!.. N'importe!.. achevons!.. (*Il continue à écrire.*)

REBECCA, *s'approchant de lui.* Vous voilà donc de retour, Monsieur!

FÉDÉRIC, *écrivant.* A l'instant même... et je reviens avec des nouvelles qui vous feront plaisir!

REBECCA. Si elles vous en font, à vous!

FÉDÉRIC. A moi?.. (*Cessant d'écrire et la regardant, à part.*) Il n'est pas à plaindre, le chevalier, et je conçois sa folie!.. Je n'avais jamais fait attention à cette petite Rebecca... Elle est charmante avec ces nouveaux habits... elle a des manières nobles, distinguées... La fille de l'orfèvre a l'air d'être née marquise!

REBECCA, *étonnée.* Comme vous me regardez, Monseigneur!

FÉDÉRIC, *souriant.* Eh! mais... n'est-il pas permis de regarder...

REBECCA. Sa femme!.. si vraiment!..

FÉDÉRIC, *à part et se levant.* Surtout quand elle doit l'être pour si peu de temps! (*Haut.*) Je vous disais donc, mon enfant, que je me suis occupé du chevalier Ascanio del Dongo... Il est libre depuis hier soir!

REBECCA, *tranquillement.* Tant mieux! j'en suis enchantée!

FÉDÉRIC, *la regardant avec malice.* Vous me dites cela bien froidement... On m'a cependant assuré qu'il vous avait aimée... un peu...

REBECCA, *naïvement.* Oh! beaucoup!.. Il venait très-souvent chez mon père.

FÉDÉRIC. Et on le dit si aimable, qu'il devait vous plaire!

REBECCA. A moi!.. non.

FÉDÉRIC, *d'un air d'incrédulité.* En vérité?

REBECCA, *tranquillement.* Jamais.

FÉDÉRIC, *à part.* Au fait, elle n'est pas obligée de me l'avouer... (*Haut.*) Je connaissais ses goûts et ses idées, j'ai fait accueillir la demande qu'il faisait d'une sous-lieutenance... j'en avais le pouvoir, car je reviens du palais où, malgré mes refus, fondés sur mon inexpérience et ma jeunesse, il m'a fallu accepter la part de puissance que l'on m'offrait... Vous allez me trouver bien faible ou bien ambitieux!

REBECCA. Non, vraiment... car le pouvoir ne présente en ce moment que des difficultés, des haines ou des périls!.. l'accepter est d'un homme de cœur et d'un honnête homme!

FÉDÉRIC, *avec satisfaction.* Vraiment!

REBECCA. Il est toujours permis de se retirer quand tout va bien et qu'il n'y a plus de danger!

FÉDÉRIC, *lui prenant la main.* C'est ce que je me suis dit.

REBECCA. C'est très-bien, Monseigneur... c'est bien!

FÉDÉRIC, *à part, la regardant.* Allons, Ascanio aura là une femme de bon conseil!.. Du jugement!.. de nobles sentiments... ça ne se trouve pas tous les jours, même chez les duchesses... (*Haut, à Rebecca.*) Ainsi donc, mon enfant, vous ne concevez pas qu'on aime les titres et les honneurs?

REBECCA. Il y a des gens à qui cela est nécessaire... mais vous, Monseigneur, vous n'en avez pas besoin pour être honoré... et aimé! (*Baissant les yeux.*) C'est ce qu'ils disent tous!..

FÉDÉRIC. Est-ce aussi votre pensée?

REBECCA. Il serait bien étonnant que votre femme ne fût pas de l'avis de tout le monde!

FÉDÉRIC. Et moi je dis, Rebecca, que les titres et les honneurs, vous les méritez mieux que personne...

REBECCA. Moins je serai en vue, plus je me croirai à ma place... Une plus modeste m'eût sans doute mieux convenu... (*Souriant.*) mais telle qu'elle est... c'est égal... il faut bien se résigner...

FÉDÉRIC. Oui, je le sais, résignée à me consacrer votre vie...

REBECCA. C'était déjà fait! et depuis longtemps.

FÉDÉRIC. Que dites-vous?

REBECCA. Me croyez-vous donc une ingrate?.. N'est-ce pas vous qui nous avez défendus et protégés?.. n'est-ce pas vous qui m'avez rendu mon père?.. Vous pouvez oublier vos bienfaits... mais pour moi... (*Montrant son cœur.*) ils seront toujours là! et croyez que ma reconnaissance, mon amitié, mon...

FÉDÉRIC. Merci, mon enfant, merci!.. (*A part.*) Il ne lui manquait plus que cela... un bon cœur!.. En vérité, Ascanio est trop heureux! et l'on aurait soi-même un choix à faire, qu'on ne pourrait demander ni espérer rien de mieux.

REBECCA, *s'approchant de lui.* Qu'avez-vous donc?..

FÉDÉRIC. C'est qu'en vous écoutant, en vous regardant... j'oubliais une lettre que j'ai commencée!

REBECCA, *avec joie.* En vérité?

FÉDÉRIC. Une lettre qui m'avait semblé d'abord la plus aisée du monde à écrire, et qui me paraît maintenant beaucoup plus difficile.

REBECCA. Allons donc!.. est-ce que rien est difficile pour vous?..

FÉDÉRIC, *lentement et la regardant.* J'y aurai quelque mérite, je vous le jure... et peut-être, s'il ne tenait qu'à moi .. mais j'ai promis, j'ai donné ma parole.

REBECCA, *vivement.* Il faut la tenir, Monseigneur! (*Doucement et s'approchant de lui.*) Si je pouvais vous y aider...

FÉDÉRIC, *vivement.* Non... au contraire!

REBECCA. Je comprends! c'est quelque secret d'État!..

FÉDÉRIC. Oui... oui, un travail important!

REBECCA. Et vous craignez ma curiosité!.. Rassurez-vous?.. je ne suis pas du tout curieuse?.. Mais je pourrais vous gêner et je me retire!

FÉDÉRIC, *la retenant.* Non pas! restez, je vous prie... (*A part.*) Pour le peu de temps que cela doit durer... (*Haut.*) Ne me privez pas de votre présence... A moins que vous n'ayez peur de vous ennuyer...

REBECCA. Je ne m'ennuie jamais!

FÉDÉRIC, *à part.* Une qualité de plus!..

REBECCA, *montrant la porte à gauche.* Cette nuit, j'ai vu là un rouet.

FÉDÉRIC. Celui de ma mère, que je conserve.

REBECCA, *courant le chercher.* Un meuble de famille... tant mieux!

FÉDÉRIC, *à part, la regardant.* C'est inconcevable!.. elle n'a pas l'air d'être malheureuse! ou plutôt, comme elle le disait tout à l'heure, résignée à son sort, elle s'y soumet. (*Avec un soupir.*) Allons, achevons cette lettre! (*Il se remet à écrire; pendant ce temps, Rebecca a été chercher le rouet et une chaise, et revient se placer tout à côté de Fédéric.*)

FÉDÉRIC, *levant les yeux et regardant quelque temps en silence Rebecca qui file avec beaucoup d'attention.* Une jolie nuit de noce!

REBECCA.

AIR : *Je possède un réduit obscur.*

PREMIER COUPLET.

Oui, votre mère était, dit-on,
Des vertus le modèle.
Et ce meuble, dans son salon,
Est presque une leçon!
A mes yeux il rappelle
Que le travail fidèle
Doit aujourd'hui, comme jadis,
Habiter mon logis!

(*Fédéric cesse d'écrire, se lève et la regarde.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Pour vous la gloire!.. et, Dieu merci!
Pour moi plus douces chaînes :
A l'État se doit mon mari,
Moi, je me dois à lui!
Je ne veux que ses peines,
Elles seront les miennes!
Et quand le malheur reviendra,
Je serai toujours là!

FÉDÉRIC, *debout et la regardant toujours.*

AIR : *C'en est fait, je me risque.* (PART DU DIABLE.)

Si naïve et si belle, à la voir, à l'entendre,
(*Portant la main à son cœur.*)
Quel sentiment vient ici m'agiter?..
De ce charme inconnu je ne puis me défendre.
Non, non, non, je n'y puis résister...
(*Fédéric fait un pas vers Rebecca, puis s'arrête.*)

ENSEMBLE.

FÉDÉRIC.

Qu'ai-je dit? quoi! j'oublie
Ma parole et l'honneur!
L'honneur veut que je fuie
Ce charme séducteur.
Grand Dieu! quelle est ma peine!
Ce trésor que je voi,
Cette femme est la mienne;
Si je veux, c'est à moi!
A moi!

REBECCA.

Oui, je suis son amie,
A moi seule est son cœur.
O bonheur de ma vie!
O moment enchanteur!
Ah! je respire à peine,
Mais ce n'est plus d'effroi!
Sa main presse la mienne,
Il m'aime, je le voi,
Je le voi.

FÉDÉRIC, *se rapprochant d'elle.*

Le bonheur qui t'est dû, je saurai te le rendre,
En tous les temps sur moi tu peux compter.
Oui, crois-en ma promesse et l'ami le plus tendre...
Ah! je n'y puis plus résister...
Non... je n'y puis plus résister.

(*Il la presse sur son cœur et l'embrasse, puis s'éloigne d'elle vivement.*)

ENSEMBLE.

FÉDÉRIC.

Qu'ai-je fait? quoi! j'oublie
Ma parole et l'honneur?
Il faut donc que je fuie
Ce charme séducteur.
Fuyons! car j'oublirais mon serment et l'honneur!

REBECCA, *à part.*

Oui, je suis son amie,
A moi seule est son cœur,
O bonheur de ma vie!
O moment enchanteur!
En lui seul est ma vie ainsi que mon bonheur.

(*Fédéric s'élance par la porte à gauche et disparaît.*)

—

SCENE III.

REBECCA, *seule et le regardant sortir.* Parti!.. C'est égal!.. il m'aime, j'en suis sûre; mais il y a quelque chose qu'il voulait m'avouer... et il n'osait pas! C'est comme moi!.. je n'ai jamais pu lui dire que je l'aimais de toute mon âme, que je l'avais toujours aimé!.. Ça allait venir quand il s'en est allé!.. Pourquoi s'en est-il allé?.. et aussi brusquement?.. sans même achever ce rapport... ce travail si important!.. (*S'approchant de la table.*) Si je regardais où il en est resté!.. rien que pour voir! (*S'arrêtant.*) Oh! non... c'est un secret d'Etat... et je lui ai dit que je n'étais pas curieuse... (*S'approchant de la table en détournant la tête et emportant le rouet.*) C'est vrai... je ne suis pas du tout curieuse... Qui vient là?.. Ah! mon Dieu! il est jour depuis longtemps.

—

SCENE IV.

REBECCA, UN LAQUAIS, *en grande livrée.*

(*Le laquais s'approche de la table où brûlent encore les bougies, il les éteint, les emporte, et, en se retournant, aperçoit Rebecca.*)

LE LAQUAIS, *avec étonnement.* Madame la marquise! (*A part, avec malice.*) Déjà levée! et déjà dans son boudoir... je ne m'y attendais pas! (*Haut.*) Je viens prendre les ordres de Madame...

REBECCA. Je n'en ai pas à donner... Prenez ceux de Monsieur...

LE LAQUAIS. Une jeune fille demandait à parler à Ma

dame... j'ai dit que Madame n'était pas visible et ne recevait pas de si bon matin.

REBECCA. Eh! pourquoi donc?.. quel est son nom?

LE LAQUAIS. Gianina!..

REBECCA, *à part.* Quel bonheur!

LE LAQUAIS. Gianina Pepito.

REBECCA. Pepito?... Comment!.. est-ce qu'elle aussi serait mariée?.. Qu'elle entre! qu'elle entre... (*Le laquais va à la porte et fait signe à Gianina d'entrer... Rebecca court au devant d'elle.*) C'est donc toi... te voilà!

GIANINA. Oui, madame la marquise.

REBECCA. Ah! marquise, pas pour toi! (*Au laquais, d'un air poli.*) Laissez-nous, Monsieur, je vous prie.

GIANINA, *de même.* Oui... si ça ne vous gêne pas... ça nous fera plaisir. (*Le laquais s'incline et sort.*)

—

SCENE V.

GIANINA, REBECCA.

REBECCA. Tu es donc mariée?

GIANINA. Comme vous, depuis hier!.. Nous n'avons pas perdu de temps. Quand mon oncle a vu les cinq mille ducats que Pepito possédait, grâce à vous! il a dit oui... (*Baissant les yeux.*) Dame! moi, je n'ai pas dit non... et cela a été fait tout de suite... ça n'est pas long en Italie... en un instant on se trouve bénits... et unis!.. Allez, mes enfants! Mais ça ne m'a pas fait oublier la promesse que je m'étais faite de venir ici de bon matin.

REBECCA. Pour me voir?..

GIANINA. Et pour savoir!.. Aussi me v'là... Voyons, dites-moi vite ce qui est arrivé depuis que je vous ai quittée?..

REBECCA. Il y a... que je suis ravie, enchantée, et heureuse!

GIANINA. C'est comme moi...

REBECCA. D'abord, je suis arrivée ici avec mon père.

GIANINA. Je le sais bien.

REBECCA. Parce que mon mari était au palais... et on m'a reçue comme une princesse... comme une reine!

GIANINA. C'est juste... Et après?

REBECCA. Et puis, on m'a menée là... (*Montrant la porte à droite.*) dans ma chambre à coucher... Tu la verras... on y est comme dans une châsse... de la soie bleue et de la dorure du haut en bas.

GIANINA. C'est gentil!.. Et après?

REBECCA. Un balcon en marbre donnant sur un jardin délicieux... et ce jardin donne sur un autre, celui de l'hôtel del Dongo... Nous sommes voisins!

GIANINA. C'est drôle!.. Après?

REBECCA. Mais j'ai mieux aimé rester ici... parce que c'est ce boudoir... tu sais... ce boudoir dont je t'ai parlé...

GIANINA. Je sais! je sais!.. Et après?

REBECCA. On nous y a servi à souper, avec mon père, qui est resté à causer avec moi, et qui s'est retiré au moment où l'on a annoncé M. le marquis.

GIANINA, *avec satisfaction.* Ah!.. Eh bien?

REBECCA. Il était superbe! en grand habit de cour... qui lui allait si bien! Et il m'a dit, avec une voix pleine de douceur : Pardon, mon enfant, des affaires d'Etat me retiendront dehors une partie de la nuit...

GIANINA, *étonnée.* Tiens!..

REBECCA. Et il est parti en me disant : Rentrez dans votre appartement et dormez! Ah bien oui!... j'ai bien mieux aimé l'attendre... là, dans ce fauteuil.

GIANINA, *d'un air de mécontentement.* Tiens!..

REBECCA. Et il était bien tard quand il est rentré!

GIANINA, *avec joie.* Ah!. Eh bien?

REBECCA. Il avait un travail très-important et très-pressé, et il s'est mis à son bureau.

GIANINA, *d'un air de reproche.* Tiens!..

REBECCA. Et moi, j'ai pris mon rouet... que voilà!

GIANINA, *stupéfaite.* Bah!..

REBECCA. Mais, au lieu de travailler... il s'est mis à me regarder...

GIANINA, *avec contentement.* Ah!.. eh bien?

REBECCA. Et à me dire les choses les plus gracieuses du monde... d'un air si tendre et si troublé...

GIANINA, *vivement.* Eh bien?..

REBECCA. Et comme il causait... là, tout près... je crois qu'il m'a embrassée...

GIANINA, *respirant avec satisfaction.* Ah! enfin!.. Eh bien?..

REBECCA. Eh bien! eh bien!.. il m'a quittée et il est parti!

GIANINA, *étonnée.* Encore?..

REBECCA. Qu'est-ce que tu as donc?

GIANINA. Rien! (*A part.*) Il paraît que c'est comme ça chez les ministres.

REBECCA. Et toi, Gianina?

GIANINA. Ah! dame... moi je n'ai pas eu de réception de reine ni de princesse... ni des appartements tendus en soie et en or, et Pepito n'est pas un grand seigneur... mais... mais il est très-aimable... très-aimable!

REBECCA. Je crois bien! il n'a que cela qui l'occupe!.. Il n'a pas, comme mon mari, des travaux importants, des rapports... (*Montrant le papier qui est resté sur la table à droite.*) comme celui-ci... à écrire toute la nuit.

GIANINA, *qui est près de la table, prenant vivement le papier et le parcourant des yeux.* Un rapport! (*Jetant un coup d'œil.*) Ah! mon Dieu!..

REBECCA, *de loin.* Ne lis pas! ne lis pas!.. C'est un secret d'Etat! C'est donc bien terrible! car te voilà toute tremblante!.. J'ai eu bien raison de ne pas regarder!

GIANINA. Oui, sans doute. (*A part.*) Elle en serait morte!

REBECCA. Mais, puisque le mal est fait, dis-moi ce qu'il y a? (*Pendant que Rebecca remonte le théâtre pour voir si personne n'écoute.*)

GIANINA, *traversant le théâtre et passant à gauche en déchirant le papier, dont elle met les morceaux dans sa poche.* Ce qu'il y a?.. (*A part.*) Vouloir, dès ce matin, rompre son mariage parce qu'elle aime Ascanio!

REBECCA, *revenant près d'elle.* Eh bien! tu dis donc?

GIANINA. Je dis... qu'il se trompe! que ce n'est pas possible!.. et que, s'il y a quelqu'un au monde dont je répondrais autant que de moi... et plus encore peut-être, c'est... (*En ce moment, la porte à droite s'entr'ouvre, et l'on voit Ascanio qui passe la tête. Il n'est pas vu de Rebecca, qui lui tourne le dos; mais Gianina, qui est en face de lui, l'aperçoit et pousse un cri perçant.*)

GIANINA. Ah! (*Au cri de Gianina, Ascanio rentre dans la chambre à droite.*)

REBECCA. Qu'as-tu donc?..

GIANINA, *portant la main à ses yeux.* C'est à confondre!.. c'est à ne pas croire!

—

SCENE VI.

REBECCA, GIANINA, FÉDÉRIC, *sortant de la porte à gauche.*

FÉDÉRIC, *vivement.* Ce cri que j'ai entendu!.. Qu'y a-t-il? quel danger? Est-ce vous, Rebecca?..

REBECCA. Non, Monsieur... rassurez-vous, je n'ai rien...

FÉDÉRIC, *d'un air affectueux.* Dites-vous vrai?

REBECCA. Je vous remercie... de votre inquiétude et de votre bonté!.. C'est Gianina, ma compagne, ou plutôt la

signora Pepito, que je vous présente, car elle est mariée à Pepito, votre ancien geôlier.

FÉDÉRIC, *avec impatience.* Eh bien... Gianina?..

REBECCA. Prise de je ne sais quelle frayeur, s'est mise à crier tout à coup et sans motif.

GIANINA, *à part.* Sans motif... J'en tremble encore!.. (*On entend dans la chambre à droite tomber un meuble.*)

GIANINA, *avec effroi.* O ciel!

FÉDÉRIC. Avez-vous entendu?

REBECCA, *d'un air indifférent.* Oui, là, dans ma chambre à coucher! (*A Gianina.*) N'est-ce pas?

GIANINA, *effrayée.* Non, non, je n'ai rien entendu du tout!

REBECCA, *de même.* Si vraiment! le bruit d'un meuble qu'on renversait!

FÉDÉRIC, *sans y faire attention.* Une de vos femmes, sans doute!

GIANINA, *vivement.* Oui... oui, c'est cela même... une de vos femmes!

REBECCA, *tranquillement.* Non, aucune n'est entrée.

GIANINA, *à part.* Est-elle maladroite!

FÉDÉRIC. En tout cas, nous allons voir...

GIANINA. Mais... s'il y avait quelque danger... quelque conspirateur...

FÉDÉRIC. Allons donc!.. rien à craindre!.. (*Fédéric est entré dans la chambre à droite.*)

—

SCENE VII.

GIANINA, REBECCA.

GIANINA, *avec désespoir.* C'en est fait! tout est perdu!

REBECCA, *naïvement.* Eh! pourquoi donc?..

GIANINA. Pourquoi?.. Comment!.. quand votre mari, qui avait déjà des idées... va trouver caché, à cette heure-ci, dans votre chambre à coucher...

REBECCA. Qui donc?

GIANINA. Le petit Ascanio!

REBECCA, *riant.* Ascanio... Tu perds la tête!

GIANINA. Je l'ai vu tout à l'heure... vu!..

REBECCA, *haussant les épaules.* Allons donc! ce n'est pas possible.

GIANINA. Mais je l'ai vu!

REBECCA. Tais-toi! C'est Féderic!

—

SCENE VIII.

LES MÊMES, FÉDÉRIC, *sortant de la chambre à droite.*

FÉDÉRIC, *à part.* L'imprudent!..

REBECCA, *courant au devant de lui.* Eh bien! Monsieur?

FÉDÉRIC, *froidement.* Eh bien!.. nous nous trompions... Il n'y avait personne.

GIANINA, *étonnée.* Personne!..

FÉDÉRIC. J'ai tout visité, je n'ai rien vu.

GIANINA. Ah!.. si Monsieur n'a rien vu...

FÉDÉRIC. Absolument rien.

REBECCA. Quand je te le disais!..

GIANINA, *bas, à Rebecca.* C'est égal... il est jaloux!..

REBECCA. Lui! allons donc!..

GIANINA. D'Ascanio!.. J'en ai les preuves!

REBECCA. Si ce n'est que ça... je me charge de le détromper...

GIANINA. Mais...

REBECCA. Va, va, j'en réponds...

GIANINA. Ah!.. dès que Madame en répond... (*A part, en sortant.*) C'est égal, c'est bien étonnant tout de même! (*Elle sort. Toute la fin de cette scène s'est dite à droite, à demi-voix, pendant que Fédéric est assis à gauche dans un fauteuil, plongé dans ses réflexions. — Rebecca a fait signe à Gianina de sortir par la porte à droite.*)

—

SCENE IX.

FÉDÉRIC, *toujours assis;* REBECCA, *revenant lentement du fond du théâtre vers Fédéric, qu'elle examine avec attention.*

FÉDÉRIC, *à part.* Risquer de la compromettre et ne pas croire à ma parole!.. Pour l'honneur de celle qui doit lui appartenir, je l'ai engagé à repartir par où il était venu, par le balcon qui donne sur nos jardins, et personne ne l'a vu! Mais je ne sais pourquoi, en le trouvant là... dans la chambre de ma femme... ou plutôt de la sienne... je n'ai pu me défendre d'un mouvement de...

REBECCA. Monsieur... j'ai à vous parler...

FÉDÉRIC. En vérité?..

RECECCA. Et à vous gronder...

FÉDÉRIC. Moi?...

REBECCA. Oui... car je pense qu'entre mari et femme, quand on a quelque chose l'un contre l'autre, il faut se le dire tout de suite, tout de suite!

FÉDÉRIC, *froidement.* Par ce moyen-là, vous ferez toujours bon ménage...

REBECCA, *avec tendresse.* N'est-ce pas?

FÉDÉRIC. Eh bien donc?

REBECCA, *timidement.* Eh bien! ce n'est pas moi... c'est Gianina qui prétend que vous êtes jaloux...

FÉDÉRIC. Jaloux!

REBECCA, *avec tendresse.* Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?.. ce n'est pas possible!

FÉDÉRIC, *avec émotion.* Moi, jaloux!.. eh! de qui donc?..

REBECCA, *le regardant en souriant.* Ah! à la manière dont vous dites ce mot-là... il y a quelque chose... Oui, jaloux d'Ascanio, parce que je vous ai raconté tantôt qu'il venait souvent chez mon père!.. Mais il n'était pas dangereux, je vous le jure... mes pensées n'étaient pas là...

FÉDÉRIC. Tenez, mon enfant, ne prenez pas la peine de vous justifier... je vous crois... je suis même persuadé que vous ignoriez ce matin son imprudente visite.

REBECCA, *vivement.* O ciel! c'est donc vrai?.. il aurait osé!.. Et qui a pu l'y autoriser?..

FÉDÉRIC. Vous le saurez tout à l'heure, car j'ai engagé Ascanio à courir à la chancellerie épiscopale, où l'acte qu'il attend doit être expédié maintenant.

REBECCA. Qu'est-ce que cela signifie?..

FÉDÉRIC. Que c'était le meilleur moyen de répondre à d'injustes soupçons. (*Voyant s'ouvrir la porte du fond.*) Voici, je pense, qui vous expliquera tout.

SCENE X.

REBECCA, ASCANIO, FÉDÉRIC.

ASCANIO, *courant à Fédéric.* Ah! mon ami, je ne sais comment vous remercier, car je sors du palais Farnèse, où l'on m'a remis ce paquet pour vous et pour madame la marquise. (*Le présentant à Rebecca.*)

REBECCA, *prenant le paquet.* Les armes du Saint-Siége!.. (*Décachetant le paquet dont elle jette l'enveloppe sur le guéridon à gauche, et lisant.*) « D'après « l'arrêt de ce jour, rendu par le Chapitre suprême et le « cardinal-légat... »

ASCANIO. Oui vraiment... lisez!..

REBECCA, *parcourant quelques lignes à voix basse.* « Mariage entre un catholique et une juive, annulé et « rompu à tout jamais ! »

ASCANIO, *avec joie.* A jamais!

REBECCA, *se frottant les yeux.* Je me trompe, sans doute!..

ASCANIO, *de même.* Non, non, lisez...

REBECCA, *parcourant encore le parchemin.* « Sur la « demande de M. le marquis de Palavicini... » (*S'appuyant sur le guéridon à gauche, où elle pose le parchemin.*) Ah! c'est vous... monsieur le marquis, vous qui avez demandé?..

FÉDÉRIC. Oui, Madame, c'est moi!

ASCANIO. Noble et généreux ami, qui hier n'avait contracté ce mariage que pour vous laisser, après lui, un titre et un nom nécessaires à notre bonheur...

REBECCA, *avec la plus grande émotion.* Quoi! ce n'était point par amour!..

ASCANIO, *vivement.* Rassurez-vous! il n'y pensait même pas... Il vous connaissait à peine, et, fidèle à sa parole, il s'est empressé de rompre des nœuds à tous les deux pénibles...

REBECCA, *à part, avec désespoir, et tombant assise près du guéridon.* Ah!..

ASCANIO. Et, libre maintenant, rien ne vous empêche de donner votre main à celui que vous aimez!

REBECCA, *avec fierté et se relevant.* Mais je n'aime personne, Monsieur, et ne vous ai jamais aimé!

ASCANIO ET FÉDÉRIC. Qu'entends-je!

REBECCA. Et je vous demanderai maintenant, moi, pauvre fille que tout le monde abandonne, et qui n'ai plus d'autre bien que mon honneur, qui a pu vous autoriser à vous introduire ce matin dans un appartement qui était alors le mien?.. et de quel droit...

ASCANIO. Du droit que vous m'aviez donné vous-même, en acceptant autrefois le mariage secret que je vous proposais, et, s'il faut vous le rappeler, ce billet écrit de votre main...

REBECCA *regarde le papier et le lui rend, en lui disant froidement.* Ce billet n'est pas de moi!.. Ce n'est pas là mon écriture!.. vous pouvez vous en assurer...

FÉDÉRIC, *étonné.* Que dites-vous?

REBECCA, *avec dignité.* Quant à cet acte, qui sépare à jamais le chrétien de la juive, connaissant la manière dont ce mariage s'est fait, c'est moi qui en aurais sollicité la rupture, si vous ne m'aviez prévenue!.. Il me rend, grâce au ciel, ma liberté, et le premier usage que j'en veux faire est de sortir de ce palais où je n'ai plus le droit de rester!.. Veuillez faire avertir mon père!

AIR : *Pour moi, pour mon père.* (DIAMANTS DE LA COURONNE. — Trio du 3e acte.)

ENSEMBLE.

REBECCA, *à part.*
O honte nouvelle
Que tout me révèle!
Fortune cruelle
Qui viens m'abuser!
(*Haut.*)
Le nœud qui nous lie
Pesait sur ma vie,
Et ma seule envie
Est de le briser!

FÉDÉRIC.
Je rêvais pour elle
Chaîne douce et belle;
Une erreur nouvelle
Vient nous abuser!
Le nœud qui nous lie
Pesait sur sa vie,
Et sa seule envie
Est de le briser!

ASCANIO.
Dédaigné par elle,
O sort infidèle!
Fortune cruelle
Qui viens m'abuser!
Bonheur que j'envie,
Bonheur de ma vie,
Ta main ennemie
Vient de le briser!

ASCANIO. Ce billet n'est pas d'elle!.. et de qui donc vient-il? Ah! vous aviez deviné hier, c'est mon gouverneur qui, pour m'attirer dans le piége... Je cours lui faire tout avouer... ou l'assommer!

ENSEMBLE.

REBECCA.
O honte nouvelle
Que tout me révèle!
Fortune cruelle
Qui viens m'abuser, etc.

FÉDÉRIC.
Je rêvais pour elle
Chaîne douce et belle;
Une erreur cruelle
Vient nous abuser, etc.

ASCANIO.
Dédaigné par elle,
O sort infidèle!
Fortune cruelle
Qui viens m'abuser, etc.

(*Rebecca sort par la porte à gauche et Ascanio par celle du fond.*)

—

SCENE XI.

FÉDÉRIC, *seul, rêvant.* Elle n'aime pas Ascanio!.. elle n'aime personne, a-t-elle dit... et cependant, cette nuit, pendant son sommeil, à qui pensait-elle, en disant : Je t'aime!.. Et tout à l'heure encore près de moi, son émotion... Allons, quelle folie!.. me voilà aussi absurde, aussi présomptueux qu'Ascanio... moi, homme raisonnable!.. ou qui du moins devrais l'être!.. (*Voyant entrer un laquais.*) Qui vient là?

LE LAQUAIS. Quelqu'un demande à parler à Monseigneur.

FÉDÉRIC. Je n'y suis pour personne!

LE LAQUAIS. Il insiste et dit que son nom est Pepito.

FÉDÉRIC. Pepito! attends!.. Le mari de Gianina!.. et Gianina est l'amie, la confidente peut-être de Rebecca... Fais entrer Pepito?.. Lui seul, entends-tu bien?.. (*Le laquais sort et Fédéric va s'asseoir près du guéridon.*) Car enfin, ce divorce si aisément obtenu n'est peut-être pas impossible à révoquer. Le cardinal m'est dévoué et son empressement même le prouve!.. (*Prenant les papiers qui sont restés sur le guéridon à gauche, et retirant une lettre qui est restée dans l'enveloppe.*) « Je « vous envoie, mon cher marquis, signé de moi et du « souverain Chapitre, l'acte de séparation que vous sollicitez avec tant d'instances... Votre sécurité peut être « désormais complète; car dans nos lois, comme dans la « loi française, ceux que le divorce a une fois séparés ne « peuvent plus jamais être réunis!.. » (*S'arrêtant et froissant la lettre.* Définitif!.. irrévocable!.. Allons, éloignons des rêves insensés... (*Se retournant et apercevant Pepito, qui entre en saluant.*) C'est toi, Pepito!.. qui t'amène?

—

SCÈNE XII.

FÉDÉRIC, PEPITO.

PEPITO, *le saluant*. Je viens, Monseigneur, vous apporter mes félicitations au sujet de votre mariage!

FÉDÉRIC, *à part*. Ça se trouve bien!

PEPITO. Je ne suis pas le seul! Ils disent tous : « Il y a « bien des grands seigneurs libéraux, qui ne le sont qu'en « paroles; mais celui-là, c'est différent! il épouse la fille « d'un marchand!.. il fait alliance avec le peuple... et le « peuple est pour lui... Vive le marquis et la marquise! »

FÉDÉRIC. C'est bon... c'est bon!..

PEPITO. Oh! je vous réponds que ce mariage-là vous fera un honneur infini!

FÉDÉRIC, *à part, et souriant avec ironie*. Ça se trouve à merveille, et mon divorce va produire alors un excellent effet. (*Haut.*) Eh bien! qu'est-ce qui t'amène? qu'est-ce que tu veux?

PEPITO. Ce que je veux?

AIR de *l'Écu de six francs*.

Dans cette prison je me damne!
Geôlier! c'est un métier d'enfer...
Et dans les octrois ou la douane
Je veux une place en plein air. (*bis*)
Pour me changer, faut qu'on m' la donne...
Queu bonheur d' pouvoir respirer,
Et d'empêcher les gens d'entrer,
Moi qui n' laissais sortir personne!

Et alors je venais...

FÉDÉRIC. Mais, pour obtenir une place, il faut des titres, et je ne vois pas les tiens.

PEPITO. Vous ne les voyez pas! je le crois bien!.. Je ne suis pas de ceux qui se vantent et qui disent : J'ai fait ci... j'ai fait ça!.. Moi, au milieu des dangers les plus horribles... qui vous menaçaient...

FÉDÉRIC, *vivement*. Eh bien?..

PEPITO. Je me suis tu!.. j'ai gardé le silence... mais aujourd'hui je ne crains pas de le dire... c'est moi que... j'ai tout bravé pour vous! Hier, ce billet que vous avez reçu... à travers vos barreaux...

FÉDÉRIC. Quoi!.. c'est toi .. dont le courage et le désintéressement...

PEPITO. Oui, sans doute... Je ne vous ai rien demandé pour ça, vous le savez!.. Vous me direz que j'avais touché cinq mille ducats, avec quoi j'ai épousé Gianina... Je ne dis pas non... mais de vous je n'ai rien reçu encore!.. et voilà pourquoi je venais...

FÉDÉRIC, *avec émotion*. Mais ces cinq mille ducats... pour me délivrer... qui te les avait donnés?

PEPITO. Ça... je ne puis pas le dire... mais peu importe!

FÉDÉRIC, *vivement*. Comment!.. peu importe!.. Je n'ai peut-être qu'un ami, qu'un seul ami au monde et je ne le connaîtrais pas! Parle! dis-moi son nom?

PEPITO. Je ne le peux pas.

FÉDÉRIC. Et pourquoi?

PEPITO. Parce que je ne le sais pas! vrai, Monseigneur, je ne le sais pas!

FÉDÉRIC. Tu me trompes!.. et si tu t'obstines à te taire, n'attends rien de moi!

PEPITO, *à voix haute*. V'là qui est injuste!.. car enfin quand on ne sait pas...

—

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GIANINA, *sortant de la porte à droite*.

GIANINA, *à part*. Qu'y a-t-il donc?

FÉDÉRIC, *sans voir Gianina et continuant à menacer Pepito*. Bien plus, pour avoir trahi ton devoir et t'être laissé séduire, je t'envoie ce soir coucher en prison!

GIANINA, *s'avançant vivement*. Eh bien! par exemple! coucher en prison!.. lui, mon mari!.. et pourquoi, s'il vous plaît?

FÉDÉRIC. Parce qu'il refuse de parler!

PEPITO. Sur ce que je ne sais pas!

GIANINA. Qu'est ce que ça fait? parle toujours?

PEPITO. Sur ces cinq mille ducats... que toi seule... connais!

FÉDÉRIC, *vivement et s'adressant à Gianina*. Est-il vrai? Gianina, tu connaîtrais?..

GIANINA, *riant*. C'est selon!.. Monseigneur a-t-il toujours des idées sur le petit Ascanio?

FÉDÉRIC, *avec impatience*. A quoi bon?.. et quel rapport?

GIANINA, *de même*. Croit-il encore que l'on pense à lui?

FÉDÉRIC, *de même*. Eh non!.. je viens d'avoir ici même la preuve du contraire...

GIANINA, *à demi-voix*. Je le crois bien!.. Car avant d'être votre femme, celui qu'on aimait, celui qu'on a toujours aimé... c'est vous, Monseigneur.

FÉDÉRIC, *hors de lui*. Que dis-tu?

GIANINA. Oui, certainement... Tenez, moi, j'avais du bon vouloir pour Pepito, la preuve c'est que... vous voyez! mais jamais ça n'a été à ce point-là...

PEPITO. Comment, madame Pepito?..

GIANINA. Je m'en serais bien gardée, car la pauvre fille en perdait la tête, elle en était folle, Monsieur!..

FÉDÉRIC. Est-il possible!

GIANINA. Dame!.. tant que vous avez été riche et puissant, personne ne s'en est douté... pas même moi! mais quand vous avez été malheureux, quand vous avez été en prison... elle a manqué en mourir!.. et si elle n'a donné que cinq mille ducats pour vous délivrer...

FÉDÉRIC. C'était elle!..

GIANINA. C'est qu'elle n'avait pas davantage... sans cela...

FÉDÉRIC, *à part, avec désespoir*. C'est elle!.. et séparés pour jamais!

GIANINA. Oui, c'est elle, qui vous aime plus que sa vie. Écoutez, Monsieur, écoutez-moi bien : si vous aviez le cœur de lui faire de la peine, elle en mourrait, voyez-vous, sans se plaindre et sans rien dire... Ça ne s'rait pas comme moi... (*A Pepito.*) Ah bien oui!.. on m'entendrait... (*Regardant Fédéric qui vient de se diriger vers la table.*) Eh bien! qu'a-t-il donc?

FÉDÉRIC, *à part*. Séparés pour jamais!..

PEPITO, *le regardant*. Il se trouve mal!..

GIANINA, *de même*. Il pleure!.. de joie, sans doute et de ce que je lui dis là!.. (*Allant à lui.*) N'est-ce pas, Monseigneur, ça vous fait plaisir?

PEPITO. D'avoir, comme moi, une femme si charmante et si bonne?

GIANINA. Une femme qui vous aime tant!

FÉDÉRIC, *assis près de la table*. C'est bien... laissez-moi!.. (*A part.*) Ah! je n'en étais pas digne!.. Mais elle ne voudra maintenant ni me voir ni m'entendre... (*Haut.*) Gianina, écoute .. tu vas lui demander... non, tu vas seulement lui dire...

GIANINA. M'est avis que vous ferez mieux de lui dire vous-même... car la voici.

FÉDÉRIC, *se levant vivement*. O ciel!

—

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, REBECCA, *sortant de la porte à gauche. Elle entre lentement, lève les yeux, aperçoit Fédéric et fait un pas pour sortir. Féderic la prévient, se met devant la porte du fond, et Rebecca court se*

réfugier près de Gianina. — Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Pepito, Fédéric, Rebecca, Gianina.

REBECCA, *tremblante.* Que me voulez-vous, Monsieur?

FÉDÉRIC. Rien!.. pas même implorer mon pardon ; mais vous voir encore une fois!

REBECCA, *avec dignité.* Je ne vous comprends pas, Monsieur!

FÉDÉRIC, *qui s'est relevé.* Eh! puis-je comprendre moi-même tout ce qui s'est passé dans mon cœur?.. Hier... je ne connaissais pas le trésor que je cédais à un autre. Mais depuis... vous ne me croirez pas, Rebecca, et c'est pourtant la vérité... depuis, j'aurais donné ma vie pour être aimé de vous...

REBECCA, *qui l'a écouté avec joie.* Que dit-il?

GIANINA. Eh bien, qu'est-ce qui lui manque donc?

FÉDÉRIC.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Et j'ai repoussé pour toujours,
J'ai méconnu ce bien suprême!
Et ces nœuds, charme de mes jours,
Ont été brisés par moi-même!
Ah! puisqu'à tout jamais le sort
Détruit le rêve qui m'enivre,
Je pars... Pourquoi vivrais-je encor
Quand pour vous je ne peux plus vivre?

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

REBECCA, *vivement* Fédéric, restez!.. restez!.. (*Fédéric redescend le théâtre. — Rebecca, avec émotion.*) Vous m'aimez donc?

FÉDÉRIC. Je n'ai plus le droit de vous le dire!

REBECCA. Et si je puis d'un mot... mais tantôt, je serais morte plutôt que de le prononcer... si je puis d'un mot rendre nulle leur nullité...

FÉDÉRIC, *reprenant vivement l'acte de divorce qui est resté sur le guéridon à gauche.* Que dites-vous?

REBECCA. Oui, Monsieur, reprenez ce vilain acte que je ne veux pas regarder, et lisez vous-même!.. Comment y a-t-il là... au milieu de la page?

FÉDÉRIC, *prenant le papier d'une main tremblante.* « Déclarons ce mariage nul pour avoir été contracté entre « un chrétien et une juive. »

PEPITO ET GIANINA, *poussant un cri et redescendant le théâtre.* O ciel!

REBECCA, *à Fédéric.* Depuis le jour où vous et votre père alliez être condamnés... il y a de cela un an! moi qui toute ma vie avais été séparée de vous... je ne voulus pas l'être encore par delà le tombeau... et sans en parler à personne des miens, pas même à mon père...

GIANINA. Eh bien?

REBECCA. J'ai couru en secret abjurer ma croyance.

FÉDÉRIC, *poussant un cri de joie, et la pressant sur son cœur.* Ah! est-il vrai! toi, Rebecca, avoir embrassé notre croyance!..

GIANINA. C'est bien! c'est la bonne!

REBECCA. Je l'ignore... (*S'adressant à Fédéric.*) mais c'est la tienne!..

FIN DE REBECCA

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE DU 28 JANVIER 1836.

Messieurs,

Vous avez lu que la république de Gênes ayant osé braver Louis XIV, le doge fut forcé de venir à Versailles implorer la clémence du grand roi ; et pendant qu'il admirait ces jardins où partout la nature est vaincue, ces eaux jaillissantes, ces forêts d'orangers, ces terrasses suspendues dans les airs, on lui demanda ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles. Il répondit : c'est de m'y voir.

Et moi aussi, Messieurs, au milieu de toutes les illustrations qui m'entourent, au milieu de toutes les pompes littéraires qui viennent ici s'offrir à mes souvenirs ou à mes yeux, ce qui devrait m'étonner le plus, ce serait ma présence, si une réflexion n'était venue me rassurer et m'enhardir.

L'Académie, cette chambre représentative de la littérature, a voulu que tous les genres, reconnus par la charte de Boileau et les lois du bon goût, eussent dans son sein des mandataires nommés par elle, et comme dans nos assemblées législatives où l'élu d'une faible bourgade siége sur les mêmes bancs que les députés des grandes villes, l'Académie, en me donnant entrée dans cette enceinte, vient d'élever et d'agrandir l'humble genre dont je suis le représentant, et qui désormais m'inspirerait de l'orgueil, si un auteur de vaudevilles pouvait en avoir.

Oui, Messieurs, je ne m'abuse point sur la nature de mon mandat : si pendant longtemps j'ai, sur une scène secondaire, essayé de peindre Thalie en miniature, si parfois, sur un théâtre plus élevé, j'ai tâché de tracer quelques tableaux d'une plus grande dimension, de pareils efforts ne me donnent pas le droit de me regarder ici comme un des représentants de la comédie. Vous n'aviez pas besoin d'en appeler de nouveaux dans cette assemblée où brillaient déjà l'auteur du *Tyran domestique,* l'auteur de *l'Avocat*, l'auteur des *Deux Gendres*, l'auteur de l'*École des Vieillards*. Seulement vous n'avez pas voulu que le fauteuil jadis occupé par Laujon restât vide plus longtemps.

Vous aviez déjà accordé en sa personne des lettres de noblesse à la chanson, vous avez voulu me les transmettre, et c'est à ce titre seulement que je m'assieds parmi vous.

Peut-être après cela, ce genre, si futile en apparence et dont le nom même semble étonné de retentir sous les voûtes classiques da cette salle, peut-être, dis-je, ce genre n'est-il pas tout à fait indigne d'attirer vos regards, et par justice, ou du moins par reconnaissance, je devrais chercher à défendre celui qui fut mon protecteur, je devrais vous retracer ici l'histoire du Val-de-Vire, depuis son origine jusqu'à nos jours, si en ce moment un soin plus imposant et plus solennel n'appelait d'abord toutes mes pensées et ne venait retenir sur mes lèvres les refrains joyeux près de s'en échapper.

Il y a bien longtemps que, pour la première fois de ma vie, j'entrai dans cette salle ; j'étais alors au Lycée Napoléon (1), et c'est ici même, dans ces lieux où rien n'est changé, que l'on nous distribuait les prix du concours général : dans ces tribunes étaient nos camarades, nos rivaux, nos amis ; ils étaient là... comme aujourd'hui encore. Plus loin nos parents, nos sœurs, nos mères. Heureux qui peut avoir sa mère pour témoin de son triomphe !... Ce bonheur, je l'avais alors ! De ce côté étaient placés nos maîtres, nos supérieurs, de hauts dignitaires de la littérature ou de l'Empire ; car ces palmes, décernées à de faibles mérites, c'était, comme aujourd'hui encore, le mérite qui les distribuait. Je demandai à l'un de mes voisins, qui était le président. On me répondit : C'est le grand-maître, M. de Fontanes. — Et à côté de lui, cette figure si belle, si imposante ? — Le secrétaire général de l'Université, M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes ;* de cette tragédie dont nous savons par cœur tous les plus beaux vers. L'auteur de *Marius à Minturnes!* je me levai pour le regarder, ne me doutant pas que l'écolier siégerait un jour à la place du maître, et que je viendrais dans cette même enceinte déposer une branche de cyprès sur la tombe de celui qui nous distribuait alors des couronnes.

Pourquoi du moins une voix plus puissante que la mienne n'est-elle pas appelée à vous faire l'éloge de l'homme de bien et du poëte que vous regrettez ? Par quel dernier malheur pour lui, faut-il que soit réservé à un disciple de la chanson le difficile honneur d'apprécier les productions d'une muse tragique !

Entraîné dès l'âge le plus tendre par un penchant irrésistible pour la poésie, M. Arnault était bien jeune encore quand il donna *Marius,* son premier ouvrage. C'était déjà une entreprise hardie, surtout pour un jeune homme de vingt-quatre ans, de vouloir appeler l'intérêt sur un personnage aussi odieux que Marius, qui couvrit l'Italie de sang et de proscriptions, qui se déshonora par le vol et le pillage, et qui, aussi barbare dans ses vengeances, mais moins courageux que Sylla, n'eut pas comme lui la grandeur d'âme de s'arrêter et l'audace de descendre. Mais M. Arnault avait compris qu'aux yeux des hommes rassemblés, le malheur absout de tous les crimes. Il avait choisi pour son héros non pas Marius proscripteur, mais Marius proscrit, mais le vainqueur des Cimbres errant et fugitif ; il avait senti que s'il est au monde un noble et beau spectacle, c'est la gloire aux prises avec le malheur, c'est une grande infortune supportée avec courage. Il avait deviné juste ; et, sans imiter les auteurs qui avaient traité ce sujet avant lui, sans appeler à son aide aucune intrigue étrangère, aucun personnage de femme, aucun amour de tragédie, abordant dans toute sa sévérité et dans sa simplicité antique ce sujet qui n'offrait qu'une scène, il en a fait un tableau d'histoire où partout domine cette grande figure de Marius ; et rappelez-vous, Messieurs, quel effet produisait cet esclave, ce Cimbre qui, reculant épouvanté à l'aspect de ce front consulaire et de quarante ans de gloire, jetait son poignard et s'enfuyait en répétant :

Je ne pourrai jamais égorger Marius!

Cette tragédie fut dédiée à Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII. M. Arnault s'était attaché à la maison de ce prince, ami des lettres, et dont le protection devait être utile au jeune poëte ; car alors, pour réussir, même en littérature, c'était chose presque nécessaire que le patronage d'un homme puissant. Les temps sont changés, grâce au ciel ! Aujourd'hui un homme de lettres n'a plus besoin de dire à un grand seigneur : Daignez me protéger ! il trouve dans son travail la gloire, et mieux encore, s'il est possible... l'indépendance.

Au commencement de la révolution, le comte de Provence se réfugia en pays étranger, et M. Arnault, que cette fuite exposait à de grands dangers, se hâta de passer en Angleterre. Singulière destinée que la sienne ! Ce protecteur qu'il s'était donné, prince alors, et plus tard roi, oblige deux fois M. Arnault à sortir de France : en 1792, par son départ ; en 1815, par son retour.

M. Arnault chercha bientôt à revoir son pays. Arrêté à Dunkerque comme émigré, jeté dans un cachot, il en sort par un décret du comité de salut public qui, juste cette fois, déclare la loi sur l'émigration non applicable à un homme de lettres, à l'auteur de *Marius à Minturnes*, supposant sans doute par une heureuse fiction que l'univers appartient au poëte et que partout est sa patrie.

Des jours meilleurs vinrent luire pour la France. C'était encore la république ; mais ce n'étaient plus les faisceaux sanglants des décemvirs ; ce n'était plus même l'austérité de Rome ou de Sparte. A son goût effréné pour le luxe et les plaisirs, à son oubli du passé, à son insouciance de l'avenir, on eût dit la république d'Athènes, si l'on eût osé comparer Barras à Périclès. L'on était sous le Directoire, sous ce gouvernement faible, joyeux et dissolu, que j'appellerai presque la régence de la révolution.

(1) Notre collége Sainte-Barbe suivait alors les cours du Lycée Napoléon.

Rendu à ses travaux littéraires, M. Arnault donna successivement sa tragédie d'*Oscar,* où il retrace avec tant de charmes les doux épanchements de l'amour et de l'amitié, et sa tragédie des *Vénitiens,* dont le cinquième acte est un des plus beaux du théâtre moderne : disons cependant, en historien fidèle, que M. Arnault n'est pas seul auteur de ce cinquième acte. Dans l'origine il avait donné à son ouvrage un dénoûment heureux. Montcassin, son héros, ne mourait pas. Il était sauvé du supplice par son rival. Ce dénoûment ne plut pas à un membre de l'Institut que M. Arnault avait connu en Italie, et à qui il faisait lecture de sa tragédie. Ce membre de l'Institut, c'était le général Bonaparte, qui avait en littérature des idées aussi arrêtées qu'en politique. Il détestait Voltaire; il avait le malheur de ne pas aimer beaucoup Racine, mais il aurait fait Corneille premier ministre. Il était pour les dénoûments énergiques, et voulait que, même au théâtre, toutes les difficultés fussent enlevées à la baïonnette. Le cinquième acte des *Vénitiens* ne lui paraissait pas attaqué franchement; il le trouvait affaibli et gâté par le bonheur des deux amants. Si leur malheur eût été irréparable, disait-il à M. Arnault, l'émotion passagère qu'ils m'ont causée m'aurait poursuivi jusqu'à ce soir, jusqu'au lendemain. Il faut que le héros meure ! Il faut le tuer !... tuez-le !

Montcassin fut donc mis à mort par ordre de Napoléon et à la grande satisfaction du public, qui par ses applaudissements confirma la sentence. Il est inutile de dire que la tragédie des *Vénitiens* fut dédiée au général Bonaparte ; c'était justice.

Bonaparte aimait M. Arnault, et cette amitié ne s'est jamais démentie. Soit que, lui confiant d'importantes missions, il le charge de l'organisation des îles Ioniennes ; soit que, dans son hôtel de la rue Chantereine, il l'admette à ces conversations familières et prophétiques qui déjà étaient de l'histoire ; soit que plus tard, à bord du vaisseau amiral qui conduisait en Égypte César et sa fortune, ils discutent ensemble sur Ossian et sur Homère; soit enfin que, devenu empereur, il place M. Arnault dans les premiers rangs de l'Université, Napoléon fut toujours constant dans son estime pour lui, bien que plus d'une fois il eût à se plaindre de ses traits satiriques et de son énergique franchise. Celui qui d'un seul coup d'œil savait si bien deviner et apprécier le mérite, avait, dès le premier jour en Italie, de sa main victorieuse, écrit sur ses tablettes le nom de M. Arnault, et vingt-trois ans plus tard, sa main mourante l'écrivait encore sur son testament, daté des rochers de Sainte-Hélène !

Que pourrais-je ajouter à un pareil témoignage ?

Après la catastrophe des Cent-Jours, M. Arnault fut exilé ; et, ce qu'on aura peine à croire, on le destitua de la place qu'il occupait parmi vous et que vos suffrages lui avaient donnée. En fait de vers et de poésie, Molière avait dit :

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne...

Le commandement vint, qui raya M. Arnault de l'Institut. Violant le sanctuaire des lettres, oubliant que le plus grand de nos priviléges est d'être inamovibles, et que la gloire littéraire n'est point révocable, un ordre vint, qui supprima *Marius à Minturnes* et *les Vénitiens;* et en vertu d'une ordonnance, contre-signée par un ministre, il fut décidé que ces deux beaux succès n'avaient jamais existé.

Pendant son exil, qu'il supporta avec dignité et courage, M. Arnault composa la dernière partie de ses fables, son plus beau titre littéraire, selon moi ; car il a créé un nouveau genre qui restera comme modèle par cela même qu'il n'a cherché à imiter ni La Fontaine ni Florian ; ce n'est point la naïve bonhomie du premier, ni la sensibilité élégante et gracieuse du second ; c'est de l'épigramme, c'est de la satire, c'est Juvénal qui s'est fait fabuliste ! Comme lui, — peut-être,

Poussant jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,

M. Arnault a-t-il fait la société trop vicieuse et les hommes trop méchants. On a reproché avec raison à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de *moutons;* peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il un peu trop de *loups.*

C'est encore pendant son exil que M. Arnault fit jouer à Paris *Germanicus,* qui, vainqueur le premier jour, fut le lendemain banni du théâtre comme l'auteur l'avait été de la France ; et lorsqu'enfin le jour de la justice avait brillé pour lui, lorsque, après cinq ans de proscription, il était rentré dans sa patrie et plus tard parmi vous... un coup imprévu l'a de nouveau et pour jamais enlevé à votre amitié ! Le plus jeune de ses fils venait d'éprouver une perte cruelle : c'est pour le consoler que son père était accouru auprès de lui et avait entrepris ce voyage qui devait lui être si fatal. M. Arnault avait l'habitude des longues promenades; c'est en marchant qu'il composa

presque tous ses ouvrages. Le matin même et par une excessive chaleur, il avait fait en travaillant une marche forcée. Il rentra fatigué, et s'étendant sur un lit de repos, il dit à sa fille : « Mets-toi au piano, » et la jeune fille obéit ; pendant que son père reposait, pendant que sa tête appesantie tombait sur son sein, elle jouait toujours... et son père n'était plus !... il venait de s'éteindre sans souffrances, sans agonie, le sourire sur les lèvres, rêvant à ses travaux du matin, à ses enfants, à ses amis... à vous, peut-être, Messieurs.

Il est mort, laissant trois fils, son espérance et la nôtre ! trois fils qui dans la carrière des lettres, des armes et de la magistrature, soutiennent dignement l'honneur du nom paternel. L'un d'eux, l'auteur de *Régulus*, a prouvé qu'il est des familles où la gloire est héréditaire, et que la noblesse des lettres peut, comme celle des armes, instituer des majorats.

Quoique rien ne dût faire prévoir pour M. Arnault une fin aussi soudaine, depuis quelque temps cependant sa santé était visiblement altérée. Certaines attaques violentes et passionnées qui frappaient sans ménagement l'homme et l'écrivain, avaient froissé cette organisation puissante, mais sensible et irritable. Il est de nos jours une critique acerbe qui vous atteint au cœur. Celle-là on ne l'a point épargnée à M. Arnault, et malgré sa vieillesse et ses triomphes passés, il n'a pu, comme Marius à Minturnes, désarmer le Cimbre qui venait le frapper.

Il faut le dire aussi, l'on s'est souvent mépris sur le caractère de M. Arnault. C'était un homme chez qui restait profondément gravé le souvenir soit du bien, soit du mal. Si personne n'oubliait moins que lui une mauvaise action, personne non plus ne portait plus avant dans son cœur la reconnaissance d'un service ou d'un bienfait. Avouons aussi que la tournure vive et piquante de son esprit ne lui permettait guère de résister au plaisir d'un bon mot : ajoutez à ce tort celui d'une extrême franchise, et l'on aura aisément une idée des ennemis qu'il dut se faire. Et pourtant rien n'égalait la bonté de son cœur : plus d'une fois il l'a prouvé ; plus d'une fois, dans les fonctions importantes qu'il remplissait à l'Université, il tendit la main au talent repoussé, ou au mérite qui se tenait à l'écart : c'est lui qui accueillit dans ses bureaux notre poëte Béranger, que lui seul alors avait deviné.

La conversation de M. Arnault était semée d'expressions hardies et pittoresques, presque toujours empreinte d'une verve maligne que l'on trouve dans ses fables, dans ses poésies diverses, et même dans des chansons de la gaieté la plus originale... Oui, Messieurs, des chansons de M. Arnault, des chansons d'un auteur tragique ! circonstance dont j'étais trop fier pour ne pas me hâter d'en prendre acte ; car c'était une autorité puissante, c'était une preuve de plus en faveur de ce genre que j'ai entrepris, témérairement peut-être, de réhabiliter devant vous.

Pour cela, Messieurs, il me faudrait dérouler à vos yeux ce que j'appellerai les temps héroïques de la chanson, lorsqu'elle marchait au combat avec Roland et les preux de Charlemagne, ou lorsque, avec les troubadours, elle se présentait la harpe à la main aux portes des palais, et s'asseyait à la table du seigneur châtelain. Je vous montrerais ensuite la chanson partant pour la Croisade, revenant avec les premiers barons chrétiens, s'installant près du foyer gothique, et, par ses refrains du sultan Saladin, égayant les veillées des nobles dames. Plus tard, vous la verrez, tendre et guerrière avec Agnès Sorel, apprendre à Charles VII comment on regagne un royaume ; ou bien, satirique et galante avec François Ier, écrire ses joyeuses devises sur les vitraux de Chambord ; puis tout à coup fanatique et séditieuse, elle vous apparaîtrait portant la croix de la Ligue ou les couleurs de la Fronde, attaquant les rois, renversant les ministres, changeant les parlements ; et peut-être, en voulant écrire l'histoire de la chanson, on se trouverait, sans y penser, avoir esquissé l'histoire de France.

Dans un discours célèbre rempli d'idées fines et ingénieuses, un de nos premiers auteurs dramatiques a soutenu dans cette enceinte que si quelque grande catastrophe faisait disparaître de la surface du globe tous les documents historiques et ne laissait intact que le recueil de nos comédies, ce recueil suffirait pour remplacer nos annales. La liberté littéraire qui règne dans l'Académie me permettra-t-elle de ne pas partager entièrement cette opinion ? Je ne pense pas que l'auteur comique soit historien : ce n'est pas là sa mission : je ne crois pas que dans Molière lui-même on puisse retrouver l'histoire de notre pays. La comédie de Molière, ou de ses contemporains, nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV ? nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi ? nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes ? Non, Messieurs, pas plus que la comédie de Louis XV ne nous parle du partage de la Pologne, pas plus que la comédie de l'Empire ne parle de la manie des conquêtes ? Mais si nous supposions, par une nouvelle invraisemblance, et l'on m'en a si souvent reproché dans mes fictions, qu'il peut m'être permis d'en risquer une de plus, dans l'intérêt de la vérité... si nous supposions à notre tour que, semblable à ce lieutenant de Mahomet qui brûla toute la bibliothèque d'Alexandrie et ne conserva que le livre du prophète, il se rencontra de nos jours un conquérant kalmouk ou tartare qui, ami

la gaieté et fanatique de la chanson, comme Omar l'était de l'Alcoran, brûlât tous les livres d'histoire et n'épargnât que le recueil des virelais, noëls, ponts-neufs et vaudevilles satiriques imprimés jusqu'à nos jours... voyons si par hasard et avec ces seuls documents, il serait tout à fait impossible de rétablir les principaux faits de notre histoire. Peut-être suis-je dans l'erreur ; peut-être n'est-ce qu'un paradoxe : mais il me semble qu'à l'aide de ces joyeuses archives, de ces annales chantantes, on pourrait facilement retrouver des noms, des dates, des événements oubliés par la comédie, ou des personnages historiques épargnés par elle.

Une pareille fidélité était impossible à la muse comique : je le sais ; aussi n'est-ce pas un reproche que je lui adresse, mais un fait que je voudrais essayer de constater. Je sais que Louis XIV, que Louis XV, que Napoléon, n'auraient pas souffert au théâtre ces grands enseignements de l'histoire, ou n'auraient pas permis de traduire sur la scène des ridicules qui les touchaient de trop près. Je sais même qu'aujourd'hui l'auteur comique n'a guère plus d'avantage que ses devanciers ; car, de nos jours, la susceptibilité des partis a remplacé celle du pouvoir. Dans ce siècle de liberté, on n'a pas celle de peindre sur la scène tous les ridicules. Chaque parti défend les siens, et ne permet de prendre que chez le voisin : la presse elle-même, ce pouvoir absolu des gouvernements libres, la presse veut bien dire la vérité à tout le monde ; mais, comme tous les souverains, elle n'aime pas qu'on la lui dise. Et par cette thèse, j'ai entendu, non pas attaquer, mais justifier la comédie, et prouver qu'on lui demandait plus qu'elle ne pouvait donner, en exigeant qu'elle remplaçât l'histoire.

Mais du moins la comédie peindra les mœurs ? Oui : je conviens qu'elle est plus près de la vérité des mœurs que de la vérité historique ; et cependant, excepté quelques ouvrages bien rares, *Turcaret,* par exemple, chef-d'œuvre de fidélité, il se trouve, par une fatalité assez bizarre, que presque toujours le théâtre et la société ont été en contradiction directe. Ainsi, Messieurs, et puisqu'il s'agit de mœurs... prenons l'époque de la Régence. Si la comédie était constamment l'expression de la société, la comédie d'alors aurait dû nous offrir d'étranges licences ou de joyeuses saturnales. Point du tout. — Elle est froide, correcte, prétentieuse, mais décente. C'est Destouches, la comédie qui ne rit point ou qui rit peu ; c'est La Chaussée, la comédie qui pleure. Sous Louis XV, ou plutôt sous Voltaire, au moment où se discutaient ces grandes questions qui changeaient toutes les idées sociales, au milieu du mouvement rapide qui entraînait ce dix-huitième siècle, si rempli de présent et d'avenir, nous voyons apparaître au théâtre Dorat, Marivaux, de La Noue, c'est-à-dire l'esprit, le roman et le vide.

Dans la Révolution, pendant ses plus horribles périodes, quand la tragédie, comme on l'a dit, courait les rues, que vous offrait le théâtre ? Des scènes d'humanité et de bienfaisance, de la sensiblerie ; *les Femmes* et *l'Amour filial ;* en janvier 93, pendant le procès de Louis XVI, *la Belle Fermière*, comédie agricole et sentimentale ! ! ! Sous l'Empire, règne de gloire et de conquêtes, la comédie n'était ni conquérante ni belliqueuse ! Sous la Restauration, gouvernement pacifique, les lauriers, les guerriers, les habits militaires avaient envahi la scène, Thalie portait des épaulettes. Et de nos jours, à l'heure où je vous parle, je me représente un étranger, un nouvel Anacharsis, tombant tout à coup au milieu de notre civilisation et courant au théâtre pour connaître d'une manière certaine et positive les mœurs parisiennes de 1835. Voyez-vous l'effroi de cet honnête étranger qui n'ose plus s'aventurer dans Paris que bien armé, qui n'ose faire un pas dans le monde, de crainte de se heurter contre quelque meurtre, quelque adultère, quelque inceste, car on lui a dit que le théâtre était toujours l'expression de la société.

Que si quelqu'un, cependant, prenant cet étranger par la main, le présentait dans nos salons, ou le faisait admettre dans nos familles, quel serait son étonnement en voyant qu'à aucune époque peut-être, nos mœurs intérieures n'ont été plus régulières, que sauf quelques exceptions dont le scandale même prouve la rareté, jamais le foyer domestique n'a été l'asile de plus de vertus ! Et si on lui disait qu'autrefois c'étaient les hautes classes qui donnaient l'exemple du vice, que souvent c'était de la cour elle-même que partaient les outrages à l'honnêteté et à la morale publiques ; si on lui disait qu'aujourd'hui les vertus viennent d'en haut et se reflètent du trône sur la société : se réconciliant alors avec cette société qu'il ne connaissait pas et qu'il accusait, vous entendriez l'étranger s'écrier avec joie : Oui, l'on m'a trompé ! oui, grâce au ciel, le théâtre ne peint pas toujours les mœurs !

Comment donc expliquer, Messieurs, cette opposition constante, ce contraste presque continuel entre le théâtre et la société ? Serait-ce l'effet du hasard ? ou ne serait-ce pas plutôt celui de vos goûts et de vos penchants que les auteurs ont su deviner et exploiter ? Vous courez au théâtre, non pour vous instruire ou vous corriger, mais pour vous distraire et vous divertir. Or, ce qui vous divertit le mieux, ce n'est pas la vérité, c'est la fiction. Vous retracer ce que vous avez chaque jour sous les yeux n'est pas le moyen de vous plaire ; mais ce qui ne se présente point à vous dans la vie

habituelle, l'extraordinaire, le romanesque, voilà ce qui vous charme, et c'est là ce qu'on s'empresse de vous offrir. Ainsi, dans la Terreur, c'était justement parce que vos yeux étaient affligés par des scènes de sang et de carnage, que vous étiez heureux de retrouver au théâtre l'humanité et la bienfaisance, qui étaient alors des fictions. De même, sous la Restauration, où l'Europe entière venait de vous opprimer, on vous rappelait le temps où vous donniez des lois à l'Europe, et le passé vous consolait du présent.

Le théâtre est donc bien rarement l'expression de la société, ou du moins, et comme vous l'avez vu, il en est souvent l'expression inverse, et c'est dans ce qu'il ne dit pas qu'il faut chercher ou deviner ce qui existait. La comédie peint les passions de tous les temps, comme l'a fait Molière ; ou bien comme Dancourt et Picard l'on fait avec tant de gaieté, Colin d'Harleville avec tant de charme, Andrieux avec tant d'esprit, elle peint des travers exceptionnels, des ridicules d'un instant. Sous le rideau qu'elle soulève à peine, elle peut nous montrer un coin de la société ; mais les mœurs de tout un peuple, ses mœurs de chaque époque, qui vous les montrera élégantes ou grossières, libertines ou dévotes, sanguinaires ou héroïques? Qui vous les offrira, bonnes ou mauvaises, telles qu'elles étaient? qui vous les offrira, Messieurs? Les annales dont je vous parlais tout à l'heure,

Ces peintures naïves,
Des malices du siècle immortelles archives;

la chanson qui n'avait aucun intérêt à déguiser la vérité; et qui, au contraire, n'apparaissait que pour la dire. Ainsi, Messieurs, repassons rapidement les temps que nous venons de parcourir. Commençons par la Régence, si mal définie par les auteurs comiques de l'époque ; adressons-nous aux chansonniers, et voyons s'ils seront des peintres plus fidèles : Collé, par exemple, dans ces couplets :

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur,
L'honneur,
Ce sont des chimères;
Dans vos chansons légères,
Traitez de vieux abus
Ces vertus
Qu'on n'a plus...

N'ayez pas peur, Messieurs, je ne citerai qu'un couplet, et encore n'en donnerai-je que des fragments :

L'amour est mort en France :
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance.
. . . .
Et tous ces nigauds
Qui font des madrigaux
Supposent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes!
Et remplissent de flammes
Nos amants presque éteints,
Des pantins
Libertins!

N'est-ce pas là, Messieurs, la Régence tout entière? Et que serait-ce donc si j'achevais la chanson !

Voulez-vous connaître la société du dix-huitième siècle, cette société élégante et spirituelle, raisonneuse et sceptique, qui croyait au plaisir et ne croyait pas en Dieu? voulez-vous avoir une idée de ses mœurs, de sa philosophie et de ses petits soupers? Ne vous adressez pas à la comédie, elle ne vous dirait rien ; lisez les chansons de Voisenon, de Boufflers et du cardinal de Bernis.

Allons plus loin encore : arrivons à des temps où il semblerait que la chanson épouvantée eût dû briser ses pipeaux ; et, loin qu'elle se taise, loin qu'elle cesse de peindre les mœurs de son temps, elle est toujours là comme un écho fidèle, qui, à chaque époque retentissante, reçoit les sons, les répète et nous les transmet. Ainsi, dans notre Révolution, qui se divise en deux moitiés bien distinctes, la partie hideuse est reproduite dans les chants impurs de 93 (1), la partie héroïque et glorieuse dans ces hymnes guerriers qui ont conduit nos soldats à la conquête de l'Europe.

(1) Les Carmagnoles et les Ça ira.

Je ne vous parle point de la gloire de l'Empire : elle a eu pour historiographes tous les chansonniers de l'époque, à commencer par Désaugiers, le premier chansonnier peut-être de tous les temps, Désaugiers, qui faisait des chansons comme La Fontaine faisait des fables.

Quant aux fautes et aux erreurs de la Restauration, si vous tenez à vous les rappeler, ne consultez point nos théâtres, n'interrogez pas les colonnes du *Moniteur :* nous avons là les œuvres de Béranger.

Ce serait déjà un assez grand honneur pour la chanson de pouvoir retracer les événements et les mœurs, et de servir ainsi à la fois d'auxiliaire à l'histoire et à la comédie ; mais ce n'est pas là encore le premier de ses titres, il est un autre point de vue plus grave et plus profond sous lequel on peut l'envisager : c'est qu'en France et sous nos rois, la chanson fut longtemps la seule opposition possible. On définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons ; et c'était là en effet le seul contre-poids, la seule résistance aux empiétements de l'autorité. Oui, Messieurs, la liberté du chant a précédé celle de la presse et l'a préparée. Sous Mazarin, le peuple payait... il est vrai ; mais il chantait... c'est-à-dire, il protestait. Il protestait déjà contre l'abus du pouvoir et du budget, et protester, c'est réserver ses droits, jusqu'au jour où une nation se lève et les fait valoir. Or, ces droits imprescriptibles, c'est la chanson qui seule alors se chargeait de les défendre ; et sentinelle vigilante, vous la trouverez toujours placée à l'avant-garde pour avertir ou pour combattre !

Se rangeant toujours du côté des vaincus, elle a, comme la presse, ses nobles résistances, ses triomphes, et, comme elle aussi, elle a ses excès. Elle attaque tour à tour Henri III, les Guises et les Béarnais ; toujours de l'opposition, toujours anti-ministérielle, elle empêche Richelieu de dormir et Mazarin de dîner ; elle fait la guerre de la Fronde, guerre civile pour elle, car la chanson était dans les deux camps ; et enfin elle arrive en présence de Louis XIV ; ce roi devant qui tremblaient l'Europe et la France, ce roi qui disait : L'État... c'est moi ! ce roi que personne n'osait attaquer, la chanson l'attaque à tous les moments de son règne, dans ses amours, dans ses maîtresses ; témoin les fameux couplets de Bussy-Rabutin (1) ; elle l'attaque dans ses généraux, dans ses favoris, dans Villeroi fait prisonnier pendant que son armée chassait l'ennemi de Crémone.

Palsambleu! la nouvelle est bonne
Et notre bonheur sans égal.
Nous avons recouvré Crémone,
Et perdu notre général!

Elle l'attaque dans ses alliés, dans ses hôtes de Saint-Germain, dans ce roi Jacques II qui cède à son gendre Guillaume trois couronnes pour une messe.

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément. . un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois!
Mais quand je veux rimer à Jacques...
J'ai beau chercher. . mordre mes doigts!
Je trouve qu'il a fait ses pâques!

Plus redoutable, enfin, à Louis XIV que Marlborough et le prince Eugène, la chanson l'attaque sur son administration intérieure, sur le désordre de ses finances.

Dans ses coffres pas un doublon;
Il est si pauvre en son ménage,
Qu'on dit que la veuve Scarron
A fait un mauvais mariage.

Ce n'est rien encore, Messieurs ; c'est sous le règne suivant que la chanson devient un pouvoir. Seule digue contre la corruption qui déborde de toutes parts, elle défend la France qu'on laisse avilir, elle brave les lettres de cachet, et crayonne sur les murs da la Bastille ces refrains vengeurs qui poursuivent jusque dans le sérail de Versailles et les ministres et le roi, et bien plus encore les hardies courtisanes qui régnaient alors. Ces refrains audacieux je ne vous les citerai point, Messieurs ; les tableaux qu'ils offrent sont trop exacts. Les peintres comme les modèles avaient déchiré la gaze.

(1)
Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia!

Mais s'il y avait alors peu de mérite à attaquer un faible monarque, voici la chanson aux prises avec un bien autre adversaire. Nous voici à cette époque si fatale à la liberté, sous l'Empire, Messieurs, sous ce règne de silence, car tout se taisait alors.

Tout se taisait, excepté le chansonnier.

C'est sous le règne d'un conquérant que la chanson frondait et tournait en ridicule la manie des conquêtes; c'est sous cet empereur, dont le front portait tant de couronnes, qu'apparaissait ce bon roi d'Yvetot:

> Se levant tard, se couchant tôt,
> Vivant fort bien sans gloire,
> Et couronné par Janneton
> D'un simple bonnet de coton.

C'est sous ce guerrier terrible qui décimait la France, et mettait sa population en coupe réglée, que brillait la physionomie pacifique et paternelle du roi d'Yvetot,

> Qui ne levait jamais de ban
> Que pour tirer quatre fois l'an
> Au blanc.

Disons aussi, Messieurs, que lorsque le conquérant fut tombé la chanson ne vit plus en lui le despote, mais le héros, le grand homme malheureux, et elle le défendit comme elle avait défendu nos droits qu'il foulait aux pieds.

Ainsi, et combattant toujours pour la liberté, la chanson l'a conduite à travers mille écueils, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'aux jours où la cause qu'elle défendait depuis si longtemps a enfin triomphé, et alors son œuvre a été terminée. Qu'aurait-elle fait de ses allégories satiriques, de ses allusions malignes, de ses demi-mots piquants, lorsque autour d'elle et sans obstacles la pensée jaillissait de toutes parts? Aussi, voyant venir à elle la liberté de la presse, sa puissante alliée, la chanson s'est reposée, n'ayant plus rien à faire. Ainsi, dans les rues de nos cités, on estime ces phares légers et mobiles, dont la faible lueur nous guida pendant la nuit, mais quand luit le grand jour, quand brille le soleil on éteint le fanal.

Fasse le ciel qu'on n'ait point à le rallumer!

Lorsque, dans tous les temps, le tombeau de la tyrannie a été celui de la chanson, désirons, pour le bonheur du pays, qu'elle n'ait jamais occasion de renaître, que nos libertés soient toujours défendues par d'autres que par elle, et que son éloge que je viens de prononcer soit son oraison funèbre!



Volume	Pages	Ouvrages	Genre	en Collaboration avec
1	-	Piquillo alliaga	Roman.	
2	1	Carlo Broschi	"	
	49	La Maitresse anonyme	"	
	78	La Conversion	Dialogue	
	87	Le jeune Docteur	"	
	97	Maurice	Roman	
	145	Judith ou la loge d'Opera	"	
	164	Un ministre sous Louis XV	Dialogue	
	175	Le tête à tête	"	
	188	Le Roi de Carreau	Roman	
	198	Potemkin ou un Caprice Imperial	Dialogue	
	209	le Mariage d'argent	Comédie	
	235	les Inconsolables	"	
	248	La Passion secrete	"	
	273	La grand'mère ou les 3 amours	"	
	294	Rodolphe ou Frere & sœur	Drame	
	303	La Haine d'une femme ou le [illegible]	Comédie Vaudeville	
	314	Vatel, ou le petit fils d'un grand Homme	" "	
3	1	Adrienne Lecouvreur	Comédie Drame	[illegible]
	33	Les Contes de la Reine de Navarre ou la Revanche de Pavie	Comédie	
	65	La Calomnie	"	
	97	l'ambitieux	"	
	124	le Café des Variétés	Vaudeville	Dupin
	129	Bertrand & Raton ou l'Art de Conspirer	Comédie	
	161	la Camaraderie ou la Courte Echelle	"	
	193	le Verre d'Eau ou les Effets et les Causes	"	
	221	le Menteur véridique	Comédie Vaudeville	Melesville
	231	Les grisettes	Vaudeville	Dupin
	241	le Valet de son Rival	Comédie	
	249	le Parrain	"	Poirson & Melesville
	257	Dix ans de la Vie d'une femme ou les [illegible]	Drame	Terrier
	289	Valerie	Comédie	Melesville
	300	les Indépendants	"	

Volumes	Pages	Ouvrages	Genre	en Collaboration avec
4	1	Avant Pendant et après	Esquisses historiques	De Rougemont
	22	Le Charlatanisme	Comédie Vaudeville	Mazere
	33	La Bohémienne ou l'Amérique en 1775	Drame	Melesville
	57	Les adieux au comptoir	Comédie Vaudeville	"
	65	Japhet ou la recherche d'un père	Comédie	E Vanderbuch
	80	Le Bal Champêtre ou la Grisette à la campagne	Vaudeville	Dupin
	90	La Tarentule de la Mariée	Comédie Vaudeville	"
	97	La Mansarde des Artistes	" "	Dupin & Varner
	109	Les premières amours ou les souvenirs d'enfance	" "	
	121	Le Coiffeur et le Perruquier	Vaudeville	Mazeres & St Laurent
	129	Le plus beau jour de la vie	Comédie Vaudeville	Varner
	141	La Charge à payer ou la Mère intrigante	" "	"
	152	Le Baiser au porteur	" "	Justin et De Courcy
	161	L'Héritière	" "	G Delavigne
	173	Le Château de la Poularde	" "	Dupin & Varner
	184	Farinelli ou la pièce de circonstance	Vaudeville	Dupin
	193	La Lune de Miel	Comédie Vaudeville	Melesville et Carmouche
	209	La Demoiselle à marier ou la première entrevue	" "	Melesville
	225	Le Diplomate	" "	G. Delavigne
	241	Le Mariage de raison	" "	Varner
	257	La Marraine	" "	Lockroi & Chabot
	270	Coraly ou la sœur et le frère	" "	Melesville
	281	Le Solliciteur ou l'art d'obtenir des places	Comédie	Ymbert & Varner
	289	Malvina ou un mariage d'inclination	Comédie Vaudeville	
	308	Madame de Saint-Agnès	" "	Varner
5	1	Le Vieux mari	" "	Melesville
	17	Yelva ou l'Orpheline russe	Vaudeville	Devilleneuve & Desverges
	33	La Chatte métamorphosée en femme	"	Melesville
	44	Les Deux précepteurs ou Asinus, asinum fricat	Comédie	Moreau
	54	Simple Histoire	Comédie Vaudeville	De Courcy
	65	Théobald ou le Retour de Russie	" "	Varner
	78	L'Oncle d'Amérique	" "	Mazeres
	89	Les Deux maris, ou Mr Rigaud	Comédie	Varner
	97	Les Moralistes	Comédie Vaudeville	Varner

Volumes	Pages	Ouvrages	Genre	En Collaboration avec
5	111	La Belle-mère	Comédie vaudeville	Bayard
	124	Le Médecin des Dames	" "	Mélesville
	136	Aventures et Voyages du petit Jonas	pièce romantique	Dupin
	153	Une visite à Bedlam	Comédie Vaudeville	Poirson
	161	Les élèves du conservatoire	Vaudeville	Saintine
	172	La Volière de frère Philippe	Comédie Vaudeville	Delestre-Poirson et Mélesville
	181	La manie des Places ou la Folie du Siècle	" "	Bayard
	196	Le Mystificateur	"	Delestre Poirson [illegible]
	205	La Quarantaine	"	Mazères
	215	Caroline	" "	Menessier
	225	L'Ennui ou le Comte Derfort	" "	Dupin et Mélesville
	238	Les Manteaux	"	Varner et Dupin
	251	Les Empiriques d'autrefois	"	Alexandre
	261	L'Ambassadeur	"	Mélesville
	273	La Somnambule	"	G. Delavigne
	285	Frontin mari garçon	"	Mélesville
	296	Le Secrétaire et le Cuisinier	" "	"
	308	Le Colonel	" "	G. Delavigne
6	1	Une Chaine	Comédie	
	37	La Protégée sans le savoir	Comédie Vaudeville	
	54	Le Confident	" "	Mélesville
	65	Oscar ou le Mari qui trompe sa femme	Comédie	Duveyrier
	83	Le Fou de Péronne	"	Dupin
	92	Une nuit de la Garde nationale	Comédie Vaudeville	Poirson
	103	L'Auberge ou les Brigands sans le savoir	" "	Delestre-Poirson
	113	Le Puff ou Mensonge et Vérité	Comédie	
	149	La Petite sœur	Comédie Vaudeville	Mélesville
	161	Le Mariage enfantin	" "	Delavigne
	172	Le Ménage de garçon	" "	Dupin
	182	Partie et Revanche	" "	Francis et Brazier
	193	Bataille de Dames ou un Duel en amour	Comédie	Legouvé
	219	L'Artiste	Comédie vaudeville	Perlet
	230	Michel et Christine	" "	Dupin
	241	Philibert marié	" "	Moreau

Volumes	Pages	Ouvrages	Genre	en Collaboration avec
6	251	Mémoires d'un Colonel de Hussards	Comédie vaudevill	Melesville
	261	le Nouveau Pourceaugnac	" "	Poirson
	273	La Demoiselle et la Dame, ou avant et après	" "	Dupin et de Courcy
	284	le Combat des Montagnes ou la Folie Beaujon	Folie vaudeville	Dupin
	295	l'Intérieur de l'Étude ou le Procureur et l'avoué	Comédie "	"
	306	Geneviève ou la [illegible]	" "	
7	1	les Huguenots	Op. Meyerbeer	
	26	la Xacarilla	Op. Marliani	
	33	la Muette de Portici	Op. Auber	G Delavigne
	47	le Comte Ory	Op. Rossini	Delestre Poirson
	60	Guido et Ginevra ou la Peste à Florence	Op. Halevy	
	81	le Lac des Fées	Op. Auber	Melesville
	103	le Philtre	Op Auber	
	117	les Martyrs	Op. Donizetti	
	129	Robert le Diable	Op. Meyerbeer	G Delavigne
	145	le Serment	Op Auber	
	161	la Juive	Op Halevy	
	180	le Fils de Cromwell	Comédie	
	209	les Diamants de la Couronne	Op. Comique Auber	St Georges
	237	Ne touchez pas à la Reine	Op. Com. Boisselot	G Vaez
	257	Giralda ou la Nlle Psyché	Op. Com Adam	
	282	le Concert à la Cour ou la Débutante	Op. Com Auber	Melesville
	289	la Dame de Pique	Op Com Halevy	
	314	la Chambre à coucher ou une Demi nuit de Richelieu	Op. Com. Guénée	
8	1	le Prophète	Op. Meyerbeer	
	23	l'Enfant prodigue	Op. Auber	
	43	Ali-Baba	Op. Chérubini	Melesville
	65	Gustave III ou le Bal masqué	Op. Auber	
	88	le Dieu et la Bayadère	Op "	
	97	la Part du Diable	Op. Com "	
	122	la Sirène	" " "	
	145	le Domino noir	" " "	
	172	Haydée ou le Secret	" " "	

Volume	Pages	Ouvrages	Genre	en Collaboration avec
8	193	la Dame blanche	op. com Boyeldieu	
	212	Polichinelle	" " Montfort	Duveyrier
	225	Lestocq ou l'Intrigue & l'amour	" " Auber	
	253	les Treize	" " Halevy	P. Duport
	274	la Reine d'un jour	" " Adam	de St Georges
	297	le Chalet	" " "	Melesville
	310	Actéon	" " Auber	
9	1	le Vieux garçon et la petite fille	Comédie Vaudeville	G. Delavigne
	11	Jeanne et Jeanneton	" "	Varner
	29	Irène ou le Magnetisme	" "	Lockroy
	52	le Petit Dragon	"	Delestre Poirson et Melesville
	65	l'Amitié ou les trois époques	" "	Varner
	92	la Vengeance italienne, ou le français à Florence	" "	Delestre [illegible] Desnoyers
	107	le Témoin	" "	Melesville & Xavier
	113	les eaux du Mont d'Or	Vaudeville	de Courcy et Saintine
	124	Une femme qui se jette par la fenêtre	Comédie Vaudeville	Gustave Lemoine
	140	l'Ours et le Pacha	Folie Vaudeville	Saintine
	149	la grande aventure	Comédie Vaudeville	Varner
	161	Heloïse et Abailard, ou à quelque chose, malheur est bon	Vaudeville	Michel Masson
	182	l'Ecarté ou un coin de salon	"	Melesville et St George
	193	le Moulin de Javelle	Comédie Vaudeville	Melesville
	215	le Bon Papa ou la proposition de mariage	" " "	"
	225	Camilla ou la sœur et le frère	" "	Bayard
	243	le Lorgnon	" "	
	257	les Malheurs d'un amant heureux	" "	
	278	le gastronome sans argent	Vaudeville	Brulay
	289	Estelle ou le pere et la fille	Comédie Vaudeville	
	303	les Trois Maitresses ou une Cour d'allemagne	" "	Bayard
10	1	Salvoisy ou l'amoureux de la Reine	Comédie Vaudeville	de Rougemont et Decomberousse
	19	la Chanoinesse	" "	Francis Cornu
	33	Toujours ou l'avenir d'un fils	" "	Varner
	52	Etre aimé ou mourir	" "	Dumanoir
	65	le gardien	" "	Bayard

Volumes	Pages	Ouvrages	Genre	en Collaboration avec
10	84	Jeune et vieille ou le 1er et le dernier chapitre	Comédie Vaudeville	Melesville et Bayard
	101	l'Avare en goguette	" "	G. Delavigne
	111	Louise ou la Réparation	" "	Melesville et Bayard
	129	Une faute	Drame	
	147	La loge du Portier	Comédie Vaudeville	Mazeres
	157	la Maitresse au logis	" "	
	168	Un dernier jour de fortune	" "	Dupaty
	177	Zoé ou l'amant prêté	" "	Melesville
	190	le Budget d'un jeune ménage	" "	Bayard
	204	l'intérieur d'un bureau ou la chanson	" "	Ymbert et Varner
	214	la Pension bourgeoise	" "	Dupin et Dumersan
	225	la famille du Baron	" "	Melesville
	239	le quaker et la Danseuse	" "	Paul Duport
	254	la seconde année ou à qui la faute	" "	Melesville
	270	le Savant	" "	Monvel
	289	Philippe	" "	Melesville et Bayard
	305	les héritiers de Crac	Vaudeville	Dupin
11	1	Zanetta ou jouer avec le feu	Op. Com. Auber	
	24	la Marquise de Brinvilliers	Drame lyrique " 22	Castil-Blaze
	41	la Vieille	Op. Com Fétis	G. Delavigne
	49	l'Ambassadrice	" " Auber	St Georges
	72	le Cheval de Bronze	Op. féerie "	
	97	les deux nuits	Op Com Boyeldieu	Bouilly
	118	Léocadie	Drame Auber	
	133	la Médecine sans médecin	Op. Com Herold	Bayard
	145	Fra Diavolo ou l'Hotellerie de Terracine	" " Auber	
	168	le Fiancée	" " "	
	189	la Neige ou le nouvel Eginard	" " "	G. Delavigne
	209	le Maçon	" " "	" "
	225	Fiorella	" " "	
	241	Leicester ou le Chateau de Kenilworth	" " "	Melesville
	257	la Favorite	Comédie Vaudeville	
	272	le Soprano	" "	Melesville
	286	le Chaperon	" "	Paul Duport

Volumes	Pages	Ouvrages	Genre	en Collaboration avec
11	300	la famille Riquebourg ou le mariage mal assorti	comédie vaudeville	
	312	le Comte Ory	Vaudeville	Poirson
12	1	la Fée aux roses	Op. Com Halevy	St georges
	23	la Charbonniere	" " Montfort	Melesville
	49	la Nuit de Noël ou l'anniversaire	" " Reber	
	74	la Chanteuse voilée	" " V Massé	de Leuven
	81	le Puits d'amour	" " Balfe	" "
	103	les Surprises	Comédie Vaudeville	
	113	Didier, l'honnête homme	" "	Michel Masson
	127	Maitre Jean ou la Comédie à la Cour	" "	H. Dupin
	145	le Juif errant	Op. Halevy	St georges
	163	Dom Sébastien	Op Donizetti	
	177	la Barcarolle ou l'Amour et la Musique	Op. Com Auber	
	203	Cagliostro	" " Adam	St georges
	225	d'Aranda ou les grandes passions	Comédie Vaudeville	
	254	L'Image	" "	Sauvage
	257 bis	le guittarrero	Op. Com Halevy	
	277	Babiole & Jobiot	Comédie Vaudeville	Xavier
	295	Rebecca	" "	
12	313.	Discours de Réception à l'Academie française		



